

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 1

Lundi 7 janvier 1974

Vieilles pierres usées par la
fatigue des temps et l'usage des
hommes,

Chemins montants de l'année
qui vient,

Qu'avez-vous à nous dire ?

— « Dieu affermira tes pas ».

Photos Rapho



Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallone de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle,
R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel, P. Monastier,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de fidélité à l'Évangile, il affirme :

- La primauté de la foi sur la doctrine,
- La liberté de l'homme à l'égard des traditions théologiques et ecclésiastiques,
- L'actualité de la Réformation. L'Église, en perpétuelle réforme, n'est pas une institution mais un chemin,
- La constante nécessité de la liberté d'examen.

Dans une perspective de recherche du vrai et du juste, il croit à la fraternité des hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Les réalités de la vie quotidienne sont présentes à chacun. Nous n'échappons à aucun des problèmes qui agitent le monde. La foi chrétienne n'est pas un lieu de repos ; elle n'est pas non plus une maison de retraite à l'usage des désenchantés ; elle n'est pas davantage le refuge des faibles.

1974. Nous sommes à la croisée du temps. L'année nouvelle est là. Est-il utile de souligner cette sorte de recommencement qu'impose le calendrier ? Et les vœux que l'on formule ne font-ils pas partie des vaines redites ?

Mais voici. Regardons ce renouveau dans la perspective de Noël. Dès lors, tout est autre. C'est Noël qui est pour nous le « nouveau » apporté à l'an neuf. C'est Noël qui nous sort de nos tranquillités (même si par ailleurs elles sont bousculées par l'économie). C'est Noël qui nous pousse hors des limites de nous-mêmes.

Plus que jamais il me semble important de ne pas chercher à transformer les Églises (elles qui doivent être ouvertes aux autres) en conventicules fermés. Plus que jamais il est nécessaire de ne pas mélanger la foi avec une liste exacte de bonnes croyances, mais de savoir considérer l'Évangile dans son esprit et dans les ordres qu'il impose à notre vie — à notre pensée et à notre action.

Qu'avons-nous à dire aux hommes avec lesquels nous vivons ? Qu'avons-nous à faire avec eux ?

Sans doute ne faut-il pas craindre de se « salir les mains » dans la réalité quotidienne, ni d'ouvrir ses oreilles à l'écoute des autres. L'approche de « l'autre »

POUR LES CATECHUMENES

Une initiative intéressante des protestants libéraux allemands

EN France comme en Belgique ou en Suisse, le catéchisme de leurs enfants ne manque pas de poser parfois des problèmes délicats à certains parents. De simples questions d'horaire scolaire sont souvent un obstacle mal venu : elles font du catéchisme l'origine de complications inutilement aigrissantes et les parents sont alors tentés, de guerre lasse, de renoncer à une instruction religieuse pour leurs enfants.

Mais nombre de parents se heurtent à un obstacle autrement délicat : ils hésitent à confier l'instruction religieuse de leurs enfants à des pasteurs dont ils ne partagent pas les opinions théologiques. Ainsi entend-on assez souvent des parents se plaindre de ne pouvoir éviter d'envoyer leurs enfants à des catéchismes trop doctrinaires pour correspondre à leurs convictions profondes. Remarquons d'ailleurs que la question peut aussi se poser en sens inverse, quand des parents de tendance très orthodoxe éprouvent des scrupules à exposer leurs enfants à l'influence de pasteurs dont le libéralisme leur fait peur.

Par penchant naturel, l'institution ecclésiastique n'aime pas ce genre-là de cas particuliers. Aussi pasteurs et instances administratives sont-ils portés à trancher le problème de manière très formelle : ils décrètent que l'on va au catéchisme de la paroisse sur le territoire de laquelle on habite, cela sans aucun égard pour les sympathies ou les réticences que peuvent inspirer la personnalité ou les opinions du pasteur en charge. Mais c'est un caporalisme qui tient trop peu compte de tout ce que le religieux peut avoir de libre et de personnel. Il faudrait pouvoir compenser les effets de la rigidité administrative dont souffre l'organisation du catéchisme par une solution de rechange susceptible de faire droit aux vœux légitimes de certains parents.

C'est ce que font depuis quelques années les responsables de l'Union allemande pour le Christianisme libéral. Pour les jeunes gens et jeunes filles que leurs familles ne peuvent ou ne veulent pas envoyer au catéchisme organisé par leur paroisse de domicile, ils organisent chaque été une session catéchétique de trois semaines dans un centre de rencontre. Les catéchumènes y

viennent de toute l'Allemagne. Le programme est conçu de telle sorte que, au gré d'une réflexion soutenue, l'ensemble des thèmes catéchétiques soient abordés. Les sessions s'achèvent par une cérémonie de confirmation et de communion.

UNE telle solution s'inscrit évidemment en contraste très marqué par rapport au système de la « catéchèse continue » que la plupart de nos Églises tentent de mettre en place. Mais l'idée de formation continue ne doit pas devenir un nouveau dogme. L'initiative des protestants libéraux allemands ne manque pas d'avantages. Elle évite l'impression de catéchisme interminable qu'éprouvent parfois certains jeunes. Du même coup, elle dispense les pasteurs de courir à la recherche de sujets de discussion destinés à meubler les heures qu'ils ont à disposition et qui n'ont parfois que des rapports très vagues avec une instruction proprement religieuse. Elle permet enfin de placer les catéchumènes dans des conditions de disponibilité et de créer entre eux un climat particulièrement favorable à une catéchèse ouverte, intelligente, suivie.

Même s'il fallait l'aménager un peu (par exemple en répartissant de tels catéchismes sur deux sessions en deux années consécutives), la solution que les protestants libéraux allemands ont imaginé de donner au problème du catéchisme mériterait d'être expérimentée dans nos pays d'expression française. Rien ne s'opposerait apparemment à la mise sur pied d'une telle session catéchétique ouverte à des catéchumènes venant de toutes les régions de la francophonie. Ce serait bénéfique pour chacun, y compris pour les organisations ecclésiastiques qui pourraient compenser ainsi les défauts de subdivisions administratives auxquelles elles ne peuvent se soustraire.

Bernard Reymond

Les personnes intéressées par un tel projet peuvent se mettre en relation avec la direction du journal.

est un devoir premier. Peut-être aussi qu'une attitude civique n'est pas hors de portée ; elle est parfois déjà un pas engagé dans une attitude fraternelle et compréhensive à l'égard de ceux que nous avons à rencontrer journellement.

Bien simples vérités de chaque jour.

« Allez, le cœur débordant de compassion dans ce monde que la douleur déchire. En quelque lieu que ce soit où règnent les ténèbres, allumez-y un flambeau... »

Méditant sur cet ordre, je repense à l'Écclésiaste désenchanté. Mais avait-il tellement tort de l'être ? N'exprimait-il pas un cri du temps qui allait plus loin que son temps ?

Il écrivait :

« J'ai considéré toutes les oppressions qui se commettent sous le soleil, et voici, les opprimés sont

dans les larmes et personne qui les console ! Ils sont en butte à la violence de leurs oppresseurs et personne qui les console ! Alors, j'ai estimé les morts qui sont morts, plus heureux que les vivants qui sont en vie ; et plus heureux encore que les uns et les autres, l'avorton qui n'est pas arrivé à l'existence, celui qui n'a pas vu le mal qui se commet sous le soleil... » (1).

Voici les vœux d'Évangile et Liberté :

Qu'au nom de l'Évangile et de la Liberté (deux réalités qui s'interpénètrent totalement) et grâce à l'action des hommes que nous sommes, les affirmations de l'Écclésiaste soient entachées d'erreur.

P.R.

(1) Écclésiaste 4, 1-3.

NAISSANCE VIRGINALE ET THEOLOGIE

Si la naissance virginale ne se trouve plus au centre de la théologie contemporaine, elle en constitue cependant un élément auquel bien des esprits se heurtent. Dans un premier article (voir « Évangile et Liberté » du 24 décembre, pages 3 et 4) le professeur André Gounelle a déjà donné un aperçu d'un problème fondamental. Il a cherché à répondre à cette question : Quelle est la signification théologique et la portée doctrinale de la naissance virginale ?

Dans ce second article, notre collaborateur cherchera à montrer quelle est la valeur des textes bibliques qui en font mention.



C'E n'est pas, comme on le croit souvent, un refus rationaliste du miracle, mais l'étude du texte biblique qui amène à douter de l'historicité des récits de Noël. Ils ne se trouvent que dans deux Évangiles (Matthieu et Luc) ; les autres écrits du Nouveau Testament ignorent la naissance virginale ; certains passages de Jean et de Paul semblent même la contredire. Une analyse littéraire de ces récits montre que leur authenticité est peu vraisemblable. Je ne reprends pas ici l'ensemble de ce problème ; le lecteur pourra consulter sur ce sujet l'excellent petit ouvrage d'André Malet, *Les Évangiles de Noël, mythe ou réalité ?* (Alethina, 1). Devant la question qui est ainsi posée, nous trouvons chez les théologiens tout un éventail de réactions, j'en ai retenu cinq qui me semblent caractéristiques.



Catholiques et protestants fondamentalistes

La plupart des catholiques refusent par principe de tenir compte des difficultés que je viens de mentionner ; ils maintiennent en dépit de tout l'historicité de la naissance virginale. Ainsi, le P. Duquoc signale que les récits de Noël sont calqués sur des histoires analogues et qu'ils ont été écrits selon des modèles connus. « *Matthieu et Luc, dit-il, n'écrivent pas une biographie de l'enfance du Messie... Ils ne racontent pas une histoire. Ils proposent une doctrine en forme d'histoire* » (*Christologie*, 1, p. 27). Mais, un peu plus loin (p. 35), il affirme : « *c'est l'événement qui donne à penser, et non la doctrine qui invente un symbole* », et très curieusement il conclut à l'historicité de la naissance virginale. Les protestants fondamentalistes refusent également par principe de la mettre en doute, et ils ne se différencient des catholiques sur ce point que par le rejet des développements mariaux.



Position de Barth

Barth reconnaît que les indications de l'Écriture sur la naissance virginale ne sont pas « *aussi claires et aussi convaincantes qu'on pourrait le désirer* » (*Dogmatique*, vol. 3, p. 162), et il admet qu'on puisse en douter autrement que par rationalisme ou incrédulité. Cependant, pour lui, la doctrine l'emporte sur l'histoire, et la signification dogmatique de la

naissance virginale l'impose à l'Église ; elle fait nécessairement partie de la Confession de foi. Certes, « *il n'est... pas exclu que quelqu'un puisse... posséder une foi chrétienne authentique sans adhérer à ce dogme. Il dépend du dessein de Dieu et de sa volonté que cela puisse arriver...* » (p. 168). Mais s'il s'agit de pasteurs, l'Église « *exigera... qu'ils considèrent leur point de vue comme une opinion privée et qu'ils aient la discrétion de ne pas le prêcher... s'ils ne peuvent personnellement croire à ce dogme, et se trouvent par là même incapables (hélas) de l'enseigner... ils doivent tout au moins le respecter par le silence* ». Cette tolérance relative ne dure guère ; quelques pages après, Barth déclare qu'il y a un lien étroit et nécessaire entre naissance virginale et résurrection et que la négation de l'une entraîne celle de l'autre. Il s'agit donc de deux doctrines indispensables à la foi.



Certaine position libérale

La troisième attitude est celle des libéraux classiques qui pensent qu'il n'y a rien à tirer des récits de Noël ; ils sont légendaires, dépourvus de toute valeur, ils font partie des pages de la Bible dont on peut se passer. A la rigueur, on les admet à cause de leur beauté poétique. Ainsi Georges Marchal écrit : « *N'allez pas reprocher au marteau du forgeron de faire des étincelles, c'est-à-dire des étoiles. Elles sont le cortège du travail et comme la féerie de l'effort. Les étoiles, les anges, les voix, la vierge de Noël sont la transfiguration éblouissante et tendre d'un événement à la fois simple et immense...* » (*Essais sur le fait religieux*, p. 153. *Obstacles à la foi*, p. 78). La valeur de Noël n'est pas théologique mais sentimentale ; c'est une erreur, et une faute de goût de transformer cette légende en dogme, et encore plus d'en donner un commentaire obstétrique.



Autre position libérale : Bultmann et Tillich

Les disciples de Bultmann refusent l'historicité des récits de Noël, mais leur accordent cependant un sens pour la foi. Comme l'écrit Malet : « *c'est une manière mythologique (que nous ne pouvons plus faire nôtre) de traduire la foi (que nous faisons nôtre) en Christ. On peut retenir l'intention du récit tout en refusant sa forme mythologique* ». La vérité des textes n'est pas au niveau des événements qu'il raconte, mais à celui de leur sens profond. Ce sens, c'est que Jésus vient de Dieu, et qu'en lui Dieu s'adresse aux hommes (pas question de spéculation sur les deux natures). Cette position est également celle de Tillich.



Vers l'incohérence

Pannenberg préconise une cinquième attitude. Pour lui, il est clair que les récits de Noël sont dépourvus de toute valeur

historique ; la naissance virgine lui semblait une erreur dogmatique (elle va contre la pré-existence de Jésus, et contre sa pleine humanité). Le fait qu'elle soit dans la Confession de foi de l'Église fait problème. Cependant, Pannenberg soutient qu'il faut la confesser, et ceci pour deux raisons : d'abord parce qu'elle permet d'éviter l'hérésie qui voit en Jésus un homme adopté par Dieu, et celle qui nie l'humanité de Jésus (cette raison est peu convaincante ; elle revient à dire : pour éviter deux erreurs, confessez-en une troisième) ; ensuite par respect pour l'Église ancienne. On peut dire né de l'Esprit saint et de la vierge Marie « *sans porter atteinte à la vérité* » ; en effet, « *la récitation d'un symbole de l'Église est autre chose que l'énoncé de la foi de l'individu* » ! Cette argumentation qui permet de dire en toute bonne conscience que l'on croit ce qu'en réalité on ne croit pas me semble ahurissante et inacceptable !



NOUS avons voulu présenter dans cet article un dossier, et faire le point sur l'état actuel des discussions concernant la naissance virgine. Il appartient évidemment à chacun de se faire une opinion et de prendre position en fonction des données du problème. Il me semble cependant que ce dossier oriente vers certaines conclusions. Parmi les explications théologiques de la naissance virgine, seule celle qui y voit un symbole de la nouvelle création semble satisfaisante (seule d'ailleurs, elle est suggérée directement, encore que discrètement, par le texte biblique). Quant au problème de l'historicité, il me semble clair que les attitudes que nous avons analysées en troisième et quatrième lieu seules concilient l'honnêteté et la foi.

André Gounelle

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



LIVRES

ALETHINA — Éditeur : L'Age d'Homme — Métropole 10 — CH 1003 LAUSANNE

Volumes parus :

- 1 André Malet : Les Évangiles de Noël : mythe ou réalité ?
- 2 Laurent Gagnebin : Quel Dieu ?
- 3 Bernard Reymond : Défi au Protestantisme.
- 4 Robert Slater : Le Chrétien à l'écoute des autres Religions.
- 5 Jean-Marc Charensol : La Naissance du Nouveau Testament.
- 6 Robert Grimm : L'Avortement.
- 7 Pierre-André Stucki : Tolérance et Doctrine.
- 8 Henri Friedel : Le Cri du Creux.
- 9 Michel Despland : Le Choc des Morales

Nouvelle série :

- 10 Claude Schwab : Pourquoi Jésus ? (parution janvier 1974)
- 11 Jacques Chauvin : L'Ancien Testament, aventure humaine (parution mars 1974)
- 12 André Gounelle : Après la mort de Dieu (parution mai 1974)

Éditeur : L'Age d'Homme SA — Métropole 10 — 1003 LAUSANNE

Dès maintenant, diffuseur pour la France : Librairie Protestante, bd St-Germain 140, PARIS.

Tarifs : prix du numéro en librairie : FF 10,00 — SFR 7,50.

Abonnement d'une série (à ne payer qu'après réception du premier volume !) (SFR 18,00 — FF 24,00). On s'abonne, pour la France et la Suisse, auprès de l'éditeur, à Lausanne (paiement par mandat postal soit par virement bancaire, selon indications lors de l'envoi du premier volume).

En une centaine de pages, dans une présentation aérée, dans une langue accessible à tous, sous le signe de l'honnêteté intellectuelle

ALETHINA publie :
des essais, des mises au point, des itinéraires de recherche dans un esprit d'ouverture théologique et spirituelle.

E. & L. — 7.1.1974

REVUES

DIALOGUE : Organe du Centre de Rencontre et de Recherche, 67, rue Saint-Quentin B — 1040 BRUXELLES.

N'oublions pas cette revue. Il serait bon que l'on veuille s'y abonner. Elle est la revue du protestantisme libéral belge ; de ce fait très minoritaire elle a besoin d'être épaulée par ceux qui, en France, veulent que vive notre forme de pensée.

Autre raison. C'est DIALOGUE qui publiera, au cours de ce premier trimestre 1974, les CONFÉRENCES DE SETE (automne 1973).

Au sommaire du numéro 20 nous trouvons :
Protection de l'environnement, par U. Neuenschwanderr — Le principe de la vie et la pénalisation de l'avortement par J.-P. Pilot — La création dans la théologie contemporaine par André Gounelle — Méditation — Bibliographie.

On s'abonne à DIALOGUE au prix de 200 francs belges, comptant postal 3184.88 : « Église protestante libérale de Bruxelles » à Bruxelles.

L'administration d'« Évangile et Liberté » enverra un numéro spécimen à qui le demandera.

REVUE RÉFORMÉE No 1973/3.

Au sommaire : André Schlemmer : le respect de la vie devant la naissance et la mort. — Vittorio Subilia : La signification actuelle de la justification. — Le centenaire d'une traduction de la Bible : Louis Second. — Congrès international réformé 1974 — Fondation d'une faculté de théologie réformée.

Abonnement : 25 F chez Monsieur Jean Marcel, ccp Paris 7284.62.

ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES No 4/1973

Au sommaire : Jean-Paul Gabus : Du texte au sermon : un bilan provisoire — Maurice Causse : Le combat de Tommy Fallot — Chroniques : François Daumas : Après Champollion ; panorama de 150 ans d'Égyptologie — Michel Despland : La théologie systématique aux États-Unis 1963-1973 — Michel Bouttier : Résurrection et exaltation. — A travers les livres.

Abonnement : 22 F. CCP Études théologiques et religieuses 268.00 Montpellier.

Administration : Études théologiques et religieuses, 26 bd Berthelot — 34000 Montpellier.

LES EGLISES PROTESTANTES

L'EGLISE REFORMEE D'ALSACE ET DE LORRAINE (ERAL)

Petite Église (elle compte 48.000 fidèles), création artificielle à ses origines (elle est née de la défaite de 1870), l'E.R.A.L. n'en a pas moins une personnalité et une vitalité certaines.

Elle a deux centres de gravité : la région de Mulhouse, très influencée à l'époque de la Réforme par la pensée de Zwingli, et la Moselle, plus précisément la région du fer. Entre ces deux centres l'agglomération strasbourgeoise, avec ses deux grandes paroisses réformées : le Bouclier et Saint-Paul, a pris de l'importance et est le siège de la direction de l'Église. Officiellement elle comporte cinq consistoires : Mulhouse, Ste-Marie-aux-Mines, Strasbourg, Bischwiller et Metz. En fait, le consistoire de Ste-Marie qui ne compte qu'une paroisse et quelques annexes, est jumelé avec celui de Strasbourg.

Conformément aux dispositions des Articles organiques de 1802 ces consistoires étaient totalement indépendants les uns des autres. Il fallut attendre 1895 pour que le gouvernement allemand autorisât la constitution d'un Synode. Le lien synodal resta très longtemps lâche. Ce n'est guère qu'avec l'élection à la présidence du pasteur Ch. Bartholmé qu'il commença à prendre quelque consistance (1935). Depuis lors l'E.R.A.L. n'a cessé de lutter contre les vestiges d'un congrégationalisme consistorial. La solidarité morale et financière s'est accentuée et les synodes actuels témoignent d'un réel souci d'unité.

Du point de vue de sa composition sociale l'E.R.A.L. est la seule de nos Églises qui compte une si forte proportion d'ouvriers (en Moselle et à Mulhouse). Elle atteint près de 50 %. Mais les autres couches sociales y sont également représentées. Les paysans (18 %) prédominent dans la région sud de Wissembourg, où l'on trouve un groupe de villages : Hunspach, Oberseebach, Cleebourg, Steinseltz presque entièrement réformés, villages qui ont d'ailleurs conservé mieux qu'ailleurs les traditions vestimentaires du folklore alsacien. Beaucoup de ces réformés sont les descendants des huguenots réfugiés.

L'E.R.A.L., comme l'Église sœur de la Confession d'Augsbourg, vit sous le régime des Articles organiques, modifiés par diverses interventions législatives, en particulier en 1905. Ce régime se traduit par le fait que ses pasteurs, sans être des fonctionnaires au sens strict de ce mot, sont payés par l'État et leur nomination est confirmée par lui : mais ils sont élus par les Conseils presbytéraux et nommés

par les Consistoires en accord avec le Conseil synodal. Le Président du Conseil synodal et les membres de ce Conseil sont librement élus par le synode, sans aucune intervention gouvernementale d'aucune sorte. Il n'est pas exagéré de dire que les dispositions de 1802 ne font peser aucune servitude majeure sur l'E.R.A.L. Celle-ci, il est vrai, ne peut à son gré créer de nouveaux postes pastoraux officiels, mais il lui est loisible — elle l'a fait — de créer tel ou tel poste dont elle assume elle-même la charge financière. En dehors des traitements pastoraux l'E.R.A.L. subvient elle-même à tous les besoins de la vie de l'Église. Sans atteindre la cible souhaitable, les dons des fidèles témoignent d'une progression continue. Ils permettent à l'Église non seulement de bâtir de nouveaux sanctuaires, des foyers paroissiaux, de faire vivre le Centre de Rencontre et de Recherche de Storckensohn, mais encore de participer à la vie du protestantisme français, à la mission, à l'aide au développement, aux entreprises œcuméniques. En 1973, le Synode a voté un budget en déficit et a fait confiance aux paroisses pour trouver l'indispensable complément.

Rien ne sépare sur le plan doctrinal l'E.R.A.L. de l'E.R.F. Elle n'est certes pas liée à la Déclaration de foi de 1938, mais elle y reconnaît une expression de sa propre foi. Elle n'a pas éprouvé le besoin dans le passé de se donner à elle-même une confession de foi propre et elle pense qu'aujourd'hui le moment est révolu. Nous ne sommes plus à l'heure de l'isolement confessionnel. L'E.R.A.L. désire s'associer à tous les efforts entrepris pour exprimer dans une langue nouvelle le message évangélique. Aussi a-t-elle donné son adhésion aux textes de Lyon sur l'Écriture et la Parole de Dieu, le Baptême et la sainte Cène et a-t-elle reçu favorablement la Concorde de Leuenberg entre luthériens et réformés. Elle admet à la sainte Cène tous ceux qui confessent Jésus-Christ. Elle est membre de la Fédération protestante de France, du Conseil permanent des Églises luthériennes et réformées de France, du Conseil œcuménique et naturellement de l'Alliance réformée mondiale. Elle appelle de ses vœux le jour où l'unité évangélique se réalisera en France.

En attendant elle a des relations privilégiées avec deux Églises : l'E.R.F. et l'Église de la Confession d'Augsbourg.

À certains égards, et pour l'essentiel, on peut dire que l'unité organique avec l'E.R.F. est déjà réalisée, puisque l'E.R.A.L. envoie au synode national une

délégation de huit membres qui ont voix délibérative, que deux de ses membres siègent au Conseil national de l'E.R.F. et que son président participe aux travaux de la conférence des présidents régionaux. En outre l'E.R.A.L. a opéré il y a quelques années une refonte de sa discipline, refonte qui a beaucoup rapproché celle-ci de la discipline de l'E.R.F., tout en laissant subsister quelques particularités heureuses, en particulier quant au rôle dévolu aux consistoires. Enfin l'E.R.A.L. s'est efforcée d'accroître sa participation financière à la vie de l'E.R.F. Des liens de collaboration se sont établis entre la région Est de l'E.R.F. et l'E.R.A.L.

Mais en plein accord avec l'E.R.F., l'E.R.A.L. a estimé qu'elle devait aussi renforcer ses liens avec l'Église de la Confession d'Augsbourg, avec laquelle elle cohabite fraternellement dans bien des villes. Elle a trouvé un partenaire tout disposé à cette collaboration. Les commissions communes aux deux Églises se sont multipliées : catéchèse, relations avec le catholicisme, stratégie, missions, mission intérieure, services de presse et de télévision. Les deux commissions des Ministères ont opéré une fusion partielle. Les passages d'une Église à l'autre sont fréquents tant en ce qui concerne les fidèles que les pasteurs. A bien des égards ces deux Églises vivent déjà en état de symbiose et pourront offrir un jour, si l'évolution se poursuit, un modèle d'unité dans la diversité.

Cette brève présentation de l'E.R.A.L. pourra paraître un peu trop optimiste. Il n'est pas difficile de nuancer cette note. Les effectifs de l'E.R.A.L. sont stagnants, ce qui signifie qu'elle évangélise peu et qu'elle n'a pas résolu plus que les autres Églises le problème des méthodes d'une évangélisation adaptée à notre temps. Il n'est pas impossible qu'elle affronte dans les années à venir une crise de recrutement pastoral. Elle connaît après la fin du catéchisme une hémorragie des jeunes. Elle est traversée par des courants contradictoires : ici et là un piétisme teinté d'intégrisme, ailleurs des mises en question radicales, souvent un traditionalisme trop sage. Rien jusqu'ici n'a été dramatique, mais l'E.R.A.L. a accepté de ne pas vivre en vase clos. Elle aura donc à affronter tous les remous de notre temps, sachant que les tensions sont bénéfiques là où elles peuvent être vécues dans une commune espérance au Seigneur de l'Église.

Roger Mehl

REVES DE VOYAGE A QUATORZE ANS

Ils sont entrés en Troisième le 13 septembre dernier. Ils ont quatorze ans, ou plus exactement entre treize et quinze. Ils sont une trentaine, garçons et filles réunis en nombre à peu près égal. On leur avait demandé de faire des projets ou des rêves de voyage dans leur pays préféré en justifiant leur choix.

Et les choix qu'ils font, et les raisons qu'ils donnent, exception faite de quelques-uns qui savent ou imaginent bien ce qu'on peut espérer d'un voyage en Angleterre ou en Italie, ou plus loin, sont un vivant reflet des magazines qu'ils lisent, de toute une littérature avant tout commerciale qui survole les sujets au lieu de les traiter, d'une télévision plus abondante qu'exigeante, d'une information qui dramatise les événements, d'une formation qui semble parfois perdre le contact avec les grands auteurs et les grandes civilisations.

Sans s'arrêter trop au désir, d'ailleurs bien sympathique, de celui qui veut aller en Norvège pour manger de l'omelette norvégienne, les aventures puériles tiennent une grande place dans leurs rêves : l'une veut être journaliste au Pérou pour faire de l'archéologie et traverser des pays désertiques et des forêts sauvages ; un autre, partir au Canada pour les westerns, la vie de trappeur, les lacs gelés, les randonnées à cheval ; un troisième, circuler au Brésil avec une Land-Rover, puis avec une barque indienne au fil de l'Amazonie, pour découvrir un village indien, en faisant des feux pour éloigner les animaux sauvages, avec deux porteurs qui tout à coup ne veulent plus avancer...

L'actualité tient beaucoup de place dans leurs soucis : on veut aller à Mururoa pour voir faire une bombe atomique, ou à New-York pour savoir si cette ville est aussi polluée qu'on le dit.

Bien souvent il faut partir, moins pour fuir la vie scolaire (un seul parle d'aller aux États-Unis pour ne pas transporter son cartable quatre fois par jour !), que pour fuir la civilisation, pour chercher les petits pays qu'elle n'a pas encore atteints car la civilisation nous détruit peu à peu ; il faut trouver la solitude et la tranquillité, par exemple au Mali pour les merveilles de la nature, pour y rencontrer des hommes qui ignorent le vol, et voir labourer la terre et planter les graines

suivant les anciennes techniques, ou encore en Afghanistan ou en Inde pour être dans un pays lointain où les serrures n'existent pas.

Il faut s'échapper de France où la vie est triste et polluée à 80 %, où on parle un langage morose. Pour trouver quoi ?

— L'aventure hippy (une seule copie) : aller à Katmandou pour savoir si le bonheur existe, ceci pour un an ou deux, mais si on le trouve, il serait bien dommage d'y renoncer.

— L'exotisme romanesque : les Indes avec les maharajahs bons ou mauvais, à la vie pleine de péripéties ; aussi pour le calme, les palais, les danses folkloriques au rythme fascinant, les bonzes, les mystères... les îles Hawaï et principalement Tahiti parce que les Tahitiens sont heureux... la Chine pour les temples bouddhistes et... les samouraïs...

— La vie trépidante : on ira à New-York pour les néons, l'animation ; au carnaval de Rio pour une semaine de folie.

— La grande vie : on veut aller à Tahiti dans un hôtel de grand luxe, on se baignera à Noël sur une plage inondée de soleil, et à partir de ce tremplin on pourra avec précaution pénétrer dans la forêt pour voir vivre les indigènes que la civilisation n'aura pas encore touchés.

Ce sont des rêves d'enfants avides de savoir, bien sûr, et même parfois pleins de générosité, ne demandant qu'à se dévouer, à secourir, au moins verbalement. On pourra aussi discerner dans tout cela une indéniable inquiétude, un désir immodéré de nouveauté. Mais ce qui frappe surtout, c'est la confusion, ce sont les clichés, les notions apprises mais non vérifiées ni méditées ni approfondies, les paroles creuses derrière lesquelles on ne place aucune réalité précise et vraie. Et pourtant ils ont quatorze ans ; on s'étonnerait moins s'ils n'en avaient que douze. Que de désillusions qui se préparent ! On éprouve quelque soulagement à lire dans le devoir d'une jeune arménienne qu'elle voudrait aller vivre aux États-Unis parce que c'est le pays des grands blonds !

Tous les élèves de troisième ne manifestent pas un tel manque de réflexion et de maturité, mais il est tout de même significatif d'en trouver un si grand nombre dans une seule classe. Alain parlait de ces adultes « qui, tout en passant pour instruits, ne lisent que des livres de seconde valeur où tout est disposé pour plaire au premier regard, mais qui en se livrant à des plaisirs faciles perdent un plus haut plaisir qu'ils auraient conquis par un peu de courage et d'attention. » L'abus des lectures et des spectacles faciles ne maintient-il pas dans un état de puérilité intellectuelle des jeunes qui sont déjà des adolescents alors que, ajoute Alain, « tout l'art d'instruire est d'obtenir au contraire que l'enfant prenne de la peine et se hausse à l'état d'homme. »

E. Gamonnet

COMMUNIQUE

Les paroisses du Secteur du Vigan ont chargé une équipe de travail du soin d'organiser une exposition qui aura lieu au Vigan du 15/7/1974 au 15/8/1974.

Cette équipe a fixé le thème de l'exposition :

« Témoins, parmi les cévenols, d'un passé prestigieux, d'un présent difficile et d'un avenir incertain, des protestants se laissent interroger sur le sens de leur présence en Cévennes. »

Ce thème sera mis en valeur par une présentation de documents de toutes sortes : meubles, vêtements, outils, bibles, lettres, papiers, journaux anciens, photos, anciennes cartes postales, documents sonores, etc... Ces documents sont attendus de toutes les personnes qui voudront bien contribuer à cette réalisation, protestants ou non, demeurant auprès ou au loin.

Toutes les personnes qui penseraient pouvoir prêter un ou plusieurs documents qu'elles jugeraient intéressants, pourront le signaler à Monsieur Pierre Mothes, Aulas, 30120 Le Vigan, en sachant que l'équipe de coordination a besoin d'être informée par écrit sur la nature du document et ses caractéristiques (forme, couleur, dimensions, etc...) avant le 31 janvier 1974. D'autre part, cette équipe aura besoin d'être en possession de tous les documents mis à sa disposition le 31 mars 1974.

Ceux qui séjourneront dans la région du Vigan pendant la durée de l'exposition pourront collaborer s'ils le désirent. Il serait bon qu'ils se fassent connaître.

LA flambée de contestation scolaire du printemps a pris tout le monde au dépourvu : on croyait que les mécontents, dans les écoles, c'étaient les professeurs-intellectuels-de-gauche, outre une petite minorité de gens, élèves ou enseignants, « politisés » ; on a vu dans la rue des enfants, la grosse masse des élèves, qui débordait toutes les organisations qui avaient voulu déclencher le mouvement ; on croyait que la contestation était dangereuse, matériellement, quand elle était faite par des trop jeunes, et l'on se rappelait l'insurrection étudiante de mai 68 ; on a vu que la contestation des lycéens, en 73, se faisait dans la bonne humeur, dans un climat de fête, qui désarmait tout ce que la gauche et la droite peuvent avoir d'extrémistes violents ; on croyait que l'individualisme bourgeois, qui triomphe dans l'attribution des sanctions — où seul le coupable désigné est puni —, et dans le système de notation — où les élèves sont notés les uns contre les autres —, avait depuis longtemps détruit chez les élèves tout sentiment de solidarité, toute intuition qu'au-delà de leurs divisions ils ont des intérêts et des problèmes communs ; on a vu des milliers d'élèves mobilisés ensemble pour défendre les mêmes revendications, on a remarqué et souligné qu'il y avait dans les rues autant de filles solidaires que de garçons concernés par la loi Debré, et qu'ils découvraient dans la joie leur unité en même temps que les adultes découvraient dans l'inquiétude leur impuissance à les contrôler.

Pourtant l'explication en est très simple ; elle est même, pour tous ceux qui sont en contact avec ces jeunes, un élément de la vie de tous les jours : ce qui est en crise, ce n'est pas l'enseignement en tant que principe de distribution du savoir, mais l'école en tant que structure autoritaire, où l'élève est obligé de se rendre, et où il est traité en inférieur, en inégal, par des gens, les adultes, dont il ne reconnaît plus la supériorité, mais dont, le cas échéant, il doit subir les décisions, si arbitraires soient-elles.

Pourquoi cette soudaine contestation de la supériorité de l'adulte ?

Nous pensons qu'elle est directement liée au développement des mass media. Jusqu'aux années 50 en effet, le jeune ne pouvait avoir de l'adulte qu'une connaissance indirecte, transmise par des inter-

médiaires, eux-mêmes adultes, qui la filtraient à leur guise pour donner d'eux l'image, parfaitement mythique, qui leur convenait. Pour l'enfant, l'adulte était un ancien très-bon-élève (« à ton âge, j'avais toujours 10 en dictée, tu devrais avoir honte »), très-bien-élevé (« jamais à ton âge je n'aurais osé faire une chose pareille »), très-valeureux-guerrier (« quand j'étais au front » ou bien « tu pourras parler quand tu auras connu la guerre, comme ton père »), etc... A plus forte raison l'élève imaginait-il avoir en classe en face de lui un adulte au brillant passé scolaire, donc supérieur à lui de ce point de vue, et auquel il attribuait un pouvoir d'autant plus grand qu'il le connaissait peu. D'une certaine manière, on pourrait dire que l'adulte était alors perçu par l'enfant comme transcendant.

L'essor de la télévision, en particulier, contribua largement à la destruction de ce mythe : les enfants découvrirent peu à peu le monde des adultes à travers des images réelles qui remplaçaient les échos mythiques contrôlés par leur entourage immédiat ; on apprit ainsi qu'autrefois aussi il y avait de mauvais élèves, et que ceux-ci n'avaient pas toujours mal réussi, que les voyous d'hier pouvaient être devenus des adultes rangés, que dans les guerres les lâches et les planqués étaient bien plus nombreux que les héros, et qu'en temps de paix les uns et les autres se valaient bien... Bref, on découvrit que la jeunesse d'hier ressemblait en tout point à celle qui regardait la télévision, et que c'étaient les adultes qui éprouvaient le besoin de masquer cette ressemblance. Dès lors, l'adulte perdit peu à peu sa crédibilité, et dut constater que, malgré tous ses efforts, une à une, ses valeurs, et en particulier celles de la bourgeoisie libérale, qui dominaient, allaient passer sous le rouleau compresseur de la contestation. Parmi elles :

L'école, c'est-à-dire la transmission du savoir soumise à une relation autoritaire adultes/enfants.

C'est bien là aujourd'hui que se situe le problème : comment expliquer, sinon, que pendant la grève de mars-avril, on ait vu s'organiser des contre-cours dont la seule différence avec le cours était que le maître était l'un des élèves ? Cette initiative symbolique est très importante : ce n'est pas le travail que l'on contestait, puisqu'il continuait même en

temps de grève (dans ma classe de seconde, d'ailleurs, les plus engagés étaient les élèves les mieux payés — pardon ! les mieux notés), ce n'était pas davantage la culture, puisqu'elle se voyait restaurée, ni même, malgré le souvenir de mai 68, le mode de recrutement des maîtres, les jeunes-maîtres étant plutôt acceptés qu'élus par leurs élèves, mais on contestait le droit à l'adulte d'imposer son autorité aux jeunes ; et sur ce point précis, la loi Debré était évidemment un merveilleux détonateur !

A s'en tenir à l'analyse du printemps 73, la transmission des connaissances n'est plus en cause, cinq ans après l'avoir été par une autre génération en 1968. Mais la relation autoritaire adultes/jeunes sur laquelle s'organise cette transmission l'est plus nettement encore. « Il est interdit d'interdire » lisait-on en mai 68 ; phrase exprimant, dans l'absurdité de sa formulation, un refus énergique de l'autorité ; le débat, en 73, est à la fois plus restreint et plus radical ; la leçon de 68 a été assimilée, mais appliquée à un cas particulier, celui de l'adulte qui interdit au jeune ; il ne s'agit plus de refuser l'autorité quelle qu'elle soit, mais de refuser celle d'un groupe d'âge (les adultes) sur un autre groupe d'âge (les jeunes). Le problème posé est nouveau, il demande des solutions nouvelles : c'est tout le renouveau pédagogique depuis 68 qui est à repenser, dans ses solutions, en fonction de cette orientation qui est bien *politique*, mais justement plus au sens où « ce sont les adultes qui font de la politique » !

Ces jeunes ont-ils raison ?

Ou bien les images réelles de la télévision les ont-elles enfermés dans un nouveau mythe ? La question n'est pas simple ; ne serait-ce que parce que la réponse, qu'elle vienne d'un adulte ou d'un jeune, n'est pas celle d'un observateur : nous sommes tous concernés. Mais comme je suis un adulte, et que je m'adresse à d'autres adultes, et que nous avons tendance, vous et moi, à vouloir que les jeunes aient tort, et par conséquent, dans un deuxième stade, à le dire, voire à le penser, je me bornerai ici à souligner quelques cas où nous devons bien reconnaître que la contestation des jeunes est justifiée, sur le point qui nous préoccupe.

Considérons l'âge du droit de vote : à partir de vingt et un ans, on peut être électeur. Pourquoi vingt et un ans ?

Parce qu'avant, on est influençable, on ne comprend pas de quoi il s'agit exactement, ni l'importance de l'enjeu, bref, on ne saurait pas voter. Bon, admettons ; mais à ce compte-là, qui aurait le droit de vote ? N'y a-t-il pas une absurde prétention à penser que tout le monde à vingt et un ans, ou même à quarante ans, en est capable ? Le critère d'âge doit être soutenu par d'autres critères, ou alors il n'est qu'un prétexte d'exclusion ; d'ailleurs, le droit de vote à dix-huit ans, ce n'est que du replâtrage ; les exclus auront moins de dix-huit ans, voilà tout ! Pourquoi exiger des jeunes une formation qu'on n'exige pas des adultes ? S'il doit y avoir un âge du droit de vote, c'est l'âge où l'on apprend à *marcher* qu'il faut choisir, ou celui où l'on apprend à lire, ou encore celui où l'on sait traverser seul la rue ! Mais il serait évidemment bien préférable que le droit de vote soit donné à tous, sans discrimination, dès la naissance. Cinquante millions d'électeurs en France, demain, quel rêve ! Vingt millions de moins de vingt et un ans, quelle panique ! Qui donc pourrait se targuer de décider sûrement du vote de tous ces jeunes au-delà de deux ou trois ans — et dans les premières années, pourquoi les parents, qui assument bien d'autres responsabilités pour les jeunes enfants, n'assumeraient-ils pas aussi celle de leur vote ? D'ailleurs il serait bien risible de voir refuser à des enfants le vote sous prétexte de sens critique insuffisant : être influençable, est-ce un défaut ? Les adultes en sont-ils épargnés ?

Autre exemple : quand l'auteur d'un mauvais coup, hold-up, agression, assassinat, etc... est identifié, on s'informe d'abord sur son âge ; si c'est un jeune, on s'en afflige ; si c'est un très jeune, on s'en consterne ; mais si c'est un adulte, alors, ça n'a pas d'importance. Mais ça devrait être bien pire ! Nous acceptons là une morale complètement absurde ! Quoi, nous savons que bien des jeunes dévoyés se rangeaient ensuite ; il n'y a donc pas de quoi s'affoler d'en rencontrer un ; mais les vieux dévoyés, ils sont de notre côté, ils sont une partie de notre image, c'est donc beaucoup plus grave. Et nous sommes dans le cynisme le plus scandaleux, quand nous fouillons dans le passé du vieux dévoyé pour trouver une jeunesse troublée, révoltée, de manière à faire pression sur les jeunes d'aujourd'hui et les culpabiliser chaque fois qu'ils n'écouteront pas ce qu'on leur dit. Cynisme avilissant, même s'il est inconscient.

Ainsi, à force de penser en adulte, nous avons fini par penser à l'envers ; si un jeune tue, son âge est en cause ; de même que si un arabe tue, sa race est en cause ; mais si un adulte tue, son âge n'est plus en cause, les seules explications sont désormais individuelles, sauf les circonstances atténuantes qui pourront encore être collectives. Et voilà sur quelles bases nous voudrions maintenir notre impérialisme d'adultes sur les jeunes : faut-il avoir de puissants intérêts en jeu pour garder les yeux fermés sur ces réalités !

Quel rôle, dès lors, pour l'adulte et en particulier, bien sûr, pour l'enseignant ?

La réponse, cette fois, est simple : on lui demande l'impossible. Pour que l'adulte fasse le chemin nécessaire pour qu'une solution soit trouvée à la crise, il faudrait qu'il renonce à son impérialisme ; c'est-à-dire, pour l'enseignant, qu'il renonce à être celui qui sait, face à ceux qui ne savent pas, celui qui juge, face à ceux qui sont jugés, celui qui est *un*, face à ceux qui sont plusieurs, celui qui est le maître, face à ceux qui sont les élèves. Jamais l'enseignant ne sera assez fou pour renoncer de son plein gré à tant de prérogatives ; quelques enseignants, oui, des illuminés, des originaux ; mais pas l'enseignant : on veut bien être fou, mais pas jusqu'à la sagesse !

Eh bien ! ça n'a pas d'importance. Parce qu'en réalité, personne ne demande à l'adulte de renoncer à ses prérogatives ; d'autant que ce renoncement sonnerait horriblement aux oreilles des jeunes comme une nouvelle prérogative ! Rassurons-nous, personne ne nous demande d'être des héros du sacrifice ; nous serions beaucoup plus gênants ! Pendant leurs grèves, les lycéens n'avaient pas de revendications ; ils n'étaient pas dans la rue pour obtenir des concessions, de ces avantages qui se monnaient entre adultes ; ils ne voulaient qu'une seule chose, TOUT. Oui, tout. Ils ne nous ont rien pris. Mais nous avons eu peur parce qu'ils nous ont montré qu'ils *existaient*. c'est cela, tout. Les jeunes n'ont pas besoin de nous pour exister. Nous le savions ; maintenant eux le savent également. Et nous en avons peur. Parce que nous comprenons que le jour où ils le voudront, ils renverseront notre impérialisme d'adultes, et nous n'y pourrions rien. La crise

aura sa solution ; mais l'initiative ne sera pas venue de nous. Les adultes d'alors expieront pour des siècles d'impérialisme. D'ici là, on peut faire des efforts pour atténuer la crise, pour camoufler ce mauvais goût sous une couche sucrée ; soit en adoucissant la discipline sur des points mineurs, quitte à être plus exigeant sur d'autres ; soit en développant l'initiative des élèves pour faciliter la transition vers l'état adulte. Mais ce n'est que du provisoire, et nous le savons. Une fois adulte, toutes les initiatives de l'individu sont des initiatives d'adulte. Et nous n'y pouvons rien.

Il reste seulement à attendre

Non pas en jouant à ne pas être adulte, non pas en voulant résoudre la crise entre jeunes et adultes. Mais en s'occupant des quelques jeunes qui nous sont confiés, en les écoutant, en les laissant parler. Tous les jeunes savent quelque chose, même si ce n'est pas ce que nous aimerions qu'ils sachent ; tous ont beaucoup à dire, même si nous n'aimons pas toujours entendre leur propos ; apprendre ce qu'ils savent, écouter ce qu'ils disent, c'est, à une toute petite échelle, dans un micro-univers, permettre un début d'osmose entre les deux groupes d'âge. Je ne vois pas d'autre espoir.

C.-B. Amphoux
Strasbourg, octobre 73



D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : **Le Protestant**
En Belgique : **Dialogue**

Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

UN DEFIL STIMULANT

Il y a longtemps que des savants clairvoyants ont prédit que si les pays industrialisés continuaient à poursuivre leur croissance anarchique, orientée par la seule recherche aveugle du profit à court terme, le monde entier irait au-devant d'une très grave crise. Celle-ci se traduirait notamment par des pénuries dans les approvisionnements de toutes sortes, par des encombrements d'objets devenus inutilisables à cause de leur appétit en énergie — comme les moyens de transports individuels — et par une pollution de plus en plus asphyxiante, devant entraîner une crise généralisée.

D'autre part, il y a longtemps qu'une minorité de chrétiens, animant le mouvement œcuménique qui traverse toutes les confessions, s'efforcent à faire comprendre aux Églises, aux gouvernements et à l'opinion publique (depuis la Conférence d'Église et Société, notamment, en 1966 et la Conférence inter-confessionnelle Suisse-tiers-monde, à Berne, en 1970) que cette croissance se fait au préjudice du tiers-monde, par le pillage à vil prix de ses ressources ; qu'on ne supprimera pas, par les seules vertus d'une charité au compte-gouttes, le sous-développement dans lequel les nations riches enferment les nations pauvres en leur imposant sur les marchés la loi économique du plus fort ; et que la philanthropie qui camoufle cette domination ne résoudrait rien tant que ceux qui la pratiquent continueraient à entraver — au lieu de la favoriser — la libération politique et l'autonomie économique des pays dominés.

Mais qui, dans les Églises, dans l'opinion publique et parmi les autorités, a entendu ces avertissements et en a tenu compte ? On pensait que les savants se livraient à des exercices académiques ; quant aux chrétiens qui réclamaient la justice plutôt qu'une charité rétrécie, ils étaient regardés avec suspicion parce qu'ils troublaient la quiétude d'Églises bien décidées, à part quelques-unes, à ne pas se laisser déranger dans leur sommeil.

Aussi n'est-ce pas du tout étonnant que les autorités et l'opinion publique aient été si prises au dépourvu, comme si elles tombaient des nues, lorsque les Arabes sautèrent sur l'occasion qui leur était enfin donnée de modifier les rapports de force d'une partie du tiers-monde avec ses dominateurs économiques traditionnels ; et n'est-ce pas non plus surprenant que ces mêmes autorités et l'opinion générale aient été encore plus étonnées par les conséquences multiformes des restrictions imposées par les Arabes, puisqu'on ne voulait pas croire que notre économie de surconsommation dévorait jusqu'à leurs extrêmes limites les ressources actuellement disponibles de la terre.

C'est pourquoi, parmi nos autorités, personne n'a osé vraiment dénoncer la double cause de notre mal : l'expansion ravageuse de

notre économie et l'exploitation du tiers-monde sur laquelle repose sa croissance, par le drainage au plus bas prix des ressources mondiales. Seul, en Suisse, à ma connaissance, le conseiller fédéral Celio a clairement désigné

l'une des causes du fléau, en déclarant à la radio : « Le mal, c'est la croissance ! » D'autres s'imaginent encore que la crise n'est que passagère et proposent, pour en sortir, la création de nouvelles sources d'énergie à partir de l'atome. Ainsi, par facilité, on ne touchera pas à la cause du mal, on marchera toujours à l'aveuglette, on favorisera encore la croissance, on créera de nouvelles pollutions... jusqu'à une nouvelle crise, plus grave et plus radicale celle-là (1).

Or, en précipitant la crise de l'énergie qui (comme l'ont fort bien rappelé, soit le secrétaire de l'organisation des pays producteurs de pétrole, soit l'Administration Nixon) devait de toute façon se produire, tôt ou tard, les Arabes ont involontairement sauvé l'Europe et probablement tout l'Occident d'une catastrophe qui aurait été d'autant plus grave qu'elle aurait été plus tardive.

Ils nous ont obligés, en effet, à ouvrir enfin les yeux, à temps, sur la sottise de notre expansion économique : de plus en plus gaspilleuse de biens non renouvelables, elle est de plus en plus dépendante des ressources naturelles du tiers-monde ; mais comme celui-ci aura de plus en plus besoin, pour son propre développement, de ces ressources, plus on allait de l'avant, plus graves devaient être les conflits surgissant de cette compétition.

De plus, les Arabes ont permis au tiers-monde de se réhabiliter à ses propres yeux. A la rencontre d'Alger, ils ont aidé l'Afrique à prendre conscience d'elle-même et des importants moyens d'action et de pression dont elle dispose. Elle possède du cuivre, de l'uranium, du cacao et d'abondantes ressources dont l'Europe ne peut plus se passer. En prenant conscience de sa force, elle deviendra aussi un partenaire « respectable » pour les Occidentaux, après des siècles d'humiliation. Elle va pouvoir accélérer la libération de la tutelle des Blancs qui l'oppriment encore (Portugal, Afrique du Sud, Rhodésie). L'Afrique redevenant, comme les Arabes, un partenaire respectable, une partie de l'Occident devra renoncer au rôle déshonorant d'opresseur (2) qu'elle continuait à tenir jusqu'ici, en dépit des appels réitérés des Nations Unies, du Conseil œcuménique des Églises, etc. A partir de ces nouveaux rapports de force, de nouvelles négociations pourront s'ouvrir, dans la dignité pour tous.

Rappelons que ce n'est pas la première fois que les Arabes ont, sans le vouloir, facilité le réveil de la conscience des Européens. N'est-ce pas eux qui, en pénétrant sur les rives septentrionales de la Méditerranée et en y créant des universités, leur ont rendu la connaissance de l'Antiquité et ont provoqué ainsi, sans le vouloir, la Renaissance ?

Or, la réhabilitation du tiers-monde à ses propres yeux et son avènement comme partenaire respecté de l'Occident pourraient bien être à l'origine d'une nouvelle renaissance pour tous. Car la domination d'une culture sur une autre, accompagnée de l'exploitation économique et de la contrainte militaire, n'est en définitive pas plus profitable aux dominateurs qu'aux dominés ; elle conduit à l'abâtardissement des premiers et à l'écrasement des seconds ; tandis que l'échange, sur pied d'égalité, a toujours été un fertilisant culturel efficace et profitable à tous. N'est-ce pas d'un tel échange que l'Occident a besoin aujourd'hui, pour surmonter sa propre crise spirituelle ?

Mais la partie n'est pas gagnée. L'histoire nous apprend que les privilégiés ne se laissent pas si facilement ravir leurs positions dominantes. L'exemple tout proche du Chili, après tant d'autres plus anciens, comme celui de la Tchécoslovaquie, est là pour nous le rappeler ; de même que l'exemple du despotisme interne de certains Arabes, ou du fanatisme de certains autres qui, au-delà de la reconquête de leurs droits légitimes, seraient disposés à anéantir Israël. La puissance aveugle souvent à tel point ceux qui la possèdent qu'ils aiment mieux se la laisser arracher par la violence que la partager avec autrui.

C'est pourquoi le combat pour la justice est loin d'être terminé. Et la minorité des chrétiens qui, dans toutes les confessions, lutte pour rendre témoignage à la justice du Christ dans toutes les situations, a encore une rude tâche devant elle. Mais, son œcuménicité lui communiquant la vision de l'unité de l'humanité par-dessus toutes les divisions et les intérêts que sacralisent trop souvent les nationalistes religieux, lui permet de savoir où elle va. Elle sait que la victoire remportée à Pâques est au bout de sa route (3).

André Biéler

(1) Il faudra naturellement beaucoup plus de forces morales, de finesse, d'imagination et surtout de solidarité pour maîtriser la croissance qu'il n'en fallait pour l'irresponsable « laisser-faire ». L'alternative n'est d'ailleurs plus entre laisser-faire sans problème et les difficultés de la maîtrise ; le seul choix qui nous reste est entre ces difficultés-là et celles, catastrophiques, qui naîtraient d'une croissance ininterrompue.

(2) Déshonorants aussi les investissements privés qui soutiennent plus ou moins directement ces régimes. Quel formidable démenti viennent de donner publiquement les événements présents à ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de lien entre la vie économique et la vie politique !

(3) Texte publié par la *Vie Protestante* du 21.12.1973.

LES TENTATIONS

...Ainsi donc Jésus « rempli du Saint-Esprit », de l'Esprit d'Amour, rempli de sa puissance indomptable qu'il ne peut plus contenir, qui déborde de son cœur comme un torrent lumineux — s'interroge : Que doit-il faire de tout cet Amour ? ... comment le manifester... comment le faire parvenir aux hommes ? ... Et poussé, « conduit » par cet Esprit il va dans le désert, dans l'isolement pour essayer de répondre à cette pressante question... mais c'est là que le diable le guette, et pendant longtemps Jésus sera en proie à ses tentations (1).

« Ce qu'il faut donner aux hommes, c'est la RICHESSE, lui souffle le malin... et avec la puissance de ton amour tu peux même des pierres leur faire du pain. La voie de leur salut est la voie « économique ». Emploie donc cet amour qui emplît ton cœur à la leur ouvrir !... »

Mais Jésus écarte résolument cette tentation, car il sait que « l'homme ne vivra pas de pain seulement » : il a faim et soif de tout autre chose...

Alors le diable fait miroiter devant lui une autre tentation :

« Prends le pouvoir, deviens le chef, le roi... applique-toi à organiser pour les hommes une société parfaite, juste et puissante... empare-toi des leviers politiques et sociaux, enseigne aux hommes que c'est là le seul chemin qui les mènera au salut, car c'est le chemin le plus « efficace » pour obtenir ce qu'ils veulent... ou ce que tu leur feras vouloir. Il faudra, bien sûr, que tu me prennes comme guide et comme maître puisque les Royaumes de Ce Monde m'ont été donnés et j'accorde le succès à qui se prosterne devant moi et accepte mes moyens qui sont les luttes, les exigences et les contraintes... tu pourras parfaitement le faire au nom de l'Amour qui t'habite, cela m'est égal, pourvu que tu n'empêches pas, mais au contraire suscites et entretiennes la haine et la violence des autres... »

Jésus repousse avec indignation cette autre tentation... pourtant si forte et qui semblait être si prometteuse... Il ne mettra pas son Amour qui vient de Dieu au service du Prince de Ce Monde.

Le diable n'est pas, pour autant, à bout de ses ruses, il ne désarme pas :

« Si tu répugnes à employer mes méthodes, alors engage les hommes sur les voies du miraculeux, sur les voies des connaissances et des techniques par lesquelles ils croiront dominer les éléments et égarer, ou même dépasser Dieu lui-même. Si tu veux leur apporter le salut, enseigne leur à s'emparer et à utiliser toutes les forces cachées... et jusqu'aux anges !... leur permettant ainsi d'atteindre tous les projets et toutes les fantaisies qu'ils pourraient inventer... Que les hommes se croient être des dieux, je me charge du reste sans qu'ils se doutent de ma présence... »

Cette fois encore Jésus rejette ces subtiles insinuations : il sait que tous ces chemins ne peuvent aboutir qu'à la création et à l'adoration des idoles derrière lesquelles se cachent toujours l'égoïsme et l'orgueil, ces armes favorites du malin.

Il voit maintenant clairement que le seul chemin tracé pour les hommes par Dieu est celui d'Amour dans sa forme la plus simple et directe, car c'est là sa vraie grandeur. Pour Jésus désormais il n'y a plus d'hésitation, plus de doute, il a surmonté les tentations derrière lesquelles il a toujours démasqué des menées diaboliques... ; désormais il est sûr que transcendant toutes les données du monde seul l'Amour pur et gratuit peut résoudre les problèmes humains, comme seule la lumière peut dissiper les ténèbres.

Et revêtu uniquement de la puissance de l'Esprit d'Amour, dépouillé de tous les artifices, quelque séduisant qu'il ait pu paraître, Jésus alla d'un pas ferme vers les hommes, au milieu des hommes, pour leur annoncer « la Bonne Nouvelle » que Dieu-Père, que Dieu-Amour est près de chacun d'eux, depuis les plus humbles aux plus puissants, et ne demande que des cœurs ouverts, offerts à son règne pour qu'il puisse passer à travers leurs canaux, se déverser dans le monde, l'inonder de ses flots lumineux et submerger, noyer dans sa lumière toutes les disputes, jalousies et haines faisant ainsi apparaître la paix et l'harmonie. Il sait que c'est le seul vrai message du salut où aucune ruse du malin ne peut s'insinuer.

Quel saisissant avertissement (et de quelles extraordinaires lucidité et portée !) Jésus nous a donné en racontant ses propres tentations ! Et déjà il précise sa doctrine en disant ce qu'elle n'est pas...

Certains penseront que c'est une utopie par trop simpliste... mais il ne s'agit pas ici de nos opinions, de nos goûts ou de nos jugements : il s'agit d'une LOI implacable qui, ELLE, juge notre vie réelle et décide seule de la paix ou de la

CONFERENCES

A PARIS

Les AMIS D'ÉVANGILE ET LIBERTÉ organisent trois soirées sous le thème général :

ÉGLISES et LIBÉRATION

Elles auront lieu à l'UNION DE PARIS, 14, rue de Trévise — Paris 9ème.

Chaque soirée comprendra :

- 1) de 19 h à 20 h : une heure d'exposés
- 2) de 20 h à 20 h 45 : repas en commun, soit par petites tables, soit à un buffet, selon la convenance de chacun.
- 3) à 20 h 45 : échanges sur les exposés présentés.

1ère soirée : MARDI 15 JANVIER 1974

« L'HOMME ALIÉNÉ »

avec le Père Oraison et le Doyen André Dumas, sous la présidence du Pasteur Christian Mazel.

A LYON

Le groupe des amis lyonnais d'ÉVANGILE ET LIBERTÉ organise pour l'année 1973-74 une série de trois conférences. La deuxième conférence sera donnée par André MALET

Professeur à l'Université de Dijon sur

UNE NOUVELLE LECTURE DU NOUVEAU TESTAMENT : BULTMANN

Le samedi 19 janvier 1974 à 17 heures

à l'École préparatoire de théologie; place des Ormes, Saint-Cyr au Mont d'Or.
Autobus 22 — Parking dans la propriété — Garderie pour enfants.

Cette conférence sera suivie d'un entretien avec le professeur Malet dont les travaux d'exégèse et de philosophie sur le célèbre théologien de Marbourg sont bien connus depuis la parution de Mythos et Logos (Mythe et Parole) qui constitue une pénétrante analyse de la démythologisation.

Renseignements : Pasteur Philippe Vassaux, 31, rue Saint-Lazare — 69007 Lyon — Tél : 69.34.17.

guerre sous toutes leurs formes, les conditions premières de notre existence à quel que niveau qu'elles se situent.

D'ailleurs, nous l'expérimentons tous les jours et partout. Il suffit seulement de savoir la discerner derrière tout le fatras des bonnes ou des mauvaises « raisons ».

W. Théremin

(1) Matthieu et Luc 4.

MEUBLES MONSARRAT

Ébéniste depuis 1890
3 magasins d'exposition

Avenue Clémenceau
Rue Kléber

BÉZIERS

Catalogue sur demande

RÉACTION ŒCUMÉNIQUE

J'ai participé récemment à une journée œcuménique qui avait été intéressante par le sujet traité et nous avons eu, en fin de soirée, un culte œcuménique.

Ayant une place libre dans ma voiture, j'ai proposé, pour le retour, de prendre quelqu'un allant dans ma direction. Une personne a été intéressée par mon offre et, en cours de route, nous avons conversé.

J'ai appris que ma voyageuse était religieuse assurant un secrétariat dans une organisation catholique. Elle m'a demandé — ce qui était bien naturel — si j'étais catholique ou protestant. Je lui ai répondu que j'étais un catholique converti à la foi réformée.

La personne parut si bouleversée qu'elle ne m'adressa plus que quelques mots jusqu'à sa descente de voiture.

J'ai compris que ses convictions œcuméniques lui permettaient de s'approcher de frères séparés dont plusieurs générations d'ancêtres portent la responsabilité du départ de Rome, mais sa charité œcuménique ne supportait pas que l'on puisse aujourd'hui quitter l'Église romaine ; cela dépassait les bornes des compromissions raisonnables.

J'ai noté le fait. Mais au fond, je n'étais pas tellement surpris.

Par contre, j'ai ressenti avec plus d'amertume le mauvais accueil que certains protestants font aux « transfuges » ! C'est à croire que la Réforme a été constituée par une génération spontanée et non par des catholiques optant pour elle...

Étienne Gallet

On sait que l'Église romaine prépare « une année sainte » pour 1974. A propos de la signification de l'année sainte on a rappelé qu'elle se situait dans un contexte de réconciliation fruit de l'amour de Dieu. Je note, d'après la lettre qui précède que chacun, catholique ou protestant, devrait saisir le sens immédiat et humain de cette réconciliation. Mais il est vrai, en ce qui concerne le fait relaté plus haut, que pour le catholique l'« année sainte » n'avait pas encore commencé ; quant aux protestants ils n'en font point état... Ainsi s'expliquent les choses... ! Elles ne sont pas meilleures pour autant.

N.D.L.R.

RÉFLEXIONS SUR UN ARTICLE D'« ÉVANGILE ET LIBERTÉ » DU 12/11/73 « CHOSÉS VÉCUES » DE J. GOUNELLE.

Dans cette paroisse, le temple a été construit alors que la région était en pleine prospérité. L'agriculture avait ses points forts, vers à soie, cultures fruitières, élevage, etc... Est-il besoin de dire que cela n'est plus ? Comme le dit fort bien Monsieur Gounelle, au fil des ans, la paroisse s'est amenuisée et se réduit actuellement à une soixantaine de personnes dont une majorité de retraités.

Malgré ces conditions défavorables, la paroisse a continué d'honorer sa cible, mais peut-on laisser ignorer que pour ce faire et pour entretenir ses murs, elle a mangé son presbytère, capital et intérêts compris ?

Plutôt que de capitaliser ce bien, notre paroisse aurait sans doute été mieux inspirée en consacrant cet avoir à quelque dispensaire ou léproserie d'Afrique, dont on sait les besoins immenses, à côté desquels les nôtres paraissent tellement dérisoires. Outre le sentiment qui serait né d'un tel geste, celui d'avoir encore été utile à quelque chose, en agissant de la sorte, on aurait évité les situations fausses et notamment, l'illusion de ne dépendre que de nous-mêmes.

Depuis longtemps, la situation commandait une réduction de notre cible, mais toutes nos démarches en ce sens sont demeurées vaines.

Sortir de l'enlèvement ? OUI, une solution s'imposait, mais je ne suis pas sûr que celle qui a été retenue soit la bonne. Vous nous parlez, Monsieur Gounelle, de redressement. Selon vous, hier, un temple d'une saleté repoussante, un harmonium muet, des vitres brisées, des personnes âgées qui se réunissent dans une sacristie où le toit ne garantit pas de la pluie ! Aujourd'hui, on ne se réunit plus dans la sacristie, l'harmonium joue, la cloche sonne, le temple est plein à craquer ! Êtes-vous vraiment certain de pouvoir parler de redressement dès lors que vous éprouvez le besoin d'exagérer les situations ici dans un sens et là dans l'autre ?

Vous savez très bien que le choix de se réunir ou dans la sacristie ou dans l'église est déterminé par des raisons de chauffage et que d'une façon générale, de Pâques à la Toussaint les cultes se sont toujours tenus dans l'église.

L'harmonium joue, mais n'êtes-vous pas le seul dans notre paroisse à savoir jouer de cet instrument ? Quant à parler d'une église pleine à craquer, vous faites allusion au culte de région, c'est-à-dire, à une situation que vous savez exceptionnelle.

Cela dit, je vous comprends. Le temple était

plein à craquer, COMME AUX PLUS BEAUX JOURS, dites-vous, vous me faites penser à ce vieux agriculteur qui me disait un jour, en pleurant, « lorsqu'il n'y aura plus de mûriers dans ce pays, il n'y aura plus rien ». Je ne suis certainement pas indifférent à la peine que vous pouvez éprouver face à la situation présente, c'est-à-dire une paroisse que vous avez connue prospère et qui est en train de disparaître. Pourtant, je persiste à croire qu'une église qui se referme sur son passé est une église qui se condamne.

Vous ne concevez de redressement possible que dans la restauration du passé, d'où, pour vous, la nécessité de repeindre des murs, de réajuster des tuiles et de qualifier de « liquidation » les solutions qui tendent à tourner la page. Est-il raisonnable, et dans nos moyens, de conserver pour les besoins d'une assistance de quatorze personnes, un temple initialement conçu pour en contenir plus de cent ?

Pourquoi votre refus, si catégorique, d'étudier la possibilité d'une reconversion du temple, qui tout en tenant compte de nos besoins actuels permettrait d'envisager d'accueillir et d'héberger des groupes de jeunes estivants ? Croyez-vous qu'il n'est pas important pour une église comme la nôtre, de s'ouvrir aux besoins des autres ?

Des cultes mornes, sans intérêt et sans joie ! Si sur ce point nous sommes assez d'accord je doute que la couleur des murs y soit pour quelque chose, mais faites bien attention dès lors que vous parlez des indifférents. Je n'aime pas ce mot dans ce qu'il a de méprisant à l'égard de ceux qui se sont détachés de l'église en raison de ce qu'ils ont pu trouver eux aussi, les cultes mornes et sans intérêt, ce qui n'implique pas d'ailleurs qu'ils se soient détachés de la foi.

Face à une église qui s'enferme dans ses traditions, qui reste sourde à toutes formes de dialogue, l'indifférence, ou ce que vous appelez ainsi, peut être une forme d'action.

Des changements, certes, il y en a, la tradition en souffre dans ses formes, mais ce n'est pas cela qui devrait nous intéresser.

Dans une société, où grâce aux progrès de l'enseignement, des moyens de communication et d'information, l'individu se sent de plus en plus concerné et coresponsable face à cette préoccupation commune, le devenir de l'homme, peut-on se satisfaire encore de quelques idées toutes faites, sur lesquelles d'ailleurs les théologiens ne s'accordent plus entr'eux ?

Moi aussi je trouve des signes encourageant

Lisez et faites lire
à vos amis dans le deuil :

NOS COMPAGNONS INVISIBLES

par Charles Wagner

prix : 1,50 ; fco : 1,95

ÉDITIONS DE LA CAUSE

Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

CCP : La Cause, Paris 255.00



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

dans notre église et même dans notre paroisse. Je m'étonne que vous ne parliez pas du dernier culte des jeunes.

Alors que trop souvent, il n'est fait appel à leur participation que dans des rôles de figuration, ils ont été cette fois invités à participer à l'élaboration du texte de la prédication.

A condition que ceci ne soit pas interprété dans le sens d'une concession mais d'un dialogue placé sous l'autorité d'un pasteur-animateur, ce travail de préparation, par l'effort de réflexion qui suscite, peut contribuer à rendre présente la pensée chrétienne dans les préoccupations de tous les jours. A quoi bon le temple si les vérités n'en sortent pas, sans doute le renouveau du christianisme est possible, où que ce soit, mais alors, aidez-nous à tourner la page avant que s'y inscrive le mot fin.

F. Vorstermans

RÉPONSE DE MONSIEUR JEAN GOUNELLE

Je ne veux pas m'engager dans une polémique qui serait un dialogue de sourds. Relever les inexactitudes de l'article de Monsieur Vorstermans laisserait, je le crains, les lecteurs d'« Évangile et Liberté ». Aussi bien j'y renonce tout en donnant rendez-vous à cet ami pour dissiper nos malentendus et s'il le veut bien, à la prochaine Assemblée Générale de la dite paroisse.

Qu'il me soit permis simplement de dire ceci : le seul but de mon article était de montrer aux lecteurs de ce journal qu'un renouveau spirituel (et non pas un retour au passé auquel je suis aussi hostile que n'importe qui) est possible dans les Cévennes. Pour appuyer cette thèse, j'ai fait état d'une « chose vécue » dans le lieu où je passe ma retraite. Je n'ai porté de jugement sur personne (et surtout pas sur les indifférents). J'ai mis en évidence des faits indiscutables même si Monsieur Vorstermans en donne une interprétation différente de la mienne. La réunion de jeunes qu'il s'étonne que je n'aie pas mentionnée (comment l'aurais-je pu, mon article a été écrit au début d'août et la réunion en question a eu lieu en octobre !), et plus récemment le très beau culte autour des jeunes du 5 novembre, montrent que le pasteur a su remédier au problème qui me paraissait le point noir de notre petit redressement local, à savoir le manque d'intérêt des jeunes pour l'Église. Je me réjouis profondément de la réussite de ces cultes, j'y vois, comme Monsieur Vorstermans, un signe

encourageant et cela confirme et renforce ma conclusion : UN RENOUVEAU EST POSSIBLE. IL S'AGIT DE LE VOULOIR ET LE SAINT-ESPRIT FERA LE RESTE.

Jean Gounelle

A PROPOS DES ARTICLES « COMPRENDRE ISRAËL » DE P. BREITTMAYER

Les deux articles de Monsieur Breittmayer sur Israël me laissent très perplexe. Je me demande où leur auteur veut en venir dans cet éloge inconditionné, dithyrambique et sans nuance du peuple Israélien et du Sionisme. Que veut prouver l'auteur de pareilles simplifications : qu'Israël est immaculé, sans tache, et que chez tous les Israéliens, tout le monde il est courageux, fort, travailleur, loyal, etc... etc... tandis que chez les vilains Arabes, il n'y a que paresse, déloyauté, ruse et perfidie. J'estime trop Monsieur Breittmayer pour qu'il prenne ses lecteurs pour des petits garçons ou des naïfs et le mot de Talleyrand me revient en mémoire « Tout ce qui est exagéré est insignifiant » (Et pas seulement en politique !).

Moi aussi, je suis allé en Israël... mais pas avec le « Club Méditerranée ». J'ai travaillé en Kibboutz, exactement à Lavaroth Abascham près de la frontière syrienne. J'ai été invité dans des familles juives, et bien reçu, je dois le dire. Mais je dois préciser aussi que j'ai fréquenté des milieux arabes, que je connais l'ex-Père Gauthier, apôtre des pauvres Arabes de Nazareth et qu'en toute connaissance de cause un éloge aussi inconditionné du peuple d'Israël me confond.

Faut-il citer pour mémoire les centaines de Palestiniens chassés de leur terre qui souffrent et pourrissent dans les camps, les jeunes Israéliens emprisonnés pour avoir refusé de servir dans une armée qui opprime les « pauvres ». Faut-il parler des policiers qui matraquent à coup de « sticks » (importés U.S.A.) les ouvriers de la nouvelle gauche Israélienne ou du « Matspen » dans les rues de Jérusalem... sous cette démocratie idéale ? Faut-il dire que les prisonniers Arabes de la prison d'Ascalon où ils attendent toujours de passer en jugement se sont révoltés, ne pouvant plus supporter les conditions dégradantes dans lesquelles ils sont détenus ? Évidemment ce n'est pas le genre de propagande que pouvait faire le « Club Méditerranée ».

Un « Jour de la démocratie » a été institué à l'Université Hébraïque de Jérusalem pour discuter du mépris continu du Gouvernement Israélien pour les principes fondamentaux de la

démocratie... et si Monsieur Breittmayer veut des précisions il n'a qu'à s'adresser au Matspen, dont je suppose qu'il connaît l'existence.

J'ajouterai que la brutalité et le cynisme de la « Réalpolitik » israélienne et surtout l'exclusivisme quasi raciste de sa vie interne sont des faits douloureux que la mauvaise théologie chrétienne a ignoblement contribué à susciter. Ce sont là des éléments de la vie juive actuelle auxquels les chrétiens doivent opposer un « non » s'ils veulent vivre du Dieu de Justice et d'amour révélé en Jésus-Christ. Et s'il est bien vrai que le mur de séparation entre Juifs et gentils a été détruit par la Croix, alors aucun chrétien, pas même un chrétien occidental à la conscience troublée (qui ne l'aurait pas dans un problème aussi complexe) ne peut soutenir la création d'un nouveau mur de séparation entre les Arabes et le reste du monde. Et le comble est que pour réparer la grande fureur antisémite, on trouve parfaitement naturel de faire peser le poids du Sionisme sur les peuples qui ont su précisément échapper à la gangrène raciste. Ce sont ceux qui n'ont jamais massacré de Juifs, ceux qui ont réussi à travers les siècles et jusqu'à la naissance du Sionisme à vivre en bonne intelligence avec eux qui sont aujourd'hui chassés de leur terre avec notre soutien et notre bénédiction, par les victimes de nos programs.

De quel droit nous faisons-nous les ardents défenseurs d'un ordre de chose qui détruit l'entente séculaire du petit peuple arabe et du petit peuple juif des villes et des campagnes palestiniennes ? Étrange retour à Jérusalem que celui qui s'est fait avec l'argent et les armes venus des U.S.A.

Avec la peine et la sueur aussi d'un certain nombre d'hommes et de femmes dont l'énergie a su donner à Israël une image de marque flatteuse, voire enthousiasmante. Il n'est pas question de le nier.

Je voudrais arrêter là mon propos et ne pas faire à mon tour un éloge inconditionné du peuple Arabe dans lequel on peut trouver le meilleur et le pire. Sachant (c'est peut-être un privilège de la vie mouvementée que j'ai menée) que rien n'est simple, ni facile ; qu'il n'y a pas les bons d'un côté et les mauvais de l'autre. Si sur beaucoup de points je suis d'accord avec Monsieur Breittmayer, je me permets de lui faire remarquer que la manière dont ses articles sont rédigés me semble l'amorce d'un nouvel antisémitisme... anti-arabe cette fois-ci et de plus suppose chez ses lecteurs un manque d'humour ou d'esprit critique... et cela je le déplore également.

E. Mihière

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE

Michel CREMET

53, rue Alsace
81200 MAZAMET

Tél : 61.25.90

CAFES
DE
L'ÉLEPHANT NOIR
TOULOUSE

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

Il y a quelque temps, j'ai été invité au restaurant par un ancien collègue de quatre-vingt-treize ans. Bon pied, bon œil, ayant jeté « le froc aux orties », non pas, comme tant d'autres, à la Séparation des Églises et de l'État, mais bien avant par suite d'une vocation plus ou moins forcée.

Il est plus qu'accueillant, faisant preuve d'une urbanité charmante, celle d'un âge révolu.

Ce que m'a dit cet ancien collègue, sans que je l'y pousse, mérite d'être couché par écrit.

Profitant de ma présence, il m'a parlé librement : il s'est « débondé ». Est-il hors de course ? Ce n'est pas si sûr. Voici donc quelques-uns de ses propos :

— L'Église (il ne disait pas l'Église, il disait la « religion protestante » ; chaque génération a son vocabulaire et ses tics) est devenue une administration. Elle se fie trop aux normes extérieures : fréquentation du culte, actes pastoraux, cotisations. Il en résulte qu'elle ne tient pas compte des traditions locales ; en particulier de l'attachement profond des fidèles, même s'ils ne le manifestent pas par des gestes concrets.

La « religion protestante » a la prétention d'être missionnaire : réveil, évangélisation, présence au monde, etc... En réalité quand elles ne sont pas sans lendemain, ces expériences nouvelles se font au détriment des expériences anciennes et acquises. Pratiquement, des paroisses existant depuis longtemps demeurent viables à la condition qu'il y ait quelqu'un au travail sur place. Ce n'est pas de l'extérieur, à la sauvette, qu'une implantation se fait et qu'un contact se maintient.

L'Église devrait davantage favoriser le recrutement de « femmes pasteurs » aimant la campagne. Elles seraient peut-être plus proches du monde de la terre et auraient sans doute moins de difficulté du point de vue matériel.

— Mon interlocuteur ne m'a jamais semblé « perdre les pédales ». Au contraire, il était parfaitement lucide avec une mémoire intacte et surprenante. Comme fonctionnaire, il a beaucoup voyagé à travers la France. Il a beaucoup vu et beaucoup réfléchi. Il m'a fait part très franchement de sa longue expérience « religieuse et laïque ». Toutefois, n'ayant pas les idées toutes faites et à la

mode, il craignait de me scandaliser. Point du tout. Sa sagesse quelque peu caustique, m'a au contraire fait du bien.

Il est sans doute utile de ne pas tourner toujours autour de soi-même et voir ses seules préoccupations ; il est nécessaire d'entendre le jugement des autres.

Le rebroussé

NOTRE PARI

« Évangile et Liberté » est très reconnaissant envers tous ceux qui ont répondu à son désir de gagner un pari.

Merci à tous ceux qui pensent qu'aujourd'hui « Évangile et Liberté » a quelque chose à dire aux hommes de notre temps.

Il faut persévérer.

E. & L.

LA REFORME ET L'EDUCATION

C'est à l'étude de cet important sujet que fut consacré le troisième colloque organisé du 1er au 6 octobre à l'Université Paul Valéry de Montpellier (Faculté des Lettres et Sciences humaines) par le professeur Boisset, Directeur du Centre d'Histoire de la Réforme et du Protestantisme.

Une des préoccupations des réformateurs, après avoir organisé leurs Églises, fut l'éducation des enfants et la préparation de ministres instruits, d'où la création de collèges et d'académies.

Dès 1524, Zwingli à Zurich et, en 1537, Sulzer à Lausanne, réorganisent les études. En 1537, Jean Sturm (ancien élève, comme Erasme, des Frères de la vie commune), rédige le programme de la Haute École de Strasbourg, qui sera créée l'année suivante, et servira de modèle aux autres établissements protestants ; Calvin s'en inspirera pour l'Académie de Genève (1559).

Le but est de former des élèves pieux et instruits, cette PIETAS LITTERATA, si chère à Erasme. En France, les collèges réformés voient le jour pendant la seconde moitié du XVI^e siècle. Celui de Gand est de 1578.

L'organisation et les programmes de ces institutions, calqués plus ou moins sur ceux de Strasbourg puis de Genève, sont similaires dans les grandes lignes. Les enfants sont répartis, suivant les lieux, en cinq ou sept classes, confiées chacune à un « régent » ; l'enseignement y est progressif. La langue vulgaire y est étudiée (c'est une innovation) et la Bible est

utilisée en plus des auteurs anciens. Les journées commencent et se terminent par la prière et les élèves doivent assister aux prêches ; cependant la liberté de conscience est respectée et les non protestants sont dispensés de participer aux exercices religieux. Enfin, les corrections corporelles, bien que maintenues, ne doivent être employées que modérément.

Parmi les pédagogues français du XVI^e siècle, Mathurin Cordier (qui enseigna à Paris, Nevers, Bordeaux, Neuchâtel, Lausanne et Genève), Sébastien Castellion (à Genève et à Bâle) et Claude Baduel (à Nîmes) méritent une mention spéciale.

L'institution des académies fut aussi une innovation protestante.

Suivant l'exemple de Strasbourg, de Lausanne et de Genève, la France eut aussi ses académies. Leur création s'échelonna de 1561 (Nîmes) à 1604 (Die) mais leur existence ne fut pas de très longue durée, celle qui subsista la dernière ayant été supprimée à la révocation de l'Édit de Nantes (1685).

Chacune comprenait le collège, qui dispensait l'enseignement secondaire et l'académie proprement dite (scola publica) qui préparait à la maîtrise ès-arts et au ministère évangélique. La théologie y tenait la première place ; dans quelques-unes, il y avait aussi des leçons de droit et de médecine. La plus réputée fut celle de Saumur, célèbre par son libéralisme ; quant à celle de Montauban, elle se distinguait par son libéralisme strict.

Les académies étaient étroitement dépen-

dantes des Églises et des pasteurs faisaient partie de leurs conseils ; elles étaient soumises à la surveillance des synodes.

L'enseignement protestant conciliait donc l'humanisme et la foi.

Le programme du colloque ne comporta pas seulement de savantes études présentées par d'éminents spécialistes. Il y eut aussi des moments de détente consacrés à des réceptions et à des excursions (littoral méditerranéen et Tour de Constance, Musée du Désert, Église romane de Saint-Guilhem-le-Désert, dans la vallée de l'Hérault).

Ch. Delormeau

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

CARNET

Madame Édouard GUIRAUD

Le Pasteur et Madame Paul GUIRAUD
et leurs enfants

Monsieur et Madame Marc ROGIER et
leurs enfants

vous font part du décès de

Pasteur Édouard GUIRAUD

qui exerça le ministère à Saint-Amans,
Chambéry et Vézénobres.

L'inhumation a eu lieu à Vinsobres le
8 décembre.

Maison de santé protestante, route
d'Alès — 30700 UZES.

8, rue Say — 75009 PARIS

62, rue de la République — 44600
SAINT-NAZAIRE.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

à la grande tristesse de faire part du décès
de

M. Pierre MONASTIER

pasteur de l'Église Réformée de France,
membre du Comité d'« Évangile et Li-
berté »,

survenu à Lausanne le 22 décembre 1973
et de

M. Pierre GROSCLAUDE

professeur, fidèle ami et collaborateur
assidu d'« Évangile et Liberté », survenu
à Paris le 18 décembre 1973.

Sans oublier le pasteur Édouard
GUIRAUD qui fut un vivant ami de ce
journal, « Évangile et Liberté » exprime
sa sympathie aux familles dans le deuil.

Son épouse

Marcelle GROSCLAUDE

Ses enfants

Michel et Claudette GROSCLAUDE

Christian et Nicole GROSCLAUDE

Gérard et Hélène GROSCLAUDE

Sylvie et Michel BOUCHERY

Ses petits-enfants

Pascale, David, Olivier, Marie-Joëlle,
Laurent, Florence, Frédéric GROSC-
LAUDE, Romain et Aude BOU-
CHERY,

Ont la très grande douleur de vous faire
part de la mort subite de

Pierre GROSCLAUDE

Ancien élève de l'École Normale Supé-
rieure

Agrégé de l'Université

Docteur ès-lettres

Commandeur de la Légion d'Honneur

Médaille de la Résistance

Commandeur des Palmes Académiques

décédé le mardi 18 décembre 1973,
191, Boulevard Péreire, Paris-17e

La Cérémonie Religieuse a eu lieu à
l'Église Réformée de l'Oratoire du Louvre
147, rue Saint-Honoré, Paris-1er, le ven-
dredi 21 décembre 1973 à 10 heures 30.

E. & L. — 7.1.1974

EN SOUVENIR

LE PASTEUR PIERRE MONASTIER

Le pasteur Pierre Monastier s'est éteint à
Lausanne le samedi 22 décembre après une
courte et cruelle maladie. Tous ceux qui se
trouvaient aux « Journées de Sète » en novem-
bre dernier avaient eu plaisir à retrouver son
regard serein et son sourire si riche de bonté et
de douceur.

« Évangile et Liberté » voudrait savoir expri-
mer sa peine à la famille de celui qui fut non
seulement membre de son comité, mais un
fidèle et sûr conseiller. L'association libérale
perd avec lui non seulement une âme d'élite
mais un homme dont la pondération, la sûreté
de jugement et la culture étaient un appui
permanent.

Né en 1900, en Suisse, il avait fait ses études
de théologie à la Faculté de l'Église Libre de
Lausanne. Consacré au ministère pastoral, il
avait accepté une courte suffragance à Maza-
met et malgré l'attrait de son pays il n'avait
plus quitté la France. Son ministère s'exerça
particulièrement à Saint-Hippolyte-du-Fort de
1926 à 1936, puis à Nîmes où il remplaça le
regretté pasteur Fayot. Jusqu'à l'heure de la
retraite, en 1966, le pasteur Monastier accom-
plit avec zèle et fidélité toutes les charges du
ministère pastoral.

On sait d'autre part que Pierre Monastier
était un musicien de très haute valeur, jouant
des orgues et surtout dirigeant un chœur vocal
qu'il avait amené à une réelle perfection.

Lors de sa retraite, il se retira en Suisse tout
en continuant avec un intérêt très vif l'œuvre
qu'il avait entreprise à l'orphelinat Coste.
Souvent il revenait à Nîmes où il séjournait
longuement afin de donner toute sa force et la
vitalité de son cœur à cette jeunesse pour
laquelle il voulait apporter encore le meilleur
de lui-même.

Avec l'aide d'un comité actif, il avait su
transformer l'orphelinat en une Communauté
des plus modernes, recevant non seulement des
orphelins mais aussi de nombreux jeunes gens
qui, en raison de leur travail, étaient séparés de
leurs familles. Chacun trouvait là un foyer
accueillant.

« Évangile et Liberté » et son Comité se
joignent à tous ceux qui se trouvent éprouvés
par ce deuil.

P. Brunel

« Ils se reposent de leurs travaux et leurs
œuvres les suivent » Apocalypse XIV, V. 13.

« L'herbe sèche, la fleur tombe, mais la parole
de Dieu demeure éternellement » Esaïe 60,
V. 8.

INFORMATIONS

5.12.1973

Culte radio diffusé de 8 h 30 à 9 h

13 janvier : Pasteur André Thobois.

20 janvier : Pasteur Francis Bosc.

27 janvier : Pasteur Maurice Pont.

Télévision — « Présence protestante »

— Dimanche 13 janvier — 10 h — 10 h 30

Foyer Croix Bleue à Lorient, avec le pasteur
Albert Trubert.

— Dimanche 20 janvier — 10 h — 12 h

Émission œcuménique
Église Stella Matutina à Saint-Cloud.

— Dimanche 27 janvier — 10 h — 10 h 30

Rencontre avec le pasteur Étienne François.

Colonie de vacances de Vieux-Ville (Eure)

Château au milieu d'un parc. Permet de
loger soixante personnes en chambres de
quatre à six lits. Salle à manger, salles de
réunions, de jeux, terrain de sport.

Séjour peu onéreux : pour une fin de
semaine normale, participation de quatre
francs par personne ; pour un séjour de longue
durée : deux francs par personne et par jour.

Vieux-Ville est à 3 km de Gaillon.

Renseignements : Secrétaire de l'Association
du Vieux-Ville : Monsieur Henri Nicodéau,
66, rue Régnault — 75013 Paris — Tél :
707.83.62. En cas d'absence : Pasteur Didier
Weill, 37, rue Tournefort — 75005 Paris — Tél :
707.59.52.

N.B. : Le château est libre en tout temps
sauf au moment des vacances scolaires de
Pâques et durant tout le mois de juillet.

ONT COLLABORÉ
À CE NUMÉRO

J.-B. Amphoux, professeur à Strasbourg.

A. Biéler, collaborateur à la Vie Protestante,
Genève.

P. Brunel, pasteur à Nîmes.

R. Château, pasteur à Paris-Oratoire.

Ch. Delormeau, historien à Montpellier.

E. Gamonnet, professeur à Valence.

A. Gounelle, professeur Faculté de théologie à
Montpellier.

R. Mehl, professeur Faculté de Théologie à
Strasbourg.

Nos correspondants.

Le Rebroussié, pasteur Schloesing à Roque-
courbe.

B. Reymond, aumônier des étudiants Univer-
sité de Lausanne.

W. Théremine, conseiller supérieur technique du
cinéma.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

Divers, la ligne 2 F plus T.V.A.

Offres d'emplois, la ligne 2 F plus T.V.A.

Demandes d'emplois, la ligne 1 F plus T.V.A.

Faire-part, la ligne 2,50 F plus T.V.A.

EVANGILE et LIBERTE

présente ses meilleurs vœux à tous ses abonnés.

Puisse le monde des hommes trouver équilibre, justice, paix et réconciliation.

Puisse le langage de l'Évangile être saisi par tous.

Puisse l'esprit de l'Évangile commander raison et action chez ceux qui dirigent les peuples et les Églises.

Puisse ce journal être toujours davantage à l'écoute de l'Esprit et s'exprimer en un langage vivant et fort mais accessible à tous. Puisse-t-il aider, éclairer, orienter, affermir, apporter lumière et vie, espérance et apaisement, renouveau, courage, confiance au Dieu présent dans tous les bonheurs des hommes, malgré les souffrances ou les folies de ce temps.

LUMIERE POUR L'AN NOUVEAU

*Dès l'aurore de notre vie
Et jusqu'au dernier matin,
Dieu dans sa sagesse infinie
Guide nos pas sur le chemin.*

*Au-delà du temps qui passe,
Des jours et des ans qui fuient,
L'étoile fidèle trace
Son sillage dans notre nuit.*

*Plus haut que les peurs stériles
Et les refus de lutter
D'une vie souvent fragile,
L'étoile d'amour vient briller.*

*Exauçant l'attente des hommes,
Docile aux rendez-vous de Dieu,
Sa pure lumière rayonne
Dans nos cœurs comme dans les cieux.*

*Étoile d'espoir pour la terre
Au grand jour de visitation,
Demeure en nos vies messagère
De vaillance, de paix, d'union !*

*Viens éclairer toutes nos peines.
Viens ennoblir toutes nos joies.
A ta clarté sûre et sereine
Nous voulons vivre par la foi.*

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 2

Lundi 21 janvier 1974

CHRISTIANISME

ET

MATERIALISME

par Laurent Gagnebin

LE Christianisme n'est-il pas par excellence la religion de l'Esprit ? Quand Auguste Sabatier voulut définir le Christianisme par rapport à toutes ses contrefaçons et par rapport à toutes les autres religions, ne donna-t-il pas pour titre à l'un de ses ouvrages les plus importants : *Les religions d'autorité et la religion de l'Esprit* ? Lorsque Villiers de l'Isle-Adam se trouvait en face d'une personne qui se permettait de sourire de notre réalité spirituelle, il s'approchait d'elle du plus près possible et lui disait : « Je vous regarde, je vous regarde, mais j'ai beau faire je ne vous vois pas », voulant montrer par là que le cœur de notre être est l'Esprit. Les Apôtres, les Prophètes, les Martyrs, les héros de la foi ne sont-ils pas précisément pour nous des Maîtres « spirituels » ?

Dire du Christianisme qu'il est la religion de l'Esprit et le vivre, ce sera, en matière exégétique, refuser le littéralisme parce que la lettre tue, passe, et que l'Esprit vivifie et seul demeure ; sur le plan de la théologie systématique, récuser l'autoritarisme, le dogmatisme et chercher les chemins de la liberté : « Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté », affirme Paul ; au niveau de la pratique religieuse et de la pastorale, rejeter la superstition qui est une religion fondée sur la crainte et l'ignorance, une religion où la chose évacue ce qu'elle représente et le remplace : ritualisme, culte des images et des reliques, matérialisme chosiste de la pratique sacramentelle. En un mot, vouloir une religion de l'Esprit, largement ouverte, sans frontières, universaliste, c'est vouloir le libéralisme.

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallone de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle,
R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel, P. Monastier,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de fidélité à l'Évangile, il affirme :

- La primauté de la foi sur la doctrine,
- La liberté de l'homme à l'égard des traditions théologiques et ecclésiastiques,
- L'actualité de la Réformation. L'Église, en perpétuelle réforme, n'est pas une institution mais un chemin,
- La constante nécessité de la liberté d'examen.

Dans une perspective de recherche du vrai et du juste, il croit à la fraternité des hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Dans ce numéro, on trouvera quelques réflexions du Pape Paul VI sur l'Église catholique. Ce sont des paroles d'un directeur général qui cherche à voir clair dans l'affaire dont il est responsable employant pour cela — et fort naturellement — le langage de l'institution romaine. Il est intéressant de savoir ce qui se passe à côté de soi, d'une part, et, d'autre part, de remarquer les soucis que porte le Pape, quels ils sont, comment il les voit et quels remèdes il pense nécessaire d'y apporter.

Ces réflexions, faites lors de l'audience générale du 28 novembre 1973, avaient pour thème : « L'année sainte et la réconciliation de l'Église ».

Nous sommes protestants ; c'est à ce titre que nous sommes plus sensibles que d'autres à certaines affirmations — alors même que nous les connaissons depuis longtemps. C'est aussi à ce titre que nous écrivons.

Pour nous, la « réconciliation » ne fera jamais l'économie de la vérité, du respect dû aux divers esprits des hommes, à la juste reconnaissance de la réalité et bien plus à la reconnaissance pleine et entière des Églises que les uns ou les autres peuvent constituer. Il nous semble que c'est là, et là d'abord, que se situe la pierre de touche d'une authentique « réconciliation ».

Or, que lit-on dans le texte pontifical ? « ...Réconciliation avec les chrétiens qui sont encore détachés, éloignés, séparés de l'Église catholique qui est l'Église de l'unique foi et de la pleine charité ».

Ai-je bien lu ?

MAIS si « Dieu est Esprit », il est aussi, d'après l'Écriture, amour. Le Christianisme est la religion de l'Esprit, il est aussi celle de l'incarnation : c'est ce paradoxe qui le fait vivre. « La Parole a été faite chair », affirme le Prologue de *Jean*. Cette reconnaissance décisive et fondamentale justifie, au sein du Christianisme, une forme noble et salutaire de matérialisme.

Affirmer cela, c'est premièrement se rappeler que la morale chrétienne ne condamne pas la chair, les corps et le sexe. Rien n'est plus contraire à l'Évangile de Jésus de Nazareth que l'ascétisme. Jésus n'a pas, contrairement à Jean-Baptiste auquel il s'oppose sur ce point, pratiqué l'ascétisme. Ne soyons pas plus chrétiens que le Christ ! Au début de l'Évangile, de manière volontairement contrastée, on nous montre Jean-Baptiste vivant dans le désert, vêtu de peaux de bête et se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage, et Jésus allant aux Noces de Cana, changeant l'eau en vin, Jésus dont l'Évangile va jusqu'à dire qu'il passait alors pour un « mangeur et un buveur ». La leçon est claire. La morale chrétienne « castratrice », la vie conventuelle, l'ascétisme morbide, tout cela constitue une gigantesque escroquerie, une déviation par rapport à

l'Écriture, une spiritualité plus platonicienne que chrétienne.

La religion de l'incarnation, c'est aussi le rappel d'une éthique qui doit être une éthique sociale. Au « Notre Père », Jésus a joint le « Notre pain » ; ce n'est pas là l'effet d'un hasard. Jésus n'a pas multiplié des discours vides, mais des pains. Participer à la Cène, ce n'est pas seulement, comme le souligne la fringale œcuménique et eucharistique contemporaine, vouloir une généreuse communion spirituelle et doctrinale (impossible) entre tous les chrétiens, c'est partager très concrètement, très matériellement son pain avec les autres. Celui qui participe à la Cène sans se préoccuper d'une meilleure répartition des richesses, des biens matériels en ce monde, trahit la Cène et en fait un mensonge ; le pain et le vin sont, qu'on le veuille ou non, les rappels de *son* humanité et de la nôtre. Militer pour un christianisme social, ce n'est pas transformer le christianisme en une simple religion sociale, comme le font certains aujourd'hui en oubliant les autres dimensions de la foi chrétienne et sa plénitude, mais c'est lutter pour que la révélation de la Vérité et la vérité de la Révélation soient mises en rapport étroit avec la vie, c'est condamner toute forme d'aliénation religieuse.

Suite page 4 →

On croirait entendre Léon XIII : La religion catholique « de toutes étant la seule vraie, ne peut sans injustice être mise sur le même plan que les autres » et Jean XXIII : « Laissez-nous entretenir l'espoir d'un retour si cher à notre cœur »... L'Église catholique « est telle que selon la volonté de son divin Fondateur, toutes les brebis puissent se réunir en elle dans un seul troupeau sous la conduite d'un seul pasteur ; c'est ainsi que dans l'unique maison du Père, établie sur le fondement de Pierre, sont appelés tous ses fils... ».

C'est très clair. On ne rêve pas. La réconciliation oblige à passer sous les fourches caudines. Elle n'est la reconnaissance de personne sinon de soi-même. S'arroger le droit de posséder « la pleine charité » et « l'unique foi », c'est dénier à quiconque une part de charité et de foi. Dont acte.

Je ne dirai rien de ce que ces paroles peuvent signifier au plan œcuménique. A chacun de tirer sa leçon.

■
Écrivant cela, je songe à René Barjavel. On en fera connaissance dans ce numéro aussi. Barjavel prétend que « le protestantisme est une bureaucratie », « le

catholicisme une indulgence de grand-père ». Avec ce jugement qui donc se sentirait à l'aise dans sa maison... ?

Mais voyons un peu ce qui se passe aujourd'hui. Les Églises protestantes et catholiques semblent, à certains égards et chez certains de leurs ressortissants, opérer, chacune, une marche inverse. Des éléments de l'Église catholique, se dégageant de la carapace des règles, paraissent s'orienter vers les problèmes essentiels de la foi. Pendant ce temps, dans l'Église protestante deux tendances se dessinent (c'est une simplification) : l'une doctrinaire et l'autre administrative. La première cherche à revaloriser l'usage d'une doctrine intransigeante porteuse de la seule et unique vérité contenue dans la lettre (et la virgule !) de la Bible. La seconde — au niveau des directions qui elles se mettent à parler en langage « pluraliste » — mues par je ne sais quel mécanisme, cherchent à faire triompher les problèmes de structure et à imposer un vrai système administratif (bureaucratique). C'est alors le premier pas vers « l'indulgence de grand-père » et en même temps la manifestation du dernier souffle des choses vivantes.

Légiférer sur tout ou imposer une doctrine autoritaire, c'est casser l'esprit des vérités, c'est voiler la Bonne Nouvelle annoncée par Jésus, c'est tuer la foi, abîmer la vie, détruire l'essentiel.

Suite page 4 →

LE christianisme offre au monde contemporain une chance unique, exceptionnelle de salut. Nous nous trouvons en effet coincés à l'intérieur d'un monde étriqué dont les alternatives sont également irrecevables. On nous offre ou bien des idéologies tyranniques où l'homme est sacrifié à l'idée qu'on s'en fait, le prochain au lointain, ou bien des matérialismes, qu'ils soient de gauche ou de droite, communiste ou capitaliste.

Il est peut-être utile de noter qu'à son origine, le marxisme a été, aussi étrange que cela puisse paraître, une protestation humaniste contre le matérialisme capitaliste qui transforme, en particulier, l'ouvrier en objet. C'est Marx qui stigmatisait déjà ce que nous appelons la « société de consommation », quand il écrivait, comme le rappelle Roger Garaudy dans un article de *Réforme* du 1er décembre 1973 : « Plus tu as, moins tu es ». Il est vrai que dans notre monde si

souvent matérialiste, au mauvais sens de ce mot, l'homme ne se définit plus par rapport à ce qu'il est mais par rapport à ce qu'il a ; il croit posséder, il est possédé. « *Nous ne sommes pas un bétail à l'engrais*, affirmait Saint-Exupéry, *la prospérité et le confort ne sauraient nous satisfaire.* »

Le Christianisme seul brise le dilemme : il ne nous fait pas choisir ou la matière ou l'Esprit, il réconcilie ces deux réalités et opère la plus révolutionnaire, la plus bouleversante de toutes les synthèses de l'histoire humaine. Le chrétien tout tourné vers le « Ciel » et des réalités spirituelles, religieuses (« Dieu est Esprit » — « Notre Père ») ne saurait se passer d'un étrange amour (« Dieu est amour » — « Notre pain ») accordé aux êtres et aux choses dans ce qu'ils ont de plus fragile et de plus passager. Affirmer la primauté du spirituel, ce n'est pas ignorer le monde naturel et charnel, le présent et le quotidien, c'est dire avec le proverbe latin : *Mens agitat molem, l'Esprit anime la matière.*

Laurent Gagnebin

Certes, je ne crois pas en la vertu de la pagaille ; mais en celle de la liberté, de la responsabilité, du jugement ouvert à l'esprit des choses, des hommes et de Dieu, en la vertu de la reconnaissance de la valeur réelle des autres. C'est fondamental. Et cela prime en réconciliation.



Alors, j'ai relu la FAIM DU TIGRE. Quelle image parfois ricanante du monde des hommes et des Églises ; quel sourire ironique posé sur leurs complaisances ; quels horizons !

M'est-il permis de citer un passage ?

« Il n'y a plus aujourd'hui que des temples éteints où les fonctionnaires des Églises, au lieu d'expliquer à l'homme en quoi et comment il est une image de Dieu, lui ordonnent de vénérer un Dieu rétréci à l'image de l'homme. Des rites démonstratifs il ne reste que des gestes automatiques et des paroles inefficaces. Et le « mystère » qui aidait à comprendre est devenu une interdiction de comprendre.

L'homme qui cherche la lumière se détourne tristement des temples obscurs. Il sait pourtant que la lumière existe. Et c'est ce qui l'empêche de mourir de désespoir dans les ténèbres ».

Quelle claque !

C'est le moment, me semble-t-il, de faire partout un nettoyage à fond.

P.R.

LES HEURES MUSICALES DE L'ORATOIRE DU LOUVRE

147, rue Saint-Honoré, 75001 Paris
Métro : Louvre ou Palais-Royal.

DIMANCHE 20 JANVIER 1974 à 17 h 30

à l'occasion de la Semaine de l'Unité Chrétienne

ENSEMBLE POLYPHONIQUE DE VERSAILLES

« A Cœur Joie »

Oeuvres extraites des liturgies catholique, orthodoxe et protestante (PALESTRINA, L. VICTORIA, PUXTEHUDE, SCHUTE, J.-S. BACH, F. POULENC, I. STRAWINSKY).

Direction : Simone ROGER
Orgue : Marie-Louise GIROD

ENTRÉE LIBRE

Lisez et faites lire
à vos amis dans le deuil :

NOS COMPAGNONS INVISIBLES

par Charles Wagner

prix : 1,50 ; fco : 1,95

ÉDITIONS DE LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
CCP : La Cause, Paris 255.00

CARTE DE VOEUX POUR 1974

Je nous souhaite :

— une bonne santé psychique pour nous permettre de résister à la pollution morale, aussi pernicieuse, sinon plus, que celle qui a motivé la création d'un ministère de l'environnement.

— de bien nous regarder (et pas seulement dans une glace) avant de juger « les autres ».

— de ne pas économiser notre énergie pour poursuivre nos tâches quotidiennes, quelles qu'elles soient.

— de savoir raison garder, mais de garder toujours le cœur plus grand que la raison.

— de développer notre esprit critique et de mettre en sourdine notre esprit de critique systématique.

— que la violence sous toutes ses formes recule partout dans le monde, qu'elle cesse d'apparaître comme un mal habituel.

— que la misère et l'injustice (qui sont encore le lot de bien trop de gens) en fassent autant.

Ces deux derniers vœux sont assez utopiques, j'en conviens — hélas ! —. Alors, je nous souhaite de faire ce que nous pouvons, d'être — pourquoi pas ? — de joyeux pessimistes.

RÉFLEXIONS DE LENDEMAINS DE FÊTES

Les réunions familiales et amicales de fin (et de début) d'année sont presque toujours le théâtre de conversations au cours desquelles, fatalement, on entend le sempiternel « de notre temps... ».

Au-delà des souvenirs affectifs qui embellissent ou noircissent, il y a, plus ou moins confusément exprimé, le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, nous avons tous vécu non pas une « belle » ou une « sale » époque, mais d'une époque *exceptionnelle* ou plus

exactement *unique*. Comme on dit d'un être qu'il est unique *parce qu'il est celui-là et non un autre*.

Mais autre chose encore : une fois admis qu'exceptionnel peut être synonyme de découvertes, alors, plus encore en effet, toute époque peut prétendre à l'épithète *exceptionnelle* et singulièrement depuis le milieu du XIX^{ème} siècle qui marque le début de l'ère industrielle moderne.

Ne retenons, dans le domaine matériel s'entend, que les découvertes qui semblent avoir eu le plus d'influence sur la vie des hommes depuis 1800 : l'utilisation de la vapeur (pour le chemin de fer), du moteur à explosion (pour l'automobile), l'électricité enfin et ses diverses applications se conjuguant notamment avec l'invention de la télévision, cette dernière découverte ayant pratiquement révolutionné nos mœurs (l'expression est à peine trop forte) dans les vingt dernières années. Quelle évolution pour chaque génération !...

Oui, mais tandis que le confort matériel va s'améliorant, on peut craindre que l'égoïsme ne grandisse au sein de cette fameuse « société de consommation » (dont nous faisons tous partie dans nos pays nantis !), d'autant que si la condition humaine est meilleure dans l'ensemble, on ne peut absolument pas en dire autant de la **mentalité** humaine...

Mais enfin, il est bien permis de n'être pas spécialement pessimiste lorsque l'on voit évoluer les jeunes gens et jeunes filles d'aujourd'hui qui, à défaut de « refaire le monde », doivent simplement « prendre la relève ». Il n'y a aucune raison qu'ils ne l'assurent pas.

Non, ne décourageons pas la génération montante : elle fera son expérience comme nous avons fait la nôtre. Cette époque que nous vivons ensemble a certes ses laideurs morales et... disons immobilières. Ça ne peut empêcher l'accomplissement de nobles tâches si l'on en a le cœur. La plupart de nos enfants sont aussi généreux que nous

avons pu l'être (et que certains d'entre nous le sont encore !). Alors, ne leur demandons pas l'impossible...

Il n'est pas interdit (il est même recommandé !) de viser haut pour obtenir le maximum. Mais que chacun donne selon ses moyens n'est déjà pas si mal...

Aussi, je me sens pleinement d'accord avec le docteur Rieux (cf : *La Peste*, Albert Camus) lorsqu'il dit : « *Le salut de l'homme est un trop grand mot pour moi. Je ne vais pas si loin. C'est sa santé qui m'intéresse, sa santé d'abord* ».

M'est-il permis d'ajouter ici que celui qui parle (et agit) ainsi me semble bien assumer largement son métier d'homme.

LA PLUS HAUTE MARCHÉ DU PODIUM

Lorsque le Prix Nobel de la Paix échet à Messieurs le Duc Tho et Kissinger, j'avoue avoir été assez sceptique...

Depuis, j'ai modifié mon point de vue car Monsieur Kissinger m'a agréablement étonné. Finalement, le jury d'Oslo me semble avoir été fort bien inspiré, se montrant (volontairement ou non) perspicace et psychologue. La fonction crée l'organe dit-on : ce prix, Monsieur Kissinger a voulu le justifier. Reconnaissons qu'il y est déjà parvenu, quoi qu'il arrive. Et même si, dans le fond, il sert d'abord — et c'est son rôle — les intérêts des U.S.A., son action tous azimuts va dans le sens de la normalisation (cette fois dans la meilleure acception du terme) de la situation internationale et, plus précisément, présentement au Moyen-Orient (et ce n'est pas une mince affaire !).

Je présume que Monsieur Kissinger ne manque pas de popularité aux U.S.A. En 1976, un nouveau président sera élu là-bas... Sera-ce Monsieur Kissinger ? Il n'est pas interdit de le penser. Et si cela est, peut-être alors regrettera-t-il le temps où il était le « négociateur volant »... Car il n'est pas toujours aisé d'être le « Premier » de la plus grande puissance mondiale... Certes, pour exaltante qu'elle soit, la fonction actuelle de Monsieur Kissinger n'est pas de tout repos. Mais la Maison Blanche !...

En attendant, que Monsieur Kissinger et tous « les messieurs et dames qu'on nomme grands » continuent de chercher non pas seulement à faire la paix après mais *avant* et il sera peut-être permis d'espérer que la guerre ne sera plus ni « mondiale » ni « sporadique » et faite par petites nations interposées.

C'est notre vœu le plus cher, Monsieur Kissinger...

Charlie Massalve,
3 janvier 1974

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

L'ANNEE SAINTE ET LA RECONCILIATION DANS L'EGLISE

Audience générale du 28 novembre (1)

Encore un mot sur l'Année sainte. On a déjà dit que l'un des points fondamentaux de sa spiritualité devra être la réconciliation. Réconciliation avec Dieu et avec notre conscience. Réconciliation avec les hommes, qu'ils soient frères ou ennemis. Réconciliation avec les chrétiens qui sont encore détachés, éloignés ou séparés de l'Eglise catholique, qui est l'Eglise de l'unique foi et de la pleine charité : c'est-à-dire si Dieu le veut, la réconciliation œcuménique. Et puis la réconciliation avec le monde moderne profane, par des contacts purifiants, encourageants, sanctifiants ; et là aussi. Dieu veuille que des horizons illimités s'ouvrent devant nous.

Ceux qui coupent la branche sur laquelle ils sont

Mais il est un point qui intéresse d'une façon particulière notre esprit pastoral et apostolique, c'est la réconciliation dans l'Eglise ; la réconciliation avec les fils de l'Eglise qui, sans rupture canonique officielle et déclarée avec l'Eglise, sont cependant dans une situation anormale par rapport à elle. Ils veulent rester en communion avec l'Eglise — et Dieu veuille qu'ils le soient vraiment — mais en adoptant une attitude critique, contestataire, une attitude de libre examen et de polémique plus libre encore. Certains défendent cette position ambiguë par des raisonnements en soi plausibles, en disant qu'ils veulent corriger dans l'Eglise certains aspects humains déplorablement discutables, ou qu'ils veulent faire progresser sa culture et sa spiritualité, la mettre au rythme des transformations de notre temps. Mais ils s'arrogent ce rôle

d'une façon si arbitraire et radicale que, peut-être sans s'en rendre compte, ils blessent et même brisent la communion non seulement « institutionnelle », mais aussi spirituelle, dans laquelle ils veulent demeurer. Ils coupent eux-mêmes la branche sur laquelle ils sont. Et lorsqu'ensuite ils voient le mal qu'ils ont fait, ils en appellent au pluralisme des interprétations théologiques (pluralisme qui, restant sauve l'adhésion essentielle et authentique à la foi de l'Eglise, devrait être non seulement autorisé mais encouragé), mais sans voir qu'ils construisent ainsi des doctrines à eux, doctrines commodes et équivoques, lorsqu'encore elles ne sont pas carrément contraires à la règle et à l'objectivité de la foi.

Les groupes qui s'isolent

Ce phénomène, qui se répand comme une épidémie dans le monde de la culture appartenant à notre communion ecclésiale, nous cause une grande peine, tempérée seulement par un sentiment de charité plus grande pour ceux qui en sont la cause. Et cette peine se fait plus vive lorsque nous voyons avec quelle facilité se constituent des groupes qui se disent religieux et spirituels, mais sont isolés et autocéphales. Souvent, pour montrer qu'ils sont initiés à une conception plus intérieure et plus pure du christianisme, ils deviennent facilement opposés à l'Eglise et glissent presque inconsciemment vers des expressions sociologiques et politiques où hélas ! l'humanisme — et quel humanisme ! — se substitue à l'esprit religieux. Comment reprendre ces fils qui s'aventurent sur des chemins aussi dangereux ? Comment rétablir avec eux des liens de communion joyeuse et unanime ?

La crise de l'esprit d'association

Notre sensibilité pastorale est aussi blessée par la crise de l'esprit d'association dont divers milieux sociaux subissent les conséquences et à laquelle on

paye aussi un lourd tribut dans les rangs de beaucoup de nos organisations d'Eglise. Nous ne voulons pas aujourd'hui analyser les causes complexes et profondes de cette crise. Nous voudrions plutôt penser que l'affectueuse pédagogie réconciliatrice de l'Eglise saura trouver comment renouer de justes rapports d'association pour affermir précisément la communion intérieure et extérieure par laquelle l'Eglise est ce qu'elle doit être : le Corps social et mystique du Christ ; et nous voudrions que l'Année sainte nous apporte une nouvelle expérience de cette communion.

Le sens de l'Eglise

Oui, nous voudrions que le temps de réflexion et de ferveur auquel nous nous préparons puisse produire cet effet et nous conduire à ce but : faire grandir l'authentique « sens de l'Eglise ». Après le Concile, dont l'Eglise a constitué le thème principal de ses études et de ses décrets, nous devrions tous porter un regard neuf sur cette Eglise sainte ; nous rappeler qu'elle est le signe et l'instrument de notre union avec Dieu et de l'unité du genre humain (*Lumen gentium*, 1) ; prendre conscience de la chance et de la responsabilité que nous avons en lui appartenant, de notre joie de pouvoir en être les fils et les témoins, de la servir et de lui obéir avec empressement. Nous devrions connaître l'humble fierté de participer à ses épreuves et à ses souffrances ; l'assurance de trouver et d'aimer en elle le Christ qui « l'a aimée et s'est livré pour elle » (Ep. 5, 25 ; cf. St-AMBROISE, in Ps. 118, 5 ; PL 15, 1317-1318 ; H. DE LUBAC, *Méditation sur l'Eglise*, chapitre VIII).

Fils et frères, amis proches et lointains, et vous, tous les hommes : puisse cette heure de réflexion, de recueillement, de lucidité, nous enseigner le mystère et la réalité de l'Eglise du Christ qui nous révèle le Dieu amour, salut de l'humanité (cf. Ep. 1). Avec notre Bénédiction apostolique.

pam • pam

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

(1) Texte italien dans *l'Osservatore Romano* du 29 novembre 1973. Traduction, titre et sous-titres de *La Documentation Catholique* en date du 16 décembre 1973, pages 1054-1055.

QUINZE JOURS DE VACANCES

EN FAMILLE... Luc 2/41-52

Au cours des mois précédents, nous avons fait place à l'étude de certains prophètes.

Maintenant, il s'agit d'étudier quelques passages bien connus du Nouveau Testament, de leur donner signification et actualité. Ce n'est pas tellement simple à faire, qu'on ne s'y méprenne pas !

Les sujets que nous aurons à traiter sont choisis parmi ceux qu'étudient actuellement les Écoles Bibliques ou les Écoles du Dimanche. Les parents, les moniteurs, et pourquoi pas tout le monde — la Bible est pour tous — aura intérêt à lire ces essais que nous avons demandés au pasteur Yves Cruvellier. Chacun aura certainement beaucoup à en apprendre pour lui-même et pour répondre aux interrogations des plus jeunes.



Qui accepterait en 1974 de quitter son travail pendant deux semaines pour aller prier ? A l'ère des supersoniques et de l'automobile, Luc nous replonge dans une manière de vivre, d'être, qui nous est totalement étrangère, à nous occidentaux toujours suroccupés :

Quinze jours, ce doit être à peu près le temps que prend à la famille de Jésus le pèlerinage à Jérusalem. On se déplace à pied, et l'on sait marcher... (100 km environ, à vol d'oiseau, de Nazareth à Jérusalem) : trois jours au moins pour aller, autant pour revenir, plus sept jours de fête à Jérusalem.

Mais on n'est pas seul : on y va en caravane (faut-il ré-expliquer ce terme à l'époque du caravanning ? le mot traduit par « compagnons de route » (TOB) est un terme technique désignant la caravane), en groupe, par familles, par villages. Il n'est peut-être pas inutile de réaliser à la fois ce sentiment d'appartenance à un groupe humain ET à une foi commune.



LE PELERINAGE

Chaque année, Joseph et Marie vont à Jérusalem en pèlerinage, pour la fête de Pâque. On s'en souvient, c'est la fête de la libération de la servitude en Égypte (Exode 12).

E. & L. — 21.1.1974

A Jérusalem, parce que depuis la réforme du roi Josias (en 622), le centre du culte est le Temple de Jérusalem, et seuls les prêtres du Temple peuvent immoler l'agneau pascal (ce que pouvait, avant, faire le chef de famille). On estime à 100.000 personnes environ le nombre des pèlerins, la fête durait sept jours et se terminait par un jour solennel (Exode 12, 15 sq.).

LA FAMILLE

Joseph et Marie : des Israélites pieux, qui observent malgré la distance « l'obligation » de pèlerinage. Cet épisode est le dernier où apparaisse Joseph. Jésus a douze ans : c'est l'âge où, dans le Judaïsme, l'enfant atteint la majorité religieuse ; il semble jouir d'une grande liberté, ses parents le laissant aller et venir librement dans Jérusalem ou dans la caravane. On imagine sans peine l'angoisse de parents qui ne retrouvent pas leur enfant, et comme on ne peut pas téléphoner à la police, on revient à pied : deux jours de marche en plus... en interrogeant tous ceux que l'on rencontre.

On a interprété les trois jours (v. 46) comme une allusion à la Passion-Résurrection de Jésus ; l'explication est sans doute bien plus simple : les parents ont déjà fait un jour de marche ; ils le refont en sens inverse ; ils trouvent Jésus le troisième jour.

JÉSUS DANS LE TEMPLE

Il participe activement aux discussions des maîtres qui l'ont accueilli dans le groupe. Les rabbins enseignaient sur les parvis du Temple, assis parfois sur de petits bancs, les élèves à leurs pieds (cf. Actes 22, 3). Il semble qu'il y ait eu une grande liberté dans cet enseignement, qui permettait questions et réponses. Pas un enseignement uniquement magistral, pas de contestation permanente de tout enseignement, mais pratique d'une pédagogie du dialogue, et le jeune Jésus semble exceller dans cet art, provoquant sans doute (v. 47) le sourire entendu de ceux qui sont attentifs à la relève qu'amènera la jeune génération...

JÉSUS ET SON PERE

La réponse de Jésus à la question de sa mère est double :

— Pourquoi me cherchez-vous : impertinence ou naïveté ?

— Ne savez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ?

La traduction « chez mon père » (TOB) est sans doute la meilleure : l'expression employée dans le texte indiquant le rapport avec la personne, d'une façon générale, est moins explicite que la traduction plus connue peut-être « que je devais être occupé aux affaires de mon Père ».

L'essentiel, de toutes façons, pour Luc, est de nous montrer Jésus parlant de Dieu comme de son Père, et que cette filiation est encore plus importante que les liens familiaux évidents. Dieu est Père, et cela indique une relation unique d'amour et de confiance (cf. Marcel Pagnol, qui fait dire à l'un des personnages de sa célèbre trilogie : « le père, c'est celui qui aime »).

Pour nous qui prions souvent en disant « Notre Père », c'est peut-être assez facile à comprendre : Marie et Joseph, eux, n'y comprennent rien.

JÉSUS ET LES AUTRES

Après avoir raconté cet « éclat » du jeune Jésus, Luc termine ce récit en mentionnant que tout est rentré dans l'ordre : il est soumis, il est bien sage (!) et il grandit comme n'importe qui. La vie quotidienne reprend à Nazareth, normale et au vu de tous. Comme l'écrit un commentateur « tandis que Jean le Baptiste était caché dans le désert pour être un jour manifesté avec éclat, Jésus grandissait sous les yeux de ses compatriotes, ravis de ses heureuses dispositions extérieures, mais peu portés par ce spectacle quotidien à lui attribuer une mission extraordinaire ».



Luc est le seul évangéliste à nous rapporter cet épisode de la jeunesse de Jésus. Situé entre les récits de la naissance de Jean-Baptiste et de Jésus et la prédication de Jean, il est là pour nous rapporter une étape importante de la vie de celui dont le premier mot fut d'appeler Dieu son Père, et qui l'appellera ainsi jusqu'au bout, aussi bien sur la Croix (Luc 23, 46) qu'après la résurrection (Luc 24, 49).

Yves Cruvellier

LE dernier livre de Barjavel, « *Le grand secret* » est sorti le printemps dernier aux Presses de la Cité et il est devenu un « best-seller ». Roman d'anticipation ou approche d'une grande vérité ? S'il était réel ce grand secret qui explique le mystérieux voyage éclair de Nehru dans toutes les capitales du globe ? et la morosité de Brejnev ? et l'assassinat de Kennedy ? et les raisons de l'envoi par Elisabeth d'Angleterre d'une Bible à Lindon Johnson ? et la source des hésitations de Charles de Gaulle en 1968 ? et l'invisibilité de Mao ? ...

S'il était vrai que des savants aient trouvé la fantastique médecine qui... car ce « secret » n'est ni militaire, ni nucléaire. Il touche à la fois la plus grande peur de l'homme et le plus grand espoir du monde...

Comment en parler sans trahir le mystère... sans amoindrir le plaisir de lire... car il faut déguster cette symphonie « à la limite du gigantesque » comme dit Didier Decoin.

Connaissez-vous Barjavel ?

Né à Nyons en 1911. Il se présente ainsi : « *Je suis de la vieille souche provençale. Barjavel signifie « bavard ». Mon père aimait beaucoup raconter... Il était à la fois catholique et libre-penseur. Ma mère était protestante. J'ai reçu le baptême protestant et j'ai été élevé dans les traditions protestantes. Mais pas plus que le curé ne l'avait fait à mon père, le pasteur ne me montra, ni ne me démontra quoi que ce fût* ».

« *Ma mère est morte, épuisée par la boulangerie à maintenir et trois fils à élever pendant la longue absence d'un mari retenu cinq ans à la guerre* ».

Barjavel, les traits fortement découpés, grand et gauche, les cheveux blancs bouclés, une veste de velours vert, est un homme simple qui sourit ironique et lointain, qui veut voir le ciel bleu et cherche le soleil. Il considère sa vie comme une suite de miracles. Le premier : son père lui laisse faire ce qu'il veut après le baccalauréat (il sera tour à tour pion, employé de banque, puis journaliste).

Le deuxième : sa rencontre avec l'éditeur Denoël qui, avant de le publier, lui fait réécrire « *Ravage* »...

Le troisième : sa guérison à Sospel, grâce à un généreux donateur inconnu... etc.

Le Jules Verne des temps modernes

Depuis trente ans Barjavel est l'auteur de « *Ravage* », publié à une époque où la France occupée ne pouvait rien savoir de la science-fiction américaine. « *Ravage* » c'est le drame d'une société très avancée à laquelle brusquement l'électricité vient faire défaut... « *un seul câble est coupé et, en moins de quarante-huit heures commence le pourrissement d'une capitale et d'un monde* ». Dans « *le diable l'emporte* » et dans « *le voyageur imprudent* », Barjavel montre que la science peut mettre l'homme « *dans des conditions inhabituelles, comme un oursin dans du vinaigre et voir comment il réagit* ». « *La nuit des temps* » c'est, en gros, vingt mille lieues sous la banquise. Unis par la passion de la découverte, les savants du monde entier font table rase des organisations diverses pour rejoindre, dans une apocalypse, Eléa et Païkan, un couple du Cantique des Cantiques, qui subsiste à un kilomètre de profondeur dans une couche de glace vieille de neuf cent mille ans... A travers la souriante caricature, c'est un tocsin que sonne Barjavel : un monde divisé en deux blocs est appelé à disparaître...

Une chaleur charnelle...

Le romancier de fiction se double d'un romancier de l'émotion ; une immense tendresse, à la Dickens, habite l'œuvre de Barjavel lorsqu'il se penche sur les jeunes. « *Tarendol* » c'est Roméo et Juliette en 1940 plus la fatalité. *C'est une histoire de sang et de mort ; c'est avant tout une histoire d'amour, c'est-à-dire une histoire de tous les jours, une histoire de nos jours* ». Et puis voici « *Les chemins de Katmandou* », un film certes, mais qui ne vaut pas le livre qui l'a suivi.

Katmandou, une statue de la vérité

« *C'est l'histoire de quelques filles et de quelques garçons, plus ou moins drogués, et, parmi eux Jane et Olivier,*

qui se mettent en marche vers le Népal, vers Katmandou, la ville aux mille Temples. Ils fuient les angoisses de l'Europe, à la recherche d'un pays un peu fantastique où les hommes, les bêtes, les dieux sont frères... c'est une quête de l'impossible... ».

Certaines scènes sont d'un réalisme insoutenable. On voudrait croire à une transposition mais c'est, hélas !, une « statue de la vérité terrible et nue ». Michel Ciry écrit dans « *Le temps du refus* » : « *Attila était un enfant de chœur en regard de ces hordes asiatiques qui font déferler pacifiquement leurs toxines sur un monde qu'elles achèvent... Ce fauchage forcené des beaux bourgeons de l'adolescence témoigne d'une significative ordonnance des forces sombres* ». Et Barjavel nous dit : « *Attention, cette aventure plus extraordinaire que « La nuit des temps » se passe parmi nous, peut-être chez nous. J'ai connu Jane. Ouvrons les yeux, donnons à nos enfants des médecins, des hôpitaux, mais donnons-leur surtout de l'amour et une raison de vivre.* » Alors ils feront peut-être le rétablissement d'Olivier qui, à la mort de Jane devient Frère des Hommes au Pakistan. « *Ce qui est extraordinaire, c'est cette organisation de Frères des Hommes... trente-cinq hommes sont en*

SOIRÉES -

Les AMIS D'ÉVANGILE ET LIBERTÉ org

ÉGLISE E

Elles ont lieu à l'UNION DE PARIS - 14,

DEUXIEME SOIRÉE : MARDI 22 JANVI

sujet : DIEU LIBÉRATEUR

avec les professeurs Ch. Willm et André G

TROISIEME SOIRÉE : MARDI 29 JANVI

sujet : ÉGLISE ET LIBERTÉ

avec le professeur H. Friedel et le pasteur

Chaque soirée comprend :

1. de 19 à 20 heures : une heure d'exp
2. de 20 h à 20 h 45 : repas en comm
convenance de
3. à 20 h 45 : échange sur les exposés p

train de changer le sort d'un million d'hommes... Une goutte d'eau, c'est mieux que pas d'eau du tout ».

De « Don Camillo » aux « années de la lune »

« Les chemins de Katmandou » furent à l'origine un film. Cayatte en commanda les dialogues à Barjavel, comme Julien Duvivier lui avait demandé ceux de tous les « Don Camillo ». L'ironie souriante de Don Camillo, nous la retrouvons chez l'éditorialiste du « Journal du Dimanche » qui réunit ses articles en volume. Voici un texte savoureux si l'on pense à l'exposition Picasso en Avignon qui vient de transformer le château des Papes en « sex-shop » :

« La plus grande supercherie du siècle : Picasso au Louvre... C'est pourtant une vérité évidente et sûre. Devant un Matisse, un Renoir, un van Gogh vous recevez un grand coup au cœur : le bonheur de contempler la beauté face à face vous fait monter le sang aux joues. Devant Picasso vous ne vous trompez pas davantage, vous perdez vos couleurs, vous le trouvez sinistre et laid. Soyez délivrés de tous complexes : en toute innocence et bonne foi, c'est vous qui avez raison ».

Avec la découverte de la lune, Barjavel écrit :

« 21 juillet 1969 jour I de l'an I de l'ère de l'espace. Le 25 juillet 1909 Blériot traversait la Manche dans une cage à poule pétaradante. Soixante ans plus tard Armstrong et Aldrin se posent sur la lune dans un engin plus biscornu encore. Qui avait prédit ce voyage il y a trois siècles ? Un poète farfelu, Cyrano de Bergerac et, plus près de nous, un écrivain considéré comme bon à jeter aux enfants, Jules Verne. Ce sont les hommes d'imagination qui ont raison. L'homme par ses poètes et ses écrivains envoie son esprit à la découverte de l'Infini. Les moyens, c'est l'affaire des techniciens ».

« Je ne me fais aucune illusion sur notre civilisation, mais je me réjouis de la vivre. Et malgré ses erreurs et ses crises d'épilepsie, je la trouve passionnante ».

La Passion à Collioure

Et puis, il y a ce petit livre qui s'appelle « Jour de feu » et qui pourrait tout aussi bien s'appeler « le Barabbas du Roussillon » et dont Pierre de Boisdeffre écrivait naguère : « Barjavel excelle à faire jaillir le fantastique d'une réalité patiemment observée. « Jour de feu » est une transposition hallucinante du Golgotha ».

Et puis, il y a le penseur de : *La faim du Tigre*, un livre qu'il est infiniment périlleux de tenter de résumer : La Vie est à la fois une splendeur et une horreur !

La Vie est une suite de miracles

Nous sommes, comme toutes les espèces vivantes, de simples porte-graines, des facteurs qui ont un colis à transporter de générations en générations... Ce qui compte, c'est la Vie. Barjavel multiplie les exemples à tel point que la première partie de son livre pourrait s'appeler « le gaspillage des espèces » tant on y voit mère-nature prodigue de ses dons... mais, ô horreur !, la vie passe son temps à détruire la vie. Elle ne peut se continuer que par assassinat perpétuel : le rossignol se gave d'insectes, la charmante otarie est un gouffre à poissons, le plus tendre des hommes est par procuration un égorgeur

d'agneaux (on ne pense jamais à l'agneau qu'on mange !).

Un merveilleux ordinateur vivant

Le corps de l'homme est un ensemble de miracles techniques. Il faut lire par exemple les pages que Barjavel consacre à la description de l'oreille, c'est un régal. Ces pavillons un peu ridicules sont dès la naissance en parfait état de fonctionnement pour recueillir le bruit. Le pavillon reçoit une bouillie vibratoire qui, au bout du circuit, devient une mosaïque claire, colorée, construite. Nous y reconnaissons le soupir du vent, le chant d'amour du rossignol, un solo de caravelle qui passe là-haut, un ruisseau qui mouille son lit, un vélomoteur à dix kilomètres... Nous n'avons pas besoin d'écouter pour entendre : c'est tout naturel et c'est miraculeux. Et tout ceci n'est pas le fruit du hasard car le hasard ne conçoit pas, n'ajuste pas, n'organise pas.

Le singe et la machine à écrire

On connaît l'argument des évolutionnistes. Si on met un singe devant une machine à écrire et s'il tape au hasard sur le clavier pendant des siècles il finira par taper la Bible... ! C'est faux, c'est confondre quantité et qualité. Le singe ne tapera jamais la Bible, pas même la Cigale et la Fourmi, mais seulement un caffouillis de lettres jusqu'à la fin des siècles.

L'ordre et la nécessité.

Le hasard n'a jamais créé l'ordre. L'avalanche n'a jamais créé que des débris. Jamais au grand jamais une femme n'a accouché d'une laitue ou d'un escargot. L'Univers, de la pâquerette aux galaxies, c'est l'ordre dans le mouvement.

« *La faim du Tigre* » paru en 1966 Jacques Monod reçoit le prix Nobel et son livre « *Le hasard et la nécessité* » connaît une mystérieuse célébrité. Alors on réédite « *La faim du Tigre* » qui, avant l'heure, apparaît comme une étonnante réponse...

RÉFÉRENCES

et trois soirées sous le thème général

ÉRATION

Trévis, 9ème.

74 à 19 heures

74 à 19 heures

on.

t par petites tables, soit à un buffet selon la

és

Comprendre et croire

« J'ai l'impression, dit Barjavel, que l'Univers est un immense mécanisme, formidablement intelligent et qui sert à quelque chose de prodigieux, mais je ne sais pas à quoi. J'aime la création, j'aime l'Univers, mais j'ai besoin de comprendre ».

Il y a les bien-pensants qui se réjouissent de la bienveillance du grand Contremaître du ciel : le travail accompli on a droit à la Côte d'Azur céleste en congé payé éternel. Et puis il y a les bien-savants qui sont satisfaits des progrès quotidiens de l'inventaire de notre Univers. Et, enfin, il y a les bien-réfléchissants qui vivent « les années de la lune » et qui se mettent à penser qu'il n'y a peut-être pas de certitudes dans les apparences, ceux qui veulent comprendre ! Or, comprendre c'est bien plus difficile que croire ! Et Barjavel de dire : *Depuis des millénaires l'intelligence a été tenue hors des Temples. Dans leur état actuel, les Religions, d'ailleurs leucémiques, ne sont pas une explication. Le Protestantisme est une bureaucratie ; le Catholicisme une indulgence de grand-père un peu gâteux... Quand les esprits vraiment ouverts... se tournent derrière le fantasme de la science actuelle, ils sont obligés de se poser le problème de la Création* » (qui ne penserait ici à la « Lettre ouverte aux théologiens » de Jean Fourastié ?).

Adam et le 46e chromosome

Barjavel relit naïvement la Genèse et s'arrête à la création de la femme et relève dans le récit la relation parfaite d'une intervention chirurgicale. Puis il s'arrête à la forme des chromosomes qui ressemblent à des côtes et montre dans le récit biblique la mise en scène symbo-

lique d'une vérité scientifique : au commencement Dieu prit un chromosome à l'homme (qui n'en a plus que 45 et un petit fragment) pour en faire la femme (qui en a 46)... le commencement continue. Dieu poursuit son opération.

Dieu

« Je ne crois pas, dit Barjavel (dans « l'homme nouveau ») qu'entre l'homme et Dieu ce soit une question d'amour. Voilà où je me sépare du Christianisme ». Ailleurs, il dira : « Je suis sûr qu'on peut démontrer Dieu ». Derrière l'homme et ses merveilleuses cellules, derrière le brin d'herbe et le colibri, derrière la lune et les galaxies, il y a Quelqu'un : le Grand Architecte ? La Vie ? Le Plan ? La Nécessité ? Dieu ?

« Dieu, il n'y aura pas d'autre Nom tant que nous n'aurons pas trouvé ou retrouvé le vrai Nom ».

Oui, « La faim du Tigre » c'est d'abord la recherche passionnée d'un homme du XXe siècle qui cherche à comprendre : ne pas renier une tradition aux prémonitions évidentes et ne pouvoir accepter le monde actuel et ses découvertes hallucinantes.

La quête du Graal

Recevons encore cette parabole. « Le Roi, gardien du Graal, il me semble assez évident qu'il représente l'Eglise. L'Eglise est humaine, elle ne peut pas être entièrement bien portante... Nous n'avons pas à la plaindre, ni à tenter de guérir son inguérissable chair, mais à lui crier : où est Dieu ? et si elle ne sait plus nous désigner, dans le château, le chemin et la porte... les chercher sans elle ».

Le secret d'un écrivain

Si l'on considère l'ensemble de ce que Barjavel a écrit comme un seul ouvrage illustré, « La faim du Tigre » en est manifestement le texte et les autres livres sont les images, de « Ravage » ou les méfaits

du Progrès au « grand secret » ou les bienfaits de la Mort.

Les constantes de l'œuvre sont la passion de comprendre, la recherche des lendemains de l'humanité, la nostalgie du paradis terrestre, la beauté de l'amour, la réflexion profonde sur la destinée, une quête de « l'évidence de Dieu ».

BARJAVEL a le secret de marier le fantastique à l'équilibre, la fiction à l'observation, l'honnêteté à la lucidité, dans un subtil mélange de force et de délicatesse, d'ironie et de tendresse.

Maître de l'insolite, il est aussi dialoguiste, moraliste, humoriste, essayiste, et, plus encore fabuliste :

La fable du mariage du cerisier et du rossignol

Sur la route de Katmandou, un petit groupe de hippies fait cercle autour d'un feu minuscule :

« Sven fit sonner doucement une série d'accords de guitare... »

— Je raconte une histoire d'amour, dit-il : au printemps, un rossignol se pose sur un cerisier.

Le cerisier dit au rossignol : ouvre tes bourgeons, fleuris pour moi !... Le rossignol dit au cerisier : ouvre tes ailes, vole avec moi !...

— Ils sont bien partis, tes mecs ! dit le garçon qui venait de Paris. Tous les paumés qui se marient sont pareils. Tous aussi bien assortis ! Casserole-cheval, poisson-raton, doigt de pied-bigoudi et chacun des deux pense qu'à friser l'autre ou à le faire entrer dans sa godasse !...

Sven dit : je raconte la fin de l'histoire ! Alors le rossignol ouvrit ses bourgeons et fleurit. Et le cerisier ouvrit ses ailes et s'envola en emportant le rossignol.

Le garçon qui venait de Paris n'avait pas bien compris. Il demanda : qu'est-ce que c'est ? Une fable ?

— C'est l'amour, dit Sven, ...c'est rare... Avec Dieu, c'est aussi rare... C'est la même chose... ».

Jacqueline Brugerolle

dentifrice ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

Note : Au cours de l'année 1973, René Barjavel cumule les prix.

Après avoir obtenu le prix des Maisons de la Presse pour le GRAND SECRET, puis le prix de la Chronique parisienne pour ses éditoriaux du JOURNAL DU DIMANCHE, il vient de recevoir le prix Lecomte du Noüy d'un montant de deux mille dollars pour son essai LA FAIM DU TIGRE.

DANS le monde occidental la science a mis longtemps à trouver sa voie, son autorité devant les hommes et son pouvoir sur les choses. Elle a été successivement — et abusivement — condamnée, puis encensée. Elle est aujourd'hui, légitimement, soupçonnée quand il s'agit de comprendre l'homme et de le « sauver ».

LA PENSÉE RELIGIEUSE ET LA SCIENCE

Dans un premier temps la science a été condamnée, par la conscience religieuse populaire et par l'autorité ecclésiastique.

Dans l'antiquité déjà lorsque Aristarque du III^e siècle avant notre ère avança pour la première fois que le soleil, et non la terre, était le centre du monde, il dressa contre lui le stoïcien Cléanthe, qui lui reprocha le sacrilège d'avoir « déplacé le foyer du monde », « arrêté le mouvement du monde » et « fait tourner la terre », et la conscience religieuse populaire païenne qui tenait pour un « scandale » d'avoir désacralisé les astres divins, et de les avoir rabaissés au niveau de la terre « corruptible ». Lorsque Copernic reprit à son compte cette vision du monde, s'il n'éveilla chez le Pape Clément VI (mort en 1634) qu'une curiosité bienveillante, il souleva par contre l'indignation de Luther, en 1539, et de Mélanchton, en 1541. Et la Contre-Réforme catholique, bien que le pape Paul III ait laissé passer la chose, fit à Galilée, qui enseignait aussi l'héliocentrisme, les deux procès que l'on sait, en 1616 et en 1634. Il est inutile par ailleurs d'énumérer les « martyrs de la science », du XV^e siècle surtout, destitués, emprisonnés, parfois brûlés avec leurs livres.

Dans un second temps, à la suite des progrès étonnants réalisés sur tous les plans par les sciences positives, le XIX^e siècle, instruit par Auguste Comte, adopta petit à petit le positivisme, encensa la science sous la forme de ce courant d'idées, populaire, appelé scientisme, et alla même, avec le bon Renan, jusqu'à diviniser la science. Renan, s'élevant à juste titre contre l'expression « la science impie », parle cependant de « la sainteté de la science » et proclame que « savoir c'est s'initier à Dieu ». Et en 1914, Alain écrit encore : « Si nous voulons continuer la course du progrès, sachons bien que c'est la science qui doit prendre la suite du culte et du dieu ».

La réaction se produisit à partir de la pénétrante critique bergsonienne de la science, et sous l'influence progressive des philosophies existentialistes. Sur le plan de la pensée métaphysique ou religieuse, mais aussi de la pensée politique et de la vie pratique, une désaffection très nette se fait sentir aujourd'hui à

l'égard de la science, de ses théories et de ses applications techniques : la science est soupçonnée.

On sait que le progrès de la science se fait aujourd'hui dans le sens qui va des idées aux faits, de la théorie à ses conséquences. Certains penseurs religieux, séduits par la science ou humiliés par son mépris à leur égard, ont tenté de « réconcilier » la religion et la science et ont construit eux-mêmes de grandes théories en s'inspirant des sciences biologiques ou des sciences physico-chimiques. Mais, comme le note très justement le P. Roqueplo, dont on connaît la culture scientifique, dans un livre récent : « L'énergie de la foi, science, foi, politique » (le Cerf 1973), ce genre de « symbiose » entre science et foi n'est plus guère goûté de nos jours, parce qu'il n'y a plus de désaccord entre les deux domaines, ni de conflit à surmonter, dès que l'on a compris que la foi n'est pas de l'ordre de l'explication, mais du sens.

Dans l'antiquité déjà lorsque Aristarque au III^e siècle avant notre ère avança pour la première fois que le encore, par exemple, le livre du savant professeur de Montauban, Fr. Leenhardt, docteur ès-sciences et en théologie : « Essai sur l'activité créatrice. Évolution-Rédemption », pourtant célèbre en 1922 ? Plus près de nous l'immense fresque de Teilhard de Chardin qui a séduit bien des croyants il y a vingt ans, est pratiquement passée de mode. Et nous devons avouer quant à nous que la « Théologie de l'énergie » (la Baconnière, 1967) du grand théologien libéral Henry Babel, exposée dans la deuxième partie de son livre, nous a paru assez conventionnelle avec sa « Théostatique » et sa « Théodynamique », conçues à partir du concept physique d'énergie et des principes de la thermodynamique.

A quoi tient cette désaffection à l'égard de la science ?

La « NUISANCE » DE LA SCIENCE

Cette dévaluation du crédit dont jouissait la science dans tous les domaines tient certainement à ses caractéristiques.

Suite page 12 →

VIENT DE PARAÎTRE

Méditations d'Évangile

par Louis Evelyn

Éditions Universitaires,

10, rue Mayet — Paris 6^e

tères profonds : la nécessité qui lui est propre, et l'irresponsabilité.

La science transporte partout la nécessité avec elle. Pour expliquer ses objets, elle abstrait, schématise, organise le donné suivant ses propres exigences qui sont celles de la raison : le déterminisme scientifique n'est que la nécessité projetée dans les choses. Si dans le monde physique la nécessité permet de dominer, avec quelle efficacité, les forces de la nature, dans le monde de la vie, la spontanéité du vivant et la liberté de l'esprit tiennent en échec le déterminisme et la nécessité.

Quant aux sciences humaines dont l'objet d'étude se situe dans l'Histoire, c'est-à-dire dans le temps vécu, qui implique « conscience et liberté », comment prendraient-elles place au sein des sciences qui ne sont que « hasard et nécessité » ? Cet objet est si complexe que, réduit à « l'homme », il soulève la méfiance de Monsieur Foucault, pour qui « l'homme » est une invention récente, du XVIII^e siècle tout au plus, et qui doute qu'on puisse garantir le statut de science aux réflexions qu'il inspire aux spécialistes des sciences humaines.

La nuisance de la science tient aussi, disions-nous, à son irresponsabilité. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Rappelons seulement que là où il n'y a pas de liberté il n'y a pas de responsabilité. La science débouche sur des techniques auxquelles elle finit par s'identifier. Elle conditionne donc matériellement l'efficacité de l'action. Mais la décision, qui met en œuvre les moyens qu'elle détermine nécessairement, lui échappe. Plus encore, le choix des fins de l'action elle-même. Beaucoup de nos contemporains soupçonnent la science en fonction de ses nuisances physiques, biologiques, sociales : pollution, destructions massives, servage industriel, déshumanisation de l'homme ; elles sont la conséquence de cette irresponsabilité de la science qu'entraîne sa nécessité. Autre source de défiance et de désaffection.

Il en va de même quand on introduit la nécessité dans la vie que l'homme mène au milieu des siens : dans la vie morale et la vie politique.

LA PENSÉE POLITIQUE ET LA SCIENCE

La pensée politique fut longtemps théocratique. Elle prenait appui sur la théologie. La pensée politique révolutionnaire, rompant en visière avec la religion, pour se libérer de cette double autorité : le trône et l'autel, prit appui sur la science ; déjà au XVIII^e siècle avec les Encyclopédistes — mais Rousseau excepté — ; puis au XIX^e siècle avec Auguste Comte et surtout avec Marx, dont le XX^e siècle apprit à connaître et à interpréter le matérialisme scientifique et ses appli-

cations. Il s'agit du Marx d'après 1845, le Marx du « Capital », qui érige l'Histoire en règne de la nécessité. Telle est la lecture qu'en fait aujourd'hui, en gros, Georges Althusser. Mais il y a une autre lecture de Marx ; celle par exemple de Garaudy. Elle trouve le véritable Marx dans les écrits de jeunesse, où la doctrine est vivante, germinative, non encore « scientifique » dirons-nous ; elle ne réduit pas l'histoire à la nécessité, et laisse sa place à la liberté : un jeune philosophe marxiste, Guy Lardreau, résume le message de Marx, tout entier, en en excluant toute justification par la science, dans cette brève affirmation : « on a raison de se révolter ». Il s'en explique avec flamme dans un livre qui sort de presse (Mercure de France), au titre singulier emprunté à un poème de Mao Tse Toung : « Le Singe d'or » ; un singe malin qui se plaît à dépoussiérer les choses précieuses. La science serait une activité « institutionnalisée » ; en l'introduisant, avec la nécessité comme ressort justificatif, dans la pensée révolutionnaire, on en arrive à ce paradoxe : « effacer le pur esprit de révolte », et à ce scandale : « Le capitalisme est un mal nécessaire (un stade inévitable, pour passer au socialisme), c'est-à-dire un bien. Tout comme le fut l'esclavage lui-même ». D'où ce jugement : « La thèse est abjecte : le capitalisme a du bon » ; et ce cri de révolte : « Vive la vision romantique du marxisme — haine au positivisme ».

En règle générale d'ailleurs « la révolte ne peut être fondée en raison puisqu'aussi bien la raison, disons-nous, est toujours des oppresseurs ».

D'où la défiance, en ce domaine également envers la science.

LA THÉOLOGIE, LA SCIENCE ET LA POLITIQUE

Dans ces conditions, dans quel sens faut-il orienter la théologie ? Lors de la séance solennelle d'ouverture, le 29 octobre, dans l'amphithéâtre du boulevard Arago, le nouveau doyen de la nouvelle Faculté de Théologie protestante de Paris, André Dumas, n'a pas caché ses intentions : « Nous voulons, a-t-il dit, faire de cette maison un centre de vie intellectuelle, politique et spirituelle ». Intellectuelle nous renvoie à la science : le structuralisme, à l'exposé duquel le professeur P. Géoltrain, de l'École pratique des Hautes Études, a consacré la leçon inaugurale : « la Bible et le structuralisme ». Politique nous renvoie au marxisme : le Père Girardi, professeur de philosophie marxiste, qui avait fait en 1970-71 des cours de remplacement boulevard Arago, et qui vient de se voir retiré en octobre le cours qu'en juin on lui avait demandé de faire cette année à l'Institut catholique, s'est vu offrir les locaux de notre Faculté à titre de « lieu d'expression universitaire possible à une parole de recherche » (André Dumas), sans que pour cela soient compromis les liens existant entre la Faculté et l'Institut. Spirituelle enfin nous renvoie, bien sûr, à la vie religieuse des étudiants, à la demande expresse desquels — un petit groupe — une chambre du séminaire a été aménagée en oratoire.

Au premier abord ces déclarations d'intention peuvent effrayer, et semblent être en opposition avec les vues ci-dessus. En fait, il convient de nous rassurer. Georges Casalis avait expliqué, dans un long article du « Christianisme » (18 octobre) intitulé : « Une grande aventure », dans quel esprit se faisait cette réforme. Et si le pasteur Jean Renne, de Meaux, a été « surpris » par cette façon de concevoir la théologie, assortie de science et de politique, le doyen de Montpellier, Michel Bouttier, a tenté de le rassurer (sur le premier point plus « facilement » que sur le second) dans « Le Christianisme » du 15 novembre. Il y déclare entre autres avec beaucoup de pertinence que « la théologie ne se confond pas avec la prédication de l'Évangile ; elle la sert ».

NOUS rappellerons quant à nous, pour rester fidèle à notre propos, que le structuralisme n'est pas une science, mais une méthode, utilisée en linguistique comme en sociologie, et qu'elle peut permettre une lecture fructueuse de la Bible, qui n'exclut pas d'autres lectures, et ne porte pas atteinte à une spiritualité adulte. Par ailleurs il est vrai que nous avons moins besoin aujourd'hui du marxisme dans l'Évangile, que de l'Évangile dans le marxisme ; mais les étudiants en théologie rencontreront à coup sûr, quelle que soit la forme de leur ministère, le marxisme à l'œuvre dans la société où ils vivront ; ils ont donc besoin d'une information qualifiée, que les circonstances leur apporteront par la bouche du P. Girardi, même si chez lui le militant l'emporte, aux yeux de ceux qui l'ont congédié, sur le marxologue.

« Nous voulons enseigner ici une Théologie de la libération » s'est écrié enfin le doyen Dumas. « Dans la ligne latino-américaine et noire » avait déjà précisé G. Casalis. Nous nous permettrons de préciser pour notre part notre vœu : une libération du joug positiviste et scientiste, et de tous les carcans autoritaires, religieux ou politiques, au profit d'une spiritualité vivante, libre, et « servante » plutôt que dominatrice et conquérante.

Ch. Willm

**ABONNEZ-VOUS
FAITES ABONNEZ VOS AMIS
A
ÉVANGILE ET LIBERTÉ
Renseignements en page 2**

DECLARATION DE LA FEDERATION PROTESTANTE

à propos de la Conférence de Genève

En accord avec le groupe de travail « Église et peuple d'Israël » et le groupe de travail « Église-Islam », la Fédération Protestante de France communie :

Au moment où vont s'engager les négociations dont on voudrait espérer qu'elles aboutissent à une solution juste et durable pour les peuples du Proche-Orient, la Fédération Protestante de France tient à attirer l'attention des protestants de notre pays sur les points suivants :

1) Les pourparlers qui s'engagent peuvent être longs et difficiles étant donné la gravité des problèmes pendants qu'ils doivent aborder après un conflit qui dure déjà depuis un quart de siècle.

2) Pendant les négociations, l'opinion publique sera souvent sollicitée par des propagandes contraires, dont l'efficacité se trouvera renforcée par les difficultés économiques que risque de connaître notre pays.

Chacun d'entre nous sera aussi tenté de prendre, sous le coup de l'émotion provoquée par tel épisode de la négociation, une position unilatérale qui loin de favoriser la paix ne fera que retarder l'aboutissement des pourparlers.

3) Aussi la Fédération Protestante de France, souhaite-t-elle que les Chrétiens de notre pays, en intercédant pour ces négociations, et dans une attitude d'ouverture à l'égard de tous les peuples du Proche-Orient, manifestent dans leur prise de position un sang-froid et une lucidité qui contribueront à éviter la manipulation de l'opinion publique et créeront un climat plus favorable à une réconciliation durable des peuples du Proche-Orient. (BIP)

JOURNÉE 1974 des moyens de communication

Une JOURNÉE ? Pas même, peut-être... le temps d'un culte, un simple moment de réflexion pour améliorer entre nous tous la communication si essentielle pour l'Évangile. Est-ce vraiment superflu ?

Nous savons que c'est bien peu en une époque où nous sommes chaque jour plus coupés les uns des autres, plus enfermés dans nos solitudes et nos soucis, plus submergés par la marée des Moyens de communication de masse que sont la presse, la radio, la télévision, la publicité, le cinéma.

Cette JOURNÉE, ce moment privilégié, c'est ce que le Département de l'Information de la Fédération Protestante de France, c'est ce que chacune de nos Églises vous demandent de vivre le 1^{er} dimanche de février ou, à défaut, n'importe quel dimanche de février ou de mars.

Sous le thème général : la Communication de masse : aliénation ou libération des hommes ? et le mot d'ordre : Si tu le veux, des amis et non des chaînes, toutes les communautés locales de notre pays, catholiques comme protestantes, peuvent vivre à leur manière ces heures de rencontre. Elles le peuvent si elles en ressentent l'urgente nécessité ; elles le peuvent aussi grâce à un dossier de suggestions pratiques demandé par tous les pasteurs. Les journaux en feront état, les émissions Le Jour du Seigneur et Présence Protestante lui consacreront leurs émissions des 27 janvier et 3 février 1974.

LIVRES ET REVUES

Un ouvrage posthume de Sébastien Castellion

SÉBASTIEN CASTELLION : De l'impunité des hérétiques (De Haereticis non puniendis). Texte latin inédit publié par B. Becker et texte français inédit publié par M. Valkhoff, Genève, Droz, 18,5 x 25 cm, 410 pages, un fac-similé.

Depuis quelques années Sébastien Castellion, trop longtemps oublié, suscite à nouveau l'intérêt : c'est ainsi qu'après la réédition (chez Droz) en 1967 du *Conseil à la France désolée* par le professeur Marius Valkhoff, de Johannesburg, et la réimpression de sa Bible française par la maison Minerva GMBH, de Francfort-sur-le-Main, en 1969, nous avons maintenant une autre de ses œuvres — celle-ci inédite — en latin avec la traduction en français.

Il s'agit de deux manuscrits découverts en 1938 par le regretté Bruno Becker, alors qu'il était professeur à l'Université d'Amsterdam, dans la Bibliothèque de l'Église des Remonstrants de Rotterdam (en dépôt depuis 1949 à la Bibliothèque municipale de cette ville).

L'« inventeur » (au sens étymologique) de ces précieux documents, qui signala leur existence en 1939 puis de nouveau en 1951, avait entrepris dès sa découverte la préparation d'une édition critique du texte latin mais malheureusement diverses circonstances l'empêchèrent de la terminer complètement. Lorsqu'il mourut en 1968, il lui restait encore à écrire l'introduction mais celle-ci a pu être rédigée par deux de ses anciens élèves, H. Bongers et H. de La Fontaine Verwey, qui s'inspirèrent de notes qu'il avait laissées et reproduisirent d'importants passages d'articles qu'il avait écrits pour présenter ces manuscrits.

On se souvient de la vive polémique qui, après l'exécution de Michel Servet (27 octobre 1553), opposa Castellion à Calvin et à Théodore de Bèze. Le célèbre *Traité des hérétiques*, dans lequel Martin Bellie (Castellion) plaide avec force arguments et citations d'auteurs à l'appui en faveur de la liberté de conscience, fut réfuté par Bèze dans son *Anti-Bellius* où il essayait de prouver que le magistrat civil devait poursuivre et condamner à mort les blasphémateurs et les hérétiques. Ce dernier livre contenant maintes interprétations erronées de passages de celui de Castellion, celui-ci entreprit alors de rétablir la vérité en précisant et en développant sa propre pensée. C'est ce manuscrit que Becker a retrouvé avec sa traduction. Il s'agit d'un autographe de Castellion terminé le 11 mars 1555 ; il comporte des pages entières biffées, des suppléments et des corrections de la main même de l'auteur. Quant au manuscrit français s'il n'a pas été écrit par Castellion : la première moitié a été dictée par lui et l'autre rédigée par des scribes sous sa direction. Cette traduction n'est pas littérale mais assez libre ; on y trouve des

tournures familières et des expressions pittoresques. Castellion ne dut la faire qu'à la fin de sa vie et il n'a pu corriger que la première moitié de son manuscrit. En plus des notes, Valkhoff a ajouté un glossaire de l'ancien français.

Le livre entier, avec son important appareil scientifique, constitue un instrument de travail d'une rare valeur pour les spécialistes et les érudits ; il ne leur est cependant pas exclusivement réservé car il sera aussi lu avec beaucoup de profit par tous ceux qui s'intéressent au XVI^e siècle et à la question toujours actuelle de la liberté de conscience.

Félicitons aussi les réalisateurs pour l'excellente exécution typographique et la belle présentation de ce CXVIII^e volume de la collection « Travaux d'Humanisme et Renaissance ».

Charles Delormeau

REVUES

DIALOGUE — Cahier numéro 21 — Décembre 1973

Dialogue est la Revue du protestantisme libéral de langue française en Belgique. C'est *Dialogue*, rappelons-le, qui va publier (sans doute dans son prochain numéro) les conférences données à Sète lors des JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL, en novembre 1973.

Nous avons déjà indiqué que cet exemplaire de *Dialogue*, comportant les conférences données à Sète en automne dernier, pouvait être retenu auprès de l'Administration de notre journal (Boîte postale 2010 — 34312 BÉZIERS-GRANGETTE CÉDEX), en adressant 6,50 F soit par chèque postal trois volets, soit par chèque bancaire libellés au nom d'« Évangile et Liberté » (sans autre mention S.V.P.). L'envoi sera fait franco de port.

Par ailleurs c'est une bonne occasion de soutenir la revue *Dialogue* que de profiter du service qu'elle nous rend par la publication des conférences de Sète, en nous abonnant tout simplement à cette revue pour l'année 1974.

Abonnement : 200 francs belges (ce qui revient à peu près à 20 francs français). Chèque postal : Église Réformée libérale de Bruxelles, No 3184.88 Bruxelles.

Dialogue, décembre 1973

Il commence par une intéressante discussion entre l'abbé Jacques Jordant et notre ami, de Lausanne, Bernard Reymond sur Dieu et Jésus.

Jésus est-il Dieu ? Pour bien comprendre cette discussion, il serait utile de lire l'article de Bernard Reymond dans cette même revue en date de juin 1973. Mais on peut toujours la demander à l'administration de la revue : Pasteur Étienne CONRATH, 67, rue Saint-Quentin, B — 1040 Bruxelles, qui se fera un plaisir de répondre à la demande de chacun.

On trouve encore dans ce numéro : Cléricisme, Psychiatrie, Science par le Docteur Neusy — Puis, le second article du professeur André Gounelle : La création dans la théologie contemporaine (premier article : *Dialogue*, septembre 1973). Oscar Nisse : Conception dynamique de l'homme (premier article). Enfin, une méditation de Noël du pasteur E. Neusy et un prologue rythmé de Madeleine Waller sur Noël.

FOI ET VIE — No 5-6 - décembre 1973

Au sommaire : La bible captive de J. Alexandre, J. Escande et J. Chopineau — Un cas d'incompatibilité par P. Trudinger — Nietzsche et la Mort de Dieu par André Schlemmer — Remarques sur la cohérence de l'œuvre de M. Heidegger par J. Abeille — Éloge de Marcion par A. Maillot — Cette justice que l'humanité réclame par G. Siegwalt — Vieilles lettres des Cévennes et du Rouergue par Pierre Bourguet — Lettre ouverte aux détracteurs d'Israël par D. et C. Lévi Alvarès — Chronique de l'An deux mil par B. Charbonneau.

A travers les livres dont : *La civilisation de l'Europe des lumières* par A. Sabatier et une étonnante mais intéressante interprétation de *L'Épervier de Maheux* par Constantin Stavila, sous le titre suivant : *Le roman du silence interrogatif de Dieu*.

ONT COLLABORE

A CE NUMERO

Jacqueline Brugerolle, Sanary, conférencière à l'Alliance française.

Yves Cruvellier, pasteur à Chamonix.

Charles Delormeau, historien, Montpellier.

Louis Evelyn, homme de lettres, Die.

Laurent Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.

Charlie Massalve, homme de lettres, Paris.

Charles Willm, professeur à Paris.

Rappelons que Monsieur Willm est un des orateurs des conférences de Paris. Il donnera entre autres une conférence le mardi 22 janvier en compagnie du professeur André Gounelle sur : Dieu Libérateur.

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

MAISON AMBROISE PARE

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 2 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 2 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 2,50 | F plus T.V.A. |

Le domaine religieux, celui de la foi, de l'espérance, de l'amour, de la beauté, de la recherche de la vérité sont des domaines à explorer indéfiniment, mais par d'autres méthodes que celles dont se servent la physique, la chimie, la biologie. Comment savoir que j'aime vraiment, comment savoir que je suis aimé, comment prendre conscience qu'un autre monde, une autre vie existent et m'animent par moments ? Si la spécificité de l'homme est de se dépasser sans cesse, la mort, arrêt total, n'enlève-t-elle pas tout sens à ce que j'ai fait, à ce que j'ai aimé, à ce que je suis ?

Il me semble possible d'avoir, dans la foi, une attitude vraiment scientifique :

D'abord, je me pose des questions sur Dieu, l'esprit, l'amour, l'éternité, *en croyant qu'il y a des réponses*. Ce qui a fait la science, c'est cette foi ingénue que le monde était intelligible et qu'en cherchant, on trouverait les lois qui expliqueraient tous les phénomènes. Il n'y a que pour les problèmes religieux et moraux qu'on cesse d'être scientifique : de croire que le monde n'est pas absurde, n'est pas livré au caprice inexplicable, est inspiré par une immense source de Sens.

Ensuite, je constate qu'il y a un certain nombre d'hypothèses à vérifier : existence d'un absolu par rapport auquel je pense tout ce que je pense et je veux tout ce que je veux ; communication avec un Autre et avec les autres ; complexité profonde de mon être qui fait que j'ai besoin des autres et d'un Autre pour être moi-même.

Ces hypothèses, je les vérifie par expérience : en me plaçant dans les conditions voulues (recueillement, prière, dévouement), je sens s'éveiller en moi et surtout j'observe chez d'autres une qualité de vie incomparable et qui correspond bien aux descriptions qu'en ont faites ceux qui m'y ont précédé.

Il arrive ainsi que je sois amené à des conclusions telles que je ne puis pas me penser et continuer de penser sans les admettre, que je ne puis pas vivre et continuer de vivre sans y croire.

Ces conclusions sont indéfiniment à réviser et à explorer, mais je ne pourrais les nier qu'en m'exilant de tout un champ de connaissance et de vie qui, au témoignage d'innombrables témoins, et selon mon expérience, constitue ce qu'il y a de plus humain dans l'homme.

La foi, une expérience

La foi se présente ainsi comme une sorte d'expérience. Nous ne croyons en Dieu que parce que nous avons commencé de le connaître. Il est absurde et malhonnête de croire en quelqu'un que vous ne connaissez pas. « Comment voulez-vous que je croie en Jésus, disait une petite fille à ses parents, je ne le connais pas ! » Mais à partir du moment où s'est imposée à nous la réalité d'un monde spirituel, à cause de ce que nous en avons perçu, nous avons le droit de lui faire confiance, attention, aspiration pour ce que nous ne connaissons pas encore.

Plus mon expérience s'étend et s'affine, plus le champ de ma foi grandit, et réciproquement. Parce qu'il y a en chacun de nous quelque chose qui le provoque indéfiniment à aimer, à espérer, à chercher, à être homme, je crois que ce qui nous stimule est infiniment supérieur à ce que nous avons atteint. L'observation patiente, acérée, probe de ce mouvement qui nous anime, nous révèle qu'il est en nous comme s'il n'était pas de nous, que plus nous en vivons et plus nous savons qu'il ne nous appartient pas, qu'il vient d'ailleurs et que la condition pour qu'il grandisse est de nous effacer davantage. L'amour, l'espérance, la foi sont en nous comme une communication, comme une force qui nous meut sans nous contraindre, comme une Inspiration qui nous anime et nous donne d'être enfin nous-mêmes.

Et je me reconnais alors dans l'expérience de tous ces hommes honnêtes, efficaces et rayonnants qui ont dit avant moi : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ».

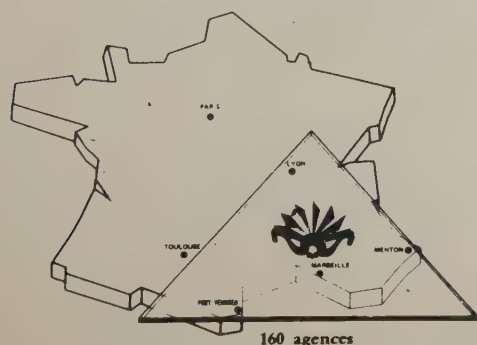
Le monde sera transformé quand on s'attachera à l'étude de ces expériences spirituelles avec autant d'acharnement et d'intelligence qu'on en a consacré à la maîtrise de la matière. Car l'homme sera enfin découvert et traité en homme, au lieu d'être traité comme un objet parmi les objets.

Louis Evelyn

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



UNE FOI "SCIENTIFIQUE"

par Louis Evelyn

DE nos jours, la foi a cessé d'être, comme jadis, un ensemble de certitudes, une « révélation » que son origine divine soustrayait à la critique et presque à la compréhension (d'ailleurs, qu'est-ce que Dieu nous a révélé que nous aurions été incapables de trouver nous-mêmes ?).

Nous sommes entrés dans l'ère de l'interrogation. Un flot d'informations contradictoires nous oblige à une méfiance généralisée. Toute doctrine est relativisée par comparaison avec d'autres qui la concurrencent. La foi n'est plus un certain nombre de vérités que nous conservons respectueusement, elle est plutôt la disposition qui nous tient élevés vers Dieu dans l'attente de ce que nous allons découvrir, dans le désir de vivre d'une vraie vie, dans la disponibilité à un appel.

Mais pour comprendre ce qui justifie cette attitude, il faut faire un détour par la critique de la seule justification admise aujourd'hui : la science.

La « science » n'est que la science des choses

La révolution capitale à opérer aujourd'hui dans les esprits, c'est de comprendre qu'il n'y a pas que la science (physique, chimie, biologie) à être expérimentale et à donner des connaissances valables.

Notre jeunesse est profondément abusée par l'illusion que seule la connaissance scientifique est certaine, que seule elle est et rend efficace, que seule elle est capable de progrès illimités.

Nous savons bien pourtant que la science et le progrès technique ne résolvent aucun problème proprement humain. Ils ont développé prodigieusement nos moyens d'action, mais le problème des fins se pose d'autant plus aigu. L'homme qui n'a pas de souliers ou de pain vit de l'espoir que tout changera quand il en sera pourvu et se laisse accaparer par la lutte pour les acquérir. Mais l'homme chaussé et nourri est un homme désespéré s'il ne trouve plus d'emploi à ses facultés élargies. « Autrefois, disait Einstein, l'on avait des buts parfaits mais des moyens imparfaits. Aujourd'hui l'on a des moyens parfaits et de grandes possibilités, mais des buts confus ».

L'homme commence à se sentir aussi perdu, aussi inquiet dans la folle société de consommation qu'il se

sentait jadis devant la nature à l'état sauvage : toutes deux sont inhumaines.

On crée sans cesse de nouvelles machines, sans résoudre le problème d'empêcher l'homme de devenir une machine. On crée de nouvelles villes qui accroissent la solitude. On vous assure contre tout, sauf contre un anéantissement total qui devient chaque jour plus menaçant.

Tout cela parce que le mouvement scientifique a commencé par s'intéresser aux choses au lieu de s'intéresser à l'homme, comme l'enfant qui, au début de son existence, parle de soi à la troisième personne, comme s'il était lui-même une chose.

Il est temps qu'on change de niveau et qu'on prouve que c'est encore en lui-même que l'homme a le plus de découvertes à faire. Notre âme renferme des secrets et des énergies infiniment plus surprenants que ceux de l'atome. Nous avons vécu jusqu'ici en égratignant sa surface, mais en ignorant ses richesses minières, l'existence d'un sous-sol extraordinairement riche et profond.

Nous sortons à peine d'une période matérialiste : l'économie avait pris toute l'importance, elle dominait même la politique parce que le pouvoir sur les choses était devenu plus fructueux et plus efficace que le pouvoir sur les hommes. Aujourd'hui la politique et la mystique en même temps revendiquent leur place, la première, contre la société de consommation.

La foi, science de l'homme

Une véritable science de l'homme devient possible, mais à condition de ne pas prendre comme unique modèle de connaissance la science mathématisée. La psychanalyse a opéré pour cela une trouée décisive ; à égale distance de la psychologie expérimentale et de la psychologie philosophique, elle a prouvé qu'on pouvait créer une connaissance certaine et féconde, débarrassée des mythes, des illusions, des préjugés et acquise par une observation réfléchie.

La conscience est seule juge des phénomènes qui se passent en elle, bien qu'elle doive se critiquer sans cesse pour s'affiner et se purifier ; mais personne ne peut, de l'extérieur, nier ou lui dicter ce qu'elle croit ressentir.

← Suite page 15

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 3

Lundi 4 février 1974

ASPECTS ?

par Georges Marchal

QUELQUES aspects du protestantisme qu'il n'est pas inutile de rappeler en ces temps, aussi nécessaires qu'ambigus, de l'œcuménisme.

En principe une religion a des devoirs sur tous les plans de la pensée et de l'action. Pour nous, ces devoirs procèdent du principe de la liberté ; postulée par la Réforme. Mais la « liberté » est une forme supérieure de l'obéissance au Dieu que le Christ nous a fait connaître. Cette obéissance a des implications évidentes.

I

IMPLICATIONS PERSONNELLES

Nous avons peu d'idées personnelles, en ce sens que, faute de temps, nous ne pouvons que très insuffisamment nous faire une opinion bien à nous sur la multiplicité des questions qui se posent. Nous vivons largement d'emprunts. Mais telle est la condition humaine. — Cette constatation nous oblige d'autant plus à pratiquer le plus possible le « libre examen ». Cette formule est à réintroduire dans le circuit spirituel, car on évitait de l'employer par crainte d'une espèce de rationalisme. Il n'en est rien. Il s'agit tout simplement de l'éviction du dogmatisme autoritaire et des exigences légitimes de la conscience. La pensée et la piété catholiques vont de plus en plus en ce sens, qui, pour elles est relativement nouveau, après avoir été dangereux. Le P. Chenu, dominicain célèbre a pu écrire :

« Il est clair qu'on a réintroduit la subjectivité. Car si je dois pour la vérité de ma conscience, étudier la loi, et me tenir en révérence devant elle, le dernier déclic de mon action c'est ma conscience. Devant Dieu !

Le mot expérience qui était exclu de la langue de l'Église jusqu'avant le concile y est aujourd'hui introduit expressément. La référence à l'expérience du Peuple de Dieu est maintenant un lieu théologique authentique. Alors qu'avant, moi-même j'ai eu des difficultés pour avoir employé le mot. Mais cette expérience — et là j'entre dans la substance même de l'économie du salut — est l'expérience d'un peuple. Elle est communautaire. » Inf. cath. inter., 1-2-71.

Les mots « changement », « expérience », « conscience » ont une indéniable coloration œcuménique, c'est-à-dire, historiquement, protestante. Il n'y a pas à s'en prévaloir. Mais on doit constater le fait que le principe de liberté (non synonyme de fantaisie !) a fait son chemin et a donné naissance à une église chrétienne en dialogue.

Tout ceci suppose une bonne volonté réciproque, dans le sens d'une spiritualité. La spiritualité protestante présente des constantes, donc des comportements qui, diversement colorés, sont actuels. On peut parler d'une « sensibilité protestante », ensemble de convictions convergentes ».

La « sensibilité », — et l'on voit tout de suite que l'acception

que nous adoptons ici n'a rien à voir avec la sentimentalité au sens XVIII^e siècle du mot —, permet de distinguer, entre des attitudes théologiques différentes, des liaisons profondes : à cet égard, bien que l'orthodoxie, le libéralisme protestants, s'opposent souvent, ils demeurent frères dans la profondeur ; Barth et Sabatier font partie de la même Église, ils sont du même côté (encore que Barth parfois l'ait contesté !). Et cependant la « foi de Nicée », qui est le centre doctrinal de l'orthodoxie œcuménique, rapprocherait beaucoup plus K. Barth des catholiques que des fidéistes et des libéraux. Le Credo que l'on chante à la messe est en effet le document fondamental pour un protestant traditionaliste lui-même.

Les éléments de cette sensibilité sont assez connus : sens et respect de la tradition, — combien dramatique — des pères en la foi, même si cette tradition est souvent critiquée ; souci de la pureté du sentiment religieux, au risque de sacrifier parfois des aspects en somme légitimes de ce sentiment ; scrupule très marqué concernant les implications morales de l'acte de foi, quitte à se faire accuser à l'occasion, — et bien à tort — de moralisme ; permanence de la notion de problème, qui marque la préoccupation très protestante de ne pas se contenter de formulations rapides et de conclusions brusquées ; caractère futuriste de la pleine connaissance de la vérité, selon les schémas pauliniens, même si cette ouverture vers l'avenir prend parfois les formes extérieures et fantastiques de l'eschatologie (doctrine des choses dernières, de la « fin » du monde et de l'homme, aux deux sens du mot « fin ») et même de l'apocalyptique.

Le Protestantisme sera donc un personnalisme, mais un personnalisme communautaire, avec une vocation qui lui est propre et presque congénitale à l'œcuménisme, interne, (entre le Protestantisme et le Catholicisme), externe avec les autres religions et l'idéalisme agnostique ou spiritualiste. Des risques ? Certainement. Mais nous préférons ceux de la liberté à ceux de l'autoritarisme « Là où l'erreur n'est pas libre, la vérité ne l'est pas non plus » (Vinet).

Quant à la vie profonde, grave ou joyeuse selon les cas, elle n'est affectée d'aucune austérité triste qui serait propre au protestantisme. L'« austérité » huguenote n'est solidaire que de la persécution (Les « Cévennes », les « Pères Pèlerins » du May-Flower).

II

IMPLICATIONS DOCTRINALES

L'effort présent consiste essentiellement à dégager l'esprit profond des doctrines, par-delà la temporalité de leur formulation historique (à Nicée, à Calcédoine, à Constantinople, à

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallone de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle,
R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel, P. Monastier,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de fidélité à l'Évangile, il
affirme :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La liberté de l'homme à l'égard des
traditions théologiques et ecclésias-
tiques,
- L'actualité de la Réformation. Les
Églises, en perpétuelle réforme, ne
sont pas qu'une institution mais un
chemin.
- La constante nécessité de la liberté
d'examen.

Dans une perspective de recherche du
vrai et du juste, il croit à la fraternité des
hommes qui sont tous, sans distinction,
enfants de Dieu.

EDITORIAL

Voici trois textes, l'un ancien, les autres modernes. Sans doute
expriment-ils des choses différentes ; elles ne m'apparaissent pas contra-
dictoires. D'une part, ils font réfléchir au fondement de la foi, d'autre
part à l'expression de cette foi dans la vie. On a le droit d'être d'accord
ou de ne pas l'être ; la question n'est pas là. Ils ont au moins une vertu :
nous obliger à penser nos positions afin de les vivre. Sans expression de
vie la pensée n'est que du vent.

« Le drapeau qui entraîne au bon combat les chrétiens, ce n'est pas un
parchemin revêtu des sceaux mystiques, c'est une personne : Jésus-
Christ... »

On ne découvre pas dans l'Évangile, même en sollicitant les textes, un
programme économique, et nous ne devons pas le regretter parce qu'un
programme économique de l'époque de Jésus serait aujourd'hui dépassé,
épuisé comme les théologies d'alors...

La grande hérésie de l'Église a consisté dans son conservatisme, dans
son culte de la force triomphante, adouci par une sorte de résignation à
toutes les misères de l'état social comme si le détachement et l'inertie du
cœur étaient l'expression la plus authentique de la piété chrétienne... »
(Ernest Fontanès, année 1902).

André Dumas écrit : « Je ne crois pas que la Bible soit principalement
violente, mais je suis certain qu'en elle toute violence vise non à la
séparation définitive, mais à la réconciliation nouvelle. Désastreuse,
contrôlée, féconde, la violence devient ce que nous faisons d'elle... »

A cela Jean Girette répond : « ... Il est toujours difficile de contester un
éminent esprit. Mais j'avoue que je reste confondu devant cette assurance
qu'on peut garder le contrôle de la violence et en faire ce qu'on veut,
alors que toute l'expérience humaine clame le contraire ! L'exégèse
serait-elle fondée à infirmer une expérience si universelle ? ... »

Ailleurs, le même écrit et c'est autre chose :

« Je conteste radicalement que tout est politique et que la politique
commande tout. Je veux mettre en lumière le rôle des facteurs profes-
sionnels, toujours sous-estimés, souvent passés sous silence. Peut-être
pour un motif bien simple : il est difficile de les connaître de l'extérieur
et de les apprécier à leur juste valeur quand on n'est pas partie prenante
(...) Cela s'explique encore par cette tendance spécifiquement française...
enracinée par trois siècles de centralisation qui attend de l'État l'initia-
tive, l'exemple, la décision pour toute réforme notable en quelque
domaine que ce soit... »

Nous voici placés en face de nos responsabilités de tous ordres. C'est
moins que simple.

Rome et à Genève). La démythologisation de Bultmann s'étend aux catholiques eux-mêmes : bon résumé dans « L'Évangile sans mythes » (1970) de Louis Évely. Quant à Tillich, sa « Théologie de la Culture » veut rendre compte de l'homogénéité des valeurs spirituelles, toute « valeur » étant « révélée », même avant le christianisme, car, en ce sens, « la nature aussi est une grâce » (St Bonaventure).

Nous retrouvons alors le grand courant « classique » du Libéralisme.

Quand nous parlons de « libéralisme », nous disons que nous récusons l'autoritarisme et le dogmatisme, au nom même de l'Évangile. Nous affirmons la liberté comme méthode, en lui donnant comme contenu la substance spirituelle des doctrines traditionnelles, dégagées de leur lettre. Spiritualiser n'est pas volatiliser : à ce titre, les grandes synthèses doctrinales sont indicatives et nécessaires, en ce sens qu'elles balisent le terrain, posent des jalons sur la route et traduisent, bien qu'imparfaitement, les valeurs permanentes. Il va de soi que ces quelques notes ne sont pas même une étude...

III

IMPLICATIONS SOCIALES ET POLITIQUES

a) C'est un terrain dangereux, au propre et au figuré. Mais politique et religion se rencontrent inévitablement. Tout simplement parce que la politique (: science de la Cité) traite des rapports que les hommes entretiennent entre eux, sur le plan social, et qu'il n'y a aucune raison pour que Dieu soit absent, ou chassé, de tels rapports.

b) De toute façon, la politique se fera. Sans nous ? ... Même quand nous ne prenons pas parti, nous prenons le parti de laisser faire. Lâcheté, « Qui ne dit mot consent ». Nous sommes embarqués. L'abstention est irréalisable. Dans un vote, les non-votants votent quand même : ils peuvent changer la physiologie d'un scrutin. Le « Sur la Terre » du « Notre Père » correspond au « comme au Ciel ».

c) Aucun des régimes connus ne satisfait la conscience chrétienne. « La politique est l'art de choisir entre de grands inconvénients (Cardinal de Retz). Mais il est évident qu'il existe de moindres maux. Ex. : le régime dictatorial ou de royauté absolue, consacrant l'apothéose du pouvoir public, est une idolâtrie. Il sera donc écarté. L'anarchie n'est pas un régime,

c'est une convulsion, qui provoque une violence sans régulation. La démocratie (système représentatif) a de grands risques : république des camarades ; le nombre (= majorité) est une quantité, pas nécessairement une qualité. Mais, en l'état actuel du monde, c'est encore le régime qui est le moins nocif. Il peut très bien, d'ailleurs, s'accommoder d'un roi (G.B., États Scandinaves. Les seules royautés qui subsistent sont protestantes ; la Belgique a une dynastie catholique mais fondée par un protestant, Léopold 1er).

d) Le Capitalisme existe nécessairement. Il est soit capitalisme d'État (Régime communiste), soit capitalisme privé. Les deux ont de grandes tares. Mais on peut limiter, amender le capitalisme privé en l'infléchissant, comme c'est le cas presque partout, dans le sens de la solidarité et du « Bien commun ». L'abus ne saurait condamner l'usage. Le Coopératisme devrait pouvoir, dans l'avenir, aboutir à des régulations acceptables. La Réforme et la Personne.

e) La « non-violence » absolue (objection de conscience) peut être parfaitement légitime sur le plan personnel. Mais ai-je le droit de laisser tuer mon voisin ? ... De toute façon, elle a, même inapplicable, une valeur prophétique. En réalité, Gandhi n'a pas pratiqué la non-violence absolue mais la violence passive : (sitting in). Par des grèves monstres et autres initiatives qui paralysaient la vie politique, il rendit la présence anglaise impossible. Mais il y a là une indéniable grandeur, bien que trop axée sur le nationalisme, et déparée par des outrances telles que la recommandation qu'il fit aux Juifs, en 42, de se laisser massacrer, d'aller au devant du massacre, et aux Alliés de ne pas résister à Hitler...

f) L'action est difficilement innocente. L'acte dévalue souvent l'idéal qui l'a provoqué. Encore faut-il en avoir conscience pour sauvegarder l'ouverture vers « autre chose », cette deuxième étant d'abord le remords. La « bonne conscience », disait Schweitzer, est « une invention du diable ».

CONCLUSION

Ces notes rapides n'en comportent pas : elles rappellent seulement des constantes, des scrupules et des attitudes. Quoiqu'il en soit de l'œcuménisme, le christianisme, pour être proclamé au Monde, ne saurait attendre l'unité institutionnelle des Églises. C'est avec cette vision des choses que le Protestantisme est le mieux placé pour dégager l'essentiel de l'Évangile éternel, et pour œuvrer à une ecclésiologie qui ne soit ni exclusiviste ni syncrétiste.

Georges Marchal

CONFÉRENCES DE FÉVRIER

Église du Foyer de l'Ame (1)

Données depuis 1945, aux cultes des quatre dimanches de février, à 10 h 30, elles seront consacrées cette année, sous le titre général de « Interrogations » à des exigences actuelles, tant sur le plan théologique que moral et sociologique.

La vie religieuse ou sociale, pose des « problèmes ». Aucun de ces derniers n'est absolument nouveau. On peut même dire qu'ils ont toujours déterminé trois attitudes qui sont en permanence dans l'Histoire : l'affirmation, la négation et le doute. Encore faudrait-il faire place à l'inquiétude qui passe tour à tour par chacun de ces aspects.

Toutefois des exigences, des éclairages nouveaux donnent aux questions qui préoccupent les hommes un relief souvent imprévu. Les éléments intellectuels, sociaux, spirituels, ne sont jamais immobiles.

3 FÉVRIER, pasteur G. Marchal : **Une nouvelle théologie ?**

La tradition crispée, la tradition ouverte. Le symbole comme approche de l'Absolu. La nature intellectuelle du discours évangélique. Ses exigences et ses limites.

10 FÉVRIER, pasteur L. Gagnebin : **Une nouvelle morale ?**

L'ordre cosmique, sexuel et social nous rappelle que la « Religion de l'Esprit » est aussi une religion de l'incarnation. Comment l'Évangile et le « Monde » peuvent-ils dépasser leur tension, si ce n'est dans un Monisme de convergence.

17 FÉVRIER, pasteur G. Marchal : **Une nouvelle sociologie ?**

On a le droit d'être sceptique sur le devenir sociologique du monde. Mais on a le devoir de travailler à ne pas avoir ce droit-là... Gratuité des valeurs, sans doute. Mais engagement indis-

pensable sur le plan du « faire » : attitude des scientifiques modernes, qui savent que le savoir « en soi », peut devenir le savoir « contre soi ». L'irremplaçable présence de l'Homme dans les structures et les institutions. En quoi et comment on peut parler de Royaume de Dieu. Une « Politique tirée de l'Écriture Sainte ».

24 FÉVRIER, pasteur L. Gagnebin : **Un nouvel humanisme ?**

Le vocable d'humanisme fait peur ; il est, le plus souvent, récusé (surtout depuis Barth) par les théologiens actuels ; on y voit une sorte de prétentieuse déification de l'homme qui contesterait la puissance absolue de Dieu. N'y a-t-il pas place cependant aujourd'hui pour un « humanisme chrétien » ?

De Feuerbach à Tillich : les étapes d'un humanisme sans Dieu à un humanisme évangélique universaliste.

(1) Le Foyer de l'Ame, 7 bis rue du pasteur Wagner, Paris 11^e.

DU BAPTEME DES ENFANTS

TOUT récemment, dans notre ville, ont été célébrés deux baptêmes civils. Cette pratique risque de se développer, si les Églises chrétiennes, par des mesures plus ou moins justifiées, rendent difficile celle du baptême religieux.

Tommy Fallot a pu écrire à propos du baptême : « La femme chrétienne en trouvera la première inspiration dans son cœur de mère ». Ne pourrait-on pas même supprimer le qualificatif de chrétienne ? Devant ce petit être, qui vient d'être déposé dans son berceau, objet déjà de tant de sollicitudes et de tendresses, quelle est la mère (et le père) fût-elle incroyante, qui consciemment ou non, ne murmure dans son cœur : « Maître de toutes choses, garde mon petit, protège-le, aide-moi à l'élever ».

Le baptême, en dehors même de tout symbole, n'est-il pas comme une présentation à Dieu ? Notre Seigneur, disent les Évangiles, attirait les petits enfants, les bénissait. Il n'est pas dit qu'il imposait aux parents la moindre condition pour accomplir ce geste.

S'il nous arrive de consulter l'histoire des religions, et surtout lorsqu'on étudie les coutumes de l'Église chrétienne depuis ses origines jusqu'à nos jours, on est frappé par la richesse que représente la cérémonie du baptême. Ce symbole à lui seul résume tous les états d'âme d'une créature humaine face à son Dieu.

Il est le signe d'une appartenance : « toutes les âmes sont à moi » dit la Bible. En dehors de toute considération d'ordre ecclésial, l'enfant peut et doit être baptisé. Cette appartenance implique une alliance, dont l'initiative revient à Dieu et que l'homme ne peut refuser sans s'engager dans une voie de révolte, de déchéance, d'appauvrissement. Dès le début, la vie doit être, dans tous les domaines, une ascension ; cette ascension ne peut s'effectuer que si un « plus puissant que nous » un Dieu de justice, d'amour, de vie pleine nous attire par son Esprit. C'est ce qu'affirme le baptême du petit enfant.

Le baptême est le signe de la purification. Dans toutes les religions, l'eau est le symbole de ce nettoyage de l'âme, de ce rajeunissement intime, de cette marche du péché vers la vie régénérée, des ténèbres vers la lumière, de l'angoisse vers la paix. Avant que les parents n'exercent eux-mêmes leur rôle d'éducateurs, le baptême proclame que rien ne peut se faire sans le secours de la grâce divine.

Jésus, quoique sans péché, a réclamé le baptême. Il demandait à Dieu une effusion de l'esprit. Par le baptême nous réclamons pour nos enfants le bénéfice de cette puissance qui régénère, éclaire, fait vivre, dès les premiers jours de l'existence.

Le baptême est le signe de la communion avec celui qui est passé de la mort à la vie pour nous communiquer cette

vie. Notre liturgie dit excellemment ces mots, qui résonnent toujours profondément dans le cœur des parents : « Petit enfant, pour toi Jésus-Christ est venu sur la terre, il a lutté, souffert ; pour toi il a traversé l'agonie de Gethsémani et les ténèbres du calvaire. Pour toi, il s'est écrié : tout est accompli. Pour toi, petit enfant, et tu n'en sais rien encore. » Ainsi est confirmée la parole de l'apôtre : « Nous aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier ».

Le baptême a d'autres sens, en particulier le baptême de l'adulte, le baptême du néophyte, mais tel que nous l'avons défini, et nous croyons être resté dans la vérité de l'Évangile, le baptême du tout petit enfant se justifie pleinement. Et nous pouvons tirer quelques conclusions banales.

AINSI compris, le baptême n'exige pas nécessairement la présence d'une communauté. C'est en quelque sorte un face à face avec Dieu, dont le seul intermédiaire est Jésus-Christ.

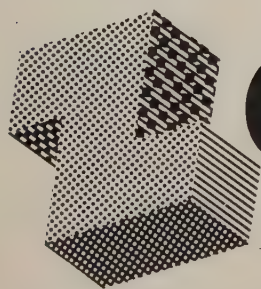
Le baptême de l'enfant, pour être valable, peut être administré en dehors d'un sanctuaire et en dehors de l'heure du culte. L'esprit de Dieu se manifeste à tout heure et en tout lieu « là où deux ou trois sont réunis en mon nom, a dit Jésus, je serai au milieu d'eux ».

Sans doute désire-t-on associer l'Église à cette cérémonie. Toutefois, la famille à laquelle s'adjoignent les parents, les amis, ne constitue-t-elle pas une portion de l'Église ? Les promesses faites par les parents et les répondants ne prennent-elles pas un caractère plus intime et plus vrai lorsqu'elles sont prononcées dans la simple atmosphère du cercle de famille et lors d'une cérémonie uniquement centrée sur ce baptême ?

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques considérations plus terre à terre. Si Jésus n'a pas dédaigné assister à des noces, à des repas ayant l'allure de festins, pourquoi les parents seraient-ils blâmables de manifester leur joie par un repas de famille ? Mais attention, ce repas de famille ne doit pas être imposé en raison des dépenses qu'il peut entraîner. Or, sans s'en rendre compte parfois, des pasteurs l'imposent en fixant telle heure, tel jour où, pour la famille, il devient obligatoire. Cette réflexion peut paraître mesquine, elle est au contraire parfois très opportune. Les familles me comprendront.

À l'heure actuelle où l'on parle tant — et avec raison — « des autres », il ne faut pas que nos décisions ou nos positions détournent les paroissiens de l'Église et de ses cérémonies. Il ne s'agit pas de plaire, il s'agit de se mettre au service du prochain dans l'esprit même de l'Évangile.

Paul Brunel



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE

Michel CREMET

53, rue Alsace
81200 MAZAMET

Tél : 61.25.90

JESUS DANS SON VILLAGE

ou : "NUL N'EST PROPHETE EN SON PAYS"

Luc 4/16-30

L'intérêt de ce passage de Luc est capital dans son Évangile. Luc (les Évangiles ne sont pas des livres d'histoire comme ceux que nos enfants ont à l'école) en a rapidement terminé avec la vie de Jean-Baptiste (3, 19-20) pour signifier qu'avec Jésus une autre période de l'histoire du salut a commencé : baptême (3, 21-22), généalogie (3, 23-38, où Luc remonte jusqu'à Adam, alors que Matthieu ne remonte que jusqu'à Abraham), victoire sur la tentation (4, 1-3) et retour en Galilée, Jésus suscitant sur son passage une renommée considérable (4, 14-15).

Les éléments essentiels sont en place pour situer celui qui va annoncer la bonne nouvelle, et qui commence à l'annoncer dans son village. Et Jésus commence par un ÉCHEC : en présentant ainsi le début de la prédication, Luc veut situer ses lecteurs, d'emblée, dans l'optique de la Passion de Jésus à Jérusalem et de l'échec apparent de sa mission.

Mais voyons de plus près le texte ; il est admirablement construit et progresse de façon très vivante :

I. JÉSUS LECTEUR DANS LA SYNAGOGUE : versets 16 à 20.

Jésus respecte la piété de son peuple et se rend, à son habitude, à la synagogue, le lieu où les Juifs se rassemblent pour entendre la lecture de la Loi et des Prophètes suivie d'une prédication. Luc insiste souvent sur cette présence dans les synagogues (3, 44, etc... Paul dans le livre des Actes). Jésus lit (en effet, tout Juif adulte pouvait prendre la parole) et « tombe » sur le magnifique passage d'Ésaïe 61, que Luc cite librement d'après le texte grec de l'Ancien Testament (la Septante) ; ce texte annonce un prophète-messie (il a reçu l'onction) qui vient libérer, délivrer, redonner la vue et annoncer la grâce du Seigneur (v. 19).

Jésus rend le rouleau à qui le lui a fait passer, et s'assied.

Tous ont les yeux fixés sur lui.

Tout est en place : le lieu, le moment, les acteurs. Lisez le texte à haute voix, vous verrez que celle-ci tombe à la fin du verset 20 !

II. DRAME DANS LA SYNAGOGUE : versets 21 à 28.

C'est le centre de notre passage, l'élément charnière entre la lecture et la suite étant les versets 21 et 22, introduits par : « alors il commença à leur dire », que l'on retrouve au début du verset 23 : « alors il leur dit ».

a. versets 21-22 : « Aujourd'hui, cette écriture est accomplie ». Jésus s'identifie au prophète annoncé dans l'Ancien Testament par Ésaïe : avec lui, c'est le Messie qui est là. Cela provoque à la fois un accueil favorable à ses paroles (« tous lui rendaient témoignage ») et l'étonnement : « n'est-ce pas là le fils de Joseph ? ». L'attitude générale des auditeurs est bienveillante, voire admirative. Mais admirer n'est pas être convaincu.

b. versets 23 à 27 : Jésus procède un peu comme le Général de Gaulle lors de ses conférences de presse : « je crois bien qu'on m'a posé telle question... » Attitude qui provoque. A ceux qui disent : « n'est-ce pas là le fils de notre voisin charpentier », à ceux qui attendent de lui des signes comme il en a fait ailleurs (à Capharnaüm), il dit : « aucun prophète ne trouve accueil dans sa patrie » ; il est « mordant »... et il en rajoute encore en citant Élie (le prophète par excellence) et Élisée... mais en signalant que de leur temps aussi ce n'est pas forcément à Israël qu'est allée la parole du salut (relisez I Rois 17 et II Rois 5).

c. verset 28 : dans la synagogue, c'est le branle-bas de combat. La parole de la grâce qui provoquait l'étonnement admiratif suscite maintenant la colère. L'audi-

toire émerveillé (21-22) est prêt à le lyncher.

Il a osé. Il a osé dire qu'il est le prophète annoncé par Ésaïe, il a osé prendre à témoins Élie et Élisée, il a osé dire que la grâce n'est pas réservée au peuple élu et que le salut est au-dessus des clochers ecclésiastiques. Il a osé et les auditeurs de la synagogue (pas plus que nous, bien souvent) trouvent cela insupportable : personne n'aime s'entendre dire en face qu'il n'est pas le meilleur et que le cadeau qui lui était destiné sera donné à un autre. Pareil discours n'est pas audible dans la synagogue (dans l'Église...), il faut l'excommunier, le traîner dehors : il n'a plus sa place ici (v. 29) !

Le verset 30 qui termine la péripécie n'est là que pour montrer, dans le récit de Luc, « qu'il s'en est sorti »... car tout n'est pas fini.

Au fond, cet échec de Jésus à Nazareth, au début de l'Évangile, c'est un peu comme si l'auteur d'un roman policier nous donnait la clef de l'énigme au chapitre 2 ! Mais Luc n'écrit pas un roman policier : il écrit au très honorable Théophile un récit aussi sérieux que possible d'événements récents (1, 1-4). En présentant ainsi (avec bien des compléments aux textes parallèles de Matthieu 13, 54-58 et Marc 6, 1-6, beaucoup moins élaborés) le début du ministère de Jésus, Luc veut dire : depuis le début le prophète a été rejeté par son peuple, par la synagogue, et cela ne peut se terminer que par la mort.

Mais il y a aussi l'annonce d'un salut offert aux pauvres, aux captifs, aux aveugles et aux opprimés ; c'est toujours vrai aujourd'hui.

Yves Cruvellier

MUTATIONS ET PERMANENCE

UN rapport de l'UNESCO déclare que 90 % des savants ayant vécu depuis le début de la civilisation sont actuellement en vie. Et un des rédacteurs de ce rapport ajoute : « *Au rythme auquel le savoir s'épanouit, la somme des connaissances de l'humanité sera quatre fois plus importante qu'elle ne l'est, au moment où un enfant, né aujourd'hui, sortira de l'Université.* »

Le monde des connaissances scientifiques et techniques change à une allure toujours accélérée. Mais les connaissances scientifiques ne sont pas seules à changer. Les situations humaines personnelles et collectives évoluent de même. Que reste-t-il aujourd'hui du grand élan qui secoua la France, le 8 mai 1945 ? Que valent tous les sacrifices consentis et subis lors des deux dernières guerres mondiales, — même si nous les considérons nécessaires, — lorsque nous constatons que nos ennemis d'hier sont nos meilleurs alliés aujourd'hui ?

D'une génération à l'autre, les alliances se font et se défont. Aussi, avec une part de vérité et une part d'exagération, le chanteur Georges Brassens déclare-t-il, dans l'une de ses récentes chansons, qu'il veut bien mourir pour des idées, pourvu que ce soit de mort lente !

Les connaissances scientifiques changent, les alliances aussi. Également, les concepts de vie. Aujourd'hui, les fiancés voyagent ensemble. Et les non fiancés. Hier, c'eût été impensable. De même, l'avortement n'est plus considéré par la plupart comme un crime automatiquement condamnable. L'objection de conscience est tolérée, et souvent respectée.

Dans la vie, nous évoluons. Cela vaut pour les individus comme pour les groupes sociaux.

DANS un monde où tout change vite, le message chrétien reste invariable. L'auteur de l'Épître aux Hébreux déclare que : « Jésus-Christ est le même hier, aujourd'hui, et éternellement !

Jésus-Christ domine les catégories du temps. Les générations passent, les situations changent, mais DIEU EST SEMBLABLE A LUI-MEME DANS SON AMOUR. C'EST SA FIDÉLITÉ.

Comment comprendre que, pour nous chrétiens, la vérité soit une personne, et que cette personne demeure, quels que soient les temps, les lieux ou les situations ? Dans un monde où tout est en mutation, comment comprendre, et surtout assimiler cette dialectique de ce qui demeure, et de ce qui est mobile ?

I — Nous pouvons d'abord considérer que, dans un monde où tout bouge, change et évolue, la foi est le seul repère fixe où se fier. Nous irions alors à Christ par quête de sécurité. Il serait le seul îlot assuré, au milieu de la mouvance générale : notre amarre, ou notre bouée de sauvetage.

Une telle attache à Jésus-Christ est possible. Ce n'est pourtant pas la meilleure. En effet, il en est une autre, tout aussi sûre, qui ne fait pas de la foi un refuge.

II — Parce que Personne, la vérité est pour nous inspiration d'amour. C'est tout autre chose qu'un ensemble de vues, — si généreuses soient-elles.

La vérité est une personne qui s'offre à nous sous de multiples visages. Au-delà ? Le chrétien est un ignorant qui a conscience de ses limites. Nous ne savons rien sur notre lendemain. Nous n'en savons pas davantage sur le Royaume que Dieu nous assure : Jésus a parlé des dispositions d'esprit, pour y accéder, mais il ne nous l'a jamais décrit. Nous ne savons pas quel est le comportement moral idéal. Jésus a constamment surpris ses contemporains par la liberté qu'il manifestait à l'égard des principes de vie alors en vigueur.

Pour le chrétien, chaque situation appelle une réponse ou un comportement approprié qui ne découle d'aucun principe a priori. Etre chrétien, c'est donc avoir le sens de la relativité. Une relativité qui n'est pas laisser-aller, mais sens aigu de l'accueil, du pardon et de l'amour.

NOTRE certitude, la voici :

Aujourd'hui, Dieu nous accorde sa lumière. FONDAMENTALEMENT, L'HOMME RESTE TOUJOURS LE MEME. Il est toujours confronté aux mêmes questions : celles de la vie et de la mort ; celles que commande ou désapprouve sa conscience, celle d'une quête toujours plus vraie et plus riche de sa relation avec son prochain, et, s'il est croyant, avec Dieu. Que l'« Étendard » permette de faire en cinq heures un parcours qui, autrefois, demandait cinq jours, change nos conditions de vie. Mais notre vie a d'autres déterminations plus importantes.

JÉSUS-CHRIST EST AUSSI TOUJOURS LE MEME. Il est amour. Mais les expressions de cet amour changent selon les temps et les situations. Cet amour n'a pas le même visage dans un camp de concentration, sur un champ de mission en Afrique centrale où auprès d'un groupe de technocrates européens. Cet amour est faisceau lumineux qui apporte sa lumière sur tout homme et sur toute situation, et les transforme.

Dans ce monde, tout change. Mais nous ne sommes pas inquiets : Il est là. Il est amour. Même si c'est d'un amour au visage toujours nouveau.

Notre chemin sera autre chaque jour. Il suffit qu'il soit lumière.

P.-J. Ruff

Lisez et faites lire
à vos amis dans le deuil : .

NOS COMPAGNONS INVISIBLES

par Charles Wagner

prix : 1,50 ; fco : 1,95

ÉDITIONS DE LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
CCP : La Cause, Paris 255.00

MEUBLES MONSARRAT

Ébéniste depuis 1890
3 magasins d'exposition
Avenue Clémenceau
Rue Kléber

BÉZIERS

Catalogue sur demande

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

●
En Suisse : **Le Protestant**
En Belgique : **Dialogue**

●
Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

LES DÉTENUS

C'est encore pour eux que je lance cet appel. En une semaine j'ai dû distraire de mon temps de travail deux jours au moins pour consacrer à des détenus libérés le minimum d'heures indispensables. Et j'ai le sentiment de n'avoir rien fait.

Les problèmes sont toujours les mêmes : l'argent, le travail, le logement. Avec toutes les précautions qui s'imposent en face d'hommes qui ont rêvé leur vie derrière des grilles et qui, comme on dit dans mon Lot-et-Garonne familial, n'ont que trop tendance à « faire la vérité plus belle » ; avec toutes ces précautions, il faut cependant choisir : préparer la réinsertion du détenu dans le monde des hommes libres ou créer d'autres prisons.

Sans argent, sans travail, sans logement et sans surveillance quotidienne du comportement au sortir de la prison, le détenu, qui n'est pas pris en charge par une famille digne de ce nom, est un homme perdu.

Dans l'ordre des urgences sociales, l'organisation du temps post-pénal, ne vous paraît-il pas prioritaire ? Et, si vous ne croyez qu'au profit, ne pensez-vous pas que c'est un investissement rentable, celui qui dispense d'ouvrir des prisons pour les peupler de délinquants et de gardiens ?

« LA GRANDE BOUFFE » DE NOEL

En un temps de nativité, donc de renouveau, nous avons mieux à faire. Dans ma campagne Périgourdine le moindre bistrot affichait un réveillon à 120 F ; on arrivait facilement à 250 F le repas. C'était complet partout. On refusait du monde. Il est vrai qu'on avait droit, pour des tarifs aussi « sérieux », aux serpentins et à l'orchestre. On chantait : « Je suis gai, je suis heureux », en agitant des ventres et des seins de la

même consistance que la gelée de la galantine. Les très jeunes n'avaient pas pu s'offrir cette « partouze » et s'étaient contentés d'un verre au bistrot.

Dans les grands magasins, les automobiles-jouets au prix d'une machine à laver, les poupées étiquetées au tarif d'une dragueuse des beaux quartiers parisiens, avaient été les premières vendues. On vous regardait avec mépris, si vous demandiez un jeu de dominos.

Alors, vous le voyez bien, il existe un ordre dans les exigences. On ne peut pas créer des centres de réinsertion pour les détenus libérés et goûter les joies d'une civilisation de la bouffe et de la fesse. C'est une piètre consolation, mais c'est une consolation quand même de constater que ceux qui défendent cette civilisation ont la bouffe et la fesse tristes.

QUE VAUT LA DERNIERE CUVÉE ?

Je suis surpris de constater les efforts démesurés que font quelques pasteurs pour être présents dans la cité et pour défendre, dans l'Eglise, l'indéfendable.

Dans la cité, la mode est au pasteur de choc qui ne veut pas être pris pour un pasteur, qui participe à toutes les manifestations à la mode, qui tente d'engager ses ouailles dans des combats d'avant-garde auxquels elles ne sont pas préparées et auxquels pas mal de chrétiens se refusent à participer, parce qu'ils considèrent qu'il s'agit beaucoup plus de mode que de véritable révolution.

Dans le même temps, à l'intérieur de l'Eglise, les mêmes pasteurs s'accrochent désespérément à une théologie essentiellement fragile. Là, pas question de révolution. Six mois du calendrier des lectures bibliques sont consacrés cette année aux textes de Jean. C'est une gageure et chacun va broder de savantes dissertations là-dessus. On oubliera de parler des travaux des exégètes sur Jean et son Evangile. Contradiction propre à notre temps et tellement aveuglante qu'on oublie d'en parler. Il est juste de dire que certains de nos maîtres à penser envisagent, sans émotion, la disparition de leur rôle de berger et la fermeture de la bergerie.

Je vous invite à méditer ce quatrain, cité le 7 janvier à l'émission : « Ouvrez les guillemets ». Cette émission était consacrée aux calembours et jeux de mots, avec la présence du « petit poète du Canard enchaîné » : Roland Bacri. Voici ce quatrain :

« Calvin est tiré
Il faut le boire
et tout le Retz
n'est que littérature ».

Ne trouvez-vous pas que la cuvée 1973 a déjà pris un goût de vieux bouchon ?

COMPTINE POUR UN CULTE DE RECHERCHE ! (1)

Nous n'irons plus Thobois
les lauriers sont coupés.
La Bible que voilà,
tu peux la remporter.

Tu dis sans sourciller
que ton Dieu est « Tamour ».
Tu peux bien l'affirmer ;
C'est pas encore le jour.

Tamour, Thobois
Tabois, Thomour
Saluons à la fin du tour.

QUELLE RÉFORME

Un curé barbu, en pantalon de velours et blouson, sonne à la porte pour administrer l'extrême-onction. Les parents s'excusent d'avoir appelé si tard, car le malade est mort. Le curé a l'air négligent de celui qui pense : « Ça n'a guère d'importance. » Ce qu'il dit, pas un protestant n'aurait pu le désavouer.

Culte des obsèques à l'Eglise avec une liturgie intelligente et prudente, qui ne se tourne pas vers les précipices et regarde la paroi solide de la montagne. C'est de bout en bout une fraternelle prière pour les vivants.

Ayant été témoin, je suis obligé de constater que l'Eglise catholique consolide sa réforme, malgré les pressions des intégristes et se rapproche à grand pas de la masse des marginaux de l'Eglise. Après les fausses notes du passage du latin au français, il y a, même dans la liturgie, une stabilité de bon goût qui devrait mettre d'accord les plus âgés et les plus jeunes. Sans doute s'est-on méfié des improvisations et de l'imagination de chacun.

Pendant que la « barthériosclérose » continue ses ravages dans les rangs protestants, l'Eglise catholique poursuit son travail de nettoyage. Il lui reste, il est vrai, à retirer des fondations qui soutiennent l'édifice quelques grosses pierres, en espérant que rien ne s'effondrera.

Au lieu d'assister à tout cela en chantant le : « Ça ira », nos frères protestants feraient mieux de réfléchir et de prendre exemple. Ils n'ont même pas l'excuse d'avoir un pape à renverser.

Jean Chèvre
17 janvier 1974

(1) N'est pas extrait, comme on pourrait le supposer, du culte à la radio du 13 janvier dernier.

Pour accueil visiteurs Maison
PIERRE & MARIE DURAND
au **BOUSCHET-de-PRANLES**
(Ardèche), recherchons volontaires (célibataires ou famille), périodes de quinze jours à un mois, du 1er mai à fin septembre. Petit logement rural assuré ; modeste rémunération. Contacts variés et enrichissants.

Adresser candidatures au pasteur **CHATONEY, PRANLES, 07000 PRIVAS.**

QUE REVELE LA SECHERESSE AU SAHEL ?

L'opinion publique a été sensibilisée à plusieurs reprises et par divers organismes — dont la CIMADE — sur les effets désastreux de la sécheresse dans certains pays d'Afrique et particulièrement dans les six pays du Sahel : Mauritanie, Sénégal, Mali, Haute-Volta, Niger, Tchad.

C'est depuis près de cinq ans que cette sécheresse a pris les dimensions d'une catastrophe. D'autre part, on pense qu'il faudrait une période climatique normale de cinq à dix ans pour que ces pays reprennent vie.

On trouvera ci-dessous une étude économique et sociale faite par certaines commissions du Conseil œcuménique ; elle aide à comprendre les problèmes posés par la sécheresse et les incidences sociologiques et culturelles qui en découlent.



Comment cela a-t-il pu arriver ? N'aurait-on pu prévoir des remèdes efficaces depuis cinq ans que cela dure ? Est-ce encore, comme on le dit si facilement, l'insouciance de « ces pays » qui n'ont aucune prévoyance ? N'aurait-on pu informer l'opinion publique internationale de ce qui allait se passer ? Bref, il n'y a pas que la nature ingrate qui est responsable. Il y a aussi des responsabilités humaines ici dans nos pays pourvus et là-bas dans ces pays dépourvus.

Que s'est-il passé au Sahel ?

Essayons d'entrer dans la compréhension de la situation actuelle des six pays du Sahel. On ne peut le faire qu'à condition de situer cette catastrophe dans son contexte social et économique.

Ce contexte se caractérise par une détérioration importante, depuis cinq ans, de la situation climatique. Les résultats de la dernière saison des pluies ne permettent pas d'espérer un rétablissement rapide de cette situation. La sécheresse frappe des sociétés en crise dont le niveau de vie n'a cessé de baisser au cours des dix dernières années et dont

la cohésion traditionnelle a été fortement perturbée par l'impact économique et culturel occidental.

La famille traditionnelle qui compte les parents, les enfants, les grands-parents, oncle, tante, neveu, nièce, se disloque et la famille moderne parents-enfants ne constitue pas, le plus souvent, une base socio-économique stable, car les divorces se multiplient, la communauté d'intérêt de la famille est rompue rendant ainsi difficile la coopération et l'entraide familiales.

Les difficultés d'existence en secteur rural provoquent un exode de plus en plus important des jeunes vers les centres urbains. Ce mouvement est accéléré par l'école primaire qui enseigne le plus souvent le mépris de la tradition et de la vie rurale. Il y a rupture de dialogue entre jeunes et adultes : les jeunes refusent de travailler sur les champs de leurs parents, les anciens refusent de transmettre la tradition orale. Sous l'impact de la monétarisation croissante et de l'exemple de la ville, les charges sociales traditionnelles deviennent de plus en plus lourdes et sont disproportionnées par rapport au revenu monétaire rural.

L'organisation sociale traditionnelle ayant été partiellement détruite, mais non entièrement remplacée par l'organisation administrative moderne, il en résulte une véritable anarchie du travail. Par exemple, si on en reste au problème de la sécheresse en ce domaine, on voit que les propriétaires de troupeaux ne respectent plus le couloir de transhumance, les forêts sont détruites, l'exploitation excessive de la végétation par les troupeaux entraîne la dégradation rapide du sol.

La sécheresse a des conséquences d'autant plus dramatiques, telles la famine, la morbidité des populations et la mortalité du bétail, qu'elle touche les groupes sociaux les plus appauvris par le système socio-économique en vigueur, car les paysans n'ont pas les moyens de réaliser une épargne monétaire et s'endettent de façon chronique ; leur épargne en nature, le bétail, est anéanti par la sécheresse ; ils manquent de réserves vivrières en raison de l'appauvrissement des sols.

En outre, il faut vendre des céréales pour s'acquitter de charges fiscales de plus en plus lourdes. On assiste à la prolétarianisation progressive et vraisemblablement accélérée, par la sécheresse, des paysans, mais également à cause des contraintes économiques, sociales et politiques qui pèsent sur eux.

Les impôts trop lourds accroissent le risque de faire plafonner la rentabilité des exploitations agricoles ; les paysans ne pouvant acheter de l'engrais trop cher et trop taxé, leurs entreprises deviennent marginales ; le revenu des produits d'exportation est insuffisant et instable à cause de la fluctuation des prix des marchés internationaux. D'autre part, les réserves insuffisantes de semences ne permettent pas de pratiquer une culture intensive en semant de façon plus dense : ceci est surtout vrai pour l'arachide qu'on sème avec parcimonie. Finalement, les besoins monétaires, en saison des pluies, entraînent l'aliénation d'une partie de la force de travail.

La crise de la société, accélérée par la sécheresse, se traduit par des comportements individuels et collectifs parfois destructeurs, qui peuvent paraître absurdes et manifester une ignorance des lois les plus fondamentales de l'environnement : la destruction des forêts, la culture extensive, l'absence de réserves de semences, etc... Ces comportements ont été mis en cause par les experts qui ont essayé de mettre en évidence les raisons de la désertification de la zone et en particulier ceux du Comité Inter-États de Lutte contre la Sécheresse du Sahel (C.I.L.S.S.) réunis à Ouagadougou, du 31 août au 12 septembre 1973.

Nous venons de voir que ces comportements ne sont pas des attitudes absurdes et irrationnelles de gens ignorants, mais la réponse parfois désespérée de populations enfermées dans des contraintes sociales, économiques et politiques qu'elles ne maîtrisent pas. Développer, c'est d'abord briser les mécanismes de sous-développement. Aider le développement, c'est aider les groupes sociaux concernés à prendre conscience de ces mécanismes et à s'organiser pour les surmonter.

S.o.e.p.i.

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

JERUSALEM ! JERUSALEM !

Le vendredi 21 décembre, le pape, dans sa réponse aux vœux de Noël du Sacré Collège, a demandé que la voix du Saint-Siège soit entendue LORSQUE LA CONFÉRENCE DE GENEVE ABORDERA LA QUESTION DU STATUT DE JÉRUSALEM.

Qu'il y ait, en ce qui concerne Jérusalem, entre Israéliens et Arabes, un problème de souveraineté, on ne le sait que trop ! Un problème de souveraineté qui interfère avec l'existence de « Lieux-Saints ». Mais si cette interférence joue pour Juifs et Musulmans. EN EST-IL DE MEME POUR LES CHRÉTIENS, A QUELQUE DÉNOMINATION QU'ILS APPARTIENNENT ?

— VATICAN ET CONSEIL OECUMÉNIQUE

De qui le pape est-il le porte-parole ? Assurément pas des Églises groupées dans le Conseil œcuménique ! Ces Églises qui n'ont aucun caractère politique, ni aucun dispositif diplomatique, ne peuvent avoir AUCUNE PRÉTENTION, NI AUCUNE INITIATIVE EN CET ORDRE DE CHOSES. Je ne sache pas que le Conseil œcuménique ait donné mandat au pape pour parler en son nom.

— VATICAN ET DIPLOMATIE

Le pape parle donc au nom du catholicisme, d'une puissance certes spirituelle, MAIS ÉGALEMENT TEMPORELLE, ET TRES PRÉCISEMENT DIPLOMATIQUE. Au nom d'un État souverain. Un État qui, soit dit en passant, n'a jamais reconnu l'État d'Israël et n'a donc pas de relations diplomatiques officielles avec ce pays.

C'est DANS CETTE AMBIGUITÉ que, le 22 décembre, le pape a reçu la visite de l'empereur d'Éthiopie, du président du Soudan — pays dont on sait quel sort il a longtemps fait aux chrétiens des provinces du sud —, des ministres du Libéria et de Zambie, venus discuter du statut de Jérusalem.

Il est à craindre que, dans leur dialogue, ces visiteurs aient QUELQUE PEU MELÉ LES LÉGITIMES EXIGENCES DE LA FOI — CHRÉTIENNE ET MUSULMANE — ET LES POSITIONS PRISES PAR LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE LEURS GOUVERNEMENTS.

— UN SEUL PROBLÈME : LE LIBRE ACCÈS

Les chrétiens, qu'ont-ils à demander ? UNIQUEMENT LE LIBRE ACCÈS A LEURS LIEUX-SAINTS, LE STATUT POLITIQUE DE JÉRUSALEM NE LES CONCERNANT ABSOLUMENT PAS EN TANT QUE TELS.

Or, si j'en crois de très nombreux témoignages, entendus ou lus, les Israéliens ne mettent aucun obstacle à ce libre accès. Et cela aussi bien pour les chrétiens que pour les Musulmans.

Cela — soit dit par parenthèse — contrairement aux Jordaniens qui pendant vingt ans — de 1947 à 1967 — ont interdit l'accès à

Jérusalem non seulement aux Israéliens, mais également aux Juifs de tout pays, et même à tous touristes ou pèlerins chrétiens qui avaient commis l'imprudence d'aller auparavant en Israël.

On a pu s'étonner de lire sous la plume du Père Congar (1) cette phrase : « ...les Jordaniens musulmans dont on n'a pas à se plaindre. » Et en effet la voix du Vatican ne s'est pas fait entendre pour se plaindre.

— LA VOIX DU « PRINCE DE LA PAIX ».

Il est certain que le statut de Jérusalem sera, dans le déroulement de la conférence de Genève, un problème névralgique et certainement très explosif.

Fallait-il demander à prendre part à UNE DES NÉGOCIATIONS QUI SERA TRES CERTAINEMENT L'UNE DES PLUS DÉLICATES, L'UNE DES PLUS PORTEUSES DE RISQUES D'ÉCHEC et cela en vue d'y défendre une solution d'ordre politique qui, quelle qu'en soit la pertinence, risque fort, dans le contexte actuel, de jeter un peu plus d'huile sur le feu ?

On peut penser que, si persuadé qu'il puisse être de la justesse de cette solution, le pape, après l'avoir soumise aux négociateurs de Genève, se devait, en ce temps de Noël, de trouver le langage qu'aurait tenu Celui dont la chrétienté célébrait l'anniversaire.

— LES PAROLES A FAIRE ENTENDRE

Dans sa lettre précitée, le P. Congar parle de LA SITUATION DIFFICILE DES CHRÉTIENS DANS L'ÉTAT D'ISRAËL, situation qui fait que beaucoup d'entre eux, les jeunes surtout, quittent le pays et préfèrent s'expatrier. Cela demande assurément une intervention des autorités chrétiennes mondiales en faveur de leurs coreligionnaires habitant en Israël.

De plus que le pape ait rappelé dans sa réponse au Sacré-Collège le sort des Palestiniens et LANCÉ UN APPEL EN LEUR FAVEUR, il s'agit là d'une démarche incontestablement bien-fondée.

MAIS DE TELLES INTERVENTIONS SONT D'UNE TOUT AUTRE NATURE QUE CELLE QUI A ÉTÉ ÉVOQUÉE PLUS HAUT. De telles interventions, pour rencontrer quelque écho et avoir quelque efficacité, exigent que ceux qui en ont l'initiative n'apparaissent JAMAIS COMME DES PARTISANS.

janvier 1974

P. Ducros

N.B. Compte tenu de ce qui vient d'être dit, on approuvera d'autant mieux le communiqué de la Fédération protestante de France à propos des négociations au Moyen-Orient.

(1) « Le Monde » — 11-12 juin 1967.



LA CULPABILISATION, CANCER DE LA FOI

Jésus délivre

Jésus délivre. Cette vérité évidente pour un chrétien est-elle pour autant une vérité vécue ? On peut se poser la question quand on constate l'ignorance de la plupart des croyants au sujet du pardon de leurs péchés. Ne les accusons pas d'imposture. Ils y croient sincèrement, mais d'une foi ressemblant plutôt à une idée générale, à une croyance, qu'à une certitude claire, absolue et personnelle. Questionnez-les, neuf fois sur dix vous obtenez des réponses évasives. Combien sont-ils aussi ceux qui ont entendu des paroles de pardon prononcées dans un culte et qui véritablement se les approprient ? Et combien sont ceux quittant le temple dans la joie d'une conviction fulgurante : « Jésus délivre, Jésus me pardonne » ? C'est pourquoi beaucoup de réels fidèles traînent pourtant derrière eux un vague sentiment de culpabilité. Celui-ci, refoulé dans l'inconscient, ressurgit et éclate à la moindre crise. A l'occasion d'une maladie, par exemple. Le sujet alors se « culpabilise ». Malheureusement ce *phénomène de culpabilisation est un véritable cancer de la foi*. Il la ronge et la grignote sûrement.

Culpabilisation et maladie

Conditionné par sa situation physique déficitaire, le malade s' imagine avoir mal fait, que Dieu lui en veut personnellement, qu'il est coupable de quelque chose. De quoi exactement ? Il n'en sait rien, mais il en souffre. Souvent, dans les hôpitaux, je rencontre ce regard anxieux et j'entends cette interrogation muette ou nettement formulée : « Qu'ai-je fait au bon Dieu pour souffrir ainsi ? » Comme si Dieu prenait plaisir à voir souffrir ses enfants, comme s'il était ce pion un peu sadique, qui se délecterait de punir et de réprimander en envoyant maladies, deuils et autres épreuves de l'existence. On se demande alors pourquoi Noël, pourquoi Jésus est-il venu sur la terre ? A quoi bon le Vendredi-saint ? A ce moment je le sais, le patient est en train de se culpabiliser et de traverser une crise d'infantilisation, comme le disent doctement psychologues et médecins. Il confond culpabilisation et repentance. L'une est une évidente déformation de la foi, l'autre au contraire, sa démarche authentique.

Qu'est-ce que le péché ?

Si Jésus, dans Jean 9, a clairement répudié la notion de « maladie-punition » ou celle de la maladie « détection du péché » (on est malade *donc* on a commis une faute). Il a, par contre, nettement associé pardon et guérison, donc *maladie et péché*. Mais si pour lui il y a une certaine relation entre les deux, cette relation n'est pas *de cause à effet*. Le malade n'est pas un plus grand pécheur que le bien portant. Et inversement, le bien portant n'est nullement plus près de Dieu qu'un malade ! Santé n'est pas sanctification, ou alors il faudrait parler d'une santé globale, de tout l'être, et pas seulement d'une santé purement physique. Car la *condition naturelle* de tout homme est cet état de *déséquilibre fondamental, de mauvaise santé générale* qui est un état de *rupture* avec Dieu, appelé, précisément, le péché. *Pour Jésus le péché ce n'est pas ce que l'on fait mais ce que l'on est*. La racine de l'adultère est dans l'esprit de convoitise, celle du meurtre dans celui de la haine. Cela est vraiment capital et révolutionnaire. En effet, un faux moralisme nous fait prendre l'acte mauvais ou la « faute » pour le péché en soi, alors qu'ils ne sont que les *résultantes* de cette attitude

profonde. Un peu comme un accès de toux révèle une inflammation de la gorge ou des bronches, mais ne constitue pas une maladie en soi. Jésus lui-même l'a bien dit : « C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, meurtres, adultères... voilà ce qui souille l'homme. » On peut tirer quelques conséquences de cette simple réflexion.

Culpabilisation ou libération ?

On a beaucoup reproché au christianisme d'être culpabilisant et de charger les hommes d'un fardeau moral excessif. C'est incontestablement vrai d'un certain christianisme moralisateur et puritain, mais cela ne l'est nullement à la lumière du Christ. En effet quand on fait de la morale un code bien précis, inévitablement, on multiplie les défenses et les règlements pour savoir ce qu'il faut faire en toute circonstance, pour toujours bien faire. Mais alors, n'importe quelle conscience un peu chatouilleuse, ne peut que se perdre ou s'y perdre. Se perdre en se sclérosant complètement (satisfaction pharisenne du devoir accompli, on se sécurise dans la conviction d'avoir « bien » fait. On se donne une bonne note !). S'y perdre en se culpabilisant (devant la multiplicité des interdits, on se sent toujours fautif. Le pardon du Christ devient un *pardon de détail*, jamais acquis, toujours temporaire, valable seulement jusqu'à la prochaine faute).

A ce point de vue le monde des malades n'est pas fondamentalement différent de celui des bien portants.

L'un libère simplement des tendances existant à l'état latent en l'autre. Celles-ci provisoirement refoulées dans l'inconscient éclatent au grand jour par l'agent catalyseur qu'est la maladie. Au contraire avec le Christ, il s'agit d'un pardon global, sans préalables, inconditionnel. Définitif aussi, puisqu'il vise non pas seulement ce que nous faisons, mais essentiellement ce que nous sommes.

Je sais désormais que mon péché, telle la fameuse tunique, collera à ma chair, jusqu'à mon dernier souffle, cependant il ne peut plus me séparer de mon Dieu.

Bien avant nous, Luther résumait ce vécu de la foi en une formule latine : *simul peccator et justus*.

C'est ici justement, où se situe le drame du protestantisme. D'un principe de vie, il en a fait un principe théorique, c'est-à-dire une vérité intellectuelle. Quel remue ménage de « problèmes » et de « questions » à étudier dans nos synodes ou nos assemblées ecclésiales (ô société de consommation !).

Qui nous délivrera de cet intellectualisme, destructeur de toute fécondité spirituelle ? Bien entendu, il ne s'agit pas de se contenter d'un christianisme primaire, infantile et en définitive parfaitement aveugle aux réalités de ce monde et aux données de la civilisation moderne. Nous ne voulons pas de ce christianisme inintelligent. Pourtant il faut protester à *chaque fois que l'on substitue un énoncé abstrait à l'acte de foi existentiel, c'est-à-dire à cette certitude crue et vécue de la plénitude du pardon du Christ... « aujourd'hui et maintenant »*. Le cérébral ne doit pas primer le spirituel, comme « la théologie ne se confond pas avec la proclamation de l'Évangile, puisqu'elle la sert ». Cette excellente remarque n'étant pas de moi, mais d'un respectable doyen en théologie, je peux la citer !

H.-L. de Biéville

AVENTURES ET MESAVENTURES D'UN HOMME

Des chapitres de la Genèse (1) nous transmettent les épisodes principaux de la vie de Joseph, le fils de Jacob. Ses aventures sont bien curieuses, et nous avons souvent de la peine à retrouver le fil d'une histoire, que les deux écoles théologiques qui ont composé la Genèse (les écoles Yahwiste et Élohiste) ont pourtant jugé suffisamment d'actualité pour l'écrire au temps du roi Achab, quelques 860 ans avant notre ère.

L'ouvrier migrant

Joseph rêvait de puissance... Mais il est rapidement proscrit et vendu comme esclave, par ceux qui détenaient le pouvoir : les anciens par l'âge. Somme toute, et déjà, malheur au contestataire de l'autorité établie ! Joseph devient donc esclave ; nous dirions aujourd'hui, ouvrier étranger en Égypte. Tout ce à quoi il touche dans son travail, prospère extraordinairement. L'auteur voit dans cette puissance de travail de Joseph, la présence du Seigneur à ses côtés. Le fils de Jacob devient le véritable patron de l'exploitation de son maître égyptien.

Hélas, quand on est ouvrier migrant comme Joseph, quel pouvoir a-t-on face à son supérieur — fût-ce la femme de son P.D.G. — qui vous accuse à tort, sur la foi de dénonciations mensongères ? Joseph va donc connaître la prison. Mais il vivra ces heures de geôle en privilégié, puisque le gardien se décharge sur lui de la garde et du soin des prisonniers. Joseph reste, décidément, le chef partout où il passe !

Le ministre de l'économie

Tout exploité qu'il soit, et sans autre pouvoir que celui de produire d'abord pour les autres, Joseph n'est pas sans intelligence des événements et des faits économiques. Ainsi va-t-il pouvoir décrypter les étranges rêves du Pharaon. Rêves qui évoquaient pour un de mes amis, de belles affiches pour une campagne contre la faim, signifiant la revanche des démunis contre les gavés. Néanmoins, en attendant ce jour, les vaches grasses continuent à manger les maigres ! Donc, même esclave, Joseph possède le double pouvoir de comprendre la menace économique qui pèse sur le pays, et de croire que le Seigneur ne veut pas voir les hommes mourir de faim. Par conséquent, Dieu donne ordre à leurs chefs de les forcer à économiser et de les entraîner à surmonter les crises régulières que traver-

sent, à travers l'histoire, les économies.

Donc, par la bouche de Joseph, Dieu adresse une bonne et extraordinaire nouvelle pour le monde : « Dominez l'économie pour les peuples, et avec eux » dit-il aux chefs des peuples ! S'il est vrai que les rédacteurs du texte visaient le roi Achab, il est tout aussi vrai qu'ils nous visent à travers les siècles.

Aujourd'hui deux interrogations nous assaillent : où nous mène la folle inconscience de notre système économique, à moins que ce ne soit le but de la plus cruelle et intéressée conscience de certains rouages de ce système ? Quelle place réservons-nous à ces hommes déracinés, parce que sans travail ni richesse, et qui sont les bras indispensables à l'organisation actuelle de l'économie occidentale, à savoir les travailleurs étrangers dans nos murs ? Alors, cette parole qui commande d'organiser la production et la répartition des richesses ainsi produites, pour que le pays ne soit pas exterminé par la famine est, peut-être, un signe ; signe qui est sans doute la réponse à nos angoisses présentes. Mais que de déchirantes révisions de situations, d'attitudes, de style de vie, cela comporte-t-il ! Serons-nous capables de les réaliser avant la catastrophe ?

L'homme religieux mais...

Cependant il nous faut lire jusqu'au bout l'histoire de Joseph ; un Joseph maintenant au faite de sa puissance économique et politique. Joseph fait monter la louange de son cœur vers le Seigneur

en accomplissant l'acte éminemment religieux de donner nom à ses deux fils. Il nomme le premier Manassé (celui qui fait oublier), « car Dieu, dit-il, m'a fait oublier ma peine et ma famille. » Il appelle le second Ephraïm (réussite), « car Dieu m'a fait réussir au pays de mon malheur. » Le roi Achab est sans nul doute, une fois de plus, visé avec le culte royal de la Maison de Samarie.

Alors ne devons-nous pas, nous aussi, nous laisser interroger par cette louange ? Nos cultes d'action de grâce, ne courent-ils pas, parfois, le même risque que la louange de Joseph, à savoir : oublier que l'aisance de certains pays et de certains groupes sociaux, se fonde sur des dominations économiques d'autres pays et d'autres groupes sociaux ! Oublier aussi les projets du Seigneur pour que personne ne soit laissé à l'écart du

progrès et ne connaisse la faim ! La prière que j'adresse au Seigneur est-elle sous-tendue par des actes d'amour, de partage et de remise en question de ma position, ou bien s'inscrit-elle dans ma situation d'aisance vis-à-vis des démunis ?

... Mais aussi l'opprimeur

Et puis, le pieux Joseph nous réserve une autre surprise. Il considère, avec la meilleure conscience (et avec la bénédiction du roi), l'Égypte comme un fromage, pour les membres de sa famille, à qui sont dévolus les postes économiques les plus importants. Il va, alors, obliger le peuple à se vendre corps et biens pour obtenir le pouvoir d'acheter ce qu'il avait produit... Ainsi, après avoir confisqué la production de blé, Joseph, en temps de famine, rachète tous les champs que les paysans affamés vendent pour avoir du pain. Le pharaon peut acquérir, de cette manière, toute la terre et les hommes sont mis en servage.

Quelque chose ne devait pas tourner rond au royaume d'Égypte pour que le sauveur devienne l'aliénateur ! De toute manière, c'est payer fort cher le droit de survivre, en consommant ce que l'on a produit. Mais nous savons bien que ce paysan égyptien vit encore, aujourd'hui, en Afrique, en Amérique latine, dans certains pays d'Asie, ou même à notre porte. Rien n'a vraiment changé sur la terre du Seigneur. Il y a toujours quelque chose qui ne tourne pas rond, économiquement et spirituellement chez nous, et en particulier parmi ceux qui détiennent les leviers de commande des moyens de production, des biens et des services.

En guise de conclusion

Cette lecture rapide de l'histoire de Joseph, nous l'avons faite à la lumière de nos situations, nous inspirant, en cela de la démarche des rédacteurs bibliques. Mais ces textes m'ont semblé d'une manière trop évidente, être parole du Seigneur pour notre temps de 1974. A nous de vivre l'écho de cette parole, de réaliser la bonne nouvelle annoncée, de partager les signes de la justice de cet Évangile.

Pierre-Yves Debrenne

(1) Il s'agit de la mise en forme de quelques notes nées d'une lecture communautaire des chapitres 39, 41 et 47 de la Genèse dans une Fraternité de la Mission Populaire de la région parisienne.

IN ABSTRACTO, IN VIVO (dans l'abstrait, dans le concret)

Ce n'est pas par suite de je ne sais quel snobisme que je reviens au latin. Dans mon enfance et ma jeunesse, cela ne date pas d'hier, j'ai terriblement peiné sur des thèmes et sur des versions. Mon père, qui venait à mon secours, ne s'illusionnait guère sur mes capacités. Il avait coutume d'apprécier mes efforts avec une philosophie attristée et moqueuse : « Autant de mots, autant de bêtises ! » Ce n'était pas très flatteur.

Donc aujourd'hui, avec cet esprit de contradiction provenant de deux sources, source française et source huguenote, je reviens au latin. Mon curé en a été d'autant plus éberlué que je lui ai demandé de me céder son bréviaire. Après tout, revenir au latin est aussi profitable que de faire des mots croisés ou de subir les fadaises que, neuf fois sur dix, nous impose la télévision. Il y a des joies de l'esprit qui ne servent à rien et qui, parce qu'elles sont désintéressées, demeurent des joies de l'esprit. Les méthodes scolaires d'autrefois avec leur caractère contraignant, jouaient plutôt le rôle de repoussoir. Le tout, c'est de parvenir à les dépasser, même avec pas mal de retard. Merci à ce vieux député socialiste, aujourd'hui décédé, doyen de l'Assemblée Nationale qui dans ses discours d'ouverture de session défendait le latin contre vents et marées, comme le faisait Jaurès.

« In abstracto », voilà comment je caractérise notre stratégie ecclésiastique et paroissiale, autrement dit : dans l'abstrait.

Je me souviens d'avoir pris un jour une carte Michelin et une paire de ciseaux pour découper, sur ordre supérieur, le territoire paroissial.

Cela, afin de reconstituer à l'échelon de la région, le puzzle géographique de cette dernière. Or, on sait que sur une carte Michelin les courbes de niveau ne figurent pas. Le jumelage de deux paroisses ne pourra donc se faire que dans l'abstrait. Réuni dans un lointain bureau les promoteurs de l'opération ignoreront les reliefs, les routes étroites, sinueuses, les côtes qu'il faut gravir, les plaques de verglas qui vous attendent au prochain virage. Bref, tout un contexte qui rend le moindre déplacement beaucoup plus pénible qu'en plaine. En outre, il y a les métairies éloignées ; pour les atteindre, les chemins d'accès laissent davantage à désirer que les routes.

Dans l'abstrait, cela aboutit aussi à ignorer le facteur humain : on légifère sur un plan général et l'on ne s'occupe pas de l'âge de l'officiant, de ses capacités physiques. L'hiver, il est fréquent d'aller d'une école biblique à un service funèbre ou à un mariage, de courir d'un culte à l'autre. Les divers actes pastoraux ont rarement lieu au même endroit. Il faudrait comprendre, une fois pour toutes, que ce genre de travail use terriblement celui qui en est chargé.

« In vivo », cela pourrait se traduire par : dans le concret. Par discipline, le pasteur ne va pas s'insurger aveuglément et bêtement contre les conditions de travail qui lui sont imposées. Aussi, faute de se mettre en grève, il se contente de réfléchir. Il est seul, très seul. Pour l'aider, il aurait besoin d'une petite équipe d'hommes, jeunes ou relativement jeunes engagés dans l'Église, dotés d'un minimum de culture générale, compétents et dynamiques, disposés à se « mouiller » et disposant d'un

peu de temps. Or, si, dans les villes, on trouve des médecins, des ingénieurs, des professeurs et autres fonctionnaires, dans les villages et dans les petites paroisses, ce recrutement là n'existe pas. Pour que le ministère du pasteur de campagne soit rentable, il faudrait une sorte de roulement de prédicateurs et de responsables, comme le pratiquaient, il y a fort longtemps déjà, les méthodistes.

Un roulement, non pas permanent mais occasionnel suffirait. Que tel laïque soit prêt à assurer un culte de temps à autre, tel autre un service funèbre ou une école biblique. Il ne devrait pas être nécessaire de faire toujours appel à quelqu'un du dehors quand le pasteur est vraiment « sur le flanc ».

Vivre en autarcie ? Pourquoi pas ? Sinon, tout essai de jumelage est une erreur monumentale qui mène, en droite ligne, à la catastrophe : physique, morale et spirituelle.

C'est pour cela qu'à mon sens, on ne peut se lancer dans des expériences nouvelles qu'à la condition d'assurer ses arrières ; ou, si l'on préfère, de maintenir ce qui doit l'être, au lieu de « casser » les petites paroisses. Comme on le voit, le latin est encore utile à quelque chose.

Le rebrousillé

P.S. Je n'aime pas spécialement les paradoxes. Ainsi, on prétend que les Églises sans pasteur se débrouillent bien ; qu'ainsi les laïques prennent leurs responsabilités. C'est tout à fait faux. Très concrètement, c'est une démission, une défaite spirituelle dont il n'y a pas lieu de se montrer fier. Quand on aura fini par le comprendre, un grand pas sera fait dans la voie du renouveau de l'Église.

COMMUNIQUES

Le Musée Marie Durand

Le Comité chargé de la gestion du Musée Marie Durand au Bouchet-de-Pranles (Ardèche) désire faire part de ses projets pour la saison prochaine à ses nombreux amis et à ceux qui le deviendront en 1974.

Les témoignages des visiteurs ont fait apparaître une grande diversité dans leur attente, depuis la curiosité érudite jusqu'au désir de recueillement silencieux dans les lieux où vécut Pierre et Marie Durand. Nous prévoyons donc un équipement sonore fixe dans les salles du Musée et à la « Bergerie », devenue salle de culte et propice au recueillement souhaité ; cela permettra l'audition de textes enregistrés de quelques minutes, en plusieurs langues et accompagnés de musique douce. La Résidente se tiendrait à la disposition de tous ceux qui désireraient des informations supplémentaires, grâce à ses connaissances d'historienne.

Nous recherchons, pour des séjours de quinze jours à un mois, de mai à septembre, des personnes (célibataires ou famille), qui, à titre temporaire prendraient leur part de l'accueil et de l'entretien : seuls au printemps et à l'automne, ou à côté de la Résidente, au gros de l'été. Un petit logement rural leur sera assuré, ainsi qu'une modeste rémunération. Au cours d'un séjour agréable dans ce beau pays couvert de châtaigniers, ils y feraient des rencontres intéressantes et enrichissantes, avec possibilité d'un témoignage chrétien.

D'ici l'été, nous aménagerons deux chambres

supplémentaires et une salle de documentation, où les visiteurs pourront lire et travailler.

Nous recevrons avec reconnaissance des dons en argent et en matériel (chaises, tables, armoires, sommiers, réchaud butagaz, un poêle à mazout, vaisselle, linge). C.C.P. Lyon 6175-05, Association Amis de la Maison Pierre et Marie Durand.

Pour tous renseignements, candidatures, on peut s'adresser au pasteur Chatoney, Pranles, 07000 Privas (Tél. 13 à Pranles).

La Mission contre la lèpre a besoin de personnel

Le développement continu du programme de prévention et de soins, de la Mission contre la Lèpre, dans le monde entier, rend nécessaire le recrutement de personnel médical qualifié :

au **Bhutan** : un (ou une) infirmier à la personnalité bien affirmée, capable de supporter l'isolement et l'absence de contacts, et jouissant d'une excellente santé. Il (ou elle) sera envoyé soit dans l'Ouest, soit dans l'Est ; dispensera également des soins de médecine générale et d'obstétrique.

en **Indonésie** : un (ou une) physiothérapeute, qui secondera Miss Jean Gardiner. Voyagera, afin d'enseigner les soins dans divers Centres léprologiques.

(une formation de trois mois en Thaïlande, précède généralement toute nomination.)

en **Thaïlande** : on demande encore un médecin à l'Institut de réhabilitation McKean, pour permettre l'expansion de l'activité.

en **Papouasie-Nouvelle-Guinée** : deux infirmiers ou infirmières, dont un à Nipa, l'autre à Mendi, dans le district des Hauts Plateaux du Sud.

en **Tanzanie** : un médecin-chef à Hombolo, collaborant avec le diocèse du Tanganyika central. En plus de son activité au Centre même, il sera responsable du service de consultations externes, qui est à développer.

au **Zaïre** : deux médecins, deux infirmiers (ères), deux physiothérapeutes. Une équipe de trois travaillera à Yoseki. L'autre, mobile, aura pour tâche d'élever le niveau des divers Centres du Nord-Est, donner cours et démonstrations et enfin, organiser des dispensaires. La connaissance du français est essentielle, afin d'apprendre sur place un des dialectes.

Ce sont là des postes bien précis, à repourvoir. Mais nous examinerons aussi d'autres candidatures, pour autant qu'elles émanent de chrétiens convaincus, ayant à cœur la cause de la Mission. Il nous faut des êtres d'élite, tant au point de vue spirituel que social ; en outre, le désir de servir, de répondre à un appel, doit s'accompagner d'une solide formation pratique.

Pour tous renseignements, s'adresser à : Mr. A.D. Askew, The Leprosy Mission, 50 Portland Place — Londres W1N 3DG, Angleterre.

TAIZÉ : LE CONCILE DES JEUNES S'OUVRIRA LE 30 AOÛT 1974

En préparation depuis Pâques 1970, le Concile des jeunes s'ouvrira à Taizé le 30 août 1974. Il s'ouvrira successivement en Amérique latine, en Afrique, en Asie et en Amérique du Nord. Il durera plusieurs années.

Le Concile des jeunes se prépare de plusieurs manières. A Taizé même, tout au long de l'année, par des rencontres internationales d'une semaine qui se succèdent : 19.000 jeunes ont participé en 1970, 42.000 en 1971, 60.000 en 1972 et en septembre 1973, ce dernier chiffre est déjà dépassé pour les neuf premiers mois de l'année. Cette année, une centaine de nationalités étaient représentées.

Pendant les semaines de rencontres, quatre thèmes sont offerts au choix des participants : vivre à contre-courant, contemplation — renouvellement de notre regard — lutte avec les hommes exploités, devenir hommes de communion ; thèmes qui préparaient le thème général de 1973 : « lutte et contemplation pour devenir homme de communion ».

Le frère Roger Schutz, a précisé les intentions du concile : « Un Concile des jeunes ne sera jamais un Congrès, un forum, une tribune pour des idées dans le vent... La préparation du Concile des jeunes est en premier lieu une exigente « aventure intérieure » en vue d'une marche commune vers un réenfoncement de l'Eglise. Ceux qui y participent sont appelés à intensifier leurs engagements dans l'Eglise ou dans la société, chacun dans son propre pays ».

Financièrement, l'ensemble de la préparation du Concile des jeunes se fait en autofinancement, aucun don d'organismes ou d'Eglises n'ayant jusqu'ici été accepté. Tout est pris en charge par les jeunes-mêmes, en particulier les voyages à travers le monde. Bip.

« MULTIPLES VISAGES DE JÉSUS-CHRIST »

Tel est le nouveau titre du film que s'obstine à réaliser Jens Joergen Thorsen (sur la vie amoureuse de Jésus-Christ), bien qu'il n'ait encore trouvé de pays où réaliser le tournage. Trois pasteurs danois ont remis au Ministère des Affaires culturelles une pétition de 145.000 personnes condamnant l'octroi d'une subvention gouvernementale pour ce projet. Cependant un groupe dit des 22, comprenant des pasteurs « barthiens », s'en prend à la « bigoterie pharisaïque et aux manœuvres politiques du pape et de l'évêque catholique de Copenhague, Mgr Martensen ». Quant au dominicain Martin Drouzy, il voit d'abord dans cette affaire une conséquence des multiples trahisons de la foi chrétienne dont les Eglises se sont rendues coupables.

DE LA TORTURE

Les Unions chrétiennes de jeunes gens de différentes parties du monde ont participé activement à la campagne destinée à recueillir des signatures demandant l'abolition de la torture. Ces pétitions, qui se fondent sur l'Article 5 de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, soutiennent l'appel adressé au président de l'Assemblée générale des Nations-Unies. Lancée par l'organisation non-gouvernementale Amnesty International, cette campagne vise à recueillir un million de signatures.

D'autre part, la section suisse d'Amnesty international a obtenu des églises de ce pays qu'elles organisent le 11 novembre dernier, une journée nationale d'information et d'intercession pour les prisonniers politiques et l'abolition de la torture. Plus d'un million de personnes à travers le monde sont actuellement détenues pour leurs convictions politiques, leur race ou leur croyance. Amnesty international a la preuve qu'il existe des écoles internationales de torture où les bourreaux sont entraînés aux techniques spéciales et psychologiques les plus avancées par les moniteurs venus d'autres pays.

En décembre a dû se tenir à Paris une conférence de l'O.N.U. pour l'abolition de la torture, dont on peut craindre qu'« entrée dans les mœurs, elle n'entre inéluctablement un jour dans les lois ».

STATISTIQUE

— On compte actuellement en Suisse 3 millions 100.000 catholiques pour 2 millions 990.000 protestants et 140.000 non-croyants.

— En Allemagne fédérale, 315 personnes sont entrées dans les séminaires catholiques en 1972, contre 685 en 1963, mais en Pologne 604 prêtres ont été ordonnés en 1972 (contre 480 en 1971).

— Il y a actuellement, en Pologne, 7.759 religieux, dont 4.692 sont prêtres.

— L'Allemagne de l'Est compte 10 millions et demi de chrétiens, dont 1 million 300.000 catholiques.

— Il existe au Nord-Vietnam 40 communautés protestantes, avec 10.000 fidèles et 26 pasteurs, tandis que les catholiques sont 1 million 200.000 dont 12 évêques et 300 prêtres.

HUMOUR ET STATISTIQUE

ROME (AFP). — La promotion de la femme au paradis s'est accélérée au cours du XXe siècle, après un millénaire de relatif effacement. Selon des statistiques établies par un jésuite hollandais, le père René Mols, on ne comptait en moyenne, jusqu'en 1901, qu'une seule femme sur dix saints canonisés, alors que les femmes représentent aujourd'hui 43 %.

Le père Mols, qui destine ses statistiques à un cerveau électronique qui devrait élaborer une sorte de « carte du Paradis », a également

tracé une répartition géographique de la sainteté proclamée par l'Eglise catholique au cours du dernier millénaire : l'Italie vient en tête avec 626 saints, devant la France avec 576 saints, la Grande-Bretagne (271) et l'Espagne (215).

A noter aussi la proportion exigüe de femmes mariées sur le nombre des saints : quatorze en mille ans (avec trente-deux vierges et trente-deux veuves) contre 1.044 prêtres, 575 religieux et religieuses, 47 hommes laïcs célibataires, 38 hommes mariés, et une quinzaine de papes.

LA CAUSE : LES DONNEURS DE VOIX

La Cause s'occupe des aveugles depuis 1923. Une importante BIBLIOTHEQUE CIRCU-LANTE DE LIVRES EN BRAILLE de plus de 2.000 livres, au premier rang desquels se trouve la Bible, a pu être organisée pour apporter aux infirmes de la vue la nourriture spirituelle ou la simple distraction.

Transcrire la Bible en braille représente pour quelqu'un d'assez habile 1.828 heures de travail. Pour « La Tunique » de Lloyd Douglas qui a 460 pages, il a fallu à raison de 42 lignes à la page, six mois pour avoir finalement dix-sept volumes en braille. Pour « La Superbe » d'André Chamson, il faudra huit ou neuf mois pour avoir à peu près une vingtaine de volumes...

Depuis 1958, la CAUSE a ajouté à cette bibliothèque dont ne pouvaient profiter que les lecteurs sachant déchiffrer l'écriture en relief, une « Bibliothèque Sonore » composée de livres enregistrés sur bandes magnétiques avec prêts de magnétophones ou de cassettes. Ce nouvel effort a d'emblée connu un succès extraordinaire puisqu'il n'y avait qu'un seul magnétophone en circulation au départ et qu'il y en a maintenant 275. Cet essor magnifique du « Livre parlé » s'explique facilement par le fait que de plus en plus nombreuses sont les personnes âgées qui perdent la vue trop tardivement pour pouvoir apprendre le braille et qui, terriblement privées de ne plus pouvoir lire elles-mêmes sont heureuses d'avoir sous la main à n'importe quel moment, et sans crainte de le déranger, un lecteur toujours disponible qu'on peut écouter ou interrompre sans risquer de froisser sa susceptibilité !

Il est agréable, certes, d'aider ainsi à combler le vide de journées qui paraîtraient peut-être autrement fort longues, mais il est aussi fort encourageant de penser que la technique moderne peut servir à faire mieux connaître et mieux aimer la Bible et la Réforme.

Toutes les catégories sociales que l'on trouve dans la vie quotidienne se trouvent parmi ceux qui bénéficient du service de cette bibliothèque, et qui sont dispersés de par le monde.

Protestants qui désirez fonder - ou refonder - votre foyer avec un coreligionnaire, écrivez à :

ELIEZER

« La Cause » 1, rue Georges-Clémenceau

Carrières-sous-Poissy
78300 Poissy (Yvelines)

Vous trouverez aide, sympathie, discrétion !

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. ; Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

Propos sur l'œcuménisme et l'Église

(...)

Certes, tous les chrétiens (et tous les hommes) doivent se réjouir qu'il y ait eu Jean XXIII et l'aggiornamento de l'Église catholique, mais cet œcuménisme doit continuer à se développer dans le sens de l'union et non de l'uniformité. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père », c'est ce qu'un évêque me disait naguère faisant allusion à Taizé — et j'ajouterais au groupe des Dornes, qui, malgré la haute valeur spirituelle et morale de leurs leaders, débouche sur la confusion (confusion redoutée et critiquée par l'évêque en question) ; le Concile des jeunes est à suivre, il peut conduire au meilleur, mais... ?

Jacques Monod a écrit que : « *l'extrême et superbe rigidité dogmatique de certaines religions (calvinisme, catholicisme, marxisme), sources de leur conquête dans une noosphère qui n'est plus la nôtre, devient aujourd'hui cause de faiblesse extrême qui conduira, sinon à leur disparition, du moins à de déchirantes révisions* ». Gardons-nous, nous protestants de l'autoritarisme, de la hiérarchisation ; il ne s'agit pas d'orgueil — individuellement nous avons toujours à nous repentir — mais sachons dire que si « *l'homme protestant jugé par les persécutions, la résistance, la plongée au fond de lui-même... devait disparaître... ce serait un vaste malheur et comme une perte de substance pour notre pays et le monde.* »

De cela, bien des catholiques en sont, maintenant, eux aussi, conscients et nous leur en sommes reconnaissants. La leçon du passé c'est l'exemple donné et reçu, il ne s'agit pas de s'y complaire sans oser regarder l'avenir en face, il s'agit de comprendre, de se respecter, de s'aimer. Là est la tâche quotidienne des hommes de bonne volonté, des chrétiens et des Églises celles-ci n'ayant valeur que relative étant : chemin plus qu'institution. Nous ne devons blesser personne, ni chercher à donner mauvaise conscience à ceux qui, sincèrement, ne pensent pas comme nous ; les problèmes politiques, économiques, sociaux se compliquent, s'interpénètrent de plus en plus et mondialement, il y faut pour tenter de les résoudre des connaissances qui ne sont pas faciles à acquérir. Préconiser des solutions précises me semble hors de portée des dirigeants de nos Églises en tant que tels. Bien sûr ils doivent protester contre les constantes iniquités et injustices, contre les guerres et les violences, mais avant tout chercher à changer le cœur des hommes, pour qu'ils marchent, après le Christ, sur le chemin de la réconciliation et de l'amour.

Marc Mundler

L'Église de la Confession d'Augsbourg (Prof. R. Voeltzel)
Évangile et Liberté 24.12.1973

Pour expliquer aux Français l'usage de l'allemand dans le culte, Monsieur le professeur Voeltzel emploie un langage bien sibyllin : « *un problème à peu près insoluble qui n'est pas exempt de quelques motivations politiques.* » Ce sont des allusions vagues et des formules ambiguës. Pourtant, l'explication est évidente et Monsieur Voeltzel la connaît aussi bien que quiconque. L'allemand est la langue des habitants de l'Alsace depuis 1.500 ans. A la Réforme, il est devenu la langue des Églises protestantes. C'est en allemand qu'on priait et qu'on chantait, c'est la Bible de Luther et de son catéchisme qui ont été en usage presque exclusivement jusqu'au milieu de ce siècle. La vie spirituelle et intellectuelle du protestantisme

alsacien participait à la vie intellectuelle et spirituelle du protestantisme allemand, depuis Bucer et Capito au XVIe jusqu'à Albert Schweitzer au XXe siècle.

Après 1918 seulement cette participation est devenue plus difficile par suite de la politique linguistique du gouvernement français, et ce sont la répression brutale qui a suivi la dernière guerre et la suppression de tout enseignement de l'allemand à l'école primaire qui ont réussi à briser en partie ces liens : si les Alsaciens continuent à parler l'allemand dialectal, ils sont de moins en moins capables de lire l'allemand littéraire. En même temps les Églises, la catholique comme la protestante, ont abandonné le rôle de défenseur de la langue et de la culture traditionnelles qu'elles avaient assumé pendant tout le XIXe et le début du XXe siècle.

Il n'est plus de bon ton, semble-t-il, de parler de ces vérités élémentaires, mais ne risque-t-on pas, en les traitant, de fausser l'histoire ?

G. Woytt

Au sujet du régime pastoral en Alsace-Lorraine

1 — à propos de la retraite

(...)

Les prêtres et pasteurs, qui désirent quitter leur ministère pour travailler dans un autre département non-concordataire, ou qui désirent accepter un autre travail quelconque, perdront tous leurs « droits » à une retraite. Cette solution est brutale et injuste et oblige les prêtres et pasteurs de rester au service des Églises Concordataires pour toujours. Nous faisons venir des pasteurs des autres départements, mais nous ne pouvons jamais aller dans les autres départements sous peine de perdre les années en Alsace et en Moselle, qui ne seraient pas prises en considération dans le calcul de la retraite ultérieure.

La législation prévoit pour tous les Français l'affiliation à une caisse de retraite, et nous demandons en vertu du principe inébranlable de l'égalité de tous devant la loi, que les autorités du Ministère de l'Intérieur et de nos Églises examinent ce problème de notre affiliation à une caisse de retraite pour acquérir ainsi les mêmes droits et pour avoir droit à une retraite à 65 ans. Il ne s'agit pas toujours du pasteur, qui est fatigué moralement ou spirituellement, qui ne comprend plus la mentalité moderne à 65 ans, mais il s'agit aussi de l'épouse, qui seconde son mari, et qui n'a plus les forces nécessaires pour aider le mari et pour s'occuper d'un grand presbytère.

Les ministres des cultes ne sont pas affiliés à une Caisse de Retraite ou à un régime national de vieillesse, parce qu'ils ne cotisent pas et parce que leur patron ne cotise pas. La retraite accordée après soixante-dix ans est une prime de fidélité ou une grâce, mais pas un droit. Et on ne peut jamais quitter l'Église pour travailler ailleurs, sachant que les années de travail pour l'Église Concordataire ne comptent pas dans le calcul de la retraite.

2 — à propos du régime concordataire

Votre correspondant, Monsieur Voeltzel, dit, que le régime concordataire est avantageux pour les ministres de culte par rapport à celui de la séparation, parce qu'il maintient le paiement des traitements des ministres du culte par l'État.

Mais il mentionne en même temps, que la législation en vigueur pour les Églises Concordataires crée la paroisse en précisant, qu'il y a paroisse « partout où l'État rétribue un ou

plusieurs pasteurs » (Article 1 du décret-loi du 26.3.1852). Cette définition nous montre combien le système est théologiquement peu satisfaisant. Il s'agit d'une administration, qui fonctionne et qui donne aux paroisses la possibilité de vivre à cause du salaire du pasteur. Car sans pasteur rétribué par l'État il n'existe pas de paroisse. Jésus a voulu amener le Royaume de Dieu, et l'Église établie est venue. Le pasteur installé comme fonctionnaire du culte, qui organise les cérémonies et réunions et cultes, que 10 % seulement fréquentent. La paroisse existe à cause du versement du salaire pastoral par l'État. Ce versement n'est pas payé par les paroissiens, sous forme d'impôts comme en Allemagne, mais il s'agit d'un prélèvement sur le budget général du Ministère de l'Intérieur. La retraite des ministres du culte est également prélevée sur le budget du Ministère de l'Intérieur. Les Églises Concordataires et les paroisses protestantes vivent encore en Alsace et en Moselle en grande partie grâce au versement d'un salaire pastoral.

3 — ce qu'en pensent certains jeunes

Des structures correctes faciliteraient beaucoup de choses. Les jeunes (et je pense à mes deux fils, qui ont terminé des études universitaires) n'acceptent plus ces vieilles structures de « prêtre ad aeternitatem », et ils refusent la définition, que la paroisse est là où l'État rétribue un pasteur. Les jeunes refusent cette législation, qui veut, que le Président de l'Église soit un laïc-juriste nommé par l'État et jamais un pasteur. Les jeunes refusent l'ordination après la nomination par l'État. Les jeunes refusent les engagements prescrits dans la Liturgie officielle de l'Église Réformée de France : « Ceux qui sont appelés au ministère pastoral doivent entendre, qu'ils acceptent cette charge pour toute leur vie, et ils ne peuvent pas quitter ce ministère pastoral au gré de leurs intérêts ou de leurs préférences. » Les jeunes n'acceptent pas la législation, que seulement les pasteurs qui ont fait des études universitaires peuvent devenir pasteur titulaire d'une paroisse en Alsace-Lorraine, et que le parchemin d'un examen universitaire suffit pour être appelé au Ministère pastoral normal. Les jeunes désirent garder une certaine liberté concernant leurs décisions, et ils n'acceptent pas un travail dans une « entreprise » qui promet une unique possibilité de retraite de 66 % du salaire pour le couple pastoral à partir de soixante-dix ans comme prime de fidélité ou grâce.

(...)

François de Beaulieu

ONT COLLABORE À CE NUMERO

H. de Biéville, aumônier des hôpitaux, Lyon.
Anne Blanchard, Maître assistant, Université Paul-Valéry, Montpellier.
P. Brunel, pasteur, Nîmes.
Yves Cruvellier, pasteur, Chamonix.
Pierre-Yves Debrenne, pasteur, Marseille.
Pierre Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.
Noël Fouilheron, Assistant Université Paul-Valéry, Montpellier.
G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.
P. J. Ruff, pasteur, Paris-Étoile.
H. Schloesing (Le rebrousse) pasteur, Roquecourbe.
Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.

LA REFORME ET L'EDUCATION

Notre collaborateur, Monsieur Delormeau, a déjà donné dans le numéro du 7 janvier 1974 une idée de ce que fut ce colloque. Il nous signale à ce propos qu'une erreur s'est glissée dans son texte. En effet, en page 14, en colonne 2 et en avant-dernière ligne, un lapsus a fait écrire que l'Académie de Montauban se distinguait par son « libéralisme » strict, alors qu'il s'agissait d'un « calvinisme » strict. En effet chacun aura compris qu'on ne sait pas bien ce que peut signifier un « strict libéralisme »... !

Malgré ce premier compte rendu, nous sommes heureux de publier l'article de deux collaborateurs proches du professeur Jean Boisset. Il apporte de nouveaux aspects de ce que furent ces journées du troisième colloque du Centre d'Histoire de la Réforme et du Protestantisme à Montpellier (Colloque : 2-9 octobre 1973).

Montpellier est un lieu privilégié pour l'étude du protestantisme. Cette vocation s'affirme d'année en année depuis la fondation par le professeur Jean Boisset, en 1962, du Centre d'Histoire de la Réforme et du Protestantisme. Parmi de multiples activités, universitaires ou extra-universitaires, le Centre organise depuis six ans des Colloques Internationaux qui démontrent qu'une ville de province peut, loin de Paris, réunir les plus éminents spécialistes mondiaux de l'histoire du protestantisme. Quatre Universités françaises, huit étrangères, la « Huguenot Society of London », la Société d'Histoire Vaudoise, la Société de l'Histoire du Protestantisme Français, avaient délégué des représentants au dernier colloque que suivit une assistance nombreuse, où vivaient plusieurs pasteurs, dont Pierre Bourguet, ancien Président du Conseil National de l'Église Réformée de France, et des étudiants préparant thèses ou mémoires de maîtrise sous la direction du professeur Boisset.

Nul thème ne pouvait être plus actuel que celui choisi pour ce Colloque : LA RÉFORME ET L'ÉDUCATION. Dans un monde qui s'interroge sur les formes et les modalités de l'enseignement, n'était-il pas judicieux de demander au passé des réponses pour le présent ?

LE COLLOQUE

Après une brillante introduction du doyen Pierre Laubriet, Président de l'Université de Montpellier III, Monsieur Pierre Tirel, ancien pasteur de Mazamet, ex vice-président de l'Église Réformée de France, a évoqué en termes émuants l'éducation protestante d'autrefois et, avec une grande élévation d'âme, a dégagé les permanences et les valeurs profondes de cette éducation traditionnelle. Le professeur Crahay, de l'Université de Mons (Belgique), étudie avec finesse une édition d'Erasmus à l'usage des écoles protestantes. Grand spécialiste de l'histoire du protestantisme méridional, Monsieur Frank Delteil, agrégé de l'Université, mettant à profit sa profonde connaissance des milieux rouergais, retraça la rivalité du Collège protestant de Millau et du Collège catholique de Rodez. Le doyen Meylan, un des meilleurs spécialistes européens du XVI^e siècle, se livra à une brillante exégèse de la *Ratio studiorum* de Lausanne. Le professeur F. Büsser, de l'Université de Zurich, sut faire partager à travers la rigueur de son argumentation l'enthousiasme qu'il voue à Zwingli et à sa création si novatrice, la « Prophétie ». Le professeur Léon-E. Halkin, une des sommités de l'histoire religieuse moderne, allant, comme son maître Lucien

Febvre, du particulier au général, ouvrit de féconds aperçus sur la stratégie scolaire protestante à partir de l'exemple, en apparence limité, de l'Académie de Gand. Passant des cieux brouillés de la Flandre à la lumière méridionale, le pasteur Roux, de Livron (Drôme), fit revivre une Académie provinciale, celle de Die en Dauphiné, dans une monographie vigoureuse et teintée d'humour. Avec une maîtrise souveraine de la langue, puisée dans la pratique assidue des philosophes du Siècle des Lumières, le professeur Briggs, de l'Université du pays de Galles, souligna l'intérêt des idées pédagogiques prônées par un Italien cosmopolite converti à la Réforme, Curione. Il ne pouvait y avoir de Colloque sur la Réforme et l'éducation sans une communication sur la grande figure de la pédagogie protestante, Jean Sturm. Il appartenait au professeur Melczer, de l'Université de Syracuse (États-Unis) d'analyser avec pénétration et méthode les *Classicae epistolae*. Le président Reulos, un des animateurs les plus marquants de la Société d'Histoire du Protestantisme Français, mena avec brio un commentaire perspicace d'un règlement inédit du Collège de Saint-Lô, commentaire où transparaissent la passion qu'il porte à la Normandie et la connaissance intime qu'il a de la Réforme. Descendant des Vaudois, minorité opprimée par une catholicité majoritaire, héritier d'une culture française d'outre Alpes, le docteur Peyrot, de Torre-Pelice (Italie), sut en termes prenants retracer le rôle dévolu à l'école dans le combat des Églises vaudoises pour leur survie.

DERNIERE ÉTUDE

Il revenait au professeur Louis Dermigny, de l'Université de Paris I, d'achever le Colloque dans un cadre choisi à dessein pour sa résonance, le temple de Saint-Jean-du-Gard, où le pasteur Odier et la communauté protestante de ce bourg cévenol avaient bien voulu accueillir les membres du Colloque. Monsieur Dermigny tint d'abord à remercier de sa pensée délicate son ancien collègue, le professeur Jean Boisset, avec qui il collabora plusieurs années à la direction du Centre, de l'avoir choisi pour parler en ce haut-lieu du protestantisme languedocien et le félicita pour la remarquable organisation de ce Colloque. Il avait pris pour thème de sa conférence un rapprochement éclairant entre les Académies de Saumur et de Sedan. Avec une étonnante virtuosité, il sut allier données statistiques et conceptions philoso-

LA VENTE ANNUELLE DE L'UNION CHRÉTIENNE DE JEUNES GENS DE PARIS aura lieu le :

VENDREDI 1er février 1974 de 12 h à 20 h et

SAMEDI 2 février 1974 de 11 h à 18 h

dans ses locaux, 14, rue de Trévise, Paris 9ème

(Métro : Montmartre ou Cadet)

(Parking : Square Montholon à quatre minutes)

INVITATION à TOUS les MEMBRES & AMIS de l'U.P.

phiques. Multipliant les rapprochements suggestifs, les hypothèses audacieuses, donnant à penser, il sut captiver son auditoire pendant près de deux heures.

POUR FINIR

Non seulement le Colloque fut un enrichissement continu pour chacun de ses participants par la haute tenue scientifique des différentes communications, la compétence des rapporteurs et les discussions fécondes qui suivirent chaque exposé ; mais il fut aussi l'occasion de découverte du Languedoc protestant, de la Cévenne camisarde à la Tour de Constance, lieux d'héroïsme et de foi.

Recevant les congressistes dans le Palais de l'Université, le recteur Richard souligna l'importance du fait religieux dans l'histoire comme dans le monde contemporain. De son côté, Maître Delmas, Maire de Montpellier, fit au congrès les honneurs du cadre prestigieux de la salle Pétrarque où il loua le dynamisme du professeur Boisset et le lustre que ces colloques internationaux apportent à la capitale du Languedoc-Méditerranéen.

La meilleure conclusion de ces journées n'est-elle pas la volonté unanime de tous les participants de revenir à Montpellier à l'appel du professeur Jean Boisset pour approfondir de nouveaux thèmes de recherches sur le destin du protestantisme et de la Réforme ?

Anne Blanchard, Maître-Assistant
Noël Fouilheron, Assistant
Université Paul-Valéry, Montpellier

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

PREEMINENCE DE LA RAISON

LORSQUE Descartes a dit que le bon sens était la chose du monde la mieux partagée, il ne pensait sans doute pas à certains milieux ecclésiastiques. Preuve en est le peu de cas qui est fait aujourd'hui des problèmes de pensée dans nos Églises. La liste assez mince des conférences abordant les questions de fond dans nos paroisses, le niveau des revues théologiques qui se cantonnent souvent dans des recherches d'érudition assez poussiéreuses, la plupart des ouvrages religieux, récemment parus, qui risquent de faire mourir d'ennui le lecteur, tendraient à le démontrer si cela était nécessaire.

Même chez les libéraux il est de bon ton de dénoncer le rationalisme du XIX^e siècle coupable de tous les maux, y compris de la déchristianisation des villes et des campagnes ! Les auteurs antérieurs à Auguste Sabatier sont rarement cités. Qui lit encore les ouvrages de Coquerel fils, de Colani ou des frères Reville ? En dépit des progrès de l'exégèse et de la recherche historique, il y a chez ces grands penseurs libéraux du siècle dernier un souffle, une puissance de conviction et de démonstration qu'on aimerait trouver chez nos contemporains. Décidément le XIX^e siècle n'a pas été aussi stupide que l'a prétendu Émile Faguet.

Le danger rationaliste n'est plus très grand en un temps où le culte devient un « partage » — on aimerait parfois savoir de quoi ! — une fête. Le sens de la fête qui est tant prôné est sans doute admissible s'il s'agit de développer l'imagination. Soyons donc « festifs » sans nous livrer pour autant à des pitreries dans le genre de ces saintes-cènes dansantes à la limite du grotesque et du blasphématoire et sans nous laisser entraîner à ces exaltations charismatiques qui pourraient fort bien constituer un chapitre supplémentaire à l'ouvrage du regretté doyen De Félice sur les formes inférieures de la mystique. Le Vivarais a toujours été un lieu de prédilection pour les extases collectives.

SOYEZ sans inquiétude : il ne s'agit pas de revenir au culte de la raison comme au XVIII^e siècle. Notre raison est humaine et non divine contrairement à ce qu'a cru le siècle des Lumières. C'est cependant un instrument que Dieu nous a donné afin que nous puissions nous en servir. Pour aimer Dieu il faut aussi l'aimer de toute sa pensée. Nos Églises, en renonçant depuis plusieurs décades à toute forme d'apologétique, ont renoncé à évangéliser. On n'entend plus parler aujourd'hui de conversions au protestantisme. Nous n'avons plus la rage de convaincre.

Les sermons en trois points sont remplacés par de vagues homélies de dix ou douze minutes. Un éminent professeur de théologie, lorsqu'on l'interrogeait sur son absence au culte dominical, répondait qu'il n'y allait plus par hygiène

mentale. Toute démonstration est presque suspecte. Plus aucun catéchisme même pour adultes n'aborde les preuves de l'existence de Dieu. Ces dernières sont sans nul doute relatives, mais elles stimulent la réflexion, déblayent le terrain. N'est-ce pas, après tout, le rôle de l'apologétique d'éliminer les fausses questions pour nous placer en face des vraies ? La plupart préfèrent les incantations liturgiques où on loue Dieu « pour la fidélité de l'eau », comme nous le propose un texte de l'Église Réformée édité l'an dernier. Ces messieurs de la commission liturgique n'ont sans doute jamais entendu parler de pollution !

L'attrait magique de l'irrationnel, de l'absurde, a éclipsé la recherche d'une plus grande cohérence de la pensée. Bien sûr le prédicateur qu'il soit pasteur ou laïc, n'actualise pas un texte biblique comme l'avocat plaide un dossier, même s'il y a parfois plus de satisfaction pour l'esprit à entendre certaines plaidoiries plutôt que certains sermons. S'il y a un moment où il vaut mieux se taire devant le mystère des êtres et des choses, il y a aussi un moment où il vaut mieux parler, tenter d'expliquer ce qui peut l'être. Cet effort, rassurez-vous, n'a rien de méritoire au sens où on l'entendait avant la Réforme. Il ne nous donne aucun droit sur Dieu ou sur notre prochain, il ne nous donne que le devoir de rendre compte de l'espérance que nous trouvons dans l'Évangile. Comme l'a dit Émil Brunner, c'est la raison qui fait que l'homme est à l'image de Dieu. Puisse cette image ne pas être trop ternie !

JE ne vois pas d'autre limite à l'usage de la raison que celle qu'impose l'amour fraternel. A une époque où quiconque croit avoir trouvé une vérité n'hésite pas à la jeter à la figure de son prochain, il est bon de nous rappeler le surprenant témoignage du père de Schleiermacher, l'auteur des célèbres Discours sur la Religion. Aumônier de l'armée prussienne, il était passé par une profonde crise intérieure qui avait duré douze ans. Bien qu'incroyant, du moins à ses propres yeux, il avait poursuivi son ministère pour ne pas choquer ses paroissiens et avait fini par retrouver la foi en méditant sur la bienfaisance morale que procure à l'homme la communion avec l'esprit du Christ. Le respect du prochain n'est pas incompatible avec le respect de la vérité.

S'il est vrai, comme le pensait Vinet, que la recherche de la vérité est déjà la moitié de la vérité, la raison est notre seul guide dans cette entreprise. Un guide faillible certes, mais aussi le merveilleux talent que Dieu nous a donné et dont nous avons à rendre compte chaque jour dans le secret de notre chambre.

Philippe Vassaux

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 4

Lundi 18 février 1974

Une seule parole de vérité a plus
de poids que l'univers tout entier.

Soljenitsyne

CROIRE

EN L'HOMME

par André Gounelle

L'HOMME existe-t-il ? Voilà, dira-t-on, une question parfaitement absurde. Qu'on mette en doute la réalité de Dieu se comprend : il n'est ni visible, ni palpable. Mais la réalité de l'homme, nous la vivons et la constatons à chaque instant ; nous la sentons en nous, et la percevons autour de nous. Son évidence est telle que la nier ne peut être, semble-t-il, que le fait d'un fou, ou d'un esprit paradoxal qui s'amuse à jongler avec les idées.

Pourtant, cette étonnante question est aujourd'hui très sérieusement posée par les sciences de l'homme (psychologie, sociologie, ethnologie et linguistique). Elles ne contestent certes pas qu'il y ait un « animal » humain avec un corps, des sensations et des activités ; mais elles s'interrogent sur sa personnalité : l'homme est-il vraiment un sujet, comme la pensée occidentale l'a affirmé ; est-il la source de ses idées, de ses sentiments et de ses actes ? Ou bien, n'est-il que le reflet de réalités autres, le produit de mécanismes qu'il ignore et qui pourtant le déterminent ?

Deux exemples montreront comment de telles questions ont pu surgir :

1. Certains linguistes, après des études minutieuses, ont soutenu que, lorsque je parle ou que j'écris, mes propos sont commandés, sans que je me rende compte, par un système logique ; le langage m'impose ses catégories, mon discours s'organise selon des règles dont je suis parfaitement inconscient. Je crois que je m'exprime par le langage ; en réalité, c'est le langage qui s'exprime par moi ; à mon insu, je ne suis que le porte-parole d'une civilisation, d'une culture, d'une société, et plus profondément de structures matérielles.

2. Les psychanalystes ont découvert que nos sentiments, nos réactions, nos problèmes ont leur source dans l'inconscient. Derrière le « moi », ils ont décelé un « ça » dont les pulsions, les refoulements, les désirs et les blessures expliquent ce que je pense, ce que j'aime et ce que je fais. Ma personnalité apparente résulte de facteurs qui m'échappent ; je me crois libre et responsable, mais, en fait, c'est autre chose qui agit en moi.

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté. (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallone de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle,
R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel, P. Monastier,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de fidélité à l'Évangile, il
affirme :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La liberté de l'homme à l'égard des
traditions théologiques et ecclésias-
tiques,
- L'actualité de la Réformation. Les
Églises, en perpétuelle réforme, ne
sont pas qu'une institution mais un
chemin.
- La constante nécessité de la liberté
d'examen.

Dans une perspective de recherche du
vrai et du juste, il croit à la fraternité des
hommes qui sont tous, sans distinction,
enfants de Dieu.

EDITORIAL

Information. Formation. Déformation.

*Dans cet enchevêtrement, où donc réside la possi-
bilité de garder une pensée indépendante et libre ?*



*On ne peut juger des hommes et des événements
qu'en les connaissant dans leur exactitude. Or dans le
contact personnel qu'on peut avoir avec les hommes,
qui peut prétendre voir toujours clair au sujet de celui
qu'il rencontre ? D'un événement vécu qui peut
donner une relation en tout point exacte ?*

*Par tout ce que nous voyons, lisons, entendons,
nous sommes submergés d'informations qui se disent
certaines et objectives. La plupart du temps, elles sont
contradictoires, déformées ou volontairement carica-
turales. Parfois on tait les informations ; c'est une
manière de les gauchir. Si on les donne elles devien-
nent vite le fruit des impulsions personnelles, des
circonstances, du milieu, commandées en vue d'une fin
désirée ou en fonction de quelques intérêts.*

Ces contrefaçons conduisent au dégoût.

*En effet, si toute information est ainsi téléguidée,
comment puis-je juger des événements et des
hommes ? Et si je ne puis juger, je ne suis plus libre
mais esclave de la pensée des autres, asservi à leur*

D'autres exemples du même genre pourraient être cités. Certains en ont conclu qu'il n'y avait pas vraiment de « moi » ou de « je » ; nous ne serions rien d'autre que la manifestation ou l'expression d'un « on », ou d'un « ça ». La personnalité, disent-ils, est une illusion sans consistance ; ce qui existe, c'est un ensemble de relations, de structures impersonnelles qui soutiennent et constituent la réalité humaine. Selon eux, ma vérité n'est pas en moi ; je suis le produit de forces et de processus qui me sont étrangers.



JE n'ai pas l'intention de discuter sur le plan philosophique et scientifique les thèses dont je viens de donner un aperçu sommaire et rapide. Je ferai seulement, à leur propos, deux remarques.

1. Le problème ainsi posé n'est pas uniquement théorique ; il a également des aspects très concrets. Notre époque tend à éliminer l'homme aussi bien de ses préoccupations pratiques que de ses systèmes intellectuels ; elle lui fait de moins en moins confiance, et ne le respecte plus guère. Il n'est plus un sujet dont la valeur est infinie, mais un objet que, sans aucune mauvaise conscience, on manipule et utilise. Depuis la publicité jusqu'à la politique et l'économie, notre monde exploite, domine et méprise l'homme. Partout, la personne humaine est menacée de disparaître au

→ doctrine, enfermé aussi, et par surcroît, dans les entrelacs d'un monde technologique qui a ses finalités.

Sans doute n'y a-t-il point de vérité absolue. Chez les hommes tout est approximation, recherche, interrogation.



Dans un journal comme celui-ci qui voudrait aider les hommes à trouver leur indépendance de jugement, leur propre liberté, les chemins de leur vérité, nous sentons nos limites. Toutefois, nous nous défendons d'apporter une vérité toute faite. Nous donnons des points de vue. Nous ne disons pas : c'est cela qu'il faut croire, mais : voici comment nous croyons et cela avec toutes les diverses colorations de pensée et de langage de nos collaborateurs. Il est une chose à quoi nous tenons essentiellement, c'est à l'honnêteté. L'honnêteté dans la pensée, dans l'expression, sans enjolivure.

N'est-ce pas déjà le premier pas vers la liberté ? C'est aussi considérer les lecteurs comme des hommes capables de réflexion et non comme des éléments à manipuler.

profit de mécanismes aveugles et de systèmes asservissants.

2. Il me semble évident que ces thèses et ces pratiques sont totalement incompatibles avec la foi chrétienne. L'Évangile, en effet, affirme qu'à travers une personne humaine, Jésus, Dieu s'adresse à chacun de nous, et nous invite à une décision personnelle, celle de la foi. Tout se passe donc au niveau du « sujet », du « moi » ; dans ces conditions, il ne peut être question de l'éliminer. Certains philosophes l'ont parfaitement compris, et ont écrit que la mort de Dieu était nécessaire pour que la disparition de l'homme soit possible. L'une ne conduit cependant pas obligatoirement à l'autre ; il existe un humanisme athée qui maintient très vigoureusement la valeur de l'homme.

Si ces deux remarques sont justes, il s'ensuit qu'aujourd'hui plus que jamais, s'impose aux Églises la tâche de servir l'homme. Elles le font quand elles l'éveillent à ses responsabilités, quand elles l'appellent à une foi et à une pensée personnelles au lieu de lui imposer des doctrines et des cadres préfabriqués. Elles le font quand elles prennent sa défense contre toutes les entreprises de dépersonnalisation ou de manipulation. Peut-être qu'en maintenant, malgré son anachronisme, un ministère aussi individualiste que celui de la « visite », les Églises contestent plus profondément notre société que par maintes déclarations politiques.

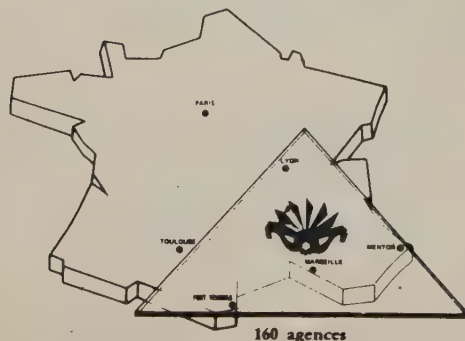
Dans ce combat pour l'homme, les chrétiens ne sont certes pas seuls. On peut croire en l'homme, le servir et le respecter sans pour cela croire en Dieu. Par contre, la foi en Dieu n'est authentique que si elle entraîne une certaine foi en l'homme. Il nous faut le dire, et surtout le vivre.

André Gounelle

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



JAKARTA 1975

Le thème de l'Assemblée de Jakarta « Jésus-Christ libère et unit » doit montrer la place centrale du Christ dans cette libération et dans tout le travail du C.O.E. Si, au cours des dernières années, il a été de plus en plus question de la « communauté conciliaire », l'Assemblée de Jakarta et le processus préparatoire devront aider les Églises à vivre cette communauté, « unies dans une même recherche ardue de la connaissance de la vérité du Christ ».

Les débats de l'Assemblée porteront sur six thèmes de sections : confesser le Christ aujourd'hui ; unité et communauté dans l'Église et le monde ; la recherche de la communauté par des hommes de foi, cultures et idéologies différentes ; éducation en vue de la libération et de la communauté ; structures d'injustice et luttes pour la libération, développement humain, qualité de la vie et dilemme technologique.

Les documents de travail élaborés en ce moment à Genève et mis prochainement à la disposition des Églises devraient être une invitation à tous les chrétiens de faire de Jakarta leur Assemblée.

« Il est indispensable », a conclu le pasteur Raiser, que les Églises participent activement à la préparation et à l'évaluation des résultats de cette Assemblée ».

Pourquoi avoir choisi l'Indonésie ?

Le service d'actualité œcuménique communique la réflexion d'Helen Post, attachée au centre d'information de l'Église Unie du Japon.

« Le seul nom d'Indonésie évoque de splendides îles tropicales, des danses exotiques, des noms enchanteurs comme Bali, Java, etc... »

Mais une assemblée du C.O.E. n'est pas une manifestation touristique. Les gens se demandent alors pourquoi ne pas avoir choisi une ville beaucoup plus proche de Genève, de Londres ou de New-York. L'une des raisons de ce choix est justement que l'Indonésie est à mi-chemin des grands lieux de l'œcuménisme qui nous sont plus familiers. C'est pourquoi l'Indonésie marquera une rupture plus nette d'avec les concepts occidentaux qui dominaient les précédentes assemblées.

Le C.O.E. s'est efforcé de tenir tous les six ou sept ans ses assemblées sur un autre continent. Cela a commencé en Europe, avec Amsterdam en 1948, puis en Amérique du Nord, avec Evanston en 1954, en Inde, avec New-Delhi en 1961, enfin de nouveau en Europe, avec Upsal en 1968.

Il était temps de prendre ses distances avec l'Ouest. En outre, parmi les pays non-occidentaux, c'est l'Indonésie qui s'est offerte avec le plus d'enthousiasme, ce qui est d'autant plus important qu'il s'agit d'accueillir et de loger 3.000 personnes.

Le C.O.E. avait déjà tenu, il est vrai, une de ses assemblées en Asie. Mais l'Inde n'est pas l'Asie du Sud-Ouest, et les caractéristiques de ces deux contrées sont totalement différentes. De par son étendue, l'Indonésie est impressionnante. La longueur de cet archipel formé de 3.000 îles est égale à la distance séparant Dublin de Téhéran. Par sa population, ce pays arrive au 5ème rang dans le monde. 250 groupes ethniques différents s'y côtoient ; cela va des agriculteurs Bataks du Sumatra aux artistes balinaï. Au cours des siècles passés, par suite de l'isolement géogra-

phique et des différences dans l'environnement et le développement historique, les différentes sociétés de l'archipel ont développé leur langue, leurs traditions, leurs mœurs. La devise du pays traduit bien cette situation : **Bhinneka Tunggal Ika** — « la diversité devenant l'unité ».

De part et d'autre de l'Équateur, l'Indonésie voit converger les tensions entre le Nord et le Sud que Philip Potter, secrétaire général du C.O.E., a qualifiées de plus importantes à notre époque que celles entre l'Est et l'Ouest.

En tant que nation qui a arraché son indépendance politique aux Hollandais juste avant la naissance du C.O.E., l'Indonésie sait ce que signifie être sous la domination d'un pouvoir colonial et de le renverser.

A l'heure actuelle, ce pays est en train de trouver sa voie vers une stabilité politique et économique, et de créer une unité, tout en tenant compte des diverses identités culturelles.

Ainsi l'Indonésie confronte les chrétiens d'autres pays à des exemples pris sur le vif de nombreux problèmes qui intéressent les Églises membres du C.O.E., tels que le développement, l'influence de l'industrialisation sur les sociétés traditionnelles, l'apparition des problèmes écologiques, etc...

Mais il y a d'autres points que les chrétiens d'Indonésie sont impatients de partager avec des chrétiens d'autres pays. Il s'agit notamment de la situation religieuse dans laquelle ils vivent.

L'Assemblée de 1975 permettra à beaucoup d'Églises membres du C.O.E. d'être pour la première fois en contact avec une société à prédominance musulmane, comptant 85 % de musulmans et 6 % de chrétiens. Dans un tel contexte, s'entendre avec des « adeptes d'autres croyances » n'est pas simplement une vue de l'esprit, mais une réalité quotidienne. Les chrétiens d'Indonésie espèrent que les délégués venant de pays à prédominance chrétienne auront l'occasion de se rendre compte comment la foi musulmane se définit elle-même et quelle influence elle exerce sur la culture.

La vitalité de la communauté chrétienne a largement contribué à faire tenir l'Assemblée en Indonésie. C'est en effet l'un des rares pays où le nombre des chrétiens et des Églises croît très rapidement, grâce à un mouvement laïc puissant.

Cette diversité qui caractérise les aspects de la vie indonésienne se retrouve également dans les Églises. La plupart des quarante-deux membres du Conseil des Églises d'Indonésie, hôte de l'Assemblée, ont été choisis en tenant compte de leur origine régionale et ethnique.

La place de l'Indonésie parmi les pays du Tiers-Monde, la pluralité de sa structure sociale, sa situation religieuse, font que l'Assemblée de Jakarta donnera de nouvelles dimensions, aussi bien aux études préparatoires qu'à la réunion elle-même, autour du thème : « Jésus-Christ libère et unit ».

Un dirigeant d'Église indonésien définit ainsi Jakarta 1975 d'un point de vue historique : « N'est-il pas significatif que les Églises du Nord qui pendant des siècles ont envoyé des missionnaires en Indonésie reviennent maintenant pour discuter avec les Églises qui sont issues de leurs missions et voir ce qu'elles peuvent faire ensemble pour résoudre les problèmes du Tiers-Monde ? »

Helen Post
E.F.S.

LE « RÉDUCTIONNISME » TECHNOLOGIQUE

La protestation du cœur et de l'intelligence contre les excès de la société technologique se fait de plus en plus véhémence, même dans les milieux scientifiques.

Le livre « *les confins du désert* » de l'américain Théodore Roszack témoigne avec éclat de cette protestation due à « *l'explosion d'une âme étouffée* ». Pour ce professeur de l'université californienne « *la ville merveilleuse, rectiligne et verticale est une usine à faire des fous, en même temps qu'une usine à faire des déchets.* »

Roszack appelle « réductionnisme » (encore un néologisme !) cette véritable folie qui pousse une science assujettie et une technique sans âme « *à tout mettre en boîte* » et d'abord les êtres humains. On enferme les hommes dans ces cages que sont les modernes buildings. On accède à ces cages par d'autres cages que sont les ascenseurs. On se déplace dans ces boîtes à roues que sont les autos. Une panne... et toutes ces boîtes deviennent des prisons, sinon des tombeaux.

La nourriture elle-même suit le mouvement et les boîtes de conserves s'empilent dans la boîte-frigidaire.

Le droit au confort technique tend à se substituer au devoir de préserver la qualité de la vie.

Cette diatribe manque certainement de nuances. Tous ceux qui, par exemple, ont fait dans leur verte jeunesse la corvée d'eau à la fontaine publique, feraient volontiers remarquer au professeur Roszack qu'un robinet d'eau courante sur l'évier d'une cuisine n'est tout de même pas un symbole de technique deshumanisante ! Quant au repas servi à grand renfort de boîtes de conserves, il insulte à coup sûr aux règles d'une saine diététique. Il est cependant préférable à

la danse des affamés devant un buffet vide, même si ce buffet vide évoque moins les formes d'une boîte qu'un frigidaire plein.

■ Réserve faite des exagérations, l'humour noir de Roszack nous conduit certainement aux « confins du désert » en soulignant l'évolution inquiétante de notre civilisation et les méfaits bien réels des modernes « mécaniciens du comportement. »

Ces mécaniciens d'un nouveau genre s'entendent à tout démonter. Pour mieux « conditionner » l'homme, ils sont prêts à lui ôter toute aspiration à la liberté et à la dignité. Ils espèrent qu'une manipulation technique de la personne permettra un efficace et définitif lavage de cerveau, un contrôle absolu du comportement psychologique et social de chaque individu.

■ La menace est grande !

Le réductionnisme technologique prétend, à la limite, réduire l'homme à l'état de machine. Le futur qu'il nous prépare « est déjà commencé », mais il est aussi déjà condamné à disparaître à plus ou moins longue échéance.

Cela ne veut pas dire que la science puisse jamais perdre ses droits. Depuis Galilée, elle a toujours su les retrouver.

Encore faut-il qu'elle ne confonde pas neutralité et nuisance, service et servilité. La science est là pour chercher et pour servir. Tôt ou tard, elle doit choisir entre le « réductionnisme » destructeur et la recherche constructive et libératrice.

LE « RÉDUCTIONNISME » THÉOLOGIQUE

■ La théologie a toujours eu ses modes et ses nouveautés... souvent très anciennes. Elle les a au niveau des audaces et des snobismes de la haute couture.

Elle les a aussi au niveau moins sélect des techniques du « prêt à porter ». A chacun ses goûts et ses moyens.

La mode, dans les Églises, est présentement à la priorité totale donnée à « la politique ». Ceux qui prétendent ne pas suivre cette mode, ses excès, ses naïvetés et ses étroitesse sont considérés (au mieux !) comme des retardataires ou des esprits bornés.

■ Il va sans dire qu'aucun disciple de Jésus-Christ ne saurait nier la nécessaire, l'indispensable incidence de la foi vivante sur le comportement personnel, familial, social et politique du croyant. Les grands pionniers évangéliques du Christianisme social, ceux que les hommes de ma génération ont écoutés, suivis et aimés, ont sans cesse rappelé aux chrétiens de nos Églises l'urgence du témoignage concret dans la vie quotidienne et dans la cité. Ce faisant, ils ont pris pour charte sociale l'Évangile du Royaume de Dieu. Ils ont opposé aux étroitesse, aux passions, aux marchandages, aux intérêts, aux servitudes et aux illusions de tant de nos politiques humaines, la sérénité, le courage, la liberté, la justice, la fraternité du réalisme social selon Jésus-Christ.

■ Le « réductionnisme » théologique à la mode prétend réduire l'essentiel de la foi chrétienne à une foi politisée.

Il n'est guère d'ouvrage théologique, de prédication, de conférence, de revue ou de journal religieux où il ne soit peu ou prou question de cette réduction au politique.

■ La politique est une réalité de la vie des hommes. L'Évangile nous le rappelle... à sa manière. Et cette manière n'est certainement pas celle des politiciens. Jésus, en effet, ne se soucie pas de savoir si la victime spoliée se trouve de tel ou tel côté de nos frontières, de nos rideaux, de nos programmes ou de nos partis politiques. Il défend l'homme partout où il est attaqué. Jésus est le contraire du partisan.

■ La politique est une réalité de la vie... Mais il en est d'autres... et l'Évangile nous le rappelle sans cesse.

La vie intérieure, la méditation, la prière, les joies de l'amitié, de la famille, les tourments et les bonheurs de la recherche, le partage des confessions fraternelles, les ferveurs de l'espérance, sont aussi des réalités humaines et chrétiennes essentielles.

■ Face aux prétentions d'une théologie réduite aux dimensions de la politique, recevons comme un appel et un avertissement, ce cri du bienheureux Elie Gounelle : *Malheur à nous si la politique devait empoisonner notre mystique !* »

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

LE MUSÉE DU DÉSERT

Notre époque tumultueuse et violente réclame des lieux de calme et de méditation, le Musée du Désert est un de ces lieux.

Monsieur Jean Carbonnier, son conservateur, nous en parle.

Le « Désert ». On appelle ainsi l'extraordinaire épopée de ces Huguenots des Cévennes qui pendant un siècle ont maintenu dans une vie secrète leur foi et leur culte.

En 1685, par la Révocation de l'Édit de Nantes, Louis XIV avait interdit en France la célébration du culte protestant. Les pasteurs furent contraints à l'exil. Les temples furent démolis. Près d'un million de protestants se réfugièrent dans les pays étrangers, en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, aux États-Unis et jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

En 1702 éclate la guerre des Camisards. Sous la conduite de chefs improvisés, quelques milliers d'hommes ont pendant deux ans tenu en échec les troupes royales commandées par des généraux qui s'étaient illustrés sur les champs de bataille de l'Europe, comme le Maréchal de Villars.

Inventeurs de la guerre du Maquis, où la décision est impossible, les Camisards n'ont pas été battus. Ils ont contraint le Maréchal de Villars et Lamoignon de Bavière, intendant du Languedoc, à traiter avec leur capitaine de vingt-cinq ans, le petit boulanger d'Anduze Jean Cavalier.

C'est cette résistance d'un siècle et ce maquis de deux années que commémore en pleine Cévennes le Musée du Désert.

En 1787 seulement à deux pas de la Révolution Louis XVI accorda enfin aux protestants, par l'Édit de tolérance, le droit de posséder un état civil.

A quelques kilomètres d'Anduze, dont le défilé entre deux rochers abrupts a été appelé la porte des Cévennes, deux hommes attachés à l'histoire protestante, Edmond Hugues et Franck Puaux, retrouvèrent et aménagèrent il y a un demi-siècle la maison natale du chef Camisard Pierre Laporte surnommé Roland.

Dans l'enchevêtrement des constructions plusieurs fois séculaires du Mas Soubeyran, au milieu des châtaigniers, des chênes verts et des genêts, la maison de Roland subsistait avec son escalier rustique, ses voûtes, ses étroites fenêtres. Dans la cuisine ancestrale, au fond d'un placard, s'ouvre encore la cachette où descendait le chef camisard lorsque la venue des dragons était signalée.

Plus tard de vastes pièces ont été installées pour abriter les collections toujours agrandies qui font du Musée du Désert un remarquable ensemble d'objets et de documents sur cette épopée.

Les fondateurs du Musée du Désert et leurs continuateurs ont voulu rassembler les objets, les cartes, les affiches, les livres, les tableaux qui permettent de connaître ce temps où le protestantisme persécuté fut le plus lui-même, dans le dépouillement forcé et la foi, la foi seule en le Dieu éternel, sans rites, presque sans pasteurs, dans la fidélité à l'Écriture sainte.

C'est parce qu'il n'est pas un musée comme les autres et qu'il est un mouvement d'inspiration religieuse autant qu'un musée, que le Musée du Désert, dès les origines, a organisé près de lui ses fameuses Assemblées. L'Assemblée du Musée du Désert, à l'image des assemblées clandestines du XVIII^{ème} siècle, c'est chaque année, en plein air, le premier dimanche de septembre, un vaste rassemblement populaire autour du culte

évangélique, il n'y en a pas de plus massif dans le protestantisme de chez nous. Combien sont-ils ? Peut-être quinze mille, venus des Cévennes, du Midi, de la France entière, de l'étranger aussi, Suisse, Hollande, Allemagne... des milliers à chanter les psaumes, des centaines et des centaines de communicants.

Le culte est suivi, l'après-midi, d'une fête. La fête c'est, sous les châtaigniers et les chênes, une foule attentive, amicale, écoutant les allocutions d'accent historique ou spirituel, reprenant en chœur le Psaume des batailles, la Complainte des prisonnières — en languedocien —, et la célèbre Cévenole.

Le thème de la fête varie d'une année à l'autre. Parfois il s'agit de commémorer les souffrances du passé : ainsi le martyr de l'avocat Claude Brousson, l'enlèvement des enfants, la Tour de Constance et ses prisonnières et la nuit de la Saint-Barthélémy. D'autres thèmes reflètent des préoccupations théologiques : par exemple, la lecture de la Bible ou de l'Ancien Testament. En 1967, rompant avec tout provincialisme, le Musée du Désert a même rejoint le protestantisme universel en commémorant le 450^{ème} anniversaire des thèses de Luther, la grande Réformation, le pas décisif.

Cette année-ci, le dimanche 2 septembre, l'Assemblée a évoqué sur le thème « une journée comme les autres », la vie quotidienne au Désert...

Le Musée du Désert est ouvert du 1^{er} mars au 30 novembre de 9 h 30 à 12 h et de 14 h 30 à 18 h.

En juillet-août ouverture continue de 9 h 30 à 18 h 30.

Le Musée est rattaché à la Société de l'Histoire du Protestantisme Français, 54, rue des Saints-Pères, Paris (17^e).

Dossier B.I.P.

dentifrice ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

Lisez et faites lire
à vos amis dans le deuil :

NOS COMPAGNONS INVISIBLES

par Charles Wagner

prix : 1,50 ; fco : 1,95

ÉDITIONS DE LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
CCP : La Cause, Paris 255.00

DE LA SECURITE

A L'AVENTURE

Luc 5/1-11

Pierre, Jacques et Jean vont ensemble à la pêche : c'est leur métier, leur gagne-pain, et ils ont même, sans doute, constitué avec une autre équipe une sorte d'association, de coopérative leur permettant d'acheter de grands filets : il semble bien que le filet dont il est question ici, long de cent mètres environ, était composé de trois filets juxtaposés, attachés tous les trois à la même corde : celui du milieu est à mailles étroites, tandis que les deux extérieurs ont des mailles très larges. Le filet est descendu lentement dans l'eau à mesure que la barque avance ; quand il est en place, la barque retourne en sens opposé et les pêcheurs donnent avec leurs rames des coups secs sur l'eau pour effrayer les poissons qui se précipitent dans le filet, qui n'est jamais ramené sur la plage mais ramassé à l'endroit où il a été lancé.

Des gens qui connaissent leur métier, qui viennent de passer toute une nuit au travail et sont revenus bredouilles. Jésus connaît sans doute Simon, dont il a guéri la belle-mère (Luc a placé cet épisode au chapitre 4, 38 sq.) et c'est de la barque de celui-ci qu'il enseigne la foule, toujours aussi nombreuse. Bref, pour le moment, rien d'extraordinaire au bord du lac, sinon la nécessité pour Jésus de prendre physiquement du recul par rapport à ses auditeurs ; et puis, on est loin de la ville, de la synagogue... et des pharisiens !

DE LA PANIQUE

C'est ensuite que se produit l'insolite : Jésus donne des conseils à ces pêcheurs chevronnés : « avance en eau profonde ». Et Simon fait confiance, car il pressent que celui à qui il s'adresse sort de l'ordinaire : « Maître » ; le mot employé ici par Luc (« epistatès ») ne désigne pas l'enseignant (le « didascale », cf. v. 3) mais : celui qui surveille, qui conduit, le gouverneur d'une cité, et à Athènes, d'après Aristote, le président du Collège des prytanes (1) ; c'est aussi le terme le plus souvent employé pour désigner les maîtres des écoles de philosophie ; on ne sait si ce mot, employé seulement par

Luc, était une appellation commune de son temps.

Devant la pêche inespérée, insolite en plein jour, Simon-Pierre (Luc emploie le nom double seulement, dans ce texte, au verset 8, sans doute en rapport avec la crainte sacrée qui s'empare de Simon ?) est pris de panique et s'adressant maintenant au Seigneur, lui dit : « éloigne-toi de moi » ; c'est le même mouvement qu'on retrouve dans le texte nous racontant la vocation d'Esaïe (voir Esaïe 6, 4) : l'homme ne peut voir Dieu et rester en vie ; cet effroi, cette crainte sacrée sont l'expression et d'une crainte devant un pouvoir supérieur et de la distance à maintenir entre l'homme et ce pouvoir.

A LA PAIX...

Mais Jésus comble la distance et répond à cette panique par le mot de la paix : « sois sans crainte ». Cette paix rétablie n'est pas pour autant synonyme de quiétude, car si Jésus rend, par sa parole, à l'homme Simon, sa stature d'homme, c'est pour lui donner un programme nouveau de vie et d'action : « désormais, ce sont des hommes que tu auras à capturer ».

Finie, la pêche quotidienne dans le lac ! A l'eau, la coopérative Simon et Cie ! C'est *tout* qui est changé, rien ne sera plus comme avant : parce que rencontrer Jésus c'est changer d'orientation, parce que son appel est vital, et parce que ce qu'il demande de faire et d'être, réclame, de celui qui entend, l'appel de laisser *tout* (Luc insiste souvent sur ce « tout », cf. 5, 28 ; 18, 22).

Obéissance immédiate à un maître reconnu comme tel : Simon et ses compagnons (le terme employé au verset 10 est différent de celui employé au verset 7, et exprime une relation plus personnelle de partage, de solidarité, voire de communion) ramènent leur barque, laissent tout et le suivent. J'ai souvent été frappé de l'espèce de pudeur avec laquelle les évangélistes racontent les vocations ; pas de fioritures, pas de flons-flons, pas de grands discours ou de « témoignages »

tonitruants, non : ils laissent tout, ils le suivent. Cela paraît si simple... et pourtant !

ET A L'AVENTURE

...Et pourtant, c'est passer de la sécurité d'une situation à une aventure permanente, de la routine à l'imprévu, de l'ordinaire à l'insolite.

Après ce qui fut sans doute la plus belle pêche de Simon ! Que dirait-on de nos jours d'un restaurateur (par exemple) qui abandonnerait son restaurant, du jour au lendemain, après la meilleure recette de la saison ? On dirait sans doute : « il est fou » !

Fous ? Les chrétiens ont toujours passé pour l'être un peu, quand ils le sont vraiment. Et si aujourd'hui on ne les prend plus tellement pour tels, c'est peut-être parce qu'ils sont plus préoccupés de leur métier et de leur bien-être que de l'aventure à laquelle invite Jésus : « désormais, ce sont des hommes que tu auras à capturer » !

Aujourd'hui encore il y a des hommes à « capturer », à « repêcher », à aider, à chercher, à sauver du néant de leur existence ; travail périlleux, difficile, passionnant, mais aventure qui demande de tout laisser, qui demande d'accepter l'inconnu et ses risques, pour suivre Jésus.

Simon était pêcheur : peu de lecteurs d'« Évangile et Liberté », sans doute, le sont !

Mais l'appel est le même, le programme de vie proposé est le même, la question est la même : sécurité ? ou aventure ?

Yves Cruvellier

(1) Prytane : un des premiers magistrats de certaines cités grecques. A Athènes, l'un des cinquante sénateurs appartenant aux dix tribus et qui avaient successivement le droit de préséance au sénat.

TROIS SOIREEES EVANGILE ET LIBERTE :

A PARIS



On peut faire de la théologie chez soi en lisant un livre.

On peut rester aussi dans son terrible isolement, un livre à la main, retournant sans cesse dans le cercle des mêmes problèmes personnels. Comme un disque rayé qui reprend sans cesse le même sillon.

Rien ne remplace le dialogue exprimé et la confiance amicale si l'on veut avancer dans les domaines des réalités existentielles.

Nous avons demandé à des personnalités compétentes par leur culture théologique et expérimentées par leurs contacts concrets avec les hommes d'aujourd'hui, de nous conduire dans une réflexion fraternelle.

Après de brefs exposés introductifs (deux exposés d'une demi-heure chacun), il est prévu un repas ensemble. Et ce repas pris ensemble permettra de restaurer, à la fin d'une journée de travail, nos forces fatiguées comme aussi de lier amitié dans ce grand Paris qui emprisonne chacun par la fatigue et les distances. Il faut aussi le temps de « digérer » les exposés et de trouver la formulation des questions et remarques en prenant un repas, signe de communion.

Le troisième temps de nos soirées sera l'échange loyal et libre dans lequel les participants et les conférenciers pourront préciser leur pensée.

Christian Mazel

La première soirée était consacrée au sujet suivant : L'homme aliéné. Deux introducteurs : le professeur André Dumas, doyen de la faculté de théologie de Paris et le Père Oraison. On trouvera ci-dessous le texte de la conférence du professeur André Dumas ; le père Oraison ne nous a pas fait parvenir le sien. Les numéros suivants apporteront textes ou résumés des conférences suivantes pour autant que nous les recevrons. (N.D.L.R.)



S I vous aviez organisé cette série de conférences en des temps moins modernes, au lieu d'« homme aliéné » vous auriez parlé d'« homme pécheur », au lieu de « Dieu libérateur » vous auriez proclamé « Dieu sauveur », au lieu, enfin, d'« Église et liberté » vous auriez conclu : « L'Église et le salut ».

En changeant le vocabulaire avez-vous fait une bonne actualisation de l'Évangile ou avez-vous cédé aux goûts du jour, sans garantie de ne pas avoir dévié de l'inspiration biblique ? Voilà l'interrogation que j'avais en tête en poursuivant ma réflexion à votre demande. Mais nous ne répondrons à cette interrogation qu'à la fin.

L'ÉTYMOLOGIE MARXISTE DU MOT ALIÉNATION

Commençons par chercher le sens du mot aliénation. Dans l'article qu'il a rédigé à son propos dans l'« Encyclopaedia universalis », Paul Ricœur le déclare un mot malade, avec trop de « surcharges sémantiques », trop de sens divers pour demeurer un mot précis. Aliéné a d'abord une signification juridique restreinte. J'aliène ce que je possède au profit d'un autre, en échange d'un service, d'une garantie que j'attends de cet autre. Le sens est ici positif, avantageux, même si souvent l'opération s'effectue sous la contrainte de la nécessité. Dans l'histoire de la philosophie, et très précisément chez Hegel, aliénation garde ce sens positif. S'aliéner, c'est sortir de soi-même, de sa solitude et aller à la rencontre de ce qui, sans le mouvement d'aliénation libre et volontaire, me resterait étranger. Ainsi Hegel parlera de l'aliénation de Dieu quand dans l'incarnation, il va au dehors de lui pour vivre dans le monde.

Jusqu'ici, aliéné garde un sens précis : entrer en rapport avec l'étranger, et surtout une coloration positive : sortir, s'extérioriser, échanger. C'est Marx qui va donner au mot un sens beaucoup plus général et décidément négatif. Pour lui, l'aliénation c'est la double dépendance du travailleur, du prolétaire qui vend son seul bien, sa force de travail, au propriétaire, au capitaliste et qui aussi se déforme lui-même au travers d'un travail devenu inhumain et étranger. L'aliénation, c'est l'expérience subjective et fondamen-

I - L'HOMME ALIENE

par André Dumas

tale de l'exploitation. Etre aliéné c'est à la fois être pillé dans son salaire et dépossédé dans son être. Désormais, l'aliénation va désigner de manière de plus en plus extensive les malheurs de l'homme moderne, comme si le marxisme avait mis le doigt juste sur la plaie : l'injustice découverte non comme une permanence tragique, mais comme la conséquence d'un régime de propriété qui traite l'homme comme marchandise et objet.

Là où le christianisme parlait de péché et de chute, de tort commis envers Dieu et de perte d'une vie fraternelle, le marxisme parle d'aliénation et d'exploitation, d'injustice commise envers la classe prolétarienne par la classe des propriétaires-capitalistes et de divisions, de luttes de classes dans la société, jusqu'à ce que le communisme ait reconstitué une société libérée par l'abolition de la domination des exploiters. On pourrait dire que l'acte théologique du péché est devenu le constat et la dénonciation sociologique du régime injuste de propriété. En tout cas, aliénation est devenu le mot le plus répandu pour dire les souffrances et les révoltes de l'humanité.

L'EXTENSION CONTEMPORAINE DU SENS

Le mot « aliénation » popularisé par le marxisme, va devenir contagieux. On ne dira plus comme autrefois : j'ai perdu mon innocence primitive, ou : je suis devenu l'esclave de mes passions, ou encore : je suis sous un régime politique tyrannique. On dira : je suis aliéné. Mais là on exprimera un sentiment de dépossession et d'impuissance, qui a sa source dans la dépendance économique, mais qui va bien au-delà. Etre aliéné, c'est être tombé dans les processus anonymes, dont la compréhension, et à plus forte raison les centres cachés de division, nous demeurent étrangers. Entre l'homme et son travail, entre l'homme comme essence autonome et comme existence supportée s'interposent des barrières d'obscurité et de dépendance qui n'ont plus du tout le caractère reconnu nécessaire et bénéfique des disciplines consenties mais qui sont des aliénations écrasantes. L'homme devient étranger chez lui-même. Il perd son identité dans « le système » sans y gagner de vraie solidarité. La complexité des grands ensembles urbains, économiques, sociaux, accentue ce sentiment d'être toujours occupé par une puissance adverse dont on ne connaît même plus le nom et dont on ne peut donc pas

combattre en face la domination. Kafka remplace ici Marx.

Tous les hommes des grandes sociétés modernes éprouvent à la longue cette étrange aliénation : par le rythme de la production technique, par la dureté de la concurrence, par les moyens financiers de plus en plus nécessaires et incontrôlables, par l'intervention de la bureaucratie, mais aussi par l'obligation de conquérir les consommateurs. Tout se passe comme si l'extension du pouvoir global se payait par l'amenuisement du pouvoir personnel. A la limite, et c'est bien ici que l'usage du mot aliéné dans les maladies mentales revêt une singulière perspicacité sur l'ensemble de la société, l'homme se sent à la fois envahi par le dehors et coupé en son dedans. Il est vraiment autre et étranger, — mais non pas au sens classique où aliénation signifiait extériorisation et échange — au sens moderne où il se ressent occupé et dépouillé. Les autres sont des envahisseurs, non des prochains. A leur égard, je suis un indigène qui aspire à sa libération et non pas un découvreur qui aspire à la rencontre. Au lieu de m'enrichir par mes extériorisations, comme chez Hegel, me voici appauvri par les aliénations dont je suis devenu l'objet et le jouet.

L'ALIÉNATION RELIGIEUSE ET LA LIBERTÉ DE LA FOI

Sans aucun doute cette atmosphère moderne va jouer un grand rôle dans le procès contemporain contre les dieux et les religions. Autrefois, elles étaient conçues comme des liaisons bénéfiques avec d'autres puissances et, dans ce que j'appelle la foi, comme une rencontre libératrice avec l'altérité personnelle de Dieu, venu pour me dire une parole capable d'orienter et de sauver ma vie. Mais maintenant les religions apparaissent des aliénations au profit de processus obscurs où l'homme devient étranger à lui-même. Là, je trouve la grande analogie marxiste qui va l'engager dans l'athéisme : Dieu est un propriétaire étranger, le croyant est une marchandise exploitée. La libération consistera à rejeter ce Dieu étranger à la terre, ce « soleil illusoire », pour réapprendre que l'homme est son seul autre et maître. Il faudrait se libérer métaphysiquement de la religion, comme il faut se libérer économiquement de l'oppression.

Suite page 10 —>

Nous devons ne pas réfuter trop vite cette attaque contre l'aliénation religieuse. Car il est vrai que l'atmosphère religieuse a souvent comme effet désastreux de rendre l'homme contourné, abîmé, dépossédé par rapport à lui-même. Cela se passe quand le conformisme remplace la conviction, quand, par exemple, la confession du péché devient l'aveu des fatalités ou quand la confession de la foi se transforme en un crédo inhabitable pour notre véracité. Si tant d'hommes rejettent les religions n'est-ce pas parce que pour eux les dieux sont comme des propriétaires abusifs, qui refusent de cesser l'exploitation profitable qu'ils font des craintes et des désirs de leurs fidèles ? Sans être, peut-être, aussi caricatural on peut dire que l'aliénation religieuse, loin de procurer le sentiment d'être enfin trouvés, rassemblés et envoyés pénétre les hommes du poids de demeurer dépendants, vidés d'eux-mêmes et résignés.

Bien sûr, la foi est libération de l'homme captif et égaré. Mais la religion est trop souvent la captivité de l'homme, assombri et craintif. L'enjeu est sans aucun doute de grande taille. Comment attester par nos vies et nos paroles que Dieu est pour l'homme une altérité bienheureuse et non pas une aliénation désastreuse ? Je vois exactement là le défi posé aux Églises par l'enflure moderne de l'aliénation, dont la religion apparaît à beaucoup partie prenante. Je résumerai l'enjeu en quelques phrases radicales : Ou bien Dieu est

cet autre qui me sort de la prison de ma solitude, de l'orgueil de mon autonomie, de l'inertie de mon découragement et du mensonge de mon scepticisme. Ou bien Dieu est cet aliénateur qui m'emprisonne dans mes névroses, me prive de ma responsabilité, me convainc de mon impuissance et me voue à la morosité, ou bien, ou bien ? Quel Dieu ? L'Autre libérateur, ou l'Étranger oppresseur ?

AVOUEZ ET COMBATTRE

Il serait, me semble-t-il, vain et mensonger de faire comme si chacun d'entre nous ne connaissait pas par lui-même, d'expérience propre, le sentiment d'aliénation. J'en prendrai deux illustrations concrètes et quotidiennes : la complexité et la fatigue.

Nous sommes aliénés par la multiplicité de ce qu'il faudrait apparemment savoir pour vivre à la page, en adulte, au courant, responsable informé, citoyen du monde, militant de la politique, cultivé en théologie et en science humaine, capable de démêler le vrai du faux, l'essentiel du passager. La surinformation est la maladie moderne qui, à bien des égards, aliène le plus, quand elle tue la spontanéité de nos réactions profondes et quand elle bloque notre goût de l'action. Nous voici aliénés par la masse d'un pouvoir qui s'évapore, sans que nous l'ayons alimenté en affectivité ni vu déboucher sur la vie active.

La fatigue est la manifestation la plus tangible de l'homme aliéné. J'entends fatigue au sens très général de dépossession de soi, de lassitude du corps qui s'use et de désenchantement de l'esprit qui somnole. Un mot populaire fait ici fortune : nous sommes « paumés ». J'aimerais que nos confessions des péchés, au lieu de nous accuser de torts à la fois trop traditionnels et trop sommaires, soient capables d'exprimer devant Dieu le contenu de telles aliénations courantes, expérimentées par chacun d'entre nous.

Mais, vous le savez, liturgiquement comme vitalement, il n'y a d'aveu bénéfique et évangélique que celui qui réveille au combat de la foi et de la vie. L'aliénation ne peut cesser que dans une double direction :

Se retrouver soi-même, tout comme le rôle de Dieu est de nous appeler par notre nom, au lieu de nous en dépouiller. La foi est source d'identité, si justement Dieu cesse d'être le tourbillon de nos obsessions, de nos manques et de nos envies indéfinies, pour se présenter à nous avec son nom propre et son identité dévoilée : Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Jésus-Christ.

Alors peut aussi se vivre la seconde direction : les autres peuvent cesser de m'aliéner pour me décentrer. Je puis trouver en eux non plus ma perte, mais mon amour, notre amour libérateur.

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : **Le Protestant**
En Belgique : **Dialogue**

Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

A propos de Jérusalem

Dans une interview accordée à l'Agence « France-Presse », consacrée au bilan et aux perspectives du Conseil Oecuménique des Églises, le pasteur Potter, secrétaire général déclare, à propos de Jérusalem :

« 80 % des Lieux saints appartiennent aux Églises orthodoxes et orientales, membres du C.O.E., contre 20 % seulement à l'Église catholique. On oublie cela trop souvent. Notre position est de toujours consulter nos Églises membres de Jérusalem, et, telle que je comprends la situation, la question primordiale pour ces Églises n'est pas les Lieux saints en tant que tels, mais les relations entre les musulmans, les chrétiens et les juifs, qui habitent Jérusalem, c'est-à-dire le peuple de cette ville. Donc, la solution politique est très importante. Le C.O.E. est préoccupé par les questions humaines, par conséquent par le problème de la réconciliation des hommes dans cette région. »

Les Israéliens et les lieux dits saints

58 % des Israéliens vivant dans les grandes villes estiment que l'administration des Lieux saints chrétiens de Jérusalem doit être confiée au gouvernement israélien ou à la municipalité de la ville, indique un sondage d'opinion de l'Institut des communications de l'Université hébraïque de Jérusalem.

42 % ont, en revanche, déclaré que l'administration des Lieux saints catholiques devrait être confiée au Vatican.

36 % des personnes interrogées au cours de ce sondage se sont, enfin, prononcées pour l'administration des Lieux saints musulmans de Jérusalem par la Jordanie.

La liberté religieuse en Espagne

Bilbao : autorisation refusée pour un culte public

Le Gouverneur Civil de Vizcaya a décidé de refuser l'autorisation pour un culte dans une salle de cinéma de Bilbao. Elle avait été demandée par l'Église des Frères de Barcelone. Le Gouverneur a estimé que la célébration de ce culte n'était pas possible.

Valence : autorisation refusée pour un concert

La jeunesse évangélique de Valence avait demandé l'autorisation pour donner

un récital de musique religieuse dans un cinéma, le 8 décembre. L'autorisation a été refusée par le Gouverneur pour cette date précise, le 8 décembre étant la fête de la Conception Immaculée de Marie.

Valence : les Églises Évangéliques de Valence doivent s'inscrire

Prenant connaissance que plusieurs Églises évangéliques de Valence n'ont pas encore demandé leur reconnaissance légale, suivant les prescriptions de la loi sur la liberté religieuse, le Gouverneur de la province a adressé un communiqué à ces églises leur donnant un délai de deux mois pour s'inscrire légalement, faute de quoi, elles seront fermées. Se fondant sur la liberté de conscience religieuse et invoquant le droit au culte privé, les responsables de ces Églises ont répondu par un document qui en conclusion demande au Gouverneur de ne pas agir contre elles en fermant leur local. La mesure atteint principalement la communauté baptiste de Alacuas, près de Valence. (BIP)

Églises d'Afrique et responsabilités des autochtones

Dans l'Afrique d'aujourd'hui, la « question brûlante » pour l'Église est celle du leadership africain et de la participation des femmes et des jeunes. Selon un communiqué adressé aux Églises et aux Conseils chrétiens du Botswana, de Rhodésie, d'Afrique du Sud et du Swaziland et rédigé par trente-trois éducateurs originaires de ces pays, toute la structure de l'Église a besoin d'« être révisée d'urgence ».

Ce communiqué publié à l'issue d'un récent colloque organisé par le Département de l'éducation du C.O.E. et la Conférence des Églises de Toute l'Afrique (C.E.T.A.) déclare notamment que « l'Église est si structurée que l'Africain est relégué à des postes subalternes dans la direction de l'Église, alors que la majorité de ses membres se compose d'Africains opprimés... » Dans ce communiqué il est dit en outre qu'« il est grand temps d'avoir un leadership véritablement africain, non pas celui de type européen qui sert à maintenir le statu quo soutenant les gouvernements opprimant les Africains ».

A la suite de rapports rhodésien et sud-africain sur les effets de l'apartheid dans l'éducation, le colloque a déclaré : « Le racisme est un péché. L'Église doit le combattre. Des mesures discriminatoires déshumanisent l'homme, altèrent l'éducation et sont destinées à perpétuer l'oppression d'une race par une autre ». Le communiqué cite plus précisément ce

qui dans les systèmes d'apartheid va à l'encontre des intérêts des Africains : « On enseigne aux enfants à croire que la race au pouvoir a une culture supérieure... dans la littérature, les livres, les programmes scolaires, les jouets, les mass média, et plus particulièrement dans les livres d'histoire où l'on donne une image déformée de la race opprimée par rapport à celle qui est au pouvoir ». Le résultat est un « pouvoir destructeur sur les enfants » conclut le rapport.

Les participants ont également critiqué le « manque d'engagement de l'Église, son indifférence et sa faible participation au développement national ». L'Église ne fait entendre sa voix que lorsque la législation en vigueur touche à ses intérêts, comme dans le cas d'écoles et de fermes dépendant des missions.

Selon le colloque, reconstruire le christianisme en Afrique demande un effort de la part des jeunes chrétiens africains. Cependant, les jeunes Africains ne voient pas encore le rôle qu'ils pourraient jouer dans l'Église telle qu'elle est aujourd'hui. Ils veulent participer activement, et non pas simplement être abreuvés de bonnes paroles.

En ce qui concerne l'éducation religieuse, les participants au colloque ont demandé à l'Église de mettre en lumière l'histoire religieuse africaine comme un moyen de « conscientisation ». Un enseignement, de même qu'un sermon faisant abstraction de la réalité vécue tueraient l'Église. Celle-ci doit mettre fin à toutes les formes de discrimination existant en son sein si elle veut rester crédible lorsqu'elle critique les pratiques discriminatoires des gouvernements.

Nation d'ivrognes ? Un refus

Le président du Conseil chrétien de Zambie, Monsieur Hosea Soko, a qualifié l'alcoolisme de « cancer qui ronge le corps et l'âme de la nation ». Il a proposé la convocation d'une convention nationale ayant pour objet d'analyser les faits et de rechercher des solutions à ce problème. Il a affirmé que le Conseil chrétien soutiendra cette initiative et participera à la Convention.

Monsieur Soko répondait ainsi à la récente déclaration du président Kenneth Kaunda qui a fait savoir récemment qu'il donnerait sa démission si la situation ne s'améliorait pas. « Je refuse d'être à la tête d'une nation d'ivrognes » a dit le président qui a demandé à toutes les couches de la société, y compris à l'Église, d'user de leur influence pour amener un changement.

Soepi

L'union nationale des Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes de France

Cette Union d'Eglises est née en 1938. Mais *officiellement* elle aura trente ans tout juste en 1974, car c'est en 1944 que fut faite une nouvelle déclaration d'existence légale (1).

On sait qu'en 1905, lors de la *Séparation des Eglises et de l'Etat*, le protestantisme français de tendance réformée s'est groupé sous trois *raisons sociales* différentes, qui se réduisirent à deux très rapidement.

Une *Union des Eglises Réformées* (libérales) et l'*Union des Eglises Réformées Evangéliques* (qualifiée d'orthodoxe).

La *première* avait une Déclaration de principes, reconnaissant la Bible comme un livre unique et désirant réconcilier la pensée moderne avec l'Evangile.

La *seconde* mettait à sa base une Déclaration de foi (celle de 1872) brève mais suffisante, proclamant « l'autorité souveraine des Saintes Ecritures en matière de foi — et le salut par la foi en Jésus-Christ, mort pour nos offenses et ressuscité pour notre justification ».

Vers l'année 1934, sous l'influence, surtout pour notre Midi du Réveil qui avait soufflé des deux côtés du Rhône en Drôme et Ardèche, les Synodes des deux Unions d'Eglises parlèrent d'unité et des pourparlers furent engagés auxquels les Eglises Libres et Méthodistes étaient conviées. Une Déclaration de foi vit le jour. Elle devait être précédée d'un *formulaire pour les consécration pastorales* permettant une liberté d'interprétation. Ceci parut inacceptable à plusieurs qui se réunirent en Synode constituant au mois d'août 1938. Ils représentaient à peine le douzième de l'ancienne Union nationale des Eglises Réformées Evangéliques et faute de mieux, ils conservèrent les

anciens statuts. Il y avait là une forte proportion de jeunes pasteurs et il ne s'agissait pas d'une idolâtrie sentimentale du passé, mais d'une *question de conscience*.

Ainsi, par suite des circonstances et sans stratégie préconçue, s'est constituée ou reconstituée une Union nationale Réformée Evangélique. Faite de pièces et de morceaux, privée de temples ici ou là, démunie de réserves financières, obligée de créer une caisse de retraite pour ses pasteurs, forcée de résoudre le problème du recrutement de futurs conducteurs spirituels, cette Union prit le départ dans le désordre. La route a été cahotante et hésitante parfois.

Actuellement fonctionnent trente et un postes paroissiaux (répartis en quatre Circonscriptions) auxquels il faut ajouter deux postes de professeurs. Il s'y est ajouté deux nouvelles Eglises lors du dernier Synode national : une à Paris, l'autre dans la région parisienne.

Le régime est strictement resté presbytérien synodal. Dans les paroisses ceux qui ont des convictions fermes et personnelles sont inscrits lorsqu'ils le demandent comme *membres*, c'est parmi eux qu'ils choisissent les Conseillers presbytéraux qui assurent l'orientation spirituelle des communautés locales. Sous le nom de *paroissiens* peuvent se rattacher des frères et des sœurs qui sans avoir une responsabilité spéciale, se réclament de l'Eglise Réformée Evangélique et la soutiennent de leurs dons.

Les Eglises Réformées Evangéliques baptisent enfant ou adulte (sous certaines conditions) et pratiquent aussi les présentations ou bénédiction. Elles célèbrent la Sainte-Cène (mensuellement dans certaines paroisses).

Faculté de théologie d'Aix-en-Provence

Les E.R.E. ont ouvert en 1940 la Faculté de théologie d'Aix-en-Provence. Plusieurs anciens élèves sont maintenant

au service des Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes, d'autres exercent leur ministère dans des Eglises et œuvres diverses.

Ces dernières années par suite du manque de professeurs la Faculté n'a pas fonctionné comme telle.

Elle rouvrira ses portes en 1974 avec un corps professoral normal et dotée d'un statut modifié lui donnant une certaine indépendance à l'égard des Eglises Réformées Evangéliques.

Conscientes des grâces qu'elles ont reçues et aussi de leurs faiblesses et de leurs responsabilités les Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes veulent penser et vivre plus fidèlement : leurs Synodes ont étudié des questions essentielles comme celles du *catéchuménat*, du *baptême*, de la *diaconie*, des *ministères dans l'Eglise* et tout récemment ont été mis à l'ordre du jour : la *notion du mariage* et le *mouvement charismatique*. (Ce dernier sujet à la demande du Synode réformé œcuménique auquel sont rattachées les E.R.E.I.).

Les Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes ont comme but premier de rendre gloire à Dieu et de proclamer fidèlement le message du salut.

Que Dieu les rende de plus en plus fidèles, de plus en plus humbles, de plus en plus conquérantes.

A Dieu seul soit la gloire.

André Tholozan

P.S. Pour plus de précision on peut demander la brochure *Réformés évangéliques* (prix : 2 F). Un journal mensuel est publié : *Christ et France* — *Sur le Roc*, ainsi qu'une Revue de la Faculté : *Études évangéliques*. S'adresser : U.N.E.R.E.I. 7, rue Godin, 30000 Nîmes.

pam • pam

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

(1) Il a été ajouté à notre sigle primitif E.R.E. la lettre I (indépendante) ce qui donne le titre suivant : Union nationale des Eglises Réformées Evangéliques Indépendantes (sous entendu de l'E.R.F. où se trouvent des anciennes Eglises Réformées Evangéliques ayant même conservé la Déclaration de foi de 1872).

(...)

Le titre « Évangile et Liberté » est un beau et magnifique nom.

Son programme, encadré en deuxième page : « Par souci de fidélité... » etc..., exprime ma recherche personnelle, recherche de tant d'années...

Et voici ma question : ce programme, simple et beau, mis en tête de votre journal, inspirera-t-il toujours son contenu ? Je le pense, je le pense en l'espérant.

Je poursuis mes réflexions.

« Évangile et Liberté », qui se veut le journal de tous ceux qui se réfèrent encore à Jésus-Christ et à son Évangile, sait éviter, Dieu merci, le danger d'une lecture politico-marxiste de la tradition évangélique, qui est le péril de beaucoup de chrétiens modernes plongés dans la nuit d'un athéisme révolutionnaire politico-social...

Mais, trois questions me préoccupent toutefois, qui expriment chez moi certaines exigences, ou désirs ou craintes.

1. — Le cas Jésus ou le problème de Jésus. Presque partout, en chaque confession (je passe les chrétiens dits critiques ou révolutionnaires) ce problème est sensé résolu une fois pour toutes, enfin on en a l'impression ; on n'en parle pas, ça va de soi : Jésus, selon la plupart des confessions (et selon leur crédo) est évident, net et clair. Il n'y a pas de problème ; on affirme Jésus sans plus, sans plus s'attarder sur son Mystère... Et on ne permet guère sur ce sujet de questions indiscrètes. (Votre numéro 2 de janvier semble avoir voulu répondre un peu à ce mystère).

Mais, en entendant les uns et les autres autour de moi, en lisant, je vois bien que ce problème n'est pas résolu pour beaucoup qui sont toujours à se poser la question : qu'est-ce que Jésus ? Quelle est sa vérité fondamentalement divine (si on écarte des dogmes tout faits) et humaine pour un homme de 1974 ? Le problème de Jésus touche au fondement de la foi spirituelle lorsqu'elle se dit encore chrétienne. Je sais bien que votre grand docteur Auguste Sabatier a traité de tout son esprit, ce problème central. Georges Marchal l'a repris en partie, d'autres ouvrages en parlent, d'autres revues, mais tous ne lisent pas ces ouvrages spécialisés et, quelquefois l'argent manque pour acheter les nombreux livres et revues dont aucun ne suffit. Vous me répondrez peut-être : vous voyez vous-même la difficulté ? Notre journal ne suppléera pas à certaines déficiences de la littérature religieuse de notre époque dont le vague de la plume est un des caractères trop visibles. C'est vrai, cependant l'enjeu vaut la peine de tenter cet effort... Ce n'est pas qu'on ne parle pas de religion, mais il me semble qu'on fait plus de discours théolo-

E. & L. — 18.2.1974

CORRESPONDANCE

giques ou de discours de justice sociale qu'on ne parle du propre cas de Jésus-Christ, non certes enfermé, clos dans son temps historique, mais ouvert à tous les temps en sa vérité profonde. Si, interrogeant des passants, même chrétiens, ne pensez-vous pas qu'ils nous répondraient un peu comme les juifs l'ont fait au temps de Pierre à Césarée ? (...)

Le problème est difficile, j'en conviens. On ne peut donner que des aperçus divers sur la personne de Jésus, mais ces aperçus, multipliés, diversifiés, même dans un ordre d'orientation qui est celui de votre journal, finirait peut-être par donner un portrait historique, moral ou mystique du grand Prophète, fils de Dieu, encore tellement inconnu de beaucoup !

2. — J'aurais voulu dire encore quelque chose sur les Évangiles, livres trop peu lus, incompris de tant de gens, falsifiés d'innombrables fois, commentés si souvent de travers, même par des intellectuels, mais j'en ai assez dit. D'ailleurs ce deuxième point dépend du premier, celui de Jésus-Christ.

3. — Vous parlez d'un péril qui me semble actuel (non pour vous mais pour plusieurs de nos contemporains chrétiens). Il faut se méfier, ou plutôt je me méfie d'une possible reviviscence du millénarisme ou d'un messianisme trop strictement temporel, et sans espoir. On a la sensation qu'on nous propose (non vous, bien sûr) un paradis socialo-terrestre à édifier pour les générations à venir, sur une terre qui cependant doit mourir et qui — trop visiblement — a enterré déjà une part importante de notre humanité : nos frères disparus ou sur le point de disparaître, que les marxistes (et certains autres...) vouent à l'effacement total, inéluctable de la mort, mais qui pour nous, croyants, vivent toujours... Un jeune dominicain ne me disait-il pas récemment qu'à la mort un chrétien est « paumé » comme les autres et qu'on ne pouvait donner aucune consolation sérieuse à un mourant. Mais si je refuse un messianisme social impossible, je fais des vœux pour un changement social du Monde qui sera d'ailleurs toujours à opérer.

(...)

J.C. (un abonné)

Suite à la conférence : L'homme aliéné

Par sympathie pour l'excellente idée qui inspire des soirées de conférences et d'études données par les Amis d'Évangile et Liberté, j'ai le souci, et sans doute le devoir, de vous dire, après réflexion et très franchement mes impressions.

Les conférences ont été claires et enrichissantes mais le débat qui a suivi a apporté, sur certains points, des déceptions.

Les croyants sont, me semble-t-il, ceux qui cherchent, qui ont la foi dans la recherche spirituelle et dans son efficacité finale, plutôt que ceux qui s'imaginent avoir déjà trouvé. Tel est, n'est-ce pas, le mérite du journal que j'apprécie beaucoup, « Évangile et Liberté ». Mais je ne suis pas sûr que les conférenciers aient répondu de façon adéquate et profitable aux questions, aux remarques de plusieurs auditeurs.

Des passages bibliques comme le récit de la Genèse ou, plus encore, le livre de Samuel ordonnant, de la part de Dieu, de tuer sans pitié tous les Amalécites, sont « aliénants » pour des esprits préoccupés d'exactitude historique et surtout pour ceux qui aspirent à la rigueur éthique. Si nous avons une forte conscience de nos obligations morales, cela n'implique-t-il pas aussi le devoir de savoir ou au moins de chercher pourquoi ? Que devient alors le récit du « péché d'Adam » ?

Certes les mythes sont parfois des vérités imagées et affabulées, littérairement belles et sentimentalement émouvantes. Pourtant quelques mythes qui nous viennent du fond des âges n'ont pas ces qualités.

Et si l'on saute de la Genèse à l'eschatalogie, les esprits pour qui morale chrétienne signifie bonté et indulgence, douceur et fraternité ne souffriront-ils pas terriblement à l'idée que des êtres seraient dans la « damnation éternelle » alors qu'eux-mêmes seraient dans « l'éternelle félicité » ?

Dans la soirée du 15 janvier, j'ai essayé d'évoquer ce problème et d'esquisser une réponse en suggérant que la personne individuelle n'a pas de réalité ontologique et métaphysique et que, par conséquent, il ne peut y avoir de véritable salut et de véritable joie que collectifs, voire universels. C'est l'idée à laquelle est arrivé Giovanni Papini dans son livre « Le diable » dont le pape Pie XII a dit qu'il était « contraire aux traditions de l'Église »...

Des deux conférenciers du 15 janvier l'un m'a objecté que la personne, le moi est bien une réalité puisque l'amour de soi précède l'amour du prochain. Or, c'est plutôt le contraire qui, d'expérience, me semble vrai. C'est vis-à-vis d'autrui que commence la charité et c'est souvent l'amour que l'on a pour une autre (ou d'autres personnes) qui nous révèle à nous-mêmes et donne à notre esprit une réalité authentique. L'autre conférencier, quant à lui, a cru voir dans mes remarques des signes de psychose. J'ai essayé vigoureusement de le rassurer !

Je dois reconnaître qu'un débat sur de tels sujets est difficile, étant donné surtout que les interventions (en tout cas les miennes) se veulent brèves et concises. Il est plus facile à un conférencier sur

Suite page 14 →

Les fins de semaine du Lazaret à Sète

Pour rassembler dans un climat de détente et d'invention des chrétiens de toutes confessions et des amis en recherche, le Lazaret de Sète invite à RENOUEVER l'expression de la foi et les comportements familiaux ; à défiger la foi et à désencercler la famille.

Calendrier des rencontres :
9-10 février : éduquer les parents
9-10 mars : chanson moderne et catéchèse (avec le chanteur compositeur Noël Colombier).
27-28 avril : dire la bible avec son corps.
Conditions : 32 F pour les deux jours. 50 % pour les enfants de moins de sept ans. Réductions pour familles.
A savoir : ces rencontres débutent le samedi à 16 heures pour finir le dimanche vers 17 heures. Invitation plus détaillée sera envoyée sur simple demande : Le Lazaret, La Corniche, 34200 Sète — Tél. (67) 74.27.37.

La France protestante

Cet annuaire qui paraît chaque année sous les auspices de la *Fédération Protestante de France* est introduit cette année par une préface de Monsieur le pasteur André Thobois, Président de la Fédération des Églises Baptistes de France.

L'accélération de la vie de l'Église, les nombreux changements de pasteurs et de responsables, la mise en application du nouveau code postal conduisent chaque année à de multiples corrections.

Si bien que les 500 pages de LA FRANCE PROTESTANTE 1974 (1) sont comme un flash sur les principaux éléments du protestantisme français de 1974 ; c'est donc un ouvrage indispensable à tous ceux qui ont besoin, pour

une raison ou une autre, d'avoir des renseignements précis sur les hommes, les Églises et les Oeuvres du protestantisme français.

(1) En vente dans les *Librairies protestantes* ou aux *Imprimeries Réunies*, 9, rue Pasteur, 26000 Valence.
Prix : 18 F (franco : 19,65 F)
CCP. Lyon 4 283 70. Imp. Réunies distr. France Protestante.

Communication de la Commission de chant

La Commission d'Hymnologie de la Fédération Protestante de France continuant le travail qui lui a été confié, va faire paraître, ces prochains jours, un petit recueil, analogue à celui des « 75 Psaumes », qui comportera 45 chorals avec adaptation de paroles françaises ; le livre d'accompagnement paraîtra en même temps ou peu après. La Commission a voulu ainsi retrouver et mettre à la disposition des Églises et des communautés, des chants qui maintiennent, avec du français moderne, la double tradition de la Réforme : le psaume et le choral.

Elle veut poursuivre son travail sur deux plans : les révisions et les nouveautés. D'abord la révision des paroles de certains cantiques de « Louange et Prière » ; elle compte en avoir, au cours de cet hiver, mis au point et pouvoir en faire connaître une cinquantaine. Outre cela il faut créer du nouveau et c'est plus difficile. Quelques nouveautés ont déjà paru dans le Bulletin « Musique et Chant » (8, Villa du Parc Montsouris, 75014 Paris). Mais cet effort est à peine commencé. Nous voudrions trouver des musiciens et des poètes qui acceptent de se plier à cette discipline : essayer d'écrire des chants à la fois beaux et simples et qui puissent exprimer les sentiments de tous les croyants. Même si ces œuvres n'ont pas l'ambition de durer des générations, elles ne doivent pourtant pas refléter une psychologie provisoire, mais chercher à dire ce qui est essentiel.

Si certains, dans les Églises et les communautés, ont déjà entrepris ce double travail, voudraient-ils nous donner connaissance de ce qu'ils ont fait ? Cela nous aidera à aller plus vite. Écrire et envoyer à Henri Capieu, 58, rue Madame, 75006 Paris.

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

→ Suite de la page 13
Correspondance

l'estrade d'exprimer complètement sa pensée qu'à un auditeur dans la salle. De là peuvent découler de sérieux malentendus.

C'est précisément pour prévenir de tels malentendus que je crois bon et utile de vous présenter ces quelques remarques. Les sujets traités sont trop graves pour qu'on termine le débat par un silence. Ce serait même discourtois envers les organisateurs de conférences aussi sympathiques.

A. Lamarle

Monsieur William SESTON,
Mademoiselle Janine SESTON,
Madame René MONNIER-PRADES, Madame Jean PRADES,
Monsieur et Madame Henry SESTON, Madame René SESTON,
Monsieur Élie ESCANDE-SESTON et leurs familles,
ont la douleur de faire part du décès de

Madame William SESTON
née Madeleine PRADES

survenu subitement le 8 janvier 1974.
La cérémonie religieuse a eu lieu à Paris à l'Oratoire du Louvre le 11 janvier et l'inhumation à Mazamet le lendemain.

« Soyez joyeux dans l'espérance »
Romains 12, 12

Paris, 5, rue Valentin-Haüy, XV^e.

« Évangile et Liberté » adresse sa pensée de sympathie à Monsieur William Seston, membre de son comité. Il lui renouvelle l'assurance de sa vivante amitié.



Monsieur et Madame Jean MARTINESQUE,
leurs enfants et petits-fils,
Le pasteur et Madame Gaston MARTIN
et leurs fils
Madame Jacqueline BARTHÉLÉMY,
ses enfants et petits-enfants,
Les familles MARTINESQUE, BOSC,
MAZERA, VERGNAUD, MONNIER,
Mademoiselle Paulette SARRAZIN,
La Direction et les résidents du « PORT »
(Fondation John Bost),
ont la profonde tristesse d'annoncer le décès de leur chère mère, belle-mère, grand-mère, arrière-grand-mère, belle-sœur, tante, cousine et amie :

Madame Veuve Olivier MARTINESQUE
née Hélène MAZERA

endormie dans la paix de Dieu dans sa quatre-vingt-dixième année, le 26 janvier 1974.
Le service religieux a eu lieu dans l'intimité familiale au « PORT ».

« L'Éternel, le Seigneur, est ma force »
Habacuc 3/19

CET AVIS TIENT LIEU DE FAIRE-PART

33120 Arcachon, 19, bis Allée Fénélon
33220 Ste-Foy-la-Grande, 10, av. Charrier
25000 Besançon, 29 k, rue Brulard.



Madame Alfred LEGAL,
Monique LEGAL,
Jacques et Geneviève STELANDRE et leurs enfants,
Michel et Laure HOFFFEL et leurs enfants,
Pierre et Nicole CHRÉTIEN et leurs enfants,
Claude et Claudie LEGAL et leurs enfants,
Madame E. MARX, ses enfants et petits-enfants,
Monsieur et Madame F. TROUPEL, leurs enfants et petits-enfants,
ont la douleur de vous faire part du décès de

Monsieur Alfred LEGAL
Doyen honoraire de la Faculté de Droit de Montpellier

que Dieu a rappelé à lui le 30 janvier 1974 à l'âge de quatre-vingts ans.

« Heureux ceux qui procurent la paix, car ils seront appelés fils de Dieu » Matthieu 5, 9.
40, avenue d'Assas — 34000 Montpellier

nous est intime nous conduit à désirer des compagnons qui partagent au mieux notre sensibilité. Ce qui se rend sensible de notre monde intérieur nous met en péril d'être fragiles aux yeux de tous. La gêne que nous éprouvons parfois à chanter un cantique aux expressions vieillies témoigne admirablement de ce péril ressenti au fond de nous. Le choix de nos compagnons, c'est-à-dire, dans l'Église de ceux que l'on nomme « frères » et « sœurs » (de ceux avec qui les conflits doivent être réduits à leur minimum), fut une recherche essentielle pour un grand nombre de nos ancêtres. Et beaucoup d'entre nous sont encore protestants de père en fils, tant il est difficile de concevoir de se risquer soi-même dans un autre milieu où la sensibilité collective ne sera pas tout à fait celle qui nous est accoutumée. Ce que l'on cherche là, ce sont des frères. L'Église locale est le lieu d'une fraternité. Et l'une de ses fonctions est d'assurer la protection de cette fraternité, ce qu'elle fait par toutes sortes de moyens dont il serait trop long de parler ici.

Enfin, et peut-être seulement maintenant convient-il de quitter le terrain sociologique et para-psychologique où nous avons accommodé notre vue. L'Église est une assemblée d'hommes soucieux d'un sort spirituel. Par l'expression de sort spirituel, qui n'est encore qu'une manière de nommer cette représentation culturelle du monde, il faut, si l'on est croyant, désigner aussi ce que l'Évangile appelle le salut. Le salut peut être de retrouver une osmose parfaite à tous les points de jointures qui lient notre cosmogonie cachée à la cosmogonie révélée par l'Évangile, Dieu est alors l'expression parfaite d'une communion. Il est alors le prétexte de l'Église.

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

**ONT COLLABORE
A CE NUMERO**

René Château, pasteur Paris-Oratoire du Louvre.

Bernard Chevalley, pasteur Granges-lès-Valence.

Yves Cruvellier, pasteur à Chamonix.

André Dumas, professeur, doyen de la Faculté de théologie de Paris.

André Gounelle, professeur, Faculté de théologie de Montpellier.

Christian Mazel, pasteur, Paris-Oratoire du Louvre.

Nos correspondants.

Helen Post, Journaliste, Centre d'information de l'Église unie du Christ au Japon.

André Tholozan, pasteur, Président des Églises Réformées Évangéliques Indépendantes.

L'Église locale est un groupement d'hommes soumis aux lois de la sociologie, soucieux d'une expression cosmogonique, fervents quêteurs d'une fraternité et d'une osmose de l'homme et de son Dieu. L'expression d'une communauté d'Église ne se situe, ni au niveau d'une théologie dogmatique, ni au niveau d'une analyse rationnelle, mais au niveau de l'affectivité. C'est en ce sens que l'Église locale est une expression cardiaque du mythe inscrit en nous.

Mourir à l'Église

Qui ne voit pas la mouvance des montagnes, cherche en vain l'assise des rochers. Qui ne voit pas le perpétuel tâtonnement de l'homme à la recherche d'une expression correcte de sa conception culturelle du monde ne voit pas non plus la permanence de l'attente de Dieu. Qui ne voit pas, avec l'intelligence du cœur, les formes d'expression de l'Église court le risque du Pharisien remerciant Dieu de n'être pas errant, ou de Nicodème. Qui ne voit pas que l'Église est un lieu d'expression cardiaque risque de voir en elle une institution sans but. Mais qui ne réfléchit pas au but ultime de l'Église risque de la transformer en lieu d'extase inhumaine !

Cependant, il me paraît qu'aujourd'hui le risque est plus grand d'épuiser toute vie de l'Église en réduisant ses expressions culturelles à des discours et des études, qu'en lui donnant la liberté d'une expression plus affective. Il me paraît plus important de développer la liturgie où s'exprime le corps et le cœur de l'homme que de maintenir des sermons tels qu'aujourd'hui nous les connaissons. Et peut-être avons-nous à redécouvrir quelques formes anciennes d'expression de la cosmogonie intérieure, tels la danse, le conte ou le mime pour retrouver en nous l'osmose parfaite que nous souhaitons. Mais cela veut dire qu'il nous faut quitter des habitudes vénérables ; qu'il nous faut mourir à des coutumes anciennes. Et que, peut-être, pour vivre à nouveau dans une Église ouverte à toutes les dimensions de l'homme et à toutes les dimensions de Dieu, il nous faille mourir à l'Église d'aujourd'hui.

Bernard Chevalley

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|--|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

MOURIR

A

L'EGLISE

L'Eglise est un lieu mythique

Qui, voulant préciser le sens du mot Eglise ne s'est heurté aux limites du langage ? Nous avons l'intuition de ce que nous voulons exprimer quand nous pensons au terme d'Eglise ; cette intuition d'un sens global s'enfuit à l'approche de notre raison. Il nous reste quelques fragments d'une image totale de l'Eglise, sur lesquels nous glosons. C'est que l'Eglise tient son institution et sa réalité locale d'une représentation culturelle du monde. Cette représentation déborde de toutes parts la zone de clarté que tente de projeter sur son objet l'esprit lucide. Cette représentation culturelle du monde n'appartient pas au seul domaine de l'intelligence. Elle prend racine au cours de nos fantasmes, de nos rêves ; elle s'étoffe de nos expériences les plus secrètes ; elle tend vers l'assouvissement de nos souhaits les plus anciens et les plus permanents. C'est cette représentation culturelle du monde qui ordonne en nous l'Espace et le Temps, le Moi, l'Autre proche et l'Autre lointain. C'est elle qui nous commande de vénérer nos aïeux, de célébrer nos amis, d'exorciser nos ennemis. Nous portons tous en nous-mêmes une cosmogonie qui nous anime à notre insu. Même le plus indifférent des hommes ne sait pas qu'il ordonne le monde. L'Eglise fait partie de cette cosmogonie cachée. Et l'Eglise institutionnelle et visible n'est que l'expression collective de la somme, plus ou moins exacte, de nos cosmogonies personnelles. Tout culte célébré le Dimanche est représentation de cette cosmogonie collective. Au plus haut de nos cieux intérieurs, nous plaçons inmanquablement Dieu. La liturgie célèbre cette élévation. Une analyse de nos cantiques conduirait à démontrer ce fait. L'Eglise est un des lieux où s'expriment nos mythes. C'est en ce sens qu'elle est un lieu lui-même mythique.

L'Eglise locale est une expression cardiaque du mythe

L'Eglise locale concrétise dans un lieu, dans un temps, c'est-à-dire dans une histoire et dans quelques hommes la représentation culturelle d'une collectivité. Une paroisse est une assemblée d'hommes soucieux d'un sort spirituel. Cette assemblée possède un passé, des institutions, des rites, un langage ; un présent, des préoccupations, des conflits, des engagements ; une espérance du futur. Cette assemblée peut se dénombrer. Ses activités sont connues. Ses projets de vie peuvent se définir. Nous avons là une expression qualifiable d'une représentation culturelle du monde. Il serait beaucoup trop long d'analyser toutes les expressions d'une cosmogonie dont témoigne la vie paroissiale. Et chaque paroisse diffère par de fines nuances de ses voisines quant aux expressions qu'elle manifeste au niveau d'une représentation culturelle du cosmos d'homme.

Deux pôles forts peuvent néanmoins se dégager d'une analyse générale. L'Eglise locale est une assemblée. Elle est aussi une assemblée d'hommes soucieux d'un sort spirituel. Dire qu'elle est une assemblée signifie qu'elle obéit aux lois de la sociologie. Non seulement l'Eglise locale connaît les conflits de groupes, les oppositions de leaders, l'histoire des quêtes de pouvoirs ; mais elle est aussi soumise au cycle ordinaire de tout groupement qui parcourt, à l'image de l'homme, tous les âges d'une vie. Une paroisse naît, grandit, atteint sa maturité et décline. Oublier ce trait caractéristique de toutes collectivités, le masquer sous d'ingénieuses justifications de l'existence de l'Eglise, c'est risquer d'être navré pour rien quand il faut constater l'éclipse d'une paroisse.

Mais cette assemblée d'hommes n'est pas convoquée sans motifs. Elle ne se réunit pas sans raison. Nous avons besoin que l'on nous représente par des signes la cosmogonie latente qui nous habite. Nous souhaitons reconnaître le plus grand nombre possible de nos images intérieures dans les rites, les chants, les expressions théologiques qui nous sont offerts lors des cultes. Le décor du théâtre n'est pas non plus indifférent pour que soient perçues le mieux qu'il se peut les images du monde qui nous hantent. De hautes voûtes ont correspondu en certains temps aux cosmogonies de nos ancêtres. La demi-ténèbre des cathédrales, la puissance de l'écho sous les arches de pierres massives, les variations des couleurs diffuses qui procédaient du choix des teintes des vitraux selon les heures de la journée, tout concourait à presser hors de nous ce monde mythique que nous portons. Nous avons besoin d'une expression collective de nos plus sourdes hantises. En ce sens nous avons tous besoin du culte. Et s'il n'est pas d'Eglise, ce culte s'incarnera dans toutes cérémonies que dispensent l'Etat, le Sport, ou la... télévision.

La recherche d'une expression collective de ce qui

← Suite page 15

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète

19-20 octobre 1974

avec la participation de :

Professeur André MALET

Pasteur Louis SIMON

sur le thème :

LIRE LA BIBLE AUJOURD'HUI

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 5

Lundi 4 mars 1974

FOI ET DOCTRINES

L'HOMME dit « civilisé » ne peut vivre la foi chrétienne sans la penser avec son intelligence. La foi, réalité mystérieuse qui oriente notre vie, échappe aux définitions de la pensée rationnelle. La foi n'entre pas dans les schémas géométriques de la raison. Et pourtant je ne puis croire sans penser cette foi. L'amour conjugal et l'amour fraternel mobilisent l'imagination, la volonté, les prévenances. L'amour connaît et prend des initiatives. « *Tu aimeras le Seigneur... de toute ta pensée* » dit Jésus. La foi, elle aussi, prend conscience d'elle-même. Elle se découvre et se discipline, dans un même mouvement. La foi, dans sa lucidité, garde toujours une fonction critique. Elle élimine les superstitions et les croyances magiques toujours prêtes à refaire surface chez le « civilisé ».

Si la foi est pensée, elle ne saurait être liée à des doctrines. La foi n'existerait pas si elle ne cherchait pas à s'exprimer d'une façon ou de l'autre, et en particulier par des affirmations claires. Mais la doctrine, effort de lucidité et de communication, court le risque de figer la réflexion et de bloquer le mouvement. Car la foi est essentiellement un « dynamisme », une puissance en action continue. Si la foi est un film, la doctrine est la photographie d'un élan. La doctrine est du domaine du relatif, du provisoire, de l'approximatif. Quand Jésus veut parler du Royaume de Dieu, il donne des comparaisons : « *cela se passe comme si une femme..., un semeur..., un marchand...* ». Jésus qui s'exprime en sémite, use de paraboles et d'images. Il évoque des réalités « semblables » à celles qu'il veut faire comprendre. Aussi on ne saurait confondre — comme le Père Daniélou — la foi et la doctrine. La foi n'est pas le dépôt d'une Église. Elle est transfiguration des êtres. « *Le vent souffle où il veut et tu en entends le bruit. Mais tu ne sais, ni d'où il vient, ni où il va. Il en est de même de tout homme qui est né de l'Esprit* ». Cette évidence a besoin d'être redite. Dans

le catholicisme contemporain en France, des hommes de grande audience, comme le Père Oraison et le journaliste Henri Fesquet, proclament cette vérité.

EN cette période de découverte réciproque des Églises (et nous nous en réjouissons car un processus est en marche), la mode théologique actuelle est de parler sans cesse de l'Église comme « le peuple des baptisés ». Ainsi l'Église se définirait, à en croire nos docteurs, par le sacrement. Cette position suppose que nous acceptions la doctrine selon laquelle le sacrement est nécessaire et suffisant. Notre joyeuse conviction est de croire que les Églises, communautés de foi, sont assemblées par la foi en Christ.

Pensée et doctrine ne se confondent pas. La pensée réfléchie est une connaissance consciente du monde et de soi. La doctrine s'enferme tout de suite dans un système plus ou moins global qui donne une explication de tout. Tout système est faux quand il entend embrasser la totalité du réel. La vie jaillit toujours de façon inattendue hors des cadres préparés. La grammaire d'une langue est un monde d'exceptions. Que dire de la vie de l'Esprit.

Jésus libère notre pensée captive des habitudes et des enchaînements. Jésus, ce laïc non-intellectuel, en affirmant la primauté de la foi sur les doctrines de son temps, a écarté tout naturellement les rites sacrificiels, les conceptions d'un Dieu national et méchant, le fatalisme de la maladie et du mal.

« *La vérité vous affranchira.* » Heureuse foi quand elle est pensée.

Christian Mazel

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallone de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, R. Châteaur, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle,
R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel, P. Monastier,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de fidélité à l'Évangile, il
affirme :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La liberté de l'homme à l'égard des
traditions théologiques et ecclésias-
tiques,
- L'actualité de la Réformation. Les
Églises, en perpétuelle réforme, ne
sont pas qu'une institution mais un
chemin.
- La constante nécessité de la liberté
d'examen.

Dans une perspective de recherche du
vrai et du juste, il croit à la fraternité des
hommes qui sont tous, sans distinction,
enfants de Dieu.

EDITORIAL

*Aujourd'hui où Monsieur Chamson fait à « Évangile
et Liberté » l'honneur de quelques « BONNES
FEUILLES » de son dernier ouvrage : « La Terreur
Blanche » dans lequel il ne peut être question que
d'oppression et de libération me sera-t-il permis de
consacrer quelques lignes à Soljénitsyne ?*



*Ce n'est pas une petite affaire et sans doute fau-
drait-il être mieux informés que nous ne le sommes
pour dire avec objectivité ce qui est à dire. Il nous
paraît cependant impossible de laisser imprimer ce
numéro d'« Évangile et Liberté » sans crier au scan-
dale. Ce n'est pas la rage au cœur qui nous anime. C'est
davantage une blessure. La blessure des hommes qui
souffrent de la torture des autres. C'est aussi un
désarroi mêlé d'inquiétude. C'est une crainte nouvelle
de voir le monde entier ignorer de plus en plus le sens
du respect de l'homme et de la liberté.*

*D'aucuns croiront que Soljénitsyne a désormais
acquis quelque liberté ; mais la sorte d'esclavage qu'il
subit peut-il devenir libération pour lui et pour les
siens ?*

*Le même problème se pose pour beaucoup d'autres.
Nous l'avons déjà noté. Ici, la figure de l'homme fait
exemple par sa stature.*



*Je ne dirai rien des temps troublés que nous vivons.
L'événement Soljénitsyne dépasse ces événements
parce qu'il s'attaque droit à l'homme, à son courage, à*

sa maîtrise, à sa foi, mais aussi parce qu'il veut asservir la vérité, celle qui fait horreur à certains en détruisant leur ambition dominatrice, perverse, impérialiste, politicière, mensongère. Qu'on me permette ici de rappeler la phrase de Soljénitsyne notée en exergue du numéro du 18 février : « Une seule parole de vérité a plus de poids que l'univers tout entier ».



Je viens de lire — avec quelle émotion — « Soljénitsyne le croyant ». Quel document !

Dès lors, il est impossible de méconnaître ce que peut signifier le droit élémentaire de l'expression écrite ou parlée. Aveugle serait celui qui ne jugerait avec crainte tout régime autoritaire, tout ce que signifient la suppression des droits simples de l'homme, l'envahissement de son destin par l'arbitraire. Et voici Soljénitsyne, l'homme qui ose dire ce qu'il pense, ce qu'il vit, ce qu'autour de lui il a vu vivre, torturer, enfermer et mourir. Haute stature de l'esprit, il est rejeté de sa patrie comme un traître que l'on n'ose pas abattre en face.

Arbitraire et hypocrisie des pouvoirs.



A cet homme j'unis aujourd'hui tous les déportés de la terre. Je songe aux souffrances endurées, aux humiliations à tant de luttes pour tenir malgré tout.

Je songe qu'en reléguant Soljénitsyne à l'étranger on a voulu le faire mourir plus sûrement que sur un bûcher de martyr. Maintenant on pourra dire de lui tout le mal qu'on voudra. Il ne sera plus présent comme l'image de la justice qui parle, de la vérité qui crie, de la liberté qui se risque. Il pourra porter tous les noms que la haine invente.



Par ailleurs, j'aurais aimé que Soljénitsyne pût arriver en silence (seul le vrai silence est grand) dans un pays de paix où il attendrait maintenant les siens pour autant qu'on veuille bien les laisser le retrouver. C'eût été un hommage à lui rendre et la police — encore elle — n'aurait pas eu besoin d'intervenir.

Au nom de la liberté et du courage vécus, il faut savoir exprimer la discrétion, le respect. La télévision a rapporté les images de l'arrivée de Soljénitsyne à Zurich. Scandaleux ! Pour faire honneur à un homme on le traque de questions sous prétexte d'information nécessaire. On le photographie pour la « une » des journaux. On essaie d'interpréter le visage fermé, sombre, triste du rejeté des siens. Un homme douloureux serait-il donc une bête pour certains ? une bête que l'on traîne dans l'arène ? — Je déteste cette époque où les hommes croient devoir aller à la curée de leur semblable par besoin de sensationnel.

L'homme vaut mieux que cela.

Aussi, ne voudrais-je pas terminer ces lignes sans dire mon inquiétude — peut-être aussi celle de tous les amis de ce journal.

Sous la figure de l'homme dont nous venons de parler se cache tout un monde d'oppression et de détresse. Sous l'image d'un gouvernement — qui ressemble à tant d'autres en ces temps — dont je ne saurai exprimer ce qu'il est, se cache toute une orientation moderne de violence, d'irrespect de l'homme, de méconnaissance des valeurs essentielles qui devraient régir l'humanité. L'Évangile et la liberté ont encore beaucoup de chemin à parcourir. Le sort du monde repose sur l'application de ce qu'ils signifient. Les hommes doivent y trouver l'inspiration et la sève de leur révolte contre les horreurs, sans doute, en tout cas l'expression de leur action positive.

P. R.

DU SOUTIEN A LA LIBERTÉ

Je sais, moi combien c'est difficile.
Et combien de fois, quand ils peinent tant dans leurs épreuves
J'ai envie, je suis tenté de leur mettre la main sous le ventre
Pour les soutenir dans ma large main
Comme un père qui apprend à nager à son fils
Dans le courant de la rivière
Et qui est partagé entre deux sentiments.
Car d'une s'il le soutient toujours et s'il le soutient trop
L'enfant s'y fiera et il n'apprendra jamais à nager.
Mais aussi s'il le soutient pas juste au bon moment
Cet enfant boira un mauvais coup.
Ainsi moi, quand je leur apprends à nager dans leurs épreuves,
Moi aussi, je suis partagé entre ces deux sentiments.
Car si je les soutiens toujours, et je les soutiens trop,
Ils ne sauront jamais nager eux-mêmes.
Mais si je les soutiens pas juste au bon moment,
Les pauvres enfants boiraient peut-être un mauvais coup.
Telle est la difficulté, elle est grande.
(...)
Tel est le mystère de la liberté de l'homme, dit Dieu,
Et de mon gouvernement envers lui et envers sa liberté.
Si je le soutiens trop, il n'est plus libre
Et si je le soutiens trop, j'expose sa liberté,
Si je ne le soutiens pas assez, j'expose son salut :
Deux biens en un sens presque également précieux.
Car ce salut a un prix infini.
Mais qu'est-ce qu'un salut qui ne serait pas libre ?
Comment serait-il qualifié ?
Nous voulons que ce salut soit acquis par lui-même.
Par lui-même, l'homme. Soit procuré par lui-même.
Viennne en un sens de lui-même. Tel est le secret,
Tel est le mystère de la liberté de l'homme.
Parce que moi-même je suis libre, dit Dieu, et que j'ai créé
l'homme à mon image et à ma ressemblance.
Tel est le mystère, tel est le secret, tel est le prix
De toute liberté.
Cette liberté de cette créature est le plus beau reflet qu'il y ait
dans le monde.
De la Liberté du Créateur. C'est pour cela que nous nous y
attachons.

Charles Péguy
(Dans le Mystère des Saints Innocents)

SARRO LI GRIHAIRE

par André Chamson

Monsieur André Chamson, de l'Académie française nous adresse aujourd'hui les « BONNES FEUILLES » d'un chapitre de son dernier ouvrage qui sort actuellement de presse : « La Terreur Blanche ».

Nous ne saurions exprimer la reconnaissance d'« Évangile et Liberté » et de ses lecteurs à l'illustre académicien sans lui dire le respect que nous avons pour son œuvre, l'enthousiasme qu'il suscite toujours en nous lorsqu'il parle des protestants de l'histoire, ceux qui en raison de leur foi souffraient le martyre. Le laxisme d'aujourd'hui ne comprend pas toujours ces farouches « religionnaires ». Pourtant, ces descendants que nous sommes vivons de leur sang et de leur passion de liberté.

Chaque intervention de Monsieur André Chamson aux Assemblées du Désert, ou ailleurs, redonne voix au passé et prestige au présent. Elles inscrivent l'histoire pour orienter l'avenir. L'a-t-on assez compris ?

Aujourd'hui, après « La Superbe » et après « La Tour de Constance », l'auteur nous donne comme le troisième volet d'une trilogie dans laquelle la hardiesse de la foi se mesure à la puissance de la force ; il nous plaît de publier le chapitre intitulé « Sarro li grihaire ».

Waterloo vient de consommer la chute de l'Empire. La Terreur Blanche que firent régner les royalistes dans le midi de la France fut marquée par d'horribles cruautés à l'égard des bonapartistes et des républicains. Elle s'est violemment déchaînée sur Nîmes et dans le Gard. Les temples de Nîmes furent fermés et le culte pros crit. On croyait retrouver les misères d'antan.

Le chapitre que donne Monsieur André Chamson est l'histoire de la réouverture du temple de Nîmes fermé depuis quatre mois. Cette mesure est due à un ordre du gouvernement de Louis XVIII pressé, sans doute, par la présence à Paris des Anglais (anglicans), des Prussiens (luthériens) et peut-être aussi des Russes (orthodoxes). Toujours est-il que le général de Lagarde, commandant les troupes cantonnées dans le Gard, reçoit l'ordre d'assurer la réouverture du Temple et de protéger les fidèles.

Aux protestants se rendant au culte la foule crie : « Sarro li grihaire », ce qui signifie : « A mort les grilleurs ! ». Le terme de « grihaire » était alors appliqué aux protestants en souvenir de la prise de Nîmes au cours des guerres de religion du XVI^{ème} siècle lorsqu'ils avaient forcé les défenses de la ville en sciant les grilles qui barraient l'entrée du canal de l'Agau.

Le lendemain matin, il faisait encore nuit noire quand les gendarmes vinrent prendre position au long de la rue Curaterie, de la rue de l'École-Vieille, de la rue du Collège, sur la place des Carmes et sur le boulevard des Calquières. C'étaient, pour la plupart, des hommes lourds, des cavaliers démontés dont les bottes sonnaient sur le cailloutis des ruelles. Ils avaient dû recevoir la consigne de se déplacer en silence, mais ils n'arrivaient pas à étouffer le bruit de leurs semelles et de leurs talons. Ils ne parlaient pourtant qu'à voix basse et, quand ils étaient arrivés à l'endroit qui leur avait été désigné, ils se perdaient dans un recoin sombre, ombre dans l'ombre attendant la fin de la nuit.

C'est le général de Lagarde lui-même qui avait donné l'ordre d'occuper ainsi, bien avant le crépuscule de l'aube, tous les abords du Grand Temple, afin d'être certain qu'aucun groupe de malintentionnés ne pourrait s'y cacher avant la venue des fidèles.

Arrivé la veille au soir, à franc étrier, harassé par cette course de plus de trente lieues, à bout de nerfs, irrité par la bagarre de Calvisson qui, pendant le séjour même du prince, avait entraîné la mort d'un paysan de la religion, abattu par les gardes nationaux recrutés dans les Bourgades, le général de Lagarde avait réuni son état-major pendant la nuit du samedi au dimanche, afin de prendre les dernières mesures avant d'affronter cette dangereuse journée.

Tout d'abord, il avait décidé, sans prendre le conseil de personne, que les forces de gendarmerie, entièrement fidèles, à ce moment-là, à l'autorité militaire, occuperaient, dès la première heure, le quartier où pouvaient se produire des troubles.

— C'est une première précaution, avait-il dit à ses officiers, mais si la multitude veut se rendre maîtresse de la rue, ces gendarmes ne suffiront pas à maintenir l'ordre.

En entendant ces derniers mots, les officiers baissèrent la tête comme des gens qui ne veulent ni approuver ni désavouer ce qu'on leur dit.

— Je sais pouvoir compter aussi, Messieurs, reprit le général, sur quelques forces d'infanterie et sur les chasseurs à cheval. Fantassins et cavaliers sont des militaires. Ils obéiront aux ordres, comme obéiront les canonniers qui servent les pièces de quatre. Rien n'est plus discipliné qu'un artilleur. Servir un canon, c'est déjà être rompu à l'obéissance. Cependant, je souhaite ardemment de ne pas avoir besoin de faire appel à ces troupes. Mais ce que je ne voudrais pour rien au monde, c'est d'avoir à faire appel à la garde nationale, mises à part quelques compagnies qui me sont connues. Recourir à la garde nationale, c'est risquer de la voir se joindre aux perturbateurs, comme elle l'a déjà fait quelquefois. Par un heureux hasard, toute cette force publique a été convoquée pour une grande revue, que suivra une messe militaire. C'est, pour moi, la garantie de pouvoir tenir

cette masse d'hommes en armes en dehors des événements, si des événements fâcheux doivent se produire... Je me résume, Messieurs : nous allons essayer de contenir les trublions qui, depuis des mois, ont fait le malheur de cette ville. S'ils osent braver les ordres du roi, nous ferons simplement appel aux gendarmes. Si nous sommes débordés, malgré les mesures prises, nous paierons chacun de notre personne, moi le premier, jusqu'à mettre notre vie en balance, et c'est en dernier recours que nous ferons appel à la troupe et aux deux ou trois compagnies de la garde nationale dont nous avons déjà éprouvé la loyauté et la discipline.

Les officiers, qui avaient resserré le demi-cercle qu'ils faisaient autour de leur général, restaient toujours tête basse, immobiles et silencieux. Le jeune sous-lieutenant de chasseurs qui avait fait ses débuts aux affaires de Boucoiran et de Ners, et qui avait transmis l'ordre de se disperser aux gardes nationales de la Gardonnenque, prenait des attitudes de vieux soldat, et les brusques rougeurs qui montaient parfois à ses joues laissaient entendre qu'il était là en martyr de la discipline et de l'obéissance passive.

— Je sais, Messieurs, reprit le général, que ce que nous avons à faire doit paraître bien singulier à la plupart d'entre vous. En vous confiant cette mission, le roi ne fait que mettre en harmonie le pouvoir qui lui vient de Dieu avec les conditions de notre époque. Ne pas garantir, aujourd'hui, ce qu'on appelle la liberté de conscience mènerait à la ruine le royaume le plus puissant. Pour moi, j'ai pris, depuis longtemps, l'habitude de tenir la balance égale entre toutes les religions. Beaucoup trop de Français sont encore incapables de le faire, et ne connaissent rien en dehors de la religion dominante... Mais c'est trop parler. Il suffit d'obéir aux ordres... Pas de question ? C'est bien, Messieurs. Deux d'entre vous vont aller confirmer à Monsieur le président du Consistoire que notre pays est un pays libre et que, comme convenu, il peut, dès aujourd'hui, faire rouvrir les portes de son temple.

Monsieur Olivier Desmont reçut les deux messagers à six heures du matin. Malgré son âge, il était levé depuis longtemps. Ce grand vieillard maigre, au visage creusé de rides, à l'air ordinairement réservé, était, ce jour-là, encore plus solennel que de coutume.

— Je viens avec vous, Messieurs, pour remercier le général de vive voix, dit-il en s'emmitouflant dans son manteau qui ressemblait à une limousine de berger.

Le ciel était chargé de nuages et, sous ce couvercle pesant, du côté de la Provence, vers l'Orient, on voyait grandir une longue ligne blanchâtre, comme si ce couvercle s'était trouvé soulevé par une force mystérieuse. Il faisait froid et le vent, suspendu à hauteur des toits des maisons, mais tourbillonnant dans les hautes sphères du ciel, annonçait une des journées les plus tristes de l'automne. Les pierres des monuments, ordinairement dorées sous les rayons du soleil, avaient pris une teinte grise sous le ruissellement d'une impalpable humidité, et le silence s'allongeait tout au long des rues et des ruelles, en leur donnant l'aspect qu'elles auraient eu dans une ville morte.

— Triste jour ! murmura un des officiers.

— Mais aussi jour de joie ! répondit Monsieur Olivier Desmont qui venait d'entrer dans la pièce, et dont la voix vibrante avait quelque chose de juvénile.

Dans le petit hôtel où s'était installé l'État-Major, on aurait pu croire que le jour se levait sur la fin d'une nuit d'émeute. Tous les militaires avaient l'air recrus de fatigue. Certains d'entre eux somnolaient, assis sur des chaises appuyées contre le mur, les jambes écartées, allongées dans leurs bottes à chaudron. Il y avait des tasses de café à moitié vides au coin des tables, des peaux de saucisson, des papiers gras et des quignons de pain inachevés. Le général avait l'air moins fourbu que ses jeunes officiers, mais il était aussi plus nerveux, plus marqué par l'anxiété, avec une sorte de tremblement à la commissure gauche de ses lèvres.

— J'ai voulu, général, lui dit Monsieur Olivier Desmont, vous remercier de ce que vous faites pour nous, qui avons été si souvent abandonnés au milieu des pires misères.

— Je ne fais, Monsieur, qu'obéir aux ordres que j'ai reçus. Mais, bien que je sois catholique, et bon catholique même, à ce que j'espère, je le fais d'autant plus volontiers que les longues années vécues par moi, en Russie, au milieu de chrétiens orthodoxes, d'Allemands luthériens, de Cosaques mahométans, de montagnards arméniens, m'ont appris que les croyants de toutes les confessions... et même ceux qui ont le malheur de ne pas pouvoir croire... pouvaient également être dignes de respect... Ceci dit, notre tâche ne sera peut-être pas facile. Je commence à connaître les secrets de cette ville, et je sais pourquoi et comment quelques hommes de grande importance peuvent, sans laisser voir leur visage, ni laisser entendre leur voix, déchaîner les fureurs d'une populace au sein de laquelle il y a toujours quelques meurtriers... Pensez-vous, Monsieur, que vos fidèles risquent de venir en grand nombre, malgré les dangers qu'ils ne peuvent pas ignorer.

— Comment savoir, général ? Je crois pourtant qu'ils seront nombreux, femmes, enfants et, sans doute aussi, des vieillards encore plus vieux que moi, qui se croiront revenus aux temps des persécutions.

Tout un petit groupe d'officiers s'était rassemblé autour de Monsieur Desmont et du général. La plupart d'entre eux s'étaient baillant, les paupières gonflées de sommeil.

— Vous savez sans doute, Monsieur, reprit Monsieur de Lagarde, de quels arguments se servent vos ennemis ? Ils ne se bornent pas à vous traiter d'hérétiques, mais ils déclarent que votre temple est une de leurs anciennes églises, et qu'ils doivent la récupérer, car votre présence y est comme un sacrilège.

— Je sais, je sais, nous savons tous, général, mais cette église était désaffectée en 1793, quand elle a été achetée, et elle fait partie des biens nationaux.

— ...et ces biens ne peuvent plus être aliénés... Je sais aussi que d'autres anciennes églises servent de greniers à foin ou de remises, sans que personne y trouve à redire. La question n'est pas là, mais dans la volonté de certains de ne pas vous laisser célébrer votre culte. Les lois vous y autorisent. La volonté du prince vous y engage. Les temps que nous vivons en font une sorte d'obligation. Je ferai donc mon devoir. Il n'arrivera rien. J'en réponds sur ma tête.

— Merci général. C'est Monsieur Juillerat qui doit faire le service. Quoique jeune encore, il est d'une grande sagesse et d'une grande fermeté. On peut s'en remettre à lui pour faire face aux circonstances les plus imprévues... Pour ma part, je vais avertir Monsieur de Vallongues, notre maire. Il m'a demandé de le faire. C'est un homme de paix qui veut le bien de sa ville et cherche à mettre un terme aux horreurs qui nous accablent depuis quatre mois.

Tandis que Monsieur Desmont se dirigeait vers le domicile du maire, le général s'était mis en selle et, suivi de quelques officiers de chasseurs, parcourait au petit pas les ruelles environnantes, en posant des questions aux gradés de gendarmerie qui se trouvaient sur sa route.

— Rien à signaler, maréchal des logis ? Pas d'allées et venues suspectes ?

— Général, il y a des particuliers de mauvaise mine qui ont l'air de faire le tour de nos postes et de s'en retourner à toutes jambes vers l'enclos de Rey et les Bourgades, des espèces d'espions, pour ainsi dire... Il y en a même qui ont essayé d'engager la conversation avec nous.

— Oui, oui, ils m'ont dit : « Alors, gendarme, maintenant vous protégez les plus cruels ennemis de l'Église et de notre roi ? Vous n'avez pas honte d'être mis au service de ces serviteurs du diable ? »

Bien qu'il fût à peine un peu plus de huit heures et demie du matin, il y avait déjà de petits rassemblements à l'allure patibulaire sur le boulevard des Calquières et le Petit Cours. Le ciel était toujours chargé de nuages mais, malgré l'humidité et le froid, aucun de ces particuliers de mauvaise mine, comme les avait appelés le maréchal des logis, n'avait l'air de vouloir quitter la place et rentrer chez lui pour se mettre à l'abri.

Le général enleva sa monture d'un coup d'éperon et, suivi par ses aides de camp, il remonta le Petit Cours et le Grand Cours pour gagner la place de la Maison Carrée par la place de la Bouquerie. Une compagnie de la garde nationale était en train de se rassembler devant le poste fixe installé auprès du temple romain.

— Commandant, dit le général de Lagarde à l'officier qui surveillait ce rassemblement, vous n'avez d'injonction à recevoir que de moi. Sans un ordre exprès, porté par un de mes officiers d'ordonnance, vous n'avez donc pas à déplacer votre troupe ni à obéir à quelque réquisition que ce soit.

— Bien, général, répondit l'officier d'un ton de mauvaise humeur, en affectant de prendre un maintien respectueux, tandis qu'il saluait militairement, talons joints et taille cambrée.

Il était maintenant plus de neuf heures du matin et, pendant que le général de Lagarde regagnait au petit trot l'hôtel de l'État-Major, des groupes de plus en plus nombreux stationnaient autour du Grand Temple. C'était la même foule qui, quatre mois plus tôt, avait inondé, comme une mer en furie, les abords de la caserne où se trouvaient enfermés les derniers soldats de l'armée de Napoléon : femmes de la halle, laveuses ou lingères, plus souvent vieilles que jeunes, mais parfois belles, avec de terribles yeux, flambant d'impudeur et de violence, minces de taille, larges de hanches, et tenant droit leurs cous dégagés par l'habitude de porter des corbeilles sur la tête ; portefaix athlétiques, aux bras musculeux, aux jambes trop courtes et comme crochétant la terre ; vieillards rageurs, cyniques et boulimiques ; travailleurs de terre à la poitrine large, au masque romain. Toute cette plèbe du sud aurait éveillé la sympathie, par sa vitalité et par son insouciance, si on ne l'avait sentie animée par toutes les fureurs d'un fanatisme qu'on lui avait enseigné depuis des siècles, et par l'aveuglement millénaire de superstitions plus vieilles que le christianisme.

Une fois de plus, la rafataille s'amoncelait autour d'un des monuments de cette ville, faite de monuments, de jardins et de fontaines. Elle se réunissait, ce jour-là, autour de l'ancienne église des Ursulines devenue, depuis près d'un quart de siècle, le temple des Réformés. Elle se groupait autour de ce temple comme elle le faisait, les dimanches de courses de taureaux, autour de l'arène du cirque romain, dégagée depuis peu des constructions qui l'avaient encombrée pendant des siècles, et rendue à sa forme primitive.

Pour le moment, cette foule restait silencieuse et comme figée. Elle obstruait déjà les ruelles, elle submergeait les gendarmes placés en sentinelles, masse énorme attendant le commencement du spectacle qu'elle allait se donner à elle-même.

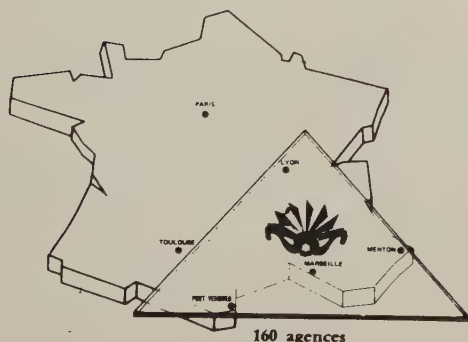
Un des premiers à fendre cette foule fut Monsieur Olivier Desmont qu'accompagnait Monsieur de Vallongues, le maire de la ville. Ce dernier, haute figure de puritain janséniste, avait été nommé par Monsieur de Bernis, commissaire extraordinaire du roi, au moment où Monsieur Daunant avait donné sa démission, juste après l'assaut des casernes. Ce magistrat ne pouvait donc pas être suspect, même aux plus ultras des ultras.

Sans être vraiment liés d'amitié — comment auraient-ils pu l'être dans ce monde déchiré qui était le leur ? —

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



Monsieur de Vallongues et Monsieur Olivier Desmont se connaissaient depuis des années et avaient de l'estime l'un pour l'autre. Ils avaient traversé les mêmes tourmentes, séparés par leurs convictions, mais rapprochés par cette estime qui ne s'était jamais démentie. Ce matin-là, ils marchaient l'un à côté de l'autre, au milieu de deux murs de silence, faits par des corps d'hommes. Aucun de ces hommes n'avait le courage de dire un seul mot, aussi longtemps que les regards du vieux serviteur de Dieu et du premier magistrat de la ville pouvaient se poser sur eux. Mais dès qu'ils avaient été dépassés par le pasteur et le maire, ils se mettaient tous à parler, à voix contenue, d'abord, puis en haussant insensiblement le ton, jusqu'à crier à tue-tête.

— Alors, c'est vrai, ces brigands ont l'audace de vouloir aller dans leur temple qui ne leur appartient même pas ? Mais nous leur en ferons tant et tant qu'ils n'oseront plus y revenir.

— Ils se prennent pour le peuple élu en personne ! Voyez ce Moïse à la manque qui marche à leur tête !

— Qu'est-ce que Monsieur de Vallongues va faire avec ces foutues Gorges-noires ?

Un peu avant d'arriver devant la porte du temple, laissant le président du consistoire pénétrer seul dans la grande nef, Monsieur de Vallongues revint sur ses pas, en traversant à nouveau la foule. Dans le silence revenu d'un coup autour de lui, il entendit, derrière sa nuque, une voix qui disait :

— Les riches se soutiennent entre eux !

Comme pour rendre éclatante la fausseté de cette phrase, les ouvriers et les travailleurs de terre qu'on appelait les rachalans, toute une cohorte plébéienne venant de l'ouest de la ville, déboucha du côté de la place aux Herbes, hommes, femmes, enfants et vieillards confondus.

Une énorme clameur salua leur arrivée : « Sarro li grihaire ! A bas les grilleurs ! A bas les Gorges-noires et les Oreilles-collées ! Vive le roi ! Vive la croix ! »

Les ouvriers de la Placette et des ruelles voisines, le petit peuple qui avait fourni, il y avait vingt-cinq ans, les premiers volontaires de la république, s'enfonçaient comme un coin dans les rangs de la rafataille qui ne voulait pas lui laisser le libre passage. Ouvriers tisserands, cardeurs de laine, petits fabricants de bas qui passaient parfois plus de quatorze ou quinze heures par jour devant leur métier familial pour pouvoir arriver à vivre avec leur femme et leurs enfants ; travailleurs de terre qui montaient à leur jardin, chaque matin, avant l'aube, du côté des Trois Piliers, ou descendaient vers les champs qui longent le chemin de Saint-Gilles ; femmes qui n'osaient plus aller laver leur linge dans les gourgs du Cadereau, où les attendaient les laveuses de la rafataille, tout ce petit monde s'était endimanché aussi bien qu'il l'avait pu et, d'instinct, il avait formé deux colonnes avec les hommes dans la pleine force de l'âge, pour encadrer les femmes, les enfants et les vieillards.

Tous ces gens élevaient à bout de bras, pour manifester leur allégresse, de longs rameaux de ces lauriers toujours verts que l'on trouve un peu partout dans la campagne de Nîmes. Certains d'entre eux étaient descendus depuis peu de leurs montagnes natales. C'étaient les arrière-petits-fils de ceux qui avaient formé les légions camisardes, il y avait à

peine un peu plus d'un siècle. Ils avaient les visages anguleux et les gestes de faucheurs des combattants du Désert et des galériens pour la foi.

— Sarro li grihaire ! hurlait la foule. Sarre les grilleurs ! Qu'ils retournent dans leurs maisons. Qu'ils nous rendent nos églises ! Vive le roi ! Vive la croix !

La cohorte plébéienne avançait sans rien répondre, bloquée, parfois, dans les ruelles étroites que les gendarmes essayaient de dégager en faisant de grands gestes sans vigueur. Les femmes de la rafataille, les travailleuses de l'enclos de Rey et des Bourgades étaient les plus acharnées. Elles injuriaient les femmes de la Placette, comme si quelque rivalité amoureuse les avait dressées les unes contre les autres.

— Regardez-les, celles-là, aussi pauvres que nous et peut-être même plus ! C'est genre fifour qui n'ont rien dans sa maison et qui font les avantageuses et les mijaurées... Oui, oui, celle-là, celle-là, avec son fichu... Oui, oui, toi, tu n'as pas besoin de faire la fière... Je te vois plus pute que la plus pute... Je voudrais passer ton derrière à la fleur de lys.

— Allons, allons, disaient les gendarmes, en adoucissant leurs voix, comme s'ils avaient parlé à des enfants. N'empêchez pas les gens de passer. Soyez raisonnables.

— Sarro li grihaire ! répondait la foule. Vive le roi ! Vive la croix !

Depuis un moment, de nouveaux arrivants se mêlaient au petit peuple de la Placette. D'allure plus compassée, guindée même, et vêtus avec plus de recherche, ces nouveaux venus avaient des façons d'être patriciennes et, plus encore que les artisans et les rachalans, ils semblaient ne pas entendre les injures qu'on criait sur leur passage. Certains d'entre eux brandissaient aussi des rameaux de lauriers, mais avec une sorte de réserve et sans lever leurs bras au-dessus de leur tête.

— Allez-y ! Allez-y ! Vous n'en sortirez pas vivants ! hurlaient autour d'eux les hommes et les femmes de la rafataille.

Toujours à cheval, à peu près seul, maintenant, séparé de ses aides de camp, le général de Lagarde allait et venait dans cette cohue. Droit sur sa selle, les épaules hautes, élargies par les épaulements à franges d'or, il lui suffisait d'apparaître pour calmer, pendant quelques dizaines de secondes, les vociférations et les bousculades. Mais s'il pouvait imposer encore le respect, il était déjà entouré de haines. N'était-ce pas lui qui avait fait arrêter Trestailons et Truphémé, lui qui avait menacé, le soir où l'on avait massacré le malheureux Lichaire, de faire charger une compagnie de la garde nationale dont l'attitude pouvait lui paraître douteuse, et de la sabrer lui-même à la tête de ses chasseurs ?

Monsieur Juillerat, sa femme et son jeune fils, âgé d'une douzaine d'années, étaient arrivés quelques minutes avant dix heures, accompagnés, eux aussi, par Monsieur de Vallongues. Un silence menaçant, coupé de cris inintelligibles, avait suivi le petit groupe jusqu'à la porte du temple, devant laquelle le maire de la ville s'était arrêté, comme il l'avait fait en accompagnant Monsieur Olivier Desmont.

Sans être entièrement dégagé, le ciel était plus clair qu'il ne l'avait été après le lever du jour, et le froid s'était fait moins vif. Au long des façades des maisons, dans les ruelles étroites, les contrevents étaient fermés ou tirés en tabatière, et toutes les portes étaient closes.

Quand les derniers fidèles furent entrés dans le temple et quand on eut refermé la porte derrière eux, l'énorme foule fit un mouvement en avant, d'une seule masse. Hommes, femmes, enfants avaient l'air d'être collés les uns aux autres. On aurait dit un fantastique dragon, une sorte de bête apocalyptique dont la tête heurtait à cette porte fermée. En même temps, la clameur que poussait cette foule se faisait plus haute, et des cris s'élevaient au-dessus d'elle, comme des pierres lancées.

— Sarre les grilleurs ! Ils sont entrés dans la ratière. Ils ne pourront plus en sortir... Qu'ils nous rendent nos églises ! A bas les Gorges-noires ! A bas les sans-Dieu !

Entraînés par les mouvements de cette masse, comme des mottes de terre sur la berge d'un torrent, les gendarmes se trouvaient plaqués contre les murs, dans les embrasures de portes et dans les recoins des ruelles. Personne ne faisait plus attention à eux. C'est à peine si le général de Lagarde arrivait à faire place à son cheval qu'il poussait à coups de cravache, à travers la foule.

— Allons ! Allons ! criait-il en se penchant sur l'encolure de sa bête, rentrez chez vous. Vous avez assez crié. Vous avez assez dit tout ce que vous vouliez dire. Laissez ces gens en paix. Vous n'allez pas attendre dans le froid pendant plus d'une heure. Vous serez bien avancés quand vous aurez attrapé une fluxion de poitrine. Rentrez chez vous, pour l'amour de Dieu !

Personne ne semblait l'entendre. Personne même ne semblait prendre la peine de l'écouter. C'est tout juste si les gens faisaient silence sur son passage ou, plutôt, suspendaient pour de courts instants leurs vociférations et leurs hurlements.

Pendant ce temps, solennel dans sa robe noire, la tête rejetée en arrière, le pasteur Juillerat était monté en chaire. Les deux mains appuyées à l'accoudoir de velours, il s'était alors abîmé en lui-même, l'espace de quelques minutes, comme pour implorer que lui soient donnés la force et le courage.

Quoique jeune encore, il avait tellement entendu parler par les siens des assemblées du Désert qu'il lui semblait être, lui aussi, en ce jour, un ministre de l'Eglise sous la croix. Il sentait qu'il en avait l'âme et la résignation joyeuses. Les grands murs blancs qu'il avait devant les yeux lui semblaient être de hautes roches, au sommet desquelles devaient se trouver les guetteurs, prêts à signaler l'approche des dragons.

— Sentinelle, où en est la nuit ? se demanda-t-il au moment de se lever, sans savoir très bien pourquoi il se posait cette question.

— L'aube vient ! lui répondit une voix qui s'élevait du plat sur le rebord de la chaire, le Livre ouvert devant lui.

Il était debout, dominant l'assistance, les mains posées à plat sur le rebord de la chaire, le Livre ouvert devant lui.

— Mes frères, commença-t-il d'une voix haute et ferme, invoquons le nom du Seigneur...

Toute l'assemblée se leva, plébéiens et patriciens confondus par le sentiment d'un danger couru en commun, comme ils s'étaient confondus au temps des grandes persécutions, quand les soldats du roi cernaient le petit peuple de Dieu. Les paroles rituelles résonnaient dans un silence vertigineux, comme si elles avaient été intemporelles, comme si elles n'avaient pas eu besoin d'être dites pour être entendues.

Les Martin s'étaient assis au troisième rang, à droite de la chaire, par ordre de générations, mais Adèle et Daniel avaient été placés à droite du patriarche, malgré leur jeune âge. Ils ne se tenaient pas par la main, mais leurs mains — la main droite d'Adèle, la main gauche de Daniel —, posées à plat sur le banc, étaient si proches l'une de l'autre qu'elles se transmettaient parfois un imperceptible tremblement. Adèle se demandait alors si ce tremblement avait quelque chose de coupable, s'il était révélateur d'une défaillance de la chair, de cette chair dont la faiblesse lui avait fait dire, d'une voix suppliante : « Partons ! Partons ! » quand elle s'était trouvée seule avec Daniel, dans sa maison perdue, au fond de la solitude des garrigues ? Elle était sûre, pourtant, que rien ne pouvait être coupable, dans ce lieu et dans cet instant, de tout ce qui la liait au garçon qu'elle avait choisi, ou que la Providence avait choisi pour elle, au milieu des tribulations.

Tandis qu'Adèle regardait ainsi au plus profond d'elle-même, les hommes et les femmes qui l'entouraient et qui, depuis quatre mois, vivaient dans l'angoisse et dans la terreur, retrouvaient en eux le sentiment de la liberté. Ils écoutaient, avec une ferveur muette, ce que disait Monsieur Juillerat dont la voix semblait descendre vers eux.

— Vous avez appris qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais, moi, je vous dis : aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent.

Dans le silence qui prolongea ces paroles, un grondement s'éleva derrière la porte d'entrée. Sous une poussée qui la faisait trembler comme sous les coups de bélier d'une tempête, cette porte s'entrouvrit pendant quelques instants, laissant le passage libre à un petit groupe d'énergumènes qui se répandirent à travers toute la nef, jusque sous la chaire, l'injure à la bouche, les poings crispés, les yeux flambant de colère.

Monsieur Juillerat continuait à parler d'une voix égale. Presque tous les assistants étaient restés immobiles à leur place, attentifs, la tête levée, les yeux fixés sur les lèvres de leur pasteur. Seules, quelques femmes épouvantées s'étaient précipitées vers la sacristie pour y chercher un refuge. La voix de Monsieur Juillerat devenait de plus en plus ferme. Mais tout semblait suspendu comme sur le bord d'un abîme. Cette voix qui parlait pouvait brusquement se taire et cette assemblée silencieuse se disperser tout à coup dans un tourbillonnement d'épouvante et de panique.

Quelques gendarmes venaient de se glisser dans les bas-côtés du temple. C'étaient, pour la plupart, des hommes de haute stature, aux épaules carrées, dont les visages grisâtres avaient l'air d'être taillés dans la pierre. Ils se mirent à repousser, sans faire aucun bruit, les forcenés qu'on aurait

pu croire submergés par l'extraordinaire silence que dominait seule la voix de Monsieur Juillerat, à la fois ferme et tremblante, épouvantée et, pourtant, sereine au-delà de cette épouvante.

Aucun des membres de la famille Martin n'avait bougé de sa place. Plus attentifs que jamais ils ne semblaient pas avoir vu les furieux qui avaient grondé en passant devant la grand-mère, assise à l'extrémité du banc :

— Vous ne sortirez pas vivante d'ici !

Adèle n'avait pas bronché. Elle s'étonnait de se sentir l'âme aussi forte devant ce danger trop réel, alors qu'elle avait été souvent frappée d'épouvante devant des dangers qui n'étaient, le plus souvent, que des dangers imaginaires.

A ce moment, personne n'aurait pu prévoir ce qui allait se passer. Repoussés par les gendarmes, les enragés grondaient comme des molosses auxquels on veut arracher un quartier de viande et ne reculaient que pas à pas. La solennité des lieux, le calme de ceux qui étaient restés à leur place, et jusqu'à l'épouvante des femmes qui s'étaient réfugiées dans la sacristie, tout contribuait, pourtant, à les faire rentrer dans l'obéissance.

Au-dehors, la multitude elle-même était comme paralysée. Loin de redoubler de fureur en voyant quelques-uns des siens se lancer à l'assaut du sanctuaire de ses ennemis, elle avait été comme frappée de stupeur par cette violence.

Toujours à cheval au milieu de cette cohue, le général de Lagarde fut saisi par cette suspension de la fureur de la foule.

Je crois que tout est fini, dit-il au jeune aide de camp qui se trouvait à côté de lui. Les fureurs populaires sont comme les rages de dents : plus elles sont violentes et moins elles durent. Ces gens n'en peuvent plus d'avoir tant crié... Il faut reconnaître aussi, ajouta-t-il en regardant vers la grande porte du temple, que ces huguenots ont été des plus raisonnables. Ils ont commencé leur culte une heure plus tôt que de coutume. Ils n'ont pas fait sonner leur cloche ni jouer leurs orgues... Je crois que je peux me retirer. Tout va se passer maintenant aussi gentiment que possible. Monsieur Maignaud, notre commissaire de police que j'ai vu plusieurs fois au milieu de ces rassemblements, suffira à maintenir l'ordre... Il y aura sans doute encore des cris et des bousculades, mais rien de vraiment sérieux... Quant à moi, je dois aller remplir mes devoirs. Il me faut aller à la messe militaire où doivent se trouver les officiers de la ligne et ceux de la garde nationale... En cas de danger ou d'événement imprévu, vous saurez bien me faire avertir.

Le général de Lagarde venait à peine de se retirer que de nouveaux mouvements de violence agitérent la multitude. Il y eut d'abord comme une tempête de cris et de hurlements :

— A bas les grilleurs ! Qu'ils nous rendent nos églises ! A bas les sans-Dieu ! Qu'ils retournent au Désert ! C'est au Désert qu'ils sont chez eux, avec les corbeaux et les serpents.

Épouvanté par ce redoublement de la fureur populaire, Monsieur Maignaud envoya un de ses agents demander main-forte au poste de garde établi près de la Maison Carrée. Fort de ce que lui avait dit le général, l'officier qui

commandait le détachement refusa de venir épauler les gendarmes.

— Je ne dois bouger que sur ordre exprès du général, répondit-il avec un sourire pincé, en faisant le geste de Ponce Pilate, mains ouvertes et glissant l'uge contre l'autre,

Autour du temple, dans les petites rues, le désordre grandissait de minute en minute. Une fois de plus, les gendarmes étaient débordés, roulés comme des cailloux dans les eaux d'un torrent, engloutis dans les remous de la multitude.

— Il faut aller avertir le général, disait le commissaire au jeune aide de camp.

Celui-ci ne savait plus ce qu'il devait faire et regardait devant lui, la tête perdue, les mains agitées par un tremblement qui n'était pas celui de la peur.

— Ces gens sont plus enragés qu'ils ne l'étaient quand les fidèles ont pénétré dans le temple, reprenait le commissaire d'une voix profondément altérée. On aurait cru qu'ils s'étaient calmés après avoir essayé d'en forcer les portes. C'est ce qu'a dû penser le général... Mais tout va recommencer au moment de la sortie. D'ici quelques minutes, je ne pourrai plus répondre de rien.

Un officier de gendarmerie, Monsieur Delbosc, était déjà parti à la recherche du comte de Lagarde. Retrouvé au premier rang de la messe militaire, il ne fallut pas longtemps à ce dernier pour revenir au plus épais de la foule, à quelques mètres en avant de la porte du grand temple.

Comme le commissaire Maignaud l'avait prévu, quelques instants avaient suffi pour rendre la situation plus grave. Il y avait quelque chose de fou dans le regard des femmes de la halle et des portefaix des Bourgades. Cette folie était contagieuse comme une peste volante. Elle transformait les visages en les couvrant de sueur. Elle donnait un autre son aux cris qui sortaient des bouches tordues.

— Calmez-vous ! Calmez-vous ! hurlait le général, en poussant, son cheval dans les ruelles étroites où les corps entassés des manifestants le soulevaient parfois sur ses étriers, et semblaient prêts à l'arracher de sa selle.

Isolément ou par petits groupes, avec des hésitations et des résolutions subites, marquant un temps d'arrêt pour repartir aussitôt droit devant eux, les fidèles sortaient maintenant du temple et se heurtaient à la foule qui se tassait sur elle-même pour les empêcher de passer. Quelques portefaix des Bourgades en profitaient pour se glisser à nouveau dans le sanctuaire où ils se mêlaient à ceux qui n'avaient pas pu encore sortir. Visage contre visage, des colosses aux odeurs fortes et dépoitraillés malgré la bise et le froid regardaient dans les yeux des femmes altières. La nuque droite, les lèvres gonflées de mépris, elles s'efforçaient de ne pas laisser paraître la peur qui suspendait leur souffle et embuait leur regard. Déjà, pour protéger ces malheureuses, des hommes en venaient aux mains. Le cœur plein de rage, les artisans de la Placette échangeaient des coups de poing avec les fiers-à-bras de la rafataille. Dans tous les

recoins de portes, dans tous les angles de murs, tout au long de la rue Curaterie et de la rue de l'École-Vieille, jusqu'à la place Belle-Croix, les bagarres s'étendaient de proche en proche, animées par les vociférations des marchandes de la Halle et les cris des fugitives épouvantées.

Au-delà de la fureur religieuse et des vieilles passions politiques, de l'affrontement des blancs et des rouges, c'était un règlement de compte, de femme à femme, de laideur à laideur, de laideur à beauté, de beauté à beauté. Jeannette Cornilière, une fille de dix-sept ans, domiciliée au Cours Neuf, déchaîna la rage des matrones de l'enclos de Rey. Griffée au visage, projetée de main en main, reçue avec des soufflets et des taloches, les cheveux épars, n'y voyant plus, elle fut traînée au-delà de la place aux Herbes et abandonnée, à demi inconsciente, au pied d'une porte.

Ni l'âge, ni la faiblesse, ni les infirmités ne pouvaient servir de protection à personne. Les quatre-vingts ans d'un Monsieur Pourrat, sa crinière blanche et son dos voûté, semblaient attirer les coups, au lieu de les détourner. De très vieilles femmes recevaient des gifles sonores, données par d'énormes mains, largement ouvertes, tandis que d'autres étaient griffées jusqu'au sang, depuis les tempes jusqu'à la pointe du menton.

Monsieur de Vallongues était revenu pour servir d'escorte à Monsieur Olivier Desmont. Au moment où les deux hommes allaient se dégager de la foule, le maire vit une grande fille de quinze à seize ans qui tirait les cheveux d'une vieille femme. Le premier magistrat de la ville donna un soufflet à cette enfant qui aurait pu être sa petite-fille, et les gens s'écartèrent respectueusement devant lui.

— Sarre les grilleurs ! criait-on, dans son dos. Nous ne voulons plus les voir. Qu'ils s'en aillent. Qu'ils retournent au Désert, avec les vipères et les couleuvres. Nous ne voulons plus vivre avec cette engeance. Qu'on la chasse de nos églises !

Du haut de son cheval, seul, à peine suivi à distance par quelques-uns de ses officiers, le général de Lagarde contemplait ces tourbillons dans lesquels s'abîmaient ses espérances. Il avait cru que les désordres étaient finis et que tout allait rentrer dans le calme. Il s'était retiré, le cœur joyeux, en pensant que la partie était gagnée... N'avait-il pas commis une faute en faisant confiance à la foule ? N'aurait-il pas dû rester à son poste jusqu'à ce que le dernier fidèle soit sorti du temple et se soit perdu dans les ruelles désertes ? A cette erreur, il ne fallait pas, maintenant, dans l'effolement de ce fantastique désordre, ajouter d'autres erreurs qui pourraient devenir meurtrières. Il ne fallait surtout pas appeler la troupe de ligne et les compagnies de la garde nationale qui avaient donné la preuve de leur loyauté. Non, il ne fallait pas commettre cette faute. Il avait encore dit ce matin à Monsieur Olivier Desmont qu'il ne se passerait rien, et qu'il en répondait sur sa tête... C'est lui seul qui devait ramener à la raison les séditeux. Si la troupe intervenait, elle risquerait

de se servir de ses armes... Non, non, c'est lui seul qui devait répondre de tout, et répondre de tout sur sa tête.

Tout en remâchant ces pensées, le général poussait son cheval plus avant dans les profondeurs de l'énorme foule qui l'entourait. De haut en bas, il voyait les forcenés redoubler encore de violence. Sans penser à ce qu'il faisait, il mit la main sur la poignée de son sabre et, tout d'un coup, dégaina, en mettant la lame au clair.

A deux ou trois mètres devant lui, un petit groupe d'enragés maltraitait quelques malheureuses femmes qui, mains levées au-dessus de leurs têtes, nuques rentrées dans leurs épaules, se protégeaient tant bien que mal de leurs coups. Le général poussa sa bête, gagna un mètre, ne vit plus devant lui qu'un grand gaillard aux joues garnies de longs favoris frisés. Ce personnage, vêtu d'une redingote serrée à la taille, secouait une femme en lui criant des injures. Une bouffée de colère empourpra les joues du général qui donna deux coups de plat de sabre sur les épaules de la brute.

L'homme aux longs favoris fit un saut de carpe en arrière. Ses yeux étincelaient de fureur. Sa main droite plongea dans la poche intérieure de sa redingote et ressortit en brandissant un pistolet de fort calibre. On entendit le bruit du chien qu'il armait. Il visa le général à la tête, et fit feu.

L'éclair et le bruit de la détonation, la fumée et l'odeur de la poudre se succédèrent dans l'espace de quelques secondes. Il y eut alors un formidable silence, du fond duquel jaillirent quelques cris de femmes, comme des vols d'alouette sur des sillons. Personne ne bougeait. Le comte de Lagarde était toujours en selle, le buste droit, mais sa tête s'inclinait doucement vers son épaule et, tout d'un coup, il glissa sur l'encolure de son cheval, tandis que deux gendarmes se précipitaient pour le prendre dans leurs bras.

— Général ! Général ! disait le jeune aide de camp, en s'agenouillant à côté de son chef.

— Je suis perdu, répondit le comte de Lagarde de cette voix forte que peuvent garder encore ceux qui viennent d'être blessés. La balle a dû me toucher au-dessus du cœur. Ramenez-moi à l'hôtel de l'État-Major, et faites venir le colonel de Wassimont... Il prendra le commandement que je ne peux plus exercer.



Pendant qu'on emportait le général sur une civière utilisée pour les fusillés du jour de la Saint-Louis et ramenées en toute hâte de la caserne voisine, les violences continuaient. Partout où la nouvelle de l'attentat dont le comte de Lagarde venait d'être victime n'était pas encore connue, ces violences se faisaient même parfois plus sauvages.

— Vive le roi ! Vive la croix ! hurlaient des voix enrôlées,

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mmes H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

Presbyt. prot., SAUJON (17600), disponible. Convierait célibat. ou famille max. 4 pers. Bon état, chauff. central, jardin, garage. — Cond. avantageuses contre service entr'aide religieuse dans Église. — S'adresser bureau du journal.

tandis que des voix graves, mais claires et pures, reprenaient en chœur :

Lavaren nosti man

Dins lou sang di proutestant...

Monsieur Juillerat sortit du grand temple le dernier, avec sa femme et son petit garçon. Personne n'osa les frapper, mais ils furent accompagnés, dans leur marche, par des injures et des crachats. Le petit Juillerat s'avancait comme un homme, la tête haute, sans vouloir prendre la main de son père, ni celle de sa mère.

La nouvelle de l'assassinat du général se répandait pourtant à travers la multitude.

— On vient de tuer le général ! se disaient les gens de bouche à oreille. Il a reçu un coup de pistolet, à bout portant, en pleine poitrine, si bien que sa veste d'uniforme est toute brûlée.

— Tant mieux ! Tant mieux, répondaient certains fanatiques dont rien ne pouvait calmer la fureur. Il a récolté ce qu'il a semé depuis qu'il est arrivé chez nous. C'est un ennemi du roi et un ennemi de l'Église. On le remplacera sûrement par quelqu'un qui sera capable de nous comprendre, quelqu'un d'ici qui n'aura pas passé la moitié de sa vie chez les Russes... quelqu'un qui ne sera pas un Parisien...

— C'est aller trop loin ! murmurait le plus grand nombre, à voix basse, l'air effaré et comme frappé de stupeur. Sa Majesté ne va pas pouvoir accepter une chose pareille. Elle va être obligée de sévir. Nous en avons assez fait pour aujourd'hui. Nous avons traité ces mécréants comme ils le méritent. Maintenant, que les bons garçons rentrent chez eux et tâchent de se faire oublier.

Mais la foule était encore trop surexcitée pour obéir à ces conseils de sagesse. Des groupes continuaient à rôder dans les environs du Grand Temple. Les gens voulaient savoir ce qui s'était vraiment passé. Le général était-il mort ? Il vivait encore quand on l'avait emporté, mais avec une blessure à la poitrine, dans la région du cœur, on ne pouvait répondre de rien.

— Il est mort ! affirmaient certains. La balle était du plus gros calibre et elle a porté dans le plein milieu de la poitrine.

— S'il avait été touché au cœur, il serait mort sur le coup, alors qu'il a pu parler, et qu'il remuait quand on l'a placé sur la civière.

— Non, non, ce n'est pas au cœur qu'a frappé la balle. C'est au-dessus. Elle a dû casser l'os qui maintient les épaules droites et ne semble pas être ressortie.

A l'hôtel de la subdivision, tout le monde était consterné. Les uns craignaient pour la vie du général et les autres tremblaient en pensant aux conséquences que pouvait entraîner cet attentat. Les officiers de la garde nationale, en particulier, ne se sentaient pas la conscience tranquille. Ils savaient bien que si le général de Lagarde avait pu compter sur leurs unités, la foule aurait été facilement contenue. Il aurait suffi qu'ils fassent preuve de discipline pour briser la complicité qui, depuis le début des événements, les avait liés à la rafataille et aux compagnies irrégulières de miquelets, aux bandes de Trestailons et de Truphémy. C'est ainsi que, pour des raisons différentes, tous les officiers de la garde nationale étaient dans l'abattement ou dans la frayeur.

Le colonel de Wassimont donna l'ordre de faire partir sur le champ un officier d'ordonnance pour Montpellier. Il fallait mettre au courant le général de Briche et lui demander de donner des instructions pour faire face à cette situation que nul n'avait pu prévoir.

— Colonel, puisqu'un officier va partir pour rejoindre Montpellier, il faudrait qu'il demande à l'un des meilleurs chirurgiens de cette ville de venir nous remplacer au chevet

du blessé, déclara un des médecins qui avaient soigné le général. Je crois que le plus désigné par sa science et l'habileté de sa main serait Monsieur Delpech, l'illustre professeur de chirurgie... Qu'on lui dise bien que la balle a brisé la clavicule gauche et, glissant derrière l'artère carotide, est allée se loger dans la partie postérieure du cou, où elle fait comme une grosse apostume. Il s'agirait de l'extraire et d'extraire aussi les esquilles d'os de la clavicule que nous n'avons pas osé nettoyer à fond, dans la crainte d'augmenter une hémorragie qui n'a déjà été que trop sévère.

Tandis que les militaires s'occupaient de sauver leur général et de ramener le calme dans la ville, la famille Martin avait regagné sans encombre la maison de la rue des Orangers. Cette maison était toute proche du temple et, par un heureux hasard, les Martin n'avaient pas couru de trop grands dangers, ni en s'y rendant, ni sur le chemin du retour. Les hommes de la tribu avaient entouré la grand-mère et les autres femmes, sauf Adèle qui avait marché comme eux au long de la foule, juste derrière Daniel, en entrouvrant son manteau pour bien faire voir la croix d'or et la colombe du Saint-Esprit qu'elle portait sur sa poitrine.

— Jamais, déclara le patriarche, jamais au grand jamais, dans toute ma longue vie, je n'ai été aussi content d'aller au temple. Je ne suis pas un grand pratiquant. Je suis même un homme de petite foi, de toute petite foi, mais il suffit qu'on veuille m'empêcher d'aller au sermon pour que je devienne enragé... Depuis quatre mois que nos temples étaient fermés, je me sentais comme tombé en servitude... et, pourtant, on m'a dit bien des fois que j'étais un voltairien plus qu'un véritable huguenot... Voltairien ! Voltairien ! c'est facile à dire... En tout cas, si je suis un voltairien, je suis un voltairien qui n'a presque rien lu de ce Voltaire... Presque rien lu ? Non, rien lu du tout, à part ce qu'il a écrit au moment de l'affaire de ce pauvre Monsieur Calas... Du reste, en ce qui concerne la religion, nous en aurons vu, des choses, au cours de notre existence... Ah, oui, alors, nous en aurons vu, depuis les églises sous la croix et les assemblées du Désert, les potences et les galères, jusqu'à la déesse Raison, en passant par l'Être suprême :

— Appelle-le comme tu voudras, gronda la grand-mère, donne-lui n'importe quel nom, ce sera toujours l'Éternel, ce sera toujours notre Dieu... Ah, tu peux faire l'esprit fort, mais tu ne veux pas qu'on t'empêche d'aller au temple, et de chanter des psaumes, et même de lire ta Bible.

— Quelle belle journée ! dit brusquement Adèle. Même si Trestailons avait été là, il n'aurait pas pu nous faire perdre courage.

— Quelle histoire ! Non, mais quelle histoire ! reprit le patriarche sans faire attention à ce que disait la jeune fille. Si on avait dit à nos anciens qu'un jour un général du roi se ferait tuer pour nous défendre, aucun d'eux n'aurait voulu le croire... et pourtant, nous avons bien vu, aujourd'hui... Quelle histoire !

Au-dessus de la ville, à peine plus haut que les toits, le ciel était toujours chargé de nuages. Par moments, il tombait quelques grosses gouttes, très espacées, comme s'il allait se mettre à pleuvoir, mais l'ondée cessait aussitôt et, loin de s'être dégagé, le ciel semblait avoir amoncelé de nouvelles menaces.

Il y avait toujours beaucoup de monde, dans les rues, des gens excités qui parlaient avec animation et se plaignaient d'avoir mal fait ce qu'ils voulaient faire.

— Tout est à recommencer, disaient-ils. Nous n'avons pas

eu la main assez lourde. Ces brigands de Gorges-noires vont se croire tout permis. Il aurait fallu les traiter comme nous avons traité les soldats, à la prise des casernes. Au lieu de tirer sur le général, il aurait fallu tirer sur ces vauriens et en laisser quelques-uns sur le pavé.

C'est en vain que les plus furieux essayaient d'ébranler les portes du temple qui avaient été refermées par le concierge. Elles étaient solidement verrouillées et, malgré des poussées de plus en plus fortes, elles ne branlaient pas sur leurs gonds. Quelques portefaix se mirent en tête de les attaquer à la hache. Après avoir couru en vain à droite et à gauche, ils finirent par en trouver une, encore toute sanglante, chez un boucher de la rue Curaterie, et n'eurent pas besoin de beaucoup de temps pour défoncer un des panneaux de la porte, et pour se glisser dans le sanctuaire.

La haute nef, plongée à moitié dans la pénombre, éveillait pourtant chez certains de ces défonceurs de portes une sorte d'horreur sacrée. Ceux qui arrivaient à la surmonter et qui pénétraient hardiment dans le temple n'en étaient que plus animés par la rage de détruire et par les vertiges du sacrilège. Après avoir hésité quelques instants, ils se précipitèrent en avant et brisèrent d'abord les bancs et les chaises, puis les armoires dans lesquelles se trouvaient les robes des pasteurs qu'ils déchirèrent en mille morceaux.

Le bruit qu'ils faisaient éveillait des échos lointains, comme au plus profond d'une caverne mystérieuse, et il leur semblait qu'ils n'étaient pas seuls dans cet édifice. Ils en éprouvaient à la fois de l'épouvante et de la fureur. Cette fureur les poussa à s'attaquer à la grosse Bible, encore ouverte à la page de l'Évangile selon saint Matthieu au chapitre et au verset qu'avait lu Monsieur Juillerat. Épaule contre épaule, tête contre tête, emmêlant leurs chevelures, ils se bousculaient pour pouvoir lacérer ce livre, mais ils ne furent que deux ou trois à forcer le tronc des pauvres et à le piller jusqu'au dernier sou.

Le vacarme que faisaient ces profanateurs du lieu sacré attira quelques officiers de la garde nationale qui pénétrèrent à leur tour dans la nef et, usant à la fois de persuasion et de fermeté, plaisantant, ou mettant parfois la main à la garde de leur épée, repoussèrent rudement ces énergumènes dans la rue.

La nuit commençait à se fermer. Les ruelles étaient plongées dans des ténèbres profondes. Quelques chiens hurlaient à la mort sur le boulevard des Calquières et, parfois, des contrevents s'entrouvraient sur une haute façade. On pouvait alors apercevoir quelque vieille femme, portant à bout de bras une bougie allumée qu'elle protégeait de sa main ouverte, tandis qu'elle cherchait à voir ce qui se passait au-dessous d'elle.

Le vent s'était levé et soufflait en courtes rafales. Entraînée par leurs tourbillons, la pluie se remit à tomber, non plus à grosses gouttes comme au début de l'après-midi, mais par bourrasques furieuses qui poussaient l'averse en oblique. En quelques instants, les rues, les boulevards et les places furent vides et, sous le moutonnement des sept collines, la ville plus de deux fois millénaire semblait être devenue une cité oubliée et déserte où ne vivait plus personne.

André Chamson
de l'Académie française

ECRAN

Sauver des valeurs

Dans le courant du mois de janvier les ministres de l'éducation des pays arabes se sont réunis au Caire. Le but de ce colloque : les États producteurs de pétrole devenus très riches entrent dans la société de consommation : ils se rendent compte de ce qu'est cette société de consommation de l'Europe Occidentale et ils veulent éviter cela ! Ils veulent sauver leurs valeurs spirituelles.

En somme leur problème est le suivant : comment devenir riche en sauvant son âme, ou, en la préservant.

Un exemple à méditer.

Enseignement

Les Français de leur côté sont en train de bouleverser leur enseignement. Il y aurait beaucoup à dire, en bien, comme en mal sur la réforme qui se prépare. Une chose est certaine : on nous promet un bouleversement total. Qu'il me soit permis de rappeler que pendant près de cent ans l'instruction qui a été donnée dans le Second degré et dans le Premier degré en France a été fondée par des protestants. A côté de Jules Ferry, il y avait les Pécaud, les Monod, etc... Cet enseignement était libéral, aéré, il donnait sa large place à l'histoire, à la philosophie, d'une façon générale à la réflexion. Que nous réserve l'avenir ?

Nécessité d'un environnement sain

La télévision a montré ces jours-ci une étude sur la vie des rats. Quand ces animaux sont élevés seuls, dans des cellules, ils se développent mal et leur cerveau s'atrophie. Quand ils ont des « jouets », des occupations, ils vivent normalement.

Ainsi les hommes, quand ils ont un « environnement » plaisant, vivent normalement, dans le cas contraire, non.

Les immondes cages à lapins où habitent certains citadins ne favorisent certainement pas le développement de l'intelligence.

Respect et affrontement

Jadis existait une association de « Libres penseurs et de Libres croyants. » Tout homme honnête, de bonne volonté pouvait confronter ses idées à celles de son voisin. Ces pacifiques discussions étaient profitables à tous. Aujourd'hui les affrontements ont une allure bien différente. Chacun récite les dogmes de son parti ou de sa classe et se garde bien d'écouter les dogmes de ses adversaires. Au degré supérieur, comme en Irlande, ou ça et là en Corse ou en Bretagne, les affirmations sont ponctuées par l'éclat de quelques bombes. Au degré supérieur encore, les affrontements sont de véritables guerres comme au Viêt-Nam, au Cambodge, au Mozambique, etc...

Ainsi, au XVIème siècle protestants et catholiques allaient de colloques en guerres civiles.

L'amour du prochain commence par sa compréhension. Mais qui est capable d'écouter véritablement son voisin aujourd'hui ?

Robert Louis

DIEU EN VISITE

Luc 7 : 11-17

UN film récent, que je n'ai pas vu et dont j'ai oublié le titre, est, paraît-il, construit sur le quiproquo suivant : sur le même palier, le même jour et à la même heure, des voisins portent les uns le deuil de l'un des leurs, alors que les autres marient une fille...

Situation cocasse sans doute, bien faite en tout cas pour illustrer la présence permanente et simultanée, autour de nous, de la vie et de la mort. Présence gênante aussi, pour tous : la joie d'un mariage a quelque chose d'atroce pour ceux qui passent par l'épreuve de la séparation, et l'ambiance de mort est peu propice à l'expression de la gaieté qui préside habituellement à tout mariage...

Mutatis mutandis, c'est un peu la même chose à Naïn (sauf que Jésus n'est pas à un mariage...) : Naïn, petit village à quelques kilomètres de Nazareth, est traversé par un cortège funèbre considérable : une veuve a perdu son fils unique. Etre veuve était déjà, en Israël, synonyme d'abandonnée, même si certaines dispositions de la loi tendaient à atténuer ce malheur ; mais être veuve et sans fils, c'est ne plus avoir d'avenir, car le fils est celui par qui la continuité des générations est assurée.

Dans les moments de grande détresse humaine — et surtout à l'échelle d'un village —, la solidarité joue : tout le monde est là, pour partager la douleur de cette femme. C'est le cortège de la mort : il n'est jamais, pour personne, très agréable.

Tout le groupe en tête duquel marche Jésus se heurte à ce drame : le choc est grand, et le contraste sans doute tel que le Seigneur — c'est la première fois que Luc appelle ainsi Jésus dans la narration — en est « pris aux tripes » : cette expression un peu familière en français est peut-être celle qui rend le mieux le mot grec employé et qui désigne l'impact quasi physique d'une grande émotion sur celui qui partage la souffrance d'autrui. L'expression courante de nos traductions : « ému de compassion » me paraît bien « plate », et ce n'est pas la pitié au sens où nous l'entendons le plus souvent, dans laquelle nous mettons un grain de supériorité condescendante et désagréable chez celui qui la ressent.

COMME cela peut nous arriver en face d'une immense souffrance, Jésus est bouleversé, atteint au plus profond de lui-même ; c'est important de s'en rendre

compte, car c'est ce qui nous permet de saisir tout le sens de cette histoire :

o Si Jésus s'approche de la civière, du brancard où l'on a allongé le mort recouvert d'un linceul, et ordonne au jeune homme de se lever, ce n'est pas pour opérer un numéro extraordinaire de magie, mais pour signifier, par la vie redonnée, qu'il est plus puissant que la mort.

o Son intervention a un sens positif pour la veuve : il lui rend son fils, c'est-à-dire suivant ce que nous disions plus haut, il lui redonne une place dans la société et la remet en face d'un avenir.

La réaction de ceux qui assistent à cette scène est double :

1 — la crainte s'empare d'eux, comme elle s'était emparée de Pierre lors de la pêche insolite (cf. 5, 9-10). Comme toujours quand le Seigneur agit, la réaction première est d'effroi et de question.

2 — la joie aussi s'empare d'eux, et la reconnaissance : la gloire de Dieu s'est manifestée dans la vie quotidienne, et elle suscite l'enthousiasme ; et l'on retrouve dans les paroles que nous rapporte l'évangéliste des thèmes chers à Luc :

a. la relation prophète-peuple, dont nous avons parlé à propos de l'échec de la prédication à Nazareth (chap. 4) se retrouve ici : « un grand prophète s'est levé parmi nous » : une fois de plus (cf. encore le chap. 4) Jésus est situé dans la lignée des prophètes par excellence de l'Ancien Testament : Élie et Élisée, qui ont, eux aussi, « opéré » des résurrections (relire I Rois 17, 17-24 ; II Rois 4, 18-37 ; 13, 20-21).

b. « Dieu a visité son peuple » : la réminiscence du cantique de Zacharie (1, 68) est claire ; Luc est le seul à employer cette image d'un Dieu en visite (1, 68-78 ; 7, 16 ; 19, 44), image assez courante dans l'Ancien Testament dans l'Exode et chez les prophètes en particulier.

QUAND Jésus est là, c'est Dieu qui nous rend visite ; et cette rencontre, cette irruption de Dieu dans la vie quotidienne, c'est une Bonne Nouvelle que l'on chante et que l'on répète autour de soi (ver-

set 17 : Naïn est en Galilée, mais Luc emploie le terme de Judée pour désigner l'ensemble du pays juif, cf. 1, 5).

Cette visite est parmi celles qui redonnent la vie ; elle est faite aux pauvres (ici, une veuve) et le pauvre est celui qui, dans une situation de grande détresse matérielle ou spirituelle, a appris à ne compter que sur Dieu.

Voilà qui permettra à l'évangéliste, dans la construction de son récit, de faire répondre par Jésus à la question du Baptiste (7, 18-23) : « les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres ».

Dieu en visite, c'est un avenir retrouvé, des relations humaines rétablies par un Dieu qui en Jésus devient homme, proche des plus petits et prêt à partager leur détresse pour la transformer en joie.

Puissance de la vie face à la force de la mort : le peuple, dans cet épisode, ne s'y trompe pas, et laisse éclater sa reconnaissance.

VIVANT en France en 1974, saurons-nous accueillir Dieu en visite, saurons-nous le reconnaître (il faudrait relire — infidélité à Luc : Matthieu 25, 31-46), saurons-nous comme des pauvres recevoir de lui un nouvel avenir et nous en réjouir encore ?

C'est sans doute une des réalités essentielles que voulait rappeler Luc à ses lecteurs.

Yves Cruvellier

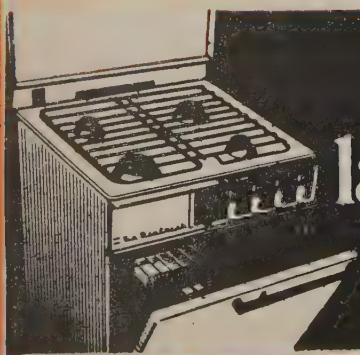
Lisez et faites lire
à vos amis dans le deuil :

NOS COMPAGNONS INVISIBLES

par Charles Wagner

prix : 1,50 ; fco : 1,95

ÉDITIONS DE LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
CCP : La Cause, Paris 255.00



DE DIETRICH
la grande marque
française

CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

Maison familiale
de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

QUELQUES RÉFLEXIONS A PROPOS DE L'ARTICLE DE C.-B. AMPHOUX INTITULÉ L'« ENSEIGNEMENT AUTORITAIRE EN CRISE » (E. et L., 7 janvier 1974).

Avant toute remarque je voudrais rappeler de mémoire une phrase de J. Guehenno orfèvre en la matière : « Rien de plus lamentable qu'un vieil homme qui du fond de son âge méprise les jeunes, si ce n'est celui qui les flatte ou qui en a peur. » Cela posé, si je vais à la conclusion de l'article je vois que l'auteur propose comme solution : « il reste seulement à attendre, à apprendre des jeunes ce qu'ils savent, à les écouter et à... garder l'espoir ». Pour un professeur dont c'est le métier d'enseigner ce qu'il sait, lui, à des jeunes qui ne le savent pas, eux, et de les éduquer par le dialogue (en bonne partie je veux bien l'admettre) mais pas un dialogue imposé par la partie qui veut tout — pour un tel professeur, dis-je, même après trois colonnes d'analyse de la contestation, cela me laisse sur ma faim.

Déjà dans mon enfance, des esprits avancés critiquaient l'autorité ; certes, ils n'ont pas été assez suivis, mais qui aujourd'hui n'admet pas qu'il faut l'adosser cette autorité ? Il s'agit donc pour les enseignants, avec l'aide des parents de trouver la méthode correspondant à leurs qualités propres pour faire accepter par ceux-ci qui, par définition sont leurs élèves, ces connaissances qu'ils ont eux-mêmes acquises. C'est une affaire d'imagination et d'adaptation plus ou moins provoquée. C'est peut-être difficile, c'est sûrement exaltant.

Quant à la flambée de contestation scolaire du printemps dernier à propos de la loi Debré et du D.E.U.G. je l'ai vécue à Paris, en plein quartier latin et j'y ai surtout vu un certain défoulement des jeunes qui n'étaient pas descendus dans la rue déjà depuis quelque temps. Les adultes, s'ils ont eu peur (?) n'auront pas tardé à se rassurer, ce qui ne veut pas dire, certes, que cela ne recommencera pas et plus durement... si on se borne à « attendre ».

J'ajouterai que s'il y a très probablement des adultes qui cherchent à persuader les jeunes qu'ils ont tous été de très bon élèves et des héros de la guerre ou de la résistance, il y en a aussi qui n'ont pas une telle sottise.

C.-B. Amphoux met aussi sur le tapis l'âge du droit de vote ; croit-il vraiment qu'il y ait intérêt à le fixer au-dessus de vingt ans ? Croit-il même que le suffrage universel soit autre chose qu'un moindre mal ?

Je le sais, l'expérience est quasi intransmissible ; peut-on cependant s'efforcer de recons-

tituer entre les jeunes sincères qui veulent faire mieux que les vieux, et les vieux qui en vérité les aiment, un dialogue constructif, qui ne soit une abdication ni dans un sens ni dans l'autre ? J'ai la faiblesse de le croire. Surtout si les premiers responsables : enseignants et parents font coïncider leurs efforts, pour redonner confiance à leurs enfants en leur désintéressement et en leur amour.

Marc Mundler



A PROPOS DE L'ARTICLE DE PAUL BRUNEL SUR LE BAPTEME (Voir « Évangile et Liberté » No 3 du 4 février)

Bien que n'étant pas toujours d'accord avec les articles publiés dans « Évangile et Liberté », j'en apprécie en général l'esprit tolérant, ouvert et stimulant pour la réflexion. Merci à ceux qui, dans des conditions difficiles, œuvrent pour la poursuite de ce journal.

Si je vous écris c'est parce que l'article de Monsieur Paul Brunel sur le baptême des enfants me semble particulièrement partiel et partial. Alors que l'on sait la complexité des controverses non seulement entre théologiens mais aussi entre tous les membres de l'église sur ce sujet, l'auteur de cet article affirme sans y faire la moindre allusion et sans examiner les arguments de ceux qui ne pensent pas comme lui que « le baptême du tout petit enfant se justifie pleinement ».

J'aimerais qu'une étude biblique (et non pas seulement fondée sur des observations d'ordre sociologique ou de phénoménologie religieuse) nous soit à l'occasion présentée sur ce sujet.

Je me demande s'il ne faut pas sur ce point, comme sur d'autres, faire une nette distinction entre ce à quoi nous pousse l'enseignement de Jésus et ce qui relève de la mentalité religieuse générale que nous n'avons pas toujours à assumer. Je touche là à des questions fort délicates mais passionnantes qu'« Évangile et Liberté » n'a pas eu peur d'aborder de diverses manières. J'espère qu'il continuera à aider ses lecteurs à poursuivre leur réflexion dans ce domaine.

Avec mes messages les meilleurs à l'équipe de rédaction et à tous les collaborateurs d'« Évangile et Liberté ».

Olivier Pigeaud

Madame Édouard MARX,
Madame Alfred LEGAL,
Monsieur et Madame F. TOUPEL,
leurs enfants et petits-enfants
ont la douleur de vous faire part du décès de

Madame A. RANDON de GROlier

leur mère, grand-mère et arrière-grand-mère
que Dieu a rappelée à Lui
le 23 janvier 1974

« Sois fidèle jusqu'à la mort et je
te donnerai la couronne de vie »
Apocalypse 11, 10

Nîmes, 4, rue Cité Foulc.

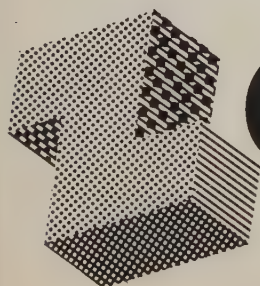
M. et Mme Francis LEENHARDT,
Mme Jean-Paul LEENHARDT,
M. et Mme René SCHALLER
Mme Roland LEENHARDT, ses enfants.
Vérène et Charles HEDRICH,
Sylvie LEENHARDT,
Anne-Marie et Henry LAFFONT,
Michel et Peggy SCHALLER,
Alain et Mariella SCHALLER,
Christian et Françoise SCHALLER,
Martine SCHALLER,
Catherine et Bernard MOLET,
Jean-Paul et Édith LEENHARDT,
Marie et Bernard MAYOR,
Christine LEENHARDT, ses petits-enfants.
Jean-Paul, Christian et Annick,
Philippe, Marc et Pierre HEDRICH,
Philippe LEVY, Olivier GIRIEUD et Renaud LAFFONT,
Dorine et Ludmilla SCHALLER,
Pascal, Tom et Luce MOLET,
Sophie, Julien et Guillaume LEENHARDT,
Violaine et Marion MAYOR, ses arrière-petits-enfants.
Madame KALTENBACH, sa cousine et amie.
Les familles LEENHARDT, ROUX, VIELES,
REY-LESCURE, MONOD, YTHIER, PELLEGRIN, TAUPIER-LETAGE, JORDAN, DARDEL, CORBIN, GASTAMBE, DOUSSET ont la douleur de faire part du décès de

Madame Paul LEENHARDT
née Suzelly BOUDET

survenu le 6 février 1974, dans sa 88^e année.

« Heureux ceux qui procurent la paix »
Matthieu 5, 9

Les obsèques ont eu lieu dans l'intimité familiale à Marseille.



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : **Le Protestant**
En Belgique : **Dialogue**

Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

autres, c'est-à-dire faire éclore les puissances de vie qui sommeillent en eux.

L'amour est créateur en ce qu'il idéalise la personne aimée et lui propose un modèle « possible » de lui ; par là, des forces existantes, timides ou cachées, se libèrent : la libération est ici germination, éclosion. Les facteurs en sont : la Présence (quelqu'un est là) ; l'Appel nominal (je t'ai appelé par ton

nom) ; le Regard, qui encourage (la mère et l'enfant). L'Amour de Dieu donne à mes actes leur véritable dimension spirituelle. Je me libère : je nais à moi-même, je participe à la création divine.

AINSI une double dialectique s'impose. La justice toute-puissante, sans l'Amour, n'est que force insensible et aveugle ; mais en Dieu-libérateur, l'Amour valorise la justice. De même la vérité sans

l'amour est lettre morte (sclérose et pétrification) ou agressive et mortelle ; l'Amour seul vivifie la vérité. Dieu libérateur, c'est Dieu répandant son Amour, dans la justice et dans la Vérité.

« Souviens-toi, homme, que tu es esprit.
Et le corps est plus que le vêtement,
Et l'œil est plus que le visage,
Et l'amour est plus que la mort »

(Claudel).

Ch. Willm

COMMUNIQUES

Prédications du temps précédent Pâques et dites « de carême »

Les prédications protestantes de carême 1974 seront données comme chaque année en l'Église Réformée de l'Annonciation de 18 h 15 à 18 h 45 (transmission en direct sur France-Culture).

Elles auront pour thème central : **VIVRE !**

« ... comme des vivants revenus d'entre les morts » (Romains 6, 13)

Samedi 2 mars : Rendus à la vie. Roland de Pury.
Samedi 9 mars : Pour Dieu. Roland de Pury.
Samedi 16 mars : Avec Toi. Michel Leplay.
Samedi 23 mars : Avec l'autre. Pierre Courthial.
Samedi 30 mars : Dans l'univers. Jean-Marc Saint.
Samedi 6 avril : Dans la cité. Jacques Rigaud.
Vendredi 12 avril : Pour aujourd'hui et pour demain. Daniel Atger.

Culte radiodiffusé de 8 h 30 à 9 h sur France-Culture

3 mars : Pasteur Francis Bosc.
10 mars : Pasteur Paul Guiraud.
17 mars : Pasteur Gilles de Saint-Blanquat.
24 mars : Pasteur Étienne Mathiot.
31 mars : Pasteur Paul Guiraud.
7 avril : Pasteur Gilles de Saint-Blanquat.
14 avril : Pasteur Étienne Mathiot.
21 avril : Pasteur Paul Guiraud.
28 avril : Pasteur Gilles de Saint-Blanquat.

Télévision — « Présence Protestante »

— **Dimanche 17 février** — 10 h - 10 h 30
Culte « Formes nouvelles » au Centre Huit de Versailles.
— **Dimanche 24 février** — 10 h - 10 h 30
La Mission Populaire à Fos avec André Leenhardt, Éliane et Jack Mottet.
— **Dimanche 3 mars** — 10 h - 10 h 30
René-Michel Chatin, peintre.
Étude biblique (Luc 7, 31-35) Pasteur Louis Simon.

— **Dimanche 10 mars** — 10 h - 10 h 30.

« La Ville dans le jardin ». Poème d'Alain Sencey.

— **Dimanche 17 mars** — 10 h - 10 h 30

Culte en l'Église Réformée de Clermont-Ferrand. Prédication du pasteur Alphonse Maillot.

— **Dimanche 24 mars** — 10 h - 10 h 30

Emmanuel Dilhac chante.
Étude biblique. Pasteur Étienne Mathiot.

— **Dimanche 31 mars** — 10 h - 10 h 30

Pierre Bruegel, la foi de tous les jours (texte de Robert Somerville).

Église Réformée de France

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Postes vacants au 1er juillet 1974

S'adresser au Secrétaire général
ou au Président de Conseil régional concerné

NORD-NORMANDIE (Pasteur Chevalley).

Caen — Calais — Disséminés de l'Aisne (Laon) —
Disséminés Sud-Manche (Saint-Lô) — Le Havre II
— Landouzy — Maubeuge — Rouen I — Saint-Quentin.

RÉGION PARISIENNE (Pasteur Simon).

Houilles — Paris-Annonciation II — Paris-Auteuil II — Paris-Foyer de l'âme I — Le Raincy II-Bondy — Versailles III.

OUEST (Pasteur Bösiger).

Châtelleraut — La Mothe-Saint-Héray — Montcoutant — Niort — Saintes.

SUD-OUEST (Pasteur Seigneur).

Bayonne-Biarritz — Decazeville (non rétribué) —
Disséminés de l'ouest du Tarn (Revel) — Montagne du Tarn (Brassac) — Montalbanais I (Montauban) —
Montalbanais III (Nègrepelisse) — Montalbanais IV (Lagarde).

CÉVENNES-LANGUEDOC-ROUSSILLON (Pasteur Valette).

Aulas-Bréau — Cannes-Clairan — Marsillargues-Aimargues — Saint-Laurent-d'Aigouze — Sauve-Durfort.

PROVENCE-CÔTE D'AZUR-CORSE (Pasteur Jeannot).

Corse (Ajaccio) — Marseille-Provence II — Nice III — Salon-de-Provence — Toulon I.

CENTRE-ALPES-RHÔNE (Pasteur Monsarrat).

Baumont-Étoile — Châlon-sur-Saône — Sornay — Divonne (demi-poste) — Ferney-Voltaire — Pays de Gex — Grenoble I — Livron — Lyon VII (Villeurbanne) — Les Ollières — Saint-Étienne-Temple II — Tence — Thiers — Vallon Pont d'Arc.

EST (Pasteur Costil).

Reims II — Troyes.

Audres demandes

(S'adresser au Secrétaire général)

C.A.R.T. (Sommières)

D.E.F.A.P. (postes divers).

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | |
|------------------------------------|--------------------|
| Divers, la ligne | 3 F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 F plus T.V.A. |

ONT COLLABORE A CE NUMERO

André Chamson, de l'Académie française, Paris.
Yves Cruvellier, pasteur à Chamonix.
Robert Louis, professeur, Paris.
Nos Correspondants.
Christian Mazel, pasteur Paris-Oratoire.
Charles Willm, professeur, Paris.

E. & L. — 4.3.1974

II. - DIEU LIBÉRATEUR

par Charles Willm

Dans notre dernière livraison du 18 février, nous avons donné à nos lecteurs l'essentiel de la conférence prononcée par le Doyen André Dumas de la Faculté de théologie de Paris intitulée : L'HOMME ALIÉNÉ.

Continuant à publier ces conférences qui ont été riches d'intérêt, nous donnons aujourd'hui le résumé de l'étude présentée par le professeur Charles Willm : DIEU LIBÉRATEUR.

Nous souhaitons que notre prochaine parution puisse comporter l'étude du professeur André Gounelle.



Dans le Nouveau Testament on rencontre encore une idée assez proche. Le Professeur Trocmé montre à propos de la mort de Jésus (Marc 15) que selon Marc les hommes (les Romains, les disciples et les Juifs) ne sont ici que « des instruments de la volonté divine ».

Dans l'expérience chrétienne enfin, certains voient « la main de Dieu » dans des événements (délivrances, guérisons, victoires) qui rappellent les *miracles* de la Bible, et qui posent les problèmes de l'intervention directe de Dieu dans la vie des hommes et de la prière d'*intercession* : leur possibilité et leur légitimité.

qu'il suffit de professer pour être sauvé. C'est la confusion bien connue entre foi-croyance et foi-confiance ; entre croire à (une idée) et croire en (une personne) ; avec toutes les mutilations spirituelles et l'intolérance que cela entraîne.

III — Libération au dedans, par l'Amour.

Il s'agit ici d'une élaboration intérieure, de la transformation subjective de la qualité de la vie, d'une transfiguration interne.

A — Des modèles sans Dieu ? Il n'en manque pas : le bouddhisme primitif, pour qui, selon A. Barreau (Leçon inaugurale au Collège de France) « le salut c'est le parinirvana, c'est-à-dire « l'extinction complète », en quoi la froide raison ne peut reconnaître que l'anéantissement pur et simple de l'être. » La doctrine de Nietzsche, dans ce qu'elle a de contestable : pour libérer le surhomme, « devenir dur ». Les théories actuelles de la libération intérieure par la drogue ; celles de la libération sexuelle, où pointe l'abandon à l'instinct animal, vagabond et polymorphe. Tous ces modes de libération nous apportent, en vérité, non pas une transfiguration, mais une défiguration de l'homme, la plupart confondant le désir et l'amour, Eros et Agapè.

B — Mais l'Évangile et l'expérience chrétienne nous disent que Dieu est amour, et que l'Amour seul est vraiment libérateur. Qu'est-ce donc que l'amour et en quoi est-il libérateur ?

L'amour humain se présente sous des formes bien différentes. Amour anodin de prédilection (j'aime la musique) ; amour possessif et destructeur, cruellement dépeint par Sartre ; amour égocentrique : besoin qu'on ait besoin de nous (J. Rostand), « tremblant désir d'être aimé, par incapacité de supporter la solitude » (J. Guéhenno). L'amour vrai a un caractère idéal : « on n'aime que ce que l'on ne possède pas » (M. Proust). La forme achevée de l'amour, c'est l'amour créateur : aimer, c'est faire vivre. Telle est la véritable vocation de l'homme, et la source de sa Joie la plus profonde (Bergson).

Tel est aussi l'amour de Dieu-libérateur. La plus grave aliénation de l'homme est le manque d'amour : l'amour de Dieu nous en libère. Dieu nous demande, dans son amour, de l'aimer, et aimer Dieu, c'est aimer les

II — Libération du dedans, par la Vérité

Il est vrai que toute idée est une force, que tout savoir est un pouvoir, et que l'ignorance comme l'erreur est un mal. « La vérité vous affranchira ».

A — Les modèles de libération sans Dieu, par une connaissance vraie, sont multiples dans l'histoire. Dans l'Antiquité grecque c'est le rationalisme platonicien, illustré par l'Allégorie de la Caverne. Au II^e siècle c'est la Gnose, connaissance illuminative, préconisée par certains gnostiques pour sauver l'homme d'un seul coup, par la connaissance. C'est le rationalisme cartésien : la science, renouvelée, nous rendra « maîtres et possesseurs de la nature » ; « il suffit de bien juger pour bien faire ». C'est aujourd'hui le positivisme scientiste, d'A. Comte et Renan à Jacques Monod. C'est encore la psychanalyse qui propose la guérison de certaines névroses par la prise de conscience des causes inconscientes qui les ont provoquées. Rappelons cependant que si le savoir nous donne des moyens pour l'action, la science ignore les fins, qui dépendent du libre choix des hommes.

B — Dans la pensée chrétienne moderne, l'idée d'une libération, du salut, par la possession ou la profession de la vérité religieuse en tant que doctrine, se trouve dans le Supra-naturalisme d'avant Schleiermacher ; dans le Biblicisme orthodoxe ; dans la Théopneustie de Gausson (1840) ; dans le Fondamentalisme du XX^e siècle ; dans toutes les formes du Confessionnalisme. La Vérité ici n'est pas la Réalité de Dieu, mais la vérité d'un texte : la Parole reçue comme discours, les textes scripturaires pris à la lettre, les formulations des Credo ou des Dogmes,

Nous partons d'une analyse positive des types humains de libération : libération du dehors, impersonnelle ; libération du dedans, mais impersonnelle, par la connaissance ; libération au dedans, personnelle, par épanouissement de possibilités virtuelles. Il y correspond des « modèles » de libération sans Dieu, mais aussi trois aspects de Dieu comme libérateur : le Dieu de Justice, Tout-Puissant ; le Dieu de Vérité ; le Dieu d'Amour. Notons qu'une libération qui ne tient pas compte de la liberté, de la responsabilité et de la personnalité de l'homme est une libération imparfaite.

I — Libération du dehors, par l'action

Un premier type de libération s'effectue objectivement, par une force étrangère, que l'homme subit comme malgré lui.

A — Comme « modèle » sans Dieu, on peut évoquer ici certaines interprétations du marxisme. Entendons-nous bien : le projet marxiste va dans le même sens que l'exigence chrétienne du Royaume de Dieu, où doit régner la justice. Mais parmi les théories justificatives de ce projet, si les unes vont dans le sens de la réalisation d'un idéal qui dépend de nous, d'autres, athées et amoraux, n'invoquent que les nécessités de l'Histoire. L'homme y est pris au piège, broyé par une dialectique aveugle. De ce point de vue « la lutte des classes n'est pas une malédiction », mais « une contradiction nécessaire, qui fait que la société évolue » ; et « l'esclavage, en un temps, fut un progrès » (P. Hervé). On fait ainsi bon marché de la responsabilité et de la personnalité de l'homme, et l'on risque de remplacer un système d'aliénations par un autre.

B — La conception de Dieu libérateur dans le sens objectif du mot libération, se rencontre dans l'Ancien Testament d'abord, sous la forme du Dieu de Justice, le Tout-Puissant. Tel est le Iahve naturaliste des tribus nomades avant l'entrée en Canaan (A. Causse), dieu de l'orage et du volcan, et le Dieu de l'Histoire d'Israël, Iahve Sebaoth, le Dieu des armées, qui délivre son peuple « à main forte et à bras étendu ».

← Suite page 15

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 6

Lundi 18 mars 1974

OU ALLONS-NOUS ?

par Paul Richardot

LE Conseil National de l'Église Réformée s'est tenu au début de février. Ce qui s'y est dit et fait ne nous a pas été rapporté. Cela viendra peut-être ; en serait-il autrement, nous n'en serions pas marri. Nous savons seulement qu'il y a été question d'élection.

En effet, des élections au Conseil National doivent avoir lieu cette année. Depuis quelque temps déjà on en parle. En catimini les uns supputent, les autres s'interrogent, quelques-uns souhaitent... Et qui sait si, ici ou là, ne traîne pas quelque peau de banane ? Car le diable aussi a ses candidats. Comme il convient, tous ont fort bonne mine et se tiennent « dans le vent ». Il faut bien gagner sa place comme on peut ! S'il faut contourner, on contournera. S'il faut essayer quelque avatar qu'est-ce en raison des buts à atteindre à la fois pour soi-même et pour ses idées ? — j'allais écrire : pour ses idéologies...

MAIS voici qu'on a instauré une Commission des Nominations. De qui est-elle composée ? Il serait sans doute aisé de le savoir. Mais ce n'est pas notre propos. Ce sont sans doute des « sages », des hommes au jugement nuancé, serein et objectif. Assurément, ils connaissent la théologie (l'histoire, l'exégèse, la dogmatique) ; ils ont une science approfondie des problèmes que pose le monde moderne aux Églises ; ils savent avec évidence qu'il faut se garder à gauche et à droite, que tout devient politique et empoisonne l'Église. Ont-ils eu connaissance de cette phrase odieuse un jour prononcée en une assem-

blée œcuménique : « *Cherchez premièrement le royaume politique et tout le reste vous sera donné par surcroît* » (scandaleuse paraphrase de Matthieu 6, 33 : « *Cherchez premièrement le Royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît* ») ? Il n'est pas inutile de rappeler cela en ces temps afin de ne pas tomber dans les pièges que d'aucuns ne manqueront pas de tendre à certaines bonnes volontés prêtes à se laisser prendre au filet.

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F
C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 27 F suisses.
Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins
Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges
Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.
Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de fidélité à l'Évangile, il affirme :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La liberté de l'homme à l'égard des
traditions théologiques et ecclésias-
tiques,
- L'actualité de la Réformation. Les
Églises, en perpétuelle réforme, ne
sont pas qu'une institution mais un
chemin.
- La constante nécessité de la liberté
d'examen.

Dans une perspective de recherche du
vrai et du juste, il croit à la fraternité des
hommes qui sont tous, sans distinction,
enfants de Dieu.

PRIERE

d'Alexandre SOLJENITSYNE (1)

Comme il m'est facile de croire en Toi !

*Comme il m'est facile de vivre avec Toi, Seigneur
mon Dieu !*

*Lorsque mes pensées chancellent, assaillies par le
doute, et que mon esprit défaille,*

*Lorsque les plus intelligents ne voient rien au-delà
de ce soir et ne savent ce qu'ils devront faire le
lendemain,*

*C'est alors, Seigneur, que tu m'envoies la claire
certitude : TU EXISTES et TOI-MEME tu prendras
soin à ce que tous les chemins du Bien ne soient pas
barrés !*

*Du faite de la renommée terrestre je contemple,
émerveillé, le chemin sans espoir qui m'y a conduit,
de sorte que même moi j'ai pu transmettre au loin,
parmi les hommes, le reflet de ta gloire !*

*Et lorsque je ne pourrai plus le faire,
c'est que Tu auras confié cette tâche à d'autres...*

*Aussi longtemps qu'il le faudra, c'est TOI qui m'en
donneras les moyens,*

(1) Traduit d'un texte autographe, au verso d'une image
donnée à un ami.

Dans : Soljenitsyne le Croyant, André Martin — Éditions
Albatros — Page 100.

Comment cette Commission des Nominations exerce-t-elle son activité ?

Comme toute commission elle s'interroge et interroge. Elle aura individuellement ou collectivement beaucoup circulé, du moins on le pense. Que fait-elle de ce qu'elle entend ? Ne trahit-elle jamais les critiques et les propos ? En toute bonne foi, certes, ne fait-elle pas dire ce qu'elle espère ? Au reste, n'a-t-elle pas (elle ou ses mandants) choisi ses interlocuteurs ?

Et vient un jour où, de cette boîte, sortira comme par miracle une liste qui sera présentée (avec d'autres composées de la même manière) aux membres électeurs du Synode national. Certes, sans malice (!), on dira : « Vous êtes libre de voter pour ou contre, d'ajouter ou de retrancher ; sachez toutefois que cette liste a été scrupuleusement étudiée, qu'elle représente — au prix d'une profonde réflexion — le bien de l'Église pour aujourd'hui et pour demain. Certes, vous êtes libres... mais. » Mais, sous-entendu : n'usez pas de votre liberté.

S'IL en était ainsi uniquement pour une élection au Conseil National de l'Église Réformée, ces lignes ne vaudraient peut-être pas la peine d'être écrites. Mais tout n'est-il pas peu ou prou semblable dans l'Église ? dans les Synodes ? au niveau de chaque instance ? au sujet des divers travaux ? Tout apparaît comme un semblant de consultation fort régulière (qu'on en juge par les énormes dossiers que reçoivent les délégués pour étude et avis et dont les solutions sont généralement trouvées à l'instance supérieure puis finalement imposées). Tout est en fait préfabriqué et les hommes se trouvent, à leur insu souvent, téléguidés.

Finalement l'Église de la Réforme n'est plus celle des fidèles, mais celle de quelques « hauts fonctionnaires » cooptés avec l'impartialité que l'on sait mêlée d'opportunisme en fonction de la docilité de l'un, de l'intransigeance de l'autre, de l'option politique du troisième.

ON nomme cela l'Église. C'est une duperie ! L'Église est autre. Elle est mouvement, recherche, inspiration, dialogue, scrupule. Elle est liberté de l'homme et explosion de conscience. Elle est droiture et tension de vérité. Elle est chemin de Dieu. Elle est éveil d'âme et réveil de l'esprit. Elle est le lieu de la grande « liberté des enfants de Dieu », chaire du Royaume, image de la Bonne Nouvelle toute imprégnée du Jésus vivant. « Ce que je vous dis est esprit et vie »...

Alors l'Église rejette les marchandages et les hypocrisies. Elle répudie les totalitarismes d'où qu'ils viennent et les hégémonies de caste (celle des bien-pensants comme celle des mal-pensants) aussi bien que

les excommunications voilées. Elle refuse les moyens qui justifieraient je ne sais quelle fin.

Tout paraît donc à reprendre. D'aucuns — protestants — disent : tout est à réformer avec courage, clairvoyance, sachant que les hommes sont tous des êtres sacrés dont il faut se garder de casser la vie.

CETTE réforme doit commencer par un jugement sur soi-même, à tous les niveaux, donc sur sa manière de gouverner — étant bien entendu que l'Église ne se gouverne pas d'en haut. Ceux qui sont appelés à quelque direction devraient savoir assouplir les structures plutôt que de les durcir, diminuer les réglementations, aider les hommes à trouver et à exercer leurs responsabilités, ne pas faire croire à tous que chacun est apte à n'importe quoi et qu'il n'est pas nécessairement besoin de pasteurs. Tout chef est serviteur d'un service qui sert. C'est sérieux.

On paie rudement aujourd'hui les décades passées au cours desquelles les théologies prenant place d'Évangile ont comme bloqué la vie, écrasé les vérités simples. Les conseils presbytéraux ont été lentement mais sûrement étouffés. vidés de leurs attributions les plus importantes. Les meilleurs ont été et restent parfois désenchantés. Les marginaux des paroisses sont

désemparés et — parfois — vont ailleurs ; les autres se sont purement retirés des temples. Et qu'il soit permis de le dire : je connais des pasteurs dont la vocation a été brisée par le sectarisme autoritaire de l'institution. Restent les interrogatifs de la porte.

Les organismes de l'Église peu à peu constitués en mandarinat portent lourdement la responsabilité des « lèpres » d'aujourd'hui. A cause de tant d'erreur d'optique, de conception, d'expression théologique désastreuse l'Église deviendrait-elle un paysage mort à la vue duquel les âmes des hommes se lézarderaient jusqu'à mourir aussi ?

Le système est en porte à faux.

APLUSIEURS reprises nous l'avons déjà dit : plus une Église cherche à garantir ses structures, à multiplier ses réglementations, à légiférer, à se bureaucratiser, à se fonctionnariser, à ordonnancer, plus elle perd sa valeur spirituelle.

C'est un fait bien connu, plus on réglemente plus on manque de souffle. La règle est le contraire de l'esprit. La directive autoritaire est l'opposé de l'imagination. Le dirigisme méconnaît la liberté de l'inspiration. Ainsi on tue peu à peu ce qui doit demeurer esprit et vie.

Nous souhaiterions voir régner l'Évangile et la liberté.

Paul Richardot

Dans nos dernières livraisons du 18 février et du 4 mars nous avons donné des résumés des conférences du Doyen André Dumas, professeur à la Faculté de théologie de Paris sur ce sujet : *L'Homme aliéné* et du professeur Charles Willm : *Dieu Libérateur*.

Le professeur André Gounelle de la Faculté de théologie de Montpellier donne aujourd'hui le résumé de la conférence qu'il a donnée le même soir que le professeur Willm. Nous avons donc ici le deuxième volet de la seconde soirée.

Nous souhaitons recevoir les textes de la troisième soirée afin d'en faire profiter tous nos lecteurs.



L est des affirmations religieuses qui, par certains de leurs aspects, peuvent conduire à l'idée d'un Dieu aliénant, c'est-à-dire qui serait un obstacle à la liberté et à l'épanouissement de l'homme. J'en mentionne quatre :

1 — Dieu n'habite pas dans quelque lointain Olympe ; il n'est pas extérieur et distant ; au contraire, il est au milieu que, en effet, quand on la prend à la lettre, que Dieu veut ou permet tout ce qui se passe sur terre, y compris la souffrance, l'injustice et la misère. Elle incite l'homme à se soumettre aux événements et à l'ordre du monde puisqu'ils reflètent la volonté divine ; ceux qui se révoltent contre le mal et veulent modifier l'ordre des choses sont des impies et des blasphémateurs. Or, pour l'homme moderne, la résignation est complicité ; les conditions d'existence peuvent et doivent être changées ; l'action et la lutte sont les grandes valeurs de notre époque. D'où le rejet d'un Dieu qui obligerait l'homme à consentir au mal, et lui interdirait de transformer le monde.

2 — Le refus ou le mépris du monde. On a parfois cru que la foi en Dieu obligeait à se détourner des joies et des peines d'ici-bas pour ne se préoccuper que de l'au-delà. Certains courants du christianisme, comme le mouvement monastique ou le puritanisme, ont préconisé l'ascèse, la privation, la séparation ; pour eux, le monde était uniquement une source de tentations et de perversions, et ils suspectaient tout ce qui venait de la nature. Devant de telles attitudes, on comprend que Nietzsche ait pu accuser le christianisme d'être hostile à la vie, et que des psychanalystes aient dit qu'il était source de névroses.

3 — L'omniscience de Dieu. Souvent on parle de Dieu comme d'un témoin à qui rien n'échappe et dont le regard pénètre au plus profond de notre être. Ce regard peut être ressenti comme un viol de notre personnalité intime. Aux dernières « Journées Libérales », le docteur Lamarche disait que l'homme a besoin d'ombre, de mystère ; la nuit, biologiquement mais aussi psychologiquement, lui est tout autant nécessaire que le jour. Des penseurs tels que Nietzsche et Sartre ont affirmé que l'homme ne peut pas supporter un regard qui pèse constamment sur lui. Le théologien P. Tillich leur donne raison : un Dieu tout puissant et omniscient, écrit-il, ferait de moi « un objet et rien de plus », il me dépourverait de ma « subjectivité ».

4 — Le dogmatisme autoritaire. Si Dieu a consigné toute la vérité dans un livre ou dans un corps de doctrine, il s'ensuit que l'homme ne doit rien faire d'autre qu'apprendre et répéter ce qui est écrit. Il lui est interdit d'innover, de discuter, d'avoir des opinions personnelles ; il doit imposer silence à son esprit critique et se contenter de recevoir

II. Dieu aliénant ou libérateur ?

passivement. C'est l'opposé de la pédagogie moderne qui fait peu cas d'un savoir purement livresque, qui veut apprendre à juger et à vérifier. A cause de cette conception de la Révélation, qui se trouve encore dans certains milieux très orthodoxes, le christianisme a été soupçonné d'être l'ennemi de la science et de la libre recherche.

Il y a certes tout autre chose dans ces quatre doctrines ; ma présentation est caricaturale et partielle ; je n'ai parlé que des côtés négatifs et je les ai exagérés. Il n'en demeure pas moins que les déformations qu'elles ont entraînées ou subies expliquent bien des rejets du christianisme, et qu'elles sont à l'origine de ce que Camus a appelé la « révolte métaphysique ».



DANS la Bible, Dieu est libérateur : il délivre l'homme des puissances qui l'oppriment et l'aliènent, qu'elles soient politiques (ennemis, tyrans), physiques (maladie, mort), spirituelles (loi, religion), ou morales (péché). Tout un courant théologique, par souci de fidélité biblique, propose une conception de Dieu différente de celle que nous venons d'évoquer. Faute de pouvoir être complet, j'indique seulement trois thèmes :

1 — Dieu n'habite pas dans quelque lointaine Olympe ; il n'est pas extérieur et distant ; au contraire, il est au milieu de nous. C'est ici-bas, dans notre vie quotidienne que nous sommes appelés à discerner sa présence. Il est donc impossible de mépriser le monde : c'est là que Dieu se manifeste. Loin de détourner des réalités terrestres, la foi y renvoie. Certes, le danger serait ici de confondre la foi avec certains engagements temporels ; il nous faut découvrir que si Dieu n'est pas ailleurs il est cependant différent.

2 — Dieu est faible. L'Évangile ne nous parle pas d'un messie riche et puissant, mais d'un homme humble, pauvre et crucifié. Le Dieu qui se révèle en Jésus-Christ ne domine pas les hommes, il se met à leur service ; la Croix montre qu'il est la victime et non le maître du monde. Son autorité est contestée par les hommes et aussi par ces puissances dont parle le Nouveau Testament. Il n'est donc pas tout-puissant ; sa seule puissance (mais qui lui permettra de vaincre) est celle de l'amour. Il souffre et lutte avec nous contre la souffrance. La foi n'est donc pas d'accepter, mais d'entrer dans un combat pour que vienne le Royaume, et donc pour que le monde change.

3 — Enfin, Dieu est dynamisme et espérance. Il est tendu vers un but qu'il veut réaliser, vers un avenir qu'il prépare. Le croyant est « ouvrier avec Dieu », il est son compagnon de travail et de combat. Pour les Israélites de l'Exode, Dieu n'était pas dans la Terre Promise, il avançait avec eux dans le désert. Il les conduisait et les précédait certes, mais il n'était pas arrivé ; comme eux, au même pas qu'eux, il se dirigeait vers le but qu'ils devaient atteindre ensemble. Il en va de

même pour nous : Dieu n'est pas celui qui nous fige par un regard impitoyable de spectateur et de juge ; il est celui qui nous permet d'avancer, nous accompagne et nous guide dans notre marche qui est aussi la sienne.

Ces quelques thèmes, que j'ai esquissés très succinctement, suggèrent donc un Dieu vivant, en mouvement, qui nous fait entrer dans un combat, qui nous rend actifs et responsables. Il ne nous enferme pas dans un cadre, il nous appelle à une aventure. En un mot, il est libérateur et non aliénant.

L est une question qu'on ne peut pas manquer de se poser : les doctrines mentionnées en première partie sont-elles complètement fausses ? Sommes-nous en train de redécouvrir l'Évangile que la tradition chrétienne aurait méconnu ? Certains le disent ; je crois qu'ils ont tort, et je ferai à ce propos deux remarques.

La première porte sur la nature du travail théologique. Robinson (l'auteur du célèbre *Dieu sans Dieu*) le compare à la cartographie. Pour représenter le globe terrestre sur une surface plane, les géographes disposent de diverses techniques dont aucune n'est entièrement satisfaisante. Toute carte exprime et distord la réalité qu'elle figure ; son exactitude est partielle, et elle a une valeur opératoire limitée (ce n'est pas la même carte qui convient pour préparer une promenade en forêt et pour établir un réseau radar). Nos doctrines sont comme ces cartes : elles essaient d'exprimer la vérité de Dieu, mais cette vérité est au-delà de tout ce que nous pouvons en dire ou en penser. Elles ne sont donc jamais parfaites ; elles sont vraies jusqu'à un certain point, elles conviennent pour une situation précise et non pour une autre. Des doctrines qui nous semblent aliénantes ont eu un rôle libérateur. Ainsi, la doctrine de la toute-puissance de Dieu est libératrice pour quelqu'un qui est soumis à une tyrannie ; elle lui rappelle qu'il y a quelqu'un au-dessus de son maître et lui donne la force et le courage de résister dans des situations humainement sans issue. Elle a ainsi sa part de vérité, et il en est ainsi pour les quatre doctrines que j'ai indiquées dans ma première partie. Inversement, les thèmes que j'ai cités en seconde partie ont leur part d'erreur ; nous percevons déjà certains aspects négatifs qui pourraient les rendre à leur tour aliénants. C'est pourquoi, la tâche de la théologie n'est jamais achevée ; il est toujours nécessaire de corriger, de mettre au point. On n'a jamais fini de penser Dieu, ni de le vivre.

Seconde remarque : jusqu'ici, j'ai opposé aliénation et libération comme s'il s'agissait de réalités totalement contradictoires et incompatibles. Les choses sont, en fait, plus subtiles. Le thème de l'aliénation a son origine chez Hegel qui lui donnait un rôle positif ; c'est en devenant autre, en s'aliénant que l'homme avance, progresse, s'améliore. S'il reste toujours semblable à lui-même, aucun espoir ne lui est permis. Une des tentations de la théologie contemporaine est de définir une foi tellement bien adaptée aux désirs et aux aspirations de l'homme moderne qu'elle n'a au fond pas grand chose à lui apporter. Or, je crois que le Dieu biblique est un Dieu qui nous interpelle, nous bouscule dans nos habitudes et nos conformismes, nous oblige de sortir de nos cadres, de nos catégories et de nos systèmes. Il représente pour le croyant une exigence, et donc, en un sens, est une obligation qui pèse sur lui. C'est ainsi qu'il nous sauve et nous libère. Il fait du croyant une nouvelle créature, il transforme sa personnalité, la rend « autre ». Même l'idée d'un Dieu aliénant a donc sa part de vérité ; mais il faut préciser que cette aliénation-là n'est pas un obstacle mais l'instrument de la liberté et de l'épanouissement de l'homme.

André Gounelle

UNE ANNEE DE TRAVAIL AU SERVICE DES AUTRES

Où en êtes-vous aujourd'hui ?

UNE ANNÉE DE TRAVAIL AU SERVICE DES AUTRES continue : l'année 1972-1973 a été une très bonne année, nous avons eu vingt-deux volontaires — cette année est un peu plus faible, nous avons actuellement seize volontaires. En janvier nous avons eu la joie d'être reçus par la Communauté de Pomeyrol pour la session d'hiver, et de réfléchir ensemble, pendant trois jours, sur ce thème : foi en l'homme, foi en Dieu.

D'où viennent les volontaires ?

Cette année : cinq viennent de France, trois des États-Unis, trois des Pays-Bas, quatre d'Allemagne et un du Zaïre. Nous avons neuf filles et sept garçons, parmi lesquels il y a trois volontaires catholiques.

Jusqu'à maintenant une partie des volontaires étrangers, particulièrement Allemands et Américains, étaient des objecteurs de conscience et quelques-uns, de ce fait, accomplissaient deux années de service. Cette année, pour la première fois, les objecteurs de conscience français sont présents parmi les volontaires au travail parmi nous.

Pour la première fois aussi nous avons eu la joie d'accueillir, pour deux ans, un jeune Africain, infirmier venu pour perfectionner sa formation technique en suivant les cours de l'école d'infirmières.

Quels sont vos liens avec les organismes s'occupant des objecteurs de conscience ?

Nous avons été conduits à prendre contact, puis à participer en tant que membre au Comité de Coordination pour le Service Civil et l'Assemblée générale de cet organisme nous a demandé d'être membre du Conseil d'administration.

Que sont vos contacts avec l'étranger ?

Nos propres contacts avec certains Comités étrangers visent à obtenir la possibilité de placer des volontaires français dans divers pays. Nous pensons pouvoir, dès septembre 1974, diriger un ou deux volontaires vers la Grande-Bretagne, par le cadre du C.S.V. et vers l'Allemagne fédérale dans le cadre de l'année diaconale allemande.

Nous étudions également le problème des relations avec Israël pour avoir la possibilité d'envoyer des volontaires là-bas.

D'autre part, nous sommes appelés à participer à des rencontres européennes concernant les problèmes que pose le service volontaire.

Pouvez-vous nous dire ce que sont vos sessions de formation ?

Il y a trois sessions nationales : une de cinq jours, qui rassemble les volontaires avant leur mise au travail, une de trois jours en hiver et une de cinq jours aussi, en juin, avant le départ de la plupart des volontaires après les neuf mois de service, puisque beaucoup s'engagent pour neuf mois (nous rappelons que nous appelons à un service de six, neuf ou douze mois).

Il est difficile de rendre compte, en quelques mots, de tout ce qui se passe au cours de ces sessions, mais on peut dire que c'est au travers de l'expérience de service, de travail, et des problèmes de communication, des réactions personnelles et des réflexions dans ce nouveau cadre de vie que les sessions prennent leur signification.

Propos recueillis au Secrétariat national
par Claire de Cazenove

Pour tous renseignements écrire à : UNE ANNÉE DE TRAVAIL AU SERVICE DES AUTRES, 5, rue Claude-Brousson, 30000 NIMES (France).

Une certaine ouverture

J'ai sur ma table un gros livre (550 pages), intitulé « Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament », édité au Seuil, en janvier 1974.

Il est écrit par des professeurs de théologie, des « bibliques » comme on dit maintenant, qui enseignent tous dans des grands séminaires. L'ouvrage est muni du « *Nihil obstat* » et de l'« *imprimatur* » donnés par l'autorité. Donc, pas de problèmes ? Mais si, mais si ! En dehors de quelques déclarations « sécurisantes », ce livre pourrait être, à peu près, écrit... par des protestants. C'est, en somme, toute la problématique de l'ordination sacramentelle, donc de la hiérarchie qui est mise en cause. Je pourrais citer un nombre incroyable de passages. Contentons-nous de rapporter ceux-ci : « Le Nouveau Testament ignorait la barrière cléricale entre prêtres et laïques. L'Écriture ne fournit pas de solution toute prête à nos problèmes. Les progrès de l'exégèse ont imposé une vision des origines chrétiennes qui relativise notre passé et oblige à réviser certaines conceptions de l'Église, de sa vie. Les formes du ministère sont mises en question. C'est normalement à chaque communauté de reconnaître en son sein ses propres ministères. Paul ne fournit nulle part ni une théorie de l'apostolat ni un exposé des autres ministères. Le Nouveau Testament nous retient de systématiser institutionnellement la répartition de la succession apostolique. Diversité dont témoigne le Nouveau Testament sur le ministère, etc... » (pages 7, 9, 34, 68, 460 et passim).

C'est du Luther et du Calvin ! On ne peut que s'en réjouir. Voilà bien là ces « infiltrations protestantes » dont se plaignent les intégristes et le pittoresque abbé de Nantes. Mais attention ! Rien n'est jamais gagné une fois pour toute dans ce domaine. Il suffit d'un coup de frein brutal du Vatican pour que tout soit mis par terre. Exemple : Le beau livre de Ratzinger « Foi chrétienne hier et aujourd'hui » (1969) avait reçu l'*imprimatur* du très distingué chanoine Berrar, — dont j'apprécie beaucoup l'amitié. Mais Rome a désavoué : le livre est donc aux oubliettes.

C'est comme ça...

Le « phénomène » Notre Dame

Il ne s'agit pas de Lourdes, encore moins de Fatima, pas davantage de l'énorme inflation que continue de connaître la piété mariale. Il s'agit de musique. J'aime mieux ça !

Voici : depuis plusieurs années, tous les dimanches après-midi, un récital d'orgues est donné à Notre-Dame par les meilleurs organistes français et étrangers. Nos coreligionnaires bien connus, M.-L. Girod, J.-C. Allin, François Delon, Robert Rogier, s'y sont fait entendre. Il y a trois mille chaises dans la cathédrale. Les trois mille sont toujours occupées. Et mille personnes environ sont debout ou assises par terre. On compte 70 % de jeunes ! N'est-ce pas encourageant ? Certes, ils viennent pour la musique, laquelle se tient toujours à un très haut niveau. Mais j'ai la conviction que l'admirable vaisseau de Notre-Dame, l'atmosphère incomparable qu'on y trouve ne sont pas pour rien dans ce « succès » persistant. J'imagine que l'agnostique lui-même doit, par « osmosé », en être pénétré. J'y vois bien pas mal de hippies. Après tout, ces barbares malodorants ont bien le droit d'être mélomanes. Et puis, comme me disait avec raison l'archiprêtre « j'aime mieux les avoir comme ça que pas du tout ».

Trop de religion ?

Il paraît qu'« on » s'est plaint de la place trop grande tenue par les émissions religieuses à l'O.R.T.F. Résultat : le père Brieu, qui prêche le carême à Notre-Dame voit son temps de parole réduit à quarante minutes, au lieu de l'heure traditionnelle. Le P.d.G. de l'O.R.T.F., Monsieur Long, a-t-il trouvé lui-même trop... long, le temps en question ? Je ne sais. En tout cas, nous serions en droit de nous plaindre des balivernes, des enfantillages, des musiquettes, des petits chanteurs (?) milliardaires, des insignifiants dont nous sommes quotidiennement gratifiés.

Quand même, la République est bonne fille. Certes, comme citoyens nous avons droit aux ondes, c'est justice. Mais, à certains égards, c'est une sorte de privilège, car, dans certaines Républiques, qui se disent ou non populaires, ce « privilège » est inconcevable. Chez nous, on entend et on voit des pasteurs et des curés, Monsieur Marchais et le Pape, Monsieur Ségué et un Cardinal, des boxeurs et des académiciens.

... C'est un pluralisme bien sympathique, même si nous faisons des réserves sur tel bonimenteur social, ou autre ! Nous saisissons-là le gage même de la liberté.

La liberté ? ... Puisque, hélas, les lendemains sont incertains, disons, comme la bonne Létizia « Pourvu que cela dure ».

Georges Marchal

LAURENT GAGNEBIN

- Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence (Fischbacher)
« On me lira mieux, vous ayant lu. » Simone de Beauvoir.
- Connaître Sartre (Resma-Centurion)
« Tout ce que vous dites me semble très juste. » Simone de Beauvoir.
- Quel Dieu ? (L'Age d'Homme, ALETHINA 2)
« Ces pages passionnantes et passionnées invitent le lecteur à se débarrasser d'images et d'idées toutes faites... » André Gounelle
- Art et religion (Imprimerie Libournaise)
« Un livre riche de pensées. » Le Figaro

Tous ces livres peuvent être commandés à :
Librairie Protestante, 140, bd St-Germain, 75006 PARIS (Tél : 326.91.87).

DÉJEUNER CHEZ UN HOMME RICHE

Luc 14, 12-24

JÉSUS est invité à dîner chez un Pharisien influent (14, 1-12). Luc nous présente plusieurs fois les Phariséens sous un jour favorable : ils invitent Jésus (cf. 7, 36 ; 11, 37 ; 14, 1), ils l'avertissent du projet meurtrier d'Hérode (13, 31) ; ces gens que nous jugeons peut-être parfois un peu vite ne rencontrent pas seulement Jésus dans les synagogues : ils l'invitent. Oh ! peut-être comme on invite encore de nos jours tel ou tel personnage à la mode, et dont on pourra dire le lendemain à ses amis : « oui, oui, je connais Monsieur X., je l'avais hier soir à ma table »...

Seulement, voilà : Jésus est un homme libre, et ses propos de table sont d'une franchise qui frise l'impolitesse... comme chacun sait, si la politesse permet une agréable harmonie dans les relations humaines, elle peut aussi couvrir de son vocabulaire une hypocrisie fondamentale : qu'on se rappelle les mots cinglants de Voltaire désireux d'écrire un « petit dictionnaire à l'usage des rois »...

Inviter Jésus, c'était prendre le risque d'être un hôte « mal dans sa peau » :

Que diriez-vous d'un invité qui ferait une leçon de morale à des amis que vous avez invités en même temps ? (14, 7-11)

Que diriez-vous de quelqu'un à qui vous offrez le couvert et qui vous dirait : « ce sont ceux qui habitent les bidonvilles qu'il faut inviter, car ils ne pourront pas vous le rendre » (versets 12-14) ?

Que diriez-vous de quelqu'un qui répondrait à l'un de vos convives qui vient de prononcer une phrase pontifiante, « bien pensante » et rassurante sur la félicité éternelle (verset 15) : « les gens qui seront avec Dieu ne sont pas forcément ceux qui pensent qu'ils y seront eux-mêmes ! » ?

SANS doute Jésus nous ferait-il rougir encore s'il venait partager un de nos repas... car ce qu'il dit est :

o Un appel au désintéressement (12-14)

Le bonheur, dit Jésus, (et le terme employé au verset 14 est celui des béatitudes), c'est d'inviter ceux qui ne pourront pas rendre l'invitation : *les pauvres*.

Alors que les invitations sont le plus souvent lancées à des amis (« comme cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas vus »...), des parents (« quelle joie de se retrouver en famille »...) ou de riches voisins (...ça peut toujours servir !).

En 1974, cela veut peut-être dire inviter à sa table un détenu libéré, une personne âgée seule, un réfugié ou un travailleur étranger : voilà le bonheur des Béatitudes, le bonheur en face duquel nous disons toujours « oui, mais... ». Ne jetons pas la pierre aux Phariséens, le message de Jésus est aussi dur aujourd'hui qu'hier, car nous avons nous aussi assuré nos arrières et ménagé notre avenir, oublieux que nous sommes du prix de la grâce » (relire le commentaire des Béatitudes de D. Bonhoeffer).

Mais ce bonheur débouche sur la promesse de la vie (fin v. 14). Saurons-nous le saisir ?

o Un refus des phrases pieuses toutes faites (v. 15)

Entendant Jésus parler de la promesse de la résurrection, un des convives exprime lui aussi une béatitude : « Heureux celui qui mangera le pain dans le Royaume ! » Comme c'est bien dit ! Comme c'est rassurant après ce qu'on vient d'entendre ! Comme nous en avons chanté, comme nous en chantons encore, de ces cantiques qui se réjouissent de savoir que nous (bien sûr, comme le Pharisien...) participons au banquet des cieux !

Mais Jésus va démolir cette assurance tranquille des bien-pensants, de ceux qui sont sûrs d'avoir une place réservée, car ce qu'il dit, c'est enfin que :

o Ce ne sont pas forcément ceux qui étaient invités qui seront reçus dans la Vie du Royaume (v. 16-24)

Qui sont ces invités ? Sans doute de ces gens dont Jésus parlait juste avant : des amis, des voisins, des parents ; celui qui invite l'a fait selon les règles de l'étiquette orientale : on fixe la date à l'avance, et « quand tout est prêt », on envoie un serviteur dire : « vous pouvez venir ».

Mais il y a des choses bien plus importantes que de répondre à l'invitation d'un ami, et entre gens du même monde, on peut ne pas se gêner :

... les affaires, les biens qu'on acquiert et qui requièrent toute l'attention ; du temps de Jésus : un champ, cinq paires de bœufs... ; aujourd'hui (la transposition est facile) : « excuse-moi, je viens d'acheter un appartement, il faut que j'aille le voir »... « excuse-moi, je viens d'acheter une nouvelle voiture, je ne puis résister au plaisir d'aller l'essayer... »

... la sacro-sainte vie privée, autour de laquelle on peut toujours ériger une muraille permettant de cultiver intensivement l'égoïsme... « excuse-moi, je viens de me marier... ».

Les invités se refusent ? Ils méprisent la joie proposée au profit de réalités à leurs yeux plus importantes ? C'est la colère chez celui qui a invité, mais... rien ne sera perdu de ce qui a été préparé : « va vite, dit-il à son serviteur, et ramène ici, en les pressant de venir (v. 23)... QUI ? *Les pauvres*... et l'on retrouve la même liste qu'au verset 13.

LA maison sera pleine. La joie sera grande. La fête aura lieu. Mais pas avec ceux qui ont méprisé l'invitation (v. 24).

Il faut aller au-delà des clôtures, des barrières, pour trouver un accueil favorable (v. 23).

Pour entrer dans la Vie, pour partager la Joie du Royaume, il faut mettre ce Royaume en premier, avant *tout*, le mettre avant « les affaires » et sa propre existence (lire les versets 25 à 27). Risquer tout, miser tout, sur cette invitation, être comme des pauvres heureux d'être invités, être des riches qui invitent des pauvres : ces propos de table furent sans doute durs à entendre pour l'hôte de Jésus et les convives ; puissions-nous entendre cet appel, et y répondre : ce sont la vie et la joie qui sont au bout du chemin.

Yves Cruvellier

« L'histoire universelle n'est
compréhensible que si une charité
suprême la dirige et la justifie ».

M. Nidoncelle

DES POSITION

Comprendre - Juger

LA MORALE HIER ET AUJOURD'HUI

Deux remarques lues dans un ouvrage récent (1) vont orienter la recherche que cet article voudrait amorcer et le débat qu'il souhaite susciter parmi les lecteurs d'« Évangile et Liberté ».

Un regard en arrière sur des attitudes mentales et morales considérées comme dépassées et discréditées :

« L'« esprit général »... est unanime, du moins sur l'essentiel et condamne les mêmes vices et encourage les mêmes vertus... Les certitudes des sociétés traditionnelles sont facilement cruelles... La vertu de tolérance n'y est pas pratiquée. »

Ensuite un regard sur le présent et vers l'avenir que ce présent semble appeler :

« Ils (les hommes des sociétés post-traditionnelles) ont abandonné une ancre (qui souvent leur était trop lourde) ; ils sont maintenant ballotés... Tous, ou presque, ont assez de bon sens pour ressentir le besoin d'une évolution de la morale ; mais rares sont ceux qui ont assez de discernement pour savoir résister aux slogans sommaires qui prétendent montrer la voie de l'avenir. »

Notre intention — quelle ambition ! — serait de faire montre de ce discernement.

L'APPORT DES SCIENCES HUMAINES

Ce changement d'attitude, dans la mesure où il est pensé, est dû pour une très grande part aux recherches, aux analyses et aux découvertes des sciences humaines, plus particulièrement de la psychologie et de la psychanalyse.

Pour juger, a-t-on dit, il faut d'abord comprendre. Ces techniques qui tentent d'expliquer le comportement de l'homme et qui souvent y parviennent, permettent en conséquence de comprendre le pourquoi de ce comportement.

Mais peut-on, après avoir compris, continuer à juger ? A ces questions, ces sciences — ou ces techniques, comme l'on voudra — répondent : non.

Elles expliquent ; elles constatent, s'interdisant de porter un jugement. Mais de comprendre à excuser, d'excuser à justifier, le glissement est facile.

JUGER = CONDAMNER ?

Avant et afin d'aller plus loin, une remarque s'impose : dans l'usage courant de notre langage, **le verbe juger est très souvent confondu avec le verbe condamner.**

Il est un autre sens, probablement moins présent dans les esprits : celui d'émettre une opinion, de discerner.

Cette dualité de sens amène à distinguer un jugement porté sur une personne — le plus souvent avec une pointe péjorative — et un jugement porté sur une situation, sur un comportement, un jugement de valeur.

Peut-on juger sans condamner ? Peut-on dissocier les deux sens qui viennent d'être signalés ? Telle est la question capitale devant laquelle nous nous trouvons.

Car nous devons reconnaître que, si la psychologie, d'accord en cela avec l'Évangile, nous interdit de juger, **la morale chrétienne, elle, porte des jugements.** Des jugements de valeur, en bien et en mal.

EXPLIQUER L'HORRIBLE !

Pour illustrer notre propos, voici un exemple puisé dans : « Les triomphes de la psychanalyse » (2).

On y apprend que le comportement de Jack l'éventreur et

celui des amants éternels ont une même racine. La voici (je cite) : « *rentrer dans le corps de sa mère pour y retrouver la paix heureuse d'avant sa naissance et la sensation d'éternité qui y est liée.* »

Dans mon incompetence, j'accepte cette explication. Mais peut-on en rester là ? N'y a-t-il pas ensuite à porter un jugement ? Non pas peut-être un jugement de condamnation sur un homme dont le degré de responsabilité doit être pesé.

Il n'en reste pas moins que d'une même racine, Jack et les amants éternels ne donnent pas la même traduction, la même expression.

APRES L'EXPLICATION, LE JUGEMENT

Au nom de quoi dira-t-on que l'une est mauvaise ? et l'autre meilleure ? Au nom de quoi ? En vertu de quelle norme ?

L'exemple cité, dans sa démesure, rappelle que de telles questions se posent, même si, en des situations plus courantes, elles échappent à l'attention.

N'est-on pas souvent amené à se prononcer en bien ou en mal ? En ce cas, qui nous guidera dans cette démarche ? Une morale de référence ? Laquelle ? La question ne peut pas être éludée.

La psychologie et la psychanalyse font leur travail, leur métier. Elles se doivent de s'y cantonner. Mais ce travail et les résultats obtenus **ne recouvrent pas dans son entier le problème qui nous occupe : les problèmes de la morale, celui des relations humaines et des règles qui les régissent.**

Certes ces sciences obligent la morale à s'interroger, à réexaminer la justesse et la validité de ses jugements, à passer au crible ses normes, à accepter la nécessité d'une évolution.

Mais, adjuvants nécessaires, elles ne rendent pas la morale caduque. **Comprendre n'est pas justifier.**

LES TROIS REGISTRES DE LA VIE

Dans les remises en question, dans les mises en accusation des sociétés traditionnelles et de leur morale, pouvons-nous encore disposer d'une ancre qui nous permette de ne pas être perpétuellement ballotés « *de valeurs auxquelles s'agrip-* » ? (3)

A côté des sciences humaines ou même en en faisant partie, n'y a-t-il pas le **registre de l'éthique**, la science du bien et du mal, la connaissance dont l'instrument d'exploration est le discernement capable de faire le départ entre les règles morales qui n'ont que la durée du groupe humain qui les a secrétées et celles dont la valeur ignore de telles frontières et dont la vérité a des racines plus profondes qu'un cadre social particulier et momentané.

N'y a-t-il pas, plus éminent, un autre registre : celui, non pas de la sainteté, un mal trop fort, mais **celui de la spiritualité** ? celui où entre en jeu l'amour et le pardon ?

UNE ISSUE : AIMER ET PARDONNER

La juxtaposition de ces trois registres, leur conjonction et leurs interférences ne sont-elles pas propres à nous donner, du problème qui nous occupe, la solution ? Ou tout au moins propres à tracer à travers nos difficultés et à percer par delà nos impasses, des voies ouvertes ?

Avec la psychologie, comprendre. Avec la morale, porter un jugement.

Une contradiction dans laquelle nous sommes bien souvent enfermés. Comment y échapper ?

Aimer - Pardonner

En empruntant la troisième voie, en ayant recours au troisième registre, celui qui fait appel à l'amour et au pardon.

Aimer ceux qui bousculent et même heurtent nos convictions les plus solidement ancrées.

Et s'il arrive que nous soyons personnellement atteints par leur comportement — **et dans ce cas seulement** — alors doit intervenir le pardon.

Notons au passage qu'ici est laissé de côté le grave problème de l'action judiciaire de la société où s'entrechoquent le devoir de protection et la recherche du « comprendre » qui figure dans tous les codes modernes et où, tout administratif qu'il soit, le droit de grâce est une forme de pardon.

A plus forte raison n'est-il pas ici question d'élucider le mystère du jugement qui appartient à Dieu et de « *sa miséricorde qui appelle au repentir* » (4). Nul ne peut savoir comment Dieu usera et de ses jugements et de sa miséricorde.

Plus modestement est ici abordé le plan des relations de personnes à personnes, celui où, vivant aux côtés de nos frères, nous sommes amenés à prendre position.

CONFLITS ET PARDON

Il n'y a pas de société qui ne soit conflictuelle. Et cela commence aux conflits qui, on ne le sait que trop, déchirent bien des familles. N'est-elle pas actuelle et finalement suggestive cette ironie d'Oscar Wilde : « *Les enfants commencent par aimer leurs parents ; devenus grands, ils les jugent ; quelquefois ils leur pardonnent.* »

En prolongeant cette réflexion et en l'étendant à d'autres situations, ne peut-on pas penser que certains blocages, qui résistent à toute explication analytique et à toute remontrance moralisante, seraient libérés si l'on parvenait à pardonner ?

Il n'est pas de société qui soit viable, vraiment vivable si elle ignore le support, le pardon réciproque.

A celui-ci, la seule psychologie ne peut faire place. Elle lui reste étrangère, puisqu'il est hors du domaine qu'elle explore.

Et la seule morale, non plus, ne peut faire place au pardon, puisqu'elle est jugement.

Aimer et pardonner, c'est outrepasser et la compréhension et le jugement.

Cette attitude relève de la spiritualité. Elle introduit dans la relation avec autrui un élément de tendresse.

Certes comprendre aide à aimer et éventuellement à pardonner. Mais il s'agit là d'une démarche intellectuelle qui, à elle seule, peut rester froide. L'amour et le pardon ne peuvent qu'être chaleureux.

MORALE ET TOLÉRANCE

On a reproché au moralisme chrétien de ne pas pratiquer « *la vertu de tolérance* ». C'est qu'il avait oublié l'autre volet de l'Évangile : le pardon.

Celui-ci, et lui seul, permet de vivre la rigueur morale sans abdication ni reniement, en résistant « *aux slogans sommaires qui prétendent montrer la voie de l'avenir* ». Et cela tout en pratiquant la vertu de tolérance.

On a plus particulièrement reproché au protestantisme son puritanisme et sa rigueur allant parfois jusqu'à la dureté. Il ne semble plus guère en être ainsi. Mais s'en libérer par une fausse tolérance et par un laisser-aller laxiste, est-ce la solution ? Celle-ci sera trouvée par une conversion des

cœurs qui garde intactes les exigences de la conscience morale, mais qui établit entre les hommes des rencontres possibles et fraternelles.

CONCLUSION : UNE MISE EN GARDE

Une dernière remarque : essentielle — : le pardon peut cacher une tentation, celle d'un certain orgueil, en tout cas d'une condescendance immodeste.

Un pardon qui humilie n'en est pas un. Il est une bienveillance qui risque d'être méprisante et d'empêcher une authentique relation.

On n'échappera à ce réel danger qu'en se souvenant de ce qui est également essentiel dans l'Évangile

QUE TOUS NOUS SOMMES EN INSTANCE DE PARDON, EN NÉCESSITÉ DE PARDON.

La source d'où jaillit le pardon n'est donc pas une soi-disant supériorité morale, mais tout au contraire le sentiment d'être « *les pardonnés de Dieu en Christ* » (5).

février 74

P. Ducros

(1) M. Despland : **Le choc des morales**. (Coll. Alethina).

(2) de Pierre Daco.

(3) M. Despland, op.cité, p. 84.

(4) Romains 2, 4.

(5) Éphésiens 4, 32.

NON ! La jeunesse n'est pas perdue

Extrait d'une lettre d'un garçon de vingt-deux ans visitant des Léproseries en Inde, pour le compte de THE LEPROSY MISSION (en France, La Mission Évangélique contre la Lèpre). Secrétariat européen : 6, rue des Fossés, CH. 1110 MORGES.

« *J'ai passé la nuit de Noël tout seul dans le bungalow. C'est là que je me suis aperçu que l'on est rarement seul quand on a une Bible avec soi. Il est certain que cela m'a fait beaucoup de peine de ne pouvoir célébrer cette Fête de Noël en famille, mais, d'une part, je me suis joint à vous tous par la prière, et, d'autre part, cela m'a fait connaître le vrai pouvoir de la Bible. C'est une expérience passionnante que je n'aurais peut-être pas vécue dans d'autres circonstances. Si je vous fait part de ces réflexions, c'est tout d'abord pour que vous ne vous apitoyiez pas sur mon sort, mais, au contraire, que vous en soyez heureux.*

Plus j'avance dans ce voyage, plus j'apprends à Vivre (avec un grand V). Cela, je pense, a plus de valeur que tous les diplômes possibles. Cette expérience, je la vis de jour en jour avec une plus grande soif de connaître. Il sera de mon devoir d'en faire part à tous dès mon retour. »

Ce jeune homme a créé avec un groupe d'amis une Association dénommée Groupe Auxiliaire de Jeunes pour la Mission Évangélique contre la Lèpre dont les buts et intentions sont les suivants :

1.— Récolter de l'argent pour aider les léproseries sur le plan matériel.

2.— Participer aux soins de quelques lépreux (aide financière) dont nous pourrions suivre de près l'état de santé physique et moral afin de pouvoir en rendre compte aux membres de notre Association.

3.— Informer des jeunes sur le problème de la lèpre dans le monde et les moyens de lutte contre la maladie de Hansen.

4.— Recruter des jeunes gens et jeunes filles protestants et catholiques disposés à donner un peu de leur temps à ce problème de la lutte contre la lèpre.

Janvier 1974

CHRONIQUE MUSICALE

LES DISQUES

1) Musique religieuse (PAQUES)

LIGUGÉ, *Semaine Sainte, Tenebrae* — S.M. 30-575 U.

Les Moines de l'Abbaye de Ligugé mettent, par le truchement du disque, les traditions liturgiques multiséculaires à la portée de tous. Par sa profondeur d'expression, son caractère dépouillé et austère, le chant grégorien favorise la méditation. Cette gravure fait revivre la semaine sainte : jeudi, vendredi et samedi saints, d'après le prophète Jérémie. Après l'antienne, *Zelus domus tuae*, les lamentations se succèdent. Ces leçons de ténèbres appartiennent aux pages les plus poignantes et douloureuses de la littérature hymnologique, et plus particulièrement les répons *Tenebrae factae sunt*, et *O vos omnes*. Le dernier répons associe la mélancolie, la résignation et la confiance. Cette musique ne se commente pas — elle agit directement sur l'auditeur.

△
LIGUGÉ, *Jeudi-saint*, S.M. 30577 U.

Ce disque reprend la Liturgie du Jeudi saint qui compte parmi les temps forts de la vie terrestre du Christ, s'apprêtant à retourner vers son Père. Il évoque le sacrifice de Jésus, notre salut et notre résurrection (*Nos autem*), l'institution du « repas du Seigneur », « le lavement des pieds », et la *Liturgie eucharistique*. Ces deux sacrements rendent sensibles la mort et la résurrection du Seigneur et se terminent dans un climat de Gloire et Jubilation (*Laus et jubilatio*). La traduction française jointe au texte latin rendra service. Le chœur des Moines de Ligugé confère à ces pages multiséculaires leurs lettres de noblesse, tout en rénovant avec d'anciennes pratiques liturgiques.

△
G. CARISSIMI, *Ezéchias, Abraham et Isaac, Messe à huit voix*, ERATO, STU. 70762.

Au XVII^e siècle, ces « histoires bibliques » traduites en musique étaient très prisées. En Italie, Giacomo Carissimi (1605-1674) cultive le genre. Le présent

disque — réalisé par le chœur symphonique et le chœur de Chambre de la Fondation Gulbenkian de Lisbonne, sous la solide direction de Michel Corboz, propose l'*histoire d'Ezéchias*, et celle d'*Abraham et Isaac*, le texte est latin, mais la pochette en donne une traduction française et anglaise. Il s'agit, en fait, d'un oratorio en musique avec intervention de solistes et du chœur et adjonction d'un « *Historicus* » (récitant) qui commente l'action de l'*histoire d'Abraham et Isaac*. A côté de ces oratorios du plus haut intérêt, figure encore une *messe à huit voix* (*Kyrie trinitaire, Gloria, Credo*) où l'on sent la tradition italienne issue de l'école romaine à deux chœurs. Cette musique du XVII^e siècle, par son souffle large et ample, un peu dramatique au gré de l'action et son *expression intense*, est sans aucun doute de portée plus spirituelle que la « musique »-Pop, dont on nous affuble actuellement, et qu'un article récent qualifie d'« œcuménique » et de « profondément religieuse ». Il suffit, pour s'en convaincre, de se mettre à l'écoute des dernières paroles d'Ezéchias « *narrabo Opera Domini* », reprises par le Chœur « *Narrabimus omnes Opera Domini* ». Quelle dignité, quelle majesté, quelle sérénité.

△
Du chant d'amour au madrigal, HARMO-
NIA MUNDI — SPMH 420 H

Cette mini-anthologie offre aux disco-
philes un périple allant du Moyen-Age à la Renaissance, et un programme de choix interprété par le Deller consort et l'ensemble Ars Musicae de Barcelone. Les pièces sont accompagnées par des instruments anciens tels que : vielle (à archet), rote, psaltérion, rébec, harpe gothique, positif, luth, flûte à bec, chalumeau, cornemuse. Elles se réclament des écoles anglaise, espagnole, française, italienne. Il n'est pas possible de détailler les treize pièces. Nos lecteurs seront, sans doute, intéressés par la chanson (d'amour) de Claudin de Sermisy : *Tant que je vivray en âge florissant*, dont il existe d'ailleurs une version « spiritualisée » par Eustorg de Beaulieu.

2) Musique russe

N. RIMSKY-KORSAKOV — *Shéhérazade* — PHILIPS, Trésors Classiques, 6500 410.

Cette œuvre « à programme », très populaire, est considérée par son auteur comme une « suite » (et non un poème symphonique). Contemporaine de la *Grande Pâque russe, Shéhérazade* a été composée en 1888. L'argument, résumé dans le texte de Jean Dupart, repose sur des extraits des « Mille et une Nuits », et reprend des titres assez traditionnels : *la Mer et le vaisseau de Sinbad, Récit du Prince Kalender* (moine-mendiant), *le jeune Prince et la jeune Princesse, Fête à Bagdad — La Mer — Naufrage du vaisseau*. Cette suite, tour à tour nostalgique, féérique, agitée et énergique, haute en couleurs, est brillamment enlevée par le London Philharmonic Orchestra, sous la baguette dynamique de Bernard Haitink.

Edith Wéber

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2^e éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

dentifrice ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

pam • pam

Très importante réflexion relative au fonctionnement administratif de l'Église luthérienne d'Alsace

L'article de René Voeltzel sur l'E.C.A.A.L. (1) appelle quelques remarques supplémentaires quant à un projet de réforme des structures de cette Église, que l'auteur évoque assez longuement. Ce projet a suscité, en effet, de très sérieuses controverses, parmi les pasteurs surtout : le « peuple de l'Église », guère consulté, ayant manifesté à son égard un désintérêt significatif.

Il ne saurait être question d'énumérer ici toutes les réserves formulées envers ce texte qui, à l'origine, comportait une montagne de pages et qui est le fruit de deux années d'études d'une commission travaillant pratiquement à huis clos. De ce travail d'orfèvre est né un règlement d'Église d'une rigidité étonnante, qui, s'il élimine effectivement la « tutelle de l'État », (qui conserve cependant le droit de payer les pasteurs !), **s'empresse de la remplacer par celle de clercs pourvus d'une autorité invraisemblable.** Or, si la bonne foi oblige de reconnaître que l'État n'a effectivement guère pesé de la sienne jusqu'ici (hormis au moment de la Libération) sur les affaires de l'Église d'Alsace, il est à craindre, qu'entre les mains des censeurs ecclésiastiques prévus, l'autoritarisme et le cléricalisme risquent de triompher, ce qui est tout de même paradoxal en notre époque.

Ainsi, outre l'augmentation systématique du nombre de pasteurs destinés à siéger dans les instances supérieures, l'on relève :

- la possibilité pour l'autorité ecclésiastique d'opposer son veto à l'élection d'un pasteur par le Conseil presbytéral ;
- celle de dissoudre un Conseil presbytéral et de déplacer à son gré un pasteur...

Ce ne sont là que des exemples parmi d'autres qui révèlent l'esprit de ces nouvelles structures, dont on se promet un renouveau de l'Église : d'une Église confessante dont la nostalgie est évidente parmi leurs promoteurs. Et l'on comprendra que les sympathisants de la tendance représentée par « *Évangile et Liberté* » se soient joints aux opposants de tous bords à cette perspective. Ils ne nient pas, pour autant, que des aménagements à la loi de 1801-02 devraient être réalisés pour répondre aux nécessités de l'époque. Mais ils sont conscients que les structures à elles seules ne sauraient être le remède miracle aux maux de l'Église.

Notons que l'information, dans l'article incriminé, selon laquelle le président de l'E.C.A.A.L. ne saurait être un pasteur, est tout simplement fautive. Les textes ne l'interdisent pas. Ce qui prou-

verait, à la limite, que les promoteurs de révolutions ont bien souvent une connaissance superficielle des systèmes qu'ils ont la prétention de remplacer.

Quoi qu'il en soit, dans le meilleur des cas, les structures, là comme ailleurs dans la société, ne valent que par ce que valent les hommes appelés à les appliquer. L'intelligence et la bonne volonté viendront toujours à bout de systèmes imparfaits. La médiocrité et l'étroitesse d'esprit, par contre, rendront toujours inopérantes les meilleures structures. L'espérance des hommes et de l'Église se situe certainement ailleurs que dans des règlements strictement codifiés et des ordonnances ecclésiastiques. C'est ce que semble avoir compris la masse des fidèles, qui attend autre chose de ses pasteurs aujourd'hui, qu'un simple ravalement de façade !

J.-P. Richter

(1) *Évangile et Liberté*, numéros des 10 et 24 décembre 1973.

De la réalité de l'homme.

L'article de Monsieur le professeur Gounelle (« *Évangile et Liberté* » du 18 février) paraît heureusement dans le même numéro que ma lettre sur le même sujet : réalité ou non réalité de la personne individuelle, vérité ou mirage.

Cette mise en parallèle des deux « thèses » ne peut que favoriser une recherche dans une atmosphère de bonne volonté réciproque.

D'ailleurs, au lieu de parler de « thèse » je devrais plutôt dire « hypothèse », car Monsieur Gounelle, autant que moi, se garde d'affirmations autoritaires et définitives. Son argumentation engage sérieusement la discussion. Cependant l'issue de cette discussion n'est pas en vue, même de loin.

Il importe d'abord de reconnaître que le « Ça » dont parlent les psychanalystes

occupe une très grande place dans la psychologie des hommes. Soit dit en passant, les Occidentaux ont mis très longtemps à s'en apercevoir tandis que les philosophes de l'Inde avaient vu le fait depuis des siècles. Ils ont donné le nom de Karma (action) à cet ensemble de pulsions, de souvenirs, de réflexes, d'habitudes et d'hérédités qui commandent en général notre attitude. Certes, il y a, dans notre conscience, autre chose que le « Ça » ou le Karma. Mais cette « autre chose » dépasse rarement le stade des balbutiements ou des velléités et elle est souvent submergée par la marée de nos pulsions, de nos instincts. La véritable personne qui est en nous, c'est-à-dire notre véritable liberté, essaie, au mieux, de se faire jour, de se manifester au travers des obscurités, des déterminismes qui la recouvrent.

Dans cette réalité, l'essentiel est le sentiment de l'universel fraternité, le pressentiment de l'unité du cosmos ; c'est la foi dans la transcendance de la morale et dans la puissance de la bonté. Peut-être est-ce là tout ce que nous pouvons savoir de l'Être que nous appelons Dieu. Mais cela doit nous suffire pour nous diriger et pour agir. De même que la science, sans nous livrer d'ultimes secrets, nous permet de transformer notre vie par la technique, la morale doit permettre à la collectivité une vie plus harmonieuse et plus heureuse. Mais à condition de ne pas faire de la science un moyen de destruction ni de la justice un prétexte à l'élimination de la charité.

La morale authentique exige, à elle seule, tant d'énergie qu'on ne voit pas comment nous pourrions prétendre en savoir beaucoup plus sur le monde spirituel et sur sa structure. Cela ne nous interdit pas de nous poser des questions et de chercher des réponses ; mais la morale est la donnée primordiale du problème.

A. Lamarle

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

S. Reveillaud-Kriz — *L'Odyssée d'un peintre* — Drouet Réveillaud. Éditions Fischbacher, 177 p., 22/15 — reproduction de tableaux.

Toute personne ayant vécu en Afrique du Nord et particulièrement au Maroc sera sensible à cet ouvrage si miraculeusement éclairé par les couleurs du pays. Mais le livre est plus que cela. L'auteur fait vivre (au sens de la vraie plénitude d'une vie) un peintre qui regarde, choisit, découvre, apprécie, s'exalte. Il sait restituer des images : regardant Fès des hauteurs des collines Sud, on découvre cette dégringolade de maisons, de terrasses blanches toute piquetée des flèches de mille minarets. Et puis, on y retrouve les ombres nimbées, les luminosités fascinantes des matins et des soirs, les violets bleutés qu'on ne connaît pas ailleurs.

Cela est une image du livre. Il en est d'autres qu'il faut noter et dont l'importance ne peut échapper. Je veux parler d'abord de la sensibilité du peintre touché par tout ce qu'elle rencontre, tout ce qu'elle voit et perçoit, tout ce qu'elle devine de charnel et d'humain, de matériel et de spirituel. La richesse en est d'une extrême densité. À côté de cette sensibilité et comme l'enrichissant, l'anoblissant une puissance de courage rarement égalée. Courage face au travail, certes, et à l'infortune, mais aussi face à la conviction de se trouver, où qu'elle soit, en présence d'êtres qui sont des hommes et des femmes et auxquels il faut restituer dignité, justice, noblesse.

Madame Drouet-Reveillaud ne peut cacher la joie qui émane de tout son acharnement. Il peut parfois sembler qu'il y ait comme une opposition entre ces deux sentiments. Pas chez le peintre. Car l'acharnement se lie à la joie par une sorte d'angoisse créatrice qui transforme tout autour d'elle.

On lira ce livre avec le respect dû à une grande artiste douée de vie intense. Elle a traversé les pires malheurs ; elle est pourtant demeurée créatrice de lumière. Recueillant les dernières paroles de son mari mourant, elle en fit l'expression de son existence. Abattue, déchirée par un amour perdu, elle redresse sa vie inspirée pendant les longues années qui lui restèrent par ces paroles : « Travaille, crée de la beauté, fais-le bien... » C'est ce que fit Madame Drouet-Reveillaud et quiconque connaît sa peinture et sa vie doit être réconforté, au sens profond du terme, et enrichi.

Mais il faut encore dire un mot à l'auteur de ce livre. Il s'agit de la nièce de Madame Drouet-Reveillaud. Lequel lui dira l'impression ressentie à cette lecture ? Je ne sais. Il fallait qu'elle admirât,

aimât profondément sa tante pour la faire vivre de telle manière en ces quelques 180 pages. Qu'elle soit remerciée.

André Fabre : *Pierre Durand* (pasteur du Désert et martyr) 1700-1732 — Éditions La Cause (Carrières-sous-Poissy) 336 pages, 18/13 — prix 20 F. Franco 21,65. — 2^e édition.

À plusieurs reprises, ce livre de 336 pages qui était épuisé depuis de longues années, nous avait été demandé. Nous avons pensé que ce serait un service à rendre que de le mettre à nouveau à la disposition du public. À l'heure où dans tant de pays les chrétiens (et aussi les adeptes d'autres religions !) sont cruellement persécutés, il vaut la peine croyons-nous de connaître la biographie de ce pasteur, roué vif à Montpellier pour avoir continué à prêcher l'Évangile malgré les Édits du Roi de France... On sait que la sœur de Pierre Durand (1), Marie Durand, dont le pasteur Fabre a écrit l'histoire aussi, a été arrêtée et enfermée pendant trente-huit ans à la Tour de Constance d'Aigues-Mortes parce qu'elle était la sœur d'un prédicant...

À un moment où il faut affermir les courages et fortifier les consciences on aura plaisir, nous voulons le croire, à se procurer ce livre pour le lire soi-même, bien sûr, mais aussi pour le donner à ses amis et aux enfants de ses amis à une occasion ou à une autre (anniversaire, confirmation, etc., etc...). « *Le protestantisme français avec ses héros, ses martyrs, ses glorieux forçats, disait Jules Bonnet, est une école de régénération morale dont les leçons n'ont rien perdu de leur à-propos. C'est à nous de les faire revivre par une étude attentive pour en propager la sainte contagion.* »

(1) Lire aussi : *Marie Durand*, par André Fabre. Prix : 20 F (franco : 21,65 F). « Éditions de La Cause », Carrières-sous-Poissy (Yvelines), C.C.P. : Paris 255-00.

Franck Delteil, Roger Mehl, Georges Richard-Molard, Daniel Robert : *Le Protestantisme — Hier et Demain*, Éditions Buchet-Chastel, 166, bd du Montparnasse — 221 p., 20,5/14.

Georges Richard-Molard entreprend de diriger une collection nouvelle intitulée « Deux milliards de croyants ». Cette collection s'efforcera « d'offrir au lecteur l'information la plus objective possible sur l'Histoire, la pensée et la vie selon l'idée directrice Hier et Demain, des confessions, religions et croyances contemporaines.

« Deux milliards de croyants » veut

donc répondre à une impérieuse nécessité de ce temps de grande mutation : connaître de l'intérieur les spiritualités des autres, afin que chacun en fasse son profit pour le plus grand bien du genre humain... » Disons-le net : c'est une gageure, un pari à ne pas manquer. Mais il est difficile, en ces temps, de ne pas manquer les paris...

Le premier ouvrage de cette série qui en comportera sans doute plus de dix, est consacré au protestantisme. On commence sans doute par le plus aisé... « Ce que je sais le mieux... »

Trois parties s'ouvrent au lecteur. Elles sont d'inégale valeur. La densité en est parfois fugitive. Il faut le dire mais aussi apprécier l'effort qui permet de trouver dans ces pages un visage assez objectif du protestantisme.

La première partie historique, écrite par MM. Frank Delteil et Daniel Robert, est celle des professeurs d'histoire. Elle donne une bonne connaissance de la réalité du protestantisme, de sa mouvance, de ses contrastes du XVI au XIX^e siècle. On se demande cependant pourquoi les auteurs ne sont pas allés jusqu'à nos jours ou tout au moins jusqu'à la moitié de ce siècle. Il y a, nous semble-t-il, assez de recul pour permettre une assez juste approche de cette partie du XX^e siècle qui se trouve être d'une richesse inouïe.

La deuxième partie, due au professeur Roger Mehl, est réservée à la pensée théologique moderne. C'est un résumé difficile à faire. Dans une certaine mesure il compense ce que les premiers n'ont pas écrit sur ces temps. Mais ce n'est pas la même chose. Ces pages sont intéressantes à bien des égards quoiqu'elles nous paraissent incomplètes. Pouvaient-on faire autrement en soixante-dix pages ?

Dans la troisième partie, Georges Richard-Molard cherche à présenter les diverses tendances des Églises Réformées. C'est là sans doute que ma critique serait la plus appuyée. Certes, il y est dit beaucoup de choses. Mais pour n'en pas oublier, il y en a trop ou pas assez ; et peut-être que Georges Richard-Molard se laisse quelque peu entraîner vers ce qui lui est le plus connu, le plus accessible ou le plus attirant.

Cela dit, tout protestant trouvera intérêt à cette lecture informative accessible à tous. Tout non protestant y sera intéressé et y trouvera matière à réflexion et peut-être à remise en cause. Il est une documentation à faire connaître. Au fond, pour combien de Français le protestantisme est-il encore un monde inconnu ? Il y a peu, quelqu'un qui n'était pas sot du tout, qui avait voyagé, habité Paris et la province, ayant des

parents proches à Nîmes qu'elle visite chaque année longuement, me disait : « Vous les protestants, vous fêtez Noël ? C'est quelque chose pour vous Jésus ? »... Et nous sommes presque au XXIème siècle et la Réforme a plus de quatre cents ans. Le jugement est sévère !



Jean Rilliet : *Tu es Pierre*. Ed. Labor et Fides (Diffusion Librairie Protestante, 140, bd St-Germain — Paris), 152 pages 18/14.

Le problème n'est pas nouveau. Tel qu'il se présente dans ce livre il apparaît comme neuf dans l'éclairage d'un contexte moderne.

On connaît la crise qui sévit dans l'Église romaine ; non point qu'elle remette tout en cause, en ce qui concerne l'autorité, mais d'aucuns ont envie de parler comme il leur semble. On cherche à équilibrer tant bien que mal l'autorité du pape, son pouvoir législatif, judiciaire, exécutif par le moyen du Collège des Evêques. Il semble bien toutefois que le siège apostolique tienne bon malgré les secousses. Le trône de Pierre est solidement scellé et le pape nettement reconnu. En fait, Vatican II a confirmé Vatican I sur ce point en tout cas. Les modifications sont d'un autre ordre.

L'auteur du livre reprend donc la parole de Jésus à Pierre : « *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église.* » Il cherche à savoir si cette parole concerne « l'institution d'un pouvoir doctrinal et gouvernemental transmissible par succession ».

Sur ce point, on remarque à quel point l'exégèse protestante et l'exégèse catholique se heurtent. En fait, la tradition imposée de longue date au cours de l'évolution de l'Église et des difficultés auxquelles elle a eu à faire face, s'oppose à l'interprétation évangélique. Les orthodoxes eux-mêmes l'avaient compris et les théologiens nombreux, anciens et récents, affirment nettement que Jésus a, en fait, parlé du Royaume de Dieu et non de l'Église.

On lira ce livre avec passion. Passion parce qu'il met le doigt sur un des aspects fondamentaux des divergences actuelles — celles qu'on n'a pas le droit de taire si l'on veut rester honnête. Passion encore parce qu'il est clair de bout en bout, sans langage technique. Au reste, son auteur est fort au courant de tous les problèmes qui touchent le protestantisme et le catholicisme. Il garde l'intelligence ouverte et le cœur fraternel. Une réussite de cette sorte n'est pas simple. Elle mérite d'être soulignée.

Camille Lignières : *Figures et thèmes hispaniques* — Tome III — Éditions Péladan à Uzès (Gard), 226 pages, 19/14.

Voici le troisième tome d'une série que l'auteur a nommée « Figures et thèmes hispaniques ». A l'époque de la parution des deux premiers volumes nous les avons signalés à nos lecteurs espérant qu'il leur plairait de connaître par l'intérieur quelque chose de la culture de notre voisine d'au-delà des Pyrénées.

Dès lors qu'on a lu les premiers volumes, on sait avec quelle aisance Monsieur Lignières évoque, fait vivre et revivre le passé espagnol. L'auteur, agrégé d'espagnol, ancien Inspecteur général de l'Université sait exposer avec clarté, méthode, précision, l'histoire des faits et des hommes à laquelle il veut non seulement intéresser, mais faire participer son public.

Et si l'on parle de l'Espagne il est parfois difficile de ne pas faire référence à la France. Ce qu'elle représente dans le monde, son charme, son folklore, ses traditions sans doute différents des nôtres s'apparentent parfois à certaines images connues. Aussi Monsieur Lignières termine-t-il son troisième volume par un chapitre intitulé : « Victor Balaguer, Frédéric Mistral et la Coupo Santo. » C'est l'amitié catalo-provençale... Et ailleurs il consacre bien des pages à Goya : « Goya : incroyant, religieux, athée ? » et à son art dont le musée de Castres n'est pas avare.

Ce livre est rempli de richesse, d'histoires insoupçonnées, inconnues. Il apprend à pénétrer un monde que l'imagination seule ne pouvait approcher.

Souscription de l'ouvrage aux Éditions Peladan, 16, place Albert-Premier, 30700 UZES.

Dès réception l'ouvrage sera adressé majoré des frais de port. Prix de souscription : 22 F broché ; 28 F relié.

REVUES

Études théologiques et religieuses — No 1, 1974 (revue trim.). Abonnement : France 25 F — Étranger 35 F. CCP : Études théologiques et religieuses : Montpellier 268.00.

Dans ce numéro :

Pierre Le Fort : La responsabilité de l'Église d'après les épîtres pastorales — Étienne Trocmé : Le christianisme primitif, un mythe historique ? — Pierre Gisel : Paul Ricœur. Chroniques diverses. Notice bibliographique.

Bulletin de l'Histoire du protestantisme français — juillet-septembre 1973.

Études historiques : La guerre des camisards ; conférence de Henri Bosc.

Une journée comme les autres, Max-Olivier Lacamp.

Contre-réforme et dragonnades, Georges Frèche.

Documents et chroniques.



La Revue Réformée — Trimestriel No 4/1973

Au sommaire :

Évangile et Écriture.

J.G.H. Hoffmann : Le Salut aujourd'hui ou comment le conseil œcuménique des Églises abandonne l'autorité des Écritures. Congrès réformé août 1974.



Parole et Société — No 5-6/1973

Numéro consacré aux théologies noires et sud-américaines de libération.



Unité des chrétiens — No 13, janvier 1974.

Ce numéro est consacré à ce sujet : Protestantisme un et divers.

Quelques bonnes choses.

Assez étonnant dans le choix des textes. Diversité à sens unique et unité peu convaincante.



OUVRAGE REÇU

Jean-Louis Fougerouse : *Le temps de l'Apocalypse*

Mathématiquement en l'année 1991 c'est la fin de tout, sauf évidemment... ! Tout y est mélangé : Les apocalypses de l'Ancien et du Nouveau Testament, Notradamus, Fatima, etc... 62 p. 16,5/12 — Ed. S.C. 400, 27, rue Daru — Paris.

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

Pour les pays en voie de développement

Jusqu'à l'expiration de son mandat, dans deux ans, la Commission Médicale Chrétienne (C.M.C.) se consacrera principalement au développement des services de santé de première nécessité pour les plus déshérités.

Cette décision a été prise par les six membres du Comité exécutif de la C.M.C. qui se sont réunis les 11 et 12 janvier, à Tübingen.

« Au cours des cinq dernières années, nous nous sommes efforcés de persuader les Églises de se pencher sur les besoins des pays en voie de développement où 80 % des gens n'ont pas la possibilité de se faire soigner, a déclaré le directeur de la C.M.C., Monsieur James McGilvray. « Mais la plupart des Églises sont pour le maintien d'hôpitaux où l'on s'efforce, tant bien que mal, de se mettre au niveau de la médecine dispensée dans les pays occidentaux, tout en sachant bien que des millions de déshérités ne peuvent supporter les frais que suppose un système hospitalier à l'occidentale ». Actuellement, la C.M.C. s'efforce d'exécuter le mandat élaboré en juillet dernier, lequel demande un système médical juste assurant un minimum de soins à tous.

Il s'agit donc de mettre au point un système reposant sur des organismes nationaux — protestants, catholiques ou gouvernementaux — planifiant et coordonnant toutes les ressources dans le domaine médical. De tels organismes existent déjà dans plusieurs pays.

La condition primordiale est que ces services se trouvent là où les gens vivent. A cet effet, la C.M.C. propose que l'on donne une formation aux instituteurs et aux évangélistes pour les faire participer aux programmes sanitaires de base. Leur formation doit être suffisante, mais pas trop poussée, afin qu'ils ne soient pas tentés de quitter la région où l'on a besoin d'eux.

Un contre-prix Nobel

Le 13 février 1974, a été remis à Dom Helder Camara le prix « Parallèle » de la paix (contre-prix Nobel) dont la valeur (recueillie par souscriptions) s'élève actuellement à quelque 113.000 francs.

La terreur en Ouganda

Le chanoine Burgess Carr, secrétaire général de la Conférence des Églises de Toute l'Afrique (C.E.T.A.), a demandé au général Amin, président de l'Ouganda, de mettre fin aux enlèvements et aux exécutions. Depuis la prise de pouvoir du général Amin, en 1971, de nombreux rapports font état d'assassinats et d'enlèvements d'opposants au régime.

Dans un discours qu'il a prononcé cette semaine à l'occasion du Colloque sur la formation des laïcs, à Limuru, au Kenya, le chanoine Carr a insisté sur le fait que tous les succès économiques de l'Ouganda ne serviront à rien « tant que les Ougandais — hommes et femmes, garçons et filles — sont hantés et terrorisés par le désordre qui prétend assurer la sécurité du pays ».

informations

Le chanoine Carr, qui est libérien, a rappelé au président ougandais qu'une réelle révolution économique dépend de la justice qu'elle apporte au peuple.

« Le général Amin doit mettre immédiatement fin à cette situation dans laquelle, selon les rapports reçus, des Ougandais disparaissent pour être ensuite exécutés par l'armée et les forces de sécurité. »

SOEPI 17 janvier 1974

Contre la discrimination juive

Nous publions la lettre du président du « Conseil représentatif des institutions juives de France » au Président de la République à la suite des incidents discriminatoires qui ont eu lieu à l'occasion du voyage de Monsieur Michel Jobert en Arabie Saoudite. Un journaliste français s'était vu refuser son visa sous prétexte d'ascendance juive (1).

Monsieur le Président de la République,

« J'ai l'honneur d'attirer votre haute attention sur les très vives alarmes des Israélites français au regard des événements récents.

Les quelques faits révélés par les journaux, au moment du voyage de Monsieur Michel Jobert en Arabie Saoudite, prouvent amplement que le plus riche des pays arabes entend bien imposer à ses amis et clients des conditions de caractère politique et moral hautement inquiétantes.

Qu'un journaliste français se soit vu refuser un visa sous prétexte qu'il est d'ascendance juive sans susciter de protestation officielle ; qu'une documentation ouvertement antisémite soit distribuée à des journalistes qui accompagnaient le Ministre des Affaires étrangères de la République française en voyage officiel, constituent un signal d'alarme très réel.

Quelles seront les nouvelles exigences des partenaires de notre pays ?

La France doit faire face à de nombreux défis et le Gouvernement tente d'y répondre en se fondant légitimement sur l'intérêt français. Ne serait-il pas cependant nécessaire que, dans ses relations économiques et politiques avec certains pays arabes, le Gouvernement rappelle à chaque occasion que la France est une démocratie au sein de laquelle l'égalité des citoyens n'est pas un vain principe ?

Je viens respectueusement vous demander, Monsieur le Président de la République, de bien vouloir examiner la possibilité de réaffirmer, par une déclaration solennelle, que la France n'entend pas se laisser imposer des pratiques contraires aux principes de l'égalité des Français et que notamment, aucun ministère, aucun établissement public, aucune société nationale, ne discriminerait entre les

Français sous prétexte que des citoyens de telle ou telle religion, de telle ou telle origine, n'ont pas l'heur de plaire à des Gouvernements avec lesquels la France cherche à développer ses relations.

L'Histoire a amplement montré que la discrimination raciale est un engrenage inexorable qu'il faut savoir briser à temps.

Je suis persuadé qu'une déclaration officielle aurait un effet salutaire.

Je ne doute point, Monsieur le Président de la République, que vous saurez trouver la solution qui s'impose et que, croyons-nous, le pays attend.

Je viens donc vous exprimer à la fois mes remerciements anticipés et notre confiance.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président de la République, les assurances de ma très haute considération et de mes sentiments respectueusement dévoués. »

Réponse du Président de la République

Monsieur le Président,

« Vous comprenez bien que c'est avec la plus grande attention que j'ai pris connaissance de votre lettre.

Je suis en effet le garant de notre Constitution et de nos traditions républicaines. Selon la lettre de cette Constitution et selon l'esprit de ces traditions, l'égalité de tous les citoyens devant la loi française doit être assurée sans distinction d'origine, de race ou de religion. La fonction que j'assume et les sentiments personnels qui m'animent, me conduisent à vous confirmer, de la façon la plus solennelle, qu'il ne saurait être question que le Gouvernement puisse être tenu pour responsable d'une discrimination entre des ressortissants français.

Au demeurant, l'action internationale que mène la France pour obtenir la reconnaissance universelle des droits de l'Homme et celle qu'elle poursuit, avec la discrétion qu'exige l'efficacité, pour assurer à ceux qui sont victimes de discriminations la possibilité de quitter le pays où ils demeurent, doivent convaincre chacun que le Gouvernement demeure fidèle à des principes qui font l'honneur de notre pays.

J'espère donc que l'incident isolé, — et à certains égards tout à fait particulier —, auquel vous avez fait allusion dans votre lettre, incident qui n'est évidemment en aucune façon imputable à notre Gouvernement sera, compte tenu des assurances que je vous renouvelle, ramené dans votre esprit à ses véritables proportions.

Je vous donne bien volontiers acte de ce que jamais la France, en ce qui la concerne, n'acceptera d'infléchir les principes qu'elle a été la première à affirmer et qui forment depuis la Révolution une partie intégrante de l'héritage spirituel du monde occidental.

Tout en vous remerciant de la confiance que vous m'avez témoignée et à laquelle j'ai été très sensible, je vous prie de croire, Monsieur le Président, à l'assurance de ma considération la plus distinguée. »

(Information juive, février 1974)

CAFES DE L'ELEPHANT NOIR TOULOUSE

TELEPHONE : 47.11.52 où 47.60.68

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : Le Protestant
En Belgique : Dialogue

Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

Les musulmans en France

La France est le pays d'Europe comptant le plus grand nombre de musulmans. Ils sont actuellement 1.300.000, dont 760.000 Algériens, 195.000 Marocains, 107.000 Tunisiens, 20.000 Turcs, ces derniers étant en augmentation constante.

Quelques 150.000 musulmans ont obtenu la nationalité française. (BIP/SNOP)

Les Juifs dans le monde

L'American Jewish Yearbook, dont nul ne mésestime l'intérêt et les services qu'il rend,

publie dans chacune de ses éditions annuelles des statistiques concernant la population juive dans le monde.

Les dernières en date (édition de 1973) indiquent comme chiffre total de la population juive celui de 14.370.650, avec la répartition suivante : États-Unis : 5.115.000, Union Soviétique : 2.648.000, Israël : 2.723.000, France : 550.000, Argentine : 500.000, Grande-Bretagne : 410.000, Canada : 305.000.

(Inf. juive, 02/1974)

(1) Nous insistons fermement sur le fait que notre journal ne fait aucune politique raciste

en publiant ces lettres. « Évangile et Liberté » s'oppose radicalement à toute discrimination raciale d'où qu'elle vienne et quelle qu'elle soit. Il a trop le respect de l'homme pour qu'il en soit autrement.

D'autre part, nous pensons important de noter que Monsieur Kissinger est Juif et qu'il fut reçu de manière extraordinaire en Arabie Saoudite, lui et des journalistes américains juifs eux aussi.

Ces choses doivent être notées si l'on veut demeurer objectif.

COMMUNIQUES

Rencontre nationale des aumôniers d'hôpitaux - 20-22 avril 1974

PROGRAMME

Samedi 20 avril

14 h 15 - Rencontre (organisée par le Conseil de l'Aumônerie de Lyon) pour et avec tous les soignants, sur le thème : « vivre, jusqu'où ? »

(le problème de la réanimation et de l'acharnement thérapeutique) - travail par groupes. Nous y sommes instamment invités.

20 h 30 - Réflexion par l'équipe parisienne sur le sens de notre ministère, (introduite par une étude biblique, échange, ou bien par un questionnaire).

Dimanche 21 avril

Matin - Participation aux cultes paroissiaux. 14 h 00 - L'équipe romande organise un séminaire avec le Docteur Scherding : problèmes spécifiques et pratiques de notre ministère.

(approche pastorale du malade, relations aumôniers-soignants, etc...)

20 h 30 - Informations (avec une information sur l'aumônerie catholique par des aumôniers catholiques) sur nos activités réciproques.

(ce que l'on fait à Marseille pour les drogués, etc...)

Lundi 22 avril

9 h 30, 11 h 00 - Projets d'avenir : conclusions, quelles exigences pratiques ce ministère impose-t-il à l'Église ?

11 h 15, 12 h 15 - Culte final.

Logement et repas à Pierre Valdo.

Le nombre de places étant limité à Pierre Valdo, prière d'envoyer dès maintenant les préinscriptions à : Pasteur H.-L. de Biéville, 28, rue Étienne-Richerand, 69003 LYON - Tél. : (78) 60.38.11.

Pour les jeunes

Formation de moniteurs « option adolescent ». Sanary s/Mer du 23 mars au 30 mars.

Ce camp se tiendra parallèlement à un camp d'adolescents.

Age requis : 18 ans - Prix du stage : 295,00 F.

Stage de base d'animateur pour enfants et centres de loisirs.

Près de Melun du 23 au 31 mars (Centre U.C.J.G. « Le Rocheton »).

Stage de base d'animateur adjoint pour enfants du 26 mars au 3 avril. Près de Melun (Centre du Rocheton).

Langue et communication. Du 22 au 27 avril pour des responsables de vie sociale et culturelle dans la relation avec autrui. Avec le C.P.C.V. prix : 600,00 F, le stage dans le cadre de l'entreprise au titre de la formation permanente. Pour les personnes ne bénéficiant pas de cette formation se renseigner au Centre.

Encadrement : équipe du centre, psychopédagogie.

Voile, écologie, carrefour international. Du 23 mars au 3 avril initiation à la voile, réflexion sur l'environnement et action concrète (entretien de la forêt), vie de groupe, ateliers d'expression, 15-18 ans, garçons et filles, franco-allemand.

Prix : 280,00 F éventualité de bourse de voyage O.F.A.J. Sanary-sur-Mer (Centre Azur).

Israël et Palestine

Journal mensuel

Il se définit ainsi : « Nous voulons être avant tout une tribune libre dans laquelle pourront s'exprimer Palestiniens, Israéliens et tous ceux qui se sentent concernés par le Proche-Orient, dès l'instant où leurs positions n'impliquent pas la négation de l'une ou de l'autre des entités nationales, israélienne et palestinienne... Il faut favoriser le dialogue entre Israéliens et Palestiniens. La paix et la justice au Proche Orient passent par une reconnaissance mutuelle des deux peuples et de leurs droits nationaux ». Israël et Palestine, BP 130-10, 75463 Paris Cédex 10. Le numéro 2,50 F. Abonnement annuel : 30 F.

Fédération musique et chant du protestantisme français

Commission régionale « Cévennes-Languedoc-Roussillon »

« ORGUES EN CÉVENNES » 6^e STAGE D'ORGUE DE SAINT-JEAN-DU-GARD

(1^{er} degré de l'Académie d'orgue de Saint-Dié)

Du jeudi 25 juillet (arrivée le 24 après 16 h) au mardi 6 août à midi 1974

Direction : Jacques Blanc (Grenoble).

Administration : Danielle Delord.

Enseignants : Jacques Blanc

Jean-Marie Meignien (Troyes)

Paul Helfer (Lausanne)

Nicole Wild (Paris)

Danielle Delord (Chaumont)

avec la participation de Marie-Louise Girod Renseignements et inscriptions : Madame Danielle Delord, 41, avenue Victor-Hugo, 52000 CHAUMONT.

avant le 25 juin 1974

Camp de Pâques GBU à Jarnac

Les groupes bibliques universitaires organisent à Jarnac (Charente) un camp pour étudiants chrétiens (et para-étudiants), du 23 au 30 mars. Thème : « Pour un Évangile vécu ». Orateurs : Monsieur Gaston Racine, Docteur Olivier Barclay, Professeur Kauffmann, Monsieur Bill Thomas. Études bibliques, discussions en groupes. S'inscrire sans délai chez Monsieur Henri Fischer, 1, bis Quai Saint-Thomas, 67081 Strasbourg Cédex (Tél. : (88) 32.14.83 le jeudi de 16 à 18 h).

Prochain déjeuner de La Cause

Il aura lieu le vendredi 21 mars à l'Hôtel des Centraux, 8, rue Jean-Goujon, Paris 8^{ème} (Métro : Alma-Marceau) sous la présidence de notre coreligionnaire le Docteur G. Daumezon, Médecin-Chef de l'Hôpital Henri-Rousselle qui prononcera une allocution sur ce sujet : LE PROBLEME DE L'URGENCE EN PSYCHIATRIE. Invitation cordiale.

Inscription à LA CAUSE, Carrières-sous-Poissy, Tél. 965.00.17

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houllès, 81200 Mazamet C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

ONT COLLABORE A CE NUMÉRO

Claire de Cazenove, texte reçu du pasteur Grossi.

Les Correspondants.

Yves Cruvellier, pasteur, Chamonix.

Pierre Ducros, pasteur.

Laurent Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.

André Gounelle, professeur, Faculté de théologie de Montpellier.

Georges Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.

Paul Richardot, directeur d'« Évangile et Liberté ».

« Soljenitsyne le croyant ».

Edith Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

UNE CRISE D'IDENTITÉ DU PROTESTANTISME ?

Le pèlerinage aux sources du protestantisme nous renvoie toujours à la Bible. Le protestant est sculpté par la Parole. Cette dernière est la base de sa piété, le fondement de sa théologie, la nourriture permanente de sa foi. C'est au nom d'un retour à la Bible, c'est par fidélité à l'Écriture qu'a eu lieu la Réforme. Quand on considère le retour impressionnant qu'opère le catholicisme romain actuellement en redécouvrant la Bible, on pressent du même coup l'immense espoir qu'un tel retour apporte à la chrétienté tout entière : la Bible seule, en effet, peut-être le ferment prometteur d'une union retrouvée et conquise.

Si la Bible nous renvoie à un passé toujours proche, elle nous livre simultanément ce que l'on pourrait appeler « L'AUJOUR-D'HUI DE DIEU ». La Bible est l'un des plus vieux livres de l'humanité, puisque ses pages les plus anciennes datent de plus de trente siècles, mais elle est aussi le livre actuel par excellence, puisqu'elle est lue aujourd'hui par des hommes de toutes civilisations, de toutes races et qu'elle est, depuis 1973, traduite, complètement ou partiellement, en 1.500 langues. C'est énorme, quand on pense que l'on est déjà si fier lorsque l'on parle quatre langues... L'histoire de la Bible est celle des Apôtres, des Prophètes, des Martyrs ; c'est à travers l'Écriture, comme le voulait Calvin, que nous découvrons la véritable *succession apostolique*. Faut-il rappeler que la Bible nous apporte, sans l'enfermer, la Révélation, la Parole de Dieu ? Aucun document, fût-ce la Bible, aucune institution, fût-ce l'Église, ne peut prétendre enfermer la Parole de Dieu : « *L'Esprit souffle où il veut* », comme l'affirme l'Évangile.

N'oublions pas que la Parole a été faite chair et non papier, que, par conséquent, la Bible n'est pas sacrée en soi. Trop souvent les protestants qui avaient abandonné la réalité de l'infailibilité de l'Église et du pape, ont voulu la remplacer par celle de la Bible. Nous ne voulons d'aucune infailibilité. La Bible est Parole divine et humaine, reflet de notre condition, de notre histoire, histoire de Dieu avec l'homme et de l'homme avec son Dieu. Vouloir idolâtrer la Bible, la mettre sur un piédestal, l'arracher à la terre et à la main des hommes, c'est oublier la réalité de l'Incarnation et faire fi de l'être même de l'Écriture : « *C'est l'originalité et la gloire de la Bible de ne pas être un livre de mysticisme éthéré et de nous apporter, dans sa précieuse diversité, un message de totalité humaine* », écrit le pasteur Château (*La Bible et notre temps*, p. 74). Un tel regard porté sur la Bible ne justifie aucun littéralisme, aucun fondamentalisme, mais, qu'on le veuille ou non, et cela est essentiel, la Bible reste, comme le disait Auguste Sabatier, « *la source*

historique de la connaissance chrétienne ». Pour connaître le christianisme, il faut passer par son portique, et connaître la Bible, ce n'est donc pas seulement découvrir l'âme du protestantisme, c'est reconnaître dans son essence, sa nature profonde et sa vie, le christianisme tout entier.

Certes il faut toujours repenser nos appartenances ; on ne naît pas chrétien ou protestant, on le devient. Chacun de nous entend cette affirmation d'un héros de Lessing dans son drame *Nathan, le Sage* : « *Un homme de ton espèce ne reste pas là où le hasard de sa naissance l'a placé, ou s'il y reste c'est après avoir sondé les motifs et choisi le meilleur* ». Ce motif dont parle ici le dramaturge allemand, ce motif décisif, ce mobile qui constitue la pierre de touche du christianisme et justifie notre appartenance à la foi chrétienne, c'est l'amour. Le christianisme est la religion de l'amour. Il ne l'est pas, bien entendu, parce que les chrétiens auraient le monopole de l'amour sur la terre ; au contraire, hélas, peu de religions ont fait couler autant de sang que la nôtre. Il ne l'est pas non plus uniquement parce que l'amour de Dieu et du prochain constitue le *Sommaire de la Loi*. Il l'est « *parce que Dieu nous a aimés le premier* » (I Jean 4, 19). Ce PARCE QUE nous renvoie directement à ce motif décisif dont nous parlions plus haut ; il représente le cœur de notre foi. Un athée peut incontestablement sur le plan *moral* — au sens le plus large de ce mot —, être un saint, mais il manquera à son action le fondement religieux que nous reconnaissons à la nôtre : nous aimons PARCE QUE Lui nous a aimés le premier. L'amour chrétien n'est qu'une réponse à l'amour de Dieu manifesté pour nous en Jésus. Cette reconnaissance fondamentale interdit en fait, comme en principe, toute théologie des mérites où le croyant est invité à construire son salut par ses œuvres. C'est la vieille querelle du salut par la foi et non pas par les œuvres, querelle qui fut au centre de la protestation de Luther. Être sauvé par la foi, cela ne veut pas dire qu'il suffit de croire et de se comporter n'importe comment pour être sauvé, cela veut dire que nous aimons, que nous faisons le bien non pas *pour* être sauvé, mais PARCE QUE nous le sommes. Le bien réalisé n'est qu'une réponse, l'expression de ma reconnaissance et de ma foi. L'œuvre ainsi accomplie ne peut entrer dans le cadre d'une religion intéressée, d'une religion de calcul, et fatalement de la crainte : faire le bien *pour* être sauvé. Nous constatons ainsi que cette doctrine du salut par la foi, qui traduit de manière idéale ce qui demeure le cœur de la Bible et d'une religion du Dieu-Amour, définit non seulement, par conséquent, le protestantisme, mais le christianisme tout entier. Définir l'un, c'est définir l'autre. Quand on parle aujourd'hui d'une crise d'identité du protestantisme, nous avouons, candidement peut-être, ne pas comprendre, car pour nous, malgré des erreurs DE FAIT incontestables dans sa vie et son histoire, le protestantisme reste, DANS SON PRINCIPE, le christianisme. Cela ne veut pas dire que les catholiques romains ne soient pas chrétiens et que les protestants le soient tous — ce qui serait absurde et sectaire —, cela veut dire que le christianisme c'est d'abord la reconnaissance sans équivoque du salut par la foi fondé sur le message de la Bible et qu'en dehors de cette reconnaissance commune, il ne saurait y avoir d'unité, surtout si on considère qu'il est indispensable de la fonder sur les bases fragiles d'une doctrine trinitaire dont on cherche encore aujourd'hui avec peine le véritable fondement biblique.

Laurent Gagnebin

Les Amis Lyonnais d'Évangile et Liberté sont heureux de vous inviter à la conférence sur

LA FIN D'UN OECUMÉNISME : DE L'UNITÉ A LA PLURALITÉ

qui sera donnée par le

Pasteur Bernard REYMOND, aumônier de l'Université de Lausanne, le jeudi 21 mars 1974 à 20 heures 30, à l'École Préparatoire de Théologie Protestante, place des Ormes, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (autobus 22).

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 7

Lundi 1er avril 1974

« L'AFFAIRE DIEU LE PÈRE »

EN ce vingt et un mars, le grand Synode se tenait à Rome. Un beau jour de printemps ma foi et, sous les arcades de Saint Pierre, le Président déambulait avec quelques amis. Le Président avait l'air grave, le même air que le jour où tous les Présidents de toutes les religions de la Terre avaient déposé leurs attributs et leurs pouvoirs à ses pieds.

Des années avaient passé. Le christianisme universel infailible et sacré gouvernait un peuple inconnu. Après la suppression des confessions religieuses, la fermeture des Églises, temples et mosquées, les frères chrétiens avaient poursuivi l'action du clergé religieux et laïc du siècle précédent. La religion était enfin une religion sans signes extérieurs. On pouvait encore voir au Musée Notre Dame à Paris des ornements catholiques et au Musée de l'Oratoire du Louvre une statue en cire de Marc Boegner avec sa robe noire.

Aujourd'hui, dans la foule du Synode, allez reconnaître le chef de l'Église du Sud dans ce directeur de centrale atomique en conversation avec « le chef sans nom », celui qui dicte la vérité. Un chef sans nom dont le peuple ne connaît pas l'origine et qui présente des caractères morphologiquement universels : teint brun foncé, cheveux blonds, yeux bridés, taille moyenne.

Au moment où nous le découvrons en conversation il exposait à ses fidèles amis la découverte qui lui avait été signalée : un groupe d'hommes et de femmes, dans un village presque désert du midi, venus là sous prétexte d'élever des chèvres et de vivre de lait et de fromage, avait rebâti le temple en ruine, pratiqué l'étude de la Bible en commun, chanté en chœur les louanges au Créateur et pris le titre de « Compagnons du Saint-Esprit ».

La stupeur se lisait sur tous les visages. « N'en finira-t-on jamais, demanda le délégué des Amériques ? » Et la réponse du chef sans nom tomba comme un verdict aux assises : « Certainement si, c'est toi Pilate qui « refroidiras » le Saint-Esprit ». Pilate acquiesça d'un signe de tête. Il boutonna son manteau, comme si quelque air glacé s'était mis à souffler sous

les Arcades de Saint-Pierre. Il glissa la main droitée du côté de son aisselle gauche. Son arme était là. Il prit congé d'un geste de la main et poussa l'une des lourdes portes qui conduisent aux logements des délégués. Il choisit la cellule 24.8.1572 ainsi baptisée en souvenir d'un des plus nécessaires moments de l'histoire : le meurtre de l'Amiral de Coligny. Il ôta son manteau, s'installa devant le bureau chargé de papiers, ouvrit une carte d'état-major, suivit d'un doigt prudent le chemin qui devait mener à ce lieu de rassemblement tant redouté par le Président. Son doigt s'arrêta, après quelques détours, sous un nom qui semblait phonétiquement prédestiné : Le Bouchet de Pransle. Il ferma les yeux pendant quelques minutes et portant sa main à son aisselle gauche, il en tira l'arme de l'exécution. C'était un objet métallique, gainé d'argent strié. Il enleva le capuchon qui en protégeait l'extrémité et, penché sur la feuille de papier blanc, il écrivit la première ligne de : « La mort du Saint-Esprit. »

Je ne vous lirai même pas le premier chapitre, même pas la première ligne. Comme on dit au tribunal, l'affaire est en cours. Faites confiance à l'équipe qui s'en occupe et au plumitif qui s'exécute. Voyez comme les mots viennent logiquement à l'esprit. Je ne pouvais pas refuser : « exécute ». Dans l'ordre normal des choses ça finira comme ça.

AUJOURD'HUI je ne vous raconterai que le début de « L'Affaire Saint-Esprit » ; c'est déjà de l'histoire ancienne. Mais avez-vous pris garde à la valeur de présage de l'histoire ? Il est vrai que si peu de gens savent lire les présages. C'est avec un nom prédestiné que les événements prennent naissance, celui d'un héros populaire, inventif et débrouillard. Son intention, louable par excellence, de promouvoir — comme on disait — un Évangile neuf, lui fit écrire un ouvrage de vulgarisation : « Honest to god », qui eut un succès retentissant et qu'un facétieux éditeur français traduisit par : « Dieu sans Dieu ». Cet

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de fidélité à l'Évangile, il
affirme :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La liberté de l'homme à l'égard des
traditions théologiques et ecclésias-
tiques,
- L'actualité de la Réformation. Les
Églises, en perpétuelle réforme, ne
sont pas qu'une institution mais un
chemin.
- La constante nécessité de la liberté
d'examen.

Dans une perspective de recherche du
vrai et du juste, il croit à la fraternité des
hommes qui sont tous, sans distinction,
enfants de Dieu.

Dès qu'un mot, vidé de son sens, continue à être répété, il devient une idole. Je n'excepte pas même de cette règle, des paroles comme celles-ci : *Dieu est esprit*. Il suffit pour faire choir cette parole de lumière dans les ténèbres de l'idolâtrie, de la transformer en formule qu'on répète et qu'on impose. Quand vous parlez de Dieu ou écrivez sur lui, toutes vos idées, mêmes les plus hautes et les plus dégagées de superstition ou de matérialisme, deviennent des idoles, si votre cœur n'est pas rempli d'adoration et d'amour devant l'ineffable. L'avoir dans son cœur et en parler comme on peut, c'est la meilleure règle, si nous y ajoutons les précautions et le souci de nous faire bien comprendre. Il suffira ensuite de se rappeler la vieille parole du Prophète : « Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant ses pensées sont au-dessus de nos pensées », pour éviter de transformer ce que nous disons de Dieu, en une doctrine définitive, ayant la prétention de l'exprimer et de le traduire, et qui puisse devenir obligatoire pour nos semblables... Il y a tant de conceptions fatales et funestes, homicides et immorales de la divinité ; il traîne, dans le vieux bagage des croyances, tant de réminiscences maudites, capables de faire de Dieu un être malfaisant ! Nous avons à rechercher le secours de toutes les traces de la divinité secourable et vivifiante, pour lutter contre la divinité qui écrase et tue. Et plutôt que de croire encore à la divinité arbitraire, cruelle, haineuse, qui n'est que l'agrandissement dans l'infini de la figure du despotisme oriental, je voudrais adorer le vieux *Fatum* ou les pierres sans entrailles. Les Prophètes de l'Ancien Testament ont entrevu une divinité nouvelle, et cette divinité a brillé comme le jour éclatant dans la personne, la vie, l'esprit du Christ. Jésus a changé Dieu ? L'Évangile a humanisé Dieu.

auteur s'appelait : John Robinson. Il était Bishop of Woolwich, quelque chose comme un des P.D.G. de l'Église anglicane. Dieu par sa faute passa de mauvais moments. De là surtout date cette chasse qui constitue l'un des passe-temps favoris des religieux. Comme John Robinson tirait avec une vieille pétoire qui faisait plus de bruit que de mal, les élèves de l'évêque perfectionnèrent le tir. On ressortit Dietrich Bonhoeffer, bien à tort d'ailleurs ; c'était un doux mystique pas très dangereux. Gabriel Vahanian fut plus précis, mais avec le souci d'élaborer une théologie pour notre temps qui laissait encore à la foi traditionnelle une large marge d'espoir. Avec Van Buren et William Hamilton les attaques restèrent de même essence que les analyses de Bultmann.

Il faut arriver à Altizer en passant par Harvey Cox et sa « Cité séculière » pour assister à l'assassinat de Dieu le Père. Sur les circonstances de ce crime, je vous renvoie à votre journal habituel. Comme il se passe pour les attentats politiques, on a fait beaucoup de bruit, mais les coupables courent toujours. Dieu faisait vieux jeu, barbu dans les nuages, notabilité au service de l'Ordre. On le « refroidit » le premier, en assurant le peuple que Jésus-Christ, venu nous rassurer sur l'avenir des hommes, c'était sérieux. Mais vous savez ce qui se passe depuis qu'il y a des hommes sur la terre. Il y a ceux qui ont la malchance de naître Juda ou Ravailac. Le sort s'acharne sur certaines familles. A peine l'encre du faire-part de décès de Dieu le Père avait eu le temps de sécher, l'espoir de la famille se portait résolument sur Jésus. C'était normal. Les Barth et autres Moltmann, héritiers de la diaspora, expliquèrent qu'il fallait se résigner à trouver Dieu dans le troupeau des hommes et dans les lieux et les circonstances les plus inattendus et que, oui, dans un certain sens, Dieu était mort et que Jésus était l'héritier et le prophète, dans l'enseignement duquel il fallait chercher l'éthique des temps nouveaux.

C'ÉTAIT un peu osé, sans autre préambule. Les évangiles étaient sujets à exégèses contradictoires. La vie de Jésus n'était historiquement connue que par de rares et courts écrits de ses contemporains et seulement pour les trois dernières années de son existence. C'est alors qu'apparurent de nouvelles bandes de tueurs. Faut-il vous rappeler « L'Affaire Jésus » et les noms des chefs de bande. Michel Plault publie les « Rapports de Ponce-Pilate, préfet de Judée, à la Chancellerie Romaine ». Ça remonte déjà à 1965. Il y avait eu, bien avant la « Vie de Jésus » de Renan, le « Jésus » de Guignebert, celui de Rudolf Bultmann, celui de Goguel. Ça démythisait pas mal les origines du « Fils de Dieu » ; mais que dire de la « Vie de Jésus » de l'Abbé Jean Steinmann et de « La mort de Jésus » de Joël Carmichael et j'ose à peine parler de l'ouvrage de Georges Ory : « Le Christ

et Jésus » ou de celui de Guy Fau : « Le Puzzle des Évangiles ». Jusqu'à Claude Tresmontant qui, dans l'introduction à son ouvrage : « L'enseignement de Ieschoua de Nazareth » écrit : « Nous nous proposons d'exposer ici le contenu de l'enseignement du dernier des prophètes d'Israël, le rabbi Ieschoua de Nazareth crucifié à la veille de la Pâque juive de l'an 29 probablement, sur les ordres du procureur romain Pilate ».

En avançant dans cette enquête sur les méfaits des assassins de Dieu, j'accuse aussi tous ceux que je viens de nommer de tentative d'assassinat sur la personne du fils : Jésus. Tous trempent à des titres différents — sans jeu de mots — dans cette entreprise et je passe sous silence les complices volontaires ou fortuits. Encore quelques années et quelques couvées de théologiens, c'en sera fait du Fils comme du Père.

Reste le Saint-Esprit. Vous avez lu les propos que recueilleront peut-être vos enfants et certainement vos petits enfants. « L'Affaire Saint-Esprit » ira rejoindre aux archives vaticanes « L'Affaire Dieu le Père » et « L'Affaire Jésus », classées avec celle des Albigeois et celle des Cathares.

ME pardonnerez-vous cet exposé ? C'est pour quelques-uns d'entre vous peu probable. J'ai habillé ma pensée d'une fiction policière pour vous dire en conclusion que je crois à de mauvaises entreprises dans lesquelles la mode a plus de pouvoir que l'esprit. C'est contre elles que je m'élève. La science n'a rien résolu. La science des théologiens pas d'avantage que les autres. Nous ne pouvons pas répondre aux questions les plus angoissantes. Nous sommes envahis par le sentiment que l'Inconnu tient une place essentielle dans nos vies, sans arriver à en situer le lieu géométrique. Nous sentons la présence de Dieu, un Dieu qui n'a rien de commun avec notre essence humaine.

Mais il a mis en chacun de nous le sens du beau, le sens du bien, même si nous les trahissons et il vit avec nous l'aventure, celle dont Jésus précisément est venu nous indiquer le sens, sinon la raison.

J'éprouve la certitude qu'après avoir décortiqué l'histoire et la philosophie religieuse, on s'apercevra que les personnages réels n'ont qu'une valeur de témoignage et que Dieu, notre besoin religieux de pauvres hommes, notre Père, sans lequel la vie n'aurait aucun sens, est notre seul recours, le seul auquel nous nous adressions dans le silence de notre âme.

Nous découvrirons que la foi n'a besoin d'aucune fiction, d'aucune légende, que les mythes sont les dorures indispensables de la foi, mais qu'en dépit de l'histoire et des hommes nous ne pouvons que dire avec Luther : Soli Deo gloria.

Jean Chèvre

UN SUJET TABOU

Il y a quelques années, des coreligionnaires désirant faire des lectures religieuses, je les plaçais devant ma bibliothèque pour qu'ils y choisissent ce qu'ils voulaient. Leur inévitable hésitation m'amenait à leur proposer, par exemple, un livre d'histoire du protestantisme et, en même temps, un petit ouvrage, traduit de l'anglais : « L'humilité ». Devant ce dernier volume, la personne esquissait un léger recul, qu'elle semblait, d'ailleurs, regretter aussitôt, mais qui était bien significatif.

L'un de nos meilleurs prédicateurs actuels, prêcha, il y a peu de temps, sur la parole inspirée de Michée : « *Ce que l'Éternel te demande, c'est que tu pratiques la justice, que tu aimes la miséricorde et que tu marches, humblement, avec ton Dieu.* » Après avoir brillamment développé la première partie de ce texte, il se crut obligé de glisser, rapidement, sur les derniers mots et de remplacer, prudemment, l'idée d'humilité par celle de modestie.

Hervey Cox, dans son livre : « Ne le laissez pas au serpent », affirme que, depuis l'origine, l'homme n'est pas coupable d'orgueil, mais d'indolence et de paresse, laissant toute l'initiative à l'esprit du mal.

Le Père Lemerrier, de Cuernavaca, remplace, dans ses homélies, le terme d'humilité par celui de conscience.

En effet, comme l'écrivait, dans ce journal même, Madame Chabrol-Leyris, « *on accepte difficilement, aujourd'hui, d'être exhorté, de reconnaître ses fautes, de recevoir*

un pardon paternel. Ce sont là des attitudes culpabilisantes ».

Ainsi, les exemples se pressent sous ma plume. Protestants et catholiques se méfient, généralement, de l'humilité. Pour beaucoup, c'est devenu un sujet tabou.

Ce refus est-il grave du point de vue chrétien ? Ou bien reflète-t-il une réaction normale et libératrice du croyant au vingtième siècle ?

Mon interrogation m'a conduit à une première constatation : une lointaine et profonde influence gréco-romaine doit expliquer ce refus.

Les Grecs donnaient quatre significations au terme que nous traduisons par humilité :

- état de ce qui est bas (physiquement)
- obscurité de naissance, pauvreté
- vulgarité, mépris, vilénie
- simplicité, modestie

Ce n'est donc, chez eux, que le tout dernier sens qui présente une qualité d'ordre moral. Être humble, c'est souvent être pauvre et même méprisable.

Les Latins n'avaient pas non plus de mot équivalent à humilité, car humilitas désignait :

- ce qui est bas
- servilité, abjection
- modestie

Ce sont les Pères de l'Église qui ont employé, plus tard, le terme latin dans le sens évangélique. L'idée de mépris restant attachée à ce mot, depuis des siècles, ne pouvait donc facilement mourir dans l'inconscient collectif. On la retrouve encore, d'ailleurs atténuée, dans certaines locutions de la langue française. Les humbles désignent, souvent, chez nous, les pauvres, les malheureux.

Ces remarques m'ont permis de mieux comprendre mes amis lecteurs.

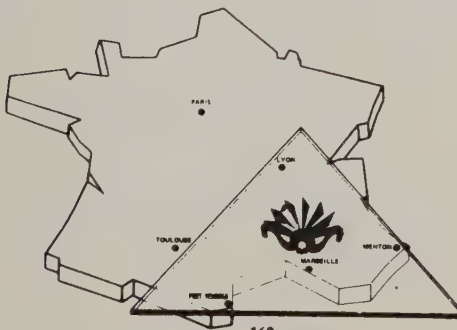
Mais, il y a plus.

Dans les premiers siècles du christianisme, les Pères du désert, en Égypte et ailleurs, voulurent, dans leur ardente sincérité, maîtriser leur corps, briser leur orgueil. Il y eut parmi eux, quelques vrais et grands mystiques. Mais la plupart de ces milliers d'anachorètes poussant leur recherche religieuse jusqu'au masochisme, furent un danger pour la vie de l'Église. Et, aujourd'hui, on ne veut plus à juste titre, de cette perversion de la spiritualité.

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



160 agences

D'autre part, en France, même nos milieux protestants, pénétrés par les sectes, ont été, parfois, obnubilés par le problème de l'orgueil originel, l'épouvante de l'Éternel des armées et la terreur des ruses diaboliques.

Personnellement, je fus réduit, dans mon enfance, à vivre, tremblant, entre la sainteté rigoureuse du Dieu justicier et de la puissance maléfique de Satan. « Prends garde, me disait-on, Dieu te punira » ou bien, « Attention, le diable va t'entraîner ». Malgré la présence de quelques âmes vivantes, comment n'aurais-je pas été accablé par le complexe de culpabilité ?

Nous avons été assez nombreux, sans doute, à souffrir de ce moralisme et de cette théologie inacceptables.

Voilà donc pourquoi l'humilité chrétienne, autrefois ignorée, puis, trop souvent déformée et avilie, connaît, maintenant, ce phénomène de rejet au sein de nos Églises.

Et pourtant, allons-nous arrêter là notre méditation, prendre notre parti de ce refus ? Car, enfin, ne connaissons-nous pas un danger inverse ? L'orgueil ne sévirait-il plus aujourd'hui ? Nous n'avons qu'à regarder autour de nous, EN NOUS, pour convenir que l'homme est bien resté, selon le mot pittoresque de Montaigne : « la plus calamiteuse et la plus fragile de toutes les créatures et, quand même, la plus orgueilleuse ».

Certes, nous nous gaussons de la puérile fierté du coq anglais qui croyait que son chant faisait lever le soleil. Mais, que nous sommes ridicules, du bas en haut de l'échelle sociale, au dehors de nos Églises, mais aussi au-dedans, avec notre Moi qui s'enorgueillit de n'importe quoi, depuis les choses les plus matérielles jusqu'aux plus élevées, celles qui, justement, ne devraient pas être atteintes par ce grave défaut.

L'orgueil, rusé, subtil, tapi dans l'ombre, surgit au moment opportun, pour nous laisser ensuite, dans les meilleurs cas, pantelants, confus et navrés de ne pouvoir nous débarrasser de lui. Parfois même, l'orgueil réussit à nous maintenir, longtemps, dans une curieuse inconscience nous élevant des idées « fortes » que nous exprimons, des jugements — combien « justes » ! — que nous portons sur autrui ou de l'attitude « courageuse » que nous prenons ! Hélas, il va, parfois, jusqu'à prendre le masque d'une épouvantable humilité !

Tout cela, la Bible, réaliste, l'affirme nettement. Les divers termes grecs du Nouveau Testament que nous traduisons par orgueil, désignent, chez l'homme, une tendance naturelle et instinctive, qu'il faut combattre. L'égoïsme est, d'ailleurs, aussi reconnu par les grandes religions et les sociétés secrètes, comme notre plus dangereux ennemi.

Sans doute, les chrétiens d'aujourd'hui devraient-ils être assez lucides pour reconnaître les ravages souvent causés par l'orgueil et assez lucides aussi pour éviter les déplorables erreurs du passé. Bultmann a raison de nous avertir que « *le péché est cette prétention à se faire valoir devant Dieu* ».

L'épreuve de la concentration silencieuse me paraît, ici, décisive. Se taire devant Dieu, c'est vouloir, de toute son âme, que le Moi se dégonfle, qu'il ne barre plus la route à l'Esprit. Nos pauvres mots, nos idées personnelles, nos formulations dogmatiques, se retirent pour un temps. La lumière divine pénètre tous les coins et recoins de nos profondeurs secrètes, éclairant, purifiant, exaltant notre vie intérieure. Dans la détente physique et mentale de tout l'être, nous sommes conduits à la contemplation.

Contempler Jésus ! Non comme un fantôme énigmatique qui se promènerait dans nos ténèbres, ni même comme une silhouette rassurante dans un paysage de rêve, mais comme

LAURENT GAGNEBIN

- **Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence** (Fischbacher)
« On me lira mieux, vous ayant lu. » Simone de Beauvoir.
- **Connaître Sartre** (Resma-Centurion)
« Tout ce que vous dites me semble très juste. » Simone de Beauvoir.
- **Quel Dieu ?** (L'Age d'Homme, AL-THINA 2)
« Ces pages passionnantes et passionnées invitent le lecteur à se débarrasser d'images et d'idées toutes faites... » André Gounelle
- **Art et religion** (Imprimerie Libournaise)
« Un livre riche de pensées. » Le Figaro

Tous ces livres peuvent être commandés à :
Librairie Protestante, 140, bd St-Germain, 75006
PARIS (Tél : 326.91.87).

l'ETRE par excellence, l'Homme vrai dont la pensée, le cœur et l'autorité conquièrent tant de nos contemporains qui, aujourd'hui, critiquent l'Église-institution ! L'apôtre Pierre assure que nous devenons ainsi « *participants de la nature divine* ».

Comment cette expérience pourrait-elle être négative et aliénante ? Car, un dynamisme calme et sûr est promis au croyant, lorsqu'il détourne son regard du mal pour le poser longuement sur le bien. L'apôtre Paul l'a dit. Et Jésus n'est-il pas le Bien dans sa totalité ?

Saint François d'Assise disait à l'un de ses jeunes frères tourmenté par ses faiblesses morales : « *Tourne ton regard vers Dieu. Admire-le. Réjouis-toi de ce qu'il est, lui, sainteté. Ne plus voir que la gloire du Seigneur et s'en laisser irradier !* »

A notre époque, c'est bien la règle d'or que le Docteur Liengme de VauMarcus a proposé, avec succès, aux pensionnaires de sa maison de cure, « Vers la rive ».

Sur ce plan, dans la lumière divine, le problème de l'orgueil est **dépassé**. Les derniers vestiges du barrage dressé en nous, même inconsciemment, contre l'action de l'Esprit, sont emportés.

Les derniers vestiges ? Certes, nous savons bien qu'il faut veiller à ne pas laisser notre Moi reconstruire sa forteresse intérieure. Il y a des heures difficiles... Mais nous ne sommes plus obsédés par la crainte.

L'humilité s'exprime, alors pratiquement, au milieu des difficultés de l'existence, dans une vie simple, naturelle, de plus en plus maîtrisée et ordonnée par l'Esprit, accordée à Dieu, aux hommes, à soi-même et au réel quotidien.

Le tabou est aboli.

Marcel Raspail

« MONSIEUR RICHE »

Luc 16, 10-15, 19-31

« Il y avait, en 1974, une partie riche du monde : les gens y étaient bien habillés et bien nourris. A quelques heures d'avion de ces pays riches, des pauvres gisaient couverts d'ulcères : ils auraient bien aimé profiter un peu des retombées du Progrès, mais c'est la famine qui maintenant les attaquait. »

La transcription de la parabole de Monsieur Riche et de Lazare (dont le nom signifie : Dieu aide) est facile et compréhensible à tous en 1974. N'atténuons pas la violence de ce texte, ne l'affadisons pas parce qu'il nous gêne ou nous bouscule, ne lui cherchons pas un sens spirituel parce que dans son sens matériel il nous contrarierait.

Cette parabole — car c'en est une, et non une histoire vraie — est bien dans le style de Luc, toujours préoccupé des pauvres, des petits, Luc qui nous présente sans ambiguïté des situations bien concrètes :

Heureux, vous les pauvres : le Royaume de Dieu est à vous (6, 20). Malheureux, vous les riches : vous tenez votre consolation (6, 24). Vous ne pouvez servir Dieu et l'Argent (16, 13).

Monsieur Riche se définit par ce qu'il a et non par ce qu'il est. Il est anonyme comme l'argent qui le tient et qu'il adore : servir l'Argent, être esclave de sa puissance, c'est servir un faux dieu : faux parce que porteur de mort et non de vie, d'égoïsme et non d'Amour.

Léo Ferré, dans une chanson féroce, s'écrie : « le fric, c'est comme les parchemins, ça se met en tas dans un petit coin ; c'est pas méchant, ça fait pas de bruit, pas même quand ça fait ses petits... » ; et un proverbe hollandais dit que « l'argent est comme le fumier : si on le met en tas, cela sent mauvais, mais si on l'épale il devient une bénédiction ».

Monsieur Riche s'habille avec recherche et partage, sans doute avec des gens de son milieu (cf. 14, 12-24), la joie de repas probablement détendus.

Monsieur Riche ne voit pas Lazare à sa porte : il l'ignore, car pour Monsieur Riche ce qui caractérise Lazare c'est son inexistence.

Monsieur Riche, c'est Moi quand je passe sans les voir à côté des pauvres, des écrasés de notre société de consommateurs.

Mais Monsieur Riche est soumis à la mort, comme tout le monde, comme Lazare. « La Mort a des rigueurs à nulle autre pareille... et la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend point nos rois ».

Monsieur Riche et Lazare se retrouvent au séjour des morts : Luc parle ici, au verset 23, de l'Hadès, qui traduit le plus souvent dans la Septante le mot hébreu Shéol ; dans cet Hadès, se retrouvent (pas toujours, les variantes sont nombreuses...) tous les hommes, alors que la « géhenne » est le lieu final de la punition, domaine réservé des réprouvés.

Ceci dit, gardons-nous bien d'imaginer ce séjour des morts avec des images qui nous viennent des Grecs ou du Moyen-Age ; la parabole de Monsieur Riche n'est pas là pour nous faire un reportage sur un lieu : l'important, le centre, c'est Monsieur Riche et son histoire.

Monsieur Riche souffre, et voit Lazare « dans le sein d'Abraham » (cf. la berceuse rythmée des esclaves Noirs américains « Rock my soul in the bosom of Abraham »... « Berce mon âme dans le sein d'Abraham »).

Monsieur Riche parle et s'adresse à Abraham, son père... rappelons-nous Jésus répondant : « si vous aviez Abraham pour père... » (Jean 8, 39). Il demande de l'eau, mais Abraham lui répond qu'il a eu sa consolation (cf. 6, 24). Devant cette situation sans issue pour lui, Monsieur Riche pense alors à sa nombreuse famille : cinq frères à prévenir à temps : « s'ils savaient... il faut les avertir coûte que coûte » : Lazare, dont on a l'impression qu'il le considère comme quelqu'un toujours à sa disposition, même dans « l'au-delà », ne pourrait-il leur rendre ce service ?

« Ils ont Moïse et les prophètes » : la Loi, à l'origine un chemin pour conduire à Dieu, et la Parole, surgissant dans les prophètes pour rappeler les exigences de l'Amour de Yahvé Monsieur Riche n'est pas convaincu : « si quelqu'un revient de chez les morts, ils se convertiront » ; voilà un grand mot lâché : Monsieur Riche souhaite voir les siens se CONVERTIR, c'est-à-dire **changer de vie**, d'attitude mentale : ce n'est pas du sentiment, c'est **vital**, c'est un changement complet de direction, d'orientation : tout skieur sait ce qu'est une « conversion » : ce mouvement par lequel, sur place, on opère un changement de direction de 180 degrés.

Abraham, célèbre pour sa foi, répond : « non, s'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ce n'est même pas un ressuscité qui les persuadera »... cela signifie que le Dieu de Jésus-Christ n'est pas le plus fort des magiciens, que les « signes », les « miracles » n'entraînant pas forcément la foi ; la foi, c'est une confiance cohérente adhérant à une Parole de Vie plus puissante que la Mort.

La parabole de Monsieur Riche est terminée : quel est son sens pour nous ?

Un appel à la **CONVERSION** : conçue non comme l'élan passager d'une affectivité toujours vulnérable, mais comme une transformation de notre façon de vivre, de notre mentalité, de notre vision du monde et des choses. Et cette conversion est fondée sur l'écoute de Moïse, des prophètes, de Jésus... Nous sommes beaucoup, en France, de Monsieur Riche : l'Évangile dit et nous redit qu'il est difficile à des riches d'entrer dans le Royaume, mais il nous dit aussi que ce qui nous semble impossible ne l'est pas pour le Dieu de Jésus-Christ. Saurons-nous opérer cette conversion ? La porte est étroite, elle n'est pas fermée, mais devenir sujet du Royaume coûte cher.

Un appel au **PARTAGE** : Aimer les autres, Aimer le monde, c'est avoir les yeux ouverts sur les autres et sur le monde, c'est avoir des yeux pour **VOIR** Lazare à notre porte, la misère ici et dans les deux tiers du monde ; c'est découvrir la force d'aimer, la joie du partage et la réalité vivante de la présence de Dieu : Monsieur Riche était un aveugle nanti qui appelait Abraham son père... Lazare est un pauvre à qui les chiens ôtent même les miettes de la table de Monsieur Riche.

Cette conversion, ce partage touchent à la totalité de notre vie, dans toutes ses dimensions : spirituelle, éthique, économique, sociale et politique. Nous avons devant nous des choix à faire : puissions-nous ne pas les éviter parce qu'ils nous dérangent, ou les escamoter en disant « Seigneur, Seigneur » sans faire ce que ce Seigneur nous demande de réaliser et d'être.

Yves Cruvellier

UNE AVENTURE A SUIVRE

« Monsieur, m'a dit cet ouvrier, je n'ai jamais visité l'usine où je travaille. J'ai pourtant trente ans de métier ».



Des situations de ce genre sont fréquentes. Et, cependant, quelque chose pourrait changer, à cet égard, dans les années qui viennent.



Il faut bien comprendre ce qui s'est passé et ce qui se passe encore. Lorsqu'une entreprise recrute un salarié, elle achète d'abord — c'est bien connu — une force de travail dont elle a besoin. Dès que sont accomplies les formalités d'embauche, il est naturel que l'individu soit mis à l'ouvrage : sinon ne serait-il pas payé à ne rien faire ?

C'est qu'on a transposé à l'industrie des comportements hérités de l'artisanat ou de l'agriculture. L'apprenti qui entrerait dans une échoppe saisisait d'un coup d'œil la nature et la signification du travail qui s'y accomplissait. Et il ne pouvait être question de faire parcourir au journalier agricole l'ensemble du domaine avant de lui indiquer le champ à labourer. Sur cette lancée, pourquoi faire autrement dans l'industrie ? S'il faut tout montrer à tout le monde, on y passera sa vie (et qui travaillera pendant ce temps-là ?). Et les exécutants peuvent-ils s'intéresser à autre chose que ce qu'ils font ? Où irions-nous, disait-on il y a quelque cinquante ans, si tout le monde — c'est-à-dire n'importe qui — se mettait à penser ?



En 1974, de tels propos sont, bien sûrs, réactionnaires, ce qui n'empêche pas que la situation évoquée au début de cet article reste la plus fréquente. C'est cette contradiction entre le dire et le faire que je voudrais expliquer.

Le fait est qu'il a fallu du temps avant que les spécialistes de « l'homme au travail » découvrent que celui-ci ne se contentait pas seulement de prêter ses bras mais aussi son cerveau, voire son cœur. Dès lors, c'est l'homme tout entier qu'il fallait intéresser à l'ouvrage. Et c'était tout à la fois d'autant plus indispensable et plus difficile que la dimension des entreprises était plus grande et le travail plus émietté. Pour que le nouvel arrivant puisse comprendre sa place dans le puzzle de la production et si possible la signification de ses gestes, force était bien de lui montrer l'ensemble et de lui en démontrer les mécanismes. C'est à quoi visent désormais les entreprises, au profit des « nouveaux » d'abord parce qu'il faut bien commencer par quelqu'un, puis, de proche en proche, au profit des catégories de personnel déjà en place. Mais cela ne va pas sans difficultés, car toute innovation pose des problèmes. J'en évoquerai trois.

Premier problème : les anciens ne voient pas toujours d'un bon œil qu'on explique aux jeunes, en quelques jours, ce qu'ils ont mis eux-mêmes de longues années à découvrir.

Second problème : certains chefs craignent que leur autorité s'en trouve amoindrie. En effet, l'autorité a été traditionnellement fondée sur la détention — et même sur la rétention — de l'information. Si la règle devient désormais de diffuser l'information à tout le monde, les données du jeu sont modifiées.

Troisième problème, probablement le plus difficile à résoudre : les ingénieurs, les chefs d'atelier, les chefs de service, les contremaîtres ont été essentiellement recrutés en raison de leur compétence technique et non de leur aptitude à expliquer quelque chose à autrui, à communiquer avec l'autre. Les efforts menés en vue de faire découvrir aux salariés leur environnement professionnel butent d'abord sur cette difficulté fondamentale : le manque de pédagogues. La

première chose à faire est donc de « former des formateurs ».



Supposons la partie gagnée et donc notre salarié convenablement instruit de ce qui se passe dans l'entreprise à laquelle il consacre l'essentiel de sa vie active. Il sait le comment de la fabrication et il peut se satisfaire, quelque temps, des réponses qu'on a fournies à une curiosité bien légitime. Mais l'homme est plus grand que son métier et sa curiosité doit nécessairement aller au-delà : après avoir compris sa place dans l'entreprise, il cherchera à comprendre la place de celle-ci dans l'économie. De proche en proche, le travailleur est appelé à s'intéresser à l'ensemble des mécanismes de l'économie. Mieux encore : après s'être préoccupé du « comment » des choses, le moment viendra où il posera des « pourquoi ». Car, à la limite, un homme ne peut être satisfait que s'il trouve un sens à son travail et un sens à la société à laquelle il appartient.



Les tendances que je viens d'esquisser sont fortement encouragées, on le sait, par la loi du 16 juillet 1971 sur la formation permanente (appelée aussi loi DELORS du nom de celui qui en est l'auteur principal). En schématisant beaucoup, cette loi met une double obligation à la charge des entreprises (et des administrations) : tout salarié a droit à un congé formation d'environ une semaine par an, et l'entreprise est obligée de consacrer un certain budget aux dépenses de formation (actuellement 1 % de la masse salariale). Mais, à mon sens, le dispositif le plus important de la loi est celui qui définit le contenu même de la formation : il ne s'agit pas seulement de formation professionnelle mais aussi de formation générale. En effet, l'objectif dernier n'est pas de former des travailleurs, mais de former des hommes capables d'accroître le champ de leur autonomie personnelle. D'où l'accent qui est mis, dans les programmes offerts aux salariés, sur les moyens d'expression (orale, écrite, gestuelle) et sur tous les enseignements qui, s'ils réussissent, permettent à un individu de mieux comprendre et par suite de mieux dominer son environnement.

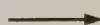
A la limite, il est des programmes dont on ne saurait plus dire s'ils bénéficient principalement à l'entreprise ou au salarié. Qu'un individu apprenne à écouter, à mieux s'exprimer, à mieux communiquer, à conduire une discussion, toute sa vie en sera transformée, qu'elle soit professionnelle, familiale ou sociale. Car l'homme est un tout, qu'on ne saurait dissocier sans arbitraire. Quand tel père ou telle mère, à la suite d'une session sur les relations parents-enfants, a retrouvé le moyen de communiquer avec tel de ses enfants, il est évident que sa vie professionnelle s'en ressent. A l'inverse, quand tel salarié a compris le pourquoi et le comment de son travail, quand il se sent, de ce fait, mieux dans sa peau pendant qu'il est à l'usine ou au bureau, il est aussi « mieux dans sa peau » quand il rentre chez lui.



Sans doute la formation permanente ne peut pas opérer de miracles. Elle ne saurait suffire à remédier aux inégalités naturelles et sociales. Mais elle peut offrir cependant une chance à des hommes qui en avaient toujours manqué. Le problème pour un adulte n'est pas de tout apprendre — qui le pourrait de nos jours ? — mais d'une part d'acquérir quelques outils qui permettent d'accéder, s'il est besoin, à un savoir déterminé d'autre part de découvrir sa propre personnalité, toujours plus riche qu'on ne le pense a priori.

En dehors de ces conséquences au niveau de l'individu, il

Suite page 8



III. — EGLISES ET LIBERTÉ

On trouvera ici la première étude du troisième volet de conférences données par les Amis d'« Évangile et Liberté » à Paris en janvier dernier, sous le titre de « Églises et Libération ».

Voici le résumé de l'étude du professeur Henri Friedel : *Églises et Liberté*.

Nous souhaitons recevoir la dernière étude faite par le pasteur Simon, afin de la publier dans notre prochaine parution.



Réservant pour le débat le sujet « Églises et liberté », je me bornerai à examiner le seul fondement des combats de l'Église pour la liberté, à savoir la certitude inscrite au cœur de chaque chrétien qu'il est lui-même un être libéré, appelé impérativement à libérer à son tour les gens qu'il rencontre. Quand des chrétiens se groupent en communautés, cela doit être pour rendre cette œuvre de libération plus efficace et non pour y tourner le dos.

L'annonce de notre libération se partage merveilleusement entre les Évangiles et les Épîtres : les Évangiles nous racontent des faits, les uns donnés pour réels, les autres pour paraboliques, mais tous porteurs du même sens : voici comment tel ou tel homme, ce paralytique, cette femme adultère, cet agent du fisc, ce jeune mort, cet aveugle ont été libérés par Jésus ; voici comment les pèlerins d'Emmaüs ont été libérés du désespoir. Ces textes bouleversants appellent la question : « Et moi ? Et nous ? » Et c'est principalement à Saint Paul qu'il revient d'ériger la grandiose doctrine qui fonde pour tous les hommes l'espérance d'une vie libérée.

Saint Paul a connu un événement intérieur décisif : l'éblouissement du chemin de Damas. Sa situation existentielle en a été définitivement bouleversée. Il ne peut rendre compte de ces réalités inexprimables que par l'analogie d'événements extérieurs décisifs, qui ont historiquement eu lieu et qui fondent en certi-

tude ce qui pourrait n'être qu'un vague état d'âme. L'épître aux Romains, celle aux Galates, celle aux Éphésiens surtout, portent cette doctrine, inacceptable si on la prend pour un dogme, pour une description objective, mais parfaitement adéquate pour situer le chrétien face à Dieu, face au passé et face à l'avenir. Voici : avant sa prise de conscience, l'homme est *coincé* entre une loi morale et sociale inapplicable, une vie quotidienne pleine de péchés et un espoir très relatif d'être pardonné. Il se sent endetté envers son Créateur et réduit en esclavage par d'autres puissances concurrentes : Mammon, Satan, etc... A cet homme malheureux et partagé, Paul annonce trois bonnes nouvelles :

1. **Ton seul maître, c'est Dieu** : Tu n'es plus la propriété de Satan, ni d'aucune idole, car sur la croix de Jésus Dieu a payé le prix, a jugé que ta vie avait autant de valeur que celle de son propre fils. Comment douter que tu appartiens à celui qui t'a acquis chèrement ?

2. **Mais ce Maître te possède comme son enfant et non comme son esclave**. Son premier soin est de te libérer de tes aliénations actuelles : la Loi si tu es Juif, les Idoles si tu es païen. Mais ce n'est pas (contrairement à ce que l'Église, hélas ! s'est empressée de faire) pour les remplacer par d'autres aliénations. C'est pour que tu t'épanouisses dans le monde de Dieu comme un enfant dans un beau jardin, au milieu de frères et de sœurs non moins libres que toi.

3. **Dieu a prévu pour toi un avenir de gloire** dont la gloire du Christ ressuscité fournit l'image : tu es en effet « héritier de Dieu et cohéritier de Christ », tu as simultanément à devenir adulte (« à la pleine stature de Christ ») et à recevoir en héritage la joie éternelle de Dieu. Inutile de souligner que cette perspective est celle d'un enfouissement de Dieu dans l'âme, dont la mort de Jésus-Christ est l'image, la notion d'héritage étant liée à celle de mort du testateur : les théologies

de la « mort de Dieu » sont peut-être plus pauliniennes qu'on ne le dit !



De nos jours, il faudrait à coup sûr une autre « façon de parler » pour dire la même chose. Mais c'est bien la même chose qui est à dire : le chrétien est un homme « entre les temps », un homme entièrement libéré des chaînes du passé, qui sait que l'affaire de son salut personnel est déjà réglée et qu'il n'y a plus à la remettre en cause indéfiniment, mais un homme à qui chaque jour à venir doit apporter un surcroît de joie et qui doit saluer, accepter, accueillir quotidiennement la gloire qui vient vers lui. Or, c'est là une condition *invivable* au sein d'une Société structurée : comment vivre sans engagements ni projets qui lient l'avenir, sans une fidélité qui exclut les conversions, sans distinguer les gens qu'on doit aimer et protéger de ceux qui ne nous sont rien ? Comment vivre sans morale, sans maîtres, sans mémoire, sans routine ? Cette difficulté de la condition chrétienne, les correspondants de Paul l'ont aussitôt perçue, et plusieurs ont trahi leur liberté, des deux façons logiquement possibles :

1. les uns en « faisant de la liberté un prétexte pour vivre selon la chair », en remplaçant le service de l'avenir par celui du présent et l'espérance par la jouissance, un peu comme notre société de consommation actuelle.

2. les autres en revenant en arrière, en se remettant sous le joug d'une loi, par exemple en se faisant circoncir (les Galates) afin de retrouver des repères fixes et une sécurité externe, jugés plus importants que la liberté.



Un point sur lequel toutes les tendances chrétiennes s'accordent, c'est bien l'appel de Dieu à l'Église pour faire profiter tous les hommes de la Bonne Nouvelle. On ne demeure libéré et sauvé qu'en libérant et en sauvant les autres. Mais l'histoire de l'Église nous montre ici encore deux déformations contraires et

← Suite de la page 7

Une aventure à suivre

semble que le développement de la pédagogie pour adultes est appelé à exercer des conséquences sur les systèmes traditionnels tant de l'enseignement que des entreprises.

Les travailleurs, rappelons-le, ne sont pas obligés de bénéficier des enseignements qui leur sont offerts. C'est dire qu'ils ne demanderont de « congés-formation » que dans la mesure où l'enseignement qui leur sera dispensé sera techniquement efficace et psychologiquement attrayant. D'où l'emploi de méthodes vivantes, qui partent toujours des préoccupations des intéressés. Il serait bien étonnant que ce

renouveau de la pédagogie n'ait pas quelque influence sur les méthodes en vigueur dans l'université.

Par ailleurs, la formation implique, nous l'avons dit, que l'information soit, dans l'entreprise, libéralement diffusée ; elle implique aussi le dialogue, le libre débat, le refus des questions taboues. Elle tend donc à créer un climat plus tolérant, plus « permissif » que celui qui préside aux relations hiérarchiques habituelles. A terme, on peut penser que les styles d'autorité, de commandement, ne pourront pas ne pas s'en ressentir.

C'est une aventure à suivre.

Raoul Crespin

symétriques qui empêchent l'Église de jouer son rôle libérateur :

1. **Le cléricalisme** : c'est le blasphème par excellence. Renversant la situation, on fait de Dieu le prisonnier, l'esclave de l'Église, ne pouvant agir sur terre que par son entremise, comme si tout bonnement il n'existait pas ! Tout cléricalisme est la preuve immédiate qu'on ne croit plus au Dieu vivant, et de ce fait la parole de l'Église devient le pire des mensonges et justifie le cri de Voltaire « Écrasons l'infâme ».

2. **L'humanisme** qui, au contraire, à force de saluer (et il a raison de la saluer) l'action de Dieu sur terre par les Juifs, les athées, les bouddhistes, etc... en arrive à ne plus percevoir ce qu'il y a pourtant de spécifique, d'irremplaçable dans l'Évangile chrétien, je veux dire ce *déjà acquis* grâce auquel nous sommes délivrés du devoir de prosélytisme et du besoin de reconnaissance. Je précise : si un drogué, un prisonnier, un malade est libéré avec notre participation, nous sommes plus pressés de nous réjouir avec lui que de l'inscrire comme membre de notre église. Et s'il nous envoie paître, nous nous en réjouissons encore comme d'une preuve qu'il est vraiment libre ! Cela paraît banal, mais c'est psychologiquement presque impossible au non-croyant, puisque celui-ci ne peut se fier qu'à lui-même ou à son parti. Sur le plan collectif il en va de même : seul le Conseil Oecuménique peut disposer d'assez de liberté envers lui-même pour sauver tantôt A de l'oppression de B, tantôt B de celle de A ou les deux à la fois. Même le Vatican ne le peut pas, hélas !



Conclusion toute simple : la lutte pour la liberté, terriblement prioritaire dans le monde entier aujourd'hui, requiert que les chrétiens y prennent leur place *au milieu des autres*, sans orgueil ni sectarisme, mais en gardant précieusement la merveilleuse liberté des cohéritiers du Christ vivant.

Henri Friedel

ECRAN

TRENTE ANS APRES !

Les feux de l'actualité se sont récemment portés sur le lieutenant japonais Odon qui s'est rendu sur la demande de son ancien supérieur, après trente années de vie clandestine passées dans la jungle, et dans l'ignorance de la fin de la seconde guerre mondiale !

Cette odyssée à peine croyable laisse rêveurs les Européens qui ont été témoins d'abandons devant l'ennemi.

L'attitude d'Odon attire un certain respect et nous donne en même temps une vive inquiétude. Comme certains héros de notre histoire religieuse ou militaire, cet homme a voulu tenir ses engagements jusqu'aux dernières limites et cette détermination que l'on peut admirer nous trouble dans la mesure où elle n'engendre qu'un sacrifice démesuré.

CHAROGNARDS

A l'annonce de la catastrophe survenue au DC 10 de la Turkish Airlines, les promeneurs du dimanche se sont précipités par milliers sur les lieux du drame pour se repaître du spectacle insoutenable des corps déchiquetés.

La presse parlée et écrite s'est émue de ce goût du morbide qui confine au vice ; mais sous prétexte d'apporter une information — qui cache mal le seul désir de faire du sensationnel à tout prix — cette même presse a pactisé avec ceux qu'elle blâme.

Quel cynisme que de chercher, dans les minutes qui ont suivi l'accident, à soutirer des informations au pompier de garde ! Quelle désinvolture que d'annoncer un terrible accident quand on ne connaît pas encore le nom de la compagnie sinistrée et qu'on met dans l'angoisse de nombreuses familles.

Il est bon de se rappeler les paroles simples et fortes de l'Évangile : « Malheur à l'homme par qui le scandale arrive ! Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi ! »

Il y a des cas où il vaut mieux que la presse se taise.

GRAFFITI

Certaines méthodes compromettent ceux qui les emploient et les causes qu'elles prétendent servir : les nombreux slogans... évangéliques qui nous sautent aux yeux tout au long des routes du Midi, jusque sur les signaux routiers : « Jésus vient, Jésus va venir, Jésus te voit, Dieu te cherche... » Les chrétiens de cette secte trop zélée, ne comprennent-ils pas qu'ils se rendent ridicules, quand ils lisent comme nous l'avons fait, sous leur slogan « Dieu sauve » écrit dessous, pas de la même main naturellement : « les imbéciles... » — (transcription littéraire !)

C'est de toute façon un manque de respect d'autrui, et une vraie violation d'imposer à tous et partout une obsession quelle qu'elle soit !

A CHACUN SES « OIGNONS »

Les Églises nous ont aujourd'hui trop habitués à traiter des questions sociales sans les connaître, à parler des problèmes économiques sans les comprendre. Ne pourraient-elles pas nous faire la grâce d'éviter de traiter de la Défense Nationale dont la complexité actuelle risque d'échapper aux autorités ecclésiastiques ? Un responsable d'église peut arriver à être compétent dans ce domaine à condition de ne pas prendre sa documentation uniquement dans « Le Canard enchaîné » ou « Sélection ».

Sans aller au fond du débat, nos journaux ont eu beaucoup de complaisance pour les positions du général de La Bollardière alors qu'elles ont systématiquement dénigré les propos de l'amiral de Joybert.

Responsables de nos Églises qui souhaitez parler sur les questions militaires, allez vous documenter à l'Institut de polémologie de la Sorbonne ou, au minimum, lisez la Revue de la Défense Nationale.

Eugène L. Vassaux



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

UN HOMME MECHANT

Soljénitsyne : Le pavillon des cancéreux

Qu'il est grisant, le monde, aux yeux de Kostoglotov ; qu'il est doux aux yeux de ce condamné qui pense enfin sortir du tunnel ! Bien sûr, guéri, ou du moins rétabli de son cancer, il doit regagner sa zone de relégation ; mais la destalinisation est amorcée et Kostoglotov peut espérer recouvrer la liberté. De toute façon, après avoir été enfermé des années dans des camps de concentration, et quelques mois à l'hôpital, il dispose d'un court délai avant son départ ; enfin une journée d'homme libre qui lui permet de redécouvrir les joies dont il a été privé, le monde quotidien et ses beautés : les couleurs de l'abricotier fleuri, le goût du vin et de la viande, les séductions des magasins. Le voici visitant un zoo dont les bêtes prisonnières lui rappellent cruellement son sort ; il tombe en arrêt devant une cage vide : Un écriteau indiquait : « Le singe qui vivait là est devenu aveugle par suite de la cruauté insensée d'un visiteur. Un méchant homme a jeté du tabac dans les yeux du macaque rhésus ». Et ce fut le choc... Plus que pour toute autre chose, c'était cette simplicité enfantine de la rédaction qui serrait le cœur. De cet inconnu, qui était parti impunément, on ne disait pas qu'il était antihumanitaire, on ne disait pas que c'était un agent de l'impérialisme américain. On disait seulement qu'il était méchant. Et c'est cela qui était frappant ! Pourquoi était-il tout simplement méchant ? »

Kostoglotov est dégrisé ; non, ce monde n'est pas si beau ; ses séductions

sont illusoires. Chouloubine partant l'avait mis en garde contre le « mirage » du bonheur : la vérité d'abord. De ce point de vue, le pavillon des cancéreux fut une excellente école : les médecins cachent la réalité à leurs patients, qui la devinent pourtant ; les malades après avoir voulu, en général, nier leur maladie, ne peuvent plus refuser l'évidence ; confrontés à la mort, ils cherchent leur intégrité et quêtent la vérité : Ephrem, le viveur, saura avant de mourir que c'est le pur amour « qui fait vivre les hommes ». Chouloubine, qui s'est incliné sa vie durant devant les autorités politiques, retrouvera sa dignité en comprenant que dans la conscience de chaque homme vit « un petit éclat de l'esprit humain ». Tous les personnages ont ainsi des révélations, jusqu'à Roustanov, le bureaucrate stalinien, champion de la délation, à la fois odieux et pitoyable, qui frôlera, comme en témoignent ses remords, la vérité sur lui-même.

Le pavillon des cancéreux est donc un lieu de découvertes et de révélations. Les hommes, en effet, y sont dans une situation inhabituelle, coupés brutalement de leur univers quotidien ; condamnés, ils n'ont plus à craindre pour leur carrière, ni à respecter la hiérarchie sociale ; dégaçés des tracasseries du passé, ils n'ont plus guère d'avenir. Ils sont dépouillés, ramenés à l'essentiel, à leur être.

telle ; les autorités politiques décident seules, sans consulter les intéressés, de ce qui est bon pour autrui, exactement comme les médecins face à leurs malades ; les docteurs écrivent en latin les dossiers médicaux pour les rendre incompréhensibles aux cancéreux, comme les journalistes de la *Pravda* composent leurs articles de façon telle que seuls les initiés, c'est-à-dire les cadres du parti, puissent les interpréter comme il faut ; enfin, les trois attitudes des soviétiques au moment de la destalinisation sont évoquées (directement et non symboliquement) par la confrontation de Kostoglotov, qui ne croit plus au socialisme, Chouloubine qui persiste à y voir un idéal et Roussanov qui est prêt à retourner sa veste et à destaliniser, pour conserver son rang dans le parti — et les avantages afférents.

De l'enfer social à l'enfer de la maladie, il n'y a donc qu'un pas ; aussi est-il logique que Kostoglotov, qui a déjà subi la contrainte politique et policière, profite (si l'on ose dire) mieux que tout autre de la contrainte biologique et hospitalière ; de révélation en révélation, il va connaître une véritable résurrection morale.

Oleg Kostoglotov part à la fois de très bas, et de très haut ; à son arrivée à l'hôpital il n'est qu'une loque ; terrassé par la maladie, épuisé par son trajet il s'affale dans le hall, mouillé, souffrant, fiévreux. « La doctoresse s'approcha... : Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Un homme, répondit-il à mi-voix ».

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE

Michel CREMET

53, rue Alsace
81200 MAZAMET

Tél : 61.25.90

Nous sommes d'autant plus sensibles à la particularité de ce monde qu'il nous est décrit avec un réalisme puissant et dur ; le tableau emporte la conviction, et nous croyons sans peine le directeur de l'Institut de cancérologie de Villejuif qui déclare : « La description des faits médicaux est sans faille ». Pourtant, telle est la richesse de l'art de Soljénitsyne que ce pavillon a également une valeur symbolique ; radicalement différent du monde extérieur, il en est aussi la quintessence : toute la société stalinienne, dépeinte en arrière-fond, est atteinte de maladie mor-

Un homme *seulement*, car il est dépouillé de tout, réduit à lui-même ; un homme *déjà* quand les autres malades auront tant de mal à accepter leur condition humaine ; et surtout un homme qui n'acceptera pas d'être traité autrement qu'en homme. Aussi pose-t-il de manière aiguë le problème des relations entre malade et médecin ; il refuse qu'on dispose de sa vie, qu'on lui fasse subir un traitement contre son gré. Pourquoi

vivre ? A quel prix ? Sa guérison physique est liée à sa guérison spirituelle : de fait, les deux progresseront de pair.

Avide de relations humaines, sensible aux charmes féminins, Oleg va balancer entre Zoé l'étudiante en médecine et Véra Gangart la doctoresse ; femmes de cœur, attachées à Kostoglotov, elles s'opposent comme le corps et l'esprit ; dévouées à leur travail, toutes deux veulent tirer le malade de son enfer ; mais la première est une fille facile, vaguement lassée de ces « jouvenceaux », qui flaire en Oleg un homme d'une autre trempe ; la seconde, surnommée Véga, du nom de l'étoile éblouissante, conserve une fidélité virginale à son ancien fiancé mort. Zoé, « la vivante », rendra à la vie Kostoglotov, mais le détruira aussi, en le persuadant que seul l'amour charnel donne du prix à l'existence ; aussi refusera-t-il son traitement aux hormones, indispensable, mais qui le priverait de ses capacités sexuelles. Pour le faire vivre il faudra le débarrasser de ses conceptions matérialistes ; de Véga il apprendra, ou réapprendra que le désir physique n'est pas tout l'amour, ni le corps la valeur unique ; par Véga il sera guéri, admettant de vivre ses relations humaines comme au temps de son enfance :

« Et comme une pierre lancée par la fronde hardie d'un gamin (une tige de tournesol qui vous allongeait le bras) ; mieux encore : comme un obus de ces canons à longs tubes de la dernière guerre... Oleg partit et vola le long d'une parabole insensée, s'arrachant à ce qu'il avait appris, balayant les idées reçues, par-dessus un premier, puis un second désert de sa vie, et fut transporté dans un pays ancien.

Le pays de l'enfance ! »

Oleg est mûr pour la révélation qui clôt le roman. Il retrouve la vieille question de Job : Pourquoi le mal ? « Un méchant homme avait jeté du tabac dans les yeux du macaque rhésus. Pour rien... Simplement comme ça... » Ni l'impérialisme américain, ni l'absence d'humanité (comprendons : ni la politique ni la philosophie) n'expliquent l'homme.

Que ce « méchant homme » représente Staline, comme l'a dit l'auteur, ne limite en rien la valeur spirituelle de cette conclusion ; pas plus que l'ironie ne diminue son amertume.

Kostoglotov ne se demande pas — pas encore ? — qui peut nous tirer du mal. Il s'en va. Vers Ouch-Terek, le pays pur et bienheureux de l'enfance ? Vers les « méchants hommes » et la mort ? Ou vers la foi ?

J.-F. G.

FONDATION JOHN BOST — 24130 LA FORCE RECHERCHE STAGIAIRES D'ÉTÉ

- Durée : un mois entre le 15 juin et le 15 octobre 1974.
- Age : à partir de dix-huit ans.
- Conditions : nourriture — logement — 400 francs de frais de déplacement.
- Travail : dans le cadre des équipes pavillonnaires, travail auprès des malades (enfants, adultes, personnes âgées) ou dans les services généraux.

Renseignements et inscriptions auprès du Service du
Personnel de la Fondation John Bost

COMMUNIQUE

VA PARAÎTRE

ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES 1974/2 est consacré à des RECHERCHES DE « THÉOLOGIE POLITIQUE ».

Georges Casalis : Théologie et socialisme : l'exemple de Karl Barth

Georges Casalis : L'interprétation marxiste de Dietrich Bonhoeffer.

Laënnec Hurbon : Théologie et politique dans l'œuvre d'Ernst Bloch.

Jean-Pierre Thévenaz : Vérité d'espérance ou vérité de connaissance.

Les enjeux théoriques et politiques de la théologie de Jürgen Moltmann.

Marcel Xhaufflaire : La mémoire subversive du Christ (introduction à la pensée de Johann Baptist Metz).

Danièle Hervieu-Léger : Messianisme, millénarisme et utopie.

Giulio Girardi : Vérité et libération : les pré-supposés philosophiques d'une théologie de la libération.

160 pages environ. 10 F. Parution fin avril. Remise 10 % à partir de dix numéros. Souscrire à ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES, 13, rue Louis-Perrier, 34000 Montpellier.

ASSOCIATION POUR LES FAMILLES PASTORALES. L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ordinaire de 1974 se tiendra le **MARDI 9 AVRIL**, à 15 heures 45, au Siège social : 47, rue de Clichy — PARIS 9ème.

A L'ORDRE DU JOUR : Rapport du Président — Rapport financier (comptes de l'exercice 1973 et projet de budget 1974) — Rapport de la Commission des Bourses — Élection de nouveaux membres au Conseil d'Administration.

ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Le Conseil National de l'Église Réformée de France a décidé le transfert de l'École Préparatoire de théologie. Elle va quitter Lyon pour s'installer dès la rentrée prochaine dans les locaux du Centre Universitaire Protestant à Montpellier. Elle y poursuivra sa tâche originale et distincte qui est de préparer, soit aux examens d'admission dans les Facultés de théologie (Paris, Strasbourg, ou l'étranger), soit au baccalauréat, des hommes ou des femmes qui veulent entreprendre des études de théologie

sans avoir pu faire ou achever leurs études secondaires.

L'École est reconnue comme Établissement d'enseignement supérieur : ses élèves ont le statut d'étudiant, et ils peuvent recevoir des bourses, soit de leurs églises respectives, soit de l'Institut Protestant de théologie. La durée des études est variable, le principe de l'École étant d'accepter des élèves des niveaux les plus divers ; le critère d'admission est celui des motivations.

Les demandes de renseignements et les candidatures doivent être adressées encore à l'actuel directeur, le Pasteur Roger KASTLER, Centre des Ormes — 69450 Saint-Cyr-au-Mont-d'Or. Tél (78) 47.22.86

L'Association « ÉQUIPES D'ACTION CONTRE LA TRAITE DES FEMMES ET DES ENFANTS » reconnue d'utilité publique, publie un périodique trimestriel :

« ESCLAVAGE, Document Social »

C'est une synthèse de ses travaux en matière de lutte contre le proxénétisme, et le relèvement de ses victimes.

Les Tribunaux connaissent une affluence d'affaires en la matière et l'opinion publique s'émeut.

Demander le numéro 2 au Secrétariat National, 21, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, 75004 PARIS. C.C.P. 14.635-33 PARIS. Abonnement un an : 5 F, le numéro : 1,50 F ; joindre un timbre. MERCI.

ERRATUM

Dans l'article de Pierre Ducros : **DES POSITIONS MALAISÉES** (Évangile et Liberté 18 mars 1974), à la page 8 et en 2ème colonne, paragraphe : **LES TROIS REGISTRES DE LA VIE**, avant dernière ligne de ce paragraphe : ... la sainteté, un mal trop fort... Il faut lire : **UN MOT TROP FORT**.

Ce n'est en effet pas tout à fait la même chose ! Et notre collaborateur n'aimerait pas se voir accusé de trouver dans la sainteté « un mal trop fort ».

L'Eglise Evangélique Luthérienne de France

J'ai entendu parfois des gens pourtant sérieux dire que la présence d'une Eglise luthérienne en France était une anomalie historique. Lorsque, pense-t-on généralement, les Français ne sont pas catholiques romains, ils ne peuvent être que réformés !

C'est là, en tout cas, méconnaître les raisons historiques qui ont favorisé l'établissement et le maintien de la Réformation luthérienne dans les provinces frontalières de l'Est de la France, en Alsace et au Pays de Montbéliard. Les influences ultra-rhénales, aussi bien culturelles que politiques, étaient au XVI^{ème} siècle prépondérantes dans ces régions qui, par ailleurs, n'ont pas connu les violences anti-protestantes dont eurent à souffrir si durement d'autres provinces françaises aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. Il est peut-être plus étonnant de découvrir qu'il existait dès le XVII^{ème} siècle une implantation luthérienne dans la région parisienne. Mais cela n'est plus tellement étonnant lorsqu'on se souvient que Paris a depuis longtemps exercé un grand attrait sur les provinciaux et les étrangers : le culte luthérien était alors célébré dans la chapelle de l'Ambassade de Suède, à l'intention des nombreux Allemands, Scandinaves, et aussi Alsaciens, qui résidaient ou séjournaient dans la capitale. Des Français se joignirent bientôt à eux — le culte était célébré en allemand *et en français* au XVIII^{ème} siècle ; et cela se maintint jusqu'à l'époque de la Révolution.

Diversité des origines historiques, culturelles et politiques, diversité des attaches humaines dans des régions sociologiquement fort différentes les unes des autres, diversité d'implantations, tantôt rurales tantôt urbaines, et de situations démographiques plus ou moins minoritaires, tout cela explique la grande diversité interne du luthéranisme français ; cela explique aussi l'existence de plusieurs « types » de luthéranismes. Il existe ainsi de grandes différences entre telle paroisse rurale ou semi-rurale alsacienne ou montbéliardaise, étroitement confondue avec la réalité humaine du village ou du bourg, et telle paroisse parisienne dans une situation de véritable « diaspora ». Et cependant une aussi grande diversité interne ne nuit pas à l'unité profonde du luthéranisme français : elle lie les divers « types » de telle sorte que l'Alsacien, venu de son village, se retrouve dans « son » Eglise lorsqu'il découvre telle paroisse de la banlieue parisienne, malgré des « styles » qui peuvent paraître tout autres !

Cette unité dans la diversité est peut-être tout particulièrement expérimentée au sein de l'Eglise évangélique luthérienne de France, constituée dans les départements autres que ceux du Bas-Rhin, du Haut-Rhin et de la Moselle, où l'Eglise de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine continue d'entretenir avec l'Etat les relations définies par les Articles organiques du Concordat napoléonien de 1802.

Cette Eglise évangélique luthérienne, pour parler d'elle, compte 60 à 70.000 membres localisés dans deux régions bien délimitées géographiquement et séparées l'une de l'autre par plusieurs centaines de kilomètres : d'une part, les départements du Doubs et de la Haute-Saône et le Territoire de Belfort, et, d'autre part, la région parisienne (sans oublier les paroisses isolées de Lyon et de Nice). Comment une si petite et tellement dispersée minorité pourrait-elle prétendre jouer un rôle ? Les luthériens français ne se posent pas cette question : ils essayent de répondre à ce qu'ils croient être leur vocation spécifique, en s'efforçant de vivre un témoignage fidèle là où ils le peuvent, dans leurs communautés aussi bien que dans les occasions de rencontre avec les autres. A cet égard, disons-le dès maintenant, la place actuellement occupée par l'Eglise évangélique luthérienne peut paraître disproportionnée par rapport à son extension territoriale et à son importance numérique, au sein du Protestantisme français aussi bien qu'aux divers niveaux de la rencontre œcuménique. Son influence dépasse largement le peu de poids que représente sa participation, en moyens matériels et en hommes, aux entreprises communes.

S'étonner de la présence d'une Eglise luthérienne en France, ce n'est donc pas seulement méconnaître les raisons historiques de son existence, mais c'est aussi méconnaître ce rôle important que le luthéranisme a joué et a toujours à jouer au sein du Protestantisme français, et plus encore de nos jours dans le dialogue œcuménique engagé.

Dans l'un des nombreux articles publiés en 1967 à l'occasion du 450^{ème} anniversaire de la Réformation, un évêque luthérien suédois a posé la question : Est-ce vraiment là un évé-

nement qu'il convient de fêter ? Et, à sa propre question, l'évêque répondait : « *Je ferai remarquer avec force que, lorsqu'on replace dans son contexte ce document de base de la chrétienté évangélique luthérienne qu'est la Confession d'Augsbourg, il n'apparaît pas comme un document polémique, mais au contraire comme un document œcuménique.* » Il ne faut donc pas éliminer la Réformation luthérienne, car, concluait l'évêque, elle contient « *quelque chose de tout à fait spécifique du christianisme, qui représente indiscutablement un don qui nous est fait.* » La « luthéranité » est une manière originale d'aborder et de ressentir les problèmes de la vie chrétienne, une attitude existentielle propre vécue au niveau le plus profond, donc le plus authentique, de l'être, un refus d'enfermer la vie dans une série de formulations systématiques et figées. La prédication évangélique telle que nous l'a enseignée le Réformateur, est avant tout une réponse positive aux questions posées à la foi par la vie.

En fait, plus que le génie de l'institution, le luthéranisme veut avoir le souci de la prédication fidèle de l'Evangile. C'est cette option fondamentale qui lui permet d'être à l'aise dans la diversité des formes ecclésiales, variées selon les contextes et les circonstances, parfois culturellement et politiquement très différentes dans lesquels peuvent se trouver des chrétiens. Mais c'est aussi cette option qui fonde sa conception de l'unité ecclésiale, une unité toujours recherchée au-delà de la diversité secondaire des institutions, des usages et des formes — les « adiaphora » des livres symboliques du luthéranisme —, dans le souci premier fortement affirmé de la fidélité à la Parole de Dieu dans ce qu'elle a d'essentiel, à « la saine doctrine » dont parlent si volontiers les textes fondateurs.

Ainsi toute Eglise luthérienne se trouve-t-elle dans une situation particulièrement favorable pour jouer un rôle dans la recherche œcuménique, alors que les positions monolithiques du passé tendent à s'effacer dans la découverte des valeurs positives de la diversité. Ce rôle, le luthéranisme le joue utilement, avec une logique parallèle, en rappelant que la soumission à la Parole de Dieu est la limite en deçà de laquelle se vit l'authentique unité chrétienne. Etre ainsi, à la fois, par vocation même, dans la situation paradoxale de l'ouverture et de la fidélité, de l'ouverture dans la fidélité et de la fidélité dans l'ouverture, c'est là un jeu délicat et difficile, mais aujourd'hui indis-

pensable, auquel le luthéranisme doit s'attacher avec persévérance.

Le docteur Lilje, ancien évêque luthérien du Hanovre, et l'un des actuels présidents du Conseil œcuménique des Églises, au cours d'une conférence donnée à Paris il y a une quinzaine d'années, a lui aussi posé une question : « *Savoir si, dans le monde moderne — ce monde grandiose, oscillant pour ainsi dire entre la démesure et l'angoisse, entre les triomphes de la technique et la menace des catastrophes —, si pour ce monde la foi chrétienne est encore une réalité ?* »

L'idée moderne de progrès est étrangement optimiste quant à l'homme, à ses possibilités propres et à son avenir terrestre. L'hypothèse de Martin Luther est par contre pessimiste quant à l'homme et à ses chances de perfectionnement puisées en lui-même. Le docteur Vajta, directeur du Centre luthérien d'études œcuméniques de Strasbourg, parlant de l'actualité de la doctrine luthérienne de la justification par grâce, a écrit : « *Le sens (de cette doctrine) ne dépend pas des questions posées par l'homme : l'Évangile répond aux questions qu'il soulève lui-même, non à celles que l'homme est capable de concevoir.* » Les luthériens ont-ils tort d'insister sur l'objet propre qui demeure celui de la mission de l'Église, qui est « *de proclamer Jésus-Christ en tant que Sauveur et Seigneur ?* » Ont-ils tort lorsqu'ils affirment que « *le message de la Croix et de la Résurrection doit garder la priorité sur l'objectif de l'humanisation de la société* », parce qu'« *il ne peut y avoir d'humanisation autre que celle qui exprime la réconciliation des hommes avec Dieu par le Christ dans l'Église ?* »

Il ne s'agit nullement de condamner — ce qui serait grandement défigurer la pensée luthérienne — les préoccupations sociales et politiques, légitimes pour les chrétiens et les Églises. Il n'est pas possible d'ignorer, avec bonne conscience chrétienne, la terrible réalité des problèmes qui se posent aujourd'hui à l'humanité, ni de se refuser aux responsabilités qui sont certainement celles des chrétiens et des Églises. Ce serait un aveuglement ridicule ! Mais il s'agit de discerner les motifs et les mobiles de l'action à laquelle les chrétiens et les Églises sont appelés. Les luthériens ont-ils alors tort de se préoccuper d'une unité et d'une liberté de la personne humaine qui naissent d'un équilibre nouveau dans lequel s'affirme la prééminence de ce qui est de Dieu par rapport à ce qui est de l'homme, sans que ce qui est de l'homme soit méconnu, parce que cela aussi vient de Dieu !

René Blanc

CHRONIQUE MUSICALE

ÉDITION MUSICALE

Chantez à Dieu No 1 et No 11, (E.P.M.F.), Église Protestante Malgache en France, 8, Villa du Parc Montsouris, 75014 PARIS. 10 F.

Ces deux recueils de chants religieux (avec textes malgaches, français, anglais) se proposent de faire connaître « l'âme et les talents malgaches utilisés pour louer Dieu et annoncer l'Évangile à tous les hommes ». De conception harmonique et syllabique, utilisant un langage musical traditionnel et tonal, avec un excès, semble-t-il de tierces et sixtes parallèles et d'octaves (qui correspondent *peut-être* à la perception musicale très naturelle aux Malgaches, comme c'est aussi le cas dans le Pays de Galles où, au culte, les fidèles chantent spontanément une polyphonie doublée à la tierce ou à la sixte), par leur contenu évangélique, moralisant, ouvertes aux problèmes du monde contemporain, ces pièces apportent leur part à l'effort de renouvellement du chant d'Église. Cette publication constitue « une contribution de l'Église malgache au rayonnement de l'Église du Christ à tous les hommes où qu'ils soient et quelle que soit leur langue ». Tels sont les objectifs poursuivis par l'E.P.M.F.



REVUES

Musique et Chant (22). 8, Villa du Parc Montsouris, 75014 PARIS.

Ce fascicule signale une enquête de la commission « Musique et Chant », portant sur le thème « chanter sa foi », qui fera l'objet du « Colloque Musique et Chant » 1974.

A la rubrique « Hymnologie et Liturgie », on trouvera des « schémas liturgiques et interventions musicales d'A. Kopp et le Psaume 122, 3 antiennes et 4 Amen de G. Humbert qui illustrent les goûts de la nouvelle vague de « créativité » religieuses.

Bien solide est l'étude des motifs pouvant déterminer le choix entre orgue à tuyaux et instrument de synthèse à l'usage d'une église réformée (pourquoi pas luthérienne ?). (Il n'est pas possible au recenseur d'indiquer la pagination qui fait toujours défaut). Cette excellente mise au point émane de la Commission Nationale « Orgue ».

La rubrique « Enfants » invite à faire chanter des textes d'inspiration religieuse sur des airs populaires. Ceci revient à chanter « *Sur sa parole Dieu a veillé* » sur le timbre « *J'ai descendu dans mon jardin* » (encore faut-il — pour le décompte des syllabes signaler un e muet « parol(e) »... Il est vrai que Luther a dit que le « Diable ne devait pas garder les belles mélodies pour lui »...

A noter les dates utiles des académies et stages d'orgue (un peu de rigueur dans la citation de chorals allemands connus ne serait pas inutile, tout ne peut être imputé à la dactylographie — ou à la connaissance de la langue étrangère — il suffirait de fredonner la mélodie pour s'apercevoir qu'il manque une syllabe, même une interjection qui change le sens et la syntaxe : « *Schmücke dich, o liebe Seele* »). Une association, qui organise des Colloques (par définition réunion de « spécialistes », de savants) pourrait publier un bulletin à la mesure de ses prétentions scientifiques. Ceci dit, s'il ne faut pas minimiser certains efforts et l'idéal qui anime certains jeunes musiciens, il ne faut pas confondre qualité et quantité de « productions ».

Édith Wéber

PLURALISME

Le terme de pluralisme est de plus en plus à la mode. Pour l'illustrer, je voudrais faire appel à un souvenir récent : peut-être relève-t-il de la seule petite histoire, bien éloignée des grandes idées et des grands mots, mais peut-être aussi que l'un mène à l'autre.

Il y a quelques semaines, je prenais part à une rencontre groupant des protestants d'obédiences diverses : adventistes et pentecôtistes, vêtus strictement de sombre y compris la cravate ; réformés, beaucoup plus décontractés : pipes pour les hommes, pantalons bariolés pour les femmes ; salutistes en uniforme, — pour les femmes cependant, il me semble qu'un progrès considérable s'est produit du côté du chapeau : le modèle « alléluia », en provenance du XIX^{ème} siècle, est remplacé par une sorte de « bibi » plus seyant et plus coquet.

L'entretien se déroulant sur le « Notre Père », il était inévitable que deux tendances se manifestent : la majorité, fidèle aux prières liturgiques, étant pour. Après tout, il est normal que le côté institutionnel de la piété conserve ses partisans. Mais j'attendais, non sans amusement, la réaction des autres. Elle ne m'a pas surpris : à l'opposé de l'institution se place l'événement, autrement dit, la prière d'abondance, improvisée. J'ai bien senti que la minorité n'était pas spécialement chaude pour la prière liturgique.

Il y a beau temps que le pluralisme est un fait accompli. Tout le monde ne peut pas être libéral ou orthodoxe. De par sa formation, sa vision particulière de la Révélation, chacun adopte une attitude différente. L'essentiel, pour moi, c'est de

ne pas prononcer d'exclusive, de ne pas jeter l'anathème, comme cela se faisait si souvent dans le passé. Écouter l'autre ; se mettre à la place de l'autre ; essayer de le comprendre en y mettant de la patience et du sérieux ; savoir — même quand on est « rebroussié » — les limites de l'ironie, surtout quand elle risque de devenir blessante. Ne pas sous-estimer les richesses de l'institution, mais aussi celles de l'événement. Bien sûr, au nom de l'événement on peut dire des bêtises. Ainsi, ce pasteur, débordant de bonne foi, qui priait pour son collègue missionnaire assis à ses côtés : « Seigneur, tous les cheveux de sa tête sont comptés ! » Or, il n'y avait qu'un malheur : le missionnaire n'en avait plus un seul !...

Apprendre à se supporter et à s'apprécier, malgré tout. Ce n'est pas toujours facile. Mais, depuis quand le Seigneur nous demande des choses faciles ? Certes, on aime son bagage, sa coquille, son recoin. On aime ce que l'on a reçu depuis l'enfance, ce que l'on continue de recevoir au culte, dans la mesure où l'on y assiste encore. Rien n'empêche de mettre le nez à la lucarne.

Il n'y a pas longtemps, j'ai été voir mon curé. Il m'a fait don de son bréviaire en latin. Auparavant, il a enlevé toutes les images pieuses de ce volume dont il s'était longtemps servi. Quelle piété différente de la nôtre, avec ses 365 (— et j'en passe) cultes personnels pour l'année ! Quelle gymnastique intellectuelle et spirituelle ! Et pourtant, il serait surprenant qu'il n'y ait rien à en tirer. En tout cas, ce don volontaire m'a profondément touché, même s'il s'agit d'un « instrument » retiré de la circulation.

Le rebroussié

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : **Le Protestant**

En Belgique : **Dialogue**

Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

CARNET

M. et Mme Paul RIETY et leurs enfants,
M. et Mme Michel ROBERT-GAROUËL et leurs enfants,
M. le pasteur Benjamin MULLER, Mme le docteur Suzanne MULLER et leurs enfants,
et toute la famille,
ont la grande douleur de vous faire part du décès de leur père, grand-père et parent

Louis MAZOUÉ

Ancien élève de l'école Polytechnique,
Agréé de l'Institut des Actuaire français,
Chevalier de la Légion d'Honneur,
Médaille militaire, croix de guerre 14-18

survenu subitement le 1^{er} mars 1974 dans sa 78^{ème} année.

La cérémonie religieuse a eu lieu le mercredi 6 mars en l'Eglise réformée du Foyer de l'Ame à Paris.

« Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir », Actes 20/35.

59, avenue Division Leclerc. 92320 Châtillon.
23, rue des Plantes, 75014 Paris.
5, rue Mistral, 30100 Alès.

Informations

Culte radiodiffusé de 8 h 30 à 9 h

7 avril : Pasteur Gilles de Saint-Blanquat
14 avril : Pasteur Étienne Mathiot
21 avril : Pasteur Paul Guiraud
28 avril : Pasteur Gilles de Saint-Blanquat

Télévision — « Présence Protestante »

- **Dimanche 31 mars** — 10 h — 10 h 30
Pierre Bruegel, la Foi de tous les jours (texte de Robert Somerville).
La Bible et la Vie. Professeur Pierre Frigent.
- **Dimanche 7 avril** — 10 h — 10 h 30
« Annoncer Jésus-Christ aujourd'hui », un livre présenté par Jean Cabries.
Entretien du pasteur Aimé Esposito-Faresse avec le Père Jean Cardonnel.
- **Dimanche 14 avril** — 10 h — 10 h 55
En direct de Sarreguemines (Moselle).
Culte de Pâques en l'Eglise Luthérienne.
Prédication du pasteur Bernard Stricker.
- **Dimanche 21 avril** — 10 h — 10 h 30
« Résurrection », film de la T.V. Suisse.
La Bible et la Vie (2). Professeur Pierre Frigent.
- **Dimanche 28 avril** — 10 h — 10 h 30
« Les Communautés » (avec Dora Valayer, Henri Gougoud, Bernard Besret).

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2^{ème} éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

La raison de choix ? Le critère de cette attitude ? *Toujours et encore la personne de Jésus-Christ.* Chez les uns l'homme se libérant lui-même, le salut n'est plus donné exclusivement en Christ. A la limite on n'a plus besoin de lui. Il s'agit d'« un autre Évangile ».

Chez les autres, en dépit d'oppositions théologiques irréductibles, il s'agit toujours du même Jésus, puisqu'ils reconnaissent en lui seul « la grâce de Dieu se tournant vers l'homme » (Ch. Dietzfelbinger).

Le chrétien n'est donc pas celui qui adhère à des formules, mais celui qui se lie au mystère d'une personne, celle de Jésus-Christ.

Dans ces conditions on doit se demander quel est le rôle des diverses confessions de foi échaffaudées par les Églises.

Des confessions de foi, pourquoi faire ?

L'alternative est devant nous. Ou bien les confessions de foi s'identifient et se confondent avec l'Évangile, ou bien elles en sont des *expressions*, précieuses, mais contingentes. Ou bien elles sont un résumé absolument adéquat, perpétuel et intangible de la foi, ou bien elles en sont une *traduction* utile mais quand même provisoire. Si la foi chrétienne est foi en la personne de Jésus-Christ, toutes les confessions, y compris le fameux symbole des apôtres, nous disent ce que des *chrétiens d'une époque déterminée, s'insérant dans un milieu socio-culturel précis ont saisi du Christ Jésus*. Les articles les composant ne sont pas à confondre avec l'Évangile, sinon on fait une *réduction* inadmissible et on considère le christianisme comme une *idéologie*, ce qui est non moins inadmissible.

Pourtant une question demeure. Une foi, même si elle est essentiellement relation avec une personne, doit s'exprimer dans un langage et donc aussi dans une expression pratique de ce que l'on pense. Elle doit

pouvoir *s'incarner* dans des gestes et *s'interroger* sur le contenu de son espérance, sinon elle est purement sentimentale et subjective. C'est ici que l'on retrouve la valeur *relative* mais *réelle* des confessions de foi. On ne peut entièrement s'en passer. Cette recherche d'aujourd'hui, pour en élaborer de nouvelles, en est bien la preuve. Reste à savoir si celles-ci sont satisfaisantes, mais c'est une autre histoire et nous n'avons pas la prétention d'en proposer à notre tour.

Pluralisme et Absolu christique

Pourtant maintenant nous pouvons répondre à notre interrogation initiale. Nous ne sommes pas des hérétiques parce que nous restons dans une Église qui se veut pluraliste. Ce qui ne veut pas dire que nous trouvons tout parfait dans l'Église Réformée. Loin de là ! Nous savons bien d'ailleurs que la Réforme est toujours à faire. Nous nous garderons donc de toute auto-satisfaction, génératrice de tout immobilisme spirituel. *Nous voulons seulement faire porter nos interrogations sur les vraies questions*, nous rappelant d'ailleurs que si hérésie il y a, ce n'est pas en la condamnant qu'on peut en venir à bout, mais en répondant sérieusement à ses objections fondamentales. Du reste, nous pouvons, à notre tour, être perplexes et interpeler ces amis. Leur manière d'agir, leur contestation, insoutenable sur ce point, ne risque-t-elle pas de *déchirer l'Église sur des faux problèmes* ? Qui alors sera l'hérétique de qui ? On peut, on doit se le demander...

Que Dieu nous garde des procès d'hérésie ! L'esprit de disputes, l'esprit sectaire, ne sont pas les fruits de l'esprit saint. Ils viennent de la chair selon Galates 5, 20-21.

On peut être un chrétien fervent et un fils convaincu de la Réforme tout en revendiquant et un certain pluralisme doctrinal, et un absolu christique fondamental.

H.-L. de Biéville

ONT COLLABORE A CE NUMERO

R. Blanc, pasteur, Paris-La Villette
J. Chèvre, expert-comptable, Bergerac
R. Crespin, directeur de l'Institut de Formation de la Banque de France, Paris
Y. Cruvellier, pasteur, Chamonix
Henri Friedel, professeur, Paris
J.-F. G., professeur, Le Mans
M. Raspail, pasteur
H. Schloesing (Le Rebroussé), pasteur, Roquecourbe
E.-L. Vassaux, secrétaire général du Syndicat communautaire d'Aménagement d'Istres-Miramas-Fos
E. Weber, professeur, Paris-Sorbonne.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

SUIS-JE HÉRÉTIQUE ?

SOMMES-NOUS DES HÉRÉTIQUES ? ...

Le pluralisme en question

Les protestants ont toujours eu un certain sens de l'autocritique. N'en déplaise à nos contestataires modernes, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on soupçonne l'Institution. La preuve en est dans ce phénomène des sectes et dissidences en tout genre, fleurissant tout au long de notre histoire. Même si le terrain de la discussion change, même si l'angle d'attaque varie, (ces deux dernières années il était plutôt politique), c'est toujours le même refrain : l'Église réformée est trop ceci, pas assez cela. Aujourd'hui on dénonce son *hérésie pluraliste*. On est pour le moins peiné de lire sous la plume d'un estimable collègue, cette véritable mise en accusation : « Sous le couvert du pluralisme à la mode, des théologiens peuvent enseigner, des pasteurs peuvent prêcher, des laïcs peuvent recevoir et croire les choses les plus contradictoires. Les Églises sont de moins en moins « confesantes ». Leur vie nous apparaît de plus en plus bloquée ».

Or ce procès n'est nullement isolé, ni l'opinion d'un isolé. Une revue protestante connue pour son sérieux, affirmait que la fondation d'une nouvelle Faculté de théologie à Aix vise « au rétablissement, à la restauration et au renouvellement de la foi réformée » (sic). Devant ces faits et ces dires on ne peut éviter de se poser les questions les plus élémentaires : Y a-t-il plusieurs évangiles ? Cette accusation est-elle vraie ou fausse ? Si elle est justifiée ne suis-je pas un hérétique de rester et de vouloir rester dans une telle Église, osant admettre une certaine pluralité de tendance en son sein ?

Le point exclusif et excluant

Les frères qui n'admettent pas le pluralisme dans l'Église oublient quand même ce fait primordial : il y a quatre évangiles et non un seul ; *l'Évangile est pluraliste*. Même si les trois premiers se ressemblent étrangement, on ne peut cependant réduire la théologie de Luc à celle de Matthieu. Pas plus d'ailleurs qu'on ne peut harmoniser Jacques et Paul, ni confondre Jean et Pierre. *Tout le Nouveau Testament est pluraliste*. Il est donc vraiment impossible de cimenter l'unité du corps du Christ par un *édifice doctrinal commun à tous*. Sur ce chemin on aboutit à une impasse. On émiette indéfiniment l'Église et on se trompe sur sa nature propre. Son fondement et son unité ne reposent pas sur une élaboration dogmatique mais sur une *relation personnelle avec Jésus le Christ*. « Confesser » sa foi,

selon tout le Nouveau Testament, c'est reconnaître avec tous les apôtres, malgré leurs différences ou leurs divergences : « Jésus est le Christ », ou, ce qui revient au même « Le Christ c'est Jésus de Nazareth ». Ni plus ni moins.

Regardons aux évangiles.

A tous ceux qui se sont approchés de lui, Jésus n'a jamais exigé l'adhésion à une théologie précise ou à un « credo » particulier. Il ne s'est jamais préoccupé de l'étiquette religieuse ou de « la famille spirituelle » des gens venant le supplier. Au lépreux quêtant humblement sa guérison, il n'a pas répondu : « Si tu es pharisien et non zélote, alors... », ni, « si tu crois aux anges, à l'enfer, à ceci et encore à cela, alors... » La seule question par laquelle il nous interpelle radicalement est ce perpétuel et universel : « **Et vous qui dites-vous que je suis ?** » Il a exigé, exige et exigera toujours de nous une *absolue confiance en lui seul*, non à un formulaire, non à un dogme, non à une morale, non à une philosophie, vraiment à *lui seul*.

L'absolu christique chez les apôtres

Pour les apôtres aussi, tout se joue en Jésus-Christ, point exclusif et excluant auquel ils se sont inébranlablement tenus. Le critère de Jean pour reconnaître l'hérésie, est celui-là et pas un autre. (I Jean, Ch. 2, 22 et 4, 3). Ce n'est pas non plus sur « le nombre de points d'accord et de désaccord que Paul tranche avec ses adversaires de Galatie ou de Corinthe. Vis-à-vis des disciples des apôtres Pierre ou Jacques, Paul ne cherche nullement un « consensus doctrinal » une base théologique pour « préparer les chemins de l'unité ». Malgré des affinités certaines avec les uns, il les condamne définitivement. Malgré des divergences flagrantes avec les autres, il maintient avec eux le lien de la paix et de l'unité.

← Suite page 15

LES CONFÉRENCES

données aux JOURNÉES du protestantisme libéral à Sète en Automne 1973 sortent de presse en fin mars.

Les commander à l'administration du journal (voir page 2) avec virement postal trois volets de 7,50 F (envoi franco).

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 8

Lundi 15 avril 1974



Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de fidélité à l'Évangile, il affirme :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La liberté de l'homme à l'égard des
traditions théologiques et ecclésias-
tiques,
- L'actualité de la Réformation. Les
Églises, en perpétuelle réforme, ne
sont pas qu'une institution mais un
chemin.
- La constante nécessité de la liberté
d'examen.

Dans une perspective de recherche du
vrai et du juste, il croit à la fraternité des
hommes qui sont tous, sans distinction,
enfants de Dieu.

EDITORIAL

*Toute fête porte en elle joie et souffrance, lumière
et ténèbres. Les uns chantent, les autres pleurent. Les
uns se réjouissent de la présence de ceux qu'ils aiment,
les autres — regards voilés de larmes, lointains et
perdus — souffrent de l'absence de ceux qui ont laissé
la place vide ou craignent la solitude du lendemain.*

*Je voudrais penser à ceux pour lesquels Pâques n'est
rien. Rien qu'un mot ou rien qu'une réjouissance, plus
rien que des vacances pour autrui.*

*Il faudrait savoir s'approcher des cœurs douloureux,
s'asseoir à leur côté. Peut-être faudrait-il se taire pour
laisser parler la grande voix du silence, pour lire au
fond des âmes et pour entendre le souffle de peine,
d'interrogation ou d'angoisse qui en vient.*

*Nous vivons un monde à ras de terre. C'est sans
doute pourquoi certaines visions ne nous atteignent
pas et certaine espérance nous quitte. Nous marchons
alors comme à tâtons ; tout heurte et tout brise.*

*Alors, il faut orienter ses regards ailleurs, ne pas se
laisser enterrer par la terre ou détruire par l'évé-
nement, ne pas ancrer sa vie sur un rivage désert. Ce
serait presque trop facile en même temps qu'épuisant.
Ne serait-il pas judicieux d'aborder Pâques avec un*

L'ETRANGER

Deux hommes cheminent vers le village d'Emmaüs. Un inconnu s'approche et fait route avec eux. Ils le prennent pour un « étranger à Jérusalem » (Luc 24, 18, version synodale). Cet étranger semble ignorer les dernières nouvelles de la ville et du temple. Comment ses deux compagnons de route pourraient-ils se douter qu'il est celui-là même dont ils pleurent l'échec et la mort ?

Le Christ d'Emmaüs, un étranger ? Ne le demeure-t-il pas pour nous ? Nos yeux d'hommes du vingtième siècle si fiers de scruter tant de mystères ne sont-ils pas privés du pouvoir de le reconnaître, lui, le Vivant, le connu si inconnu qui demeure souvent pour nous l'Étranger ?

Nous proclamons notre soif de liberté. Nous nous passionnons pour le choix des chemins de libération humaine que nous proposent la psychologie, la sociologie, l'économie politique. Nous appelons le Christ à la rescousse de nos options personnelles. Nous prétendons faire de lui l'associé privilégié de nos préfé-

regard neuf ? Il ne s'agit pas de détruire les souvenirs, de méconnaître les drames de l'existence ou les peurs du lendemain, mais de les porter nouvellement.

Si, historiquement, je ne sais pas ce qui s'est passé un certain jour de la première Pâques, je sais du moins que Pâques exprime le grand torrent de vie et d'amour que Dieu a voulu faire couler sur la terre des hommes pour leur donner courage et support. Dès lors, rien n'est jamais terminé, arrêté, même dans les pires arrachements ou angoisses, car Dieu ressuscite en nous les forces d'avancer. Un pas, puis un autre pas. Et Dieu demeure toujours l'invincible présent ; inlassablement il redit : Je suis toujours avec vous.

rences quand ce n'est pas de nos exclusivités politiques ou religieuses.

Et lui ?

Lui demeure l'Étranger, Celui qui refuse de cautionner les jeux habiles et intéressés de Pilate et d'Hérode, des Pharisiens et des Sadducéens, du Sanhédrin et de Caïphe, des Zélotes et de Barrabas.

Et c'est précisément parce qu'il ne joue pas les jeux faciles et stériles des partisans qu'il a contre lui tous les partisans, ceux du pouvoir et ceux de l'anti-pouvoir. Tous ceux-là, réconciliés un instant pour le conspuer sur sa croix, lui reprochent d'aller plus loin que leurs analyses et que leurs sagesse, plus loin et plus haut... par le chemin du suprême sacrifice.

Le Christ d'Emmaüs et de tout l'Évangile, un étranger... non seulement à la logique de nos choix quotidiens, mais aussi à la logique de notre vision de la vie et de la mort. La sagesse humaine à ras de terre affirme que nous passons du non-être à la vie et de la vie à la mort. Espoirs et désespoirs, succès et échecs, joies et tristesses, tout aboutit à une tombe.

La logique du Christ, c'est le passage de la mort à la vie, à la vraie vie. Celui qui veut sauver sa vie la perdra. Celui qui accepte de la perdre pour Dieu et pour ses frères la retrouvera.

Vivre, c'est aimer. Vivre, c'est croire en Celui qui peut vaincre en nous les forces destructrices de la mort. L'Évangile d'Emmaüs l'atteste en nous présentant le Christ étranger à la logique humaine de la présence et de l'absence.

Le chemin d'Emmaüs devient mystérieusement le lieu privilégié de l'absence d'un présent. Sur ce chemin, le Christ est vraiment là. Pourtant, les deux disciples ne réalisent pas cette présence. « Leurs yeux sont privés du pouvoir de le reconnaître ».

Quand leurs yeux s'ouvriront enfin... Emmaüs deviendra pour eux le signe, la certitude de la présence d'un absent. Présence dans leur vie, dans notre vie, de « l'Étranger » enfin reconnu, même s'il n'est pas visible à nos yeux charnels, pour l'Ami le plus proche, le plus fidèle, le plus exigeant, le Christ vivant.

De la Conférence des Présidents de Conseils régionaux de l'Église Réformée de France nous est parvenue la lettre suivante datée du 21 mars 1974. Nous la publions sans autre remarque mais en notant toutefois que notre article du 18 mars ne visait en aucune manière les personnes.



Monsieur le Directeur,

Nous avons lu avec tristesse, dans le dernier numéro d'« Évangile et Liberté », votre article : « Où allons-nous ? »

Il peut arriver qu'on se sente le droit, parfois le devoir, de courir le risque d'éveiller le doute, le découragement, le soupçon, voire l'écœurement, au cœur des fidèles pour mieux les mettre en garde contre un danger qu'ils n'aperçoivent pas. Mais nous vous laissons le soin de qualifier une telle entreprise quand elle ne parvient même pas à apporter, à l'appui d'insinuations aussi cruelles que redoutables, la moindre preuve, le moindre texte ou le moindre fait que le lecteur puisse vérifier.

Certes, vous mentionnez l'instauration d'une Commission des Nominations. Mais si les autres éléments d'appréciation que vous auriez pu appeler à la rescousse avaient tous la valeur de celui-là, le lecteur dira lui-même s'il était nécessaire et honnête que vous le troubliez à ce point.

D'abord parce que cette Commission n'est pas une innovation et a fonctionné à plusieurs reprises, à l'échelon national comme à l'échelon régional. Mais surtout parce que cette fameuse Commission dont vous évoquez les « mandats » n'est autre, cette année, et par une décision explicite du Synode National, que la Commission des Affaires générales que le Synode s'est donnée par voie d'élection en 1971.

Or, dans notre Constitution ecclésiastique, cette Commission est la Commission par excellence qui exerce vis-à-vis du Conseil National le rôle de vigilance et, s'il le faut, de censure, que le Synode peut souhaiter voir assuré quand il délègue une partie de son autorité à un Conseil.

Que vous laissiez entendre (car votre article se plaît à laisser entendre...) que la Commission des Nominations est aux ordres l'année même où sa mission est assumée par la Commission des Affaires générales, élue par le Synode en un temps (1971) où il n'était pas prévisible qu'elle s'occupât de nominations, en vérité, vous jouez de malheur. Car de preuve, dans votre article, de ce que vous avancez, il ne pouvait y avoir (et encore y aurait-il fallu des justifications que vous ne donnez pas) que celle-là.

À partir de cette constatation, vous comprendrez que nous n'ayons pas été très sensibles à l'opposition que vous statuez entre l'Église telle que vous la voyez et l'exaltez, et l'Église telle que nous, hommes de l'Institution, l'avons déformée. Il est des paroles généreuses et évangéliques qui perdent leur sel et, comme on dit aujourd'hui, leur crédibilité, à être insérées entre des affirmations qui malmènent si étrangement tout ensemble la vérité et la charité.

Présidents de Conseils Régionaux, responsables avec

d'autres du gouvernement de l'Église, sans grand pouvoir, vous le savez bien, pour l'assumer, disposant en tout cas de moins de pouvoir que beaucoup de pasteurs et de conseils locaux qui, tenant la dragée haute au Conseil National comme à nous-mêmes, savent si bien défendre la liberté de l'Église par la parole et par la plume, — nous voulons dire ici ce que nous voyons et savons.

Dans un temps où l'Église est déchirée par tant de questions et de tensions, nous avons bien conscience que nos Conseils Régionaux, comme le Conseil National, ne sont pas toujours à la hauteur de leur tâche et commettent bien des erreurs et bien des fautes. Mais s'il est une expérience que nous faisons soit au sein de notre Conférence de Présidents soit dans nos rapports avec le Conseil National, c'est celle de la clarté, de la loyauté mutuelle et de la fraternité. Nous croyons que Dieu nous y aide, nous croyons aussi que le caractère difficile et douloureux de la vie en Église aujourd'hui nous y pousse, peut-être nous y contraint plus que jamais. Les affrontements sont fréquents et souvent durs, ils seraient certainement moins durs si les couloirs tenaient la place qu'ils ont parfois tenue dans le passé.

Or cette situation, ce climat des organismes dirigeants de notre Église, nous les devons entre autres, mais surtout, à l'actuel président de notre Conseil National. Et la moindre de nos tristesses, à la lecture de votre article, n'a pas été de voir suggérer à l'esprit du lecteur des pratiques et, il faut dire le mot, des mœurs, telles que celles que vous prétendez dénoncer, dans une Église présidée par le pasteur Jacques Maury.

Ce n'est pas la première fois que nous le voyons attaqué. Mais c'est la première fois, peut-être, que nous voyons quelqu'un (indirectement encore une fois) lui refuser son respect.

L'ensemble de ces considérations nous conduit à vous demander de bien vouloir publier cette lettre dans le journal que vous dirigez.

Nous vous prions de croire, Monsieur le Directeur, à nos sentiments attristés mais fraternels.

Roger Bosiger, Alfred Chevalley,
Maurice Costil, Pierre Jeannet, Jean-
Pierre Monsarrat, Jean Seigneur, Louis
Simon, Jean Valette, Présidents des
huit Conseils Régionaux de l'ERF.

21 mars 1974

Note

Il est exact que la Commission des Nominations n'existe plus depuis le Synode national de 1973. Elle n'existe plus en tant que telle. Voici la décision prise par le Synode :

« Décision IV, préparation des élections de 1974 :

La Commission des Affaires générales fera au Conseil National des propositions de noms pour faciliter l'élection des membres du Conseil national et des quatre Commissions synodales.

Le Conseil national fera des propositions au Synode comme il est prévu à l'article XXXVIII, paragraphe 3 de la Discipline. »

Extrait des actes du 66^e Synode national —
1973 — pages 24 et 25.

"OU ALLONS-NOUS...?"

« Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ? »

Corneille, « Rodogune » (1, 5)

Je dois dire, amicalement, mon désaccord profond à Paul Richardot à propos de son article — j'en ai conservé le titre — paru dans « Évangile et Liberté » du 18 mars. S'il ne s'agissait que des élections à venir, ce serait simple brouille mais je crois qu'il faut aller plus loin, que le mal est autre que celui qu'il dénonce. Si je souhaite, avec lui, que règnent l'Évangile et la liberté, j'aurais aimé trouver aussi les mots de « confiance » ou « d'amour fraternel » sans lesquels il n'est pas de vie d'Église possible, pas de partage de l'Évangile non plus.

*

LE PORTRAIT NE ME SEMBLE PAS RESSEMBLANT

Il se trouve, et peut-être mon argumentation en sera-t-elle viciée à la base, que je suis depuis onze ans dans des conseils régionaux et depuis trois ans délégué au synode national et je ne reconnais pas grand-chose dans le portrait tracé du travail qui s'y fait...

Par contre, ce que je sais très bien et ce dont je souffre profondément, c'est que, quoi qu'on fasse, on se heurte sans cesse à la méfiance (pour ne pas dire à la suspicion). Et de tous côtés : il se trouve souvent dans les Églises et mouvements un refus de comprendre les autres, de comprendre le pourquoi de certaines décisions et, ce qui me paraît plus grave, un refus de « dire » ce qu'on ressent ou ce qu'on pense quand ce n'est pas le refus de tout dialogue. C'est trop souvent le : « ou lui, ou moi » et... débrouillez-vous !

Ce qui n'empêche pas qu'à gauche comme à droite on voudrait bien que les conseils pèsent plus lourdement... contre les autres. Et « l'autoritarisme » des conseils, je voudrais bien en rire si ce n'était trop grave. Personnellement je suis au contraire très touché de leur patience et je ne suis pas près d'oublier la réflexion d'une dame, fraîchement élue à un de ces conseils, à laquelle on demandait, à l'issue de la première séance, ce qu'elle en pensait. « Si je comprends bien, dit-elle, dans l'église chacun fait ce qu'il veut, quand il veut, comme il veut ». Elle a, hélas, terriblement raison. Du moins est-ce mon avis.

*

ÉLECTIONS ET COMMISSION DES NOMINATIONS

Où est la liberté ?

Dans la recherche d'hommes disponibles (prêts à donner du temps), ouverts, représentatifs des divers courants présents dans l'Église ou...

Dans le vote au petit hasard d'un synode ? On s'y connaît mal et ce ne sont pas forcément ceux qui parlent le plus ou le plus fort qui sont les plus aptes à assurer une vigilance sur la vie de l'Église et sur sa liberté.

Quant à cette malheureuse commission elle ne mérite « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité » et je me refuse à la suspecter « a priori ». D'autant que ce que je connais de son travail dans le coin où je suis m'a paru sérieux et ouvert.

Ou bien faudrait-il revenir cent ans en arrière... comme au Synode de 1872 ? Avec élections à la proportionnelle, donc avec des « partis » que l'on chercherait à doser ? Ou agir comme dans certains partis et syndicats au moyen d'un système compliqué de « mandats » ?

C'est là que les « manœuvriers » auraient du pain sur la planche.

DU SÉRIEUX POUR TOUS

Laissons là ces jeux électoraux, il y a plus sérieux. Il y a les hommes et les femmes de ces conseils : ils ont été ou sont (pour la plus grande majorité) en paroisse et il me paraît qu'ils se renouvellent assez pour éviter tout mandarinat. Il y a les « gros dossiers », pourquoi ont-ils cette importance sinon, précisément, parce qu'ils veulent être le reflet de l'écoute de tous ? Qu'ils veulent aussi apporter toutes les informations nécessaires ?

Et si le même sérieux était demandé aux conseils presbytéraux et aux paroissiens ? Quand on les voit s'accrocher à une notion très égoïste de leur responsabilité surtout lorsqu'il est question de finances, d'immeubles ou de pédagogie. Il y aurait, par exemple, un bel article à faire sur l'impuissance des « conseils » de l'Église à promouvoir une politique des « postes pastoraux » dans les cinquante dernières années, alors que les réservoirs protestants se vidaient et que les Églises des villes et zones d'accueil n'avaient ni les hommes ni les moyens financiers nécessaires pour une bonne insertion des hommes et femmes des campagnes à la ville.

On pourrait aussi dire que l'immobilisme ou l'irresponsabilité d'un bon nombre de conseils « à la base » — sans parler des hommes, ont tué tout autant l'imagination et liberté d'action dans nos Églises que l'autorité des conseils !

Reste la méfiance envers ces « conseils » responsables, elle me paraît néfaste parce qu'elle détruit tout et décourage ceux qui cherchent à permettre à l'Église de vivre heureusement et librement. Elle l'est aussi en empêchant entre les membres de l'Église un dialogue qui pourrait être une vraie et bonne critique (et j'entends bien : vraie dans sa sévérité) de la manière dont l'Église parle et agit aujourd'hui.

*

AVANCER ENSEMBLE

C'est aussi un don de l'esprit : que nous cessions, les uns et les autres, de considérer nos positions comme intangibles et seules véritables. L'autre a quelque chose à me dire. Et l'on voit aussi les conseils d'Église, dans leur souci de veiller à ce que chacun puisse s'exprimer librement, être paralysés dans leur action parce qu'à gauche comme à droite nous ne savons plus nous écouter.

Pour marcher ensemble, librement, il est nécessaire qu'il y ait une confiance réciproque : le refus des a priori, le désir de s'informer, le souci de partager ce qui se vit à la base, le souci de ne pas s'isoler.

Il me semble qu'il serait mauvais de revenir à un système congrégationaliste dans lequel on verrait les « petits » (les petites Églises...) écrasés par les plus forts. Finalement, je reste partisan de notre système de conseils échelonnés qui me paraît autrement en mesure de garantir la liberté et l'imagination dans l'Église que la lourde hiérarchie romaine (qui ne manque pas, au moins, d'efficacité) ou la fausse liberté de groupes ou d'Églises isolées dans lesquels, trop souvent, on trouve un homme (ou un groupe) qui manipule les autres...

●

Je ne veux pas dire, de là, que tout va pour le mieux, mais je crois fermement que les hommes et les femmes qui ont été chargés de responsabilités par les Églises elles-mêmes méritent mieux que la méfiance, le soupçon ou les récriminations. Ne serait-il pas meilleur de porter, avec eux, le souci des Églises, de prier pour eux et leur accorder cette élémentaire confiance sans laquelle nulle vie commune n'est possible ?

Benjamin Muller

PARLER EN LANGUES

Le « pentecôtisme » n'est plus le fait des seuls protestants. Le catholicisme a aussi, depuis 1967 en Amérique, depuis 1971 en Angleterre et en France, son « Renouveau charismatique », « Mouvement pentecostal », ou « Renouveau dans l'Esprit » ; un néo-pentecôtisme catholique conquérant ; 1.000 membres en un an au groupe « Emmanuel », à Paris, 10.000 au total en France, selon l'abbé Laurentin, qui a publié à ce sujet deux articles dans le « Figaro » (21 janvier et 18 février derniers). Ceux qui s'intéressent aux problèmes que pose le « don des langues », maintenant commun aux protestants et aux catholiques, ont à leur disposition, à défaut d'un contact direct, le livre de John L. Sherrill : « Ils parlent en d'autres langues », traduit de l'américain par Dallièr et Roux (édition Jura-Réveil, à Genève et à Evreux, copyright 1969). Son témoignage personnel, à ceux qu'il a recueillis, directs et indirects, permettent déjà de se faire une idée de ce don particulier.



Disons tout d'abord que cette faculté, bien sûr, n'a rien de pathologique, comme certains sont tentés de le croire. Si elle se manifeste dans des situations émotionnelles fortement caractérisées, elle ne jette aucune ombre sur la santé mentale de ceux qui en font preuve. La logorrhée, flux de paroles incoercible, est caractéristique de la « démence précoce » (de forme agitée), et de certaines « psychoses hallucinatoires » (hallucination verbale motrice), dans lesquelles l'équilibre psychique du sujet est gravement compromis. Rien de tel dans la « glossolalie », le *parler en langue* des Apôtres, lors de la Pentecôte. Il reçoit le nom de « xénoglossie » quand cette « langue étrangère », incomprise et inconnue de celui qui la parle, est reconnue cependant par un étranger comme étant la sienne propre, sous sa forme actuelle ou sous une forme ancienne. Cette « virtuosité » apparente pose un certain nombre de problèmes psychologiques et religieux.

Sherrill, qui s'est livré à une enquête approfondie sur la question, entre sa première illumination (printemps 1959) et la première manifestation chez lui de ce don (printemps 1960), croit pouvoir affirmer que ce don n'a pas cessé en réalité d'exister dans l'Eglise, et

qu'il s'est transmis d'âge en âge, bien qu'à des degrés divers, de la Pentecôte à nos jours. Il cite au II^{ème} siècle les montanistes, au IV^{ème} St-Pacome, au XVI^{ème} St-François Xavier, puis les Vaudois, les Jansénistes, les Quakers, les Méthodistes, et enfin le mouvement pentecôtiste. Celui-ci est né des efforts du pasteur méthodiste américain Charles Parham pour revitaliser la vie religieuse, vers 1900, autour de lui, par le baptême du Saint-Esprit. Après bien des recherches dans ce sens, la première manifestation du parler en langue se produisit à Topeka dans le Kansas, comme un don supplémentaire, chez une jeune étudiante, Agnès Ozman, après que Parham eut prié pour elle, et eut placé à sa demande ses deux mains sur la tête de la jeune fille. « Aussitôt, paisiblement, sortit de ses lèvres un flot de syllabes que ni l'un ni l'autre ne pouvait comprendre ». Date clé pour les Pentecôtistes : sept heures du soir, la veille du jour de l'an en 1900. Conséquences : il y a aujourd'hui 8 millions et demi de Pentecôtistes à travers le monde ; et ce qui semblait au départ une « prime », lors du baptême du Saint-Esprit, est devenu pour certains un élément constitutif et inévitable de ce baptême. « Les langues font partie du lot », s'entendit répondre le pasteur Bennett quand il demanda le baptême « sans les langues ». A cela s'ajoutent, dans bien des cas, des guérisons : mille guérisons en trois mois par Ch. Parham, à Galena, en 1903, d'après le journal de Cincinnati.



Comment se manifeste ce don des langues ?

Apparemment sous trois formes : des sons, bruits, bredouillements sans forme ; un parler en forme de langue, incompréhensible ; et un parler reconnu par quelqu'un pour une langue qu'il peut traduire. Ces deux dernières formes semblent pouvoir être ramenées à la première. Sherrill raconte ainsi la première apparition en lui de ce don : Je m'écriai : « Loué soit Dieu ! » Et ce fut l'ouverture des vannes. Du tréfonds de moi-même, d'une profondeur d'où j'ignorais que la voix fût capable de venir, jaillit un torrent de sons joyeux. Non pas que ce fût beau comme les langues que j'entendais parler autour de moi. J'avais même l'impression que c'était laid, avec des saccades et des grognements ; mais je n'en avais cure ». Souvent, dans une réunion, plusieurs prient en langue en même

temps. Parfois « avec une vigueur et sur un ton qu'on trouve d'habitude sur un stade de foot-ball plutôt que dans un sanctuaire ». Il y a aussi des chants, des claquements de main, des soupirs. La tension émotionnelle est souvent considérable. Tout dépend des milieux, des tempéraments. « La nouvelle langue est généralement tranquille et agréable, déclare Jeanne Stone, nullement délirante ».

Le plus extraordinaire en apparence est quand elle est reconnue et « traduite » par un auditeur interprète. Sherrill multiplie les exemples : polonais, basque, arabe ancien (reconnu par une égyptologue), hébreu (reconnu par un Juif). Pour s'y retrouver, Sherrill prit des enregistrements au magnétophone et les proposa à six linguistes, bande après bande, pendant près d'une heure. Ce fut un échec. « Aucun n'avait entendu un langage qu'il pût identifier ». Cependant deux bandes truquées, en pur charabia d'enfant, furent tout de suite identifiées comme telles ; et d'autre part un des linguistes rappela qu'il existait de par le monde près de deux mille huit cents langues et dialectes couramment parlés à l'heure actuelle. « A nous tous, dit-il, nous ne parlons qu'une fraction infime de toutes ces langues ».

S'il s'agissait d'une véritable langue étrangère faudrait-il expliquer sa résurgence par l'influence de gènes récessifs ? S'agirait-il d'une mémoire collective au sens où Jung parle d'un inconscient collectif ? Cela paraît bien hasardeux.

Quand la langue est reconnue et le message « traduit » par un interprète, ne peut-on pas croire qu'il s'agit, dans ce cas comme dans tous les autres, d'un ensemble de « bruits vocaux » particulièrement expressifs, expression sincère d'une âme émue en prière, et que l'auditeur, en proie à l'émotion, tire de son inconscient une interprétation allant dans le sens du message de la réunion ; ce parler émouvant serait « entendu » par lui comme une langue qui lui est propre, qui lui est chère, ou qu'il porte au fond de lui-même. Le locuteur, ignorant cette prétendue langue, ne peut évidemment pas rétablir la vérité quand l'auditeur lui dit qu'il vient de s'exprimer en tel ou tel langage ou dialecte. Pour trancher il faudrait avoir en même temps : un enregistrement magnétique,

une interprétation, et le contrôle d'un linguiste. Ou bien *deux* traductions simultanées d'un *même* parler par deux auditeurs.



A quoi bon ce parler en langues ?

« Le parler en langues pousse les gens à se battre » disait Bennett, en 1960, devant l'hostilité de certains milieux. Hâtons-nous de dire que personne ne semble cultiver ce don *pour* une utilisation quelconque. Mais Sherrill, avec beaucoup d'autres, y voit tout d'abord la *confirmation objective*, pour certains nécessaire, du baptême dans l'Esprit. Puis, la possibilité de prier à haute voix spontanément *sans mots choisis*, et même *sans concepts*. La prière en langues rejoint ici la danse comme expression du sentiment religieux, comme l'a éprouvé récemment Roger Garaudy en voyant danser « La Messe sur le monde », composée par le P. Teilhard de Chardin en 1923. Elle permet « de laisser passer Dieu ». Elle apporte à celui qui prie ainsi des forces spirituelles, et même physiques, et de les transmettre aux autres. Elle se présente « lorsqu'elle s'accompagne du don d'interprétation, comme une faculté qu'elle offre à Dieu de communiquer directement avec un groupe de chrétiens », ou d'en atteindre plus particulièrement un quand il pense y reconnaître sa langue. Mais ne pourrait-on en dire autant de toute prière en langue locale ?



Sherrill et les pentecôtistes insistent tous sur le rôle de l'Esprit plutôt que sur le côté anecdotique de la « langue ». Ils déclarent très justement que l'intéressant n'est pas l'explication, mais *les fruits*. « Le souffle du Dieu vivant fait remuer les ossements desséchés des grandes et respectables Églises établies, et en particulier de l'Église épiscopale » écrit un Docteur de cette Église, qui n'y voyait d'abord « qu'un flirt avec les excentricités du pentecôtisme sous l'ardent soleil californien ».

En bref, il faudra toujours se rappeler que l'Esprit souffle où il veut ; que l'Esprit est Amour ; et que le pentecôtisme, avec ou sans « langue », transforme le disciple, assis, en apôtre, en marche.

Ch. Willm

REVIVALISME PROTESTANT, PEN

Voici une passionnante étude qu'il nous paraît très important de communiquer aujourd'hui à la réflexion de nos lecteurs.

La partie historique qui s'y trouve nous semble bonne et les conclusions qui en découlent inattendues pour beaucoup sans doute, n'en sont pas moins fort pertinentes.

Cette étude permettra de reconsidérer la nature de l'impact des sectes sur notre protestantisme. Il est bien plus important qu'on ne le suppose généralement. Et la fin vers laquelle les sectes charismatiques nous entraînent, risque bien de faire basculer nos Églises là où elles ne désirent pas aller. Aussi, est-il important d'y voir clair, de réfléchir et de mettre en garde. Pour tout cela il faut être mis au courant. C'est la raison pour laquelle nous donnons ici cet article qui nous vient de la revue « Christ notre justice », Ch. 1531 Sédeilles, numéro 4, décembre 1973.



Le XVI^e siècle redécouvrit le message de l'apôtre Paul concernant la justification par la foi, c'est-à-dire la justification de l'homme en une personne extérieure à lui-même (salut objectif). Les consciences en furent bouleversées à tel point que l'histoire prit un cours nouveau. La raison d'être du protestantisme fut de restaurer la primauté, la suprématie et la toute suffisance de la justification par la foi. Certes, personne ne peut sérieusement prétendre que la Réforme ait atteint la pureté de la foi de l'Église du temps des apôtres. Les réformateurs ne furent pas toujours d'accord entre eux. Leurs idées ne furent pas toujours conséquentes. Il était inévitable que l'Église n'abandonne pas d'un coup toutes les erreurs du Moyen-Âge. Mais, malgré leurs différences et leurs contradictions, les réformateurs présentèrent un front uni en ce qui concerne la doctrine de la justification par la foi. Ils donnaient tous à celle-ci le même sens et lui accordaient tous la place centrale dans la foi chrétienne.

C'est une disposition profonde de l'esprit humain que de passer de la foi en un salut objectif, extérieur à l'homme, en Jésus-Christ, au subjectivisme religieux ; de remplacer insensiblement la vie de Christ par l'expérience chrétienne. C'est cette tendance qui avait déjà provoqué les déviations de l'Église des premiers

siècles. Hélas, le protestantisme n'allait pas se trouver à l'abri d'une évolution identique.

L'erreur des sectes

Avant même la mort des réformateurs, différentes sectes surgirent au sein du mouvement protestant et se distancèrent de la Réforme. Les sectes affirmaient que Luther avait bien commencé en remettant en honneur la doctrine de la justification par la foi, mais qu'il fallait aller plus loin. Elles avaient le sentiment que Luther s'était arrêté en bon chemin et qu'elles devaient aller plus loin — ou plus haut. Il faut reconnaître que ces sectes étaient partiellement dans le vrai ; elles mirent l'accent sur des aspects de la foi négligés par les réformateurs. Mais Luther se rendait compte qu'elles se trompaient à propos du fondement même du protestantisme — la justification par la foi — et en ce qui le concernait, si ce point était mal compris, tout le reste était sans valeur. « Celui qui dévie de l'article de la justification ne connaît pas Dieu et est un idolâtre », écrivait-il. Pour lui, lorsque cet article disparaît, il ne subsiste « qu'erreur, hypocrisie, incrédulité et idolâtrie », même si en apparence des principes tels que l'adoration de Dieu et les exigences de sainteté subsistent.

Certaines sectes ne niaient pas la justification en tant que telle, mais la définissaient comme premier pas de la vie du chrétien. La justification, selon eux, n'était que le point de départ vers des sommets plus élevés. La justification n'était plus le centre de leurs préoccupations. Ils plaçaient l'accent sur leur propre expérience et non plus sur la vie de Christ. Ils passèrent de la foi en un salut objectif, c'est-à-dire placé en dehors du sujet, à la foi en un salut subjectif, c'est-à-dire dont ils étaient le centre.

Les disciples de Thomas Müntzer et des anabaptistes fanatiques voulurent exalter l'œuvre du Saint-Esprit. Selon eux, ceux pour qui la Bible était infailible faisaient de celle-ci un nouveau pape. Leur cri enthousiaste était « L'Esprit ! L'Esprit ! et rien que L'Esprit ! » Mais Luther refusa de suivre l'esprit de ce mouvement charismatique du XVI^e siècle.

Puis vint Osiander. D'abord disciple et collaborateur de Luther, il se sépara de l'enseignement de la Réforme. Il abandonna la doctrine d'un salut obtenu par une justice imputée — extérieure à l'homme — et se mit à enseigner que le

croquant est justifié par le Christ et sa justice vivant en l'homme. Luther et Calvin affirmèrent tous deux que l'enseignement d'Osiander constituait un retour, dans le principe, à la conception catholique de la justification. Certaines sectes pensaient que les croyants pouvaient aller au-delà de la justification par la foi jusqu'à un stade de perfection morale absolue, et cela en cette vie. Pour les réformateurs, c'était déplacer l'Évangile et renier la toute suffisance de la justification par la foi. C'était, pour eux, le perfectionnisme catholique sous un nouvel habit.

Après les réformateurs, le protestantisme passa par une période d'orthodoxie. Il résista aux hérésies en définissant et en redéfinissant soigneusement sa foi. La doctrine s'intellectualisait, et s'il faut reconnaître que la théologie de l'époque était remarquable par son orthodoxie, celle-ci engendra une foi stérile et une Église morte.

En Allemagne, le piétisme vit le jour en réaction contre le dogmatisme rigide de l'Église luthérienne. On ne peut nier que de nombreuses figures du mouvement piétiste furent des hommes de Dieu et que leur prédication eut des conséquences heureuses. Toutefois, la voie du piétisme, en mettant l'accent sur l'expérience chrétienne, aboutissait à un évangile centré sur l'homme. Il n'est pas étonnant que le piétisme allemand ait de nombreux points en commun avec les grands mystiques catholiques. C'était le même esprit sentimental — parfois même efféminé — qui imprégnait leurs actes de dévotion.

Methodisme

Un mouvement religieux remarquable vit le jour en Angleterre au XVIII^e siècle en réaction contre le formalisme de l'Église anglicane. C'était l'époque de ces prêtres qui préféraient la chasse au renard aux problèmes de leurs ouailles. Aussi la vérité de la justification par la foi avait-elle été largement perdue de vue. En outre, la classe ouvrière, de plus en plus nombreuse, restait en dehors d'une Église indifférente à ses soucis. John Wesley fut probablement l'homme le plus extraordinaire du XVIII^e siècle. À l'instar de celui de l'apôtre Paul, son travail d'évangélisation fut particulièrement couronné de succès. Son influence sur la vie nationale anglaise fut telle, surtout sur la classe ouvrière, que certains auteurs n'hésitent pas à affirmer que son minis-

COTISME ET RETOUR A ROME

par Robert Brinsmead

tère sauva l'Angleterre d'une révolution semblable à celle qui engloutit la France.

John Wesley croyait en la justification par la foi et prêchait celle-ci avec puissance. Cette doctrine avait été pervertie de son temps par l'antinomisme. Beaucoup de chrétiens avaient fait du concept de justice imputée une excuse pour toutes sortes de pratiques que Dieu n'aurait pu approuver. Comme Jean-Baptiste, Wesley prêcha la repentance. Il mit l'accent à la fois sur la vertu du sang de Christ, qui nous sauve, et sur la puissance du Saint-Esprit, qui nous aide à mettre nos vies en harmonie avec la loi de Dieu. Comme Calvin, il pensait que la justification et la sanctification étaient indissolublement liées et que l'une entraînait l'autre.

Il avait, en outre, été influencé profondément par le piétisme morave et par certains grands mystiques catholiques. C'est peut-être à cause de cela qu'il essaya de développer une doctrine faisant de la sanctification totale le but à viser. Il parla d'une expérience à recevoir qu'il nomma la *seconde bénédiction*. On connaît aussi celle-ci sous le nom de *perfection méthodiste*. Après la justification, selon Wesley, et après une vie de sanctification méthodique, le croyant recevrait, par la foi, une seconde bénédiction qui nettoierait complètement son âme du péché inné, lui permettant de ne ressentir que de l'amour parfait.

Toutefois, Wesley était tellement occupé à prêcher l'Évangile au peuple qu'il consacra plus de temps à la proclamation de la justification par la foi aux pécheurs qu'il ne put en accorder à sa théorie de la *seconde bénédiction*. Ce fut providentiel, car cette situation empêcha Wesley de tomber dans le déséquilibre.

Il faut mettre aussi au crédit de Wesley qu'il a franchement admis n'avoir jamais

lui-même atteint cette *seconde bénédiction* dont il avait prêché parfois. Alors que peu d'hommes firent preuve comme lui d'une telle maîtrise sur le péché inné, il était trop humble et honnête pour confesser autre chose que le mal dont il sentait la présence en lui-même.

Malheureusement, ce ne fut pas le cas de tous les disciples et successeurs de Wesley. Ils ne firent pas tous preuve de prudence et d'humilité comme le grand évangéliste. Les problèmes surgirent le jour où, systématisant la quête de la *seconde bénédiction*, certains prétendirent avoir atteint la sainteté absolue. Le grand réveil méthodiste fut donc infecté par un fanatisme qui allait constituer le défaut de sa cuirasse.

Revivalisme américain

Au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, le protestantisme américain hérita beaucoup de la ferveur du méthodisme. L'Amérique développa son propre style de revivalisme, bien en harmonie avec son tempérament tout pénétré par la conquête de l'Ouest. La vie dans l'Ouest était rude, primitive et excitante. Certains colons de l'Ouest vivaient très éloignés d'une église, et ils n'avaient l'occasion d'entendre un prédicateur qu'une fois par an, lors d'un « camp meeting » de réveil. A la saison où les génisses étaient rassemblées pour la vente, la jeunesse était aussi réunie pour être « sauvée », tandis que les adultes en profitaient pour opérer un bon nettoyage spirituel. Ceux qui se rendaient à ces « camp meetings » attendaient une expérience religieuse aussi piquante que leur vie pleine d'inattendus et d'émotions. Habités à affronter des ours et des Indiens, ils avaient besoin d'une religion excitante. Parfois leur ferveur religieuse s'accompagnait d'excès émotifs,

« d'hystérie divine », de « rire sacré », de transes, de chutes, de hurlements, de danses, etc...

Le prédicateur par excellence du XIX^e siècle fut Charles Finney. Son style de revivalisme constituait en quelque sorte la religion nationale des États-Unis aux alentours de 1850. La *Systematic Theology* de Finney est encore aujourd'hui un des manuels les plus populaires dans les Églises pentecôtistes. Or, il n'est pas étonnant que cet ouvrage critique Luther et Calvin pour leur conception de la justification par la foi en une justice imputée. Finney mettait évidemment l'accent sur la sanctification, l'œuvre de Dieu en l'homme et l'expérience chrétienne. Est-il besoin de rappeler que cette insistance ne se trouve ni chez Paul ni chez les réformateurs. La prédication de Finney poussa les chrétiens à rechercher une sainteté à caractère émotif.

Toutes les influences revivalistes avaient en commun une recherche de Dieu à la fois spectaculaire, palpable, intérieure au croyant. Peu ou pas de mention de cette foi qui nous rend acceptables aux yeux de Dieu grâce à une expérience et à une justice extérieures à l'homme, celles de Christ. Le revivalisme américain était donc centré sur l'expérience de l'homme plutôt que sur l'Évangile de Jésus.

Vers le milieu du siècle dernier, l'Église méthodiste, alors la plus grande Église des États-Unis, connut une renaissance spectaculaire de la doctrine de la « seconde bénédiction ». L'idée que l'on pouvait atteindre la perfection coïncidait d'ailleurs avec l'optimisme généralisé qui régnait dans la société américaine. Les années qui suivirent 1840 virent un défer-

Suite page 10 →

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2^e éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

lement d'idées perfectionnistes au sein de l'Église méthodiste. Pasteurs de premier plan, évêques, théologiens montrèrent l'exemple et donnèrent au mouvement sa respectabilité.

Toutes les dénominations protestantes finirent par être contaminées, et en 1869 le phénomène reçut le nom de *holiness movement* (mouvement de sainteté). L'Angleterre fut bientôt touchée. La convention de Keswick est restée célèbre à cet égard.

Le *holiness movement* prêchait une vie victorieuse, toute consacrée à l'influence de l'Esprit. Il ne mettait pas l'accent sur la justification, ni sur la conversion, mais sur un processus de sanctification dont le croyant était conscient. Boardman, Inskip, Simpson, Torrey et Murray sont parmi les auteurs les plus célèbres de cette tendance. Le livre d'Hannah Smith, *The Christian's Secret of a Happy Life* (Le secret du chrétien pour une vie heureuse), encore publié aujourd'hui, exprime parfaitement les aspirations des chrétiens de ce mouvement. Les livres du type perfectionniste peuvent être facilement reconnus à leurs titres qui mettent l'accent sur l'expérience chrétienne plutôt que sur l'Évangile. (*La vie victorieuse*; *Clefs pour une existence victorieuse*; *La vie de l'Esprit*; etc.). Lorsque ces livres parlent des chapitres 7 et 8 de l'épître aux Romains, ils invitent invariablement le chrétien à se débarrasser du complexe de Romains 7 pour faire l'expérience de Romains 8. Alors que les réformateurs enseignaient que l'homme de Romains 7 est le même que celui de Romains 8, c'est-à-dire le chrétien à tous les stades de son développement spirituel jusqu'à sa mort.

Il ne faudrait certes pas rejeter en bloc tous les apports du perfectionnisme, mais on doit se rendre compte que justification et pardon n'en étaient plus le centre ni les thèmes principaux. A cause de cette tendance, le *holiness movement*

se trouvait davantage en harmonie avec le catholicisme romain qu'avec le protestantisme.

Dans les années qui suivirent 1890, l'administration de l'Église méthodiste se prononça enfin contre le *holiness movement*. Il en résulta la création, entre 1890 et 1900, de vingt-trois sectes à caractère perfectionniste.

Le pentecôtisme

Vers la fin du XIXe siècle, il y eut dans le *holiness movement* des croyants qui se mirent à rechercher le « baptême de feu ». Une excroissance du *holiness movement* fut même appelée le *Fire-Baptized Holiness Church* (l'Église de la sainteté obtenue par le baptême du feu) dont l'origine remonte à 1895 et dont le porte-parole le plus connu fut Benjamin Irwin. Ceux qui recevaient le feu se mettaient généralement à crier, à hurler, à tomber en transes ou à parler en d'autres langues. On considérait ce baptême de feu comme l'effet d'une descente du Saint-Esprit consécutive à une sanctification complète. Il y eut certes des discussions au sein du *holiness movement*, dont certains théologiens rejetèrent cette « troisième bénédiction », de feu celle-là, car ils considéraient que *seconde bénédiction* et baptême de l'Esprit étaient synonymes.

Mais les partisans extrémistes de ce feu continuèrent à propager leurs idées avec des publications telles que *Live Coals of Fire* (Charbons incandescents vivants), publié à partir d'octobre 1899. Cette revue parlait du « sang qui purifie, du Saint-Esprit qui remplit, du feu qui consume, et de la dynamite qui fait exploser le tout ». Il est difficile d'imaginer les manifestations bizarres et névrotiques qui accompagnèrent le stade explosif de cette religion... L'enfant légitime de ces phénomènes fut le pentecôtisme, dont l'apparition date du ministère de Charles Parham, à Topeka, au Kansas, en 1900. Le pentecôtisme est donc une excroissance du *holiness movement* et l'aboutissement normal de la croisade

perfectionniste qui avait infecté le protestantisme américain depuis près d'un demi-siècle.

Pour le mouvement pentecôtiste le parler en langues constitue le signe du baptême de l'Esprit. C'est cette position dogmatique intransigeante qui provoqua la séparation du *holiness movement* du pentecôtisme. Toutefois, le fondement demeure le même. Le pentecôtisme est l'aboutissement inévitable de ce revivalisme qui met l'accent sur l'expérience intérieure. Il est la forme finale et extrême du revivalisme américain. Tous les revivalismes qui voient le jour aux États-Unis ne sont pas franchement pentecôtistes mais ils s'en rapprochent par l'insistance sur la nécessité d'une religion émotive et sentimentale.

Le retour à Rome

Depuis 400 ans et davantage, des influences sont à l'œuvre au sein du protestantisme pour éroder la doctrine de la justification par la foi en un sauveur extérieur à l'homme. Et ainsi, lentement mais sûrement, le retour à Rome se poursuit. Pour certains auteurs catholiques, Louis Bouyer par exemple, le revivalisme protestant rappelle les éléments les plus authentiquement catholiques et constitue une redécouverte du catholicisme. Ils attendent beaucoup de ces mouvements pour opérer la réconciliation entre protestantisme et catholicisme. Que de nombreux revivalistes se considèrent comme anticatholiques ne change rien à l'affaire, car ils ne se rendent pas compte à quel point leur prédication et leur ministère sont en profonde harmonie avec le catholicisme.

Le néo-pentecôtisme, ou mouvement charismatique

De 1900 à 1960 le pentecôtisme se développa en marge du protestantisme. En 1960 il comptait huit millions d'adeptes de par le monde. C'est à ce moment que certains auteurs commencèrent à parler du pentecôtisme comme de la *troisième force* du christianisme.

Aux alentours de 1960 un changement remarquable eut lieu : le pentecôtisme se mit à franchir les barrières qui cloisonnent les dénominations et à pénétrer dans les Églises protestantes. John Sherrill, dans son livre *Ils parlent en d'autres langues*, décrit ce phénomène en le comparant à la chute de Jéricho : « Et les murailles tombèrent... » Bientôt des milliers, puis des millions d'épiscopaliens, de méthodistes, de luthériens, de baptistes, de presbytériens, de congrégationalistes et autres reçurent les dons de l'Esprit. Cette phase a été appelée le néo-pentecôtisme, ou mouvement charis-

dentifrice ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

matique. Le pentecôtisme ne constituait plus une dénomination bien distincte, mais était devenu un mouvement qui pénétrait partout. Les chrétiens qui avaient fait l'expérience des charismes se sentaient davantage en communion avec les croyants charismatiques des autres dénominations qu'avec les membres de leur propre Église qui n'avaient pas fait la même expérience. Certains proclamèrent avec confiance que le plus grand réveil de tous les temps avait commencé. Remarquons que le terme charismes ne désigne plus depuis cette époque exclusivement le *parler en langues* mais toute forme de transport joyeux, fervent, qui s'empare de l'homme, lui donnant la certitude du salut et la joie, l'amour et l'enthousiasme.

Vers la fin des années 60, le néo-pentecôtisme remporta deux victoires spectaculaires. Il s'introduisit dans la contre-culture à tendance hippie et se fit connaître sous le nom de *Révolution de Jésus*. L'on estime à 90 % les *Jesus People*, comme on les appelle, qui sont passés par une expérience d'ordre charismatique. On quittait les drogues habituelles pour se droguer de Jésus. Pour parachever ses conquêtes, le néo-pentecôtisme parvint à forcer, en 1967, les frontières généralement bien gardées de l'Église catholique. Après une modeste rentrée à Duquesne et Notre Dame, deux centres intellectuels de l'Église catholique en Amérique, le mouvement charismatique se mit à gagner du terrain. Cardinaux (dont le cardinal Suenens) et évêques se déclarèrent en faveur du charisme et des centaines de prêtres et de religieuses en firent l'expérience. Est-il besoin de dire que les pentecôtistes ancienne mode se sont vus obligés de reviser leur position d'hostilité à l'égard du catholicisme puisque la *Pentecôte* avait atteint Rome.

Bien qu'introduit dans les milieux catholiques par des protestants, le mouvement charismatique y rencontre moins de résistance que dans les cercles protestants. En fait, comme des auteurs catholiques le soulignent, le pentecôtisme au

FONDATION JOHN BOST — 24130 LA FORCE RECHERCHE STAGIAIRES D'ÉTÉ

- Durée : un mois entre le 15 juin et le 15 octobre 1974.
- Age : à partir de dix-huit ans.
- Conditions : nourriture — logement — 400 francs de frais de déplacement.
- Travail : dans le cadre des équipes pavillonnaires, travail auprès des malades (enfants, adultes, personnes âgées) ou dans les services généraux.

Renseignements et inscriptions auprès du Service du
Personnel de la Fondation John Bost

sens large est davantage chez lui dans l'ancienne Église. A cela rien d'étonnant, quand on considère l'accent mis par le pentecôtisme sur l'expérience subjective du chrétien, accent qui est essentiellement en harmonie avec la tradition romaine. Ainsi le père Edward O'Connor, de Notre Dame, a pu écrire :

« Quoique sorties du protestantisme, les Églises pentecôtistes ne sont pas typiquement protestantes dans leurs croyances, attitudes et pratiques ». *The Pentecostal Movement in the Catholic Church*, Notre Dame, Ind., Ave Maria Press, 1971, p. 23.

« ...il est impossible de conclure que le mouvement pentecôtiste soit une incursion de l'influence protestante. » Id., p. 32.

« Les catholiques qui ont expérimenté la spiritualité pentecôtiste l'ont trouvée en harmonie totale avec leur foi et leurs pratiques traditionnelles. Ils en font l'expérience, non pas comme d'un emprunt à une religion étrangère, mais comme d'un prolongement consubstantiel de la leur. » Id., p. 28.

« L'expérience spirituelle de ceux qui ont été touchés, par la grâce du Saint-Esprit, dans le mouvement pentecôtiste, est en harmonie profonde avec la théologie traditionnellement spirituelle de l'Église. » Id., p. 183.

« L'expérience du mouvement pentecôtiste tend à confirmer la validité et l'authenticité de nos traditions spirituelles. » Id., p. 191.

« De plus, la doctrine qui se développe au sein des Églises pentecôtistes aujourd'hui passe par des étapes très proches de celles que l'Église vécut au Moyen-Age, lorsque la doctrine prenait forme. » Id., pp. 193, 194.

Constatons que le néo-pentecôtisme ne bouleverse en rien la foi des catholiques dans les traditions de leur Église. Il semble au contraire que celles-ci acquièrent une signification plus profonde. Les sacrements, la dévotion à Marie obtiennent une faveur renouvelée, sans oublier de mentionner la présence réelle dans l'eucharistie.

La phase œcuménique du pentecôtisme

Un mouvement qui présentait à l'origine toutes les caractéristiques de la secte est devenu à partir de 1970 la plus grande force pour unir les chrétiens. Le pentecôtisme est ainsi entré dans sa phase œcuménique. Les revues protestantes décrivent des réunions, des colloques à caractère charismatique où protestants et catholiques cherchent ensemble les dons de l'Esprit. Avec l'amour indicible qui envahit les participants, on est d'ailleurs loin de la folklorique glossolalie. (Voir par exemple l'article de Jean-Paul Gabus dans *Le christianisme au XXe siècle* du 7 juin 1973, intitulé *Le renouveau charismatique*; voir aussi l'article d'Henri Fesquet dans le journal « *Le Monde* » du 11 juillet 1973 et intitulé : *L'essor spectaculaire du pentecôtisme*; voir aussi l'ouvrage d'Henri Caffarel, *Faut-il parler de pentecôtisme catholique ?* Éditions du Feu nouveau, 5, rue Bayard, Paris 8e). Des catholiques espèrent que le mouvement charismatique guérira la blessure du XVIe siècle.

Une triple union se prépare ainsi entre le protestantisme, le catholicisme et le pentecôtisme. Cet œcuménisme n'est pas fondé sur une vérité objective mais sur une expérience subjective. Le christianisme américain est en train de se noyer dans un océan de subjectivisme religieux. Qu'en sera-t-il du protestantisme européen ? Les publications charismatiques nous envahissent et jamais des écrits religieux n'ont été aussi vides de l'évangile de Jésus. On n'y parle que d'expérience en soi, en soi et encore en soi. C'est un véritable retour au mysticisme sentimental et efféminé du Moyen-Age. Est-il étonnant que dans le dialogue entre dirigeants pentecôtistes et l'Église catholique actuellement en cours à Rome on compare les mysticismes pentecôtiste et catholique ? Le manque de résistance du protestantisme face au charismatisme prouve, hélas, la décadence qui menace les Églises réformées.

(...)

Robert Brinsmead

pam • pam

CARNET

Mademoiselle Madeleine COURPRON
a la douleur de vous faire part du décès
de sa mère

Madame Paul COURPRON
née Lacombe

que Dieu a rappelée à lui le 22 mars 1974
dans sa 93ème année.

« Dieu est amour »

15 boulevard Anatole-France
30100 ALES

ERRATA

« Évangile et Liberté » du 18 mars 1974 :

A — Page 4, article du professeur André Gounelle.

Il faut lire le début ainsi :

« Il est des affirmations religieuses qui, par certains de leurs aspects, peuvent conduire à l'idée d'un Dieu aliénant, c'est-à-dire qui serait un obstacle à la liberté et à l'épanouissement de l'homme. J'en mentionne quatre :

1. La toute-puissance divine

Cette doctrine (que je ne crois pas biblique) est écrasante pour l'homme. Elle implique, en effet, quand on la prend à la lettre, que Dieu veut ou permet tout ce qui se passe sur terre, y compris la souffrance, l'injustice et la misère. Elle incite l'homme à se soumettre aux événements et à l'ordre du monde puisqu'ils reflètent la volonté divine ; ceux qui se révoltent contre le mal et veulent modifier l'ordre des choses sont des impies et des blasphémateurs. Or, pour l'homme moderne, la résignation est complicité, les conditions d'existence peuvent et doivent être changées ; l'action et la lutte sont les grandes valeurs de notre époque. D'où le rejet d'un Dieu qui obligerait l'homme à consentir au mal, et qui lui interdirait de transformer le monde.

Après cette rectification on peut comprendre les autres paragraphes.

B — Page 6, ÉCRAN du pasteur Georges Marchal.

1ère colonne, intertitre : le « phénomène Notre-Dame, 7ème ligne, lire : François DELOR (et non Delon) ; plus bas, ligne antépénultième, lire : *Ces barbus malodorants...* (et non ces barbares...) »

2ème colonne, intertitre : trop de religion, 3ème ligne, lire père BRIEN (et non Brieu).

ACCORD OU

DESACCORD ?

Dans un récent article du journal « Sud-Ouest », l'Abbé Henri Dupin signale que dans la quatrième session du dialogue entre catholiques et protestants qui vient de s'achever à Woudschoten (Pays-Bas), un accord est intervenu sur deux questions essentielles : l'eucharistie (nous disons la Sainte Cène) et le principe même de la papauté.

Nous sommes œcuméniste, en ce sens que nous nous réjouissons du changement de climat entre les deux confessions et des points de convergence déjà obtenus. Par contre nous sommes inquiets quand on parle d'accords qui passent sous silence des questions qui restent encore en suspens, que le Pasteur Marc Boegner, œcuméniste s'il en fut, appelait les « barrières infranchissables ». Par exemple, l'accord réalisé dans ce colloque sur la signification de la Sainte Cène porte sur les points suivants : la Sainte Cène est un mémorial de la mort et de la Résurrection du Christ, une source de communion avec lui, et de l'espérance de son retour.

S'il n'y avait que cela dans le dogme catholique de l'eucharistie, nous ne pourrions qu'approuver à notre tour. Mais il y a plus que cela. L'accord ne dit rien du dogme de la transsubstantiation qui comporte la manducation du corps même de Jésus par les fidèles, ce qui aboutit logiquement à la conclusion choquante que le Christ, dans ce dernier repas avec ses disciples, aurait mangé lui-même son propre corps et bu son propre sang. Nous croyons certes à la présence du Christ dans la Sainte Cène, gage d'une grâce spirituelle. Sur ce point, l'accord est loin d'être réalisé, et nous nous étonnons que les réformés du colloque en question aient passé ce point sous silence, comme il le semble d'après l'article de l'Abbé Dupin.

Autre problème, celui de la légitimité de la papauté. « Les réformateurs, disent les luthériens, n'ont pas rejeté ce que nous avons appelé « la fonction de Pierre » — mais plutôt la papauté historique » comme ils la rencontraient de leur temps. Nous avons besoin de nous rappeler que les premiers luthériens ont souhaité une réforme de la papauté précisément dans le but de voir l'unité de l'Église préservée. Ainsi s'exprime l'Abbé Dupin en citant le texte de l'accord. Qui ne voit ici que c'est tout le problème de la papauté qui se trouve posé ? Le temps et la place nous manquent pour envisager un exposé détaillé de ce fait. Il nous

suffira de signaler que le texte sur lequel repose le dogme de la primauté de Pierre : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église... » (Matth. 16, 18) comporte un problème exégétique que l'on semble ignorer de part et d'autre. Qu'on relise le récit dans lequel ce texte est contenu (Matth. 16, 20) Jésus demande à ses disciples : « Qui dit-on que je suis ? » Réponse : « Jean-Baptiste, Jérémie ou l'un des prophètes. » Pierre ajoute : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » D'où la déclaration de Jésus : « Tu es Pierre... »

Nous disons qu'il y a là un problème exégétique. Notons que Jésus ne dit pas « Tu es Pierre, et sur toi Pierre... » (Petros) — mais sur ce rocher (petra), nom commun avec une minuscule. Il s'agit de savoir si le rocher (petra) est la personne de Pierre, ce qui n'est pas précisé dans le texte, ou la déclaration de Pierre ; « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Nous optons pour cette dernière interprétation qui semble confirmée par Pierre lui-même, écrivant dans sa première épître : « Approchez-vous de lui (Jésus) pierre vivante, rejetée par les hommes, et précieuse devant Dieu. » (I Pierre 2, 4).

Que les premiers réformateurs qui avaient vécu tout proches du catholicisme, et qui en étaient sortis, aient préconisé la réforme de la papauté historique, c'est possible, voire probable, mais un examen plus précis du texte nous amène à nous désolidariser du dogme de la primauté de Pierre. Si nous avions été présent au fameux colloque, nous aurions refusé notre accord à cet accord.

Cette interprétation que nous donnons de la parole de Jésus à Pierre n'aura peut-être pas l'adhésion de tous les lecteurs d'« Évangile et Liberté ». Parmi eux, les exégètes du Nouveau Testament ne manquent pas, ils nous rendront service en nous faisant connaître leur point de vue. D'autre part, nous considérons comme un devoir de louer l'Abbé Dupin, comme d'autres journalistes catholiques, l'Abbé Laurentin, Monsieur Henri Fesquet, et d'autres, pour la tonalité de leurs articles mentionnant le protestantisme. Nous leur demandons cependant de ne pas oublier que, pour nous, réformés, il reste de nombreuses barrières, « infranchissables », disait le regretté Marc Boegner, et nous ajoutons : jusqu'à nouvel avis.

R. Gilliéron

L'ŒCUMENISME, UN REVE ?

Deux faits, en ce début d'année, ont ramené ma réflexion sur l'œcuménisme :

— Les paroles prononcées par le Pape au sujet de l'Année sainte et de la réconciliation de l'Église (1).

— L'écoute du culte commun télévisé pour la semaine de l'unité, le dimanche 20 janvier.

A PROPOS DU DISCOURS DU PAPE

Rien de changé en ce qui concerne l'idée que le pape se fait de la réconciliation œcuménique : elle reste le retour « des chrétiens détachés, éloignés ou séparés (de l'Église catholique) qui est l'Église de l'unique foi et de la pleine charité. » Une fois de plus, il s'agit bien pour les non catholiques de « passer sous les fourches caudines » — comme l'écrit P. Richardot.

Ce qui est plus nouveau, c'est la sévère admonestation du pape à l'égard des catholiques, toujours plus nombreux, qui, dans l'Église où ils désirent demeurer, adoptent « une attitude critique, une attitude de libre examen ». Pour le Pape, c'est « une position ambiguë ». On ne voit pas comment une soif de clarté, de vérité et de fidélité à l'Évangile peut être qualifiée d'ambiguë ! C'est qu'aux yeux du Souverain Pontife elle risque de briser « non seulement la communion institutionnelle mais aussi spirituelle de l'Église ». En effet, ces néo-catholiques osent prétendre « corriger dans l'Église certains aspects humains déplorables ou discutables ». Le Pape veut bien reconnaître que « ces raisonnements sont en soi plausibles » mais il dénie à quiconque le droit de s'arroger ce rôle.

Il reconnaît aussi que le « pluralisme »

préconisé par ces néo-catholiques doit être encouragé, mais à condition « que reste sauve l'adhésion essentielle et authentique à la foi de l'Église » (romaine, sous-entendu). Qu'est-ce que cela peut signifier, sinon la négation pure et simple du pluralisme ? Il déplore surtout que se répande comme une épidémie « le phénomène des petits groupes isolés et autocéphales qui se disent religieux et spirituels ». Son grand souci est de « reprendre ses fils qui s'aventurent sur des chemins aussi dangereux ».

Évidemment, pour le Pape, seule l'Église qui est sainte peut montrer le chemin : elle est « l'instrument de l'union avec Dieu et de l'unité du genre humain... Car le Christ l'a aimée et s'est livré pour elle » (nous préférons dire : pour toute l'humanité).

Ainsi, le texte pontifical, s'adressant aux fils de l'Église romaine plus qu'à leurs « frères séparés », est révélateur : actuellement, le grand souci du Pape est moins celui de l'unité des chrétiens dans le monde que de l'unité — si fortement ébranlée et qu'il faut absolument raffermir — à l'intérieur de l'Église romaine.

Ce texte révèle aussi — bien plus que la crainte d'un changement dans les institutions — celle d'une évolution spirituelle qu'il voudrait bien stopper. C'est clair : le pape se veut davantage le gardien d'une institution humaine, autoritaire, et toujours avide de puissance, plus que le pasteur d'âme conduisant à la vraie libération : celle de l'esprit. Pour lui, le devoir primordial du catholique reste l'obéissance — et l'ennemi le plus dangereux à combattre : l'esprit de libre examen.

Tenons-nous le pour dit, nous, protestants, qui sommes si souvent crédules dès qu'on parle d'œcuménisme. N'oublions pas que ce mot n'a pas le même sens pour tous : il nous apparaît de plus en plus comme un appât pour les naïfs.

Et, brusquement, ces mots : « séparons-nous pour la célébration de l'eucharistie que nous ne pouvons pas encore célébrer en commun ».

Ainsi, on célèbre l'unité en insistant sur ses aspects positifs au point qu'on la croirait déjà réalisée, mais on tait devant le peuple des fidèles réunis, les raisons théologiques et spirituelles des séparations.

Tant qu'on ne lèvera pas cette ambiguïté, l'œcuménisme restera un mot, une tromperie.

En tout état de cause, il semble qu'à l'issue d'un tel culte, une attitude s'imposait : dans la « communion de cœur et d'esprit » que les prédications avaient suscitée recevoir ensemble tout simplement et sans aucune des formes traditionnelles particulières à chaque Église, la bénédiction du Seigneur.

Malheureusement, « ce n'était pas encore possible »...

Cet « encore » exprime une attente. Je crains, hélas ! que ce ne soit pas la même attente de part et d'autre.

Y.A. Chabrol-Leyris

(1) Voir « Évangile et Liberté », No 2 du 21 janvier 1974

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

MEUBLES MONSARRAT

Ébéniste depuis 1890
3 magasins d'exposition
Avenue Clémenceau
Rue Kléber
BÉZIERS
Catalogue sur demande

A PROPOS DU CULTE TÉLÉVISÉ POUR LA SEMAINE DE L'UNITÉ

Culte décevant. Trois sermons successifs — catholique, orthodoxe, protestant — ont évidemment développé le même thème : celui de l'unité spirituelle des Églises qui se réfèrent au même Christ. Rien ne les différenciait. Pas une seule allusion, même légère, à ce qui peut diviser. Entente totale, parfaite. Eupho-

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : Le Protestant
En Belgique : Dialogue

Soutenez-les en vous abonnant. Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

L'HOSPITALITE EUCHARISTIQUE

dans l'Eglise de la Confession d'Augsbourg, d'Alsace et de Lorraine

A la suite d'une requête généreuse, voire exaltée d'un professeur de la faculté de théologie protestante de Strasbourg — requête qui avait trouvé en son temps une réponse très prudente et nuancée de l'évêque de Strasbourg — Mgr. Elchinger, sollicité notamment par des couples mixtes, avait publié en 1972 des directives concernant « l'hospitalité eucharistique pour des foyers mixtes ». Ces textes épiscopaux soulignent le caractère exceptionnel d'une telle participation et admet la réciprocité.

Le terme même (hospitalité) souligne d'ailleurs que l'admission relève du domaine de la charité. On accorde l'hospitalité à quelqu'un qui n'est pas chez lui — accueil temporaire d'un hôte qui retournera chez lui.

★

Le Consistoire supérieur de l'Eglise de la confession d'Augsbourg, d'Alsace et de Lorraine a pris, à son tour, position, et a publié en décembre 1973 ses recommandations. Il relève avec joie des progrès dans la compréhension réciproque tout en relevant les affirmations du document catholique qui font question entre les deux églises. La première phrase-clé, qui ne fait d'ailleurs que confirmer une pratique courante dans nombre de nos paroisses, déclare : « *Nous estimons que, dans les circonstances présentes, la fidélité à l'Evangile et à notre tradition, nous permet d'affirmer que les communautés appartenant à notre Eglise peuvent accueillir à la sainte Cène des fidèles d'une autre Eglise, Eglise catholique comprise.* » Un entretien préalable éclairant le sens et la portée de cette participation est demandé, qui n'aurait de sens que s'il existe déjà des liens sur le plan de la vie et du service et si cet acte n'affaiblit pas les liens du catholique avec sa propre église.

★

Seconde phrase-clé de ce document : « *Nous estimons que dans les circonstances présentes, la fidélité à l'Evangile et à notre tradition ne nous permet pas de nous opposer à la participation des fidèles de notre Eglise à une célébration eucharistique catholique.* » Le texte insiste pourtant sur la nécessité de

pouvoir reconnaître dans la pratique eucharistique d'une autre église la célébration de la Cène telle que le Christ l'a instituée. La communion sous les deux espèces et l'utilisation des nouvelles prières nuancant la théologie du sacrifice sont les critères recommandés. L'opportunité de la participation est assortie des mêmes remarques mentionnées plus haut quant au lien réel existant avec la communauté qui reçoit et la fidélité à l'égard de celle à laquelle on appartient.

Le document constate que cette hospitalité à l'égard d'individus isolés serait un geste faux, si elle n'était accompagnée d'un rapprochement croissant, respectueux des identités réciproques. « *En tant qu'héritiers de la Réforme, nous nous savons invités nous-mêmes à une réforme permanente et à un approfondissement de notre foi. Nous avons à redécouvrir la plénitude de la sainte Cène telle que le Christ l'a instituée pour que son Eglise la célèbre au travers des siècles. C'est donc à une émulation spirituelle avec nos frères catholiques que nous sommes appelés dans la fidélité à l'unique Seigneur.* »

★

Cette dernière citation, qui est la conclusion de ce document, nous a suggéré les réflexions que voici : la plénitude de la Cène telle que le Christ l'a instituée pourrait le mieux se réaliser par une désacramentalisation, dans le sens d'un vrai repas pris en commun. L'urgence ressentie par certains d'une sainte Cène-Eucharistie commune indique, du côté protestant, le glissement d'une foi basée sur la Parole, dont le sacrement n'est que le signe visible, vers un sacramentalisme dont nous ne citerons que deux symptômes :

1) le liturgisme qui envisage aisément un culte sans prédication mais non pas sans sainte Cène ;

2) la tendance à décentrer visuellement la chaire dans les temples, plaçant au centre uniquement la table ou l'autel, lieu sacramentel.

Comment ne pas être tenté de s'en référer à l'audace de la pensée du jeune Luther et de citer un extrait de « *La captivité babylonienne de l'Eglise* » :

« *Il en ressort que deux éléments nous sont offerts dans toute promesse divine : la parole et le signe, la parole étant le testament, le signe le sacrement. Dans la messe (Luther entend par là le culte protestant) la parole du Christ est le testament, le pain et le vin le sacrement. La parole est plus importante que le signe, le testament l'emporte donc sur le sacrement. Un homme peut disposer de la parole ou du testament sans le signe ou le sacrement. Crois, dit Saint Augustin, et tu as mangé. Mais à qui s'adresse la foi sinon à la parole de celui qui a donné la promesse ? Je puis donc journalièrement, même heure après heure, avoir la messe (célébrer un culte) en ce que, aussi souvent que je le désire, je puis me remémorer les paroles du Christ et par elles nourrir et fortifier ma foi. Manger et boire spirituellement.* »

Francis Muller

Eglise Réformée de France

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Postes vacants au 1er juillet 1974

S'adresser au Secrétaire général ou au Président de Conseil régional concerné

NORD-NORMANDIE (Pasteur Chevalley).

Alençon — Calais — Disséminés de l'Aisne (Laon) — Disséminés Sud-Manche (Saint-Lô) — Landouzy — Maubeuge — Rouen I — Saint-Quentin

RÉGION PARISIENNE (Pasteur Simon).

Houilles — Montrouge — Paris-Annonciation II — Paris-Foyer de l'Amel — Le Raincy II-Bondy — Versailles III.

OUEST (Pasteur Bössiger).

Châtelleraut — Moncoutant — Mouchamps.

SUD-OUEST (Pasteur Seigneur).

Bayonne-Biarritz — Decazeville (non rétribué) — Montagne du Tarn (Brassac) — Montalbanaise I (Montauban) — Montalbanaise III (Nègrepelisse) — Montalbanaise IV (Lagarde).

CEVENNES-LANGUEDOC-ROUSSILLON (Pasteur Valette).

Aulas-Bréau — Cannes-Combas — Meyrueis — Montpellier-Maguelone — Narbonne — Perpignan — Saint-Laurent-d'Aigouze — Sète.

PROVENCE-COTE D'AZUR-CORSE (Pasteur Jeannot).

Corse (Ajaccio) — Marseille Foyer Fraternel — Marseille-Provence II — Saint-Raphaël — Toulon I — Toulon II.

CENTRE-ALPES-RHONE (Pasteur Monsarrat).

Dijon II — Divonne (demi-poste) — Ferney-Voltaire — Pays de Gex — Gap — Grenoble, I — Livron — Saint-Etienne-Temple II — Tence — Thiers.

EST (Pasteur Costil).

Reims II — Troyes.

Autres demandes

(S'adresser au Secrétaire général)

C.A.R.T. (Sommières)

D.E.F.A.P. (postes divers).

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

COMMUNIQUÉS

La Revue Réformée publie prochainement un numéro spécial à la mémoire du Docteur André Schlemmer.

Dans ce numéro se trouveront rassemblées quelques-unes des études les plus remarquables... et toujours d'une étonnante actualité : **Le Christianisme réformé ; ordre universel de pensée — Foi et Médecine — La parole de Dieu dans la pratique de la médecine — La maladie a un sens — La maîtrise du corps dans la perspective de l'homme nouveau — La sécularisation de la cure d'âme — Le jeûne religieux — Y a-t-il un mysticisme religieux ?** — 96 pages. Prix de souscription franco : 12 F — adressés à Monsieur Jean Marcel, 23, rue de Tourville, 78100 Saint-Marcel-en-Laye. CCP : 7284.61 Paris.

Églises protestantes de Suisse romande
Commission pour l'organisation des cultes en montagne.

Rappel : Nous avons besoin de prédicateurs pour le mois de juillet à Morgins-Champéry, Verbier, La Lenk, Grindelwald ; pour le mois d'août à La Fouly, St-Luc-Chandolin, Zinal-Grimentz, Grindelwald.

Tous renseignements auprès du pasteur A. Méan, Ch. du Liaudoz 6, 1009 Pully.

Anciens protestants d'Algérie

Un rassemblement s'organise pour le dimanche 27 octobre 1974, au Centre Familial du Lazaret à Sète (Hérault). Possibilité d'arriver la veille et d'être logé. S'adresser à Mr. A. Chatoney, Pranles, 07000 Privas ou à Monsieur M. Alzas, 13 Bd. Lascrosses, 31000 Toulouse.

Rencontres « Détente et Réflexion » avec Mary et Louis Evely

En ce temps de surmenage, de tension et d'inquiétude, où l'on ne sait plus où l'on va ni même qui on est, il nous semble important de recréer un havre de paix et d'échanges, afin de permettre de se resituer vis-à-vis des autres et de soi-même.

Nous souhaitons susciter des rencontres sereines, joyeuses et amicales qui nous stimuleront à animer, à notre retour, nos communautés de vie, de travail et d'action.

Nous vous proposons de partager le temps entre la promenade, les bains, la relaxation, le yoga (si cela vous tente) et la réflexion en commun sur des sujets que nous choisirons ensemble au début de chaque session.

Nous pouvons vous offrir un site mer-

veilleux et reposant, une piscine bienfaisante dans ce climat privilégié, de joyeux repas en commun et des veillées où les dons de chacun pourront être appréciés.

Le logement est prévu sous tentes de deux personnes, équipées de matelas mousse et de couverture. Sanitaires à proximité. Possibilité de louer des draps.

Pour les personnes âgées, quelques chambres sont disponibles au Centre.

Le nombre d'inscriptions est limité à dix-huit participants, et, hélas, nous ne sommes pas en mesure d'accueillir des sommes.

Nous vous proposons quatre périodes de rencontre — d'autres dates sont possibles par groupes d'au moins quinze personnes :

- Session du samedi 22 juin, 17 h au mercredi 26 juin, 14 h (100 F par personne)
- Session du samedi 13 juillet, 10 h au mercredi 17 juillet, 10 h (100 F par personne)
- Session du mercredi 24 juillet, 10 h au lundi 29, 10 h (125 F par personne)
- Session du vendredi 9 août, 10 h au mardi 13 août, 10 h (100 F par personne)

Frais d'administration et d'inscription : 75 F, acquis même en cas de désistement.

Apportez vos tentes et vos caravanes, si vous en avez, et, en tout cas, vos sacs de couchage, serviette de table et de toilette, maillot de bain, souliers ou bottes de rechange.

Communications : train jusqu'à Valence, puis de Valence à Crest : micheline ou cars. Nous habitons à 7 km de Crest. En voiture demandez-nous le plan.

Nous vous disons notre cordiale bienvenue.

Marie et Louis Evely, Les Combeaux, Piegros-la-Claire. 26400 Crest — Tél. : 66 à Blacons (par Crest).

Protestants qui désirent fonder - ou refonder - votre foyer avec un coreligionnaire, écrivez à :

ELIEZER

« La Cause » 1, rue Georges-Clémenceau

Carrières-sous-Poissy
78300 Poissy (Yvelines)

Vous trouverez aide, sympathie, discrétion !

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

ONT COLLABORE A CE NUMERO

R. Brinsmead — « Christ notre justice ».
Mme Y.A. Chabrol-Leyris, Institutrice, Nîmes.
R. Château, pasteur, Paris-Oratoire du Louvre.
Louis Evely, homme de lettres, Crest.
R. Gilliéron, pasteur, Ste-Foy-la-Grande.
B. Muller, pasteur, Alès.
Francis Muller, pasteur, Strasbourg.
Les Présidents des Conseils régionaux de l'E.R.F.
Ch. Willm, professeur, Paris.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | |
|------------------------------------|--------------------|
| Divers, la ligne | 3 F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 F plus T.V.A. |

AVEZ-VOUS ENVIE

DE RESSUSCITER

SOIXANTE-TREIZE pour cent des Français croient en Dieu, et il n'y en a que vingt et un sur cent pour croire à la Résurrection.

Mais il ne faut même pas demander à nos chrétiens s'ils croient à la résurrection ; cette question, comme la réponse, est insignifiante, formaliste, mystificatrice. S'ils y croient, c'est à la façon de Marthe : « Oui, je sais qu'il ressuscitera à la Résurrection, au dernier jour. » C'est si lointain qu'elle s'en désintéresse totalement. Mais le Christ voulait parler d'une autre résurrection, d'une résurrection immédiate, d'une résurrection dès cette vie.

La bonne question, c'est : « Avez-vous envie de ressusciter ? Souhaitez-vous vivre toujours ? Qui trouve sa vie assez bonne pour la vouloir infinie ? Y a-t-il dans votre existence quelque chose d'assez bon pour que vous désiriez l'éterniser ? Qui aimez-vous assez pour en avoir besoin à jamais et pour souhaiter vivre éternellement à cause et auprès de lui ? »

La résurrection est une menace pour beaucoup qui trouvent déjà leur vie assez morne et assez longue !



ET voici une question meilleure encore : « Avez-vous déjà ressuscité ? Avez-vous l'expérience d'une résurrection ? Quelqu'un vous a-t-il aimé assez pour vous éveiller un jour à une vie dont vous n'aviez aucune idée ? Quelqu'un vous a-t-il déjà pardonné si bien, si tendrement, si délicatement que vous avez ressenti une joie que vous n'aviez jamais connue avant la faute ? Avez-vous connu un milieu si fraternel et si entraînant que vous vous y êtes découvert plus généreux, plus simple, plus confiant et plus heureux que vous n'aviez jamais osé l'être ailleurs ? »

L'essentiel n'est pas de ressusciter dans dix, vingt, trente ans, mais de vivre et de ressusciter tout de suite. « Y a-t-il une vie après la mort, disent les Hippies, qu'importe ! Mais y a-t-il une vie après la naissance ? »

Il y a deux signes qu'on est ressuscité.

D'abord, on s'aperçoit qu'on était mort. Tant qu'on est mort, on ne sent rien, on n'a pas mal, on se croit comme tout le monde. Votre odeur incommode peut-être les autres, mais chacun est habitué à la sienne — heureux s'il ne s'en délecte pas !

C'est quand on ressuscite que brusquement on se demande comment on a pu supporter si longtemps de n'aimer personne, de n'attendre rien, d'être sans espoir ni joie. Un signe qu'on est ressuscité : on s'aperçoit qu'on était mort ! Un signe qu'on commence à voir : on se dit « Comment ai-je pu être si aveugle ? » Un signe qu'on commence à entendre : « On m'a dit tout cela pendant des années, et je l'entends pour la première fois ». L'aveugle-né de l'Évangile, c'est nous. Le sourd-muet de l'Évangile, c'est nous. Et la résurrection que promet le Christ, c'est la nôtre.

Le deuxième signe : la vie à laquelle le Christ nous ressuscite est une vie éternelle, une vie dont on pourrait vivre toujours. Dès qu'on est ressuscité, on entre dans une

paix, une joie, un amour, une abondance de vie et de foi qui pourrait durer toujours, et pour laquelle on accepterait de mourir tout de suite. On sent si bien que la vie biologique ne peut ni vous donner, ni vous enlever celle-là. On découvre qu'il y a en nous deux sortes de vies : une pauvre petite vie triste, mesquine, ennuyée et ennuyeuse (plaise à Dieu qu'elle ne s'immortalise pas !), et une autre vie si intense et si savoureuse que l'éternité ne l'épuisera pas.

Alors on comprend les paroles du Christ : « *Tel est le pain qui descend du ciel que celui qui en mange ne mourra pas* ». « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle... Tel est le pain descendu du ciel. Il n'est pas comme ce qu'ont mangé vos pères, qui ensuite sont morts. Celui qui mange ce pain vivra à jamais* ».



ET il y a encore une meilleure question : « As-tu ressuscité quelqu'un ? As-tu assisté, participé à ce qu'il y a de bien plus merveilleux qu'une naissance : le retour d'un être à la confiance, au respect de soi, à la liberté, à la responsabilité, au goût de vivre, à la joie ? »

Ne « croyez » pas à la résurrection avant de l'avoir vécue. Pour tant de chrétiens, y croire dispense de l'expérimenter ! Mais celui qui n'a pas expérimenté la résurrection et la vie éternelle dès ici-bas, comment pourrait-il y croire vraiment pour plus tard ? Saint Jean dit : « *Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons nos frères* ». Avons-nous fait ce « passage », cette Pâque ?

« Les Apôtres rendaient puissamment témoignage de la résurrection de Jésus », disent les Actes des Apôtres. Alors, on s'interroge : Quels sermons, quelles preuves, quels miracles faisaient-ils ? Mais les Actes continuent : « *Il n'y avait pas d'indigents parmi eux* ». Personne, dans cette communauté, ne manquait de considération, d'amitié, de soins, d'aide, d'argent, d'accueil. Pour qu'ils aient réalisé une telle révolution, abattu toutes les barrières sociales, raciales, économiques, il fallait qu'une nouvelle vie les animât, qu'un Autre les inspire — et l'évidence de la Résurrection de Jésus croissait avec l'intensité de leur entente de leur joie.

Nous avons une « Bonne Nouvelle », un Évangile à annoncer au monde : S'il a pu ressusciter de pauvres hères comme nous, il peut ressusciter tout le monde. Nous sommes porteurs à travers le monde d'une extraordinaire proposition de vie et de résurrection.

« *Si les hommes ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité* » (I Cor. 15, 12). Ne berçons pas la peine et la révolte des hommes avec des promesses d'au-delà. Mais annonçons une Nouvelle révolutionnaire et joyeuse : les hommes peuvent vivre, se libérer, connaître une autre sorte de vie.

Et invitons chaque homme et chaque peuple à vérifier la résurrection du Christ par l'expérience de sa propre résurrection.

Louis Evelyn

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 9

Lundi 29 avril 1974

« Pense avant de parler et pèse avant d'agir. »

Shakespeare

« La pensée fait la grandeur de l'homme. »

Pascal

« Lequel s'il veut bâtir ne s'assied d'abord pour calculer la dépense... »

Jésus

PENSER

« L'homme est un roseau pensant ». Jadis, tous les collégiens étaient appelés à dissenter sur cette affirmation. Les peintres, les sculpteurs (Rodin par exemple) quand ils voulaient présenter l'homme dans sa noblesse, dessinaient ou sculptaient un penseur. C'est la pensée qui distingue le plus l'homme des animaux.

Il semble que cette supériorité tende à disparaître.

D'abord, parce que certains gouvernements sont fondés sur la transformation des hommes en robots. Alain Peyrefitte dans son livre sur la Chine rapporte qu'un dirigeant du Comité révolutionnaire d'une province lui a dit : « Il vaut mieux faire mourir les idées que les hommes ». Ainsi se crée une espèce d'hommes sans idées, parfaitement gouvernables.

Mais il n'est pas utile d'aller en Chine pour constater une telle transformation. Tout naturellement, à l'heure actuelle, nous apprenons à ne plus penser. La télévision, la radio, notre journal quotidien (un seul), nous donnent des idées toutes faites. Nous n'avons plus besoin de réfléchir. C'est tellement plus commode ! La culture se réduit à ce qu'on nous impose sur le petit écran. Peu à peu les bandes dessinées remplacent les textes et ainsi un jour, peut-être prochain, l'homme ne pensera plus. Il sera redevenu un animal. Dans cette régression, Conrad Lorenz voit un des dangers capitaux qui menacent l'humanité.

L'homme sera alors en perdition car il sera éloigné de Dieu. Si Dieu est esprit (et il est esprit), s'il a fait l'homme à son image, il l'a fait esprit. Le jour où il n'y aura plus d'esprit dans l'homme il n'y aura plus rien de divin, plus aucun contact avec le divin.

Apprendre de nouveau à réfléchir, apprendre à penser autrement que par des associations d'idées élémentaires est donc pour l'humanité une condition de survie et de rapprochement avec Dieu.

Robert Louis

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
niel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Certaine théologie a fait de Dieu un être satisfait.

*Satisfait de la puissance démoniaque qu'il a délibé-
rément suscitée ou qu'il a laissée agir entre les mains
des hommes pour condamner Jésus. Le condamner et
le faire mourir, réconciliant ainsi le monde avec lui.*

*Satisfait de démontrer aux hommes que leur crime
n'avait finalement pas d'emprise sur lui. Si je ne
craignais l'irrespect, j'imaginerais alors volontiers le
sourire narquois de Dieu roulant la pierre du tombeau
pour le rendre vide du crime nécessaire et vide aussi de
la mort et... pantois tout le monde.*

*Satisfait de l'obéissance morbide des hommes-jouets
à l'égard d'un dieu sanguinaire réclamant une victime.
Satisfait de démontrer qu'il était plus fort que les
hommes, plus fort que les gardes d'un tombeau.*

*Nous avons grand peine à suivre cette pensée. On ne
joue pas — et Dieu moins que quiconque — avec les
hommes, avec la vie, avec la mort. Ce sont des données
trop sacrées.*

*Le Dieu d'après Pâques n'est pas satisfait. Rien ne
l'a satisfait dans cette affreuse tragédie que les dogmes
ont transformée en comédie.*

*Le Dieu d'après Pâques est le même souffrant que le
Dieu d'avant Pâques.*

*Pour tuer Jésus — comme pour tuer les hommes
aujourd'hui, ou se tuer eux-mêmes de mille manières
(l'atrocité des supplices n'a point de limite et les*

martyrs mourants ne se comptent plus) — les hommes n'ont pas besoin de la permission divine. Ils n'ont pas usé, alors, de sa volonté ou de sa tolérance, comme aujourd'hui ce n'est pas de sa volonté ni de son autorisation qu'ils usent pour torturer, pour rejeter et conduire à la mort. Dieu ne veut aucune mort. Il ne la commande jamais.

Le Dieu de Jésus n'avait pas besoin de sacrifice pour offrir son pardon aux hommes. Tous les jours il le leur offrait, comme il l'offre aujourd'hui. La vie de Jésus en est le témoin. Jésus a accepté de donner sa vie non POUR que Dieu pardonne aux hommes et qu'il les aime, mais bien PARCE QUE Dieu pardonne et aime. Le Dieu de Jésus n'est pas un dieu païen avide de sang.

Le Dieu d'après Pâques n'a pas non plus besoin d'un tombeau vide pour être le Dieu de la vie ; pour être créateur et recréateur de vie ; pour faire comprendre aux hommes la tension de leur destin spirituel.

Non, Dieu n'est pas satisfait.

Dieu ne donne pas la mort pour appeler ensuite à la vie. Aujourd'hui pas davantage que hier. Faire vivre. Créer. Recréer. Ressusciter. Restituer l'authenticité de la vie. C'est cela que signifie : « rouler la pierre ». La pierre lourde, écrasante parfois, du contexte humain ; la pierre des atrocités commises ou désirées ; la pierre de tous les tombeaux cachés ou découverts en la nature de l'homme ; la pierre qui opprime, écrase, qui tient en servitude des hommes et des peuples.

Le Dieu d'après Pâques est là pour tendre la main à l'homme afin qu'il sorte de sa mort, qu'il soupire après sa résurrection ; afin qu'il espère envers et contre tout, même contre le rationnel ou ce que l'on nomme l'obligatoire. Dieu n'abandonne pas à la fatalité. Pour lui il n'y a ni événement nécessaire ni heure fatale. Il y a seulement l'homme en face de son Dieu. C'est là que se joue toute la tragédie. Et il n'y a pas lieu, pour Dieu, à satisfaction.

Non, Dieu n'est pas satisfait.

Il y a pour lui, comme pour l'homme, l'inexplicable de la vie, l'interrogation du jour, l'indéterminé. Comme l'homme il ne sait pas mais il appelle. Il cherche à tracer des chemins, à créer en l'homme une passion de renouveau.

Dès lors, pour l'être que nous sommes, ce n'est pas passivité de croyance aisée ou cercle infernal de doctrine usée ; ce n'est pas verbalisme pieux ou répétition creuse d'affirmations éculées.

C'est plus difficile que cela aussi bien pour Dieu que pour l'homme.

Le Dieu d'après Pâques est la vie qui veut briser la calotte de l'existence refermée sur elle-même. Il est, dans les hommes, la résurrection des regards tournés vers l'extérieur. Il est la recréation de ma vie rompue,

Aujourd'hui les esprits courent vers les autorités humaines. Comme cet homme ivre dont parlait Luther et qui sur sa monture, incapable de se tenir droit, se jetait tantôt à gauche, tantôt à droite, à peine après avoir été libertaire, l'homme moderne est passionné d'autorité. Il ne cherche pas les prévenances d'une inspiration, mais les mainmises des mots d'ordre d'un pouvoir à qui il ne demande même plus ses raisons pour lui obéir...

...

Les troubles actuels auront une solution religieuse, ou bien, sous les apparences d'un ordre, d'un alignement qui n'auront rien changé dans les cœurs, ils prendront à brève échéance une violence et une ampleur qu'il ne sera plus possible de maîtriser.

Dans cet état, le protestantisme reconnaît sa part de responsabilité. Il a parfois accepté ou seulement toléré que son affirmation de la liberté fût revêtue de certaines revendications politiques ou sociales qui n'avaient pas de place dans son esprit ; il a parfois laissé fléchir les valeurs spirituelles dans un culte de la lettre ou dans des dogmes, et surtout il n'a pas toujours fidèlement marqué dans sa pensée et dans son message que l'individu ne peut pas, ne doit pas être l'objet d'une culture morale et même religieuse qui ne saurait que changer les dehors, mais que l'individu fils de la chair doit mourir pour que s'accomplisse en lui cette naissance de la personne fille de l'Esprit de Dieu.

Que chaque confession religieuse mesure ses infidélités et ses responsabilités, le protestantisme y reconnaît ainsi sa part.

Et dans cet aveu il puise une fidélité plus marquée à sa mission : maintenir, sauver dans leur réalité religieuse, la valeur de la personne, de la liberté, et de l'esprit...

*Émile Guiraud
« L'Affirmation protestante
et le temps présent »*

divisée, morte, en vie nouvelle tendue de son côté — et par lui vers les autres —, rééquilibrée, nouvellement suscitée aux réalités de l'esprit et à celles de la terre : des événements et des hommes.

Le Dieu d'après Pâques est une dynamique s'exerçant dans toutes les dimensions de l'être parce qu'il est vie et lumière du monde des hommes.

Avant Pâques, Jésus m'a appris cela.

Après Pâques, il me le confirme.

P.R.

Nous avons demandé à Monsieur Bernard Reymond, de donner à « Évangile et Liberté » le résumé d'une conférence qu'il fit à Strasbourg-St-Guillaume, le 2 mars, et à Lyon, le 21 mars, dans le cadre des conférences organisées par les amis d'« Évangile et Liberté ». Nous avons pensé que les auditeurs de Monsieur Reymond — et ceux plus nombreux qui n'ont pas eu le privilège de l'entendre — seraient heureux de trouver ou de retrouver sa pensée exprimée dans ces lignes.



OU va l'œcuménisme ? Toute prospective est sujette à caution. En religion surtout, les faits sont prompts à la déjouer. En revanche, on peut toujours tenter une appréciation de la situation et se demander quel en est le sens.

Schématiquement, l'histoire du mouvement œcuménique peut être décrite en trois périodes qui souvent interfèrent et se chevauchent :

● Après quatre siècles de polémique confessionnelle ou d'ignorance réciproque, des chrétiens se sont demandé ce que leurs Églises avaient en commun. On aurait pu faire cet inventaire dans l'abstrait. Il a été œcuménique dès le moment où des chrétiens de traditions différentes ont voulu s'y adonner ensemble. Le résultat en a été une première phase d'émerveillement. Contrairement à ce que la polémique laissait supposer, le trésor commun était considérable : lecture d'une même Bible, foi en un même Jésus-Christ, usage de prières identiques, en particulier de l'oraison dominicale, attachement profond aux constantes les plus sûres de la vie évangélique (foi, espérance, charité), célébration du baptême, de la cène, etc... Dès lors, on pouvait se demander si les chrétiens n'étaient pas prêts à surmonter leurs différences pour se retrouver fraternellement unis dans un même service des hommes (Christianisme pratique).

● La seconde période a été dominée par une préoccupation institutionnelle. Dès 1927 (conférence de Lausanne), le mouvement Foi et Constitution a nourri l'ambition d'harmoniser le plus possible les aspects institutionnels et ecclésiastiques du christianisme : recherche d'une certaine harmonisation liturgique, catéchétique, doctrinale, ecclésiologique (organisation de l'Église et doctrine des ministères).

● Nous en sommes actuellement à une troisième phase caractérisée par un profond désenchantement : la recherche de l'unité entre les Églises chrétiennes se heurte à la constatation de divergences apparemment insurmontables. Faut-il tenter de les vaincre malgré tout ? Le dogme de l'unité le prétend. Mais il se fonde sur des exégèses souvent sujettes à caution : la prière de Jésus : « que tous soient uns », ne peut être appliquée sans arbitraire à des problèmes purement institutionnels ; la « robe sans coutures » qui aurait été « déchirée » au XVI^e siècle ne peut représenter l'Église que pour des esprits fertiles en imagination ; l'identification de l'Église avec le « corps du Christ » n'est sous la plume de Paul qu'une parabole visant à rétablir la communion dans une seule paroisse et non à faire l'unité de quelque Église universelle ; du point de vue historique, enfin, l'Église « une » dont on voudrait reconstituer l'unité est une pure fiction ainsi qu'il apparaît à la seule lecture du Nouveau Testament.

DE L'UNITÉ A LA

Ces renvois à des références bibliques ont pourtant un mérite : ils obligent les chrétiens à se demander si le statut de disparité qui caractérise la dimension ecclésiastique de leur foi est normal. Ils les contraignent à se demander si la polémique entre chrétiens ne devrait pas laisser la place à une attitude plus conforme aux exigences de l'amour fraternel.

POUR sortir de l'impasse dans laquelle la recherche œcuménique semble fourvoyée, on a proposé quatre types de solutions :

a) « L'unité dans la diversité » ou « la diversité dans l'unité » ; mais si l'on est d'accord plus ou moins sur la nature de la diversité, les désaccords éclatent dès le moment où l'on prétend préciser le type d'unité auquel on se réfère.

b) « Les murs qui nous séparent ne montent pas jusqu'au ciel » : excellente relativisation de nos différents humains, mais nos différences ne tiennent pas toujours à l'érection de « murs ».

c) « L'unité comme le Christ la voudra, quand il la voudra, là où il la voudra »... mais à condition que cette prière ne préjuge ni de la volonté du Christ ni du type d'unité qu'on lui demande : est-ce humainement possible ?

d) Oecuménisme « spirituel » : il résume l'intention majeure des trois précédents et part du principe que nos différences sont très secondaires en regard d'une communion d'esprit considérablement plus profonde.

Aux yeux de beaucoup, ces quatre postulats accusent un défaut grave : ils laissent l'œcuménisme à l'état de vœu pie. On voudrait forcer l'impasse de manière plus concrète. Ainsi propose-t-on quatre autres essais de résoudre le problème :

a) Hans Küng imagine un pape idéal. Il rendrait sans objet la plupart des réticences protestantes. Mais il maintient ainsi le principe du pontificat et d'une certaine unité doctrinale. Il fait donc bon marché de ce que le protestantisme est devenu depuis quatre siècles.

b) Karl Rahner prétend que tous les chrétiens de la base ont en commun un certain patrimoine spirituel où n'interfèrent pas les spéculations des théologiens. Du moment que Rome n'a jamais exigé de ses fidèles la croyance explicite en tous les dogmes formulés, mais se contente d'une confiance implicite, il suffirait que les protestants et autres non-catholiques renoncent à condamner les croyances définies par les dogmes, sans être tenus pour autant d'y souscrire explicitement. Voilà un procédé de restriction mentale à faire se retourner Blaise Pascal dans sa tombe !

c) Le groupe des Dombes cherche à définir les bases d'un consensus doctrinal sur l'eucharistie (on ne dit plus sainte cène !) et les ministères. Mais ces conciliations concordataires sont toujours préjudiciables à la vérité ; elles ne rallient de toute manière qu'une partie des clercs catholiques ou de l'opinion protestante. Que deviennent alors ceux qui ne peuvent souscrire aux propositions définies ?

d) L'œcuménisme sauvage : pratiqué surtout par des jeunes qui désespèrent de la capacité des institutions ecclésiastiques de parvenir jamais à une unité quelconque. Ils misent sur un

DIVERSITÉ ou la FIN d'un ŒCUMÉNISME

œcuménisme de l'exode et recherchent l'unité en-dehors des Églises établies. Cette attitude a l'avantage de l'honnêteté et de l'audace. En fait, elle devrait aboutir logiquement à la constitution de nouvelles Églises et accroître d'autant la disparité des chrétiens.

TOUTES ces remarques conduisent à une constatation : la recherche de l'unité, ou seulement d'une certaine unité institutionnelle, aboutit à un échec. Elle est compromise par le caractère souvent douteux des procédures auxquelles elle propose de recourir. Ce constat sonne la fin d'un œcuménisme. Le moment est venu de renverser la vapeur. Désormais, on devrait se demander si la pluralité et la diversité ne sont pas un statut plus conforme aux constantes évangéliques que la recherche d'une unité presque mythique.

Se poser cette question, c'est aussi se confronter à un problème délicat : sommes-nous capables de penser et de vivre la diversité, voire la disparité, non comme une concession aux faiblesses humaines, mais comme une valeur nécessaire et positive, comme un témoignage rendu à la vérité même de Dieu ?

Aujourd'hui, l'idée de pluralisme se heurte à la critique acerbe de ceux qui lui reprochent d'être une habile manœuvre de diversion en faveur du statu quo. Il leur apparaît comme la caution idéologique du laissez-faire cher aux théoriciens du libéralisme économique. Nous ne pouvons effectivement plus souscrire à l'optimisme des esprits éclairés du XVIII^e siècle pour qui tout finirait par s'arranger en vertu de leur croyance en une harmonie universelle chargée de suppléer à toutes nos carences. La leçon de deux guerres mondiales et l'éventualité du cataclysme que serait un troisième conflit de ce type, la menace de la catastrophe écologique que nous faisons planer sur nos propres têtes, la dépravation constante des idéologies qui se voudraient les plus humanitaires, — tout cela nous interdit la naïveté d'un pluralisme béat.

Notre pluralisme ne doit pas être un oreiller de paresse ni une justification de l'injustifiable. Sa raison d'être tient à la nature même de notre foi. La communion qui unit les frères en Christ ne peut être d'ordre institutionnel parce qu'elle ne nous appartient pas. Elle est tout entière don de Dieu. En termes théologiques, elle est « eschatologique » : nous sommes unis non par la vertu de structures ecclésiastiques, mais par le vertige d'amour, d'espérance et de foi que le Christ vient inscrire au cœur de notre vie. Dès lors, la question n'est pas de savoir si nos opinions et structures sont conciliables, mais si notre réponse à l'appel de Dieu est assez intense et assez vraie.

Or, ni cette intensité ni cette vérité ne peuvent se mesurer à l'aune de quelque unité unifiaute. L'histoire nous apprend au contraire que la vraie fidélité et le véritable amour provoquent souvent plus de schismes que de réunifications ecclésiastiques. En ce moment, nous devons par exemple envisager sérieusement une éventualité qui apparaît comme une hérésie en regard du dogme œcuménique : la constitution de nouvelles Églises libres, l'apparition de nouvelles familles confessionnelles. L'existence de la théologie politique ou du renouveau charismatique pourraient déterminer de nouveaux clivages irréductibles. Question : serons-nous capables de saluer ces nouvelles communautés, si elles se constituent, comme des Églises au plein sens du terme ?

L'HÉGÉMONIE du « dogme de l'unité » qui a présidé au mouvement œcuménique pendant ce dernier quart de siècle, nous a fait perdre le sens et la santé des opinions contrastées. La polémique ne convient pas aux chrétiens si elle procède d'un sentiment de suffisance ou de haine. Mais nous devons redécouvrir que des divergences fondamentales entre chrétiens ne sauraient être considérées comme scandaleuses si elles sont de bonne foi. Quand des chrétiens doivent conclure à leur désaccord en dépit de leur amour fraternel, ils démontrent dans les faits leur fidélité et leur profond attachement à la vérité. Le scandale serait au contraire de jouer à la bonne entente en dissimulant les divergences sous d'habiles manœuvres dialectiques. Quand elles sont de bonne foi et ne reposent pas sur des préjugés infondés, les divergences ne divisent pas ; elles stimulent et rapprochent.

Actuellement, les Églises authentiquement pluralistes sont rares. Mais le pluralisme à l'intérieur des Églises existantes ne suffirait pas à résoudre le problème institutionnel de la pluralité des confessions chrétiennes. Comme l'écrivait si bien André Malet, « il y a une catégorie de gens qu'une Église pluraliste doit impitoyablement refuser : ceux qui refusent le pluralisme ». Pour l'instant, c'est incontestablement le cas des milieux fondamentalistes et des Églises de type catholique (unité de doctrine, de magistère, etc...). Leur vision de l'œcuménisme est unitaire ; elles doivent encore apprendre à découvrir et à accepter le pluralisme dans toute sa profondeur de témoignage à la vérité.

Reste l'œcuménisme au plan local. Faut-il faire de pluralisme vertu et se contenter de fractionnements confessionnels qui ne correspondent plus à ce que l'on vit au niveau des contacts individuels ? Actuellement, les grandes associations confessionnelles tremblent pour leur avenir et cherchent à persuader leurs membres de ne pas quitter le navire. Comme si ces associations de caractère international étaient l'Église ! L'Église est d'abord locale. Le pluralisme nous conduira peut-être à redécouvrir le bien-fondé d'un certain congrégationalisme. Pourquoi de nouveaux types d'Églises n'apparaîtraient-ils pas au niveau local ? Pourquoi des protestants, des catholiques, etc..., qui se sont découverts étroitement frères ne transgresseraient-ils pas les normes établies par les ensembles ecclésiastiques auxquels ils sont rattachés et n'afficheraient-ils pas le courage de constituer de nouvelles dénominations ?

Mais si des tentatives congrégationalistes voient effectivement le jour, elles ne seront viables qu'à une seule condition : se constituer en toute clarté. Pour l'instant, ce n'est pas encore le cas : les prêtres et pasteurs qui participent à de telles expériences ne peuvent éviter de chercher à éviter des schismes. Ils entendent garder le contact au nom de leur Église. On voudrait que, lorsque le moment est là, ils reconnaissent franchement la nécessité de distancer des normes définies par leur confession, le disent et n'hésitent pas à afficher leur volonté de transgression. Mais transgresser, c'est souvent rompre. C'est à cette aune-là que se mesure la réalité d'un pluralisme capable de résister à l'épreuve des faits.

Bernard Reymond

JEAN CALVIN

ET LES

MATHÉMATICIENS MASQUÉS

Prestige du Zodiaque

Nous vivons une époque passionnante. Le sillage éclatant des vaisseaux, dans les vastités de l'espace, la signe en force. Ce siècle est le siècle de la Science, de la science triomphante. Mais cet âge de l'essor prodigieux des techniques est aussi — curieux contraste — celui du renouveau de croyances très anciennes. L'homme accueille toutes les brises de l'Inconnu. La séduction du merveilleux, de l'irrationnel s'exprime dans le conte fantastique ou dans l'œuvre d'art magique. L'occultisme a de nombreux adeptes. Les cabinets des voyantes, des manieuses de cartes, sont bien achalandés. Parmi les sciences curieuses, la plus en vogue est sans conteste l'astrologie. Cette Uranie qui vaticine est remontée de la nuit des temps. Elle a ses avocats fervents. Quelle tentation de lever le rideau du futur, de lire dans le destin comme dans un cristal ! Les journaux, les revues, offrent à leurs lecteurs l'horoscope quotidien et la bijouterie, la céramique et la décoration s'inspirent des signes du Zodiaque. Ces douze signes nous sont devenus si familiers — nous sommes entrés dans leur ronde — que nous croyons opportun de poser la question : Que faut-il penser de l'astrologie ? Est-ce une chimère, une charlatanerie, ou bien faut-il admettre qu'il y a quelque chose de vrai dans la science des influences sidérales ?

Astrologie judiciaire et astrologie naturelle.

La réponse à cette question, nous irons la chercher au XVI^{ème} siècle. Ce siècle présente de nombreuses analogies avec le nôtre. Les novateurs de la Renaissance prônent hardiment la méthode expérimentale. Ils sont les héros d'une révolution scientifique. Cela n'a pas empêché leur époque de connaître « *un matin des magiciens* », un engouement pour les diverses formes de l'Occulte, en particulier pour la divination inspirée des configurations célestes. De grands astronomes, Tycho-Brahé, Kepler, sont aussi des astrologues. En ce siècle florissait le fameux Nostradamus, dont les « *Centuries* » ont suscité de nombreux commentaires.

Devant cette diffusion des sciences secrètes, se dresse Jean Calvin. Sous l'étendard de l'Écriture et au nom d'une saine raison, il attaque les nouveaux mages. En 1549, il publie à Genève son « *Traité ou Avertissement contre l'astrologie qu'on appelle judiciaire et autres curiosités qui règnent aujourd'hui au monde.* » (1). La position du réformateur est on ne peut plus pertinente. L'astrologie a deux visages et la distinction s'impose. Ce que le Traité combat avec vivacité, c'est l'astrologie judiciaire qui prétend pouvoir prédire l'avenir par la lecture des étoiles ; ce qu'il dénonce ce sont les rêveries cornues des faiseurs d'horoscope. En revanche,



SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

160 agences

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

●
En Suisse : **Le Protestant**
En Belgique : **Dialogue**

●
Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

Calvin loue sans réserve ce qu'il nomme l'astrologie naturelle, la vraie astrologie. « *Nul ne peut nier, dit-il, que la science d'astrologie ne soit honorable.* » La vraie astrologie est « *la connaissance de l'ordre naturel et disposition que Dieu a mises aux étoiles et planètes.* » « *Les corps terrestres, et en général toutes créatures inférieures, sont sujettes à l'ordre du ciel pour en tirer quelques qualités.* »

Quant à l'astrologie que l'Avertissement réproche, elle apparaît comme une contrefaçon, une curiosité vaine. Il l'appelle « *cette bâtarde qu'ont forgée les magiciens* » qui, « *ne se contentant point d'avoir disposé de la complexion des mœurs et des hommes, étend sa judicature plus avant, qui est en devinant ce qui leur doit advenir toute leur vie, et quand et comment ils doivent mourir. En quoi il n'y a que pure témérité, et pas un seul grain de raison. Car tout au plus les astres pourront imprimer quelques qualités aux personnes, et non pas faire que ceci ou cela leur advienne...* »

Cette dernière phrase nous indique dans quelles bornes Calvin admet certaines influences astrales subtiles. C'est la conception du célèbre psychologue Jung, dans *L'Homme à la découverte de son âme*.



Mathématiciens masqués

Mathématiciens, c'est le nom qui désignait les astrologues. La profession était autrefois, comme aujourd'hui, fort lucrative. Calvin ne se fait pas faute de le signaler :

« *Voilà pourquoi il a été dit de longtemps que ces mathématiciens masqués étaient bons pour vider les bourses et remplir les oreilles, d'autant qu'en disant la bonne aventure, ils paissent de vent les curieux et tirent d'eux tout ce qu'ils veulent après qu'une fois il les ont ensorcelés.* »

Notre auteur démontre la fausseté de l'horoscopie. Il évoque une catastrophe sanglante, une hécatombe militaire. La mort, implacable, niveleuse, a fauché sur un champ de bataille, une multitude de combattants. Un même destin tragique a frappé ces hommes « *qui sont morts par compagnie* » et pourtant leurs thèmes de nativité étaient forcément différents ! Cet exemple inspire à Calvin une évocation pittoresque du Zodiaque. Goûtez cet échantillon de son style. Sa verve railleuse transforme le Zodiaque en véritable pétaudière ! C'est un vent de folie qui souffle sur la ménagerie céleste ! « *Ainsi en telle multitude, Capricorne et le Mouton et le Taureau s'entre-heurtent tellement des cornes, que tout y est confus ; Aquarius jette son eau en telle abondance que c'est un déluge, la Vierge est dépucelée, l'Écrevisse va au rebours, le Lion donne de la queue par derrière sans qu'on s'en soit aperçu, les Gémeaux se mêlent en sorte que c'est tout un, l'Archer tire en trahison, la Balance est fautive, les Poissons se cachent sous l'eau, si qu'on n'y voit plus goutte.* »

Et quelle absurdité de faire dépendre le succès des entreprises du chassé-croisé des étoiles ! Calvin, à la suite d'Esope, raconte l'histoire de cet astrologue qui se laisse choir au fond d'un puits. Cette anecdote plaisante devait plus tard suggérer une fable à La Fontaine.

Les astrologues, dit encore notre polémiste, ne se contentent pas d'assujettir chaque individu. « *à leur juridiction astronomique* », ils étendent le pouvoir des astres « *sur l'état universel du monde* ». Les biens et les maux, les guerres, les famines, les révolutions, sont attribués aux positions stellaires.

Calvin établit l'inanité de cette croyance. Le prophète Jérémie n'a-t-il pas écrit : « *N'imites pas la voie des nations, et ne craignez pas les signes du ciel* » (2). L'astrologie judiciaire obscurcit le sens de la Providence, favorise la nonchalance et le fatalisme, et Calvin rappelle à ses lecteurs que c'est Babylone qui a été « *la fontaine* » de cet art. Mais il n'ignore pas que les astrologues avancent, eux aussi, des arguments bibliques pour étayer leurs prétentions ! Ce sont nécessairement des « *cavillations* » (3) que le Traité réfute avec vigueur ! Par exemple, « *nos mathématiciens répliquent que Joseph, Moïse et Daniel ont été enseignés en l'école des Égyptiens et Chaldéens...* ». Ils semblent oublier que la sagacité étonnante de ces héros, leur intelligence de l'avenir, sont essentiellement le fruit d'une révélation spirituelle. D'autres textes scripturaires sont objets d'interprétations spécieuses et Calvin se montre curieusement indulgent à l'égard de ces étranges exégètes : « *Ils en parlent comme clercs d'armes. Vrai est qu'il leur est à pardonner, vu que ce n'est pas leur gibier que de la sainte Écriture* ». Et de se railler allégrement de ces astrologues « *qui conjoignent les astres ensemble, de travers ou de biais, pour leur faire donner les œillades l'un à l'autre* ». « *Ils prêchent leurs badinages, comme s'il n'y avait nulle autre science au monde* ». Le remède que le réformateur oppose à cette « *curiosité mauvaise* », c'est l'obéissance à la Parole divine. « *Il nous faut, dit-il, arrêter aux choses solides* ».



Les secrets du ciel.

La pensée de Calvin est donc limpide et nuancée. Elle condamne nettement les prétentions divinatoires d'une astrologie bâtarde, mais elle reconnaît la dignité de l'astrologie naturelle. Après avoir rapporté la fable mentionnée plus haut, Calvin s'empresse d'ajouter : « *Je ne voudrais point tourner cette moquerie contre les vrais astrologues, desquels on ne peut trop louer le labeur qu'ils ont pris à nous faire connaître les secrets du ciel* ». La voûte céleste et la science qui s'en inspire doivent nous inciter à magnifier l'Intelligence suprême. Cette science comprend l'astronomie, la cosmographie, la météorologie, mais elle inclut aussi, dans une certaine mesure, un aspect de l'astrologie traditionnelle : l'étude des correspondances, des rapports qui unissent l'homme et les choses terriennes à l'Univers constellé.

L'étude symbolique de l'astrologie, mise en lumière de nos jours, a inspiré des travaux savants ; il va sans dire qu'elle peut éclairer les explorations de la psychanalyse. L'intérêt porté à l'astrologie par Jung ou Gabriel Marcel est significatif. Pour René Huyghe, de l'Académie française, l'astrologie apparaît comme « *une symbolique de la psychologie collective* » (4). La mythologie zodiacale relève de l'étude du symbolisme universel et peut par conséquent fournir des données précieuses à la connaissance de l'être humain.

Le réformateur désavouerait-il ces recherches modernes, qui semblent faire descendre le ciel dans l'âme ? Je ne le crois pas. Elles seraient entrées dans le domaine de l'astrologie naturelle. Et cette science-là est, selon le mot de Calvin, « *honorable* ».

Daniel Berditchevsky

(1) Réédité en 1962 par la Librairie Armand Colin (Le Trésor de la Bibliothèque de Cluny).

(2) Jérémie 10, 2. On lira aussi avec intérêt Deutéronome 18, 9-14.

(3) Cavillation : raisonnement captieux.

(4) Enquête de la revue « Janus », No 8 (oct.-nov. 1965).

Dans le cadre des prédications protestantes du Temps de Pâques, prononcées en l'Église réformée de l'Annonciation sous le titre « Comme des vivants revenus d'entre les morts », le pasteur Jean-Marc Saint a prononcé la conférence radiodiffusée intitulée **VIVRE DANS L'UNIVERS**.

Nous avons l'avantage de publier cette prédication-conférence que certains ont pu entendre à France-Culture le samedi 30 mars 1974.



VIVRE DANS L'UNIVERS... OUI, VIVRE !

VIVRE,
sur une terre, vieille, déjà, de quelque cinq milliards d'années...
Après plus de cinquante mille ans d'humanité...
Et près de dix mille ans d'histoire...
Mais,
Toujours à deux doigts de l'absurde !

Pour vivre en paix sur la terre,
Faut-il, chacun, se terrer à l'ombre de son clocher, sous le prétexte que le cours des choses nous dépasserait, qu'il irait son train, sans nous, emporté d'un galop séculaire ?

Pour vivre heureux dans l'univers,
Deviendrait-il, nécessaire, de se replier sur soi, chacun obturant ses oreilles à tout appel,
à tout appel incitant à l'usage de sa responsabilité individuelle,
à tout appel à la liberté ?

Après plus de cinquante mille ans d'humanité et plus de dix mille ans d'histoire, deviendrait-il, soudain, chimérique ou utopique d'attendre quoi que ce soit d'un homme parmi les hommes ?
L'usage de la responsabilité perdrait-il toute signification ?
La liberté deviendrait-elle hors d'usage ?

*« Vois ; j'ai placé devant toi la vie et le bien,
la mort et le mal...*

Choisis la vie, afin de vivre, toi et ta postérité... » (1)

Et voyez, quel lendemain ces voix nous prédisent !

Ces voix nous annoncent, pour demain, un devenir d'apocalypse, si nous n'apprenons pas à cesser de nous fier à notre statu quo humain.

Ces voix contemporaines esquissent sous nos yeux, la fresque d'une saison d'enfer, dont les traits formidables, ne proviennent plus seulement, comme naguère, des seuls souvenirs de grands cataclysmes naturels, des grandes épidémies et de grandes famines de l'histoire ; car d'autres traits viennent se combiner à cette nouvelle vision :

les uns issus du savoir et des prévisions des hommes de science, les autres tirés du relevé, sans complaisance aucune, de certaines des réalisations concentrationnaires ou bureaucratiques des sociétés modernes. Voyez, l'heure du choix ne cesse pas de sonner !

Écoutez ces voix contemporaines qui prennent le relais de l'appel du Deutéronome, elles ne cherchent pas à figer l'humanité dans l'effroi d'un nouvel an mil, elles combattent l'invasion de l'obscurité dans les cœurs et dans les esprits, elles savent que la science demeure notre recours, mais, pour autant, quel reste des hommes et des femmes résolus à lutter contre le mal et la mort, par la vie et le bien.

VIVRE DANS

du cœur, de la lourdeur de la pensée, fruit fabriqué d'une froide abstention aux devoirs de la vie.

Si ces voix, qui nous interpellent là où nous en sommes restés, à l'ombre de nos clochers, dans le confort égocentrique des provincialismes ethniques, culturels et spirituels, ainsi que dans la bonne conscience acquise dans l'esprit de système — toujours aussi manichéen, toujours aussi absolu —

si ces voix se trouvent expulsées de nos places publiques, sous le court prétexte, qu'elles dérangeraient la sieste d'un petit bonheur, ne doutons pas du sens du lendemain, il sera fait de néant, et de néant seulement, malgré l'alliance de Noé. Car il n'est pas que des catastrophes naturelles pour mettre un terme à dix mille ans d'histoire, il y a aussi la menace de la raison morte, de la liberté étranglée et de la foi éteinte.

La foi placée, contre vents et marées, sur un chemin authentique, par la parole prophétique, qui monte la garde aux premières lignes du destin ; la foi, oubliera-t-elle, en plein milieu du vingtième siècle, l'étonnant dessein de réussite du monde, qui a pris forme dans la Bible, que tant de justes ont scellé de leur sang, pour qu'advienne, en chaque génération, une humanité revenue d'entre les morts ?

Un appel net...

C'est net ! C'est un appel net !

Il nous vient de la Bible. Il se lit dans le Deutéronome, où il a été formulé à la veille d'une puissante mutation de l'histoire au Moyen-Orient.

Va-t-on écarter cet appel, comme un « vœu pieux », en raison de son antiquité, et surtout, parce qu'il dit : « chois... » ?

Et pourtant, cet appel net, venu de la sagesse biblique — que notre culture écarte comme une peste, même lorsqu'elle la cite — se trouve relayé, de nos jours, par nombre de voix contemporaines.

Contre l'apocalypse

Après le flux d'optimisme, qui escorta l'essor des sciences et des techniques, nous en venons à moins d'euphorie, à plus d'objectivité, dans le jugement que nous portons sur nos entreprises.

Dans un fracas de guerre, dont les conséquences ne sont pas achevées, nous avons perdu la perspective d'un horizon de progrès quasiment illimités.

Un « après-homme » de la terre ne nous paraît plus, autant, vision d'ivresse d'un poète maudit sur le seuil de nos laboratoires, ni rendez-vous, toujours remis à d'introuvables calendes ; mais, bizarrement, fruit clandestin du sommeil

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2ème éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris-255.00

L'UNIVERS

par Jean-Marc Saint

Le savoir et la responsabilité

Sous nos yeux, tantôt distraits, tantôt attentifs

— car tant de choses nous hantent de par le monde, que souvent nous perdons le cap —

sous nos yeux, l'ère scientifique modifie, de fond en comble, notre représentation de l'univers, de la nature, de la société.

Il serait temps d'en tirer les leçons, sur tous les registres de la vie.

Certes, le plan d'ensemble nous échappe encore

— et d'autant plus facilement que nous cultivons l'habitude d'éteindre le désir de connaître, palpitant en toute science, pour accroître seulement un pouvoir souvent abusif, pour augmenter égoïstement notre savoir faire —

en tout cas, le chantier se trouve ouvert, jonché des ruines d'anciens savoirs, balisés des jalons de sciences naissantes.

Déjà, nous découvrons que nos liens avec tous les vivants et avec la terre dans l'univers, se resserrent de plus en plus étroitement, au fur et à mesure que nous parvenons à nous représenter la subtile complexité universelle, sans la réduire à l'une, quelconque, de ses composantes arbitrairement magnifiée.

Mais, si serrés que soient les déterminismes qui nous enlacent, si grande la part faite au « hasard organisateur », dans l'interprétation des données offertes aux sciences de l'homme et de la nature, par l'univers déjà là, rien ne nous autorise à « débrayer » notre conscience, à lâcher prise, pour nous fier, les yeux fermés, à je ne sais quelle force des choses.

Au contraire, une appréciation singulière de la vie humaine se voit requise toujours d'avantage ;

Toujours, un devoir être s'annonce, parmi nous, sans tambour ni trompette, comme un chant de flûte, justement accordé à notre souffle ; aussi prodigieux que la multitude des mondes, que le ciel étoilé atteste au-dessus de nos têtes ;

aussi insondable que le fait, sans égal, qu'il y ait toujours des faits à sonder sur la terre et dans l'univers, des faits à connaître, des regards à croiser, des minutes à vivre et des grâces à louer.

Homme, qui que tu sois, prends acte de ton existence, sur la terre, dans l'univers, pour y chercher la vie, malgré la mort.

Le secret du sujet...

Encore une fois, dans la suite de ces conférences, voici un « tu », et voici un « toi », dans la bouche d'un étranger, mais maintenant pour parler de toi.

Celui qui s'adresse à toi, ne peut ignorer qu'il ne sait rien de toi — hors quelques généralités, tirées d'un peu d'expérience, naturellement limitée ; hors quelques idées, venues d'un peu de science, naturellement fragmentaire ; toutes choses, au reste, que tu peux lui retourner.

Reconnaissant cette ignorance, d'emblée présente dans le dialogue, celui qui te parle a choisi de s'adresser à toi, en te représentant, dans son langage, par ces mots si ordinaires : « tu » et « toi », avec lesquels on t'appelle, et qui te renvoient aussi à ta propre expérience de toi, quand tu réponds à qui t'appelle.

Son propos te plaira ou te déplaira. Il n'est pas maître de l'effet. Il souhaite principalement qu'il te laisse ta liberté tout entière.

Il estime que ces deux pronoms « tu » et « toi », nous conduisent au vif du sujet, sans l'encombrer de ceci ou de cela, qui nous retiendrait à sa périphérie, comme les spectateurs curieux d'une chose lointaine, mais étrangère.

Ces deux mots « tu » et « toi », parlent mieux de toi, à mon avis, qu'un titre, qu'une fonction, qu'un métier, qu'une distinction, et mieux encore, qu'une conception claire et distincte de l'essence de l'homme ou de sa nature ; car ils te rapprochent de toi, tel qu'à toi-même tu te trouves donné.

Aussi, nous n'essayerons pas de développer, ici, même à gros traits, quelque cosmologie, pour parler de toi ;

Mieux vaut prendre le temps d'une mesure du cœur de l'homme ;

Mieux vaut prendre le temps de te saluer.

Je te salue,

toi qui est né, parmi tous les hommes et toutes les femmes de la terre. Je veux honorer le jour de ta naissance, même si tu t'en moques et declares, agacé, que tu as d'autres chats à fouetter sur la terre.

Gratuitement,

je vais te proposer une sorte d'écho articulé

de ton premier cri,

du cri que tu as poussé, quand tu es venu au monde sur la terre,

dès qu'il fut possible de trancher le cordon ombilical entre ta mère et toi.

Alors, tu es venu au monde, et ne va pas raconter que tu t'y trouvais déjà !

C'est de ta naissance que je parle, et non de ta conception !

Écoute

l'écho de ton premier cri, dans ton premier souffle...

Écoute,

déjà il annonce que cette question te sera posée :

« Ne seras-tu, parmi nous, qu'une sorte de figurant de théâtre, engagé, à la sauve, pour la représentation d'un acte sans auteur ; simple passant d'un processus millénaire ; sans foi, ni loi » ?

Toi qui es là, pourquoi ne seras-tu pas toi, au rythme de ton souffle ?

Le souffle et le cri

Bien entendu,

tu peux avoir de sérieuses raisons de maudire le jour de ta naissance, comme le Job de la Bible, pour des malheurs subis, pour l'indifférence glaciale des mortels, pour la souffrance et pour l'angoisse.

Pourtant, chez toi, dans ta peau, quelque soit sa couleur, un secret se trouve scandé, plus parlant que la mort :

Toi qui es là,

Suite page 10 →

nul ne peut te remplacer,
comme on changerait la pièce défectueuse d'une machine,
tu es irremplaçable.

Voilà dit le secret, que m'expose ton cri,
le secret auquel tu as accès tant que tu respirez.

Il ne sort d'aucune loterie, ni d'aucune sélection.

Il ne s'établit dans aucune hiérarchie des êtres et des choses.

Il précède toute différenciation du savoir, toute distinction de la culture.

Il surpasse toute connaissance exacte ou subjective.

Il est là,
avec toi,
à la cadence de ton souffle,
sur la terre dans l'univers.

Parmi nous, tu es irremplaçable,
même si l'on en doute autour de toi,
même si tu lâches en vrac sur la place publique des actes irréparables,
même quand la culpabilité te ronge,
même quand tu te trouves déchiré en toi-même,
même si tu te trouves, lancé sans fin, en quête d'une identité fugitive, parce que tu ne veux pas être celui qu'on dit, celui qu'on fabrique à la chaîne, de jour en jour.

Tu es irremplaçable,
tant que tu te trouves parmi nous :

*« Avant que se rompe le fil d'argent,
Que l'ampoule d'or se brise,
Que la cruche se casse à la fontaine,
Que la poulie se brise à la citerne,
Et que la poussière retourne à la terre,
D'où elle vient.
Et que le souffle retourne à Dieu
Qui l'a donné » (2).*

Homme !
Qui que tu sois,
n'attends pas le terme,
pour prendre la mesure de ton secret.

Chacun de nous,
irremplaçable dans sa présence terrestre,
ne peut laisser sous-traiter son destin,
pour autant que ce dernier se trouve fait de mains d'homme sous le ciel.

Chacun de nous,
se trouve irremplaçable,
quand la liberté doit être engagée dans la responsabilité.

Le Deutéronome déclarait aussi :

*« Le commandement què je te prescris
aujourd'hui,*

*n'est pas impossible pour toi, ni hors
de ta portée.*

*Il n'est pas dans le ciel pour que tu
dises :*

*— Qui montera pour nous au ciel ;
nous le prendre et nous le faire entendre
pour que nous le pratiquions ?*

*Il n'est pas au-delà des mers, pour que
tu dises :*

*— Qui passera pour nous au-delà de la
mer ; nous le prendre et nous le faire
entendre pour que nous le pratiquions ?*

*Non ! La parole est tout près de toi,
dans ta bouche et dans ton cœur, pour
que tu la pratiques. » (4)*

A l'heure du choix,
quand sonne l'heure du premier choix
vraiment universel de toute l'histoire
humaine,
voici, la porte étroite de l'humanité :
Et jamais, en dix mille ans, le passage par
cette porte étroite n'a exigé autant de
lucidité, autant de résolution, autant de
foi.

Un seul mot se trouve inscrit, pour
tous, au fronton de cette porte : « Responsabilité ! »

L'avenir du monde réclame que nous
la franchissions tous, car un destin
d'homme ne peut se faire par procura-
tion.

Tout « après moi le déluge ! », où
d'instinct un homme aux abois trouverait
refuge, s'avère trop royal pour être vrai,
s'avère dangereux pour la marche de

l'humanité, s'avère homicide, sous
l'aspect d'un simple moment de distraction.

L'enjeu de cette liberté, dont le corps
est la terre humaine, tient tout entier,
dans l'usage libre de notre responsabilité.

De l'homme sans image

Enfin,
n'allons pas chercher notre identité d'être
libre en nous penchant sur le bord de la
fontaine de Narcisse,
comme si nous étions las, ou confus,
d'avoir à soutenir, jour après jour, sous le
ciel,
le secret impensable où réside notre
gloire.

Que gagnerions-nous à le traquer,
contre ceci, contre cela,
pour de l'ombre, pour un masque, pour
une grimace,
que nous renverrait fugacement le miroir
d'eau d'une fontaine ?

L'appel à la liberté ne se ramène pas à
un effet de surface ; ne se déduit pas non
plus de la complexité de l'univers, ni de
la considération morose du sempiternel
retour des choses, des fautes et des
échecs, sous le soleil.

Il se reçoit dans la brise du souffle qui
rafraîchit le visage des vivants.

Il s'écoute dans le secret hautement
impensable de notre condition humaine.

Et voici, notre secret vient au-devant
de nous sur toute route de vivant,
et il nous rapprochera les uns des autres,
comme rien au monde ne saurait le faire,
comme rien au monde ne saurait le pro-
mettre.

Souvenons-nous du cordon ombilical
tranché,
et du souffle et du cri,
et osons croiser le regard d'autrui,

dentifrice ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

MEUBLES MONSARRAT

Ébéniste depuis 1890

3 magasins d'exposition

Avenue Clémenceau
Rue Kléber

BÉZIERS

Catalogue sur demande

FONDATION JOHN BOST — 24130 LA FORCE
RECHERCHE STAGIAIRES D'ÉTÉ

- Durée : un mois entre le 15 juin et le 15 octobre 1974.
- Age : à partir de dix-huit ans.
- Conditions : nourriture — logement — 400 francs de frais de déplacement.
- Travail : dans le cadre des équipes pavillonnaires, travail auprès des malades (enfants, adultes, personnes âgées) ou dans les services généraux.

Renseignements et inscriptions auprès du Service du
Personnel de la Fondation John Bost

sans désirer lui faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit.

Un pas pour chacun,
un pas est à placer pour chacun, un peu en avant de ce qu'il est, au gré de ses penchants.

Une vieille pesanteur doit être transgressée.

Notre secret nous suggère un mystère sublime,
plus proche de nous que nous ne le sommes de notre secret.

Qui se lèvera d'entre les morts ?

Qui dira, comment il faut vivre sur une terre vieille déjà de quelque cinq milliards d'années ?

Nul d'entre nous, s'il se pose sur terre en prince superbe de tout ce qui existe, sur l'oubli du secret de ses jours !

Et tous, et un chacun,
à l'écoute du secret.

Qui dira ce qu'il faut faire ?

Toi, parmi tous les hommes et toutes les femmes de la terre,
si toi, tu es toi à la cadence de ton souffle, dans l'univers !

Qui se lèvera d'entre les morts, pour

œuvrer à des tâches de lumière contre le mal et la mort ?

Toi,
Toi qui es là,
Car tout est là autour de toi...

La porte étroite

Un philosophe a écrit récemment :

« *Le drame de l'univers se joue au dedans de l'homme. C'est de la croissance de l'homme que l'univers attend l'arbitrage qui le perdra ou le sauvera. Tout l'univers est ramassé au cœur de la liberté. L'univers est le corps même de la liberté.* » (3).

Encore une fois, le message séculaire, venu du Deutéronome, nous accompagne dans le temps.

Cette fois-ci, il ne nous parle plus d'apocalypse,
mais de notre condition de liberté,
en somme : de la gloire attachée à notre secret.

Il importe absolument, pour l'avenir de la terre, quand le secret s'annonce, quand le mystère se réfracte dans le secret de notre vie,
que chacun réponde : « présent ! »
et que son « oui » soit « oui ».

Jean-Marc Saint

(1) Deutéronome 30, 15 et 19.

(2) Ecclésiaste 12, 6-7.

(3) In René Habachi, *Commencements de la création*, p. 69.

(4) Deutéronome 30, 11-14.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE

Michel CREMET

53, rue Alsace
81200 MAZAMET

Tél : 61.25.90

LAURENT GAGNEBIN

— Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence (Fischbacher)
« On me lira mieux, vous ayant lu. » Simone de Beauvoir.

— Connaître Sartre (Resma-Centurion)
« Tout ce que vous dites me semble très juste. » Simone de Beauvoir.

— Quel Dieu ? (L'Age d'Homme, ALETHINA 2)
« Ces pages passionnantes et passionnées invitent le lecteur à se débarrasser d'images et d'idées toutes faites... » André Gounelle

— Art et religion (Imprimerie Libournaise)
« Un livre riche de pensées. » Le Figaro

Tous ces livres peuvent être commandés à :
Librairie Protestante, 140, bd St-Germain, 75006 PARIS (Tél : 326.91.87).

Concert en hommage à Marthe Bracquemond

Dans le cadre des Dimanches musicaux de l'Église de l'Étoile, le concert du 7 avril 1974 a été consacré à un vibrant hommage à Marthe Bracquemond (1898-1973) qui fut pendant trente ans l'organiste du Temple de Passy.

Le Pasteur Georges Marchal, musicien averti, précisa qu'il n'était question ni de « conférence » ni d'« éloge » funèbre », mais bien plus d'une « écoute musicale à la mémoire d'une organiste, d'une artiste et d'une croyante ». Il invita donc l'assistance à cette audition avec le même recueillement, la même « tendresse attentive qu'elle apportait aux choses des hommes et de Dieu ». Le programme du plus haut intérêt souligna que « leurs œuvres les suivent ».

D.-F. Rogé donna le ton solennel, grave et majestueux de cette manifestation du souvenir, en y associant — comme il se doit — le nom d'Alexandre Cellier qui fut l'organiste du Temple de l'Étoile, pendant plus de cinquante ans ; elle interpréta magistralement son *Prélude en Ré mineur* et les *Variations* de M. Bracquemond sur un Noël, peinture d'atmosphère pastorale liées à des variations qui se situent dans le sillage de Vierne, Widor, Tournemire et sont conçues comme une vaste fresque.

La *Chorale de Pentemont*, sous la direction d'E. Oelschlager, a réservé les

soins les plus attentifs et minutieux à l'interprétation du *Psaume XXIII* : « L'Éternel est mon berger ». Dans cette page puissante, Marthe Bracquemond utilise aussi bien les harmonies les plus subtiles, les dissonances à but expressif, les lignes mélodiques contournées, les accords inattendus, l'unisson, selon le sens des versets du Psaume, elle obtient ainsi une très riche palette expressive traduisant fidèlement les intentions du texte. Pour le *Notre Père*, le « recto tono » intervient souvent avec des commentaires décoratifs aux autres parties. La *Bénédiction*, de caractère plus lumineux, débouche sur un *Amen* de facture relativement simple. La Chorale de Pentemont a triomphé de toutes les difficultés, notamment celles réservées par les intonations, les intervalles distendus. Elle mérite tous les éloges.

Aline Kopp, avec toute la technique et la musicalité qu'on lui connaît, donna une version dépouillée et prenante de la *Sonatine pour flûte solo*, faisant appel à tous les registres de la flûte et à des techniques de souffle et d'attaque d'une remarquable précision alliée à un sens solide du phrasé et à une belle sonorité.

Anne-Marie de Langenhagen interpréta *Ombres*, (suite pour orgue sur la Passion en six épisodes) qui ne sont pas sans

rappeler certaines pages de Marcel Dupré, et notamment le *Chemin de Croix*. Cette œuvre confirme sa vocation d'organiste liturgique ; elle a été composée à la demande du Pasteur Marc Boegner, comme introduction musicale des conférences de Carême. Le Pasteur Marchal donna lecture des textes bibliques correspondants. Ces pages attirent l'attention de l'auditoire, elles traduisent la tristesse (Gethsémani), le dépaysement et l'agressivité (reniement de Pierre), l'obstination et le rythme de la marche (Chemin de la croix), la gravité, l'obscurité puis la luminosité et le calme (sur la croix), enfin l'apaisement et la sérénité (sur la Tombe). D'une écriture moderne, à la limite de l'analyse classique, faisant appel au langage du XX^e siècle et à des ressources expressives poussant fort loin la traduction figuraliste (mélodie, rythme, harmonie) des images et des idées du texte, ces « Ombres » furent, grâce à l'excellente organiste, Anne-Marie de Langenhagen, le sommet de ce concert dont le programme reflétait la personnalité de Marthe Bracquemond, son « lyrisme contrôlé par le goût et la pudeur », et la densité de son message artistique et spirituel.

Edith Wéber

LIVRES et REVUES

Nous avons reçu :

Annuaire protestant, Central du Livre protestant ; Fischbacher, 33, rue de Seine — Paris 6^e.

Centre protestant d'études et de documentation, 8, Villa du Parc Montsouris, Paris 14^e — Mars 1974.

Sommaire : Bible, milieu biblique, théologie — Foi — Orthodoxie — Judaïsme — Psychanalyse, Psychologie, Groupe — Ethnologie, Anthropologie, Sociologie, Croyances — Actualité — Critique littéraire, Essais, Romans, Poésie, Art, Créativité.

A travers les revues.

Documents et livres reçus en février.

Éléments de bibliographie : images de l'humain ; approche biologique.

Cahiers de la Méthode naturelle en médecine, 27, rue Casimir-Périer — Paris 7^e — 44^e année, nouvelle série No 55, 4^eème trimestre 1973 — 90 pages.

Cahier entièrement consacré au Docteur André Schlemmer dans vingt et un articles signés de personnes très diverses comme Pierre Bourguet écrivant au sujet d'« un grand laïc », Jacques Ellul : « Essai de réflexion de la pensée d'André

Schlemmer », le pasteur Capieu parlant de « l'homme d'Église » en ces termes : « ...il était médecin, musicien, écrivain, avec la même conviction et dans un bel équilibre avec la même aisance et la même volonté paisible, discrète et ferme ; tout cela dans la même ligne qui faisait de sa vie un « calme élan » toujours dans la même direction... C'était vraiment un homme « ecclésial » sans illusion sur la pauvreté, les malheurs et les fautes de l'Église, il ne cessait pourtant jamais de vivre et de penser en homme du peuple de Dieu, à la fois reconnaissant et responsable du message de la Réforme, il savait l'aimer d'un attachement à la fois lucide et profond »...

Foi et Vie, 139, Bd Montparnasse — Paris 6^e — Janvier 1974.

Cahier d'études chrétiennes orientales.

J.-M. Hornus : Introduction aux Églises orientales.

Parole et Société, 36, rue de l'Université — 67000 Strasbourg.

Publication bimestrielle — No 1/1974.

Sommaire : G. Bottinelli, La classe ouvrière change aussi — Ch. Lejeune : Protestantisme et politique — J. Baubert : L'évolution des courants chrétiens-

sociaux du protestantisme français de 1906 à 1914.

Dialogue — 67, rue St-Quentin — 1040 Bruxelles.

Cahier No 22 — Mars 1974.

Ce numéro est entièrement consacré aux conférences données à Sète en automne 1973 sous le titre général : *L'avenir de l'homme*.

On trouvera donc dans ce numéro de Dialogue :

Notre avenir et la fin des temps par Claude Schwab.

Réflexions sur l'attitude de l'homme moderne devant son avenir par le Docteur André Lamarche.

L'avenir de l'homme dans une société en voie de mécanisation par le professeur Bernard Morel.

La question de l'écologie, la technique ou la vie par le professeur Georges Ganguihem.

On peut se procurer ce numéro de Dialogue en versant 7,50 F au compte courant postal « Évangile et Liberté », Marseille 2.772.70 ; avec mention « pour numéro Dialogue, mars 1974 ». Il sera alors envoyé franco de port.

Informations

« Le prix Nobel de la religion »

Le Frère Roger Schutz, prieur de la communauté de Taizé, a été désigné comme lauréat du Prix pour les progrès de la religion créé par la fondation Templeton. Ce Prix de 251.600 francs suisses environ, lui sera remis le 10 avril prochain par le duc d'Édimbourg, au cours d'une cérémonie privée au château de Windsor.

Le Prix de la fondation Templeton a été créé en 1972 pour stimuler « la connaissance et l'amour de Dieu » dans le monde entier, sans distinction de race, de sexe ou de religion. Il est attribué par un jury de neuf personnes.

Le Frère Roger Schutz a été sélectionné parmi un certain nombre de candidats représentant les religions bouddhiste, chrétienne, hindouiste, islamique et judaïque.

Revenu en France à la Libération, il est le fondateur, avec trois compagnons, de la communauté de Taizé, en Bourgogne, qui est devenue l'un des hauts lieux du renouveau liturgique et de l'œcuménisme. Frère Roger, qui a fait ses études à Lausanne et à Strasbourg, est

l'auteur de plusieurs ouvrages, et notamment de la « Règle de Taizé », « Vivre aujourd'hui pour Dieu », « Unanimité dans le pluralisme ».

Le pasteur Lukas Vischer interdit de séjour en Afrique du Sud

Le Ministre sud-africain de l'Intérieur, Monsieur Connie Mulder, a retiré le 14 mars dernier le permis de séjour temporaire d'un théologien suisse, le pasteur Lukas Vischer, Directeur du Département Foi et Constitution du Conseil œcuménique des Églises à Genève, et l'a averti que tout séjour en Afrique du Sud lui serait désormais refusé.

Le pasteur Vischer était en train de quitter comme prévu le pays pour continuer son voyage vers le Ghana après une visite de deux semaines en Afrique du Sud. Lukas Vischer, lors d'une conférence de presse qu'il donnait le 13 mars au soir à Pretoria, a défendu le soutien financier donné par le C.O.E. à des mouvements africains nationalistes luttant contre le régime blanc en Afrique du Sud.

Le 15 mars, le Conseil sud-africain des

Églises a accusé la radio sud-africaine de « déformation des faits et d'omissions » lors de cette conférence. La radio avait indiqué que Monsieur Vischer s'en prenait « à la race blanche, obstacle à la justice sociale » alors qu'il était question de « racisme blanc ». D'autre part, la radio a parlé de « violence constructive et de violence institutionnelle », Monsieur Vischer de « violence structurelle et de violence institutionnelle ».

S.P.P.

La religion en Albanie

Malgré l'auto-proclamation, il y a six ans, de l'Albanie comme « premier pays athée » du monde, le sentiment religieux semble encore être un facteur non négligeable quand il s'agit d'appliquer le programme du parti. Ainsi, dans un récent numéro de son organe officiel « Zeri i Populit » (La Voix du Peuple), on note la persistance à célébrer les saints et l'influence des fêtes orthodoxes dans les villes du sud. Les icônes cachées dans les maisons, y dit-on aussi, est un phénomène courant. (BIP/SNOP)

COMMUNIQUÉS

UN IMPORTANT CONGRÈS A LAUSANNE DU 14 AU 16 JUILLET 1974

La ville de Lausanne s'apprête à recevoir, en juillet prochain, le Congrès International pour l'Évangélisation Mondiale.

Mais, dès le 14 juillet déjà, un pré-congrès se tiendra à Lausanne également. Organisé par l'A.C.E.L. (Action Commune d'Évangélisation de Lausanne) il est ouvert en principe à tous les travailleurs à plein temps pour le service de Dieu (missionnaires aussi) dans les églises, communautés et œuvres de Suisse, France, Belgique et Luxembourg.

L'A.C.E.L. a fait diffuser dès le mois de décembre 1973 une lettre d'invitation aux divers intéressés. Toutefois, il semble que sa distribution ait connu quelques lacunes et qu'un certain nombre de participants possibles n'aient pas été atteints.

C'est la raison pour laquelle le présent avis est inséré dans la presse évangélique.

Dans la mesure où les lecteurs désireraient des renseignements plus détaillés sur le programme et les conditions de participation au pré-congrès, il faudrait en adresser la demande urgente à :

PRÉ-CONGRÈS LAUSANNE — A.C.E.L. — 7, ch. de la Lisière — CH 1018 LAUSANNE.

leurs vieux jours un foyer pour les accueillir, de trouver un havre familial et chrétien.

Mais, l'installation et la situation de l'Asile ne pouvait plus longtemps lui permettre de poursuivre sa tâche :

Immeuble vétuste et inadaptable, circulation de plus en plus difficile dans un quartier central interdisant toute sortie à des personnes âgées...

Un terrain très bien situé dans la banlieue de Montpellier ayant été mis à sa disposition, le projet d'une nouvelle construction fut envisagé. Depuis près de huit ans, de nombreuses démarches furent nécessaires. Enfin, le 1er juillet 1973, les premiers travaux purent être entrepris. Le chantier est ouvert, il progresse rapidement, et vers le début de 1975 les locaux pourront être occupés.

Encore faut-il assurer le financement.

Des subventions ont été obtenues, des prêts contractés.

Pour parfaire le règlement final il reste à trouver une somme de 950.000 F.

Le Conseil d'Administration fait appel à la

générosité de ceux qui comprennent l'intérêt de cette réalisation pour compléter le financement.

Les dons seront reçus avec reconnaissance.

Soit adressés sous forme de chèque au nom de la Maison de Retraite Protestante, 18, Ter rue de Verdun — 34000 Montpellier.

Soit versés au Compte Courant Postal Montpellier 36, au nom de la Caisse Régionale de Crédit Mutuel Agricole du Midi pour être versés au compte No 001.8613.9, Maison de Retraite Protestante.

DES PRETS SERONT ÉGALEMENT ACCEPTÉS :

Intérêt 6 %, Remboursables en cinq ans, par tirage au sort.

La Maison de Retraite Protestante, étant reconnue d'utilité publique, est susceptible de recevoir des legs qui sont exempts de droits de succession.

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

MAISON DE RETRAITE PROTESTANTE DE MONTPELLIER

Depuis 1842, l'ASILE PROTESTANT DE VIEILLARDS, installé dans les locaux situés, rue de Verdun, dans un immeuble propriété de la paroisse réformée de Maguelone, a permis à bien des personnes âgées, n'ayant plus pour

ENCORE ET TOUJOURS A PROPOS DU RACISME

Je suis revenu de bien des choses, j'en ai abandonné pas mal en chemin depuis l'époque de « l'âge tendre et la tête de bois », mais il y en a une — entre autres — dont j'ai bien l'impression que je ne reviendrai jamais (ou plus précisément sur laquelle je reviendrai toujours), c'est celle qui, à mon sens, commande quasiment toute l'attitude d'un homme vis-à-vis des autres, je veux parler bien sûr de la lutte — toujours à poursuivre ou à recommencer — contre le racisme quel qu'il soit et quelles que soient les formes qu'il revête.

L'Europe est à parfaire, voire même à faire si l'on en juge par les fréquents accrocs qui surgissent entre ses membres. La nécessité de l'Europe, tous ceux qui s'intéressent un tant soit peu aux événements, en sont parfaitement conscients. Mais combien d'entre eux sont mal préparés à cette idée européenne !... Eh bien, la construction de l'Europe passe aussi — mais oui ! — par la lutte contre le racisme et tous les préjugés — nombreux encore — découlant des nationalismes et chauvinismes divers. N'en sourions pas trop !

C'en serait attendrissant si ce n'était le plus souvent odieux : car c'est avec — si j'ose dire — la meilleure bonne volonté du monde que l'on est chauvin, nationaliste, raciste. Pavé de bonnes intentions, ce racisme — apparemment — est anodin. Que les jeunes, que les moins de quarante ans ne prennent pas leurs aînés pour modèles de ce point de vue, c'est un de mes vœux les plus chers.

Je dirai presque que le racisme commence lorsque l'on fait « la différence », je ne dis pas les différences foncières (les races comme les nations, comme les régions, comme les individus ont leurs différences, leurs particularités, leur personnalité), mais la différence tout court, la différence toute bête. Exemple : « Un

tel, c'est un Noir — ou un Espagnol, ou un Italien, etc... — mais il est bien gentil » (sous-entendu : « *quand même* »). Quelle affreuse petite phrase ! Que de racisme ne renferme-t-elle pas cette petite phrase courante !... C'est le racisme de la « bonne conscience ».

Un travailleur immigré manifeste son impatience — souvent justifiée — devant un guichet administratif : il s'entend dire par quelque Français bien-pensant et hospitalier « qu'il n'a-qu'à-re-tour-ner-chez-lui ». Demandons-lui donc plutôt si c'est par pur plaisir qu'il est là, ce travailleur... On pourrait multiplier les exemples à l'infini.

La route est encore longue, mais, avec lucidité, ne désespérons pas : il viendra peut-être le jour... Si ce n'est nous, ce seront nos fils et filles. Oui, je voudrais que nous puissions leur faire confiance...

Préparons-nous à devenir Européens — et même plus que cela —, ce qui ne signifie pas que nous ayons à renier notre France, notre région, notre village. C'est, je crois, Lénine qui disait (je cite de mémoire, mais assez fidèlement je pense) : « *Si un peu d'internationalisme peut éloigner de la patrie, beaucoup d'internationalisme peut y ramener* ». Il n'est nullement besoin d'être marxiste pour dire qu'en soi, ce mot est juste. Et, en ce qui concerne le racisme (tous les racismes), il y a simplement à dire : regarder TOUS les hommes de la même manière, sans préjugés, rapproche des hommes. Un point, c'est tout.

IL Y A RÉGIONALISME ET RÉGIONALISME

Personnellement peu sensible à la fibre régionale, je comprends parfaitement l'attachement à la « petite patrie » (les guillemets ne sont pas du tout péjoratifs). Je le comprends parce que je le constate souvent non seulement chez ceux que l'on nomme les communs des mortels, mais chez des esprits fins, spirituels et

cultivés (bien que certains d'entre eux me semblent exagérer un brin leur appartenance intérieure au terroir. Passons).

Et puis quoi, un régionalisme de bon aloi, nourri (et abreuvé — modérément ! —) de la bonne table du coin cela ne manque pas de charme et si c'est un signe de santé, tant mieux ! La Bretagne, le Pays Basque, les pays de l'Occitanie, la Corse — ce n'est pas tout à fait un hasard ! — attirent « les gens du Nord et de l'Est » le moment des vacances venu, on ne peut le nier.

Or, précisément, ces régions de France ont des foyers de mouvements autonomistes — très minoritaires — qu'il convient de ne pas sous-estimer. Il est d'ailleurs juste de dire que les mots autonomistes ou séparatistes ne conviennent pas pour qualifier tous les fervents régionalistes. Certains se bornent à désirer que les langues bretonne, basque, occitane ou corse soient enseignées normalement. Pourquoi pas après tout ?

Récemment, au micro de France-Inter (*Radioscopie*, de Jacques Chancel), le professeur Yves Rouquette (Occitan bien sûr comme son nom l'indique — le prénom étant lui, plutôt breton !...) me fit à la fois sourire et réfléchir. Il ne se voulait pas Français mais Occitan. Cela me rappelait un peu l'excellent — et regretté — Curzio Malaparte parlant des Toscans (1) : eux aussi se veulent résolument Toscans et non Italiens ! Oui, cela me rappelait un peu Malaparte, mais avec toutefois quelque chose de moins folklorique, moins anecdotique. Disons-le, de plus sérieux, de plus inquiétant même dans une certaine mesure.

On en arrive quand même de-ci de-là à la remise en cause de l'unité nationale.

COLONIES DE VACANCES

Pour garçons et filles de 6 à 12 ans, une colonie de vacances dans la forêt vosgienne, JOLI-BOIS à Raon-l'Étape. Renseignements : O.S.E.P., 6, rue Chanzy — 54000 NANCY.

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

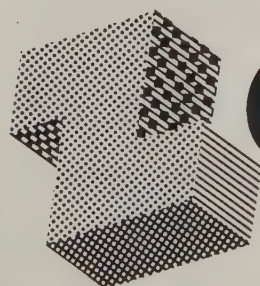
Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

Commandez **DIALOGUE**

La revue Dialogue, Mars 1974, comporte en ce numéro spécial
LES CONFÉRENCES DONNÉES A SETE

en automne 1973

Notre avenir et la fin des temps
par Claude Schwab

Réflexions sur l'attitude de l'homme moderne devant son avenir
par le Docteur André Lamarche

L'avenir de l'homme dans une société en voie de mécanisation
par le professeur Bernard Morel

La question de l'écologie, la technique ou la vie
par le professeur Georges Ganguihem

Commande à passer par virement postal au compte :
Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70

par chèque bancaire à libeller au nom d'Évangile et Liberté (sans autre mention) et à adresser à : Administration d'Évangile et Liberté, Boîte postale 2010 — 34312 Béziers-Grangette Cédex Z. Montant : 7,50 F par exemplaire ; à recevoir franco de port.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

D. Berditchsky, professeur, Belgique.
Émile Guiraud, in : « L'affirmation protestante » pp. 17 et 21.
Robert Louis, professeur, Paris.
Ch. Massalve, homme de lettres, Paris.
B. Reymond, aumônier des étudiants, Lausanne.
P.-J. Ruff, pasteur, Paris-Étoile.
J.-M. Saint, pasteur, Paris-Auteuil.
E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

sions, juste avant de sauter à bas de son lit et de se jeter dans l'aventure quotidienne. Et l'expression « se lever du pied gauche » (ou du droit) est beaucoup plus juste qu'on ne le pense. J'imagine fort bien, un dimanche matin d'élection par exemple, de nombreux votants dont la décision dépendra : 1) de la manière dont ils se seront levés, 2) d'une malencontreuse coupure de rasoir. Autrement dit, si l'on se lève du pied gauche, on est parti pour faire une révolution ; si c'est du pied droit, ce sera un putsch. A quoi cela tient quelquefois !... C'est probablement ce que l'on appelle avec humour la politique des humeurs. Malheureusement, si nous ne marchons pas toujours (tant s'en faut !) dans le sens de l'humour, la marche dans le sens des humeurs peut conduire sur des routes bien dangereuses...

Charlie Massalve
5 avril 1974

(1) *Ces sacrés Toscans* (Ed. Denoël).

CARNET

*Le Docteur Maurice ROUX, Monsieur Paul ROUX
et leurs familles font part de la fin paisible*

le 6 avril 1974 de
Madame Jules ROUX
née CAUWES-JALABERT

leur mère, grand-mère et arrière-grand-mère

« Père des lumières », Saint-Jacques.
« Dieu était en Christ », Saint-Paul.

45, avenue Gambetta — 83400 HYERES
CHAVENAY par 78450 VILLEPREUX

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

Est-ce la grande affaire de demain qui s'amorce pour notre pays (pour d'autres pays) ? Je n'en jurerais pas, mais il convient certainement d'envisager les questions touchant au régionalisme avec excessivement de sérénité et de psychologie. Les Assemblées régionales dont la mise en place se poursuit devront travailler en ce sens.

Le régionalisme peut être une sorte de défoulement peu dangereux en soi, mais peut devenir le tremplin d'une contestation systématique et permanente (exploitée politiquement de surcroît) débouchant sur un séparatisme qui, à la limite, loin d'être progressiste, peut doucement ramener à un système rétrograde. C'est là une opinion qui vaut ce qu'elle vaut comme on dit...

Certaines revendications régionales ne méritent pas d'être traitées avec désinvolture, car elles ne sont pas insignifiantes. Encore faut-il ne pas les exagérer. Comme il n'est sans doute pas bon qu'un régionalisme excessif devienne un nationalisme et en remplace un autre...

Il y aurait beaucoup à dire encore à propos du régionalisme d'une part, des mouvements autonomistes, d'autre part. Ce n'est pas dans le cadre du court volet d'un *Écran* que l'on peut faire part de toutes les réflexions qu'ils inspirent. L'actualité me permettra bien d'y revenir un jour ou l'autre : aujourd'hui, qu'il me soit permis, pour finir, de demander aux autonomistes convaincus s'ils ne pensent pas qu'il y a assez de frontières en l'état actuel, s'il est donc bien nécessaire d'en créer d'autres ? ...

LE SAUT DU LIT

Lu ce graffiti sur le quai de la station de métro Bastille : « La révolution ce (sic) fait déjà dans votre lit ». A côté de cette inscription a priori polissonne, et de la même écriture, il y avait le banal slogan « A bas les lois Royer et Fontanet ! » Donc, pas d'erreur possible, l'auteur de la maxime politico-sexuelle était bien quelque lycéen (ou lycéenne ?) pas très doué en français (on ne saurait être premier partout...) ou très étourdi. En revanche, extrêmement pertinente sa formule : ne vous indignez pas, amis lecteurs, je suis d'accord avec le jeune manifestant de mars 74 ! Et je m'explique, sinon... Eh non, il n'a rien inventé ce juvénile pamphlétaire des murs du métro parisien : les révolutions, comme tant d'autres actes, c'est bien souvent lors des cogitations nocturnes qu'elles s'échafaudent, se font en rêve avant de pouvoir — ou non — se réaliser.

C'est généralement à l'aube que se prennent bien de petites ou grandes déci-

BELLE

ET FASCINANTE

LIBERTÉ

La prédication des églises aujourd'hui ne laisse guère de place au problème de la naissance virginale du Christ, à la valeur expiatoire du sacrifice de la Croix et aux bienfaits que chacun peut attendre de l'institution de l'Eglise et de l'octroi de ses sacrements.

De façon ramassée, disons que le dogmatisme a du plomb dans l'aile ! Aucun de nos théologiens contemporains ne nous propose de grande synthèse de la pensée théologique. De même, bien peu de prédicateurs ont aujourd'hui comme objectif d'affirmer et d'étayer l'une des grandes affirmations de la foi chrétienne au travers de ses formulations classiques.

L'enseignement dogmatique n'est pas au mieux de sa condition. Dans les églises comme au dehors. Aucune formulation théologique ne fait recette. Il n'y a pas davantage de principe de morale pour rallier grand monde. Le difficile combat d'arrière-garde du mouvement « laissez-les vivre » en est la preuve.

En tous domaines, on mise aujourd'hui sur un certain pragmatisme. Les uns, par manque de valeurs directrices, les autres par conscience de la relativité de ces dernières. Partout, on sait que la foi chrétienne se définit plus au plan éthique que dogmatique.

Quelle brèche dans toutes les façades d'orthodoxies ! Quelle situation rêvée pour le libéralisme évangélique ! N'est-il pas en train de gagner la partie ? Tous ne sont-ils pas en voie de reconnaître ce qu'il avait toujours préconisé ?

Une analyse sommaire de la situation pourrait le laisser croire. Mais les choses ne sont pas aussi simples. Un certain libéralisme — ou un certain pluralisme — est aujourd'hui de mise en théologie et en morale. Mais l'est-il en tous domaines ? Notamment, l'intransigeance dogmatique ne demeure-t-elle pas entière lorsqu'il s'agit d'options et d'engagements sociaux-politiques ?

De plus, ceux qui aujourd'hui se réclament moins qu'hier d'un ensemble de vérités formulées ont-ils vraiment renoncé à se rattacher à des dogmes ou à revendiquer des « certitudes » ? La tentation de mettre la vérité en équation et d'avoir des assurances bien concrètes et objectives est-elle éliminée ou seulement provisoirement abandonnée ?

Savoir et accepter que, malgré nos efforts, nous ne la connaissons jamais totalement ! Reconnaître qu'il y a des approches diverses de la vérité et parfois contradictoires au niveau des apparences ! Admettre que la vérité sans amour et sans respect de la démarche de l'autre, est bien peu de choses !

Le dogmatisme est aujourd'hui en mauvaise passe. Il paie le prix d'excès passé. Est-ce pour longtemps ? Ne nous y trompons pas. Il faut plus que ce constat pour accéder à une attitude libérale qui est conversion ou changement de comportement.

Une attitude libérale — ou une option pour la liberté — appelle un apprentissage. Elle n'est pas qu'un choix de principe, comme lorsqu'on se prononce pour les pâtes Lustucru ou la crème Gibbs.

Belle et fascinante liberté ! Il n'est ni simple, ni commode de s'en réclamer ! Cependant, sans elle, l'Evangile — le message d'amour de Dieu — a un fumet bien racorni !

L'appel que Dieu place devant nous est toujours exigeant. Nous ne sommes pas libres, mais Dieu nous offre à le devenir. Avec son aide. La liberté n'est pas article à bon compte de Monoprix. Elle coûte. Notre liberté est au confluent de sa grâce et de notre conquête.

C'est bien ainsi.

P.-J. Ruff

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète

19-20 octobre 1974

avec la participation de :

Professeur André MALET

Pasteur Louis SIMON

sur le thème :

LIRE LA BIBLE AUJOURD'HUI

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 11

Lundi 27 mai 1974

DES POSITIONS MALAISÉES

II. - L'HOMME ET SON DESTIN

par Pierre Ducros

« ... des notions qui naguère encore nous paraissaient inaltérables... Sur quoi reposaient-elles ? Était-ce, comme nous le supposions, sur les fondements impératifs de notre qualité d'êtres humains ? Ou simplement sur d'antiques tabous irrationnels ? »

(Vercors)

UN HOMME IMMERGÉ

Donc que ce soit par le dedans — le subconscient — ou par le dehors — la pression sociale —, l'homme est prisonnier de contraintes qu'il ne maîtrise pas et qui n'ont aucune capacité, ni aucune valeur capables de transcender l'immédiat.

L'homme, cet être immergé, peut-il émerger ? Question capitale pour le chrétien.



DEUX QUESTIONS PRÉALABLES

Est-il vrai que la solution marxiste des problèmes économiques, même sa validité acquise, apporte enfin une morale universelle, la désaliénation définitive de l'homme et ouvre devant lui la voie où tous ses problèmes s'aplaniront et se résoudront ?

Ne faut-il pas reconnaître que : « *Le mystère de l'existence humaine ne se laisse pas définir en terme de lutte de classe.* » (2)

Est-il vrai que, dans son passé, le patrimoine humain n'a rien découvert qui soit de valeur universelle ? Peut-on vraiment dire, quelle que soit la part de vérité contenue dans les analyses ci-dessus mentionnées, qu'au cours des siècles, il n'y a jamais eu des hommes capables de s'élever au-dessus des mœurs et de la morale de leur époque ?

Dès la plus haute antiquité, des textes nous appren-

C'EST à savoir que penser de la question — angoissante — posée par Vercors que cet article voudrait répondre.

Dans un récent article (1), André Gounelle, tout en refusant leurs conclusions extrêmes, rappelle que la psychanalyse et la linguistique explorent les forces obscures dans lesquelles l'homme est immergé — du moins pour une part de lui-même.

Le 12 février dernier, au dossier de l'écran, après le film « *Le petit monde de Don Camillo* », s'ouvrit un débat sur : « *Marxisme et Christianisme* ». Au cours de ce débat, il fut question de la morale. Roland Leroy, membre du Comité directeur du parti communiste, déclara que, grâce au marxisme, pour la première fois dans l'histoire, est instaurée une morale aux valeurs universelles.

Jusqu'alors, la morale, avec ses tabous et ses interdictions, avec ses prescriptions et ses listes de vertus, n'était que celle imposée par les classes dirigeantes pour conserver leur prédominance, celle des exploités pour perpétuer la soumission des exploités.

Suite page 4



Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Quand parviendra ce numéro, la France aura un
nouveau Président de la République. Il sera celui que
les Français auront choisi. Qui ? — Je ne sais.*

*Comme tous les Français, j'essaie tant soit peu de
réfléchir aux situations. Qu'attendrais-je d'un Prési-
dent de la République ?*

Certes, je le sais négativement.

*Je ne voudrais pas qu'il essaie par je ne sais quelle
finasserie de me faire avaler des couleuvres ou de
chercher à duper les hommes. Ne me sentant pas l'âme
d'un inconditionnel, je veux de toute manière pouvoir
garder mon indépendance de jugement. Je n'aime pas
l'aveuglement. Je ne voudrais pas qu'il entraînant les
Français à regarder seulement leur propre intérêt sans
considérer celui des autres. Il serait bon aussi qu'il se
souvînt d'une vérité première : les hommes ne sont pas
des bêtes ; s'il leur faut du travail, il leur faut de la
culture. Je n'accepterai donc de lui aucune mainmise,
aucun esclavage de quelque ordre fussent-ils. Bien plus,
je lui demanderai d'animer une vraie culture de
l'esprit. Le poids des nécessités matérielles ne peut pas
faire perdre de vue celui des exigences morales. Je ne
voudrais pas d'un pays triste dans lequel les regards des*

hommes n'aient plus de lumière, plus de volonté, plus d'espérance. La morosité, comme la jeunesse sans emploi engendrent les catastrophes.

Je le sais aussi positivement.

Est-il besoin d'exprimer ce que tout Français désire ? : la liberté. Liberté d'être ce que nous sommes, de penser et d'exprimer librement nos opinions par la parole et par la plume. Liberté de choisir les orientations de notre vie ; cela implique une nécessaire vigilance des problèmes sociaux, moraux et éducatifs et une intelligente approche de ce qu'ils représentent pour le pays et pour la jeunesse. — La justice fait aussi partie de la liberté. Elle en est comme l'expression tangible. Bien plus elle doit s'habiller d'amour, de vérité, d'honnêteté ; elle exige la reconnaissance de la valeur de tout l'homme : ni bête ni machine, mais bien homme.

De là, comme chacun aussi, je tiens à ce que le Président pense effectivement et efficacement (non pour faire l'aumône à la manière d'une dame d'œuvre) aux déshérités de toutes sortes, Français et étrangers. C'est donc le sort de l'homme qui est en jeu et la saveur de la vie. Chacun, là où il se trouve, doit avoir l'occasion d'une fierté : celle d'être l'homme qu'il est, qu'il cherche à être, qu'il a droit de devenir. Chaque homme a droit à son pain et à son soleil. Chacun a le devoir d'aider l'autre à les acquérir. Le Président le premier puisqu'il est le « premier » des Français et qu'il a, de ce fait, « première » charge. Il s'agit donc ici

du respect dû à tout homme et à toute femme et à leurs problèmes respectifs.

J'aimerais aussi que ce « premier » sache se souvenir. Se souvenir de ses promesses, certes — et ce serait bien le moins !... On en fait tant quand on cherche l'approbation ! Il devrait se souvenir de ce qu'il a vu, entendu, de ce que sentent, pensent les uns et les autres et de leurs nécessités premières. Car tous sont hommes au même titre, tous ont droit à la même attention dès lors qu'ils sont honnêtes. Tous ont leur mot à dire puisqu'ils l'ont à penser.

Je voudrais que le Président fasse comprendre à tous — et le comprenne lui-même — qu'ils sont partie prenante dans l'entreprise en jeu. — Je crains un peu ce mot « jeu » d'autant plus qu'il y va plutôt d'un travail, d'un devoir aux multiples faces. Et qui donc se sent tellement attiré par le Devoir ? — Partie prenante cela signifie ceci : le droit et le devoir s'entremêlent au point de créer des impératifs de vie. Sans doute s'agit-il tout le temps de nation à construire, donc d'un dynamisme à créer, mais en même temps et surtout de l'homme qui vit à son travail (quel qu'il soit) et respire l'air (au propre et au figuré).

C'est donc tout un système à voir et à revoir. Plus encore, c'est une certaine conception de l'existence qu'il paraît primordial de promouvoir. C'est une vertu à provoquer, encourager et vivre. Ce terme « vertu », a bien des sens ; il ne faudrait pas les limiter à une image quelque peu puritaine. La vertu, c'est le courage et l'énergie d'être ; c'est aussi le jugement de sagesse — non de modération ou de docilité —, mais d'intelligence des gens et des choses ; c'est la connaissance et la compréhension des individus, de ce qui les concerne, de leurs mutuels rapports. Cette vertu implique de la part de celui qui dirige une vue large, ouverte sur le monde. Concilier et reconcilier les peuples. Chercher pour soi et pour les autres la paix (la vraie). Avoir des préoccupations et des jugements qui débordent les frontières. L'Europe, certes. Mais aujourd'hui tout s'estime et se construit à dimension mondiale. La vertu implique le discernement. Y a-t-il plus grande utilité ?

Tout ce qui vient d'être exprimé découle de l'Évangile. Il est extraordinaire de remarquer à quel point le monde d'aujourd'hui, dans ce qu'il a de meilleur, se trouve dépendant des soucis évangéliques. Pas un homme d'État n'oublie de parler de justice, de fraternité, de compréhension, de paix, de mieux être... Il est sincère.

Il faut reconnaître que c'est l'influence du christianisme sur les données vitales essentielles qui se manifeste ainsi. Encore faut-il que ce ne soit pas seulement un langage.

C'est sur leur application que le Président sera jugé.

P.R.

15 mai 1974

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

160 agences

nent que de tels hommes ont existé, qui ont exprimé et prononcé, sur l'homme et sa signification, des pensées et des jugements qui échappent aux forces obscures de l'être et aux pressions du milieu.

JÉSUS, UNE PERSONNE ET UNE PAROLE

Dans ce patrimoine, pour nous, chrétiens, il y a Jésus et son Évangile. Dans un récent article, il était rappelé que : « *le chrétien n'est pas celui qui adhère à des formules; mais au mystère d'une personne, celle du Christ... un Homme qui se dit Fils de Dieu et qui demande à ses disciples de croire en lui... en lui et non à une morale.* » (3)

Que l'Évangile soit en tout premier lieu le mystère d'une Personne, c'est, pour la foi, une évidence.

Mais cette Personne a parlé et agi. Or toute parole et toute action ont une assise qui, de quelque nom qu'on la désigne, est bel et bien une morale, une référence à des valeurs.

Il est impossible de séparer en Jésus sa personne de ce qu'il a dit et fait. Ce serait rester dans un vague total. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'adhérer à des formules. Mais il s'agit de se brancher sur le vécu de cette Personne. **Sur un vécu qui puise son inspiration dans les exigences d'une vérité entrevue, affirmée et désormais contraignante.**

PEUT-ON ENCORE PARLER DE MORALE ?

N'ayons pas peur des mots : nous voici en face de mots que l'on n'ose plus prononcer : de morale, de bien et de mal.

Puisqu'ils sont prononcés, il faut alors essayer de les bien définir et ce dans la lumière de l'Évangile ?

Qui dit morale dit par là même violation possible de cette morale. Il n'est pas possible de parler de bien sans parler aussitôt de mal. En langage religieux, de péché.

Il n'y a pas de bien ou de mal en soi, **mais par rapport à quelque chose, à autre chose.**

A quoi ? Serait-ce aux conformismes de l'époque ? Moins que jamais il ne saurait en être question. **Ce ne sont pas des références sûres.**

Aux impulsions et aux instincts qui nous diraient le vrai et donc le bien ? **Ils n'ont pas cette capacité.**

La question mérite un examen plus réfléchi.

LE SEUIL FRANCHI PAR L'HOMME

L'apparition de l'homme au sein du monde animal, quelles que soient nos ignorances en ce qui concerne ce passage, a fait franchir à ce nouvel être un seuil.

Ce passage, ce seuil ont-ils une signification ? La foi l'affirme. En ce nouvel être, il y a quelque chose de plus, une faculté nouvelle, de quelque nom qu'on la désigne : raison, conscience, esprit, âme, etc...

Une faculté qui lui révèle qu'il est **un être inachevé, en marche vers un destin qui est sa vérité dernière.** Une faculté qui fait plus encore : grâce à elle, cet homme qui découvre sa faiblesse, entend la voix de celui en qui réside le mystère de cet appel et le secret d'une présence qui est promesse de l'achèvement.

Vers celui-ci l'homme, répondant à cet appel, peut alors se mettre en route, **dans l'humilité** de sa condition, mais **dans la foi** d'être dans le vrai.

LE PROBLEME DU BIEN ET DU MAL

Par rapport à quoi tel geste, tel comportement et même telle pensée sont-ils bien ou mal ? Voici la réponse :

non pas par rapport aux conformismes, ni par rapport aux impulsions et instincts ;

mais par rapport à ce que l'homme est appelé à devenir. Dans ce qui lui est proposé par les mœurs et par ce qu'il ressent personnellement, l'homme doit faire un choix. **Ni tout accepter, ni tout refuser, mais choisir.** Par rapport à son destin, à sa vérité, cette pensée, ce geste, ce comportement est-il ascendant ? ou descendant ?

QU'EST-CE QUE LE PÉCHÉ ?

Le péché n'est donc pas, comme on le croit trop communément, la violation d'une règle plus ou moins abstraite. Le péché, **dans l'optique de la foi**, c'est se fourvoyer sur une voie qui n'est pas celle de cette haute vérité qui est notre véritable destinée ; c'est tourner le dos à « *notre qualité d'êtres humains* », tourner le dos à celui à qui nous devons cette qualité ; c'est « *avoir engagé le fond de son être en opposition avec l'Etre transcendant.* » (4)

Ce que S. Weil exprimait ainsi : « *Il n'y a qu'une faute : ne pas avoir la capacité de se nourrir de lumière. Car cette capacité étant abolie, toutes fautes sont possibles.* » (5)

Ni moralisme rigide, ni laxisme facile.

QU'EST-CE QUE LE BIEN ?

Poser ainsi le problème du mal suppose **une conviction et une affirmation préalables** : l'homme est appelé à dépasser ce qu'il est aujourd'hui ; il est un être à mi-chemin ; il existe un horizon vers lequel il se dirige ; il a vocation à réaliser un destin qui est sa destinée, **disons sa destination.**

Est bien, ce qui rapproche l'homme de ce destin, ce qui est en consonance avec sa vocation. Il n'est pas d'autre critère que celui-là.

« *Le désir est la quête de la fin ultime, ...de la présence totale à soi et aux autres. C'est ce qu'on peut appeler éthique : la réalisation intégrale de son être, la vie sans vide ni vacuité, la vie bienheureuse... Cette vie bienheureuse peut se concevoir, soit se réalisant entièrement à l'intérieur de l'histoire, soit se jouant en elle pour la dépasser... il paraît difficile d'admettre une réalisation adéquate de l'éthique dans l'histoire, car elle porte en elle une dimension infinie.* » (6)

UNE DIFFICULTÉ

Mais, objectera-t-on, qui dira à l'homme ce à quoi il est appelé ? Comment reconnaîtra-t-il la voie qui le conduit à son achèvement ?

L'objection est fondée. La difficulté est réelle.

Disons seulement ceci : à travers les siècles et les époques les plus diverses, l'histoire découvre **un fil d'or pratiquement ininterrompu** : les témoignages d'hommes qui, dans cette diversité, ont prononcé des paroles où l'humanité, malgré ses erreurs, ses fautes et ses crimes, reconnaît les meilleurs de ses fils, si peu nombreux soient-ils.

Qui fera le recueil de ces paroles qui, jalonnant les siècles, n'en sont pas un simple écho, mais jaillissent d'une source plus profonde, **supratemporelle parce que divine** ?

Pour les disciples du Christ, la route s'éclaire. Certes tout n'y est pas écrit noir sur blanc. **Dans cette liberté** qui fait sa dignité et sa responsabilité **et dans une recherche constante**, à chacun de faire usage de ce don de Dieu : cette faculté de discernement qui lui est propre.

Parce que le Christ est, pour nous et la Parole de la Révélation divine et l'image de Dieu, visible puisqu'incarnée, **il est tout à la fois la source et de notre foi et de notre espérance et de notre vie morale.**

Gardons-nous de séparer foi, espérance et morale ou même d'opposer entre elles l'une ou l'autre de ces réalités. La vision que nous apporte le Christ est **une vision globale**. Qu'elle soit la nôtre !

La vie morale que nous avons, bien trop rapidement essayé de situer, puise sa racine et sa vitalité **en cet acte de foi** — car c'en est un — que l'homme est un être appelé à un devenir **et dans cette certitude que donne notre espérance**, qu'à l'horizon brille le jour où Dieu sera « tout en tous ».

ET DIEU ?

Notre temps se doit de procéder à une révision radicale de la théodicée traditionnelle qui a trop

emprunté à la mythologie. **Le rapport du péché à Dieu doit, en particulier, être repensé.** Il s'agit de toute autre chose que d'une offense faite à un souverain qui doit alors punir.

Dieu est la réalité d'une « *vie sans vide* », la promesse de l'achèvement de l'homme, le lieu de sa destination.

Parlant de la faute originelle, Berdiaef disait : « *elle ne doit pas être envisagée comme une désobéissance, car Dieu n'est pas un despote imposant à l'homme sa volonté.* » (7)

Dieu ne punit pas ; c'est l'homme qui se pénalise. Cela étant, combien de textes liturgiques et de cantiques devraient être revus et corrigés !

La justice de Dieu est selon une belle expression « *une fidélité à lui-même..., à ses promesses de salut.* » (8)

Fidélité à lui-même : à ce que l'Évangile nous dit de lui ; le Dieu dont la perfection, dont la sainteté est celle de l'amour ; le Dieu qui, nous dit l'apôtre, nous a aimés le premier ; le Dieu en qui il n'est point de ténèbres, puisqu'il est tout Lumière.

SA LOI : UNE GRACE

Et si ce qu'on appelle sa Loi n'était pas de nature répressive ! **Et si ce qu'on appelle ses Commandements était une grâce offerte à l'homme**, une porte, peut-être étroite — et pour cause —, mais ouverte vers une liberté grandissant jusqu'au jour où sera atteinte « *la fin ultime* ».

La Loi divine, non pas une soumission exigée de l'homme, une limitation de sa liberté, une atteinte à sa personnalité, mais au contraire un accord, une harmonie, une communion qui, **parce qu'enracinés en Dieu**, sont par là même fondés « *sur les fondements impératifs de notre qualité d'êtres humains* » et par conséquent **source d'une liberté toujours plus grande et d'une joie impérissable.**

P. Ducros

P.S. — Tout cela est parfaitement banal. Mais aujourd'hui ne sont-elles pas révoquées en doute, ces banalités ? Déjà l'apôtre Paul s'excusait auprès des Philippiens de répéter toujours les mêmes choses !

(1) « Croire en l'homme » (A. Gounelle), Évangile et Liberté du 18.2.1974.

(2) Pierre Bigo : « L'Église et la révolution du tiers-monde ».

(3) « La foi à découvert » par H. Fesquet — « Le Monde » du 29.12.1973.

(4) Snoeck, in « Psyché » 30/31, p. 482.

(5) « La pesanteur de la grâce ».

(6) Jean Lacroix : « Crise de la raison », au sujet de : « Vie sociale et destinée », de Jean Ladrière. Cf. « Le Monde » du 28-29 avril 1974.

(7) « Dialectique existentielle ».

(8) P. Benoit, compte rendu de : « Les étapes de l'histoire du salut », de S. Lyonnet (Revue Biblique 1973, p. 433).

PROMESSES et REALITÉS QUOTIDIENNES

DE la masse abondante des discours, des interviews et des débats qui se sont succédé à un rythme épuisant depuis le début de la campagne présidentielle, il serait probablement possible d'extraire une sorte de portrait-robot des actions sociales à entreprendre pour donner satisfaction à la majorité de la population de notre pays, qu'elle soit française ou étrangère.

Les candidats à la magistrature suprême n'ont eu en effet de cessez d'affirmer leur volonté d'améliorer nos conditions de vie et de mettre en place des réformes susceptibles de limiter les imperfections de la Société.

Ils étaient probablement sincères et prêts à faire quelque chose en ce sens s'ils avaient la chance d'arriver en tête du scrutin.

Mais il y a loin entre les promesses et les réalités, et on sait bien que les gouvernants, même les mieux inspirés, agissent dans des limites relativement étroites, au carrefour d'intérêts divergents, souvent opposés, que le social exige beaucoup de crédits pour réaliser les équipements, puis pour gérer ceux-ci. On sait aussi et surtout que tout ce qui concerne les actions sociales n'est guère au premier rang des préoccupations des dirigeants qui n'ont pas une volonté déterminée d'agir dans ce domaine. Et que cette volonté, quand elle existe, s'émousse bien vite, au fur et à mesure que le pouvoir devient une routine fatigante qu'il convient de faire durer aussi longtemps que possible.



Périodiquement, nous apprenons la publication d'un livre sur la misère d'un pourcentage scandaleusement élevé de la population, qu'il s'agisse de ceux qui ne peuvent bénéficier des fruits de l'expansion, de ces laissés pour compte de la Société moderne, ou tout simplement de cette foule de gens que la vie a placés dans des situations impossibles et qui, isolés, cachent leurs infirmités et leurs malheurs. Les auteurs de ces ouvrages ? : des journalistes, des hauts fonctionnaires, des assistantes sociales, des avocats, etc... Les personnages ? : des personnes âgées, des ouvriers migrants, des petits paysans, des veuves, des enfants sans foyers, des handicapés physiques et mentaux, des prisonniers, etc...

Des catégories entières de la population vivent ainsi, oubliées par ceux-là même qui, par l'intermédiaire d'une administration spécialisée et le plus souvent efficace, devraient s'attacher à percevoir les besoins visibles ou cachés et à mettre un point d'honneur à supprimer les inégalités les plus criantes.

On nous dira bien que la situation des faibles et des sans pouvoir s'améliore progressivement grâce à l'enrichissement lent mais certain du pays, que les réformes successives qui sont décidées par les gouvernements atténuent peu à peu les misères physiques et morales, que les efforts sont importants et qu'il ne faut pas les sous-estimer. On nous dira aussi que les besoins à satisfaire sont en évolution constante et pratiquement sans fin, alors même que les réformes ne peuvent être que lentes et progressives.

Mais sommes-nous tellement certains que les mauvaises conditions de vie et de travail sont si difficiles à supprimer ?

N'est-il pas vrai que « qui veut peut », et que lorsqu'un gouvernement décide d'une politique et des moyens à mettre en œuvre pour la mener, il obtient généralement des résultats. Quatre ans après la décision de rattraper notre retard en matière de téléphone, les P.T.T. livrent plus d'un million de lignes téléphoniques nouvelles par an. Notre territoire verra sortir de terre dans les prochaines années plusieurs centrales nucléaires par an par suite de la nouvelle politique énergétique mise en place ces derniers mois. Les exemples ne manquent pas.

Pourquoi ne serait-il pas possible d'obtenir la définition d'une vraie politique en matière sociale et de la mettre en œuvre ? Le sujet nous paraît au moins aussi noble que l'aviation, les autoroutes et l'armement.



Les nécessités du bonheur sont dans les petites choses de la vie quotidienne. Et il faut bien avouer que celle-ci nous apporte chaque jour bien des difficultés et des soucis.

Beaucoup, parmi les plus importantes de ces difficultés, résultent pour une bonne part de l'insuffisance de communication et de compréhension entre les

COLLEGE CÉVENOL — 43400 le CHAMBON-sur-LIGNON —
Téléphone : 59.72.52 — Altitude : 1.000 m —

Camp de travail international : du 10 mai au 31 juillet 74 — jeunes gens et jeunes filles à partir de 16 ans. Travaux de construction — Réflexion sur thème — auto enseignement des langues (anglais, allemand, français).

Cours international d'été du 2 au 31 août 1974 — jeunes gens, jeunes filles de 10 à 20 ans. Cours de révision et réorientation de l'entrée en 6ème à l'entrée en terminales — INTERNAT de GARÇONS et de FILLES.

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2ème éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

individus, et de la solitude de ceux-ci en face des organismes que la Société s'est créée.

Nous avons tous connus, à un moment de notre vie, dans notre milieu familial ou professionnel, ou dans le cercle de nos amitiés, des personnes luttant désespérément pour faire valoir leurs droits et obtenir satisfaction dans des domaines où le droit était de leur côté. Les lois les mieux faites, les règlements les mieux rédigés ne peuvent rien contre l'habitude, le laisser aller et la peur des responsabilités. Accuser les tiers et notamment l'administration est en l'occurrence une facilité : c'est un certain état d'esprit qu'il convient de dénoncer et de changer, qui consiste, pour beaucoup d'entre nous, lorsque nous ne sommes pas directement concernés, à ne pas nous mettre à la place de la personne qui se heurte à ces difficultés, à ne pas aller au devant du problème posé pour aider à le résoudre plus rapidement.

Changer cet état d'esprit améliorerait bien des choses et faciliterait la vie quotidienne de beaucoup de gens. Sans même avoir à publier de nouveaux textes administratifs.

Que dire de la détention provisoire qui devrait rester exceptionnelle mais qui a été généralisée au point que près du tiers des effectifs de nos prisons sont des prévenus ? Ne connaissez-vous pas des fonctionnaires qui ne sont payés que plusieurs mois après leur prise de fonction ? Peut-on admettre que des personnes âgées attendent plusieurs années que leurs droits à la retraite soient reconnus, alors que leurs dossiers pourraient être instruits en quelques semaines si les services compétents s'en donnaient vraiment la peine ?



« Il y a sûrement quelque chose à faire ». C'est le titre d'une émission de radio fortement critiquée par ceux qui considèrent qu'il y a d'autres voies que celles d'un poste de radiodiffusion pour régler les difficultés quasi-insurmontables auxquelles se heurtent certains. Mais cette émission qui rencontre beaucoup d'intérêt dans l'opinion publique, est très instructive en ce sens qu'elle nous permet de mieux cerner les problèmes qui contribuent à rendre nos concitoyens insatisfaits et mécontents.

De nouvelles lois, sous la condition que leurs décrets d'application n'en dénaturent ni l'esprit ni le contenu, peuvent, en quelques mois, améliorer les conditions d'existence de toute une catégorie de la population.

De belles promesses peuvent déboucher sur des réalités heureuses. Mais le chemin est le plus souvent bien long entre les promesses et la réalité. Et nos législateurs resteront longtemps réticents à faire évoluer le droit au rythme de l'évolution des mœurs et des habitudes. Les récents débats sur l'avortement en sont une preuve évidente.

Il restera toujours une réalité quotidienne, vécue au jour le jour, celle du pot de terre des faibles et des isolés contre le pot de fer du « système » établi, rodé et impénétrable, l'individu seul en face d'une institution complexe et dépersonnalisée qui ne sait pas tendre la main.

Les petites choses de la vie peuvent devenir agréables quand de grands projets sociaux se concrétisent.

Mais, dans l'attente de leur mise en pratique, il faut bien avouer qu'elles seraient bien plus agréables encore si chacun prenait le temps de considérer son travail quotidien comme un service et son vis-à-vis comme un homme ou une femme dont il pourra avoir besoin un jour.

Gilbert Allais

recherche

un exemplaire en français, à défaut en anglais même usagé de :

« LE VASTE MONDE »

(The wide wide world)

de E. Whetherel

Écrire : Monsieur Robert Martin, 6, Pré au Bois — 92420 Vaucresson.

Le prochain **DÉJEUNER DE LA CAUSE** aura lieu

Le MERCREDI 12 JUIN 1974 à 12 h 30

au Restaurant de l'Hôtel des Centraux, 8, rue Jean-Goujon, PARIS — 8è

(Métro Alma-Marceau ou Franklin-Roosevelt)

sous la présidence de

Monsieur Roger SEYDOUX

Ambassadeur de France

qui prononcera une allocution sur ce sujet :

**UNE MISSION A MOSCOU :
IMPRESSIONS ET RÉFLEXIONS**

constitution d'archives concernant le Pasteur Marc BOEGNER

Tout en respectant la discrétion nécessaire, mais pour compléter la documentation actuelle — documentation rendue fragmentaire par l'enlèvement de ses livres et papiers à l'automne 1941 par la Gestapo — il est fait appel à toute personne désireuse de se défaire de publications ou écrits divers concernant le Pasteur Marc Boegner et ses ascendants, ou émanant du Pasteur Boegner lui-même.

Cet appel vise surtout lettres, articles de revues anciennes, préfaces, écrits de circonstance qui, au besoin, pourraient être photocopiés.

Cet appel exclut par contre toutes les éditions des Carêmes et de l'Exigence œcuménique. Il exclut également toute documentation photographique postérieure à 1914.

Pour tous renseignements, frais engagés, rémunération suivant les usages en cours, écrire à Monsieur Robert LECOMTE, Librairie protestante, 140, boulevard St-Germain, 75006 Paris, qui centralise ces recherches.

POUR beaucoup, à la suite de V. Hugo, « le calembour est la fiente de l'esprit qui vole ». Certes il en est quantité de mauvais, particulièrement aujourd'hui, qui n'ont d'autre but que d'épater et finalement mépriser le lecteur. Cependant certains jeux sur des homonymies, équivoques, connotations, étymologies réelles ou supposées, ont dans la Bible une portée théologique d'autant plus insoupçonnée que la traduction en rend rarement compte. Ce qui pourrait passer pour humour, parfois acide, est fondamentalement très sérieux, à cause de la valeur essentielle du mot, que notre logorrhée contemporaine amène trop aisément de nos jours à opposer à l'acte.

Pour l'homme d'autrefois le nom définit l'essence de l'être, et en hébreu le terme « parole » signifie aussi « action » (voir par exemple I Rois 11, 41 : « le reste des actes de Salomon ») ; « affaire » (par exemple Exode 22, 8 : « l'affaire des deux parties », I Samuel 10, 2 : « ton père a laissé de côté l'affaire des ânesses » ; « chose » (II Chroniques 19, 3 : « il s'est trouvé en toi de bonnes choses » et Amos 3, 7 : « Le Seigneur ne fait pas quelque chose ») ; « occasion » (I Rois 11, 27 : « ceci est l'occasion où il leva la main contre le roi »).

Nommer les objets ou les êtres c'est participer à l'acte créateur de Dieu en définissant leur vocation (Genèse 2, 19-20). Connaître le nom de quelqu'un c'est avoir barre sur lui (cf. Genèse 32, 29, Exode 3, 13, Juges 13, 17-18). Changer de nom, c'est changer de destinée (cf. Genèse 32, 27-28). Aussi, le jeu de mots n'est-il pas divertissement, mais en un sens définition des essences (rapprocher, en Psaume 96, 5, *élohim* et *élilim* c'est mettre en évidence que toutes les divinités païennes ne sont que *des vanités*).

Encore faudrait-il que ceci apparaisse à la lecture et l'audition, et le rôle du traducteur n'est pas facile. On essaiera dans ce qui suit de mettre en évidence quelques jeux de mots vétérotestamentaires. S'il y a un jeu de mots, c'est que les mots ont un certain jeu, non pas au sens de la distraction mais au sens de la mécanique : c'est ce qui permet à la machine de fonctionner, au langage d'avoir du sens, à la théologie d'être parole, à la parole de prendre corps. En voici quelques exemples dans la Genèse.

DES NOMS PROPRES DANS LA GENESE

Adam

La plus grande difficulté vient sans doute des noms propres, qui ne sont pas traduits mais font l'objet d'une transcription traditionnelle. Et ça se complique encore quand le nom propre est aussi un nom commun. Ainsi *adam* est-il à la fois « M. Adam » et « l'homme », il est capital de le comprendre pour bien saisir que l'histoire du premier homme n'est pas une aventure exceptionnelle et hors du temps, mais bien l'expérience de chacun de nous, aujourd'hui et hier et avant-hier, aussi haut qu'on remonte et dès qu'il y a eu

de l'homme sur la terre. De plus cet *adam* est tiré de l'*adama* (2, 7), la terre arable qu'il doit cultiver (2, 5). Il est le « glaiseux » tiré de la « glaise », et quand il n'y a pas d'article et qu'on a affaire à un nom propre il pourrait approximativement s'appeler « Blaise ». On peut aussi penser à argile/Gilles, terre/Térence, ou encore homme/humus ; mais c'est plus difficile d'exprimer ainsi à la fois le sol, le nom commun et le nom propre. Encore faudrait-il ajouter la connotation de « rouge » (cf. *Edom*, le nom que prit Esaü le Rouquin, Gn. 25, 25 ; 32, 4), et celle de « sang » (*dam* en hébreu). Peu importent les étymologies. Tout cela est dans ce mot — mais le lecteur français le perd et repousse Adam dans un temps mythique, loin de sa terre et de son sang.

**abonnez-vous
faites abonner
vos amis à...**



Eve

Quant à « Eve », elle fut ainsi nommée, dit 3, 20, parce qu'elle fut la mère de tout « vivant ». L'association entre *hawwa* et *hay* est perdue. Elle devrait pour nous s'appeler « Viviane ». Une vieille explication rabbinique y ajoute un jeu de mots avec *hiwya* « serpent » (différent du terme utilisé dans le texte biblique), et il est dit à Eve : « le serpent est ton serpent (= séducteur) et tu es le serpent d'Adam ».

Caïn

Quand elle a enfanté son premier fils (4, 1), elle l'a appelé *qayin* parce que, dit-elle : « *qaniny* un homme ». Le verbe qu'elle emploie signifie selon les cas « acheter » ou « créer ». Dans tous les autres passages où le sens est indubitablement « créer » le sujet est uniquement Dieu. Il est donc vraisemblable

L'ANCIEN TESTAMENT

que le sujet n'est pas un être humain dans ce seul texte. Le sens est « acquérir » — mais avec peut-être l'autre sens en connotation (comme en français on entend « créer » dans « procréer »). Par ailleurs, le nom propre *qayin* a en fait la signification de « forgeron » : c'est le « faouré » du Midi, le « fabre » ou « fèvre » du Nord, l'« homo faber » par excellence de l'économie rurale. Au fond Viviane l'a appelé « Fabrice » car, dit-elle : « Je me suis fabriqué un homme. Ajoutons que le nom *qayin* pouvait connoter l'idée d'envie (verbe *qanà*).

Abel

Quant au nom de son frère, il a beau venir de



ANGILE et LIBERTE
enseignements en page 2

l'accadien *aphe* qui veut dire « fils » ; dès que l'on sait qu'*abèl* désigne en hébreu un souffle transitoire, une fumée fuyante, quelque chose d'insaisissable et évanescent, on saisit mieux la portée prophétique de ce nom en faisant le rapprochement « haleine/Alain ». Au chapitre 4 verset 25, cet autre qui le remplacera (*shat*) et qu'à cause de cela on appelle Seth (*shét*) ; n'est-il pas en fait « René » ? Et « André », son fils Enosh dont le nom signifie « homme » ?

Noé et ses fils

Certes il n'est pas toujours possible ni nécessaire de traduire ainsi les noms propres. Il y a des listes où l'auteur ne semble pas faire état de leur sens pour la communication de son message. Ainsi par exemple en Genèse 4, 17 ss., encore que le sens de ces noms ait pu

constituer une stylisation des plus vieilles idées sur le commencement de la civilisation. Quant à Noé (*noah*), dont le nom connote l'idée de repos (*nôah*), l'auteur le fait jouer en 5, 29 avec le verbe « consoler » (*nhm*) dont une autre forme de conjugaison indique le « repentir » de Dieu à 6, 6. La connotation du repos sera faite explicite en 8, 9 où la colombe ne trouve pas de repos (*manoah*) pour ses pattes, et en 8, 21 où Dieu sent l'effluve apaisant (*nihoah*). Ainsi joue-t-on sur ce nom, qui, en fait, pourrait avoir étymologiquement le même sens que le nom du personnage correspondant dans le récit babylonien du Déluge : « Longuevie ». Quant à ses fils, Sem signifie le Nom et pourrait s'appeler « Renom » ; Ham connote l'idée de chaleur et ce père des Africains (entre autres) pourrait se nommer « Chautemps » ; quant à Japhet, son nom ressemble à la racine exprimant la beauté, et d'autre part 9, 26 jouera sur le verbe « rendre spacieux » (*yapht/yèphèt*), en sorte qu'on pourrait l'entendre comme « Bèlair » ou « Bèlaire » ; dans le même passage, au verset 25, Canaan, désigné comme le dernier des esclaves, évoque implicitement le verbe *kana* humilier (« Pays-Bas »). Il est difficile de rendre en français le passage d'Abram (Père — Haut : Perrault, Payrault, Perrot, Peyrot) à Abraham, qu'explicite Genèse 17, 5 ; de même que le nom d'Ismaël (16, 11) ; alors qu'Isaac correspond assez bien à « Henri » ou « Riri » (17, 17-19)...

Des noms géographiques

Sans doute faudrait-il aussi s'attacher aux noms géographiques. Le « jardin en Eden » est en fait une « oasis dans la steppe » (2, 8). L'inconnu pays de Nod signifie le pays de la fuite (4, 16). Quant à Babel (11, 9) — qu'il n'y a pas de raison de ne pas rendre comme ailleurs dans l'histoire par « Babylone » — il faudrait comprendre le jeu de mots à deux niveaux. D'une part il y a le calembour entre ce nom propre et la confusion (*balal*) du langage (« on l'a appelée du nom de Babylone, car là le Seigneur a fait de la langue unique de la terre un babil honni »). D'autre part il y a la signification même du nom de la ville, dont la valeur théologique est par là-même contestée (« on l'a appelée du nom de Porte-de-dieu, car là le Seigneur transforma la langue unique de la terre en Perte-d'idée »).

Il est clair qu'un tel effort ne peut effacer les transcriptions traditionnelles. Il est clair aussi que toute traduction ne recouvre pas exactement le texte originel, car le champ sémantique d'un mot dans le langage récepteur ne recouvre pas exactement le champ du terme traduit et ne fait pas appel aux mêmes connotations. Encore faut-il s'efforcer d'exprimer au moins une partie du sens plutôt que rien du tout, surtout quand cela a une importance dans la communication du message théologique. On retrouvera cela maintenant dans le déroulement même du récit.

Daniel Lys

L'ÉGLISE RÉFORMÉE QUE J'AIME TOUJOURS

LA REMISE EN QUESTION DE SOI-MÊME POUR UN TÉMOIGNAGE ÉPURÉ

A la rencontre nationale des aumôniers d'hôpitaux, un médecin ami disait qu'un pasteur dans le monde de la santé devait être prêt à sans cesse se remettre en question. Et c'est juste, le contact constant avec la souffrance et la mort doit décaper en nous le personnage pour ne laisser subsister que la personne. Face aux malades, il est inutile de se composer un visage. Ils ont vite fait de percer les masques et d'évaluer votre personnalité réelle. Se remettre en question, c'est-à-dire reconsidérer nos motivations profondes et épousseter notre inconscient. Dans cette même réunion, on a également fait observer la nécessité d'être pauvre en arguments, accepter de ne pas avoir réponse à tout, accepter de ne pas avoir toujours raison devant les autres. En effet, cette charge ne nous revêt d'aucun pouvoir sur quiconque ; Dieu n'est pas dans notre poche. Tant que le monde sera, la maladie existera et avec elle, le mystère du mal. Pour être à l'image de Jésus, il faut répudier toute self-infaillibilité, renoncer à toute superbe. Mais au fond, ces remarques sont valables pour tous les chrétiens, aumôniers ou non, pasteurs ou « laïques », chrétiens chargés ou déchargés de responsabilités ecclésiales.

Le fait d'être nommé quelque chose dans les rouages ecclésiastiques, ne dispense pas de laisser au vestiaire le personnage que nous aimerions jouer. On peut se tromper comme n'importe quel mortel. Mais ce qui est vrai des individus l'est aussi des collectivités. Je veux dire : chaque mouvement, chaque paroisse, chaque conseil (local, régional ou national) doit aussi se remettre en question, s'examiner pour savoir si son comportement est à la mesure de sa foi, s'il reflète lui aussi l'image du Christ, s'il retransmet bien l'Évangile, si son vécu se réfère indubitablement à la personne de Jésus-Christ. Cela s'appelle témoigner. Certes, le mot est déprécié ; maintenant, qui parle de témoignage aujourd'hui ? Tant pis. L'Évangile, lui, en parle. Les Réformateurs également. Que sont les grandes épîtres de Paul, sinon des appels au témoignage collectif ? Que sont les lettres de Jean aux sept Églises, sinon autant d'interrogations sur leur témoignage et leur rayonnement ? Comme pour les individus, des groupes, des communautés peuvent irradier ou voiler le Christ. Le protestant le sait et le sent instinctivement, lui qui depuis quatre siècles se perçoit comme seul face à face avec Dieu. Par contre il a beaucoup plus de peine à faire un examen de conscience collectif, c'est-à-dire « en fonction de... » et « avec » la cellule à laquelle il appartient ou dans laquelle il travaille.

C'est précisément ici où le bât blesse.

ici ? ou là ? C'est la faute de la base disent les autorités. Elles n'ont pas toujours tort. On voit souvent la base s'accrocher à une notion très égoïste de ses responsabilités, « surtout quand il est question de finances et d'immeubles »... La base pense : « Ils décident de tout, sans tenir compte de nous ! » (Genre de phrase entendu très souvent et pas forcément illégitimement ; le savez-vous, responsables et présidents ô mes frères ?) Chacun se renvoie la balle. Mais comment dans une Église cloisonnée et compartimentée, le dialogue fraternel peut-il être encore possible ?

En fait, dans ces conditions il n'est plus possible.

C'est pourquoi bien des chrétiens quittent l'Institution, c'est pourquoi nombre de pasteurs sont écœurés et abandonnent leur ministère ou sont prêts à le faire. C'est A. Maillot qui écrivait dans *Le Christianisme au XX^e siècle* (5 octobre 1972) :

« Je ne la reconnais plus cette Église Réformée. Je ne la reconnais plus dans le désespoir qui habite le cœur de tant de pasteurs ou de membres de l'Église. Je ne la reconnais plus dans la hautaine certitude de certains de posséder la Vérité et dans leur désir de siéger dans les assemblées »... etc.

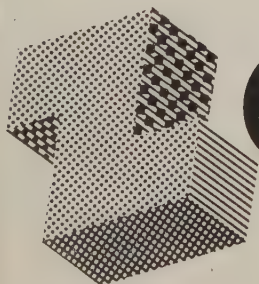
Jusqu'à présent il n'y avait pas de sujet « tabou », pas de crise de « lèse-synode », dans notre bonne Église. Les temps changeraient-ils ? A-t-on encore le droit de dire tout haut ce que l'on pense tout bas, sans se faire aussitôt soupçonner, étiqueter, empaqueter, sermonner et finalement mettre à l'index (1). Prenons garde : le refus d'un franc pluralisme, d'un courant non conformiste (même s'exprimant maladroitement), est la caractéristique type de la secte.

MESSAGERIES NATIONALES WALBAUM

Tous transports. — Déménagements, 14, bd de la Paix - REIMS.
Tél. : (26) 47-54-23.

DU MANQUE DE DIALOGUE A L'ESPRIT SECTAIRE, IL N'Y A QU'UN PAS

Quelque chose ne va-t-il pas dans une Communauté ? ou dans une région ? ou



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

La secte, précisément, ne sait pas transformer en richesse ses diversités possibles en les acceptant comme un véritable don du ciel. La secte, en cela semblable aux groupuscules de ce monde, bien qu'elle prétende s'en différencier, ressent comme autant de trahisons, ses originalités intérieures. Elle veut, elle doit niveler. Elle est « unanime », au besoin par la terreur. Il y a un terrorisme sectaire à l'usage interne. Il n'est pas sanglant, mais tout aussi efficace. On bâillonne, on étouffe en privant de moyens d'expression (impossible de se faire entendre ou dans les rapports officiels, ou dans les journaux, ou à la radio) ; ou bien on écarte discrètement (comme par hasard) de toute responsabilité, branchant l'aiguillage sur la voie de garage... Et le tour est joué, plus d'opposition, plus de non conformisme. On est unanime ! Dans les grandes occasions on s'indigne, ou on ridiculise (officiellement ou par intermédiaires). Cependant le but est le même : l'élimination de l'autre...

Prions Dieu que l'Église réformée, notre chère Église réformée ne devienne jamais une secte !

Mais, dit-on : aide-toi et le ciel t'aidera. Alors, oui, prions Dieu d'abord et avant tout. Cependant, en même temps, sachons les uns et les autres, individuellement et collectivement, nous remettre en question, chacun pour sa part. Ce que l'on demande très légitimement aux aumôniers d'hôpitaux, demandons-le, très logiquement à chaque chrétien pasteur ou non, responsable ou non, comme aussi à chaque groupe, à chaque organisation, à chaque œuvre, à chaque rouage, à chaque communauté qui se réclame du Christ. Et cela à la base comme au sommet (... si on ose parler de sommet dans le protestantisme ? !).

Alors bien des choses se débloquent dans l'Église Réformée que j'aime toujours...

H.L. de Biéville

Eglise Réformée de France

communiqués officiels

Postes vacants au 1er juillet 1974
S'adresser au Secrétaire général
ou au Président de Conseil régional concerné

NORD-NORMANDIE (Pasteur Chevalley).

Alençon — Calais — Disséminés de l'Aisne (Laon) — Disséminés Sud-Manche (Saint-Lô) — Landouzy — Rouen I — Rouen III — Saint-Quentin.

RÉGION PARISIENNE (Pasteur Simon).
Houilles — Neuilly — Paris-Annonciation II — Paris-Foyer de l'Ame I — Le Raincy II-Bondy.

OUEST (Pasteur Bösigier).

Bourges (1975) — Châtellerault — Mouchamps — Rochefort (1975).

SUD-OUEST (Pasteur Seigneur).

Bayonne-Biarritz — Montagne du Tarn (Brassac) — Montalbanais I (Montauban) — Montalbanais III (Nègrepelisse) — Montalbanais IV (Lagarde).

CÉVENNES-LANGUEDOC-ROUSSILLON (Pasteur Valette).

Cannes-Combas — Meyrueils — Montpellier-Maguelone (1975) — Narbonne — Sète.

PROVENCE-COTE D'AZUR-CORSE (Pasteur Jeannet).

Marseille-Provence II — Toulon I — Toulon II.

CENTRE-ALPES-RHONE (Pasteur Monsarrat).

Dijon II — Divonne (demi-poste) — Ferney-Voltaire — Pays de Gex — Gap — Grenoble I (1975) — Livron — Le

CONFERENCES SÈTE — 1973

La revue Dialogue, Mars 1974, comporte en ce numéro spécial
LES CONFÉRENCES DONNÉES A SÈTE

en automne 1973

Notre avenir et la fin des temps
par Claude Schwab

Réflexions sur l'attitude de l'homme moderne devant son avenir
par le Docteur André Lamarche

L'avenir de l'homme dans une société en voie de mécanisation
par le professeur Bernard Morel

La question de l'écologie, la technique ou la vie
par le professeur Georges Ganguihem

Commande à passer par virement postal au compte :
Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70

par chèque bancaire à libeller au nom d'Évangile et Liberté (sans autre mention) et à adresser à : Administration d'Évangile et Liberté, Boîte postale 2010 — 34312 Béziers-Grangette Cédex Z. Montant : 7,50 F par exemplaire ; à recevoir franco de port.

Mazet-Saint-Voy — Saint-Étienne-Temple II — Saint-Christol — Le Cheylard — Thiers.

EST (Pasteur Costil).
Reims II — Remiremont — Thaon-les-Vosges — Troyes.

Autres demandes

(S'adresser au Secrétaire général)

C.A.R.T. (Sommières)
D.E.F.A.P. (postes divers)
Aumônerie La Force.



DE DIETRICH
la grande marque
française

CUISINIÈRES — CHAUFFAGE

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

Un colloque d'histoire

Jusqu'à ces dernières décennies, les historiens du protestantisme avaient surtout étudié la période antérieure à la Révolution.

C'est le grand mérite du professeur Pierre Petit qui enseigne l'histoire contemporaine à la Faculté de Théologie de Montpellier, d'avoir organisé du jeudi 25 au dimanche 28 avril un colloque sur la vie des Églises de la Drôme de 1928 à 1938 ».

Parmi la vingtaine de participants, se trouvaient surtout d'anciens pasteurs ayant exercé tout ou partie de leur ministère dans des paroisses drômoises auxquels s'étaient joints MM. Daniel Robert et Jean Baudérot (Paris), Pierre Bolle (Grenoble), Marc Lienhardt (Strasbourg), Bernard Roussel (Genève), Gérard Cholvy et Pierre Bourguet (Montpellier).

Les rapports furent présentés par les pasteurs Hébert Roux, André Vermeil, Jacques Bosq et le doyen Jean Cadier ; les séances étaient présidées avec une autorité souriante par le professeur Petit.

La soirée du jeudi fut consacrée, à titre d'introduction, à une « description sommaire du milieu » : situation démographique (H. Roux), spirituelle et ecclésiastique (A. Vermeil).

Pendant les journées du vendredi et du samedi, MM. Roux et Vermeil décrivent les diverses tentatives faites en vue du « réveil des Églises », l'action de la « Fédération protestante Drôme-Ardèche » et de l'« Union des pasteurs de la vallée » ; le doyen Cadier parla de la « Brigade missionnaire de la Drôme » (dont il reste le seul survivant) et le pasteur Bosq du « Réveil de Pentecôte » en Ardèche et de son influence.

Enfin, le dimanche matin, après un culte célébré dans la chapelle de la Faculté, les pasteurs Roux et Vermeil, évoquant les débats des synodes réformés et réformés évangéliques, montrèrent que le désir d'unité (surtout ardent chez les « libéraux ») et les efforts faits pour y parvenir, contribuèrent pour une très large part à la réunion de la grosse majorité des diverses Églises et à la constitu-

tion de l'Église Réformée de France en 1938.

Les échanges de vues qui suivirent chaque exposé et auxquels prirent part presque tous les présents, apportèrent des précisions et des explications précieuses à ce qui avait été dit par les divers rapporteurs.

Une des caractéristiques de ce colloque fut que contrairement à ce qui se fait d'habitude, où des érudits viennent présenter les résultats de leurs savants travaux, basés sur des documents d'archives ou des relations plus ou moins anciennes, les rapporteurs avaient été des acteurs des faits qu'ils évoquaient : sans cependant négliger de donner des preuves écrites de ce qu'ils avançaient, c'étaient surtout des souvenirs et des témoignages qu'ils apportaient, ce qui donnait à leurs exposés une forme extrêmement vivante.

Remercions donc et félicitons le professeur Petit pour son initiative et la réussite de ce colloque dont la publication des « actes » est envisagée, ce qui constituera une source d'information précieuse pour les historiens.

Charles Delormeau

INFORMATIONS

ASSEMBLÉE DU MUSÉE DU DÉSERT

C'est le dimanche 1er septembre prochain qu'aura lieu l'Assemblée du Musée du Désert, au Mas-Soubeyran, près de Mialet (Gard).

L'Assemblée réunira cette année dans une même commémoration deux figures très différentes : une jeune paysanne des Cévennes, presque inconnue, née en 1674, Isabeau Redourtière, dont on sait par Claude Brousson qu'à dix-huit ans elle allait donner lecture de la Bible dans les assemblées clandestines, ce qu'elle payait d'un emprisonnement à la Tour de Constance ; et Guizot, né à Nîmes en 1787, mort en 1874. Entre la bergère et l'homme d'État, quoi de commun ? la Foi. Un verset doit éclairer toute la journée : Luc 23, 26 : « Mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus petit, et celui qui gouverne comme celui qui sert ».

Le culte sera présidé à 10 h 30 par Monsieur le Pasteur Albert Berrus, de Nîmes ; on entendra l'après-midi les allocutions de Monsieur le Pasteur Henri Bosc, de la Société de l'Histoire du Protestantisme français ; de Monsieur François Goguel, président de la Fondation nationale des Sciences politiques ; de Monsieur le Pasteur Daniel Atger, de l'Église réformée de Passy (Annonciation).

CULTE RADIODIFFUSÉ — de 8 h 30 à 9 h

2 juin : Pasteur Jean Arnold de Clermont

9 juin : Pasteur René Blanc

16 juin : Pasteur Laurent Gagnebin

23 juin : Pasteur Jean Arnold de Clermont

30 juin : Pasteur René Blanc

TÉLÉVISION — « PRÉSENCE PROTESTANTE »

— *Dimanche 26 mai* — 10 h-10 h 30

Rencontre œcuménique à Chantilly. « Le Christ et la santé », film de Gérard Heinz et François Bonotaux.

— *Dimanche 2 juin* — 10 h-10 h 30

En direct de Carhaix (Finistère) du centre missionnaire évangélique de Bretagne : Culte de Pentecôte. Prédication du pasteur Yvon Charles.

— *Dimanche 9 juin* — 10 h-10 h 30

« La Samaritaine », Méditation de Sœur Myriam
« Riesi et les droits de l'Homme », entretien avec le pasteur Tullio Vinay.

— *Dimanche 16 juin* — 10 h-10 h 30

Entretien avec le pasteur Emmanuel Dirabou (Côte-d'Ivoire).
Entretien du pasteur Aimé Esposito-Farèse avec Jean-Pierre Makouta.

— *Dimanche 23 juin* — 10 h-10 h 30

« La mission auprès des Sans Logis », Pasteur Pierre Mokhtar.
« La Bible et la Vie : Les Pharisiens », Professeur Pierre Prigent.

— *Dimanche 30 juin* — 10 h-10 h 30

En direct de Chatenay-Malabry (92)
Culte au Centre communautaire de Robinson. Prédication Pasteur Jean Abel.

LE « PRIX NOBEL » DE LA RELIGION distribué aux déshérités

Pour une fois nous applaudissons à ce que vient de réaliser le pasteur Schütz (dit prier de Taizé).

Après avoir reçu il y a quelques jours à Londres le prix Tempelton, décerné par des personnalités représentant les grandes religions du monde à ceux qui cherchent avec les hommes contemporains à approfondir la connaissance et l'amour de Dieu, « frère Roger, Prieur de la Communauté protestante de Taizé », a déclaré qu'il n'utiliserait cette somme — environ 250.000 francs suisses — ni pour la Communauté de Taizé qui vit de son travail, ni pour l'accueil des milliers de jeunes venus à Taizé.

« J'ai pu interroger et faire interroger des masses de jeunes en séjour à Taizé, pour leur demander à qui donner l'argent du prix Tempelton. Cette somme sera distribuée à de jeunes pauvres, surtout de l'hémisphère sud, qui, engagés sur les chemins de la lutte et de la contemplation, cherchent à se rencontrer et à être d'inlassables chercheurs de communion (...) ».

UN PEU D'HUMOUR avec Marcel PAGNOL

On retrouve Marcel Pagnol au premier plan de l'actualité littéraire et artistique. Sa mort récente oblige, malgré l'actualité politique, à parler un peu de cet Académicien, fils d'instituteur, magicien des mots, du soleil, de la garrigue, créateur à l'usage universel d'un type méridional particulier : le type marseillais d'une part et le type provençal de l'autre. En lui on retrouve parfois Giono. Mais ce type d'homme très méditerranéen, comme celui de la haute Provence, ne ressemble pas à celui des Cévennes.

Les uns disent que Pagnol a ridiculisé les hommes de son pays natal ou qu'il en a donné une image de pantomime. C'est complètement faux. Les réflexions de Marius, comme celles de César ou de Panisse, dénotent une profondeur cachée. Car à côté du folklore il y a l'humour — et l'humour n'est pas toujours sans profonde vérité.

Dans les lignes qui suivent, nous aimerions simplement détendre, faire sourire en citant Pagnol lui-même. Cela ensoleillera un peu ces temps difficiles...

On sait que les grands textes de Marcel Pagnol ont été réédités et que chaque volume porte une préface originale de l'auteur, dans laquelle il vagabonde et évoque tout un éventail de souvenirs inédits.

Il s'agit ici du moment où Marcel Pagnol va faire tourner le premier des trois films qui feront son extraordinaire trilogie. Raimu, qui devait devenir l'inoubliable César, vient d'apprendre que Pierre Fresnay tiendrait le rôle de Marius. Son indignation est telle que sur le champ il adresse à Marcel Pagnol un pneumatique qui condamne son choix.

« Lorsqu'il était en colère, raconte Pagnol à propos de Raimu, il prenait un gros crayon bleu et rédigeait, d'une écriture énorme et furieuse, des messages agressifs.

Dans ces occasions, quoiqu'il fût assez instruit, il oubliait des lettres, parfois des mots, et il malmenait l'orthographe en même temps que le destinataire.

« Ça, c'est un combe. Marius, un Alzatien ! C'est un bon acteur mais il est Alzatien ! C'est de la folie !... »

Suivait une grande signature, puis un post-scriptum :

« De plus, il est PROTESTANT. Je déjeune chez Titin. »

C'est là que je trouvais Jules...

— « Pourquoi reproches-tu à Fresnay d'être protestant ? »

— « Je ne reproche pas, je constate. »

Il prit aussitôt la mine d'un quaker d'autrefois et dit, d'une voix sans timbre, les yeux baissés et serrant les narines :

— « Les protestants, ce sont des gens sévères, des gens tristes, qui ne plaisantent pas, qui ne rient jamais... »

— Tout justement, Fresnay rit volontiers... Moi je l'ai vu rire, oui, parfaitement.

— Ho ho ! dit Jules triomphal, si tu l'as remarqué, c'est qu'il rit une fois par mois. Et d'ailleurs, c'est bien simple : les protestants ne sont jamais patrons de bar ! Leur religion le leur défend.

— Où as-tu pris ça ?

— Je le sais, et tout le monde le sait.

— Eh bien moi, je ne le sais pas.

— Tu as beau avoir été professeur, tu ne sais pas tout.

On n'apprend pas ça dans les écoles.

— Mais toi, dis-moi où tu l'as appris !

Il appela Titin à son secours.

— Titin, est-ce que tu connais un patron de bar PROTESTANT ?

Titin était prudent, et la question était posée sur un ton presque menaçant.

— Non, dit-il, non, je n'en connais pas.

Puis, il se tourna vers moi, et ajouta, comme un aveu :

— Mais je n'en connais pas non plus de catholique...

Il faut dire qu'entre nous, on ne parle guère de ces choses-là.

— Comment ! cria Jules indigné, mais toi, toi, est-ce que par hasard tu ne serais pas baptisé ?

Titin se hâta de répondre :

— Vouï, vouï, moi je suis baptisé ! Baptisé à l'Église !

— Donc, quand tu dis que tu ne connais pas un patron de bar catholique, tu MENS.

— Mais on ne parle pas de moi !

— Mais si, dit Jules, puisqu'on parlait des patrons de bar ! Ici, ce n'est pas une sacristie, ce n'est pas une clinique, c'est un bar ! Et en plus, en plus, ce PROTESTANT est Alzatien.

— O malheur ! dit Titin. Marius Alzatien ! C'est pas possible !

— Eh bien, monsieur a engagé Monsieur Fresnay, très bon comédien, mais Alzatien et protestant pour jouer Marius ! Et en plus, en plus, c'est un tragédien de la Comédie-Française !

— Titin, consterné, se prit la tête à deux mains, et s'enfuit vers sa cuisine en gémissant des « Oyayaïe ! »

Inutile de dire que Pierre Fresnay eut le rôle et le joua à la perfection.

A la stupéfaction de Raimu, il lui suffit d'un « stage » de quinze jours dans un bar du Vieux Port pour prendre l'accent et les manières d'un véritable enfant de la Canebière.

Est-il permis de donner une page des Souvenirs d'enfance de Pagnol, tirée de la *Gloire de mon Père* (pages 159-160) ? Quoique tout soit différent en ces temps, on peut voir que rien ne change beaucoup :

« Le soir à table, sous la lampe Tempête nimbée de moucherons, balançant doucement mes jambes alourdies, en face de ma mère toute belle, j'écoutais la conversation de ces deux vieux mâles.

Ils discutaient assez souvent de politique. Mon oncle faisait des comparaisons désobligeantes entre Monsieur Fallières et le roi Louis XIV. Mon père ripostait en décrivant un cardinal en forme de point d'interrogation, parce que le roi l'avait enfermé dans une cage de fer ; puis, il parlait d'un certain « Lagabèle », qui ruinait le peuple.

D'autres fois, l'oncle attaquait des gens qui s'appelaient « les radicot ». Il y avait un Monsieur Comble, qui était un radicot et sur lequel il était difficile de se faire une opinion : mon père disait que ce radicot était un grand honnête homme, tandis que l'oncle le nommait « la fin fleur de la canaille » et offrait de signer cette déclaration sur papier timbré. Il ajoutait que ce Comble était le chef d'une bande de malfaiteurs qui s'appelaient « les framassons ».

Mon père parlait aussitôt d'une autre bande, qui s'appelait « les jésuites » ; c'étaient d'horribles « tartrufes », qui creusaient des « galeries » sous les pieds de tout le monde. Alors, l'oncle Jules, s'enflammait, et le sommais de lui rendre tout de suite « le milliard des congrégations ». Mais mon père, qui pourtant ne tenait pas à l'argent, répondait avec force : « Jamais ! Jamais on ne vous rendra tant de richesses, arrachées sur des lits de mort à des agonisants terrorisés ! »

.....

COLONIES DE VACANCES

Pour garçons et filles de 6 à 12 ans, une colonie de vacances dans la forêt vosgienne, JOLI-BOIS à Raon-l'Étape. Renseignements : O.S.E.P., 6, rue Chanzy — 54000 NANCY.

LIVRES et REVUES

Luc BOYER-VILLARS : *L'Église des Jocrisses*, 153 p. 20/13, Éditions Plon.

J'avais bien entendu parler de Jocrisse, ce personnage de théâtre benêt et ridicule. « Il y avait pour tout domestique une espèce de Jocrisse, garçon du pays assez niais » (Balzac). Je ne parle pas de Molière, bien entendu.

Lorsque je lis le titre du livre : *L'Église des Jocrisses*, je suis aussitôt attiré par le soufre. Je m'y plonge. J'aime le soufre lorsqu'il est de bon aloi. D'où qu'il vienne, du reste. Il nous repose en tout cas de l'ennui.

Alors, j'ai respiré, avalé le soufre : Non qu'il fut toujours de mon goût, qu'il ressemblât toujours à ce que j'en attends. Mais tant pis. Ce livre renferme de multiples vérités — de tous ordres d'ailleurs — qu'il faudrait bien savoir retrouver et vivre.

Critique de l'Église, de l'institution, des théologies, de l'œcuménisme. Un chapitre est même intitulé : *L'Église rouge !* C'est en fait une sorte de pamphlet qui ne peut laisser indifférent — sauf les savants qui risquent bien de regarder de haut !

« Je voudrais simplement que mes réflexions soient jugées de bon sens, qu'elles puissent par là calmer la secrète inquiétude de quelques milliers de chrétiens assis le dimanche sur les bancs de leur église, fidèles à des habitudes héritées qui se révélaient salubres, tonifiantes... lesquels chrétiens se demandent parfois ce qui leur arrive, s'ils sont bien dans un temple ou dans une salle d'instruction maoïste » (p. 15).

Après avoir affirmé que la « Bible est inspirée, 'soufflée' par l'Esprit Saint », il écrira : « A la subversion intellectuelle il fallait dire un 'non' retentissant pour que l'Église demeure sur le Rocher de la Foi, seule cime où l'espérance humaine peut vivre sans atteintes ; il fallait lui opposer un refus hautain, définitif, pour stopper l'incubation du doute, du masochisme, de la trémulation sénile qui transforment toutes nos paroisses en autant de pavillons d'incurables... »

Quand s'expriment des opinions diverses sur les passages de la Bible, il faut, sans doute, faire accueil aux questionneurs. Mais, « que de croyances doivent être conciliables lorsque les plaideurs n'ont vu qu'un versant de la montagne ».

Certain œcuménisme se trouve aussi malmené. Malmené dans notre optique ; ce qui n'est pas pour nous déplaire. Quant aux essais de désacralisation dans les Églises et chez les pasteurs, on lit des pages à la fois d'une vérité fracassante, sans indulgence. A ce moment, une certaine démesure enlève l'autorité de la

mesure. Il faudra quand même lire le chapitre sur la « *Mystification du renouveau* ».

Mais voici qui en comblera beaucoup ! « Nous voulons que nos pasteurs nous confortent à nos derniers moments, qu'ils nous apportent la figuration de la grâce, qu'ils nous aident à voir la lumière qui se lève au bout de la nuit ; qu'ils nous fassent du bien comme ils en ont fait si largement à nos parents, à nos ancêtres... bref, qu'ils enseignent à vivre et à mourir. » (p. 106).

Un livre cruel, peut-être, que nous ne signerions certainement pas de bout en bout en raison de ses options théologiques. Mais un livre où l'auteur ne veut pas qu'on « assassine Dieu à force de vouloir le mettre en self-service ! Tout un programme ! » Bien trop répandu depuis un certain nombre d'années...

REVUES

FOI ET VIE, No 2 ; Mars 1974. 139, bd Montparnasse — Paris 6è.

Au sommaire :

J. Ellul : De la mort — L. Lévrier : Poèmes — J. Blondel : Les chemins de l'imaginaire — J. Alexandre : Histoire vraie — M. Bouttier : Portrait de mon père — B. Charbonneau : Chronique de l'An deux mill.

LA REVUE RÉFORMÉE, No 97-98 — 1-2/1974

Ce numéro est consacré au Docteur André Schlemmer.

Nous l'avons déjà annoncé dans notre livraison du 15 avril, lorsqu'il était en souscription.

La Revue Réformée, 10, rue de Villars — 78100 St-Germain-en-Laye.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS — 54, rue des Saints-Pères — Paris 7è. No octobre — décembre 1973.

Au sommaire :

I. E.-M. Braekman : La personnalité de Guy de Brès — Yves Cazeau : Un nouveau portrait de Jeanne d'Albret — Marcel Scheidahauer : La nomination du premier Président de l'Église de la Confession d'Augsbourg.

II. Delafosse : Donation mutuelle entre Laudonnière et sa femme — F. Lamotte : Le protestantisme dans l'Avranchin au XVIIè siècle d'après deux contrats de mariage — E. Labrousse : Une lettre de Moïse Amyraut à Richard Baxter — Ph. Monnier : Les archives du comité genevois pour le protestantisme français — Pierre Grosclaude : Albert Réville et Renan, quelques lettres inédites.

III. Jacques Allier : Centenaire du temple d'Épinal — J. Strohl : Catalogue de l'exposition.

Dans la partie *Nécrologie*, on lira avec grand intérêt (intéressant et cultivant le cœur et l'esprit) un hommage à Pierre Grosclaude notre collaborateur regretté.

REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSES, No 3-4/1973 — Palais Universitaire — 67084 Strasbourg-Cédex.

Au sommaire :

J.-G. Kahn : « Connais-toi toi-même » à la manière de Platon — V. Nikiprowetzky : L'exégèse de Philon d'Alexandrie — Franz — J. Leenhardt : Abraham et la conversion de Saul de Tarse... — J. Blanchetière : Aux sources de l'anti-judaïsme chrétien — Jacques Schwartz : Celsus Redivivus — M.-N. Denis : Une famille anabaptiste alsacienne en 1971 — Ed. Jacob : Quelques travaux récents sur le prophétisme — B. Vogler : L'apport de l'histoire des mentalités à l'histoire religieuse : A propos de trois thèses différentes.

ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES, No 2/1974

Revue trimestrielle — 15, rue Louis Perrier — 34000 Montpellier.

Au sommaire :

Georges Casalis : Théologie et socialisme : l'exemple de Karl Barth — G. Casalis : L'interprétation marxiste de Dietrich Bonhoeffer — Laënnec Hurbon : Théologie et politique dans l'œuvre d'Ernest Bloch — Jean-Pierre Thévenaz : Vérité d'espérance ou vérité de connaissance ? Les enjeux de la théologie de Jürgen Moltmann — Marcel Xhaufflaire : La mémoire subversive du Christ : Introduction à la pensée de Johann-Baptist Metz — Giulio Girardi : Vérité et libération — Danièle Hervieu-Léger : Messianisme — millénarisme et utopie — Georges Casalis : Préface et postface.

CENTRE PROTESTANT D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION, No 189, avril 1974.

En pages spéciales : une étude sur les « Crises et Mutations Institutionnelles dans le protestantisme français » avec : Introduction par Roger Mehl — Approche historique par Paul Conord — Église réformée de France par Jacques Maury — L'évolution des centres régionaux au cours des vingt dernières années : du centre de formation laïc au centre de rencontres et de recherches par Daniel Galland. Adresse : 8, Villa du Parc Montsouris — 75014 Paris.

CARNET

Madame Samuel BESANÇON
a la joie d'annoncer à ses amis la nais-
sance de son 5ème petit-enfant

THOMAS
le 30 avril 1974

au foyer de Jean-Claude et Marie-Claude
DUQUESNE
59, rue Métadier
17200 ROYAN

ONT COLLABORE A CE NUMERO

Gilbert Allais, à Caen.
H.-L. de Biéville, Aumônier des Hôpitaux
à Lyon.
R. Câteau, pasteur, Paris-Oratoire.
J.-P. Collin, pasteur à Mazamet.
Ch. Delormeau, historien, Montpellier.
P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.
Daniel Lys, professeur, Faculté de Théolo-
gie, Montpellier.
Marcel Pagnol, textes de l'auteur.

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.
Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

pam • pam

RAYMOND GAVARD (1924-1974)

« Le monde n'est qu'un pont... Passe
dessus, mais n'y construis pas ta demeure. »

Cette citation, extraite de la dernière
prédication laissée par le Pasteur
Raymond Gavard à ses paroissiens d'Ars-
sur-Moselle, dit bien qu'elle fut l'orienta-
tion de sa pensée durant son long combat
mené contre la maladie et la souffrance,
sans cesser son ministère, jusqu'au diman-
che 28 avril, jour de sa réunion définitive
au Père.

Raymond Gavard attendait ce jour. Il
était serein. Il continuait à œuvrer,
comme il l'avait toujours fait. Il témoi-
gnait par sa souffrance dominée, transfi-
gurée, rendue féconde. Avec sa compa-
gne, dont l'activité avait toujours multi-
plié les fruits de son ministère, il était
debout, les yeux fixés vers le but, le
Royaume, mais sans quitter du regard
ceux qu'il aimait, ceux qu'il servait. Et
cette vie, pourtant meurtrie, affaiblie,
mais qu'il aimait, à laquelle il était atta-
ché et qu'il savait rendre douce et même
gaie autour de lui, était devenue le lieu
d'un mystère, bien plus réel, bien plus
vrai que toutes les affirmations de puis-
sance. « Ainsi la mort agit en nous, et la
vie agit en vous » (II Cor. 4, 13).

Un service d'action de grâces a été
célébré dans la plus grande simplicité et
avec ferveur, par une assemblée tout à
fait œcuménique, composée essentiel-
lement d'amis, de paroissiens, au Temple
d'Ars-sur-Moselle, le mardi 30 avril.

Dire ce que fut le ministère du Pasteur
Raymond Gavard, depuis le début dans le
Nord, et même avant puisqu'il fut prêtre,

en souvenir de...

jusqu'à la région Messine, dans l'E.R.F.
puis dans l'E.R.A.L. où Marie-Thérèse
Gavard dirige la Maison de Retraite « La
Vacquinière » (à Metz), dépasse mes pos-
sibilités. Rappeler que ce ministère eut
plusieurs facettes, pastoral et diaconal à
la fois, ou consécutivement, revient à
souligner que Raymond était diversement
qualifié. Le sachant opposé à toute
forme de panégyrique, je n'énumérerai
pas ses dons. Chacun de ceux qui en ont
bénéficié saura en louer Celui qui les lui
avait généreusement octroyés.

J'ai eu la chance de connaître Ray-
mond Gavard, d'être pendant un temps
son plus proche collègue, de devenir son
ami. Comme beaucoup de ceux qui l'ont
rencontré, assez pour le découvrir, j'en
reste profondément marqué. Je dis merci.
Je trouve inspiration dans le souvenir
qu'il me laisse. Je sais que dans la
communion du Christ nous restons fra-
ternellement, spirituellement associés. Je
reçois comme parole de vie, d'amour et
d'humour, ces mots par lesquels il termi-
nait sa dernière prédication :

« Le monde n'est qu'un pont... Passe
dessus... Danse dessus si tu peux... Pleure
dessus si tu y es contraint, mais n'y
construis pas ta demeure ».

J.-P. Collin

« Évangile et Liberté » ne peut que
s'associer aux lignes qui précèdent, dire
sa tristesse de perdre un collaborateur
aimé et apporter sa sympathie à Madame
Gavard et à sa fille.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

Le disciple du Christ est appelé à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Il se veut donc libre de ses décisions et responsable de ses choix, en particulier dans le domaine de la vie publique. Libre de tout esprit partisan, le chrétien ne saurait oublier que sa foi évangélique doit éclairer son comportement quotidien. Il refuse, même s'il doit être traité d'utopiste, de tracer une frontière infranchissable entre la liturgie, « service public » du culte et la politique qui devrait toujours être, au sens le plus noble du terme, un « service public ».

La liturgie chrétienne nous exhorte à l'humilité. Elle nous invite à confesser à Dieu nos propres péchés : « Seigneur Dieu, Père Éternel et tout puissant, nous reconnaissons et nous confessons devant Toi que nous sommes de pauvres pécheurs... » Le chemin du salut personnel ou social passe obligatoirement par la repentance.

Les liturgistes politiques, eux, sont surtout experts à confesser publiquement les péchés de leurs adversaires et à taire leurs propres péchés. A les entendre, tous devraient être inscrits sur la liste des saints du calendrier. Aucun d'entre eux ne dira jamais : « Je ne suis qu'un homme faible et pécheur comme tous les autres. Croyez en ma bonne volonté, mais je vous demande d'excuser mes erreurs passées et mes erreurs à venir. »

Si un homme politique tenait un jour ce langage, il serait sans doute méprisé et raillé, de tous les côtés à la fois, par tous ceux qui ont inscrit, à la première ligne de leur credo social, le dogme de leur propre justice et de leur infaillibilité personnelle. Et comme dirait Beaumarchais : « *Nous avons ici des gens d'une adresse !* »

S'il faut en croire l'une des paraboles les plus connues de l'Évangile, le pharisien persuadé de ses mérites sera toujours, au regard de la sagesse humaine, un candidat « politique » plus attirant que le péager implorant le pardon et la miséricorde de Dieu. Le pharisien se drape dans sa dignité et dans sa vertu. Le péager se désigne lui-même aux critiques de son prochain.

Mais alors, s'il en est ainsi, comment pourrions-nous ravalier l'Évangile au niveau d'une alliance de base avec une quelconque technique politique sûre d'elle-même, de ses mérites et de son infaillibilité ? Deux devoirs, non pas opposés mais complémentaires, s'imposent plus que jamais aux disciples de Jésus :

- Le devoir de justice à l'égard de tous les hommes, en particulier des plus faibles, des plus pauvres, des plus souffrants, des plus oubliés, des plus menacés.
- Le devoir d'humilité, d'amour et de pardon, devoir qui est incompatible avec l'orgueil et les excommunications de l'esprit partisan.

A MARSEILLE CONFÉRENCE par LAURENT GAGNEBIN UNE NOUVELLE MORALE ?

Réhabiliter le corporel — Morale publique et morale privée — Le naturel et le normal.

JEUDI 30 MAI A 20 heures 45

au

Centre d'Information marseillais
90, rue d'Aubagne — Marseille 6^e
Parking : Cours Julien.

La vie du Christ est pour nous le symbole, le seul symbole, de cette exigence de justice, d'amour et de pardon. C'est aux promesses du Christ, et non pas aux promesses passagères des hommes, que nous devons avoir confiance, car le Christ ne déçoit jamais ceux qui se confient en Lui.

UN FAIT DIVERS

Une « grande fille » de dix ans sort de l'école. Elle n'oublie pas qu'on l'a chargée de faire une ou deux courses. Elle s'en réjouit car elle aime bien aider un peu à la maison.

La voici devant un passage clouté protégé par des feux. Elle attend sagement que les voitures s'arrêtent au feu rouge et que le signal vert « Passez piétons » lui permette de traverser la rue. Elle s'engage alors sur le passage. Juste à ce moment arrive une camionnette dont le conducteur n'hésite pas à brûler le feu rouge.

Le choc est inévitable.

La fillette est projetée à plusieurs mètres contre la marche du trottoir. Par chance, c'est une enfant sportive et de sang froid. Dans la fraction de seconde qui précède le choc, elle se pelotonne sur elle-même en protégeant sa tête de ses mains. La commotion est sévère, mais il n'y a heureusement pas de blessure grave.

Réaction assez lamentable du chauffeur. Il sort de sa camionnette, non pas pour s'inquiéter du sort de la jeune accidentée... mais pour lui reprocher véhémentement d'avoir traversé... au feu vert !

Heureusement, les témoins de l'accident sont là. Les uns consolent la fillette, l'emmènent boire une limonade, s'assurent qu'elle n'est pas blessée. D'autres demandent au conducteur son nom et son adresse. Il se refuse à les leur donner, prétextant qu'il n'est pour rien dans l'accident. Quelques instants plus tard, profitant d'un moment d'inattention des témoins, le chauffeur prend le large avec sa voiture. Cependant les témoins ont pris la précaution de noter le numéro du véhicule. Le chauffard devra donc rendre compte de son attitude et de sa fuite.

Accompagnée d'une de ses camarades de classe, la « grande fille » rentre à la maison où, à cette heure, seuls les grands-parents sont présents. La grand-mère affolée l'amène chez le docteur. Celui-ci examine, ausculte et rassure. Le fait divers semble terminé. Il ne l'est pas.

La jeune accidentée s'informe des suites de l'accident. On lui dit que la police a été prévenue, que le chauffeur a été retrouvé et qu'il devra expliquer son attitude. Alors, c'est une vraie crise de larmes et de désespoir. « *Il m'a semblé que ce chauffeur était un étranger. Si son patron le met à la porte, ce sera ma faute. Ce pauvre homme a eu peur d'être renvoyé : c'est pour cela qu'il s'est sauvé. Je ne veux pas qu'on lui fasse des ennuis. Du reste, IL DOIT AVOIR PLUS MAL QUE MOI EN CE MOMENT.* »

Je souligne cette dernière phrase, en la garantissant d'origine. La jeune accidentée est une élève de l'école biblique de ma paroisse parisienne. Et le « fait divers » m'a été raconté par la maman de cette enfant.

En terminant, je pose à mes lecteurs deux questions :

1^{ère} QUESTION. Pourquoi la grande presse ne nous présente-t-elle, dans ses faits divers, que les tristes exploits de jeunes gangsters dévoyés ? Pourquoi ne nous parle-t-elle jamais des jeunes qui font honneur à la jeunesse ?

2^{ème} QUESTION. Pourquoi, dès qu'il s'agit de la conduite du char de l'État, ne pas se souvenir d'abord que, quel que soit le chauffeur élu, il devra respecter avec discipline la vie et les droits de tous les citoyens piétons engagés sur les passages cloutés de la vie sociale quotidienne ?

René Château
(9.5. 1974)

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE No 12

Lundi 10 juin 1974

Si tu veux vivre, regarde toujours
devant toi.

Pierre Goulard

L'EGLISE

ET

LES EGLISES

par Ph. Vassaux

Communauté et communion

On a beaucoup reproché au protestantisme sa tendance à l'individualisme qui serait la source de bien des querelles, d'un esprit parfois sectaire, mais aussi — pourquoi ne pas le reconnaître ? — du sens des responsabilités et du développement de l'inspiration créatrice. L'insistance sur l'éminente dignité de la personne humaine, la quête incessante de plus de justice, de vérité et de fraternité nous obligent à récuser le collectivisme religieux qui est l'éteignoir de la vie spirituelle et sociale.

Aucune communion n'est possible indépendamment de la recherche de l'épanouissement de chacun. L'existence même d'une communauté ne suffit pas pour qu'il y ait communion entre ses membres. Tous les malheurs viennent de là ! Un équilibre est à trouver entre l'individu et le groupe. Le protestantisme n'aura de chance de subsister que dans la mesure où il sera un personnalisme communautaire.

Église et règne de Dieu

L'Église est née cinquante-trois jours après la mort du Christ, au moment de la Pentecôte. Il y a donc une part de vérité dans le mot célèbre d'Alfred Loisy : « *Jésus avait annoncé le Royaume de Dieu et c'est l'Église qui est venue* ». La fondation de l'Église était inévitable : Il n'y a pas de cohésion au sein d'un groupe sans un minimum d'organisation. Elle était aussi souhaitable. Jésus l'avait implicitement annoncée

Suite page 4 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Notre vie dans la société : un drame, une interro-
gation, une démarche d'avenir.*

*D'une manière générale la société est centrée sur
une nécessité de bien-être : elle désire la sécurité, le
confort, l'argent. C'est une société de biens matériels
qui postule le droit de posséder toujours davantage, de
découvrir des techniques nouvelles à disposer de telle
sorte qu'elles soient la base du profit, voire d'une
richesse supplémentaire. L'engrenage technique
profit-argent ordonne des mécanismes de perpétuels
besoins, de surenchères en vue de bien-être meilleur.
On n'arrête jamais la marche.*

Jusqu'où ira-t-on ?

*C'est à la fois l'interrogation et le drame. Pour le
repos des consciences on dit que ces mécanismes de
progrès industriels et techniques permettront aux
moins favorisés d'aujourd'hui d'acquiescer demain un
élémentaire bien-être. Voire !*

Est-ce le chemin vers lequel on se dirige ?

*Aujourd'hui, nous vivons une sorte d'accélération
du changement qui repose constamment les problèmes
humains dans leurs fondements.*

*Sans doute le changement est-il nécessaire. Mais le
rythme de vie de plus en plus rapide qu'il impose est-il
bénéfique aux humains ? Dans ce monde (où l'homme
n'est ni bête ni machine qui se démonte en multiples*

rouages) — on se meut à la fantaisie des systèmes. Dans cette mouvance moderne, l'homme « dérape ». Au reste, on discerne déjà quelques effets de déséquilibre moral, social, affectif.

Certaines statistiques apportent des chiffres. Par exemple la production industrielle en France aurait augmenté de 3 % de 1900 à 1938. Par contre de 1948 à 1965 la hausse aurait été de 220 %. Ces chiffres donnent de quoi rêver sur l'avenir si l'on se plaît à progresser à une cadence qui croît chaque décennie.

Considérant les réactions des jeunes et des moins jeunes (conflits familiaux, universitaires, sociaux) on se demande si la cause profonde — en corrélation avec la démission générale des parents, des maîtres, des Églises — ne réside pas dans cette accélération productive de ruptures.

Chacun se trouve confronté à une société aux douloureux spectacles : d'une part des jeunes ou des semi-adultes harponnés par les multiples attraits qui les tentent (argent, drogue, casse, vol, etc...), d'autre part, et en même temps, les progrès fulgurants de l'informatique, des cerveaux électroniques, de la conquête de l'espace. Contrastes et paradoxes fauteurs de déséquilibre. Serait-il absurde d'imaginer que tout cet ensemble commande la soif — rencontrée partout — de données apparemment contradictoires : soif de liberté et d'autorité, d'indépendance et de domination, de libération et d'oppression ?

Par ailleurs, nous assistons à un vieillissement du savoir. La plupart des connaissances apprises en vue de la profession sont rapidement périmées. Il y a trente ans seulement aurait-on soupçonné un « savoir » pareillement éphémère ?

Nous assistons aussi à l'amenuisement des relations humaines tant les styles de vie s'entremêlent puis se succèdent, s'enrichissent ou s'appauvrissent selon les cas. De ce fait les personnalités se transforment et par là les recherches culturelles ou sociales se modifient, les positions se trouvant et se rompant presque aussitôt rencontrées. Enfin, la solitude emplit la vie des gens entassés les uns sur les autres.

Comment, dès lors, ne pas s'interroger sur la société future ?

On cherche quelles valeurs permettront les essentiels équilibres (familiaux, individuels, de groupes sociaux), tant on parle de parents biologiques, de mariages successifs légalisés ou non, de ménages communautaires ; tant on voit d'individus ou de groupes refuser l'ordre des cellules sociales de base. Le futur est tellement empreint de passé moyenâgeux, d'inculture, d'incivilisation, d'illégal, d'anti-institutionnel qu'il y a de quoi s'interroger.

C'est, du reste, un problème primordial à poser aux Églises.

Il y a certainement moyen de découvrir des chemins pour les hommes fatigués du monde moderne et désireux d'émerger vers d'autres horizons.

Mais l'Église n'apportera rien tant qu'elle se contempera elle-même jouant aux jeux des « structures », des « disciplines », des « ministères » et de ses petites politiques. Aujourd'hui où le passé se meurt et où l'avenir est en train de naître il y a mieux à faire.

Il faut prendre les problèmes et les regarder lucidement. — (Il est nécessaire de revaloriser la pensée et l'action des paroisses, des conseils presbytéraux et des pasteurs en leur assignant ce rôle de recherche et de responsabilité dans le temps présent en vue de l'avenir. Ils en sont capables dès lors qu'ils sont libérés des sottises tutelles administratives.) — Cela est essentiel si l'on croit au devenir de l'homme, si l'on pense qu'il a un rôle à jouer dans le monde à venir, si l'on souhaite possible un équilibre moral, social, spirituel, si l'on espère un avenir sociologique à échelle et valeur humaines, si on veut que l'Évangile parle aux hommes.

En effet, l'Évangile ne parlera pas d'hier.

Hier c'est sur quoi il est possible d'adosser son jugement afin de comprendre aujourd'hui et de regarder demain. L'Évangile se vit toujours face à l'avenir.

Il ne faut pas l'édulcorer en pieuses bélieries, mais il faut en faire jaillir les impératifs donnant raison d'être aux hommes ; raison d'espérer, raison de vouloir.

L'Évangile trace un chemin à toute destinée ; il en marque le style, il en indique les points forts. Il ne réalise pas un homme standard, mais suscite des hommes aux possibilités multiples dans leurs diversités.

Il est un point d'ancrage et en même temps une ligne de départ. Il donne à l'homme ses chances et aux sociétés leur valeur. Il répond au dynamisme que souhaitent les hommes d'aujourd'hui, à la liberté de penser et d'être. Il offre un sens au souci d'indépendance et ordonne l'autorité en réalisme spirituel. Il proclame Dieu pour l'homme : un Dieu qui ne s'achète pas, mais qui se présente. L'homme est son espérance.

P.R.

dentifrice ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

lorsqu'il a dit : « *Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres* ». L'unité entre les chrétiens est un lien spirituel avant d'être un lien organique. La boutade de Loisy nous permet de nous souvenir que l'Église n'est pas le Royaume. Un jour viendra où elle devra s'effacer pour céder la place au règne de Dieu.

Églises visibles et Église Invisible

Il y a dans l'Église des éléments étrangers à l'Église. Ce ne sont pas toujours ceux qui se réclament du Christ qui sont ses disciples. De plus tous les chrétiens n'appartiennent pas à une Église déterminée et bien des non-chrétiens ne sont pas loin de l'Évangile. L'affirmation du Moyen-Age « hors de l'Église pas de salut » est contraire à l'esprit et à la lettre du Nouveau Testament. De toute façon Dieu seul connaît les vrais croyants. La parabole de l'ivraie et du bon grain nous le rappelle avec force. Une distinction s'impose entre les Églises visibles et l'Église invisible. En un sens les premières sont à la seconde ce que le corps est à l'âme.

Seules les Églises visibles ont un aspect sociologique avec une administration et des limites géographiques. Les aspects juridiques et institutionnels dont l'importance n'est pas à démontrer relèvent du côté humain et parfois trop humain des Églises. Ce cadre historique a pour but de faciliter la mission essentielle des disciples du Christ qui est d'assurer le développement intensif et extensif de la foi chrétienne. Seule l'Église invisible revêt un aspect mystique. C'est la grande nuée des témoins des siècles passés et du temps présent, le vaste mouvement issu de la personnalité vivante et vivifiante du Christ. Elle ne saurait se confondre avec une Église particulière.

Le double caractère mystique et social de la communauté chrétienne est la raison même de l'ambiguïté de toute réflexion sur l'Église. L'étymologie nous rappelle que l'Église est d'abord une assemblée, une communauté avant d'être une institution avec le poids de structures qui s'alourdissent vite. Lorsque Vincent de Lérins dès le Vème siècle a proclamé que la tradition de l'Église était « *ce qui a été cru toujours, partout et par tous* », il a affirmé que la majorité avait toujours raison et que la vérité d'une doctrine dépendait de son antiquité. Une telle définition qui a fait recette par la suite est à l'origine de tragiques malentendus.

Aucune Église visible n'est sainte

L'adjectif « saint » ne peut qualifier aucune Église visible comme l'histoire de la chrétienté l'a bien

montré. Lorsqu'il est question de la communion des saints, il s'agit en fait de la *communion des croyants* et non de ceux qui auraient atteint la perfection, ce qui est impossible ici-bas.

Karl Barth a précisé que la sainteté de l'Église, selon lui, venait de celle de son maître le Christ. L'Église ne s'appartient pas à elle-même. L'affirmation de cette sainteté par ricochet est terriblement dangereuse. Certes, dans le cadre de la théologie dialectique où la volonté de l'individu ne joue guère de rôle positif, la croyance en la sainteté de l'Église rétablit un certain équilibre car parler de l'Église c'est encore une façon de parler de soi. Barth a renoncé à appeler l'ouvrage de sa vie « *dogmatique chrétienne* » pour l'intituler « *dogmatique ecclésiastique* ».

La place trop importante accordée à la notion d'Église a pour corollaire la rigidité des conceptions ecclésiastiques de bien des responsables dans nos Églises depuis une quarantaine d'années. Si aucune Église terrestre n'est sainte, aucune n'est notre mère. Dans ce domaine une démystification s'impose. L'auteur de l'épître aux Galates nous dit que seule la Jérusalem céleste a droit à cette appellation.

Dieu a permis que l'Évangile nous parvienne par le canal de cet instrument imparfait que sont les Églises visibles. Le meilleur moyen de leur faire honneur est de les critiquer hardiment, s'il y a lieu, afin de les améliorer en renforçant entre leurs membres le lien de la foi et de l'amour fraternel. Le protestant demande aux Églises particulières de le conduire à la vie chrétienne et par conséquent au-delà du protestantisme. Son champ d'action c'est le monde.

De l'intransigeance à l'amour fraternel

Si nous nous plaçons dans cette perspective, nous prenons conscience du caractère relatif et éphémère de toute institution ici-bas, y compris des Églises établies. Prendre ce qui est relatif pour un absolu, c'est la grande tentation des hommes d'Église qui manquent souvent d'humour et confondent parfois les moyens et les méthodes avec le but. Le côté implacable et froid d'une certaine vie ecclésiastique trouve son origine dans cette simple constatation. L'austère Calvin l'avait lui-même pressenti dans l'Institution Chrétienne : « *Ne fermons pas par notre inhumanité la porte à la miséricorde de Dieu, laquelle si libéralement se présente à nous... La Parole de Dieu, que nous devons seule tenir ici pour notre règle, requiert une plus grande modération et humanité. Car elle enseigne que la rigueur ecclésiastique ne doit point aller jusque-là, que celui dont on doit chercher le profit soit accablé de tristesse* ».

Philippe Vassaux

DE LA SOUFFRANCE

Cher Monsieur,

A l'occasion de Pâques, j'ai lu dans différents journaux protestants des articles sur la Résurrection. Cette année, ils étaient de classe :

« Avez-vous envie de ressusciter » de Louis Evely dans « Évangile et Liberté ».

« Temps de Pâques » de Aimé Bonifas dans « Réforme »,

« Pâques, croire à la résurrection » de Suzanne de Dietrich dans le « Christianisme au XXème siècle ».

On sent très nettement dans ces articles l'influence de Moltmann (théologie de l'espérance), et l'on peut se demander dans quelle mesure cette théologie dynamique et optimiste est susceptible de reconforter les « cœurs douloureux » auxquels vous adressez une pensée dans votre éditorial.

Et je voudrais rappeler ici les dernières lignes d'un article de H.-L. de Biéville paru dans le « Christianisme au XXème siècle » : « Ah ! Si les Églises et les chrétiens, si jaloux aujourd'hui d'être présents au monde et de « s'engager » comme l'on dit, pour une société plus juste, pouvaient aussi percevoir cette souffrance et cette pauvreté ! (il s'agissait dans cet article de la souffrance d'une pauvre femme dont le mari vient de mourir à l'hôpital). Ils verraient alors que la libération collective, la révolution, si nécessaire soit-elle (et en certaines latitudes et à certaines époques, assurément, elle l'est) ne suffit pas au bonheur de l'homme. Il y a toute la détresse de la terre en un cœur humain qui a perdu son bien-aimé. »

Au moment de Pâques, alors que beaucoup se rassemblent dans la joie, la brebis perdue, n'est-ce pas ceux qui se sentent à part à cause de leur détresse ?

Quelle CONSOLATION est-il possible d'apporter à ceux qui souffrent au plus profond de leur cœur et de leur chair, à ceux qui, au moins momentanément, se trouvent « au fond du trou » ?

LA PROMESSE D'UNE SURVIE ? Et laquelle ? La vie de l'âme après la mort comme le croyaient les Grecs, et comme le croient encore les catholiques aujourd'hui ? La résurrection des corps à la fin des temps, conception d'origine perse ? La résurrection d'un corps glorieux comme l'imaginait Saint-Paul ? J'ai reçu un jour la visite d'une jeune femme venant m'apprendre la mort de son mari tué accidentellement huit jours après leur mariage. « Je tiens le coup, me disait-elle, parce que je sais que je reverrai mon mari dans une autre vie. »

Mais si les protestants sont si discrets sur ce sujet, c'est qu'en fait, un grand nombre ne croit plus en un au-delà où nous pourrions revoir nos bien-aimés,

cette éventualité étant peu conciliable avec les données actuelles de la génétique. L'équivoque qui plane dans l'Église au sujet de la « survie » crée un malaise pour tous ; ne serait-il pas préférable que chacun s'exprime clairement à ce sujet, qu'il y croie, ou qu'il n'y croie pas ?



Pour ce grand nombre, bien qu'il soit dit dans la Bible : « Laissez les morts ensevelir leurs morts. » (Mat. 8, 22), je pense très sincèrement que le SOUVENIR est un baume sur un cœur qui saigne. Voici une citation de Lacordaire que m'a remise une amie qui est dans le deuil depuis des années. Combien de fois a-t-elle lu ces quelques vers pour se donner du courage !

« Le souvenir, c'est la présence dans l'absence,

La parole dans le silence,

C'est le retour sans fin d'un bonheur passé

Auquel le cœur donne l'immortalité. »

Dans son livre « Des Hommes », Joseph Kessel a consacré un chapitre à Jean Mermoz. Voici le passage le plus émouvant :

« Parce que j'ai conté dans un livre la vie de Mermoz et parce qu'une chance insigne me l'a donné pour ami, je reçois, année après année, des lettres d'inconnus où l'admiration à son égard n'a d'égale que la tendresse... ils n'aiment pas en lui le « héros », ou « l'archange ». Par une divination singulière, par une sorte de sixième sens, ils l'aiment pour sa générosité et sa modestie, sa force et sa gentillesse, son courage et son angoisse, ses appétits charnels et ses exigences de cœur et d'esprit, son rire naïf et ses yeux de mélancolie. Mermoz, le grand vivant. Ainsi, de génération en génération, il vit sa deuxième existence. La plus vraie peut-être. Qui ne connaît pas d'âge et a, pour demeure infinie, la mémoire des hommes. »

Dans le livre d'Albert Schweitzer : « Vivre » (p. 42), un passage semble avoir été écrit pour compléter cette citation de Kessel :

« S'il est vrai que ceux qui ont partagé les faiblesses et les tares de l'humanité, et qui maintenant ont cessé de vivre, peuvent avoir une telle emprise sur nous, à plus forte raison, lè Christ, quintessence de tout ce qui est pur, spirituel, éternel, agit-il en nous ! Ces mots : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mat. 28, 20) déterminent l'orientation de chacune de nos vies... et s'étend sur le monde entier de génération en génération. »

L'AFFECTION de la famille, des amis, c'est beaucoup, c'est énorme. Malheureusement, dans certains cas, cette affection

n'arrive pas à combler le vide. Que dire à cette mère dont l'enfant unique se meurt d'un cancer ? Ou à ce garçon qui, dans un accident de voiture, a tué sa femme qui était assise à côté de lui ? Un grand croyant qui avait eu une très longue maladie me dit un jour : « Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de souffrir tant, physiquement et moralement. L'ami le plus cher ne pouvait rien pour moi ; j'étais seul en face de moi-même. »

Pourrais-je citer ici ces quelques lignes de P.-H. Simon :

« La rencontre d'un amour est chance ou grâce. Dans son absence ou son attente, il ne s'agit plus ou pas de bonheur, seulement de propreté et de dignité. » (Le Somnambule, p. 220).

Et je pense à ce vieux médecin qui venait de perdre son fils et qui, après des heures de silence, dit en soupirant : « Heureusement qu'il y a le travail et la lecture. »



On dit que seuls les anciens buveurs sont capables d'amener les alcooliques à l'abstinence. De même ceux qui ont souffert sont seuls à même de comprendre ceux qui souffrent car ils font partie de cette communauté qu'Albert Schweitzer nomme la CONFRÉRIE DE CEUX QUI PORTENT LE SCEAU DE LA SOUFFRANCE.

« Ceux qui ont connu l'angoisse et la douleur physique sont unis, dans le monde entier, par un lien mystérieux. Chacun d'eux connaît les lois inexorables auxquelles l'homme peut être soumis et l'aspiration à la délivrance des douleurs. » (A l'orée de la forêt vierge, p. 213.)

Il est impossible de séparer ces lignes de la suite qui est un appel pour ceux qui ont été délivrés de leur peine :

« Que celui qui a été libéré de la souffrance ne pense point qu'il est de nouveau libre et qu'il peut rentrer dans la vie ordinaire comme si rien ne s'était passé. Il a fait connaissance avec la souffrance et l'angoisse ; il doit maintenant aller au-devant de la souffrance et de l'angoisse et contribuer, dans la mesure où la puissance humaine peut agir, au salut d'autrui, comme il a été lui-même sauvé. »

Cher Monsieur, au moment de vous adresser mes salutations bien fraternelles, je formule un vœu : pourriez-vous donner la parole, dans votre journal, à quelques membres de cette confrérie dont parle Albert Schweitzer, afin qu'ils apportent consolation et courage à leurs « frères » (1).

Blanche Marcocelles

(1) C'est une « parole » que nous donnerons volontiers (N.D.L.R.).

LES TACHES POUR

Quelques dizaines de chrétiens épuisés commencent à reprendre haleine après une période agitée de sept mois pendant laquelle ils ont aidé 4.500 réfugiés étrangers à quitter le Chili et à trouver un asile dans d'autres pays du monde. Ils ne tirent pas particulièrement vanité de ce qu'ils ont fait, n'ayant jamais désiré se spécialiser dans « l'exportation » des gens. Mais la compassion et l'humanité dont ils ont fait preuve dans cette situation très difficile leur a gagné le respect des « spécialistes » des questions de réfugiés et la gratitude des gens qui, inquiets pour leur vie, ont quitté le pays.

Ils se sont mis au travail quelques heures seulement après le coup d'État du 13 septembre qui a renversé le régime du président Salvador Allende. Alors que l'armée prenait le contrôle du pays par de sanglants combats de rues, des bruits d'arrestations en masse, notamment d'étrangers accusés d'être responsables des troubles au Chili, commençaient à se répandre. Puis les instigateurs du coup d'État annoncèrent publiquement que les 6 à 7.000 réfugiés étrangers qui se trouvaient au Chili, pour la plupart Brésiliens, Boliviens et Uruguayens, seraient considérés comme « ennemis de l'État ». Ces étrangers devinrent alors les proies faciles de la haine et de la terreur. Des milliers d'entre eux, ainsi que des Chiliens, furent emmenés au Stade national pour interrogatoires et beaucoup furent fusillés.

Les dirigeants des Églises du Chili, protestants, catholiques et orthodoxes, s'efforcèrent alors de faire leur possible. Beaucoup ouvrirent leurs portes aux persécutés, pour les soustraire à une arrestation arbitraire ou une exécution sommaire. Beaucoup prirent de grands risques en aidant des personnes prises dans les remous suscités par le coup d'État.

Leur témoignage personnel s'est rapidement transformé en une requête officielle à la junte, faite par les Églises qui demandaient l'autorisation de se mettre à la disposition des persécutés pour leur venir en aide. Cette requête est à l'origine de la création du Comité national d'aide aux réfugiés qui est devenu par la suite

l'organisme officiel habilité à aider les réfugiés étrangers à quitter le pays, après que la junte eut finalement autorisé leur départ.

Après des échanges quotidiens de messages avec le COE (1) et la visite d'une équipe spéciale du COE au Chili, le Comité s'est mis au travail, assuré de recevoir l'appui d'Églises du monde entier — une aide financière pour couvrir les besoins des réfugiés et des démarches auprès des gouvernements de divers pays pour qu'ils offrent l'asile aux réfugiés. En tant qu'organisme officiel chargé d'aider les réfugiés, le Comité a travaillé sous l'égide du Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. Une opération complexe s'est alors déroulée : elle consistait à enregistrer les réfugiés dans plus de quinze centres répartis dans le pays, à organiser leur transport par air vers les pays offrant l'asile, et à persuader des gouvernements du monde entier d'accepter des réfugiés.

D'après les dernières informations reçues du Chili, 4.500 personnes ont quitté le pays par l'intermédiaire des centres installés par les Églises et environ 3.900 par l'intermédiaire des ambassades. A Santiago, environ 150 réfugiés attendent toujours leur départ, bien que des places d'asile leur aient été garanties ; 55 n'ont pas encore reçu de réponse ferme. On estime qu'un millier de personnes attendent encore de pouvoir rejoindre des membres de leur famille qui ont trouvé refuge en Europe occidentale, en Europe orientale, en Amérique du Nord ou dans d'autres pays d'Amérique latine.

Alors que la plupart des 80 personnes — presque toutes bénévoles — qui se sont mises à la disposition des réfugiés, ont repris leurs activités normales, il reste toujours le problème des réfugiés en instance de départ. Il faut qu'une solution à leur situation soit apportée de toute urgence.

Entente entre les Églises

En entendant le récit des difficultés rencontrées par le Comité, il semble parfois miraculeux qu'il ait pu accomplir

tout ce qu'il a accompli. Les personnes qui se sont mises à la disposition du Comité pour les réfugiés ont eu à faire face à d'énormes difficultés : l'atmosphère de tension au Chili, après le coup d'État, les soldats armés patrouillant sans arrêt dans les rues, le couvre-feu, le choc psychologique sur les gens, désorientés et absolument incertains quant à leur avenir, les difficultés de transport des réfugiés disséminés à travers le pays, le manque de ravitaillement, etc... Pour les réfugiés, le processus a été compliqué, mais a pris fin à l'aéroport d'où ils se sont envolés vers une terre d'asile.

L'autre fait qui impressionne celui qui rend visite au Comité de Santiago ou aux Comités des Églises au Pérou et en Argentine, lesquels ont pris en charge les réfugiés venant du Chili, est l'immense répercussion que cette situation a eue sur la vie et le témoignage des Églises.

Confrontées à un problème humain dramatique, les différentes Églises ont été obligées de surmonter les obstacles du passé, et de trouver de nouveaux moyens pour travailler ensemble. Dans chaque pays, les Comités des Églises se sont mis à la tâche dans un esprit œcuménique, les catholiques aux côtés des luthériens, les méthodistes aux côtés des orthodoxes, comme jamais auparavant. C'était très encourageant de constater cette « percée » œcuménique et de partager les joies des chrétiens devant l'œuvre accomplie.

Tout n'a pas été sans problèmes. Sortir d'une situation de ghetto et affronter des problèmes qui touchent à la racine même de la vie nationale, peut provoquer bien des tensions et des difficultés. Demander ce que représente l'Église dans une situation sociale d'oppression amènera des réponses bien contradictoires... C'est ce qui s'est passé au Chili où l'on s'efforce dans les Églises de faire le point, d'éduquer et de discuter. Le synode extraordinaire de l'Église luthérienne qui s'est tenu en mars dernier pour discuter du rôle des Églises dans les événements du Chili, et en particulier de l'engagement de l'évêque Helmut Frenz dans les programmes d'aide aux réfugiés et aux personnes dans le besoin, a permis de faire un parallèle entre les événements du Chili et l'enseignement de la Bible sur le serviteur souffrant. Toutes les tensions n'ont pu être aplanies, mais un réel processus d'enseignement est en cours et le synode a voté la confiance à l'évêque Frenz.

Au Pérou et en Argentine

Au Pérou et en Argentine, l'œcuménisme a aussi fait un grand pas en avant, les Églises ayant conjugué leurs efforts pour aider les réfugiés qui arrivaient à Lima et à Buenos Aires. Beaucoup d'entre eux sont des étrangers ayant été

COLLEGE CÉVENOL — 43400 Le CHAMBON-sur-LIGNON —
Téléphone : 59.72.52 — Altitude : 1.000 m —

Année scolaire 1974/75 : jeunes gens, jeunes filles 6ème à terminales.
Bac A, B, C, D, G 1 — BEP sténo-dactylo et BEP comptabilité-mécano.

Français spécial pour étrangers. Ateliers, sport.

Ouvert pendant les vacances de la Toussaint et Mardi-Gras.

INTERNAT de GARÇONS — INTERNAT de FILLES.

ÉDUCATION CHRÉTIENNE INTERNATIONALE POUR LA PAIX.

Renseignements, inscriptions : Direction COLCEV.

LES EGLISES AU CHILI

forcés de quitter le Chili ; mais ce qui est particulièrement caractéristique, c'est qu'un grand nombre de citoyens chiliens ont également décidé de quitter leur pays. On manque de données précises ; toutefois, on estime qu'environ 14.000 Chiliens ont gagné le Pérou et l'Argentine.

Le Comité des Églises d'Argentine, en étroite collaboration avec le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés, a pris en charge 3.500 réfugiés chiliens. Ceux-ci peuvent rester en Argentine s'ils le désirent, y travailler et s'y établir. Mais la situation intérieure de ce pays est à l'heure actuelle si précaire que beaucoup désireraient se fixer ailleurs. Bon nombre d'entre eux s'efforcent de trouver d'autres pays où ils pourraient s'établir définitivement ou rester temporairement jusqu'à ce que la situation en Argentine ou au Chili leur permette de rentrer.

Au Pérou, la situation est encore plus tendue et prend presque des proportions de crise. Trois à quatre mille réfugiés chiliens voudraient bien se fixer au Pérou, mais le gouvernement s'y oppose. Au début, ils obtenaient des visas valables 90 jours ; par la suite, les visas ne furent plus établis que pour 60 jours, puis pour 30 jours, finalement pour 15 jours seulement à l'heure actuelle. Le Comité des Églises et le Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés s'efforcent de trouver des places d'asile, mais se heurtent à bien des difficultés. Les pays qui ont déjà ouvert leurs portes à d'autres réfugiés hésitent à en accueillir de nouveaux qui, apparemment, ne sont pas directement menacés de mort ou d'arrestation.

Le « Bureau de secours pour le Chili », créé par le COE, s'efforce d'amener les Églises du monde entier à faire pression sur leurs gouvernements respectifs pour qu'ils accueillent ces réfugiés. Il est presque impossible de les réinstaller en Amérique latine où, dans un pays après l'autre, les militaires s'emparent du pouvoir. Les besoins des réfugiés sont immenses et leur tension psychologique énorme, devant leur avenir si incertain.

Au Chili, au Pérou, en Argentine et dans d'autres pays, le COE a déjà consacré plus de 400.000 dollars pour subvenir aux besoins matériels des réfugiés, les héberger et les nourrir, leur donner des soins et leur assurer une assistance judiciaire. Mais la tâche la plus importante pour le moment consiste à leur trouver une nouvelle patrie.

Des droits de l'homme

Mais en outre, il est tout aussi important maintenant d'aider les Églises chiliennes confrontées à la situation intérieure de leur pays. Comme elles l'ont

fait pour les réfugiés étrangers, les Églises ont créé un second comité œcuménique, comprenant aussi la communauté juive, pour s'occuper des Chiliens victimes du coup d'État. Ce second comité — le Comité de coopération pour la paix au Chili — a travaillé avec acharnement à aider ceux qui ont perdu leur emploi à la suite du coup d'État et à donner une assistance judiciaire aux personnes emprisonnées ou arrêtées.

Au cours de ma visite au Chili, il m'a été confirmé de plusieurs sources qu'à travers tout le pays les droits de l'homme étaient substantiellement et systématiquement bafoués. Beaucoup de juristes et d'autres personnes estiment qu'au moins 23 des 30 articles de la Déclaration universelle des Droits de l'homme, votée en 1948 par l'Assemblée générale des Nations Unies, sont constamment violés. Il s'agit en particulier de la détention illégale. Depuis le coup d'État, à diverses reprises, on a compté jusqu'à 55.000 personnes détenues pendant six mois et plus, sans que des charges puissent être retenues contre elles, ou sans jugement. Beaucoup de preuves laissent à penser que la torture est pratiquée sur une grande échelle, de même que les outrages à la personne humaine, etc...

Le Comité pour la paix au Chili, grâce aux fonds qui lui parviennent d'Églises du monde entier, a fait son possible pour aider les gens dans le besoin. Il a mis des juristes à la disposition des personnes qui ont perdu leur emploi, pour qu'elles puissent faire appel aux conseils de prud'hommes. Jusqu'à présent, le Comité a pu verser des allocations à 73 % des personnes prises en charge et a permis la réintégration dans leur emploi de 20 % de celles qui ont fait appel à lui. Le Comité a mis des avocats à la disposition des prévenus afin que, dans la mesure du possible, ils soient jugés avec équité, et que l'habeas corpus soit respecté en faveur de 151 détenus. Il fournit également une aide humanitaire, sous forme d'argent et de vivres aux familles des détenus. En collaboration avec les Comités des Églises d'Argentine et du Pérou, il s'assure que les familles reçoivent de l'aide une fois qu'elles ont quitté le pays.

Actuellement, la vie est bien difficile au Chili. L'incertitude de l'existence sous le régime de la junte provoque une situa-

tion économique catastrophique ; certains prix ont augmenté de 3.000 % et la moitié d'un salaire mensuel minimum ne sert uniquement qu'à acheter du pain. Depuis le coup d'État, le chômage a augmenté de 10 %, ce qui fait qu'un million 300.000 personnes sont directement touchées par les événements et ont perdu leur emploi pour des raisons politiques. Les Églises du Chili recherchent une aide morale et financière auprès des Églises du monde entier, de même qu'elles s'efforcent de faire face aux besoins des personnes confrontées à tous ces problèmes. Outre leurs efforts en faveur des persécutés, les Églises du Chili se proposent de donner du travail aux victimes de cette situation économique. Les dirigeants du Comité ont déclaré qu'ils avaient été « touchés par la douleur et l'angoisse de tant de pauvres et d'humiliés, sans statut social, inconnus et dépourvus d'influence ».

Charles Harper

(1) COE : Conseil Oecuménique des Églises.

pam • pam

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2ème éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

**voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

LE JEU DES MOTS DANS L'ANCIEN

On ne reviendra pas sur des termes faisant jeu de mots avec des noms propres (cf. par exemple Viviane/vie, Genèse 3, 20, ou Fabrice/fabriquer à 4, 1). On laissera de côté ce qui relève purement de l'étymologie : par exemple à 1, 4 le terme qui désigne la voûte céleste vient d'une racine qui signifie « marteler » et s'applique notamment à la fabrication d'une plaque de métal, en sorte que la traduction par « firmament » connote bien l'idée de fermeté ; mais il faut ne pas confondre étymologie et sémantique (1) et l'on doit se rappeler que ce qui compte c'est le sens d'un mot dans un texte, pas son origine ; le jeu de mots étymologique ne devra obligatoirement être rendu que quand l'auteur s'appuie sur lui. On écartera aussi certains procédés qui sont des hébraïsmes, tel qu'à 1, 11 « l'herbe ensemencant semence ».

Plus important sans doute à noter est le fait que le terme qui à 2, 4 désigne la « genèse » des cieux et de la terre est le même qu'à 5, 1 et ailleurs pour les « générations » de l'histoire humaine. Également le fait que le « souffle de Dieu » qui plane sur les eaux (Genèse 1, 2) ne semble pas différent de ce qu'on trouve après le Déluge (Genèse 8, 1) lorsque « Dieu fait passer un souffle sur la terre de sorte que les eaux s'apaisent », de même en Jean 3 c'est le même mot grec qui est rendu d'abord par « vent » puis par « esprit ».

L'interversion des lettres

On pourrait aussi noter les connotations d'un verbe tel que « cultiver » (Genèse 2, 5 et 15) qui, à côté de « travailler », signifie aussi « servir » et « rendre un culte ». De son côté, un terme comme « chérubin » (3, 24) se prête en hébreu à des connotations linguistiques que le français ne soupçonne pas, grâce au procédé d'interversion des lettres qu'on appelle « métathèse » : d'une part *kerub* est la métathèse de *rekub* : « monter », et l'on voit Dieu en II Samuel 22, 11 monter (*rkb*) sur un chérubin (*krb*) ; d'autre part c'est aussi la métathèse de *brk* : « bénir », et il est tellement vrai que les deux sont liés qu'en Mésopotamie le *karibu* est l'intercesseur divin à l'entrée du sanctuaire, rôle qu'on retrouve implicitement dans la description de l'arche de (Exode 25, 22) ; ces connotations de présence de Dieu et d'intercession auprès de Dieu peuvent conduire à ne pas considérer la fonction des chérubins (Genèse 3, 24) de façon purement négative. Dans Genèse 11, 1 le mot employé pour « langue » n'est pas celui qui (comme en français) désigne à la fois l'organe de la parole et le langage, mais un autre terme qui signifie « lèvres » et aussi « rivage » et « bord » ; ce fait a conduit un traducteur contemporain à dire que l'humanité « était d'un seul bord et vivait une nouvelle histoire » (voir article précédent — 27 mai 1974 — les autres sens de « paroles »).

À côté de ces connotations linguistiques il y en a de culturelles, et le choix du serpent entre tous les animaux comme tentateur (Genèse 3, 1) fait penser à une contestation de son rôle vital dans le Proche-orient, surtout quand on le voit dans Genèse 3, 14 condamné à ramper au lieu de se tenir dressé.

L'homme

Laissons cela, et tenons-nous en simplement au jeu non pas, pourrait-on dire, interne aux vocables, mais introduit entre eux en quelque sorte de l'extérieur par l'auteur du récit. Ainsi en 2, 23 l'homme, heureux d'avoir trouvé celle dont il peut dire : « elle est os tiré de mes os et chair tirée de ma chair », continue sur la lancée de cette structure grammaticale deux fois utilisée en déclarant qu'elle s'appellera *ishsha* car elle a été tirée de *ish* (« épouse/époux » ; la Vulgate disait : « vir/virago », David Martin et Ostervald : « homme/hommesse » !). Il n'est pas sûr que les deux mots aient la même racine, mais cela n'a pas d'importance, car le jeu de mots ne se veut pas scientifique mais sonore. Le Pentateuque samaritain et certaines versions anciennes le font encore mieux ressortir en lisant un texte où le suffixe possessif est ajouté au second terme en sorte que *ishsha* a été tirée de « *ishah*, « son époux ». Certains rabbins veulent encore aller plus loin et, pour trouver un sens plus profond, spéculent sur le fait qu'en hébreu *ish* s'écrit avec un *y* qu'on n'a pas dans *ishsha*, tandis qu'ici on a un *h* qu'on n'a pas là : en sorte qu'il suffit de réunir ces éléments séparés dans l'homme et la femme pour retrouver YH, la forme abrégée du nom divin YHWH qu'on a par exemple dans la formule de louange « allélu-yah ».

La femme

La femme sera l'objet d'un autre jeu de mots qui ne sera pas explicité comme le précédent, en 3, 13. Là Dieu demande à *ishsha* pourquoi elle a désobéi, et elle répond : « le serpent *hishshiani* : m'a séduite ». Une traduction correcte devrait rendre à la fois le lien entre femme, homme et séduction, par exemple en faisant dire à « l'épouse » : « le serpent m'a abusée », ou « m'a poussée ».

Notons, dans la condamnation du serpent (Genèse 3, 15), l'emploi de deux verbes homonymes pour « piétiner » et « viser » : « (son lignage) te brisera la tête, et toi tu le viseras au talon ». On pourrait peut-être aussi rendre cela par « marcher/marquar ».

Un étrange jeu de mots enchaîne Genèse 2, 25 et 3, 1. Des termes hébreux semblables, quoique de racines différentes, expriment respectivement le fait que l'homme et la femme sont « nus » et que le serpent est « rusé ». Pour garder le jeu de mots on ne peut rendre le premier terme par « rasé » qui est trop éloigné du sens de nudité. Il vaudrait mieux jouer sur « pas habillés » et « habile », à moins que l'on opte pour l'argot « à poil »/« au poil ».

Signalons encore dans ce passage quelque chose qui non seulement est perdu en français mais encore a disparu de l'hébreu. On peut se demander pourquoi à Genèse 2, 21 c'est à partir d'une côte de l'homme que la femme est bâtie. Est-ce pour expliquer l'absence de côtes dans le ventre à la différence du thorax ? ou à ce niveau la présence du nombril qui indiquerait l'endroit où la chair a été refermée ? ou l'association de la partie inférieure du corps avec la sexualité ? ou le fait qu'ils ont à vivre côte à côte, puisqu'en hébreu

le mot *côte* indique aussi le côté comme il vient d'être dit plus haut ? ou encore, à cause de la forme de cet os, l'association du cycle féminin avec le cycle lunaire ? Derrière tout cela, l'explication repose peut-être sur l'influence de la plus ancienne littérature de Mésopotamie, la littérature sumérienne où le terme *ti* désigne une « côte » mais signifie aussi « faire vivre ». Une fois perdu ce vieux jeu de mots, l'auteur biblique en a réintroduit le sens en jouant sur le nom d'Eve, comme on l'a vu plus haut (3, 20).

La tour de Babylone

On terminera cette section, comme celle consacrée aux noms propres, par un jeu de mots dans le récit de la Tour de Babylone. A 11, 3 on trouve par deux fois la construction hébraïque où un verbe est employé avec pour complément un nom de même racine (cf. plus haut « ensemencant semence » à 1, 11) : « briquetons des briques et flambons-les à la flambée ». Comme 2, 23, la structure grammaticale deux fois utilisée va entraîner un jeu sonore, ici double, entre termes qui désignent des objets totalement différents : *lebéna*, la brique, remplace la pierre, *abèn*, précédée de la préposition de destination *le* (*lebéna/leabèn*), tandis que le bitume, *hémar*, est employé comme mortier, *homèr*. On remarquera que, si pierre et brique ne se ressemblent guère naturellement, il suffit d'une petite inversion de sonorité pour passer de l'une à l'autre, puisque le son « a » est simplement passé de sa position après le « n » à une position avant le « b ». De même pour le bitume et le mortier, il a suffi d'intervertir les sons « e » et « a » (ce dernier est ici très proche du son « o »). On pourrait transposer en disant : « la brique leur servit de *roc*, et le bitume leur servit de *béton* ». Or on peut se demander pourquoi l'auteur a éprouvé le besoin de donner la précision technique du verset 3 : tout le monde savait bien qu'il n'y a pas de pierre en Babylone et qu'il faut durcir l'argile pour bâtir. Mais précisément le but de ce jeu de mots pourrait être de souligner combien il est aisé de changer l'être des choses dans la création dès l'instant où l'homme cherche à se diviniser, et de dénoncer l'ambiguïté démoniaque d'une civilisation qui se dresse contre Dieu, serait-elle religieuse et mystique comme c'était en fait le cas pour cette Tour.

Ceci suffit sans doute à sensibiliser le lecteur, qui, s'il n'ose se lancer dans l'hébreu, trouvera de tels jeux de mot mis en évidence dans les commentaires des livres bibliques, voire au bas des pages.

Après cette approche du problème dans un passage du Pentateuque, d'une Bible annotée, il sera utile de chercher comment le procédé a été utilisé dans quelques oracles des prophètes, et aussi dans la littérature de louange et dans celle de sagesse.

Daniel Lys

Nous avons un Président de la République. Pendant plus d'un mois les candidats à cet emploi sont venus présenter leurs personnes et leurs projets sur le petit écran. Chacun a pu les voir, les entendre, entre une réclame pour une lessive qui rend le linge plus souple et une autre qui le rend plus blanc.

Cette façon de vendre un produit, fût-il présidentiel, donne une idée assez piètre des acheteurs-électeurs comme des vendeurs-candidats.

Jugements étonnants

A propos de la télévision encore, mon journal quotidien m'apprend que la Grande-Bretagne est en train d'adopter un usage courant aux États-Unis. Il s'agit de montrer à l'écran des enfants à adopter. Ainsi la Société protectrice des animaux en use-t-elle avec ses pensionnaires qu'elle veut « placer ». Quant à la dignité humaine où est-elle ? On jauge un petit enfant comme on soupèse un melon !

L'Inde et la bombe

Ailleurs et bien sûr, c'est pire, les enfants sont pris comme otages et froidement massacrés.

L'Inde a la Bombe. Le pays qui a besoin de vivre plus qu'un autre peut-être, se ruine pour des armes de mort.

L'Inde de Gandhi !

Triste !

Actes de qualité

Les événements de la quinzaine ne sont pas pour réjouir le cœur.

Il faut croire comme le signalait le pasteur Château dans son « dernier « écran » que les actes de qualité sont rares ou mal signalés.

Pollution

Quand même, voici que ce matin entre quelques scandales ou cambriolages, on me signale que s'ouvre une campagne pour la « France propre ». Imaginer un pays où le promeneur pourra se pencher sur un ruisseau pour boire une eau claire, fouler des prairies dépourvues de boîtes de conserves ou de carcasses d'automobiles...

Est-ce possible ? ...

Voici enfin, surtout cette semaine, la fête de l'Esprit. A nous de la faire nôtre dans l'été triomphant qui s'annonce.

Robert Louis

On n'est pas libéral par cela seul qu'on pense autrement que la tradition, et qu'on la dédaigne, mais on commence à l'être quand on s'essaie à penser, quand on pèse et respecte la pensée d'autrui ; on l'est devenu quand on a réussi à penser sa foi et qu'on se montre prêt à prêter l'oreille aux voix qui nous parlent sérieusement de la vérité, de quelque côté qu'elles viennent : le libéralisme est une disposition et une méthode de la pensée.

A. Bouvier

(1) Sémantique : étude du langage du point de vue du sens.

CORRESPONDANCE

A propos du doute
Voir éditorial P.R. du 13 mai 1974.

Je suis navré, mais pour une fois je ne suis pas d'accord avec vous. Vous m'avez dit que ce n'est que question des mots — je veux bien... mais c'est justement par les mots que se créent les malentendus qui peuvent mener bien loin !

La FOI et le DOUTE ? ...
« Homme de peu de foi pourquoi as-tu douté ? !... Si vous aviez la foi comme le grain de sénévé et que vous ne doutiez pas... Une maison divisée ne peut subsister... On ne peut servir Dieu et Mammon... », etc... etc...

Il faut distinguer entre « l'intelligence » et « la connaissance » des choses. On peut connaître de la façon la plus sûre et ne pas comprendre par l'intelligence. Avant Galilée et Copernic tout le monde *connaissait* sans aucun doute possible... exactement comme nous-mêmes... qu'après la nuit vient le jour et après le jour vient la nuit. Avant Newton personne ne doutait que la pierre qu'on lance retombera sur terre. L'intelligence concerne essentiellement le monde artificiel que nous nous construisons, elle ne concerne pas Dieu et ses lois. Que le doute soit utile et même nécessaire dans ce monde artificiel, cela est évident, mais dans le monde de Dieu qui statue toujours en dernière instance dans toute notre vie il n'y a qu'une seule vérité et elle se fait toujours « *connaître* » que nous le sachions et comprenions ou non.

Ainsi, Jésus nous a révélé que Dieu est ESPRIT, que Dieu est AMOUR et que Dieu est PERE. Cela veut dire que les valeurs ne sont pas dans les faits, actes, paroles ou objets « en eux », mais dans l'« esprit » qui s'établit entre les hommes, dans l'« esprit » dans lequel nous appréhendons le monde et les autres et dans lequel nous agissons. Cet « esprit » doit être celui d'AMOUR qui est le contraire même de l'égoïsme quel qu'il soit : le sien propre ou celui des autres dont on devient serviteur et spadassin, qu'on sème et cultive. Cet amour n'est pas destiné à nos entreprises ou nos combinaisons de toute sorte, car cet amour est l'AMOUR du PERE qui n'a pas de préférences particulières, qui fait pleuvoir sur les justes et les injustes et lever son Soleil sur les bons et les méchants... le Père qui ne « construit » pas une famille comme on monte une affaire profitable, mais qui y fait *régner* l'esprit d'amour, qui y crée le *climat* dans lequel chacun peut s'épanouir comme une fleur au Soleil et retrouver sa propre personnalité dans la liberté de l'enfant de Dieu... le reste vient par surcroît et par voie de conséquences.

Ceci est un FAIT qui ne supporte aucun doute car il ne comporte aucune exception : il éclate avec toute sa puissance toutes les fois que nous essayons

les échecs de quelque genre que ce soit, comme la loi de l'attraction est totalement confirmée dans la chute que je fais en me cassant la jambe ou le cou. Mais ce fait éclate aussi toutes les fois que nous nous approchons de la loi de Dieu et apportons cet amour dont Jésus nous donna l'image parfaite (« *aimez comme je vous ai aimés* ») car aussitôt tout s'illumine dans la paix, l'harmonie et la joie. La même loi qui fait s'écrouler nos maisons nous permet d'effectuer toutes nos constructions.

Cela aurait été d'une rigueur absolue si le PERE ne violait pas ses propres lois au nom de son amour gratuit qui pardonne, redresse et guérit.

Quand on parle de la FOI il ne s'agit pas de son « intelligence » avec les « pour et contre », les doutes et hésitations, mais seulement de sa « connaissance » ou de son « ignorance ».

Tant que les Chrétiens à qui la vérité a été révélée ne préciseront pas nettement et clairement ces deux domaines, ils entretiendront la confusion dans laquelle le monde et les hommes se sont emberlificotés, et ne feront que remuer toujours la même boue ou s'enfoncer de plus en plus dans les trous que nous nous creusons...

et cette fois-ci SANS LE MOINDRE DOUTE !

W. Théremin

Sur la violence et les changements nécessaires

Les intéressantes réflexions de Monsieur Jean Chèvre parues dans *Évangile et Liberté* du 13 mai montrent la complexité et la difficulté du problème de la non-violence qui se pose aujourd'hui aux chrétiens (et aussi à d'autres croyants) avec une acuité particulière. Certes, il y a toujours eu des violences et souvent celles-ci ont invoqué la nécessité de lutter pour la justice ou pour la vérité. Mais dans notre monde en mutation, la violence est un facteur prépondérant.

Il est bien vrai qu'on ne peut ni ne doit se désintéresser de la politique parce que « tout est politique au sens large du terme ». Pourtant un « engagement » politique c'est-à-dire un « lien » avec toutes ses conséquences, comporte, du point de vue chrétien, des risques graves. En tant que combat, la politique nous amène naturellement et insidieusement à utiliser des armes, telles que la rancune, la haine et la ruse, incompatibles avec la morale évangélique. Aussi, les chrétiens doivent-ils, en politique comme ailleurs, sauvegarder la liberté de leur conscience, celle que l'apôtre appelle « la liberté des enfants de Dieu ». Ils doivent se rappeler que le christianisme est une religion de l'Esprit, c'est-à-dire de l'Amour. Le christianisme a ses armes propres qui sont spirituelles. La phrase « aimez vos ennemis » n'est pas seulement une exhorta-

tion à l'humilité. Elle contient le moyen d'assurer finalement sans violence la victoire du bien.

Transformer en profondeur la société et la vie ne peut se faire par de simples modifications de « structures ». La structure n'est pas tout. Elle peut même n'affecter que la façade. Ce qui fait essentiellement la solidité, l'agrément, la valeur d'une construction, c'est le matériau de base, c'est-à-dire dans le cas d'espèce, l'individu et sa conscience morale.

Comme le dit un autre article d'*Évangile et Liberté* sur la non-violence, « les premiers chrétiens » savaient tout cela pleinement. Les « seconds chrétiens » que nous sommes l'oublent souvent. Sous couleur de « réalisme », ils font des concessions à la Nature et à ses violences au risque que celle-ci les entraîne loin de leur foi.

A. Lamarle

A propos de « Penser »

(Voir « Évangile et Liberté » du 29 avril 1974)

« Penser » ? peut-être.

Mais attention, quand on ne voit plus qu'à travers l'écran de la pensée, on ne peut plus rien voir dans sa vérité nue.

Il y a alors ce qui est, et, à côté, ce que je pense se surimpose : plus le mental pense moins il voit.

Il faut voir en premier lieu sans jugement : « tu ne jugeras pas » —, sans comparaison. N'est-ce pas cela méditer ?

« Il appelle... »

...

« Il est dans les hommes la résurrection des regards tournés vers l'extérieur... »

Et sur soi-même !

N'oublions pas : c'est nous qui formons l'écran pour la vie nouvelle.

Voir éditorial de P.R. (29.4.1974).

Cela mène à l'œcuménisme vécu.

Marie-Louise Schaub

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

**ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE**

Michel CREMET

53, rue Alsace
81200 MAZAMET

Tél : 61.25.90

Après le coup d'État, commentaires de protestants portugais

De passage à Genève, le pasteur Ireneu Cunha, méthodiste, secrétaire général du Conseil des Églises au Portugal, a commenté, à titre personnel, le récent coup d'État qui aura selon lui des répercussions sur toute la vie du pays, y compris la liberté religieuse. « J'ai bon espoir que nous obtiendrons la reconnaissance officielle du Conseil des Églises. »

De son côté, le pasteur José M. Leite, Directeur du Centre œcuménique de Figuera da Foz, a relevé : « dimanche dernier pour la première fois depuis des années, les pasteurs ont pu prêcher librement. L'Église n'a pas à être identifiée aux militaires, mais nous pouvons tirer parti de cette situation historique et rendre un témoignage prophétique. »

Quant aux cercles œcuméniques de Lisbonne, ils se réjouissent de la libération des prisonniers au nombre desquels se trouvent de nombreux catholiques romains progressistes, et du rétablissement de la liberté d'expression.

Remous autour du divorce en Italie : réactions protestantes

« La suspension « a divinis » par le Vatican du père Giovanni Franzoni, abbé de Saint-Paul hors les Murs à Rome, qui a adopté une attitude ouverte au sujet du référendum sur l'abrogation du divorce en Italie, a profondément choqué les protestants en Italie », déclare un communiqué du Service de presse de la Fédération des Églises évangéliques en Italie.

Cet acte est considéré comme une grave intervention de la hiérarchie catholique dans la vie politique italienne, et comme l'expression d'une attitude hos-

tile du Vatican envers toutes les minorités ; de ce fait les effets de l'ouverture œcuménique de l'Église catholique semblent se restreindre sensiblement en Italie. « L'engagement et l'activité de Dom Franzoni contre l'abolition du divorce n'atteignent nullement la doctrine catholique du mariage, mais s'opposent à ce que cette doctrine devienne un instrument de conservatisme social et que les conséquences de la doctrine d'une Église particulière soient imposées par la loi à tous les citoyens. »

« C'est pourquoi la condamnation de Dom Franzoni, quelques jours avant la consultation électorale, représente de la part de la hiérarchie catholique une prise de position dont les démocrates, les minorités et les œcuménistes ont raison de s'inquiéter sérieusement » conclut la Fédération des Églises évangéliques.

(S.P.P.)

Jérusalem et les Arabes

« Les Arabes sont déterminés à récupérer Jérusalem et à conserver son caractère arabe », a déclaré l'évêque grec-orthodoxe d'Ekablous (Transjordanie).

« Jérusalem était et restera arabe, ses habitants ont toujours été arabes et nous ne permettrons pas son internationalisation, sa judaïsation ou n'importe quelle autre forme visant à dénaturer son caractère arabe », a poursuivi l'évêque.

En Tchécoslovaquie

Sur un nouvel ordre du gouvernement tchèque, les prêtres « autorisés » par l'Office des cultes à exercer leurs fonctions sacerdotales, ont dû faire renouveler leur permis. Jusqu'ici peu d'entre eux ont reçu une réponse positive, alors que beaucoup font l'objet d'une enquête pour juger de leur « loyauté envers l'État ».

(BIP/SNOP)

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

CAFES DE L'ÉLEPHANT NOIR TOULOUSE

TELEPHONE : 47.11.52 où 47.60.68

CONFIANCE... QUAND MEME...

Face à la mort, gardons-nous des consolations illusoire, comme le dit une prière de la liturgie de l'E.R.F., seule la vérité peut ici nous consoler...

Lorsque nous avons à surmonter l'épreuve que constitue la disparition d'un être cher, c'est l'heure de vérité qui sonne pour notre foi, et c'est le moment de nous souvenir qu'un des sens du mot grec que nous traduisons par « foi », c'est « CONFIANCE » : croire, c'est aussi faire confiance.

Faire confiance... QUAND MEME.

Lorsque, voici douze ans, ma femme et moi, nous avons eu la douleur de perdre l'un de nos enfants, ce qui nous a aidés, c'est l'affection, l'amour fraternel d'une communauté qui, nous le savions et nous

le sentions, « portait » cette épreuve avec nous, ou plus exactement, qui NOUS portait dans cette épreuve.

Ce qui personnellement, m'a permis de rester debout, ce ne fut pas l'espérance d'une autre vie ni même la certitude de la résurrection et du revoir. Dans ces moments-là, c'est du moins mon expérience, on ne porte pas ses regards très loin... Et l'on revit la réaction de Marthe, la sœur de Lazare, à qui Jésus vient de dire « Ton frère ressuscitera », et qui répond : « Je sais bien qu'il ressuscitera lors de la résurrection, au dernier jour », avec l'air de dire que c'est un peu loin... On le sait, c'est là que Jésus a cette extraordinaire déclaration : « Je SUIS la Résurrection et la Vie »...

Jésus parle au présent, car il sait que nous avons besoin de certitude au présent. Ce qui donc m'a permis de rester debout, c'est le sentiment de la présence du Christ, du Christ qui mérite notre confiance, pour toutes les raisons que nous savons. Le Christ est celui à qui nous pouvons faire confiance... quand bien même nous ne comprenons pas ou nous nous révoltons ; et qu'y a-t-il de moins compréhensible et de plus révoltant que la mort d'un enfant ?

Jésus est l'Anti-mort et l'Anti-fatalité ; nous pouvons lui faire confiance.

Paul Gerber

Nous avons demandé au Président de la Commission Nationale de la catéchèse de bien vouloir faire le point des recherches actuelles relatives aux questions concernant la catéchèse.

Plutôt que de répondre lui-même en plusieurs articles il a préféré associer divers membres de la dite Commission à ce travail. Sur ce sujet nous donnerons pendant quelque temps des articles émanant des membres de la Commission de la Catéchèse. Nous serons ainsi au courant de ce qui se fait. Nous remercions ceux qui ont travaillé pour nous.



Trois types principaux de catéchèse ont marqué l'histoire du christianisme.

Dans la mission dynamique des origines, l'adhésion à Jésus-Christ comme Seigneur et Sauveur se faisait dans l'enthousiasme d'une consécration totale, pouvant aller jusqu'au sacrifice de sa vie ; dans les petits groupes secrets de fidèles, les adhérents étaient instruits, après leur conversion, des modes de vie radicalement nouveaux qu'impliquait le nom de chrétien.

Puis vinrent les siècles où naître en Europe signifiait être incorporé à l'Église dès le premier cri. On était catéchisé en même temps qu'élevé, et les coutumes et rites religieux encadraient étroitement la vie de l'individu. Si les Réformateurs se sont alarmés de l'ignorance pratique des vérités chrétiennes qu'avait amenée un tel système et ont en conséquence inventé le catéchisme, ils n'en ont pas moins gardé la vision de familles et de paroisses dispensant en permanence une parole et un exemple venant réalimenter sans cesse la vie de foi et la vie morale.

La sécularisation du monde moderne a amené les Églises à conserver la pratique du catéchisme mais en lui faisant porter tout le poids de la formation chrétienne, dans l'incertitude où elles étaient que la famille jouerait son rôle et que le baptisé continuerait à « pratiquer ». Elles ont inventé le grand rite de passage de la confirmation — première communion marquant le moment où les jeunes sont censés avoir fini d'apprendre tout ce qui leur est nécessaire sur le dogme chrétien et entrent dans une carrière d'adultes où ils ont à exploiter cet acquis jusqu'à leur mort.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

LA CATÉCHÈSE CONTINUE

Une telle pratique a pour arrière-plan l'idée de la permanence de vestiges des deux époques précédentes : l'importance décisive de l'engagement personnel (la conversion) et le soutien continu du groupe social (l'église). Elle mélange donc des éléments authentiques de l'Évangile (décision individuelle pour Christ et vie communautaire) avec une idéologie de la stabilité culturelle et sociale dont la fonction est d'appuyer le fixisme politique et religieux, et non pas de servir l'édification (notion impliquant dynamisme et progrès) du corps du Christ.

La critique de cette conception a amené une révision profonde de la pratique catéchétique consistant à privilégier une tranche réduite de la vie humaine comme lieu de l'acquisition de « connaissances » religieuses aboutissant à une sorte de diplôme de membre d'Église dont la validité formelle ne peut être remise en question. Confrontés leur vie durant à une société où la formation permanente conquiert droit de cité dans la plupart des domaines d'activité, les chrétiens ne peuvent témoigner concrètement de leur foi d'après quelques souvenirs de leur quinzième année. La lecture personnelle de la Bible, l'écoute des prédications et la participation à des cercles d'étude sont certes à leur disposition pour renouveler et affermir leurs convictions et leurs engagements, mais encore faut-il qu'ils n'aient pas été « formés à rester ce qu'ils étaient » dans leur jeunesse. Il apparaît donc aujourd'hui comme essentiel de promouvoir une catéchèse non pas « fermée » (à la fois dans un temps et sur un contenu) mais « ouverte » et évolutive, apte à donner aux jeunes la curiosité et le désir de partir leur vie durant à la découverte des richesses de l'Évangile et non pas l'illusion d'apprendre des formules religieuses nécessaires et suffisantes.

Le Synode national de l'E.R.F., réuni à Royan en 1968, a qualifié une telle catéchèse de « globale et continue » : globale, pour armer le chrétien face à tous les problèmes de sa vie personnelle et sociale (on a souvent dénoncé l'enseignement dispensé par les Églises comme paraissant s'adresser à des individus sans travail, sans citoyenneté et sans sexe) ; continue, pour éviter le malentendu catastrophique attaché à l'idée que l'« instruction religieuse » se termine à date fixe (le jour de l'admission à la Sainte-Cène). Ainsi apparaît peu à peu une sorte d'« éducation chrétienne permanente » qui fait dépendre ses méthodes et sa pédagogie du souci d'envisager la « formation en nous du Christ » (Gal. 4, 19) comme un processus s'éten-

dant sur la vie entière, à travers toute une série de « cycles » : témoignage vécu et affectif des parents à l'égard des tout-petits, école biblique, catéchèse d'adolescents, groupes de jeunes aînés, formation permanente d'adultes. Il est essentiel que les apports et découvertes de chaque cycle s'articulent aux expériences antérieures et à la réalité de la vie quotidienne à chaque âge, et soient orientés vers un avenir immédiat et lointain de vérification de l'acquis et d'exploration nouvelle du réel en référence à la Révélation.

En intention, c'est bien ce que les Églises ont toujours proposé à leurs membres ; en fait, l'esprit et les méthodes de la catéchèse et de la formation des jeunes et des adultes ont été rarement adaptés à ce but. Le catéchisme traditionnel des adolescents, en particulier, qu'il ait été conçu comme chez nous pour deux ou trois années ou (dans certains pays vivant encore dans une conscience de « chrétienté ») sur quelques semaines, a revêtu trop longtemps un caractère purement didactique, déductif, coupé de la réalité existentielle. La catéchèse continue doit avoir le souci premier d'un lien constitutionnel entre la proclamation de l'Évangile (même et surtout dans l'esprit d'une « pédagogie de rupture ») et la nécessaire prise de responsabilité de l'individu chrétien au milieu du tourbillon moderne des remises en cause des valeurs, des agressions de toutes sortes contre la dignité humaine, de la socialisation massive de l'existence, des multiples religions et idolâtries séculières, du réseau toujours plus complexe des relations humaines.

Les difficultés pratiques de l'application d'un tel projet dans nos paroisses traditionnelles ne manquent pas. La formation chrétienne permanente ne résultera pas de l'application mécanique d'un certain nombre de « trucs », de la parution de meilleurs « manuels » ou d'aménagements de programmes, mais de la révision parfois déchirante d'un grand nombre d'habitudes acquises dans les domaines les plus divers : mode de relation pédagogique, types de regroupements, monopoles cléricaux, vie paroissiale, style de la prédication, verticalisme exclusif de la théologie, etc... Nous ne sommes encore qu'au début de nos découvertes ; mais je suis convaincu pour ma part que ce serait éteindre l'Esprit que de résister au grand courant qui nous pousse actuellement vers une catéchèse entièrement repensée pour que vivre l'Évangile dans le monde d'aujourd'hui redevienne une merveilleuse promotion humaine.

Serge Lannes

L'Eglise et la Sécurité Sociale

L'Église (1) ne paye ni patente, ni TVA, ni impôts sur le revenu pour ses entreprises. Sous prétexte que ses membres ne peuvent — en principe — avoir de conjoint et d'enfants, elle ne paye pas pour eux les Allocations familiales. Les célibataires « civils » cotisent pour les femmes et les enfants des autres, les religieux pas.

A part quelques rares exceptions depuis la loi Barangé, ses membres ne sont pas non plus inscrits à la Sécurité sociale.

La Mutuelle Saint-Martin, à laquelle sont affiliés ses prêtres, ses Sœurs et ses Frères, couvre exclusivement environ 70 % des frais médicaux et pharmaceutiques engagés par eux, mais à condition qu'il s'agisse d'une maladie de courte durée (environ six mois).

Les risques d'accident du travail, de longue maladie, d'invalidité, la mutuelle Saint-Martin les ignore. Elle ne s'occupe pas davantage de la retraite vieillesse.

Chaque Evêché, chaque Congrégation devrait, en principe, subvenir aux besoins de leurs vieux et de leurs malades chroniques. Les évêchés ont généralement pour eux une maison de retraite. Il n'en est pas de même de bien des congrégations.

Une réflexion s'impose devant ces faits : **l'Église ne se soumet pas aux lois économiques et sociales du pays.** Elle est toujours un État dans l'État. Le Gouvernement sous le prétexte de la séparation de l'Église et de l'État n'intervient pas.

Les conséquences de ce refus des lois sociales par une Église, qui se veut sociale, sont souvent dramatiques pour les hommes et les femmes qu'elle a sous sa coupe. La société, pas plus que le gouvernement, ne s'intéresse à leur sort.

Et pourtant, beaucoup connaissent des cas comme celui de l'abbé Turmel, qui durant des dizaines d'années, se cacha sous un nom d'emprunt pour combattre l'Église et ses dogmes auxquels il ne croyait plus, tout en continuant à exercer son ministère de curé, « pour gagner sa vie ».

Chacun dit : « Il n'avait qu'à ne pas se faire prêtre », ou « il n'avait qu'à quitter la soutane ». La tribu des NYAKA est nombreuse et pas souvent raisonnable.

Etre prêtre

Je sais comment on devient prêtre puisque j'ai failli le devenir. J'avais onze ans quand l'instituteur libre du village me demanda si je voulais l'être. Je répondis non. Durant quinze jours ou trois semaines, mes camarades, mes sœurs, les voisins qui étaient au courant, me firent miroiter les avantages de la profession. « Tu iras dans le paradis », fut, je crois, l'argument massue qui me décida à dire oui lorsque l'instituteur me reposa la même question. Comment aurais-je pu

résister au désir de tous ceux qui m'entouraient.

J'avais « donc la vocation ».

Après, ce fut l'engrenage, l'envie de « plaquer » ne me prenait pas souvent. Qu'aurais-je fait ? Ma famille m'aurait rejeté. Je n'aurais été qu'un curé manqué.

Pendant et après mon service militaire, je cherchais en vain un moyen d'en sortir. Sans argent, sans domicile, sans métier, sans costume (il y avait quatre ans que j'avais pris la soutane) je ne trouvais rien. Il fallut, un an plus tard, un concours de circonstances heureuses pour me dégager.

Il y a de vraies « vocations » ; mais je doute qu'il puisse y en avoir à onze ans.

Quitter le séminaire ou la congrégation ne pose pas toujours de problème aussi grave, surtout pour des jeunes ; mais à trente ou encore plus à cinquante ans, il y faut souvent de l'héroïsme.

Chacun le sait et subit en silence le carcan dans lequel il s'est laissé prendre.

Bien que les défroqués soient aujourd'hui plus nombreux que jamais, et soient moins qu'autrefois l'objet de la réprobation de leur famille et du public, leur passage à la vie civile est souvent très difficile.

En attendant, il faut se plier à la discipline et faire semblant de croire, même si la foi est partie. L'anti-conformisme, le moindre écart avec une personne d'un sexe différent, attire les foudres de l'autorité.

Pour ne pas être réduit à l'état laïque, c'est-à-dire mis à la porte, il faut « se tenir à carreaux ».

Comment ne pas comprendre les hésitations de beaucoup ?

Les cas dramatiques

Ils n'ont pas de qualification professionnelle, pas d'argent le plus souvent, pas de domicile. Ils n'ont pas droit aux indemnités de chômage et auraient-ils passé cinquante ans dans la congrégation, aucun droit à la retraite vieillesse ni aux indemnités de maladie. Tout cela parce que l'Église ne paye pas la Sécurité sociale.

S'ils sont atteints d'une maladie chronique (l'anti-conformisme étant une de ces maladies), la congrégation s'arrange souvent pour s'en débarrasser.

Je connais pour ma part des cas dramatiques, notamment celui d'un Frère et d'une bonne Sœur qui avaient respectivement 29 et 25 ans de congrégation.

La bonne Sœur a été rendue à « l'état laïque » à la suite d'une dépression nerveuse, et naturellement sans le moindre pécule. Elle a pu trouver refuge chez une vieille tante et après plusieurs tentatives malheureuses, trouver une place de laborantine malgré ses cinquante ans passés. Elle n'en reste pas moins attachée à l'Église. Comment lui reprocher sa foi ? Si je le faisais, je devrais aussi reprocher

leur foi aux scientifiques, aux socialistes, aux royalistes, aux athéistes, etc..., etc...

L'autre cas est celui d'un Frère d'une congrégation de missionnaires. Il fut, comme les autres Frères, le domestique des Pères et cela durant vingt-huit ans. Mais, l'âge venant, il était devenu quelque peu anti-conformiste et se permettait d'émettre tout haut des opinions divergentes sur le Concile du Vatican, sur le mariage des prêtres. Les bons Pères ne trouvèrent rien de mieux que de le faire enfermer dans un asile d'aliénés, mais il fallait payer pour lui le prix de journée : cinquante-cinq francs. La mutuelle Saint-Martin ne payant pas, la congrégation le fit déclarer indigent et l'aide sociale paya à leur place. Il n'était pas question de le renvoyer dans sa famille, car il y avait beau temps qu'il n'y avait pas de place pour lui en son sein et la congrégation ne voulait plus de lui. Un parent, pris de pitié, le fit, non sans mal, sortir de l'asile après avoir obtenu de la congrégation, avec bien du mal, une petite mensualité qui devait permettre au « Frère » de voir venir : 450 francs.

C'était encore trop, les « bons Pères » intervinrent auprès du psychiatre en chef du département pour qu'il l'interne à nouveau et qu'eux n'aient plus rien à payer. Le petit Frère qui avait bien du mal à subvenir à ses besoins, s'en aperçut et se suicida après avoir fait don de son corps à la médecine. Il laissait quelques parcelles de terre en Bretagne sur la vente desquelles l'aide sociale entendait bien se payer des journées passées à l'Asile, mais la congrégation toute puissante fit annuler la dette (plus de 4.000 francs).

Quel particulier peut en faire autant ?

Conclusion

Ces deux exemples et bien d'autres montrent comment l'Église traite ses serviteurs. La sécurité sociale oblige, sous peine de les mettre en faillite, les entreprises civiles à payer pour leurs employés. L'Église peut impunément échapper à la loi, ne pas rémunérer ses serviteurs et s'en séparer en les laissant dans le dénûment. C'est le plus mauvais des patrons.

Il y a une congrégation de bonnes Sœurs dans laquelle on ne s'engage que pour un an. Le gouvernement devrait intervenir pour qu'il en soit de même dans toutes les congrégations et pour tous les prêtres, mais il ne veut pas incommoder l'Église. Il a trop besoin d'elle. Les gouvernements de gauche n'ont jamais rien fait dans ce sens. Ils ont peur de son influence.

Tant pis pour les malheureux prêtres, Sœurs ou Frères qui souffrent en silence. Si quelques-uns d'entre eux lisent ces lignes, ils ne pourront qu'être surpris de voir un quaker, tenter de venir à leur secours par souci d'humanité.

Alexis Cary

(1) Il s'agit de l'Église catholique romaine.

Cinquante pour Cent

Si je m'instituais mentor de l'Église, ce serait de ma part bien prétentieux et ridicule. Mais enfin, à mon avis, il m'y a pas de petits commencements. Après avoir agité le spectre de la pénurie, on passe, non sans raison, à celui du renchérissement général.

L'Église qui ne roule pas sur l'or, doit veiller attentivement à ses dépenses. Dans cet ordre d'idées, un organe régional de presse met les pasteurs en garde non seulement contre les dépenses superflues mais aussi contre les dépenses nécessaires. Ainsi l'inévitable ramassage pour les écoles bibliques en campagne se trouve-t-il condamné. Pour une question de principe d'abord : le pasteur n'est, paraît-il, pas un chauffeur de car ! Pour réduire les frais ensuite : les parents n'ont qu'à organiser un « pool » de ramassage.

Moi, je veux bien, mais il n'y a qu'un malheur : les oisifs sont rares ; les hommes travaillent et ne sont pas libres. De son côté l'élément féminin ne conduit pas. Quand il conduit, la voiture est absente : le mari s'en sert pour son travail. Dans les cas tout à fait exceptionnels, lorsque la voiture du pasteur est en panne, le ramassage scolaire sera effectué par des laïques, mais cela ne peut être fait de manière régulière. C'est clair et on le comprend. C'est ainsi que le pasteur sera astreint à s'en charger lui-même, au grand détriment de son temps et des finances de la région par-dessus le marché...

J'en viens au titre de cette lucarne : Cinquante pour cent.

Le même courrier m'apporte des consignes des restrictions poussées à l'extrême en même temps qu'une convocation à une réunion pastorale à 60 km.

Pour les avoir longtemps fréquentées, je sais que les réunions pastorales sont nécessaires : rencontres fraternelles, échange de vue, etc... Mais, en raison de la dépense considérable de carburant qu'elles représentent, serait-il vraiment impossible de réduire leur nombre de moitié ?

Et si l'Église révisait dans le même sens ses dépenses non indispensables, est-ce que le résultat obtenu n'accuserait pas de sérieuses économies ?

Avec juste raison, on me dira qu'il faut commencer par la paroisse. Mais il serait aussi urgent d'entreprendre cette besogne du haut en bas de l'échelle ; et cela jusqu'à la proportion de 50 %.

Je pense ici à mon ancien président de conseil régional, à présent passé dans l'autre monde. Il n'avait pas de voiture. A part les séances du conseil régional et les synodes, tout se passait par correspondance. Même pour l'époque sa corres-

pondance était assez impressionnante. Mais enfin, presque toutes les affaires se réglaient par ce moyen et la région ne s'en portait pas plus mal. Il est vrai qu'il s'agissait des anciennes régions qui n'avaient pas atteint le gigantisme de celles d'aujourd'hui. Ce gigantisme qui complique tout. Alors, le pasteur pouvait remplir sa tâche en utilisant, contraint et forcé, la bicyclette. Aujourd'hui le gigantisme n'est pas que régional, il est paroissial ; les paroisses sont jumelées. Or, en cas de vraie pénurie de carburant, la desserte en montagne par exemple serait stoppée du jour au lendemain. Dieu merci ! nous n'en sommes pas là... Mais...

Mais, heureusement, le ramassage scolaire ne peut être mis en cause, sous peine de n'avoir plus que la moitié des enfants et d'accepter que l'autre moitié n'ait pas d'instruction religieuse. Il n'en reste pas moins que c'est histoire de fous en raison des kilomètres à parcourir et l'aller et au retour — pour ce fait seul — quatre fois par semaine.

Dans le même organe de presse, ceci pour produire un effet de choc, un trésorier rempli de bonnes intentions, propose de refuser les obsèques religieuses à ceux qui n'assistent pas au culte et ne règlent pas une cotisation !

Sauf erreur de ma part, le synode national avait prescrit en la circonstance un versement d'un arriéré de trois ans de cotisations. Je ne crois pas que l'on puisse aller au-delà et prendre à la lettre des mesures aussi vexatoires. Au reste tout est cas d'espèce. En fait une famille en deuil remet après coup un don (qui doit rester facultatif) à l'Église. Si elle ne le remet pas, il faut savoir passer cela au compte profits et pertes. Bien plus l'annonce de l'Évangile ne se vend pas. L'essentiel, c'est le ministère de consolation au moment de la mort. Naguère, j'ai été quelque temps partisan de la rigueur. A présent, l'expérience m'a montré que cette rigueur n'est pas payante, ni au financier, ni au spirituel...

Cela dit, il devrait être possible de réduire de 50 % ce qui peut l'être : rencontres trop fréquentes ; voyages trop lointains ; délégations trop étoffées ; comités-fantômes, etc... sans porter atteinte à la vie de l'Église. Mais je m'arrête là : mon pouvoir n'est que de réflexion, non de décision.

Encore un mot pourtant.

Quant à inciter les pasteurs à exercer un autre métier, à moins de promouvoir un sacerdoce universel impraticable la plupart du temps, je me demande quand ces infortunés maîtres-jacques pourraient : assurer les enterrements, préparer leur prédication, instruire les enfants,

visiter les malades, les personnes âgées et tous les paroissiens à commencer par les disséminés. Même dans les Églises de professants, on conserve un spécialiste à plein temps. Le « métier » occupe très largement toute la semaine et les dimanches, y compris dans les paroisses réputées petites.

Le rebroussé

COMMUNIQUES

INSTITUT PROTESTANT
DE THÉOLOGIE

Facultés de théologie de Paris
et de Montpellier

Les candidats ou candidates qui voudraient s'inscrire à l'Institut protestant de Théologie pour commencer ou poursuivre leurs études de théologie durant l'année universitaire 1974-1975 sont invités à se faire connaître le plus rapidement possible en écrivant au secrétariat de l'Institut, 83, bd Arago — 75014 Paris.

L'Institut prépare à la licence, à la maîtrise et au doctorat en théologie. Il offre diverses possibilités de travail théologique à des personnes qui ne peuvent s'inscrire comme étudiants à plein temps, quel que soit le lieu de leur résidence.

Le secrétariat répondra à toute demande de renseignements.

UNION CHRÉTIENNE
DE JEUNES GENS

Les U.C.J.G. de France ont reçu en donation deux terrains et quelques bâtiments bien modestes à Cauterets (Hautes-Pyrénées). L'ensemble porte le nom de Centre Jean Beigbeder, en souvenir de celui qui en fut à l'origine. Afin de redonner vie au travail U.C. et d'étudier les équipements nécessaires, J.-P. Baud, permanent du Mouvement, est nommé à Cauterets à partir de juin 74. Toutefois, les U.C.J.G. doivent trouver 275.000,00 F pour financer les travaux indispensables et subvenir aux frais pendant deux ans environ. Vos dons seront reçus avec une immense reconnaissance. Une voiture R 4 est nécessaire aussi !

Dès cet été, deux Camps sont prévus :

— du 15 au 30 juillet : Travail, Montagne, Animation,
— du 5 au 26 août : Travail, Montagne, Évangélisation.

pour garçons, filles et jeunes ménages de 18 à 25 ans.

Pour tout renseignement et envoi de dons :
S.N.U.C.J.G., Le Rocheton — 77008 Melun.
CCP : Paris 1 049-78.

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

simpliste message biblique tel qu'il était proclamé il y a deux mille, ou cent ans. Nous n'avons en rien progressé dans l'esprit critique, l'homme occidental est toujours aussi naïf, aussi jobard, aussi prêt à croire tous les contes. Jamais l'homme n'a autant marché dans toutes les propagandes. Mais s'il n'a aucune espèce d'esprit critique, il est habité par le soupçon. Pour lui très clairement « tout est mensonge. » Et le soupçon devient décisif en présence d'une parole insolite et solitaire. Cette attitude est une des raisons fondamentales du refus de l'Évangile.

Et l'autre facteur c'est le refus d'être consolé. Il lui faut à cet homme des catastrophes, des désastres, des crimes, des bombardements, des guerres, des tortures, des révolutions. Il lui faut exactement cela, et surtout pas la consolation et pas la joie. Il veut bien alors se révolter, accuser, condamner — et augmenter son malheur. Et l'homme moderne est habité par le soupçon ; il ne veut pas être apaisé, consolé. Là est le poison mortel pour l'espérance. Si l'homme refuse l'Évangile ce n'est pas une question de foi, c'est une question d'espérance.

Or c'est ce que nous ne comprenons pas. Nous nous obstinons à tout centrer sur la foi, sur le croire ou ne pas croire ; or pour maintenant l'accent s'est déplacé ; il est mis sur l'espérance, sur vivre avec ou sans espérance. On dit que l'homme moderne n'est plus capable de foi, n'est plus apte à croire, que notre monde moderne élimine la foi, et que ce n'est plus possible de croire ce que l'on croyait avec la formulation d'autrefois, mais quelle erreur ! Jamais on n'a tant cru tout et rien. Le monde moderne est avant tout un monde religieux, bourré de religions, surabondant en mythes. Mais rien au fait ne satisfait l'homme qui se ronge d'angoisse et meurt par défaut d'espérance. Au lieu de s'obstiner à avancer le message de la foi qui n'est plus de notre temps nous avons à proclamer, attester, à vivre l'espérance.

Et l'amour ? Voici comment s'exprime notre auteur (p. 84) : « L'Église depuis presque un demi-siècle a tenté du message de l'amour. Car bien entendu, je sais que chaque lecteur pensera en lisant ceci : « ...Mais le plus grand de tous c'est l'Amour. » Dans ces conditions la prédication aujourd'hui n'est-elle pas celle-là, avant tout ? Je crois qu'en réalité la chance en est perdue en tant que centre du témoignage et de la prédication. On a dit tellement de sottises sur cet amour. On en a fait encore bien plus. Et il y a maintenant tous les contresens possibles. Quand aujourd'hui on considère qu'il n'y a pas opposition entre l'amour sexuel, l'érotisme, et l'amour chrétien mais qu'il faut simplement les unir et restituer à l'érotisme sa valeur chrétienne ; ou quand on annonce que l'expression légitime de l'amour dans notre temps, c'est la violence contre l'injustice

et c'est la révolution ; ou quand on assimile l'amour du Christ avec l'œuvre technique, etc... toutes ces aberrations (chacune fort légitime, dans un discours lénifiant sur l'amour, et toujours justifiée par d'honorables sentiments ou intentions) montrent que, dans ses œuvres ou sa prédication, l'Église a complètement manqué son affaire, et que maintenant la proclamation de l'amour a fait long feu. »

L'ESPÉRANCE PREMIERE

En conclusion dans ce monde où Dieu se tait, c'est la prédication de l'espérance qui est à dire en premier, et à placer au centre. C'est l'espérance qui est aujourd'hui appelée à susciter, provoquer, entraîner la foi, à la déterminer, c'est-à-dire à lui donner un contenu. Maintenant, dans la vie chrétienne d'aujourd'hui, nous sommes appelés à croire ce que nous espérons. Nous avons à éveiller les hommes à l'espérance, et c'est là seulement qu'ils pourront trouver un enracinement dans la foi.

Au temps du silence de Dieu il ne reste plus de possible que la proclamation de la liberté et celle de l'espérance.

Parvenu à ce point de son exposé, Jacques Ellul tient à marquer son opposition aux théologies de la mort de Dieu dont il présente une critique assurée. Et il revient avec force à la fin de cette mise au point sur son affirmation originale et insistante : « Nous sommes dans l'aujourd'hui du silence. Dieu se tait. Je crois bien que, en ce moment, dans cette période de l'histoire c'est notre expérience et notre réalité. Et nous pouvons répéter le « Pourquoi ? ». Il n'y aura pas plus de réponse que Jésus n'en a reçu sur la croix. Seul l'Esprit de Dieu sonde l'Esprit de Dieu. Nous ne pouvons discerner ce pourquoi, car il n'y a pas de cause ni proche ni lointaine, ni première ni seconde, ni finale, ni efficiente à aucune décision de Dieu. La cause est la décision même. Dieu se tait. Dieu s'efface.

Mais il faut apporter ici une précision, il est évident que dans un temps de déréliction, Dieu est encore vécu comme proche par certains individus. Dieu rend sa parole vivante dans le cœur de certains. C'est sûrement vrai. Comme il est exact qu'il y a toujours aujourd'hui des miracles, par exemple de guérison, accomplis par la grâce de Dieu et semblables à ceux qui nous sont rapportés dans les Évangiles. Mais le silence de Dieu, son absence sont vécus collectivement : c'est le peuple chrétien, ce sont les Églises, ce sont les hommes dans leur globalité qui se trouvent dans la déréliction. Et l'expérience individuelle de quelques-uns n'y change rien. Leur témoignage n'est pas entendu, pas reçu. Dieu se tait dans l'Église. »

Henri Manen

- (1) Jacques Ellul : L'espérance oubliée — Chez Gallimard 1972.
(2) Déréliction : État d'abandon et de solitude morale complète. État où l'homme se trouve privé de tout secours divin.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

Alexis Cary, Maître imprimeur à Colombes,
Paul Gerber, Colombes,
Ch. Harper, Bureau de secours pour le Chili au
Conseil œcuménique des Églises,
Serge Lannes, pasteur à Talence, membre de la
Commission nationale de la catéchèse,
Robert Louis, professeur, Paris,
Daniel Lys, professeur, faculté de théologie de
Montpellier,
H. Manen, pasteur, La Pervenche,
Mme B. Marcorelles, Saint-Cloud,
H. Schloesing, pasteur, Roquecourbe,
Philippe Vassaux, aumônier militaire, Lyon.

E. & L. — 10.6.1974

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

« L'ESPÉRANCE OUBLIÉE »

par Henri Manen

Ce livre de Jacques Ellul (1) mérite une attention toute particulière. Aussi allons-nous lui donner une large place dans nos parutions. Ici d'abord et dans les numéros suivants.

C'est un livre percutant. Les idées y jaillissent comme un feu d'artifice. Pourtant il n'a rien d'artificiel. Sa densité marque à la fois la profondeur, la sévérité et l'expérience vécue.

Dans les colonnes que nous lui consacrons aujourd'hui on suivra le déroulement de la pensée de Jacques Ellul jusqu'à l'instant où il abordera une critique de l'Église. Critique clairvoyante et violente tout à la fois. En effet, Jacques Ellul a fait longtemps partie des instances supérieures de l'Église Réformée pour en connaître les rouages et s'exprimer ouvertement à leur endroit.

Nous suggérons à nos lecteurs de garder cette première étude pour la reprendre avant la lecture de la suite qui paraîtra dans notre prochaine livraison.



Mort de l'espérance au temps présent. C'est la première affirmation de Jacques Ellul. Voici ce qu'il déclare.

LE TEMPS DE L'INCERTITUDE

« Nous sommes placés dans la situation la plus étrange possible où l'homme vit exactement l'inverse de ce que objectivement il devrait vivre. Dans une société la plus pacifiée, la plus assurée qui ait jamais existé, l'homme vit dans une certitude et dans une peur croissantes. Dans une société la plus scientifique, l'homme vit sur le mode irrationnel ; dans une société la plus libérale, l'homme vit la répression et même la surrépression ; dans une société où les communications sont le plus développées, l'homme vit une sorte de fantasmagorie ; dans une société où tout se fait pour établir les rapports, l'homme vit dans la solitude... Et il semble que chaque progrès nourrisse dans le vécu de l'homme exactement son contraire. Jamais l'homme n'a eu autant de moyens de faire l'histoire et son histoire, jamais il ne s'est senti autant déterminé, aussi réduit. Et le voici pris dans un étonnant système d'actions et de réactions. Car plus il lutte pour desserrer ce qu'il considère comme ses liens, plus il les resserre. La technique lui a fait un merveilleux univers de puissance et d'objets. Il accepte les puissances sans même s'en rendre compte et commence à craindre les objets, car sa vie n'a pas de sens et sa crainte est de se voir évincé par les choses. Mais comme le sens possible de toute son activité est justement de se procurer davantage d'objets, car telle est la seule valeur possible que lui offre le système en compensation de son travail, il achète sans cesse et augmente son angoisse en étant envahi par les objets. Monde clos ! Non seulement c'est ce que vit l'homme du XX^{ème} siècle, mais encore, il demande qu'on le lui montre, le lui prouve, le lui représente ; il se précipite aux pièces de Beckett et d'Albee qui ne sont ni explosives, ni contestataires, mais simplement projection de ce qu'il n'importe qui vit dans ce monde. Combinaison de l'angoisse et de l'absurde. L'homme se sentira confirmé par un tel spectacle qui aide seulement à faire passer de l'inconscient vécu au conscient verbalisé — avec précisément l'usage d'une verbalisation incohérente, minimale, incommunicante, sans contenu, attestant simplement l'absence de chacun, le destin, l'insignifiance dernière, l'impossibilité de l'histoire » (pp. 20-21).

LES CONSÉQUENCES

Jacques Ellul continue en soulignant l'explosion de l'irrationnel : pas de programme, pas de plan, pas de projet, pas d'avenir, pas d'espérance, pour l'étudiant, pour le Noir américain, pour le hippie, pour l'homme d'aujourd'hui qui se révolte, casse, brise, détruit, mais qui, dans sa rébellion même, reste prisonnier de ce monde clos et absurde.

D'où la jeunesse triste. « Regardez-les bien, ces jeunes ; jamais ils n'ont été si heureux. Les belles facultés, les bourses, les voyages, les facilités de travail, l'abaissement du

niveau des examens... que voulez-vous de plus. « Mais précisément ils regardent avec terreur le monde qui leur est offert. Ils le refusent au moyen de toutes leurs expressions suicidaires, ils montrent qu'ils sont sans espérance et sans avenir. L'adolescent ne peut se voiler le défaut d'espérance du monde, il en meurt. »

Le monde moderne en est arrivé là à travers l'inversion des valeurs (p. 28), la perversion des valeurs par exemple l'impur devant pur, l'injuste devenant juste (p. 32), la mort de la parole se traduisant par la crise du langage où, comme le dit Ellul, les mots ne sont plus les mots, avec comme conséquence la crise du droit, le triomphe de l'image diffusée par les mass média et qui fait vivre l'homme moderne dans un monde imaginaire. D'où cette conclusion brève et sèche : « L'homme moderne rêve mais n'espère plus et quand par malheur le rêve casse, l'illusion se dissipe, l'idéal se manifeste inaccessible, alors ne reste plus que la mort. » (p. 44).

Voici maintenant les signes à travers lesquels se manifeste l'impuissance à espérer, et c'est là un chapitre où l'analyse critique s'avère particulièrement sûre et dure.

Nous sommes au temps stérile des magiciens, des simulateurs et des scénarios, au temps stérile du mépris ; jamais l'homme n'a été tant méprisé. Tuer n'est alors rien, il faut avoir avili pour que la mort de l'adversaire soit satisfaisante. Et ce mépris implique, exige comme présupposition et entraîne comme conséquence de façon inéluctable, la suppression de toute espérance.

Différent du mépris, mais non moins accablant est le soupçon qui, à partir de la pensée de quelques hommes — Marx, Nietzsche, Freud, s'est étendu chez tous les intellectuels, et de là gagne tout le monde. Les faits de l'homme pécheur, soulignés par le christianisme, demeurent inéluctables : ils ne sont plus le mal dans l'homme, mais l'être même de l'homme, sa réalité. Et l'analyse cruelle et juste continue à travers les paragraphes intitulés : le temps de la dérision, le temps de l'imposture, le temps du reniement ; tout cela est notre époque où l'espérance est finie et où « aucun chemin ne peut plus s'ouvrir ».

DIEU ABANDONNE-T-IL L'HOMME ?

Nous abordons le chapitre II intitulé « Le temps de la déréluction » (2).

« Je crois, dit Jacques Ellul, que nous sommes entrés dans le temps de la déréluction, que Dieu s'est détourné de nous, nous laisse à notre destin. Certes, je suis convaincu qu'il ne s'est pas détourné de tous, ou plutôt qu'il est peut-être présent dans la vie d'un individu. Il est peut-être celui qui parle encore dans le cœur d'un homme. Mais c'est de notre histoire, de nos sociétés, de nos cultures, de nos sciences, de nos politiques, que Dieu est absent. Il s'est enfermé dans son silence et dans sa nuit (p. 75). Sa parole en tant que telle n'est plus dite. Ce n'est peut-être pas pour toujours. C'est pour aujourd'hui.

Je crois même que je dirai que ce n'est sûrement pas pour toujours. Mais c'est notre situation. Et s'il en est ainsi ce n'est pas la faute de la méchanceté générale, ce n'est pas la croissance des injustices, c'est bien autre chose qui est ici en jeu. Ce n'est pas le fait des incroyants qui écarte Dieu, c'est d'un côté une affaire de structures, de l'autre la responsabilité des chrétiens et de l'Église qui ne savent pas être ce que Dieu attend d'eux. »

L'HOMME SOLITAIRE ET RÉVOLTÉ

L'homme moderne est imperméable à l'annonce de l'Évangile, non pas du tout comme on dit souvent à cause de son esprit critique qui ne lui permettrait plus d'accepter le

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 13

Lundi 24 juin 1974

LE GOUVERNEMENT DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE

par Philippe Vassaux

Les Églises sont le fidèle miroir de ce que nous sommes. C'est pourquoi Jean Calvin a dit fort à propos que *« la foi gît dans la connaissance des Saintes-Écritures et non dans la révérence de l'Église »*. L'Église doit nous fournir une aide pour notre vie.



Nos besoins

Nous avons besoin d'un culte avec une prédication qui nous permette de recevoir des forces neuves pour une nouvelle semaine, d'avertissements fondés sur la Bible et sur une information sérieuse pour discerner où et comment va le monde, quelles sont les puissances qui le travaillent. Nous avons besoin de rencontrer des frères et des sœurs de la même localité ou de la même profession pour nous encourager mutuellement et voir ensemble ce qu'il faut dire à l'homme d'aujourd'hui et ce qu'il faut faire. Nous avons besoin d'échanges avec des frères qui pensent autrement que nous pour comprendre ceux qui sont différents de nous.

Ce programme nous voulons le mettre en pratique parfois sans ou contre notre Église particulière, mais dans toute la mesure du possible avec elle et en communion avec l'Église universelle. Une Église adulte à la mesure des préoccupations du monde actuel, voilà ce que nous attendons de l'Église et ce que le monde attend de nous. *« Une véritable Église, a dit Wilfred Monod, offre aux individus isolés l'appui d'un milieu qui inspire, soutient, protège ; elle discipline, elle enrôle, elle sauve de la solitude et de la tentation »*.

L'équilibre presbytérien-synodal

La communion fraternelle, basée sur le respect mutuel et placée sous l'égide du Christ, n'est possible qu'avec un gouvernement de l'Église qui soit démocratique et collégial. Dans notre Église Réformée l'autorité est liée à la personne et non à la fonction. Elle s'impose naturellement d'elle-même. Le rappel incessant du respect dû aux autorités ecclésiastiques a pour cette raison quelque chose d'un peu agaçant.

Le régime presbytérien-synodal est la recherche d'un équilibre dans la vie de l'Église entre les pasteurs et les laïcs, entre les conseils nationaux, régionaux et les synodes correspondants, entre les conseils presbytéraux et les assemblées paroissiales. Si un seul élément est défaillant, une tension risque d'apparaître. Aucune tendance ne doit donc chercher à imposer ses vues. Chacun doit se sentir représenté à tous les échelons. La plupart des heurts viennent du refus de la représentation proportionnelle des diverses opinions qui se font jour et sans laquelle tout dialogue est faussé. Le pluralisme qui est assez bien accepté sur le plan doctrinal, l'est moins sur le plan des méthodes et de l'orientation pratique à donner à la vie des Églises.

Les relations fraternelles ne sont pas des rapports de forces. C'est avec beaucoup de sagesse que la Confession de Foi de La Rochelle a précisé dans son article 30 : *« Nous croyons que tous les vrais pasteurs, en*

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Rien.

*Tout est silence. Le jour appelle un autre jour, la nuit une
autre nuit.*

*On porte sa misère et le vide de sa vie : celui de soi-même
et celui des rencontres.*

Le jour reste morne et la nuit se peuple d'ombres.

*On souffre : personne à qui parler ; personne avec qui
partager. Quelqu'un comprendrait-il ?*

*Le poids du creux de la vie pèse jusqu'au plus intime de
l'être. Personne n'en peut mesurer la densité. C'est comme
une mort qui s'agrippe aux jours de la vie pour les dislo-
quer...*

● ●

Espérer.

*Ce n'est pas fuir la réalité, ni chercher à la méconnaître.
Ce n'est pas se terroriser pour ne plus voir, ni se droguer pour
ne plus sentir. Ce n'est pas se débarrasser du poids de
l'instant. Ce n'est pas se laisser aller ou sottement croire que
les choses iront mieux. C'est certainement un dynamisme
plus difficile et plus douloureux.*

*C'est savoir que la réalité ne changera pas nécessairement,
mais que rien n'est fatal ou inéluctable.*

*C'est avancer quand même et se battre contre soi et
contre l'événement. C'est devenir plus fort que l'écrasement
des jours ; plus fort que le silence.*

*C'est jeter dans le silence qui paraît vide le grand « cri du
creux » de sa détresse ou le chant de sa joie.*

*Espérer, c'est créer, forger au prix du feu un être qui
refuse toute abdication, tout échec, toute servitude, toute
résignation.*

*C'est créer la lumière où règne l'obscurité, la vie dans et
malgré la mort.*

C'est faire parler Dieu en soi.

Espérer, c'est créer dans sa vie une parole de Dieu.

quelque lieu qu'ils soient ont la même autorité et une égale puissance sous un seul chef, un seul souverain et un seul évêque universel : Jésus-Christ. Pour cette raison nous croyons qu'aucune Église ne peut prétendre sur aucune autre à quelque domination que ce soit ». L'égalité entre les pasteurs qui est la condition de leur indépendance d'esprit implique l'égalité entre les Églises. La réciproque est vraie.



Une trop grande centralisation

De fait les conseils permanents ont pris une importance de plus en plus grande depuis quelques décades. Beaucoup de coreligionnaires ont l'impression que les décisions viennent davantage des commissions, où l'influence pastorale est prépondérante, que des synodes. Les laïcs que l'on consulte le plus volontiers sont généralement ceux qui ont une formation analogue à celle des pasteurs. Les autres qui constituent pourtant la grande majorité n'ont guère l'occasion de faire entendre leur voix.

Le découpage en huit régions synodales a abouti à une simplification administrative souhaitable, notamment sur le plan financier. Par contre les synodes régionaux sont devenus des organismes lourds. Il est difficile de prendre la parole devant deux ou trois cents délégués quand on n'a pas l'habitude du micro ! Les petites paroisses ne peuvent plus recevoir le synode régional et il en est souvent de même des grandes en raison du problème matériel que pose l'accueil de telles assemblées. Les délégués au lieu de loger chez l'habitant, ce qui créait un échange fraternel fructueux, se retrouvent dans un grand séminaire désaffecté, un centre de vacances ou une collectivité quelconque. L'idée de rencontrer une paroisse-sœur faisant partie d'une même province a disparu : quelles peuvent être les relations de bon voisinage entre les Églises de Dunkerque et d'Alençon, de Brest et de Limoges, d'Arcachon et de Carcassonne, de Mende et de Perpignan, de Briançon et de Caneves qui se retrouvent dans les mêmes circonscriptions synodales.

Les présidents des conseils régionaux, déchargés de paroisse au lieu d'en conserver une avec l'aide d'un suffragant, risquent de perdre contact avec les réalités quotidiennes du ministère pastoral et de devenir des sortes de hauts fonctionnaires de l'Église qui reçoivent sur rendez-vous pendant les heures d'ouverture de leurs bureaux et partent en week-end dans leur résidence secondaire, ce qui est en un sens concevable en raison du rythme auquel ils sont soumis le reste du temps.



Comblent le fossé entre la base et le sommet

La convocation annuelle des huit synodes régionaux ne permet pas une concertation suffisante. On a l'impression qu'un fossé se creuse peu à peu entre le

sommet et la base. A certains égards il est permis de regretter l'époque concordataire où l'on consultait pour chaque décision importante, par exemple la nomination d'un professeur de théologie, chacun des cent six consistoires réformés. Ceci devait entraîner une longue correspondance, beaucoup de flottement, mais la base était davantage consultée que maintenant.

Ayant le privilège de prêcher presque chaque dimanche et rarement deux fois de suite dans la même paroisse, j'ai l'impression que les préoccupations du peuple protestant ne rejoignent pas toujours celles de ses dirigeants. Prenons un exemple brûlant si le lecteur nous pardonne ce mauvais jeu de mots. Le Synode national de la Grande-Motte a émis en 1973 un vœu défavorable sur les essais nucléaires français. Nous n'examinerons pas, bien entendu, le fond de la question qui, à notre avis, n'était pas de la compétence du Synode. Le vœu recueille 55 voix pour et aucune voix contre. Voici un vœu pris à l'unanimité des membres présents : vingt-cinq délégués à voix délibérative sont dans les couloirs, à la buvette ou en promenade sur la plage ! Un sondage faisait apparaître à peu près en même temps que 57 % des Français étaient favorables à une force de frappe. Qu'aurait donné une sorte de référendum si l'on avait interrogé tous les membres de l'Église Réformée ? Certainement pas les mêmes résultats que ceux obtenus au Synode national.



Le double visage de l'Église

Si vous avez assisté sur les bancs du public au dernier Synode national qui vient de se tenir dans de bonnes conditions à Ste-Foy-lès-Lyon, vous aurez sans doute l'impression qu'une trop grande place a été accordée à certains problèmes politiques qui nous dépassent. Les 350.000 réformés français, pour ne parler que d'eux, ne vont pas régler les problèmes du tiers-monde, de la violence, du racisme, de l'injustice sociale et quelques autres encore. C'est notre côté Don Quichotte. Certes nous devons en prendre conscience, ce qui est déjà beaucoup. Il suffisait d'écouter les uns et les autres pour savoir très vite pour qui ils avaient voté aux récentes élections présidentielles. A quoi servent les isoloirs ? Je trouve cela regrettable de la part des autorités de mon Église dont la mission est de se placer au-dessus des partis et non au-dessous.

Dans un sens inverse la majoration de tous les petits problèmes internes provoque par moments un sentiment d'étouffement. Il y a toute une « cuisine » ecclésiastique dont il semble difficile de sortir. C'est notre aspect poussiéreux, notre côté Sancho Pança.

Nos problèmes ne se situent probablement ni à l'échelle planétaire ni au niveau de la sacristie la plus proche. Là aussi un équilibre est à trouver. C'est l'affaire de tous, de la base à la tête. N'est-ce pas cela aussi la communion fraternelle ?

Philippe Vassaux

Les divers styles d'approche

Un tel titre est trop « académique ». Il pourrait suggérer qu'une classification peut se faire, voire existe déjà, à partir de laquelle une analyse claire et précise faciliterait notre compréhension du problème « catéchèse ».

Il n'en est rien et c'est une chance, pour tous ceux qui veulent essayer de préciser le sens de leur foi et de leur service (soit qu'il s'agisse du milieu dans lequel est vécue une catéchèse, soit qu'il s'agisse de ceux dont le rôle est d'animer une catéchèse).

En fait, la façon dont se développe une catéchèse est étroitement liée à plusieurs facteurs complémentaires et interdépendants — ce qui ne facilite pas les choses — parmi lesquels le catéchète, l'équipe catéchétique ou le groupe (la communauté) auxquels sont reliés les « catéchumènes », choisissent une ou plusieurs dominantes. Ce choix sera explicite ou non mais dépendra de la réponse faite aux questions :

Qu'est-ce que l'Église ?
Qu'est-ce que la pédagogie ?
Qui est le « catéchumène » ?

Théologie, Ecclésiologie, Pédagogie (et par conséquent Anthropologie) sont donc sous-jacentes à toute réflexion ou manifestation catéchétique.

Pour terminer ce trop succinct croquis introductif, il faut absolument signaler une difficulté importante : le piège des mots qui sont utilisés pour définir le projet, la méthode de travail, etc... en catéchèse (ex : inductif, déductif, systématique, actif, doctrinal, didactique, informel...).

Ces mots prennent très vite — actuellement — une teinte polémique dont il faut se méfier sous peine d'évacuer le problème vrai de la transmission de l'Évangile au profit d'une querelle d'école ou d'un stérile dialogue de sourds.

Dans l'éventail des ministères de l'Église quel est le secteur spécifique du ministère de catéchèse ? Qui est catéchète ? Qui est catéchumène ?

— A chaque question correspond un choix, un projet, une méthode.

— Du milieu dans lequel se développera une catéchèse et de la personnalité de ceux qui auront conçu le mode d'action catéchétique dépendra le style de la catéchèse.

Nous allons essayer de définir les principaux courants de la catéchèse (en nous souvenant qu'il y a, dans un courant, des zones rapides, des zones plus lentes, des remous, des ondes calmes... mais pratiquement toujours des risques qu'il faut assumer).

A) — Information / Formation

L'accent est mis sur la nécessité de transmettre un certain bagage de connaissances bibliques, historiques, doctrinales. Cet « équipement » est estimé nécessaire (mais non suffisant).

L'aboutissement normal de cette catéchèse est un acte d'adhésion, de participation à l'expression de foi et aux activités d'une communauté appartenant à l'Église.

Le programme de catéchèse est construit en fonction d'un donné à transmettre. L'accent sera plus ou moins fortement placé sur la partie « vie spirituelle » personnelle ou collective, ou sur la partie connaissance.

La méthode pédagogique employée par les catéchètes ira de l'exposé classique avec un temps réservé aux questions éventuelles (boîte à questions) jusqu'aux méthodes actives (interviews, recherche de documents, etc...).

B) — Recherche / Partage

L'accent est mis sur l'expression des attentes, la recherche de réponses en travail collectif au cours duquel le donné biblique tiendra une place centrale de référence, ou une place exceptionnelle (au double sens de ce mot) de document ou de témoignage.

L'aboutissement normal de cette catéchèse est de personnaliser l'expression de foi du groupe — et si possible son engagement spécifique.

Le déroulement de la catéchèse sera dépendant des thèmes (cycles, séquences, phases...) abordés, et de la vie propre de chaque groupe.

La méthode pédagogique employée tiendra compte (en principe !) de la connaissance du développement psychologique de l'enfant et de l'adolescent, ainsi que de la « vie de groupe » au travers de laquelle les individus feront comme de l'intérieur l'expérience de la communion, du partage et de la recherche.

Les activités iront de l'étude biblique à la réalisation d'un court-métrage et seront vécues comme une recherche jamais achevée.

Conclusions

1) Dans le courant A le catéchète est plus guide qu'animateur ;

— dans le courant B le catéchète est plus animateur que guide.

2) Il serait possible de parler longtemps des avantages et des inconvénients de ces deux « courants ».

Il me semble qu'en fin d'analyse, après avoir considéré toutes les manifestations concrètes de catéchèse, après avoir essayé de définir les modes et les projets, nous sommes devant des choix — ou des expressions — ecclésiologiques. C'est-à-dire devant deux (en très gros) styles de réponses à la question : Qui est Jésus-Christ ?

— Dans le courant A, la réponse est : Il est le Seigneur et le Sauveur du monde, Il est la tête de l'Église qui est son corps.

Dans le courant B, la réponse est : Jésus de Nazareth est devenu la seule véritable espérance pour tous les hommes, l'Église doit chercher avec tous les hommes comment vivre cette espérance.

— En catéchèse, ces deux réponses ne sont pas interchangeables puisqu'elles sont des lignes de départ. Il se peut que dans le courant A on vive la réponse de B et que dans le courant B on découvre la réponse de A.

— Dans l'idéal le courant A apportera une connaissance plus systématique et plus étendue. Il intégrera le catéchumène dans une communauté précise relativement bien définie.

Le courant B apportera une connaissance moins étendue mais plus personnelle et approfondie. Le catéchumène sera moins dépendant de la communauté mais son engagement sera peut-être plus précis.

3) Ne signaler que deux courants en matière de catéchèse peut sembler exagéré : c'est esquiver la question de la

catéchèse globale, de la catéchèse continue. C'est taire les tranches d'âges et les situations locales des communautés... (c'est faire bon marché des expériences de catéchèse œcuménique !). Cependant, agir autrement impliquerait l'ouverture d'un catalogue, d'un fichier mobile, mouvant.

Et si le titre proposé suggérait une appréciation éventuelle de tel style par rapport à tel autre, gardons-nous d'entrer dans ce jeu !

Au catéchète, comme au catéchumène, j'aimerais pouvoir dire ceci : Le seul véri-

table danger est l'immobilisme (Philippiens 3, 12-16 !) qui est à l'origine de l'ankylose ou de la pétrification.

La « catéchèse » c'est un transport en commun qui doit être équipé de sièges adaptables et d'une boîte de vitesse — voire, d'une marche-arrière — car le terrain à parcourir est accidenté... très accidenté... mais passionnant !

P. Lehnebach (1)

(1) ...qui présente ses excuses à ceux qui seront déçus par cet article.

L'HOMME BIOLOGIQUE

Selon la théorie de l'Évolution, l'Australopithèque, remontant à 4 millions d'années, aurait donné naissance, au terme de nombreuses transformations, à l'homme moderne, *Homo sapiens*. Pour les paléontologistes, l'histoire de l'humanité s'arrête là, car l'évolution proprement physiologique de l'homme a cessé ; dans ses divers organes, l'homme actuel n'est pas différent de l'*Homo sapiens* d'il y a plus de 80.000 ans. Cette évolution physiologique s'est toujours accompagnée d'une évolution psychique, comme en témoigne le perfectionnement de l'industrie humaine des silex taillés. Au fil des millénaires cette dernière a eu tendance à relayer l'évolution physiologique et à accélérer son cours : il a fallu environ 3 millions et demi d'années pour découvrir le feu et seulement 5.000 ans pour passer de la pierre taillée à la bombe atomique.

Cette évolution psychique entraîne la disparition des instincts et leur remplacement par les traditions, le rôle de la société devenant essentiel dans la transmission du savoir. Au paléontologiste succède le sociologue. L'homme vivant en société a donné toute sa mesure depuis le XIX^e siècle, avec la « révolution industrielle ». A l'époque actuelle une « révolution biologique » a commencé, avec l'apparition d'un *Homo biologicus*, d'un homme maître non seulement de la matière inerte, mais de ses propres caractéristiques biologiques et, par suite, capable de diriger sa propre évolution.

Les caractéristiques biologiques de l'être, qui sont les facteurs constitutifs de sa personnalité, englobent aussi bien son aspect physique et ses fonctions physiologiques que ses aptitudes intellectuelles. Elles sont sous la dépendance de son patrimoine génétique, qui lui a été transmis par ses parents, et du milieu dans lequel il s'est développé. Dans l'état actuel, nous ne pouvons pas agir de façon directe sur les gènes, ces supports de l'hérédité, présents dans chaque cellule du corps. Cependant nous pouvons corriger certaines tares héréditaires par l'administration de substances chimiques ou biologiques (médicaments, sérums, vaccins), par des interventions chirurgicales, des greffes d'organes. Ainsi nous modifions les caractères physiques, physiologiques et même psychiques de chaque individu. Ces diverses actions ont des effets sur l'espèce humaine dans son ensemble. Elles influent sur la longévité, caractéristique biologique importante de toute espèce vivante.

A l'égard de notre patrimoine génétique, notre comportement n'est pas sans conséquences : grâce aux soins médicaux, nous donnons la faculté d'avoir des descendants à

certains individus, porteurs d'anomalies héréditaires. A l'inverse nous pourrions aussi empêcher les unions ayant un tel résultat. Choisir le sexe de l'enfant à naître sera bientôt loisible, ce qui pourrait modifier la proportion des sexes dans l'espèce humaine. A l'égard du milieu, nous sommes devenus de plus en plus indépendants, à preuve que nous pouvons séjourner sur la lune ou dans l'espace, dans une ambiance tout à fait impropre à la vie. De manière plus quotidienne, la ville constitue un milieu assez artificiel, dans lequel on se soustrait aux conditions naturelles (par l'air conditionné par exemple).

Ainsi nous sommes devenus actuellement les maîtres de notre milieu de vie et nous agissons sur notre patrimoine génétique : nous avons donc la possibilité de déterminer nos caractéristiques biologiques et de diriger notre propre évolution. Il s'est produit assurément une révolution biologique : nous en constatons les premières manifestations, mais elles vont sans doute prendre de plus en plus d'ampleur dans un avenir proche. Aussi peut-on parler de l'apparition d'un nouveau type d'homme, d'un *Homo biologicus*. Ceci se reflète d'ailleurs dans notre attitude à l'égard des phénomènes de la vie. Des expressions du langage courant, qui remontent au moins à l'antiquité gréco-romaine, ont perdu leur signification. Qu'est-ce qu'avoir du cœur ou n'en pas avoir, alors qu'on peut remplacer cette pompe, si elle est en mauvais état ? La « voix du sang » permettait autrefois, dans les romans et les pièces de théâtre, la reconnaissance mutuelle des membres d'une même famille longtemps séparés. Aujourd'hui la parenté n'intervient pas lors d'une transfusion, destinée à réparer une perte de sang (comme l'on rajoute de l'eau dans une machine à vapeur).

Nous sommes presque devenus maîtres de la vie et de la mort, puisque, grâce aux techniques de réanimation, nous pratiquons de véritables résurrections, et que nous pouvons à volonté maintenir la vie, ou même la survie artificielle, plus ou moins longtemps. L'*Homo biologicus* se comporte à l'égard de son corps un peu à la façon dont on conduit une machine, dans laquelle on remplace au besoin les pièces défectueuses ou usées. Mais une grave question se pose : cet homme biologique est-il prêt à assumer de telles responsabilités, à user pour le bien de l'espèce de ces formidables pouvoirs ? N'est-il pas extrêmement urgent qu'il acquière d'abord un supplément d'âme ?

Jean Roman

Eglises Baptistes de France

S'il est vrai qu'il y a toujours eu, depuis les origines du Christianisme, des communautés de type baptiste, il est généralement admis que le baptisme contemporain est né avec la Réforme. Qu'ici et là, par la simple lecture du Nouveau Testament, des groupes baptistes soient nés spontanément, n'enlève rien à cette réalité historique. Pourtant nul fondateur ne se trouve à la base du mouvement, qui apparut en divers lieux presque simultanément. Au XVII^{ème} siècle en Angleterre des Églises baptistes furent formées qui avaient des attaches avec le mouvement Puritain. En Europe continentale une église semblable vit le jour à Amsterdam en 1609 avec un certain John Smyth. De décennie en décennie le mouvement s'amplifia, au point de compter aujourd'hui dans le monde plus de 33 millions de membres (1). Quelques-uns d'entre eux ont acquis par leur action une certaine notoriété : des hommes comme John Bunyan et William Carey aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, Charles Spurgeon à la fin du XIX^{ème}, et dans notre XX^{ème} siècle parmi nos contemporains des hommes à la fois différents et très proches tels Martin Luther King et Billy Graham.

En France, le baptisme fit son apparition dans les années 1810-1820 et ne se développa — suite à diverses circonstances difficiles — qu'avec une relative lenteur. Aujourd'hui on peut dénombrer dans notre pays 75 à 80 Églises baptistes, dont les deux tiers sont groupées dans la Fédération des Églises Évangéliques Baptistes de France (2). L'Association Évangélique d'Églises Baptistes compte de son côté — pour la France — une quinzaine d'églises ; les autres sont généralement des églises indépendantes ou des œuvres missionnaires.

Les Églises baptistes ne prétendent pas

— loin de là — avoir le monopole de l'Évangile. Au contraire, elles partagent avec beaucoup d'autres chrétiens de toutes dénominations les convictions essentielles et fondamentales de la foi chrétienne. Elles ont voulu cependant — et elles le veulent toujours — mettre l'accent sur plusieurs vérités vitales, qui, si elles ne sont plus leur exclusivité, restent groupées cependant dans leurs perspectives.

Tout d'abord **l'autorité de la Bible**, comme seule norme de foi et de conduite, ce qui implique un constant retour aux sources quelles que soient les traditions. Retour aux sources non seulement pour les étudier, les comprendre, les interpréter, mais pour qu'elles deviennent la règle de la vie individuelle et collective. Retour constant aux sources, non pas pour définir un ensemble de dogmes, mais pour découvrir dans le face à face de l'âme avec Dieu ce qu'est la vie dans sa réalité et sa plénitude, et la recevoir dans cette expérience personnelle sans cesse renouvelée de la rencontre avec lui.

Ensuite, et comme découlant normalement de cette première vérité, un profond attachement à **la liberté**, autrement dit une profonde notion de respect des autres. Ainsi :

— par respect pour l'homme de demain qu'est l'enfant et pour l'enfant lui-même, dans les Églises baptistes les enfants ne sont pas baptisés. Seuls le sont — et dans une complète immersion — ceux qui professent librement leur foi en Jésus-Christ, non en étant à même de réciter un Credo ou de répéter l'enseignement d'un catéchisme, mais en témoignant de leur expérience du salut qui est en Jésus-Christ, et en attestant leur amour pour lui et leur ferme résolution de le suivre. Si tous sont accueillis dans l'Église locale, seuls ceux qui ont ainsi professé leur foi par le baptême en sont membres effectifs.

— par respect pour les autres Églises et communautés, le refus d'intervenir dans leurs affaires particulières. C'est à l'Église locale de choisir sous le regard de Dieu le chemin qu'elle suivra (manière de confesser sa foi, forme de son culte, choix de son pasteur, etc...). C'est elle, — qui se veut une communauté de croyants, — qui en premier lieu est responsable d'elle-même. Elle, c'est-à-dire l'ensemble de tous ceux qui la constituent, et pas tels ou tels de ses membres, tous étant appe-

lés, par le fait qu'ils sont responsables, à être des chrétiens majeurs. Églises de professants, les Églises baptistes sont donc aussi congrégationalistes — ce qui n'exclut pas, bien au contraire, la communion et l'entraide avec les autres — ce qui se manifeste en particulier dans les unions, associations ou fédérations d'Églises (3).

— par respect pour l'homme quel qu'il soit, les baptistes réclament partout la liberté de conscience, la liberté de penser autrement qu'eux-mêmes ou que d'autres. Cette liberté implique une complète séparation de l'Église et de l'État, dans la persuasion que la liberté religieuse est finalement la mère nourrice de toutes les autres libertés.

Une troisième conviction, chère aux Églises baptistes et liée aux précédentes, est enfin l'impératif de **l'évangélisation**, non seulement parce que l'Évangile est dans le monde, comme l'a écrit Alexandre Vinet « l'immortelle semence de la liberté », mais parce qu'il est le seul espoir de salut pour l'homme perdu. Pour être fidèle à l'ordre du Christ d'annoncer l'Évangile à toute créature un William Carey a ouvert la voie à l'œuvre missionnaire contemporaine. Mais l'ambition des Églises baptistes n'est pas limitée à l'envoi de par le monde de nombreux missionnaires ; elle est celle du pionnier du baptisme en Allemagne, Oncken : « chaque baptiste un missionnaire ». Il faut néanmoins reconnaître que la réalité n'est pas souvent à la hauteur voulue.

En France l'œuvre baptiste a connu certains développements depuis la seconde guerre mondiale surtout. Diverses œuvres missionnaires étrangères ont été à l'origine de groupes nouveaux. La Fédération des Églises Évangéliques Baptistes, quant à elle, a plus que doublé depuis cette période. Si les convictions évangéliques des Églises baptistes en France sont sensiblement identiques quel que soit le groupement auquel elles sont, ou non, affiliées, on peut noter une différence sensible dans les relations avec les autres Églises protestantes. La Fédération des Églises Évangéliques Baptistes de France, en ce qui la concerne, a choisi de participer aux travaux et aux responsabilités de la Fédération Protestante de France (comme d'ailleurs aussi à la toute jeune Association d'Églises de Professants des pays francophones d'Europe). Églises de la Réforme elles aussi, les Églises qui la

BRUMES ET CLARTÉS SYNODALES

Le Synode National de Lyon - 24 - 26 mai 1974

Ce n'est pas le synode de Lyon qui me fera changer d'avis, il n'est pas bon d'enfermer les membres du synode pendant plusieurs jours dans un bâtiment pour débattre des affaires de l'église. Va, peut-être, pour le conclave romain et encore... Je sais bien tout ce que le travail y gagne et la commodité que cela représente, je sais bien qu'on y perd moins de temps, je ne crois pas qu'il soit bon que les délégués ne s'aèrent pas plus, je m'entends : qu'ils puissent rencontrer des membres de l'Église locale et que ces derniers puissent facilement assister aux séances publiques. Ceci dit, je reviens de Lyon avec des sentiments mitigés. On me permettra de parler des brumes et ensuite des clartés.

BRUMES, LENTEURS, OBSCURITÉS...

Nous ne savons plus travailler en synode et c'est vrai que notre méthode de travail est terriblement juridique, hermétique à tout nouveau délégué (que dire d'un spectateur... un entre-filet du « Monde » signalait très bien ce poids) et il me semble que les réformes entrevues devraient remanier plus profondément la manière même dont nous nous rencontrons. Est-ce un « Congrès », un « Comité Central », un « Synode » ? Il ne serait pas mauvais de rechercher une autre forme, de faire preuve d'imagination et de trouver comment animer ces synodes tout en leur laissant jouer leur rôle d'unité entre les églises.

Il n'y avait pas de « grand sujet » cette année, d'où une impression de grisaille. Pouvait-on s'affronter réellement sur les pasteurs-proposants, sur les modifications à la discipline, sur les rapports financiers ? Je sais bien que ces travaux sont nécessaires, que les synodes régionaux eux-mêmes (et le synode de Pont-à-Mousson) ont réclamé un allègement, n'aurait-on pu en profiter pour avoir un entretien sur la vie des régions ? Après la mise en place des grandes régions ?

Le synode a manqué de courage à diverses reprises et a préféré s'éterniser sur les questions disciplinaires plutôt que d'ouvrir certains débats : sur l'objection de conscience, sur les relations avec le catholicisme par exemple. Ce n'était pas à l'ordre du jour ? Le grand malheur... si on l'avait bousculé, où est-il ? Et si l'on s'interrogeait une fois sur l'autorité du synode national ? Sur son autorité réelle. Notre système presbytérien-synodal (auquel, personnellement, je crois) est-il un donné de foi ou bien ne serait-il pas judicieux de le revoir, de le dépoussiérer un peu ? On me permettra ce manque de respect aux grands ancêtres, mais je ne pense pas que des structures mises au point au XVI^e siècle puissent être vécues telles quelles au XX^e siècle.

C'est là que je vois le plus de brumes, là l'origine de notre lenteur, l'apparence abstraite et juridique, pour des observateurs non au courant des habitudes du séraï, des débats

synodaux. Parce que sans cesse on sent affleurer des questions vitales, des problèmes réels mais nos vêtements disciplinaires nous engoncent et bloquent les débats. Mais peut-être est-ce que là je rejoins le souhait de beaucoup de synodes d'un débat sur l'église (ou sur l'ecclésiologie, comme on dit au synode), d'un débat très large et ouvert.

MAIS LE SYNODE N'A PAS ÉTÉ INUTILE

On n'insistera pas sur les bienfaits de la rencontre et du partage des problèmes, sur les bienfaits des rencontres de couloir et à la cafétéria. C'est une respiration nécessaire à la fois au synode et à l'église. Je donne ici une première indication positive : le renouvellement, le rajeunissement (quoique relatif) et la féminisation (relative aussi mais réelle) des délégations issues des dernières élections aux synodes régionaux. Cela explique en partie le calme de ce synode : les nouveaux délégués doivent se rôder, apprendre comment on travaille. Puissent-ils aider à une transformation des méthodes de travail.

Il faut dire aussi l'importance du choix de l'aumônerie du synode. Il y avait eu une bonne équipe à La Grande-Motte, nous avons eu un excellent aumônier en la personne du pasteur André Lelièvre. Avec humour, mais aussi avec simplicité, franchise (parfois cela confinait à la provocation) et clarté, il a véritablement conduit la prière du synode et accompagné d'excellente façon les débats. Et je dis cela d'autant plus joyeusement que je me suis senti provoqué...

Parmi les résultats positifs il faudra bien noter la réponse (même si elle est partielle) apportée à la question posée par les pasteurs-proposants qui refusent la consécration. Ils sont désormais éligibles aux conseils de l'église et aux délégations au synode national et il me semble que, compte tenu de l'environnement œcuménique de notre temps, le synode a été sage de conserver comme « signe » l'exigence de la consécration pour les présidents de conseils régionaux ou national.

Enfin le message du Président Jacques Maury s'il n'avait pas le ton prophétique (ou prédicatoire) qu'il avait eu d'autres années, nous a rappelé avec justesse que nous ne vivions pas seuls, mais que nous étions en marche avec d'autres églises, en marche avec les hommes de notre temps. Et l'invitation renouvelée à savoir vivre nos tensions dans l'amour m'a paru une excellente prédication.

Il serait faux d'attendre de chaque synode national qu'il soit un « grand synode » : ce sont souvent les événements extérieurs qui le commandent. Celui-ci a été calme, un peu terne sans doute, mais certainement utile. Benjamin Muller

composent pensent que leur présence dans la Fédération Protestante peut être un témoignage positif. Elles considèrent aussi qu'elles ont à porter le souci, avec les autres, de certains services qui sont le lot commun du protestantisme. Sans doute s'agit-il parfois, avec les partenaires de la Fédération protestante, plus de contacts fraternels que de collaboration, ce qui tient autant à leurs « goûts » qu'à leur nature même.

Mais ce qui demeure prioritaire, pour

elles, c'est de faire connaître l'Évangile au plus grand nombre, persuadées qu'elles sont, ainsi que le proclamait François Coillard, que tout doit s'effacer devant une âme à sauver.

André Thobois

(1) Ces statistiques ne prennent en compte que les membres professants. Pour avoir la population protestante totale de ces églises

il faut multiplier ce nombre par deux ou même par trois.

(2) A quoi il faut ajouter un certain nombre d'œuvres de caractère social. La Fédération Baptiste à elle seule compte neuf foyers permanents, avec près de 300 lits.

(3) La Fédération des Églises Évangéliques Baptistes de France (dont le siège est : 48, rue de Lille, Paris 7^{ème}) est ainsi membre de la Fédération Baptiste Européenne ainsi que de l'Alliance Baptiste Mondiale, et la plupart de ses églises participent à l'activité de la Mission Baptiste Européenne.

" L'ESPÉRAN

Il faut en venir à un chapitre d'une sévérité sans nuance avant d'aborder les motifs et les expressions de l'espérance (1).

CRITIQUE DE L'ÉGLISE

Jacques Ellul évoque tout d'abord la médiocrité de l'Église jouant de tous les airs à la mode et le faisant toujours aussi mal (lire les pages 127, 131, 139). Il confesse sa douloureuse expérience :

« Au début de toutes les réunions d'Églises, de Conseils presbytéraux, régionaux, nationaux, on commence par la prière... Bien souvent on invoque le Saint Esprit. Pendant de nombreuses années j'y ai cru. J'ai prié avec ferveur. Et puis il faut bien sûr se rendre à l'expérience : nos délibérations passives, nos décisions médiocres, nos petites psychologies, nos réunions mortellement ennuyeuses, nos faux problèmes, notre sérieux pour les questions inexistantes, notre incapacité à avancer joyeusement en pleine eau, notre hargne secrète et notre patience feinte, nos justifications et notre ankylose... tout cela est l'attestation indiscutable que le Saint Esprit n'y est pas. Si bête que ce soit, je suis obligé d'en revenir à ceci : « Si le Saint Esprit agissait ça se verrait. » Or, je n'ai rien vu du tout. Et maintenant ces prières de début de réunions où je ne sais hélas que trop ce qui va se dire et se passer, ces invocations au Saint Esprit que l'on fait tout, aussitôt, pour étouffer, me paraissent un pur et simple blasphème. »

« Alors je comprends bien la position de repli : abandonnons l'Église et vouons-nous aux tâches humaines, politiques, sociales, etc... Assurément ici on est à la hauteur. Mais c'est, sans autre, devenir renégat. C'est l'inverse même de ce pourquoi nous avons été choisis. Et la Cimade ne me fera pas changer d'avis sur ce point. »

o — Après la médiocrité vient le passage sur l'institution avec la sévère admonestation au Conseil œcuménique qui est la mort de l'œcuménisme. Le paragraphe se termine ainsi : « Sans cette intervention du Saint Esprit l'institution d'Église obéit exactement aux lois de toutes les institutions. Elle est un corps purement

sociologique. Dès lors quand nous voyons le fonctionnement réel des Églises, du Conseil œcuménique, de la Fédération protestante, des grandes organisations et que cela correspond exactement à n'importe quelle institution, nous sommes obligés de dire que nous sommes tout à fait secs d'inspiration dans l'absence du Saint Esprit. Mais ce n'est ni une réorganisation administrative, ni une réorientation politique, ni une destruction des institutions qui y changeront quoi que ce soit. »

o — Viennent tout de suite après deux paragraphes tout aussi virulents sur la sécheresse et sur le conformisme de l'Église parfaitement plate, sans aucune dimension verticale, aux relations parfaitement horizontales avec le monde d'aujourd'hui.

Maintenant, nous pouvons accéder à l'espérance, en effet, oubliée au cours de ces deux chapitres.

L'ESPÉRANCE OUBLIÉE

Que c'est bon d'entendre Jacques Ellul ouvrant ainsi le chapitre 3 : « Eh bien non, malgré mon pessimisme bien connu, malgré les analyses sociologiques que j'ai pu faire et qui montrent le caractère implacable du déroulement des systèmes, malgré l'absence de liberté que je vois partout, malgré l'inefficacité de la puissance des moyens humains pour répondre aux vraies questions, malgré les fatalités qui s'enchaînent, malgré cette déréliction (2) de Dieu, je ne suis pas désespéré. Pas du tout. Maintenant au contraire. C'est maintenant, dans ces conditions, dans cette situation-là que l'espérance a lieu. Autrement, elle n'est qu'un petit épice superficiel pour ragoûter la sauce, mais nullement indispensable. C'est maintenant et dans ces conditions-là que l'espérance a sa raison d'être, qu'elle est vraie nourriture, qu'elle charge le pain et le vin de leur sens. »

Et cette déclaration qui est à retenir car elle éclaire tout le débat :

« Je n'aurai pas la prétention, dit Jacques Ellul, d'élaborer une théologie de l'espérance. Je me tiendrai au niveau beaucoup plus humble, celui de l'homme qui a vécu sa foi sans espérance et à qui

un jour elle a été donnée, je me tiendrai à un moment plus fragile, celui où naît l'espérance et dans une perspective moins totale : quelle est la signification de cette espérance quand elle est née ?

En réalité, vouloir faire une théologie ou une philosophie de l'espérance, c'est transformer l'espérance en le contraire de ce qu'elle est (car) on ne peut faire autrement que de la considérer comme objet (p. 169). S'il y a espérance elle est si proche de la vérité qu'elle ne peut être délimitée dans aucune théologie. Ce que nous tentons ici n'est en rien ni une théologie, ni une philosophie de l'espérance (ce que je serais bien incapable de faire) mais si je puis dire une sorte de miroir de source. »

Si je voulais donner une définition, je dirais que l'espérance est la réponse de l'homme au silence de Dieu.

VOICI L'ESPÉRANCE

o — Quand Dieu parle, quelle signification aurait encore l'espérance ; le royaume de Dieu est là, la résurrection est acquise, l'eschatologie est réalisée. Et c'est probablement aussi pourquoi nous trouvons dans le cours de l'Église ce mouvement inconscient, ce balancement d'une théologie de la présence à une

Quelques pasteurs à la retraite et leurs compagnes, quelques veuves de pasteurs, retirés à Nîmes et dans les environs, se sont réunis le 28 mai pour leur rencontre semestrielle. Ils ont tenu à sortir de la réserve où volontairement ils se tiennent pour proclamer la joie qu'ils n'ont cessé de connaître au cours de leur ministère et qu'ils ressentent au soir de leur vie d'avoir été essentiellement des pasteurs de paroisse.

Ils ont certes connu les difficultés et les labeurs que tout pasteur rencontre chaque jour sur sa route ; ils s'humilient pour leurs insuffisances, pour les erreurs et les fautes qu'ils ont pu commettre ; mais ils restent convaincus, pour en avoir fait l'expérience, que sont sources de joie ET LA PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE, préparée avec soin par la méditation de la Bible et la prière ET LA VISITE PASTORALE, qui permet

E OUBLIÉE "

par Henri Manen

théologie de la promesse et réciproquement. Quand la Parole de Dieu est présentée d'une façon éclatante, indiscutable, quel besoin aurait-on d'une théologie de la promesse : ce n'est pas le possible futur qui compte, c'est l'actuel incarné. L'Église formule une théologie de la présence en oubliant quelque peu la décisive eschatologie. Quand nous nous trouvons dans la période de silence et de stérilité, quand la Parole de Dieu se fait rare, intransmissible, incompréhensible, alors on se trouve rejeté vers l'Eschaton, et la théologie de l'espérance devient essentielle. L'une n'est pas plus vraie que l'autre, mais tout dépend des temps.

o — (Quand Dieu se tait) l'espérance est d'abord cet acte absurde de faire confiance à ceux qui nous ont dit ce qu'était la Parole de Dieu qu'ils avaient reçue (et que nous ne recevons plus) et qu'elle était vivante, active, bouleversante, quand nous ne le savons plus. L'espérance, c'est que cette Parole de Dieu puisse être encore dite, encore naissante, encore décisive. Mais c'est bien plus que cela encore, c'est non pas seulement l'attente, ou la certitude, c'est l'exigence. Quand Dieu se tait, il faut le forcer à parler. Quand Dieu se détourne, il faut le forcer à revenir. Quand Dieu semble mort, il faut le forcer à être.

d'entrer en contact direct avec « les autres » : paroissiens et habitants de la cité puis de connaître ainsi leurs besoins, leurs épreuves, leurs espérances.

Tout en ne négligeant pas d'autres tâches, les pasteurs, estiment-ils, peuvent considérer ces deux faces de leur activité comme justifiant le plein emploi d'une vie consacrée et répondant à la vocation, que Dieu leur a adressée. Parlant et vivant de réalités, qui demeurent, ils croient que leurs conceptions ne sont pas périmées.

Ils appellent les jeunes à reconnaître la beauté et l'efficacité du ministère pastoral paroissial, répondant ainsi à l'attente de la très grande majorité des chrétiens évangéliques fidèles à leurs Églises. Puissions-nous, les uns et les autres, entendre à chaque étape de la vie la voix du Seigneur : entre dans ma joie bon et fidèle serviteur !

o — L'espérance c'est protester devant Dieu, qui nous laisse sans miracles et sans conversions, qu'il ne tient pas sa parole. Ce n'est donc nullement une douce et paisible confiance que les choses vont s'améliorer, que cela va changer ; c'est une véritable mise en accusation de Dieu au nom de la Parole de Dieu. Il faut que Dieu accepte qu'il a tort de s'être ainsi détourné, de s'enfermer dans son silence. Il faut qu'il entende la protestation de l'homme.

o — L'espérance est le contraire de la résignation. Et c'est elle seule (et non la révolution) qui l'est. Il faut en effet que « ça change ». Mais ce n'est pas la « situation » in abstracto qui doit changer, ce n'est pas non plus nous, par notre propre décision, par notre activité qui sommes appelés à faire changer les choses. C'est Dieu qui doit changer. C'est Dieu qui doit revenir illuminer son Église et faire crier de joie nos cœurs. Tout le reste, nos œuvres et nos engagements, nos constructions théologiques et nos agitations politico-sociales, c'est du vent.

o — Mais en même temps l'espérance est l'expression de la confiance dernière, totale, sans fêlure, envers Dieu qu'on attaque et à qui l'on demande raison. Telle fut l'espérance de Job s'en remettant à son Goël contre l'abandon de Dieu. Ce Goël, ce vengeur du Sang, ne pouvant être que Dieu lui-même. C'est également la parole de Jésus : « mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » Cette parole est, en même temps que la constatation de l'abandon, la parole de l'espérance dans sa plénitude : Dieu qui m'abandonnes, tu es mon Dieu. Il y a là une réalité qui ne peut être supprimée et qui existe parce que je la dis, c'est que tu restes mon Dieu. Comme Job pouvait dire : mon Goël : le mien celui qui a bien voulu se livrer pour que je puisse dire « mon Dieu ». Celui qui s'est tellement lié à ma vie qu'il est devenu mien.

LA MISERE QUI APPELLE

Ellul cite Monteilhet parlant dans un de ses romans d'un enfant cruellement battue par une brute : « J'entends encore ses cris ; c'est insupportable ; c'est à croire en Dieu. »

De tels cris semblent appeler Dieu à la vie plus sûrement que tout le bonheur du monde. Il y a autour de certaines atrocités, comme une qualité rare de silence de fin du monde, plus effrayant encore qu'une justice immédiate. On a le sentiment qu'une présence s'est retirée, capable de tout remplir un jour, et ce vide absolu de la charité est à l'image de ces dépressions qui attirent les tempêtes. Et Jacques Ellul ajoute : « Je ne connais pas de texte qui exprime plus clairement le sentiment de l'espérance.

Si nos bons chrétiens savaient lire les événements du monde à partir de, et dans l'espérance, ils cesseraient de crier à l'injustice, à l'ignominie, à l'impérialisme, à l'exploitation, etc... (nouvelles formes de la protestation contre le péché, tout aussi moralistes et tout aussi vaines). Ils sauraient voir dans les atrocités de notre temps ce que Monteilhet est capable de voir : la présence qui s'est retirée, le vide barométrique rempli par rien, le silence qui est en-dessous des cris des victimes. Ils seraient capables de voir là une poussée gigantesque vers la foi, car c'est cette misère de l'homme criant au ciel vide qui peut appeler Dieu à la vie, c'est-à-dire émouvoir son cœur pour qu'il cesse de nous abandonner. Mais ce jour-là ce sera en effet le cyclone appelé par le vide absolu de l'amour. Tout cela peut être dit et vécu dans l'espérance. Hors d'elle il ne reste qu'indignation enfantine, proclamation grandiloquente et agitations stériles. »

CHOISIR : ESPÉRANCE OU ESPOIR

Vient alors ce qui m'apparaît comme un des points forts du livre : le chapitre intitulé : *En un temps désespéré* où se situe la confrontation entre l'espérance et l'espoir.

o — L'espérance n'a lieu que dans un temps désespéré, dans une situation sans issue. L'espoir s'est cantonné dans une inconsistante affirmation : « ça peut bien tourner » et le peuple le réduit au

Suite page 10

dicton : « Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir ». Autrement dit, si l'on a encore un peu de temps devant soi la chance peut revenir. Les intellectuels diront depuis ces dernières années « le pire n'est pas toujours sûr » ; même quand on voit tout en noir, ce n'est pas forcé que l'issue soit catastrophique, l'orage que l'on voit monter peut ne pas éclater ; et c'est cet espoir qui a permis, comme l'a très bien montré Steiner dans Treblinka, le massacre général des Juifs. Ceux-ci se sont laissés massacrer tant qu'ils gardaient de l'espoir : espoir que, prisonniers, on les amenait à la prison (et non à la mort) ; espoir, en arrivant à Treblinka, entretenu par l'accueil charmant de la petite gare ; espoir que l'on pouvait trouver une combine pour s'en tirer ; espoir que si l'on ne se faisait pas remarquer l'on passerait « par maille » ; espoir de conserver la vie parce que, justement, tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir, plutôt que de la risquer brutalement dans un accès de révolte.

L'espoir est la malédiction de l'homme. Car l'homme ne fait rien tant qu'il croit qu'il peut y avoir une issue qui lui est donnée. Tant que, dans une situation terrible, il s' imagine qu'il y a une porte de sortie il ne fait rien pour changer la situation... le pire n'est pas toujours sûr. Formule admirable pour permettre au pire de se développer sûrement.

o — L'espérance au contraire n'a de lieu, de sens, de raison que lorsque le pire est tenu pour certain.

L'espoir consiste aussi à jouer la carte du possible — alors que l'espérance c'est la passion de l'impossible (p. 189).

L'espérance affirme une issue en dépit de toutes les fermetures. Elle est le démenti au réel de la mort. Elle est le démenti à une fatalité devant laquelle l'homme se courbe, et elle provoque

l'homme à passer au-delà. C'est bien pourquoi elle n'a lieu que dans une situation désespérée et pour un homme désespéré. Il est difficile certes pour un homme dépossédé de lui-même, un homme qui n'a plus de justification, un homme sans arme et sans armure, un homme plongé dans le doute d'espérer encore. Et pourtant il faut qu'il sache que c'est lui, et dans cette situation-là, dans aucune autre, qu'il est chargé de l'espérance, car il n'y a plus d'autre possibilité pour lui que l'espérance (p. 196).

LE OUI DE DIEU

Si l'espérance est bien la réponse de l'homme au silence de Dieu, si elle n'a de lieu et de raison que lorsque la situation est effectivement désespérée, on peut dire qu'elle est le « oui » prononcé par Dieu sur un monde, autrement condamné, refusé, courant à la mort.

Oui prononcé par Dieu alors que Dieu se détourne et se tait. Oui qu'en réalité le porteur d'espérance fait prononcer par Dieu, prononcer au nom de Dieu ; et en prenant ce risque il engage effectivement Dieu, selon sa promesse.

Oui tendu vers la gloire de Dieu dont l'Apocalypse est la traduction, oui du Royaume de Dieu à venir, à ne pas confondre avec aucun système politique et social, avec aucune société humaine.

C'est la marche vers la terre promise en dehors de toutes les illusions. Seule cette espérance peut obtenir que nous continuions cette marche aux temps de la dérégulation (2). Seuls les juifs et les chrétiens sont aptes à la porter au milieu des hommes en partant de la constatation et de l'inacceptation du Dieu absent.

L'espérance prend l'audace insigne d'affirmer ce qu'il n'est pas possible ou plus possible, ni de connaître, ni d'expérimenter (c'est souvent le cas pour le

prédicateur ; c'est pourquoi toute prédication est une preuve de l'espérance et elle n'est possible qu'en tant qu'acte d'espérance) parce qu'elle prend sa source dans l'expérimentation, dans la situation, dans la condition, dans la volonté de l'homme abandonné de Dieu qui ressaisit sans fin ce Dieu et l'oblige à, de nouveau, être pour l'homme.

C'est la seule voie qui nous soit aujourd'hui ouverte, et les dissertations philosophiques ou théologiques n'ont plus pour nous ni sens ni contenu possibles. L'espérance est cette Vertu théologale ; elle est la vertu d'un temps sans foi, sans parole, sans issue.

ESPÉRANCE ET TEMPS MODERNES

Reste à savoir comment le chrétien vivra cette espérance dans le temps sans se laisser obnubiler par la technique.

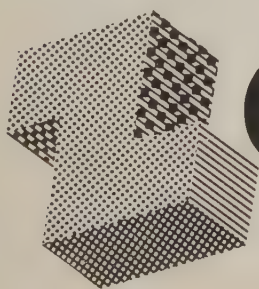
L'homme de l'espérance telle qu'elle vient d'être définie est l'homme de l'attente, et d'une attente pessimiste. En cela l'attitude de Job est exemplaire en ce sens qu'il ne cherche pas à récupérer ses biens, à redresser sa situation par lui-même, mais qu'il attend tout de Dieu en le provoquant.

Attente éveillée qui ne s'endort pas dans l'action.

C'est dans ce cadre que s'inscrit l'obligation de la prière : celle-ci n'est pas aujourd'hui élan spontané de l'homme vers son créateur, ni du racheté envers son rédempteur, ni du promis à la mort et à la vie envers celui qui le ressuscite, elle n'est qu'obéissance au commandement de Dieu. Si j'entre dans la prière alors naît l'espérance, si je vis de l'espérance je ne peux que l'exprimer dans la prière. Les deux se nourrissent réciproquement.

SIGNES ET LEÇONS DE L'INCONNU

Enfin, vient la conclusion : Les signes de l'incognito.



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

Nous devons entrer dans l'incognito. Et nous avons ici une référence en Israël.

Depuis deux mille ans Israël est le peuple de l'incognito, depuis trois mille ans il est le peuple de l'espérance. Peuple totalement centré sur l'espérance, vivant cette espérance en tant que peuple de façon secrète, mystérieuse, cachée, pourtant rigoureuse et totale. Conservant avec rigueur le contenu immaculé de la révélation, et restant par là même totalement uni malgré les divergences parce que les Juifs ont une telle énergie, une telle intelligence signe de la profondeur, ils sont aptes à faire de grandes choses et à occuper les premières places dans chaque société où ils se trouvent (car il faut une énergie et une intelligence exceptionnelles pour vivre l'incognito). Et de ce fait encore, mystère connu et réussite sociale apparaissent comme étranges, incompréhensibles et posant une vraie question.

La leçon d'Israël traversant deux mille ans de persécution c'est l'incognito de la fermeté dans l'espérance.

Seulement prenons garde, cet incognito n'est en rien une facilité. Il s'agit de rester le ferme et constant porteur d'une vérité qui n'est plus rabâchée. Il n'y a d'incognito que dans une persévérance à être une personne derrière les masques sans défaut. Incognito qui ne peut pas exclure une apparence d'adaptation, d'acceptation de ce monde ; mais qui sauvegarde, par-dessus tout, le silence, le sérieux, le décisif, le secret. Certes il faut bien se donner, mais en étant autre que celui pour qui l'on se donne parce que d'un côté on ne peut se refuser à une certaine communion avec les hommes, de l'autre il est parfaitement vain de se livrer, parce que l'on est dans un milieu qui ne peut strictement rien comprendre à ce que l'on est, à ce que l'on vit.

CONCLUSION

Et Jacques Ellul de souhaiter l'apparition d'un Tiers Ordre chrétien — ni catholique ni protestant — composé d'hommes inexorables ayant joué la tota-

lité de leur vie sur cette fidélité-là, et introduisant dans le monde moderne cette dimension complètement moderne par le choc du refus, par le trou de l'absence, par la lacune provoquée par la fissure du discours attendu mais qui ne vient plus.

Cela implique une force exceptionnelle et conduit à la communion des chrétiens avec Israël, seule entreprise œcuménique qui ait un sens profond aujourd'hui. Là seulement l'espérance peut être attestée dans sa plénitude. La vérité profonde de notre histoire ne peut être donnée que par cette union d'Israël et de l'Église, les deux porteurs d'espérance pour les hommes, qui ne doivent plus faire qu'un pour que les actions politiques reçoivent un sens.

Maintenant il faut que la communauté des abandonnés sache dans son unité (parce que son espérance ne peut pas être détruite) dire avec Abraham : Oui — Moi ; avec Jésus : Père, je te loue, avec les premiers chrétiens : Maranatha. Là se situe le commencement et la fin de toute action politique dans le monde.

Remercions Jacques Ellul pour cet ouvrage brillant et agressif. Tout y est solidement construit pour nous convaincre que Dieu se tait en ces temps de dérégulation (2). Mais paradoxalement n'avons-nous pas le sentiment intime que Dieu nous parle maintenant et en ce lieu à travers ce livre provocant ? Oui provoquant au sens le plus exact du terme.

Henri Manen

- (1) Voir « Évangile et Liberté » du 10 juin 1974 : premier article sur « L'espérance oubliée » (ouvrage de J. Ellul — chez Gallimard, 1972).
- (2) Dérégulation : État d'abandon et de solitude complète. État où l'homme se trouve privé de tout secours divin.

A. HOUARD jeune

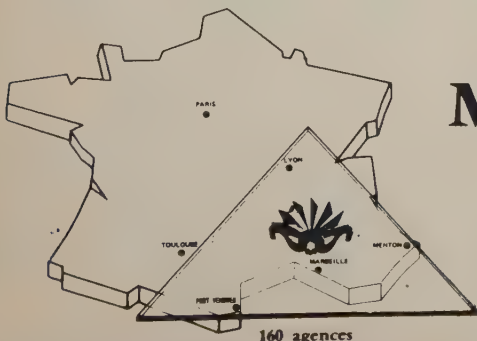
MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
19-20 octobre 1974

avec la participation de :

Professeur André MALET
Pasteur Louis SIMON

sur le thème :

LIRE LA BIBLE AUJOURD'HUI

LES ÉLECTIONS AU SYNODE NATIONAL

Elles ont occupé une partie du synode, on notera (là encore) un renouvellement assez large.

CONSEIL NATIONAL

Pasteurs

Jean Ansaldi (nouveau)
Daniel Atger
Michel Bertrand (nouveau/proposant)
Alfred Chevalley (nouveau)
Max-Alain Chevallier (nouveau)
André Combes
Gérard Delteil
Paul Keller
Jacques Maury
Jean-Pierre Montsarrat (nouveau)

Laïcs

Michèle Bargeon (nouveau)
Francis Blum
Jeanine Chuat (nouveau)
Pierre Clavel
Jean Contadiopoulos
Jean Devaux-Charbonnel
Roger Marignan
Robert Russier
Odette Thébault (nouveau)
Paul Viallaneix (nouveau)

Le pasteur Jacques Maury a été réélu président du Conseil National, Monsieur Roger Marignan vice-président et Monsieur Pierre Clavel, trésorier général.

COMMISSION GÉNÉRALE D'ÉVANGÉLISATION

Pasteurs : Guy Bottinelli, Georges Casalis (nouveau), Yves Cruvellier (nouveau), Philippe Morel, Jacques Stewart (nouveau).

Laïcs : François Cottin, Hannelore Descryver (nouveau), Rolande Dupont (nouveau), Anne Lichtenberger (nouveau), Monique Mercier.

COMMISSION DES AFFAIRES GÉNÉRALES

Pasteurs : Maurice Costil, Benjamin Muller (nouveau), Jean Seigneur.

Laïcs : Madame O. de Rouville, MM. J. Bonneville et F. Gay.

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mmes H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

L'Aumônerie hospitalière

en "New-look"

Un langage commun malgré nos diversités

Une rencontre nationale d'aumôniers d'hôpitaux a réuni pendant trois jours (20-22 avril 1974) une quarantaine de délégués venus de tous les horizons (Alsace, Midi, Paris) et même de Suisse (Lausanne, Genève). Il y avait parmi eux des aumôniers à plein temps, des pasteurs de paroisse chargés d'aumônerie, des « laïques » mandatés par leur paroisse ou leur région (réformés, luthériens, baptistes), des médecins enfin. Des invités catholiques participèrent utilement et amicalement aux travaux. La Fédération protestante, le mouvement médico-social protestant, étaient également représentés par leur secrétaire respectif. Bref, diraient certains esprits caustiques, ce fut un peu une tour de Babel en miniature !

Pas du tout. Au contraire, à mesure que les heures passaient, malgré nos diversités évidentes d'origine ou d'optique, nous avons pris conscience, comme à Pentecôte et non comme à Babel, de notre langage commun, de notre unité. Car nous partageons ce même souci de l'homme malade. Cet homme malade, éternellement pauvre, avec lequel Christ eut une relation privilégiée.

Plusieurs importantes découvertes, ou redécouvertes, ont été faites.

Trois pistes à suivre

o— Le monde de la santé est un tout. On ne peut s'approcher des malades sans être aussi en connexion avec ceux qui s'en occupent, médecins, infirmières et tous les autres. C'est pourquoi il faut concevoir une aumônerie pas seulement en fonction des souffrants, mais en fonction de l'ensemble (malades, soignants). Il faut une « pastorale de la santé », c'est-à-dire une présence évangélique tous azimuts. Reste, évidemment, à définir cette présence en tous les cas ; elle ne peut être l'affaire des seuls aumôniers.

o— Le monde de la santé concerne toutes les Églises, chacune étant la manifestation, locale et historique, de l'Église corps mystique du Christ. Chacun doit donc se demander ce qu'elle fait, aujourd'hui et très concrètement, des malades que son Seigneur lui confie. Les aumôniers ne sont donc pas les francs-tireurs des Églises, mais l'avant-garde de l'Église. L'aumônerie hospitalière a nécessairement une dimension œcuménique. C'est même un des rares milieux privilégiés, où un œcuménisme pratique et vrai (sans ambiguïté) peut être vécu. Toutes les Églises locales sont donc bel et bien motivées par le monde de la santé.

o— Si le monde de la santé est un, l'homme aussi est un. Quand il faut le soigner, c'est tout son être, âme et corps, qu'il faut soigner. Une certaine médecine, matérialiste à courte vue, ne s'intéressera qu'à l'organe malade. Les chrétiens savent que cet organe effectivement malade fait partie d'un être humain ayant ses problèmes spécifiques et conditionnés par tout un contexte socio-culturel. Bien soigner reviendra donc à une prise en compte globale de la personne. De ce fait, l'aumônier entre activement dans une dynamique de la guérison, comme le soulignait si justement le docteur

Scherding, psychosomaticien au Plateau d'Assy. C'est à l'aumônier qu'appartient de peser la question du sens... (sens de la vie, de la maladie, de la guérison, etc...). Pour cela il lui sera beaucoup demandé, à commencer par se dépouiller de son personnage, pour accompagner « l'autre » en situation de détresse.

Un ministère de miséricorde

Ces trois pistes ne donnent qu'un aperçu partiel de la richesse des journées. Il faudrait avoir la place de rendre compte de la « table ronde » entre soignants (toutes catégories !) et aumôniers sur la réanimation : « la vie, jusqu'où ? » Magistralement mené par le docteur Du Grès et le pasteur R. de Pury, ce débat, espérons-le, sera comme une première étape vers une écoute sérieuse des problèmes que se posent les soignants. Il faudrait également parler des activités novatrices de certains aumôniers, celle notamment du pasteur Charpiot parmi les drogués. Une belle illustration de ce sens à donner aux hommes qui n'en ont plus.

En résumé, l'important dans cette rencontre, c'est qu'il y ait eu une prise de conscience de la nécessité d'un service chrétien auprès des malades et des soignants. Pour cela il faut promouvoir un ministère de miséricorde englobant soignants et aumôniers. L'aumônier (à plein temps ou non) ou le « laïque » mandaté, serait alors porteur de sens, donc vraiment porteur de vie. Cela suppose évidemment, un renouvellement des perspectives et un changement des habitudes de chaque chrétien et de chaque Église. Quelle est la signification de la présence de la maladie et des malades parmi nous. A quoi la maladie nous engage-t-elle ?

H.-L. de Biéville

**COGNAC
H I N E**

16200 JARNAC

**CAFES
DE
L'ÉLEPHANT NOIR
TOULOUSE**

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2ème éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

LECTURES D'ETE

Proposer pour les vacances un choix de « livres de l'année » est bien évidemment arbitraire ; nous avons tenté d'être éclectique, pour répondre à des goûts divers. Le dernier livre d'Aragon, *Roman-théâtre*, qui pourrait bien être l'œuvre majeure de l'année, est paru trop tard pour que nous puissions en rendre compte ici.



Marguerite Yourcenar, *Souvenirs pieux* (Gallimard, 34 F).

« La vie passée est une feuille sèche, craquelée, sans sève ni chlorophylle... Il faut certains efforts pour lui rendre son aspect charnu et vert de feuille fraîche ». A cette tâche, Madame Yourcenar excelle : *Souvenirs pieux* retrace la vie de ses ancêtres, proches et lointains ; de quelques vagues documents, de sa vaste culture surtout, elle tire de remarquables tableaux historiques, reconstitue les cadres de vie, les modes, les mœurs (notamment de la Belgique), en réservant une place importante aux coutumes religieuses. L'enquête historique se double d'une interrogation sur la personnalité : que pèse le passé familial sur un individu ?

« Je n'ai pas trouvé les communs dénominateurs entre ces personnes (ses ancêtres) et moi » avoue l'auteur. Mais elle a trouvé autre chose...

Les amateurs d'histoire et d'humanisme apprécieront ce livre prestigieux.



Pascal Lainé, *La Dentellière* (Gallimard, 19 F).

Une petite coiffeuse, un jeune homme à particule ; la rencontre (lors de vacances), l'amour, la vie commune (au quartier latin) ; les failles, l'échec (égoïsme masculin et réticences familiales), la séparation enfin : bref, une parfaite platitude d'invention, un ramassis de lieux communs. Or, sur ce thème volontairement et ironiquement banal, Pascal Lainé a composé un court récit fort original : d'abord en fuyant l'analyse classique, social ou psychologique ; mais surtout en prenant une distance perpétuelle par rapport à sa narration, et en ménageant un coup de théâtre littéraire à la fin du livre : l'auteur détruit son récit tout en le construisant. Cette destruction, qui ne nuit jamais à la clarté du texte, s'accompagne de passablement

d'humour ; mais elle va de paire avec la destruction, bien amère, de la Dentellière. Un livre très intelligent.

Rappelons que Pascal Lainé a aussi écrit *l'Irrévolution*.



Robert Sabatier — *Les noisettes sauvages* (Albin Michel, 27 F).

Un best-seller. Le succès de ce roman s'explique d'ailleurs très bien ; outre qu'il couronne deux autres livres fameux : *Les Allumettes suédoises* et *Trois sucettes à la menthe*, nous y retrouvons en filigrane toute une mythologie moderne, faite de nostalgie de la vie campagnarde et de l'existence « saine » de nos aïeux ; à quoi s'ajoute le « vert paradis » de l'enfance. Le triomphe de ce roman témoigne d'un certain état d'esprit contemporain, que l'on peut juger très diversement ; le livre a pour le moins un intérêt sociologique.

Olivier, petit citadin, va passer ses vacances chez ses grands-parents, à Saugue, porte du Gévaudan. Il découvre avec un émerveillement plein de fraîcheur les hommes et la vie de ce village dans les années trente. On ferre un cheval, on se rend au marché, on tue le cochon, on parle, on garde les bêtes... Scènes et tableaux se succèdent ; la description est lumineuse, peut-être trop : la réalité apparaît bien belle.



Bernard Clavel — *Le silence des armes* (Robert Laffont, 28 F).

Nous restons à la campagne (le Jura au XX^{ème} siècle), mais avec une peinture plus réaliste du monde paysan : ce sont les difficultés et les joies d'exploiter la terre, de remettre en train une propriété laissée à l'abandon, avec les problèmes d'engrais, les soucis météorologiques et autres détails concrets... Telle est la toile de fond, non le thème du roman.

Jacques Fortier voudrait bien qu'en lui les armes se taisent : la guerre d'Algérie, dont il rentre, l'a ébranlé nerveusement et moralement. Il cherche, en reprenant l'exploitation familiale, à fuir les images du conflit qui reviennent inexorablement à son esprit — d'autant plus qu'en s'engageant il a provoqué un drame familial. Ce plaidoyer pacifiste (dont je regrette qu'il n'ait pas été écrit à l'époque des guerres coloniales) évite l'écueil du roman à thèse et reste un récit, juste et chaleureux, où souvenirs et vie présente, visions et réalité se fondent habilement en un univers mi-réaliste, mi-halluciné.

reux, où souvenirs et vie présente, visions et réalité se fondent habilement en un univers mi-réaliste, mi-halluciné.



Françoise Malet-Joris — *Le jeu du souterrain* (Hachette).

La fiction et la réalité entretiennent des liens étroits, surtout pour un écrivain. Robert, romancier raté, se décide à reprendre la plume pour raconter l'histoire d'un chercheur de trésor qui creuse un souterrain et que ses contemporains ne prennent guère au sérieux ; mais Robert non plus n'est pas pris très au sérieux. Pour lui, une réussite littéraire qui le ferait sortir de son tunnel, constituerait sans doute un trésor. Finalement, il trouvera une richesse d'un autre ordre.

Le thème ne manque pas d'artifice : c'est bien un « jeu » ; mais il est traité avec habileté, et on retrouve dans ce livre les peintures habituelles à Françoise Malet-Joris de la famille et d'un certain milieu littéraire.



C. Higgins — J.-C. Carrière, *Harold et Maude* (Avant-scène théâtre No 537, 5 F).

Humour et tendresse donnent une tonalité bien anglaise à cette pièce tirée d'un film à succès. Un adolescent mal aimé témoigne de tendances suicidaires ; une « vieille dame indigne » adore la vie ; leur rencontre est source d'aventures pittoresques, insolentes ou émouvantes et toujours drôles.



Jean Daniel — *Le temps qui reste* (Stock ou Livre de poche),

Jean Lacouture — *Un sang d'encre* (Stock, 35 F).

Deux journalistes racontent leurs expériences. Ces mémoires, par leurs aperçus sur l'histoire contemporaine, par leurs interrogations sur la façon d'informer, s'adressent à ceux qui veulent mieux connaître leur époque.

J. Daniel a été touché de plein fouet par le drame algérien : né en Algérie, il prit position en faveur de l'indépendance ; aussi s'est-il retrouvé passablement isolé... mais son tempérament le

Suite page 14 →

portait peut-être à la solitude ; pourtant il anime aujourd'hui, non sans mal, l'équipe du *Nouvel Observateur*, après avoir travaillé à *L'Express*. L'Afrique du Nord, les Amériques, Kennedy, Castro, de Gaulle, bien d'autres pays, bien d'autres hommes d'État, des hommes de lettres (Camus, Sartre, Malraux) sont présents dans ce livre dense. Mais, au-delà des anecdotes, l'auteur s'interroge sur les droits et les devoirs du journaliste avec rigueur et honnêteté.

Par nature Jean Lacouture est moins

dogmatique. Chrétien et Français, comme il dit, il s'attache à comprendre les peuples et les hommes d'autres civilisations, et avoue ses difficultés à juger, à trancher, à condamner ; il n'aime guère le sensationnel, et, plus que les grands événements il veut décrire la vie quotidienne des hommes. Très éclectique, il est cependant spécialiste du Proche et de l'Extrême-Orient : Nasser et Hô Chi Minh. Enfin il parle de la vie des grands journaux par lesquels il a travaillé ou il travaille : *Le Monde* et *Le Nouvel Observateur* notamment.

Robert Laffont — Éditeur (Robert Laffont, 26 F).

Un éditeur raconte sa vie et, ce qui a plus d'intérêt, explique son travail. Ce livre apprendra peu à qui suit, dans un journal, l'actualité de l'édition ; mais il constitue une bonne somme sur cette question. Les concentrations d'entreprises, la « foire aux prix » littéraires, les difficultés de diffusion sont clairement expliquées. Robert Laffont, parfois trop satisfait de lui-même, aurait pu donner davantage la parole aux auteurs et aux lecteurs.

J.-F. G.

CHRONIQUE MUSICALE :

o L'ÉDITION MUSICALE

Anthologie du Psaume français polyphonique (1610-1663), vol. 1, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1974.

Ces restitutions entreprises par Denise Launay s'inscrivent dans une optique historique particulière, car ces Psaumes du XVII^e siècle relèvent d'une réaction catholique contre le vif succès remporté par les psaumes huguenots au XVI^e siècle. Les paraphrases françaises sont de P. Desportes, l'adaptation musicale de Du Caurroy, Chastillon de La Tour, Jean Boyer, De Courbes et Signac. Ce choix présente des Psaumes à six et quatre voix mixtes, faisant appel soit aux rentrées successives, soit au style note contre note, hérité de la musique mesurée à l'antique et de l'esthétique du choral luthérien et du Psaume huguenot. Paradoxalement en Angleterre (Cranmer, « one syllable one note »), en France (Goudimel), en Allemagne (Olthof, Osiander) puis les Pères du Concile de Trente ont tous milité en faveur de l'intelligibilité du texte. A part quelques monnayages passagers et quelques notes occasionnelles de passage, ces Psaumes n'échappent pas — malgré leur destination spécifique — à l'emprise de l'esthétique musicale issue de l'Humanisme et de la Réforme.

o POÉSIES

Laudes, No 33, mars 1974, M.-J. Vuailat, Sainte-Catherine, 69440 Mornant.

Ces cahiers paraissent depuis 1966 et proposent un choix de poésies d'inspiration chrétienne, mettant à la disposition du grand public mais aussi des compositeurs, des poèmes anciens rares ou méconnus, et des textes inédits d'auteurs contemporains. Ils ont en commun (même si certains ne sont pas — dans ce numéro — en rapport avec une forme de pensée strictement protestante) une

démarche spirituelle certaine, un souci d'élévation hors des contingences humaines — quelle qu'en soit la langue du XVI^e siècle ou de notre temps. Ils apportent une bienfaisante note d'espérance chrétienne.

o LES REVUES

Musique et chant, No 23, mars 1974, 8, Villa du Parc Montsouris, 75014 Paris.

Ce bulletin reproduit le texte d'une « causerie » de Pierre Emmanuel sur le thème « Poésie et musique dans la liturgie ». L'auteur relève que « si donc l'on veut que le chant redevienne un des modes naturels de l'expression humaine (...) il faut qu'il s'apprenne. Il faut exiger qu'à l'école, l'enfant apprenne à chanter, mais qu'il n'apprenne pas à chanter marginalement pendant le temps où il est supposé se livrer à sa détente, qu'il apprenne vraiment à chanter comme une discipline de l'esprit ». Nous ne pouvons que souscrire à cette exigence, les réformateurs et les pédagogues humanistes (en Allemagne et en Alsace l'avaient déjà mise en pratique au XVI^e siècle, notamment à Strasbourg (une heure quotidienne de chant généralement de 12 h à 13 h, un répertoire adapté, des « melodiae scholasticae » sub horarum intervallis de cantandae... et une pédagogie musicale solide au service de l'entité « École — Église — Musique »...) P. Emmanuel signale heureusement ses préférences qui « i raient tout de même aux chorals parce qu'il y a en eux une très grande vitalité musicale ». Voilà une vérité fondamentale à rappeler aux responsables du patrimoine musical protestant. Le propos de l'auteur est surtout la parole, la structure verbale de la parole, la réalité matérielle et physique ; il insiste également sur le silence et sur l'art du parolier. Il suggère la création de « centres esthétiques de la liturgie et l'imagination des Anthologies de poésies

qui soient une incitation au spirituel ». Mais P. Emmanuel ne cache pas que la grande difficulté viendra d'une masse de gens non préparés et des traditionalistes. Des Répons liturgiques de Jean Langlais sur textes de H. Capiéu, « pour tous les temps » — il faudrait ajouter dans une perspective œcuménique — sont également proposés. Leur musicalité ne fait aucun doute, mais on peut toutefois se demander si la tradition protestante est servie ou desservie (ex. Psaume, p. 2 non indiquée, et p. 3) et si la masse des fidèles suivra...

o LES LIVRES

P. BEAUD, A. WILLENER, Musique et vie quotidienne — Maison MAME, 1973 — 272.

Ce livre, dont le titre est trompeur à certains égards, est en fait un « essai de sociologie de la nouvelle culture ». Il aborde deux modes d'expression : Électro-acoustique et musique Pop, d'une part, improvisation d'autre part. Le ton est donné, dès l'Avant-Propos qui évoque « l'offre et la demande en matière de consommation culturelle » et oppose « culture cultivée » et « culture de masse ». Au fil des pages, le lecteur apprend que, dans le « cas français », le « langage de la musique pop est surtout gauchiste » (cf. ch. XI), que cette musique entretient avec la drogue des relations à trois niveaux (cf. p. 125). Quant à l'improvisation, elle est envisagée par A. Gerber par rapport au jazz moderne, par rapport à la « Chance-music », par rapport à l'improvisation individuelle ou collective. Cette remise en cause de la notion de « production artistique » — et cette réflexion sur la finalité de la musique ne sont que le reflet d'une certaine optique.

Edith Wéber

l'est. On évitera ainsi de se donner bonne conscience et l'on réservera, pour l'avenir, une ouverture à l'autre terme de l'alternative.

Je sais bien qu'une telle attitude paraîtra timide et inefficace aux fanatiques de tout poil. Je leur en demande bien pardon, mais je dois leur dire aussi que je n'ai nulle intention d'en changer. Tous comptes faits, — et ils sont terribles — le bilan séculaire du fanatisme, religieux ou politique, est trop lourd pour qu'on puisse clamer bien haut les avantages de la violence, là même où l'on n'a pas pu l'écarter (légitime défense). Il faudrait aussi se demander dans quelle mesure les Révolutions ressortissent à la légitime défense, devant une violence institutionnelle, mais aussi dans quelles proportions elles y ont mêlé l'horreur et le massacre.

Au fond, une révolution est un terrain stratifié, qui comme tel, comporte des couches géologiques fort différentes. Pour ma part, je n'assume pas toutes les pages de la Révolution française. Ne canonisant pas le christianisme historique, je n'ai nulle tendance à « canoniser » la Révolution.

Ce bon Théodoret

Ne cherchez pas dans le dictionnaire. On vous y apprendrait seulement que cet excellent évêque syriaque vivait au Vème siècle et qu'il fut quelque peu « hérétique », puisqu'il était l'ami de Nestorius. Ce dernier, on le sait, s'était élevé contre l'expression de « Mère de Dieu », appliqué à Marie, en quoi il avait bien raison... Mais ce Théodoret, connu seulement des spécialistes, était aussi pieux que... libéral. Le passage que je vais citer est fort beau, surtout à une époque où la *rabies théologique* (la rage théologique) sévissait cruellement.

« La foi aveugle est la source de toutes les erreurs dans l'Église. De toutes les hérésies, la pire est celle qui exige de l'homme, avec autant d'absurdité que d'injustice, qu'il renonce à son intelligence et n'examine pas sa religion, l'empêchant ainsi d'arriver à une foi vivante et communicative. On nomme foi une acceptation

irrfléchie de dogmes sans force qui ne s'appuient sur aucune démonstration » (Histoire ecclésiastique, Livre V).

Théodoret signifie « don de Dieu ». Voilà un nom bien mérité. Pensons à ce modeste et lointain ancêtre ; il eut le difficile courage de proclamer que Marie était « seulement » la mère du Christ !

Maurice Blondel

Tout le monde le connaît, et personne ne l'a lu. Ou presque... On vient de célébrer à l'Institut catholique, le vingt-cinquième anniversaire de sa mort. Son livre principal, *l'Action* (1893), est clair dans son propos général, et affreusement difficile dans le texte. Mélangier Saint Thomas, Bergson et l'existentialisme à ses débuts, n'est pas un mince mérite... Blondel qui s'est voulu catholique, voulait aussi « concilier » la pensée et la religion (catholique). Mais il a oublié l'histoire, c'est-à-dire l'exégèse : le christianisme n'est pas une philosophie systématique au sens aristotélicien du mot. Ça s'est passé « sous Ponce Pilate », et non dans le jeu des concepts. D'où une inévitable critique des formulations doctrinales subséquentes, d'où aussi un risque terrible pour un penseur qui se veut catholique orthodoxe. On se souvient des pénibles aventures d'Édouard Le Roy qui, lui, n'avait pas voulu esquiver le problème (dogme et critique, 1907), et qui fut condamné...

Reste, chez Blondel, une idée féconde, mais qui peut convenir aussi bien au protestantisme. Cette idée, — en gros — la voici : l'action réalise le projet, mais incomplètement. On constate donc un hiatus qui, lui, oriente vers l'Être absolu, Dieu, en qui seulement les exigences de la morale et de l'esprit prennent — et gardent — tout leur sens et leur *pouvoir d'appel*. Pratiquement, nous ne devons jamais être « contents » de nos actions bonnes. Plus est à naître. Mon Dieu, comme c'est vrai !

Georges Marchal

ONT COLLABORE A CE NUMERO

L.-H. de Biéville, aumônier des hôpitaux, Lyon.
J.-F. G..., professeur, Le Mans.
P. Lehnebach, pasteur, Palaiseau, membre de la Commission nationale de la catéchèse.
H. Manen, pasteur, La Pervenche — Ardèche.
G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.
B. Muller, pasteur — Alès.
J. Roman, chargé de recherche au C.N.R.S. — Paris.
A. Thobois, Président du Conseil de la Fédération des Églises baptistes de France.
Ph. Vassaux, aumônier militaire — Lyon.
E. Weber, professeur — Paris-Sorbonne.

E. & L. — 24.6.1974

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houllès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

Politique et religion

Sur ce thème, on a tout dit, et on continuera de tout dire. Pourquoi ? Parce que les rapports que les hommes entretiennent sont permanents : de ce fait, les interrogations sont permanentes. Sans cesse on confrontera les exigences spirituelles de l'Évangile et leurs traductions dans les faits. Aucune ligne de démarcation ne saurait être tracée entre le sanctuaire et la place publique, car Dieu doit être chez lui partout. Le croyant a tous les droits et tous les devoirs : ceux de l'extase mystique et de la « barricade ». La barricade ? Oui, au sens où Coligny et les Camisards revendiquaient leur droit d'être pieux à l'air libre. Il y a chez Théodore de Bèze toute une théorie de la « résistance » au pouvoir quand celui-ci dicte à la conscience ses ordres et ses impératifs.

Seulement, il est bien clair que si les « deux Royaumes » sont *solidaires* (théorie luthérienne) ils n'en demeurent pas moins *distincts*. Le politisme en chaire est détestable, ne serait-ce que par décence : l'assemblée, en effet, ne peut pas prendre la parole...

Pour donner leur avis, les chrétiens disposent, comme tout le monde, d'un bulletin de vote. Mais celui-ci doit être « informé ». Du point de vue religieux, cette information peut se réaliser par les *principes* énoncés en chaire, mais aussi par la revue, le livre, la conférence, le cercle d'études, les réunions de tout genre. C'est un privilège si l'on pense que la liberté d'expression, l'opposition, n'existent ni en URSS, ni dans les démocraties « populaires », ni, autrefois, sous Louis XIV, sous Hitler, sous Mussolini. J'aime pouvoir acheter au coin de la rue « Minute » et « Le Canard enchaîné », « l'Humanité » et « Le Figaro » et je le fais... Probablement parce que je suis abonné à « Évangile et Liberté » ! Ah, cher journal ! Il ne m'a pas dit si je devais voter pour tel ou tel candidat à la présidence. Mais il m'a rappelé le sérieux des engagements sociologiques, le respect des convictions sincères, l'honnêteté intellectuelle et morale. Ce n'est déjà pas si mal, si, du moins, on s'efforce de dépasser le niveau des déclarations d'intention.

Politique et morale

Pas d'angélisme ! Pas de machiavélisme non plus ! Personne ne vit impunément : on tue pour vivre, pour s'alimenter... Il est tout à fait nécessaire d'avoir une police dont la mission, quels que soient les « hommes », est de protéger les honnêtes gens. Je crois même que, dans le métro et dans certains quartiers de Paris et d'ailleurs, il n'y en a pas assez. L'insécurité croissante de nos rues risque de provoquer, comme aux USA, l'auto-défense privée, qui n'est pas, de soi, une attribution normale du citoyen.

Il ne faut pas se perdre dans les nuages. Le prédicateur court deux risques :

Celui du moralisme, d'autant plus facile que, en chaire, il ne s'expose pas à grand chose. Il est fort aisé de dresser devant l'auditoire les principes absolus de l'éthique.

L'autre risque consiste à s'aventurer dans des domaines où l'on est *incompétent*. Sous le prétexte de vouloir être pratique, positif, réaliste, on présente une opinion politique comme étant *la seule* qui puisse moralement se concevoir.

Sur ce point, j'avouerai ma gêne. Je confesserai que, dans l'âge du monde où nous sommes, aucune option politique ne me paraît évangéliquement inattaquable. Je m'efforce de choisir celle qui me semble, pour le moment, la moins nocive — ce qui ne veut pas dire la meilleure. Le « personnalisme communautaire » de Berdiaeff est très certainement le type de société qui serait souhaitable. Mais il s'agit d'en trouver la formule socio-économique. Je suppose que cela ne doit pas être très facile... Le capitalisme privé est amendable, et il a déjà de fortes limites dans les démocraties libérales. Le capitalisme d'état ne l'est pas. « *Un roi, une foi, une loi* », qui était la devise de l'ancien régime, est devenu la devise, — *mutadis mutandis* — des régimes totalitaires.

En politique la morale consiste à rechercher ce que saint Thomas d'Aquin appelait — car la formule est de lui — le « Bien commun ». Par voie de conséquence, on refusera de déclarer « normale » une action qui ne l'est pas, même si elle est inévitable et surtout si elle

Suite page 15 →

COLONIES DE VACANCES

Pour garçons et filles de 6 à 12 ans, une colonie de vacances dans la forêt vosgienne, JOLI-BOIS à Raon-l'Étape. Renseignements : O.S.E.P., 6, rue Chanzy — 54000 NANCY.

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

FONDATION JOHN BOST — 24130 LA FORCE RECHERCHE STAGIAIRES D'ÉTÉ

- Durée : un mois entre le 15 juin et le 15 octobre 1974.
- Age : à partir de dix-huit ans.
- Conditions : nourriture — logement — 400 francs de frais de déplacement.
- Travail : dans le cadre des équipes pavillonnaires, travail auprès des malades (enfants, adultes, personnes âgées) ou dans les services généraux.

Renseignements et inscriptions auprès du Service du
Personnel de la Fondation John Bost

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 15

Lundi 26 août 1974

« C'est Dieu en nous qui croit en Dieu... »

...

« Nul ne croit pleinement en Dieu avant de l'affirmer avec assez d'intensité pour être capable de douter d'un Dieu... »

Wilfred Monod

UNE REPONSE

par Laurent Gagnebin

Plusieurs journaux religieux, dont « *Évangile et Liberté* » du 24 juin 1974, ont publié dans leurs colonnes l'appel de quelques pasteurs à la retraite, retirés à Nîmes et dans les environs ; ce texte émouvant proclamait très simplement et clairement la joie qu'ils ont connue dans leur ministère et le bonheur qu'ils éprouvent encore aujourd'hui d'avoir été « essentiellement des pasteurs de paroisse ». L'appel en question montrait également combien la prédication d'une part et la visite pastorale d'autre part restaient, à leurs yeux, fondamentales pour permettre au pasteur de ce temps de rencontrer l'homme de la cité là où il est et de vivre avec lui un dialogue réel et direct. Ces pasteurs appelaient ainsi les jeunes étudiants en théologie, si souvent rebelles devant le ministère pastoral traditionnel, à reconnaître la beauté et l'efficacité d'une vocation pastorale inscrite dans le cadre paroissial ; en affirmant ceci, ils croient « que leurs conceptions ne sont pas périmées ».

Jeune pasteur, ayant en gros devant moi les 3/4 de mon pastorat et derrière moi le premier quart, passionné par le monde contemporain et ses recherches multiples sur tous les plans, — scientifique, politique, social, culturel, artistique, philosophique et spirituel, — en dialogue à travers des livres de critique littéraire avec l'athéisme actuel et les grands courants de pensée du monde d'aujourd'hui (*Gide, Camus, Simone de Beauvoir et Sartre*), pris au sérieux dans cette recherche par un nombre important de jeunes, comme le prouvent sans cesse les lettres que je reçois et les rencontres que je fais, tout autant que par mes interlocuteurs privilégiés — Simone de Beauvoir m'écrivant : « *On me lira mieux, vous ayant lu* », — engagé pendant plusieurs années dans un parti politique dont tout porte à penser qu'il est l'ennemi traditionnel de la réaction conservatrice, soucieux de rejoindre lucidement, de comprendre les efforts de la théologie de ce siècle et de vivre ainsi les débats théologiques actuels là où ils sont vécus par les autres, comme le prouve mon essai *Quel Dieu ?*, il semblerait que tout me porte à penser, avec tant de jeunes d'aujourd'hui, que la paroisse, la prédication, la visite pastorale, appartiennent à un monde dépassé et à jamais révolu.

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 70 francs français
45 francs suisses
45 florins
550 francs belges
25 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 32 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 27 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 25 florins

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 350 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 45 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Brunel,
J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Curieusement, une grande partie de ce journal est
composé des réflexions suscitées chez les lecteurs par
nos derniers numéros, tandis que d'aucuns nous fai-
saient savoir l'insuffisance de ces parutions, leur
« pauvreté », « d'une affligeante pauvreté ».*

*Une partie de ces réflexions ont été placées sous la
rubrique « correspondance » ; ce sont celles provo-
quées par l'article de Louis Evelyn : « L'esprit de
Pentecôte et les charismes » (E. & L. 15 juillet). Outre
de multiples approbations reçues à propos de cet
article, trois plus longues réflexions ont retenu notre
attention ; nous les avons fait tenir à Louis Evelyn qui a
bien voulu donner une courte réponse à chacune.*

*« L'Écran » de Georges Marchal et l'article de
Philippe Vassaux « Le gouvernement de l'Église Réfor-
mée » (E. & L. 24 juin) ont suscité d'intéressantes et
larges remarques. On les trouvera sous les titres :
« Église et Politique » et « Politique et religion ».*

*Si on relit l'article de Blanche Marcorelles : « De la
souffrance » (E. & L. 10 juin) on sera heureux de
trouver ici une sorte de méditation : « Le dernier mot
est à la vie », expression d'une sérénité vivante.*

Et bien, il n'en est rien et c'est sans réserve que je désire, très librement, m'associer à l'appel de ces pasteurs à la retraite, leur dire la joie que m'a procurée leur simple courage ; ni mes options politiques de gauche, ni mon christianisme social et libéral, — que d'aucuns estimeront peut-être hérétique et gauchiste, — ni ma rencontre de l'athéisme contemporain, ni mon souci de vivre avec mon temps, c'est-à-dire celui de mon prochain — ne m'ont le moins du monde fait changer d'avis à ce sujet.

Je l'ai dit déjà ici, je le redis avec force et conviction : le pasteur de paroisse n'est pas un homme à part, mais un homme à part entière, il reste et restera un prédicateur et, parce qu'il croit au dialogue, un homme de la rencontre et par conséquent de la visite pastorale. C'est parce qu'il est l'homme de la Parole qu'il est ainsi d'abord l'homme qui écoute, l'homme de la prière : Dieu parle et me parle à travers l'autre.

Rien ne me porte à minimiser le sens et la valeur des ministères dits « spécialisés », mais rien ne me porte non plus à dénigrer systématiquement, comme une certaine mode et une certaine convention le veulent aujourd'hui, le ministère pastoral traditionnel, à savoir paroissial.

Enfin, qui n'a été touché par les quelques lignes relatives au ministère pastoral rédigées par des pasteurs à la retraite ? (E. & L. 24 juin — encadré pp. 8 et 9). L'article de première page en reprend le thème et apporte le témoignage d'un jeune pasteur. Un autre témoignage : « Mais... quand même ! » répond à cette même préoccupation. Ces propos ne seront pas sans faire réfléchir à nouveau sur la nécessité d'un ministère paroissial vivant, à l'écoute des hommes. D'ailleurs, nous serions heureux que d'autres expriment leur sentiment, qu'ils soient pasteurs ou non. A l'heure que nous vivons ce sujet est de première importance pour les Églises de la réforme. Aussi nous a-t-il paru fort à propos de publier aujourd'hui « Un rêve pour l'Église ». Par la simplicité de son évocation il ouvre une perspective pour demain.

Au reste, ces derniers titres sont là comme des introductions à d'importants sujets que nous aimerions voir traités au cours de l'automne et de l'hiver prochains : le malaise pastoral et le malaise des laïques dans l'Église Réformée. Qui sait si nous ne trouverons pas de quoi ouvrir des chemins nouveaux ? — Car nous voulons aller plus loin que la critique —. Des chemins qui libèrent et sur lesquels il soit possible de vivre une réelle espérance.

P.R.

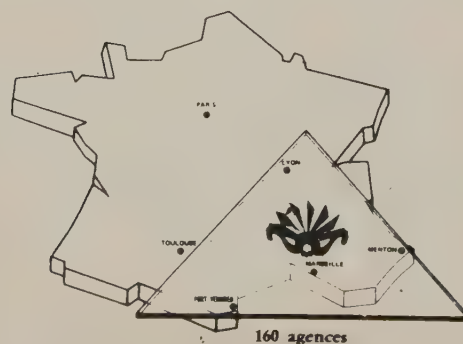
Avec vous, auteurs de cet appel que j'ai cité sans réticence aucune, j'invite les jeunes de nos facultés de théologie à connaître et reconnaître l'efficacité d'un ministère qu'une conspiration sotte et facile croit pouvoir condamner, avec vous je dis ma joie et ma reconnaissance, mes espérances et ma confiance, avec vous je me permets de dire à l'hôte du chemin à la porte duquel je frappe ou sonne humblement : « Il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison ». A votre appel pressant, chers Amis, j'ajoute cependant une interrogation qui s'adresse aux autorités responsables de l'enseignement théologique de nos facultés de Paris, Montpellier et Strasbourg : est-il vrai, comme cela m'a été confirmé par écrit par un professeur titulaire d'une chaire de théologie de l'une de nos facultés, que l'on ne donne plus aujourd'hui, à proprement parler, de cours d'*homilétique* (enseignement de la prédication) ? Et si cela est vrai qui peut permettre un tel état de choses et justifier un tel scandale ? J'attends et j'espère une réponse précise ; si véritablement l'enseignement théologique de la prédication est à ce point bafoué et méprisé, veut-on que cela dure ou veut-on réparer ce qui ne peut être, me semble-t-il, qu'une erreur provisoire ? Le peuple protestant de France accepte-t-il dans son ensemble une telle situation ? Je ne le pense pas. Alors, respectons la voix du peuple, ce suffrage universel, et n'imposons pas à nos futurs pasteurs des carences dont personne ne veut. C'est cela aussi le dialogue, le vrai. C'est cela aussi la *révolution*, dont on nous parle tant : le respect de ce que nos fidèles désirent, espèrent, attendent. Je ne sache pas qu'ils soient unanimes à condamner la prédication, *acte politique* ou non.

Laurent Gagnebin

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



POLITIQUE ET RELIGION

« Évangile et Liberté », dans la lecture duquel se retrouvent chaque quinzaine des abonnés unis par une même tendance religieuse et une même exigence spirituelle, s'était gardé jusque là des dangers de la politisation généralisée. Cette maladie envahissante part du principe que « tout est politique » et dans son évolution normale conduit à l'état où la politique est tout, si le malade contaminé ne réagit pas à temps.

Je crois et espère qu'« Évangile et Liberté » échappera à la contamination. Cependant certains symptômes me semblent décelables dans quelques articles parus récemment.

C'est ainsi, qu'une enquête d'un intérêt très certain sur Israël s'accompagnait malheureusement d'un choix partisan et, ce qui est plus grave, de relents d'antisémitisme anti-arabe difficilement acceptables.

D'autres que moi ont réagi mieux que je n'aurais su le faire.

C'est à propos de deux articles du pasteur Marchal, que je me permets de réagir à mon tour auprès de votre publication. Je le fais d'autant plus aisément que je suis paroissien du Foyer de l'Ame et qu'il s'agit d'un ami personnel, qu'il connaît mon accord profond avec les positions religieuses qu'il affirme comme notre cordial désaccord sur le plan de « la » politique, et que rien de ma critique n'entache l'amitié et l'estime qu'il me sait ressentir à son égard.

Mais il est président du comité de soutien d'« Évangile et Liberté » et sa signature engage le journal. Un passage de l'article paru sous le titre « Aspects ? » dans le numéro du 4 février 1974, confirmé par une réitération dans « l'Écran » du 24 juin 1974, affirme étrangement que « le capitalisme existe nécessairement » et que « le capitalisme d'état n'est pas amendable »... — Cela ne me semble pas être dans la ligue du personnalisme « communautaire » de Berdiaeff, ni dans le sens du « bien commun » de St-Thomas d'Aquin, évoqués dans le même article. Le « Bien commun » en démocratie c'est l'intérêt général exprimé par le suffrage universel. Le capitalisme d'état, à condition d'être en démocratie politique, c'est certainement beaucoup plus la démocratie économique et le bien commun que ne peut l'être le capitalisme privé, expression des intérêts particuliers des actionnaires ou porteurs de parts.

Entre « protestantisme libéral » et « économie libérale » il n'y a d'autre affinité que l'emploi du mot libéral. Mais il revêt dans les deux cas un sens différent, sinon opposé. Le capitalisme, ou économie libérale, est un régime économique qui privilégie dans la prise des décisions l'argent sur le travail, c'est-à-dire le travail passé et capitalisé par quelques-uns sur le travail actuel du plus grand nombre. Théoriquement, c'est la majorité des actionnaires qui dans les assemblées générales des sociétés, prend la décision. Dans les faits, elle revient toujours aux gros actionnaires et le libéralisme économique n'est finalement que le pouvoir économique réservé aux privilégiés de la fortune.

D'autre part ce ne saurait être « le capitalisme » qui existerait nécessairement. Au plus ce serait « le capital ». Ce qui est très différent. Encore qu'en droit commercial il existe d'autres formules que les sociétés dites de capitaux, les « sociétés en nom collectif » dites aussi sociétés de personnes dont la garantie financière n'est pas fondée sur le capital, et aussi d'autres structures juridiques très efficaces qui peuvent être constituées sans capital. Un livre paru chez

Fayard « Le capitalisme sans capital » de l'économiste William François, expose même les possibilités d'un régime sans capital en dehors des diverses formules possibles de socialisme.

Mais pour rester sur le plan concret et sans aller chercher à l'étranger, il suffit de regarder chez nous où capitalisme privé et capitalisme d'état coexistent : les réussites de la Régie Renault dans un secteur concurrentiel, celle de l'Électricité de France dans un secteur monopolistique, ne se sont pas exprimées seulement par des succès industriels. Ces entreprises ont montré aussi, par les avantages sociaux qu'elles ont accordés avant les entreprises privées qui les ont suivies, qu'en effet « le capitalisme privé est amendable »... mais aussi que le capitalisme d'état pouvait être exemplaire. Car toute institution humaine est par nature toujours imparfaite, mais toujours perfectible. Il en est ainsi du capitalisme comme des divers régimes socialistes existants ou possibles, eux aussi toujours imparfaits et toujours perfectibles.

Ni sur le plan de l'efficacité économique, ni sur le plan de la morale le capitalisme privé ne me semble devoir être valorisé par rapport au capitalisme d'état. A fortiori si l'on tente de fonder son choix sur des considérations religieuses, je vois difficilement comment on peut justifier un régime économique qui privilégie la notion de rentabilité financière sur celle de service social.

Passer de l'absolu de la foi à la relativité des positions politiques (et économiques à plus forte raison) est un cheminement plein d'embûches. Déjà de la morale à « la » politique le degré de relativité s'accroît.

Je tiens bien à préciser que ma réaction sur les petites phrases de Monsieur Marchal ne vient pas de ce que ses choix politiques particuliers ne sont pas les miens, mais parce qu'elles invitent à un choix politique particulier, présenté comme découlant de positions religieuses, morales, philosophiques, et que cela me paraît abusif.

En accord avec le contenu de ses deux articles, sauf sur le point particulier mais important que je discute, partageant la même aversion que lui pour tout fanatisme et tout sectarisme, estimant comme lui que la dimension politique des événements de la vie quotidienne ne peuvent être absents de la prédication, je voudrai maintenant, en dehors de sa personne et de façon beaucoup plus générale, dire quelles sont les limites et les conditions qui me semblent s'imposer dans les interventions politiques des pasteurs parlant en tant que tels et préciser ce distinguo entre « le » politique, acceptable et normal, et « la » politique que je refuse.

Les pasteurs, comme tout citoyen et en tant que tel, ont non seulement le droit, mais selon mon avis le devoir civique de s'intéresser aux problèmes politiques. Ils peuvent militer dans la formation ou le parti de leur choix, signer des manifestes et même coller des affiches. Ils ont les mêmes libertés que quiconque de s'engager ou de s'abstenir. Mais leur engagement doit connaître certaines limites lorsqu'ils parlent en chaire ou qu'ils écrivent dans un journal de caractère religieux. Car de quelle position politique s'agit-il ? celle de l'église réformée ? celle de telle tendance théologique ? celle de la majorité sociologique de leur paroissien ?

Il ne peut s'agir en réalité que de leur choix personnel conditionné par les mêmes contingences que celui de tout citoyen.

1) le pasteur, en matière politique, ne représente que lui-même ;

2) sa formation ne l'habilite pas plus que tout autre citoyen à trancher de choix politique particulier pour les autres ;

3) ses auditeurs ou lecteurs ne l'écoutent ou ne le lisent pas en raison d'affinités politiques mais religieuses et morales, domaine où ils sont des guides éclairés et compétents par leur vocation commune par leur formation ;

4) enfin et surtout les rapports entre les convictions et tendances religieuses et les choix politiques ne sont pas forcément déductifs et logiques, mais le plus souvent contingents. Leur cohérence n'est le plus souvent que personnelle.

C'est pourquoi il serait préférable dans ces conditions :

1) d'éviter toute polémique de parti et de personnes,
2) d'éviter dans ce domaine les facilités oratoires et les indignations partisans,

3) d'éviter les erreurs d'information,

4) d'éviter de donner bonne conscience à son auditoire (ou ses lecteurs) qu'il s'agisse de la majorité ou d'une minorité de ceux-ci,

5) enfin et surtout de n'aborder « le » politique que dans la mesure où les questions évoquées mettent en cause des valeurs religieuses ou morales parmi lesquelles la justice, la liberté, la dignité. La dimension politique apparaît nécessairement dans ces trois exemples dès qu'ils s'expriment en terme de justice sociale, de libertés publiques, de dignité nationale ou ethnique. Dénoncer les atteintes qui leur sont portées m'apparaît même un devoir. Mais pas lorsqu'elles le sont seulement dans tel pays en oubliant soigneusement tel autre, par tel parti, par telle ethnique, par tel homme en ne parlant pas des autres.

Entre le stupide « occupez-vous de vos oignons » de l'amiral de Joybert et l'explosif « la prédication acte politique » de Georges Casalis, de nombreux paliers se présentent où la dimension politique peut intervenir, dans un sermon ou dans un article.

Mais il me semble très dangereux que par le procédé que la classe politique condamne dans son langage sous le nom d'amalgame, une position politique particulière vienne compromettre et limiter une expression religieuse, qu'elle soit celle d'une paroisse, du protestantisme libéral, du protestantisme en général, lieux où la charité comme l'esprit de liberté implique la pluralité.

A cet égard je n'ai pas beaucoup lu sous des plumes protestantes des textes aussi satisfaisants que la lettre apostolique de Paul VI au cardinal Roux (en mai 1971) et que le remarquable rapport de Monseigneur Matagrín à l'assemblée des évêques de Lourdes en 1972.

J. Deschamps

Remarques du pasteur Marchal

Je remercie mon excellent paroissien et ami des observations qu'il a bien voulu nous communiquer. Il n'est pas question d'ouvrir ici une controverse qui risquerait d'être longue, et où, d'ailleurs, de nombreux points nous seraient communs. Je veux simplement souligner le fait que je n'ai jamais songé à dire que le « capitalisme » était irréformable : bien des aménagements sont concevables et ont déjà reçu diverses réalisations. Il y a plus d'un cran intermédiaire entre le capitalisme absolu et le collectivisme d'état, ne serait-ce, entre autres, que le Coopératisme de Charles Gide, si bien représenté par notre ami le professeur Lavergne. J'ai seulement dit — et je maintiens — que là où le « capitalisme d'état » s'est instauré, il ne saurait être amendé (voir Pays de l'Est), sauf, bien entendu, par une révolution qui viendrait à changer le régime. La N.E.P. de Lénine n'a, en fait, modifié que de minimes structures internes. Mais je pense que, là-dessus, nous sommes tous à peu près d'accord.

G.M.

EGLISE et POLITIQUE

D'accord avec Georges Marchal (1) sur « le politisme en chaire... l'assemblée... ne peut pas prendre la parole. »

Avec Ph. Vassaux (2) pour regretter ces vœux, souvent pris en fin de synode devant une assemblée fatiguée et parfois clairsemée. Je sais qu'un quorum est exigé pour que le vœu soit pris en considération. Les 55 voix dont parle Ph. Vassaux atteignent-elles le quorum ? Cela semble bien peu !

Mais pas d'accord avec Georges Marchal lorsqu'il parle des « domaines où l'on est INCOMPÉTENT », ni avec Ph. Vassaux lorsqu'il parle de « certains problèmes politiques qui nous dépassent ».

Au cours de ma vie, A PLUSIEURS REPRISES, j'ai dû constater les faits suivants : des idées justes, des initiatives généreuses, des réformes légitimes sont proposées par des esprits qualifiés d'utopistes et sont par conséquent rejetées par les experts au nom de leur compétence opposée à l'ignorance des premiers. ET FINALEMENT, IDÉES, INITIATIVES ET RÉFORMES PASSENT DANS LES FAITS ET RÉUSSISSENT.

Contrairement à ceux qui, depuis des siècles, tranchent : « Cordonnier, pas au-dessus de la chaussure ». Air connu !

Partout où, sous prétexte que le simple citoyen ne peut qu'ignorer les problèmes et doit être réduit au silence, les compétents ont pris le pouvoir, les choses vont-elles mieux ?

La liberté civique de chaque citoyen, de chaque paroissien ne fait pas problème. Elle est reconnue de tous.

Mais qu'en est-il de l'Église ? s'exprimant par ceux à qui nos paroisses ont confié la responsabilité de la diriger ?

Sur le plan politique, social, économique, que l'Église ne doive pas s'occuper de TOUT, assurément. Mais qu'elle ne doive s'occuper de RIEN, pas d'accord.

Sans prétendre pousser très loin ce grave sujet, disons que la mission de l'Église se situe entre ce TOUT et ce RIEN. Non pas pour jouer du juste milieu, ce qui ne signifie pas grand chose.

Mais pour lancer au moment voulu une protestation, un avertissement, une suggestion qui en appellent à une prise de conscience qui ne saurait laisser indifférente la messagère de l'Évangile.

Le soin de mettre en forme, par lois, règlements, décrets de toutes sortes, les innovations enfin acceptées relèvent alors des compétents.

Mais on ne peut pas oublier que TOUJOURS L'IDÉE PRÉCEDE L'ACTION ET SOUVENT — HÉLAS — DE TRES LOIN.

Le libéralisme théologique a mis entre nos mains la clef d'une juste compréhension de la révélation biblique. Si la figure de Dieu est bien celle que nous apercevons grâce aux prophètes et à Jésus-Christ, alors la fidélité chrétienne se vit ET DANS LA RELATION DE CHAQUE HOMME AVEC DIEU ET DANS LA RELATION DES HOMMES ENTRE EUX, TOUS ENFANTS DE CE DIEU.

Entre ces deux relations, l'accord est contraignant. Accord entre l'image de Dieu et la société des hommes. Libéralisme théologique et christianisme social doivent aller de pair.

Et cela n'aura jamais de fin. Car de même que l'Église Réformée est toujours à réformer, DE MEME LA SOCIÉTÉ DES HOMMES.

Loin de nous démobiliser ou de nous décourager, pareille perspective ne peut que stimuler la vigilance de l'Église. Le discernement et la prudence nécessaires NE DOIVENT PAS ÊTRE SYNONYMES D'ABSTENTION ET DE SILENCE.

P. Ducros

(1) « Évangile et Liberté » : Écran du 24 juin 1974.

(2) « Évangile et Liberté » : « Le gouvernement de l'Église Réformée » — 24 juin 1974.

UN REVE POUR L'EGLISE

J'écris au calme, par une matinée de brume, dans une station thermale où je suis venu, plus tôt que je ne le fais à l'ordinaire, chercher du repos... et me soigner. Un souvenir récent s'attache à moi depuis des semaines, et je voudrais en opérer le partage.

C'était il y a deux mois. J'assistais à un congrès régional, dans une ville d'un département du Centre, pauvre aujourd'hui en Églises de la Réforme ; celle-ci en avait une. Le dimanche, j'allais dans son temple, inconnu de moi, participer au culte ; et je m'y rendais l'esprit préoccupé : la veille, pendant une séance qu'il présidait, un de mes collègues (qui est un de mes chers amis) avait été frappé d'un malaise assez grave pour entraîner son transport à l'hôpital, et semer en nous l'inquiétude. J'étais allé, aux premières heures de la matinée, m'enquérir de son état : il n'était pas bon. Préoccupé, je me rendais au temple — un petit édifice de granit, dont l'architecture me parut bizarre — mais avais-je le cœur à m'arrêter à cet extérieur des choses ? Un petit auditoire : une quarantaine de personnes, avec une majorité de jeunes gens et de jeunes filles ; une espèce de vitalité diffuse émanait de cette assemblée. Le pasteur avait revêtu la robe : je remarquai (pourquoi ?) la disposition curieuse, et sans doute accidentelle, de son rabat. Il a parlé je ne sais plus très bien sur quoi ; mais j'ai conservé le souvenir de l'impression de sincérité et de témoignage que j'éprouvais à l'entendre. Au moment des annonces, il avait fait part du service de sainte Cène, pour lequel la table était dressée, et de trois baptêmes qui devaient être administrés à cette occasion. Il n'y avait pas un enfant dans l'assemblée, et je pensais que, par souci de la tranquillité du culte, ils arriveraient plus tard, portés sur les bras de leurs parents. Ils n'arri-

vaient pas ; et le pasteur invitait les candidats à se rendre auprès de lui. Alors, trois des jeunes gens présents se sont levés — ils devaient avoir une vingtaine d'années ; leur tenue était celle de bien des jeunes d'aujourd'hui — mais faut-il s'arrêter à cet extérieur des êtres ? Et ils ont chacun reçu le signe de l'eau. J'étais frappé, et ému. Je devais l'être davantage encore. Quand le pasteur invita l'assemblée à se grouper autour de la table, tout le monde s'est levé ; et nous avons tous pris la communion.

Tout cela se passait au nom de Jésus-Christ. Et ce n'était pas fini ! A la fin du service, tous ont touché la main et dit un mot à tous ; si bien que moi, l'étranger, l'inconnu de passage, j'ai été pris dans ce courant d'amitié. « J'étais étranger et vous m'avez visité... » « Comme les épis, répandus dans les campagnes... ».

Je quittai le temple ; il pleuvait, et sous la pluie, je regagnai mon hôtel, quand une voiture s'arrêta à ma hauteur, et un monsieur que j'avais remarqué — il avait fait la collecte — me demanda où j'allais, et s'offrit à me conduire. En route, je lui dis mon impression. Oh ! répondit-il, c'est tellement normal ; nous sommes si peu nombreux !

Si peu nombreux ! Mais le levain, qui fait beaucoup de pain, n'est pas très gros, non plus.

Et ici, au long de ma cure thermale, je pense à ces églises d'anonymes inconnus, à qui les pasteurs ne cessent de dire qu'ils sont frères, qui s'adressent à eux en les appelant de ce nom — et devant Dieu...

A mon tour, comme bien d'autres avant moi et sans doute même en ce temps qui est le mien, je me prends, disons : à rêver.

Ce n'est pas une rêverie vagabonde qui hanterait l'espace sans limites de la stra-

tosphère ; mon regard est clair et se porte sur notre monde. Je le vois inquiet, tourmenté par la quête ruineuse de la paix... Et la paix se reçoit : « Je vous donne ma paix... » ; je le vois s'ingéniant à fabriquer des systèmes d'économie et de répartition des richesses, pour que tous puissent recevoir une part du profit ; et il a oublié que Dieu DONNE le pain de chaque jour, et qu'il s'agit simplement que ceux qui ont sachent donner aussi... « Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez le aussi gratuitement ». Je vois le monde, en somme, tourner le dos à Dieu, même s'il en parle toujours — quitte à n'y point penser ; alors que délibérément, il faudrait peut-être qu'il y pense toujours, et n'en parle jamais...

L'Église a, sans doute, à réfléchir beaucoup ; et les Églises de la Réforme peut être encore davantage. Car elles aiment rappeler qu'elles sont les « Églises de la parole ». Certes ; mais de la parole DE DIEU. Alors que l'on entend beaucoup de paroles humaines dans nos assemblées, de la bouche des pasteurs ou de ceux que l'on nomme les « prédicateurs laïques ». Et dites comment ? Il circule beaucoup d'histoires sur le thème infini des prédications — en général, d'ailleurs, elles sont fausses ; mais pas toujours. Le plus douloureux qu'on y puisse constater, c'est la pauvreté de substance, sous couvert de la simplicité de l'expression — laquelle n'est toujours pas correcte et s'énonce dans un langage trivial parce qu'il veut être direct, oubliant que la correction du langage peut très bien atteindre le fond de tous les cœurs. Mais il ne faut pas opérer ce que j'appellerai « la confusion des genres », en faisant passer, par exemple, dans une prédication, ce qui serait un mauvais cours de théologie — et n'est pas une bonne prédication ; ou transformer une conférence en appel plus ou moins larmoyant, à la pratique de la vie chrétienne. Il y a un temps pour chaque chose ; et rien ne doit servir de prétexte — surtout pas un texte biblique.

Suis-je loin de mes premières réflexions ? Je ne crois pas. Dans ce petit temple d'une petite église du centre de la France, j'ai vécu une heure dont le souvenir me poursuit, et que je n'ai pas voulu garder pour moi seul. Tout y était simple ; et tout y était grand.

Et je me dis, avec une grande espérance, que tout peut être grand, quand tout sera devenu simple.

Comme l'Évangile.

Jean Boisset

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

LE DERNIER MOT

EST A LA VIE

En lisant « Évangile et Liberté » du 10 juin, je suis resté fixé un long temps sur cette phrase de Blanche Marcourelles : « un grand nombre (de chrétiens) ne croit plus en un au-delà où nous pourrions revoir nos bien-aimés ». Et je me suis surpris à me dire à moi-même qu'une telle phrase toute noire et de sens très grave n'avait pu être écrite, non sans grande imprudence, que par le désespoir d'une âme qui, sans perdre, certes, ses raisons quotidiennes d'aimer, avait perdu l'essentiel qui est de croire au sens éternel de la Vie et en sa force immortelle de communion. Alors, j'ai eu l'idée d'écrire ces quelques mots d'échange.

Qu'aucune consolation ne soit vraiment efficace lorsque la douleur atteint un certain plafond d'intensité, c'est l'évidence pratique. Toutefois, par la médiation d'« Évangile et Liberté », un vieillard devant qui la sombre porte de la mort peut s'ouvrir à tout instant sans accident anormal, par simple usure, voudrait, non répondre, mais dire simplement à Blanche Marcourelles : effaçons l'« au-delà » qui a maintenant mauvaise réputation, et parlons de la Vie sans nous référer aux données actuelles de la génétique qui n'a, en effet, aucune réponse valable au problème qui nous occupe.

Que la raison « arpenteuse » au seuil de la mort s'arrête, admettons-le ; mais, des profondeurs une voix monte qu'aucune raison ne peut étouffer : « la vie va vers la Vie », quels que soient le mystère de ses sources et l'ambiguïté de ses apparences ici-bas. Il y a la raison (ne lui demandons pas des certitudes qui ne sont, pas de son ressort), mais il y a aussi le cœur et les entrailles dans le sens biblique qui ne sont pas seulement le siège de la vie animale, mais, entendus spirituellement comme le centre le plus intime de notre être, là où se forge l'homme, le vrai, ce centre qui échappe à toute observation scientifique, mais non à cette conscience de soi qu'aucun nom de dictionnaire n'exprime vraiment, ce cœur des entrailles intimes est le siège d'une vie

qui ne peut s'accomplir ou s'achever seulement dans l'espace qui se situe entre la naissance et la mort, car la distinction essentielle que nous devons tout de même poser entre la pure bête et l'homme doit avoir son fondement dans ce quelque chose (que j'appelais plus haut notre centre intime) qui ne meurt pas nécessairement à la mort des bêtes. Il y a donc, hors de nos incertitudes rationnelles, l'espoir (qui dans certaines vies très intérieures peut même devenir certitude) que la vie ne dit pas son dernier mot à la mort active, l'espoir, non insensé parce que conforme au vœu le plus profond de l'être conscient, que la vie ne fait que naître ici-bas. Nous assistons, en profondeur, à l'éclosion de la vie, non à son achèvement. La vie qui, d'elle-même, dans les profondeurs de son mystère, non certes dans son phénomène biologique que notre univers euclidien détermine beaucoup trop, tend vers les splendeurs de la vie dont le mystère d'amour et sa réalisation concrète nous sont aujourd'hui inconnus. N'ayant pas encore sondé, et pour cause, ce mystère, restons en attente et évitons, en effet, d'exprimer les fausses consolations de notre terroir, alors qu'il y a, au terme du tunnel obscur de la vie, un étrange appel vers la sortie qui ne peut être l'in-signifiant néant.

La montée, même laborieuse et douloureuse, de la vie vers sa beauté, son absolu et sa splendeur répond au vouloir-vivre le plus authentique, mais son accomplissement se fait dans la Vie dont aucune raison n'a mesuré les frontières... Et pourquoi pas ?

C'est dans cette poussée de la vie, dans cette montée, c'est sur cet appel des hauts-fonds que toute foi, toute religion, toute morale vraie reposent.

Et Jésus-Christ ne peut être compris si l'on n'a pas saisi le sens de cette parabole majeure de la lampe qui resplendit sur son lampadaire.

Jean Chavaner

Journées du Protestantisme Libéral

SETE — 19, 20 octobre 1974

LIRE LA BIBLE AUJOURD'HUI

Samedi matin : « La prière non religieuse chez Luc », par le pasteur Louis Simon.

Samedi après-midi : « Les évangiles comme écran entre Dieu et l'homme » (première étude) par le professeur André Malet.

Dimanche matin : « Les évangiles comme écran entre Dieu et l'homme » (deuxième étude) par le professeur André Malet.

Dimanche après-midi : « L'utopie de la résurrection dans les évangiles » par le pasteur Louis Simon.

Dimanche à 11 heures, culte présidé par le pasteur Émile Mihière.

CARNET

Mariage

Madame André GONIN, Madame Édouard GUIGNARD,
Le pasteur et Madame François GONIN,
Madame Élie COLAS,
Le Docteur et Madame Jean COLAS,
vous font part du mariage de leurs petits-enfants et enfants

MYRIAM et PIERRE

le 29 août 1974 à 16 heures en l'Église
Réformée Évangélique
Rue de la Masse à Aix-en-Provence.

7, rue de la Glacière — 13100 Aix-en-Provence
175, Faubourg Poissonnière — 75009 Paris.

Décès

Le Pasteur E.-C. FABRE
a quitté les siens, sa famille, ses amis,
le 11 juillet 1974, dans la paix et la lumière,
à l'âge de 76 ans.

Mme E.-C. FABRE ;
Le docteur et Mme Paul TRAUTMANN et leurs enfants,
M. et Mme Jean FABRE et leurs enfants,

Le Docteur et Mme Michel FABRE et leurs enfants,
ont la douleur de vous faire part de son décès.

Les obsèques ont eu lieu au Temple de Parignargues le 13 juillet.
Parignargues — 30730 Saint-Mamert-du-Gard.

Un cultivateur (très chrétien m'a-t-on dit) constate avec stupeur les ravages de la grêle dans ses récoltes légitimement espérées. Il renverse la tête en arrière, fronce les sourcils, dirige ses regards vers le ciel et, levant le poing droit vers son Dieu, qu'il croit logé sur les restes du funeste nuage, il s'écrie au grand scandale de sa pieuse famille :

« Seigneur ! Je t'aime bien ; tu as toujours été bon pour nous et nous t'avons fidèlement servi... Mais... Quand même ! Ce coup-ci est trop fort ; tu réduis à la plus honteuse des famines ma femme, mes enfants et moi ! »

Mais... Quand même...

En ce qui nous concerne, n'accusons pas Dieu des malheurs de notre Église Réformée de France auxquels *Évangile et Liberté* s'intéresse avec raison, dans ses dernières parutions.

Défauts plutôt que malheurs.

Nombreux « quand même » et datant de longtemps.

Évitons, par-dessus tout, d'acérer la plume des ennemis de toute idée religieuse ou même simplement de nos précieuses traditions et méthodes réformées. Notre E.R.F. (Église Réformée de France) compte bon nombre d'excellents pasteurs et de Conseils sérieux très dévoués à nos Églises. Que nul ne méprise ni ne condamne les efforts parfois maladroits, peut-être, opérés pour redresser une situation pénible !

Mais... Quand même... !

Je m'abstiens de dire ici tout ce que je sais, tout ce que j'ai vu et entendu. Je veux m'appliquer à moi-même cette trouvaille du vénérable pasteur Wilfred Monod (page 49 de son « Vade Mecum pastoral » — Fischbacher 1907) : « Quand tu découvres chez ton prochain une faute ou un défaut, va en parler à Dieu comme si tu en étais coupable toi-même » (Dorothée Trudel).

Que notre E.R.F. qui se veut grande, « s'offre par les humiliations aux inspirations » (Pascal). Les événements et les problèmes qui l'agitent sont absents des Églises baptistes, libristes, darbystes, pentecôtistes, etc... (l'Armée du Salut comprise), Église que notre cher ami « le rebroussé » qualifiait jadis, avec mépris, de « sectes ». D'elles nous viendront un jour, peut-être, des solutions valables, en tout cas, le désir de remettre en honneur la cure d'âme, le besoin d'implorer et de recevoir une « double portion » de Saint-Esprit.

Mais l'esprit peut perdre son beau plumage.

Des exemples ?

Prié, le samedi, d'annoncer au cours du culte du lendemain, le décès et l'inhumation le lundi d'un parisien fidèle aux cultes quand il venait en week-end avec sa famille, le pasteur du lieu répond froidement à la personne qui l'avait en vain prévenu : « Oh ! Je n'ai rien dit... parce que je ne connais pas ce Monsieur ni sa famille. » Mais... Quand même... leur maison fait face au temple.

Deux ans après, lors du pieux serrement de main à la fin du culte, le pasteur me dit : « Je suis heureux de faire la connaissance de votre femme ». Il s'agissait en réalité de ma belle-sœur, celle qui habitait face au temple. Je lui explique cette méprise. Inutile ! Il ne m'écoute pas.

En chaire, bible en main, visiblement dépourvu de notes et à jeun de la moindre préparation, ce pasteur attend — charismatique naïf et attachant —, l'inspiration du saint-esprit. Durant trente bonnes minutes, il répète à son auditoire — au moins trois fois — le récit de la tempête apaisée et lui affirme que les promesses du salut par le sang lui sont destinées. « Horrible manie de la certitude » dirait Renan.

Ailleurs, combien de bons paroissiens avouent préférer les cultes radio-diffusés même catholiques et israélites aux prêches de leur pasteur. Pourquoi ? Ils ne répondent pas à leurs besoins. Et comme l'a écrit Voltaire : « On parle mal quand on a rien à dire ».

Aussi pénibles que « l'officiant », ces cultes dont les prières sont extraites de la « liturgie officielle » ! Prières lues cérémonieusement, avec affectation, cherchant un effet produit, mais dépourvues de valeur... car le fidèle est capable de juger des vaines redites ; il ne les écoute plus. Il attend une chaleur spontanée, à la fois humaine et divine. Vinet a enseigné : « Il ne faut point parler de Dieu, sans parler à Dieu. Toute pensée qui a Dieu pour objet doit être ou devenir une prière. »

L'abandon de la robe n'est plus un sujet de scandale, mais quand même, aussi beau soit le complet (ou plutôt le veston), la cravate rouge et les sandales de plage ne devraient pas présider un service raisonnable, encore moins un service de sainte cène. L'esthétique à sa bonne part dans le déroulement d'un culte.

De qui se moque-t-on ? Que d'offenses aussi à la plus élémentaire vérité ! Pas plus tard que dimanche dernier j'ai dû

entendre qu'il n'est absolument pas question de l'amour de Dieu dans l'Ancien Testament...

Que de bêtises (touchant la méchanceté) ont été proclamées ici et là, à l'occasion de la guerre du Kippour ! « Alléluia ! C'est la fin du monde ; Hosanna, nous avons les signes évidents du retour du Christ ».

Nos paroissiens de l'E.R.F., même les plus rouges, n'aiment pas que la politique franchisse le seuil du sanctuaire. En effet, ils en savent autant que les pasteurs et les synodes sur la faim dans le monde, les effets atomiques, etc...

Constatons humblement qu'un profond pessimisme quant à l'avenir de leur paroisse persécute certains pasteurs et leur donne l'apparence de mépriser leurs paroissiens... et leurs obligations à leur égard. Mais « les pessimistes » (a dit Guizot cité par Jaurès) ne sont que des spectateurs ».

Et le serviteur de Jésus-Christ a autre chose à faire qu'à regarder mourir sa paroisse.

Visites et actes pastoraux

Mais parlons-en...

Opérée d'un sein, une brave femme n'a pas eu droit aux compassions de son pasteur : « Connais pas ! Elle habite, paraît-il, au fond du village ». C'est tout !

En plus des dégâts matériels un incendie blesse cruellement une jeune paroissienne infirme et son mari. Pas de visite ni de réconfort à espérer.

À la cantonade, devant un plaignant, un pasteur déclare : « Je ne vais pas vous voir ; je n'ai pas le temps. Mais venez me voir chez moi... bien que je sois souvent absent ».

Allez-y mes agneaux ! Mais vous pouvez en revenir en larmes.

Une jeune fille, épousant un catholique, veut « se marier au temple » — dans son temple. Refus brutal du pasteur : « Je ne vous ai jamais vue au culte ! » Il semble craindre de se salir... mais aux yeux de qui ? De son Dieu sans doute...

Une étudiante qui a suivi des cours de catéchisme durant trois ans dans la paroisse d'une ville très protestante et où son père exerce une profession en vue, demande à être reçue dans « son » église, celle où elle a été baptisée et élève de l'école biblique. Ses grands-parents y habitent ; sa mère y est propriétaire ; ses amis d'enfance et de vacances sont là.

« Non ! Allez faire votre première communion avec le pasteur qui vous a instruite ! »...

Mais... Quand même !

Baptêmes et présentations sont soumis au bon gré ou à l'humeur du moment.

Certains auraient-ils reçu « la vocation de détruire » ? Et pour reconstruire quoi ?

Je connais un pasteur qui, il y a bien vingt ans, a jeté à la tête de ses fidèles réunis en Assemblée générale : *Il n'y a que cinq chrétiens ici... dont ma femme et moi !* ». Douche assez désagréable, mais qui, par la suite, s'est avérée d'autant plus malencontreuse que le dit pasteur a changé d'épouse après plus de trente ans de mariage.

Et le peuple protestant ?

Évitons d'accuser le pauvre petit peuple protestant... « la base ».

« *Marginaux, tous ces gens-là !* »... dit-on dans les Conseils d'en haut ou dans les pastorales. « *Ce ne sont pas leurs cotisations qui nous intéressent. Nous leur reprochons leur individualisme, leur habitude de juger, de critiquer, leur refus d'approuver tout ce qui nous plaît, ce qui se fait ou ne se fait plus, ce qui se dit ou ne se dit pas, bref leur prétention à une majorité spirituelle que nous ne décelons pas chez eux* » !

Vieille antienne en vérité, mais trop mal située dans la bouche et dans le cœur de pasteurs qui se tiennent sur la touche du terrain où se livre la seule bataille urgente et inévitable pour l'avenir de notre E.R.F... je veux dire l'âme de ces prétendus marginaux.

Car, quand même ces marginaux sont des disciples, tels ceux qui n'ont pas suivi leur Maître jusqu'à la croix, ceux pour lesquels Jésus priait : « *Je me sanctifie moi-même pour eux* ».

Ne prétendons pas atteindre à la richesse de ferveur et d'amour de Jésus.

Mais... Quand même !

Quand un pasteur déclare, avec sérieux à un de ses jeunes conseillers : « *Je me demande ce que mes paroissiens attendent de moi, sinon que je les enterre* », ce pauvre homme, éberlué, n'a su que répondre ; il a découvert avec effroi le vide, le désert, le néant de la vocation de son pasteur.

Il ne vaut pas plus qu'un marginal.

Absence d'intercession et d'amour,

d'où absence de visites, ignorance des problèmes des paroissiens.

Simone Weil a écrit :

« *La plénitude de l'amour du prochain, c'est simplement de savoir lui demander : quel est ton tourment ?* »

Et qui n'a pas un tourment ?

Les visites ? Bien sûr, gardons-nous de prolonger les parlotes sur la grêle, la mévente, le smic, les difficultés professionnelles, les défauts du prochain. Visité avec régularité, contacté avec assiduité, le paroissien attend de son pasteur l'expression d'une âme nourrie de la parole qu'il prêche, animée par les inspirations divines et rayonnante d'amour.

« *Parle du cœur et tu arriveras au cœur. Parle de la bouche et tu ne parviendras qu'aux oreilles* » (boutade de Pierre Jurieu).

L'amour du berger pour sa brebis lui permet de recevoir des confidences, d'entendre les confessions (souvent imprévues). Dès lors une lecture biblique est acceptée (parce qu'attendue en secret), une prière jaillit qui se complète parfois d'un échange profondément édifiant pour le pasteur. Possible aussi et souhaitable un bref enseignement sur les questions qui « tourmentent » chacun : la trinité, la résurrection de la chair, le retour du Christ, etc... et des sujets éventuels de prédication.

« *Sanctifie-nous par ta parole. Ta parole est la vérité.* »

Bien usée cette prière souvent dite le dimanche, ne doit-elle pas être vécue tous les jours ?

« *Prier, écrit Chateaubriand, n'est pas demander à recevoir mais à devenir, le recevoir étant contenu dans le devenir.* »

On comprend mal alors que l'esprit critique, l'autorité, le découragement et l'intelligence aussi poussent certains pasteurs vers d'autres horizons que la cure d'âme et la sanctification préalable et qu'ils n'aient même pas l'idée de souhaiter, tel Wilfred Monod, qu'on puisse dire après leur mort : « *Ce disparu n'a voulu être que pasteur* ».

Je me souviens d'un collègue, un peu plus jeune que moi, déjà remarquablement ambitieux et qui a d'ailleurs « percé » et atteint, à son heure, les abords du sommet hiérarchique de l'E.R.F. Il m'a furieusement reproché — et avec quelle autorité — de m'être engagé dans la carrière et d'avoir été indûment consacré... parce que je réfutais sa théorie de : « *Jésus-Christ tout entier dans la Bible toute entière.* »

Et nous étions tous deux au service de

l'Église Réformée. Mais... Quand même, j'ai compris, dès ce jour, la profonde sagesse du proverbe malgache : « *C'est par la tête que pourrit le poisson* ». Il fut un pasteur autoritaire. C'est beau l'autorité. Mais elle fait parfois des bêtises.

« *Nous sommes très occupés ces temps-ci*, me confiait, le mois dernier, le vice-président laïque du Conseil d'une de nos grandes régions. *Nous désignons, d'autorité, nos pasteurs aux postes que nous jugeons susceptibles de leur permettre de faire un travail, à nos yeux plus efficace que celui qu'ils font pour l'instant. Bon gré, mal gré, ils doivent se soumettre à notre choix.* »

Espérons que ce procédé a du bon !

Mais... Quand même !

L'autorité... mais...

Au sujet de procédés qui ont du bon, je terminerai mon papier (1) en relatant une petite histoire « bien bonne ».

Un président de région nomme une commission destinée à étudier la démographie protestante et les possibilités économiques de cette région. Nous sommes six, dont une dame, et tenons cinq réunions. Petit à petit et avec la plus grande conscience professionnelle, nous établissons un rapport ainsi qu'un ordre du jour. Un des membres de la commission accepte de présenter le tout au futur synode régional. Stupéfaction ! A ce synode nous entendons un rapport et un ordre du jour complètement différents des nôtres. Je bondis sur l'estrade et questionne le rapporteur sur le pourquoi et le comment de cette métamorphose. Publiquement, il confesse qu'il a été appelé, en temps voulu, au 47, rue de Clichy où on lui a fourni les documents qu'il vient de lire. Cogités par qui ? Paris y engageait en bref à servir l'Église... surtout dans les campagnes. A l'époque Paris connaissait bien les problèmes de la province, beaucoup mieux qu'elle évi- demment... ! et avait de l'autorité. (2)

Ce fait s'est-il produit ailleurs... ?

Mais, quand même... !

Pasteur Louis Langlade

(1) A ne pas considérer comme un réquisitoire ni comme la suite d'un excès de bile

(2) Note de la rédaction : le fait rapporté valant pour lui-même, nous avons enlevé du texte les noms de personnes et de lieux.

REMARQUES A PROPOS DES CHARISMES

On lira ci-dessous trois lettres relatives à l'article de Louis Evelyn intitulé : « L'esprit de Pentecôte et les charismes ». Ces lettres sont suivies d'une réponse de l'auteur de l'article.

Dans « Évangile et Liberté » du 15 juillet, Louis Evelyn oppose les « chrétiens (qui) semblent trouver plus aisément le Dieu de Jésus-Christ dans la prière, dans les chapelles, dans l'isolement » — et qu'il critique — à ceux qui le trouvent dans « le don de soi aux autres » — et qu'il approuve.

Une fois de plus, nous voici placés devant une alternative, une fausse alternative et combien dangereuse ! C'est d'un esprit simplificateur que de toujours enfermer dans des dilemmes.

Ce n'est pas renier l'article ci-dessus et toutes ses implications, bien au contraire, que de rappeler une expérience connue : dans l'action militante, pour de multiples raisons qu'il n'est pas question d'énumérer ni d'étudier ici, le chrétien parce qu'il s'y donne à fond, court le risque de perdre pied, de perdre de vue les réalités fondamentales, celles d'où l'action doit jaillir, celles en qui l'action trouve son enracinement et sa véritable inspiration évangélique.

Pour échapper à certains naufrages, pour être préservé de certains slogans ou attitudes bien étrangers à l'Évangile, le militant chrétien a besoin de se recueillir, de se ressaisir — ou d'être ressaisi — dans la prière et dans le sanctuaire — mot qu'il faut préférer à celui, péjoratif, de chapelle.

« Une prière, nous dit L. Evelyn, qui ne serait pas liée à l'action... n'est pas chrétienne ». Mais une action qui n'est pas

liée à la prière court le risque un jour de n'être plus chrétienne.

P. Ducros

Louis Evelyn propose une explication séduisante (en tout cas satisfaisante pour l'esprit), des « charismes », et une mise en garde contre les excès possibles de « l'esprit de Pentecôte ». Je crois qu'« Évangile et Liberté » a le privilège de nous rendre lucides, vigilants, sur notre attitude de chrétiens qui se veulent engagés dans le combat de la foi.

Cependant, je suis mal à l'aise lorsqu'il parle « d'évasion, de révolte et d'abandon des hommes », ou de « tentation du sentiment religieux », dans certaines manifestations du pentecôtisme. Plus grave encore... « il n'y a pas d'autre expression valable de notre adoration que la charité fraternelle ».

1 — Sans nier, loin de là, l'importance fondamentale d'un amour agissant pour les hommes que nous côtoyons (« si je n'ai pas l'amour je suis un airain qui résonne... »), ce qui donne un sens et une signification à cet amour fraternel, c'est l'Amour que Dieu a manifesté aux hommes ; et notre adoration c'est d'y répondre directement (« voici le premier commandement : tu aimeras le Seigneur ton Dieu ») et indirectement, par ricochet, « tu aimeras ton prochain ». Ignorer la dimension verticale c'est amputer les textes bibliques de leur fondement.

2 — Il est étonnant qu'un libéral qui se veut tolérant, respectueux de la liberté et de la pensée des autres, puisse affirmer : « Il n'y a pas d'autre expression valable... » où il se met en contradiction avec la définition si remarquable du libéralisme dans le texte de F. Teulon (« Évangile et Liberté », 15 juillet 1974, page 16). A celui qui demande à Jésus « que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » la réponse n'est pas : Va

t'occuper de tes semblables et tu auras la paix du cœur, mais « crois au Seigneur Jésus ». Par contre la réponse au jeune homme riche est nette : « Va, vends tous tes biens et distribue-les... », complétée cependant par ces mots : « Suis-moi ».

Un peu plus loin, Louis Evelyn souligne à juste titre que l'existence de Dieu n'est plus évidente, et que beaucoup d'êtres cherchent « des expériences » pour croire à son existence. Et bien oui, je crois que pour certains, il y a une (ou des) expérience, profondément ressentie à travers les événements ou la sensibilité, que Dieu est le Père, l'Ami, le Compagnon... Et pour d'autres, pas d'illumination (cf. Paul), de sensations extraordinaires (parler en langue ?), mais une recherche, une connaissance, toujours plus approfondie, de la présence de Dieu à travers ses créatures. J'accepte les deux révélations, celle du buisson ardent et celle des ossements desséchés, celle du « sentimental » — avec tous les risques du feu de paille —, et celle du « rationnel » — avec toutes les tentations du dessèchement du cœur.

Et la prière du libéral, comme du charismatique pourrait être : Père travaille sans cesse en moi, pour que je travaille pour les autres ; fais de moi un messenger de ton Évangile, c'est-à-dire de la Bonne Nouvelle PROCLAMÉE et VÉCUE dans le monde ; protège-moi de la tentation de m'isoler dans l'extase, ou de perdre la foi dans l'action politique et sociale ; à toi seul la gloire !

J. Perrier

L'article de Monsieur Evelyn (E. & L. du 15 juillet) peut et doit être le point de départ d'utiles réflexions sur la morale et les promesses de l'Évangile. C'est là son grand mérite et, pour moi, un motif de reconnaissance. Voici, en toute simpli-

dentifrice ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2ème éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

citée, quelques réflexions que cet article m'a suggérées.

Le déchaînement d'agitation et de violence qui caractérise notre époque n'est pas, dans l'histoire, un simple « accident de parcours ». Ce n'est pas un phénomène brusque et spontané ni sans antécédent. C'est l'aboutissement, l'extension d'un ensemble de petits faits qui, à l'échelon microcosmique c'est-à-dire individuel, sont chroniques sinon permanents. Ce qui se passe, en bien ou en mal, dans la vie privée a rapidement sa répercussion à l'échelon des groupes, c'est-à-dire dans la vie sociale, nationale et internationale. Les pulsions sont naturellement contagieuses. D'un être elles se propagent dans son entourage familial, professionnel, etc... Les passions font tache d'huile dans la psychologie collective. Qu'elles se traduisent par des remous politiques, par des excès érotiques ou par des formes quelconques de violence, les passions se propagent d'un individu, d'un groupe, d'un pays à un autre.

En face de cette constatation, il est normal de supposer qu'inversement la pondération, la maîtrise de soi, la bienveillance, la bonté sont, elles aussi, contagieuses et pour les mêmes raisons tenant à la structure interne des esprits, aux connexions qui les unissent. Une observation attentive conduit, en effet, à l'hypothèse que les esprits ont tous une base ontologique commune, une réalité identique dans leurs racines. Il est vrai qu'en général cette réalité profonde nous échappe complètement parce qu'elle est cachée dans les profondeurs obscures de l'inconscient. C'est par l'amour, la charité, la compassion que nous trouvons ou retrouvons le sens de l'unité spirituelle du monde. La bonté est, en quelque sorte, l'aspect sentimental, le reflet dans la conscience de cette vérité métaphysique cachée.

L'unité spirituelle du monde est un corollaire du monothéisme. Si le monde est l'œuvre d'un Dieu unique, il est ontologiquement, moralement, sentimentalement « un ». Tous les croyants qui se veulent monothéistes devraient le comprendre. Cela est si vrai que les fidèles du jainisme (1), qui ne croient pas en un Dieu au sens où nous l'entendons, croient cependant à l'unité biologique de l'univers et en tirent une morale rigoureuse dont le premier précepte est le respect de toute vie et la conscience de la fraternité universelle.

Aux chrétiens de montrer qu'ils ont vraiment, activement foi dans un Dieu unique et dans une création unique, fra-

ternelle. Cette foi-là s'apparente étroitement à la « pureté de cœur » dont parle le « Sermon sur la montagne » et, comme telle, elle est synonyme de puissance, d'une puissance qui garantit les promesses contenues dans l'Évangile des Béatitudes.

A. Lamarle

Nous avons fait parvenir ces lettres à Louis Evelyn afin qu'il explicite son propos. On trouvera ci-dessous les réponses qu'il donne à chacun des correspondants.

Réponse à Pierre Ducros :

Si vous relisez mon article, vous verrez que nous sommes en plein accord sur votre conclusion : sens du Sacré et service de l'homme sont indivisibles, Dieu se rencontre dans la prière et dans l'action.

Mon étonnement ne portait nullement sur le fait que les chrétiens prient, vous le devinez aisément, mais seulement sur le fait qu'après deux mille ans de christianisme, il leur semble plus aisé de trouver Dieu dans la prière, la solitude, le sanctuaire (« détruisez ce Temple... ») que dans la communion à nos frères.

Dans toutes les religions, on prie, on médite, et c'est très bien, mais l'originalité chrétienne réside quand même dans la révélation qu'on peut prier toujours, qu'on ne quitte pas Dieu quand on aborde ses frères, et que l'action peut être aussi sanctifiante que la prière (qui peut d'ailleurs être aussi illusoire, desséchante et évasive que l'activisme). Ne fallait-il pas le rappeler aux charismatiques ?

Quand verrons-nous des communautés joyeuses, actives, fraternelles, ouvertes, rayonnantes où nous trouverons Dieu au moins aussi intensément que dans la prière : « Mon Père ne s'arrête pas d'œuvrer, et moi aussi, je travaille » ?

Réponse à Monsieur Lamarle :

Oui, l'Esprit « remplit tout l'univers », « Il éclaire tout homme venant en ce monde », « Quiconque est de la vérité, entend sa voix », « quiconque pratique la justice, est né de lui », « quiconque aime, est né de Dieu et connaît Dieu ». Il y a une unité spirituelle profonde dans le monde. Je suis frappé de la convergence des recherches, des besoins et des décou-

vertes sur tous les continents à la fois, au point de me convaincre que beaucoup d'aspirations de nos contemporains sont des inspirations de l'Esprit.

Réponse à Monsieur Perrier :

Je réagis contre la tendance de beaucoup de chrétiens à séparer ce que le Christ a indivisiblement uni. S'il a été crucifié par les hommes les plus religieux de l'univers, ce n'est évidemment pas parce qu'il prêchait deux commandements distincts : aimer Dieu et aimer ses frères, mais parce qu'il les unissait terriblement en sa personne d'abord, dans son grand commandement ensuite : les deux commandements sont un, reviennent au même, s'accomplissent en même temps, sont le même : ce que vous faites à l'homme, vous l'avez fait à Dieu.

Certes, le besoin le plus foncier de l'homme est le besoin d'adoration, d'absolu, mais l'originalité de Jésus, c'est la manière dont il accomplit le premier commandement : dans le second ! C'est en aimant ses frères qu'on aime Dieu. Or, vous semblez penser que ces deux commandements s'accomplissent séparément, se juxtaposent : aimer Dieu aux moments de prière, aimer les hommes au temps de l'action.

Si Dieu est amour, si Dieu veut nous remplir de lui, quand serons-nous le plus ouverts à lui, le plus semblables à lui : en l'aimant lui, en le servant lui (« je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir »), ou bien en le laissant, en nous, aimer et servir les autres ? Dire que l'amour du prochain est indirectement un amour de Dieu, c'est nier qu'il n'y a qu'un amour, celui de Dieu vivant dans nos cœurs, et qu'il faut faire bien plus qu'aimer Dieu : il faut aimer comme lui, il faut vivre de lui en aimant nos frères.

Le jugement ne se fera pas sur nos actes de cultes (« nous avons mangé et bu avec toi, et tu as enseigné dans nos rues... »), ni sur nos prières (« Seigneur, Seigneur... »), mais sur nos relations avec nos frères, seule chose qui garantira l'authenticité de nos inspirations et de nos charismes.

Oui, il y a deux voies pour aller à Dieu, et c'est pourquoi il ne faut juger personne sur son point de départ : que vous soyez, en début de vie spirituelle, un actif ou un contemplatif, un rationnel ou un mystique, ce n'est qu'une question de tempérament. Mais je vous attends à l'arrivée : le signe qu'on est inspiré par l'Esprit de Jésus, c'est que l'homme de prière est devenu actif, et que l'actif a appris à prier, c'est-à-dire à se laisser guider par le Maître intérieur.

Louis Evelyn

(1) Jainisme : religion indoue fondée par Jaina.

CATÉCHÈSE ŒCUMÉNIQUE

La Presse (1) a rendu compte récemment d'un certain nombre d'expériences de « Catéchèse œcuménique », appelée aussi « Enseignement religieux commun » ou « actions catéchétiques interconfessionnelles » ou « enseignement religieux confessionnel-coopératif », etc... Ces différentes dénominations indiquent peut-être les intentions dominantes des promoteurs de ces expériences. Pour les uns, l'accent est mis sur la visée œcuménique de l'entreprise, pour d'autres sur la recherche et la réflexion communes, pour d'autres encore l'effort porte davantage sur l'aspect enseignement de la catéchèse.

Les unes apparaissent comme de timides essais limités dans le temps ; d'autres sont conçues pour durer ; les unes sont freinées, les autres tolérées ou soutenues par les instances ecclésiastiques.

Quoi qu'il en soit, ces tentatives sont toutes postérieures à Vatican II et elles ne peuvent voir le jour que dans un climat d'ouverture aux autres, de respect et de confiance mutuelles.

Les expériences dont nous avons connaissance nous viennent d'Allemagne, de Suisse, de Hollande, de France.

En Allemagne de l'Ouest l'enseignement religieux est fortement intégré à l'enseignement public (sauf dans les écoles neutres) ; jusqu'à ces dernières années, l'enseignement religieux était strictement confessionnel ; organisé par l'État, il devait être « conforme aux principes des Églises ». L'enseignant continue d'être mandaté par son Église, mais peut s'adresser à des élèves n'appartenant pas à sa propre confession (du moins dans le second cycle du secondaire). Son enseignement est au service de la formation de l'homme d'aujourd'hui, qui est moins soucieux des problèmes confessionnels que des problèmes fondamentaux de son existence. Cet enseignement ne vise pas l'intégration du jeune à la communauté paroissiale, ni l'initiation à la liturgie et à la pratique des sacrements de son Église, etc...

On pourrait dire la même chose de l'enseignement religieux pratiqué en Suisse. Toutefois les expériences d'enseignement commun réalisées en Suisse Romande se sont élaborées davantage pour les petites classes ; elles ont pris la forme d'un programme commun d'enseignement biblique, en général dispensé par des ministres du culte (ou des laïcs) aux enfants de leur propre confession. Au stade expérimental, quelques essais d'enseignement assuré en commun à des enfants catholiques et protestants mêlés se sont révélés positifs. D'ores et déjà ceux qui pratiquent cet enseignement commun sont conscients de la nécessaire collaboration des paroisses en-dehors du domaine scolaire.

Si l'on tourne son regard vers la Hollande, on s'aperçoit que les expériences de catéchèse œcuménique se situent à un

tout autre niveau. La plupart des enfants catholiques fréquentant des écoles catholiques, la catéchèse œcuménique au niveau scolaire se limite à quelques expériences ; par contre la mise en route d'équipes de réflexion interconfessionnelles d'adultes a suscité la découverte et l'estime de « l'autre ». En aucun cas, le travail en groupes interconfessionnels ne conduit au nivellement de la vie de la foi. Au contraire, il contribue fortement à une prise de conscience des chrétiens engagés dans ces rencontres.

Et en France ?

La situation minoritaire du protestantisme français rend ces expériences peut-être plus difficiles ; mais en même temps on constate une grande diversité dans les essais qui ont vu le jour.

Quelques responsables catholiques et protestants, profondément frappés par l'identité des problèmes qui se posaient à eux, se sont mis à réfléchir ensemble à ce que pourrait être une catéchèse renouvelée par la confrontation de leurs démarches respectives.

Si l'on veut s'en tenir aux grandes lignes, on peut dire que traditionnellement la catéchèse protestante prend son point de départ dans l'étude de la Bible à partir de laquelle elle déduit un enseignement pour la vie actuelle.

Traditionnellement la catéchèse catholique partait de l'enseignement de l'Église (dogmes ; l'Histoire Sainte étant là pour illustrer les données du catéchisme) pour rejoindre elle aussi la vie de l'enfant. Mais ceci est du passé, car la tendance actuelle de l'enseignement catholique est de prendre pour point de départ le « vécu » de l'enfant, en tenant largement compte de son milieu de vie (rural, citadin, déchristianisé, etc...) et des données psychologiques de chaque tranche d'âge.

Grâce à cette confrontation les uns et les autres découvraient ou redécouvraient que la Bible n'était pas seulement l'objet d'un enseignement, mais qu'elle était « *le témoignage de croyants qui avaient cherché à comprendre le sens de leur histoire et qui invitaient parfois les hommes d'aujourd'hui à interpréter leur existence... et que les églises cessaient d'être perçues comme des systèmes clos, mais que leurs manifestations concrètes et institutionnelles devenaient, elles aussi, expression d'une vie qui les avaient fait jaillir* » (2).

On le voit, au niveau de la recherche, la confrontation entre les démarches catéchétiques permet un renouvellement, un enrichissement mutuel et en même temps un approfondissement de sa propre foi, dont il serait grave de se priver par peur ou par timidité.

Qu'en est-il des essais d'actions auprès des enfants ?

o Les groupes de foyers mixtes ont les premiers souhaité une catéchèse œcuménique élaborée et réalisée ensemble. Ils en portaient le souci à cause de l'éducation de leurs propres enfants, mais aussi parce que, plus que d'autres, ils voudraient hâter l'unité de l'Église.

o Les catéchètes catholiques et protestants engagés dans un travail auprès des inadaptés ont été amenés à œuvrer ensemble par le simple fait que les débilés n'auraient pas compris d'être séparés pour la catéchèse. Ils l'ont fait avec d'autant plus de conviction qu'ils se heurtent aux mêmes difficultés et qu'ils sont bien seuls à penser la pédagogie spéciale qui convient à ces jeunes.

o Affrontés aux problèmes de la catéchèse scolaire, des enseignants et catéchètes d'Alsace et de Moselle ont tenté des expériences d'enseignement religieux commun, surtout dans les petites classes, les uns de manière empirique, les autres très conscients de l'aventure dans laquelle ils s'engageaient.

Quelles que soient les équipes au travail, le contexte, les circonstances, le programme suivi, les questions qui se posent sont à peu près les mêmes.



Le contenu

Une catéchèse n'est pas seulement une transmission de connaissances — si tel était le cas on pourrait se mettre d'accord sur un minimum commun — mais elle est témoignage et elle vise à une éducation de la foi qui s'exprime à travers une vie communautaire, une liturgie et des sacrements. Ceux qui ont choisi le cadre scolaire ne sont pas directement affrontés à cet aspect de la catéchèse, puisque l'accent à l'école est mis davantage sur l'enseignement proprement dit. Mais n'est-ce pas reculer tout simplement le problème ?

Quels peuvent être les fruits d'une catéchèse œcuménique suivant l'âge auquel elle s'adresse ?

Tout dépend de ce que l'on vise. Si c'est le dialogue, il faut penser à des groupes où les jeunes sont déjà conscients de leur identité. Si c'est une formation unique, tout en étant respectueuse de chacune des confessions, il faut songer aux plus jeunes. Mais alors quelle communauté les accueillera plus tard ?

La continuité de l'expérience.

Quelle répercussion aurait sur les enfants une expérience qui se perdrait dans les sables, faute de continuité ?

— La nécessité d'une communauté (parents compris) qui s'engage résolument à soutenir jusqu'au bout ceux qui sont à l'œuvre et les aide à faire le point à chaque étape de l'expérience.

Sans aucun doute les tentatives de catéchèse commune sont une aventure. Il faut certes « s'asseoir pour réfléchir à la dépense » et voir vers quoi elle mène.

Mais ce serait manque de sagesse et de foi que de ne pas saisir les signes des temps et de ne pas avoir l'audace de s'engager sur ce chemin difficile, mais plein de promesses.

Thérèse Klippfel

UN NOUVEAU TITRE dans la Collection ALETHINA

La collection Aléthina vient de s'enrichir d'un nouveau titre : *Pourquoi Jésus ?* par le pasteur Claude Schwab. C'est une mise au point qu'il faudra lire. Nous en reparlerons. Pour l'instant, nous profitons de l'occasion pour rappeler l'existence de cette collection.

Mais est-il besoin de présenter la collection Aléthina à nos lecteurs ? Faut-il rappeler que le but de cette collection est de leur offrir sur tel ou tel thème religieux une réflexion plus élaborée qu'un article de journal et pourtant plus courte qu'une somme théologique ? Cette visée a déterminé la présentation de la collection Aléthina : des livres de poche d'une centaine de pages.

En quatre ans, il a été possible de publier dix ouvrages, malgré de grandes difficultés d'ordre technique. Mais un fait est significatif : les manuscrits n'ont jamais manqué et à l'heure actuelle, ce ne sont pas moins de cinq textes qui sont prêts pour la publication. De ce côté-là, les initiateurs de la collection sont comblés !

Ils ont rencontré plus de difficultés dans la diffusion : il n'est pas facile d'implanter sur le marché une collection sans grands moyens financiers et sans l'artillerie publicitaire de certaines maisons d'édition. Néanmoins, Aléthina fait son chemin : il serait bon qu'elle soit connue dans de plus larges milieux. Après tout, la meilleure propagande reste le contact direct d'auteur à lecteurs et le « bouche-à-oreille » de ceux qui ont apprécié les livres, sans parler de la qualité des textes !

Pour la facilité des souscriptions, les livres sont publiés par séries de trois. Ainsi, pour 1974, le texte de Claude Schwab sera accompagné de deux autres. Jacques Chauvin, dans *L'Aventure humaine*, a écrit une présentation originale de l'Ancien Testament, qui n'a pas peur d'aller à contre-courant, de ce que, d'ordinaire, on pense officiellement. André Gounelle, dans un très beau livre intitulé « *Après la mort de Dieu* », présente les différentes attitudes de l'homme contemporaine face à Dieu.

L'équipe Aléthina

Les dix ouvrages publiés :

André MALET : « Les Évangiles de Noël, mythe ou réalité ? »

Laurent GAGNEBIN : « Quel Dieu ? »

Bernard REYMOND : « Défi au protestantisme ».

Robert SLATER : « Le chrétien à l'écoute des autres religions ».

Jean-Marc CHARENSOL : « La naissance du Nouveau Testament ».

Robert GRIMM : « L'Avortement ».

Pierre-André STUCKI : « Tolérance et doctrine ».

Henri FRIEDEL : « Le cri du creux ».

Michel DESPLAND : « Le choc des morales ».

Claude SCHWAB : « Pourquoi Jésus ? »

OFFRE D'EMPLOI

Recherchons pour rentrée Directeur pour Maison d'enfants à caractère social ; 60 enfants — Application C.C.66.

S'adresser à : Monsieur Rey LESCURE — 24, rue Saint-Genès — 33000 BORDEAUX.

(1) Voir notamment le numéro 54 de janvier 1974 de la revue « Catéchèse », intitulé « Catholiques et protestants » (Centre National de l'Enseignement Religieux — 6, avenue Vavin — Paris 6^e).

(2) P. Bagot : dans « Les vraies difficultés de la catéchèse œcuménique » dans revue citée ci-dessus.

Faut-il parler de Satan ?

I — Satan périmé ou évangélique...

Oui, au risque de passer pour un attardé, faut-il, en cet été 1974, parler de Satan ? Pour être estimé « dans le vent », mieux vaudrait, sans doute, se tenir à la crête d'une actualité si rapidement mouvante que l'informateur doit s'y montrer champion de « surf ». Évoquer l'empêchement de Nixon, le conflit gréco-turc et la libération hellène, la fin traînante de Franco, le rendez-vous israélo-arabe de Genève, ou les récents « changements » ou « tour de vis » du Président Giscard. Déjà s'estompent Soljenytsine, le général Spínola, le sinistre Pinochet et ses sbires. Quant aux exploits de Kissinger au Moyen-Orient, on retarderait si l'on en parlait encore. Alors, Satan ! Autant dissenter de quel-que brontosaurus !

Que de « ahans ! », récemment, pour parvenir à décaper la foi chrétienne de tant de stratifications superstitieuses accumulées au cours des siècles ! Ou pour rendre les églises romaines à leur spiritualité en expédiant en fourrière ou au bric à brac les encombrements sulpiciens qui les défiguraient. Remettre aussi à sa place, toute relative et provisoire, l'armature grandiose de l'expression dogmatique devenue un carcan pour la foi. Découvrir enfin les Écritures sous les falbalas où les enfouissaient les apports successifs de cultures anachroniques. Tant de travaux récents pour rendre enfin la Parole accessible aux hommes de notre époque !

Et ce serait pour perdre notre temps à évoquer ce personnage — mieux vaudrait dire ce pantin, cette marionnette, le Diable ?

Une figure biblique

Un conteur hébreu éprouvait jadis le besoin puéril de représenter Dieu, dont nous savons bien, maintenant, qu'on n'en peut rien dire sans Le descendre en flammes, Le ramener à une sorte de surhomme, assez déconcertant et ridicule, qui, en fait, Le nie en tentant d'en parler. Ce Juif inventait alors la Genèse. Son récit, raconté, Dieu sait quand, se trouvait repris, quelque mille ans avant Jésus-Christ, par deux ou plusieurs écrivains. On sait que leurs narrations juxtaposées composèrent le premier livre de notre Bible actuelle. Le Dieu du conteur n'y est pas seulement le Créateur. Il prend figure d'un propriétaire bonhomme qui se promène dans un jardin, à la recherche

d'Adam et d'Eve, ses créatures ; moins bonhomme, furieux et vengeur quand il les aura trouvés.

Qui ne verrait qu'un tel anthropomorphisme, avec ce Dieu de bande dessinée, au niveau d'un Astérix, entraînait l'obligation d'un contradicteur, assez puissant et malin pour servir à l'homme d'alibi : « M'sieur ! y avait quelqu'un pour m'entraîner au mal ! Je l'ai pas fait « exeuprés » ; », et, sous-entendue, notre protestation de toujours : « Après tout, patron, si tu voulais que je t'obéisse, il ne fallait pas inventer l'Autre ! Pourquoi as-tu créé le serpent ? ». Le problème éternel du Mal...

Mais il faut bien convenir que cette représentation infantile de fantoches : le Dieu d'Eden et son Satan, n'a plus rien à voir, en son langage désormais périmé, avec notre monde moderne, ni avec les expressions de notre civilisation. Nous croyons au Dieu de Jésus-Christ parce qu'il est tout autre que ce Dieu primitif de la Genèse. Donc plus aucun besoin, en face de Lui, d'un quelconque Satan.

L'instrument du triomphalisme ecclésiastique

On sait bien, d'ailleurs, que le diable a pris toute son importance dans la foi médiévale, et pour quels abus ! C'est l'instrument propre à la discipline de l'Église triomphante. Celle-ci assure son pouvoir, aussi temporel que spirituel, par la crainte ou même la terreur. L'essentiel de la foi tient dans la soumission aux autorités qui peuvent vous assurer le salut, dans l'obéissance à la morale ecclésiastique, dans l'acceptation aveugle du dogme. Révérence à qui peut sanctionner vos mérites. Direction : l'enfer, le purgatoire et le paradis. On a peur et Satan sert d'épouvantail.

Alors, il faut le montrer partout à l'œuvre et le débusquer. Du coup, l'Église engendre son église adverse et diabolique de catacombes, exactement comme toute domination impérialiste fait naître, en réponse, ses maquis et son terrorisme. Sciences occultes, magie et sorcellerie essaient et fourmillent...

L'Inquisition prend, à son tour, son essor pour éliminer tout ce qui sent — ou tout ce qu'elle décide — l'hérésie et le satanisme. On sait à quel point elle a pu traquer, torturer, brûler sous ces prétextes. Tellement que, si l'on croit à la réalité de Satan, il faut bien penser que, durant des siècles, il agissait davantage dans l'Église et par elle qu'en dehors

d'elle, triomphant dans l'inconscience et le pharisaïsme de ceux qui, pour assurer leur pouvoir, prétendaient purger le reste du monde des adorateurs du démon.

Une imagerie bien périmée

Depuis, les lumières se sont partout répandues avec les triomphes de notre civilisation. Les temps de l'obscurantisme sont révolus. Comment, à notre époque de sciences humaines, une telle importance attachée à l'Esprit du Mal ne paraîtrait-elle pas hyperbolique, excessive et même aussi caricaturale que l'imagerie médiévale des diables cornus, grimaçants et fourchus ? Du Guignol... à condition d'en oublier le sadisme avec ses victimes, les souffrances, le sang versé, l'inanité de tant de misère et de désespoir, l'immonde déguisement de la foi en Jésus-Christ. Oui, le réel démoniaque en l'homme.

Pourtant, devant la libération que notre civilisation, dite raisonnable, prétend nous apporter d'un mythe satanique si puérilement illusoire aux yeux de notre sagesse, plusieurs de nos théologiens modernes n'auraient-ils pas bonne mine s'ils se souvenaient que la réalité de Satan n'appartient pas tellement à ce qu'ils croient fantasmagorique de l'Ancien Testament, ou qu'ils déclarent déformations aberrantes du Moyen Âge, qu'au plus constant et concret des évangiles ?

Parmi des signes trop nombreux pour être énumérés ici, et plus important, un seul indice : qu'il soit le Diable, Satan, Beelzébul, Mammon, le Malin ou le Mauvais, l'Autre n'apparaît que trois fois dans tous les livres de l'Ancien Testament pour quarante-neuf fois dans le Nouveau. Faut-il donc que les évangélistes, les épistoliers et autres auteurs aient tenu que la réalité de Satan était effectivement vécue dans la foi même de Jésus-Christ !

Comment, dès lors, parce que nous sommes en 1974, pourrions-nous croire réellement en Jésus-Christ en faisant l'économie d'un personnage dont le Seigneur, d'après ses témoins, faisait un tel cas qu'il le considérait comme son principal adversaire ? Au point de sacrifier sa propre vie pour vaincre, en notre nom et à notre place, celui qu'il appelait : « le Prince de ce monde ».

Et si nous osions le regarder en face, ce monde qui est le nôtre, dans son actualité et avec ses « signes », n'y discernerions-nous pas quelqu'un à l'œuvre, qui peut bien en être le « Prince ».

LES DISQUES

MOYEN AGE

CARMINA BURANA — volume 1. HARMONIA MUNDI, HMU 335

Ce disque inaugure une réalisation audacieuse et une entreprise difficile. Le Clemencic consort s'est donné pour tâche ambitieuse de rendre accessible à l'auditeur du XX^{ème} siècle, ce riche répertoire, issu du Moyen Age. Vaste synthèse internationale, comprenant des pièces allant du XI^{ème} au XIII^{ème} siècle, symbolisant le répertoire des *goliards* essentiellement latin avec quelques pièces en langue vernaculaire, accompagnées de notations neumatiques, la première face reproduit des chansons à boire et à manger (*Carmina Gulatum et potatum*), la seconde, des chansons de l'amour malheureux (*Carmina amoris infelicis*). Ces pièces raffinées ou simples, savantes ou populaires, sont proches du chant grégorien, accompagnées de timbres variés hauts en couleur et ponctuées par des instruments à percussion soulignant l'exubérance rythmique médiévale, avec une certaine économie des moyens. C'est le reflet de toute une époque qui émerge de cette gravure ; époque parfois brutale, qui savait apprécier le bon vin, évoquer la terre natale, l'amour de loin, et cultivait aussi bien les chansons satiriques et paillardes que les textes plus lyriques et des chants de croisade. R. Clemencic obtient le maximum d'effets avec un minimum de moyens (voix masculines, instruments anciens à vent, à cordes, à percussion). Cet événement discographique fera la joie des musicologues, des philologues et des médiévistes.

RENAISSANCE

MUSIQUE de la RENAISSANCE. ARION, ARN 38 241.

Guy et Elisabeth Robert convient les discophiles à un véritable feu d'artifice de notes et de rythmes agrémentés par le souci d'ornementation de l'époque appliqué aux instruments à cordes pincées : luths, vihuelas et cistre. Ce programme, riche et varié, donne un excellent panorama de cet art révolu et un éventail des formes : *diferencias*, *pavana italiana* de Cabazon, avec des reminiscences du timbre bien connu de la pavana française « *Belle, qui tient ma vie* » correspondant bien à un style « dans l'air », fantaisies, *ricercare*, chansons françaises (*Allégez-moy, Grâce et vertu*), *Fancy*, *gaillardes*... signés de compositeurs

espagnols, italiens, anglais, français... Les deux interprètes mettent tout leur art de l'improvisation et leurs parfaites connaissances esthétiques au service de ces « Joyaux » de la Renaissance et de cette intéressante anthologie.

MUSIQUE POUR PIANO

- **BEETHOVEN**, *Sonates No 6 et 23*. Deutsche Grammophon, 2530 406.

Ces deux Sonates réservent à l'interprète des traquenards et des problèmes esthétiques, car Beethoven est toujours plus ou moins inattentif dans ses intentions. La *sonate No 6*, constamment en mouvement, est exécutée par E. Guilels avec des accents bien en place, un style percutant, et — selon sa réputation — un sens très solide de la construction. Quant à l'*Appassionata* (No 23), elle bénéficie des mêmes qualités de précision d'attaque, de virtuosité, mais un peu de chaleur, une sonorité moins dure, plus chantante et plus intense dans les passages à découvert et surtout dans l'*andante con moto* contrebalanceraient la fougue et la technique éblouissantes du célèbre pianiste. La maîtrise des difficultés techniques ne doit pas freiner l'émotion. La musique, surtout à l'époque romantique, est un langage dont le contenu émotionnel est primordial.

- **BRAHMS**, *4 Ballades*, **SCHUMANN**, *3 Romances*. Deutsche Grammophon 2530 321.

Spécialiste de Beethoven, Wilhelm Kempf sait aussi avec bonheur recréer l'univers brahmien avec son contenu dramatique, son caractère intime et poétique sans négliger l'aspect tour à tour tumultueux, rêveur, volontaire avec une tension bien dosée au fil des notes qui composent les *quatre ballades* (Op. 10). Il sert Schumann en fin connaisseur : *Trois Romances*, *Arabesque op. 18*, l'*Oiseau Prophète*, *Novelette* (No 9) dont il traduit les caprices d'écriture avec fidélité, certes, mais avec un arrière-plan plus germanique (ex. l'*Oiseau Prophète* manque un peu de légèreté, d'envol et de clarté). Quant à la *Novelette* (No 9) elle est bien « enlevée » comme il se doit.

- **SCHUMANN**, *Scènes d'Enfants*, *Scènes de la Forêt*, *Intermezzis*. EMI C 065 12533.

L'univers de Schumann, le monde enjoué des enfants fait de rêve, de caprices, d'ingénuité, l'atmosphère fantasque et les mystères de la forêt ne peuvent être évoqués valablement que par un pianiste qui sait allier à

une technique sans faille, la sobriété et la simplicité mêlées à une certaine retenue — tel est le cas des *Scènes d'enfants* marquées par un sens de la juste mesure et traduites par Aldo Ciccolini, avec une sonorité merveilleuse, quasi envoûtante. Même la *Réverie*, si souvent galvaudée, retrouve les accents justes et l'émotion vraie. Quant à l'*Oiseau Prophète* (scènes de la Forêt) il retrouve ici le sens de l'ellipse, la légèreté et la clarté indispensables. Les *Intermezzis*, œuvre de jeunesse, mais combien riche, sont grâce à ce disque, sortis de l'oubli. A. Ciccolini réserve à Schumann un sort royal.

ORGUE

- **G.-F. HANDEL**, par *Antoine Sibertin-Blanc*. ARION ARN. 37236

Haendel a composé dix pièces pour une horloge à mécanisme d'orgue (XVIII^{ème} siècle). A. Sibertin-Blanc en a tenté une reconstitution. « Tout en respectant scrupuleusement le texte », il s'est efforcé « d'en pénétrer l'esprit ». C'est à l'orgue de la chapelle de l'Hôpital d'Idanha (près de Lisbonne), qu'il révèle aux discophiles ces curiosités musicales, horlogères et mécaniques. Il a choisi l'orgue de la Cathédrale de Lisbonne, pour redonner vie au *Concerto No 1 en sol mineur*, (version pour orgue seul) en quatre mouvements (*Larghetto*, *Allegro*, *Adagio*, *Andantino*), qu'il traduit avec une registration lumineuse, des oppositions de claviers et qu'il interprète avec élan, tout en mettant l'accent sur la structure classique de ce concerto.

- **WIDOR** et **VIERNE**, par *Jean Costa*, DECCA 7153.

Ces pièces, enregistrées au Grand Orgue Cavaillé-Coll de l'Abbatiale de Saint-Ouen près de Rouen, sont typiques de la conception de l'orgue symphonique, représentée par Charles-Marie Widor (1845-1937) petit-fils d'un facteur d'orgue alsacien et son disciple, Louis Vierne (1870-1937) qui fut le maître d'Albert Schweitzer. Avec eux, l'orgue devient un instrument de concert avec un rôle décoratif et descriptif. Jean Costa respecte le souci d'opposition de sonorités dans la *Symphonie Gothique*, vaste fresque en cinq parties, et souligne le courant romantique et lyrique dans *Clair de Lune* (extrait de la 2^{ème} Suite) et *Cathédrales* (extrait de la 4^{ème} Suite) de Vierne. Ces pages bien enregistrées illustrent l'épanouissement de l'orgue français après la mort de César Franck (1890).

Édith Wéber

ONT COLLABORE A CE NUMERO

J. Boisset, professeur à l'Université Paul-Valéry, Montpellier.
P. Breittmayer, conseil de direction de presse, Fontainebleau.
J. Chavaner à Vernaion.
J. Deschamps, administrateur civil au Ministère de l'Industrie, Paris.
P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.
L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.
Th. Klippfel, membre de la Commission nationale de la catéchèse.
L. Langlade, pasteur, Privas.
Ch. Mazel, pasteur, Paris-Oratoire du Louvre.
E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

ŒCUMÉNISME

ET FOI PERSONNELLE

Pour connaître une communion spirituelle la plus large possible, faut-il renoncer à des convictions précises et s'en tenir à de vagues idées ? La visée vers un universalisme se fait alors sur des points communs à un ensemble de croyants. C'est la politique des dénominateurs communs, du programme minimum. Des synchrétismes se sont efforcés, par exemple, de mettre l'Amour sur le piédestal autour duquel se rassemblent des croyants. Mais qu'est-ce que l'Amour qui se réfère sur un pied d'égalité à Jésus de Nazareth, à Bouddha, à Confucius, à Mahomet, aux philosophes athées, au romantisme sentimental ? Qu'est-ce qu'un amour sans volonté de traductions sociales, sans justice, sans engagement concret, sans visage ? Comment trouver la force de pardonner et de renouveler l'amour déçu ou piétiné ? Il semble que ce que l'on gagne en étendue, on le perde en profondeur.

Va-t-on alors retomber dans les intransigeances ? Dans le dialogue entre l'Église Catholique et les autres chrétiens, une atmosphère fraternelle s'établit. Des mariages de catholiques devant le seul pasteur sont reconnus. Des Églises sont prêtées pour des cérémonies protestantes. Des tracts d'information mis à la disposition des visiteurs signalent les lieux de cultes protestants. Le « Hors de l'Église, pas de salut » est remplacé par « Seule l'Église Catholique possède la plénitude des moyens de Grâce. » Pourtant la prétention de l'Église Romaine garde une même démarche. Il faut signaler à cet égard l'officiel document de la Commission Internationale de Théologie (parue dans la Documentation Catholique du 7 juillet 1974) : la « succession apostolique » (de l'Apôtre Pierre à Paul VI) fonde la validité des sacrements. La médiation de l'Église doit s'effectuer de façon normative. Le protestantisme n'est pas mentionné comme « Églises », mais comme « communautés issues de la Réforme » (Le catholicisme actuel n'est-il pas issu de la Réforme de Trente ?). L'intercommunion est impossible avec les protestants. L'union avec l'Église Catholique ne pourra se faire que sous un mode sacramentel.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m; 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX

A propos de la succession apostolique, on connaît les incertitudes de la lignée historique : trop plein de papes infaillibles, interruption à d'autres moments. On a hésité sur Jean XXIII ou Jean XXIV à cause du précédant Jean XXIII. On s'est réjoui des perspectives ouvertes par Vatican II. Des savants catholiques ont poursuivi des études : Hans Küng sur l'infailibilité pontificale, Francis Oakley sur la supériorité du Concile. Des décennies d'œcuménisme ont permis à des chrétiens de se connaître et fraterniser dans la prière et l'action. Qu'on ne soit pas plus avancé, peut paraître décevant.

L'universalité de la foi ne semble pas pouvoir passer actuellement par des décrets venant d'Institutions aux prétentions d'exclusivité.

La communion réelle entre les êtres passe par les convictions personnelles et vitales de ces êtres. Sans cela nous restons dans les superficialités. Venant de milieux sociaux très divers, nous entendons dans un même langage condamner « les opinions personnelles ». On doit ne point en avoir... « Il faut appartenir à la masse ».

La communion lie des êtres par la foi. Sans foi, il n'y a que des additions de croyances et amalgames de rites.

Les aspects folkloriques ou sociologiques séparent plus que la foi, confiance en Dieu et espérance par Jésus-Christ. Ces difficultés d'expression extérieures se ressentent pour les mariages mixtes catholiques-protestants par exemple.

En notre temps où tant de jeunes couples se forment avec des conjoints d'appartenance ecclésiastiques différentes, certains découvrent des problèmes insoupçonnés d'eux. La communion spirituelle peut se retrouver au niveau de la foi personnelle. Aussi est-il bon de répéter le mot de Charles Wagner « Choisissez l'Église la plus large ». Choisir la famille spirituelle où les époux pourront vivre le plus aisément leur foi personnelle.

En gagnant en profondeur humaine et spirituelle, nous retrouvons l'universalité. Ce qui est profondément vrai est universel. L'œcuménisme ne peut être que celui de la sincérité. Qu'y a-t-il de plus vrai que les grands mystères que le Christ est venu partager et illuminer : la naissance, la maladie, la mort, la résurrection et cet amour scellé sur une Croix.

L'œcuménisme est un esprit. Vivons-le intensément.

Christian Mazel

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 16

Lundi 9 septembre 1974

L'homme attentif à l'homme peut lui être secours. Il lui est toujours espérance.

L'homme à l'écoute de l'homme peut lui être douceur.

Il doit lui devenir courage.

L'homme qui s'approche de l'homme peut lui être facilité.

Il lui devient exemple.

Quand l'homme ne s'enfuit pas à l'appel de l'autre, il est déjà parole de Dieu.

Il faut faire réponse aux hommes comme si Dieu était présent. Là est le sens de la vie.

S. Prévinquières

VACANCES

...« Et il se reposa le septième jour ». Dieu s'est reposé. Le repos est d'essence divine. Les hommes l'ignorent. Le droit au repos n'existe, chez les nations les plus civilisées que depuis quelques années à peine : repos dominical, puis congés payés... Encore que ce repos-là n'ait pas été institué par des gens particulièrement croyants, il existe. Et c'est un progrès.

La glorification du travail ne se trouve ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament. L'homme est condamné à gagner son pain à la sueur de son front. C'est une condamnation. Peu à peu le travail est devenu l'obsession majeure de l'homme. Le « devoir » des parents n'est-il pas de bien établir leurs enfants. Dès leur jeune âge on leur apprend à lire, écrire, compter, puis on les entraîne pour qu'ils arrivent à passer les concours prestigieux qui ouvrent grandes les portes de l'« établissement ». Après quoi, chacun à sa chaîne, comme chez Renault, on travaille toute sa vie.

Et pourtant le repos est divin. Repos, après le travail. Repos qui permet d'apprécier l'œuvre accomplie, de la mesurer, par l'œuvre de s'intégrer au Créateur, parce qu'on prend le temps de la regarder.

Le travail n'existe que par le repos. L'un fait prendre sa valeur à l'autre.

L'Évangile va plus loin encore. Les oiseaux du ciel, et les lys des champs ne l'emportent-ils pas sur Salomon dans toute sa gloire et pourtant ils ne filent ni ils ne tissent ?



Bien sûr les vacances telles que nous les prenons n'ont rien de divin et ne sont que très humaines. Mais dans la mesure où elles sont un repos, un temps de réflexion, elles sont bénéfiques. A chacun de prendre ce qui est divin dans l'humanité ambiante.

Robert Louis

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 75 francs français
50 francs suisses
50 florins
600 francs belges
30 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 35 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 28 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 27 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 370 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 50 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Un jeune ménage s'installant dans la périphérie d'une de nos grandes villes se fait connaître au pasteur et exprime le désir d'un entretien relatif à l'éducation religieuse de ses enfants. Les conjoints (le mari d'origine protestante, la femme d'origine catholique) ont réfléchi depuis longtemps au problème posé par leur union. La bénédiction de leur mariage a été donnée dans un temple, sans la moindre équivoque. Intellectuellement et spirituellement c'est un foyer protestant qui tient à l'être et à élever ses enfants dans le climat de la pensée religieuse protestante.

Visite du pasteur. Le mari est malheureusement absent.

Après avoir entendu affirmer le désir du couple de voir ses enfants élevés dans l'Église protestante, le pasteur conseille à la jeune femme de s'adresser pour cela à la paroisse catholique du lieu — car, dit-il, l'Église a beaucoup évolué et enseigne différemment aujourd'hui qu'hier.

Catastrophe ! Ce pasteur rejette un jeune ménage venu à lui très conscient de sa démarche (1).

Un tel événement me scandalise profondément. Il me pose aussi de multiples questions. J'en retiendrai trois.

Première question. Elle est relative au protestantisme.

Pour certains (c'est leur droit le plus absolu de penser ainsi — qu'ils acceptent cependant que notre axe de réflexion soit différent), l'Église romaine est seule détentrice de la vérité. Elle est la seule Église au sein de laquelle tous les « séparés » sont appelés à se rassembler. « Seule l'Église catholique est le corps du Christ » (Paul VI, audience générale du 12 juin 1974).

Bien entendu, nous n'avons pas, de notre côté, pareille prétention. Nous ne pensons pas donner valeur absolue à une institution. La vérité est libre ; elle ne s'enferme pas. Le méconnaître serait renier l'esprit de la Réforme.

Qu'a donc apporté la Réforme ?

Si la Réforme est le mouvement qui fait resurgir l'Évangile et son esprit, si elle a libéré les consciences de l'esclavage du rite et de l'autorité des prêtres, si elle

a affirmé la nécessité de la foi seule comme chemin de la grâce, si elle a détruit les multiples paganismes attachés à la loi, aux directives des hommes et des institutions, elle a délibérément ouvert la route qui mène directement de l'homme à Dieu. La foi annoncée par le Jésus de l'Évangile fait craquer les barrières que tente de conserver l'institution pour mieux parquer les hommes. Avec la Réforme, par l'Évangile seul, on définit la renaissance des êtres.

Le protestantisme, aujourd'hui encore, se réfère à ce que nous venons d'écrire.

Depuis que le foyer dont il est question plus haut m'a rapporté la désastreuse conversation que l'on sait, une question s'impose : le message spécifique de la Réforme a-t-il encore valeur de nos jours ou faut-il le répudier ? Poser la question c'est déjà y répondre : « Nous maintiendrons » !

En effet, nous pensons que le protestantisme se trouve porteur d'une sève particulière, qu'il correspond à une méthode de penser et de croire, à un climat d'esprit qui lui sont propres. Nous sommes assurés qu'à travers lui l'Évangile intervient dans le cœur des hommes comme une source de vie, de richesse, de réflexion, de renouveau. Les hommes ont besoin de l'explosion intacte de l'Évangile, de la véhémence de son esprit.

Sans doute aujourd'hui, et dans bien des milieux, cherche-t-on à noyer dans un magma œcuménique les idées-forces portées par le protestantisme : on perd le sens des originalités dues à une certaine lecture de l'Évangile ; on canalise les esprits vers une sorte de romantisme de l'unité ; on donne mauvaise conscience à ceux qui s'attachent encore à la pérennité des valeurs protestantes : la recherche personnelle du vrai ; on voudrait modeler tous les hommes à la manière des liturgies à répons par quoi on bêtifie les esprits plus qu'on ne les élève...

Voici donc une jeune femme qui dans son enfance et son adolescence a été nourrie, d'une part, spirituellement, du vide de certaines pratiques et d'autre part, intellectuellement, de la pauvreté d'un certain enseignement. Avec son mari elle désire pour ses enfants plus et mieux qu'elle n'a reçu. On la renvoie à son ancien horizon.

C'est un scandale.

Deuxième question.

De l'Église passons aux êtres.

Les hommes ont-ils ou non le droit de penser et de croire librement ?

Les hommes ont-ils ou non le droit d'adhérer et de militer dans telle confession religieuse qui leur agréé ?

Les hommes ont-ils ou non le droit de changer de domicile ecclésiastique sans être jugés par ceux de la nouvelle demeure choisie et sans interrogatoire blessant ? En corollaire, les hommes ont-ils le droit ou non de revendiquer un accueil ?

La liberté de conscience est-elle, en fait, reconnue ?

Ces questions posées, dont on voudrait croire la réponse positive — j'en doute fort en ce qui concerne la dernière —, il semble qu'aucun tribunal (fût-il un organisme ecclésiastique), qu'aucun homme (fût-il pasteur) n'aura autorité pour juger du bien fondé d'une prise de position étudiée en conscience. Chaque

homme est libre de son choix religieux ou ecclésiastique. En ce domaine il serait scandaleux de s'immiscer dans les affaires d'autrui. Cela ressemblerait à un carnage de conscience ; ce serait une sorte de viol.

C'est pourtant ce qui fut fait.

Troisième question.

D'aucuns trouveront mon jugement dénué de charité. Tant pis ! Je me demande, du reste, si la charité requiert l'oubli ou la méconnaissance des vérités élémentaires et utiles.

Ici se pose le problème du pasteur.

Dans le cas qui nous occupe, je ne sais ce qui l'a fait agir ainsi que je l'ai rapporté au début de ces lignes. Est-ce souci d'honnêteté ou scrupule ? — Si oui, vis-à-vis de qui ou de quoi ? Est-ce pour faire réfléchir une fois de plus son interlocuteur ? — Si oui, le connaissait-il assez pour ce faire ? Il s'agissait d'une première rencontre. Ou bien est-ce analyse absurde de la situation, méconnaissance volontaire de la question clairement posée : « nous désirons que nos enfants soient élevés dans le protestantisme » ? Est-ce refus des originalités de la Réforme et de leur richesse ? Est-ce souci de faux œcuménisme ? Est-ce simplement, mais tragiquement, manque à son rôle de pasteur ?

Qu'attendait de lui ce couple sinon l'accueil pour ses enfants et pour lui-même, puis, des directives relatives à l'enseignement religieux protestant ?

C'est tout le contraire qui s'est passé. Et le mal est grand, grave, profond, existentiel. Il faudrait le crier bien haut afin que beaucoup l'entendent et le reçoivent comme un ordre neuf : le pasteur est là pour accueillir quiconque (s'il était besoin, j'insisterais sur « quiconque »).

Le pasteur n'est-il pas appelé à considérer les gens qui vont à lui ; posant des problèmes de vie, comme des êtres majeurs ? Le protestantisme n'estime pas qu'il faille tenir l'homme en état de minorité et sous tutelle. Ce serait contrevenir à un principe évangélique : la valeur absolue de toute personne humaine et sa responsabilité.

Le pasteur n'est-il pas appelé à comprendre ceux avec lesquels il converse ? Mais pour comprendre il faut connaître. Pour connaître il faut approcher les hommes individuellement, sans idées préconçues, sans œillères. Car il n'y a pas de limite à la diversité humaine. Dès lors, proche (réellement « prochain ») de ses interlocuteurs le pasteur saisira les raisons profondes de leurs choix, de leurs orientations, des besoins essentiels de leur être.

Après cela il lui sera loisible, utilement et avec sagesse, d'aider ceux qui ont besoin de ses conseils et peut-être de son appui.

Hors de quoi il n'y a qu'intolérable saccage.

Curieusement, j'écris ces lignes au soir du 24 août, anniversaire de la Saint Barthélémy.

P.R.

(1) Souhaitant que le cas cité soit unique, je serais heureux de savoir si, ailleurs, d'autres cas de cette sorte ou similaires se sont produits.

Le nouveau matériel des Ecoles du Dimanche

Pour la rentrée de septembre 1974, les écoles bibliques de France disposeront d'un nouveau matériel qui est en préparation depuis plusieurs années par des commissions composées de biblistes et de pédagogues.

Tout d'abord, fidèle à ce qui a toujours été spécifique du protestantisme, notre catéchèse reste biblique, mais la manière dont on fait l'approche avec les enfants est différente.

Une double réflexion de base sert de fil conducteur à nos travaux.

D'une part, l'affirmation d'une catéchèse continue, dont la période à l'école du dimanche ou du mercredi ou tout simplement biblique n'est qu'une étape au cours de laquelle nous n'avons pas la prétention de tout vouloir apprendre aux enfants.

Comme l'a affirmé le Synode de Royan en 1968, il faut vouloir renoncer à être complet pour chacune des périodes envisagées au cours de la catéchèse continue ; ce qui signifie pour nous et contrairement à ce qui s'est toujours fait, qu'il faut renoncer à vouloir embrasser au cours des années passées à l'école biblique, toute l'histoire du salut, mais bien plutôt offrir aux enfants d'âge d'école biblique, une approche de la Bible moins superficielle et plus limitée.

D'autre part, il s'agit bien de reconnaître que si l'éducation chrétienne est spécifique en tant que découverte qu'elle se propose de donner à l'homme, elle peut en trouver les techniques dans les pédagogies nouvelles actuelles, dont les caractéristiques sont :

- affirmation de la liberté de l'enfant en tenant compte de ses aspirations, de ses exigences, de ses intérêts.
- changer le rapport maître-élève, pour mettre l'accent sur une authentique relation de groupe.
- reconnaître et favoriser l'expression de l'enfant.

Ainsi, non tenus par un cadre rigide et un rythme parfois haletant, nous devons pouvoir aborder les textes ou thèmes bibliques :

- d'une façon plus approfondie
- au rythme du groupe d'enfants.

Afin de ne pas confondre avec la notion de « cycle » qui équivalait dans notre langage à une durée dans le temps de trois, quatre ou cinq ans comme ce fut le cas pour le précédent programme, nous avons adopté le terme de *séquence*, trouvant que le mot correspondait à ce que nous souhaitons : une série de textes ou de thèmes formant un ensemble.

Ainsi, nous avons sélectionné une quinzaine de séquences, ne recouvrant pas toute l'histoire du salut, mais l'essentiel, sachant que les années durant lesquelles les enfants viennent à « l'école biblique », constituent un moment dans la perspective d'une catéchèse continue et un mode catéchétique particulier.

Citons à titre d'exemples, les séquences Abraham, la dernière Pâque, Moïse, le ministère judéen de Jésus d'après Luc, Élie, Royauté, Résurrection, Jérémie, etc...

Pour chacune de ces séquences, nous avons un texte suivi, à l'intérieur duquel le découpage, et non le picorage, fera

ressortir le mouvement d'ensemble de la séquence. A bien des égards, la séquence peut avoir un caractère de feuilleton, en ce sens qu'il y a une suite d'épisodes, fonction des événements surgissant tout au long du déroulement de la dite séquence.

Chacune de ces séquences aura un caractère propre en raison des biblistes et des pédagogues qui l'ont travaillée et de leurs méthodes de travail. De même chacune des séquences n'est pas et ne peut pas être traitée de la même manière. Il n'est pas possible d'envisager de façon identique la séquence Abraham ou la séquence « la dernière Pâque », l'enseignement de Matthieu ou la séquence David ; le contenu détermine la forme.

Chaque séquence comprendra selon les cas, dix ou douze sections ; ce qui veut dire que ces sections constitueront les moments de recherche, de réflexion, d'expression, sur lesquels les moniteurs et monitrices peuvent passer une, deux ou davantage de séances.

La recherche prolongée et variée sur une séquence donne plus d'intérêt au texte et met en relief des éléments qui, par exemple pour le Nouveau Testament, rendent l'Évangile moins lénifiant. Les Évangiles, même pour les enfants, peuvent être passionnants, si on ne les regarde pas comme disant finalement tous la même chose. Les séquences permettent de sortir d'une certaine monotonie, de ce « déjà vu », même mal vu, qui émousse l'intérêt de l'enfant pour la réflexion biblique et entraîne aussi une certaine lassitude chez les moniteurs et rend difficile « l'accrochage » avec eux.

En fait, toute approche d'un texte doit présenter l'Évangile, mais aussi viser la discussion, le dialogue ; l'éducation chrétienne doit être à tout moment ce va et vient permanent entre Évangile et expérience humaine, même celle prévue par un enfant.

C'est là qu'intervient le rôle important des parents dans une catéchèse qui voudrait être en prise directe avec la vie, avec le quotidien. Le danger est que la catéchèse demeure seulement un enseignement. Souhaitons que les parents puissent être davantage concernés et mieux participer à la catéchèse de leurs enfants, un élément dans la formation de leur personnalité.

Dans notre monde angoissé et angoissant, nous avons perdu le sens de la fête, de la gratuité, de l'expression joyeuse ; en un mot de la célébration communautaire dans laquelle il se vit quelque chose, il se passe quelque chose.

C'est pourquoi nous comptons mettre l'accent sur des célébrations communautaires, à partir des fêtes dites chrétiennes, mais aussi à partir des séquences.

Le chant, la prière, la danse, l'expression rythmique, le dessin, sont tout autant d'éléments qui font partie de notre vie et qui doivent entrer dans nos célébrations, où parents et enfants pourraient découvrir ensemble le lien entre recherche biblique, partage communautaire et expression de vie.

Tout changement est une aventure ; toute aventure se prépare et demande la participation de tous.

Lors de l'assemblée de l'éducation chrétienne et des

A quand la prochaine...?

LES TAILLONS OU LA TERREUR BLANCHE (1)

« La grand-mère se mit à parler des misères des temps passés, des persécutions qu'elle avait connues pendant sa jeunesse. Elle était née environ le temps où l'on avait arrêté huit ou dix pauvres femmes de la montagne à une Assemblée tenue au col des Mouzoules au-dessus de la ville du Vigan. Elle devait avoir un peu plus de vingt ans quand on avait conduit à l'échafaud l'infortuné M. Calas avec le pasteur Rochette et les trois frères Grenier ».

Et voici qu'en cette année 1815, alors qu'au lendemain de Waterloo, la monarchie est restaurée, les violences reprennent : c'est la Terreur Blanche. A Nîmes, à Uzès et dans leurs environs, elle fut le fait des Taillons dirigés par Trestaillons et Quatrellaillons qui se vantaient de tailler en trois ou en quatre (« Très » ou « quatre tailloun ») les ennemis « du roi et de la croix ». Dans cette région, le conflit ne pouvait manquer d'être religieux, et la page d'histoire de France que présente M. André Chamson est aussi, à bien des égards, une page d'histoire du protestantisme français, et contient un portrait des familles protestantes de l'époque, et un tableau dramatique de la réouverture du temple de Nîmes.

Les propos de la grand-mère le prouvent : les haines et les guerres civiles, dont on sait bien qu'elles sont les pires de toutes les guerres, sont des fièvres récurrentes ; de plus, chacune engendre le ressentiment qui justifie la suivante : c'est un cycle sans fin : « Ils ne se vengent pas seulement de l'empereur et de ses victoires, mais aussi de la Révolution, de l'égalité, de la fraternité et de la liberté plus encore... Je crois même qu'ils se vengent de ce qui s'est passé des années et des années avant la Révolution. N'oublions pas (c'est un protestant qui parle aux siens) que le dernier roi... nous avait presque accordé la liberté de conscience en mettant fin aux plus horribles persécutions, ce qui faisait que beaucoup de gens de son parti lui en ont voulu et lui en veulent encore... » Loin d'émousser les querelles, le temps les enfouit au fond des cœurs humains ; elles n'en ressurgissent que plus vives et plus irrationnelles.

Manipulés par les ultras qui cherchent à étendre leur influence dans le royaume, les Taillons, pour leur part, manquent de la plus élémentaire réflexion politique ; ils tuent, torturent, mutilent les cadavres, violent les tombes : comme prétexte, ils ne se donnent que quelques slogans ; ils volent : l'enrichissement ne paraît pas être leur mobile essentiel ; ils font partie de cette « immense majorité des travailleurs de terre et des manœuvres de force restés fidèles aux traditions de l'Ancien Régime » et s'opposent à ceux

qui travaillaient « le cuir, le fer et le bois (et) avaient pactisé avec les révoltes et les hérésies » ; mais ils ne semblent pas éprouver de jalousies sociales, et, à suivre la présentation de l'auteur, nous n'avons pas le sentiment qu'ils vivent un conflit de classe. La réalité est plus élémentaire. Il semble que dans la pagaille générale, une pègre sortie des bas quartiers de Nîmes ait rapidement répandu le goût vertigineux du sang et entraîné une poignée d'hommes à se défouler ainsi de leur travail abrutissant ; en fin de compte, le vrai mobile des Taillons est le sinistre plaisir de tuer et de faire souffrir. Que s'écroulent l'autorité politique et l'organisation policière, et « ceux qui sont nés pour être les assassins de leurs semblables sortent de leur tanière » : la bête triomphe vite du civilisé. Cet écroulement égare bien des honnêtes gens, comme Jean Abric qui pactise, malgré des scrupules, avant d'avoir conscience de l'inutilité complète du terrorisme.

Il n'y a pas de victimes totalement innocentes ; même si les autorités étaient débordées, un peu de résistance aurait fait reculer les Taillons, qui n'avaient aucun courage. Mais on se laisse massacrer, et la passivité des uns permet aux autres d'entreprendre toujours davantage. Il faudra qu'arrive l'armée autrichienne d'occupation, accueillie avec soulagement par le peuple, pour que les premiers coups soient portés à la Terreur.

Vieilles rancunes à assouvir, égarement sanguinaire permis par l'écroulement de l'autorité, bien des massacres civils ont ces mêmes causes, à toutes les époques : « Les victimes changent, mais les assassins sont toujours les mêmes... Toutes les terreur sont les mêmes, et ce sont les mêmes hommes qui les font ou, du moins, des hommes qui semblent appartenir à une même famille ». En humaniste classique, M. Chamson croit à la permanence de la nature humaine. Et, à découvrir ces massacres, à lire le rappel constant des anciennes guerres civiles et des boucheries antérieures, on se prend à se demander : « A quand la prochaine ? » Quelle raison de croire, en effet, que nous avons moins d'instinct sanguinaire, moins de vieilles rancunes, moins de goût pour les factions qu'hier ?

Pessimisme donc. Mais la fin du roman est plus détendue, et les historiens défendent volontiers la maxime qu'un peuple qui ignore son passé est condamné à le revivre. De ce point de vue, LES TAILLONS sont une œuvre parfaitement morale : rappeler la fragilité de la liberté revient à la défendre, raconter les événements méconnus de la Terreur Blanche peut contribuer à nous protéger d'événements semblables. Pour ne plus être ignorée, l'histoire a besoin du talent du romancier : non pour imaginer une intrigue dans un cadre historique qui permet d'éloigner les personnages et de créer un exotisme plus ou moins valable, ni pour soumettre l'histoire à une conception abstraite pré-établie. La vision romanesque de M. André Chamson, qui est toujours (et jusqu'au scrupule) soumise aux faits historiques, permet de redonner vie au passé, de rapprocher de notre monde les hommes, les femmes, les foules d'autrefois, et par conséquent de nous attacher à eux, comme à des amis, ou de les détester.

J.-F. G.

écoles du dimanche qui s'est tenue en Amérique Latine en 1971, selon l'habitude, un message a été adressé aux Églises. La conclusion était celle-ci :

« Éduquer ce n'est pas tellement enseigner que s'engager dans la réalité avec les gens, c'est apprendre à vivre, c'est encourager la créativité. C'est croire à Dieu et à sa puissance, libérer l'humanité des liens qui empêchent le rayonnement de l'image de Dieu ».

Pierre Chrétien

(1) André Chamson, de l'Académie française : Les Taillons ou la Terreur Blanche. Plon — 476 pages ; 34,25 Frs.

Faut-il parler de Satan ?

II — Des « signes » dans notre monde.

Le monde du « Prince ».

Un monde du Progrès ? ... Où jamais les puissants n'ont disposé d'un tel pouvoir de misère, de souffrance et de mort sur l'homme.

Les deux « supergrands » disposent chacun d'un armement atomique suffisant à détruire plusieurs fois l'humanité tout entière. Depuis des années, ils négocient entre eux, non pour restreindre, seulement pour limiter cet arsenal vraiment infernal. Voici qu'ils viennent de renoncer, chacun de leurs gouvernements se déclarant incapable de s'opposer aux volontés de surarmement de ses propres militaires ! D'où peut bien naître, au cœur de certains hommes, une volonté si absurde d'accroître sans limite un potentiel déjà suffisant à tout détruire s'il se déchaîne ? Satan à l'œuvre en tant d'inconscience ou d'aveuglement des responsables ?

Restons-en aux armements, avec les dépenses incroyables que le monde leur consacre. Nous pouvons pleurer ensuite sur les famines au Sahel, la misère alimentaire d'un milliard d'hommes sur trois, tenter, pour sécuriser notre bonne conscience, d'organiser des secours au compte-gouttes, ne sont-ce pas des larmes de crocodile quand une partie de mon confort, de notre confort tient à l'équilibre de notre balance commerciale et à la plénitude de l'emploi ? Quand, le quart, sinon plus, de nos exportations et probablement dix pour cent de nos producteurs dépendent de nos fabrications et exportations d'armes de guerre. Et pour les vendre à qui ? A des gens qui n'en ont nul besoin défensif. Par qui, par exemple, la Lybie ou l'Arabie Séoudite sentent-elles leurs frontières menacées au point de se surarmer ?

Notre égoïsme français nous aveugle aux conséquences du fait que notre sécurité financière dépend ainsi de ce que nous fournissons au monde des instruments de souffrance, de misère et de mort. Nous, chrétiens, en particulier. Prier chaque dimanche — ou quotidiennement : « Que Ton règne vienne ! » sous-entend probablement, dans ce cas : par l'humeur pacifique d'un colonel Khadafi ou d'un roi Faycal !

Seulement, si nous en prenons conscience, voilà que nous n'y pouvons rien, que signer quelques pétitions de plus ou défiler bien vainement sous banderoles et pancartes. Autant en emporte le vent. Si, d'aventure, notre gouvernement décidait sagement de mettre un frein ou mieux, d'arrêter ces productions belliqueuses, quelles exportations pourraient remplacer nos ventes d'armes ? Qui donnerait du travail à ceux qui produisent celles-ci ? Alors, dans cette impasse, une paralysie que nous pouvons seulement subir en la déplorant, Satan ?

Une duplicité démoniaque

Bien plus général et profond. J. Ellul et B. Charbonneau ne s'épuisent-ils pas à signaler, depuis quelque trente ans, la duplicité de nos productions techniques ? Voici qu'à chaque degré de progression ou de perfectionnement de notre niveau de vie correspond exactement une dégradation de notre vie même, souvent une menace nouvelle de mort. Que sont donc les problèmes de pollution, venus à la mode en une dizaine d'années, sinon un éclatant aveu de l'exactitude de leurs vues ?

On produit des détergents. Joie de la ménagère, mais empoisonnement des rivières d'abord, et de la faune qui y boit, puis de la mer. On prend des vacances pour se ragaillardir à l'eau salée. C'est pour plonger parmi détritiques et bacilles, les communes balnéaires déversant aux rivages leurs eaux usées et leurs déchets. Là où séjournent des milliers d'estivants, il faut bien que leurs ordures aillent quelque part. Vous les retrouvez au bain en bouillon de culture. Si, d'aventure, vos moyens vous permettent d'aller chercher au loin quelque espoir d'eau pure, vous trouvez au Maghreb et jusqu'en Turquie ou au Kenya, des hôtels prévenants pour munir votre table de toilette du décapant qui vous dégoudronnera les pieds, au sortir de votre bain.

Faut-il parler de l'engouement des Français pour les eaux minérales ? De la merveilleuse découverte des bouteilles en plastiques qui simplifient tellement la vie quotidienne, mais dont on n'est pas assuré — comme un grave incident récent l'a prouvé — de l'inocuité chimique sur l'eau bienfaisante ? Insistons surtout sur l'encombrement de ces récipients, partout où ils sont indésirables. On ne savait qu'en faire, même en ordures, jusqu'à ce qu'un industriel rochelais découvre enfin, ces jours derniers, un moyen de les détruire, ou mieux, de les récupérer, sans produire des nuées de gaz asphyxiants. Un progrès, oui, mais qui entraînera, à son tour, quelle nouvelle nuisance ?

La place nous manque pour énumérer tous les éléments de pollution, devenus maintenant classiques, y compris les usines chimiques qui tiennent la tête, ou les avions à réaction, dévastateurs d'oxygène. Et les usines nucléaires où nous embarque gaillardement la crise de l'éner-

gie, sans souci, simplement, de l'élévation de température de nos fleuves qui en résultera, avec toutes ses conséquences. Étant bien entendu, d'ailleurs, que l'industrie nucléaire sera la seule qui ne saurait connaître de pannes, ou dont tous les incidents ou accidents sont prévisibles, ou, s'ils se produisent, sans incidence sur l'environnement !

Qu'on nous entende. Point ici question de refaire la campagne électorale du professeur Dumont. Seulement de relever cette malédiction où l'effort de l'homme semble enfermé : tout progrès entraîne un désastre correspondant, toute amélioration technique, une nouvelle menace. Avec la condamnation de tourner en rond sans pouvoir en sortir.

On commence à savoir, en effet, que toute production polluante qui peut être dépolluée, entraîne de tels frais d'assainissement que nul ne peut les assumer. Le producteur ne peut plus vendre son produit qu'à des prix prohibitifs. La communauté environnante, quelle que soit sa dimension, risque l'écrasement financier sous des charges supplémentaires et excessives.

Dans d'autres domaines, si l'on peut imaginer de nettoyer ce qui se pollue, nul ne peut refaire ce qui s'épuise, particulièrement les matières premières dont on a usé et abusé, jusqu'au gaspillage. Témoins, le charbon, le pétrole, et d'autres. Prochainement, l'eau de mer, l'eau potable et l'air.

Alors, Satan ?

Oui, sa séduction de toujours à l'homme : « Dieu a mal fait le monde sur lequel Il t'a donné empire. Refais-le sans Lui à ta manière et tu réussiras mieux que Lui ! ». Car, enfin, à quoi tient notre civilisation moderne, sinon à la confiance des hommes en eux-mêmes pour substi-

tuer un monde habitable à celui que Dieu leur a fait et qu'ils jugent insuffisamment confortable ou inhabitable ?

Heureusement devient-il visible aux hommes raisonnables que ce monde artificiel tient plus à l'insupportable et à la destruction qu'à l'habitable.

Encore plus, l'amélioration pour quelques-uns, quand elle se produit, ne se réalise qu'au détriment de la plupart et l'homme reste — ou devient de plus en plus, — un loup pour l'homme. Comptons le nombre des pays membres de l'O.N.U. qui vivent sous dictature et, la plupart, militaire. Ce n'est point parce que le Portugal et la Grèce tentent de s'en dégager, peut-être ensuite l'Espagne, que la violence autoritaire ne règne pas sur plus des trois quarts de l'humanité actuelle.

A-t-on fait aussi le recensement des nations où la torture, non seulement est devenue pratique courante du pouvoir, mais où, à la manière du général Massu (un chrétien ?), on la déclare simple adaptation nécessaire aux circonstances, au point de s'en faire presque un honneur militaire ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la conquête et l'exercice de toute autorité prête à séduction, démagogie, mensonge, pour conquérir et conserver, au détriment des autres, un pouvoir, qu'il s'agisse du politique, du social, de l'économique, voire du religieux et du familial. Mais vit-on jamais un tel cynisme machiavélique inspirer les affaires, les gouvernements, les plus simples relations humaines ? Abus hypocrite de la force.

Un monde condamné et damné ?

Satan règne et se révèle, semble-t-il, aux yeux du plus naïf. Il séduit l'homme, chacun de nous, du fol espoir de « len-

demains qui chantent », d'une confiance totale en nos autorités pour observer et faire respecter les lois civiles ou les contrats, nous gouverner dans l'intérêt de tous, assurer l'indépendance des magistrats, le service du citoyen par la police, le respect des jeunes par l'armée, l'impartialité de toute information, une vraie culture pour les enfants et les adolescents...

Et puis, en dépit des efforts de beaucoup, de la consécration de quelques-uns, tout cela tourne à l'inverse. Les lois sont bafouées par ceux-là mêmes qui en sont les gardiens — Nixon n'en est qu'un abcès, ouvert maintenant — ; les magistrats obéissent, les militaires se cramponnent à l'absurdité, des policiers abusent en se déchaînant, l'O.R.T.F. déforme, scolaires et étudiants sont « récupérés » ou contraints à révolte ou à scepticisme cynique. On n'en finirait plus d'énumérer tous les symptômes et d'en repérer la source en chacun de nous : ce qui reste notre péché, cet aveuglement devant toutes les séductions de l'Autre.

Alors, en 1974, un monde condamné et, justement, parce que damné ? Toutes issues obstruées ? Le règne implacable de ces déterminismes en nous que Freud appelle notre instinct de mort ? Au bout, la culbute, inéluctable ?

Non, parce que si Satan règne, il n'a jamais et ne peut plus avoir le dernier mot. Depuis le Golgotha et Pâques, la joie de la Résurrection affirme une autre victoire : Jésus vient !

Sur ce seul point : les armements atomiques, nous avons déjà une certitude : Dieu nous aime ! S'il en était autrement, il y a longtemps que par stupidité, volonté mauvaise, à la manière d'Hitler, de Mussolini, Franco ou autre Pinochet, ou simple accident, les réserves américaines ou russes auraient sauté, entraînant destruction de la plus grande partie ou de la totalité de l'humanité. La menace existe et pèse depuis des années. Mais le Seigneur l'arrête avant son dernier mot.

Même si la pollution généralisée, ou l'épuisement des matières premières parvenaient avec ou sans guerre mondiale au résultat que l'armement atomique n'a pas encore atteint, il resterait l'Église de Jésus-Christ pour affirmer, dans son dénuement, sa faiblesse, ses infirmités, sa misère apparente, ses dissensions, que le dernier mot ne peut plus être dit. Satan règne, mais le Ressuscité vient.

Paul Breittmayer



SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

160 agences

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

« Je n'ai qu'une âme
Qu'il faut sauver
De l'éternelle flamme
Je dois la préserver. »

Le livre de Jacques Ellul dont nous avons rendu compte récemment (1) nous atteint profondément aussi bien par sa partie critique que par sa partie constructive.

Tout d'abord, arrêtons-nous sur la partie négative. Nous la rappelons simplement en une rapide énumération :

Monde clos — Explosion de l'irrationnel — Jeunesse triste — L'inversion, la perversion des valeurs — Mort de la Parole, l'illusion — La stérilité en plusieurs temps : le temps des magiciens, le temps du mépris, le temps du soupçon, le temps de la dérision, l'imposture — le reniement ; tout cela est exact même si l'accumulation est accablante (nous en reparlerons), tout cela est la pollution de l'air que nous respirons, pollution à laquelle nous contribuons pour notre part.

De même les signes de la déréliction (2) dans l'Église : médiocrité de l'Église, le vide de l'institution, la sécheresse, le conformisme, tout cela est encore plus cruellement exact, plus terriblement vrai. Sur le chapitre de l'Église je n'entrerai pas en discussion parce que je suis un pasteur retraité n'ayant plus les responsabilités, n'ayant plus par conséquent l'autorité pour prononcer les paroles nécessaires. Mais je ne puis cacher ma conviction : Jacques Ellul a posé là des questions fondamentales. A-t-on répondu jusqu'à maintenant ? Y répondra-t-on ?

En ce qui concerne l'analyse de l'homme aujourd'hui chacun des signes ou des traits de caractère apparaît juste, mais leur rassemblement en une pesante accumulation devient un système, et précisément ce monde clos dans lequel Jacques Ellul voit l'homme d'aujourd'hui enfermé. Je reprendrai ici la comparaison avec la pollution : la pollution est un fait ; l'air que nous respirons est vicié, mais si vicié qu'il soit il est, il reste l'air qui nous est indispensable. L'homme qui respire cet air en est incommodé, il peut même être atteint profondément par les poisons délétères ; mais l'homme lui-même pas plus que l'air n'est cette pollution, et les forces profondes mènent en lui le combat sans répit pour la survie. Leur humble triomphe quotidien n'est pas à mépriser sur le plan même de la pensée. Leur fragile victoire de chaque jour n'est pas à négliger dans l'analyse de l'homme d'aujourd'hui, car cela nous montre que, malgré tout « son âme demeure en lui ».

Témoignages de Pierre-Henri Simon

En un témoignage récent (le titre même de ce livre posthume est tout un programme : *Parier pour l'homme*), Pierre-Henri Simon, de l'Académie française, ne craint pas le ridicule en parlant de son âme. Voici les toutes premières lignes de cet ouvrage :

Ainsi chantait une vieille demoiselle bien dévote aux enfants du catéchisme. Et Pierre-Henri Simon d'ajouter joliment : « Sur ce qu'était cette âme, les explications demeuraient flottantes ; à dix ans j'en fus amené à traduire le concept en image ; je pensais à une fragile tourterelle blanche, pareille à celles qui voletaient et roucoulaient dans la volière de mon grand-père ; et je me voyais la tenant précautionneusement entre mes doigts pour la préserver des griffes et des dents du chat, et pour l'empêcher de s'envoler puisqu'elle était mienne. Sur le fond l'essentiel était dit, mais mal formulé. J'ai une âme, mais comment l'entendre ? »

Et plus loin Pierre-Henri Simon apporte les précisions suivantes qui sont un témoignage : « En fait je n'ai pas une âme, je suis une âme, je n'existe en tant que personne je n'ai le droit de me penser moi qu'autant que mon être culmine en cette seule réalité que je ne saurais mettre en doute : ma conscience d'être doublant mon intention d'exister, mon besoin d'aimer doublant mon pouvoir de sentir, cette marge de liberté qui ne se laisse pas abolir par les puissances fatales menaçantes, ce sentiment de responsabilité qui me soulève au-dessus des contingences de mon histoire, cette puissance d'imagination qui fait tomber les murs de ma prison, cette révolte contre la mort qui suppose un besoin absolu de vie... ».

Merci à ce grand critique de la littérature et de la pensée modernes qui n'a pas honte de la petite ritournelle de son enfance — alors même qu'il en modifie constamment le formulé — mais dont le message, dans ce livre posthume, vient jusqu'à nous pour nous affirmer : J'ai une âme, je suis une âme.

* Il est une page où Pierre-Henri Simon, terrassé par la maladie qui devait finalement l'emporter, nous confie comment son âme en lui a réagi dans ce tourbillon qui le jetait à terre impuissant et désarmé :

« ...Puis ce fut l'arrivée à la clinique ; je me laissai enlever, déshabiller, porter dans un lit. Je n'apercevais rien en détail, mais vaguement ce groupe de médecins et d'infirmières, ce clergé blanc s'agitant entre les murs vernis de la chambre à demi obscurcie par le store abaissé contre le chaud jour d'août. L'ordre régnait dans la place des choses et le mouvement des personnes, et il était sensible que toute cette activité raisonnée, ces appareils insolites, ces aiguilles qu'on enfonçait dans ma peau, ce liquide qu'on perfusait dans mes veines, cette science, cet art, cette puissance en un mot, oui, tout était ici bienveillant et bénéfique, se composait pour me protéger et me sauver. Je rencontrais en cet instant l'humanité sous

sa face la plus belle, où se montrent les bons instincts de la nature, les progrès raisonnables de l'intelligence ; le prochain était là comme un frère par son intention de secourir, un maître par sa compétence, un demi-dieu par ses instruments : on pouvait lui faire confiance, on n'était plus seul contre le malheur. Comme tous les fils de la femme j'ai croisé souvent la méchanceté et la malversation de mes semblables ; comme les enfants de mon siècle, j'ai traversé les tumultes de l'histoire, connu les guerres et les révolutions, vu dans leur réalité bouleversante ou dans leurs obsédantes représentations photographiques ou audio-visuelles les images de la violence ; j'ai été scandalisé par le spectacle du génie humain appliqué à organiser l'humiliation, la souffrance, la destruction d'une race ou d'une classe ennemies ; j'ai éprouvé moi-même la peur et la haine devant celui que ma parole religieuse m'avait appris à appeler mon prochain et qui pouvait aussi se méfier de moi puisque des circonstances fatales nous avaient armés et dressés l'un contre l'autre. Mais dans cette chambre de clinique l'adjectif « humain » reprenait son sens, et « civilisation » n'était plus un mot menteur : je pouvais compter sur mon espèce réconciliée, fraternelle, venue à mon secours. Et Dieu ? Je me gardais bien de l'oublier. » (In « *Parier pour l'homme* » p. 39-40).

Culture et permanence des valeurs

Quand Jacques Ellul affirme : « *Monde clos, Système, Absurde, Angoisse, non seulement c'est ce que vit l'homme du XXème siècle, mais il demande qu'on le lui montre, le lui prouve, le lui représente ; il se précipite aux pièces de Beckett et d'Albee qui ne sont ni explosives, ni contestataires, mais simplement projection de ce que n'importe qui vit dans ce monde, combinaison de l'absurde et de l'angoisse* », il est permis de ne pas se contenter de ces constatations vraies mais insuffisantes, et de faire remarquer que dans ce monde d'aujourd'hui le public qui suit les pièces d'avant garde est pour l'ensemble de nos contemporains bien restreint et nous lui refusons la représentativité de l'homme que nous côtoyons et de l'homme que nous sommes... et de ce que l'homme a de permanent, de « ce qui demeure en lui. »

Or, il se trouve précisément que, sur le plan culturel, nous avons vécu en 1973, l'année Molière, exactement l'année du

SERAIENT-ILS LES GRANDS OUBLIÉS ?

par Henri Manen

tricentenaire de sa mort. De là un nombre important de manifestations, de célébrations, de publications qui nous apportent avec d'utiles précisions bien des sujets de réflexions. Ainsi devons-nous écouter Pierre DUX de la Comédie française dans son « Molière parmi nous » traitant de la permanente actualité de Molière : « *Nous trouvons tout simple que Molière soit constamment représenté, non seulement chez lui à la Comédie française, non seulement dans les autres théâtres subventionnés, mais dans d'innombrables théâtres de Paris, de France, du monde entier, et pas seulement pour deux ou trois pièces, mais presque pour tout son répertoire. Nous le trouvons tout naturel, et pourtant c'est un fait extraordinaire... avec Molière il n'y a guère que Shakespeare dont le répertoire soit représenté avec cette cadence à travers le monde.* » Et ce texte non moins frappant d'Henri Gouhier dans une communication à l'Académie des Sciences Morales et Politiques :

« *Entre le public qui habitait la pensée de Molière et celui qu'il trouve l'année du tricentenaire de sa mort qu'y a-t-il de commun ? Tout ce qui relève de l'histoire et de la sociologie est changé, et, à travers ces profonds changements, on pense bien que le langage n'est pas resté le même. Grand nombre de mots dont le sens échappe au spectateur de notre temps ! Mais ces trous dans le texte (Gouhier en donne un certain nombre d'exemples frappants) ne sont visibles qu'à la lecture mot à mot. La représentation donne aux personnages une présence telle que le sens global de leurs actions et des situations qui s'en suivent ne dépend pas d'une audition mot à mot. Or où est le secret de cette présence sinon dans la vie qui leur fut donnée par celui qui les a créés ? Dès leur naissance, l'attente d'un public les a « chargés », si l'on me permet l'expression, d'une consistance existentielle telle qu'elle résiste à l'usure du temps. Les hommes changent sans cesser d'être des hommes : ceci suffit pour permettre aux personnages de Molière de survivre sous notre regard comme ils vivaient dans le regard de ses contemporains.* »

Les hommes changent sans cesser d'être des hommes, n'est-ce pas pour cela que nous nous trouvons aussi proches de ces hommes à qui Jésus dans les Évangiles a parlé de leur vie et de leur mort, de leur malheur et de leur salut, de leur conversion et de leur résurrection dans un langage dont il ne faut pas exagérer l'éloignement, l'étrangeté, l'incommunicabilité ! ?

E. & L. — 9.9.1974

Autre témoignage suivi de deux réflexions

Il est encore un témoignage que je voudrais évoquer. Il se trouve dans l'ouvrage tout récent intitulé « *Je cherche la justice.* » Là nous trouvons le récit d'une expérience singulière, une réflexion sur les conflits sociaux actuels et les exigences évangéliques, et un portrait de l'ouvrier d'aujourd'hui.

Jean Girette, né au sein d'une famille bourgeoise et catholique, a connu une brillante réussite professionnelle. Sorti de Polytechnique il entra au service des Ponts et Chaussées, puis au Chemin de fer de l'État.

En 1950 il devint directeur du réseau Sud-Ouest de la S.N.C.F. Cinq ans plus tard il allait être promu Directeur général adjoint de la S.N.C.F., mais la mort d'un être cher provoqua dans sa vie un bouleversement. Et il décida à son âge de faire dans l'incognito dont nous parle Jacques Ellul une expérience d'ouvrier. Il fut tourneur anonyme pendant 7 ans dans la même usine lyonnaise sans que rien lui soit épargné, ou facilité. Lorsqu'il n'eut plus la force physique d'accomplir sa tâche il n'abandonna pas pour autant le monde de ses compagnons, mais entra comme frère dans l'équipe du Prado de Mgr Ancel à Lyon continuant à rester au contact le plus étroit, le plus humain avec ces incompris que sont les ouvriers parmi nous. En lisant ou plus exactement en écoutant son cri de douleur et d'espérance : « *je cherche la justice* », je ne pouvais manquer de faire un certain nombre de réflexions et de révisions enrichissantes.

Je livre ici deux réflexions.

o— Voici la première.

Vous connaissez sans doute la méthode dite de la grande ceinture. Elle consiste à faire le tour des problèmes comme on fait le tour d'une ville par le chemin de fer de ceinture sans y entrer. On peut certes voir beaucoup de choses, et surtout on peut beaucoup dire, écrire ; on peut exposer et trancher de manière définitive tous les problèmes en en ayant fait le tour, mais en n'étant entré vraiment dans aucun. Je crois que cette méthode dite de la grande ceinture est largement pratiquée dans tous les domaines et dans tous les milieux, mais très spécialement dans les publications de toutes espèces concernant les milieux ouvriers, les milieux d'authentiques prolétaires. C'est en quelque sorte normal, car rares sont les hommes qui étant vraiment ouvriers, et le restant, sont en situation d'exposer de l'intérieur la condition exacte et les préoccupations

actuelles de l'ouvrier d'aujourd'hui. Or l'ouvrier représente une partie non négligeable, non méprisable de l'homme d'aujourd'hui... et de l'homme de demain. De là l'intérêt de l'expérience de Jean Girette qui depuis 1955 vit au coude à coude quotidien avec les prolétaires lyonnais, partage leur existence et leurs préoccupations. Il n'est plus le voyageur de 1ère classe faisant le tour de la banlieue ouvrière par le chemin de fer de ceinture. Il est en plein dedans, et cependant il nous prévient combien il lui est difficile à lui-même de comprendre et d'exposer la pensée et la vie de cet homme ouvrier parce que lui, Jean Girette, n'est pas né dedans, qu'il a eu une autre enfance, une autre jeunesse, une autre formation que ce compagnon avec lequel il est pourtant en communion fraternelle et confiante. De là un avertissement salutaire à être très prudent dans nos comportements et dans nos jugements lorsque par la force des choses nous faisons le tour des problèmes et le tour des hommes sans avoir toujours la possibilité de pénétrer en eux par une compréhension concrète et fraternelle.

o— Voici la seconde remarque.

Jean Girette nous livre en bloc, je dirai en vrac bien des notations, bien des constatations, bien des conclusions. Et de là se dégage tout de même une vision profonde du prolétariat actuel. Je ne dirai pas que cette vision soit en contradiction avec ce que nous dit Jacques Ellul, bien loin de là ! Mais en plus de ce que nous dit « *l'espérance oubliée* », Girette ajoute un certain nombre de traits dont certains sont particulièrement beaux et émouvants ; cela complète le portrait de l'homme d'aujourd'hui dans sa réalité prolétarienne et lui donne une dimension humaine et positive.

Suite page 10 —>

Journées du Protestantisme Libéral

SETE — 19, 20 octobre 1974

LIRE LA BIBLE AUJOURD'HUI

Samedi matin : « La prière non religieuse chez Luc », par le pasteur Louis Simon.

Samedi après-midi : « Les évangiles comme écran entre Dieu et l'homme » (première étude) par le professeur André Malet.

Dimanche matin : « Les évangiles comme écran entre Dieu et l'homme » (deuxième étude) par le professeur André Malet.

Dimanche après-midi : « L'utopie de la résurrection dans les évangiles » par le pasteur Louis Simon.

Dimanche à 11 heures, culte présidé par le pasteur Émile Mihière.

Mais laissons là le témoignage de Jean Girette non sans dire que je serai heureux d'avoir incité quelqu'un à lire « *Je cherche la justice* » si ce n'est déjà fait.

Vers une sagesse inspirée

Après cette digression revenons au livre de Jacques Ellul. J'ai déclaré dans mes précédents articles (1) qu'un des points forts me paraissait être la confrontation entre l'espérance et l'espoir. J'ai peut-être eu tort d'avouer cette préférence. Car en fait toute cette seconde partie sur l'espérance est à recevoir et à méditer comme étant d'une qualité exceptionnelle. Je ne suis pas convaincu cependant que ce soit la seule approche évangélique de l'homme moderne. Ne vaudrait-il pas mieux d'ailleurs parler des hommes d'aujourd'hui ?

Notre époque est déséquilibrée par le décalage croissant entre la sagesse, le savoir, la technique.

Le savoir de l'homme se développe dans toutes les directions. La science apporte sans cesse de nouvelles découvertes, de nouvelles acquisitions. Et cela est une poussée irrésistible de l'esprit dont il importe de dominer les résultats et les conséquences avec les deux qualités de l'esprit dont le fonctionnement ne devrait jamais être séparé : l'esprit de remise en question et l'esprit d'accueil. L'esprit de remise en question s'adressant à nos façons de voir et de vivre du passé, *mais aussi à toutes les découvertes, à toutes les nouveautés*, et surtout à tout ce qui nous est proposé — ou plus d'une fois imposé — par la science pour les applications bien souvent trop rapides de la technique, et cela pour aboutir parfois à des catastrophes, et en tout cas aux dangereux déséquilibres que nous constatons autour de nous.

Ce qui manque cruellement à notre monde, ce qui manque plus d'une fois à nos Églises, au gouvernement et à la vie de l'Église, c'est la sagesse inspirée et incarnée. Sagesse inspirée, dis-je, car elle vient de Dieu. Elle est aussi assimilation de la chose apprise en chair et en sang, une connaissance personnalisée, devenue puissance de juger et de sentir. Son objet

est l'homme, la femme, l'action de chaque jour dans un esprit d'accueil.

Il ne s'agit plus de la méthode de la grande ceinture ; il n'est plus question de faire le tour de l'homme et de ses « problèmes » mais d'entrer vraiment dans son vécu et dans son concret avec cette sagesse vécue parce que vécue et transmise, qui nous vient des profondeurs de la Bible et qui s'éclaire dans l'enseignement de Jésus.

Qu'il y ait opposition entre cette sagesse de Dieu et la raison raisonnée des Grecs, Saint Paul le dit, sans pour autant épuiser le sujet. Cette sagesse dont nous avons aujourd'hui un besoin incontestable, Jésus nous dit de la chercher auprès des pauvres en esprit, des simples, des pas compliqués, des pas complexés, des humbles, des pas vaniteux, des pas méprisants, des sans pouvoir ; *auprès d'eux et avec eux !*

Cette sagesse de l'âme et de la vie, je crois que notre époque la recherche autant qu'elle en a besoin. Mais un mur d'intellectualité empêche trop souvent la communication de passer entre les Églises et le peuple, comme la communication ne passait pas entre Jeanne d'Arc et ses juges. Ceux-ci, en toute bonne foi, croyaient faire un procès d'hérésie. Ils se trompaient complètement et l'Église le reconnut par la suite et de quelle manière ! C'était tout autre chose que de la dogmatique. Il y avait entre la bergère et ses accusateurs, deux conceptions de la vie qui s'opposaient et ne pouvaient pas se comprendre : d'une part il y avait Jeanne la bergère non pas toute seule, mais avec elle tout le troupeau des âmes simples qui témoignait, qui se défendait ; elle parlait avec la sagesse souveraine de son humble vie inspirée, donnée, et d'autre part, il y avait les juges non pas seuls eux non plus, avec eux les sages et les intelligents, avec eux l'écrasante supériorité de leur savoir, de leur intelligence scolastique. Ils étaient experts en la méthode de la grande ceinture pour tourner autour du problème que leur posait cette fille qui leur tenait tête. Ils résolurent le problème à leur manière brutale, mais en tournant toujours sans être entrés à l'intérieur de ce mystère que l'on ne peut saisir qu'en y entrant.

Je crains bien que le drame de nos Églises soit de tourner trop souvent intellectuellement, politiquement, socialement autour des hommes et de leurs problèmes sans accomplir la mission qui est vraiment la leur, à savoir d'entrer dans la douleur et dans l'espérance personnelles de nos âmes.

Un sens à la vie

Je suis reconnaissant à Jacques Ellul qui ne renonce pas à dénoncer ce qui doit être dénoncé, à rappeler ce qui est l'essentiel. Je le crois entièrement quand il nous dit que son livre n'est pas un livre d'intellectuel, de philosophe... ou de théologien.

J'en reviens pour ma part à ce premier groupe informel de « pauvres » et de « simples » rassemblés autour d'une « bonne nouveauté ». Jésus a adressé à leur cœur l'appel à la conversion — c'est-à-dire aux changements de structures mentales. Toute la mentalité de l'époque — de l'homme d'aujourd'hui d'alors — était fondée sur les structures que voici : l'emploi du pauvre pour le dominer, la confiance en l'argent, la propre justice religieuse, etc... A l'encontre de ces choses Jésus a prêché et manifesté dans sa vie d'autres structures mentales : la confiance dans le Royaume de Dieu qui vient, le service du don de soi, l'humilité de la croix, la souveraineté de l'Esprit et de la Vie.

Et tout ceci se traduit immédiatement en une nouvelle structure sociale manifestée dans le groupe des premiers disciples, surprenant du point de vue politique et social du temps : des hommes et des femmes dont la plupart étaient recrutés parmi les simples villageois de Galilée, quelques anciens disciples de Jean Baptiste (lequel pouvait avoir des liens avec les Esséniens), peut-être un ou plusieurs membres des mouvements juifs de résistance, Jean qui avait des relations avec le grand prêtre de Jérusalem, un percepteur qui collaborait avec les Romains, et plus tard deux pharisiens.

Et tous ceux-là s'étaient rassemblés autour de lui parce que, dès la première rencontre, Jésus connaissait chacun d'eux sans qu'on eût besoin de le renseigner sur personne. Il voyait mieux qu'eux-mêmes le fond de leur âme et le sens de leur vie, et il les entraînait tous sur l'unique chemin qui nous sort de nos impasses sans issue.

Henri Manen

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2ème éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

pam.pam

(1) Évangile et Liberté des 10 et 24 juin 1974. Compte rendu du livre de Jacques Ellul : « L'espérance oubliée » chez Gallimard - 1972.

(2) Déréliction : état d'abandon et de solitude complète. État dans lequel se trouve l'homme lorsqu'il est privé de tout secours divin.

RELIGION AUTORITAIRE

ET SPIRITUALITÉ VÉCUE

par Ch. Willm

Le libéralisme d'aujourd'hui, libéralisme *évangélique*, pour reprendre l'expression employée par le pasteur Mazel, diffère radicalement du libéralisme primitif qui se présentait comme un rationalisme ; et par suite comme une forme de l'autoritarisme : celui de la Raison universelle. Il met au contraire l'accent sur les relations personnelles, donc libres et responsables, du chrétien avec Dieu qui est esprit et vie, et avec le message de Jésus, message spirituel, inspirateur de vie personnelle. Il s'oppose donc à l'autoritarisme sous toutes ses formes, catholiques ou protestantes : à l'autoritarisme temporel et institutionnel, comme à l'autoritarisme scripturaire et littéraliste.

Autorité INSTITUTIONNELLE et spiritualité vécue

L'autorité, dans l'histoire de l'Église chrétienne, a pris des formes bien différentes, du XII^e au XX^e siècle.

Au temps de la scolastique, du XIII^e au XVII^e siècle, l'autorité du christianisme, qu'il fallait à tout prix défendre contre les altérations possibles dues à la pression des philosophies « païennes », a trouvé son fondement dans la *logique* ; c'était alors la seule méthode du Savoir. L'apport culturel formidable de la Renaissance, au XVI^e siècle, y a ajouté l'autorité des *Anciens*, considérés comme seule source d'un savoir valable ; joug pesant dont Bacon, Descartes, Pascal ont voulu délivrer l'humanité pensante, au nom soit de l'expérience, soit de la *Raison* — en matière de science. Sur le terrain religieux, la Réforme a substitué à l'autorité dogmatique de l'Église romaine l'autorité des Écritures en matière de foi : la liberté spirituelle, et ce qu'on pourrait peut-être appeler déjà l'expérience vécue, s'opposent ainsi à un christianisme autoritaire et « rationaliste » ; mais Pascal, ici, s'incline devant son Directeur. Le XVIII^e siècle, libéral à sa façon, et irrévérentieux, a opposé la raison critique à la Raison dogmatique et à dénoncé le caractère arbitraire de l'autoritarisme, quel que soit son fondement, dans le domaine politique comme en matière de religion.

Le « stupide » XIX^e siècle, qui a inventé entre autre l'industrie et le positivisme, a ébranlé plus profondément encore l'omnipotence de l'Église. Le catholicisme romain a cru renforcer son autorité en la transportant sur le terrain institutionnel et temporel : elle a promulgué des dogmes comme celui de l'infailibilité du pape, et a renforcé l'autorité des représentants de « l'appareil », notamment celle des évêques. La justification de l'autorité implique dès lors nécessairement le recours à un principe discutable, aujourd'hui en question : la *continuité* dans la transmission de l'autorité à travers l'histoire, la *succession apostolique*.

C'est sur ce terrain étroit et mouvant, que lutte aujourd'hui la *Commission internationale de théologie* pour sauvegarder la suprématie de l'Église romaine, devant le danger des attaques de la base contestataire et les innovations audacieuses des œcuménistes sincères, épris de spiritualité. La Sous-Commission sur les Ministères (cf. Documentation catholique du 7 juillet 1974) (1) a conclu que l'intercommunion eucharistique était pour le moment impossible avec les Réformés, ceux-ci ayant rompu la continuité apostolique et brisé la chaîne « matérielle » qui unissait les desservants réformés et leurs prédécesseurs, et qui remontait aux apôtres.

Cet autoritarisme historique et « matérialiste » est consternant. Il fait bon marcher de l'expérience chrétienne et de la spiritualité évangélique. En disant aux Douze : « Faites ceci en mémoire de moi », Jésus ne prétendait certes pas établir des frontières et des exclusives sociologiques, pas plus que des dogmes rationnellement définis et figés pour l'éternité.

Autorité SCRIPTURAIRE et spiritualité vécue

L'image célèbre du « pape de papier » s'appliquerait en un sens encore assez bien aujourd'hui à cette conception protestante de l'autorité des Écritures à laquelle on applique les qualificatifs de scripturaire et de littéraliste : l'Écriture a une signification unique et éternelle à laquelle personne n'a le droit d'apporter quelque modification que ce soit. L'Évangile doit être pris à la lettre. C'est là oublier apparemment que « la lettre tue » et que « l'esprit vivifie ». N'est-ce pas là le fond de la querelle entre fondamentalistes et pluralistes ? Quelle est la signification des Écritures ? Y a-t-il une « essence » de l'Évangile ? Certes l'Évangile ne signifie pas « n'importe quoi » (André Malet) ; mais il en est des textes scripturaire comme de tous les textes écrits : leur signification effective dépend à la fois du lecteur et du scripteur, tous deux « en situation », c'est-à-dire de la réception valorisante du lecteur et de l'intention de l'écrivain, toutes deux dans leur contexte culturel et relatif.

En ce qui concerne la part du lecteur, disons qu'un message *vivant* n'est jamais achevé. On peut rappeler ici le mot de Gide sur le plan littéraire : « Avant de savoir ce que j'ai voulu dire, j'attends que les autres me le disent ». De même Paul Valéry répondait à un lecteur interprète d'un de ses poèmes, qui lui demandait : « Maître, est-ce bien là ce que vous avez voulu dire ? », en disant : « Si vous l'y avez trouvé, c'est que cela y était ». En ce qui concerne les Évangiles il ne faut pas aller trop loin dans ce sens. L'effort de compréhension que leur lecture implique est moins intellectuel qu'*existentiel* et si l'on admet que dans sa Parole

Suite page 12 →

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Téléc. : 22126

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

Dieu parle à l'homme, il faut bien admettre la responsabilité individuelle d'une écoute *personnelle* du message.

Ajoutez à cela, au regard du scripteur, que tout texte est écrit dans un contexte social, linguistique, culturel, dont il porte la marque. Il faut bien qu'il en soit ainsi si le scripteur veut être compris. La forme du message est donc relative. Il serait dangereux de l'oublier, ainsi que le fait le littéraliste ; autant qu'il est dangereux de réduire le message au contexte sociologique, à la manière du matérialisme historique marxiste, ou aux trois coordonnées de Taine : le milieu, la race et le moment ; « Shakespeare sera toujours quelque chose de plus qu'un Anglais du XVème siècle ».

Une lecture *littérale* transforme un message vivant et spirituel en *idées*, fixées et contraignantes, c'est-à-dire en fin de compte en *principes* autoritaires et coercitifs. C'est là en stériliser la puissance fécondante et priver le lecteur du bénéfice spirituel qu'il est en droit d'attendre de son *appropriation*. Dans ce sens, autre que celui que donnait à cette proclamation Robert Louis, ici même, dans un article récent, il faut dire bien haut : périssent les idées, les principes, pourvus que les hommes soient sauvés ! C'est vrai en matière politique : nul n'a le droit de faire périr un homme au nom d'une idée — et c'est la condamnation du génocide ; et c'est aussi vrai en matière de religion, comme en témoigne l'horreur universelle qu'inspire l'Inquisition.

Le libéralisme évangélique condamne donc toute conception littéraliste, fixiste, et donc autoritaire, du sens des Écritures.

Un collaborateur du *Journal des Missions* (2) nous rappelle très heureusement que le christianisme n'est pas réductible au contexte culturel dans lequel il s'est constitué ; il condamne ainsi implicitement toute lecture littéraliste. Le christianisme, dit-il, s'est développé dans un contexte grec, donc spécial et relatif, et le christianisme du Christ s'est exprimé dans un contexte petit-juif. Il faudrait donc savoir dépasser et le contexte grec et le contexte petit-juif ; notamment quand on se propose de faire saisir à d'autres civilisations, donc dans un autre contexte culturel, la *spiritualité* du message évangélique. Les paraboles de Jésus mettent en scène « des vignes, des bergers, des pêcheurs » ; manquerait-on à « l'esprit » en parlant, en Afrique par exemple « d'avoine, de zèbres, de lions ou d'éléphants » ? Il y a là des conseils d'une grande sagesse d'une très réelle spiritualité.

« La religion », dit encore à peu près notre auteur (nous citons de mémoire), est un « piège à dieux ». N'est-elle pas aussi, en raison de ses *formes* figées, autoritaires ou littérales, un piège à hommes ? Dieu nous préserve de tomber dans ce genre de piège...

Ch. Willm

(1) On trouvera ce texte ci-après.
(2) Numéro spécial : 1-2-3 de 1974.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX

EGLISE ET

SUCCESSION APOSTOLIQUE

La Documentation Catholique (7 juillet 1974, pp. 612 ss) vient de publier un texte de la Sous-Commission internationale de théologie chargée de l'étude des ministères et de ses prolongements. Ce texte qui traite de la « succession apostolique dans l'Église romaine est intéressant à bien des égards. Sa consistance nous empêche de le publier en entier. Toutefois, nous en réservons le dernier paragraphe à nos lecteurs : celui qui concerne les Églises de la Réforme. Où l'on voit que les intransigeances doctrinales demeurent. C'est clair, précis. Il est bon d'avoir sous les yeux des textes d'une pareille netteté. Il ne font aucun cadeau à l'œcuménisme sentimental. S'il est vrai que certains dialogues bilatéraux sont possibles, tant mieux. S'il est vrai que d'autres dialogues laissent entrevoir des solutions ambiguës, le Vatican, ici, demeure ferme dans ses positions. Il faut en prendre acte. Dans l'introduction de ce texte le P. Le Guillou prévient les protestants que « l'union avec l'Église catholique ne pourra jamais s'effectuer que sacramentellement ».

« Les communautés issues de la Réforme du XVI^e siècle se différencient entre elles à un tel degré que la description de leurs rapports avec l'Église catholique doit être nuancée selon chaque cas particulier. Toutefois, des lignes générales communes se dessinent. Le mouvement commun de la Réforme a nié le lien entre l'Écriture et la Tradition de l'Église en faveur de la normativité de la seule Écriture. Même si plus tard on se réfère de diverses manières à la tradition, cependant on ne lui reconnaît pas la même dignité que dans l'Église ancienne. Le sacrement de l'Ordre étant l'expression sacramentelle indispensable de la communion dans la Tradition, la proclamation du sola Scriptura a entraîné l'obscurcissement de l'ancienne notion de l'Église et de son sacerdoce. Aussi, de fait, on a, à travers les siècles, souvent renoncé à l'imposition des mains soit par des hommes déjà ordonnés, soit par d'autres. Là où elle a été pratiquée, elle n'avait pas eu la même signification que dans l'Église de la Tradition. Cette divergence dans la façon d'introduire dans le ministère et de l'interpréter n'est que le symptôme le plus saillant de la compréhension différente des notions d'Église et de Tradition. De nombreuses approches prometteuses ont commencé à rétablir des contacts avec cette Tradition, bien que la rupture ne soit pas encore effectivement surmontée. Dans ces circonstances, l'intercommunion eucharistique reste pour le moment impossible parce que la continuité sacramentelle dans la succession apostolique dès les origines constitue pour les Églises orthodoxes aussi bien que pour l'Église catholique un élément indispensable de la communion ecclésiale.

Cette constatation ne signifie nullement que les qualités

Ce n'est pas par hasard que ces articles se suivent. On le comprendra aisément.

Voici donc une nouvelle face du tableau. Nous en remercions son auteur. Cet article est en effet écrit par un prêtre catholique en activité. Son propos peut paraître étonnant faisant suite à celui de la Commission internationale de théologie ; il s'exprime en partisan du sacerdoce universel. En effet, à l'encontre de la note précédente il semble bien admettre, en principe — et à la limite sans doute — que le « sacrement » n'est pas lié à une institution, à un homme et donc à une transmission de pouvoir. C'est notre avis.

Lorsque j'étais jeune prêtre, je fis, un jour, la connaissance d'un gamin extraordinaire. Un dimanche où je célébrais la messe et où je m'étais assis sagement pour écouter l'homélie de mon curé d'alors, j'avisais un jeune garçon qui créait autour de lui un désordre certain. Le garnement refusant, malgré mes observations, de se tenir tranquille, je me décidais à le mettre à genoux. Le petit bonhomme, alors, me montra le poing et prononça ces paroles imprévues dont je garantis l'authenticité : « Espèce de vieux ballot (j'atténue l'expression), on voit bien que tu n'as pas d'enfant. Tu ne sais pas ce que c'est ».

Ce dialogue devait être le début d'une solide amitié. Périodiquement, l'enfant de jadis devenu aujourd'hui un homme de 45 ans apparaissait, tel un météore, au milieu de la grisaille des jours et ajoute la note pittoresque qui nous révèle que la vie vaut la peine d'être vécue.

L'ayant rencontré récemment, il m'invita à déjeuner à Boissy-St-Léger dans un H.L.M. construit par la R.A.T.P. pour loger ses employés. A mon retour vers Charenton, alors que nous étions dans le R.E.R. (Réseau Express Régional pour les non-initiés), la conversation tomba sur la religion. Le sujet étant inépuisable, je lui dis au moment où la rame du métro urbain débouchait à la station « Porte Dorée » : « Descendons ici, nous allons continuer à bavarder au zoo en regardant les singes ; ça nous donnera des idées. » Ce qui fut dit fut fait. Ce préambule était nécessaire pour expliquer le titre rocambolesque de cet article : « Le R.E.R., les singes et la religion ».

Certes, notre dialogue n'a pas été enregistré sur magnétophone, mais, grâce à Dieu, ma mémoire est assez bonne. Jadis, dans le passé, Alfred de Musset désirant mettre sur le papier ses amours malheureuses avec George Sand écrivit un ouvrage bien oublié : « Elle et Lui ». Piquée, la romancière

ecclésiales et spirituelles des ministères et des communautés protestantes soient pour autant négligeables. Les ministres ont édifié et nourri les communautés. Par le baptême, par l'étude et la prédication de la Parole, par la prière commune et la célébration de la Cène, par leur zèle, ils ont guidé les hommes vers la foi au Seigneur et les ont ainsi aidés à trouver le chemin du salut. Il y a donc dans ces communautés des éléments qui certainement appartiennent à l'apostolicité de l'unique Église du Christ.

Même si l'union avec l'Église catholique ne peut s'effectuer que sacramentellement — et jamais par des moyens purement juridiques ou administratifs —, il est évident que la qualité spirituelle de ces ministères ne peut jamais être négligée. Un tel acte sacramentel devrait intégrer dans la Catholica les valeurs qui existent et son rite devrait sans doute exprimer que sont assumés des charismes déjà réels. »

répliqua par une autre publication : « Lui et Elle ». L'histoire anecdotique nous apprend qu'un troisième larron entra dans la querelle, et écrivit une petite plaquette humoristique qu'il intitula : « Eux brouillés ». Ces réminiscences littéraires vont m'aider à retracer notre dialogue que j'intitulerai modestement : « Lui et Moi ». Lui, c'est le pittoresque garçon de jadis ; moi, c'est votre serviteur.

Lui : Père, j'ai entendu dire par des amis que nous étions tous prêtres par le baptême et que, par conséquent, tout le monde peut dire la messe. Qu'en pensez-vous ? A mon avis, mes amis ont dû mal comprendre.

Moi : Tes amis ont, je le crains, fort bien compris. En fait, un certain nombre de nos intellectuels catholiques le pensent également. Certains prévoient que, dans une cinquantaine d'années, toutes nos églises seront transformées en musées et que des petits groupes se réuniront, à domicile, pour célébrer l'Eucharistie.

Lui : Possible, mais il faudrait toujours un curé pour dire la messe.

Moi : Ces fameux intellectuels ne le pensent pas. Pour eux, n'importe quel assistant, homme ou femme, pourra être choisi pour célébrer l'Eucharistie, c'est-à-dire un joyeux partage où l'on évoquera, en passant, le souvenir du camarade Jésus.

Lui : Mais, je ne comprends pas. Pour célébrer la messe, il faut un prêtre.

Moi : Tout le monde est prêtre par le baptême, proclament nos petits maîtres. Dans ces conditions, tout devient simple ; plus besoin de séminaires, d'églises ou d'autel. Chaque baptisé peut présider, pensent-ils, au repas eucharistique où Jésus ne sera présent que par le vague rappel de son existence terrestre d'autrefois.

Lui : Alors, il n'y aura plus de religion. Pour moi, il y a les laïcs d'un côté, les prêtres de l'autre.

Moi : Ne quittons pas un simplisme pour tomber dans un autre. L'Église n'est pas une monarchie absolue où le prêtre est tout ; elle n'est pas une démocratie où le prêtre est l'élu temporaire des laïcs. L'Église, c'est le Corps du Christ et c'est l'Esprit Saint qui l'anime. Dans ce Corps, chacun a sa fonction. L'évêque, successeur des apôtres, est toujours le chef d'une communauté chrétienne et il la préside même si, physiquement parlant, il est absent. Les prêtres qui ont reçu l'imposition des mains de l'évêque pour devenir ses collaborateurs font don à Dieu de nos offrandes humaines pour qu'elles deviennent, par l'invocation du Père, du Fils et du St-Esprit, des offrandes divines, susceptibles de nous faire participer à la personne de Jésus. Quant au peuple chrétien, c'est lui qui offre les dons et qui s'offre lui-même. Le peuple chrétien n'est pas un vil troupeau. Il n'y a pas d'Eucharistie s'il n'y a pas de peuple chrétien. C'est lui encore qui, par son opposition tacite ou active, a toujours fait comprendre aux faux prophètes de tous les temps que leur numéro avait suffisamment duré et que ça ne prenait plus. C'est toujours le peuple chrétien qui, dans son bon sens, a deviné et soutenu

les prêtres vraiment fidèles à l'enseignement du Seigneur.

Lui : Alors, sans dire la messe, un homme comme moi, une femme comme mon épouse, nous sommes prêtres d'une certaine manière.

Moi : Parfaitement. St Pierre, d'ailleurs, l'affirmait aux premiers chrétiens de Rome : « Vous êtes une race élue, UN PEUPLE SACERDOTAL ET ROYAL, une nation sainte, un peuple acquis pour annoncer les louanges de Celui qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière ».

Lui : Tout cela est très beau, mais je voudrais que vous soyez plus précis et que vous me disiez comment mon épouse et moi-même, nous appartenons à ce que St-Pierre appelle « Le peuple sacerdotal ».

Moi : Je vais essayer de l'être

- 1) Tous les baptisés sont invités à offrir, avec le prêtre, le pain et le vin dont l'Esprit Saint, au cours du mystère eucharistique, fera le Corps et le Sang mêmes du Seigneur et à y communier. Ainsi, incorporés au Christ, ils s'offrent, avec Jésus crucifié, pour participer, comme Lui, à sa Résurrection.
- 2) Tous les confirmés sont invités à annoncer le royaume de Dieu et à se considérer, eux aussi, comme les gardiens de la foi. Le sacrement de confirmation donne aux laïcs un véritable mandat pour s'occuper de la marche de l'Eglise. Il faut donc donner ce sacrement avec toute la solennité possible. La confirmation est, vraiment, la première étape du sacerdoce.

A ce moment, un singe fit une pirouette particulièrement audacieuse et retomba sur ses mains devant les spectateurs abasourdis. Mon garnement de jadis contempla la scène en hochant la tête. Je soupçonnais qu'il allait me faire une grave réflexion. Je ne me trompais pas.

Lui : Père, une chose m'étonne ! L'Eglise, c'est comme les singes. Elle paraît quelquefois en folie, mais elle finit toujours par retrouver son équilibre. Au fond, vos grands chefs, ils sont malins comme des singes.

Moi : Les hommes d'Eglise ne sont que de pauvres pécheurs, même s'ils occupent des rangs élevés. Nous devons leur parler avec loyauté et, si c'est nécessaire, avec fermeté. Nous devons cependant accepter leurs directives, même si elles nous contrarient. En dehors de cette position, il n'y a que désordre. Mais le seul grand chef de l'Eglise, c'est Jésus-Christ. Quand c'est nécessaire, c'est Lui qui suscite les saints, qu'ils soient prêtres ou laïcs, et ce sont toujours ces derniers et eux seuls qui remettent l'Eglise sur ses rails. Grâce à eux, l'Eglise, comme le singe de tout à l'heure, retrouve toujours son équilibre après chaque crise de folie.

Lui : Pour que l'Eglise se porte bien, je pense qu'il faut surtout souhaiter qu'Elle ait de bons prêtres. Quel est votre avis ?

Moi : Lorsque j'étais jeune homme, j'ai eu l'occasion de lire un roman passionnant : « Le Capitaine Conan ». J'ai toujours retenu une phrase de l'auteur : « Les curés, c'est comme les sous-officiers corses, c'est tout bon ou tout mauvais ». Sous une forme humoristique, la boutade n'est pas sans valeur. La santé de l'Eglise dépend, en grande partie, du courage, de la lucidité, de la valeur intellectuelle des prêtres, mais plus encore

de leur sainteté. Le curé d'Ars, au siècle dernier, n'était pas un intellectuel mais il possédait la science des saints, comme Bernadette, la bergère de Lourdes. Malgré le désordre actuel, je ne désespère pas de l'Eglise. Le Seigneur veille et cela suffit pour que je garde confiance.

Lui : Père, allons boire un coup à la santé de l'Eglise. Puisque nous appartenons tous deux au peuple sacerdotal, trinquons comme deux copains.

Abbé Georges Fournier

ÉCRAN

APRES L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

Souffrez, amis lecteurs, que j'y revienne un instant. On a dit et redit que, dans l'ensemble, la campagne s'était déroulée dans un climat excellent. Qu'il me soit permis de n'être pas tout à fait de cet avis : à mon sens, ce climat n'était serein qu'en apparence. J'ai le sentiment que des comptes n'ont pas été réglés, que bien des questions tant personnelles que politiques sont restées en suspens, que des rancœurs et des rancunes subsistent, notamment au sein de ce que l'on appelle la classe politique. Pas toujours d'un très haut niveau, cette campagne fut, en effet, polie. Trop peut-être ? Il ne m'étonnerait nullement que nous ayons l'occasion d'assister prochainement à quelques coups de gueule retentissants — ou simples « petites phrases » — provoquant de-ci de-là des éclatements assez spectaculaires.

Mais une compétition — ou un spectacle — chassant l'autre, c'est avec la Coupe du Monde de football que nous avons pu oublier l'élection présidentielle et partir en vacances si c'était notre tour. Quant à la question de savoir si nous avions bien fait d'élire un président à priori technocrate pour succéder à un président réputé humaniste, nous avons, en principe, sept ans pour y réfléchir, n'est-il pas vrai ? ...

On nous a dit et répété — de tous côtés — que nous désirions des réformes et du changement : donc, c'était probablement vrai (sur certains points c'était même souhaitable). On avait d'ailleurs nommé un ministre des Réformes et l'homme en question était, si l'on peut dire, tout désigné pour cette tâche. Hélas ! On avait oublié (?) son allergie à certains champignons s'élevant de temps à autre dans le ciel de Mururoa... Et, à cause d'un champignon, nous voilà privés d'un ministère des Réformes. Au fait, on peut se demander pourquoi le poste est toujours vacant près de trois mois après. L'Élysée et Matignon ont leurs mystères que la raison d'un Français moyen ignore... Il est vrai que pour juger de la véritable utilité de ce ministère, notre nouveau président a également, toujours en principe, sept années devant lui...

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR UN PRINTEMPS ET UN ÉTÉ 74

— La démission du chancelier Willy Brandt : noble est un peu l'anagramme de Nobel...

— Watergate et la démission du président Nixon : nous voulons espérer que les journalistes du WASHINGTON POST sont, eux, des gens irréprouchables...

— Grèce : M. Caramanlis fera-t-il non pas le « printemps » (on sait ce que certains ont duré ailleurs), mais rétablira-t-il la démocratie à part entière ?

— Espagne : même question posée à Juan Carlos (ou à un autre).

— Le Portugal et la décolonisation : « La France est toujours exemplaire » (Charles de Gaulle, 1968).

— « La France coupée en deux » : oui, c'est souvent vrai, mais pas toujours de la manière que l'on disait pendant la campagne pour l'élection présidentielle. Je propose deux exemples :

1) Au sud d'une ligne approximative Pau-Toulouse-Valence-Menton, il fait — presque — toujours beau et chaud en été ; au nord de cette ligne, le temps y est disons... variable (« ça dépend des moments » comme disait Fernand Raynaud).

2) Il y a ceux qui partent en vacances et ceux qui ne partent pas. Cherchez d'autres exemples, vous trouverez...

— Le droit de vote à 18 ans : espérons que l'instruction civique est effectivement enseignée dans le secondaire, car je crois pouvoir affirmer que bien des nouveaux jeunes électeurs seront assez embarrassés avec leur bulletin de vote... tout comme certains « plus de 18 ans » d'ailleurs !

— La réforme de l'O.R.T.F. : je souhaite bien du plaisir aux responsables des nouvelles sociétés nationales !

— Madame Françoise Giroud, secrétaire d'État : décidément, notre nouveau Président de la République semble porter beaucoup d'estime à notre confrère L'EXPRESS. Espérons pour lui qu'il aura plus de chance avec la secrétaire d'État à la condition féminine qu'avec l'ex-ministre-météore des Réformes !

— Les révélations du président égyptien Sadate sur l'affaire des « Mirage » : oui, bien sûr, avec ces guerres du Proche-Orient qui se passent dans le désert... Mais enfin, les « Mirage » vus par Israël existaient bel et bien. Qu'en pensent certains de nos gouvernants d'alors et particulièrement celui qui était responsable au Quai d'Orsay ? ...

— L'opération « portes ouvertes » à la prison de Loos-Lille : parfaitement inutile. N'a vraisemblablement rien appris à ceux qui connaissent l'univers carcéral. Quant aux autres « spectateurs »... Non, à ne pas renouveler.

— Les réformes pénitentiaire et judiciaire : là, oui, bravo ! Mais le public doit faire un très gros effort pour changer de mentalité à l'égard de ces problèmes délicats. Les réformes n'en seront que plus complètes et profondes.

— L'attentat contre l'express Rome-Munich : en cette fin de siècle, le terrorisme ne semble plus capable de connaître de bornes. On revendique les plus odieux « exploits » comme des honneurs et on va même jusqu'à se les disputer ! Mais qu'il se veuille « noir » ou « rouge », le fascisme sent toujours la même odeur : celle de la cendre des cadavres innocents. Que le gouvernement italien — et ceux des autres nations vivant en démocratie — veillent bien au grain : des ombres répugnantes tentent en ce moment de se matérialiser de nouveau.

AU-DELA DE LEUR DISPARITION

Avant cet été si fertile en événements pour la plupart regrettables, navrants ou tragiques, nous avons éprouvé la tristesse de perdre quelques hommes qui, à des degrés et des titres divers, faisaient partie de notre joie de vivre parce que leur rayonnement atteignait beaucoup d'entre nous. Je voudrais en citer trois (par ordre alphabétique) : le cardinal Daniélou, Duke Ellington et Marcel Pagnol (la mémoire de ce dernier ayant été largement évoquée ici par Jacqueline Brugerolle).

Au-delà de leur disparition, il nous reste le plaisir de les lire ou de les entendre, DE LES ÉCOUTER. Enrichir sa pensée au plus haut niveau avec l'un, revivre avec l'autre la période où le jazz devenait classique, musique et langage universels, rire enfin avec le troisième à travers les inoubliables répliques de toute la « bande à Pagnol », César et Maître Panisse en tête : voilà qui console largement de bien des lamentables « faits divers » dont nos « mass media » nous inondent.

Charlie Massalve
16 août 1974

— Suite de la page 16
Changement

Je sais que ma volonté est toujours un cran au-dessous du point précis où il la faudrait...

Alors, il me faut le remède qui guérit, avant le programme de vie qui occupe : décidément, il me faut un cœur nouveau.

Espoirs

Une morale dynamique sera la morale de la vie vraie : elle ne chargera pas le cœur de préceptes comme on charge une batterie, un accumulateur ; elle le prendra là où il est pour le mettre en mouvement, pour retrouver la bonne voie sans cesser pour autant d'être soi.

Ce que nous souhaitons, c'est une action profonde, continue, bienfaisante de tous et de chacun sur les esprits et sur les cœurs et par là, en conséquence, sur les institutions et sur les lois. C'est plus qu'une ambition, c'est notre devoir.

Le christianisme a fait beaucoup de mal, mais l'Évangile qu'il apportait a porté beaucoup de bons fruits dans notre civilisation, mais les lois et les usages se sclérosent et la liberté fout le camp.

L'Évangile veut voir l'homme dans toutes ses capacités, qualités et défauts, — or la loi ne voit guère que ces derniers, elle retient plus qu'elle ne pousse et n'inspire. Le christianisme vrai est amour comme son maître et comme son Dieu.

Amis, appliquons-nous d'une volonté personnelle, chacun en son cœur et selon son pouvoir, à aimer l'humanité comme nous-mêmes car « toutes choses sont à nous » mais nous n'avons le droit d'y croire et de le dire que si nous disons en même temps : « Nous sommes à Christ et Christ est à Dieu ».

Quelques réflexions de vacances me conduisent à penser que si nous étions plus conscients, plus attentifs aux possibilités offertes, beaucoup de choses changeraient, devant lesquelles nous nous croyons impuissants !

J.M. Charenso

ONT COLLABORE A CE NUMERO

P. Breittmayer, Conseil de direction de presse,
Fontainebleau.
J.M. Charenso, pasteur, Paris-Charenton.
P. Chrétien, Directeur de la Société des Écoles
du Dimanche, Paris.
G. Fournier, curé de St-Pierre-de-Charenton.
J.-F. G., professeur, Le Mans.
Robert Louis, professeur, Paris.
H. Manen, pasteur, La Pervenche.
Ch. Massalve, homme de lettres, Paris.
Ch. Willm, professeur, Paris.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | |
|------------------------------------|--------------------|
| Divers, la ligne | 3 F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 F plus T.V.A. |

CHANGEMENT



E mot que j'aimais bien...

...et que je me mets à détester, chaque jour davantage, depuis quelques mois, parce que je suis allergique à la méthode Coué et plus on me dit que « ça » change, plus je suis sûr que c'est pareil ! Et je proteste... par nature et par vocation.

Changement

C'est à l'origine un mot gaulois, repris par le latin, et devenu aujourd'hui aussi à la mode que le mot « réforme ». On les emploie tous deux à tort et à travers dans des sens réduits et lénifiants alors qu'ils étaient tout chargés de dynamite révolutionnaire.

Dites : comme il était naïf ce bon requin blanc de J.J.S.S. qui croyait qu'on pouvait se mettre du côté du manche et empêcher la cuisson des gentils poissons dans la poêle de Mururoa !... On a la bravoure qu'on mérite mais plus le ministère des réformes et du changement !

Qualité de la vie

Parmi les changements proposés, on dit qu'il faut « changer la vie ». Ça sonne bien. Mais le sage Jean Guéhenno dit, lui, du haut de ses quatre-vingt-quatre ans : « *L'évidence est que ce sont surtout les qualités des hommes qui peuvent faire la qualité de la vie* » et il ajoute « *la plus grave des pollutions que nous subissons est la pollution des esprits* » (1).

Plus fous qu'avant !

Nos esprits et nos cœurs, gens de cette fin de vingtième siècle, sont tristes, empoisonnés, brisés par les désillusions, les soucis et le chagrin. Ils sont mous, partagés, malheureux... pollués.

Nos esprits ne sont pas en santé et nos cœurs ne sont ni pleins de noblesse ni remplis de joie.

Voici des cœurs que je connais :

— Ici, c'est un cœur vif et sensible, vite enflammé, mais léger, incapable de rester sous une impulsion sérieuse, « *inconstant en toute ses voies* ».

— Là, c'est un cœur vraiment trop lourd, écrasé par les soucis et le chagrin qu'il s'efforce de porter tout seul.

— Plus loin, c'est cœur mou qui n'a jamais cherché, malgré les apparences, à détacher ses vieilles habitudes dont la poussière grasse l'enrobe.

— Ailleurs, c'est une moitié de cœur, un cœur partagé qui sert à moitié le bien qu'il comprend et, à moitié, le mal qu'il n'aime pas, qui n'est jamais tout entier à ce qu'il aime et... malheureux par conséquent.

— Et là encore, c'est un cœur orgueilleux, rassasié de vertus et de vérités majusculees, qui se pétrifie sous leur âpre soleil...

Et, tout ça je crois bien que c'est mon cœur, un cœur d'homme...

Le changement nécessaire

Alors je voudrais bien que « ça » change... et « ça », je sais ce que c'est ! La seule réponse urgente et utile parce que préliminaire à toutes les autres c'est celle qui changera l'homme que je suis, dans son cœur et dans son esprit. Car je me connais : j'ai beau changer de pays, de maison, de vêtement, je suis toujours le même et Dieu et les hommes ne peuvent rien faire de moi : et plus je crois que ça change et plus c'est pareil !

Serais-je le seul à porter ce jugement pessimiste sur sa personne ? Bien sûr que non ! Alors, gens de France et de partout, le changement qui nous fait besoin à tous, c'est un cœur et un esprit nouveau.

Pourquoi ?

Je sais, beaucoup disent, pour le principe sans doute, pourquoi des cœurs nouveaux ? Et pourquoi un nouvel esprit ? Je me suis répété tout ce qu'on a pu dire à la gloire de notre bonne nature. Un certain Jean-Jacques (Rousseau, celui-là) ne s'en était pas privé. Mais je sais aussi ce qui se passe dans mon cœur quand il arrive qu'on chante mes louanges et qu'on me dit que je suis bon ! Je sais que ce bien qu'on me dit capable de faire, je ne le fais pas ; ces sentiments qu'on me dit être humanitaires et philanthropiques, « chrétiens » en un mot, sont en fait égoïstes et je sais qu'ils ne convergent que vers moi.

(1) Le Figaro, 21 juin 1974.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 17

Lundi 23 septembre 1974

Si l'homme vit, il doit.
Sans devoir, la vie n'est qu'existence
et pauvreté.

S. Prévinquières

APRÈS LES GRANDES MANŒUVRES DE L'ÉTÉ

par Charles Fichter

Elles viennent de s'achever, que ce soit à Accra, à Berlin-Ouest, à Lausanne, à Taizé (j'oublie certainement certains lieux) ; les grandes manifestations de l'été qui ont retenu l'attention des informateurs religieux et spécialement protestants sont terminées. En attendant de nouvelles sensations pour la « une », l'actualité religieuse devra se contenter de faits et de gestes tout ordinaires.

Les lendemains de fête conservent toujours la nostalgie des lumières et des joies de la veille ; c'est ce qui les rend tristes. Il n'en est guère autrement du lendemain de certaines grandes manœuvres religieuses. Il faut retrouver le quotidien après avoir goûté l'extraordinaire, la sobriété des tâches journalières après avoir salué les frontières de l'imaginable ; il faut réapprendre l'humble sagesse des « Proverbes » après les grands exercices de rhétorique.

Les lendemains offrent une image tellement dérisoire des visions de la veille que la prononciation et jusqu'à l'orthographe des mots s'en ressentent ; la plupart d'entre eux, sinon tous, perdent la majuscule qui ornait leur accès et deviennent si simples et presque si insignifiants en face de leur forme des jours de fête ; voyez donc : église, esprit, salut... Ces lendemains sont-ils tristes ou salutaires ? Ils permettent en tout cas de se poser des questions.

Si la réalité essentielle pour l'homme se trouvait dans ces lendemains ? Les mots y sont tellement simples et l'homme a de la peine à leur accorder une majuscule ; il éprouve même beaucoup de peine à prononcer le seul mot dont il sait qu'il mériterait une majuscule, celui de « Dieu ». Il est trop occupé à parler de son pain et de sa peine, de ses petits projets et de ses petits espoirs ; mais il a retrouvé ses voisins et ses compagnons, ceux qu'il connaît et qui le connaissent, ceux avec lesquels il peut échanger de temps à autre un salut fraternel ou un bon sourire.

Si les beaux programmes, imaginés la veille, se perdent en ces lendemains, est-ce tellement grave ? Les horizons du quotidien sont à ce point limités et ses charges à ce point nombreuses et lourdes qu'il

Suite page 3 →

LES JOURNÉES DE SÈTE EN DERNIÈRE PAGE

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 75 francs français
50 francs suisses
50 florins
600 francs belges
30 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 35 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 28 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 27 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 370 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 50 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.

Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.

Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Nous commençons à faire paraître une série d'arti-
cles concernant d'une part le ministère pastoral vu
sous ses divers aspects (sociologique, culturel, avec
leurs ombres, échecs, enthousiasmes, malaises), puis
d'autre part, la position du laïque dans l'Église, sa
réaction vis-à-vis de l'institution, sa compréhension ou
son incompréhension pastorale, son confort, son ma-
laise, ses joies...*

*Pour ouvrir cette série nous publions un article du
pasteur Paul Guiraud, secrétaire général de l'Église
Réformée de France. Il donne une vue d'ensemble de
la question telle qu'il la juge de son point de vue
personnel. Qu'on n'y cherche donc pas une quel-
conque adresse de la rue de Clichy ayant valeur de
directive ! L'auteur, placé où il se trouve et après
diverses expériences l'ayant mis en relation avec bien
des pasteurs, ayant été ou étant confronté journal-
lement à leurs problèmes comme à ceux de l'Église,
cherche à exprimer une vue objective du ministère
pastoral tel qu'il lui apparaît aujourd'hui.*

*Pour élargir l'horizon sur ce chapitre nous publions
trois autres témoignages. L'un vient d'un pasteur
exerçant depuis trente-deux ans un ministère dit classi-
que ; il remarque combien l'évolution sociologique
ainsi que celle de l'Église romaine ont diversifié son
ministère. L'autre est donnée par un pasteur « non
rétribué » qui après un ministère classique d'une di-
zaine d'années aborde depuis quelques mois celui, très
particulier, de pasteur-ouvrier. Enfin, un appel à plus
de compréhension, légitime espoir de voir les généra-
tions de pasteurs plus proches les unes des autres ; là
aussi s'exprime un aspect du malaise actuel qui s'étend
aux laïques.*

suffit à l'homme d'oser le pas suivant et d'assumer l'immédiat devoir. Même s'il n'a pas entièrement compris la parole du « pain de ce jour » et de la « peine de chaque jour », il est amené à l'expérimenter et bien souvent à s'en contenter ; les programmes des jours de fête nourrissent alors ses moments de rêve ou ses besoins d'utopie.

S'il n'était pas si difficile de mobiliser la « base » ? Malheureusement même les technocrates des grandes assemblées et organisations ecclésiastiques oublient que ce qu'ils appellent la « base » sont les hommes qui sont entièrement pris par le quotidien ; ils oublient surtout que ces hommes ont une méfiance quasi-instinctive envers tous les mots qui s'écrivent avec une majuscule mais qu'ils ont, par contre, le sens profond de la solidarité humaine ; ceux d'entre eux qui connaissent le vocabulaire religieux nomment leur attitude et leur service « l'amour du prochain ».

La dernière interrogation m'est suggérée par le souvenir que je garde du « musée de l'histoire des religions » (à Léninegrad) : de grandes fresques « réalistes » décrivent la misère du peuple (les représentants de la religion sont parmi les privilégiés) et des versets bibliques appropriés (tels ceux du « sermon sur la montagne » concernant les « miséricordieux », les « doux », les « pacificateurs », etc...) illustrent l'incapacité inhérente à la religion chrétienne de changer le sort des pauvres, de « faire la révolution ». Les temps ont changé ; aujourd'hui la plupart des stratèges chrétiens savent aussi qu'il faut faire la révolution, ils

savent même laquelle (ou lesquelles) il faut faire et comment le faire. Est-il alors tellement déraisonnable que certains chrétiens prennent de nouveau au sérieux la promesse donnée au « sel de la terre » et à la « lumière du monde » ?

Les lendemains de fête contiennent inévitablement un profond désenchantement, car les « réalités quotidiennes » reprennent leur droit et leur place. Mais, s'il faut croire ces histoires nommées paraboles que les auteurs des Évangiles attribuent à Jésus, c'est au niveau de ces réalités quotidiennes et humaines que l'homme est appelé à découvrir et à déchiffrer le mystère divin.

Ces grandes manœuvres de l'été organisées par différents organismes chrétiens ont coïncidé avec la période des vacances. Peut-on risquer le parallèle ? Comme les spécialistes et organisateurs de vacances essaient de persuader l'homme que c'est le moment et le lieu où il peut se retrouver ou même se réaliser ; les spécialistes de l'organisation et des structures ecclésiastiques essaient de persuader les simples croyants que la vraie vie de l'Église et de ses membres se situe dans le cadre des fêtes, des rencontres et des programmes qu'ils proposent. Et si par dérision la vie se manifestait là où il ne se passe rien, où des hommes tout simplement travaillent et aiment, souffrent et luttent, tendent la main à leur compagnon et lui souhaitent : bon courage !, où ces hommes découvrent la joie de pouvoir aider l'autre, d'être « en bénédiction ». Quelle promesse ce serait pour ces nombreux lendemains !

Charles Fichter

Il est certain que le ministère pastoral se différencie suivant la place occupée par le pasteur (grande ville, ville à l'échelle humaine, campagne, dissémination, etc...). L'impact sociologique et culturel est différent. C'est la raison pour laquelle nous avons écrit à une centaine de pasteurs divers par l'âge et la situation géographique qu'ils occupent. Nous leur demandions d'écrire leurs expériences, heureuses ou malheureuses, leur épanouissement ou leur malaise, les priant en même temps de porter un jugement sur leur ministère et sur l'Église qui les emploie.

Bien entendu, à la suite de celles figurant dans ce numéro, nous publierons les autres réponses reçues ; elles sont malheureusement en nombre insuffisant.

Nous sollicitons d'autres témoignages de laïques aussi bien que de pasteurs. Il serait même judicieux que s'instaurent, ici ou là, des cercles d'études orientés sur ce thème et qu'ils nous adressent leurs points de vue. Ainsi s'instaurerait peut-être un dialogue utile qui pourrait devenir positif.

La vie de l'Église et son avenir sont en jeu.

P.R.

dentifrice

ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

Union des Eglises Evangéliques Libres de France

Secrétariat : 56, rue de Tournon — 07100 Annonay

Cette Union d'églises aura bientôt 125 ans puisque c'est au lendemain de la révolution de 1848 que se tint le synode constituant.

Il est nécessaire de rappeler que l'Eglise Réformée vivait alors dans le cadre du Concordat Napoléonien et avec des règles qui ne favorisaient guère une nette proclamation de la Foi et une discipline ecclésiastique conforme aux Écritures.

Les éléments qui ont conduit à l'apparition de cette Union d'églises sont de divers ordres. Il y a eu extérieurement le climat nouveau de liberté qui permit la réunion de synodes. Mais, la force intérieure et spirituelle qui provoqua cette éclosion a son origine historique dans le mouvement de réveil qui se développa à Genève au début du XIX^{ème} siècle. Des prédicateurs vinrent en France et ces contacts amenèrent un renouveau dans notre pays.

Mais, cette action ne fut pas toujours admise au sein des églises réformées concordataires. De ce fait, des églises nouvelles se formèrent qui rejoignirent les églises indépendantes déjà existantes pour former en 1849 l'Union des Eglises Evangéliques Libres.



Certains principes conduisirent les animateurs du synode et les délégués des églises. Ce fut d'abord la nécessité d'une déclaration de foi sans ambiguïté, permettant de rassembler réellement les croyants evangéliques, l'église n'étant pas pour eux d'abord une réalité sociologique mais une réalité spirituelle par la foi en Jésus-Christ.

Pour que cela fût plus précis, il devait y être inscrit que la foi ne peut être, que par une expérience personnelle du salut, par la repentance et la présence de l'Esprit. D'où l'insistance sur cette nécessité pour tout homme de la conversion.

Enfin, comme conséquence et pour l'épanouissement des communautés, devait apparaître la nécessité d'une séparation de l'État qui permettrait une discipline ecclésiastique correcte dont on trouvait les lignes essentielles dans le Nouveau Testament. Le point central de cette discipline étant la nécessité d'une profession personnelle de la foi pour devenir membre de l'église locale.

Ces grands principes constituent encore à l'heure actuelle le caractère spécifique de l'Union des Eglises Evangéliques Libres. Certes, les temps ont changé. Plus d'un demi-siècle après la création de l'Union et sur l'initiative de l'État, fut promulguée la loi de séparation. Mais, il faut noter que cela vint de l'extérieur et non point des églises elles-mêmes.



C'est pour rester fidèles à ces principes que les églises libres, dans leur majorité, ne crurent pas devoir se joindre au mouvement de réunification du protestantisme en 1938.

C'est également pour cette raison que l'Union des Eglises Libres se retira de la Fédération Protestante, il y a quelques années, alors que, au sein de cet organisme, une pression œcuménique très forte se faisait sentir. Il était évident pour elle que cette tendance n'allait pas dans le sens d'une proclamation claire de la foi, mais qu'il s'agissait plutôt, à la limite, d'un retour à ce qui existait lors de la création de l'Union : une institution ecclésiastique groupant en son sein toutes sortes de convictions.

Étant très minoritaire au sein de cet organisme, l'Union préféra se retirer plutôt que de bloquer son fonctionnement par l'usage du droit de veto.

Ce retrait ne signifiait nullement un repli sur soi puisque parallèlement et simultanément, des liens existaient qui se fortifièrent avec des unions d'églises établies sur les mêmes bases ecclésiastiques qui devaient aboutir à la création du Congrès des Eglises de Professants.



Les Eglises Libres ont gardé le régime presbytérien synodal avec toutefois une insistance sur l'église locale qui les rapproche, à cet égard au moins, des églises congrégationalistes.

L'Union des Eglises Libres a conscience d'être l'un des membres du corps de Christ. Son importance (30 églises ou postes) ne manquerait pas de le lui rappeler s'il en était besoin. Elle a conscience aussi de ce qu'elle doit, pour obéir à son Sauveur Jésus-Christ, proclamer pour sa part le message de l'Évangile avec les dons spécifiques qui lui ont été accordés par Dieu.

L'expansion de ces dernières années, ponctuée par la création de plusieurs églises dans des grands centres urbains, non seulement semble bien être un signe donné par Dieu de la nécessité de ce témoignage pour l'avènement de Son règne dans notre pays.

Si l'Union conserve dans son titre le terme « Libre », il n'y a pas là seulement une référence au passé, mais l'affirmation d'une réalité spirituelle d'aujourd'hui, pour les membres et les communautés qui la composent, et qui ne peut être une réalité que par la soumission à Jésus-Christ et à Sa Parole.

A. Coyault

EGLISE, QUE DIS-TU DE TON AVENIR ?

Trente à quarante mille jeunes, réunis à Taizé du 30 août au 1er septembre pour l'ouverture du Concile des Jeunes, ont posé cette question embarrassante, peut-être sans réponse : Église, que dis-tu de ton avenir ?

« Je vous prie, ne décevez pas ceux, si nombreux, pour lesquels votre ouverture du Concile des Jeunes est devenue un signe d'espérance », disait le cardinal Koenig, président du secrétariat pour les non-croyants au Vatican, dans son message aux jeunes.

La grande majorité des jeunes, engagés dans la préparation du Concile, n'a sûrement pas été déçue : les thèmes présents dans la *Lettre au peuple de Dieu*, lue le dimanche 1er septembre, c'est eux-mêmes qui les avaient discutés, réfléchis et vécus durant les quatre années de préparation.

Mais l'ÉGLISE se sentira-t-elle interpellée par les questions qui lui sont posées ? Église, voudras-tu te convertir d'Église bien « installée » en peuple de Dieu ; peuple toujours en marche ?

Le Concile, une longue marche

Quatre ans et demi de préparation pour franchir une nouvelle étape : l'ouverture du Concile.

Pour beaucoup, il s'agit en fait d'une continuation : toujours suivre le Christ ressuscité, vivre de sa résurrection, témoigner de cette vie : être semeur dans le monde d'aujourd'hui.

Un jeune Chilien exilé disait à propos du Concile des Jeunes : « *Il nous est demandé de semer et encore de semer, mais ne vous préoccupez pas de la récolte* ».

Pour cette raison le Concile ne sera pas un « mouvement », il ne cherchera pas à faire des adeptes ; le prosélytisme ne l'intéressera jamais !

Le Concile des Jeunes va s'ouvrir successivement sur les cinq continents. La grande nouveauté par rapport à sa préparation sera un engagement encore plus profond : non pas un engagement purement « intellectuel », mais un engagement de VIE, et cela au cœur du peuple de Dieu. Régulièrement une récapitulation sera faite : ce sera comme pour la préparation, un partage de vie : partager avec les autres ce que je vis.

Deux jours d'OUVERTURE

La prière commune, le silence personnel, une nuit de prière, les échanges en petits groupes, les grandes réunions générales où alternaient messages officiels, témoignages de vie et chants, tout cela a amplement meublé les deux journées de Taizé.

Pour marquer la communion avec l'Église universelle, les différentes Églises

ont été représentées par des délégués officiels. Ainsi, on a pu entendre un message de Paul VI (lu par le cardinal Willebrands), du pasteur Philip Potter, de Mgr Woods (anglican) et du cardinal Koenig.

Une lettre interrogation

Le grand moment fut, le dimanche matin, la lecture de la lettre adressée à tout le peuple de Dieu : « *Nous sommes nés sur une terre qui est inhabitable pour la plupart des hommes. Une grande partie de l'humanité est exploitée par une minorité qui jouit de privilèges intolérables. Les régimes policiers sont nombreux à protéger les puissants. Des sociétés multi-nationales imposent leurs lois. Le profit et l'argent règnent. Ceux qui détiennent le pouvoir n'écoulent presque jamais les hommes sans voix.* »

C'est le constat qui se dégage des années de préparation sur les cinq continents. Par les nombreux échanges, « *peu à peu, une conscience commune s'est dégagée, façonnée plus particulièrement par la voix de ceux d'entre nous qui sont soumis à la dépendance, à l'oppression, ou qui sont réduits au silence* ».

Une lettre au peuple de Dieu

« *Nous sommes partie prenante de ce peuple. C'est pourquoi nous lui adressons cette lettre* ». Cet accent a été très fort : le Concile des Jeunes est événement de l'Église : tout doit se passer dans le peuple de Dieu.

« *Et le peuple de Dieu, poursuit le texte, quelle voie de libération ouvre-t-il ? Il ne peut pas esquiver cette question* ». En effet, le problème est à deux faces :

D'une part, « *de nombreuses Églises, dans l'hémisphère sud comme dans l'hémisphère nord, sont surveillées, soumises à des tracasseries, voire à la persécution. Certaines d'entre elles donnent la preuve que, sans liens avec le pouvoir politique, sans moyens de puissance, sans richesses, l'Église peut connaître une naissance nouvelle, devenir force libératrice pour les hommes et rayonner Dieu* ».

Mais, d'autre part :

« *Une autre partie du peuple de Dieu, dans l'hémisphère nord comme dans l'hémisphère sud, pactise avec l'inégalité. Des chrétiens individuellement et beaucoup d'institutions d'Église ont capitalisé les biens, amassé d'immenses richesses en argent, en terres, en bâtiments, en actions dans les banques. Il est des pays où les Églises demeurent liées aux pouvoirs politiques ou financiers. Prenant sur leur superflu, elles donnent de fortes sommes pour le développement mais ne modifient pas pour autant leurs propres*

structures. Des institutions d'Église se donnent les moyens les plus efficaces pour accomplir leur mission, animer leurs activités, réunir leurs commissions. Mais beaucoup constatent que, peu à peu, la vie s'en va, laissant les institutions tourner à vide. Les Églises sont de plus en plus abandonnées par les hommes de notre temps. Leur parole perd sa crédibilité. »

Signes de résurrection

Devant ces constatations, nombreux sont les jeunes qui désespèrent. Mais des « signes de résurrection » existent, et ainsi, l'espérance de vie triomphe de la mort. Ce sont ces Brésiliens, pauvres paysans qui portent leur Église à cause du manque de prêtres ; c'est cet Indien, chimiste, qui renonce à ses privilèges pour vivre la vie des pauvres ; c'est cette Portugaise qui dit l'espoir de son pays et de ses colonies depuis le 25 avril dernier ; ce sont ces Africains qui voient avec espoir une évolution dans la position des Églises face à la colonisation...

Des signes... Et si cette résurrection était celle de tout le peuple de Dieu ?

Église, que dis-tu de ton avenir ?

Cette question, les jeunes réunis pour l'ouverture du Concile, l'explicitent dans les lignes suivantes :

« *Église, que dis-tu de ton avenir ?*

Vas-tu renoncer aux moyens de puissance, aux compromissions avec les pouvoirs politiques et financiers ?

Vas-tu abandonner les privilèges, renoncer à capitaliser ? Vas-tu enfin devenir « communauté universelle de partage », communauté enfin réconciliée, lieu de communion et d'amitié pour toute l'humanité ?

(...)

Vas-tu devenir « peuple des béatitudes », sans autre sécurité que le Christ, peuple pauvre, contemplatif, créateur de paix, porteur de la joie et d'une fête libératrice pour les hommes, quitte à être persécutée pour la justice ?

(...)

Nous oserons nous engager ensemble et sans retour à vivre l'inespéré, à faire jaillir l'esprit des béatitudes dans le peuple de Dieu, à être ferments d'une société sans classes et sans privilégiés. »

Un appel sans concession au changement des Églises

Sommes-nous prêts à accepter l'exigence des jeunes d'aujourd'hui ? Ou décevrons-nous ces jeunes qui frappent aux portes des Églises ? Celles-ci iront-elles au-delà des paroles bienveillantes pour répondre aux appels précis et sans concession qui leur sont lancés ?

Bernard Saettler

D'UNE ILE

De ma fenêtre ouverte, je regarde le port et son tapis d'algues vertes et rousses sur lequel les bateaux somnolent. La tempête déferlait hier sur les digues. Il n'en reste que le souvenir d'un spectacle inhumain plein d'horreur sacrée. Des voix d'hommes et de femmes peuplent un quai baigné de soleil. Aucune automobile. Les rues du village ont simplement « la largeur indispensable pour rouler une barrique de vin ». Les bruits du monde franchissent avec peine le bras de mer qui nous sépare du continent et nous impose une heure au moins de traversée.

Du déshonneur

C'est dire qu'ici le bruit des armes et les cris des combattants ne parviennent qu'après une décantation plus ou moins longue et qu'ils ont perdu, quand ils atteignent ce rocher, beaucoup de leur cruauté. Pas au point cependant que l'écoute de la radio et la lecture des journaux ne viennent réveiller des douleurs anciennes.

La guerre entre la Grèce et la Turquie pour la possession de Chypre s'est stabilisée, au moins provisoirement, dans un climat de règlement de compte. Chaque armée, dans des villages tour à tour conquis et perdus, a commis son lot d'atrocités, de meurtres et de viols.

La Guinée, à peine indépendante, a vu des hordes sauvages déferlant sur des colons en fuite affolés par la peur, dans les rangs desquels des vides ont été faits à la machette et des femmes étranglées après avoir subi les pires humiliations.

Au Larzac, François Mitterrand a dû être protégé, imparfaitement d'ailleurs, contre des lapideurs criant leur haine et brandissant, dans leur poing fermé, le couteau du boucher à la place de la rose.

Comment parler de civilisation et d'amour quand on accepte de faire triompher ses idées avec les instruments de la

guerre ? J'ai préconisé le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. J'ai défendu et défendrai demain le Larzac. C'est vouer une cause à la souillure que lui appliquer les méthodes des oppresseurs. Mais est-il encore possible de faire entendre raison à ceux qui ne savent pas ce qu'est le déshonneur ?

Non à la violence

Il est vrai que les partisans de la violence ont à nous opposer de gênantes cautions. On en est plus au : « Tuez, Dieu reconnaîtra bien les siens », on ne peut pas tous les jours bénir une bombe pour quelque Hiroshima. On annonce tout simplement, parfois de la chaire, devant quelque micro, que la guerre et la révolution peuvent être faites quand elles ont un motif valable et qu'il ne faut pas s'étonner d'avoir à casser des œufs pour faire une omelette. Les œufs, bien entendu, ce sont toujours les autres et c'est tellement rassurant de se borner à tenir la queue de la poêle.

Mon propos aujourd'hui est donc d'accuser certains ecclésiastiques de toutes confessions d'hypocrisie et de lâcheté. Révolutionnaires d'opérette, ils poussent des innocents vers les boucheries de la planète. Je pense à vous, pour avoir écouté vos propos rapportés à la radiodiffusion française, à vous « frère Schütz », comme on vous nomme, qui de votre abbaye annoncez à des milliers de jeunes que le but justifie les moyens.

Je viens vous dire, à vous tous, bien-pensants distributeurs de cocktails Molotov, que je refuse votre christianisme aux mains sales. J'accepterai de vous croire quand l'argent que détiennent les puissants ecclésiastiques de ce monde aura été distribué aux pauvres de la planète, quand vous aurez quitté vos palais et votre confort pour aller apprendre à ceux qui ne savent pas les meilleures méthodes pour semer le blé et soigner les

moutons afin que disparaisse la faim dans le monde. Jusqu'à présent vous n'avez pas mobilisé beaucoup de volontaires pour réaliser cet objectif.

En attendant que vous vous décidiez, je ne suis pas plus que vous partisans de l'acceptation et du servage, mais je sais d'une manière certaine que rien ne s'obtient de durable par la force, même si, comme Hitler, vous décidez d'exterminer tous les opposants.

Il y a peu d'enfants de victimes qui ne soient pas tentés de devenir bourreaux. Les colonisés torturés n'ont eu de cesse qu'ils n'aient torturé plus encore si possible leurs colonisateurs. Ces derniers, à leur tour, humiliés, bafoués, brutalisés, ont préparé des générations qui crieront vengeance. Les jeunes qui, le poing tendu, brandissant le couteau plutôt que la fleur, les jeunes qui défilent le bras levé à la romaine en scandant des chants de guerre, ceux qui « nettoieront » la terre demain, s'ils en ont la liberté, connaîtront à leur tour les pires vengeances.

Voilà où quelques religieux, laïques ou pasteurs à la mode, veulent en venir. Voilà ce qui est annoncé de ci, de là dans les chaires des églises, à la radio et dans les journaux. C'est le signe le plus évident de l'échec du christianisme dans ses prétentions libératrices, car libérer les hommes c'est bien moins les soustraire à l'opresseur par la force que rendre les moyens de l'opresseur inutiles en face de la non-violence de l'oppressé. Plus justement, c'est l'échec de ceux qui devraient témoigner pour Jésus et qui le trahissent quotidiennement par lâcheté pour être du côté des puissants de demain selon leurs prévisions.

Oui à toutes les grèves du monde lorsqu'elles défendent la profession. Elles ont ruiné les prétentions des puissants beaucoup plus que les armes. Non au premier boulon jeté, suivi du premier coup de feu, suivi d'un commando qui s'abat sur des hommes et des femmes sans défense, sur des jeunes filles et des enfants innocents.

Oui aux hommes qui paralysent les trains et les navires, qui barrent les routes, qui refusent qu'un champ de blé devienne terrain de manœuvre quand l'honneur d'être homme est en jeu. Non à la révolution qui débute en kermesse et finit en ruisseau de sang.

J'ai à mon tour, comme un quelconque « frère Schütz », une proposition à vous faire : celle d'occuper les églises et les temples et d'en interdire l'entrée à tout individu, ecclésiastique ou non, qui se permet de prêcher la violence,

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

comme si le Christ en avait fait son crédo. Pour un supplicié consentant, des milliards d'hommes et de femmes ont fait leur une éthique incomparable. Il ne peut y avoir que des lâches pour applaudir au crime commis par celui qui se venge. Et puis, si l'habitude se prenait dans les églises de faire de la violence une vertu, je vous invite, frères chrétiens qui la refusez, à raser ces édifices inutiles pour en chasser à jamais leurs prophètes. Il sera

□

toujours temps de reconstruire s'il en est besoin.

De cette île comment imaginer les cris des persécutés, les mains élevées vers le ciel en un dernier appel, quand ne me parviennent à l'instant que des cris de mouettes et des rires d'enfants. Pour accepter encore d'exister, dans le concert des hommes menacés de tant de maléfices, il faut bien toute la tendresse de ce lieu que je vais quitter.

Jean Chèvre
Ile de Sein, 3 septembre 1974

Le coût écrasant

de la guerre du Kippour

(Les chiffres que nous publions ont été extraits de la déclaration faite devant la Commission sénatoriale du Budget, aux États-Unis, par M. I.L. Kenen, président de la Commission des Affaires publiques États-Unis-Israël).

Les événements désastreux d'octobre dernier, la puissance de feu considérable des chars et engins divers, le remplacement rapide de l'armement soviétique fourni aux Arabes, la véritable alchimie qui a permis à ces derniers de transformer leur pétrole en nouvelle arme de guerre, la prolongation de la guerre d'usure, la nouvelle vague d'actions terroristes — tous ces facteurs contraignent Israël à maintenir des forces militaires plus importantes et beaucoup mieux équipées qu'auparavant.

Avant la dernière guerre, Israël avait quelque six à sept mille hommes dans sa réserve mobilisée. En 1974, les Israéliens estiment que cette même réserve devra être d'une moyenne annuelle de 80.000 hommes, ce qui représente plus de huit pour cent de la population active du pays.

La guerre a porté un coup sévère à l'économie d'Israël — quelque sept milliards de dollars — ce qui signifie que chaque Israélien, à titre de compensation, devra fournir une contribution équivalant à une année entière de travail.

Le coût du remplacement du matériel et des dommages de guerre est estimé approximativement à quatre milliards de dollars. La perte de production subie du fait de la guerre a été d'environ 400 millions de dollars : ce chiffre pourrait doubler cette année.

Si 1973 avait été une année normale, les Israéliens auraient versé à leur gouvernement quelque 3,8 milliards de dollars. Comme conséquence de la guerre d'octobre, ils ont dû verser près de deux milliards de dollars de plus pour financer leur propre sécurité.

Les Israéliens sont les citoyens les plus fortement imposés du monde entier et ils détiennent également le record mondial de la dette extérieure la plus élevée par tête d'habitant.

En 1973, le revenu par tête d'habitant d'un Israélien moyen a été de 2.100 dollars. Sur cette somme, il a versé 900 dollars aux impôts et 300 dollars en prêts à l'État, ce qui lui a laissé 900 dollars pour ses dépenses courantes. Mais il faut considérer que ce revenu disponible a été encore amputé par des impôts supplémentaires d'urgence et par l'abolition de certaines subventions.

En Israël, un contribuable justifiant d'un revenu annuel de 5.000 dollars en paie 52 % en impôts et prêts obligatoires à l'État ; pour un revenu de 10.000 dollars, sa contribution est de 66 % et pour 20.000 dollars elle est de 75 %.

— Selon Monsieur Pinhas Sapir, président de l'Agence juive, la guerre du Kippour a coûté autant d'argent qu'il en aurait été nécessaire pour nourrir, en blé, toute la population d'Israël pendant 120 années.

(*Jewish Observer and Middle East Review* — 7 juin 1974). In Informations juives. Juillet 1974.

CARNET

Le 22 août 1974, à Anglet, s'est éteint

Monsieur René VOLFARD

Avocat honoraire à la Cour d'Appel
de Bordeaux

Ancien Bâtonnier

Chevalier de la Légion d'Honneur
Officier du Mérite National

Selon sa volonté, l'inhumation a eu lieu dans l'intimité familiale au cimetière protestant de La Force (Dordogne), le 24 août.

« La royauté d'un homme ne vient pas de sa richesse, ni de l'exploit qu'il a accompli. Elle vient du degré lumière qu'il possède et fait rayonner autour de lui » (Marc Volfard, pasteur, La Force 1905).

de la part de :

Madame René VOLFARD

M. et Mme François COSSERON de Villenoisy

Madame Nelly VOLFARD

Mlle Florence et M. Michel BROWNE

Mme Albert VOLFARD, ses enfants et petits-enfants,

M. et Mme Rémi VOLFARD, leurs enfants et petits-enfants,

les familles POUMEAU, GEORGE, BAYSSELANCE, MEYER, AMANIEUX, BALANS.

A CÉDER GRATUITEMENT

pour cause vieillesse et avant le Grand Départ :

80 Sermons (en partie reliés).

L'esprit du ministère — Cérémonial des Veilleurs, etc...

par Wilfred MONOD

Écrire : Georges K.

11, chemin du Montoir
77630 BERBIZON

ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE

Michel CREMET

53, rue Alsace
81200 MAZAMET

Tél : 61.25.90

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2ème éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

La direction d'« *Évangile et Liberté* » souhaitant publier une série d'articles sur les pasteurs m'a demandé de participer à cette réflexion.

Tâche difficile car il y a les règles, les usages et la pratique ! Les règles figurent dans nos textes officiels, les usages sont sacrés pour les uns et périmés pour les autres, la pratique se vit dans d'extrêmes diversités. C'est dire que ces lignes trop brèves seront écrites sans aucune prétention et ne pourront exprimer qu'un point de vue personnel.

Cette brève étude devrait porter sur les pasteurs. En fait il s'agira des « ministres », terme qui englobe des catégories diverses et convient mieux à la situation. Le patois languedocien n'employait-il pas toujours ce titre « Moussu lou ministré », dans un raccourci puisqu'il s'agissait exactement de « Ministre du saint Évangile » ?

Pasteurs ou Ministres

Au cours de ces dernières années les études sur les ministères ont été faussées par une confusion entre sacerdoce universel et ministère. Elle résultait du louable désir d'inscrire tout le service de l'Église dans tout le peuple chrétien. C'est bien ce corps qui est responsable de la transmission de l'Évangile, peuple de « prêtres » que le Seigneur appelle, en sa promesse inscrite dans le baptême. Il n'y a pas de distinction fondamentale, « essentielle », entre ses membres. Mais les mentalités ont été imbibées de tout l'appareil clérical de la prêtrise catholique et elles ont contribué à créer deux catégories, pasteurs et laïques, la première ayant des caractéristiques autres, mais aussi un pouvoir, une supériorité sur la seconde. Comme l'exprime la formule du « pasteur qui n'est pas comme les autres », on lui a même attribué des éléments du sacré. De plus on a confié au pasteur tout ce qui concerne la vie religieuse et, parfois, il s'en est emparé. Le laïque saurait seulement aider le pasteur sans être apte à prendre de vraie responsabilité. De même le pasteur ne saurait avoir une vie personnelle en dehors du cadre religieux. Pour les uns et pour les autres c'est de moins en moins acceptable.

Le « ministre » est un homme ou une femme qui a non seulement reçu une vocation générale dans le sacerdoce universel mais une vocation particulière de service de Jésus-Christ dans l'Église. Dans ce but il

acquiert les connaissances nécessaires par ses études et des stages, établissant aussi les bases de sa foi et de sa piété. Son aptitude est vérifiée et doit être reconnue par l'Église (Commission des Ministères, Synode national). Elle est signifiée par les engagements et l'imposition des mains (consécration-ordination, installation). Elle s'exerce dans un des postes de l'Église et, parfois, dans une tâche où s'exprime un même service explicite (« détachés dans les œuvres », etc...). Il s'agit donc d'une fonction soumise à l'autorité de l'Église par ses organes élus, tant locaux que régionaux et nationaux. Par là même cette fonction est nécessairement liée à une communauté ou un ensemble de communautés qui nomment leur pasteur. Elle est assumée dans le cadre d'une équipe officiellement reconnue (conseil, etc...). Le titre de pasteur ou de ministre est lié à cette fonction. Il n'appartient pas à l'individu mais lui est donné pour la durée du service confié par l'Église ou reconnu par elle. Ne plus porter ce titre n'est pas une sanction ou un reniement, mais c'est avoir sa place sous une autre forme dans le peuple de l'Église et son service.

Conceptions du ministère

Deux conceptions ont toujours trouvé place dans l'Église réformée. Pour les uns le pasteur est celui qui « ravitaille » spirituellement et forme les fidèles appelés à témoigner par leurs actes dans la vie. Pour les autres, le pasteur est l'envoyé de la communauté pour témoigner dans le monde. La première était la plus courante mais elle tend à être supplantée par la seconde qui comporte de nombreux risques. Elle n'englobe plus la diversité des témoignages correspondant aux aspects divers de la vérité. Une forme — méthode, théologie, idéologie — est ainsi privilégiée dans une sorte de ministère « prophétique » généralement cléricale et souvent absolutiste. Il n'y a plus de communautés larges mais le noyau de ceux qui partagent la même orientation. Les autres seraient considérés comme des inaptes ou des attardés d'une forme périmée de l'Église.

A partir d'une telle attitude peut disparaître la figure multitudiniste de l'Église au profit de formes confessantes exclusivistes avec toutes leurs variétés ; celles-ci peuvent avoir des tonalités doctrinaires, politiques ou autres. Cette disparition serait extrêmement

par Paul Guiraud

grave. Sur chacun de ceux qui ont été baptisés dans l'Église repose la même promesse du Christ et l'Église doit la leur répéter à travers les temps de leur vie. Ce peuple abandonné — et il en est aussi responsable par son peu d'appétit spirituel et de souci de témoignage —, contient de même toutes les possibilités de relèvement. Mais pour cela il faut le connaître, le suivre avec cette gratuité de service accordée « aux autres » mais pas à ceux-là. Cela devient difficile pratiquement et cependant c'est essentiel.

Pourquoi, même s'ils sont hors de la foi, semblables à beaucoup d'autres, avec leur recherche, ne pas leur accorder une priorité dans une attente compréhensive, avec son ferment d'espérance ?

Mais, derrière tout cela, n'y aurait-il pas quelquefois le désir de tout soumettre à l'idée de son choix, à la visée personnalisée, et l'abandon de la rencontre ordinaire, ordonnée autour de quelques thèmes d'une assez grande banalité souvent ? Doit-on les négliger parce qu'ils n'ont pas eu les éléments de formation, d'ouverture ? N'y a-t-il rien à recevoir d'eux ? Ne sont-ils pas aussi « le monde » ? N'y a-t-il pas parmi eux des « paumés » par de lourds problèmes, par l'âge, qui ont droit à l'attention d'une Église proche de leur solitude ? C'est aussi au contact de cette masse amorphe (est-ce sûr ?) que le pasteur peut saisir bien des problèmes du monde, voire s'ouvrir des portes nouvelles, rectifier son langage et ses expressions de pensée, nourrir ses échanges et la prédication. Vivre ces rencontres avec la chaleur humaine, l'écoute qui veut saisir la vie et s'instruire, la certitude de l'action mystérieuse de Dieu est aujourd'hui d'une réelle importance pour le ministère du pasteur et de ceux qui sont associés à cette tâche.

Les conditions du ministère aujourd'hui

Le temps où le pasteur était toujours un notable peu contesté dans la société et la paroisse est terminé. Progressivement la société le néglige et il a moins le rôle culturel que lui donnait sa formation car celle-ci engrène mal sur le milieu et ne s'est pas toujours maintenue au niveau requis. Dans la paroisse la critique, née parfois d'une attente déçue ou de positions plus officielles, se fait plus vive et peut amener des incompréhensions et même des ruptures pour ceux qui veulent imposer leurs conceptions au pasteur.

Il y a une lourdeur certaine de paroisses fermées à toute nouveauté et attachées à des traditions souvent pas très anciennes et contestables.

Les conditions du travail sont plus difficiles. Dissémination croissante dans les villes et les campagnes, disponibilité plus réduite des laïques pour le travail commun, les rendez-vous ; faiblesse de la formation religieuse de beaucoup dans un affadissement spirituel ; état d'esprit nouveau d'une jeunesse formée autrement, etc..., tout cela rend la tâche plus ardue.

Le pasteur constate de plus en plus qu'il est un touche-à-tout et mesure les insuffisances créées par des tâches trop diverses. N'est-ce pas à cela qu'il faut attribuer les nombreuses retraites anticipées que nous enregistrons, prises dès qu'un motif l'autorise ? Cela n'empêche pas ces retraités de rendre de nombreux services à leur mesure et pour des temps volontairement limités.

Certains ont pensé que l'avenir du ministère pastoral était dans une *spécialisation* totale. Mais on est obligé de constater que c'est généralement un échec. La spécialisation coupe de la réalité courante des paroisses et presque tous ces ministères ont « dérapé », pris du champ par rapport à l'Église, la plupart de leurs titulaires abandonnant le pastoralat parfois même toute relation ecclésiale. Bien des départs ont eu lieu dans cette catégorie. Ces spécialisations qui ont tenu, particulièrement dans les Centres, le doivent à la solidité des équipes qui les accompagnent.

Pour éviter une polyvalence difficile à vivre, pour permettre le perfectionnement plus poussé dans un secteur de travail, il a été conseillé aux Églises locales de se regrouper (Églises consistoriales, Zones d'action commune, *Ensembles*), de répartir la zone de desserte comme par le passé entre tous les pasteurs mais de confier aussi à chacun d'eux, avec des équipes laïques, tel ou tel aspect important du ministère (jeunesse, catéchèse, troisième âge, accueil et visites, formation biblique...). Les pasteurs de paroisse auraient ainsi une *dominante* selon leurs dons et pourraient, dans ce domaine, intensifier leur formation. Mais on se heurte d'une part à l'autonomisme des paroisses peu disposées à de telles mises en commun et d'autre part au refus de bien des pasteurs d'abandonner à un autre une partie des activités. Pourtant il y a là un avenir adapté aux circonstances avec un développement prometteur dans certains Consistoires.

Suite page 10 →

On a parlé aussi de pasteurs *non rétribués* ayant une profession et exerçant le ministère dans la part restante de leur activité. Les réussites dans ce domaine sont rares. Une profession est prenante (travail, responsabilités, formation continue, syndicalisme...) et laisse peu de temps et de disponibilité d'esprit. Dans bien des cas le pasteur a les mêmes tâches qu'auparavant et, après une première période de partage, n'est guère aidé par les laïques. Les postes dits non-rétribués ne peuvent pas être pourvus et restent vacants. On peut donc se demander si, dans une certaine pénurie pastorale, il est souhaitable de distraire ainsi, pour un métier autre, ce qui est tellement nécessaire au métier pastoral. Cependant, la Mission Populaire est arrivée à une solution en équipe qui paraît très intéressante.

Toutes ces indications sont imprécises par leur brièveté mais veulent essayer de fournir quelques réflexions issues de l'expérience. Il faudrait les prolonger et accepter ce qui est valable dans la contestation d'aujourd'hui sur les formes du ministère. Il faut discerner si dans telle ou telle affirmation parfois maladroite il n'y a pas le germe d'une meilleure adaptation du ministère à la vie d'aujourd'hui et de demain.

Il faut aussi se garder des dramatisations et des alarmes amplifiées. En ce qui concerne la consécration-ordination dans une période de cinq ans — entre 1946 et 1951 — il faut savoir que vingt-neuf jeunes l'ont refusée alors qu'à cette époque elle était obligatoire. Certaines solutions ont été mises au point au Synode national 1974. Pour les départs il y a une aggravation (jeunes, retraités) dont le manque de clarté de l'Eglise sur le ministère est partiellement responsable. Certaines années d'après-guerre avaient vu des départs plus nombreux qu'aujourd'hui. Les motifs sont très variés. Une étude sur une centaine de cas le montre nettement et permet mal de retrouver un motif prédominant. Il y a interférence de véritables raisons de découragement, de recherches très valables, de statut matériel, d'immaturité flagrante, de crise de la foi, de refus des formes étriquées ou stagnantes, un manque de fidélité au travers des heures creuses... Ces départs sont un signe d'alerte. Ils invitent les paroisses à témoigner avec plus de dynamisme, à se tourner vers les autres plus résolument, à respecter un souci d'écoute mutuelle dans une volonté d'unité. Ils invitent les pasteurs à demeurer les tenants de cette unité, à se renouveler plus largement dans leur formation et leur piété, à refuser les jugements péremptaires et exclusifs avec toute l'humilité nécessaire, à détecter les dons des laïques dans une association réelle de responsabilité, à vivre, avec leur communauté, la communion avec Christ et son service.

Beaucoup de nos pasteurs le vivent et les jeunes générations le font avec zèle et conviction, apportant une richesse nouvelle, un souci de formation, une imagination intelligente, compréhensive des situations. C'est une raison supplémentaire de confiance et d'espoir.

Paul Guiraud

NOTES

SUR MON MINISTÈRE

J'entre dans la trente-deuxième année de ministère pastoral dans une paroisse. Il y a évidemment beaucoup à dire à propos de ce qu'a contenu cette période mais c'est surtout ceux au milieu de qui j'ai vécu ce ministère qui pourraient apporter les réponses les mieux fondées, les plus intéressantes car le ministère est d'abord pour les autres, pour eux.

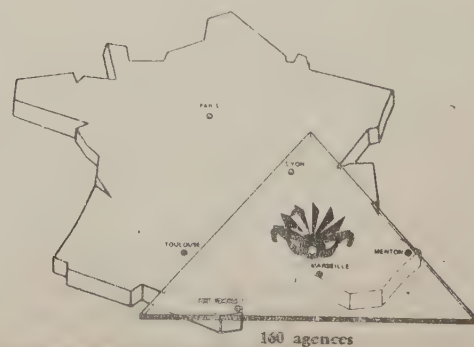
En ce qu'il me revient d'écrire, voici trois remarques au sujet d'un ministère qui s'est situé dans une ligne très « classique ».

La première concerne le cadre de ce ministère, les hommes qui forment ce cadre. C'est une banalité de dire que le cadre a changé. Le monde change vite, de plus en plus vite. L'importance du changement vécu est d'autant plus marquée que j'ai débuté en 1943 en milieu rural et qu'en 1968 j'étais dans une grande ville. La paroisse rurale d'il y a trente ans constituait un groupe social ayant homogénéité, existence propre. J'étais alors accueilli par tous comme pasteur, y compris par ceux qui ne pratiquaient pas mais qui avaient quand même un certain intérêt à l'égard de ce qui se passait dans la paroisse. Aujourd'hui l'accrochage du ministère dans une ville moyenne est tout autre : les deux tiers de la population protestante sont sans lien organique profond avec la vie de la communauté et cela dans une population qui est à 97 % autre chose que protestante.

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



Deuxième remarque. Le ministère pastoral me semble à la fois se rétrécir et s'élargir. En 1943 j'étais le pasteur de plusieurs centaines de paroissiens étiquetés protestants. En 1974 je suis le pasteur d'un petit noyau de protestants mais aussi de non-protestants (catholiques de groupes œcuméniques, etc.). Il faut souligner ici encore que le mot « pasteur » est entendu dans des sens divers.

Troisième remarque. La paroisse de 1943 pouvait être appelée, avec nuances et correctifs, un troupeau. La paroisse de 1974 se présente plutôt comme un signe. Signe maladroit, timide, équivoque, certes !! L'accent est mis moins sur le rassemblement (action de rassembler) qui demeure toujours actuel que sur la signification de ce rassemblement. La communauté se rassemble pour attester que le Dieu de Jésus-Christ

veut rassembler les hommes dans ce que l'Évangile appelle le Royaume de Dieu, Royaume déjà donné et encore à venir. L'attention portée aujourd'hui sur ce caractère de la mission de l'Église a amené à envisager d'une manière plus précise la place du ministère pastoral dans la communauté locale. Il est un ministère parmi les autres ; il ne doit pas les étouffer mais au contraire les aider à prendre corps et à s'exprimer en vue du ministère global de l'Église.

Une conclusion. Il y a certainement de bonnes raisons pour prédire que l'implantation de paroisses protestantes comme celles d'hier a un avenir limité dans la France de demain. Il est plus certain encore que vocation est adressée pour la constitution de communautés-signes de l'œuvre de Jésus-Christ.

François Barre

MINISTÈRE PASTORAL ET PROFESSION

Le mot de « Pasteur » appliqué à un seul ministère est à la fois impropre et significatif : impropre si on se réfère à la Bible où il apparaît le plus souvent comme un terme général englobant plusieurs ministères ; significatif d'une propension à accumuler sur un seul homme les fonctions de plusieurs. L'expression « Ministre de la Parole », malgré son air désuet semble plus correcte. En effet, la tâche essentielle de celui que l'on appelle ordinairement Pasteur est ainsi clairement annoncée. Par la prédication il s'efforce de rendre une communauté capable de témoigner dans la situation où elle se trouve ; par la cure d'âme il s'efforce de rendre chaque personne capable de persévérer dans la foi, l'espérance et l'amour à travers les événements marquants de son existence.

Ministère et cumul des fonctions

Le travail de prédication, sous quelque forme que ce soit, a toujours été pour moi une source de joie. Mais j'ai toujours senti que j'en-étais distrait par un cumul de services dû au désistement du plus grand nombre des laïques : entraide, représentation de la « communauté » (?) auprès des diverses instances intra ou extra-ecclésiastiques, éducation de la jeunesse, présidence des assemblées et conseils, gestion. Tout cela a pu paraître normal à des générations de pasteurs, et je me suis efforcé d'être moi-même un pasteur « normal » pendant dix ans, mais je ne suis pas satisfait.

Un cumul de deux fonctions n'est pas impensable, mais un cumul de toutes, à un degré plus ou moins grand me semble alarmant, et me fait souffrir. Nous sommes héritiers de la Réformation qui a mis à l'honneur le « sacerdoce universel » (en jargon théologique) et avec lui le service des laïques. Or cela est resté un principe théorique beaucoup plus qu'une réalité. En réalité le cléricalisme fleurit dans nos Églises

au point d'amputer en tout ou en partie la fonction des diacres, conseillers, « apôtres » (délégués), catéchètes, animateurs, présidents d'assemblées, secrétaires, etc... Quelles sont les chances de survie d'un corps amputé à ce point-là ? Partant quelles sont ses chances d'accomplir quelque mission que ce soit ? Nous sommes incapables de porter témoignage dans notre monde fortement technicisé et en quête de démocratie.

En effet, ce monde technicisé (comme l'a fait remarquer J. Ellul) souffre de chercher aussi la démocratie, car si c'est à la technique de résoudre les problèmes humains, qu'est-ce que le « peuple » peut bien dire d'utile s'il n'est pas qualifié ? Aussi ne lui demande-t-on de s'exprimer, et ne s'exprime-t-il que pour répéter ce que les « informations » (?) l'obligent à répéter sans pouvoir contrôler. Il s'en remet aux spécialistes pour tout et devient de plus en plus irresponsable, et par conséquent, de plus en plus soupçonneux, dans un système qui prétend faire de la démocratie une condition de progrès. Mais comment vivre démocratiquement lorsque chacun est rendu irresponsable par la complexité technique ? Comment le technicien et le profane peuvent-ils se rencontrer ?

L'Église face aux choix nécessaires

L'Église aurait peut-être une Parole à faire retentir. Mais elle est préoccupée d'autre chose. Elle en est à chercher la façon de se justifier dans une société où le pauvre et le riche peuvent d'autant moins se rencontrer qu'ils ne se sont pas rencontrés dans son sein au cours de deux mille ans d'histoire. Se faisant, elle n'aperçoit pas ou aperçoit mal les problèmes nouveaux posés par un monde qui a fait le pari de s'améliorer et

Suite page 12 →

de se suffire sans Dieu. Dès lors, comment pourrait-elle proclamer une Parole de Dieu sur la rencontre du technicien et du profane étant donné qu'en plus elle est incapable de vivre la parabole paulinienne des différents membres du corps dont les fonctions se complètent harmonieusement.

Pour cette raison, je crois que la Parole que je dois faire retentir en priorité pour les fidèles qui ne sont pas encore trop refroidis est celle-ci : « Faites-vous serviteurs ». Mais en même temps, je dois bien me garder de donner en exemple les quelques fidèles que l'on voit partout, aussi bien à la prédication qu'à la catéchèse, à l'entraide qu'aux conseils, si bien que l'on se demande ce qui les différencie des pasteurs, sinon qu'ils sont bénévoles et qu'ils n'ont pas fait d'études de théologie. Il arrive même que ces fidèles militent à l'extérieur. Le bric à brac de leur bonne volonté renforce l'omnipotence supposée des pasteurs et permet de rester rêveur. A croire que nous avons des surhommes qui suffisent à tout et à qui l'on peut demander n'importe quoi. « Faites-vous serviteurs », oui, mais « qui est suffisant pour ces choses » ?

Pasteur-ouvrier : un ministère

Pour faire retentir cette Parole aujourd'hui capitale, je pense qu'il y a un moyen à ne pas négliger. Le pasteur élimine de ses préoccupations tout ce qui n'est pas prédication et s'efface pour inciter les laïques au service en fonction des dons qu'ils ont reçus, de ce qu'ils aiment faire. Afin de ne pas scandaliser ceux qui seraient enclins à penser que le pasteur ne veut plus rien faire, afin de connaître du dedans les difficultés des chrétiens, le pasteur exerce une autre profession pour gagner sa vie. Or la difficulté principale que doivent surmonter les chrétiens de notre temps réside dans l'absence de rapport entre leur foi et ce qu'ils font, leur travail. Pour le pasteur classique ce divorce n'existe pas : son travail rémunérateur et sa foi se recouvrent. Ainsi tenu à l'écart d'une réalité crucifiante, le pasteur classique prêche dans l'abstrait de sorte qu'il perpétue n'importe quoi par sa prédication, innove n'importe quoi, sacrifie n'importe quoi. La conséquence c'est que les « faibles » se demandent pourquoi on leur change la religion, tandis que les « forts » tirent de plus en plus la leçon suivante : il serait temps que les pasteurs se taisent. Ils ne croient plus que la tâche primordiale du pasteur soit la Parole ; ils n'ont plus confiance en eux sur ce ministère parce que les pasteurs ne leur ont pas fait confiance pour les autres ministères et essentiellement sur le ministère d'information où le laïque a beaucoup à apprendre au pasteur, de même que le profane a beaucoup à apprendre au technicien. En rejoignant les fidèles dans leur condition de vie, j'espère donc faciliter à l'Église où je suis pasteur, sa découverte de ce qu'il faut conserver, de ce qu'il faut éliminer sans hésiter, de ce qu'il faut sacrifier malgré tout de ce qu'il faut inventer pour porter un témoignage adapté dans ce monde où le spécialiste écrase le profane et contribue à son malheur à l'endroit même où il prétend le soulager.

Avons-nous

visé trop haut ?

Il est facile de juger une jeune génération pastorale (mais pensons aussi à bon nombre de « laïcs » engagés) qui ne se sent pas à l'aise dans le moule forgé par le passé. Sans perdre son temps à citer des actions ou paroles regrettables (ou pourrait en trouver à chaque génération et dans chaque courant théologique), il faut bien reconnaître que l'on ne trouve pas la même joie et les mêmes certitudes chez les pasteurs de 30 à 50 ans que chez ceux qui sont un peu plus âgés. Faut-il pour cela leur jeter la pierre ?

Quel est leur tort, quel est notre tort, puisque je fais partie de cette génération contestataire ou désespérée (souvent même les deux à la fois) ?

Notre tort c'est d'avoir visé trop haut, d'avoir eu un idéal trop élevé de la vie chrétienne et de la vie de l'Église, d'avoir été trop exigeants pour nous-mêmes et pour les autres, d'avoir eu un souci d'authenticité trop exacerbé.

Nous avons voulu annoncer, vivre et faire vivre un Évangile qui ne soit pas confondu avec une religiosité naturelle sans forme et sans visage, nous avons voulu montrer que la vie chrétienne ne saurait se limiter au secteur privé, culturel et sentimental, nous avons voulu que l'Esprit ne soit pas prisonnier de la lettre de l'écriture ou des traditions ou habitudes ecclésiastiques, nous avons cherché une vie communautaire en accord avec l'appel de Jésus.

Peut-être avons-nous été impatientes, raides et peu réalistes. Certains s'y sont brisés. Est-ce nous aider, est-ce aider l'Église, est-ce faire progresser l'Évangile que de nous condamner ?

O. Pigeaud

Parmi toutes les objections que peut soulever cette position je retiens pour terminer la question de savoir si le pasteur travaillant à l'extérieur peut encore avoir le temps de lire, réfléchir, prier et s'occuper de ceux qui ont besoin de son aide en particulier. Cette question est très difficile à résoudre dans l'abstrait. Seule l'expérience peut dire, avec la grâce de Dieu quelle sorte de discipline personnelle et communautaire peut permettre de faire face. Il y a un risque à courir qui n'est pas plus grave que celui que font courir toutes les têtes chercheuses de nos Églises payées pour penser et devenues si difficiles à suivre.

Pierre Mothes

IMPRESSIONS

Ma première impression est la surprise.

En effet, dans un récent numéro de ce journal je suis pris à partie. Oh, très amicalement, j'en conviens volontiers. Il m'est reproché, un peu à la légère, de traiter les sectes avec mépris. Je ne pousse pas la minutie et l'autosatisfaction jusqu'à collectionner mes articles ; c'est peut-être un tort. En tout cas, je me souviens à peu près de ce que j'ai dit et de mon intention. Je ne méprise pas les sectes ; je sais seulement ceci : comme chez nous il y a du bon et du moins bon. Tantôt, il m'arrive de mettre en lumière le bon, ne serait-ce que pour prendre exemple. Tantôt, par souci d'objectivité, le moins bon. D'après les coupures de presse que je collectionne depuis des années sur la question, je ne vois que trop à quel point il est difficile d'être impartial et bien compris.

□

Ma deuxième impression concerne tout autre chose.

Pour être parvenu à faire supprimer la balustrade de l'un de nos temples, je m'étais attiré cette réflexion dépourvue de nuance : « Je ne reconnais plus le temple de mon enfance »... Eh bien, c'est

à présent mon tour. Lors d'un dimanche d'août, le temple de mon enfance — plus exactement le chœur — était méconnaissable : une sorte d'état de siège. Dans plusieurs azimuts il y avait des tubes flexibles de micros ; sur la table de communion un voyant rouge dont j'ignorais la fonction, une batterie comportant des cymbales, enfin des êtres humains de deux sexes, jeunes et fort décontractés — un jeune père tenait même son petit garçon sur ses épaules. D'après le prospectus d'information il s'agissait d'un groupe de recherches liturgiques venu d'un pays neutre voisin. Je n'ai rien contre la recherche liturgique à la condition qu'elle ait un peu de « bouteille » au moment de la présentation à un grand auditoire estival. Un culte a toujours un côté scénique. S'il n'est pas entièrement au point cela se sent et « l'accrochage » se fait mal. Or, pour ce culte-là, je n'ai pas fait le départ entre la répétition et le culte proprement dit. De son côté, la batterie était trop bruyante, les amplificateurs superflus. Au temple de Jérusalem ce genre d'exhibition avait lieu en plein air, ne l'oublions pas.

Quant aux choristes, aux lecteurs et au responsable du message ils étaient aussi

inaudibles les uns que les autres. Enfin, comme le plan liturgique était entièrement inconnu, il était impossible de savoir où l'on en était. Au bout d'une heure, estimant que cela suffisait, le public, dont la participation à des chants qu'il ne connaissait pas était forcément très limitée, a pris le chemin de la sortie.

□

Ma troisième impression n'a rien de nouveau.

Il s'agit du jumelage des moyennes et petites paroisses. J'y ai souvent pensé cet été. J'ai sollicité des avis. Je vis moi-même cette réalité. L'expérience que je fais m'amène à parler sans ambage d'un « processus de désintégration » ni plus ni moins. Nous sommes beaucoup trop craintifs. Nous avons peur des mots, peur d'exprimer notre opinion surtout quand celle-ci paraît excessive. Associées de force pour des raisons d'économie, nos moyennes et petites paroisses sont en train de mourir spirituellement à une vitesse grand V. Félicitations aux responsables !

Le rebroussé



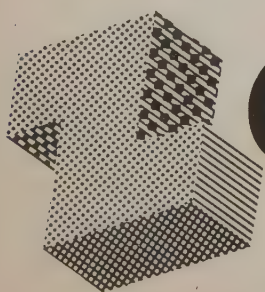
DE DIETRICH
la grande marque
française
CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

On nous communique...

Rencontre des anciens paroissiens protestants d'Algérie

Du samedi 26 octobre, à 17 h au dimanche 27, à 17 h, au Centre Familial du Lazaret, La Corniche, 34200 Sète.

Pour tous renseignements, s'adresser à Monsieur Alzas, 13 bd Lascrosses, 31000 Toulouse, ou au Pasteur Chatoney, Prantès, 07000 Privas.

Un journal à distribuer

Comme chaque année, le journal « Relèvement » de novembre sera plus particulièrement destiné aux affligés et éprouvés. Il vous est recommandé pour les distributions de la Toussaint. En plus de l'édition habituelle sur quatre pages, il sera procédé à une édition abrégée sur deux pages.

Prière de passer vos commandes dès que possible (dernier délai 15 octobre) en précisant si vous désirez l'édition sur quatre pages ou l'édition sur deux pages.

Les prix sont les suivants : Édition sur quatre pages : 25 ex. : 6 F ; 50 ex. : 11 F ; 100 ex. : 18 F. Édition deux pages : 25 ex. : 3 F ; 50 ex. : 5,50 F ; 100 ex. : 9 F. Pour quantités supérieures se renseigner.

Commandes à adresser à l'administration du « Relèvement » 18, rue du Rajol, 12100 Millau.

Versements au C.C.P. « Relèvement », Montpellier 271.

Rencontre des anciens du Maroc

La réunion des « Anciens du Maroc » se tiendra le dimanche 13 octobre 1974 au Lazaret de Sète.

Ce sera l'occasion de resserrer nos amitiés distendues souvent par l'éloignement ; nous y entendrons les nouvelles de l'Église Évangélique au Maroc après les dernières mesures qui ont atteint les Français du Maroc et bien de nos corréligionnaires.

Une circulaire sera envoyée à ceux dont nous avons l'adresse. Sinon signalez-vous à :

M. André Menard
4, rue des Tonnelles
34000 Montpellier

Action pour le Combat et le Réveil de l'Église

L'Association ANCRE (Action pour le Combat et le Réveil de l'Église) était présente le dimanche 1er septembre à l'Assemblée du Musée du Désert, qui s'est

tenue au Mas Soubeyran près de Mialet (Gard).

A cette occasion elle a distribué — à des milliers d'exemplaires — aux nombreux participants :

1) Un document établissant l'analogie des méthodes, entre les persécutions dont ont souffert les « huguenots ou camisards » et celles que subissent de nos jours nos frères de toutes confessions religieuses, dans les pays de l'Est ou si réclamant du marxisme (emprisonnement, fortes amendes, déportation, enfants enlevés à leurs parents, asile psychiatrique, discrimination dans l'emploi, tortures...).

2) A ce document était joint une pétition appelant les autorités de notre pays à prendre des mesures — et à intervenir — en vue de faire respecter les Droits de l'Homme et les convictions religieuses des chrétiens en ces pays.

Les nombreux chrétiens, qui composent le mouvement ANCRE, ne peuvent rester indifférents aux gémissements de nos frères présentement persécutés, et il leur a semblé, que le Rassemblement au Musée du Désert plein du souvenir des Cévenols persécutés pour leur foi, était le plus propice pour rappeler aux chrétiens de France — et pas seulement les protestants — les souffrances de nos frères de l'Est et leur manifester notre soutien dans la prière et l'action (en vous informant de ces faits douloureux).

On peut se procurer le texte de la pétition au siège de l'Association ANCRE, rue du Val Midrac, 76810 Luneray.

Radio Évangile communique

A partir du mardi 1er octobre 1974, les émissions sur Trans World Radio Monte Carlo, ondes moyennes (petites ondes) 205 m sont diffusées à 20 h 30 (et non plus à 21 h). Tous les autres horaires restent inchangés.

Il faut qu'il croisse et que je diminue

Le 10ème Rassemblement national des Prédicateurs et Responsables Évangéliques s'est tenu les 15 et 16 juin 1974 à Thionville, au Foyer Albert Schweitzer, avec une bonne participation de frères et sœurs venant de diverses régions de France, parfois très éloignées.

L'accueil réservé aux congressistes par le Pasteur et Madame Barbercy, ainsi que par la paroisse réformée de Thionville, fut très chaleureux et fraternel.

De plus, la belle chorale paroissiale composée en majorité de jeunes, participe au Culte du dimanche au Temple et donna, par des accents émouvants, une solennité exceptionnelle dont bénéficia toute notre rencontre.

C'est par une discipline librement acceptée et un effacement individuel total, afin qu'aucune voix ne domine, que les choristes assurent l'harmonie et la grandeur de leur chorale. Les jeunes choristes de Thionville ont été pour nous (les anciens) un exemple vivant de ce que devraient être nos communautés, si elles étaient plus fidèles à leur Seigneur : « *Il faut qu'il croisse et que je diminue* » (Jean 3/30).

Deux personnalités avaient accepté de venir animer ces journées :

Monsieur le Pasteur Kayayan de Paris, président du Groupe E.P.E.E., parla le samedi des théologies nouvelles face au langage traditionnel de l'Évangile et donna quelques conseils pratiques en conclusion de sa conférence du dimanche après-midi sur le thème : « Comment prêcher aujourd'hui ».

Un laïc éminent, Monsieur le Professeur Kuen de Strasbourg, développa, dans une causerie émaillée de nombreuses références, et démontra l'authenticité et l'autorité de la Bible. Et pour donner plus de poids à son exposé du samedi, Monsieur Kuen centra sa prédication du dimanche au Culte, sur la Bible, sortant ainsi des sentiers battus, à la grande satisfaction de l'assemblée attentive et recueillie.

Nous ne pouvons entrer dans le détail des exposés très riches de ces journées : nous les retrouverons d'ailleurs dans des ouvrages publiés par les orateurs.

Nous rappellerons seulement que notre Association de Prédicateurs et Responsables Évangéliques et nos rencontres annuelles ont pour but premier de nous *recycler* et de nous *armer* pour le combat de la Foi dans le monde, et... dans l'Église, où sous le couvert d'un pluralisme, légitime en soi, s'insinuent des théologies modernistes pernicieuses, qui jettent le trouble et la confusion dans nos rangs, et vidant nos temples.

Merci à tous ceux et celles qui ont participé à cette rencontre et contribué à sa réussite et son rayonnement, avec une attention particulière aux orateurs, à notre Secrétaire Général, Monsieur Gailard de Dijon, sans oublier le Pasteur François de Beaulieu d'Algrange, qui en a été l'initiateur.

Bernard Rappard

o **Chant grégorien au Monastère bénédictin de Montserrat.** ARCHIV 2533158.

A notre époque, le chant grégorien — plus ou moins expulsé des Églises catholiques — a trouvé droit de cité dans l'édition discographique qui lui permet d'être entendu à tout moment. La tradition menacée se perpétue dans les Monastères, comme celui de Montserrat. Ses moines, sous la direction du Père G. Estrada, chantent avec ferveur *Les Répons des Matines à Noël : Responsoria ad Matutinum in Nativitate Domini juxta ritum monasticum*, qui succèdent à une lecture. Cette série de douze répons (en alternance soliste/chœur) comprend des textes en prose évoquant la rédemption, les bergers (*pastores*), le bœuf et l'âne (*animalia*), l'Ange (*Angelus*), Marie, L'Agneau de Dieu (*Agnus Dei*). Les textes sont présentés avec leur traduction française et chantés de façon spontanée, vivante, dépouillée. Le chant des Moines rend particulièrement sensible la beauté musicale et le mystère de Noël.

o **MONTEVERDI, Selva Morale.** Vol. I et II. ERATO, Stu 70386/87.

L'œuvre de Monteverdi (1567-1643) connaît actuellement un regain d'intérêt grâce aux productions discographiques. L'Ensemble vocal et instrumental de Lausanne et des solistes, sous la direction de Monsieur Corboz, spécialisés dans l'interprétation de la musique ancienne, ont déjà obtenu le Prix mondial de Montreux. Ces deux gravures totalisent onze pièces religieuses, pensées pour Saint-Marc de Venise. Monteverdi y fait preuve d'une technique éprouvée, d'un sens très solide de la construction (*Gloria* à 7). Il est en pleine possession de ses moyens esthétiques, obtient le maximum d'effet psychologique avec un minimum de moyens vocaux et instrumentaux (*Nisi Dominus*) ; il se sert du chromatisme à but expressif, du style madrigalesque concertant, du style imitatif. L'expression est très dépouillée, très joyeuse (*Laetus sum, Currite populi, O beatae viae*). On ne se lasse pas de cette version soignée, élégante, raffinée à l'extrême,

d'une rare plénitude, et qui représente un sommet dans la musique religieuse du XVII^e siècle.

o **Adagios, Aires et chorals baroques.** PHILIPS, Twin-Set, 870225.

Ces deux gravures jumelées représentent presque une Anthologie de la musique méditative par excellence. Elles pourraient même être utilisées dans des Temples démunis d'orgue (comme morceau après la prédication). Elles proposent, avec des pages d'Albinoni, de Boissallée, une musique logique, d'une grande richesse expressive et d'une rare cohérence ; avec l'*Adagio pour cordes* op. 11 de S. Barber, plus proche de nous, les cordes s'imposent par la splendeur de leurs sonorités, y compris dans le grave. L'*Adagio et Fugue en ut mineur* de Mozart est particulièrement bien construit par l'Ensemble I Musici. Le second disque unit les noms de Bach, Haydn, Pachelbel, Telemann, Mozart. A part une petite réserve à propos du Choral dit « du Veilleur » (*Wachet auf*) pris dans un mouvement un peu trop rapide, ces « arrangements » sont dignes d'intérêt par le choix des morceaux et leurs réalisations par des instruments divers (orgue, cordes, flûte, vents).

o **Fr. J. HAYDN, Sonates pour piano,** A. CHARLIN CL 46/55.

Du point de vue pédagogique, les *Sonates* de Haydn sont particulièrement instructives et intéressantes, mais sous une apparente simplicité, elles ne sont pas exemptes de traquenards qui guettent les interprètes, d'une part sur le plan de la technique pianistique, d'autre part à cause de leur contenu émotionnel spécifique, allant du classicisme au sens strict vers un pré-romantisme discret mais présent. Les deux disques jumelés, enregistrés dans d'excellentes conditions par Sophie Svirsky, proposent les *sonates* 19, 35, 41, 42, 6, 29, 30 et 46, appartenant à

diverses époques dans la grande production de Haydn, toujours à l'affût d'originalité et à la recherche de techniques différentes de composition. On y sent C.P.E. Bach, on y pressent Schubert et certaines atmosphères inhérentes au Romantisme bien établi. Expression, mélancolie, émotion profonde..., aucune de ces exigences n'échappe à Sophie Svirsky qui a le mérite de redonner intérêt et vie à ces sonates si injustement supplantées par celles de Mozart.

o **BEETHOVEN, Symphonie No 6 « Pastorale ».** PHILIPS, initiation à la musique, 6539021

Cette Symphonie, véritable « invitation à la nature, sera bienvenue, en cette période de vacances, où les auditeurs sont réceptifs à une musique agréable à entendre, pittoresque, descriptive, vibrante. A l'écoute, on respire une bouffée d'air frais, de simplicité, de naturel (« éveil d'impressions douces en arrivant à la campagne »), accompagnée de contrastes brusques (orage). Le chant des bergers est un choral de reconnaissance, bien exécuté sous la baguette de Wolfgang Sawallisch à la tête de l'excellent Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam.

o **BRAHMS, Sonates pour violoncelle et piano.** PHILIPS, Musique de Chambre, 658909.

Ces *Sonates* (*No 1 en mi mineur, No 2 en fa majeur*) sont traversées d'un souffle brahmien grâce à l'interprétation éclairée de Janos Starker (violoncelle) et Gyorgy Sebök (piano) qui forment une équipe parfaitement homogène. L'atmosphère est généreuse, d'un lyrisme assez contenu, dynamique, lorsque la partition l'exige. L'accompagnement est souple et solide, et la belle sonorité du violoncelle renforce encore l'intérêt de cette gravure qui ravira ceux qui aiment Brahms. (Attention : le tirage est limité).

Edith Wéber

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

François Barre, pasteur, Dieppe.
Jean Chèvre, commissaire aux comptes, Bergerac.
Alfred Coyault, pasteur, président des Églises évangéliques libres de France.
Charles Fichter, pasteur, Breuschwickersheim.
Paul Guiraud, pasteur, secrétaire général de l'Église Réformée de France.
Pierre Mothes, pasteur-ouvrier, Decazeville.
Olivier Pigeaud, pasteur, La Tremblade.
Bernard Saettler, étudiant en théologie, Strasbourg.
H. Schloesing (le rebroussé), pasteur, Roquecourbe.
Edith Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

E. & L. — 23.9.1974

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|--|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

LIRE LA BIBLE AUJOURD'HUI

PROGRAMME

Samedi 19 octobre

- 10 h : Ouverture des « Journées ».
 10 h 10 : « La prière non religieuse chez Luc » par Monsieur Louis Simon.
 15 h : « Les Évangiles comme écran entre Dieu et l'homme » (première partie) par Monsieur André Malet.
 20 h 30 : Culte, présidé par Monsieur Émile Mihière.

Dimanche 20 octobre

- 9 h : « Les Évangiles comme écran entre Dieu et l'homme » (seconde partie) par Monsieur André Malet.
 11 h 15 : Information et échange sur « Évangile et Liberté ».
 14 h 30 : « L'Utopie de la Résurrection dans les Évangiles » par Monsieur Louis Simon.

▽△▽

M. André Malet, docteur en théologie, docteur ès-lettres, est professeur à l'Université de Dijon.

M. Émile Mihière est pasteur à la Fraternité de Saint-Nazaire (Mission Populaire).

M. Louis Simon est pasteur dans la Vallée de Chevreuse et président d'un Conseil Régional de l'Église Réformée de France (région parisienne).

▽△▽

Les « Journées Libérales » sont organisées chaque année par l'Association « Évangile et Liberté ». Journées de rencontre, d'échanges d'étude et de réflexion, elles sont ouvertes à tous, quelles que soient leurs opinions ou leurs appartenances.



BULLETIN D'INSCRIPTION

A remplir soigneusement et à adresser, avant le 5 octobre 1974, à Monsieur Sauzède, 33 bd Ernest-Gasquy, 13012 Marseille.

PRÉNOM et NOM (en lettres capitales)

Adresse :

— verse la somme de 15 F (participation aux frais d'organisation, par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Paris 1677-69) au nom de Monsieur Jacques Sauzède (adresse ci-dessus).

— passera à Sète :
 la nuit du vendredi 18 au samedi 19 : (1)
 la nuit du samedi 19 au dimanche 20 : (1)
 la nuit du dimanche 20 au lundi 21 : (1)

— demande à être logé :
 — au Lazaret, chambre à 2 personnes : (1)
 — au Lazaret, chambre à 1 personne : (1)

INDICATIONS PRATIQUES

Dates : Samedi 19 et dimanche 20 octobre ; on peut s'inscrire pour l'ensemble ou pour une partie de ces journées. Il est possible d'arriver le 18 au soir et de repartir le 21 au matin.

Lieu : Centre Familial du Lazaret, La Corniche, 34200 Sète (tél. : 74.27.37). Le Lazaret se trouve à la sortie de Sète, en allant à Agde. De la gare prendre l'autobus, arrêt : plan de la Corniche (place Édouard-Herriot).

Repas : Ils sont pris au Lazaret. Tarif : petit déjeuner : 3 F ; déjeuner : 15 F ; dîner : 13 F.

Logement : Deux possibilités :

1. Au Lazaret (apporter serviettes de toilette).

Chambre à deux lits : 7,50 F par nuit.

Chambre à un lit (en nombre limité) : 9 F par nuit.

2. Dans un hôtel à proximité du Lazaret qui vous sera indiqué à votre arrivée.

Accueil : Le bureau d'accueil sera ouvert le vendredi 18 de 18 h à 21 h 30 ; les 19 et 20 avant les séances.

Prix : Repas et logements, tarifs indiqués ci-dessus.

Les frais de logement et de repas seront réglés à l'arrivée, sauf, bien entendu, les frais d'hôtel.

Le Lazaret ne peut plus consentir de réduction aux pasteurs et à leur famille.

Participations aux frais d'organisation (secrétariat, envoi de circulaires, voyage de conférenciers) : 15 F par personne ; gratuit pour les pasteurs et les étudiants.

Inscriptions : Utiliser le bulletin d'inscription ci-joint à envoyer avant le 5 octobre à Monsieur Sauzède, 33 bd Ernest-Gasquy, 13012 Marseille. (Il ne sera pas accusé réception des inscriptions).

Prière de joindre chèque bancaire ou chèque postal trois volets de 15 F par personne pour frais d'organisation, comme indiqué ci-dessus.

— à l'hôtel, à défaut de chambre à
 1 personne au Lazaret :
 — se loge par ses propres moyens :

— prendra le repas de :
 vendredi soir : (1 et 2)
 samedi midi : (1)
 samedi soir : (1)
 dimanche midi : (1)
 dimanche soir : (1)

(1) Noter le nombre de personnes.
 Ce bulletin pouvant être utilisé pour l'inscription de plusieurs personnes (les membres d'une même famille par exemple), il convient de bien préciser le nombre de personnes pour chaque nuit et chaque repas.

(2) Les repas ne seront plus servis après 19 h 15.

En remplissant aussi clairement et exactement que possible ce bulletin vous faciliterez le travail des organisateurs et celui du Lazaret.
 Merci.

DEFEAT
MUSCULAR DYSTROPHY
SUPPORT MDAA

LEVEL
ONE

CBSK

2,50 F

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 18

Lundi 7 octobre 1974

LIRE

LA

BIBLE

par A. Gounelle

Le protestantisme se caractérise, on le sait, par la place fondamentale qu'il donne à la Bible. Elle est à la source de sa vie religieuse, au centre de ses cultes ; elle nourrit sa piété et commande sa réflexion. L'enseignement et la prédication de nos Églises ont pour but de l'expliquer et de la commenter. Elle est, comme les réformateurs l'ont proclamé, l'autorité suprême en matière de foi.

Cette autorité donnée à l'Écriture ne va cependant pas sans poser des problèmes. La Bible contient, en effet, des affirmations impossibles à admettre pour un esprit moderne parce que contraires à nos connaissances scientifiques ; certains passages, jusque dans le Nouveau Testament, nous apparaissent comme des discussions rabbiniques parfois oiseuses, en tout cas profondément étrangères à notre mentalité. Surtout, il existe des textes qui suscitent en nous horreur ou dégoût à cause de leur violence et de leur cruauté. Comment croire, par exemple, qu'est inspiré de Dieu ce cri abominable du psaume 137 : « heureux qui saisit ces enfants et les écrase sur le roc ». Un ami me disait cet été la révolte qu'il éprouvait devant certains récits de l'Ancien Testament, et me demandait quelle valeur il fallait leur accorder.

A cette question, certains protestants, qu'on appelle fondamentalistes, répondent que la Bible tout entière est parole de Dieu. Emettre le moindre doute sur l'authenticité ou l'inspiration d'un texte quelconque est à leurs yeux un sacrilège et un abandon de la foi réformée. Tout fait également autorité, et tout doit être accepté, y compris les absurdités et les atrocités. Cette position me paraît fautive : la Bible n'est pas un livre descendu du Ciel, ou dicté par le saint Esprit ; elle est un ensemble de documents écrits par des hommes pécheurs et faillibles qui racontent comment ils ont été rencontrés, interpellés, touchés et transformés par Dieu. Ce témoignage, ils l'ont rendu en se servant des mots et des conceptions de leur temps. Recevoir leur témoignage n'oblige pas à adopter leurs idées. Tout autant que parole divine, la Bible est parole humaine. Trois principes, me semble-t-il, doivent en commander la lecture :

1) D'abord, tout texte dépend de son contexte historique. Les circonstances où il a été écrit, les mentalités et les habitudes de l'époque permettent souvent d'en découvrir le sens. Ainsi, l'épisode du sacrifice d'Isaac dans un temps où les sacrifices d'enfants étaient une pratique pieuse courante, signifie non pas : « soyez prêts à tuer vos enfants pour Dieu »,

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 75 francs français
50 francs suisses
50 florins
600 francs belges
30 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 35 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 28 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 27 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 370 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 50 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*En toutes choses, moins on donne de responsabilité
aux hommes plus ils deviennent indifférents. C'est une
règle générale. Elle s'applique aussi à l'Église.*

*Plus on décide pour les autres, moins ceux-ci
réfléchissent. Plus on se charge de porter le poids de
l'avenir des autres, moins ceux-ci s'en trouvent respon-
sables. Plus on fonctionnarise l'Église moins les
hommes y demeurent attachés. Plus on prend tout sur
soi, moins il en reste pour les autres.*

*Ce ne serait rien s'il s'agissait d'une quelconque
institution. Mais nous ne voudrions pas que cette
institution fût quelconque : elle est l'Église. Dès lors,
ne devrait-elle pas être le lieu privilégié où éclaterait,
surgirait, bouillonnerait l'esprit de l'Évangile ; le lieu
où se vivraient les énergies positives de la vie des
hommes ? Elle serait une sorte de haut-lieu immergé
dans la terre humaine — non qu'elle y fût parachutée ;
au contraire, d'une semence d'esprit elle y aurait crû
pour s'y épanouir. De ce lieu, alors, devraient être
balayés les supercheries, les manœuvres, la déloyauté,
les jeux d'attrape-nigauds, les machiavélismes, les déra-
pages de toutes sortes (même s'ils sont contrôlés !).*

*L'Église devrait être cette proche permanence où les
hommes et les femmes regardant la vie et l'avenir en
face, étudieraient, jugeraient, prendraient leur respon-
sabilité et décideraient parce qu'ils VIVRAIENT au
sens fort du mot, — au sens de l'énergie spirituelle.*

*Or, aujourd'hui, ce n'est pas au niveau des paroisses
que se prennent les décisions, mais à l'instance dite
supérieure. Il faut l'avouer d'entrée, ce n'est pas
admissible dans l'Église de la Réforme.*

*Si j'étais tant soit peu mordant, je dirais que les
paroisses sont encasernées et les hommes qui y vivent
(pasteurs et non pasteurs), quand ils veulent faire du
travail, prendre leur responsabilité, décider en cons-
cience de leur lendemain, sont la plupart du temps mis
au pas.*

*S'étonnera-t-on ensuite de voir fleurir les désenchan-
tements, les retraits, les démissions ? Pire encore, la
déroute spirituelle guette les meilleurs.*

mais : « Dieu ne veut pas la vie de vos enfants ». Il faut tenir compte également des usages littéraires ; il arrive, par exemple, qu'un enseignement soit parfois donné sous la forme de récit (c'est le cas du chapitre 2 de la Genèse) ; l'auteur ne veut pas raconter un événement réellement arrivé, mais incarner des notions qui, sans cela, seraient trop abstraites. De nombreux et excellents ouvrages aident à situer et à comprendre ainsi les textes.

2) A ce principe historique s'ajoute un principe théologique. Tout dans l'Écriture n'est pas sur le même plan. La valeur religieuse des divers textes doit être appréciée et jugée en fonction de l'enseignement de Jésus, et de l'affirmation centrale de l'amour de Dieu qui sauve les hommes. Certains passages montrent combien cette affirmation a eu de la peine à s'imposer, et reflètent les résistances qu'elle a rencontrées. D'autres ont pour seul intérêt de nous faire connaître le contexte historique, et par conséquent mieux comprendre l'Évangile et sa nouveauté. La Bible témoigne de luttes et de tensions entre mentalités religieuses opposées. Elle doit donc être lue avec discernement à la lumière du message de Jésus.

3) Le troisième principe relève de l'herméneutique (pour reprendre un mot à la mode) ; nous entrons ici dans le domaine de l'interprétation, de la transposition et de l'appropriation. L'explication théologique et historique, si elle écarte les contre-sens, ne suffit pas ; il faut, de plus, une lecture vivante des textes qui découvre la parole qui, à travers eux, nous est adressée et nous concerne. Il nous faut être attentifs et ouverts à ce que le texte nous dit pour et dans notre vie. Dans cette perspective, certains passages resteront muets, alors que d'autres, au contraire, se mettront à nous parler. Il y a là un élément personnel et existentiel qu'on ne saurait éliminer sans graves inconvénients ; il est, en effet, au cœur même de la foi.

Il faut donc déconcentrer, — au vrai sens du terme : sortir de la concentration. Il faut desserrer les étaux de nos structures, rendre au ministère paroissial toute sa dimension et à la paroisse toute son autonomie. Mais avec celle-là une entière responsabilité vis-à-vis des hommes qu'elle côtoie, connus ou inconnus, aussi bien que vis-à-vis d'elle-même et de ses voisines ; une responsabilité d'hommes majeurs qui n'ont pas besoin de se trouver constamment sous le contrôle d'un quelqu'un qui serait « au-dessus ».

Alors, les membres des paroisses saisiront leur chance. Ayant récupéré leur responsabilité ils étudieront les problèmes présents. Responsables les uns des autres, débarrassés du poids de l'Institution ils pourront travailler à l'air libre.

L'air libre les aidera à forger des âmes libres, des esprits rayonnants, conquérants, porteurs d'espoir pour tous les désenchantés des Églises qui demeurent pourtant assoiffés du Dieu de l'Évangile.

Serait-il trop tard ?

Il n'est jamais trop tard.

P.R.

A cette manière de lire l'Écriture qui essaie d'allier l'intelligence et la piété, on adresse souvent deux reproches : d'abord elle permettrait de se faire une Bible sur mesure et d'en accommoder à sa guise les enseignements ; en second lieu, elle serait un abandon du principe protestant de l'autorité scripturaire. Ces deux reproches sont injustes et faux.

Appliquer les principes que je viens d'énoncer demande des efforts, du travail, et implique un très grand respect pour les textes. On ne veut pas leur faire dire n'importe quoi ; il s'agit, au contraire, d'en chercher le véritable sens. Par contre, il y aurait beaucoup à dire sur l'usage que font des textes bibliques certains fondamentalistes ; on a affaire, parfois, à d'énormes distorsions. Leur fidélité est plus apparente et superficielle que réelle.

D'autre part, l'autorité de l'Écriture n'a pas été comprise par les grands réformateurs à la manière des fondamentalistes. Contrairement à ce que m'écrivait à la suite d'un de mes articles un lecteur, ils n'ont jamais cru à la divinité de la Bible dans sa lettre. Pour Calvin, c'est l'action intérieure du saint Esprit qui fait du texte biblique la Parole de Dieu (ce qui se rapproche de notre troisième principe de lecture). Luther déclare que la Bible est l'esclave dont Jésus est le Maître (c'est notre second principe) ; il la comparaît au « méchant petit coffret de jonc dans lequel était enfermé l'enfant Moïse ». « Ne confondons pas, commente André Malet, Moïse avec son éphémère berceau ». La Parole de Dieu est dans l'Écriture, mais toute l'Écriture n'est pas parole de Dieu. La Bible est porteuse d'un message et d'une présence qui la dépassent.

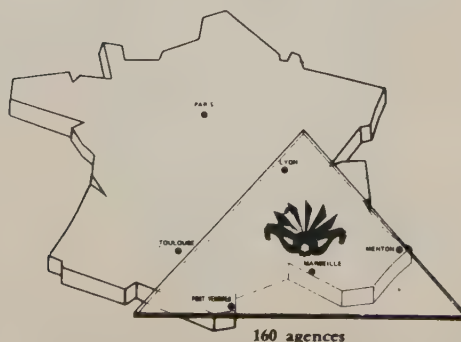
La position juste, et conforme à l'esprit de la Réforme, me semble avoir fort bien été exprimée par Paul Tillich quand il écrit que pour un chrétien la Bible est la source de sa vie et de sa réflexion religieuse. Elle est la source, mais non la norme. La norme c'est Jésus-Christ.

André Gounelle

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



ECRAN TOURISTIQUE

Journal d'un hôtelier de Jéricho

(D'après un parchemin apocryphe,
Date approximative : an 33)

JÉRICH0, CE PREMIER JOUR DE NISAN

La paix romaine favoriserait-elle le tourisme ? Je finis par le croire. Toutes les chambres de mon hôtel sont occupées... ou presque. Que serait-ce si l'on se mettait à voyager le saint jour du sabbat ! Mais, Yahvé en soit loué, la Torah nous l'interdit. Même les Samaritains, si mécréants soient-ils, respectent la loi de Moïse... et pourtant le Mont Garizim n'est pas le Mont Sinaï.

Depuis que le tourisme progresse, l'éventail de ma clientèle s'élargit en conséquence. Les Judéens, les Galiléens, les Juifs de la diaspora côtoient ici les Syriens, les Égyptiens, les Romains, voire les noirs Éthiopiens et même (qui l'eût cru, ô Esdras !) nos voisins Samaritains.

Si je n'avais pas peur de déplaire à nos autorités du temple de Jérusalem, je les inviterais à sortir de leur ghetto et à s'inspirer des hardiesses et des succès du plus ancien œcuménisme, l'œcuménisme commercial et touristique. Voilà longtemps que les caravanes de marchands franchissent allégrement les frontières nationales ! Et pourtant les épices, les parfums et les huiles ont moins de valeur universelle que la loi de Yahvé. Mais je m'égare... Serais-je en train de jouer au prophète ?

JÉRICH0, CE DEUXIEME JOUR DE NISAN

J'évoquais hier nos voisins Samaritains et voici que par une étrange coïncidence, j'ai reçu aujourd'hui deux clients inattendus. Le premier est un voyageur de commerce de Samarie, garçon solide, doux et sérieux, pas très causeur, mais bon payeur. Il m'a réglé en monnaie d'or. C'est plus sûr en ces temps d'inflation. Le deuxième touriste est un pauvre diable que mon Samaritain a ramassé en piteux état sur la route de Jérusalem. Pauvre diable en vérité, largement pourvu de plaies, bosses et blessures, mais aussi démuné d'argent que de papiers d'identité !

Que fait donc la police romaine de la route chargée de nous protéger ? Je ferai part de mon inquiétude à mon ami le préfet honoraire Marcellinus connu pour la fermeté qu'il a su montrer jadis en Galatie d'Occident. Mais nous ne sommes pas ici en pays gaulois... et je me garderai d'oublier l'essentiel : mon Samaritain est parti en me confiant son protégé. Il est vrai qu'il m'a payé d'avance les frais de séjour et qu'il m'a promis de revenir. Mais reviendra-t-il ? Ai-je eu tort d'avoir confiance en sa parole ?

JÉRICH0, CE TROISIEME JOUR DE NISAN

Pourquoi ai-je accepté dans mon hôtel un homme blessé ? Où cela m'entraînera-t-il ?

Quand le Samaritain est entré dans la cour en soutenant le pauvre homme de ses bras robustes, je me suis dit : « En voilà un qui n'a pas peur des ennuis imprévus ! Ce n'est pas moi qui serais capable d'en faire autant... »

A ce moment précis, une voix m'a chuchoté à l'oreille : « De grâce, pas de fausse modestie ! Va et fais de même... » Je me suis retourné. Il n'y avait personne à mes côtés. Réflexion faite, j'ai bien cru reconnaître cette voix, celle d'un rabbi itinérant, un certain Jésus de Nazareth. Il est passé par Jéricho ces jours-ci. Il a même fait halte chez le chef des péagers de notre ville des palmiers, un nommé Zachée qui n'a guère bonne presse dans tout le secteur. Qu'on ne me dise plus que les hôteliers ne sont pas très regardants dans le domaine de leurs fréquentations ! Je répondrai que le rabbi de Nazareth donne lui-même l'exemple d'une largeur qui frise la provocation. Mais ne nous égarons pas...

Admettons par hypothèse que le rabbi Jésus m'ait soufflé à l'oreille : « Va et fais de même. » C'est vite dit !

Ce que le Samaritain a fait, lui seul pouvait le faire. Et maintenant qu'il est parti, me voilà dans de beaux draps... D'autant plus que mon blessé a de la fièvre.

Ce matin, je suis allé sur la plus proche colline chercher quelques « simples » de ma connaissance pour en faire une infusion fébrifuge. Je l'ai donnée à mon malade. Il l'a bue. Il m'a souri. Puisse-t-il dormir cette nuit...

Je m'aperçois que j'ai dit : « mon blessé, mon malade. » Serais-je en train de jouer au médecin ?

JÉRICH0, CE QUATRIEME JOUR DE NISAN

Mon blessé ne va guère mieux. Il a de mauvaises plaies ouvertes à l'avant-bras droit et à la cuisse gauche. Je les ai traitées au vin rouge. C'est une médication naturelle, simple et efficace. Je l'ai pourtant jugée insuffisante... et j'ai fait un geste de folie.

J'ai demandé à la chambrière une bonne aiguillée de fil de lin souple et solide. J'ai cousu les chairs du pauvre homme comme un tailleur coud une pièce de drap. Chose extraordinaire : ma main n'a pas tremblé. Mon opéré avait mal, mais il a serré les dents. Pas un cri, pas une plainte. Il m'a même remercié.

J'ai écrit : « mon opéré ». Serais-je en train de jouer au chirurgien ?

JÉRICH0, CE SIXIEME JOUR DE NISAN

Mon opéré est en bonne voie de guérison. Je n'y suis pas pour grand'chose. « Je l'ai pansé. Dieu l'a guéri », comme le dirait Ambrosius Pareus, un fameux chirurgien de la Galatie d'Occident déjà nommé.

Le Samaritain, lui, n'est pas encore revenu. Dommage ! Je voudrais lui faire part d'une idée qui trotte dans ma tête depuis que les Romains ont lancé sur nos grandes artères leurs dangereuses voitures à deux chevaux. Il me paraît utile de transformer mon hôtel en refuge pour les blessés et les malades de la route. Ce n'est encore qu'un rêve, mais sait-on jamais ! Le rêve peut parfois devenir réalité.

L'UNIVERSITÉ DES RETRAITÉS

Ma voisine est une très jolie vieille dame.

Son sourire malicieux, sa mise soignée et une inaltérable bonne humeur révèlent une personne dont l'âge n'a pas altéré le dynamisme.

C'est donc sans surprise, ou presque, que j'accueillis la nouvelle : « en septembre, je vais à l'Université ». J'appris ainsi qu'elle comptait faire de l'Anglais.

Au cours d'une réunion préparatoire organisée en vue de la création d'une Université du troisième âge, elle avait décidé que 1974 serait pour elle l'occasion de se « recycler ». L'ambiance était sympathique, les participants enthousiastes et tout semblait aller pour le mieux.

Un peu plus tard, nouvelle réunion. A l'issue de celle-ci, je recueillis des propos désabusés : « ils sont fous... Ils nous prennent pour des jeunes gens. Il n'est pas question pour nous d'études que nous prendrions nous-mêmes en main. Et puis, je ne vais pas me mettre à la gymnastique, à mon âge ».

Sans doute soucieuse de satisfaire les besoins divers de son auditoire, une jeune animatrice avait exposé un programme ambitieux où l'on retrouvait côte à côte les exercices physiques, les études préparées par les personnes âgées elles-mêmes, la prise en charge éventuelle d'activités de quartier.

Il est certain que ma voisine n'a pas dû être la seule à être affolée par tant de projets...

Son attitude reflète l'une des difficultés rencontrées par les Universités du troisième âge : les possibilités et les intérêts très divers des participants sont certes un écueil

pour l'organisation d'activités communes. Sans doute serait-il préférable de commencer avec des projets modestes et concrets plutôt qu'avec des idées séduisantes mais peu réalistes.

Ces difficultés de rodage ne nous font pas oublier que l'idée d'ouvrir les Universités aux personnes âgées est très intéressante. L'expérience de Toulouse, vieille d'un an, est encourageante : un millier de personnes, âgées de 61 à 70 ans, se sont inscrites. Il s'agit surtout de cadres administratifs, de secrétaires ou d'employés, de femmes sans profession. L'Université met à leur disposition ses locaux, son matériel et les animateurs nécessaires. D'autres villes se préparent à créer des départements du troisième âge.

Les réunions préparatoires sont en général un succès par le nombre des participants. C'est donc une réponse à un besoin, besoin de rompre une solitude et une inaction qui apparaissent pesantes. Les personnes âgées, souvent séparées de leur famille, se retrouvent bien souvent isolées, n'ayant pour compagnie que leurs amis, ceux-ci disparaissant peu à peu. Au sein de l'Université, la cohabitation jeunes-vieux ne semble pas poser de problèmes, elle se révèle au contraire enrichissante pour les uns et les autres.

Il ne faut toutefois pas se dissimuler qu'une telle initiative, pour intéressante qu'elle soit, ne concernera qu'un petit nombre de gens habitant près d'une université et encore capables d'emmagasiner de nouvelles connaissances.

Parmi les objectifs divers de l'Université du troisième âge, l'un doit retenir notre attention : étudier en profondeur le milieu retraité, faire exprimer par ces étudiants particuliers leurs besoins, leurs difficultés, autrement dit, leur donner la parole. Les présents à l'Université pourraient ainsi devenir les représentants de toute une catégorie de notre population étrangement silencieuse, qui n'a même pas, pour se faire entendre, la ressource de faire grève ou de barrer les routes. Il serait temps que les personnes âgées puissent participer à l'élaboration d'une politique qui les concerne.

Alors peut-être notre Société pourrait-elle imaginer des structures respectant la personnalité et l'épanouissement des retraités. En ce sens-là surtout, ces « Universités » sont porteuses d'espérance.

Hélène Blanc

JÉRICHÔ, CE PREMIER SABBAT DE NISAN

Je parlais de rêve hier. J'en ai fait un cette nuit.

Dans ce rêve, le rabbi de Nazareth frappait à ma porte. Il est entré. Il a souri. Il m'a remercié. C'est la première fois qu'il franchissait le seuil de ma demeure et pourtant j'avais l'impression de le connaître. Détail étrange, son visage ressemblait à la fois à celui de mon Samaritain et à celui de mon blessé.

J'ai prié le rabbi de faire halte sous mon toit, mais il a dit : « Ne me retiens pas. J'ai encore une longue route à faire de Jéricho à Jérusalem. » Qu'importe ! L'essentiel est que la route de Jésus de Nazareth ait croisé la mienne...

Une question demeure pour moi sans réponse : Pourquoi le rabbi m'a-t-il remercié puisque je ne l'ai pas hébergé ? A-t-il voulu dire qu'en recevant un blessé chez moi c'est lui-même que j'avais reçu ? Je ne sais... mais je sais de toute certitude qu'aujourd'hui la joie de Yahvé est entrée dans mon cœur !...

(Ici s'arrête ce singulier journal... D'après un fragment de dédicace, il semble qu'il ait été adressé par l'hôtelier de Jéricho à un médecin-chirurgien de ses amis prénommé Lucos).

Pour Copie Conforme
R. Château

P.S. Je dois dire ma sincère gratitude à l'ami chirurgien dont la très intéressante lettre m'a mis sur la piste du journal de l'hôtelier de Jéricho.

R. Ch.

LES HEURES MUSICALES DE L'ORATOIRE DU LOUVRE

147, rue St-Honoré — Métro : Louvre
ou Palais-Royal

Dimanche 13 octobre 1974, à 17 h 30

WALDMANN JUGENDCHOR ZÜRICH
(Chorale de Jeunes de Zürich — Suisse)

au programme : œuvres de J.-S. BACH — J. HAYDN — HAM-
MERSCHMIDT — MULLER — LISZT —
MOZART

Direction : Peter ZUTTER
Orgue : Annetta SCHMID,
Titulaire de l'orgue de la Christuskirche de Hanovre.

(programme détaillé avec commentaires explicatifs : 4 F)

Entrée Libre

Libre Participation aux Frais d'Organisation

A propos de « l'événement Taizé », il était important de ne pas laisser nos lecteurs sans information. Aussi avons-nous donné la parole à un jeune qui a suivi la préparation du « concile des jeunes » ; il s'est expliqué sur ce sujet au mois de juillet. Il a participé à l'ouverture du Concile et en a donné un compte rendu dans notre parution du 23 septembre.

Sans doute n'en fallait-il pas rester à une information univoque.

En voici donc une nouvelle. Est-elle dénuée d'impartialité ? Nous ne saurions trop le dire. C'est quand même une voix catholique. Et on a tellement l'habitude d'entendre la hiérarchie parler de Taizé avec des trémolos doucereux et flatteurs ! Cet article montre bien à quel point « l'événement Taizé » est chargé d'ambiguïté. Et pourtant, il est indéniable qu'il s'y passe quelque chose.

L'article qui suit a paru dans « l'Aurore » le jeudi 12 septembre 1974 dans la rubrique intitulée : La chronique du père Lelong.

LE "CONCILE" DE L'AMBIGUITÉ

Il fallait bien qu'il arrive enfin, ce fameux concile qui n'en était pas un — et pour cause ! — qu'on annonçait depuis quatre ans et demi comme l'événement du siècle, ou peu s'en faut, et qui présentait tous les symptômes d'un jamborée.

Vous savez tout sur le miracle de la colline inspirée de Saône-et-Loire. Me voici donc dispensé de toute explication et je m'en tiendrai à vous dire d'où vient que je respire depuis huit jours. Il n'y a rien de tel, en effet, pour démythifier le phénomène Taizé.

Je ne suis animé d'aucun esprit de dénigrement, ni à l'égard de l'œcuménisme, ni de ce qui s'est passé là-bas. Je ne mets pas en cause les intentions des promoteurs qui avaient voulu, à l'origine, introduire le monachisme dans les Églises protestantes et qui, selon ce qui m'a été dit au sommet, se donnaient pour objectif de renvoyer chacun à son Église, bien que ce nouveau but paraisse lui aussi, passablement manqué.

J'allais écrire que Taizé est comme ces auberges d'Espagne dont parle Mérimée, où l'on ne trouve que ce qu'on y apporte, mais quelqu'un, qui s'est mêlé à cette foule de jeunes clochards et de filles en blue-jeans, aux chevelures qui pandouillent, barbes de trois jours, besaces en sacs à pommes de terre, tricot du « débardeur » et, bien entendu, amulettes ou croix retenues au cou par un lacet de cuir et vendues à la boutique de la Fraternité avec la mention « sans profit », m'assure d'expérience qu'il n'en est rien. Quand on a vingt ans, on ne rentre pas de Taizé tel qu'on y était allé. Il y a un style — on dirait presque : un uniforme — qui n'a rien à voir avec l'allure du frère Roger, tiré à quatre épingles, mais qui tend vers la grisaille et le délabrement. Invités à « Vivre l'inespéré », les moins engagés sentent monter en eux d'obscuras aspirations à « promouvoir une société sans classe » et rêvent « de nouvelles structures qui permettent d'aimer ». Bref, on rentre un peu plus détaché encore de toute Église dès qu'elle est « institutionnelle ».

JEUX SANS FRONTIÈRE

Je n'ai pas eu à me rendre personnellement à Taizé en cette occasion mémorable, mais j'y étais allé précédemment dans des circonstances privilégiées... et sans l'avoir fait exprès. A l'état-major de l'O.R.T.F. régnait une grande dame au nom mellifluent, manipulée par un de ces obscurs abbés qui ne font rien que de s'occuper en coulisses de ce qui ne les regarde pas. Elle m'avait fait envoyer là-bas, à mon corps défendant.

Au pied de la colline, de grands jeunes gens offraient une fleur des champs à toutes les personnes qui se présentaient. « C'est leur office », me dit suavement le jeune Mentor préposé à mon service de huit heures du matin jusqu'au coucher du soleil. J'admirai. Nous nagions déjà en pleine poésie franciscaine. Une vaste tente à deux chapiteaux, que le propriétaire d'un cirque en déconfiture avait louée, prolongeait l'église de la Réconciliation, dont on avait abattu la façade. Nous nous y rendîmes processionnellement pour les « Grandes Complies ».

J'avais estimé à quelque 3.000 le nombre des jeunes gens serrés sur les gradins. L'on m'a assuré qu'ils étaient 5.000 et la presse en a déclaré plus de 8.000. Relativité de ces supputations numériques, qui s'est d'ailleurs manifestée de nouveau à l'occasion du « concile ». J'occupais, sur le podium, une place d'honneur, dans les rangs des frères en couleur blanche.

Le père abbé, je veux dire le frère Roger Schütz, présidait avec une dignité pontificale. Il était accompagné d'une petite fille de quatre ans et demi, en jupette, qui imitait tous ses gestes, s'asseyait, se levait, s'inclinait, quand les rubriques le prescrivaient. C'était charmant et spectaculaire.

L'office fut bref, à la lumière de gros cierges disséminés astucieusement, et nous passâmes au réfectoire. Le repas frugal et monastique, se prenait en silence. La lecture à haute voix était remplacée par une musique douce, Schubert ou Schumann, je ne sais plus au juste.

Quand je fis des compliments sur cette cérémonie à un frère, celui-ci me répondit, avec l'accent de ferveur d'un novice, qu'ils retrouvaient ainsi les usages des moines du Moyen Âge, et il ajouta, sur un ton gourmand, que c'était merveilleux : « Juste au moment, lui soufflai-je tristement, où nous sommes en train de nous en débarrasser. »

L'on me fit savoir que le prieur de Taizé m'octroyait une audience. Je fus introduit dans une vaste pièce, sobrement meublée, mais avec un goût si raffiné dans une recherche évidente de pauvreté, qu'elle me sembla luxueuse. Un personnage muet, le capuchon rabattu sur la tête, qui ne me fut point présenté, se tenait assis, immobile. La mise en scène était soignée comme pour une pièce de Montherlant au théâtre Hébertot.

Je commençai, avec une désinvolture souriante, par livrer mes premières impressions sur la tenue de la communauté. Elles étaient flatteuses et sincères. Et puis, j'en vins à dire que j'avais maintes fois entendu couvrir d'éloges la

fondation de Taizé, mais jamais autant que par des prêtres, et, de fil en aiguille, je confessai que les critiques, voire une franche hostilité dont j'avais été le témoin, étaient toujours le fait de protestants. « Je le savais », fit laconiquement le frère prieur. « On dit aussi, repris-je avec plus de hardiesse, que le Pape vous engage à ne pas vous rallier à l'Église de Rome pour faire un pont avec les chrétiens de la Réforme. » J'allais un peu vite en besogne et ne reçus que cette réponse : « On a dit cela de Jean XXIII. »

Je ne livrerai aucun secret en écrivant que la grande épreuve du prieur vient de n'être pas prêtre catholique. C'est une ambiguïté de plus, mais après tout cela ne regarde que lui.

L'entretien devint plus tendu quand je m'opposai à ce que le prieur de Taizé prit la parole à ma suite, après l'Évangile, comme ne manqueraient pas de l'admettre nombre de mes confrères plus ouverts que moi. Il fit donc lire son message par un autre, après que l'*Ite Missa est* eut été chanté et la bénédiction papale radiodiffusée. Pendant ce temps-là le frère Roger, en habit de cérémonie, serrait la main de chacun des 3.000, ou 5.000, ou 8.000 participants, en disant à chaque fin : « Christ est ressuscité ». Performance plus épuisante, réservée jusqu'ici aux candidats à la présidence des États-Unis, que de distribuer à longueur de journée des pâquerettes et des boutons d'or.

« JE CROIS A L'ERREUR »

La suite dégénéra, pour moi, dans l'amertume, car j'avais découvert que l'équipe des protestants mêlés aux catholiques pour meubler la messe d'interminables et monotones alléluias avait communiqué en bloc. Taizé ne préconise pas l'intercommunion, comme jadis à Boquen, mais je sais qu'il y eut au « concile » beaucoup de communions distribuées dans la nuit. Une petite lampe du sanctuaire brillait d'ailleurs inexplica-

blement dans l'église de la Réconciliation sans tabernacle, où se vautraient pêle-mêle garçons et filles.

Ces abus et d'autres désordres que l'on devine ne sont d'ailleurs pas les plus sérieux que l'on puisse formuler. Le plus grave est de rassembler cette jeunesse désaxée, d'une centaine de nationalités, paraît-il, et qui ne fait que chercher elle ne sait quoi, en la laissant à elle-même, avec l'illusion que ses griefs sont autant de signes de résurrection.

Les signes de résurrection ! C'était précisément le thème d'une des assemblées plénières qui préludaient à la Journée culminante. On les a trouvés au Chili, à Cuba, au Bengla-Desch, en Angola, partout où triomphe la violence. Une Pasionaria italienne fit acclamer, dans un délire d'enthousiasme, la nationalisation des hôpitaux missionnaires au Congo... Les jeunes n'avaient-ils pas reçu, dès leur arrivée au « concile » un livret intitulé : « Risquer le tout pour le tout », et destiné à aider la réflexion personnelle ou les rencontres par groupes. Ils avaient pu y lire : « Nous croyons à l'erreur, à l'incertitude, au risque. » Que pouvait faire un apôtre dépassé de toutes manières, incapable de faire le contrepoids et qui n'avait qu'à bêler l'entente fraternelle, tel qu'il est apparu au journal télévisé : « Tout le monde il est bon, tout le monde il est gentil. » C'est d'ailleurs sur cette note que nous laissait le reportage de Dominique Jamet, qui n'avait pourtant ménagé ni l'attention généreuse et perspicace, ni la sympathie intelligente, sur les questions qu'il laissaient à quia le nouveau prophète « au regard bleu et au doux sourire des irresponsables ». (« L'Aurore » des 31 août, 1er et 2 septembre.) Le camarade Georges Marchais ne s'y est pas trompé. A la fête de « l'Huma » n'a-t-il pas rapproché le « concile » prétendu œcuménique du fameux congrès de la JOC en déclarant : « Le congrès de la JOC et le rassemblement de Taizé sont des événements significatifs de ce qui se passe dans le monde chrétien. »

A bon entendeur, salut !

Maurice Lelong, o.p.

CAFES DE L'ÉLEPHANT NOIR TOULOUSE

TELEPHONE : 47.11.52 où 47.60.68

DÉCORS ET ILLUSIONS...? ⁽¹⁾

Crise du protestantisme français ?

Y aura-t-il encore des protestants français en l'an 2000 ? Cette boutade d'un pasteur rentrant de « mission », il y a une quinzaine d'années, me revient à l'esprit de temps en temps... Et certes, après une dizaine d'années de participation à la vie des conseils et synodes de l'une des Églises de la Fédération protestante, on peut se poser pas mal de questions. Au moment où le catholicisme — lui aussi en voie d'« amaigrissement » dépuratif ! — évolue, disent certains, vers un crypto protestantisme... y a-t-il encore des chances de survie pour un protestantisme français en pleine mutation, où le fait d'être une minorité démographique aggrave encore les particularismes, les tensions et les angoisses des groupes et des personnes ?

Les mutations de la Société

Alors que nombre de protestants, d'origine ou venant de « l'extérieur », recevaient l'enseignement encore dynamique d'un barthisme découvert en France un peu tard, la société française commençait à bouger, vers 1950. « Montée des jeunes » (mais nul ne prévoyait la crise qualitative qui allait en résulter dans les « valeurs » et les modes de vie) ; urbanisation et consommation accélérées, alors qu'on vivait encore dans une morale de pénurie, d'économie rurale et petite-bourgeoise ; importance des « mass-media », qui transforment aussi l'univers mental de nos contemporains.

La Maison CLAIR MATIN à Tonneins (Lot et Garonne), œuvre protestante recevant 60 garçons de 5 à 18 ans, recherche un Directeur Protestant. Cet ancien orphelinat qui, sous la direction de M. Quitellier a évolué dans son recrutement et ses structures durant ces dernières années, se veut être un témoignage chrétien dans ce Département.

Nous espérons que notre appel ne laissera pas indifférent et que nous recevrons des réponses (pour les conditions : se référer à la convention collective de 1966).

Pour les candidatures, s'adresser à :
M. G. REY LESCURE, 24, rue de Saint-Genès — 33000 BORDEAUX.

A tous ces « défis » auxquels d'autres (catholiques, libres-penseurs, marxistes) ont eu bien du mal à trouver des réponses, nous en avons peut-être cherché quelques-unes. Mais combien se sont réellement incarnées ?

Absence de spécificité...

La rupture du consensus politique « radical-socialiste » de la Troisième République, les crises nées de la guerre, de l'occupation, de la décolonisation, ont tout autant marqué les églises que d'autres institutions : école, presse ; les relations entre groupes opposés, minoritaires, mais actifs se sont aggravées : la guerre d'Algérie et mai 68 ont provoqué de véritables schismes dans certaines communautés ! Aux anciens clivages traditionnels, dépassés, entre droite et gauche, laïques et cléricaux, « orthodoxes » et « libéraux » s'en substituent de tout autres... Pour reprendre une formule de F. Goguel : la « Résistance » (au changement) et le « Mouvement » secouent très fortement aussi le protestantisme. Paradoxalement, beaucoup de ceux qui dans leur vie professionnelle s'adaptent bien à la « modernité », et vivent à l'heure de l'avion ou de l'électronique, supportent très mal qu'on change l'ordre du culte, le statut du pasteur, voire le style de leurs cantiques ! L'arrivée au « pouvoir » de la moyenne bourgeoisie cultivée, à la place des anciens notables ruraux et de la haute bourgeoisie (banquiers, armateurs, industriels), perturbe profondément la « masse », relativement âgée et traditionaliste, des pratiquants.

Quant au « peuple » protestant, auquel on fait si souvent allusion sans le définir, il semble qu'il se soit « intégré », plus ou moins vite, à travers mariages mixtes et indifférence accrue, à la société globale : ne votera-t-il pas de plus en plus comme ses voisins, et non comme ses « coréligionnaires » ?

On a donc, au lieu d'une pyramide traditionnelle bien hiérarchisée, un ensemble plus confus de relations entre vieux et jeunes, « clercs » et laïcs, voire hommes et femmes... Le monde entier connaît ces difficultés ; mais dans une si petite partie de la société française, aussi longtemps spécifique, il semble qu'on s'en soit

aperçu tard, et que la « machine » fonctionne en refoulant toujours ceux qui la perturbent, vers l'extérieur. Ce qui expliquerait peut-être ses difficultés à évoluer autrement que par brusques sursauts.

Une organisation sclérosée ?

A ce manque d'adaptation à l'extérieur s'ajoute la complication des relations internes. Il y a ceux qui « savent » ; en gros la plupart des pasteurs et les vieux routiers laïques des Conseils. Ils se connaissent, appartiennent aux mêmes familles, s'enguirlandent avec affection... Et puis il y a les autres : les non-initiés, ceux qui croient encore que la règle est la même pour tous, qu'il n'y a qu'à dire « toute la vérité » pour qu'on voie clair... Ou bien ceux qui se résignent, sans trop comprendre, sans avoir été « informés », parce qu'ils ne lisent pas les circulaires, n'entendent pas les annonces... Et puis, l'énorme majorité de ceux à qui tout ça est bien égal ! Ceux qui ont été baptisés, confirmés, mariés (de moins en moins...), enterrés (enfin, ils le seront !)... Mais à qui l'étiquette protestante vient du passé et qui, tout doucement, sont devenus autre chose... Ceux pour qui « tiercé-voiture-maison », c'est l'essentiel. Et puis les autres, aussi, ceux qui militent ou se dévouent, de préférence pour des causes perdues. Et qui se retrouvent également, mais pour d'autres raisons, hors de « l'Église », syndicalistes ou militants politiques. Bien moins nombreux certes, moins attachés aux formes traditionnelles de la piété ; mais pas forcément plus loin de Jésus-Christ ?

Il y a enfin ceux qui ne sont pas « sortis », mais restent près de la porte. « Croient-ils » ? Qui le saura ? Partageant parfois l'aventure de la recherche biblique, avec des catholiques qui leur ressemblent, intéressés par la théologie moderne, par des formes de liturgie dépoussiérées, par une catéchèse renouvelée, peut-être ? Pas sûrs d'avoir la « Vérité », anxieux, gênants, poseurs de questions mal à propos. Je ne conseille pas à ceux-ci d'aller dans les « institutions » ! Elles sont trop spontanément enclines à se conserver elles-mêmes, comme ces grand-mères qui avaient toujours le même jupon (noir) et faisaient toujours la même soupe (fade). En outre, qu'il s'agisse des Conseils ou des Synodes actuels, mis en route sous la Troisième République (et non par Calvin ou St-Paul !), ils en gardent tous les défauts : parlementarisme bavard et inefficace, vedettariat, pressions dans les couloirs, lobbies électoraux ! Rien de plus tentant, alors, que de glisser, à l'inverse, vers une technocratie discrète, mais pas forcément plus efficace !

Je n'ai pas de remède à proposer. Il ne suffirait pas d'apprendre à certains présidents la dynamique de groupe, ni d'obliger les « permanents » (bénévoles ou non) à informer leurs mandants, à se « recycler », et à préparer leur succession. Car tel qui fut un brillant opposant contestataire peut devenir bien vite aussi directif et autoritaire que celui qu'il remplace... Ce qui me semble difficile à supporter c'est que ce qui est totalement humain dans l'Église, ses défauts de groupe, soient recouverts du manteau de Noé, sous prétexte qu'on a la même foi ! C'est cette foi qui devrait nous

Journées du Protestantisme libéral

SETE — 19, 20 octobre 1974

LIRE LA BIBLE AUJOURD'HUI

Samedi matin : « La prière non religieuse chez Luc », par le pasteur Louis Simon.

Samedi après-midi : « Les évangiles comme écran entre Dieu et l'homme » (première étude) par le professeur André Malet.

Samedi soir : culte présidé par le pasteur E. Mihière.

Dimanche matin : « Les évangiles comme écran entre Dieu et l'homme » (deuxième étude) par le professeur André Malet.

Dimanche après-midi : « L'utopie de la résurrection dans les évangiles » par le pasteur Louis Simon.

rendre exigeants pour nous-mêmes et pour les autres... Mais tous nous manquons de tolérance, de respect du prochain, de sens du partage...

Il y a, en pas mal d'endroits profanes, plus de chaleur, de dialogue, d'esprit de renouvellement que dans l'Église !

Alors on peut comprendre le découragement et le « désintéressement », non seulement de certains pasteurs, mais aussi de laïcs « militants », qui se demandent à quoi sert de vouloir transformer « iota » par iota, une « discipline » qui est rarement connue et encore moins respectée... Ni pourquoi tant de combats autour d'amendements ou de propositions à des textes de loi dont Jésus-Christ et sa grâce sont certes bien éloignés ! Aligner la loi sur les mœurs, peut-être ? Mais il serait peut-être plus urgent de se demander ce que des événements comme Taizé signifient ? Ou par quel diabolique « complot » la plupart des « jeunes » catéchisés par une Église encore vivante se retrouvent au mieux, militants gauchistes, au pire préoccupés de gagner vite argent et « situation » ? A moins qu'ils ne vivent au « charismatique » ! ...Il y a certes encore pas mal de lumignons qui se consomment, de dévouements obscurs, de ressourcements cachés... Mais combien ont la chance de pouvoir dialoguer avec des frères et retrouver une chaleur vraie et une ouverture aux autres, sous un décor vieillot ? Tant de conflits, d'exclusions, de drames personnels, sur des problèmes déjà parfois dépassés !...

« Si le grain ne meurt »... ? Certes, tout est encore possible, et l'Évangile n'est pas enfermé dans les formes habituelles qui sont encore les nôtres. Il n'empêche que la crise actuelle est une épreuve à tous les sens du mot. Seule une foi vécue dans l'espérance et l'amour y survivra. Mais, à vues humaines, qui peut parier qu'il la possède ?

Colette Hirtz

DIEU SERAIT-IL ENCASERNÉ

PAR L'ÉGLISE ?

Il suffit de considérer une carte donnant la situation géographique des Églises réformées en France et de comparer leur nombre à celui des pasteurs qui sont chargés de leur desserte, pour noter leurs disproportions. Certaines sont dépourvues ; d'autres ne sont pas assez fournies. On a l'impression d'être en face d'un corps malade, à qui manque une alimentation convenable.

Si les campagnes se dépeuplent — et ce n'est un mystère pour personne, tout le monde sait, également, que les grandes villes se surpeuplent ; les Églises locales en supportent, évidemment le contre-coup.

Ce contre-coup est à deux effets différents ; il est certain que la paroisse rurale est appauvrie ; il n'est pas certain que la paroisse urbaine soit enrichie.

Je sais bien qu'on ne parle plus guère de paroisses. A ce terme, on préfère celui d'Église ; j'ai peur que l'universalité de l'Église (sur laquelle on insiste, et qui est une réalité), ne fasse passer à un plan très lointain la réalité de l'Église locale : la paroisse. Du même coup, passe très en arrière, la notion de proximité des membres composant ces paroisses ou ces Églises locales : on parle d'Églises consistoriales — le consistoire étant composé de plusieurs Églises localisées. Dans l'Histoire, le consistoire a été une division administrative ; il est aujourd'hui une division pastorale (un même pasteur dessert un nombre assez grand de paroisses, groupées sous le nom d'Église consistoriale).

Proximité humaine nécessaire

A cet état de choses, il y a plusieurs conséquences ; je ne relèverai que celles qui sont les plus frappantes, je crois.

Tout d'abord, le champ d'action des pasteurs est étendu géographiquement, c'est-à-dire : dans l'espace ; dans le temps, aussi — car il faut du temps pour parcourir l'espace. On y supplée, en dotant les pasteurs de moyens de transports automobiles : cela revient cher, et jamais un chassis carrossé n'a équivalu à un pasteur consacré — je veux dire : fidèle à son ministère, et non pas qui a reçu la consécration (que l'on a remplacée, d'ailleurs, par l'ordination : cela fait plus institutionnel). Cela revient cher en argent ; cela revient cher en hommes, car le pasteur n'est plus le « voisin », celui qui vit

dans la même atmosphère que son Église, qui est kilométriquement éloigné quand on aurait besoin de sa présence immédiate (et on en a besoin, parfois), qui est obligé de respecter et les distances et les délais qu'elles imposent pour être franchies — et il faut compter avec les intempéries, même dans les régions privilégiées ; tout cela se solde par une diminution de la connaissance et de l'amitié réciproques du pasteur et de ses paroissiens. Et je ne parle pas de l'instruction ; par quoi je n'entends pas seulement le catéchisme et les écoles dites : bibliques ; mais je veux dire cet exemple permanent qu'est la façon d'être du pasteur et des siens, simplement le sens de l'humain qu'il doit incarner, non pas par simple humanitarisme, mais par certitude qu'il est membre de cette « famille » que constitue son Église, et même son village.

J'ai, à cet égard, un certain nombre de faits qui m'ont été rapportés au sujet de mon père (que je n'ai pas connu) alors qu'il était pasteur dans un petit village des Cévennes. En voici un qui se situe quelques jours après son arrivée dans cette région qu'il ne connaissait pas. Une nuit, il est réveillé par une agitation extérieure inhabituelle. Il se renseigne, et apprend qu'un enfant est gravement malade ; il se prépare et se rend vers cette maison ; en route, quelqu'un lui fit remarquer que la famille du malade était catholique ; à quoi mon père répondit qu'elle était avant tout faite d'enfants de Dieu, et que l'enfant malade était aussi un enfant de Dieu. Que furent les résultats immédiats ? Je ne sais. Mais on m'a souvent raconté que, bien des années après le départ de mon père, son séjour (pendant dix-neuf ans) en Algérie, son passage en Chine (pendant plus

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX

dentifrice

ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

d'un an), il se trouvait dans cette ancienne paroisse ; le pasteur de l'époque — cela se faisait, alors — lui avait demandé d'assurer, un dimanche, le culte. Et toute la population du village, catholique ou protestante, sauf une seule personne, absente je ne sais pourquoi, se trouvait là, présente — au-delà de toutes les divisions, les oppositions, les opinions, les intérêts. C'était, je crois, une manifestation de la proximité des membres de l'Église de Jésus-Christ, autant indéfinie dans son intériorité, que groupée dans sa géographie.

Laudator temporis acti ? (1)... Oui, peut-être ; mais pas parce que ce temps est passé ; parce qu'il fut un moment ; et qu'il n'est pas interdit que des moments semblables lui succèdent.

Revaloriser les ministères

Il faudrait quoi ? D'abord, prendre Dieu au sérieux ; non pas le Dieu des théologiens seulement ; mais Dieu, celui dont parle l'Évangile ; celui que l'on « voit », celui dont on vit ; et pas seulement celui dont on pense — et dont on ne connaît qu'un produit stérilisé. Ensuite, prendre les hommes au sérieux ; car ce sont des créatures de Dieu, et ils valent la peine qu'on leur porte le même sérieux qu'à leur créateur. Considérer, aussi, la répartition physique des hommes, leurs groupements — non seulement en nombre, en densité mathématique ; mais en densité potentielle, si je puis dire ; et ne pas négliger — ou abandonner — les « petits troupeaux » : ceux-là même dont parle l'Évangile, et dont on nous parle, aussi, de temps en temps. Car on en parle ; mais on semble oublier qu'ils existent.

Et puis, considérer qu'il y a des fonctions, comme il y a des métiers. L'Apôtre Paul (à qui on fait souvent appel, sans le comprendre toujours) appelle cela des ministères. Il faut les prendre au sérieux — encore — et ne pas les mélanger dans une sorte de salmigondi administratif, où personne ne se reconnaît plus. Spécialement, que le pasteur soit pasteur ; c'est-à-dire : qu'il garde son troupeau ; ce qui signifie : qu'on ne lui supprime pas son troupeau. Qu'il accomplisse, dans le tout mystérieux que constitue l'Église de Jésus-Christ, son propre travail, dans cette Église qui est à tel endroit. Et puis il y a les évangélistes (qui ne sont pas des pasteurs entrés dans l'Église par la petite porte), les diacres (dont le travail n'est pas de distribuer les aumônes souvent dérisoires de nos diaconats)... Qu'on relise le Nouveau Testament !

Que faire, alors, pratiquement ? Eh bien, je crois, en gros : le contraire de ce que l'on fait. Ne pas considérer, d'abord, le nombre des paroissiens, leurs groupements, leurs finances (surtout !), mais la volonté de Dieu ; que Dieu ne vit pas à cause de l'Église, mais l'Église à cause de Dieu ; que nous n'avons pas à privilégier les hommes en tenant compte de la densité de leurs groupements, mais que nous avons à considérer ces groupements, quelle qu'en soit l'importance, comme des « troupeaux » qui appartiennent à Dieu.

Et que nous ne les laissions pas « errants comme des brebis qui n'ont pas de berger ».

Jean Boisset

(1) Celui qui fait l'éloge des temps passés.

UNION DANS LA DIFFÉRENCE

ou : la joie du ministère pastoral

Chaque homme, sans doute, peut trouver sa joie dans le métier qu'il exerce, à condition, pourtant, de ne pas être de ces robots, rivés à leur chaîne, que secrète notre société industrielle.

Nul ne peut dire que le pasteur ne jouisse pas d'un statut privilégié, en ce qui concerne la liberté d'exercice de son ministère. Il n'existe peut-être pas de profession qui exige autant de celui qui s'y consacre, mais y en a-t-il une seule où l'on fasse autant confiance à celui qui l'exerce ? Ceci, déjà, est une grande chance, car le vrai bonheur c'est de pouvoir être homme, à la fois pleinement libre et pleinement responsable.

La question de la joie du ministère pastoral me paraît pouvoir être ramenée, essentiellement, à la possibilité d'un équilibre entre deux pôles, la solitude et la communauté.

Le pasteur est d'abord un homme seul. Par la singularité de sa vocation, par sa condition d'homme d'étude, de méditation, de prière. Par sa situation matérielle, aussi.

Le pasteur est, parallèlement, un homme de communauté. L'homme de sa paroisse. L'homme de la rencontre, du partage, de l'écoute des autres et de la mise en relation des uns avec les autres. C'est peut-être là qu'il puise sa plus grande joie : cette possibilité d'union dans la différence.

L'équilibre se fait, peut se faire, dans l'ouverture.

Ouverture à Dieu qui est toujours le Maître de l'imprévu, dont la Parole ne se laisse percevoir, jamais saisir, que sur la trajectoire qui relie l'Esprit à la lettre.

Ouverture à l'Homme qui est un complexe de durée et de mouvance, qui change et qui, cependant, demeure.

Le seul obstacle définitif à la joie du ministère, me semble être, ce qui tue l'esprit du ministère : le cléricalisme. C'est l'hydre renaissante contre laquelle nous avons tous à lutter. Merci à « Évangile et Liberté » de nous aider, si souvent, à nous en défendre.

J.-P. Collin

A propos d'un éditorial

Lisant votre éditorial du 9 septembre 1974 d'« Évangile et Liberté », je vois la note qui le termine ; j'écris donc.

Voici : dans mon cas il ne s'agit pas d'un mariage mixte. Je suis célibataire, élevée (baptisée et confirmée) étant jeune enfant dans la religion catholique. Ma mère pratiquante (mon père ayant cessé de pratiquer) m'avait nettement exprimé son désir de mourir avec le secours de l'Église romaine. Je m'y conformai. Mais mes parents — et je leur en serai toujours reconnaissante — étaient tolérants et compréhensifs.

A dix-sept ans, je ne pouvais plus adhérer à l'Église romaine. A dix-neuf ans, je suis entrée dans une université à laquelle je dois beaucoup (j'y appris, entre autre, à penser, à rechercher librement). Malheureusement il y régnait à cette époque une autre forme de dogmatisme : l'athéisme. Libre examen, oui, mais trop souvent à sens unique : le rejet de la foi religieuse. Le résultat fut ceci : je compris que l'athéisme était, comme le catholicisme, fondé sur le dogmatisme. Il y avait bien l'agnosticisme. Était-ce une réponse ? Je ne l'ai jamais pensé et suis toujours restée profondément ancrée dans les évangiles. Ainsi passèrent les années.

Dans notre pays, la Belgique, il n'y a guère plus de 1 % de protestants ; j'ignorais le protestantisme et ne connaissais pas un seul protestant. Un jour, il y a environ vingt ans, je lus par hasard un livre protestant et je compris qu'il exprimait ce que je cherchais. J'étudiai alors mieux la religion catholique et la religion protestante textes évangéliques en main. J'attendis encore le Concile Vatican II et ses suites. J'ai lu plusieurs documents conciliaires. Ma résolution fut prise : les formes pouvaient changer, le fond de la doctrine romaine ne changeait pas et **ne pouvait pas** le faire, sans cesser d'être le catholicisme romain.

En 1967, je désirais être mieux instruite de la foi protestante mais où m'adresser ? Je dus recourir à l'annuaire du téléphone ! Le pasteur d'une paroisse réformée m'a reçue et instruite avec une bienveillance dont je lui resterai toujours reconnaissante. Voilà pour le passé.

Depuis..., ce pasteur étant parti, il y en eut d'autres tout aussi dévoués, tout aussi protestants, mais dont le zèle « œcuménique » a eu des résultats confus et divers.

Maintenant, que dire ?

Quelques mois après mon arrivée dans notre « communauté », je fus invitée par une dame « très bien vue » des pasteurs. Je me rendis chez elle heureuse et

confiante ; je subis des heures durant un long interrogatoire. Je ne manifestais aucune hostilité envers mon ancienne Église (mes parents, mes amis étaient catholiques et je souhaitais de toute mon âme une meilleure compréhension entre les deux Églises que je connaissais maintenant par l'intérieur), mais dans *la fermeté* de ma foi.

Si l'on se convertit après réflexions assez longues, il y a tout de même une raison !

Mes affirmations déplurent à cette charitable personne qui me dépeignit (horresco referens) comme « anti œcuménique ». De là, des cercles d'études bibliques où l'on désirait inviter des catholiques, me furent poliment fermés par des protestants. Mes groupes paroissiaux, groupes d'amis, me tinrent à l'écart. J'étais isolée dans ma propre paroisse.

Actuellement, alors que « l'œcuménisme » prend ses distances avec le protestantisme dans les milieux romains fermement et très explicitement attachés à l'unité romaine (eux, au moins, sont nets dans leur position), il domine de plus en plus la vie de plusieurs paroisses réformées (dont la mienne).

Liturgie bouleversée, alignement de plus en plus net sur la liturgie catholique, profession de foi presque supprimée (surtout pour qui vient du catholicisme), fête de la Réformation « gommée », etc... Résultat : fatigués d'entendre sans cesse exhorter au « renouveau », à « l'œcuménisme », à l'abandon des traditions protestantes qualifiées de « routines » de la foi protestante, les membres les plus fidèles, les plus dévoués, *jeunes et vieux*, sont partis. A dire vrai, je ne reconnaisais plus ma paroisse où j'ai trouvé accueil et foi il y a sept ans, où j'ai voulu servir et à laquelle je reste attachée. Je reviens du culte troublée, surtout perplexe car on ne dit jamais ce qu'implique exactement l'œcuménisme ni la « nouveauté » dont on nous rebat les oreilles.

J'ai profité des vacances pour aller de temps à autres dans une paroisse réformée de tendance libérale : j'en reviens toujours réconfortée par la prédication, affermie dans ma foi évangélique.

M.Z.

Sur « l'obligation » en matière religieuse

Je me félicite de m'être abonné à « Évangile et Liberté », même si je ne partage pas toujours exactement les points de vue exposés ; c'est, de toutes manières, un stimulant à la réflexion. Je pense en particulier au numéro du 26 août dernier.

A ajouter à l'article du collègue Langlade, il y aurait bien des textes à propos de la rentrée. Je n'en citerai qu'un émanant de la Commission nationale de catéchèse de l'E.R.F., et donc officiel. Je l'ai lu dans le « Cep » de septembre en page 10. Dans un article d'ailleurs plein de bonnes intentions et de contradictions, une phrase a dû être glissée pour provoquer le protestant moyen. La voici : « Il n'y a aucune obligation à (sic) parler de Jésus-Christ à nos enfants ».

Passons sur la faute de français (1), tout de même fâcheuse pour une Commission où doivent abonder les pédagogues...

Mais pour le fond, je m'interroge sur l'intention profonde. Est-ce une invocation à la très sainte liberté d'élever les enfants avec ou sans l'Évangile ? Les mots d'obligation, d'engagement, de fidélité, deviendraient-ils des mots tabous ? On dira que je bronche sur ce qui n'est qu'un artifice de style, que ce n'est pas ce qu'on a voulu dire... mais un texte de ce caractère, pensé et rédigé par des catéchètes avertis, est pourtant, par obligation, un texte clair.

Il faudra alors, dans ce cas, que l'E.R.F. modifie sa liturgie, et supprime au moins de la liturgie de mariage et de celle du baptême tout ce qui peut rappeler un engagement quelconque concernant l'éducation religieuse des enfants (il est vrai que cette liturgie date des temps préhistoriques : 1963 ! — donc avant 1968).

Peut-être même, lors du baptême, faudrait-il expurger certains textes bibliques du genre « apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai prescrit » — ce qui sent trop son obligation et supprime la liberté. Sans parler de paroles malheureuses de St Paul (I Corinthiens 9, 6) : « c'est pour moi une nécessité d'annoncer l'Évangile » ; et il emploie le mot qui pourrait se traduire aussi par : contrainte. Pauvre Paul, qui avait aliéné sa liberté !

Décidément, ces textes des Commissions ne sont pas assez clairs — à moins qu'ils ne le soient trop. Molière n'avait pas honte, paraît-il, d'essayer certains de ses écrits en les lisant à sa concierge. Peut-être pourrait-on suggérer une méthode de ce genre pour éviter équivoques et malentendus... ?

P. Stabenbordt

(1) **Note de la rédaction** : Ce ne sera faire injure à personne que de rappeler ceci : lorsque le mot « obligation », signifiant le fait d'être contraint, est suivi de l'infinif c'est la préposition « de » qui doit être employée et non « à » !

Réflexions sur une émission télévisée

Il s'agit de l'émission : « La vie sentimentale des Français » du 4 septembre 1974, intitulée : « Fanny 73 ».

Nous sommes dans une terminale de Nice. Le (ou la) professeur — qu'on ne voit pas — demande aux élèves, filles et garçons, ce qu'ils pensent de la virginité de la jeune fille jusqu'au mariage.

Elle — car la voix est féminine — pose la question de savoir si **d'autres civilisations que la nôtre ont connu ce tabou**.

Une élève répondant : Non. Et une autre précise en attribuant ce tabou à l'église catholique.

DEUX RÉACTIONS

Ma première réaction : qu'en savent-elles ? Elles tranchent une question qui nécessiterait des connaissances en histoire des civilisations, connaissances qu'elles n'ont probablement pas : ce qui leur permet de trancher sans hésiter.

Une seconde réaction : le professeur — et n'est-ce pas son rôle ? — va attirer l'attention des élèves sur les limites de leur documentation et sur la nécessité d'un examen plus approfondi.

Au lieu de cela, le professeur enchaîne sur la réponse des élèves et interpelle une élève catholique sur ce qu'elle pense de la réponse de ses camarades.

UN DÉBAT LIMITÉ ET FAUSSE

Pas une fois il ne sera question des **civilisations qui ont connu le même tabou** : ce qui permettrait une réflexion plus poussée sur les racines de ce tabou. Ce qui apprendrait aux élèves à ne pas se contenter d'affirmations qui relèvent plus du slogan que de l'étude.

Sans parler des civilisations anciennes ou lointaines, peut-on ignorer par exemple que **le monde musulman est très strict sur la virginité des filles avant le mariage ?**

Le professeur a-t-elle, par la suite, attiré l'attention des élèves **sur l'extension de cette exigence**, sur ses motivations, discutables ou valables, sur ses racines profondes ? L'histoire, en l'occurrence **l'émission, ne le dit pas** et les téléspectateurs, en tout cas, n'en sauront rien.

UN PROBLÈME D'UNE ACTUALITÉ BRULANTE

Mais cet épisode soulève un problème qui dépasse le débat de cette terminale de Nice, un problème beaucoup plus général : **quels sont le rôle et les responsabilités des enseignants et d'une façon plus large, des éducateurs quels qu'ils soient ? des parents ? des adultes ?**

Que l'enseignant donne la parole aux enseignés, que ceux-ci puissent exprimer leur opinion et leurs objections, qu'il y ait donc dialogue, rien de plus normal et même de plus nécessaire.

UN SERVICE A RENDRE

Mais le rôle de l'enseignant — si toutefois il a un rôle, ce que nous croyons ! — n'est-il pas d'apprendre aux enseignés à ne pas juger à la légère, à ne pas répéter ce qui se dit autour d'eux, à ne pas se contenter d'affirmations-slogans, mais de **se donner le temps et la peine de se documenter**, de réfléchir, de faire le tour de la question en jeu.

Bien sûr il y a la manière de le faire. Non pas par un discours ex cathedra, mais avec la conviction que c'est là **un service à rendre** à des plus jeunes dont la générosité et l'impatience ont forcément quelque peine à se soumettre à cette discipline de l'esprit.

Telle est la responsabilité de l'éducateur : non pas imposer autoritairement ses points de vue, mais attirer l'attention des plus jeunes sur **cette discipline austère** — ne pas parler sans savoir, ne pas juger sans examen — mais discipline qui fera d'eux des personnalités réellement mûres.

septembre 74

P. Ducros

CHRONIQUE MUSICALE :

Les Symphonies d'A. HONEGGER, par Jean Maillard et Jacques Nahoum. Paris, Leduc, 1974.

Accompagnées d'une discographie, d'une bibliographie et d'une filmographie, ces analyses pertinentes et bien menées contribueront à une meilleure compréhension des *Symphonies* d'A. Honegger qui représentent la synthèse de son art. Chacune traduit un état psychologique particulier. Avec la *Première*, le maître renoue avec la forme. La *seconde* (pour cordes) se réclame de la musique pure ; la *Troisième (Liturgique)* associe révolte et espoir (*Dies irae, De profundis clamavi, Dona nobis Pacem*). La *Quatrième (Deliciae Basilienses)* est de facture plus traditionnelle ; enfin la *symphonie di tre re* est d'essence lyrique. Elles sont replacées dans le courant de l'évolution des origines à 1955. J. Maillard et le regretté J. Nahoum — à travers leurs minutieuses analyses — réussissent à dégager « au-delà des notes » le style très personnel de A. Honegger et son esthétique spécifique.

Akira TAMBA, La structure musicale du Nô. Paris, Klincksieck, 1974, 246 p., 2 disques.

Cette thèse sur le théâtre traditionnel japonais met l'accent sur son aspect musical. Elle constitue la première étude d'ensemble sur le *Nô* et ses principes essentiels. Dès l'introduction, un tableau synoptique permet au lecteur occidental de se familiariser avec les principaux éléments : musique, chorégraphie, littérature, dramaturgie, mais il devra réaliser que contrairement aux conceptions occidentales, le *Nô* fait appel à la notion de note fluctuante, que l'émission vocale utilise le vibrato de hauteur plus ou moins large et irrégulier ; la conception musicale est surtout synthétique. L'auteur prend soin de préparer son lecteur (transcription alphabétique des phonèmes japonais) et ne perd pas de vue le parallélisme entre la technique de la musique occidentale et celle du *Nô*. Il aborde les problèmes généraux, vocaux, organologiques, instrumentaux et rythmiques après avoir défini le *Nô* comme une

« forme traditionnelle du Japon, dont le « livret » réparti entre les acteurs et le chœur, se compose d'une suite de dialogues, de monologues, de chants récitatifs ou simples, de gestes stylisés et de danses, avec accompagnement instrumental. »

Cette thèse, qui ne se veut pas historique, se réclame davantage de l'analyse musicale et esthétique. Elle est accompagnée de nombreux schémas, plans, structure d'une pièce de *Nô*, avec comparaison à la tragédie grecque, graphiques et sonagrammes. Elle facilitera l'approche — pour les Occidentaux — de cette forme très raffinée de la culture japonaise, qui doit mettre le spectateur dans un état très proche de l'extase mystique ; même si la musique n'est pas composée dans un but religieux, les représentations ont lieu dans la cour des Temples, lors de fêtes religieuses.

Edith Wéber

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

LIVRES ET REVUES

BACH et la machine orgue, par Pierre Vidal, STIL EDITION, 1973, 186 p.

Ce livre, sortant des sentiers battus, veut aiguïser la curiosité, susciter la controverse et les recherches. Les intentions de l'auteur sont claires : « *mon but n'est pas de convaincre, mais d'induire en perplexité* ». Noyé dans un flot de digressions, un problème émerge entre les lignes : Comment jouer Bach ? Au fil des pages et des extrapolations, l'organiste trouvera des remarques judicieuses, audacieuses, des pensées percutantes que l'on voudrait davantage reliées. L'interprète devra « tout examiner et retenir ce qui est bon », dans ce feu d'artifices d'idées (cf. le tempo p. 96, la disposition des accords p. 123, les modes d'attaque p. 126). Le recul du temps dira si l'auteur a réussi à rendre Bach plus présent et plus actuel pour les organistes de notre temps.

Émile GILLABERT — *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile*. Éditions Métanoia 1 volume 15/21, 220 pages, 36 F.

Voici quelqu'un qui semble ne pas aimer l'apôtre Paul. Ne connaissant pas l'auteur, je me demande quelles raisons sous-jacentes lui ont fait écrire ce livre, ce que cachent ces pages intéressantes certes et parfois étonnantes ; d'aucuns diraient « détonnantes » n'admettant pas (pourquoi d'ailleurs ?) une certaine recherche « psychobiographique ».

L'auteur reproche à Paul d'avoir cherché à supplanter Jésus, en tout cas de l'avoir accaparé de telle sorte que sa théologie personnelle soit perçue comme la juste traduction de message de Jésus. En somme, avec cet ouvrage on se trouve comme devant un tribunal cherchant à découvrir le vrai du faux, la part de subterfuge et celle de l'histoire.

C'est tout le christianisme pris dans cet échec et que veut démêler l'auteur. De là doit ressortir vivante la figure de Jésus. Et les chrétiens jusqu'ici bernés

doivent retrouver l'esprit vivant du Maître. En effet, Émile Gillabert considère que le grand malaise des chrétiens provient aujourd'hui de ce qu'ils sont enchaînés dans la trame d'une histoire que Paul a détournée à son profit. Dans la postface l'éditeur écrit : « Vous soulagez l'âme collective en l'invitant à abandonner, sans se culpabiliser, une forme d'oppression que plus rien désormais ne justifie de maintenir ».

On peut se demander si véritablement le christianisme de Jésus sort véritablement grandi en tout point de la démonstration faisant de Paul un paranoïaque. Il semble qu'il soit possible de retrouver l'esprit de l'Évangile en laissant à Paul sa place bien seconde par rapport à l'évangile. Ce livre sera sans doute profitable aux doctrinaires qui ont souvent cherché à faire du paulinisme un nouveau christianisme.

ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES — *Revue trimestrielle*

Sommaire du numéro 3/1974 :

Jean Ansaldi : Ministère pastoral en paroisse (une remarquable réhabilitation de la paroisse).

Paul Ricœur : Hegel aujourd'hui (Une conférence destinée au grand public où la simplicité touche au fond des questions posées par Hegel).

Michel Crespy : Remarques sur l'interprétation du vote des chrétiens (une analyse qui détruit les idées reçues).

Chroniques diverses.

Abonnement : France : 25 F. Étranger : 35 F.

Prix du numéro : 10 F (le cahier contient de 130 à 150 pages).

Rédaction, administration : 13, rue Louis-Perrier — 34000 Montpellier — CCP : Montpellier 26800.

LA REVUE RÉFORMÉE — *Revue trimestrielle* — Numéro 3/1974.

Sommaire :

Marcel Pfender : Difficulté de vieillir ou difficulté de mourir ?

Klaus Beckmühl : Le marxisme en quête de l'homme nouveau.

Paul Wells : Le pluralisme, l'Écriture et l'unité de l'Église.

Alain G. Martin : Bibliographie.

DIALOGUE — *Revue trimestrielle d'humanisme chrétien*.

Cahier No 23 — juin 1974. Dialogue est l'organe du Centre de Rencontre et de Recherche de Bruxelles. Pour tout renseignement : Pasteur Étienne Conrath, Foyer de l'Ame, rue Saint-Quentin, 67 — B.1040 Bruxelles.

Abonnement pour la France : 23 F à verser au compte courant postal : Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70 en mentionnant : abonnement à Dialogue.

Sommaire du numéro 23 :

R. Crassaerts : *Jésus-Christ super star*. Il s'agit ici non de théâtre ou de cinéma, mais de l'image réelle de Jésus, de celle qu'il faut toujours retrouver.

H. de Thier : *Cléricanisme pas mort*. Le titre explique le texte.

André Dumas : *L'avortement*. Le grand problème du jour, historique et questions. Où y a-t-il le moins d'hypocrisie ?

Ch. Lejeune : *Qu'est-ce que le Protestantisme*. Pour certains ce sujet est rebattu. — Il faut toujours y revenir et plus que jamais aujourd'hui. Les discussions œcuméniques doivent reposer sur une réelle connaissance du protestantisme. Or les discours souvent émotionnels de beaucoup feront porter le problème en porte à faux. La partie historique de cet article est d'une limpidité remarquable ; ce condensé de quatre pages remet bien des choses au point. La seconde partie définit le protestantisme. Trois traits le caractérisent, insuffisants, du reste : subjectivité, insurrection, moralisme. A quoi il faut ajouter : l'accueil personnel de la grâce ; la foi seule grâce à l'esprit de l'Écriture retrouvé et vécu. Article indispensable à tous ceux qui exercent un enseignement religieux ou qui ont une responsabilité à l'égard des jeunes... et des moins jeunes.

Fritz Hoyois : *Méditation*.

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

pam • pam

Vient de paraître

PIERRE DURAND

par André FABRE

2ème éd. Prix : 20 F ; fco 21,65

ÉDITIONS DE LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy
(Yvelines)

CCP : « La Cause » Paris 255.00

CARNET

Madame Paul SCHMIDT, Monsieur Daniel SCHMIDT
Le Professeur et Madame F.-G. PARISET
sont heureux de faire part du mariage de

FLORENCE et JEAN-DANIEL

La bénédiction nuptiale leur a été donnée le 20 septembre
au Temple de l'Oratoire du Louvre à Paris par Monsieur le
pasteur MAZEL.

121, rue Mondenard, 33000 Bordeaux.

COMMUNIQUÉ

Rencontre du Centre de Formation Chrétienne (C.F.C.)

Les 12 et 13 octobre 1974, au Centre Chrétien de
Gagnières, 30160 Bessèges.

Sujet : La victoire sur la maladie
avec le pasteur J.D. Charpiot

Programme et inscription :
C.F.C., 8, Villa du Parc Montsouris — 75014 Paris.

INFORMATIONS

Cultes radiodiffusés : Dimanche à 8 h 30 sur France Culture

- 6 octobre : Pasteur Christian Mazel
- 13 octobre : Pasteur Claude Muess
- 20 octobre : Pasteur Daniel Atger
- 27 octobre : Pasteur Christian Mazel

Télévision : Présence protestante

- *Dimanche 6 octobre* — 10 h-10 h 30
Convention charismatique de Luneray avec le pasteur
J.-P. Besse, J. Ramseyer, Ch. Schinkel.
- *Dimanche 13 octobre* — 10 h-10 h 30
Témoignage de Philomène Stephan.
« La Bible et la Vie » : la « tolérance » avec le professeur
Pierre Prigent.
- *Dimanche 20 octobre* — 10 h-10 h 30
Un animateur biblique : Jean Alexandre.
- *Dimanche 27 octobre* — 10 h-10 h 30
Culte en l'Église Saint-Étienne à Mulhouse.
Prédication du pasteur J.-D. Fischer.

ONT COLLABORE À CE NUMERO

H. Blanc, Institutrice, Caen.
J. Boisset, Professeur, Faculté des Lettres,
Montpellier.
R. Château, Pasteur, Paris-Oratoire.
J.-P. Collin, Pasteur, Mazamet.
P. Ducros, Pasteur, Vaux-sur-Mer.
A. Gounelle, Professeur, Faculté de Théologie,
Montpellier.
C. Hirtz, Maître assistant, Institut d'études
politiques, Grenoble.
M. Lelong, Chroniqueur à « l'Aurore ».
B. Muller, Pasteur, Alès.
E. Weber, Professeur, Paris-Sorbonne.

É. & L. — 7.10.1974

→ Suite de la page 16

Inquiétudes et certitudes

— Quoi ? Passer le dimanche à visiter des personnes
âgées, en ce temps de fête ? Il est fou ce pasteur, je
vais lui téléphoner (et le téléphone a sonné chez le
pasteur !).

Et puis, et puis... la liste est longue de ces récrimina-
tions d'adultes dérangés dans leurs projets, parce qu'on
essaye ensemble de vivre ce qui est donné.

Ils sont là. Il y a aussi ceux qui n'osent plus
affirmer, ni s'affirmer, comme si l'espérance était
éteinte, morte. Comme si la foi n'était plus qu'un
pieux souvenir de famille, à ce point qu'il m'est arrivé
de me demander, méchamment, si les adultes ne se
déchargent pas tout simplement de leurs inquiétudes
sur ces jeunes. Comme s'ils n'osaient pas dresser le
constat de mort de leur foi. Des questions, des inquié-
tudes, il y en a chez ces jeunes. Ce sont rarement celles
des aînés. Qu'il faille partager les questions des jeunes
c'est bien notre première tâche, mais que sommes-nous
si nous n'osons pas dire toute la force et la joie que
nous recevons de l'Évangile ? Que sommes-nous si
nous ne prenons pas au sérieux notre espérance ?

Dans quelques jours ils seront là. Que serons-nous
devant eux et avec eux, ceux de l'Église avec moi ?
Des gens qui récriminent sans cesse, qui accusent,
suspçonnent, médisent, s'interrogent sur l'accessoire
pour ne pas penser à l'essentiel ? Ou bien des hommes
et des femmes tout simplement libres, joyeux — j'allais
dire « décontractés » — parce que, malgré les craintes
et les questions, ce qui est plus fort en nous c'est la
certitude que nous recevons de Christ, ce qui est le
plus vivant en nous c'est la foi, l'espérance, l'amour.
Saint-Paul a dit d'excellentes choses là-dessus.

Et, finalement, avec ces catéchumènes et devant
eux, comme devant les autres hommes, ne sommes-
nous pas uniquement des témoins ? Des témoins
devant le Témoin invisible.

Benjamin Muller

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

INQUIÉTUDES ET CERTITUDES...

ou

Réflexions d'été d'un pasteur songeant à ses catéchumènes

Il faut, tout de même, un peu de vice pour penser au travail qui vient lorsqu'on est au repos. Mais cela arrive même aux meilleurs. Comme on trouve toujours une excuse, on appelle cela « réflexions » et le tour est joué. C'est à peu près ce qui m'est arrivé. J'ai quand même réfléchi à ce que nous aurions à partager avec ces jeunes que les parents nous ont confiés.

UNE RESPONSABILITÉ JOYEUSE

C'est vrai, me semble-t-il, que j'ai surtout à partager avec eux. Ils sont là, plus ou moins attentifs, les uns prêts à recevoir, qui cherchent et d'autres qui entendent à défaut d'écouter. Il faut bien en passer par là si on veut « faire sa communion » (sic) comme on dit dans le midi. Aussi n'ai-je aucune envie de les bourrer de notions diverses, variées et utiles. Ne vaut-il pas mieux chercher à leur transmettre ce qui nous fait vivre ? Notre espérance ? Chercher à leur apprendre que ce qui compte c'est le corps et non le vêtement, la vie et non la nourriture.

A partager ? Ce n'est pas ce qui manque. Il est bon de leur faire découvrir que l'Évangile n'est pas simplement ce livre qu'on leur apprend à lire mais une parole vivante parce qu'elle s'inscrit dans nos vies d'hommes et de femmes et que c'est aussi ces signes que dressent aujourd'hui encore des gens humbles et fidèles. Leur faire découvrir — et, merveille, on le redécouvre pour soi-même — toutes les richesses de la vie « en Christ », qui est bien autre chose qu'une formule, mais une recherche passionnée, quotidienne de l'amour, de l'espérance et du service.

A partager ? Mais qui n'a entendu parler des disciplines de l'amour ? Ne sont-elles pas les plus douces pour nos cœurs mais les plus exigeantes pour notre orgueil ? Et à quinze ans personne n'aime entendre ces mots de « discipline » ou de « devoir ». On pourrait, du reste, se demander si les adultes les entendent avec joie. Et puis, l'un parle, l'autre raconte ce qui se fait ici ou là et voilà qu'ils apprennent à connaître toute la joie reçue dans l'obéissance par amour au travers de telle dame qui donne son temps libre pour des infirmes, de tel médecin surchargé qui trouve le temps de s'occuper de buveurs et on pourrait continuer longtemps.

A partager ? De bonnes et simples certitudes. Je crois... et je ne suis pas seul, d'autres partagent ma foi, dans l'Église et sans doute au-delà des Églises. Nous croyons et cette foi nous amène à dire un « non » énergique au fatalisme, à la mort, à la violence, à l'exploitation des opprimés, un « non » qui devrait sonner aussi fort que celui des prophètes de l'Ancien Testament. Notre foi c'est notre liberté, c'est aussi notre assurance. A nous de savoir si nous nous contenterons de mots ou si ces mots, que nous chargeons de tant d'espérance, vont se traduire par des actes de justice, d'espérance et de réconciliation.

INQUIÉTUDES ?

Ils sont là : mais, finalement, qui pourrait prétendre parvenir à tout partager si les parents ne cherchent pas eux aussi à partager tout cela ? Au fil des mois, c'est l'inquiétude qui monte. Il arrive que l'enfant s'ouvre, s'éveille, cherche et puis, rentré chez lui, il retrouve un climat tout autre : alors le vêtement prend la première place et la nourriture également. Et quand ce ne serait que cela, rien ne serait perdu, mais voilà que la générosité, les élans, jusqu'à la piété de ces enfants, est mise en cause par ces parents qui veulent bien que leurs enfants reçoivent « une instruction religieuse », mais pas plus. Juste quelques notions. Mais attention ! Des notions bien sages, qui ne viennent pas troubler le cœur endormi des adultes et commencent les litanies...

- Tu ne va pas aller au culte aujourd'hui. Nous allons passer le dimanche chez l'oncle Séraphin.
- Qu'est-ce que tu lis encore ? Ta Bible ? Dis, il faudrait songer à ton travail, c'est plus important quand même.
- Mais, Monsieur le pasteur, comment voulez-vous qu'il vienne au catéchisme en hiver, il faut bien qu'il aille au ski, c'est plus important pour lui... (Notons qu'à l'automne il faut qu'il fasse une bonne rentrée, au printemps c'est la natation, etc...).

← Suite page 15

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 19

Lundi 21 octobre 1974

DES POSITIONS MALAISEES

III. - LES MOTS TRAHIS

par Pierre Ducros

Il fut un temps où l'expression : « *Penser avec les mains* » eut son heure de célébrité. Et l'on discerne sans peine ce sur quoi son inventeur voulait attirer l'attention des « intellectuels », des responsables de l'opinion publique.

Aujourd'hui l'on est tenté de dire : « *Penser avec des mots* ». Des mots : ce qu'il y a de moins concret ! à qui il arrive d'être dangereux quand ils sont trahis.

Trahis parce qu'ils ont pris un accent qu'ils n'avaient pas à l'origine, cela en subissant une limitation péjorative de sens.

Donnons-en trois exemples seulement.

— TRADITIONNEL

Voilà un adjectif qui a bien mauvaise presse ! Il suffit qu'il soit prononcé pour que soit porté un jugement ipso facto sans appel. Quelle que soit la personne ou la pratique à qui l'on accole cette épithète et aussitôt se déclenche un **phénomène de rejet**. En effet rien de traditionnel ne peut être valablement conservé. Ce qui est traditionnel est entaché de mauvaise qualité.

Un jeune garçon à qui l'on offrait un recueil de chants ayant appartenu à son père, l'écarte sans le regarder en déclarant : « *C'est ancien* ».

« ...parce qu'elles ont un certain âge et uniquement pour cela, des normes, des valeurs, des expériences n'ont plus de raison d'être. » (1)

Mais l'auteur de l'article ajoute : « *Ce qui est ridicule* ». Mais aujourd'hui ce ridicule n'a pas l'air de tuer beaucoup de monde.

« Passez tout au crible ; retenez ce qui est bon. »

St Paul

— MORALISATEUR

Ce n'est pas par hasard si le « Dictionnaire du français contemporain » fait suivre la définition de cet adjectif de la mention : *souvent péjor.*

Aussi tout le monde se défend d'être moralisateur. Surtout pas cela ! Peur d'un mot et d'un comportement péjoratifs ; peur justifiée et même légitime.

Mais peur qui ne devrait pas occulter toute une part du message évangélique. Peut-on dire que cela n'arrive jamais ?

Claude Alzon, dans un livre qui se veut révolutionnaire et qui est sans doute l'un des plus révolutionnaires de ceux parus récemment, tient cependant à prendre ses distances à l'égard « *des raisons d'ordre moral... qui, dit-il, ne m'intéressent pas.* »

Mais il ajoute « *que l'être humain ne saurait atteindre le bonheur que dans son propre dépassement, ce qui suppose la contrainte et le travail.* » (2)

Plus loin il prône « *un effort d'accomplissement et de dépassement permanent impliquant effort, travail et souffrance* » (3)

Et à plusieurs reprises, il parle de « se changer » soi-même et de « changement de mentalité ».

Dans un article sur : « *Les Jeunes et la contraception* », le Dr. Escoffier-Lambiotte prend soin, à deux reprises, d'écarter un « *quelconque but moralisateur* » (4).

Mais elle déclare que : « *...par-delà l'information, c'est un éveil des responsabilités qu'il faut viser et une véritable éducation qu'il faut entreprendre.* »

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 75 francs français
50 francs suisses
50 florins
600 francs belges
30 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 35 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 28 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 27 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 370 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 50 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.

Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Nous devons faire attention à l'insinuante pénétra-
tion des notions païennes dans le christianisme. Toute
une théologie est faite de paganisme larvé. Et le
fondamentalisme (1) qui reprend vie en est un des plus
clairs échantillons.*

*Dans un souffle de souffrance et d'indignation
quelqu'un venant de perdre son enfant de dix-huit ans
m'écrit : « Le pasteur dit qu'il faut « accepter la
volonté du Dieu tout-puissant... Il donne et il retire...
Il agit toujours pour le plus grand bien de ses enfants...
Ceux-là ne comprennent pas au moment de l'épreuve ;
ils réalisent plus tard... » Tragiquement, la lettre
continue : « Si c'est cela le christianisme, je ne suis pas
enfant de ce Dieu ; je ne suis donc pas chrétien. On me
tient le langage d'une religion que je refuse... » (2)*

*Voilà qui est clair quant au résultat. Mais trop
claires aussi ces paroles terribles qui se disent évangé-
liques. Elles sont jetées cruellement au cœur de la
détresse humaine. Elles cassent les meilleurs, les plus
attachés au Dieu vivant tout autant qu'elles défigurent
le christianisme.*

Le Dieu de Jésus n'est pas celui-là.

*« Votre Père ne veut pas qu'un seul de ses enfants se
perde » (Matthieu 18, 14) ; « Pas un passereau ne
tombe sans votre Père » (Matthieu 10, 29). — Les
traductions disent par erreur : « Sans la volonté de
votre Père » ; le texte original dit : « Sans votre Père »,
c'est-à-dire sans la présence de votre Père.*

*Dieu est donc le Dieu-présent malgré ce qui arrive.
Sa présence est positive et non négative. Il ne détruit
pas, mais il relève. Il ne tue pas, mais il est présent
auprès de qui meurt. Il ne suscite pas la souffrance
mais se trouve AVEC celui qui souffre. Il est Dieu
POUR l'homme et non Dieu contre l'homme. Il
n'oublie jamais.*

Parler d'un « effort d'accomplissement et d'un dépassement permanent » ou d'un « éveil des responsabilités et d'une véritable éducation » — si toutefois les mots ont un sens ? — n'est-ce pas se placer, surtout pas sur le plan de la morale — mot, oh ! combien dévalorisé et honni —, mais sur celui de l'éthique, mot qui fait plus savant, plus recevable, plus distingué, en un mot moins moralisateur, tout en définissant pratiquement la même réalité : l'accession de l'homme à sa véritable authenticité.

Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir. Aujourd'hui combien font de la morale sans le savoir, tout en s'en défendant ! Ne vaut-il pas mieux le savoir ? Et avoir le courage de le dire ?

Ou alors avoir la franchise de rejeter toute morale, toute éthique, tout dépassement... employez le mot que vous voulez ! Mais soyez clair.

— TABOU

Encore un de ces mots qui, à lui seul, tranche un problème et règle une situation.

Tabou, une interdiction qui n'est pas fondée en raison et qui ne se justifie pas en vérité, dont il convient en conséquence de ne pas tenir compte.

Mais encore faudrait-il y regarder de plus près ! Et si par hasard, telle interdiction relevait d'une raison, cachée peut-être, mais qu'il s'agit de découvrir, au lieu de la rejeter a priori, à la légère.

Et si tel tabou répondait à une exigence sans laquelle la vie en société serait menacée, voire impossible !

Qu'on y songe. Si la toute puissance de Dieu régnait sur notre monde, la pire impiété consisterait à modifier les réalités existantes et dans toute son activité, Jésus eût été un opposé à Dieu puisqu'il s'est battu contre toutes les tourmentes et leurs causes.

Dès lors, les vainqueurs de la vie ne sont pas ceux qui se courbent devant je ne sais quel destin ; ce sont ceux qui osent remettre les explications traditionnelles en question, qui acceptent les solitudes apparentes des combats... (Jésus : Pourquoi m'as-tu abandonné ?), et qui finalement protestent avec Dieu de tout ce qui n'est pas Dieu.

Le Dieu de Jésus se bat avec et pour l'homme. Il est esprit et vie. « Dieu est celui qui te garde, il gardera ton âme ». Voilà mon Dieu. C'est lui qui insuffle courage et vigueur d'esprit, dynamisme d'être, énergie vitale. Il est le Dieu de la vie et non de la mort, celui de l'apaisement et non de la terreur.

P.R.

(1) Fondamentalisme : attitude d'esprit qui veut entendre les textes bibliques à la lettre, stérilisant ainsi toute recherche et toute compréhension de la Bible.

(2) Ces citations sont faites avec l'autorisation de mon correspondant.

Mais de ces interdictions et de ces exigences, l'on se libère d'autant plus facilement qu'on les baptise tabous !

— PASSER AU CRIBLE

Que le patrimoine transmis par les générations qui nous ont précédés doive être soumis à inventaire, bien sûr. Qu'il faille le passer au crible, assurément. Accepter, les yeux fermés et sans esprit critique, l'héritage traditionnel n'est pas une attitude digne de l'esprit humain.

Mais à l'opposé, déclarer que ce patrimoine séculaire et même millénaire ne contient aucune vérité et doit être rejeté en bloc, que tout est contestable, voire même faux dans la tradition, voilà une attitude bien discutable. Que pendant des siècles, les hommes, et parmi eux des esprits remarquables et supérieurs, se sont trompés, peut-on vraiment le croire ?

Et que ce soit nous, maintenant, qui soyons enfin dans la vérité et qui ayons raison contre tout le passé de l'histoire, quelle présomption ! quelle légèreté qui laisse rêveur ! quel orgueil qui — et c'est à sa décharge — s'ignore béatement !

Pareille attitude ouvre la voie aux expériences les plus hasardées et les plus dangereuses.

— RETENIR CE QUI EST BON

Sur le plan scientifique, le progrès s'accomplit certes en éliminant les hypothèses et les théories qui se sont révélées fausses, mais en retenant ce que le passé a découvert d'exact et qui offre à chaque génération une plateforme de départ toujours plus élevée.

Pourquoi ne pas adopter la même attitude en ce qui concerne les problèmes qui touchent à la vie morale, spirituelle et sociale ?

Rejeter conformisme et « mode retro », mais également le snobisme pour la dernière mode et l'engouement dévastateur du passé. Pratiquer « une éthique en mouvement », selon une excellente formule.

En face des innovations, des modes et des courants de pensée de toutes sortes, ne pas se laisser impressionner par ces mots qui stoppent l'esprit de recherche, interdisant toute réflexion approfondie et ne sont que des oreillers de paresse.

Mais discerner ce qui est contestable et qui doit être écarté et ce qui est valable et qui doit être adopté... et adapté. Discipline de l'esprit qui, demandant effort et rigueur, n'est pas celle de la facilité, mais est autrement efficace et salutaire.

Oui, l'exhortation de l'apôtre Paul est plus que jamais d'actualité.

Août 1974

P. Ducros

(1) P. Drouin : « Les pièges du changement » ; *Le Monde*, 2 juillet 1974.

(2) « La mort de pygmalion » par Cl. Alzon, p. 156.

(3) Op. cité, p. 199.

(4) *Le Monde*, 17 juillet 1974.

A PROPOS DES O.V.N.I.

On parle beaucoup de ces « Objets Volants Non Identifiés » et on se pose beaucoup de questions... on se demande surtout si ce ne sont pas des manifestations des « Êtres Vivants Extraterrestres ». Ce qui se réduit en premier lieu au problème des possibilités de l'existence de la vie en dehors de la Terre et des conditions terrestres extrêmement « serrées », qui lui sont indispensables ? En effet la bande de la « Biosphère » est très mince : au-delà d'une certaine altitude et d'une certaine profondeur, comme au-delà de certaines limites de température, la vie disparaît... et dans cette bande il y a encore des zones entières de désert presque total. Pourtant ces différences des « conditions » sont minimales, on pourrait dire quasi imperceptibles à l'échelle « astronomique ». Les chances que toutes les conditions nécessaires à la vie terrestre soient réunies quelque part ailleurs sont donc infiniment petites. C'est dire que la vie telle que nous la connaissons est non seulement improbable, mais autant dire impossible hors de la Terre... même s'il y a des milliards d'autres Planètes dans les innombrables Galaxies de l'Univers qui ressembleraient plus ou moins à notre Terre... car il aurait fallu non une « ressemblance », mais une « identité ».

Qu'est-ce que la vie ?

Mais en fait la question est bien plus complexe... ou peut être plus simple... puisqu'avant tout il faut savoir « Ce qu'EST la VIE » ?

Claude Bernard disait : « La vie est un mot qui veut dire notre ignorance, car c'est un état qu'on ne comprend que par opposition à la mort... » et nous pouvons ajouter : par opposition à la matière inerte... que devient d'ailleurs le cadavre sans presque changer de structure physique ni de composition chimique.

Or, la matière inerte est essentiellement passive et elle subit nécessairement les conditions du milieu où elle se trouve. Elle est entièrement dans le Monde de L'INDIFFÉRENCE où règnent les seuls CAUSALITE et HASARD. En l'étudiant on ne peut découvrir que des « comment », des « parce que » et des effets neutres, des causes neutres... mais jamais aucun « pour que », aucun « pourquoi », aucune « intentionnalité ou projectivité ». Et donc AUCUN SENS, SIGNIFICATION ou VALEUR : la plus petite réaction chimique dans une goutte d'eau est aussi importante, ou aussi peu importante, que l'explosion d'une étoile géante... C'est l'indifférence totale, l'indifférence radicale qui noie toute la matière inerte dans sa nuit.

L'apparition de la vie au sein de cet immense Univers est un cas absolument exceptionnel et même aberrant, car soudain dans tout ce qui touche à la vie, rien n'est plus INDIFFÉRENT, tout au contraire a un sens et une signification : toutes les fonctions vitales, chaque organe, les systèmes circulatoires ou nerveux, l'œil, comme aussi chaque feuille, fleur, radicule et jusqu'au moindre poil sur la patte d'une mouche et chaque cil de l'infusoire, ont toujours une « raison d'être ». Et tout cela peut être réussi ou raté, « bon » ou « mauvais »... Tout cela reçoit donc désormais une VALEUR. Choses inconcevables dans le règne de la matière inerte !...

Vie et finalité

Mais le SENS, la SIGNIFICATION et la VALEUR peuvent exister seulement dans l'ordre ou la catégorie de la FINALITÉ : sans elle ces notions mêmes deviennent absurdes et inexistantes... dans la nature inanimée soumise à la seule causalité il est impossible même de les soupçonner... ou alors on fait de l'animisme, on introduit quelque esprit ou être VIVANT parce que pouvant juger, évaluer, vouloir ou refuser « en vue de ... ».

La vie est donc dans son principe même une manifestation de la finalité qui n'existe pas en dehors d'elle. Les fétichistes qui accordent l'usage de la finalité à une idole lui prêtent vie... pour les poètes, les enfants qui jouent, le menuisier qui dit que ce bois « aime » ou « veut » être raboté de telle manière, c'est exactement « comme si » ces objets VIVAIENT. La matière n'y fait rien... mais par contre un cadavre qui ne change pas de matière retombe dans le domaine de la seule causalité d'où toute finalité et toute vie sont absentes.

Par conséquent, la vie est *transcendante* à la matière, elle *s'ajoute*, *se superpose* à la matière et à la causalité les utilisant « à ses FINS »... mais elle n'est pas « immanente » à la matière et à la causalité. Elle est comme une pierre qui tomberait soudain dans un lac venant de quelque part ailleurs et y provoquerait des vagues et des remous selon les lois du lac, mais cette pierre elle-même n'est pas issue de son eau, elle s'y imisce, s'y introduit et violente son ordre... pour le lac ce sera un fait ou un moment « initial » qui « transcende » son économie fermée.

Une question

Sur Terre la finalité et la vie ont pour habitacle des corps formés essentiellement des combinaisons de carbone (qu'elles abandonnent à la mort...). Pourquoi dans d'autres conditions la même finalité ne pourrait-elle pas se manifester dans d'autres combinaisons, par exemple de silicium ? ...ou dans d'autres corps ? ... ou même s'il n'y avait pas de corps du tout, mais simplement dans quelques « nœuds » d'énergie pure... ou de tout autre façon encore ? ...

Mais toutes les fois où il y aura quelque chose qui ferait preuve d'INTENTIONNALITÉ, de SENS, SIGNIFICATION ou VALEUR... donc toutes les fois où il y aura une manifestation de la FINALITÉ, il y aura nécessairement VIE, quelle que soit la forme... si forme il y a...

Dès lors pourquoi pas ailleurs ? ... et même pourquoi pas en dehors de la matière que nous connaissons ? ... car il y a des régions énormes du monde dont la nature nous est encore totalement inconnue (telle par exemple l'énergie... ou le temps...) et qui pourrait, peut-être servir de support à la finalité et par conséquent à la vie...

Pourquoi pas, après tout ? ...

ESSAI SUR LE MINISTÈRE

Mon ministère, trop court dans le temps, ne me permet pas de « laisser parler l'expérience ». En effet, après un temps passé dans un centre de Rencontres et Recherches, je suis depuis un an chargé de l'animation d'une paroisse. Mais ces deux formes de ministère, par la rencontre des hommes dans des situations et des objectifs différents, me permettent de tenter un essai d'analyse de la situation paroissiale que je vis à Marseille, comme tant d'amis, ailleurs.

Le peuple protestant rencontré dans la paroisse, vit à la fois dans deux « univers culturels » : d'une part, celui de son Église, qu'il nourrit par la lecture de la Bible selon la tradition, en en faisant la grille et le cadre de sa lecture du monde ; d'autre part, celui du monde ambiant dans lequel s'inscrit sa vie quotidienne, et que pénètre très difficilement le premier. C'est là une situation très pénible dont il essaie de sortir, soit du côté de l'Église, soit du côté du monde ambiant.

Les ministères de l'Église s'exercent presque exclusivement au service du peuple protestant des paroisses, ce qui est certainement une cause majeure de la séparation des deux univers culturels. Or, la redécouverte, pendant cette dernière décennie, du sacerdoce universel issu du peuple de l'Église, a donné naissance à des courants plus ou moins radicaux, qui secouent l'institution. Les laïcs engagés, c'est-à-dire ceux qui participent très directement au ministère de l'Église, et les pasteurs sont touchés par ces courants, beaucoup plus en fait que le peuple protestant. A son niveau, une première tension apparaît entre ceux qui ressentent ces courants comme dangereux et veulent défendre l'Église contre le monde, et ceux, au contraire, qui les reçoivent comme libérateurs, refusant d'imposer au monde l'univers culturel de l'Église. Cette tension, qui traverse le peuple de nos paroisses, est renforcée par

une seconde, au niveau des pasteurs, qui détiennent en profondeur le pouvoir à l'échelle locale, et se répartissent en de multiples nuances, selon qu'ils penchent vers l'Église comme institution divine ou institution humaine, selon qu'ils se sentent évêque de leur paroisse, ou théologien engagé avec d'autres chrétiens au service des hommes pour Jésus de Nazareth.

Dans cette perspective du sacerdoce universel, si les ministères de l'institution ont un rôle et une place, ils devraient être au service immédiat du peuple protestant et au service immédiat du monde ambiant, dans une relation à double sens. Pour cela, il est nécessaire que l'univers culturel de l'Église, s'il se distingue par certains aspects du monde ambiant, lui soit néanmoins inclus. C'est à cette seule condition que l'Évangile trouvera place dans nos vies et que cessera notre actuelle situation de type schizophrène. Cela implique donc principalement la réinsertion des ministères de l'Église dans le monde ambiant et dans son univers culturel.

Le but de mon ministère actuel est donc de mettre mon Église dans une situation qui lui fasse ressentir directement, à travers l'exercice de ces divers ministères et de sa vie, l'impact des deux facteurs principaux de notre univers culturel actuel : le rapport de production et le rapport économique en vigueur dans notre société. Et ce, afin que l'annonce de l'Évangile cesse d'être parole pieuse, mais s'incarne dans la réalité des hommes d'aujourd'hui. Il nous faut, dans cette patiente démarche, veiller à ce que cet impact ne soit ni dévié ni absorbé par une réaction de défense du corps de l'Église, mais qu'il soit réellement ressenti par l'ensemble de l'Église.

Pierre-Yves Debrenne

DES LIVRES

PIERRE VALDO

Pour le huit centième anniversaire du mouvement « Vaudois » nous recommandons deux livres qui viennent de paraître :

LUIGI SANTINI — *De Pierre Valdo à l'Église Vaudoise* — un vol. 12,5/19 — 116 pages. Éditions Labor et Fides à Genève. Traduit de l'italien par J.-F. Rebeaud. Diffusion en France : Librairie protestante, 140 Bd St-Germain.

Voici quelques lignes de la préface ; elles expriment l'esprit dans lequel ce livre a été écrit : « Un homme et un mouvement peuvent surgir, un peuple se constituer en église : cela n'est jamais l'effet du hasard. Ces phénomènes présupposent un ensemble de situations déterminées d'ordre religieux et social, culturel et économique, susceptibles de provoquer leur apparition et d'assurer leur communication. Ces circonstances — même si dans le cadre de cet écrit elles restent sous-entendues — forment la trame sur laquelle se meuvent aussi bien Valdo que le valdisme : personnages et faits « historiques », incarnations d'une façon d'appartenir au Christ dans le temps où l'on vit.

Même si certains des motifs qui ont suscité cette protestation qualifiée d'hérétique au Moyen Âge, ont perdu leur raison d'être, l'antique valdisme est pour les Vaudois d'aujourd'hui bien plus qu'un souvenir nostalgique. Nous y percevons en effet une continuité de vie religieuse, une tradition de non conformisme qui, attentive aux besoins des pauvres, subsiste à travers les siècles... »

JEAN GROFFIER — *Qui sont les Vaudois ?* Un volume 14/22, 112 pages. Éditions Reboulin, Apt-en-Provence.

L'auteur a fait une sorte de pèlerinage sur la trace des communautés vaudoises pour essayer de comprendre ce que fut et ce qu'est aujourd'hui encore l'âme vaudoise. Il a cherché à montrer dans cet ouvrage ce qu'elle avait d'exceptionnel il y a huit cents ans, bien longtemps avant la Réforme. Au reste habitant dans la Haute-Provence, il a déjà pu percevoir comme un passé d'esprit dans une population qui n'en garde actuellement qu'un souvenir de légende. Toute la basse vallée de la Durance et la montagne du Luberon étaient semées d'Églises vaudoises au cours du XIV^e siècle. Avec l'autorisation de l'auteur, nous donnerons dans une prochaine parution un chapitre de ce livre intitulé « Les Vaudois en Luberon ». Dans le numéro consacré à la Réformation Jean Groffier donnera un article sur « L'originalité de la pensée vaudoise ».

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX

Réflexions sur le conditionnement sociologique de l'Eglise

A propos d'un synode et d'un document du conseil œcuménique

Il y a quelque temps, dans un grand quotidien, un journaliste écrivait :

« Un synode national n'est jamais attrayant. Il a pour rôle d'assurer des tâches gouvernementales modestes ou importantes, souvent ingrates, et de veiller au bon fonctionnement de l'institution. Le CXVII^{ème} synode de l'Eglise Réformée de France (...) aura pourtant battu les records ; des débats qui parfois ont tourné court, des interventions hachées, elliptiques, sans relief ; une course permanente contre la montre, pour essayer de respecter un ordre du jour pléthorique... »

Remercions Henri Fesquet de sa franchise au lieu de nous en offusquer. Elle est salubre venant d'un catholique qui, au besoin, n'a jamais mâché ses critiques vis-à-vis de sa propre Eglise. *Le signal d'alarme doit être entendu*. On ne peut se contenter des lénifiants comptes rendus protestants : « Synode terne mais utile quand même » ; « On ne peut pas toujours être sur des sommets »... etc. Toute cette phraséologie ne doit pas masquer le fond du problème posé par le collaborateur du « Monde » : **Y a-t-il une crise de notre institution ?** Ayons l'honnêteté de poser la question, n'ayons pas moins de courage et de lucidité que certains catholiques qui, eux, osent mettre en question tant de sujets « tabous » dans le catholicisme même. Élargissons ensuite le débat pour nous demander si toute institution n'est pas un frein dans la marche d'une Eglise. Nous ne profanons rien. Ce n'est pas un crime de lèse-institution de poser la question. Le conseil œcuménique nous invite aussi à un rigoureux examen de conscience :

« Le peuple de Dieu n'est-il pas bien souvent captif des structures ecclésiastiques ? La répartition du pouvoir dans l'Eglise et les processus de décision auxquels on y recourt, n'ont-ils pas pour effet de déposséder la plupart de ses membres de leurs responsabilités ? » (1)

L'institution menacée ou le système en question

La viabilité de notre système presbytérien synodal est fonction d'une « praxis » claire, créative, respectueuse de la règle du jeu.

● — On ne voit pas très bien où est la clarté quand des problèmes fondamentaux sont mis de côté.

Le synode n'a pas voulu instaurer un débat public à propos de la création à Aix-en-Provence d'une Faculté de Théologie à tendance fondamentaliste, c'est-à-dire plus ou moins intégriste. Et

peut-être plus que moins ! Certes le problème est délicat, voire douloureux. Nous le savons bien. Mais pourquoi le taire ? Le simple fait que cet événement ait pu avoir lieu, est le signe évident d'un grave malaise dans le protestantisme. Le synode se devait donc d'en analyser les causes et d'en informer les membres des Eglises. Ne pas le faire c'est les traiter en mineur. C'est aussi les priver de toute participation à la vie ecclésiale. Dans ces conditions on se demande : un synode pour quoi faire ? Les prophètes en Israël, eux, n'avaient pas peur de la vérité, fût-elle hideusement nue...

● — On peut aussi s'interroger sur la créativité synodale. Très lucidement, et c'est tout à son honneur, le secrétaire général de l'Eglise Réformée constatant la lourdeur de l'appareil (« nous ne pouvons attendre davantage pour réviser nos méthodes de travail » — sic) a proposé un texte visant à modifier la périodicité et la durée des Assemblées comme la longueur des mandats. Le synode a refusé. *Immobilisme et manque déplorable d'imagination !* Pourtant, mettons les choses au mieux : les délégués avaient des raisons très valables pour motiver leur choix. Seulement, de retour dans leur région et dans leur paroisse, que diront-ils pour expliquer la situation et quels remèdes proposeront-ils pour débloquer le système ? En effet qu'ils le veuillent ou non, s'ils n'informent pas la base, ils bloquent l'institution. Car le Système n'est plus alors « presbytérien synodal » (ce qui suppose une navette entre les deux niveaux), mais « synodal tout court ». Les voix des paroisses locales s'éteignent faute de pouvoir anticiper. A la limite, le pouvoir de décision, le gouvernement de l'Eglise appartient à quelques-uns seulement. Pas étonnant alors, si beaucoup se désintéressent de leur Eglise et s'ils la quittent. *Ils ne se sentent plus du tout concernés par un organisme qui ne leur réclame que de l'argent*. En tous les cas, pudiquement ne dénonçons plus le cléricalisme chez les autres, quand nous le réinventons et le réintroduisons chez nous.

● — Entre les paroisses locales, les synodes régionaux, le synode national, le dialogue ne se noue plus. Y a-t-il encore communication entre la base et le sommet, entre les membres d'Eglise et la tête de l'institution ?

La pesanteur de la grâce ou le poids de la sociologie

Cette crise peut étonner nombre de protestants, habitués, à juste titre, à donner la priorité à la foi. Mais c'est oublier le poids des structures, cette pesanteur de la grâce.

« Dans ses essais de structuration, l'Eglise est constamment et partout en danger de se perdre, d'exister comme Eglise » (2). L'avertissement du célèbre théologien s'explique aisément. Si toute société, même religieuse, tend nécessairement à s'organiser, nécessairement aussi le conditionnement des lois sociologiques régissant tout groupement humain, se fait sentir. Peu à peu la foi se charpente, s'objective. Elle devient théologie, se cristallise en crédo. Les institutions désormais *gardiennes d'un acquis* font logiquement frein. Un pouvoir garant de l'édifice apparaît (dans le catholicisme : le clergé, dans le protestantisme : les « notables », des « personnalités compétentes ») généralement reflet d'une catégorie sociale spécifique. En fait ce pouvoir contrôle tout le système qu'il cherche à *faire marcher le mieux possible* : un bon clergé doit correctement administrer les sacrements et appliquer la discipline ; un « bon » synode sera bien préparé, bien « organisé », bien mené. A ce stade toute Eglise est intérieurement menacée de mort, parce que prisonnière du souci gestionnaire. Alors, l'esprit saint a beaucoup de peine à féconder une organisation où tout est parfaitement agencé, où tout est prévu sauf « lui » et sa liberté de souffler où « il » veut. Or précisément, IL vient de se manifester dans une Eglise super structurée, à Vatican II et par le mouvement charismatique. Entre temps, il est vrai, certains font tout pour l'étouffer, mais enfin, *il s'est manifesté*. Donc rien n'est perdu. Pourquoi n'en fera-t-il pas autant chez nous et pour nous ?

Oui, certainement, si...

● — Si nous cessons de nous accrocher à une constitution ecclésiastique, comme si notre foi en Jésus-Christ en dépendait. Après tout il n'y a pas que le système presbytérien synodal qui soit d'inspiration évangélique et qui permette d'associer les hommes aux décisions de gouvernement. Seulement il faudrait savoir sur quel pied danser. Quel système voulons-nous en fait ? ... (3)

● — Si nous ne nous méprenons pas fondamentalement sur la nature et la mission de l'Eglise car « elle n'est pas la révélation de Dieu, transformée en une institution »... « Un seul fait fonde et maintient l'Eglise... à savoir que l'homme y écoute Dieu. Partout où ce fait existe, l'Eglise existe ». Donc, *d'abord* et avant tout cette recherche de l'écoute de Dieu ; ensuite et *ensuite seulement* pensons structures et organisations. Car personne ne nie que ces problèmes pour être seconds ne sont pas pour autant secondaires.

● — Si nous savons être réellement à

Nicolas BERDIAEFF

Il y a cent ans naissait à Kiev, en Russie, Nicolas Berdiaeff. Il reste notre philosophe préféré et, à notre avis, le plus grand philosophe chrétien contemporain. Rappelons que c'est au cours de l'été 1922 que Berdiaeff fut expulsé de Russie avec l'interdiction absolue de rentrer dans sa patrie sous peine d'être fusillé. Berdiaeff a toujours insisté sur le fait qu'il avait été exilé pour des raisons idéologiques et non politiques. Sa fidélité au christianisme, à une philosophie de type idéaliste et personnaliste, l'opposait en fait au matérialisme marxiste. Son désaccord fondamental avec le nouveau régime, son hostilité à l'égard du communisme se situaient ainsi pour lui au niveau religieux et moral.

De 1923 à 1924, il vivra à Berlin et, en 1925, il s'installera définitivement à Paris-Clamart. Sa réputation grandit rapidement et sa maison accueillante deviendra un véritable centre de rencontres intellectuelles et internationales.

C'est en 1927 que Berdiaeff fait paraître à Paris UN NOUVEAU MOYEN AGE qu'il avait écrit et publié précédemment à Berlin ; ce livre où il rassemble des réflexions sur la destinée de la Russie et de l'Europe eut un succès considérable et révéla Berdiaeff au public occidental lui apportant ainsi une renommée européenne. C'est à Paris qu'il rédige, en russe, et achève désormais ses ouvrages traduits dans plusieurs langues (le plus souvent mal traduits du reste). Il poursuit ses activités littéraires, philosophiques, sociales et politiques, tant par la plume que par la parole.

Berdiaeff qui participe à tous les grands débats d'alors et rencontre les penseurs et écrivains les plus célèbres de l'époque, se fait l'apologète et le promoteur d'un christianisme ouvert et généreux, mystique et social. Il devient un des inspirateurs du mouvement personnaliste. Il maintient avec les marxistes, au cœur d'une lucidité souvent prophétique, un dialogue direct et vivant qu'assombrissent les développements ultimes d'un communisme stalinien. Né en 1874, Berdiaeff

meurt en 1948 terrassé par une crise cardiaque. Il venait de terminer un dernier ouvrage : ROYAUME DE L'ESPRIT ET ROYAUME DE CÉSAR.

Pour bien comprendre et bien situer Berdiaeff, il faut se rappeler qu'à côté du marxisme orthodoxe naquit en Russie, sur la base d'un marxisme critique, un mouvement intellectuel et religieux. Ce courant idéaliste permit à ses représentants de vivre un tournant vers la religion, le christianisme, l'Église Orthodoxe. Parmi eux, nous trouvons des hommes bien connus : Berdiaeff, Serge Boulgakov, Pierre Struve, Simon Frank. Aucun d'entre eux ne pourra finir ses jours en Russie !

Berdiaeff n'est pas un bâtisseur de système ; telle est la faiblesse, selon les uns, ou la force, selon les autres, de sa philosophie existentielle, de sa pensée étrangère à tout dogmatisme, à tout académisme, à toute orthodoxie consacrée comme à tout sectarisme.

Les ouvrages de Berdiaeff sont en général très touffus et, dans la mesure où Berdiaeff ne suit pas toujours un plan très précis ni n'utilise une méthode très rigoureuse d'analyse philosophique, il s'avère difficile de suivre sa pensée et ses développements. Pour aimer et comprendre Berdiaeff, il faut — et cela est salutaire — mettre un peu entre parenthèses notre rationalité occidentale souvent excessive. La philosophie religieuse de Berdiaeff n'est pas systématique ; elle touche de près à la vie, elle correspond au fruit de ses expériences personnelles. Il écrit dans son ESSAI D'AUTOBIOGRAPHIE SPIRITUELLE (Buchet-Chastel) :

« Or ma philosophie fut existentielle — comme l'on s'exprime aujourd'hui — elle traduisait mes luttes spirituelles, elle fut proche de la vie, de la vie sans guillemets » (p. 40).

Berdiaeff aimait à rappeler qu'il ne voulait pas être un philosophe didactique et académique. Un philosophe « pur » dont la pensée pourrait être séparée de la vie et constituer en quelque sorte un système cohérent et intemporel. « La philosophie a été pour moi liée à mon destin, à mon être entier ; en elle le connaissant était toujours présent en tant qu'existant », affirme encore Berdiaeff dans son autobiographie (p. 120).

La pensée de Berdiaeff est vivante, brûlante, intuitive, paradoxale. Ce refus des exigences dites universitaires a sûrement contribué à ce que le mandarinate et l'intelligentsia professoraux et académiques ignorent, voire méprisent, le véritable philosophe que fut Berdiaeff. Bien des cuistres bardés de titres et de doctorats que personne ne lira jamais ont ainsi écarté un HOMME dont le mérite a été de le rester malgré le charabia, les analyses glacées et les fausses profondeurs de beaucoup de ses contemporains. Cette œuvre prophétique est illuminée par des éclairs fulgurants comparables aux rayons étincelants d'une lumière intérieure.

La défense de la personne libre et de sa vocation créatrice et spirituelle, l'apologie d'un christianisme social fondé sur les exigences évangéliques et non sur une idéologie tyrannique, une théologie sans frontières et sans bornes, un libéralisme spirituel et moral, une christologie dominée par un Dieu qui, en Jésus, a partie liée avec l'homme au point que Dieu est humain et que l'homme seul peut être inhumain, une vision révolutionnaire de l'histoire et du christianisme construite non sur le marxisme et le sang, mais sur la destinée eschatologique de l'humanité comprise dans une perspective prophétique, toutes ces idées décisives et grandioses dans leur saisie et dans leur expression constituent les dominantes d'une œuvre et d'une pensée qui se refusent aux étiquettes, restent rebelles devant les logiques mortifères et portent en elles et pour l'homme une espérance invincible, une confiance qui redonne à chacun sa dignité et sa place, celle d'enfant de Dieu.

Laurent Gagnebin

l'écoute de Dieu, c'est-à-dire si nous redécouvrons la fonction de la prière. Pas de stimulation de l'esprit, pas de renouveau dans l'Église, si personne ne les lui demande. D'ailleurs notre président du Conseil National avait excellemment parlé de tout cela en un précédent synode, nous conviant à nous tourner d'abord vers Dieu pour le prier. *Mais a-t-il été écouté ? A-t-il été entendu ?* Espérons-le pour le plus grand bien de notre Église Réformée de France.

H.-L. de Biéville

(1) Information-Évangélisation No 12. Document. Invitation à la Vè assemblée.

(2) K. Barth : L'Église.

(3) L'inadmissible est cet état d'intermination dans laquelle se complaît en ce moment l'Église Réformée de France. Les uns aspirent à un système épiscopalien, mais n'osent en convenir franchement ; d'autres rêvent de congrégationalisme (autonomie des paroisses locales) mais craignent de le dire hautement ; certains s'accrochent au système presbytérien synodal, sans se rendre compte du déséquilibre d'aujourd'hui, entre le presbytérien et le synodal.

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

Les « Journées du protestantisme libéral » se sont tenues à Sète les 19 et 20 octobre. Nous pensons que les sujets qui y auront été traités pourront être publiés dans le numéro de Foi et Vie de mars 1975.

Sujets : « La prière non religieuse chez Luc » ; « L'utopie de la résurrection dans les évangiles » par le pasteur Louis Simon et « Les évangiles comme écran entre Dieu et l'homme » par le professeur André Malet.

On voudra bien s'inscrire auprès de l'administration du journal.

Dès maintenant nous sommes heureux de publier la prédication donnée au cours du culte par le pasteur Émile Mihière, de Saint-Nazaire.

UNE VOLÉE DE BOIS VERT

par Émile Mihière

NOUS méritons de temps en temps une volée de bois vert ; cela nous remue le sang. Sans tomber dans l'excès du « pécheur indigne et misérable » qui est pieusement chanté par des gens très respectables et qui tiennent avant tout à être respectés, il est parfois utile de faire notre autocritique à partir d'un texte évangélique qui nous remet en question, nous et nos Églises. Et cela, non dans un but autodestructeur et de critique morose, mais tout simplement parce que nous avons toujours tendance à nous « enrrouiller », comme disait Calvin, et qu'une saine confrontation avec le Jésus des paraboles toujours actuel est tonique à tous égards. Je vous propose Luc X, 27...

LA QUESTION PIÉGÉE

« Maître que ferai-je pour posséder la vie éternelle ? » (...)

Mais Jésus évite le piège - et renvoie la question : Avec ton SAVOIR, tu es capable de répondre, et ce sens de la vie (éternelle) que tu cherches, tu dois le découvrir dans la Torah. Et là une parenthèse capitale pour ce qui va suivre : on a très mal traduit Torah par LEX (1), alors que c'est avant tout pour un Juif un PRINCIPE DE PARTICIPATION, un engagement vital.

LE PERMANENT RELIGIEUX RÉCITE SA LEÇON

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... et ton prochain. »

Et moi, et vous, et les Églises, nous récitons nos leçons de façon plus ou moins intelligente et plus ou moins originale. Mais c'est toujours la théologie, l'idéologie, les principes, les théories. Tout ce que nous avons pu réciter depuis des siècles est inimaginable : l'existence de Dieu (maintenant sa mort, mais c'est encore de la spéculation), l'immortalité de l'âme, l'amour de Dieu (qu'est-ce que ça veut dire ?), l'amour du prochain explicité par des phrases magnifiques comme l'éminente dignité de la personne humaine, le droit des pauvres, la justice, la liberté, l'ordre (ou la révolution), etc... Que de déclarations, de motions, d'encycliques et de claques, qui se perdent au milieu de vœux pieux et de discours remarquables et remarquables !

« Tu causes, tu causes, me disait récemment, un ami métallo ; et ça rapporte bien, tes boniments ? »

Je sais bien que les apôtres ont été mis à part pour le ministère de la parole et de la prière, mais que signifie (au sens plein du terme) une parole qui ne passe pas aux actes ? Que signifie une prière qui n'est pas incarnée ? Dans le premier cas c'est du verbiage, et dans le second un blasphème : on prend le nom de Dieu en vain. Comme pour la Torah, la force du « Dabar » hébraïque a été atténuée en logos et pour finir en parole ; car tel est le penchant humain que les mots ont tendance à remplacer les actes.

Et c'est bien la tendance du légiste qui ne veut pas s'avouer battu mais cherche à relancer le débat sur la pente d'une théologie abstraite : Qui est le prochain ? On va alors pouvoir discourir sur la religion, la nation, la race ; quelle magnifique passe d'armes en perspective à coup de versets bibliques !

Jésus, une fois encore, évente le piège, refuse la discussion abstraite et à celui qui songeait probablement à sa paix de conscience, à son salut et à la manière dont autrui pouvait y contribuer en se faisant aider comme prochain dûment homologué, voici qu'il lance en pleine face ce pamphlet religieux. Et ce pamphlet, envoyé de main de maître, je dois à mon tour le recevoir comme tel, sans essayer de l'édulcorer ou de l'atténuer.

LES PROBLEMES DE CONSCIENCE QUI REMPLACENT LA CONSCIENCE DES PROBLEMES

Ces braves prêtre et lévite ne se sont pas arrêtés. Ils ont pris l'autre côté de la route. Peut-être leur « planing » de sermons, visites, prières, semaine culturelle à Jérusalem était-il déjà trop chargé, l'imprévu n'y avait plus sa place. Mais un détail du texte est caractéristique : ils s'écartent du corps pour ne pas y toucher. En effet — problème de conscience — la Loi juive interdit au personnel sacerdotal de toucher un mort. Tempête sous le crâne : « Est-il mort ou pas ? » S'il l'est, le permanent religieux doit se conserver pur pour son peuple. Il vaut mieux ne pas courir le risque de se salir, la souillure en rejaillirait sur la clientèle fidèle.

C'est parce qu'ils étaient de bons, de zélés fonctionnaires du Temple, au service des paroissiens ; c'est parce qu'ils prenaient au sérieux leurs obligations culturelles que nos religieux ont pris l'autre côté de la route.

Leur problème de conscience a remplacé la conscience du vrai problème, comme le dit J. Cardonnel. Et nous arrivons au cœur de la question, pour nous gens d'Église.

VOUS, LES HOMMES D'ÉGLISE, OCCUPEZ-VOUS DU CIEL...

En juin 1968, les auteurs de l'émission « Le Jour du Seigneur » avaient prévu un débat sur les événements de Mai, considérés sous l'angle de la foi. Ils se heurtèrent à un veto de l'O.R.T.F. et plus directement à un fonctionnaire maison qui leur dit textuellement : « Si on vous laisse faire des émissions religieuses, c'est pour que vous nous parliez du ciel et non de la terre. »

Le légiste aurait bien voulu, lui aussi, que Jésus parle du ciel, reste dans l'abstraction, et les religieux de la parabole se sont « occupés du ciel » en faisant passer le service de Dieu, le sens du sacré avant tout le reste. Ils étaient d'ailleurs payés pour ça et les fidèles assidus aux offices auraient sans doute mal pris un arrêt de travail pour souillure volontaire avec un inconnu.

Cette question du « sacré » me pose à moi une sacrée question. Si l'attitude religieuse est avant tout de préserver sa pureté, d'être disponible pour « LE CULTES DIVIN », est-ce que je ne risque pas de passer, moi aussi, de l'autre côté de la route ?

Et combien d'attitudes religieuses manifestent avant tout le goût de la conservation ? Quand j'aurai assuré ma préservation, quand j'aurai l'éducation voulue, quand je serai formé, je pourrai aller vers mes semblables, mais pas avant. Et quand on parle de bonnes

œuvres, de sauvetage d'individus, plus rarement de libération des hommes, on constate souvent qu'avec les meilleures intentions du monde, on veut sauver aussi (et souvent d'abord) l'institution ecclésiale, la « boutique ».

« MÉFIE-TOI TOUJOURS DE L'HOMME QUI A SON DIEU DANS LE CIEL »

... Ce qui fait que la plupart des chrétiens, et la plupart des hommes, louchent ! Et qu'ils ne sont pas des compagnons solides. Il y a d'un côté les principes, les idéologies, et de l'autre la pratique, le concret. On veut bien marcher sur la route des hommes, mais en prévoyant un repli stratégique sur l'autre côté. On pense qu'il y a autre chose (?) qu'il nous faut sauvegarder. On appellera cela la dimension verticale, la transcendance, les valeurs spirituelles, le point de vue surnaturel. Et on entend des phrases dans ce genre : « Je vous parle en tant qu'homme..., et maintenant en tant que chrétien, pasteur, prêtre... » Nous sommes des compagnons peu sûrs pour nos partenaires sociaux, politiques, et parfois conjugaux. Nous pouvons à tout instant nous dérober, fuir de l'autre côté.

Parfois aussi, en toute sincérité et bonne foi (qui n'a rien à voir avec la foi tout court), nous sacrifions ou crucifions l'homme (L'HOMME) pour sauvegarder la religion. Rappelons-nous ce qui sert d'exergue à la pièce du VICAIRES, de Hochhuth : « Méfie-toi toujours de l'homme qui a son Dieu dans le ciel. »

LE MÉCRÉANT TRANSGRESSE LA TRADITION ET PASSE A L'ACTION

Le Samaritain mécréant (celui qui ne professe pas la vraie foi) connaissait aussi le Lévitique et la Loi d'impureté, mais il passe outre. Son temps était vraisemblablement aussi précieux que celui des permanents religieux, mais il était moins enfermé dans le cultuel que ces derniers.

Il abandonne sa Loi, ses principes, pour cet homme qui a besoin de lui. C'est prenant, passionnant même, de s'occuper des hommes pour de bon. On peut s'intéresser à des problèmes spirituels, théologiques, disserter sur Dieu, la Trinité, mais on ne peut se passionner jusqu'à en pâtir que pour des êtres concrets faits de chair et de sang.

Le Samaritain est « pris aux entrailles » suivant la traduction littérale et se donne tout entier au blessé. Sans aucun but de récupération quelconque, GRATUITEMENT, pas du tout pour l'amener dans son parti ou son Église, non gratuitement, pour rien. Même pas pour l'amour de Dieu.

Ouvrons une autre parenthèse pour tous ceux qui ont ajouté à l'Écriture cet additif. La Bible ne parle JAMAIS de l'amour des hommes par motif divin. Tout homme a en horreur, et moi le premier, d'être aimé à cause d'un autre. Il m'est arrivé d'entendre (hélas !) des phrases semblables à celle-ci :

« Reçois mon affection en Jésus-Christ ; je t'aime parce que tu es mon frère en Jésus, etc. » J'ai toujours envie de réagir en disant : « Ton affection en Jésus-Christ, tu peux te la garder ! »

Suite page 10 —>

Dieu ne veut en aucun cas (du moins dans la Bible) être notre motif d'aimer les hommes. Le seul motif d'aimer les hommes, ce sont les hommes eux-mêmes.

TOI, VA ET FAIS DE MEME

C'est à moi, pasteur, c'est à vous, les permanents religieux de tout acabit, à vous les bien-pensants de tout poil, que ce pamphlet agressif s'adresse. Et ce retournement de la question par Jésus lui-même.

Si je me laisse aller à ma pente naturelle (et surnaturelle), tout ce dont je suis capable c'est de me demander : « Qui est mon prochain ? »

Que va-t-il m'arriver et que va-t-on penser de moi si j'interviens, si j'entre dans la lutte, dans la souffrance pour cet homme, ce peuple écrasé et abandonné ?

Quel risque, et quels risques ? Mon confort, ma sécurité, ma réputation, mes amis, ma foi peut-être ? Réfléchissons, consultons, formons-nous d'abord, et quand il n'y aura plus aucun risque, quand l'homme que je rencontrerai sera propre, pur, sans compromission, avec son certificat de bonne conduite, pasteurisé à tous égards, alors, mais alors seulement je pourrai, nous pourrons, nous Églises, épouses immaculées du Christ, nous intéresser, sinon nous passionner, pour ce demi-cadavre. (Si tant est qu'il nous ait attendu avant de mourir !)

PASSER A LA DEUXIEME QUESTION

Celle que Jésus ne cesse de nous poser, comme il l'a posée au légiste :

« Comment te montrer prochain, toi, de cet homme ? »

Au lieu de me demander :

« Que va-t-il m'arriver si je vole à son secours ? », dire plutôt :

« Que va-t-il lui arriver à lui, si je n'interviens pas ? »

C'est le passage de la première à la deuxième question qui constitue à mon avis la « conversion ». Exactement comme au ski : Si tu veux tourner, il faut te lancer dans la pente et faire porter le poids sur l'aval ; tant qu'on ne l'a pas compris (et pratiqué), on ne pourra jamais skier.

Dans nos vies d'hommes il y a ce passage (cette pâque) de mort à soi-même pour la Résurrection au service des autres. Et pour y parvenir, il n'est pas besoin d'inventer je ne sais quelle route extra-humaine ou sur-humaine, il n'y a qu'une route, celle des hommes, celle de Dieu... Et si nous évitons de passer de l'autre côté, si nous la suivons jusqu'au bout, il n'y aura plus de spirituel et de temporel, de ciel et de terre, de politique et de religieux, de sacré et de profane, il n'y aura que la Parole libératrice de Jésus qui nous met à mort pour nous faire revivre. Toi, va et fais de même...

E. Mihière

(1) Lex : en latin, la « loi ».

Des événements et des hommes

AU CHILI

Après des heures de torture au cours desquelles les mains lui furent broyées, Victor Jara, compositeur, chanteur, auteur de théâtre, a dicté ces lignes à des camarades de concentration :

*Nous sommes cinq mille, ici dans ce petit coin de ville
Nous sommes cinq mille*

*Combien sommes-nous en tout dans la ville et le pays ?
Seulement ici, dix mille mains qui sèment et font tourner les machines.*

*Combien d'hommes tenaillés par la faim, le froid, l'angoisse,
La panique, terrassés par l'oppression morale, la terreur, et la folie ?*

Six des nôtres se sont perdus dans l'espace étoilé.

L'un mort, l'autre frappé comme jamais je n'aurais cru

Qu'il fût possible de frapper un être humain.

Les autres, quatre, ont voulu échapper à toutes les peurs

Les autres se lançant dans le vide, les autres se frappant la tête

Contre le mur.

Mais tous, tous, le regard figé dans la mort.

Quelle horreur, le visage du fascisme !

Ils exécutent leurs plans avec précision...

Sans que leur importe quoi que ce soit.

Du sang, ils font des médailles.

Le meurtre pour eux est une carte d'héroïsme.

C'est cela, le monde que tu as créé, mon Dieu ?

Pour cela, sept jours d'étonnement et de travail ?

Entre ces quatre murs, il y a un numéro qui n'avance pas

Qui lentement ne désire rien plus que la mort...

Mais, tout à coup, ça me frappe l'esprit,

Et je vois cette marque sans vie

Mais avec le poids des machines et le visage des militaires...

Cité Nouvelle

CONFÉRENCE MONDIALE DE LA POPULATION

La Conférence mondiale de la population, réunie à Bucarest du 19 au 30 août sous l'égide des Nations Unies, a attiré plus de représentants des Églises qu'aucune autre conférence organisée jusqu'à présent par l'O.N.U. Des ecclésiastiques et des laïcs ont participé à la Conférence en qualité de membres d'organisations non gouvernementales accréditées, ou à titre individuel parce qu'ils s'intéressent tout particulièrement aux questions démographiques. On estime qu'environ 150 délégués des Églises ont assisté à la Conférence proprement dite, soit à la Tribune (des organisations non gouvernementales), réunion non officielle d'experts, qui s'est tenue en même temps que la Conférence.

Avant l'ouverture de la Conférence, le Conseil œcuménique des Églises avait organisé avec l'Église orthodoxe de Roumanie le dimanche 18 août, en l'église St-Elferie de Bucarest, un service œcuménique auquel trois cents personnes prirent part. Le

métropolitaine Corneanu du Banat qui a célébré l'office divin, a accueilli chaleureusement les participants. Il a déclaré qu'il était juste que les Églises puissent exprimer leurs points de vue sur le problème de la population étant elles-mêmes liées aux questions relatives à la famille, à la coopération internationale et au destin collectif de l'homme.

Dans sa réponse, Monsieur Richard Fagley, qui conduisait la délégation d'observateurs du C.O.E., a déclaré : « Lorsque les chrétiens abordent les problèmes démographiques, ils s'intéressent plus à la qualité de la vie, cette vie plus abondante digne des enfants de Dieu ». Bien que ce concept puisse s'appliquer différemment à beaucoup de cultures et de traditions différentes, « les chrétiens doivent reconnaître le droit des gouvernements d'informer leurs citoyens sur les conséquences de l'accroissement de la population, de promouvoir une politique démographique appropriée et de permettre aux couples de déterminer l'espacement des naissances et le nombre de leurs enfants, les droits fondamentaux restant toutefois à la famille ».

Malheureusement, ces représentants d'Églises ont exposé des points de vue différents et parfois contradictoires, et, à cause d'un manque de compréhension œcuménique, leur contribution a été relativement faible. Les conflits entre chrétiens ont surgi notamment sur les questions de planning familial, de contraception et d'avortement.

Un groupe de médecins représentants des mouvements hostiles à l'avortement, partisans du « droit à la vie », des « droits de l'enfant à naître », et opposés à une éducation décrite dans les documents préparatoires à la Conférence et visant à la prévention des naissances, sont intervenus à la Tribune. D'autres médecins chrétiens eurent des attitudes contraires. Pendant la Conférence, la délégation du Saint-Siège s'opposa vigoureusement au projet de programme d'action démographique mondial à cause de l'accent qui était mis sur le planning familial et le contrôle des naissances.

Je comprends le point de vue exprimé par la délégation du Vatican à Bucarest que le projet de programme d'action démographique mondiale ne met pas suffisamment l'accent sur les conséquences éthiques et religieuses de certaines recommandations sur le contrôle des naissances et la place de la famille. Mais la délégation du Vatican a eu le tort de supposer qu'elle pouvait parler au nom de tous les chrétiens et qu'il y avait identité de vue, même parmi les chrétiens, sur les problèmes éthiques et religieux ou sur la meilleure façon de les exprimer.

Cependant, il n'est plus guère possible à l'heure actuelle de régler, par des déclarations unilatérales, des différends entre chrétiens et qui plus est, entre le christianisme et d'autres religions. Ces différends doivent faire l'objet de conversations et d'échanges de vues sincères et réfléchis.

Le principal résultat de la Conférence de la population a été de démontrer qu'aucune politique démographique efficace ne peut exister si l'on ne reconnaît pas le développement social et économique comme facteur prédominant. Les nations pauvres n'ont pas l'intention de permettre aux pays riches de faire du contrôle de l'accroissement démographique le problème fondamental de la lutte pour la survie de l'humanité. Cependant, on a fait bien trop appel aux intérêts et à la souveraineté nationales. La Conférence de Bucarest a tellement insisté sur le droit des pays qu'elle a constitué, de ce point de vue, un pas en arrière. Il y a contradiction manifeste entre le fait d'affirmer que chaque nation a le droit imprescriptible de déterminer son taux de croissance et sa politique de développement, sans se préoccuper des conséquences que cela entraîne pour les autres pays, et le fait d'exiger en même temps que chaque nation ait le droit d'obtenir du monde les ressources nécessaires au bien-être de sa population.

S.O.E.P.I. — Paul Abrecht

écran

● — *Lu cet été dans un manuel d'histoire. « Depuis 1945 il n'y a plus de grandes guerres mais de petites guerres ». Certes, elles sont petites, les guerres, mais combien nombreuses : Algérie, Viêt-Nam, Biafra, Bengla-Desh, Moyen-Orient, Chypre, ... j'en passe.*

Petites guerres, mais grands morts.

● — *Lu encore cet été dans le dernier roman de Monsieur Jean Dormesson cette constatation : « C'était pour éviter de douter que nous avions renoncé à penser »... !*

● — *Lu enfin dans « Choisir d'être humain » de René Dubos : « Le hasard, ou la providence, présente les éléments matériels à partir desquels les civilisations peuvent naître et se renouveler. Mais c'est l'esprit qui choisit parmi ces éléments, qui les organise pour leur donner une forme humaine, et qui continue ainsi la création du monde ».*

● — *Dans le chef-lieu du canton cévenol qui est le pays de nos ancêtres, il y avait naguère (avant 1914) deux pasteurs pour desservir la paroisse protestante et une grande quantité de curés et d'abbés dans l'Église catholique. Jadis (avant 1939), il n'y avait plus qu'un pasteur. Cette année il n'y a plus ni pasteur au temple, ni curé à l'église...*

● — *Je lis dans mon journal quotidien que Paul VI ouvrant, à Rome, le synode des évêques a déclaré : « Le message de l'Église ne peut se réduire à une simple activité sociologique ou politique ». Il est bon, en effet, de rappeler que le second commandement vient après le premier et que le premier est la condition du second. Me voilà donc Papiste pour quelques instants.*

Robert Louis,
30 septembre 1974

PRENDRE LE TEMPS DE PENSER

Une utilité discutée

Impossible de passer sous silence le fait que l'utilité ou le bien-fondé de la pensée théologique se trouve contesté. L'objection ne vient pas seulement des athées. Elle est mise en avant, là même où l'on se réclame de la foi. Car on lui oppose la simplicité dite « vraiment simple » de la vie religieuse sans apprêt, ou la spontanéité toute « évangélique » de son expression. On l'accuse, en outre, d'émousser la volonté d'agir efficacement.

Ces griefs s'adressent principalement à l'aspect réflexif ou spéculatif de la démarche théologique. Pourtant il s'agit de son aspect le moins connu, car la vie ecclésiastique n'y prédispose pas ordinairement. Quoi qu'il en soit, on en brosse le tableau d'une occupation ruineuse pour la foi. Elle en saperait les fondements en accordant trop de crédit à la critique. Ainsi apporterait-elle le doute là où il conviendrait d'engendrer à la certitude.

Des griefs fondés

La présentation, même ironique, de ces griefs et d'autres apparentés, n'entraîne pas qu'ils soient sans motif ni sans justification. Ils accompagnent l'histoire de la théologie, jusque chez ses défenseurs. L'histoire de la théologie, enregistré, en effet, plus d'une déviation tombant sous ces jugements. Que l'on n'imagine pas qu'ils s'appliquent seulement à tel ou tel courant, ou à telle ou telle école « orthodoxe » ou non. On les retrouve dans tous les courants et dans toutes les écoles comme une écharde plantée dans la chair de la théologie. Aussi, quel que soit le courant ou l'école dont on se réclame le plus volontiers, on ne perdra pas son temps à conserver ces griefs présents à la mémoire, comme autant de rappels à l'ordre de la réalité humaine. Oui, la théologie vire au rose de la spéculation pure, ou au noir de l'abandon des devoirs impliqués par le dur réel de la condition humaine. C'est pourquoi nul n'y est assuré de mieux mener que les autres son affaire. La recherche libre, même celle des « groupes informels », n'apporte pas davantage de garantie. Elle ajouterait plutôt le risque de chatouiller la « science infuse », sans s'en rendre compte. Quant à l'appel à la fameuse « foi du charbonnier » (des propos de controverse, qu'on oppose à la science théologique comme un paradis d'innocence), elle introduit notoirement les mêmes inconvénients et incline aux mêmes errances. Comment tirer de ces pièges, ou de ces échecs, un interdit ? La théologie se fait dans la condition humaine.

Une difficulté nouvelle

Aux difficultés signalées, par ce procès quasiment permanent, s'ajoute une affaire plus nouvelle. La théologie traverse, aujourd'hui, une crise sans précédent dans l'histoire. Car on n'en discute plus seulement tel ou tel point de doctrine, mais la *possibilité* même, d'où elle tire son nom de théo-logie : parler de Dieu. Ce serait la sorte de non vérité inscrite en toutes ses démarches et dans toutes ses propositions.

Mieux examinée, que par un mouvement de dédain ou par une approbation légère, cette critique devrait inviter à reprendre l'effort, en négligeant ce qui subsiste sur le terrain, d'antiques chicanes ou de querelles désuètes. Une crise de cette envergure, et aussi radicale, ne peut être dépassée que *théologiquement*. Voilà une entreprise de très longue haleine, pour toute la génération qui se trouve témoin de la crise. Ce programme ne concerne pas seulement les vestiges de la faculté de théologie. Il touche tout acte de foi conscient. En somme, il y aurait lieu de démontrer l'« impossible » par la plus extrême tension de l'esprit. La théologie se fait dans les conditions du temps.

Par où commencer ?

Dès lors qu'il s'agit d'introduire, le problème du commencement se présente aussitôt. Par quoi commencer l'étude ? Ce problème réclame plus qu'un simple moment d'attention, car il s'avère plus sérieux qu'un débat de méthode. Il nous pousse à un premier survol de l'ensemble de la théologie.

Une certaine habitude, presque scolaire, nous prédispose à entrer dans la matière, par certains points sélectionnés de longue date. Il y aurait, déposé à jamais dans les catéchismes et les manuels, un ordre du sujet bien mené et donc un premier point inévitable. Ce premier point serait : soit la démonstration que Dieu existe, soit l'affirmation indémontrable d'une révélation. Soit l'un, soit l'autre, pour les uns ou pour les autres. Toutefois, si nous sondons la matière millénaire et multiforme des propositions, par lesquelles la théologie est parvenue à la clarté intellectuelle et spirituelle, nous ne manquerons pas d'observer que ce premier point a vu le jour en une étape de son histoire, et qu'auparavant on ne s'y contraignait pas.

L'inventaire de l'histoire des doctrines ne permet pas de dégager un premier principe, ou une proposition fondamentale, permettant de coordonner l'ensemble des éléments de la théologie, en un

exposé graduellement déroulé, depuis une première étape neutre jusqu'à l'engagement de la foi. Tout premier point, tout premier principe s'avère extrait du tout. Même la proposition « Dieu est », dans sa simplicité et son apparente univocité, ne constitue pas comme telle, un principe nécessaire et suffisant à l'organisation de la pensée théologique. La théologie ne comprend aucun commencement rationnel privilégié. Elle ne peut pas, non plus, prétendre à un point final, à un achèvement sans dépassement, sans anticiper curieusement sur l'histoire à venir. Elle a son lieu *dans son faire* et celui-ci, comme tout « faire » humain, est historique. Toute tentative pour lui assigner un commencement normatif embourgeoise dangereusement sa démarche. Cela tient sans doute au fait que Lessing signalait en ces termes : « *Aucune vérité historique contingente ne saurait servir de preuve à une vérité rationnelle nécessaire* ».

Un cercle ?

Mieux vaut, sans doute, admettre que tout se déroule dans un perpétuel provisoire et qu'il ne se trouve aucune porte menant de la raison pure à la pensée théologique. *La théologie se trouve enclose dans ses propos*. Voilà le seul jugement que nous pouvons prononcer de l'extérieur. Et nul ne sait de l'extérieur s'il est, ou non, déjà théologique. Paul Tillich a souligné ce caractère circulaire de la démarche théologique. (Théologie systématique I, trad. française p. 33). Elle constitue un ensemble dont tous les éléments même les plus contradictoires présupposent le tout.

Ce cercle ne peut être brisé sans que la « chose » théologique ne soit réduite en miettes. De ces miettes nul ne peut tirer une théologie, mais seulement une sociologie, une psychologie, etc... selon qu'elles se trouvent introduites dans le cercle d'une analyse sociologique, psychologique, etc... Le caractère circulaire de la pensée ne dépend pas d'une démarche d'ordre théologique. « Toute

COGNAC
HINE

16200 JARNAC

compréhension des choses spirituelles est circulaire » disait Paul Tillich (op. cit., p. 33). La circularité de la pensée n'augure en rien de la vérité ou de la non vérité de la démarche. On peut valablement opposer à l'accusation de « cercle vicieux », la suggestion d'un « cercle vital ». La circularité rappelle la finitude de la pensée.

Sans commencement ni sans achèvement la pensée théologique mérite d'être qualifiée de *pensée de voyageur* — *theologia viatorum* — a-t-on enseigné. Il importe seulement d'y être alerte, en route sur un chemin qui, à vue humaine, ne mène nulle part, et pourvu d'un viatique inépuisable.

Entrer par où l'on voudra...

Entrons par où l'on voudra, mais que chacun trouve sa propre position et son viatique. Que notre point de départ le plus familier ne se gonfle pas d'importance. Dans le cercle de la théologie qu'aucune géométrie élémentaire ne décrit avec exactitude tout point de la circonférence peut devenir central et tout centre pure périphérie. Seul importe le viatique inépuisable. Nous suggérons ici que le viatique est de l'ordre de la question. L'entrée ou la sortie (en théologie) se fait sur une question. La sortie : car n'oublions pas l'existence de celui qui a l'occasion d'une question se détourne de la théologie. Quand les propositions chancellent dans la buée dont a parlé, entre autres l'Ecclésiaste, avant qu'on ne traduise son mot par « vanité des vanités » sur le ton d'une antienne, nous nous trouvons bel et bien hors et dans le cercle de la théologie. Il suffit pour cela, mais c'est nécessaire, d'une question. Non pas de l'une de ces questions de curiosité qui ne malmènent à vrai dire personne et relèvent plutôt du voyeurisme, mais d'une question « vitale » impossible à écarter et de ce fait inépuisable. « Cela signifie, à coup sûr, que j'appartiens moi-même au domaine sur lequel portent ces questions. La réponse que j'y apporterai comporte nécessairement une diction de moi-même. Mais il y a plus : étant donné que je suis celui qui questionne tout en appartenant ce sur quoi porte la question, je suis moi-même questionné, mis au défi de répondre et corresponsable de la réponse qu'il faut donner ici » écrit Gerhard Ebeling (in : *L'essence de la foi chrétienne*, page 11).

Aucune étape préparatoire.

Du fait qu'aucune porte n'ouvre de l'extérieur sur le domaine de la théologie, aucune démonstration ne peut entraîner de la non foi à la foi. Au contraire, tout argument et tout argumentaire prêchant cette facilité, expose l'interrogation théologique à l'étouffement. Pourtant des portes innombrables mènent de nombreux savoirs humains à des questions

théologiques, mais toutes injustifiables formellement. Cela échappe au contrôle de toute science, même théologique. En tout cas, plus une question se trouve posée sans vergogne et sans mollesse, plus elle expose celui qui la soulève à se retrouver en plein champ de la théologie. La présence d'esprit seule importe. Qu'on soit physicien ou philosophe, peintre ou théologien, jardinier ou horloger, rien d'interdit, avant toute sympathie préalable pour « la théologie » de poser une question qu'on dit « théologique » dans le cercle de la démarche théologique.

Dans la théologie

Qui soulève une question vitale met au jour une préoccupation que nous qualifions de théologique dans la théologie. Il peut aussitôt donner corps à sa trouvaille en la coulant dans la *forme* d'une question conforme à la Tradition ecclésiale. Il peut aussi *poétiser* avec sa question, surtout s'il n'attend rien de bon des théologiens, pourtant ses frères. Impossible de passer sous silence une crise de confiance singulière à l'égard de la théologie paten-tée. Aujourd'hui pourquoi ne pas souhaiter des épousailles entre la Tradition et la poésie de poètes en question de leur être ? Toutefois, aucun syncrétisme ne donne la clef d'un tel ménage. Cette clef ne se forge pas en recettes, même talentueuses, mais dans le corps à corps où s'engendre un propos inéluctablement nécessaire. Que chacun se livre à la méditation, sans hâte et sans trêve. Il trouvera plus grand maître que lui-même avec la « chose », à penser, qui l'a mis en éveil. Anselme de Cantorbéry s'est montré singulièrement pris au vif de ce corps à corps. Citons seulement ici quelques lignes, prises au début de ce *Proslogion*, où il entend donner un « *exemple de méditation sur le sens de la foi, fait au nom de quelqu'un qui chercherait ce qu'il ne sait pas par un silencieux raisonnement avec lui-même* ». Car nous y apparaît plus qu'une démonstration de l'existence de Dieu en forme d'argument « ontologique », mais l'émergence d'une clarté nécessaire dans les débats de la pensée. « *Un certain jour, comme je m'étais fatigué à résister avec véhémence à cette obsession, dans le conflit même de mes pensées, se présenta à moi ce que j'avais désespéré de trouver pour que j'embrasse avec soin l'idée que, troublée, j'avais repoussée* ». Ne faut-il pas classer aussi au même dossier le « Mémorial » pascalien, pourtant témoin d'un autre monde mental et malgré son trop célèbre : « *Dieu d'Abraham... non pas des philosophes* » ?

Le problème de sa vérité

Dira-t-on, demain, que la pensée théologique, en laquelle on peut se trouver en route, sans prédisposition, est la seule pensée sans commencement ni fin parmi

toute pensée. Mais comment contrôler ou confirmer ce qui passe ici au titre de simple suggestion ? Ici comme ailleurs on sait mieux ce qui est faux que ce qui est vrai. Nous nous y frayons une voie vers la vérité, mais nous ne savons pas ce qu'est la vérité (si déplaisant que soit ce compagnonnage avec Ponce Pilate !) car nous ne disposons nulle part d'un quelconque étalon de la vérité, conservé, à température constante, en vue d'éviter toute variation. Seule la rencontre du faux nous enjoint à *faire* la vérité. Cela diffère, on ne peut plus, de la prétention d'en disposer. Nous n'avons, en somme, que le goût du dépassement du faux et sans garantie de non retour. Qu'il en soit ainsi et non autrement, ne s'explique nulle part et se propose sur tout chemin de l'homme à l'écoute. « *Celui qui fait la vérité vient à la lumière pour que ses œuvres soient manifestées* » (Jean 1, 21).

Avancer...

Cette condition voyageuse, et en tout précaire, de la pensée dans sa plus haute ambition de connaissance, voilà notre lot dans le temps qui passe. Rien de routinier ne nous le prescrit, mais seulement la considération à l'être en vie que nous sommes. Rien de plus incertain, que ce qui passe ordinairement pour certitude. Rien de moins évident, que ce qui se trouve déclaré tel. Ne craignons pas la robuste leçon de l'Ecclésiaste :

« *Beaucoup de sagesse, beaucoup de chagrin* »

Surcroît de science, surcroît de douleur » (Eccl. 1, 18)

En une sorte de nuit d'insomnie de l'histoire d'Israël, elle annonçait sans fard une aurore où la tristesse se change en joie. Car, rien de plus « certain » et de plus « évident » qu'une question inéluctablement posée et accueillie. Même les détracteurs de la théologie devraient l'admettre. La crise actuelle nous secoue d'un sommeil millénaire, et d'autant plus fermement que la « chose » théologique nous tient en haleine. L'effort jadis demandé à quelques professionnels, sur lesquels reposait l'assurance du plus grand nombre — encore qu'on en remontrait à son curé depuis toujours ! — se trouve plaidé auprès de tous, et même mendie, en un siècle si nanti en sciences et en techniques. Se dérober à l'appel de la pensée, ou s'en croire dispensé sous quelque prétexte, naturellement honorable ! compromet gravement l'intégrité spirituelle et intellectuelle. Cela ne mérite pas une seconde d'approbation, mais seulement une fraternelle compréhension. Car il n'est pas décidé que tout croyant ait à se montrer docte ou disserte ces choses de la théologie. N'allons pas chercher midi à quatorze heures ! Chacun se trouve simplement invité à prendre le temps de penser.

Jean-Marc Saint

CORRESPONDANCE

A propos d'un éditorial

Après votre éditorial du 9 septembre 1974, voici l'histoire d'un jeune couple.

Dans une commune du Bas-Rhin, deux jeunes gens, l'un protestant, l'autre catholique, se rendent chez le curé et demandent un « mariage œcuménique » (participation du curé et du pasteur). Le curé, non habitué à préparer ce genre de cérémonie avec le pasteur, conseille aux jeunes gens quelque chose de bien plus simple : faire bénir leur mariage par le pasteur seul. Les futurs mariés vont donc trouver le pasteur lui demandant une bénédiction religieuse uniquement protestante. Après un entretien, le pasteur leur conseille de réfléchir encore à ce qu'ils devraient faire et les laisse partir sans les inviter à reprendre la conversation ; il ne les accueille donc pas. Lassés de n'être pas vraiment reçus, les jeunes gens retournent chez le curé qui prenant prétexte du renvoi du pasteur, leur conseille de ne pas tergiverser et bénit leur mariage... Le tour est joué.

L.N.

Assister au culte

Très souvent les journaux, rendant compte d'une cérémonie réformée écrit, par exemple, « la délégation assiste ensuite à l'office protestant ».

Et nous disons aussi que nous avons « assisté au culte ». N'est-ce pas là la preuve d'une certaine méconnaissance de la Réforme et d'une tendance, assez choquante, à une passivité qui n'est pas dans nos traditions ?

Il est vrai que nos cultes deviennent trop souvent des cérémonies au cours desquelles le pasteur lit des textes et des prières liturgiques... Certes — noblesse oblige — le pasteur s'efforcera de faire un sermon de son cru, l'annonce de la Bonne Nouvelle étant, chez nous, chose fondamentale. Je ne trouverais pas scandaleux, pour ma part, qu'un pasteur, surchargé de besognes variées, utilise un sermon écrit par un autre que lui. On n'est pas inspiré chaque semaine à heure fixe... Par

contre, la prière spontanée me semble rester un élément original de nos cultes. Nos amis catholiques, habitués à des litanies, le remarquent toujours. Certains en sont touchés. Il ne faudrait pas que cela se perde et que nos cultes deviennent des cérémonies auxquelles on assiste, en effet, comme à une messe.

C'est comme pour la musique. Encore une tradition protestante que nous négligeons. Le chant de la communauté a toujours été — contrairement à la tradition romaine — une façon originale et populaire de *participer*. Utiliser de la musique enregistrée ou écouter un orchestre jouer des musiques inconnues excluent la participation de l'auditoire qui ne se sent plus « concerné ». J'ai récemment « assisté » à un mariage, où croyant bien faire, on n'avait prévu que de la musique enregistrée. L'auditoire a écouté passivement textes, prières et disques pour se retrouver hors du temple, confusément désappointé d'avoir eu si peu l'occasion de *participer* à la cérémonie et de donner au jeune couple l'impression qu'on l'accueillait...

Jean Schloesing

Évangile et Liberté et ministère pastoral

(...)

Une abonnée à « Évangile et Liberté » m'a écrit ceci : « Je suis satisfaite de m'être abonnée grâce à vous, à « *Évangile et Liberté* ». Les articles ne m'obligent pas à réfléchir trop longuement pour comprendre ce qui est écrit, néanmoins ils donnent l'occasion de réfléchir sur tel ou tel sujet. Il me semble aussi que ce journal est assez ouvert à toutes sortes d'opinions et qu'il donne moins un compte rendu de faits que de pensées... »

J'aime bien cette formule : « compte rendu de pensées et non de faits ». Je pense qu'elle vous plaira aussi, car elle marque bien l'originalité de votre journal.

J'apprécie également votre enquête sur le ministère pastoral d'autant plus que j'ai eu l'occasion de faire plusieurs remplacements pastoraux d'une certaine durée avec délégation complète ce qui m'a permis d'avoir de nombreux entretiens sur ce sujet important, non seu-

lement avec des laïques, mais encore avec des pasteurs.

(...)

Les paroisses d'aujourd'hui, ont un besoin en pasteurs beaucoup plus grand qu'autrefois mais ce besoin a évolué et exige des pasteurs ne sortant pas tous du même « moule ».

Dans une certaine mesure, l'Église est une grande entreprise qui nécessite des hommes de formation très diverse et non unique, pour assurer son équilibre et son développement. D'autre part il est intéressant de constater combien les autodidactes tiennent une grande place dans l'industrie, place d'autant plus grande que l'industrie est plus technique et spécialisée comme le laissent apparaître les statistiques. (...)

Et pour finir, je vous livre cette boutade de l'humoriste Bernard Shaw : « Le spécialiste est un homme qui sait de plus en plus de choses, sur un sujet de plus en plus restreint si bien qu'à la limite c'est un homme qui sait tout sur rien. »... — C'est un peu ce qu'on peut reprocher à certains pasteurs : le spécialiste des questions spirituelles qui sait tout sur rien !

Bernard Rappard

Quelques positions

(...)

J'en arrive à l'important problème que vous attaquez dans votre numéro du 23 septembre : le ministère pastoral. Je voudrais d'abord, et principalement, remarquer qu'en réalité ce problème est tout entier lié à la question suivante : veut-on ou ne veut-on pas maintenir un protestantisme français ? Si oui, il n'y a pas trente-six solutions, il n'y en a qu'une : il faut conserver la paroisse et le pasteur traditionnel tel que L. Gagnebin l'a décrit (26 août 1974), et ce tout simplement pour une raison de nombre. Je vous citerai à cet égard l'expérience de la paroisse de Calais qui vit sans pasteur depuis un an, je crois (cf. télévision protestante), mais où les responsables laïques disent eux-mêmes que cela ne peut pas durer. (...)

Oui, si vous ne maintenez pas le pasteur : point fixe et tout entier disponible, les petits troupeaux sans berger se disper-

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

Vient de paraître... !

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

seront. C'est évident et inéluctable. Mais on m'objectera : on se sauvera par l'œcuménisme, et nous voilà ramené à votre histoire (éditorial 9 septembre 1974) du pasteur qui envoie le ménage mixte au curé. Tout est là. C'est un point de vue, ce n'est pas le mien, ni le vôtre.

Que de confusion, d'ambiguïté, de faux triomphalisme dans cette recherche de l'unité et non de l'union : tous chrétiens, oui ; tous catholiques, non. Pourquoi ne pas accepter la diversité : les « plusieurs demeurent dans la maison du père » ? Pourquoi ne pas se réjouir de tout ce que nous pouvons faire ensemble, surtout depuis Jean XXIII ? Pourquoi ne pas proclamer ce que le libéralisme n'a jamais cessé de proclamer : la spiritualité de Dieu, l'amour entre les hommes, ce que l'on peut traduire, pour actualiser les choses, dans cette phrase de Pierre Ducros : « Libéralisme théologique et christianisme social doivent aller de pair ». Il est d'ailleurs curieux de constater que telle était déjà la position des libéraux — tant honnis et bafoués — de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} ; qu'il me suffise de citer les noms de Sabatier et Tommy Fallot. On trouve aussi dans le sermon de cinquantenaire et d'adieux de mon grand-père Fontanès (1902) des phrases comme celles-ci :

« ... Je ne crois pas qu'on puisse découvrir dans l'Évangile, même en sollicitant les textes, un programme économique... Mais il reste vrai que Jésus a proclamé la nécessité de grands changements moraux et sociaux... Il n'a pas voulu fonder une Église, une organisation ecclésiastique... Il a voulu faire passer sur tous les ossements desséchés et les pratiques dépourvues de sèves, un esprit nouveau, l'esprit de la vérité et de l'amour. »

Je pourrais m'arrêter ici. Mais je voudrais encore rappeler les conclusions d'André Chamson dans l'allocution qu'il prononça au Musée du Désert en septembre 1972 : « Si l'homme protestant devait disparaître ou se trouver amoindri, rapetissé, limé ou détourné de lui-même, ce serait un vaste malheur et comme une perte de substance pour notre pays et le monde. »

Marc Mundler

COMMUNIQUES

JOURNÉE NATIONALE DES CANNES BLANCHES

Elle a eu lieu le dimanche 6 octobre. Il va de soi que *La Cause* reçoit à cette occasion tout don qu'on voudrait bien lui adresser.

Nous vous rappelons que l'Amicale des Aveugles de *La Cause* poursuit sa tâche pour les infirmes de la vue en mettant à leur disposition des livres en braille ou des livres enregistrés sur bandes magnétiques ou sur cassettes. Le nombre des bénéficiaires de cet effort augmente sans cesse, et grâce à l'aide généreuse que nos diverses églises et communautés ont bien voulu nous apporter l'an passé 3.969 paquets de bandes ou de cassettes ont pu être expédiés en 1973 à travers la France et les pays les plus divers...

CCP : LA CAUSE No 30.493.10 La Source.

ALETHINA

Nous rappelons le dernier volume paru dans la collection Alethina : **Claude Schwab** : *Pourquoi Jésus*. L'ouvrage peut être commandé à La Librairie Protestante, 140 Bd St-Germain à Paris. Prix dix francs plus port. — Par contre si l'on veut s'abonner à la série des trois volumes à paraître au cours de l'année 1974-1975, s'adresser : L'Age d'Homme, Métropole, 10 — CH 1000 Lausanne. Abonnement 30 F. Pour régler attendre la facture qui vient avec le premier volume.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

P. Abrecht, Directeur du département Église et Société au Conseil œcuménique — Genève.
D. Berditchevsky, professeur, Waremm, Belgique.
H.-L. de Biéville, aumônier des hôpitaux, Lyon.
P.-Y. Debrenne, pasteur, Marseille-Tilsit
P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.
L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.
V. Jara, compositeur, Chili.
R. Louis, professeur, Paris.
E. Mihière, pasteur, Saint-Nazaire.
J.-M. Saint, pasteur, Paris-Auteuil.
W. Théremin, membre de la Commission technique du Cinéma.

VILLEMÉTRIE nous informe :

1 — Jeudi 7 novembre 1974 à 19 h en l'Église presbytérienne américaine, 65 Quai d'Orsay à Paris, groupe d'étude entrepris sur un sujet difficile : *La Liberté et les Libertés*. La rencontre est prévue avec Henri Hatzfeld, professeur de sociologie à l'université de Nancy.

2. — Rencontre à Villemétrie (8, Villa du Parc Montsouris) « Allemagne de l'Est », avec la participation d'économistes, de sociologues et de théologiens français et allemands... Dates : 22, 23, 24 novembre 1974. — S'inscrire à Association de Villemétrie, CCP : 11.283.05 en versant 150 F.

UN GRAND MERCI

Un grand merci à ceux qui ont permis à la Mission Évangélique parmi les Sans-Logis de traverser les mois d'été sans déficit. Nous en rendons grâce !

Et le combat continue : des hommes et des femmes, des jeunes mal partis, n'arrivent pas à s'en sortir et le seul milieu accueillant et tolérant est le groupe de clochards, sur la bouche du métro, avec la bouteille consolatrice. Ils viennent pourtant à nos réunions où ils trouvent respect et amitié, et chaque semaine, quelques hommes comprennent qu'ils peuvent changer de vie.

Pour que l'œuvre marche, il faut que le salaire du pasteur Mokhtar et les frais de l'œuvre soient assurés (5.000 N.F. par mois). Et puis, il y a le Home de Gagny où logera la famille Mokhtar et où s'aménagent 25 lits sans-logis. C'est un grand pas en avant pour la région parisienne. Mais cela a obligé à des emprunts. Nous avons besoin de trouver de nombreux nouveaux souscripteurs.

Il nous est revenu que certains protestants seraient scandalisés qu'on donne la soupe seulement après le message évangélique. On a l'air de... Oui, c'est facile à critiquer, mais qui fait mieux, j'ose le dire, et quelle œuvre, actuellement, aide autant d'hommes défavorisés à se relever ? Jésus n'annonçait-il pas la Bonne Nouvelle avant de distribuer les pains et les poissons ? Ne faisons pas trop de théories en l'air et de sentimentalisme religieux ou social, mais travaillons dans l'ordre où Jésus faisait les choses, et non dans celui où le sociologue et le moraliste croit qu'elles devraient être !

Il y avait en juillet 250 souscripteurs. Il en faut deux ou trois fois plus d'ici Noël ! Aidez-nous et faites connaître le CCP : 25.500.87 Paris, La Mission Évangélique parmi les Sans-Logis, 14, rue du Chemin Vert. Paris XI.

Pasteur R.-H. Leenhardt



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

SCIENCES OCCULTES

Le bruit des moteurs n'a pas éteint la voix des sibylles. L'architecture de l'absurde, la circulation démentielle, les engrenages de la vie moderne ont curieusement laissé intacte en l'homme la soif du merveilleux.

Chassez le merveilleux, il revient au galop.

C'est ce qui se passe sous nos yeux. La science positive a pu croire naïvement, naguère, qu'elle allait sonner le glas des croyances étranges, des pratiques bizarres ; celles-ci reviennent, plus fortes que jamais, rajeunies, et bien souvent — ô paradoxe — elles puisent leurs arguments dans tout un arsenal scientifique.

En fait, n'est-ce pas la science contemporaine elle-même qui « époïnçonne » la tentation occultiste ? Ne met-elle point constamment en question ses propres découvertes. Les savants ne dissertent-ils pas gravement d'une physique qui transcende la physique ? Il y a donc des forces inconnues, des forces qui dépassent notre entendement. N'est-ce pas la thèse même de l'occultisme ?

Je vous invite à visiter une librairie de sciences occultes. C'est un site intellectuel particulièrement surprenant. C'est un monde, et quel mélange ! Cette librairie est un haut lieu de toutes les extravagances, de toutes les opinions aventureuses, mais aussi des plus hautes et des plus nobles spéculations humaines. Quant aux départements, ils sont connus : astrologie, alchimie, magie, sorcellerie ; les diverses formes de l'art divinatoire : chiromancie, cartomancie et autres « mancies », franc-maçonneries et sociétés secrètes ; orientalisme, mysticisme. Vous y dénicherez d'inquiétants grimoires : *Le Dragon rouge, la Poule Noire, les Clavicules de Salomon*, mais vous y découvrirez aussi ce sommet de la pensée humaine : *les Ennéades* de Plotin. Vous y trouverez naturellement la Bible. On sait combien les références bibliques à l'occultisme sont nombreuses, parfois ambiguës et contradictoires.

« Qu'on ne trouve chez toi, dit le Deutéronome (chap. 18), personne qui exerce le métier de devin, d'astrologue, d'augure, de magicien, d'enchanteur, personne qui consulte ceux qui évoquent les esprits ou disent la bonne aventure, personne qui interroge les morts. »

On connaît aussi la terrible parole de l'Exode (ch. 22) :

« Tu ne laisseras point vivre la magicienne. »

En revanche, nous voyons Joseph en Égypte pratiquer la divination, non seulement par les songes, mais aussi par un support matériel, en l'occurrence une coupe d'argent. Nous voyons, d'autre part, à Babylone, le prophète Daniel orchestrer les activités et les recherches des sages. N'est-il pas appelé « chef des magiciens, des astrologues, des Chaldéens, des devins » ?

Dans le Nouveau Testament aussi, l'occultisme se

manifeste. On pourrait signaler les histoires des démoniaques guéris, ou la présence, dans les Actes des Apôtres, de Simon le Magicien, mais il y a des textes plus voilés où l'on a pu découvrir des références à des pratiques occultistes : par exemple, dans l'hymne à l'amour, de Saint Paul (I Corinthiens 13) il y a, paraît-il, une allusion à la catoptromancie, c'est-à-dire à la divination par le miroir. Et que dire de l'Apocalypse, ce livre cher aux imaginations vives ? Ceux qui tiennent la Lanterne d'Hermès aiment à se promener dans cette forêt de symboles. De grands esprits se sont attardés dans ce labyrinthe. Un illustre mathématicien écossais, Jean Napier, l'inventeur des logarithmes, est l'auteur d'une *Ouverture de tous les secrets de l'Apocalypse*, publiée à La Rochelle, à l'aube du XVII^e siècle. « Napier, au lieu de se consacrer uniquement aux mathématiques, écrit le bibliographe Caillet, ne les considérait que comme un délassement à son travail principal : l'interprétation de l'Apocalypse. »

La diversité du monde occultiste, qui se reflète, notamment dans la Bible, appelle un jugement nuancé. Le vocable « occultisme » est vague et il embrasse tout le théâtre où la Lumière et les Ténèbres s'affrontent.

L'occultisme, c'est le ciel et l'enfer

Il y a des formes dangereuses, aberrantes, voire criminelles de l'expérience occulte (on songe aux messes noires) ; il y a aussi des formes élevées qui débouchent sur la spiritualité. Mais quelle spiritualité ? Cette interrogation m'induit à rêver à une pensée de Joubert, le plus lumineux des moralistes français. Joubert, cernant en une formule la personnalité du fameux « Philosophe inconnu », l'écrivain occultiste Louis-Claude de Saint-Martin, écrit :

« Saint-Martin a la tête dans le ciel, mais dans un ciel nébuleux et noir, d'où s'échappent quelques éclairs qui ne laissent voir que des nuées. Il s'élève aux choses divines avec des ailes de chauve-souris. »

La formule est piquante ! Même quand le firmament de la spiritualité couronne la quête occultiste, celle-ci reste marquée par une certaine ambiguïté. Les méandres sont nombreux, et il n'est pas facile d'approprier un délire, de vaincre la Chimère. Et on conçoit qu'une voie plus simple — plus courte — existe qui mène aux sources sereines : celle des Quakers, qui ont mis en lumière la valeur irremplaçable du recueilement ; celle d'un mystique comme Angélus Silésius, qui écrit : « Arrête, où cours-tu donc, le ciel est en toi, et chercher Dieu ailleurs, c'est le manquer toujours » ; celle, encore, de ce livret médiéval, *l'Imitation de Jésus-Christ* : « L'homme a deux ailes pour s'élever au-dessus des biens de la terre : la simplicité et la pureté. La simplicité tend vers Dieu, la pureté atteint Dieu et le goûte. »

Daniel Berditchevsky

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

88e ANNÉE

No 20

Lundi 4 novembre 1974

Vieux livre, pages usées par le temps et les regards, source vivante de nos anciens, me parlerez-vous encore aujourd'hui ?

— Je propose et n'impose rien. Mes mots sont des chemins, mes récits l'esprit de la vie.

Une vie me domine ; trouves-en le sens.

Avec moi, aujourd'hui, construis toi-même ta route.

LA SAINTE BIBLE QUI CONTIENT LE VIEUX ET LE NOUVEAU TESTAMENT.

*Edition nouvelle, faite sur la Version de Genève,
revue, & corrigée;*

Enrichie, outre les anciennes Notes, de toutes celles de la Bible Flamande, de la plus-part de celles de M. Diodati, & de beaucoup d'autres;

*De plusieurs Cartes curieuses, & de Tables fort amples, pour le soulagement
de ceux qui lisent l'Ecriture Sainte.*

Le tout disposé en cet ordre, par les soins de SAMUEL DES MARÉTS, Docteur & Premier Professeur en Theologie, en l'Université Provinciale de Groningue & d'Ommelande, & de HENRY DES MARÉTS son fils, Ministre du S. Evangile, en l'Eglise Françoisse de Delft.



AMSTERDAM,

Chez LOUYS & DANIEL ELZEVIER.

de la c. l. a. r.

AVEC PRIVILEGE.

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 75 francs français
50 francs suisses
50 florins
600 francs belges
30 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 35 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 28 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 27 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 370 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 50 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.

Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Ce numéro rappellera la Réformation et même la pré-Réformation.

Qu'on ne s'y trompe pas, nous ne regardons pas en arrière pour échapper au présent et à ses problèmes ; c'est un fait qu'il est essentiel de ne pas méconnaître. Néanmoins il nous paraît à la fois normal et bienfaisant de retourner de temps à autres aux sources de notre conception religieuse, aux réalités qui, à travers les siècles, ont forgé la foi des hommes qui nous ont précédés et la nôtre. Regarder en arrière est une discipline nécessaire ; elle aide à comprendre le présent ; elle permet de mieux se juger (car il s'agit bien de porter un jugement sur soi-même), de réaliser la signification des temps actuels pour mieux préparer la connaissance de demain et le langage qu'il faudra y tenir.

Regarder en arrière n'est donc pas la vaine recherche d'un passé révolu ou je ne sais quel rappel de traditions dépassées et parfois sclérosées. Sachant que l'Évangile a été annoncé de différentes manières suivant les temps, regarder en arrière consiste à voir comment la vie de l'esprit a entrepris « l'être » des hommes, comment et par quoi ils ont été saisis ; comment, dans le contexte de leur temps, ils ont répondu, vécu et déjà préparé l'avenir : leur avenir qui est notre présent.

*Depuis quelques décennies les progrès accomplis en tous domaines ont créé un monde nouveau. Tout est connu et jugé de partout et à l'instant — comme naguère, autour de la fontaine du village, se racontaient les histoires de chacun. La place du village est devenue le monde ; les événements du village sont devenus ceux de la planète. Ainsi, les hommes voisi-
nant d'un continent à l'autre ont-ils le sentiment de vivre un destin étrangement nouveau duquel il faut*

déraciner les vieilles légendes. Dès lors, tout ce qui est ancien semble voué aux sourires des uns, aux sarcasmes des autres ou à leur mépris. On prononce « passé » et l'on pense « folklore ». Alors, il faut faire du neuf, déshabiller le passé et brûler ses vêtements ; il faut agir selon le Progrès, la Science, la Technique, le Sens de l'histoire — ces nouveaux dieux qui ne portent cependant que des vérités d'un jour. Aussi, quoiqu'on fasse, se trouve-t-on toujours en retard d'un mouvement, d'une découverte, d'un changement ; on court, on s'essouffle et il y a finalement beaucoup de vent, beaucoup de paroles, beaucoup d'ambitions, de vanités pour passer à côté de l'essentiel.

L'essentiel, c'est l'homme et son être, l'homme dans son existentialité ; l'homme d'aujourd'hui.

Chacun le sait, l'homme d'aujourd'hui ne vit pas hors du contexte qui l'environne et le marque : sa culture, son temps, son milieu, les divinités modernes, ses recherches personnelles. Toutefois, il est homme. Cela signifie que soumis aux exigences du jour, ayant une certaine conception des valeurs, pris dans l'engrenage sociologico-politico-économique un équilibre lui est nécessaire. Il se trouve toujours assoiffé de justice et de vérité ; il est saisi par une quête de dépassement ; il cherche à vivre la perception intime d'une réalité qui soit à l'abri de l'usure des modes, des temps, des Églises : une sorte de prééminence de l'Esprit.

C'est cette réalité que nous appelons : Dieu de Jésus.

Ce Dieu est celui du passé, du présent, de l'avenir : le Dieu de nos pères, des prophètes et des galériens pour la foi, celui des martyrs de tous les temps, universel et éternel.

Le grand problème aujourd'hui se situe dans la manière de parler de Dieu au monde.

En effet, les hommes ne se contentent plus de signes extérieurs de la foi ; ils ne trouvent pas nécessairement une réponse d'âme dans des gestes cultuels, des paroles officielles. Ils ont besoin de rencontrer des êtres dont l'humanité leur soit réelle, manifeste, présente. Ils sont avides de rencontres authentiques avec des humains dont la foi brûlante étincelle, qui soient libres à l'égard des structures mortes, soucieux de la valeur humaine de « l'autre », visiblement désireux de ne manipuler rien ni personne, ouverts au partage, jamais satisfaits, résolument hostiles à tout ce qui dépersonnalise, viole ou aliène la personnalité, compréhensifs à l'égard de ceux qui cherchent dans la souffrance à accomplir leur destin d'hommes modernes.

C'est moins simple qu'il n'apparaît.

Et l'Église qui est faite de ces hommes, comme de ceux qui se laissent traîner par la force des choses et des habitudes, est un monde à réformer toujours. En effet, elle doit être constituée d'êtres au visage ouvert susceptibles de se mettre eux-mêmes en question et en perpétuel devenir. C'est par ce chemin que passe toute majorité individuelle et collective. Encore qu'elle ne soit conquise que pour un temps limité. Demain il faudra à nouveau réformer.



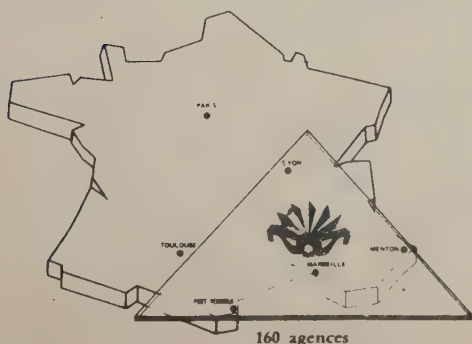
Dans ce numéro nous présentons un certain aspect de la pré-Réformation. Le mouvement issu de Pierre Valdo, ce marchand lyonnais qui se mit à prêcher l'Évangile au XII^{ème} siècle. Ce fut une révolution dans la pensée et la vie de cette époque ; elle eut ses prophètes, ses martyrs, mais aussi des consciences libres et libérés des oppressions qui étaient celles du temps.

P.R.

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



160 agences

dentifrice

ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

La Table vaudoise, sorte de commission exécutive et la Société d'Études vaudoises ont choisi l'année 1974 pour commémorer le huitième centenaire de la naissance du fait vaudois, église ou mouvement de pensée dont se réclament encore aujourd'hui quelque 150.000 protestants, les deux tiers habitant les hautes vallées cottiennes du Piémont. Nous avons demandé à Monsieur Jean Groffier, ancien fonctionnaire international, historien, et lui-même auteur d'un livre qui vient de paraître, de préciser la portée du titre de son étude **QUI SONT LES VAUDOIS ?** (1)

Par ailleurs, nous sommes heureux d'annoncer à ceux qui seraient intéressés que Monsieur Groffier fait en ce moment un cycle de conférences en France et hors de France, intitulées : « Huit siècles de pensée vaudoise ». Ces exposés sont illustrés de nombreuses diapositives en couleur. On peut prendre contact avec Monsieur Jean Groffier à son adresse : Castellet, 84400 Apt-en-Provence.

(1) Voir annonce en fin d'article, page suivante.

L'ORIGINALITÉ DE LA PENSÉE VAUDOISE

LE fondement même du fait vaudois repose sur une fidélité absolue aux seules Écritures et en cela on peut difficilement taxer le mouvement vaudois d'hérésie contrairement à celui des Cathares par exemple. Ce sont des protestataires au départ qui veulent vivre l'évangile dans une société où l'église moyenâgeuse répond à des préoccupations temporelles et dans cette attitude déjà les Vaudois ne sont que les continuateurs de tous ceux qui depuis Eusèbe ont protesté contre la priorité de tel ou tel évêque.

L'action de Pierre, le marchand, appelé par la suite Valdo, est déterminante dans cette prise de conscience : « L'Écriture est la seule règle de foi et des cœurs. » Pour lui : « Jésus est le seul intercesseur », « Nous devons imiter les saints et non les invoquer », leur culte est une idolâtrie. Il faut ôter les images des temples. « Le sacrement de la prêtrise n'est pas fondée sur l'Écriture. » Cela remettait en question l'Église, pouvoir temporel, hiérarchisé. Chacun portait en soi l'église entière.

Et ce souci du texte et de sa lecture apparaît comme le lien essentiel entre les communautés vaudoises pour aboutir, au milieu du XVI^eme, à cet événement, concrétisé au Synode de Chanforans en 1532, lors de leur adhésion à la Réformation, mais pour lequel les Vaudois ont toujours milité : la traduction et la publication d'une première Bible en français. Les Vaudois, devenus ces montagnards, vivant en dehors du contexte de l'époque, réunissent la somme considérable de 1.500 écus d'or pour financer l'opération.

ON ne peut dissocier la société vaudoise de ce lot de manuscrits ayant miraculeusement échappé aux autodafés, et dans l'un d'eux, le poème de « La Noble Leçon », synthèse de la profession de foi vaudoise, on peut lire « Que s'il y a quelqu'un qui aime et craigne Jésus-Christ, qu'il ne veuille maudire, ni jurer, ni mentir, ni paillarder, ni tuer, ni prendre le bien d'autrui, ni se venger de ses ennemis — ils disent qu'il est vaudès et digne de punition. » Ce terme proviendrait d'une accusation portée contre ces pauvres ou ces sages par le pouvoir civil et religieux en place : « Vaudès » en langue romane signifiant « sorcier ». Voilà peut-être l'étymologie du nom des Vaudois (Pierre le marchand de Lyon ne s'appelait certainement pas Valdo), encore qu'on retrouve l'appellation latine « Vallenses » ou « Valdenses » (parce qu'ils habitaient des vallées sombres). Terme générique aussi confondant toutes les sectes dites hérétiques ; Jeanne d'Arc ne fut-elle pas accusée lors de l'instruction de son procès, d'être vaudoise ?

Pierre, dit Valdo, est un lettré et un homme d'action. Il naît dans une ville, Lyon, qui a toujours été propice naturellement à l'éclosion des sociétés secrètes, et plus encore à l'époque parce que dans un contexte qui n'autorisait pas leur existence. Pour que le mouvement vive il faut à la tête des communautés vaudoises, et sur un pied d'égalité avec tous ses membres, des conducteurs instruits, c'est l'origine des barbes ou pasteurs. Ce qu'il faut retenir, c'est que Pierre part de l'Évangile et que par ce fait même il est en opposition avec la pensée cathare qui procède d'une philosophie superposée sur l'Écriture (et dans laquelle Christ est réduit au rôle d'un homme supérieur parmi les autres).

Ce drame de conscience de Pierre, le marchand, qui se développe selon un processus irréversible, englobe quelque

vingt ans de présence à Lyon, avec comme aboutissement son expulsion de la ville entre 1174 et 1184, du jour où il a officiellement proclamé les points essentiels de sa doctrine.

C'est la rupture et commencent les diasporas vaudoises.

Nous nous sommes portés sur les terres d'exil où s'isolèrent les premières communautés vaudoises, au départ généralement bien accueillies par des autochtones eux-mêmes vivant déjà la pure doctrine.

Première étape, dans le Dauphiné, au pied du Vercors, déjà le souci d'un refuge à portée de main. La montagne se profile sur tout l'horizon et dans le Royans on communie intensément avec une sauvagerie lénifiante de la nature. C'est là que pendant un temps la première communauté lyonnaise cherche à se faire oublier. Elle acquiert sa réputation d'être laborieuse, d'honnêteté, de respect à la parole et aux engagements acceptés. Fait qui se répète partout. Ces quelques-uns, sans prosélytisme découvert, attirent des conversions parmi ceux qui les ont accueillis.

Une grande poussée se fait ensuite dans les Alpes tant françaises que piémontaises. Les Vaudois au XIV^e sont fortement implantés tout alentour de Briançon. (L'Inquisition siègera à Embrun.) Si l'on s'attache aux mœurs et à la façon de vivre dans la montagne à l'époque médiévale on a cette surprise de se trouver dans un Moyen Age beaucoup plus humain, beaucoup moins hiérarchisé. Le montagnard est un homme relativement libre parce que la nature des choses le veut ainsi. Il colle à la montagne et dans la haute montagne on est loin de tout et près de Dieu. Il y a une sorte d'égalité qui lie dans le destin les montagnards entre eux.

Plus tard les Vaudois auront des terres de colonies en Luberon, en Calabre.

Une société vaudoise se constitue en communautés faites de familles : d'artisans et de paysans, usant des biens de ce monde comme un don de Dieu, mais dans l'esprit de la Parole et à l'écoute de celle-ci, lue dans les Assemblées par les barbes. Les psaumes sont chantés et seront par la suite un signe de ralliement au même titre que le soleil flamboyant ou la flamme que nous retrouvons aujourd'hui sur les petits temples vaudois des Vallées.

L'histoire cherche à retrouver les traces de Pierre Valdo après son expulsion de Lyon avec ceux qu'on appelle les pauvres de Lyon. Il est plus que probable que quelques-uns d'entre eux restent dans la ville. Officiellement les Vaudois

ne seront excommuniés qu'au quatrième Concile de Latran, en 1215. Depuis longtemps, Pierre Valdo a disparu de la scène. On croit le retrouver en Flandre, en Allemagne, en Bohême où il serait mort quelque dix ans après son départ de Lyon.

Peu importe, son message se répand, et s'affirme. Il entre dans la lignée d'un saint Paul qui lui aussi disparaît des yeux de l'histoire après son séjour à Rome où il signe ses épîtres qui comme des testaments de la Foi partent vers leurs destinataires d'Orient.

Le mouvement vaudois n'est pas un schisme. Il ne naît pas dans la hiérarchie de l'église. Il vit en marge d'une église, assez secrètement, comme un héritage hermétique transmis entre initiés de génération en génération. Du jour où sa mystique s'extériorise dans un élan de masse, il est mis à l'index, au nombre des hérésies.

L'originalité vaudoise et le fait qu'elle ait survécu jusqu'à nous doit se chercher aussi et surtout dans cet attachement que les Vaudois eurent pour leur terre de refuge, ces Alpes cottiennes, un peu à l'image des Juifs pour la terre promise. Dispersés dans les pays de la Réformation les Vaudois ne seraient sans doute plus qu'un souvenir et un exemple, et si nous les retrouvons aujourd'hui, avec leur foi et leur tranquillité dans la joie de leurs yeux, ils le doivent à cet extraordinaire personnage le Colonel-Pasteur Henri Arnaud, un Français du Queyras qui conduisit la Glorieuse Rentrée dans les Vallées après quatre ans d'exil et dont nous irons saluer le buste à Torre Pellice (La Tour) à côté du Musée historique vaudois qui retrace par l'image cette fresque unique de la fidélité en la Parole.

Jean Groffier

**Jean GROFFIER
QUI SONT LES
VAUDOIS ?**

Éditions Reboulin
84400 Apt-en-Provence
(avec cartes et illustrations)
Prix : 23 francs franco

Il est intéressant de noter un autre ouvrage qui a toute son importance aujourd'hui. Il est du même auteur.

**Jean GROFFIER
PALESTINE
A LIVRE OUVERT**

Quarante siècles d'histoire
Éditions Reboulin
84400 Apt-en-Provence
Prix franco : 22 francs

Ces livres se commandent chez l'auteur :
M. Jean Groffier, Castellet
84400 Apt-en-Provence

**MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLÉ D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE**

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

PIERRE VALDO

Le problème que pose les origines de Valdo est extrêmement délicat. Il n'a jamais reçu de solution satisfaisante. Son nom lui-même est difficilement identifiable. On a dit qu'on lui aurait donné, au moment de son baptême, celui de Valdo. C'est très probablement une erreur. D'après une chronique tardive, mais suffisamment probante (1), ce fut le nom de Pierre qu'il reçut dès sa naissance dont on ignore la date exacte. Le surnom de Valdo lui fut attribué de bonheur et éclipsa bientôt son nom de baptême.

Dans quelle région naquit-il ? Mystère. On écrivait au XV^e siècle et en Allemagne que Valdo était né « en la cité de Walden située aux confins de la France », or, cette ville, semble-t-il, n'a jamais existé. Serait-ce dans les Alpes dites Vaudaises et dans la vallée d'Aoste où se trouvaient des localités appelées Wald ou Vaudie ? Les noms de Valdès, de Valdésius, de Valdensis ont bien été portés dès les débuts du christianisme et dans le Haut Moyen Age par les premiers adeptes du Christ, mais tout cela n'apporte aucune preuve décisive. Est-il né en France ? C'est l'opinion de plusieurs auteurs qui s'accordent sur le Dauphiné ; d'autres signalent son berceau à Vaux-en-Velin ou à Vaux-milieu, dans le Viennois et dans le Briançonnais ou le Bugey. En Suisse au pays de Vaud ? Mais nous nous trouvons là, comme ailleurs, en présence de nombreuses localités boisées et de contrées qui portent aussi les noms d'Obweld ou de Nidweld qui désorientent et découragent les recherches ! Ainsi la preuve décisive échappe toujours et l'on n'est pas près de la découvrir.

Ce qui importe, ce n'est pas le lieu de sa naissance, mais l'événement qui marque sa foi et sa vie : sa conversion.

Elle eut lieu à Lyon, ville à la fois mystique et commerçante où Pierre

s'était établi (vers 1150 ?) comme marchand « émigré », venu là comme tant d'autres pour « gagner ». Devenu riche, s'étant marié et, ayant deux filles, longtemps dominé par sa passion du gain, sa fortune finit par lui paraître lourde et avilissante. L'argent ne lui apportait pas la sécurité intérieure et la paix de l'âme. Une soif de dépouillement, de pureté s'éveille peu à peu en lui, bien qu'il fut encore entravé par les liens de ses richesses.

Deux événements devaient précipiter sa libération spirituelle.

On raconte qu'un jour, alors qu'il causait avec des amis, l'un d'eux tomba subitement mort. Il en fut profondément troublé. Serait-il prêt à comparaître devant Dieu s'il était ainsi frappé soudainement ? Il se rendit chez un théologien pour l'interroger. Ce dernier lui énuméra les moyens proposés par l'Eglise pour assurer son salut : faire des donations aux paroisses, pèlerinages, pénitences, entrer dans les ordres. « De tous ces chemins quel est le plus sûr », dit Valdo. Le prêtre lui répondit par ces paroles du Christ : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres »... Cette citation le frappa.

Un dimanche sortant de la messe, Valdo vit sur la place un ménestrel qui chantait. Il s'approcha et l'entendit réciter la complainte de Saint Alexis qui avait fait vœu de pauvreté : il préconisait l'humilité et la lecture de la sainte écriture. Cet exemple d'un total abandon de tous les biens terrestres, accrut encore son trouble.

Valdo peu à peu, accepte de se dépouiller de ses richesses. Il restitua à ses débiteurs l'intérêt qu'il avait perçu d'eux indûment. Il assura la situation financière de son épouse et pourvut à l'éducation de ses filles : elles entrèrent à l'abbaye de Fontevault.

Il se mit à lire la Bible ; ce qu'on en lisait à l'église —, de brefs passages —

était en latin et assez rarement en langue vulgaire. Le peuple n'y comprenait pas grand chose. Valdo se fit traduire de nombreux passages, ou peut-être connaissait-il lui-même le latin. Il désira que les âmes simples des populations qui l'entouraient puissent se désaltérer, comme lui, dans le divin Livre. Il s'associa moyennant deniers comptants, deux ecclésiastiques de sa connaissance, l'un nommé Estienne d'Anse traduisait le texte latin dans le dialecte du pays, l'autre, Bernard Ydros, écrivait sous sa dictée. Débutant par l'évangile et poursuivant dans les livres de l'Ancien Testament, et particulièrement dans celui des psaumes, ces traducteurs recueillaient ce que Valdo, à travers son inspiration, avait soin de leur indiquer, en ajoutant des commentaires et des extraits des Pères de l'Eglise. Les traductions terminées, il alla, très pauvrement vêtu, de maison en maison, lire la Bible au peuple et sur les places publiques.

Un certain nombre de personnes imitèrent Valdo et le suivirent après s'être débarrassés de leurs biens. Ils se mirent à vivre, avec lui, dans la pauvreté la plus absolue, annonçant en langue romane la Parole de Dieu. L'archevêque de Lyon leur défendit de prêcher et de commenter les Ecritures. Finalement Valdo et ses compagnons furent expulsés de Lyon et de tout le diocèse. Ils ne se découragèrent pas et continuèrent leur apostolat auprès des populations et reçurent les noms de « Pauvres de l'Esprit » ou « Pauvres de Christ » ou « Pauvres de Lyon ». On les appelait aussi les « ensabotés » parce qu'ils portaient des sabots ou de simples sandales comme les apôtres.

Quelle était leur pensée religieuse ?

Elle variait souvent parmi eux, en opinions parfois divergentes. Le trait caractéristique de leur crédo : c'était le rôle prépondérant qu'ils assignaient à la Bible et à la répudiation, nette et franche, de tout ce qui leur paraissait en contradiction avec son enseignement. Désireux de faire revivre en plein Moyen Age le chris-

pam • pam

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Ecr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX

tianisme des premiers siècles, dont le Nouveau Testament leur offrait l'émouvant témoignage, ils repoussaient comme anti-bibliques les traditions qui étaient venues le ternir.

L'adoration de l'hostie leur paraissait incompatible avec l'institution de la Cène, ils critiquaient le culte des saints et des reliques, dont ils ne trouvaient aucune trace dans la Parole de Dieu, les cérémonies ecclésiastiques rituelles et pompeuses. Ils critiquaient l'usage des cierges en disant : « Dieu qui est la Lumière même, n'a que faire de vos chandelles !... » Ils repoussaient la distinction arbitraire entre les péchés mortels et les péchés véniels dont la Bible ne parle pas. Ils n'iaient le purgatoire et le droit exhorbitant que s'attribuait le prêtre d'absoudre les péchés. Ils insistaient beaucoup sur le devoir de l'obéissance aux commandements de Dieu et donnaient une grande place à Jésus-Christ.

La communauté des Pauvres de Lyon se propagea rapidement en dehors de la ville et engendra de nombreux adeptes. Valdo, croyant couper court aux persécutions qui lui étaient faites, s'étant rendu à Rome auprès du pape Alexandre III pour lui demander d'approuver son mouvement, se vit refuser cette approbation. Le pontife subordonna son activité à l'appréciation des évêques. Déclarés, finalement, hérétiques par le concile de Vérone (1183), ils furent chassés de partout et poursuivis comme tels.

Que devint Valdo ? On le perd de vue. Il se serait rendu dans le Dauphiné (si l'on en croit certaines chroniques). On le retrouverait en Picardie, dans les Pays-Bas, en Allemagne et en Bohême où il serait mort vers 1197 (?) — d'autres disent en 1218. On ne peut rien affirmer de positif à cet égard... Pareil au Lohengrin de la légende qui surgit et disparaît mystérieusement, on voit Valdo apparaître à Lyon, sans qu'on sache rien de sa jeunesse et s'enfoncer définitivement dans la nuit de l'Histoire après son exil...

Que devons-nous penser de l'œuvre accomplie par Pierre Valdo ?

Sans doute les réformes qu'il a tentées étaient incomplètes à bien des égards et présentaient des lacunes. On peut lui reprocher, dans sa conception du salut des réflexions peu arrêtées, un certain vague doctrinal. Mais quoiqu'il en soit, il n'en a pas moins le mérite d'en appeler (au douzième siècle) à la Bible, seul fondement authentique de la foi, de remonter aux sources pures du christianisme primitif et d'essayer de le ramener à ses origines, par une courageuse et vigoureuse réaction. Il est en cela l'un des pionniers de notre Réformation.

Les disciples de Pierre Valdo ou « Vaudois » furent sans cesse et cruellement persécutés et dessimés. Les rescapés fuirent en Angleterre, en Italie, en Allemagne et dans les pays balkaniques. Mais c'est surtout dans les hautes vallées des Alpes qu'ils trouvèrent un relatif refuge. Ils s'y maintinrent difficilement, héroïquement, jusqu'à la Réforme du XVIème siècle. Ils adhèrent à ce moment-là au protestantisme dont ils avaient été les précurseurs.

Ils le payèrent très cher : soit en France, soit en Italie dans leurs vallées d'Angrogne et de La Tour. Ils réussirent toutefois à s'enraciner notamment dans le Piémont où il existe encore une fidèle et prospère église protestante vaudoise, justement fière de son passé et qui fait honneur à ses vaillants et glorieux ancêtres.

Henri Bosc

- (1) Les chroniques les plus anciennes qui donnent le plus de détails sur la vie et l'œuvre de Pierre Valdo sont les suivantes : Chronique d'Étienne de Bourbon (XIIIème siècle), Chronique de l'inquisiteur de Passau (Bavière vers 1260), Chronique de l'inquisiteur Moneta ou traité « adversus Catharos et Valdenses — 1244 », Chronique de Laon (anonyme).

UN CONGRÈS

La philosophie a-t-elle trahi ? C'est le titre qu'un grand quotidien a cru devoir donner à un article sur le congrès de philosophie de Reims (1). Après « L'Église a-t-elle trahi ? » la symétrie s'imposait. La justifiait c'est une autre histoire.

A y regarder de plus près, il semble bien que ce congrès s'inscrive dans la plus pure tradition philosophique car plus on cherchait à approfondir la notion de culture (et pour ce faire on avait convoqué des biologistes, des musiciens), on se rendait compte qu'on était incapable d'en donner une définition précise. Pareille mésaventure arrivait à Socrate dont les dialogues s'achevaient sur un aveu d'impuissance. Hélas, pas de Platon pour donner à tout cela une allure poétique.

Donc en bonne méthode socratique on a d'abord insisté sur ses aspects négatifs.

Équivalent de la civilisation comme l'ont voulu les Anglo-Saxons qui usaient de ce terme bien avant nous ! Impossible. La civilisation comporte une pratique, se vit et se manifeste à tout instant. La culture a quelque chose de désintéressé (bien loin de notre civilisation technique) peut-être est-elle le propre d'une élite car l'instruction pas plus que la richesse de l'information ne suffisent à la donner. Sa finesse et sa subtilité la gardent de tout pédantisme (pour ne pas dire cuistrerie). Le progrès ne l'entraîne pas automatiquement et il n'est pas dit que le fait d'être né au XXème siècle nous donne une quelconque supériorité. Alors ?

Pratiquement deux questions se posent : la culture rend-elle les hommes meilleurs, les rend-elle plus heureux ?

Meilleurs ? ... C'est peu probable ; il y a longtemps que l'on a fait justice de la fameuse phrase : « Une école qu'on ouvre, c'est une prison qu'on ferme ».

Plus heureux ? ... C'est moins certain encore ; l'aptitude au bonheur est peut-être moins grande qu'autrefois. L'homme antique ne pouvait que se fortifier intérieurement, tous ses maux lui venant de l'extérieur, il n'y pouvait rien. Nos adversités à nous viennent de l'homme même, un homme de mieux en mieux armé pour les combattre. Nous y résistons mal.

Que faire ?

On ne nous demande pas l'ascétisme ; pas question de jeter son écuelle ou ses coupes de champagne (à Reims il coule à flots). A l'heure où l'homme attend tout de la société, le mérite de ce congrès aura été de nous montrer que la philosophie comme le christianisme exige une perpétuelle remise en question et nous oblige à nous mettre en présence de nous-même.

Jeanne Schuhler

- (1) XXVIème congrès de philosophie, Reims, septembre 1974.

Vient de paraître... !

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : **Le Protestant**
En Belgique : **Dialogue**

Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

JOURNEES DU PROT

Les seizièmes Journées du Protestantisme libéral permirent à près de deux cents participants de « Lire la Bible » — c'était le thème général. Le professeur André Malet et le pasteur Louis Simon en furent les guides éclairés : deux hommes d'égal talent qui ont permis de pénétrer deux démarches, très différents par le style, le but visé et les conclusions produites.



Les Évangiles comme écran entre Dieu et l'homme

C'était le sujet qu'en deux conférences traitait le professeur Malet. Il parla plus exactement des Évangiles comme écran entre Jésus et nous-mêmes.

Pour cela, le traducteur de Bultmann nous a entraînés dans une passionnante quête du souvenir à travers les méandres de la mémoire humaine. L'exégèse traditionnelle prend le texte évangélique comme un fidèle rapport de la vie de Jésus. Or, la mémoire, fut-elle celle d'un évangéliste, obéit à la règle universelle de fabulation. La psychologie, à travers de nombreuses expériences, relève onze erreurs possibles et combinatoires de la mémoire. Elle permet de formuler ainsi l'invariant de l'errance de la mémoire : nos souvenirs dépendent de notre personnalité au moment où nous nous souvenons ; donc le présent contamine le passé, et tout souvenir est un souvenir reconstruit. Ainsi, « on ne se souvient pas des choses, on ne se souvient que de soi. »

Qu'en est-il des souvenirs relatifs à Jésus ? La thèse traditionnelle veut faire des évangiles un clair miroir, et apporte deux preuves : dans une civilisation orale, la mémorisation serait plus prononcée grâce à l'utilisation du « rythme », et la rareté du livre obligerait l'homme à « cultiver sa mémoire ». A. Malet réfute ces thèses, affirmant que la mémoire sémitique obéit aux mêmes règles d'errance que notre mémoire, et que l'absence de l'écrit ne peut que s'ajouter à ces facteurs d'errance. Si nous prenons l'exemple de la Résurrection nous retrouvons l'invariant fondamental du fonctionnement de la mémoire : pour la communauté primitive, le Jésus ressuscité a plus d'impact que le Jésus historique. Dès lors la foi en la Résurrection diminue l'importance de la mémoire, et c'est à travers

le Jésus en gloire que sont reconstitués les discours du Jésus de l'histoire.

En conclusion de cette étude, A. Malet devait nous donner le sentiment de la quasi totalité des historiens sur le phénomène historique de Jésus : Quoiqu'il se fut passé, et quels que furent les récits de ces événements, parut il y a 2000 ans, un certain Jésus de Nazareth, qui se crut l'envoyé de Dieu, l'envoyé dernier et unique par lequel Dieu offrait le seul salut véritable. Ce Jésus eut des disciples qui affirmèrent après sa disparition, que sa mort était le triomphe sur la mort de la vraie vie dans l'amour de Dieu. Mais aucun historien ne peut affirmer que Jésus ne s'est pas trompé sur lui-même, ni que ses disciples ne se sont pas trompés sur lui. Il s'agit là, de la démarche de la foi.

En post-scriptum à son étude, A. Malet nous a fait part de son pessimisme quant à l'avenir du christianisme. Face à la mutation ontologique radicale que les jeunes vivent, nous assistons à la mort de l'impact de Dieu et de Jésus, qu'ils soient pris dans leur dimension verticale ou horizontale. Les gens de ce monde nouveau sont encore cachés par ceux du monde ancien qui ont gardé le pouvoir. Mais l'avenir leur appartient. Le temps de Dieu reviendra-t-il ? Nous pouvons le souhaiter, le croire, mais cela ne peut qu'être notre espérance.

La prière non religieuse chez Luc

C'est dans une toute autre démarche que devait nous engager le pasteur L. Simon. En deux remarquables exposés, L. Simon posait deux balises sur notre route. En un premier temps, il nous a introduit dans la prière non-religieuse, telle qu'elle existe dans l'évangile de Luc. La prière non-religieuse trouve son lieu dans la rue et non dans le temple ; elle est combat pour la justice. Tel est le sens de Luc 18. La veuve de la parabole est le symbole de la révolte des pauvres qui ne s'installent pas dans leur malheur. Sa prière est la dénonciation de tout état d'injustice, le combat qui transforme la victime en militant. Sa démarche est la dérision du monde politique et religieux, puisqu'elle refuse les armes de ses adversaires. Dans le livre des Actes 3/1-10, c'est le cri central de la prière qui explose : Lève-toi et marche. Jésus pardonne les

STANTISME LIBÉRAL

péchés sans passer par le Temple et ses rites. Il annule le Temple et crée ainsi une démarche révolutionnaire. Lorsque Pierre guérit le boiteux de naissance, il accomplit l'acte inaugural de la Parole.

La prière subit sans cesse, depuis toujours, trois déformations : elle est conçue comme rencontre avec Dieu en fermant les yeux sur le monde dans un désengagement à l'abri du sanctuaire. C'est la plus fatale erreur où la religion puisse nous entraîner. Comment être avec Dieu sans l'homme ! Elle est vécue comme démission puisque nous nous en remettons à un autre du soin des hommes. Notre prière récite ce qu'elle ne fait pas, croyant le faire en le récitant. La vraie prière affronte la réalité et ne triche pas. Pierre devient le pauvre absolu face au boiteux. Il devient tout à partir de rien. Offrant son refus du non-sens de l'autre, il arrache à l'injustice des morceaux visibles du Royaume. Enfin le langage de la prière apparaît exténué à travers sa litanie. La vraie prière est une création : elle est le cri d'un pauvre voyant un autre pauvre, elle crée, invente et ouvre un futur. Lorsque Pierre parle pour la première fois, il commence le futur de l'autre.

L'utopie de la résurrection dans les Évangiles

En un second temps, L. Simon nous a ouvert la voie de l'utopie de la résurrection. La résurrection est cette espérance plus forte que la mort et qui donne du sens, le sens de tout homme. Quant à l'utopie elle est pour l'évangile le principe de lutte, de dépassement de soi et des principes actuels, elle est militance et engagement contre le statu-quo, elle est le futur proche qui modifie déjà le présent. Pour en arriver à cette utopie, l'église a dû franchir quatre étapes. Dans la littérature évangélique, Jésus ne manifesta aucun intérêt pour l'au-delà, au contraire de la religion qui est organisée pour donner des réponses à nos questions sur « l'après-la-mort ». Elle promet dans l'au-delà les compensations au bonheur et la vie qui ne sont pas ici-même. Jésus n'aime rien de plus que l'aujourd'hui dans lequel il veut planter la liberté. L'espérance est pour maintenant, le futur est pour aujourd'hui. Le Royaume de Dieu n'est pas la conclusion de nos vies, il est le déclenchement d'une histoire autre, l'aujourd'hui de la fête de Jésus.

Les premiers chrétiens vécurent un tragique malentendu. Jésus tardait à revenir, et les chrétiens attendaient en spectateur, dans la tristesse. Paul essaie une réponse à cette inquiétude : la grande fête du retour du Christ est pour la fin de l'histoire, en attendant il nous faut veiller. Mais le Fils de l'Homme ne revenant pas, l'explication paulinienne était trop commode, et dans un souci de retour aux origines, le quatrième évangile invente la vie éternelle. Il rompt le schéma juif, temporel et historique, pour le schéma grec, spatial et local. La tension aujourd'hui-demain fait place à la tension ici-bas-là-haut. Le Royaume de Dieu est pour un autre monde, mais il nous faut dès ici-bas naître à la vie d'en-haut. Cette tentative johannique sauvait la victoire de l'aujourd'hui de l'espérance, mais elle allait très vite se traduire par une excessive individualisation de cette espérance et par une séparation radicale entre l'ici-bas et l'en-haut, entre le ciel et la terre.

Il reste alors cette utopie de la résurrection, telle que l'inaugure le texte anonyme contenu dans Jean 21. La foi en la résurrection doit toujours être un retour au monde. Pâques est la décision de reprendre ses habits de pêche du lundi, au milieu de ses camarades de travail, car le ressuscité rejoint les hommes dans leur travail. Il est du côté de la crise, de la peine, de la fatigue inutile du travail. Cette foi en la résurrection fait de l'homme un poète, à savoir le créateur de l'impossible, l'agent de l'utopie, l'acteur décisif de l'histoire. Pâques est la possibilité pour l'homme de commencer à vivre son impossible, d'être dès maintenant transformé en militant révolutionnaire pour l'utopie évangélique.

Deux démarches pour un même but : sans doute ! L'une va à la recherche de l'archéologie, fondement de notre futur. L'autre re-crée aujourd'hui la parole de Jésus de Nazareth au service d'une formidable espérance pour demain. Qu'ajouterions-nous, sinon ces paroles d'un enfant de Sète : Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre ! L'air immense ouvre et referme mon livre ! La vague en poudre ose jaillir des rocs ! Envolez-vous, pages tout éblouies ! (Valéry)

P.-Y. Debrenne

Nous savons répondre au désir de beaucoup en publiant la partie liturgique du culte présidé à Sète par le pasteur E. Miihère.

Nous rappelons que la prédication donnée au cours de ce culte se trouve dans le numéro d'« Évangile et Liberté » du 21 octobre.



Introduction

« Reste avec nous, car le soir tombe et le jour déjà touche à son terme ». Il en était question dans le récit de Luc des disciples d'Emmaüs ; il en est de même pour nous après cette journée, aussi après cette semaine riche, fertile, heureuse ou décevante.

Nous sommes, de nouveau réunis en son nom, ce nom si usité dans nos milieux et si mystérieux, si galvaudé et si compromettant. Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse... les nôtres sans doute... mais que dire de tous ceux qui ne connaissent pas Jésus ou n'en veulent pas

J'en appelle aux camarades de travail, voisins, amis, parents. Vous qui refusez, consciemment ou non ce titre de chrétien, je voudrais, ce soir, que vous soyez présents à notre pensée, vivants dans nos cœurs.

Et quant à nous, frères et sœurs, malgré nos différences, je vous invite à proclamer notre joie de l'avoir connu, et à chanter notre reconnaissance pour les grâces et les bienfaits reçus.

Retour sur soi

Nous qui nous disons chrétiens, ou chercheurs de Dieu puisque nous faisons référence à Jésus-Christ, écoutons ses paroles et réfléchissons ensemble sur la manière dont nous les pratiquons :

Jésus tu as dit : *Heureux les pauvres...* et nous nous croyons riches, forts, intelligents... nous faisons étalage de nos réussites, de notre supériorité.

Tu as dit : *Heureux ceux qui pleurent* et s'il nous arrive de pleurer n'est-ce pas trop souvent de rage ou de regret, de tristesse devant nos échecs, nos bonheurs perdus et trop rarement du mal que nous avons fait.

Tu as dit : *Heureux les doux...* Que de fois nous nous emportons contre ce qui fait obstacle à nos désirs, à nos caprices ; impatients, nous voulons brûler les étapes ; susceptibles, nous ruminons nos antipathies, nos rancunes.

Tu as dit : *Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, heureux ceux qui sont persécutés pour la justice...* même si le mot français justice traduit imparfaitement le terme hébreu ou grec, ce n'est pas une raison pour nous rassurer à bon marché : je n'ai fait de mal à personne, je ne m'occupe pas des autres ; et dans la

Cultes aux Journées Libérales

politique du « Pas d'histoire » nous n'avons pas voulu nous compromettre, nous rendre solidaires des vrais pauvres : ceux qui s'organisent pour lutter, et les autres : les laissés pour compte. Nous avons accepté l'injustice dans notre milieu de travail, dans nos relations familiales, chez nous.

Le pardon est offert

Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père vous pardonnera. Ce courant de pardon, de paix, d'amour, peut de nouveau nous traverser, si le chemin est libre et que cette joie de ressusciter nous renouvelle pour une vie d'espérance, toujours neuve comme au premier jour.

Pardonnés, libérés, joyeux, chantons ce renouveau !

Confession de foi

Je voudrais rassembler dans une Confession de Foi qui peut paraître à quelques-uns comme un minimum, à d'autres comme le plus grand commun dénominateur qui unirait tous ces chercheurs de Dieu, ces hommes et ces femmes assoiffés de Vérité, ces marginaux, cette foule dont parle l'Apocalypse ; foule nombreuse que nul ne pouvait compter, de toute nation, de toute race, de tout parti ; tous ceux qui ont vécu, sans le savoir peut-être, ce don de soi aux autres, ce sabotage pour raisons d'utilité publique :

Je crois à l'Amour qui m'appelle à la vie chaque jour par l'intermédiaire des hommes qui m'entourent.

Je crois à une possibilité de travail efficace qui conduit les hommes à ne plus se détruire eux-mêmes entre eux mais à vivre ensemble pour créer.

Je crois que la valeur d'une personne est irremplaçable même si momentanément elle est nuisible.

Je crois, même si je le vis mal, que la Mort ou toutes choses ratées ne marquent pas une fin en soi mais une possibilité de transformation, quelles que soient la peur ou l'angoisse que j'éprouve face aux formes nouvelles des choses.

Je nomme DIEU cet ensemble « Vie-Amour » qui dépasse ma possibilité de comprendre mais dont la présence me sort parfois de mes limites et sert de soutien à mon espérance.

Prière

O Dieu pourquoi m'as-tu dit d'aimer mes frères les hommes ?

J'ai essayé et je reviens, effrayé vers toi.

J'étais si tranquille chez moi, je m'étais organisé, installé.

Et puis j'ai ouvert la porte, et dehors les hommes me guettaient.

Les premiers connus ont franchi le seuil, je les attendais et il y avait de la place dans mon cœur ; mais les suivants, les autres, cachés par les premiers je ne les avais pas vus. Ils étaient différents, inconnus, imprévisibles, plus nombreux et ils m'ont envahi sans crier gare. Il a fallu se resserrer, faire de la place.

Et maintenant ils sont venus de partout, innombrables, inépuisables ; ils ne sont plus isolés mais en groupe, en chaîne, liés les uns aux autres entremêlés, de vrais morceaux d'humanité... Ils réclamaient la justice, la liberté... et surtout un peu d'amour.

Et ils m'ont envahi avec leurs bagages, de pesants bagages de rancœur, de haine, de souffrances, de péchés qui s'ajoutent aux miens... et quelques-uns avec des bouquets de fleurs cueillis dans les champs, au passage, des fleurs qui avaient le parfum de l'espérance. J'ai enlevé mes fleurs artificielles pour faire de la place car tout était envahi.

J'ai perdu mon chez moi, mes affaires, et mes fleurs préfabriquées... ; j'ai tout perdu.

Ne crains rien dit Dieu... tu as tout gagné... Tandis que les hommes entraient chez toi, en toi, moi ton Père, ton Dieu j'étais parmi eux, incognito.

Dieu... Mon Père... Notre Père... qui est avec nous. Tu nous as révélé et communiqué ton amour, et nous en vivrons assez pour qu'il se transmette à travers nos amitiés, nos solidarités et nos amours, ainsi ton nom sera sanctifié.

Tu as établi ta demeure en nous pour que nous révélions à chaque homme sa dignité ; pour lui, nous voulons obtenir le respect et la liberté qu'il mérite ; ce sera une étape vers ton royaume.

Tu as fait connaître en Jésus-Christ ta volonté de justice, de partage ; nous voulons la réaliser, nous sentant responsable de ce que va devenir notre terre : soit une vallée de gémissement, de faim, de violence, soit un lieu où justice sera faite et où chacun aura son compte de joie et d'amour. C'est alors que ta volonté sera accomplie.

Tu as si bien partagé avec nous le terrible quotidien que tu nous as rendu capables de partager notre pain... et pas seulement le pain.

Tu ne cesses de nous pardonner mais tu exiges que nous en fassions autant vis-à-vis de nos frères quels qu'ils soient...

Tu es avec nous dans toutes nos épreuves, dans les tentations et les souffrances pour nous empêcher de nous résigner mais en sachant, en fin de compte, que tout est grâce.

Ainsi, avec toi, en toi, par toi, nous avancerons vers l'Utopie vivante de ton royaume en délivrant le monde du mal...

E. Miihère

L'ÉGLISE VAUDOISE

Les traits caractéristiques de l'Église vaudoise tiennent à son passé et à sa situation actuelle. Réformée de par sa confession de foi, son organisation presbytérienne et des siècles de martyre, l'Église vaudoise est une communauté chrétienne nettement minoritaire, dont le nombre des fidèles ne dépasse pas les 25.000 âmes et le fait de vivre dans une nation dont l'Église romaine a déterminé la culture et l'histoire de façon décisive jusqu'à nos jours la range parmi les minorités évangéliques les plus engagées dans le dialogue œcuménique.

Ces trois données définissent exactement les domaines dans lesquels se situe le témoignage des Vaudois en Italie. La racine réformée de leur communauté continue à alimenter son renouveau spirituel dans le sens d'une prise de conscience des fidèles de la responsabilité individuelle dans la mission, de la nécessité de chercher des nouvelles formes de vie spirituelle et de créer de nouvelles œuvres de témoignage. L'attachement à l'Écriture qui caractérise les Vaudois à travers les âges (premiers traducteurs avec Valdo ils furent les premiers éditeurs de la Bible en français avec Olivétan) demeure encore aujourd'hui le trait fondamental de la piété vaudoise. Le fait d'être minoritaires situe les Vaudois dans le courant des Églises non conformistes du Protestantisme, c'est-à-dire dans une situation d'indépendance vis-à-vis de l'État qui détermine leur refus de toute subvention de la part des autorités et d'appui politique, mais sollicite aussi leur conscience missionnaire dans le contexte de la vie sociale.

Les Vaudois, en effet, n'ont jamais considéré leur existence comme une donnée mais comme une vocation ; nullement satisfaits de maintenir leur patrimoine religieux et culturel ils se sentent appelés à une tâche missionnaire dans le monde qui les entoure ; la vocation à évangéliser, qui les a poussés au XIX^e siècle à s'intégrer dans les domaines de la vie nationale, demeure présente à leur esprit. Le message du salut qui jaillit de l'Évangile est un message de renouveau qui transforme non seulement les idées, les opinions, mais la vie tout entière de l'homme.

Le dialogue avec l'Église romaine enfin, troisième trait caractéristique de l'Église vaudoise actuelle, est certainement le plus important. Les synodes vaudois ont discuté à plusieurs reprises et longuement ce problème ; leur attitude paraît à beaucoup de protestants étrangers extrêmement prudente et trop conditionnée par la situation italienne, ce que les Vaudois, pour leur part, contestent. Le dialogue entre les Églises chrétiennes, disent-ils, est un fait que l'on ne saurait contester, un fait positif, qui permet une confrontation réciproque dans le respect mutuel et remplace la malveillante et calomnieuse propagande dont les protestants italiens ont été victimes pendant des décennies. Mais l'œcuménisme n'est pas un simple marché d'échange entre confessions chrétiennes, c'est une recherche de fidélité évangélique faite en commun. L'union des Églises ne saurait être un but pour nous, ce n'est que le don de la grâce dans une fidélité renouvelée. L'obéissance de l'Église compte beaucoup plus que son unité.

L'œcuménisme qui favorise le dialogue ne signifie nullement une acceptation du catholicisme comme réalité historique et ne supprime pas les réserves que nous avons à adresser à l'Église romaine du point de vue évangélique. Mais c'est la situation particulière du catholicisme italien qui confère à ce dialogue une dimension politique qu'il n'a probablement pas ailleurs. L'Église romaine en effet n'est pas en Italie une réalité exclusivement religieuse (comme c'est le cas par exemple en France) mais une réalité politique qui a exercé son pouvoir dans tous les domaines de la vie publique (scolaire, financier, etc...) ; le Vatican est un état, le parti politique au pouvoir en Italie est un parti clérical, le concordat stipulé entre le Saint Siège et Mussolini demeure en vigueur qui fait de la religion catholique romaine la religion officielle. Dans cette situation les groupes évangéliques minoritaires ne peuvent que s'adresser à leurs concitoyens par une prédication biblique qui soit un point de repère pour tous ceux qui cherchent le salut mais d'autre part ils ne peuvent éviter d'adresser une critique radicale à ces compromis politiques que l'Église romaine continue à maintenir et qui sont contraires à l'Évangile lui-même.

La position que l'Église vaudoise occupe dans le protestantisme italien est, à plusieurs égards analogue à celle de l'Église réformée en France : il s'agit tout d'abord du mouvement évangélique le plus ancien, se rattachant à la Réforme tandis que les autres Églises ne comptent que quelques décennies d'activité et sont toutes d'origine étrangère. C'est donc l'Église vaudoise qui entretient les rapports plus fréquents avec les milieux œcuméniques, qui offre dans sa faculté de théologie un lieu de rencontre ouvert à toute personne cultivée et qui travaille avec sa maison d'édition à la diffusion de la pensée évangélique.

D'autre part son passé moyenâgeux, où elle fut un mouvement évangélique plus qu'une Église constituée et son passé récent d'activité missionnaire permet aux Églises vaudoises un dialogue ouvert et fraternel non seulement avec les Églises de la Fédération évangélique (méthodistes, baptistes, Armée du Salut) mais aussi des contacts fructueux avec d'autres mouvements, Église du Christ, pentecôtistes, etc...

La présence des Vaudois hors des frontières d'Italie date de la grande émigration du XIX^e siècle. Tout d'abord ils se dirigèrent vers la France et la Suisse où ils s'intégrèrent rapidement et devinrent membres des Églises réformées. A Marseille, Paris, Genève, ils ont organisé des Unions vaudoises pour maintenir les liens avec les pays d'origine.

Suite page 12 →

LES VAUDOIS EN ITALIE AU XX^{ème} SIÈCLE

L'action missionnaire de l'Église vaudoise en Italie débute en 1848 avec l'Acte d'émancipation. Toutefois, au début du XX^e siècle elle a encore sa base ecclésiastique et populaire aux Vallées vaudoises : il est significatif qu'elle y gère encore, après des siècles, l'instruction primaire avec plus de 200 écoles élémentaires. Mais cette situation se modifie assez rapidement. La crise de l'économie agricole détermine deux émigrations en masse, l'une vers les États-Unis, l'autre vers l'Uruguay : c'est le début d'une transformation socio-économique qui a porté sur l'actuel dépeuplement des hautes paroisses et sur le pendularisme ouvrier du fond des vallées. Entre 1910 et 1915 les écoles élémentaires passent à l'État en vertu du principe de la laïcité de l'école. En 1915 le Comité d'évangélisation, fondé en 1860, est absorbé par la Table vaudoise qui étend ainsi sa juridiction administrative sur tout le pays ; peu après, en 1921, la Faculté vaudoise de théologie, à Florence depuis 1861, se transfère à Rome.

Le nationalisme fasciste détermine peu à peu un progressif relâchement des rapports avec le monde protestant et une nationalisation forcée des Vallées vaudoises par l'interdiction du français — capital culturel d'immense valeur —, la limitation de la liberté de presse, l'interdiction de l'émigration saisonnière en France, importante pour les rapports culturels et pour l'économie locale. Les lois restrictives de la liberté religieuse rendent d'autre part difficile cette marche évangélisatrice, que l'église avait acceptée comme un nouveau rôle historique dans le pays. La dictature fasciste ne pouvait que répugner à des esprits protestants, fussent-ils libéraux ou piétistes. Toutefois elle posait sur le plan historique et spirituel de gros problèmes auxquels l'optimisme libéral, fut-il politique ou théologique, n'était plus préparé à répondre.

Cet optimisme s'était manifesté sur le plan évangélique par l'apparition en

Italie, au début du siècle, de la Y.M.C.A. américaine et puis de la Fédération des étudiants pour la culture religieuse (telle était la nouvelle dénomination italienne de l'organisation internationale), inspirées par un vague interconfessionnalisme chrétien. Ces mouvements trouvèrent leur expression culturellement plus élevée dans la revue *Bylichnis* et la revue *Fede e Vita* de Ugo Janni, qui était aussi le leader du mouvement « panchrétien » en Italie, spirituellement proche des modernistes catholiques.

La première réaction à ces tendances fut de 1922 à 1927, la revue *Conscientia*, fondée par un protestant indépendant : Giuseppe Gangale. Son titre s'inspirait du refus de Luther à « deponere conscientiam » ; son programme était de combattre la dépersonnalisation du protestantisme du temps, de réaffirmer (contre la position du revivalisme protestant du XIX^e siècle) l'intransigeance des réformateurs du XVI^e : Jean Calvin en était le symbole ; sa méthode était de lancer le faible protestantisme italien dans la lutte culturelle du temps, mais sans illusions sur la disponibilité des Italiens, catholiques par tradition et culture, à devenir protestants. Dans la ligne de *Conscientia* et en antithèse aux Unions Chrétiennes Des jeunes Gens (A.C.D.G.), filiation de la Y.M.C.A., naissent en marge de l'Église vaudoise les Groupes de Jeunesse Vaudoise (G.G.V.) qui cherchent à revaloriser sur un plan culturel l'originalité du mouvement vaudois et l'actualité de la pensée des réformateurs. Au sein de l'église s'organise une Fédération de la jeunesse vaudoise (F.G.V.) strictement orientée vers une concentration ecclésiastique, selon le mot d'ordre « pour Christ et pour l'église ».

En 1931 la revue officielle des A.C.D.G. *Gioventù Cristiana* devient indépendante sous la direction de Giovanni Miegge, pasteur et théologien vaudois, avec un comité de rédaction formé en grande partie par des Vaudois. Jusqu'en 1940 elle sera une vivante école

de pensée pour les protestants italiens et pour d'autres intellectuels qui y trouveront hospitalité dans un climat de liberté, fort appréciable sous l'oppression fasciste. La thématique de la revue sera inspirée par le renouveau théologique qui eut son centre emblématique en Karl Barth. Plus tard la lutte de l'Église confessionnelle allemande offrira un exemple éclatant de cette « existence théologique » qui a porté l'Église à des engagements historiques très sérieux vis-à-vis du nouvel État totalitaire du XX^e siècle, ses idéologies, ses dogmes, sa mystique, ses rituels et son aliénation totale de l'homme. Nombreux collaborateurs de la revue auront, en conséquence, un rôle de premier plan dans la Résistance, qui trouvera aussi dans les Vallées vaudoises un de ses centres les plus actifs.

De nombreux problèmes surgissent dans l'après-guerre : celui de la liberté religieuse que des lois fascistes non abrogées et l'esprit clérical d'un certain catholicisme cherchent encore à limiter et celui des nouveaux rapports œcuméniques envers l'Église romaine qui sera résolu théologiquement en surmontant soit les faciles et superficiels enthousiasmes créés par le Concile de Vatican, soit les résidus d'anticléricalisme, héritage du passé. En reprenant l'initiative du Congrès évangélique de 1920 se réunira aussi en 1965 le II^e Congrès évangélique italien et à sa suite se constituera la Fédération évangélique italienne.

Mais le problème théologiquement plus inquiétant de l'après-guerre est l'impact du marxisme sur la vie spirituelle de nos Églises. L'existence en Italie du plus fort parti communiste de l'Occident, inspiré par un marxisme-léninisme plus ou moins dogmatique et par une obéissance moscovite plus ou moins stricte selon les circonstances, a interdit au pays la possibilité d'une alternative démocratique au pouvoir, en consolidant pour trente ans l'hégémonie du parti catholique, quoique aujourd'hui fortement éprouvé. Comme autrefois la situation

—> Suite de la page 11

L'église vaudoise.

L'émigration d'outre-mer fut beaucoup plus importante ; aux États-Unis et en Amérique Latine les Vaudois ont formé d'importantes colonies qui ont été jusqu'à la deuxième guerre mondiale partie intégrante de l'Église Vaudoise. Cette situation est insoutenable tant à cause de la distance que de l'augmentation des fidèles (actuellement 30 % des Vaudois habitent en Uruguay et Argentine : 17.000 personnes avec 17 pasteurs,

260 anciens, 42 églises, 70 écoles du dimanche. La solution envisagée pour maintenir les liens entre les deux continents fut la suivante :

L'Église demeure une unité n'ayant qu'un synode, mais divisée en deux sections (l'une italienne, l'autre américaine) autonomes pour ce qui touche les problèmes locaux, unifiée en ce qui concerne les décisions de foi et de discipline.

Giorgio Tourn

politique du moment se reflète dans les Églises : la protestation sociale s'oriente toujours plus fortement et unilatéralement vers une vision marxiste de la situation, cette tendance disposant, pour son action sur la jeunesse et sur l'opinion de nos Églises, de nombreux « centres de pouvoir » très indépendants, tels que Agape, la Fédération de la jeunesse évangélique, la revue *Gioventù Evangelica* et le périodique *Nuovi Tempi*. Cette information et cette protestation, dominantes, ne concernent et ne visent que les maux de l'Occident, vu globalement comme manifestation d'un même « système » bourgeois-capitaliste à démolir par la lutte de classe. De l'oppression politique,

sociale, culturelle et spirituelle et de l'impérialisme farouche de l'Orient on ne parle et on ne discute pas : le problème politique de l'État totalitaire ne se pose plus ; même l'État fasciste est vu, selon l'interprétation marxiste, uniquement comme « réaction sociale » sans percevoir les alarmantes identités qui subsistent entre toutes les dictatures étatistes du XX^e siècle, indépendamment de leurs positions politiques et sociales.

L'existence théologique de l'Église, considérée comme quêtiste et bourgeoise, est remplacée dans cette vision par une « existence politique » qui toutefois apparaît légitime uniquement dans la

perspective d'une seule idéologie (l'idéologie marxiste) et dans un engagement « militant » qui fatalement tend à exclure le doute critique, la considération objective des faits et le pluralisme des opinions. Mais le problème de la fidélité à l'Évangile et du « cui prodest » ne se résout pas seulement en termes sociaux comme affirment les nouveaux chrétiens-marxistes, qui se présentent aujourd'hui comme les épigones des « Schwärmer » du XVI^e siècle plutôt que des Réformateurs : la réalité historique est bien plus complexe et contradictoire que ces simplifications idéologiques.

Giorgio Peyronel

Évangélisation dans notre temps

Le pasteur Philip Potter, secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises reçu par le Synode des évêques qui se tient à Rome depuis le 27 septembre, s'est adressé à cette assemblée le 10 octobre dernier.

On sait que le Synode a pour thème général : « L'Évangélisation dans le monde contemporain ».

On trouvera ici quelques extraits de ce discours.

Parlant de la dimension de l'évangélisation, le pasteur Philip Potter cite un passage d'un document intitulé : « Réflexion théologique sur l'évangélisation ».

« Il n'y a pas qu'une seule manière de rendre témoignage à Jésus-Christ. L'Église a rendu témoignage en différents temps, en différents lieux et de différentes manières. Cela est important. Il y a en effet des occasions où c'est une action dynamique dans la société qui s'impose ; il en est d'autres où une parole doit être prononcée, d'autres encore où le témoignage est rendu par l'attitude des chrétiens les uns envers les autres. Il peut arriver aussi que la simple présence d'une communauté de culte ou d'un homme en prière constitue le témoignage. Ces différentes dimensions du témoignage rendu au seul Seigneur correspondent toujours à une forme concrète d'obéissance. Les isoler les uns des autres, c'est déformer

l'Évangile. Elles sont inextricablement liées et c'est ensemble qu'elles donnent la véritable dimension de l'évangélisation. Ce qui importe, c'est que la parole rédemptrice de Dieu soit annoncée et entendue. » (...)

Il ajoute :

L'évangélisation n'incombe pas uniquement aux spécialistes, aux sociétés ou aux ordres, mais à la communauté chrétienne tout entière. Cette vision de l'Église ne fait son chemin que lentement dans les esprits.

La Quatrième Assemblée du C.O.E. s'est exprimée en ces termes : « Mobiliser le peuple de Dieu au service de la mission, c'est aujourd'hui le libérer des structures qui l'entravent dans l'Église afin qu'il soit à même de s'ouvrir avec plus de souplesse au monde dans lequel il vit. Dans ce monde, nous devons rencontrer les autres, au-delà de toutes les frontières, dans des relations nouvelles, ce qui signifie à la fois écouter et répondre, donner et recevoir ».

(...)

Cependant, pour évangéliser, il faut savoir découvrir les signes des temps. Après en avoir énuméré quelques-uns le pasteur Potter évoque les nouveaux dieux :

En tant que chrétiens, nous sommes conscients de l'existence des nouveaux dieux que les hommes ont conçus et érigés et auxquels ils ont donné allégeance : le culte des biens matériels ; le désir d'avoir et de consommer toujours plus, de préférer la prospective à la perspective ; l'usage abusif du pouvoir à des fins de guerre et de destruction ; le fait que notre planète soit la scène des divisions les plus perverses, les plus violentes

et les plus meurtrières que l'histoire ait jamais connues ; l'exploitation cupide de nos ressources naturelles et la destruction de notre environnement ; en un mot toutes les menaces qui pèsent sur la survie même de l'espèce humaine. Ces faits sont imputables à des êtres humains et, dans toutes nos sociétés, nous en portons inéluctablement la responsabilité.

(...)

Les aspirations de la jeunesse

Au cours de la dernière décennie, nous avons été témoins de la contestation angoissée de la jeunesse qui représente, dans un grand nombre de pays, la majorité de la population. Les jeunes ont joué un rôle déterminant dans la mise en question de l'injustice raciale et sociale, et des structures démoniaques de notre société dans l'éducation, le travail et les relations humaines. Dans certains pays, ils ont été l'objet d'une répression brutale. Plus récemment, la jeunesse a exprimé la faim spirituelle de notre temps. Si de nombreux jeunes ont cherché refuge dans l'expérience mystique, par la pratique de religions orientales ou par la drogue, d'autres, beaucoup plus nombreux, s'efforcent sérieusement de trouver, dans la foi et le culte chrétiens, les ressources spirituelles qui inspireront et sous-tendront leur lutte pour la justice sociale. Le Concile des Jeunes inspiré par la Communauté de Taizé illustre cette recherche de manière significative ; la contemplation et la lutte sont envisagées ici dans une relation dynamique et prophétique. D'autres jeunes tentent de surmonter l'anonymat et la « privatisation »

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

Suite page 14 →

Évangélisation dans notre temps

de la société en se rassemblant en petits groupes fervents, dont certains sont de nature charismatique. La renaissance de religions autres que la foi chrétienne et la quête d'une communauté mondiale dans la justice et la paix avec les chrétiens sont un autre signe des temps.

(...)

Quelques conséquences pour l'Église et pour l'évangélisation

Pour l'Église annonciatrice de l'Évangile, deux conséquences s'ensuivent :

En premier lieu, l'évangélisation n'est pas une stratégie qu'un Synode épiscopal,

ou le Conseil œcuménique des Églises, ou encore un congrès mondial d'évangélisation pourraient élaborer. Elle intervient dans un lieu donné, au milieu de certaines personnes et de certains groupes. Et c'est pourquoi, c'est l'Église locale qui constitue la base même de l'évangélisation — le peuple tout entier de Dieu dans la communauté, célébrant le culte, vivant et agissant parmi les hommes, dans le dialogue et la solidarité. Ce qui importe ici, c'est qu'il y ait dialogue entre les Églises locales, dans le respect et la correction réciproques, dans le partage collégial de la multiple grâce de Dieu », source d'enrichissement mutuel (1 Pierre 4, 10).

En deuxième lieu, l'évangélisation qui intervient dans un lieu donné, au milieu d'hommes dotés d'un génie culturel propre, doit tenir compte de tous les aspects de l'existence des personnes et des groupes. Parole et acte, proclamation et service, théologie et praxis, contempla-

tion et lutte, patiente espérance et engagement impératif sont inextricablement liés selon le rythme propre de l'évangélisation.

Mais le dialogue, forme d'évangélisation, ne sera crédible aux yeux de ceux qui n'ont pas la foi que si les Églises et les chrétiens apprennent à vivre ce dialogue entre eux comme un acte normal et quotidien. La question n'est pas tant de savoir si la collaboration est possible au plan de l'évangélisation entre les catholiques romains et les autres chrétiens. Elle se pose bien davantage en ces termes : les chrétiens de confessions différentes sont-ils prêts, oui ou non, à mettre à nu leur foi et leur vie, aux regards des autres, et à laisser l'Évangile accomplir ainsi en eux, et à travers eux, l'œuvre explosive qui lui est propre.

(...)

Philip Potter

LE MERCREDI OUBLIÉ

OU

Lettre du pasteur Alphonse Maillot au Ministre de l'Éducation Nationale

Monsieur le Ministre,

Vous me permettrez de vous rappeler tout d'abord que seuls parmi les chrétiens, les protestants ont accepté de bon gré la loi de 1905 qui consacrait la Séparation de l'Église et de l'État. Certains d'entre eux, même, en étaient directement responsables. Il serait paradoxal que désormais, ils en soient les principales victimes ; je m'explique :

Vous savez en effet que cette loi prévoit (si je ne fais erreur) qu'un jour (autre que le Dimanche) sera consacré à l'instruction religieuse, qu'éventuellement les parents voudraient donner à leurs enfants.

Longtemps ce jour fut le jeudi. Manquant de vigilance, les Églises (sous le Maréchal Pétain si je ne fais erreur) commencèrent par se laisser dévorer le matin de ce jeudi, pour les élèves des classes secondaires.

Je pense que vous n'ignorez pas que l'instruction religieuse pour les protestants coïncide avec les quatrièmes, troisièmes et secondes. Les catholiques, de leur côté, n'y voyaient pas un inconvénient majeur,

a) leur instruction religieuse coïncidant avec le primaire ;

b) leur nombre permettant d'assurer des aumôneries compensatoires pendant la semaine.

Le problème resta le même avec le transfert du jeudi au mercredi. Simplement à plusieurs reprises j'ai dû intervenir sans trop de succès d'ailleurs parce que le mercredi après-midi lui-même était dévoré par les Lycées pour des raisons

diverses : sportives parfois, reports de vacances, etc...

Maintenant il semble être question de transférer ici ou là pour des raisons de chauffage, le samedi matin au mercredi après-midi.

La lettre de la Loi de 1905 sera peut-être respectée, mais pas son désir. Vous savez que beaucoup de foyers fuient les villes le samedi et le dimanche. Et nous serons dans ce cas dans l'impossibilité d'assurer l'enseignement religieux : la « place » ne nous en sera pas fournie.

Sachez alors que si le mercredi après-midi devait être lui aussi dévoré :

1. Je me pourvois en Conseil d'État et demanderais à la Fédération Protestante de France d'en faire autant, pour non-respect de l'esprit de la Loi de Séparation.
2. Je demanderais aux enfants et aux

parents qui ont des enfants en âge d'instruction, de désobéir à tout transfert de Cours au mercredi après-midi.

3. Faisant ce que je n'ai jamais fait, je demanderais à mes paroissiens, et par le biais de la Presse Protestante, à tous les protestants français de s'opposer par tous les moyens, à cette atteinte à la loi de 1905, à laquelle je croyais que, comme ancien instituteur, vous deviez être très attaché.
4. Je demanderais à tous les enseignants protestants de s'opposer dans la mesure de leurs possibilités, à cette atteinte à la loi de 1905.

Je vous prie de croire, Monsieur le Ministre, à mon respect et à ma vigilance.

A. Maillot
4 octobre 1974



DE DIETRICH
la grande marque
française
CUISSON - CHAUFFAGE

LIVRES ET REVUES

Jean GROFFIER : *Palestine à livre ouvert* — 40 siècles d'histoire. Un volume 22/14, 108 pages. Éditions Reboulin — 84400 Apt-en-Provence. Prix : 22 F.

La Palestine n'est pas qu'un partage politique, une création de notre siècle, c'est davantage un livre ouvert sur l'histoire de peuples et de religions. L'auteur est retourné aux sources en ouvrant les livres de chacun et il l'a fait en dehors de toute politique, de toute passion, en cherchant ce qui peut unir.

Ainsi s'exprime l'auteur en la fin de son livre : « Cette fresque religieuse traverse l'histoire de l'humanité en toile de fond. Dans la succession des événements qui ont fait et défont les époques et les civilisations, c'est une présence qui les traverse toutes dans sa continuité exceptionnelle. (...) L'aventure d'un homme (Abram), d'un peuple sous les visages différents de leurs descendants, conserve au message sacré sa valeur unique... »

Et voici une des dernières phrases du livre qui en exprime à la fois l'esprit et la portée : « C'est en dépassionnant le problème de son actualité qu'il faut le considérer, pour mieux en saisir les données essentielles, qui ne sont pas d'aujourd'hui, mais qui embrassent dans son entièreté le raison d'être du monde judéo-islamo-chrétien. On ne peut le dissocier de la Parole ».

Jean RIVIERRE

La vie des protestants du Poitou après la Révocation (1685 - 1700)

Se trouve chez l'auteur : 436, rue des Glaïses, 45400 SARAN — Prix franco de port : 18 F. C.C.P. : J. Rivierre, Paris 1084-34.

SOCIÉTÉ DES ÉCOLES DU DIMANCHE

Son directeur, le pasteur Pierre Chrétien, apporte un nouveau matériel pour les Écoles du Dimanche : *La dernière Pâque de Jésus* avec notes sur la formation du Nouveau Testament et tableau à l'usage des enfants.

Francis SCHAEFFER : *La pollution et la mort de l'homme* : un point de vue chrétien sur l'Écologie — 110 pages 12/18. Ed. Ligue pour la Lecture de la Bible — Prix : 7 F.

FOI ET VIE No 4 septembre 1974 — Seizième cahier d'études juives.

Au sommaire :

André Haim, Explorateurs de nos peurs.

Bernard Dupuy : Un théologien juif de l'Holocauste ; Émil Fackenheim.

Emmanuel Eydoux : Un poète juif se tourne vers les musulmans et les chrétiens.

M.N. Peters : sur Philip Roth.

Camille Pasquier : Présence du cœur.

Documents : Orientations pastorales d'avril 1973 du Comité épiscopal catholique français pour les relations avec le judaïsme — Israël, Peuple, Terre, État. Document théologique américain. — A propos des lieux saints.

Bibliographie 1962-1974.

PAROLE ET SOCIÉTÉ

Gérard Lebrun : Jésus (texte de recherche).

Giulio Girardi : Foi chrétienne et matérialisme historique.

INFORMATIONS

Culte radiodiffusé de 8 h 30 à 9 h

1 novembre : Pasteur Claude Muess
3 novembre : Pasteur Claude Muess
10 novembre : Pasteur Daniel Atger
17 novembre : Pasteur Daniel Atger
24 novembre : Pasteur Christian Mazel

Télévision — « Présence protestante »

— *Dimanche 27 octobre* — 10 h-10 h 30
Culte en l'Église Réformée Saint-Étienne à Mulhouse.
Prédication du pasteur Jean-Daniel Fischer
— *Dimanche 3 novembre* — 10 h-10 h 30
Message du pasteur Gilles de Saint-Blancat
Étude biblique : la parabole du festin, pasteur Louis Simon.
— *Dimanche 10 novembre* — 10 h-10 h 30
Poèmes d'André Marissel
« La Bible et la Vie : la Sainte Cène, avec le professeur Pierre Prigent
Étude biblique : la parabole des vigneron, pasteur Louis Simon
— *Dimanche 17 novembre* — 10 h-10 h 30
8ème Centenaire de Pierre Valdo
Étude biblique : pasteur Ch. l'Éplattienier.
— *Dimanche 24 novembre* — 10 h-10 h 30
Culte en l'Église luthérienne d'Héricourt (70)
Prédication du pasteur Maurice Sweeting.

CAFES DE L'ELEPHANT NOIR TOULOUSE

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

ONT COLLABORE A CE NUMERO

Henri Bosc, pasteur, Castres (ancien bibliothécaire de la Société de l'histoire du protestantisme français).

R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.

P.-Y. Debrenne, pasteur, Marseille-Tilsit.

J. Groffier, écrivain, ancien fonctionnaire international. Apt-en-Provence.

A. Maillot, pasteur à Clermont-Ferrand.

E. Mihière, pasteur à Saint-Nazaire.

G. Peyronel, professeur à Milan.

Ph. Potter, Secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises, Genève.

J. Schuhler

G. Tourn, Vice-président de la Société d'Histoire Vaudoise, Pinérola (Turin).

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

LA RÉFORMATION...

UNE FÊTE DE LA JOIE

CERTAINES églises protestantes de France, ou peut-être surtout certains pasteurs, répugnent aujourd'hui à célébrer le souvenir de la Réformation. Les plus douloureusement peïnés de cette ingratitude et de cette désinvolture sont bien souvent des amis nés hors du protestantisme, mais qui ont trouvé en lui leur climat spirituel, parfois au terme d'une longue recherche. Pour ceux-là et, grâce à Dieu, pour beaucoup de protestants, le jour de la Réformation n'est nullement l'occasion de l'orgueilleux panégyrique d'un héritage religieux. Ce jour est bien plutôt l'invitation à un partage fraternel, à un retour aux sources dans la reconnaissance et dans la joie.

LA Réformation... une fête de la joie dans le partage fraternel ! Partage d'une richesse spirituelle mise à la disposition de tout homme conscient de sa liberté et de sa responsabilité ! La Bonne Nouvelle de l'Amour gratuit, longtemps oubliée, longtemps accommodée aux calculs égoïstes, aux métaphysiques sûres de leur logique, aux politiques sûres de leur bon droit ou de leur cynisme, la Bonne Nouvelle de l'Évangile est proclamée, chantée à tous les carrefours des routes humaines.

La foi n'est plus une affaire de peur, de calculs chiffrés supputant le crédit ou la dépense d'un hypothétique salut. La foi n'est plus liée à un orgueilleux « quant-à-soi » ecclésiastique. Elle redevient humble certitude de l'amour de Dieu, invitation au festin du Royaume, justification de l'espérance de l'homme et de sa vie.

La lampe longtemps confisquée ou mise sous le boisseau est enfin replacée sur son support. Sa lumière éclaire tous ceux qui sont dans la maison, une maison

qui ne se veut fermée à personne parce qu'elle est la maison de l'Unité dans la joie.

MAISON de l'Unité dans la joie !
La Réformation a souvent été considérée comme un schisme. L'est-elle au regard de l'Évangile ?

Peut-on accuser de schisme ceux qui voulaient rénover l'intérieur de la maison et que l'on a mis à la porte ? L'œcuménisme que nous aimons, celui de la loyauté et de la vérité dans la charité, nous pousse à redire que la Réformation s'est voulue non pas destructrice, mais servante de la véritable unité.

Cette Unité dans la diversité se situe bien au-dessus des conformismes et des traditions ecclésiastiques. Elle est une grâce de Dieu à recevoir dans la joie. Beaucoup de nos frères catholiques le sentent et le savent. Ceux-là disent aux protestants : « Pour travailler à l'unité de la grande famille des disciples du Christ, soyez pleinement vous-mêmes. Ne reniez pas votre foi évangélique, vos habitudes de liberté, de simplicité. C'est ainsi que vous nous serez le plus utiles. »

DANS une grande paroisse protestante de Paris, le dimanche de la Réformation est aussi celui où l'on remet une Bible aux jeunes catéchumènes qui commencent leur instruction religieuse. Ce jour de fête n'est ainsi nullement orienté vers le passé, si grand soit-il. Il est un jour de communion dans l'espérance, un signe de la solidarité des générations.

En donnant au livre des livres la place d'honneur, la Réformation nous a invités et nous invite encore à croire en la force et en la Victoire de l'Esprit. Cette certitude a soutenu les témoins « évangéliques » du passé. Elle est aujourd'hui pour tous, jeunes et moins jeunes, le support et le secret de la vraie joie, celle dont le Christ a dit qu'elle ne nous sera point ravie.

LES PAYS PROTESTANTS

7 bis, rue du pasteur Wagner — Métro Bastille

DIMANCHE 17 novembre à 16 h 15

CONFÉRENCE

« L'histoire du protestantisme parisien »
par le pasteur Georges Marchal

Cordiale invitation.

René Château

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL 88e ANNÉE No 21-22 Lundi 9 décembre 1974

PROPHETES ET REFORMATEURS

par Pierre Bourguet

A tort ou à raison, je considère qu'à l'heure actuelle, dans le Nouveau Testament — après, bien entendu, la méditation des évangiles —, la lecture de la deuxième épître de Pierre (et même de l'épître de Jude) est particulièrement opportune. Je vous conseille de vérifier la chose.

Toujours est-il que c'est dans cette seconde épître attribuée à l'apôtre Pierre, que se trouve le texte affirmatif qui me paraît convenir pour le 457ème anniversaire de la Réformation que nous célébrons aujourd'hui. Il y est écrit : « *C'est poussé par le saint-esprit que les hommes ont parlé de la part de Dieu* » (1).

En vérité, cette fête de la Réformation est, de nos jours, souvent boudée, et même dénigrée par un certain nombre de protestants tièdes et timorés pour ne pas dire honteux, qui n'y voient qu'une sorte de triomphalisme regrettable ou de culte des ancêtres ridicule. A leurs yeux cela fait « rétro »... Et l'abstention est d'autant plus étrange que « la fête » (tout court) tient une large place sinon toujours dans le cœur, du moins dans les propos de beaucoup de nos contemporains. Or je suis de ceux qui estiment que, non seulement le souvenir, mais plutôt la pensée directrice de la Réforme, sa préoccupation, ses buts encore légitimes autant que les résultats obtenus, méritent qu'on la célèbre joyeusement, chaleureusement, sans complexes.

Certes, il existe une notable différence entre se réjouir et se plier à n'importe quelles réjouissances ! Car il y en a toute une gamme. Il n'est pas question ici de concurrencer le carnaval de Rio ni la fêria de Nîmes... Mais faut-il tenir pour rien l'appartenance miraculeuse à une Église qui a remporté, grâce à Dieu, une victoire sur la pire des servitudes : l'oppression des consciences — et à notre époque où il est tant question de libération, ne vaut-il pas la peine de mesurer le prix de la meilleure, puisqu'en définitive toutes les autres découlent de celle-là ? Si nous avions envie, cependant, de faire la petite bouche, d'imaginer comme beaucoup que le monde a commencé avec nous, que notre siècle seul réalise enfin de grandes choses, appréciations d'abord la modestie d'un savant qui n'est autre que Jean Rostand :

« Il faut savoir que dans les sciences expérimentales tout au moins, et dans les conditions présentes de la recherche, il est tout à fait exceptionnel qu'une découverte ait pour point de départ une idée vraiment neuve et personnelle » (2).

L'Histoire, de même, est là pour nous apprendre que l'on s'aveugle lorsqu'on se figure que l'homme actuel, sur le plan de la spiritualité, de l'action efficace et de la justice, dépasse les générations précédentes. C'est bien mal les connaître et bien vite les condamner ! En ce qui nous concerne, acceptons plutôt l'apostrophe du prophète Esaïe : « *Considérez le rocher d'où vous avez été taillés, la carrière d'où vous avez été tirés* » (Esaïe 51, 1).

Je crois nécessaire, néanmoins, d'apporter tout de suite une précision préalable à propos du texte biblique emprunté à la deuxième épître de Pierre : il ne s'agit de le prendre directement pour un portrait des Réformateurs. Ils n'auraient du reste pas toléré qu'on les confonde avec les auteurs sacrés ! Car « **ces hommes** (et certains manuscrits anciens portent même : **ces saints hommes**) **qui ont parlé de la part de Dieu poussés par le saint-esprit** » ce sont — à la suite des patriarches et des prophètes — les premiers disciples et les apôtres de Jésus-Christ. Dans la mesure où leurs témoignages privilégiés, et par conséquent autorisés, sont l'écho fidèle de l'Évangile, de cet Évangile qu'ils ont entendu et vu à l'œuvre, ils constituent la Parole de Dieu, l'autorité souveraine en matière de foi chrétienne.

Voilà pourquoi ces témoins sont en droit de déclarer :

(1) II Pierre 1, 21.

Cet article que le pasteur Pierre Bourguet, ancien président du Conseil national de l'Église Réformée de France a eu l'amabilité de confier à Évangile et Liberté, est une prédication donnée à Montpellier le dimanche de la Réformation. Le titre est de la rédaction.

(2) Jean Rostand : *Inquiétudes d'un biologiste* (Paris 1967).

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Brunel,
J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Tout le monde comprendra les raisons de la cassure
du rythme de nos parutions — rythme régulier dû à
l'obligeance et aux soins de notre imprimeur auquel va
notre gratitude. Comme le précédent, ce numéro aura
été retardé par la grève des Postes. Qui sait ce qui en
sera par la suite ?*

*Notre intention première avait trois objectifs :
donner suite aux réflexions relatives à la fête de la
Réformation ; apporter une contribution à la recher-
che des synodes étudiant cette année le problème de
« la transmission de l'Évangile » ; continuer la publi-
cation d'articles relatifs au ministère pastoral paroissial
et au malaise de l'Église.*

*Sur ces thèmes on trouvera aujourd'hui quelques
échos. D'autres articles auraient dû nous parvenir. Sans
doute demeurent-ils, pour un temps indéterminé, au
fond de quelque sac postal... Les reverrons-nous
jamais ?*

*Les indications que nous donnons en dernière page
au sujet de l'augmentation de l'abonnement seront-
elles malvenues en une période de pareil désarroi ?
Nous ne saurions le penser. Le désarroi lui-même
montre à l'évidence que bien des choses vont mal. Nos
finances en sont victimes. Pour l'expérimenter chaque
jour, chacun sait que tout a augmenté ; tout le monde
craint que cette augmentation ne soit pas à sa fin...*

*Nous espérons que chacun, réalisant la nécessité de
notre décision voudra continuer à faire confiance à
Évangile et Liberté.*

« *Ce n'est pas en suivant des fables habilement composées que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est pour avoir vu sa majesté de nos propres yeux* » (II Pierre 1, 16).

Or, par la suite, il n'est permis à personne d'en dire autant. Aussi le témoignage apostolique bénéficie-t-il d'une exclusivité indéniable... Et comme, de plus, **ces hommes** pour la plupart d'origine modeste, stupéfient même les sceptiques, par la grandeur et la qualité de leur contribution inattendue à l'histoire du salut — comme ils n'ont été dans cette entreprise, ni poussés par l'ambition, ni poussés par l'intérêt, ni poussés par l'orgueil, il faut bien que c'ait été à leur corps défendant, **poussés par le saint-esprit**, cette force surnaturelle — ; de telle sorte que l'Écriture sainte est à tous égards une révélation, la Révélation.

Qu'on ne me fasse donc pas dire, je le répète, que la Réforme est à mettre sur le même plan. Bien au contraire : tous ceux et toutes celles qui en ont été (et qui en sont encore) les artisans, récusent — d'où qu'elles viennent — les prétentions à accroître la vérité révélée. La Révélation est close. Il ne s'agit pas là d'une fantaisie, d'un parti-pris sans motif. Les dernières lignes de la dernière page de la Bible sont un avertissement à n'en rien retrancher et à n'y rien ajouter. Telle est la raison pour laquelle nous professons que l'Écriture sainte l'emporte sur la Tradition — y compris, bien sûr, les traditions protestantes. Car nous devons être les premiers à convenir du bien-fondé de cette affirmation de Cyprien de Carthage :

« *Une coutume qui ne s'appuie point sur la vérité n'est qu'une vieille erreur. Si donc la vérité vient à être douteuse sur quelque point, nous devons remonter à l'Évangile et à la tradition des apôtres* ».



Mais, au fait, une question se pose tout de même, du moins aux chrétiens : **Si des hommes, poussés par le saint-esprit, ont parlé de la part de Dieu**, — et d'autre part, puisque (depuis la première Pentecôte) **le saint-esprit peut se répandre sur toute créature**, pourquoi n'importe quelle créature ne pourrait-elle pas, à son tour, parler... **de la part de Dieu** ?

Le raisonnement est juste. Et la réponse doit être positive. L'inspiration, loin d'être réservée à quelques-uns — à une caste, à un clergé, à une hiérarchie, par exemple — est à la portée de chacun. Jésus-Christ est formel : « *...votre Père céleste donnera le saint-esprit à ceux qui le lui demandent* » (Luc 11, 13). Ne laissons pas cette promesse uniquement à d'autres. Prenons-la au mot ! Seulement, le simple bon sens, déjà, nous rend attentifs à une remarque capitale, qui constitue en somme la seule, l'unique réserve en face de l'inspiration promise aux croyants : **le saint-esprit ne saurait se contredire**. « *Car il ne peut se renier lui-même* » (II Timothée 2, 13). Cela signifie que la Révélation accordée une fois pour toutes, demeure à jamais la

Pierre de touche de la vérité chrétienne. De même que, malgré leur variété, les poids et mesures en usage dans les magasins, les marchés, les foires, sont l'objet d'une surveillance et d'une vérification par rapport aux étalons dûment poinçonnés, sous peine d'être déclarés faux, — ainsi, à plus forte raison, sur le plan religieux, toute doctrine ou toute action qui se dit inspirée par le Seigneur a besoin d'apparaître comme dans la visée (indéniable) de l'esprit, sinon de la lettre de l'Écriture sainte. Faute de quoi, gare à l'erreur ! Telle est la garantie du sacerdoce universel.

Il s'agit là assurément, d'une pétition de principe que ne manquent pas de contester les traditionnalistes inconditionnels aussi bien que les illuminés. Mais en plus de la logique du bon sens, elle se fonde principalement sur ce qu'a déclaré Jésus-Christ : « *Les cieux et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point !* » (Mat. 24, 35). Alors, qu'on ne cherche pas ailleurs le mobile des rénovateurs successifs qui, de siècle en siècle, se sont évertués à ramener l'Église vers ce qui est authentique. Oui, ils se sont pour cela dressés contre des puissances. Oui, il leur a fallu contester les décisions de certains conciles, braver l'excommunication, brûler la bulle d'un pape. Oui, encore de nos jours, il y a des encycliques qu'on juge à bon droit inacceptables... Mais pour d'évangéliques raisons, et non pas pour le plaisir de combattre ; pour édifier, et non pas pour le plaisir de détruire. Car, contrairement aux apparences et aux accusations gratuites, les réformateurs légitimes n'ont pas été de systématiques « casseurs », — ils ont d'ailleurs désavoué, le cas échéant, les violences de leurs disciples excessifs. Leurs propres discours, leurs propres écrits, leurs actes n'ont tendu qu'à mettre en valeur, dans le domaine de la foi et par conséquent de la vie, ce qui est chrétiennement **essentiel, permanent, universel**. Et cela, ils l'ont fait en évangélisant aussi bien le peuple que les « grands responsables » (pour reprendre une expression récente du cardinal Marty).

Je pourrais ici, sans difficulté, illustrer mon propos au moyen de cent exemples choisis dans ce seizième siècle où la Réforme fut, dans l'Europe entière, comme une série d'explosions. Mais ce serait trop commode. Du reste, on l'a souvent fait. Je n'évoquerai pas davantage les pasteurs du Désert et les Camisards... Mais je songe à cette suite ininterrompue de grands « hérétiques » (comme les qualifiait François Mauriac lui-même) qui, au fil des âges, au moins sur un ou deux points essentiels, ont redressé l'Église **déformée**. On les nomme les pré-réformateurs, ces chercheurs en avance sur leur temps à force d'en remonter le cours afin de redécouvrir l'Évangile. Ils sont oubliés. Qui se souvient de Scott Erigène, de Béranger de Tours, de Pierre de Bruis et d'Arnaud de Villeneuve, chancelier de l'Université de Montpellier au XIV^{ème} siècle qui reprochait aux théologiens d'avoir « *malicieusement mêlé les songes des philosophes avec la sainte-Écriture* » ? Et que dire de Pierre Valdo, dont on a fêté cette année le huitième centenaire, et des Vaudois — dont l'Église n'a cessé de renaître des cendres de la persécution jusqu'à nos jours — ce « peuple évangélique » qui rassembla

deux mille écus d'or en 1535 pour mettre la Bible française « en public ».

Tous ceux-là et beaucoup d'anonymes à leur suite, ne sont encore qu'une infime partie de ces témoins que Dieu a suscités et dont l'ensemble constitue la vraie succession apostolique (3). Peu ou prou ils ont établi et vécu l'enseignement de Jésus-Christ. Ce que le roi Josias fit en Israël pour la Loi retrouvée, ils l'ont fait pour la Grâce. Indirectement, certes, mais sûrement parce qu'ils se référaient à « *ces hommes qui ont parlé de la part de Dieu poussés par le saint-esprit* », à leur tour, poussés par le même Esprit; ils ont parlé de la part de Dieu... **et pour ne pas dire autre chose !**

Réformation signifie recommencement et retour aux sources, non pour une simple rétrospective, mais au contraire afin d'aller de l'avant avec certitude, en partant de bases solides.

« *Le protestantisme oublie trop que lui aussi, il a des racines dont il ne saurait se séparer sans périr, et que la religion n'est pas une plante annuelle que les hommes cultivent et renouvellent à leur gré* » (4).



Maintenant, ceci doit être bien entendu : l'obéissance spirituelle à laquelle nous sommes exhortés, n'a rien d'incompatible avec ce que l'on nomme l'« ouverture », l'écoute du prochain, la rencontre. Avec saint Paul, nous devons nous réjouir lorsque « *...Christ est annoncé, de quelque manière que ce soit* » (Philippiens 1, 18). Par exemple : il est normal que les fils de la Mission, en Afrique ou en Asie, veuillent désormais bâtir une théologie qui ne soit plus dépendante de la théologie occidentale. Le pasteur Maurice Pont soutient très justement « *qu'une Église hors d'Europe doit pouvoir réagir à l'Évangile (...) sans être obligée d'entrer dans des catégories mentales qu'Athènes, Rome, Descartes, Kant ont lentement façonnées.* » Il ajoute du reste que « *les Églises d'Europe ont de leur côté à se libérer de conceptions extérieures à l'Évangile* » (5).

Comprenons-nous bien : il ne s'agit donc pas, en définitive, de refuser la concertation, de repousser toute recherche, de nier le progrès spirituel, de se figer (par fidélité) dans un garde-à-vous abusif devant le passé, même le passé le plus honorable. Et si quelqu'un me révèle quelque chose que j'ignore dans la Révélation, il est le bienvenu ! Il faut tirer du trésor des choses anciennes et des choses nouvelles...

... Mais à la condition de ne pas se tromper, ni surtout d'aboutir à l'opposé de ce que Dieu a pris la peine d'enseigner au monde.

C'est pourquoi saint Paul accompagne sa largeur de vue (« *de quelque manière que Christ soit annoncé, j'en suis heureux* ») d'une déclaration solennelle : « *Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé par Jésus-Christ* ». A chacun de construire sur ce fondement sous sa propre responsabilité ! (6).

Voici ce que pensait encore Guizot il y a un siècle :

« *Beaucoup de protestants croient qu'ils ne font qu'user du libre examen et qu'ils restent chrétiens, quand ils abandonnent les bases et s'éloignent des sources de la foi* » (7). L'avertissement est toujours valable.

Si nous mêlons le profane au sacré ; si le relatif est confondu avec l'absolu, si nous divinisons des doctrines purement humaines (et de plus momentanées), — nous fabriquons sans le vouloir un évangile apocryphe. Et du coup, nous risquons d'accréditer l'appellation ironique d'autrefois, selon laquelle notre Église ne serait que la R.P.R., c'est-à-dire la Religion Pré-tendue Réformée !

Je sais bien tout ce qu'il y a souvent de généreux, et par conséquent de respectable, dans le souci de se rapprocher de l'opinion des autres, de renouveler la présentation du message, de tenir compte de toutes les souffrances et de toutes les espérances, — bref, de monter plus haut. D'accord. Prenons garde simplement de ne pas nous contenter d'un jeu de cerf-volant.

Le cerf-volant est un jouet gracieux, mais fragile, avec sa carcasse légère, sa forme de cœur ou d'oiseau, sa longue queue ornée de nœuds multicolores. Encore faut-il savoir le lancer, le guider, le maintenir. C'est difficile. Car, tôt ou tard, il suffit d'une saute de vent pour que le jouet dégringole et se brise...

Ne soyons pas des chrétiens cerfs-volants.

Pierre Bourguet

(3) Voir Jonas Porée : *Traité des anciennes cérémonies* (1646, à partir de la page 113).

(4) F. Guizot : *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne* (Paris 1864), préface page XIII.

(5) Maurice Pont : *Le problème du moratoire* (Christianisme au XX^e siècle du 17 octobre 1974, page 3).

(6) Cf. : I Corinthiens 3, 11-15 et 15, 2 ; Actes 4, 11-12.

(7) F. Guizot op. cit. ibid.

dentifrice

ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

UNE SITUATION

DONT

NOUS SOMMES TOUS COUPABLES

Comment le cléricalisme a-t-il pu s'installer dans nos Églises ? Nous sommes tous responsables.

1. Sont responsables au premier chef ceux qui ont pétré ce mauvais coup, pensant asseoir leur autorité et satisfaire leur volonté morbide de domination sur une Église qu'ils ne veulent plus missionnaire, mais démissionnaire.

2. Ne sont pas moins responsables la grande masse de ceux qui laissent faire : démission, confiance aveugle, lâcheté, ou tout simplement « sainte indifférence ». Tout cela fait le jeu de ceux qui veulent confisquer l'autorité de l'Église à leur profit. Lequel d'entre nous pourrait en toute conscience, devant Dieu, affirmer qu'il a toujours rempli pleinement son rôle de membre d'Église, assumant à la fois ses responsabilités et l'autorité que Dieu lui a confiées ? Lorsque nous négligeons ou méprisons ces dons divins, sommes-nous innocents ? La pleine liberté que Dieu nous octroie, dans sa grâce, entraîne une pleine responsabilité. Refuserons-nous d'écouter ce qu'il a à nous dire, pour préserver notre confort moral et une fausse paix ?

3. Sont responsables, enfin, même ceux qui ont, sans succès, tenté de prévenir, avec plus ou moins de lucidité, cette situation détestable. Ils sont responsables parce qu'ils sont solidaires de l'Église, et que leur démission serait une lâcheté, la pire de toutes. Ils sont responsables parce qu'ils ont échoué par manque de lucidité, insuffisance de courage, ou encore à cause de la faiblesse de leur foi. Ils n'ont pris conscience de la situation que péniblement et lentement et préfèrent souvent leurs pantoufles à une lutte douloureuse et longue. Car certains sont dépendants de l'organisation ecclésiastique et songent parfois à leur « carrière ».

Du plus petit au plus grand, qui oserait prétendre échapper à sa responsabilité individuelle ou collective dans cette triste affaire ? Pouvons-nous prier : « Je ne suis pas comme ce publicain » ? Nous avons tous besoin de nous humilier devant Dieu et devant les hommes, de prendre conscience de notre « coresponsabilité » et d'en tirer les conséquences pour le présent et l'avenir.

Cette situation honteuse, nous l'avons soit supportée, soit ignorée, soit créée. Peu importe. Mais maintenant il faut la reconnaître, la confesser publiquement, la rejeter et nous en repentir, en réparant ce qui peut encore l'être, et en prenant des mesures lucides pour empêcher qu'elle se perpétue.

Si notre démission se poursuivait, il ne nous resterait plus qu'à verser plus ou moins bien nos offrandes et à nous taire définitivement.

Il ne sert à rien de nous boucher les yeux et les oreilles, le mal existe. Il poursuit ses ravages. Gardons-nous de nous laisser aller à croire que ceux qui dénoncent le mal sont des fauteurs de trouble, et les seuls auteurs de ce mal. Ce serait la pire des positions : si le mal reste caché, il n'en existe pas

moins, plus surnois, pernicieux et dangereux. Dissimuler un symptôme ne fait que masquer la maladie. Nous ne pouvons faire autrement que de dénoncer sans crainte « les combines frauduleuses », les « calculs mesquins » des hommes, qui ne mènent qu'au désordre et à la discorde. Dieu seul peut nous guérir, et jamais son amour, seul lien d'unité fraternelle, ne s'est fondé sur l'injustice.

Marc Charreyron
dans « Christ notre Justice », avril 1974

« Dans ses essais de structuration, l'Église est constamment et partout en danger de se perdre, de cesser d'exister comme Église. »

Karl Barth, L'Église,
éd. Labor et Fides 1964, p. 149

Jean GROFFIER QUI SONT LES VAUDOIS ?

Éditions Reboulin
84400 Apt-en-Provence
(avec cartes et illustrations)
Prix : 23 francs franco

Il est intéressant de noter un autre ouvrage qui a toute son importance aujourd'hui. Il est du même auteur.

Jean GROFFIER PALESTINE A LIVRE OUVERT

Quarante siècles d'histoire

Éditions Reboulin
84400 Apt-en-Provence
Prix franco : 22 francs

Ces livres se commandent chez l'auteur :
M. Jean Groffier, Castellet
84400 Apt-en-Provence

Dans notre dernier numéro (4 novembre 1974) nous avons publié un article de Monsieur Jean Groffier intitulé : « L'originalité de la pensée vaudoise. Il nous autorise aujourd'hui à reproduire un chapitre de ce livre qui concerne plus spécialement la France et particulièrement la Provence. Nos lecteurs seront certainement intéressés de savoir ce qui s'est passé il y a quelques siècles dans la Vallée de la Durance.

Que Monsieur Jean Groffier soit remercié.

L'histoire vaudoise qui apparaît la mieux connue dans les faits est incontestablement celle de la présence des Vaudois dans le Luberon. Généralement on fréquente plus volontiers les vallées en versants nord et sud alors que pour comprendre ce qui a dû attirer les disciples de la secte de Valdo il faut se lancer résolument dans cette chaîne de montagnes tout en longueur allant de Cavaillon à Manosque, surplombant au sud la riche vallée de la Durance, et sur le nord s'étendant comme un balcon par-dessus la plaine en face de ces paysages étagés jusqu'aux Alpes qui barrent tout l'horizon.

Au cœur de la montagne, ce sont de petites vallées enserrées à l'époque d'une épaisse forêt de grands chênes, devenue aujourd'hui un maquis. On exploitait déjà aux XV^e et XVI^e siècles le bois de ces chênes dans l'industrie de construction des bateaux de Marseille, et la forêt du Luberon était réputée pour sa splendeur sauvage, abîmée plusieurs fois par des incendies que rapportent les chroniques.

Cette histoire vaudoise du Luberon est la plus proche de nous dans la mémoire des hommes. C'est une présence qui dure deux siècles pour se terminer en une tragédie qui frappe les imaginations bien que son importance comparée à l'anéantissement des Cathares par exemple est

LES VAUDOIS EN LUBERON

un fait local, limité dans le temps et ne fut en réalité dans ses atrocités nullement un génocide étendu à une population entière.

Les migrations vaudoises sont de deux natures : consécutivement à des persécutions, ou simple émigration résultant d'une démographie en augmentation trop forte.

Dans le Luberon, on les voit apparaître au cours du XIV^e siècle, amenés par les seigneurs de Bouliou-Central, de Rocca-Sparviera et Demonte, nobles piémontais qui possèdent par acquisition les terres de la vallée d'Aigues et qui favorisent leur installation. Ce sont au début quelques dizaines de montagnards réputés par leur ardeur au travail, la douceur de leurs mœurs, leur piété. Ils descendent la vallée de la Durance pour s'installer un premier temps sur les contreforts du Luberon sud (1), dans des vallées alors incultes. Ils sont suivis par d'autres familles. Ils viennent des Alpes, tant piémontaises que savoyardes. Les familles sont apparentées. En quelques décades, ils transforment le sol qui prend peu à peu cet aspect de jardin cultivé entre ses bois et qu'il a conservé jusqu'à nos jours. D'autres grimpent dans la montagne, à la fois paysans et bûcherons. On les trouve à Buoux, dans la vallée de l'Aiguebrun ; ils promènent leurs brebis sur le plateau des Claparèdes. Cette immigration pacifique en entraîne d'autres. Ils gagnent le nord Luberon, édifient ou repeuplent ces villages en corniche et comme à l'écart de la route, d'où ils surveillent leurs terres de la vallée de la Valmasque, le long du Calavon.

Cette présence, qu'on appellera héré-

tique, dure près de deux siècles. Ce qui apparaît paradoxal en ces temps d'intolérance, c'est le fait que personne parmi les voisins immédiats ne semble s'inquiéter de la façon de vivre de ces paysans qui sortent peu de leur communauté. Ils jouissent d'une bonne réputation, qui les a précédés d'ailleurs. Ils sont protégés par des seigneurs dont ils gèrent admirablement terres et domaines en qualité de « fermiers perpétuels ». En peu d'années ce sont des villages prospères. En vérité, vivant à l'écart des routes et passages ils ne gênent personne. Même le clergé d'Aix et d'Avignon ne s'intéresse guère à l'originalité de leur foi, essentiellement évangélique. Ils échappent à l'autorité temporelle de l'église en sachant se faire ignorer. Il y aura certes de temps à autre les démêlés quotidiens avec un bas clergé auquel on ne refuse pas cependant dîmes et prébendes, mais qui ne tient guère à se risquer dans les hautes vallées. Une sorte de *modus vivendi* de tolérance s'est établi à leur égard. Le secret de la survivance de la foi vaudoise apparaît dans ce compromis étrange. Des membres de la famille assistent épisodiquement aux manifestations religieuses catholiques, aux messes pour donner le change. Cela n'altère en rien la pureté de la foi intacte en la Parole. C'est en quelque sorte rendre le dû à César. Aussitôt chacun revient dans l'Assemblée et prie avec celle-ci. Attitude de duplicité, reprocheront ceux qui les persécutent, ou simplement politique habile de survivance, peut-être aussi une façon de s'infiltrer dans le camp adverse et en certaines circonstances y pratiquer du prosélytisme. Postérieurement, les commentateurs critiques chercheront à trouver des contradictions dans le comportement vaudois. Nous croyons que cela fait partie d'un tout dans un

Vient de paraître... !

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

C.C.P. : La Cause, Paris 255. 70

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : **Le Protestant**

En Belgique : **Dialogue**

Soutenez-les en vous abonnant. Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

MEUBLES MONSARRAT

Ébéniste depuis 1890

3 magasins d'exposition

Avenue Clémenceau

Rue Kléber

BÉZIERS

Catalogue sur demande

contexte d'époque qui oblige au secret la manifestation de la croyance en sa certitude.

Guillaume du Bellay de Langey, chargé d'une enquête sur les Vaudois du Luberon, et en particulier sur ceux de Mérindol, dans son rapport à François Ier, précise : « ... par d'exactes perquisitions que ceux qu'on appelle Vaudois étaient des gens qui, depuis environ trois siècles, avaient reçu de quelques seigneurs des terres en friche à certaines conditions ; ... que par un travail infatigable et une culture continuelle, ils les avaient rendues fertiles en blé, et propres à nourrir des troupeaux ; qu'ils savaient souffrir avec patience et le travail et la nécessité ; qu'ils abhorraient les querelles et les procès ; qu'ils étaient doux à l'égard des pauvres ; qu'ils payaient avec beaucoup d'exactitude le tribut au roi et les droits à leurs seigneurs ; que leurs prières continuelles et l'innocence de leurs mœurs faisaient voir qu'ils honoraient Dieu sincèrement. » (2)

D'Avignon et de Carpentras, le Luberon n'est que cette montagne qui court à l'horizon du Comtat. On imagine facilement encore de nos jours leur solitude lorsqu'on s'arrête dans la cuvette de Buoux ou qu'on monte à la retraite de Sivergues en fin de chemin. Le Parlement d'Aix est de l'autre côté des Alpilles, par-delà la Durance. Mais ce sera à Aix qu'on commencera à s'intéresser à leur existence à la suite de certains événements.

Aujourd'hui on cherche en vain cette présence, cependant elle est là à fleur de pierre. On ne retrouve rien. L'âme s'est enlevée, reste la légende et des pages d'histoire dans les chroniques.

Mérindol, c'est le centre spirituel de la communauté. C'est là que passent les envoyés. Mais c'est aussi un bourg devenu important, peuplé de paysans qui de fermiers sont souvent devenus propriétaires en partie de leurs terres. C'est en quelque sorte la capitale du foyer vaudois en Luberon. Les générations se sont habi-

tuées à la sécurité, il en résulte sans doute un manque de prudence. De partout viennent les rumeurs d'une libération de la foi dans le mouvement de la Réforme. En 1526 le barbe Martin du Val Luserne arrive d'Allemagne porteur de documents protestants. On en parle, on veut savoir, on ne se sent plus isolés et, après une Assemblée tenue à Mérindol, on décide de prendre le contact avec les gens de la Réforme et c'est le Synode d'Angrogne où les Vaudois du Luberon envoient une délégation.

Les Vaudois acceptent la notion de la prédestination voulue par Dieu. Il y a les appelés, mais les élus ont été désignés avant la fondation du monde. La croyance dans le libre-arbitre si chère aux disciples de Pierre de Vaux cède le pas à la volonté de Dieu.

Certains historiens cherchent une explication à cette adhésion soudaine des Vaudois à la Réforme, qui marque incontestablement l'acceptation d'une hiérarchie dans une église ouverte et hors du secret. C'est en fait une rencontre. Les protestants font un retour inconditionnel à l'Écriture. On le proclame ouvertement, sans crainte. Les Vaudois veulent participer à ce témoignage et se démasquent. Malheur à ceux qui continueront à entretenir le compromis avec l'église catholique. Il n'en est d'ailleurs plus question.

Par leur adhésion à la Réforme les Vaudois se confondent bientôt avec les protestants de Provence qui viennent de partout grossir leurs rangs. Mérindol resté jusqu'à la Révolution un des principaux centres du protestantisme de Provence (3). Les Vaudois sont devenus des combattants de la foi.

Cette adhésion sans réserve signe leur perte. François Ier a fait son choix et pris sa décision, il couvre l'Arrêt dit de Mérindol, édicté le 18 novembre 1540 par le Parlement d'Aix.

On parle encore, mais bientôt l'expédition punitive conduite par le Seigneur Jean Maynier d'Oppède, alors président du Parlement d'Aix, se lance à l'assaut des villages hérétiques. La répression est jalonnée de faits historiquement connus, ayant frappé l'imagination.

Mérindol, abandonné par sa population, est mis à sac. L'expédition continue sur Cabrières-du-Comtat où l'on fait un grand massacre des villageois, ayant pris la localité par trahison. On tue les hommes. On viole les femmes et les filles. On se livre à tous les excès de la guerre, mais surtout on pille. Et ce qui frappe dans cet esprit de l'époque, c'est la participation au vol d'habitants d'autres villages non peuplés de Vaudois. Les gens de Malle-mort passent après l'armée à Mérindol et emportent ce que les autres ont pu oublier.

La campagne fut certainement ravagée, surtout lorsqu'on avait la conviction d'être sur des terres appartenant à des hérétiques.

Toute une série de villages sont dévastés : Lacoste, La Motte-d'Aigues, Saint-Martin-de-la-Brasque, Lourmarin, Villelaure, La Tour-d'Aigues, Murs et d'autres. Ce dont on parle moins, c'est du sort de ces petits villages qui furent pratiquement rasés. On sait que Cabrières et Trèsemènes ne furent jamais reconstruits. Mais il est d'autres localités de la montagne luberonienne dont on ne parle qu'en mentionnant leur repeuplement au début du XVII^e siècle par des immigrants amenés d'Ardèche. On estime que vingt-deux bourgs et villages ont été détruits en Luberon.

Il s'est donc passé dans ces coins reculés des faits qui sont restés dans l'ombre par rapport à la répression spectaculaire. L'abbé Gay, qui a écrit au siècle dernier une monographie de Castellet (autrefois Castellum Laetum), évoque son château à tours (dont il ne reste que l'aire de surface) et en termes prudents fait allusion à la destruction de la localité au cours de troubles religieux (4). La population semble avoir été passée au fil de l'épée, ou s'être enfuie. Les pierres utilisées dans la construction des bâtiments, maisons, écuries, dans le haut du village sont visiblement des pierres de récupération, de taille et de régularité attestant d'une destination primitive tout autre.

Que firent les Vaudois ayant échappé à la tuerie ? D'après des témoignages

Suite page 8 →

pam • pam

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX

d'époque, des groupes se cachèrent temporairement dans les hauteurs environnantes, se réfugiant dans les bories et les abris de bergers. Beaucoup préférèrent reprendre la route de l'exil. Nombreux sont ceux qui, remontant le long de la Durance, fuirent vers les lieux d'origine de leurs ancêtres, vers les hautes vallées. D'autres aussi allèrent chercher refuge dans les pays de la Réformation, surtout en Suisse.

Certains cependant redescendirent pour se joindre à ceux qui étaient restés attachés au sol dès l'orage éloigné. Le répit ne sera que de courte durée. Nous quittons l'histoire vaudoise pour entrer dans celle de l'ensemble protestant de Provence.

Mérindol, malgré toutes ses vicissitudes, ne capitulera jamais tout à fait en tant que petite capitale de la Réformation (5). Dans la masse de sa population on reprendra le culte secret. Et en cela Mérindol, en parallèle de ce qui se passe dans les Cévennes, appartiendra de fait elle aussi à l'Eglise du Désert.

Les paysages du Luberon n'ont guère changé. En vain cherche-t-on un souvenir, une pierre, un lieu qui parle. Les Vaudois sont comme un peu au-delà de la mémoire des hommes. Ces mêmes hommes qui lors des cérémonies religieuses restent

à la porte de l'édifice, répétant dans le temps un réflexe de ceux qui autrefois évitaient volontairement de pénétrer dans l'église, laissant les femmes faire le simulacre.

Jean Groffier

(Extrait du livre : « Qui sont les Vaudois ? » Edit. Reboulin, 84400 Apt-en-Provence.)

- (1) A l'époque appelé Leberon.
- (2) *Histoire universelle* de Tou. Bâle 1742.
- (3) *Histoire de Mérindol en Provence*, de B. Peyre, réimpression de l'édition d'Avignon, 1939, Laffitte Reprints, Marseille, 1971.
- (4) *Castellet-lès-Leberon*, par l'abbé A. Gay. Edit. Masson, Forcalquier, 1878.
- (5) En Afrique du Sud, on retrouve des Malan, famille originaire de Mérindol et, comme le suppose Ugue Jan de Dianoux, « probablement des Vaudois devenus Huguenots au moment de la Réforme » (voir son étude, « Provençaux d'Outre-Mer » *L'Astrado*, cahier 11).

Parmi les noms qui semblent émerger de cette population vaudoise du XVI^e siècle et que cite Jean Jalla : les Pellenc, les Chalvet ou Chauvet, les Gauthier, les Barthélemi, les Marron, les Garnier, les Martinat, les Pons, etc...

Nous-mêmes avons relevé à La Tour (Torre Pellice) les noms français suivants : Pons, Poët, Jourdan, Jouve, Garnier et, plusieurs fois sur le libellé d'enseignes, Malan.

Note :

Nous devons à Mme Madeleine Villard, Conservateur en Chef - Directeur des Services des Archives des Bouches-du-Rhône, d'avoir attiré notre attention sur plusieurs documents : le texte original de l'exposé de ce qui a été fait contre les Vaudois, tiré du fonds de l'Archevêché d'Aix (arch. dép. des Bouches-du-Rhône, IG 205), et édité en 1884 par le Chanoine Albanès, dans le *Bulletin historique et philologique* ; des lettres closes de François Ier (même cote) ; des procès-verbaux de confiscations de biens (dans le fonds de la Chambre des Comptes de Provence) ; des jugements (dans le fonds du Parlement de Provence).

Mme Madeleine Villard est elle-même l'auteur d'un article : « Vaudois d'Apt au XVI^e siècle », publié dans le *Bulletin historique et philologique*, Congrès de Nice, 1965.

FABLE

A l'usage de l'Eglise et des Ministères

Attelle-moi le jeune cheval à la charue, entre Fidèle et la jument grise, dit le fermier à son fils. Le jeune cheval était tout content de se trouver dans une compagnie aussi distinguée, et il traversa le long champ gaiement, ayant un peu de peine à marcher si lentement.

— C'est délicieux, dit-il à Fidèle, en arrivant au bout, où allons-nous maintenant ?

— On retourne sur ses pas, dit Fidèle.

— Pourquoi ? demanda le jeune cheval étonné, mais Fidèle ne répondit point ; il s'était endormi, car il savait labourer aussi bien en dormant que réveillé.

— Pourquoi revenons-nous sur nos pas ? demanda le jeune cheval à la jument grise, se retournant pour mieux la voir.

— Dépêche-toi, où tu attraperas le fouet, dit celle-ci.

— C'est étrange, pensa le jeune cheval, et il fut bien content d'arriver au bout du champ. Mais quelle ne fut sa surprise quand il vit l'attelage commencer le long trajet.

— Ça va durer longtemps encore ? demanda-t-il à Fidèle, qui ouvrit un œil, regarda le champ comme pour calculer combien de temps cela pouvait encore durer, puis se rendormit.

Toute la journée le jeune cheval fut obligé de suivre Fidèle ; sa tête lui tournait, il dut fermer les yeux...

— Si c'est ça labourer, je n'en veux plus.

Hélas, il dut recommencer, et continuer longtemps, jusqu'à ce qu'il fut fatigué de se plaindre inutilement.

Un jour d'hiver, alors qu'il était confortablement installé dans l'écurie devant un plantureux repas d'avoine, il dit soudain à Fidèle :

— Dis donc, ceci vaut mieux que de labourer ! Quelle idée saugrenue de traverser un champ pour le plaisir de revenir sur ses pas ! Quand j'y pense, j'en ris maintenant.

— Rappelle-toi seulement ceci, dit alors Fidèle, le travail doit précéder le plaisir. Est-ce que tu aimes ton repas ?

— Et comment !

— Eh bien ! dis-toi bien que sans labourage il n'y aurait pas d'avoine.

F. Evans

L'Aurore, mars-avril 1974

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

**voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

RETROUVER UNE TENSION SAINTE ENTRE FOI ET ACTION

par Roger Mehl

La foi et l'action, la confession de la foi, qui est une recherche constante, et l'engagement politique et social pour la justice, la redistribution du pouvoir et la dignité de l'homme constituent les deux pôles du Conseil œcuménique des Églises. Il est normal et sain qu'entre ces deux pôles existe une relation de tension. Il faut veiller à ce que cette tension subsiste, car chacun des pôles a tendance à l'indépendance. L'urgence de l'action — et elle est criante — fait que le souci de la réflexion théologique et aussi celui de la spiritualité, de la vie de prière risquent de passer au second plan. Ou bien il arrive aussi que théologie et engagement dans l'action immédiate se juxtaposent purement et simplement.

Il semble que l'une des caractéristiques de la session du Comité central à Berlin ait été la préoccupation de retrouver, je ne dis pas un équilibre, mais une tension vivante entre ces deux pôles. Le message envoyé au C.O.E. par le patriarche œcuménique de Constantinople, la Conférence de Lausanne (juillet 1974) sur l'évangélisation, le rapport présenté à Berlin par le président Monsieur M. Thomas ne sont pas étrangers à cette prise de conscience renouvelée. Et puis le Comité central a dû tenir compte de l'image qu'on se fait à l'extérieur du Conseil œcuménique et que les mass média lui renvoient. Or de plus en plus, le C.O.E. est vu comme une agence internationale à buts humanitaires, sociaux et politiques, voire même, selon certains dont la bonne foi et l'information ne sont pas toujours exemplaires, comme une organisation à tendance idéologique très prononcée.

Cette image déformée tient en grande partie au fait que la presse écrite et parlée accorde une grande importance et de gros titres aux décisions que le Conseil prend en ce qui concerne la lutte contre le racisme, à l'aide qu'il accorde aux mouvements de libération et manifeste une étonnante discrétion quand le Conseil essaie de susciter une nouvelle confession de la foi axée sur l'espérance, se préoccupe de frayer les voies à une Église conciliaire ou suscite une nouvelle compréhension de la succession apostolique.

Il n'est pas du pouvoir du Conseil œcuménique de réformer les usages de la presse, même si on peut espérer qu'à la longue les conférences de presse qu'il organise et le développement de ses « public relations » parviendront à modifier l'image qu'on se fait de lui.

Rester sourd au chant des sirènes

On suggère parfois au Conseil œcuménique qu'il devrait se souvenir qu'il est un conseil d'Églises et qu'il devrait se consacrer exclusivement à la recherche de l'unité de l'Église qui fait des progrès si lents. J'espère pour ma part qu'il n'écouterait pas ce chant des sirènes. Car s'il est une vérité théologique et spirituelle que le mouvement œcuménique a bien dégagée, c'est que l'Église, à l'image de son Seigneur, ne vit pas pour elle-même, mais pour les autres.

Elle est l'Église d'un Dieu, dont l'Évangile de Jean nous rappelle qu'il n'a pas d'abord aimé l'Église, mais qu'il a aimé le monde et a donné son Fils pour ce monde. Comme les travaux de *Foi et Constitution* l'ont bien montré, la recherche de l'unité de l'Église n'est pas sérieuse si elle n'est pas en même temps une recherche de l'unité du monde. Ou comme le disait Bonhoeffer, si l'Église a vraiment reçu pour elle-même le message de la réconciliation, elle doit le prouver en travaillant à la cicatrisation des plaies du monde.

C'est mal poser le problème que de dire : plus de théologie, plus de vie spirituelle et moins de politique, d'écologie, de combats pour les droits de l'homme. Le problème n'est justement pas un problème de plus ou de moins, un problème de volume. C'est, comme nous le disions, un problème de tension ou un problème de motivation. Si nous croyons, avec le Christ, que seul un bon arbre peut porter du bon fruit, alors nous

Suite page 10 —————>

sommes dans la vérité. Ce ne sont pas les bons fruits qui rendent l'arbre bon, mais c'est l'inverse. Ce ne sont pas les œuvres justes qui rendent le cœur de l'homme juste, mais c'est l'inverse. Le chrétien n'est pas le fils de ses œuvres, ce n'est pas la praxis, fût-elle pieuse, qui justifie. L'homme n'a de chances de porter de bons fruits que s'il naît de nouveau par la vertu du Saint-Esprit.

Cette certitude, qui est au cœur de la doctrine de la justification par la foi, préserve seule les chrétiens et les Églises de tout activisme, de toute glorification de l'engagement. Mais en revanche, lorsqu'on sait que la justice vient de la foi, que nul n'est juste s'il ne reçoit cette justice comme un don de Dieu dans la foi, alors on est libre pour s'engager dans une action audacieuse et même risquée.

Non, pour le Conseil œcuménique des Églises la question n'est pas de savoir s'il doit faire plus ou moins de théologie, de cultes, d'études bibliques, ou plus ou moins de projets d'action, se consacrer plutôt à la prière ou plutôt au développement. Il doit croire que, parce que Dieu a fait toutes choses nouvelles, qu'il donne la foi et la nouvelle naissance, il faut témoigner de notre reconnaissance pour ce don par un engagement courageux au service des hommes et en particulier des hommes souffrants et démunis. Il doit retrouver le secret de l'éthique paulinienne : « Vous avez été faits lumière, marchez donc comme des enfants de lumière ».

A ce moment-là est rétablie une vraie tension entre la théologie et l'action. A ce moment le lien entre la foi et les engagements, lien que, comme le rappelait Philip Potter au Comité central de Genève (1973), nous n'avons pas toujours su montrer, devient évident.

Mais il faut encore faire un pas de plus. Depuis quelques années, on insiste beaucoup sur la nécessité de l'*orthopraxie* et parfois on fait même grief à l'Église de s'être trop occupée d'*orthodoxie* et pas assez d'*orthopraxie*. Il est vrai qu'il y eut une époque où nos Églises veillaient avec un soin jaloux sur l'orthodoxie de leurs membres, pourchassaient l'hérésie et ne demandaient pas à un homme qui récitait avec conviction le Credo si par hasard il ne s'était pas enrichi dans la traite des esclaves, l'exploitation des Noirs ou des prolétaires. Or Jésus nous rappelle que ce ne sont pas ceux qui disent Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de son Père. Il est donc juste de rappeler l'importance de l'*orthopraxie*.

Une foi, mais des engagements divers

Et pourtant on ne peut pas mettre orthodoxie et orthopraxie sur le même plan. Pour une raison bien simple : c'est que l'orthodoxie — celle qui s'exprime

dans la confession de foi — est toujours au singulier. Bien sûr les théologies sont diverses et le resteront, mais la foi de l'Église s'exprime dans des symboles qui au langage près, à leur équilibre interne près, ne peuvent pas être contradictoires. Les orthopraxies sont et resteront au pluriel.

C'est bien ce qu'ont voulu souligner les membres du Comité central qui ont insisté pour que soit réaffirmée dans la déclaration sur le Programme de Lutte contre le Racisme (P.L.R.) la légitimité de stratégies multiples. Il est aisé de comprendre pourquoi, à partir d'une même foi, l'engagement dans l'action présente un éventail divers. L'action suppose une certaine lecture des événements et nous pouvons les juger de façon différente. Ce jugement lui-même n'est pas indépendant de notre niveau culturel, de l'ampleur plus ou moins grande de notre information, de la tradition intellectuelle et morale à laquelle nous nous rattachons, de notre façon de nous situer et d'être situés dans l'histoire. On pourrait allonger cette liste de facteurs qui, avec la foi et sous son contrôle, déterminent nos engagements.

Pour faire court, disons que la confession de foi est reçue, redite, tandis que l'action est inventée. Nous l'inventons à nos risques et périls. C'est bien pourquoi nos actions, même celles que nous estimons les meilleures, doivent être offertes au jugement et au pardon de Dieu. En règle générale notre action ne peut prétendre qu'à ceci : compte tenu de la situation, être la moins mauvaise possible. C'est la raison pour laquelle par notre action nous ne faisons pas venir le Royaume de Dieu sur la terre. Nous édifions seulement des signes de notre espérance du Royaume, mais tous les signes sont à la fois provisoires, relatifs et ambigus.

Bien sûr, il est pour le chrétien des voies d'action qui sont interdites : torturer, piller, humilier, pratiquer le racisme. Mais quant au contenu concret de nos actes, il nous sera toujours impossible de décider s'il est conforme à une prétendue orthodoxie. Aussi devons-nous dans l'Église et à l'intérieur du Conseil œcuménique pratiquer une large et juste tolérance. Le drame de l'Église aujourd'hui, c'est que nous avons tendance à nous excommunier sur des questions d'orthodoxie.

Personnellement, je suis socialiste et je pense que ma foi chrétienne n'est pas étrangère à cette décision. Je n'ai pas pour autant le droit de dire que tout chrétien *doit* être socialiste, ni qu'un chrétien *ne peut* pas être conservateur.

Retrouver une tension saine entre la foi et l'action, entre la théologie et l'engagement, et en même temps ne pas s'imaginer qu'on peut déduire de l'orthodoxie une orthopraxie unique, tels me paraissent être les deux enseignements majeurs du Comité central de Berlin. Il faudra les mettre en pratique à Nairobi.

Roger Mehl
(soepi)

MALAISE PASTORAL, COMMUNAUTAIRE, SOCIAL

Le pasteur dont j'ai été catéchumène disait souvent que s'il avait eu dix vies devant lui, il les aurait sans hésitation toutes consacrées au ministère pastoral. Tout en respectant profondément cette tranquille assurance, je dois reconnaître que je n'ai pas toujours les mêmes sentiments ; il m'arrive parfois de me demander si je serai encore pasteur dans un ou deux ans. Pourquoi cette différence d'attitude ? Il est important d'y réfléchir, car il ne s'agit pas seulement, je pense, de situations individuelles, mais d'une différence symptomatique entre deux générations. La condition pastorale a-t-elle donc tant varié en 10 ou 20 ans ?

Disons tout d'abord un mot de la situation matérielle. Dans ce domaine il est sûr que, sans être très large, la situation des pasteurs est aujourd'hui beaucoup moins difficile qu'il y a quelques dizaines d'années. Qu'on ne pense donc pas que si certains remettent en question leur ministère pastoral, c'est pour pouvoir vivre plus largement d'un autre métier. Si l'on veut faire des comparaisons professionnelles on trouve bien des avantages à mettre au crédit du métier pastoral : sécurité de l'emploi, grande liberté dans l'utilisation du temps...

Il est important d'insister sur ce point : être pasteur c'est avoir la possibilité de rencontrer un nombre illimité de personnes variées, de consacrer du temps à des études ou une réflexion personnelle, c'est être plus disponible que d'autres pour animer toutes sortes d'associations proches ou lointaines de la paroisse. Le pasteur est un grand privilégié dans le monde d'aujourd'hui où tous se plaignent du manque de temps et de liberté de manœuvre. Ce privilège a cependant des conséquences qui sont redoutables et dont on a conscience de façon plus claire qu'autrefois.

Pensons à ce qui se passe dans certains secteurs ruraux où le nombre de postes pastoraux est deux ou trois fois moindre qu'il y a vingt ans sans que le nombre de familles espérant avoir une relation d'amitié ait sensiblement diminué. Parce qu'il a un travail sans limite, parce qu'il est plus maître de son temps que les membres engagés de l'Eglise (même dans les zones rurales on est pris par la course contre la montre), le pasteur échappe difficilement à une façon superficielle de rencontrer les autres. Il y a des situations où il est bien difficile d'être plus qu'un fonctionnaire des actes pastoraux auprès de personnes détachées de la vie ordinaire

de l'Eglise et pour lesquelles ces actes pastoraux sont vécus sans rapport avec l'existence quotidienne.

En ville aussi, l'écart entre la disponibilité du pasteur et celle de ceux qui font équipe avec lui va en grandissant. Le fait qu'il ait du temps libre, le fait qu'il puisse avec moins d'effort que d'autres approfondir sa culture théologique ou sa culture tout court, font qu'il est, par la force des choses, et un spécialiste et un solitaire. C'est vrai objectivement, c'est encore plus vrai dans la façon dont il est perçu par ceux qui le rencontrent, membres de l'Eglise ou en dehors de celle-ci. Le fait de ne pas vivre lui-même les difficultés grandissantes du travail professionnel, le fait d'être payé pour réfléchir et étudier, placent le pasteur dans une situation certes enrichissante et somme toute agréable, mais en même temps très dangereuse pour la vie de l'Eglise.

On parle de malaise pastoral, et cela, souvent avec des accents méprisants ou agacés vis-à-vis de ceux dont on pense qu'ils ne sont pas contents de leur sort. Or, en fait, ce n'est pas sur eux-mêmes qu'ils gémissent ces pasteurs, c'est sur l'Eglise dont ils sont membres. Ils ont cru découvrir ou redécouvrir qu'il est dangereux qu'une communauté ne vive que par un seul homme. Une conjonction de la réflexion théologique et de l'idéologie sociale les rend sensibles à la nécessité de la participation de tous au ministère de l'Eglise dans tous ses aspects (on peut discuter de cette conjonction mais on ne peut nier ses racines évangéliques). Or pour des raisons économiques et sociologiques le pasteur tend de plus en plus à être un cas à part sur lequel on se reporte parce que, par manque de temps, de forces ou d'imagination, on ne peut faire autrement.

On comprend que l'on aboutisse dans certains cas à un état de tension insoutenable et que certains pasteurs, sans perdre le désir d'être membres actifs de l'Eglise, essayent de l'être avec un autre statut social. Ils n'y parviennent que rarement ; il faudrait analyser ce phénomène en se posant un certain nombre de questions sur l'Eglise et la société. Mais cela sort du cadre de la seule question pastorale. Il s'agit du malaise de nombreux chrétiens engagés ou ex-engagés dans leur Eglise.

O. Pigeaud

**CAFES
DE
L'ELEPHANT NOIR
TOULOUSE**

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

PENDANT LES VACANCES
FAITES CONNAITRE
EVANGILE ET LIBERTÉ

à vos nouvelles connaissances.

Faites-les s'abonner.

Prenez leur abonnement.

A adresser à l'administration ;
voir page 2, première colonne.

Quelques notes après un tour d'horizon des amis en marge

Qui ne connaît un certain nombre de membres actifs et convaincus de l'Église actuellement en marge de la vie paroissiale ordinaire ?

Sans doute a-t-il toujours existé des chrétiens qui se sont écartés de leur communauté d'origine et cela pour des raisons très diverses. Pourtant, quand on a un contact réel avec un certain nombre de ces chrétiens aujourd'hui « au désert », on ne peut qu'être frappé par la concordance des analyses que beaucoup font de l'Église, et cela quelles qu'aient pu être les occasions où ils se sont retirés de la vie de l'Église ou les circonstances dans lesquelles ils se sont peu à peu retrouvés en dehors.

On peut résumer le reproche fait par ces chrétiens non indifférents à l'Évangile mais qui ne trouvent plus leur place dans l'Église en disant que pour eux cette Église constitue une microsociété en dehors du monde et de ses problèmes et en même temps sans assez de cohésion pour former une réelle communauté.

Ceux qui vivent chaque jour certains problèmes insolubles et certaines contradictions d'aujourd'hui, ceux qui remettent en question de façon souvent salutaire bien des idées reçues sur l'éducation, le code moral, les statuts sociaux ou la formulation de l'Évangile, sont souvent frappés par l'ampleur limitée des questions qui agitent nos paroisses. Même si tel ou tel problème vital est soulevé, il ne semble pas provoquer un grand effort de réflexion ou d'invention de la part des chrétiens paroissialisés. Mis en face de choix décisifs, certains chrétiens sentent incapables les membres de leur Église à les aider. Le milieu culturel dans lequel évolue en général l'Église ne possède pas un certain nombre de facteurs plus ou moins bien acquis par le monde ambiant (dans le domaine psychologique, social, politique par exemple), mais dont on sent l'utilité.

Ce décalage serait à la rigueur supportable si les communautés existantes (c'est-à-dire en général les paroisses) étaient de réelles communautés. Or c'est rarement le cas. Elles vivent encore comme si elles formaient un milieu homogène avec le reste de la société qui serait encore chrétienne. Même s'ils n'y parviennent pas les chrétiens en marge cherchent à se rassembler, ils cherchent une communauté indispensable dans une situation de diaspora. Que la recherche de communautés corresponde à un phénomène plus général à l'heure actuelle est une autre question ; il n'en reste pas moins que la groupusculation est peut-être une des seules voies possibles pour l'avenir de l'Église.

En attendant nous sommes dans une situation difficile. Les mentalités mettent des générations à évoluer. Les chrétiens d'aujourd'hui vivent mentalement dans deux univers assez distincts. Cela durera sans doute encore bien longtemps. Faisons attention à ne juger ni les uns ni les autres.

O. Pigeaud

MALADIE DE L'ÉGLISE

LAIQUES ET PASTEURS VONT MAL

par Jacques Ellul

L'Église Réformée, en France, est en recherche. On y a tout mis en question. Les fidèles (les « laïques ») sont désorientés, fatigués, lassés ; ils se détachent ; les temples se vident, les finances sont en péril, indice significatif.

Pierre Maury disait : « ce n'est pas le problème financier qui est un problème spirituel, c'est le problème spirituel qui est un problème financier. »

La recherche, la mise en question ne viennent pas d'abord de la désaffection des fidèles. Elles ont une origine spirituelle profonde et vraie. Celui qui confesse Jésus-Christ doit toujours être en recherche et se mettre (lui, tout entier, y compris l'expression de sa foi et son Église !) en question. Ce n'est pas parce que les fidèles partent en week-end plutôt que de venir au culte que la recherche sur ce que devrait être l'Église a eu lieu. Mais cette recherche dans certains de ses aspects a accentué la « dépression ».

Il y a, sans aucun doute, un malaise des fidèles, un découragement des « grands laïques » et une absence d'intérêt des autres. Il ne suffit pas d'accuser les éléments sociologiques, la télévision, la bagnole, le week-end, etc... Il est évident qu'il y a un choix (souvent inconscient) et si le chrétien préfère partir en week-end ou économiser pour acheter un congélateur plutôt que d'aller au culte ou de donner à l'Église, c'est que ces derniers ne l'intéressent fondamentalement pas. Et ce n'est pas de changer l'heure ou le jour du culte, ou la liturgie ou de pratiquer la non-directivité et la dynamique de groupe qui modifiera quoi que ce soit.

L'affaire est plus profonde. Je pense non pas aux « laïques marginaux », aux « protestants sociologiques », mais aux fidèles engagés et que je vois si désorientés partout. Il me semble que dans leur crise, on peut discerner deux éléments d'origine (*non pas des causes*), qui plus ou moins se retrouvent chez tous.

Il me semble, en premier lieu, (1) que « quand les laïques vont mal, c'est que le conducteur du troupeau va mal ». Je sais qu'avec cette formule je vais faire hurler. Car on n'a cessé de nous redire que l'Église n'est pas un troupeau, qu'il ne doit pas y avoir de conducteur, que le chrétien est un homme adulte, majeur, autonome et capable de prendre ses décisions lui-même. C'était bon au temps de Jésus, pour ses apôtres qui étaient un peu « demeurés », de parler de troupeau. Tandis que nous... Le pasteur ne doit donc pas être « pasteur » (puisque'il n'y a plus ni brebis ni béliér). D'où, on ne voit plus très bien ce qu'il est lui

non plus. Conseiller, animateur, « facilitateur » de rencontre, etc... ?

Il y a une première erreur de diagnostique. L'homme moderne (et le chrétien en est un !) n'est ni majeur, ni adulte, ni autonome. S'il ne croit plus au Dieu de Jésus-Christ ce n'est ni parce qu'il est devenu plus rationnel ni parce qu'il a tué le Père, ni parce qu'il a été convaincu par la Science mais parce qu'il croit en d'autres dieux : nation, argent, révolution, socialisme, etc... qui se sont exactement substitués dans la croyance religieuse de l'homme moderne au christianisme. Le fidèle qui voudrait rester chrétien se trouve tenté par ces dieux et renvoyé par celui qu'il espérait être un porteur de la Parole de Dieu et qui lui dit : « tu es majeur, débrouille-toi ». Et il ne sait pas se débrouiller. La lecture de la Bible est de plus en plus difficile. Le fidèle a besoin d'un témoin de la vérité biblique : mais ce témoin, le pasteur, ne croit plus à sa vocation pastorale ni à son rôle privilégié de témoin. Le pasteur ne voit donc plus ce qu'il a à faire, et le fidèle est désorienté parce qu'il ne rencontre plus celui dont il a besoin.

Je sais que l'on me dira que c'est très bien qu'il soit désorienté, qu'il cherchera ainsi par lui-même. Il me semble qu'il faut nuancer. C'est très bien d'être *questionné*, pour obliger à sortir du ronron des habitudes. Que le pasteur fasse ressortir la question que Dieu pose (au lieu de donner des réponses toutes faites) soit, mais à condition qu'il accompagne dans la difficulté celui qui est questionné.

Par contre être désorienté, c'est-à-dire être tout seul sans boussole et sans carte dans un pays inconnu, cela est terrible. Tous ceux qui ont vécu cette aventure en forêt ou en montagne le savent. Est-il correct de dire : nous ne donnerons pas de biberon à ce nourrisson pour l'obliger à se débrouiller seul et à allumer le gaz... ? — Les fidèles, dira-t-on, seraient-ils des nourrissons ? — Bien sûr que si ! Ce n'est pas parce que Marx, Freud et Einstein sont passés par là que nous sommes plus avancés dans la relation avec Dieu et sa révélation. Nous, *tous* (pas les quelques intellectuels qui savent) - au contraire nous sommes en présence d'une difficulté accrue : nous n'aurions donc plus besoin que l'on nous aide ? Décidément Paul était aussi obscurantiste que Jésus lorsqu'il disait aux Corinthiens qu'il avait commencé par les nourrir de lait, avant de passer à la viande !

Suite page 14 —>



DE DIETRICH
la grande marque
française
CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

COGNAC
H I N E
16200 JARNAC

Cela ne veut assurément pas dire que le pasteur est celui qui nécessairement aide. Il n'est pas un supérieur. Mais quand même... On peut penser qu'il n'a pas seulement « fait sa théologie », mais peut-être qu'il a reçu vocation (oh, le vilain mot, qu'il ne faut pas employer !), qu'il a été mis à part pour ce service d'édifier (de construire) les frères et l'Église — la communauté. Il est évident que si on déclare que l'Église est une réunion aléatoire de gens autonomes qui décident indépendamment de la relation avec Dieu et avec les autres, il n'y a pas d'Église. Quand le pasteur ne veut pas être pasteur du troupeau, renvoyant chaque fidèle à son miroir pour qu'il apprenne à se regarder lui-même, il n'y a plus ni troupeau ni fidèle.

Mais bien entendu la réaction contre le pasteur « bonne à tout faire de la paroisse », le pasteur autorité, modèle, détenteur du pouvoir et finalement... seul directeur de la paroisse, est parfaitement légitime et juste. Il ne faut pas tout mélanger et passer de cette critique vraie à l'extrême où le pasteur devient personne et n'a plus aucun rôle.

En fait, la paroisse devrait être ce lieu où se réalise la formule du Moyen Âge « tout va, le fort portant le faible » ; c'est une solidarité où celui qui vit un peu plus, sait un peu plus (le pasteur en premier !), a un peu plus de temps, un peu plus de fermeté, un peu plus d'argent, aide sans vergogne, sans supériorité, sans honte, celui qui a moins, celui qui vit moins... Ce n'est en rien une non-directivité. Car l'homme moderne, et le chrétien en premier, est dans l'angoisse et l'incertitude. Il a besoin d'abord d'une espérance, d'une consolation, d'une force, d'une vérité.

Si nous croyons que la Parole de Dieu est la vérité nous ne pouvons pas la garder pour nous. Le désarroi des chrétiens dans l'Église est la question posée à ceux qui devraient exercer un ministère pour qu'ils le reprennent avec énergie, sans fausse honte, sans scrupules psychologiques, pédagogiques, psychanalytiques.

Jésus eut compassion de cette grande foule qui lui semblait être comme un troupeau sans berger, errant. Tous ceux qui ont la plus petite certitude, qui vivent la plus médiocre mesure de foi, qui savent un petit peu plus... n'auront-ils pas compassion de ce troupeau des fidèles, actuellement, si profondément désorienté ? Mais je sais qu'assumer cette charge pastorale est aujourd'hui doublement pénible, d'abord parce qu'elle est difficile, ensuite parce qu'elle est justement placée sous l'accusation de la psychologie, qu'on ne peut donc l'assumer qu'avec mauvaise conscience. Mais c'est le problème personnel du pasteur qui n'a pas à en charger le troupeau. Quant à lui, ses scrupules ne doivent pas conduire à la mort des autres, ce qui est en ce moment.

Jacques Ellul

TRANSMETTRE

L'ÉVANGILE

Schématiquement, on peut dire que, parmi les chrétiens, la transmission de l'Évangile est conçue selon trois lignes différentes :

1) La première est celle de la **PROCLAMATION**. La Parole de Dieu se trouve dans un lieu, l'Église, défini par la Confession de Foi. Elle doit aller de là vers un espace encore inhabité par l'Évangile. Cette conception, la plus traditionnelle, met fortement l'accent sur la transcendance et l'objectivité de la Parole de Dieu : il existe un « donné révélé » qui vient d'en-haut ; annoncer l'Évangile consiste à transmettre ce donné. La vie de nos Églises, la mentalité de leurs membres sont très fortement marquées par cette manière de voir.

Recevoir l'Évangile signifie ici s'approprier une doctrine formulée depuis longtemps, s'assimiler une Parole déjà prononcée, entrer dans un savoir et une pratique pré-existants. Nous avons donc une démarche didactique et déductive : la Parole révélée doit être apprise, et on s'efforce d'en déduire les implications pratiques pour notre temps.

2) La seconde ligne est celle de l'**ÉMERGENCE**. On affirme l'immersion de la Parole de Dieu dans le monde et la présence cachée de Jésus-Christ dans toute expérience authentique. Il s'agit de passer de l'implicite à l'explicite, de faire apparaître une réalité présente mais non vue. La Parole doit surgir à la conscience par une interprétation évangélique de ce qui est vécu. A cette seconde ligne se rattachent des courants divers qui vont de la théologie politique qui cherche l'action de la Parole dans la subversion de l'histoire, jusqu'à l'insistance sur l'expérience religieuse et spirituelle de l'humanité. Ce que ces divers mouvements ont en commun, c'est la conviction que la Parole concerne et assume la totalité de l'humain.

Transmettre l'Évangile, dans cette perspective, est un acte d'élucidation : par l'analyse de situations vécues, par un effort pour une compréhension profonde de la réalité historique, on apprend à discerner l'œuvre diffuse de la Parole.

3) La troisième ligne est celle du **PARTAGE**. Elle se manifeste dans les groupes où se cherche une rencontre humaine totale et authentique. La Parole naît dans un mouvement circulaire de réciprocité et d'échange, où chacun est à la fois récepteur et émetteur. Personne ne possède le savoir ; la parole « magistrale » doit mourir : l'important est l'éveil de chacun à sa propre parole, à sa propre formulation du Verbe ; éveil qui se fait dans la rencontre, la confrontation, le dialogue et l'écoute mutuelle.

Transmettre l'Évangile est ici un acte de communication ; l'accent est mis sur la « production » de la parole. Il ne s'agit pas de reprendre des énoncés tout faits, mais d'élaborer ensemble une énonciation personnelle. Il faut qu'une parole se constitue et vienne au jour. On cherche donc à libérer l'homme pour qu'il puisse développer sa créativité, et qu'il arrive à communiquer vraiment avec les autres et avec lui-même. L'Évangile se vérifie quand une relation humaine authentique apparaît.

Entre ces trois conceptions, il existe aujourd'hui un affrontement tel qu'on peut craindre que des cassures se produisent. Pourtant, si elles se contestent et se contredisent, d'un autre côté elles se complètent et se rectifient mutuellement. De fait, elles co-existent souvent, et toute notre pratique de l'évangélisation oscille entre ces trois pôles.

Gérard Delteil

(1) Le second thème sera donné dans notre prochaine livraison. Nous suggérons à nos lecteurs de garder cet article afin de pouvoir s'y référer lors de la parution suivante.

A. LES DISQUES

● 1 — MUSIQUE CLASSIQUE

J.-S. BACH, *Toccata et Fugue en ré mineur — trois préludes et fugues.* — Philips, Invitation à la musique, 6537 001.

Cette « invitation » à l'orgue est lancée — avec un programme irrésistible — par Pierre Cochereau, aux grandes orgues de Notre Dame de Paris, et par une très instructive pochette de J. Dupart qui rappelle aux discophiles le contexte historique (siècle de l'*Aufklärung*), le rôle de Bach au sein d'une dynastie de musiciens. Des pièces significatives sont exécutées avec une très grande maîtrise : la *Toccata et Fugue en ré mineur*, massive, avec une exposition autoritaire et énergique ; le *Prélude et Fugue en ré mineur* (BWV. 539) qui est une transcription ; le *Prélude et Fugue en mi bémol majeur* (BWV. 552) avec son ouverture en rythme pointé « à la française » présentée dans un tempo qui convient à l'acoustique (assez capricieuse) de la Cathédrale, et avec un remarquable sens de la construction (Fugue) où règnent transparence et équilibre ; enfin, pour terminer dans l'allégresse, le *Prélude et Fugue en sol majeur* (BWV. 541). Ces pages très connues bénéficient de registrations appropriées, à l'orgue Cavaillé-Coll-Hermann-Boisseau.

J.-S. BACH, *L'Art de la Fugue*, ERATO, STU 70 878/9.

Marie-Claire Alain donne « sa » version de *L'Art de la Fugue*, aux grandes orgues Marcussen de l'Église Saint-Laurent à Rotterdam. Cette œuvre — pensée plus ou moins dans l'abstrait, avec ses contrepoints parvenus au sommet de la technique — par le jeu de registrations adéquates sonne bien à l'orgue et l'auditeur attentif, grâce à l'incomparable technique et au sens du phrasé de l'excellente organiste, peut en saisir les moindres détails. Celui qui se livrera à une écoute analytique pourra suivre l'audition avec le texte concis de la pochette ; celui qui

écouter la musique pour elle-même — sans se livrer aux spéculations contrapunctiques et au jeu de l'esprit que J.-S. Bach s'est imposé — ne résistera pas au vaste éventail de sonorités, de timbres, de registrations variées, au dépouillement et à la rigueur formelle.

MOZART, *Symphonies No 38 et 41.* Philips, Trésors Classiques, 6500 466.

Dans le cadre de l'enregistrement des grandes symphonies de Mozart, Josef Krips — à la tête de l'orchestre du Concert Gebouw d'Amsterdam — dirige la *symphonie No 38 « Prague »* (créée dans cette ville en 1787), avec la finesse, la transparence, mais aussi le caractère pétillant et le chant soutenu des cordes, où la mélodie règne tandis que l'*andante* frappe par la maîtrise de la polyphonie et que le *presto* est bien enlevé.

La *symphonie No 31 « Parisienne »*, pleine de vie, quelque peu germanique (malgré son titre), fait appel à un orchestre assez coloré (bois et cuivres) et plus important (cordes renforcées). Mozart a précisé en 1778 : « Pour le petit nombre de Français intelligents qui sont là, je sais bien qu'elle plaira... » Presque deux cents ans après, elle réjouira encore les amateurs.

CHRONIQUE MUSICALE

● 2 — NOËL

Avec Jésus No 3 Noël. UNIDISC, Ex 45544.

Ce petit disque (17 cm), illustré par Noëlle Herrenschmidt, propose quatre chants de Noël pour enfants : *Noël est venu ; Cari, carillonne joli Noël ; La ville est remplie de lumières ; Ils venaient de très loin*, sur les thèmes tout à fait traditionnels. Ils sont interprétés par Les Clarinettes et l'orchestre Fr. Raubert, rendront service pour les veillées et s'apprennent sans difficulté (toutefois la pochette ne reproduit que les textes, sans la musique).

Noëls célèbres à l'orgue et aux instruments. UNIDISC, UD 30 1261.

Ce « 33 tours » reprend des Noëls classiques et traditionnels enregistrés à l'Église réformée d'Auteuil — les arrangements sont dus à J. Berthier (organiste) qui s'est associé à L. Gamme (flûte), C. Maisonneuve (hautbois et piano).

Ce programme traditionnel (*Il est né le divin Enfant, Stille Nacht, O Tannenbaum (Mon beau sapin), Les anges dans nos campagnes, Adeste fideles, Entre le bœuf et l'âne gris*) ravira les moins jeunes et les jeunes, et sera très bienvenu.

Edith Wéber

ONT COLLABORE A CE NUMERO

P. Bourguet, pasteur, ancien président du Conseil National de l'E.R.F., Montpellier.
M. Charreyron, collaborateur à « Christ notre Justice » Rueyres-les-Prés (Suisse).
G. Delteil, chargé de cours Faculté de théologie, Montpellier et animateur de « Recherches et rencontres du Midi ».
J. Ellul, professeur, Faculté de droit de Bordeaux.
F. Evans, L'Aurore, Canada.
J. Groffier, écrivain, ancien fonctionnaire international, Apt-en-Provence.
R. Mehl, professeur, Faculté de théologie, Strasbourg.
O. Pigeaud, pasteur, La Tremblade.
E. Wéber, professeur Paris-Sorbonne.

É. & L. — 9.12.1974

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

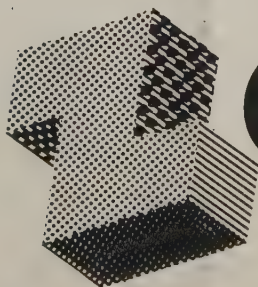
S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

A nos abonnés et lecteurs

Chers amis,

Nous sommes désolés de devoir vous écrire ces lignes au lendemain, ou presque, d'une grève qui vous aura fait perdre un numéro de votre journal. Nous sommes toutefois persuadés que vous nous comprendrez.

Les incidences financières et la conjoncture nous obligent à réviser largement le montant des abonnements à Évangile et Liberté. Vous nous en voyez désolés. Mais comment faire autrement ? Et chacun comprendra qu'un journal comme le nôtre se doit - autant que faire se peut - d'équilibrer son budget.

D'ores et déjà notre imprimeur nous a fait connaître ses tarifs nouveaux. Seront-ils fermes jusqu'en fin 1975 ? Nous ne pouvons que l'espérer tout en disant notre gratitude aux Imprimeries Réunies à Valence qui nous consentent des prix au plus juste. D'autre part, est-il besoin de le rappeler ?, les frais généraux et postaux ont généreusement augmenté.

Nos lecteurs seront intéressés de savoir que les factures d'imprimerie seront en augmentation de près de 50 %. Dans le même temps les frais généraux et postaux suivent une courbe semblable sinon plus rapide.

De ce fait nous nous voyons obligés d'augmenter le montant de l'abonnement ordinaire d'un pourcentage de 57 % : il passe, en effet, de 35 à 55 francs. Quant à l'abonnement de soutien il sera au minimum de 120 francs pour la France. Cela permettra, souhaitons-le, de résorber le léger déficit actuel et de prévoir l'avenir.

A tous ceux qui, par leur abonnement ou par leurs dons souvent généreux, veulent que vive Évangile et Liberté, nous disons notre vive reconnaissance.

Avec mes meilleures pensées,

Paul Richardot

P.S. - On trouvera en page 2 tout ce qui concerne le règlement de l'abonnement.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 1

Lundi 6 janvier 1975



Nouvel An 1975

Béni soit notre Dieu pour cette année nouvelle !
En toute heure, en tout lieu et sur tout le chemin
Notre âme est assurée de son appui fidèle.
Il est notre brillante étoile du matin.

Saluons avec foi cette étape de vie
Offerte à nos combats et travaux quotidiens.
Il n'est point ici-bas d'espérance ternie
Tant que l'on sait garder la ferveur du témoin.

Dieu sanctifie les peines et les joies de l'année.
Invoquons son secours ! Il est maître du temps.
En Lui tout est lumière et féconde pensée,
Unité dans la paix de l'éternel présent.

Adieu sans vains regrets à l'année qui s'achève,
Moissonneuse d'un temps maintenant écoulé
Et bienvenue à l'an dont l'aurore se lève
Nous apportant les jours que Dieu nous a prêtés.

René Château.

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*En ce début d'année, si l'on additionnait les raisons
qu'ont les hommes d'être inquiets, une longue liste
s'ensuivrait. Nous ne la ferons pas. Chacun connaît
assez ce qui le concerne, ce qui touche son entourage,
ce qui s'agite dans le monde et les tensions qui s'y
affrontent.*

*Inquiétude et déception à quoi s'ajoute un inévi-
table retour en arrière.*

*Les regards se portent sur hier. Chez certains, il y
avait de la joie, du bonheur qui se sont évanouis dans
la mort. Chez d'autres une longue lassitude qui n'a pas
su prendre fin. Et tout cela laisse dans le cœur comme
un goût de cendre. Certes, on aimerait poser les
« pourquoi » ; en même temps on sait qu'on n'y
trouve jamais de réponse.*

*Alors, on part vers l'an neuf. On traverse le pont
jeté entre les deux rives. On regarde en arrière, on
regarde en avant : le paysage est étrangement pareil. Et
sous les pieds, coule le temps ; avec lui les espoirs
portés, les désespérances subies, les désenchantements.*

Pourtant !

*Pourtant au bord de chaque ride d'eau se trouve une
frange argentée. Sous la neige qui ploie les arbres voici
l'espérance du printemps, d'un printemps nourri par la
froidure et par l'eau que la neige fondant lui donnera
en abondance. Car pour la terreensemencée le gel
protège des nuisances et la neige prépare les moissons
de demain. Pour l'être de l'homme il y a déjà une
lumière et une espérance dans le cristal de neige et
dans cette froidure d'hiver.*

QUOI DE NOUVEAU SOUS LE SOLEIL ?

La presse se fait l'écho de l'inquiétude des Français. De quoi demain sera-t-il fait ? Quelles sécurités avons-nous acquises ? Sur quelle route sommes-nous collectivement engagés ? Ne sommes-nous pas menacés par des lendemains qui déchantent ? Quoi, un vrai vent de pessimisme qui peut devenir vent de panique !

Et pourtant ! Et pourtant... il y a le progrès scientifique, les prévisions des gens du Plan, les multiples formes d'assurances sociales, sans parler des propos rassurants de ceux qui gouvernent, de quelque bord politique qu'ils soient.

Comment allier le développement constant des techniques avec tout leur réseau de sécurités prévisionnelles, au courant d'inquiétude concernant le lendemain, qui marque ce début d'année ?

Peut-on demeurer insensible à la menace qui pèse sur le pouvoir d'achat ou la sécurité de l'emploi, sans parler des foyers d'incendie qui veillent sous les braises au Moyen-Orient ou ailleurs ?

Devons-nous surtout être attentifs à la grandeur du destin de l'homme qui l'amène de plus en plus à devenir le maître de sa vie ? Faut-il, au contraire, garder un sens aigu, et peut-être tragique, de la fragilité de l'homme et de son œuvre ? Tel, un beau jouet prêt à s'effriter entre nos mains ! Ou encore doit-on faire la synthèse de cette grandeur et de cette fragilité, même s'il est bien difficile de les associer vraiment ?

Pour un message de Nouvel An, ce propos peut paraître amer. Cependant, comment concevoir un message d'espérance qui ne parte pas de notre réalité, quelle qu'en soit la teneur ou le relief ? Comment

parler de « bonne année » à ceux que l'on n'accepte pas et que l'on ne respecte pas, c'est-à-dire, à ceux que l'on n'aime pas tels qu'ils sont et quelle que soit leur actualité ?

Ne cherchons pas à nous évader de notre présent, aussi préoccupant soit-il. Même pour donner ou pour entendre un message pieux.

Donc, le présent de nombre de nos contemporains est marqué du sceau de la morosité.

Morosité de ceux que le chômage atteint ou menace. De ceux pour qui les fins de mois pèsent. Des jeunes qui s'inquiètent du monde où nous les invitons à devenir responsables : qui leur jetterait la pierre ? Qui refuserait de voir les ombres du tableau ? A moins qu'il ne discerne tout le tableau qu'en ombres ! C'est toute l'inquiétude des petits, en moyens financiers, en sécurités humaines comme en espoirs.

A la morosité de ceux qui ont faim, fait pendant la morosité de ceux qui n'ont plus assez faim. Les rassis. Les comblés. Ceux que l'abondance a saturés. Ceux dont l'estomac est trop plein pour qu'ils s'interrogent vraiment. Ceux-là non plus ne peuvent pas être satisfaits. Leur argent ne peut ni les rassasier, ni les consoler, ni leur donner accès à des valeurs sûres !

Morosité des pauvres et morosité des riches. Ou plutôt, morosité des pauvres conscients de leur pauvreté, et morosité des pauvres qui vivent dans l'inconscience et dans une apparente opulence.

Ignazio Silone, bien que militant acharné d'un plus grand bien-être social, écrivait : « *Quand nous pourrions manger chaque jour, à satiété, ne nous restera-t-il rien d'autre à faire que digérer ?* » Et citant un mot

Suite page 4 ➔

Je pense à tous ceux qui s'interrogent en ces temps qui devraient être ceux du renouvellement de toutes choses et de tous êtres.

Aujourd'hui est porté par hier et il porte demain.

Dieu, aujourd'hui porté par Noël, est Dieu pour demain.

Notre dernier éditorial disait : Noël pour chaque jour. Ainsi chaque jour devient re-crédation, nouveauté. Les plus douloureux comme les plus heureux peuvent vivre cette certitude. Car Dieu ne se lasse pas dans son approche, dans sa redistribution de lui-même, dans son effort de présence, dans son attente d'accueil.

Demain sera-t-il donc pareil à hier ?

Vaut-il donc la peine de passer le pont ?

Il vaut toujours la peine de tendre la main. Il est toujours essentiel d'espérer les moissons futures. Il est primordial de n'être pas parmi les fossoyeurs de l'espérance ou les retraités de la VIE. Tout peut être nouveau demain si l'esprit accepte le renouvellement que Dieu offre.

Dieu ne serait-il pas le pont par lequel passe toute nouveauté de vie, toute vision nouvelle de soi, des autres et tout courage pour demain ?

Allons. Les rites sociaux de janvier sont passés. La lumière est en avant.

P.R.

de Sartre : « *Un Russe soviétique, écrivain officiel, m'a dit une fois : Quand règnera le bien-être pour tous, alors commencera la tragédie de l'homme, sa finitude* » (1).

Il y a deux formes de morosité. Mais il est aussi deux sortes d'inquiétudes. Même si tout n'est pas aussi tranché qu'il y paraît, et si de telles catégories appellent bien des nuances.

D'abord, une inquiétude stérile. On se sent mal à l'aise, sans en connaître les causes. On tourne en rond en quête d'autre chose, sans savoir quoi, et probablement sans chercher vraiment. Le Docteur Axel Munthe dans *le Livre de San Michele*, évoque bien ce malaise d'une bonne partie de sa clientèle aisée d'alors.

Mais il existe aussi une inquiétude qui est ferment de vie. Elle est alors aspiration à un devenir. C'est l'inquiétude des Béatitudes. Paradoxalement, elle se vit dans la sérénité : heureux, ceux qui espèrent un monde autre, et qui militent pour sa venue. Teilhard de Chardin appelle « sur-centration » cet effort pour se dépasser soi-même au service de la Vie (2).



Alors, quoi de nouveau sous le soleil ? Pas grand chose, sans doute. Déjà, en son temps et avec d'autres mots, l'Ecclésiaste a posé cette question et affirmé tout ce que nous venons de dire.

Déjà, il a dit qu'il n'y avait aucun avantage pour l'homme de toute la peine qu'il se donnait sous le soleil. Que l'homme plante, achète, possède, cela ne suffit pas à rassasier son cœur. L'amour de l'argent ne saurait le contenter, et celui qui aime les richesses n'en profite guère. Les générations se succèdent et apparemment, il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Rien de nouveau...

Et cependant, « *Dieu qui fait chaque chose belle en son temps, a mis au cœur de l'homme la pensée de l'éternité* » (3). Et encore, l'Ecclésiaste ajoute : « *Pour tous ceux qui vivent, il y a de l'espérance* » (4).

Sans doute, n'y a-t-il rien de nouveau sous le soleil. Mais que désirer d'autre, lorsque Dieu nous a certifié qu'il est Père, et qu'avec lui, la vie est miracle incessant ?

Que souhaiter de plus, pour celui qui a trouvé la source de la Vie ? Les problèmes de tous ordres auxquels il est confronté et qu'il doit tenter de résoudre peuvent-ils étouffer en lui la flamme de l'espérance ?

Rien de nouveau. Bien sûr. Mais assez d'amour pour que notre vie devienne un brasier. Il suffit ainsi, car, sous le regard de Dieu, tout est toujours nouveau ou appel à un renouveau.

P.J. Ruff

(1) *Sortie de Secours*. 1966. Del Duca. pp. 192 et 239.

(2) Voir sa conférence : « *Réflexions sur le bonheur* ».

(3) Ecclésiaste 3-11.

(4) Ecclésiaste 9-4.

LA RÉFORME et L'ÉDUCATION

Actes du III^{ème} Colloque (Montpellier 1973) publiés sous la direction du Professeur Jean Boisset. 1 vol. 15,5 x 23,5 de 192 p.

Parmi les premiers soucis de la Réforme, celui de l'éducation et de l'instruction a occupé une place importante. Il fallait faire passer dans les faits un certain nombre de principes avec leurs conséquences dans la pratique de la vie quotidienne. Au cours du III^{ème} colloque organisé en 1973 par le Centre d'Histoire de la Réforme et du Protestantisme de l'Université de Montpellier, on s'est efforcé de situer ces principes, et d'en reconnaître l'application dans l'Histoire, au travers de réalisations, les unes éphémères, les autres plus durables, telles celles poursuivies jusqu'à nos jours par la Réforme italienne, en Piémont.

Les travaux de ce Colloque constituent ainsi une introduction à certains égards très neuve, qui invite à des approfondissements d'un grand intérêt non seulement pour les historiens, mais également pour tout homme de notre époque.

Table des matières

- Pierre Tirel — L'éducation protestante jadis et naguère.
Frank Delteil — Le collège protestant de Millau.
Roland Crahay — Une utilisation d'Erasmus dans la pédagogie protestante : l'édition des Colloques, Dublin, 1712.
Henri Meylan — Professeurs et étudiants, questions d'horaires et de leçons.
Éric R. Briggs — Les « libertins » à Bâle au milieu du XVI^e siècle.
Léon E. Halkin — L'Académie Calviniste de Gand (1578-1584).
André Roux — L'Académie de Die, en Dauphiné (1604-1684).
William Melczer — La pensée éducative de Jean Sturm dans les *Classicae Epistolae*.
Michel Reulos — L'organisation, le fonctionnement et les programmes du Collège protestant de Saint-Lô (1563).
Friz Büsser — Théorie et pratique de l'éducation sous la Réforme à Zurich.
Enrico Peyrot — Origine et développement des Instituts d'Instruction dans les Vallées Vaudoises du Piémont.
En conclusion : Joël Fouilleron et Anne Blanchard — Réforme et éducation, positions et propositions.

Les destinataires du présent avis de parution pourront recevoir directement l'ouvrage « LA RÉFORME ET L'ÉDUCATION » au prix de 30 F. frais d'envoi compris en écrivant à : Éditions Privat, 14, rue des Arts, 31000 Toulouse, et en joignant un chèque postal, trois volets, établi au nom de M. Jean Nicolas, c.c.p. : 1139-72, Montpellier (mentionner : Actes du Colloque 1973).

LA CRÉATION DE LA FEMME

Bon nombre de gens trouvent aujourd'hui ridicules, voire scandaleuses, certaines affirmations de la Bible : la création du monde en sept jours, la femme tirée de la côte de l'homme, l'horrible massacre des prêtres de Baal, le séjour de Jonas dans le ventre d'un gros poisson, etc... Certes, si nous prenons à la lettre ces récits, ils sont inacceptables. Mais nous ne pouvons faire abstraction de la distance culturelle qui nous sépare de ces textes, il nous faut donc tenter de décoder les intentions profondes des auteurs derrière un mode d'expression qui ne peut plus être le nôtre.

C'est l'essai que nous voulons faire dans ce journal pour quelques-uns des récits les plus discutés.



Commençons par le commencement, c'est-à-dire la Genèse, avec l'histoire de la femme tirée de la côte du premier homme (Genèse 2/18-25).

L'auteur qui écrit probablement à l'époque de Salomon, vers 900 av. J.-C. n'a pas l'intention de décrire un événement, de faire œuvre historique et scientifique mais il veut, derrière une sorte de parabole, donner un enseignement.

Il nous présente Dieu comme un maître potier, façonnant l'homme (adam) avec de la terre (adamah). Il se souvient sans doute du vieux mythe de la terre-mère mais il en change complètement le sens pour attribuer à Dieu seul la création. A cet être vivant ainsi créé, Dieu donne un environnement : un jardin fertile copieusement arrosé car il n'existe pas de vie sans eau et le désert est lieu de mort.

Tout semble merveilleux mais l'adam est seul, sans relation possible. Il n'est donc pas vraiment un homme puisque tout dialogue lui demeure interdit. Il ne peut ni comprendre le monde qui l'entoure ni se comprendre lui-même. Il ne trouve pas, parmi les autres vivants (les animaux), le vis-à-vis attendu. Il faut briser cette solitude pour que naisse véritablement l'homme.

Voici donc le Dieu-chirurgien ! il endort le patient (v. 21) « prend l'une de ses côtes et, sous elle, il referme la chair ». Suivant une autre traduction possible, nous aurions non pas « il lui prit une côte » mais « il lui ouvrit le côté », ce qui signifierait que Dieu sépare l'être bisexué (androgyné) et crée la sexualité.

Quelle que soit la traduction adoptée, Eve sort de l'homme. Elle est, dans le monde, ce qu'il y a de plus proprement humain : désormais un dialogue va pouvoir s'établir ; grâce à la femme, l'homme va pouvoir se découvrir lui-même et se comprendre en découvrant et en comprenant l'autre.

Certains ont voulu voir, dans la femme, un être inférieur à l'homme sous prétexte qu'elle était seconde dans l'ordre de

la création, mais il est bien clair que l'être humain, image de Dieu, c'est à la fois l'homme et la femme.

A l'origine, ils étaient « une seule chair » puisque Eve est tirée d'Adam, ils doivent retrouver cette unité primordiale, ils sont faits l'un pour l'autre.

La sexualité, elle-même, devient l'instrument d'un dialogue privilégié, elle est voulue par Dieu et ordonnée au bonheur de l'être humain.

En Genèse 3, l'homme expulsé du Paradis en emmène quelque chose, ou plutôt quelqu'un, et c'est précisément Eve, celle qui lui permettra de vivre hors de ce sein maternel qu'était l'Eden, celle qui lui permettra de conjurer la nostalgie de ce paradis-perdu.

Bien plus, il est dit : « l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme ». Quitter son père et sa mère, c'est abandonner sa sécurité originelle. Ceci est d'autant plus surprenant que, selon les usages de l'époque, c'était plutôt la femme qui quittait sa famille. L'auteur de notre texte innove : l'homme doit quitter son milieu d'origine pour s'attacher à cette « aide » que le créateur lui a donnée. Nous ne pouvons oublier que le mot « aide » a, dans la Bible, un sens très fort : dire, par exemple « Dieu est mon aide », signifie « c'est Dieu qui me fait exister, sans lui je ne serais rien ». Autrement dit, Adam n'est vraiment homme que par Eve.

Notre récit est d'une étonnante modernité : il condamne toute sujétion de la femme et il réhabilite le sexe.

L'être humain est créé comme être sexué et la sexualité, loin d'être signe d'une déchéance, est don de Dieu et expression privilégiée de la relation.

Parce qu'elle se préoccupe avant tout de l'homme concret, la Bible parle du couple et de la vie amoureuse de l'être humain. C'est une dimension qui a été quelque peu perdue de vue par les églises : elles ont parfois voulu l'homme tellement spirituel, tellement « céleste » qu'elles ont oublié qu'il était aussi un être sexué, fait pour l'amour.

Certes, on ne trouve pas dans l'Écriture un traité de sexologie ! mais l'homme biblique est réellement un homme, c'est-à-dire un être-de-relation, fait pour l'autre et se réalisant dans l'amour de l'autre : la plus essentielle de ces relations étant la relation de l'homme et de la femme.

La femme, partenaire que le créateur donne à l'homme, est son égale, son vis-à-vis, son interlocutrice. Ish (l'homme) et Ishah (la femme) constituent, dans leur union, l'adam, c'est-à-dire l'être humain dans son intégrité.

Ainsi donc, derrière une imagerie qui peut sembler naïve ou ridicule, Genèse 2 cache un enseignement profond sur l'homme et la femme, sur leur vocation amoureuse et cet enseignement est loin d'être démodé aujourd'hui.

Jacques Chauvin.

LES MENNONITES

A Zürich, Zwingli était entouré d'hommes tels que Simon Stumpf, moine d'origine souabe, Conrad Grebel, savant lettré, Félix Manz, hébraïssant distingué et Georges Blaurock, moine des Grisons. Ces compagnons d'œuvre reprochaient au réformateur l'immixtion de l'état dans les affaires religieuses. Ils désiraient une Église indépendante, libre de toute contrainte gouvernementale et ne pouvaient admettre que l'autorité civile jugeât en matière de foi.

Cette position provoque une rupture définitive entre Zwingli et ses collaborateurs. — La scission ne se produit donc pas au sujet du baptême. — Les dissidents organisent leur communauté selon le modèle de l'Église primitive et adoptent le baptême des adultes. Ils l'administrent après la confession d'une foi personnelle. Cette pratique du baptême leur vaut le surnom d'anabaptistes. Né en 1525, le mouvement se propage rapidement. Résumons sa doctrine en trois points essentiels :

1.— Le chrétien doit mener une vie de disciple agréable à Dieu, obéir à Jésus-Christ et accomplir la volonté du Seigneur.

2.— L'Église est une communauté de frères qui se sont repentis et convertis après avoir accepté par la foi Jésus comme Sauveur.

3.— Le principe de l'amour fraternel et de la non-violence doit être appliqué dans toutes les circonstances de la vie.

La nouvelle doctrine se propage en Suisse, en Allemagne du Sud, en Alsace, au Tyrol, puis finalement dans tout le centre et le nord de l'Europe.

Les persécutions ne se font pas attendre. Zwingli, pourtant favorable à la réforme radicale au début de son ministère, y joue un rôle peu reluisant, de même que Bullinger, son successeur.

Luther s'oppose également avec vigueur aux anabaptistes qu'il qualifie de débauchés.

La réaction catholique ne fut pas moins cruelle. Le 23 avril 1529, Charles

Quint signe l'Édit de Spire qui stipule : « Tout anabaptiste, tout rebaptisé ayant atteint l'âge de raison, soit homme ou femme, doit être mis à mort, soit par le feu, soit par tout autre moyen, sans aucune justice inquisitoriale préalable ».

Si l'anabaptisme pacifique a subsisté, il le dut principalement à Menno Simons, prêtre hollandais né en 1492. Troublé par la mort de Sicke Frerik, décapité pour s'être fait rebaptiser, Menno Simons étudie la question du baptême d'après la Bible. Ne pouvant vaincre ses doutes, il est en proie à une violente crise intérieure. En 1536, il se sépare publiquement de son Église et passe une année en retraite complète.

Connaissant sa position, quelques anabaptistes le visitent et lui demandent de prendre la direction de leur mouvement. Menno hésite puis finalement accepte. Dès lors, il se voue entièrement au service des frères.

Le ministère de Menno Simons fut bénéfique pour les églises anabaptistes. Bientôt les fidèles prennent le nom de « Mennonites » en signe de reconnaissance pour leur chef spirituel.

(Extraits du chapitre premier de : « L'Église mennonite ou anabaptiste en pays neuchâtelois », par Ch. et L. Ummel, au Locle).

Il n'y a pas lieu de s'étendre ici sur les circonstances dans lesquelles les Mennonites se sont répandus en Europe orientale, jusqu'en Sibérie, puis au Canada, aux États-Unis, au Mexique et au Paraguay. En France, ils s'étaient installés en Alsace, en Lorraine, au Pays de Montbéliard où ils étaient plus ou moins tolérés suivant les aléas des changements politiques. Au XIX^{ème} siècle, les communautés françaises, affaiblies par l'émigration aux États-Unis qui n'imposaient pas un service militaire, vivaient repliées sur elles-mêmes, dans un formalisme étroit, gardant l'allemand dans des pays de langue française.

Heureusement, le mouvement piétiste et revivaliste du XIX^{ème} siècle finit par les atteindre et provoqua un renouveau de vie spirituelle. Après la deuxième guerre mondiale, elles ont entrepris un travail missionnaire et différentes œuvres de secours. Elles ont gardé généralement le ministère laïc. Plus ou moins touchées par le réveil, indépendantes les unes des autres, elles conservent des caractères particuliers à chacune d'elles.

Les mennonites français actuels sont complètement intégrés dans la société. Ils ont, en général renoncé à l'objection de conscience en ce qui concerne le service militaire et même très rares sont ceux qui



SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

160 agences

profitent du service civil adopté, il y a quelques années, par le gouvernement français. Plus nombreux sont ceux qui font leur service dans la coopération.

En ce qui concerne leurs relations avec les autres églises, ils se sont également ouverts en ayant beaucoup de contacts avec les milieux « évangéliques » réformés ou luthériens. Il y a même souvent collaboration. Mais au point de vue officiel, les assemblées sont beaucoup plus réservées. Elles ne sont pas rattachées à la Fédération Protestante. Le Groupe des Églises mennonites de langue française fait partie du Groupe des Églises de Professants des pays francophones. Le mieux est de publier ici un extrait de la résolution qui a été adoptée dernièrement par les anciens et prédicateurs des assemblées réunis à Valdoie le 1er mai 1973.

...« Nous ne voulons nous opposer à qui que ce soit, qui invoque d'un cœur sincère le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, le seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés, le seul Sauveur, le seul Seigneur, Dieu, Fils du Dieu éternellement béni. Mais nous ne voulons nous unir à personne qui jette l'anathème sur d'autres chrétiens, ou qui ne confesse pas clairement la foi en Jésus-Christ et qui ne reste pas sur la seule base valable, la Bible, Parole de Dieu.

Nous désirons donc rester ouverts à tous contacts avec ceux qui désirent nous rencontrer dans la clarté, sans l'arrière-pensée de nous gagner à leur groupe ou d'utiliser notre présence comme un argument en leur faveur. Instruits par l'expérience, nous voulons garder notre indépendance, sans renoncer à la communion fraternelle avec ceux qui partagent la foi donnée aux saints une fois pour toutes, même s'ils sont dans d'autres confessions. Nous désirons recevoir d'eux et leur apporter un encouragement dans la foi, le service de Dieu parmi les hommes, l'amour pour notre Sauveur et pour ceux qui sont autour de nous. Nous voulons de tout notre cœur contribuer à leur progrès dans l'obéissance de la foi, en attendant le retour de Jésus-Christ. Et nous pensons manifester ainsi un peu mieux de l'unité du Corps de Christ. »

Pierre Sommer

CORRESPONDANCE

Je voudrais relever l'excellent article de M. Roger Mehl qui montre clairement que la pensée et l'action sont deux pôles inséparables. Je crois même que ce sont deux aspects de la même force. (1)

Le débat soulevé par cet article est intensément actuel, non seulement à propos du Conseil œcuménique des Églises mais d'autres problèmes plus généraux.

Pour la plupart des hommes d'aujourd'hui, l'action seule est efficiente. Une pensée qui ne se traduit pas en actes serait vouée à l'oubli, à l'échec, au néant. Pour quelques autres hommes, la pensée est la réalité la plus haute et la plus profonde. Les premiers se croient réalistes et modernes. Ils considèrent volontiers les seconds comme des rêveurs, des utopistes ou des retardataires.

La question oppose aussi l'un à l'autre deux continents. L'Occident croit essentiellement à la vertu de l'action. L'Orient, au moins avant que les Occidentaux lui aient apporté « les bienfaits » de leur civilisation, croyait à la puissance de la pensée.

Que peut nous inspirer le christianisme ?

Certes, beaucoup de chrétiens, surtout de notre époque, sont convaincus que le christianisme est avant tout une action, donc, à l'occasion, une politique.

C'est à voir ! Le christianisme est venu d'Orient. Si les circonstances l'ont propagé vers l'Ouest et non vers l'Est, cela tient surtout à ce que les conquêtes de Pompée et de Rome ont devancé en Palestine les ambitions des Parthes et d'autres peuples asiatiques. La mentalité occidentale a déteint sur le christianisme.

Mais que dit l'Évangile ?

Il dit, par exemple, que celui qui regarde une femme avec concupiscence a déjà

commis l'adultère dans son cœur. La pensée a donc la même force que l'acte dans le mal. Ne l'a-t-elle pas aussi dans le bien ? L'Évangile dit d'autre part : « Heureux les doux, ils hériteront de la terre ». Il ne dit pas qu'ils la conquerront ou qu'ils se l'approprient par l'action. Ils l'hériteront, en quelque sorte comme une conséquence légale de leur douceur, de leur bonté. Ainsi la pensée, le sentiment ont par eux-mêmes une puissance. D'après le même passage de l'Évangile, le Sermon sur la Montagne, ce n'est pas une action qui nous permettra cette chose extraordinaire de « voir Dieu » ; c'est la pureté de la pensée, la pureté du cœur.

On pourrait citer d'autres passages. En tout cas, il est infiniment plus difficile d'avoir une pensée pure et, par conséquent, puissante que de commettre un acte apparemment généreux. Un acte peut voiler, habiller la pensée. Il s'y mêle souvent des mobiles égoïstes, des pensées quelconques, des instincts qui nous viennent de la Nature. Notre morale va en général au plus facile. Aussi se cherche-t-elle dans l'action qui se voit plutôt que dans la pensée qui est exigeante.

D'ailleurs, le christianisme est une religion de l'esprit. Si Dieu a créé le monde par sa volonté, par sa pensée, cela montre bien que la pensée, à condition d'être authentiquement pure, est la puissance par excellence. Ce que nous appelons action n'est qu'une pâle imitation de l'Action dont l'Esprit, la Pensée sont capables. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Il est vrai que ce but est loin. Notre morale est plus ou moins mais toujours approximative. Et pourtant elle avance.

A. Lamarle

(1) « Évangile et Liberté » 9 décembre 1974

Bibliographie :

Recherches historiques sur les anabaptistes — Charles Mathiot et René Boigeol. Éditions « Le Phare », Flavion (Namur), Belgique.

Nouveau manuel d'instruction — « Christ Seul » 2, rue Pierre-Curie, Grand-Charmont, 25200 Montbéliard.

Principes et doctrine mennonites — à la même adresse.

La vision anabaptiste — à la même adresse.

E. & L. — 6.1.1975



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

POUR UN CERTAIN

Dans un monde bouleversé, en profonde mutation, le pluralisme est, en un sens, pour le christianisme, la seule voie ouverte devant lui, sa seule chance d'avenir, à vues humaines. Certes, mal compris, le pluralisme choque, parfois indigné. Mais bien compris, c'est-à-dire qualitativement, dynamiquement, spirituellement, il traduit, mais surtout éclaire et transfigure le prodigieux élan de vie créateur inhérent au message chrétien.

QU'EST-CE QUE LE PLURALISME ?

● *En matière de philosophie* il représente une conception du monde et de la vie respectueuse de la réalité, assez souple pour n'en perdre aucun des aspects multiples et distincts. C'est ainsi que pour le pluraliste qu'était William James (mort en 1910), *le monde, l'univers*, n'est pas *un* ensemble, simple, ou du moins bien ordonné ; la réalité au contraire est pour lui rebondante et surabondante ; il y a en elle, certes, des relations réelles, mais elles sont flottantes ; la vie elle-même n'est pas une pièce bien composée, aux scènes bien découpées ; celles-ci empiètent les unes sur les autres ; rien n'est absolument satisfaisant ni absolument décisif (Bergson : Préface au « Pragmatisme » de W.J.). C'est notre raison, éprise de simplicité, notre intelligence, éprise d'économie, qui reconstruit artificiellement sur le plan de l'unité et de l'identité ce qui est réellement multiple et divers. Le pluralisme est donc une façon de philosophier ouvertement et concrètement.

● *Dans la vie de tous les jours*, le pluralisme se rencontre sous des formes bien connues de tous. Dans la vie sociale, par exemple, le pluralisme politique s'oppose au système du parti unique et admet la coexistence de tendances différentes ; le pluralisme syndical, de son côté, traduit l'aspect mouvant, vivant et multiple du syndicalisme. D'où les difficultés et les avatars de la recherche ou du maintien de l'union, de l'unité, dans ces deux domaines.

QU'EN EST-IL SUR LE PLAN RELIGIEUX ?

On propose d'y voir d'abord une constatation, mais aussi une acceptation, et surtout peut-être un « programme ».

Constatation

Le pluralisme exprime d'abord un état de fait : la pluralité réelle des formes de la vie religieuse en

général, et spécialement du christianisme. C'est *une constatation* irrécusable. La religion est une abstraction ; il n'existe que *des* religions, dont la diversité étonne. En ce qui concerne le christianisme : les confessions de foi, les crédo, les formes institutionnelles, les Églises, les sectes, sont des réalités dont il faut tenir compte. Chacune prétend à la supériorité sur les autres ; leurs rivalités sont peut-être aujourd'hui moins violentes que naguère, mais elles sont réelles, et elles donnent à penser. Il n'est pas jusqu'à l'expérience religieuse elle-même qui ne se présente sous des formes extraordinairement variées, parfois choquantes, souvent exclusives sous la forme collective. W. James en avait décrit « les variétés » dès 1902 dans un livre célèbre. L'actualité de l'islamisme, du bouddhisme, de l'hindouisme, pour ne citer qu'eux, et les essais de rapprochement avec le christianisme, ne peuvent que renforcer l'attitude pluraliste en tant que constatation.

Acceptation

Le problème, pour beaucoup, est ensuite de savoir qu'en penser. Le pluralisme exprime alors *une acceptation*. Il implique un effort pour essayer de comprendre et d'aimer cette diversité, au lieu de la vitupérer, ou de tenter de la supprimer en lui déniait toute valeur. Il ne s'agit certes pas de renoncer à ses croyances personnelles. Au contraire, comme l'écrivait ici même André Malet, « chacun doit trouver sa grille propre », quand il s'agit par exemple de la lecture de l'Évangile. Mais le pluraliste « refuse d'imposer cette grille aux autres et dénonce tout procès en hérésie » ; il s'efforce d'accepter cette pluralité et cette diversité, par amour, quelle que soit la difficulté de cette attitude, la seule conforme à l'esprit du Christ.

Programme

Enfin, par delà même cette acceptation, il semble qu'il faille voir dans le pluralisme *un « programme »*. Il s'agit, si l'on peut dire, de « vouloir » cette diversité, dès lors qu'on croit y déchiffrer, en ce qui concerne le christianisme, la force expansive et créatrice de l'Évangile, accepté et vécu par des êtres, ou par des collectivités, différents. Il s'agit de l'assimiler, avec amour, et de la « transfigurer », au sens religieux, en fonction de son dynamisme ; car elle traduit à travers les oppositions, les errements, et les excès, la force même de l'amour de Dieu à l'œuvre parmi les hommes.

N PLURALISME

EXAMINONS QUELQUES APPLICATIONS de cette position dans l'évangélisation, dans l'interprétation des textes, et dans l'œcuménisme.

De l'évangélisation

L'Église catholique, au cours du récent Synode des évêques sur l'évangélisation, semble avoir découvert manifestement un certain pluralisme. C'est ainsi tout d'abord que pour Mgr. Etchegaray, évêque de Marseille, « dans une Europe dominée par les « maîtres du soupçon »... l'image d'une Église narcissique n'a rien d'attirant » (Figaro, 30 septembre). « Une annonce de l'Évangile qui ne tiendrait pas compte de l'éclatement des cultures et du nomadisme des hommes risque de tomber dans le vide » (Le Monde, 31 septembre). Mgr. Duval évêque d'Alger, a rappelé que « l'évangélisation comporte aussi le respect pour l'identité de la culture propre à chaque peuple » (Le Monde, 2 octobre). Cela implique, a-t-on dit, le passage d'un christianisme « domestiqué » à un christianisme « éclaté ». Pour Mgr. S. Carter, archevêque de Kingston (Jamaïque), « le message de l'Évangile doit s'incarner dans chaque culture locale ». C'est ce qu'il appelle une « indigénisation » (Figaro, 2 octobre). Dans cette ligne, Mgr. Zoa, archevêque de Yaoundé, a souhaité, dans une conférence de presse, que Rome examinât la possibilité de célébrer l'eucharistie, dans les pays qui ne connaissent pas le pain et le vin, avec des produits locaux (Le Monde, 17 octobre).

L'appel au pluralisme peut sembler aller trop loin lorsqu'il insiste sur le particularisme. C'est ainsi que Mgr. Anguillé, archevêque de Libreville, a déclaré : « nous voulons reprendre nos rites culturels, antérieurs au colonialisme, comme celui qui nous permettait de retrouver Dieu avec la médiation de nos ancêtres » (Figaro, 3 octobre). De son côté le Cardinal Parecattil, d'Ernakulam (Inde), a affirmé que les livres sacrés des Hindous contiennent des éléments de la Révélation, et préconisé d'introduire dans le bréviaire et dans la liturgie certains textes de ces livres sacrés non chrétiens (Le Monde, 2 octobre).

Il ne faudrait certes pas que l'Église fît siennes des valeurs qui seraient anti-évangéliques ; on a noté au Synode qu'un respect sans discernement des autres religions entraînait une diminution du nombre des conversions. Mais il est certain que le pluralisme est un anti-« colonialisme religieux ». Comme le disait déjà un texte de 1659 de la Congrégation de la propagation de la foi, cité par un prélat africain : « Quoi de plus

absurde que d'introduire, chez le Chinois, la France, l'Espagne ou l'Italie, ou quelque autre partie de l'Europe ? Ce n'est pas cela que vous devez introduire : c'est la foi » (Figaro, 5 octobre). C'est cette tendance que l'on retrouve dans le vœu d'un correspondant du Monde (28 septembre), Gabriel Marc, président de l'Action Catholique des milieux indépendants : « libérer l'expression de la Bonne Nouvelle de sa gangue formelle, afin qu'elle puisse être perçue par toutes les cultures présentes sur la terre aujourd'hui ». A quoi il ajoute d'autres vœux, également pluralistes : « Créer des communions locales diversifiées », ou encore : « libérer l'expérimentation de cet « être ensemble » original qui découle des conseils évangéliques ».

L'interprétation des textes

A propos de la transmission du message, se pose par ailleurs le problème de l'interprétation des textes, c'est-à-dire du sens du message à transmettre. Pour le pluraliste, toute systématisation a priori, fût-elle élaborée au nom de la science, est à proscrire. Il en est déjà ainsi pour l'interprétation des textes profanes. L'interprète de Shakespeare, Peter Brook, interviewé par Colette Godard, le lui dit avec force. « C'est un piège dans lequel il est facile de tomber. On trouve bien des acteurs qui tiennent ce raisonnement : « Moi, homme d'aujourd'hui, post-freudien, je vois qu'Hamlet souffre d'un complexe d'Oedipe non résolu... ». Alors ils utilisent le rôle pour illustrer leurs propres théories... De toutes façons la pièce est réduite ; c'est une exploitation, une prostitution ».

Il en va de même, toutes proportions gardées, pour le sens du message évangélique. Il faut, certes pour comprendre l'Évangile, des traducteurs, des grammairiens, des hellénistes et des philologues, des historiens et des sociologues, des spécialistes d'une époque ou d'une culture. Mais le sens du message échappe à ces recherches spécialisées. Il n'est pas d'ordre intellectuel mais d'ordre existentiel. Notre metteur en scène ici encore nous renseigne : « D'un côté les mots restent les mêmes : des signes imprimés sur du papier. De l'autre, leur signification se renouvelle à chaque fois qu'ils rencontrent une sensibilité différente. On en arrive à ce paradoxe : l'œuvre est définie dans ses moindres détails, et pourtant elle n'est fixée en rien. Elle n'existe qu'en fonction de la rencontre ».

Suite page 10 —→

N'en est-il pas un peu de même avec le message chrétien ? Aucune époque, aucun système n'a pu en fixer l'essence. Ce terme d'essence d'ailleurs est impropre. Il relève de la philosophie grecque. Y a-t-il une essence de l'Évangile ? Une ? immuable ? en soi ? Le pluralisme ne le pense pas. Il s'oppose ici au *fondamentalisme* : chaque chrétien est responsable du *sens*. Ce sens n'est pas tout fait, quelque part, et il ne s'agit pas d'en produire une copie-conforme. Il *se fait* au fur et à mesure des « rencontres ». Il est toujours à *faire*. Lorsque Jésus déclare : « *Je suis la vérité* », il ne renvoie pas à un message systématisé, défini, limité, mais à une Présence vivante, à une communion active. Il faut des exégètes et des théologiens, certes. Mais pas plus que Socrate n'enseignait une philosophie, Jésus n'a enseigné une Théologie.

De l'œcuménisme

La place nous manque pour situer l'*œcuménisme* dans la vision pluraliste de la vie religieuse. D'autres l'ont fait ici avant nous. Nulle Église, nulle confession n'a le monopole du christianisme, et l'unité des chrétiens n'est pas celle d'une déclaration de foi, propre à une époque, à un milieu, et fermée sur elle-même. Le pluralisme s'élève ici contre tous les *intégrismes*. L'unité est dans le rassemblement des énergies, fussent-elles disparates ; dans une communion vécue, fût-elle « sauvage ». Un certain pluralisme, qualitatif et dynamique, celui des hommes de bonne volonté, peut seul aujourd'hui assurer l'avenir du christianisme, par le rassemblement « en marche », dans la reconnaissance lucide et l'amour exigeant, de forces spirituelles diverses, éparses, mais convergentes, capable d'engendrer un sens et de susciter une Présence, rayonnante et unifiante. Le pluraliste reprend le mot de Luc : « Si l'on vous dit : Il est *ici...*, n'y allez pas. Ou : Il est *là...*, ne le croyez pas ». Et il ajoute : Mais « là où deux ou trois — fussent-ils d'Écoles ou d'obédiences opposées — sont rassemblés, je suis là au milieu d'eux ».

Ch. Willm
(11 novembre 1974)

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
18-19 octobre 1975

avec la participation de :
Madame E. LABROUSSE-GOGUEL
Pasteur Alphonse MAILLOT
Pasteur Georges MARCHAL

sur le thème
CONVICTION ET TOLÉRANCE

L'AVORTEMENT :

Avortement, interruption de grossesse... Question déjà ancienne, question d'aujourd'hui également, sans doute question de toujours... du moins tant qu'il y aura des couples sur la terre. Certains en parlent comme d'un sujet à la mode, d'autres en termes théoriques ou juridiques. Pourtant cet acte est un problème humain nous concernant tous : femmes et couples bien évidemment, mais aussi ceux et celles qui les cotoient (médecins, assistantes sociales, infirmières, conseillers conjugaux, pasteurs) sans parler de tous ceux qui, un jour, peuvent y être confrontés directement ou indirectement. C'est un problème à la fois social et personnel, un cas de conscience souvent, un drame quelquefois, ayant bien des composantes (physiques, médicales, éthiques, spirituelles, juridiques, psychologiques, économiques, voire même politiques). Le Conseil Oecuménique en a compris l'acuité, puisqu'il a récemment organisé, en Allemagne, un colloque international sur ce thème. A leur tour, les aumôniers hospitaliers romands ont voulu s'interroger sur leur « *pastorale auprès des personnes concernées par l'avortement* ». Remarquons d'emblée le *contexte* très différent, entre la Suisse et les autres pays francophones. On peut en Suisse, très légalement selon certaines normes précises, se faire avorter à l'hôpital même. En outre la propagande pour la contraception n'est en rien entravée ; une large information est faite en ce domaine, on en parle dans tous les milieux... mêmes ecclésiastiques, sans pruderie ni fausse honte. Serait-ce que les « tabous sexuels » seraient plus tenaces en France qu'ailleurs ?

Dans une première partie Madame Coulondre, psychologue et conseillère conjugale, directrice du « Centre d'information familiale et de régularisation des

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
• Brochure sur demande

A. HOUARD jeune
MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tam)

FAITES ABONNER VOS AMIS A EVANGILE ET LIBERTÉ

PRÉOCCUPATIONS DES AUMONNIERS HOSPITALIERS

naissances du Canton de Genève » (un organisme vraiment officiel, puisque patronné par l'État Gènevois !) présente un document sonore illustrant les séqueles psychologiques d'un avortement. Un entretien suit, animé par Marc Faessler, auquel participent quelque vingt-cinq aumôniers (tous Suisses, sauf trois Français ; des aumôniers catholiques y ont aussi pris part) avec également plusieurs personnes proches des femmes avortées (assistantes sociales, infirmières, sages-femmes). On a beaucoup regretté l'absence de médecins. Il s'agissait de réfléchir à partir d'une situation concrète et non à partir de grandes théories... très théoriques.

Pour des raisons compréhensibles, on ne peut donner aucun détail sur ce document, disons seulement qu'il s'agit d'une jeune femme mariée, 32 ans, d'origine italienne, ne pouvant envisager, comme son mari du reste, d'élever un autre enfant. Par contre certaines remarques générales sont à faire. Notons :

1) l'importance de l'analyse freudienne dans le diagnostic du cas. Sans jouer aux petits psychanalystes, sans croire que la psychanalyse résout tout, chrétiens et pasteurs doivent se rendre compte de l'utilité de ce moyen d'investigation. Quant à la thérapeutique c'est une autre affaire, dans le document en question, il s'agissait plutôt d'une « cicatrization », non d'une vraie guérison.

2) le manque d'information de tant de gens. Cette jeune femme ne savait rien de la contraception, rien des traumatismes psychologiques dus à l'avortement, rien non plus de certaines lois élémentaires en biologie.

3) la difficulté de communication de ce ménage, qui par ailleurs « s'entendait bien ». Mais n'est-ce pas ce problème de tant de couples qui est à l'origine de tant de tempêtes et de faillites conjugales ?

4) le côté économique et social pesant sur la décision, comme l'influence déterminante de l'enfance sur le comportement de l'adulte.

5) l'absence de préoccupations religieuses dans la démarche du couple et pourtant l'apparition d'une évidente culpabilisation chez la femme avortée.

6) la responsabilité des médecins : maldroits ou inhumains, ils enfoncent ; humains et respectueux, ils libèrent.

7) la solitude humaine de celle qui se fait avorter.

Pierre Hausser a animé une discussion visant à approfondir notre attitude devant non point l'Avortement, avec un

grand A, thème général et abstrait, mais devant les situations d'avortement, situations bien concrètes et combien humaines ! Ici encore on peut signaler quelques points essentiels.

● On ne demande pas de conseils aux pasteurs. L'Église semble incapable d'éclairer les consciences. D'ailleurs on ne lui demande pas son avis (crainte d'être jugé ou incompris ? pudeur ultime à se confier ? etc...) Déjà il y a des années, le professeur C.G. Jung demandait : « pourquoi aujourd'hui ceux qui souffrent moralement, s'adressent-ils plus volontiers au médecin qu'au pasteur ? ». Sans doute le pasteur ne sait-il pas assez accueillir et écouter l'autre. L'influence de l'aumônier est beaucoup plus grande par ce qu'il est, que par ce qu'il dit. En effet dans la relation à autrui ce qui prime, c'est d'être. Quand je veux aider quelqu'un je dois être dans une attitude juste vis-à-vis de lui ; quand je veux secourir je dois être avec celui qui est à secourir. Ainsi s'établit la rencontre vraie et se noue le dialogue authentique. J.P. Ramseyer disait : « le seul contact d'un homme libre est déjà porteur d'un message de liberté. C'est au contact d'une liberté que l'esclave connaît le véritable poids de ses liens et aspire à s'en dégarer. La liberté est contagieuse et créatrice... » (principes christologiques de la cure d'âme). Mais pour être porteur de la liberté, il faut être soi-même libéré... !

Ainsi il est indispensable que l'aumônier ait découvert lui-même la véritable libération à l'égard de son propre péché. Certes il se sait pécheur, il l'est en effet, et le restera certainement. Pourtant il sait aussi que le pardon, c'est-à-dire l'Amour de Dieu, est si grand qu'aucune désobéissance ne peut le détruire. Alors il sera délivré de cette notion moraliste et légaliste du péché qui est l'antithèse même de celle de Jésus. Pour lui, l'acte répréhensible n'est pas en lui-même le péché. Il est le signe visible : le révélateur d'une situation intérieure radicalement empoisonnée. Pour Jésus l'origine du meurtre, par exemple, est en moi quand la haine perturbe fondamentalement mon être. L'aumônier doit donc écouter l'autre en étant entièrement dégagé de toute idée préconçue ou moralisante et surtout de tout jugement. Il participera à la libération des autres uniquement en persévérant dans cette attitude vécue authentiquement et non pas seulement conçue intellectuellement. Peut-être aurait-il fallu poser ces questions ultimes sous-jacentes à cette rencontre : l'avortement doit-il être dans tous les cas considéré comme péché ? comme un meurtre ? Si

oui, que penser alors des autres formes de meurtres (guerre, peine de mort, etc...). Inversement, en quoi l'acharnement thérapeutique en voulant prolonger l'existence envers et contre tout, respecte-t-il la vie ? D'ailleurs qu'est-ce que c'est que le respect de la vie ? Et de quelle vie s'agit-il ? Les végétaux et les minéraux ont aussi une vie...

● La recherche de l'identité de l'aumônier a aussi polarisé l'attention de chacun. Quelle est notre fonction spécifique ? Sommes-nous les témoins de la présence d'un autre, comme le suggèraient quelques-uns, ou des simples chrétiens chargés de veiller au « moral » des patients ? La différence fondamentale entre la psychothérapie et la cure d'âme aurait pu aider à éclairer un débat tournant quelquefois en rond. Dans l'une, les refoulements, blocages, tensions complexes, etc... doivent se libérer par la prise de conscience des causes et des faux aiguillages. La méthode analytique est axée sur l'aide trouvée dans le médecin ou en soi-même. Dans l'autre, il faut faire découvrir « quelqu'un d'autre ». L'aumônier n'est qu'un intermédiaire, un homme « qui ne parle pas de lui-même », mais qui avec le malade, cherche la face de Dieu. Et si par bonheur, il représente véritablement une réalité spirituelle, celle-ci le dépasse sûrement et infiniment. « La psychothérapie est une technique humaine, la cure d'âme se meut sur le terrain du transcendant ». Le psychothérapeute peut et dans certains cas doit, se mettre en avant ; l'aumônier, jamais. C'EST TOUJOURS AU CHRIST JÉSUS SEUL QU'IL DOIT SE RÉFÉRER.

● Une suggestion valable a été faite : les aumôniers devraient attirer l'attention des pasteurs de paroisse sur le problème de l'avortement soit dans la formation des jeunes aînés, soit dans les entretiens avec des fiancés. Il faut prévenir et informer quand on le peut...

H.L. de Biéville

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : Le Protestant
En Belgique : Dialogue

Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

Freddy Durrleman, *Initiation protestante*, Ed. La Cause, Carrières-sous-Poissy (Yvelines) — Réédition, 16^e mille. Un vol. 19/13,5, 256 pages, 25 F, franco : 28 F.

La première édition de cet ouvrage date de 1917. En lisant ce livre, on est étonné de s'apercevoir à quel point il est resté actuel. Seules quelques petites notes s'imposeraient pour le rendre tout à fait d'aujourd'hui. Je pense spécialement à certains passages (et très peu) concernant le catholicisme. Par exemple, il n'est plus possible de dire maintenant et aussi nettement que le catholicisme empêche ses fidèles de lire la Bible (p. 157). C'était le cas autrefois ; il est vrai, un autrefois pas si lointain !

Cette remarque faite, loin de diminuer la valeur de l'ouvrage, montre simplement que nous l'avons lu avec une réelle attention et grand intérêt ; avec aussi le souci de ceux qui ne connaissent pas ou mal le protestantisme. Au reste, même les protestants dits engagés et fidèles, pensant bien connaître les fondements et les expressions du protestantisme, devraient lire ce livre. Il a bien des choses à leur apprendre : sur le christianisme « qui est biblique et christocentrique en même temps qu'expérimental » ; sur le sens de la Réforme qui « n'est pas un accident de l'histoire » ; sur la foi qui « ne repose pas sur l'autorité plus ou moins bien établie d'un tiers », mais qui est « la conviction intime fondée sur la réalité de l'expérience personnelle... et sur ce que la Bible révèle de l'œuvre du Christ » ; sur le culte qui « loin d'être une fin, n'est qu'un commencement, une préparation, une impulsion » pour la vie quotidienne ; sur « l'esprit protestant à la fois religieux et laïque »... fait « de discipline et de liberté, de science et de conscience ».

On pourrait continuer ainsi tant sont riches ces pages. Qu'on me permette cependant de citer ces quelques lignes :

« Le christianisme ne relève pas seulement de l'intelligence. Il n'est pas une opinion, une manière de voir ; il est une manière de vivre. Il n'intéresse pas seulement un des côtés de la personnalité humaine, intelligence, cœur ou volonté, mais l'être humain tout entier. Il ne vise pas à être un des intérêts de la vie de l'homme, mais l'inspirateur même de toute sa vie. Il ne veut pas être à côté ou au-dessus, mais dans, à l'intérieur de la vie humaine. Il n'est pas un dogme, il n'est pas une institution, il n'est pas un rite, il n'est pas une croyance, il est une vie. »

P.R.

Bernard Chevalley, « *Pulsion courbe* ». Poème. Illustrations de Jean-Pierre Schneider. En vente chez l'auteur : Le Grand Duc, Bât. B 07500 Granges-lès-Valence — CCP La Source 32 495 84 — 28 F.

Extrait de la présentation de cet ouvrage : « ...Prolongation personnelle des méthodes de travail de Mallarmé et de Valéry auxquels l'auteur doit beaucoup ». PULSION COURBE, nous dit toujours la présentation, est « l'histoire d'une houle marine, de sa naissance au désastre de sa fin sur notre terre ».

Il s'agit d'un poème continu sur 64 pages, abondamment illustré — de manière très moderne —, poème lyrique et symboliste — références obligent — d'où le charnel n'est nullement absent, puisqu'aussi bien, cette houle marine s'y exprime comme une femme.

Connaissant déjà l'auteur par son recueil PAROUSIE — dont j'ai apprécié certains poèmes —, je voudrais exprimer le vœu qu'après cette PULSION COURBE, Bernard Chevalley soit de nouveau habité par des... impulsions moins ésotériques, qu'il suive le chemin de la simplicité dans l'expression. Admirer Mallarmé et Valéry, voire s'en inspirer, c'est bien permis : ce ne sont point là des maîtres négligeables ! On peut aussi regarder du côté de chez Paul Fort : ce n'est pas mal non plus...

Mais, à mon sens, il y a mieux encore : je suis profondément persuadé qu'à l'âge de Bernard Chevalley on doit commencer à ne plus rien devoir à personne... Et que l'auteur ne m'en veuille pas trop d'aller jusqu'au bout de ma pensée : le cri du cœur ne vaut-il pas mieux, finalement, que toutes les recherches, si respectables — et, à la limite, si réussies — soient-elles ?

Charlie Massalve.

Fr.-G. Pariset, *L'art néo-classique*, Paris, P.U.F., Coll. « Les Neuf Muses », 1974, 184 p.

Par sa présentation aérée, par ses illustrations judicieusement sélectionnées, par son plan clair (chapitres, sous-chapitres) et ses titres précis, ce volume s'impose dès la première approche.

Par son fond, il apporte bien plus qu'une initiation à l'art classique, car l'ouvrage bénéficie de tout l'apparat critique souhaitable (tables commentées des illustrations, bibliographie raisonnée).

Par son idéalisme et son amour de l'humanité, le Néo-classicisme appartient à une époque capitale de notre civilisation. Fr.-G. Pariset montre avec force que le Néo-classicisme « revient toujours à l'idéal gréco-romain », qu'il « interprète des tendances néo-romantiques avec une coloration antiquisante » et qu'il « va de

pair » avec des tendances athées, déistes et panthéistes. Au fil des pages et des illustrations, le lecteur pourra suivre l'évolution, les interférences, les échanges, les caractéristiques selon les affinités nationales (France, Italie, Angleterre, Europe Centrale, Pologne, Russie) ou les cas marginaux (Péninsule ibérique, Grèce, Helvétie, Scandinavie, États-Unis).

Par la perspective comparative, par les parallélismes, par la discussion des idées généralement admises, par son sens précis de l'Histoire, par son style percutant allant droit à l'essentiel, l'auteur apporte une dimension supplémentaire à ce mouvement qui se manifeste aussi bien dans les dessins, les céramiques, l'orfèvrerie, le mobilier, que dans les parcs, les Églises, les édifices officiels, l'Urbanisme. Il est présent, à des degrés divers, dans le *Panthéon*, la *Place de la Concorde* et la *Madeleine*, *Carlton House Terrace* (Londres), *l'Amirauté* (Léningrad), le *Capitole* (Washington), la *Porte de Brandebourg* (Berlin). Il associe des tendances *Regency*, « *Biedermeier* », « *Alexandrin* », des noms : Piranèse, H. House, J. Wood, Chambers, Ange Jacques Gabriel, de Neufforge, David, Ledoux, J.L. Imlin (orfèvrerie strasbourgeoise), Canova, John Nash, Erdmannsdorff, Paul du Ruy (huguenot, à Kassel)... Ce livre, bien agencé, qui apporte une mine de renseignements, fera mieux saisir aux amateurs d'art, la richesse, la diversité et l'unité d'un style (dans ses moindres manifestations) parti de l'Italie, élaboré en Angleterre et innové par la France. Grâce à Fr.-G. Pariset, l'histoire de l'art néo-classique est renouvelée et le néo-classicisme s'en trouve réhabilité.

Edith Wéber

REVUE

Études théologiques et religieuses — Sommaire du No 4/1974 : Pluralisme et enseignement théologique.

D.L. : Présentation — Michel Bouttier : L'Institut Protestant de Théologie — Jacques Ellul : Réflexions sur le changement des études de théologie — Paul Wells et Michel Bouttier : Propositions — Daniel Lys et Pierre Courthial : Dialogue — Pierre Stabenbordt : Ambiguïté du fait pluraliste — Philippe de Robert : Un seul Seigneur, une seule foi — André Gounelle : Les théologiens et les Églises — Jean Sapin : 25 ans d'archéologie en Syrie-Palestine.

Abonnements — France : 35 F — Étranger : 45 F. Prix du No : 10 F.

Rédaction-Administration : 13, rue Louis-Perrier - 34000 Montpellier — C.C.P. Montpellier 26800.

SOUS LE SOLEIL DE SATAN

Je n'aime pas penser à Satan. Qui ne préfère jeter un voile sur certaines réalités, et oublier le mal, la souffrance, le péché ? D'autre part, toute réflexion sur le diable ramène au vieux dilemme : si le mal existe sur terre, Dieu n'est pas toute bonté dans le cas où il n'a pas voulu créer un monde entièrement bon, ou n'est pas toute puissance, s'il ne peut empêcher le mal. Les solutions traditionnelles — le péché originel et le libre arbitre —, limitent l'absolu divin et, dans ce cas, Dieu n'est plus l'unique valeur.



Mais cette double gêne, psychologique et intellectuelle, explique aussi la fortune littéraire de Satan. S'il y a place pour une autre valeur, on s'en saisira par goût du nouveau, recherche de l'originalité, voire plaisir du scandale. Et il faut admettre, avec Bernanos, que « révolte, blasphème, sacrilège, cela a sa grandeur sauvage ». Singularité et « grandeur sauvage » séduiront des hommes de toute époque, et, en grand nombre, les tempéraments influencés par le romantisme. Au XIX^e siècle, Goethe, puis Berlioz et Gounod remettront à la mode le thème de Faust qui vend son âme au diable, et des auteurs aimeront intituler leurs œuvres — lucifériennes ou non d'ailleurs —, *Les Diaboliques*, *Une saison en Enfer*, *Les Fleurs du Mal*, *Les Possédés*, *Les Chants de Maldoror* où le mal s'illumine de l'éclat de la dorure et s'enrichit d'or (Maldoror). Tous ces titres, et d'autres oubliés de nos jours, ont dû avoir la même résonance scandaleuse, et provoquer la même lassitude que les titres de nos actuels films pornographiques...

L'entreprise comporte évidemment les mêmes risques que la littérature pieuse ; on peut, à bon marché, se donner l'illusion du péché ou de la libération par quelques blasphèmes, comme on peut se prétendre chrétien pour répéter « Seigneur, Seigneur. » Et de même qu'« utiliser en vain le nom du Seigneur » ou pervertir la foi en loi ou en superstition, revient à réduire l'infini divin à notre petit monde, à nier ce que les philosophes appellent la transcendance de Dieu ; de même aussi que les grands bourgeois de Mauriac ramènent Dieu à leurs propres valeurs, écrire sur Satan risque d'être une réduction : à se le rendre trop familier, on le rabaisse à une hauteur humaine,

trop humaine, on en fait un personnage rassurant.

Autre danger, inverse et identique : l'angélisme à rebours : un diable d'opérette, avec cornes, soufre et fourche, par la distanciation qu'il permet, est aussi rassurant, et spirituellement nul... Décidément, Satan exige des auteurs d'élite.



Dans son roman *Sous le soleil de Satan* (un titre bien dans la lignée de ceux cités plus haut, encore qu'en 1926, il ne devait plus avoir la même valeur subversive), Bernanos nous avertit :

« O vous qui ne connûtes jamais du monde que des couleurs et des sons sans substance, cœurs sensibles, bouches lyriques où l'âpre vérité fondrait comme une praline — petits cœurs, petites bouches — ceci n'est point pour vous. Vos diableries sont à la mesure de vos nerfs fragiles, de vos précieuses cervelles, et le Satan de votre étrange rituel n'est que votre propre image déformée car le dévot de l'univers charnel est à soi-même Satan. Le monstre vous regarde en riant, mais il n'a pas mis sur vous sa serre. Il n'est pas dans vos livres radoteurs, et non plus dans vos blasphèmes ni vos ridicules malédictions... »

Balayé le Satan à notre mesure, balayées les petites provocations blasphématoires : reste « l'âpre vérité ».

L'âpre vérité ! C'est en son nom que les auteurs se consacrent au mal ; c'est elle qui justifie la « gaité infernale » de *Candide*, elle qui anime *Les Fleurs du Mal*, elle qui explique la violence bernanocienne contre tous les menteurs ; la lucidité est la première exigence morale ; et, dans le domaine, on ne bâtit rien à coup de principes qui ignorent les réalités ni en jetant un voile sur les misères du

monde ; leur connaissance d'ailleurs témoigne souvent pour Dieu, la description du mal et l'activité satanique peut être le signe d'un authentique désarroi, d'un vide spirituel qui est interpellation à un Dieu muet. « Mais je poursuis en vain un Dieu qui se retire » écrit Baudelaire. Maléfique parfois, la littérature satanique est parfois hautement morale.

Balayées aussi les sensibilités perverses des « petites bouches, petits cœurs ». Un écrivain exigeant a le droit de récuser les lecteurs médiocres. L'horreur infernale est un moyen trop facile de frapper : un film aussi pauvre que *l'Exorciste* le prouve assez. Mais s'il est vrai que « le beau est toujours bizarre », que le poète est un voyant et un explorateur de l'inconnu, alors Satan ne manque pas de poésie. Lorsque les pierres des cathédrales racontent le jugement dernier, les faces grotesques des démons, le rictus des condamnés, plus étranges, plus imaginés, sont souvent aussi plus poétiques que la marche calme et sereine des élus. Privé d'une imagerie aussi directe, l'auteur — qu'il soit le maléfique Lautréamont ou Bernanos le chrétien — va quand même à l'instar des visionnaires qui sculptaient les cathédrales, renverser les perspectives du monde : pour atteindre l'essence même de l'homme, ou, si l'on veut, son âme, il transformera, par sa puissance rhétorique et imaginative, l'univers positif en phantasmes, et les phantasmes en réalité ; Bernanos donne ainsi un poids extraordinaire à la rencontre surnaturelle de Satan, sous les traits d'un maquignon, et du Saint de Dieu, l'abbé Donissan.

L'âpre vérité n'est pas seulement la vérité visible, mais aussi la vérité invisible, l'une et l'autre, car « l'homme n'est ni ange ni bête ».

J.F.G.

**CAFES
DE
L'ELEPHANT NOIR
TOULOUSE**

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

Lettre ouverte du pasteur Guy de Dadelsen à Mgr Elchinger

« Monseigneur,

Par la presse j'ai eu connaissance de l'homélie que vous avez prononcée à l'occasion du 30^e anniversaire de la Libération de Strasbourg. Bien que « simple laïc tiré de la poussière », comme Calvin aimait à nommer les pasteurs, permettez que je vous fasse part des sentiments que m'inspire votre discours. Je m'autorise pour le faire de ce qu'il m'ait été échu, à l'heure où vous parliez à la cathédrale, de présider le service commémoratif organisé par les Eglises protestantes, et de ce que l'œcuménisme me soit trop cher pour taire une voix qui me semble avoir sa place dans le concert œcuménique.

J'avais personnellement renoncé à faire allusion dans ma prédication au projet de loi sur l'avortement, bien que j'aie su que vous envisagiez d'en parler et que, dans ce cas, il aurait été utile qu'une opinion chrétienne différente de la vôtre, soit entendue. Mais après avoir lu votre texte, je me sens contraint d'y répondre.

Vous avez assurément raison de dire que la libération de Strasbourg était liée à une certaine conception de l'homme, que se faisaient ceux qui ne s'étaient pas résignés aux forces de destruction que « libère » tout totalitarisme. Vous avez encore raison quand vous mettez les chrétiens en garde contre une morale permissive, qui ne serait pas contrebalancée par un sens suffisant de la responsabilité. J'ai perçu que vous aviez le souci de modérer le ton de votre déclaration, puisque vous refusez de jeter l'anathème sur ceux qui pensent autrement que vous. Non seulement des non-chrétiens, mais d'autres chrétiens, également attachés à la Parole de Dieu, tant catholiques que protestants, sont d'un autre avis.

Mais je ne peux pas vous suivre lorsque vous fondez votre argumentation sur la

loi naturelle. Nous sommes là en plein débat œcuménique. Pendant des siècles la doctrine catholique a vu dans la loi naturelle une expression de la volonté de Dieu. Nous croyions que le catholicisme avait depuis lors reconnu qu'il existe dans la pensée biblique une tension entre l'ordre naturel et le monde nouveau de la grâce. Dans la pensée biblique, l'homme n'est pas soumis à la nature ; il est appelé à la soumettre. Il n'est pas enfant de Dieu par la naissance, il le devient par la nouvelle naissance. Lors donc que vous dites que « la vie humaine est un « vestige divin » qui nous habite », vous vous faites l'écho d'un héritage du paganisme grec antique, selon lequel l'homme conserverait en lui les traces de l'éternelle existence divine, mais non de la pensée biblique, pour laquelle l'homme est une créature terrestre, que l'amour de Dieu appelle à devenir une nouvelle créature, libre et responsable. L'homme est invité à gérer le monde et sa vie en fonction de cette responsabilité. Et quand il se trouve en présence d'un échec, comme ceux qui peuvent conduire à un avortement, Dieu lui demande de prendre une décision, en faisant appel à la fois à son sens de la liberté et à son sens de la responsabilité.

Car il est bien évident que l'avortement ne peut jamais devenir pour le chrétien une solution de facilité, un acte indifférent. Il ne peut être qu'un moindre mal face à une situation dramatique (viol, danger de malformation, conditions sociales intolérables, etc...). L'avortement devient alors un cas limite qui peut s'imposer à une conscience chrétienne, dès lors que celle-ci renonçant à ne juger que selon la loi, s'appuie sur la promesse de la grâce.

C'est pourquoi le document en voie de publication de la Fédération Protestante de France — qui reste en-deçà du projet

de loi d'avortement pour convenance dans les douze premières semaines — se situe entre une solution permissive à l'excès et une solution répressive, inévitablement hypocrite.

Votre homélie me gêne encore parce que vous y donnez l'impression d'appeler à une prise de position hostile au projet de loi, comme si votre tâche était du même ordre que celle du législateur. Vous êtes pasteur d'une communauté, responsable de fidèles qui se confient à vous ; le législateur a à tenir compte de l'ensemble de la population. Ne serait-ce pas un reste de triomphalisme, si nous prétendions que la loi devrait se calquer sur des conceptions que nous estimons chrétiennes ?

Par ailleurs, à en juger par le texte diffusé par la presse, vous n'avez parlé que de l'avortement. Vous n'avez ni flétri la guerre, ni condamné les armements, qui sont un danger constant pour la survie de l'humanité. Sans doute sont-ce là choses connues. Et je ne vous ferais pas grief de ne les avoir point répétées, si je ne décelais le risque de deux poids et deux mesures. Serait-il possible de parler du meurtre que constituerait l'interruption de grossesse, concernant un fœtus dont beaucoup estiment qu'il n'est pas conscientisé, et de taire dans le même temps la menace que font peser les armements sur des hommes conscientisés. Pensons aux Noirs d'Afrique du Sud que leur conscientisation pousse à ne plus pouvoir supporter un esclavage inique et que les ventes d'armes contribuent à maintenir en état d'oppression. Serait-il moins grave de tuer des hommes à la guerre, ou par le moyen de la torture, ce que notre civilisation dite chrétienne semble continuer à admettre, que de mettre fin au développement d'un fœtus ?

L'avortement nous pose à tous un problème de conscience des plus délicats. Mais pour cette raison même, je souhaiterais qu'il soit offert à tous de se situer à son égard, non en fonction d'un ordre naturel qui n'est le plus souvent que l'expression d'une culture particulière, mais en pleine conscience et liberté.

Veuillez me pardonner, Monseigneur, la liberté que j'ai prise de vous écrire dans le respect que je porte à votre charge, et me croire votre frère en Jésus-Christ.

Guy de Dadelsen

(paru dans « Les Dernières Nouvelles d'Alsace ») — (Document BIP)

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

CARNET

Monsieur Francis Rabaud
Madame Weill-Rabaud
Monsieur et Madame Philippe Rabaud et leurs enfants
Monsieur et Madame Pierre Moulinie et leurs enfants
ont la douleur de faire part du décès de

Mademoiselle Henriette FOURNIER
survenu le 13 octobre à Montauban dans sa 98^e année.
Elle a été inhumée dans le cimetière familial de La Borde-Rouge.

OFFRE D'EMPLOI

Maison de Retraite Protestante pour dames valides (banlieue de Lyon) recherche pour fonction de Directrice à partir du printemps 1975

INFIRMIERE D.E. — PROTESTANTE
Adresser candidature à M. A. Juston,
41, rue W.-Rousseau - 69006 Lyon.

Vient de paraître... !

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

C.C.P. : La Cause, Paris 255.70

ONT COLLABORE A CE NUMERO

H. de Biéville, pasteur, aumônier des hôpitaux, Lyon.
R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.
J. Chauvin, pasteur, Directeur du Centre de Recherche et Formation du Nord, Tourcoing.
G. de Dadelsen, pasteur, Strasbourg St-Paul.
J.-F. G..., professeur, Le Mans.
Ch. Massalve, Homme de Lettres, Paris.
P.J. Ruff, pasteur, Bondy.
P. Sommer, président des Églises Menno-nites de France, Grand-Charmont.
E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.
Ch. Willm, professeur, Paris.

E. & L. — 6.1.1975

Suite de la page 16

Les sept jours de l'anticréation

donner prise sur les lois qui les gouvernent, la plus petite et douteuse pour présider aux secrets des affaires humaines. Il fit aussi mille recettes pour armer le Pouvoir et servir la Richesse, tours adroits pour dénaturer les choses et manipuler les gens. Et voici : il trouva que cela était bon. Et il y eut un soir et il y eut un matin : le Quatrième Jour.

L'Homme dit :

« Que la Puissance engendre des armes pour se défendre et se propager, et la Richesse des machines pour se multiplier sans mesure ». Et il créa de grands vaisseaux pour régner sur les mers et dans les profondeurs, mieux cuirassés d'écailles que les monstres marins, et des fusées pour explorer l'étendue, plus vives que les oiseaux que Dieu a faits. Et l'Homme s'en félicitait et il leur cria : « Croissez et multipliez, remplissez les eaux, la terre et le ciel de vos rencontres et de vos éclats ». Ainsi il y eut un soir et il y eut un matin : le Troisième Jour.

L'Homme dit :

« Que la terre se couvre de véhicules plus rapides et redoutables que les fauves et les serpents que Dieu créa ». Et il en fut ainsi. Et la terre fut envahie de machines roulantes et de machines rampantes, de machines de vitesse, de machines de travail, et de machines de guerre. Et l'Homme trouva que cela était bon. Puis l'Homme dit : « Maintenant faisons un homme à l'image et mesure de notre puissance et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail et sur les peuples de toute la terre, et sur l'engeance de tous ceux qui rampent. »

Et l'Homme créa l'homme à l'image de sa puissance, il le créa à la mesure de la

puissance de l'Homme. Il le créa homme et machine. L'Homme se félicita et il leur dit :

« Croissez et multipliez, emplissez la terre et l'assujettissez, dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur tout animal qui bouge sur la terre, sur tout humain portant étincelle d'intelligence, sur les foules, sur les armées et sur les chefs d'État ».

Et l'Homme dit à l'homme qu'il avait fait :

« Voici, je te donne tous les peuples pour qu'ils te servent de ressort et d'armature. Tout imbécile, tout besogneux, tout innocent, je te le donne pour que tu le battes, contraignes et trempes jusqu'à ce qu'il prenne la raideur coupante d'une pièce de métal, jusqu'à ce que mordu par d'autres roues dentées, il tourne et rende. »

Et l'Homme vit l'homme qu'il avait fait et voici : cet homme était plus beau, plus fort, plus grand que lui, et il tomba la face contre terre et il adora son image exaltée à la mesure de sa puissance et il s'anéantit devant elle. Et il y eut un soir et il y eut un matin : le Second Jour.

Ainsi fut achevée la destruction du Ciel et de la Terre et de l'Homme.

Une déflagration gronda dans les abîmes, un nuage noir s'éleva, un grand gémissement passa dans le vent. Et la terre se fit informe et vide. Et l'étendue se reposa de toutes les œuvres que l'Homme avait faites dans sa folie, car ses œuvres, elles n'étaient plus. Et il eut un soir, mais il n'y eut pas de matin. Il n'y eut pas de jour tout comme au Jour Premier.

Note : Ces lignes sont extraites de *Foi et Vie* (Janvier-Mars 1971) où elles portaient comme titre : « A la fin... »

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

LES SEPT JOURS DE L'ANTICRÉATION

A la fin l'homme défit le ciel et la terre.

La terre foisonnait de formes admirables et toute pleine de vies, elle tournait dans la lumière, mais l'esprit destructeur de l'homme était sur elle, qui couvrait le feu.

Et l'Homme dit :

« *Que la Malice soit* » et la malice fut et il trouva que la malice était bonnè. Et l'homme sépara la Malice de l'Innocence et il appela la Malice « Intelligence » et « Savoir faire » et l'Innocence, il l'appela « Stupidité ». Et il sut tout séparer et détourner comme bon lui semblait. Et il y eut un soir et il y eut un matin : le Septième Jour.

Et l'Homme dit :

« *Qu'il y ait division entre ceux d'en-haut et ceux d'en-bas, aussi entre tous les peuples de la terre* ». Et il en fut ainsi. Et il traça des frontières et il dressa des murs. Et il appela la division « Ordre ». Et il trouva que l'Ordre était bon. Et il y eut un soir et il y eut un matin : le Sixième Jour.

L'Homme dit :

« *Que puissance et richesse s'amassent en un même lieu et que le besoin comprime le reste et le pousse à la besogne* ». Et il en fut ainsi. Et il appela « Civilisation » l'amas des richesses, et les asservit ; il les appela « Matière Première ». Et il vit que cela était bon. Puis l'Homme dit : « *Que la Matière Première produise de la richesse, et que la Richesse porte semence et que la Puissance porte du fruit* ». Et il en fut ainsi. Ceux qui ont, tirèrent leur richesse de ceux qui n'ont pas, et les puissants, leur puissance de ceux qui la subissent. Et l'Homme trouva que cela était bon. Et il y eut un soir et il y eut un matin : le Cinquième Jour.

Et l'Homme dit :

« *Qu'il y ait des sciences, des phares de malice pour illuminer la Civilisation et la séparer des primitifs et des gens de rien. Et qu'elles classent et rangent toutes choses animées ou inanimées, naturelles ou humaines, et qu'elles éclairent chacun dans ses voies.* » Et il en fut ainsi. Et l'Homme fit deux grandes sciences, la plus grande pour découvrir les choses et

CONFÉRENCES EVANGILE et LIBERTÉ

A PARIS

JÉSUS A-T-IL UN AVENIR ?

Soirées d'étude et de recherche

MARDI 14, 21 et 28 JANVIER 1975

Foyer U.C.J.G., 14 rue de Trévis, 75009 Paris

Métro : Cadet ou Montmartre

Mardi 14 janvier : L'AVENIR DE JÉSUS ET L'AVENIR DES SPIRITUALITÉS
avec le professeur Bernard Morel de Genève
et le rabbin Daniel Fahry de Paris,
sous la présidence du pasteur J.M. Charenso.

Mardi 21 janvier : L'AVENIR DE JÉSUS ET L'AVENIR DE L'HOMME
avec M. Louis Pauwels
et le pasteur Laurent Gagnebin,
sous la présidence du pasteur René Château.

Mardi 28 janvier : L'AVENIR DE JÉSUS ET L'AVENIR DE LA SOCIÉTÉ
avec M. Roger Garaudy
et le pasteur Christian Mazel,
sous la présidence du pasteur Georges Marchal.

Renseignements : 19 h : exposés
20 h : repas au restaurant U.C.J.G.
(prix : 10 F)
21 h : échanges sur les exposés
présentés.

Pour les repas, s'inscrire : Secrétaire de l'Oratoire du Louvre, 4 rue de l'Oratoire.

A LYON

Après la conférence du professeur André Dumas, doyen de la Faculté de Théologie de Paris, donnée le 7 décembre 1974 sur CROIRE ET DOUTER, voici les conférences de janvier et de février :

Samedi 11 janvier à 17 h, 50, rue Bancel :

JÉSUS A-T-IL UN AVENIR ?

par le pasteur Georges Marchal.

Samedi 15 février à 17 h, 50, rue Bancel :

UNE THÉOLOGIE DE LA CULTURE... POURQUOI ?

par le professeur André Gounelle.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 2

Lundi 20 janvier 1975

LE SALUT

par André Gounelle

La notion de salut occupe une place centrale dans le christianisme. Elle est au cœur du Nouveau Testament qui nous présente Jésus comme le sauveur et qui affirme que l'Évangile est une puissance de salut ; depuis vingt siècles, elle domine la prédication et la pensée chrétiennes. Mais, pour importante qu'elle soit, cette notion n'est pas toujours claire, et on peut se demander ce qu'elle signifie exactement. En quoi consiste ce salut qui nous est annoncé ? De quoi sommes-nous sauvés ? A ces questions trois réponses ont été apportées.

La réponse la plus fréquente, la plus classique, est que Jésus nous sauve du péché et de ses conséquences. Le salut est ici le pardon qui nous délivre de notre culpabilité. Le sentiment de la culpabilité a été très vif à certaines périodes de l'histoire. Ainsi, à la fin du Moyen-Age, beaucoup étaient terrorisés par la conscience de leurs fautes et la crainte du châtement. Le jugement dernier et l'enfer étaient pour eux une hantise qu'ils ont exprimée dans d'admirables et hallucinants tableaux. Ils s'imposaient une vie d'austérité et de renoncements, multipliaient les pratiques pieuses et les bonnes œuvres en espérant que tout cela leur vaudrait l'indulgence divine. Devant cette angoisse, la Réforme proclama que le salut était un don de Dieu, et non la récompense des actions de l'homme. Jésus sauve signifie qu'il pardonne et efface les fautes, qu'il n'y a plus rien à craindre. Ce message a représenté, au XVI^e siècle, une véritable libération pour beaucoup. Il est clair qu'il touche moins l'homme moderne qui n'a pas au même degré le sentiment de la culpabilité ; cela ne veut pas dire que cette première réponse soit

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Waltonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :

Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.

Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des Églises
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Il n'y a que moi qui est parfait (dit Dieu),
C'est même pour cela peut-être
Que je sais ce que c'est que la perfection
Et que je demande moins de perfection à ces pauvres
gens.*

*Je sais, moi, combien c'est difficile.
Et combien de fois quand ils peinent tant dans leurs
épreuves
J'ai envie, je suis tenté de leur mettre la main sous le
ventre*

*Pour les soutenir dans ma large main
Comme un père qui apprend à nager à son fils
Dans le courant de la rivière
Et qui est partagé entre deux sentiments.
Car d'une part, s'il le soutient toujours et s'il le
soutient*

*Trop
L'enfant s'y fiera et il n'apprendra jamais à nager.
Mais aussi s'il ne le soutient pas juste au bon moment
Cet enfant boira un mauvais coup.
Ainsi moi, quand je leur apprend à nager dans leurs
Épreuves
Moi aussi je suis partagé entre ces deux sentiments.
(...)*

*Tel est le mystère de la liberté de l'homme, dit Dieu,
Et de mon gouvernement envers lui et envers sa
liberté.*

caduque ou inutile, mais qu'elle correspond moins à notre sensibilité que les deux autres.

La seconde réponse est que nous sommes sauvés de la mort. Le salut, ici, est la vie éternelle. L'homme a toujours eu conscience du caractère fragile et éphémère de sa propre existence. De plus, aujourd'hui, il sait que l'humanité dans son ensemble est menacée par l'épuisement des ressources naturelles de la terre, et par l'accroissement de la pollution. Nos activités dites pacifiques se révèlent aussi dangereuses que nos activités militaires, et une terrible catastrophe se profile à l'horizon (elle a déjà commencé, semble-t-il, à faire des milliers de victimes). Devant ces menaces et l'angoisse qui monte en nous, l'affirmation que la mort est vaincue par Jésus-Christ retentit à la fois comme un espoir et un appel à lutter contre les puissances destructrices. L'Évangile nous affirme que nous ne sommes pas destinés au néant, qu'un avenir nous est promis.

Enfin, la troisième réponse insiste sur la lumière que contient l'Évangile. Il nous sauve en apportant du sens, en nous délivrant de l'absurde. Nous rencontrons ici un des problèmes majeurs de notre époque : les valeurs traditionnelles s'effondrent les unes après les autres (il ne faut pas trop les regretter, beaucoup étaient de fausses valeurs), et rien ne vient les remplacer. Il en résulte un vide : nous avons l'impression de mener une vie de fous dans un monde absurde. Cette absence de significations explique la révolte des jeunes, le malaise des adultes, l'envie que certains ont de tout casser, la lassitude résignée des autres. En face de cette menace de l'absurde, la foi chrétienne nous rend sensible à une présence, celle de Dieu en qui nous croyons, même si nous ne le voyons pas clairement, que se trouve le sens dernier de toutes choses et de tout être.

*
* *

Telles sont les trois conceptions du salut que l'on trouve dans le Nouveau Testament et dans la pensée chrétienne. L'analyse que je viens d'en faire appelle, me semble-t-il, deux remarques.

*Si je le soutiens trop, il n'est plus libre,
Et si je ne le soutiens pas assez, il tombe.
Si je le soutiens trop, j'expose sa liberté
Si je ne le soutiens pas assez, j'expose son salut :
Deux bien en un sens presque également précieux.
Car ce salut a un prix infini.
Mais qu'est-ce qu'un salut qui ne serait pas libre.*

Charles Péguy
Le mystère des saints Innocents

D'abord, il me paraît important de souligner la diversité de ces conceptions. Elle nous montre qu'il y a plusieurs manières de recevoir et d'actualiser le message de l'Évangile. C'est à partir d'expériences aussi différentes que celles de la culpabilité, de la fragilité ou de l'absurdité que la notion de salut peut être comprise. Il n'est pas exclu qu'on puisse la comprendre à partir d'autres expériences ; ainsi, actuellement, la théologie politique met l'accent sur la libération des aliénations socio-économiques qui pèsent sur l'homme. Ce serait une erreur de vouloir tout ramener à un moule unique, d'imposer à tous les croyants les mêmes cheminements spirituels et les mêmes schèmes théologiques (d'exiger, par exemple, que tout le monde passe par le sentiment de la culpabilité tel que le XVI^e siècle l'a éprouvé). L'Évangile s'enracine dans notre existence en fonction de notre sensibilité, de notre situation et de nos problèmes : d'où un certain pluralisme dans notre manière de le percevoir.

En second lieu, nous venons de dire que l'Évangile, contre ce qui menace notre être et risque de le désagréger sur le plan physique spirituel ou moral, affirme que le pardon, la vie et le sens ne nous manqueront pas. Il donne ainsi une réponse aux problèmes les plus profonds de l'homme. Mais cette réponse n'est pas celle de la facilité : ni la faute, ni le doute ne nous sont épargnés. La foi n'est pas la disparition des problèmes ; elle est le courage de les affronter, de ne pas renoncer et de continuer à lutter ; sur des chemins difficiles, nous avançons vers ce salut qui nous est annoncé et que nous ne possédons pas pleinement.

André Gounelle

LAURENT GAGNEBIN

- **Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence** (Fischbacher)
« On me lira mieux, vous ayant lu. » Simone de Beauvoir.
- **Connaître Sartre** (Resma-Centurion)
« Tout ce que vous dites me semble très juste. » Simone de Beauvoir.
- **Quel Dieu ?** (L'Age d'Homme, ALETHINA 2)
« Ces pages passionnantes et passionnées invitent le lecteur à se débarrasser d'images et d'idées toutes faites... » André Gounelle
- **Art et religion** (Imprimerie Libournaise)
« Un livre riche de pensées. » Le Figaro

Tous ces livres peuvent être commandés à :
Librairie Protestante, 140, bd St-Germain, 75006
PARIS (Tél : 326.91.87).

LE MINISTERE PASTORAL :

Vous me demandez un *témoignage* sur un certain nombre de points, et c'est bien ainsi que je tente de répondre ; ni des réflexions ni une étude, mais au niveau du vécu un certain nombre de réactions et d'affirmations qui sont enracinées profondément même si elles ne peuvent pas toujours se justifier avec la clarté de l'évidence. C'est préciser que je ne puis et ne veux rien dire de ce qu'a été le ministère, ni de ce qu'il doit être (ce qu'EST le ministère !), mais très prosaïquement de ce qu'il est pour moi ici à Lyon en 1974.

Pasteur, mais pas enfermé ni cloisonné

Je dois finalement demeurer très classique puisque le ministère paroissial est et demeure toujours pour moi essentiellement le ministère de la Parole. Mais dire cela serait ne rien dire si je n'explicite en même temps et ma relation à la Parole et la forme que je cherche à donner à sa transmission. Car l'évolution de l'exégèse d'une part, et celle du milieu socio-culturel d'autre part, rendent pour moi insupportable et fausse, une forme de transmission où la Parole de Dieu est (tout au moins *de facto*) le privilège et le monopole du ministère pastoral. Etre pasteur de paroisse et se laisser coincer dans cette situation, où plusieurs fois par

semaine et à heure fixe, on fonctionne « comme si » on déclarait « ainsi parle l'Eternel ! » ...cela me semble aujourd'hui grave et totalement faux !

Le ministre de la Parole me semble aujourd'hui appelé à être bien davantage l'inventeur et le garant de la circulation et du partage de la Parole, que son héraut attitré. Au niveau du culte, des études bibliques, des catéchismes, des groupes de réflexion et d'échangé, ...cela implique une profonde et difficile mutation pédagogique, dont j'attends une mutation profonde des rapports ambigus entre pasteur et paroisse ! La modification de ce rapport étant pour moi la condition *sine qua non* de la redécouverte d'un travail d'équipe, c'est-à-dire d'un ministère réellement collégial.

C'est aujourd'hui dans le ministère une de mes grandes priorités. Je crois que je la partage avec de nombreux collègues ; et c'est une perspective pleine d'espérance. Mais qu'elle est dure à mettre en œuvre, et combien je sens que j'avance à tâtons ébauchant d'innombrables brouillons, tous plus ou moins insatisfaisants pour les autres et pour moi-même, et pourtant bien décidé à persévérer dans cette voie, malgré la difficile tension qu'il y a — de façon obligatoire et salutaire ! — entre vouloir mettre en œuvre un service de la Parole résolument contemporain et assurer la continuité de la foi.

Malaises, soucis et joies

C'est à partir de cette perspective que je voudrais mesurer les malaises, les soucis, et les joies. Commençons donc par les malaises.

Ils sont là en effet ! et particulièrement parce que tout ce que je viens de dire est faux, car une paroisse de ville n'est pas une communauté. Elle n'est pas une communauté de voisinage, ni d'action (j'ai des paroissiens très engagés, mais dans une grande variété d'actions) ni de méditation. La paroisse est un peu plus qu'un auditoire... mais si peu ! Si je refuse alors le rôle d'enseignant magistral, j'oblige l'auditoire à se transformer en autre chose. Mais ceux qui sont encore là sont les moins prêts à cette mutation (il y a bien sûr de nombreuses exceptions). Les plus dynamiques, les plus virulents, bref les plus créateurs sont déjà partis, soit qu'ils aient trouvé l'église trop conservatrice, soit qu'ils l'aient trouvée trop réformatrice ! Je ne leur en veux pas ! Dans ces temps où, comme je l'ai dit, je crois que l'Eglise, à peu près toute l'Eglise, fait des brouillons médiocres de ce que sera son culte, son

LES HEURES MUSICALES DE L'ORATOIRE DU LOUVRE
147, rue Saint-Honoré

DIMANCHE 19 JANVIER 1975, à 17 h 30.

LES HEURES MUSICALES DE L'ORATOIRE DU LOUVRE
147, rue Saint-Honoré

DIMANCHE 19 JANVIER 1975, à 17 h 30.
A l'occasion de la Semaine de l'Unité des Chrétiens

LES CHOEURS JEAN-BAPTISTE LULLY
Direction : Guy MORANÇON
avec le concours de H. PUIG-ROGET (orgue)

Au programme : Pièces d'orgue des écoles allemande, espagnole, française.

Magnificat de MONTEVERDI, Marienlieder de BRAHMS.

Entrée libre
Libre participation aux frais.

UN TEMOIGNAGE

enseignement, son message de demain, il était assez normal qu'une impatience peu sainte, mais naturelle, éloigne beaucoup de gens. Mais quel terrible handicap ! Pourrons-nous ré-inventer l'Eglise avec ceux qui sont restés ? Pas mal de collègues plus jeunes que moi, et même de ma génération, ont répondu Non ! et ont quitté le ministère. Pour ma part je resterai ; je ne veux pas répondre Non en vitesse (et c'est répondre en vitesse que de le faire sur un espace temporel aussi réduit que 10 ou même 20 ans) ; de plus je n'ai pas de vocation prophétique. Mais leur réponse négative... voilà mon malaise.

Les soucis ne sont que l'écume de ce malaise. J'essaye de ne pas me laisser trop impliquer dans les diverses crises du monde, de la théologie, des ministères, de l'ecclésiologie, de la catéchèse, de... (la liste est sans fin !). Parce que nous sommes — par fonction — un peu au centre de toutes ces crises, dans notre petit bout de milieu paroissial, nous avons une fâcheuse tendance à en faire des drames personnels. C'est bien d'ailleurs un signe de ce temps que la lourdeur, le manque d'humour et de distance, que l'on rencontre à peu près partout ! Je n'ai pas l'impression d'être infidèle en essayant de pratiquer un peu d'humour et de distanciation. Nos professeurs et notre tradition réformée nous ont beaucoup appris à mettre l'infini, un sérieux infini, dans l'accomplissement de notre ministère... cela ne nous a pas rendu service pour affronter les tempêtes et si jamais coulait ma petite barquette, j'aurais facilement l'impression que c'est le grand vaisseau de l'Eglise qui sombrerait ! J'ai aujourd'hui l'impression que cela justement, n'est pas sérieux... alors je m'accommode de ce genre de soucis.

Mais je suis en souci d'autre chose. Modifier la relation pédagogique dans le ministère de la Parole, c'est fabriquer un autre type de chrétien, une autre forme d'Eglise, c'est installer une autre image de Dieu... sur quoi déboucherons-nous ? Je ne puis faire autrement que de tendre de toutes mes forces vers cela mais que suis-je en train de mettre au monde ? Le problème de la continuité de la foi demeure... grave... présent. Pour ma part je crois que je ne puis le résoudre en répétant ce qui était dit hier, mais je ne le solutionne pas en cherchant un nouveau langage ! Il faut vivre avec ce souci.

Et pourquoi ne pas dire aussi qu'il faut peut-être vivre sans débordements de joie ? Pourquoi le ministère devrait-il être Joie ? Où a-t-on lu ça dans l'évangile ? J'accepte de ne pas voir grand chose... c'est lié à l'époque. J'essaye de ne pas me consoler artificiellement avec de micro-succès ! Je sais que je suis encore heureux et reconnaissant d'être pasteur par la variété des contacts, la richesse des échanges, la vérité de certains moments communautaires, un ardent compagnonnage avec la jeunesse. Oui, je souhaiterai plus ! Dois-je me désespérer de ne pas l'avoir. Là en tout cas n'est pas mon souhait.

Perspectives

Mes souhaits relatifs à ce ministère ? Les divagations de la prospective sont toutes proches de cette dernière question ! J'ai bien envie — comme tout le monde — d'avoir une vue générale, un projet clair, des souhaits précis. Mais est-ce cela l'important ? L'important ce n'est pas ce que « je dois dire », mais ce que « je peux dire ».

Il reste que de plus en plus, à vouloir faire face à la fois aux enfants, aux adolescents, aux adultes et aux amis du troisième âge (et j'en oublie !), nous mesurons notre incompetence. Mais est-ce à dire que je souhaite un ministère plus spécialisé, donc plus compétent dans son domaine d'activité ? Mais il y a aujourd'hui chez les jeunes un tel rejet (un rejet que je trouve sain) de ce monde morcelé par des spécialités trop poussées, que je n'arrive pas tout à fait à croire à la spécialisation. Suis-je donc condamné au bricolage ? C'est un mot qui était péjoratif il y a peu, mais prenons garde... il est en train de changer de tonalité.

Il reste surtout, mais c'est plus de l'ordre de la prière que de celui du souhait, que ce qui manque le plus à nos ministères c'est l'imagination. Elle passe pour moi par le don de l'Esprit même si Paul ne la cite pas dans les fruits de l'Esprit..., je la demande donc.

Jean Pierre Raisin-Dadre

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

MINISTÈRE et VOLUPTE

Quoique nous imitions souvent le comportement des anges, n'ayant plus dans l'assemblée paroissiale ni âge, ni sexe, ni culture particulière, mais nous résumant en une âme assise le dimanche matin et une pensée tout auréolée lors des réunions de prière ou d'études bibliques, nous ne pouvons masquer sans relâche un Primitif en nous.

L'appareil liturgique et théologique en usage dans nos paroisses réformées travaille à extraire de nos corps, de nos pulsions profondes, de nos besoins physiologiques et de nos désirs les plus ancestraux toute une *culture*, une « sensibilité » protestante, une pratique religieuse et une image de la vie et de l'homme. Cette culture, ces comportements acquis et les dogmes qui les justifient nous font perdre de vue que nous *désirons* l'Eglise et que notre attachement à une assemblée de croyants se mesure à l'intensité de nos sensibilités actives. Il me semble que plus notre sensibilité,, c'est-à-dire l'ensemble de nos désirs en éveil, en attente d'être comblés et repus est vive, plus notre exigence quant à l'Eglise se révélera par une mystérieuse transmutation, dans la liturgie, la théologie, la pratique religieuse. Notre foi, c'est-à-dire la réponse personnelle de notre nature à l'appel amoureux de Dieu s'enrichit de religion, c'est-à-dire d'ornements culturels qui subliment notre quête primitive.

Cela veut dire que si nous pouvions décapier l'homme protestant, le fidèle de la paroisse de sa gangue culturelle, nous trouverions inmanquablement sa nature qui ne cesse de réclamer la satisfaction de ses besoins, l'anéantissement d'une attente ou d'un silence de Dieu au bénéfice d'un contentement de l'affectivité. « J'ai besoin d'être aimé », tel est le cri secret qui motive toute la théologie, toute l'organisation ecclésiastique, tous les regroupements paroissiaux.

Ce qui est dit ici de l'homme protestant peut être affirmé également pour tout homme ! Mais il s'agit de cerner le ministère paroissial, c'est-à-dire ce que peut être le service que « rend » le pasteur à un ensemble de personnes liées entre elles par des conventions et des coutumes religieuses protestantes. Et la question que je m'étais posée, naïvement peut-être, était de savoir quels services étaient demandés à ces conventions et coutumes en échange desquels le protestant demeure protestant et le fidèle attaché à sa paroisse. Il m'a semblé voir que la réponse à cette question allait au-delà d'une théologie et plus profondément. Il m'est apparu que le cœur du service paroissial entretenait une circulation de désirs primitifs qui pouvait se

résumer en ceci : que la raison d'être de la paroisse est de satisfaire en nous le plaisir que nous attendons de Dieu. C'est ce que je nomme la volupté.

Le pasteur est l'homme choisi par une paroisse pour la conduire jusqu'à cette volupté que Dieu dispense. La conduire, mais aussi lui favoriser l'accès ou lui interdire l'entrée de certains chemins du plaisir religieux. Il est censé connaître certaines pratiques propres à manifester la jouissance du sacré. Et, de fait, il rencontre dans la paroisse des groupes d'hommes et de femmes liés par des affinités et des exigences communes susceptibles de favoriser la volupté religieuse.

Certains groupes exigent que la prière soit le plus court chemin qui mène à Dieu et ces groupes pratiquent une prière en position fœtale, se laissent caresser par les mots tendres ou gronder par des exhortations, soupirent et ferment leurs yeux, et parfois même, s'expriment par un jet de paroles dont le rythme rappelle celui des battements du cœur. Ce sont des voluptueux en quête de maternage.

D'autres groupes exigent une dépense physique et des stimuli plus violents. Ils sont à la recherche d'un contentement qui ne leur semble possible que par l'accord de la justice de Dieu avec celle des hommes. Ils courent de détresse en détresse, se lamentent ou s'indignent, c'est-à-dire s'émeuvent intérieurement à la vue de tout ce qui les empêche d'être voluptueusement apaisés.

D'autres groupes encore cherchent leur volupté dans le déchiquetage méticuleux de quelques textes tandis que beaucoup se contentent de consommer le menu liturgique et la pièce montée du sermon dominical.

Le pasteur rencontre des groupes et tente d'équilibrer les tensions provoquées par tant de quêtes diverses et d'établir un minimum vital de volupté acceptable et praticable temporairement par tous ces groupes rassemblés le dimanche. Bénéficiant de la confiance que l'on accorde au détenteur d'un pouvoir aussi peu défini que l'on veut mais lié à ses capacités d'entrer en relation avec les profondeurs de tout être, le pasteur gère le capital-volupté de la communauté et monnaie en valeurs culturelles l'offre et la demande des désirs primitifs de chacun. Il transforme en culture, en liturgie, dogmes, morale, conseils pastoraux, les soupirs et les cris de l'homme en quête amoureuse de Dieu. Le ministère paroissial est un art de la volupté.

Bernard Chevalley

LE DELUGE

Encore une histoire qui fait sourire ! Noé emportant dans son arche un couple de tous les animaux et assurant ainsi la survie de l'humanité malgré le déluge universel. Est-ce bien sérieux ? (Genèse 6, 7, 8).

Le déluge est un mythe que nous rencontrons dans bien d'autres cultures et civilisations.

Environ 2000 ans avant J.-C. un texte sumérien nous conte la même aventure, de même l'épopée, plus connue, de Gilgamesh. La mythologie grecque connaît, elle aussi, un déluge ordonné par Zeus pour détruire la race des hommes devenus mauvais, elle connaît le couple Deucalion et Pyrrha dont va naître une nouvelle humanité.

Il s'agit là d'un thème basé sur la double signification des eaux. L'eau est à l'origine de toute création : elle est porteuse de vie (Gen. 1, 20-22), elle est purificatrice, c'est-à-dire qu'elle peut redonner vie à qui est malade ou en danger de mort. De nombreux contes et légendes témoignent de cette vertu vivifiante accordée à l'eau par les hommes. Mais l'eau est aussi porteuse de mort, elle dissout et noie : le déluge est précisément la dissolution du monde devenu mauvais, le retour à l'océan primordial d'avant la création.

L'histoire biblique du déluge est donc basée sur un symbolisme très ancien : nous pouvons évoquer les légendes de l'Atlantide ou de la ville d'Ys qui sont détruites par des déluges partiels mais nous devons également nous souvenir de la signification du baptême considéré comme une communion à la mort et à la résurrection du Christ. (Voir : 1 Pierre 3, 20-21.)

Le récit biblique du déluge n'est donc pas à lire comme le compte rendu historique d'une catastrophe mais plutôt comme une légende porteuse de signification.

Les crimes, les injustices, les péchés des hommes les mènent à la mort mais cela n'entraîne pas la mort de l'humanité. On peut constater que les noms des héros dans les récits de déluge ont un sens qui ne laisse pas d'équivoque : Zi-ud-sud-du chez les sumériens, Utnapishtim dans l'épopée de Gilgamesh, Deucalion dans la légende grecque et Noé dans le texte biblique sont les pères d'une humanité nouvelle, leurs noms signifient « longue vie ».

Parce que ces hommes sont sauvés, épargnés, il y a un avenir possible : une époque mauvaise est finie mais une autre commence pleine de promesses. Le déluge est l'histoire d'une re-création.

Le récit de la Genèse est constitué de deux sources étroitement mêlées :

1.) le récit yahviste (écrit à l'époque de Salomon), Genèse 6, 5-8 ; 7, 1-5, 7-10, 12, 16b, 17, 22-23 ; 8, 2b-3a, 6-12, 13b, 20-22.

2.) le récit sacerdotal (écrit au retour de l'exil, soit quatre

siècles et demi plus tard) : (Gen. 6, 9-22 ; 7, 6-11, 13-16a, 18-21, 24 ; 8, 1-2a, 3b-5, 13a, 14-19 ; 9, 1-17.

Cela signifie qu'Israël a repensé, réinterprété un vieux mythe. Il en a fait le support d'une théologie nouvelle et plus précisément avec le texte sacerdotal, le récit d'une nouvelle création.

Comme dans Genèse 1 (également sacerdotal), on y voit les eaux qui recouvrent la terre, l'arche qui flotte sur ces eaux comme, au commencement, le souffle de Dieu, tous les animaux sortent de l'arche « selon leur espèce » après le déluge et la bénédiction donnée à Noé reprend les thèmes de la bénédiction donnée à Adam. Pour l'auteur c'est bien d'une nouvelle création qu'il s'agit.

Ceux qui voudraient voir dans le récit biblique une relation historique ne s'y retrouveraient pas car si les deux documents utilisés présentent des idées communes, ils comportent également de notables différences : ainsi, selon le yahviste, le déluge a duré 40 jours et 40 nuits (chiffre symbolique), selon le sacerdotal, il a duré une année lunaire et 11 jours, soit 365 jours, c'est-à-dire une année solaire.

La signification profonde du déluge est que le mal (le péché) mène à la mort mais que le créateur sauvegarde la vie : c'est pourquoi un couple de tous les vivants prend place dans cet instrument de salut qu'est l'arche. C'est là un thème qui sera souvent repris à travers toute la bible : au jour du jugement un « reste » fidèle sera épargné. Noé, est, en quelque sorte, le père d'un monde nouveau déjà un « nouvel Adam », Dieu fait alliance avec la nouvelle humanité issue de lui et le signe de cette alliance est l'arc-en-ciel.

C'est encore une image fort utilisée avec une double signification. L'arc est un pont entre le ciel et la terre : après le déluge, les relations entre l'humanité et le Dieu Vivant sont rétablies. Mais l'arc est aussi une arme manifestant la puissance divine (l'Illiade parle d'« Apollon à la flèche inévitable » ; le Dieu d'Israël, vaillant guerrier qui se manifeste dans l'orage, dont le tonnerre est la voix et les éclairs les flèches, abandonne son arc qui cesse d'être une arme pour devenir un « signe » de paix.

Tout ce symbolisme du déluge a été largement repris par les Pères de l'Eglise à propos du baptême : l'arche devient image de l'Eglise, rassemblement des sauvés, la colombe est figure de l'Esprit Saint qui anime la nouvelle humanité mais elle est aussi symbole de la paix revenue sur la terre puisque, désormais, l'olivier richesse du pays, peut à nouveau y croître (Gen. 8, 11).

L'histoire du déluge est un récit plein d'espérance, une manière d'affirmer que la vie est plus forte que la mort parce que le Dieu Vivant en est l'auteur.

C'est déjà, en quelque sorte, un récit de résurrection.

Jacques Chauvin

On parle rarement des Camisards. Plus rarement encore dans nos Universités (sauf toutefois à l'Université de Montpellier où la Faculté des Lettres possède un Centre d'Histoire de la Réforme et du Protestantisme). En 1973, le pasteur Henri Bosc a consacré une thèse de doctorat d'Etat plus spécialement centrée sur la guerre des Cévennes. Aujourd'hui, le professeur Philippe Joutard vient de soutenir le 16 novembre 1974, à la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence une thèse de doctorat d'Etat sur le sujet suivant : « Mythe et Histoire des Camisards du XVIIIème au XXème siècle ; étude d'une sensibilité au passé ».

Ayant eu le privilège d'assister à cette soutenance et d'entendre l'exposé liminaire de Philippe Joutard, nous avons pensé que cette relation serait d'un grand intérêt pour nos lecteurs. Avec l'accord de son auteur — auquel va notre gratitude — nous donnons ici presque intégralement le texte de cette introduction. C'est à dessein aussi, pour le rendre plus proche et moins « doctoral », que nous lui laissons son style parlé.

D'ores et déjà, nous avons le plaisir d'annoncer la parution de cet important ouvrage. Il sera publié par les éditions Plon, dans la collection « Civilisations et Mentalités » au printemps 1975.

Etude d'une sensibilité au passé

Faire l'historique de ma recherche n'est pas céder à une déformation d'historiographe, c'est la manière la plus claire de faire comprendre la problématique que je sou mets aujourd'hui à votre jugement.

Au départ, il y a quelques années, je publiais les *Journaux camisards*. J'étais alors frappé par l'opposition entre historiographie catholique et historiographie protestante. Bel exemple d'un événement interprété en sens opposé où la légende noire des uns devenait la légende dorée des autres. Mais, rapidement, je m'aperçus que ce schéma bien classique ne l'était en réalité qu'à la fin du XIXème siècle. Auparavant, dans la première moitié du XIXème siècle, l'indifférence et le mépris vis-à-vis des Camisards était la marque des libéraux et des protestants comme des catholiques. En remontant dans le temps, dès le XVIIIème siècle, nous trouvons aussi ce mépris chez les philosophes et l'Eglise du désert. C'est uniquement au moment même de la guerre que l'on retrouve, si l'on peut dire, le clivage traditionnel : d'un côté une opinion du refuge favorable, de l'autre l'opinion royale hostile. Même là, à regarder de plus près, les choses étaient complexes ; l'opinion favorable était le fait de gazetiers, c'est-à-dire des gens les

plus méprisés de la République des Lettres, et ce qui comptait dans la République des Lettres étaient sur une prudente réserve.

De là, une série de questions.

Comment s'explique cette hostilité majoritaire avant la décennie 1840-1850 ? Pourquoi ce tournant des années 1840-1850 ? Une autre interrogation naissait de la comparaison avec les premières controverses historiques entre catholiques et protestants, celles du XVIIème siècle. Ces controverses avaient permis le progrès de la recherche historique. En était-il de même pour l'historiographie camisarde ? Était-elle en avance, en retard ou au même rythme que l'historiographie générale ?

Mais il se posait un problème plus délicat à résoudre. Le peuple cévenol acceptait-il la condamnation que la littérature portait contre ses ancêtres ? Plusieurs témoignages écrits nous en faisaient douter. Je songe en particulier à ces mémoires de Corteiz, l'adjoint d'Antoine Court, qui rédige un premier texte pour son chef dans lequel la guerre des Camisards est critiquée à la fois dans ses

résultats comme dans son principe ; puis un second mémoire, qui n'était plus pour Court, où la guerre des Camisards est approuvée dans son principe et uniquement critiquée dans ses excès. Ensuite, il y a le témoignage étonnant du père Durand, le pasteur du Désert, qui fait un récit des événements du Languedoc sur un siècle. Nous nous apercevons alors de la place prodigieuse prise par les Camisards ; nous voyons aussi que Cavalier et Roland sont pour lui de véritables héros. Nous nous trouvons donc en face d'un sentiment populaire qui paraît différent du sentiment exprimé dans la littérature. Mais y avait-il un moyen de saisir cette opinion populaire autrement que par ces aperçus indirects ? C'est à ce stade de ma réflexion que m'est venue l'idée d'une recherche sur la tradition orale.

Si j'arrivais, en effet, à attester l'existence d'une tradition orale de façon continue sur la longue durée et favorable aux Camisards, j'aurais montré d'une façon claire l'existence d'une autre expression historiographique. En même temps, cette tradition orale me permettrait de brosser le climat culturel qui a

MYTHE ET HISTOIRE D

Etude



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4



DE DIETRICH

la grande marque française

CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

S CAMISARDS DU XVIII AU XX SIÈCLE

une sensibilité au passé

facilité la création et la diffusion de l'historiographie du XIXème et du XXème siècles.

Deux registres donc : d'abord l'étude des sources imprimées, ensuite l'étude de la tradition orale ; deux manières d'appréhender une sensibilité au passé, à deux niveaux culturels et sociaux différents.

L'analyse des sources imprimées ne pouvait pas, cependant, se limiter à la littérature spécialisée, dans la mesure où je cherchais à atteindre non pas des individus mais une certaine expression collective. D'où, une enquête à tous les niveaux d'expression imprimée : les ouvrages érudits, bien entendu, et l'histoire vulgarisée ; mais aussi le roman ou le poème, les dictionnaires, les histoires générales, la littérature scolaire et pour l'époque contemporaine de la guerre le recours systématique aux gazettes et à la presse du temps.

Peut-on cependant traiter de la même

façon Marivaux ou Voltaire d'un côté, et les manuels scolaires de l'autre ? Pour les premiers, la méthode classique d'analyse de texte s'impose, mais pour les seconds, ce qui compte, c'est la série, c'est la répétition ; or, je ne pouvais pas lasser le lecteur par la multiplication des citations. Le seul traitement possible était donc un traitement quantitatif appliqué à cette littérature. Traitement quantitatif, c'est-à-dire analyse de contenu et comptage d'expressions significatives, avec une limite que je reconnais bien volontiers ; j'ai peu recouru aux méthodes de linguistique moderne plus sophistiquée parce que je ne suis pas sûr qu'elles soient encore assez au point pour offrir au novice que j'étais un appui efficace.

En ce qui concerne la tradition orale, le problème se compliquait car cette tradition orale s'insérait dans un milieu depuis longtemps profondément alphabétisé. Or, depuis le milieu du XIXème siècle la littérature va exactement dans le même sens que la tradition orale. Dès lors, comment distinguer tradition orale et littérature savante transformée en tradition orale ?

La complexité même du problème m'interdisait une enquête de type sociologique (j'entends, par là, la diffusion d'un questionnaire sur un échantillon représentatif des Cévenols). Il me fallait utiliser une méthode de type ethnologique où la qualité de l'informateur importait plus que l'ampleur numérique des enquêtes et dans laquelle une longue familiarité avec le pays et le sujet valait mieux qu'un survol très large. Il me fallait aussi la reproduction fidèle de l'entretien. D'où mon exigence, chaque fois que je le pouvais, de l'enregistrement par bandes magnétiques pour avoir le texte complet. En effet, les silences, les hésitations, les reprises, les associations d'idées sont aussi importantes que le contenu lui-même.

Il était cependant nécessaire de multiplier les entretiens, pour couvrir toutes les Cévennes, les diverses catégories sociales, les types de protestants depuis le protestant sociologique jusqu'au protestant professant. Il fallait aussi comparer avec les catholiques Cévenols d'une part, et d'autre part avec des régions protestantes de même type.

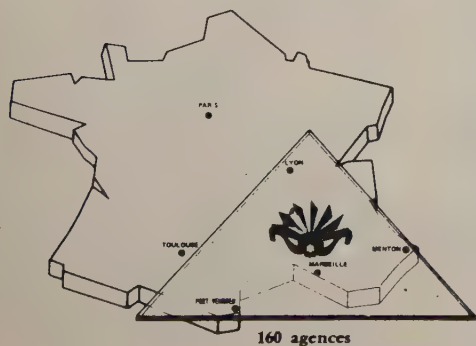
Le plan est né de cette problématique.

Suite page 10 →

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



160 agences

dentifrice

ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

Deux parties chronologiques tout d'abord ; 1. les Camisards méprisés ; 2. les Camisards exaltés. Puis une partie (non pas hors du temps, mais sur la longue durée), l'autre histoire. Quels sont les résultats auxquels je crois avoir abouti ?

Tout d'abord, l'énorme répercussion de cet épisode qui pourrait au premier abord apparaître mineur. Répercussion, aux temps de la guerre — je ne citerai qu'un seul chiffre parmi bien d'autres : le *Mercur* *Galant* en mai 1704 consacre le cinquième de sa livraison au sujet. Après, sauf pendant la courte période de la première moitié du XIX^{ème} siècle l'intérêt ne se dément pas. Cet intérêt se mesure non seulement quantitativement par l'importance des titres (près de trois cents ouvrages strictement consacrés à la question), mais aussi qualitativement par la présence de personnes très éloignées et des Cévenols et du protestantisme, depuis Marivaux ou Voltaire jusqu'à Balzac. Cet intérêt se manifeste aussi par l'introduction précoce des Camisards dans le dictionnaire et par le rôle qu'ils ont joué dans la mutation sémantique du mot fanatique, mot qui a une si grande importance dans la pensée des Lumières.

Deuxième conclusion : le retard de l'historiographie camisarde sur l'historiographie générale à une exception près celle d'Antoine Court. Ce dernier, par sa méthode très moderne d'investigation, paraît en avance de plus d'un siècle. Comparer Court et Voltaire (j'ose à peine le dire), tourne au profit de Court et non à celui de Voltaire, parce qu'à la différence de Voltaire, Court, autodidacte, a beaucoup moins les préjugés classiques de l'honnête homme contre l'érudition du XVIII^{ème} siècle ; il accepte donc d'imiter son maître Bayle. Ce retard de l'historiographie se manifeste par la création de multiples légendes dès le début de la guerre et, par survie de celles-ci, pratiquement jusqu'à nos jours. La fonction de ces légendes est très précise ; elle consiste à réduire la réalité camisarde à un modèle historique déjà connu. En effet, ce qui, à la fois, attire l'opinion et la déroute, c'est que les Camisards n'entrent dans aucun cadre précis : guerre de religion ? oui, mais très différente de celle du XVI^{ème} siècle, puisqu'il n'y a pas de nobles à la tête ; révolte populaire ? oui, mais très différente de celle que l'on trouve à la même époque puisque la motivation fiscale dans sa période la meilleure est pratiquement absente. Dès lors, toutes les légendes ont pour but, soit de ramener les Camisards à une forme de guerre de religion du type XVI^{ème} siècle, soit une forme de révolte populaire. D'où création de la motivation fiscale, création du consistoire secret.

Le refus des Camisards par l'historiographie imprimée jusqu'en 1840, est aussi facile à comprendre. C'est la méfiance de notables vis-à-vis d'une révolte populaire, de pasteurs pour une Eglise sans ministres, de rationalistes pour une mystique prophétique.

Quant à la mutation, elle s'insère dans un climat politique (lutte contre l'Eglise et l'Ancien Régime) ; dans un climat romantique ; réhabilitation des hors la loi et du mysticisme ; elle est aussi liée à l'importance de plus en plus grande du protestantisme dans la culture dominante. Le mécanisme qui conduit au renversement de la perspective historiographique sur les Camisards passe par l'antériorité du roman sur l'histoire et par le rôle déterminant de Walter Scott. Trois personnes en sont les instruments : Eugène Sue qui attire à nouveau l'attention sur la question, Peyrat qui réhabilite les Cévenols, et Michelet qui popularise cette réhabilitation. Mais la nouvelle image est tout aussi infidèle à la réalité que l'ancienne. Les chefs Camisards deviennent des généraux à panache blanc, l'iconographie nous en offre le meilleur témoignage.

Cependant, cette historiographie rejoint le sentiment de la tradition orale, sentiment qui n'a jamais cessé d'être favorable aux Camisards. L'existence d'une opinion propice aux combattants en milieu protestant paysan cévenol est prouvé par la permanence d'une tradition orale qui a reconstruit l'ensemble du passé cévenol autour de l'affaire de 1702-1704, intégrant des épisodes sans rapport direct avec le sujet et situés bien avant ou bien après 1702. L'ancienneté de la tradition orale signalée depuis le XVIII^{ème} siècle par nos sources écrites est aussi attestée par le mode même de transmission : le canal familial, et par la forme même de cette tradition. Cependant, il est évident qu'à partir de 1850 il y a une interaction entre littérature savante et tradition orale. La tradition orale a certes été nourrie de la tradition savante mais elle a, à son tour, influencé la littérature savante.

(...)

Ici, se pose pour Philippe Joutard le problème des rapports entre l'historiographie, les groupes qui l'écrivent, la diffusent ou la lisent. L'absence de travaux, tels que ceux qu'il a entrepris, le conduit à être prudent sur certaines conclusions. Il poursuit son exposé :

Les mécanismes de la mémoire collective que j'ai suggérés sont-ils propres à une culture protestante ou beaucoup plus large ? Il m'a ainsi semblé que la mémoire populaire protestante était plus historique que la mémoire catholique.

S'agit-il d'un phénomène typiquement protestant ? Il m'a ainsi semblé que la mémoire de minorité qui a besoin de l'histoire pour conserver son identité culturelle ? Là, évidemment, la comparaison avec la Vendée ou l'Irlande s'imposerait. A l'intérieur même de l'ensemble rural protestant, il m'a semblé voir des différences dans l'expression littéraire. C'est ainsi que les gens du Vivarais préfèrent la complainte au récit historique ; les gens des Cévennes préfèrent le récit à la complainte. Tout se passe donc comme si des régions d'économie et de religion semblables offraient des personnalités culturelles contrastées.

Parmi les causes, j'ai évoqué un thème déjà étudié par Monsieur Agulhon : celui de la sociabilité méridionale. Car ces Cévenols apparemment si réservés, au-delà de la marque profonde de leur religion, conservent un goût de la discussion qui frappe lorsqu'on les compare à leurs coreligionnaires du Vivarais.

Ainsi, je voudrais déboucher sur une série d'interrogations que mon approche est loin d'épuiser. On a souvent dit que le protestantisme avait arraché totalement la culture antérieure et modelé totalement la conscience. Ce dernier exemple, s'il se vérifiait, montre qu'il faut nuancer cette analyse. Nous avons d'ailleurs vu tout au long de cette dernière partie sur la tradition orale, que si la culture protestante paraît avoir éliminé le légendaire, celui-ci s'est en quelque sorte vengé en se réintroduisant au cœur même du souvenir historique puisque dans bien des cas la mémoire cévenole collective utilise le folklore traditionnel. Là, comme ailleurs, j'ai parfaitement conscience qu'une œuvre, qui suscite beaucoup plus de questions qu'elle n'en résout, est pour moi — et j'espère pour d'autres — appel à de nouvelles recherches et à de nouvelles vérifications.

Philippe Joutard

Protestants qui désirez fonder - ou refonder - votre foyer avec un coreligionnaire, écrivez à :

ELIEZER

« La Cause » 1, rue Georges-Clémenceau

Carrières-sous-Poissy
78300 Poissy (Yvelines)

Vous trouverez aide, sympathie, discrétion !

EN SOUVENIR du Pasteur Emmanuel CHASTAND

Rien d'étonnant, si vous vivez jusqu'à quatre-vingt-dix ans, qu'une génération oublieuse ne salue pas votre mort comme celle d'un pionnier. C'est pourtant bien ce que fut Emmanuel Chastand. Bien des libertés et des audaces des militants du jour, que ceux-ci le sachent ou l'ignorent, sont en fait tributaires de la prière et de l'action d'hommes de sa sorte. Tant il est vrai que rien ne se perd de ce qui fut un jour vécu dans l'amour du Christ, c'est-à-dire, inséparablement, et des hommes et du Dieu vivant.

Né en février 1884 à Mialet, Chastand passa sa jeunesse à l'écoute d'un christianisme social en pleine recherche. On professait déjà que le salut évangélique concernait « tout homme et tout l'homme ». Avec vaillance et dans l'enthousiasme on dressait ces « maisons du peuple » qu'étaient les Fraternités, avec bientôt leurs annexes sociales, dispensaires, coopératives, colonies de vacances. Dans l'amour fraternel et confiant, on rencontrait socialistes et anarchistes. Au temps du cléricisme oppressif avec les riches et les maîtres, on découvrait à tous le Christ libérateur. Positions banales en 1975, mais qui alors ne l'étaient point. Il y fallait quelque courage et surtout une foi ardente.

Après ses années de théologie — qu'il ne crut pas devoir ponctuer par une consécration pastorale qui l'eût introduit, pensait-il, au ministère trop classique — Emmanuel Chastand s'en fut à Nantes, où dès 1907 il fondait la Fraternité locale, sous le couvert de la Mission Populaire Évangélique.

Et commença ce qu'on peut bien nommer « l'agitation » chrétienne du quartier, sinon de la ville entière. Conférences publiques et assemblées de culte, cours du soir et réunions de prière, visites à domicile et « colportage » avec chant des militants dans la rue, accueil de jour et de nuit.

Puisque le muscadet freinait la recherche d'une société meilleure et celle primordiale du Royaume de Dieu, Chastand, qui succèdera plus tard à Étienne Matter comme président national de la Croix-Bleue, lança une section vigoureuse, combattante, libératrice et tout à la fois éducatrice. Ah ! la bonne bagarre. Il sut même, dès cette époque, se présenter aux élections législatives pour mieux mener par toute la ville la sainte

lutte contre un alcoolisme qui faisait du peuple, théoriquement roi, un peuple esclave.

Pas question de réduire chichement le prodigieux message de Jésus-Christ à quelques propositions pseudo-révolutionnaires. La révolution c'était Lui. Bien sûr il faut changer le monde, mais qu'est-ce à dire si l'homme n'est pas changé de fond en comble, renouvelé, converti, dans et par l'Esprit manifesté dans le Christ ? Bien sûr il faut que l'homme change, mais comment cela se fera-t-il réellement s'il demeure dans le carcan des servitudes du capitalisme et de la misère, de l'ignorance et de la guerre, de l'inconduite et du désespoir ? Et qu'on ne nous mette pas en rose ce que d'autres mettent en rouge, comme est le vin, comme est le sang. Et qu'on ne soit pas timide à proclamer et faire valoir que rien n'est plus rouge que le sang du sacrifice, que le sang versé sur la Croix où mourut Jésus, témoin unique de l'invraisemblable amour de Dieu. Il ne fallait pas, dans cette jeunesse d'espérance, parler d'engagement qui ne fût pas, au-delà de tous les rabâchages pieux ou sociaux, un lien puissant avec Jésus-Christ. Et à cause de lui, par lui, avec tous les hommes. C'est, disait-on, la paternité de Dieu qui fait réelle et conquérante la fraternité des hommes.

La « Frat » grandissait. L'espoir venait éclairer le quartier. En 1912, Chastand épousa Catherine Dubreuilh, dont il devait avoir deux enfants. Ensemble ils travaillèrent de tout leur cœur, jusqu'à ce qu'en 1927 le Comité de la Mission Populaire Évangélique l'appela à la direction de l'ensemble des Fraternités. Il y devait demeurer jusqu'en octobre 1948, veillant à remplacer les bâtiments, à entretenir les relations avec l'Angleterre, la Suisse ou les États-Unis, comme à développer, avec Robert Ferret, la vie intérieure des communautés et de leurs « permanents ». Dans cette activité il eut à surmonter peut-être une certaine timidité qu'il dissimulait sous des airs désinvoltes ou des propos caustiques. Mais il sut toujours demeurer fidèle à la vocation de sa jeunesse et au Maître auquel il s'était donné.

Entré en retraite en 1950, Emmanuel Chastand continua de dépouiller des revues étrangères pour présenter en articles vivants le mouvement de l'Évangile dans le monde. Puis il entra dans le silence, et le voici maintenant entré dans

conférences Évangile et Liberté

A PARIS

Mardi 21 janvier : L'AVENIR DE JÉSUS ET L'AVENIR DE L'HOMME avec Monsieur Louis Pauwels et le pasteur Gagnebin, sous la présidence du pasteur René Château.

Mardi 28 Janvier : L'AVENIR DE JÉSUS ET L'AVENIR DE LA SOCIÉTÉ

avec Monsieur Roger Garaudy et le pasteur Ch. Mazel, sous la présidence du pasteur G. Marchal.

Lieu et heure : 19 heures, 14, rue de Trévise, 75009 Paris

Renseignements : 19 h, exposé — 20 h, repas (10 F) 21 h

échanges sur les exposés présentés,

Inscriptions pour les repas : Secrétariat de l'Oratoire, 4, rue de l'Oratoire. Tél : 260.21.64.

A LYON

Samedi 15 février à 17 heures : 50, rue Bancel : UNE THÉOLOGIE DE LA CULTURE... POURQUOI ? par le professeur André Gounelle.

la paix de son Sauveur. A ses obsèques on lut à sa demande la prière suivante qu'il avait composée naguère :

« Seigneur, je te bénis pour cette chose merveilleuse qu'est ton amour.

Sachant mon néant et combien je suis loin d'être ce que tu attends de moi, comment aurais-je pu imaginer que le Dieu Tout-Puissant et Saint daigne se pencher vers moi ? Oui, ce sont là des choses qui d'elles-mêmes ne seraient pas montées à mon cœur si elles n'avaient été révélées à ma misère par Celui qui scella de son sang tes promesses divines.

Aide-moi, Seigneur, non seulement à croire, mais à sentir dans tout mon être la force de ton amour, patient et miséricordieux. Aide-moi à me confier en Toi sans réserve et à posséder cette joie intérieure, déjà affirmée par le psalmiste et promise par Jésus à tous ceux qui veulent faire sa volonté. »

Henri Roser

LA LIBERTÉ DE CHOISIR

Il n'y a pas lieu de s'étonner que le Vatican condamne la loi plus libérale relative à l'avortement votée récemment par le parlement français : c'est le contraire qui eût constitué une assez grosse surprise ! La France, fille aînée de l'Église, ne saurait, en effet, se conduire comme une dévergondée...

Cela étant posé, il convient peut-être de ne point trop passionner le débat. D'aucuns prétendent que le législateur a pris bien des risques : on peut leur faire remarquer qu'il a pris également quelques précautions. « *L'avortement devant rester l'exception* » — Madame Simone Veil dixit —, cette loi me semble équitable en ce sens qu'elle aide à sortir l'avortement de la clandestinité et du sentiment de honte s'y rattachant en même temps qu'elle tend à lui ôter son caractère de privilège.

Il n'en demeure pas moins qu'aucune loi n'a jamais rien résolu dans l'absolu. Dès lors, chacun, « en son âme et conscience »... Etre libre, c'est avoir la liberté de choisir. C'est cela qui compte finalement.

A L'ÉCOUTE, OUI ! ESCLAVE, NON !

Dans l'un de ses nombreux bons romans — *Qui j'ose aimer* si je ne me trompe —, Hervé Bazin dit de l'un des personnages : « ...comme tous les médiocres, il avait le génie de l'information ». A prendre cette « petite phrase » à la lettre, ce ne serait pas très gentil pour certains journalistes de la presse écrite ou audio-visuelle !... Mais, comme on dit, il convient de replacer l'expression dans son contexte. En réalité, les médiocres — pourvus ou non de « génie » — se rencontrent partout, mais cela est une autre histoire...

Quant au génie de l'information, on aimerait bien qu'il prenne quelques semaines de vacances de temps à autre. En général, cela se manifeste dès le matin vers sept heures avec la radio ; cela se développe environ deux heures plus tard avec la lecture du journal ; cela peut revenir sur le coup de midi, soit à la radio, soit à la TV (même en cas de programme... commun minimum) ; cela peut rebondir en fin d'après-midi dans les dernières éditions des journaux du soir ; cela accompagne souvent le dîner ; et si on se laisse aller jusqu'au bout, cela peut assister à notre déshabillage vers les vingt-trois heures...

Comment voulez-vous que CELA ne fasse pas le plus souvent un amalgame

épouvantable dans la tête de certaines personnes, qui plus est, vous resservent ça tout chaud à la première occasion. Grâce ! Pitié ! Personnellement, je ne me sens jamais autant pollué que lorsque quelqu'un veut « me mettre au courant » coûte que coûte. J'ai envie de lui répondre (méchamment et cela a bien dû m'arriver !) : MOI AUSSI, J'ÉCOUTE LA RADIO ; MOI AUSSI, JE LIS LE JOURNAL ! Mais la couleur du plafond de la chambre de telle ou telle « vedette » ne m'intéresse pas, ni ses plats favoris, etc...

Cela dit, tant que mes facultés me le permettront, je resterai bien sûr à l'écoute du monde. Mais se tenir au courant des événements qui font l'actualité, l'actualité, certains l'aiment chaude. L'actualité, certains l'aiment chaudes. Libre à eux. Qu'ils veuillent bien me permettre de préférer les mêmes plats, mais un peu refroidis : ils me semblent ainsi beaucoup plus digestes... A vouloir serrer trop fort l'actualité, c'est elle qui risque de nous étouffer.

« QUAND UN FACTEUR S'ENVOLE... »

Ces lignes devraient, en principe, paraître dans « *Evangile et Liberté* » du 20 janvier 1975. La situation aux P.T.T. le permettra-t-elle ? Rien n'est moins sûr : le hasard fait que j'écris cet *Ecran* le 23 décembre alors que je lis justement ce matin dans mon quotidien habituel, 1) que le malaise persiste dans les centres de tri, 2) que les facteurs venant proposer le traditionnel calendrier se font souvent recevoir fraîchement. Cela me rend un peu triste : le facteur — ce fonctionnaire pas tout à fait comme les autres —, j'aime à penser qu'on le reçoit toujours chaleureusement. Hélas ! Lui aussi serait-il victime du « refroidissement » et de cette satanée morosité qui

nous atteignent périodiquement ? Ce n'est pas juste. Ce n'est pas gai. Lorsque « mon » facteur — que je rencontrais quelquefois pendant cette « traversée du désert » de six semaines — est venu me faire choisir le calendrier 75, puis est reparti après le banal échange de vœux (« une bonne santé d'abord, le reste... »), je me pris à siffloter une vieille chanson — folle — de Charles Trénet : *Quand un facteur s'envole...* Bien sûr, il n'est pas question de grève dans cette chansonnette (apparemment, il n'est jamais rien de grave chez Trénet).

Eh oui, pendant six longues semaines, ce fut comme si le facteur s'était envolé pour de bon, comme se sont peut-être envolées les illusions de quelques milliers d'employés du tri postal. Et voilà nos P.T.T. en voie d'*italianisation*. Ce peut vouloir dire, par exemple, que ces lignes ne parviendront peut-être jamais à destination. Les P.T.T. tout comme l'ex-O.R.T.F., se prépareraient-elles déjà à n'en pas finir de mourir ? C'est inquiétant. Très inquiétant. A cet instant, me revient en mémoire la fin d'un discours prononcé à Marseille le 17 avril 1972 par Monsieur Jacques Chaban-Delmas, alors Premier Ministre : il nous mettait en garde contre le « *déclin insidieux de la démocratie* ». Sur ce point, il n'avait probablement pas tort, à mon sens.

A certains signes, en effet, on sent que l'anarchie — au plus mauvais sens du mot — aurait tendance à gagner du terrain chez nous et, en premier lieu, dans des services publics. Ne dramatisons pas, mais attention ! Lorsque l'anarchie tend à s'installer dans un pays, lorsque la démocratie y décline, cela procède d'une démission. Mais les responsabilités ne sont pas unilatérales : il y a démission à tous les niveaux. Souvent à celui des citoyens, mais, à coup sûr, toujours à celui des gouvernants.

Charlie Massalve
27 décembre 1974

pam • pam

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « *Champs Fleur* »
74560 MONNETIER-MORNEX

SOUS LE SOLEIL DE SATAN (1)

Bernanos ne se voulait ni théologien, ni homme de lettres : « Une vocation d'écrivain, déclara-t-il, est souvent — ou plutôt parfois — l'autre aspect d'une vocation sacerdotale ». Le romancier entend être, face à ses personnages, dans la position du prêtre, et témoigner de la vérité. Nous n'attendrons donc pas, de *Sous le soleil de Satan*, la défense ou l'illustration d'un dogme précis, d'une école ; toutefois, comme nous l'avons montré précédemment, on ne peut écrire sur Satan avec la foi du charbonnier : ce sujet implique des choix théologiques et littéraires.

C'est un problème essentiel à la foi que celui de l'activité satanique : comment un Dieu d'amour peut-il tolérer une puissance maléfique ? L'athée peut refuser de croire, le chrétien parfois doute à cause du mal vu ou vécu, de la mort de l'enfant innocent, par exemple, qu'après d'autres Camus rappelle dans *La Peste* ; et les théologiens ont proposé tant de solutions, qu'ils prouvent d'abord la complexité du problème. L'auteur de *Sous le soleil de Satan* nous paraît osciller entre deux pôles, contradictoires en théorie : ou il donne une telle présence à Satan qu'il semble postuler, de façon manichéenne, un principe du mal parallèle au principe du bien, et en rivalité avec lui ; ou il présente une peinture si négative du démon et de son activité, qu'il paraît se rapprocher de ceux qui nient l'existence du mal, au sens propre du mot exister : la maladie est d'abord privation de santé, comme le cataclysme destruction : le mal est toujours absence d'un bien, et le philosophe peut l'appeler « non-être ».

Cette dernière position éclaire un visage du diable dans *Sous le soleil de Satan* : les mots de « néant », « vide », « son-

ge », « reflet »... y qualifient sans cesse la possession démoniaque ; les aubes sataniques sont livides, ses paysages désolés ou décolorés — à moins que Satan n'œuvre dans l'opacité d'une nuit ou l'obscurité d'une chambre. Non sans raison, Mouchette quitte un milieu familial étouffant mais n'a pas de solution de rechange : à son départ, « elle sentait dans sa tête un vide délicieux » ; dépouillée par Satan de tout, de sa raison, de son enfant, réduite au simple sentiment de l'existence, elle ne sera plus qu'une « sainte Brigitte du néant », condamnée au suicide. D'autres personnages, comme le docteur Gallet ou l'Académicien Saint-Marin (alias Anatole France), ne sont que des baudruches pleines de vide, des airains que la verve satirique de l'auteur fait résonner. « Le monde du péché, écrit ailleurs Bernanos, fait face au monde de la grâce ainsi que l'image reflétée d'un paysage au bord d'une eau noire et profonde ». Vivre dans le péché ne consiste pas à transgresser tel article de foi (Mouchette n'est pas satanique parce qu'elle a tué ou a des amants : ces désordres sont, au plus, des symptômes), mais à vivre dans l'illusion que le monde se suffit à lui-même, à ignorer que sans Dieu — et nous retrouvons là une définition négative —, il n'est qu'image, reflet sans existence propre ; c'est prendre l'apparence pour la réalité, et par conséquent être victime d'une « imposture » fondamentale. Aussi Satan est-il fréquemment appelé le « menteur » ; pour mieux duper, mais surtout parce qu'il n'a pas de réalité autonome, il singe Dieu, et emprunte les voies divines : il est le maquignon qui, ombre dans la nuit, paraît un sauveur à l'abbé Donissan égaré et fourbu ; il est là « présence invisible » poussant le Saint de Lumbres, qui croit le miracle voulu par Dieu, à tenter la résurrection d'un enfant.

Mais cette « présence invisible » éclate de rire, cette ombre parle comme vous et moi, ce vide prend consistance : Satan a trop de relief pour n'être que néant : est-ce pour lever une ambiguïté que Bernanos dans ses œuvres postérieures a intériorisé sa présentation du mal, et ôté la parole à Satan ? Qu'il en soit, au long de notre roman, s'établit une tension manichéenne, une lutte entre deux forces apparemment de même nature. Mouchette s'oppose à Donissan, comme un chevalier du Diable à un chevalier de Dieu : après un dialogue avec le prêtre,

elle se suicide en invoquant Satan, mais elle se convertit à l'article de la mort, sauvée par ce que le catholicisme appelle une « action substitutive », Donissan prenant sur lui le péché de la jeune femme. Combat, donc, et à rebondissements avec vainqueur et vaincu, mais combat plus formel que réel : en fait c'est Dieu qui conduit Mouchette à la mort, seul moyen de sauver une créature aussi profondément abîmée dans son néant ; aussi joue-t-il le jeu de Satan, en plaçant sur le chemin de Mouchette Donissan dont les propos provoqueront le suicide salutaire de la pécheresse. Si Dieu utilise les voies de Satan, comme Satan celles de Dieu, c'est assurément qu'il n'y a pas deux routes ici-bas ; et l'action substitutive démontre aussi l'interpénétration et non l'opposition du monde du péché et du monde de la grâce.

Pour être formelle, l'ambiguïté demeure cependant : on ne dénonce pas un danger sans lui donner chair, et un auteur, qui, pour atteindre l'essence, ou l'âme humaine, veut dépasser l'analyse sociale ou psychologique — Zola ou Mauriac — a d'abord à sa disposition les moyens de l'épopée, où s'incarnent et se combattent de grandes forces plus que des personnalités, et de la poésie, qui attribue une valeur positive au rêve, au reflet, à l'illusion : les problèmes propres à la création romanesque expliquent en partie la contradiction entre l'idée du mal et la tension manichéenne ; mais cette contradiction ajoute à la grandeur morale du roman, en dévoilant avec netteté le péril, en révélant l'âpreté du combat à mener contre le mal, quel qu'il soit. Aux sectateurs d'un christianisme souriant, aux chrétiens adeptes de l'universelle compréhension, aux zéloteurs des vertus sociales ou extérieures de la religion, Bernanos, avec raison, avec passion, rappelle, par sa violence satirique et enthousiaste, que la jarre n'est pas l'eau et qu'il faut combattre. Ni les prophètes, ni les apôtres, ni le Christ n'ont accepté l'ordre du monde : sinon pourquoi auraient-ils pris la parole ? Pourquoi l'intervention de Dieu parmi les hommes ?

J.F.G.

(1) cf. « Évangile et Liberté » 6 janvier 1975 où notre collaborateur a donné un premier article sur le sujet.

Vient de paraître... !

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

C.C.P. : La Cause, Paris 255.70

Le Docteur SCHWEITZER aurait cent ans

Le Dr Albert Schweitzer, dont on célèbre cette année le centième anniversaire de la naissance, n'est pas seulement le fondateur de l'hôpital de Lambaréné, institution qu'il dirigea pendant plus d'un demi-siècle, mais une personnalité hors série qui s'illustra, dès sa jeunesse, en plusieurs domaines : la théologie, la philosophie, la musicologie et l'action morale.

Né le 14 janvier 1875 à Kaysersberg, en Haute-Alsace, dans une famille modeste de pasteurs et de musiciens, il passa son enfance à Günsbach. Il a évoqué lui-même tout le charme de cette région et les expériences de cette première période de son existence dans les « Souvenirs de mon enfance » réédités, comme tous ses principaux ouvrages, chez Albin Michel.

Aussi haut que remontent ses souvenirs, confesse-t-il, il ne se souvient pas d'avoir été vraiment heureux malgré tous les privilèges dus à la santé et à l'harmonie familiale dont il se reconnaissait bénéficiaire.

Ce constant malaise intérieur lui était dicté par le spectacle des souffrances dont le monde est le théâtre à tous les niveaux de la vie : végétale, animale et humaine.

Donc, celui qui allait devenir un personnage mondialement célèbre eut, dès son plus jeune âge, l'intuition de ce qui allait devenir le principe directeur de sa pensée et de son existence : le respect de la vie.

Sa précocité fut telle dans le domaine musical qu'à 9 ans, il tenait l'orgue de son village. Après ses études secondaires, il s'inscrivit, en 1893, à l'Université de Strasbourg comme étudiant en théologie et en philosophie.

Reçu docteur en philosophie à la suite d'une thèse fort remarquée sur la pensée d'Emmanuel Kant, il ne tarda pas à publier plusieurs ouvrages de théologie historique qui révolutionnèrent la compréhension du Nouveau Testament, comme l'a souligné, à sa mort, un exé-

gète hautement autorisé : Oscar Cullmann.

Dans sa monumentale « Histoire des recherches sur la vie de Jésus », parue en 1906 et rééditée en 1913 (654 pages), il posa les fondements de ce qui allait devenir l'école de l'« eschatologie consé- quente » dont le plus éminent représentant fut le théologien protestant Martin Werner, de Berne.

Parallèlement à ces ouvrages, et sur la suggestion de Widor, Schweitzer, déjà engagé dans le travail pratique comme pasteur de la paroisse de Saint-Thomas, à Strasbourg, et étudiant en médecine, fit paraître son fameux « Jean-Sébastien Bach » (450 p.), que les experts tiennent encore pour un classique.

Sans renier aucune de ces disciplines, il décida à l'âge de 30 ans, d'entreprendre des études de médecine qu'il accomplit de 1905 à 1913, en vue de partir pour l'Afrique.

Il a expliqué lui-même que cette nouvelle vocation remontait, en fait, aux réflexions de son enfance et au sentiment de responsabilité qui incombe à tout homme qui se sait l'objet d'un privilège quel qu'il soit. « Nous n'avons pas le droit d'être heureux, aimait-il à répéter, quand d'autres souffrent. »

Albert Schweitzer créa l'hôpital de Lambaréné en 1913 avec les ressources que lui procurèrent la vente de son ouvrage sur Bach et les dons de ses paroissiens et amis. Plus de quatre-vingt mille Africains y furent reçus et soignés pendant plus d'un demi-siècle.

Comme tous les grands bienfaiteurs de l'humanité, le Dr Schweitzer fut, toute sa vie, en butte à certaines attaques dues à sa personnalité olympienne, et à ce que Schopenhauer a appelé « cette basse envie qui ronge le monde ».

Mais, les esprits non prévenus s'accordent à reconnaître que, sur plusieurs points fondamentaux, il a devancé de loin les initiatives actuelles les plus audacieuses :

— Dès 1913, il alerta l'opinion mondiale sur le problème posé par la misère grandissante de ce que l'on a appelé depuis lors le « tiers monde » ;

— Quand il débarqua pour la première fois sur les rives de l'Ogooué, les ressources et les moyens de transport de la région étaient si précaires que son initiative passa pour un acte de folie pure ;

— Cinquante ans avant les mouvements d'émancipation africains, il établit une charte du « Droit des Africains » et, devant les économistes les plus avertis, prophétisa que le développement africain passait par celui de l'agriculture.

Enfin et surtout, dès l'année 1923, dans son ouvrage « Kultur und Ethik » (« Civilisation et Éthique »), Albert Schweitzer rendit l'humanité tout entière attentive aux dangers qui pesaient sur son avenir, par suite de la dégradation de la nature et de la vie, qu'entraînerait une croissance matérielle aveugle. Il exhorta donc tous les hommes de bonne volonté et tous les peuples à prendre conscience du caractère sacré de la vie et dénonça, comme un péché, toute atteinte portée, à la légère, aux êtres vivants et à leur environnement.

Cette œuvre gigantesque n'empêcha pas Schweitzer de compléter ses travaux de théologie par la publication de sa « Mystique de l'Apôtre Paul », en 1929, ni d'effectuer certains voyages et d'entretenir une correspondance internationale en faveur des causes les plus diverses allant de la défense des orgues à la paix universelle.

En voilà assez pour motiver, en dépit de l'ignorance et des préjugés, l'immense reconnaissance qu'inspire cette année à des millions et à des millions d'hommes, sur les cinq continents, la grâce qui a été faite au monde par l'exemple et l'enseignement à jamais inoubliables de celui qui, un jour d'hiver, voici cent ans, naquit dans un petit village d'Alsace dont le nom est devenu synonyme d'espoir.

Henry Babel.

**COGNAC
H I N E**

16200 JARNAC

**ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE**

Michel CREMET

**53, rue Alsace
81200 MAZAMET**

Tél : 61.25.90

MEUBLES MONSARRAT

**Ébéniste depuis 1890
3 magasins d'exposition**

**Avenue Clémenceau
Rue Kléber**

BÉZIERS

Catalogue sur demande

CARNET

Mme Lisel Bächtold-Bauer, ses enfants et petits-enfants,
M. et Mme Georges Bächtold-Walter, leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Robert Bächtold-Tenz, leurs enfants et petits-enfants,
le pasteur et Mme René Château-Bächtold, leurs enfants et petits-enfants,
Mme Annie Tanner-Bächtold et son fils,
M. et Mme Hans Bächtold-Schwyn, leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Ernest Bächtold-Schwyn, leurs enfants et petits-enfants
vous font part du paisible départ pour la patrie céleste de

Madame Anna BACHTOLD-MANZ

leur chère mère, grand-mère et arrière grand-mère, rappelée à Dieu le 10 décembre 1974, dans sa 96ème année.

Le service religieux en l'église réformée de Beringen/Schaffhouse a eu lieu le 13 décembre 1974.

Beringen/SH — Sevelen/SG — Schaffhouse — Lucerne — Paris.

L'Eternel est mon berger
Psaume 23/1

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : **Le Protestant**
En Belgique : **Dialogue**

Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

H. Babel, pasteur, Genève — cathédrale.
J. Chauvin, directeur du Centre de Recherche et Formation du Nord, Tourcoing.
B. Chevalley, pasteur, Granges-lès-Valence.
Ch. Fichter, pasteur, Breuschwickersheim.
A. Gounelle, professeur, Faculté de Théologie, Montpellier.
J.-F. G., professeur, Le Mans.
Ph. Joutard, professeur, Faculté des Lettres, Aix-en-Provence.
Ch. Massalve, homme de Lettres, Paris.
J.-P. Raisin-Dadre, pasteur, Lyon-Terreaux.
H. Roser, pasteur, Paris.

Eglise Réformée de France

communiqués officiels

I — Postes vacants
au 1er juillet 1975

Nord-Normandie :

Alençon, Calais, Cherbourg (Aumônerie marine), Disséminés Sud-Manche, Elbeuf, Landouzy, Rouen III, Wanquetin.

Région parisienne :

Houilles, Neuilly, Paris-Annonciation II, Paris-Étoile II, Paris-Foyer de l'Ame I.

Ouest :

Bourges, Châtellerauld, Courlay, Fontenay-le-Comte, Lusignan-Rouille, La Mothe-Saint-Héray, Mouchamps, Rochefort, Saint-Maixent, Jarnac, Iles-de-Saintonge II.

Sud-Ouest :

Fondation John-Bost, Bordeaux-Hôpitaux, Carcassonne, Montalbanais III, Montalbanais IV, Mont-de-Marsan, Pamiers-Foix, Péri-gueux, Sainte-Foy-la-Grande.

Cévennes-Languedoc-Roussillon :

Cannes-Clairan, Meyrueis, Montpellier-Maguelone, Narbonne, Nîmes-Assistante, Saint-Génies-Gajan, Sète.

Provence-Côte d'Azur-Corse :

Cannes, Digne-Haute-Provence, Marseille IV-Provence, Antibes.

Centre-Alpes-Rhône :

Annemasse II, Bellegarde, Chabeuil, Crest, Diois II, Divonne (1/2), Le Mazet, Thiers, Valence IV, La Voulte.

Est :

Châlons-sur-Marne, Remiremont, Thaon-les-Vosges, Verdun.

Autres postes :

(s'adresser au Secrétaire général)

Amsterdam, Londres, Montréal, Stockholm (1976), Postes du D.E.F.A.P.

II — Nominations au 1er juillet 1975
(ne comprend pas les intérimaires)

Bayonne : M. Michel North (au 1.1.1975) ;
Costières I (Vauvert) : M. André Parlier ; Cos-

COMMUNIQUES

LA CAUSE

Le prochain déjeuner de La Cause
MERCREDI 29 JANVIER à 12 h 30

au restaurant de l'Hôtel des Centraux, 8, rue Jean-Goujon, 75008 Paris.

sous la présidence de
M. Maurice Couve de Murville, ancien Premier Ministre, qui prononcera une allocution sur ce sujet :

RÉFLEXIONS A PROPOS D'UN VOYAGE EN CHINE

S'inscrire à La Cause, Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy.
Tél. 965.00.17 (prochainement : 974.74.08).

Par suite de la grève des P.T.T.

L'AGENDA DE LA CAUSE 1975

n'est pas encore épuisé.

Prix : **15,00 F** — Franco : **17,20 F**

Voulez-vous nous aider en achetant un ou plusieurs exemplaires de cet agenda, qui vous donnera pour chaque jour de l'année une pensée tirée de notre patrimoine spirituel, et d'utiles renseignements sur les œuvres protestantes (foyers, maisons de vacances, écoles, journaux, etc...). Vous aurez toujours sous la main, un carnet et un crayon pour noter courses ou rendez-vous.

Et vous aiderez La Cause à poursuivre son action !

CCP : La Cause, Paris 255.00.

PAYS PROTESTANTS :

la prochaine conférence aura lieu le dimanche 23 février 1975 à 16 h au Foyer de l'Ame, 7 bis, rue du Pasteur-Wagner. Monsieur Michel Viot, Directeur du Centre culturel des Billettes, nous parlera de « Calvin à Genève ». Cordiale invitation.

tières II (Général) : M. René Jullian ; Disséminés de Picardie : Mlle Danièle Paris ; Montalbanais I : M. Lucien Geoffriau ; Montargis : M. Pieter Van Vleet ; Le Raincy-Bondy II : M. Pierre Zentz ; Saint-Étienne Temple II : M. Albert Coppeaux ; Saint-Quentin : M. Michel Allin ; Toulon I : M. François Grandchamp ; Toulon II : M. Joël Dutreuil (au 1.1.75).

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

DES PROBLÈMES et DES SOUCIS

Les uns et les autres figurent souvent à l'ordre du jour des doctes assemblées et, s'ils sont « spirituels », aussi dans les assemblées ecclésiastiques ; on ne cesse de s'y pencher sur des problèmes et de porter des soucis généralement « majeurs ». L'énumération des uns et des autres fournirait une revue encyclopédique de toutes les sciences et de toutes les activités humaines, car rien de ce qui est humain ne doit échapper à la bienveillante sollicitude du théologien. C'est à se demander ce qui se passait autrefois dans toutes ces réunions synodales ou consistoriales quand il n'y avait pas tous ces problèmes et tous ces soucis ou ce qui pouvait bien faire la trame de la prédication quand l'orateur n'avait pas de problème à « soumettre » ou de souci à « faire partager » !

Mais n'y aurait-il pas là en fin de compte un abus de vocabulaire ?

A en croire le dictionnaire, un problème est « une question ou difficulté qu'il faut résoudre », ou encore « une situation instable ou dangereuse exigeant une décision ». Mais à suivre les débats ecclésiastiques autour de certains problèmes l'impression demeure qu'il ne s'agit nullement de résoudre une question et encore moins de prendre une décision, mais qu'il y a le plaisir d'une « mise en commun » et d'un « partage » d'opinions, d'avis, très rarement de convictions. (Ne serait-ce pas un manque d'ouverture pour « LE » problème que d'avoir une conviction personnelle ?)

Voici, par exemple, le problème qui ne cesse d'alimenter les ordres du jour d'hier et de demain : celui de l'unité ou de l'œcuménisme. Mais demain comme hier rien ne sera résolu et aucune décision d'importance ne sera prise ; il y aura quelques réunions, les unes dites sauvages, les autres officielles... et le problème demeurera. Car il ne s'agit pas d'un problème à résoudre ! De la compréhension différente de l'Évangile sont nés deux systèmes ecclésiologiques différents : pourquoi ne pourraient-ils pas coexister fraternellement ? pourquoi la frontière de l'un à l'autre est-elle si hermétique alors qu'il y a de chaque côté des admirateurs et des nostalgiques du système voisin ? Aucune solution et aucune décision ne changera quoi que ce soit à cet état de fait ; il faudrait un changement dans l'état d'esprit, une « conversion » comme le dit le langage de la Bible.

Il en est de même de tous ces autres problèmes dont s'alimentent les discussions théologiques de l'évangélisation, de la paroisse, du tiers-monde, de la faim, etc...) ; ce sont autant de questions posées à la foi ou à

la conscience ou à l'engagement de chacun. Aucune solution officielle ou semi-officielle ne pourra faire taire ces appels ou supprimer ces tensions salutaires pour créer un monde sans « problème » !

Les soucis ont été évoqués encore plus souvent que les problèmes dans les rétrospectives ou les prospectives qui accompagnent le changement de l'année. Qui n'a pas été invité en ces jours à porter le souci de l'Eglise ou de la jeunesse ou de l'avenir ou d'autres encore ? Car il semble y avoir pléthore de soucis dans les milieux ecclésiastiques.

Mais... il y a d'abord une constatation : ceux qui parlent le plus du souci de l'Eglise sont généralement ceux qui prennent leur distance à son égard en lui reprochant sa forme sociologique, son inertie ou son activisme, son message réactionnaire ou progressiste ; ceux qui invitent à partager leur souci de la jeunesse sont le plus souvent ceux qui ont une doctrine toute faite à proposer à cette jeunesse même si c'est celle d'une totale liberté sans nulle obligation ; ceux qui appellent à proclamer le souci de la liberté le font parfois avec le fanatisme de l'intolérance. Si le souci est réel, il implique un engagement qui fait bien souvent défaut.

Mais... il y a plus grave : tous ces soucis qu'il faudrait connaître ou partager se transmettent d'un jour à l'autre et d'une année à l'autre, alors que d'après l'Évangile le souci ne peut être qu'une préoccupation d'une seule journée ; s'il est reporté au lendemain et même au surlendemain, il n'a pas été confié à Celui qui veut porter tous nos soucis.

N'y a-t-il pas une manière plus simple de vivre sa foi chrétienne que cette façon « soucieuse » et « problématique » qui est le plus souvent proposée ? Ou est-ce pour « faire sérieux » qu'il faut parler de « problème » chaque fois qu'il y a une décision à prendre, un choix à faire, ou qu'il s'agit simplement de traduire sa foi en acte d'une manière personnelle ou collective ?

Quelqu'un qui avait beaucoup de soucis et de nombreux problèmes (Martin Luther) a pu dire avec une telle candeur et une telle confiance que pendant qu'il buvait sa bière de Wittemberg la Parole de Dieu courait à travers le pays ! Quelle « insouciance » de la foi qui n'était pourtant pas inactive ! Il est vrai qu'il avait traduit le mot Évangile par « cri de joie » !

Charles Fichter

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 3

Lundi 10 février 1975

DES POSITIONS MALAISÉES

IV - Les mots amputés

par Pierre Ducros

« Que le vocabulaire de libération jouisse d'un pouvoir mobilisateur n'est guère douteux... Raison de plus pour veiller à ce que les mots ne trahissent pas la réalité. »

P. Valadier

Ils ne la trahissent peut-être pas : ils l'amputent. Comment notre attention ne serait-elle pas attirée par ces mots mis à toutes les sauces : celui de **libération** et celui de son partenaire : **aliénation**. Et comment ne pas donner raison à P. Valadier ?

Il est à craindre que, faute de donner à ces mots un contenu précis, ils ne soient amputés de toute une part de leur signification et que leur étendue ne soit réduite d'autant.

Veillons donc à ne pas nous rendre coupables d'une pareille erreur ! Plus ou moins inconsciemment, ne sommes-nous pas tentés d'écarter de ces mots la partie de leur contenu qui risque de nous gêner ? Or il nous faut les recevoir dans leur entier.

UN SENS A NE PAS NÉGLIGER.

En laissant de côté les problèmes relevant de la psychiatrie ou de la psychanalyse retenons un sens objectif, politique.

Mais avant de parler de libération, il faut parler d'aliénation.

En donner une définition est difficile, vu l'inflation dont ce terme est l'objet et la victime. Il faut cependant prendre le risque de s'y essayer. Sont aliénés tous

ceux qui sont frustrés de l'épanouissement de leur vraie personnalité, soit par leur condition d'existence et de travail, soit encore par la pression d'une idéologie ambiante qui leur fait accepter leur sort.

La libération est alors celle de tous les opprimés, depuis le plus humble d'entre eux jusqu'aux peuples entiers soumis, jadis, à la colonisation.

Pareille libération relève de mesures d'ordre politique, économique, social, mesures qui peuvent être réformistes ou révolutionnaires.

LA RESPONSABILITÉ DES ÉGLISES.

Que les Églises, au cours des siècles, n'aient pas donné à cette libération son sens immédiat, il faut le reconnaître. Mais cela, peut-être, moins qu'on ne le leur reproche dans un jugement que l'histoire ne confirme pas toujours. Et de plus, n'est-ce pas dans leur sein que se sont formées combien de personnalités qui ont œuvré pour la défense des causes justes.

Cependant, il reste vrai que le dogme du péché originel a pesé sur les esprits et servi d'alibi. Il incite à se résigner devant des situations créées par cette créature pécheresse.

Il n'empêche — et là encore l'histoire le confirme — qu'avec l'homme tel qu'il est, on peut faire mieux, une société plus juste, plus vivable.

Là, les chrétiens viennent prendre place aux côtés d'autres, soit de croyants appartenant à d'autres traditions, soit de non-croyants. Une place dont ils ont à

Suite page 3 ➡

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité de soutien :

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Brunel,
J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Il est certain que les problèmes religieux (aussi bien
que les problèmes de foi) ne se définissent pas aujour-
d'hui de la même façon que hier. Nos actuels pro-
blèmes sont souvent tout autres que ceux d'il y a un
siècle, voire d'il y a un quart de siècle ou même d'une
décennie.*

*L'Église réformée l'a compris, qui a mis à l'ordre du
jour de ses synodes le sujet de la transmission de
l'Évangile. Cette étude implique une connaissance de la
société moderne et des réactions des hommes devant
l'Évangile. Elle implique aussi l'étude d'un thème très
actuel dans tous les milieux : celui de la communica-
tion et particulièrement, ici, de la communication du
message évangélique.*

*Dans ces quelques lignes il ne s'agit pas de donner
des directives d'ensemble à propos de cette question.
Bien plus modestement, je voudrais montrer comment
une certaine lecture de la Bible aboutit à des concep-
tions étonnantes et particulièrement dangereuses (à
mon avis, bien entendu) quant à la transmission de
l'Évangile. Plus précisément, certaine lecture de la
Bible ne fait-elle pas de la prière un instrument
étonnant, source, bien souvent, de désillusion, de
trouble, même de scandale et de rejet de la foi
chrétienne ?*

Le rôle de ce journal est aussi de veiller à cela.

*Est-il réellement possible, comme le prétendent
certains, de déterminer la réalité ou même la qualité de
la foi par la réalisation des requêtes formulées ?*

*Depuis quelque temps je reçois une quantité de
papiers émanant de bonnes et saintes éditions, m'invit-
ant à certaine forme de prière comme si Dieu devait
être serviteur à mon service ou magicien opérant sur
ordre des hommes.*

Il s'agit, en effet, bien de cela : l'homme devrait

→ Suite de la page 1

Des positions malaisées

décider à la lumière de leur foi. Les disciples du Christ doivent être **partout où une injustice est à pourfendre, un faible à défendre, un amour du prochain à promouvoir.**

Mais est-ce là épuiser le sens des deux mots en question ? Certainement non.

DEUX QUESTIONS A POSER.

La première : les libérations envisagées peuvent-elles **apporter ce qu'elles promettent** ? c'est-à-dire la fin d'un monde d'injustices et de violences, et la venue d'une société juste et fraternelle ?

La seconde : n'est-ce pas **passer d'une erreur à une autre** que de passer du seul appel à la libération individuelle à la proclamation de l'efficacité des libérations objectives ? N'est-ce pas là se tromper et tromper ceux à qui l'on s'adresse ?

Dire, par exemple : « *Laissez les enfants être eux-mêmes et il ne faudra que quelques générations (sic !) pour parvenir au bien-être et au bonheur* » (1), n'est-ce

donner des ordres à Dieu. D'aucuns appellent cette manière de faire : la foi. Disons tout de suite que ce n'est pas ainsi que se manifeste la nôtre.

Pour être plus précis, je cite ce qui m'a été dit et écrit ou ce que j'ai lu par ailleurs :

« Par la multiplication des prières, il faut forcer Dieu à agir »... « Il faut crier à Dieu à voix haute pour qu'il prenne conscience des réalités »... « Il est nécessaire de rappeler à Dieu ce qu'il doit faire afin qu'il n'oublie pas ; il n'y a pas lieu de craindre l'insistance — au reste, c'est dans l'Évangile. »... « Il faut toujours mettre Dieu au pied du mur. »... « C'est à force de laisser Dieu qu'il finit par céder... ».

Un faire-part annonçant un décès accidentel portait ce texte : « Je t'avais abandonné quelques instants, mais avec une grande affection je t'accuellerai » (Ésaïe 54, 7). Un pasteur malade ayant dû interrompre son ministère, voici ce que l'on pouvait lire dans une chronique paroissiale : « ...Épreuve d'autant plus douloureuse pour l'Église qu'elle voit dans le non-exaucement de ses prières un trouble pour sa foi. » Et c'est le récit d'une petite sœur frappant à coups redoublés sur le tabernacle de sa chapelle, commandant impérativement : « Seigneur tu as promis l'exaucement de la prière, c'est le moment d'entreprendre ».

Agir ainsi, parler de la sorte, c'est inexorablement lier la réalité, l'authenticité même de la foi à l'exaucement. Dès lors — et il faut rester logique — un malade qui, malgré ses prières et celles de son entourage, ne guérirait pas, manquerait de foi. D'autre part, manqueraient de foi aussi ceux qui prieraient pour un malade qui ne recouvrerait pas la santé. Quel danger et

pas tromper ceux devant qui l'on fait miroiter de telles perspectives ?

N'est-elle pas plus vraie, cette évidence mise en lumière par une biologiste : « ...La tendance à la domination a conduit à toutes les formes de l'exploitation de l'Homme par l'Homme. Jusqu'ici aucun changement de structures, aucune révolution n'ont réussi à changer fondamentalement cet état de choses... Bien qu'un changement de structures soit parfois nécessaire, il ne suffira pas... tant qu'on ne s'attaquera pas à la source de la domination : au cœur de l'homme. » (2).

C'est pourquoi la lutte contre les aliénations et pour les libérations, et l'attitude réellement révolutionnaire, consistent à savoir qu'il ne s'agit pas de « la simple opposition : ordre-désordre », mais de « la perpétuelle réorganisation d'un désordre ».

La constatation d'un Soljenitsyne pourra paraître amère, mais n'est-elle pas, en vérité, le plus puissant appel qui soit à l'action révolutionnaire : « *L'iniquité n'a pas commencé avec nous et ce n'est pas nous qui y mettrons fin.* » Ne pas y mettre fin, hélas ! mais la faire reculer, oui !

Suite page 4 →

quelle utopie ! Danger pour la vie religieuse ; utopie pour la foi. Mais il faut ajouter : scandale pour beaucoup et désespoir devant une telle conception de Dieu. En effet, — et nous le pensons très sérieusement —, Dieu n'est pas au service de telles pratiques, ni au service des désirs de l'homme ; Dieu ne nous paraît pas être celui qui régleme la vie et la mort, la santé et la maladie, l'épreuve et l'événement.

Si Dieu était ainsi soumis à l'homme, pourquoi ne pas prier comme certains psalmistes :

Répands sur eux ta colère, que ton ardente fureur les atteigne ; que leur demeure soit dévastée » (Ps. 69) — « Qu'ils soient confus, anéantis, ceux qui en veulent à ma vie !... Et moi, je te louerai de plus en plus... » (Ps. 71) — « Répands ta fureur sur les nations qui ne te connaissent pas... » (Ps. 79) — Bon moyen pour les convertir sans doute et peut-être pour éviter les guerres... ! — « O Dieu, puisses-tu faire mourir le méchant... » (Ps. 139) — « Mon Dieu, sauve-moi ! Car tu frappes à la joue tous mes ennemis. Tu brises les dents des méchants... » (Ps. 3).

Ces citations suffisent à faire comprendre l'erreur des prières que j'appellerais ici, insolentes, et le danger pour la foi de ceux qui se laissent ainsi prendre au piège : foi = exaucement. Nous pensons que c'est faux.

Malheureusement, l'enseignement religieux ne ménage ni les enfants, ni les adolescents. Quant aux adultes, lorsqu'ils ont compris l'erreur dans laquelle on les a enfermés, ils quittent les Églises et jugent leurs serviteurs.

Parmi d'autres, voilà, à notre sens, un aspect de l'anti-transmission de l'Évangile.

P.R.

RÉPONSE AUX QUESTIONS.

Pourquoi aux questions précédentes une réponse non pas pessimiste, mais lucide ?

— Parce qu'il y a une autre aliénation et, par conséquent, une autre libération. Poussons plus loin la définition de l'aliénation : **ne pas avoir sa propre authenticité ; ne pas être ce que l'on sent devoir être.**

Débarassé de son habillage mythique, le dogme du péché originel nous livre sa vérité irrévocable. Ne répond-il pas à **cette question cruciale** qui a hanté de très bonne heure l'esprit de l'homme : pourquoi est-il malheureux, cet homme qui se sent appelé au bonheur et qui s' imagine l'avoir connu dans un âge d'or passé, dans un paradis perdu ? Pourquoi, se sentant appelé à vivre dans la vérité et dans la paix, se livre-t-il aux errements et aux violences ?

En termes plus modernes, notre biologiste nous dit : « ...l'ordre pulsionnel et émotionnel d'une part, et l'ordre rationnel d'autre part... deux ordres différents, situés sur deux plans qui ne communiquent pas toujours entre eux comme il le faudrait pour le meilleur équilibre de l'individu. » (3).

Ou encore : « Il est temps que l'Homme consente à se voir comme il est et, pour cela, qu'il fasse la part de ce qui lui reste de son héritage animal. » (4).

QUI ME LIBERERA ?

Faisant écho au cri de l'apôtre Paul : « Qui me délivrera ? », Étienne, parlant à la radio, déclarait s'efforcer de « canaliser les forces obscures qui sont en moi. ».

dentifrice

ELGYDIUM

pour votre hygiène bucco-dentaire

Laboratoire Européen du médicament

Lorsqu'un appel à un tel contrôle, à une telle maîtrise de soi est reçu, non pas comme une contrainte imposée du dehors, donc comme une aliénation, mais comme un idéal que l'on a fait sien, **en toute clarté et en toute liberté**, il ne provoque pas les réactions plus ou moins névrotiques, des « *morales qui ont tenu en esclavage nos actes et nos pensées* » et qui « *sont en train de s'écrouler* » (5).

Un tel appel, ainsi reçu, désaliène celui qui y répond et le libère véritablement. Ce que ne fait pas le laisser-aller.

S'il est des morales tristement répressives, il en est une, exaltante, qui ouvre la voie à ce qui est la vérité de l'homme. Il ne s'agit d'ailleurs pas d'une morale, **mais d'une conversion**. Non pas que cet homme soit une fois pour toutes un être achevé, mais **un être qui accède à son authentique identité humaine.**

EN GUISE DE CONCLUSION

De toutes parts fusent les déclarations les plus catégoriques, les contestations les plus véhémentes, les jugements et les condamnations les plus péremptoirs.

Que faire ? Nous boucher yeux et oreilles ? Ou essayer de discerner, au travers même des outrances, des polémiques, des attaques, fussent-elles injustes, lancées contre les Églises, **ce qui doit être entendu** par elles et par chacun de leurs fidèles, qui veulent avant tout être les fidèles du Christ ?

Tension difficile pour quiconque veut **refuser la fausse opposition : société-individu**. Le choix n'est pas entre « chrétiens marxistes » et « chrétiens charismatiques », quelque respect que nous ayons pour de telles attitudes. **Notre recherche est autre** : être au nombre de ceux qui ne prennent pas leur parti du sort malheureux de leurs frères et qui, ne prenant pas prétexte de la nécessaire libération individuelle, **reconnaissent le devoir des libérations structurelles et qui y travaillent**. Mais en même temps être au nombre de ceux qui osent — ce que n'osent plus certains chrétiens « engagés » — **faire appel à la nécessaire conversion des cœurs.**

Janvier 1975

P. Ducros

(1) H. Snitzer : « Une pédagogie de liberté, les enfants de Lewis-Wadams. ».

(2) O. Thibault : « L'homme inachevé », p. 160.

(3) O. Thibault, op. cité, p. 196.

(4) O. Thibault, op. cité, p. 215.

(5) G. Mathé : « Le temps d'y penser », p. 113.

P.S. — Ces réflexions ne datent pas d'aujourd'hui ; elles ne sont pas le fait de notre civilisation du profit. Qu'on lise plutôt ces lignes écrites cinq siècles avant Jésus-Christ :

« ...Les hommes se sont souvent perdus par amour du gain... Jamais n'a fleuri plus mauvaise coutume que l'argent... il instruit et entraîne des cœurs excellents à tomber dans le crime, il enseigne aux gens à mal faire, il leur inculque l'impiété capable de tout... Les gains honteux, tu le verras, égarent plus de gens qu'ils n'en sauvent. »

Ces constatations sont mises dans la bouche de Créon par Sophocle dans « Antigone ».

Martin Luther, « notre Maître à tous »

A Évian, lors d'une assemblée de la Fédération luthérienne mondiale, le cardinal catholique Jan Willebrands déclarait : « En ce qui concerne la justification par la foi, Martin Luther est notre maître à tous. ».

Nul doute que cette affirmation ait réjoui et rassuré beaucoup de fils de la Réforme, en particulier les chroniqueurs de notre presse religieuse protestante. Les chroniqueurs « laïques » seront-ils bientôt les seuls à s'étonner d'une étrange opposition entre les propos d'un cardinal Willebrands et les paroles prononcées par la plus haute autorité du Vatican ?

Voici ce qu'écrit un chroniqueur « laïque » dans un journal « laïque » très répandu dans le midi protestant :

« L'Église, tous les vingt-cinq ans, proclame une année sainte. A cette occasion, un inappréciable avantage spirituel est assuré à quiconque, d'un cœur contrit, se rend à Saint-Pierre de Rome : une indulgence exceptionnelle récompense le bon pèlerin. Je les croyais ensevelies, les fameuses indulgences. Je me trompais... »

D'aucuns ricaneront, pleins d'une sombre joie. Je me contente d'un serrement de cœur ».



Martin Luther, « notre maître à tous », condamnait avec véhémence les indulgences. Il menaçait le fameux moine Tetzel, qui en faisait commerce, de crever le tambour avec lequel, ledit moine, ameutait les populations.

Aujourd'hui, sans tambour ni trompette, on nous propose aimablement une subtile synthèse entre le « sola fide » de l'Évangile de la Grâce et la théologie des mérites. A ceux qui ne comprennent plus et qui « protestent », on se contente de dire : « Taisez-vous, taisez-vous ! Mais ils sont nombreux les protestants qui ne se taisent qu'avec un serrement de cœur.

Si certains rêvent de faire du protestantisme une forme inattendue du monachisme, il est une déclaration du moine Luther qu'il leur sera difficile de nous faire oublier : « *Tout vrai chrétien, soit vivant, soit mort, est participant à tous les biens du Christ et de l'Église, même sans lettres d'indulgences, et cela par la grâce de Dieu.* » (37ème des 95 thèses).

A chacun sa place :

On sait que « l'Unesco » a été, dès sa fondation en 1946, une institution constituée pour protéger les libertés humaines et développer la culture.

Les programmes régionaux de l'Unesco comprennent cinq groupes : Afrique, Amérique latine, Asie-Océanie, États arabes, Europe. Le Canada et les États-Unis se veulent rattachés à l'Europe. La Russie soviétique, elle, a le privilège de faire partie en même temps du groupe Europe et du groupe Asie-Océanie, privilège dénoncé avec véhémence par la Chine.

Les États arabes sont entre eux, les États africains aussi.

Quant à Israël, la Conférence générale de l'Unesco a refusé de l'inclure dans une région déterminée du monde !! Tel éminent orateur a affirmé avec emphase que « *l'État d'Israël ne saurait être nulle part, parce qu'il n'est de nulle part.* ».

Les membres de l'Unesco croiraient-ils, par hasard, que leur geste d'excommunication va dans le sens de la « protection des libertés humaines et du développement de la culture ? ». Est-ce ainsi que l'on croit parvenir un jour à une solution harmonieuse qui sauvegarderait les droits réels des Arabes et des Juifs sur la vieille terre de Palestine, chère à nos cœurs ?

Une douloureuse question : la logique d'une exigence « chrétienne ».

- Le chrétien témoigne au nom du Christ.
- Dénoncer la violence ? D'accord... au nom du Christ !
- Dénoncer le génocide ? D'accord... au nom du Christ !
- Dénoncer l'exploitation de l'homme par l'homme ? D'accord... au nom du Christ !
- Dénoncer l'injustice cynique, les camps de concentration, le mépris des libertés élémentaires ? D'accord... au nom du Christ !
- Ameuter l'opinion sur le drame des réfugiés, des affamés, des spoliés ? D'accord... au nom du Christ !
- Mais au nom du Christ seul !!... si nous prétendons parler en chrétiens.
- Pas au nom d'un esprit partisan qui pourrait tout ce qu'il touche et qui sait, quand il le faut, ménager la susceptibilité des alliés diplomatiques, militaires, économiques, politiques.
- Pas au nom d'une charité partisane qui garde un silence accablant, ou lance, au contraire, un cri de protestation, suivant que l'injustice flagrante se situe dans le camp de ses amitiés ou de ses inimitiés.

Un exemple ? Voyez ce qui se passe en Irak.

Un exemple... éclairant, hélas !

Il s'agit d'un pays en guerre... contre une minorité opprimée : les Kurdes.

Mais qui se soucie des Kurdes ?

- Certainement pas les Occidentaux (dont nous sommes !) bien trop ravis d'accords pétroliers intéressants pour avoir le désir de se créer des ennuis avec un gouvernement irakien dit, compréhensif.
- Certainement pas les gens de l'Europe de l'Est dont les Tupolev 22 bombardent « un million et demi de civils déracinés, réfugiés, gelés, affamés, napalmés, arrosés de phosphore », comme l'écrit un courageux et impartial journaliste.
- Certainement pas les « humanistes » dont l'indignation s'arrête lorsque le bourreau est politiquement situé du bon côté de la barricade... ou lorsque entrent en jeu certains intérêts matériels commerciaux, y compris ceux du commerce des armes.

Que conclure ?

Honneur à tous ceux qui ne font pas de choix dans leurs indignations, dans leurs refus de tolérer l'intolérable !

« Tu aimeras ton prochain. ».

L'esprit partisan prétend situer géographiquement ou politiquement le prochain. Le Christ, lui, tenait un autre langage. Souvenons-nous de la parabole du Samaritain !

R. Château

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

PRIÈRES ET... COMMUNICATION

De quelle religion s'agit-il ?

Il nous paraît opportun de rapporter les faits qui vont suivre ; ils entrent dans la ligne de la préoccupation notée dans notre éditorial de ce jour...

Peut-être dira-t-on qu'il s'agit d'abord d'une réaction d'enfants ? Certes. Mais combien d'adultes, connus de nous, ou non, ont le même réflexe. Et chez eux il devient alors tragédie d'hommes floués... Floués dès l'enfance et l'adolescence par les Églises.

Voici l'histoire d'enfants. Je la laisse raconter par celui qui m'en a fait part :

Nos petits enfants suivent l'École du Dimanche où, entre autres, on parle souvent d'un « téléphone blanc » entre le pasteur et Dieu ! C'est déjà bien grave.

Il y a quelque temps, les deux aînés étaient dans leur chambre, silencieux et occupés... Soudain, hurlements et appels à la mère. Un peu inquiète celle-ci accourt ; elle trouve ses enfants en train d'essayer, vainement, d'ouvrir une boîte dont le couvercle résistait à leurs mains d'enfants. Leur acharnement n'arrivant à rien, ils demandent à leur mère d'ouvrir cette boîte qui devait sans doute contenir pour eux un trésor essentiel. La mère essaye et ne parvient à rien.

Alors les deux enfants se rappellent ce qui leur a été enseigné à l'École du Dimanche. D'un commun accord, ils se mettent au garde à vous ; ils joignent les mains et baissent la tête (le pasteur défend de lever la tête pendant la prière) ; ils ferment les yeux et se concentrent. Ils font la prière suivante : « Mon Dieu, toi qui peux toujours tout, toi qui es plus fort que papa et même que grand-mère, ouvre-nous la boîte s'il te plaît ».

Bien entendu, la boîte reste fermée.

Les enfants entrèrent dans une grande fureur, trépanant de désespoir... Dieu ne pouvait pas plus qu'un autre !

Depuis, ces enfants ont quelques doutes relatifs à ce Dieu dont on leur a tant vanté l'action quand la confiance se donnait... ce Dieu si aisément invocable et se révélant physiquement si faible.

C'est un problème qui touche profondément ces enfants et qui détruit en eux quelque chose qui, jusqu'alors, était resté sacré.

Pourquoi donc enseigne-t-on des choses fausses ? C'est faire aux enfants (comme aux adultes, d'ailleurs qui sont parfois de grands enfants) des coups fourrés inadmissibles.

François Baylon



Mais voici autre chose, et il s'agit bien d'adultes

(...)

Aux chrétiens, est-il impertinent de rappeler que la dite bombe (1) ainsi que sa sœur, celle d'Hiroshima (Uranium 235, pour les spécialistes) furent bénies... et que là-bas, ces célestes cadeaux (elles tombèrent du ciel) sont connus sous le nom de bombes chrétiennes...

Pour nous, chrétiens, voici le texte de la singulière prière prononcée par un aumônier en cette occasion si tragiquement historique :

« Père tout puissant, qui entends les prières de ceux qui t'aiment, nous te demandons d'assister ceux qui s'aventurent dans les hauteurs du ciel et qui s'avancent dans les lignes ennemies. Veuille les garder et les protéger lorsqu'ils accomplissent leurs vols commandés. Qu'ils fassent l'expérience de ta force et de ta puissance et que, par ton aide, ils hâtent la fin de la guerre. Nous te demandons que la paix revienne bientôt sur la terre. Que les hommes qui s'envolent cette nuit soient sous ta garde, qu'ils reviennent à nous sains et saufs. Nous continuerons notre route dans la confiance en toi, car nous sommes sous ta protection maintenant et pour toujours. Amen. » (2).

(...)

Victor Cotton

Il semble bon de terminer cette page par quelque chose de positif. C'est ici la prière d'un prisonnier brésilien :

Seigneur,
quand tu mets ton regard sur ceux qui nous ont mis en prison et sur ceux qui nous ont torturés, quand tu pèses les actions de nos gardiens et les sentences dures de nos juges, quand tu jugeras la vie de ceux qui nous ont humiliés et la conscience de ceux qui nous ont rejetés, alors, Seigneur, oublie le mal qu'ils ont commis.

Nous nous sommes rapprochés de ton Fils crucifié :

par la torture nous avons reçu ses Plaies, par les barreaux la liberté de son Esprit, par la souffrance l'espérance de son

Royaume,
par les humiliations, la joie d'être ses fils. Souviens-toi Seigneur, que cette souffrance

a fait croître en nous d'une petite semence

le fruit de ta Lumière et de ton Amour. Mais surtout, souviens-toi, Seigneur, que nous ne voulons jamais être comme eux, ni infliger à notre prochain, ce qu'ils nous ont fait.

(Texte rassemblé et résumé par Antoni Van As-Arioni.) (2)

(1) Il s'agit de la bombe de Kagasaki.

(2) Texte extrait de la « Vie Quaker » (septembre-octobre 1974).



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

LE MASSACRE

des PROPHÈTES de BAAL

Quatre cent cinquante prophètes de Baal sont égorgés par Élie au torrent de Kison ! Nous sommes là devant une des pages les plus insoutenables de l'Ancien Testament. Comment peut-on trouver une telle cruauté chez un homme qui nous est présenté comme un homme-de-Dieu ? (1 Rois 18, 16 et ss.).

Un peu d'histoire est nécessaire. Achab, roi d'Israël (entre 871 et 852), a épousé Jézabel, fille du roi de Tyr : la reine et sa suite sont adeptes du culte de Baal, et ce culte a pris une importance incontestable dans les milieux de la cour. Baal est une divinité cananéenne qui préside à la fertilité et à la fécondité : Baal était le propriétaire invisible d'un lieu donné, un dieu de la nature assurant la prospérité de ce lieu. On lui rendait un culte sur les hauteurs et dans les oasis. Il n'est pas étonnant de trouver l'un de ses sanctuaires sur le mont Carmel dont le nom signifie « verger », Or, le Carmel ne faisait pas partie du territoire d'Israël avant David ; à l'époque d'Achab, le culte de Iahvé y était donc relativement récent et n'avait jamais supplanté vraiment le baalisme.

Certes, en dehors de la capitale, Samarie, le peuple servait encore Iahvé mais, à la cour, dans les milieux dirigeants et dans l'aristocratie, Baal était vénéré. Même les adorateurs de Iahvé étaient dans l'ambiguïté : on considérait volontiers Iahvé comme le Baal d'Israël, propriétaire de la Terre Promise. Israël s'assimilant peu à peu à la population cananéenne autochtone, il en résultait une certaine confusion religieuse. Le problème était également politique.

Israël avait-il le droit d'implanter un culte Iahviste dans un sanctuaire de tradition baaliste ? Le Carmel, récemment conquis, devait-il demeurer un haut-lieu cananéen ? Si l'on ajoute à cela l'ambiguïté de la cour elle-même depuis le mariage du roi avec une princesse étrangère, la question posée est celle-ci : « Qui doit être Dieu en Israël ? Iahvé ou Baal ? », le peuple de Moïse va-t-il garder son originalité, son identité ou s'assimiler purement et simplement à la population cananéenne ?

C'est dans cet imbroglio politico-religieux que surgit Élie dont le nom, à lui tout seul, est tout un programme puisqu'il signifie : « Iahvé seul est mon Dieu ».

Le personnage résume en quelque sorte le conflit.

1945/1975 : 30ème Anniversaire... !

VOYAGES UNIONISTES 75

pour tous, jeunes et adultes

LAPONIE/CAP NORD (19/7-3/8) ; Sud ANGLETERRE (1-10/8) ; Sud-ITALIE (9-23/8) ; FORET-NOIRE (15-17/8) ; U.S.A. (2-30/8) ; EUROPE CENTRALE (15-28/8).

Renseignements : R. ROUX — U.C.J.G., 13, rue Aynès — 69000 Villeurbanne.

Madame BARD, 92, rue Faventines — 26000 Valence.

Détruire le sanctuaire de Baal au Carmel, c'est à la fois assurer un poste avancé du culte de Iahvé en territoire cananéen et c'est aussi affirmer que depuis David, le Carmel est propriété d'Israël.

Notre récit date des environs de 800 av. J.-C. ; il relate cette crise politique et religieuse et raconte le combat d'un prophète qui, allant à contre-courant de l'opinion générale, refuse d'admettre la coexistence des deux formes du culte dans un même sanctuaire. Selon Élie, il faut choisir entre Iahvé et Baal, or ce choix, ses contemporains ne l'estimaient pas du tout nécessaire.

Le prophète organise donc une sorte de compétition au cours de laquelle, seul, il triomphe des 450 prophètes de Baal qui sont finalement mis à mort.

Il est difficile de savoir comment les choses se sont historiquement passées puisque nous avons affaire à un récit polémique destiné à prouver que Baal n'existe pas et que le Dieu d'Israël, seul, est tout-puissant.



De telles scènes de violence nous choquent : comment accepter ce dieu vengeur qui mène des batailles et punit les enfants pour les crimes de leurs pères ?

Nous ne devons pas oublier que les auteurs bibliques se sont représentés Dieu sous les traits d'un homme de leur temps, de leur civilisation et de leur culture. La Bible est le témoin de la cruauté des hommes de cette époque : elle nous décrit un Dieu souvent orgueilleux, jaloux de sa puissance à la manière de bien des souverains humains, ayant droit de vie et de mort sur leurs sujets, décidant, selon leur caprice, de la paix ou de la guerre. C'était une manière bien humaine et bien d'époque de proclamer la souveraineté du Dieu d'Israël.

Il ne faut donc pas lire de tels récits comme s'ils nous étaient contemporains, comme s'ils étaient issus de notre culture.



La cruelle histoire du Carmel ne signifie pas autre chose que la proclamation de cette souveraineté de Iahvé. Élie y applique strictement la loi d'Exode 22, 20 selon laquelle : « Celui qui offre des sacrifices à d'autres qu'à l'Éternel seul, sera voué à l'extermination », loi qui sera reprise, deux siècles après Élie, par le Deutéronome 13, 7-12. Il est bien évident que nous ne pouvons, aujourd'hui, entrer dans cette vision des choses mais nous ne pouvons appliquer à l'ancien Israël nos notions relativement modernes de tolérance.

Comme le dit Laurent Gagnebin dans son livre « Quel Dieu ? » (collection Aléthina), nous ne devons plus croire au « Dieu Tout-Puissant et sanguinaire organisant les batailles et tueries de l'Ancien Testament... nous ne devons plus croire au Dieu qui veut la mort de son propre fils sur la croix parce que mercantile et incapable de pardonner aux hommes, il voulait que quelqu'un payât et que le sang fût versé »...

Ce Dieu cruel c'est encore le dieu-à-l'image-de-l'homme, le dieu de la religion. Ce Dieu-là est mort et c'est heureux !

Jacques Chauvin

EVANGÉLISME

OU EVANGILE

Ça promet de belles querelles. Il y aura des phrases creuses et ronflantes ; on remuera les postulats à la pelle. A de rares exceptions, on n'aura pas « tenu le lièvre par les oreilles » pour s'assurer qu'il était bien lièvre et pas lapin de choux. Quelques assistants s'en iront écœurés, cependant que beaucoup d'autres, satisfaits de leur immobilisme, auront scellé d'une truelle de ciment supplémentaire le caveau de leur religion (1).

Il s'agit, vous le savez tous, de la préoccupation « majeure et légitime » — comme on dit dans le Code civil — de l'Église de trouver le moyen de transmettre la Bonne Nouvelle. On dit le message et ça s'écrit avec un grand M. C'est normal ; il s'agit théoriquement du message de Jésus, même si les franges de ce message sont rongées par les mites — sans jeu de mots — donnant à l'ensemble cet aspect jauni des vieilles dentelles dormant au grenier dans les malles de nos grand-mères quand les offres des antiquaires, n'ont pas eu raison de leur sagesse.

Je soupçonne une armée d'antiquaires de l'Église de trafic de message. Ça vaut cher le message. Ça se vend bien chez les libraires et ailleurs. Ça arrondit les fins de mois difficiles. Ça peut, avec un peu de veine, servir de scénario. On vend du message rapetassé. On fabrique du faux message. On brade sans vergogne les tissages de la tradition. Ça se vend comme le faux Louis XIII.

Oui, ça promet de belles querelles synodales et autres. De toute façon, rassurez-vous, le lapin qui sortira du chapeau vous filera entre les pattes et l'expérience devra être recommencée. Tout l'intérêt du jeu est dans le fait qu'il ne peut avoir de fin.

Il faut pourtant tenter de donner des armes à ceux qui ne confondent pas le lièvre et le lapin d'étable. D'abord en leur

rappelant que parler de message, c'est établir une relation triangulaire : *Auteur du message — message — récepteur du message*. Et je suis gêné par cette relation qui paraît aller à l'encontre de ce que nos maîtres à penser proclament. Car, dans ce cas, c'est non seulement une relation triangulaire, mais une relation verticale. On se demande si, dans ce siècle où toute hiérarchie est contestée, on peut se permettre d'examiner sérieusement une relation aussi compromettante, aussi aliénante comme on dit pour le récepteur du message que nous sommes.

L'auteur du message

Inutile de nous présenter l'auteur du message. Nous savons tous que c'est Dieu et nous ne discutons ni son autorité, ni son infaillibilité. C'est en lui que se réalise la projection de nos désirs de perfection. Il est celui que nous ne pouvons pas être, mais que nous voulons devenir. A moins que vous estimiez, avec moi, que nous ne savons rien de lui et que tout le reste est anthropomorphisme. C'est une situation trop inconfortable pour la plupart des hommes. Il serait cruel d'insister.

Le message

Le message c'est l'Encyclopédia Universalis en deux grandes publications, comme le Robert. Il ne s'agit pas des noms communs et des noms propres, mais de l'Ancien et du Nouveau Testament. « Le nouveau » c'est dans l'ère chrétienne, pas tout à fait deux mille ans et c'est pas mal contesté. A force d'agiter le crible, il reste forcément peu de matériaux dont on puisse dire : c'est bon, c'est solide, ça

FONDATION JOHN BOST

(Asiles de La Force)

Quatre directeurs de pavillons recherchés par la Fondation John Bost pour 1975-1976.

Écrire : Direction générale de la Fondation, 24130 La Force

POUR LEURS ACHATS,

nous prions nos lecteurs

de donner la préférence à ceux qui, par leur publicité aident notre journal.

Ils sont notre soutien.

Aidez-les à votre tour !

résiste à un examen sérieux. « L'ancien », c'est l'arme que nos ecclésiastiques sortent au bon moment, parce que c'est moins connu, moins usé. C'est une vieille bouteille à appellation contrôlée, dont la poussière constitue aux yeux de beaucoup une garantie d'authenticité.

Qu'en est-il au demeurant tant de l'Ancien que du Nouveau Testament ? Nous devons nous garder et d'en rejeter les sources et de les admettre comme vérité. C'est à dessein que je n'écris pas « vérité révélée », car tout le problème réside dans ce qualificatif. Peut-on affirmer à la lecture de l'Évangile qu'il rend compte d'une vérité révélée ? Le professeur André Malet, parlant il y a quelques jours de l'exactitude des textes évangéliques, a pris la précaution de faire précéder l'analyse de ces textes d'une étude sur l'exactitude de la révélation en général, autrement dit sur les chances que nous possédions de voir transmettre une information sans qu'elle soit maquillée, tronquée, inventée ? Précaution simplement honnête, mais qui dit bien que, pour des raisons apologétiques ou autres, les informations chrétiennes ont subi les transformations conscientes ou inconscientes de plusieurs siècles de rédacteurs. Tant en ce qui concerne le Nouveau Testament qu'en ce qui regarde les textes de l'Ancienne Alliance, tout est à relire à la lumière d'une critique littéraliste, structuraliste, historique dont l'honnêteté spirituelle ne peut faire l'économie.

Le récepteur du message

Le récepteur du message c'est vous et moi, les pasteurs et les laïcs, tous ceux dont le souci du devenir humain passe les bornes des chapelles et des religions, ceux qui pensent — à tort peut-être — que l'héritage d'une éthique et d'une esthétique privilégiées nous commande d'en remettre le poids et l'espérance à ceux qui nous succèdent, même si cela doit se faire, surtout si cela doit se faire hors des frontières de nos Églises. Les récepteurs du message seront nombreux et fidèles, s'ils ont la certitude que leur destin n'est plus de participer à je ne sais quel jeu dont il est interdit de connaître les règles, parce que, de toute façon, comme dans une comédie de boulevard, le deus ex machina résoudra le problème du mystère ou celui de la grâce. Il y a d'autres éthiques que chrétiennes. Elles n'en sont pas moins efficaces et répondent pour l'essentiel aux préoccupations des hommes. Et je m'inscris en faux, comme altération de l'Évangile, contre l'affirmation que les groupes humains non chrétiens n'ont de soucis que matériels et qu'il faut bien se garder de confondre les torchons et les serviettes, l'esprit et la matière, le ciel et l'enfer.

Les exégètes chrétiens et les philosophes athées ont en commun cette œuvre salubre : avoir fait justice d'une telle dichotomie.

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

C.C.P. : La Cause, Paris 255.70

Défricher avec Dieu

Nous devons faire justice d'une autre chimère : l'homme ne peut rien sans Dieu, soit, mais Dieu ne peut rien sans l'homme. Que serait le juge devant un prétoire vide, le professeur sans élève, le médecin sans malade ? Dieu a, paraît-il, choisi l'espèce-homme pour réaliser ses desseins. Tant pis pour lui. Ça comporte peut-être des risques pour lui, mais ça comporte des dangers gravissimes pour nous qui n'avons rien demandé. Etre tirés de l'état animal — si tant est qu'il existe là aussi des différences — ça ne comporte pas que des agréments, et si ça chatouille notre orgueil ce n'est pas, à mon avis, pour notre gloire. Alors, je crois qu'il est plus sage de « prendre la main de Dieu » quelque forme que vous lui donniez et d'aller en avant avec lui pour défricher la planète Terre et peut-être les autres.

Dans Exode 3, 12 à 14, je lis : « Je suis avec toi » et plus loin : « Je suis qui je serai ». Ce discours à Moïse s'adresse aussi à tous les hommes. Autrement dit, je suis en perpétuelle mutation, je suis aujourd'hui ce que je suis, mais je serai demain ce que je serai. Ça ne privilégie aucune futurologie, aucun dogmatisme.

Nous voilà partis pour une route difficile, mais nous savons que nous ne sommes pas seuls. Peut-être, au bout, connaissons-nous la vérité et le visage de notre compagnon si tant est qu'il en possède un. Mais, dès aujourd'hui, le vrai compagnon c'est celui de tous les jours, un homme comme tous les hommes. Essayons de lui transmettre autre chose que du vent.

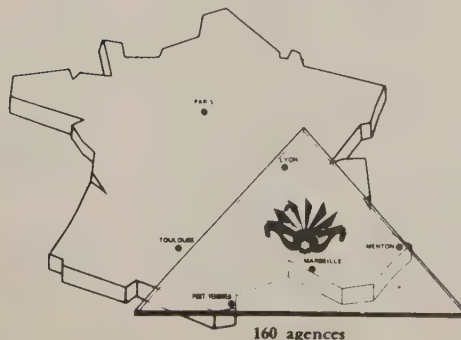
Jean Chèvre
28 octobre 1974

(1) Ces lignes étaient écrites avant les synodes régionaux et devaient donner à réfléchir aux délégués sur le sujet majeur traité en ces assises : La transmission du message évangélique. Nous n'en croyons pas le sens périmé. Aussi les proposons-nous à la lecture et à la méditation.

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



Contre la torture

La première Assemblée générale de l'Action des chrétiens contre la torture s'est tenue le 8 décembre à Paris. Cette Assemblée a adopté l'envoi d'une « adresse aux chrétiens de France » qui devait leur parvenir avant Noël. N'ayant reçu ce texte que bien après Noël, nous croyons bon de le publier aujourd'hui. Il est essentiel que chacun prenne conscience et porte le poids de pareilles souffrances. Et si ce texte a été écrit pour Noël dernier, il garde, cependant, toute sa valeur pour l'année 1975 et pour chaque jour :

Voici Noël ! Nous tous, chrétiens de ce pays, nous nous préparons, cette année encore, à fêter l'enfant de la crèche, le « Prince de la Paix », celui qui est venu, comme l'annonce le prophète Ésaïe, « apporter la paix à ceux qui sont loin comme à ceux qui sont près ».

Mais comment oublier que Jésus a été lui-même un homme rejeté, maltraité et pour finir, supplicié, et que, depuis sa venue dans le monde, des hommes en grand nombre ont été torturés et mis à mort ? Comment oublier qu'aujourd'hui encore, en 1974, beaucoup ne connaissent pas et ne connaîtront pas la Paix ?

Dans cette immense cohorte, nous vous demandons de penser tout particulièrement au moment de Noël, à tous les prisonniers politiques. Ils sont des millions, à l'Est comme à l'Ouest, dans les pays industrialisés comme dans les pays en voie de développement. Parmi eux beaucoup « d'hommes et de femmes souffrent torture ». Ils sont les victimes de traitements inhumains infiniment plus graves que le « passage à tabac » ou les brutalités policières que l'on connaît un peu partout, y compris en France. Ils connaissent la torture, la vraie, pratiquée systématiquement et scientifiquement, parfois enseignée à leurs tortionnaires dans de véritables « écoles », et cela dans 70 pays de notre monde dit « civilisé » !

Même si notre pays est, semble-t-il pour le moment, à l'abri de cette gangrène, nous ne pouvons l'ignorer. Nous n'avons pas le droit de redire « Paix sur la terre », alors que pour tant d'hommes et de femmes la paix est si loin... sans essayer de faire quelque chose.

Devant ce péril, chacun, à son niveau, est conscient de son impuissance, comme on est impuissant devant un cancer qui progresse inexorablement. Mais céder à ce sentiment ne peut que conduire à démissionner et donc à laisser ce mal se répandre. Si nous croyons que Jésus est le « Prince de la Paix », nous ne pouvons pas fermer nos cœurs à l'immense détresse des torturés comme à la profonde misère des tortionnaires. Nous ne le pouvons pas non plus car cette pratique systématique de la torture

affecte gravement la « santé morale » des nations où elle s'est instituée.

Mais que faire ? Si l'amour du Christ nous possède, cet amour nous ouvrira des moyens d'action :

- d'abord cesser d'ignorer plus longtemps ce mal — s'efforcer de recueillir des informations pour pouvoir ensuite informer les autres autour de soi, de telle sorte qu'un mouvement d'opinion de plus en plus large se développe dans notre pays pour le refus de cette pratique. (Il a été remarqué que les gouvernements des pays concernés sont très sensibles au courant de l'opinion mondiale.)
- mais aussi, pour tous ceux qui le pourraient, apporter leur concours aux divers mouvements — il en existe plusieurs — qui luttent pour l'abolition de la torture.
- enfin, chaque chrétien, comme chaque communauté chrétienne, doivent s'engager avec persévérance, dans la prière « car à si grande détresse il faut, pour y répondre, un immense amour. Et seule nous paraît proportionnée à cet objet, l'infinie charité du Christ ». (Pasteur Henri Roser).

(L'Action des chrétiens pour l'abolition de la torture, 2, rue Guisarde — 75006 Paris).

Document Bip/Snop

Prix Nobel de la Paix

Le Prix Nobel de la Paix a été décerné à Monsieur Sean Mac Bride. Président d'*Amnesty International* depuis sa fondation il y a 14 ans, Monsieur Mac Bride a été l'initiateur de la campagne pour l'abolition de la torture, l'auteur du projet de protocole d'accord sur les prisonniers civils au Sud-Vietnam, l'interlocuteur d'*Amnesty International* avec les autorités soviétiques. Il est donc heureux que le jury du Prix Nobel ait lié la notion de paix à celle de la défense des Droits de l'homme en décernant le Prix

Nobel de la Paix à un « pèlerin des Droits de l'homme » et confirme ainsi sa conviction qu'il n'y a de paix que si l'intégrité et la dignité de l'homme sont partout respectés et défendues.

En Russie

Au matin du 28 octobre 1974, 200 soldats de la milice soviétique, renforcée d'élites de plusieurs unités de Moscou, ont occupé une imprimerie de l'Église baptiste de Lithuanie et ont confisqué 15.000 Nouveaux Testaments, ainsi que 16 tonnes de papier d'imprimerie. Sept imprimeurs, dont plusieurs femmes, ont été arrêtés. Des personnes revenues de Russie ont rapporté de nouvelles, demandant de les faire connaître à l'Ouest, afin d'éclairer les thèses qui font état de liberté religieuse.

En Roumanie

Des agents du Ministère de l'Intérieur de Roumanie ont saisi récemment, lors d'une perquisition chez treize chrétiens, des centaines de livres chrétiens en langues roumaine, anglaise et française. Des manuscrits, notes personnelles, lettres, photos, bandes magnétiques, cassettes, disques, ont été emportés. Rien que chez le pasteur Josif Ton, 350 livres chrétiens en anglais, furent confisqués, livres qu'il avait acquis lors de quatre années d'études en Angleterre et à l'université d'Oxford. Le motif de ces perquisitions fut une prise de position de ces chrétiens à l'encontre de mesures non légales des autorités roumaines envers d'autres chrétiens. D'autre part, il leur fut reproché d'avoir des relations avec des chrétiens de pays étrangers et d'être en possession de livres chrétiens non imprimés en Roumanie. Le pasteur Josif Ton avait dans un mémoire de dix-neuf pages : « La place d'un chrétien dans le socialisme », mis clairement en opposition la foi chrétienne et l'idéologie athée. En vertu, de l'article 166, paragraphe 2, de la législation pénale de la République socialiste de Roumanie, des poursuites pour activités hostiles envers la patrie furent intentées contre les trois baptistes : le pasteur Josif Ton, l'ingénieur Aurel Poescu et le pasteur Pavel Nicolescu.

En Chine

Bien qu'aucun étudiant n'ait suivi de cours depuis 1966, au Collège théologique de Nankin, cette institution de formation chrétienne, la seule aujourd'hui en Chine populaire, existe toujours. Le personnel enseignant, dispersé à travers le pays, fa-

pam • pam

recherches sur les méthodes d'enseignement théologique envisageables pour venir.

Il est impensable de rouvrir nos écoles théologiques à une centaine d'étudiants et leur donner une formation en cinq ans et les envoyer travailler ensuite en tant qu'élite formée au sein de la population », a déclaré récemment dans une interview l'évêque protestant K.H. Ting, président du Conseil de Nankin. « Au contraire, l'enseignement théologique devra probablement être né, par un dialogue entre enseignants et étudiants, aux étudiants là où ils habitent. » Monsieur Kech Ting, qui avait travaillé plusieurs fois pour la Fédération universelle des associations chrétiennes d'étudiants, est également l'un des trois leaders du Free Church Movement ». (Bip)

Mozambique

Le passage à Lausanne, le numéro 2 du mouvement, Monsieur Marcelino dos Santos, président du mouvement, dont les quarante généraux sont encore établis à Dar-es-Salaam, a présenté un tour d'horizon de la situation dans son pays le 6 décembre au Conseil du Département missionnaire romand, à Lausanne. Monsieur dos Santos arrivait de Mozambique où il venait d'avoir des conversations avec le Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés et d'autres organismes internationaux, afin d'obtenir de l'aide pour les nombreux réfugiés mozambicains qui fuient dans leur patrie après les événements du 25 avril dernier. On signale, en particulier, le retour de 6.000 réfugiés venus de la Rhodésie voisine, dans une région menacée par la guerre où il est, par conséquent, difficile de les réinstaller.

Monsieur dos Santos se déclare satisfait de la qualité de collaboration qui s'est instaurée au sein du gouvernement mixte entre le Portugal, les Portugais et le mouvement des Armées. Une vigilante cohésion est maintenant plus nécessaire que, fréquemment, il est appelé à déjouer les manœuvres égoïstes retardataires qui n'ont pas encore accepté cette nouvelle situation. Il dit :

A cet égard nous déplorons que des centaines soient recrutés dans notre pays alors que nous souhaitons que le gouvernement prenne des mesures pour empêcher une opération dans un souci de solidarité envers nos deux peuples.

Sur le plan politique, notre effort va porter sur l'intégration sociale et culturelle de tous les éléments qui constituent le peuple mozambicain, y compris les Blancs du pays, dont un représentant participe à l'actuel gouvernement provisoire. C'est un

travail d'éducation politique qui devra se déployer dans l'ensemble du pays. Sur le plan économique, nous étudions toutes les données afin de les intégrer dans un plan de développement. Le barrage de Cabora-Bassa, qui devait servir les intérêts de la suprématie blanche, y trouvera son affectation. Mais nos premiers efforts porteront, avant tout, sur le développement rural. Bien entendu, le Mozambique sera un État laïc, où aucune religion ne connaîtra de régime de faveur. Nous attendons des Églises qu'elles apportent leur contribution à la construction nationale. » (s.p.p.)

Proche-Orient

Cette déclaration du Conseil des Églises aux Pays-Bas, a été envoyée le 11 décembre 1974 à toutes les Églises membres du Conseil des Églises aux Pays-Bas, ainsi qu'au Ministre des Affaires étrangères et aux Membres du Parlement néerlandais.

1— Le Conseil des Églises aux Pays-Bas est profondément troublé par la manière dont les Nations Unies et l'UNESCO ont, dans le courant du mois de novembre, soutenu le cas de l'Organisation de Libération de la Palestine, sans tenir compte en même temps de la position d'Israël. La partialité de ces décisions internationales est susceptible d'accroître le danger de nouveaux combats au Proche-Orient et d'entraver la reprise des négociations.

2— Il y aura danger de guerre tant que le peuple d'Israël sera persuadé que d'autres nations visent à l'anéantir et tant que les Arabes palestiniens n'auront pas trouvé une certaine forme d'identité et de réparation de l'injustice. Pour apporter une solution au conflit, il est nécessaire de reconnaître que les revendications des deux parties sont bien fondées et qu'il n'y aura pas de paix à moins de remédier aux causes premières du conflit.

3— Les Nations Unies, de même que le Conseil Oecuménique des Églises, ont déclaré à plusieurs reprises que l'indépendance politique et l'intégrité territoriale de toutes les nations de cette région devaient être reconnues. La présence de l'État d'Israël au Proche-Orient, telle qu'elle a été définie par une décision des Nations Unies en 1947, doit être acceptée comme un fait qui ne peut et ne doit être mis en doute.

4— Comme conséquence des événements bien connus de ces 25 dernières années, les Arabes palestiniens ont été privés de leurs droits à l'auto-détermination et de la possibilité de la mettre en pratique

sous la forme d'une identité nationale séparée. Ainsi le Proche-Orient a été privé, sur le plan international, de la seule partie arabe légitime engagée dans le conflit, laquelle avait des droits historiques en Palestine et pouvait affirmer que l'injustice avait été commise envers elle.

5— La profonde crainte pour Israël de se voir anéantir en tant qu'État et en tant que nation, et le sentiment amer d'une injustice irrémédiable du côté palestinien, rendent le conflit très redoutable et représentent pour les parties concernées une question de vie ou de mort. Tant qu'Israël sera condamné à vivre dans la crainte, il continuera à préparer sa défense de toutes les manières possibles. Et tant que les Palestiniens ne verront pas d'avenir pour eux-mêmes, ils seront enclins à recourir à tous les moyens d'action, dans l'espoir de provoquer de nouveaux conflits les avantageant.

6— Il n'y aura pas de paix au Proche-Orient et dans le monde, sans sécurité pour Israël et sans justice pour les Arabes palestiniens. Toute tentative de solution politique devra tenir compte de ces profondes motivations dans la conduite des parties engagées dans le conflit.

7— Les Églises devraient avoir pour tâche, dans des conflits de ce genre, de faciliter autant que possible la détente et la réconciliation. Cela suppose, à l'heure actuelle, dans l'opinion du Conseil des Églises aux Pays-Bas, de prendre sérieusement en considération les points suivants :

a) Il est nécessaire, pour chacune des deux parties en conflit, de comprendre les sentiments de peur et d'injustice de l'autre et de les prendre au sérieux.

b) Il est nécessaire, pour les Palestiniens, de reconnaître l'existence d'Israël.

c) Il est nécessaire, pour Israël, de reconnaître aux Arabes palestiniens le droit à une identité nationale.

d) Il est nécessaire que les deux parties acceptent ces points de départ comme base de négociation.

(Document BIP)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

LIVRES ET REVUES

Émile Brès : *Regards et joies*. Recueil de poésies. Chez l'auteur : « Grésine », Brison-St-Innocent, 73100 Aix-les-Bains.

Le pasteur Émile Brès nous donne là un recueil fort riche de pensées, de souvenirs, d'impressions, où le goût de la nature, en particulier dans « C'est l'heure matinale », « Écoute », « La mort des fleurs », « La baie de Grésine », un sens humain plein de sensibilité, de délicatesse — je pense à « Renouveau », « L'hiver quand la nuit se traîne », etc... savent s'allier à un humour primesautier : « Le merle », ou lucide : « La vie est un grand carnaval », sans oublier le charme qui se dégage du poème « Les petits sabots », de ceux à ses petits enfants et de bien d'autres.

Une pensée ferme et clairement exprimée, que tout le monde peut comprendre, une forme classique, mises à part quelques libertés si souvent prises maintenant avec la prosodie, servent des poèmes d'une noble envolée, comme ceux inspirés par l'histoire — celui sur la mort de de Gaulle, sur les Huguenots, ou les poèmes religieux.

On peut dire avec Émile Brès :

« Puissent ces quelques vers franchir beaucoup de portes,

Surtout celles des cœurs qui vivent sans espoir »

et souhaiter que lui comme son aïeule :

« Rêve paisiblement dans un calme bien-être,

A d'autres beaux bouquets dans le champ de sa vie »

et ainsi de ses rêves et regards intérieurs fasse jaillir d'autres poèmes pour la joie de ses lecteurs.

Le recueil est illustré d'une dizaine de beaux dessins, plutôt de reproductions de « peintures à l'huile sur papier » du fils de l'auteur, Péguy Brès, forts, purs, évocateurs et qui embellissent cet ouvrage.

Lysie Stéphan

Luidgi Santini. *De Pierre Valdo à l'Église Vaudoise* — 116 pages 19/12,5 cm. Éd. Labor et Fidès. Diffusion en France : Librairie Protestante, 140, bd St-Germain, 75006 Paris. Traduction de l'italien par J.-F. Rebeaud.

Un compliment au traducteur : on lit le texte sans sentir qu'il s'agit d'une traduction. Merci donc.

Il s'agit dans cet ouvrage de l'histoire de l'Église vaudoise, mais une histoire fort résumée. Néanmoins elle est claire. Le lecteur suit aisément et il apprend. Un homme à l'origine et tout un mouvement de pensée, de vie, de libération.

Si l'on a lu le numéro d'« Évangile et Liberté » que nous avons consacré à Pierre Valdo et à l'Église vaudoise, on aura envie de lire ce petit livre que nous recommandons vivement.

Agenda de La Cause 1975

Nous serions désolés s'il advenait que tous les exemplaires de cet admirable petit agenda ne soient pas vendus...

Qu'on prenne cet agenda en mains, qu'on l'ouvre. Il comporte bien des renseignements sur le protestantisme qui peuvent se trouver utiles à chacun. Bien

plus, au jour le jour une pensée vivante s'inscrit en face de la date ; ces pensées sont presque toujours de celles qui tiennent une journée en haleine ; elles forcent à la réflexion, elles apaisent, encouragent, étonnent parfois, font le point ; elles ne laissent pas indifférents.

Nous conseillons fortement cet « Agenda » à nos lecteurs.

Prix : 15 francs — Franco : 17,20 F.

CCP : La Cause, Paris 255.00.

Adresse : La Cause, Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy.

Dialogue No 46, *La grande réalisation du monde heureux* ou l'Évangile de Matthieu revu et corrigé, transcription moderne de Roger Parmentier.

Première réaction : l'étonnement. Ensuite vient l'intérêt. Et l'on se demande, en effet, si le vieux texte n'est pas trop marqué par la culture d'une époque pour les hommes d'aujourd'hui, pour ceux qui cherchent à prendre position dans le monde moderne. La recherche de l'auteur est bien cela : actualiser le message, lui donner une tonalité qui frappe en sortant de l'habituel. Il est possible que, pour certains, l'histoire de Jésus devienne ainsi plus percutante et qu'elle dérange davantage les habitudes.

C'est un essai. L'auteur ne pense pas avoir écrit quelque chose de définitif. Heureusement ! C'est un essai que nous pensons à bien des égards constructif. Pour en connaître la valeur et l'impact il faudrait le faire lire à des hommes qui ne connaissent rien de l'Évangile. Mais je pense que l'essai a été fait.

Le prochain congrès de l'I.A.R.F. à Montréal

Sous le nom d'*Association Internationale pour le Christianisme Libéral et la Liberté Religieuse*, l'I.A.R.F. (ce sont ses initiales anglaises) fut pendant longtemps l'organisation qui permettait aux chrétiens libéraux du monde entier de se rencontrer à intervalles fixes. La première partie du titre est tombée, elle ne s'appelle plus que *Association Internationale pour la Liberté Religieuse*. Depuis ses débuts, en effet, l'I.A.R.F. avait ouvert ses portes à des mouvements libéraux issus d'autres religions que le seul christianisme. Ces dernières décennies, ce mouvement s'est accentué. Dès lors, il était plus honnête de modifier le titre de l'Association. Lors d'une récente rencontre de son Comité exécutif, il a même été question de rendre ce titre encore plus conforme aux buts de l'Association et de l'appeler *Association Internationale pour la Religion Libérale ou encore pour le Libéralisme Religieux*. Mais cette proposition n'a pas encore eu l'heur de rencontrer l'adhésion de tous.

Ces quelques précisions sont nécessaires au moment d'annoncer le prochain congrès de cette I.A.R.F. qui aura lieu du 15 au 22 août prochains à Montréal. Chacun doit savoir qu'il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un congrès chrétien, mais plutôt d'un congrès qu'on pourrait qualifier d'inter-religieux. Et pourtant, les chrétiens de tendance libérale y ont et doivent y avoir leur place, cela pour deux raisons au moins :

a) L'I.A.R.F. est la seule organisation internationale qui permet aux chrétiens libéraux des divers pays de rester en contact les uns avec les autres ;

b) Une rencontre entre esprits libéraux de diverses religions est stimulante pour les uns comme pour les autres.

Le prochain congrès de Montréal aura pour thème : *Notre unité dans la diversité*. Il a été préparé par le travail de trois commissions, dont l'une est expressément chrétienne. Il y aura des exposés, des entretiens en groupes, des séances

expérimentales. Expérience faite, les congrès de l'I.A.R.F. sont tantôt sérieux, tantôt un peu farfelus, toujours surprenants par un côté ou par un autre ; mais on ne regrette généralement pas d'y avoir participé.

Pour se rendre à Montréal, l'I.A.R.F. organise un vol charter à partir de Londres et propose deux circuits touristiques pendant les deux semaines qui précèdent le congrès proprement dit. A titre indicatif (mais que seront les fluctuations du franc ces prochains mois ?), le voyage jusqu'à Montréal en vol charter revient à 2.260 F environ. Les circuits touristiques reviennent l'un à près de 2.850 F, l'autre à près de 1.650 F. Les frais de participation au congrès (logement et nourriture compris) ascendent à quelque 630 F. Nos lecteurs, que ce congrès intéresse, peuvent obtenir de plus amples informations auprès de « Le Protestant » 1, rue Pierre-Fatio, CH-1200 — Genève. Un membre de l'I.A.R.F. qui est agent de voyages, Monsieur Gérard Blanc,

"Le temps du monde fini commence"

LE TEMPS DES LIMITES

Les taches blanches qu'au temps de notre enfance nous découvrions encore sur de vieux atlas, ont disparu. Elles n'existent même plus sur la Lune et sur Mars. En revanche, s'agissant de la Terre, on trouve maintenant sur certaines cartes le tracé noir des cours d'eau et des lacs pollués, des régions surpeuplées, des villes géantes étendant indéfiniment leurs tentacules à la façon des tumeurs malignes.

L'emprise de l'homme sur les choses a subi, en moins d'un siècle, une accélération vertigineuse exacerbée par la cohue boulimique et vociférante des États, le surgissement chaotique des inventions, dont beaucoup sont inutiles ou dangereuses, la bousculade des hommes pressés de se reproduire et de se doter de tout, tout de suite. Certes, ici et là, depuis quelques décennies, des observateurs, que leur bon sens rendait lucides, appelaient les autres à la réflexion. Tout près de nous, en 1961, Jean Fourastié précisait que « si le taux de croissance retenu par le IV^e Plan (5,5 %) s'était manifesté depuis la naissance du Christ, et à supposer que la consommation de chaque habitant ait été équivalente, à ce moment à une tonne de blé par an, cette consommation par tête serait aujourd'hui de l'ordre de 2 puissance 100 tonnes, poids qui surpasse de beaucoup la masse du système solaire. Si l'on se borne, ajoutait-il, à la période récente, et si l'on suppose que ce progrès de 5,5 % par an aurait pu être réalisé depuis 1800, le niveau de vie des Français aurait été multiplié depuis cette date par 1.000, alors qu'il l'a été par 8 ou 10, ce qui est déjà considérable » (1).

Ainsi donc, un taux de croissance, à première vue modeste, n'est tout de même valable qu'à très court terme (2). En dépit de cette évidence on ne voulait rien entendre qui ne fût conforme aux dogmes technocratiques de la croissance et de la rentabilité. Il suffisait d'énoncer ces deux mots d'un air entendu pour recevoir brevet d'intelligence mais aussi de les discuter pour être taxé de malthusianisme. Et l'émulation dans le gaspillage d'aller bon train comme la course chaque jour plus altérante à des gadgets plus éphémères. Il faisait mauvais écrire et dire qu'il était imprudent de fonder nos lendemains et ceux de nos descendants sur des citernes déjà à moitié vides qui, de surcroît, ne nous appartenaient pas. Las ! L'aveuglement, j'allais dire la docte jobardise, était à ce point répandu que même dans la brochure officielle du Commissariat au Plan intitulée « Plans et perspectives pour 1985 », éditée en 1972, on ne trouve aucune allusion, par exemple, à la raréfaction du pétrole parmi les causes possibles d'un ralentissement économique au cours des prochaines années. Le prince-Ringuet a beau jeu d'exercer son ironie à ce propos quand il écrit : « Comme il est étonnant de ne voir figurer nulle part dans « Plans et perspectives », le risque le plus grave de notre temps ! Que penser d'un travail de réflexion de nos autorités les plus distinguées dont les conclusions sont complètement bafouées par l'événement au bout d'un an, alors qu'elles visaient le terme des quinze années à venir ? ».

En tout état de cause il a suffi que les détenteurs de gisements pétroliers, ayant brusquement compris que leurs réserves s'épuisaient, décident tout à coup en 1973, d'en réduire l'exploitation et d'augmenter le prix des barils pour que le voile opaque d'égoïsme et d'outrecuidance de la civilisation technologique actuelle se déchire brutalement de haut en bas. Stupéfiés, les plus euphoriques des futurologues ont soudain compris qu'après le pétrole viendrait, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, le tour de l'uranium, de l'or, de l'argent, du mercure, de l'étain, du zinc, du plomb, en un mot de la plupart des matières premières.

Décidément nous n'habitons pas un monde infini ! Il y a des limites à tout qui surgissent devant nos pas comme des barrières infranchissables. Et, d'abord, il y a les limites de la Terre elle-même, de ses parties cultivables, de ses eaux, de son atmosphère, puis celles de l'encombrement animal et humain, de l'énergie, des ressources naturelles, de l'urbanisation, beaucoup d'autres encore. Comme l'annonçait déjà Paul Valéry il y a plus de quarante ans dans ses « Regards sur le monde actuel » : « le temps du monde fini commence ».

Notre globe a une superficie de 510 millions de km² dont 365 millions sont recouverts par les mers et les océans. En y comprenant le continent Antarctique, les terres émergées s'étendent sur 145 millions de km² dont la moitié, constituée de hautes montagnes, de toundras, de déserts, d'inlandis, est inutilisable. De ce qu'il en reste, 20 millions de km² ayant été ravagés par l'érosion depuis un siècle, on ne peut compter que sur une cinquantaine de millions de km² cultivés ou cultivables à des degrés divers (prairies comprises). Mais ce calcul s'avère trop optimiste : des études récentes effectuées à l'instigation de la F.A.O. (3) évaluent à 32 millions de km² seulement, l'étendue des terres efficacement cultivables, et à 90 ares de terre arable par personne la surface nécessaire pour assurer à chacun une alimentation équilibrée en protéine et en calories. Il faudrait donc disposer, dès cette année, de 36 millions de km² de sol fertile pour nourrir les 4 milliards d'êtres humains et, dans 25 ans, de 63 millions de km² pour faire face aux besoins des 7 milliards d'habitants que comptera la terre.

Tout cela est exclu. En réalité, l'étendue des terres cultivables ne cesse de diminuer du fait d'un certain nombre de facteurs dont le principal est le déboisement générateur d'érosion. Un terrain boisé ne perd chaque année, par le ruissellement, que quelques kilos de terre à l'hectare alors que déboisé, il en perdra 34 tonnes. Une forêt de mille hectares retient sous un seul orage 50.000 m³ d'eau qui, sans cela, éroderaient les pentes et alimenteraient les inondations. Or, le déboisement atteint dans certains pays des proportions catastrophiques (4). Au Brésil, la forêt recule, chaque année, d'une douzaine de kilomètres vers l'Ouest et à chaque minute, dans la vallée de l'Indus, la population s'accroît de deux unités tandis que la terre arable se réduit de 8 ares. Aux U.S.A., l'érosion stérilise 110.000 hectares par an. En France, plus de 4 millions d'hectares cultivés ont été ruinés par l'érosion, calamité que la suppression des haies ne fera qu'aggraver. Et ce ne sont là que quelques exemples entre cent.

Sans doute les Israéliens ont-ils repris quelques centaines de kilomètres carrés au désert du Néguev, mais il s'agissait là de ce que Furon (5) appelle un faux désert, c'est-à-dire d'un

de l'agence Louisrama, rue Neuve 6, CH-1000 — Lausanne, a établi une liste des divers vols charter utiles pour se rendre au Congrès de Montréal ; il se tient à disposition des personnes qui voudraient avoir recours à ses conseils et à ses services.

Bernard Raymond

Suite page 14 ➔

territoire autrefois fertile. Il le fut, en effet, pendant plus de mille ans, et ce sont les Turcs qui, au VII^e siècle, en ont dispersé les habitants et détruit les canaux d'irrigation. Quant à faire pour ranimer les 20 millions de km² perdus depuis un siècle, ce qui a été fait au Néguev, ce serait un travail de Titan.

Il est vrai aussi que certaines surfaces pourraient être reprises à la mer comme cela a été réalisé depuis le XI^e siècle par les Hollandais, mais face aux besoins mondiaux l'entreprise serait dérisoire, de l'ordre de quelques milliers de km².

Il serait par ailleurs fallacieux de compter sur une éventuelle « révolution verte » pour compenser par des rendements accrus la détérioration galopante des terres fertiles. La

vérité, la tragique vérité est que, dès maintenant, à l'échelle du monde, l'étendue des sols cultivables est tombée au-dessous des limites permettant d'assurer à tous les hommes une nourriture équilibrée et suffisante.

Pierre Germain

- (1) Jean Fourastié : « L'exaspération du progrès économique » (Table ronde — octobre 1961).
- (2) Un capital placé à intérêts composés au taux de 7 % double en dix ans.
- (3) F.A.O. : Organisation mondiale pour l'agriculture et l'alimentation.
- (4) En Éthiopie, 2,8 % seulement des terres sont encore boisées ; en Afghanistan, 1,7 % ; au Pakistan occidental, 2 % ; en Syrie, 2 % ; en Irlande, 1,8 % ; en Grande-Bretagne, 6,7 %, etc...
- (5) R. Furon : « Le problème de l'eau dans le monde » — (Payot — 1963).

CORRESPONDANCE

Abonnée à « Évangile et Liberté » depuis 1960, à la suite de ma mère, abonnée elle-même depuis la fondation de ce journal que j'aimais et qui m'apportait, au moins de temps en temps, une nourriture substantielle en matière de foi et un réconfort face aux troubles profonds qui règnent partout autour de nous — et dans l'Église elle-même —, j'aimais, dis-je, ce journal qui me déçoit aujourd'hui profondément par la publication d'articles sur l'« avortement », faisant état d'opinions si décevantes de la part de « chrétiens ».

D'après l'article de H. de Biéville (*E. & L. du 6 janvier*), l'amour de Dieu est si grand qu'il excuse tout ; aucune désobéissance ne peut le détruire... ? ? ? Non, l'avortement ne peut être « dans tous les cas considéré comme un meurtre ». Il y a, certes, des cas qui l'autorisent et même le recommandent.

Mais la loi récente prévoit-elle « seulement » ces cas. Il semble qu'elle soit plus large. Alors que penser des conséquences et des abus qu'elle autorisera ? Les jeunes n'auront sans doute pas toujours un « aumônier » ou un « pasteur » pour les conseiller et encore moins des parents qui seront parfois eux-mêmes concernés directement par ces problèmes.

— Non la sexualité n'est pas un « tabou ». Mais prétendre qu'elle est le but unique de l'homme et de la femme sans en accepter les conséquences, est une erreur, je pense. L'article de Jacques Chauvin le laisse cependant supposer, pour qui la sexualité semble être le but unique de l'homme et de la femme, « voulue et ordonnée par Dieu pour le bonheur de l'être humain ».

Serait-ce donc là l'élément essentiel de l'amour et du bonheur ? ? ...

— Qu'est-ce que le respect de la vie ?

Il est facile d'évoquer l'alibi de la guerre, du meurtre, de la peine de mort comme a oublié de le faire Mgr Elchinger — qui avait bien le droit, je pense, de parler dans sa propre maison et à ses fidèles, d'un problème actuel, sans encourir les foudres du pasteur de Dadelsen.

On pourrait d'ailleurs renverser la vapeur. Si la guerre, le meurtre, la peine de mort sont condamnables, pourquoi le meurtre d'un enfant « innocent », « sans défense », ne serait-il pas aussi odieux et condamnable, quand il est motivé seulement par l'intérêt et ce besoin de liberté sans contrôle.

Je me refuse, quant à moi, à considérer qu'un fœtus n'est pas une promesse de vie comme semble le préciser H. de Biéville.

« L'avortement devient un cas limite »... Mais encore une fois, où sont les limites dans cette loi qui semble si large ?

Dieu a créé l'homme à son image et pour régner, semble-t-il, sur les « végétaux » et les « minéraux ». Un fœtus n'est ni l'un ni l'autre, mais une promesse de vie.

Cette loi, motivée en grande partie par le fameux « mouvement de libération de la femme », devient finalement la *perte de la vraie liberté* de la femme qui, désormais, subira l'homme qu'elle le veuille ou non, qui se droguera avant ou après et qui finalement sera confrontée au « choc psychologique » de l'avortement ; enfin, la loi sera le « *préservatif* » des hommes sans frein ni loi ; et que dire des répercussions sur la jeunesse ?

En vérité, ce problème trop douloureux semble être, ici, traité avec beaucoup de parti-pris et me choque profondément dans les pages de ce journal — et je le regrette.

Madame L. Morin

Simple remarque de la rédaction

Il est certain que le sujet de l'avortement pose des problèmes aux multiples aspects (physiologiques, psychologiques, moraux, sociologiques, religieux...). Cependant, ne pas en aborder certains aspects dans ce journal, serait exclure notre réflexion des grandes questions qui font notre temps. Or, il nous paraît impossible de passer à côté de ce qui se

passé ou de ce qui est. Nous le faisons avec nos moyens et selon des optiques diverses. C'est cette diversité même qui peut aider chacun à voir clair et à prendre lui-même sa position. Finalement, c'est cela qui demeure positif. Et nous remercions nos lecteurs de nous faire part de leurs réactions.

Par ailleurs, il me semble important de ne pas extrapoler ce qu'a écrit J. Chauvin. Son article sur la création de la femme ne laisse pas supposer un instant que la sexualité soit « le but unique de l'homme et de la femme ». Il dit expressément qu'elle « devient l'instrument d'un dialogue privilégié ». Il ajoute qu'elle n'est pas « signe de déchéance » (ce qui est vrai), mais « don de Dieu et expression privilégiée de la relation » humaine. Nous sommes ici sur un tout autre terrain que celui du « but unique ».

P.R.

D'André Gounelle à Jean de Savignac...

Je reçois le numéro d'« Évangile et Liberté » du 23 décembre avec, à la rubrique correspondance, la réponse de Monsieur Jean de Savignac au professeur André Gounelle. Par esprit de tolérance, je veux bien admettre que vous ayez publié cette lettre, mais je m'explique mal que vous ne l'ayez pas fait précéder ou suivre d'un petit texte, soit de André Gounelle, soit de vous-même, indiquant qu'« Évangile et Liberté », par libéralisme, publie des « réponses », mais qu'il n'y a pas un iota à changer au remarquable texte du professeur André Gounelle.

Je ne m'imaginais pas qu'il pût encore exister des fondamentalistes comme Monsieur de Savignac. Chaque paragraphe de son épître m'a fait bondir. Que veut-il dire de surcroît, à propos de la citation d'Héraclite (« ceux qui parlent avec intelligence doivent tenir fermement à ce qui est commun à tous »), « il en découle qu'un chrétien doit tenir à ce que l'ensemble des vrais chrétiens jugent comme ayant autorité » ? Qui détermine

les vrais chrétiens ? Monsieur de Savignac, le pape... ?

Qu'est-ce que cet « amour au nom duquel on commet des crimes », si ce n'est la négation de l'amour ?

Vraiment, notre époque admet-elle « les sacrifices d'enfants dans les hôpitaux » ?

Je m'arrête, mais je souhaite une mise au point dans un prochain numéro.

Marc Mundler

Réponse de la rédaction

Si je plaçais un « chapeau » sur tous les articles ou correspondances auxquels je n'adhère ni entièrement, ni partiel-

lement, plus personne n'écrirait dans « Évangile et Liberté » avec la liberté que l'on se plaît à remarquer. En effet, Monsieur de Savignac a pu écrire ce qu'il a voulu, et en ce sens exprimer sa pensée. Certes, ce n'est pas la mienne. Chacun conviendra donc qu'il peut faire entendre son point de vue même s'il est en désaccord avec le rédacteur du journal. Je ne pense pas que l'esprit que nous cherchons à faire régner dans « Évangile et Liberté » soit atteint.

Certes, je pense que les interprétations données par Monsieur de Savignac sont erronées ; je pense même que son exégèse ne convient pas. J'ai été plus qu'étonné

des opinions qu'il émet et je ne pense pas que le meurtre, sous quelque forme qu'il se présente, puisse se justifier. Tout l'esprit de l'Évangile s'y oppose. Peut-être serait-il bon que nous relisions une fois de plus le Sermon sur la Montagne.

Mais si j'avais écrit tout cela en publiant la lettre de Monsieur de Savignac c'eût été une offense d'une part et, d'autre part, nous n'aurions pas eu cette heureuse réaction manifestée aujourd'hui par Monsieur Mundler.

Il faut toujours penser que le lecteur est intelligent.

P.R.

Les Disques

MONTEVERDI, *Madrigaux Guerriers*. Philips, 6500663.

Ces *Madrigaux* appartiennent au 8ème livre paru en 1638, et représentent un sommet dans la production du maître qui est en pleine possession de sa palette expressive. La traduction figuraliste des images et des idées du texte poussée fort loin, contribue à l'extériorisation de l'émotion. Les textes évoquent les conflits et les tourments de l'amour, « tout amant est un guerrier ». Le vocabulaire est prélevé dans le domaine guerrier et associe la bannière de l'Amour et celle de Mars. Ces passions sont rendues dans leur style spécifique et juste assez théâtral, par le Glyndebourne Opera Group, placé sous la direction précise de Raymond Leppard qui, avec ses chanteurs et instrumentistes, réussit à redonner vie à ces chefs-d'œuvre symbolisant toute une époque.

BEETHOVEN, *Concerto pour violon*. Philips, 6500 531.

Avec le respect des tempi justes, de l'équilibre entre le soliste et l'orchestre qui dialoguent plus qu'ils ne s'opposent, cette version par Henryk Szeryng, l'un des plus célèbres violonistes actuels, et Bernard Haitink, reste de conception

classique. Dès les premières mesures, la mélodie, ample et généreuse, s'affirme ; la sonorité très chaude du violon y contribue. Il en est de même du *Larghetto* où le violon chante à découvert et véhicule une belle ligne mélodique qui plane au-dessus de l'accompagnement orchestral. Une réussite de plus à l'actif de l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam et de H. Szeryng.

Édith Wéber

D'autres journaux ou revues diffusent une pensée semblable à la nôtre :

En Suisse : **Le Protestant**

En Belgique : **Dialogue**

Soutenez-les en vous abonnant.
Un exemplaire gratuit sera envoyé sur simple demande faite à notre administration.

COMMUNIQUES

Culte radiodiffusé de 8 h 30 à 9 h.

9 février : Pasteur Tania Metzel.

16 février : Pasteur Robert Somerville.

23 février : Pasteur Charles L'Éplattenier.

2 mars : Pasteur Tania Metzel.

Télévision — « Présence protestante »

— *Dimanche 9 février* — 10 h-10 h 30

Étude biblique avec J.-D. Dubois, R. Dupont et P. Geoltrain.

— *Dimanche 16 février* — 10 h-10 h 30

La transmission de l'Évangile (M. Philibert, A. Dumas).

Message du pasteur Daniel Lhermenault.

— *Dimanche 23 février* — 10-10 h 30

La transmission de l'Évangile (E. Mathiot).

MESSAGERIES NATIONALES WALBAUM

Tous transports. — Déménagements, 14, bd de la Paix - REIMS.
Tél. : (26) 47-54-23.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

F. Baylon, industriel, Mazamet.
R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.
J. Chauvin, directeur du Centre de Recherche et de Formation du Nord, Tourcoing.
J. Chèvre, commissaire aux comptes, Bergerac.
V. Cotton, Lessines, Belgique.
P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.
P. Germain, administrateur civil, Paris.
F. Muller, pasteur, Strasbourg-St-Guillaume.
B. Reymond, aumônier universitaire, Lausanne.
L. Stéphan, poète, Paris.
E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

É. & L. — 10.2.1975

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

A LYON

Conférence « Évangile et Liberté »

Samedi 15 février à 17 heures

50, rue Bancel :

UNE THÉOLOGIE DE LA CULTURE...
POURQUOI ?

par le professeur André Gounelle

QUE NOS DESILLUSIONS SOIENT ENTHOUSIASTES !

Dans deux de ses ouvrages, l'ex-abbé Jean-Claude Barreau, une des personnalités les plus profondément originales du renouveau catholique, cite cette phrase de l'abbé Pierre :

« La vie doit être une perpétuelle désillusion, mais une désillusion enthousiaste ».

L'expression est bien frappée, mais on sera de prime abord tenté de lui reprocher le paradoxe flagrant, la contradiction dans les termes.

Lorsque nous disons de quelqu'un qu'il a connu bien des désillusions, notre ton de voix prend des allures de circonstance, de condoléance et de compassion : épreuve cruelle que la sienne, injuste de surcroît, car il ne méritait pas cela ! Et nous devenons ainsi victimes des mots et de leur tromperie. Comme le fait remarquer Wittgenstein, « la philosophie est la lutte contre l'ensorcellement de notre intelligence par les moyens du langage ». En la circonstance, l'étymologie suffira pour nous apprendre que la dés-illusion est tout simplement le processus qui nous libère des illusions.

Processus cruel mais salubre car nos illusions ne sont que des trompe-l'œil, des décors fallacieux qui cachent les dures et exaltantes réalités de la condition humaine. Les illusions sont peut-être les ombres que projettent les idoles, les faux dieux et les faux absolus de notre univers mental. Les illusions nous font vivre dans une irréalité feutrée, nous cachant la vérité sur nous-mêmes et sur les autres.

La vie est donc nécessairement une perpétuelle désillusion, car elle se charge d'arracher aux choses et aux êtres les masques, les fards, les mensonges, les miroitements du faux clinquant, du faux semblant, bref de tout ce qui fait la comédie humaine, mondaine, publicitaire, politique, voire religieuse.

— C'est à en désespérer, direz-vous. Car l'homme a besoin d'illusions pour vivre.

— Je vous répliquerai que l'illusion est une drogue et qu'elle finit donc par avilir, diminuer puis détruire l'homme. Elle est pour tous un succédané d'espérance ou de certitude. Or, l'espoir et la foi n'ont que faire de suppléants hallucinogènes. Car ils sont nourritures et non pas philtres.

Il s'agit donc de veiller à ce que nous ne remplacions pas les illusions perdues par d'autres illusions, mais par des certitudes. Car si les illusions sont les ombres des faux dieux, les certitudes sont la lumière du Dieu vivant. En ce sens, la Bible nous propose une extraordinaire cure de désintoxication, car elle ne

remplace pas nos illusions perdues par de nouvelles, elle ne chasse pas le diable par Belzébuth, mais par la foi des prophètes et par celle de Jésus-Christ.

Le drogué se cabre contre la cure à laquelle on veut le soumettre. L'homme qui s'adonne aux illusions, également. La grande peur des réalités, de la démythisation dont tout homme de n'importe quelle civilisation a pourtant besoin, pour devenir vraiment adulte, le dresse aujourd'hui comme hier contre le message libérateur qui veut le déshabituer de sa potion magique. Notre temps qui se berce d'illusions technologiques, de mythes économiques, d'utopies démographiques a, plus que tout autre, besoin de radicale désillusion.

Un christianisme adulte, débarrassé de toute auréole sacralisante, de toute fascination politique (qu'elle soit de gauche ou de droite), sobre comme l'Évangile, intransigeant comme le message des grands prophètes, devrait accepter pour lui-même et offrir au monde une cure de désillusion enthousiaste. Ce rêve peut devenir réalité si chaque croyant, dans sa sphère personnelle, accepte les désillusions, n'y voit pas une calamité mais une bénédiction. Réjouissons-nous donc des illusions perdues au lieu de les pleurer. Ne seraient-elles pas une paraphrase de la parole de Jésus : « Celui qui aura perdu sa vie à cause de moi la retrouvera » ?

Francis Muller

AU FOYER DE L'ÂME

7, bis, rue du Pasteur-Wagner, 75011 Paris

CONFÉRENCES DE FÉVRIER

- **Dimanche 16 février à 10 h 30 :**
Psychanalyse et foi par l'abbé Marc Oraison.
- **Dimanche 23 février à 10 h 30 :**
Compréhension et foi par le pasteur Laurent Gagnebin.

Note : Ont déjà eu lieu : *Connaître et croire*, par le pasteur Georges Marchal et : *Les données de la science et la vie spirituelle*, par le professeur A. Delaunay.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 4

Lundi 24 février 1975

« JUSQU'À LA GAUCHE ! »

par J.-M. Charensol

Cette expression empruntée, à Courteline, ne veut en aucune façon être interprétée comme un slogan politique. Elle évoque un mouvement et un absolu : cela suffit à mon propos, même si elle semble irrespectueuse aux esprits chagrins.

NOS SOURCES

La tradition évangélique qui nous est parvenue réfléchit les préoccupations des chrétiens qui nous l'ont transmise. La personnalité et les actes de Jésus de Nazareth y sont enveloppés dans des interprétations théologiques, et ses paroles parfois infléchies dans le sens de la foi des communautés de la fin du premier siècle. Les gardiens de la tradition évangélique se sont conduits comme les bons serviteurs de la parabole : ils ont fait fructifier le trésor qui leur avait été confié !

UN CARACTERE PARTICULIER

Mon propos consiste à dégager un caractère particulier qui domine la personnalité de Jésus, bien plus que celle de Paul à qui on l'attribue souvent, et qui me frappe car je le vois ancré au plus profond de l'âme de Jésus : pas seulement dans ses opinions mais dans ses attitudes. Je crois en effet que, lorsqu'on étudie les grandes personnalités de l'histoire, on doit s'attacher aux caractères distinctifs qui trahissent les forces dominantes de leurs âmes. C'est le tempérament, ce sont les buts consciemment adoptés qui déterminent le cours quotidien de la vie et qui révèlent les ressorts des actes et des paroles.

« Jusqu'à la gauche ! », voilà comment je traduis aujourd'hui ce qu'on a appelé parfois « l'absolu » ou le « radicalisme », voire le « jusqu'au boutisme » de Jésus.

NOUVEAUTÉ DE L'ÉVANGILE ?

La substance de ce que Jésus dit sur Dieu et le devoir des hommes vient du fonds commun des meilleurs rabbins du temps. Dieu était pour eux le Père céleste aussi bien que le Roi de l'univers. Les rabbins du bas-judaïsme ont connu et partagé le monothéisme de haute spiritualité qui inspira le Second Ésaïe et la piété impérissable des Psaumes. Jésus a parlé du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : c'était le sien. Le Dieu des Juifs était plein de miséricorde et sa bonté était sans bornes : on se confiait en son amour. Les

textes où ces conceptions se trouvent exprimées par les Psalmistes et les Prophètes nous sont connus. Et si nous lisons les « Testaments des Douze Patriarches », un monument du judaïsme, nous trouvons, dans un ouvrage authentiquement juif, beaucoup d'éléments de la doctrine sur Dieu et de la morale qu'enseignait Jésus et qui étaient propres aux premiers chrétiens. On y voit même, associés l'un à l'autre, les deux commandements de l'amour envers Dieu et de l'amour envers le prochain. Ce n'est donc pas de la nouveauté plus ou moins absolue que dépend le caractère de vérité de la religion chrétienne.

OU EST LE NEUF ?

Plutôt que les idées nouvelles, c'est *la force nouvelle* qui s'y manifeste, qui fait la valeur de l'Évangile. Soit dit en passant, nous pouvons regarder ce fait comme heureux : car il en résulte que nous n'avons rien à craindre pour l'originalité de l'enseignement de Jésus du progrès de nos connaissances dans le judaïsme, l'hellénisme ou l'iranisme. Je crois que ce qui est distinctif en Jésus, c'est *la manière* dont il applique des conceptions déjà anciennes. Il les a poussées jusqu'à leurs extrêmes conséquences et les a prises au sérieux « jusqu'à la gauche ! ». Il s'est placé au point de vue de l'*absolu* et c'est là que réside en grande partie la force de ses idées et de ses paroles.

RADICALISME ?

Oui, sans doute, mais l'absolu de Jésus n'a rien à voir avec le radicalisme économique qui, dans l'Antiquité, visait d'ordinaire à la réforme agraire ou à la révolution politique. Jésus a refusé plusieurs fois d'entrer dans cet ordre de conceptions.

Jésus n'a jamais indiqué aux gens comment ils pouvaient obtenir plus de bien-être. Le Royaume de Dieu n'est pas la projection d'un monde où le confort matériel sera plus perfectionné. Jésus s'est adressé spécialement à ceux que le monde méprise, mais surtout aux déshérités spirituels, aux parias du monde moral. Il n'essayait pas de rendre la situation matérielle des pauvres plus agréable. Il a plutôt mis les pauvres en garde contre la tentation d'envier le bien-être des riches, et ce n'est que la chute morale du

Suite page 3 ➡

Dit6c
6m :

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 1,50 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.

Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Brunel,
J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Le courage n'est pas une donnée facile de l'exis-
tence.*

Le dictionnaire en donne le sens courant : « fermeté
devant le danger, devant la souffrance ». C'est certai-
nement juste mais demeure négatif. Sous quelque
forme qu'il se présente, le courage nous semble être
l'expression d'une attitude positive face aux réelles
difficultés. Par ailleurs, on peut le trouver chez tous les
hommes quelles que soient leur qualité, leur origine,
leur formation.

Devant une donnée difficile de l'existence, il ne faut
pas confondre le courage avec l'inconscience qui
annule le réel. D'autre part, le courage n'est jamais
abdication, soumission, résignation. Il porte toujours
en lui l'idée de lutte souvent acharnée.

Le courage requiert avant tout trois démarches :

- a) Une connaissance de la réalité et face à elle une
lucidité sans faille.
- b) Une prise en charge du réel ; on ne l'efface pas
pour y échapper.
- c) Une décision de lutte contre ce réel aussi diffi-
cile, souffrant, déchirant ou dangereux soit-il.

*Cela signifie bien que le courage va toujours au-delà
du normal (le normal étant, généralement, de se voiler
les regards, de laisser aller la vie et faire les événements
ou les circonstances), qu'il dépasse les possibilités de
l'instant (d'un dépassement chaque jour renouvelé),*

jeune homme riche qu'il a déplorée dans les circonstances que l'on connaît. Il ne l'a pas blâmé parce qu'il était riche.

Ce n'est donc pas là qu'apparaît le « jusqu'à la gauche ! ».

JUSQU'À LA GAUCHE !

Parce que Dieu est le Dieu de miséricorde et qu'il est le seul Dieu, il est le Père céleste, et Jésus a déduit de cette vérité le haut privilège de l'âme humaine à titre d'âme humaine (« âme » est synonyme de « vie ») : *il n'y a pas de déshérités. On obtient le plus de ceux dont on attend le moins* : voilà le paradoxe fondamental ! Et il en est de même pour tout l'enseignement de Jésus. Il n'ait pas un élément de sa pensée qui ne plonge ses racines dans le cours antérieur de la pensée juive. On trouve beaucoup de répétitions d'idées précédentes.

Mais, ce qui leur donne un caractère particulier, c'est que *tout est poussé jusqu'au bout*.

L'IGNORAIT-ON ?

Ce caractère du Seigneur était bien connu des chrétiens primitifs, nous pouvons nous en assurer par un coup d'œil sur le premier chapitre du Discours sur la Montagne dans Matthieu. La justice de ses disciples devait surpasser celle des scribes et des pharisiens. Et Jésus indique comment cela est possible : pour être pécheur il n'est pas nécessaire d'avoir l'occasion de

réaliser son désir ; *dans le désir même qu'on nourrit réside la faute*.

Or, c'est dans le genre même de la prédication de Jésus que cet absolu trouve sa juste et propre manière d'expression. Jésus se sert, en effet, de métaphores outrées, comme par exemple dans la parole sur le chameau et le trou de l'aiguille. Il aime à illustrer ses discours d'images exagérées : « si ton œil droit te scandalise, arrache-le ».

LA MÉTHODE

Nous avons tendance à rester à l'extérieur ; Jésus, lui, pénètre au cœur même des choses. En essayant de prendre ses paroles au sens littéral, nous avons rarement compris leur portée, nous n'avons jamais complètement obéi à son commandement. Lui, ne s'arrête jamais à mi-chemin. Il n'essaye jamais de marchander avec l'idéal, il l'impose avec toutes ses exigences. Par exemple, il réproche la colère. C'était plus que les chrétiens n'en pouvaient s'imposer. Aussi, dans beaucoup de versions des Évangiles, nous lisons aujourd'hui : « Quiconque se met en colère contre son frère *sans cause...* ». Cette restriction est sans nul doute une atténuation postérieure de la parole du Maître.

Jésus enseigne le devoir de servir, et proclame qu'il faut pousser le dévouement jusqu'au sacrifice complet de la vie elle-même et il l'illustre dans sa propre personne. C'est ainsi qu'il a rendu possible le christianisme, en l'orientant vers un idéal qui passionne, en l'appuyant sur une intense espérance.

J.-M. Charensol

qu'il va au-delà de ce que l'on pense, des possibilités que l'on imagine être les capacités normales du support, de l'action et de la volonté.

Le courage est comme une victoire préétablie, une conquête précédant la conquête elle-même parce qu'il porte en lui la force de surmonter l'obstacle, de le vaincre. En effet, il s'agit bien d'un engagement total de l'être. Et dans cet engagement souvent renouvelé se trouve déjà une parcelle de victoire.

Le courage s'apparente à la foi : il ne voit pas ce qu'il espère, mais il démontre déjà, parce qu'il est, ce qu'il ne voit qu'en espérance.

A travers cette lutte passe une force vive. Alors que, hors du courage il n'y a, souvent, que passivité ou inconscience, avec lui se manifestent un élan toujours reconquis — comme un dépassement de soi —, une aurore intérieure, une puissance de combat.

Le courage n'est jamais une facilité de vivre. Pour les hommes qui souffrent, pour les emmurés de l'existence (et combien sont-ils de toute sorte), il est une lutte de tous les instants, un face à face parfois tragique.

Mais quand le courage se mue en courage d'âme, il devient comme un souffle de Dieu qui renouvelle heure après heure l'énergie de l'effort. Demain sera encore un jour de lutte ; on l'affrontera quand même avec toutes les implications que portent ce demain et les nécessités de cette lutte. Et là où, pour certains, manque la force physique, là demeure la luminosité intérieure, suprême conquête des courageux. Ils savent que Dieu les tient comme à bout de bras, les fortifie dans leur assurance, provoque toujours leur raison d'être.

P. R.

POUR LEURS ACHATS,

nous prions nos lecteurs

de donner la préférence à ceux qui, par leur publicité aident notre journal.

Ils sont notre soutien.

Aidez-les à votre tour !

INTERPELLATION SUR LES « JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL »

: 45

SETE 1974

Mon cher collègue,

C'est au nom de ma lointaine amitié avec votre père que je me permets de vous écrire dans les sentiments fraternels que vous pouvez imaginer.

Lors de notre dernière rencontre, votre père m'a parlé de vous ; nous avons abordé la question des « journées du protestantisme libéral » dont vous êtes, je crois, la cheville ouvrière. Il m'a affirmé que, pour vous, le « protestantisme libéral » exprimait un esprit de largeur ecclésiastique et doctrinale manifestant une grande « ouverture » par rapport à toutes les positions plus ou moins sectaires qui ont fait, et font encore, tant de mal... Je conçois fort bien qu'un protestantisme soit « libéral » dans cet esprit et dans ce genre-là. Mais voilà ce que j'ai à cœur de vous dire en toute amitié et franchise :

Des jeunes de ma connaissance, certains « jeunes dans la foi », ont été violemment heurtés, troublés, choqués par les propos tenus à Sète aux dites « journées » par notre collègue Louis Simon, parlant avec une certaine désinvolture des écrits de saint Paul sur la résurrection du Seigneur, saint Paul étant un « bricoleur » qui aurait « bricolé » les textes de l'Écriture (les termes sont de lui, m'ont-ils affirmé). Il a fallu à ces jeunes plusieurs jours pour retrouver la sérénité de la

foi après une telle secousse ! Dans ses propos, L. Simon s'était montré expert à manier l'humour, l'ironie fort goûtés par cet auditoire faisant preuve d'un esprit assez malsain, paraît-il.

Je croyais que les « journées du protestantisme libéral » avaient un autre but que d'amener les auditeurs à se gausser des auteurs bibliques et de leurs écrits.

On tendrait à croire qu'elles donnent lieu à quelque survivance du vieux libéralisme négateur d'autrefois qui a tué bien des Églises ! Et les auditeurs, de passage à Sète, dont j'évoque les témoignages, de se montrer troublés et même scandalisés que le professeur André Gounelle, réputé à leurs yeux pour être un défenseur de la foi évangélique, donne sa caution (par sa présidence même) à un mouvement, ou, en tout cas à des orateurs qui semblent prendre un malin plaisir à la détruire ! Tel m'a dit : « après ce que j'ai entendu, je n'irai jamais plus entendre le professeur Gounelle, car son appartenance à ce mouvement par trop négateur me fait perdre confiance en lui ». J'ai tout fait pour le rassurer, mais y serai-je arrivé ? Je le voudrais bien.

J'écris dans le sens de cette lettre à Louis Simon.

Bien cordialement à vous,

Pasteur Louis Poulain
membre de l'E.R.F. de Nîmes

REPONSE DE A. GOUNELLE

Cher Monsieur,

Je voudrais d'abord vous dire combien j'ai apprécié votre lettre. Il arrive trop souvent, dans nos milieux, qu'on taise certaines choses, ou qu'on en parle par derrière. Je crois plus juste et plus évangélique de se dire ce qu'on a sur le cœur, et je vous suis reconnaissant de l'avoir fait. Je vous remercie également d'avoir accepté que notre correspondance paraisse dans « Évangile et Liberté ».

Je suis profondément désolé que quelqu'un ait pu être troublé dans sa foi par les dernières « journées du protestantisme libéral ». Ce n'est évidemment pas le but que nous recherchons. Je dois cependant dire que les réactions dont vous me faites part me semblent reposer sur des malentendus et des impressions très superficielles. Je voudrais m'en expliquer en développant trois points : le premier portera sur la nature des « journées », le second sur les propos du pasteur L. Simon, le troisième sur les débats qui ont été au centre des « journées 74 ».

1. Que sont les « journées du protestantisme libéral » ?

Il ne s'agit pas du congrès d'un mouvement, mais de journées d'étude, de réflexion et de rencontres. Elles ne regroupent pas seulement ceux qui se rattachent au libéralisme évangélique, mais elles sont ouvertes à tous ; y viennent des gens dont les opinions et les appartenances sont très diverses (catholiques, protestants de toutes tendances, agnostiques, etc...). La seule chose que nous demandons aux participants est d'écouter avec respect ceux qui expriment des positions différentes de la leur, et d'essayer de dialoguer avec eux au lieu de les juger.

Nous ne cherchons pas, durant ces « journées », à définir ou à exposer nos propres positions ; notre but est de susciter une réflexion et d'organiser un débat sur des questions qui nous semblent importantes. Nous choisissons des conférenciers non pas pour qu'ils expriment nos opinions, mais parce que nous estimons qu'ils peuvent apporter un élément utile d'information et de réflexion. Des conférenciers de toutes tendances sont donc invités ; il ne leur est pas demandé d'être représentatifs de quoi que ce soit, mais de nous faire part de leur recherche pour nous aider à réfléchir.

Dans ces conditions, il est clair que je n'entends nullement cautionner les propos qu'ils tiennent (en général, j'ignore d'ailleurs ce qu'ils vont dire). Je refuse catégoriquement d'en être tenu pour responsable ; j'assume uniquement la responsabilité de ce que je dis et de ce que j'écris. Organiser un débat ne signifie pas forcément qu'on soit d'accord avec ceux à qui on donne la parole et avec les opinions qu'ils expriment. De la même manière, je ne me considère pas comme engagé par les articles qui paraissent dans une revue comme « Études théologiques et religieuses » parce que je fais partie du comité de rédaction.

J'ajoute que chaque année nous soulignons fortement ce caractère des « journées du protestantisme libéral ». La circulaire d'invitation et la lettre d'accueil remise à l'arrivée l'indiquent ; le président de séances, Monsieur André Ver, le rappelle toujours à plusieurs reprises. Les participants sont donc amplement prévenus que ces « journées » sont un colloque où des opinions diverses s'expriment et des discussions s'engagent, et non un lieu où seule la voix du protestantisme libéral se ferait entendre.

2. Les propos de Louis Simon

Dans cette perspective, il ne m'appartient pas d'expliquer et de justifier les propos de L. Simon (d'autant plus que ses études n'ayant pas encore été publiées, je ne peux en parler que de mémoire). C'est à lui de le faire, s'il le juge bon. Je donnerai, cependant, trois indications :

● — 1. Votre ami a été choqué par l'emploi du mot bricoleur appliqué à saint Paul. Il s'agit ici d'un malentendu. A la suite des travaux de Lévi-Strauss, les mots « bricoler » et « bricoleur » ont pris, en linguistique, un sens technique : bricoler signifie emprunter un élément d'une série pour le placer dans une autre série. Chaque fois que l'on fait une citation, on bricole ; on prend, en effet, une phrase dans un discours pour la mettre dans un discours différent. Il n'y a donc ni mépris ni ironie dans l'emploi de ce terme. Je reconnais volontiers que ce sens n'est pas encore très courant, et qu'une explication aurait été nécessaire. Il est dommage que votre ami ne l'ait pas demandée au moment de la discussion générale où tout le monde peut prendre la parole. Il aurait ainsi permis que soit dissipée une regrettable méprise.

● — 2. Comme toutes les fortes personnalités, L. Simon séduit les uns et rebute les autres. Son style est original et pittoresque ; sa réflexion, parfois aventureuse mais toujours profonde, sort des chemins battus. Si certains (dont je suis) sont très sensibles à son style et à sa recherche, je comprends parfaitement que d'autres ne les apprécient guère. C'est une affaire de goût et de tempérament. Mais une chose me paraît indiscutable : c'est que L. Simon donne, dans sa vie et dans sa pensée, une importance capitale à la personne de Jésus et à sa résurrection ; et que l'Écriture est pour lui l'autorité fondamentale. C'est un contre-sens complet de dire qu'il « prend un malin plaisir à la détruire », ou qu'il la traite avec légèreté : la minutie avec laquelle il l'examine, l'étudie et la scrute est le meilleur démenti à de telles affirmations.

Ses expressions peuvent déplaire ; on peut ne pas partager ses idées. Mais ça me paraît être un manque de discernement grave que de passer de la constatation parfaitement légitime : « je n'aime pas cette manière de parler » ou « je ne suis pas d'accord avec ce qu'il dit » à l'affirmation fautive et calomnieuse : « cet homme est un négateur, un moqueur et un sceptique ».

● — 3. Plusieurs personnes m'ont dit combien L. Simon leur avait fait du bien précisément parce qu'il explique l'Évangile, et exprime la foi chrétienne sans avoir recours à des formules pieuses, usées et devenues déformantes. Il les a aidées à percevoir un sens que le langage traditionnel leur voilait. C'est là une œuvre non pas destructrice, mais constructive et édifiante au meilleur sens de ce mot.

3. Les grands débats des « journées » 1974

J'avoue être stupéfait qu'on ait pu trouver que l'auditoire des « journées » 74 avait un « esprit assez malsain » (votre ami, tel saint Bernard, semble proscrire sourires et rires, et les considérer comme incompatibles avec la foi chrétienne). Là aussi il me semble qu'une différence de sensibilité se transforme en un jugement et une condamnation inacceptables. Peut-on oublier la ferveur du culte, et l'émotion

profonde soulevée par les études de A. Malet et de L. Simon ?

Trois grands débats ont dominé les « journées » 74 :

● — 1. Le premier touchait à l'interprétation du Nouveau Testament. Vous savez, comme moi, qu'il existe entre les récits évangéliques des différences, voire des divergences qui font problèmes. Pour André Malet, qui a rappelé comment fonctionne la mémoire, il s'agit de défauts liés à l'humanité des disciples, mais qui n'affectent pas l'essentiel du message. L. Simon donne, quant à lui, à ce fait, une portée théologique ; les différences lui apparaissent être un des moyens d'expression du message évangélique : la Parole de Dieu, selon lui, se dit dans la disharmonie des discours évangéliques. C'est une position contestable certes, mais qui apporte une solution nouvelle et intéressante à un vieux problème.

12811

● — 2. Le second débat portait sur l'avenir du christianisme. A. Malet a poussé un cri d'angoisse, qui a profondément remué les assistants, devant l'indifférence de toute une génération pour les problèmes religieux ; il s'est demandé si l'homme n'était pas en train de perdre le sens de Dieu et de devenir sourd au message évangélique. L. Simon, au contraire, pense qu'il n'y a pas à se préoccuper de l'avenir, mais du présent, et que le message évangélique, quand il n'est pas voilé par notre religion, atteint l'homme d'aujourd'hui, et n'a rien perdu de sa force d'impact.

● — 3. Un dernier débat a eu pour objet l'orientation de la foi chrétienne. L. Simon a fortement souligné que l'Évangile n'était pas fuite dans un autre monde, mais nouvelle manière de vivre dans ce monde-ci. Jésus renvoie ses disciples à des tâches terrestres, il ne les fait pas monter au Ciel. D'où la méfiance de L. Simon envers une piété et une religion qui, en parlant trop de l'âme et de l'au-delà, ont favorisé l'oubli par les chrétiens de leur mission et de leurs responsabilités ici-bas. A. Malet, au contraire, redoute qu'on réduise l'Évangile à sa dimension politico-sociale ; il s'oppose à une prédication qui oublierait la Transcendance de Dieu et la Vie éternelle, mutilant ainsi l'Évangile.

Voilà donc de quoi nous avons parlé à nos « journées » 74 (j'ai évidemment beaucoup résumé et simplifié les termes des débats). Si la foi évangélique consiste à répéter des formules aussi claires que creuses, et à fermer les yeux sur les problèmes qui se posent, alors, oui, nous avons fait œuvre destructrice. Mais croyez-vous vraiment que consacrer deux jours à réfléchir sur de tels problèmes est faire preuve d'un esprit malsain et négateur ? La volonté de mieux comprendre n'est-elle pas conforme au commandement d'aimer Dieu de tout son cœur et aussi de toute sa pensée ?

Cette lettre est beaucoup trop longue, cher collègue, et je vous prie de m'en excuser. Veuillez y voir le signe de l'attention avec laquelle j'ai reçu votre amicale interpellation. J'espère que ces quelques explications vous permettront de voir ce que nous essayons de faire, et, peut-être, d'apporter quelque apaisement à celui pour qui je regrette d'avoir été cause de scandale.

Je vous prie de recevoir l'assurance de mes sentiments les meilleurs en notre Seigneur Jésus-Christ.

André Gounelle

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

affrontements

C'était-il y a quelques années. A je ne sais quelle occasion, un de mes amis me faisait savoir la prochaine nomination à un poste de haute responsabilité, d'une personnalité de bonne réputation et dont les journaux avaient l'habitude de parler avec beaucoup de respect et de bienveillance. Devant ma réaction favorable, mon ami prit un air plutôt sceptique et, à ma demande, expliqua ce qu'il ressentait : *« tu comprends, me dit-il, ce Monsieur est certainement très bien, mais je crains qu'il ne soit pas à la hauteur de la situation, qu'il ne soit pas l'homme idoine pour résoudre les problèmes qui se posent actuellement à cet organisme et encore moins pour résoudre ceux, plus importants sans doute, qui vont naître dans les tous prochains mois. Un célibataire n'est pas formé pour faire face à la dure épreuve du changement et des affrontements »*.

Responsabilité et partage

Il ne s'agit pas ici de dénigrer le célibat. Je connais plusieurs célibataires qui sont d'un dynamisme extraordinaire et sans cesse à la pointe des actions qui concourent peu à peu à modifier les habitudes de notre société. Mais il est bien certain que la vie d'un père ou d'une mère de famille est beaucoup plus exigeante que celle d'un célibataire : la responsabilité de l'adulte au sein du couple ou comme parent, avec ce que la vie en commun exige d'initiatives, d'effacement, d'estime réciproque — le souci des enfants à tous les stades de leur croissance et la nécessité de les former en permanence afin qu'ils puissent prendre leur place dans le monde dans les meilleures conditions possibles et avec le maximum de chance et de liberté.

Les parents connaissent tous ce partage de la réflexion en famille, bien plus important aujourd'hui qu'hier, ces disputes et ces discussions sans fin, à propos de tout et de rien, la nécessité de prendre des décisions qui engagent leur avenir, de tenir sans cesse compte des désirs et des exigences de la jeune génération.

Et il faut bien avouer que certains jeunes ne laissent aucun répit à leurs parents, les obligeant à reconsidérer en permanence les liens qui les unissent à leur progéniture, au gré de la personnalité de chacun.

L'environnement de notre vie quotidienne est en perpétuelle et insensible évolution : la famille, la profession, la ville, les loisirs, etc... ne sont plus les mêmes qu'il y a dix ans. Les réactions de l'être humain, certes très adaptable, et ses rapports avec le monde qui l'entoure, évoluent parallèlement, en fonction des forces en présence.

Les affrontements quotidiens

Mais il faut bien être conscient que cette évolution n'est possible, dans notre Société comme dans notre famille, que par le moyen d'affrontements plus ou moins sérieux, voire même violents, qui influencent périodiquement notre façon de vivre ainsi que celle de ceux qui nous sont proches, même si la relation entre l'événement et notre vie de tous les jours n'est guère discernable au moment où il se produit.

Ceux qui parviennent à résister le mieux aux remous perpétuels qui agitent le monde, sont également ceux qui prévoient à l'avance les affrontements possibles et leurs effets, tout en acceptant de ne pas persévérer dans des idées précédemment acquises : l'homme n'est en mesure de faire face à des situations difficiles que s'il est susceptible de les envisager à l'avance et d'imaginer en temps utile les moyens de les atténuer ou les solutions pour y faire face.

L'enfant demande toujours plus de liberté, souhaite pouvoir exprimer en famille des idées contraires à celles de ses parents, et s'engager dans des directions différentes de celles désirées par ceux-ci. Le jeune manifeste l'intention de ne plus passer ses vacances avec ses parents, demande à connaître leurs salaires et la façon dont ils gèrent leurs revenus et répartissent leurs dépenses — bref, s'occupe « de ce qui ne le regarde pas » ! Autant de situations, de conflits et de crises, souvent mal résolus, autant d'abcès prêts à éclater et de motifs à toutes sortes de bouderies, de vexations, de silences pesants et d'occasions perdues.

Il est alors bien vain de chercher à savoir qui a raison et inutile de connaître qui a gagné : cela ne sert à rien et il s'agit avant tout de continuer à vivre ensemble et de résoudre, au fur et à mesure qu'elles se posent, les multiples questions de la vie quotidienne en famille.

Comme les familles, la Société connaît toutes sortes d'affrontements plus ou moins sérieux, aux conséquences multiples et plus ou moins importantes. Il est intéressant de parcourir les titres d'un même journal quotidien pour avoir une idée de ces conflits sans cesse relancés, dans tous les domaines : la rivalité télévision-cinéma, les travailleurs migrants, les rapports salariés-patrons, enseignants-enseignés ou État et Collectivités locales. L'abaissement de l'âge de la majorité, la nouvelle législation sur la contraception et l'avortement, la libéralisation du système pénitentiaire, sont autant d'étapes significatives d'une évolution sociale acquise à force de conflits et d'affrontements entre les tenants du passé et les partisans d'une nouvelle orientation de nos mœurs et de nos habitudes.

A l'exemple de nos enfants et de nous-mêmes, le monde et ses composants évoluent sans cesse : le progrès s'y manifeste par paliers successifs, chacun étant marqué par autant de confrontations, d'affrontements et de conflits, par des arrêts et des blocages sociologiques, suivis de marches en avant et d'améliorations.

Confrontation familiale

Il est remarquable d'observer que deux des mots à la mode actuellement, « environnement » et « changement », sont utilisés aussi bien par les hommes politiques que par les éducateurs. La famille est un lieu privilégié de rencontre, de réflexion et d'échange où chacun doit pouvoir s'exprimer et être écouté. Elle a ceci de particulier que les parents n'ont pas le choix : ils sont dans tous les cas confrontés avec d'autres qui évoluent en même temps qu'ils grandissent, à savoir les enfants.

De ce point de vue les parents sont, mieux que les célibataires, formés pour affronter le monde en mouvement et accepter les changements liés à l'évolution des mentalités et des rapports de force qui se manifestent partout autour de nous. Encore faut-il que la famille qu'ils ont créée soit ouverte sur l'extérieur et que les parents ne soient pas fermés aux idées qui ne sont pas les leurs et que ne manquent pas d'exprimer un jour ou l'autre leurs enfants...

Gilbert Allais

JONAS ET LA BALEINE

Un élément tout à fait mineur du récit puisqu'on ne le trouve que dans un seul verset du livre, a pris une place prépondérante et jeté un certain discrédit sur ce livre par ailleurs fort intéressant (Jonas 2, 1-2).

Évoquer Jonas, c'est évoquer la baleine (le texte ne parle que d'un gros poisson), dès lors tout cela a semblé passablement farfelu et peu digne d'intérêt, et c'est bien dommage !

On sait que le livre de Jonas que l'on peut dater de la fin du V^e siècle avant J.-C. n'est pas un livre historique mais une sorte de parabole, une fiction destinée à un enseignement.

Jonas, c'est le prophète qui refuse de porter aux païens (Ninive) la Bonne Nouvelle du salut qui leur est offert... Il va donc être châtié. Mais le châtement que Dieu lui inflige n'est pas une simple sanction, il doit l'amener à un changement de mentalité (à une conversion) : l'ancien Jonas rebelle et têtu doit mourir pour que naisse un nouveau Jonas comprenant enfin que le salut est pour tous.

La fameuse baleine qui engloutit Jonas joue le rôle de l'arche qui sauva l'humanité du déluge : le prophète vit une sorte de déluge, il entre dans une période d'obscurité, intermédiaire entre deux états.

Suivant la vieille symbolique, l'eau va, une fois encore, être l'instrument de l'épreuve.

A travers les eaux du déluge, une humanité perverse a disparu pour faire place à un nouveau type d'homme. A travers les eaux de la Mer Rouge, un peuple esclave de l'Égypte a disparu pour faire place à un peuple libéré. A travers les eaux du Jourdain, un peuple errant a disparu pour faire place à une nation, Israël... Tel est le sens profond du passage à travers l'eau.

Le Jonas du refus, le prophète enfermé dans ses propres idées doit mourir, être précipité dans la mer, englouti par le gros poisson pour faire place à un autre Jonas comprenant enfin sa mission et décidé à la remplir.

Ce gros poisson n'est rien d'autre que le ventre du Shéol, c'est-à-dire le séjour des morts.

Nous sommes là encore devant un thème mythologique fort répandu. Le Shéol, séjour des morts, est l'équivalent de l'Hadès des Grecs, les Enfers.

Nombre de héros de l'antiquité sont censés être descendus aux enfers pour y recevoir des révélations spéciales ou y subir des épreuves.

Héraclès descend aux enfers pour en ramener le gardien Cerbère, le chien aux trois têtes ; Orphée y descend pour en ramener son épouse, Eurydice ? Énée y retrouve Didon et y reçoit la révélation de son avenir... C'est que les enfers sont l'empire des morts et que les morts sont supposés détenir une certaine sagesse qui fait défaut aux vivants. Le correspondant de l'Hadès dans l'Ancien Testament est donc le Shéol qui se trouve dans les profondeurs de la terre, au-dessous de l'Océan : c'est lui qui dans le livre de Jonas est représenté par le « gros poisson ».

Là, notre héros apprend ce qu'est la mort. Là, il prend conscience de son infidélité et de ses conséquences. C'est dans ce lieu de ténèbres qu'il va apprendre la sagesse et découvrir la grandeur de sa mission.

Il entre en prière.

En réalité, cette prière (2, 3-10) est un psaume déjà ancien : ces versets ne font pas partie du texte original, ils y ont été insérés après coup. En effet, un tel psaume ne rend pas compte de la détresse de l'homme précipité au Shéol mais ce qui importe c'est sa signification. C'est le cantique d'action de grâces d'un homme qui vient d'échapper à un danger mortel. Si ce cantique a été placé là, c'est qu'il montre que Dieu est capable d'arracher un être humain à la mort qui le menace, capable de faire de la mort une épreuve destinée à un surcroît de vie.

Le Nouveau Testament (en Mat. 12, 39 et Luc 11, 29) interprète lui-même l'aventure de Jonas comme le passage du prophète à travers les ténèbres de la mort et comme le signe de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ.

Le chiffre trois est lui-même symbolique, c'est le chiffre de Dieu dans de nombreuses religions, le nombre du ciel, expression de l'achèvement, de la victoire. Jonas demeure trois jours et trois nuits dans le ventre du grand poisson, au sortir de cette épreuve, il devient un autre homme, un prophète achevé, un homme de Dieu.

Nous retrouvons ce symbolisme de la régénération, déjà évoqué à propos du déluge, et qui est celui du baptême : le vieil homme est noyé, détruit dans l'eau mais, en même temps, il est régénéré par cette eau, il re-naît, il est re-créé. Jonas illustre donc, dans sa propre existence, ce qui va se passer pour Ninive — il faut qu'elle meure à son passé païen pour retrouver vie — toute la mission du prophète est en quelque sorte résumée dans sa propre aventure.

Nous sommes loin de l'histoire un peu ridicule de la baleine : il est vrai qu'il fut un temps où l'on défendait l'historicité de l'histoire de Jonas dans le ventre du grand poisson, mais aujourd'hui on a, semble-t-il, compris le danger de lire un texte dans sa littéralité sans tenir compte de son genre littéraire, de son histoire et de sa forme.

L'histoire de la « baleine » illustre bien ce que nous disions au début de cette série d'articles : il est impossible de lire correctement la Bible si nous ne tenons pas compte de la distance culturelle qui nous sépare de ses auteurs.

Jacques Chauvin

1945/1975 : 30ème Anniversaire... !

VOYAGES UNIONISTES 75

pour tous, jeunes et adultes

LAPONIE/CAP NORD (20-31/7) ; Sud ANGLETERRE (1-10/8) ; Sud-ITALIE (9-23/8) ; FORET-NOIRE (15-17/8) ; U.S.A. (2-30/8) ; EUROPE CENTRALE (15-28/8).

Renseignements : R. ROUX, tél. : (78) 53.21.79 — U.C.J.G., 13, rue Aynès — 69000 Villeurbanne.

Madame BARD, 92, rue Faventines — 26000 Valence.

Ministère pastoral

La parole à des pasteurs à la retraite.

Il est difficile et presque grave, pour un pasteur à la retraite de l'Église Réformée de France, d'aborder aujourd'hui un tel sujet. D'une part, il ne veut pas se comporter en nostalgique impénitent, et encore moins s'ériger en juge de toute une génération pour qui la notion même de paroisse, dans le service du Seigneur et des hommes, est complètement dépassée. D'autre part, il ne peut céder non plus à une volonté de silence qui serait une lâcheté. Il lui faut rendre ce témoignage qui est le cri de sa foi et de sa vie, et le rendre sur des ruines douloureuses, dont la question même est de savoir si elles sont vraiment l'origine et la justification des comportements actuels, ou si elles n'en sont pas, tout autant ou davantage, la conséquence, voire la condamnation. Oui, il est difficile et grave, en si peu de mots, sans pouvoir y développer et nuancer suffisamment sa pensée, de paraître vouloir trancher... On voudrait trouver des mots qui ne séparent pas des frères plus jeunes dans le Ministère de l'Église, tout en rendant sensible que leur démarche présente, si ardente et sincère, peut manquer de justesse et de justice, manquer donc au passé, et manquer d'avenir.

Alors je dirai : Les intentions, nous les partageons habituellement, jusque dans les termes employés. Ce que nous récusons, c'est la façon dont on les applique.

On parle de *ghetto*... Qui n'en aurait horreur ? Ce que nous aimions, dans les vraies paroisses que nous avons connues, c'est précisément qu'elles étaient l'inverse d'un ghetto. On y avait une vocation fondamentale de rassemblement. On y voyait s'y côtoyer les contraires. La puissance de la Parole de Dieu, la chaleur de l'amour pastoral, le rayonnement de la

foi et de la joie de quelques-uns, en entraînaient et unifiaient beaucoup, en une sorte de miracle. Aucune sensation d'étouffement, toujours du nouveau, toujours des nouveaux. Des échecs, bien sûr, mais tant de renforts inattendus, où peu à peu se formait l'Église... Comme il semble plus grand, le risque de ghetto, dès que le ministère collectif se désincarne d'un territoire précis, s'adonne aux idéologies ambiantes, aux modes intellectuelles, et tombe dans les compartimentations sociales et politiques, où chacun se complaît et durcit dans son clan ! Qui donc a dit : « *Celui qui n'assemble pas avec moi, disperse* » ?

Mais, dira-t-on : l'homme ! Il faut pourtant bien le voir et le rejoindre, cet homme innombrable qui n'est plus dans les paroisses, mais abandonné et opprimé dans le monde entier... Oui certes, Dieu le veut. Et Il veut même que ce soit pour trouver avec lui véritable espérance et véritable délivrance. Et c'est ici, je pense, qu'il nous faut tous avoir un immense parti-pris de modestie, et ne pas nous payer de mots. Comment peut-on le mieux le voir et le rejoindre, ce frère que Dieu nous donne ? En allant véritablement et personnellement à lui, sans jactance et sans bruit, fût-il à 10.000 kilomètres, fût-il dans la maison d'à côté, ou au tournant du chemin creux, ou dans la cohue du métro, ce qui est parfois tellement plus difficile.

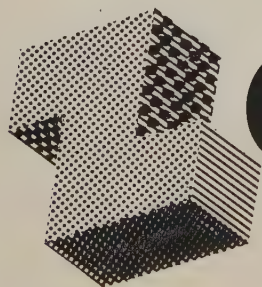
Dieu ne nous jugera pas sur nos programmes et nos signatures, mais sur nos réels contacts quotidiens, nos accueils, nos visites. La paroisse avait là une vocation admirable, précisément à l'échelle humaine, champ que Dieu travaillait, maison que Dieu édifiait. Elle était un

monde en réduction, quand on l'embrasait jusqu'à ses limites. Elle était un signe pour le monde en général, et une extraordinaire occasion, si l'on veut garder de tels mots, de réclamer pour ses infidèles le service de ses fidèles, et de constater bien vite ce qu'il y a de fidélité cachée chez les infidèles, et d'infidélité cachée chez les fidèles. Tous si proches les uns des autres, devant la souveraine Parole de Dieu, qui de sa hauteur nous réduit tous à l'unité, et fait jaillir humilité, compréhension et amour. Pourvu qu'elles aient foi et fidélité égales à cette Parole, je ne crois pas qu'il y ait de profonde opposition entre telles églises de professants, qui baptisent sur confession personnelle de la foi, et annoncent l'Évangile à tous autour d'elles, et nos églises multitudinistes, où naguère encore on baptisait avec joie les petits enfants, et se fondait sur une très biblique théologie de l'Alliance et de la merveilleuse promesse de Dieu, pour exercer ensuite tout le ministère de la recherche, du rassemblement et de l'instruction, depuis l'école du dimanche jusqu'au catéchisme, aux mouvements de jeunesse, au culte, et à la visitation régulière des bien-portants et des malades, des mourants et des affligés.

Ceci, très au-delà du cercle même des baptisés, par-dessus les barrières confessionnelles qui vont en s'estompant, s'étendait à la Mission lointaine, où l'on suivait de tellement plus près qu'aujourd'hui le combat des serviteurs du Christ en tel point du Zambèze, de l'Ogooué ou d'ailleurs, ce qui fait que ces paroisses secrétaient naturellement ces vocations pastorales ou missionnaires qui sont en passe de disparaître.

La vérité, c'est que le jour où l'on a commencé à condamner les paroisses à cause de leur élément *sociologique*, on s'est par là-même rendu difficile d'invoquer sans cesse l'homme, et de prétendre à le rejoindre sur des voies neuves.

Assurément on a cru abandonner la religion pour la foi, un système de rites religieux uniquement occupé de lui-même pour un gratuit service de grandes causes sécularisées. Et l'on ne s'est pas aperçu que le compliment est facile à retourner, et que désormais on met religieusement sa foi dans de nouveaux systèmes, en abandonnant à sa porte



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

ceux dont on avait premièrement reçu la charge, *ces brebis perdues de la maison d'Israël* qui avaient elles aussi tant besoin d'être aimées...

Le Ministère de l'Église, nul doute qu'il n'ait à viser le monde entier, et tout le sort de tous les hommes, mais c'est de proche en proche qu'il a à s'exercer, et toute fidélité locale est le meilleur garant d'une action universelle dans l'entraide, le témoignage et la prière. Peut-on faire taire les grandes questions de l'Écriture : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment... ? Celui qui n'est pas fidèle dans les petites choses, comment... ?*

...En bref, tout notre indispensable et corrosif éveil aux misères du *Tiers-Monde*, il ne peut prendre un vrai caractère d'authenticité tant que nous ne saurons même plus voir, si près de nous, l'affreuse misère de cette *Tierce Église*, que jadis affrontaient et assumaient les paroisses, modestement, mais impérativement. Elles nous rappelaient nos limites, et que nous n'en sommes qu'à l'école et à l'apprentissage de Jésus-

Christ, et qu'il y a dans la Parole de Dieu toute une pédagogie du service chrétien. Et si d'aucuns, dans leur soif d'absolu, craignent qu'on ne s'enferme là dans un confort douillet, on peut les rassurer : nul n'en était plus éloigné qu'un vrai serviteur de Jésus, dans une vraie paroisse.

Le jour où Martin de Tours (on dit que c'est lui), eut l'inspiration dans la France de l'Ouest de compléter ses voyages missionnaires en tout sens par l'implantation dans chaque village d'une petite communauté permanente, chargée de poursuivre localement le travail, groupée autour d'un bâtiment d'église, cette volonté qu'est la paroisse trouva son lieu d'incarnation, pour autant qu'on ne puisse déjà la saluer dans les épîtres pauliniennes. Telle quelle, elle résista aux défis successifs des siècles, tant elle répondait à une exigence de prière commune et de service commun, et exprimait une sagesse d'en-bas et d'En-Haut. Il n'y a aucune difficulté à admettre que, dans les immenses bouleversements du monde actuel, d'autres vocations doivent se manifester.

C'est inévitable et c'est bon, qu'on ne nous fasse pas dire que nous ne le comprenons pas. Mais au minimum, qu'on nous permette d'affirmer qu'il faut que certains, et même beaucoup, gardent ou retrouvent la vocation au service paroissial. S'il n'en était pas ainsi, si tant de pasteurs (au sens large), restaient sans paroisses, si tant de paroisses restaient sans pasteurs (au sens large et même au sens étroit), l'Église Réformée de France serait très vite, non pas très malade, ce qu'elle est déjà, mais condamnée à mort, par évanouissement et retour à la masse, diluée et sans saveur. Je conviens volontiers qu'à l'échelle du Royaume de Dieu, ce ne serait pas le malheur irrémédiable... Prenons garde toutefois que, ce jour-là, le Seigneur Lui-même, pour nous, pour eux nos frères qui sont encore là, pour eux tous nos autres frères au milieu desquels nous avons à être les signes vivants de Sa puissance et de Son amour, que le Seigneur n'ait à s'en affliger plus que nous, et ne pleure en secret.

J. Rivière

Ministère pastoral paroissiale

Je reconnais que je fus, dans mon ministère, comme le disait déjà au IV^e siècle saint Chrysostome, « plus agité de soins et d'orages que la mer par les vents et tempêtes ». Admirant Alex. Vinet, j'acceptais son idée du Service-Sacrifice, « le Ministre étant une victime permanente ». C'est ainsi que dans les Cévennes et la Drôme, puis en Bretagne et la banlieue parisienne, mon sacerdoce prit les formes les plus diverses. J'étais possédé par tous, mais je n'avais que peu de temps pour me posséder moi-même. Voilà la faille. Comment à un tel rythme n'aurais-je pas été rapidement épuisé ?

SOUICIS

De santé, bien entendu. Pour ma compagnie, aussi, qui se tenait en permanence, par mille activités, à la disposition de la paroisse. Dans la région parisienne, surtout, problèmes psychiques personnels et familiaux chez nos paroissiens, problèmes à porter avec eux.

MALAISES

Provoqués, dans le Midi, par les divisions ecclésiastiques que je ne pus supporter longtemps.

Malaise, en Bretagne, dû à l'opposition nette du clergé d'alors, atténué d'ailleurs par le bon accueil que beaucoup de gens nous réservaient. Dans la région de Paris, malaise et souffrance provenant de l'esprit de certains collègues de la capitale (se jugeaient-ils supérieurs à ceux de la banlieue ?), de l'autoritarisme, trop fréquent, de plusieurs membres de la « hiérarchie », et de la manière dont la plupart imposaient leur théologie. J'ai trouvé, heureusement, auprès des pasteurs de tendance libérale, l'appui qu'il me fallait et j'ai pu, peu à peu, apaiser mes scrupules de conscience, en choisissant, pour la liturgie de nos cultes, quelques beaux textes bibliques et en allégeant, de plus en plus, ma prédication du poids énorme de certaines théories.

JOIES

Il n'y a pas de joie plus pure que celle de servir Dieu, du mieux que l'on peut, malgré ses ignorances et ses erreurs. Joie de pouvoir prêcher et vivre l'amour divin pour tous les hommes, sans exception, en plein accord avec l'Arminianisme d'un Moïse Amyraut, d'un John Wesley, l'esprit large et le cœur chaud d'un A.-N. Bertrand...

MES SOUHAITS

Je souhaiterais pour l'Église une structure congrégationnaliste qui offrirait aux paroisses et aux pasteurs une plus grande liberté de pensée et d'action.

Je souhaiterais que nos étudiants acquièrent, avec une solide culture théologique, une réelle concentration mentale et spirituelle, un sens aigu de la valeur du silence devant Dieu. Pour qu'ils obtiennent ainsi : 1. Un harmonieux équilibre du ministère entre l'action et le silence. 2. La découverte progressive des forces extraordinaires que Dieu a accordées à l'homme qui ne sait pas les utiliser. Le Docteur Jean de Rougemont, dans « Réforme », a expliqué que le croyant ayant entendu le mot du Christ : « Vous recevrez une puissance », peut trouver en lui « l'énergie spirituelle » capable « d'intervenir dans l'organisme » et même de nous ouvrir « des perspectives plus grandes encore ». L'Évangile nous rappelle « les promesses formelles de l'élargissement de la connaissance et de la remise des pouvoirs ».

Juste milieu entre l'intellectualisme trop froid et l'illumination désordonnée.

Marcel Raspail

avoir soif

Tout de suite, allons à l'essentiel... A la suite d'un entretien de Jésus avec une femme de Samarie, nous avons à parler de l'eau vive. Cette eau vive devrait nous importer par-dessus tout, que nous soyons formés dans le cadre d'une tradition catholique, orthodoxe ou protestante et même si nous nous sentons las des mômeries de nos Églises respectives.

Pour une expérience nécessaire

Le message annoncé, en son temps, par Jésus, ne semble pas avoir eu pour but de faire de ses auditeurs les propagandistes obtus d'une doctrine même évangélique ! — les dévots inconditionnels d'une institution ecclésiastique, même la nôtre ! — ni les adeptes d'un culte absolu de la personnalité, fut-ce celle de Jésus !

Il avait pour but de faire découvrir à tous ceux et à toutes celles qui se demandent à quel Garizim ou à quelle Jérusalem se vouer, le bonheur d'un culte « en esprit et en vérité ». Voilà, qui s'avère sérieux, et sérieux sans lourdeur.

Deux mille ans après Jésus, nous n'allons pas nous imaginer que nous trouverons, d'emblée, l'eau vive dont Jésus parlait, en enfourchant des définitions de l'Esprit et de la vérité, comme si tout cela se trouvait si bien connu chez nous, qu'il nous suffirait de le mettre en formule, en théorie, ou en système, pour en goûter toute la fraîcheur. En quelques mots nous nous proposons de signaler, comme nous le pouvons, la sorte d'expérience humaine appelée « adoration ».

Je sais que les mots « adorateur » et « adoration », comme aussi le mot « culte », sonnent très bizarrement à nos oreilles, et comme des choses très peu fraîches... Ils se trouvent souvent associés dans nos vies à des souvenirs d'enfantilages assez stupides ou à de redoutables fanatismes dont nous avons pu nous trouver les victimes. Méfions-nous des adorateurs !

Mais à côté de ces difficultés si réelles qu'elles nous semblent parfaitement odieuses, il faut reconnaître que ce n'est pas toujours le cas, et que les mots adorateur, adoration et culte peuvent aussi nous mettre sur le chemin d'une expérience plus enthousiasmante où le plaisir l'emporte sur la stupidité. Aujourd'hui il s'agit de l'expérience de celui ou de celle, qui, plutôt que de faire la vie impossible à son prochain se trouve disponible pour Dieu. L'eau vive, dont parlait Jésus à la femme de Samarie, semble avoir trait à cette disponibilité.

Voilà l'essentiel souligné. Nous y sommes. Pourtant cela ne va pas de soi. Essayons de ne pas emprunter un raccourci, comme s'il fallait être pressé pour méditer l'Évangile ! Le jaillissement de l'eau vive suppose que nous ayons soif. Avoir soif, vraiment soif ne va pas de soi.

Vers une soif active

Notre société, et aussi nos Églises, ne nous aident pas toujours à avoir soif. Au contraire, il arrive que l'on dise qu'elles sont remarquablement équipées pour faire perdre le goût de la soif. On pourrait imaginer, à première vue, que la soif du cœur et de l'esprit n'y a aucune importance et qu'il suffit d'y être docile aux autorités, ou aux mots d'ordre variés qu'elles nous proposent dix ans après l'actualité littéraire, politique ou philosophique. Nous ne manquons pas de rencontrer des gens qui se sont fait une doctrine très claire là-dessus. Ils pensent que la disponibilité à l'égard de Dieu va de pair avec l'obéissance aux dogmes ou aux autorités ecclésiastiques, et font la vie dure à qui n'entre pas dans leurs vues. Ils vont de croisades en croisades au nom de Jésus. Dans ces conditions, il faut avoir vraiment soif pour rechercher l'eau vive, il faut aussi se former une forte résolution pour ne pas se laisser détourner de sa recherche.

N'oublions pas notre soif. Cherchons à ne pas négliger notre soif. Elle témoigne, sans doute, beaucoup mieux de nous que nos ambitions grandes et petites, ou que nos goûts « petits bourgeois », pour ce qui se trouve réputé simple et sans histoire. Ne soyons dupe ni de mandarins ni de pontifes qui viennent nous expliquer, bille en tête, que nous sommes obsédés par des besoins religieux archaïques à refouler ; comme s'il était démontré que le propre d'une femme ou d'un homme, en pleine possession de ses moyens, consistait à ne jamais avoir soif d'eau vive, à se cacher sa propre soif ! ou à la dissimuler à autrui.

A cause de cette soif, l'adoration ne peut ressembler au ronronnement d'un chat — même le plus beau — ou à de la complaisance pour tout ce qui nous passerait par la tête ou par les nerfs. Dans l'adoration nous sommes *acteurs*. Si l'on se plaint de dormir à l'Église, là où il serait question de l'eau vive — les occasions n'y manquent pas d'inaugurer des chrysanthèmes — on peut aussi froidement se demander si cela ne provient pas du fait que nous y adoptons, par éducation ou par mollesse, une attitude de spectateur. A-t-on déjà vu des acteurs s'endormir sur la scène, même quand la pièce est mauvaise ? Tant que l'on s'en tient à une position de spectateur on risque de tomber dans l'enfantillage ou le fanatisme, qui soit-on, savant ou ignorant. On peut courir à tous les Garizims, à toutes les Jérusalems de la terre, à toutes les Romes, Constantinoples ou Genèves, on n'y trouve pas de l'eau vive mais un cautère pour jambe de bois.

Pour notre plus grande félicité, le culte en esprit et en vérité exclut tout culte par procuration. Il ne peut être que nôtre, vraiment nôtre, et c'est à ce point-là, quand il nous est vraiment *singulier*, qu'il nous unit à tous les croyants. Ce ne sont pas les institutions, les doctrines et les rites qui unissent les croyants, mais leur soif commune de l'eau vive.

Pour une recherche de la vérité

Bien entendu, si assoiffés que nous soyons, nous sommes aussi aux prises avec la part ténébreuse de nous-mêmes. Il se peut très bien que sous couvert de l'Esprit et de vérité nous soyons seulement aux prises avec nos quatre ou cinq servitudes. Ce problème n'est pas mince, et nous risquons d'en ajouter une nouvelle, si nous estimons que tel n'est pas notre cas, et que nous savons très bien ce qu'est l'Esprit. « Singe de Dieu, trêve à tes ruses », dit un poète. C'est pourquoi

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

il est heureux que le dialogue de Jésus avec la femme de Samarie nous avertisse que le culte en esprit, la disponibilité pour l'Esprit s'accompagnent de la recherche de la vérité. En Esprit et en vérité. La recherche de la vérité n'y figure pas au titre d'accessoire. Elle est à faire, comme le dit fortement Jean 3, 21. La quête de la vérité fait partie de la soif tout autant que la disponibilité à l'Esprit.

Toute attente de l'Esprit sans laborieuse recherche de la vérité risque de nous livrer pieds et poings liés à toutes sortes de marchands d'illusions ou à nos propres chimères. Toute recherche de la vérité, mais sans disponibilité à l'Esprit, ne nous offre à boire que du vitriol. Voulez-vous participer aux jeux stériles de notre époque ? C'est très simple d'y prendre part ! Il suffit de faire sauter le « et » qui unit, dans la soif, Esprit et vérité. Souhaitons-nous nous laisser guider par notre très grande soif, sans consentir à la refouler ou à l'ignorer volontairement ? Ce chemin s'avère plus difficile mais il nous conduit à l'adoration. Il ne s'agit ni de « beaux sentiments », ni de tout cérébraliser. Il s'agit seulement de mobiliser notre intelligence et notre volonté. Ni les chimères ni le

vitriol ne nous conviennent réellement. C'est l'eau vive qui nous convient. Nous sommes faits pour elle. Elle jaillit des profondeurs divines avec surabondance.

Jean-Marc Saint

Note sur la philosophie nécessaire

En annexe, parce que notre affaire n'est pas strictement individuelle, permettez-moi d'attirer votre attention sur une question qui peut concerner l'ensemble des femmes et des hommes de notre pays : il s'agit de l'enseignement de la philosophie dans les établissements publics ou privés. Je ne souhaite plaider ici pour aucun système philosophique particulier, mais pour l'exercice intellectuel et spirituel que peut représenter l'enseignement de la philosophie. Pouvons-nous accepter lucidement que cet exercice devienne peu à peu le parent pauvre de l'éducation et de la formation scolaire ? réservé seulement à quelques « éléments » littéraires ? Pendant un siècle au moins cet exercice a été considéré comme une école de maturité, de discernement en vue de la formation de

citoyens libres, et responsables de leurs convictions. Veut-on renoncer à cette école ? Souhaitons-nous seulement pour l'avenir former des « auto-math », ou des êtres parfaitement ductiles, parfaitement adaptés aux seules exigences techniques et économiques de la vie sociale ; mais intérieurement voués au désert ou aux passions. L'exercice libre de la réflexion est en péril quand l'enseignement de la philosophie (de quelque manière que ce soit) se trouve relégué au piètre niveau d'un art d'agrément facultatif comme la musique, le dessin. Tout se passe comme si on souhaitait des corps musclés mais guère de têtes « musclées ». En a-t-on peur ? Comme croyant il nous appartient de militer en faveur de la liberté de l'enseignement philosophique, de son extension à tous les établissements scolaires, et à son développement, hors des débats fossiles.

Il y va de la liberté.

J.-M. S.

- (1) Allocution prononcée le 19 janvier au cours du culte télévisé dans le temple d'Auteuil.
Lecture biblique : Jean 4, 1 à 26.
Les intertitres sont de la rédaction.

AMNESTY INTERNATIONAL

Sous tous les régimes et dans la quasi totalité des pays du monde, des centaines de milliers de personnes sont incarcérées sans avoir commis aucun délit, ni incité à la violence, au seul motif de leurs opinions, de leur couleur, de leur religion. Nombreux sont ceux qui sont torturés et maintenus dans la misère, même après une longue incarcération.

Et cela se passe à l'encontre de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme qui dit en ses articles 18 et 19 : que toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion, que tout homme a droit à la liberté d'opinion et d'expression.

Que voit-on ?

Il n'existe aucune convention internationale, concernant les prisonniers d'opinion, comparable à celle de Genève relative aux prisonniers de guerre.

Il faut constater que pratiquement toutes les polices du monde ont pris l'habitude, à des degrés divers, d'exercer de mauvais traitements caractérisés sur les prisonniers :

Souffrances physiques :

- suffocations, baignoire, électricité, brûlures...
- coups sur les pieds (falanga),
- privation de sommeil, de nourriture,
- coups, mutilations.

Souffrances affectives :

- torture de parents ou d'amis, torture d'enfants devant leurs parents.

Souffrances mentales :

- traitement dans des hôpitaux psychiatriques,
- moyens audio-visuels destinés à provoquer la démence,
- suppression de volonté et de personnalité (drogue, confession forcée...).

Jamais le monde n'a connu un aussi grand nombre de textes internationaux destinés à protéger les droits fondamentaux ; mais cet arsenal juridique est impuissant. La situation empire.

Les efforts privés du type de ceux d'AMNESTY INTERNATIONAL, peuvent-ils tenter de venir à leur secours ?

Amnesty International : buts et moyens

Créé en 1961 par une poignée de juristes, Amnesty International compte aujourd'hui 30.000 membres dans près de 40 pays (y compris l'U.R.S.S.). Les créateurs du mouvement ont défini un but : l'amnistie des prisonniers d'opinion, et une méthode : l'adoption de cas individuels.

Les membres d'AMNESTY INTERNATIONAL sont répartis en groupes et chaque groupe adopte trois prisonniers étrangers en maintenant la balance politique égale : un à l'Est, un à l'Ouest et un dans un pays Non-Alignés. Une stricte impartialité doit être respectée.

Par exemple, un groupe essaie en ce moment d'obtenir la libération :

- d'un Russe (membre d'une communauté baptiste dissidente).

- d'un Iranien (séparatiste Khurde).
- d'une étudiante Brésilienne (opposante au régime).

En ce qui concerne la torture, Amnesty International a inauguré en 1972-1973 une campagne pour l'abolition de la torture (C.A.T.) qui a eu un très grand impact. Son point culminant a été la réunion les 10 et 11 décembre 73 d'une Conférence Internationale au Palais de l'UNESCO à Paris.

Fonctionnement Au niveau national

Il y a en France près de 2.000 membres répartis en 32 groupes.

L'organisation internationale

Le siège se trouve à Londres et sa tâche la plus importante est la recherche de renseignements permettant l'adoption des prisonniers. Il y a actuellement une soixantaine de chercheurs qui couvrent le monde entier.

Le financement

Quatre sources possibles :

1. Subventions officielles : néant.
2. Manifestations : concerts, ventes d'objets d'art, projections de films...
3. Cotisations.
4. Dons.

Si l'action d'AMNESTY INTERNATIONAL vous intéresse, envoyez vos dons à Amnesty International Section Française, 20, rue de la Michodière, 75002 Paris, C.C.P. 30.160.16 La Source.

A propos des conférences « Évangile et Liberté » à Paris.

Des trois conférences organisées par « Évangile et Liberté » à l'Union chrétienne de Paris, la troisième touchait des problèmes actuels. On a senti l'acuité de ces problèmes à certaines vibrations ou réactions de l'auditoire. Je m'empresse de dire que les exposés des deux conférenciers et les interventions du président étaient d'une haute qualité. Cette constatation n'est pas un banal compliment, étant donné le ton habituel des discussions politiques sur de pareils sujets ! En tout cas, la question n'a pas été tranchée et ne pouvait pas l'être.

Je me suis gardé de prendre la parole car la discussion verbale prête facilement à une crispation des thèses en présence. Il est vrai que les exposés, précisément à cause de leur qualité, auraient mérité et même exigé la lecture et la relecture plutôt qu'une simple et rapide audition. Aussi ai-je cru devoir, après un temps de réflexion, vous faire part de quelques considérations.

On a distingué une « violence institutionnelle » et une « violence insurrectionnelle ». On a cité l'exemple, hélas réel mais extrême, des violences de la Puissance occupante au cours de la dernière guerre. Si l'on applique le même raisonnement aux multiples problèmes de notre complexe vie sociale, on risque de tomber dans de tragiques erreurs ! Faut-il laisser aux divers groupes sociaux-professionnels, voire aux individus, la latitude de transposer, de généraliser ce raisonnement ? Faut-il les exposer au danger de mêler, même de bonne foi, leurs appétits, leur combativité, leurs instincts égoïstes à des causes initialement justes et de dépasser ainsi ces motifs ? Faut-il s'en remettre à ces groupes du soin de mesurer l'intérêt général qui détermine notre sort à tous ? L'expérience a été tentée et elle a abouti normalement à ce que des régimes désireux d'introduire plus de justice ont été obligés d'user d'autorité, d'employer la violence pour limiter les violences et les injustices.

La vérité, me semble-t-il, est que la violence (qu'elle vienne d'en bas, d'en haut ou du milieu) se comporte comme une force extérieure à ceux qui s'en remettent à elle, qu'elle échappe à notre raison, à notre contrôle. Les vieilles religions, auxquelles certains Occidentaux croient régler sommairement leur compte en les appelant « païennes », ont, à cet égard, une leçon à nous donner. Elles

attribuaient la violence à l'influence d'un dieu ou d'une déesse (Mars, Polémos, et, dans l'hindouisme, Shiva ou une de ses épouses, Kali). Certes, ces religions prenaient trop facilement leur parti de cette influence et faisaient la part trop large aux dieux de la Nature. C'est vrai. Mais que le christianisme ne commette pas la même faute ! L'Empereur Constantin a accommodé le christianisme à la sauce de l'agressivité, de la guerre et de l'ambition. Ne soyons pas le Constantin de la morale chrétienne ! Revenons au « Sermon sur la Montagne », point culminant de la morale chrétienne.

L'Évangile des Béatitudes est l'expression totale de « la religion de l'Esprit ». Ce qui l'inspire c'est la foi dans la puissance et la suprématie de l'Esprit.

La conclusion, c'est que « le Royaume » dont parle l'Évangile « n'est pas de ce monde ». Dans une allocution assez ancienne, dont j'ai un vif souvenir, le pasteur Marchal a dit « n'est pas de ce monde » signifie « ne procède pas de ce monde ». En d'autres termes, la morale chrétienne ne se sert pas des moyens de ce monde, ni de ses raisonnements. Elle relève d'une logique plus haute que nous ne faisons qu'entrevoir et que nous n'appliquons presque jamais. Cette logique est esquissée dans les paradoxes du « Sermon sur la Montagne ». Les mathématiques elles-mêmes ont souvent progressé parce qu'elles avaient admis, avant d'en être expérimentalement sûres, des logiques qui pouvaient sembler irrationnelles. Évidemment nous sommes encore très loin du but de la morale chrétienne et il faudra des efforts très longs, peut-être sans fin... Les conférenciers du 28 janvier l'ont accepté : la foi et la morale sont en éternel devenir. Mieux vaut donc viser plus haut...

A. Lamarle

A propos de l'article de A. Gounelle : Le Salut

Dans le numéro d'« Évangile et Liberté » du 20 janvier 1975, j'ai lu l'article d'A. Gounelle sur le salut. J'ai beaucoup aimé cette étude, notamment une définition donnée de la foi (une foi active, bien sûr), ce qui m'amène, *mê* *pousse*, à proposer ici mon témoignage.

On lit in fine : « La foi n'est pas la disparition des problèmes ; elle est le courage de les affronter, de ne pas renoncer et de continuer la lutte ; sur des chemins difficiles, nous avançons vers ce salut qui nous est annoncé et que nous ne possédons pas pleinement... ».

Monsieur le professeur et cher pasteur, Comme *cela est vrai* ! Comme *cela est vécu*... ! Nous le ressentons profondément «...sur les chemins difficiles » de l'Assistance aux déshérités et plus particulièrement de ceux qui ont été réprouvés et que nous voudrions aider (avec le courage dont vous parlez) à retrouver la voie du salut.

Merci de nous proposer cette définition de la *foi*, que nous essayons de faire nôtre... !

Merci également à Monsieur le pasteur Paul Richardot de nous donner, dans la même page, ce chant magnifique de Charles Péguy dont voici la dernière ligne : «...Mais qu'est-ce qu'un salut qui ne serait pas libre... ».

Chers amis inconnus et lointains, mais dont je lis régulièrement les contributions à notre journal : soyez remerciés !

Chers amis inconnus et lointains, et vous plus proches, que je connais, qui les lisez comme moi :

Je ferai lire à mes amis de l'équipe à laquelle j'ai la joie de pouvoir encore appartenir, et l'article d'André Gounelle, et la citation de Charles Péguy rapportée par Paul Richardot ; les deux sont pour nous inséparables.

Le premier, porte pour nous une certitude et donc un encouragement ; le second indique le « style » même de notre service.

Paul Bourguet

Aide sociale bénévole ; l'un des délégués agréés du Comité de Probation et d'Assistance d'un Tribunal de Grande Instance.

Note : Les Comités de Probation et d'Assistance aux libérés dans les départements sont mal connus en France, parfois jugés avec sévérité par une certaine masse de « bien-pensants » rétrogrades...

Ils sont cependant aujourd'hui environ deux cents Comités, répartis dans tous les départements et leur œuvre de rachat réussit à 80 %.

Ce service *national* (puisqu'il dépend de l'Administration de la JUSTICE) constitue donc — aussi — une sauvegarde de la Société... ; mais le nombre de délégués bénévoles est très insuffisant, et les « permanents », en petit nombre, ne peuvent suffire à la tâche, qui est lourde.

LA FORCE D'UNE IDÉE

ou DU DESIR ET DES EXIGENCES D'ÉTERNITÉ

Le *désir* du « toujours et à jamais » existe irréfutable. Cette constatation est universelle.

Mais y a-t-il toujours *exigence* d'éternité en nous, légitime ? de telle sorte que l'extinction de la vie à la mort serait une injustice du don ou du donateur de la vie à notre égard ?

Du désir d'éternité

Par « éternité », j'entends, sans me perdre dans la philosophie des mots, une vie consciente (1), au moins sérieuse, ferme, stable, non fragile, non précaire, répondant ainsi à cet « effort » constant de vivre qui anime et soutient notre existence. Son lieu ou son site n'entrent pas ici en considération. Ainsi, sans doute, parler d'éternité (2) n'est pas parler de la vie actuellement vécue par nous en ce monde spatio-temporel et que la mort attend de pied ferme et sûr à chaque accident et, de toute façon, au dernier et inéluctable soupir.

Le désir d'éternité est un désir de vie vraie dont l'essence ou la nature est de vivre, non de mourir ou de cesser de vivre. De ce point de vue, la vie et la mort sont en radicale contradiction. Cette vie qui veut vivre a contre elle la mort biologique qui, selon certains, l'efface purement et simplement. A cette affirmation de tant d'esprits distingués (qui prennent ainsi cette manière de se révolter), on pourrait demander pourquoi ils réduisent la vie à son apparence biologique qui trouve, en effet, son terme à la mort enregistrable ici-bas ?

La vie ne pourrait-elle pas, sans se contredire, être plus profondément vie et, mieux, plus profondément ce qu'aucun terme de nos langues ne peut exprimer si ce n'est par ce vieux mot pas mal usé, « vivre », qu'on applique sans discernement suffisant à tant d'êtres divers et dissemblables qui visiblement apparaissent, bougent et se déplacent et meurent sans avoir pu nous dire si vraiment ils vivaient...

Vivre, et en prendre conscience, ce n'est certainement pas mourir ?

Être, et en prendre conscience (même si avec cette conscience, un certain manque d'être se fait sentir aussi), ce n'est pas prendre conscience qu'on cesse d'être.

Mais si la vie et l'être donnés à l'homme, conscient de ce don, n'est finalement que la mise en train de cette cessation d'être et de vie, on peut affirmer qu'on n'a ni vraiment vécu ni vraiment été et que notre conscience d'être et de vie a été induite en erreur tragique. Le mot n'est pas trop fort.

Vivre vraiment n'est donc pas vivre seulement en forme biologique. Cette vérité, peut-être voudra-t-on me l'accorder de bonne foi ? Et cela d'autant plus que pour un homme sensé, normal, non abruti, manger, boire, dormir, se reproduire animaleusement n'épuisent pas toutes ses potentialités de vie consciente. En effet, cet homme qui pense ne penserait pas vivre suffisamment s'il ne pensait pas, s'il ne prenait pas conscience de sa pensée, cette pensée consciente qui pense l'absolu, l'illimité, le beau, le pur ? Cet homme ne penserait pas vivre vraiment, s'il ne pouvait aimer, aimer absolument et même se sacrifier pour un amour qui passe infiniment l'instinct sexuel. Sans se l'avouer toujours, cet homme ne croirait pas vivre vraiment s'il ne se sentait pas capable de désirer même l'absolu et l'infini, en y laissant parfois jusqu'à sa peau, pour ne pas cesser d'être ce qu'il croit être, tout au fond de lui-même, une capacité d'infini...

Cette vie, cette déjà « survie », qui ne peut s'empêcher de désirer, non seulement l'épanouissement de ses sens, mais

surtout l'épanouissement de sa pensée dont les sens ne sont que des serviteurs, l'épanouissement de son être et de son amour de l'être, du beau et du bien ; qui ne peut s'empêcher de déplorer non seulement le fléchissement et l'usure de ses activités sensibles, mais surtout la perte, beaucoup plus grave, de ses aspirations « actives » vers le haut, le beau, le pur qui, décidément, par les seuls moyens du bord, ne peuvent être réalisés en ce bas-monde, rendant vaines et dénuées de sens ces aspirations, sans lesquelles cependant aucune montée de l'esprit n'est concevable, cette vie exige-t-elle l'éternité ? L'immortalité serait peut-être un mot meilleur ?

Et voici la difficile question de l'exigence

Cette survie, déjà commencée, mais inéluctablement inachevée, même en fin de course, peut-elle « exiger » un épanouissement dans les profondeurs secrètes d'une éternité de vie, envers et contre toute mort ?

Certes, la vie peut exiger de la vie d'être vie, elle peut exiger de la vie d'être ce qu'elle est, vie et non point mort. Sans doute parler ainsi, c'est, me dira-t-on, pratiquer ou exercer une certaine logique verbale, qui n'a peut-être pas cours lorsqu'il s'agit de parler de la vie ; mais, en ce monde de la raison, même la plus spirituelle, la logique n'est-elle pas de rigueur ? Selon cette logique de l'esprit, la vie peut exiger de l'effort que la vie impose à la vie de n'être pas inefficace à son terme ? L'exiger n'est qu'une demande légitime de la vie elle-même.

Si la vie ne peut rejeter cette exigence, le donateur de la vie (s'il y a un donateur) peut retirer ce don ? Dans les termes du langage humain, il n'y a pas d'incohérence à cela si le donateur est libre de ses dons ; oui, mais c'est là parler en effet dans les langues humaines. Le donateur de la vie n'est pas un quelconque donateur puisqu'il donne en même temps que la vie la conscience personnelle à cette vie pour qu'elle soit vraiment possédée ; ce donateur se donne-t-il le droit de refuser en donnant ? En imposant à la vie la loi de la montée de la vie et du progrès personnel, en soi indéfini, le donateur n'a-t-il pas fait vraiment don de la vie ? Il est donc permis de dire que la vie reçue exige la vie sans avenir de mort...

De fait (selon les nihilistes absolus), cette vie donnée est un don de la mort à celui qui ne la connaissait pas ? En preuve, on vous mettra en face de la mort personnelle d'un chacun, universelle dans le temps et dans l'espace. C'est là le fait brutal qui autorise donc à dire que le don de la vie fut non seulement un faux don, non seulement une illusion, mais un moyen, terriblement efficace, de donner aux hommes la possibilité de goûter à pleins bords à cette horreur qu'ils ne connaissaient pas !

La mort est-elle cela ?

A cela, rien à répondre, oui si la mort était seulement cela, un évident effacement de la vie personnelle, fatal, inévitable, normal... Mais est-elle cela ? Qui en a fait l'expérience rigoureuse, qui est revenu de la mort pour nous dire qu'elle n'était qu'un néant ? Nul n'est revenu — c'est vrai — pour nous dire qu'elle débouchait dans la vie ou qu'elle n'était qu'un éclatement de la vie sous le sombre sein de la mort, sans doute, cependant nulle démonstration n'a été faite de son néant, et si

Suite page 14 →

elle était jamais possible, elle se heurterait à un fait, celui d'avoir constaté l'existence en soi, en ses profondeurs, d'un mouvement de vie qui nous éloigne chaque jour un peu plus de l'animalité mortelle et nous élève progressivement (sans refus de notre part) à un état d'être et de vie sans commune mesure avec n'importe quel achèvement animal en nous au temps de notre jeunesse. Les partisans de la mort totale (3) (s'il en existe ?) en sont venus à cette extrémité parce qu'ils ont confondu la mort biologique avec la mort totale. Pourquoi cette confusion due au trop visible ? Parce qu'ils n'ont voulu (4) voir dans la vie de l'homme que sa naissance et son déroulement biologiques qui donnent, en effet, à l'homme et à la bête une même naissance, une même croissance et une même mort ? Cette affirmation est-elle entièrement valable, est-elle suffisamment prouvée ? N'y a-t-il pas un fossé infranchissable entre la bête et l'homme ? Les manifestations de la vie de l'une sont-elles identifiables à celles de l'autre ? Nous l'avons déjà dit, la pensée de l'homme (ou sa conscience pensante) va trop loin et trop haut, au-delà des frontières du sensible et de la connaissance issue des sens pour qu'on le confonde, lui, avec l'animal couché à ses pieds et qui semble partager son dernier soupir. Cette passion du beau et de l'absolu, même vécue avec l'angoisse de l'inaccessible, et même en mourant avec son chien,

place l'homme à une distance qui le situe dans un infini fermé infiniment à la bête. Son amour, désespéré ici-bas, pour l'amour et le don purs qui sont vie et communion ineffable, en fait, profondément, là même où la pensée ne pénètre plus, un être qui n'est pas vraiment de ce monde visible où, en fin de compte, seule la surface a été explorée dans le bégaiement scientifique de nos grands hommes.

L'exigence d'éternité appartient, essentiellement, non bien sûr à cette vie que la voix du cœur charnel appelle à trop grands cris, que sa main touche, pèse, mesure, que son pied parcourt jusqu'à la dernière pelletée de terre, mais à ce qui se cache et gémit mystérieusement dans ces actes éminents, étonnants qu'un être de chair et de sang et d'instinct (s'il n'est que cela) ne pourrait accomplir. Il y a déjà de l'éternité en nous.

Jean Chavaner

- (1) Sans conscience de vivre, il n'y a pas vraiment pour l'homme de vie possédée.
- (2) Mot bref et commode surtout à ne pas prendre dans le sens de durée interminable qui n'est qu'un concept temporel de la terre des hommes.
- (3) J'entends ici par mort fatale l'anéantissement de la personnalité d'un chacun.
- (4) Une expérience psychanalytique nous donnerait peut-être un commencement d'interprétation dans certains refus qui ne relèvent pas tous des exigences de l'esprit.

LIVRES ET REVUES

ALETHINA

Quatre nouveaux titres

En ce début d'année, la collection Alethina s'enrichit de quatre nouveaux titres. Malgré les difficultés qui pèsent actuellement sur l'édition, nous pouvons nous réjouir qu'Alethina ait pu tenir son programme initial : offrir au rythme moyen de trois par année, de petits ouvrages de théologie destinés à un public cultivé. Mais parlons plutôt des nouveaux venus, qui portent les numéros 11 à 14 !

André Gounelle, professeur de théologie à la faculté protestante de Montpellier, un des meilleurs connaisseurs français de la théologie américaine a écrit APRES LA MORT DE DIEU. Sous ce titre, apparemment déroutant, il présente un magistral panorama, clair et nuancé, des différents athéismes du XXème siècle : sa synthèse permet au lecteur de mettre en place les pensées contradictoires qui s'affrontent aujourd'hui. Mais A. Gounelle ne se contente pas d'un diagnostic : il dit aussi comment est aujourd'hui possible une foi en Dieu vivant. Les mérites de cet ouvrage ont été relevés par le Fonds pour la diffusion de la pensée protestante, qui en approuve la publication.

Tout autre est l'essai de Jacques Chauvin, directeur du Centre protestant de recherches et rencontres, à Tourcoing. Son *Aventure humaine* propose une lecture inédite des textes classiques de l'Ancien Testament : pour J. Chauvin, les récits d'Adam et Eve, de Job ou de l'Exode, sont d'abord des témoins sur l'homme, la nature humaine : comme

tels, ils ne doivent pas être lus dans une optique religieuse, au sens restrictif du terme.

Les pouvoirs de l'homme est un nouveau volume d'un théologien les plus représentatifs du protestantisme français, le professeur Roger Mehl, de Strasbourg. Très beau, très dense, ce texte est tout à la fois une critique et une célébration des possibilités confiées à l'homme : voir, écouter, engendrer, transformer, mourir.

Enfin, il n'est pas besoin de présenter Albert Schweitzer. A l'occasion du 100ème anniversaire de sa naissance, Alethina propose au lecteur un texte important qui était resté inédit en français. *Le christianisme et les religions du monde* est la traduction d'une série de conférences données il y a une cinquantaine d'années. Nous sommes heureux que le public francophone puisse avoir accès à ce texte.

Ces ouvrages sont disponibles auprès de la Librairie protestante, 140, bd Saint-Germain, 75006 Paris. Chaque ouvrage environ cent pages format : 19/12 cm.

Claude Schwab

LA RÉFORME ET L'ÉDUCATION. Actes du 3è colloque tenu par le Centre d'Histoire de la Réforme et du Protestantisme de l'Université Paul-Valéry à Montpellier. — Éd. Privat à Toulouse.

Nous avons annoncé ce volume et donné les détails de sa composition dans notre numéro du 6 janvier 1975. Cet ouvrage a maintenant paru. Nous rappelons que « Les travaux de ce colloque constituent une introduction, à certains

égards très neuve, qui invite à des approfondissements d'un grand intérêt non seulement pour les historiens, mais également pour notre époque. »

Ajoutons, afin que nul n'en ignore, que le Centre d'Histoire de la Réforme et du Protestantisme est animé par notre collaborateur, le professeur Jean Boisset.

REVUES

FOI ET VIE, décembre 1974, No 5-6 en collaboration avec « *Feuillets des Avents* », octobre 1974.

Ce cahier de Foi et Vie (191 pages) traite d'un sujet très actuel : *Écologie et Théologie*. Il pose ainsi des questions fondamentales : la place et les droits de l'homme dans la nature.

Pour ce faire, *Foi et Vie* s'est enrichi des études faites aux « Avents » dans le courant de l'été 1974 sur le même problème.

La revue *Foi et Vie* nous donne ainsi une copieuse et large étude, fort diverse dans ses formulations, mais d'un grand intérêt. Il n'en pouvait être autrement, du reste, quand on connaît « Les Avents » et que l'on sait qu'il y a là dans les environs de Castres, une maison d'accueil animée par le P. André Fabre.

Au sommaire :

M. Rodès : La question écologique ; E. Kressmann : L'homme et la nature ; B. Charbonneau : Un nouveau fait social, le mouvement écologique ; J. Cholineau : Réflexion de la foi ; Visser't Hooft : Matériaux bibliques pour l'élaboration d'une théologie de la Nature ; H. Roux : Sens critique de la création ; J. de Caciocchi : Pour le salut de l'homme et de la

Nature ; F. Russo : Une approche phénoménologique de la Nature ; J. Ellul : Le rapport de l'homme à la création selon la Bible ; H. Friedel : En relisant la Genèse : les missions planétaires de l'espèce humaine ; A. Martin : Une réflexion théologique sur l'écologie ; Visser't Hooft : Dionysos et saint François.

Foi et Vie, 139, bd Montparnasse, 75006 Paris.

PAROLE ET SOCIÉTÉ No 4-5 1974.

Ce numéro contient pour l'essentiel (148 pages) les Actes, un premier ensemble des Actes du Tribunal Russell II sur la répression au Brésil, au Chili et en Amérique latine. On relève dans la préface ces paroles fort nettes de G. Casalis — et qui donnent en même temps la signification du Tribunal Russell pour ceux qui ne le connaîtraient pas : Notre espoir en face de cette généralisation de l'horreur qui s'étend sans limite dans le temps et l'espace, c'est que l'humanité comprenne que cette pollution-là, celle de l'assassinat méthodique de l'homme, des cellules et camp de mort lente reprise du nazisme et perfectionnée, avec tout ce que cela implique d'idéologie justificatrice et de propagande anesthésiante, avec toutes les complicités internationales qui l'appuient, est beaucoup plus pernicieuse et définitivement menaçante que la pollution matérielle dont parlent les écologues ».

Parole et société, 83, bd Arago, 75014 Paris.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS — juillet-septembre 1974.

Au sommaire :

G. Gonnet : Remarques sur l'historiographie vaudoise des XVI^e et XVII^e siècles ; Claude Lauriol : Un huguenot adversaire de Voltaire ; H. Bosc : Isabeau Redortier ; François Goguel : François Guizot ; J. Baubérot : L'action chrétienne sociale du pasteur Élie Gounelle à la « Solidarité de Roubaix » (suite).

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

G. Allais, directeur de société
J.-M. Charenso, pasteur, Charenton-le-Pont.
J. Chauvin, directeur du Centre de recherche et de formation du Nord, Tourcoing.
J. Chavaner, professeur, Vernaion.
A. Gounelle, professeur Faculté de Théologie, Montpellier.
B. Muller, pasteur, Alès.
L. Poulain, pasteur, Nîmes.
J. Raspail, pasteur, Septeuil.
J. Rivierre, pasteur, Sarraon.
Cl. Schwab, pasteur, Chésières, Suisse.

E. & L. — 24.2.1975

COMMUNIQUES

Église Réformée de France

I — Postes vacants
au 1er juillet 1975

Nord-Normandie :

Alençon, Calais, Cherbourg (Aumônerie Marine), Disséminés Sud-Manche, Elbeuf, Landouzy, Rouen III, Wanquetin.

Région parisienne :

Choisy-le-Roi I, Choisy-le-Roi II, Houilles, Neuilly, Paris-Annonciation II, Paris-Étoile II, Paris-Foyer de l'Âme I, Paris-Luxembourg II.

Ouest :

Châtellerauld, Courlay, Fontenay-le-Comte, Lusignan-Rouille, La Mothe-Saint-Héray, Mou-champs, Rochefort, Saint-Maixent, Jarnac, Iles de Saintonge II.

Sud-Ouest :

Informateur régional, Fondation John-Bost, Bordeaux-Hôpitaux, Carcassonne, Mazamet-Oratoire, Montalbanais III, Montalbanais IV, Mont-de-Marsan, Pamiers-Foix, Périgueux, Sainte-Foy-la-Grande.

Cévennes-Languedoc-Roussillon :

Mende, Meyrueis, Montpellier-Maguelone, Narbonne, Nîmes-Assistance, Saint-Génies-Gajan, Sète.

Provence-Côte d'Azur-Corse :

Antibes, Cannes, Digne-Haute-Provence, Marseille IV-Provence, Orange.

Centre-Alpes-Rhône :

Albon-Gluiras, Annemasse II, Bellegarde, Crest, Le Mazet, Thiers.

Est :

Châlons-sur-Marne, Pontarlier, Remiremont, Thaon-les-Vosges, Troyes, Verdun.

Autres postes :

(s'adresser au secrétaire général)

Amsterdam, Londres, Montréal, Stockholm (1976), Postes du D.E.F.A.P.

II — Nominations au 1er juillet 1975

(ne comprend pas les intérimaires 2^e liste)

Bourges : Olivier Pigeaud ; Chabeuil : Gilbert Manen ; La Voulte : Pierre Atger.

Cultes radiodiffusés 8 h 30 à 9 h.

2 mars : Pasteur Tania Metzel.

9 mars : Pasteur Maurice Carrez.

16 mars : Pasteur Jean-Louis Klein.

23 mars : Pasteur Jean Abel.

30 mars : Pasteur Maurice Carrez.

Télévision « Présence protestante »

2 mars : Culte en l'Église réformée d'Arles.

9 mars : Étude biblique de Jean Alexandre.

Message du pasteur Paul Guiraud.

16 mars : La Cimade et les réfugiés.

23 mars : Des pasteurs en prison (T. Metzel et A. Rey).

30 mars : Culte de Pâques en l'Église luthérienne de Bourg-la-Reine. Prédication : Pasteur Ed. Kiener.

Déjeuner de La Cause

Vendredi 28 février à 12 h 30 au restaurant de l'Hôtel des Centraux, 8, rue Jean-Goujon, 75008 Paris.

Présidence du professeur Alfred Kastler, Prix Nobel de Physique, qui prononcera une allocution sur ce sujet : ALBERT SCHWEITZER ET LES PROBLÈMES ACTUELS DU TIERS-MONDE.

COLLOQUE THÉOLOGIQUE ALETHINA

Organisé par l'équipe ALETHINA, ce colloque est ouvert à toute personne intéressée par les problèmes d'ordre théologique et qui entend les aborder dans un esprit d'ouverture, de recherche et de probité dans la pensée, avec une authentique exigence intellectuelle.

Programme :

2 avril 1975 : Questions sur l'au-delà, par le pasteur Laurent Gagnebin.

Le Nouveau Testament et la mort, par le pasteur Claude Schwab.

La danse des morts de Honegger, par le pasteur Francis Muller.

3 avril 1975 : L'âme et la mort par Raymond Cressaerts.

L'angoisse devant la mort par le pasteur J.-J. Maison.

Renseignements : Arrivée dès le 1er avril. Départ le 4 avril au matin. Prix de la session : 1.200 F belges.

Détails et inscription :

Pour la France : Professeur André Gounelle, Le Verger B, rue Aristide-Briand, 34170 Castelnau-le-Lez.

ou bien : Pasteur Francis Muller, 5, rue Calvin, 67000 Strasbourg.

Pour la Suisse : Pasteur J.-F. Rebeaud, Petites-Buttes, 1180 Rolle.

Pour la Belgique :

Pour la Belgique : Pasteur E. Conrath, 67, rue St-Quentin, 1040 Bruxelles.

Prière de s'inscrire sans tarder.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

HEUREUX CEUX QUI SAVENT

Sans le savoir, nous rencontrons beaucoup de gens heureux : ils savent. Tout, sur tout. C'est très agréable et, à moins d'être d'un tempérament batailleur, très reposant. On les voit discourir avec sûreté, par la parole ou l'écrit, tranchant, affirmant, triant, donnant à chacun selon son mérite et s'il se trouve un opposant plus coriace que d'autres, un des mots les plus brefs de la langue française saura le qualifier. Et ce dans tous les domaines : politique, économique, pédagogie, culturel... passons... voire même lorsqu'on parle de l'Église. C'est là que je suis tout chagriné.

DIAGNOSTICS ET REMEDES

Personne ne peut prétendre qu'à l'heure actuelle notre protestantisme en France — et c'est peut-être vrai pour le catholicisme — pratique l'auto-satisfaction de manière exagérée. On ne voit qu'analyses critiques, que critiques lucides (bien sûr) ou que lucides prophéties. Que ce soit par l'écrit ou la parole, nous subissons de multiples diagnostics sur l'état présent des communautés, sur ses causes actuelles ou plus anciennes. Chaque fois nous avons droit également à quelques anecdotes bien significatives aux yeux de celui qui s'exprime, à quelques faits glanés ça et là dans l'histoire récente des Églises.

Or, ces faits, ces anecdotes sont toujours vrais, mais choisis selon l'humeur de chacun : on obtient ainsi, soit une image (par exemple) des Églises réformées en marche vers le centralisme bureaucratique, soit vers l'éparpillement congrégationnaliste ou encore une vision quasi-apocalyptique de ces malheureuses paroisses livrées mains et pieds liés aux représentants de Paul VI qu'on opposera sans peine à la vision de ces mêmes paroisses prisonnières de leur orgueil protestant. On pourrait poursuivre sans peine ce petit jeu.

Qui dit « diagnostic », dit bien sûr « remède » et, ici, on me permettra d'avouer ma profonde admiration, mon émerveillement devant autant de lucidités (je dis bien : au pluriel). Bien qu'en général, je reste sur ma faim en ce qui concerne les remèdes. Là encore selon l'humeur de celui qui parle, on trouve des indications pessimistes ou optimistes sur l'avenir, le tout assaisonné de quelques versets bibliques bien choisis, sans oublier selon le cas, soit « la prise de conscience », soit « l'espérance du Saint-Esprit ». Comme disait l'autre : « Et voilà pourquoi votre fille est muette » et comme nous sommes dans l'Église, pour faire bonne mesure, j'ajoute — irrévérencieusement — « Amen ».

UN LIEU DE RENCONTRE

Il est pourtant nécessaire pour toute communauté (et pour nos Églises par conséquent) de s'interroger sur son état, de chercher les meilleures conditions de témoignage possibles, de réfléchir un peu au lendemain, de prévoir en somme. Ce qui me paraît attris-

tant, c'est que nous ne sachions pas y penser de manière fraternelle, sans chercher à dépasser nos premières oppositions, nous enfermant les uns et les autres dans nos propres discours, dans nos propres expériences, sans que nous tentions de relier entr'eux des faits, des attitudes, des modes de vie en Église souvent différents. A tant de lucidités véritables, à tant de sûretés, serait-il vraiment impossible de joindre beaucoup d'humilité ? Si nous pensons que nous avons raison — et pourquoi n'aurions-nous pas raison ? — est-il vraiment impossible de penser que celui qui n'arrive pas aux mêmes conclusions que nous a, lui aussi, raison ?

Il est vrai que, dans la vie des Églises, chacun peut trouver le fait ou l'anecdote qui le confortent dans son opinion, mais que ces faits, ces événements, ces déclarations soient parfois contradictoires, n'est-ce pas le résultat même de la vie ? Une vie qui est, pour l'Église comme pour d'autres groupes humains, faite de mouvement, de transformation. Il y a dans nos communautés des générations qui sont très diverses, des gens dont la piété n'a pas forcément la même origine et ces communautés elles-mêmes ne sont pas toutes placées dans les mêmes conditions de service ou de témoignage. Ce qui est vrai ici, ne l'est pas forcément ailleurs... Que ce soit évident, je le concède, mais que nous sachions vivre ces différences, je n'en suis pas du tout, mais pas du tout, certain.

Il ne s'agit pas de faire de nos Églises des lieux où on ne parle jamais de ce qui fâche, du reste on ne trouverait pas grand monde pour jouer à ce petit jeu, mais d'en faire un lieu où, justement, nous sachions nous affronter en toute clarté et vérité sans nous faire mal, sans esprit de jugement. Avec assez d'humilité et d'estime réciproque pour que nous puissions vivre une vraie rencontre, même sur des questions brûlantes.



Heureux ceux qui savent si bien ? Ils doivent bien se retrouver très seuls de temps à autre... Heureux sommes-nous si nous apprenons dans l'Église à nous rencontrer vraiment, pour partager ce qui nous est donné chaque jour.

Benjamin Muller

FONDATION JOHN BOST

(Asiles de La Force)

Quatre directeurs de pavillons recherchés par la Fondation John Bost pour 1975-1976.

Écrire : Direction générale de la Fondation, 24130 La Force

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 5

Lundi 10 mars 1975

L'IDENTITÉ DU PROTESTANTISME

par Laurent Gagnebin

Qu'est-ce que le protestantisme aujourd'hui ? C'est à une telle question que l'Assemblée générale du Protestantisme français, qui aura lieu à Paris le dernier trimestre de cette année, a l'intention de répondre. Nous ne voulons pas ici, en quelques lignes trop rapides, proposer des solutions, mais simplement analyser le pourquoi d'une telle interrogation qui peut surprendre. Aujourd'hui, comme autrefois, le protestantisme n'est-il pas, ne reste-t-il pas ce qu'il est ? Pourquoi donc éprouvons-nous cependant, de manière assez pressante à l'heure actuelle, le besoin de poser une telle question ? Quatre raisons principales nous semblent justifier une telle recherche :

1) Nous vivons une époque de remise en question générale qui touche les domaines les plus différents. Il serait bien étrange que le protestantisme échappât à une telle critique. Cette dernière, en l'occurrence, s'impose pour d'autres raisons que le mimétisme. Kierkegaard a écrit : « On ne naît pas chrétien, on le devient. ». Il en va de même pour notre confession. Nos contemporains sont de plus en plus sensibles, surtout parmi les jeunes, aux défauts de ce qu'on appelle un christianisme sociologique : on n'est pas chrétien de père en fils, on n'hérite pas sa confession comme une maladie, on n'est pas protestant par simple héritage. Cela ne suffit pas, cela ne suffit plus. Gabriel Matzneff, orthodoxe russe, écrit dans son livre *Comme le feu mêlé d'aromates* : « De nos jours où il n'y a plus que les convertis qui prennent le christianisme au sérieux, avoir été baptisé dans son enfance n'est pas une raison de croire, mais une raison de ne croire pas. (...) Aussi lorsque Georges Adamovitch, écrivant sur moi, s'étonne de ma fidélité à l'Église (...), je ne dois pas lui répondre que je suis orthodoxe à cause que mon père l'était, mais plutôt que je suis orthodoxe bien que mon père le fût. » (pp. 9-10). Notre foi doit

être une foi vécue, assumée. La question posée répond à un besoin de sincérité et à une soif d'authenticité très légitime. Un héros de Lessing, dans son drame *Nathan le sage*, déclara à un certain moment, et c'est un peu à chacun de nous qu'il s'adresse en réalité : « Un homme de ton espèce ne reste pas là où le hasard de sa naissance l'a placé, ou s'il y reste, c'est après avoir sondé les motifs et choisi le meilleur. ».

2) Il faut reconnaître que le visage du catholicisme romain a changé. Nous avons pris l'habitude de nous définir par rapport à un certain catholicisme et quand nous rencontrons, comme c'est si souvent le cas aujourd'hui, un catholique qui ne correspond plus à l'image que nous nous en faisons ou à la définition que nous avons l'habitude de donner de lui, nous avons l'impression de nous perdre, de ne plus très bien savoir qui nous sommes, d'avoir à retrouver notre propre identité. Le dialogue œcuménique devient très délicat quand le protestant doit sans cesse déclarer à son interlocuteur, par besoin de se sécuriser lui-même parfois : En disant ce que vous dites, en croyant ce que vous croyez, vous n'êtes plus catholique romain. L'homme de la base, dans l'Église catholique romaine, est très fréquemment hérétique ou protestant sans le savoir. Notons cependant qu'au sommet, qu'au niveau des états majors, les choses sont très différentes ou plutôt qu'elles ne changent pas. Henri Fesquet, chroniqueur catholique du journal « *Le Monde* », a réagi très fermement à la révocation par le cardinal Suenens de l'abbé Jean Kamp, dont le livre récent *Credo sans foi, foi sans credo* (Aubier-Montaigne) a été jugé ainsi par la hiérarchie officielle « totalement incompatible avec la foi ». Défendant la liberté d'expression et le droit à l'erreur, Henri Fesquet, dont nous avons déjà ici recommandé très chaleureusement le livre remarquable

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charenso, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*En page 4 on lira ce que pense un professeur de
théologie sur l'évolution religieuse de la jeunesse amé-
ricaine. Il rapporte, à notre sens, un événement d'une
importance majeure.*

*Bornons-nous à deux remarques suivies de quelques
questions et considérations :*

*a) On sait que les mouvements d'idées comme
l'évolution des comportements américains arrivent en
Europe quelque temps après avoir fleuri en Amérique.*

*b) Le jour où nous assisterons à une explosion de
recherche religieuse chez les jeunes, serons-nous prêts
à assumer notre responsabilité à leur égard ?*

*Par des gens très sérieux on a entendu dire que la
dernière génération chrétienne arrivait maintenant à
l'âge de la maturité. La fin du christianisme serait donc
proche.*

*Si ce pronostic était erroné, il importe de poser une
question : qu'advierait-il au cas où un souffle
d'appétit spirituel balayait la jeunesse contempo-
raine ? Que saurions-nous proposer ?*

*Un rapide inventaire s'impose. Regardons ce qui est
sensé représenter le support de la vie religieuse.*

*Nos Églises sont-elles attractives ? Nos cultes sont-
ils ferment de vie ? Certes, nos institutions sont riches
de réglementations manifestant l'intelligente imagina-
tion de ceux qui travaillent à leur édification. Mais que
vaut un bâtiment bien construit s'il n'y a personne
pour lui donner vie ?*

*Sans doute me rappellera-t-on que, ce disant, je
néglige l'existence du « peuple des baptisés » ; cette
seule appellation valant bonne référence.*

*Il apparaît que cette étiquette ne fait plus recette
aujourd'hui. Au reste, pour être chrétien, faudrait-il
nécessairement passer par un rite d'initiation ? Est-ce
par une estampille que Dieu reconnaît « les siens » ?
Au demeurant, qui sont « les siens ». Jésus dit : « ceux
qui font la volonté de mon Père ».*

*Dès lors, il importe de s'interroger. Quelle démon-
stration donnons-nous de cette volonté d'amour, de*

La foi toute nue, a eu le courage d'écrire avec clarté dans « *Le Monde* » du 11 décembre 1974 (p. 15) : « Ou bien l'Église romaine accepte la remise en cause de son Credo, avec les tâtonnements que celle-ci suppose, ou bien elle se condamne elle-même à dépérir. N'est-il pas téméraire de juger le livre de Jean Kamp incompatible avec la foi, alors qu'il l'est seulement, en fait, avec la théologie traditionnelle catholique ? Dans les Églises protestantes, un tel ouvrage n'aurait encouru aucun blâme. Les libres droits de la critique auraient simplement joué à son égard, comme il est normal dans une société pluraliste. (...) La liberté d'expression dans l'Église romaine reste un leurre. Les belles déclarations sur les droits de la personne humaine — et notamment celles du synode de 1974 — n'y changent rien. Il y a ce que l'on dit, et il y a ce que l'on fait. Il faudra bien tôt ou tard que l'Église donne en droit au pluralisme doctrinal la place qu'il occupe déjà en fait. ».

3) Dans la mesure où le protestantisme ne rencontre pas aujourd'hui sur sa route les mêmes problèmes qu'hier, il est tout à fait naturel qu'il tienne compte de l'actualité, non pas pour n'être plus lui-même, mais pour répondre avec plus d'autorité et de pertinence aux questions de ce siècle. Il y a là, qu'on le veuille ou non, une modification qui ne change rien à sa nature, mais qui peut troubler les consciences. Dans un article de la revue protestante libérale belge

justice, de vérité, d'ouverture, d'accueil, de tolérance, de confiance, de refus des violences et des haines...

Les cabotins aussi, vantent en paroles leur marchandise !

*Nos esprits seront-ils attentifs, ouverts, compréhensifs pour être accueillants à quiconque ?
A quiconque.*

On bute sur le mot et sur ce qu'il exprime.

Comment recevons-nous « l'autre » avec ses points de vue différents des nôtres ? Ne faut-il pas, parfois, accepter d'être chassé hors de ses habitudes, voire de son langage ? , d'être des émigrants sur sa propre terre ? ... avec ceux qui cherchent une patrie spirituelle.

Chez certains jeunes, la manière de voir les problèmes, les événements et les hommes se définit sans doute avec des éléments nouveaux. Souvent, leur critère de vie s'établit sur des bases inhabituelles. Ils éliminent les barrières que nos habitudes ont érigées. Ils exigent des libertés que nos habituelles contraintes comprennent mal. Ils ne semblent pas connaître de domaine réservé là où nous avons soigneusement préservé le nôtre.

Saurons-nous exprimer et vivre un christianisme attractif et vrai, un Évangile simple et exigeant : celui de l'esprit ?

N'est-il pas temps de poser ces questions essentielles ?
P.R.

« *Dialogue* », le professeur Lejeune, après avoir indiqué combien le christianisme social, l'œcuménisme, les sciences dites « humaines » avaient obligé le protestantisme contemporain à s'enrichir d'apports nouveaux, écrit : « A mon avis, un quatrième foyer se précisera dans les décennies à venir : c'est la confrontation avec les religions non-chrétiennes provoquées par l'émergence lente d'une culture planétaire. ».

Cela nous semble très vrai. Cet œcuménisme-là ne doit pas sombrer dans le syncrétisme, mais permettre un dialogue où chacun redécouvre à travers l'autre sa propre identité, des spécificités réciproques. La lecture du petit livre d'Albert Schweitzer que vient de publier la collection *Alethina* est particulièrement précieuse à cet égard : *Le christianisme et les religions du monde*. Il faut lire ce livre et le faire lire. Il y a là, pour le protestant de ce temps, plus qu'une urgence, un devoir.

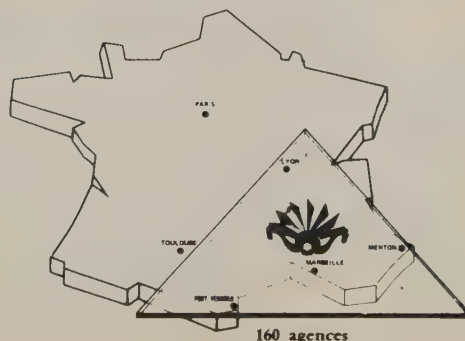
4) Enfin, il appartient à l'être-même du protestantisme de s'interroger sur lui-même, de connaître de salutaires mises en question. Les réformateurs disaient de l'Église qu'elle est *semper reformanda* : toujours à réformer. Les réformateurs eux-mêmes ne sont pas pour nous des papes infaillibles. Il nous faut, dans leurs œuvres, dégager l'esprit de la lettre. Leur être fidèle, ce sera donc parfois, apparemment, leur être infidèle. Le protestantisme, c'est en effet essentiellement un esprit de recherche qui ne se satisfait d'aucun dogme et ne trouve son achèvement dans aucune institution fixe, figée, permanente. Dans ce sens, le protestantisme, du point de vue spirituel, c'est « la révolution permanente ». Le protestantisme se veut tel, nous l'avons dit d'emblée, par sincérité, mais aussi par honnêteté intellectuelle. C'est très important. C'est Alexandre Vinet qui écrivait cette formule qui résume notre démarche : « La vérité sans la recherche de la vérité n'est que la moitié de la vérité. ».

Laurent Gagnebin

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



RELIGION

ET

JEUNES EN AMÉRIQUE

Monsieur Robert Lewis, professeur de théologie et de philosophie en Californie, invité à donner une conférence en France sur l'évolution spirituelle actuelle de la jeunesse américaine, a bien voulu donner au Bip/Snop un exposé dont voici quelques extraits :

Depuis longtemps aux États-Unis on entend dire que de moins en moins de gens vont à l'Église — qu'on y trouve que des personnes âgées. Or, maintenant, depuis quelques années, un autre mouvement commence à atteindre des proportions importantes. Les jeunes commencent à s'intéresser de plus en plus aux questions spirituelles.

Qu'il y ait, sans nul doute, un mouvement spirituel important en ce moment, est surtout évident dans les collèges et les universités. Un évangéliste qui a travaillé avec des étudiants, en Californie, depuis une vingtaine d'années, dit que dans les années cinquante il ne pouvait avoir que trente élèves dans ses groupes et cela, malgré tous ses efforts. Or, aujourd'hui, avec les mêmes efforts il en a trois cents.

Ainsi, depuis dix ans, on assiste à une véritable « explosion » d'études religieuses dans les universités américaines d'État. Plus de 50 % des universités ont actuellement un département d'études religieuses.

On donne plusieurs explications à cette quête spirituelle. Celle qu'on peut considérer comme étant la plus importante est la désillusion provoquée par la Science.

Un professeur d'éthique et de Sciences humaines écrit :

« La perspective religieuse affirme qu'il y a un mystère irréductible au cœur du monde matériel et de la vie humaine, un monde et une vie qui (tel est son espoir) ont un sens et une signification transcendante. De son côté, la science est incapable de nous aider à comprendre certains aspects cruciaux du monde et de

l'homme ; elle ne peut aider à pénétrer le mystère final de l'existence.

La recherche religieuse est donc non seulement toujours actuelle, mais elle est même impérative. Toute conception particulière de Dieu ou de la divinité peut être méprisée et rejetée ; les multiples maux et excès d'une religion organisée (ou de superstitions non organisées) peuvent être condamnés et démolis. Par contre, ce qui ne devrait en aucun cas être ni méprisé ni condamné, est la foi ou le désir de la foi qui conduisent les gens à se préoccuper en premier lieu du mystère de l'existence. »

La plus importante caractéristique qui traverse ce mouvement des jeunes est la mise en évidence de l'individu personnel au lieu des institutions.

On remarque, par ailleurs, que les jeunes sont très attirés par les pratiques de méditation orientale qui ne réclament aucune connaissance et qui les rendent directement participants. Il faut noter cet impérieux besoin de n'être pas l'anonyme passif. Dès lors, les jeunes rejettent toute exigence et contrainte. « Ils veulent qu'on les atteigne pour eux-mêmes, pour leur propre valeur intrinsèque et non dans un but ultérieur.

Quand les jeunes commencent à connaître l'Évangile et la personne du Christ, ils cherchent un modèle du Christ et de l'Évangile, tout spécialement parmi ceux qui sont leurs pasteurs. Il est vrai que l'Évangile compris par une foi développée dévoile une quantité énorme de qualités importantes chez Jésus. Or, pour les jeunes, les qualités les plus importantes sont : la joie, l'amour et la bonté, la patience et la tolérance, l'esprit ouvert et la bonne volonté d'écouter, une âme compatissante et intéressée, une simplicité et une droiture sincère et honnête. »

Voilà qui est bien nécessaire de connaître. Ce sont des signes encourageants qui ne sont encore qu'à leur début.

Robert Lewis



DE DIETRICH
la grande marque
française

CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

JEUNESSE MARGINALE

Pour la « jeunesse marginale » et pour les jeunes désirant apporter leur collaboration à une tâche difficile, les Unions chrétiennes de jeunes gens (1) proposent : *Aide à toute détresse, Siloé, S.O.S. Téléphone.*



AIDE A TOUTE DÉTRESSE (2) est un Mouvement au service du quart-Monde, c'est-à-dire des plus déshérités, des exclus de notre société.

Son objectif est de faire reconnaître ces exclus comme membres à part entière de la Communauté, briser leur isolement, les aider à prendre en main la responsabilité de leur vie, les réintroduire dans le monde du travail, dans la vie socio-culturelle, politique..., préparer l'avenir des jeunes.

Son action s'exerce à différents niveaux, par exemple :

Centres d'hébergement familial appelés aussi cités promotionnelles où les familles sont accueillies pour une période limitée durant laquelle les besoins sont étudiés : logement, travail, éducation et scolarité des enfants, orientation, des jeunes, santé...

Pré-écoles pour des enfants inadaptés à une scolarité normale, avec l'élaboration d'une pédagogie appropriée, associant parents et pouvoirs publics.

Pivots culturels, dont le but est d'intéresser les jeunes à la lecture, l'étude, la découverte du monde et développer leurs moyens d'expression.

Clubs de jeunes avec des éducateurs qui orientent l'animation, laissant aux jeunes la responsabilité de la gestion et l'initiative des actions. Travail essentiel, mais difficile, ces jeunes étant fortement perturbés par l'enfance qu'ils ont vécue.

Une « action de rue » est menée parallèlement aux clubs, auprès des jeunes qui refusent toute structure, là où ils se rassemblent, où ils vivent, l'éducateur lui-même habitant dans la cité. Ceci permet un lieu d'accueil en appartement, élément essentiel qui favorise des relations plus profondes avec un jeune ou un petit groupe.



SILOE (3) est constitué par une petite équipe dont le siège est un restaurant-bar à Paris (quartier de Pigalle), et dont la tâche essentielle est l'accueil des victimes

de la prostitution. Parmi ces victimes, beaucoup de jeunes, et parmi ces jeunes, de plus en plus de garçons, venant de province après avoir quitté leur famille.

Le restaurant, qui n'est pas grand, ne suffit plus. Depuis quelques mois, l'équipe monte un nouveau projet dans le quartier : une salle ouverte en soirée pour l'accueil et l'animation, et quelques chambres pour un hébergement provisoire, afin de recevoir les jeunes qui n'ont rien en les aidant à trouver un travail, un logement, un foyer ou un groupe d'accueil.



S.O.S. AMITIÉ PAR TÉLÉPHONE (4)

Lancé par un pasteur en France après la guerre, ce service existe maintenant dans presque toutes les grandes villes de France et dans de nombreux pays.

L'objectif de S.O.S. Amitié est d'être une présence auprès de ceux que la vie isole et accable, leur offrant, dans l'anonymat, la possibilité de s'exprimer immédiatement et librement. Cette présence, cette écoute de l'autre dans le respect de ses convictions et de son comportement permettent que s'engage un dialogue et qu'il y ait rencontre. Elles permettent à celui qui appelle de se sentir accueilli, compris, aimé, délivré de sa solitude, et devenir capable d'affronter sa situation, pour lui apporter une solution.

Parmi les *appelants*, il y a beaucoup de jeunes (30 % des 100.000 appels reçus en 1972 émanaient de jeunes de moins de 25 ans). Ce sont par exemple de jeunes provinciaux arrivant à Paris et dont le rêve est vite déchiré. Au pied du mur, s'ils n'ont pas fait d'autres choix (délinquance, drogue, alcool, prostitution), ils décrochent le téléphone, avec tous leurs problèmes : parents, famille, sexualité, mariage, amour, maternité, avortement, solitude, travail, sens de la vie, refus de la vie, quête de la foi.

Les *écoutants* sont des bénévoles qui assurent, en dehors de leur travail professionnel, une présence permanente en se relayant 24 heures sur 24. Cette présence est de quatre heures consécutives par semaine ou quinzaine à Paris.

Certains sont appelés à poursuivre un dialogue face à face, lorsqu'il est demandé. D'autres, plus spécialisés : médecins, juristes, psychologues, assistantes sociales, ecclésiastiques, ou autres, apportent leur concours.

Chaque poste réunit ses écoutants en groupes de partage pour une mise en commun des expériences et des questions.

- (1) Comité national : Le Rocheton - 77008 Melun
- (2) Siège : 122, avenue Général-Leclerc - 95480 Pierrelaye
- (3) Siège : 21, bd de Clichy - 75009 Paris
- (4) Siège : 5, rue Labord - 75008 Paris. Tél. 387.37.01.



NOTULES

« Nouvelle société ». C'est la formule à la mode. Le gouvernement l'a adoptée. C'est puéril. Peut-on changer le cœur des hommes par des lois et des décrets ?



Notre Président de la République se fait inviter à la table de ses concitoyens. Chacun peut avoir son idée sur cette visite. Mais qui ouvrira sa porte au Christ ?



L'autre soir, notre télévision a présenté un champion mangeur de boudins. Devant les yeux des téléspectateurs il a avalé, je crois, un mètre soixante de boudin. C'est beaucoup, surtout lorsque dans le Sahel ou dans l'Inde on ramasse tous les jours des morts de faim.



Dans un article de R. Priouret dans « L'Express » du 30 juin 1969, cette note : « Nul doute qu'il n'y ait un enchaînement direct entre ces trois dates : 24 octobre 1929 : craque boursier à Wall Street ; 1931 : vingt-cinq millions de sans travail ; 1945 : vingt-cinq millions de morts. ».



Cependant, le Président égyptien est venu chercher chez nous, qui avons été heureux de les lui vendre, avions, canons, chars, etc...



Que dire : « Il se peut que Dieu se lasse des hommes... » (Churchill, dans son dernier discours à la Chambre des Communes en 1955).



Ou quand même et contre tout : « Heureux les pacifistes » — comme le Christ.

Robert Louis

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tarn)

FAITES ABONNER VOS AMIS
A
ÉVANGILE ET LIBERTÉ

Lettre d'un père pour ses enfants

Je viens de classer des papiers ; j'en ai relu certains. Beaucoup m'ont frappé. Je livre celui qui suit à la méditation des lecteurs d'« Évangile et Liberté ».

Je ne sais si les enfants à qui cette lettre était adressée l'ont jamais reçue... Elle est ancienne en effet, elle est datée du 27 mai 1943, en pleine guerre, et est écrite par un militaire.

Jean Boisset

oo

« J'écris, ce soir, pour des hommes que seront demain mes enfants. Je ne sais si, parvenus à l'âge où la vie paraît à son versant triste, ils auront encore leur père à qui parler, à qui ouvrir leur cœur, et à qui dire le fond de leur pensée — qui pourra comprendre la brisure de leur idéal. Alors, pour eux, j'écris ces mots.

Car vous aurez, parfois, mes enfants, la certitude que, au-dedans de vous, il y a une cassure ; vous souffrirez, un jour, au cœur de votre âme ; vous découvrirez une humanité dure, inintelligente, plus animale qu'humaine. D'autres vous raconteront des folies accomplies par vos semblables ; vous verrez, autour de vous, vos semblables accomplir des folies encore plus folles.

La notion de la vie que vous aurez héritée, sera combattue ; on s'en moquera ; on ne la comprendra pas, ou, si on la comprend, ce sera pour dire : « C'est bien... C'est vrai... Mais... ».

Peut-être serez-vous découragés. Je le comprends ; car moi aussi, enfants, j'ai parfois envie d'être découragé — et je suis homme.

Mais non, voyez-vous, c'est nous qui avons raison — raison malgré tout ; raison contre beaucoup. Parce que notre conception de la vie est universelle ; parce qu'elle peut s'appliquer à tous ; parce qu'elle est une règle valable pour l'humanité ; et que, elle absente, l'humanité est ce qu'elle est. Or, ce qu'elle ne doit pas être, sans quoi tout est jeu, chasse, déchirement de jungle.

Voyez-vous, il y a deux choses dans la vie : le fait et le droit. Il y a aussi deux conceptions de la vie : celle qui est matérielle, et celle qui est spirituelle. La seconde, celle de droit, est spirituelle, est un chef-d'œuvre à entreprendre et à mener à bien. On peut, parfois, ne pas réussir le plan, l'ébauche, la maquette — faire un « contre-sens ». L'idée existe quand même : ce qui est de droit, EST. Et il nous faut toujours continuer, même s'il nous faut recommencer. C'est cela, vivre ; quand cette continuation et ce recommencement montent.

Je veux vous dire autre chose encore, ce soir, pour quand vous serez hommes. Je viens d'avoir une longue et pénible

conversation avec un des sous-officiers de mon État-Major, sur les rapports entre hommes et femmes. J'en suis encore affolé : il y a devant moi comme un abîme creusé. Je pense que vous verrez demain ce que je vois aujourd'hui. Je veux vous dire ce que je pense.

L'homme et la femme sont deux êtres vivants, au même titre respectables, l'un et l'autre.

Chacun doit se respecter et respecter l'autre. Il n'est pas vrai qu'il y ait des choses permises aux hommes avec certaines femmes ; avec certaines femmes pour les hommes.

Il y a deux sortes de relations entre hommes et femmes : les relations de camaraderie, d'amitié, d'affection — et les relations d'amour.

Les premières sont générales : il n'y a pas de raison pour que jeunes gens et jeunes filles, hommes et femmes, ne connaissent pas ces relations qui sont un enrichissement certain.

Les secondes sont spéciales : elles ne sont justes qu'entre mari et femme. Pourquoi ? Parce que, lorsqu'un homme et une femme s'aiment, leur amour se traduit par le rapport normal de la transmission de la vie. Ils veulent l'enfant. Et cet acte de la transmission de la vie n'est et ne doit être que la manifestation de cet amour réciproque qui est témoigné à celui et à celle seuls de qui ont voulu avoir un enfant.

On ne se comporte jamais avec une autre femme que la sienne, quelle qu'elle soit, comme si on voulait avoir avec elle des enfants. Autrement dit : le rapport d'amour conjugal ne se comprend, n'est vrai, que dans le mariage et pour la famille.

En général, on ne pense pas ainsi. Ce n'est pas la façon courante de penser qui est juste ; c'est celle dont je viens d'écrire. L'autre, celle qui est généralement admise, mène à tous les débordements :

L'homme peut se livrer à n'importe quoi : il n'y en a pas de traces ;

La femme n'a qu'à ne pas se faire « pincer ».

Alors, il peut y avoir des enfants — anormalement. L'homme, en général, les abandonne : la mère en souffre ; elle est marquée. L'enfant en souffre : il est abandonné. Je sais bien qu'il est un remède, qui consiste à « régulariser » la situation. Mais il est parfois impossible de le faire (quand l'un des deux est marié — à moins qu'il ne divorce ; mais ce remède est pire que le mal). Et, en général, les personnes qui ont eu ainsi des enfants, n'ont jamais eu l'intention d'en avoir ; l'arrivée d'un enfant est un accident imprévu — et on ne fonde pas un foyer sur un accident imprévu !

Il reste qu'il est digne, pour un homme qui a séduit une femme, de se marier avec elle. Il demeure qu'il est plus digne encore de ne point en séduire.

Soyez francs, loyaux entre vous. Sachez qu'il est des attitudes permises, et d'autres qui ne le sont pas ; des gestes, aussi.

Il n'est pas défendu, quand on est homme, d'éprouver de la sympathie pour une femme ; et inversement. Il n'est pas défendu d'être « libres », entre homme et femme, garçons et filles. Mais la liberté n'a jamais été la licence.

Sachez, je vous le demande, qu'il y a des limites à ne pas franchir, qui sont celles de l'honneur : le vôtre, et celui de l'autre ; celui de l'autre et le vôtre, tout ensemble.

Enfants — mes enfants —, quand je vois, devant vous s'ouvrir la vie, j'ai presque peur, d'abord.

Et puis, non, n'est-ce pas ?

Dans cette vie, vous saurez bien être des hommes. »

FONDATION JOHN BOST

(Asiles de La Force)

Quatre directeurs de pavillons recherchés par la Fondation John Bost pour 1975-1976.

Écrire : Direction générale de la Fondation, 24130 La Force

L'EAU ET SES LIMITES

S'il est une chose entre toutes qui, sous nos climats surtout, paraît inépuisable et ne requérir, en conséquence, aucune préoccupation d'économie dans l'usage que nous en faisons, c'est bien l'eau. Or, au terme d'une enquête conduite ces dernières années par l'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.), 130 millions d'hommes souffrent dès maintenant de la soif et, comme l'écrivent deux spécialistes : « Nous sommes déjà en passe de connaître une pénurie catastrophique. » (1). Au reste, la situation a paru si grave à l'échelle du monde que l'UNESCO (2) a patronné une « Décennie hydrologique internationale » dont l'objectif a été de recenser du 1er janvier 1965 au 1er janvier 1975 les ressources terrestres en eau douce. Les conclusions de cette enquête à laquelle ont collaboré tous les hydrologues du monde ne sont naturellement pas encore connues. Nous possédons cependant assez de documents concordants pour fournir ici une analyse succincte de la situation de l'eau dans le monde, cette eau dont Thalès de Milet, six siècles avant Jésus-Christ, disait déjà qu'elle est la matière première de toute vie.

En effet, c'est dans son sein que la vie a pris naissance et elle est toujours le constituant fondamental des organismes végétaux et animaux. Chez l'être humain lui-même, l'embryon de trois jours contient 97 % d'eau, le fœtus de trois mois 91 %, celui de huit mois 81 % et l'adulte de 65 à 70 %. Un homme de 70 kilos renferme donc dans ses tissus 50 litres d'eau environ, ses os n'en contenant que 33 % de leur propre poids et son cerveau 87 % du sien. Ainsi donc, l'humanité entière, avec ses jeunes et ses vieux, ses passions et ses rêves, ses misères et ses espérances, c'est d'abord une masse de 110 à 120 millions de tonnes d'eau sur un poids total de 160 à 180 millions de tonnes.

Les eaux, qui représentent la cinq millième partie de la masse terrestre, ont un volume global d'un milliard deux cent cinquante millions de kilomètres cubes. C'est beaucoup, certes, mais 98 % de ces eaux, salées en moyenne à 35 grammes au litre, remplissent mers et océans et ne peuvent ni être bues en l'état ni servir à l'irrigation. 2 % seulement des eaux terrestres peuvent être considérées comme douces encore que certaines, contenant de 0,5 gramme à 2 grammes au litre, sont impropres aux usages agricoles. D'autre part, la plus grande partie de ces eaux est emprisonnée, depuis la fin de la dernière grande glaciation, qui remonte à dix mille ans environ, dans les grandes calottes glaciaires du Groënland et de l'Antarctique. La fonte des glaces du Pôle-Sud pourrait à elle seule alimenter tous les fleuves du monde pendant huit cents ans. En bref, il ne reste à notre disposition que 500.000 kilomètres cubes d'eau douce dont les 7/10 sont en surface (lacs, fleuves,

rivières) et le reste sous terre (nappes phréatiques et nappes profondes). Il tombe aussi, il est vrai, 400.000 kilomètres cubes de pluie et de neige par an, mais cela compense seulement l'évaporation, laquelle prélève annuellement une hauteur d'un mètre d'eau sur la totalité des mers et des océans. A un moment donné l'atmosphère ne contient jamais plus de 13 à 14.000 kilomètres cubes d'eau.

Si nous ajoutons par ailleurs que les eaux courantes ne sont douces que pendant leur trajet jusqu'à la mer, que d'immenses fleuves, en Sibérie notamment, traversent des régions inhospitalières et peu peuplées, qu'il n'est pas possible de prélever la totalité des eaux de surface ni des eaux souterraines, les spécialistes arrivent à la conclusion que 20.000 kilomètres cubes d'eau douce par an seulement sont à la disposition de l'humanité (3).

Face à ces ressources, la consommation qui, en civilisation artisanale s'établissait autour de quatre à cinq litres par personne et par jour, atteint aujourd'hui aux États-Unis plus de six mille litres par tête et par jour (4).

La civilisation dite de consommation, dans laquelle nous sommes encore, tend à hisser l'humanité entière à un niveau matériel de vie de plus en plus élevé. Or, toute élévation du niveau de vie nécessite une consommation d'eau plus grande à cause des besoins de l'agriculture (un million de litres d'eau par tonne de fourrage, par exemple), de l'industrie (300.000 litres d'eau par tonne de papier), etc...

Sur la base de la consommation américaine, il n'y a d'eau que pour neuf milliards d'habitants, chiffre qui sera atteint dans une quarantaine d'années. Mais c'est là une vue très optimiste car les ressources hydrologiques de la terre sont, non seulement réparties de façon très inégale mais, surtout, gravement aliénées et chaque jour un peu plus par une pollution extravagante.

Sans doute, certains pays (Koweït et Israël, notamment) ont commencé à utiliser de l'eau de mer dessalée mais à très petite échelle et à un prix de revient très élevé.

En un mot, la bataille pour l'eau vive est déjà commencée. Du sort de cette bataille dépend l'avenir ou la mort de l'humanité.

Pierre Germain

(1) P. Stiegele et O. Klee : « Plus d'eau potable pour demain » (Laffont - 1974).

(2) « Organisation des Nations unies pour l'Éducation, la Science et la Culture ».

(3) R. Furon : « Le problème de l'eau dans le monde » - (Payot - 1973).

(4) « L'homme en quête d'eau » - (Courrier UNESCO - juin 1970).

Le Christianisme révolutionnaire

de Roger Garaudy.

En acceptant de prendre la parole aux soirées libérales organisées rue de Trévis à Paris par « Évangile et Liberté », Roger Garaudy a comblé notre attente en exposant, en trente brèves minutes, le 28 janvier, devant une salle comble, ses idées personnelles sur le sujet proposé : *L'avenir de Jésus et l'avenir de l'humanité*. Si les deux invités précédents avaient éludé le dénominateur commun de ces trois conférences : « l'avenir de Jésus », le premier parce que la spiritualité du judaïsme contemporain le préoccupait avant tout, le second parce qu'il ne croit pas, a-t-il dit, à la personne divine de Jésus, Roger Garaudy par contre nous a livré avec chaleur et confiance le secret de sa foi dans le sens révolutionnaire du message du Christ pour la société d'aujourd'hui et celle de demain, qui ont les mêmes exigences.

Roger Garaudy est un philosophe authentique, chez lequel la réflexion critique et constructive met en forme les aspirations religieuses et l'engagement chrétien sans détour. Il nous a beaucoup apporté et nous l'en remercions.

Sa conception de l'avenir relève du bon sens ; c'est dire qu'il récuse toute futurologie « technologique », qui ne voit dans l'homme qu'une marionnette mise en scène par les « structures ». Il se réfère de préférence à la prospective, dans la mesure où elle met au premier plan la réflexion sur les fins. L'homme en effet, selon lui, ne se réduit jamais aux *conditions* qui lui ont donné naissance. Il est transcendant par rapport à son propre passé. Sinon il est aliéné, au sens marxiste du mot. L'homme est donc *responsable* de son avenir. Il serait fou de se borner à extrapoler. Les révolutions du passé ne peuvent nous éclairer sur les mutations ou révolutions à venir. Elles ont, en effet, négligé de faire appel à la considération des fins, lesquelles sont extérieures au système. Il ne s'agit plus de mettre la société en correspondance avec un état *existant*, mais de mettre en œuvre le principe de la transcendance et d'établir avec la « nature » d'autres rapports que « scientifiques » : des rapports d'amour en particulier. C'est ainsi que la liberté de mon voisin, dans ces perspectives, n'est plus la limite seulement de ma liberté, mais sa condition.

Trois postulats.

Une action révolutionnaire « post-biblique » repose, selon Roger Garaudy, sur trois postulats :

D'abord le postulat de la *transcendance*, comme il vient d'être dit : les fins de l'action révolutionnaire ne peuvent être seulement déduites d'un état de chose donné. Elles postulent une possibilité permanente de transcendance, au sens de dépassement, vers quelque chose de nouveau, qui vient à nous du dehors.

D'où le postulat de la *relativité*, qui concerne l'histoire. Il est toujours possible de s'arracher à une aberration ; Roger Garaudy nous renvoie, ici, à l'esprit des Prophètes. Aucune réalisation historique, selon lui, ne peut être considérée comme une fin *dernière*. Le nier, au profit d'un absolutisme sclérosant, c'est se condamner au dogmatisme, avec son accompagnement de prisons et d'asiles psychiatriques.

Le 3ème postulat est celui de l'*espérance*, postulat eschatologique, fondement d'une théologie de l'espérance. L'homme est une tâche à accomplir. La société est aussi une tâche à accomplir. Et cette tâche a un caractère esthétique. Nous sommes aux antipodes du mécanisme déterministe.

Une traduction toujours possible.

Roger Garaudy pense que ces vues sont à la fois chrétiennes et révolutionnaires. Quand nous disons :

Jésus existe, cela signifie que l'homme est toujours le créateur possible de son propre avenir ; *croire au Christ*, c'est dire que l'homme n'est pas seulement la résultante du jeu des causes objectives. Dire que *Dieu est une personne*, c'est dire que mon avenir n'est pas limité par un monde de choses et de concepts, mais que par mes *réponses* je deviens un homme : je puis me libérer de ma soumission aux intérêts économiques et sociaux, et par là, me réaliser. C'est donc faire appel, par delà *et* la routine *et* la révolte, à une créativité continue.

Dans cette optique enfin, le *péché* c'est le refus de créer une vie nouvelle. L'*enfer*, c'est l'absence des autres. La *prière* n'est pas une attitude de dépendance vis-à-vis d'un roi ; mais prier c'est étreindre le monde dans sa totalité, être à l'écoute et préparer notre *réponse* en toute responsabilité. C'est savoir écouter la musique de l'« être » en nous. Le *salut* enfin, c'est la possibilité d'arrachement à la « nature » et à ses aliénations.

CONVERGENCES SUR L'AVENIR

« *L'homme responsable de son devenir* » : tel aurait pu être le sous-titre de la conférence-débat qui s'est tenue, mardi 28 janvier, au foyer de l'UCJG à Paris, entre Roger Garaudy et le pasteur Christian Mazel, sur le thème : « *L'avenir de Jésus et l'avenir de la société* ».

Si le débat fut mince parce que les interlocuteurs tombaient souvent d'accord, il n'en fut pas moins passionnant. Nous en publions ici quelques extraits.

QU'EST-CE QUE L'AVENIR ?

Roger Garaudy : « *L'avenir n'existe pas encore, ce n'est pas un scénario écrit d'avance. Je ne crois pas en la futurologie qui est une prévision technologique, mais je préfère la prospective qui est une réflexion sur les fins. L'homme ne se réduit pas à l'ensemble des forces qui lui ont donné naissance, sinon il serait aliéné par son passé. Or, il est capable de sortir de la contingence, c'est pourquoi il est responsable de son destin.* ».

Christian Mazel : « *Il faut distinguer le futur de l'avenir. Le futur est dépendant du présent (le gland qui germe), l'avenir est formé d'éléments qui se choquent, s'attirent, se dynamisent les uns les autres dans une sorte de mouvement cybernétique. Il faut aller au-delà des courbes de prévision, l'avenir n'est pas une projection du passé.* ».

L'INTERVENTION DE JÉSUS

Roger Garaudy : « *Dire que l'on croit au Christ, c'est dire que l'on croit que, si l'on en consent l'effort, l'avenir pourra*

être différent d'aujourd'hui. Dire que Dieu est Personne signifie que l'on considère qu'il y a autre chose que la réalité biologique. Christ n'est jamais où on l'attend, il est création et amour. Dire que Dieu est Esprit, c'est dire qu'il y a une source inépuisable de créativité. Dire que Dieu est création c'est dire que l'homme n'est pas ce qu'il est, mais ce qu'il sera. L'homme n'est pleinement humain que lorsqu'il participe à un projet qui le dépasse. ».

Christian Mazel : « *On présente souvent Jésus comme une privation, or il nous a apporté le royaume de Dieu. Mais, au cours des âges, nous avons un peu perdu le sens de sa parole. Lorsque Jésus vivait, le peuple espérait des réalisations tangibles. C'est à nous, à partir de Jésus, de découvrir l'avenir de l'homme nouveau et de la société nouvelle. La résurrection du Christ n'épuise pas la nouvelle création. Le tout est de savoir si, pour nous, c'est une voix du passé qui s'épuise ou si c'est celui qui appelle et que nous entendons de plus en plus.* ».

LA SOCIÉTÉ DE L'AVENIR

Roger Garaudy : « *En 1789, la bourgeoisie possédait les forces d'avenir de la société, la révolution a consisté à faire correspondre les institutions à cet état de fait. Nous sommes pleinement responsables des transformations de la société dont nous devons remettre en cause les fins mêmes. Il faudra imaginer de nouveaux rapports entre les hommes et la nature et entre les hommes. Les postulats d'une action révolutionnaire sont les postulats de la Bible : la transcendance*

qui fait que l'homme réalise par sa conscience l'émergence du nouveau, la relativité qui permet la rupture avec une situation sociale, l'ouverture et l'espérance. ».

Christian Mazel : « *Au moment où s'est formée la société actuelle, les chrétiens ont perdu pied : ils ne savaient plus où placer Jésus. L'Église a essayé de rattraper le train de l'espérance dans le progrès. Depuis 1968, on conteste le bonheur par l'abondance, la société dépensière, la croissance. Le royaume de Dieu sera une société où l'homme cessera d'être l'exploiteur de l'homme, le règne de l'amour et de la justice sur terre, dans la collectivité.* ».

L'ESPÉRANCE

Roger Garaudy : « *Foi et action politique, royaume de Dieu et création du monde, tout cela est indissociable. C'est le même combat pour la libération politique et historique ainsi que celle du péché. Il faut arriver à un homme tout entier terrestre et divin. Désespérer, c'est nier Dieu.* ».

Christian Mazel : « *Etre réaliste n'est pas croire que l'homme est indécorable ; l'avenir est un acte de foi. Non pas un acte sacré, mais un acte de foi dans la préoccupation utile, un engagement existentiel, un choix de vie. Nous devons aimer l'avenir.* ».

Propos recueillis par
Christophe Naigeon

dans *Réforme*, 8 février 1975.

Un christianisme authentique.

Pour Roger Garaudy, une action révolutionnaire et un christianisme authentique sont inséparables : maintenir, ici le dualisme ne serait que solidarité hypocrite avec l'ordre — ou le désordre — établi ; Roger Garaudy rejette également toute sacralisation d'une quelconque révolution. Par ailleurs, la foi en Christ ne saurait s'évaporer en piété personnelle. Elle est liée à la création de l'avenir du monde, un avenir de renouvellement sans fin. La religion véritable n'est pas un opium, mais un levain.

D'où une triple libération, par la foi : libération intérieure, libération historique par la création de l'avenir, libération du péché, tant individuel qu'*objectif*. Aimer Dieu, c'est croire en l'homme. Désespérer, c'est nier Dieu.

Interrogé sur le caractère infini de l'avenir, Roger Garaudy a répondu que l'avenir, pour lui, implique *création*, que cet avenir est *inachevé*, et que cet avenir, par la révolution telle qu'il la voit, assurera le triomphe non seulement de la justice, mais aussi de l'*Amour*.

Pour notre part nous souscrivons volontiers à cette conception chrétienne de l'action révolutionnaire. Nous accepterions aussi dans ses grandes lignes l'interprétation « humaniste » des concepts religieux du péché, de l'enfer, de la prière, du salut. Mais il nous faut, en plus, quelque chose de fondamental, pour être, d'une part, tout à fait d'accord avec la pensée de Roger Garaudy et pour pouvoir réaliser, d'autre part, l'œuvre entrevue : c'est ce qu'il faut bien appeler la *grâce*, c'est-à-dire la communication de la force qui me manque, et que les autres hommes, si nombreux et unanimes soient-ils, seront toujours incapables de produire. C'est dire que le *Dieu* Esprit et Amour, dont chaque homme en particulier, et toute société, a besoin pour se transcender, c'est-à-dire *répondre* comme le dit Roger Garaudy, est seulement sous-entendu dans cette profession de foi. Le désir, la volonté d'aimer les autres sont trop souvent incapables de réaliser cet amour. Sans *Lui*, je ne suis rien. Sans sa *Force* je ne puis rien.

Ch. Willm

LA CONQUÊTE DE L'ESPACE

Une exposition admirable, consacrée au pharaon monothéiste Akhnaton, attire présentement, à Bruxelles, des foules compactes. Parmi les œuvres d'art, qui s'offrent à la vive curiosité des visiteurs, il y a un pectoral en or, incrusté verre polychromé, qui représente un homme-oiseau aux ailes étendues. Ce bijou superbe n'est-il pas le signe d'un rêve humain qui nous vient de la nuit des temps : le rêve de conquérir, dans la liberté plénière, le royaume de l'air et l'océan céleste.

Lorsque je pense, avec émerveillement, au cheminement de cette idée, plusieurs noms surgissent, enveloppés d'un halo de mystère et de prestige.

Je songe à ce personnage de la Fable, Abaris, auquel Apollon confia une flèche magique que le héros devait enfourcher pour s'élancer dans l'espace. Puis, voici un héritier d'Abaris, Simon le Magicien, que les textes anciens présentent comme un habile mécanicien : il tenta d'éblouir la foule en créant un engin qui lui permit de s'envoler, expérience qui lui fut fatale. A toutes les époques, le rêve aérien apparaît.

Dans sa *Lettre sur les Prodiges de la Nature et de l'Art*, le génial savant du Moyen-Age, le moine Roger Bacon contemporain de saint Thomas d'Aquin écrit : « On peut aussi construire des instruments pour voler ; un homme est assis au centre de l'appareil et fait tourner quelque roue par laquelle des ailes artificiellement construites, frappent l'air à la manière d'un oiseau qui vole. ».

Au XVI^e siècle, on retrouve cette profession de foi sous la plume d'Engelred Manauld, médecin d'Alès, dans un livret d'une rareté extrême : *Le Manuel Calendrier* (Lyon, 1548) : « Je crois que nos successeurs trouveront l'art d'aller par l'air, comme les oiseaux. ». Au siècle suivant, John Wilkins, beau-frère du fameux Cromwell, affirme, lui aussi, sa pleine confiance au génie inventif de l'homme. Il est l'auteur d'études de mécanique et d'un ouvrage : *Le Monde dans la Lune*, où l'on trouve des pages prophétiques sur

la conquête de l'espace. Il faut ajouter que Wilkins, bien avant l'illustre Fontenelle, donne libre cours à des conjectures sur la pluralité des mondes habités.

Au siècle des Lumières, un autre partisan de la multiplicité des terres planétaires habitées, le Suédois Swendeborg, extraordinaire précurseur scientifique, géant de la pensée, alliage prodigieux de science et de mystique, imagine, lui aussi, une machine volante.

Il est intéressant de relever que les premières réalisations du vieux rêve de Simon le Magicien suscitent promptement de nouvelles audaces imaginatives. Les premières mongolfières venaient à peine de s'élever majestueusement dans l'azur que l'auteur anonyme d'une brochure intitulée : « *La Lune comme elle va* », écrit : « L'heureuse découverte des ballons m'a procuré les moyens de confronter les mondes. ». Propos naïfs qu'on pardonne à l'auteur d'une fiction mais qui indiquent, très justement, que les premiers essais sont la promesse des triomphes d'une astronautique future.

Et voici ce premier triomphe, réalisé le 21 juillet 1969, et dont nous avons été les témoins privilégiés : l'homme débarque sur la lune et qualifie modestement cet exploit d'« un saut de puce dans l'immensité » : triomphe des astronautes américains mais aussi triomphe des précurseurs qui se tiennent dans l'ombre : John Wilkins, Jules Verne et ce savant français, Esnault-Pelterie, qui avait publié, en 1928, une étude sur l'exploration par fusées de la très haute atmosphère et sur la possibilité des voyages interplanétaires.

Nous sommes donc entrés dans l'ère où l'homme s'élance à l'assaut des planètes. Est-il, dès lors, illogique de penser que ce que l'homme réalise aujourd'hui a pu être accompli, dans d'autres mondes, avec des moyens infiniment plus développés ? Pourquoi notre planète, dans un lointain passé, n'aurait-elle pas reçu la visite d'extra-terrestres ? On sait que cette idée est chère à de nombreux

auteurs contemporains. L'interprétation traditionnelle de l'histoire est remise en question. Les énigmes archéologiques reçoivent le sceau d'une explication astronautique. Les mythologies sont dépoussiérées, réinterprétées à la lumière de l'histoire de ces « dieux », bien concrets, venus d'ailleurs. Certains écrivains de cette tendance manifestent des idées tellement fantastiques qu'un aimable bibliographe du siècle dernier les eût, vraisemblablement, fait entrer dans la phalange bien sympathique de ses « fous littéraires ».

Quand on pense que des savants, dont la rigueur est reconnue, cautionnent ce courant révolutionnaire, on se doit d'être prudent. On assiste, en particulier, à une nouvelle interprétation de certains textes bibliques. Des récits qui, naguère, étaient considérés comme symboliques ou mystiques, sont aujourd'hui traduits en termes technologiques. Désormais, pour tenter une approche du chapitre premier du prophète Ézéchiël, il faut être physicien ou ingénieur. Ce n'est plus l'affaire des théologiens ! Dans la vision d'Ézéchiël, il s'agit bel et bien d'un vaisseau spatial qui est décrit avec force détails ! Le char de feu qui enlève Élie ne peut être qu'une fusée !...

C'est ainsi que la nouvelle exégèse astronautique annexe quelques images sublimes et dynamiques. A-t-elle tort ? A-t-elle raison ? On n'ose se prononcer, mais, à sa manière, ne désacralise-t-elle pas des figurations divines qui méritent de vivre dans l'âme humaine ? Le char de feu d'Élie demeure, de toute façon, un merveilleux symbole de la conquête de l'espace spirituel. Le char de feu proclame la destinée de l'âme, et, finalement, nous rappelle qu'« une seule chose est nécessaire » : l'entrée dans le mouvement de l'Esprit, l'accès au royaume des cieux.

Daniel Berditchevsky

pam • pam

MAISON DE RETRAITE PROTESTANTE pour dames valides, banlieue Lyon, recherche pour printemps 1975

DIRECTRICE PROTESTANTE

si possible infirmière

Écrire : M. Juston 41, rue W.-Rousseau — 69006 LYON

LOCATION BORD DE MER
Royan — Pontailac

Louons au mois (mai-juin-juillet-août) villa meublée : sept chambres, terrasse, grande salle de séjour, cuisine, salle d'eau, à 200 m de la plage.

Prix raisonnable.

Écrire : Pasteur Encrevé, 77, avenue de Pontailac, 17200 ROYAN (tél. 05.23.32).

Notre collaborateur, le pasteur Bernard Reymond vient de soutenir une thèse de doctorat en théologie à l'Université de Lausanne sur « Le procès de l'autorité dans la théologie d'Auguste Sabatier ».

On sait combien il est important aujourd'hui de retrouver la pensée d'Auguste Sabatier et nous sommes heureux de pouvoir publier des extraits de l'exposé liminaire que fit Bernard Reymond le 2 décembre 1974 lors de la soutenance de cette thèse.

Indiquons, dès maintenant, que le volume paraîtra en librairie dans le courant de l'année.



On a dit d'Auguste Sabatier qu'il avait été le plus grand théologien protestant d'expression française depuis Calvin. Mais il reste surtout un théologien dont l'œuvre nous oblige à affronter, aujourd'hui encore, l'un des problèmes les plus graves de la vie, de la pensée et de la théologie : celui de l'autorité.

Quand Auguste Sabatier entend insinuer le procès de l'autorité, de quelle autorité s'agit-il ? La tentation serait grande de limiter son propos et le champ de son enquête à ce que l'on appelait au siècle dernier « l'autorité en matière de foi ». Cette expression prête à confusion : où commence et où finit la « matière de foi » en question ? Pour bien comprendre Auguste Sabatier, il faut se mettre dans l'esprit qu'il a voulu instruire le procès de l'autorité, non point « en matière de foi », mais « du point de vue de la foi », ou, si l'on préfère, d'un point de vue *théologique*. C'est là l'intérêt majeur de son entreprise. Pour Auguste Sabatier, en effet (mais aussi pour nous), la théologie tient son originalité du fait qu'elle envisage toutes choses en fonction de notre relation (ou de notre absence de relation) avec Dieu. Et cette théologie peut être dite évangélique quand cette relation (ou cette absence de relation) est comprise et vécue en référence directe à la personne du Christ et au témoignage apostolique.

Or, la mise en œuvre de cette référence-là suffit à elle seule à poser tout le problème de l'autorité. Mieux : elle le radicalise. Tandis que toutes les autres manières de traiter ce problème doivent se contenter soit d'en décrire le fonctionnement, soit d'aménager le tissu de relations d'autorité dont notre existence est faite, la théologie l'envisage à partir de notre foi en Dieu, qui est le plus libre, le plus personnel, le plus imprescriptible et le plus décisif de tous nos consentements. Cette référence de la foi vient donner le vertige à toutes nos relations d'autorité. Il ne suffit plus de les interroger quant à leur bien-fondé. Il faut encore se demander si elles ne sont pas l'un des repaires

AUGUSTE SABATIER

et le procès de l'autorité

par Bernard Reymond

privilegiés de l'incrédulité. C'est ce qui apparaît dans la réponse de Pierre au Grand-Prêtre : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » ; dans la remarque évangélique selon laquelle Jésus enseignait « avec autorité et non comme les scribes et les pharisiens » ; ou encore dans cette déclaration de Paul qui pourrait figurer en frontispice à toute la pensée d'Auguste Sabatier : « Ma parole et ma prédication n'ont pas consisté dans les discours persuasifs de la sagesse, mais dans une démonstration d'esprit et de puissance, afin que votre foi fût fondée non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. ».

La solution classique de cette opposition consiste à rappeler que l'autorité des hommes ne saurait le disputer à celle de Dieu. Mais cette manière de poser le problème n'aboutit qu'à le camoufler. Ou bien elle favorise toutes sortes de virements frauduleux, par exemple quand on se met à conférer une autorité divine à des formules ou institutions contingentes. L'histoire nous apprend à l'envi que le vocabulaire de l'autorité entraîne des démarches d'autorité et que ces démarches contreviennent à leur tour au génie propre de l'Évangile ou à ce que l'on voudrait appeler autorité de Dieu.

Pour sortir de cette impasse, Auguste Sabatier a proposé sa distinction bien connue entre « religions d'autorité » et « religion de l'Esprit ». Mais ce vocabulaire a vieilli. Et puis surtout, il ne rend pas exactement compte de deux faits : d'abord que le problème de l'autorité doit être envisagé tel qu'il se pose à nous après vingt siècles de christianisme ; ensuite que l'expression « religion de l'Esprit » renvoie précisément à la « démonstration d'esprit et de puissance » dont parlait l'apôtre. Du moment que le vocabulaire d'Auguste Sabatier ne nous apparaissait pas toujours propre à traduire sa pensée sur ce sujet de l'autorité, ou bien qu'il masquait parfois son intention réelle, nous avons pris le risque de recourir à une distinction contestable peut-être, mais que nous croyons propre à débrouiller cet écheveau : nous avons proposé de distinguer entre l'*auctoritas* des Romains et l'*exousia* de certains textes néotestamentaires.

Quand les évangélistes évoquent « l'autorité » de Jésus, ou quand Paul en appelle à « l'autorité » que le Seigneur lui a donnée pour l'édification de ses frères en la foi, on trouve dans les deux cas le même mot grec *exousia*. Pour les besoins de la cause, nous avons décidé d'utiliser ce mot dans le sens qu'on lui connaît lorsqu'il est mis en relation directe avec la démarche même de Dieu. L'*exousia* a donc dans notre propos une connotation nettement eschatologique, elle signale la réquisition imprescriptible, fondamentale, imprévisible par laquelle Dieu ne cesse de hanter ou de surplomber notre existence. L'*exousia* est indice de la grâce, de la miséricorde, du jugement divins.

L'*auctoritas*, au contraire, nous apparaît se distinguer surtout par sa nuance

Paroisse du Temple Neuf, Strasbourg, cherche aide de par. bilingue. Convierait à célib. ou veuve ayant exp. de trav. soc. Rétrib. normale. Logt tt confort à disp.

Offre à : Pr Wohlfahrt, 7, rue du Temple-Neuf, 67000 Strasbourg (tél. 32.43.96).

préservatrice. Du droit romain, elle a passé dans le vocabulaire des pères latins, puis dans celui de la scolastique. Elle signale toujours une institutionnalisation de caractère juridique. Elle est l'instance à laquelle on recourt pour se préserver des fantaisies de la liberté individuelle, mais aussi pour canaliser ou prévenir les surprises de l'Esprit. L'*auctoritas* est un certain état d'esprit sécurisant et lourd d'incrédulité, — un état d'esprit qui vient qualifier l'ensemble des relations dont notre existence est tissée.

Si nous transposons cette distinction dans la pensée d'Auguste Sabatier, son projet apparaît en toute clarté : c'est le saisissement de l'*exousia* qui l'oblige à instruire le procès des *auctoritates*, non pour les condamner d'entrée de jeu (ce ne serait plus un procès !), mais pour les interroger sur leur bien-fondé, sur leur fonctionnement, sur leur légitimité.

Reste à examiner comment ce procès prend corps, comment il s'organise, comment il féconde la pensée d'Auguste Sabatier, comment il oriente ses aboutissements. C'est là tout le sujet de notre thèse.

Dans un premier temps, nous avons voulu saisir ce procès dans son surgissement. Ce sont les « approches sabatiériennes du problème de l'autorité » (titre de notre première partie). Ce que nous venons de dire de l'*exousia* n'est que la transposition en langage technique d'un vécu décisif : Auguste Sabatier n'a cessé de répéter que « le Christ était venu se placer de lui-même au centre de sa vie et de sa pensée ». Son désir est demeuré, qu'il en soit de même pour ses auditeurs et lecteurs. Mais le procès de l'autorité, ou des méthodes d'autorité, s'est imposé à lui à travers certains schèmes d'intelligibilité, à travers un certain vocabulaire, à travers une situation confessionnelle donnée. Certains termes, en particulier, ont été tellement déformés et galvaudés par la polémique qu'il faut en restituer le sens et la portée. C'est le cas de la *conscience*, du *sentiment*, de l'*intériorité*, de la *moralité*. Le lecteur actuel ne discernerait pas l'actualité d'Auguste Sabatier s'il restait obnubilé par le caractère vétuste de ce vocabulaire.

D'ordre plus strictement théologique, notre seconde partie examine de près ce qu'on a appelé le « kantisme » d'Auguste Sabatier (mais on doit demeurer très prudent dans l'emploi de cette étiquette) et sa théorie du symbolisme. Dans une thèse publiée en 1967, l'Anglais Thomas Silkstone a montré de manière convaincante, encore que rapide, combien de « symbolisme critique » constitue l'originalité durable de la pensée sabatiérienne. Faisant un pas de plus, nous avons précisé que cette conception du symbolisme commande finalement le procès sabatiérien de l'autorité, mais qu'elle est également déterminée par lui. Viennent ensuite les trois thèmes les plus spécifiquement théologiques de notre enquête : Dieu, la foi, l'Église.

Notre troisième partie traite de l'apologétique. Du point de vue du XIX^e siècle, c'est un ordre de préoccupation qui n'a rien d'original. Mais aujourd'hui, l'examen d'une œuvre comme celle d'Auguste Sabatier vient nous rappeler que nous aurions bien tort de continuer à la dédaigner. Les défauts de l'apologétique sont bien connus : procédures captieuses, argumentations artificieuses, bassesse intellectuelle, mentalité impérialiste ou ancillaire. Mais ces défauts ne tiennent pas à l'apologétique comme telle. Ils sont bien plutôt le fait d'apologétiques qui omettent de se poser le problème de l'autorité dans toute son ampleur, — d'apologétiques qui misent sur les séductions sécurisantes des *auctoritates* au lieu de tirer toutes les conséquences de l'*exousia* et de l'expérience strictement contingente que nous en avons.

Mais si l'étude d'Auguste Sabatier nous incite à plaider pour une réhabilitation de l'apologétique, ou du moins d'une apologétique passée au feu du procès de l'autorité, c'est aussi dans ce domaine que notre auteur manifeste sa faiblesse la plus évidente, ou plutôt son inconséquence la plus grave. Tout se passe chez lui comme s'il avait refusé au dernier moment de jouer le jeu d'une théologie exposée à l'aventure et à la contestation. « Je veux sauver la foi de mes étudiants », aimait-il à répéter. Fort bien. Mais il a cru possible de le faire en soustrayant la foi à toute mise en cause, en particulier à la mise en cause qui

pourrait venir des milieux scientifiques. Pour y parvenir, il a fini par tellement retrancher le domaine de la foi dans ce que notre foi peut avoir de plus subjectif qu'il en est arrivé à rendre inopérante, du point de vue des principes en tout cas, sa propre théorie du symbolisme. Heureusement que, pour lui, cette incidence-là de son repli apologétique ne se manifeste que dans le débat avec la science, et non dans sa théologie de la culture !

De l'ensemble de nos conclusions, nous voudrions relever finalement trois points :

- 1) D'abord la confirmation du fait qu'Auguste Sabatier est effectivement l'un des grands théologiens de notre protestantisme d'expression française. Il l'est par sa capacité de récapituler dans son œuvre les grands thèmes du XIX^e siècle théologique et d'ouvrir des perspectives qui se prolongent jusqu'à nous. Mais il l'est surtout à raison de la cohérence avec laquelle il a organisé toute sa recherche et sa pensée en fonction du procès de l'autorité.
- 2) Notre second point est d'insister sur la fécondité et la pertinence de ce procès-là quand il est engagé d'un point de vue théologique. Il se révèle apte entre tous à nous conduire de manière cohérente et redoutablement éclairante au cœur des plus grands problèmes, sans jamais nous permettre d'échapper au procès de nous-mêmes qu'il implique nécessairement.
- 3) Ce procès implique enfin une réhabilitation de la réflexion théologique, en particulier une réhabilitation de cette discipline particulière qu'est l'apologétique. Mis lui-même en procès d'autorité, le théologien ne peut éviter d'être apologète au meilleur sens du terme, c'est-à-dire de rendre compte de la foi évangélique dans une situation culturelle donnée. En prenant le parti d'engager résolument le procès de l'autorité, il entrouvre la porte à laquelle le Christ ne cesse de frapper pour devenir l'hôte de notre vie et de notre pensée.

Bernard Reymond

Association internationale recherche, pour Centre de Rééducation professionnelle, adjoint de Direction 25-30 ans pour formation humaine et technique, capable assurer rattrapage scolaire mathématique et électricité. Travail en équipe pouvant déboucher sur Direction du Centre C.N.-U.C.J.G., LE ROCHETON, 77008 MELUN.

Association internationale recherche candidat 20-25 ans, responsable animation quartier et stagiaires, Centre rééducation professionnelle C.N.-U.C.J.G., LE ROCHETON, 77008 MELUN.

MEUBLES MONSARRAT

Ébéniste depuis 1890

3 magasins d'exposition

Avenue Clémenceau

Rue Kléber

BÉZIERS

Catalogue sur demande

Vedette d'un soir : la fille du Christ

L'un des charmes du direct n'est-il pas qu'il lui arrive de déboucher sur des situations inattendues, parfois drôles, parfois dramatiques ? Là, réside peut-être, l'explication de l'étonnante longévité des *Dossiers de l'écran* qui auraient dû lasser depuis longtemps un public toujours nombreux, toujours fidèle, dans l'attente que, chaque mardi soir, l'exceptionnel sera au rendez-vous.

Ainsi, en fut-il il y a quelques semaines, où, à partir du film anglais *Accusé, levez-vous*, furent mises en cause les sectes, et singulièrement celles qui acceptent la mort d'un enfant, plutôt que la transfusion sanguine qui pourrait le sauver. Les représentants de trois d'entre elles, Témoins de Jéhovah directement concernés, Église chrétienne universelle (lisez adeptes du Christ de Montfavet), Adventistes du 7e jour, avaient accepté, non sans courage, peut-être même avec une certaine inconscience, d'être confrontés avec trois des piliers de notre société, l'Église, la Médecine, la Magistrature. Comme dans la tragédie antique, il y eut aussi le chœur : c'étaient les télé-spectateurs qui faillirent, selon l'expression consacrée, faire sauter le standard de SVP pour y clamer leur indignation tant il est heureusement vrai que, même dans notre monde blasé, la mort d'un enfant fait toujours recette.

Difficile de mettre dans le même sac les trois « accusés ». Philippe Augendre, adventiste du 7e jour, épaulé par le père Lintanf, dominicain, s'est refusé à une

lecture rigide, littérale de la Bible, et donc à considérer comme étant toujours actuelles les instructions d'hygiène consignées depuis des milliers d'années. Par contre, les deux Témoins de Jéhovah présents demeurèrent fermes dans leur conviction : la Bible doit se comprendre comme au premier jour. Malgré leur courage pour faire face à leurs nombreux contradicteurs, la vedette leur fut arrachée de haute lutte par Jacqueline Van Gardinge ; il est vrai que le titre de fille du Christ n'est pas banal, encore que ce Christ ne soit que de Montfavet, commune proche d'Avignon. Dans un bel élan d'amour filial, Jacqueline Van Gardinge, refusant le dialogue, se lança dans une homélie aussi passionnée qu'interminable, au désespoir d'Alain Jérôme, le meneur de jeu, qui chercha vainement, sans créer d'incident majeur, à l'interrompre (mais elle avait les yeux fermés ; presque un symbole !). Un beau moment de télévision. S'il s'agissait dans l'esprit des producteurs de l'émission de faire sombrer dans le grotesque les sectes et leurs adhérents, l'entreprise aura parfaitement réussi, tant cette pauvre dame était ridicule, n'ayant même pas l'excuse de la naïveté, tellement il était évident qu'elle avait prémédité son extravagante intervention.

Oui, mais rire de cette fausse prophétesse avec la confortable certitude d'être du bon côté de la barricade clôt-il le débat ? J'en suis d'autant moins sûr que certaines interventions de Madame

Massat, Témoin de Jéhovah, allaient suffisamment profond pour nous contraindre à nous interroger. Notamment celle qui reprochait à la société d'aujourd'hui d'accepter un peu trop facilement de donner la mort, depuis l'avortement jusqu'à la guerre atomique. N'avons-nous pas, nous aussi, nos contradictions ?

Cette émission aura eu, au moins, deux mérites. D'abord d'avoir posé des questions fondamentales ; métaphysiques et spirituelles, à une heure de grande écoute, donc à un très vaste public, fort attentif, semble-t-il. J'ai trop souvent reproché aux responsables de la télévision de maintenir les programmes religieux dans le ghetto culturel (je devrais écrire culturel) du dimanche matin pour ne pas applaudir cette initiative, même si, ayant pris les problèmes par leur côté spectaculaire et sentimental, elle risque de paraître quelque peu suspecte.

Si je puis avancer un argument tout personnel, ce débat m'a donné envie de retrouver dans ma bibliothèque et de relire *Dénominations et sectes, de l'admirable à l'inacceptable* de Jean-Paul Benoît, paru naguère aux Bergers et aux Mages. Si beaucoup de téléspectateurs ont eu, comme moi, le désir de se documenter pour en savoir plus, la télévision n'a-t-elle pas joué pleinement son rôle qui me paraît essentiel, d'initiatrice à la connaissance et à la réflexion ?

Michel Bony
Réforme, 8 février 1975

COMMUNIQUES

Stages organisés par « Film et Vie »

La Fédération Film et Vie organise deux stages consécutifs dans le cadre admirable du Centre méditerranéen du Cap d'Ail, près de Monaco.

Une session cinéma réunira :

- du 10 au 20 mars les personnes du troisième âge et ceux qui s'intéressent à elles.
- du 24 mars au 2 avril c'est particulièrement aux jeunes que le stage s'adressera pour étudier à travers le cinéma le thème de « l'insertion des jeunes dans le monde du travail ». (Conditions spéciales pour les participants de 18 à 30 ans.)

Il est nécessaire de s'inscrire avant le 25 février, en demandant tous renseignements à : Film et Vie, 24, rue de Milan — 75009 Paris. Tél. 874.79.41.

Centre de Villemétrie

Le centre de recherche de Villemétrie propose des séries de huit heures d'information contradictoire, de discussion informelle et de recherche commune.

Voici la liste de ces rencontres pour les mois à venir :

Mercredi 19, jeudi 20, mardi 25, mercredi 26 février 1975 : sciences et société, avec le Père Philippe Roqueplo.

É. & L. — 10.3.1975

Mercredi 5, jeudi 6, mardi 11, mercredi 12 mars 1975 : biologie et société, avec Madame Odette Thibault.

Mardi 22, mercredi 23, lundi 28, mardi 29 avril 1975 : foi, idéologie et ethnique avec le professeur Paul Ricœur.

(Bip)

Le Lazaret à Sète

Vacances ne veut pas fatalement dire « été » mais aussi Repos et Découverte. Le Lazaret est une Maison de vacances pour toute l'année !!!

- personnes âgées ;) 29 F la journée par adultes
- personnes convalescentes ; (en séjour long ;
- familles avec jeunes enfants.) 35 F pour moins de 45 jours.
- groupes en stages de recyclage ;) 40 F la journée
- groupes de détente et de tourisme. (complète.

En fonction des demandes, un animateur permanent facilite l'organisation d'un planning d'activités sportives et de loisirs, de circuits à dominante historique, géographique, artistique, économique, etc... de rencontres avec des personnalités locales, de veillées culturelles, et éventuellement d'un rythme de vie spirituelle adapté aux aspirations et recherches de chacun.

(Terrains de jeux, parc, salles de travail, salons, télévisions, bibliothèque, oratoire, matériel audio-visuel.)

Le Lazaret, La Corniche — 34200 Sète. Tél. (67) 74.27.37.

ECRAN

Hans Küng

Le célèbre théologien catholique, de nationalité suisse, mais enseignant en Allemagne, connaît, une fois de plus, la vedette et les honneurs de la grande presse. Il y a quelques jours (j'écris le 22 février), Rome et la Conférence épiscopale allemande viennent de le « prier » (c'est un euphémisme !) de renoncer à ses idées ou de cesser son enseignement. C'est dit très poliment, et sans anathème. Mais le « saint-office » — bien que baptisé *ex* saint-office) — réserve ses décisions pour l'avenir et attend la suite.

On sait ce que cela veut dire. D'autant que le magistère a déclaré que les opinions de Küng « n'étaient plus catholiques ».

Seulement, Hans Küng, dans une lettre digne, refuse de se dédire. On ne se rétracte pas « comme ça », après toute une vie de travail. Hans Küng sait, évidemment, ce qui l'attend, car il a déclaré « *je continuerai mon enseignement* ». Toutes proportions gardées, c'est un autre « *je ne puis autrement* ».

Terminons la citation de Luther à Worms et disons : « Que Dieu lui soit en aide ».

Enfin

Un square Albert Schweitzer vient d'être inauguré à Paris, près de la Seine, en face de l'hôtel de Sens, en bordure de l'hôtel d'Aumont, dans le IV^{ème} arrondissement. Luc Durand-Réville y a dit d'excellentes choses et la Municipalité de Paris y fut fort dignement représentée.

Il faut, pour le moment du moins, signaler une étrange particularité : il est impossible d'écrire à qui que ce soit au square A. Schweitzer. Personne n'y habite, — sauf peut-être le gardien d'un parking souterrain...

L'Amiral de Coligny est bien mieux partagé. Sa rue, qui longe le Louvre, et qui va de la rue de Rivoli au quai de la Seine, offre aux passants des adresses variées et intéressantes : une entreprise de Pompes funèbres qui ne risque sûrement pas de manquer de clients et de courrier ; une pâtisserie excellente et très « achalandée », et aussi... l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, où retentit le tocsin de la Saint-Barthélemy. J'aurai garde d'oublier l'honnête gardienne de commodités souterraines, dont les tarifs m'ont toujours paru d'une affligeante modération. Chère femme ! Pour protester sans doute contre la morosité sépulcrale de ce lieu secourable, elle entretient un joli bouquet de fleurs variées devant lequel les usagers passent trop rapidement. On comprend bien pourquoi ; mais c'est quand même dommage, car il faut toujours encourager la poésie.

Quant à Bernard Palissy, on lui a déniché un coin obscur et minuscule, une ruelle, — quinze numéros — une soixantaine de mètres, juste derrière le « Drugstore » de St-Germain-des-Prés, qui ne manque pas, disons, de variétés... Il est vrai qu'entre lui et la rue du bon potier protestant se trouve un dragon, rue du Dragon, et l'on sait que le dragon est le gardien vigilant et intraitable des bonnes mœurs. « Ces dragons de vertus et leurs sages prouesses. », comme dit Molière !

Désintéressement

On lit beaucoup de livres. Mais on est quand même obligé d'avoir recours à des revues spécialisées pour « se tenir au courant » de l'énorme production écrite. Je reçois trois revues théologiques trimestrielles, une anglaise et deux françaises. Eh bien, c'est effrayant ! Je ne me savais pas à ce point ignare... C'est un torrent de volumes d'une érudition submergente. Quatre cents, six cents pages en moyenne, pour chaque bouquin. Un bataillon serré de références à d'autres livres également torrentiels.

Autre question : Qui les lira vraiment ? De plus, on peut supposer que l'éditeur est un philanthrope, les auteurs étant, en général, des ecclésiastiques ou des professeurs peu fortunés. A moins qu'une solide cohorte de donateurs riches ne se passionnent pour la théologie. Mais il en faudrait vraiment beaucoup. Le C.N.R.S. ne peut pas tout faire. Tant pis ! Je trouve cette montagne d'ouvrages singulièrement émouvante. Elle définit, pour sa part, le fait de civilisation ; elle illustre l'irréductible curiosité des hommes pour le savoir bien informé, le travail désintéressé, la culture difficile, l'obstination du chercheur. Il manquerait quelque chose d'essentiel si, à côté du roman-feuilleton ou de la revue « porno », on ne trouvait pas quelques volumes austères lus, en France, par cent personnes et même moins. C'est l'élite, de l'intelligence ou du caractère, qui transmet les valeurs fondamentales. La « succession apostolique » n'a jamais été formée par de gros bataillons.

Pour se distraire un peu

Je viens de lire un très intéressant ouvrage, « *Histoire générale de la musique religieuse* » (595 pages !!), écrit par un certain Félix Clément, en 1861, « organiste de la Sorbonne » (?). Cet homme excellent, — et fort érudit — se plaignait déjà de la dégradation de la musique liturgique et de l'abandon trop fréquent du plain-chant. Comme exemple

il cite, page 384, une messe célébrée à Morlaix, en l'église Saint-Matthieu, le 28 décembre 1860.

Programme : *Entrée* : « Marche expressive ».

Offertoire : Ouverture des « Sabots de la Marquise ».

Élévation : Duo du « Château de Barbe-Bleu ».

Post-communion : « Les Dames de Versailles ».

Sortie : Fantaisie sur « La ronde de Fanchonnette ».

Pour rehausser la cérémonie, la Garde nationale exécuta, pendant la communion, en sourdine, « Fanchette est charmante »...

Fanchonnette, Fanchette, c'est au choix. Mais gare à Barbe-Bleu.

Georges Marchal

INFORMATIONS

Le pasteur Vins en prison en Russie

Le Bureau du Comité central du Conseil Oecuménique des Églises (C.O.E.) a demandé aujourd'hui au gouvernement soviétique de permettre à un observateur d'assister au procès à Kiev du pasteur baptiste Georgij Vins qui devrait apparemment avoir lieu incessamment.

La déclaration regrette que l'appel lancé il y a quelques temps par le pasteur Philip Potter, secrétaire général du C.O.E., soit resté sans effet. Il demandait que le texte de l'acte d'accusation contre Monsieur Vins soit rendu public et que ce dernier puisse être assisté d'un défenseur, selon le souhait qu'il avait exprimé.

Monsieur Vins est le chef d'un groupe de baptistes qui s'est séparé du Conseil de l'Union des baptistes chrétiens évangéliques d'U.R.S.S. L'union est une Église membre du C.O.E. Monsieur Vins est accusé de violation du Code criminel ukrainien, et les membres du Bureau du Comité central du C.O.E. croient savoir que les charges contre Monsieur Vins sont dues essentiellement à ses convictions et activités religieuses.

Les dirigeants du C.O.E. ont déclaré qu'ils avaient reçu des appels de personnes en U.R.S.S. au nom de Monsieur Vins et ont insisté sur le fait que le COE et ses Églises membres étaient engagés dans la question du « droit fondamental des gens à vivre selon leurs convictions religieuses librement choisies ». (Bip).

C.A.R.T. — 30250 SOMMIÈRES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévelles, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul. famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

de l'homme, il a donné au péché un caractère abstrait et presque métaphysique. De fait, il en a minimisé l'importance.

Des matériaux encombrants

En faisant de Dieu le Tout-Autre au lieu de le présenter comme un Père, il ne s'est certainement pas rapproché de l'enseignement de Jésus. Si l'on supprimait des Écritures tout ce qui est dit sur Dieu d'une manière anthropomorphique, que resterait-il ? Le refus de concevoir le langage religieux comme un langage symbolique, avec toutes les implications que cela comporte, a conduit Barth à adopter la conceptualité que Thomas d'Aquin avait héritée d'Aristote. Prisonnier de ce vocabulaire scolastique, Barth, en cherchant à rendre compte du message biblique, a introduit dans sa théologie des notions étrangères aux Écritures. Il affirme sans cesse que « Dieu seul parle bien de Dieu », ce qui ne l'a pas empêché de consacrer à la question les vingt-six gros volumes de la version française de sa Dogmatique !

Le second visage du Janus barthien

Parler de Dieu sans parler de l'homme est une tentative impossible. On peut se demander si Barth lui-même ne l'a pas soupçonné. Dans sa conférence sur l'Humanité de Dieu, prononcée à Aarau en 1956, il déclare : « *Je me serais certainement trouvé dans l'embarras si l'on m'avait demandé de parler de l'humanité de Dieu en 1920.* ». Sans se rétracter il reconnaît avoir fait table rase un peu trop vite de tout ce qui sentait la mystique ou la morale, le piétisme, le romantisme ou l'idéalisme. Aussi cherche-t-il à rétablir l'équilibre qu'il a rompu, non en parlant d'un humanisme chrétien car il est trop peu soucieux de trouver dans la Bible l'anthropologie qui y est pourtant, mais en mettant en valeur la notion de philanthropie de Dieu.

Par un véritable tour de passe-passe on reconnaîtra l'humanité de Dieu à partir de sa divinité. C'est plus astucieux que convaincant.

Barth affirme à la fin de sa conférence que le « *je crois au Saint-Esprit* » du Symbole des Apôtres serait vide s'il ne comportait obligatoirement le « *je crois l'Église une, sainte, catholique (1) et apostolique* ».

L'Église joue par rapport à l'Esprit un rôle de régulation. Comme tous les mineurs émancipés, le parent pauvre de la famille trinitaire a trouvé maintenant un curateur. Les braves gens peuvent dormir tranquille. Ces Messieurs de l'Institution veillent et les prophètes, s'il s'en présente, seront vite canalisés.

Religion n'est pas religiosité

La théorie sur la distance qualitative infinie que Barth a voulu solennellement établir entre Dieu et l'homme a finalement été néfaste au protestantisme. Le refus de distinguer la religion de la religiosité, c'est-à-dire la réponse de l'homme à l'appel de l'Esprit et les formes inférieures de la religion que sont souvent nos pauvres constructions humaines, a conduit les barthiens à durcir la pensée de leur maître et à faire le réquisitoire de tous les essais pour établir un parallèle entre la culture et la pensée chrétienne. Cette attitude béotienne explique un ouvrage comme celui de Gabriel Vahanian sur la Mort de Dieu.

La Dogmatique de Barth constitue un magnifique échafaudage comparable à la « Somme » de Thomas d'Aquin avec la théologie naturelle en moins. Mais comme le disait Luther, ce qui compte n'est pas de chercher la sécurité, mais d'avoir la certitude que procure la confiance en Dieu, d'être à l'écoute de l'Esprit dont personne, ici-bas, n'a le monopole, mais dont tout le monde peut entendre le bruit.

Ni récupération ni monopole

Chers Amis charismatiques, votre fraîcheur d'esprit et votre spontanéité témoignent en votre faveur. Méfiez-vous des tentatives de récupération si vous voulez rester vous-mêmes. Méfiez-vous aussi des défauts de vos qualités. Il n'y a pas que le moment présent qui compte. Personne ne sait jusqu'où l'Esprit peut nous conduire. Il n'y a pas de vie chrétienne sans pensée chrétienne aussi structurée que possible. Comme l'a dit l'apôtre Paul : « J'aime mieux dire cinq mots avec mon intelligence pour instruire aussi les autres que dix mille en langue. ».

Philippe Vassaux

(1) « catholique » signifie ici : universelle.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

D. Berditchevsky, professeur, Waremm (Belgique).
J. Boisset, professeur, Faculté des Lettres, Montpellier.
M. Bony, chroniqueur à Réforme.
L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.
P. Germain, administrateur civil, Paris.
R. Lewis, professeur de Théologie, Pasadena (U.S.A.).
R. Louis, professeur, Paris.
B. Reymond, aumônier des étudiants, Lausanne (Suisse).
G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.
Ch. Naigeon, collaborateur à Réforme.
Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.
Ch. Willm, professeur, Paris.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

Le mouvement charismatique

et

la grande illusion Barthienne

par Philippe Vassaux

Des communautés partout

Me voici dans une ville de la Vallée du Rhône. Peu importe laquelle. Trois ou quatre jeunes ménages vivent en communauté en tout bien tout honneur. Il faut le préciser en ces temps d'incertitude morale ! Sur le mur de la pièce principale une carte où figurent les lieux et les noms d'autres communautés charismatiques. Il y a des groupes que l'on ne s'attend pas à trouver et qui ont déjà une assez longue existence. D'autres semblent manquer. Comme j'en fait la remarque, un couple de « novices » me répond que bien d'autres groupes essaient un peu partout, mais qu'ils n'ont pas l'occasion de les rencontrer.

Bien entendu, tous les charismatiques ne vivent pas en communauté. Autour d'une tasse de café chacun évoque avec sobriété son itinéraire spirituel. Il est question de drogue, de la délivrance qu'apporte l'Évangile. Comment ne pas acquiescer et ne pas penser aussi à l'action de la Croix-Bleue auprès des buveurs ? L'accueil est chaleureux. On sent une réelle ouverture. La question qui me brûle les lèvres est la motivation profonde de cette sympathique communauté. La réponse vient dans la conversation. Il est question de Joël : « Je répandrai mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront. ».

Le revêtement de l'Esprit

Me voici maintenant dans une autre petite ville de la Vallée du Rhône. Un pasteur prononce une conférence sur le baptême de l'Esprit. A partir du livre des Actes des Apôtres il expose les règles d'une communauté de prière. Il parle d'engagement total, d'abandon à l'Esprit, de partage des biens, de la nécessité d'étudier constamment les Écritures. L'Évangile vécu est une réalité qui se communique. L'évangélisation est un impératif urgent. Il faut évangéliser à tous les niveaux et par tous les moyens, se remettre entièrement à la direction de l'Esprit dans la prière. Tout en nous doit être l'œuvre de l'Esprit. De là, certaines manifestations extérieures qui peuvent surprendre, mais qui témoignent chez les charismatiques de la joie de vivre. On va jusqu'à danser la farandole avec des évêques. Voilà une forme d'œcuménisme que Pie XII n'avait pas prévue ! Cette communion fraternelle intense a sa raison d'être : acceptons-nous les uns les autres parce

que Dieu nous a acceptés. C'est la vision d'une nouvelle unité de l'Église.

Les censeurs à la porte

Dans « Questions à mon Église », Jean-Claude Barreau fait remarquer que les communautés des premiers siècles étaient charismatiques, c'est-à-dire qu'elles croyaient que le Saint-Esprit était à l'œuvre chez les simples chrétiens. L'adage : « la voix du peuple est la voix de Dieu » daterait de cette époque. Les plus hauts responsables pensaient que les plus humbles des laïcs pouvaient parler au nom de Dieu. Toute l'histoire de l'Église est une tentative de l'institution pour discipliner le don de l'Esprit, pour maintenir un peu d'ordre et parfois, hélas, pour faire rentrer dans l'ordre les récalcitrants.

En cherchant à discipliner l'Esprit il y a toujours le risque de l'étouffer. Déjà au II^{ème} siècle l'Église s'est méfiée des Montanistes qui voulaient donner à l'inspiration de l'Esprit la première place et qui étaient prêts à l'invoquer à tout moment. Plus tard, le catholicisme a surtout voulu sauvegarder l'institution et le protestantisme la bonne doctrine. Les « turbulentes Écritures orientales » que constitue la Bible, pour reprendre le mot de Charles Maurras, ne se prêtent pas aux tentatives de planification.

L'Esprit : un parent pauvre

Par réaction contre la théologie de l'expérience qu'il trouvait trop subjective et qui était parfois infligée, il est vrai, d'un incurable optimisme, le courant barthien qui a prévalu pendant une quarantaine d'années a considérablement minimisé l'importance du Saint-Esprit dans la pensée protestante. Pour le Karl Barth du lendemain de la Grande Guerre, l'Esprit de Dieu rejoint l'esprit de l'homme comme la tangente touche le cercle ou comme le reflet de la lune caresse la surface de l'étang. Reconnaissons qu'il est assez paradoxal, à partir d'une telle constatation, de parler de renouveau biblique. Le Saint-Esprit devient vraiment le parent pauvre, le « cousin Pons » de la famille trinitaire.

Certes, Barth a raison de dire que l'homme que nous connaissons est un homme déchu et que nous ne pouvons pas parler du péché sans souligner que nous ne connaîtrions pas le péché s'il ne nous était pas pardonné. Mais en refusant toute explication psychologique qui mettrait en évidence la volonté mauvaise

LEVEL
ONE

CBSK

3,50 F

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 6

Lundi 24 mars 1975

PAQUES...



Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Pour le croyant de traditionnelle observance, la résurrec-
tion du Christ est un fait « historique », en ce sens qu'elle
atteste une présence et une action personnelle du Ressuscité
manifestée dans les événements qui ont suivi la mort du
Christ.*

*Pour qui pense que la résurrection de Jésus se produit
« spirituellement » dans l'« expérience » de tous ceux que
touche et transforme l'esprit émané du Christ, le fait
historique de la résurrection n'est autre que cette expé-
rience même dont les récits de Pâques sont les premiers
témoignages.*

(...)

*Le Christ a incarné d'une manière éminente l'esprit de
fraternité qui ne fait acception ni du sexe ni de la race ni de
la position sociale. Quel étonnant spectacle que le rayon-
nement de sa personnalité diffusé à travers le monde par la
ferveur de ses disciples ! Que le martyr du Calvaire, bafoué
et rejeté par les chefs religieux de son peuple, soit devenu,
pour un nombre sans cesse grandissant d'hommes, le promo-
teur d'un redressement intérieur, l'inspirateur d'une foi qui
persévère jusque dans les pires épreuves, et que son
influence se soit fait sentir dans le souci de justice qui
travaille comme un levain les sociétés humaines les plus
évoluées, voilà le miracle de Pâques et de la Pentecôte.
Point n'est besoin, pour croire à son permanent renouvel-
lement, d'adhérer à l'interprétation que devaient donner
aux « apparitions » du Ressuscité les fondateurs de l'Église
primitive et leurs successeurs. Elle leur était dictée par leur
formation religieuse, par un ensemble de croyances qui ne
concernent pas l'essentiel et qui ne peuvent plus être les
nôtres. (1)*

Henri-L. Miéville

Notre siècle est par excellence le temps de l'impatience. Tout évolue, tout se transforme à une cadence accélérée. Tous les peuples, tous les groupes sociologiques se bousculent pour prendre un rang privilégié dans une course de prestige où les hiérarchies de puissance sont devenues fragiles et éphémères. Réussir vite, jouir rapidement des multiples créations d'une technique toujours en mouvement, ne pas trop réfléchir au sens profond de la vie : autant de slogans créateurs de perpétuelle insatisfaction et d'amère impatience !



L'invite évangélique à la patience réintègre l'homme dans le rythme d'une vie à taille vraiment humaine, attentive à la concrète leçon que lui offrent les saisons de la terre. L'évangile des paraboles nous enseigne que, des semailles d'automne aux moissons dorées de l'été, il y a la patiente continuité d'un persévérant labeur et d'une confiante attente.

L'impatience nous pousse à bâtir des chimères que la réalité détruira. Impatients, nous faisons semblant de vivre ; nous ne vivons pas vraiment. Patients, nous assumons la totalité de l'instant qui passe, toute sa peine, tout son espoir, toute sa splendeur. Seuls ceux qui ne gaspillent pas à l'avance leurs forces vives de sérénité et de courage peuvent les retrouver intactes à l'heure où la patience devient un héroïque combat.



Le combat de la patience écarte de nos vies le désespoir et la résignation. Il nous offre la clef d'or de l'âme du prochain. La patience est, à la limite, l'art de savoir souffrir, mais aussi l'art difficile de comprendre la peine des autres pour mieux les aider, pour mieux les aimer. En aucun cas la patience ne saurait accepter d'abdiquer devant la justice piétinée et la charité bafouée, devant le cynisme de l'arbitraire et de la force brutale, devant la cruauté des bourreaux et les souffrances des victimes.

La patience n'abdique jamais. Elle n'accepte pas l'inacceptable. Elle nous arme pour les combats de l'Esprit. Elle nous permet de vaincre les impatiences déshumanisantes et de purifier nos impatiences légitimes de tout esprit de haine et de vengeance.



« Dieu est patient parce qu'il est éternel. », disait saint Augustin. La patience nous rapproche de Dieu. Elle nous permet de mieux comprendre l'Évangile de Celui dont il est écrit : « Il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. ».

Patient, le Christ l'a été à l'égard de ceux-là même pour qui son impatience aurait été la plus légitime : le traître qui le livrait, le disciple qui le reniait, les bourreaux qui l'insultaient.

Patients, tant de témoins l'ont été sur les traces et dans la lumière de leur Maître. Telle l'humble captive de la Tour de Constance gravant sur une pierre de sa prison le « Résistez » de la foi courageuse, de la patience obstinée. Honneur à tous ceux dont l'héroïque patience nous a ouvert le chemin de la liberté de l'Esprit !

R. Château

IMPATIENCE et PATIENCE

M'AIMES - TU ?

Pour tous ceux

auxquels manquera

un culte de Pâques

et

pour les autres...

Staline disait un jour au Général de Gaulle : « Finalement c'est la mort qui gagne toujours ». En un sens, c'est vrai.

C'est vrai pour chacun : les grands et les humbles, que nous sommes, s'aligneront demain dans la paix du cimetière laissant à d'autres l'action et la gloire.

Et pourtant un grand conquérant, Napoléon, à Sainte-Hélène, s'interrogeait lui aussi : « Quel général après sa mort court dans la victoire à la tête de ses armées ? ». Il répondait : Jésus-Christ...

On s'extasie sur les conquêtes d'Alexandre ! Eh bien, le Christ conquérant confisque à son profit, unit, incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine !

Et Napoléon ajoute : « L'homme est impuissant à se faire aimer. Le plus grand miracle du Christ c'est le règne de la charité. Tous ceux qui croient en Lui ressentent pour Lui cet amour ».

Oui, nous sommes ici à cause d'une certitude : en Christ, à l'aube de Pâques, la vie a gagné. Des réalités ne meurent pas, inexplicables, impossibles à la raison et aux sciences indestructibles. « L'Amour ne périt jamais ». L'Amour dont le Christ a aimé Dieu, l'Amour dont le Christ a aimé les hommes, est un amour total, parfait, sans faille.

La lourde pierre du sépulcre, les gardes devant la porte du tombeau, la haine des ennemis n'ont pu empêcher le Christ vivant de rejoindre les siens dans la chambre haute et sur les chemins d'Emmaüs.

Pâques ! Qu'est-ce que cela pour nous, toi et moi ? La mort nous frappe et nous emporte parce qu'elle acquiert des têtes de pont, des connivences, chez nous. De mille manières, nous accueillons et nourrissons la mort. Notre vie a des rivages où la mort, comme ce vieux pirate, peut accoster sa barque et dans la nuit décharger sa cargaison. Ne dis-tu jamais : « dans mon horaire je donne priorité à l'argent à gagner ». « Je me préoccupe d'abord de mon confort et de ma réputation. ». « Je refuse les responsabilités non-rentables. ». « Je dois être dur envers les autres. ». Ce sont là des plages où la mort dépose, dans le silence des comploteurs, ses germes.

La mouche dépose ainsi ses microbes. La mouche Tsétsé injecte la maladie du sommeil. La morsure inocule la rage. La mort physique serait une chose naturelle, sans scandale, si elle n'était le terme d'un pourrissement lent, le signe d'échecs répétés.

La mort physique est moins redoutable que cette autre mort totale dont a parlé le Christ : la seconde mort.

Le Christ n'avait, lui, pas de rivage où la mort, en catimini, puisse venir déposer ses virus.

Le Christ se dresse comme une falaise de rochers abrupts. Jésus n'était que droiture baignée de lumière, verticalité vers le ciel, amour sans faille.

M'aimes-tu ?

L'amour du Christ victorieux de la mort interroge ton amour.

Pierre a renié son Maître trois fois de suite. Les chutes se font en série comme les carambolages sur l'autoroute, comme ta vie après un petit accident ou les premières négligences. Pierre a renié. Et Jésus est mort supplicié sur une croix. La faute de Pierre ne peut plus alors être ni rattrapée, ni corrigée, ni abolie.

Toi aussi, tu connais cette horreur. Ne penses-tu jamais : « Ah ! si j'avais su qu'allait mourir cet être cher, si j'avais su que je ne le reverrais plus, si j'avais su qu'il s'éloignait pour toujours, je n'aurais pas dit, fait, oublié telle et telle chose. ». Et le Christ affirme : « Chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. ». Tes fautes crucifient le Christ. Ce Christ qui se présente peut-être sous le visage d'un ami, d'un de tes enfants ou de tes parents, de ton épouse ou ton mari, d'un frère asiatique, africain, européen, que notre système laisse mourir de faim, ou dans les tortures, la guerre, la haine raciale ou religieuse. En ce jour de Pâques, peux-tu croiser le regard d'un enfant innocent, orphelin, mutilé, t'interrogeant : « M'aimes-tu ? ».

La haine des hommes, leur lâcheté (les méchants ne réussiraient pas une entreprise sur mille sans les faibles et les sots), ont saisi le Christ et l'ont cloué. Après la Croix, ce fut la dispersion, le retour aux habitudes. Mais le Christ est ressuscité. Pas Seul. L'Amour fraternel fait homme, le Christ, nous arrache avec lui aux illusions de la violence, aux rêveries de l'indifférence.

Il est vivant. Il n'est donc pas de « trop tard ».

Il est vivant et dressé encore parmi nous, devant toi. Il n'y a plus d'irréparable dans ta vie. Il n'y a plus de fatalité de circonstances ou de caractère. Il est encore temps d'aimer le Christ.

Dans l'histoire des hommes, le Christ ressuscité fait de chaque rencontre avec lui, pour toi, un commencement, une création, un amour possibles. S'il te dit ce

matin : « M'aimes-tu ? », c'est vrai. Tu peux l'aimer comme un enfant peut l'aimer pour la première fois.

« M'aimes-tu ? »

« Pais mes agneaux. »

« M'aimes-tu ? »

« Pais mes brebis. »

« M'aimes-tu ? »

« Pais mes brebis. »

Seuls ceux qui ont aimé le Christ l'ont vu. Ni Pilate, ni les chefs des prêtres ne l'ont vu.

Mais le Christ a retrouvé Pierre. Par trois fois, Jésus fait découvrir à Pierre la réalité de son amour, la puissance de la Résurrection.

La voix qui dit « M'aimes-tu », répète « Sois pasteur », « Sois berger des autres », « Entre à mon service », « Suis-moi ».

C'est la voix d'un vivant, la voix qui ne s'éteindra jamais plus dans le silence du sépulcre, la voix qui te redresse pour te consacrer gardien de ton frère. Tel que tu es, renégat et pardonné, accablé du passé et donné à ce nouveau présent, tu es, pour ceux qui te sont confiés ou que tu rencontreras sur les chemins du monde, protection, guide, témoin.

M'aimes-tu ? (1)

Un mot encore sur l'émerveillement de Pierre.

Il n'y a pas eu de photographie de l'événement de Pâques. Personne n'a vu ce prodige. Jésus lui-même a dit : « Si quelqu'un ressuscitait, les hommes ne seraient pas persuadés ».

Mais les hommes ont découvert que Celui dont les mains et les pieds étaient à jamais cloués et la bouche fermée avait désormais une présence, une puissance, une autorité qu'il n'avait jamais eues. Pierre est parti à la conquête du monde. Et Paul et saint François d'Assise. Et tant de missionnaires. Et tant de chrétiens.

L'image du Christ ressuscité se lit-elle dans ta vie au grand jour ?

« Le Christ n'est ressuscité que s'il me ressuscite » (Bultman). Le Christ n'est ressuscité que si, sur le chemin de ta vie, tu peux dire : « Seigneur, Tu sais toutes choses, Tu sais que je t'aime. ».

Christian Mazel

(1) Jean 21, 15-19

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Téléc : 221 26

« O mort, où est ta victoire ? »

(saint Paul)

« Le soleil et la mort ne peuvent se regarder fixement. »

(Fr. de La Rochefoucauld)

« *Rendre compte de l'espérance qui est en nous* » (1), n'est-ce pas là, comme cela doit toujours être rappelé, la **mission essentielle et majeure des églises chrétiennes** ?

Face à la mort, cette espérance, quelle est-elle ? Quel contenu donner de ce mot magnifique ? de ce mot qui vient solliciter l'esprit et fait vibrer les cœurs ?

Il semble bien qu'une grande confusion règne au sein même de nos églises. A la lumière du matin de Pâques, nous pouvons **regarder la mort « fixement »**. Tel est l'un des privilèges de la foi, de récuser ce que l'on désigne de plus en plus fréquemment comme l'un des phénomènes propres à notre temps : l'occultation de la mort.

Rendant compte du colloque tenu récemment à Strasbourg sur ce problème, B. Frappat écrit : « *Les Églises... ont mis la sourdine aux méditations sur la mort, l'au-delà devient l'en-deçà, l'immortalité se collectivise.* » (2).

Et n'est-il pas courant de lire, dans la presse et la littérature de nos églises, tant protestantes que catholiques, que l'espérance de l'au-delà est un alibi, une aliénation à combattre pour faire place à une espérance terrestre d'un monde « *d'où sera banni l'esprit de domination et de profit..., d'une terre sur laquelle la justice habitera. Entre tous les hommes. Entre tous les peuples* » (3).

On pourrait multiplier les citations ainsi orientées.

LES FONDEMENTS DE NOTRE ESPÉRANCE

L'espérance repose sur cet acte de foi : notre monde fait partie d'un univers infiniment plus vaste — et il ne s'agit pas seulement d'astronomie —. Il n'y a d'espérance possible pour ce monde que parce que — et dans la mesure — où il a **place dans un dessein qui l'englobe et qui le dépasse**.

Et dans ce monde, la personne humaine, dans sa filialité divine, a un destin qui outrepassa les frontières de notre terre, terre qui, en ce destin, n'est qu'une étape.

Assurément, pareille espérance s'accompagne **d'un grand poids d'ignorances**. Elle soulève bien des questions qui restent sans réponse, au grand chagrin des esprits riches d'imagination et avides de savoir. Les représentations traditionnelles et qui meublent encore trop de mémoires, ne peuvent pas répondre à ces curiosités. Car, il faut le dire, **cette espérance est un acte de foi à l'état pur** : ce qui ne signifie pas que nous n'ayons pas des raisons de l'accueillir et de la faire nôtre.

Il n'en reste pas moins qu'accomplir cet acte de foi n'est pas une démarche facile. Mais n'est-il pas plus difficile encore de croire que l'histoire des hommes s'avance vers une fin où, en ce monde-ci, tout ce qui est égoïste, vil, conflictuel, aura totalement disparu ?

LA FINALITÉ QUI EST ACHÈVEMENT

Pour cette espérance, la « finalité » de l'homme et de la société qu'il forme avec les autres — car il n'existe pas d'homme seul — signifie « **achèvement** » ; c'est-à-dire non pas ce qui est fini — la mort étant un point final —, mais **ce qui est achevé dans le sens de parachevé, de parfait**.

En vue de cet achèvement existent l'homme et les sociétés. Mais les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont parle l'Écriture ne sont pas à identifier à notre planète. Ils n'ont rien à voir avec le temps et l'espace de notre astre combien limité.

Cependant de ce que cet achèvement se situe au-delà des horizons de notre histoire n'allons pas conclure que la terre est sans importance pour **le parcours commencé par la vie depuis son apparition**.

L'indestructible espérance est que cet achèvement se réalisera. « *C'est ce qu'on peut appeler éthique* », nous dit Jean Lacroix (et que, pour notre part, nous appellerions : espérance) : « *la réalisation intégrale de son être.* » (4).

De cette éthique-espérance, « *il paraît difficile d'en admettre une réalisation adéquate... dans l'histoire, car elle porte en elle une dimension infinie* » (5).

Évangile en mains, nous partageons, sans hésiter, cette conclusion. Telle est cette espérance qui, nous dit l'apôtre Paul, « *demeure* » — littéralement : « *est stable* » au sein même de nos recherches, de nos incertitudes, de nos ignorances, — celle d'un monde où « *la mort ne sera plus, où il n'y aura ni deuil, ni cri, ni souffrance* » (6).

Mais il est dit que ce monde est celui de la « *Jérusalem céleste* ». Image certes, mais qui nous invite à regarder au-delà de nos horizons terrestres. Et bien sûr, l'au-delà est un terme inadéquat, mais quel autre employer pour **parler d'un monde hétérogène au nôtre** ?

L'ESPÉRANCE CONTESTÉE

Cette espérance d'un au-delà de cette terre a, on le sait, actuellement assez mauvaise presse. Elle détournerait des devoirs immédiats impliqués par cette vie à nous confiée par Dieu. Suscitant un certain désintérêt du temps présent, elle le dévaloriserait, frayant la route à une religiosité de salut individuel, pour ne pas dire égoïste.

Beaucoup de nos coreligionnaires sont sensibles à ce reproche. Qu'il y ait là une tentation réelle, l'histoire et l'expérience le prouvent. Mais **l'on n'échappe pas à une erreur en tombant dans l'erreur opposée**.

UNE VISION GLOBALE

A la base des deux erreurs antagonistes et les expliquant, l'on constate une vision fragmentaire, parcellaire de l'existence. Or, la vision authentiquement évangélique de l'existence et du destin, tant de la personne que des sociétés, doit être **une vision globale, osons dire globalisante**.

Il faut apprendre à éviter les analyses qui conduisent à de fausses antinomies et acculent à de fausses options : corps et âme ; individu et société ; monde présent et au-delà ; immanence et transcendance ; et d'autres encore.

Il faut apprendre à penser ces réalités et à les aborder dans leur globalité, dans leur unité indissolublement scellée. Ce qui faisait dire à Unamuno : « *Sans sortir de l'éphémère, il faut entrer dans le durable.* ».

LA FETE DE L'ESPERANCE

Encore faut-il dire qu'il n'y a pas un éphémère et un durable, mais **un seul monde** et Berdiaeff dit mieux : « *L'éternité appartient au monde transfiguré ; il n'est pas nécessaire de passer par la mort physique pour devenir son hôte.* » (7).

UNE VISION DYNAMISANTE

Pareille vision galvanise les énergies de la foi. **Énergies qui ne seront jamais démobilisées** car ce n'est pas dans cette tranche de vie que l'homme atteindra sa finalité. Il n'est point, dans cette lutte, d'armistice où chacun n'a plus qu'à rentrer chez soi. L'état de guerre ne cessera jamais contre le mal et ses formes multiples. « *Tâche... par essence inachevée... Perspective éminemment mobilisatrice... parce qu'en détournant du rêve..., elle détourne aussi d'identifier une paix particulière et nécessairement provisoire avec le Royaume de Dieu ou le statut final de l'humanité.* » (8). Ce n'est pas être pessimiste que de se refuser à rêver !

Énergies de la foi combien nécessaires en face des déceptions, des échecs, des défaites qui expliquent bien des lassitudes et bien des lâchages. Détachées de la vision globale et de l'espérance finale, les raisons de lutter ne risquent-elles pas souvent de nous faire défaut, nous incitant à nous replier sur nous-mêmes ?

On rappellera qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour persévérer et que bien des incroyants luttent jusqu'au bout tout en sachant qu'ils ne verront pas l'achèvement. Nous ne les admirons que plus. Mais qu'ils ne croient pas que notre espérance est un oreiller de paresse.

Savoir que, dans cette étape, ne disons pas provisoire, mais bien plutôt « **acheminante** », **le moindre effort et le moindre pas en avant vers la finalité dernière viennent prendre leur place dans un dessein ultime**, n'est-ce pas souder étroitement, définitivement, joyeusement, l'engagement terrestre et l'achèvement dernier, la finalité de chacun et celle de la création ?

A LA RECHERCHE DE NOTRE MISSION

La Fédération protestante de France a mis à l'ordre du jour de sa prochaine Assemblée triennale : « *Situation et*

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
25-26 octobre 1975

(Prière de noter le changement de date)

Avec la participation de :
Madame E. LABROUSSE-GOGUEL
Pasteur Alphonse MAILLOT
Pasteur Georges MARCHAL

sur le thème
CONVICTION ET TOLÉRANCE

Vocation du protestantisme dans la société française contemporaine. ».

L'Église a une vocation, donc une mission. Un champ d'action s'ouvre devant elle. **Sur ce champ, sa vocation est double.** Une partie de ce champ lui est commune avec d'autres que ses fidèles. Ceux-ci auront à travailler aux côtés de non-chrétiens, la main dans la main.

Mais il est une autre partie de ce champ qui lui est propre, où elle est seule à travailler et à ensemençer ; un message qui est spécifiquement le sien ; une espérance dont elle doit rendre compte.

QUE TRANSMETTRE ?

Nos synodes se sont penchés sur le problème de la transmission de l'Évangile. Mais il a été remarqué que se posait une question préalable, primordiale, antérieure à toute autre : **transmettre QUOI ?**

Cette espérance qui, nous dit Tillich, est « *le dernier mot que la religion puisse dire à l'homme d'aujourd'hui* » (9).

Cette espérance qui est « *bien (excusez-nous de le rappeler) la première des croyances d'un chrétien (à quelque église qu'il appartienne)* » (10).

Cette espérance qui, plus qu'on ne le croit, travaille les esprits et conduit tant de nos contemporains vers les sources les plus diverses et les plus curieuses de spiritualité.

TRANSMETTRE CETTE ESPÉRANCE

Abandonner cette espérance ou simplement l'occulter, laisser en friche cette partie du champ que le Christ confie à son Église et à ses fidèles, **ne serait-ce pas faillir à cette vocation** que la Fédération protestante veut découvrir pour les églises qu'elle rassemble ? ne serait-ce pas **transmettre un Évangile tronqué** ? décevoir et écarter ceux qui attendent un message d'espérance ?

Cette vocation ne sera-t-elle pas trouvée dans cette vision globale qui doit rester **au centre de notre réflexion, au cœur de notre foi** ? Cette vision qui fait qu'est **sans coupure** l'unité du destin de toute la création et par conséquent **sans repos** la vocation et la tâche du chrétien ?

A certaines heures, pour les regards qui, s'élevant au-delà de l'immédiat, savent voir les horizons suprêmes, l'océan et le ciel se confondent. Du ciel, l'océan reçoit sa couleur.

Et il n'est plus qu'un seul monde.

P. Ducros

- (1) I Pierre 3, 15.
- (2) « Le Monde », 13-14 octobre 1974.
- (3) « Présence », janvier 1975.
- (4) « Le Monde », 28-29 avril 1974.
- (5) C'est nous qui soulignons.
- (6) Apocalypse, 21, 4.
- (7) « Dialectique existentielle », p. 58.
- (8) P. Valadier : « Peut-on vivre chrétiennement les conflits » (in « Études », décembre 1974).
- (9) Tillich, « La dimension oubliée », p. 79.
- (10) A. Piettre : « Libération de l'homme et salut en J.-C. » — « Le Monde », 15-16 septembre 1974.

CROIX DE BOIS

Croix de bois,
où un homme fut attaché.
Pauvre morceau de bois
où fut accroché
Une pauvre loque humaine.
Pendû parmi les pendus,
voleur entre deux voleurs,
car il vola le fruit de nos fautes
pour l'offrir à son Père
dans l'angoisse et la solitude
d'une détresse toute humaine
dégoulînante de larmes, de sueur et de sang...
Écrire est difficile, parler est un art,
Dieu est un secret...
Une vie est trop courte
pour parler de l'amour.
L'amour est un dialogue
entre mon âme et ce qu'il y a de plus grand,
de plus beau,
de plus absolu,
de plus vrai,
de plus désintéressé

et ma vie n'y suffirait pas.
Seule la mort pourra m'apprendre le secret
où s'épuisa ma courte vie.
Penser, écrire, étudier, dire...
Seul le silence où s'enferme mon âme
dans la clôture de la prière
peut me faire percevoir, au travers de la brume
qui protège mes yeux de la brûlure de l'amour,
le secret où mon corps impuissant s'épuise.

Aimer et mourir, c'est le chant sinistre
qui s'exhale du grincement d'une croix dans le vent

qui annonce l'orage sacré du Sinaï... au Golgotha.
Entre tes mains, Seigneur, je remets mon esprit.
Lui seul, par sa mort connaît ce secret qui brûle les âmes
Ivre hier du vin aigre de la vie et qu'aujourd'hui
ta main a touché.

Mariologie, ecclésiologie, éternelle tentation...
Nostalgie de l'âme humaine qui cherche son Dieu,
son Absolu dans le ventre d'une femme en gésine,
divine parturiente, prostituée sacrée,
hier païenne, aujourd'hui chrétienne.
Génitrice du créateur qui, dans la souffrance
et l'abandon d'une étable où seules deux bêtes
parrainèrent la naissance du divin enfant
dont le premier cri jusqu'au dernier n'eut pour écho
que les pierres et rocaillies de Judée pour s'achever
... sur la sinistre colline épousant
la forme du crâne du vieil Adam.
Golgotha où seuls deux voleurs étaient là
pour accompagner le fils de l'homme dans le néant de la mort.
Point d'extrême onction, pas d'amis, pas de prêtres
pour ce charpentier qui abandonna le modeste univers galiléen
où il était né, partageant avec les siens,
la soupe aux herbes amères dans l'odeur des copeaux parfumés
chantés par Péguy qui s'y connaissait en charpenterie.
Aucun cercueil, s'il en fut alors,
n'aurait pu contenir les restes mortels de cet ouvrier
plus grand mort que vivant,
de ce fils d'ouvrier du bois.
Son seul cercueil furent ces deux poutres sur lesquelles,
recroquevillé, on étendit son corps torturé.
O stupeur ! Cette modeste potence grandit démesurément
avec l'homme crucifié pour s'étendre aux limites de l'univers.

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

Vient de paraître... !

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui
suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

Alors, ces mêmes hommes qui avaient assassiné Dieu en lui perçant le cœur pour être sûrs qu'il ne gênerait plus les consciences troubles, ces hommes, oui ces hommes firent carrière dans la charpente.

C'est à qui de ces bons apôtres se chargeraient d'un morceau de la vraie croix.

Le fils de l'homme, ce fauteur d'amour, vit son gibet solidaire des guillotines dressées dans les petits matins blafards, solidaire de tous les garots, de tous les bûchers, devenir dans leur main de la fausse monnaie.

Monopolisant le supplicé, ils l'adorèrent,

lui dédiant les dépouilles des Césars, l'encens, la myrrhe.

La couronne de laurier romaine puis la tiare assyrienne remplacèrent, sur la tête du crucifié, la sanglante guirlande d'épine,

fausse monnaie de reliques exposées à la vénération des fidèles les jours de foire et marchés.

... Le temple résonne toujours du bruit des trente deniers que Juda, dans son repentir, abandonna au trésor du sanctuaire, que les chrétiens, moins scrupuleux que les juifs, n'ont pas hésité à troquer pour l'achat des faux repentir.

Trente deniers pour deux morceaux de bois qui dressent aux toits des églises les quatre points cardinaux d'un monde où le mot d'amour est devenu objet de suspicion pour un aéropage de prêtres et de légistes qui l'ont neutralisé, codifié, entre le permis et le défendu dans leur cœur desséché, par l'onction sacerdotale.

Ces pontifs d'Eglise, au sourire largement satisfait étalé sur leurs bavettes, ont agressé le mystère ineffable, taillé en pièces la robe sans couture à grands coups de dents. Après avoir mis Dieu en paragraphes, l'Evangile en formules et la vérité en paquets dans un joli petit mouvement de langue gourmande de cette chair fraîche, qu'on leur livre semaines après semaines pour satisfaire leur manie de l'autorité, leur goût malsain du confessionnal, traumatisant définitivement de jeunes consciences qui découvrent ici « le péché » là où ils croyaient pouvoir trouver l'amour et la paternelle compréhension. N'osent-ils pas encore, ces Pharisiens de tous les temps, brandir les foudres de l'interdit, de l'excommunication ?

Saint-Office... éternelle tentation de tous ces clercs qui préfèrent régner sur des dossiers et des structures, incapables qu'ils sont d'aimer les âmes sans les étreindre jusqu'à l'étouffement.

Inquisiteurs refoulés, la passion de notre Seigneur Jésus-Christ ne vous a pas suffi, il vous faut toujours crucifier les consciences éprises de vérité.

Juges blafards, vous reconnaissez-vous dans les traits dont ce Sanhédrin que Jérôme Bosch a confié à notre méditation ?

Vous reconnaissez-vous parmi les juges de Daumier, vos frères en cruauté ? Grand Torquémada de mémoire illustre, ta postérité

est toujours vivante !

Consciences sans cœur, sans yeux, sans oreilles

vous n'arrêterez pas ce cri du Fils de l'homme, cri qui ne s'arrêtera dans aucune nuit d'aucun temps.

Il appelle à la miséricorde, il réclame la pitié pour ses frères que vous continuez de mutiler en les bénissant, priant Dieu qu'il leur pardonne.

Dieu couvre vos turpitudes, mais êtes-vous sûrs que lui, vous pardonnera ?

Sans doute, puisque le Fils a demandé pardon à son Père pour vos hypocrisies et vos trahisons.

Les bûchers et les billots vous ont été retirés mais...

vous savez en inventer d'autres plus discrets mais tout autant efficaces.

Alors profitez-en puisqu'on vous pardonnera... quand même ! Empêchez-vous Dieu de se servir des yeux des hommes pour découvrir vos turpitudes ? Certes non, car alors, dit Jésus, les pierres crieraient votre déshonneur si nous nous taisions.

Oui, Dieu suscitera toujours des voix pour vous dénoncer prêtres de l'antéchrist, loups déguisés en bergers.

Oui, Dieu trouvera des mains pour arracher du revers de vos vestons

où vous les cachez après les avoir étalés au plastron de vos robes,

cet emblème de justice dont vous avez fait une amulette pour les bien-pensants, un bijou pour les femmes, une dignité pour les princes.

Les puissances et les empires de ce monde s'écrouleront, les Eglises se videront mais ta Croix, croix de bois, restera dressée au centre du monde, solidaire de toutes les injustices, espérant pour ceux qui n'attendent plus d'espérance.

J.-R. Chatin

Enseignement secondaire à la montagne

Collège Cévenol

43400 Chambon-sur-Lignon

Année scolaire 1975 : de la 6ème aux Bac A, B, C, D, G1 et G2.

Été : Camp de travail du 6 au 31 juillet.

Cours International d'Été du 1er au 30 août.

INTERNAT DE GARÇONS — INTERNAT DE FILLES

Ouvert les week-ends et petites vacances.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

Les chrétiens contre la torture

Le grand public ignore que la torture physique ou psychologique infligée à des êtres humains par d'autres hommes est un usage qui se répand de plus en plus systématiquement dans notre monde en désarroi.

Pourtant, Amnesty International, organisation mondiale, ni confessionnelle ni politique, vient de publier dans toutes les principales langues du monde, et donc en français, un ouvrage intitulé « Rapport sur la Torture » (Gallimard) où ces faits sont rigoureusement établis pour soixante-dix pays du monde. On dit bien : soixante-dix pays avec, en outre ici et là, les « écoles de torture ». Et cela, aussi bien à l'est qu'à l'ouest, que dans ce qu'on nomme le tiers-monde. Ainsi, depuis les méthodes nazies éprouvées, depuis la baignoire et les électrodes jusqu'aux asiles psychiatriques ou aux méthodes nouvelles du silence absolu qui rend fou... des centaines de milliers d'hommes, de femmes et même d'enfants sont livrés, sans autre défense que leurs cris, aux mains de bourreaux souvent sadiques, plus ou moins ouvertement patentés par des pouvoirs en place.

Il est donc temps de crier au scandale et d'alerter, par tous les moyens, les hommes de bonne volonté sur ces signes ultimes de décadence d'une époque. On se félicite, dès lors, que Monsieur Sean Mac Bride, ancien président, fondateur d'Amnesty International, se soit vu attribuer le Prix Nobel de la Paix 1974. Peut-être que cet honneur attirera l'attention du plus grand nombre sur un des scandales majeurs de notre temps.

On objectera peut-être, comme pour tant d'autres drames : mais que peut-on faire alors qu'on fait si peu de choses et qu'on dispose de si peu de moyens ? Il est alors bon de savoir que des hommes et des femmes ont déjà répondu en France à cette habituelle interrogation, en s'informant et en créant une associa-

tion dont le nom est « Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture » (1), que d'autres ont adhéré à Amnesty International et que là, dans un organisme comme dans l'autre, de nombreuses occasions d'agir sont offertes à ceux qui le veulent. C'est-à-dire à ceux, quels que soient leur situation, leur âge ou leur sexe, sentent tout leur être frémir d'angoisse et de révolte devant le fait que l'image d'homme soit ainsi piétinée.

Des chrétiens français, catholiques, protestants, orthodoxes et quakers se sont donc unis pour dénoncer cette honte et combattre ensemble un usage qui n'est rien d'autre qu'un crime majeur contre l'humanité. Ils viennent d'ailleurs tenir à Paris une assemblée générale assez exceptionnelle.

Cela dit, on peut se demander pourquoi cette association est limitée aux chrétiens. Il faut se hâter de répondre qu'elle ne l'est pas, mais il convient d'ajouter aussi que si les disciples du prince de la Paix ne sont pas à l'avant-garde de ce combat, qui le sera ? Si les chrétiens — disons pour une fois — n'expriment pas les premiers, en paroles et en actes, leur refus à ce sujet précis, comment leur spécificité et leur mission fondamentale d'annonce de l'Évangile ne seraient-elles pas stérilisées ? N'est-il pas évident que leur Seigneur, qui est aussi celui de tous les hommes, fut lui-même arrêté, emprisonné, torturé et martyrisé... afin, précisément, que cela ne soit plus possible et que le nom d'Homme soit respecté par tous, en tout lieu et en tout temps ? (2).

Georges Richard-Molard

(1) A.C.A.T. Secrétariat : 2, rue Guisarde — 75006 Paris
CCP : LA SOURCE No 3 45 89 45.

(2) Article paru le 3 janvier 1975 dans « Le Figaro » et que nous reproduisons avec autorisation.

Affaire

importante

Le pasteur Vins fait appel

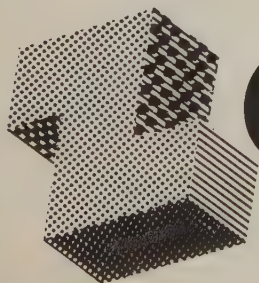
Le pasteur baptiste Georgij-P. Vins a interjeté appel auprès de la Cour suprême de la République socialiste soviétique d'Ukraine contre la sentence du tribunal de Kiev le condamnant à la peine maximale de cinq ans d'emprisonnement, suivis de cinq ans d'exil. Le procès avait eu lieu à Kiev du 27 au 31 janvier.

La décision de la Cour suprême d'Ukraine déterminera si Monsieur Vins devra ou non faire appel auprès de la Cour suprême d'U.R.S.S. Le C.O.E. qui était intervenu au nom de Monsieur Vins auprès des autorités soviétiques, vient de recevoir des rapports sur ce procès. Le pasteur Vins est l'un des dirigeants d'un groupe baptiste qui s'est séparé en 1965 du Conseil — officiellement reconnu — de Toute l'Union des baptistes-évangéliques, pour protester contre la surveillance par l'État des activités religieuses.

Les rapports indiquent que le juge norvégien Alf Haerem, choisi par Monsieur Vins comme défenseur, n'a pu assister aux débats, et que Madame Lydia Vins, la mère de l'accusé, a été expulsée du tribunal, alors qu'elle essayait de remettre une déclaration écrite. L'accusation reposait en partie sur un sermon qui aurait contenu des remarques anti-soviétiques et que Monsieur Vins a prononcé à un mariage en 1969. L'analyse, demandée par le tribunal, de l'enregistrement du sermon en question, ne fit état d'aucune remarque anti-soviétique ; elle ne fut pas retenue comme évidence et, sur proposition du juge, une deuxième analyse fut ordonnée.

Selon les informations reçues, aucun des témoins proposés par Monsieur Vins ne fut autorisé à comparaître.

Soepi



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

pam • pam

PAQUES : Problème d'enfant

— Tu crois, toi, que Jésus est ressuscité ? me demanda Olivier, mon petit-fils, huit ans. Moi, je ne crois pas.

Les questions des enfants sont souvent imprévues et toujours directes. Celle-ci me prit au dépourvu.

Cependant, je ne pouvais ni ne voulais m'en tirer par une échappatoire, et franchement j'avouai :

— Moi non plus, je ne crois pas à la résurrection de son corps.

— Alors, puisqu'il n'était plus dans la tombe, qu'est-il devenu ?

— Je ne sais pas. On ne le saura sans doute jamais.

Je sentais bien que le moment était venu de dire ma certitude que *Jésus est toujours vivant*.

A ce regard interrogateur levé vers moi, grave et confiant, à ce besoin de vérité, de logique, de clarté, comment répondre par une simple formule toute faite, vide par conséquent ? Sur le champ, il me fut impossible de trouver les mots nécessaires.

Mais, petit Olivier, je n'ai pas oublié ta question et, par ce dialogue imaginaire, je te réponds aujourd'hui :

— Oui, Jésus est mort sur la croix, *mais je suis certaine qu'il est vivant*.

— Comment peut-on être à la fois mort et vivant ? me diras-tu...

— Essaie de comprendre : lorsque, à mon tour, j'aurai disparu, que tu ne pourras plus me voir ni me parler, est-ce que tu m'oublieras ?

— Oh non, jamais.

— Ainsi, quand tu seras grand, devenu homme, il t'arrivera parfois de penser à moi. Et peut-être te diras-tu, en certaines circonstances de ta vie : « Non, je ne peux pas faire telle ou telle chose, parce que ma grand-mère en aurait trop de peine ; je veux être ce qu'elle aimerait que je sois : ni égoïste, ni violent, ni menteur, ni méchant. »

— Eh bien ! chaque fois que tu penses à moi de cette manière, je ne serai pas vraiment morte puisque je continuerai à te parler, à vivre dans ton cœur, et — qui sait ? — peut-être à travers toi dans le cœur de tes enfants. Tu vois, la vraie vie ne finit pas avec la mort du corps.

Je sais pourtant qu'avec le temps mon souvenir s'estompera, puis s'enfoncera dans l'oubli comme s'est effacé celui de

la longue lignée de nos ancêtres dont nous ne savons même plus les noms.

Cependant, pour Jésus — n'est-ce pas extraordinaire, merveilleux ? — il en est allé tout autrement : depuis deux mille ans, son souvenir ne s'est jamais effacé dans la mémoire des hommes.

Par ceux qui l'ont connu, aimé, et qui en ont été transformés, nous savons la bouleversante histoire de sa vie et de sa mort. Aujourd'hui encore, des millions de gens dans le monde pensent à lui, parlent de lui, l'écoutent, comme autrefois le peuple de Galilée, et, dans leur cœur, recueillent ses paroles avec amour et tremblement.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire : « Il est mort pour nous ? »

— C'est difficile à comprendre, en effet. Essaie pourtant :

Tu sais bien que, s'il le fallait, pour te sauver d'un grand danger, tes parents, tes grands-parents, tous ceux qui t'aiment n'hésiteraient pas à donner leur vie pour toi ; et c'est naturel, car leur amour pour leur enfant compte infiniment plus à leurs yeux que leur propre vie. Tu sais aussi que certains donnent leur sang pour sauver des malades ; que d'autres risquent leur vie — en montagne, en mer, dans les incendies, sur les routes... — pour des inconnus. Tous s'oublient eux-mêmes pour l'amour des autres, tu comprends cela, n'est-ce pas ?

Alors, tu peux comprendre que, parce qu'il aimait les hommes — tous les hommes — d'un amour infini, Jésus ait accepté de mourir pour eux.

— Mais, de quel danger voulait-il les sauver ?

— Du pire des dangers : de l'égoïsme et de la méchanceté qui sont la mort de l'âme. Et parce qu'il voulait les guérir, il leur expliquait ce qu'est la vraie vie : tout le contraire de l'égoïsme, de la méchanceté, du mensonge, de la lâcheté. Et, naturellement, il leur adressait des reproches, parfois tendres, souvent très sévères. Ces reproches irritaient les méchants ; les dures paroles de Jésus les brûlaient de rage. Alors, ils l'ont tué afin de le faire taire à jamais.

Néanmoins, tu vois, ils n'y sont pas parvenus puisque ces paroles nous les entendons toujours ; elles continuent à nous reprendre jusqu'au fond de nous-mêmes et à nous conduire en avant sur les chemins de la vérité, de l'amour et de la justice.

— Jésus n'avait qu'à s'enfuir loin de ses ennemis, loin de Jérusalem ?

— Certes, il savait sa vie en danger, et, s'il l'avait voulu, il aurait pu éviter cette

mort horrible et injuste sur la croix. Il ne l'a pas voulu.

— Pourquoi ?

— Réfléchis : pendant des années, il avait enseigné le courage, l'oubli de soi, le désintéressement. Il avait dit : « Celui qui veut sauver sa vie la perdra... »

A quoi servira-t-il à un homme de gagner le monde s'il perd son âme ?

Il n'y a pas de plus grande joie que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Et, après avoir enseigné cela, il aurait fui ? ...

Si, cédant à la crainte, il avait cherché à sauver sa propre vie en se cachant dans un lointain village de Galilée ou d'Égypte, il eût renié ses propres paroles, c'eût été reconnaître qu'il avait menti, trompé ceux qui écoutaient ses leçons avec amour et confiance. C'est bien alors que, lâche parmi les lâches, il aurait disparu pour toujours.

Qui parlerait aujourd'hui de Jésus de Nazareth, petit prophète de Galilée ?

Oublié de tous, il serait vraiment mort.

Au contraire, il est resté, il a résisté jusqu'au sang. Et, en acceptant les injures, les crachats, la couronne d'épines, la croix, il donnait — par l'exemple — sa dernière, inoubliable et bouleversante leçon : « L'exemple de l'amour, l'exemple du pardon, l'exemple de l'humilité, source de vraie grandeur. » (1).

C'est par ce don de sa vie qu'au lieu de disparaître à jamais dans la mémoire des hommes, il est devenu *le vivant*, l'éternel vivant. Les générations passeront, il restera « le phare, le guide merveilleux vers la vraie vie » (1).

Pourquoi faut-il, hélas ! que nous oublions si souvent cet enseignement et cet exemple ? Nous croyons vivre alors que nous tuons en nous ce qu'il y a de meilleur et ce qui est éternel. Chaque fois que nous nous laissons tenter ou emporter par l'amour de l'argent, la jalousie, la violence, la haine, nous étouffons en nous la voix de Jésus : c'est comme si nous le faisons mourir à nouveau. Mais si au contraire nous nous efforçons de vivre pour les autres, de « nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés », alors, il restera vivant dans notre cœur.

C'est donc à nous — chaque jour — luttant contre nous-mêmes, de le ressusciter.

Y. Chabrol-Leyris

(1) Pasteur Paul Brunel.

Sur le sens du don de soi

J'approuve, certes, ce que dit P. Ducros (Évangile et Liberté du 10 février) sur l'indispensable conversion du cœur sans laquelle la si nécessaire libération politique et sociale serait vaine pour le salut de l'homme. Mais une longue observation des faits et gestes des hommes m'a amené à juger très difficile cette entière conversion du cœur chez beaucoup. Beaucoup, en effet, meurent (si on les juge selon leurs œuvres apparentes), n'ayant pas opéré en eux-mêmes cette suffisante conversion du cœur qui permet enfin des mœurs nouvelles. Et je me suis demandé pourquoi ? Bien des raisons peuvent expliquer cette énorme difficulté de convertir vraiment son cœur, son âme... Des indécidables non graves, mais innombrables, un indifférentisme latent expliquent en partie cette paralysie des cœurs, mais ces médiocrités quotidiennes ne proviennent-elles pas précisément de cette absence de retour sur soi et ses inclinations instinctives ? En vérité, ce ne sont pas ces déficiences qui me préoccupent ici, c'est une autre question que je me pose.

Convertir son cœur ou le retourner de l'égoïsme inné, qui a sans nul doute ses sources dans le mystère de nos origines, au don de soi, de ses biens et de ses talents et de sa force à autrui et à la communauté, suppose un détachement, une certaine perte de soi qui n'est possible que si l'autrui à qui l'on se donne en fait autant... Lorsqu'on nous prie de retourner notre cœur vers notre prochain, il faudrait nous avertir que dans le concret du dur quotidien, ce prochain ne répondra probablement pas à notre main tendue et que nous devrons courir le risque d'aimer gratuitement, c'est-à-dire, la plupart du temps, sans espoir de réciprocité. Se donner dans un monde qui ne se donne pas exige une force peu commune d'oubli de soi. C'est pourtant bien cela que conseille l'incomparable maître de Galilée ? Sans aucun doute. Cependant, la crainte de voir son cœur et son esprit dévalisés en pure perte de soi a stoppé et stoppe toujours quantité de braves gens qui ont simplement peur de n'être pas payés de retour.

Ce que j'ose dire là est bien terre à terre, mais c'est ce que j'ai constaté trop de fois sans pour autant jeter la pierre à qui que ce soit. Toutefois, admettons qu'on puisse leur faire entendre que le cœur converti, en se convertissant s'est donné à lui-même son propre et inaliénable bien et que c'est là un cadeau inestimable. Se donner pour se donner,

voilà le grand et unique don à soi-même qui compense largement la non-réciprocité, sans doute. Mais, j'ai entendu tant de fois, des centaines de fois, cette réponse : ce retour du cœur à soi-même apporte quoi ? Au fond, très au fond, quoi pour cette vie que nous avons à vivre ? La vie, répondra-t-on ! La vie qui, elle, ne semble avoir été donnée ou créée, personnellement en chacun de nous, que pour la mort, cette issue sans issue ? Ce manque de certitude essentielle sur la finalité dernière de la vie laisse trop de cœurs sans foi et sans force, car si une conversion progressive et lente peut se concevoir sans héroïsme excessif, elle exige tout de même, pour ne pas se payer de mots, un commencement qui est presque de l'ordre de l'absolu et qui, lui, part d'une conviction qui n'est pas sans mystère ou sans certitude intime.

Il faudrait donc, en effet, que le cœur qui décide de se convertir, de commencer à se convertir, ait ses propres raisons que la raison ne connaît pas. Il faudrait au cœur qui voudrait se convertir (ce qui exige bien souvent le sang de l'âme) des certitudes d'action fermes qu'aucun théologien, aucun philosophe, aucun penseur abstrait ne peut donner, et ne donne pas, qu'il ne peut trouver que dans un approfondissement du sens de la vie et de sa vie, qu'il ne peut découvrir que dans le secret de la vie qui ne meurt pas, caché en lui comme une perle précieuse au tréfonds de ses entrailles, les entrailles de son âme qu'aucun oeil de savant n'a encore explorées. Il faut découvrir, un jour, que le don de la vie (qui permet de donner la sienne ici-bas) est déjà éternel, et qu'il vaut la peine de le vivre en se donnant. Jésus-Christ fut ce don fait homme, non pour la seule terre de nos cimetières, mais pour ce qu'il appelait son Royaume qui n'est pas d'ici-bas...

Cette question que chaque jour pose à tout homme mérite qu'« Évangile et Liberté » s'en préoccupe ne serait-ce que pour les silencieux qui se la posent dans la solitude de leur esprit.

Jean Chavaner

A propos de l'éditorial du 10 février

C'est avec plaisir que j'ai lu votre éditorial dans « Évangile et Liberté » du 10 février.

Car je me suis fait « rabrouer » par un pasteur de l'Église réformée (et même de la tendance libérale) pour lui avoir écrit qu'il y a blasphème à donner des ordres à Dieu : « Fais cela... Ne fais pas ceci... »,

etc... Dieu, lui avais-je écrit, sait ce qu'il a à faire et les fidèles doivent se soumettre à ses volontés et non à les lui dicter.

Autre chose à quoi nous souscrivons

Je profite de l'occasion pour répéter, ce que j'ai déjà écrit maintes fois, qu'un pasteur de l'Église réformée (les luthériens étant parfois crypto-catholiques) ne doit pas dire, à la fin du culte, aux fidèles, tant dans le temple qu'à l'écoute de la radio : « Recevez la bénédiction de la part du Seigneur, que vous et vos familles, etc... ». Car un pasteur consacré n'est pas un prêtre catholique ordonné, habilité par ordination à être, prétendument, intermédiaire entre Dieu et les fidèles. Qu'on dise donc : *Invoquons la bénédiction du Seigneur..., allons en paix, etc...*

Jean Beck

Éditorial du 10 février

Me permettez-vous de vous remercier de votre Éditorial du 10 et de votre page « Prière... et Communication ».

J'en déduis que pour certains pasteurs (technocrates en théologie) l'imposition des mains ne procure ni tact, ni discernement, ni intelligence du cœur. Cette finesse d'esprit qui est indice et don d'une prière vécue.

Nous sommes loin des formules toutes faites, des clichés, etc... Ne pas s'entendre parler mais savoir se taire pour être à l'écoute pour recevoir une inspiration, peut-être inattendue... et obéir. Parfois un peu de rêve vaut mieux que beaucoup d'activisme.

et avortement

Au sujet de l'avortement (page 14), il est injuste d'accabler la femme et de laisser aller, dans sa lâcheté, l'homme co-responsable. La perplexité de votre correspondante, Madame L. Morin, me paraît très compréhensible. Elle l'honore.

Si le grain ne meurt *naturellement*, il ne porte aucun fruit. Quand l'on tue un fœtus, c'est une promesse de vie qui est anéantie aveuglément et irrémédiablement. Même s'il y a eu faute, qui peut savoir ce que l'avenir réserverait ? « Un atome de silence est la chance d'un fruit mûr » (Paul Valéry). Tuer un fœtus, ce peut être priver l'humanité d'un être exceptionnel ; donc un appauvrissement certain. Il y a sur terre, de nos jours, des individus exceptionnels, issus de mères

célibataires ; entre autres un Prix Nobel de la Paix, qui, Dieu merci, ne fut pas supprimé à l'état de fœtus. Donc, en dehors de l'avortement thérapeutique, notre perplexité demeure. Que devons-nous faire ? C'est un sujet de prière. Une confession de péché est insuffisante. Puissions-nous dire au moment opportun : je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle mais maintenant je vois.

J. Sutton

Après « Interpellation sur les Journées de Sète » (Évangile et Liberté du 24 février 1975), lettre adressée au professeur Gounelle.

Cher Monsieur,

Que de jeunes Nîmois aient été troublés par les propos du pasteur L. Simon, ne me semble pas extraordinaire. Qu'aurais-je pensé, à leur âge ? Très souvent, chez les protestants, le culte du Livre remplace celui des saints ou des reliques chez les catholiques. Seul, l'Esprit vivifie. Si la Vérité que nous recherchons est d'ordre divin ; par contre, l'exactitude de nos interprétations est faillible et toujours imparfaite.

Nous ne pouvons donc reprocher au pasteur L. Simon d'avoir osé séculariser deux ou trois auteurs bibliques. Je l'ai, pour ma part, trouvé un peu trop Paulinien quand il prônait Luc aux dépens de Matthieu qui, lui, était l'un des Douze, disciple de ce Jésus qui ne laissa aucun écrit et ne fonda aucune institution religieuse, pas même l'Église primitive. Pour quelle raison ? Il nous enseigna simplement dans quel état d'esprit nous devons prier, à tel point que le mot-à-mot de l'Oraison dominicale peut nous paraître contestable dans certaines versions.

Par ailleurs, nos chers protestants semblent souvent se complaire à confesser (longuement) leurs péchés ainsi que leur foi (plus brièvement). « D'un passé qui m'humilie, j'entretiens le souvenir ; je ME contemple et j'oublie le Dieu qu'il faudrait bénir » (A. Vinet). Je crains que l'excès de liturgie ne devienne, en quelque sorte, similaire au salut par les œuvres : paroles verbales !

Aux Journées de Sète, j'ai apprécié l'humour et les pieds sur terre du pasteur L. Simon, cet entrepreneur de démolitions..., de préjugés. Je n'ai pu que partager l'inquiétude du Professeur Mallet,

chercheur insatisfait en quête de paix intérieure. Quant au culte, j'aurais aimé que nous nous sentions les uns et les autres « comme Marie auprès du Maître, à l'heure douce du soir ». Je regrette que ce culte n'ait pas pris fin par quelques minutes de méditation silencieuse, juste après la lecture du si beau passage de Matthieu 25, 34-46.

Ne croyez-vous pas que nos jeunes Nîmois auraient eu une toute autre impression si nous avions eu l'occasion de nous taire ensemble ? ... alors que nous sentions une certaine gêne chez les participants, à la suite de propos inattendus.

Grâce au silence, n'auraient-ils pas mieux compris et partagé notre unité dans la recherche ?

J. Sutton

Toujours à propos de cette « interpellation » nous avons reçu une lettre de Monsieur Rappard qui terminait judicieusement son propos par cette phrase humoristique : Ne pensez-vous pas qu'en annonçant les « Journées » de 1975, il serait bon de noter, comme pour les films scabreux : « interdit au moins de dix-huit ans... » ? ...

Savez-vous que... ?

... Pour la première fois des catholiques et des protestants ont participé à un pèlerinage commun à Lourdes, en automne 1974. Un car de quarante personnes a quitté la chapelle œcuménique de Domessargues (Gard) pour la cité mariale !

Qu'allaient donc faire les protestants ?
Voyage touristique ?

Il débuta ainsi puisqu'on visita « les hauts lieux » du protestantisme : le Musée du Désert, et qu'on termina par la visite de l'abbaye bénédictine d'En-Calcat.

Tourisme œcuménique, d'accord.
Mariolâtrie, pas d'accord.

... Le prieur de Taizé a prêché en la cathédrale catholique romaine de Vienne l'ouverture du rassemblement catholique autrichien. Cela s'est fait sur l'invitation du cardinal Koenig, archevêque de Vienne.

Ainsi va la communauté de Taizé... et bien ailleurs encore.

... Il y aurait en France 5.000 prêtres mariés, sur un total de 75.000 prêtres diocésains ou religieux.

... L'Église grecque orthodoxe a recouvré

sa liberté à l'égard du pouvoir temporel. La charte de 1969 a été annulée et l'ancienne remise en vigueur à titre temporaire.

... La communauté musulmane de Nazareth devient importante. Pour la première fois la cité compte plus de musulmans que de chrétiens.

Jusqu'en 1948, création de l'État d'Israël, les chrétiens formaient 60 % de la population de Nazareth. Au cours de ces dernières années le taux de natalité de la communauté musulmane a de beaucoup dépassé celui de la communauté chrétienne. Cette dernière compte 7.000 grecs orthodoxes, 5.500 catholiques romains, 4.600 grecs catholiques ou melchites.

... Plus d'un million de dollars a été recueilli par le Conseil œcuménique des Églises pour les réfugiés du Chili dont environ cinq mille ont été ainsi aidés à gagner une terre d'asile.

... Sur trois millions de mormons dans le monde, il y en aurait 15.000 dans les pays de langue française dont environ 10.000 en France.

... Au cours de l'« Année sainte » (selon l'expression romaine) l'Église évangélique vaudoise d'Italie ainsi que l'Église méthodiste ont conseillé à leurs membres de ne pas prendre part aux célébrations orga-

nisées par l'Église romaine. Un communiqué conjoint de ces Églises dit : « Nous exprimons notre profonde préoccupation face aux célébrations organisées par l'Année sainte parce qu'elles font preuve d'une religiosité propre à fausser la relation entre la foi et Dieu et ne sont qu'une couverture pour cacher une situation où l'injustice règne sans conteste... ».

VENT

*O vent qui fonce à travers les montagnes
Faisant trembler les bois et les maisons
Et dont le souffle apporte à nos campagnes
Du haut des rocs d'étranges tourbillons.*

*Que cherches-tu dans tes ardentes rondes
Qui sans repos ceinturent l'univers
En lui lançant de tes mains vagabondes
L'odeur des monts et le parfum des mers.*

*Que cherches-tu ? Est-ce l'âme des hommes
Pour l'arracher aux lourds sommeilllements,
— Le pourras-tu, voyageur, car nous sommes
Tous enfermés dans l'ombre des tourments —*

*Fonce, beau vent, ne crois pas aux obstacles,
Ta voix est grande et ta force sans frein,
Tu peux porter la clarté des miracles
Au fond des cœurs qui chanteront enfin...*

Lysie Stéphan

CHRONIQUE MUSICALE

A — MUSIQUE CHORALE

Partitions

Sélection catalogue de Musique Chorale.
S C 2. Publication J.C.P., 37, rue Boursault, Paris, 1973.

Les Éditions J.C.P. présentent sous ce titre les numéros C 18 à 34, de feuilles volantes, comprenant des pièces religieuses et profanes des XVIème et XVIIème siècles. On peut, certes, regretter l'absence d'appareil critique dans un recueil collectif, mais l'utilité de cette sélection bien présentée n'est pas à démontrer. Elle propose des chœurs à quatre voix et cinq voix (mixtes, égales), en latin, en français et en anglais, signés G. Alberti, R. de Lassus, Cl. Janequin, Cl. Le Jeune, Du Caurroy, Monteverdi, W. Byrd et Sweelinck. Chaque pièce en langue étrangère est accompagnée d'une brève traduction française. Ces chœurs, bien sélectionnés, feront mieux connaître la musique chorale appartenant à l'Humanisme musical et à la Renaissance.

B — DISQUES

Musique ancienne

● ESPAGNE

1. Las Cantigas de Santa Maria del Rey Alfonso X EL Sabio. ERATO STU 70 694

Voici une très belle réalisation sur le double plan discographique et iconographique concernant le XIIIème siècle espagnol. Les dix miniatures hautes en couleur, avec des instruments de musique à cordes pincées, des instruments à vent et à percussion (petites cymbales médiévales), donnent immédiatement le ton, et les personnages évoquent bien le XIIIème siècle et l'époque d'Alphonse le Sage (1221-1294) dont les *cantigas* représentent un apport considérable à l'histoire musicale. Les interprètes ont visé à l'« authenticité la plus absolue » dans la recreation de ces pages instrumentales et vocales exécutées avec minutie sur des instruments primitifs par la Chapelle musicale et la « Escoliana » de Santa Cruz del Valle de los Caidos et l'Atrium Musical. Ces échantillons de monodies sont présentés avec un résumé et une traduction française, ils reflètent de façon très vivante la vie au Moyen-Age.

2. Monodie de cour médiévale (XIIème-XIIIème siècles) et musique arabo-andalouse (XIIIème siècle). ERATO STU 70 697

Ce disque consacré aux troubadours,

réunit dans un premier volet catalan et provençal des pièces du XIIème siècle, dont le chant très prenant de Marcabru, *Pax in Nomine Domini*, la chanson d'aube bien connue, *Reis Glories* de Guiraut de Borneil, des pages de Guiraut Riquier. Le volet consacré à la monodie à la cour de Léon propose un *planctus* (c'est-à-dire *planh* ou complainte) pour Ferdinand II de Léon. Les chants d'amitié de Martin Codax traduisent déjà un lyrisme plus populaire. Enfin, le dernier volet retiendra l'attention des médiévistes car il offre un échantillon de *Nubas* arabo-andalouses. Des instruments typiques : rebab, tarr, luth, viole, derbuga donnent une saveur particulière à la fin de cette gravure si instructive du point de vue historique et littéraire.

3. La Musique en Catalogne jusqu'au XIVème siècle. ERATO STU 70 695

Ce disque donne un aperçu du répertoire religieux et des danses sacrées allant des Xème au XIVème siècles. Les textes castillans sont traduits en français, ce qui en facilitera l'approche. Les interprètes de cette intéressante réalisation, qui compte parmi les joyaux de la littérature musicale, sont les membres de l'Ensemble ATRIUM MUSICAE. Le texte de la pochette, très bien présenté, donne tous les renseignements utiles à la compréhension de ces pages si attachantes, et sur le « LLIBRE VERMEIL » recopié à la fin du XIVème siècle destiné à la distraction spirituelle des pèlerins.

● PROVENCE

Musiciens de Provence Vol. 2 : Musique du Moyen-Age et de la Renaissance, ARION ARN 34260

Le volume 1, qui avait déjà retenu notre attention, est suivi de cette nouvelle gravure, par le même formation : les Musiciens de Provence qui jouent sur des instruments anciens. Ils mettent leur point d'honneur à souligner la richesse des instruments provençaux traditionnels, que l'on a plaisir à entendre par le biais de dix pièces médiévales très variées allant du *planh* (*planctus*) aux estampies, en passant par des chansons à la Vierge et des chansons d'amour.

La face B fera connaître des anonymes avignonnais du XVIème siècle, avec un choix de danses, branles, allemandes arrangés par T. Susato. Tant par la variété des formes que par la diversité des pièces et des instruments (cromornes, flûtes à bec, trompette marine, tambour à

Les HEURES MUSICALES de
L'ORATOIRE DU LOUVRE,
147, rue Saint-Honoré — Paris —

Samedi 12 avril 1975 — à 20 h 30.

Ensemble de Musique ancienne
EUTERPE. Instruments anciens.

Musique anonyme des XIIIè, XIVè,
XVè siècles.

Oeuvres de PRAETORIUS, ATTAL-
GNANT, MANERIO...

Entrée libre — Libre participation
aux frais.

cordes, percussions...), ce disque s'imposera. Il fera connaître le patrimoine musical provençal.

● ALLEMAGNE

**CARMINA BURANA II. Harmonia
Mundi, HMU 336**

Ces pièces sont typiquement médiévales par leur ton rude, énergique. Elles évoquent les préoccupations quotidiennes de la vie, avec ses moments de tensions et de détente, et illustrent les techniques vocales et instrumentales du XIIIème siècle : déclamation presque recto tono, bourdon, registre grave, rythmes. La face 2 contraste avec la première, le ton se fait plus expressif, plus prenant, parfois plaintif. La monodie est plus dépouillée. On trouve, grâce à l'interprétation très vivante du Clemencic Consort, un fond haut en couleurs, une atmosphère de fête, de joyeuse vie, mais aussi la gravité des préoccupations matérielles et spirituelles de l'époque.

Édith Wéber

communiqué

**MISSION ÉVANGÉLIQUE PARMİ LES
SANS-LOGIS**

La mission a tenu son Assemblée générale et remercie ceux qui l'ont aidée.

En 1972, les 90 donateurs avaient versé la somme de 20.000 francs. En 1974, les 271 donateurs ont apporté 95.000 francs.

Pour 1975, il faudra recevoir en tout cas 107.000 francs.

En 1974, 204 hommes ont voulu s'en sortir ; 115 sont allés au foyer de Tourcoing, 89 sont aidés à Paris.

Les donateurs reçoivent le bulletin de nouvelles : « Ombres de Paris ». Le home de Gagny n'est pas encore prêt. Merci pour vos dons, votre intercession pour un travail si difficile et si beau.

Adresse : 14, rue du Chemin Vert — 75011 Paris. CCP : Mission évangélique parmi les sans-logis : Paris 25 500.87.

Raymond Leenhardt

Vieilles rengaines

J'ai, sous les yeux, le texte de chants spontanés exécutés au cours du culte par un groupement musical qui a pris comme sigle, la croix de camargue. Après avoir été témoin auditif de ces chants, je dois reconnaître que mes oreilles en ont gardé un souvenir favorable.

Je ne vois pas pourquoi nous serions systématiquement contre toute recherche et toute innovation de ce genre.

Nos coreligionnaires d'un pays voisin et neutre (la Suisse) reçoivent une formation musicale et vocale sérieuse dès l'école primaire. Et le résultat final fait de nos enfants, par comparaison, des exécutants médiocres, bougons, qui se contentent de susurrer. Oui, hélas, en ce domaine, il n'y a pas à se montrer chauvin ; nos écoles bibliques ont encore pas mal de pain sur la planche si elles veulent se montrer au diapason — c'est le cas de le dire.

Mais, l'autre côté de la question, c'est ceci : Nos auditoires, en particulier ceux des fêtes qui ne sont rassemblés que quatre ou cinq fois par an, sont essentiellement conservateurs ; leur plus grande joie consiste à chanter les « vieilles rengaines ».

CARNET

Il a plu à Dieu de rappeler à lui, le 28 février 1975,

*Marguerite LACHERET-ALARD
Veuve du pasteur Albert Lacheret
dans sa 92ème année.*

De la part de sa famille et de ses amis.

*« Les serviteurs de Dieu le serviront
et verront sa face. »*

Apoc. 22, 6

*Pasteur Daniel Lacheret, Les Mertines —
84140 Montfavet.*

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

Y. Chabrol-Leyris, institutrice, Nîmes.

R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.

J.-R. Chatin, peintre, Paris.

P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.

L. Evely, homme de lettres, Die.

R. Leenhardt, pasteur, Paris.

*H.-L. Miéville, fut professeur à l'Université de
Lausanne.*

*G. Richard-Molard, pasteur, directeur de
l'Information à la Fédération protestante de
France.*

*H. Schloesing (Le rebroussé), pasteur, Roque-
courbe.*

Lysie Stéphan, poète, Paris.

E. Weber, professeur, Paris-Sorbonne.

É. & L. — 24.3.1975

DE MA LUCARNE

Personnellement, je n'ai rien contre les « vieilles rengaines » ; si je leur confère ce titre, c'est beaucoup plus par douce ironie que par irrespect. Des chants, tels que « Jusqu'à la mort » ou « Debout sainte cohorte », ont tenu compagnie à notre enfance. Par la suite, ceux qui reprennent le chemin du temple lors des fêtes sont heureux de les chanter à pleine voix. Au cours des récents conflits, nos aumôniers militaires ont fait la même expérience : leurs paroissiens occasionnels ignoraient les chants réservés plutôt aux adultes ; ils en étaient restés au recueil des Écoles du Dimanche.

Pourquoi, d'ailleurs, jeter le discrédit sur nos « vieilles rengaines » ? Pourquoi dénigrer par principe ? La musique est quelque peu vieillote ? La théologie sous-jacente ne répond plus aux canons (1) du jour ? — Et après ?

Vous avez certainement entendu, comme moi, telle artiste reprenant, à la télévision, des airs plus que centenaires (je pense ici au « Temps des Cerises ») et les rendant tout à fait acceptables et émouvants pour le public d'aujourd'hui.

Bien sûr, il n'y a pas que les « vieilles rengaines » et il est dommage que les fidèles n'enrichissent pas au minimum leur répertoire. Cela vient de ce que, dans

les petites paroisses, il n'est guère facile de disposer d'une chorale permanente, en dehors des périodes de fêtes. Et puis, avec la mécanisation musicale, les cordes vocales n'ont plus le même entraînement que jadis.

Nos pères, je veux dire nos ancêtres, chantaient pratiquement par cœur, sans même le secours d'un orgue ou d'un harmonium. Il est vrai qu'il y avait parfois un chantre, dont la chaire (de dimension réduite) subsiste encore dans certains sanctuaires. C'était un chant plus naturel et plus normal. Comme quoi le progrès n'est pas toujours facteur de progrès ! Si seulement nous chantions à quatre voix la moitié des chants du recueil Louange et Prière, ce serait un résultat appréciable ! Mais, pour ne pas éprouver trop de déceptions, il est préférable de nourrir des ambitions modestes (2).

Le rebroussé

(1) Canon : règle, norme.

(2) Note de la Rédaction : La modestie de notre collaborateur est très ambitieuse... Il suffirait de chanter correctement et à pleine voix les cantiques à l'unisson. Ce serait déjà bien beau...

POUR LEURS ACHATS,

nous prions nos lecteurs

de donner la préférence à ceux qui, par leur publicité aident notre journal.

Ils sont notre soutien.

Aidez-les à votre tour !

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet

C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

Divers, la ligne 3 F plus T.V.A.

Offres d'emplois, la ligne 3 F plus T.V.A.

Demandes d'emplois, la ligne 1,50 F plus T.V.A.

Faire-part, la ligne 3,75 F plus T.V.A.

LE NOM OUBLIÉ

Dieu est en nous comme un nom oublié.

Quand vous ne vous rappelez plus un nom, vous l'ignorez puisque vous êtes incapable de le dire, et cependant vous le connaissez puisque vous le cherchez.

Vous savez même dans quelle direction creuser ; vous tendez au mot rebelle des pièges où se prendre ; parfois, vous l'avez sur le bout de la langue, et, en tout cas, vous êtes sûr de le reconnaître dès qu'il apparaîtra.

N'est-ce pas étrange qu'on puisse ignorer ce qu'on sait, et savoir très bien ce qu'on ignore ?

Je ne sais rien autant que Dieu, mais il m'échappe plus impitoyablement que tout le reste.

Tous, même les athées les plus endurcis, connaissent Dieu, car tous, mis en présence de certains événements, de certains hommes, de certaines paroles, Le reconnaissent tout de suite bien qu'ils ne L'aient jamais rencontré auparavant.

Et tous ignorent Dieu, car cette « reconnaissance » est extraordinairement brève, elle fulgure comme un éclair et disparaît. Le Nom affleure, et cela suffit pour que se réveille toute une zone en nous dont nous n'avions pas conscience, pour que surgisse à sa rencontre le plus violent appel — mais il s'est déjà éclipsé. Ainsi, les disciples d'Emmaüs cessèrent de le voir dès qu'ils l'eurent reconnu, mais leur cœur ne cessa plus de brûler quand ils écoutaient la Parole ou qu'ils partageaient le pain comme Il l'avait fait.

On ne possède jamais Dieu, on ne met pas la main dessus, on n'en dispose pas à son gré, on n'en fait pas d'« image taillée ».

Dieu est l'être le plus ignoré et le plus connu. Il est ce mot qui sans cesse nous échappe mais que nous passons notre vie à essayer de capter, et cette quête peut être si absorbante, si agaçante qu'aucun autre mot ne parvient plus à nous intéresser ou au moins à nous retenir. Celui qui nous manque nous accapare, nous accaparera toujours car il nous manquera toujours.

Dieu est-il présent ou absent ?

Dieu est le plus présent et le plus absent des êtres. Il fait peser son absence plus fortement que n'agit n'importe quelle présence. Il est plus absent que le plus exilé, et plus présent que le plus proche ne le sera jamais. Il est celui qui nous éveille à nous-mêmes et chaque instant de notre vraie vie est une manifestation de son existence.

Dieu se tait du plus dur silence — et il parle à n'en plus pouvoir par ce mot insaisissable et obsédant.

Il est insupportable d'absence et de présence, de silence et de parole. Mais comment se passer de lui ?

Toute ma vie, il me relance : « Que dis-tu que je te dis ? Et qu'entends-tu que je tais ? » Il ne me laisse pas de repos, il me faut essayer tous les mots, tous les noms, et il me faut les abandonner, déçu, dès que je les rapporte à ce Nom que je cherchais.

Il creuse ma faim avec chaque aliment dont je veux me sustenter. Je sais si bien ce qui me manque, je mesure si bien la distance entre ce que j'ai et ce qu'il me faut, entre ce que je suis et ce qu'il m'appelle à être.

Le vertige me prend en constatant cette béance prodigieuse, au point qu'il me semble, par instant, ne plus savoir autre chose que ce que je ne sais pas. J'ai dû le savoir dans un passé évanoui ; j'appartiens à ce pays aux frontières duquel je rôde ; je ne me retrouverai jamais avant d'y avoir été accueilli.

Et pourtant, je ne le chercherais pas tant si je ne le connaissais pas si bien.

Louis Evelyn

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 7

Lundi 7 avril 1975

SAUVER L'ORTHODOXIE

par Georges Marchal

J'attends, et j'entends déjà les protestations. Nos amis « libéraux » diront : « Quelle drôle d'idée ! Nous ne cessons de souligner les insuffisances, les contradictions, et d'ailleurs le pluralisme des orthodoxies. A quoi bon venir au secours de ces formulations dépassées. ». Quant à nos amis « orthodoxes », ils diront, sans doute, que nous sommes bien gentils, mais qu'ils n'ont pas besoin de nous pour se tirer d'affaire, qu'ils sont assez grands garçons pour se passer de nos bons offices, que les dogmes traditionnels et séculaires tiendront bon — sans nous...

Il faut s'entendre : notre propos n'a rien d'original. On en devine sans peine l'intention. Encore n'est-il pas inutile de le préciser. Comme je ne souhaite nullement écrire un « bel article », ou du moins tenter de le faire, je me contenterai de numéroter les aspects sur lesquels j'aimerais que nos lecteurs orientent leurs réflexions.



1 — Le *corpus*, le leg officiel des dogmes constitue un ensemble de la plus grande importance. Ils définissent un effort considérable et d'ailleurs émouvant, pour penser la foi, la rendre communicable, et, par là même, susceptible de créer une famille spirituelle appelée église. Je n'ai jamais compris certains libéraux du XIX^{ème} siècle — d'ailleurs mineurs — qui se donnaient le ridicule de vouloir supprimer les doctrines, les jeter par-dessus bord, en guise de lest, et les remplacer — par quoi ? — par des effusions inarticulées s'ils étaient sentimentaux, ou par de sèches définitions, s'ils étaient rationalistes.

2 — En revanche, je continue à ne pas comprendre les orthodoxes qui, par divers « retours à... », à saint Thomas, Calvin, aux textes des conciles de Nicée et de Calcédoine sur la christologie, s'acharnent à défendre la lettre, la formulation de ces doctrines, dont la temporalité, c'est-à-dire leur participation aux idées et aux concepts du temps, n'est que trop évidente. Je

dirai que les dogmes méritent mieux que cela et que leurs défenseurs leur rendent fort mal service, si bien intentionnés qu'ils soient.

3 — Sans la moindre ironie, disons que ce sont les « libéraux » qui peuvent sauver les dogmes, en montrant la valeur, en dégager l'esprit, trop souvent prisonnier de la lettre. C'est ce que Sabatier appelait « *la vie intime des dogmes* ». De nos jours, on connaît l'heureuse formule de Bultmann qui, dans un dogme, distingue ce que le dogme *dit* (« was ist gesagt ») et ce qu'il *veut dire* (« was ist gemeint ») — sa signification, sa valeur évangélique et permanente. Il était sûrement inévitable, ainsi que Harnack lui-même l'a bien montré, que l'hébraïsme original de Jésus et que le paulinisme, largement tributaire des formulations du judaïsme, se soient traduits dans les catégories contemporaines de l'ontologie grecque (Nicée, Calcédoine, Constantinople, symbole dit d'Athanase). Si ce travail n'avait pas été fait, le monde gréco-romain fût probablement resté imperméable à l'apocalyptique, à l'eschatologie, à la fin des temps, à la parousie, qui surabondent dans le Nouveau Testament. Les « Ébionites » en étaient restés là : ils en sont morts. Comme le dit, non sans ironie, saint Jérôme, dans une lettre à saint Augustin (Épist. 89, 4), ces Ébionites attardés, « pour avoir voulu être à la fois juifs et chrétiens, ont fini par n'être plus ni l'un ni l'autre ».

4 — Seulement voilà : les doctrines dites orthodoxes sont vite devenues des dogmes, c'est-à-dire qu'elles ont été sanctionnées et imposées par une autorité, celle d'une Église qui, prenant le relais de la Rome impériale, — à la suite de la conversion de l'empereur Constantin, — s'est calquée sur les normes sociologiques d'un État, l'État romain. Or, il est dans la nature d'un état d'avoir des structures rigoureuses. Disgrâce insigne : l'Église eut tôt fait d'avoir une police, celle des théologiens, et le résultat fut tel que les anathèmes, la torture, les prisons, les bûchers constituent la navrante escorte de la « sauvegarde » de la foi !

On est bien obligé de constater ce douloureux

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Il est vrai que dans l'ordre spirituel (et ailleurs aussi)
la lettre abîme, diminue et tue l'esprit. C'est ce qui est
bien exprimé dans l'article de tête de ce numéro.*

*Cela dit, voici un problème que je sais partager avec
beaucoup, mais dont il n'est pas séant de parler.*

*Un temps, on a voulu définir le « membre de
l'Église » par la participation du « fidèle » à la sainte
Cène. Le piège a été heureusement évité. Aujourd'hui
pourtant, beaucoup estiment que ce qu'ils nomment
« eucharistie » porte une essentielle valeur en soi, et
évaluent la qualité religieuse et la foi des hommes à
leur participation à la cène. Encore, disent certains,
« faut-il que les paroles liturgiques ou introductives
soient correctement lues » (sic).*

*N'est-ce pas, en quelque mesure, rejoindre le catho-
licisme romain qui n'accepte pas l'intercommunion :
a) parce que seuls les prêtres sont habilités à consacrer
les espèces en raison de la puissance reçue à leur
ordination, — b) parce que le « fidèle » non romain
doit avoir sur « l'eucharistie » la même conception que
Rome.*

*Ainsi, d'un côté comme de l'autre, la doctrine valide
la cène, la forme extérieure le sens.*

C'est là que le bât me blesse.

*Pourquoi transformer un geste de signification
spirituelle en « sacrement » de fonction matérielle,
intellectuelle, ecclésiale ? Car enfin, en soi, le geste
n'opère rien. Tout dépend de la disposition du cœur.
Le dogme ne signifie rien s'il n'est que l'énoncé d'une
formule et si sa pratique ne crée pas une attitude
déterminée.*

paradoxe, à savoir que le **délit d'opinion**, ignoré des religions païennes, a pénétré le christianisme (ecclésiastique). La mythologie gréco-romaine, polythéiste, n'a brûlé personne... Les Vestales s'imposaient **librement** à l'éventualité de la mort, et Socrate ne but la ciguë que pour avoir prétendument contrevenu aux lois de la Cité et « corrompu la jeunesse ? ».

5 — L'histoire des orthodoxies, disons-le, est sinistre. Je dis bien « orthodoxies » au pluriel, car il y en a plusieurs. Ainsi, des esprits, sûrement sincères, et qui nous accusent, nous, « libéraux, de subjectivisme, s'exposant de notre part, à l'argument de rétorsion. En effet, les « orthodoxes », opérant sur le même document, la Bible, se disant inspirés par le même saint-esprit, nourrissant contre nous les mêmes préventions de relativisme, de subjectivisme, aboutissent quand même à des résultats différents, voire opposés ! Curieux, n'est-ce pas ? Orthodoxies romaine, orientale, calviniste, luthérienne, anglicane, fondamentaliste, pentecôtiste, c'est au choix. Un choix consternant.

6 — Ministère sacramentel, sainte Cène, baptême, ordination, nombre et nature des sacrements, autorité, mariologie, vie future, enfer, — c'est la tour de Babel, c'est le chaos. Qui dit vrai sur quoi ?

7 — Depuis des siècles, on se querelle sur les mêmes documents fatigués, usés, surchargés de gloses, tachés de larmes et de sang. Inlassablement, on redécouvre l'Amérique. Quand les arguments ne suffisent plus, on se **carbonise**. Oui : des chrétiens ont réduit en petits morceaux de charbon d'autres chrétiens, qui, sans nier le dogme trinitaire, l'interprétaient. Et il n'y a pas si longtemps !

8 — A la rigueur, on peut « réduire » l'orthodoxie (la vérité chrétienne) au seul dogme de la Trinité, lequel, on le sait, a été choisi par le Conseil œcuménique comme condition d'entrée dans son sein. Mais :

a) Les orthodoxes dans ce crédo, n'acceptent pas le « Filioque » ajouté par les catholiques romains au VIII^{ème} siècle ; cet ajout constitue, pour les Grecs, la cause du schisme qui dure encore...

Cela m'amène à faire un pas de plus — très personnel d'ailleurs, qu'on veuille bien ne pas s'y tromper. Je m'interroge.

La cène est-elle une nécessité d'ordre spirituel ? Apporte-elle réconfort, libération, renouveau, fraternité, meilleur usage de la vie ? Les Églises dites chrétiennes qui l'ont pratiquée depuis vingt siècles en ont-elles été plus chrétiennes ? Le pain et le vin assimilés par les fidèles comme étant la réalité spirituelle de Jésus les ont-ils rendus accueillants à l'hérétique, compréhensifs aux faibles, réceptifs aux ordres

b) La notion orthodoxe, métaphysique, de la Trinité pose une montagne de problèmes.

Spirituellement, c'est une doctrine très importante. Mais doctrinalement, le très prudent « *Dictionnaire encyclopédique de la Bible* » va jusqu'à écrire : « *Il ne semble pas que cette doctrine soit au cœur de l'enseignement des évangiles ou de saint Paul. Elle n'a pas une base scripturaire assez large pour être mise au tout premier rang des vérités chrétiennes essentielles* ».

Résultat plutôt amer ou comique, comme vous voudrez : le pape, qui est trinitaire (au sens ontologique), peut être admis au Conseil œcuménique (mais il ne le veut pas...) tandis que W. Monod et N. Soederblöm, héros et hérauts de l'œcuménisme, n'y seraient plus admis (alors qu'ils l'auraient voulu). Je m'interroge, et j'interroge, moi et autrui...

9 — Non, je ne m'interroge pas. Bien plutôt je réponds. Je réponds en remerciant les orthodoxies traditionnelles de nous avoir transmis un *dépôt* inestimable, à condition de bien préciser que, selon saint Paul, ce trésor est contenu dans des « vases d'argile » très vulnérables, insuffisants et provisoires (II Cor. 4, 7), par où nous désignons les formulations des conciles.

Mais nous pensons, nous croyons, que ces formulations ne doivent plus nous « cacher » le trésor. Car enfin, si la vérité du christianisme dépendait de la solution claire et univoque de cette masse de problèmes, c'est le **Christ**, qu'il faudrait « **accuser** ». Ce Révéléateur aurait raté sa Révélation : il nous aurait livré des propos ambigus, vagues, incertains, sur lesquels, depuis deux mille ans, on se querelle et l'on se tue. Le propre d'une Révélation c'est justement de **révéler**, de dévoiler, de mettre fin aux incertitudes, et non de multiplier et de compliquer les problèmes. Oui, ou non ?

10 — Résumons-nous.

Sauver l'orthodoxie, c'est en dégager l'âme. Comme disait le Père Labertonnière, « les dogmes sont militants, ils ne sont pas triomphants ».

Au fond, voilà deux mille ans, aussi, qu'on vit de cette **âme** malgré les anathèmes, les défis, les mythologies puériles ou venimeuses.

C'est en ce sens, et à cette condition, vraiment joyeuse et libératrice, qu'on peut parler d'une Vérité qui sauve, et d'un christianisme au singulier.

Georges Marchal

de Dieu ? En ont-ils fait des passionnés de justice, de vérité, de paix, d'amour ; les hommes ont-ils été plus proches de leurs proches ?

Qu'on se rappelle l'histoire. Mais je sais qu'il y a des exceptions.

Parler du passé, c'est déjà évoquer le présent.

Je m'inquiète du formalisme créé par ces cultes au cours desquels la cène se distribue tous les mois, tous

les quinze jours, voire chaque semaine. Quel sens vivant donner à pareille pratique ? Et quelle réalisation au plan de la vie des hommes cela apporte-t-il ? Que de fois ai-je entendu cette réflexion : « On prend la cène ensemble ; après on ne se connaît plus, ni à la porte du temple, ni dans la rue, ni au travail. ».

A être informé de certaines aspirations œcuméniques, me voici plus hérétique encore.

Qu'il faille discuter, ergoter, tergiverser, « théologuer » sur ce que l'on nomme « l'hospitalité œcuménique » montre, à l'évidence, le fondement de mes questions : on se trouve face à un rite et parfois face à quelque chose qui confine à l'escroquerie religieuse.

Certes, dans certains textes, on peut lire que du côté

protestant du moins « l'accueil à la cène de chrétiens baptisés dans une autre confession » ne fait l'objet d'aucune restriction. Mais n'est-ce pas déjà restreindre et « ritualiser » de n'accueillir que les baptisés ?

L'évangile n'est-il pas autre et plus que cela ? Où se trouve la Bonne Nouvelle pour « quiconque » ? La Bonne Nouvelle pour l'être de l'homme et pour le monde au milieu duquel il vit.

Bienheureux les Quakers qui ont échappé à cet aspect du formalisme et dont le but primordial consiste à faire passer chez les hommes et vivre dans le monde les principes essentiels de l'Évangile dégagés des gestes superfétatoires.

Voilà de quoi me faire tirer les oreilles par quelques-uns.

P.R.

SUR L'HOSPITALITÉ EUCHARISTIQUE

Le mouvement des Foyers mixtes francophones qui réunit depuis huit ans des dizaines de couples mixtes de France, de Belgique et de Suisse romande à l'occasion de la fête de Pentecôte aux Voirons (Haute-Savoie), vient de lancer un appel aux Églises demandant que l'hospitalité eucharistique réciproque soit accordée pour Pentecôte 1975, en cette « année de pardon et de réconciliation » proclamée par le Pape Paul VI et l'Église catholique. Dans un long document qui fait l'historique du problème de l'intercommunion, le mouvement constate qu'après la publication du mémoire du « Groupe des Dombes » (un groupe de prêtres et de pasteurs francophones qui se réunit régulièrement), intitulé « vers une même foi eucharistique », un accord est possible. Aussi, les foyers mixtes ne comprennent-ils pas pourquoi le différend sur les ministères fait encore obstacle au projet de l'intercommunion.

« Le ministère, estiment les foyers mixtes, semble relever plus de l'organisation de l'Église que d'une question essentielle de foi (...). »

On peut se demander si ce récent appel des foyers mixtes francophones n'a pas été en partie entendu en Suisse. On pourrait l'admettre à la lecture du document sur l'hospitalité eucharistique adopté par 115 voix contre 5 et 11 abstentions par le Synode interdiocésain des catholiques suisses réuni à Berne les 1er et 2 mars.

Ce vote marque un pas en avant en ce qui concerne l'admission des chrétiens d'autres confessions à l'eucharistie catholique, si l'on en croit le texte adopté : « un tel chrétien, s'il est animé par la même foi eucharistique que la communauté catholique romaine, (1) doit être admis à la communion eucharistique si la demande correspond à un véritable besoin

spirituel et s'il se trouve dans l'impossibilité physique ou morale de recevoir l'eucharistie dans sa propre communauté ».

La prudence reste de rigueur en ce qui concerne l'admission d'un catholique à la cène protestante ; le principe demeure : « un catholique ne peut demander les sacrements de pénitence, d'eucharistie et d'onction des malades, qu'à un ministre qui a reçu **validement le sacrement de l'Ordre** » (1). Toutefois, avec l'approbation des évêques, le Synode a consenti une exception : « Si un catholique, dans une situation exceptionnelle et après avoir pesé tous les motifs, arrive à la conviction que sa conscience l'autorise à recevoir la cène, cela ne doit pas être interprété comme impliquant nécessairement une rupture avec sa propre Église, bien qu'une participation commune à l'eucharistie demeure problématique, tant que durera la séparation des Églises. ».

Parmi les observateurs protestants, on estime que les décisions du Synode 72 interprètent le plus largement possible, mais dans une perspective individualiste, les instructions du secrétariat du Vatican pour l'unité des chrétiens concernant l'accueil des croyants non catholiques romains à la communion eucharistique.

Elles répètent, en revanche, dans une perspective ecclésiale, le non de principe toujours opposé par le secrétariat pour l'Unité des chrétiens à la communion de catholiques des mains d'un ministre dont Rome ne reconnaît pas l'ordination. La nouveauté réside dans le « mais » ajouté au « non » : un catholique qui communierait à la cène protestante ne serait plus en rupture avec son Église.

Bip.Snop.

(1) C'est nous qui soulignons (réd.).

LIMITES DE LA POPULATION

Il serait fastidieux qu'après avoir parlé des limites de notre planète, de celles des terres cultivables et des ressources en eau nous passions en revue successivement les limites de tout le reste, car tout le reste est limité : l'air et les richesses non renouvelables de la terre (pétrole, gaz naturel, uranium, mais aussi mercure, or, argent, étain, zinc, etc...). Quant aux ressources énergétiques renouvelables (soleil, cours d'eau, vents), si elles sont, à notre échelle, illimitées, ce sont nos possibilités de les utiliser qui, elles, sont limitées. En conséquence, à aucun point de vue l'activité industrielle et agricole de l'homme n'est en mesure de faire face aux besoins d'une population déjà trop nombreuse. Nous allons donc examiner succinctement les limites de l'air avant d'aborder celles de la population humaine. Dans les deux articles qui suivront, nous parlerons des limites de l'information et nous proposerons enfin, quelques réflexions sur la manière dont nous devrions réagir devant la révélation brutale de ce monde matériel borné de toutes parts.

Notre atmosphère pèse un million de fois moins que la terre, soit six millions de milliards de tonnes, l'oxygène représentant, grosso modo, le quart de ce poids d'air. Ce capital d'oxygène n'a pas été entamé jusqu'à maintenant, la photosynthèse végétale décomposant en oxygène et en carbone le gaz carbonique résultant de la respiration des êtres vivants et des combustions industrielles (une auto en marche brûle mille fois plus d'oxygène que son conducteur). Malheureusement, le tragique déboisement du monde ne cesse de réduire la quantité de gaz carbonique susceptible d'être décomposée chaque année. Pour l'heure, la végétation terrestre peut traiter quarante milliards de tonnes de gaz carbonique alors qu'il en est déjà rejeté plus de trente milliards de tonnes. Quant à l'action du phytoplancton qui vit à la surface des mers et des océans, son action est de plus en plus annihilée par les poisons qu'on y déverse en quantités croissantes. En bref, nous sommes sur le point, à l'échéance de deux ou trois décennies, d'entamer, de façon irréversible, le capital-oxygène de l'atmosphère, laquelle s'enrichira, non moins irréversiblement, en gaz carbonique et tendra, par conséquent, à revenir à son état d'avant la vie.

Cela dit, l'Annuaire démographique de l'O.N.U. pour 1973 qui vient de paraître, nous apprend que la terre comptait en juin 1973, trois milliards 860 millions d'habitants et que le taux de croissance s'établit à 2,1 %. C'est donc au moment où vous lirez cet article que l'humanité passera le cap des 4 milliards de têtes. Si ce rythme se maintient, la population doublera en 32 ans pour atteindre 8 milliards d'habitants en 2007 et seize milliards en 2040, c'est-à-dire quand ma petite nièce, née cet après-midi, aura 65 ans.

Ajoutons que l'homme n'est pas seul sur la terre. En 1974, notre planète nourrissait près de 3 milliards et demi d'animaux domestiques (bovins, moutons, porcs, chevaux, chèvres, chameaux, etc...) sans compter les lapins, les milliards de volailles et naturellement toute la faune sauvage. La

population humaine doublant, la population animale devrait doubler aussi, pour le moins, car en son état présent elle permet seulement à 1/7 environ des hommes de manger de la viande en quantité suffisante, les autres devant se contenter de cinq kilos en moyenne par personne et par an. Autrement dit :

- pour que la terre entière puisse se nourrir comme nous nous nourrissons en France (50 kg de viande par tête et par an en moyenne) il faudrait multiplier par quatre le cheptel actuel ainsi que l'étendue des pâturages et les usines d'alimentation ce qui est totalement impossible ;
- si toute la viande disponible était également répartie entre tous les hommes, notre ration, en France, serait réduite des quatre-cinquièmes. Nous deviendrions nous-mêmes sous-alimentés sans que les autres cessent de l'être.

La vérité est que nous sommes déjà trop nombreux et qu'une croissance de 2,1 % par an, pour modeste qu'elle paraisse, est, en fait, affolante. Si, en effet, le premier couple humain était apparu il y a 2000 ans et que l'humanité se soit multipliée à ce taux-là depuis lors, la population du monde serait aujourd'hui 250.000 fois plus nombreuse, ce qui est évidemment impensable. Il se serait passé quelque chose longtemps avant. Eh bien, si l'explosion démographique actuelle se poursuit, il se passera quelque chose bientôt.

On entend dire souvent, qu'en apportant l'aisance aux peuples sous-alimentés on mettrait ipso facto un frein à leur croissance. Sans doute cela serait-il juste mais :

- a) nous avons vu que c'était matériellement impossible aujourd'hui et plus encore demain. Tout au plus, pouvons-nous, par solidarité, plonger dans la même misère. Voici, pour éclairer mon propos, une anecdote : dans les années 1900, un journaliste avancé étant venu reprocher au baron de Rothschild sa fortune et l'incitant à la partager entre tous les Français, s'entendit répondre : — « C'est exact, je possède 40 millions de francs. Puisqu'il y a 40 millions de Français voici votre part », et il lui tendit un franc.
- b) ce ne sont pas les pays sous-développés qui ont la plus grosse densité de population au km², mais les Pays-Bas (320), la Belgique (317), le Japon (280), l'Allemagne de l'Ouest (240), la Grande-Bretagne (228), alors que pour l'Inde elle est de 168, pour le Pakistan de 121, pour la Chine de 80, pour l'Éthiopie de 20, pour le Sénégal de 20 aussi, etc...

La vérité est qu'il n'existe pour l'humanité aucune possibilité d'aménager un avenir viable sans réduction préalable de sa population. Mais comment faire ?

Pierre Germain

LE JEU DES MOTS DANS

II

Un article déjà ancien (« *Évangile et Liberté* », 27 mai et 10 juin 1974) a tâché de rendre évidents, dans la Genèse, certains jeux de mots comme porteurs du message théologique. Ce sera encore plus important de les repérer dans les textes poétiques, car le poème, *carmen*, est « charme », « enchantement », « oracle » d'abord. Aussi, essaiera-t-on, avant tout, de comprendre comment de cette forme use le prophète. Les exemples qui suivent seront choisis essentiellement dans les premiers chapitres d'Ésaïe.

De la propriété des noms propres

Si Ésaïe et ses enfants sont des « signes », comme il le prétend (És. 8, 18), l'absence d'information sur une action quelconque accomplie par les fils montre qu'en tout cas, en ce qui les concerne, la signification est exprimée essentiellement par leurs noms. Selon 7, 3 le prophète, lors de la menace syro-éphraïmite sur Jérusalem, visite le roi, qui rêve d'appeler l'Assyrie au secours (2 R. 16, 7) ; et il emmène avec lui son aîné, Shear-Yashub, dont le nom signifie « un reste reviendra ». C'est très ambigu. Cela peut vouloir dire, de façon assez pessimiste, que seuls quelques hommes d'espérance (Dieu sera avec nous), sans pour autant qu'on doive, en choisissant un des aspects, exclure les autres. Ce nom est évidemment en relation avec les affirmations d'Ésaïe 8, 8 et 10. Mais il est sans doute la

reviendront de la guerre, mais aussi, de manière plus optimiste, qu'en tout cas il y en a qui reviendront. Cependant, il se pourrait également qu'il faille entendre l'expression dans un sens religieux, comme indiquant la conversion à Dieu d'au moins quelques-uns, constituant un noyau de fidèles en un peuple infidèle. Les deux notions ne s'excluent d'ailleurs pas, comme le montre Ésaïe 10, 20-21. Ainsi, le nom de ce garçon est porteur de tout un aspect du message de son père, la théologie du « reste » (exprimée aussi par d'autres termes ; És. 1, 9, 27 ; 4, 2 ; 6, 13). Ajoutons encore une chose curieuse : il suffirait d'inverser deux lettres du mot « reste » (selon le procédé bien connu de la métathèse) pour lire « Ashur » au lieu de « Shear » : l'Assyrie reviendra, c'est la menace constante ; c'est en quelque sorte l'antithèse de la conversion !

L'autre fils aussi a un nom symbolique (8, 3) : Maher-Shalal-Hash-Baz, « vite le butin, en hâte le pillage », pour indiquer la façon dont le roi d'Assyrie emportera les richesses des ennemis de Juda. Quant au nom d'Ésaïe lui-même, il a le même sens que beaucoup d'autres noms de forme plus ou moins voisine : Josué, Élisée, Osée, et même le roi païen Mésha (2 R. 3, 4), et même... Jésus. Il veut dire « le Seigneur sauve » et pourrait se traduire par les vieux prénoms de « Sauveur », « Sauvante », ou celui plus à la mode de « Salvador ». On pourrait penser que la fréquence d'un tel nom engendre automatiquement sa banalité, si ce n'est que la première section d'Ésaïe se conclut par le chapitre 12 où par trois fois revient le terme de « salut », avec notamment, au verset 2, une tournure qui pourrait passer pour la signature camouflée du prophète. De même aussi le livre de Michée se termine-t-il par la question « qui est Dieu comme toi ? » (7, 18), ce qui est le sens même du nom du prophète de Morésheth.


Mais il est d'autres noms en Ésaïe 7 qui sont chargés de sens. Ainsi, au verset 6, les ennemis de Juda veulent renverser le roi issu de David (selon la promesse de 2 S. 7, 14-16), et mettre sur le trône de Jérusalem le fils d'un individu que le texte hébreu nomme Tabeal alors que le grec l'appelle Tabeél. Qu'il y ait une erreur dans l'un ou l'autre texte, c'est possible. Mais on ne peut s'empêcher de penser que, si la forme correcte de ce nom araméen est Tabeél, cela signifie « bon-dieu » ; alors que l'orthographe dans l'hébreu donne comme sens « pas-bon » : il n'est pas certain que l'hébreu ait simplement fait une erreur, et il se pourrait que le scribe ait voulu ainsi marquer que celui que les ennemis considéraient comme le fils du Bon Dieu n'était que le fils d'un vaurien !

Au verset 14 du même chapitre, chacun connaît bien le nom symbolique Emmanuel, « Dieu avec nous », dont il reste encore à savoir si c'est une confession de foi (Dieu est avec nous), un cri de détresse (que Dieu soit avec nous), ou une exclamation

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



160 agences

L'ANCIEN TESTAMENT

reprise de l'invocation rituelle à la fête de l'Épiphanie de Dieu dont témoigne par exemple le Psaume 46, 2, 8, 12, et la contestation d'une formule devenue passepartout et plus ou moins magique comme on le voit en Amos 5, 14 — dans l'attente du jour où toutes les nations confesseront cela comme vérité fondamentale ainsi que le dira Zacharie 8, 23. Pour revenir à l'enfant d'Ésaïe 7, 14, il est le signe d'un autre enfant dont Ésaïe 9, 5 donne, à la façon de l'intronisation d'un pharaon, la titulature bien connue.

Jeux de sons et glissement de sens

Toute langue pratique ce jeu. Mais ce peut être ici plus qu'une élégance ou qu'une amusette. Notons au passage l'onomatopée du babillage du bébé annoncé en Ésaïe 9, 15 : *kî yêlêd youllad-lânoû* (car un enfant est enfanté pour nous). Écoutons le son des orgues majestueuses lorsqu'en Ésaïe 6, 3 les séraphins clament dans les trois dimensions la sainte présence de Dieu :

*qâdosh qâdosh qâdosh
yahwoh sebâot,
melô kol-hâârès iebôdô.*

Lorsque Jonas, dans le ventre du Monstre, crie que sa prière va « vers toi, vers le Temple » (Jon. 2, 8), on entend *élêkâ... èl-hékal*, en sorte que « toi » et « temple » sont pratiquement assimilés l'un à l'autre. Quant à lui, *yônâh*, « colombe », n'est-ce pas ironique qu'au lieu d'obéir à Dieu il s'enferme dans « un bateau », *onîyâh* (Jon. 1, 3) ?

Il suffit, en effet, d'un tout petit changement dans les mots, et le sens est bouleversé, et la réalité prophétiquement désignée l'est aussi (comme on l'a vu dans l'article précédent à propos des matériaux concernant la construction de la Tour de Babylone). Ainsi, selon Ésaïe 5, 7, Dieu

| | |
|--------------------------|----------------|
| espérait l'éthique, | <i>mishpat</i> |
| et voici la clique, | <i>mispah</i> |
| le droit | <i>sedâqâh</i> |
| et voici le cri d'effroi | <i>se'âqâh</i> |

Il n'est pas facile de rendre en français la fin, pourtant essentielle, d'Ésaïe 7, 9 où, après avoir énuméré les ennemis avec leurs capitales et leurs chefs, le prophète, au lieu d'ajouter en contraste « mais la tête de Juda c'est Jérusalem et la tête de Jérusalem c'est le fils de David », se contente d'un jeu de mots sur le verbe *âman*. Ce verbe évoque ce qui est solide ; et il a grande importance dans la promesse dynastique de Dieu à David (2 S. 7, 16 ; 1 R. 11, 28 ; Ps. 89 plusieurs fois, Ps. 132, 11, de même que le « avec » qu'on a trouvé dans « Emmanuel » : « je serai avec toi »). C'est le terme même qui exprime la foi. En jouant sur diverses formes de la conjugaison, Ésaïe dit que si l'on

ne se tient pas solidement à Dieu, alors on n'est pas solidement tenu, c'est-à-dire que si l'on n'a pas confiance on ne pourra pas subsister :

« si votre foi n'est pas solide
vous ne serez pas valides »,
ou encore
« que votre foi demeure
de peur que l'on ne meure »
ou encore
« si vous n'avez pas la foi,
ma foi vous ne vivrez pas ».

Ce n'est que maladroite approximation. Encore est-il nécessaire d'exprimer d'une certaine manière ce qui est capital pour le prophète. Car qui comprendra ce que veut dire Amos 8, 2 : « Que vois-tu, Amos ? Je dis : une corbeille de fruits. Et le Seigneur me dit : La fin est venue », si l'on n'entend pas quelque chose qui rappelle le jeu de mots d'Amos entre les fruits, *qâyîs*, de sa vision et la fin, *qêś*, de son peuple :

« Ainsi que me fait voir mon seigneur Le Seigneur,
voici : c'est un cageot de fruits, le fin du fin.
Il me dit : Que vois-tu, Amos ? Et je réponds :
c'est un cageot de fruits, le fin du fin.
Et le Seigneur me dit : Sur mon peuple Israël
elle est imminente, la fin des fins ».

C'est un autre terme qu'emploie Osée pour « fruit », celui qui fait jeu de mots étymologique avec « Éphraïm » dès Genèse 41, 52 : on notera le contraste entre l'emploi du jeu de mots en Osée 9, 16 et 14, 9, pour marquer le grand renversement. Encore un exemple : à la fin du Second Ésaïe (És. 40-55), il est dit que cette parole qui sort de la bouche de Dieu (cf. És. 40) ne revient pas à lui sans avoir accompli son travail (És. 55, 11) ; aussitôt après, la conclusion du livre affirme aux exilés : « vous sortirez » : la parole qui sort a pour but de faire sortir. De plus, au début du verset 12 : « vous serez conduits en paix, *shâlôm* », et à la fin du verset 13 : « ce sera pour le Seigneur pour renom, *leshém* », on est passé par simple métathèse de *sh-l-m* à *l-sh-m* : ce n'est pas une plaisanterie verbale, mais cela veut dire que le monument que Dieu veut pour sa gloire n'est pas dans des pierres et des bâtiments mais dans l'équilibre et la plénitude et la communion de son peuple élu au sein d'une création réconciliée.

Daniel Lys

Note de la Rédaction : La contribution du professeur Lys en mai et juin 1974 avait été fort appréciée par beaucoup. Nous sommes reconnaissants à l'auteur d'avoir renouvelé cet immense travail pour « Évangile et Liberté ». Un autre article viendra apporter un complément à celui-ci.

Le professeur Bernard Morel a ouvert les conférences « Évangile et Liberté » de Paris par une magistrale étude sur « L'avenir de Jésus et l'avenir des spiritualités ».

Il a bien voulu accepter de l'écrire pour « Évangile et Liberté ». Nous lui en sommes infiniment reconnaissants.

Les personnes présentes rue de Trévise le 14 janvier dernier retrouveront la trame de cet exposé qui, passant du style parlé au style écrit, perd de sa spontanéité, sans doute, mais garde toute sa rigueur.



Qui est Jésus et quel est son avenir ?

Qu'est-ce que la spiritualité et quel est son avenir ?

Deux questions trop différentes pour être convenablement traitées simultanément. Dans quel ordre faut-il les poser ? Si nous nous interrogeons d'abord sur l'avenir de Jésus, la spiritualité se trouve de fait limitée à l'aspect vécu de la foi chrétienne, la vie spirituelle apparaissant comme la conséquence de l'adhésion au Christ : approche christologique (théologie du Christ) et pneumatologique (théologie du Saint-Esprit) qui relève exclusivement de la tradition chrétienne. Si nous posons, premièrement, la question de l'avenir des spiritualités, l'adhésion au Christ (la foi chrétienne) apparaît comme une éventualité parmi d'autres, la vie spirituelle se présentant comme un phénomène universel que l'on constate non seulement dans toutes les sociétés, dans toutes les cultures, dans toutes les religions, mais aussi dans l'intimité de tout individu. A la première approche qui est théologique, s'oppose la seconde que j'appelle **phénoménologique** parce qu'elle part de la constatation (ou de l'observation) d'un phénomène dont on cherche à déceler les implications et les significations.

Pour des raisons de méthodes trop longues à exposer, nous optons pour la seconde approche : après avoir tenté une description sommaire du phénomène spirituel, nous nous interrogerons sur le rôle particulier du Christ dans la spiritualité chrétienne, une seconde partie étant réservée aux questions d'avenir.

A. LA SPIRITUALITÉ ET JÉSUS

Les dictionnaires donnent d'ordinaire deux définitions de la spiritualité : est **spirituel** ce qui

1) relève d'un principe indépendant (qui n'entre pas dans les schémas de la causalité « matérielle ») ;

2) est le reflet ou l'émanation d'un principe supérieur ou divin.

Si, par commodité, nous conjoignons les deux définitions, le spirituel apparaît essentiellement autre que le domaine du concret, du matériel, du physique ou du biologique, à la fois indépendant de lui et considéré comme supérieur.

Cette première approche, terriblement théorique, appelle notamment deux précisions :

3) Le spirituel se rend présent surtout dans l'intériorité des sujets, dans des expériences intimement

L'AVENIR DE JÉSUS ET L'

vécues, dans des instants de quête d'un idéal, voire d'extase, plus souvent dans des moments d'épreuve quand on s'interroge sur le sens, la vie, ou les fins dernières, et que les questions pour quoi ? ou pourquoi ? restent sans réponse. L'exemple de Job montre comment on sort spirituellement grandi de l'épreuve.

4) Le spirituel, d'autre part, est lié aux groupes religieux et à la diversité de leurs moyens d'expression et de communication. On a coutume de distinguer la spiritualité protestante, par exemple, des spiritualités catholique, juive, musulmane, etc... qui s'insèrent dans des traditions religieuses et s'expriment par des langages si différents parfois que tout rapprochement semble impossible, toute compréhension mutuelle vouée à l'échec.

Ainsi, la spiritualité (au singulier) correspond plutôt au spirituel *vécu* par les sujets, tandis que les spiritualités (au pluriel) désignent plutôt le spirituel *exprimé* par les doctrines, les symboles, les mythes, les rites, les principes moraux par lesquels les groupes religieux cherchent à se structurer communautairement en se distinguant des autres.

Nous ne pouvons pas en rester là, notre approche doit faire un pas de plus. Au point où nous sommes parvenus, en effet, la spiritualité est condamnée à la fois à la subjectivité et à l'incommunicabilité des expériences individuelles (option individualiste et désespérante) et aux fidélités paresseusement dépourvues d'imagination (option dogmatique et sectariante). Le dépassement que je suggère a quelque apparence d'une profession de foi car je ne suis pas en mesure d'en démontrer convenablement la légitimité. Il est de l'ordre de l'intuition spirituelle et ne peut être compris que si l'on partage mon intuition.

Sommairement, le spirituel vécu est l'esprit ou, plus exactement, une expérience intime de *l'esprit*. L'esprit est une dimension du sujet par laquelle il est sujet de ce qu'il voit, de ce qu'il pense, de ce qu'il rêve, de ce qu'il croit. Donc une dimension personnelle que nous rencontrons chaque fois que nous prenons conscience de notre condition (de notre qualité) de sujet. Mais une dimension qui ne se referme pas autour de notre condition de sujet, qui s'illimite au contraire et se déploie au-delà de la subjectivité et au-delà du pouvoir des mots : l'esprit, le Tout-autre en nous, est si intimement personnel qu'il s'inachève dans l'universel, il est le même Tout-autre en chacun de nous. Bref, en dépit des expériences strictement personnelles qui jalonnent le vécu spirituel de chacun, il présente un aspect qui dépasse toute limite connaissable et par lequel il n'appartient à personne en propre et constitue le trésor commun, incommensurable et indescriptible d'une humanité avide de communion.

Dans la mesure où l'esprit est le même en chacun de nous, il est le souffle qui anime notre rencontre d'autrui ou, mieux, un espace de mystère qui sacralise

par Bernard Morel

les relations interpersonnelles : entre les mots ou en-deçà des langages ou au-delà des discours, non-localisable enfin, il met en communion.

Il est impossible de parler convenablement de l'esprit, le mystère est, par excellence, un lieu de silence. En revanche, les expériences vécues où il s'est trouvé mêlé, moments d'épreuve solitaire ou de communion fugitive, laissent des traces qui ont leurs langages. Les symboles religieux, ainsi que toutes les formes de la poésie et de l'art, suggèrent ce qu'aucune théorie ne peut expliquer. Les symboliques religieuses notamment (les mythes, les rites, les doctrines, les institutions) sont des moyens de la communion de ceux qui les partagent. Mais elles ne suffisent pas à rendre la communion assurée ni parfaite. Ni à la rendre impossible avec ceux qui en professent une autre.

Le symbole est le langage de la vie spirituelle, un langage dont la profondeur, l'efficacité et souvent la beauté, attestent le mystère sous son aspect sacré sans attenter à son secret. Il donne sens aux expériences vécues sans dévoiler celui de l'esprit. Sa force est de témoigner sans prétendre expliquer. Chercher dans l'Écriture sainte, dans la réflexion théologique subséquente ou dans la prière culturelle autre chose qu'un ensemble de symboles, c'est renoncer à découvrir en elles le langage de la vie spirituelle présente.

Mais Jésus dont témoigne l'Écriture n'est pas un symbole, il est une personne dont l'existence a une histoire : la démarche que je propose ne risque-t-elle pas de sous-estimer l'historicité du personnage (et tous les problèmes de critique historique qui ne sont pas encore résolus) au profit de l'interprétation symbolique des témoignages scripturaires ? Certainement. Ma vie spirituelle est beaucoup moins concernée par « l'authenticité historique » de certains récits un peu trop merveilleux que par la signification que je leur découvre en les confrontant à mon expérience vécue. De toutes façons et en dépit de l'objectivité des méthodes historiques, c'est **aujourd'hui** que nous lisons des textes antiques, avec un regard et une pensée éduqués au XX^{ème} siècle. Et comme il est impossible de lire sans interpréter, chaque génération découvre dans l'Évangile une image quelque peu nouvelle du Christ, une image qui est pour les chrétiens le plus irremplaçable des symboles de la vie spirituelle.

B. QUESTIONS D'AVENIR

L'avenir de Jésus et l'avenir des spiritualités ? Dans un domaine aussi intime que celui de la religion, les pronostics sont particulièrement hasardeux. Ils devraient, de surcroît, s'appuyer sur une analyse fine réunissant des données beaucoup plus nombreuses que nos quelques constatations liminaires. Faute de place, je me bornerai à une double remarque que j'estime essentielle et qui découle de ce qui vient d'être dit :

1) Si notre approche de la spiritualité (en tant que vie spirituelle des individus et des groupes) s'avère exacte, nous n'avons aucune inquiétude à avoir. Aussi longtemps que l'homme sera homme, c'est-à-dire participera de l'esprit, il aura une vie spirituelle. Les développements spectaculaires des méthodes **rationnelles** scientifiques ou technologiques ne devraient susciter aucune crainte : la spiritualité continuera de prendre sa revanche si on prétend lui interdire de s'exprimer.

2) Par contre, l'avenir de Jésus en tant que personne centrale de la symbolique chrétienne n'est pas du tout aussi assuré. Tout dépend de la convenance ou de l'adéquation de la symbolique proposée par l'Église à la vie spirituelle dont les circonstances culturelles modifient progressivement les besoins d'expression. Des indices nombreux témoignent d'une certaine désaffection à l'égard de l'image de Jésus telle que les plus classiques traditions théologiques persistent à l'enseigner. Il suffit de constater l'essor prodigieux des rites sociaux qui drainent religieusement les foules sur des routes endimanchées ou vers des stades où l'image de Jésus n'est pas évoquée ; ou encore la prolifération des groupes charismatiques dont l'appétit spirituel, fondamentalement évangélique ou indifférent au christianisme, se nourrit en dehors de la prière officielle de l'Église.

A remarquer, en passant, la ferveur de l'attente spirituelle qui dénonce l'inadéquation d'une certaine image du Christ en cherchant d'autres formes d'expression symbolique. La spiritualité de notre époque apparaîtrait peut-être moins notable, en tout cas moins étrange, si la symbolique chrétienne avait su s'adapter à la nouveauté de ses exigences. A remarquer enfin, que l'image de Jésus, pâissante dans les églises en voie de désaffection, présente des traits vigoureux dans de nombreux groupes moins conformistes.

Ces remarques délibérément pessimistes, par un raccourci dont je reconnais l'audace, m'amènent à une conclusion brutale : le Jésus dont l'exégèse et la dogmatique traditionnelles transmettent l'image, n'a pas d'avenir. Ce n'est pas Jésus mais les méthodes théologiques habituelles qui se trouvent désormais mises en question. Ou bien on persévère sur les chemins tracés par la tradition théologique (y compris les méthodes de la critique historique), et les regards continueront à se détourner d'une image vieillissante de Jésus insignifiant. Ou bien on se tourne vers l'attente spirituelle de notre temps pour lui créer son image de Jésus.

Autrement dit, l'alternative est la suivante :

Ou bien on opte pour la **fidélité** au Jésus dont l'image est reçue du passé, en reconstituant le passé dans son historicité afin d'en montrer l'actualité :

Suite page 10 ➡

démarche essentiellement rétrospective du pèlerinage aux sources scripturaires.

Ou bien on opte pour l'ouverture à l'expérience spirituelle contemporaine en sorte que Jésus soit vivant à travers une symbolique pour notre temps : démarche essentiellement créative dont l'objectif transgresse (viole et dépasse) les méthodes et les schémas de la théologie (qui semble condamnée à la rétrospective).

L'avenir de Jésus ?

La question est de spiritualité plus que de théologie, de liberté et d'imagination plus que de fidélité au passé, d'inventivité et de créativité surtout. L'avenir de Jésus, c'est le nôtre à l'image de notre espérance. Jésus s'est donné pour que nous gardions son souvenir en **recréant** son image, symbole changeant de la permanence de l'esprit dans un monde qui évolue. Et qui se transforme si rapidement depuis quelques décennies que l'on ne peut plus parler de réforme comme au XVI^{ème} siècle : pour faire face à l'interrogation spirituelle du monde contemporain, les mesures à prendre ne sont pas seulement adaptatives mais surtout créatives, cherchant leur modèle **dans l'inventivité** dont a fait preuve la génération contemporaine de l'événement fondateur de l'Église plutôt que dans les replâtrages accomplis ultérieurement à l'intérieur de la chrétienté où la **fidélité** à l'événement fondateur est devenue une sorte d'obsession.

Jésus s'est donné non pour que nous époussetions son image en rénovant de temps à autre les méthodes d'une fidélité archéologique mais pour que, d'une image inéluctablement usée par le temps, nos chemine-ments spirituels fassent une image toute neuve. Car, si l'Évangile a été rédigé une fois pour toutes, il appartient à chaque génération — à la nôtre en particulier — **de le dire à nouveau**. Et d'ajouter une page à l'Évangile.

Désormais la circulation des personnes, des idées, des symboles est devenue si active qu'on ne voit pas comment, par ce vaste brassage des opinions et des convictions, notre petit patrimoine confessionnel constitué autour d'une certaine image de Jésus ne serait pas radicalement remis en question. Il vaut la peine de courir le risque de laisser enterrer, héritage moribond, un Jésus médiéval pour tenter la chance de la résurrection d'un Jésus contemporain. Les circonstances culturelles et l'attente spirituelle de notre temps ne nous laissent pas de répit : pourquoi persister à vouloir embaumer un cadavre en retournant archéologiquement à un sépulcre pratiquement vide alors que Jésus est présent dans la spiritualité du monde vivant, présence invisible dont les efforts conjugués des imaginations créatrices, par quelques actes de foi inventive, ressusciteraient l'image attendue ?

L'avenir de Jésus n'est pas dans la redite dogmatique de l'événement historique de sa résurrection mais dans un nouveau cantique spirituel dont la poésie témoignera de sa résurrection aujourd'hui, le poème d'une image recréée, symbole tout neuf d'une spiritualité indestructible.

Bernard Morel

Pour moi, et sans doute pour beaucoup d'autres lecteurs, « Évangile et Liberté » est une mine de réflexions, même et surtout quand je ne suis pas tout à fait d'accord avec certains articles. C'est, en effet, par la confrontation d'idées différentes que progresse une discussion.

Ayant parcouru le monde pendant plusieurs décennies, visité trois ou quatre fois presque tous les pays, vu des régimes très divers, j'essaie d'interpréter l'actualité en dehors des catégories où nous avons tendance à la classer du fait de nos « options politiques ».

« Christianisme révolutionnaire », c'est le titre d'un commentaire paru dans notre numéro du 10 mars sur la conférence de Monsieur Garaudy. Ce qui me frappe, c'est que chacun de ces deux mots peut avoir des significations et des conséquences différentes. Dans certains pays, la révolution a eu pour résultat une exaltation du sentiment national, une forte cohésion populaire, la cessation des agitations désordonnées et centrifuges, le décuplement de l'énergie et, malgré des oscillations et des rechutes, un accroissement de puissance économique et militaire. Ailleurs, la révolution cherche toujours sa voie et patauge dans le verbalisme ou la stérilité.

Cela prouve que le mot et le fait « révolution » ne valent que par la psychologie des peuples et des individus qui s'en réclament.

On peut en dire autant du « christianisme ». Je citerai à l'appui de cette affirmation le propre article de Monsieur Charles Willm. Aux conceptions de Monsieur Garaudy sur le « christianisme révolutionnaire », il estime nécessaire d'ajouter la foi dans « le Dieu Esprit et Amour ». Par souci de « convergence » il suppose que ce Dieu est « sous-entendu » dans la pensée de Monsieur Garaudy.

Pour ma part, j'ai l'impression que la politique est plutôt une confiance dans l'homme, dans ses aspirations et dans ses moyens tandis que le christianisme est essentiellement une confiance dans le Dieu immanent, c'est-à-dire dans la volonté morale qu'il a mise en notre conscience et dans l'appui qu'il nous prête. La recherche de la justice est inséparable de la bonté. Elle est confiance dans les forces spirituelles dont l'Évangile est animé plutôt que dans les forces naturelles qui se manifestent en politique. On dit que c'est « sous-entendu ». Ce serait encore mieux si c'était affirmé et, surtout, mis en pratique. Il est vrai que les chrétiens eux-mêmes l'ont si peu mis en pratique depuis vingt siècles... ! Mais cela peut venir aussi des non-croyants.

En tout cas, la conférence de Monsieur Garaudy a le mérite d'une haute qualité intellectuelle et surtout celui de nous inciter à réfléchir.

A. Lamarle

Vient de paraître... !

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300

Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

Scènes de la vie conjugale

Film suédois d'Ingmar Bergman, avec Liv Ullmann, Erland Josephson et Bibi Andersson (1).

L'an passé, Bergman nous donnait un film sur la mort et sur la merveille de l'antique servante qui, sans peur et sans dureté, tenait compagnie jusqu'au bout, à sa maîtresse agonisante, alors que les deux sœurs s'éparpillaient en amertume ou en coquetterie et que leurs deux maris étaient fantoches mondains et odieux. *Cris et chuchotements* était un film admirable. L'histoire se situait au début du siècle, quand les patrons commandaient et que les domestiques obéissaient en silence, dans ce silence où la merveille prenait corps et visage.

Cette année-ci Bergman consacre son nouveau film à l'amour conjugal. Oserai-je le dire ? Il ne me paraît pas peser ni engendrer autant que *Cris et chuchotements*. Est-ce l'amour, plus difficile à affronter dans le quotidien que la mort dans l'ultime agonie ? Est-ce notre époque qui a tant libéré les mœurs que l'inconsistance se répand là où régnaient autrefois la dureté, l'hypocrisie, mais aussi la silencieuse merveille ? Est-ce que, décidément, de film en film, les hommes, les hommes masculins, dans l'œuvre de Bergman, s'infantilisent à la même vitesse que les femmes se découvrent ? Est-ce tout simplement que *Scènes de la vie conjugale* n'est pas d'abord un film, une œuvre maîtrisée et compacte comme *Cris et chuchotements*, mais une série d'émissions pour la télévision ? Or, la télévision doit intéresser et instruire tout le monde, sans trop nous fatiguer à percer la coque pour découvrir l'amande. Le fait est là : ce film est passionnant, superbe. Tous les journaux l'ont dit avec une unanimité écrasante. Et pourtant qu'en reste-t-il ?

LE NOUVEAU SAVOIR VIVRE ?

L'histoire se passe aujourd'hui entre un homme et une femme, plutôt entre une femme et un homme qui ont tout pour réussir leur vie privée. Elle est avocate, spécialisée dans les questions de divorce. Aucune déformation professionnelle en elle : elle n'est devenue ni une froide compétence, ni une chaude vagabonde. Tout au long du film, Liv Ullmann est admirablement simple, humaine, heureuse et désemparée, si véridique que les mensonges s'écartent d'elle comme les moineaux de l'épouvantail. Elle n'est ni fière ni pitoyable. Tout en elle est générosité sans bonne conscience, amour sans pesanteur. Lui non plus ne paraît pas si mal. C'est un physicien, un chercheur, un intellectuel, mais il aime aussi la forêt et il met en pratique tout ce qu'on lui a appris sur la sexualité, sur la

psychologie et sur la relation humaine. Ils ont assez d'argent pour pouvoir s'en dépréoccuper, assez de culture pour s'exprimer entre eux sur toutes choses, assez d'enfants pour la moyenne des jeunes ménages modernes, assez de gaité pour plaisanter, assez de gravité pour faire face. Rien ne leur manque. Bref, un jeune ménage aisé, éduqué, averti : le modèle de ce qui devrait réussir.

Or, un beau soir, le mari annonce qu'il s'en va et ce sera bientôt le divorce. Car *Scènes de la vie conjugale* raconte ce qui subsiste d'un mariage une fois que le divorce a eu lieu, que les deux se sont progressivement remariés et que, pourtant, semble-t-il, le vieux mariage rompu compte plus pour eux que leurs nouveaux mariages, plus ou moins distraitements tentés. Il y a quand même une énigme dans cette histoire, dont le film nous rend les confidents : pourquoi donc n'y aurait-il de la chaleur que dans les cendres de la vie ? Pourquoi donc s'être quittés, quand on aurait pu si bien vieillir ensemble ? Les divorces par consentement mutuel seraient-ils alors le nouveau savoir-vivre des générations libérales, qui ne s'acharnent plus à la souffrance dans l'impossible, mais qui ne trouvent pas pour autant la joie dans le possible ?

COMME UN ANNEAU QUI GLISSE

Oh ! Certes, notre temps libéré est préférable aux hypocrisies anciennes, quand celles-ci sauvaient les mariages mais massacraient l'amour. Le couple de *Scènes de la vie conjugale* est infiniment plus sympathique que les deux couples de *Cris et chuchotements*, qui eux, ne divorceront jamais, mais dont chaque parole, chaque geste est une giclée de venin. Nos mœurs ont progressé, car la vérité circule là où les conventions autrefois la bâillaient. Mais Bergman va beaucoup plus loin que cette apologie, somme toute assez facile et assez acquise, du libéralisme dans la vie privée. Bergman ne fait pas un film en l'honneur du divorce contre l'impossibilité de durer des mariages. Il fait, plus souterrainement et plus mystérieusement, un film sur le mariage perdu, après que les divorces n'aient pas, semble-t-il dans ce cas précis, apporté de réponse à la soif de l'« âme », ce mot d'autrefois qui réapparaît étrangement dans le vocabulaire d'avant-garde. Elsa Triolet avait déjà tenté sa réhabilitation.

Il n'y a sans doute là rien à expliquer, mais beaucoup à comprendre. L'homme d'abord supporte assez mal que sa femme soit aussi forte que douce, aussi capable que tendre. C'est elle qui lui demande, avec une anxiété aimante, s'il arrivera à lui pardonner son autonomie féminine. Je n'ai guère perçu ce que l'homme lui

répondait car Erland Josephson, le partenaire dans le film de Liv Ullmann, est tellement en demi-teintes qu'on s'agace de ses susceptibilités assez lâches. Mais, surtout, il arrive aux couples modernes de s'imaginer que la franchise mutuelle peut leur tenir lieu de vérité commune. Je te dis tout, donc la tromperie a disparu entre nous, même si un beau matin, un beau soir, je me détache et je vogue ailleurs.

Avec une grande finesse, Bergman décrit l'épouse abandonnée comme extraordinairement attachante et sa rivale soudaine comme assez quelconque, possessive et empoisonnante. Celui qui s'en va, va perdre au change. Pourtant il part, tel un enfant capricieux et bougon. Il divorce sans raison compréhensible. Le mariage glisse de son doigt comme un anneau devenu trop large, aurait dit Giraudoux. Peut-être son doigt est-il fait pour toujours laisser glisser l'amour, dont il ne supporte pas la fidélité.

LE COUPLE DIEU-ISRAËL

Il y a des divorces inévitables. L'Église ne changera rien à ce constat, en faisant comme si (dans le catholicisme) le caractère sacramentel durait en dehors, au-delà de la vie conjugale vécue. Ces divorces-là, Dieu nous demande de les accepter comme la réalité de nos échecs, car Dieu nous connaît et nous aime tels que nous sommes, sans nous obliger à croire lui plaire en jouant la comédie de l'amour absent et la fiction du sacrement so-disant présent. Mais il y a aussi des divorces inutiles, produits de nos caprices d'adultes infantiles, issus d'un libéralisme destructeur des êtres. Lisez à ce propos le livre étonnant de modernité du romancier américain John Updike : *Couples* (2). J'aime assez l'exclamation du vieux mari qui confessait : « *J'ai souvent pensé à tuer ma femme, mais à la quitter, jamais !* ». Est-ce là une morale contre le bonheur, auquel le mélancolique et le jaillissant Bergman tient lui-même si fort, puisqu'il a divorcé quatre fois déjà ? Je ne le crois pas, car son film montre quel bonheur il y a à se retrouver, quand on s'est mutuellement meurtris, sans impulsivement se quitter.

Au fond la Bible nous raconte de cette manière-là les scènes de la vie conjugale de Dieu avec Israël, vieux époux, vieux amants, recrus de colère et de passion, mais jamais détachés, puisque la résurrection, ce sont bien les retrouvailles étonnées de bonheur, aux lendemains du divorce dans les ténèbres de la Croix.

André Dumas

(1) Cet article a paru dans « Réforme », le 8 mars 1975. Il portait comme titre : *Le mariage perdu*. Nous remercions l'auteur de nous avoir autorisé à le reproduire.

(2) Collection de poche *Folio*, Gallimard.

UN PEUPLE ELU

Dans une série d'articles sur « la notion de peuple élu », le pasteur Paul Brunel donnera, dans les numéros qui suivent, un son de cloche sensiblement différent de celui qu'exprime aujourd'hui Paul Breittmayer. Il est bon que des idées diverses s'affrontent en toute bonne foi. Nous sommes heureux, par ailleurs, que notre journal puisse ainsi accueillir des opinions divergentes, voire opposées. C'est, nous semble-t-il, non seulement une manifestation d'ouverture et de respect, c'est aussi notre raison d'être. Du trésor multiple qui lui est offert, le lecteur doit, en effet, et après réflexion, trouver son pain. « Évangile et Liberté » devient ainsi le lieu de rencontre de la pensée des uns et des autres. Il transmet. A chacun de voir et de prendre ce qui lui convient. Toutefois, ceux qui nous suivent, sauront bien, s'ils le désirent, reconnaître où se trouve la ligne générale de notre pensée.

Comprendre le juif

Comment comprendre Israël et les Israéliens si l'on tient les textes de l'Ancien Testament pour mythologies périmées, fables désuètes, vestiges d'une culture antique, infantile par rapport à la nôtre ?

On a cherché, voici peu, à définir le juif en termes raciaux, ou psychologiques ou sociologiques. Autant en emporte le vent. Le juif est irréductible à tout autre chose qu'à ce qu'on écartât ainsi, à priori, l'animation de sa vie (même s'il est incroyant) par une foi : la certitude d'appartenir à un peuple qui se croit et se déclare élu, et que tout chrétien « de bonne foi » devrait admettre aussi comme tel. Le peuple d'Israël reste inexplicable, mystère pour le rationnel, si l'on exclut de son existence les significations bibliques qui la vivifient.

Dieu, nous dit l'Ancien Testament,

s'est choisi un peuple pour être son témoin parmi les nations. Le Nouveau Testament nous le confirme. Jésus-Christ le croyait, en effet. Il consacre cette élection en se targuant d'accomplir la Loi au lieu de l'abolir.

Une élection

Récuser ces affirmations, c'est vouloir assimiler le peuple juif à n'importe quelle nation, lui refuser toute spécificité, ou, dans un autre sens, lui interdire d'être aussi une nation pour n'être plus qu'adepte d'une religion.

On le voit bien aux prétentions Arabes à rejeter, depuis 1947, les Israéliens à la mer. Maintenant elles se font moins fanatiques en acceptant un constat : Israël est là, indéracinable. Alors les Arabes conviennent qu'il a droit à une terre tout en persistant dans leur refus de reconnaître officiellement l'état d'Israël. Ils inventent, du coup, une thèse si rationnelle qu'elle abuse bien des chrétiens, à fortiori, des gouvernements, voire quelques Israéliens incroyants eux-mêmes, et à enthousiasmer les membres de l'O.N.U. L'état juif doit disparaître parce que religieux, et faire place à un état laïque qui fédérerait plus ou moins Israéliens et Palestiniens.

Qui ne verrait en cet idéalisme, prétendu humaniste, la meilleure arme, la plus démagogique du fanatisme arabe ? N'ayant pu anéantir Israël pendant un quart de siècle, les Arabes font appel au « bon sens » des hommes pour démontrer à quel point les juifs sont intolérables à l'humanité tout entière dans leur persistance à vivre pour être, tous ensemble et sur leur terre, le peuple témoin du Dieu vivant.

Dominateur et sûr de lui ?

De Gaulle se trompait lourdement en déclarant Israël « peuple dominateur et sûr de lui ». L'état d'Israël n'est « sûr de lui » que dans la mesure où les Israéliens

croient à leur vocation de peuple témoin. Or, bien des leurs, modernisés dans leur culture, au détriment de leur foi, n'y croient plus. Ils voudraient, d'accord avec les Arabes tout en les combattant, n'être plus qu'une nation comme toutes les autres et n'avoir recours, vis-à-vis de leurs voisins, qu'à l'équilibre des forces armées. A l'inverse, une petite minorité, sclérosée dans ses superstitions, au détriment aussi de sa foi, refuse la mission d'Israël « hic et nunc » pour se réfugier dans l'attente mystique d'une parousie, idéalisme religieux évanescent. Les uns comme les autres trahissent, plus ou moins consciemment, ceux-ci par excès, ceux-là par défaut, leur vocation de peuple élu.

L'état d'Israël ne tend au « sionisme » que dans la mesure où les Arabes l'ont forcé à recourir, pour sauver son existence, à la puissance des armes. Il y a si bien réussi — et comment ne pas y trouver un signe de sa bénédiction — qu'il peut être tenté — et il l'est — d'idolâtrer cette puissance en s'enorgueillissant de sa force militaire.

Ne peut-on pas voir dans la guerre récente, éclatant justement au « Yom Quippour », un rappel à quelque humilité après l'extraordinaire éclat de puissance de la guerre des Six Jours ? Ce choc fut profondément ressenti. Ne l'assimilons pas superficiellement à notre débacle de 1940, bien qu'immédiatement, et non quatre ans plus tard, leur recul tournait à la victoire, bloquée brutalement par les deux Grands. Cette alerte, avec la perte de tant de jeunes israéliens, provoque en Israël un douloureux retour sur soi-même. Au travers des déchirements, contestations, controverses et querelles, ce fut une mise en cause profonde de la vocation d'Israël, dans sa

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

C.A.R.T. — 30250 SOMMIÈRES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul, famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

CARNET

Monsieur Georges Roux et Madame née Muriel Chateau, Philippe et Olivier sont heureux de vous annoncer l'arrivée à leur foyer, le 26 février 1975, d'un petit

THOMAS — KIM

né en Corée le 8 mars 1972.

« Les Lauriers »

1, avenue du Moulin-de-France
13500 Martigues

Le Docteur et Madame Maurice Roux, le pasteur et Madame René Chateau s'associent à la joie de leurs enfants et petits-enfants.

Eglise Réformée Communiqué officiel

I — Postes vacants
au 1er juillet 1975

Nord-Normandie :

Alençon, Calais, Cherbourg (Aumônerie Marine), Disséminés Sud-Manche, Douai, Elbeuf, Landouzy, Rouen III, Wanquetin-Mouvement Action rurale.

Région parisienne :

Choisy-le-Roi II, Neuilly, Paris-Étoile II, Paris-Foyer de l'Âme I, Paris-Luxembourg II, Robinson, S.O.S. Téléphone 11.

Ouest :

Châteauroux, Châtelleraut, Courlay, Fontenay-le-Comte, Lusignan-Rouille, La-Mothe-Saint-Héray, Mouchamps, Rochefort, Saint-Maixent, Jarnac, Îles de Saintonge II.

Sud-Ouest :

Informateur régional, Fondation John Bost, Bordeaux-Hôpitaux, Carcassonne, Mazamet-Oratoire, Montalbanais III, Montalbanais IV, Mont-de-Marsan, Pamiers-Foix, Périgueux, Tarbes (1.10.75).

Cévennes-Languedoc :

Mende, Meyrueis, Montpellier-Maguelone, Narbonne, Nîmes-Assistante, Saint-Germain-de-Calberte, Sète.

Provence-Côte d'Azur-Corse :

Antibes, Cannes, Digne-Haute-Provence, Orange.

Centre-Alpes-Rhône :

Albon-Gluiras, Albertville, Annemasse II, Bellegarde, Crest, Le Mazet, Thiers.

Est :

Besançon, Châlons-sur-Marne, Pontarlier, Remiremont, Thaon-les-Vosges, Troyes, Verdun.

Autres postes (s'adresser au Secrétaire général) :

Amsterdam, Londres, Montréal, Stockholm (1976), Postes du D.E.F.A.P.

II — Nominations au 1er juillet 1975

(ne comprend pas les intérimaires)
3ème liste

Houilles : Pierre-Jean Ruff ; Paris-Annonciation : Philippe Soullier ; Choisy-Vallée-de-l'Orge : Pierre Roy ; Saint-Genies-Gajan : Yves Deransart.

signification actuelle de peuple élu, avec, sans doute, un retour aux sources bibliques.

La Promesse

Selon l'Ancien Testament, l'élection d'Israël ne résulte pas d'une sélection arbitraire de son Dieu parmi toutes les nations qui existaient au temps d'Abraham. Sa genèse tient dans la foi du patriarche en une double promesse. Qu'Abraham ait existé ou ait été figure légendaire n'y change rien. Pour lui ou pour l'auteur du récit, le Dieu des juifs crée en parlant, et c'est l'essentiel. Il est en cela le même que celui de Jésus-Christ. A un couple stérile qui Le croit Vivant, Dieu garantit, dans la durée, une postérité et, dans l'espace, un territoire.

En fait, Dieu s'incarne déjà dans ce peuple qu'il crée miraculeusement pour être son témoin. Il parachèvera son œuvre en s'incarnant aussi miraculeusement en Jésus-Christ, Dieu-homme parmi les hommes. De la sorte, le peuple d'Israël, sioniste ou non, incroyant ou non, reste, en ce moment, la réalisation de cette Promesse. Mais parce qu'incarné, ce peuple constitue une nation, avec des citoyens et une terre, comme les autres nations.

Une postérité et un territoire, deux cadeaux en signe d'Alliance, auxquels il n'a aucun droit, et qui lui ont été faits par grâce. Deux cadeaux si gênants pour le monde moderne que le nazisme, d'abord, avec la complicité plus ou moins consciente des nations européennes dominées, a voulu lui supprimer le premier en anéantissant sa postérité. Depuis qu'en prenant conscience de ce génocide, les peuples lui ont reconnu le deuxième en lui restituant cette terre que le Seigneur lui avait donnée, les Arabes, à leur tour, n'ont cessé de la lui supprimer pour la réduire à n'être plus qu'une religion.

Une guerre de religion

Étrange paradoxe, depuis 1967, en suscitant l'escroquerie palestinienne qui fait dupe presque le monde entier, les Arabes ont transformé leur combat en authentique guerre de religion. Ils n'ont, en effet, d'unité que leur religion commune, de fraternité que musulmane. Les plus puissants : Arabie Saoudite, Algérie, Lybie, Irak, n'ont pas d'autre intérêt à combattre Israël que leur fanatisme mahométan. Aucune frontière commune ne pourrait leur faire craindre un prétendu « expansionisme » de l'état juif.

Quant à justifier leur hostilité du fait que celui-là est un état religieux, qui songerait à leur reprocher leur « coranisme » proclamé officiellement dans la constitution, la structure et la politique

intérieure de leurs pays avec l'effort « d'arabisation » des anciens colonisés ? Leur fanatisme est si poussé, dans l'affaire palestinienne, que ces quatre états interdisent, en fait, depuis 1967, aux voisins d'Israël : Jordanie, Égypte et Liban, de faire vraiment la paix, alors qu'ils y étaient prêts, la passion religieuse d'une croisade y cédant à la réalité des intérêts. Seule la Syrie, à la dévotion de l'U.R.S.S., et surarmée, laisse encore prévaloir son ivresse de revanche.

Que le monde athée, rationnaliste, ou idolâtre d'autres dieux, scandalisé de la vocation spécifique d'Israël, en fasse un bouc émissaire de ses propres refus et pour le réduire au silence, le somme de renoncer à lui-même et s'il s'y refuse, tente de le supprimer, on le comprend, hélas, connaissant le sort des prophètes, puis de Jésus-Christ, puis des témoins fidèles de Jésus-Christ, persécutés pour se taire ou condamnés à mourir.

Faut-il s'étonner, dès lors, du triomphe d'Arafat, ovationné par la presque totalité des membres de l'O.N.U. ? ... ou de la majorité réunie à l'U.N.E.S.C.O. pour exclure Israël de toute coopération culturelle ? Mais si notre foi nous empêche d'en être surpris, nous, chrétiens, pouvons-nous y consentir ?

Réalité d'Israël

Cela ne signifie nullement que les Israéliens soient des saints ou que toute action de leur gouvernement soit sanctifiante ou sanctifiée ; loin de là, sans doute. Les juifs sont pécheurs, comme vous et moi. Beaucoup sont certainement tentés, par contagion de notre culture et de notre civilisation technocratique, de devenir un peuple comme les autres. La Bible nous dit, et les Israéliens le savent, qu'en toute son histoire Israël en a été constamment tenté et y a souvent cédé, dans son infidélité. Mais le Seigneur ne revient ni sur ses actions, ni sur ses promesses. Tous les Israéliens restent, à nos yeux, le peuple de Dieu. Ni plus, ni moins infidèle que les Églises de Jésus-Christ. Mais signe vivant que Dieu n'abandonne pas les hommes au travers des siècles, les aime.

Puissent les Arabes finir par comprendre et admettre que leurs assauts ne prévaudront pas, quels que soient leurs succès dans l'opinion mondiale, contre le peuple élu. Plus encore, que cette élection deviendra une bénédiction aussi pour les voisins de ceux-ci, qui consentiraient à substituer aux hostilités, la reconnaissance de talents dont le voisinage ne peut que leur bénéficier dans tous les domaines d'activité et de relation pacifique.

Paul Breittmayer

LIVRES et REVUES

Suzanne Oswald, *Mon oncle Albert Schweitzer*. 1 vol. 19 x 12, 175 pages. Édition Alsatia à Colmar, pour commandes de comptoirs. Librairie Oberlin, Strasbourg, pour achat au détail, 22,50 F plus port. Préface de Robert Minder, professeur au Collège de France.

Une foule d'auteurs ont publié des études sur Albert Schweitzer, et, chacun selon sa spécialisation, a évoqué le penseur, le musicien, le médecin humanitaire de la brousse africaine ou l'apôtre de la paix.

Suzanne Oswald raconte avec une affectueuse simplicité agrémentée d'humour et de pittoresque, ce qui a fait partie de la vie intime et profonde de son oncle. La sensibilité émotive, souvent dissimulée sous l'impassibilité, la rudesse ou l'ironie, — « un cœur d'ange sous une peau d'hippopotame » — l'immense compassion pour toute souffrance et l'infatigable volonté de soulager, l'aspiration puissante à une conception de la vie capable d'améliorer la condition humaine et les rapports entre nations : voilà ce que, dès sa plus petite enfance, et, plus tard, au cours d'un long et constant échange de vues, Suzanne Oswald a appris à découvrir chez son oncle, d'abord dans son cadre familial et ses années de jeunesse, puis en pleine action, dans la lutte incessante contre les difficultés, aussi obstinément adverses que la forêt vierge envahissant une plantation.

Livre attachant, simple et vrai, à la portée des jeunes et de tous ceux qui s'intéressent encore à voir une âme vibrante, pensante et agissante aux prises avec la vie. Puisse-t-il attirer autant de lecteurs que les combats du ring de spectateurs.

M.H.

Albert Schweitzer, *Les religions mondiales et le christianisme*. 1 vol. 19 x 12, 77 pages. Collection Alethina No 13. Éd. L'Âge d'Homme, Métropole 10, 1003 Lausanne. Présentation de Bernard Reymond.

La prédication de Jésus n'avait rien de « moderne » : Albert Schweitzer considère que son originalité lui vient de son attente intense du Royaume de Dieu. Cette attente distingue même radicalement le christianisme des autres religions antiques. Notre époque, en revanche, ne partage plus fébrilement cette attente. Que reste-t-il alors du message de Jésus ? Albert Schweitzer dégage des évangiles une affirmation résolue de l'amour et de la vie, un principe éthique qui fait défaut aux autres religions mondiales, en particulier aux religions de

l'Inde ou de la Chine. La concurrence accrue que ces religions-là font aujourd'hui au christianisme, en Europe comme en Amérique, confère un regain d'actualité à cette étude comparative qui paraît pour la première fois en traduction française.

Albert Schweitzer demeure un des grands penseurs de notre siècle. Cent ans après sa naissance, dix ans après sa mort, il reste l'une des voix qui ont affirmé avec le plus de force et de conviction le respect de toute vie.

André Gounelle, *Après la mort de Dieu*. 1 vol. 19 x 12, 79 pages. Collection Alethina No 11. Éd. L'Âge d'Homme, Métropole 10, 1003 Lausanne.

Tous les lecteurs de ce journal connaissent André Gounelle dont la collaboration est particulièrement appréciée. Nous rappelons qu'il a écrit : *Foi vivante et mort de Dieu* (Cahiers de Réveil, 24, rue Louis-Fort — 69100 Villeurbanne) il y a quelques années. On pourra relire ce livre avant d'entreprendre la lecture de « Après la mort de Dieu ». Mais ce dernier porte en lui-même toute sa valeur, son exigence et sa clarté.

Par « mort de Dieu » il faut entendre ici la crise qui secoue actuellement le christianisme classique : ses conceptions, ses doctrines, ses pratiques sont fortement contestées. Mais que nous proposons à leur place ? C'est à cette question qu'André Gounelle essaie d'apporter une réponse. Il analyse les grandes orientations, chrétiennes ou non, de la spiritualité contemporaine (la spiritualité étant la manière dont l'homme donne sens à la vie), et conclut par un appel à un christianisme qui soit à la fois critique et positif, qui évite les pièges du dogmatisme et du scepticisme. Ces pages veulent clarifier une situation parfois confuse, et inviter le lecteur à une réflexion approfondie.

H.-R. Rookmaaker, *L'art moderne et la mort d'une culture*. 1 vol. 288 pages, 19,5 x 12,5. Éd. Ligue pour la Lecture de la Bible, 24 F.

Analyse de l'évolution de la création artistique qui influence tout le cadre de la vie. Avec des positions théologiques que nous estimons contestables, c'est aussi un cri d'angoisse d'une culture qui, coupée de ses racines, se désagrège et semble près de mourir.

François Bovon, *Les derniers jours de Jésus*. 1 vol. 18 x 11,5, 95 pages. Éd. Delachaux et Niestlé.

Se gardant de présenter une étude par trop scientifique, cet ouvrage, de lecture aisée pour tous, s'adresse à un large public. Partant d'une base d'étude psychologique, sociale, économique et politique, l'auteur a donné à ce livre traitant du procès de Jésus, une portée théologique appréciable.

Dans son introduction l'auteur écrit : « ... Nous ne négligerons pas la distance qui sépare les événements des premières sources. Nous ne perdrons pas de vue non plus l'interprétation, forcément subjective, que les acteurs du drame, les témoins oculaires puis les membres de l'Église ont donné des événements historiques. En histoire, ne l'oublions pas, un fait brut reste insaisissable : tout événement n'est perceptible que par la médiation d'un langage porteur d'interprétation... ». L'auteur est professeur à l'université de Genève.

Pierre Prigent, *Flash sur l'Apocalypse*. 1 vol. 18 x 11,5, 114 pages. Éd. Delachaux et Niestlé.

Nous avons là un recueil de cinq conférences données pendant l'hiver 1972 sous le patronage de « L'École de théologie du soir » à Strasbourg. Ce livre présente les textes les plus importants et les plus difficiles de l'Apocalypse. Réalisé par un universitaire, il n'a rien de commun avec les explications fantaisistes proposées par des esprits folâtres, qui jouent les Nostradamus. Le résultat de cette exégèse scientifique permet une lecture renouvelée de l'Apocalypse, la redécouverte de son message.

L'auteur, professeur à l'université de Strasbourg, s'exprime dans un langage que tout non spécialiste peut comprendre. Il s'agit « d'essayer une honnête vulgarisation ».

Où vois-tu naître l'homme nouveau ? Deuxième volume de la collection *Langage des hommes/Parole de Dieu*. 1 vol. 20 x 13, 157 pages. Éditions du Cerf.

La collection « se fonde sur le fait qu'il n'y a pas de *Parole de Dieu* qui ne soit *Langage d'homme*. A ce titre, tout, pour un croyant, peut retentir en lui comme un signe divin, tout, même ce qui a pu être essentiellement proféré contre Dieu ». (Présentation d'André Mandouze, directeur de la Collection.) On trouve dans ce livre — et extraits d'autres ouvrages — des textes nombreux et courts d'auteurs très divers. Intéressant.

P.A.H. de Boer, *Fatherhood and Motherhood in Israelite and Judean Piety*. 1 vol. 24 x 16, 57 pages. Éd. Brill à Leiden. Prix : 18 florins.

Il ne s'agit pas d'une monographie exhaustive mais de quatre conférences données à Oberlin College aux U.S.A. La première est consacrée à la famille ; et l'auteur conclut que c'est parce qu'il est nécessaire d'appartenir à une famille pour pouvoir vivre, que certaines épithètes empruntées au vocabulaire de la parenté sont appliquées à Dieu. Il parle alors du « Dieu-Père » et montre que l'attribution à un homme du titre de « père » est dérivée de l'autorité divine de la Paternité de Dieu dont cet homme est le serviteur. Il est plus difficile de parler de la « Déesse-Mère », du fait que, dans l'Ancien Testament, Dieu est une divinité masculine ; pourtant, indépendamment même de la terre du sein de laquelle l'homme est issu et où il retournera (cf. Jb 1, 21), l'amour de Dieu est parfois décrit comme celui d'une mère. Et le dernier chapitre souligne que les deux titres « père et mère » forment un tout pouvant s'appliquer à une même divinité (sans que le sens sexuel soit au premier plan). Dieu n'agit-il pas en Genèse 1, selon les versets, soit comme un artisan soit comme un roi en sa cour avec sa reine ? ...

Daniel Lys

REVUES

Dialogue, No 25, 1er trimestre 1975. Éd. Centre de Rencontre et de Recherche, 67, rue St-Quentin — 1040 Bruxelles.

Cette courageuse petite revue du protestantisme libéral belge continue sa marche difficile. Nous aimerions la soutenir de notre mieux et recommandons à ceux qui le peuvent de s'y abonner. Abonnement ordinaire : 23 francs, à verser au compte de « Évangile et Liberté » : Marseille 2772-70 avec mention : Pour Dialogue.

Au sommaire de ce numéro nous trouvons :

Une page d'histoire sur le protestantisme libéral belge.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

A.C.A.T. : Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, Paris.

P. Breittmayer, Conseil de direction de presse, Fontainebleau.

A. Dumas, doyen de la Faculté de théologie de Paris.

P. Germain, administrateur civil, Paris.

D. Lys, professeur à la Faculté de théologie de Montpellier.

G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.

B. Morel, professeur, Faculté de théologie de Genève.

L. Stéphan, poète, Paris.

É. & L. — 7.4.1975

Le livre de l'Exode — essai de lecture politique.

Foi chrétienne et religions non-chrétiennes.

La théologie politique (suite de l'analyse de l'œuvre de Troeltsch).

Chroniques littéraire, musicale, catéchèse.

Foi et Vie — No 1, janvier 1975. Administration : 139, bd Montparnasse — 75006 Paris. Abonnement : 45 F. C.C.P. : Paris 274-62.

Ce numéro est entièrement consacré à Charles Westphal.

Liminaire d'Henri Capieu, puis un article de Roger Mehl : Charles Westphal, prédicateur de l'Évangile.

Viennent ensuite des textes de Charles Westphal : billets du Semeur, méditations parues dans « Foi et Vie », prédications, textes divers sur la justice et la politique, et poèmes.

La Revue Réformée, No 101 — Janvier 1975. Revue trimestrielle : 10, rue de Villars — 78100 St-Germain-en-Laye. Abonnement : 27,50 F au C.C.P. : Monsieur Jean Marcel, Paris 7284.62.

Au sommaire :

Klaus Bockmuhl : Sens et non-sens de la nouvelle morale.

Alain Probst : La philosophie chrétienne, étude critique.

Études théologiques et religieuses, No 1, 1975. Revue trimestrielle. Administration : 13, rue Louis-Perrier — 34000 Montpellier. C.C.P. : Montpellier 26800. Abonnement : France : 35 F. Étranger : 45 F. Prix du numéro : 13 F.

Au sommaire :

France Quere, Daniel Lys, Gérard Delteil : La transmission de l'évangile.

Paolo Ricca : L'identité protestante aujourd'hui.

Michel Bouttier : Bulletin du Nouveau Testament.

Pierre Petit : Histoire de l'Église : ouvrages et colloques. Parmi les livres.

brume

*Dans le silence, étrangeté,
Le monde fermé de la brume
Nous enferme, à pas de géant,
Et cette lueur qui s'allume*

*Fait un signe qu'on ne voit pas.
L'arbre pâlit, le chemin cesse,
Une fleur doucement s'en va,
L'univers entier nous délaisse.*

*C'est le temps solitaire et blanc
Où rien ne répond à personne,
Pas même un cri, pas même un chant,
Que la voix basse de l'automne...*

Lysie Stéphan

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

COGNAC HINE

16200 JARNAC

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

Divers, la ligne

Offres d'emplois, la ligne

Demandes d'emplois, la ligne

Faire-part, la ligne

3 F plus T.V.A.

3 F plus T.V.A.

1,50 F plus T.V.A.

3,75 F plus T.V.A.

parce que l'homme est torturé

**L'Evangile interpelle les
chrétiens de toutes
confessions**

**Nous sommes responsables
Nous sommes solidaires**

«Qu'as-tu fait ? La voix du sang de ton
frère crie de la terre jusqu'à moi».
Genèse 4 : 9

«Quand t'avons-nous vu malade et en
prison et sommes-nous allés te voir ?
- Toutes les fois que vous avez fait ces
choses à l'un de ces plus petits de mes
frères, c'est à moi que vous les avez
faites».

Evangile selon Matthieu 25 : 39 et 40

**Répondre à cet appel
c'est être porteurs
d'espérance et d'amour**

C.C.P. — A.C.A.T. : La Source 3.45.89.45

**Dans 65 pays la torture est
un moyen de gouvernement**

La torture est un moyen d'agression totale
de la personne humaine.

La torture utilise des procédés au-delà
de toute imagination.

La torture détruit l'homme dans son corps.

La torture atteint l'homme dans son inté-
grité.

La torture fait vivre dans la hantise de
la souffrance et de la mort.

La torture détruit le tortionnaire.

La torture affecte la santé morale d'une
nation.

Des écoles de torture existent même dans
les pays non tortionnaires.

Depuis 1960 le fléau gagne

A.C.A.T. — 2, rue Guisarde, 75006 Paris

PRIER

Il faut agir

«C'est pourquoi, humblement, mais de toute
notre force, nous entendons tenir ouverte et
constamment élargir la voie de la prière. Car
à si grande détresse il faut, pour y répondre,
un immense amour. Et seule nous paraît pro-
portionnée à cet objet l'infinie charité du
Christ.»

Pasteur Roser

**La prière individuelle et communautaire
engage à l'action**

INFORMER

**Pour une prise de conscience de
toutes les Eglises**

«L'Eglise ne peut se taire. Les preuves de
la torture, nous les portons en nos corps. Si
l'Eglise ne se manifeste pas sur cette situa-
tion, qui pourra le faire ?... En ce moment-ci
le silence est une omission. Si la parole est
un risque, elle est davantage un témoignage.»
Frère Tito — Dominicain
(Tito — Editions Couvent des Dominicains
L'Arbresle — 1975)

PARTICIPER

A la campagne mensuelle d'Amnesty Interna-
tional (1) pour l'abolition de la torture.

SOUTENIR

Toute action contre la torture.

(1) Amnesty International est une association
non-confessionnelle dont l'un des buts est l'abo-
lition de la torture dans le monde.

20, rue de la Michodière - 75002 Paris

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 8

Lundi 21 avril 1975

UN POINT D'HISTOIRE

Le protestantisme tel que le voyaient Barrès et Maurras

par Ph. Vassaux

L'impérialisme protestant

L'influence protestante dans la vie publique entre 1870 et 1914 fut à l'origine de bien des jalousies. L'affaire Dreyfus qui — ne l'oublions pas — divisa tout autant le protestantisme que l'ensemble de l'opinion française ne fut qu'un épisode qui cristallisa un certain anti-protestantisme, mais elle n'explique pas les raisons profondes d'une telle méfiance. Lorsqu'en 1898 Ernest Renauld dénonça « le Péril Protestant » dans un livre de choc bourré d'erreurs, il insista, à juste titre, sur la disproportion entre l'influence protestante dans la vie politique et sociale et le nombre des protestants français.

Charles Maurras, prenant pour cible la famille Monod, chercha à démontrer que les protestants français restaient des demi-étrangers en raison de leurs attachés anglaises ou allemandes même s'ils étaient établis en France depuis fort longtemps. Il faudra attendre 1917 pour que Maurice Barrès reconnaisse l'existence dans les Cévennes, en Poitou et en Saintonge, de communautés huguenotes « du plus pur terroir » qui ne doivent rien à Genève ni à l'Allemagne ni à l'Angleterre. Le souci de trouver une origine française à la Réforme en France n'est pas dénué de toute préoccupation apologétique.

La continuité nationale

L'Action française avait fait une enquête en 1900 sur la valeur comparative du protestantisme et du catholicisme pour l'avenir de notre pays. La toile de fond de cette étude laisse apparaître l'idée chère à l'Ancien Régime qu'il n'y a pas d'unité nationale sans unité religieuse, conception qui a conduit à la Révocation de l'Édit de Nantes : le peuple doit avoir la religion de son souverain.

Si l'on en croit Las Cases dans son Mémorial de Sainte-Hélène, Napoléon avait envisagé de faire du protestantisme la religion officielle, mais il avait été retenu par le caractère trop démocratique de la Réforme. Le grand Turenne s'était converti au catholicisme pour une raison analogue.

Maurice Barrès répondit que la France trouverait à se protestantiser une diminution. Le protestantisme ayant été chassé de France, celle-ci s'est développée

sans lui. Il s'ensuit que les protestants n'acceptent pas toute la continuité française et qu'ils choisissent telles ou telles périodes. La patrie, pour eux, c'est certaines idées. Qu'ils les trouvent ailleurs, ces idées, et les voilà disposés à l'internationalisme. Barrès en conclut que « sa répugnance du protestantisme » lui vient d'une éducation séculaire différente. La patrie est fondée sur le sol des ancêtres, sur la terre et les morts.

La grande audience d'Auguste Sabatier

Barrès admet, pourtant, que l'idée de Dieu n'a jamais été exposée avec plus de force que par Auguste Sabatier. Soulignons le rayonnement du doyen de la Faculté de Théologie de Paris en dehors du protestantisme. Alphonse Daudet dans l'Évangéliste, le premier grand roman sur un sujet protestant, le présente sous les traits du vénérable pasteur Aussandon. La description du culte à l'Oratoire est savoureuse. La prédication sur la faim et la soif de la justice, le refus d'admettre à la sainte Cène la femme d'un banquier parisien suspectée d'avoir enlevé une jeune fille pour en faire une évangéliste, ne manquent pas de grandeur. Mais pour Barrès *« ces Messieurs sont des moralistes, des intellectuels : ils cherchent la religion la plus raisonnable ; je me préoccupe de protéger l'autonomie et la continuité françaises. »*

Un déguisement inattendu

Ces considérations seraient aujourd'hui d'un médiocre intérêt si elles n'avaient été assorties de réflexions plus spécifiquement religieuses. Les protestants dénoncés par Ernest Renauld étaient souvent aussi « sociologiques » que son étude. Maurice Barrès s'inquiète beaucoup de l'influence de la libre-pensée d'origine protestante. La morale laïque se couvre d'un masque anti-religieux qui la fait agréer et elle ressuscite sous une forme nouvelle de l'esprit religieux. En insistant sur la croyance morale le protestantisme détourne vers une foi nouvelle *« les jeunes esprits de culture élevée »*. C'est donc sur le terrain de la morale qu'il faut le combattre si l'on veut limiter sa progression.

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

« Le Monde » du 22 mars 1975 (page 10) publie un
« manifeste de la liberté chrétienne » signé par treize
personnalités catholiques romaines (la plupart domini-
cains).

En raison de sa longueur il ne nous est pas possible
de donner dans ce journal l'intégralité de ce « mani-
feste » (1). Voici, cependant, l'énoncé des quinze
thèses :

- 1 — Tout chrétien est chez lui dans l'Église.
- 2 — Tous les chrétiens sont d'égale dignité.
- 3 — Tous les chrétiens sont libres dans l'Esprit.
- 4 — Tous les chrétiens ont le droit de vivre selon
leurs convictions.
- 5 — Tous les chrétiens ont une conscience.
- 6 — Tous les chrétiens sont libres et responsables de
leurs choix politiques.
- 7 — Tous les chrétiens sont des hommes libres dans
la vie de la culture et de l'art.
- 8 — Les chrétiens ont le droit de confesser la foi
selon leurs cultures.
- 9 — Les chrétiens qui se livrent à la recherche
théologique doivent être respectés et protégés.
- 10 — Tout chrétien a le droit de refuser publique-
ment la dissimulation.
- 11 — Tout chrétien garde un pouvoir de jugement.
- 12 — Tous les chrétiens ont à répondre de leur foi.
- 13 — Dans l'unité de l'Église, les chrétiens ont le droit
de susciter des communautés diverses.
- 14 — Tous les chrétiens ont le droit de célébrer
l'eucharistie en vérité.
- 15 — Tout chrétien a le droit de prier

Chaque paragraphe est suivi d'une explication. Sans

(1) Extraits en page 5.

Protestantisme et anarchie

Dans l'Avenir de l'Intelligence, Maurras accuse le protestantisme d'être une doctrine d'après laquelle « *il faut examiner toujours sans se décider jamais* ». Cette caricature du libre-examen, fruit du positivisme d'Auguste Comte, lui permet de confondre protestantisme et anarchie. Les protestants, survivants de l'ère métaphysique, sont incapables de coopérer à la construction qui doit distinguer le XIX^{ème} siècle du XVIII^{ème} siècle. « *Nous devons toujours faire sentir, s'exclame A. Comte, combien le protestantisme, sous tous ses modes, est contraire au siècle de la construction* ». Aussi, Maurras ne pardonne-t-il pas à Montesquieu d'avoir dit que la religion catholique détruirait la religion protestante et qu'ensuite les catholiques deviendraient protestants. Une telle perspective ne souriait ni aux uns ni aux autres !

Luther et la régression mentale de l'Europe

Dans la Musique Intérieure, Maurras affirme que « *l'équilibre du genre humain a subi une défaite lorsque l'Homme Allemand supprima le culte de la Vierge, celui des Saints et du purgatoire, ramena tous les arts à la seule musique, la religion à un Dieu sec ou vague, les principes de l'éducation à l'orgueil d'une part et à la pitié de l'autre.* »

Luther serait responsable de la régression mentale d'une partie de l'Europe. Dans le poème la Bataille de la Marne il souligne l'orgueil du frère Martin auquel il fait dire :

Entre le feu du ciel et moi
Que nul esprit ne se propose !
et plus méchamment :
Que toute chaîne soit bénie
Qui m'affranchisse de vos lois !
(celles de César et de Pierre)

Les diverses Familles Spirituelles

Si la pensée de Maurras, toujours monolithique, ne semble guère avoir évolué, il n'en est pas de même de celle plus nuancée de Barrès. Dans les Diverses Familles Spirituelles de la France, il fait une large place au protestantisme qui a droit à un chapitre entier. Nous sommes, il est vrai, en 1917, et la nécessité de l'union sacrée s'impose à tous. Comment imagine-t-il le protestantisme ? Comme très disséminé avec des fidèles qui ne voient le pasteur qu'au passage, pendant quelques heures. Le grand secours, c'est la Bible. La Croix et la Parole ont le pas sur les sacrements. Il insiste sur la vie familiale exemplaire des pasteurs. Deux ans plus tard André Gide dira le contraire dans sa « Symphonie Pastorale » !

Les pasteurs sont des hommes pieux et graves qui ont pour objet l'exaltation morale. « *Ces protestants, quand nous voyons leurs temples qui nous glacent et leurs prêches, toujours sur la morale, nous semblent des esprits calmes et modérés... nous songions d'abord à parler de leur philosophie plutôt que de leur reli-*

Suite page 4 →

doute n'aurions-nous pas commenté ces textes essentiels de la même manière que leurs auteurs. Il y va certainement de la formation, de la culture, de la sensibilité qui nous différencient peut-être aussi, parfois, de certaines conceptions théologiques ; enfin, les problèmes qui se posent à l'Église romaine lui sont spécifiques et bien des phrases sont des allusions à peine voilées à tel ou tel fait actuel, récent ou plus ancien.

Quoi qu'il en soit, nous retenons ces thèses parce qu'elles sont l'expression d'un visage du catholicisme évangélique et qu'elles semblent répondre à des exigences évangéliques. En effet, elles attestent un droit et affirment une espérance : la liberté. Droit et espérance malaisés car la liberté est chose difficile.

La liberté est essentielle à l'homme ; pourtant il la craint comme un piège. Ce piège porte des noms : licence et aliénation ; deux réalités opposées et cependant sœurs jumelles. Il n'y a pas de différence entre elles ; chacune, pour sa part, fait perdre la liberté, car la licence est, à sa manière, une aliénation. Par ailleurs, on le sait, il n'y a qu'un pas entre la liberté qu'on espère et l'intolérance à quoi l'on répugne. Les opposés se trouvent toujours bien proches les uns des autres.

Si l'Évangile s'énonce comme une libération de l'être, tout y chante pourtant la liberté. Mais pour faire vivre cette liberté dans le monde que de crimes ont été commis, que d'actes autoritaires, d'oppressions doctrinales, d'empoisonnements spirituels, d'appauvrissement de l'être ! L'histoire et les temps modernes — hélas ! — sont là pour nous en convaincre.

Toute liberté (de quelqu'ordre soit-elle — et chrétienne plus encore), est comme le cristal. Elle se manie avec précaution ; elle s'ajuste avec délicatesse. Elle se vit dans la crainte de l'enfreindre. Pour s'exploiter elle doit toujours se rappeler la présence et le visage de la servitude — alors même que celle-ci se masque derrière les grands mots de justice, de devoir, d'ordre. Oui, se rappeler le piège toujours présent et insinuant : pour affirmer la liberté, créer la contrainte et oublier la responsabilité.

Qu'en est-il de nos Églises et de notre presse protestantes ? La question est à poser.

On saisit aussitôt l'ambition démesurée du titre porté par ce journal et la souffrance, sans doute, de nos réalisations combien tâtonnantes.

P.R.

gion ». Mais ce sont aussi des hommes de prière. En analysant cette prière il décèle une vie intérieure qu'il ne soupçonnait pas. *« Ils sont nombreux, ces protestants qui, voyant une opposition entre la guerre en soi et la pensée de Dieu, cherchent à la résoudre dans leur conscience. Il ne faut pas se venger, il faut pardonner à ses ennemis ; sans doute ! mais la vie du Christ fut un combat pour que la terre n'appartînt pas aux brigands... On peut prier Dieu, non pas pour telle armée plutôt que pour telle autre, mais pour la sauvegarde de la justice... Mêmes racines profondes dans la chrétienté et deux floraisons glorieuses. »* Au passage il n'oublie pas de donner un coup de chapeau à Charles Wagner.

Étranger de l'Intérieur ou concitoyen ?

Maurras lui-même avait reconnu que le patriotisme ne se confondait pas avec le catholicisme. Partisan de la séparation des Églises et de l'État, il pensait que les universités et les cultes devaient se suffire à eux-mêmes. Partisan de la liberté intellectuelle la plus complète lorsqu'il s'agit de la sienne, il fait une restriction, dans sa prévention contre le protestan-

tisme, pour « l'Étranger de l'Intérieur » car il veut soumettre à une surveillance qu'il déclare de droit naturel les confessions religieuses qui tendent à l'anarchie.

Bien avant 1914 Barrès s'était demandé si les éléments protestants qui, à son avis, n'avaient pas eu part à la formation de la mentalité française, vont substituer, à cette mentalité et sur le sol même où elle s'est formée, les modes d'un développement nouveau. Sa réponse sera affirmative après 1914.

Un plébiscite de tous les jours

Si l'idée d'État évoque celle d'organisation, l'idée de Nation implique celle de spontanéité. Les facteurs territoriaux, ethniques, linguistiques sont seconds. Il n'y a pas de Nation sans conscience nationale. Plus encore que la volonté de maintenir un héritage qu'il faut accepter avec reconnaissance, mais aussi sous bénéfice d'inventaire, la Nation, pour reprendre un mot de Renan, c'est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble. L'existence d'une Nation est comme « un plébiscite de tous les jours ». Les membres de chaque famille spirituelle ne sont-ils pas invités à y participer ?

Philippe Vassaux



**SOCIÉTÉ
MARSEILLAISE
DE CRÉDIT**

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

160 agences siège social : 73, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

**COGNAC
H I N E**

16200 JARNAC



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

AGENDA DE LA CAUSE 1975
Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

FONDATION JOHN BOST
(Asiles de La Force)

RECHERCHONS STAGIAIRES D'ÉTÉ pour 1, 2 ou 3 mois entre le 1^{er} juin et le 15 octobre, âge minimum 18 ans. Conditions : nourriture, logement, 400 F indemnité par mois.

Travail : 40h. hebdo. dans cadre équipes pavillons auprès malades (enfants, adultes, pers. âgées) ou dans les services généraux.

Renseignements, inscriptions : Fondation John Bost - 24130 La Force.

LOCATION BORD DE MER
Royan - Pontailiac

Louons au mois (mai-juin-juillet-août) villa meublée : sept chambres, terrasse, grande salle de séjour, cuisine, salle d'eau, à 200 m de la plage.

Prix raisonnable.

Écrire : Pasteur Encrevé, 77, avenue de Pontailiac, 17200 ROYAN (tél. 05.23.32).

EXTRAITS

du "manifeste de la liberté chrétienne"

(...)

« Les conditions nouvelles de la vie des hommes obligent présentement l'Église à un *aggiornamento* de son droit : ce manifeste entend apporter sa contribution à celui-ci.

(...) La liberté des chrétiens s'énonce aussi en termes d'espérance. S'il doit formuler des droits, ce manifeste énonce en même temps des attentes. Par celles-ci, la condition chrétienne atteste qu'elle est alliance avec Dieu, qu'elle repose sur la fidélité de Ses dons et qu'elle reste tendue vers l'accomplissement de Ses promesses. Ainsi sera-t-il donné à voir et à vivre que l'Église n'est pas seulement une société régie par des rapports de droit, mais aussi une réalité à croire et à attendre, façonnée par des attitudes d'espérance. Vécue dans notre Église, l'espérance doit retrouver sa poussée prophétique : anticiper historiquement la vie et le droit de nos sociétés. (...)

Au paragraphe 3

En dépassant les peurs et les étroitesse de la société chrétienne, le Conseil œcuménique des Églises et le concile Vatican II ont su reconnaître le droit à la liberté religieuse. Ce n'est qu'un premier pas ; d'autres doivent suivre, qui devront vaincre d'autres peurs et d'autres falsifications, en direction de la liberté spirituelle.

Les institutions de l'Église reposent sur la liberté de la foi, celle des personnes et celle des communautés chrétiennes ; elles n'ont pas d'autre principe et d'autre but que cette liberté. (...)

L'Évangile fait au chrétien un devoir de lutter contre toute pratique ou toute attitude qui aboutirait en fin de compte à aliéner cette liberté-là.

Au paragraphe 4

Chacun (des chrétiens) possède le droit inaliénable de mener dans sa vie personnelle privée et publique une existence qui soit en conformité avec les convictions de sa foi chrétienne. (...)

Au paragraphe 5

(...) Il y a plusieurs manières de traduire concrètement l'existence chrétienne en matière morale : cette diversité garantit et fonde le droit, et donc le devoir, de la recherche et de l'innovation réfléchies et risquées.

Dans ce double effort, sans cesse à reprendre, les chrétiens peuvent espérer le secours de leurs frères et l'aide de leur communauté. Aucune autre autorité ne peut, ici, être invoquée, que la lumière de la vérité.

Au paragraphe 11

(...) Pour des motifs graves et après qu'il s'est loyalement appliqué à écouter les attendus et à comprendre les motifs d'une décision de l'autorité en matière de théologie, de morale ou de discipline, le chrétien possède, en sa liberté spirituelle, le droit de faire objection de conscience. Il doit alors assumer avec responsabilité les conséquences de son dissentiment et continuer à s'éclairer auprès de ses frères sans s'enfermer dans son désaccord.

Au paragraphe 12

(...) Il (le chrétien) a comme homme le droit d'exiger en toute circonstance la liberté de rendre compte de sa foi.

Le droit au témoignage est inaliénable. Aucune communauté, aucun chrétien, ne peut s'en dessaisir, nul ne peut les en priver. Aucun groupement ne peut s'en arroger le monopole.

Qui témoigne de sa foi engage son espérance : il croit que sa parole pourra être entendue des hommes.

Au paragraphe 13

Le droit à la vie communautaire de l'Église et à sa vie sacramentelle, qui la fonde et l'exprime, n'entraîne nullement la nécessité d'un modèle unique : l'unité et l'universalité de l'Église impliquent non l'uniformité mais la diversité de ses réalisations.

(...) Au chrétien est reconnue la liberté

de chercher et de construire une communauté ecclésiale capable de réaliser la reconnaissance mutuelle de ses membres et un partage vrai entre eux. La grande variété des situations et des besoins aboutira ici à une large diversité de formes.

(...) Ce droit à la diversité comporte en contrepartie, pour chaque communauté, une exigence de catholicité (1), le devoir de veiller à ne point se clore sur elle-même et d'assurer la communion par la reconnaissance mutuelle des diverses autres communautés ecclésiales.

Paragraphe 14

(...) La participation à l'eucharistie des chrétiens divorcés et remariés, ou des autres chrétiens qui peuvent en être exclus (ici rappel au No 1, à savoir : tout chrétien est chez lui dans l'Église), est régie par l'« économie » de la miséricorde, sans juridisme mais au nom même de l'Évangile de la miséricorde, qui appelle à la réconciliation. (...)

Paragraphe 15

(Ce paragraphe s'intitule : Tout chrétien a le droit de prier). (...)

Pour garantir l'exercice de cette liberté de la prière profonde, les chrétiens sont en droit d'attendre de leurs communautés qu'elles ménagent, dans leurs célébrations, des chemins de silence et d'intériorité. Les baptisés doivent pouvoir disposer d'espaces réservés à la respiration spirituelle et de diverses méthodes d'accès à cette prière personnelle, toutes relativisées et n'usant en aucune circonstance de conditionnements psychologiques abusifs.

En toute hypothèse il est reconnu au chrétien la liberté de laisser l'Esprit lui inspirer sa prière comme il veut, où il veut, quand il veut. »

Note de la rédaction :

(1) Catholicité doit être pris ici dans le sens d'universalité.

— Ce manifeste fait l'objet d'une brochure qui peut être demandée (prix : 3 F) à Monsieur Michel Pinchon — 27240 Danville. C.C.P. : 10443-93 R, Paris.

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune
MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.
Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

CONNAISSEZ-VOUS HERZBERG ?

Frederick Herzberg est professeur de psychologie dans une université américaine, à Cleveland, dans l'Ohio. Il s'est consacré depuis plus d'une vingtaine d'années à des études sur le comportement de l'homme au travail. A la suite d'expériences qu'il a menées et d'enquêtes faites dans divers pays (y compris des pays communistes), il a élaboré une doctrine qui influence largement, aujourd'hui, les réflexions sur l'entreprise. A ma connaissance, seul son dernier ouvrage est traduit en français (1).

La visée profonde d'Herzberg

La visée profonde d'Herzberg est de rendre un sens au travail et, par le fait même, à la vie. « Ma tâche, écrit-il, consiste à proposer une définition des besoins globaux de l'homme qui soit compatible avec le monde du travail... La fonction première de tout groupement social, qu'il soit religieux, politique ou industriel, devrait consister à mettre en œuvre les moyens permettant à l'homme de *jouir d'une vie ayant un sens* ».

Comme le note l'éditeur français, Herzberg a éprouvé le besoin, en bon protestant américain, de chercher à sa thèse un fondement biblique. Il croit trouver en Adam et en Abraham les archétypes de deux aspects de la nature de l'homme :

Adam, c'est l'homme atteint de culpabilité, conduit, par instinct, à *éviter* le châtiement, à échapper à tous les maux de son milieu ;

— Abraham, c'est l'être plein de ressources, plein de virtualités qui attendent leur *accomplissement*.

On peut penser ce que l'on veut, et même ne rien penser du tout, de l'exégèse des textes bibliques faite par Herzberg. A mon sens, cela n'ajoute et ne retranche rien à sa thèse, qui consiste finalement en ceci :

1.— La nature de l'homme est double. L'homme connaît deux types de développement :

— le développement biologique, dont il subit les lois (l'homme commence à dépérir dès qu'il est parvenu au sommet de sa puissance vitale) ;

— le développement psychologique, qui continue alors même que le processus de dépérissement biologique est entamé.

2.— Chaque type de développement

suscite des besoins eux-mêmes différents :

— ceux qui ont leur source *dans la condition animale de l'homme* : ils sont centrés sur la protection contre la perte de la vie, la faim, la douleur, la privation sexuelle et autres instincts primaires, outre l'infinie diversité des frayeurs acquises qui deviennent inhérentes à ces instincts ;

— ceux qui tiennent à *sa condition spécifiquement humaine* : pour chaque individu, le besoin contraignant de réaliser ses propres possibilités dans un développement psychologique continu.

Le dessein suprême de l'homme est dès lors de s'accomplir soi-même comme un individu créateur et seul de son espèce, selon ses propres potentialités innées, dans les limites de la réalité. Ce concept dit d'« auto-actuation » et d'« auto-réalisation » est au centre de la pensée de bien des théoriciens de la personnalité (Jung, Rogers, etc...).

3.— Pour beaucoup de raisons, l'humanité s'est davantage souciée, jusqu'ici, des problèmes de la croissance biologique que des problèmes du développement psychologique :

— on est beaucoup plus sensible aux arrêts de croissance biologique qu'aux arrêts de croissance psychologique (car on ne se doute pas que l'immaturité psychologique est *aussi* une maladie) ;

— surtout, les groupes sociaux dominants se sont toujours efforcés, à travers les âges, de définir « la nature humaine » dans le sens qui convenait à leurs propres intérêts :

— ainsi, l'Eglise a utilisé le mythe du péché originel pour justifier son utilité (vous êtes coupables, donc vous avez besoin d'être sauvés, et par suite de l'Eglise — C.Q.F.D.) ;

— ainsi, l'entreprise, qui joue désormais le rôle prédominant dans les temps modernes, a exploité le mythe de l'animalité de l'homme (la seule chose qui importe aux individus, c'est d'être matériellement bien traités : d'où le paternalisme du berceau à la tombe) et la révolution industrielle a fortement contribué à identifier cet animal au simple rouage d'une machine (on ne tient plus compte des différences entre les individus, qui deviennent interchangeable, et, à

la limite, il y a dissociation totale entre le travail de l'individu et le fruit et le sens de son travail).

4.— Il faut donc s'occuper, désormais, du développement psychologique de l'homme au travail. C'est ici que la contribution d'Herzberg se révèle originale. A l'issue des travaux que nous avons évoqués, il s'est efforcé de cerner avec précision la notion de « développement psychologique ».

Le développement psychologique de l'homme

Ce qui est important, selon Herzberg, c'est de progresser, c'est de devenir plus ou mieux que ce que l'on était auparavant. Herzberg retient six étapes du développement, qu'il classe dans un ordre hiérarchique croissant :

- savoir davantage, c'est-à-dire aujourd'hui plus qu'hier ;
- découvrir plus de rapports entre les choses que nous connaissons ;
- être apte à créer ;
- être capable d'affronter la complexité, c'est-à-dire d'accepter le changement et les remises en question ;
- conserver son individualité en face des pressions du groupe ;
- atteindre une véritable maturité psychologique.

A partir de cette analyse, Herzberg fixe l'objectif de ses recherches : comment faire pour que l'individu puisse connaître, dans et par son travail, le développement souhaité ?

Herzberg observe que la plupart des orientations prises en matière d'organisation du travail ne favorisent en rien ce développement et, parfois, le contrarient.

— Plus le travail est organisé, structuré, rigide, moins il laisse de place aux efforts qui susciteraient le développement.

— Plus le travail est divisé, émietté, moins il permet de déceler les liens entre les parties de l'ouvrage : l'ouvrier qui ne fait que visser des boulons ne peut pas savoir qu'il fabrique une automobile.

— Plus le travail est répétitif, automatique, déterminé à l'avance dans ses moindres détails, plus il est facile, moins il favorise l'esprit créateur.

— Plus le travail est ramené à des actes simples, plus on remet à l'autorité supérieure le soin de décider pour tout le reste, et plus on accroît la tendance du travailleur à s'entourer de confort, de protection, de certitude, d'absolu, de réponses simples à toutes les questions,

plus on prolonge en somme cette caractéristique de l'enfance : la dépendance dans l'immatunité.

Certes, tout ce qui a été fait au cours des dernières décennies n'est pas négatif. On a souvent atténué le mécontentement en se préoccupant d'améliorer le « milieu » de travail : on a, par exemple, repeint des ateliers, dessiné des bureaux-paysage, et même appris à commander de façon plus humaine. Mais tous ces facteurs d'ambiance, comme on les appelle, ont pour seul effet de réduire le mécontentement, et encore de façon temporaire.

L'ambiance agit comme l'héroïne : il en faut de plus en plus pour produire de moins en moins d'effet. Mais le « drogué » est condamné à chercher des satisfactions provisoires : même si son travail lui fournissait par hasard des occasions de se développer, il ne les saisirait plus.

Dans l'individu, on a satisfait Adam, mais pas Abraham.

La vraie satisfaction au travail

Il ne peut y avoir de satisfaction véritable que dans la mesure où l'individu se développe dans son travail. Qu'est-ce à dire ?

Il faut que le travail permette de parcourir les étapes du développement précédemment énumérées.

Il faut donc qu'il offre d'abord des occasions d'accroître ses connaissances, c'est-à-dire d'acquérir une plus grande qualification. Sans doute faudrait-il, au début, comme on fait au commencement de tout enseignement, prodiguer quelques encouragements.

Il faut ensuite rendre le travail plus complexe, plus difficile, plus complet : c'est ce qui permet de saisir les rapports qui existent entre ses divers éléments.

Il faut encore fournir la possibilité d'exercer son intelligence créatrice.

En d'autres termes, l'idée fondamentale est de redonner aux travailleurs le goût de la liberté et de la responsabilité : supprimer certains contrôles (mais faciliter l'auto-contrôle), accroître l'initiative de chacun vis-à-vis de son propre travail, faire réaliser un ensemble plutôt qu'une partie, introduire de nouvelles tâches plus difficiles qui n'ont encore jamais été accomplies par l'intéressé, etc...

Transposer ces principes dans la réalité, demande de la volonté, du temps et de l'argent. Mais il faut savoir ce que l'on veut.

Raoul Crespin

(1) — Le travail et la nature de l'homme. Entreprise moderne d'édition Paris — 214 pages — 1971.

Conseil national de l'E.R.F.

Le Conseil national de l'Église réformée s'est réuni à Paris les 22 et 23 mars.

Comme à l'habitude ses travaux ont été très diversifiés avec une large partie consacrée à des questions de ministère.

Il a entendu les représentants de la Commission nationale de Catéchèse. Ont été soulignés la nécessité d'une relation continue avec la base pour en recevoir des informations, l'intérêt du nouveau matériel, la formation continue des catéchètes, et des parents, l'intérêt de la préoccupation catéchétique dans le débat en cours sur la Transmission de l'Évangile.

Il a examiné les problèmes de la presse régionale.

En présence du Président de l'Église réformée d'Alsace et de Lorraine, le pasteur Schmidt, il a examiné un nouveau protocole d'accord entre les deux Églises dont le texte sera soumis au Synode national.

Au cours de l'examen de la conjoncture ont été examinés : la situation au Chili, au Paraguay, le soutien à l'Action Chrétienne pour l'Abolition de la Torture (A.C.A.T.), un appel sur les Nouvelles-Hébrides adressé par l'Église presbytérienne de Nouvelle-Zélande. Un soutien financier sera apporté à l'Église presbytérienne du Portugal dans une solidarité exprimée par une offrande des Églises locales.

Le Conseil a mis au point le rapport de gestion pour le Synode ainsi que les réponses proposées aux vœux des Synodes régionaux.

Placé devant diverses situations ou demandes, il a décidé de proposer au Synode de mettre à l'étude pour l'année 1976-1977 le sujet : « Éthique

sexuelle et familiale ». Une brochure intitulée « La Sexualité » vient d'ailleurs de paraître au niveau de la Fédération protestante de France. Elle sera présentée à la presse le 3 avril prochain.

Le mandat de six ans du pasteur Paul Guiraud comme secrétaire général venant à terme, le Conseil a nommé officiellement pour cette fonction le pasteur Alfred Chevalley. Originaire de Suisse et âgé de 57 ans, le pasteur Chevalley a occupé successivement les postes de Dieulefit (1947-1956), Châteauroux (1956-1969). Président du Conseil régional de la Région du Centre depuis 1964, il fut nommé Président du Conseil régional de Nord-Normandie en 1969 lors de la création de cette première « grande région ».

Il prendra son poste le 1er juillet 1975. Le Conseil régional de Nord-Normandie a nommé son successeur en la personne du pasteur Jean Adnet, âgé de 49 ans qui, de 1949 à 1969, fut missionnaire à Tahiti, et, depuis 1969, pasteur et Président de Consistoire à Douai.

Le pasteur P. Guiraud reprend un ministère paroissial et le Conseil national lui a demandé de bien vouloir poursuivre sa mission dans le domaine des relations œcuméniques (il est co-président du Comité mixte catholique-protestant) et en ce qui concerne les tâches que lui a confiées la Fédération protestante de France dans le domaine de l'Information.

Au cours de cette même séance, le Conseil a exprimé sa reconnaissance au pasteur François Bonnet qui fut, jusqu'à ces derniers mois, son Trésorier délégué.

(Bip.)

Enseignement secondaire à la montagne

Collège Cévenol

43400 Chambon-sur-Lignon

Année scolaire 1975 : de la 6ème aux Bac A, B, C, D, G1 et G2.

Été : Camp de travail du 6 au 31 juillet.

Cours International d'Été du 1er au 30 août.

INTERNAT DE GARÇONS — INTERNAT DE FILLES

Ouvert les week-ends et petites vacances.

MALAISE D'ÉGLISE

Essai d'analyse

N'était-il pas symptomatique de recevoir il y a plusieurs mois, au même courrier, la lettre du pasteur P. Richardot me demandant un article sur le malaise des laïcs, et une circulaire de ma paroisse annonçant le culte de rentrée au cours duquel, était-il écrit : « *nous essaierons, les uns avec les autres, de savoir s'il est encore utile qu'il y ait une église protestante à...* ».

Il y a un malaise des laïcs, comme il y a un malaise des pasteurs, comme il y a un malaise ou, plus exactement, une crise de l'institution qui les unit et qui a établi la distinction entre eux, l'Église. Bien des analyses, et d'excellentes, ont déjà été faites de ces différents malaises, de ces différentes crises. Il n'est pas question d'y revenir.

Et puis le malaise des laïcs n'est pas indépendant des autres crises, comme il n'en est pas davantage la raison, ni même la conséquence. Il y a entre eux interdépendances et interactions. Et tout cela même se situe dans un autre contexte, le « monde », dans des rapports dialectiques complexes et difficiles à déterminer.

En marge de l'institution

Je me sens d'ailleurs mal placé pour parler de ce malaise des laïcs, car je me sens maintenant en marge de l'institution et, depuis des années, rattaché cependant encore organiquement par le paiement d'une cotisation, mais après y avoir cependant été assez actif, puisque conseiller presbytéral dans une Église de grande ville.

Quand on appartient à une société qui a ses lois, ses règlements, ses exigences, ses doctrines, et que l'on ne se trouve plus en accord sur certains points ou qu'on ne peut plus accepter certaines règles, certaines pratiques, l'honnêteté veut qu'on s'en détache. Mais l'honnêteté veut aussi qu'on n'accuse pas systématiquement l'institution que l'on quitte. Car, s'il y a désaccord, qui a tort ? L'institution ou celui qui la quitte ?

Je suis suffisamment individualiste pour ne pas attacher grande importance à la question, et, dans ce cas, je me retire. Quant à celui qui ne peut vivre en dehors d'une communauté, il se soumet, se révolte ou souffre. Il y a, parmi les laïcs, toutes ces catégories. On peut cependant constater que beaucoup ont quitté ou quittent les Églises. C'est peut-être cela la caractéristique de notre époque et la raison pour laquelle on peut se poser des questions.

Que représentent aujourd'hui nos Églises chrétiennes parmi la population de la France, parmi la population mondiale ? Bien peu de choses. Et nos Églises protestantes ? Encore moins !

Une communauté, laquelle ?

On est quand même frappé par certaines constatations. Plus on parle de communauté, plus on cherche à la définir, à la rendre vivante, réelle, plus les effectifs fondent. Mais une communauté protestante existe-t-elle, peut-elle exister dans une église de grande ville ou dans une église rurale dispersée, comme le sont toutes nos églises françaises ? Passé le seuil du temple ou de la salle de réunion, le protestant est isolé. La communauté se trouve alors limitée à quelques heures. Est-ce suffisant pour en former une qui ne soit pas seulement extérieure, artificielle ? N'y a-t-il pas alors, seulement, un semblant de communauté, une fausse communauté ?

Car si l'on donne à une telle réunion épisodique le nom de communauté, il faut en faire autant pour les autres lieux et motifs de réunions — travail, habitation, clubs et autres sociétés. On appartiendrait alors à différentes communautés dont les buts, les idéaux, les pratiques ne seraient pas toujours conciliables, pourraient même être opposés et amenant à des reniements.

Pourquoi vouloir imposer ce qui ne peut plus être. Le retour au passé ne peut se concevoir que s'il est compatible dans un autre contexte, ce qui, pour ce qui nous occupe, semble une utopie. Les bouleversements de notre civilisation sont trop importants. Communauté des premiers chrétiens ? communauté villageoise ? Tout cela ne peut plus être. Les communications entre les hommes et entre les groupes sont trop faciles. Elles nous rendent à la fois plus proches les uns des autres, mais aussi, et d'une manière profonde, intérieure, plus éloignés les uns des autres. Les membres d'une même famille, vivant sous le même toit, peuvent, à la limite, en arriver à se conduire entre eux comme des étrangers. Rançon du progrès et de notre civilisation.

En réaction, sans doute, contre l'Église de multitude

Mais cette notion de communauté, en vogue, n'est-elle pas une réaction contre les Églises de multitudes, contre les fidèles « sociologiques » ? Que ne leur a-t-on pas reproché à ces Églises et à ces « sociologiques » ! Tout n'a pourtant pas été mauvais dans notre protestantisme du XIX^e siècle. Il s'est trouvé à l'avant-garde dans bien des domaines et en particulier dans le domaine social (orphelinats, mouvements de jeunes, scoutisme, U.C.J.G., œuvres diverses combien nombreuses et utiles). On peut, certes, faire des réserves, reprocher le paternalisme présidant à certaines fondations... ce fut cependant une grande époque, une période de progrès où nos Églises étaient vivantes et surent se montrer prophétiques dans leur action.

Qu'en est-il aujourd'hui ? On a continué les mêmes formules. Reprises par d'autres et par l'État en particulier, elles ne nous sont plus originales. Bien plus, chez nous, elles sont dépassées parce que nous n'avons plus les moyens de faire aussi bien que les autres et, souvent, de ce fait, nos œuvres sont condamnées à disparaître. Nos Églises ne créent plus, ne sont plus prophétiques. Alors, sont-elles aussi appelées à disparaître ?

La solution individualiste ? Celle-ci requiert au moins deux conditions essentielles : une capacité de réflexion personnelle — ce qui n'est pas donné à tout le monde — et un certain volume de connaissances acquises sur lesquelles on pourra faire porter sa réflexion.

Pour ceux qui n'ont pas une capacité de réflexion personnelle suffisante, il faut laisser des structures d'accueil, de guide, tels que les cultes.

Pour les autres, il faut donner une instruction de base qui leur servira de matière à réflexion.

Nécessité première : une instruction religieuse solide

Pour les uns, comme pour les autres, c'est donc l'instruction religieuse qui est ici fondamentale, et c'est sur elle que doivent porter les efforts.

L'appartenance sociologique à une Église avait sur ce point

un aspect positif certain. Car, s'il ne pratiquait plus lui-même, le protestant faisait instruire ses enfants dans son église — École du dimanche, catéchisme —. Ils acquéraient ainsi les principes de base — la Bible — puis, à leur tour pouvaient quitter les activités de l'église, il leur restait quelque chose. Ils pouvaient, s'ils avaient cette capacité personnelle de réflexion, continuer à s'instruire, à se nourrir. Et s'il n'en était pas ainsi, ils avaient un acquis qui un jour pouvait se réveiller. Bien des fois il nous est arrivé d'entendre des protestants, parfaitement détachés et d'apparence indifférents, citer, dans telle ou telle circonstance, un passage biblique retenu de la lointaine école du dimanche, semence restée enfouie, non cultivée, mais capable de ressurgir et peut-être de fructifier.

Si l'on ne donne plus d'instruction religieuse, ou si elle n'apporte pas de bases solides, il n'y aura plus rien très rapidement. Les pasteurs (comme les prêtres d'ailleurs) qui refusent de bénir un mariage ou de célébrer un baptême, sous prétexte que ceux qui les demandent ne sont pas pratiquants... portent une lourde responsabilité.

L'Église, lieu de l'Évangile

De même faire discuter les catéchumènes sur l'avortement, la Cité, le travail, la guerre... c'est leur parler comme partout ailleurs, comme dans les écoles, les maisons de jeunes. Ce n'est

pas leur parler comme on le faisait et comme nous pensons qu'il faudrait le faire dans une Église.

Et dans les cultes, n'en va-t-il pas de même ? Pourquoi vouloir traiter des grands problèmes mondiaux, prendre des positions les concernant, faire de la politique. Nos Églises ne sont plus que des minorités, elles ne sont pas des groupes de pression, leur poids ne peut en rien peser dans les décisions gouvernementales, car on ne les écoute plus.

La nourriture que l'on devrait donner à tous les échelons devrait être essentiellement spirituelle, spécialisée. Cette instruction, cette connaissance de la Bible, de l'Évangile, permettrait alors à chacun de prendre une position personnelle chrétienne dans les grands problèmes du monde. Ce ne sont pas des recettes, des solutions, des positions toutes faites sur les grands problèmes qu'il faut apporter, mais le moyen, pour chacun, de réfléchir sur ces problèmes et d'y réfléchir en chrétien. Il suffit de former les hommes en leur enseignant l'Évangile, ils feront le reste.

Nos Églises se vident, les jeunes se tournent vers d'autres institutions, voire vers la drogue... parce qu'on ne trouve plus, dans ces églises, ce qui devrait être leur fait spécifique, décanté du contexte du « monde ».

Ces réflexions toutes personnelles doivent être replacées parmi celles des autres, ce n'est qu'ainsi qu'elles auront peut-être quelque utilité.

Philippe Manneville

LA PAROISSE

Chemin ou obstacle pour la transmission de l'Évangile

Deux remarques préliminaires : cette interrogation est posée dans le cadre d'articles publiés sur le malaise pastoral et celui des non-pasteurs... Ce malaise est une formule utilisée depuis longtemps pour discréditer ceux qui ont une attitude critique à l'égard de ce qui est considéré comme normal. On pourrait parler du malaise des prophètes et des grandes figures de la Bible, de celui de Jésus... car tous se trouvent à un moment ou un autre en situation anormale. Peu importe ce malaise pastoral, c'est notre métier que d'être en tension entre la parole écoutée et le quotidien vécu, et ce ne peut jamais être une situation confortable, à la limite elle entraîne la persécution et la mort... ça peut entraîner un malaise, est-ce anormal ?

Il faut aussi dire que ce malaise ne fait pas des gens malheureux ; il y eut une période où des journaux de nos Églises titraient : « nous avons trouvé un pasteur heureux » ; comme si cela avait quelque importance pour l'Église et comme si on pouvait calibrer le bonheur et la joie.

Nous nous affrontons bien souvent pour la simple raison que nous ne savons pas reconnaître les limites de nos horizons et parce que nous ne savons pas voir que le soleil en tournant modifie, d'instant en instant et de lieu en lieu, les apparences ; les généralités sont toujours fausses, c'est pourquoi je raconterai simplement mon histoire.



J'habite Marseille depuis six ans, dans les quartiers nord. Le tiers des habitants de l'agglomération vivent sur le territoire de cette paroisse. La ville est divisée en deux parties par la

Canebière, au nord vivent tous ceux qu'on ne veut pas, ou qui ne peuvent se payer un logement, au sud : usine, port, zone industrielle, dockers, ouvriers, travailleurs étrangers...

J'arrivais de vingt ans de vie missionnaire pendant lesquels les paroisses françaises m'avaient permis d'aller jusqu'au bout du monde vivre avec des populations « en voie de développement », participer à leur scolarisation, à la formation des leaders de la jeunesse et des cadres de l'Église, mais aussi à l'amélioration de la nourriture par l'organisation des plantations ou des troupeaux, l'amélioration de l'hygiène par la construction de W.C. ou l'aménagement des points d'eau, etc, etc...

Les paroisses payaient, des missionnaires partaient, qui vivaient l'Évangile avec les hommes du pays dans des engagements concrets ; j'avais, moi, la possibilité de vivre ma foi au Christ et de la partager à l'occasion de la vie quotidienne avec les gens de ce pays.

Lorsque je rentrais en France, je remerciais les paroissiens de leurs sacrifices et je repartais fort de leurs prières et de leurs sacrifices. Au bout de vingt ans, sachant combien l'expérience est un piège dangereux, sachant que des forces neuves étaient nécessaires, je restai en France avec le grand désir de partager un peu de la grande richesse que j'avais reçue dans cette vie missionnaire.

Suite page 10 ➡

Malgré le conseil de quelques camarades échaudés, je posais ma candidature dans une paroisse et me retrouvais tout heureux à Marseille-Nord. C'était un champ de mission fantastique au milieu duquel vivait une paroisse bien formée par un prédécesseur théologien, soudée par des années de vie en commun, soucieuse d'évangéliser, portée par les trois autres paroisses de Marseille.

Selon les habitudes prises outre-mer je refusais d'être le père de cette communauté, ni président du Conseil presbytéral, ni homme à tout faire, ni projeteur, ni bâtisseur ; avorton, si possible. Mon seul privilège c'était d'avoir du temps pour être l'exécuteur, secrétaire général ou directeur d'un projet mis sur pied ensemble. Il fallait donc que les habitants du lieu précisent ce qu'ils voulaient. Qui, mieux que les paroissiens et le Conseil, habitants du lieu, pouvaient être le sel de cette terre.

Je passe sur les projets, les efforts pour découvrir, comprendre, imaginer, organiser, mais c'est à croire que la paroisse est le seul lieu où on ne peut pas comprendre ce qui est réel ; on est probablement trop habitué à s'occuper de l'âme, du spirituel, à rejeter ce qui est corps et monde. En fait, seule une équipe trop réduite s'est compromise, isolée, critiquée par une partie de la paroisse, abandonnée par les autres paroisses. Ce fut l'échec.

Ce que j'avais vécu outre-mer, grâce à la mission et au soutien des paroisses, je ne pouvais le vivre ici avec ces mêmes paroisses.

Il y a des tas de raisons à cet échec, je ne veux pas les analyser maintenant puisque la question est de savoir si la paroisse est un chemin ou un obstacle à la transmission de l'Évangile.

Par expérience je peux dire que j'ai reçu l'Évangile au travers d'une paroisse, que j'ai pu vivre l'Évangile grâce au soutien des paroisses, mais que la demande des « paroissiens fidèles » est un soutien spirituel bien plutôt qu'un support au témoignage extérieur.

Toute généralisation est fausse ; cependant, je dois bien constater ceci :

Où y a-t-il des hommes et des femmes plus convaincus, plus consacrés et plus conscients que leur vie, leur temps et leur argent sont au service de Jésus-Christ sinon dans les paroisses. Les paroisses ont tout le nécessaire pour réaliser la mission de Dieu. Mais, aujourd'hui, l'inquiétude a gagné les membres de

beaucoup de nos paroisses ; au lieu de se savoir convoqués, appelés pour cette mission, ils ne sont même plus sûrs de leur salut, ils ne sont pas sûrs de la puissance du Christ aujourd'hui sur la totalité de leur vie ; ils ont peur, ils se recroquevillent, ils se constituent en maison de retraite. Les paroisses que je connais ont trop souvent comme objectif leur survie, elles consacrent tous leurs temps (hommes et moyens) à une action interne : enseignement, prédication, bâtiment et quelques bonnes œuvres.

Dans le monde d'aujourd'hui les paroisses sont comparables aux écoles, aux centres de formation et aux hospices de notre société ; nécessaires, importants et pourtant marginaux dans notre société d'activité économique et politique. A part quelques cadres nécessaires, les hommes actifs ne sont pas dans les écoles, les centres de formations et les hospices, ils ne sont pas non plus dans les paroisses. Ils sont dans les usines, les commerces, les entreprises, l'action politique ou économique.

Si les paroisses retrouvent le sens de leur responsabilité vis-à-vis de tous les hommes du lieu géographique qu'elles couvrent au lieu d'être terre d'asile pour protestants désespérés, elles retrouveront un nouveau dynamisme apostolique. En attendant que les pasteurs de paroisse les aident à retrouver cette vision, il est nécessaire que quelques-uns prennent un autre chemin.

Pierre Seidenbinder

POUR LEURS ACHATS,

nous prions nos lecteurs

de donner la préférence à ceux qui, par leur publicité aident notre journal.

Ils sont notre soutien.

Aidez-les à votre tour !

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km
Genève. Ouv. toute l'année. Confort,
chauffage. Tarif suivant quotient fa-
miliai. Hors vac. scol. : Retraités
isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

Un homme sur quatre est Chinois

Est-ce cette évidence souvent ignorée qui donne à la Chine d'aujourd'hui une importance si grande dans notre esprit et notre cœur, dans notre monde actuel aussi ? D'autres invoqueront le fameux et ridicule « péril jaune » pour justifier un attrait qu'ils trouveront alors presque masochiste. Certains, avec raison, s'étonneront surtout de l'incapacité pour le christianisme de marquer le destin d'une grande nation moderne et de la facilité avec laquelle le communisme « à la chinoise » a conquis le plus grand peuple du monde dont tout permettait pourtant de penser qu'il resterait à jamais imperméable à une telle pénétration. D'autres, enfin, au-delà d'une mode tournée vers l'Asie et l'exotisme, estimeront que nous ne pouvons pas rester indifférents face à une révolution et aux mécanismes de développement d'une société à prédominance paysanne.

Tout cela est vrai, mais tout cela n'explique pas entièrement le succès foudroyant du livre d'Alain Peyrefitte : *Quand la Chine s'éveillera* (Fayard). L'auteur lui-même avoue sa perplexité devant une vente qui n'est pas loin du million d'exemplaires ; pour un livre d'une quarantaine de francs, d'environ cinq cents pages, écrit par un normalien ancien ministre du général de Gaulle, ce n'est vraiment pas si mal. Bien des écrivains de métier doivent envier une telle performance. On nous répète chaque jour que seule la littérature policière, érotique et facile, peut connaître d'énormes tirages ; ce n'est pas vrai. Chaque année apporte ses démentis heureux à de telles affirmations et le succès mérité du livre de Peyrefitte est une brillante illustration de la bonne santé littéraire de nos lecteurs de langue française.

Ce livre se lit comme un roman

Il est écrit dans un style très ramassé et rapide. Les formules frappantes abondent. L'auteur fait preuve ici d'un exceptionnel pouvoir de synthèse et d'une pénétration d'esprit incroyable : bien des hommes, après avoir vécu plusieurs années en Chine, seraient incapables de connaître la Chine avec autant de profondeur de vue que Peyrefitte après un séjour de quelques semaines. C'est là un tour de force.

Mao ou Chou-en-Lai, l'acupuncture ou les problèmes de l'éducation, les recherches scientifiques ou technologiques, la multitude maîtrisée, le remodelage des esprits, la féodalité extirpée, la misère vaincue, le prix du sang, le sacrifice des libertés ou la fragilité du régime, tous ces thèmes, parmi bien d'autres, sont présentés de manière si magistrale, si passionnante, vivante, que le lecteur est

captivé et conquis. Le livre de Peyrefitte est d'une honnêteté qui honore son auteur : tout y est dit clairement, sans détours préfabriqués : il sait louer, admirer, il sait aussi, ici et là, exprimer des nuances, des réserves, voire des refus. Mais ce qui compte finalement plus que tout, c'est une certaine passion qui anime Peyrefitte dans ce très beau livre : celle de la vérité. Cela suffit peut-être à justifier un tel succès.

Bertil Galland et Alain Peyrefitte

Dans la foulée, en quelque sorte, nous avons relu *Les yeux sur la Chine* (Éditions 24 Heures, Lausanne) de Bertil Galland. Son livre merveilleux ne perd rien de son originalité dans une telle comparaison ou confrontation. Son identité propre reste entière, son originalité reste intacte. Peyrefitte, c'est l'homme politique, l'« énarque », le penseur, le diplomate de carrière, l'universitaire de grande classe ; Galland, c'est le journaliste, l'écrivain vaudois, le reporter qui observe, écoute, rencontre. Si vous n'avez pas lu son livre, faites-le. Il est palpitant de vie, d'humanité et nous renvoie à l'ouverture d'esprit si grande de son auteur. La vie quotidienne d'un peuple nous est ici apportée avec autant de réelle compréhension, de chaleur, de cœur que d'humour, Peyrefitte brosse une fresque gigantesque à travers une synthèse déconcertante ; Galland trouve dans le détail, le quotidien, une dimension humaine qui attache, retient et ce qu'il nous dit ne s'oublie pas. En simplifiant un peu, on pourrait affirmer que Peyrefitte va plutôt du général au particulier, là où Galland tire le général du particulier ; Peyrefitte est d'abord le penseur, Galland est d'abord l'observateur. Son livre est bel et bien celui d'un journaliste, d'un journaliste honnête et qui nous fait participer, lui aussi, à une passion : la passion de la vie, du vécu.

Éric Gordon

Encore trois cent cinquante pages sur la Chine : *Liberté, tu n'es qu'un mot* (Julliard) d'Éric Gordon. C'est le récit complet, détaillé, impressionnant d'une aventure que la page de couverture du livre présente ainsi : « Comment Éric et Marie Gordon journalistes anglais et leur fils Kim, détenus pendant deux ans par la Sûreté chinoise à Pékin, dans une chambre de quatre mètres sur quatre, ont réussi à rester sains d'esprit malgré inter-

rogatoires et confessions ; comment une dernière ruse de guerre leur a rendu la LIBERTÉ. »

Oui, le journaliste qui a écrit ce livre était un ami de l'expérience chinoise qu'il considérait avec admiration ; oui, il a vécu quatre ans en Chine en connaissant de l'intérieur toute la fameuse « Révolution culturelle » ; oui, cette expérience tragique de l'emprisonnement pour une cause mineure a jeté dans son esprit une énorme interrogation sur la liberté en Chine. C'est d'ailleurs par la même interrogation que se conclut le livre de Peyrefitte.

Quels que soient notre admiration, notre enthousiasme devant l'expérience chinoise, on ne peut, en effet, s'empêcher de connaître un malaise, un frisson qui vous donne, à certains moments, froid dans le dos : ce régime d'une intégrité et d'une humilité exemplaires a-t-il sauvé ou perdu la liberté ? Ce collectivisme de fourmi où la personne n'est rien en soi, cela nous fait réfléchir et doit nous faire réfléchir. Pour une telle opération, les trois livres présentés ici sont d'une qualité que nous saluons avec un profond respect.

Laurent Gagnebin



Post scriptum : Nous conseillons encore vivement sur le même sujet :

Jean Pasqualini — *Prisonnier de Mao*

Sept ans dans un camp de travail en Chine. Dans ce réseau des camps de dépression, sont passés, d'après lui, 16 millions de détenus. Il est le seul occidental à en être jamais sorti. Dans ce livre cependant, pas de rancune, mais un humour et une ironie salutaires. C'est un document politique et humain de première importance.

337 pages, broché.

Maria-Antonietta Macciocchi — *De la Chine*

Dans cette nouvelle édition, mise à jour, après un nouveau séjour en Chine en 1972, l'auteur montre une Chine qui n'est ni l'enfer ni le paradis, mais qui oblige le vieil idéalisme occidental à compter avec la pensée matérialiste et la réalité vivante. Très bonne information.

Coll. Points/actuels, 479 pages, broché.

Le jeu des mots dans l'Ancien Testament

CONNOTATIONS

Si au même repas on mange de la mortadelle, des trompettes-de-la-mort et des crêpes en buvant de la bière, on ne pourra manquer de trouver à ces divers aliments une connotation commune, indépendante de leur sens en tant qu'aliments, et venant soit de leur sonorité (associée à « mort »), soit du fait que ces mots ont un autre sens qu'alimentaire et que cet autre sens est lié au trépas (cerueil, deuil). La connotation peut jouer aussi avec un seul mot, mais devient évidente et voulue quand il y a accumulation. On en montrera quelques exemples dans des textes poétiques cette fois autres que prophétiques, mais appartenant à la tradition de sagesse.

Dans le Cantique des Cantiques, il serait déjà utile de garder la parenté de termes entre « caresses » à 1, 2 et « chéri » à 1, 13. Mais, de plus, le mot hébreu utilisé dans les deux cas, *dôd* (*dwd*), d'une part est le nom d'une divinité palestinienne (peut-être celle qui fait « les délices des femmes » selon Dn. 11, 37), d'autre part a les mêmes consonnes que le nom de « David » (*dwd*) : on a pu estimer qu'entre les deux formes il y avait une parenté semblable à celle qu'on a en latin entre *dilectus* et *electus*, pour indiquer que le vrai « chéri » n'est pas le dieu païen mais l'« élu » du Seigneur ; mais on a pu aussi penser que *dâwid* c'est *dôd* (*dwd*), le chéri, écrit avec les voyelles de *mashiah*, le messie. Bref, le chéri du Cantique, ce simple berger de Canaan, est riche d'harmoniques qui ne peuvent pas ne pas résonner quand on prononce son nom.

Si l'on prétend que ces harmoniques ne sont point ici voulus ni nécessaires (encore qu'on puisse penser que s'accomplit ainsi tout un travail de démythisation), on trouvera un exemple plus frappant dans l'Ecclésiaste en 1, 17. La traduction courante en est :

« J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse

et à connaître la folie et la sottise ».

S'agit-il, pour connaître la sagesse, de connaître aussi son contraire pour mieux apprécier la première ou pour se rendre compte que l'une vaut l'autre ? Ce serait étrange, ainsi exprimé. En fait, les mots traduits par « folie » et « sottise » sont ambigus. Le premier, *hôlelôt*, vient de *hâlal* qui veut bien dire « être fou » ; mais ce verbe a un homonyme qui signi-

fie « changer, louer » (cf. Halléluiah !) ; il se pourrait que l'auteur, qui cherche à déterminer ce qu'est la sagesse, ait voulu dire par là qu'il n'est pas facile de distinguer un lunatique d'un philosophe, celui qui a une illumination de celui qui est un illuminé. Ce qui fait penser que c'est bien là ce qu'a voulu dire l'auteur, c'est qu'un second terme est associé au premier (alors qu'un seul terme eût dû suffire en opposition à la sagesse) et que lui aussi peut jouer sur deux racines homonymes dont l'une veut dire « être intelligent, avoir du succès » alors que l'autre signifie « être sot, ahuri ». Il ne s'agit donc pas simplement de distinguer sagesse et sottise, mais de l'impossibilité de les distinguer avec sûreté :

« J'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse

c'est-à-dire à connaître ce que signifient

'illumination' et 'avoir l'air fin'.

Pas facile de discerner la folie religieuse de la vraie connaissance de Dieu. Ce serait un comble que connaître ait pour objet la bêtise et devienne ainsi bêtise. En français il n'y a qu'un simple renversement de son entre « philo » et « folie ». Finalement, dit l'Ecclésiaste, la plus haute connaissance n'est pas celle qui prétend tout savoir mais celle qui reconnaît cette ambiguïté.

Un dernier exemple dans le texte difficile de Proverbes 8. Au verset 22 on peut traduire : « Le Seigneur m'a créée » ou bien « m'a acquise » : suivant qu'on choisit un verbe ou son homonyme on pensera à la création ou à la procréation ; les versions anciennes se sont divisées là-dessus, de même qu'Arius et Athanase (Jésus est-il un homme devenu Fils de Dieu ou baptême ? est-il Fils de Dieu de toute éternité, engendré mais non créé ?). Le contexte verbal fait pencher vers la procréation (vv. 24 et 25 : « j'ai été enfantée »), alors que l'insistance du texte sur ce qui s'est passé aux origines inclinerait vers la création. Quel que soit le sens qu'on choisisse, il est coloré par l'autre. De même au verset 23 : le verbe utilisé veut dire « verser » ; on peut comprendre « former », à partir de l'image d'une statue dont on coule le métal ; mais on peut aussi penser à l'emploi de ce verbe au Psaume 2, 6 où le versement d'une libation lors de l'onction royale ou celui de l'huile sainte sur la tête du roi conduit au sens de « consacrer » :

dans ce cas un caractère royal est attribué à la sagesse personnifiée, qui sera alors décrite non pas simplement comme une petite fille mais comme une infante. Mais ce n'est pas tout, car on peut également estimer qu'on doit lire ici, dans ce contexte d'enfantement, le même verbe qu'au Psaume 139, 13 ou qu'à Job 10, 11, selon lequel l'enfant est caché ou tissé dans le sein maternel avant de naître. Il ne faut pas conclure à une incertitude de traduction : tout cela est dans l'hébreu, quel que soit le verbe choisi, du fait de la sonorité semblable de l'autre verbe ; c'est le recours en français à des mots différents qui obligent au choix et à la perte de sens. Encore un cas typique au verset 30 où le terme *âmôn* peut désigner la sagesse personnifiée à la fois comme petite fille, ou comme maître d'œuvre, avec en harmoniques d'une part le diminutif de « mère » au sens de conseillère, d'autre part l'idée fondamentale de fidélité et de solidité (amen !). Peu importe la philologie finalement. La sagesse est associée à l'œuvre de Dieu, et par conséquent la sagesse qu'on peut acquérir par l'instruction dans le monde est la même que celle par laquelle le monde a été créé. Mais, par ailleurs, la fin du texte (vv. 30-31) décrit cette sagesse comme une petite fille qui s'amuse et danse et fait ainsi la joie de Dieu dans l'ensemble du temps et de l'espace et qui trouve elle-même sa joie avec les hommes : vous, les philosophes, si vous ne devenez comme cette petite infante, comment comprendrez-vous l'œuvre de Dieu ?

CONSTRUCTION

Il faut encore indiquer l'importance des jeux de mots dans la construction même du texte biblique (peu importe que ce soit dû à l'auteur ou au rédacteur final). Par exemple un procédé de composition consiste à mettre à la suite des oracles qui s'enchaînent grâce à des mots-crochets. Ainsi, Ésaïe 1, 2-9 se termine par une allusion à Sodome et Gomorrhe, auxquelles Juda serait semblable si Dieu n'eût épargné un « reste » ; et Ésaïe 1, 10-20 commence par une interpellation de Juda comme « chefs de Sodome » et « peuple de Gomorrhe ». Ce procédé a peut-être joué non seulement pour l'ordonnance d'oracles dans un livre, mais pour celle de livres entre eux

Le temple

Tous les ans, quelque pasteur pose aux fidèles, représentés par le Conseil presbytéral, la question de savoir si le culte doit être fait dans le temple abandonné pendant les mois de froidure ou si la salle de théâtre qui abrite le troupeau depuis l'automne doit recevoir, même aux beaux jours, les fidèles qui assistent au culte.

La question est posée et chacun se regarde. Il y a des problèmes de chauffage et partant de dépense de carburant. En d'autres temps les fidèles seraient venus à pied, quelquefois de fort loin. Ils auraient apporté chacun leur bûche pour qu'un poêle puisse dispenser un peu de chaleur. On aurait mal compris que la prière, cette chose si intime et si fragile, la Parole annoncée, qui requiert une attention souvent difficile, soient soumises aux sollicitations d'une imagerie enfantine, aux proclamations touchantes et naïves de jeunes rédacteurs. Le rideau de scène accrédite la notion de spectacle, et le pasteur derrière sa table ressemble à quelque conférencier dont on aurait subtilisé le verre d'eau. N'est-on pas trop tenté de sacrifier à la mode ?

(combiné sans doute à d'autres motifs) : par exemple Amos 1, 2 reprend Joël 4, 16, Abdias contre Édom reprend Amos 9, 12 ; si c'est plutôt le sens que le son qui fait suivre Jonas après l'affirmation d'Abdias 1, 1 qu'un prophète est envoyé aux païens, Nahum 1, 4 cite le Basan et le Carmel de même que Michée 7, 14...

Cependant le travail de construction d'un livre peut encore s'appuyer sur le son et le sens dans ce qu'on appelle le phénomène d'inclusion, où la fin d'un ensemble reprend le début. Ainsi Ésaïe 1, 28 ferme-t-il un groupe d'oracles en reprenant dans le même ordre qu'au début (vv. 2-4) les trois termes décrivant le péché de Juda contre son Dieu : rébellion, manquement, abandon. Plus encore, un bibliste a récemment montré (R. Lack, *La Symbolique du Livre d'Isaïe*) que vingt-six termes du chapitre 1 se retrouvent dans les chapitres 65-66 qui constituent ainsi une grande inclusion pour l'ensemble d'Ésaïe. Bien sûr, une telle récurrence doit faire l'objet d'une étude en ce qui concerne la signification ; mais cette dernière pourrait aussi être exprimée par des termes différents (puisque, pour reprendre l'exemple du chapitre 1, on peut aussi désigner le péché comme déviation, iniquité, crime, etc...) ; il n'est donc pas sans intérêt de remarquer, quand il y a lieu, que le sens peut être parfois porté par le son.

Daniel Lys

Ce qui me paraît grave, après ces considérations sans grande importance, c'est qu'il s'établisse un double courant, une influence réciproque entre le rétrécissement géographique des lieux de culte et la sclérose de la foi.

Ici, le temple a cédé ses prérogatives à la salle de conférences ; en bien d'autres lieux il s'est rétréci à la dimension d'une sacristie. S'il existait des confessionnaux dans l'Église réformée, on pourrait craindre pour un proche avenir qu'ils suffisent pour loger le pasteur et deux vieux fidèles.

Ayant pris la défense du temple et défini ce que j'estime être sa justification, je précise, pour ceux qui supposeraient que cette attitude tient à quelque attachement viscéral au passé, que je ne considère pas pour autant que la vie de l'Église doit être cantonnée dans des murs aussi vénérables soient-ils. La place publique pour la proclamation de la foi me paraît infiniment plus adaptée à notre style de vie et à la notion communautaire de cette vie.

Mais le temple est un lieu de recueillement et de prière, l'aire où la Parole est annoncée, discutée, afin que nous nous sentions à la fois interpellés et reconfortés par elle.

Juda ou l'art de sortir du sujet

Décidément, la mode théologique est aussi volage que celle des grands couturiers. Faire justice d'une certaine littéralité dans la connaissance des évangiles ne signifie pas pour autant qu'on puisse escamoter l'événement et se refuser à lui trouver un sens. A l'écoute d'une récente prédication sur les prémisses de la Passion et plus spécialement sur la scène pendant laquelle Juda trahit le Christ, le personnage de Juda, son implication dans l'arrestation de Jésus, l'accomplissement imaginé par les évangélistes de l'annonce de l'Ancien Testament, tout cela fut discrètement esquivé.

Juda, deus ex machina d'une conspiration contre l'envoyé de Dieu, Juda choisi de tout temps pour être le traître de cette tragédie, ça paraît pourtant poser des problèmes qui nous obligent à mettre en cause les évangiles eux-mêmes et à prendre parti pour l'innocent provoqué, ligoté par la prédestination, victime

lui aussi de quelque écrasante machination.

Sans admettre une filiation douteuse peut-être pourrait-on considérer qu'il était l'élément politique de l'affaire et qu'il la traitait comme telle, en parfaite méconnaissance du sens véritable de la personne et du message de Jésus.

Instrument d'une faction militaire et politique attachée à la libération du peuple d'Israël et non pas, comme il a été dit : « instrument de l'Ordre », Juda n'est pas différent des pirates de l'air, de tous ceux qui prennent des otages ou exécutent en toute bonne conscience à des fins politiques. Il semble être la justification de la dichotomie que nous avons à opérer entre la foi et les œuvres.

Un parfum de printemps

Ce matin, à l'heure où le jour semble hésiter à naître, le rossignol s'épuisait à chanter au sommet du bouleau devant ma porte. En l'écoutant je voyais toutes les promesses de vie que contient le jardin aux bonnes herbes et aux fleurs rares. Les bourgeons des rhododendrons étaient gonflés à éclater, les tendres feuilles des hortensias se déplaient, cependant que le laurier et le buis, chargés de fleurs odorantes, évoquaient ces rameaux dont mon enfance se réjouissait.

Tout cela promis pour la joie et la paix, pour le plaisir des yeux et du cœur.

Et pourtant je quette depuis des jours et des jours la faillite de ce printemps qui laisse mourir auprès de moi, selon la loi inéluctable, un être particulièrement cher.

Et pourtant cependant que Kissinger se repose sur ses échecs d'une tournée sans espoir, les grands de ce monde font l'inventaire de leurs bombes et tendent une main à peine hésitante vers leurs téléphones rouges.

Ces petits nuages ridicules et touchants qui mettent des guirlandes dans un ciel de douceur ne vont-ils pas céder la place aux champignons d'or et de sang dans lesquels l'humanité toute entière peut s'abîmer ?

Qui viendra me dire, en cette veille de Pâques, qu'il existe quelque part un signe que le monde peut ressusciter ?

Jean Chèvre.
26 mars 1975

FONDATION JOHN BOST (Asiles de La Force)

Recherchons personne capable d'un travail d'animation dans pavillon de personnes âgées.

Rémunération selon Conv. Coll. 1951.

Adresser correspondance et C.V. à : Fondation John Bost — 24130 La Force.

COMMUNIQUES

RENCONTRES « DÉTENTE ET RÉFLEXION » ÉTÉ 1975

Communiqué par Mary et Louis Evelyn

Chers Amis,

Voici quelques extraits de lettres reçues après nos Sessions de l'an passé. Ils expriment, mieux que nous ne pourrions le faire, le but et, nous l'espérons, le résultat de ces Rencontres.

« Je ne suis jamais rentrée d'une rencontre avec si peu d'idées ronflantes dans la tête, ni avec autant de joie simple dans le cœur. »

« Rentrés chez nous, tout a été transformé, nous avons repris le sens des autres, le pouvoir de les apaiser, de les détendre... »

« A notre retour, nous sommes restés tout enveloppés de la chaleur que nous avions reçue, et nous allions vers chacun, pleins d'affection pour lui. »

« En ces quelques jours, j'ai réalisé tant de choses que je savais peut-être, mais qui dormaient au fond de moi et que je n'avais pas le courage de révéler. »

« Nous rêvons de revenir... des liens très forts se sont créés. »

Cette année encore, nous souhaitons recréer avec vous ce climat de disponibilité, de fraternité simple et heureuse qui permet un juste éclairage sur soi-même, sur le monde et ses problèmes. Pour y parvenir, une grande simplicité est nécessaire ; chacun est invité à abandonner tout conformisme, tout intellectualisme, pour être lui-même en vérité.

Pour cela, nous vous offrons un merveilleux cadre de détente, de gais et bons repas, une piscine, des promenades, de la relaxation et des temps de réflexion dont nous choisirons ensemble les thèmes au début de chaque session.

Le logement est prévu sous des tentes confortables munies de matelas mousse et de couvertures (sanitaires à proximité). Quelques chambres sont disponibles pour ceux que la tente effraie.

Apportez sac de couchage, lampe de poche, linge de table et de toilette, maillet de bain et souliers de marche. Tentes et caravanes seront bienvenues.

Comme nous désirons que ce séjour soit accessible à tous, nous ne fixons pas de prix de pension. A chacun de contribuer selon ses revenus, en tenant compte de ce que nous n'avons d'aide de personne et assumons toutes les charges tant physiques que matérielles, financières et... intellectuelles.

Le nombre de participants est limité à dix-huit et, hélas, nous ne sommes pas en

mesure d'accueillir les enfants. Seuls les premiers inscrits pourront être acceptés. Aussi, nous vous demandons de vous décider rapidement, et de verser un droit d'inscription de 100 F par personne qui restera acquis en cas de désistement et profitera à ceux qui sont en difficulté (C.C.P. : L. Evelyn, Toulouse 227.906).

Dates :

du vendredi 20 juin à 17 h au mercredi 25 juin à 10 h ;

du vendredi 4 juillet à 17 h au mercredi 9 juillet à 10 h ;

du samedi 19 juillet à 17 h au jeudi 24 juillet à 10 h ;

du samedi 2 août à 17 h au jeudi 7 août à 10 h.

Communications : train jusqu'à Valence, puis Micheline ou cars jusqu'à Crest.

Nous habitons à 7 km de Crest en direction de Die : à la sortie de Blacons, prendre à droite vers La Clastre. Notre numéro de téléphone est le 66 BLA-CONS (par Crest).

Veuillez transmettre cette invitation à vos amis qui s'y intéresseraient.

Des week-ends par groupes peuvent être organisés sur demande à partir de mai.

Nous vous disons notre cordiale bienvenue.

Fédération Musique et Chant 7ème stage d'orgue

Date et lieu : Saint-Jean-du-Gard du 25 juillet au 6 août 1975.

Direction : Jacques Blanc.

Enseignants : Jacques Blanc, Danielle Delord, Gunther Morche, Nicole Wild, Rosie III.

Avec la participation de Jean-Marie Meignien et Marie-Louise Girod.

Renseignements et inscriptions : Madame Danielle Delord, 41, avenue Victor-Hugo — 52000 Chaumont (Tél. 27 — 03.05.52).

Date limite d'inscription : 25 juin.

Droit d'inscription : 100 F à envoyer en même temps que l'inscription.

Prix du stage : 500 F tout compris (inscription déduite).

Technique : posséder des bases de piano, orgue ou instrument à clavier.

Age minimum : 16 ans.

Logement : en dortoir (matériel de couchage nécessaire). Possibilité de dresser des tentes personnelles.

Adresse du stage : Relais Abraham Mazel — 30270 St-Jean-du-Gard.

Certificat médical attestant que le stagiaire n'est atteint d'aucune maladie contagieuse et apte à la vie en communauté, daté de la semaine précédant le stage. A apporter avec soi.

Clôture de l'exercice financier du D.E.F.A.P.

Le Département Évangélique Français d'Action Apostolique annonce que ses comptes de 1974 sont clôturés en équilibre à la date du 6 mars 1975.

Il exprime sa vive reconnaissance à l'égard de tous ceux qui ont contribué à ce résultat bien que, dans un certain nombre de paroisses, se soient produites des défaillances préoccupantes.

Il constate avec joie l'effort que les Églises ont accompli depuis trois ans pour assumer plus directement leur responsabilité apostolique. Il attire leur attention sur la nécessité d'une action vigoureuse dès maintenant et tout au long du nouvel exercice.

Cyclone en Nouvelle-Calédonie

Un cyclone a ravagé une grande partie de la Nouvelle-Calédonie le 11 mars. Des secours ont été organisés sur place mais l'Église Évangélique en Nouvelle-Calédonie fait appel aux chrétiens d'autres pays. En effet, l'ampleur des dégâts est telle qu'au-delà des besoins urgents, elle prévoit les grandes difficultés devant lesquelles la population se trouvera à plus long terme.

Un grand nombre de villages, dont beaucoup sont protestants, ont été totalement détruits. Sur une grande partie de la côte Est, les cultures vivrières et de rapport sont détruites à 100 %. De plus, une terre stérile descendue des montagnes a souvent recouvert les terres de culture. Au collège protestant de Do-Néva, 70 vaches ont été noyées. Sur la côte Ouest, les inondations ont emporté la terre arable.

Par miracle il n'y a pas eu de morts mais beaucoup de familles ont littéralement tout perdu.

Le Département Évangélique Français d'Action Apostolique et la Cimade font appel à l'esprit de solidarité de tous. Les dons peuvent être adressés, avec la mention « Cyclone en Nouvelle-Calédonie », à la Cimade (176, rue de Grenelle, 75007 Paris), C.C.P. : Paris 40 88 87.

Georges MATORÉ, Irène MECZ, *Musique et structure romanesque dans la Recherche du Temps perdu*. — Paris, Klincksieck, 1973, 354 p. — 44 F.

Résultant d'une collaboration, ce livre fait état de l'attitude de Proust vis-à-vis de la musique qui lui a « apporté des joies et des certitudes ineffables » et qui « court comme un fil conducteur à travers toute son œuvre ». Il s'agit donc essentiellement d'une enquête permettant, selon les auteurs, de « déterminer la nature, l'agencement, la signification des textes que Proust consacre aux œuvres d'un musicien imaginaire ».

Une telle entreprise, qui ne peut être que « pluridisciplinaire », associe la littérature, la stylistique, la musicologie, l'esthétique, la psychologie, la sociologie auxquelles elle emprunte les méthodes pour dégager les rapports entre la technique stylistique de Proust et la technique musicale (comme le fit d'ailleurs Thomas Mann, en empruntant le plan de la *fugue*). Les auteurs se sont heurtés à des difficultés relatives au choix des méthodes ; ils ont su éviter la systématisation et les extrapolations abusives.

On trouvera, d'un côté des relevés minutieux à propos des musiciens, des conceptions de la musique, des concerts (*Recherche du Temps perdu*) accompagnés de commentaires judicieux, de

l'autre côté l'évocation des grands « moments » musicaux de la *Recherche* : bref, une double ouverture sur le monde proustien dans sa richesse et sa densité, et sur le climat musical, qui plane sur toute l'œuvre. Le livre offre ainsi une vaste contribution à l'histoire des idées (même si elles n'émergent pas constamment des analyses en profondeur) et à la psychologie de Proust ; il dégage, à travers le roman proustien, le rôle de la musique dans le processus de création d'une œuvre littéraire.

S. MOISSON-FRANCKHAUSER, *Serge Prokofiev et les courants esthétiques de son temps*. — Paris, Publications orientalistes de France, 1974, 367 p.

Serge Prokofiev (1891-1953) dont la vie s'est déroulée du début du règne de Nicolas II à la mort de Staline, à une époque particulièrement mouvementée, sur le plan politique, social et artistique, est replacé par S. Moisson-Franckhauser, dans les courants esthétiques de son temps. L'auteur se propose de dégager les influences subies et le rôle joué par ce grand musicien.

Au fil des pages, le lecteur assiste à l'évolution musicale du jeune Serge, à ses premières compositions, à ses premiers concerts et séjours à Moscou, Saint-Petersbourg. Il saisit sur le vif sa vie faite de travail acharné, son art subissant l'influence du modernisme occidental, des symbolistes russes et français. Sa période créative commence vers 1907. Son séjour à l'étranger, aux U.S.A., favorisera la formation de sa conscience artistique. En 1920, il s'embarque pour l'Europe où il parviendra à l'apogée de la gloire. Tout en étant convaincu que l'art n'a rien à voir avec la politique (p. 172), il sera obligé de composer ce que lui suggère l'Union des Compositeurs dont dépend la carrière d'un musicien (p. 292). Cet organisme régit la formation théologique et civique de tous ses membres.

Le lecteur remarquera son absence d'intérêt pour la musique religieuse,

Musique et livres

l'importance attachée au ballet et au monde enfantin. Il réalisera combien les événements ont atteint Prokofiev dans son activité artistique et l'ont privé des joies légitimes du créateur (cf. p. 313). Cette étude, accompagnée de nombreux documents authentiques et du catalogue de ses œuvres, replace le musicien soviétique dans son véritable contexte esthétique et sociologique qui donnera à réfléchir.

Les Revues

MUSIQUE ET CHANT No 24
Juin-Septembre (1974 non précisé)
8, Villa du Parc Montsouris,
75014 Paris.

Ce bulletin trimestriel paraît sous une présentation légèrement modifiée et avec un erratum. Il émane de la Fédération Musique et Chant, est consacré à la Révision du recueil « Louange et Prière » et contient en outre quatre antennes (G. Humbert), un canon à trois voix et un chant à deux voix (Jacques Feuillie), pour le temps de Noël.

La typographie musicale est correcte, la prosodie française et musicale l'est moins, et on cherche en vain (sauf pour le No 55) les références concernant les sources et les structures de mélodies, par exemple pour le No 54 — cette revue ignore la pagination — il s'agit de la mélodie allemande « *Herzliebster Jesu was hast — du verbrauchen* », elle-même issue de la structure de la strophe sapphique (ici, après égalisation à cause de la tyrannie de la barre de mesure). Cette revue s'adresse en principe à des musiciens d'Eglise ; la tâche d'un organiste, à la recherche d'un prélude de choral sur le même cantus firmus, serait facilitée si les rédacteurs avaient pris soin d'indiquer l'incipit et l'origine des mélodies.

Edith Wéber

CARNET

Madame Daniel FILHIOL, née Marthe NEGRE, ses enfants et petits-enfants ont la douleur de vous faire part du décès subit du

Pasteur Daniel FILHIOL
Chevalier de la Légion d'Honneur
Aumônier militaire (E.R.)

Le service religieux a eu lieu au temple de Généralgargues le 18 mars 1975.

« Maintenant ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité » (I Cor. 13, 13)

13, avenue Jean Jaurès — 34170 Castelnau-le-Lez.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

P. Brunel, pasteur, Nîmes.
J. Chèvre, commissaire aux comptes, Bergerac.
R. Crespin, directeur de l'Institut de formation de la Banque de France, Paris.
L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.
D. Lys, professeur Faculté de théologie, Montpellier.
Ph. Manneville, Gérant de la Société, le Havre.
P. Seidenbinder, responsable de l'information région Provence, Côte d'Azur, Corse.
Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.
E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet.
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

1 - Dans l'Ancien Testament

Affirmons d'emblée qu'en matière de foi et même pour l'interprétation des saintes Écritures nous ne reconnaissons d'autre autorité que celle de Jésus-Christ. Luther n'a-t-il pas affirmé : « *Christ est le Maître, l'Écriture est le serviteur. Voici la vraie touche pour juger les livres de la Bible : il faut voir s'ils font les affaires du Christ ou non* ».

Dieu n'a pas dicté un Livre, il a inspiré des témoins, il a révélé sa volonté à des initiés, il a envoyé Jésus comme sauveur du monde et la Bible est l'histoire du peuple, au sein duquel ces hommes, véritablement élus, ont vécu. Mais le peuple dans son ensemble est-il le peuple élu ? Un jour, le grand Frédéric, s'adressant à un célèbre théologien de son royaume, lui dit :

— Vous parlez de miracles, citez-m'en un seul, mais un seul et vite car je n'ai pas le temps.

— Un mot suffira, sire.

— Lequel ?

— Israël.

Le peuple d'Israël, en effet, est un mystère non seulement parce que malgré de violentes persécutions répétées à travers les siècles il n'a jamais disparu de la carte du monde comme tant d'autres peuples de l'antiquité, mais parce qu'il a donné naissance aux plus grands prophètes et surtout à Jésus, dont la personnalité, l'œuvre, l'esprit toujours actif et rayonnant, constituent le miracle des miracles.

Vocation d'Abraham

L'élection divine de tout le peuple d'Israël serait liée aux promesses faites à Abraham : « *Va t'en de ton pays, de ta patrie, de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai... Toutes les familles de la terre seront bénies en toi* » (Genèse 12, 1).

Ces derniers mots ne sont-ils pas déjà l'indice que ces récits de la Genèse constituent une épopée ?

Les premiers chapitres de la Genèse racontent la création du monde, la naissance de l'humanité, posent les problèmes du péché, de la souffrance encore insolubles de nos jours. Il est évident que ces récits sont le fruit de traditions, dont quelques-unes sont communes aux populations du Moyen-Orient. Ce sont des légendes, c'est-à-dire des faits plus ou moins réels transmis par des poètes, la mémoire des individus et des collectivités. La préhistoire nous fournit des données qui, sans enlever à ces récits leur sens profond concernant le mystère de la vie et de l'évolution leur enlèvent tout caractère scientifique.

Pour en revenir à la vie d'Abraham, nous admettons que le cadre où elle s'est déroulée est vrai, que ses étapes sont réelles, que le départ est bien Ur en Chaldée et l'arrivée le Pays de Canaan, aujourd'hui la Palestine, mais il est permis de se demander, si la mission accordée à Abraham et à sa petite tribu ne dépend pas de l'épopée plutôt que de l'histoire. Il est à

remarquer, du reste, que l'histoire d'un peuple commence toujours par l'épopée. Les aèdes, les troubadours précèdent les chroniqueurs. Nous avons de la peine, en ce qui concerne Abraham, à croire que ce soit le vrai Dieu, le Dieu de Jésus-Christ, qui ait promis à ce chef d'une tribu la domination temporelle et spirituelle de toute l'humanité. Nous avons plus de peine à croire que ce soit le Dieu d'amour qui ait permis à ces quelques bergers venus de Mésopotamie de procéder à des attaques, à des razzias, pour prendre le territoire où ils devaient s'installer.

L'alliance de Dieu et d'Israël

Dans l'Ancien Testament, nous trouvons plusieurs courants sur la vocation d'Israël : courants qui se distinguent, s'entremêlent, s'opposent, et cela jusqu'au temps de Jésus-Christ. Et nous verrons que cette diversité se retrouve de nos jours. Nous ne pouvons ici que les indiquer.

a — Dieu protège, bénit son peuple dans sa totalité. Il n'y a pas discrimination entre les membres de ce peuple. Tous bénéficient de cette élection.

b — Chaque pays a son Dieu, et chaque Dieu a son pays. Cette notion se retrouve chez les Cananéens. Elle est fréquente chez les Israélites. Et même dans chaque pays Dieu a besoin d'une résidence : source, sommet d'une montagne, tente, édifice de pierre. C'est en cet endroit que s'effectuera de préférence la rencontre de Dieu et de son peuple.

c — Avec les prophètes apparaît l'idée que le Dieu d'Israël est le Dieu de tous les hommes et que son peuple doit être l'éducateur religieux et moral de toutes les nations.

d — Riches d'une révélation supérieure, certains prophètes affirment que les bénis de Dieu, ses serviteurs peuvent se retrouver chez tous les peuples. Ce sont ceux qui l'adorent, comme le Dieu Saint et Juste et s'efforcent de faire sa volonté. « *Recherchez le bien et non le mal afin que vous viviez et ainsi l'Éternel, Dieu sera avec vous.* »

Jonas

Le livre de Jonas nous paraît le mieux affirmer cette tendance, qui accorde le soutien de Dieu aux hommes de bonne volonté, quel que soit leur pays. « *Ce livre, dit un philosophe, est une des plus grandes et des plus profondes choses qui aient été écrites* ». Un juif que Dieu oblige à aller convertir Ninive. Les païens de Ninive, qui se convertissent et sont préférés à des descendants d'Abraham, cela devait paraître blasphématoire à un juif imbu de cette notion, que seul son peuple était le peuple élu.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 9

Lundi 5 mai 1975

CHANGER... POURQUOI ?

ou

les raisons profondes des changements

par A. Perrin

NOUS vivons une époque, curieuse, déconcertante à plus d'un titre. Dans tous les domaines, et tous les jours, nous sommes soumis à des CHANGEMENTS. Le domaine religieux n'échappe pas à cette vague de remue-ménage... et, pour beaucoup, les changements opérés dans le domaine de la foi, de l'église, sont déroutants.

Certains, pour s'en protéger, vont, proclamant qu'il ne s'agit que d'une mode, que dans le domaine spirituel, il ne faut jamais céder au chantage de la mode ! D'autres refusent les changements car, prétendent-ils, ils ne sont faits que pour « être dans le vent » et comme ils ont horreur des courants d'air, ils referment la porte, assurés que leur Dieu « qui est le même hier, aujourd'hui et éternellement » a voulu qu'il en soit de même de toutes les manifestations de la foi des hommes. Et ils appellent cela la FIDÉLITÉ !

Personnellement, j'espère trouver, dans les milieux du libéralisme, un peu plus de réflexion, un peu plus d'ouverture. Car, souvenez-vous, les porte-parole du libéralisme furent, dès le commencement, de hardis novateurs. Pensez à l'œuvre d'un Wilfred Monod. Ces changements qu'ils ont demandés et mis en œuvre, ils l'ont fait à cause de l'ESPRIT. Celui qui vivifie (rend vivant) alors que la LETTRE (obéir au pied de la lettre !) tue ! Cet esprit du libéralisme permet de remettre en question les attitudes, les gestes, les rites quand ils ont trahi leur source et leur origine. Cet esprit permet de remonter à la source pour y rechercher ce qui est plus juste, plus vrai, plus authentique. Et ce fut, pour eux, une recherche qui « passionna » leur vie entière. Et ce mot *passion* est à prendre dans toutes ses acceptions : feu sacré, enthousiasme et souffrance. Leurs successeurs sont certainement capables de marcher sur leurs traces, de poursuivre le sillon commencé.

Car, aujourd'hui comme hier, les changements demandés et mis en œuvre le sont au nom de raisons

profondes. Mais la plupart du temps les changements sont opérés, dans l'enthousiasme, sans que les raisons profondes qui les ont motivés soient clairement expliquées. Ce qui provoque le désarroi, la déroute et la critique.

Le but de cet article est précisément de mettre en lumière ces raisons.

1ère constatation

L'évangile est ressenti aujourd'hui plus comme une interpellation de nos propres attitudes, de nos propres réponses, que comme un ensemble de vérités et d'exigences communément acceptées par le plus grand nombre. C'est aujourd'hui, — peut-être plus qu'hier —, que nous sommes en mesure de comprendre et de réaliser que nos réponses et nos comportements sont toujours « en retard d'Évangile », que nous sommes EN MARCHÉ vers... Paul appelait cela du beau mot de sanctification. Lire l'évangile nous oblige à réviser notre vie. Car l'Évangile de Jésus (qui nous apporte la révélation la plus authentique de Dieu) n'est pas une loi morale, mais un appel à VIVRE AUTREMENT, pour répondre à l'amour de notre Dieu. Tout ce que nous disons et faisons en réponse à cet appel, est entaché de notre humanité et a besoin constamment d'être *affiné* (comme on dit dans les sondages).

2ème constatation

Nous ne vivons plus en chrétienté (si jamais nous y avons vécu !). Ce qui nous oblige à dire que le monde dans lequel nous sommes insérés ne reflète que *très peu* l'Évangile de Jésus. Longtemps on a voulu nous faire croire le contraire mais c'était nous faire prendre des vessies pour des lanternes !

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.

Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Brunel,
J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Pourquoi les hommes ont-ils besoin d'absurde pour
vivre, pour se croire aidés, protégés, pour appeler le
bonheur ?*

Voici un petit fait symptomatique. A l'occasion des
jeux télévisés on voit souvent le candidat arriver avec
son fétiche. Dernièrement, encore, le fait m'a frappé
tant il était ostensible et considéré comme normal par
tous. La candidate avait avec elle un petit ours en
peluche. Gagnant elle le caressait et l'embrassait. Si
elle avait perdu, l'aurait-elle mis en pénitence ?

Naguère on disait que seuls les peuples « primitifs »
avaient besoin de s'entourer de surnaturel ou de magie.
On s'enorgueillissait du privilège de vivre au siècle de la
raison et des lumières, dans un monde civilisé.

« Je ne suis pas superstitieux, mais... » pour conju-
rer le sort on touche du bois, on évite de passer sous
une échelle, on fait le signe de croix, on ne se met pas
treize à table. Même certains hôtels évitent la chambre
numéro 13. On cherche un refuge pour son espoir dans
des gestes enfantins ; on porte une main de fatma, un
scapulaire, une médaille du Sacré-Cœur, parfois une
croix huguenote suivant le bord dont on se réclame.
« J'ai gardé ma croix huguenote sur ma poitrine,
raconte un soldat revenant de Dien Bien Phu, elle m'a
préservé des blessures et de la mort ; en signe de
reconnaissance elle est accrochée au-dessus de mon lit ;
elle continue à veiller. » (sic).

3ème constatation

Foi et politique. Le sujet brûlant par excellence et que l'on ne peut régler en quelques lignes, mais qu'il serait vain de vouloir passer sous silence ! Disons d'emblée que le problème ne date pas d'aujourd'hui. En faisant descendre la foi du ciel sur la terre, les promoteurs du christianisme social ont déjà mêlé foi et politique. La Bible, elle-même, est toute pleine de ces mélanges qui nous inquiètent tant ! L'appel de Dieu s'adresse à des hommes et des femmes de chair et de sang, insérés dans une vie matérielle concrète, confrontés à toutes les questions de vie en commun, de « vivre ensemble », donc aux questions socio-économiques et politiques. Répondre à l'appel de l'Évangile ce n'est pas rester les yeux fixés au ciel dans l'attente d'un au-delà de l'histoire, déconnecté de la vie. Donc toute réponse à l'appel de la foi déteint sur la vie concrète, porte en elle une répercussion politique (au sens large du terme). Nous n'y échappons pas et ceux qui ont voulu séparer les domaines, laissant le ciel et l'au-delà à la religion pour s'occuper de la terre, ont fait de notre monde ce qu'il est aujourd'hui. Un monde dans lequel 20 % de la population jouit de 80 % des richesses du globe. Ces 20 % sont les chrétiens qui, par ailleurs, proclament l'amour de Dieu

Chacun connaît le rôle des tireuses de cartes et l'on sait que certains hommes portant sur leurs épaules les destinées des peuples se soumettent à leurs bons offices. Pour sa part l'Église romaine, elle, possède dans chaque diocèse un prêtre exorciste, ce que nous n'avons pas encore dans les Églises de la Réforme — Dieu merci !

Quel Molière serait donc, aujourd'hui, capable d'une satire susceptible de pourfendre à la base ces gestes infantiles, ces pratiques absurdes et de ridiculiser ces magiciens distingués qui parlent derrière leur globe de verre ou leurs cartes étalées ?

Va-t-on me reprocher de « monter en épingle » ce qui n'est que bagatelle ? La plupart de ces gestes, dira-t-on, sont accomplis par habitude, automatiquement, sans réflexion ; il ne faut donc pas y attacher d'importance.

Qu'on me pardonne d'insister.

Si cette pratique est automatique, c'est que l'on possède un automatisme fétichiste.

Si cette pratique est voulue, c'est que l'on vit consciemment dans la diablerie.

A mon sens, il est catastrophique que le christianisme ne s'inscrive pas violemment en faux contre cet univers mensonger.

En effet, qu'on y regarde de plus près. Il est alors aisé de reconnaître dans quelle contradiction vivent bien des chrétiens ; on se demande même comment ils ne s'en aperçoivent pas.

D'une part, ils invoquent des fétiches à l'abri desquels ils se placent ; ils consultent des sorciers au

pour tous les hommes sans distinction de races, de nationalités... !

Ces trois premières constatations d'ordre général expliquent les changements profonds d'orientation des réponses de la foi. Tout n'est pas dit et surtout il manque l'essentiel : l'écho de vos réponses, le dialogue que ces analyses peuvent et doivent susciter.

(Ces changements d'orientation entraînent des changements au niveau de notre vie de communauté paroissiale, et c'est souvent ce qui nous heurte le plus... Mais ces changements-là ont aussi leurs « motivations » profondes et sérieuses. Dans un prochain article nous pourrions aborder les relations pasteurs laïcs, les méthodes d'enseignement, la remise en question du baptême des petits enfants et de la confirmation...)

Conclusion provisoire

Petite recette pour éviter la déroute en cas de changement : faire toujours ce pari que ceux qui ont voulu et mis en œuvre un changement ont eu des raisons sérieuses et l'ont fait avec conscience et honnêteté. Cherchons donc les raisons qui ont commandé ce changement et mettons-nous à discuter sur le FOND et non plus sur les seules FORMES.

André Perrin

jugement desquels ils se conforment ; ils font des gestes à sens magique.

D'autre part, ils disent croire en Dieu et avoir recours à lui. Mais à quel Dieu s'adressent-ils ?

Il serait intéressant de connaître les motifs réels qui les font agir ainsi. Les chrétiens cherchent-ils à posséder davantage de garanties : la protection magique et la protection divine ?

Mais pour qui prennent-ils Dieu ? Tout compte fait, ils le font étrangement ressembler à un magicien supérieur avec lequel, au surplus et à l'occasion, il est possible de marchander ses souhaits.

Ce faisant, je le dis bien vite, on ne s'adresse plus au Dieu de l'Évangile.

On connaît l'homme. Il est attiré par ce qui est facile. Et si ce facile se double d'un miroitement de mystère, il l'estime plus efficace encore. On peut alors comprendre vers quel chemin aberrant le pousse son instinct.

D'un côté un geste suffit. Il est, en effet, facile de toucher le gris-gris ou de payer l'oracle.

D'un autre côté il y faut un effort de pensée, de jugement, de remise en ordre de soi-même ; une connaissance des valeurs, une volonté d'écoute sérieuse sont nécessaires. Il s'agit alors d'une révolution intérieure, d'une tension de l'être.

D'un côté la superstition.

De l'autre côté la foi.

Ces deux domaines n'ont rien de commun ; ils s'excluent.

P.R.

LA FABLE DE L'HUITRE

Un jour Dieu créa l'HUITRE, et il lui dit :

— Voilà ! Je t'ai créée pour te faire un don prestigieux, celui de la VIE ! Tu seras la seule dans tout l'Univers matériel à le posséder. Je t'ai fait ce don pour qu'il s'épanouisse en toi telle une magnifique fleur et apporte dans le monde sa beauté l'embaumant de son parfum... pour que tu répandes autour de toi l'émerveillement et la joie. Par surcroît et afin que tu puisses protéger ce trésor je te fais aussi le don de pouvoir construire les coquilles qui te seront nécessaires.

— Mais, Seigneur, demanda l'huître, quelles coquilles devrais-je fabriquer ?

— Cela n'a aucune importance. Tu les inventeras, à mesure, selon les circonstances, selon les conditions que tu rencontreras ou selon le besoin : la coquille n'a aucun sens, aucune valeur « en soi »... elle n'a aucun « destin » propre. Sa seule signification est de protéger la vie dont tu es porteuse pour qu'elle puisse refleurir dans toute sa beauté grâce à la sève dont je l'alimenterai directement. Si tu suis fidèlement mon plan je serai présent dans le monde à travers toi, car tu seras mon témoin, mon délégué, le canal et la source d'eau pure du Ciel et de sa lumière dont tu fertiliseras tout ce qui t'entoure.

Et les huîtres commencèrent à construire leurs coquilles. Les unes toutes simples et modestes, les autres tournicotées et ornées de toute sorte de fioritures. Elles se mirent à se disputer sur la forme et la couleur à leur donner. Les coquilles ont pris une telle importance dans leur existence que la vie de l'huître est passée au second plan ; et ceci, d'autant plus que ces coquilles devenaient parfois si gigantesques par leur complexité et tellement pesantes qu'elles emprisonnaient et même écrasaient les pauvres petits mollusques... que les penseurs et les théoriciens de tout genre réduisaient d'ailleurs à la seule fonction de main-d'œuvre pour bâtir de plus belles, de plus puissantes, de plus fantastiques coquilles. Mais ce qui était plus grave encore, c'est qu'à l'intérieur la coquille devenait si gluante et si visqueuse qu'elle pénétrait et empoisonnait l'huître elle-même, l'intoxiquait en la mélangeant intimement à ses propres sécrétions et lui faisait perdre même le souvenir de sa création, de la signification du don prestigieux que Dieu, inlassablement, continuait à lui déverser... si bien qu'au lieu de le faire s'épanouir dans toute sa splendeur, la malheureuse huître réduite à n'être qu'une esclave de sa coquille le transformait aussitôt en quelque calcaire ou ciment pour renforcer encore sa prison... ou le fondait dans la vase où elle s'enfouissait elle-même de plus en plus.

Et pourtant, Dieu, voyant ces errements où l'huître était entraînée, fit une fois encore entendre sa voix :

— N'oublie pas que c'est toi qui incarnes la VIE dont je suis l'auteur et qui relève de MON ROYAUME du Ciel. Et surtout n'oublie pas que la coquille que tu bâtis fait partie du Royaume de Ce Monde qui n'a ni sens, ni signification, ni valeur en soi. Garde-toi de polluer l'eau que tu déverses, ou d'inverser l'échelle des importances fixée par moi. Sinon, tu ne feras qu'engendrer le désordre, la confusion, les luttes et le malheur, au lieu d'être la source de beauté, de lumière, de paix et de joie, comme j'ai voulu que tu sois dans mon acte créateur.

Mais sa voix semble s'être perdue dans les échos des voûtes savamment ouvragées de la coquille.

W. Thérémin

Limites et devoirs de l'information

« Vivre efficacement, c'est vivre avec une information adéquate », a écrit Norbert Wiener, fondateur de la cybernétique. Combien donc notre génération devrait-elle être efficace avec les moyens d'information absolument fabuleux dont elle dispose : 500 millions de postes de radio à la surface du globe, 230 millions de récepteurs de télévision, plusieurs millions de salles de cinéma, des dizaines de millions d'électrophones et de magnétophones, un nombre croissant d'ordinateurs, 21 millions de tonnes de papier-journal alimentant chaque année 8.000 quotidiens et plusieurs dizaines de milliers de périodiques, des milliards de livres, sans compter les affiches, les tracts, les ronéos et les photocopies. La Terre entière est enveloppée d'ondes hertziennes venant de partout, pouvant être captées partout.

Comment expliquer, en conséquence, qu'aussi peu de gens aient pris conscience, dans le monde, des impasses tragiques vers lesquelles nous nous acheminons ? — Par l'existence d'obstacles, les uns quantitatifs, les autres qualitatifs, limitant la portée de cette information tentaculaire. Au nombre des limites quantitatives vient, en premier lieu, l'analphabétisme générateur d'ignorance. Si l'on s'en tient aux seuls adultes, l'analphabétisme atteint 35 % d'entre eux, soit 780 millions d'êtres humains âgés de 15 ans et plus. Loin de diminuer, ce nombre va s'enfler davantage dans les années qui viennent, puisque le taux d'accroissement de la population mondiale (2,1 % par an) est supérieur à celui du progrès de l'alphabétisation (0,5 % par an). Signalons, à titre d'exemple, qu'en Afrique et aux Indes, il y a 80 % d'illettrés, au Moyen-Orient 75 %, en Arabie Saoudite 98 % chez les hommes et 100 % chez les femmes. Encore faut-il ajouter que, pour établir ces statistiques, le critère retenu d'alphabétisation est ridiculement bas : « aptitude à lire et à écrire dans une langue », même si cette lecture consiste à annoncer un texte élémentaire et cette écriture à gribouiller son patronyme. En élevant un peu ce critère, c'est en réalité 65 à 70 % de la population adulte du monde qui est inculte. En bref, le nombre des illettrés aujourd'hui, comme au reste celui des mal-nourris, est supérieur à la population entière de la Terre en 1900. Ajoutons qu'au nombre des alphabètes, voire des cadres supérieurs, voire des enseignants, légion sont ceux, même dans les pays développés et notamment chez nous, qui limitent leurs efforts d'information à la contemplation quotidienne du petit écran. Un ministre, qui fut important dans les années 50, m'a dit un jour : « Il y a vingt ans que je n'ai pas lu un livre. ». Son cas n'est pas isolé : en France, 6 % des adultes ne lisent jamais ni livres ni journaux, 52 % ne lisent jamais de livres, et une bonne partie des 42 % restants s'en tient aux romans policiers. Mais il est juste de préciser que le manque d'instruction ou de curiosité intellectuelle ou de propension à l'effort n'est pas le seul obstacle à l'information : il faut y ajouter le caractère de plus en plus onéreux de tout ce qui s'imprime et, dans les grandes agglomérations urbaines, la réduction progressive du

temps disponible et l'accroissement corrélatif de la fatigue dus à l'allongement des transports. Gardons-nous, enfin, d'omettre parmi ces limites le seuil de saturation de notre propre mémoire submergée par le flot incessant de nouvelles dont l'intérêt comme l'authenticité sont des plus disparates. Cette dernière remarque nous conduit tout naturellement aux limites qualitatives de l'information, à savoir :

— la confusion dans la hiérarchie des nouvelles où le fait divers, la situation au Chili ou au Portugal, la météorologie, les problèmes nucléaires et le tiercé se succèdent, pêle-mêle, comme des données de même importance ;

— la distorsion ou même le montage fallacieux des informations par les mass-media qui fixent l'attention sur l'accessoire au détriment de l'essentiel faisant ainsi, souvent, le jeu des groupes de pression publics ou privés : « et je mentis pour deux écus par mois », écrivait déjà Voltaire.

Tout cela étant, il n'en demeure pas moins qu'au-dessous d'un certain seuil d'information, on ne peut être qu'une marionnette dont d'autres tirent les ficelles. Or, une marionnette, que je sache, est irresponsable par définition, tandis qu'un chrétien est responsable par vocation. Mais responsable de quoi ? Il faut précisément s'en inquiéter, en recherchant sous les revêtements souvent trompeurs de l'actualité le relief véritable des faits. Cela n'est pas facile : il y faut de la volonté et de la constance, aussi le sacrifice de bon nombre d'heures de loisir qui pourraient être plus agréablement passées. Il faut dépouiller nombre de publications, de livres, de documents contradictoires, publics ou privés, français ou étrangers, prendre des notes, découper des articles, analyser, discuter, écouter des conférences, méditer, enfin. S'informer afin d'informer son prochain est à ce prix ; et informer son prochain, c'est l'aimer, c'est l'arracher à la dépendance. C'est aussi prendre place dans une tradition spirituelle qui s'est nourrie d'abord des sévères mises en garde des prophètes d'Israël avant d'être vivifiée et même recréée par la grande nouvelle de Pâques : la mort n'est pas une fin, mais une porte vers plus de lumière. Le christianisme, né de cette information qui, malgré le scepticisme opposé par les Athéniens à Paul sur l'Aréopage (Actes 17, 32), s'est largement répandue à travers les siècles jusqu'à nous, doit rester fidèle à sa vocation qui est de servir la vérité partout et toujours.

Mais comment le christianisme pourrait-il bousculer les limites opposées à la vérité si chacun de nous, à sa place et selon ses moyens, n'apportait à cette tâche ses efforts incessants et sa foi ?

Pierre Germain

VIETNAM ET CAMBODGE

Quitte à retarder certains articles prévus pour ce numéro, nous pensons judicieux d'offrir cette page à nos lecteurs. L'Indochine aujourd'hui, c'est plus qu'un drame. Qui ne le vit intensément ? L'analyse que nous présentons est issue de « La Vie Protestante » (18 avril 1975) ; elle paraît pertinente, équilibrée et apportant des éléments de réflexions intéressants.

Il nous paraît important que notre journal ne donne pas l'impression de vivre hors du contexte actuel et des préoccupations du temps présent. C'est aussi la raison pour laquelle nous recommandons, en page 7, le communiqué de la Cimade rappelant les désastres de ces peuples et leurs besoins.

Sait-on que la population du Sud-Vietnam serait à 70 % bouddhique et 30 % chrétienne ?

— Les Américains ont été, sur les frontières du communisme, les représentants d'un type de civilisation dont nous vivons, vous et moi. Ils y ont sacrifié 50.000 de leurs fils, persuadés de jouer le rôle de héros, de héros de la foi, de notre foi occidentale. Mais le fait d'avoir négligé, dans cette guerre, un élément aussi essentiel que l'éthique s'est retourné contre eux de manière absolument catastrophique. Car, lorsque Kennedy a décidé de faire la guerre au Vietnam, jamais la question éthique ne s'est posée, ni pour le peuple américain, ni pour les peuples asiatiques, ni devant l'opinion mondiale. Il était, dès lors, normal que le problème ne puisse être résolu, même en remplissant le delta du Mékong de cadavres. Et après ? C'est un problème de civilisation et non de poids d'armes.

— On a écrit que « les réfugiés voient avec leurs pieds ». Qu'en pensez-vous ?

— Quand je vois le *nha-qué*, le paysan des rizières, attaché à ses traditions, à ses

champs, je ne peux pas imaginer qu'il sera plus malheureux sous la férule communiste que sous celle de Thieu.

Si Thieu avait représenté un ferment de justice sociale, je suis certain qu'il aurait pu bâtir son empire, autrement dit, le Vietnam du Sud. Je crois à la profonde loyauté du paysan vietnamien et à son attachement à la terre, comme à ceux du paysan chinois d'ailleurs. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que le fond des paysans, qui représente les 90 % de la population, est spécifiquement honnête. Une fois de plus, Thieu a été une sorte de porte-parole des conceptions américaines et l'essentiel a été laissé de côté. Ainsi, la distance entre le peuple et le gouvernement s'agrandit chaque jour et il sera très facile au G.R.P. de combler le fossé.

Mieux vaut alors mettre fin le plus rapidement possible à une position indéfendable et reconnaître que les objectifs de l'idéologie du G.R.P. sont plus adaptables aux nécessités quotidiennes du *nha-qué*. Dans les circonstances actuelles, les politiques anti-Thieu sont en tout cas meilleures. Il se trouve qu'elles sont communistes. C'est un point d'histoire, nous n'y pouvons rien, puisque nous n'avons pas su, nous autres démocrates, créer un fond tel que les individus puissent y accrocher et leurs ambitions et leurs besoins.

Qu'est-ce que cela va changer pour le *nha-qué* ? Il aura la tranquillité et de quoi manger, car la terre est riche lorsqu'elle n'est pas bombardée tous les jours et empoisonnée par les défoliants. Aujourd'hui les gens ont faim, ils sont inquiets, bouleversés et malades. Des millions d'enfants — je dis bien des millions — sont traumatisés et n'ont pas reçu les nourritures suffisantes jusqu'à l'âge de la puberté pour devenir des hommes normaux. Ils seront, pendant une génération, si ce n'est plus, des « sous-hommes ». C'est le G.R.P., et non Thieu, qui peut

actuellement donner à cette population au moins de quoi ne pas crever de faim et de quoi vivre à peu près comme un animal, sinon un être humain.

Je ne partage pas, du point de vue politique, les conceptions du G.R.P., mais il faut reconnaître qu'il a su mieux assimiler les concepts démocratiques en fonction des besoins d'immédiateté du peuple vietnamien. Qu'il y ait des injustices et des massacres, c'est certain. Y en aura-t-il davantage maintenant qu'avant ? voilà tout le problème. Une réalité demeure : les Vietnamiens du Nord, aujourd'hui, vivent mieux que sous les bombardements américains.

— Quelle est la position des bouddhistes sous le régime de Thieu ?

— Je la connais assez mal. On prétend que les 70 % de la population du Vietnam du Sud sont bouddhiques, les 30 % seraient chrétiens. Mais qu'est-ce que cela veut dire « être chrétien » au pays des bananiers et des rizières, quand depuis 2.500 ans, les concepts de Confucius ont formé les âmes et surtout établi des rapports entre les individus, entre les individus et les communes, entre les communes et l'État ? Je suis personnellement très sceptique quant au degré de pénétration du christianisme dans ces pays. Je ne dis d'ailleurs pas que l'effort des missionnaires ait été inutile ; ils ont, en tout cas, apporté un certain sens de la fraternité, cette fraternité qui manque souvent aux civilisations asiatiques et bouddhiques.

L'avantage du bouddhisme sur le christianisme, c'est d'être plus proche des conceptions de l'immédiateté de l'individu. Il n'impose pas l'absolu dans des pays qui n'ont pas été préparés à le recevoir. 2 + 2 ne font pas forcément 4 pour un vietnamien ; ça peut faire 5 ou 3 suivant les circonstances. Pour nous, ce n'est pas possible. 2 + 2 font 4, un point c'est tout, même si on en meurt au bout.

**CAFES
DE
L'ELEPHANT NOIR
TOULOUSE**

TELEPHONE : 47.11.52 où 47.60.68

pam·pam

— Y a-t-il une identité vietnamienne, au Nord comme au Sud ?

— Il est indiscutable que, lorsqu'on parle à des « notables », à des gens instruits et cultivés, on se heurte immédiatement à des concepts d'origine chinoise — par conséquent qui ne sont pas forcément opposés à nos conceptions, mais qui sont *autres*. Les conclusions d'un tel dialogue nous apparaissent de même nature, parce que nous utilisons les mêmes mots, en français ou en anglais, mais sont en réalité sur des plans différents. C'est en particulier pour avoir ignoré ce fait fondamental que les Américains n'ont pas gagné la guerre au Vietnam.

Quand je lis des poèmes vietnamiens, qui sont d'un lyrisme merveilleux, (les poèmes ne sont-ils pas toujours une révélation brutale de l'âme d'un peuple ?), il n'y a pas de différence essentielle avec des poèmes chinois du Sud. On trouve à peu près les mêmes harmonies, les mêmes références à l'éternité et à la nature, dont vient la mort et la vie. Le théâtre, bien sûr, comporte également des caractéristiques vietnamiennes, mais, par rapport à l'Opéra de Pékin, la toile de fond est presque commune.

Ce qui a finalement changé quelque peu la mentalité vietnamienne, et lui aurait donné peut-être une certaine identité, ce serait le fait que l'écriture a été *romanisée* par des missionnaires portugais. Les idéogrammes ont laissé la place à une forme de lettre qui ressemble à nos lettres à nous. Avec beaucoup d'accents, dessus, dessous, à côté, avant et après ! Ainsi, avec un petit entraînement d'une heure ou deux, une fois que vous connaissez la place des accents, vous pouvez lire du vietnamien et les Vietnamiens peuvent vous comprendre.

Mais le mot reste toujours identifié à l'idéogramme chinois. Un idéogramme représente un mot *ou* une conception *ou* une idée *ou* une information. Donc la pensée n'est pas une pensée *liée* mais *située*. Les éléments apparaissent exactement comme dans une formule algébrique : les uns à côté des autres. Les Vietnamiens, comme les Chinois, ne pensent pratiquement que notion par notion, et il est toujours difficile pour eux de faire une synthèse.

Quand on parle d'identité, il ne faut pas oublier les caractéristiques climatiques. Le Vietnam du Nord est un pays très dur ; les chaleurs y sont accablantes, les inondations catastrophiques, les moussons insupportables. Dans le Sud, la richesse est extraordinaire. On prétend qu'il suffit de cracher dans la rizière pour que le lendemain sorte un bananier ! La terre a donné en soi une différence extérieure aux Vietnamiens du Nord et à ceux du Sud. Celui du Sud est beaucoup

plus lent, plus paresseux. « Mes gros lézards »... me disait un chef de gouvernement en parlant de ses soldats. Dans le Nord, on ne peut pas se payer le luxe d'être un lézard, autrement on en meurt. Il faut travailler dur et les gens sont d'une résistance physique et morale extraordinaire.

— *Le communisme qui envahit le Cambodge aujourd'hui a-t-il les mêmes racines que celui du Vietnam du Nord ou est-il au contraire profondément différent ?*

— Je ne pense pas que ces deux communismes soient profondément différents, mais différents ils le sont, d'abord parce que les Cambodgiens sont plus sensibles à un type de bouddhisme beaucoup plus large. Ils vivent d'autre part sur une terre qui n'est pas cultivée en vue d'un maximum de rendement. Il reste encore des surfaces à cultiver, en temps normal naturellement. Ainsi, le Cambodge n'a jamais été confronté aux problèmes de la famine, donc de la survie.

Là-dessus sont venus s'imposer les rigueurs, la dureté des doctrines marxistes, mais déjà bien triturées et bien assimilées. Une fois de plus, entre un gouvernement qui a singé la démocratie et un gouvernement qui se présente avec des espoirs illimités, le paysan cambodgien a peu à peu fait son choix et a voté pour celui qui lui apportait un espoir de justice. Car l'injustice, elle est autour de lui, elle est sur lui, en lui, il la voit, il en subit les conséquences.

Ça me paraît être le même problème fondamental qu'au Vietnam du Sud. D'un côté, un pouvoir totalement corrompu, une classe dirigeante qui singe notre démocratie et qui, au lieu d'essayer d'aller vers les masses, profite, au contraire, de leur situation pour les encercler dans un système d'esclavage politique et économique, dont il est absolument impossible de se sortir. De l'autre côté, on promet l'instruction aux enfants et la nourriture, on promet aussi un État collectif qui fasse appel à des éléments prêts à répondre à cette mobilisation des esprits.

Si j'étais *nha-qué*, je comprendrais parfaitement bien que je n'ai rien à perdre. Mon espoir serait alors de gagner, si ce n'est pour moi, pour mes enfants. J'opterais ainsi pour ceux qui promettent, plutôt que pour ceux qui perpétuent une caricature de la démocratie dont ils profitent d'une façon absolument honteuse et outrancière.

Propos recueillis par
Marie-Claire Lescaze

COMMUNIQUES

Université des sciences
humaines de Strasbourg

COLLOQUE

Strasbourg au cœur religieux
du XVI^e siècle

Hommage à Lucien Febvre
25-29 mai 1975

Tous renseignements et demandes au
Secrétariat de la Faculté des Sciences
historiques, Palais de l'Université —
67000 Strasbourg — Tél. : (88) 35.59.40.

Aide au Vietnam, La Cimade

Engagée depuis plusieurs années dans
un programme d'aide sanitaire et de
reconstruction au Vietnam, la Cimade
lance un appel pour recueillir les fonds
nécessaires à l'envoi de secours d'urgence
aux populations vietnamiennes déplacées
au cours des dernières semaines et à
celles qui sont restées dans les zones
administrées par le Gouvernement révolutionnaire provisoire.

Cette opération d'urgence s'effectue
en étroite liaison avec le Conseil œcuménique
des Églises et avec Fraternité Vietnam S.O.S. de Paris. Le Conseil œcuménique
a lancé un appel de 4 millions de francs
en faveur du Vietnam, dont 1.500.000 F
ont déjà été transformés en secours. Fraternité Vietnam S.O.S. achemine
par avion à destination de Da-Nang médicaments et vivres. La Cimade a participé
au premier envoi pour une somme de 50.000 F.

La Cimade rappelle, d'une part, qu'elle
participe au Fonds de Reconstruction
lancé par le Conseil œcuménique dès
avant les Accords de Paris, et, d'autre
part, qu'elle soutient en commun avec le
Comité catholique contre la Faim et pour
le Développement des projets de développement
à moyen et long terme au Vietnam,
entre autres l'Institut d'Hygiène et
d'Épidémiologie d'Hanoï

Prière d'envoyer les dons à :

CIMADE, 176, rue de Grenelle —
75007 Paris — C.C.P. : Paris 4088 87 —
avec la mention « Urgence Vietnam ».

Poste d'Été : Lion-sur-Mer ; station balnéaire
agréable du Calvados, — Presbytère
confortable, demande pasteur pour des-
servir en août.

S'adresser à Henri Meyer, 18, place
Albert-René — 76600 Le Havre.

L'esprit prophétique d'Albert Schweitzer se manifeste dans tous les domaines, aussi bien dans le domaine de la pensée que dans celui de l'action, qui, chez Schweitzer ne font qu'un.

Une idée nouvelle, lancée à l'encontre des opinions reçues, commence toujours par être rejetée, comme fausse et absurde. Dès qu'on entrevoit qu'elle pourrait être vraie, elle inquiète : sa propagation serait dangereuse pour le maintien de l'ordre établi ou pour la tranquillité et l'autorité de l'Église : par prudence, mieux vaut donc la passer sous silence. Mais pour finir, sa vérité, ayant été reconnue partout, elle devient l'évidence même, — un truisme — alors pourquoi en parler ?

C'est justement par ces différentes phases qu'ont passé les idées théologiques d'Albert Schweitzer ; elles ont subi une éclipse.

Le théologien

Dans un gros livre de plus de 650 pages sur l'Histoire des recherches christologiques, paru en 1913 en 2ème édition, la première étant de 1906, Albert Schweitzer expliquait les paroles et le comportement de Jésus par la croyance eschatologique répandue alors dans le monde juif, qui attendait dans l'immédiat la fin du monde et l'avènement supranaturel du royaume de Dieu. C'était là l'idée exégétique nouvelle de Schweitzer que ses adversaires combattaient pour différentes raisons, dont l'une était que, l'événement ne s'étant pas produit, il n'est pas possible que Jésus y ait cru, puisque l'erreur serait incompatible avec sa nature divine. Mais les recherches historiques entreprises depuis, et la découverte des manuscrits des grottes de Qunram ont prouvé que Schweitzer avait raison, et aujourd'hui il ne se trouverait plus un exégète sérieux pour le contester. En matière d'exégèse, Schweitzer était donc en avance sur les idées de son temps de plus de 60 ans.

Par ailleurs, Albert Schweitzer avait la conviction que la *« vraie religion se confond avec le vrai sentiment d'humanité »*. Dans un sermon prononcé à l'église Saint-Nicolas de Strasbourg le 6 janvier 1905, juste au moment où il prenait en secret la résolution de faire le sacrifice de sa brillante carrière universitaire et de commencer des études de médecine, en vue de porter secours aux lépreux, aux sommeilleux du Gabon, et à tous ceux qui souffrent là-bas sans recevoir d'aide médicale, il déclarait : *« si quelqu'un me demandait pourquoi je considère le christianisme comme une religion supérieure aux autres, je jetterais volontiers au feu toutes les théories qu'on nous a fait apprendre là-dessus, et je ne retiendrais du christianisme qu'un mot, le mot HOMME, car c'est lui qui figure dans le premier commandement prononcé sur les bords du lac du Tibériade : suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes ! Jésus n'a parlé ni de religion ni de foi, ni de salut de l'âme, mais simplement d'hommes, tout comme de nos jours, il pourrait dire : Partez et empêchez que l'homme ne se perde ! Allez à lui, là où personne n'irait le chercher, dans les bouges, dans l'indignité et le mépris ! »*

Jésus a soudé si étroitement Religion et Humanité, qu'il n'y a plus pour lui de vraie religion sans humanité, ni de vraie humanité sans religion ».

Cette conception de Schweitzer, qui transpose la religion dans les réalités du monde, heurtait les idées dogmatiques de l'époque et de celle qui suivit. La confession de foi de Théodore de Bèze qui ouvrait, jadis, le culte dans l'Église issue de la Réforme, avec sa déclaration pathétique : *« Mais Seigneur, nous avons une vive douleur de t'avoir offensé, et nous nous condamnons, nous et nos vices avec une sérieuse repentance »*, cette confession, jugée trop humaine et trop moralisante, a été rayée de la liturgie et remplacée presque partout par le Symbole des Apôtres, élaboré au Concile de Nicée de 325, où les 300 évêques orientaux réunis voulaient formuler — il y a dix-sept siècles — le crédo de la messe, qui traduisait les croyances mythologiques orientales de l'époque. Or, c'est justement ce crédo mythologique, immuable dans la messe, qui a été choisi comme confession de foi liturgique par les autorités religieuses protestantes actuelles.

Mais aujourd'hui, beaucoup rejettent cette confession de foi archaïque, les uns, parce qu'elle est le meilleur argument en faveur de l'athéisme, les autres, refusant de l'accepter comme l'expression de l'authenticité de leur foi, préfèrent sortir d'une Église qui voudrait l'imposer à ses membres. Toutefois, ce n'est pas parce qu'ils la récusent qu'ils ont renoncé à poursuivre un idéal et à chercher à donner un sens à leur vie. Certains seraient même très largement ouverts à l'esprit humanitaire de Jésus et prêts à tendre une main fraternelle et secourable aux hommes dans la peine ou le malheur. Ce sont justement ceux-là — souvent des jeunes — qui seraient gagnés par les convictions que Schweitzer avait exprimées en 1905 et intégrées pleinement à sa vie dès 1913 lorsqu'il partit pour la forêt vierge créer son hôpital, devançant ainsi d'une cinquantaine d'années le besoin de beaucoup de jeunes d'aujourd'hui de vivre leur christianisme, dans l'action, même en dehors de toute confession de foi ecclésiastique, en se faisant *« pêcheurs d'hommes »*. Les conceptions religieuses que Schweitzer proclamaient dès le début de ce siècle sont donc à l'avant-garde des idées revendiquées actuellement par beaucoup de jeunes.

Le musicien

Albert Schweitzer n'était pas seulement théologien, il était aussi musicien, et, dans ce domaine-là également, il a fait figure de pionnier. Charles-Marie-Widor qui avait accepté comme élève privé le jeune Schweitzer de 18 ans, frais émoulu du lycée de Mulhouse et prêt à entrer à l'Université se plaignait à lui de ce qu'il n'y eut en France que des études biographiques sur Bach, mais aucune explication d'interprétation de ses œuvres, et il demanda bientôt au jeune Schweitzer, très familiarisé avec Bach, de rédiger quelque chose là-dessus, à l'usage des élèves du Conservatoire et des organistes. Très vite, Schweitzer s'aperçut que les brèves notices demandées exigeaient des développements très poussés et approfondis, auxquels il travailla jusqu'à la parution de son *« Bach, le musicien-poète »*, en 1905.

par Madeleine Horst

Contrairement à ce qui s'était passé lors de ses affirmations théologiques d'avant-garde, son livre suscita un enthousiasme unanime, sans querelles de clocher. Les éditeurs allemands se jetèrent dessus aussitôt et en demandèrent à Schweitzer une version allemande. Mais à peine Schweitzer en eut-il commencé la traduction, qu'il comprit que Bach ne pouvait être présenté à des musiciens allemands de la même façon qu'à des Français dont les instruments différaient, ainsi que les méthodes de formation. Il refondit donc complètement son « Bach » qui devint un gros livre de 850 pages. L'ouvrage fut terminé en 1908 et traduit aussitôt en anglais. Ce livre a marqué un nouveau départ de la connaissance de Bach et sert encore actuellement de base solide à toute interprétation valable de l'œuvre de Bach : Schweitzer a donc projeté jusque dans l'avenir son approche de Bach.

Pourquoi cela ?

Les œuvres complètes de Bach ont été éditées à Leipzig dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Elles ont été saluées — par opposition à celles de Richard Wagner — comme l'expression d'une *musique pure*, exempte de lyrisme, d'intentions poétiques ou descriptives.

Or, Schweitzer oppose justement au Bach de la « musique pure » un autre Bach, peintre et poète, dont les thèmes, nés de visions poétiques et picturales, s'élèvent comme une voûte gothique de sons. Cette interprétation nouvelle de Bach, accompagnée de précisions et d'exemples, lui valut une foule d'amis, de même que l'édition avec notices des œuvres pour orgue, commandée par l'éditeur américain Schirmer dès 1911, lors de la parution en anglais du « *Bach-Musicien-Poète* ». Le huitième volume de la collection n'a d'ailleurs été terminé qu'au lendemain de la mort de Schweitzer.

Mais ce n'était pas là la seule nouveauté musicale apportée par Schweitzer : il s'est occupé de très près de la construction des orgues, tant françaises qu'allemandes, et il a écrit des études comparatives originales et détaillées sur ce sujet. Il connaissait mieux que personne toutes les grandes orgues d'Europe pour y avoir donné des concerts, d'Upsal et d'Edimbourg à Barcelone, et dans tous les pays d'Europe jusqu'en Tchécoslovaquie.

Le travail et les tracas que lui ont causés le sauvetage des orgues anciennes menacées de destruction lui ont fait désirer plus d'une fois de ne s'en être jamais occupé.

« Si je n'y renonce pas, dit-il, c'est parce que la lutte pour le maintien d'un bel orgue est pour moi une forme de la lutte pour la vérité. Et, lorsque le dimanche, je pense à telle ou telle église où résonne un orgue plein de noblesse parce que je l'ai défendu contre un orgue indigne et que j'ai réussi à le sauver, je sens que mon temps et ma peine, sacrifiés au long de trente années mises au service de la construction des orgues, sont largement récompensés. »

Qu'il s'agisse donc de l'interprétation de Bach ou de construction d'orgues, Schweitzer a révélé, là aussi, tout comme en théologie, grâce à l'indépendance et à l'originalité de son esprit, la force de sa pensée créatrice.

Le philosophe

Si nous ouvrons maintenant la Philosophie d'Albert Schweitzer, nous trouvons dans sa première partie un tableau du déclin de notre civilisation, dont les progrès matériels incessants nous remplissent cependant d'orgueil. Mais c'est parce qu'ils ne sont pas accompagnés et soutenus par des progrès intérieurs d'ordre moral et spirituel qu'ils nous mènent à notre perte (1).

L'esprit d'indépendance et de créativité de l'artisan, l'imagination et l'esprit d'initiative et de réflexion du petit patron ont été écrasés par les machines de la grosse industrie et par les entreprises à développement tentaculaire, où les hommes ne sont plus que des rouages à la chaîne ou des employés embrigadés dans une hiérarchie rigide. L'aliénation de l'individu est encore aggravée par l'incertitude de l'emploi.

A la servitude s'ajoute le surmenage, en raison de l'impératif tyrannique du rendement qui commande une spécialisation à outrance, entraînant la dépersonnalisation et la déshumanisation du travailleur, en particulier dans les grandes agglomérations, où les super-organisations toujours plus envahissantes et plus fortement structurées imposent leurs lois.

Schweitzer conclut en disant :

« Un homme asservi, surmené, déshumanisé, réduit à n'être qu'une partie de lui-même, un homme qui aliène son indépendance d'esprit et son jugement moral à la société super-organisée, un homme victime des entraves de tout genre qui font obstacle à la culture, — tel est celui qui chemine actuellement sur le sombre sentier d'une sombre époque. Pour tous les dangers qui le menaçaient de tous les côtés, la philosophie n'a montré aucune compréhension. Elle n'a rien tenté pour le tirer d'affaire. Elle n'a même pas donné l'alarme, en essayant de le faire réfléchir à la situation nouvelle qui lui était faite. »

La vérité terrible qui révèle qu'avec le progrès de l'histoire et du développement économique continu, la civilisation se trouve, non pas encouragée, mais entravée, n'a jamais pu faire entendre sa voix. »

En disant que ces paroles ont été écrites en 1968, on n'étonnerait personne. Mais prétendre qu'elles datent de 1915-16, voilà de quoi surprendre : effectivement Schweitzer les a écrites en pleine forêt vierge, après que les autorités militaires lui eurent fermé son hôpital et interdit tout contact avec un Noir, même malade, et en le mettant sous la surveillance de soldats noirs (tout comme le pasteur Morel du Ban-de-la-Roche, d'ailleurs missionnaire au Gabon).

Ce sont cependant les loisirs forcés qui lui avaient été imposés alors, qu'il a utilisés pour travailler à sa philosophie.

Là aussi, l'esprit prophétique d'Albert Schweitzer saute aux yeux.

Suite page 10 ➡

Le respect de la vie

Quant au principe du « Respect de la vie », fondement de l'éthique de Schweitzer, dont il a eu la révélation subite dès 1915, en voyant un jour jouer sur les bords d'une île de l'Ogooué une famille d'hippopotames, toute à la joie de vivre dans une nature débordant de luxuriance, il apparaît de nos jours comme un espoir propre à enrayer les menaces de destruction qui guettent les êtres vivants et la nature toute entière. Si ce principe était reconnu par l'ensemble des hommes, le renouvellement des hécatombes monstrueuses de millions de vies couchées sous des croix de bois ne serait plus à craindre, pas plus que le retour des tortures inventées pour exterminer l'« ennemi » du jour, ou le recommencement des ravages de régions entières tels que ceux qui ont dévasté le Viêt Nam. Prendre au sérieux le respect de la vie, pour déterminer les rapports entre les hommes ou pour assurer la qualité de l'environnement, constituerait la plus sûre espérance de survie de l'humanité, et la moins coûteuse. Cette pensée de Schweitzer en est encore aujourd'hui au stade de vision prophétique de l'avenir et mérite d'être méditée par les générations futures. Là encore, Schweitzer a vu monter de loin l'orage qui menace l'humanité super-industrialisée, ivre de superpuissance.

La première fois que Schweitzer expose en public le principe du « respect de la vie », dans son sermon du 16 février 1919 prononcé à l'Église St-Nicolas de Strasbourg, il étend la notion de vie à tout ce qui existe dans l'univers :

« Tu sors et il neige. Machinalement, tu secoues la neige de tes manches. Mais vois : un flocon brille dans ta main. Il accroche ton regard, que tu le veuilles ou non, car il étincelle en des arabesques merveilleuses ; puis un tressaillement : les fines aiguillettes qui le composaient s'effondrent — c'est fini, il est fondu, mort sur ta main. Ce flocon, tombé sur toi des espaces infinis, qui avait brillé, tressailli et n'est plus, — c'est toi. Partout où tu perçois de la vie, elle est l'image de la tienne. » (2)

N'est-ce pas là une vision prémonitoire de la biophysique moléculaire qui actuellement recèle une mine insondable de découvertes insoupçonnées ?

Sur l'hôpital de Lambaréné

Un mot encore sur Lambaréné. Cet hôpital a été le premier du genre à apporter en pleine période de colonisation, une aide d'envergure à un pays sous-développé : on estime que, pour une population actuelle de 400 à 500.000 habitants, environ 100.000 malades gabonais ont pu recevoir des soins à l'hôpital du Docteur Albert Schweitzer entre 1913 et 1965. Depuis de longues années, cet hôpital sert de modèle à ceux qui ont été créés dans la brousse, du Pérou et de l'Amazonie jusqu'aux extrémités de l'Asie.

Les 75 bâtiments construits par Schweitzer — sans compter le Village de Lumière prévu pour 300 Léproux — ont également été choisis comme modèle de construction par le Peace Corps américain pour les écoles de brousse : en dépit des dénigrements venimeux répandus par certains visiteurs

de passage, les plans d'orientation est-ouest et d'aération nord-sud, conçus par Schweitzer pour éviter que le soleil ne pénètre et pour favoriser la circulation permanente de l'air à l'intérieur, ont été reconnus comme offrant les meilleures conditions qui répondent aux exigences du climat équatorial.

Enfin, cet hôpital purement philanthropique, où les malades sont reçus et soignés gratuitement, entend appliquer les méthodes thérapeutiques les plus modernes, tout en permettant au malade de rester entouré de sa famille et de conserver ses habitudes de vie ancestrales : il est ainsi la première manifestation du souci de l'humanisation de l'hospitalisation, dont on commence à se préoccuper sérieusement aujourd'hui. Schweitzer ne voulait pas ajouter à la souffrance de la maladie l'anxiété du dépaysement total qu'un hôpital à l'européenne aurait imposée. Il y a si bien réussi, que, plus d'une fois, des malades guéris, isolés, ont préféré rester définitivement « en famille » à l'hôpital plutôt que de rentrer dans leur village d'origine.

Schweitzer a donné le branle au souci de l'environnement psychique du malade.

On pourrait relever encore une foule d'innovations imaginées par Schweitzer qui n'a cessé de rechercher le maximum d'efficacité alliée au minimum de dépenses, par exemple en pharmacologie. Disons seulement que sa personnalité aux aspects multiformes est de celles qui encouragent à croire à la primauté du perfectionnement intérieur sur celui du pouvoir et de la technique : elle est en elle-même une espérance. C'est ce qui a dicté à un Suisse, Henry Monfrini, membre de l'U.N.E.S.C.O., le titre de son livre récent : « Schweitzer, demain ».

La marche en avant de la pensée et de l'action de Schweitzer intimement amalgamées l'une à l'autre, ne fait que commencer. Espérons qu'aucune folie humaine n'entravera jamais son progrès.

Madeleine Horst

- (1) Les deux parties connues de la Philosophie de Schweitzer, — « Déclin et Renouveau de la civilisation » et « Éthique et Civilisation » — viennent d'être traduits en français, alors qu'elles le sont depuis longtemps dans d'autres langues européennes (même en russe depuis 1973) ; ainsi qu'au Japon, où les œuvres complètes de Schweitzer sont au programme des écoles, y compris à celui des écoles primaires depuis de longues années. Espérons que la Philosophie réussira à paraître incessamment, encore pendant « l'année du centenaire ».
- (2) Voir : « Vivre », Albin Michel, éd. page 169.

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

H. Frenz, évêque protestant luthérien au Chili

Le 14 octobre 1974, l'évêque luthérien du Chili, Helmut Frenz, recevait du Haut Commissaire des Nations unies pour les réfugiés, la médaille Nansen pour son œuvre en faveur de tous les réfugiés du peuple chilien et des autres peuples qui se trouvaient dans ce pays comme en terre d'asile.

A cette occasion le pasteur Frenz a prononcé une allocution que nous donnons ci-dessous, et dans laquelle il s'étonne qu'on récompense des gestes humanitaires qui devraient être le fait de tous les hommes de bonne volonté. Pourquoi, dans ce monde, est-il méritoire d'aimer son prochain ?

On sait, en effet, qu'en 1974, 4.500 réfugiés étrangers au Chili, mais vivant dans ce pays, ont été hébergés en attendant leur départ pour un autre pays d'asile.

Voici quelques extraits du discours prononcé par le pasteur Frenz :

« Il m'est très difficile de répondre dans les termes appropriés à cet hommage qu'on me rend, nous dit-on, pour l'exemple méritoire que constitue le fait de donner protection, aide et asile à de nombreux réfugiés au Chili.

Par la remise de La Médaille Fridtjof Nansen, on cite en exemple l'attitude que nous, hommes de bonne volonté, avons adoptée en ce moment historique de crise pour la dignité et pour les droits de l'homme.

(...) Cet hommage signifie essentiellement que les manifestations d'amour pour notre prochain et pour notre frère sont l'exception. L'inhumanité et la misanthropie semblent plus fréquentes et quotidiennes que l'humanité et la philanthropie. Nous sommes si profondément habitués à la violation des droits de l'homme, dont résulte l'existence des réfugiés, que tout engagement en leur faveur attire l'attention.

Et si aujourd'hui on honore un évêque chrétien en lui remettant la Médaille Fridtjof Nansen, l'accusation est double puisque ce que nous, chrétiens, faisons au Chili pour les persécutés n'est pas seulement notre devoir, mais aussi et surtout notre vocation. J'estime qu'il n'est pas juste d'accepter la Médaille Fridtjof Nansen seulement au nom de nous tous qui accomplissons notre devoir et notre vocation. Je suis obligé d'ajouter ici tous ceux auxquels s'adressent notre appui et notre service, je veux dire les réfugiés, ceux qui ont été chassés de leur patrie, ceux qui ont été méprisés dans leur dignité d'êtres humains.

Peut-il oublier ses frères, celui qui par-

tage le sort des faibles ? Celui qui sèche les larmes des veuves, qui perçoit le désespoir de ceux qui se cachent, celui qui est bouleversé de voir maltraiter les corps et souffrir avec les personnes brisées par la torture ? Cet homme peut-il oublier ses frères ?

(...) Les souffrances des réfugiés et des persécutés sont la conséquence de l'usage abusif du pouvoir ; notre disponibilité à la souffrance est la réponse à ce pouvoir. La violence est la faiblesse des puissants ; notre disponibilité à la souffrance est le pouvoir des faibles. L'usage abusif du pouvoir conduit à la violence et à l'oppression ; le pouvoir qui sert et qui partage à la libération.

Les causes de l'oppression dans le monde sont manifestes : le pouvoir s'est dissocié du service alors qu'ils constituent l'un et l'autre une seule et même réalité. Le premier ne saurait exister en dehors du second. Le pouvoir sans la disponibilité au service devient arbitraire, oppression et dictature.

Il y a des réfugiés dans les régions d'Amérique latine où le pouvoir, employé abusivement, vise à satisfaire des intérêts particuliers. Si nous voulons en finir avec le problème des réfugiés, nous devons faire en sorte que le pouvoir se mette au service des opprimés. Partager leurs souffrances est notre arme la plus puissante. »

(Justice et Service, janvier 1975)

Le Chili et la France

On estime à plus de 3.500 le nombre d'exilés venus du Chili en France.

Il est important de faire place dans notre pensée et notre geste à ce que peut représenter pour ces hommes, ces femmes et ces enfants une pareille déchirure : installation provisoire ou fortuite, enrôlement dans un pays d'accueil en souhaitant ne pas y rester. Toute acceptation de vie nouvelle apparaît au réfugié comme une trahison à l'égard de la patrie. De là, souvent déséquilibre psychique.

Au Chili, où la terreur n'a pas encore cessé, la répression, la torture, l'intimidation sont données permanentes. A cela s'ajoute la crise économique, le chômage et la misère.

Aujourd'hui on pratique le bannissement, nouvelle manière « humanitaire » (!) de vider les prisons. En effet, la libération des prisonniers est assortie d'un départ obligatoire du pays. Cette pratique constitue une violation des règles de droit international.

La Cimade vient de publier un document intitulé « du Chili à la France ». Il

est bon de le connaître. Cimade : 176, rue de Grenelle — 75007 Paris.

L'énergie nucléaire et ses risques

Les risques, les possibilités nouvelles et les implications éthiques et économiques de l'emploi croissant de l'énergie nucléaire seront évalués lors d'un forum organisé du 24 au 29 juin prochain à Sigtuna (Suède), par le Département Église et société du Conseil Oecuménique des Églises (C.O.E.).

Ce forum œcuménique sur « Les risques et potentiels de l'expansion croissante des programmes nucléaires » permettra d'étudier de manière critique cinq options et positions qui ont cours à travers le monde quant à l'utilisation pacifique de cette forme d'énergie. Elles seront analysées par les 25 participants à ce forum, d'après divers critères : besoins énergétiques mondiaux et solutions autres que nucléaires, validité de ces options pour les pays du Tiers-Monde, avantages économiques, dangers réels et risques probables, aspects éthiques et sociaux de la technologie nucléaire.

Le forum auquel participeront des spécialistes de diverses disciplines sera dirigé par le professeur H.B.C. Casimir, des Pays-Bas, président de la Société européenne de physique.

Le Comité central du C.O.E. avait décidé lors de sa session annuelle à Berlin (Ouest), l'an dernier, qu'une pareille évaluation soit faite par l'entremise du Département Église et société. Ce dernier avait, lors de sa consultation à Bucarest sur l'avenir de l'homme dans un monde technologique, proposé que les Églises soient encouragées à examiner de près les implications éthiques et sociales de l'utilisation de plus en plus massive de l'énergie atomique.

Les résultats de Sigtuna seront communiqués ensuite à la V^e Assemblée mondiale du C.O.E. à Nairobi en novembre prochain.

Soepi

Les Églises indépendantes d'Afrique

L'implantation des Églises, protestantes et catholiques, sur le continent africain, fut marquée par l'éclosion de différents mouvements religieux. Certains d'entre eux se sont rapidement développés pour constituer aujourd'hui des Églises indépendantes. Un auteur protestant décrit dans un journal œcuménique de Nairobi les caractéristiques des Églises

Suite page 12



Des événements et des hommes

africaines indépendantes. Voici les points essentiels de cet article. Elles ont pour la plupart un caractère commun : leur fondation ne s'est pas faite par des théologiens ni des ecclésiastiques ; mais par des laïcs engagés qui s'étaient retirés de l'Église-mère.

Dès leur création ces nouvelles Églises ont, en fait, adopté une conception du monde traditionnel africain dans lequel tous les événements humains sont considérés comme contrôlés par des esprits bienveillants ou malveillants. Cela explique la place importante réservée à la prière dans la vie de ces Églises. Pour leurs fidèles, prier signifie confronter un Dieu Tout-Puissant avec les forces maléfiques. C'est pourquoi, également, leurs adeptes manifestent une profonde croyance en la guérison spirituelle et la prophétie et attachent une grande importance aux songes et aux visions.

Une autre caractéristique commune à ces Églises est leur sens de la vie communautaire : l'Église devient le centre de toute la vie économique et culturelle et elle régit les relations sociales des membres.

En ce moment où l'on assiste à un effacement général des structures familiales, les nouvelles communautés ecclésiastiques ont instauré un type nouveau d'entités sociales. Celles-ci sont marquées par leur sens d'hospitalité spontanée, le souci de sauvegarder l'union conjugale et d'apporter l'assistance nécessaire à tous les membres. On y accorde à la femme la place qui lui revient afin qu'elle puisse jouer son rôle prédominant. Contrairement aux Églises d'origine étrangère, les femmes occupent des postes de directions.

Même le service du culte revêt un caractère particulier. Il a lieu, non pas à des heures établies ni dans un édifice déterminé, mais à tout moment pendant la semaine et en tout lieu où les fidèles peuvent être réunis. La participation active de tous, l'importance théologique attachée à l'Ancien Testament sont des aspects de leurs services de culte, où les chants bibliques inspirés de la musique africaine occupent une grande place. Un autre fait marquant est la dévotion profonde à la lecture de la Bible et à l'étude biblique. Si au début, la Bible était re-

jetée, aujourd'hui elle a acquis un grand prestige grâce surtout aux nombreuses traductions bibliques en dialectes locaux. La Bible offre une vision du monde proche de celle de l'Africain et elle présente la foi d'une manière simple, non compliquée par la théologie.

Aussi, les Églises indépendantes africaines pourront largement contribuer à l'épanouissement de la vie de l'Église en Afrique. Cependant il faudra que les Églises-Mères et les Conseils des Églises développent à l'égard de ces communautés ecclésiastiques indépendantes un esprit de compréhension et de réconciliation. Les Conseils doivent les aider dans leurs programmes de formation, la stabilisation de leur théologie et de leurs structures.

(Bip/Snop)

Penser au Vietnam

La Commission d'entraide et de service des Églises et d'assistance aux réfugiés du C.O.E. fait savoir que la situation en Indochine change d'heure en heure et provoque une immense tragédie humaine. L'évacuation des Hauts Plateaux et des autres régions par les troupes sud-vietnamiennes a provoqué un flot gigantesque de personnes déplacées. Plus d'un million de personnes sont concernées au Vietnam du Sud. Il y a aussi la situation des réfugiés khmères du Cambodge qui viennent d'arriver en Thaïlande.

La Commission d'entraide et de service des Églises et assistance aux réfugiés est en rapport avec le Fonds de reconstruction et de réconciliation en Indochine (C.O.E.) dont le siège est à Bangkok, ainsi qu'avec le Service chrétien d'Asie et le Service chrétien du Vietnam, basés respectivement à Singapour et à Saïgon. Le Service chrétien d'Asie prend des dispositions pour envoyer immédiatement du riz, du poisson séché, des bâches en plastique, des médicaments et des vêtements qui seront distribués à Tuy Hoa, Nha Trang, Saïgon et dans d'autres centres. Il a estimé les besoins immédiats à 300.000 dollars. Le Service chrétien du Vietnam a mis 200.000 dollars à la disposition des réfugiés d'autres parties du Vietnam. On ne sait pas combien de temps ces agences de secours pourront travailler, les voies de communication étant pour la plupart inutilisables ; il n'existe que des possibilités limitées de transport par air.

Le Fonds de reconstruction et de réconciliation estime qu'il faut 250.000 dollars pour une aide immédiate dans les zones contrôlées par le G.R.P. L'Église thaï a été priée de venir en aide aux réfugiés khmères.

(Soepi, 27 mars 1975)

Pour la France s'adresser à La Cimade, 176, rue de Grenelle — 75007 Paris — C.C.P. : Paris 4088.87 — Voir page 7, dans Communiqués.

Le Tchad aujourd'hui, éléments d'information

Quelques données de base

Le Tchad qui avait, il y a 35 ans, occupé la une de l'actualité franco-africaine en tant que premier territoire de l'Empire à se rallier à la France libre du Général de Gaulle, devient à nouveau un sujet d'actualité.

Territoire enclavé permettant la jonction entre les anciens territoires français d'Afrique occidentale et d'Afrique équatoriale, le Tchad avec une superficie de 1.284.000 km² et une population de 3.800.000 habitants est limité au nord par la Libye, à l'est par le Soudan, au sud par la République centrafricaine, à l'ouest par le Cameroun, le Nigéria et le Niger. Sa capitale est N'djamena (ex Fort Lamy).

Éloigné de plus de 1.500 km des côtes, le pays constitue une vaste pénéplaine avec des pointements montagneux à l'est, au sud et surtout au nord, un climat caractéristique des zones de savane, de steppe et de désert qui couvrent le Tchad du sud au nord. C'est un pays d'agriculture et d'élevage occupé par des populations sédentaires et nomades.

Les groupes ethniques du Tchad

Ils se répartissent en islamisés et en animistes.

a) Les islamisés — comprennent essentiellement :

- les Arabes qui constituent le groupe le plus homogène ;
- les arabisés : ce sont des métis (d'Arabes et Nigritiens) ;
- les Peuls : éleveurs et nomades ;

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

C.A.R.T. — 30250 SOMMIÈRES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul. famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

JOURNÉES
DU
PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
25-26 octobre 1975

Avec la participation de :

Mme E. LABROUSSE — GOGUEL
Le pasteur A. MAILLOT
Le pasteur G. MARCHAL

Thème

CONVICTION ET TOLÉRANCE

l'occasion de la tragédie tchadienne, soulèvent un problème plus général des rapports en ce dernier quart du XXème siècle entre le christianisme occidental et les cultures africaines.

L'idée de révolution culturelle ou d'authenticité se défend comme principe, et c'est à ce niveau que se placent nos observations.

a) On nous dit que notre époque est l'ère du dialogue, et que les guerres de religion se situent au passé. Qu'on s'efforce donc à trouver les formes de coopération entre les différentes familles de pensée et de croyances de la communauté humaine, et notamment en ce qui concerne les communautés religieuses.

b) Certains milieux chrétiens ne semblent pas avoir tiré les leçons des fautes graves qui ont dans la plupart des cas marqué l'évangélisation des pays de missions. L'islam n'avait pas commis de telles fautes, et le résultat est là aujourd'hui que l'islam solidement implanté a tout l'avenir avec lui en Afrique. « Les succès de l'islam s'expliquent : il n'est pas raciste, ses propagateurs sont des Noirs et non des Blancs, il ne propose pas un sauveur à peau blanche, il n'exclut ni la polygamie, ni la compensation du mariage, il conserve et consacre les rites animistes... » affirmait en 1962 Pierre Gouron dans son étude sur l'Afrique.

c) Et sont significatives ces déclarations des prélats africains comme Monseigneur Jean Zoa ou le Cardinal Zoungana : « L'Afrique a reçu l'Évangile, elle l'a assimilé et doit maintenant pouvoir le réexprimer et le réengendrer pour nos Églises locales. Cela peut se manifester dans les domaines comme la théologie, la liturgie, l'intégration de la danse à la messe, l'art, le droit » (Mgr Jean Zoa). « L'Afrique a des valeurs propres qui doivent être confrontées avec l'Évangile. Nous devons en retenir les vraies pour que le message chrétien les assume et laisser tomber celles qui sont erronées » (Cardinal Zoungana).

Bip

Maison familiale
de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

CARNET

Monsieur et Madame François Neel
et leurs enfants,
Madame Brigitte Neel
et ses enfants,
leurs familles
ont la douleur de faire part du décès de

Madame André NEEL
née Madeleine Petithory
rappelée à Dieu le 31 mars 1975.

La cérémonie religieuse a eu lieu le vendredi 4 avril en l'Église réformée d'Argenteuil.

« Il n'y a pas de plus grand amour
que de donner sa vie pour ceux
que l'on aime. »

(Jean 15, 13)

Informations

Culte radiodiffusé de 8 h 30 à 9 h sur
France-Culture

4 mai : Pasteur Jean Abel.

8 mai : Pasteur Maurice Pont (Ascension).

11 mai : Pasteur Étienne Mathiot.

18 mai : Pasteur Gilles de Saint-Blanquat.

25 mai : Pasteur Étienne Mathiot.

Télévision — « Présence protestante »

— *Dimanche 4 mai*, 10 h-10 h 30 :

L'Église réformée d'Arles et l'œcuménisme (pasteur Bernard Du Pasquier).

— *Dimanche 11 mai*, 10 h-10 h 30 :

Etre protestant : Michel Philibert.

— *Dimanche 18 mai*, 10 h-10 h 55 :

Culte de Pentecôte en l'Église luthérienne de Bischeim.

— *Dimanche 25 mai*, 10 h-10 h 30 :

« Le bouc du désert », un livre de Jean-Pierre Chabrol.

OFFRE D'EMPLOI

Maison d'enfants cas sociaux (60 garçons de 5 à 18 ans) recherche immédiatement et dès les vacances scolaires, des éducateurs ou éducatrices, des monitrices-éducatrices ou moniteurs-éducateurs diplômés — C.C. 66.

S'adresser à : Monsieur Gérard Rey-Lescure, Directeur général de l'A.P.R.E.C. — 36, rue Clémenceau — 47400 Tonneins.

Les chrétiens au Tchad

Alors que les musulmans représentent 52 % de la population du Tchad, et les animistes 43 %, les chrétiens ne sont que 5 % de cette population totale. Et de ces 5 % catholiques et protestants représentent respectivement les 2/5 et les 3/5.

En 1972, les catholiques comptaient au Tchad 160.000 baptisés et cinq prêtres autochtones (sur un total de 135 prêtres en service dans les 73 paroisses du pays).

Les protestants qui se regroupent dans une « Entente » (l'Entente Évangélique du Tchad) comprennent essentiellement :

- l'Église évangélique du Tchad,
- l'Église baptiste,
- l'Église fraternelle luthérienne,
- l'Église évangélique des Frères,
- les Assemblées chrétiennes.

C'est l'Église évangélique du Tchad qui est, du point de vue effectif, la formation protestante la plus importante avec ses 45.000 membres.

Conscience chrétienne et culture africaine

Les chrétiens africains, préoccupés par l'avenir du christianisme dans ce continent en pleine mutation, ont pu noter, avec regret, des excès dans certaines dénonciations de la révolution culturelle... Et ces « excès de langage » à

LA GUERRE ET LA PAIX

Il y a quelques semaines, une personne de ma famille me posait cette question : « Crois-tu que nous aurons la guerre ? ». Je lui répondis non et nous parlâmes « d'autre chose ». Aujourd'hui, je vais lui faire part de ce que je pensais vraiment à ce propos. Tout d'abord, ma réponse était quand même valable pour la simple raison que nous n'aurons pas la guerre parce que nous l'avons déjà... Et depuis 1947, les théâtres ne manquent pas dans lesquels on joue cette sinistre pièce : Indochine (en permanence), Moyen-Orient (quatre fois), Corée, Algérie, Congo, Biafra, Chypre, pour ne rappeler que les plus en vue, et il faudrait citer également les guerres civiles ainsi que les révolutions-éclair.

Non, la guerre ne s'est pas terminée les 8 mai et 16 août 45. Et il nous faut une bonne dose d'hypocrisie et de lâcheté pour ne pas avouer que nous sommes en guerre lorsque des conflits armés sévissent quelque part dans le monde. Oh ! bien sûr, pudiquement, nous disons qu'il ne s'agit pas là de guerres *mondiales* ! Car, en plus, nous nous montrons exigeants en la matière : nous ne voulons de spectacle que sur la plus grande scène, la mondiale (« S.V.P., à quand la prochaine mondiale ? »).

C'est la guerre, le désespoir et la misère dans plusieurs régions du monde pour des raisons territoriales, économiques ou simplement idéologiques. La paix ne règne donc pas sur la terre entière. Aussi, répétons-le : « nous » n'aurons pas la guerre. « Nous » la faisons faire par « les autres » : c'est tellement plus commode. Et même lorsque c'est NOUS qui la faisons (il n'y a pas si longtemps), l'Indochine et l'Algérie, c'était « là-bas », c'était bien loin... Alors, à part ceux qui y avaient famille ou amis... Vous m'avez compris...

LE CINÉMA QUE L'ON MÉRITE

Pour parler « d'autre chose », en effet : depuis des années, on nous assure que le cinéma est en crise. Très sincèrement, je ne m'en serais jamais douté, à voir, dès quatorze heures, s'allonger les queues devant beaucoup de salles d'exclusivité des Champs Élysées, par exemple. Mais ici, soyons juste, l'engouement n'est pas total : je vais y revenir.

Il faut bien en convenir : le « foin » qui est mené autour des films « à sensation » finit par payer. La réalité, c'est que le public se laisse prendre aux pièges de certains producteurs et réalisateurs, ceux qui, sous prétexte de dénoncer les mœurs d'une certaine « bourgeoisie », font leur petit film bien scabreux, bien graveleux ; ceux qui, prétendant parodier les films pornos, tournent leurs 1.500 mètres de pellicule bien cochonne, etc... Et de trouver des comédiens complaisants pour jouer ÇA. Et comme d'autre part, il se trouve qu'une bonne fraction du public ne veut être en retard d'une « révolution » (!), le but est atteint.

Ainsi, pendant qu'une *Grande Boutte* — par exemple — « fait » trois mois d'exclusivité si ce n'est plus, les derniers films de Jacques Tati et de Marcel Carné (je veux parler de *Parade* et de *La merveilleuse visite*) ne restent à l'affiche que trois petites semaines... Il est vrai qu'en France nous mettons longtemps à reconnaître un bon film (enfin, pas toujours, mais disons très souvent). Marcel Carné, précisément, en sait quelque chose depuis... une quarantaine d'années. Mais heureusement, la qualité s'impose tôt ou tard et aujourd'hui, *Drôle de drame*, *Les visiteurs du soir*, *Les enfants du paradis* sont presque unanimement appréciés.

Cela se vérifie tant pour les reprises en salles que lors des rediffusions à la télévision.

Aussi, au lieu de se montrer actuellement si ombrageux vis-à-vis de la TV, les producteurs, réalisateurs, exploitants et comédiens n'ont qu'à en tirer la leçon... pour notre plus grand plaisir... et pour l'honneur de leurs professions. Car, finalement, si la « crise » du cinéma c'était tout simplement une crise de l'imagination ? Cela expliquerait peut-être bien des choses...

Cependant, gardons-nous de mettre tous les gens du cinéma dans le même sac : il y a un peu plus d'une année, j'ai eu l'occasion de voir trois excellents films français pleins de tendresse et d'humour. Il s'agit de *Salut l'artiste* d'Yves Robert, d'*Antoine et Sébastien* de Jean-Marie Périer et des *Gaspards* de Pierre Tchernia. Des films sans postérieurs, sans vomissures et sans défécation. Celui d'Yves Robert deviendra certainement classique et ce sera justice (notons d'ailleurs qu'à sa sortie, critique et public l'ont également très bien accueilli).

ALORS C'EST POSSIBLE. Public, à toi de dire OUI à ce cinéma-là et... NON à l'autre.

« RÉINVENTER » QUOI ?

Je pense que le mot n'est pas encore dans les dictionnaires (il ne se trouve pas, en tout cas, dans le *Grand Larousse encyclopédique*). Qu'importe ! Mais, ce dont je suis certain, c'est que je l'entends fréquemment prononcer depuis quelques années tant par des politiques que des technocrates, tant par des sociologues que des psychologues, etc... Peut-être une des multiples séquelles de mai 68 ? A l'époque on demandait à l'imagination de prendre le pouvoir... Toujours est-il qu'actuellement, les gens ne se comptent plus qui ne manquent pas d'imagination, au point de tout vouloir « réinventer ».

« Réinventer » quoi ?

Je remarque que nos « philosophes » de fin de siècle sont très prodiges de belles formules et plutôt avares de solutions POSSIBLES lorsque l'on en arrive au concret. Ils me donnent nettement l'impression de vouloir faire de la surenchère sur l'esprit de « réforme » si en vogue de nos jours. Alors, si « réinventer » c'est réformer, eh bien ! nos « réinventeurs » n'ont rien inventé du tout !

Des réformes (et cette fois sans guillemets), parlons-en un instant. J'ai dit ici-même le bien que je pensais de deux d'entre elles. Mais voyons où en est celle de l'Enseignement par exemple !... Ici, me revient à l'esprit un mot du dernier spectacle de Raymond Devos vu à Paris en décembre 74 : « On veut faire la lumière sur tout et tout devient de plus en plus obscur ». Je me demande si Devos n'est pas, lui, un véritable philosophe de notre temps...

Allez, « réinventeurs », causez toujours. Suivez même la mode rétro si ça vous chante. Mais ne pensez-vous pas que s'il y a vraiment quelque chose à « réinventer », c'est peut-être celle de savoir se remettre à l'heure. S'il est exact que nous avons un peu perdu la boussole, prenons garde à certains remèdes pires que les maux. Réapprenons donc tout simplement à vivre : il n'y a pas de potion magique pour ça. Le savoir-vivre, c'est le savoir respirer, sentir, donner la joie, etc... C'est intérieur, mais ça peut s'extérioriser ou, à tout le moins, RAYONNER.

Charlie Massalve
4 avril 1975

MOROSITE ET PESSIMISME

Je n'apprécie pas spécialement les tableaux systématiquement trop sombres. Un peintre provençal aimait donner cette teinte générale au ciel des environs de Maillane et de Graveson. Beaucoup plus tard, ayant séjourné au Sahara, je fus assez surpris en découvrant que le ciel prenait, sur les pellicules, une couleur de plomb. Après tout, peut-être bien que le peintre, cité plus haut, était dans le vrai.

Cette anecdote me revient à l'esprit à propos de nos Églises. Ayant dépassé le cap de trente-trois ans de ministère, je verrais les choses plutôt en sombre. Il me semble, en effet, que la situation actuelle de nos moyennes et petites paroisses est loin d'être reluisante. Par suite du dépeuplement protestant de nos zones rurales, ce qui reste ce sont des survivances. Cette hémorragie se répercute forcément sur les auditoires des cultes : il est de moins en moins rare de prêcher devant quelques personnes. Et même, dans tel sanctuaire, le combat a dû cesser, faute de combattants.

Comme il n'est pas raisonnable de laisser un pasteur s'occuper de cent familles, quelquefois de moins, on est obligé de jumeler deux paroisses voisines. C'est alors que, pour le pasteur, les difficultés commencent : zone de déplacement plus vaste. Or, en montagne cela ne simplifie pas les choses. Écoles bibliques et caté-

chisme tous azimuts. Malgré la propagande, rien n'y fait : ce ne sont pas les familles, c'est le pasteur qui s'occupe du ramassage des enfants. En outre, par la force des choses, c'est le pasteur qui monopolise l'enseignement. Il y consacre presque tout son temps ; en tout cas, à un certain âge toute son énergie.

Il y a bien, ou il devrait y avoir, le fameux sacerdoce universel. En fait, le cléricisme n'a jamais été aussi florissant. Le résultat ? A force de collectionner les survivances, le pasteur s'essouffle et s'épuise. Son ministère ne dépasse pas l'expédition des affaires courantes. N'est-il pas payé pour que le laïque garde une conscience tranquille ?

Il y a autre chose : décidés en principe sur le papier, les jumelages ne sont pas toujours, dans leur mise en application, des solutions heureuses. Les intérêts de conseils presbytéraux, habitués à vivre séparément, ne concordent pas toujours. Il se produit alors des tiraillements, en tout cas des malentendus ou des méconnaissances réciproques.

Il n'entre pas dans mon esprit de rabâcher. S'il m'arrive de répéter ce que j'ai déjà dit dans une précédente « Lucarne » ce n'est que pour faire prendre conscience de la vraie situation.

Un jeune pasteur sera-t-il suffisamment armé pour s'en accommoder ? Prendra-t-il son parti quand il découvrira qu'en

dehors d'une infime minorité, le reste ne soutient pas l'Église de manière suffisante et de façon sérieuse ? Que représente, à l'heure actuelle, une offrande au culte de cent anciens francs (c'est-à-dire de un franc nouveau) ? Et tous ceux qui ne fréquentent pas le culte se rendent-ils compte qu'ils tuent, au plan financier comme au plan spirituel, non seulement la communauté locale mais aussi le ministère du pasteur ?

Quant à la presse religieuse, ici encore, elle n'est lue que par quelques-uns. La grande majorité s'en désintéresse totalement. Comme les abonnements ont subi une forte augmentation, le nombre des abonnés a décru en chute libre. Je ne m'en prends pas à la qualité de cette presse qui me paraît bonne. Mais il y a trop à lire ; dans certains milieux on aurait préféré quelque chose de plus succinct et de moins cher. Sur ce point nous avons nettement mis à côté de la plaque.

Que proposer de positif ?

Il appartient d'en décider aux responsables : consistoriaux, régionaux et nationaux. Il faudrait reprendre en mains nos paroisses et ne pas hésiter à leur rendre leurs pasteurs, même si c'est à perte. Une perte financière qui serait largement compensée par un regain de vie spirituelle. D'ailleurs, ne nous arrive-t-il pas de travailler à perte dans certains secteurs de fraîche date ? Pourquoi ne pas consacrer à la restauration cet effort des paroisses traditionnelles, qui ne sont pas aussi mortes qu'on se plaît à le dire ? Quand l'Église réformée de France sera devenue une femme-tronc, privée de membres, il sera un peu tard pour renverser la vapeur.

Le rebroussé

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

P. Brunel, pasteur, Nîmes.
P. Germain, administrateur civil, Paris.
Madeleine Horst, Strasbourg.
Marie-Claire Lescaze, collaboratrice à « La vie protestante ».
Ch. Massalve, homme de lettres, Paris.
A. Perrin, pasteur, Lausanne-Ouchy.
H. Schloesing (le rebroussé), pasteur, Roquecourbe.
W. Théremin, membre de la Commission technique du Cinéma.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :
Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

| | | |
|---|------|---------------|
| Annonces à caractère commercial, pensions, réclames | | |
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

2 - Dans les évangiles

La lecture attentive des évangiles prouve que Jésus n'a pas accepté de considérer son peuple comme le peuple élu dans son ensemble, au sens où l'entendaient la plupart de ses compatriotes. Certes, il est et reste un fils pieux de la tradition d'Israël. « Il est venu non pour abolir mais pour accomplir ». Il accepte la loi, il l'accepte mais il lui insuffle la vie, ne voulant pas qu'elle se réduise à des rites, à des pratiques, à des contraintes, qui seraient oppressifs au lieu d'être libérateurs. Au grand scandale d'une partie de la population et des chefs en particulier, il guérit le jour du sabbat, il n'observe pas les prescriptions exigées par cette institution considérée comme d'origine divine. Il pratique les cérémonies du temple, mais il n'admet pas que le temple soit le seul lieu où Dieu puisse être adoré et servi.

Son message

Les déclarations de Jésus sont toutes inspirées par un esprit universaliste, que résument fort bien ces affirmations : Dieu est le Père de tous les hommes ; tous les hommes sont frères parce que tous enfants de Dieu. « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son fils unique, afin que QUICONQUE croit en lui, ait la vie éternelle ».

Son activité

Elle s'exerce aussi bien chez les païens que chez les juifs. Il guérit le serviteur d'un centurion romain et déclare, à cette occasion, que les étrangers ont les mêmes privilèges et les mêmes devoirs que les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il n'hésite pas à aller dans les territoires de Tyr et de Sidon, et là, à guérir la fille d'une Cananéenne. S'il affirme d'abord à cette étrangère, qu'il n'est venu que pour les brebis d'Israël, c'est qu'il veut éprouver sa foi. L'ayant trouvée « grande », il satisfait la prière de cette suppliante.

La femme samaritaine

Le récit des évangiles qui est le plus caractéristique de l'attitude de Jésus est celui de sa rencontre avec la femme samaritaine au puits, dit de Jacob. Jésus traverse la Samarie, premier étonnement pour les Juifs et pour la Samaritaine, car pour Israël seuls les Juifs sont les élus de Dieu, les Samaritains des impurs et des renégats. Jésus a soif, il n'a aucun moyen pour puiser de l'eau. Arrive une femme samaritaine. Jésus lui parle. Étonnement de la femme : un juif ose lui parler ? N'y a-t-il pas entre eux un abîme infranchissable ? Par une déclaration qui est une des plus belles et des plus profondes de l'Évangile, Jésus fixe son attitude : « Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent,

l'adorent en esprit et en vérité... Femme, le jour vient, où ce ne sera ni sur cette montagne (et il désigne du doigt le mont Garizim, où se trouvait le sanctuaire des Samaritains), ni à Jérusalem, que vous adorerez le Père. ». Par ces paroles, Jésus n'affirme-t-il pas que son peuple n'a pas le monopole de l'élection divine ?

Ces paroles font écho à d'autres qu'il prononça en diverses circonstances et en particulier lors de son procès.

Le temple, symbole de la piété nationale, n'a qu'une valeur temporaire et même finalement inexistante. Ce qui demeure, c'est la puissance de la foi et de l'amour, la communion avec Jésus, avec Dieu, avec les hommes qui rayonnent du vrai sanctuaire, qui est le cœur, siège de la vie intérieure.

L'opposition

Ce qui a suscité contre Jésus une hostilité farouche, hostilité qui aboutira au supplice atrocement cruel et infamant de la croix, c'est le fait que Jésus, par toute son activité, affirme que l'amour de Dieu s'étend sur tous les hommes et que tous les hommes, par leur adhésion à l'œuvre du Saint-Esprit peuvent être sauvés et connaître la vie. Il n'est plus question de l'élection unique du peuple d'Israël. Sans doute ce peuple a-t-il connu de la part de Dieu des avantages inouïs, mais ces avantages s'accompagnent de responsabilités et ne sont pas l'exclusif privilège des juifs.

Jésus a porté à la perfection les messages universalistes déjà énoncés par Moïse et les grands prophètes ; ces messages, Jésus les a sanctionnés par le sacrifice de sa vie.

Dans la primitive Église

Malgré la résurrection, la primitive Église a connu des discussions qui émanaient de ces divers courants sur l'élection d'Israël. La conversion de l'officier romain, Corneille, l'attitude de Pierre, la controverse entre Paul et Pierre, le groupe judéo-chrétien autour de la personne de Jacques, le frère du Seigneur, s'opposant au groupe pagano-chrétien inspiré par Paul, tout prouve que la position universaliste qui est au centre de la Bonne Nouvelle apportée et vécue par Jésus-Christ, eut de la peine à être acceptée. Les païens, eux-mêmes, se réjouissent, dira saint Paul, car eux aussi font partie du peuple élu, dans la mesure où ils accepteront Jésus-Christ comme Maître et Sauveur. L'esprit souffle jusqu'aux extrémités de la terre... il n'y a plus ni Juifs, ni Grecs, ni hommes, ni femmes, ils ont tous un même Seigneur, qui est riche pour tous ceux qui l'invoquent.

Quel est l'avantage du juif ? Il n'y en a aucun.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL 89e ANNÉE No 10 Lundi 19 mai 1975

PAGANISME

CHEZ NOUS

par J.-M. Charensol

Le Paganisme est de tous les temps et de tous les lieux et il est bien difficile d'en donner une définition car dès que le sentiment chrétien s'affaiblit il laisse le champ libre aux plus subtiles comme aux plus extravagantes superstitions. Disons d'emblée que, pour nous, est paganisme tout ce qui, à un degré quelconque, tend à nier que Dieu est Esprit et Amour.

Jésus et le Paganisme

Jésus a nettement pris position face à certaines attitudes religieuses et c'est ce qu'il condamne que j'appelle « Paganisme », surtout quand il s'agit de la religion.

Avant Jésus, le paganisme règne partout, sauf dans la conscience d'un petit nombre d'hommes qui l'ont précédé. Toutes les religions sont païennes, y compris la religion juive. Si ceci étonne c'est que nous croyons souvent que l'Ancien Testament est comme la dogmatique de tout un peuple, alors qu'il nous révèle l'idéal d'une élite, filtré par les siècles. Les prophètes qui furent les champions d'une spiritualité quasi-évangélique, furent aussi les critiques acerbes de la religion de leur peuple. Et cette religion hébraïque nous ne la connaissons guère que par leur controverse et quelques récits qui laissent transparaître quelques-unes des coutumes et des croyances qu'ils combattaient.

La prédication des prophètes n'aurait pu triompher qu'en anéantissant le culte établi : les plus absolus d'entre eux disaient hautement que c'était bien leur but. Leurs efforts n'aboutirent qu'à un compromis : ce fut le *judaïsme*, étonnant mélange de spiritualité prophétique et de paganisme sacerdotal.

Après Jésus

Le Paganisme subsiste partout où l'Évangile, en tant que message et esprit, n'est pas, ou n'est plus, la norme unique de la vie, du culte et de la pensée des chrétiens. Chacun veut bien appeler Paganisme le culte voué à l'Argent, au Corps, à l'État, à la Matière mécanisée, etc... Peu acceptent de le rechercher dans le noyau même de son comportement. Et pourtant ! Il faut se

Suite page 3 ➡

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Brunel,
J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Hier la superstition.

Aujourd'hui la foi. On pouvait s'y attendre.

*Mais s'il est relativement aisé de montrer le ridicule
de la superstition, il l'est moins d'exprimer, en quel-
ques lignes, la majesté de la foi.*

*En bref, je pense que la foi est une rupture, une
tension et une confiance.*

*Le monde, infesté d'actes et de gestes utilitaires, est
un mélange invraisemblable d'intelligence et de sottise,
de réflexion et de légèreté, de sagesse et de folie ; il
troque le bon sens contre l'efficacité ; il transporte à
travers l'espace et le temps ses dieux, ses magies. A
propos des événements on dit : c'est le sens de l'his-
toire, cela devait arriver, il faut que jeunesse se passe, il
ne faut pas chercher à comprendre. Certains chrétiens
disent : c'est la volonté de Dieu, il faut s'incliner, se
soumettre à la destinée, abdiquer sa personnalité, se
résigner, renoncer...*

*La foi est une rupture de conception aussi bien de la
pensée que de la vie et des rapports entre les hommes.
La foi ne peut admettre les sortilèges des sorciers
modernes : elle refuse toute superstition non seule-
ment en droit mais en fait ; elle rompt avec ce qui s'est
toujours dit et fait si ce dit et ce fait sont obéissance
au courant incontrôlé des habitudes, de la simple*

poser la question : « *Moi, chrétien protestant, ne suis-je pas païen par quelque côté ?* », car Vinet avait bien raison lorsqu'il disait :

« *Qui verrait la religion dans les formes terrestres qu'elle a revêtues pourrait dire, avec une apparence de raison, qu'elle est un des plus grands maux que la nature ait infligés à l'humanité.* »

Jésus et la religion

J'ai toujours été frappé par le fait, au moins étonnant, que Jésus n'utilise pas le mot « religion ». Certes, je sais que son vocabulaire ne prise guère les mots abstraits et que même le mot « conversion » qui sous-tend tout son message, il ne l'a pas employé. Mais il me semble évident que, du point de vue de Jésus, le mot « religion », s'il l'eût connu, aurait exprimé une notion inassimilable : il aurait rejeté le mot comme il a rejeté l'idée et la chose. Le terme est païen en ce sens qu'il exprime une institution parmi d'autres, voire une attitude parmi d'autres. Jésus a apporté « LA VIE » : tout terme qui restreint cette réalité dénature sa pensée et ramène au paganisme. L'Église primitive le savait bien, aussi n'est-ce que lorsque l'Église s'organisa « à la romaine » que le génie particulier de Rome qui avait inventé le mot réussit à transformer en religion le Christianisme si bien que, depuis, de la droite à la gauche nous nous en gargarisons, aujourd'hui encore !

C'est extrêmement grave car, qui dit religion dit « frontières », « limites », or l'Évangile n'en a pas : il réclame toute notre vie pour la renouveler et lorsque c'est vrai cela fait éclater tous les cadres ! Plus de

distinction entre sacré et profane, plus de séparation entre esprit et corps !

Conséquences logiques

Il faut jeter les vieilles outres ! Le Christianisme ne peut vivre dans le cléricalisme : car l'Évangile ne connaît que des « laïcs », des hommes qui se trouvent dans une situation identique devant Dieu, des frères. Nos Églises sont-elles des sociétés de frères ou des chapelles fermées, paternalistes, imbues de leurs prérogatives, glorieuses et privilégiées ?

L'Évangile ne prescrit pas de rites, alors pourquoi en avons-nous ? Il nie qu'il puisse y avoir d'autre autorité que la sienne propre : pourtant nous en hiérarchisons à plaisir !

Il faut bien avouer que la pensée protestante elle-même (laissons chacun faire son propre procès !) n'est pas libérée des lambeaux du paganisme qu'elle traîne avec elle depuis si longtemps. Il faut que la Réforme se poursuive encore et toujours, pour témoigner du spiritualisme évangélique.

Aujourd'hui même, les erreurs, si souvent dénoncées, si souvent combattues, de la doctrine d'autorité et de la croyance à l'inspiration littérale de la Bible, font un retour offensif de grande envergure. Il est capital de retrouver le terrain de l'Évangile et de retrouver la liberté de Jésus. Ce sont ces doctrines qui sont à la base des sectes, des ecclésiologies, des particularismes.

« Christ nous a libérés : restez fermes dans cette liberté et ne reprenez pas le joug de l'esclavage. »

J.M. Charenzol

coutume de la mode de penser et de parler. Elle rompt avec les barrières et avec les ornières, avec les pantoufles feutrées, les capuchons ou les parapluies. Elle rompt avec certaine facilité d'être, de vivre et de croire. Elle refuse l'image habituelle d'un Dieu lénifiant ou d'une divinité toute puissante se servant de l'homme comme d'une marionnette. Elle refuse les abris tout faits des paroles pieuses et les casemates des croyances qui sont passeports pour une bonne mort.

La foi rompt avec ces pratiques malsaines qui consistent à se servir de la Bible comme d'un manuel ou de la faire parler comme un Nostradamus ; elle refuse la magie des versets tirés à l'aveuglette pour connaître la volonté de Dieu. Elle rompt avec ce Dieu qui n'est plus celui de Jésus, mais qui est alors le chef des magiciens.



Dès lors, la foi est difficile. Elle est tension de tous les jours. Car il n'est pas simple de vouloir échapper à la tentation de la facilité et pour certains à la fascination des pratiques secrètes ou des sortilèges.

La foi est la tension journalière d'avoir en face de soi le Dieu de Jésus qui juge en vérité et en amour, mais en justice aussi.

Elle est tension pour rester fidèle au Dieu Esprit qui inspire la pensée et le cœur, le geste et la parole, le Dieu droit, sans détours et qui n'aime pas les détours des hommes, ni les hommes qui le font parler alors qu'il se tait ; le Dieu qui n'aime pas être pris pour une pythonisse. Qu'on se rappelle à ce propos le sens des tentations de Jésus ; elles sont significatives.

Tension parce qu'il ne s'agit pas en matière spirituelle d'un doit et d'un avoir ou d'un droit à exiger. Il y a ici une obligation d'être qui est loin de la simplicité puisqu'elle refuse tout artifice.

La foi est tension parce qu'elle ne peut éviter la recherche, l'interrogation, le doute. Elle n'est pas une assurance, même une assurance de ce que l'on souhaite. Et l'interrogation est parfois difficilement supportable justement parce qu'elle est question, attente, remise en ordre, découverte fragile ; parce qu'elle sait que toute affirmation trouve aussi son contraire.

La foi est une tension parce qu'elle n'est jamais l'adhésion à quelque formule, rite, précepte ou croyance toujours contestables. La foi est tension parce qu'elle est risquée.

La foi est le risque de la confiance (1). Elle est confiance à travers cette tension en continuelle réinterprétation de l'existence et des rapports de l'homme avec Dieu. Aussi est-elle faite d'une musculature de l'être intérieur, de l'être tendu vers Dieu et tendu dans la vie — à la manière de Jésus, si l'on peut dire, sans repos ni confort.

Oserais-je dire que la foi est un parti-pris d'intime conviction et qu'elle devient ainsi apaisement d'âme ? : Dieu est avec nous quoi qu'il arrive. Les événements contraires peuvent survenir, Dieu est là. Nous avons à prendre des décisions personnelles, Dieu peut inspirer la réflexion et le jugement. Nous sommes dans la souffrance : Dieu est présent pour renouveler l'être. Les événements catastrophiques s'accumulent : ils ne sont pas le fait de Dieu, mais Dieu nous accompagne malgré tout. Et si tout est nuit autour de soi, si les chemins paraissent partout fermés, Dieu libère celui qui, dans sa rupture, dans sa tension, garde quand

même confiance en lui. Et lorsque tout est joie, la confiance éclate en chant de vie !

Prenons-y garde toutefois, cette confiance en Dieu ne signifie pas — comme beaucoup le pensent malheureusement — que Dieu soit paratonnerre, pompe à incendie ou garde-fou, c'est-à-dire prêt à délester l'homme confiant de toute éventualité négative ou même capable de le faire.

La confiance est un ordre de marche, une difficulté à saisir et à vivre. Vécue dans l'esprit de l'Évangile elle devient lumière et apaisement, force et victoire car elle s'inscrit en l'homme comme un chemin d'intériorité qu'aucun mot n'exprime vraiment mais que traduisent le courage, la sérénité et une maîtrise réfléchie.

P.R.

(1) Au mot confiance, le dictionnaire donne : Sécurité de celui qui se fie à quelqu'un.

Une "élection" abolie par la réussite

Une discussion a suivi l'article de P. Breitmayer sur « un peuple élu » (« Évangile et Liberté », 7 avril 1975). Monsieur Brunel donne son point de vue dans la série de quatre articles que nous publions. (Nous nous plaisons à répéter que ces articles étaient écrits avant la publication de celui du 7 avril.) Nous nous permettons de verser au dossier le texte qui suit de Pierre Ducros. Il est extrait de son livre : « La Bible et la méthode historique », édité en 1945.



« On peut mesurer la distance parcourue en rapprochant ces deux textes : « C'est à tes pères seuls que l'Éternel a attaché son affection, et après eux il n'a choisi que vous, leur postérité, parmi tous les peuples » (1) et l'hommage que l'Apocalypse rend au Christ : « Tu as racheté pour Dieu, par ton sang, des hommes de toute tribu, de toute langue, de toute race, de toute nation » (2).

Si nous usons encore de l'expression : peuple élu, nous la vidons de tout son contenu antique, primitif, quasi-magique. Nous avons parlé d'une vocation d'Israël : ce mot nous indique dans quelle direction orienter notre pensée. Ceci nous ramène à la constatation déjà soulignée qu'Israël est le seul peuple qui ait donné les prophètes et Jésus-Christ à l'humanité. Nous nous trouvons là devant ces vocations mystérieuses qui furent celles de certains peuples. La Grèce a eu, dans

une période de son existence, une phalange unique de penseurs et d'artistes. Israël, lui, a eu ses inspirés. De même que dans un cas les sommets de la pensée et de l'art ont été atteints et jamais dépassés depuis lors, dans l'autre cas ce sont les sommets de la vérité religieuse. Tel fut le génie d'Israël. Non, certes, du peuple pris dans son entier. N'en faisons pas un peuple de saints, pas plus que les Grecs ne furent tous des penseurs et des artistes. Une certaine conception de l'histoire sainte et du peuple élu est pleine de dangers et d'erreurs. Les constatations et les indignations des prophètes devant l'état moral et spirituel de leurs concitoyens prouvent abondamment l'exactitude de ce que nous avançons.

Il n'empêche que le fait d'avoir vu naître dans son sein les prophètes et Jésus permet de parler d'une vocation spéciale à Israël. Mais une dernière remarque soulignera le paradoxal de cette vocation : grâce à ses inspirés, Israël se détache du reste de l'humanité et ce sont eux qui, justement, ont proclamé, contre la foi enfantine de leurs compatriotes, qu'il n'y a pas de peuple élu et que devant Dieu, tous les hommes sont égaux. C'est le Christianisme qui, nous l'avons vu, a brisé les derniers vestiges du particularisme juif. Et c'est la pure logique de la Révélation biblique. »

(1) Deutéronome 10, 15.

(2) Apocalypse 5, 9.

UN GRAND ABSENT :

L'ESPRIT

Pragmatique, l'homme contemporain se veut un « homme d'action ». Son cœur ne frémit plus à l'évocation des grandes idées, les pensées les plus généreuses le laissent de marbre. Quelle joie pour lui de découvrir dans la vieille Bible un livre au titre prometteur : Livre des ACTES des apôtres ! Mais quelle surprise de lire dès les premiers chapitres, des discours. Alors quoi, ces actes ne sont-ils que des paroles !

Il fut donc un temps où PAROLES et ACTES ne formaient qu'une seule et même chose. Le résultat premier de la Pentecôte, ce fut un discours, et la conséquence de ce discours ce fut l'adhésion d'un grand nombre d'auditeurs qui rejoignent le camp de ceux qui affirment : « Ce Jésus que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Messie. Il l'a ramené de la mort à la vie, nous l'avons vu et nous en sommes témoins. ». L'ESPRIT, force puissante comme un vent de tempête, capable de transformer les hommes et les choses, était à l'œuvre. Puis le temps a passé sur cette dimension étonnante et peu commune de la vie... et les « autorités » ont cru de leur devoir de réduire l'esprit, de le réglementer, de lui trouver une place... la troisième dans le cortège des « choses de Dieu ». Avec sa place acquise, il a perdu son efficacité. Le voilà relégué, condamné à jouer les seconds rôles.

Lui qui était par nature puissance de vent et de feu, a été réduit à l'impuissance par la sagesse des hommes de bonne volonté. Et il n'est réapparu que de temps à autre, sous des formes bizarres, défiant la raison, mettant les personnes et les choses « hors de sens ». Lui dont le rôle et la fonction étaient (sont toujours) de donner le sens à la Parole de Dieu !

Cet esprit-là, n'est pas le bon, en tout cas pas le tout de l'Esprit. Celui qui a soufflé à Pentecôte a donné aux paroles

des discours un POIDS et une AUTORITÉ que nos prédications et messages divers ont perdus. De plus, il a tourné l'intelligence et le cœur des auditeurs vers une dimension qui fait défaut cruellement aujourd'hui : la CONFIANCE dans la parole dite, dans le témoignage proclamé.

Celui qui me parle ne cherche pas à me tromper, mais il m'apporte ce qui lui paraît le plus VRAI, le plus AUTHENTIQUE en lui.

Ainsi, une PAROLE est un ACTE. Sans cette force de l'esprit, elle ne restera qu'un bruit !

Que nos paroles, toutes ordinaires, toutes charnelles re-deviennent des ACTES, c'est ce que Pentecôte nous offre de meilleur pour rendre plus fraternel et plus vrai ce monde des hommes perpétuellement à la poursuite de son « âme ».

Et cela commence par notre propre disponibilité à la CONFIANCE en face de la parole qui nous interpelle.

Quand nous aurons compris et accepté que notre Dieu n'est pas « magique » et que son Esprit ne veut pas nous pousser aux extravagances, peut-être serons-nous alors en mesure de mettre fin à notre méfiance presque congénitale en face de l'Esprit. Irons-nous jusqu'à avouer qu'il nous manque et que nous avons besoin de lui pour continuer le chemin du témoignage ? Nous serons amenés à dire des mots et à vivre des situations peu naturelles pour l'homme pragmatique, mais pleins de sens pour celui qui sait que la vie saisit en nous, non seulement l'AVOIR, mais aussi l'ETRE.

Pentecôte est-il déjà passé ? Aurions-nous manqué le rendez-vous ? ... La caractéristique de l'Esprit, c'est précisément de ne pas se contenter de nos dates fixes, de ne pas s'habituer aux règles, il est donc toujours temps de combler le vide, de demander le retour de l'absent...

André Perrin

Prière

de

Pentecôte

(Tirée d'« Un Temps pour parler » de F. Cromphout, pp. 38 et 39.)

Répands ton esprit
Sur les jeunes et les vieux,
Sur les hommes et les femmes,
Sur le haut et sur le bas,
A l'ouest et à l'est.

Répands ton feu
Dans le cœur des hommes,
Dans la bouche des hommes,
Dans les yeux des hommes,
Dans les mains des hommes.

Envoie ton souffle
Sur ceux qui croient,
Sur ceux qui doutent,
Sur ceux qui aiment,
Sur tous ceux qui sont seuls.

Répands ton feu
Sur les paroles des hommes,
Sur le silence des hommes,
Sur les langues des hommes,
Sur les chants des hommes.

Envoie ton souffle
Sur tous ceux qui bâtissent l'avenir,
Sur ceux qui sauvegardent le bien,
Sur ceux qui préservent la vie,
Sur ceux qui créent de la beauté.

Répands ton esprit
Sur les maisons des hommes,
Sur les villes des hommes,
Sur le monde des hommes,
Sur tous les hommes de bonne volonté ici et maintenant,
Sur nous
Répands ton esprit.

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlle H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

ENTRE AMIS...

POURQUOI ES-TU PROTESTANT ?

Je pense que c'est là une bonne question, car une voix familière m'a dit un jour : « Inscris-toi au Parti socialiste, et laisse tomber l'Église réformée. ». A quoi j'ai répondu : « Ne te substitue pas à ma conscience. », car c'est vraiment une affaire de conscience.

Pour beaucoup, être protestant c'est une sorte de titre de noblesse. Un cheminot ardéchois disait devant moi : « Mes ancêtres ont fait la guerre aux soldats du Roi de France. ». Pour d'autres, être protestant c'est avoir du caractère, des habitudes de loyauté, avec ces travers coutumiers à la vertu sourcilleuse. Au fait, nous n'avons pas à tirer gloire des protestants de l'Ulster et de l'Afrique du Sud ! Note bien qu'on rencontre parfois un catholique qui est une esquisse ou un modèle de protestant, comme un écho de la parole du Baptiste : « ...de ces pierres, Dieu peut susciter des enfants à Abraham. ».

Et c'est pourquoi, écartant les anecdotes courantes, je veux partager avec toi, lecteur, la joie d'une bonne et large réponse venue d'un homme compétent, d'un ami d'enfance, fils de pasteur, licencié en théologie et professeur de son métier. Sois patient, tu ne seras déçu. Voici ce qu'il m'écrivait, par affection et par souci de vérité, voici bientôt cinq ans :

« J'en reste à un tableau simple. Jésus a été un homme authentique ; il s'est heurté à la tradition juive des écoles. Exemple : Traité des Pères III, 11 : « Rabbi Eliezer de Modein disait : Celui qui interprète l'Écriture contrairement à la tradition légale, malgré qu'il garde la Loi et ait les bonnes œuvres, n'aura point de départ au monde futur ». Traité Sanhédrin II, 3 : « Celui qui contredit les paroles des Scribes, pêche plus que s'il contredit la Loi ». Traité des Pères : Hillel dit : « L'homme qui n'est pas cultivé n'a pas crainte du péché, et les gens du peuple ne peuvent être pieux. ». Traité Baha Sotâ 22 : « Si quelqu'un a étudié l'Écriture, et la Michna, mais n'a pas suivi les écoles c'est un rustre. ».

La position de Jésus a été de faire appel au peuple par-dessus la tête des scribes et des pharisiens : Marc 7, 9-14, par exemple. Or Jésus était un rabbin :

même ses ennemis l'appellent Rabbi ; c'est un traître à la cause des théologiens professionnels.

Cette position n'a pas toujours été respectée dans le protestantisme, c'est elle cependant qui nous distingue, et toujours avec la même actualité du catholicisme. Voir Paul VI, dans le « Figaro » du 18 avril 1970, expliquant pour défendre l'autorité traditionnelle que saint Paul appelle ses fidèles « fils » et non pas « frères »... ce qui est faux.

Et cela nous distingue aussi et de façon décisive de l'Islam. Voir, par exemple, la tradition citée par R. Blachère en épigraphe à son « Introduction au Coran » : « Quiconque traite du Coran en usant de son jugement personnel, et est dans le vrai, est cependant en faute. ».

La passion de Jésus est un fait historique, attestée notamment par l'historien Tacite, et sa mort un fait que le Coran nie contre l'évidence.

Assurément, toutes les traditions chrétiennes n'ont pas la même force. Mais quoique nos pasteurs et théologiens ne l'aient pas toujours admis, notre église est le lieu où la liberté n'est pas seulement un fait toléré, mais elle est de droit pour tout homme sérieux qui s'y engage de toute son âme. La sainte Cène est ouverte sans condition à toute personne qui la demande, il n'en est ainsi d'aucune autre Communion. Je comprends à ta lettre que tu as eu l'occasion d'être plusieurs fois déçu. Pourtant je crois que le chemin des prédicateurs laïques est juste à condition de les mener réellement vers « le peuple ». En rester à l'essentiel, à ce que nous aimons vraiment et le dire avec simplicité. (Fin de citation)

Je suivrai ce conseil en ajoutant que ni le talent ni la foi, ni la vertu ne sont des garanties de compétence et d'information ; c'est un peu pour cela que tant de services religieux, tant de sermons surtout, sont fort éloignés des problèmes vitaux. Mais heureusement, nous ne sommes pas condamnés à l'amertume, nous respecterons cette liberté de droit évoquée par mon ami, sans oublier quelle en est la source : le combat du Galiléen.

François Juston

MINISTÈRE PASTORAL

PERMANENCE

ET

ADAPTATION

A juste titre, la direction d'« *Évangile et Liberté* » a pris l'initiative de susciter un dialogue sur le ministère pastoral et son exercice aujourd'hui.

Il est bon de temps à autre de revenir sur des problèmes qui ont pu paraître définitivement résolus... et qui, heureusement, ne le sont jamais tout à fait !

Ainsi, en est-il du ministère pastoral.

D'abord, je dirai que je ne crois à aucune forme de cléricature. Je sais ce qu'est *la fonction pastorale*, et je reste convaincu que tout croyant est appelé à en prendre sa part : c'est être responsable et pas seulement mouton docile ou consommateur au sein d'une communauté.

Par contre, je suis incapable de dire ce qu'est un pasteur — un homme pasteur —. L'envisager serait supposer qu'il y ait un *état pastoral* qui se surimprime à notre nature. Aussi, je me méfie d'instinct lorsque je sens chez quelqu'un le désir d'estomper les réactions humaines au profit d'une « attitude pastorale ». Il y a une façon de se vouloir tout à tous, d'offrir en permanence un sourire avenant, une poignée de main « chaleureuse » ou des paroles réconfortantes qui, malgré toutes les apparences, est refus de soi. Dans le pasteur, je veux d'abord voir l'homme et non le fonctionnaire de la religion.

Peut-être est-ce parce que je n'ai jamais su ce que c'était d'être pasteur — d'en avoir le personnage — que je me passionne toujours autant pour le ministère pastoral ?

Je ne sais pas ce qu'est un pasteur, et je souhaite ne jamais le savoir. En dépit de réflexes solidement enracinés, le pasteur n'est surtout pas un petit surhomme. A mes yeux, c'est celui qui, de par sa formation et sa disponibilité pratique, a, dans l'Église, plus de facilité à enseigner que d'autres et davantage de temps à y consacrer. Un point c'est tout.

Je ne sais pas ce qu'est un pasteur, mais je crois à la nécessaire et permanente fonction pastorale. Au travers de modalités différentes, je crois qu'elle est, aujourd'hui comme hier, *annonce de la Parole, amitié ou main tendue, et souci de l'animation d'une communauté*.

La fonction enseignante dans l'Église

Jésus rappelle que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais tout autant de toute parole ou de toute promesse qui vienne de Dieu. L'Évangile — l'assurance de l'amour de Dieu — est nécessaire à tout homme. Même s'il n'en a aucune

conscience ou s'il boude les prêches habituels des églises.

Nous avons tous besoin d'une parole de Dieu. D'une bénédiction. Cette parole est référence constante à Jésus-Christ : la Parole ou le Verbe. Elle n'est pas parlote élégante ou habile.

Tout homme attend cette parole, même à son insu. Cette parole que Dieu adresse — l'Évangile — reste la même quelles que soient les évolutions et les circonstances. Par contre, les paroles par lesquelles nous témoignons de la Parole et nous invitons à la recevoir, ne sont pas intemporelles. Ces paroles — nos concepts, nos mots et nos formulations — doivent emprunter les modes de communication du lieu et du moment.

C'est dire qu'enseigner, ce n'est pas faire appel à *une vérité*, seule et immuable. Ce n'est pas endoctriner. Ce n'est pas rabâcher un certain nombre de propositions théologiques. Ce n'est pas soumettre à notre propre approche de la vérité. Ce n'est pas vaincre, mais convaincre.

Dans cette perspective, l'enseignement « magistral », dans la prédication, dans les rencontres d'enfants ou d'adultes comme dans des échanges particuliers, devra souvent céder le pas à d'autres modes de recherche où le souci d'amener à une prise de conscience prendra le pas sur les vérités affirmées.

C'est toute une conversion des méthodes de transmission de l'Évangile qui s'en trouve impliquée.

Le ministère d'amitié dans l'Église

Jésus ne nous a pas laissé une somme de connaissances à apprendre pour que nous soyons sauvés. Son enseignement n'a prétendu à aucune systématique.

Jésus a toujours eu le souci de rencontrer des hommes et de les appeler à découvrir Dieu présent à leur côté : c'est là *sa vérité*. Les plus beaux discours et les meilleures formulations n'y suppléeront jamais.

Le ministère pastoral — dont le pasteur n'a pas l'exclusive — implique cette *disposition à la rencontre et à l'accueil*. Mais ce comportement doit être limpide. Nos dispositions naturelles ne suffisent pas à le motiver. Rencontrer et accueillir, ce n'est pas seulement offrir une poignée de main, une tasse de thé ou des salles avec de belles moquettes. Constamment, dans l'Église, on se leurre sur la réalité de l'accueil. On confond le paquet et son emballage. Il faudrait sérieusement s'interroger sur ce que signifie accueillir au nom de Jésus-Christ, ou sur *le pour quoi* de cet accueil.

Accueillir, selon Christ et pour lui, c'est ne se prévaloir d'aucune supériorité. C'est tendre la main dans une attitude de requête. Je pourrai peut-être donner, si d'abord je suis décidé à recevoir. Mais est-on convaincu dans les églises que l'on doit *recevoir* de celui qui est à la porte, quel qu'il soit ?

Que l'accueil passe par des visites reçues ou rendues, par des réunions de types variés, peu importe : l'accueil est attitude. Il ne se fige en aucun comportement particulier.

Le ministère d'animation dans l'Église

Quel est l'avenir des institutions ecclésiastiques avec leurs états-majors, leurs liturgies, leurs sacrements et tout ce qui relève de leur organisation ? Il est bien difficile — et peut-être secondaire — de répondre à cette question.

Il y aura, par contre, toujours des hommes passionnés de Dieu. Ces hommes et ces femmes, dans l'institution ecclésiastique ou en dehors, se réuniront pour partager, méditer ensemble et prier.

Il faut donc non seulement avoir une *attitude d'accueil* qui soit appel à la découverte de Dieu, mais aussi *des cellules d'accueil* quelques noms qu'on leur donne. Au travers d'elles, le dialogue et l'enrichissement mutuel pourront transiter.

Or, quoi que nous en pensions, pour la plupart de nos contemporains, le culte et les formes classiques de vie d'Église ne constituent plus des cellules d'accueil. Il importe donc d'en susciter d'autres qui répondent davantage à leur attente.

Participer au ministère pastoral, c'est contribuer à l'animation de la vie d'une communauté. C'est, en fonction des besoins, promouvoir certains types de rencontres et coordonner entre elles les différentes cellules au travers desquelles s'exprime la même quête de Dieu.

Parce que Dieu est fidèle — ou lumière — et parce que beaucoup d'hommes aujourd'hui comme hier sont en quête de vérité et de vie, il faudra toujours des communautés pour accueillir, parler de Dieu et permettre de partager et de s'enrichir sous son regard.

Le ministère pastoral, au travers de formes adaptées aux besoins présents, a de beaux jours devant lui.

Encore faut-il que nous y croyions.

P.J. Ruff

LA LIBÉRATION

Il a fallu 95 thèses à Luther pour mettre la Réforme en équation, et 25 sessions au Concile de Trente pour y porter remède.

Le goût pour les thèses reparaît ces temps-ci chez certains théologiens qui viennent de prendre position au sujet de la libération de la vie et de la pensée religieuses, soit pour l'accentuer, soit pour la modérer. Le « *Christianisme au XXème siècle* » du 20 mars et « *Le monde* » du 22 mars ont fait connaître les documents de base ; le pasteur G. Appia en a donné un commentaire dans « *Réforme* » du 29 mars et du 2 avril. « *Évangile et Liberté* » en a donné les thèmes le 21 avril.

Il s'agit d'une part de quinze thèses, élaborées par treize théologiens catholiques (pour la plupart dominicains), rendues publiques dans un *Manifeste* publié sous forme de brochure, affirmant avec vigueur les libertés et les droits du chrétien dans l'Église et dans le monde ; il s'agit d'autre part de treize thèses, reconstituées conventionnellement pour les contester, par dix-huit théologiens de diverses confessions chrétiennes (six luthériens, cinq catholiques, deux orthodoxes, un presbytérien, etc...), sous forme d'un *Appel* lancé d'Hartford (Connecticut) au nom d'une théologie plutôt classique qualifiée d'« affirmative ».

Des adversaires différents sur des terrains différents

Les uns et les autres contestent pour mieux affirmer ; mais pas sur le même terrain, ni face aux mêmes adversaires.

Le *Manifeste* revendique la libération de la vie chrétienne ; l'*Appel* conteste le libéralisme humaniste. Leurs attitudes s'entre-croisent : le *Manifeste* est un appel à la liberté, l'*Appel* est un manifeste pour la pureté de la tradition. Le *Manifeste* se préoccupe du comportement des chrétiens, l'*Appel* se préoccupe des croyances.

Le *Manifeste* des treize dominicains énonce une sorte de « Déclaration des droits de l'homme chrétien », face au *Droit* imposé par l'Église : celle-ci doit procéder à un « *aggiornamento* » de son *Droit*, et le *Manifeste* entend y contribuer en rappelant que « l'Église du Christ n'a qu'une loi : la liberté de l'amour », et que la liberté des chrétiens « s'énonce en termes d'espérance ». C'est pourquoi il proclame les « droits inaliénables » et les « libertés fondamentales » du chrétien, et dénonce l'autoritarisme, le cléricalisme et le juridisme abusifs de l'Église actuelle.

L'*Appel* des dix-huit, effrayés par « une perte apparente du sens de la transcendance » et exaspérés par les empiètements d'une sécularisation envahissante et d'idéologies conquérantes (eschatologie politique, humanisme scientiste et positiviste), collecte ces attitudes dangereuses et les condense commodément en quinze thèses, dont il est ensuite plus aisé de se démarquer, pour les rejeter.

Ainsi, les thèses dominicaines ont une portée *pratique*, là où les thèses « œcuméniques » ont une portée *doctrinale*. Les uns réclament *plus de liberté*, dans les manifestations de la vie chrétienne ; les autres *moins de libertés* (au pluriel) prises à l'égard de la doctrine. Cela se voit clairement sur le terrain de la politique, le seul où ils se croisent : les treize dominicains y sont plus hardis que les dix-huit « œcuméniques » ; ils le peuvent, car il s'agit du comportement des chrétiens, et non de la pensée de l'Église. Qu'on en juge.

Thèse 6 du *Manifeste* : « Tous les chrétiens sont libres et responsables de leurs choix politiques. Ils sont libres de traduire dans le champ politique la prise de parti de l'Évangile en faveur des opprimés, des dépourvus, des laissés-pour-compte ». Et, avec plus de hardiesse — car, s'ils visent les institutions, il ne s'agit toujours pas de doctrine : « Il appartient à la liberté chrétienne d'imaginer et de vouloir un avenir politique nouveau, sans se laisser arrêter aux situations acquises, quitte à combattre les complicités et les privilèges par lesquels les institutions de l'Église sont liées ».

L'*Appel* des dix-huit montre plus de prudence : *Thèse adverse No 9* : « Les institutions et les traditions sont oppressives (...) ». *Réponse des dix-huit* : « Il faut en faire une critique impitoyable. Mais la communauté humaine requiert inévitablement des institutions et des traditions sans lesquelles la vie dégènerait en chaos et en nouvelles formes d'esclavage ».

Bien sûr...

Thèse adverse No 10 : « Le monde doit servir d'agenda à l'Église. Les programmes sociaux, politiques et économiques pour améliorer la qualité de la vie sont absolument normatifs pour définir la mission de l'Église dans le monde ». *Réponse des dix-huit* : « Parfois la mission de l'Église coïncide avec les programmes du monde. Mais les normes qui régissent l'activité de l'Église découlent de sa propre perception de la volonté de Dieu pour le monde ». Il y a là, certes, une grande sagesse, mais aussi, à coup sûr, une subtilité certaine.

Des méthodes différentes

Ces deux groupes de théologiens, d'ailleurs, n'emploient pas la même méthode pour se battre.

Le *Manifeste* se bat à découvert. La méthode est directe ; le ton est vif ; la forme, et parfois le fond, naïfs (mais connaissons-nous bien les us et coutumes des autorités catholiques romaines ?). C'est la voix du psalmiste criant ses

EN QUESTION

besoins à Dieu. C'est un peu Luther proclamant sa soif de liberté au sein d'une Église asservissante, et en appelant — comme trois fois ici les dominicains (thèses 1, 5, 11) — à la *conscience*. C'est une question pour eux de vie ou de mort. C'est le « Mehr Licht » de Gœthe, transposé en « Plus de liberté ! ». Et ce cri, pour nous, a quelque chose d'« irritant » peut-être (G. Appia), mais aussi certainement d'émouvant par sa fraîcheur, sa provocation, son exigence quasi-enfantine, c'est-à-dire inéluctable et irrésistible.

L'*Appel* au contraire fait un détour ; il se met comme à l'abri derrière des thèses formulées par ses rédacteurs, de façon à être mis dans l'obligation de les rejeter. Cela crée parfois une gêne chez le lecteur. C'est un peu l'attitude visée par le proverbe : « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage ». C'est le procédé plus ou moins astucieux de certains élèves débutants, en philosophie, qui inventent de toutes pièces un adversaire, auquel ils prêtent des thèses dont il est aisé ensuite de triompher bruyamment. N'exagérons rien : il reste que cette méthode rappelle fâcheusement, sur le terrain théologique cette fois, la condamnation conditionnelle des autorités romaines : « Si quelqu'un dit ceci, qu'il soit anathème ! ». N'est-ce pas là un peu « crier avant d'être écorché » ?

Des œcuménismes divergents

Nous nous sentons plus près, pour toutes ces raisons, des revendications dominicaines, même si elles paraissent, à un tenant de la Réforme, élémentaires et comme allant de soi ; et nous sommes plutôt gênés par l'ambiguïté des protestations de l'*Appel* d'Hartford, qui se bat contre des adversaires « postiches ». D'autres que nous auront, peut-être, la même impression si ces textes font l'objet de débats œcuméniques, comme le souhaitent les dominicains pour leur *Manifeste*. Cette appréciation elle-même est-elle un trait d'œcuménisme ? On nous dira que non, puisque les dominicains ne font en fin de compte que rejoindre des positions protestantes : il ne s'agirait donc que d'un faux œcuménisme, à sens unique, impérialiste et satisfait.

Nous répondrons d'abord qu'à certains égards le monde chrétien se divise aujourd'hui selon des critères différents de ceux d'hier : intégristes, catholiques et protestants, d'un côté ; cœurs épris de liberté et de responsabilité de l'autre. Nous ajouterons que l'*Appel* est, en fait, de source œcuménique, mais qu'il n'en est pas plus convaincant pour cela ; alors que les treize du *Manifeste* sollicitent l'attention œcuménique, mais en reconnaissant qu'ils se situent « dans le contexte de leur Église » (Préambule). De toute façon nous préférons un œcuménisme *endogène*, spontané, traduisant un besoin d'harmonie spirituelle profond et vécu, à un

œcuménisme *exogène*, d'importation, introduit pour des raisons intellectuelles, opportunistes, ou dogmatiques.

Disons, enfin, que si nous reconnaissons la valeur de la profession de foi sur laquelle s'achève l'*Appel* des dix-huit, nous nous avouons touchés par la simplicité de cœur de la dernière thèse du *Manifeste* : « En toute hypothèse, il est reconnu au chrétien la liberté de laisser l'Esprit lui inspirer sa prière comme il veut, où il veut, quand il veut ».

« N'éteignez pas l'Esprit. »

Ch. Willm

NOTES

Coup d'œil sur le *Manifeste* des treize dominicains

1 : Droit d'appel en cas de condamnation. 2 : Droit à l'égalité de dignité dans l'Église. 3 : Droit à la liberté spirituelle au niveau des *mœurs* ; dans la vie personnelle, en matière de morale, en matière politique (4, 5 et 6). 7 : Droit à la liberté dans le monde *culturel* ; dans l'expression de la foi (8), dans la recherche (9), dans la constatation des faits tels qu'ils sont (10). 11 : Droit au *dissentiment* ; qu'il s'agisse du témoignage (12), des formes de réalisation de l'Église (13), ou de la participation à l'eucharistie (14). 15 : Droit à la prière personnelle, de cœur, inspirée par l'Esprit, en tout temps et en tout lieu.

D'où la *condamnation* : de toute décision arbitraire (1) ; de toute discrimination d'origine cléricale (2) ; de toute tentative d'aliénation de la liberté religieuse (3) ; de toute autre autorité que la lumière de la vérité dans la recherche en matière de morale (5) ; de toutes les complicités et les privilèges qui lient les institutions de l'Église (6) ; de tout critère extérieur dans la recherche en matière d'art, de vie culturelle, de recherche du vrai (7) ; des contingences d'opportunité et des pressions exercées, quand le rayonnement de l'Évangile est en jeu (10) ; de l'uniformité de réalisation dans l'Église (13) ; de tout juridisme dans la recherche liturgique (14) ; de tout conditionnement psychologique abusif en matière de prière (15).

Extrait des thèses idéologiques réfutées par l'*Appel* des dix-huit d'Hartford

1 : La pensée moderne est normative pour la foi et la vie chrétiennes. 2 : « Les affirmations religieuses sont totalement indépendantes de tout discours raisonnable ». 3 : « Le langage religieux se réfère à l'expérience humaine et à rien d'autre ». 4 : « Jésus ne peut être compris qu'en fonction de modèles contemporains d'humanité ». 5 : « Toutes les religions sont également valables... ». 6 : « S'accomplir et être fidèle à soi-même, c'est là toute la signification du salut ». 7 : Cette thèse minimise le mal. 8 : « Le seul but du culte rendu à Dieu est de promouvoir l'accomplissement individuel et la communauté humaine ». 9 et 10 : citées ci-dessus. 11 : Affirmer la transcendance de Dieu éloigne des problèmes sociaux. 12 : « Le combat pour une humanité meilleure amènera le Royaume de Dieu ». 13 : « La question de l'espérance d'un au-delà de la mort est une question hors de propos... ».

(Les thèses et les réponses sont traduites de l'anglais : L.W.F. Information, numéro 5, 75.)

VOYONS DE PLUS PRES

On le sait, le catholicisme connaît un renouveau évangélique indéniable. Les protestants suivent cette évolution — inespérée après tant de siècles d'immobilisme — avec des sentiments qui vont de l'étonnement, en passant par une curiosité sympathique, à l'espoir encore tremblant d'une réconciliation possible. Certains vont même jusqu'à une admiration qui aboutit parfois à une imitation fort discutable.

Il faudrait, semble-t-il, regarder les choses de plus près, sans parti pris, mais avec lucidité, en essayant de répondre à deux questions :

1) La grande masse du peuple catholique est-elle réellement mue dans ses profondeurs ; le sentiment religieux populaire a-t-il vraiment changé de caractère ?

2) Quelle est l'importance et quelles sont les limites de l'esprit critique qu'on voit se manifester dans l'Eglise romaine d'aujourd'hui, particulièrement au niveau de la hiérarchie.

Depuis que priorité a été donnée aux langues vivantes sur le latin, et que l'on a rendu à la lecture de la Bible la place qui doit être la sienne dans une Eglise chrétienne, un certain nombre de fidèles réalisent enfin que c'est dans la vie de tous les jours — et non plus seulement à certaines heures et en des lieux consacrés — que doit se manifester la foi.

Il y a une dizaine d'années à peine, le problème ne se posait pas à la majorité des catholiques, car, vie sociale et vie religieuse formaient deux domaines si bien séparés que, pour être « sauvé », il s'agissait moins de « vivre l'Evangile » que d'être « en règle avec l'Eglise ».

Le changement est donc d'importance et la question n'est pas de le minimiser, mais de voir s'il est généralisé et profond.

Tout d'abord, il faut constater, avec les autorités romaines elles-mêmes, une diminution très sensible de la pratique religieuse, et observer que là où la « pratique » perd de son importance la foi aussi perd du terrain, comme si celle-ci ne pouvait aller sans celle-là.

Au reste, c'est un fait reconnu : un catholique passe plus souvent à l'athéisme que, par exemple, au protestantisme ou à tout autre confession religieuse. Et cela s'explique : quand on a sucé avec le lait le principe qu'obéir à l'Eglise est exactement obéir à Dieu, alors, quand on rompt avec l'Eglise, le plus souvent on se détache de Dieu.

Pour la majorité de ceux qui restent fidèles à l'Eglise (que leur pratique soit régulière ou épisodique), il est difficile d'affirmer que le sentiment religieux a réellement changé de caractère : il continue à s'exprimer essentiellement par des manifestations de caractère sacré sans lesquelles leur vie religieuse et spirituelle leur semblerait vide.

Dans ces conditions, peut-on croire que le message véritablement révolutionnaire de Jésus de Nazareth a été saisi dans toute son exigence ? Car, ne l'oublions pas, « la bonne nouvelle c'est que nous n'avons pas besoin de religion pour vivre, pas besoin de rites, de cérémonies, d'interdictions ou de permissions, mais seulement de Jésus-Christ ».

Le pasteur Crespy, qui a écrit ces lignes, ajoutait dans la même page :

« Je parle d'une 'religion' qui n'est que la caricature de la foi, celle qu'on confond trop souvent avec l'Evangile. Or, cette religion, Jésus ne l'a rencontrée que d'une seule et unique manière : pour la combattre, en dénoncer l'imposture, et, si possible, en finir avec elle... Mais les hommes, inconsolables de l'avoir perdue, l'ont ré-inventée et l'on baptisée 'chrétienne' pensant ainsi la réhabiliter et la rendre inoffensive. »

Peut-on affirmer que le sentiment religieux populaire s'est aujourd'hui dégagé des mythes et rites païens qui se sont réintroduits dans le christianisme primitif au cours des siècles et particulièrement au IV^e, quand la religion chrétienne, jusque là persécutée, devint officielle dans l'empire romain ?

Et plus tard, au XVI^e siècle, n'est-ce pas Rome qui, en combattant la Réforme, n'a pas permis à la chrétienté tout entière le retour aux sources de la foi que des âmes pieuses et lucides jugeaient indispensables ?

Quatre siècles ont passé depuis. Ne nous faisons pas d'illusions. La « religion » n'est pas abattue : les vieux mythes ont la vie dure.

Heureusement l'Evangile aussi, dans sa simplicité.

C'est pourquoi nous accueillons, sans excessive admiration, mais avec une grande espérance, le nouveau évangélique de l'Eglise romaine.

En ce qui concerne l'entrée spectaculaire de l'esprit critique, contestataire dans l'Eglise et le monde romain depuis Vatican II, il nous faut aussi regarder de plus près. On voit bien que des limites strictes lui sont assignées qui le neutralisent en grande partie.

Il ne faut pas confondre « esprit critique » et « liberté de pensée ».

A l'évidence, les évêques d'aujourd'hui — même les plus avancés — ne sont pas libres de leurs positions. On sait que certains se sont permis de critiquer vivement l'encyclique « Humanae vitae ». Pourtant, sur les problèmes de la contraception, du divorce, du mariage des prêtres, et, plus actuellement, de la libé-

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

ralisation de l'avortement, ils doivent bel et bien s'aligner sur le Vatican.

Le communiqué publié après l'Assemblée plénière épiscopale de Lourdes au sujet du projet de loi relatif à l'interruption volontaire et thérapeutique de la grossesse, montre clairement que *l'autorité réside toujours dans le pouvoir absolu du pape, et non dans la conscience des croyants.*

En fait, l'Église — quoique définie par le Concile comme « le peuple de Dieu » — reste une Église centralisée, monolithique.

Pourtant, dira-t-on, le synode de Rome, en octobre 1974, lui a donné de sérieux coups de boutoirs : en effet, la revendication principale de ce synode (dont le thème était : « l'évangélisation dans le monde d'aujourd'hui ») a été celle d'une décentralisation, d'une régionalisation, d'une sorte de pluralisme.

Mais là aussi, il faut *regarder de plus près*. On s'aperçoit alors qu'il ne s'agit que d'un pluralisme dans les formes religieuses.

« *Pourquoi — a demandé un évêque asiatique — ne pas consacrer du riz et du thé au lieu de pain et de vin ?* »

On le voit, la critique ne va pas très profond.

On peut même s'étonner qu'il ait fallu des siècles pour arriver à pouvoir exprimer une revendication si naturelle et si éminemment pédagogique : celle de la liberté de présenter aux populations indigènes d'Afrique, d'Asie ou d'ailleurs, une image de la foi et de l'Évangile autre que l'image de marque de Rome.

Oui, il a fallu des siècles pour qu'on se rende compte que l'évangélisation ne doit pas être une opération chirurgicale consistant à trancher une fibre religieuse traditionnelle pour greffer ensuite une religion « parachutée » avec ses pompes et ses rites calqués sur ceux de Rome, sans rien conserver de ce qui exprimait l'élan d'âme primitive vers la divinité.

Rendant compte de la contestation du synode de Rome, un journaliste a écrit dans un hebdomadaire répandu : « *Il s'agit de l'instauration d'un véritable pouvoir régional. Luther n'avait pas réclamé autre chose* ».

Là, il nous faut énergiquement protester !

Aucune commune mesure avec l'exigence absolue, irrépressible, de la liberté de conscience.

É. & L. — 19.5.1975

Quand il disait : « Je ne puis penser autrement », Luther réclamait beaucoup plus qu'une liberté de tactique, d'action, de mouvement, mais *la liberté fondamentale* — qui est un attribut de l'homme — celle d'admettre ou de rejeter telle croyance imposée par l'Église.

La hiérarchie catholique la plus audacieuse, les fidèles les plus sincèrement touchés par l'Évangile, sont loin d'avoir atteint ce degré dans le libre examen.

Aussi, si sympathique que soit l'évolution de l'Église romaine, elle ne nous paraît pas justifier l'admiration qu'expriment un certain nombre de pasteurs et de laïques protestants — et moins encore une imitation choquante.

Car il faut bien le dire, nous assistons avec peine à un bizarre chassé-croisé.

Tandis que les prêtres se disent maintenant volontiers « pasteurs », célèbrent des « cultes », font chanter des cantiques huguenots, usent du tutoiement dans le « Notre Père », distribuent la communion sous les deux espèces, etc..., nos propres pasteurs procèdent à des « offices », des « ordinations », font réciter en chœur des « litanies », recommandent des « retraites » dans des « monastères » ou des « frères » et des « sœurs » prononcent des « vœux »... N'y a-t-il pas là de quoi rester quelque peu effaré ?

Précisément, à Taizé, l'équivoque est complète.

Un compte rendu du concile des jeunes, paru sans signature dans le « Cep » d'octobre 1974, nous apprend que « c'est à l'Église catholique qu'appartenaient, sans aucun doute, la grosse majorité des participants », qu'on y a chanté « principalement des psaumes huguenots et des chorals luthériens », qu'au cours d'une procession « une icône du Crucifié a été portée par les « frères » dans les différents secteurs de l'immense enceinte », qu'à l'office du samedi « quarante mille bougies (quelle différence avec des cierges ?) ont été allumées », qu'on a prié pour le pape Paul VI et que, s'il n'a pas été fait mention de la vierge Marie, l'église de Taizé (pour marquer sa vocation œcuménique sans doute) présente « sur un de ses côtés, une icône orthodoxe (une vierge) et un tabernacle (catholique) ».

L'auteur de l'article voit dans ce concile, tel qu'il s'est déroulé « dans une ambiance de joie débordante et d'adoration, des signes de résurrection ». Il conclut par cette affirmation déconcertante :

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
25-26 octobre 1975

Avec la participation de :

Mme E. LABROUSSE — GOGUEL
Le pasteur A. MAILLOT
Le pasteur G. MARCHAL

Thème

CONVICTION ET TOLÉRANCE

« Si, en travaillant pour l'Église universelle, c'est aussi (1) pour l'Église catholique que travaille le concile des jeunes, c'est pour une église changée (en quoi ?), purifiée (de quoi ?), réformée » (comment ?).

Naturellement, aucune précision n'est donnée. On comprend fort bien que, dès qu'il s'agit d'œcuménisme, les catholiques n'oublient jamais de citer Taizé en exemple.

Il est possible que, face aux changements visibles dans l'Église romaine, le protestantisme donne l'impression de statisme. A nous de démontrer qu'il n'en est rien.

Commençons par reprendre une vive conscience de notre héritage spirituel. N'oublions pas que la contestation des réformateurs est allée d'emblée, il y a quatre siècles, bien plus profond que celle de bien des penseurs catholiques d'aujourd'hui, c'est-à-dire à l'essentiel : *l'Évangile inséparable de la liberté.*

Ensuite, à notre tour, poursuivons l'œuvre de Réforme, c'est-à-dire de recherche et d'approfondissement de l'Évangile, indispensable en ces temps nouveaux où, plus encore qu'au XVI^e siècle, et sous des formes différentes, la liberté personnelle de pensée est menacée, où les valeurs chrétiennes traditionnelles sont, à tort ou à raison, remises en cause.

Faisons-le sans orgueil, mais sans excessive humilité, nous fondant sur la seule vérité qui reste inébranlable au milieu des tempêtes : Jésus, son amour, son sacrifice, son exemple.

Y. Chabrol-Leyris

(1) Souligné dans le texte.

Lettre ouverte

au pasteur Michel Viot

Cher Ami,

Tu viens de publier aux Éditions Albatros un livre au titre vigoureux : *Chrétiens sans religion*. Te dirais-je immédiatement, pour être tout à fait sincère, que ce titre que j'aimais me laissait espérer plus et mieux ?

Tu dénonces ce que tu appelles le « néo-christianisme », à savoir un christianisme infidèle qui, par mimétisme avec les mouvements révolutionnaires actuels, trahit l'Évangile au nom du marxisme. Le « néo-christianisme » se confond pour toi avec une religion sociale et politique ; il représente ainsi, par rapport à la plénitude de l'Évangile, une réduction condamnable et un appauvrissement douloureux que tu regrettes du fond du cœur. Ce « néo-christianisme » évacue, en effet, selon toi, en contestant l'autorité de la Bible et dans l'Église, en politisant la prédication et les catéchismes, en désacralisant la liturgie et sanctifiant l'engagement politique à gauche, tout ce qui, dans notre foi, est proprement **religieux** et devrait donc constituer le centre du christianisme. Je comprends tes craintes que plus d'un égarement justifie ; je comprends aussi ta tristesse et la partage parfois.

Cela étant clairement dit, je ne vois pas pourquoi, tel un croisé investi d'une mission héroïque, tu adoptes, à l'égard de ceux que tu dénonces sans ménagement, le ton d'un triomphalisme véritablement déplaisant : « *Pour moi, les chrétiens gauchistes seront donc des possédés qu'il importe d'exorciser au plus vite, pour leur bien et celui d'autrui. A travers eux, c'est surtout leur démon que je vise, et contre les démons il n'est jamais de moyens trop violents* » (p. 19). Le « luthérien traditionaliste » (p. 190) que tu es veut-il véritablement, en restaurant la civilisation « occidentale » que tu estimes menacée par le péril marxiste, restaurer du même coup la chasse aux sorcières ? D'aucuns te diront que tu tombes ainsi de Charybde en Scylla. Certains te répondront que, de toute façon, Marx appartient à l'Occident et Jésus, même s'il est la « seconde personne de la Trinité » (p. 157), au Moyen-Orient. D'autres enfin, dont je suis, te diront avec Nicolas Berdiaeff : « *Le véritable adversaire du christianisme et de toute religion n'est pas le système social du communisme, beaucoup plus conforme au christianisme que le capitalisme, mais la pseudo-religion du communisme qui veut remplacer le christianisme* » (N. Berdiaeff, *Christianisme-Marxisme*, Le Centurion, pp. 68-69).

Tu me répondras que tu n'es pas sociologue mais théologien, qu'il ne t'appartient pas, par conséquent, d'opter pour un système économique plutôt que pour un autre et que c'est bel et bien cette « pseudo-religion », que stigmatise

Berdiaeff, que tu vises. A te lire, on sent bien que ton choix est fait dans le sens de la droite et que l'Évangile que tu prêches n'est nullement dépolitisé. Ce que tu reproches à la gauche, cette dernière serait symétriquement fondée à te l'imputer. L'on regrette d'autant plus que tu ne poses jamais franchement la question de savoir du système capitaliste ou socialiste lequel est plus conforme aux exigences de l'Écriture, à l'Esprit de l'Évangile. Même si tu refuses obstinément d'aller si loin et de te laisser entraîner sur un chemin qui n'est pas le tien, qui n'est pas celui de la pure théologie dont tu te réclames (mais cette théologie prétendument apolitique n'est-elle pas un mythe, une abstraction et une solution de facilité ?), il aurait fallu que tu nous dises ce que tu penses d'un christianisme social. Il a ses fondements bibliques. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire le livre monumental de Pierre Bigo : *La doctrine sociale de l'Église* (PUF, 550 pages). Nulle part, dans ton livre, tu ne donnes les éléments permettant d'élaborer une doctrine sociale dans l'Église. S'opposer aux chrétiens politiques, en écartant purement et simplement un problème aussi décisif, n'est-ce pas fuir l'essentiel du débat et se condamner à paraître singulièrement léger ?

Tu es pasteur. Tu tiens à ce qu'on le sache. « Pasteur Michel Viot » : telle est la manière choisie sur la page de couverture de *Chrétiens sans religion* pour annoncer l'auteur de ce livre. Dans de telles conditions, qu'il me soit permis de te dire mon étonnement et ma stupeur en te voyant chercher dans les encycliques pontificales, abondamment citées, les arguments que tu opposes à tes adversaires. Quant à Karl Barth, c'est avec des citations... du père Bouillard que tu l'attaques. C'est un peu fort tout de même ! En passant, je te rappelle que Barth n'est pas allemand, comme tu le dis (p. 128), mais suisse. Rendons à César... Tu connais la suite. Puisque tu cites avec tant de généreuse délectation les messages du pape, pourquoi ne cites-tu jamais la belle et profonde encyclique sociale *Rerum novarum* de Léon XIII (15 mai 1891 !) ? Le mot du curé de Torcy à son jeune confrère, dans le *Journal d'un curé de campagne* de Bernanos, te dérange-t-il à ce point : « *Nous avons cru sentir la terre trembler sous nos pieds* » ? Cela aussi existe et tu n'as pas le droit de le taire, si tu désires vraiment parler en toute objectivité.

Tu es orthodoxe. C'est ton droit le plus strict. Cependant le sort de l'orthodoxie est-il à ce point lié à des doctrines, qui semblent t'obséder, relatives à la colère de Dieu, la Loi, le Péché et le Jugement dernier (cf. par ex. pp. 62 et 64) ?

Ces réalités ne demandent-elles pas aujourd'hui à être, au moins, interprétées ? Doivent-elles devenir dans les mains du Grand Inquisiteur que tu incarnes, les armes maniées à l'encontre des chrétiens gauchistes auxquels tu voudrais appliquer ce que tu appelles un « *traitement de choc* » (p. 19) ?

Tillich, Bultmann, Barth, Bonhoeffer, que tu exécutes dans un chapitre assez faible (tu en conviendras, je pense), où tu cherches à démasquer les origines théologiques du « *néo-christianisme* », sont, en réalité, trahis. Je sais bien que ton livre n'est pas destiné aux spécialistes de la théologie et que tes attaques visent davantage l'usage qu'on a fait de ces différents penseurs plutôt que leur théologie proprement dite, mais cela n'est pas dit suffisamment clairement et l'homme un peu averti retirera alors de la lecture de ce chapitre une invincible impression de superficialité. Est-ce cela que tu souhaitais ? Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour savoir que le livre de Robinson, *Dieu sans Dieu*, à travers lequel tu cites et attaques ces différents théologiens, déforme les choses, les caricature, les triture, dans une sorte de bouillie pseudo-théologique, au point de les rendre méconnaissables. Pourquoi ne vas-tu pas directement aux sources, puisque ce sont elles que tu prétends chercher ?

Je comprends mal les raisons qui t'ont fait trouver en Louis Pauwels le préfacier de ton essai. Il n'est pas chrétien,

ne veut pas l'être, et se réclame d'une vie religieuse somme toute assez vague. Cela te suffit-il pour voir en lui un partisan ? Te contenterais-tu subitement de si peu ou as-tu voulu unir ainsi un conservatisme célèbre au tien, qui l'est moins ? Suis-je méchant, ignorant, ou les deux à la fois, en te posant cette question ?

Enfin, pour conclure cette lettre, un dernier point : des coquilles, des fautes d'orthographe, de ponctuation et de français déparent ton ouvrage que tu as dédié à Oscar Cullmann, membre de l'Institut, et André Caquot, professeur au Collège de France. Ne seront-ils pas gênés de cautionner, indirectement il est vrai, de si regrettables négligences ?

Cher Ami, tu veux nous donner, dans *Chrétiens sans religion*, une leçon de théologie. En toute amitié et simplicité, je voudrais t'en donner une de... français.

Tu adoptes dans ton livre une attitude condescendante, le ton de la supériorité ; tu y affiches aussi certaines prétentions, mais le résultat nous laisse sur notre faim. Tout cela crée un malaise réel. A partir des idées, des thèses que tu défends, qui ne sont pas les miennes le plus souvent, on aurait pu faire un ouvrage infiniment mieux charpenté, mieux documenté et plus rigoureux que le tien. Je le regrette.

Très fraternellement,

Laurent Gagnebin

Neuf protestants sur dix ne connaissent pas encore l'une des plus anciennes et des plus vastes œuvres du protestantisme français :

LA FONDATION JOHN BOST

à La Force (Dordogne).

A l'occasion de sa **fête annuelle**, nous vous invitons à venir la découvrir dans son effort de rénovation. Vous verrez la Miséricorde (géronto-psychiatrie) modernisée, les aménagements du Bourg d'Abren et du Repos, les pavillons pour couples âgés à Port-Ste-Foy, les ateliers d'ergothérapie à l'ancien collège de Guyenne, le chantier de rénovation d'Eben-Hézer, l'équipement balnéo-thérapique de l'Abri, la Maison John Bost (artisanat, musée, accueil des familles) : les nouvelles orgues du temple, etc... Et surtout, vous rencontrerez les résidents (plus de mille) issus de presque tous les départements de France, des régions protestantes en particulier. Ils vous attendent avec joie.

- Vendredi 30 mai : 21 h — Temple de la Fondation : inauguration des nouvelles orgues avec Marie-Louise Girod.
- Samedi 31 mai : Portes ouvertes sur les dix-sept pavillons.
17 h — culte d'action de grâces.
- **Dimanche 1er juin : Journée de fête avec les résidents.**
9 h 30 : culte (pasteur Lestringant)
11 h : assemblée des amis présidée par le Professeur Éric Martin, de Genève, Président du Comité international de la Croix-Rouge.
A partir de 13 h, dans les jardins de la Fondation, repas champêtre, buffet, animation culturelle et sportive, jeux, centre artisanal, visites organisées de la Fondation.
- Mardi 10 juin : Centenaire du pavillon « Le Repos ».

Du 20 mai au 1er juin, un film sur la Fondation sera tourné par le cinéaste Roger Leenhardt.
Du 15 juin au 1er octobre, la Fondation accueille des stagiaires d'été bénévoles (plus de 18 ans) pour renforcer les équipes pavillonnaires.
C.C.P. : Bordeaux 41 97 F.

« *Ceux que tous repoussent, je les recevrai au nom de mon Maître* »

John Bost (1817-1881)

ECRAN

Le Nouveau Nomadisme

Dans ma petite enfance, les nomades m'impressionnaient fort. On les appelait alors les caraqués, ou les bohémiens. Ils s'installaient à l'entrée de notre village cévenol, sur une petite place ombragée voisine du presbytère protestant. Le campement bohémien était particulièrement pittoresque avec ses adultes au teint basané, son essaim d'enfants aux yeux vifs groupés autour de la roulotte familiale à traction hippique. Ce petit monde nomade vivait au jour le jour. Les hommes achetaient des peaux de lapins et des chiffons, raccommodaient les parapluies, la vaisselle et la porcelaine. Les femmes tressaient des paniers d'osier. On enviait un peu ces gens en perpétuel voyage. On les craignait un peu aussi. Les sédentaires ont toujours craint les nomades.

Aujourd'hui, le nomadisme s'est généralisé, mais à une plus grande échelle. Voici quelques chiffres récents, officieux, mais sûrs, concernant Paris. Je les tiens du curé-doyen d'une grande église voisine de l'Oratoire qui a obtenu ces renseignements à la bonne source :

Dans une « agglomération parisienne » qui a dépassé le cap des 10 millions d'habitants, la ville de Paris proprement dite ne compte que le 1/4 de cette population : 2 millions 500.000 habitants.

Bon nombre de Parisiens de Paris sont des nomades qui vont chaque jour travailler en banlieue. Ce sont les nomades sortants. Quant aux nomades qui entrent chaque jour à Paris, leur nombre est si important qu'on compte en semaine, au milieu de la journée, 5 millions de personnes dans la capitale, soit le double de la population officielle.

Et que dire du phénomène « week-end » !

Toujours d'après la même source, il n'y a plus à Paris qu'un million 125 mille personnes le dimanche, à la belle saison, soit la moitié de la population résidente et le quart de la population des jours ouvrables, aux heures de travail.

Ce nouveau nomadisme sera-t-il bénéfique pour l'homme ?

Le rendra-t-il plus ouvert à son prochain ? Ne risque-t-il pas, au contraire, de le rendre toujours plus « errant et fugitif, hors de lui-même » ? Il est difficile de répondre. On peut au moins souhaiter que, pour beaucoup de travailleurs urbains, le lieu du travail quotidien ne soit pas trop éloigné du lieu de leur résidence.

Un humaniste croyant d'aujourd'hui

Agrégé des lettres classiques, écrivain, historien des grands dossiers de l'histoire, éminent représentant du Mouvement personneliste, Robert Aron vient de mourir brusquement d'une crise cardiaque. Il part en beauté, dans la plénitude, alors qu'il allait être reçu le 24 avril à l'Académie française. « Évangile et Liberté » désire saluer en cet écrivain généreux l'apôtre d'un humanisme spiritualiste, anti-dogmatique et fraternel.

En avril 1965, il y a tout juste dix ans, je participais avec Robert Aron et le Père Russo, à l'O.R.T.F., à une table ronde sur la pensée œcuménique de Pierre Teilhard de Chardin. Comme Teilhard, Aron aimait à rappeler que la foi est avant tout une attitude intérieure et que, de ce point de vue, il y a beaucoup de grands croyants hors des églises. Le livre, « Les années obscures de Jésus », obtint une vaste audience dans les milieux les plus divers.

Robert Aron aimait profondément Jésus, mais il cherchait la vraie grandeur du Maître dans le visage du Christ doux et humble de cœur, le Christ serviteur.

Comme elle nous apparaît proche cette pensée qui considère le Jésus de l'Évangile « plus grand, plus fraternel, plus sublime, plus proche du divin » que le Christ d'une métaphysique théologique étrangère à l'humanité du Fils de l'Homme !

Toujours plus loin !

Le télescope optique américain du Mont Palomar date déjà d'un quart de siècle. Ce prestigieux instrument de la technique scientifique moderne est doté d'un miroir de 5 mètres de diamètre. Il a permis de photographier des amas d'étoiles situés à 5 milliards d'années-lumière de notre planète, c'est-à-dire à une dis-

tance de plus de 47 milliards de milliards de kilomètres de la terre.

Voici maintenant le nouveau télescope optique russe de Zelenchukskaya. Son miroir a 6 mètres de diamètre ; sa portée d'exploration est de 10 milliards d'années-lumière, soit plus de 94 milliards de milliards de kilomètres.

Toujours plus loin ! Le regard de l'homme peut donc contempler aujourd'hui, par télescope interposé, la réalité cosmique... telle qu'elle était il y a 10 milliards d'années.

A la limite, on peut maintenant imaginer que l'homme pourra contempler un jour, dans une sorte de regard « a posteriori », la création de notre univers... telle qu'elle fut il y a quelques milliards d'années.

L'homme en sera-t-il plus heureux, plus sage, plus humain ? Cela est un autre problème... d'ordre spirituel plus que d'ordre scientifique.

Toujours plus proche

Si le miroir du télescope optique ouvre notre regard à l'univers le plus lointain, la radio et l'écran de télévision nous rendent toujours plus proche le drame de notre univers humain.

Il y a 30 ans, nous savions que des dizaines de milliers d'enfants innocents avaient péri dans les grandes villes bombardées des deux camps belligérants. Nous le savions et la misère de ces innocentes victimes nous interdisait déjà une vision purement manichéenne et dualiste du drame du monde en guerre.

Aujourd'hui, la télévision nous fait suivre du regard la détresse de toutes les victimes des grands affrontements humains et en particulier la détresse de petits enfants victimes de la violence et de la haine. Le petit écran nous rend témoins de l'angoisse et de la souffrance de malheureux innocents. Spectacle intolérable d'une détresse qui nous accuse, qui nous poursuit en même temps qu'elle ouvre nos cœurs aux dimensions de l'humain universel ! Qu'ils soient d'Europe ou d'Asie, qu'ils soient du Sud-Vietnam ou du Nord-Vietnam, les cadavres d'enfants pèsent lourd dans les balances de l'Histoire.

R. Château



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

Pour bien aborder le problème de la paroisse et du malaise de l'église (1), il faudrait, semble-t-il, avoir bien présent à l'esprit deux faits :

— la situation réelle de la population protestante au sein de notre pays, situation qui ne peut pas être comparée à celle de tels autres pays, qu'ils soient en Europe ou en Afrique ;

— dans une telle situation, que devient l'Église ? On serait tenté de répondre : « L'Église devient ce qu'elle est ». Cette remarque d'un catholique s'applique à fortiori au protestantisme français.

Si sa vraie mission, comme le dit Ph. Manneville, est de transmettre l'Évangile, ne faut-il pas que notre protestantisme ait une existence concrète ? Pourquoi lancer ce verbe péjoratif : survire ? Que cette transmission soit aujourd'hui particulièrement difficile doit inciter notre Église à faire une recherche originale et un effort créateur, mais sans s'engager en des échappatoires.

Cet Évangile doit, certes, s'incarner. Faire entendre sa voix, par protestations ou actions, à bon escient, en prenant garde toutefois de ne pas faire d'inflation qui ne la ferait plus prendre au sérieux.

Mais surtout s'attacher à un travail interne : par la prédication, l'enseignement, les possibilités de recueillement (bien nécessaire en notre monde !), aider à la formation d'hommes et de femmes libérés de l'égoïsme du profit personnel et qui alors agiront dans le cadre plus général de la cité. Offrir de telles personnalités à la société, cela ne justifie-t-il pas l'existence de nos paroisses ? et le ministère de leurs pasteurs ?

Enfin, à leur échelle et selon leur moyen, nos paroisses ne doivent-elles pas poursuivre — et elles le font — une œuvre, ne disons pas charitable, mais « caritative » ? A côté des grands problèmes, les détresses matérielles et morales à soulager. Ce qui faisait dire à Rosa Luxembour : « Un monde doit être renversé, mais toute larme versée alors qu'elle aurait pu être essuyée, est une accusation. ».

P. Ducros

(1) Voir « Évangile et Liberté » du 21 avril 1975.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO

P. Brunel, pasteur, Nîmes.
Y. Chabrol-Leyris, institutrice, Nîmes.
J.-M. Charensol, pasteur, Charenton-le-Pont.
R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.
P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.
L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.
F. Juston, ouvrier avicole, Romans.
A. Perrin, pasteur, Lausanne.
P.-J. Ruff, pasteur, Bondy.
Ch. Willm, professeur, Paris.

Eglise Réformée : Communiqué officiel

I — Postes vacants au 1er juillet 1975

Nord-Normandie :

Alençon, Cambrai, Cherbourg, Douai, Rouen III, Sud-Manche (Saint-Lô), Wauquelin.

Région parisienne :

Choisy-le-Roi II, Neuilly, Robinson, S.O.S. téléphone.

Ouest :

Courlay, Fontenay-le-Comte, Iles-de-Saintonge II (La Tremblade), Canton-de-Lusignan, La Motte-Saint-Heraye, Mouchamps, Rochefort-sur-Mer, Saint-Maixent.

Sud-Ouest :

Aumônerie John Bost, Ariège II (Pamiers), Bordeaux-Hôpitaux, Carcassonne, Informateur régional (résidence à Marmande), Libourne, Mazamet-Oratoire, Montalbanais IV, Périgueux, Tarbes.

Cévennes-Languedoc-Roussillon :

Mende, Montpellier-Maguelonne I, Saint-Germain-de-Calberte.

Provence-Côte d'Azur-Corse :

Digne-Haute-Provence, Orange.

Centre-Alpes-Rhône :

Albon-Gluiras, Albertville, Annemasse II, Bellegarde, Bourg-en-Bresse, Crest, Le Mazet, Valréas-Pierrelatte.

Est :

Besançon, Châlons-sur-Marne, Lunéville, Pontarlier, Remiremont, Thaon, Verdun.

Autres postes (s'adresser au Secrétaire général) :

Amsterdam, Londres, Stockholm (1976), DEFAP.

II — Nominations au 1er juillet 1975 (ne comprend pas les intérimaires)

4ème liste

Landouzy : Jean-Jacques Demouveau ; Paris-Luxembourg II : Olivier Bres ; Jarnac : Georges Philip ; Montalbanais III : Jean Granade ; Mont-de-Marsan : Michel Ferrandier ; Sainte-Foy-La-Grande : Robert Girault ; Meyrueis : André Lavallée ; Narbonne : Marc de Visme ; Sète : José Cao ; Antibes : Robert Galtier ; Cannes : Georges Jurie ; Thiers : Georges Arnera ; Troyes : Jacques Raonison.

Enseignement secondaire à la montagne

Collège Cévenol

43400 Chambon-sur-Lignon

Année scolaire 1975 : de la 6ème aux Bac A, B, C, D, G1 et G2.

Été : Camp de travail du 6 au 31 juillet.

Cours International d'Été du 1er au 30 août.

INTERNAT DE GARÇONS — INTERNAT DE FILLES

Ouvert les week-ends et petites vacances.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

3 - Dans le judaïsme

Avant Jésus-Christ

En 722 avant Jésus-Christ, le royaume d'Israël fut détruit et une grande partie de la population fut emmenée en captivité en Assyrie. En 586, le royaume de Juda succombe à son tour et des dizaines de milliers d'habitants furent déportés en Babylonie. Mais si quelques-uns s'installèrent sur les rives de l'Euphrate, dès 538, plus de quarante mille Judéens revinrent dans leur pays, bénéficiant de la libération que leur accordait le roi Cyrus. Ces exilés, de toute évidence, loin de la mère patrie, avaient exalté leur foi dans la certitude de leur élection divine ; aussi, ces rapatriés, dès leur retour, s'empressèrent-ils de rebâtir leur temple qui avait été incendié et de renouveler leur adhésion aux prescriptions les plus rigides de la loi mosaïque. La notion du peuple élu eut par suite, parmi eux, un regain de vie.

La dispersion

Toutefois, dès cette époque, de nombreux Juifs s'étaient réfugiés en Égypte et dans des pays voisins pour fuir la déportation. Aux III^{ème} et II^{ème} siècles avant Jésus-Christ, une abondante littérature juive de langue grecque vit le jour, à Alexandrie en particulier ; la traduction de la Bible en grec fut l'œuvre la plus importante. Cette installation des Juifs, hors de leur pays d'origine, se renforça lors de la défaite infligée par Titus et de la destruction du temple en l'an 70 après Jésus-Christ.

Si le christianisme, sous l'impulsion de l'apôtre Paul, se répandit si vite dans tout le bassin méditerranéen, c'est grâce, en partie, au fait qu'il trouvait sur son chemin de très nombreuses communautés juives qui constituaient des terrains de choix pour l'évangélisation. Il faut noter que dès le II^{ème} siècle avant Jésus-Christ, il y avait déjà en Gaule une importante colonie juive. Si une colonie juive existait dans un pays aussi éloigné des rives du Jourdain, à plus forte raison d'autres groupements de cette religion prospéraient-ils en Afrique, en Espagne, en Italie.

La religion juive dispersée

Les Juifs, en très grand nombre, n'étaient pas des descendants de ceux qui avaient dû fuir leur pays mais des autochtones qui s'étaient convertis à la foi juive. Ne croyant plus à leurs dieux mais attirés par la spiritualité et la valeur morale du judaïsme, ils avaient trouvé l'idéal que réclamaient leurs aînés. Il est, dès lors, absolument certain que c'est l'universalisme de Moïse et des grands prophètes qu'ils adoptaient et non pas les promesses divino-nationalistes d'une foi et d'un

culte attachés à un territoire précis, fut-il une terre ou un sanctuaire sacré.

Il nous serait difficile de suivre la destinée des Juifs au cours des siècles et dans les deux hémisphères. Ils sont particulièrement nombreux dans les pays occidentaux comme en Amérique. Malgré les persécutions qui se renouvellent dans tous les pays, ils prospèrent en nombre et en influence. Leur puissance est parfois telle qu'elle suscite jalousie et convoitise. Admis en certains pays comme des citoyens à part entière, en d'autres ils sont tolérés, puis spoliés, réadmis à nouveau ils subissent des vexations et souvent des persécutions.

Cette alternance se manifeste à travers les siècles. Et dès lors, pour les Juifs eux-mêmes, pour les Juifs surtout se pose la question : sont-ils juifs par religion, comme l'on est catholique, protestant, orthodoxe ? Sont-ils Juifs par race, appartiennent-ils à un peuple dispersé ? Ont-ils des attaches séculaires avec la terre d'Israël ou ne dépendent-ils que de la nation où ils sont nés comme leur père et qui de génération en génération est leur pays ? Même si à telle époque de l'histoire leurs ancêtres se sont implantés sur un territoire déterminé, n'ont-ils pas le droit de se dire citoyens de ce pays, tout comme des peuplades variées qui se sont amalgamées pour former la France, l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis, etc... ?

Le sionisme

Ce n'est qu'au XIX^{ème} siècle qu'est apparu le sionisme, le mouvement qui a pour objet la constitution en Palestine d'un état israélite autonome. Si cette idée date du début du XIX^{ème} siècle, elle s'est précisée à la suite de sanglants pogromes qui avaient sévi en Russie. Les Juifs pieux, certes, qui lisaient la thora, les psaumes, les prophètes, gardaient dans leurs cœurs cette espérance du retour d'Israël dans le pays de « la promesse » (la Palestine) ; mais ils étaient retenus dans le pays où ils vivaient par des liens sentimentaux, par des intérêts, par des attaches familiales, et il a fallu les terribles et infernales persécutions suscitées par Hitler pour donner au sionisme qui n'était accepté que par quelques-uns, une emprise nouvelle et une exécution importante.

De 1826 où s'établit en Palestine le premier groupe d'Israélites jusqu'à l'apparition en 1895 du livre de Théodore Hertzl (l'État juif) et jusqu'à la fondation de l'état d'Israël en 1948, la marche du sionisme a été pendant de longues années des plus ralenties. Elle ne s'est précipitée que ces dernières années à la suite des menaces ordonnées par Hitler et des persécutions que les Juifs ont subies en divers pays de l'Europe orientale et aujourd'hui encore en Russie.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 11

Lundi 2 juin 1975

« Mon Père agit sans cesse,
et moi aussi, j'agis. »

Jésus, d'après Jean 5, 17

CROYEZ-VOUS

AUX " INTERVENTIONS "

DE DIEU ?

par Louis Evelyn

Dans l'immense confusion religieuse actuelle, il me semble qu'un moyen de clarifier les débats et de départager les camps est de poser la question : « Comment pensez-vous que Dieu agit dans l'Histoire ? ».

Croyez-vous que Dieu intervienne par intermittence, par des coups de force ou des coups de pousse, par des décrets souverains et par des corrections successives ? Croyez-vous que Dieu exécute un plan (le « Dessein de Dieu ») dont les hommes sont les instruments et qu'il arrivera infailliblement à ses fins par le « pronouncement » décisif de la Parousie ?

Pensez-vous que Dieu a commencé par créer le monde et l'homme, puis qu'il a élevé celui-ci à l'ordre surnaturel par le don de la grâce. Le jour où l'homme lui déplait, il la lui retire et le met en pénitence pour quelques milliers d'années.

Ensuite, il choisit un homme, un peuple « élu », une terre sainte, laissant tous les autres se débrouiller comme ils peuvent. Il révèle quelques vérités et impose quelques obligations pour lesquelles il faut mourir... et tuer !

Enfin, il envoie son Fils qui, à l'aide de quelques miracles, se fait reconnaître et révèle les moyens de se réconcilier avec Lui. Le bonheur et le salut des hommes dépendra de leur obéissance et de leur adhésion à ces événements historiques.

Si c'est là le Dieu de notre foi, le but de l'homme pieux sera de remettre le plus souvent possible ce Dieu en action. La prière interpelle Dieu et réveille son activité : « Aie pitié... Souviens-toi... Laisse-toi apaiser... N'abandonne pas ton peuple... Viens... Va... Reviens... », etc...

Mais si Dieu peut intervenir ainsi, il est fatalement responsable de tout ce qui ne se fait pas et de tout ce qui se fait de mal ; il est perpétuellement coupable de « non-assistance à personne en danger ».

Un tel Dieu finit par rendre athée, car l'homme serait meilleur que lui et parce que la conscience de notre dignité nous rend insupportable que l'on dispose de nous avec tant d'arbitraire. Ces ingérences divines capricieuses découragent l'homme d'assumer la responsabilité du monde, puisque le recours aux instances supérieures supplée continuellement à son action.

Suite page 3 ➔

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles

C.C.P. : Bruxelles 3184.88

(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.

Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Trente ans après.

*Il ne s'agit pas de prendre parti pour ou contre la
célébration à venir du 8 mai. Il nous paraît pourtant
nécessaire d'avoir des dates anniversaires : elles nous
obligent à n'être pas mordus par le temps, à considérer
le sens des événements passés.*

*Aussi, est-il impossible qu'« Évangile et Liberté »
paraisse sans manifester l'expression du souvenir. Ce
n'est pas vaine copie de l'actualité ni souci morbide de
rappeler des atrocités. Hélas !...*

*On espérait bien le 8 mai 1945 que le monde avait
enfin compris, qu'il y avait assez de catastrophes par le
monde ; on croyait (naïvement) que le souvenir de
tant de tragédies servirait de leçon. Mais les hommes
sont-ils capables de tirer les leçons du passé ? Ne
sont-ils pas affreusement marqués par cet égoïsme et
cet acharnement à justifier la nécessité de leurs actions
— fussent-elles des plus scandaleuses ?*

*On le voit bien, les morts n'ont pas suffi ; les
déportations, les martyres, les génocides de l'époque
n'ont pas guéri les hommes de la violence, de la haine,
de la torture. Dans La Peste, Camus écrivait : « On me
disait que quelques morts étaient nécessaires pour
amener un monde où l'on ne tuerait plus ». C'est
malheureusement faux.*

*Il y eut le génocide arménien dont on parle bien peu
et dont on se garde de fustiger les auteurs ; il y eut le
génocide juif, puis ceux du Biafra, du Bangladesh, de
l'Indochine sans parler de toutes les famines qui
relèvent du même scandale. L'Afrique du Sud, l'Amé-
rique du Sud ne nous laissent guère d'illusion. Qui
parlera des sévices de toutes sortes en pays d'Europe et
partout de l'abominable pratique de la torture ? Tout
cela en l'espace de cinquante ans ! Que sera donc
demain... ?*

*Qu'est-ce que l'homme ? Hégel constatait :
« L'homme n'est rien d'autre que la série de ses
actes ». Quel visage de misère ! Et combien paraissent*

Croyez-vous aux « interventions » de Dieu

D'autres chrétiens, au contraire, croient que l'action de Dieu est permanente et respectueuse : Dieu nous inspire toujours, et nous l'écoutons parfois ; Dieu propose sans cesse, et nous disposons à notre gré ; Dieu nous prie, et nous l'exauçons... ou pas.

Dieu ne choisit pas un homme ou un peuple de préférence aux autres. Il sollicite tous les hommes et il se donne à tous les peuples, mais ce sont eux qui choisissent.

Dieu ne parle pas aux hommes par des prophètes : il parle à chaque homme, mais il n'y a que quelques « prophètes » qui l'écoutent. Leurs paroles sont dangereuses si elles prétendent monopoliser celle de Dieu, mais infiniment précieuses si elles nous apprennent à écouter à notre tour la Parole adressée à tous.

désespérantes ces épidémies morales dans lesquelles se laisse pourrir l'esprit de l'homme !

Mais à côté quelle grandeur ! Car tout homme porte en lui comme une image sacrée : une possibilité de paix, d'amour, de justice, de lumière. Tout homme peut être homme et non bête. L'homme gagne toujours en faisant vivre ce qu'il a de meilleur et il le transmet au monde dans lequel il se trouve. Il gagne lorsqu'il se laisse gagner par l'esprit que sème l'Évangile, lorsqu'inspiré par l'esprit de Dieu, il ne vit plus pour lui-même, refuse ses propres barrières, celles des partis ou des idoles et actualise cet Évangile dans sa personne.

C'est plus qu'un vœu pour aujourd'hui et pour demain.

Actualiser l'Évangile pour le transmettre.

C'était à bien des égards le sujet du Synode national de l'Église réformée de France. On en trouvera des échos dans ce numéro. Nous aurions aimé que le texte du message adressé aux Églises pour étude soit plus percutant, qu'il soit animé d'un souffle nouveau, d'une dimension autre. Décidément les délégués au Synode ont de la peine à élargir leur préoccupation, à décoller leur langage de la langue traditionnelle. Il leur sera difficile d'être réellement compris par les hommes qui attendent une parole qui fasse craquer les obstacles et fuser l'esprit. Pour cela il eût fallu sortir du passé, des traditions, des références aux doctrines, aux mythes qui ne parlent plus aujourd'hui.

Le Jésus de l'Évangile a apporté non une tradition mais une vie, non une théorie mais une manière d'être, non une politique (au sens restreint) mais une approche de tout homme, de son être et de ses problèmes, non une doctrine mais une foi, non une croyance en Dieu mais une inspiration de Dieu, une écoute et une fidélité. Jésus libéré des servitudes de son temps, libère pour le temps d'aujourd'hui — et pour celui de demain — des servitudes forgées par les siècles.

P.R.

Dieu n'adopte pas quelques fils, laissant les autres orphelins. Tous sont ses enfants et il ne les reniera jamais, même s'il est renié.

N'essayez pas d'unir Dieu à l'homme par des irrupsions intermittentes ou des liens artificiels (adoption — rédemption). Dieu et l'homme sont unis (sans être confondus) de toujours. Il ne faut pas les réunir, car ils n'ont jamais été séparés. Sans interruption, Dieu travaille, Dieu se débat dans l'homme pour se manifester dans l'amour et la réconciliation. Nul n'a jamais pu le chasser ni le révéler tout à fait.

Dieu ne s'incarne pas dans un homme — il est incarné, communiqué, uni (distinct sans être séparé) à chaque homme. Mais qui sera assez attentif, disponible, transparent pour que sa présence apparaisse ?

L'Église continuera-t-elle à fonder sa foi sur des souvenirs d'interventions divines indéfiniment contestées, ou bien s'attachera-t-elle au Dieu vivant aujourd'hui au cœur de tous les hommes, et que les témoignages du passé nous aident à entendre et à reconnaître.

A cette condition, Dieu est justifié et l'état du monde se comprend : c'est nous qui sommes responsables. Tout vient de notre terrible résistance à la proposition de Dieu (et non de l'inertie de Dieu et de sa résistance à nos prières !).

Prier, ce n'est pas mettre à l'œuvre le Dieu tout-puissant, c'est écouter son inspiration et transformer le monde, soulever les montagnes avec la force de l'amour et de la foi qu'il nous insuffle.

Cessez de prier Dieu pour l'améliorer !

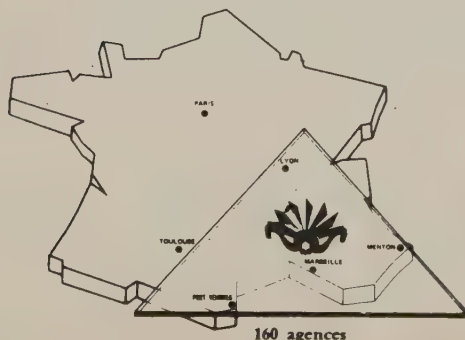
Écoutez Dieu qui vous prie pour vous améliorer, vous et ce monde qu'il n'y a que vous pour changer !

Louis Evelyn

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



LA TRANSMISSION DE L'ÉVANGILE

Au terme de sa session de mai 1975, le Synode national adresse pour étude aux Églises le texte suivant en leur demandant d'être attentives à la dimension quotidienne et historique de l'Évangile là où elles sont placées.

Notre travail sur la transmission de l'Évangile nous conduit à souligner les six points suivants :

1. Nous avons essayé de formuler ce qui est à nos yeux l'essentiel de la foi évangélique.

Pour nous l'Évangile est avant tout la rencontre du Christ, de la personne vivante du Christ qui entre en relation, en dialogue avec nous, qui nous interpelle, nous provoque, nous bouscule. Nous avons été rencontrés, c'est pourquoi nous croyons. Ce qui fait la spécificité de cette rencontre, c'est d'abord la personne de Jésus, qu'il importe donc d'identifier et de nommer, c'est ensuite qu'elle fait jaillir en nous une puissance de vie, puissance de résurrection.

2. Nous avons été attentifs à ce qu'on peut appeler les effets — signes de l'Évangile.

Effets, parce qu'ils sont l'œuvre de l'Évangile, c'est sa puissance qui les fait surgir. Signes, parce qu'ils permettent de l'identifier, et le rendent contagieux, attirant, plein de sens pour les hommes qui s'en réclament comme pour ceux qui l'ignorent. L'Évangile est libérateur, il délivre l'homme de ce qui l'aliène, il le délivre en particulier de ses idoles. L'Évangile nous révèle à nous-mêmes, il permet la réconciliation, la communication, la solidarité, la rencontre avec le prochain. Il veut un homme debout. Il est appel à la joie, à la fête d'une vie nouvelle.

3. Nous sommes appelés à vivre l'Évangile.

Sans enracinement existentiel, il n'est qu'un discours vide. On ne peut transmettre que ce qui est en nous. Il ne s'agit pas de réciter, de communiquer un savoir qui nous resterait extérieur, mais de vivre vraiment, d'être provoqué, touché, transformé, emporté par cette puissance dont la source est en Christ. La transmission de l'Évangile n'est pas une affaire de répétition, de doctrines, de tradition, mais elle doit être innovation, nouveauté, invention d'une parole actuelle. Vivre

l'Évangile dans ce renouvellement n'est possible que par l'action du Saint-Esprit. D'une certaine manière, cela ne dépend pas de nous.

4. Les obstacles à la transmission de l'Évangile.

Nous les connaissons : la gangue culturelle dans laquelle nous l'avons enfermé, les péchés de notre histoire, etc... Mais il ne doit pas leur être accordé une importance excessive : en Jésus-Christ ils sont surmontés, l'Évangile nous donne la force de les balayer. N'oublions pas que cette force nous est donnée. Dépassons l'auto-accusation, ne nous remettons pas sous la loi, allons de l'avant, nous le pouvons.

5. En ce qui concerne l'Église.

Ce n'est pas un signe de très bonne santé pour elle que de s'interroger sur la transmission de l'Évangile. Elle doit être consciente que ce n'est pas le renouvellement des méthodes, ou l'élaboration d'une stratégie, qui lui permettra d'annoncer l'Évangile, au contraire. C'est à un renouvellement tout court, à une conversion qu'elle est appelée d'abord. Ensuite l'Église n'est pas la propriétaire de l'Évangile, ni le seul instrument de sa transmission. Son rôle, son privilège, sont peut-être de discerner son action et de la nommer.

6. Les méthodes ne sont donc pas primordiales.

Cependant, un certain nombre d'indications peuvent être données : d'abord la complémentarité des dimensions individuelle et communautaire : elles s'appellent, s'impliquent, ont besoin l'une de l'autre. Ensuite, le respect des autres qui implique un refus de mainmise, de prise de possession, l'abandon de toute supériorité : nous avons besoin d'eux, et devons savoir le leur demander. Ils ont quelque chose à nous dire, et il nous faut les écouter. La transmission se fera dans une relation de réciprocité.

Voilà les six points qui ressortent de notre travail. Ils ne forment pas un discours complet et bien articulé ; c'est la parole modeste, mais aussi pleine de foi que nous avons pu dire.

A la suite de ce travail, cinq questions ont été posées :

1. Parmi les textes que nous avons reçus des groupes, un seul mentionne explicitement Dieu.

Nous vous demandons ce que signifient cette éclipse, cette disparition de Dieu de notre vocabulaire et de l'expression de notre foi. Ce silence n'est-il pas lourd d'ambiguïté, et peut-être de lâcheté ? N'y a-t-il pas là quelque chose à expliciter ?

2. Nous avons été frappés de ce qu'il n'ait pratiquement pas été question, dans les textes qui nous ont été remis, de la Bible.

On a insisté sur la rencontre, la Parole, mais pas sur l'Écriture à travers laquelle la plupart d'entre nous ont appris à connaître le Christ. Le double sens du mot Évangile qui désigne à la fois des écrits, et ce dont il est question dans ces écrits, n'est-il cependant pas significatif ? Si nous ne pouvons pas transmettre sans être à l'écoute de ce qui nous est dit, le Synode ne devrait-il pas nous inciter à une lecture attentive, acharnée, passionnée de la Bible avant tout ?

3. Nous avons été sensibles à une ambiguïté, peut-être à une équivoque dans l'emploi des mots « Église » et « Communauté ».

4. Michel Bouttier a récemment attiré notre attention sur l'expression qui ouvre l'Évangile de Marc : « archè tou evangeliou » : commencement de l'Évangile. L'Évangile a un commencement, il a aussi un avenir : le dernier mot n'en est pas dit, et il y a, comme le rappelle Moltmann, un avenir du Christ. En insistant sur le Christ présent presque exclusivement, ne perdons-nous pas cette idée d'un parcours, notre référence à un passé, ainsi que la dimension de l'espérance ? N'est-ce pas parce que nous sommes dans un parcours que nous pouvons nous permettre une parole humble, provisoire, mais aussi tranquille et confiante ? L'insistance exclusive sur le présent ne nous condamne-t-elle pas à l'absolu, et donc à l'intolérance ?

5. Enfin, dernière question : le monde.

Évoqué au départ par la présentation de Fos, et un des dossiers synodaux, a-t-il été suffisamment présent dans notre réflexion ? N'avons-nous pas parlé de l'homme, de sa libération, de la rencontre, de manière parfois trop abstraite ?

C.A.R.T. — 30250 SOMMIÈRES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul, famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

UN SYNODE AU BORD DE LA MER

Il arrive que, malgré un cadre invitant au repos, un synode travaille. C'est le cas du dernier Synode national qui vient de se tenir à Carry-le-Rouet près de Marseille. Un centre de vacances qui, hors saison, reçoit groupes et congrès, une calanque aux pierres chaudes, une mer plus bleue que nature et un beau soleil (les premiers jours), voilà qui suffit à assurer aux participants un cadre propice aux rencontres, aux échanges, aux dialogues fraternels dans le bruit des vagues.

AU COEUR DES CONTRADICTIONS DE CE MONDE

Cette expression est tirée du long rapport du pasteur Jacques Maury qui a été donné, comme d'habitude en ouverture du synode. C'est toujours un moment attendu que ce rapport (ou message ?) de celui qui a été investi par le Conseil national d'une lourde charge. Un survol de l'année écoulée et quelques traits essentiels : je n'évoquerai que les têtes de chapitre :

- Guerre et Église.
- Objection de conscience et insoumission.
- Dans la famille de l'église.
- Enjeu du Synode.
- Les pasteurs.
- C.E.V.A.A.
- Pluralisme éthique.
- Formation permanente.
- Nouvelles pistes pour le dialogue œcuménique.
- Entreprises œcuméniques internationales.
- Horizons protestants.
- Relations avec l'E.R.A.L.

(J'allais ajouter « Ouf ! ».)

C'est dire les dimensions très diverses de ce qui a été apporté au synode et les nombreuses pistes de réflexion qui lui ont été offertes. De toutes façons, il me paraît excellent que les questions soient ainsi mêlées : la vie de l'église n'est pas vie hors du monde et c'est au travers de problèmes très concrets, parfois très douloureux, que s'inscrit notre témoignage au Seigneur vivant. Il est vrai que nous vivons sans cesse dans nos paroisses ces tiraillements, ces affrontements et aussi ces joies : comment tout cela ne se retrouverait-il pas au niveau du Synode national ?

UN BON POINT

Il s'agit des méthodes de travail : souvent évoquées dans les précédents synodes. Un effort de renouvellement a été tenté et — à mon avis — avec bonheur. Oh ! rien n'est parfait et le travail par groupes pose aussi ses problèmes, mais il semble qu'il ait été bien mené, chacun a eu la possibilité de s'exprimer plus aisément que dans les grandes réunions plénières. Il reste deux questions à résoudre :

- les séances plénières perdent un peu de leur intérêt lorsque tout le monde se retrouve. Comment éviter les répétitions ? Comment rapporter sur le travail des groupes sans que l'un ou l'autre se sente lésé ? ;
- la composition des groupes qui mêle membres du synode à voix délibérative et tous les autres. Ce qui pose le problème des « décisions ». On me dira qu'elles se prennent en séance plénière, mais je ne suis pas certain que la présence d'invités de tendances diverses ne pèse pas dans le travail des groupes et que le synode ne soit ainsi amené à prendre des décisions qui accentuent encore l'écart entre le synode et les églises locales.

Ce qui me paraît bon, c'est qu'ainsi, tout de même, les « témoins » perdent leur tribune et si le folklore synodal

risque de s'appauvrir je serais le dernier à m'en plaindre. J'ajoute encore la joie qu'a été pour nombre de délégués l'étude biblique du samedi matin. Ce n'est certainement pas du temps perdu, au contraire.

EN VRAC

Je pense que ce synode marque une étape (timide sans doute) vers le temps où nos Synodes nationaux arriveront à retrouver leur fonction véritable de réflexion et d'orientation de l'église. C'est ainsi que cette assemblée retrouvera toute son autorité, autorité nécessaire si nous souhaitons que notre système presbytérien/synodal reprenne son équilibre.

Pour ceux qui pensent que le « presbytérien » (niveau paroissial) est agressé, je conseille une lecture de l'ouvrage du professeur de Félice sur les Synodes nationaux ou d'E. Hugues sur les Synodes du désert : c'est extrêmement instructif. Il serait bon que nos synodes retrouvent une autorité nécessaire à l'unité de l'église, surtout si cette unité doit être vécue dans le pluralisme. Unité qui est plus forte qu'on ne veut bien le dire au niveau des fidèles souvent scandalisés par les tensions qui se révèlent chez les têtes pensantes... et pesantes.

Voici le cinquième Synode national auquel j'assiste, et pour la première fois j'y ai ressenti — avec joie et non sans malignité — dans le corps synodal, une résistance aux agressions et aux divers terrorismes (de gauche comme de droite, j'insiste), un refus du « ou bien » — « ou bien ». C'est un gage de santé.

L'ÉVANGILE A TRANSMETTRE...

C'est aussi vrai que le grand sujet s'y prêtait : « la transmission de l'Évangile ». Je crois que de tous les grands sujets traités par les synodes, c'est celui qui a le plus atteint les communautés locales, celui qui a le mieux permis un grand travail de réflexion et de mise au point dont nous recueillerons les fruits. Le long message transmis aux églises pour étude est d'une bonne qualité et comment ne pas saluer la définition qu'en donnent les rapporteurs de groupes :

« ... Ils (les points évoqués sur la transmission de l'évangile) ne forment pas un discours complet et bien articulé ; c'est la parole modeste, mais aussi pleine de foi que nous avons pu dire ». Il faut aussi rappeler cette phrase de Jacques Maury : « Et d'abord, que nous soyons bien d'accord sur cette évidence déterminante qu'il ne devrait pas être nécessaire de rappeler, mais avec laquelle il ne faut pas perdre de temps à jouer à cache-cache : l'Évangile nous parle. Ou plus précisément : Dieu lui-même, à travers l'Évangile nous parle à nous ».

J'espère que le rédacteur « d'Évangile et Liberté » trouvera un peu de place pour donner quelques extraits de l'excellent rapport sur le travail des groupes présenté par le groupe d'animation du synode par la bouche du professeur André Gounelle. Puissions-nous dépasser les textes et vivre, en église et dans le monde, cette parole modeste mais pleine de foi !

VARIA

Il resterait encore beaucoup à dire sur le travail du synode. J'en resterai là pour ne pas allonger ces remarques en marge du synode. Sauf, pour redire une fois encore, l'excellence de l'aumônerie du synode : avec une grande simplicité qui tenait de la poésie et de la profondeur de ce

(suite page 6) ➡

SI DIEU N'EXISTE PAS

Simple message à ceux qui n'en finissent pas de discuter sur la mort de Dieu ou sur son inexistence.

I

Si Dieu n'existe pas,
Si vous n'y croyez pas,
Alors n'en parlez pas
Et n'en faites aucun cas.
Ne le provoquez pas
En d'incessants débats.
Quel étrange combat
Que votre guérilla
Contre un Dieu... qui n'est pas !

II

Si Dieu n'existe pas
Sur la route ici-bas
Pour affermir vos pas,
Inspirer vos cœurs las
Et vous dire tout bas :
« Courage, je suis là »,
Ne discutez donc pas
Du prétendu trépas
Au ciel ou ici-bas,
De ce Dieu... qui n'est pas !

III

Si Dieu n'existe pas,
Si vous n'y croyez pas,
A quoi bon le narguer,
Ce fantôme voilé !
Pourquoi le questionner,
L'affronter, l'enfermer
Dans vos « si », dans vos « mais » ?
Pourquoi donc même aller
Jusqu'à lui reprocher
De vous abandonner
Ou de vous tourmenter
Par son silence altier ?

IV

Si Dieu n'existe pas,
A quoi bon proclamer
Qu'Il n'a pu se créer
Lui-même ? En vérité...
Qu'un être séparé
Du Dieu qu'il veut nier,
Oublier, supprimer,
Essaie donc de nous démontrer
Comment l'homme a pu se créer

Lui-même, en sa fragilité,
En son émouvante unité,
En son espoir illimité !

V

Si Dieu n'existe pas,
Si vous n'y croyez pas
Vous voici obligés
De venir affirmer
Qu'un univers fermé
Dans sa matérialité
Aux mystères de la pensée,
De la vie, de la charité,
A pu par lui-même engendrer,
Susciter, conduire, animer
Un être épris de liberté,
De justice, de vérité,
Assoiffé d'amour, de beauté,
De paix, de joie, d'éternité
Chercheur du Dieu... qui l'a créé !

VI

Si Dieu n'existe pas,
Si vous n'y croyez pas,
Si Dieu est mort tué
De la main des athées,
Comme vous l'affirmez,
Pourquoi venir rôder
Près du tombeau scellé
Du Dieu que vous niez ?
Que pensez-vous trouver,
Que venez-vous chercher
En ce lieu réprouvé ?

VII

Si Dieu n'existe pas
Pourquoi porter vos pas
Vos refus, vos débats
Vers ce Roi oublié ?
Seriez-vous tourmentés
Du grand vide laissé
Par l'absent méprisé,
Méconnu, insulté,
Le Dieu jamais lassé
D'appeler, de chercher
L'homme, son fils aimé ?
... Mystère, ombre ou clarté !

R. Château

Informations

Schweitzer à l'U.N.E.S.C.O.

Le pasteur Marchal fera un exposé à l'U.N.E.S.C.O. sur *La pensée religieuse de Schweitzer*, le JEUDI 12 JUIN à 17 h. Cet exposé figure dans un Colloque où prendront la parole les Professeurs Eric Fromm (U.S.A.) sur la Sociologie de Schweitzer ; Jackson Eise (U.S.A.) sur la théologie ; Chakvasky (Inde) sur l'éthique ; Jacobi (Suisse) sur la musique ; Madame Pawlowa (Pologne) sur l'éthique sociale ; un Gabonais, sur la médecine.

La séance a lieu de 17 heures à 19 heures à l'U.N.E.S.C.O., 9, place Fontenoy - 75007 Paris, Métro Ségur. La traduction simultanée est assurée. Entrée libre.

Quant à la discussion, elle aura lieu le lendemain, vendredi 13 juin de 10 heures à 12 heures. Une réception, ouverte à tous, aura lieu le jeudi 12, de 19 h à 20 heures.

Culte radiodiffusé de 8 h 30 à 9 h.

1 juin : Pasteur Étienne Mathiot.
8 juin : Pasteur Maurice Pont.
15 juin : Pasteur Maurice Pont.
22 juin : Pasteur Gilles de Saint-Blanquat.
29 juin : Pasteur Gilles de Saint-Blanquat.

Télévision « Présence protestante »

- *Dimanche 1er juin* - 10 h-10 h 30
Etre Protestant : Pierre Bolle.
- *Dimanche 8 juin* - 10 h-10 h 30
Transmettre l'Évangile : Pasteur Jean-Claude Leveille.
- *Dimanche 15 juin* - 10 h-10 h 30
L'Action des Chrétiens pour l'abolition de la torture.
- *Dimanche 22 juin* - 10 h-10 h 30
Culte en l'Église mennonite de Châtenay-Malabry.
- *Dimanche 29 juin* - 10 h-10 h 30
La millième.

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

➔ Suite de la page 5

Un Synode au bord de la mer

qui a été apporté, le pasteur Levrier nous a réjouis et nourris. Je crois que le travail du synode en a beaucoup reçu.

Et maintenant : aux divers conseils, synodes régionaux, aux paroisses et communautés à poursuivre leur travail. Qu'avec modestie et avec toute la force d'une foi paisible, nous sachions transmettre cet Évangile qui « libère et unit ».

Benjamin Muller

LA RECEPTION DE L'EVANGILE

par Bernard Chevalley

Le thème de la transmission de l'Évangile, étudié par l'Église, concerne notre manière de vivre et de dire la Bonne Nouvelle. C'est entre chrétiens que nous en parlons. Des connaissances bibliques communes nous unissent. Et si nous ne partageons pas les mêmes opinions sur tous les sujets, nous avons cependant la même culture de base.

Poser le problème de la réception de l'Évangile est une tout autre affaire. Nous devons « sortir de l'Église », du lieu de notre culture, pour rencontrer les hommes qui n'en vivent pas. Des hommes qui partagent et transmettent une culture contemporaine détachée de ses sources judéo-chrétiennes et qui vivent des espérances parfois opposées aux nôtres.

Un aspect fondamental du problème de la réception de l'Évangile consiste à évaluer l'impact de notre culture biblique sur la culture contemporaine. Le gros du problème se situe là, car il ne suffit pas de proclamer que la Bonne Nouvelle est avant tout la rencontre d'un homme — le ressuscité — pour échapper au problème de la formulation culturelle de cette annonce.

DIFFICULTÉS DU PROBLEME

Cette évaluation est difficile à réaliser pour plusieurs raisons. D'une part parce que les chrétiens ne sont pas toujours conscients du bagage culturel qu'ils véhiculent. Beaucoup sont nés chrétiens, ont été formés dès la plus tendre enfance à l'école de la foi, ont reçu dès leur jeunesse une instruction qui renforçait la tradition. Ils furent conditionnés, sans le savoir. Et beaucoup perpétuent avec application ce conditionnement religieux dimanche après dimanche. S'il se produit un relâchement dans la pratique religieuse, on voit souvent disparaître l'acquis culturel, et avec lui la foi chrétienne que cet acquis était sensé véhiculer. Parfois peu conscient d'être orienté culturellement, le chrétien éprouve des difficultés à évaluer l'impact de son annonce évangélique sur une culture éloignée de la sienne.

Un certain nombre de chrétiens pressentant ou connaissant les points faibles de la culture biblique n'osent pas les avouer. Ils trouvent difficile, par exemple, la lecture de la Bible parce que ces textes anciens portent la marque de leur temps. Ils continuent de « pratiquer », mais ne portent plus l'Évangile autour

d'eux. Sans doute, le thème de la transmission de l'Évangile doit-il son apparition dans l'Église à cette crainte secrète. Et, peut-être, hélas, cette crainte sera-t-elle cause du silence de l'Église à propos de la réception de la Bonne Nouvelle. On évitera par ce silence la confrontation de la culture biblique et de la culture contemporaine. On ne tentera pas l'évaluation proposée par le thème de la réception de l'Évangile.

Mais d'autre part, l'évaluation est difficile à réaliser parce que la culture contemporaine est portée à des degrés très variables par l'homme d'aujourd'hui. Selon que notre contemporain est paysan ou technocrate, jeune ou vieux, étranger dans nos murs ou muré dans nos traditions ancestrales, la culture véhiculée diffère. Comment chacun reçoit-il l'Évangile ? Comment cet Évangile s'intègre-t-il à l'existence de chacun ? Le caractère particulier de chaque rencontre de l'Évangile rendrait le problème insoluble si l'on ne s'accorde pas pour dire que la culture biblique et la culture contemporaine ont chacune des caractéristiques générales, massives et descriptibles. Tout le monde pressent qu'il existe une différence de culture entre un pasteur traditionaliste et un militant politique de gauche ! Pressons donc ce que tout le monde pressent !

BASCULER D'UNIVERS

Les chrétiens nourris depuis la petite enfance par la culture biblique peuvent sans doute imaginer ce que représente une conversion au christianisme. Mais il y a une grande distance entre imaginer ce que peut être une conversion et... se convertir ! Les hommes qui, un jour, ont rencontré Dieu, ont, par la même occasion, éprouvé quelque chose de semblable au vertige. Un univers familier s'effondre. Un système cohérent de pensées, un monde symbolique, toute une compréhension du monde avec lesquels l'existence avait été possible s'écroulent. L'univers profane se métamorphose en univers théologique. La rencontre de Dieu, même progressive, aboutit au choc d'une nouvelle naissance. La réalité de la résurrection s'accompagne d'une déchirure culturelle qui laisse parfois l'homme pantelant. La conversion est toujours modification, plus ou moins brutale, d'un système culturel.

Suite page 8 ➡

Voilà que l'homme se croyait issu d'une longue aventure biologique dont le point de départ énigmatique avait l'apparence du hasard et dont le déroulement ne nécessitait aucune intervention divine. La part animale de l'homme lui avait valu quantité de besoins qui avaient stimulé son intelligence et lui avaient formé sa culture. Il était clair que les plus exquises pensées ne provenaient que des sécrétions de son corps. Né de la chair, il meurt par sa chair, et sa mort a toute l'apparence d'un retour à l'univers des matériaux inertes dont l'homme ne s'était séparé que par un excès d'énergie combinée merveilleusement. Quel Dieu pouvait consoler de mourir sinon les dieux qui vivent de nos craintes et de nos souhaits ? Les sciences décrivent l'homme de cette manière et l'homme s'organise en société pour vivre de ces vérités. La culture contemporaine, dont la caractéristique fondamentale est d'écarter toute hypothèse d'une intervention de Dieu dans l'histoire, donne à l'homme une image de lui-même et de son destin très opposée à la culture biblique.

On comprend dès lors qu'il ne suffit pas de croire pour être sauvé. Il faut encore harmoniser du mieux possible deux cultures différentes pour vivre la foi de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre force et de toutes nos pensées. La foi n'est certes pas un havre de paix, mais si elle doit aboutir à un apaisement, une harmonisation intérieure qui nous rendent capable d'écouter, de réconcilier, d'aimer, il faut reconnaître l'importance des conflits culturels qui ne sont pas épargnés à celui qui reçoit l'Évangile. Le thème de la réception de l'Évangile devrait nous préparer à mieux connaître ces conflits. Et peut-être à concevoir un type d'évangélisation qui soit adapté à notre culture contemporaine et qui nous redonne envie... d'évangéliser !

REFORMULER L'ÉVANGILE

Lors des discussions synodales à propos de la transmission de l'Évangile certains délégués soupçonnèrent que la difficulté du débat ne provenait pas de la transmission, mais de la formulation du message. Il y avait là deux pointes dans leur remarque. L'une concernait la forme textuelle du message. Les premiers chrétiens avaient traduit l'annonce évangélique dans un langage symbolique aujourd'hui souvent dépassé. Les anges ne fréquentent plus nos cieux et les mauvais esprits portent actuellement d'autres noms ! Cette difficulté, que la prédication et la publication d'ouvrages théologiques tentent de réduire, ne serait pas grave si les textes bibliques n'étaient pas canonisés comme ils le sont parfois dans certains milieux chrétiens. Le nouveau converti se débat parfois dans des pièges que nous n'osons pas toujours démonter. Il y aurait, ne serait-ce qu'au niveau de la formulation textuelle du Nouveau Testament, une œuvre de rénovation biblique à faire !

L'autre pointe de la remarque des délégués synodaux porte sur le fond du problème. Au delà du langage parfois inassimilable aujourd'hui, il semble que ce soit la prétention de l'Évangile d'exprimer la vérité dernière de l'homme qui paraisse intransmissible. L'universalisation des connaissances actuelles aboutit à relativiser la révélation biblique. Ainsi, à titre d'exemple, comment peut se recevoir aujourd'hui le thème central de l'histoire du salut ? On sait que cette histoire exige une faute originelle de l'homme, faute qui ne peut être compensée que par le sacrifice de Jésus sur la Croix. Cette interprétation de l'histoire rend compte d'une expérience théologique réfléchie et formulée à partir des connaissances de l'Antiquité. Pour que cette interprétation soit reçue aujourd'hui comme une juste interprétation théologique de la situation de l'homme sur cette terre, il faut qu'elle soit fondée sur des connaissances acceptées par l'homme contemporain. Nous ne pouvons plus affirmer ni qu'il y eut une origine à la faute des hommes, ni que la faute ait été un jour particulièrement « théologique » ; non plus qu'il soit de première évidence que Dieu ait été comblé par le sang versé sur la croix. Il paraît plutôt évident que l'histoire du salut relève d'une théorie religieuse basée sur la reconnaissance d'une culpabilité aussi vraie que vague. Si l'on évacue l'histoire du salut comme mythique, que faire du sacrifice de Jésus ?

Certes, il ne s'agit pas de prouver la véracité de l'Évangile, mais de rendre à nouveau crédibles ses affirmations. La Bonne Nouvelle est liée au mystère de la vie. Comme l'amour, ce mystère est irréductible. Il s'agit de savoir ce qui demeure vrai pour nous dans l'Évangile et de le redire à notre manière. Il s'agit non de prouver, mais d'éprouver ce qui peut demeurer vrai pour l'homme placé dans n'importe quelle culture.

LA MÉTHODE THÉOLOGIQUE

Pouvons-nous maintenir intégralement le message biblique dans une culture qui dispose de connaissances critiques bien plus probantes que celles du début de l'ère chrétienne ? A cette question, la théologie tente en général de répondre affirmativement. Elle considère comme indivisible le message reçu. Elle ne reconnaît pas d'autre autorité que la Bible et ne s'accorde pas le droit d'ajouter au Livre d'autres textes qui le prolongeraient. La théologie ne peut que renvoyer l'homme aux sources scripturaires de la foi. Elle se veut fidèle au témoignage définitif. Elle le maintient intégralement. Il faut reconnaître une certaine grandeur à cette fidélité, et une certaine logique, car où trouver ailleurs que dans la Bible des textes qui nous parlent de Jésus ? Mais il faut reconnaître aussi que cette fidélité a des bornes et qu'elle rend parfois bornés bon nombre de théologiens !

Les uns, par soucis de maintenir intégralement le message devant la culture contemporaine, prennent le parti de déclarer que la culture sous-jacente aux textes bibliques est également d'inspiration divine. Cette théologie entreprend de lutter avec l'homme contemporain jusqu'à ce que celui-ci abandonne sa culture de base pour adopter celle des premiers croyants. Elle

investit l'âme de l'homme et l'assujettit aux normes de la foi. Certes, dans ce cas, l'Évangile est reçu intégralement. L'homme ainsi conquis est enfermé dans un monde qui a l'apparence de l'Évangile. Il est parfois délivré des contradictions inhérentes à la culture contemporaine et ressent de ce fait un certain bonheur. En vérité, l'homme est victime d'un endoctrinement — au nom du Libérateur ! — et régresse. Prisonnier de la culture archaïque chrétienne, sa réponse aux problèmes de notre temps s'avère stéréotypée et ses chances d'adaptation nulles. Il est condamné à survivre dans le passé.

D'autres théologiens, pour maintenir intégralement le message biblique, tentent de s'appuyer sur la culture contemporaine. Ils mettent en sourdine tout ce qui sonne actuellement faux. Ils s'ingénient à adapter ce qui peut l'être. Ils proclament que le comportement de l'homme de foi l'emporte sur l'énoncé culturel de la foi et décident de retrouver l'homme dans sa culture. Ces chrétiens mènent aujourd'hui sur le terrain social et politique le combat que menaient les libéraux du siècle passé sur le terrain théologique et moral. Ils compensent par une générosité intelligente ce qu'ils perdent en profondeur spirituelle, et l'on voit parfois, ironie ! des agnostiques leur démontrer l'importance de l'utopie chrétienne qu'ils n'osaient plus affirmer eux-mêmes ! Car le mystère n'est pas le fort de ces théologiens et toute une part de l'homme leur échappe de ce fait. Hommes d'action ou de réflexion plutôt qu'hommes de prière, ils n'enseignent rien d'autre que la culture contemporaine à travers un langage théologique. Ils ont le souci de la libération de l'homme, mais, par d'habiles procédés, ils évacuent Dieu du processus de la libération. Ils affirment que toute la Bible est vraie mais ils ne l'enseignent qu'à moitié. Ils approuvent des déclarations de foi affirmant l'autorité de toute l'Écriture et s'empressent de les oublier.

Ni les théologiens fondamentalistes, ni les théologiens progressistes ne peuvent aujourd'hui maintenir intégralement le message biblique devant les connaissances du XX^{ème} siècle, sans tromper l'homme. Les uns ont fait de la Bible une idole, les autres font de l'homme un semblable trop semblable aux athées. Leur travail, si persévérant, ne peut qu'aboutir à une impasse. Liés au passé par des textes de base qu'ils ne peuvent renouveler, ils doivent périr canonisés ou risquer un jour des formulations de la foi très différentes de celles des premiers chrétiens.

LA MÉTHODE POÉTIQUE

Il nous faut reconnaître que l'Évangile passe par un énoncé culturel qui fit fortune dans les pays de race blanche. Inversement, cet énoncé fit faillite dans d'autres races. L'actuel rejet de la culture chrétienne par les théologiens africains ou asiatiques, ou même d'Amérique du Sud, peut signifier que notre interprétation bi-millénaire du Nouveau Testament coïncidait avec une structure de pensée qui n'est pas universelle. Les chrétiens de l'Antiquité ont favorisé une éclosion de l'Évangile à partir du témoignage des apôtres et singulièrement le rameau dressé par Paul ; nous devons être attentifs à la sève plutôt qu'au fruit. Nous devons

tenter de retrouver la soif que les premiers chrétiens ont étanchée grâce à la compréhension qu'ils eurent de l'événement-Jésus et ne pas nous satisfaire de leur rassasiement.

Le langage des quatre évangiles possède une charge émotive qui disparaît dans les textes plus doctrinaux des épîtres et qui ne ressurgit que dans les épîtres de Jean et dans l'Apocalypse. Ces textes-là utilisent les moyens de la poésie pour énoncer la nouvelle qu'ils contiennent. Symboles, comparaisons, images se succèdent et rythment le récit. Dieu circule dans ces textes sous forme de personnes et sa parole joue de tous les registres de l'affectivité. Jésus, poète de Dieu, nous le rend proche, le recrée sous nos yeux, nous introduit par le pouvoir de son verbe au cœur même d'une révélation qui n'a nulle part ailleurs son égale. Ce verbe nous charme et nous ne sommes partie prenante dans les Évangiles que grâce à ce charme. Il nous émeut et donc nous meut. Le langage poétique des Évangiles nous pénètre instantanément et court-circuite ce que l'intellect élabore pour se défendre d'être pris. Bien que beaucoup de symboles soient devenus désuets, si nous tendons l'oreille vers le ton de ce langage, nous retrouvons par derrière sa formulation archaïque la pression qui le fit naître.

C'est ce ton juste d'une parole prononcée exactement à mi-distance de Dieu et de l'homme qu'il nous faut recréer pour que l'Évangile soit reçu aujourd'hui. C'est la qualité de ce ton qu'il nous faut retrouver. La construction sonore des doctrines qui s'est élevée sur ce ton juste nous empêche d'entendre le souffle discret de Dieu. Nous sommes empêtrés. N'est-il pas curieux que ce soient deux hommes non chrétiens qui, dans notre culture, aient su retraduire l'Évangile avec un ton neuf ces dernières années ? Au cinéma avec « l'Évangile selon Matthieu » et au théâtre avec « Godspell » ? Des siècles de culture chrétienne traditionnelle nous ont pétrifiés. Heureux le tiers-monde qui re-découvre l'Évangile, lui ôte sa couverture culturelle et le chante et le danse de manière nouvelle ! Le « moratoire » est peut-être une idée inspirée !

« VOICI, JE FAIS TOUTES CHOSES NOUVELLES »

Oserons-nous, Européens, nous avouer que nous n'avons plus d'Évangile ?

Oserons-nous avouer que nous avons perdu le filon sensible de la Bonne Nouvelle et que sans lui, cette Bonne Nouvelle n'est plus ni bonne, ni nouvelle ? Serons-nous assez simples pour attendre la venue de Dieu hors de notre culture européenne et l'annoncer chez nous comme une Bonne Nouvelle ? Sommes-nous prêts à nous convertir à un Dieu qui nous demanderait de retrouver d'abord un tissu de relation humaine vraie, un dépouillement vrai, une confiance vraie dans la justice et l'amour ? Le problème de la réception de l'Évangile met en jugement notre culture biblique (et celle de notre société). Serons-nous assez fous pour retrouver le ton juste d'un Évangile pour notre temps ? « Voici, je fais toutes choses nouvelles » : sommes-nous prêts à le croire ?

B. Chevalley

Voici les textes de quatre interventions majeures qui ont apporté des axes différents de réflexions pour les groupes d'études ayant à dire ce qu'ils pensaient de la transmission de l'Évangile.

Nous donnons ici chacun de ces textes qui portent chacun sur des points à la fois personnels et particuliers. Nous devons dire que, pour notre part, l'intervention du professeur Paul Viallaneix nous a paru avoir le plus d'impact sur l'ensemble du synode.

Intervention du pasteur Jean Valette

Comme chacun des intervenants, le pasteur Valette dit qu'il parle en son nom personnel et qu'il ne transmet absolument pas la pensée du groupe de travail dans lequel il se trouve. Après quoi, il s'exprime ainsi :

(...)

Nos tensions ne seraient pas moins réelles, mais elles nous apparaîtraient comme plus cocasses, et, donc, plus sérieusement *utiles*, si nous savions les situer avec une once d'humour dans le cadre du déterminisme auquel l'Église ne saurait échapper. Car la liberté de l'Église n'a jamais consisté à échapper au déterminisme, mais à s'y mouvoir sans emprunter de masque tragique, et avec ce sourire en coin des vieilles dames, qui savent que si l'avant dernier mot est dit, le dernier n'est pas à dire ici bas.

L'Église de notre temps est comme celle des autres temps. Elle change ses fonds de teint, c'est tout. Mais, inutilement prude ou illusoirement audacieuse, elle l'est toujours de toute manière.

Je vois d'un côté des gens qui n'oublient pas le Christ (ils s'en gardent bien !). Le Christ est pour eux le Seigneur ressuscité, siégeant à la droite du Père, vivant et tout puissant. Seulement, ce Christ n'a rien à dire, sinon qu'il est là, qui garantit la foi, c'est-à-dire en dispense. C'est le Christ éternel, c'est-à-dire immuable, le même hier, aujourd'hui et éternellement, c'est-à-dire éternore

le Christ de la fin du XIX^{ème} siècle ou du début du XX^{ème}.

Que dirait-il d'autre aux gens de Fos que ce qu'il a dit aux grands-pères des intéressés, qui couraient derrière leurs chèvres à Saint-Germain-de-Calberte (Lozère) ou à leurs grands-mères qui servaient leurs maîtresses dans le XVI^{ème} aux alentours de 1900 ?

Ce Christ-là, c'est une *idole*, le Baal dont on a toujours besoin sous peine de se trouver dans la dure obligation de croire.

Je vois, de l'autre côté, d'autres gens, écœurés par les premiers. Ceux-là, comme l'ont bien noté les exégètes des Synodes régionaux, se distancent de ce Christ immobile, voire de son Père répressif, pour se tourner vers l'Évangile à partir duquel ils vont faire l'analyse des aliénations contemporaines et, par le détour d'anthropologies surprenantes et de sociologies risquées, leur trouver des thérapeutiques. L'ennui est que ces dernières ne sont pas toujours originales, vu que la Presse les a déjà trouvées, et que l'Évangile, ainsi, répète avec une humble fidélité, ce qui traîne partout. La chose n'est point étonnante. Car le mystère de l'Évangile ne tient pas tant à ses mots qu'à Celui qui les dit. L'Évangile n'est pas neuf dans tout ce qu'il affirme, il répète souvent ce que l'Ancien Testament, les rabbins ou les sages païens avaient dit. Il est neuf dans le fait qu'en lui la Parole devient chair, c'est-à-dire qu'elle n'est plus seulement *didachè*, enseignement, mais *exousia*, puissance, pour parler à la fois comme les évangélistes et saint Paul. Mais cela n'est vrai que dans la mesure où l'Évangile EST le Christ vivant et non plus seulement son enseignement. Que, dans le souci de rejoindre les problèmes et les souffrances de notre monde, nous parlions de Liberté, de Justice, de Paix, quoi de plus légitime ? Mais, à prononcer ces mots en lieu et place du nom de Jésus-Christ, ce n'est plus l'Évangile que nous annonçons, mais cette sorte de vérité dont Pilate savait bien, comme tous les politiques de tout bord, qu'elle n'est qu'une fille publique, que chacun revêt de sa livrée et dont il use comme il lui convient. Pourquoi les mots seraient-ils purs, quand l'homme qui les invente ne l'est pas, et qui ne voit qu'il ne les invente que pour donner une virginité à leur contraire ?

Aussi bien, la Justice, la Paix et la Liberté ne prennent-elles un sens libérateur que quand nous les cherchons dans le Christ qui les incarne. La parole inouïe du début de la Première Épître de Jean « Nous avons fait la connaissance de la vie, nous l'avons entendue, contemplée et touchée » est vraie de tous ces mots comme elle l'est de la vie. Ce n'est que dans la personne vivante et présente du Christ ressuscité que je peux dire aux hommes sans mentir : Justice, Paix et Liberté.

Que, par une répugnance instinctive, pour le Christ *idole* dont j'ai parlé, j'en vienne à taire, et peut-être par amour pour lui, son nom, cela se conçoit et, je l'ai dit dans mon groupe : « Je ne suis pas sûr qu'à Fos, je pourrais ou devrais maintenant prononcer le nom de Jésus-Christ ». Mais que ce silence soit alors ascèse provisoire et non le fruit de la honte ou du calcul démagogique. Sans quoi, il ne faudra pas que je m'étonne de voir l'Évangile prendre la figure banale et piteuse des *idéologies* que le monde sait bien trouver sans moi.

L'Évangile comme doctrine, voire comme dynamisme révolutionnaire, s'il est réduit à ce que la lettre du Nouveau Testament nous fait connaître, s'il est parlé par un autre que Jésus-Christ, s'il est un remède pour le monde et non le Christ tout puissant, ne m'intéresse pas. Car je m'étonne alors qu'on s'en tienne à un message du Premier siècle, sans faire à vingt siècles d'histoire humaine, de souffrances et de recherche, ce crédit qu'ils ont pu non seulement l'assimiler, mais l'intégrer, l'enrichir et l'actualiser. Et il est des heures où je me demande si l'Évangile n'est pas parfois conservé par certains pour la simple raison que le vocabulaire en est commode, vu qu'en changer serait incommode. J'ai été frappé par la remarque du dossier selon laquelle le mot d'Évangile revient souvent, les noms de Dieu et du Christ rarement. Je crains alors que l'Évangile n'en vienne à jouer le rôle de la Loi au temps de Jésus. Elle était devenue un tel ersatz de Dieu, que Dieu, lui, en était devenu superflu. Mais du coup, et Jésus l'a montré avec assez de vigueur, sa vocation et son sens s'en étaient trouvés abolis. Je profite, comme les autres, des recherches de l'exégèse contemporaine, mais il m'arrive de me demander en quoi elle se distingue de cette exégèse rabbinique à laquelle

Paul succomba dans ses jours les moins fastes.

L'Évangile c'est le Christ, sa personne et son enseignement, et la conjonction « et » est ici mal venue. C'est sa personne enseignante ou son enseignement vivant qu'il conviendrait de dire.

Que le Christ soit seul prêché ou que son enseignement soit répété sans effort d'actualisation, et le Christ est une *idole*, rassurante et funeste, et son Évangile une doctrine morte et non plus un message révolutionnaire.

Que par contre l'Évangile soit annoncé, fût-ce comme un message révolutionnaire, sans que le nom du Christ soit confessé et annoncé, et cet Évangile ne fait que répéter les autres « évangiles », *idéologie* calquée sur tant d'autres qui, dans leur marche vers la lumière, et parce qu'elles n'ont d'autre puissance que la nôtre, ne font que déplacer notre nuit.

C'est entre ces deux écueils que je situerais notre tentative d'annoncer l'Évangile.

Dieu soit loué, il y a dans notre Église, des hommes et des femmes qui, sans avoir perdu leur temps à réfléchir à ces choses, reçoivent chaque jour du Christ vivant, la sagesse d'éviter ces écueils et la puissance de Le confesser.

Intervention du professeur Paul Vialaneix

Moi non plus, je ne prends pas la parole après avoir mûri mon intervention. Je la prends par respect de la discipline qui règle, ces jours-ci, le fonctionnement de notre réflexion communautaire, même si elle ne se confond pas tout à fait avec celle dont nous respectons en Monsieur Méjan le gardien vigilant. Je vous prie donc d'excuser la banalité et l'insuffisance d'une réflexion théologique aussi hâtive qu'inexpérimentée, qui m'engagera seul et qui se résumerait, dans un débat conforme à la tradition de la Réforme, en quatre thèses :

Thèse I : La transmission de l'Évangile, quelle que soit la manière dont elle s'opère, s'inscrit dans l'histoire d'une double relation personnelle. Christ m'appelle par mon nom, que je me tienne en deçà ou au delà des Pyrénées, que je sois juif ou samaritain, que je sois digne (le suis-je jamais ?) ou indigne d'être ainsi son élu. A travers le témoignage que je rends de lui, que mon mérite ne qualifie pas, mais qu'il ne disqualifie pas non plus nécessairement, s'il est, comme on peut le présumer, défaillant, Christ ap-

pelle par son nom, et à son tour, s'il le veut, mon prochain, devant lequel j'annonce, tant bien que mal, la Bonne Nouvelle.

Thèse II : Il arrive que mon témoignage ait une portée politique. Certains soutiendront, non sans vraisemblance, qu'il en a toujours une. Mais il ne me semble pas que l'Évangile me permette de le privilégier en tant qu'il est politique. Je réponds en toute circonstance, de toute manière et tout entier de l'appel que j'ai reçu et qui sera transmis. Je suis désormais le témoin du Christ dans ma vie privée comme dans ma vie professionnelle, dans ce que je dis comme dans ce que je fais, dans ce que je ressens comme dans ce que je pense. Je le suis en peignant, si je me nomme Esposito Farese, je le suis en chantant, si je me nomme Henri Capiou. Je conçois cependant et je suis disposé à admettre que le témoignage politique du serviteur de Christ soit tenu, aujourd'hui, pour prioritaire. Mais je redis ma conviction qu'il ne l'est pas en vertu d'un commandement exprès de l'Évangile. Il le devient plutôt sous la pression d'une culture, la nôtre, dont la modernité ne garantit nullement la pérennité. Dans un monde où l'existence s'est urbanisée et socialisée, comment s'imaginer que la transmission de l'Évangile demeure étrangère à l'engagement politique ? De fait, elle s'y manifeste. Mais elle ne s'y réduit pas.

Thèse III : Si témoignage politique il y a, et si je le rends au sein d'une société où l'exercice du pouvoir ne m'a pas été confié, il devient bien souvent protestation (on dit plutôt, ces temps-ci : contestation). Mais je ne le prends alors au sérieux que si je me rappelle que, dans l'histoire de la transmission de l'Évangile, ma protestation peut revêtir la forme extrême du martyre. Il appartient, en effet, au disciple de Christ, de prononcer un non radical et périlleux lorsque, dans la Cité, la transgression du commandement d'amour se donne pour la loi même. Un concert de plaintes intempestives n'a jamais changé la face du monde. Mais au cours de notre siècle de terreur, l'« objection de conscience » que des témoins de l'Évangile ont opposée, en la payant de leur vie, au scandale de l'univers concentrationnaire et du génocide, a donné quelques preuves de son efficacité.

Thèse IV : Dans le détail de l'histoire et de ses luttes, qui n'ordonne pas, Dieu soit loué, le martyre quotidien, mon témoignage politique ne demeure fidèle que s'il porte le signe de l'extraordinaire liberté que me propose l'obéissance à la Parole. Je tire au clair le paradoxe. Le chrétien qui mène un combat politique ne saurait oublier qu'il n'y a qu'un Seigneur et que par conséquent nul pou-

voir, à commencer par celui qu'il cherche à conquérir, n'équivaut à l'unique Seigneurie du Christ. Il sait, et il est seul à le savoir, qu'il n'est point de pouvoir absolu en ce monde. Christ seul est roi. Il s'ensuit que mon choix politique, quel qu'il soit, ne me soumet à aucun usurpateur de la toute puissance de Dieu. Si je conserve la liberté qui m'est ainsi donnée, j'obtiens par surcroît l'efficacité qui est refusée, malgré quelques apparences contraires, au militantisme de la pure passion politique. Il me reste à déclarer, tôt ou tard, au nom de qui j'accomplis des œuvres dont je n'attends pas qu'elles me justifient. La transmission de l'Évangile m'impose cette exigence.

Intervention du professeur Max-Alain Chevallier

Ce n'est pas d'une exégèse qu'il s'agit, mais seulement d'une lecture que j'ai été amené à faire de ce texte dans le contexte du Synode : La Samaritaine, Jean 4.

Tout tourne, me semble-t-il, dans ce texte, autour de la *rencontre*, entre des *personnes* et on peut considérer qu'il y a cinq obstacles à la rencontre que Jésus franchit ou lève. Peut-être peut-on dire que ces cinq obstacles sont dans une certaine progression, du plus extérieur au plus intérieur.

1er obstacle : *Les interdits socio-religieux* (versets 3 à 9) : Jésus homme doit rencontrer une femme ; Jésus Juif doit rencontrer une Samaritaine. Ici, Jésus libère purement et simplement de ces interdits (voir verset 27).

2ème obstacle : *Les malentendus du langage* (versets 10 à 15) : Comment parler des choses « d'en-haut » (pour employer un mot johannique, voir chapitre 3, versets 3, 7, 12, 31 et 32, etc...) sinon avec les mots de la vie quotidienne : l'eau et la soif, et un peu plus loin avec les disciples : manger, nourriture (versets 32 à 34). En employant des mots de la vie quotidienne pour parler des choses « d'en-haut », symboliquement, on court le risque d'un malentendu. Alors Jésus se propose lui-même, à travers les mots qu'il emploie. Autrement dit, le sens des mots quotidiens qu'il emploie se découvre en référence à sa personne (versets 10, 12, 14, 34). C'est lui qui donne le sens. Ce qui ne supprime d'ailleurs pas la possibilité du malentendu.

3ème obstacle : *Le masque moral :* La

Suite page 12 ➔

femme se cache derrière une honorabilité conventionnelle. Jésus ôte calmement ce masque sans un mot de blâme (versets 16 à 19).

4ème obstacle : *L'alibi des problèmes religieux et théologiques* (versets 20 à 26) : Même s'ils sont réels, ces problèmes religieux et théologiques peuvent être un alibi et empêcher la seule chose qui soit nécessaire, la rencontre. « Où et comment adorer Dieu ? » demande la Samaritaine (verset 20). Et un peu plus loin : « Oui, je sais qu'il est question d'un Messie » (verset 25). Jésus ne méprise pas ces questions-là ; il les prend au sérieux, mais il centre ses réponses sur le hic et nunc de la communication existentielle. « *Maintenant* » dit-il, maintenant la rencontre de Dieu est « en esprit et en vérité » (verset 23). Et *ici*, se trouve le Messie ; « C'est moi, moi qui te parle » (verset 26).

5ème obstacle, l'obstacle le plus intérieur : C'est celui de la *cécité des disciples*, de ceux qui ont déjà rencontré Jésus, mais qui ne savent pas « voir » ce qui est en train de se passer (versets 35 à 38). Jésus lui-même ne fait rien d'autre qu'accomplir ce qu'il appelle « l'œuvre de Dieu » (verset 34) et il faut qu'il le révèle à ses disciples : « Mais moi je vous dis d'ouvrir les yeux » et de lever les yeux pour découvrir ce que c'est que d'entrer dans l'œuvre de Dieu, dans le champ de Dieu (versets 35 et 36) ; de découvrir qu'il s'agit d'une œuvre qui n'est pas votre œuvre (versets 37 et 38), d'une œuvre qui est déjà mûre et pour tous, notamment pour les Samaritains, ces étrangers ! Car « il est vraiment le Sauveur du monde » (verset 42).

Intervention du pasteur Paul Bechdolf

Comme les autres, je ne parle pas au nom de mon groupe et j'ai commis la sottise de parler dans le groupe d'animation. Le résultat, c'est qu'on est immédiatement piégé pour parler devant tout le monde de ce qu'on a dit un peu rapidement peut-être. Je voudrais être ici porteur d'une interrogation et non pas d'un discours d'exhortation ni d'une théologie ; une interrogation que je me pose depuis le début, en entendant les comptes rendus et tout le reste, une interrogation que je pose de toute façon au Synode : peut-on vraiment parler de la transmission de l'Évangile sans parler de l'Esprit Saint ? Je me suis dit je vais être feinté, car les trois qui vont parler avant moi vont le nommer ; ils ne l'ont pas

nommé ; nous ne le nommons pas ; est-ce bien honnête ? N'est-ce pas nous considérer, nous, comme de petits ouvriers en train de réaliser une grande œuvre et oublier sans cesse qu'il y a un maître d'œuvre et que c'est lui le maître d'œuvre et non nous ?

Dans un discours ou une réflexion sur notre sujet pouvons-nous nous permettre de tenir simplement pour acquis le rôle du Saint-Esprit, de dire que cela va de soi, comme on me le dit souvent dans l'évangélisation, et nous refuser à expliciter cette question. Est-ce bien alors un travail sérieux que nous ferions ? Cela pourrait être une démarche d'humilité car nous sommes tous dans la crainte ; nous ne voulons pas confisquer le Saint-Esprit et c'est très respectable ; nul ne peut se confondre avec l'Esprit Saint parmi nous, mais cette Église où nous sommes assemblés, dans toute sa diversité, n'est-elle pas justement le lieu où nous pourrions le mieux parler du Saint-Esprit en étant gardés de la tentation de le confisquer pour tel ou tel homme ou tendance ? Et pour dire plus, quand j'ai posé hier la question : « qu'y a-t-il avec vous sur la région de Fos ? », c'était bien la question de savoir si nous pouvons encore parler de ce sujet et essayer d'y œuvrer sans les autres qui sont avec nous en Jésus-Christ.

Taire le Saint-Esprit, c'est aussi souvent chez nous une réaction de pudeur car nous avons de la peine à exprimer ce qui pourrait être essentiel et profond dans notre vie, mais prenons bien garde de ne pas dire implicitement du même coup que les premiers chrétiens étaient des impudiques qui n'avaient pas honte de parler de ces choses.

Nous pouvons aussi être dans la crainte — et je crois que c'est une chose qui nous paralyse dans ce sujet — pour nommer le Saint-Esprit, la crainte d'une solution facile, verbalement. On met le mot Saint-Esprit et on pense qu'on a résolu notre étude, mis un point à notre étude. C'est vrai, c'est possible, mais c'est quand même curieux que nous n'ayons pas la

même crainte vis-à-vis de tous nos mots et de tous nos verbes qui ne nomment pas le Saint-Esprit. Est-ce que ce sont nos mots et nos verbes qui vont transformer la réalité de notre évangélisation ? Est-ce que ce n'est pas la réalité de l'Esprit de Dieu qui le fera ?

Peut-être avons-nous tous, en fait, une malaise parce que nous associons Saint-Esprit et irrationnel et nous craignons de perdre le contrôle de nous-mêmes. Et nous craignons aussi de perdre, en quelque sorte, le contrôle de ce que nous faisons ; je pense que c'est une crainte erronée, car il n'est jamais dit dans l'Écriture et dans la réalité que l'Esprit Saint possède les gens, mais qu'au contraire, il les respecte et l'apôtre Paul, quand il traite de ces questions, tient à rappeler que l'esprit des prophètes est soumis aux prophètes et qu'il y a un contrôle, et qu'en fait, le Saint-Esprit nous laisse vraiment le contrôle. Mais alors, que signifie notre crainte de perdre le contrôle ? Est-ce qu'elle ne signifie pas, en fait, notre refus de nous laisser conduire ? Notre crainte d'être conduits ailleurs ? En dehors des aventures que nous aimons et que nous avons choisies ou des sécurités dans lesquelles nous nous plaisons.

Il n'est plus question d'attendre le Saint-Esprit, même si selon la tradition lucanienne il fallut l'attendre dix jours entre l'Ascension et Pentecôte. Pentecôte est passée et il n'est plus question d'attendre le Saint-Esprit dans l'Église ; mais ce dont il est question, c'est de nous attendre à lui, d'être disponibles, car enfin, quel est le témoignage unanime du Nouveau Testament (je dis peut-être des mots trop gros et les théologiens, exégètes du Nouveau Testament, les doyens et professeurs me reprendront), disons le témoignage général ? Si nous prenons tous les aspects de l'évangélisation dont nous parlons et que nous lisons le Nouveau Testament, nous voyons sans cesse que tout est renvoyé, tout est attribué, tout est remis à l'Esprit Saint car c'est par lui que Jésus agit aujourd'hui dans l'Église et dans le monde.



DE DIETRICH
la grande marque
française
CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

Laurent GAGNEBIN présente : *Christianisme et Marxisme* de Nicolas Berdiaeff, un vol. 21 x 13,5, 96 pages, Éd. Le Centurion. Prix : 16 francs.

Cet ouvrage écrit en allemand et simplement polycopié au départ, vient d'être traduit par Laurent Gagnebin, présenté remarquablement en quelques pages d'introduction, commenté par de nombreuses notes (40 pages de notes pour 20 pages de texte), avec notice biographique. Nous ne pouvons que remercier le traducteur de nous avoir donné ces pages de Nicolas Berdiaeff qui expriment l'attitude sociale et chrétienne à laquelle nous sommes appelés. Je cite Berdiaeff : « *Le christianisme ne veut pas d'une spiritualité abstraite qui méprise la vie matérielle, se détourne du dur labeur et du pénible combat pour la vie. Le problème du pain a pour le christianisme une signification religieuse.* » Plus loin : « *...La chrétienté doit... faire l'impossible pour la réalisation du Royaume de Dieu en ce monde... Elle doit travailler de toutes ses forces à l'installation de la justice sociale et de la fraternité mondiale sur la terre.* ». On pourrait rapprocher cela de la pensée actuelle de Roger Garaudy. Dans son dernier livre « *Paroles d'homme* », il écrit : « *L'histoire est le seul lieu où se construit le royaume de Dieu...* ». Pour ce faire il faut vraiment que les hommes vivent un réel christianisme : celui qui s'oppose à toute servitude quelle qu'elle soit, qui personnalise l'homme dans son temps et dans l'éventail des solidarités nécessaires. Dans une note Laurent Gagnebin cite un autre ouvrage de Berdiaeff (au reste, ces notes sont truffées de citations qui montrent à quel point Laurent Gagnebin a une connaissance intime de Berdiaeff), « *Essai d'autobiographie spirituelle* » dans laquelle Berdiaeff écrit : « *Ma lutte contre le communisme a été spirituelle, non politique, ce fut une lutte contre l'esprit du communisme, contre la haine de l'esprit.* ».

On pourrait encore faire de multiples citations. Qu'on permette cette dernière. Berdiaeff écrit : « *La différence la plus importante entre la philosophie chrétienne et l'histoire et toutes les autres philosophies de l'histoire est la suivante : ce qui compte le plus dans le christianisme, c'est la personne humaine... Pour le christianisme, la personne humaine a une valeur inconditionnelle.* ». A cette affirmation Laurent Gagnebin ajoute une note de quatre pages dans laquelle il dit notamment que « *selon Berdiaeff, toute la complexité et la richesse, voire l'ambiguïté, de l'homme résultent du fait qu'il*

est à la fois un individu, c'est-à-dire une partie de l'espèce, et une personne, c'est-à-dire un être spirituel et donc responsable. ».

En écrivant ces lignes, nous n'avons désiré que deux choses : rendre hommage au traducteur-auteur, lui dire notre reconnaissance et engager nos lecteurs à se procurer ce petit ouvrage qui remet mille choses en place... pour le temps d'aujourd'hui comme pour tous les temps.

Jacques ELLUL : *L'Apocalypse, architecture en mouvement*. Collection l'Athéisme interrogé, Éd. Desclée. Prix : 49 F.

Livre important. Lecture vigoureuse et complète de l'Apocalypse de Jean (le texte de référence, cité intégralement et réparti par sections au long de l'ouvrage, est celui de la T.O.B.).

L'érudition des commentaires est à la fois largement intégrée et judicieusement critiquée. Le sens ultime de l'Apocalypse est désigné dans le mouvement de la structure globale du texte, et non dans le démembrement de ce dernier à la manière de la critique classique. C'est dans l'architecture dynamique de l'œuvre que se perçoit son unité.

Le style de l'ouvrage est nerveux et par endroits journalistique. Le ton insistant d'une interview passionnée donne à la lecture une dimension personnelle à laquelle le charme ne fait jamais défaut.

L'actualisation de l'Apocalypse de Jean s'opère à travers des développements qui allient la pénétration des analyses à l'originalité constante de la pensée. Bien des problèmes d'actualité se trouvent ainsi pertinemment posés et brillamment éclairés (compte rendu ultérieurement).

Hélène ENGEL, *Dans ton jardin*, un vol. 17 x 12, 106 pages, Éd. La Baconnière. Préface de Gabriel Marcel.

Ce n'est pas un livre, c'est un souffle de vie.

Ce n'est pas un récit c'est un chant. Oserais-je dire : un chant d'amour et de tendresse mêlé d'une chaleur d'âme.

C'est aussi une victoire écrite de la vie sur l'existence, de la grandeur d'être sur la banalité des jours. C'est plus qu'un souvenir, plus qu'un rappel des êtres chers ; c'est leur vie qui s'épanouit en qui les a aimés. Il y a dans ces pages un courage sous-jacent qui s'exprime en

réflexions simples, en souvenirs, en créativité d'atmosphère. L'auteur a gagné une rude partie ; il montre que la foi n'est pas un rêve : c'est la force du jour donnée pour chaque heure.

Cet ouvrage a donné lieu à un compte rendu dans « Évangile et Liberté » du 18 janvier 1973.

François BLUCHE, *La vie quotidienne de la noblesse française au XVIII^e siècle*. Paris, Hachette Littérature, 1973, 272 pages.

Rédigé par l'un des meilleurs spécialistes du XVIII^e siècle en général et de la noblesse française en particulier, ce livre est conçu non comme un traité, mais comme un « essai » et « un album d'estampes ». Il apporte, au fil des pages, une mine de renseignements sur les conditions d'existence de l'aristocratie en France vers la fin de l'Ancien Régime.

L'auteur fait revivre, avec un style agréable et vivant, les moindres détails de la vie quotidienne de la noblesse : activités presque mondaines à la Bastille, éducation des jeunes nobles (précepteurs, collèges d'Harcourt, Louis le Grand), formation militaire des officiers (au collège de Tournon, à La Flèche), éducation des aspirants (Marine)...

Paris n'étant pas le seul centre de gravité, F. Bluche donne aussi de nombreux détails relatifs aux particularités locales : à Vendôme, Châlons, Bourges, à Autun (citée épiscopale)... à la chasse, aux fêtes campagnardes, aux villégiatures thermales, aux salons littéraires du Siècle des Lumières...

Ce livre reflète une époque, certes anachronique, révolue, mais qui savait à côté des plaisirs, cultiver la bienveillance, s'initier à la culture classique, acquérir un bagage solide, à côté de la casuistique mondaine, et réserver la primauté aux « humanités ». Il en résulte bien plus qu'un « album d'estampes », un tableau extrêmement vivant de la noblesse qui doit être considérée comme un « fait » et non comme un « système ».

Édith Wéber

Nel MARCORELLES, *Essai pour un enseignement évangélique*, 79 pages polycopiées. Supplément.

On a l'impression que l'enseignement religieux est aujourd'hui en crise —

Suite page 14 ➡

comme beaucoup de choses. Pourquoi ? Comment y remédier ?

Madame Marcorelles tente de répondre en proposant une méthode déjà appliquée à d'autres domaines, à savoir : faire passer l'enfant du connu à l'inconnu. Or, pour l'instant, on parachute l'enfant dans les récits bibliques dont on cherche à tirer un enseignement. On réalise dès lors une sorte de contreplaqué où l'enfant ne trouve pas la vie, l'existence du jour. Il se trouve en présence de deux mondes dont aucun ne semble s'insérer dans l'autre : le monde biblique et le monde journalier dans lequel il se meut. Il faut donc arriver à faire comprendre que ces deux mondes ne s'excluent pas. Bien au contraire. L'un devrait inspirer l'autre.

Pour ce faire Madame Marcorelles s'aide de livres, de récits réels ou inventés mais actuels et dans lesquels l'enfant se retrouve ; c'est ensuite que l'on passe au récit biblique.

Essais intéressants qui peuvent aider les moniteurs à réaliser des leçons vivantes et les parents à faire vivre l'Évangile aux enfants. Il nous semble toutefois que ces textes ne sont guère applicables aux moins de 11 ans.

Est-il permis d'ajouter que ce dossier débute par des réflexions remarquables et suggestives du professeur Paul Ricœur sur le langage des paraboles.

Dossier envoyé gratuitement à qui en fait la demande à Madame Marcorelles, 64, rue des Tennerolles — 92210 Saint-Cloud, en joignant, toutefois, 4,60 F pour le port.

L'INTERPRÉTATION DE LA MUSIQUE FRANÇAISE AUX XVII^{ème} ET XVIII^{ème} SIÈCLES. Études réunies et présentées par Édith Wéber, professeur à l'Université de Paris-Sorbonne.

1 vol. relié format 21 x 27, 276 pages comportant de nombreux exemples musicaux, 13 planches photographiques hors-textes, et 3 disques 45 tours encartés. Prix : 150 F. Édition du Centre national de la recherche scientifique, 15, quai Anatole-France — 75700 Paris.

Il s'agit ici des communications et des discussions relatives à un colloque international organisé par l'Institut de musicologie de l'Université de Paris-Sorbonne, à l'occasion du Tricentenaire de François Couperin (1668-1733) et Louis Marchand (1669-1732). Ce colloque a réuni d'éminents exégètes venus de six pays différents, musicologues, historiens de la musique, interprètes (organistes et clavecinistes) et facteurs d'instruments, qui mirent en commun leurs expériences, leur science et leur technique au service

d'une meilleure compréhension de la musique française classique. Il a mis en relief ses caractéristiques et ses critères d'interprétation fidèle à l'époque en cause : agréments, « notes inégales », goût, ornementation, liberté d'expression ad libitum.

Trois disques encartés reproduisent des documents sonores inédits de l'époque ainsi que des exemples relatifs aux possibilités d'exécution. L'originalité de ce colloque a été de démontrer l'étroite dépendance des spéculations théoriques, historiques, acoustiques, artistiques, et de souligner le rôle de François Couperin, dont la musique symbolise « tous les aspects de l'intelligence et de la sensibilité française aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles ».

André FABRE, *Marie Durand*, 1 vol. Éd. La Cause, Carrières-sous-Poissy (Yvelines). Préface de Pierre Bourguet — Couverture de Francine Serre. Prix : 20 F, franco : 23 Francs. C.C.P. : La Cause, Paris 255.00.

Tous les protestants savent que Marie Durand a été enfermée pendant trente-huit ans à la Tour d'Aigues-Mortes pour le double « crime » d'avoir été la sœur du Pasteur martyr Pierre Durand et de ne pas avoir voulu abjurer sa religion. Mais sans doute sont-ils trop peu nombreux encore ceux qui connaissent vraiment la vie de cette héroïne de la conscience et de la foi. En lisant ces pages, ils apprendront quelle fut l'existence réellement pitoyable de cette humble paysanne qui tint tête « aux Puissances » et qui, pour forger son caractère, n'eut d'autre enclume que sa Bible. Ils admireront sa sensibilité et sa délicatesse affinées par l'Écriture Sainte, le style littéraire même de ses lettres... Et s'ils sont aussi révoltés par la dureté des Hauts Fonctionnaires et du Clergé de cette époque à l'égard de tant de martyrs et de témoins que l'auteur fait défiler sous nos yeux et qui, vaincus en apparence, demeurent triomphants — car c'est à eux, en définitive, que nous devons la liberté — ils seront bouleversés plus encore par l'ingratitude des églises et de ses proches qui laissèrent cette femme, redevenue libre, se débattre seule à travers les plus grandes difficultés matérielles, et la laissèrent finalement mourir dans le dénuement le plus total !...

W.-A. VISSER'T HOOFT, *Le temps du rassemblement* — Mémoires. 1 vol. 21 x 14, 476 pages, Éd. Le Seuil, Paris.

W.-A. Visser't Hooft a travaillé au Secrétariat universel des Unions chrétiennes de jeunes gens, au secrétariat de la

Fédération universelle des associations chrétiennes d'étudiants pour devenir, en 1968, le premier Secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises, poste qu'il a occupé jusqu'en 1968. Son livre de *Mémoires* couvre donc un demi-siècle d'histoire, de préoccupations, de réflexions au niveau des problèmes œcuméniques (au sens étymologique, c'est-à-dire : universel).

Il semble que ce livre permette de voir en Visser't Hooft l'homme qui a vécu selon sa pensée théologique, intimement influencée par Karl Barth et par Pierre Maury, la tension perpétuellement constante dans le monde : celle de la dimension entre les exigences de l'Évangile et les réalités humaines : leurs possibilités, leurs attentes, leurs réalisations, leurs échecs. Autrement dit, en reprenant la formule de Visser't Hooft : « la relation entre le Royaume de Dieu et l'histoire humaine, entre les espérances ultimes et les espoirs immédiats » (p. 309).

S'il y a de la théologie dans ce livre, ce n'est pas un livre de théologie. Si Visser't Hooft pense que le Conseil œcuménique n'aurait pas eu d'armature sans Barth, ce n'est pas un livre à la gloire de Barth. Du reste à la gloire de personne sinon à celle de Jésus-Christ. C'est un livre de vie et d'action, de pensée et de paroles, de découverte humaine et de lutte. On y trouve le rappel de toute une époque, celle du combat des Églises dans le monde, mais aussi très précisément l'histoire du combat de l'Église confessante allemande, de la Résistance française. On y voit vivre un homme avec une grande simplicité même lorsqu'il rencontre ceux que l'on appelle « les grands de ce monde » et qu'il évoque avec les uns et les autres les problèmes qui se posent à l'échelle des peuples et du monde. On y trouve aussi de l'humour mais aussi une grande sérénité.

Du dernier chapitre intitulé « Bilan », je cite ces lignes : « Je ne pense pas que prendre le monde au sérieux signifie que la tâche de l'Église doit consister simplement à répondre aux questions que pose le monde et aux besoins dont le monde est conscient »... « On considère aujourd'hui trop souvent l'Église comme une sorte de station-service spirituelle. On décide d'abord où on veut aller puis on va faire le plein à l'Église — on va y puiser des « ressources »... « N'oublions pas qu'au cœur de la définition de la « société responsable », qui nous a aidés à prendre une conscience plus nette de notre mission dans le monde, se trouve la responsabilité envers Dieu. Toutes les autres dépendent de celle-là. » (pp. 455 et 456).

André HUGON, *En Cévenne, Le Temple du Collet-de-Dèze*. Histoire de la paroisse

réformée. 1 vol. 19 x 14, Éd. Péladan à Uzès. En souscription, prix : 25 francs auprès de l'auteur : A. Hugon, Chevaniels — 48160 Le Collet-de-Dèze.

Le temple du Collet-de-Dèze est le seul des temples cévenols construits au XVII^{ème} siècle à avoir survécu aux événements tragiques qui ont ensanglanté les Cévennes aux XVI^{ème}, XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles ; il est l'unique témoin de l'architecture particulière des sanctuaires édifiés, à cette époque, en Cévenne, par la ferveur huguenote.

C'est son histoire, liée à celle du village et de la paroisse réformée, que raconte l'ouvrage ; en 172 pages, d'un format 14 x 19, l'auteur décrit successivement :

- les débuts de la Réforme au Collet-de-Dèze, les premiers sanctuaires, les premiers pasteurs, les premières persécutions ;

- la construction du temple, les prémices, au Collet-de-Dèze, de la révocation de l'édit de Nantes, la donation faite par le Consistoire à la Marquise de Portes, la décision de Louis XIV ;

- l'incidence, au Collet-de-Dèze, des persécutions religieuses, la résistance et la révolte des Camisards, la période du Désert ;

- enfin, l'histoire de la communauté réformée, depuis la période révolutionnaire jusqu'à nos jours, avec les différentes péripéties de la remise en état et de la restauration finale du temple.

L'ouvrage comporte :

- *dans le texte*, des reproductions de documents du XVII^{ème} siècle ;

- *en hors-texte*, sur papier couché, quatre photographies du temple ;

- *en annexe*, la traduction, en français courant, de plusieurs documents anciens.

Le bénéfice de la vente de cet ouvrage est destiné à parfaire les travaux de restauration du temple.

L'auteur est un enfant du pays, issu d'une longue lignée de paysans cévenols qui remonte au XIV^{ème} siècle. Officier supérieur du Génie en retraite, Ingénieur E.T.P. et Urbaniste diplômé de l'Université, il était tout indiqué pour mener à bien ce travail de recherches, d'analyse et de synthèse.

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

COMMUNIQUES

Soleil et santé

PARTIR EN VACANCES : EST-CE POSSIBLE ?

Voilà la question que se posent de nombreux parents d'enfants de nos Clubs.

Les Foyers et Fraternités de la Mission populaire évangélique, situés dans des quartiers populaires, touchent des familles très modestes qui ont beaucoup de mal à terminer les fins de mois, surtout avec l'augmentation considérable des loyers.

Pour aider ces enfants à partir en vacances, à jouir de l'air et de l'espace, dans nos camps et colonies, nous faisons appel aux amis qui veulent nous aider à mener à bien notre tâche.

Les dons sont à envoyer à : SOLEIL ET SANTÉ, 47, rue de Clichy — 75009 Paris.
C.C.P. : Paris 2047-13.

| | |
|---------------------------------|-------|
| une journée de vacances coûte : | 24 F |
| une semaine : | 168 F |
| un mois : | 720 F |
| un voyage : | 150 F |

Nous vous disons d'avance merci au nom de nos enfants.

Université d'été

C'est dans le tout nouveau C.E.S. de la ville de Chamonix que se tiendra cette année la session d'Université d'Été.

Le pasteur Georges Crespy, le peintre Eposito-Farèse, le R.P. Claude Gerest animeront la session.

Celle-ci débutera le 14 juillet au soir pour se terminer le 28 au matin. Le thème en sera :

« QU'EST-CE QU'ÊTRE CRÉATIF ? »

Au seuil de la 7^{ème} année d'existence des sessions d'Universités d'Été, il n'est pas mauvais de rappeler dans quelles intentions elles ont été créées et ce qu'elles sont devenues dans leur histoire. Les hypothèses de travail faites à l'origine n'ont pas changé, rappelons-les tout d'abord :

P. Brunel, pasteur, Nîmes.

R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.

B. Chevalley, pasteur, Granges-lès-Valence.

Louis Evelyn, homme de lettres, Piégros-la-Clastre.

B. Muller, pasteur, Alès.

Synode national avec :

Message, présenté par André Gounelle, professeur, Montpellier.

Interventions avec :

J. Valette, président de la Région Cévennes-Languedoc-Roussillon.

P. Viallaneix, professeur.

M.-A. Chevallier, professeur à Strasbourg.

P. Bechdolf, pasteur, Chalençon.

E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

1) réunir pour une session brève mais intense des gens de tous âges et de toutes formations pour réfléchir ensemble sur un thème proposé ;

2) supprimer autant que possible la distinction entre enseignant et enseigné par la participation entière de chacun à l'élaboration du thème, chacun parlant selon ses connaissances et ses expériences. L'intervention de spécialistes de disciplines diverses est seulement destinée à nourrir le thème et à stimuler la recherche ;

3) vivre ensemble une expérience communautaire sur la base de l'acceptation par chacun de ce qu'est et de ce que dit l'autre. La présence d'enfants et de participants d'un certain âge à la session facilite une communication moins artificielle que celle des Universités classiques ;

4) développer chez chacun des goûts et penchants que les disciplines classiques ne prennent pas en compte, par la constitution d'ateliers où l'on a l'occasion de travailler de son corps, de ses mains ou de ses yeux.

L'expérience a montré que ces objectifs sont réalisables dans la mesure même où chacun accepte les autres et où les frictions éventuelles ne sont pas dissimulées.

Selon les sessions l'accent a été mis tantôt sur le thème, tantôt sur les ateliers, tantôt sur les séances plénières, tantôt sur le travail de petites équipes. Chaque session a eu, de ce fait, sa physionomie propre.

Pour tous renseignements s'adresser à : Guy Loupias, 72, avenue Guilhem-de-Poitiers, La Paillade — 34000 Montpellier.

FONDATION JOHN BOST

SECRÉTAIRE DE DIRECTION, qualifiée, expérience, excellente présentation, libre très rapidement, recherchée par la FONDATION JOHN BOST — 24130 LA FORCE. Écrire avec curriculum vitae et photos.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

pam • pam

4 - Dans les temps actuels

Par suite de diverses circonstances, j'ai eu et j'ai encore des relations très étroites avec plusieurs familles juives de la ville où j'habite. J'ai présidé pendant plusieurs années le groupe judéo-chrétien et comme président de ce groupe j'ai eu l'occasion de recevoir Monsieur Jules Isaac et d'avoir avec lui de longs entretiens. J'ai permis aussi à plusieurs juifs d'échapper aux camps de concentration et de les sauver d'une mort affreuse. Je puis donc émettre des opinions en connaissance de cause.

Différence chez les Juifs

Il faut, ce me semble, opérer des distinctions.

- a) Il y a le juif agnostique, pour ne pas dire athée. Il a le vague souvenir d'avoir appartenu par son ascendance, à une race (existe-t-il des races pures ?), mais il s'est incorporé, corps et âme, à la nation dans laquelle il vit. Chez nous, il est français cent pour cent ; de ce fait peut-il encore se dire et être appelé Juif ? Pour lui naturellement la notion de peuple élu n'a plus aucun sens.
- b) Il y a le juif religieux, qu'il soit attaché au rite cultuel du mosaïsme ou qu'il soit libéral, retenant surtout l'Esprit de « la loi et des prophètes ». S'il accorde sa sympathie à ceux qui reviennent en Israël et s'il les aide pécuniairement, il n'a garde de les imiter.
- c) Et enfin, il y a le juif, qui croit aux promesses d'une élection accordée par Dieu aux descendants d'Abraham, de Jacob et de Moïse. Dans cette catégorie, il y a ceux qui iront jusqu'au bout et feront tout pour aller en Israël et d'autres qui resteront chez eux.

On peut être juif sans être sioniste, me disait récemment un juif : « Je suis juif dans l'âme et cependant je n'aime pas le sionisme ».

Terre d'Asile

Un certain sionisme est valable, normal. Il s'appelle « terre d'asile ». Il fallait bien trouver un pays de refuge pour tous ceux qui ont été et qui sont chassés de leur pays parce que juifs. Il est permis de penser que, venus en petits groupes, ces juifs en Palestine auraient pu fort bien s'entendre avec les habitants des pays devenus musulmans.

Ces villages mixtes ont existé et vivaient en paix. Voici un exemple à peu près similaire : au Liban, malgré les incursions des Israéliens dans ce pays, les juifs vivent tranquilles et ne sont inquiétés ni par les musulmans ni par les chrétiens.

Ce sionisme restreint n'était pas, il est vrai, celui espéré par Herzl qui visait la mainmise sur toute la Palestine et la constitution d'un état en totalité israélien.

Herzl a réalisé en partie son projet, après bien des

vicissitudes. Aujourd'hui l'état israélien existe et tous ceux qui sont revenus en Palestine font l'admiration du monde : par leur travail qui a rendu la vie et la fécondité à un pays plus ou moins inexploité par ses habitants musulmans. Puissamment aidés par leurs coréligionnaires du monde entier, ces juifs dont la plupart constituait une élite, ont réussi à organiser un état qui a su résister aux attaques de ses adversaires et qui connaît une prospérité matérielle étonnante. Cet état est laïque. De nombreux israéliens, dans le peuple et parmi les dirigeants, ne tiennent pas compte des promesses que Dieu aurait faites sur l'élection de leur nation ; par contre, d'autres gardent intacte leur tradition messianique.

Les sionistes

Il est curieux de constater que ce sont des protestants (surtout américains plus inspirés par l'Ancien Testament que par l'évangile) qui entretiennent ce rêve d'un rassemblement de *tous* les juifs en terre palestinienne. Ils estiment que si ce rassemblement se doublait d'une conversion générale des juifs à Jésus-Christ ce serait le signe, le commencement de la venue sur terre du royaume de Dieu et le règne définitif de Jésus-Christ ! En effet, quelques rares conversions de juifs au christianisme ont pu faire croire que depuis la fin de la deuxième guerre ce mouvement était déclenché qui verrait la fin du monde actuel et le retour du Christ...

Ces chrétiens n'oublient-ils pas que Jésus a déclaré que par sa présence, qui demeure vivante, le royaume de Dieu est déjà venu et installé dans les cœurs qui vivent de son esprit et de sa vie ?

Ces chrétiens n'oublient-ils pas que Jésus-Christ n'a jamais limité le salut à un peuple, fût-il le sien, mais qu'il l'a accordé à tous ceux — venus de l'Orient et de l'Occident — qui écouteront sa parole pour en faire l'inspiration de leur foi et de leur vie ?

Les responsables de la mort de Jésus

Ces chrétiens n'oublient-ils pas que ce sont les tenants d'un judaïsme étroit, exclusivement nationaliste, qui liaient Dieu à un seul peuple, qui faisaient du temple de Jérusalem le seul sanctuaire agréé par Dieu réservant ses faveurs aux seuls descendants d'Abraham, ce sont ces croyants qui ont dressé la croix pour un soi-disant blasphémateur ?

Tenons-nous en aux affirmations centrales de l'Évangile : « Dieu est esprit et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ». Dieu est un Père qui aime tous les hommes. Tu aimeras Dieu et ton prochain. Cet universalisme, déjà entrevu par Moïse, proclamé par ceux qu'on a appelés les grands prophètes, est le noyau central de la « Bonne Nouvelle » que Jésus notre Seigneur et Maître a vécue, pour laquelle il est mort.

Paul Brunel

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 12

Lundi 16 juin 1975

PLAIDOYER POUR LE GENERALISTE

par Francis Muller

On construisit un jour (aux États-Unis, comme il se doit) une contrebasse tellement grande qu'il ne fallut pas moins de trois personnes pour en jouer : une personne maniait l'archet, une autre touchait de ses doigts les cordes et une troisième lisait la musique...

C'est à cette histoire que me font penser certaines tentatives de division du travail dans nos Églises : ministères spécialisés ou répartition des charges dans le sens d'une « consistorialisation ». Il est curieux qu'au moment même où, dans le monde, on en revient (les usines Volvo en Suède ont eu des résultats fort positifs — réduction de l'absentéisme notamment — en permettant à l'ouvrier de suivre une voiture sur la chaîne), nos Églises, avec le retard qui les distingue, se forgent des ministères spécialisés pour les malades et les bien-portants, les jeunes et les vieux — et pourquoi pas pour les pauvres et les riches. Si je comprends bien, la « consistorialisation » regrouperait plusieurs paroisses : un pasteur s'occuperait des enterrements, un autre des mariages, un troisième du travail parmi les jeunes. Aucun d'entre eux ne vivrait vraiment avec des familles, partageant leurs joies et leurs peines, étant leur pasteur pour le meilleur et pour le pire. La bureaucratisation ferait son bonhomme de chemin et la dépersonnalisation également.

Et tout cela au nom d'une plus grande efficacité et d'une meilleure utilisation des effectifs dont on dispose. Qu'on me permette d'en douter. Les Églises vivent de relations personnelles et non pas de stratégie. La visite de « son » pasteur a un plus grand impact auprès du malade que celle de l'aumônier d'hôpital le plus spécialisé qu'il soit possible d'imaginer. Parce qu'il vient au nom de la paroisse d'origine du malade, parce qu'il connaît son « back-ground » familial (son milieu et ses antécédents), son tempérament et ses préoccupations.

L'Église (avec un E majuscule) reste, malgré toutes les orthodoxies et toutes les théologies qui l'exaltent, une abstraction. Ce qui compte, ce qui vit vraiment, c'est le hic et nunc de la paroisse dans sa diversité et son unité, avec ses fidèles et ses infidèles, dont l'infidélité est revalorisée par la fidélité des autres. Et ce troupeau a besoin d'un pasteur, se faisant tout à tous,

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.)
Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.
Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges
Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTÉ

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Année mondiale de la femme.

*Elle vise à reconnaître d'une part l'égalité des droits
sociaux et culturels de la femme et d'autre part à
obtenir pour elle, l'intégration complète dans l'effort
de développement universel et une participation essen-
tielle à l'équilibre pacifique des nations et des
continents.*

C'est normal.

*Qu'il existe des peuples où la femme soit esclave,
nous le savons et désirons que cela change. Est-ce
l'année mondiale de la femme qui fera quelque
chose ? Est-ce les mouvements de libération de la
femme qui transformeront la vie ? A mon sens il y
faut plus et mieux que cela...*

*En attendant, dans les pays de langue française on a
enfourché le dada. C'en est fatigant. Si nous en
écrivons à notre tour c'est plutôt par humour.*

*Des émissions de télévision, de radio, des interviews,
des articles de journaux, le pape Paul VI, cherchent à
nous convaincre de l'éminente place de la femme dans
la société. Il y a des femmes P.D.G., des championnes,
des vedettes, des pasteurs. Des femmes prêtres, il n'y
en a pas ; craindrait-on des rapprochements avec les
prêtresses antiques ? Mais Paul VI se rattrape dans une
allocution au « Comité pour l'année internationale de
la femme » en disant : « ... Le siège apostolique a
lui-même appelé, vous le savez, quelques femmes
particulièrement qualifiées à prendre place dans cer-
tains de ses organismes de travail ». Pas trop n'en faut,
sans doute, et pas placées à la tête de la vie paroissiale !*

*Qu'on reconnaisse aux femmes une place fondamen-
tale dans l'évolution actuelle des civilisations et même
des priorités dans certaines branches d'activité, nul ne
le conteste.*

assumant tant bien que mal toutes les spécialisations imaginables. Ses maladrances seront plus salutaires que la technicité du spécialiste. « Celui qui ne connaît que la chimie ne connaît même pas la chimie », écrivait un remarquable contemporain de Goethe, Georg-Christoph Lichtenberg. Un pasteur qui n'a qu'un charisme pour les jeunes ou la radio n'a pas de charisme du tout.

Si la spécialisation fait du tort aux paroisses, elle le fait tout autant aux pasteurs. En s'éloignant plus toute la gamme des soucis et des joies de paroissiens de tout bord, de tous âges et de toutes conditions, un pasteur se trouvera singulièrement appauvri et vivra son ministère dans un univers abstrait ou du moins partiel et partial. Il maniera l'archet, formera les sons sur les cordes ou lira la partition. Or, aucune de ces activités n'a un sens par elle-même. Le ministère pastoral sera polyphonique ou ne sera pas. Le pasteur est un homme-orchestre et non pas un virtuose ou une vedette.

Quittons la musique pour la faculté de médecine

Il paraît que certaines d'entre elles — et non des moindres — éprouvent le besoin de se « libérer ». Mais de quoi ? — D'être femmes ? Elles le resteront toute leur vie ; ce n'est un secret pour personne.

Je connais un jeune ménage « dans le vent » qui a pris de graves décisions. A la maison et chaque semaine les rôles de chacun sont inversés : une semaine de ménage, de cuisine, de vaisselle pour l'homme, une semaine pour la femme. Je les attends au tournant. Qui donc portera et enfantera l'enfant ?

Ma question est absurde. Elle signifie pourtant une simple vérité qui tient au réel : les femmes ont des exigences spécifiques ; elles assument des responsabilités particulières. Comme les hommes, du reste, et plus peut-être à certains égards. Aucune « promotion » de la femme ne l'empêchera de porter en elle tout ce qu'elle est, tout ce dont la nature l'a gratifiée et qui en fait le charme, la délicatesse et la grandeur. C'est en s'acceptant elle-même qu'elle sera libérée.

Par ailleurs, il ne faut pas oublier l'interdépendance nécessaire de l'homme et de la femme. L'un n'est pas sans l'autre, faute de quoi il y a mutilation. L'homme et la femme sont eux-mêmes libérés si, acceptant mutuellement ce qu'ils sont, ils deviennent ensemble responsables l'un de l'autre et de leurs activités spécifiques ; s'ils s'acceptent authentiquement et totalement.

Au sujet d'une étude ayant pour thème « Le défi à l'Église des mouvements de libération de la femme » (le titre est déjà tout un programme !), je lisais récemment : « C'est dans le cadre de l'année mondiale de la femme qu'a été conçue la prochaine réunion...

suggérée par le titre. Il faut aux paroisses et donc aux Églises qui n'en sont qu'un modeste regroupement, des généralistes qui connaissent bien leurs patients et que, réciproquement, leurs patients connaissent bien. Serait-ce présomptueux de citer ici Jean 10, 4 : « Et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix » ? Rien n'empêche un généraliste de se tenir au courant de l'évolution d'une ou de plusieurs spécialités. Il est bon qu'il se spécialise, mais il doit le faire au profit de ses fonctions de généraliste tout en œuvrant dans un domaine qui lui est particulièrement cher. Il y a une vingtaine d'années les émissions protestantes de radio-Strasbourg étaient assurées par un pasteur d'une grande paroisse de la banlieue de Strasbourg, lequel était en outre l'aumônier d'une grande clinique de la ville. Monseigneur Hoch qui était maître de chapelle de la cathédrale de Strasbourg lisait chaque matin dans son petit village de Neugartheim. Il n'en était pas moins bon ou plus mauvais musicien.

Il ne faut pas être nécessairement maoïste pour approuver celui qui envoie ses intellectuels aux champs. « Alors il dit à ses disciples : la moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson » (Matthieu 9, 37-38).

Frédéric Muller

Les organisatrices souhaitent vivement que cette journée soit largement ouverte aux époux et que chacune se sente libre d'inviter des amis » (notez : amis et non amies, c'est important).

Pourquoi inviter les hommes ? Pour qu'ils soient instruits du défi que sont les femmes à l'Église ? ... Pour qu'ils les conseillent ? (ce serait étonnant) ... Ou tout simplement parce que les conversations et discussions sont plus ouvertes à tout lorsque les hommes sont présents ? Ce qui justifie ma thèse énoncée plus haut de la coacceptation et de la coresponsabilité de chacun des partenaires.

Voici que l'Église réformée de France, en son dernier Synode national, n'a pas manqué d'être à la mode : il a retenu un vœu sur la place de la femme dans l'Église (1). N'avait-il rien de mieux à faire ? Bien plus, désireux de n'être pas trop en retard sur notre temps et sur la Fédération protestante de France qui vient d'éditer une plaquette sur « la sexualité » (2), il a retenu pour l'étude synodale des années 1976 et 1977, le sujet suivant : « L'éthique sexuelle et familiale » (3). On est dans le vent ou on ne l'est pas.

Quant à moi, le monde me paraissant de plus en plus fou, j'attends avec impatience une année mondiale de l'homme !

P. R.

(1) On en lira le texte en page.

(2) La sexualité pour une réflexion chrétienne, Le Centurion et Labor et Fides. 15 F.

(3) Sait-on que le problème se pose actuellement de la création de paroisses réservées aux homosexuels ?

UN DES VOEUX DU SYNODE

Les femmes dans l'Église ; peut-être faudrait-il intituler : les oubliées de l'Église... !

L'Église, comme toute société, est interpellée actuellement par le besoin de justice éprouvé par les femmes de notre temps. Celle-ci ne semble guère s'en être souciée jusqu'à maintenant puisque, par exemple, à cette session du synode de Martigues, sur 156 membres des groupes de travail, on ne compte que 13 femmes, soit moins de 10 % (1,3 femme par groupe de travail).

Le Synode national de 1975 souhaite que l'Église vive et soit dirigée de telle manière que la question de la place des femmes y soit devenue sans objet. Le Synode dans ces conditions :

1) décide qu'en liaison avec l'étude synodale 1976-1977 sur « **Éthique sexuelle et familiale** » les instances responsables à tous les niveaux de la vie de l'Église soient appelées à remettre en question l'image de la femme véhiculée traditionnellement par les liturgies, catéchèses, prédications et par la presse ;

2) invite les assemblées générales et les synodes, à l'occasion des prochains renouvellements des conseils presbytéraux, des délégués aux synodes régionaux et national, ainsi qu'aux divers conseils et commissions, à élire un nombre équitable de membres féminins de nos Églises susceptibles de siéger à ces instances et d'être, éventuellement, élues aux synodes régionaux et national, et demande que l'on se préoccupe des possibilités matérielles d'y participer ;

3) rappelle que les femmes de pasteurs ne peuvent être l'objet d'aucune discrimination en ce qui concerne l'accès à un ministère ou à une charge dans une paroisse ou une communauté ;

4) demande que l'E.R.F. trouve les moyens appropriés pour affirmer sa solidarité avec les nombreuses femmes qu'elle a formées et qui, militant de ce fait dans les mouvements de libération des femmes, se trouvent maintenant fréquemment marginalisées ;

5) estime que l'année internationale de la femme devrait être pour notre Église l'occasion de donner des signes de solidarité, au nom de l'Évangile, à tant de femmes qui se sentent encore opprimées dans notre Église, dans notre pays et dans le monde.

ERRATUM

Nous prions nos lecteurs de bien vouloir excuser l'erreur qui s'est glissée dans l'article de Ch. Willm en pages 8-9 du numéro 10 d'« Évangile et Liberté » du 19 mai 1975.

Le titre devait se lire ainsi :

LA LIBÉRALISATION EN QUESTION

(et non la libération en question).

D'autre part, dans le texte lui-même on voudra corriger en lignes 6 et 28 et lire : libéralisation au lieu de libération.

MÉNAGE GARDIEN TEMPLE

L'Église réformée d'ENGHIEN recherche ménage gardien de Temple. Logement tout confort plus salaire contre gardiennage et services usuels.

Libre septembre. Écrire : 155, av. Division-Leclerc — 95880 ENGHEN

VINGT ANS APRES

Le Doyen

Maurice Goguel

parle encore

Le 31 mars 1955 s'éteignait à Paris le père spirituel et le confident affectueux de plusieurs centaines d'étudiants en théologie protestante.

Né en 1880, Maurice Goguel fit des études de Lettres et de Théologie au terme desquelles il reçut la consécration pastorale et devint professeur de Nouveau Testament à la Faculté de Théologie de Paris dès 1906. En 1927, il fut nommé directeur d'études à la section des Sciences religieuses de l'École pratique des Hautes Études où il succédait à Alfred Loisy. Quelques années plus tard il remplaçait Charles Guignebert à la Sorbonne. Il occupa cette dernière chaire jusqu'à sa mort.

Il n'est pas question de retracer ici la carrière et l'œuvre du Doyen Goguel. Ce serait la matière d'un livre qu'il faudra bien écrire un jour. Notre propos ne prétend qu'à rappeler une grande figure et à montrer que son œuvre la suit. Nous avons la chance de pouvoir laisser ce témoin exemplaire dire lui-même le développement de sa pensée. Il a publié, en effet, « Le témoignage d'un historien » dans l'ouvrage collectif « Protestantisme Français » (collection Présence, Éd. Plon 1945).

La formation de l'historien

Issu de l'Église luthérienne du Pays de Montbéliard et élevé dans les idées traditionnelles, il a été attiré à la théologie par l'intérêt pour la dogmatique et la philosophie religieuse. Au cours de ses études, il a reçu d'abord l'influence de l'École de Paris (marquée par le symbolo-fidélisme d'Auguste Sabatier et d'Eugène Ménégoz), puis, en Allemagne, celle de la philosophie ritschlienne, c'est-à-dire de théologies qui faisaient une grande place à la critique biblique pratiquée suivant les méthodes les plus rigoureuses de l'histoire. Aussi, a-t-il pu, en harmonie avec ces influences dogmatiques, entrer de plain-pied dans la critique historique représentée en France par Jean Réville et Adolphe Lods.

Quelques détails qui mènent loin

Sa vocation première était de se vouer aux études dogmatiques. Mais, avant de s'y consacrer définitivement, il avait éprouvé le besoin de mieux connaître l'histoire des origines chrétiennes et les documents s'y rapportant. L'enquête, à laquelle il comptait ne consacrer que quelques années, le prit

tout entier et donna à sa carrière une orientation différente de celle qu'il avait prévue. (Il le disait souvent, avec autant d'humour que de simplicité.) Il ne s'est jamais désintéressé des problèmes théologiques, pas plus d'ailleurs que des questions ecclésiastiques. Il est resté fortement attaché à l'Église et il fut le pasteur de ses étudiants. Il a toujours eu le sentiment de les servir par son labeur et par sa conscience professionnelle qu'il considérait comme un devoir proprement religieux.

Son respect inconditionnel de la vérité et de la réalité lui faisait déclarer qu'il se sentait « plus religieux que chrétien, plus chrétien que protestant et plus protestant que luthérien ». Il disait aussi que la théologie est « un effort pour saisir l'insaisissable, pour coordonner l'incoordonnable, pour exprimer l'inexprimable ». Et il ajoutait qu'à son humble avis, il n'y a pas de « connaissance pure » mais seulement des symboles.

Les dogmes : valeur ou vérité ?

Il n'accordait aux dogmes qu'une valeur d'évocation, car ils varient avec les temps et les lieux. Il préférait parler de leur *valeur* plutôt que de leur *vérité*. Il disait (et cela le caractérise bien !) :

« Ce n'est pas que nous méconnaissions la valeur que peuvent avoir encore les dogmes traditionnels et que nous voulions les jeter par-dessus bord. Il n'en faut parler qu'avec respect même quand on n'est plus en état de se les approprier. C'est d'abord un devoir de charité d'éviter scrupuleusement toute expression qui pourrait scandaliser ou seulement froisser ou peiner ceux pour qui ces doctrines sont restées vivantes. Mais c'est aussi un devoir de justice. »

Ne pas faire avorter la spiritualité

L'enseignement de Maurice Goguel reste étonnamment actuel (même si en 1975 nous étions tentés d'utiliser d'autres mots). Il pensait très fermement que l'aboutissement normal d'une expérience individuelle nouvelle est la constitution d'une société religieuse et que, là où il ne s'en forme pas, on est en présence d'une spiritualité avortée. En effet, dans toute expérience religieuse nouvelle, il y a le sentiment d'un *objet* religieux de qui l'homme attend la réalisation de sa destinée. Cet objet est *nouveau* ou, au moins, conçu autrement qu'il ne l'avait été antérieurement. Mais pour qu'un tel sentiment, une telle expérience (individuelle ou collective) puissent se stabiliser et durer, des conditions sont nécessaires :

- Le sentiment de l'objet religieux nouveau doit s'exprimer, sur le plan intellectuel dans des conditions telles qu'il ne puisse être confondu avec aucun autre (cela est constatable au niveau de la naissance du christianisme au sein du judaïsme). Si les théologiens sont utiles pour ce faire, ils ne suffisent pas.
- Il faut, en effet, que la masse des fidèles reçoive ce sentiment et l'éprouve, puis qu'elle se donne une organisation de l'enseignement et du culte qui fasse naître, entretienne et communique le sentiment et la conscience de cet objet.
- Il faut que cette société se délimite ou se définisse par rapport à d'autres sociétés. Il faut qu'elle s'organise contre les forces intérieures ou extérieures susceptibles de

la dissoudre. Il lui faut donc une discipline intérieure et une apologétique extérieure. Tout cela donne fatalement naissance à une doctrine, à une morale, à un rituel, à une organisation sociale qui seront (en principe) l'expression de l'expérience religieuse de ses membres.

- D'où l'obligation de veiller soigneusement à ce qu'aucun élément ne s'attribue de valeur autonome, la nécessité d'éviter que la doctrine ne se rationalise et d'empêcher le moralisme de prendre une place prépondérante, le besoin de surveiller le ritualisme pour que le culte ne trouve pas sa fin en soi.
- Il faut agir de telle sorte que tout l'ensemble ne soit rien d'autre que des *moyens transitoires* pour parvenir à une véritable spiritualité.

Vivre et penser sa foi

Maurice Goguel disait :

« Il n'y a pas, sur le plan de la vie religieuse, de capital acquis sur lequel on puisse vivre. C'est un domaine dans lequel on ne possède que ce qui est continuellement reconquis à nouveau. D'où la nécessité de revenir perpétuellement à ses origines. Par la formulation de ses doctrines, la religion, qui devait être le LIEN le plus puissant qui unisse les hommes entre eux, devient une cause profonde de divisions. Et cela parce qu'on ne comprend pas que cette formulation ne peut être que l'*expression symbolique*, donc seulement relative, d'une réalité spirituelle proprement inexprimable. Deux positions, contraires en un sens, mais solidaires, consistent l'une à *vivre* la religion : ce par quoi les chrétiens sont unis entre eux ; l'autre à la *penser* : ce par quoi ils risquent d'être divisés et opposés les uns aux autres. Là, réside la vraie tension, le vrai risque à courir qu'on ne peut réduire qu'en proposant l'unité dans la diversité. »

« Aux sources de la tradition chrétienne »

C'est son œuvre d'historien des origines chrétiennes qui range Maurice Goguel parmi les représentants les plus authentiques de notre grande tradition de libre recherche et parmi les plus grands exégètes du monde. Dans cette spécialité il a incarné, sur le plan international, la science de toute une époque. Ses écrits en témoignent et ses collègues le disaient. Albert Schweitzer, qui n'eut jamais le compliment facile, écrivait, dès 1913, de Maurice Goguel, alors âgé de 33 ans : « Il est incontestablement un des plus remarquables théologiens critiques non seulement de la France actuelle, mais du monde. ». Il est certain que resteront, parmi beaucoup d'autres, sa démonstration de l'historicité de Jésus, son exposé sur le rapport entre Jean-Baptiste et Jésus, ses vues sur le IV^{ème} évangile et sur les circonstances du procès de la mort de Jésus.

Il ne faudrait pas que le souci qu'il avait de ne pas faire de disciples conduise aujourd'hui à l'oubli. Il est juste, en effet, de se souvenir de tout ce que « Le Doyen » nous a donné tant sur le plan de la méthode et de la science que sur le plan humain. Il reste, pour tous ceux qui l'ont connu, un grand modèle d'humilité, de conscience professionnelle, de respect d'autrui, de tolérance naturelle, de piété simple et de foi profonde.

J.-M. Charenso

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

QU'EST-CE QU'UN PASTEUR ?

Il y a vingt-cinq ans (un quart de siècle !) le pasteur André Aeschimann écrivait les lignes qui suivent à propos du pasteur et de son ministère. Il semble utile, aujourd'hui, de les lire et d'en saisir le sens essentiel — même si maintenant on ne parle plus tout à fait de la même manière.

Pour beaucoup, un pasteur est un prêtre ; un peu différent, certes, des autres personnages de ce nom, puisqu'il est habillé comme tout le monde et qu'il a le plus souvent une femme et des enfants, mais un prêtre quand même. Son métier n'est-il pas de présider des cultes, d'accomplir des actes sacramentels, de faire des enterrements ? Un prêtre, oui, un homme à part, qui possède une sorte de caractère sacré, ce qui n'empêche pas d'ailleurs qu'on le critique sans ménagements, parfois même sans respect.

Quelques-uns, cependant, envisagent la question d'une manière plus profonde et plus spirituelle. A leurs yeux, ce qui est essentiel chez le pasteur, ce ne sont pas ses activités plus ou moins sacerdotales, c'est sa consécration au service de Dieu, sa vocation particulière. Il est un homme que Dieu a appelé (vocation signifie appel), et qui, en réponse à cet appel, donne à Dieu tout son temps, toutes ses forces, vivant... et étant seul à vivre... une vie chrétienne 100 %, étant au sein d'un monde possédé par les soucis de la matière, l'homme de l'Esprit, l'homme de Dieu.

Cette manière de voir se rapproche de la réalité beaucoup plus que la première. Et cependant elle est fautive, parce qu'elle repose sur une notion inexacte de la vocation chrétienne.

En effet, dans l'Église de Jésus-Christ, il n'y a pas plusieurs vocations dont les unes seraient plus méritoires, plus nobles, plus saintes que d'autres. Il n'y en a qu'une : la vocation de chrétien. Tous les disciples de Jésus sont appelés à servir leur Seigneur de toutes leurs forces. Tous sont appelés à être des chrétiens 100 %. Qu'il soit laïque ou pasteur, un chrétien ne s'appartient jamais à lui-même. Il est chrétien tout le temps ; dans son champ, dans sa cuisine, à son bureau, à son usine, dans sa chaire d'enseignant ou dans sa chaire de pasteur. Partout et toujours, il se donne pour son Seigneur. Si l'on veut absolument tracer une ligne de démarcation, celle-ci ne passera pas entre pasteurs et laïques, elle passera entre les chrétiens, pasteurs ou laïques qui se don-

nent tout entiers et tout le temps à Dieu, et ceux, laïques ou pasteurs qui refusent une partie de leur temps ou de leur cœur au Dieu qu'ils prétendent aimer.

Là, est le sens de la doctrine biblique... donc protestante... du sacerdoce universel. Le catholicisme enseigne qu'au-dessus de la masse des chrétiens, existe une classe sacerdotale dont les membres sont revêtus d'un caractère sacré, d'une dignité éminente, d'un pouvoir spécifiquement divin. La doctrine évangélique, au contraire, affirme que tous les chrétiens ont la même dignité. Elle pourrait dire : aucun n'est prêtre. Elle préfère égaliser par en haut et dire : Tous sont prêtres.

Mais alors, s'il en est ainsi, quelle est la raison d'être d'un pasteur, quelle est sa place dans l'Église ? Je réponds d'un seul mot : il est spécialisé.

Dans l'Église, en effet, tous les croyants ont la même dignité, la même vocation essentielle. Mais tous n'ont pas à exercer les mêmes fonctions. Celui-ci, qui a toutes ses racines dans la vie terrestre, sera invité par Dieu à être un témoin 100 % parmi ses frères ruraux. Celui-là, au contraire, devra faire briller la lumière de Dieu dans le monde de l'enseignement. Telle jeune fille recevra d'en haut l'ordre de soigner les malades : telle autre, celui de partir en mission. Et parce que, du moins dans l'organisation actuelle, la prédication de la Parole de Dieu, l'enseignement religieux et le soin des âmes suffisent à occuper largement toutes les heures d'un homme, certains hommes seront invités par le Seigneur à se vouer uniquement à ces tâches et à être pasteurs. Une telle vue des choses ne diminue ni n'exalte le ministère pastoral. Elle le met à sa vraie place parmi les autres formes du travail chrétien.

Et la consécration pastorale prend, elle aussi, son vrai sens dans cette perspective. Elle n'est pas comme l'ordination catho-

lique qui confère au nouveau prêtre une dignité, elle donne au nouveau pasteur une fonction. Elle ne le change pas en être surhumain, elle le charge d'une tâche surhumaine. Elle ne le sacre pas, elle le consacre.

Qu'il y ait parfois, chez les pasteurs, une tendance à oublier ces choses et à verser dans un certain cléricalisme, il ne faut pas le nier. Mais ce n'est pas l'abus qui compte, c'est la vérité. Et la vérité, c'est que le pasteur est, parmi ses frères, un appelé spécialisé.

André Aeschimann

Voici, plus récentes, ces lignes datant d'octobre 1969 ; elles ont été écrites par Séraphin dans *Le Protestant* :

(...)

Quand les fidèles de nos Églises parlent de leurs pasteurs, ils les critiquent volontiers. Ils voudraient qu'ils soient tels qu'ils les imaginent et non tels qu'ils sont en réalité. Préféreraient-ils donc la fonction à l'homme ? Mais s'ils ont la fonction, ils se plaignent alors de l'insignifiance de l'homme.

L'orthodoxie finit toujours dans l'artifice : comment ne serait-il pas artificiel dans sa pensée et dans toute sa manière d'être, l'homme dont on requiert et qui s'efforce d'être conforme à l'image préconçue que l'on se fait de lui ? Peu importe si nos pasteurs ont des idées peu conformistes, si leur doctrine n'est pas irréprochable ou si leur manière d'être n'a rien de clérical : il nous faut d'abord des hommes qui ont le courage d'être eux-mêmes. C'est le seul moyen pour que nous ayons le sentiment de rencontrer en eux « quelqu'un ».

L'apôtre Paul disait : « Ce n'est pas moi qui vis ; c'est Christ qui vit en moi ». On ne l'aurait pas cru si cette conviction intime n'avait fait de lui « quelqu'un ».

Séraphin

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

PROPOS SUR LE MINISTERE

L'insistance affectueuse de Paul Richardot me décide à écrire quelques lignes sur le ministère paroissial. A vrai dire je n'accepte pas cette proposition sans un sentiment de gêne. Il y a un temps pour écrire et un temps pour parler, un temps pour se taire et un temps pour agir. Il y a un temps où ne sont entendues que certaines opinions : sans doute étaient-elles attendues comme l'oxygène indispensable par ceux qui s'étiolaient. Devant ce concert de voix accordées il est bon de travailler en silence. Peu importe d'être vu et entendu : c'est dans l'action vécue et endurée que se transforment les ministères de tous jours. Seuls subsistent ceux dont les communautés ont besoin.

On parle beaucoup aujourd'hui (et on a raison) de la multiplicité des ministères. On réfléchit à partir de maîtres-mots : experts, permanents, animateurs. Il conviendrait d'analyser ces notions et ce qu'elles recouvrent, mais je ne veux pas alourdir cet article. En fait, il y a 36 experts, 36 façons d'être permanents et diverses techniques d'animation.

La multiplicité même des services qui gravitent autour de ceux précités n'est possible que par un dénominateur commun. On répondra d'une voix claironnante : notre dénominateur commun c'est Jésus-Christ. Oui, c'est vrai sur le plan théologique, dans le royaume des idées, mais dans la réalité, qui témoignera de l'unité voulue par le Seigneur ? Et qui dira que nos réformes de structures et nos techniques sont toujours secondes par rapport à l'exigence qui nous anime ?

Certes, chacun doit exercer un ministère et le moins mal possible : cette vérité est proclamée depuis le premier siècle. En même temps, si chacun doit tenir sa partition, nul ne peut exercer à la fois tous les ministères. Or, le protestantisme, dans son souci de construire des hommes majeurs, semble croire que tout homme peut tout faire : théologie, prophétie, action sociale, etc...

Le prophète — homme d'un moment — parle : il en est de vrais, il en est de faux qui pérorent dans les salons ou en chaire. Il est passé au crible par le docteur de l'Eglise qui est la mémoire et la lucidité de la communauté. L'un se compromet à droite, l'autre à gauche, nul ne peut jouer sur tous les tableaux (oh ! je sais que les chrétiens aujourd'hui aiment jouer comme des gamins). L'un blesse à salut par ses paroles, l'autre guérit le tourment. La diversité des ministères conduit à de sains affrontements.

Et c'est alors que nous ressentons le besoin d'un humble serviteur des serviteurs. Il n'a pas le prestige du prophète, la science du docteur, l'efficacité du chrétien social ou politique. Il a pour premier devoir de servir ceux qui tentent des aventures. Mieux, il essaiera de les aider à découvrir qui ils sont et qui ils peuvent être. Il les aimera tels qu'ils sont.

Naturellement on accusera le serviteur des serviteurs d'hypocrisie (il se fait tout à tous), de médiocrité (il reste dans l'ombre), d'indécision (s'il ne prend pas carrément parti).

Seulement, patiemment, il témoigne de cette paix sans laquelle l'Esprit ne se manifeste pas dans son extraordinaire diversité.

Le pasteur ne conduit pas. Il veille avec chacun, pour que tous les membres du corps de Christ partagent le pain et le

vin. Il est le serviteur de chacun pour que chacun soit écouté.

Il n'accapare ni la parole, ni l'enseignement, ni les présidences, ni les faveurs. Il partage des joies et des peines. Il visite, questionne et se tait. Rien de ce qu'il vit n'est son domaine réservé. Il rencontre de meilleurs enseignants, visiteurs, théologiens que lui, dans la communauté. Mais, parce qu'il a le souci de tous, il est capable de converser avec tous (et il y faut plus de talent qu'il n'y paraît. Il est exigé de lui une connaissance de la vie et des hommes, des idées et des sciences qui effraie les spécialistes. Le serviteur des autres se sait définitivement dépassé et imparfait mais il continue de s'instruire).

Il est, en quelque sorte, le vicaire de tous. Et, quand personne ne se présente pour répondre aux appels de la communauté, il lui faut remplacer les laïques absents : concierge, moniteur, diacre, visiteur... On l'accusera de tout faire, mais n'est-il pas la sentinelle qui tient parfois jusqu'à la limite de ses forces en attendant la relève ? Et il n'ignore pas que les conseillers synodaux, qui voient si bien tous les problèmes, ne l'empêcheront pas de voir cette vieille femme qui rabâche toujours la même chose mais qu'il est seul à visiter. S'il n'était pas vicaire, s'il n'était que lui-même tel qu'il se choisirait, on ne l'accuserait plus de ne plus tout faire, mais que deviendrait l'Eglise ?

De même lorsqu'il prêche, il sert un texte qui est, lui, prophétique. Le pasteur ne se confond pas avec lui, sinon il perdrait toute humilité. Il relate aussi les faits des prophètes qui souffrent leurs prophéties de par le monde ; il propose la parole de Dieu.

Le pasteur est un permanent, il est depuis toujours un animateur, il est parfois interrogé comme expert.

Pourtant, ce qui le caractérise, c'est sa gratuité. Il ne tire nulle promotion de sa permanence. Animateur, il confesse être un témoin qui ne laisse pas l'autre (ce vulgaire objet qui doit s'animer lui-même après quelques incitations calculées) face à lui-même. Expert, il connaît surtout ses limites.

Il ne marchande aucune recette psychologique ou doctrinale. Simplement il sait que la vie est un mystère, que l'homme est un mystère pour lui-même, et il témoigne d'une voix venue d'ailleurs.

Et il accomplit son labeur sans avoir d'intérêts matériels. Il témoigne de Jésus-Christ. Il fréquente ceux qui pratiquent et ceux qui ne pratiquent pas, les méritants et les autres, mettant toute sa passion à aider son prochain à discerner sa place dans l'Eglise et le monde.

J'aime citer cette phrase de Calvin : « Le devoir d'un fidèle pasteur est de pleurer en soi-même avant que de provoquer les autres à pleurer, d'être tourmenté en dedans avant que de montrer aucun signe d'indignation, et de retenir en soi plus de douleur que d'en donner aux autres ».

Son ministère est de valoriser tous les ministres, et d'accepter la dernière place.

Mais tout cela sans être dispensé d'avoir son violon d'Ingres, l'amour de l'hébreu, de la littérature, de la sociologie ou de l'ébénisterie, de la flûte ou de la pétanque.

Il n'est qu'un homme.

F. Teulon

LES CAHIERS DE LA PETITE DAME

La presse a déjà rendu compte avec enthousiasme de la publication (Gallimard) dans les Cahiers *André Gide* des *Notes* de Maria Van Rysselberghe (1866-1959) pour l'histoire authentique d'André Gide. Ce document a une importance capitale : durant un tiers de siècle, quotidiennement, « dits, gestes et images d'André Gide ont été enregistrés par un témoin privilégié, à la fois le plus proche et celui dont l'acuité d'observation, la rigueur dans l'expression et une lucidité intellectuelle et affective sans complaisance faisaient le génie propre » (p. XI), affirme très justement Claude Martin, le grand spécialiste et connaisseur d'André Gide, dans un *avant-propos*.

Il suffit de lire ces Cahiers 4 et 5, qui seront suivis de plusieurs autres et comptent déjà plus de 1.000 pages remarquablement annotées, pour constater qu'est enfin réglée, une fois pour toutes, la fameuse question de la sincérité gidienne (1). En comparant, en effet, ces Cahiers au *Journal* de Gide, on découvre que ce dernier, comme nous l'avons soutenu depuis longtemps, fut totalement sincère, sans tricherie, authentique. Le pari que nous fîmes naguère est aujourd'hui gagné sans la moindre équivoque ; voilà de quoi clouer le bec de tant d'individus hargneux que Gide dérange parce qu'il préférerait être haï pour ce qu'il était qu'aimé pour ce qu'il n'était pas. Le Gide que nous révèle la Petite Dame (ainsi la surnommait-il) est un homme merveilleusement attachant, amoureux de la vérité (cet amour, qu'il doit fondamentalement à son éducation protestante, l'éloigna beaucoup de l'Église catholique qui malmenait tant la vérité), humble, très humble même, d'un détachement souvent exemplaire. On a si souvent prétendu le contraire ! Certes, Gide était-il très préoccupé de la figure qu'il laisserait à la postérité, non par égocentrisme exclusif, mais par désir de vérité : il voulait que cette figure lui ressemble. Il a réussi : l'autoportrait du *Journal* est parfait ; elle a réussi : le portrait des Cahiers est excellent, ressemblant. Gide ne s'est pas composé un personnage, mais sa nature extrêmement complexe que ses détracteurs ont toujours voulu simplifier, pour la mieux caricaturer, a pu prêter à des commentaires erronés ; les notes de la Petite Dame clarifient les choses, les expliquent, en montrant la genèse et l'évolution.

A cet égard, le Cahier 5, qui recouvre les années 1929-1937, est particulièrement significatif ; il nous montre, en effet, les années passionnantes où Gide s'est rapproché puis éloigné du communisme. Ne pouvant, dans ce trop bref article, tout dire (comment, en effet, rendre compte de plus de 1.000 pages en moins d'une page !), c'est cet aspect des Cahiers que nous retenons. A l'heure où le Christianisme essaye péniblement de vivre un dialogue toujours difficile et délicat avec le communisme, ces pages de la Petite Dame revêtent une importance exceptionnelle (2).

Gide reconnaît que son adhésion a d'abord été *amoureuse et sentimentale* (p. 374), mais qu'il n'a jamais voulu renoncer à son esprit critique. Il a voulu, désespérément, maintenir dans le communisme son *point de vue personnel* (p. 475) ; il devra

rapidement déchanter. Son ami de tous les jours, Roger Martin du Gard, en avril 1934 déjà, lui annonce qu'il fera un jour figure de *renégat* (p. 374) aux yeux des communistes dont il se séparera forcément et qu'il aura tout le monde contre lui. Ce fut le cas et Gide le pressentit très tôt aussi : « Les malentendus s'épaissiront et m'emprisonneront », dit-il par exemple (p. 475). Aujourd'hui nul ne s'étonne que le parti ait escamoté la position particulière que Gide prenait grand soin de garder : on sait le sort réservé par le parti communiste aux intellectuels critiques ou réservés à son endroit ! On admire d'autant plus la persévérance de Gide dans son dialogue, sa volonté sociale. On comprend qu'ayant quitté le sectarisme ecclésiastique, il n'ait pu supporter plus longtemps celui tout aussi fanatique et religieux, d'un parti. Son esprit heureusement indépendant ne pouvait se plier à des motions ou des mots d'ordre. Il part pour l'U.R.S.S. en 1936 et en revient consterné, bien qu'il ait été reçu « comme un dieu, ovationné, fêté partout » (p. 550). Il découvre que la situation de l'artiste est intolérable, entravée, que le parti interdit toute nuance de jugement et, par là, toute humanité, que le communisme n'existe pas en U.R.S.S. où il n'y a plus que Staline (cf. pp. 545, 553, 554). Il écrit alors, l'année même, *Retour de l'U.R.S.S.*, qui fera l'effet d'une bombe et y dénonce calmement et avec *courage* (p. 559), comme le dit aussitôt Guilloux, le nivellement, l'oppression auxquels conduit le communisme. Remarquons aussi, en passant, que toute une conspiration s'était organisée pour empêcher Gide de publier ce livre (cf. p. 568). Sur ce point, encore, Rome et Moscou se ressemblent étrangement !

Nous savons bien que si l'on demande aux communistes de nous montrer un bon exemple de leurs réalisations au niveau d'un État, ils n'en ont point et qu'il en va de même pour les chrétiens au niveau d'une Église. Mais s'il est indispensable que le communisme politique puisse faire preuve d'une réussite exemplaire pour être crédible, il serait dangereux qu'une religion puisse en faire autant : on l'aurait alors confondue avec une politique ! Mais le communisme, lui, ne s'est-il pas confondu avec une religion ? L'inédit de Nicolas Berdiaeff, *Christianisme-Marxisme*, que nous venons de publier au Centurion avec une longue introduction et de nombreuses notes (3), confirme absolument notre sentiment, notre jugement. Sur ce point, l'expérience de Gide et de Berdiaeff se confirment mutuellement tragiquement. Cela ne doit pas nous empêcher, au contraire même, de lutter farouchement aujourd'hui pour un christianisme social, non pas que le christianisme doive être confondu avec une simple religion sociale, ce qui serait un appauvrissement par rapport à la plénitude de l'Évangile, mais parce que la Vérité de la Révélation et la Révélation de la Vérité doivent être mises en rapport avec la vie et la vie tout entière.

Le Cahier 5 est un document et un témoignage d'une grande force. La montée du nazisme auquel Gide s'oppose immédiatement avec ferveur, l'expérience du Front populaire que Gide

vit intensément (Sartre, alors, n'en fit rien), la Guerre civile en Espagne que Gide suit heure par heure en faisant tout son possible pour aider ceux qu'il peut secourir au cœur d'un drame où le choix qu'il fait est clair et l'associe totalement aux vues de Malraux, tout cela est, grâce aux Cahiers de la Petite Dame, restitué dans un élan et une fraîcheur étonnants. Malraux, qui est le président d'honneur de la Société des amis d'André Gide et qui a préfacé le premier des Cahiers de la Petite Dame, apparaît là singulièrement grandi et envoûtant. Aragon, par contre, se révèle, probablement sous son vrai jour, très déplaisant ; il fait figure d'*inquisiteur* (p. 486), paraît « terrible et plein de refoulements » (p. 486) !

C'est avec une confiance impatiente que nous attendons maintenant la suite de ces Cahiers qui éclairent celui dont

Sartre écrivait dans *Les Temps modernes*, juste après sa mort en 1951 : « Toute la pensée française de ces trente dernières années, qu'elle le voulût ou non, quelles que fussent par ailleurs ses autres coordonnées, Marx, Hegel, Kierkegaard, devait se définir aussi par rapport à Gide ».

Laurent Gagnebin

- (1) Cf. dans notre livre *André Gide nous interroge*, le chapitre 2 intitulé *La sincérité d'André Gide* (pp. 21-31), Édition « Les Cahiers de la renaissance vaudoise », Lausanne 1961. Cf. aussi par exemple : Thierry Maulnier, *La sincérité gidienne* (L'Action française, 23 mai 1935).
- (2) Cf. à ce sujet le chapitre 7 de notre livre : *André Gide et le communisme*, pp. 103-116.
- (3) N.d.l.r. Voir chronique *Les Livres*, « Évangile et Liberté » du 2 juin 1975, page 13.

ANDRÉ GIDE

Le chercheur hérétique qui aide à trouver

Après l'article de Laurent Gagnebin et à son propos, il nous paraît à la fois opportun et agréable de faire revivre pour nos lecteurs la figure si expressive à tous points de vue de Léon Wencélius, lui qui fut si particulièrement attaché à « Évangile et Liberté ».

Nous reprenons un article qu'il écrivait dans « Évangile et Liberté » le 3 décembre 1969 à l'occasion du centenaire d'André Gide. On le lira ou le relira avec plaisir.



Au moment où l'on commémore le centenaire d'André Gide, ne convient-il pas que les protestants libéraux lui rendent hommage ? Il est des nôtres. Tout être humain est un composé d'ombres et de lumière et lorsqu'on évoque sa mémoire il est vain de souligner l'obscurité qui rentre dans le néant alors que seule importe la clarté.

Quels en sont les rayons qui, aujourd'hui encore, nous éclairent. J'en vois surtout deux. Si Jean-Paul Sartre a déclaré que ce que Gide nous offre de plus précieux c'est sa décision de vivre jusqu'au bout l'agonie et la mort de Dieu, je rectifierai en disant la mort d'un Dieu afin de chercher inlassablement le Dieu vivant.

A côté d'un Dieu sans cesse mis en question et qui mit Gide à la question le second rayon de lumière de son œuvre est son « respect de l'homme ».

Mort de Jéhovah.

Le Dieu à l'agonie duquel nous assistons fut le Dieu orthodoxe des pasteurs Couve et Vedel, un Dieu puritain bardé de Commandements (« Vous avez endolori mon âme »), ce Dieu cruel dont La Pérouse devant le cadavre de son petit-fils

Boris déclare : qu'il « s'amuse avec nous comme le chat avec la souris » et que « ce qu'il a fait de plus terrible c'est de sacrifier son propre fils. Son fils... La cruauté, voilà le premier attribut de Dieu ». C'est celle, en effet, du Psaume 137, 9 : « Heureux qui saisira tes enfants et les écrasera contre le rocher » !

C'est le Dieu légaliste que le jeune André veut tuer et contre lequel il se révolte. Il ne peut souffrir ni le marécage ou « paludes » conformistes ni la cage de fer où il se sent enfermé. Il faut faire « craquer ses vêtements » et dégager sa liberté, « O mon Dieu qu'éclate cette morale ! ».

Toute une partie de l'œuvre de Gide nous peint le combat libérateur (l'agonie de Sartre) dans lequel Gide arrive à se libérer de cette caverne platonicienne où il se trouvait enchaîné et du « je ne sais quoi d'ineffablement alpestre, paradisiaque et niais » avec lequel on essayait de le consoler.

Dionysos.

Gide part pour le désert. Il n'emporte pas sa Bible mais « ne dit pas adieu au Christ ».

De nouveaux dieux vont descendre dans son ciel. D'abord Dionysos qui va illuminer son séjour en Afrique du Nord. C'est un Dieu qui n'est ni dans l'église ni dans la loi morale mais se trouve partout : le dieu du bonheur, de la volupté, de l'ivresse qui inspirera les « nourritures » et « Amyntas ». C'est l'exaltation du désir de « vivre le plus » que nous retrouverons dans « Noces » de Camus.

Ce Dieu a son prophète qui est Nietzsche. Je me rappelle Gide parlant aux étudiants de l'Université de Mayence, alors que j'y étais professeur : « Deux

grands Allemands ont exercé une influence déterminante sur ma pensée : Goethe et ses élégies, Nietzsche et son Zarathoustra ». Mais Gide m'a prodigieusement agacé... il disait trop bien ce que je voulais dire moi-même !

Et pourtant notre éternel hérétique ne s'enfermera pas dans le temple de Dionysos. Son adoration exclusive ne suffit pas, elle peut mener aux catastrophes spirituelles de l'*Immoraliste*, du pasteur de la *Symphonie pastorale* et même d'*Isabelle*.

La liberté totale, gratuite ? Les « Caves du Vatican » en montrent l'inaltérabilité comme le « Prométhée ».

Apollon.

Le Dieu de Goethe, le divin Apollon pourra-t-il apaiser notre infatigable chercheur ? « Prends-moi, prends-moi tout entier, je t'appartiens, je t'obéis, je m'abandonne. Fais que tout en moi soit lumière et légèreté — En vain je luttais contre toi jusqu'à ce jour — Mais je te reconnais à présent — Que tes volontés s'accomplissent ».

Cette dévotion apollinienne se marque par les grandes œuvres critiques comme *Incidences* et *Prétextes* et aussi par ce monument que sont les « Faux monnayeurs » où nous voyons en même temps briller les clartés de Goethe et flamber la ferveur de Nietzsche.

Mais la recherche d'Apollon entraîne, elle aussi, des crises. Elles se déroulent dans l'âme d'Édouard : « ce qui m'inquiète c'est de sentir la vie, ma vie se séparer ici de mon œuvre, mon œuvre s'écarter de ma vie. La signification de la

Suite page 10 ➡

fable d'Apollon et de Daphné m'est brusquement apparue : Heureux, ai-je pensé, qui peut saisir dans une seule étreinte le laurier et l'objet même de son amour ».

Le Dieu Rouge.

Gide cherche ailleurs sans cesser d'honorer les dieux grecs qui l'ont libéré. La lumière viendra-t-elle du socialisme révolutionnaire ? le **Voyage au Congo** et le **Retour du Tchad** lui ouvrent de nouveaux horizons. Notre penseur est un des premiers à avoir flétri les excès du colonialisme. Rentré en France il est attiré par ce qu'il appelle « le Messianisme communiste » et il écrit : « L'Évangile me conduit à Marx ».

Mais une fois de plus le Dieu Rouge le déçoit et, rentré de Russie, dans son **Retour de l'U.R.S.S.**, Gide a le courage de rompre avec le communisme dont il souligne le goût de l'uniformité, le caractère petit bourgeois et le conformisme naturel. Il revient à son individualisme d'antan.

L'Évangile.

Au milieu de cette quête de divinités nouvelles il est frappant de voir que, comme dans une fugue, le leit motiv évangélique ne cesse pas d'être perçu en sourdine ou sur la ligne supérieure des partitions qu'il écrit. Gide ne dit jamais adieu au Christ.

Une des conclusions de « **si le grain ne meurt** » va le poursuivre pendant toute sa vie : « *J'aurais voulu concilier les points de vue les plus divers, ne parvenant à rien exclure et prêt à confier au Christ la solution du litige entre Dionysos et Apollon.* ». Comme ses « **enfants Prodigués** » il revient au Christ, repart mais reviendra toujours. C'est lui qu'il trouve partout alors qu'il croyait le fuir « *Ah tu tiens table ouverte, Seigneur Christ, et ce qui fait la beauté du festin de ton Royaume c'est que tous y sont conviés* ».

Quel est ce Christ ? C'est Jésus le Galiléen, celui des Béatitudes et des paraboles. « *Le premier mot qui nous est rapporté du Christ c'est « Heureux » ! Il a fallu l'abominable interprétation des hommes pour établir sur l'Évangile un culte, une sanctification de la tristesse et de la peine* ».

On retrouve en filigrane l'esprit évangélique dans toute l'œuvre de Gide et lui dire sans cesse **Numquid et tu ?**

L'évangile galiléen est d'abord un message de joie : « *Le Christ veut une joie que le plus pauvre puisse atteindre.* ». Il est ensuite un message de probité, ce que ne comprennent pas les « orthodoxes » qu'ils soient catholiques ou protestants :

« *Ce qui, pour nous, est une indispensable vertu, la probité intellectuelle, n'est à leurs yeux qu'un empêchement de croire qu'il importe de surmonter... Vous avez logé Dieu dans un temple et vous avez refusé l'accès à quiconque ne commençait pas à se soumettre et par abdiquer toute liberté de pensée. La pensée du moment qu'elle n'aboutissait point là était mauvaise, et qui pensait autrement se trompait.* ».

Les souffrances des personnages de la **Symphonie Pastorale** et de la **Porte Étroite** montrent combien est difficile cette voie évangélique et galiléenne bordée par les abîmes et l'hédonisme trop humain et de l'ascétisme trop anti-humain.

La joie « *est plus rare, plus difficile, plus belle que la tristesse* » et cette joie c'est : « *le don dans le présent de la Vie éternelle... Royaume de Dieu, Vie éternelle... Vie dans l'Éternité de l'instant ; nunc tempore hoc, dès à présent et nunc est !* ».

Cette joie englobante, Gide la retrouve dans ses **Feuillets** à la veille de la guerre. « *J'ai cherché non la lutte, mais l'accord pour comprendre enfin que d'autant plus écartées les composantes de cet accord, d'autant plus riche est l'Harmonie.* »



Le respect de l'Homme.

Ce qui caractérise également Gide et qui est un trait fondamental de son libéralisme c'est son respect des autres, son sens du pluralisme, son absence de dogmatisme et de fanatisme.

Comme Nietzsche, à la fin des Nourritures terrestres, Gide s'écrie : « *Nathanaël : à présent, jette mon livre. Émancipe-t-en. Quitte-moi ! Quitte-moi ! jette mon livre, ne t'y satisfais point. Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelqu'un d'autre. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même et créé de toi impatientement ou patiemment. Ah ! le plus irremplaçable des êtres.* ».

Tout le désir de Gide c'est que l'on puisse dire comme Bernard : « *Je voudrais, tout au long de ma vie, au moindre choc, rendre un son pur, probe, authentique. Presque tous les gens que j'ai connus sonnent faux.* ». Et lorsque ce même Bernard demandera conseil à Édouard celui-ci répondra : « *Je n'ai pas à en donner. Vous ne pouvez trouver ce conseil qu'en vous-même, ni apprendre comment vous devez vivre qu'en vivant... Il est bon de suivre sa pente pourvu que ce soit en montant* ».

Nous retrouvons ces mêmes motifs chez le vieux Gide : « *Eh bien, je voudrais dire aux jeunes gens que l'absence de foi désorienté : pour que ce monde rime à quelque chose il ne tient qu'à vous.* ».

Il ne tient qu'à l'homme et c'est de l'homme qu'il faut partir. Le monde, ce monde absurde, cessera d'être absurde. Le monde sera ce que vous le ferez.

Plus vous me direz et me persuaderez qu'il n'y a rien d'absolu dans ce monde, que vérité, justice, beauté sont des créations de l'homme, d'autant plus me persuaderez-vous qu'il importe donc à l'homme de les maintenir et qu'il y va de son honneur. L'homme est responsable de Dieu. En un temps où je sens en si grand péril, si assiégé de tous côtés ce qui fait la valeur de l'homme, son honneur et sa dignité, ce pourquoi nous vivons, ce qui fait notre raison de vivre — c'est précisément de savoir que parmi les jeunes gens il en est quelques-uns... qui ne se reposent pas, qui maintiennent intacte leur intégrité morale et intellectuelle et protestent contre tout mot d'ordre totalitaire et toute entreprise qui prétende incliner, subordonner, assujettir la pensée... réduire l'âme, car enfin, c'est de l'âme qu'il s'agit, c'est de savoir qu'ils sont là ces jeunes gens, qu'ils sont vivants, eux le sel de la terre, c'est là précisément ce qui nous maintient, nous, les aînés, en confiance, c'est là ce qui me permet à moi, si vieux déjà et si près de quitter la vie, de ne pas mourir désespéré.

Je crois à la vertu des petits peuples. Je crois à la vertu du petit nombre.

Le Monde sera sauvé par quelques-uns ».

J'ai entendu à Mayence des paroles semblables et lorsque les acclamations se sont tues, une jeune étudiante allemande se leva et dit tout simplement à Gide : « Monsieur, nous avons vu ici bien des célébrités, des musiciens, des auteurs dramatiques, des romanciers, des philosophes et des poètes, et je suis heureuse de saluer en vous un Homme dans toute l'acceptation de ce terme ».

N'est-ce pas le plus grand des éloges ?

Humain, trop humain peut-être, Gide est resté nôtre dans son inquiétude à la recherche de son Dieu, dans la lucidité d'une pensée qui se voulait intègre et enfin dans la Ferveur de cette âme « qui l'a consumée, il est vrai, mais qui a fait sa Splendeur. »

Léon Wencelius

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

LECTURES D'ÉTÉ

Témoignages personnels ou livres historiques, les descriptions et analyses d'expériences humaines ou du monde présent ou passé se multiplient. Au fond, l'humanisme, dont on proclamait naguère bruyamment la mort, se porte bien ; à moins qu'il ne finisse étouffé par son succès même, et pour être non plus un combat ou une révélation, mais une pensée installée : ce n'est peut-être pas par hasard que dans ses « Voyages de l'autre côté », le texte le plus fort que nous ayons lu cette année, Le Clézio, semble vouloir nous entraîner par-delà les limites de l'« humaine condition ».

JÉSUS RÉVÉLÉ PAR LES HISTORIENS. *Les dossiers de l'archéologie*, No 10, mai-juin 1975. 18 F.

Ce numéro de la revue *Archéologia* sera très utile aux lecteurs du Nouveau Testament : ses plans, cartes, illustrations ou descriptions d'une part, sa chronologie, ses articles sur les Juifs ou la Palestine d'autre part, permettent de bien saisir le contexte géographique ou historique dans lequel évoluait Jésus. Plus fondamentalement, des spécialistes, dont le professeur Prigent, s'interrogent avec clarté sur la vérité historique des récits du Nouveau Testament et de diverses traditions.

LOUIS CHEVALIER, *Histoire anachronique des Français*. Plon, 346 pages, 36,50 F.

Anachronique parce que l'auteur, professeur au Collège de France, se veut, avec insolence et verve, conservateur dans sa méthode et son sujet. Il ne s'agit pas d'une nouvelle histoire de France, mais d'une étude du génie français : quels sont, depuis les Gaulois, et même les tribus pré-celtiques, les traits permanents de notre peuple ? Des analyses historiques et littéraires brillantes et plaisantes à lire.

DOMINIQUE FERNANDEZ, *Porporino ou les mystères de Naples*. Gallimard, 38 F.

L'Italie du XVIII^{ème} siècle, fidèlement reconstituée : sa campagne pauvre, sa brillante Naples où les prestiges de l'imagination l'emportent sur la froideur du rationalisme, où les « philosophes des Lumières » pas toujours très éclairés, s'imposent si mal. Le thème : l'histoire du dernier castrat napolitain — le livre se présente comme ses mémoires — et, au-delà, une interrogation discrète sur le rôle de cette minorité, sur l'art, sur la spécialisation sexuelle dans notre société moderne. Ce roman est très riche.

GEORGES BORGEAUD, *Le Voyage à l'étranger*. Grasset, 431 pages, 38 F.

Un roman chaleureux et désenchanté. Les mémoires (encore !) d'un jeune séminariste, exclu du séminaire pour son excessive sensibilité ; il va alors découvrir « l'étranger », c'est-à-dire le monde extérieur, ce monde si vide pour son cœur si plein, où il ne se sentira jamais chez lui.

MICHEL TOURNIER, *Les Météores*. N.R.F. Gallimard, 542 pages, 49 F.

Jean et Paul sont des jumeaux, unis comme savent l'être des enfants ; mais l'âge amène la séparation ; l'un se marie et

part, l'autre refuse cette séparation et lui court après pour recréer la « cellule gémellaire ». Leur oncle Alexandre, personnage haut en couleur, homosexuel, chasse les garçons. Peut-on vivre sans un autre soi-même, le plus identique possible à soi ? Si le thème du couple, fort complexe dans ce livre, reste peu convaincant, la narration est parfaite, et souvent pleine de vie.

J.M.G. LE CLEZIO, *Voyages de l'autre côté*. N.R.F. Gallimard, 308 pages, 39 F.

Éblouissante Naja Naja ! Elle est la Fée, le Mythe, la Poésie ; elle anime le « monde réel » et donne corps aux royaumes de l'imaginaire : elle devient fumée ou vent, voyage dans le soleil ou le monde du silence : elle est la liberté. Pour la rencontrer, il faut traverser l'Eau, source de toute vie ; et dès lors, comme ses amis qui l'entourent, nous sommes séduits par Naja Naja et la suivons sur les chemins de la liberté. Très savant, le texte garde toujours le caractère direct et simple en apparence des livres pour enfants.

FRANÇOIS MITTERRAND, *La paille et le grain*. Flammarion, 301 pages, 32 F.

MICHEL JOBERT, *Mémoires d'avenir*. Grasset, 310 pages, 38 F.

ROMAIN GARY, *La nuit sera calme*. Gallimard, 259 pages.

Avec ces trois livres, nous entrons dans le domaine des mémoires et témoignages personnels et politiques.

François Mitterrand rassemble des notes inédites et certains articles rédigés de 1971 à 1974 : le livre se clôt au son de l'élection présidentielle. Il ne raconte ni sa vie, ni l'histoire du parti socialiste, ni les dessous de tel événement politique, mais, en un style remarquable, fait part de ses réflexions et réactions face aux événements grands ou petits, personnels ou non de cette période.

Michel Jobert, pour sa part, est beaucoup plus un homme du sérail politique, même s'il affecte de le mépriser ; il fait le récit de sa vie et dépeint la situation politique sous Georges Pompidou, dont il fut un des plus proches collaborateurs.

Romain Gary, gaulliste non-conformiste, eut une vie bien remplie, qu'il raconte sous forme dialoguée : aviateur militaire : sept ans, diplomate : quinze ans, journaliste et romancier, il a couru le monde entier, sans rien perdre de sa verdeur et de ses airs de « mauvais garçon ».

JEAN BELLECOURT, *Ces drôles de lettres reçues dans les commissariats*. Fayard, 148 pages, 25 F.

Commissaire de police, Jean Bellecourt raconte des histoires curieuses et publie des lettres peu croyables qu'il reçoit ; avec un goût pour le scabreux et l'horrible, il réussit un bon petit livre, fort divertissant, et qui, sans avoir de valeur (ni de prétention) sociologique, témoigne cependant de l'existence d'une curieuse population.

J.-F. G.

Homélie de Paul VI le Jeudi Saint

En lisant le texte ci-dessous on se rendra compte de l'état d'esprit du Vaticain et particulièrement de sa pensée — puisque c'est celle de Paul VI — à propos de l'« eucharistie ». Il s'agit ici d'une partie de l'« homélie du Jeudi Saint ». Paul VI y parle de la cène avec les Douze ; cène « testamentaire immensément triste »... « La mort plane avec ses présages de trahison... » (...)

« Le caractère pascal de cette Cène s'intensifie et se modifie. L'ancienne alliance qu'elle reflétait se transforme et devient nouvelle alliance. La valeur sacrificielle, libératrice et salvatrice de l'agneau immolé du repas rituel s'explique et se déplace sur une nouvelle victime, un nouveau repas. Jésus déclare qu'il est lui-même, avec son corps et son sang, l'objet et le sujet du sacrifice, signifié, offert à cette table, pour être **accompli, consommé en continuité d'intention et d'action**. (1) Il devient nourriture pour tous ceux qui aspirent à la vie éternelle et y sont aptes. (1) C'est ainsi que de ce repas d'adieu, empreint de souffrance et d'amour, **naît le sacrifice eucharistique**. Nous le savons et nous en sommes émerveillés. Mais voilà la grande surprise qui, ce soir, sera au centre de notre réflexion et de notre piété : qui aurait pu supposer que le Seigneur, au seuil de la mort, prononcerait les paroles qui font de lui le vrai, l'unique agneau pascal (1) : « Faites ceci en mémoire de moi » (I Cor. 11, 24) ?

Frères et fils, nous obéissons en ce moment à cette parole du Seigneur. Chaque fois que nous célébrons la messe et que nous renouvelons le sacrifice eucharistique, nous répétons ces paroles qui, à l'institution du sacrement de la présence immolée du Christ, c'est-à-dire de l'Eucharistie, associent l'institution d'un autre sacrement, celui du sacerdoce ministériel. (1) Et c'est par celui-ci que le « mémorial » de la dernière Cène et du sacrifice de la croix n'est pas simplement de notre part un acte de religieuse commémoration (comme le voudraient certains dissidents) (2), mais une mystérieuse, effective et réelle anamnèse (3) de ce que Jésus a accompli à la Cène et au Calvaire. C'est le reflet fidèle de son unique sacrifice, par une mystérieuse victoire sur le temps et l'espace, et par une coïncidence sans cesse renouvelée de notre messe avec la présence et l'action du divin Agneau eucharistique régnant glorieusement à la droite du Père, mais pour nous, dans l'histoire présente, réellement représenté dans son action sacrificielle et rédemptrice. (1)

Nous le savons, c'est un mystère de la foi que nous adorons et contemplons toujours avec une inépuisable ferveur, ravivée à la Fête-Dieu.

Mais aujourd'hui nous sommes invités à cette ferveur par la découverte — et le sacerdoce catholique nous apparaît toujours comme une découverte — **du pouvoir, conféré à un ministère humain, de renouveler, perpétuer et étendre le mystère eucharistique** (1).

(...)

Qui, plus que nous, vénérés prêtres, peut dire en toute vérité : « Je vis mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal. 2, 20). Quel plus grand amour pouvait nous manifester Jésus-Christ que de nous appeler tous et chacun de nous ses amis et **de donner à chacun de nous le prodigieux pouvoir de consacrer l'Eucharistie**.

(...)

... Et pour sa gloire (celle du Seigneur) et notre réconfort, nous devons tous ajouter que nous sommes heureux qu'à côté de l'Eucharistie, pour l'actualiser, la multiplier et la répandre, le Seigneur ait communiqué à **certain élus** et responsables de son Église (4) son saint et merveilleux sacerdoce...

Extrait de la Documentation catholique, 20 avril 1975.

Après avoir lu pareille déclaration, on se demande comment il est possible d'arriver à un texte commun (protestant et catholique) sur les ministères et sur la cène. Et pourtant, le groupe des Dombes fait plus que s'y employer... !

Le culte des ancêtres

Voici maintenant un autre point de vue. On sait que le Synode de Rome, en octobre dernier, a particulièrement insisté sur l'« indigénisation » de l'Église. A quoi va-t-on arriver ? Il est vrai que les lignes qui suivent n'apportent pas un plus grand paganisme que la bénédiction des bateaux, des troupeaux, des manades, que sais-je encore... ?

« Près de quatre siècles de réflexion ont été nécessaires à l'Église pour régler l'affaire du culte des Ancêtres, qui empêcha peut-être l'évangélisation de toute la Chine. Aujourd'hui, la mesure ne touche plus tout un sous-continent, mais la seule île de Formose (Taïwan) avec ses 350.000 catholiques.

Le Saint-Siège a, en effet, autorisé le cardinal Paul Yu-Pin à faire célébrer des cérémonies en l'honneur du ciel et des

ancêtres, à l'occasion du Nouvel An chinois.

L'Agence missionnaire « Fides » en rend compte dans son dernier bulletin. En présence des autorités civiles et religieuses, est-il précisé, au Temple de Koxinga (sanctuaire national), 500 Chinois ont récité le « Notre Père » en l'honneur du ciel, avec accompagnement de trois orchestres utilisant des instruments traditionnels chinois. Ensuite, ce fut l'offrande de l'encens, des fruits, du vin et du thé, tandis que les célébrants chantaient et que les assistants s'inclinaient profondément à trois reprises pour honorer le ciel.

La cérémonie s'est poursuivie par la vénération des ancêtres, avec la lecture de panégyriques en leur honneur, au son de deux orchestres. De nouveau, l'assistance marqua sa vénération pour les ancêtres en s'inclinant profondément à trois reprises. » (Bip/Snop)

Une béatification d'un Français...

Le dimanche 27 avril 1975, en la basilique de St-Pierre à Rome, Paul VI a procédé à la béatification d'un prêtre français du XVIème siècle : César de Bus. Il fut ordonné prêtre en la cathédrale de Cavillon (Vaucluse) en 1582. Au cours de l'homélie que le pape Paul VI prononça à cette occasion, nous relevons quelques phrases utiles à connaître :

« ... Nous venons de procéder solennellement à la béatification de César de Bus... En conscience et avec notre autorité apostolique, **nous autorisons donc le culte local de César de Bus** (1) ; nous croyons qu'il sera bénéfique... (...) »

Paul VI termine ainsi :

« Bienheureux César de Buçe, toi qui nous as laissé l'exemple admirable d'une vie toute donnée à Dieu, toi qui brûlais du désir de communiquer la vie de Dieu à tes frères, **intercède maintenant pour nous auprès du Seigneur, pour que le même feu nous consume** (1) et que la même charité nous presse.

Et vous chers frères et fils **nous vous confions à lui** (1) (il s'agit bien de confier à César de Bus) et nous vous bénissons de tout cœur. »

(Documentation catholique, 18 mai 1975)

(1) C'est nous qui soulignons. Il nous paraît important de faire remarquer à quel point la doctrine romaine demeure pareille à elle-même.

(2) Allusion aux protestants.

(3) Anamnèse : Souvenir.

(4) Les prêtres ayant reçu l'ordination.

« Charismatiques »

Ce mot naguère réservé aux théologiens est passé, depuis quelques mois, dans le domaine public. Il faut s'en réjouir, tout en prenant quelques distances, d'ailleurs très fraternelles, à l'égard de ce mouvement.

« Charisme » vient du grec classique *Karisma*, et signifie bienfait, « don ». Au niveau du christianisme primitif, il s'agissait exclusivement des dons du St-Esprit, c'est-à-dire de Dieu ; sans qu'il se fût agi dans le Nouveau Testament de la seconde personne de la Trinité.

Les manifestations charismatiques sont absentes des évangiles, mais assez nombreuses dans la première communauté après Pâques (Actes et Épîtres). Elles consistaient principalement en « glossolalie », ce « parler en langues » étant synonyme de sons inarticulés, extatiques, tumultueux et qui n'avaient de sens qu'à condition d'être traduits par un interprète. L'apôtre Paul était plus que réservé à l'égard de ces manifestations. Il écrit : « Celui qui parle en langues ne parle pas aux hommes... personne ne le comprend que Dieu. J'accepte que vous parliez en langues, mais je désire bien davantage que vous prophétisiez. Celui qui prophétise est supérieur à celui qui parle en langues... ou bien vous parlerez en l'air. J'aime mieux prononcer dans l'Église cinq paroles avec toute mon intelligence, que dix mille paroles en langues » (I Cor. chap. 14 en entier).

Remarque intéressante : l'auteur du livre des Actes des Apôtres — saint Luc pour l'essentiel — raconte la Pentecôte (Actes 2, 1 à 18) en transformant une scène de glossolalie en miracle linguistique... Écrivant environ 50 ans après l'événement, il convertit les langues « étranges » en langues « étrangères ». Le verset 13 montre bien ce que fut la Pentecôte : non pas une préfiguration de « Berlitz », mais un mouvement extatique qui fait que les spectateurs « se moquent des disciples en les accusant d'être « pris de vin ». Accusation que

Pierre réfute non sans humour, en faisant remarquer « qu'il n'est que neuf heures du matin » !...

A partir de là, le « charisme » s'est manifesté tout au long de l'Histoire de l'Église. Le *Montanisme*, nouvelle Pentecôte (II^{ème} siècle) en fut le type très important. Au moment de la persécution, en France, les protestants eurent leurs *Prophètes cévenols* » (XVIII^{ème} siècle) qui étaient des charismatiques. Sous leur forme « Pentecôtiste », les charismatiques actuels sont « nés » en Amérique, vers 1900-1906, et se sont toujours maintenus dans l'Église, tantôt avec des temps faibles, tantôt avec des temps forts (actuellement). Il n'y a rien là de spécifiquement nouveau. Les « charismes » font séculièrement partie de la vie de l'Église, et il faut les accepter comme tels, même si (c'est mon cas...) on est tout à fait étrangers à ces phénomènes. Ils font certainement du bien : les jeunes y sont en majorité, de même que divers mouvements spirituels, ou para-esthétiques, dans le monde, sont surtout composés de jeunes.

Mais — et c'est ma réserve principale — il est tout à fait excessif d'y voir — enfin ? — la réponse à l'immense crise que traverse actuellement le christianisme, ou encore le gage d'une nouvelle Réformation. Cette remarque devrait être amplement développée...

A l'École

En tout cas, nous voyons une fois de plus, le catholicisme subir ces fameuses « infiltrations protestantes » dont il fut tant question au moment du Modernisme catholique (début du siècle : Loisy, Tyrrel, Fogazzaro, Monseigneur Batiffol première manière, Duchesne, tous sanctionnés par Pie X en 1907).

Une fois de plus ?

En effet, c'est nous qui avons enseigné au catholicisme la critique historique, l'exégèse, les éditions bien traduites de la

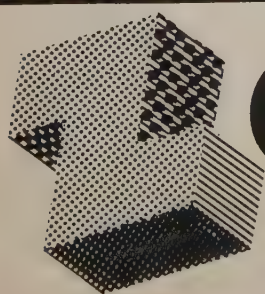
Bible. C'est nous qui, non sans mal, et après des siècles de bûchers, lui avons enseigné le principe de la **liberté en matière de religion**, si âprement discutée à Vatican II (!). C'est nous qui, officiellement, lui avons enseigné à élaborer une liturgie en langues vernaculaires, — même si la chose, à partir du latin et du plainchant, pose des problèmes esthétiques ; après tout, les deux « Passions » de Bach sont en allemand et non en latin... C'est nous qui lui avons enseigné une plus grande sobriété dans la pompe des cérémonies. C'est nous qui lui avons appris l'œcuménisme.

Maintenant, c'est nous, par le biais de nos mouvements charismatiques, qui avons « mis à l'école » le catholicisme, en ce qui touche un certain individualisme spirituel, une libre inspiration, un relatif non-conformisme, une plus grande part faite à l'« Événement » par rapport à l'« Institution ». (La formule est de J.-L. Leuba, en 1950, dans son livre paru chez Delachaux.)

On a pu lire, de fait, dans la presse, le compte rendu du « Congrès international des Charismatiques » à Rome (Pentecôte 1975), catholiques bien sûr, avec la mention des interventions des Cardinaux Suenens, Willebrands, — et la bénédiction du pape, — qui, pourtant, relève la nécessaire « garantie de la hiérarchie », garantie très prudente et même fort nécessaire, je crois, si l'on tient compte des bases mêmes du système romain... Un bon Père se mit même à danser, en gesticulant, comme David devant l'Arche. Il fut très applaudi... Il va de soi que les « traditionalistes » relèvent, dans ce mouvement, « un *syncretisme œcuménique, l'adoption des cantiques et de la terminologie du pentecôtisme protestant traditionnel* ». C'est l'évidence même.

Enfin, on verra bien... Nous ne souhaitons d'ailleurs que de bien voir et de voir bien.

Suite page 14 ➔



Cinzano

ROSSO BIANCO DRY BITTER

c d c z 4

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

Les mots

Pas ceux du livre vite célèbre de J.-P. Sartre. Non : les mots les plus courants. Fascisme par exemple. Je ne me verrai pas accuser de « faire de la politique », je l'espère, en constatant que toute doctrine sociale ou religieuse a un coefficient moral, spirituel. Nous avons donc à nous en occuper.

J'appelle « fasciste » tout comportement politique ou ecclésiastique qui :

- 1 — Proclame la « dictature du prolétariat » ou d'une Église.
- 2 — Supprime la liberté de la presse (Inquisition, Hitler, Staline, etc...).
- 3 — N'accepte que le parti unique et le candidat unique.
- 4 — Procède à des purges apocalyptiques, ou « normalise » les États.
- 5 — Ouvre des camps de concentrations impitoyables.
- 6 — Développe un militarisme sectaire et chauvin.
- 7 — En un mot, abat, élimine, écrase toute forme d'opposition.

Aucun système social n'est, certes, innocent de ces monstrueuses disgrâces.

Tout de même, on me permettra de penser que, dans ce genre-là, il y a « du plus et du moins », n'est-ce pas ?

Un petit peu d'humour

Une revue m'apprend que les luthériens américains réformistes et conservateurs ne se parlent plus. On comprendra la gravité de leur brouille quand on saura que, alors que les premiers affirment qu'il ne faut pas prendre l'histoire biblique de Noé au pied de la lettre, les seconds continuent à financer des expéditions pour retrouver l'Arche sur le mont Ararat... !

Mais, au moins, on ne met pas — on ne met plus — personne en prison pour le mont Ararat.

Et dire que, pour en arriver là, il a fallu, tout de même, pour l'Arche ou pour des questions analogues, attendre que des chrétiens se fussent aperçus qu'il est difficile de comprendre le langage de la Foi sans avoir recours aux symboles, et même aux mythes : ces derniers ne sont-ils pas, au dire des théologiens catholiques eux-mêmes, des « *genres littéraires* », au moins depuis... 1950 (Encyclique Divino afflante spiritu).

Et avant 1950 ? Ah ! Avant...

Georges Marchal

Un festival en Provence, dans le Luberon

L'Église réformée de Lourmarin organise du 24 au 29 juin 1975 :

CINQ CONCERTS

offerts par la Chorale paroissiale de Dreihausen (près de Marburg, Allemagne fédérale), Direction : Ernst Georg Wendel, avec le concours du Groupe instrumental de Gelnhausen, direction : H. Gries.

Oeuvres : Walyer — Praetorius — Peuzrl — Gastoldi — Hassler — Purcelle — J.-S. Bach — Mozart — Haendel — Buxtehude — Schutz — Telemann, etc...

Soixante musiciens, choristes et instrumentistes.

A Pertuis : le mardi 24 juin, place Mirabeau.

A St-Martin-de-la-Basque : le mercredi 25 juin, à la Mairie.

Aux Carrières-de-Rognes : le vendredi 27 juin (musique profane).

A L'Abbaye de Silvacane : le samedi 28 juin (musique religieuse).

Au Temple de Lourmarin : le dimanche 29 juin.

Tous ces concerts débiteront à 21 heures.

Participation aux frais : 5 francs souhaités.

Décade d'Études vaudoises du Luberon

L'Église réformée de Lourmarin organise QUATRE CAUSERIES DÉBATS au Temple de Lourmarin à 21 heures.

Jeudi 24 juillet : La pauvreté au XII^{ème} siècle, par Jacques Paul, Professeur Université de Provence.

Vendredi 25 juillet : Procès d'un Inquisiteur à Apt en 1532 : Jean de Roma, par le Docteur Jean Sambuc, historien.

Lundi 28 juillet : Installation des Alpains en Provence aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles, par Madame Sauze, Archiviste-Paléographe.

Mardi 29 juillet : Les Barbes Vaudois (organisation des communautés), par Gabriel Audisio, professeur.

Une exposition d'Études vaudoises sera ouverte tous les jours de 16 heures à 19 heures dans le Temple de Lourmarin. Vernissage le 24 juillet à 18 heures.

APPEL AUX MARINS

Un coup de main pour Cherbourg

La paroisse de Cherbourg, à l'occasion du prochain départ pour la retraite de son pasteur actuel, Monsieur Henri Marchal, doit faire un gros effort financier pour remodeler un presbytère vétuste et en aménager une partie en Foyer du Marin protestant.

En effet, le poste est celui d'un aumônier desservant qui est au service à la fois de la population civile de l'extrémité du Cotentin et de la population militaire, principalement celle de la 1^{ère} Région maritime. Cette paroisse, nous dit le Conseil presbytéral, est une paroisse d'accueil : Fonctionnaires de passage, Marins, Élèves des Écoles de Marine et, notamment, dans un très proche avenir, les jeunes du Centre d'Instruction navale de Querqueville, qui est appelé à un grand développement dans le cadre de la base navale.

Nos amis de la péninsule normande sont résolus à faire l'effort qui leur est demandé. La solidarité nationale de l'E.R.F. jouera certainement. Mais il faut voir la réalité en face : la population civile protestante est numériquement faible et les militaires sont pour la plupart des jeunes engagés et recrutés... qui n'ont pas encore eu le temps de faire fortune !

C'est pourquoi nous faisons appel à tous nos protestants, Officiers et Officiers marinières de la Marine nationale : que votre carrière vous ait fait ou non séjourner à Cherbourg, nous faisons appel à votre esprit de solidarité pour aider la paroisse à doter ce grand port de l'immeuble rénové dont il a besoin. Il y va de la présence protestante et du service de Jésus-Christ. La dépense envisagée est, au total, de 120.000 F (douze millions d'anciens francs).

Au nom de nos amis et frères, nous vous remercions de tout cœur pour l'offrande que Dieu vous inspirera de faire. Vous pourrez l'adresser à l'Aumônerie protestante de la Marine, 15, rue de Laborde — 75008 Paris, C.C.P. No 14 610 79 K Paris, ou directement à l'Association culturelle de l'Église réformée de Cherbourg, C.C.P. no 57 78 46 Paris.

Pasteur O. Prunet
Directeur de l'Aumônerie
de la Marine

Fondation John Bost — 24130 La Force
III^{ème} COLLOQUE

« Vieillesse du Handicapé mental et handicap de la personne âgée. », 19-20-21 septembre 1975.

Ce Colloque, organisé par la Fondation John Bost, s'adresse aux médecins-psychiatres, psychologues, travailleurs sociaux et bénévoles, aux Directeurs et personnels soignants s'occupant d'Handicapés mentaux et de personnes âgées, que ce soit en institution, en club, ou dans le cadre d'une assistance à domicile.

Ce Colloque se déroulera dans les

locaux de la Fondation avec la participation de :

- Mademoiselle Suzanne de Dietrich ;
- Docteur Paul Tournier, de Genève ;
- Pasteur André de Robert ;
- Docteur Marc Monod, de Nîmes ;
- Docteur G. Bouckson, psychiatre, de Marseille.

Il abordera les thèmes suivants :

- Vieillesse du Handicapé et du malade mental.
- Le handicap de la personne âgée.
- L'Éthique de l'accompagnement.

Pour de plus amples informations, pour votre inscription, écrire :

Fondation John Bost, Secrétariat du Colloque — 24130 La Force. Tél. : (53) 58.01.03.

Comité protestant des Amitiés françaises à l'étranger

Le brusque départ du très regretté Monsieur André Bertrand, président du Comité des Amitiés françaises à l'étranger et à qui le dit Comité devait tant, rend nécessaire l'élection d'un nouveau Président. En attendant, c'est Monsieur le pasteur Georges Marchal, vice-président, qui exerce provisoirement la présidence du Comité. Un important Congrès des descendants de Huguenots (53 sections dans le monde) se tiendra en Alsace du 27 août au 4 septembre. Près de 200 délégués sont déjà inscrits. Adresser toutes demandes ou questions au pasteur Georges Marchal, 47, rue de Clichy — 75009 Paris, siège du Comité.

MEUBLES MONSARRAT

Ébéniste depuis 1890

3 magasins d'exposition

Avenue Clémenceau
Rue Kléber

BÉZIERS

Catalogue sur demande

ONT COLLABORE A CE NUMERO

A. Aechimann fut pasteur, Paris, rue Madame.
J.-M. Charenzol, pasteur, Charenton-le-Pont.
Jean Chèvre, commissaire aux comptes, Bergerac.
J.-F. G., professeur, Le Mans.
L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.
G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.
F. Teulon, pasteur, Lille.
Léon Wencélius fut professeur à l'Université d'Aix.

→ Suite de la page 16
Quelle autocritique ?

3) en quittant la réunion préparatoire à la prédication dominicale, le pasteur ou le laïc, ayant confronté son point de vue, son exégèse avec ceux des autres prédicateurs, restera parfaitement libre de s'exprimer en son âme et conscience là où sa mission devra s'exercer.

4) dans chaque paroisse une bibliothèque sera constituée avec un catalogue. Elle reprendra les ouvrages de théologie existant in situ et fera le nécessaire pour enrichir ce patrimoine. Cette bibliothèque, avant tout destinée à servir d'instrument de travail aux prédicateurs, restera tout naturellement à la disposition des fidèles.

Voilà notre pierre aujourd'hui puisqu'aussi bien elle est celle que mes amis et moi avons transportée.

Le poids de cette pierre, c'est à vous d'en juger, mais il me semble qu'elle fait barrage à une raison très évidente de l'hémorragie de l'Église, à savoir : à quoi bon assister à un culte qui n'apporte rien et à la limite de cette interrogation : à quoi bon appartenir à une Église qui, n'ayant aucune réponse à fournir à l'inquiétude humaine, aux raisons de son existence, remplace cette réponse par des proclamations sans fondement et des chants hystériques qui ne disent en fin de compte que la désespérance du monde.

Jean Chèvre
le 4 mai 1975

Enseignement secondaire à la montagne

Collège Cévenol

43400 Chambon-sur-Lignon

Année scolaire 1975 : de la 6ème aux Bac A, B, C, D, G1 et G2.

Été : Camp de travail du 6 au 31 juillet.

Cours International d'Été du 1er au 30 août.

INTERNAT DE GARÇONS — INTERNAT DE FILLES
Ouvert les week-ends et petites vacances.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet.
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

QUELLE AUTOCRITIQUE ?

Un remarquable article de Roger Mehl dans « *Le Monde* » du 2 mai 1975, tente de faire le point des positions protestantes avant l'assemblée générale de novembre prochain. C'est pour constater que si le nombre des protestants d'origine suit, d'après les statistiques, les courbes de la démographie, celui des protestants qui vivent « en relation avec leur église » demeure désespérément le même. Quelque sourde hémorragie vide goutte à goutte l'Église de son sang. La cause n'est pas évidente et chaque spécialiste cherche un traitement. Le malade seul se demande, dans le désespoir de cette maladie de consommation, s'il ne meurt pas stupidement d'un traitement trop bien appliqué.

Il y a dix ans environ les protestants vivaient la vie de leur Église dans une très grosse proportion. Aujourd'hui cinquante pour cent d'entre eux sont demeurés provisoirement fidèles et l'éloignement des autres coïncide étrangement avec l'application de certains remèdes.

Roger Mehl s'abstient d'inventorier les remèdes qui furent appliqués à l'Église. Il aurait bien mieux que moi pu le faire. Sans doute s'y est-il refusé pour n'en retenir qu'un. Je pense qu'il a eu raison d'être sage. J'essaierai de faire comme lui. Mais à l'occasion de l'assemblée générale de novembre 1975 il s'agira d'effectuer un inventaire aussi rigoureux et complet que possible. Il faudra se décider à ne pas camoufler pudiquement certaines erreurs. Selon les qualités électives de chacun, l'assemblée devra solliciter de ses membres qu'ils apportent les matériaux nécessaires à l'édification d'une digue.

Roger Mehl dit en substance : la lente hémorragie dont souffre l'Église protestante tient à ce qu'un déséquilibre s'est établi entre la vie missionnaire de l'Église et la vie interne de l'Église. La vie interne de l'Église s'est rétrécie aux dépens de la vie missionnaire, alors que rien n'est possible sans une Église unité de base qui possède les moyens spirituels et financiers permettant à l'autre d'exister. La source trop abondamment drainée vers l'extérieur assèche ses moyens de production. La nourrice perd ses forces en allaitant un nourrisson trop exigeant. C'est un aveu plein de courage quand on sait quels seront les cris des parents abusifs du nourrisson en cause.

Le témoignage qui suit et qui peut servir d'illustration à ce qui précède pèse certainement d'un poids négligeable. Il m'a paru, pourtant, qu'il mérite d'être

pris au sérieux parce qu'il repose sur une expérience concrète.

Dans le consistoire auquel j'appartiens, la journée du 26 avril a été consacrée à l'étude de la prédication. Plusieurs pasteurs et plusieurs laïcs y participaient. Si le sujet ne visait pas à rechercher ce qui conditionne la vie de l'Église, tout au moins avait-il pour but de déterminer ce qui importe primordialement dans le culte. Ceci était donc un élément de cela et rejoint ainsi les préoccupations de Roger Mehl.

À la fin de la journée quatre décisions ont été prises. Elles suivaient une constatation, celle de la nécessité absolue de donner dans le culte la primauté à la parole. Les participants ont à l'unanimité relégué au rang de banc d'essai toutes les fantaisies liturgiques réalisées au détriment d'une recherche sérieuse du sens à donner à l'Écriture. Cela voulait dire au lieu de transmettre une parole fossilisée, il était indispensable de démontrer en analysant les textes sacrés qu'ils n'avaient rien perdu de leur actualité, qu'ils appartenaient à toute l'histoire des hommes sans en exclure quelque époque que ce soit et qu'il n'y aurait jamais jusqu'à la fin du monde un jour, une heure où l'on pourrait dire : voilà ce qu'il faut croire hors de quoi il n'y a pas de salut. En cela nous ne faisons qu'affirmer la liberté que Saul de Tarse enseigne dans l'Épître aux Galates.

Et voici les décisions concrètes prises par cette mini-assemblée :

1) dans chaque paroisse, un jour par semaine, à une heure choisie comme la plus commode pour tous, la prédication du dimanche suivant sera préparée en commun avec tous ceux, laïcs ou pasteurs, qui voudront bien participer à cette étude.

2) le calendrier mensuel des prédications sera établi de telle manière que pasteurs et prédicateurs laïcs accomplissent leur mission par rotation dans toutes les paroisses de l'ensemble interparoissial. Ainsi seront déjoués au moins deux pièges : les prédicateurs ne prêcheront plus avec la tentation de répondre aux vœux d'une « clientèle » connue, aux exigences précises, aux opinions plus ou moins définies, au contexte social plus ou moins affirmé ; les fidèles ne seront plus soumis à l'endoctrinement plus ou moins innocent de tel prédicateur habituel, à la mise en condition par tel ou tel ténor ; les coups de cœur devront céder la place aux choix de la raison.

← Suite page 15

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 13

Lundi 7 juillet 1975

RELIGIONS MONDIALES ET CHRISTIANISME

Sous ce titre la collection « Alethina » publie ce qui, sur ce sujet, est un résumé de la pensée d'Albert Schweitzer, exposée en plusieurs de ses conférences et de ses ouvrages.

Depuis lors, la situation a évolué ; comparaisons et rapprochements se sont multipliés. Ce numéro 13 d'« Alethina », présenté par Bernard Reymond, est une occasion de poursuivre la réflexion sur un sujet qui ne saurait laisser indifférents les chrétiens que nous sommes.

— SUR LES SOMMETS

Une première réflexion d'ordre général : il est différents plans de recherche et de comparaison, qu'il s'agisse de rapprochements ou de divergences.

Cette recherche peut s'orienter vers les personnalités qui constituent ceux que l'on peut appeler les « sommets » des religions à comparer. Vers ceux qui, soit sur le plan de la pensée, ou de la mystique, ou de l'action, ont donné de leur foi la plus haute et la plus pure expression.

Disons que de tels êtres sont parfois singulièrement proches et d'une fraternelle parenté spirituelle.

— AU NIVEAU DES CIVILISATIONS

Il est un autre niveau de comparaison : savoir ce que chaque religion a fait de la masse au sein de laquelle elle s'est implantée et qu'elle a pour ainsi dire prise en charge. Chacune a créé un certain type de civilisation, même si d'autres facteurs sont intervenus dans cette création.

Comparaison qui doit être menée sans autocomplaisance et sans masochisme, avec humilité et lucidité ; comparaison qui, pour être significative, doit être établie à des niveaux semblables.

Dans cette double recherche qui, en vérité, est un examen de conscience, nous devons nous laisser guider par les considérations suivantes.

— UN ENRICHISSEMENT POSSIBLE

Reconnaître les différences qui existent entre les grandes religions — car ces différences existent —, doit nous amener, non pas à les écarter de notre horizon, mais, au contraire, à **discerner ce que chacune d'elle a de spécifique** et dont les autres, dont la nôtre, ont à s'inspirer et dont **elles peuvent alors s'enrichir**.

Ce n'est en rien porter atteinte à la personne de Jésus, à son message, à la signification de son apparition dans notre histoire que de reconnaître que, si l'Esprit divin a jailli en lui de façon unique, cet Esprit, de tout temps et partout, a travaillé le cœur des hommes et, ici et là, a fait irruption.

— L'ÉVANGILE DANS SA SINGULARITÉ

Cette recherche doit être poursuivie et approfondie. Loin de nous inciter à mettre tout dans tout et à identifier ce qui, malgré tout, reste différent, cette recherche doit **nous mettre au clair sur l'héritage qui est le nôtre, celui de la foi chrétienne**. En quoi l'Évangile du Christ a-t-il apporté et apporte-t-il du neuf par rapport à toute autre forme religieuse ?

Reconnaître les valeurs spirituelles vécues dans les religions non-chrétiennes **nous oblige à examiner de plus près notre propre foi**, à avoir une vue claire de ce que le Christ a apporté de totalement nouveau et de totalement différent, **de ce que son Évangile a de singulier**.

— NOTRE HÉRITAGE ET NOTRE CIVILISATION

Si nous restons plus protestants que jamais, encore faut-il savoir pourquoi ! savoir combien précieux est cet héritage et être reconnaissants d'en être les dépositaires.

Mais cela en une profonde humilité. Car qu'avons-nous fait, nous protestants, et toutes les autres églises

Suite page 3



Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Brunel,
J.-M. Charensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des institutions ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Année mondiale de la dignité humaine.

C'est mon vœu. Mais je crois qu'il ne faut laisser planer aucune ambiguïté sur le sens des phrases ou sur celui des mots.

Deux préalables :

1 — Tous ces mouvements d'« année » (année sainte, année de la réconciliation, année de la femme) risquent d'apparaître superficiels. Ils ne valent que dans la mesure où les objectifs recherchés prenant essor, tonalité, vigueur, se perpétuent et s'appliquent sans condescendance et en vérité.

2 — Ainsi doit-il en être d'une année mondiale de l'homme. Certes, il s'agit d'une part de l'homme dans son identité masculine et d'autre part de l'humain en son sens générique.

a) Que l'homme-masculin ne se glorifie pas trop vite ! Il doit reconnaître les erreurs passées et présentes. Depuis trop longtemps et partout il a l'habitude d'asservir, d'opprimer, d'être (et de se croire) le maître. De cela, nous ne voulons plus. La femme doit être reconnue dans sa totalité et dans sa spécificité ; elle est aussi égale de l'homme portant les mêmes chances, les mêmes droits, les mêmes devoirs. Cela doit être et demeurer clair pour tous.

b) Il importe de situer l'homme-être humain à sa place dans l'ordre de son destin. C'est tout un programme auquel il faut fermement s'atteler. Cela paraît plus important que les chipoteries de tous ordres auxquelles chacun s'exerce à la fois sottement, cruellement et scandaleusement.

Le destin de l'homme consiste à être humain dans l'humanité. Cela s'entend aussi bien pour le chrétien que pour le non chrétien — davantage encore pour le chrétien, sa culture spirituelle devant le rendre plus consciemment responsable. En effet, si le christianisme est une manière de croire, il est aussi et essentiellement une méthode de penser, de juger et d'agir. Il doit reconnaître l'homme pour ce qu'il est : espérance de



qui se réclament du Christ, de cet Évangile que nous avons à transmettre ?

Le bilan de cette civilisation que l'on a pu appeler chrétienne n'est certes pas aussi négatif que certains veulent le dire. À côté de pages bien sombres, il en est qui furent écrites par des personnalités lumineuses.

Il n'empêche que, sur cette civilisation qui est la nôtre et dont nous sommes responsables, trop nombreuses sont les ombres ! les déviations ! les infidélités ! Nous n'avons pas à nous consoler en pensant que les autres civilisations ont aussi les leurs !

— A L'ÉCOUTE DES AUTRES

Dans la mesure où nous sommes plus attachés que jamais à notre héritage propre, nous serons parti-

Dieu, certes, mais aussi créateur d'humanisme et d'humanité.

Voilà, me semble-t-il, des vérités simples. Il en découle une nécessaire orientation, simple, elle aussi, dans son expression, malaisée dans son application concrète.

o — Les hommes sont appelés au respect de l'homme.

C'est tout le contraire à quoi on assiste chaque jour. Toutes les confrontations sociales, politiques, ecclésiastiques visent à l'exhaussement de soi, à l'abaissement ou au rejet de l'autre. Les preuves sont flagrantes. Qu'on regarde ou qu'on écoute autour de soi ; qu'on lise les journaux. On remarque aussi combien aisément les hommes parlent de dialogue pour n'écouter personne sinon leur propre voix. On aboutit ainsi au duel, à la méconnaissance réciproque, à l'« entre-déchirement ». Ce sont des formes d'irrespect de l'homme. Il y en a bien d'autres dont l'intolérance n'est pas la moindre.

o — Les hommes sont appelés à une compréhension mutuelle.

Qui donc consent à se mettre à la place de l'autre avant de porter jugement et d'exclure ? Dans tous les domaines on constate douloureusement combien chacun est conscient de sa propre valeur, de son droit, du droit fil de sa pensée. L'homme est souvent un être imperméable, sottement satisfait de lui-même, peu enclin à l'écoute des autres. Et le « je » haïssable l'est encore plus lorsqu'il se juxtapose au « nous ».

o — Les hommes sont appelés à vivre en politique tant il est vrai que dans une société comme la nôtre toute pensée, toute relation, tout geste est politique.

Est-il dangereux de prononcer ce mot aux sens si divers et employés, souvent, avec tant d'ambiguïté ? Le politique est, en fait, la recherche du bien civique :

culièrement attentifs aux appels, aux avertissements, aux jugements qui nous viennent du dehors. Ce sont ces appels, ces avertissements, ces jugements qui nous contraindront, non pas à renoncer à notre foi, mais à plus de fidélité, une fidélité plus consciente et plus intransigeante.

CONCLUSION

Concluons en donnant la parole à A. Schweitzer :
« Une attitude arrogante ne saurait convenir à la vérité profonde. D'ailleurs à quelles humiliations ne devons-nous pas nous attendre, nous qui prêchons l'Évangile dans le vaste monde ! ...En allant aujourd'hui vers les nations, le Christianisme est comme une armée qui a subi une défaite et doit commencer par se réformer et se raffermir. Aucune erreur, aucune infidélité des hommes ne peuvent enlever à l'Évangile de Jésus la vérité qu'il porte en lui. »

P. Ducros

celui de la cité et celui de l'homme. Tout politique devrait donc s'appuyer sur un principe de base : la reconnaissance de la valeur de l'homme, de son droit à la même liberté que celle à laquelle on aspire, à la même justice, aux mêmes égards. À mon sens, les hommes ne se subdivisent pas en classes : tous sont hommes ayant en principe — et devant avoir en fait — valeur égale, chance égale, droit et devoirs égaux. Ce qui peut différencier les hommes entre eux ne relève pas du domaine sociologique (un ouvrier a autant de valeur qu'un patron) mais du domaine moral et fonctionnel.

o — Dès lors, j'estime nécessaire d'exclure toute violence.

Est-il besoin de souligner cela dans un temps où s'exercent si tragiquement l'arbitraire, les morales déshumanisées, les prises d'otages, les tortures, les plastiquages, les attentats de toutes sortes, en un mot : le mépris de la vie ? C'est alors que l'homme perd tout sens de l'humain, qu'il devient le misérable esclave de l'esclavage qu'il tolère.



Désirer une année mondiale de l'homme n'est pas un jeu. Ce n'est pas non plus une nouvelle manière d'assurer la supériorité masculine. Bien au contraire. Sur tous les plans et à tous les niveaux il s'agit d'appeler à une conversion de l'homme dans ses rapports avec l'homme, de créer une nouvelle prise de conscience de toutes les valeurs humaines (hommes et femmes étant, bien entendu, sur pied d'égalité). C'est possible à l'homme qui porte en lui tant de richesses. Dès lors, chacun devrait s'interroger et reconnaître l'être humain dans la grandeur et la dignité de son destin. Jésus demandait-il autre chose dans son ordre — si simple et d'application si difficile — de respect, de compréhension, de justice : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ?

P. R.

LE CINQUIEME EVANGILE

ou la naïveté

La publicité

Il y a peu, « Paris-Match » consacrait deux pages à une « sensationnelle découverte restée secrète pendant trente ans qui pourrait bien constituer l'un des plus grands événements depuis les origines de l'humanité » (le refrain est le même que pour la découverte des Manuscrits de la Mer Morte et, plus récemment, pour les pierres d'Ica).

Fort sérieusement, Robert Serrou y affirmait qu'un certain Philippe de Suarèz avait traduit pour la première fois un Évangile de Thomas, inconnu jusqu'ici et, qu'à la suite de ce travail on pouvait conclure que « vingt siècles de christianisme se sont trompés sur la personne de Jésus » et encore que « l'évangile de Thomas, et lui seul, contient les paroles authentiques de Jésus ».

Tardivement prudent, l'auteur ajoutait que pareille affirmation, « si elle se révélait exacte, remettrait en cause les fondements mêmes du christianisme ».

On ne parle bien, et avec autorité, que de ce qu'on ignore car, chacun le sait : au pays des aveugles, on est toujours le roi...

Et puis, voici qu'arrive le 30 mars et que la télévision se met en mal d'histoire religieuse avec une table ronde intitulée : « Jésus : que savons-nous de lui ? ». Trois théologiens (deux catholiques et un protestant) englués dans le doute et le mystère au nom du respect d'autrui, un rabbin fort pertinent, un historien marxiste sans complexe et deux néognostiques, l'un silencieux mais beau, l'autre austère mais convertisseur (1). J'étais heureux de voir ce dernier car j'avais eu la mauvaise pensée que ce nom n'était qu'un pseudonyme de son voisin.

Le débat fut médiocre, les théologiens timorés, et ce fait jeta le trouble dans l'esprit de beaucoup d'auditeurs (il suffit d'en lire les réactions dans *La Croix*).

Le corps du délit

Toujours à l'affût d'idées nouvelles, j'avais lu les trois ouvrages publiés par les éditions *Métanoïa*. « Le Colosse aux pieds d'argile » (2) contient de belles pages qui sortent des chemins battus et il propose des ouvertures alléchantes. « Paroles de Jésus et pensée orientale » (3) m'avait assez dérouté car si j'ai apprécié la première partie du livre qui, pour n'être pas très

original, n'en présente pas moins en un raccourci assez léger, une synthèse juste la plupart du temps sur le Royaume : réalité centrale des évangiles et sur le messianisme, j'ai regretté à partir de la page 23 une confusion regrettable entre eschatologie et apocalyptique. Certes, j'admire la connaissance du bouddhisme dont fait preuve l'auteur (je n'y connais rien) mais ma réserve est grande à l'égard de ce qu'il sait du christianisme primitif. En tout cas ce livre n'aurait dû paraître qu'en troisième position dans la collection puisqu'il repose entièrement sur l'affirmation gratuite de la page 8 : « L'évangile selon Thomas qui représente la source principale de nos évangiles actuels. ».

Le troisième volume : « L'évangile selon Thomas » (4) est un gros livre où l'on a poussé le luxe jusqu'à fournir le texte copte réécrit à la main et une traduction reproduite trois fois intégralement dans le corps de l'ouvrage.

Mais, puisqu'on affirme que le trésor a été gardé trente ans sous le boisseau, il convient, sans doute, d'expliquer un peu la découverte de ce nouvel évangile (5).

La découverte

En 1945, pratiquement en même temps et de la même manière qu'on découvrait, à Qoûmran en Palestine, les Manuscrits de la Mer Morte, venaient au jour, à Khénoboskion en Haute-Égypte, treize parchemins remarquablement conservés, contenant quarante-neuf traités provenant de la bibliothèque d'une communauté copte du IV^{ème} siècle.

On en parle peu, l'attention du monde entier étant monopolisée par la trouvaille de la Mer Morte et par les événements de Palestine. Il faut dire, aussi, que la bibliothèque copte appartenait à une secte gnostique relativement tardive, que les circonstances égyptiennes défavorisaient particulièrement les savants susceptibles de s'intéresser à la découverte. De plus, en 1945, un coptisant était un être aussi rare qu'un spécialiste du hittite.

Au nombre des quarante-neuf traités (la plupart encore mal connus car le musée du Caire les garda secrets longtemps), un évangile se faisait particulièrement remarquer par la sobriété de sa gnose : l'évangile selon Thomas.

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

Les savants laborieux

On connaît plusieurs évangiles de ce titre qu'il ne faut pas confondre. Celui-ci est attesté déjà par Origène au III^e siècle et par trois fragments de papyrus grecs découverts à Oxyrrhynque vers 1900. En 1956, parut l'édition photographique de P. Labib et, dès 1959, les traductions de Jean Doresse (témoin de la découverte), de A. Guillaumont, H.-C. Puech, G. Quispel, W.-C. Till et Yassah Abd Al Masih, et en 1961 celle de Rodolphe Kasser qui, dans son avant-propos, disait : « Plusieurs spécialistes se sont déjà attachés à traduire et analyser l'évangile selon Thomas... Après ces travaux, notre étude et notre version seront-elles de quelque utilité ? L'édition d'ensemble que nous présentons ici peut-elle faire autre chose que de répéter, en les condensant et en les vulgarisant, les opinions de ceux qui, avant nous, ont abordé ce texte apocryphe ? (6). »

J'aime l'humilité de ce savant, dont le travail, dès 1960, était bien supérieur à celui qui sert de prétexte à notre article ! Ce dernier y retranchant plus qu'il n'y ajoute... Les prétentions des auteurs de « *Métanoïa* » sont ridicules et puériles, après une dizaine d'ouvrages et des centaines d'articles publiés à ce jour.

Le Vème évangile

La gnose pré-chrétienne et chrétienne est maintenant fort bien connue. Son idéologie fait grand cas d'une forme de connaissance religieuse supérieure, réservée à des initiés, qui oppose de façon pessimiste l'esprit au corps, la lumière aux ténèbres, le Bien au Mal. Il en existe de nombreuses formes représentées par diverses écoles, mais toutes ont en commun ce goût des paroles secrètes de Jésus ou des apôtres. Parmi ceux qui auraient bénéficié de l'enseignement mystérieux de Jésus, les écoles gnostiques font une

place de choix à Matthieu, à Philippe, à Jacques et surtout à Thomas, dont des traditions anciennes font le jumeau de Jésus.

Notre évangile se présente sous la forme d'un florilège de cent quatorze paroles de Jésus qui se suivent sans aucun contexte géographique ou historique, ce qui, bien sûr, confirme la théorie des recueils de paroles (*logia*) qui, dans l'hypothèse de la critique historique, sont la source première des rédactions ultérieures.

Tout laisse penser que nombre de ces 114 paroles sont anciennes et quelques-unes authentiques. L'essentiel du recueil pourrait remonter à la fin du I^{er} siècle, mais il est bien évident que d'autres paroles représentent une idéologie étrangère au christianisme primitif et que certaines ont été manifestement retouchées pour aller dans ce sens.

Le procès

L'intérêt principal de l'évangile selon Thomas est de nous faire mieux connaître le stade ancien d'une des idéologies dont les premiers chrétiens ont eu le plus à garder.

La « traduction » de Ph. de Suarès est bonne dans l'ensemble, encore que faite avec peu de sens critique. L'ouvrage, malgré son apparence soignée, est mal construit : pourquoi, alors que la traduction est reproduite trois fois par ailleurs, être obligé sans cesse de se reporter au texte en lisant les commentaires. La bibliographie est fort incomplète et simpliste. Pourtant, l'auteur n'hésite pas (page 319) à écrire : « Si donc nous avons pensé donner au spécialiste un instrument de travail, nous n'avons pas oublié le lecteur non averti qui pressent la grandeur incomparable du texte et désire s'en imprégner en 'buvant à la source'. » Suit une sorte de fondamentalisme copte ! En vérité, c'est là ce que mon titre appelle « la naïveté » et je me trouve très gentil en le disant.

Un exemple

Je ne citerai ici que la dernière strophe de l'évangile qui permettra au lecteur d'apprécier si nous avons là une « parole authentique » du Maître :

« Simon Pierre leur a dit : « Que Mariam sorte de notre groupe ! parce que les femmes ne sont pas dignes de la Vie ».

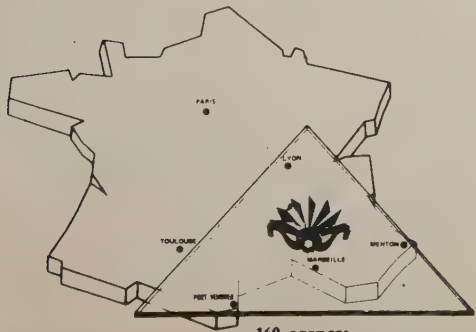
« Jésus a dit : « Voici, moi je l'entraînerai à devenir mâle pour qu'elle soit elle-même Esprit vivant, ressemblant à vous, mâles, parce que toute femme qui sera mâle entrera dans le Royaume des cieux ». (!)

J.-M. Charensol

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



160 agences

- (1) Dans l'ordre : R.-P. Jean-François Six, R.-P. Soisson, Étienne Trocmé, Josy Eisenberg, Gilbert Mury, Émile Gillibert, Philippe de Suarès.
- (2) Émile Gillibert : *Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile*. Éd. Métanoïa, 1974.
- (3) Émile Gillibert. Éd. Métanoïa, 1974.
- (4) Traduction, présentation et commentaires de Philippe de Suarès. Éd. Métanoïa, 1974, 354 pages.
- (5) Ceci sans vouloir déflorer un article ultérieur du professeur Michel Bouttier qui fera le point de la question.
- (6) Rodolphe Kasser, *L'évangile selon Thomas*, présentation et commentaire théologique. Éd. Delachaux et Niestlé, 1961.

FÉDÉRATION

PROTESTANTE

Le Conseil de la Fédération Protestante de France (F.P.F.) s'est réuni les 31 mai et 1er juin, sous la présidence de Monsieur Jean Courvoisier, à la maison du Liebfrauenberg, en Alsace.

Étant donné l'importance que devrait revêtir la prochaine et XVème Assemblée générale triennale de la F.P.F., le Conseil a consacré toute une journée à sa préparation. Le pasteur A. Nicolas, secrétaire général, rappela le programme de cette Assemblée qui aura lieu du 8 au 11 novembre 1975 à la Tour Olivier de Serres à Paris (Porte de Versailles) sur le thème : « *Situation et vocation du protestantisme dans la société française contemporaine* ». Le Conseil précisa dans le détail le déroulement de chacune des quatre journées au cours desquelles les quelque 250 participants travailleront en groupes, successivement, sur la *situation*, sur la *lecture de la Bible* et sur la *vocation du protestantisme*. Une soirée publique sera organisée au Palais de l'U.N.E.S.C.O., le 8 novembre au soir, trois personnalités étrangères au protestantisme français y prendront la parole.

Le culte central aura lieu le 9 novembre en fin d'après-midi à l'issue de la journée biblique.

Après un débat sur la situation financière délicate de la F.P.F. et une proposition de budget pour l'année 1976, le Conseil a pris connaissance d'une enquête relative à ses méthodes de travail. Les mandats du président et du secrétaire général actuels de la F.P.F. devant prendre fin courant 1976, une Commission de proposition de successeurs éventuels a été nommée. Elle sera également chargée de tirer des conclusions sur les méthodes de travail du Conseil pour la session de septembre 1975.

Avant de clôturer la session, le Conseil a entendu plusieurs communications, dont une sur la situation de la presse protestante française, donnée par le pasteur Georges Richard-Molard. Il a enfin pris en considération un vœu du Synode des Églises réformées évangéliques indépendantes et un autre relatif à l'énergie nucléaire émis par le Synode de l'Église réformée de France.

(Bip)

C.A.R.T. — 30250 SOMMIÈRES

Maison Émilién Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul, famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

LE MOURANT,

CET INCONNU

A Cartigny, près de Genève, une rencontre francophone des aumôniers des hôpitaux a eu lieu sur le thème : « **Pastorale des personnes concernées par la mort** ». En quoi cette rencontre peut-elle intéresser toutes les Églises ? En quoi concerne-t-elle aussi les soignants ? C'est ce que nous allons essayer de voir en réfléchissant à partir du travail accompli à Cartigny.

Écouter le mourant

Quand à l'hôpital on est en présence d'un mourant, tout le personnel soignant est décontenancé, volontiers alors, il a recours à l'aumônier. Le mourant n'aurait rien à nous dire. Or, cette idée est fausse, le docteur Élisabeth Kubler-Ross l'a démontré dans une enquête portant sur cinq cents cas en hôpital (1). On oublie, ou bien on veut oublier, que le malade a peur de la mort, peur de l'abandon, peur de la solitude. Les moments de révolte et de dénégation passés, l'acceptation vient (dans 99 % des cas). Le malade, à ce stade, a besoin, un besoin absolu, de *savoir qu'il ne sera pas seul* en face de sa mort. Il veut en parler à quelqu'un, même en utilisant un langage codé ; même les enfants ressentent ce

MÉNAGE GARDIEN TEMPLE

L'Église réformée d'ENGHIEN recherche ménage gardien de Temple. Logement tout confort plus salaire contre gardiennage et services usuels.

Libre septembre. Écrire : 155, av. Division-Leclerc — 95880 ENGIEN

besoin (1). Il faut décoder ce langage et donner au mourant l'occasion de s'exprimer. Pour lui, c'est une nécessité fondamentale, car si la mort angoisse, l'angoisse peut être détruite par la parole (une angoisse dite, n'est déjà plus une angoisse) ou par le geste signifiant, autre forme de la parole. Elle a le pouvoir d'exorciser le terrifiant du trépas. Il faut donc laisser au mourant la possibilité de manifester ce qu'il pense et ressent au plus profond de lui-même. Il faut être ainsi, et avant tout, à son écoute. La mort n'est pas cette absurdité, comme le prétendait Sartre. Elle a, au contraire, un sens pour le chrétien, évidemment, mais pour tout homme également. Par elle, je sais si la vie mérite d'être vécue. **Elle est une dimension de mon existence.** Tout projet inclut une mort.

Mais si la mort est ce moment majeur, cette heure de vérité, a-t-on le droit de cacher sa proximité ? Taire la vérité à quelqu'un, c'est risquer de le priver de son droit d'assumer son existence. Dans certains cas, au contraire, dire la vérité, c'est congédier la charité. C'est pécher contre l'Amour. Comment faire alors ?

Rencontrer le mourant

La question se pose maintenant de savoir comment un aumônier ou un soignant chrétien, peuvent être dans le vrai avec le mourant, c'est-à-dire comment être vraiment avec lui. La pastorale des mourants ne concerne pas seulement les aumôniers ou les pasteurs de paroisse, mais tout soignant chrétien conscient de ses responsabilités. L'Église est tout entière interpellée. Peut-elle laisser certains de ses enfants se débrouiller seuls, quand ils sont en première ligne face à la Souffrance, au Mal, à la Maladie, au Malin ? L'attention portée par les Églises au monde de la santé (soignants-malades) est un test de leur fidélité... ou de leur infidélité. Pour rencontrer le mourant, on se heurte tous à cette difficulté majeure : quand il s'agit de nouer une relation humaine profonde, il n'y a point de recettes infaillibles, car à chaque fois il faut se lancer dans une aventure nouvelle. Pourtant on repère aisément quelques balises.

1 — Être attentif, à l'écoute du mourant et donc savoir prendre son temps pour être prêt, quand celui-ci voudra parler, à partager son secret.

2 — Ni violenter la vérité, ni s'y dérober.

Certains seraient disposés à brusquer le cours des événements de peur de manquer cet entretien ultime. On veut aider à tout prix. On veut coûte que coûte avertir. Intention louable, mais attitude contestable.

D'abord, à vouloir forcer les circonstances, on risque de briser le contact. Plus de dialogue possible, si le mourant se replie sur lui-même. Le contraire du but poursuivi ! D'ailleurs, même si nous avons fort bien dit « notre » vérité, il ne s'ensuit pas qu'elle ait été entendue et perçue par l'autre, comme correspondant à « sa » vérité, ni comme reflétant « la » vérité.

Ensuite, cet interventionisme militant suppose que nous soyons réellement capables de sonder les cœurs. Or, que sais-je vraiment de cette personne ? Je ne suis pas le Christ. Lui seul connaît parfaitement et aime parfaitement le mourant. Cependant, si Lui sait ce qu'il faut faire et si nous ne le savons pas, ou bien mal, ou très imparfaitement, il est indispensable de se laisser conduire par la vérité. Cela suppose évidemment une double libération chez l'audiant, psychologique et spirituelle.

D'abord être délivré de mes propres angoisses pour ne pas, en les projetant sur l'autre, risquer de perturber ce dernier

dialogue. « Sa » mort me renvoie à « ma » mort. Dès qu'elle cesse d'être impersonnelle ou anonyme, toute mort est troublante, même celle qui est attendue ou souhaitée. C'est bien pour cette raison que notre civilisation moderne, ne pouvant l'éliminer, tente de la calfeutrer ou de l'escamoter.

Ensuite, ou plutôt en même temps, me dégager de mes conceptions les mieux établies. Aurais-je la meilleure des théologies du monde et de tous les siècles (!!!), je ne peux, cependant, l'identifier au grand dessein d'Amour que Dieu nourrit pour chaque homme en particulier.

Pour transmettre la vérité, il faut être dans la vérité envers soi-même et envers les autres (2).

Servir le mourant

Évidemment beaucoup d'autres questions ont été abordées à Cartigny, notamment comment articuler la présence de l'Église auprès des malades et des soignants et faire que ces derniers puissent exercer à leur tour, un véritable ministère auprès des premiers ? Cependant, à Cartigny, nous n'avions pas l'impression de nous livrer à un travail de spécialistes, c'est-à-dire à un travail marginal par rapport à la mission première de l'Église. Celle-là est de rencontrer l'homme, tout homme en détresse. Or, s'il y a un homme qui est bien dans cette situation-là, c'est le mourant. Comme le dit le docteur Elisabeth Kubler-Ross, l'être humain, en trépassant, perd tout. Le mourant est donc le type même du pauvre, c'est-à-dire de l'homme aliéné, totalement démuné et sans défense parce que totalement sans pouvoir. Or, les chrétiens se préoccupant à juste titre de cheminer avec les pauvres, les petits, les humiliés de la terre devraient aussi, à moins d'une flagrante et coupable inconséquence, s'ouvrir à cette dimension.

Comment, en effet, négliger ce pauvre qui sera toujours avec nous, quel que soit le projet de société envisagé ? Même le socialisme triomphant, ne pourra éliminer la pauvreté dernière du mourant. En d'autres termes, cette rencontre de Cartigny devrait inciter des Églises historiques :

- 1) à réévaluer le ministère collectif de l'aumônerie hospitalière ;
- 2) à revaloriser la cure d'âme et les visites fraternelles (pastorales ou non), si bêtement décriées par ceux qui n'ont jamais su en faire.
- 3) à redécouvrir l'aspect personnel du service chrétien, en particulier en s'apercevant que la cause du pauvre ne coïncide pas uniquement avec celles des collectivités-victimes (migrants, bidonvilles, etc...).

Il faut donc maintenir ces deux tendances du service chrétien :

le service à court terme ; l'immédiat individuel se cantonnant nécessairement dans une relation en « duetto » ;

le service à long terme (structuré, collectif, débouchant sur des choix sociaux sinon politiques).

Pour un chrétien nulle contradiction dans ce double engagement, l'un complétant l'autre ; ils sont inséparables puisqu'ils sont les deux faces d'une même fidélité.

H.-L. de Biéville

(1) « Rencontre avec les mourants », par E. Kubler-Ross (No spécial des cahiers Laennec, hiver 1974). Centre Laennec, 12, rue d'Assas — 75006 Paris.

(2) En ce qui concerne la transmission de l'Évangile aux mourants, il faut une relation de réciprocité. Il n'y a pas ceux qui transmettent, ceux qui reçoivent, ceux qui parlent et ceux qui écoutent. Tous sont indissociablement des « transmetteurs-récepteurs ».

COMMENT NE PAS RABACHER L'OP

Comment ne pas rabâcher le Notre Père ? Voilà une question de simple bon sens ! Mais s'en tirer honorablement n'est commode pour personne. La seule manière, sans doute, consiste à le réciter. Ainsi, nous ne céderons que difficilement à l'illusion païenne qui séjourne en nous, d'avoir à maintenir un dieu en éveil à force de bruits. Jésus enseignait : « Votre Père sait ce dont vous avez besoin avant que vous ne le lui demandiez » (Matthieu 6, 8). Et nous, le savons-nous avant de le demander ?

Mémoriser

Pour mémoriser, les enfants récitent... Deux fois deux, quatre ; deux fois quatre, huit... Cette récitation paraît voisiner avec l'incantation païenne dénoncée par l'Évangile, mais il est vrai, sans le charme ! Pourtant, il n'en est rien. Tout le monde sait que l'enfant se prépare, ainsi, à effectuer des *opérations*, qui seront vérifiables. Par exemple, il pourra faire le calcul, très subtil, du pourcentage qui revient à la Sécurité sociale, dans l'établissement d'une feuille de paye.

Désirs ?

Qui sera assez « païen » pour imaginer que la mémorisation du Notre Père est une œuvre exemplaire, que sa récitation fait impression sur Dieu ? Mais il faudrait se vouloir tout aussi « païen » pour imaginer que le texte du Notre Père, tel qu'il est, donne voix à nos désirs les plus intimes. Qu'on se le dise ! Ce n'est pas de *notre* Prière qu'il s'agit, mais de celle d'un autre, de la prière de Jésus, ou, mieux encore, de la prière qui a pris *langue* dans la bouche de Jésus. Alors, à moins de se monter la tête, il faut bien reconnaître que le Notre Père ne nous exprime *pas*. Tout au plus, nous propose-t-il des *désirs*... Y aurait-il donc, chez nous, un problème du mieux désirer ? Sur ce point il vaudrait la peine de s'entêter.

Écoute Israël

Sans doute, pour mieux désirer, il faut *mieux écouter*, ce qui nous est demandé au travers du bruit de fond de nos désirs. Pour entendre un désir digne, vraiment, d'être écouté docilement, il faut beaucoup écouter. Pour garder en mémoire un désir millénaire, il faut beaucoup se souvenir, beaucoup réciter. Pour garder en mémoire le désir que leur enseigne leur tradition, et pour répondre présent à son appel, les Juifs récitent quotidiennement le « Schéma Israël ». Selon toute vraisemblance, Jésus et ses disciples observèrent cet usage. Le texte du Schéma se trouve dans le Deutéronome (6, 4-9) : « *Écoute Israël, l'Éternel notre Dieu, l'Éternel est un, et tu aimeras l'Éternel ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être et de toute ta puissance. Ces paroles que je vous prescris moi-même aujourd'hui seront sur ton cœur. Inculque-les à tes fils, parle d'elles assis en ta maison, allant sur la route, à ton coucher, à ton lever. Lie-les en signe sur ta main, mets-les en diadème entre tes yeux, écris-les sur les montants de ta maison et sur tes portes* ».

Le Notre Père

Hypothèse : à partir d'un certain moment, historiquement difficile à déterminer, une partie de la descendance d'Abraham, au lieu d'inculquer à ses enfants le texte du Schéma, leur enseigna le « Notre Père ». Il faudra, aussi, en parler à la maison, en route, en porter le texte sur la main et proche de la prunelle des yeux. Il faudra monter sa maison avec ce texte et l'inscrire sur la porte. L'usage du Notre Père demeure celui du Schéma. L'arrangement des idées et des thèmes a changé. Ce changement apporté par Jésus, est l'une des grandes énigmes de l'histoire. Qui la comprend touche de très près à ce qui fait la différence entre le judaïsme et le christianisme, dans leur étroite similarité réelle. En tout cas, *nous* sommes historiquement déterminés par ce changement et *nous* récitons le Notre Père. Occupons-nous de nos oignons...

SON DOMINICALE : NOTRE PÈRE... ?

Un sommaire de la foi ?

Pour toutes sortes de raisons, de diverses valeurs, les chrétiens s'appliquent à « dire » leur foi en mettant en avant certains textes appelés « Credo » ou confession de foi. Ces textes ont une portée tantôt pédagogique, tantôt dogmatique. Pour enseigner les enfants et les prosélytes on a dit : « ...Il a souffert sous Ponce Pilate, il a été crucifié, il est mort... ». C'est de l'histoire : l'histoire de la foi. Pour « extirper » l'hérésie on a dit : « vrai Dieu de vrai Dieu, engendré non créé, de même substance que le Père... ». C'est de la dogmatique, c'est de la philosophie chrétienne. Le plus fort, c'est que cette histoire et cette philosophie sont présentées comme la forme normale de l'acte de foi, alors qu'il s'agit tantôt d'informations, tantôt de croyances. Ici, le protestantisme ne manque pas à l'appel. Il ajoute à l'inventaire des confessions de foi de l'antiquité plusieurs productions anciennes et modernes de même mélange. Le catholicisme contemporain ne recule pas devant cette séduction ! Il faudrait se demander pourquoi, quand il s'agit de réciter la foi, les Églises pensent toujours aux enfants et aux hérétiques... ?

Voilà pourquoi nous donnons, en guise d'affirmation du sens, une représentation de la « Cantatrice chauve » d'Eugène Ionesco : « ...l'huile de l'épicier du coin est meilleure que l'huile de l'épicier d'en face... ». Évidemment cela rend orthodoxe... Mais que gagne, en tout cela, l'affirmation de la foi d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Jésus-Christ ? Y trouve-t-elle saveur et clarté ? Les confessions de foi ont leur valeur, mais à condition qu'on les prenne pour ce qu'elles sont : des résumés de théologie légiférant en matière de simple croyance, précisément là où il faudrait ne pas légiférer parce qu'il conviendrait de penser. En outre, cette étrange transformation de l'acte de foi en confession de foi ecclésiastique risque de nous faire perdre le fil du propos. En somme, ce qui importe le plus, ce qui est affaire de vie et de mort devant Dieu, est-ce vraiment l'orthodoxie de nos croyances ou celle de notre pratique de la vie. Préférons le sommaire de la foi qu'est le Notre Père enseigné par Jésus.

Un texte-programme

Il est important, utile, raisonnable de maintenir, de reprendre et d'enseigner l'usage de la *récitation du Notre Père*, pour ce qu'il est, c'est-à-dire comme un *texte-programme*. En écho au sommaire de la Loi, où se retrouve toute la Loi et les prophètes, voici le Notre Père. Il nous propose une série de désirs à vivre de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force. C'est une prière, car nous le récitons *devant* Dieu, où que ce soit, dans le métro ou à l'atelier, dans sa baignoire ou en route, (car il n'y a là aucun crime de lèse majesté divine) et quand cela est possible : en se lavant les dents, comme un étudiant qui apprend sérieusement du vocabulaire ; entre deux appels téléphoniques, comme quelqu'un qui respire un peu. L'usage pratique du Notre Père n'implique aucun conditionnement des lieux, mais de la disponibilité mentale et de la présence d'esprit. La récitation est un *acte de discipline spirituelle*.

Le cœur et le courage

Par les temps qui courent, il vaut mieux se remémorer le Notre Père le matin plutôt que le soir. Quelques poètes se sont laissés enchanter par l'évocation de l'enfant qui s'endort sur son Notre Père... Pour des adultes il en va autrement. Il vaut mieux se réveiller, plutôt que de s'endormir, *avec un texte-programme*. Voilà comment ne pas le rabâcher. La récitation du Notre Père est faite pour nous réveiller, pour nous ressaisir. Ce texte-programme a pour but de nous appeler à désirer le Royaume de Dieu et sa justice. Puisqu'il concerne les modalités pratiques de nos vies, il a sa place, si possible sur le seuil de nos journées, au moment où l'on monte la maison. Puisqu'il concerne notre vie comme acte de foi, il est préférable de se le réciter « dans le secret », là où se constituent nos décisions les plus longues et nos mobiles les plus vifs. Sur le champ de bataille appelé « dans le secret » il sème le goût de la volonté de Dieu. Du cran... récitons le Notre Père, là où nous pouvons devenir responsable.

Jean-Marc Saint

DES LIMITES AUX SIGNES

« Réveille-toi, toi qui dors, relève-toi d'entre les morts. »

Eph. 5, 14

« Les hommes ne périssent que par leur faute, puisqu'il n'y a point de moyens dont Dieu ne se serve pour leur salut et pour leur faire connaître, par divers signes, ce qu'ils doivent faire » écrivait, au premier siècle, l'historien juif Flavius Josèphe (1). J'adhère d'autant plus à cette affirmation, vieille de près de vingt siècles, que quarante ans plus tôt Jésus lui-même disait : « Quand le soir est venu, vous dites : il fera beau car le ciel est rouge... Vous savez discerner l'aspect du ciel et vous ne pouvez discerner les signes du temps. » (Matth. 16, 2-3)

Ces limites dont nous avons parlé, ces murailles qui surgissent devant nos pas avec le même entêtement que mettait l'ânesse de Balaam à ne pas avancer, sont autant de signes : la population du monde ne peut pas croître encore longtemps sans qu'il se passe quelque chose, la stérilisation des terres cultivables ne peut pas se poursuivre longtemps au taux actuel sans engendrer de gigantesques famines, la détérioration de l'air, des eaux, l'épuisement des ressources naturelles non renouvelables, autant de préavis déposés devant nos yeux par des calamités en puissance. Car, enfin, les problèmes qui se posent, les vrais, ne sont ni ceux d'une prétendue « mort de Dieu », ni ceux de la sexualité, ni ceux d'un impossible syncrétisme entre le christianisme et le matérialisme historique, les vrais problèmes sont ceux que pose la fin d'une civilisation, d'autant que les remous de ce naufrage pourraient être fort dommageables pour l'humanité entière. La civilisation technologique, telle qu'elle existe actuellement, est en état de coma dépassé sous sa forme d'Ouest comme sous sa forme d'Est, lesquelles, en vieillissant, tendent d'ailleurs à se ressembler, chacune reprochant surtout à l'autre d'être moins efficace pour assurer la croissance. Or, la croissance, même poursuivie à un taux modeste, comme nous l'avons vu, propulse l'humanité à une vitesse régulièrement accélérée vers des obstacles infranchissables. Si l'on veut bien se souvenir que tout mobile en s'écrasant contre un mur y dégage de la chaleur, il n'est pas difficile d'imaginer, le mobile étant une société humaine, comment pourra se traduire cette chaleur : par des révolutions, par des guerres, c'est-à-dire par des hécatombes. Il faut donc, pour éviter ces fléaux, mettre en place, le plus rapidement possible, une économie sans croissance. Il est évident que sur une Terre limitée il est impossible qu'une population et qu'une production croissent indéfiniment. Selon l'Écriture, l'Éternel avait ordonné à Adam et Eve d'abord, aux huit rescapés du déluge ensuite : « Fructifiez, abondez, emplissez la Terre, conquérez-la. » (2). Aujourd'hui, la Terre est emplie, puisque les ressources alimentaires sont inférieures aux besoins, elle est conquise puisqu'il n'y a plus aucune tache blanche sur nos atlas. L'homme a même conquis la Lune. Ses satellites artificiels lui ont révélé de surcroît des choses cachées depuis les origines, comme l'aspect détaillé de Mars, Phobos, Deimos, Mercure, etc... Il semble donc, qu'à certains égards, l'homme ait débordé le programme qui lui avait été initialement prescrit.

Que faire désormais ? — Ma question s'adresse spécialement aux théologiens, dont simples fidèles, nous attendons qu'ils analysent les signes du temps, au lieu de s'attacher aux préoccupations dérisoires que nous avons énumérées plus haut. A cet égard, quelle immense tristesse, tandis que les nuages s'amoncellent sur le monde, de voir la Fédération protestante de France perdre son temps et son argent, qui est d'ailleurs un peu celui de tous, à diffuser une brochure sur la sexualité pour nous demander, notamment, si nous acceptons que « l'amour puisse être aussi vrai, profond, durable entre deux êtres du même sexe ». Nous n'avions, jusque-là, que lazzis pour les théologiens de Byzance qui discutaient sur le sexe des anges tandis que les Turcs de Mahomet II étaient aux portes, mais que dire des nôtres ?

Quoi qu'il en soit, en attendant que nos docteurs nous éclairent, j'avoue qu'à mes yeux l'histoire n'a aucun sens en elle-même, qu'elle ne débouche sur aucune issue signifiante, contrairement à l'évolution organique qui a révélé, au cours des âges géologiques, des intentions créatrices, s'analysant en une lente mais ascendante élaboration d'êtres de plus en plus conscients et de plus en plus libres. Au reste, Jésus croyait déjà venue la fin des temps et donc n'attribuait lui-même à l'histoire aucune signification intrinsèque. C'est de nous qu'il dépend qu'elle acquière un sens ou tombe dans l'absurde. Elle sombrera dans l'absurde si nous restons aveugles aux signes qui se multiplient devant nous comme autant de feux rouges et si nous continuons à prêter bras et mains à cette course vers l'abîme. Elle acquerra un sens si nous l'orientons vers la recherche d'un équilibre entre la réalisation individuelle de chacun, la cohésion de l'ensemble et le sauvetage de la nature. Une société idéale à construire ne peut être qu'une société dont l'homme soit le sujet et non plus l'objet, comme dans les sociétés contemporaines, où il semble que tout ait été mis en place pour que l'individu ne puisse jamais être en dialogue avec lui-même. De même une technologie idéale n'est pas celle qui fait naître des besoins factices, qui multiplie les gadgets et pousse au gaspillage, mais bien une technologie-servante destinée à faciliter les quêtes idéales de l'homme en le soustrayant de plus en plus aux dépendances matérielles au lieu de lui en créer de nouvelles.

Le déroulement d'un avenir digne des espoirs que Dieu avait mis en l'homme en le sculptant à son image, dans cette glaise terrestre en constante gésine d'organismes plus libres, est subordonné à l'édification d'une telle société et à la mise au point d'une telle technologie.

Mais le temps presse.

Pierre Germain

(1) Flavius Josèphe : « La guerre des Juifs contre les Romains » (trad. Arnaud d'Antilly ; Lidis éditeur).

(2) Genèse 1, 28 et 9, 7 (trad. André Chouraqui ; Desclée de Brouwer, éditeur).

UTOPIE ET AGE D'OR

Connaissez-vous le musée Gustave Moreau ? C'est un des plus beaux musées de Paris. C'est un haut lieu du merveilleux où foisonnent les œuvres issues d'une imagination somptueuse. Gustave Moreau, peintre des fées et des licornes, magicien de la couleur, nous invite à pénétrer dans une forêt de symboles.

Longuement, nous nous sommes arrêté devant son tableau : *Vie de l'humanité*. Il comporte trois cycles : cycle d'Adam, cycle d'Orphée, cycle de Caïn ; ou, en d'autres termes : l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge de fer. Chaque cycle se subdivise en trois temps : le matin, le midi, le soir. L'œuvre comprend donc neuf scènes, dominées au palier supérieur par le Rédempteur.



Ce que ce tableau traduit admirablement, c'est la permanence d'une nostalgie, la nostalgie du paradis perdu, de l'âge d'or. La lignée de Caïn exalte le travail, invente la métallurgie, promeut la civilisation, mais enfante aussi les rêveurs qui s'opposent à l'emprise, voire à la tyrannie de cette civilisation, et qui édifieront, en quelque continent imaginaire, une société nouvelle. L'utopie est née. On sait que ce terme, qui signifie « lieu qui n'existe pas », remonte à l'œuvre célèbre d'un ami d'Érasme, Thomas More, — saint Thomas More puisque ce précurseur du communisme a été canonisé. Le titre complet de l'ancienne traduction française de Gueudeville vaut d'être cité : *L'Utopie de Thomas Morus, chancelier d'Angleterre ; Idée ingénieuse pour remédier au malheur des hommes et pour leur procurer une félicité complète. Cet ouvrage contient le Plan d'une République dont les Lois, les Usages et les Coutumes tendent uniquement à faire faire aux Sociétés humaines le passage de la Vie dans toute la douceur imaginable. République qui deviendra infailliblement réelle, dès que les Mortels se conduiront par la raison.* (Leyde 1715).

L'Utopie, genre littéraire dont la source est antique — on songe à *La République* de Platon — est un domaine d'une fécondité remarquable. Grâce à elle, des fenêtres s'ouvrent sur l'avenir. Il y a un dynamisme dans l'utopie qui, au fond, rejoint les prophéties messianiques d'Ésaïe ou le rêve du Millénium inspiré de l'Apocalypse.



Mais, ce que nous aimerions surtout relever dans la présente évocation, c'est le thème de la religion en utopie. Deux illustrations nous suffiront :

o Dans l'œuvre de More, les Utopiens se réunissent dans de vastes temples où les officiants sont revêtus de plumes de toutes les couleurs. L'auteur nous précise que ces plumes sont emblématiques et symboliques. Au fait, elles nous parlent d'envol ; elles évoquent l'air où l'oiseau s'élance. La suggestion est limpide : le culte doit être... AÉRATION et aussi : ESSOR !

Le vrai culte ne doit pas comprimer l'âme, mais la dilater, l'épanouir. Il n'est certes pas question, au cours d'un tel culte, de s'appesantir sempiternellement sur notre condition pécheresse !

o Dans une autre utopie instructive, *La Terre Australe connue*, de Gabriel de Foigny (XVIII^{ème} siècle), les Australiens adorent Haab, l'Incompréhensible ; ils l'adorent, mais ils n'en parlent jamais. Sans doute, sommes-nous en présence d'une de ces excentricités chères aux utopistes : ne jamais parler de l'Être suprême est absurde, mais l'accent, ici, doit être mis sur l'expression : « ils l'adorent ». On a trop souvent oublié l'essentiel au cours de l'histoire religieuse de l'humanité : les ratiocinations théologiques, les disputes, les schismes l'ont emporté sur ce qui aurait dû unir : L'ADORATION.

Et voilà, nous semble-t-il, un des intérêts de la littérature utopique : en maintes places, au-delà de la fantaisie et de la fiction, on découvre la préoccupation d'une religion essentielle, préoccupation sans doute nourrie par les récits des anciens voyageurs qui, en quelques régions privilégiées, avaient découvert « le bon sauvage » et sa « religion naturelle ».



Les Australiens imaginaires de Gabriel de Foigny adorent l'être incompréhensible. Ne nous donnent-ils pas une leçon ? Et n'y a-t-il pas, dans la diversité des mouvements et des sectes, une société qui pourrait nous rendre un témoignage précieux ? Nous le pensons : ce sont les *Quakers*. Les Quakers dont Voltaire disait qu'il aimerait aller finir ses jours parmi eux (1), les Quakers qui ont mis en lumière l'essentiel : l'adoration silencieuse.

En définitive, qu'importe qu'on appartienne à une religion ritualiste, riche en symboles, comme celle des Utopiens de More, ou qu'on adhère à une foi dépouillée à l'extrême, comme celle des habitants de *La Terre australe connue*, l'essentiel, c'est de redécouvrir la dimension oubliée. Celui qui entre dans le silence pour écouter, sait, par expérience, que Dieu n'est pas mort, mais qu'il est Source de vie intarissable.

Et ainsi, en cet âge de fer, nous comprenons qu'il ne tient qu'à nous de retrouver, sur le plan de la pensée, l'âge d'or, si remarquablement évoqué par Gustave Moreau en ces trois temps ; le matin, LA PRIERE ; le midi, L'EXTASE ; le soir, LE SOMMEIL.

Le bonheur est dans l'émerveillement.

Daniel Berditchevsky

(1) Voltaire, *Dictionnaire philosophique* : « Je vous dirai sans me répéter, que j'aime les Quakers. Oui, si la mer ne me faisait pas un mal insupportable, ce serait dans ton sein, ô Pensylvanie, que j'irais finir le reste de ma carrière s'il y a du reste... » (cité dans *La Religion de Voltaire*, par René Pomeau, Librairie Nizet, Paris, 1956).

pam • pam

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km
Genève. Ouv. toute l'année. Confort,
chauffage. Tarif suivant quotient fa-
m. Hors vac. scol. : Retraités
isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui
suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

CORRESPONDANCE

A propos de l'article de Louis Evelyn
(« Évangile et Liberté », 2 juin 1975)

Cher Louis Evelyn,

Profondément, je me suis uni à votre pensée exprimée dans votre article du 2 juin : « Croyez-vous aux interventions de Dieu ». Une phrase, cependant, a troublé mon esprit : « Tout vient de notre terrible résistance à la proposition de Dieu ». Entendez-vous par là que ce « terrible » est vraiment conscient ? C'est possible, le mystère de notre âme est si obscur ! Quelque chose toutefois en moi résiste à cette terrible pensée... Que certains esprits soient en état de résistance à la lumière, au bien, à l'appel d'une vie plus haute ou moins mauvaise, je crains, devant certaines manifestations de l'intelligence du mal, devant un certain militantisme de la nuit et de l'enfer, je crains que cela ne soit malheureusement vrai, et encore je n'arrive pas à me convaincre tout à fait de l'existence de ce libre choix du mal et de la mort spirituelle ?

Je crois difficilement à cette terrible résistance si elle est vraiment consciente. Je crois, en revanche, à l'extrême faiblesse des hommes dans leur immense majorité. L'homme, même adulte, est un être inachevé, fragile de corps et d'esprit, ignorant à peu près tout du mystère de la vie, accablé par la quotidienneté de son épuisant labeur, rarement heureux, sollicité sans cesse par des soucis lourds et variés, inquiet pour les siens, craignant pour lui et pour eux la mort qui peut entrer à tout instant chez lui sans frapper ; l'homme, surtout moderne, est incapable de descendre vraiment en lui pour y entendre une autre voix que la sienne toute chargée des peurs de la vie.

Cet homme a-t-il vraiment ce qu'il faut pour « résister » en conscience à l'appel de Dieu qui est toujours pour lui l'absent et le grand silencieux ? L'homme naît dans la chair, s'y arrache péniblement, marche en trébuchant, essaie souvent de moins mal faire, sans prendre conscience de certaines impulsions impératives. Malgré sa nuit et sa misère, dans le bruit où il vit, il écoute, peut-être plus souvent

qu'on ne le croit, certaines paroles qui montent de son cœur vers un peu d'amour et de bien...

Tant d'années derrière moi me font souvent me retourner vers les générations déjà disparues dans la souffrance et la mort, et je me ressouviens alors de ces deux paroles de Jésus : « J'ai compassion... Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ».

L'homme ne fait que naître en ce monde. Sa vie est un secret de vie sur lequel il nous faut souvent garder le silence pour ne pas dépasser, par nos appréciations même globales, la vérité humblement humaine de cette étonnante création de Dieu qu'est l'homme.

Mais en vérité, je crois que certains hommes sont plus remplis de Dieu, (je parle mal), que d'autres si nous prêtons attention à leur bouche qui parle de l'abondance d'un cœur habité ou inspiré, et des œuvres de leurs mains généreuses. Que ceux-là, que celles-là qui ont plus que d'autres le pouvoir de soulever le poids du jour et de la chaleur, soient les

aide-sauveurs des plus démunis, des moins vivants comme semble le dire Albert Schweitzer (1) qui écrivait : « Il nous faut suivre la voie de ceux qui veulent (et peuvent) apporter la délivrance », c'est le vœu de mon cœur qui ne peut plus que souhaiter...

Ainsi, ces lignes n'expriment aucun jugement sur le fond d'une pensée que je

crois juste, seulement une constatation : la nuit de l'homme est tout de même très grande, et, dans cette nuit spirituelle, sa résistance à Dieu n'est peut-être pas aussi terrible ? C'est un espoir...

Jean Chavaner

(1) « Ma vie et ma pensée » (1931).



A propos de la lettre ouverte au pasteur Viot

Je vous ai écrit récemment à propos d'une « lettre ouverte » de Monsieur le pasteur Gagnebin à l'un de ses confrères. Je voudrais dissiper un possible malentendu et apporter une précision :

Bien entendu, les options politiques des uns et des autres ne sont, dans mon esprit, nullement en cause. Ce qui me rend perplexe c'est de voir, entre deux pasteurs, une querelle qui, d'après la lettre que vous avez publiée, paraît s'éloigner sensiblement de ce qu'on pourrait attendre de personnes se réclamant du christianisme. La question qui me préoccupe ici est de savoir ce que recommande à ses adeptes la morale évangélique. Je trouve, dans une épître de l'apôtre Paul, des passages que je résume ainsi :

**CAFES
DE
L'ÉLEPHANT NOIR
TOULOUSE**

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

Monsieur et Madame Michel Jaulmes
et leurs enfants,
Monsieur et Madame Éric Jaulmes
et leurs enfants,
Monsieur Denis Jaulmes,
Monsieur le pasteur et Madame Francis
Audonneau
et leurs enfants,
ont la douleur de vous faire part du décès
de

Monsieur Élie Jaulmes

rappelé à Dieu dans sa 90ème année, à
Congénies (Gard) le 8 juin 1975.

Ne craint point,
Crois seulement.

(Marc 5, 36)

*que vous considérez surtout le servage de
l'homme — et c'est juste d'ailleurs. Mais il
y a des millions d'années que l'homme
asservit l'homme et... encore plus la
femme.*

*Le charme de la femme, dites-vous.
Mais ne croyez-vous pas qu'elle voudrait
aussi être... charmée. Or, même dans des
pays comme la France elle est toujours
asservie et sa libération se fait bien lente-
ment. Il n'y a que 110 ans environ qu'elle
a le droit d'être médecin, etc, etc...*

*Alors l'année mondiale de
l'homme !? Elles se perdent dans la nuit
des temps, ces années-là, et elles nous ont
conduits et nous conduisent de plus en
plus par la domination, la force, la vio-
lence et l'arbitraire à l'extermination du
genre humain.*

Hommes sans Dieu, me direz-vous ?

*Mais les pires ce sont ceux qui ont des
dieux ou un Dieu à eux, propriété pres-
que privée, et les plus dangereux de ces...
monothéistes ne sont peut-être pas en-
core ceux qui avaient « Gott mit uns » sur
leur ceinturon, mais ceux qui, jour après
jour, patiemment, ont fait le Christ à leur
image.*

*Un pasteur ami nous citait l'autre jour
la prière d'un juif pieux : « Mon Dieu je
te rends grâce de ce que tu ne m'as fait ni
païen, ni ignorant, ni esclave, ni
femme... ». La plupart de nos contem-
porains vivent cette formule sans même
savoir ce qu'ils font et ce qu'ils vivent.*

Dr E. Stalhand-Beaurin

Les juifs religieux ne sont probable-
ment pas nombreux, sauf parmi ceux
originaux d'Afrique du Nord.

J'ai entendu un pasteur très connu dire
qu'à la synagogue proche de son église, il
était difficile de réunir assez d'assistants
(hommes) pour qu'un office ait lieu vala-
blement.

Il n'y a aucune raison pour qu'un juif,
né en France, dont les ancêtres ont vécu
en France depuis plusieurs générations,
« revienne en Israël » tandis que des
Algériens, des Portugais, des Polonais, des
Espagnols, etc... peuvent se fixer dans
notre pays. Quand je vais dans un pays
limitrophe de la France ou en Angleterre,
aux Pays-Bas je peux me faire compren-
dre facilement ; je ne suis nullement at-
tiré par Israël, dont j'ignore non seule-
ment la langue mais encore l'alphabet.

Je ne connais aucun juif français qui se
soit fixé en Israël, il n'y a pas de juif de
culture française parmi les ministres ou
généralistes israéliens en vue.

Actuellement, des juifs soviétiques at-
tendent à Rome un visa pour les États-
Unis, la Nouvelle Zélande ou un autre
pays. Certains, après une tentative
d'installation en Israël, sont retournés en
U.R.S.S. ou partis ailleurs.

Je ne pense pas qu'Israël connaisse une
« prospérité matérielle étonnante », pour
survivre il doit disposer d'un armement
considérable, bien supérieur à celui dont
était dotée notre armée de 1940.

Le rassemblement de tous les juifs en
terre palestinienne est invraisemblable.
Au contraire, il vaudrait mieux limiter
l'immigration et s'attacher à régler le
problème essentiel, qui est de parvenir à
une entente entre juifs et musulmans.

Robert Lévy

A propos de l'éditorial du 16 juin

*Vous voudriez l'année mondiale de
l'homme en tant qu'être humain en
général ? Mais il me paraît que c'est en
opposition à l'année de la femme parce*

*« Que chacun n'ait pas de lui-même
une trop haute opinion mais qu'il ait des
sentiments modestes. »*

*« Si je n'ai pas la charité, je ne suis
rien. La charité est patiente. Elle ne se
vante point. Elle ne s'irrite point. Elle
excuse tout. Elle croit tout. Elle espère
tout. Elle supporte tout. »*

*Je sais que nous sommes tous très loin
de cet idéal de charité. « Charité bien
ordonnée commence par soi-même », dit
un proverbe qui est souvent mal inter-
prété. Dans son sens chrétien, cette
phrase signifie que chacun doit, le pre-
mier, se rappeler au devoir de charité. Et,
si mon étonnement à la lecture de la
« lettre ouverte » de Monsieur le pasteur
Gagnebin a pour effet de m'inciter
ensuite à un retour sur moi-même, je
m'en féliciterai. D'ailleurs, nous sommes
tous solidaires dans l'application plus ou
moins fidèle que nous faisons de la foi et
de la charité chrétiennes.*

A. Lamarle



A propos de la notion de « peuple élu »

J'ai été surpris de lire, dans votre
numéro du 2 juin, un article intitulé :
« La notion de peuple élu ».

L'auteur, Monsieur Paul Brunel, croit
distinguer trois catégories de juifs : les
agnostiques, les religieux, ceux qui esti-
ment appartenir à un peuple élu.

Parmi les juifs, beaucoup ont un com-
portement religieux proche des catholi-
ques festifs ou saisonniers, qui se marient
à l'Église, font baptiser leurs enfants, leur
font faire la première communion, et
après leur décès on célèbre une messe.
Même les protestants ne vont pas tous
régulièrement au temple le dimanche.
Pour les juifs sociologiques le contact
avec la religion se réduit peut-être à la
présence d'un rabbin au cimetière.

COMMUNIQUE

S.O.S. Main Tendue

Créée il y a une quarantaine d'années par trois femmes : Françoise Perrote (décédée voici quelques mois), Suzanne Chilleau (décédée en 1943), Adélaïde Gilleron (toujours en activité), la Main Tendue s'est proposé, à l'origine, d'être, à Aubervilliers, une tête de pont en milieu ouvrier et de sous-prolétariat.

A la fois œuvre d'évangélisation et service social, la Main Tendue s'est solidement implantée dans la cité, où elle est entourée du respect et de l'amitié de tous (depuis la municipalité communiste jusqu'aux responsables catholiques).

Il n'est pas sans intérêt de souligner que le personnel médical et para-médical ainsi que les animateurs des divers services vivent en véritable communauté : la Main Tendue n'a donc d'autres ressources que la mise en commun des prestations médico-sociales, et c'est un des caractères les plus originaux de son existence.

Or, dans le plan de remodelage de la commune d'Aubervilliers, les locaux actuels sont frappés d'une expropriation rapidement exécutoire. Et, malgré des conditions privilégiées consenties par la municipalité, eu égard à l'intérêt social de l'activité exercée, la Main Tendue est devant la nécessité de faire face à une énorme dépense de réinstallation (de l'ordre de 1.500.000 nouveaux francs, soit 150.000.000 d'anciens francs). Il est évident qu'une telle somme dépasse de loin les possibilités de l'Association.

Pourtant sa disparition laisserait un très grand vide : en dehors de l'action proprement médicale du Docteur Vergé et des infirmières, la police locale, les services sociaux de la municipalité, le tribunal et son personnel de prévention ont constamment recours à la Main Tendue pour un certain nombre de cas sociaux d'urgence : accueil, nourriture, logement, dépannage et protection de mineurs, délinquants, ménages désunis, enfants maltraités, mères célibataires, travailleurs étrangers, etc... C'est le seul recours immédiat, dans la plupart des cas, et l'on sait qu'on frappe à une porte qui s'ouvre toujours, même en pleine nuit et les jours de fête, et même si la vie de la communauté doit s'en ressentir. De cette action discrète mais efficace ont résulté bien des réconciliations, des relèvements, des réinsertions sociales et professionnelles, des foyers heureux et toute une activité de jeunesse en plein essor.

Pour la première fois dans son existence, par suite de circonstances qui lui sont totalement étrangères, la Main Tendue se voit dans l'obligation de faire appel à des dons extérieurs. Il n'est pas possible que l'appel que nous lançons aujourd'hui ne soit pas entendu de beau-

coup et ne permette de faire face à l'expropriation menaçante.

Ont accepté de recommander cet appel :

Mademoiselle Madeleine Barot, Messieurs Pierre Bruneton et René Morley, Messieurs les pasteurs René Château, Roger Crapoulet, Michel Leplay, Richard Sautter, Louis Simon et Alain Herrens-chmidt, d'Aubervilliers qui souhaitent vivement la continuation de notre œuvre : La Main Tendue, 28, rue de l'Union — 93300 Aubervilliers.

Assemblée du Musée du Désert

C'est dimanche 7 septembre prochain qu'aura lieu l'Assemblée du Musée du Désert, au Mas-Soubeyran, près de Miallet (Gard). « Qu'êtes-vous allés voir au désert ? » (Matt. 11, 7).

L'esprit du Désert sera le thème de cette année. De l'Exode à l'évangile, c'est un thème qui traverse la Bible. Il a marqué profondément la sensibilité religieuse du protestantisme français, au XVIème siècle déjà, avec Agrippa d'Aubigné et, plus tard, pendant toute la période qui a suivi la Révocation de l'Édit de Nantes.

Qu'a donc été, que peut être aujourd'hui encore l'esprit du Désert ?

Le culte sera présidé à 10 h 30 par le doyen Jean Cadier.

L'après-midi, on entendra les allocutions d'André Chamson, de l'Académie française, de Mademoiselle Marguerite Soulié, de la Faculté de Lettres de Montpellier et du pasteur Benjamin Muller, de l'Église d'Alès.

Nouvelle maison de retraite à Montpellier

La joie régnait ce 12 mai 1975 où la nouvelle Maison de Retraite protestante de Montpellier fêtait officiellement son ouverture. Joie des membres du Conseil d'Administration qui voyaient enfin, après tant d'avatars et de difficultés, l'heureux aboutissement de leurs efforts et de leur persévérance. Joie des pensionnaires qui bénéficient, désormais, d'un remarquable confort intérieur. Tour à tour, le Maire de Montpellier, le représentant du Conseil général, le Préfet de Région se sont plu à le louer ainsi que la réussite architecturale exemplaire de cette Maison dont le modernisme s'intègre harmonieusement dans un cadre de verdure typiquement languedocien.

Une telle réalisation répond parfaitement aux conceptions actuelles de l'hébergement collectif du 3ème âge dont le Docteur Deshors, Président du Conseil, pouvait dire que ce terme nouveau ne saurait supprimer les dures réalités de la vieillesse. Elle incarne aussi la conti-

nuité d'une volonté de service, car elle est la version 1975 de la préoccupation qui inspira, il y a plus de 140 ans, la création de la Maison de Retraite de la rue de Verdun dont les promoteurs firent alors œuvre de pionniers. Et il était bon de rappeler que, déjà, ils manifestaient ainsi leur ouverture sur les problèmes du monde.

S.O.S.

En ce début juin, la Mission évangélique parmi les Sans-Logis ne peut pas continuer son action sans votre aide ! Les dépenses, du fait de l'augmentation des effectifs des réunions et repas, et de la crise qui sévit partout, sont supérieures aux recettes. Il nous faudrait une centaine de souscripteurs de plus, à 100 F par an ! Ne pourriez-vous pas en être ? Merci.

Le travail est en plein essor ; une petite communauté se forme. Des hommes retrouvent leur dignité : « Vous ne me verrez plus, dit l'un en mai ; vous m'avez donné une nouvelle vision de la vie, je rentre dans mon pays breton. ». Et un autre : « Vous m'avez donné une nouvelle vision de la vie ; je vais retrouver ma femme. » (Nous vous dirons si elle l'a reçu.)

Il y a des centaines de créatures égarées dans ces milieux. Il faut une Voix pour les appeler et leur ouvrir les yeux. Seul le Christ le peut ; nous essayons de le faire entendre chaque soir. Merci de votre aide.

Mission évangélique pour les Sans-Logis, C.C.P. : 25 500 87 Paris, 14, rue du Chemin-Vert — 75011 Paris.

R.-H. Leenhardt

Un son et lumière au Bouschet-de-Pranles à la maison de Marie et Pierre Durand

Pour commémorer le deuxième centenaire de la mort de Marie Durand (1776), le Comité responsable de la Maison du Bouschet-de-Pranles envisage la réalisation d'un spectacle son et lumière, qui sera donné en été 1976, sur les lieux où ont vécu Pierre et Marie Durand.

Il lance un appel à l'imagination de tous ceux — individus ou groupes — qui se sentiraient poussés à évoquer et actualiser la vie de ces héros de notre histoire.

Pour consulter les documents, visiter les lieux, s'adresser au pasteur Châtoney, à Pranles, 07000 Privas. Téléphone : 13 à Pranles, par (75) 05.91.11.

Les propositions doivent être faites avant le 1er novembre 1975, à la même adresse, sous forme soit d'un texte rédigé, soit d'indications scéniques détaillées, mais toujours en fonction des lieux.

Le projet qui sera retenu bénéficiera d'un soutien financier pour sa réalisation.

Deux manifestations culturelles à Strasbourg

La dernière semaine du mois de mai eurent lieu, dans l'ancienne capitale de l'Alsace, deux manifestations que les organisateurs avaient voulu consacrer « à la mémoire de Lucien Febvre », dont l'année 1975 correspond au centenaire de sa naissance.

Le dimanche 25 dans la vieille Église Saint-Nicolas qui, au début de la Réforme, servit de lieu de culte à la communauté française dont Calvin fut le pasteur, Messieurs Étienne Trocmé, président de l'Université des Sciences humaines de Strasbourg et Jacques Allier, président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français, évoquaient la grande figure de Lucien Febvre (qui enseigna l'histoire à la Faculté des Lettres avant d'être appelé au Collège de France et dont les travaux sur le XVI^{ème} siècle — en particulier son remarquable ouvrage sur Luther — font autorité) et inauguraient l'Exposition Coligny.

Aux panneaux documentaires constituant l'exposition itinérante réalisée par la Société de l'Histoire du Protestantisme français avec l'appui des Archives nationales, sorte de « résumé » de celle qui fut présentée à Paris, à l'Hôtel de Rohan, d'octobre 1972 à janvier 1973, avaient été ajoutées plusieurs vitrines contenant des documents sur « Strasbourg réceptacle des bannis », appartenant aux Archives de la ville et présentés par leur Conservateur, Monsieur F.-J. Fuchs qui retraça l'histoire de l'Église Saint-Nicolas, où Albert Schweitzer exerça les fonctions de vicaire au début de ce siècle.

Cette manifestation fut rehaussée par la participation de la chorale de l'Église réformée, qui interpréta *a capella* et avec brio des chorals et des psaumes anciens.

Le lendemain matin, dans la salle Fus-tel de Coulanges du Palais universitaire, Messieurs Jean-Jacques Moeder, adjoint au maire, et Étienne Trocmé, représentant le recteur Guyard, ouvraient le colloque sur « **Strasbourg au cœur religieux du XVI^{ème} siècle** », organisé par le professeur Georges Livet, doyen de la Faculté des Sciences historiques et directeur du Centre de recherches régionales et rhénanes.

Pendant les quatre jours que dura le colloque, des spécialistes hautement qualifiés, appartenant à huit pays différents (France, Allemagne, Angleterre, Belgique, Italie, Pays-Bas, Suisse et États-Unis), se joignirent à leurs collègues strasbourgeois pour traiter d'une façon approfondie chacun des aspects particuliers de ce vaste programme.

Dans l'impossibilité de rendre compte de toutes ces communications, dont les textes seront publiés et dont un résumé était remis au préalable à chaque participant, nous devons nous contenter de signaler qu'après une présentation de la ville (topographie, démographie, structures sociales, économie, institutions, situation religieuse à la fin du Moyen-Age), de ses réformateurs (Zell, Capiton, Hédion et surtout Bucer), du pédagogue Jean Sturm et de Jacques Sturm, homme politique et diplomate, furent étudiés la guerre des paysans, les rapports avec Luther, Calvin, la France et les autres pays protestants d'Europe, Strasbourg cité du refuge, le catholicisme, les sectes et le mouvement anabaptiste, le triomphe de l'orthodoxie luthérienne, etc... Le dernier après-midi fut consacré à une « table ronde » sur différents thèmes dont le dernier, la musique, avec audition de disques.

Les conclusions du colloque furent tirées par le doyen Livet et le professeur Marc Lienhardt (de la Faculté de Théologie protestante), après quoi, Monsieur Jacques Allier remercia et félicita le doyen Livet et ses collaborateurs pour la réussite de ce magnifique colloque et remit au professeur Philippe Dollinger, l'éminent historien alsacien qui va prendre sa retraite, la médaille à effigie de l'amiral de Coligny, éditée par la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Il convient d'ajouter que cette rencontre scientifique fut aussi œcuménique, car elle ne réunissait pas seulement des protestants, luthériens et réformés. Des com-

munications eurent pour auteurs des professeurs de la Faculté de Théologie catholique ; l'ancien doyen de celle-ci, le chanoine Nédoncelle, présida une séance et Monseigneur Bockel, archiprêtre de la cathédrale, assista à plusieurs d'entre elles.

Si l'on travailla beaucoup à ce colloque, chaque journée se termina par des réceptions (à l'Hôtel de Ville, au Rectorat, etc...) au cours desquelles les assistants se retrouvèrent pour entendre des paroles de bienvenue et, devant des buffets bien garnis, dans un climat de détente et de cordialité, tout en appréciant la qualité de l'hospitalité alsacienne, purent s'entretenir entre amis ou lier de nouvelles relations. A noter, spécialement, la réception offerte dans les salons du Chapitre Saint-Thomas, aux murs chargés de précieux portraits de personnalités illustres du passé (tels Jean et Jacques Sturm) par le pasteur André Appel, président du Directoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg et son collègue Christian Schmidt, président du Conseil synodal de l'Église réformée d'Alsace et de Lorraine.

Enfin, la journée du vendredi fut consacrée à une excursion en car, sous la conduite de Monsieur Jean Rott du C.N.R.S. et de deux jeunes érudits, dans la Basse-Alsace, toute émaillée de jolis villages fleuris aux rues bordées de vieilles maisons à colombages et à toits pointus : Bouxwiller et son Musée du folklore alsacien, Pfaffenhoffen (Musée de l'imagerie peinte et populaire), région de Woerth, Froeschwiller et Morsbronn, aux monuments rappelant les durs combats de 1870 ; déjeuner au Liebfrauenberg (Centre de rencontres de l'Église de la Confession d'Augsbourg), puis Humspach, Wissembourg (Église catholique Saint-Pierre et Saint-Paul, Église protestante Saint-Jean, exposition sur la guerre des paysans), et retour par Oberseebach, où une chaleureuse réception fut offerte par le maire et le pasteur, entourés par un groupe d'habitants de tous âges, en costumes locaux authentiques. Après la traversée de la belle forêt d'Haguenau, ce fut l'arrivée à Strasbourg et les adieux, chacun étant heureux d'avoir pu vivre d'excellentes journées et reconnaissant envers les organisateurs.

Charles Delormeau

ONT COLLABORE A CE NUMERO

D. Berditchevsky, professeur, Waremme (Belgique).
H. de Biéville, aumônier des hôpitaux, Lyon.
J.-M. Charenzol, pasteur, Charenton-le-Pont.
Ch. Delormeau, historien, Montpellier.
P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.
P. Germain, administrateur civil, Paris.
P.-J. Ruff, pasteur, Bondy.

JESUS-CHRIST,

QUI ES-TU ?

Un nombre impressionnant de « vies de Jésus » ont été écrites. Ce n'est pas pur hasard. En effet, chaque génération de croyants, comme chaque croyant, est appelé à s'interroger : qui était cet homme qui se disait Fils de Dieu et qui se voulait l'Homme ?

Quel était son visage terrestre ? Comment est-il incident dans notre monde ? Comment suivre ses traces ? A-t-il vraiment quelque chose à voir avec notre civilisation et avec le devenir humain ?

Ces questions, nous ne nous en débarrasserons pas. Elles font partie du patrimoine de l'humanité, ou de ses titres de noblesse. Les nombreuses « vies de Jésus » sont une expression parmi d'autres de cette recherche qui ennoblit notre humanité.

Un jour, Jésus posa la question de confiance à ses disciples : « Qui dit-on que je suis ? ». Et encore : « Vous qui dites-vous que je suis ? » (1).

Cette interrogation résonne toujours au cœur des croyants de chaque génération. « Qui dit-on que je suis ? Qui suis-je pour vous ? »



Toute relation implique une réciprocité. A l'interrogation de Jésus répond légitimement la nôtre : « Qui es-tu ? ».

Dieu nous appelle, nous interpelle et nous sonde. C'est toute la provocation de l'amour. Notre désir de le connaître et de l'aimer doit aussi se manifester au travers de notre quête constante, comme de la question conjointe : « Qui es-tu ? ».

Parce que dans l'ordre du vécu rien ne se fige, mais que tout est constant renouvellement, il n'est d'amour qui n'implique la quête toujours réitérée de l'identité de la personne aimée. Seul, celui qui m'indiffère risque d'avoir, à mes yeux, un visage aux contours immuables.

Jésus interroge les siens : « Qui dit-on que je suis ? ». Plus tard, et à trois reprises, il interpellera à nouveau Simon Pierre : « m'aimes-tu ? » (2).

Or, comment aimer vraiment, sans passion de l'identité de celui par qui l'on est attiré ?

Jésus-Christ, qui es-tu ?

Tant que nous nous poserons la question, nous serons sur la bonne voie. Tant que nous nous interrogerons réellement sur Dieu, plutôt que de l'avoir rangé sur le rayon des objets bien étiquetés, le miracle de la foi restera à portée de notre cœur.

Jésus-Christ, qui es-tu ?

Question lancinante avec laquelle nous ne serons jamais quittes. Question qui appelle bien plus qu'un

moment de réflexion limité, car elle est profondément insérée dans la trame de notre propre vie. S'interroger sur l'identité de Dieu lorsqu'il vient à nous en Jésus-Christ, c'est être en quête de notre propre identité. Chercher Dieu, c'est se chercher soi-même.

Toute recherche de l'autre — ou sur l'autre — m'informe sur moi-même, car l'autre n'a pas d'identité totalement autonome. La vie est relation. Aussi, lors de toute rencontre, celui qui cherche et celui qui est cherché s'indéterminent.

Christ était-il un révolutionnaire au sens où on l'entend couramment aujourd'hui ? Était-il, au contraire, un révolutionnaire de l'esprit, sensibilisé uniquement à l'intériorité de l'homme, et non à ses conditions de vie ?

Était-il un passionné de l'humanité, de son devenir et de son épanouissement ? Était-il plutôt un amoureux de l'homme, en dehors de toute idéologie préalable ? Était-il un doux ou un violent ?

Les évangiles ne permettent pas de répondre à ces questions. En effet, les traits concrets de son incarnation sont très en retrait par rapport à la lumière dont il est le messager. **Christ est l'homme. Il n'est pas un type d'homme.** Et les traits de son incarnation — ou de son hérité — sont seconds par rapport à sa mission. A la limite, ce n'est pas lui qui compte, mais la relation que je peux établir avec lui et l'enrichissement qui en résulte pour moi. Pour chacun de nous, il est avant tout celui qui révèle le Père et celui qui nous interpelle.



Il n'y aura jamais de Christ, aucun portrait, et aucun groupe humain ne pourra se l'annexer car toute photographie, dans mon cœur ou dans ma poche, oriente vers le passé et rétrécit le champ de la vie.

Jésus-Christ est l'Homme. Il est tout l'Homme.

Chacun l'abordera à sa manière, selon son penchant. C'est bien ainsi, car de la sorte le Jésus-homme, plus qu'il ne s'impose à nous, nous renvoie à nous-mêmes ou à notre quête du Dieu-Esprit, ce qui revient au même.

P.-J. Ruff

(1) Matthieu 16, 13 à 15.

(2) Jean 21, 15 à 17.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL 89e ANNÉE No 14 Lundi 21 juillet 1975

DU BON USAGE DE LA PAROISSE

par Ph. Vassaux

Se marier et être chrétien, ce sont des choses pour lesquelles on ne peut pas être seul. L'Église est l'assemblée des fidèles qui se réunissent en un lieu précis. L'apôtre Paul, dans ses épîtres, s'adresse aux croyants qui habitent telle ou telle localité, mais jamais à ceux qui exercent telle profession ou appartiennent à telle catégorie sociale.

La paroisse est la forme authentique de l'Église visible. Elle réunit tous les adeptes d'une même confession par-delà les barrières raciales, sociales, politiques, voire religieuses, que nos contemporains se plaisent à dresser au mépris de l'Évangile.

Etre dans le monde sans être du monde

Si la participation à la vie publique se borne à faire de bruyantes déclarations sur nos choix électoraux, c'est nettement insuffisant. C'est peut-être même un alibi pour ne pas participer à la vie de la cité. Toute l'agitation que font les fervents défenseurs de la présence de l'Église dans le monde est en règle générale inversement proportionnelle à leur aptitude à exercer des responsabilités publiques, ne serait-ce que comme conseiller municipal dans une petite commune.

Deux dangers

Chaque Église locale n'est pas pour autant autonome. Le lien fraternel entre les Églises est aussi important que celui qui unit les membres d'une même paroisse. Le congrégationalisme pris dans un sens étroit est aussi dangereux que la tendance oligarchique qui sévit dans certaines sphères de l'Église, à commencer par les paroisses elles-mêmes.

Un équilibre à retrouver

Les conseils presbytéraux créés par décret en 1852 n'échappent pas à cette constatation. Contrairement à ce que l'on a pu écrire sur ce sujet, ils sont les héritiers des consistoires des XVI^e et XVII^e siècles, âge d'or du système presbytérien-synodal qui est basé sur un équilibre entre les assemblées et les conseils à tous les échelons de la vie de l'Église. Il a fallu attendre cinquante ans après les articles organiques pour obtenir leur rétablissement, sous une forme un peu différente, il est vrai. Les Églises consistoriales reconstituées en 1802 regroupaient en principe 6.000 protestants et

Suite page 3 ➔

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 27-54-50.

Administration :

Boîte postale 2 010
34312 Béziers-Grangette Cédex.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans mettre d'adres-
se) et à envoyer à : M. l'Administrateur
d'Évangile et Liberté. Boîte postale 2.010
- 34312 Béziers-Grangette.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Bru-
nel, J.-M. Charensol, R. Château, Mme Cheval-
ley-Sabatier, MM. J. Chèvre, P. Dupont-
Schlumberger, L. Gagnebin, F. Goguel,
A. Gounelle, R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel,
J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pierredon,
J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

En général, l'homme est un être tourmenté.

*Tourmenté par lui-même à la recherche duquel il se
lance sans toujours aboutir ; tourmenté par le Dieu de
Jésus qui, parfois, lui échappe ; tourmenté par les
événements, les rencontres, les responsabilités...*

*Saura-t-il trouver un instant de répit dans la fébrilité
de l'époque ? Pourra-t-il regarder en paix autour de lui
et en lui ?*

*Nous en formons le vœu en ces temps dits de
vacances.*

*On met son travail, son esprit, parfois son corps en
vacances. On essaie de se libérer des obligations coutu-
mières. On fait le vide.*

*Mais, est-il possible de faire le vide ? Le vide n'est-il
pas une sorte de rejet de la vie, comme une contradic-
tion ?*

*Alors, on s'agite autrement, on se tourmente pour
autre chose. On ne s'apaise pas.*

*Laisser pour un moment les soucis journaliers.
Retrouver le temps de penser, c'est-à-dire le temps
d'être autre chose qu'une machine à travailler portant
souvent si lourd le poids des responsabilités et des
décisions.*

*S'apprêter à être homme des tâches de demain.
Façonner son esprit à une vision claire du monde.
N'est-ce pas déjà donner son âme au temps, aux
réalités, à la vie ? Si l'on est chrétien, c'est accueillir
Dieu en soi pour qu'il inspire le repos du jour,
l'apaisement nécessaire mais aussi l'orientation à don-
ner aux confrontations ultérieures.*

*Les vacances peuvent ne pas être vides : elles doi-
vent permettre de retrouver un nouveau « souffle ».
Dès lors, la vie qu'elles recréent est autre chose que
l'anxiété s'enroulant sans fin sur la bobine des jours.
Acceptant les réalités sans abdiquer devant elles, la vie
s'inscrit dans un ordre neuf où règnent de nouveaux
espaces : ceux de la sérénité, de la domination, de la
victoire, de la pacification.*

P. R.

devaient correspondre autant que possible à un arrondissement ou à un département. Elles remplaçaient les colloques du XVI^e siècle.

Les conseils presbytéraux ont aujourd'hui la réputation d'être tout-puissants. C'est assez normal lorsqu'ils s'occupent des intérêts locaux. Il n'en est pas de même lorsqu'ils sont insuffisamment représentatifs de la congrégation des fidèles sur laquelle ils sont sensés exercer un ministère de vigilance. Les pasteurs qui les président d'ordinaire ont tendance à mettre en avant les gens qu'ils soupçonnent être de leur avis. La paroisse risque alors d'être soumise aux fluctuations des modes théologiques et des comportements pastoraux ainsi qu'aux tendances à l'autoritarisme de certains notables.

Réhabiliter les notables

Etre notable n'est assurément pas une tare, contrairement à ce qu'une fraction très politisée de nos coreligionnaires voudrait nous faire croire. Le protestantisme aurait même tout intérêt, aujourd'hui, à écouter davantage les notables qui ont une plus grande expérience des relations sociales. Quoiqu'il en soit il n'appartient pas à un homme ou à un petit groupe de vouloir tout régenter dans une paroisse. Si l'Église locale est considérée, souvent à tort, comme le dépositaire de tous les conservatismes, c'est en partie pour cette raison.

N'exclure personne

De fait, les conseillers presbytéraux se recrutent souvent par cooptation. C'est un peu inévitable dans les petites paroisses. Il arrive que des minorités qu'on trouve gênantes parce qu'elles ont assez de dynamisme pour devenir un jour prépondérantes soient mises à l'écart. De là des heurts et des incompréhensions qui pourraient être évités si chaque membre de l'Église se sentait représenté à son conseil presbytéral. Le pluralisme est plus difficile à vivre qu'à proclamer. Les conseils élargis seraient à développer. La base a beaucoup plus d'idées que ne le pensent les tenants de toutes les oligarchies.

Toute responsabilité dans l'Église est plus délicate que jamais car nous vivons dans un monde où les relations sociales sont malades et où l'on se heurte sans cesse à des problèmes de susceptibilité. Un dialogue est à reprendre avec ceux qui ont été déçus par le protestantisme qui n'a plus le rayonnement intellectuel, spirituel et social qu'il a eu au siècle dernier avec une floraison d'œuvres souvent reprises par les pouvoirs publics et de sociétés d'évangélisation qui ont quadrillé le pays.

« L'électrochoc du pauvre »

Nous sommes dans une période d'étiage, de repli sur soi et parfois d'abdication : les systèmes théologiques s'effondrent, il fallait s'y attendre, l'éthique chrétienne est ravalée au rang d'un vague moralisme bourgeois. Le protestant moyen est souvent un petit bourgeois qui cherche à se donner bonne conscience en reniant ses origines. Quelques-uns de ceux qui accusaient hier les libéraux d'être de dangereux négateurs se recommandent maintenant de « l'athéisme chrétien » ou prônent les bienfaits de la drogue, de l'homophilie ou de l'union libre.

Tous ces braves gens ont sans doute manqué de quelques taloches au temps de leur folle jeunesse. Ils ont lu Gide et Sartre avec encore moins d'esprit critique qu'un fondamentaliste ne lit la Bible. Rassurez-vous ! Je ne préconise pas la manière forte comme seule thérapeutique à l'usage du protestant français.

Toute tentative de nettoyage par le vide aboutit à une réintroduction d'esprit impur pire que les premiers, comme Jésus nous le fait remarquer dans une parabole célèbre.

Ordre égale harmonie

Un ordre est recession dans l'Église, mais cet ordre est une harmonie qui doit régner à tous les étages de la maison. Si le locataire, solidement établi dans la vie et dans l'Église et qui occupe confortablement le premier étage, pense que le jeune couple qui habite les anciennes chambres de bonnes du septième et ne verse sans doute aucune cotisation à sa paroisse, n'a pas de voix au chapitre, ne parlons pas dialogue et mettons la clé sous le paillason.

Ne pas baisser les bras

En dehors du cercle de notre Église il y a des frères qui se sont réfugiés dans l'agnosticisme ou l'athéisme parce qu'ils n'ont pas trouvé chez nous une réflexion suffisamment cohérente sur le sens de la vie et du monde. Il y en a d'autres qui n'ont pas trouvé l'atmosphère fraternelle qu'ils étaient en droit d'attendre dans nos paroisses. Nous avons édulcoré le message de l'Évangile en sacrifiant l'esprit à la lettre, nous avons mis sous le boisseau les saines méthodes de la réforme. Nous avons oublié de dire à ceux qui nous ont quittés que leur place était toujours marquée parmi nous, comme le rappelle notre liturgie du baptême.

Il n'est jamais trop tard pour bien faire. S'il faut espérer pour entreprendre, il n'est pas nécessaire de réussir tout de suite pour persévérer.

Philippe Vassaux

En raison des congés, le prochain numéro d'« Évangile et Liberté » paraîtra le lundi 25 août.

RECHERCHE FONDAMENTALE

Nous avons demandé au pasteur H. de Biéville de donner aux lecteurs d'« Évangile et Liberté » quelques indications et explications relatives aux « charismatiques ».

Dans un premier article il pose le problème du charisme, à savoir celui des dons spirituels appelés ici dons du Saint-Esprit.



Avancer dans la vérité ensemble

Depuis 1967, de nombreux et puissants Réveils ont éclaté un peu partout, en particulier aux États-Unis, mais ailleurs aussi, même en Europe, même en France ; dans les Églises protestantes, comme dans l'Église catholique. On qualifie ces réveils de « charismatiques », en raison des « charismes » ou dons spirituels qui s'y manifestent. Qu'en penser ? Feu de paille, manifestations psychiques, voire pathologiques, ou Feu du Saint-Esprit ?

Pour répondre honnêtement à la question, il faut :

1 — savoir ce que l'évangile dit sur l'Esprit saint. (Il ne s'agit pas de tout dire, évidemment, mais de poser quelques jalons.) ;

2 — connaître ce que sont ces groupes.

Nous mènerons donc cette recherche sur deux plans, celui des principes, celui des faits. Ensuite, mais ensuite seulement, nous nous permettrons un jugement d'ensemble, étant bien entendu que l'infaillibilité n'est l'apanage d'aucun croyant. Nous avons tous besoin de nous soumettre les uns aux autres, si nous voulons les uns et les autres, avancer dans la vérité.

Nécessité du Saint-Esprit

Commençons par cette quête biblique, puisque l'évangile est notre référence première et dernière pour tous ceux se réclamant de Jésus le Christ.

Nous sommes souvent, spirituellement, comme ces sourds pour qui les paroles ne parviennent qu'en sons confus ou silences sans fin. Nous le savons, Dieu nous a parlé en Jésus-Christ, mais entendons-nous pour autant ce qu'il nous dit ? On connaît ce type de réflexion : « La Bible ne me dit rien — Je n'ai aucune envie de prier — La résurrection de Pâques ? , cela ne signifie rien dans ma vie — En quoi Jésus-Christ peut-il changer quelque chose dans mon existence ? , etc... ».

Il ne suffit pas, en effet, de croire intellectuellement, que Jésus est mort pour tous les hommes, encore faut-il que je réalise que Jésus est mort pour l'homme que je suis,

c'est-à-dire pour moi. Les plus beaux « Credo », les plus impeccables confessions de foi n'y changeront rien. Dieu a besoin d'agir en mon être, d'ouvrir mon cœur, de déboucher mes oreilles. Alors, seulement, je perçois l'appel divin. Les Écritures cessent d'être un livre scellé, incompréhensible ou folklorique. Dieu nous guérit de cette surdité et nous délivre de cette cécité par son Esprit, le Saint-Esprit.

Bien avant nous, Calvin expliquait comment Dieu devait « besogner » en nous, pour nous rendre à nous-mêmes : « ...Tout ce que Christ a fait et souffert pour le Salut du genre humain nous est inutile et sans importance, cependant que nous sommes hors du Christ et séparés d'avec lui. Pour nous communiquer les biens desquels le Père l'a enrichi et rempli, il faut donc qu'il soit fait nôtre et habite en nous. C'est l'opération secrète du Saint-Esprit qui en est cause que nous jouissons de Christ et de tous ses biens » (*Institution chrétienne III, 1, 1*). Voilà le fondement de toute pneumatologie. Recevoir le Saint-Esprit ce n'est pas avoir plus que Jésus-Christ, c'est avoir vraiment et pleinement Jésus-Christ. Le Saint-Esprit m'apporte la présence même du Christ au cœur de ma vie. Il ne s'agit donc point d'une révélation supplémentaire, d'une initiation mystique supérieure réservée à quelques privilégiés. C'est le lot commun de tous les croyants. (Qu'on lise Jean 13, 14 et 15, 26.) Hier à Pentecôte, aujourd'hui au XX^e siècle ; hier chez les premiers disciples, aujourd'hui dans mon existence. Simple et clair. Pourtant, des objections surgissent. Écoutons-les.

Liberté du Saint-Esprit

Certains croyants pensent que le Saint-Esprit a été donné une fois pour toutes à l'Église à Pentecôte, il est donc inutile de le rechercher encore. Il est vrai, cet événement s'inscrit dans l'histoire, comme Pâques, et a été pour toute l'Église un point de départ. C'est à partir de ce moment-là que les premiers chrétiens manifestèrent un comportement nouveau, mais aussi constatèrent la réalisation de la prophétie de Jean-Baptiste (Matthieu 3, 11 et Jean 1, 33) et des promesses de Jésus (Actes 1, 5-8) concernant une immersion (c'est le sens du mot baptême) du ou plutôt dans le Saint-Esprit. Par contre, rien n'indique dans la Bible, la pérennité des dons de Dieu. Pas d'acquis, pas d'avoir définitif ! Les talents confiés peuvent être détournés ou enterrés (Matthieu 25, 15-20) ; les chrétiens, donc les Églises aussi, peuvent « éteindre » ou « contrister » le Saint-Esprit (I Thess. 5, 19 ; Éphésiens 4, 30). Voyez les cas de Sardes ou de Laodicée, cas ne se trouvant malheureusement pas uniques dans l'histoire de l'Église.

D'autres chrétiens estiment que le Saint-Esprit est déjà donné à notre conversion. Il peut en être ainsi, en effet. Sous le toit de Corneille, repentance, foi, conversion, régénération, don des langues furent une seule et même expérience. L'immersion (sens du mot baptême, nous le répétons) avait même précédé le baptême d'eau (Actes 10, 44-48).

Mais dans d'autres cas, au contraire, on trouve des cheminements très différents. A Ephèse, l'apôtre rencontre un groupe de croyants. Il les instruit, les baptise au nom de Jésus, leur impose les mains. Alors se produit une manifestation remarquable du Saint-Esprit avec « langues » et prophétie (Actes 19, 2-7).

MÉNAGE GARDIEN TEMPLE

L'Église réformée d'ENGHIEN recherche ménage gardien de Temple. Logement tout confort plus salaire contre gardiennage et services usuels.

Libre septembre. Écrire : 155, av. Division-Leclerc — 95880 ENGHIEN

Pour les Samaritains l'Esprit leur est donné après le baptême d'eau, par l'imposition des mains, apparemment sans signes particuliers. Pour les « Cent vingt » de Pentecôte, effusion de l'Esprit saint sans médiation humaine mais avec des phénomènes extraordinaires. Ils avaient d'ailleurs eu une longue instruction et une solide formation puisque leur catéchète avait été... le Seigneur lui-même ! A Philippe, chez le geôlier, une puissante action du Saint-Esprit est déclenchée après prédication et baptême collectif ; aucun don spécial n'est mentionné (Actes 16, 30-34).

Pour le ministre Éthiopien : enseignement de Philippe, confession de foi et baptême d'eau de l'Éthiopien ; aussitôt un fruit de l'esprit apparaît, une joie intense inonde le baptisé. L'inverse pour Paul : après une christophanie (apparition du Christ) privilégiée et privilégiant, l'expérience du Saint-Esprit, avec imposition des mains, précède le baptême d'eau (Actes 8, 35-40 et 9, 3-19).

Enfin, notons ce fait remarquable et significatif : les « Cent vingt » de Pentecôte immergés (baptisés) une première fois dans le Saint-Esprit (Actes 2, 4), le sont une deuxième fois (Actes 4, 31). Donc, on n'est pas rempli de l'esprit une fois pour toutes, on doit l'être constamment. Très évidemment, Pentecôte n'a pas été pour les premiers disciples le **terminus** de leur vie spirituelle, leur expérience mystique culminante.

Le Saint-Esprit en nous

Cette rapide énumération des différentes immersions (baptêmes) de l'esprit montre d'abord, et avant tout, la vanité de vouloir schématiser et codifier les différentes réceptions de l'Esprit saint en nous. Il est et demeure libre. Les modalités du baptême dans l'esprit varient suivant les lieux, les circonstances, les hommes. Ne recommençons pas à étrangler la foi dans des règles rigides, comme on l'a fait trop souvent pour la conversion. Il n'y a pas, il n'y aura jamais, un type unique de conversion qui serait le seul valable, de même pour la réception du Saint-Esprit. Pourtant celle-ci est bien une expérience spécifique, certes variée dans ses formes et ses effets, mais qui est clairement perçue par le ou les bénéficiaires, même si elle est plus ou moins intensément vécue. Que le Saint-Esprit se manifeste en nous insensiblement ou immédiatement, qu'importe ! L'essentiel c'est de le recevoir, d'être baptisé (immergé) en lui. Le reste relève de la psychologie religieuse. Sans les disjoindre, les évangiles n'assimilent pas exactement l'expérience du salut, et le fait de la conversion à l'événement de Pentecôte en nous.

Sans doute est-ce la raison pour laquelle le livre des Actes nous présente le baptême (immersion) sous deux aspects, celui d'eau et celui de l'esprit. Nous venons de le voir dans le paragraphe précédent.

L'un symbolise la décision de foi du néophyte, marquant sa condition d'homme (pécheur et pardonné).

L'autre est l'image objectivée de cette expérience intérieure : la réception du Saint-Esprit en nous.

A CÉDER

LE CHRISTIANISME SOCIAL (revue) et PAROLE ET SOCIÉTÉ

La collection du Christianisme social depuis 1966 à 1974 (manque quelques numéros) à céder gratuitement. On aura à régler simplement le port.

S'adresser : « Évangile et Liberté », 27, av. P.-Cézanne, 13100 Aix-en-Provence, qui transmettra.

L'Assemblée aura lieu le **DIMANCHE 7 SEPTEMBRE** au Mas Soubeyran, près de Mialet (Gard).

L'Esprit du désert sera le thème de cette journée.

Le culte sera présidé à 10 h 30 par le doyen Jean Cadier.

Après-midi : Allocutions d'André Chamson de l'Académie française, de Melle Marguerite Soulié, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, du pasteur Benjamin Muller, d'Alès.

L'un doit être voulu et demandé par l'homme. L'autre est donné bien qu'on puisse le demander (Luc 11, 13). L'un et l'autre peuvent être confondus ou séparés. Ce qui prouve, entre parenthèses, la grande liberté baptismale de l'Église primitive. Mieux que nous, les premiers chrétiens avaient compris la mouvance de l'Esprit, se refusant à le pétrifier en des pratiques ou en des doctrines granitiques.

Remarquons que Jésus lui-même connut ce double baptême au Jourdain. Dans l'eau, marquant la plénitude de sa condition humaine. Dans l'esprit, exprimant la plénitude de la présence de Dieu en lui (symbole de la colombe et signe extraordinaire de la voix : « Une voix se fit entendre »). Plus extraordinaire encore est cette constatation : Jésus commence la prédication du Royaume à **partir** de ce moment-là, depuis cet événement seulement. Avant, il y a un silence absolu sur les faits et gestes de Jésus en tant que Christ. Rien ne décèle sa messianité (sauf un seul récit dans Luc). Mystère d'une préparation sur laquelle nous ne savons rien. Jésus semble avoir attendu cette explosion du Saint-Esprit pour débiter dans son ministère. **Pour lui aussi, il y eut donc un hier et un « aujourd'hui », un tournant décisif.**

Allons jusqu'au bout de la question... et de nous-mêmes.

Si le Seigneur que nous confessons a passé par ce chemin, qui peut nous dispenser d'en faire autant ? Si ce moment lui fut nécessaire pour inaugurer son Sacerdoce rédempteur, à combien plus forte raison avons-nous besoin de l'Esprit saint, pour être les témoins efficaces de celui que nous reconnaissons comme Sauveur, bref, pour communiquer la Bonne Nouvelle.

On discute beaucoup aujourd'hui, de la « **transmission de l'Évangile** ». Il faudrait en parler moins et être plongé, immergé davantage dans la plénitude de l'esprit. **Ce serait commencer par le commencement.** Le serviteur n'est pas plus grand que son maître...

Serait-ce que nous ayons, consciemment ou inconsciemment, peur de franchir ce seuil ? Le pasteur Marc Boegner a été vraiment inspiré en prononçant son sermon de Pentecôte 1952 et demandant : « *Tout au fond de nous-mêmes avons-nous vraiment le désir de recevoir le Saint-Esprit ? ... A quoi aboutit cette conviction que le Saint-Esprit n'est pas pour nous ? : A l'extrême médiocrité de tant de vies dites chrétiennes, à leur pauvreté, à leur stérilité.* »

On ne peut pas dire plus, on ne peut pas dire mieux. Et pourtant, le pasteur Boegner n'avait rien du contestataire ou de l'illuminé ! En cela il a été certainement prophétique... et la prophétie est aussi un don charismatique.

Justement, il faut maintenant tenter d'approcher de la signification du Saint-Esprit ainsi que celle de ses manifestations. Puis, nous passerons aux faits : que sont ces groupes charismatiques ?

Dans une troisième et dernière partie, nous essaierons d'avoir une vision d'ensemble, une perspective générale sur ce mouvement.

LE PROTESTANTISME EN SUISSE

Il est certain qu'« Évangile et Liberté » n'est pas une agence de voyage. Chacun en conviendra.

Toutefois, nous le savons bien, les Français sont nombreux à villégiaturer en Suisse, à y retrouver des amis ou de la famille. Connaissent-ils le protestantisme suisse, les traits essentiels qui le distinguent ?

Bernard Reymond donnera une série d'aperçus sur ce protestantisme dans ce numéro et dans les suivants.

Au reste, avec ces lignes, ce n'est pas du tourisme que nous sommes appelés à faire mais très certainement un approfondissement de notre connaissance de l'histoire religieuse.



Made in Switzerland

Le touriste de passage ne s'en rend pas toujours compte, l'habitant du pays lui-même n'en est guère conscient : en Suisse, le protestantisme offre un visage bien particulier qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. La Genève de Calvin, certes, est connue loin à la ronde, tant par son rayonnement spirituel que par son intransigeance en matières de mœurs et de doctrines ; mais la Réforme genevoise fut à demi-française. C'est à Zurich qu'est apparue la Réforme sous sa forme la plus helvétique. C'est là que s'est affirmé le plus suisse des Réformateurs : *Ulrich Zwingli* (ou *Zwingle*, comme on dit aussi en français). C'est de là que, véhiculé par la puissance politique de Berne, le zwinglianisme s'est répandu jusqu'à imprimer son style à l'ensemble du protestantisme suisse. Genève elle-même, pourtant fidèle aux institutions mises en place du temps de Calvin, n'a pas échappé à cette influence.

Si ces pages tombent sous les yeux d'un Bâlois, d'un Grison, d'un Neuchâtelois ou d'un Vaudois, il s'empressera, évidemment, de protester contre une telle affirmation. Chacun de nos vingt-cinq cantons ou demi-cantons constitue à lui seul un état ; chacun est fier de ce qui le distingue de ses voisins. Dans chaque canton à majorité protestante, on s'empressera donc de vous démontrer que la Réforme y a revêtu un caractère distinct de ce qu'elle fut chez le voisin et l'on vous expliquera que, par conséquent, on ne peut confondre sans autre forme de procès le protestantisme des Jurassiens et celui des Thurgoviens.

Les raisons sur lesquelles chacun se fonde pour étayer de telles démonstrations sont toutes légitimes. Il est bien vrai que, dans la Bâle où vivait l'humaniste Érasme, la Réforme ne s'est pas accomplie comme dans les Grisons, le pays aux trois langues officielles et aux cent cinquante vallées. Il est aussi vrai que, à Lausanne ou Neuchâtel, l'influence de la Réforme zurichoise fut fortement contrebalancée par tout ce qui venait de France ou de Genève (en Suisse romande, de nombreux noms de famille sont d'origine française : ceux qui les portent sont des descendants des familles huguenotes venues se réfugier en Suisse au temps des persécutions religieuses). Mais c'est Zwingli qui a donné au protestantisme suisse un caractère tel qu'on ne peut le dire ni calviniste ni luthérien.

Le Réformateur suisse

A Wildhaus, une station de sports d'hiver du canton de Saint-Gall, on voit encore la demeure alpestre où naquit Ulrich Zwingli, cet homme si suisse à la fois par sa prudence et sa détermination. Curé de Glaris de 1506 à 1516, il fut appelé ensuite comme prédicateur à l'abbaye d'Einsiedeln, un centre de pèlerinage où le XVIII^{ème} siècle devait édifier l'un des plus beaux sanctuaires baroques de Suisse. En 1518, Zwingli, qui était considéré comme l'un des meilleurs lettrés du pays, fut nommé prédicateur de la collégiale de Zurich.

Zwingli a affirmé n'avoir pas subi l'influence de Luther au moment où la nécessité d'une réforme s'est imposée à lui : il ne l'a connu que plus tard. C'est de son propre mouvement que, dès son arrivée à Zurich, il s'attacha plus rigoureusement à l'explication du seul texte biblique et en tira les conclusions qui lui semblaient s'imposer. En 1522, la Réformation de Zurich était pratiquement chose faite. Elle ne devait pas tarder à gagner Bâle (sous une influence plus luthérienne), Saint-Gall, Berne et l'ensemble des régions protestantes de la Suisse actuelle. La conquête du Pays de Vaud par les Bernois, en 1536, marque pratiquement la fin de cette expansion.

Un visage qui n'a plus changé

Très tôt, la résistance des cantons restés fidèles au catholicisme (on y craignait aussi la manière de révolution politique opérée à l'instigation de Zwingli) s'affirmera si bien que les frontières confessionnelles ne changeront pratiquement plus jusqu'aux mélanges de population dus à l'urbanisation du XX^{ème} siècle (Genève compte aujourd'hui plus de catholiques que de protestants). Plusieurs guerres de religions (la dernière, celle du Sonderbund, date de 1847 et ne fit, heureusement, qu'un seul mort, par suite d'accident — ce qu'on ne peut dire, hélas, des précédentes) ne devaient plus modifier durablement la physionomie religieuse de la Suisse.

Comme l'a fort bien relevé un historien français, E.-G. Léonard, « *la Réforme suisse fut à la fois la réalisation, sur le plan théologique, d'un évangélisme fort proche d'Érasme et, sur le plan ecclésiastique, d'une organisation et d'un culte reprenant les simplifications radicales de Carlstadt* », ce compagnon de la première heure que Luther dut combattre à cause de son iconoclasme intempérant et de ses goûts pour la révolution sociale. Le même auteur souligne que si Luther « *tendait à conserver toutes les croyances, toutes les pratiques qui ne s'opposaient pas* » au salut par la foi dans lequel il voyait l'essentiel de l'Évangile, « *Zwingle, comme Carlstadt, cherchera pour chacune d'elles si elle est expressément ordonnée par la Parole de Dieu et la rejettera s'il n'en est pas ainsi* ».

En d'autres termes, la Réforme suisse a adopté la méthode « du coup de balai » et n'a pas hésité à remodeler complètement le visage traditionnel de l'Église, éliminant sans pitié tout ce qui n'était pas strictement nécessaire. Il suffit d'entrer dans l'une des nombreuses églises médiévales adaptées aux besoins du culte protestant pour s'en rendre compte : la Réforme en a retiré tout ce qui n'était pas nécessaire à la célébration de ce culte.

Bernard Reymond

CROISSANCE URBAINE

ET LOGEMENTS VACANTS

Le recensement de la population française a été effectué il y a quelques semaines, et, en attendant la publication officielle des résultats qui se traduiront très vite en statistiques concernant la population du pays et ses conditions de logement, nous commençons à avoir une certaine idée de l'évolution qui s'est produite dans ces deux domaines depuis le dernier recensement de 1968 :

S'il est difficile de généraliser à partir de quelques cas isolés relatifs à une seule région géographique, il est toutefois possible de discerner des tendances aux changements intervenus depuis sept ans en matière de démographie et d'habitat.



L'urbanisation s'est poursuivie à un rythme soutenu ; mais la croissance urbaine a été moins rapide entre 1968 et 1975 que pendant la période 1962-1968, preuve d'une certaine stabilisation due à la diminution des naissances et des migrations vers les villes. Certes, de nombreuses agglomérations continuent à connaître une croissance rapide, ce qui les entraîne dans une sorte de course permanente contre la montre en vue de mettre en place les équipements nécessaires à la satisfaction des besoins des nouveaux arrivants. Mais cela n'est plus le cas général et les résultats du dernier recensement ont été à l'origine de bien des déceptions, principalement dans les petites et les moyennes villes : telle ville qui pensait en atteindre 40.000 se retrouve avec une population de 35.500 habitants ; telle autre dépasse tout juste 20.000 âmes alors qu'elle comptait bien en enregistrer 22.000...

La déception a été souvent d'autant plus vive que les recensements complémentaires exécutés sur des critères fréquemment très discutables, avaient, dans bien des cas, conforté les édiles municipaux dans un optimisme à toute épreuve vis-à-vis du développement démographique de leur ville, faisant naître des espoirs démesurés, la croissance du nombre des habitants étant considérée par beaucoup comme un gage de réussite et d'avenir heureux.

A une époque où il est de bon ton de parler de ralentissement de la croissance, notons que la croissance des villes françaises n'est probablement plus, pour beaucoup d'entre elles, une chose qui va de soi. Les élus municipaux devront sans doute désormais trouver d'autres critères d'appréciation de leur capacité à résoudre les problèmes de la cité.

La situation semble également s'être transformée considérablement en quelques années dans le domaine du logement.

La construction de logements s'est rapidement développée depuis 1968 sous la pression des besoins à satisfaire et de l'augmentation relative du niveau de vie générale du pays. Il n'est guère de ville, grande ou petite, qui n'offre à notre vue l'image de nouveaux quartiers résidentiels périphériques, plus ou moins bien réussis et accueillants. Toutes ces constructions neuves, qu'il s'agisse d'habitations collectives ou de pavillons, expriment dans une certaine mesure la richesse de nos cités. Et

ce sont elles qui, dans bien des cas, donnent l'impression première de l'expansion urbaine, beaucoup plus que la vue du centre et des quartiers anciens.

Mais, dès l'instant que la population globale n'augmente plus, la construction de nouvelles résidences cache un autre phénomène que les agents recenseurs ont bien perçu : l'apparition simultanée de nombreux logements vacants dont le nombre aurait presque doublé dans beaucoup de villes ces sept dernières années. Il s'agit de logements sans confort, petits et sales, ne recevant guère le soleil, et que personne ne veut plus habiter. Ne correspondant pas aux normes actuelles d'habitat, très difficiles et coûteux à restaurer, ils sont peu à peu délaissés et entrent dans cette catégorie des logements qui ne peuvent plus être ni loués ni acquis.

Des quartiers urbains entiers se dépeuplent ainsi, transformant en véritable désert le centre de certaines cités, avec, comme seule perspective pour les collectivités locales, d'acquiescer à grands frais, en vue de leur rénovation ou de leur restauration, des terrains bâtis qui n'ont plus aucune valeur d'usage.

L'importance de ce phénomène varie bien, évidemment, d'une ville à l'autre, mais il est devenu tellement important qu'il n'est plus possible de le passer sous silence depuis le dernier recensement, et qu'il constituera une des préoccupations majeures des municipalités dans les toutes prochaines années. L'apparition, en grande quantité, de logements vacants, les obligera à prendre des mesures courageuses, à surmonter toutes sortes de difficultés, à mettre en œuvre des moyens considérables.

Nous avons bien quitté la période des années 1960-1970 qui a été marquée en France par une urbanisation massive et un peu aveugle, à laquelle les élus ont eu beaucoup de mal à répondre de façon satisfaisante. De quantitatifs, nos problèmes urbains sont devenus qualitatifs et il convient maintenant de poser les problèmes d'aménagement de nos villes en termes qualitatifs. Du fait du ralentissement de la croissance démographique de la plupart de nos cités, les édiles municipaux vont être désormais confrontés avec des problèmes beaucoup plus délicats que ceux auxquels leurs services avaient l'habitude d'apporter une solution. Il s'agit désormais de lutter contre la dégradation des centres urbains et de trouver des réponses, non plus seulement sur les plans technique et financier mais également sur le plan social, à une situation qui s'est établie ces dernières années sans que l'opinion publique s'en rende très bien compte.

On parle beaucoup d'environnement et d'amélioration qualitative des conditions de vie. Il est probable que l'amélioration de la qualité de la vie dans nos centres-villes passe d'abord par une action résolue et concertée en vue de leur redonner vie après les avoir transformés en vue de les adapter à des normes de vie urbaine correspondant aux désirs de nos contemporains.

Gilbert Allais

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune
MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tam)

**FAITES ABONNER VOS AMIS
À
ÉVANGILE ET LIBERTÉ**

« Il faut, de vray, s'accomoder aux mœurs
du temps que nous vivons »

Chancelier Michel de l'Hospital (Haran-
gue au Parlement de Paris, 5 juillet
1560)



Après les années « chaudes » que furent 1572, 1573 et 1574, et dont les principaux événements ont été évoqués ici même, l'année 1575 apporte avec elle bien des points d'interrogation.

Elle voit débiter le règne du nouveau roi, Henri III, ancien duc d'Anjou, ex-roi de Pologne et héros malheureux du siège de La Rochelle.

Il est âgé de 23 ans ; il est de beaucoup, le plus intelligent des fils de Henri II. Ses mœurs apparaissent, certes, fort critiquables mais la Cour en a vu d'autres durant les précédentes décennies.

La question capitale qui se pose à l'aube de l'année 1575 est celle des choix que devra faire le roi en matière politique et religieuse. Comment pourra-t-il, d'une part, dominer les problèmes de politique intérieure dans un royaume exsangue ; vers quelles alliances, d'autre part, penchera-t-il à l'extérieur ? Pourra-t-il, ici comme là, imposer des solutions conformes à l'intérêt national ? Enfin, sera-t-il capable de faire prévaloir ses vues aux puissantes factions qui entourent et ébranlent le trône ?

L'année 1575 va donc apparaître tout d'abord comme une année de transition marquant le départ d'un nouveau règne. Certes, tout peut encore être perdu si les passions politiques et religieuses continuent leurs ravages, mais tout peut aussi être gagné si le souverain fait preuve de sagesse, de clairvoyance et de fermeté, qualités qui ont tant fait défaut à son prédécesseur.

UNE MERE BIEN ENCOMBRANTE

Le nouveau roi n'est pas encore marié, mais il se prépare à épouser la princesse lorraine, Louise de Vaudémont, dont il a fait la connaissance lors d'une étape de son voyage vers la Pologne. Il est certain que ce projet a l'assentiment des Guise.

Mais la personne la plus influente et la plus redoutée de son entourage demeure sa mère, Catherine de Médicis, qui trouve sans doute son fils bien jeune pour assumer à lui tout seul la responsabilité du destin du royaume de France. Elle ne pense pas, en conséquence, que sa tâche soit terminée.

Après l'attitude humble et effacée qu'elle eut durant le règne de son mari, Henri II, au cours duquel elle dû avaler tant de « couleuvres » sentimentales ou autres, elle s'est affermie et a pris goût au pouvoir. En raison même des circonstances et de l'âge du roi, elle croit pouvoir jouer le rôle de régente prolongée. Elle en a d'ailleurs la force et les moyens.

Certains, cependant, trouvent que c'est pousser un peu loin à la fois l'ambition et la sollicitude maternelle, et quelques libelles, circulant sous le manteau, en font état, au début de cette année 1575.

Plus tard, rappelant cette époque, Agrippa d'Aubigné invoquera la loi salique qui était alors en vigueur et, faisant allusion aux « pilules » qui figuraient dans les armoiries des Médicis, rappellera les risques encourus :

« Quand les masles seront plus lasches que les
femmes,

Quand on verra les lis en « pillules » changer... »

Mais Henri III était-il capable, dès lors, de faire place nette autour du trône, de trancher par lui-même, de s'affranchir de la tutelle de sa mère et de mettre sur pied une politique à la fois cohérente et tolérante ? C'était peut-être beaucoup demander à un jeune homme de son âge, qui avait, certes, une parfaite connaissance des maux qui affligeaient le royaume, mais qui avait pour l'heure, en tête, des projets de caractère plus réjouissant.

LE SACRE ET LE MARIAGE DU ROY

Nous avons dit ci-dessus (voir aussi « Évangile et Liberté » No 14 du 15 juillet 1974) dans quelles conditions celui qui n'était encore que le duc d'Anjou avait rencontré la jeune princesse Louise de Vaudémont. C'était la nièce du duc de Lorraine et les deux jeunes gens avaient ébauché un projet de

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

par Henri Feer

mariage. Quels étaient les véritables sentiments de Henri III ? Comptait-il effacer ainsi le souvenir de la brûlante passion qu'il avait éprouvée pour la rayonnante Marie de Clèves, donnée à un autre et dont la mort en couches à la fin de l'année précédente l'affecta au point qu'il fit prendre le deuil à toute la Cour, assortissant celui-ci de cérémonies déplacées ? Ou bien, pensait-il exorciser d'autres démons qui l'avaient peut-être saisi dans les villes italiennes, lors de son retour de Pologne et qu'il ne maîtrisera plus par la suite ?

Que pensait d'autre part Catherine de ce projet d'alliance entre les Valois et la puissante maison de Lorraine ? Sans doute ne lui souriait-il pas trop, dans la mesure où il favorisait une famille dont les ambitions apparaissaient parfois inquiétantes alors que le flot des Guise battait furieusement les marches du trône. Elle ne fit cependant pas opposition, du moins ouvertement, et les préparatifs traditionnels commencèrent.

Mais il fallait aussi penser à la cérémonie du sacre du nouveau roi. En raison même de l'instabilité des temps, il paraissait nécessaire de ne pas trop la différer afin que la légitimité du souverain ne pût être contestée par personne.

Il fut donc décidé que la Cour qui se trouvait en Avignon en décembre 1574, se rendrait directement à Reims où l'on ferait d'une pierre deux coups en célébrant successivement le sacre et le mariage du roi. On remonta donc par petites étapes vers le Nord.

Le sacre de Henri III eut lieu le 13 février 1575 en la cathédrale de Reims, sous la présidence de Louis de Lorraine qui était à la fois cardinal de Guise, archevêque de Sens et évêque de Metz. Au cours de la cérémonie Henri III prononça le serment rituel contre « l'hérésie », rappelant celui que son père, Henri II, avait prononcé dans de semblables circonstances et qui stipulait que « *nous ferons vivre notre peuple sous l'obéissance de Dieu en son Église et travaillerons de bonne foi à chasser et exterminer de nos terres tous hérétiques* ». Le son de cloche n'était donc pas nouveau.

Le lendemain, 14 février, les fastes du mariage royal se déroulaient au même endroit. Il est bien certain que d'irrésistibles bouffées d'orgueil inondèrent l'âme et le cœur de tous ceux qui, de près ou de loin, appartenaient à l'illustre maison désormais alliée à la famille royale : une fille de Lorraine ne venait-elle pas de devenir reine de France ?

INTRIGUES ET HISTOIRES DE FEMMES

Le mariage et le sacre du roi n'avaient, bien sûr, réglé aucun des problèmes essentiels qui assaillaient le royaume de France. Prise entre les Guise, les Réformés et les « malcontents », Catherine redoutait toujours que les excès des uns ou des autres ne détruisissent le précaire équilibre de l'ensemble. Les

équations définissant le système se compliquaient encore du fait que trois personnages importants occupaient le devant de la scène : le roi, son frère François et Henri de Navarre, son beau-frère, dont la conversion forcée, deux ans auparavant (messe, mort ou Bastille !), ne faisait illusion à personne. Dans ces conditions, Catherine ne songeait qu'à prolonger le plus possible son éternelle politique de bascule qui était peut-être, au fond, la seule praticable en ces temps difficiles.

En ce printemps 1575 son attention fut attirée par un renforcement sérieux des « malcontents » lorsque sa fille, Marguerite de Navarre, réussit à rallier Louis de Clermont, seigneur de Bussy d'Amboise au parti de François d'Alençon. C'était un des plus brillants gentilhommes de la Cour, dont les succès féminins ne se comptaient plus et la nature de ses relations avec la même Marguerite faisait l'objet de bien des ragots.

Guillaume de Hauterney, seigneur de Fervacques, se crut obligé de soutenir l'honneur de Henri de Navarre en cette affaire, requit les services d'Agrippa d'Aubigné comme second et provoqua en duel le séduisant Bussy d'Amboise. Mais Catherine, discernant dans tout cela le réel péril que de tels ralliements faisaient courir à sa politique, s'efforçait d'ébranler le parti des « malcontents ». En bonne descendante de Machiavel, elle savait l'art de diviser pour régner. Elle chercha donc le défaut de la cuirasse et pensa agir habilement en essayant de provoquer une brouille entre le duc d'Alençon et Henri de Navarre. Elle savait que, s'il y a bien des manières d'opposer deux hommes, le meilleur moyen d'établir entre eux une rivalité solide et durable consistait à les mettre en compétition auprès de la même femme. Il restait à trouver la femme.

On sait que la reine mère n'était pas démunie en ce domaine et l'on peut dire que le fameux « escadron volant » composé de personnes à la fois bien nées et peu farouches, avait été créé précisément dans ce but. Ces « missae dominicae » pouvaient être déléguées, selon les nécessités du moment, auprès de certains personnages suffisamment sensibles à leurs charmes pour y remplir des missions qui touchaient à la haute politique mais qui conservaient, cependant, un caractère strictement privé.

Ce fut Charlotte de Beaune-Semblançay, dame de Sauves, qui fut désignée pour essayer de brouiller à mort les deux beaux-frères. Mais François d'Alençon, tout préoccupé d'une évasion qu'il préparait avec le plus grand soin, ne tarda pas à éventer le piège. Quant à Henri de Navarre, il n'en était pas à une conquête près ! On imagine cependant sans peine les passions et les ressentiments que de telles méthodes faisaient naître et les risques que couraient les grands personnages du royaume, car le meurtre était bien souvent l'aboutissement fatal de ces jeux dangereux.

Suite page 10 ➔

Ce fut le cas, en particulier, pour le même Bussy d'Amboise qui, après avoir séduit Madame de Montsoreau, périt assassiné quatre ans plus tard, en 1579, à La Coutancière, près de Saumur. Le comte de Montsoreau, qui n'était pas un mari complaisant, avait tenu à laver son honneur dans le sang du trop entreprenant gentilhomme.

Cette aventure tragique a fourni à Alexandre Dumas le sujet d'une de ses œuvres : « *La Dame de Montsoreau* ». On notera, toutefois, que le grand écrivain a cru devoir prendre quelques libertés avec l'Histoire lorsqu'il relate la mort de Bussy d'Amboise comme étant survenue à Paris, rue Saint-Antoine et non point à La Coutancière.

A LA MÉMOIRE DE L'AMIRAL

Tout cela n'empêchait pas le nouveau règne de commencer sous de fâcheux auspices. Les mesures autoritaires prises mal à propos et les faveurs étourdiment distribuées par le roi, éloignèrent de lui bien des esprits et contribuèrent encore à accroître le discrédit dans lequel étaient tombées les institutions.

Mais d'autres n'oubliaient pas. C'était en particulier le cas de la veuve de l'Amiral, Jacqueline de Montbel. On sait l'admiration sans bornes qu'elle avait vouée au grand homme avant même de le connaître. Étant encore dans ses terres savoyardes, elle n'avait pas hésité, démarche inouïe pour l'époque, à lui écrire afin de lui faire savoir qu'elle était prête à épouser le veuf qu'il était et qui avait vingt-cinq ans de plus qu'elle. Elle défendit avec la même obstination la mémoire de l'Amiral martyr. Elle souhaitait qu'un écrit parut afin de réparer les injustices et de réfuter les mensonges dont on avait accablé le souvenir de son mari.

Le juriste huguenot, François Hotman, s'en chargea et publia, cette année-là, un livre en latin intitulé : *Gasparis Colinii Castellonii magini quondam franciae amirali vita*. On n'est d'ailleurs pas

certain que le texte soit de François Hotman qui a peut-être été composé en partie par le frère d'Olivier de Serre, Jean de Serre. Ce n'est d'ailleurs que bien plus tard, en 1643, que la traduction française en fut publiée en Hollande et Paris dut attendre jusqu'en 1665. Il est vrai, par ailleurs, que l'on n'a vu paraître un timbre poste à l'effigie de l'Amiral qu'à l'automne 1972 !

LES COMBATS DE L'ÉTÉ ET DE L'AUTOMNE

Tandis que ces événements se déroulaient, la cinquième guerre battait son plein. Les opérations militaires commencées l'année précédente avaient continué sporadiquement et il semblait qu'on était à la veille « d'opérations combinées » préparées par les « malcontents » et les réformés. C'est ainsi que le 13 juin 1575, Charles du Puy, seigneur de Montbrun, battit les régiments suisses au service du roi de France à Châtillon-en-Diois, dans la Drôme. Cette victoire aurait pu avoir certain retentissement si, deux semaines plus tard, le chef huguenot n'avait été fait prisonnier. Son procès fut mené rapidement par les soins du Parlement de Grenoble qui le condamna à mort. Charles du Puy fut exécuté le 12 août.

Mais en septembre d'autres combats attiraient déjà l'attention. Toujours mobilisé dans l'armée royale, sous les ordres de Fervacques, Agrippa d'Aubigné se bat sans conviction contre une armée huguenote commandée par Montmorency-Thoré, frère de Damville, qui cherche à rejoindre, en Berry, les forces des « malcontents ». C'est sans difficulté que Thoré franchit la Seine et la Loire. C'est alors qu'éclate une nouvelle qui risque de provoquer un nouveau déséquilibre des forces au détriment de l'armée royale.

C'était encore Bussy d'Amboise qui était à l'origine de ces événements. Après son ralliement au duc d'Alençon, il avait été victime d'une tentative d'assassinat puis d'une mesure d'exil. Furieux, le duc d'Alençon poussa les préparatifs de son évasion de la Cour. Le 15 septembre, il réussit à s'enfuir de Paris, de nuit et à cheval, et tenta de rejoindre les troupes de Condé. Il lança, de Dreux, le 17 septembre, une proclamation sévère pour son frère, Henri III.

On pouvait se demander si, désormais, les efforts réunis des réformés et des « malcontents » n'allaient pas entraîner un renversement de la situation. Il est bien certain que Catherine suivait avec inquiétude le déroulement des opérations consécutives à la fuite de son dernier fils. Fallait-il se préparer à combattre ou à négocier ? Alors parut le duc Henri de Guise.

BATAILLE DE DORMANS UN NOUVEAU BALAFRÉ DANS LA FAMILLE !

François d'Alençon rejoignit ensuite les troupes rassemblées par Condé dans l'Est de la France qui devaient être placées sous le commandement de

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
25-26 octobre 1975

o

Avec la participation de :

Mme E. LABROUSSE — GOGUEL

Le pasteur A. MAILLOT

Le pasteur G. MARCHAL

Thème

CONVICTION ET TOLÉRANCE

Il ne sera envoyé aucune invitation personnelle. Le programme complet paraîtra en dernière page d'« Évangile et Liberté », dans le courant de septembre ; il y sera joint un bulletin d'inscription.

Montmorency-Thoré. Ces troupes comprenaient des reîtres et des lansquenets allemands et suisses. Il est bien évident que la première phase de l'opération consistait à réaliser la jonction de ces troupes avec celles du Midi. L'ensemble aurait formé une puissante armée dont le commandement aurait été confié à François d'Alençon. Paris se trouverait alors directement menacé.

Ce fut Henri de Guise, troisième duc du nom, dont le père, François de Guise, dit le Balafré, avait péri assassiné sous Orléans en 1563 qui prit la tête des troupes royales, chargées de battre l'adversaire avant qu'il ait pu opérer les jonctions prévues.

Henri de Guise avait 25 ans. Sa prestance, sa renommée et sa bravoure en avaient fait l'idole des Parisiens. Il partit vers l'Est avec ses troupes.

Dormans est une petite ville au bord de la Marne, entre Épernay et Château-Thierry, à 110 kilomètres de Paris. C'est là que, le 10 octobre 1575, le choc eut lieu entre les deux armées.

Guise attaqua personnellement avec sa furie coutumière et manœuvra fort habilement, alors que ses adversaires étaient en train de tenter de franchir la Marne.

Les reîtres lâchèrent pied et Guise voulut transformer leur défaite en déroute. Il chargea de nouveau, alla jusqu'au corps à corps et reçut un coup de pistolet qui lui abîma la joue et l'oreille gauches. Il dut quitter le combat, mais son armée était victorieuse, rassurant ainsi le trône et Paris et l'illustre famille possédait un nouveau « balafré ».

Le peuple de Paris, dont l'enthousiasme ne connut plus de borne lorsqu'il apprit l'issue de la bataille, voyait dans la blessure du duc, une nouvelle marque, apparemment héréditaire, et qui prenait à ses yeux l'allure d'un signe du destin. Mais ce dernier ne devait pas être celui que certains imaginaient alors. On sait que, treize ans plus tard, Henri de Guise tombera, au château de Blois, sous les coups de la Garde des Quarante-cinq, comme son père était tombé sous les balles de Poltrot de Méré.

La bataille de Dormans n'avait, par ailleurs, aucun caractère décisif. Il n'était plus question, sans doute, pour les Réformés, de chercher à investir Paris. Mais leurs forces, quoique diminuées, demeuraient redoutables. Il fallait donc envisager de négocier.

LA TREVE DE CHAMPIGNY

Catherine était manifestement favorable à cette négociation et parut toujours plus à l'aise au milieu des plus subtils marchandages, que dans les hésitations de la fortune des armes. On discuta pendant plus d'un mois. Les conversations aboutirent, cependant, et une trêve fut signée à Champigny le 21 novembre 1575. En principe, cette trêve devait durer sept mois et prévoyait, par conséquent, une suspension des hostilités jusqu'à la fin du mois de juin de l'année suivante. Elle fut, en réalité, de courte durée puisque les combats reprirent dès le 9 janvier 1576. La cinquième guerre allait donc se prolonger encore.

RÉFLEXIONS SUR LE DÉBUT D'UN REGNE

Ainsi donc, en cette fin d'année 1575, après un an de règne du roi Henri III, aucun problème n'est réglé, ni sur le plan politique ni sur le plan religieux, et le sang français coule toujours.

L'avènement du nouveau roi avait amené avec lui, semble-t-il, de grands espoirs. Il passait pour un jeune homme doué d'une réelle intelligence, capable de dominer une situation difficile. Il avait, de plus, un certain sens de la grandeur de sa tâche, dont Charles IX ne se souciait guère.

Mais, rapidement le favoritisme et la maladresse prirent la place de l'honnêteté et de la prudence. Enfin, les mœurs spéciales du souverain, ses accoutrements ridicules et la frivolité de son entourage achevèrent de le déconsidérer dans de nombreux esprits.

Que l'on ne s'étonne donc pas si, désormais, les espoirs de beaucoup se tournent ailleurs, en particulier vers le jeune Henri de Guise qui n'attend qu'un signal pour se rapprocher du trône. Ajoutons à cela que la division qui règne au sein même de la famille royale diminue encore le prestige de celle-ci au moment où le propre frère du roi, François, est en train de constituer une importante armée prête à se joindre aux réformés. Mais ce personnage n'a ni l'étoffe d'un chef de guerre, et encore moins celle d'un homme d'état. Il donne plutôt l'impression d'un enfant gâté et boudeur qui, n'ayant pas obtenu le joujou qu'il désire, en l'occurrence la lieutenance générale du royaume, fait, à l'extérieur, des « bêtises », histoire d'ennuyer et de « scandaliser » la famille. Et cela est de tous les temps. On peut, cependant, se poser la question de savoir ce qui aurait pu se passer si le duc d'Alençon n'avait pas été un homme pusillanime et exalté et avait su exploiter froidement la situation relativement favorable dans laquelle « malcontents » et réformés se trouvaient en cette fin d'année 1575. Mais, il en était manifestement incapable.

Et pour l'instant, c'est la guerre civile qui triomphe partout et il semble bien que tout ce qui reste de lucidité politique dans ce royaume déchiré et dévasté, s'est réfugié dans le cerveau de la Florentine qui, une fois de plus, tente de concilier l'inconciliable.

C'est vraiment le temps des « misères » et Agrippa d'Aubigné, qui assiste à tout cela, utilisera ce terme pour le titre du premier livre des « *Tragiques* ». Et, sous sa plume, la France écartelée s'adresse aux Français désunis en des termes navrants :

*Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté
Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté,
Or, vivez de venin, sanglante géniture,
Je n'ai plus que du sang, pour votre nourriture. »*

Henri Feer

Réponse du pasteur Michel Viot

On a pu lire dans « Évangile et Liberté » du 19 mai 1975 une lettre ouverte de M. Laurent Gagnebin au pasteur Michel Viot.

A cette lettre, nous avons reçu la réponse qu'on lira. Nous l'avons, évidemment, fait parvenir à L. Gagnebin qui nous l'a retournée sans autre. Il ne tient pas, en effet, et nous avec lui, à ouvrir une polémique qui n'aurait d'intérêt pour personne.

Nous publions cette réponse dans le cadre d'une *Tribune libre* comme nous l'avions fait pour celle du pasteur Laurent Gagnebin.

Cela signifie bien la distance que prend la direction du journal à l'égard de cette controverse. Chacun, du reste, le comprendra autant qu'il l'appréciera.

P. R.

Monsieur le Directeur,

Commentant la lettre ouverte de Monsieur le pasteur Laurent Gagnebin, un de mes amis, un peu vindicatif certes, me cita ces vers de Kipling pour m'exhorter à n'y point répondre :

« Si peux supporter d'entendre tes paroles
travesties par des gueux pour exciter des sots
et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
sans mentir toi-même d'un mot... »

Sans appliquer entièrement cette citation à l'article de Monsieur le pasteur Gagnebin, ce que la charité chrétienne m'interdit, je dois vous avouer que je songeais, un moment, à ne pas répliquer, et ce, d'autant plus, que je préparais une prédication sur le Chapitre 9 des Proverbes, dans lequel le verset 8 m'apparaissait d'une troublante actualité : « Ne reprends pas le moqueur de crainte qu'il ne te haïsse ».

Aujourd'hui, cependant, je vous demande de publier ces quelques lignes, pourquoi ? Parce que je crains la nocivité des propos de Monsieur le pasteur Gagnebin ? Certainement pas. A un certain degré de mauvaise foi une critique se détruit elle-même et, par conséquent, son auteur ne mérite pas de réponse. Le journal aux destinées duquel vous

présidez a, par contre, le droit et même le devoir de s'inquiéter du niveau comme de l'esprit des articles qu'il publie.

Laissez-moi vous dire, en tant que lecteur, que cette critique ne « sent pas bon ». Je passe sur son agressivité mal camouflée par le « Cher Ami » du début et le « Très fraternellement » de la fin. Je passe aussi sur certains procédés d'intention et sur des remarques quasi-injurieuses concernant mon style. (Je rassure Monsieur le pasteur Gagnebin, Messieurs les professeurs Cullmann et Caquot, qui ont lu ce livre, ne se déclarent nullement gênés de la dédicace).

J'en viens à l'essentiel de cet article : la mauvaise foi. Mauvaise foi visible dans les reproches qui me sont adressés concernant mon chapitre sur les origines théologiques du néo-christianisme. Je l'ai écrit, je n'ai pas prétendu faire œuvre scientifique. J'ai voulu, en termes simples, présenter au grand public quelques aspects de la théologie moderne. C'est bien sûr de la vulgarisation, j'en avais averti clairement le lecteur page 125.

Mauvaise foi, encore et surtout, dans les lignes qui concernent Louis Pauwels. A mon tour de m'étonner. Quand, il y a quelques mois, Monsieur le pasteur Gagnebin fit parler Louis Pauwels dans son Église, se contenta-t-il de la vie religieuse de ce dernier, assez vague selon lui, ou voulait-il unir un nom célèbre au sien qui l'est moins ? Suis-je méchant, ignorant, ou les deux à la fois en posant cette question ?

Oui, ce texte ne « sent vraiment pas bon » car au bout du compte il n'apporte rien, sinon la preuve que Monsieur le pasteur Gagnebin ne sait pas se maîtriser. S'il veut continuer à produire des critiques littéraires, je lui conseille de prendre des leçons... auprès de Monsieur le pasteur Dumas, par exemple, dont le sens critique et le ton fraternel peuvent être pris comme modèles (voir sa critique de mon livre dans « Réforme » du samedi 17 mai 1975). Monsieur le pasteur Gagnebin s'épargnerait ainsi des énervements nocifs et pourrait peut-être, Dieu voulant, apporter quelque chose de plus constructif à ses lecteurs.

Je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Michel Viot

CINZANO

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

INFORMATIONS

Délégation du Conseil œcuménique au Proche-Orient

Les deux parties engagées dans le conflit du Proche-Orient ont, avec une égale vigueur, exprimé leur désir de paix à la délégation du Conseil œcuménique des Églises, au cours des deux semaines d'entretiens qu'elle a eus avec des dirigeants ecclésiastiques et politiques, en Égypte, en Jordanie, en Syrie, au Liban et en Israël.

A son retour à Genève, le 4 mai, Monsieur John B. Taylor, un des membres de la délégation du C.O.E., a déclaré qu'il semblait que « la tragédie de la situation soit due au fait que chacune des parties pense que l'autre ne désire pas la paix ». Citant un politicien arabe qui a parlé de « la paix inévitable », il a dit que cette phrase dépeignait très bien « les profondes aspirations » de tous.

En dépit de la crainte générale de la poursuite de la guerre et de la violence et d'un sentiment d'isolement croissant de l'État d'Israël, les membres de la délégation ont ressenti chez la plupart des personnes rencontrées, un véritable désir de paix basé sur un juste règlement du problème palestinien et sur la reconnaissance mutuelle du « peuple et de l'État » israélien et palestinien.

En résumant le voyage, Monsieur Leopoldo Nilus a déclaré qu'on était surpris de voir que les positions des deux parties coïncidaient bien souvent dans les discussions sur les droits nationaux des Palestiniens, la coexistence des Arabes et des Juifs, la question de Jérusalem, les Juifs dans le monde arabe et le dialogue entre chrétiens, juifs et musulmans. Il a déclaré que l'accent avait à nouveau été mis sur l'urgence pour les chrétiens occidentaux de comprendre ce que les chrétiens du Proche-Orient entendent par exigences de la foi et responsabilité chrétienne pour l'application des droits et l'établissement de la justice et de la paix.

Monsieur Nilus a indiqué que la délégation « jugeait l'atmosphère actuelle sensiblement différente de celle du passé » ; mais il a mis en garde sur le fait que « malgré des signes d'espérance et un climat de bonne volonté pour les règlements politiques, la situation n'en demeurerait pas moins très dangereuse et explosive. Dans cette situation, le C.O.E. continuera ses efforts qui visent à jeter les ponts d'une compréhension et d'une confiance mutuelle, afin que les parties en conflit commencent à se prêter mutuellement attention ». Soepi

Les étudiants en théologie du Zaïre pratiquent l'agriculture

L'Église kimbanguiste, réunissant sans doute plus de 3 millions de membres,

formait ses pasteurs dans son collège théologique de Kinshasa. Il y avait, à la rentrée, environ 90 étudiants africains répartis en 5 sections. Actuellement le collège est en plein transfert vers la campagne sur le « campus » de Lutende où d'importants travaux de construction sont en cours. La maison des célibataires est terminée et peut recevoir 20 étudiants. D'autre part, il faut préparer les logements nécessaires aux 48 étudiants mariés. Ce déménagement vers la campagne a lieu pour rester conforme aux orientations nationales. En effet, il est demandé que l'agriculture soit pratiquée en même temps que les études en théologie. Lors de l'ouverture officielle du « campus », les fidèles rassemblés ont donné, en collecte pour l'édification des bâtiments, une somme qui équivaut à plus de 16.000 F.

Mi-décembre, une vingtaine d'étudiants étaient déjà installés à Lutende. Ils étaient répartis en deux équipes, l'une faisant de la construction, l'autre des travaux agricoles en alternance. Actuellement, les pasteurs doivent pouvoir bâtir une maison et, aussi bien, entretenir champ ou jardin. La constitution d'une communauté agricole devenait urgente. Il fallait qu'elle trouve son rythme de vie en conformité avec la loi : travail manuel pendant le jour, et, à partir de 17 h jusque vers 20 h, études de théologie. Voilà qui suppose, de la part de chacun, un don de soi sans restriction et une espérance sans cesse renouvelée.

(BIP)

Le prix Augustin Béa décerné au pasteur Visser't Hooft

(S.P.P.) Le prix Augustin Béa pour les années 1974-1975 a été décerné à l'ancien secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises et actuel président d'honneur, le pasteur Willem A. Visser't Hooft. C'est le président de la Confédération suisse, le conseiller fédéral Pierre Graber, qui remettra cette distinction à l'illustre théologien. Le cardinal Willebrands, président du Secrétariat pour l'unité des chrétiens prononcera la laudatio.

Créé en 1969 à l'occasion du premier anniversaire de la mort du cardinal Béa, le prix est décerné « pour des mérites en faveur de la paix du progrès humain et de la réalisation d'une plus grande justice sociale ».

La présente attribution souligne particulièrement la collaboration qui s'est établie entre le cardinal Béa et le pasteur Visser't Hooft pour le rapprochement entre le C.O.E. et l'Église catholique romaine.

A Paris, l'Union chrétienne de jeunes gens de la rue de Trévise ferme ses portes

...« La dernière Assemblée générale de l'Union chrétienne de Jeunes Gens de

Paris (14, rue de Trévise) a décidé de cesser les Activités de son Association dans ses locaux actuels.

Construit grâce au Fond Stocks en 1893, complété par des dons d'Unionnistes français et étrangers et de leurs amis, ce qui a été l'U.P. pour de nombreuses générations cessera d'exister.

La situation de gestion actuelle, résultat d'une évolution inéluctable des institutions chrétiennes, est trop déficitaire pour qu'un espoir de redressement financier apparaisse (déficit de l'ordre de 400.000,00 F).

L'Union chrétienne de Jeunes Gens de Paris continuera ses activités spécifiques dans des locaux qu'il lui reste à trouver. L'Association reste persuadée qu'il s'agit là d'une étape, elle proposera de nouvelles formes de travail et d'engagement pour ceux qui restent. »

(BIP)

Aide du Conseil œcuménique au Sahel

La Commission d'Entraide et de Service des Églises et d'Assistance aux Réfugiés (C.E.S.E.A.R.) du C.O.E. a décidé, le 10 juin, de consacrer 3,5 millions de dollars à un programme de reconstruction de deux ans dans les pays africains du Sahel qui, durant 5 ans, ont été éprouvés par la sécheresse.

La Commission a reconnu la nécessité de poursuivre l'aide d'urgence massive qui, depuis 1973, a permis de fournir au Sénégal, à la Mauritanie, au Mali, à la Haute-Volta, au Niger et au Tchad, une aide matérielle et financière de l'ordre de 20.412.338 dollars, provenant des Églises membres du C.O.E. et d'organismes de secours affiliés.

A la recommandation faite par l'équipe œcuménique du Sahel — mise sur pied par la C.E.S.E.A.R. il y a 6 mois et basée à Ouagadougou — de poursuivre les opérations au Sahel s'ajoute l'appréciation faite par Jean Fischer, directeur adjoint de la C.E.S.E.A.R., pour les contributions apportées par des Églises africaines, notamment du Cameroun, du Ghana, de la Côte d'Ivoire, du Lesotho, de Madagascar, du Malawi, du Nigéria, de la Rhodésie, de Sierra Leone, du Soudan, de Tanzanie, de Tunisie et du Zaïre, ainsi que par des Églises de 24 pays d'Asie, d'Europe et d'Amérique du Nord.

Le nouveau programme comporte des projets pouvant être entrepris immédiatement (pour un investissement de 1.600.000 \$) et des projets prévus pour le courant de l'année prochaine (d'un investissement d'environ 2 millions de \$).

Ces projets sont variés. Ils vont de la réparation d'un puits dans un village à des prêts de trois ans pour l'achat de moutons et de chèvres par des fermiers. Ils font principalement partie de programmes de développement rural et de formation professionnelle des éleveurs et des fermiers. (Soepi)

CORRESPONDANCE

Vous publiez, dans le numéro du 16 juin, deux éloges de l'écrivain André Gide qui peuvent appeler des commentaires que je vous livre.

On parle de la sincérité d'André Gide, ceux qui l'ont bien connu ont eu raison de n'en jamais douter. Mais on peut être sincère envers soi-même sans se croire autorisé, par un usage abusif de la sincérité, à étaler son âme et son corps dans des descriptions regrettables. Se retenir de faire du mal et de causer du malheur ce n'est pas de l'hypocrisie mais une discipline, et peut-être une générosité, tant pis si cette retenue est une souffrance. Qui ne se rappelle, chez les éclairés et dans les camps d'étudiants, ces chefs se disant reconnaissants à Gide de les avoir « libérés ? ». Qui ne se souvient des tragédies de ces libérations ? Quant à l'article où est complimentée une jeune Allemande pour avoir assuré Gide qu'il était un homme dans toute l'acception du terme, on nous permettra de douter de la valeur de ce compliment.

J'ajouterai que certaines perversions devenant de plus en plus à la mode, chacun le sait, des personnes de plus en plus nombreuses, sans donner leur approbation, soutiennent la fallacieuse « nécessité de comprendre ». Pire encore : nous apprenons que des pasteurs de France ont reçu, assez récemment, une longue circulaire venant d'un pays étranger avec questionnaire confidentiel, afin que soit envisagée la création de paroisses d'homosexuels pudiquement surnommés homophiles, sans doute pour leur annoncer un nouvel évangile.

Nous ne citerons pas la page où l'apôtre Paul dit ce qui doit être dit, où il n'y a pas de compromission possible. (Dans les temps modernes on admet avec raison qu'il y a des cas spéciaux : ces cas relèvent de la médecine et non de la propension à en faire des inspirateurs et des modèles.) Mais nous donnerons la référence de ladite page du grand apôtre pour ceux qui, l'ignorant encore, voudraient connaître sa vigoureuse et salubre apos-

trophe. Romains, chapitre premier, versets 24 à 32.

Louis Brun

EN SOUVENIR DE MADAME SUZANNE MONNIER

Le nom de la chère amie qui vient de nous quitter était connu de nombreux pasteurs et de nombreuses familles pastorales dans diverses régions protestantes de France.

Madame Suzanne Monnier, née Mirabaud, était la présidente et la cheville ouvrière du Comité de « l'entraide protestante ». Discrètement, fidèlement, et jusqu'à l'extrême soir de sa route, elle a donné le meilleur de ses forces à cette œuvre de solidarité à l'égard des pasteurs et des foyers pastoraux frappés par la maladie ou par d'autres épreuves. Les Conseils directeurs de nos églises protestantes savent avec quel sérieux et avec quelle discrète compréhension elle présentait au Comité de l'entraide les demandes qui lui étaient adressées.

Atteinte depuis longtemps dans sa santé, Madame Monnier a gardé jusqu'au bout lucidité, énergie et sérénité. Que ses enfants et petits-enfants soient assurés de la sympathie et de la reconnaissance de nos églises et du Comité de l'entraide.

R. Château

REVUES

Études théologiques et religieuses

Sommaire du numéro 2, 1975.

Ce numéro est composé en l'honneur de Wilhelm Vischer dont on fête le quatre-vingtième anniversaire.

Michel Bouttier : Dédicace.

Wilhelm Vischer : Amos, citoyen de Tégua — L'Évangile selon saint Jonas — L'hymne de la Sagesse dans Proverbes 8, 22-31 — Le nom divin de Yahweh — Remarques sur l'herméneutique — Sur « Don Quichotte » — L'Esprit Saint.

Edmond Jacob : L'œuvre de Wilhelm Vischer.

Daniel Lys : Bulletin d'Ancien Testament.

Prix du numéro : 13 francs.

Abonnement, France : 35 francs — Étranger : 45 francs.

Rédaction et administration : 13, rue Louis-Perrier — 34000 Montpellier — C.C.P. : Montpellier 26800.

Foi et Vie

Avril 1975, No 2 — Ce numéro comporte les études de Sète 1974.

Au sommaire :

Liminaires.

L. Simon : La prière non religieuse chez Luc.

L. Simon : L'utopie de la résurrection dans le Nouveau Testament.

A. Malet : Théorie de la mémoire.

A. Malet : Les Évangiles comme écran entre Jésus et nous.

J. Alexandre : Célébration du « Livre ». A travers les livres.

Abonnement : France : 45 francs — Étranger : 50 francs.

Rédaction et administration : 139, bd Montparnasse — 75006 Paris.

Centre protestant d'études et de documentation

Adresse : 8, villa du Parc Montsouris — 75014 Paris. Numéro d'avril 1975.

Sommaire : A travers les livres. Recension de nombreux ouvrages relatifs à : Bible, Jésus-Christ, théologie, morale, anthropologie, foi, engagement, judaïsme ; à l'enfance : psychologie, pédagogie, enfant déficient ; à la littérature : roman et poésie.

A travers les revues. Ici nous sommes obligés de faire une remarque : tous les numéros du Centre protestant d'études et de documentation comportent une recension de divers journaux protestants, à savoir : « Réforme », « Le Christianisme au XX^e siècle », « Horizons protestants », « Le service œcuménique de presse », etc... Or, depuis plus de DIX ans, « Évangile et Liberté » fait un service son journal au Centre de Documentation.

JAMAIS il n'est signalé ni recensé. Nous avons écrit plusieurs lettres à la Direction, des amis sont intervenus : rien n'y fit. Un jour on nous a demandé d'adresser deux exemplaires du journal pour que les recensions puissent se faire. Il y a quatre ans que nous adressons deux exemplaires au Centre de Documentation, et, comme Sœur Anne, nous n'avons jamais rien vu venir.

C'est ainsi qu'en France, et dans les milieux dits religieux et protestants, on a le sens de l'ouverture d'esprit, de la compréhension, de l'acceptation de l'autre, de l'objectivité de l'information ! C'est ainsi que l'on « documente » en passant sous silence une expression de la vie religieuse protestante jugée sans doute — et c'est vrai — peu conforme aux idées reçues.

Pendant plusieurs années nous avons rendu compte du sommaire du Bulletin du Centre d'études. Voyant qu'il n'y avait pas réciprocité nous avons fini par nous lasser.

Aujourd'hui nous recommençons. Aurons-nous plus de succès ? Le barrage cédera-t-il enfin ? Heureusement que nous ne sommes plus à l'époque des bûchers, sans quoi ce n'est pas par le silence qu'on nous aurait rejetés. A l'époque actuelle on fait le vide autour de nous, on s'ingénie à nous ignorer et à nous faire ignorer. Merci quand même !

Et l'on dira que les protestants n'ont pas d'œillères... Comment faut-il appeler cela ?

P.R.

MUSIQUE RELIGIEUSE

Les disques

- o **Codice Calixtino, Antifonario Mozarabe** ERATO STU 70696, G.U. (4).

Le quatrième disque de la collection, réalisé avec le concours des Moines de l'Abbaye bénédictine de Santo Domingo de Silos, a été enregistré « sur le terrain », et transporte le discophile dans un autre monde sonore et multiséculaire. Le manuscrit du Pape Calixte II (XII-XIIIème siècles) reflète la splendeur et la richesse des offices. Le choix a porté sur des pièces typiquement hispaniques : *Répons, Alleluia, cantus gemellus* (début de la polyphonie) et surtout l'« organum triplum », bien connu des historiens, *Congaudeant Catholici*, attribué au Maître Albert (École Notre-Dame de Paris), sommet de l'écriture polyphonique médiévale, qui retiendront l'attention ainsi que l'*Antiphonaire mozarabe de Silos* (IXèmes.) avec le *Cantus Lamentationum* (Leçons des Ténèbres), particulièrement émouvant. Cette gravure, d'un intérêt indéniable, se termine sur un *Gloria* (transcription hypothétique) provenant d'un antiphonaire mozarabe de Léon.

- o **El Codice de Las Huelgas**, ERATO, STU 70998.

Le manuscrit Las Huelgas, bien connu des paléographes depuis les travaux de Mgr Anglès, aurait été copié au XIVème siècle et comprendrait des pièces vocales remontant à la fondation du Monastère. Il contient un fond de motets, d'organa, de conduits (proches de ceux de l'École Notre-Dame) de *Planctus*, tropes et proses. Il s'agit d'un précieux témoignage de musique religieuse médiévale. Les Religieuses cisterciennes du Monastère de Santa Maria la Real de Las Huelgas, avec le concours de l'Atrium musical (direction G. Paniagua), restituent à ces pièces toute leur ferveur et leur densité spirituelles.

- o **TCHAIKOWSKI, Liturgie de saint Jean Chrysostome**, HARMONIA MUNDI, Balkaton, HMU. 138.

Cette Liturgie qui, par la sincérité de son expression appartient à tous les Temps, est interprétée par les Chœurs « Svetoslav Obre-

tenov » dirigés par D. Rouskov. Après les cloches, c'est une polyphonie très prenante, avec ses accents de prière intense, ses effets de résonance voulus, son harmonisation classique recherchant les dissonances passagères à but expressif, qui plonge l'auditoire dans un climat de calme bienfaisant. Les mélodies s'inscrivent dans le style orthodoxe traditionnel. Les contrastes d'atmosphère rehaussent encore l'intérêt et contribuent à la plénitude de cette Liturgie.

MUSIQUE D'ORGUE

- o **Johann PACHELBEL**, par B. LAGACÉ. ARION, ARN 38273.

Élève d'A. Marchal, B. Lagacé a enregistré, à l'Orgue de l'Église Saint-Bonaventure, à Montréal, ces pages si attachantes de Pachelbel. Par la variété des pièces exécutées : *Toccata, Ricer-care, chaconne* et *chorals*, ce disque illustre l'art et la technique de ce maître. La brève *toccata en mi mineur* est énergique et bien construite ; elle contraste avec les chorals de Pâques : *Da Jesu am Kreuze stund*, plus dépouillé, et *O Lamm Gottes* de caractère méditatif, et la *Partita Christus, der ist mein Leben* dont le climat est plus serein. Le temps de Noël est représenté par *Vom Himmel hoch* et *Wie schön leuchtet der Morgenstern*, dans le premier, le *cantus firmus* apparaît à la pédale en valeurs longues accompagné par des commentaires (aux claviers) avec une registration très différenciée ; dans le second, une registration éclatante met en valeur le thème lumineux. L'excellent organiste interprète avec le même soin le *Credo Wir glauben all*, et le *Notre Père*. Par la présence du choral, qui a valeur d'association d'idée et assume une fonction liturgique (en préparant les fidèles au chant qui va suivre), Pachelbel apparaît à Nuremberg, citadelle du protestantisme, comme le musicien luthérien ouvrant la voie à J.-S. Bach. Cette belle gravure en apporte une éloquente preuve.

MUSIQUE VOCALE

- o **CHANTS D'AMOUR ET D'AMITIE**. SM 30603.

Cette gerbe de chants modernes centrés sur l'amour et l'amitié, avec des résonances spirituelles, traduit à la fois les aspirations des jeunes, des témoignages vécus, la joie, le partage, l'espérance, la fidélité. Les interprètes en sont les Jiti et, au premier plan, l'inégalable John Littleton, accompagnés par l'Orchestre François Rauber, qui ont bien assimilé le style spécifique de ces pages d'Odette Verduyssen et John Littleton. L'auditeur ne peut rester insensible au flot des questions posées : *Qu'est-ce que c'est* (l'amour, la joie, la mort) et aux réponses apportées dans une perspective chrétienne. Il se sentira interpellé par la forme (dialogue, soliste...), par le fond éthique et religieux. Un disque de notre temps, d'une modernité devenue classique, dont le surnom *Oraison*, s'impose par le pouvoir suggestif et l'affirmation de la voix du chanteur-évangéliste bien connu.

Edith Wéber

pam • pam

ONT COLLABORE A CE NUMERO

- G. Allais, directeur de Société, Caen.
- H. de Biéville, aumônier des hôpitaux, Lyon.
- H. Feer, ingénieur, Strasbourg.
- B. Raymond, aumônier des étudiants, Lausanne.
- P.-J. Ruff, pasteur, Bondy.
- Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.
- M. Viot, pasteur, Paris.
- E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULÈS, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclamés

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

LE TALON D'ACHILLE

OU

LE DEFAUT DE LA CUIRASSE

Les Églises connaissent des jours délicats et exaltants. Délicats, car leur assise sociologique et leur autorité morale sont ébranlées. Exaltants, parce qu'elles sont au seuil de tous les possibles — les meilleurs comme les pires.

Le message des Églises, l'Évangile, est toujours neuf et révolutionnaire. Parce qu'il est vie, il ne peut pas se mettre en fiches. On ne peut pas le réduire à un ensemble de principes ou de formules dogmatiques et rituelles.

Certes, Jésus ne s'est pas opposé aux pratiques du culte juif. Il n'a pas tout récusé. Le soir de son arrestation, il célèbre encore la Pâque avec ses disciples, même s'il va changer le sens de ce repas.

Jésus suit les pratiques de son temps. Mais, en même temps, il reste libre à leur égard : « *Le Fils de l'Homme est maître du sabbat* ».

Jésus n'est enfermé dans aucune institution ou organisation. Il ne défend aucune Église ou chapelle. Il est libre. Par priorité, il reste disponible à tout homme, sans a priori. Il appelle à une vie nouvelle. C'est le choc de la rencontre ou de l'amour.

C'est là tout le secret de la vie et de l'amour. Donner. Se donner. Tel, le grain de blé qui doit mourir pour donner du fruit. La défense jalouse de soi, de son intégrité conduit à la mort. « *En mourant, dit saint François, on ressuscite à la vie éternelle* ».

Voilà le cœur de l'Évangile. Même si cette découverte, il faut la refaire ou la réinventer chaque jour.

Jésus a invité à renoncer à soi pour le suivre. Il a lui-même ouvert la route qui mène à la Croix.

Les Églises ont souvent invité à suivre cette voie, même si elles ont souvent confondu renoncement à soi et résignation ou soumission à elles-mêmes.

VIENT DE PARAÎTRE

SETE 1974

Les études données aux « Journées de Sète » 1974 par le professeur André Malet : « Théorie de la mémoire » — « Les évangiles comme écran entre Jésus et nous » et par le pasteur-Louis Simon : « La prière non religieuse chez Luc » — « L'utopie de la résurrection dans le Nouveau Testament » viennent de paraître.

On se les procure auprès de Paul Richardot, 27, avenue Paul-Cézanne — 13100 Aix-en-Provence.

Prix envoi franco : 12 francs.

Chèque postal : P. Richardot, Lyon 64-99 M ou chèque bancaire.

Or, voici la faille, le défaut de la cuirasse. LES ÉGLISES DISENT DE RISQUER SA VIE POUR CHRIST, ET ELLES PASSENT LEUR TEMPS À PRÉSERVER LA LEUR.

La notion de paroisse (les maisons d'un même quartier ou secteur) est associée à celle de permanence, donc de durée et de ménagement.

Les Églises optent souvent pour la politique d'auto-conservation : l'alliance du sabre et du goupillon. Sinon, elles se veulent ouvertes à tous, pluralistes, mais d'un pluralisme prudent, presque pleutre : celui où l'on est au-dessus (ou à côté) de la mêlée et de la vie.

Alors, on évite jalousement tout ce qui peut être politique. On parle le moins possible de l'emprise de l'argent sur l'homme et sur nos sociétés. On se pose en défenseur d'UNE morale, ce qui est une façon de n'en point parler. On évite les questions du moment ; celles qui préoccupent le plus nos contemporains... et les Églises continuent à être en retard d'un ou plusieurs trains...

Les Églises sont soucieuses de leur pureté, de leur intégrité, comme un lieu propre, bien aseptisé, où rien ne se passe, d'où la vie a fui et où il ne reste souvent que l'ennui.

C'est là une caricature. Mais elle est bien proche de ce que nombre de nos contemporains pensent et disent.

Alors ?

Il n'y a jamais de réponses toutes prêtes et bien définies à nos questions. Il est toutefois urgent que dans nos communautés, nous ayons le souci de LA QUALITÉ DE LA VIE. Que tout ce que nous y vivons et tentions soit vrai. Que jamais l'habitude ou le devoir ne remplacent ce que commande le cœur.

Des Églises ouvertes à la vie. Avec les risques que cela implique. Des paroisses qui ressemblent moins à des chambres d'hôpital bien calfeutrées qu'à des navires affrontant la forte houle, en route vers de nouveaux horizons.

Prendre des risques. Pas n'importe lesquels ou n'importe comment. Pas pour le plaisir de l'activisme ou de se faire remarquer. Simplement, parce qu'on vit et que la vie est toujours marche en avant, et non conservation prudente de pièces de musée.

Prendre des risques, les mesurer, puis les assumer. Le faire, non parce qu'on a entièrement raison, mais parce que la vie appelle toujours plus loin.

Avoir l'assurance de ceux qui savent que la vie est un risque incessant.

Avoir aussi l'humilité de ceux qui ne sont jamais sûrs d'avoir entièrement raison.

Sans cette audace, les Églises sont vaincues et démobilisées. Sans cette humilité, elles ne peuvent plus se référer à l'amour auquel Christ les appelle.

Les Pharisiens disaient et ne faisaient pas. Ils liaient des fardeaux pesants pour les autres, sans les porter eux-mêmes. Pour que nos Églises soient crédibles, il faut qu'il s'y vive quelque chose, et quelque chose qui concerne l'homme d'aujourd'hui.

P.-J. Ruff

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 15

Lundi 25 août 1975

"PAS DE PAROLES, DES ACTES"

par Laurent Gagnebin

« Pas de paroles, des actes ». Cette maxime oppose, dans l'esprit de ceux qui la prononcent et s'en réclament, les actes aux paroles. Ces dernières sont ainsi rejetées et préférées dans la mesure où elles sont trop fréquemment vides, hypocrites, inefficaces, trompeuses. Il est en effet parfois infiniment plus facile de parler que d'agir. Il ne s'agit pas, bien entendu, de jeter le discrédit sur toutes les paroles, quelles qu'elles soient.

Cette préférence de l'acte à la parole et l'opposition presque irréductible qu'elle suppose ou introduit entre ces deux réalités ne nous ont jamais satisfait ni convaincu. De même qu'il ne faut pas nourrir d'illusions à l'endroit d'une parole toujours fragile et parabolique dans l'expression religieuse, toujours inadéquate quand elle veut définir et saisir Dieu, toujours prête à sombrer dans le verbiage et à ruiner le mystère, de même il ne faut pas sacraliser l'acte, dont chacun sait qu'il peut conduire à l'agitation inutile, à l'activisme forcené et souvent inopérant. Il est vrai que si la tentation d'un certain catholicisme romain se trouve du côté du culte des images, celle d'un certain protestantisme réside dans celui de la parole. Le christianisme social, politique ou révolutionnaire, lui, n'a-t-il pas tendance à sanctifier l'acte et à le diviniser ?

Ce qui nous gêne le plus, pourtant, dans la maxime en cause, se trouve ailleurs : dire avec sérieux et conviction « pas de paroles, des actes », c'est en réalité prononcer une absurdité, car la parole est un acte, et un acte d'une importance souvent considérable, inattendue, immense. Souligner le caractère antithétique de la parole et de l'acte, en faire deux grandeurs irréductibles et contraires, c'est se condamner à l'imposture, l'absurdité ou à une impossibilité. Il est grand temps de rappeler cette évidence, quand, un peu

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. J.-D. Benoît, H. Bosc, P. Brunel,
J.-M. Charensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle,
R. Hubac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des institutions ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Aujourd'hui, cet éditorial aura un visage particulier. Visage du souvenir et de la vie. Visage éternel des réalités qui demeurent.

S'il veut être un témoignage, il veut davantage exprimer la vie ; s'il est en cet instant un souvenir, il est plus encore une inspiration. L'Évangile que cherche à faire comprendre ce journal apparaît bien comme une initiative de Dieu, une parole pour les hommes. Il parle à travers les êtres que nous sommes. Il est une puissance qui empoigne l'être afin qu'à travers lui, par lui, s'exprime le « souffle » de Dieu. Dès lors, l'homme devient comme une sculpture divine, une recreation d'esprit, un porteur de vie, une intensité d'exigence.

J'écris ces lignes en pensant à Henri Manen qui vient de fermer les yeux de chair aux réalités de cette terre.

Pas plus que quiconque un journal ne perd impunément à la fois un ami et un précieux collaborateur qui, durant de nombreuses années, fut associé à sa rédaction. Convaincu du message particulier d'ouverture qu'il avait à transmettre, Henri Manen portait profondément le souci du rayonnement et de la qualité d'Évangile et Liberté.

A sa grande culture il ajoutait un esprit large et précis, ouvert à tout, curieux de tout, sensible à tout ce qui pouvait enrichir l'esprit et l'âme de l'homme. Et cette sensibilité curieuse lui permettait de s'approcher de chacun avec la même simplicité ; de cette approche tous recevaient richesse et impulsion.

Par ailleurs, Henri Manen savait bien que le christianisme n'était pas la religion d'une doctrine ni celle d'une loi, pas plus que celle d'un ordre fermé. Il le recevait comme une grâce et le transmettait comme un don ; il le comprenait comme une inspiration et le réalisait comme une vie, celle d'un homme : Jésus.

→ Suite de la page 1
« Pas de paroles, des actes »

partout dans l'Église, il est de bon ton aujourd'hui de stigmatiser la ou les paroles, de prôner l'action, l'engagement, la praxis ; comme si une parole donnée, une promesse faite, le « oui » et le « non » ne nous engageaient pas totalement !

Il serait injurieux, par exemple, de prétendre que « la Parole de Dieu » n'est pas un acte : elle est l'acte par excellence. Quand le pasteur Georges Casalis propose une « prédication, acte politique », il nous rappelle que ce sermon, si souvent méprisé aujourd'hui parce qu'il est parole, est bel et bien un acte, même s'il n'est pas qu'un acte politique, et, pour certains, ne doit pas l'être. La prédication mérite tout le respect dû à l'acte, car elle est, elle doit être d'abord expression, traduction de « La Parole », parce qu'elle est un partage. Rien de moins réel qu'un partage.

La prière, elle-même, est un acte. On ne le dira jamais suffisamment. En elle, Dieu me rencontre dans le recueillement ou dans l'autre. Joindre les mains, c'est rejoindre les autres. Julien Green note dans son

Aussi désirait-il qu'Évangile et Liberté ne se laisse pas enfermer dans un quelconque ghetto (le ghetto théologique autant, sinon plus, que tout autre), mais qu'il se penche largement sur tout problème humain. Pour Évangile et Liberté il désirait le vent du large — comme pour lui-même —, celui des horizons sans limites (mais pas indistincts) vers lesquels se projette et s'ordonne le message de Jésus, par lequel se créent des personnalités authentiques.

On permettra à celui qui porte actuellement la responsabilité de ce journal et qui cherche à lui donner, dans sa trame, à la fois un style de pensée, une orientation d'ouverture et une structure vitale, à le faire répondre à sa vocation spécifique (car un imprimé, au même titre qu'un homme doit être soufflé de Dieu), on lui permettra de dire ce qu'il vient de perdre ainsi que les bienfaits dont ses nombreuses rencontres avec Henri Manén ont été comblées : enrichissement par sa conversation, par ses connaissances si diverses, par son esprit constamment en éveil et à l'écoute du monde des hommes et des choses, par ses avis éclairés toujours marqués du signe de l'affection, par son intelligence des réalités, par son acuité à percevoir les vrais problèmes, par sa passion de l'Évangile perçu et transmis dans sa plénitude, sa richesse, sa pluralité.

*Là se trouvent les bienfaits de l'amitié.
Par là aussi les lecteurs ont trouvé de la vie.
Maintenant demeure la reconnaissance.*

P. R.

journal que « le but de la prière est moins d'obtenir ce que nous demandons que de devenir autres ». Devenir autre, ne serait-ce pas un acte ? La parole, la prière, la prédication supposent une écoute ; cette dernière aussi est profondément agissante. En elle, on s'oublie soi-même pour rencontrer l'autre, celui qui nous appelle, pour « donner une voix à ceux qui n'en ont pas », comme l'écrit Roger Mehl dans son livre admirable *Les pouvoirs de l'homme* (Collection Alethina, p. 46). Écouter l'autre, mais aussi l'Autre ; écouter la parole, mais aussi La Parole. Écouter Dieu, c'est en vérité lui obéir, faire sa volonté, aimer, c'est agir.

La confession elle-même n'est rien sans la conversion qu'elle suppose, le repentir qu'elle comprend, cette descente au fond de soi-même qu'elle signifie et que la psychanalyse remplace à sa manière et prend suffisamment au sérieux pour qu'on ne puisse plus confondre une confession sincère avec une parole en l'air, un non-acte, quel que soit celui qui la reçoit, prêtre, pasteur, ami, simple fidèle. Le sacerdoce est universel : nous sommes tous les pasteurs les uns des autres. Que dire du pardon ? Lui aussi agit, efface, transfigure. Il est une parole, il est donc un acte.

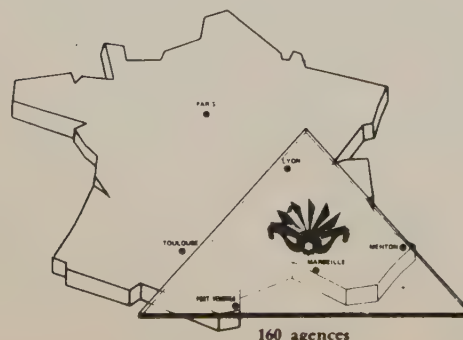
L'essentiel souvent n'a pas de poids, et la qualité d'un sourire, d'un regard, d'un silence, d'un baiser — pensons au baiser de Judas —, d'une parole, peut faire que l'on vive ou que l'on meure.

Laurent Gagnebin

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



RECHERCHE FONDAMENTALE

II

Un comportement nouveau dans une situation nouvelle

Le Saint Esprit provoque en nous une situation toute nouvelle, opérant une transformation absolue de notre moi le plus intime. Les promesses et le plan du Christ à notre égard (Jean 14 : 16 ; 16 : 13) se réalisent, quelles que soient par ailleurs, les modalités fort diverses de cette réception du Saint Esprit en nous. Dès lors il se passe toujours quelque chose pour nous et autour de nous, aujourd'hui ; comme il y eut un tournant décisif pour les premiers disciples après Pentecôte. Ce « quelque chose » peut revêtir des formes diverses mais toujours singulières. A titre d'exemples et sans vouloir du tout être normatif, citons en trois.

1 — La mutation de notre être profond entraîne nécessairement des attitudes nouvelles, concrétisées par des actions inédites et significatives : partage des biens, solidarité étroite, collecte pour l'Église de Jérusalem, innovation du « service des tables », etc... Mais c'était hier ; et aujourd'hui ? Chaque génération de chrétiens doit se montrer créative et réinventer ces gestes provocateurs et ces démarches prophétiques. C'est pourquoi il faut être extrêmement attentifs quand des chrétiens, par pure référence au Christ Jésus, se lancent dans du social, comme on dit, ou assument des engagements politiques. Même des chrétiens les plus strictement évangéliques s'ouvrent de plus en plus à ce genre de témoignage (Rassemblement de Lausanne, juillet 74). Mais évidemment, la référence au Christ doit être clairement posée et maintenue, sinon on glisse fatalement de la confession de la foi, par l'acte vécu dans la société moderne, à la politisation de cette même foi.

2 — La stérilité et l'impuissance des premiers chrétiens se sont muées après Pentecôte, en efficacité et en puissance. Ils sont devenus des serviteurs utiles. Eux qui étaient « des gens du peuple sans aucune instruction », reniant ou abandonnant leur maître lamentablement, à la première occasion, les voici confessant courageusement leur foi en public, risquant leur vie et leur liberté, tenant tête à l'élite d'Israël et aux plus savants des docteurs de la loi. Eux qui avaient tristement échoué dans leur tentative de guérir l'enfant épileptique, les voilà revêtus d'une grande puissance, engendrant de spectaculaires délivrances... De même pour nous, quand le Saint Esprit souffle, Il donne un point d'impact au service pour Christ. Les mots portent et ne sont plus des formules. Des délivrances s'opèrent sous nos yeux, comme celles des drogués. Des groupes humains, des catégories

sociales sont effectivement bouleversés et régénérés, comme chez les Gitans, etc... Ce sont des faits et tous les raisonnements pour ou contre n'y changeront rien. Ils parlent d'eux-mêmes. Comme le Sanhédrin jadis fut bien obligé de reconnaître la réalité : l'impotent n'était plus impotent ! (Actes 4 : 1-22, spécialement les versets 14 et 16).

3 — Enfin quand l'Esprit est là, dons et signes insolites surgissent aujourd'hui comme hier. Parmi eux il faut particulièrement mentionner à cause de son étrangeté, celui du « parler en langues ». La glossolalie ou « parler en langues » est un genre de langage ou de chant extatique, qui, la plupart du temps, exprime sous l'action de l'Esprit Saint, la louange et l'adoration (1). Comme elle est liée, le plus souvent, d'après les Actes, aux manifestations du Saint Esprit, certains chrétiens ont énoncé des règles strictes. Point de baptême dans l'Esprit Saint sans ce signe-don, peu courant dans nos Églises... il faut l'avouer ! En relisant la première Épître aux Corinthiens (Chr. 12 à 14), nul ne peut contester que la glossolalie soit un signe de la présence de l'Esprit. C'est même une marque précieuse et enrichissante ; ne pas l'avoir c'est se priver de beaucoup. Mais ce n'est pas le seul signe qui nous soit donné. Le dilemme : *avoir ou ne pas avoir le don des langues, c'est avoir ou ne pas avoir reçu le Saint Esprit, est un dilemme entièrement faux*. Le mouvement de « Mulheim », la fraction la plus influente du Pentecôtisme allemand est tout à fait revenue de cette alternative. Si Dieu donne toujours ce don, beaucoup d'authentiques chrétiens, baptisés dans le Saint Esprit ne le possèdent pas. Il ne peut être le test distinctif et initial, la preuve nécessaire et suffisante (Was wir glauben, lehren und bekennen). Ceci dit, pourquoi s'effaroucher de cette manifestation déconcertante ? Ne nous étonnons pas si l'action de l'Esprit provoque des réactions parapsychiques ou même physiologiques, si nous ne perdons pas de vue l'unité de notre être. Nous sommes un : âme et corps, corps et âme. Si donc notre âme reçoit le choc du Saint Esprit, notre psychisme et notre physique en subissent le contre-coup. Ce qui affecte l'un, affecte l'autre. C'est comme une réaction en chaîne. Du reste, l'Apôtre doté de tous ces dons exceptionnels et plus que n'importe qui, ne les recherchait pas pour eux-mêmes, se montrant plus soucieux du bien de l'Église que friand de l'insolite et du mystérieux.

En comparant toujours le temps de Pentecôte avec le nôtre, en ne perdant pas de vue notre enquête-réflexion sur les groupes charismatiques, nous devons maintenant voir quand et comment ils sont apparus.

Une vieille et récente histoire.

Soyons modestes, nous n'allons pas étudier l'histoire des dons charismatiques dans l'Église de Pentecôte à maintenant. Venons-en directement au début de ce siècle, en faisant toutefois une remarque générale importante.

Si pendant des siècles ces charismes semblent avoir déserté les grandes Églises pour se réfugier dans des groupuscules ou des mouvements de Réveil les plus divers (réveil franciscain XIII^e siècle ; Vaudois, Mennonites, Quakers ; Baptistes ; Prophétisme cévenol ; Méthodisme (première

MÉNAGE GARDIEN TEMPLE

L'Église réformée d'ENGHIEN recherche ménage gardien de Temple. Logement tout confort plus salaire contre gardiennage et services usuels.

Libre septembre. Écrire : 155, av. Division-Leclerc — 95880 ENGHEN

manière) ; Frères Moraves, etc...) c'est qu'il y a une raison fort simple à cela. Les Églises, toutes les Églises, même les meilleures, même la nôtre, pour véhiculer et garder la foi (sentiments très légitimes), ont tendance à chercher l'appui de cadres fixes. La foi se cristallise en dogmes et en crédo, elle s'exprime en des liturgies de plus en plus fixistes (par fidélité envers le passé), pendant que l'ecclésiologie se durcit en structures, en règlements, en organismes plus ou moins hiérarchisés. A la limite, les Églises institutionnalisées, normalisées en système, étayées par un cadre rigide, deviennent tout à fait imperméables à la mouvance et à la liberté du Saint Esprit. Elles ne peuvent que se méfier de ces turbulences ou de ces imprévus, mis sur le compte du « spirituel ». La preuve : le mouvement charismatique actuel n'est pas toujours bien vu de certaines communautés pentecôtistes qui, depuis 1901 (date de l'apparition du « Pentecôtisme »), ont eu le temps de se constituer en organisations précises et d'avoir déjà, habitudes, coutumes, pratiques, nettement circonscrites. Pourtant le charismatique est bien son enfant légitime, tout au moins son filleul déclaré.

C'est, en effet, grâce à l'existence et donc à l'influence du mouvement de Pentecôte, que dans certaines Églises protestantes on fit, dès 1956, aux États-Unis, des expériences spontanées du baptême du Saint Esprit avec prophéties, guérisons, langues, etc... Tout l'arsenal complet ! Personne ne fut épargné ! Les graves épiscopaliens, la respectable Église Anglicane connurent ce souffle. Assurément, les Pentecôtistes avaient préparé le terrain en réintroduisant cette préoccupation dans le cœur de beaucoup de chrétiens. Mais le pire devait arriver, et, effectivement, il arriva ! Dès 1967, toujours en Amérique, les catholiques furent atteints à leur tour par cette vague déferlante ; du coup elle rebondit et se propagea jusqu'en Europe. Si vous êtes étonnés, lisez des documents sérieux à ce sujet : par exemple le livre du théologien catholique K. Ranaghan (« Le retour de l'Esprit ») ; le rapport de l'évêque Alexandre Zaleski à la Conférence nationale des Évêques (Washington : 14 novembre 69) ; l'article dans la revue « La vie catholique » (18 août 1971) ; plus récemment, encore le livre bien connu du Cardinal Suenens. Voici donc la marée à nos portes. En effet, les groupes charismatiques, plus souvent appelés chez les catholiques « groupes du renouveau », se multiplient en France, provoquant, naturellement, les réactions les plus diverses. Nous étudierons celles-ci dans une dernière partie. Pour l'instant contentons-nous de relater ce que nous avons vu et entendu.

Allons sur place, nous rendre compte.

A un certain stade d'information, pour se faire une juste opinion des choses, il faut aller sur place constater ce qui se passe. Nous avons donc visité des groupes à Strasbourg, participé à des réunions à Lyon, assisté à des conventions, notamment à Châlons, à la Porte ouverte. Vision, limitée évidemment, mais qui permet de dégager quelques lignes générales.

Le mouvement charismatique est très divers, très souple, sans cadres vraiment structurés. Naissant ici ou là assez spontanément, faisant tache d'huile. Chaque groupe a sa physionomie propre. Les uns très avancés dans l'exercice des dons spirituels (prophéties, langues, impositions des mains, etc...) ; les autres encore balbutiants et se cherchant, dans ce cas assez peu différents de nos groupes de prière classiques. Les uns pensant et réalisant déjà des formes particulières, partage effectif des biens, vie en communauté ; les autres ne pouvant viser si loin (ne vit pas en communauté qui veut). Les uns sont en liaison assez profonde avec une paroisse, les autres sont pratiquement détachés de toute attache paroissiale précise. Dans tous une part est faite à l'enseignement, au partage, à la louange, aux chants. Dans tous, une grande

MUSÉE DU DÉSERT

L'Assemblée aura lieu le DIMANCHE 7 SEPTEMBRE au Mas Soubeyran, près de Mialet (Gard).

L'Esprit du désert sera le thème de cette journée.

Le culte sera présidé à 10 h 30 par le doyen Jean Cadier.

Après-midi : Allocutions d'André Chamson de l'Académie française, de Melle Marguerite Soulié, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, du pasteur Benjamin Muller, d'Alès.

liberté, mais sans vulgarité ni familiarité. Ici, des sœurs sont sans façon déchaussées et assises sur le tapis ; là, d'autres participants sont confortablement installés sur des chaises. Un grand respect les uns pour les autres. On ne cherche pas à vanter sa marchandise et à « assimiler » les autres. Chacun garde son identité. Les catholiques prient à leur manière, les protestants selon la leur. Et quelquefois l'une et l'autre se confondent absolument. Beaucoup de cordialité ; de l'amabilité spontanée et naturelle, pas de sourire sur commande. On se tutoie au besoin et personne ne trouve à y redire. Du reste, dans un même groupe, d'une réunion à l'autre, tout peut changer. Tel jour, telle réunion est animée ou silencieusement fervente ; tel autre jour il ne se passe rien. Ce sont les eaux basses... en quelque sorte ! Bref, chaque fois on trouve une densité très différente de la présence du Saint Esprit. Quant aux réunions générales (tous les groupes d'une même ville ou d'un même région), elles sont tantôt très souples, très attentives aux impulsions, aux besoins de la base ; tantôt péniblement directives. Pour un peu le Saint Esprit serait mis au pas ! Jamais, en tous cas, d'effervescence frôlant le psychique ou d'agitations quasi pathologiques. Jamais, de ces prières hurlées sous prétexte d'être dites avec puissance ! Pas de ces incantations répétées et indécessamment insistantes : « Fais, Seigneur, ceci ; fais, Seigneur cela ». Quand des charismes se manifestent, par exemple des parlers en langues, cela se passe le plus simplement et le plus tranquillement du monde. Quant aux conventions, il faut y être allé pour se rendre compte de ce qu'elles sont, même si on n'est point toujours d'accord avec tout ce qui est dit, même si quelques attitudes peuvent étonner au premier abord, on ne peut pas ne pas être frappé par l'intensité de prière qui s'en dégage. Incontestablement, quelque chose et quelque chose de positif s'y passe. A moins d'être de mauvaise foi, il faut en convenir, les faits sont là.

Mais toutes les conventions, tous les groupes charismatiques sont-ils ainsi ? Ailleurs, ne tracent-ils pas des divisions entre ceux, les bienheureux, qui ont été baptisés dans le Saint Esprit et les autres qui ne le sont pas, ces pauvres demi-portions de chrétiens ? C'est possible. Mais ce n'est pas ce que j'ai pu voir et constater. Il se peut, en effet, qu'ailleurs, les choses se passent tout autrement et qu'un esprit sectaire se dessine sous le couvert du charismatique. Aussi, semble-t-il indispensable maintenant d'envisager les dangers possibles, d'analyser les réactions suscitées et d'examiner en quoi, finalement, le mouvement charismatique peut être stimulant.

H.-L. de Biéville

(1) Sur « le parler en langues », il faut lire l'étude du Docteur Madeleine Masure, médecin psycho-sociologue (Aimer et Servir, 3ème trimestre 74). Cette étude a été faite pour le Congrès de l'Union évangélique médicale (Dijon, mars 74).

LE PROTESTANTISME EN SUISSE

Certains exemples permettront de saisir quelque peu l'esprit du protestantisme en Suisse.

La première sainte cène évangélique à Zurich

Convaincu que la cène est un symbole (les zwingliens stricts disent : un mémorial) et non un sacrement au sens médiéval de ce terme, Zwingli n'hésita pas à en « désacraliser » la célébration. Il remplaça la somptueuse vaisselle sacrée utilisée par le prêtre par un plat et un gobelet de bois tels que les utilisaient les petites gens de l'époque. Nul doute que le petit peuple zurichois comprit d'emblée la signification de cette modification liturgique : la cène de Jésus est un repas dont la réalité doit être vécue dans la vie quotidienne.

Les Églises protestantes de la Suisse semblent avoir vite faussé compagnie à ce premier exemple ; elles en sont toutes revenues à l'emploi d'une vaisselle liturgique sans lien étroit avec celle de l'usage courant. On peut déplorer cette disparition précoce de ce qui aurait pu rester une caractéristique locale savoureuse et éloquente. Mais le symbolisme zwinglien a profondément marqué l'âme du protestant helvétique et l'habitude a prévalu presque partout ce célébrer la sainte cène quelques fois l'an seulement.

L'architecture religieuse.

Après ce que nous avons dit du dépouillement des sanctuaires adaptés au culte réformé, on comprendra que le plus sûr moyen de savoir si l'on est dans une région à majorité protestante ou catholique est d'entrer dans l'une des vieilles églises de la localité : au premier coup d'œil, on saura à quoi s'en tenir.

Mais on ne s'est pas contenté de débarrasser ces églises des statues et autres ornements liturgiques dont on ne voulait plus. On a complètement réorganisé la disposition des lieux. C'est manifeste à Saint-Pierre de Genève : dépossédé de sa fonction première, le chœur est garni de sièges disposés de telle sorte que tous les regards convergent vers la chaire du prédicateur. C'est encore plus évident à l'église Saint-Léonard de Bâle : au XVI^{ème} siècle, on a masqué le chœur par un mur et on y a aménagé des salles annexes. L'ancienne nef est ainsi devenue comme une salle de conférence, ce qui s'explique parfaitement dès le moment où la prédication constitue le moment essentiel du culte.

Dans de nombreux villages et villes de Suisse, on trouve,

d'autre part, des lieux de culte édifiés aux XVII^{ème} ou XVIII^{ème} siècles selon des principes typiquement protestants : temple de la Fusterie à Genève, temple de Saint-Laurent à Lausanne, temples de Waedenswil, Kloten ou Horgen. Le touriste leur préfère souvent des édifices d'aspect moins sévère, mais il faut les visiter pour saisir l'esprit du protestantisme suisse. Certains d'entre eux sont fermés en semaine. C'est une autre conséquence de la Réforme : Dieu pouvant être rencontré et prié partout, il n'y a pas de raisons de se rendre dans une église en dehors des heures où le culte public y est célébré.

Église et pouvoir politique.

En octobre 1522, Zwingli n'attendit pas d'être excommunié pour rompre avec son évêque. Il s'y savait acculé, mais il déposa sa charge ecclésiastique avant toute intervention épiscopale ou romaine. Fait significatif : son ministère de prédicateur lui fut aussitôt confirmé par le Petit Conseil (pouvoir exécutif) de Zurich. Il cessait ainsi d'être prêtre pour devenir, si l'on peut dire, fonctionnaire de l'État.

Cette procédure est tout à fait dans la manière de la Réforme suisse : presque partout, elle a été soutenue et prise en mains par le pouvoir civil. C'est la conception selon laquelle l'Église est faite des gens de l'endroit qui se réclament directement de Jésus-Christ, sans passer par la juridiction de quelque « pouvoir étranger », comme on dirait aujourd'hui.

A Genève, ce sont les magistrats qui ont décidé la Réforme ; mais Calvin s'était efforcé d'y maintenir fermement la distinction entre Église et État et de mettre en place un système ecclésiastique qui lui semblait reproduire celui de l'Église primitive.

La Réforme zwinglienne, elle, a pratiquement aboli les anciennes structures ecclésiastiques et a confié l'administration de l'Église aux organes de l'administration civile. C'est ainsi que, pendant longtemps, les pasteurs des principales Églises protestantes de la Suisse ont été nommés par l'État et ont émargé à son budget. C'est aussi l'État qui se prononçait en dernier ressort sur les questions religieuses d'une portée générale. Ce régime n'a pas entièrement disparu : les pasteurs vaudois sont toujours rétribués par l'État, au même titre que les juges et les professeurs d'Université ; dans les Grisons, l'Église est gouvernée par la fraction évangélique du gouvernement et du parlement cantonal.

Bernard Reymond

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km
Genève. Ouv. toute l'année. Confort,
chauffage. Tarif suivant quotient fami-
lial. Hors vac. scol. : Retraités
isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

PRISE DE CONSCIENCE ET FALSIFICATION

L'homme est un être de désir. Il est aussi un être de raison. Les Grecs nous l'ont appris. Toute l'histoire de la philosophie européenne témoigne de cette dualité et des difficultés qu'elle soulève. A la morale du plaisir (hédonisme) comme satisfaction immédiate du désir s'est opposé tout de suite la morale du bonheur (eudémonisme) qui implique l'intervention de la raison dans la satisfaction du désir. C'est comme fonction de connaissance que la raison, qui implique mémoire et anticipation, intervient pour régler la conduite dans les morales classiques. Cette fonction régulatrice apparaît à bien des contemporains comme abusivement répressive. D'où un retour très marqué en faveur de la spontanéité, et, par suite, à la satisfaction incontrôlée des désirs. Autant dire que la raison a mauvaise presse dans beaucoup de milieux.

NOTION DE CONSCIENCE.

Il en est un peu de même pour la notion de conscience, qu'elle soit considérée dans sa fonction morale, ou, comme prise de conscience, dans sa fonction de connaissance.

Pour les contestataires d'aujourd'hui la conscience morale n'est que le reflet de l'autorité abusive d'une société répressive, ou que le reflet de l'autorité du père, dont le fils, selon Freud, souhaite dès la petite enfance la mort.

Quant à la prise de conscience, source de toute connaissance, elle est aussi condamnée par les adeptes de Nietzsche. Celui-ci écrit dans *« Le gai savoir »*, si je ne me trompe : *« Tout ce qui devient conscient devient plat, bête, généralisation, marque du troupeau »*. C'est, évidemment, l'auteur inspiré qui s'exprime ici ; il vise spécialement une prise de conscience intellectuelle, passant par le langage, impersonnelle et sociale. C'est le mot d'un artiste. Il a trouvé des adeptes notamment chez les surréalistes qui trente ans plus tard préconisaient par exemple l'écriture automatique.

CONSCIENCE ET RÉALITÉ.

Mais Nietzsche va plus loin dans la contestation puisqu'il ajoute : *« Dès que l'on prend conscience, il se produit une falsification »*. Cette affirmation rigoureuse mérite d'être prise en considération, bien qu'elle appelle des réserves.

On pourrait lui opposer d'abord la guérison psychanalytique. Freud a montré comment certaines névroses pouvaient être guéries précisément par la prise de conscience des sources inconscientes de la névrose. Ce qui est, en somme, rétablissement de la vérité, et tout le contraire d'une falsification.

On pourrait lui opposer également la guerre aux préjugés, inconscients, souvent d'origine sociale. C'est le préjugé qui falsifie la réalité, et c'est la prise de conscience, souvent difficile, qui la rétablit dans son intégrité.

Il faut reconnaître, cependant, les dangers inhérents à toute

prise de conscience, qu'il s'agisse de la réalité objective, ou plus encore de la réalité humaine : la conscience de soi, la reconnaissance d'autrui. Trop facilement l'homme, cet être de désir, prend ses désirs pour la réalité. *« Ne travaillez jamais »*. *« L'imagination au pouvoir »*.

Selon Jean Lacroix dans un livre récent, *« Le désir et les désirs »*, ces derniers nous masquent le premier. Le désir serait fondamentalement désir du bonheur. D'où une étude très dense des utopies du bonheur, chez Rousseau, Saint-Simon, Fourier, le jeune Marx. Et une étude très riche des « désirs des jeunes ». On y voit très bien comment la prise de conscience des désirs masque la nature véritable du désir fondamental, qui, par de-là, le « désir de l'autre », ou le « désir d'être soi », ou même le « désir d'éternité », est Désir de Dieu : c'est chez Maurice Blondel, le philosophe de l'action, que la dialectique du Désir et des désirs aboutit à cette évidence. Si la prise de conscience est ici philosophie, il faut reconnaître que *« c'est à la philosophie d'établir d'abord sa propre insuffisance »*.

CONSCIENCE, MESURE ET DÉMESURE.

Quand il s'agit de Dieu, peut-être, en effet, toute prise de conscience est-elle falsification. Toute représentation est dénaturation. Toute traduction est trahison. Toute théologie évoque le baiser de Judas. C'est pourquoi la religion apparaît à l'un comme *« l'opium du peuple »* (Marx), à l'autre comme *« la névrose obsessionnelle de l'humanité »* (Freud).

Il n'est pas jusqu'à la lecture de la Bible qui ne risque de falsifier le message chrétien. On comprend en un sens que J. Chopineau renvoie dos à dos tous ceux qui, en raison d'une prise de conscience falsificatrice, utilisent la Bible comme un outil : les Charismatiques pour leur édification personnelle ; les Théologiens engagés, à des fins politiques ; les Institutionnalistes pour l'édification de la communauté ; les Doctrinaires, à des fins de construction théologique ; les Savants, structuralistes, linguistes, à des fins de laboratoire ; au profit des seuls Spontanéistes qui préconisent la lecture de la Bible pour elle-même, pour elle seule, avec, cependant, ce Bonheur subversif qu'elle apporte au lecteur. C'est en revenir à ce que l'on appelle en termes kantien une attitude précritique ; et c'est elle que vomissent, en principe, les C.C.C., c'est-à-dire les « Camarades Chrétiens Critiques », dont la première assemblée date des 7 et 8 juin derniers. Mais leur prise de conscience du christianisme à travers un engagement politique proclamé, n'est-elle pas elle-même falsification ?

L'avertissement de Nietzsche, qui ne résout aucun problème, reste, on le voit, inquiétant et fécond. *« Que celui qui est debout prenne garde qu'il ne tombe. »*

Ch. Willm

Note : les intertitres sont de la rédaction.

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS - GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet - 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Téléx : 22126

UN CONTE

Sur le chemin du paradis

Nous devons à l'obligeance de M. Jacques Rey de pouvoir publier, en ces jours d'été, ce conte rempli de finesse. Nous pensons qu'« Évangile et Liberté » peut se permettre de sortir de l'austérité coutumière pour donner à ses lecteurs quelques thèmes de réflexions faciles. Il reste, cependant, bien entendu que facile ne signifie pas dénué de profondeur et d'esprit.



Son cœur pur étroitement serré dans sa main, Hubert Lambert se mit en route pour le Paradis.

Hubert Lambert se sentait joyeux ; il quittait la Terre sans trop de regret, et sa bonne conscience, qui lui avait donné de la satisfaction durant toute sa vie, l'aidait encore présentement à gravir le dernier calvaire.

Le chemin était montueux, usé dans le schiste, aussi sec qu'un chemin de Judée, avec de douces petites potentilles d'or étalées sur le roc et qui grillaient au chaud soleil ; plutôt de petites fleurs d'or et du thym que de grands lys blancs ou de royales pivouines — car les humbles choses semblent fleurir aisément aux abords du Paradis. Vers le haut, un peu d'air chaud vibrail, et plus on montait, plus on pressentait la présence, encore invisible, d'un de ces panoramas triomphants, qui baignent dans la belle lumière glorieuse et fraîche du matin.

Pourtant, quand il arriva au sommet, Hubert Lambert se trouva devant un interminable mur en pierres, dans lequel, close et impénétrable, se voyait une porte cloutée, sous un auvent.

Son cœur pur bien serré dans sa main, mais qui battait un peu d'émotion, Hubert Lambert souleva le marteau.

St Pierre apparut aussitôt, son trousseau de clés à la main. Derrière lui, par-dessus ses épaules un peu voûtées, Hubert Lambert, qui était grand, aperçut un immense et merveilleux parterre de fleurs — ici du bleu, là du rouge, et vibrant de joie dans la lumière.

« C'est toi, Hubert Lambert, dit St Pierre. Je suis

content de te voir. » Mais il ne fit pas mine de l'introduire.

Un peu embarrassé, Hubert Lambert demanda : « Et... Et c'est là le Paradis ? ».

— « Là ? dit St Pierre en se retournant à demi. Non. Ce n'est que l'antichambre. Le Paradis est au-delà. Ceci est une fondation faite par quelqu'un dans ton cas. »

— « Dans mon cas ? » répéta Hubert Lambert étonné. Les fondations lui semblaient impliquer le rachat de quelque crime. Et quiconque était dans son cas, n'avait pas de crime à se reprocher.

Il jeta un regard sur son cœur, blotti dans sa main pareil à une fleur rouge. Chose étrange : ce cœur, qui lui avait paru si parfait, à présent, dans la lumière du Paradis, ne lui sembla plus d'une couleur aussi pure.

Et St Pierre ne le laissait toujours pas entrer.

Alors Hubert Lambert se décida à plaider sa cause.

« Pourtant St Pierre... » hasarda-t-il. Puis il se sentit un peu gêné d'avoir à faire son propre éloge et sans y être invité. « Pourtant St Pierre, je n'ai pas commis de crime ni de vol ; je n'ai maltraité personne, ni menti consciemment. J'ai travaillé, peiné, souffert et supporté comme tout le monde. Vois mon cœur pur. Ne puis-je pas entrer en Paradis ? »

...Par la porte entr'ouverte, des papillons sortaient, voletant curieusement autour d'eux.

St Pierre, appuyé sur la poterne, prit enfin la parole :

« Dieu pardonne les crimes, dit-il lentement, tu devrais le savoir. Il pardonne aux voleurs et aux paresseux — et peut-être même aux menteurs. Pour tout cela on paie là-bas sur la Terre, en bon argent comptant, car on vit dans la laideur de la faute, et l'on traverse les épines du remords... »

— « Alors ? dit Hubert Lambert déconcerté. Je ne comprends pas, St Pierre. »

Et, s'étant un peu détourné, il aperçut, soufflant péniblement derrière lui, son voisin Jan Heindricks, un homme taré, déshonoré sur la Terre à la suite de nombreux détournements. Hubert Lambert songea, avec une impression désagréable, aux égalités gênantes que cette loi de pardon risquait d'établir entre des gens de conditions morales très différentes.



DE DIETRICH
la grande marque
française

CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

— « Alors, Hubert Lambert, dit lentement St Pierre, alors, *il y a les choses que tu aurais pu faire* — sans doute vas-tu comprendre. »

L'instant d'après, Hubert Lambert se trouva assis sur un petit banc de pierre, en face du chemin montant.

Et des êtres surgissaient dans ce chemin qui passaient devant lui, le regardaient, et disparaissaient.

Hubert Lambert n'avait pas de peine à les reconnaître et, chaque fois, son cœur niché dans sa main, frémissait un peu.

D'abord ce fut sa mère, sa jeune maman d'alors, de quand il était petit. Elle portait une toupie et la considérait tristement. Il se souvint. Un jour, là-bas dans le temps, c'était l'anniversaire de sa mère. Hubert Lambert, parti pour lui acheter un cadeau, avait rencontré la toupie tentatrice, à l'achat de laquelle toutes ses économies passèrent.

Et la pauvre jeune maman soupirait.

Alors Hubert Lambert demanda anxieusement à St Pierre :

« Elle l'a donc su ? Elle l'a donc su ? »

Et, aux confins du Paradis, l'incident ne lui semblait pas puéril.

Mais sur le chemin schisteux, il reconnut le trottement de sa petite sœur Loulette qui montait en pleurant, essoufflée, le visage ruisselant de larmes, les cils trempés. « Hubert ! criait-elle de sa petite voix aiguë, Hubert ! attends-moi ! Je ne peux plus courir. Il est si tard. Je serai grondée ! »

Hubert Lambert se rappela ce jour-là aussi.

« J'aurais dû l'attendre, St Pierre, dit-il, car c'est vrai, je suis arrivé à temps, moi, avec mes longues jambes de collégien, et elle seule a été grondée. »

Et cela non plus, dans la lumière du Paradis, ne lui semblait pas puéril.

Deux ou trois chèvres maigrichonnes broutant le thym court et, derrière elles, un petit gars en sabots.

Hubert Lambert s'aperçut qu'il avait en main son « goûter » d'alors et le petit chevrier tournait vers lui de grands yeux clairs pleins d'envie. Il se souvint de ce regard. Mais il était trop tard pour réparer. Et le petit bonhomme passa, derrière les chèvres, par le chemin rocailleux, ses yeux tristes tournés vers lui.

« Oui ! oui, dit Hubert Lambert, je vois bien, St Pierre, j'aurais dû lui donner cette pauvre petite joie... »

Puis, s'en vint un chien, marchant sur trois pattes, la quatrième en lambeaux, et qui semait goutte à goutte un sang rouge et douloureux.

« J'étais très pressé ce jour-là, St Pierre, dit Hubert Lambert, j'aurais manqué une belle représentation au théâtre... Alors, je n'ai pas voulu m'arrêter pour la pauvre bestiole souffrante... »

Un jeune homme et une jeune fille, montant des deux côtés opposés, se croisèrent en face de lui. Ils s'arrêtèrent un instant. Mais une distance les séparait qu'une main aurait pu combler. Et ils passèrent en se

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
25-26 octobre 1975

Thème : CONVICTION ET TOLÉRANCE

Samedi 25 octobre

10 h : pasteur A. Maillot : Le Dieu pluriel de l'Ancien Testament.

14 h 30 : Madame Labrousse : Conviction.

17 h 30 : Évangile et Liberté.

20 h 30 : pasteur Georges Marchal : Le fait Schweitzer.

Dimanche 26 octobre

9 h : Madame Labrousse : Tolérance.

11 h : culte, pasteur Georges Marchal.

14 h 30 : pasteur Maillot : Église et Pluralisme.

17 h : départ.

regardant longuement ; ils passèrent, chacun de son côté de la vie.

« Que leur manquait-il, St Pierre ? demanda Hubert Lambert. Se sont-ils aimés ? Qu'est-ce qui les séparait ? »

— « Il leur a manqué une main amie pour les aider au bon moment. Les événements étaient contre eux et, seuls, ils n'ont pas su les vaincre. »

— « Oui, balbutia Hubert Lambert, je me souviens. Je les ai connus... »

Une vieille femme apparut sous la lourde chaleur du soleil, traînant un long fagot et trébuchant, si vieille, si faible, si cassée...

« J'avais mes beaux habits du dimanche, St Pierre, et c'était à la sortie de la messe. Tout le monde m'aurait regardé... Il y a des choses qu'on ne peut pas faire... »

— « Même quand elles sont justes, Hubert Lambert ? » demanda sévèrement St Pierre.

Assise sur une grosse pierre au bord du chemin, Hubert Lambert reconnut une petite bonne qui avait été à son service. Au loin, montant de la Terre, on entendait, par bouffées, dans le vent chaud et chargé de senteurs sèches, les éclats d'une fête de village.

La petite bonne pleurait, dans le lourd ennui du dimanche après-midi. « Et c'est la fête de chez nous ! » répétait-elle avec désespoir.

« Il aurait fallu lui donner congé, dites St Pierre ? C'était si difficile, j'avais invité un ami... »

— « Mais oui, Hubert Lambert, répondit St Pierre, mais oui, mais oui, il aurait fallu... »

Une autre jeune fille émergea de la montée, pieds nus celle-là, échevelée, aux abois, une angoisse sans nom peinte dans ses yeux brillants. Un homme la suivait, un vilain homme au regard bestial ; il la serrait de près ; elle s'encourait comme une bête traquée. Hubert Lambert sentit la sueur lui couler du front.

« St Pierre, dit-il, St Pierre, j'aurais dû la protéger.

Suite page 10 ➡

Mais je ne savais pas. On a peur, on n'ose pas, car on pourrait se tromper, ce serait ridicule... Mais dites-moi, St Pierre, dites-moi vite : Quelqu'un l'a-t-il protégée ? Qu'est-il advenu d'elle ? »

— « Cela je ne puis te le dire, Hubert Lambert. Ce que tu viens de voir est ta part dans sa vie. »

Et d'autres défilèrent, d'autres. Tous ceux qui demandaient une fleur et tous ceux qui demandaient un regard. Ceux qu'une main tendue aurait aidés, et ceux qu'une pensée généreuse aurait sauvés — rien qu'un peu de justice, rien qu'un peu de clarté. Et Hubert Lambert les avait laissé passer dans sa vie sans leur rien donner — parce qu'on ne sait pas, parce qu'on n'a pas le temps, parce qu'on n'ose pas ou parce que ce serait ridicule...

Puis, quand ils eurent tous disparu, avec leurs regards tristes, leurs mains vides, leurs besaces plates et leurs âmes déçues — et qu'au tournant de la route montante, Hubert Lambert ne vit plus que l'air chaud qui vibrerait dans le silence — St Pierre lui dit :

« Il faut *comprendre*, vois-tu, avant d'entrer au Paradis. As-tu compris, Hubert Lambert ? »

Et Hubert Lambert répondit : « J'ai compris, St Pierre, qu'on devrait toujours, dans la vie, emporter avec soi un rayon du Paradis, pour éclairer les petites choses de la route... N'est-ce pas cela, St Pierre ? ».

Et le vieux saint hochait la tête, semblait dire oui. — Mais, par-dessus son bras appuyé à la poterne, Hubert Lambert ne voyait toujours que l'antichambre de fleurs vives — et, au-delà, la porte lointaine et fermée du Paradis.

Alors il entendit quelqu'un toussoter à côté de lui et se retourna : c'était le voisin Heindricks, le voleur : minable, piteux, rongé par une vie de fautes et de remords, son cœur tremblant et frissonnant dans sa main. Ses pauvres yeux touchants de chien battu brûlaient de fièvre. Il était si faible, si faible que, en attendant son tour, il chancelait et vacillait sur ses jambes.

Alors Hubert Lambert se leva vivement et, d'une bonne voix chaude, l'enveloppant d'un regard adouci : « Prenez place, voisin, dit-il, vous semblez souffrant... J'attendrai bien debout, prenez ma place ! C'est la montée, sans doute, qui vous aura épuisé. ».

Quand Hubert Lambert leva les yeux, St Pierre avait disparu. Et là-bas, au-delà du jardin flamboyant de couleur, la porte enfin s'ouvrait sur l'immensité impalpable et bleue, noyée de lumière, dans la fraîcheur d'un éternel matin.

Entre deux rangs de roses trémières, son cœur très pur serré dans sa main, Hubert Lambert entra au Paradis.

L. Jeanclair

Note : ce conte est tiré d'un ouvrage intitulé : « *Suite en Mineur* » réédité en 1927 chez Desoer à Liège.

Voilà sept ans que M. Fernand Vidal acceptait la charge de l'administration d'« Évangile et Liberté ». Personne ne s'est rendu compte à quel point le service qu'il rendait au journal était grand. Personne, en effet, ne sait quelle astreinte représente ce travail sinon celui qui l'a fidèlement assumée. M. Fernand Vidal a donné à notre administration son cœur et son temps, souvent aussi celui que ses loisirs lui devaient de consacrer à sa famille ou à ses affaires personnelles. Qu'on le sache, il a administré « Évangile et Liberté » de chez lui — et non pas comme certains le pensent — de son bureau avec l'aide de ses secrétaires.

A l'instant où il « passe la main », il est juste que nous lui disions notre reconnaissance et l'amitié que nous lui gardons.

Il est remplacé par Madame Marcel Roman à qui nous disons : Bienvenue et bon courage.

On notera la nouvelle adresse de l'Administration :

Boîte postale 12 à : 69160 Tassin-La-Demi-Lune.

En page 2, la colonne administrative fera désormais mention de cette adresse.

Le compte courant postal reste inchangé.

Nous profitons de cette communication pour rappeler, une fois de plus, que tout chèque bancaire doit être libellé à l'ordre d'« Évangile et Liberté » sans autre mention (ni nom, ni adresse), faute de quoi nous avons des difficultés inutiles.

Rappelons, d'autre part, que tout changement d'adresse doit être signalé à l'administration *en temps voulu* (cela nous évite des recherches inutiles) et accompagné de *trois* francs. Cette somme sert à confectionner les nouvelles plaques adresse.

Enfin, est-il permis de rappeler aux abonnés de verser leur contribution dès la réception de la lettre annonçant la fin de leur abonnement ? Cela éviterait à la fois des frais de rappel, des soucis et du travail. Merci.

Évangile et Liberté

pam • pam

UNE RÉPONSE

A la suite de la parution de l'article de J.-M. Charensol : *Le cinquième évangile ou la naïveté*, nous avons reçu des éditions Métanoïa la lettre que nous publions ici.

M. Charensol ayant malmené les éditeurs il est juste que nous donnions à M. Gillabert, directeur de ces éditions, la possibilité de répondre. Il le fait, du reste, sans ménagement.

La partie est maintenant jouée. Nous nous arrêtons là.



Permettez-moi de vous dire la déception que j'éprouve à la lecture de l'article de M.-J. Charensol intitulé : *Le Cinquième Évangile ou la naïveté*, paru dans « *Évangile et Liberté* » du 7 juillet 1975

Passant en revue les publications confessionnelles susceptibles de rendre compte avec une certaine bienveillance des travaux qui sont publiés aux Éditions Métanoïa, je songeais tout d'abord à votre Journal. C'est vous dire que j'étais loin de m'attendre aux attaques dont est victime en particulier M. Philippe de Suarez.

L'article de M. J.-M. Charensol, qui vient après ceux de la presse réactionnaire de diverses tendances, est le résumé et le dénominateur commun d'idées toutes faites : des poncifs, des affirmations gratuites, des généralités vagues, des jugements sommaires, des sentences arbitraires, etc... Quelques exemples : *On ne parle bien, et avec autorité que de ce qu'on ignore... Il propose des ouvertures alléchantes... Un raccourci assez léger. Un évangile se faisait particulièrement remarquer par la sobriété de sa gnose. Les prétentions des auteurs de Métanoïa sont ridicules et puériles... La gnose pré-chrétienne et chrétienne est maintenant fort bien connue.* (M. Charensol a de la chance). Et cette définition : *Son idéologie (celle de la gnose) oppose de façon pessimiste l'esprit au corps, la lumière aux ténèbres... La traduction est bonne encore que faite avec peu de sens critique. L'ouvrage, malgré son apparence soignée, est mal construit, une sorte de fondamentalisme copte, etc... etc...*

Et cette exécution superbe : *L'intérêt principal de l'Évangile selon Thomas est de nous faire mieux connaître le stade ancien d'une des idéologies dont les premiers chrétiens ont eu le plus à garder* (il faut sans doute lire (se) garder).

Et l'exemple final (log. 114) pris dans une mauvaise traduction, alors que M. Charensol a sous les yeux celle de Philippe de Suarez. Le critique rapetisse tout, nivelle tout, ramenant tout à sa mesure : la naïveté dont nous accuse cet entrepreneur de démolition devient dans sa bouche un compliment.

Tout cela est infiniment triste et indigent. Tout cela montre la misère dans laquelle se débattent les partisans d'une « critique réformatrice » qui se veut avancée.

Dois-je vous dire que le compte rendu des travaux de Métanoïa n'est qu'un signe parmi d'autres de cette grande misère de la « critique réformatrice » qui manque de conviction et de courage. Prenons le numéro précédent d'« *Évangile et Liberté* » qui tente une sorte de réhabilitation d'André Gide. L'initiative est heureuse. Mais le résultat ! Nulle part je n'ai trouvé ce qui me paraît être la grande novation de Gide, c'est-à-dire la dissociation de l'enseignement de Jésus d'avec celui de Paul de Tarse. Car Gide s'étonne dans son journal que

le protestantisme, en repoussant les hiérarchies de l'Église, n'ait pas repoussé du même coup les oppressantes institutions de Saint Paul, pour ne relever plus que des seuls Évangiles (1). Plus tard, il écrit : *Ce n'est jamais au Christ, c'est à Saint Paul que je me heurte et, c'est en lui, jamais dans l'Évangile, que je retrouve tout ce qui m'avait écarté* (2). Ne voulant plus connaître que le message de Jésus, il écrit encore : *Entre lui et moi, je tiens Calvin ou Saint Paul pour deux écrans également néfastes. Ah ! si le protestantisme avait aussitôt su rejeter Saint Paul ! Mais c'est à Saint Paul, non au Christ que précisément Calvin s'apparente.* » (3). Enfin, il y a toute *La Symphonie Pastorale*, où le pasteur, alias Gide, défend cette grande idée qu'il résume en disant catégoriquement : *Simplement, entre le Christ et Saint Paul, je choisis le Christ* (4).

Pour n'avoir pas osé aller tout de suite au fond des choses « *Évangile et Liberté* » devra dans quelques années faire une nouvelle réhabilitation de Gide. Sa rédaction jugerait-elle les lecteurs trop puérils pour supporter maintenant une critique réaliste, exigeante et lucide ?

Est-ce que la pointe avancée d'un christianisme qui se veut libéral ne serait pas le stade le plus poussé d'une sorte de déliquescence qui n'a plus de nom dans aucune langue ? Mais avant de faire la deuxième révision du procès de Gide, « *Évangile et Liberté* » aura à entreprendre la révision du procès de Thomas. Du reste, le mot *procès* est bel et bien sous la plume de M. Charensol. Désormais ce Monsieur est au procès de l'Évangile selon Thomas ce que l'évêque Cauchon était à celui de Jeanne d'Arc. Et ce qui est d'une gravité sans nom c'est que ces choses se passent en 1975 dans un journal chrétien qui affirme : « *la constante nécessité d'une critique réformatrice* ».

Tout ne serait pas irrémédiablement perdu si ce journal avait le courage de revoir sur-le-champ ses positions comme on se fait pardonner une offense tout juste après un mouvement d'humeur. Cependant, le pardon n'est pas à adresser aux auteurs de Métanoïa, pour qui les tempêtes ne sont que des épreuves de fidélité, mais bien à celui qui est réellement offensé dans l'affaire : JÉSUS.

Ne pas ressentir au fond de ses entrailles que les paroles de Jésus dans Thomas sont authentiques, débarrassées de ce messianisme conquérant qui depuis deux mille ans nous vaut tant de mal, rattacher ce message unique à une vague idéologie dont les chrétiens ont eu à se garder, c'est faire montre de la plus grande indigence. Et cette condamnation qui se veut sans appel est intitulée : LE PROCES.

M. Charensol ne croyait pas si bien dire ! Seulement en faisant le procès de l'Évangile selon Thomas, il nous montre que le visage de Jésus tel qu'il ressort de cet Évangile lui est voilé, hermétiquement étranger. Qu'il le soit aussi pour tous les lecteurs d'« *Évangile et Liberté* » c'est ce que je ne veux me résoudre à accepter et j'attends, avec l'impatience que vous pouvez deviner, votre lettre qui me dira si le faible espoir que je nourris encore d'une réparation à la mesure de l'offense n'est pas vain.

Bien à vous,
Émile Gillabert

1. Journal. La Pléiade p. 96.
2. Journal. La Pléiade p. 599.
3. Journal. La Pléiade p. 300.
4. Symphonie Pastorale, Gallimard.

A propos du livre de Michel VIOT

Ce n'est pas de la même manière que Laurent Gagnebin que j'ai lu le livre de Michel Viot : « Chrétiens sans Religion » (1). L'analyse que le pasteur de l'Église luthérienne des Billettes fait de la situation présente de la chrétienté me semble profondément juste. Il y a dans l'Église des facteurs de désagrégation. Les Églises ne sont plus le lieu du rassemblement des fidèles, mais celui de leurs divisions. Lutter contre ce mécanisme n'est pas s'opposer à un pluralisme de bon aloi.

Nécessité de la vulgarisation.

Il est remarquable que l'auteur de ce pamphlet, qui est aussi un essai, ait réussi à développer son point de vue en tenant compte à la fois du contexte du protestantisme et de celui du catholicisme. C'est là un tour de force qui, à lui seul, devrait donner à cet ouvrage une large audience.

Peu importe la fréquence des citations pontificales si elles sont intéressantes, peu importe que l'auteur ne se réfère pas directement aux textes de Barth, Tillich ou Bonhoeffer dans la mesure où il reste fidèle à la ligne directrice de leur pensée. Le protestantisme français a moins besoin aujourd'hui de spécialistes que de vulgarisateurs. Or, vulgariser c'est inévitablement schématiser. Michel Viot a entrepris cette tâche difficile sans tomber dans la caricature.

Conséquences de la christolâtrie barthienne.

En s'opposant au christocentrisme excessif de Barth qui l'a conduit à confondre création et rédemption, Michel Viot met le doigt sur la faille d'un système imposant qui s'écroule. Aucun des disciples français de Barth n'a été en mesure de rendre compte de l'ensemble de son œuvre. On ne peut donc pas

reprocher au pasteur Viot de s'appuyer sur les travaux du père Bouillard qui est encore le meilleur spécialiste de la question.

A partir du moment où toute connaissance de la volonté de Dieu passe obligatoirement par Jésus-Christ, toute justification du rôle de l'État doit venir de l'Évangile. L'État et l'Église sont alors deux instruments voulus de Dieu et qui ont un rôle parallèle. Mais l'Église, seule gardienne du dépôt de la foi, finit par avoir le pas sur l'État dont elle détermine la mission. Chaque chrétien cherche dans les Écritures des indications précises pour justifier ses choix politiques. En bonne logique le refus de toute théologie naturelle, de toute révélation en dehors de Jésus-Christ aboutit au césaro-papisme, à une nouvelle ère constantinienne qu'elle soit de droite ou de gauche.

Dénoncer avec vigueur cette situation, c'est aller à contre-courant des tendances qui prévalent pour l'instant dans les Églises et s'attirer les foudres de tous ceux dont le jeu est démasqué. Michel Viot s'exprime avec assurance, mais sans condescendance ; avec force, mais sans triomphalisme ; avec chaleur, mais sans passion. Ses propos sont incisifs, mais jamais malveillants.

Un hobereau allemand.

Le second théologien qui est mis au banc des accusés est Dietrich Bonhoeffer. L'analyse que ce dernier a faite d'un monde de plus en plus sécularisé où la religion n'aurait plus de place m'a toujours semblé fautive. J'en dirai autant du christianisme aréligieux qu'il préconise comme remède. L'œuvre de Bonhoeffer a été malheureusement inachevée pour les raisons que l'on sait. Les considérations que ce hobereau nous a laissées sur la vie de l'Église et sur le culte me laissent aussi froid que je l'imagine lui-même au fond de sa cellule méprisant la peur de ses compagnons comme le révèlent ses lettres de prison.

Les pages les moins fortes.

La critique à laquelle Michel Viot se livre de Paul Tillich me semble plus superficielle. L'évêque anglican Robinson lui a rendu un mauvais service en lui laissant croire que Tillich réduisait la transcendance divine à la seule intériorisation psychologique de Dieu. Il ne s'agit plus ici de vulgarisation mais de déformation. Les pages les moins bonnes de « Chrétiens sans religion » concernent justement un auteur qui a cherché à réhabiliter le concept de religion. Dieu nous appelle et il nous faut répondre à cet appel. La religion est la réponse de l'homme à l'appel de Dieu.

Si Michel Viot admet le caractère relatif des affirmations spatiales au sujet de Dieu, je ne vois pas pourquoi il tient davantage à une dimension plutôt qu'à une autre. Que Dieu soit en haut ou dans les profondeurs, qu'importe ! En tant que luthérien traditionaliste il aurait pu mettre en avant le fait que Tillich préfère parler de Dieu comme « réalité ultime » plutôt que comme « personne ». La critique de la notion de personne dans le dogme trinitaire devrait avoir une incidence beaucoup plus grande pour un orthodoxe éclairé qui reconnaît l'importance des travaux exégétiques et historiques du siècle dernier et salue la piété des anciens libéraux.

J'ai interprété, pour ma part, le choix de Louis Pauwels — qui se déclare non chrétien — pour rédiger la préface comme un signe de largeur d'esprit et comme une volonté de dialogue.

Pas de politique tirée de l'Écriture.

Michel Viot ne dénonce pas un système politique plus qu'un autre, mais la philosophie matérialiste qui sous-tend tel système. La citation que Laurent Gagnebin fait de Berdiaeff me semble particulièrement discutable. Il n'y a pas de système social qui soit plus conforme au christianisme qu'un autre. Il n'y a pas de politique que l'on puisse tirer de l'Écriture Sainte. Aucune organisation politico-sociale ne nous permettra de

nous rapprocher du Royaume de Dieu. Bien entendu cette constatation ne doit pas nous empêcher de rechercher ardemment tout ce qui va dans le sens du progrès social.

Le système dit libéral est souvent faussé par le fait que la libre concurrence ne s'exerce pas toujours loyalement et que la recherche excessive du profit finit par prendre plus de place que la défense des libertés. Le système socialiste n'aboutit pas, lui non plus, à plus d'égalité avec un éventail des salaires qui est encore plus vaste qu'ailleurs et un marché noir qui est érigé en institution. La bureaucratie, toujours soucieuse de ses prérogatives et de ses privilèges, est la plaie des pays socialistes qui font un pont d'or aux seuls fonctionnaires de l'armée et de la police pour des raisons faciles à imaginer. De fait, nous vivons dans une société qui n'est pas complètement libérale, puisque les interventions de l'État sont nombreuses, ni non plus socialiste en dépit de l'importance des entreprises nationalisées et du secteur public qui a tendance à se développer. L'opposition radicale capitalisme-socialisme ne tient plus dans notre contexte européen.

Structures et mentalités.

Marx en prédisant le dépérissement de l'État a commis une incommensurable erreur. Je me demande comment on peut encore accorder quelque crédit à un théoricien qui s'est aussi lourdement trompé. Les hommes ne sont pas à la hauteur des sociétés qu'ils imaginent.

Personne n'a le monopole de la justice sociale. Tel régime politique ou économique qui convient à un pays ne convient pas à un autre. Ce n'est pas en changeant les structures que l'on changera les mentalités. Ce n'est pas en prônant la lutte des classes qu'on développera le sens fraternel dans l'Église et dans le monde.

Réexaminons nos choix.

Vous vous sentirez interpellés par « *Chrétiens sans religion* », un livre qui vous obligera à réagir, à réfléchir, à réexaminer vos choix. Vous pourrez alors pardonner à Michel Viot quelques coquilles et même quelques approximations. Chacun pourra prolonger les lignes de ce livre qu'il faut lire parce qu'il est le témoignage d'un homme qui sait ce qu'il croit et où il va. Une telle lecture vous sera salutaire même et surtout si vous n'êtes pas d'accord avec l'auteur.

Philippe Vassaux

CORRESPONDANCE

Réponse de Louis Evelyn à la lettre de Jean Chavaner (« *Évangile et Liberté* », 7 juillet 1975)

Je vous remercie de votre fraternelle écoute de ma pensée et de la sympathie que j'y devine.

Notre résistance à Dieu est à la fois consciente et inconsciente, comme presque tout en nous. Nous prenons de telles précautions (conscientes) pour demeurer inconscients qu'il est difficile de démêler l'un de l'autre. Depuis Freud, nous savons qu'il ne faut pas nous contenter « d'examen de conscience » : il faut faire des examens de subconscience, et alors nous apercevons tout ce qu'il y avait de voulu, de cherché, de calculé dans nos oublis, étourderies, maladroites, fautes et crimes « par imprudence ».

Certes, notre civilisation est organisée pour que distractions et évasions nous empêchent ou nous dispensent d'écouter la « voix intérieure ». Mais c'est l'homme qui a fait cette civilisation à l'image de sa « terrible » tendance au refus, à la paresse, à l'égoïsme.

Et même, il faut reconnaître dans l'homme l'existence d'une perversité, d'un goût du mal pour le mal, la joie de détruire et de nier, la rage d'anéantissement, le désespoir préféré et entretenu. L'homme est tenté de croire qu'il se retrouvera mieux, qu'il se savourera à l'état pur, en se soustrayant à toute influence, en se retranchant dans la solitude, en se refusant à tout don. « C'est mon odeur, elle est mauvaise, mais c'est la mienne. C'est mon sort, il est pénible, mais au moins je n'ai besoin de personne pour le supporter. »

Mais en même temps, je reconnais que la voix de Dieu n'est jamais entièrement étouffée, ni le refus de l'homme jamais définitif. Il se peut qu'un être résiste toute sa vie à une grâce de présence, à une proposition de tendresse, de pureté, de joie et d'amour qui a donné à son existence toute sa saveur, toute sa fécondité — et à laquelle il n'a jamais voulu s'ouvrir, et, cependant, qu'il sente à l'heure de sa mort qu'il va la perdre pour la première fois et pour toujours — et que le choix enfin s'impose, qu'il avait toujours retardé.

Vous voyez que nos pensées ne divergent pas tellement et j'espère que nos chemins se croiseront aussi un jour.

Louis Evelyn

A propos de l'éditorial du 7 juillet

...Je vous félicite pour votre éditorial dans le numéro du 7 juillet. Vous soulevez le problème essentiel qui, à force d'être devenu banal, est trop facilement rangé parmi les bibelots, certes beaux, mais somme toute inutiles.

« Défends ton droit »... « Défends les droits des autres... » — ce qui n'est que de l'égoïsme par procuration qui justifie, excite et stimule d'autres égoïsmes... quelle dérision en face du Sermon sur la montagne !!

(...)

La seule chose qui me froisse dans votre éditorial c'est la phrase finale : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (expression mosaïque) à laquelle Jésus oppose : « Aimez-vous les uns les autres comme MOI je vous ai aimés » ou encore : « Vous avez entendu qu'il a été dit... mais moi je vous dis... ».

Tant que nous n'aurons pas compris la fondamentale et radicale révolution que Jésus a accomplie parce que « Commandement nouveau », nous pataugerons toujours dans le même borborygme — car cela va très loin.

W. Théremin

A propos du « chapeau » précédant la « réponse du pasteur M. Viot » (*Évangile et Liberté*, 21 juillet), nous avons reçu une lettre anonyme nous faisant remarquer une faute de français. Nous aurions été infiniment plus reconnaissant à l'auteur de cette lettre s'il n'avait pas omis de signer, donc de dire qui il était...

C.A.R.T. — 30250 SOMMIERES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul. famil. ou groupes. Accueil, séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

FAITES ABONNER VOS AMIS
A
ÉVANGILE ET LIBERTÉ

En souvenir du pasteur Henri Manen

Le Pasteur Henri Manen n'est plus de ce monde ; il a été enseveli à La Pervenche le samedi 9 août.

Débordant de vitalité, jusqu'à ces derniers jours, alerte de corps et d'esprit, il paraissait destiné à une longue vieillesse active et généreuse. Le cœur rempli d'étonnement et de tristesse nous pensions avec affection à Madame Manen, à ses enfants, à tous les siens.

La place nous manque pour évoquer son ministère dans le Gard d'abord, ensuite à Rouen, à Mulhouse, à Aix-en-Provence pendant la guerre et de nouveau à Mulhouse après la libération, puis à Marseille-Provence et à Marseille-Tilsit plus récemment, à La Pervenche où il s'était retiré pour continuer à servir. Il faudrait parler de son œuvre littéraire si variée, de ses travaux historiques ; d'autres s'y emploieront. Je voudrais simplement dire quelques mots de l'homme, du pasteur, de l'ami.

Henri Manen était le gendre du Pasteur A.-N. Bertrand. Si ces deux hommes se ressemblaient à bien des égards, ce n'est point que le plus jeune ait imité son aîné, mais parce qu'ils étaient de la même trempe, appartenaient à la même famille spirituelle. Ils étaient nés l'un et l'autre dans des foyers pastoraux marqués par le libéralisme du midi de la France qui avait une tonalité particulière. *« Ce mouvement, écrit H. Manen dans l'ouvrage qu'il a consacré à son beau-père, fut le fruit du Réveil, en réaction contre le rationalisme et l'intellectualisme »... « Comme nous sommes loin, avec ce milieu libéral, du rationalisme desséché, ou des débordements du piétisme. »*

A.-N. Bertrand et H. Manen ont été imprégnés dès l'enfance par ce libéralisme évangélique respectueux de la liberté des autres, pour lequel la vie est plus importante que les doctrines et pour qui la vérité ne saurait s'épanouir là où manque l'amour fraternel.

H. Manen a été, avant tout, pasteur. Dieu l'avait appelé à transmettre l'Évangile. Transmettre l'Évangile, c'était d'abord, pour lui, aimer ses paroissiens, mais aussi ces hommes et ces femmes que Dieu plaçait sur son chemin. Parce qu'il les aimait, il leur annonçait et leur révélait l'amour de Dieu. Il y avait dans sa prédication et dans sa cure d'âme, une extraordinaire chaleur humaine. Communier dans la foi sans communier dans l'amour fraternel était pour lui impossible.

Être pasteur c'était aimer ses paroissiens, c'était tout autant aimer les siens, sa femme, ses enfants, vivre avec eux sous le regard et la conduite de Dieu. Dans son cœur il n'y avait pas conflit de devoirs ; l'amour pour les siens et l'amour pour ses paroissiens étaient un.

H. Manen a été un fidèle pasteur qu'aucune considération humaine, aucune menace, ne fit jamais reculer lorsque l'honneur de Dieu était en jeu.

Pasteur à Aix pendant la guerre il assumait l'aumônerie de la petite communauté de chrétiens d'origine juive du camp des Milles où étaient internés des étrangers non aryens. Lorsqu'en août 1942 eurent lieu les massives déportations vers les camps de la mort, H. Manen s'imposa de vive force auprès des autorités ; avec courage et acharnement il lutta

jour et nuit et parvint à sauver de nombreuses vies humaines. J'aimerais pouvoir reproduire tout le récit bouleversant qu'H. Manen a fait des journées et des nuits qu'il a passées au camp des Milles. En voici quelques extraits qui, mieux que ce que je pourrais écrire, nous rendent vivant et proche notre ami :

« La nuit est venue. C'est hallucinant. J'ai chronométré. En trente secondes se décide maintenant le sort d'un homme. Détresse, humiliation, dégoût, indignation, écœurement, infinie tristesse. Des ruines, des vies piétinées, des taches ineffaçables, des crimes inexpiables. Le témoignage de son Église sous la Croix, au camp des Milles, Dieu l'a fait fidèle et digne d'être conservé. Le témoignage d'Israël, Dieu l'a fait grand et émouvant. Tout ce peuple a souffert avec dignité, avec vérité, avec humilité, avec grandeur... Sens de la fraternité et de l'entraide générale. Communion intime et frémissante que j'ai eue avec le Rabbin. »

Racontant un culte dans le camp, il note rapidement :

« La réalité de l'Église, la réalité de la prière. La réalité de Dieu : « Un homme ne vaut-il pas mieux qu'une brebis ? ». Je le leur répète de la part de Dieu. Ils sont moins que du bétail pour les hommes, mais pour Dieu ils valent infiniment plus que tout et parce qu'ils sont sous la Croix, ils sont le trésor de Dieu et le trésor de l'Église ; qu'ils portent précieusement dans des vases fragiles et terrestres le précieux trésor des saints et des martyrs afin d'obtenir un jour la couronne de gloire. Notre communion est immense. Je dirai même qu'elle est paisible. Je reçois individuellement mes paroissiens. Leur fermeté et leur foi. L'un d'eux me dit : « Vous écrirez à ma femme et lui direz que je suis parti avec optimisme en Dieu. »

Accalmie dans la tourmente. La communauté E.R.F. d'Aix et la communauté du camp des Milles sont réunies pour le culte le 16 août :

« Il n'y avait qu'une seule épreuve et qu'une seule foi. Et cela Dieu nous a donné d'en faire à cette heure l'expérience saisissante. Aucun de nous ne songeait qu'il y avait entre nous des nationalités et des Églises particulières différentes. Que de confessions chrétiennes étaient représentées là, mais elles étaient vraiment confondues. Ce culte restera pour nous dans sa pauvreté et dans son humilité, le culte de l'Église œcuménique.

Nous ne l'oublierons pas : d'un côté les hommes s'acharnant avec tous les procédés, toutes les méthodes, toutes les diableries de la violence pour séparer, pour opposer, pour « cribler » et pour torturer des hommes, et de l'autre côté, la force tranquille de Jésus-Christ abattant nos murs de préjugés, d'incompréhension, d'ignorance, faisant de nous tous paisiblement un seul peuple. Le triomphe définitif sera à cet amour, nous pouvons en témoigner puisque nous avons déjà vu, dans notre dignité et dans nos ténèbres, cet éclair du Fils de l'Homme. »

Le visage tourné vers la lumière de Jésus-Christ, nous disons merci à Dieu de nous avoir donné Henri Manen et son témoignage qui demeure.

Marc Donadille

Il est peu de protestants qui ne connaissent le Musée du Désert dans les Cévennes — disons avec la poste : au Mas Soubeyran, commune de Mialet, département du Gard. C'est un musée d'histoire protestante ; c'est aussi, chaque année, le 1er dimanche de septembre, le lieu d'un rassemblement qui est sans doute le plus nombreux et le plus populaire du protestantisme français. L'Assemblée de cette année, le 7 septembre, a précisément pour thème « L'Esprit du Désert ». Qu'est-ce donc que le Désert ?

Le désert c'est d'abord une période historique, celle qui s'est ouverte en 1685, sous Louis XIV, par la révocation de l'Édit de Nantes. Les temples étaient démolis, les pasteurs chassés hors de France ; aux simples fidèles l'exercice public de leur religion était interdit. Pour célébrer leur culte, ils devaient se réunir dans quelque coin caché des campagnes. Que l'Assemblée fût dénoncée et surprise, les hommes étaient condamnés aux galères, les femmes jetées à la Tour de Constance, le prédicant exécuté. Pendant tout le temps que durèrent les persécutions tantôt violentes, tantôt larvées, le Désert, ce fut, pour les Protestants, cette solitude de ravins, de garrigues, de rochers où leurs assemblées trouvaient refuge ; ce fut cette clandestinité où avait dû entrer leur Église.

Mais l'image du Désert était chargée, pour eux, d'une signification bien plus profonde, car c'était la Bible même qui la leur apportait, à la fois comme un avertissement et comme une assurance. Le Désert est partout présent dans la Bible, enveloppant les champs fertiles et les villes, les jardins et les eaux courantes, lieu de tribulations, mais aussi de grâce ;

de doute, mais aussi de foi. C'est par la foi que les Hébreux de l'Exode avaient quitté l'Égypte idolâtre pour s'enfoncer dans le désert. Dieu les y avait fait cheminer pendant 40 années, 40 années de révolte et d'humiliation, pour leur faire atteindre enfin la Terre promise. Et au livre de l'Apocalypse, n'était-il pas écrit que la femme couronnée d'étoiles, qui est la figure de l'Église pour échapper au dragon, avait dû s'enfuir au Désert, où Dieu lui avait préparé un refuge ? Il n'est pas dépourvu d'étrangeté, quand on y réfléchit, que la géographie de la Judée ait ainsi transmis aux Protestants de France un paysage spirituel qui les a marqués, qui continue à les marquer : le Désert, c'est le lieu où la foi est mise à l'épreuve par l'angoisse de la solitude, mais aussi où, mieux que dans la fausse sécurité du monde, la foi peut se mettre à l'écoute de la Parole. Tel est l'Esprit du Désert.

Ceux qui, n'ayant pas visité le Musée depuis plusieurs années, y sont retournés ces temps-ci, ont pu être frappés de certains changements. L'entrée se fait maintenant par des ruelles tortueuses, on traverse une cave dont les voûtes n'ont point bougé depuis trois siècles, on gravit l'escalier même qu'a dû gravir Rolland, le chef camisard. C'est comme si le Musée avait voulu s'intégrer davantage au vieux village cévenol. Mais c'est d'une autre nouveauté que nous voulons parler : non loin de la pièce d'accueil, une salle regroupe maintenant des images et des documents concernant l'apparition de la Réforme au XVI^e siècle. Eh quoi, dira-t-on, le Musée du Désert va-t-il déborder de sa période spécifique ? Nous croyons, pourtant, que cette salle de la Réformation est essentielle pour donner au Désert la plénitude de son sens : c'est

*Madame Henri Manen,
Monsieur et Madame Jean-Henri Dollfus,
leurs enfants et petits-enfants,
Monsieur et Madame Marc Eissen et leurs
enfants,
Monsieur et Madame Jacques Manen et
leurs enfants,
Monsieur et Madame Bertrand Manen et
leurs enfants,
Monsieur et Madame A. Vier-Manen
ont la tristesse de faire part du décès du*

Pasteur Henri MANEN

le 8 août, après une brève maladie.

*Dans les jours de bonheur sois
heureux,*

*Dans les jours de malheur
réfléchis.*

Ecclésiaste 7, 14

La Pervenche

Saint-Julien-du-Gua

07190 Saint-Sauveur-de-Montagut

Il n'a pas été envoyé de faire-part.

comme si le Musée avait voulu s'intégrer davantage à la Réforme de Luther et de Calvin. Car tous les faits historiques qu'il commémore — la guerre des camisards, les assemblées clandestines, les souffrances des galériens, et des prisonniers — toute cette histoire ne se comprend que par référence à la foi de ceux qui la vécurent. Il importerait peu de savoir ce que fut leur combat si l'on voulait ignorer pourquoi ils combattirent.

Émission du dimanche
3 août sur France-Culture,
par le Comité protes-
tant des Amitiés fran-
çaises à l'étranger.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

*H. de Biéville, aumônier des Hôpitaux,
Lyon.
M. Donadille, pasteur, Marseille-Pro-
vence.
L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de
l'Ame.
E. Gillibert, directeur des éditions
Métanoïa, Marsanne.
L. Jeanclair, alias feue Mme Lucy
Marissiaux-Chauvin.
F. Juston, ouvrier avicole, Romans.
B. Raymond, aumônier des étudiants,
Lausanne.
Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.
Ch. Willm, professeur, Paris.*

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

CONTRASTES FUGITIFS

Le pâtre-de-toujours fait entrer et sortir son troupeau sans qu'il s'écrase à la porte. Il l'éloigne des terrains marécageux et le conduit le long des eaux courantes. Il allonge le pas sur les parcours trop riches. Il a prévu l'étape, la halte sèche pour les corps brûlés par la marche et l'heure de l'abreuvoir chaque jour de transhumance.



Le pâtre-de-toujours sait quelles vieilles brebis s'échapperont obstinément pour aller camper la nuit sur le même terrain que l'an passé. Il connaît les mères sans agneaux, et les agneaux rudoyés. Il fait attention, car loin de son regard, la bête qu'il a soignée risque d'être attaquée mortellement par un chien jaloux.

VIENT DE PARAÎTRE

SETE 1974

Les études données aux « Journées de Sète » 1974 par le professeur André Malet : « Théorie de la mémoire » — « Les évangiles comme écran entre Jésus et nous » et par le pasteur Louis Simon : « La prière non religieuse chez Luc » — « L'utopie de la résurrection dans le Nouveau Testament » viennent de paraître.

On se les procure auprès de Paul Richardot, 27, avenue Paul-Cézanne — 13100 Aix-en-Provence.

Prix envoi franco : 12 francs.

Chèque postal : P. Richardot, Lyon 64-99 M ou chèque bancaire.

Le pâtre-de-toujours tient à honneur de ne pas s'asseoir, tant que son troupeau n'est pas totalement calmé et groupé au point choisi pour la nuit. Ne croyez pas qu'il écorche son troupeau ; c'est son troupeau qui lui casse les pieds (1) à chaque défilé sur la route de la vallée. Les ours et les loups ont disparu, mais pas les émotions fortes. Quel choc de retrouver ses bêtes sur les deux côtés d'une voie ferrée ! C'est arrivé à l'un de mes amis, vrai berger, fils de berger, une nuit, quelque part sur les confins du Luxembourg.



Sur une colline de vieux granit, j'ai vu cet été des piquets tout neufs, des barbelés brillants, des pierres qui bougeaient. Mais non, ce n'étaient pas des pierres mais des moutons, trottant menu dans tous les sens. Ne croyez pas que le propriétaire soit à blâmer, il fait ce qu'il peut pour vivre. En des temps lointains, le patriarche Jacob fit bâtir des cabanes pour ses troupeaux à Succoth. La différence n'est pas seulement technique, elle est plus ample.



Derrière ces beaux barbelés soigneusement tendus, nous voyons de la laine, nous devinons de la viande, ce qu'on appelle une charge correcte à l'hectare, mais nous ne rencontrons plus vraiment, ni troupeaux ni berger.

En serait-il ainsi dans la vie ?

François Juston

(1) Au propre et au figuré.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL ■ 89e ANNÉE ■ No 16 ■ Lundi 15 septembre 1975

LIBERALISME ET INDIVIDUALISME

par Francis Muller

Au XIXe siècle, on évoquait l'individualisme protestant avec une nuance de fierté. Notre époque a tendance à le considérer comme une maladie honteuse. Cette évolution se situe dans un contexte de civilisation. Comme le diagnostiquait Albert Camus, « *la vraie passion du XXe siècle, c'est la servitude* ». Se libérer de ses libertés est en fait une subtile tentation ; abdiquer ses droits a pour corollaire l'atténuation de ses obligations. Le conformisme est un confort : il suffit de se laisser bercer par des slogans, de s'inféoder à une idéologie, de s'en remettre à un déterminisme sociologique. Le conditionnement politique à l'Est, l'abrutissement publicitaire à l'Ouest ont suscité un esprit (?) moutonnier. Même le non-conformisme, la révolte et la violence relèvent davantage de la manipulation et de consignes aveuglément suivies que de réflexions et de décisions personnelles.

Il n'est pas étonnant que dans un monde où « *l'individu se meurt et se noie dans le nombre* » (Paul Valéry), le protestantisme ait perdu lui aussi la véritable signification d'une communauté chrétienne pour s'adonner à l'effervescence collective du charisme ou à une ecclésiologie totalitaire, préoccupée de réformes de structures, de mesures disciplinaires et d'interdits, soucieuse d'exclure plutôt que d'inclure.

Pour le libéralisme, l'Église doit être un lieu de réflexion, où l'individu peut s'épanouir, développer sa personnalité, accéder à une bien relative maturité et majorité spirituelles ; où la rencontre avec autrui n'est jamais soumission à des têtes plus ou moins pensantes mais échange et dialogue. L'individualisme protestant n'est pas une tare mais une vertu qui se situe dans le prolongement des altières figures du prophétisme vétéro-testamentaire et de Jésus lui-même. S'il n'est pas donné à chacun de nous d'égaler Paul, St-Augustin, Luther, Calvin ou Schweitzer, il est possible à chacun de suivre leur exemple et de rejeter la pesanteur au bénéfice de la grâce, la tyrannie des accommodements au profit d'une libre quête de la vérité, absolue et intransigeante.

Suite page 3 ➔

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Char-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, R. Hu-
bac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter.
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Le protestantisme réclame des hommes.

D'essence, le protestantisme est fauteur de progrès,
de sérieux, de vitalité, d'humanité. Ne portant en lui
aucun élément statique ou conventionnel il appelle de
constantes remises en question. Il se doit, en effet, de
répondre aux nécessités conjoncturelles et aux aspira-
tions des hommes. C'est moins simple qu'il n'apparaît
au premier regard.

Il est trop aisé de dire, comme certains l'affirment
parfois : « Il faut délivrer le message, à Dieu de faire le
reste » ; ou bien, encore : « Nous avons une pensée
juste, elle fera nécessairement son chemin ». C'est là
une manière de penser fataliste et malheureusement
courante.

De fait, le protestantisme est héritier d'une longue
tradition. Les traditions ont presque toujours pour
corollaire une certaine sclérose : on s'appuie sur un
passé sans considérer suffisamment le présent ; on
s'adosse à une histoire sans s'attacher assez à la vie.

S'il est vrai que les hommes sont les mêmes, ils
vivent des époques, des mouvements, des philosophies
différents. L'expérience du passé, l'histoire servent
uniquement d'appui ou de référence. Il ne peut jamais
être question de les faire plaquer au présent.

D'autre part, certains pensent que les bonnes doc-
trines parce qu'elles sont officielles ou reconnues par le
plus grand nombre ont une valeur en soi. Ne serait-ce
pas illusion ? Ne serait-ce pas prendre l'ombre pour la
réalité ? : illusion du conformisme, illusion de l'auto-
rité des confessions de foi, illusion du « bien penser »
ecclésiastique. Le conformisme, le « bien penser », les

Le peuple de Dieu sera composé d'individus fortement profilés ou ne sera pas. Toute la Bible le clame : Dieu préfère les fortes têtes aux invertébrés. Le protestantisme a pour mission de promouvoir des personnalités et non pas des militants bêtards.

Notre propos n'est évidemment pas de prôner un égocentrisme démesuré à la recherche d'une illusoire autonomie (étymologiquement : se donner ses propres lois) mais de voir en chaque vie une aventure à nulle autre semblable, une trajectoire unique, toujours en référence à l'absolue exigence divine.

L'orgueil spirituel est absent de ce cheminement souvent douloureusement responsable et solitaire. On le trouverait plutôt dans la prétention d'imposer aux

confessions de foi ne sont en rien des critères de vérité ; ils sont l'ombre de ces vérités. Bien plus, ils ne portent en eux aucune force dynamique.

Le protestantisme ne peut être moulinier. Il n'est pas à la traîne d'un ordre. Au contraire, il est chaque jour créateur et créateur non pas en raison d'affirmations qu'il claironnerait du haut de son savoir, mais en raison des individus qu'il suscite, des personnalités qu'il crée, des âmes qu'il forge.

Bien plus, le protestantisme n'est rien en soi. Il est une manière de poser et de penser les questions du temps, une forme d'approche des sociétés, des hommes et de leurs problèmes. Faisons un pas de plus : le protestantisme ne serait rien sans l'Évangile — puisqu'il est essentiellement une redécouverte de celui-ci — et lui-même ne serait rien sans Jésus. Oserons-nous ajouter : Jésus ne serait rien sans les inspirations personnelles reçues de Dieu ? L'évangile nous rapporte cette parole de Jésus : « J'agis selon l'ordre de mon Père ».

Le protestantisme n'est rien en soi : il est chrétien.

Dans la mesure où les protestants cherchent à incarner la pensée du Maître ils deviennent prophètes, créateur de vie et de renouveau, fauteurs d'espérance. Ils trouvent alors à faire passer dans le temps d'aujourd'hui — avec les mots nécessaires et des actes appropriés — des vérités d'Évangile.

Je me demande dans quelle mesure on n'a pas trop attendu de « l'Église », à savoir des institutions et des masses, ce qui devait être essentiellement porté et apporté par l'homme.

C'est là tout un programme de vie.

P.R.

autres un tracé, un itinéraire préétabli. L'approfondissement du sens de l'existence individuelle ne mène pas à l'orgueil mais à l'humilité. « Les plus grands hommes que j'ai connus et qui contemplaient d'un regard libre les cieux et la terre étaient humbles » constatait Goethe.

Si l'individualisme avait conservé ses lettres de noblesse dans le protestantisme contemporain, des penseurs tels Karl Jaspers ou Carl Gustav Jung n'auraient pas été rejetés dans les ténèbres du dehors. C'est à C.G. Jung, créateur de la psychologie analytique qui naquit il y a cent ans dans un presbytère helvétique, que nous empruntons notre conclusion :

« Les sciences naturelles nous ont par trop convaincus du peu d'importance de la vie humaine individuelle et l'histoire récente nous a montré que les vies humaines étaient considérées sans valeur. Et chacun est à ce point convaincu de son propre non-être, qu'il ne se donne aucune peine pour se mener lui-même à un aboutissement et pour se développer intérieurement. Cette conception est évidemment fautive. Un chacun est porteur de vie et la vie n'est assumée que par des individus. La vie n'existe pas en tant que telle. Il n'y a pas la vie de millions d'êtres. Une telle affirmation est insensée. Mais : des millions d'individus sont porteurs de vie. » (1)

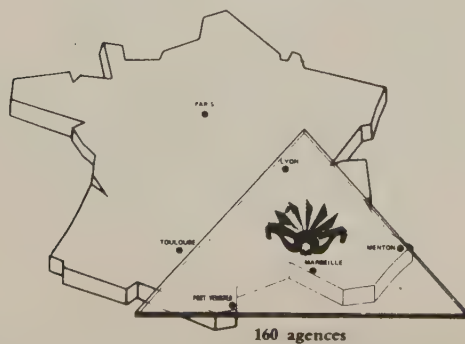
Francis Muller

(1) Jung, au cours d'un entretien cité dans les « Basler Nachrichten » du 26 juillet 1975.

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



RECHERCHE FONDAMENTALE

III

ÉCUEILS À ÉVITER

Nombre de chrétiens ont été particulièrement sensibilisés aux dangers dont le mouvement charismatique peut être porteur. Essayons d'être objectifs et de comprendre la part de vérité contenue dans ces critiques.

1 — Danger du psychisme

Où et quand commence le psychique, où et quand finit le spirituel ? Cette question est peut-être sans réponse parce que les frontières sont tout à fait imprécises entre le normal et l'anormal. Voilà pourquoi bien des protestants sont perplexes devant certains réveils. Ils connaissent par expérience les excès des sectes qui par leur exaltation malsaine ont desservi la cause de l'Évangile. L'exemple des anabaptistes de Munster est passé dans l'histoire. L'ambivalence des sentiments religieux n'est plus à démontrer depuis Freud. Nous le savons, le surnaturel d'un phénomène n'en garantit pas l'origine divine et l'aspect religieux d'une manifestation extraordinaire n'en prouve pas le caractère divin.

Tout est ambivalent ici-bas. Point de cimes sans abîmes ni de sommets sans précipices disait T. de Chardin. De son côté Pascal a admirablement parlé de l'homme qui n'est ni ange ni bête. La marche dans la foi n'est-elle pas aussi ambiguë et dangereuse, elle qui est certitude sans preuve, cheminement sans sécurité, souvent même dans la nuit ?

Pour notre part nous n'avons pas rencontré de charismatiques alléchés par ces états mystiques relevant plus de la psychose que de la spiritualité. Cette attente fervente mais équilibrée, cette recherche humble mais tenace sont aux antipodes de l'effervescence névrotique. Du reste, toute tentative de mettre la main sur le Saint Esprit par des moyens humains (autosuggestion, yoga, etc...) est d'avance vouée à l'échec. On ne prend pas le Saint Esprit mais on le reçoit. On ne le possède pas, c'est lui qui nous possède. Les deux types d'initiation sont radicalement opposés. D'un côté on essaye de mettre en œuvre toutes les ressources du psychisme humain. De l'autre, il s'agit au contraire de se vider de celui-ci. C'est littéralement une mort à soi pour qu'il puisse nous immerger dans sa présence.

2 — Danger du subjectivisme

Nous avons déjà, en partie, répondu à cette critique. Elle serait très pertinente, si on considérait Pentecôte comme étant un but en soi et non comme un seuil à franchir, un tournant à prendre, nous permettant d'aller de l'avant dans la communion « in Christo » dans l'Amour. Il est donc vain, il est donc nuisible, psychologiquement et spirituellement, de demeurer ou de se complaire dans ces interrogations, en effet subjectives : « ai-je reçu, ou n'ai-je pas reçu ? ai-je ressenti ou n'ai-je pas ressenti ? ... »

Avoir faim et soif d'une plus grande communion avec Christ, la rechercher, demander son amplitude maximum, sont des attitudes qui n'ont rien à faire avec nos états d'âme, puisqu'elles sont fondées sur la foi en l'intervention de Dieu pour notre temps, et non point sur des réactions personnelles, sensorielles ou sentimentales.

3 — Danger du relativisme ecclésial ou du confusionisme œcuménique

Certains en ont une terreur panique, voyant dans le charismatique une perte de l'identité protestante au profit du catholicisme. C'est l'opinion de la revue « Christ notre Justice » (décembre 1973). Identité bien peu consistante en vérité, si elle devait se dissoudre par le seul fait de prier ensemble !

Passons... et examinons cette double accusation.

Il y a effectivement une désaffection de beaucoup pour les Églises constituées. Mais ce phénomène, d'où vient-il ? Celles-ci avec leur manque d'amour et leur esprit de jugement, n'en seraient-elles pas la cause première ? A quoi bon être ceci ou cela, si on trouve partout ces mêmes soupçons, ces mêmes menaces, ces mêmes condamnations vis-à-vis des autres ? Partout cette même odeur de renfermé et de poussière... Ce qui frappe dans les groupes charismatiques, du moins chez ceux que j'ai rencontrés, c'est ce grand accueil. On prend les autres comme ils sont et d'où qu'ils viennent. On ne cherche pas à faire avec des bons protestants de mauvais catholiques ou inversement ; mais de renvoyer chacun vers sa propre Église, pour la rénover. Il y a là, au contraire, un principe excellent à généraliser. La relation avec les autres Églises et avec les autres chrétiens n'étant plus une concurrence systématique, ou un confusionisme généralisé et organisé, ou une absorption de l'une par l'autre, ou des uns par les autres, mais un *stimulant* pour tenter de mieux vivre notre foi, là où nous avons appris à connaître le Christ. On en vient donc logiquement à se demander ce que le mouvement charismatique peut apporter aux Églises.

ORIGINALITÉ ET BÉNÉFIQUE DU MOUVEMENT CHARISMATIQUE

Les réflexions précédentes font apparaître l'originalité et la bénéfique du mouvement charismatique, si du moins il continue comme maintenant. Il interpelle toutes les Églises en les forçant à remettre toutes choses à leur vraie place, à les situer dans leur juste perspective. Bref, il pousse chaque Église à s'interroger sur la nature véritable de son centre de gravité, non point celui qu'elle revendique, mais celui sur lequel elle s'appuie en réalité. Prenons quelques exemples.

1 — D'abord dans notre protestantisme

On parle beaucoup en ce moment dans nos diverses assemblées ecclésiales de la communication de l'Évangile. Certainement, le sujet est central. Jésus a eu des paroles définitives à ce propos. L'Évangile est fait pour éclairer et rayonner ou alors il n'est pas, précisément, la Bonne Nouvelle.

La transmission de quelque chose suppose au préalable sa réception. On ne peut donner que ce que l'on a. Donc on peut s'interroger sur le comment de l'évangéli-

sation ; on peut aussi, très judicieusement d'ailleurs, distinguer entre « proclamation », « enseignement », « accompagnement » (1) ; la question demeure : avant de vouloir transmettre l'Évangile, il faut l'avoir reçu, c'est-à-dire : il faut en vivre. Et pour en vivre il faut absolument la pleine lumière du Saint Esprit. C'est la question « sine qua non ». Le commencement du commencement. Ni Jésus le Christ, ni les Apôtres n'ont pu se dispenser de cette onction initiale de l'Esprit. Soyons logiques : si nous voulons (mais le voulons-nous de toute notre volonté ?) que notre « pauvre Église », pour reprendre l'expression de Calvin, se ranime, rayonne et soit créatrice il est indispensable que les uns et les autres, nous soyons d'abord saisis par ce souffle d'En-haut, pour être nous-mêmes ranimés, rayonnants et créateurs. Et le reste viendra sûrement, mais ensuite... Cette affirmation est l'évidence même. Du reste, des Wilfred Monod, des A.N. Bertrand, des Marc Boegner l'ont remarqué bien avant nous. La relation avec le « Dieu intime » a été tellement négligée dans le protestantisme ces dernières années, que certains aujourd'hui, ont pu clairoonner la mort de Dieu. Évidemment, il est mort et bien mort quand, en nous, tarit toute communion personnelle avec lui, quand nous éteignons le Saint Esprit en nous « *Le mouvement charismatique redonne flamme au bois mort, (...) il nous arrache à nos ghettos, des protestants découvrent que la vie est ailleurs que dans la contemplation de nos richesses dogmatiques ou critiques* » (F. Teulon).

2 — Parlons aussi du catholicisme

Curieusement, certains catholiques plus ou moins intégristes, ont exactement la même crainte que nos fondamentalistes protestants. La perte de leur propre identité, au contact des autres. D'où un refus d'ouverture et un zèle évident pour dépister toute trace de « néo-protestantisme ». Il faut avouer que le mouvement charismatique leur pose un sérieux problème. Chercher la plénitude de Dieu en nous par le Saint Esprit, c'est relativiser toutes les médiations humaines, même celles des « bienheureux trépassés », des saints ou même de Marie. Nous nous heurtons ici au barrage du dogme romain et à la défense de toute une sensibilité, de tout un comportement, car bien loin de ramener aux saints et à Marie, le Saint Esprit ramène à Christ seul. Il y a donc au bout de ce pèlerinage une révision déchirante mais nécessaire. Ce serait, en effet, une mutation considérable du catholicisme si, dans tous les domaines, il en revenait à la seule référence au Christ.

A ce propos le livre du cardinal Suenens (« *Une nouvelle Pentecôte* ») est révélateur. Avec beaucoup de talent, il se fait le défenseur d'une position intermédiaire. Sans doute n'a-t-il pu encore aller jusqu'au bout de son cheminement, ni assumer la théologie de sa découverte spirituelle. Il reconnaît, avec beaucoup de courage, que pendant longtemps, l'Église catholique a donné à Marie la place qui est celle du Saint Esprit pour conduire à Christ et le former en nous. Pourtant, dans le même chapitre, il ne peut s'empêcher de se raccrocher à un lambeau de mariolâtrie, donnant quand même à Marie un rôle dérivé et second en dépendance avec le Saint Esprit « *et en le qualifiant de notre mère dans l'Esprit* ». Or, jamais l'Évangile n'attribue une pareille tâche à Marie, même à titre « dérivé et second ». Les catholiques charismatiques, s'ils veulent être conséquents envers eux-mêmes, auront donc inévitablement une décision à prendre : délaisser toute voie mariale pour Celui qui est le seul chemin. Ils pourront y être aidés si les protestants savent se montrer des frères authentiquement inspirés et mus par l'Esprit Saint... Mais pour cela... !

3 — Décidément le mouvement charismatique interpelle tous les chrétiens et toutes les Églises, y compris et surtout

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
25-26 octobre 1975

Thème : CONVICTION ET TOLÉRANCE

Samedi 25 octobre

- 10 h : pasteur A. Maillot : Le Dieu pluriel de l'Ancien Testament.
- 14 h 30 : Madame Labrousse : Conviction.
- 17 h 30 : Évangile et Liberté.
- 20 h 30 : pasteur Georges Marchal : Albert Schweitzer en son vivant paradoxe.

Dimanche 26 octobre

- 9 h : Madame Labrousse : Tolérance.
- 11 h : culte, pasteur Georges Marchal.
- 14 h 30 : pasteur Maillot : Église et Pluralisme.
- 17 h : départ.

NOTE

Il ne sera envoyé aucune invitation personnelle. Le programme général et le bulletin d'inscription se trouveront en dernière page du numéro d'« Évangile et Liberté » du 1er octobre prochain.

ceux et celles restant imprégnés de cette mentalité tribale génératrice d'une parfaite confiance en la vérité du clan. Quand on prie ensemble dans une même attente, on s'aperçoit vite que les autres sont tout autant et peut-être plus encore « en » Christ que nous. Le Saint Esprit nous donne de bonnes leçons de tolérance par le moyen des groupes charismatiques. Cette expérience vaut assurément tous les grands discours sur l'œcuménisme ou toutes les manifestations plus ou moins folkloriques sur et pour l'Unité, car l'expérience charismatique est dans ce cas saisie par chacun par le dedans, dans la mort à soi, c'est-à-dire dans la mort à « sa » petite vérité.



Pouvons-nous maintenant conclure ?

Nous ne le pensons pas. Après cette ample information c'est à chaque lecteur de se décider à son tour. Car c'est bien à un choix personnel que le mouvement charismatique nous invite : As-tu oui ou non faim et soif de progresser dans la communion « en » Christ par et avec l'aide du Saint Esprit ?

Quant à l'avenir de ce mouvement, qui oserait jouer au prophète ? On cherchera certainement à l'utiliser. Des déviations peuvent apparaître et le faire basculer. A moins que... par la grâce de Dieu il aille toujours en s'amplifiant en en se propageant partout. Dans ce cas, le cardinal Suenens aurait eu raison, non sur son reliquat de mariolâtrie, mais sur son affirmation fondamentale : nous sommes en présence d'une nouvelle Pentecôte !

H.L. de Biéville

(1) Sur cette question voir l'excellent article de F. Delforge dans le « Christianisme au XXème siècle » : 13 mars 1975.

LE PROTESTANTISME EN SUISSE

La situation actuelle

Le XXème siècle a sonné la fin de cette identification entre pouvoir civil et pouvoir religieux. En 1903, trois ans avant la France, Genève votait la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Les autres cantons ne sont généralement pas allés si loin. Mais partout, on a pris le parti de distinguer soigneusement les deux domaines. L'héritage zwinglien reste toutefois inscrit dans un fait caractéristique : en Suisse, les Eglises protestantes sont des organisations cantonales, et non fédérales. Le statut particulier de chacune d'entre elles dépend étroitement des dispositions arrêtées par les diverses constitutions cantonales.

Le tourisme de passage ne devra donc pas s'étonner s'il ne rencontre jamais cette indication : *Eglise protestante suisse*. A Genève, il aura affaire à l'*Eglise nationale protestante de Genève* ; à Neuchâtel, il rencontrera l'*Eglise réformée évangélique du canton de Neuchâtel*. Dans les cantons protestants de la Suisse alémanique, ce sera presque toujours une *Evangelisch-reformierte Landeskirche* (d'où l'abréviation « Ref.-evang. » qui figure sur les panneaux bleus annonçant les cultes à l'entrée des localités).

Dans certains cantons, le protestantisme n'a pas de statut constitutionnel, sinon la liberté de conscience et de croyance que la Constitution fédérale garantit à tout citoyen. C'est le cas de la Suisse centrale et du Tessin où les protestants forment une *Association de disséminés* (Diasporaverband) soutenue spirituellement et financièrement, comme toutes les Eglises protestantes implantées en cantons catholiques, par leurs coreligionnaires des cantons à majorité protestante.

Les diverses Eglises cantonales ne sont pourtant pas sans lien les unes avec les autres. Elles sont regroupées en une *Fédération des Eglises protestantes de la Suisse* dont le siège est à Berne. L'Eglise méthodiste en fait également partie. C'est le Conseil de cette Fédération qui représente le protestantisme suisse devant les autorités de la Confédération ou dans les organisations œcuméniques internationales ; c'est lui qui, de temps à autre, fait entendre un avis protestant sur des questions d'actualité. Mais ses compétences sont strictement délimitées par l'autonomie des Eglises cantonales.

Le culte

Plus de quatre siècles sont passés depuis la Réforme. Mais, en général, les Eglises protestantes sont demeurées fidèles au dépouillement originel. C'est particulièrement le cas en Suisse alémanique. On y trouve encore beaucoup de paroisses où la liturgie du culte est réduite à ce que l'on peut appeler un strict minimum : une invocation, un chant, une lecture biblique, quarante-cinq ou cinquante minutes de prédication, un chant, un second cantique, l'oraison dominicale et la bénédiction. Souvent, le pasteur aura abandonné tout vêtement distinctif et se contentera d'un complet-veston de couleur sombre.

Toutefois, ces dernières décennies, les Eglises de la Suisse romande surtout ont cherché à redonner davantage d'ampleur à la liturgie proprement dite : elles ont introduit un ordre du culte plus développé, des chants plus nombreux. Certaines paroisses ont même retrouvé l'usage de certains ornements liturgiques tels que bougies, lutrins, tapis de couleurs. Plusieurs Eglises alémaniques cherchent à leur emboîter le pas. Mais ce retour à un certain faste liturgique se heurte à la résistance de nombreux fidèles, souvent plus strictement zwingliens, sur ce point, que leurs pasteurs. La seule modification qui ne semble contestée par personne, c'est la diminution du temps accordé au sermon : l'homme moderne n'est plus apte à suivre de bout en bout des discours trop longs pour sa faculté d'attention.

La doctrine

Au XVIème siècle, les Eglises suisses se sont rendues célèbres par l'adoption de leur *Confession helvétique postérieure*, un texte rédigé par Henri Bullinger, le successeur de Zwingli à Zurich. Ce résumé doctrinal ne tarda pas à être le signe de ralliement de nombreuses Eglises réformées. Il est encore considéré comme un texte officiel par certaines Eglises réformées des pays de l'Est européen.

Considéré longtemps comme normatif pour la prédication des pasteurs aussi bien que pour la foi des fidèles, cet écrit tomba en désuétude à la fin du XVIIIème siècle. A plusieurs reprises, au cours du siècle passé, on a essayé de le remettre en honneur ; mais toutes ces tentatives ont échoué.

CINZANO

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300
Carrières-sous-Poissy (Yvelines)
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

Un pas décisif a en effet été franchi à la fin de ce même XIX^{ème} siècle : les unes après les autres, les diverses Églises cantonales ont toutes renoncé aux confessions de foi qui étaient encore en vigueur. Chacun est libre, s'il le désire, de se réclamer encore de la *Confession helvétique* de 1566 ou de tout autre symbole doctrinal de son choix. Mais aucun de ces textes n'est plus ni obligatoire ni normatif. On trouve l'expression parfaite de cette nouvelle manière de concevoir la liberté individuelle en matière de croyance religieuse au sein d'une Église dans cet article de la constitution de l'Église de Genève : « Chaque pasteur enseigne et prêche librement l'Évangile sous sa propre responsabilité. Cette liberté ne peut être restreinte ni par des confessions de foi, ni par des formulaires liturgiques ».

Cet abandon de toute confession de foi, fût-elle aussi vénérable que le Symbole dit « des apôtres », est un cas assez unique pour mériter d'être signalé. Précisons que cette parfaite liberté doctrinale des protestants suisses ne les empêche pas de participer au mouvement œcuménique. Ils sont même assez fiers de savoir que le Conseil œcuménique a établi son siège à Genève, sur le territoire de l'une de leurs Églises cantonales et que certains Suisses y jouent un rôle sans commune mesure avec l'insignifiance numérique de leurs Églises. Mais en adhérant au Conseil œcuménique, les Églises suisses ont précisé que la base doctrinale de ce mouvement ne saurait limiter en aucune manière la liberté de leurs fidèles et de leurs pasteurs.

C'est dire si l'on est loin du bûcher sur lequel Genève, au XVI^{ème} siècle fit monter Michel Servet, ce médecin espagnol qui refusait de souscrire au dogme de la Trinité : aujourd'hui, non seulement il n'aurait pas à craindre pour sa vie ou sa liberté, mais on lui offrirait peut-être de prêcher dans les plus importants sanctuaires du pays.

A chacun sa langue

La disparité linguistique du pays ne va pas, on l'imagine aisément, sans poser de délicats problèmes de pastorale, surtout depuis que la liberté d'établissement a permis aux Suisses de s'établir dans la ville de leur choix. Que deviennent les Romands installés en Suisse alémanique ou les Suisses allemands arrivant en Suisse romande ?

Dans la plupart des grands centres, on trouve des communautés destinées à ces « émigrés » : communautés de langue française dans les régions germanophones, et inversement. Moyennant quelques kilomètres de voyage, chacun est généralement sûr, ou presque, de pouvoir participer à un culte célébré dans sa langue maternelle.

Dans certaines régions situées à la frontière des langues et dans plusieurs stations touristiques, les Églises ont recours au ministère de pasteurs susceptibles de parler et de prêcher en deux langues au moins, voire en trois langues dans certaines paroisses protestantes du Tessin.

De toute manière, les pasteurs des Églises suisses ont très généralement suivi des études universitaires : ils sont donc capables d'engager une conversation en français, en allemand ou même parfois en anglais.

Pour un contact vivant

Le touriste de passage qui désire prendre un contact vivant avec le protestantisme suisse sera très tenté d'assister à l'un des cultes célébrés dans l'un des principaux sanctuaires du pays. Il y trouvera une certaine solennité et y entendra des prédicateurs de qualité.

Nous lui suggérons toutefois de se rendre de préférence à la campagne, dans un village de vieille tradition protestante. Tout y sera beaucoup plus simple, moins brillant, moins citadin. Mais il y verra des gens du pays. En les regardant vivre, prier et chanter, il pourra se dire qu'il a devant lui d'authentiques

ADMINISTRATION

Nous rappelons l'adresse de l'Administration :

Boîte postale 12 à : 69160 Tassin-La-Demi-Lune.

En page 2, la colonne administrative fera désormais mention de cette adresse.

Le compte courant postal reste inchangé.

Nous profitons de cette communication pour rappeler, une fois de plus, que tout chèque bancaire doit être libellé à l'ordre d'« Évangile et Liberté » sans autre mention (ni nom, ni adresse), faute de quoi nous avons des difficultés inutiles.

Rappelons, d'autre part, que tout changement d'adresse doit être signalé à l'administration *en temps voulu* (cela nous évite des recherches inutiles) et accompagné de *trois francs*. Cette somme sert à confectionner les nouvelles plaques adresse.

Enfin, est-il permis de prier nos abonnés de verser leur contribution dès la réception de la lettre annonçant la fin de leur abonnement ? Cela éviterait à la fois des frais de rappel, des soucis et du travail. Merci.

Évangile et Liberté

descendants spirituels de ceux qui, à l'appel d'hommes comme Calvin, Farel, Viret, Zwingli, Oecolampade et d'autres, ont fait le protestantisme suisse.

Les hauts-lieux du protestantisme suisse

Chaque ville de tradition protestante conserve dans ses murs des souvenirs de la Réforme. Les offices du tourisme locaux donnent sur ce point toutes les indications utiles.

Deux monuments surtout conservent les souvenirs de l'« imagerie » protestante :

- Genève, avec le mur des Réformateurs et l'Auditoire de Calvin. (On y trouve aussi un monument à la mémoire de Michel Servet.)
- Zurich : les portes de sa collégiale reproduisent une série de scènes typiques de la Réforme zwinglienne.

Méritent également d'être signalés :

- à *Genève* : le temple de la Fusterie, qui est une réplique du temple réformé de Charenton, détruit à la Révocation de l'Édit de Nantes ;
- à *Lausanne* : le temple de Saint-Laurent, typique de l'architecture baroque protestante au temps du Refuge ;
- à *Neuchâtel* : le Temple-du-Bas, vaste rectangle qui conserve le souvenir du pasteur Osterwald ;
- en *Pays de Vaud*, non loin d'Yverdon : le temple ovale de Chêne-Pâquier ;
- à *Wädenswil* (rive sud du lac de Zurich) : l'extraordinaire temple édifié au XVII^{ème} siècle, l'exemple le plus achevé d'une architecture répondant aux exigences de la conception zwinglienne du culte.

Bernard Reymond

UN FAIT

NOUVEAU :

LA VIEILLESSE

1. — Un phénomène statistique

Autrefois, la vieillesse était un phénomène exceptionnel : la plupart des gens mouraient avant d'y accéder. Aujourd'hui, la vieillesse est un phénomène statistique : en France, plus de la moitié des nouveaux-nés sont assurés d'atteindre l'âge de 70 ans s'ils sont de sexe masculin et celui de 80 ans s'ils sont de sexe féminin.

Il s'ensuit que la proportion, par rapport à la population totale, des personnes âgées de 65 ans et plus, s'accroît depuis le début du siècle : en France, elle est passée de 8,5 % en 1901 à 13,3 % en 1975.

2. — Un phénomène différentiel

La vieillesse est à la fois un processus naturel et un processus social.

En premier lieu, c'est un processus naturel qui affecte peu ou prou, mais de façon inégale, les différents aspects de la personne. On peut distinguer le vieillissement biologique (celui des cellules et des tissus), le vieillissement physiologique (celui des fonctions et des échanges), le vieillissement des aptitudes, le vieillissement psychologique.

Mais ce processus naturel affecte les hommes plus tôt que les femmes : sur 100 personnes de 65 ans et plus, on compte 38 hommes et 62 femmes.

En second lieu, le vieillissement est un processus social, caractérisé notamment par l'exclusion des personnes âgées de la vie active : mais il n'intervient pas au même âge ni de la même façon selon les catégories socio-professionnelles.

3. — Un phénomène particulier à chaque être humain

De tous les êtres vivants, l'homme semble être le seul à avoir une conscience aiguë du phénomène du vieillissement. Mais les

manifestations du vieillissement sont propres à chaque individu : il les observe sur lui (par rapport à ce qu'il a été) et sur les autres.

4. — Le portrait-type de la personne âgée

En schématisant, c'est-à-dire en simplifiant beaucoup, on peut tracer le portrait-type de la personne âgée.

Première photo : au fur et à mesure qu'elle avance en âge, la personne âgée voit son état de santé se dégrader (plus ou moins vite, et de façon plus ou moins grave).

Seconde photo : la personne âgée est tantôt brutalement (la limite d'âge) tantôt progressivement exclue de la vie active, ce qui entraîne en général une diminution de son revenu.

Troisième photo : pour tous les motifs qui viennent d'être indiqués, la personne âgée a de plus en plus de difficulté à se situer dans la société : elle ne se définit que par rapport à un passé, et ce passé intéresse de moins en moins son environnement. D'où, peu à peu, l'affaiblissement des relations sociales et le repli sur soi.

Bien sûr, ce portrait-type ne concerne que les personnes qui appartiennent à ce qu'on appelle le « troisième âge » : elles conservent encore une certaine liberté d'action. En revanche, on entre dans le grand âge (ou quatrième âge) quand on perd, physiquement ou mentalement, l'autonomie indispensable.

5. — On s'intéresse enfin aux personnes âgées

Depuis quelques années, on porte un intérêt croissant aux problèmes des personnes âgées. Cet intérêt s'explique, semble-t-il, par deux motifs.

En premier lieu, comme on l'a dit plus haut, devenir vieux constitue désormais la règle et non plus l'exception. Dès lors,

**CAFES
DE
L'ELEPHANT NOIR
TOULOUSE**

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

C.A.R.T. — 30250 SOMMIERES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul, famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

les personnes âgées représentent une proportion notable de la population totale : bien qu'exclues (pour la plupart) de la production, elles votent et elles consomment, ce qui intéresse les hommes politiques et les producteurs de biens et de services (de loisirs surtout).

En second lieu, la constitution des personnes âgées en tant que classe d'âge numériquement importante s'effectue dans une société qui n'est guère faite pour les accueillir. Le monde moderne « n'est pas fait » pour les personnes âgées.

La société moderne véhicule tout un ensemble de valeurs qui sont à l'opposé des besoins du troisième âge. La société prône l'efficacité, la richesse, la jeunesse et la beauté. Qu'est-ce que la vieillesse ? Le temps de la réduction de l'activité, de la diminution (forcée) des dépenses, de la réduction du prestige social, etc.

Mais les structures de la société sont également inadaptées aux besoins du troisième âge. La famille a éclaté (ou, plus exactement, elle tend à se limiter au couple et aux enfants mineurs), l'habitat est exigu, la ville est inhospitalière, l'administration se complique, la médecine se déshumanise : autant d'éléments qui rendent la vie difficile aux vieux.

6. — Se préparer à la vieillesse ?

La situation des personnes âgées est fonction de trois éléments :

- les conditions imposées, de façon générale, par la société ambiante (nous venons d'en parler) ;
- la préparation de chaque individu à sa future condition ;
- les initiatives prises par les personnes âgées elles-mêmes pour améliorer leur condition.

La préparation à la retraite est d'abord un état d'esprit.

Il ne convient ni de fuir la retraite, en refusant d'y songer, ni d'être obnubilé par elle. Cela dit, on doit se préparer à la retraite tout au long de sa vie : conserver la curiosité d'esprit, se dévouer aux autres, éviter la sclérose physique et intellectuelle, avoir d'autres pôles d'intérêt que le seul travail professionnel, etc... Somme toute, les chances de vivre une retraite agréable dépendent largement de la façon dont on mène sa vie d'adulte.

En réalité, la vieillesse appelle un art de vivre qui doit s'apprendre très tôt. L'individu est d'autant plus apte à la vieillesse qu'il a su (ou qu'il a pu), tout au long de sa vie, combiner de façon harmonieuse l'étude, le travail et le loisir, et que les conditions de vie ou de travail qu'il a connues ont développé, dans divers domaines, son esprit d'initiative et, partant, ses aptitudes à l'autonomie. Malheureusement, on constate que beaucoup de personnes ne sont pas préparées, lorsqu'elles prennent leur retraite, à user de la liberté dont elles ont rêvé, à l'usine ou au bureau, à longueur de vie.

C'est pour essayer d'atténuer ces difficultés que l'on a vu apparaître, aux États-Unis, en Angleterre, dans les pays scandinaves et, maintenant, en France, des initiatives visant à préparer les gens à la retraite. Ces initiatives émanent de municipalités (en France, l'initiative pilote est celle de Grenoble),

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
25-26 octobre 1975

Thème : CONVICTION ET TOLÉRANCE

Samedi 25 octobre

- 10 h : pasteur A. Maillot : Le Dieu pluriel de l'Ancien Testament.
- 14 h 30 : Madame Labrousse : Conviction.
- 17 h 30 : Évangile et Liberté.
- 20 h 30 : pasteur Georges Marchal : Le fait Schweitzer.

Dimanche 26 octobre

- 9 h : Madame Labrousse : Tolérance.
- 11 h : culte, pasteur Georges Marchal.
- 14 h 30 : pasteur Maillot : Église et Pluralisme.
- 17 h : départ.

d'associations privées, d'entreprises. Dans ce dernier cas, les sessions sont intégrées tout naturellement dans le plan de formation permanente.

7. — Une vieillesse heureuse ?

Les sociologues s'affrontent.

Pour les uns, la vieillesse réussie implique le maintien, autant et aussi longtemps que possible, des activités de l'âge moyen.

Pour d'autres, à l'inverse, la vieillesse réussie se définit comme l'acceptation et le désir de se désengager de la vie active. Cette conception a le mérite de ne pas esquiver le problème de la mort, dont la vieillesse est l'antichambre. C'est qu'en effet, l'avènement de la vieillesse comme phénomène statistique modifie à certains égards l'idée même de la mort (1).

A vrai dire, ne peut-on pas concilier les deux théories ? Pourquoi la vieillesse ne serait-elle pas à la fois l'âge de la réflexion et, tant qu'on en a les forces, celui du service ?

Raoul Crespin

- (1) « La mort frappait autrefois indistinctement à tous les âges ; elle était plus familière que la vieillesse ; elle interrompait la vie, elle ne l'achevait pas. La baisse de la mortalité nous a conduits à une situation toute différente ; la vieillesse est devenue la règle et sa présence gêne doublement. Elle gêne parce qu'elle impose de voir la vie comme quelque chose de fini ; la mort n'est que le point terminal du processus d'involution qu'est le vieillissement... Elle gêne aussi parce que la vieillesse a désormais le privilège de la mort ; aux autres âges, la mort est devenue plus rare et en même temps scandaleuse ; le privilège de la mort inéluctable appartient à la vieillesse. » (I.N.S.E.E. — Données sociales — Édition 1974 — p. 221)

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune
MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.
Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

ECRAN

NON A LA PEUR

On ne peut le nier : la multiplicité des agressions de tout genre, dont certaines allant jusqu'au meurtre et à l'assassinat, ont créé peu à peu un climat d'insécurité presque partout dans le monde.

D'autre part — et dans notre pays c'est un véritable mal endémique —, nous connaissons des peurs périodiques (particulièrement au printemps et sur la fin de l'été), peur notamment que l'atmosphère sociale ne s'alourdisse subitement au point de déboucher sur un « grand chambardement » : depuis mai 68, cette crainte est devenue rituelle et malade chez certains Français : à chaque équinoxe, ils redoutent la rechute qui, comme chacun sait, est plus mauvaise que la première crise. Bien entendu, l'agglomération parisienne est plus sujette encore que la province à ces accès de peur, particulièrement sensibilisée qu'elle est par la perspective de grèves des transports publics par exemple et aussi parce que, c'est bien vrai que dans notre pays, si des « coups durs » se produisent parfois ailleurs (exemples : Bretagne, Pays basque, Languedoc, Corse), c'est quand même à Paris que finalement tout se décide, tout se fait (j'allais écrire : en bien et en mal...)

Le soir de juin dernier où je partis en vacances, les attentats contre André Bergeron et Bernard Cabanes venaient d'être commis. Autosuggestion ? Je trouvais Paris un peu tendu. Et puis le train de nuit m'emporta quelque part au bord de la Méditerranée. Le lendemain matin, parcourant les rues de la petite ville où j'allais séjourner, je me disais que rien ici ne me semblait « nerveux » comme dans la capitale. Et pourtant, je sais que cette région a aussi ses drames, ses catastrophes et ses heures d'angoisse. Mais je crois sincèrement que la région parisienne a les nerfs moins solides que le reste de la France.

Il serait souhaitable que Paris se « décripât » un peu, selon l'expression de notre Président de la République (sur ce point précis, je suis bien d'accord avec lui). En plein mois de mai 68, alors que l'émeute sévissait presque chaque nuit dans Paris, je me souviens que le cardinal Marty nous demandait de « sur-

monter notre peur » (et, à ce moment-là, il y avait de quoi être paniqué).

Aussi, dans deux ou trois semaines, lorsque les « *Vous allez voir à la rentrée !* » et les « *Ça va barder en septembre et octobre !* » vont une fois encore fuser de toutes parts, essayons de ne point nous laisser aller à un pessimisme exagéré, de garder un esprit à la fois serein et critique. Et bien qu'il n'y ait pas spécialement lieu de chanter « *Tout va très bien madame la marquise* », disons résolument NON à la peur, regardons bien en face les vrais problèmes et éventuellement les dangers menaçant la dignité de l'homme qui rôdent çà et là.

Parce que, en fin de compte, si un véritable chambardement devait se produire chez nous, il y aurait peut-être quand même des raisons profondes et il appartiendrait alors à chacun d'entre nous d'accepter ou de refuser le changement (sans guillemets). C'est une autre histoire... Pour l'instant, entre le « tout en rose » et le « tout en noir », entre les inconscients de l'optimisme à tout prix et les professionnels de la « sinistrose », il y a place — je l'ai déjà écrit ici, permettez-moi de le répéter — pour les JOYEUX PESSIMISTES. Pourquoi ne pas être de ceux-là ?

LE CODE DE LA ROUTE (ET DE LA RUE)

Si l'on me permettait d'introduire quelques mots nouveaux dans la langue française (pourquoi pas moi ? !), il y aurait « unilatéralisme » et je m'empresse d'ajouter que cet état d'esprit me semblerait s'appliquer à nombre de citoyens. L'an passé, à pareille époque, je vous invitais à jouer au jeu de « la France coupée en deux ». Continuons un brin : il y a, par exemple, les automobilistes (ou assimilés) et les piétons. Eh bien, les uns et les autres se conduisent (!) souvent d'une façon... disons unilatérale. Le bon droit, ils ne consentent absolument pas à le partager. A eux le bon droit. Propriété privée. Privilège. Les uns ne comprenant pas qu'il existe encore des piétons. Les autres se croyant protégés, voire immunisés.

Ne possédant pas de voiture, je me sens d'autant plus à l'aise pour dire que le code de la route (et de la rue) n'est pas à sens unique, que bien souvent ce sont les piétons qui sont dans leur tort et, de plus, manquent totalement de courtoisie envers les automobilistes. Un petit signe de la main ne coûte pas grand-chose... Ça se fait entre conducteurs. Beaucoup de ceux-là le font aux piétons pour leur signifier qu'ils leur laissent le passage. Que les piétons prennent donc également cette bonne habitude : ce n'est pas dégradant la courtoisie... L'élégance du geste en vaut bien d'autres, que je sache...

J'espère que le code de la route (et de la rue) est enseigné dès l'école primaire. En ce qui concerne son application — et par les conducteurs de tous véhicules et par les piétons —, c'est une question de conduite... intérieure (oui !), donc tout simplement de SAVOIR-VIVRE...

Cela dit, les pouvoirs publics ne devraient pas trop perdre de vue qu'il reste beaucoup à faire pour assurer une meilleure sécurité de ceux qui, pour une raison ou une autre, se déplacent par leurs moyens naturels.

HEURES MUSICALES DE L'ORATOIRE DU LOUVRE

Dimanche 12 octobre 1975

à 17 h 30 — 145, rue Saint-Honoré

Hommage à André Bertrand, fondateur des « Heures musicales de l'Oratoire du Louvre » avec M.-L. Girod, H. Puig-Roget, H. Marty, la maîtrise de l'Oratoire sous la direction de H. Hornung.

Au programme : psaumes, chorals, œuvres des XVII^e et XVIII^e siècles.

Entrée libre. Participation aux frais.

DÉMOCRATIE « DIRECTE »

Le plus court chemin d'un totalitarisme à un autre (en passant par l'élection d'une Assemblée constituante — complètement paralysée depuis —), c'est la démocratie « directe », ont dû penser les gens du Mouvement des Forces Armées qui, à l'heure où ces lignes sont écrites, gouvernent encore le Portugal.

La démocratie directe, qu'est-ce que c'est ? (Il n'est pas inutile de rappeler la signification exacte de certains mots actuellement !). Inventée par les Grecs, la démocratie directe consistait en l'existence dans la CITÉ d'une Assemblée du peuple où siégeaient TOUS les citoyens. Cette forme apparemment idéale de démocratie était possible en raison des petites dimensions et de la faible population des cités grecques. D'autre part, il faut considérer que les citoyens ne comprenaient pas l'ensemble de la population (en étaient exclus les esclaves et les étrangers domiciliés) (1). Comme on voit, même dans l'Ancienne Grèce, la démocratie directe était déjà restrictive...

Depuis (franchissons les siècles), la démocratie par délégation des pouvoirs, telle que nous la connaissons, a semblé être la plus juste manière de gouverner, ce qui n'implique nullement qu'elle soit parfaite mais perfectible. Elle se résume par la formule courante : en démocratie, c'est la majorité qui gouverne (sous-entendu : la majorité des représentants du peuple). Même la plupart des pays à régime totalitaire sont officiellement gouvernés de la sorte.

La démocratie directe, c'est un slogan à priori très séduisant,

mais soyons réalistes : de nos jours, cela ne pourrait que tourner rapidement à l'anarchie pure et simple et, en général, les citoyens ne sont ni suffisamment raisonnables ni assez... polyvalents pour administrer aussi sommairement des communautés devenues de plus en plus complexes, notamment depuis l'avènement de l'ère industrielle.

La démocratie pluraliste (existence reconnue et représentativité des différents courants d'opinion) se veut donc la plus juste : tâche ingrate, car il en va de la démocratie comme du reste : chacun a la sienne (en plus des « officielles » : démocratie dite à l'occidentale, démocratie populaire, etc...).

Le Portugal, qui sort de cinquante années de dictature, réussira-t-il son « passage » ? Rien ne permet encore de l'affirmer. Mais ce qui est certain, c'est que le chemin vers la démocratie tout court lui sera périlleux : lorsque j'entends un leader politique (M. Cunhal) proclamer que le vote « à main levée » est seul valable, je ne peux m'empêcher de craindre le pire pour la suite des événements là-bas.

O démocraties de toutes appellations, que de totalitarismes plus ou moins avoués ne dissimulez-vous pas ! Madame Indira Gandhi emprisonne son opposition... O Malraux, la condition humaine encaisse « directement » de méchants coups bas du côté de l'Inde et bien ailleurs aussi !

Charlie Massalve
4 août 1975

(1) cf. *Grand Larousse encyclopédique*, vol. 3, p. 908.

LES DROITS DE L'HOMME

Les documents n'ont de valeur que par les interprétations qu'on leur donne, auxquelles ils se prêtent ou à quoi ils invitent les hommes.

Ainsi en est-il de l'interprétation, ou peut-être de la teneur même de la DÉCLARATION DES DROITS DE L'HOMME.

Au centre de son énoncé trône la notion du DROIT qui nous amène inévitablement au principe d'« exiger, imposer et défendre notre DROIT »... que ce soit personnellement, collectivement, *par personne interposée* ou de toute autre ma-

nière, ce qui dans la réalité de la vie est strictement la même chose.

Or, la défense de son droit, de mon droit, de notre droit, répond exactement au schéma et au sens de la loi qui domine toute la vie animale et végétale « pré-humaine » et que l'on nomme généralement « la loi de la jungle », ou encore « la loi bestiale »... et dont tout homme a gardé par atavisme certaines traces que « la loi humaine » ou « l'hominisation » n'ont pas entièrement effacées.

Et en effet ce « schéma » ou principe, avoués ou travestis, se retrouvent et dominant souvent dans nos sociétés et entre nos sociétés... mais en tout cas ils « justifient » bon nombre de nos actes leur accordant le bénéfice « moral » de la couverture du « droit », d'« avoir droit ».

Il paraît un peu étonnant que les chrétiens n'aient pas décelé cet aspect, pourtant si clairement apparent, dans tous les événements auxquels nous assistons. Car il est absolument évident que Jésus n'aurait jamais élaboré une telle charte ; à sa place il aurait plutôt proclamé :

« LES DEVOIRS DE L'HOMME »...

Mais en tout cas pas les « DROITS »... ce qui est le jour et la nuit !...

et au lieu de les destiner en priorité aux malheureux, aux déshérités, aux affaiblis et persécutés, il aurait sans aucun doute commencé par les adresser et par les prêcher aux riches, aux puissants et aux nantis des biens de toute sorte.

Ce qui est exactement le contraire et l'antithèse du principe même de « la loi de la jungle » basée sur la contrainte et les luttes... ce n'est pas « exiger », mais « donner »... c'est l'opposition de l'esprit généreux à l'esprit égocentrique...

Mais ne sont-ce pas là le sens et la signification de tout le message de Jésus qui constitue son inimitable originalité ? ... Dès lors comment se fait-il qu'il y en ait encore qui l'ignorent ou qui ne s'en rendent pas compte ? ...

W. Théremin

Jean RIVIERRE

La vie des protestants du Poitou
après la Révocation
(1685 - 1700)

Se trouve chez l'auteur : 436, rue
des Glaises, 45400 SARAN — Prix
franco de port : 18 F. C.C.P. :
J. Rivierre, Paris 1084-34.

LES LIVRES

Édith WEBER — *Musique et théâtre dans les pays rhénans*, I — La musique mesurée à l'antique en Allemagne. Éd. Klincksieck 1974. Deux volumes brochés IV, 1.010 pages. Prix : 400 F.

Cet ouvrage souligne les diverses manifestations de l'idéal humaniste soucieux de recréer l'étroite union de la poésie et de la musique ; il illustre les genres musicaux-littéraires issus de la tradition médiévale des scansion chantées en latin jusqu'aux textes cultivés par les Réformateurs et les Pédagogues du XVI^e siècle en latin classique, en néo-latin, en allemand et en français mesurés à l'Antique.

Ce travail monumental, conçu dans une optique pluridisciplinaire, associe l'histoire générale, l'histoire de la musique, l'histoire des littératures, la métrique et la prosodie, la pédagogie, l'hymnologie protestante et catholique, le théâtre scolaire. Il situe la poésie et la musique mesurées dans leur véritable contexte (Humanisme, Réforme) et montre l'indépendance de l'histoire littéraire et de l'histoire musicale.

Édith WEBER — *Musique et théâtre dans les pays rhénans*, II - Le théâtre humaniste et scolaire dans les pays rhénans — Un vol. broché ; illustrations, 376 p. Prix : 400 F. Éd. Klincksieck.

L'auteur présente (sous la forme de tableaux synoptiques) un répertoire de plus de neuf cents pièces scolaires dont l'ampleur a été sous-estimée jusqu'ici. L'ouvrage explore l'implantation et la diffusion du théâtre latin et allemand de 1470 jusque vers 1700 ; il retrace l'évolution de cet important répertoire scolaire jusqu'à sa disparition au profit du *Singspiel*. Ce théâtre servait de moyen pédagogique et de moyen de propagande. Il comportait des interventions musicales procédant directement de la « *Musique mesurée à l'Antique* » et annonçait (notamment à Strasbourg) le *Singspiel* naissant. Ces drames, représentés dans les collèges par les élèves et les maîtres, apportent une importante contribution à l'histoire des littératures (latine, allemande et humaniste), à l'histoire de la Réforme et du théâtre musical du XVI^e siècle.

L'auteur de ces deux ouvrages, notre estimée collaboratrice, est professeur à

l'Université de Paris-Sorbonne et spécialiste de l'Humanisme musical, de la musique et de l'hymnologie allemandes aux XI^e et XVII^e siècles.

R.-H. LEENHARDT, *Le protestantisme en France et dans les pays latins*. 1 vol. 19/14, 119 p. Librairie protestante, 140, bd St-Germain, Paris.

Intéressant ouvrage donnant une vue générale quoique simplifiée mais précise du protestantisme actuel et de ses principes ; on y trouvera certaines notions de base ; on y lira aussi comment le protestantisme est devenu universel. Certaines pages sont consacrées au protestantisme en Afrique et en Amérique latine. Notons les dernières lignes de l'ouvrage ; elles situent l'axe de recherche de l'auteur qui veut sauvegarder l'essentielle mission spirituelle du protestantisme : « *Dans un monde où l'on a la rage de tout unifier et uniformiser en grands corps, en grands ensembles, en grands trusts, qui finissent tous par sécréter la violence oppressive ou révoltée, l'avenir est aux petites communautés de base, fraternelles et vivantes, réunies autour de la Bible, animées du souci du prochain, et témoins de l'amour de Dieu. Elles seront alors susceptibles d'échapper aux tentations de puissance politique et seront libres pour le combat pour la justice et l'annonce de l'Évangile.* ».

André HUGON, *Le Temple et l'histoire de la paroisse réformée du Collet de Dèze*. 1 vol. 19 x 14. Éd. Péladan. Chez l'auteur : Chevaniels, 48160 Le Collet de Dèze.

Nous avons signalé cet ouvrage lors de sa souscription. Il est maintenant sorti de presse. Nous rappelons que le temple du Collet de Dèze est le seul des temples cévenols construits au XVII^e siècle à avoir survécu aux événements qui ont ensanglanté les Cévennes aux XVI^e et XVII^e siècles. C'est l'histoire de ce temple liée à celle du village et de la paroisse que raconte cet ouvrage.

A. de VOOGD — *J'étais médecin à Ratintout*. 1 vol. 21 x 16, 205 p. Éditions du Cerf. 1975.

Le docteur de Voogd est spécialiste des maladies pulmonaires.

L'ouvrage qu'il présente est le témoignage vivant et souvent émouvant d'un médecin des mines dans le Nord de la France, au milieu d'une cité de baraquements, de boues, de cendres et de misères. Les puits de mines sont à côté. C'est là que vit toute une population hétéroclite de travailleurs de multiples nationalités, attachante et exigeante. Par le moyen de cette fresque l'auteur pose très particulièrement le problème de l'exercice de la médecine salariée qui devrait pouvoir rester humaine. Tout, à Ratintout, démontre à l'évidence la nécessité de libérer la médecine et les

médecins des servitudes de la surconsommation, de la paperasserie et des tracasseries administratives.

Ce livre qui à l'apparence d'une suite de petits tableaux pris sur le vif est, en fait, une large protestation. Il aura sa place dans les débats de notre époque où s'opposent souvent le « social » de l'« humain ».

Béryl BYE — *La Bande des 3*. 1 vol. 17 x 11. Édition : Ligue pour la Lecture de la Bible.

Ouvrage pour enfants de douze ans.

Frank MORISON — *La résurrection, mythe ou réalité*. 1 vol. 18 x 13,5, 237 p. Édition : Ligue pour la Lecture de la Bible.

REVUES

Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses. Publication trimestrielle de la Faculté de théologie protestante de l'Université des Sciences Humaines de Strasbourg. No 1/1975.

Ce numéro est un hommage à Pierre Burgelin qui fut durant vingt ans professeur de philosophie de la religion à la Faculté de théologie de Strasbourg. On sait d'autre part le rôle immense joué par Pierre Burgelin au sein du Conseil national de l'E.R.F. Mais Pierre Burgelin est aussi un philosophe, un « technicien de la philosophie », dit Roger Mehl dans son éditorial.

Au sommaire de ce numéro :

Roger Mehl, éditorial que l'on pourrait intituler : Images de Pierre Burgelin. Henri Gouhier : La crise de l'idée de nature — Paul Ricœur : La philosophie et la spécificité du langage religieux — Maurice Nedoncelle : Compréhension et incompréhension du génie dans l'étude du passé — Maurice de Gandillac : Sur le rôle du féminin dans la théologie d'Agrippa d'Aubigné — Yvon Belaval : Notes sur Leibnitz et Platon — Gilbert Vincent : Kant et l'Écriture — Bernard Gagnebin : Les conditions du bonheur chez Jean-Jacques Rousseau — René Pintard : Jean-Jacques et le héros — Jean-Louis Bruch : La « société des cœurs » dans la Nouvelle Héloïse — Francis Imbert : Éducation et politique dans le Livre I de l'Émile — Guy Besse : Civiliser la nature — Yves Congar : Renouveau dans l'Esprit et institution ecclésiale — René Voeltzel : D'un « peut-être » comme certitude — Gabriel Ph. Widmer : Le nouveau et le possible — Pérard Sigwalt : La prière, le monde invisible et Dieu — André Dumas : Dieu, nom et principe. — Bibliographie des œuvres de Pierre Burgelin.

Centre protestant d'études et de documentation — No 203 juillet-août 1975.

Au sommaire : Bible — Théologie — Églises (documents et histoire) — Philosophie du droit — Immigration — Ra-

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

cisme — Critique littéraire — Bibliographie...

A travers les revues — Nouvelles du Centre de documentation de Strasbourg.

Livres reçus.

Centre protestant d'études et de documentation — Bulletin supplément, 135 pages entièrement consacrées au sujet suivant : Réflexions sur la situation et vocation du protestantisme dans la société française contemporaine.

Comme dit M. Courvoisier, président de la Fédération protestante de France, « ce cahier, bien que partiel, offre cependant un aspect relativement fidèle des tendances traversant le protestantisme français dans les domaines de la théologie et de la sociologie, de la foi et du service ». Nous avons été heureux d'y trouver une contribution de M. François Goguel que nous espérons pouvoir reproduire à l'usage de nos lecteurs. — Nous aurions aimé y lire au moins un texte de certains pasteurs dont les tendances « libérales » sont bien connues. Sans doute que leur manière de voir ne doit pas figurer dans « un aspect des tendances traversant le protestantisme français »... !

Dialogue — Revue trimestrielle d'Humanisme chrétien. No 26, avril-juin 1975. Cette revue est l'organe du Centre de rencontre et de recherche de l'Église protestante libérale belge. Adresse : Foyer de l'Ame, rue de Saint-Quentin, 67 — 1040 Bruxelles.

Au sommaire : Éditorial — J.-F. Rebeaud : Foi chrétienne et religions non-chrétiennes — Les problèmes économiques de l'Église — G. Marchal : Sauver l'orthodoxie — L'homme est torturé — Le livre de l'Exode. Essai de lecture politique.

La Revue réformée. Revue trimestrielle No 2/1975 — 10, rue de Villars, 78100 Saint-Germain-en-Laye — Abonnements : M. Jean Marcel, 23, rue de Tourville, St-Germain-en-Laye, C.C.P. : Paris 7284-62.

Au sommaire : La Foi chrétienne, un exposé du XVIème siècle.

Société de l'Histoire du protestantisme. Bulletin avril-juin 1975. Revue trimestrielle. On s'abonne : Sté d'histoire du protestantisme 54, rue des Sts-Pères — 75007 Paris, C.C.P. : Paris 407-83. Abonnements France : 50 F — Étranger : 70 F.

Au sommaire : Assemblée générale, Jacques Allier. Études historiques : Protestants de l'Ouest, Saujon par L. Spiro. Les protestants du Bocage vendéen pendant la Révolution par P. Romane Musculus.

Documents : Notes sur l'histoire du protestantisme à Flaujacques (Gironde).

Expositions et colloque — Chronique littéraire et comptes rendus.

É. & L. — 15.9.1975

Enseignement par correspondance

A l'heure où les classes reprennent, où les enfants vont retrouver les habituels leçons et devoirs de classe, où les écoles bibliques vont rassembler petits et plus grands, il nous a paru utile de rappeler aux disséminés l'existence d'un organisme préparé pour eux. Il s'appelle « Joyeux Dimanche ». Il est dirigé par un pasteur ayant à ses côtés moniteurs, écrivains, dessinateur.

« Joyeux Dimanche » s'adresse, à cette heure, à 464 enfants répartis comme suit : 187 aux Écoles bibliques (É. du D.), 177 catéchumènes, 100 anciens catéchumènes appelés « Jeune Église » et disposant d'un journal propre : « Points de suspension... ».

L'École biblique constitue actuellement une double recherche : une recherche personnelle sur le texte biblique et une recherche pour une réalisation de groupe ou chef-d'œuvre d'ensemble (pour les années passées : mosaïques, films sur David, Joseph, Moïse, réalisés avec des dessins d'enfants). Ce travail suppose un dialogue moniteurs-enfants très dense... et des montagnes de courrier !

Noël et Pâques se vivent de manière spéciale.

Noël se vit de trois manières différentes :

1 — Les enfants le vivent avec leurs mains en plaçant un signe de Noël dans

leur maison : vitrail, lanterne, mobile, etc...

2 — Par un geste d'entraide. En effet, Joyeux Dimanche parraine certaines maisons d'enfants qui reçoivent de 200 à 300 colis confectionnés chez eux par les enfants correspondant avec l'organisme.

3 — Par une célébration religieuse en famille grâce à une brochure illustrée comprenant textes bibliques, prières et chants.

A Pâques l'enfant suit Jésus tout au long de la grande semaine grâce au guide des textes bibliques et aux images à colorier et à coller sur le plan de Jérusalem.

Malgré l'extrême dispersion des jeunes, la catéchèse se pratique par groupes géographiques. Sans s'être jamais vus, les jeunes se connaissent grâce à leurs photos, au récit de leurs occupations, goûts, etc... Chaque jeune voit ce que les autres ont fait ou écrit (photocopies et stencils) ; ce sont leurs remarques, critiques, suggestions qui vont orienter le pasteur pour le choix des thèmes.

Enquêtes, reportages, affiches, commentaires de photos stimulent la recherche et provoquent un échange très vivant de questions-réponses, non seulement entre les jeunes et le pasteur, mais entre les jeunes eux-mêmes.

COMMUNIQUES

Prix de « Pays Protestants »

Réuni le 12 juin 1975 au domicile de son Président, Pierre Germain, le jury de « Pays Protestants » a décerné son Prix 1975 au pasteur Jean Rivierre pour son livre intitulé : « La vie des protestants du Poitou après la Révocation (1685-1700) ».

Le livre de Madame Magali Josselin : « Les Rayols » a recueilli également des voix.

L'Association « Pays Protestants » rappelle que son Prix annuel est destiné à récompenser une œuvre, quelle que soit sa forme littéraire, ayant un lien direct avec l'histoire et la vie du protestantisme français. Les candidats du Prix 1976 voudront bien adresser leurs ouvrages en trois exemplaires avant le 31 décembre 1975 à Mademoiselle Lysie Stéphan, 47, rue des Tournelles — 75003 Paris.

Le Prix Conscience et Liberté

Le Prix Conscience et Liberté 1975 offert par l'Association internationale pour la défense

de la liberté religieuse a été attribué au pasteur Alphonse Maillot, pasteur de l'Église réformée de Clermont-Ferrand pour une étude sur les Problèmes de la liberté religieuse au XXème siècle.

Nairobi 1975

Afin de familiariser les paroisses ou groupes divers avec les questions qui seront débattues à la Vème assemblée du Conseil œcuménique des Églises qui se tiendra à Nairobi du 23 novembre au 10 décembre 1975 et pour leur permettre de se préparer à cet événement, le Centre de Documentation, 20, rue Ste-Barbe à 67000 Strasbourg, met à leur disposition une cassette ou bande magnétique diffusée par le département de Communication du Conseil œcuménique des Églises à Genève.

Sujets traités : Confesser le Christ aujourd'hui — Les exigences de l'unité — A la recherche de la Communauté — Éducation en vue de la libération de la communauté — Structures d'injustice et luttes pour la libération — Développement de l'homme.

INFORMATIONS

Culte radio-diffusé, de 8 h 30 à 9 h sur France-Culture

14 septembre : Pasteur Georges Cabanis.
21 septembre : Pasteur Samuel Sahagian.
28 septembre : Pasteur Alfred Chevalley.

Télévision : Présence protestante de 10 h à 10 h 30.

- *Dimanche 14 septembre* —
10 h-10 h 30
La presse enfantine.
- *Dimanche 21 septembre* —
10 h-10 h 30
Culte en l'Église réformée d'Amiens,
Prédication du Pasteur Georges Plet.
- *Dimanche 28 septembre* —
10 h-10 h 30
Etre Protestant : Nelly et Paul Vialla-
neix.

L'aide du Conseil œcuménique au Sahel se poursuit

La Commission d'Entraide et de Service des Églises et d'Assistance aux Réfugiés (C.E.S.E.A.R.) du C.O.E. a décidé le 10 juin, de consacrer 3,5 millions de dollars à un programme de reconstruction de deux ans dans les pays africains du Sahel qui, durant 5 ans, ont été éprouvés par la sécheresse.

La Commission a reconnu la nécessité de poursuivre l'aide d'urgence massive qui, depuis 1973, a permis de fournir au Sénégal, à la Mauritanie, au Mali, à la Haute-Volta, au Niger et au Tchad une aide matérielle et financière de l'ordre de 20.412.338 dollars provenant des Églises membres du C.O.E. et d'organismes de secours affiliés.

A la recommandation faite par l'équipe œcuménique du Sahel — mise sur pied par la C.E.S.E.A.R., il y a 6 mois et basée à Ouagadougou — de poursuivre les opérations au Sahel s'ajoute l'appréciation faite par Jean Fischer, directeur adjoint de la C.E.S.E.A.R., pour les contributions apportées par des Églises afri-

caines, notamment du Cameroun, du Ghana, de la Côte d'Ivoire, du Lesotho, de Madagascar, du Malawi, du Nigéria, de la Rhodésie, de Sierra Leone, du Soudan, de Tanzanie, de Tunisie et du Zaïre, ainsi que par des Églises de 24 pays d'Asie, d'Europe et d'Amérique du Nord.

Le nouveau programme comporte des projets pouvant être entrepris immédiatement et des projets prévus pour le courant de l'année prochaine.

Ces projets sont variés. Ils vont de la réparation d'un puits dans un village à des prêts de trois ans pour l'achat de moutons et de chèvres par des fermiers. Ils font principalement partie des programmes de développement rural et de formation professionnelle des éleveurs et des fermiers.

Le programme, a dit M. Fischer, soutiendra de façon encourageante les efforts entrepris par les populations des pays du Sahel pour vaincre les problèmes chroniques du sous-développement et de l'injustice internationale sur le plan économique. La sécheresse a tout simplement révélé cette situation à la communauté internationale, a-t-il dit. Les efforts de la communauté formée par le C.O.E. sont une expression de solidarité avec les peuples qui luttent pour construire leur avenir et un signe de l'engagement chrétien pour un dialogue avec les adeptes d'autres croyances. La sécheresse a duré de 1969 à 1973. En 1974, les pluies du Sahel furent « plus ou moins » normales, mais il faudra plusieurs années pour reconstituer le cheptel qui constitue la base de l'économie dans les six pays, et la situation, pour la plupart des gens, demeure précaire. Les pertes en cheptel vont de 30 à 80 % selon les régions et dans certains cas atteignent les 100 %. Le bétail susceptible d'être exporté — c'est la principale source de revenus permettant de payer les importations de céréales — est simplement inexistant.

Les autorités estiment que la période actuelle est une période de transition jusqu'à ce que les éleveurs soient remis à flot et qu'un élevage bien organisé rede-
vienne possible ; il s'agit là de la manière

la plus efficace pour exploiter les ressources naturelles du Sahel.

L'équipe du C.O.E. a insisté sur le fait que les autorités administratives locales dans les pays du Sahel continuent à être les « principaux partenaires » des Églises. L'équipe a prié instamment les Églises de comprendre que les relations de « partenaires » dans les programmes du Sahel se font dans le respect de l'auto-gestion, de l'auto-détermination et de l'autonomie pour la prise de conscience des conditions spéciales qui prévalent dans chacun de ces pays.

La Conférence des Églises de Toute l'Afrique (C.E.T.A.) a créé un groupe de travail spécial pour le Sahel qui coopère avec l'équipe du C.O.E. et qui a encouragé les Églises africaines à participer aux efforts de reconstruction au Sahel. Les Églises des États côtiers de l'Afrique de l'Ouest ont été invitées à participer aux efforts entrepris au Sahel et à engager le dialogue avec les musulmans.

« Le potentiel intellectuel local, ont fait remarquer les membres de l'équipe, est tout aussi nécessaire au développement des pays du Sahel que des puits et des barrages. »

Les Églises membres du C.O.E. ont été priées de respecter les initiatives des « partenaires » locaux et d'éviter de prendre des décisions unilatérales qui pourraient être ressenties comme oppressives.

Les membres de l'équipe ont énuméré les priorités présentes que le programme de la C.E.S.E.A.R. devrait permettre de satisfaire. Il s'agit de l'accroissement de la production de produits alimentaires, de la reconstitution des troupeaux, de projets hydrauliques pour pomper l'eau, de la formation agricole, de la formation des femmes et des jeunes filles, de l'amélioration des moyens d'assistance médicale et sociale, des programmes de développement intégrés et communs tenant compte des besoins fondamentaux de la population.

Un évêque anglican interdit l'exorcisme

L'évêque anglican de Wakefield, dans

le centre de l'Angleterre, a interdit la pratique de l'exorcisme dans son diocèse en attendant d'en réformer les règles.

La controverse sur l'exorcisme qui passionne la Grande-Bretagne depuis quelques semaines est née dans le diocèse de Wakefield, où se produisit le drame de Michaël Taylor, l'ouvrier agricole qui massacra sa femme après avoir subi pendant sept heures les soins intensifs de deux ministres du culte qui le croyaient possédé du démon.

Un porte-parole du Dr Eric Treacy, l'évêque de Wakefield, a annoncé la constitution d'une commission de dix personnalités religieuses chargées de mettre au point une nouvelle réglementation de la pratique de l'exorcisme. Pendant les six ou douze mois que dureront les travaux de la Commission, l'exorcisme demeurera interdit dans le diocèse. (BIP)

On peut se demander ce qui adviendra après que la commission en question aura pris ses décisions. Qu'on en soit encore là chez les anglicans paraît un peu éprouvant... !

Eucharistie commune : réponse protestante à la demande des foyers mixtes

(SPP) On se souvient qu'au début de l'année, le mouvement des foyers mixtes francophones qui réunit depuis huit ans des dizaines de couples mixtes de France, de Belgique et de Suisse romande lançait un appel aux Églises demandant que l'hospitalité eucharistique leur soit accordée cette année à l'occasion de leur rencontre annuelle de Pentecôte.

Les couples mixtes s'étonnaient en effet que le seul différend sur les ministères fasse encore obstacle au projet de l'intercommunion et estimaient que la conception du ministère relevait davantage de l'organisation de l'Église que de la foi proprement dite.

Dans sa réponse, la conférence des Églises protestantes de la Suisse romande s'étonne que les Églises de la Réforme aient été interpellées sur cette question.

Il y a deux ans déjà, les Églises de la Réforme ont exprimé clairement que pour elles il n'y a pas d'obstacle, la Table de communion étant ouverte à tous les chrétiens.

Elle conclut : « nous vous prions donc de compléter votre information et de mieux cerner ce qui vous empêche de réaliser un vœu que nous partageons avec vous ».

Orthodoxes en Finlande

Il y a actuellement quelque 60.000 orthodoxes en Finlande, mais leurs effectifs diminuent d'environ 1.000 âmes par année. C'est ce que révèle la revue américaine « The orthodox Church » qui précise que les mariages mixtes avec les luthériens constituent le plus grand danger pour la survie de l'orthodoxie finlandaise.

Jusqu'à la dernière guerre mondiale, il y avait des régions entièrement orthodoxes en Carélie (territoire qui a passé à l'U.R.S.S.). Après la guerre, les orthodoxes se disséminèrent sur l'ensemble du territoire de la Finlande. Jusqu'à la guerre, environ 30 % des orthodoxes finlandais concluaient un mariage mixte avec un luthérien ; en 1970-1971, cette proportion a été de 90 %. Les 70 % des enfants issus d'unions mixtes luthériennes-orthodoxes sont baptisés dans l'Église luthérienne. Cette évolution, qui est à la source de grandes préoccupations pour l'Église orthodoxe finlandaise, dépend de circonstances presque exclusivement sociales. (BIP)

De l'ordination des femmes

A la demande de l'Église épiscopaliennne, l'Église catholique des États-Unis participera, en juillet prochain, à une session œcuménique d'étude sur l'ordination des femmes au sacerdoce.

On précise, de source épiscopaliennne, que l'initiative ne vise pas à ce qu'une décision soit prise sur cette question, mais bien à clarifier les positions respec-

tives des confessions catholique et anglicane.

En juillet 1974, 11 femmes ont été ordonnées au sacerdoce dans l'Église épiscopaliennne, à Philadelphie ; cependant, un mois plus tard, cette initiative était désavouée par l'assemblée des évêques de cette Église, réunie à Chicago. La question de l'accès des femmes au sacerdoce dans l'Église épiscopaliennne reste néanmoins posée, nombreux étant les évêques de cette Église disposés à consentir à ce que des femmes célèbrent l'Eucharistie. (BIP/SNOP)

Réaction de l'archevêque orthodoxe de Grande-Bretagne

« L'Osservatore Romano » a publié le texte intégral d'une longue lettre pastorale de l'archevêque orthodoxe Athénagoras, prélat ordinaire pour la Grande-Bretagne, rejetant catégoriquement le sacerdoce féminin.

L'archevêque orthodoxe affirme qu'un tel sacerdoce irait contre la volonté évidente du Christ. Il ajoute trois arguments empruntés à l'évêque anglican de Fulham et Gibraltar, le Très. Rev. John Satherwhaite :

- 1) l'ordination des femmes chez les anglicans aurait une valeur œcuménique négative dans les rapports avec les Églises orthodoxes. On ne peut que la déplorer dans l'Église épiscopaliennne des États-Unis ;
- 2) elle compromettrait les rapports avec l'Église de Rome, car on connaît l'opinion du Pape ;
- 3) elle a déjà divisé les Églises scandinaves, au moment où celles-ci ont besoin, plus que jamais, de s'unir face à l'athéisme envahissant.

'L'Osservatore Romano' passe sous silence une brochure, diffusée par « un pauvre prêtre », Don Giovanni Saraggi, curé de la paroisse du St-Rédempteur à Rome, adjurant Paul VI d'ordonner des femmes, « avant qu'il ne soit trop tard ». (BIP/SNOP)

**ONT COLLABORE
A CE NUMERO**

- H. de Biéville, aumônier des hôpitaux, Lyon.
R. Crespin, directeur de l'Institut de formation de la Banque de France, Paris.
Ch. Massalve, homme de Lettres, Paris.
Francis Muller, pasteur, Strasbourg.
B. Raymond, aumônier des étudiants, Lausanne.
W. Théremin, membre de la Commission technique du cinéma.
J.-P. Sauzède, étudiant en théologie, Strasbourg-Genève.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :
Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

| | | |
|---|------|---------------|
| Annonces à caractère commercial, pensions, réclames | | |
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

REGARDS SUR DEMAIN

Hier et aujourd'hui

On le sait, il y eut un temps où celui qui n'adhérait pas à la religion devait s'en expliquer. Il faut maintenant expliciter au mieux ses convictions pour être accepté et reconnu comme chrétien.

Hier tout justifiait le mariage lorsqu'on le désirait, et on cherchait seulement les raisons qui pouvaient s'y opposer (rang social, liens du sang, état des fortunes...). Aujourd'hui rien n'apparaît moins évident que le mariage ; il devient un engagement social devant être justifié par la raison.

Les jeunes devaient respecter les anciens ayant à leur avantage un passé, des souvenirs, une expérience. Aujourd'hui, cela devient presque une tare et on glorifie la jeunesse qui possède l'imagination, l'inexpérience et l'avenir devant elle. (C'est peut-être un peu pour cette raison que l'on demande à la nouvelle génération de s'exprimer par des articles comme celui-ci qui nous est demandé.)

Avoir des enfants pouvait justifier le mariage, tout au moins était-ce l'accomplissement d'une certaine nature ; mais aujourd'hui (quel paradoxe !), dans la situation de faim et de surpopulation actuelle, on raconte volontiers qu'avoir un enfant devient presque un acte criminel.

Tous ces exemples renversants et subversifs demandent à être explicités ; il y en a bien d'autres encore. Il n'est pas question ici de les discuter, bien que cela serait fort intéressant, mais arrêtons-nous simplement à les constater.

Appel au réalisme

Dès lors, quel avenir, quel christianisme, quelle Église, quelle chrétienté... ? On ne sait quel verbe ajouter : être, paraître, vivre, devenir, trouver, chercher... ?

Dans cette situation où tout se retourne, où tout se renverse, dans ce mouvement subversif général fort comparable au mouvement opéré par Jésus et ses disciples, quelle attitude prendre ?

Comment réagir devant cette confusion apparente d'où surgissent des problèmes connus mais trop longtemps délaissés ?

Comment faire pour que l'Évangile reste parole vivante pour l'homme d'aujourd'hui ?

Demain seront mis en cause la monogamie, l'institution familiale comme fondement de notre société capitaliste, le système démocratique parce que trop répressif vis-à-vis des minorités. Que sais-je encore ? Chacun peut entrevoir les nouveaux problèmes qui vont surgir.

Quelle attitude prendrons-nous ; quel Évangile saurons-nous délivrer ; quel lieu de liberté offrira l'Église ?

Il ne sera pas question de sauver les meubles et Dieu avec. Il ne sera pas question de trahir l'Évangile qui, sous prétexte d'être hors du monde, devient en retard sur le monde. Foin de ces dieux polis que l'on n'ose pas sortir des salons, ou de ces dieux doux et calfeutrés réservés à une élite spirituelle.

Alors, quelle réponse donnerons-nous ?

Je ne suis qu'un faible représentant de la nouvelle génération. Toutefois, au nom de l'Évangile qui peut rendre toute chose nouvelle, je voudrais lancer un appel au réalisme et surtout à l'imagination comme au pouvoir de création que nous avons tous.

Le sens de l'Évangile

La nouvelle génération s'inquiète de son avenir, c'est normal ! Elle enrage contre ses aînés, c'est la preuve de sa santé. Mais surtout, la nouvelle génération espère (1). Elle espère qu'aujourd'hui l'Évangile peut être vécu comme une source de création, d'imagination, pouvant établir de nouveaux comportements et de nouvelles relations face à un monde changeant et toujours différent.

Si, dans nos familles, nos groupes, nos communautés ou nos paroisses nous croyons être incapables de trouver de nouvelles réponses aux jeunes, de nouvelles interprétations de l'Évangile et du sens qu'il donne à notre existence, alors ne parlons plus de l'Évangile qui peut rendre toute chose nouvelle, ne parlons plus de l'esprit qui donne le désir de vivre un autre monde, ne parlons plus de ce Jésus subversif qui a su renverser les situations pour faire apparaître de nouvelles relations entre les hommes.

Vers un dépassement

Je crois que l'Église peut être cette « zone libre » (et pas une « zone neutre ») où peuvent se rencontrer et se découvrir ceux qui, à l'extérieur, s'ignorent trop souvent.

Je crois que nous pouvons être prophètes (c'était un ministère dicté par Calvin) et faire apparaître l'amour de Dieu, toujours nouveau dans les conflits qui opposent les hommes.

Je crois que l'Évangile nous fait toujours aller plus loin. Il nous fait dépasser ce que nous vivons pour créer de nouvelles relations, imaginer de nouveaux modes de vie, découvrir l'autre toujours différent.

Face à l'avenir du monde, peut-être trop affreux à imaginer, face à l'amour que Dieu nous donnera — trop incroyable et fabuleux pour tenter de le décrire —, mais face surtout à l'amour qu'il nous témoigne aujourd'hui par le don de son fils, je crois et espère que nous pourrions trouver une issue aux impasses, une création là où tout semble mort, une nouveauté là où tout paraît vieux et usé.

Jean-Paul Sauzède

(1) *Note de la rédaction.* Il serait, semble-t-il, injuste de laisser croire que l'espérance est l'apanage de la « nouvelle génération ». Celle qui est aujourd'hui « ancienne » non seulement a espéré aux jours passés, mais elle porte encore en elle une puissante et vive espérance.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 17

Lundi 29 septembre 1975

L'ÉGLISE, POUR QUOI ?

par André Gounelle

Quel est le rôle de l'Église ? A quoi sert-elle, quelles fonctions doit-elle remplir ? A cette question des réponses très diverses sont données ; ce qui entraîne des tensions, voire des conflits entre des chrétiens qui font partie de la même Église, mais qui ne conçoivent pas du tout de la même manière sa mission. Trois types de réponses peuvent, me semble-t-il, être discernés dans le protestantisme actuel :

1. Pour les uns, l'Église doit être, avant tout, le lieu du recueillement, de la méditation et de la réflexion. Sa tâche essentielle est de célébrer le culte, d'expliquer et de commenter les enseignements bibliques, d'aider les fidèles à approfondir leur foi. Elle représente un des moments et non la totalité de la vie chrétienne : elle est le moment nécessaire du ressourcement, qui doit être suivi d'un autre moment, non moins important : celui de l'engagement. Il y a quelques années, on comparait volontiers l'Église à une station-service : le fidèle y vient pour entretenir et ravitailler sa foi ; cette foi, il doit ensuite la vivre, en dehors de l'Église, sur les routes du monde. L'Église ne se mêle donc pas directement des problèmes du monde ; son rôle est d'assurer une formation spirituelle et théologique qui permette aux chrétiens de les affronter.

2. Pour d'autres, l'Église est, avant tout, une communauté. Ceux qui croient en Jésus-Christ forment « un seul corps », ils sont « frères » dans la foi. Ils doivent donc se regrouper, apprendre à se connaître et à s'aimer, vivre autant que possible ensemble. L'idéal, ou le modèle, est la communauté de Jérusalem après Pentecôte, telle que nous la décrit le livre des Actes des Apôtres. L'Église remplit sa mission quand elle est un milieu fraternel et chaleureux où chaque croyant trouve sa place, et exerce une responsabilité correspondant à ses possibilités. Les activités de l'Église, sa vie interne, absorbent ses membres qui sont donc peu enclins à s'engager ailleurs. Ici, la vie chrétienne se

déroule à l'intérieur de l'Église, et implique sinon une coupure, du moins une distanciation, d'avec le monde.

3. Un troisième courant voit, avant tout, dans l'Église, un instrument d'action. Elle n'est essentiellement ni un lieu de recueillement et de méditation, ni une communauté refermée sur elle-même, mais l'outil dont Dieu se sert pour agir sur terre. Les chrétiens sont des ouvriers et des combattants ; leur mission est de changer le monde, de le rendre plus conforme à la volonté de Dieu. L'Église n'existe donc pas pour elle-même, ou pour ses membres, mais pour les autres, pour ceux qui n'en font pas partie. Elle est au service des hommes. On insistera donc sur la responsabilité de l'Église dans le monde, et on donnera priorité à l'action : l'Église se définit par les tâches qu'elle a aujourd'hui à accomplir.

A première vue, on serait tenté de dire que ces trois conceptions du rôle de l'Église, loin de s'opposer, se complètent. Nous n'avons pas à choisir entre elles, mais à les combiner ou à les associer : l'Église est appelée à la fois à être lieu de recueillement et de méditation, communauté fraternelle, et instrument d'action. C'est vrai, certes ; mais malheureusement nous sommes bien obligés de constater que cette conciliation est purement théorique, et que dans la pratique, selon l'option que l'on prend, on aboutit à des positions contradictoires. Par exemple, en ce qui concerne le problème de l'engagement politique, dont on sait combien il divise actuellement les chrétiens, nous trouvons trois attitudes inconciliables :

Pour ceux qui se rattachent à la première des trois conceptions que nous venons de signaler, l'engagement politique relève de la décision individuelle du croyant.

Suite page 3 →

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.
ou : 27.54.50.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, R. Hu-
bac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*La liberté, aujourd'hui tant désirée, est difficile à
vivre.*

*Remarquons que chacun entend la liberté à sa façon
et s'inquiète peu des retombées auxquelles il soumet
les autres. On désire sa propre liberté ; on la nomme de
noms divers correspondant au désir du moment. En ce
sens, la notion de liberté paraît purement subjective.*

*D'autre part, notre société autorise-t-elle la liberté
des choix ? ... la liberté d'être libre ? Aujourd'hui, les
hommes sont-ils nécessairement conditionnés ? Serait-
ce de cet embrigadement que l'on chercherait à se
libérer ?*

*Chacun semble à la recherche d'une liberté qui
serait la sienne : liberté de s'habiller à son gré ; de
parler, de juger, d'interpréter, d'entreprendre, de sac-
cager, de voler, de rançonner, de vivre, de s'amuser à
sa façon. On clame cette liberté à l'envie ; on la met en
pratique. Qu'en résulte-t-il ? — On voit les plus farou-
ches zéloteurs des « libertés » se laisser endoctriner par
les modes, les mots, les gestes, les manies, les nou-
veautés.*

*L'attitude molle des « traîne-savates » et des
« crasseux-déguepillés » (souvent porteurs de carnet de
chèques) rencontrés un peu partout sur les routes de
l'été, est un choix de liberté ; elle crée l'ennui, le
désœuvrement et n'est finalement qu'une contrainte
nouvelle : ressembler à l'image robot. Les drogués ont
cru à la liberté d'enfreindre des règles de sagesse ou à
celle d'oublier l'ennui et de se défendre contre les
obligations du jour ; ils se sont jetés dans un intolé-
rable esclavage. Sont-ils libres les « casseurs » qui, au
moyen de leurs fortes voitures, écrasent les petites et
parfois tuent ? Ils le croient sans doute au nom même
de leur servitude : celle de rire des misères comme de
la mort et de venger leur ennui. « O liberté, que de
crimes on commet en ton nom » ! C'est ainsi que l'on
croit vivre sa vie. En réalité on se repaît de celle des
autres.*

L'Église en tant que telle n'a pas à prendre parti, ni à dicter des choix à ses membres. Elle doit seulement leur rappeler qu'ils sont responsables, et les inviter à exercer cette responsabilité en fonction de leur foi. L'engagement politique appartient à cette zone de la vie chrétienne qui se situe en dehors de l'Église.

Les tenants du second courant auront tendance à se méfier et à se garder de la politique : elle fait partie de ces activités mondaines qui sont suspectes, qui risquent de détourner de « l'unique nécessaire », et de briser la communauté. Le chrétien doit s'en occuper aussi peu que possible. Le rôle de l'Église est donc de dévaloriser la politique, de proclamer qu'elle n'offre que des espoirs trompeurs et que la vérité est ailleurs.

Alors, y a-t-il un critère de la notion de liberté ?

En effet, clamer la liberté est une gageure tant qu'on n'a pas appris à élaborer, à édifier, à structurer sa liberté et à lui donner un sens : un sens en relation avec les autres. Il n'existe pas de liberté pour soi en dehors de celle des autres.

Dès lors, la liberté prend figure nouvelle.

Jusqu'ici elle est apparue égoïste, centrée sur soi, sur ses goûts, ses désirs, ses profits, ses avantages. Maintenant, il semble nécessaire de regarder au-delà de soi.

Pour être bref, on pourrait définir la liberté par des mots qui, à certaines oreilles, sonneraient un air vieillot. J'entends par là qu'il ne peut y avoir de liberté là où manqueraient la responsabilité et le respect, l'un engendrant l'autre et réciproquement.

Personne n'est libre d'être, de faire ou de dire ce qu'il veut lorsqu'il porte atteinte à quelqu'un ou qu'il l'enferme dans une servitude. Ici se pose le problème de l'éducation et celui des politiques.

Personne n'est libre de son argent et ne peut imposer son propre sens des valeurs s'il rend un autre esclave. Ici se posent les problèmes sociologiques et moraux.

Personne n'est libre d'affirmer ce qu'il croit ou ce qu'il estime être une juste interprétation comme étant critères de vérité. Se posent ici les problèmes religieux et ecclésiologiques — par quoi on peut remarquer que certaine intransigeance relève de l'intolérance plus que de la vérité.

Dira-t-on, alors, comme Sartre : « La liberté, c'est l'exil » ?

Non.

La liberté est une vraie mesure de respect. Et c'est l'Évangile qui me permet de comprendre cette liberté.

La troisième option conduit, au contraire, à donner une importance primordiale à la politique. On affirmera que l'Église a le devoir de s'engager, en tant que telle, sur le plan politique. Ne pas le faire serait pour elle trahir sa mission, désertier le combat qui lui a été confié. Son rôle est de dénoncer, comme jadis les prophètes, les injustices de la société, de mobiliser ses membres pour une action efficace en faveur des petits et des opprimés. C'est ainsi qu'elle sera fidèle.

De la même manière, on pourrait montrer que ces trois options conduisent à des pratiques inconciliables en ce qui concerne l'aménagement et l'utilisation des bâtiments ecclésiastiques, la formation et le travail des pasteurs, les priorités budgétaires, etc...

Il faut donc, au moins dans la pratique, choisir. Ce n'est pas facile ; aucune de ces positions n'est totalement satisfaisante, et tout choix est critiquable. Tout compte fait, je pencherai plutôt vers la première conception, et cela pour trois raisons :

D'abord, j'ai le sentiment que nous avons actuellement grand besoin de lieux de méditation et de réflexion. Le monde moderne nous disperse, nous bouscule, nous offre de multiples occasions de rencontres et d'engagements. Tout cela se fait au détriment du recueillement et de l'approfondissement. Une des missions essentielles de l'Église aujourd'hui me semble être de maintenir dans nos vies un temps de prière et de pensée.

Ensuite, les deux autres positions comportent, me semble-t-il, un très grand danger d'intolérance et d'impérialisme ecclésiastique. Dans le second cas, la communauté tend à devenir le but ; elle sera poussée à imposer le même pas aux fidèles, à étouffer tout non-conformisme, à rejeter ceux qui ne se soumettent pas à ses règles et à ses autorités. Dans le troisième cas, on considérera comme des poids inutiles, voire comme des obstacles à éliminer, ceux qui ne participent pas aux actions de l'Église, soit parce qu'ils ne sont pas d'accord avec ses choix, soit parce qu'ils ne le peuvent pas (vieillards, malades). Seule la première position a une conception humble et limitée de l'Église qui l'empêche de vouloir tout régenter et tout subordonner à ses propres fins.

Enfin, il me semble que si des croyants éprouvent le besoin d'une vie communautaire plus intense, ou d'une action collective, ce qui est normal et légitime, ils peuvent créer des groupes, des associations, des sociétés qui répondent à ces besoins. Dans le protestantisme, à côté des Églises, existent depuis longtemps des œuvres et des mouvements. Cette formule, que l'histoire nous a imposée, me paraît bonne. Elle permet la diversité, et limite les prétentions ecclésiastiques. Toute une partie de la vie et du témoignage des chrétiens échappe à l'Église. Elle doit le reconnaître et l'admettre, renoncer à tout englober et à tout confisquer. Elle pourra alors se centrer sur ce qui est sa mission propre : l'écoute et l'étude de la Parole de Dieu, la méditation, la réflexion et le culte.

A PROPOS DE L'ÉVANGILE DE THOMAS

C'est au printemps dernier que nous avons demandé au doyen Michel Bouttier, président de l'Institut protestant de théologie, professeur de Nouveau Testament à Montpellier, d'écrire pour « Évangile et Liberté » un article relatif à l'Évangile de Thomas. On avait, en effet, beaucoup parlé de ce dernier dans des articles divers et dans des émissions de télévision.

Entre temps, nous avons publié sur le sujet un article peu amène de J.-M. Charensof et une réponse non moins sereine de M. Gillibert. Il fallait essayer de mettre les choses au point dans un climat différent plus proche de ce que nous désirons dans ce journal. Cet article, demandé plus tôt que ne sont parvenus les précédents, vient à son heure libérant les esprits de toute polémique quelque peu brutale. Nous disons notre gratitude à son auteur.



Dans les années qui ont suivi la guerre, deux séries de découvertes inespérées, faites presque coup sur coup, replaçaient l'archéologie au premier plan ; elles livraient des secrets longtemps cachés en mettant la main sur la littérature « essénienne » d'une part, « gnostique » de l'autre. Notre connaissance du milieu qui encadre le siècle du Nouveau Testament s'en est trouvée renouvelée d'autant plus que les textes mis à jour concernaient des communautés fascinantes et mystérieuses à la fois. La première de ces trouvailles est maintenant bien connue : les rouleaux de la mer Morte nous ont apporté les trésors cachés aux alentours de Qumrân : *Manuel de Discipline* (constitution de la communauté), *Livre des Hymnes* (les psaumes du juste persécuté), *Règle de la Guerre* (l'affrontement ultime des fils des ténèbres et des fils de la lumière), commentaires bibliques où se révèle un art d'actualiser le texte de l'Ancien Testament, enfin manuscrits des livres saints eux-mêmes, tel cet extraordinaire rouleau du prophète Ésaïe exposé à Jérusalem. Ces documents sont d'autant plus intéressants que les Esséniens se sont trouvés à un carrefour d'influences diverses, et que leurs textes éclairent l'apocalyptique, l'exégèse, « l'ecclésiologie » du Bas-Judaïsme et, par là, les origines du Christianisme mais aussi celles de la gnose.

C'est précisément une collection de 53 traités « gnostiques » qui, peu d'années après, étaient découverts dans les sables de la Haute Égypte. Nous sommes deux ou trois siècles plus tard. Les communautés qui utilisaient ces ouvrages ne se situent plus dans l'orbite directe du Judaïsme, mais appartiennent à ce puissant mouvement qui a failli, à un

certain moment, l'emporter sur la « grande Église ». Né à la rencontre du Judaïsme et de l'Orient, il a trouvé dans l'aire d'expansion du Christianisme un terrain d'élection : la prédication chrétienne, à travers l'annonce de la venue et de l'élévation de Jésus, lui a offert ce qui lui avait manqué jusque là : un RÉCIT autour duquel il pourrait désormais organiser ses aspirations diffuses. Il est impossible de décrire les systèmes foisonnants qu'il a successivement enfantés, mais une inspiration commune le traverse ; c'est la sensation poignante de vivre dans un monde qui a subi une déchirure essentielle ; prisonnière ici bas, la parcelle divine enclose en chacun de nous doit recevoir révélation qui lui permettra de connaître (gnose : connaissance) le chemin secret de l'unité perdue. Ce monde, il faut donc le quitter comme l'oiseau doit échapper au filet de l'oiseleur, et, dans ce sens, on a pu dire que la gnose représentait comme un « désespoir de l'histoire ». Certains pensent qu'elle a été puissamment activée par la déception des espérances apocalyptiques après le désastre de la prise de Jérusalem en 70. Le Royaume est devenu une grandeur intérieure et spirituelle.

Mais plutôt que d'essayer de la décrire, mieux vaut lui donner une voix. Le psaume dit des Naassènes me semble bien exprimer cette nostalgie essentielle et l'on voit comment le message apostolique se trouve réinterprété :

*...L'âme ressemble au gibier sauvage
Traquée sur la terre
Par la mort, qui, sans relâche
Sur elle aiguise ses forces.
Aujourd'hui au pays de lumière,
Elle plonge demain déjà dans la misère
Et sombre au fond de la souffrance et des larmes.*

*Errant dans le labyrinthe,
L'âme en vain cherche la trouée.
Alors Jésus dit : Regarde ô Père
Vois cette âme en détresse
Elle tourne avec angoisse de par la terre
Si loin de ton Esprit.
Elle veut échapper à l'amer chaos,
Mais ne sait point où surgit l'issue.
Envoie-moi, ô Père pour la sauver
Fais-moi descendre tout en bas
Avec les sceaux dans la main
Que je traverse l'épaisseur des éons
Que j'ouvre tous les mystères
Que je révèle à elle-même l'âme divine
Et le secret du chemin sacré
— la gnose — que je la lui annonce.*

La première jarre contenant les manuscrits fut découverte à Nag Hammadi, vers 1945, par un paysan, comme à Qumrân. Mais les précieux « codex » subirent bien des vicissitudes avant d'être définitivement identifiés et rassemblés. Écrits en copte, langue parlée alors en Haute Égypte et qui ne tient pas de l'égyptien mais plutôt du grec, les 53 traités sont réunis en une douzaine de volumes aux feuillets de papyrus admirablement reliés. Certains sont dans un état de conservation incroyable, d'autres sont terriblement mutilés. Les savants se mirent immédiatement au travail pour inventorier, éditer, traduire, commenter ces documents inestimables. Après la victoire remportée par l'orthodoxie sur la gnose, les écrits tenus pour hérétiques avaient en effet impitoyablement été pourchassés et détruits. Nous ne possédions jusque là que quelques fragments, des phrases éparses, essentiellement tirées de citations faites par les Pères de l'Église dans leurs nombreux ouvrages employés à combattre la gnose. Cela revenait à connaître le marxisme à travers les documents pontificaux, mais heureusement les Pères étaient plus généreux en citations. C'est dire l'intérêt d'entendre enfin la voix de ceux dont nous ne percevions que les échos contradictoires.

Les écrits sont de factures diverses. Il suffit d'énumérer quelques titres pour que se dessine un horizon où des noms, des genres littéraires familiers au lecteur de la Bible, voisinent avec des appellations étranges où l'on respire l'ésotérisme : *Livre secret de Jean*, *Hypostase des Archontes*, *Apocalypse d'Adam*, *Actes de Pierre et des douze apôtres*, *Le Tonnerre : pensée parfaite*, *Les trois stèles de Seth*, *Traité de la Résurrection*, etc... Parmi eux plusieurs portent le nom d'évangiles : *Évangile des Égyptiens*, ou *Le livre sacré du Grand Esprit invisible*, *Évangile de Vérité*, *Évangile de Philippe*, *Évangile de Thomas*, enfin, qui vient de connaître une brusque notoriété.

Une publication fracassante prétend en effet tenir enfin, grâce à l'Évangile de Thomas (que nous transcrivons E.T.), l'enseignement authentique de Jésus que, des siècles durant, l'Église aurait étouffé (1). Nous nous trouvons ici devant une sorte de résurgence de la gnose elle-même, qui n'a jamais cessé, du reste, de vivre dans le cœur des hommes, avec ses traits immémoriaux : fascination du mystère et des doctrines secrètes (ésotérisme), attrait des religions orientales, dont Jésus serait l'interprète trahi par l'orthodoxie chrétienne, quête de l'Un retrouvé, aspiration à la Vie impérissable. Aussi, plus que tous les savants réunis, ce livre a-t-il réussi à attirer l'attention du grand public, à tel point que certain magazine féminin à grand tirage n'a pas hésité à lui consacrer plusieurs pages et a titré triomphalement « *Non, le Christ n'était pas misogyne !* ». Pourtant, pour une fois, les éditions en français n'avaient pas manqué, avec l'ouvrage de Jean Dorese, racontant la découverte à laquelle l'auteur a été mêlé (2) ; puis, en 1959 également, une édition « princeps » donnant texte copte et version française, œuvre d'une équipe composée des meilleurs spécialistes (3) ; enfin, le livre de Rodolphe Kasser, pasteur à Sommières avant d'enseigner le copte à Genève, qui donne un commentaire et une rétroversion grecque utile pour la comparaison avec les évangiles synoptiques (4).

A tout lecteur désireux d'en connaître davantage, je puis donc dire : lisez donc le texte vous-même ! Et voici à titre d'invitation, quelques indications qui me semblent utiles.

1) Pourquoi « Thomas » ? L'apôtre Thomas a joué un rôle considérable dans la littérature apocryphe. Il tient en

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret de Sète
25-26 octobre 1975

Thème : CONVICTION ET TOLÉRANCE

Samedi 25 octobre

- 10 h : pasteur A. Maillot : Le Dieu pluriel de l'Ancien Testament.
- 14 h 30 : Madame Labrousse : Conviction.
- 17 h 30 : Évangile et Liberté.
- 20 h 30 : pasteur Georges Marchal : Albert Schweitzer en son vivant paradoxe.

Dimanche 26 octobre

- 9 h : Madame Labrousse : Tolérance.
- 11 h : culte, pasteur Georges Marchal.
- 14 h 30 : pasteur Maillot : Église et Pluralisme.
- 17 h : départ.

NOTE

Tous renseignements, informations, programme détaillé, bulletin d'inscription, se trouvent en dernière page de ce numéro.

Il ne sera pas envoyé d'invitation personnelle.

effet une place éminente dans la tradition des apparitions du Ressuscité et il est devenu, en quelque sorte, le confident des entretiens de Jésus après sa victoire sur la mort. Or, c'est au Ressuscité que les mouvements ésotériques aiment à faire remonter leurs doctrines. Ils opposent à la tradition publique du ministère de Jésus destinée au peuple et publiquement rapportée dans les évangiles « officiels », une tradition cachée, révélée après Pâques à des apôtres choisis qui, à leur tour, l'ont transmise par une filière secrète, jusqu'aux communautés gnostiques ; ayant ainsi reçu la « vraie » doctrine, celles-ci la pratiquent et la gardent. Irénée, dans ses discussions avec les gnostiques, a toujours protesté du caractère ouvert, public de l'évangile de Jésus et je pense que, sur ce point, on ne peut que lui donner raison.

2) L'évangile débute ainsi : « *Voici les paroles secrètes que Jésus le vivant a dites et qu'a écrites Didyme, Jude, Thomas* ». Les 114 « logia » ou « paroles » de l'E.T. commencent invariablement par ces mots : « Jésus a dit ». Voici donc un « évangile » qui ne comporte aucune amorce de récit, qu'il s'agisse du baptême ou des miracles, des rencontres ou de la Passion de Jésus. Ce qui compte, ce ne sont point les événements qui ont marqué le ministère de Jésus, ni même sa croix, mais l'enseignement qu'il apporte ; le salut consiste dans la communication d'une révélation, dans la connaissance de la voie ouverte. C'est en ce sens que Jésus est « chemin, vérité et vie ».

Pour expliquer la genèse des évangiles « synoptiques », la théorie dite des « deux sources » avait, dès la fin du siècle dernier, émis l'hypothèse de l'existence d'un recueil de logia (paroles), qui, à côté de l'évangile de Marc, aurait servi de

Suite page 6 →



Suite de la page 5

A propos de l'Évangile de Thomas

base à l'élaboration de Matthieu et de Luc. Ce recueil ne contenait que des « paroles » du Maître : l'E.T. correspond exactement au modèle qu'on avait imaginé !

3) Il est manifeste toutefois que le contenu de l'E.T. n'est pas identique à celui des LOGIA. Au fil des versets on rencontre des déclarations fort diverses. Ce peut être tantôt des paroles dont nous connaissons déjà l'existence et qui sont susceptibles d'avoir été prononcées par Jésus, même si elles n'ont pas été recueillies par les évangiles canoniques. Ainsi, la célèbre sentence : « celui qui est près de moi est près du feu, celui qui est loin de moi est loin du feu ». Ce sont ensuite des paroles qui reflètent directement l'enseignement de la gnose et s'écartent parfois radicalement de tout ce que nous pouvions connaître de la prédication de Jésus de Nazareth. Ainsi : « *Je suis le Tout : le Tout est sorti de moi. Fendez du bois : je suis là ; levez la pierre et vous me trouverez là.* » « *Là où vous serez allés, vous irez vers Jacques le Juste, pour qui le ciel et la terre ont été faits.* » Ou encore les derniers mots de l'E.T. : « *Voici que je guiderai (Marie) afin de la faire mâle, pour qu'elle devienne elle aussi, un esprit vivant semblable à vous, mâles. Car toute femme qui se fera mâle entrera dans le Royaume des cieux.* » D'autres, mystérieuses, demandent plus d'explications encore : « *Heureux est le lion que l'homme mangera, et le lion deviendra homme ; et maudit est l'homme que le lion mangera, et le lion deviendra homme.* ».

Mais nous avons, à côté de cela, maints versets qui nous apportent une nouvelle attestation de paroles ou paraboles recueillies par la tradition synoptique. A tel point que, désormais, comme le fait par exemple la *Synopse des Quatre Évangiles* éditée par les Pères Benoît et Boismard, on ne peut plus aborder l'étude des évangiles canoniques sans mettre en parallèle les versets correspondants de l'E.T. Sans doute les paroles de Jésus y reçoivent une nouvelle coloration, mais, par derrière ces transformations, il n'est pas impossible de retrouver une formulation ancienne, antérieure même, parfois, pour certains, à celle de la tradition synoptique.

Un des domaines les plus intéressants est celui des paraboles : on retrouve dans l'E.T., mêlées à d'autres, les paraboles du filet, du grain de sénevé, du cep, du vêtement rapiécé, de l'ivraie, de l'homme riche, des invités au festin, des vigneron, de la perle, du levain, du trésor... Parfois très proches des versions familières, elles s'en écartent ailleurs. Il y a ici un renforcement (peu palestinien !) de l'image : « *Il n'est pas possible à un homme de monter deux chevaux, de tirer deux arcs ; il n'est pas possible à un serviteur de servir deux maîtres...* ». Mais il y a surtout les touches qui infléchissent l'histoire dans le sens de la gnose. Ainsi faut-il que, pour croître, le grain de sénevé tombe dans une « terre cultivée ». Ou encore précise-t-on que les graines jetées dans la bonne terre donnent un bon fruit « en haut ».

Une nouvelle image du Royaume se dessine peu à peu. Il apparaît non comme celui qui vient mais comme la réalité présente et cachée qu'il faut découvrir. Trouver le Royaume, y entrer, c'est réaliser l'unité primordiale en « faisant de

deux un » ; c'est « devenir petit pour connaître » ; c'est « jeûner du monde » ; c'est découvrir la perle « unique », le « gros poisson », pour lequel on jette tous les petits, « la grosse brebis » pour laquelle on abandonne les 99 autres. Ce dernier trait est significatif : l'objet de la quête n'est plus la brebis perdue comme telle, mais celle qui avait une valeur inestimable, à la poursuite de laquelle on s'élance en quittant les vanités terrestres. C'est la réalité même de L'AMOUR, tel que Jésus l'a révélé dans ses paroles et dans ses gestes qui subit ici une mutation essentielle. On se retrouve plus proche de Qumrân, ou de certains aspects du johannisme. L'amour s'attache à ce dont on a reconnu la valeur incomparable. Il ressemble plus à l'ÉROS qu'à l'AGAPE, pour reprendre une distinction, discutable certes, mais si fortement soulignée jadis par Nygren.



C'est un véritable message, donc, que nous apporte l'évangile de Thomas, nul ne peut en contester la grandeur, les accents mystiques et ascétiques. Il n'est pas surprenant qu'il exerce aujourd'hui un attrait renouvelé auprès de ceux que la prédication routinière ou la médiocrité ecclésiale ne savent plus nourrir dans leur faim et apaiser dans leur soif. Une frontière nettement délimitée ne sera jamais tracée entre christianisme et gnose ; leur préhistoire a été trop mêlée, leur destin trop enchevêtré, et le Nouveau Testament lui-même contient assez de passages qui facilitent la transition. N'y a-t-il pas en chacun de nous un gnostique qui s'ignore ? Et pourtant je pense, ainsi que l'a éprouvé l'Église d'autrefois, qu'entre ce message, même placé dans la bouche du Sauveur, et celui de Jésus de Nazareth, il faut choisir. Peut-être est-ce le démon de l'apologie qui me poursuit, mais la lecture d'un texte comme celui de l'évangile de Thomas, loin de me séduire, m'aide, comme une sorte de contre-épreuve, à mieux saisir ce qui dans la voix du Jésus des évangiles bibliques ne ressemble à aucune autre. C'est celle là que j'aime et qui seule me paraît digne de revendiquer ma vie. C'est le Jésus de « nos » évangiles que je veux suivre, et aucun autre.

Michel Bouttier

- (1) Ce livre est de Philippe de Suarès. Il paraît dans la collection « Métanoïa » où Paul, « le colosse aux pieds d'argile » l'avait précédé. Ce dernier titre constituait à lui seul le contre-sens le plus radical qu'on puisse faire sur l'apôtre. Celui-ci se présentait non comme un « colosse », mais comme un « avorton » et, à ses yeux, ce n'était point ses pieds, mais son être entier qui constituait « un vase d'argile »... Le livre sur (contre) Paul sacrifie à la mode rétro et reprend les élucubrations pseudo-scientifiques et pseudo-analytiques qui faisaient fureur à la Belle-Époque : Paul névrosé, Paul psychopathe, épileptique, que sais-je encore.
- (2) Jean Dorese. *L'évangile selon Thomas ou les paroles de Jésus*. Paris, Plon, 1959 (illustrations).
- (3) A. Guillaumont, H. Ch. Puech, G. Quispel, etc... *L'évangile selon Thomas*, Paris, PUF, 1959 (texte copte établi et traduit).
- (4) R. Kasser. *L'évangile selon Thomas*, présentation et commentaire théologique, avec traduction et rétroversion grecque. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1961.

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune
MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tam)

**FAITES ABONNER VOS AMIS
A
ÉVANGILE ET LIBERTÉ**

LE CULTE DE MARIE

Nous publions ici l'allocution prononcée par Paul VI, le 17 août 1975 (1). Elle semble s'inscrire dans le cadre d'une utile contribution aux recherches œcuméniques. Elle montre à tout le moins ce que pense le chef de l'Église romaine sur le culte marial ; c'est loin d'être un désavœu.



Nous sommes encore sous le coup de l'impression profonde que nous a causée avant-hier, en la fête de l'Assomption, la belle et grandiose cérémonie célébrée à Saint-Pierre en l'honneur de la Sainte Vierge dont l'image, vénérée comme « salut du peuple romain », avait été apportée de Sainte-Marie-Majeure, à l'occasion de l'année sainte, pour que l'immense foule de pèlerins provenant de toutes les parties du monde puisse la voir et y puiser un réconfort pour sa piété. Ce fut pour nous tous un rappel du sens et de la pratique du culte marial, inséparable du culte unique et central du Christ (2).

Nous avons revu le Peuple de Dieu absorbé dans la contemplation de la Sainte Vierge, heureux de la prier comme pour s'assurer que, tout en étant montée au ciel avec son corps et son âme, elle est non pas loin de nous mais plus proche, précisément à cause de cette gloire. Pourquoi est-elle plus proche ?

Nous voudrions que soit largement connue l'apologie que le Concile a faite de Marie au VIII^{ème} et dernier chapitre de la constitution fondamentale *Lumen gentium*, qui est une grande synthèse doctrinale sur l'Église, et donc sur celle qui est « modèle de l'Église » en même temps que, spirituellement, elle en est la Mère universelle, idéale et très aimable. Nous pouvons aussi suggérer à votre piété la lecture de notre exhortation apostolique du 2 février de l'année dernière sur « le culte marial ». Nous croyons qu'elle inspirerait des sentiments édifiants de communion ecclésiale.

Une meilleure connaissance de la place unique, irremplaçable et très belle donnée à Marie dans l'éco-

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » – 74560 MONNETIER-MORNEX

administration

Nous rappelons l'adresse de l'Administration :

Boîte postale 12 à : 69160 Tassin-La-Demi-Lune.

En page 2, la colonne administrative fera désormais mention de cette adresse.

Le compte courant postal reste inchangé.

Nous profitons de cette communication pour rappeler, une fois de plus, que tout chèque bancaire doit être libellé à l'ordre d'« Évangile et Liberté » sans autre mention (ni nom, ni adresse), faute de quoi nous avons des difficultés inutiles.

Rappelons, d'autre part, que tout changement d'adresse doit être signalé à l'administration en temps voulu (cela nous évite des recherches inutiles) et accompagné de trois francs. Cette somme sert à confectionner les nouvelles plaques adresse.

Enfin, est-il permis de prier nos abonnés de verser leur contribution dès la réception de la lettre annonçant la fin de leur abonnement ? Cela éviterait à la fois des frais de rappel, des soucis et du travail. Merci.

Évangile et Liberté

nomie religieuse de notre salut (2) ne peut pas ne pas engendrer un sentiment particulièrement bienfaisant et consolant pour tous : la confiance dans l'intercession de celle qui connaît nos besoins, écoute nos prières, nous aide dans notre difficile cheminement vers la victoire finale, vers la vie éternelle (2) « maintenant et à l'heure de notre mort ».

Et puis cette meilleure connaissance peut aussi légitimer, affermir, sublimer notre féminisme moderne. Cette année, on célèbre dans le monde l'Année de la femme, à laquelle, l'Église elle aussi, comme il se doit, adhère positivement, en souhaitant volontiers un progrès de la place de la femme dans la vie professionnelle et sociale, et en même temps en protégeant la dignité et la mission de la femme, spécialement de la femme chrétienne, que Dieu a voulu confier à celle qui fut une fille affectueuse, une vierge pure et forte, une épouse aimante, surtout une mère toujours sainte et digne, et aussi une veuve courageuse dans sa peine. Nous avons la conviction que c'est la conception chrétienne de la femme qui permettra de parvenir à faire reconnaître ses droits humains et sociaux, à garantir ses très nobles prérogatives dans la lumière protectrice de Marie qui, resplendissante de beauté et de sainteté avec le Christ, veille maternellement sur la destinée des hommes.

Alors prions-la ensemble (2), avec un amour humble, confiant et filial.

(1) Documentation catholique, 7-21 septembre 1975.

(2) C'est nous qui soulignons (Red).

Échec au libéralisme?

La brume a couvert la mer cette nuit et le soleil lui dispute la place. Au réveil ce matin, dans les cinquante mètres de visibilité les bateaux semblaient suspendus comme des mobiles de Calder. Le soleil stagnait dans le ciel comme un astre mort. Rien, pas un souffle n'a pu dégager mon île de cette écharpe. Le silence y a gagné en profondeur, maintenant surtout que les itinérants du mois d'août regagnent leur domicile comme des chenilles processionnaires.

Ici les bruits du vaste monde perdent beaucoup de leur acuité et quand m'arrivent des nouvelles agressives j'ai peine à croire qu'elles ne sont pas seulement quelque cauchemar de la nuit. Cauchemar du Portugal, cauchemar de la Corse, cauchemar de l'accident auquel miraculeusement un de mes amis vient d'échapper, cauchemar surtout de sentir en mon âge que la raison semble de plus en plus absente de la conduite des hommes et que les vieux instincts contre lesquels on s'est battu si longtemps reprennent de leurs poids et contraignent de plus en plus les consciences.



J'avais écrit pour ce carnet. J'ai déchiré tout ce que j'avais écrit après avoir utilisé l'excellente précaution qui consiste à enfouir quelques jours dans un tiroir le fruit de la mauvaise humeur. J'entends par là qu'une lettre, un article de journal, écrits dans la fièvre de l'indignation, gagnent à mûrir. Il est très rare qu'au bout de cette épreuve, qui permet de se délivrer des démons et d'éviter le stress d'une injustice supportée, il paraisse encore nécessaire de s'exprimer tout au moins dans les mêmes termes.

Une première fois j'ai voulu vous raconter une expérience et vous dire combien m'exaspérait le conformisme de jeunes en mal de laisser-aller, portant ostensiblement des vêtements ravaudés, des chevelures et des barbes sales, le conformisme de la « mouise » avec celui des idées toutes faites et d'une vision presque niaise du retour à la nature. Je pensais à ceux que j'ai rencontrés qui ont connu la peine immense du

travail des champs, les maisons au sol de terre battue, l'absence de chauffage, les vêtements de pauvre toile, le sommeil chez des patrons inconscients près du cheval ou de la vache, la nourriture à peine différente de celle des porcs, la chevelure raccourcie par les ciseaux de la couturière et l'éclairage parcimonieux d'un lumignon fumeux. Je trouvais insultant pour leur mémoire que leurs arrière-petits-enfants renouvellent leur image d'une façon caricaturale.

La deuxième fois j'ai voulu m'adresser aux auteurs de certains articles dans « Évangile et Liberté ». J'éviterai de les nommer, je vous demande simplement de relire certains derniers numéros. Des amis ont oublié de laisser dormir leur manuscrit. La polémique, dont je suis loin d'être adversaire et qui est une façon de réveiller des consciences assoupies, se doit de conserver une certaine mesure et de faire taire les appréciations touchant aux personnes. Elles n'éclairent aucun lecteur sur les idées en cause. S'en prendre à un auteur et lui reprocher de manquer de science ou d'intelligence ne vaut pas la moindre démonstration qui dirait poliment : je ne suis pas d'accord avec vous et voilà pour quelles raisons.

Telle ne m'a plus semblé être la règle. On s'est lancé des projectiles de mauvais goût. On n'a rien exposé. On n'a répondu à rien. On a fait preuve de manque de charité chrétienne et encore plus, ce qui est le comble dans ce journal, de libéralisme. C'est infiniment regrettable.

Cela prouve en tout cas que le libéralisme est une chose fragile que chacun s'empresse d'oublier, même s'il est ecclésiastique, dès que l'on touche au gentil petit château de sable avec lequel on s'amusait. Cela prouve aussi qu'il est grand temps de définir ce libéralisme autrement que par quelques lignes de déclaration d'intentions.

Je ne vois pas en tout cas comment nous aurions, dans un climat tel que celui qui nous est offert, l'outrecuidance d'inviter les jeunes et tous ceux dont les idées ne sont pas forcément les nôtres à venir nous rejoindre pour discuter en toute liberté des problèmes qui nous tiennent à cœur.

Conformistes aliénés, nous le sommes depuis notre plus jeune âge, dès notre naissance et même avant qu'elle se produise. La contrainte c'est d'abord celle que la nature nous impose : être fille ou garçon, brun ou blond, grand ou petit, actif ou indolent. La voilà la véritable aliénation. C'est un truisme de l'affirmer.

Antilibéraux, attachés à nos idées que nous croyions les seules valables, nous le sommes par nature même si nous affirmons le contraire.

La véritable révolution, celle qui nous restituerait une dignité d'homme, me paraît précisément être la lutte quotidienne, toute une vie, pour échapper à notre conformisme et à notre sclérose. La véritable révolution, pour chacun de nous, consiste à découvrir que la liberté se gagne dans un certain nombre de contraintes qui ne sont que le respect de la liberté des autres. Suivre des modes de costume ou de pensée ça n'est pas très gênant en soi, même si ça prête à sourire. La saleté corporelle et l'absence de charité qui limitent souvent inconsciemment la liberté des autres méritent autre chose qu'une protestation de pure forme.

À la vérité je mets les aberrantes démonstrations de certains jeunes sur le compte de l'ennui. On s'ennuie en 1975, même en vacances, peut-être même surtout en vacances. On ne sait plus s'amuser de choses simples. Par là même on se voue, me semble-t-il, à devenir la victime normale des catastrophes. Qui sait encore se satisfaire d'une longue marche, trois ou quatre kilomètres, suivie d'une minutieuse recherche de champignons comestibles ou non, terminée par la même marche qu'au début pour regagner la maison ? Qui sait choisir les herbes comestibles ou celles qui guérissent ? Qui s'occupe de mettre des pétales de lis dans l'eau de vie pour soigner les plaies, ou de recueillir la cendre de feuilles de citrouilles pour la mélanger à l'huile d'olive et soigner les brûlures ? Qui sait quelles sont les baies que l'on utilise pour d'excellentes confitures et les prunelles sauvages qui donnent une délicieuse boisson ? Qui cherche des grillons pour

pêcher ensuite les truites ou les vandoises ? Rien de tout cela ne peut satisfaire aujourd'hui les enfants et les distraire, parce que rien de tout cela ne se réalise avec le concours d'une machine pétaradante et malsaine, parce que rien de tout cela ne se découvre à cent à l'heure au bord des chemins.

Alors on choisit d'autres distractions moins « aliénantes » que la mycologie ou la cueillette des simples. On prend une grosse voiture et on se rend à la chasse. Le gibier est sur la piste. On traque une 2 cv comme un lièvre et plus ce gibier comporte d'occupants, plus il présente d'intérêt. On le force, on l'amène au point où toute fuite est impossible comme un cerf qui fait tête à la meute des chasseurs et des chiens et là c'est l'hallali. Un bon coup de pare-choc. L'animal 2 cv se retourne et roule sur lui-même et dans le cas le plus intéressant peut même prendre feu. Sonnez, trompettes de la civilisation, vos enfants aliénés viennent de commettre leur premier crime.

Mes cauchemars ne sont en fait qu'un cauchemar. Mes questions se résument en une seule question. Le cauchemar c'est la fin possible du libéralisme. La question c'est : l'évangile est-il encore un moyen de faire respecter la liberté ? Mon île prisonnière de la brume avec ses habitants et son soleil, est l'image de nos vies et de nos consciences. Nous serions comme elle menacés de mort si nous restions enfermés dans notre isolement.

Cette rentrée prochaine pourrait bien mettre à la mode les exercices de stock-car, si nous ne sortions pas de la brume. Vous tous, mes amis, qui avez accepté des responsabilités religieuses ou civiques ou même tout simplement professionnelles ou familiales, réfléchissez à tout cela et puisque vous avez choisi la liberté donnez l'exemple.

Ile de Sein, août 1975
Jean Chèvre

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

AGENDA DE LA CAUSE 1975

Prix : 15 F ; franco : 17,20 F

Pour chaque journée une pensée qui suscite la réflexion et l'action.

Éditions de « La CAUSE », 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines)

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

Jean-Daniel BENOÎT (1886-1975)

Tardivement, nous avons appris la mort du professeur Jean-Daniel Benoît, membre du Comité d'« Évangile et Liberté », très attaché à la pensée qu'il diffuse. Nous avons aussitôt demandé au doyen Roger Mehl, son collègue à la Faculté de théologie de Strasbourg, de faire revivre sa figure pour les amis de ce journal. La réponse ne s'est pas fait attendre ; nous en disons notre gratitude à l'auteur.



Il a été donné à Jean-Daniel Benoît de vivre une longue et féconde existence tout entière consacrée à l'Église de Jésus-Christ. Il fut parmi nous un témoin de l'Évangile, témoin tantôt plein de bienveillance, tantôt témoin impétueux ; il a su allier la compréhension la plus large à la critique la plus affinée. Ses colères éclataient avec soudaineté, mais elles ne duraient que le temps d'un éclair, et tout aussitôt un sourire, qui exprimait un certain humour à l'égard de lui-même, effaçait tout. Il avait conservé cette capacité de s'indigner, cette vertu de l'indignation, qui est d'un grand prix dans un monde où règnent conformisme et scepticisme désabusé.

Mes souvenirs les plus anciens remontent aux années 1932-1934. J'avais eu alors l'occasion, à plusieurs reprises, d'entendre Jean-Daniel Benoît dans son Église Saint-Jean à Mulhouse (sa seconde paroisse après Valleraugue) puis à une retraite d'étudiants organisée par la « Fédé » où il parla de l'autorité de Dieu. J'avais été saisi par cette prédication, très classique de forme, pleine de chaleur et riche de substance évangélique. J'ignorais alors que nous étions appelés l'un et l'autre à un long compagnonnage à la Faculté de théologie de Strasbourg, où Jean-Daniel Benoît, devenu assesseur du doyen, devait m'accueillir lors de ma première leçon, à Clermont-Ferrand en

1945, peu avant le retour à Strasbourg.

Ce retour à Strasbourg fut l'occasion d'une collaboration pastorale dont je garde un précieux souvenir : ensemble nous fûmes chargés, dans l'attente de la nomination d'un nouveau pasteur, de rouvrir, de réorganiser et de desservir la paroisse Saint-Paul. Expérience enrichissante pour moi, car j'eus l'occasion de connaître l'âme pastorale de J.-D. Benoît et sa grande maîtrise catéchétique, dont peuvent également témoigner ses anciennes élèves du lycée de jeunes filles de Mulhouse.

C'est la fidélité à cette vocation pastorale qui fit longuement hésiter mon collègue à répondre à l'appel de la Faculté en 1936. Certes, il avait conscience de ne pas quitter le ministère en devenant professeur de théologie pratique. Cependant les activités paroissiales lui manquaient, bien qu'il ait longtemps continué à prêcher à l'Église Saint-Paul, et qu'il ait joué un rôle important au Synode de l'Église réformée d'Alsace et de Lorraine. Mais on n'est pas nécessairement le pasteur de ses étudiants et sans doute est-il bien qu'il en soit ainsi. Jean-Daniel Benoît le fut cependant pour plusieurs d'entre eux. A tous il sut donner le sens du ministère pastoral, le souci d'une prédication concrète, le goût de la liturgie (il présida longtemps aux destinées de la Commission de liturgie de l'E.R.F. et la *liturgie* de 1963 porte sa marque et celle de son ami le docteur André Schlemmer), l'amour de la cure d'âme et de la direction spirituelle (sa thèse de doctorat, 1940, s'intitule : *Direction spirituelle et protestantisme*).

Certes, Jean-Daniel Benoît fut, à certains égards, un professeur sévère et ses étudiants redoutaient particulièrement ses critiques de sermons. Ils ont dû s'apercevoir depuis lors que leur professeur mettait dans cette sévérité toute l'exigence de sa vocation pastorale. Quand il s'agissait de prêcher l'Évangile, il ne supportait pas la médiocrité.

L'œuvre théologique de Jean-Daniel Benoît est dominée par son attachement à la pensée de Calvin. Cet amour peut surprendre, car, par ailleurs, il ne cachait pas ses attaches avec la tradition libérale et vitupérait, avec esprit et mordant, l'orthodoxie. Était-ce une contradiction ? Je ne le crois pas. La marque d'un esprit vraiment libéral, c'est qu'il sait accueillir la pensée des autres, aller au-delà des formules pour atteindre la visée profonde. Et puis, la pensée et la foi de Jean-Daniel Benoît étaient trop centrées sur le Christ des évangiles pour qu'il ne sentît pas une affinité intime avec le réformateur, dont il avait admirablement déchiffré l'âme pastorale : en témoigne l'un des plus beaux livres de notre collègue : *Jean Calvin, directeur d'âme* (Strasbourg, 1947), livre qui dans l'immense littérature calvinienne n'a pas son pareil. Il fallait un singulier courage pour entreprendre de donner au public de langue française une édition critique de *l'Institution chrétienne*. Ce courage, J.-D. Benoît, déjà âgé, l'a eu et nous lui devons cette excellente édition en cinq volumes (Paris, 1957, 1960, 1961, 1963) qui est devenue un instrument de travail indispensable pour tous les théologiens et les historiens. On pourra la rééditer, on ne la remplacera pas. Elle permet de suivre toute l'évolution de la pensée de Calvin, évolution qui est essentiellement un approfondissement. Assurément le calvinien, tous les calviniens, même ceux de la plus stricte observance, ont une grande dette de reconnaissance, envers le « libéral » Jean-Daniel Benoît.

Peut-être n'aurait-il pas aimé qu'on le classât ainsi dans une catégorie. J'ai l'impression qu'au contraire et à mesure de son vieillissement il était moins sensible au conflit des écoles, aux luttes entre tendances, voire à l'opposition des confessions chrétiennes. Il savait reconnaître, ici et là, la présence du Seigneur vivant.

Roger Mehl

VIVRE LA POÉSIE

« *Un poète, c'est un être unique à des tas d'exemplaires* » écrivait, sous forme de paradoxe, Boris Vian ; « *à des tas d'exemplaires* » parce qu'il y a bien des parentés entre les différentes démarches poétiques ; mais surtout parce que tout le monde est appelé à recevoir la « grâce poétique ». La poésie, en effet, retrouve et exprime les angoisses et les espérances fondamentales des hommes, leur soif d'absolu et d'idéal, leur perpétuel besoin de création, c'est-à-dire d'autre chose ; comme telle, toujours subversive, elle apprend à rejeter tout ordre fixé, toute situation acquise, dont les sociétés se nourrissent ; elle bouleverse aussi le langage, que l'emploi quotidien réduit à une fonction utilitaire, pour parler la langue, à la fois proche et lointaine, d'une autre humanité plus sentie que comprise, plus balbutiée qu'explicable, et au fond inaccessible puisqu'en perpétuel devenir créateur. La quête poétique ressemble à la quête chrétienne, dans la mesure où le poète et le croyant, tous deux comme en exil hors de leurs royaumes, sont à la poursuite d'une altérité insaisissable, et donc incompatible avec un ordre humain.

« **A des tas d'exemplaires** », Tristan Cabral l'est par sa destinée (1), qui le fait d'emblée participer à la mythologie (2) des poètes révoltés ou maudits : comme celle de Rimbaud, sa production poétique correspond à l'explosion de l'adolescence, puisqu'il écrivit entre seize et vingt-quatre ans ; il tomba, comme Artaud, entre les mains de ceux qu'il appelle les « flichîâtres », et fut interné ; son suicide le rapproche de Nerval ou de Vaché... Sa parenté avec ces poètes ne relève pas seulement de la biographie, mais aussi du langage : Cabral parle avec bonheur la langue poétique qu'aiment tant les jeunes aujourd'hui — tout professeur le sait — celle de Rimbaud, d'Apollinaire, d'Artaud, de Corbière, d'Eluard ; poète combattant, son souci premier n'est pas d'inventer une écriture, de créer un art poétique à imposer dans le monde intellectuel, mais de se faire comprendre directement, pour mieux allier l'action aux mots :

« *...parce qu'il n'est pas encore temps d'avoir des frères
parce qu'il ne faut plus craindre de haïr,
il nous faut des mots en guerre...* »

« **A des tas d'exemplaires** »... Ces frères qu'il n'est pas encore temps d'avoir, Cabral les a cependant cherchés partout : chez ses coreligionnaires protestants, pour qui il éprouvera finalement un mépris, à la mesure de sa déception de les trouver sans goût de l'absolu, et qu'il exprime avec violence dans son « *Petit poème protestant* » ; chez les communistes français, et ce sera un nouvel échec. Ses frères, il les trouvera parmi les exilés et les insurgés de la terre : les révolutionnaires palestiniens, turcs, kurdes, avec lesquels il prendra les armes et à qui il dédiera de violents et d'émouvants chants de lutte.

Ces poètes, ces combattants, hommes d'ici et d'ailleurs, vivent pourtant une expérience unique : bien que sa poésie ne soit jamais anecdotique ni autobiographique, Cabral écrit, sauf à de rares exceptions, à la première personne.

Tout avait commencé par un vague malaise, une sourde angoisse, une difficile « mise en mer ». Pourtant le poète ne demandait qu'à rire et danser aux feux de la Saint-Jean, qu'à trouver l'amour dans un café de Bruges, qu'à chanter « les amis merveilleux de la maison du monde »... Mais toutes ces joies se teignent brusquement d'inquiétude : « Le jour saigne du côté droit », les places sont désertes, « plus personne ne veille au Mont des Oliviers ». Face à l'immensité de la mer, du vent, de la lande, nous prenons conscience de l'infini et du néant :

« *Je suis né d'une erreur du vent et de la mer...
Un enfant replié s'est pris dans ma mémoire
Qui m'empêche d'atteindre au pays d'où je viens
Quand trouverais-je enfin de quoi crever mes yeux...* »

Déjà l'orage gronde, et la fraternité de la souffrance, la sympathie avec les martyrs d'Auschwitz ou du camp stalinien de Vorkouta ne suffit plus : vient alors l'heure de la révolte :

« *Maintenant que tout dieu n'est plus qu'une excroissance
Maintenant que se lèvent des soleils mitrailleurs
Maintenant que l'esprit crève comme un mal blanc
Maintenant qu'on me passe des camisoles de rires
Je proclame venue la saison des tempêtes !* »

Cette saison, c'est la « fracture dans le ciel clair » de mai 68, et la lutte révolutionnaire dans le tiers monde. Cabral est un poète engagé, mais il prêche la lutte, non une doctrine politique : s'il n'a pas « renoncé au royaume que les fusils découvrent à la fin de la mer » il fera tonner les fusils plutôt que de chercher à définir l'indéfinissable royaume :

« *Qu'on me donne un fusil je me ferai un corps
Qu'on me dresse vivant dans les villages en feu
Et qu'on plante ma voix au-dessus des collines...* »

C'est, nous l'avons dit, l'essence même de la poésie que de refuser l'ordre, et même la définition doctrinale d'un ordre à venir. Cabral a lutté pour des causes précises, mais l'absolu est encore plus loin, à jamais insaisissable puisqu'il s'agit de construire « un homme illimité ». Aucune société ne peut admettre le désordre permanent qu'instaure la recherche de l'absolu : les chrétiens devraient le savoir, autant que les poètes ou les fous. Les grands espaces s'évanouissent et la poésie de Cabral va sentir l'hôpital et la camisole :

« *On aura beau me coudre une tête d'orvet
On aura beau me transfuser de grêle
Rien ne m'empêchera de demander pourquoi
J'ai la mémoire de tout le sang du monde* »...

Les psychiatres ne normaliseront pas Cabral ; le poète est de trop, il n'a plus qu'à mourir. De lui il reste un mince recueil de poèmes, éclair dans un ciel triste, une voix douce et violente, lancinante et impitoyable, qui tout en s'insérant dans le concert poétique contemporain sans prétendre à l'originalité, ne s'oublie pas facilement.

J.-F. G

(1) Tristan Cabral : *Ouvrez le feu !* éditions Plasma 1974. 10 F.

(2) Nous avons de bonnes raisons de croire que la vie du poète, présentée en préface par Yann Houssin est en partie romancée : cela ne lui donne que plus de signification au plan mythique.

COMMUNIQUES

UN CONGRES

Le Congrès national de la Croix-Bleue vient de se tenir à Aix-en-Provence. Il rassemblait cette année plus de 850 personnes, venues de tous les coins de France et dont la grande majorité était composée d'anciens buveurs. L'Harmonie de la Croix-Bleue de Tramelan (Jura bernois) avec ses 50 exécutants a contribué à la joie de cette fête, en particulier le samedi soir, par le concert donné à la ZUP, concert coupé par des témoignages d'anciens buveurs, et le dimanche matin, à l'Eglise de la Madeleine où plus de 1.000 personnes étaient réunies pour partager l'Evangile, ensuite de quoi l'Harmonie a conduit le Défilé, précédant les 50 drapeaux des sections et la foule des participants.

La qualité des travaux du Congrès a été solide. Il n'est pas possible d'en donner un compte rendu en quelques lignes. Le thème central était : 1.000 SERVICES, UNE SEULE ISSUE : L'AMOUR... Ce thème a accompagné l'ensemble des recherches et entretiens au cours de l'Assemblée générale et des TROIS TABLES RONDES consacrées à l'étude successive des points suivants : ALCOOLISME ET DELINQUANCE — SEMBLABLES ET DIFFERENTS — AIMER : C'EST GAGNER ! Le pasteur Paul Dombre, président de la Croix-Bleue, a laissé aux participants comme mot d'ordre cette parole de Bernard de Clairvaux : « La mesure d'aimer, c'est d'aimer sans mesure ».

Nous donnons ci-dessous le texte de trois vœux adoptés à la fin du Congrès.

Le Congrès national de la Société française de la Croix-Bleue, réuni à Aix-en-Provence les 28, 29 et 30 juin 1975,

1) **convaincu** du rôle indiscutable que joue l'alcool dans l'origine de nombreux types de délinquance, **soucieux** de tirer toutes les conséquences de ce fait, tant au niveau de l'instruction et du tribunal qu'à celui de la libération du détenu et de son retour à une vie nouvelle, **émet le vœu**

— qu'une information systématique et adéquate soit désormais apportée en cours d'études aux futurs magistrats et aux personnels de l'administration pénitentiaire sur les problèmes de l'alcoolisme et des alcooliques

— que la Croix-Bleue recherche auprès de l'administration et en particulier auprès des juges d'application

des peines, chaque fois que cela apparaîtra possible, sans rien renier et de son entière indépendance et de la spécificité de sa vocation, les prises de contact nécessaires à une action fraternelle auprès des détenus et des libérés ;

2) **ému** par une information de presse récente faisant état de l'existence d'un comité comptant déjà 103 députés et sollicitant le rétablissement de l'exorbitant privilège des bouilleurs de cru, **s'élève** avec vigueur contre une campagne s'efforçant une fois de plus de mobiliser les intérêts électoraux au service d'une cause scandaleuse et au détriment le plus évident de la santé publique, **conjure** les autorités responsables de s'opposer avec résolution et sans délai à une aussi funeste tentative ;

3) **saisi** de la question des boissons dans les réceptions et repas officiels (municipaux, communaux, etc...) au cours desquels le choix n'est pas toujours offert entre boissons alcoolisées et non alcoolisées, **attire** l'attention des sections sur ce problème et **souhaite** que leurs interventions diligentes se manifestent par une protestation justifiée auprès des responsables, chaque fois que se présentera, dans leur voisinage, un cas de ce genre.

UN JOURNAL POUR DISTRIBUTIONS :

Il s'agit du « Relèvement » dont le numéro de novembre sera, comme chaque année, destiné aux « affligés ». Excellent moyen d'apporter l'Evangile à l'occasion de visites à domicile ou par des distributions à l'entrée des cimetières, des envois par la poste, etc...

Ce numéro de novembre sera tiré en deux éditions ; l'une sur quatre pages, l'autre sur deux pages.

pam • pam

Ci-dessous les tarifs :

| | |
|-----------------------|-----------------|
| Edition sur 4 pages : | 25 ex. : 6 F |
| | 50 ex. : 11 F |
| | 100 ex. : 18 F |
| Edition sur 2 pages : | 25 ex. : 3 F |
| | 50 ex. : 5,50 F |
| | 100 ex. : 9 F |

Les commandes doivent être faites avant le 20 octobre. Plus tard elles risquent de ne pas pouvoir être honorées.

S'adresser le plus tôt possible à l'administration du journal, 18, rue du Rajol, 12100 Millau — C.C.P. : « Le Relèvement », Montpellier 2.71.

MISSION POPULAIRE ÉVANGÉLIQUE

Lundi 29 septembre 1975 à 18 h 30 à la Maison Verte, 127, rue Marcadet, 75018 Paris.

Soirée d'accueil et d'amitié à l'occasion du changement de président et de secrétaire général. La présidence passe du pasteur Louis Simon au pasteur Charles l'Eplattenier ; le secrétariat général du pasteur Roger Crapoulet au pasteur Richard Deschryver.

Programme : de 18 h 30 à 19 h 30 : visite accompagnée d'un quartier populaire avec plusieurs circuits.

19 h 30 à 20 h 15 : la mission populaire telle qu'elle est vécue aujourd'hui par quatre membre de Fraternités.

20 h 15 : quelques mots aux « sortants » et aux « nouveaux venus ».

20 h 45 à 22 heures : buffet froid, rafraîchissements... dialogue et amitié.

CONVENTION CHRÉTIENNE DES CÉVENNES

Anduze : 29 octobre-2 novembre

Sujet : Les chemins de la prière.

Orateurs : pasteurs P. Guelfucci, J. Bellet, H. de Robert, le doyen Jean Cadier, M. F. Jaegle.

Réunion missionnaire avec le pasteur André Roux.

Soirées animées par Ch. Guillot et les chanteurs J.-P. et C. Ayme.

Dimanche 2 novembre, culte, 10 h 15, prédication : prof. J.-M. Nicole.

A 14 h 30 réunion générale avec le doyen J. Cadier, le pasteur Bellet, M. P. Muller, étudiant en théologie.

Réunion d'enfants avec Mlle M. Wheeler. Heures de louanges

Programme et renseignements : Convention chrétienne des Cévennes, 30140 Anduze (joindre timbre réponse).

Droit d'inscription : 10 F au C.C.P. Convention chrétienne, Montpellier 2.146.46.

LES DEUX PROCES DE JESUS

On parle beaucoup du malaise ou de la crise des Églises pour ne pas dire du Christianisme dans son ensemble. Mais ne nous y trompons pas : il s'agit en réalité d'un nouveau « PROCÈS DE JÉSUS » puisque toutes les Églises se réclament de lui et prétendent lui être fidèles. Seulement cette fois-ci ce n'est plus devant le Sanhédrin que Jésus comparaît, mais devant les courants de pensée modernes. On pourrait se demander si dans l'essentiel les deux procès ne sont pas analogues ?

Dans l'essentiel, peut-être, mais pas dans les détails.

Hier

Pendant le premier procès Jésus était lui-même, et **SEUL**, devant ses juges qui connaissaient parfaitement son enseignement et le ferment, pour ainsi dire, « Copernicien » qu'il contenait : ils le questionnaient précisément sur cet enseignement qui constituait la base de l'accusation ; ils écartaient scrupuleusement les témoins suspects de partialité ; ils confrontaient directement l'enseignement et les agissements de Jésus à la Loi Mosaïque dont ils étaient les défenseurs.

Nous connaissons leur verdict qui l'a résolument rejeté et supprimé de leur Dogmatique (le Talmud écrit 300 ans plus tard, d'ailleurs, le confirme). C'était parfaitement leur droit et ne met pas en cause la valeur de leur foi car toutes les convictions religieuses sont également respectables.

Ajoutons toutefois que, par contre, devant les lois civiles et politiques Jésus a été proclamé innocent par Pilate et par Hérode qui en étaient les gardiens... et ceci malgré les efforts, plutôt retors, des chefs religieux pour le présenter comme un agitateur et un révolutionnaire dressé contre César, les troupes d'occupation ou les lois et institutions en vigueur.

Le conflit était, en effet, beaucoup plus profond et dépassait largement les faits divers et les événements locaux ou accidentels. Selon Jésus lui-même sa révélation concernait « LA VIE et LA VÉRITÉ » dans leur essence même.

Aujourd'hui

Aujourd'hui aussi le vrai problème, ou le vrai « PROCÈS » de Jésus se situe au niveau des conceptions premières, des critères d'après lesquels toute chose prend pour nous une signification et une valeur particulières.

En principe Jésus est donc de nouveau **SEUL** devant ses juges. Mais puisque nous ne possédons pas de ses dépositions directes, il n'est représenté que par des témoins de seconde, de troisième ou de n-ième main ; par des avocats plus ou moins habiles... ou plus ou moins fidèles... dont beaucoup le prennent pour leur porte-drapeau, ou pour un paravent derrière lequel on élabore ses propres théories parfois totalement étrangères à l'esprit de l'enseignement de Jésus : il suffit de citer en exemple « l'esprit » ou « le principe » de LUTTE érigée en vertu

supérieure et le confronter au Sermon sur la Montagne. Certains de ces témoins prétendent même qu'il n'est plus possible de savoir ce que Jésus prêchait de son vivant.

Questionnement

Si donc, à première vue, ces deux procès peuvent paraître similaires quant à leur enjeu, ils sont en réalité différents : d'une part parce que les lois d'après lesquelles on le juge ne sont plus les mêmes... (ou on peut supposer qu'elles ne le sont plus)... et d'autre part parce que dans notre volumineux dossier actuel il manque la pièce principale qui concerne l'enseignement de Jésus lui-même tel qu'il le dispensait pendant sa mission terrestre à tous ceux qui l'approchaient... et qui les frappait par sa « nouveauté » et son caractère d'inédit et d'insolite, tout en étant d'une lumineuse clarté accessible même aux enfants.

Que savons-nous par exemple sur ce que veut dire au juste « La Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu » ? ... quel est ce Royaume qui n'est pas « de Ce Monde » mais qui est à la portée de tous à tout moment et partout ? ... en quoi consiste la distinction de ces deux « Royaumes » ? ... pourquoi cette insistance sur « PERE » et non sur « ROI » ? ... pourquoi appelle-t-il son seul commandement « NOUVEAU » ? ... que signifient les paraboles de l'injustice ? ... quel sens donne-t-il à la perfection et à la « justice » représentées par le « PERE CÉLESTE » qui fait lever son soleil et fait pleuvoir sur les justes et les injustes, sur les bons et les méchants ? ... pourquoi son discours soi-disant « eschatologique » ne parle pas de quelque avènement futur d'un État parfait et paradisiaque, mais du JUGEMENT sur la manière dont chaque homme avait vécu réellement pendant son existence personnelle terrestre ? ...

Autant de questions fondamentales parmi, bien entendu, beaucoup d'autres.

Or, nous sommes en plein PROCES !

Il est donc urgent de rechercher assidûment et sérieusement au-delà ou à travers les témoignages qui transposent sur le plan « Orphique » ce qui est nettement de caractère « Copernicien », pour dégager quel était leur « point de départ »... de les passer au crible de ce qui est indiscutablement et authentiquement dans l'enseignement de Jésus, afin de compléter « le dossier ». C'est seulement après cela qu'on pourra prétendre juger et mettre en accusation celui dont la révélation, malgré les différentes interprétations et compromissions a donné un extraordinaire rayonnement à toute sorte de gangues et de « pechblende » (1) auxquelles elle a été plus ou moins adroitement... ou intentionnellement... mélangée.

On ne peut plus se contenter et se limiter à détailler seulement les méandres accidentels du ruisseau ou de la rivière et les altérations qu'avait subies fortuitement son eau : pour connaître son vrai sujet, sa vraie valeur et sa vraie puissance il faut remonter à la source et à sa pureté première... comme c'était, d'ailleurs, le cas pendant le premier « PROCES ».

Sans cela le « Procès » actuel sera nécessairement incomplet et faussé. par manque, dans son dossier, du document central et décisif.

W. Théremin

Mardi 30 septembre à 20 h 30

CÉLÉBRATION OECUMÉNIQUE — pour le centième anniversaire de la naissance d'Albert Schweitzer — en l'Église Saint-Paul (99, rue St-Antoine, métro St-Paul).

Accueil et allocution par M. le curé Ponthieu de St-Paul et par le pasteur G. Marchal — Récital d'orgue « in memoriam » par Pierre-Marie Pincemaille (œuvres de Bach, de César Franck et Improvisation). **Entrée libre.** Le programme détaillé sera donné à l'Église.

(1) Pechblende : minéral comportant une forte proportion d'uranium. Ici, ce mot semble devoir être pris dans le sens : élément actif de vie (note de la Rédaction).

Disques

Chants religieux modernes

Avec Jésus No 4, UNIDISC Ex. 45 556.

Quatre chants d'inspiration chrétienne composent cette gravure concernant la fraction du pain, la reconnaissance, le dimanche matin, la joie (*Jésus est notre joie*), sur des textes de R. Schloegel et la musique de R. Wackenheim interprétés par « les Clarines ».

John WILLIAM, UNIDISC UD 30 1267.

Ce disque se veut « d'évangélisation », Noël Colombier précise : « *Ainsi, contrairement aux entreprises humaines qui cherchent à s'imposer dans le tapage de la publicité et la puissance de l'argent, le Royaume de Dieu se propose discrètement aux hommes de bonne volonté (dans le silence des nuits de Noël ou de Pâques) comme un grain de sénevé. Dieu, en effet, comme disait Claudel « préfère à tous les prosternements d'esclaves, l'agenouillement d'un homme libre* ». Les chansons abordent les thèmes essentiels, avec leurs résonances bibliques, vie, amour, liberté, espoir, paix... résurrection, par le truchement de couplets et refrains simples. Il associe l'idiome musical de notre temps et des paroles de toujours : « *Vous qui passez sur ce chemin* » (provenant de « *O vos omnes qui transitis per viam...* ») avec l'orchestre et les Chœurs de Bernard Gérard. Le message puissant (texte et musique) est de Noël Colombier.

John LITTLETON, Entre tes mains. SM 30 655.

Cette gravure d'inspiration œcuménique est réalisée par la chorale de l'Union musicale d'Airaines (direction J.-P.H. Courtis), les Sœurs de l'Assomption (Paris), un orchestre (B. Struber) et John Littleton. Typiquement de notre époque, mais déjà un « classique » du genre, ce disque porte la marque spécifique du style lancé par John Littleton et frappe par ses résonances bibliques (d'après la Bible de Jérusalem). Sur le plan musical : ostinato, dialogue, refrains en français et en anglais contribuent à imposer ce message vécu intensément par les interprètes. C'est donc une musique engagée, sur des textes de toujours (versets bibliques, *Notre Père...*), qui se grave dans les mémoires et qui apporte — à côté d'un certain lyrisme — libération, certitudes, espérance, paix et confiance.

Gil BERNARD et la chorale de l'Église réformée d'Elbeuf. Trinité EM 017.

Trois chansons : *Tiens bon, Je crie vers toi, tout au long de mon chemin, Je m'en vais sur tous les chemins*, d'O. Vercruysse et *Tiens bon* (arrangement d'un negro spiritual) par Gil Bernard, s'imposent par leur message et sont — par leur idiome musical — plus particulièrement destinées aux jeunes à la recherche d'un style de vie.

Recueils de chants

Chanterelle et Lanza del VASTO, Rendons grâce au Seigneur de la vie. Paris, Presses d'Ile-de-France, 1975, 40 p.

Il s'agit d'un choix de *Psaumes et de chants de louanges* (adoptés par « les Compagnons de l'Arche »), proches de la psalmodie grégorienne où la modalité, la souplesse, le calme, le dépouillement ont la primauté avec la mélodie sobrement ornée. On trouvera des paraphrases des Psaumes : Ps. 130, 107, 128, 139... *Je te salue Marie* pour l'usage non protestant. Les autres chants de louange sont d'inspiration œcuménique.

CANTATE DOMINO — Psautier œcuménique — Kassel, Tours, Éd. Baerenreiter, BA 4994, 1974.

Cette nouvelle édition, publiée sous le patronage du Conseil œcuménique des Églises, est un recueil de synthèse hymnologique. On y trouvera des chants représentant les divers courants : protestant, catholique, orthodoxe..., des mélodies anciennes (Psautier huguenot du XVI^{ème} siècle, chorals luthériens), des timbres d'origines très variées (Finlande, Angleterre, Jamaïque, Iran...), des antiennes et psalmodes modernes (J. Samson, J. Langlais, J. Gelineau), des chants composés spécialement pour cette édition. Les langues des divers points du globe sont représentées en un très vaste éventail.

Les textes sont groupés autour de quatorze centres d'intérêt : Psaumes (différents styles), condition humaine, Promesse de Dieu, Jésus-Christ, le Saint-Esprit, l'Église... la sainte Cène, canons, Bénédiction... Par son incontestable originalité, sa forme moderne, son langage actuel, ce recueil a d'ores et déjà sa place dans toutes les réunions internationales et dans les rassemblements œcuméniques dans le monde entier.

Édith Wéber

LIVRES REÇUS

La France protestante

Nous signalons et recommandons spécialement cet annuaire qui paraît chaque année sous les auspices de la FÉDÉRATION PROTESTANTE DE FRANCE. Il est introduit cette année par une préface de M. le pasteur Jacques Maury, président du Conseil National de l'Église Réformée de France.

Les 500 pages de la FRANCE PROTESTANTE 1975 donnent une physionomie aussi complète que possible du protestantisme français actuel. Par ailleurs, c'est un ouvrage indispensable à tous ceux qui ont besoin, pour une raison ou une autre, d'avoir des renseignements précis sur les hommes, les Églises et les œuvres du protestantisme français.

L'annuaire est en vente dans les librairies protestantes (22 F) ou aux Imprimeries

Réunies (9, rue Pasteur, 26000 Valence), C.C.P. Lyon 4.283-70.

Vient de paraître :

L'Évolution de l'Église réformée de France par F. Gonin, avant-propos de Pierre Chaunu (une étude d'Histoire religieuse contemporaine). Une recension de cet ouvrage viendra par la suite — Prix : 10 F, commandes chez l'auteur, 7, rue de la Glacière — 13100 Aix-en-Provence. C.C.P. : 15.850.12 Paris.

On nous a adressé :

LES CHERCHEURS de Ken Taylor — 20 pages — format magazine — 6 illustrations monochromes — 6 illustrations en quadrichromie. Prix : 2 FF. Éd. Ligue pour la Lecture de la Bible.

Paraphrase de l'évangile de Jean adaptée par Jean-Paul Benoît.

L'annuaire protestant édité par Fischbacher

Il comprend la liste des Églises et des Pasteurs, ainsi qu'une carte de la France protestante. On y trouve également toutes les dénominations et SECTES d'inspiration protestante en activité à l'heure actuelle en France et dans les pays de langue française.

Nos lecteurs, les nouveaux souscripteurs et les membres du Corps pastoral peuvent encore le recevoir au prix spécial de souscription (franco de port), en envoyant dès maintenant un virement de 22 francs au C.C.P. Paris 13.514.22, Librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, 75006 Paris.

J'apprends de divers côtés que des baptêmes et des mariages sont refusés. Par la même occasion, pourquoi pas des services funébres ?

Certes, il n'entre pas dans mon esprit de minimiser les raisons qui poussent mes collègues dans le ministère à formuler ces refus. Leurs raisons sont certainement sérieuses et les refus ne sont pas formulés à la sauvette sans peser soigneusement le pour et le contre à la faveur d'un entretien avec les intéressés. Je crois aussi pouvoir avancer que mon appréciation est partielle. Ayant une seule fois, sinon refusé, du moins différé un baptême, j'apprends peu après que mon successeur s'était empressé de l'administrer. Comme quoi, nos refus et nos acceptations sont très relatifs et teintés de subjectivisme. En tout cas, ce précédent m'a servi de leçon.

Ce qui est bien plus grave c'est ceci : jusqu'à présent, nous formions une Église multitudiniste, où le refus ne se pratiquait pas. Au contraire, tout acte pastoral était considéré comme une excellente occasion de reprise de contact. C'était une forme d'accueil tout aussi valable qu'une autre (1).

Certes, entre temps, la masse des paroissiens s'est peu à peu détachée. Cela explique la recrudescence de scrupules de certains pasteurs qui ne voudraient surtout pas se

rendre complices d'actes pastoraux considérés comme de simples traditions.

Si nous voulons passer de l'état d'Église de multitude à celui d'Église de professants, soit. Mais alors, il faut le dire et savoir en tirer les conséquences : elles sont d'ordre spirituel et matériel. En effet, les deux tiers des actes pastoraux sont demandés par des personnes plus ou moins éloignées de la vie communautaire ; leur refuser les actes pastoraux consisterait à porter un jugement spirituel bien malaisé et à les rejeter hors de la communauté à laquelle ils se trouvent pourtant attachés. Dès ce moment faudrait-il réduire nos paroisses à certains membres appelés fidèles (et ils le sont certes) et leur demander à eux seuls l'effort financier de la paroisse comme cela se pratique dans les Églises de professants. En outre, il n'y aurait pas lieu de s'arrêter en si bonne voie. La kermesse, ou la vente, cette vieille habitude des Églises de multitude, n'est-elle pas, aux yeux des communautés de professants, une infidélité notoire ? Enfin, il resterait à rédiger une profession de foi très ferme et très exigeante, assaisonnée d'engagements financiers rigoureux, tenant compte de la baisse permanente du pouvoir d'achat de la monnaie. Il faudrait prévoir aussi des exhortations et des menaces de mise à la porte à l'égard des récalcitrants.

Je suis persuadé que les lecteurs de ce journal apprécieront comme il se doit ces charmantes perspectives. Elles n'ont d'autre mérite que de pousser la logique jusqu'au bout. En attendant ces lendemains qui chantent, je ménage un accueil normal à tous ceux qui sollicitent mes services, laissant au Seigneur le soin de se charger du reste.

rien dit de l'aspect spirituel de la question. On a beau prétendre remplir un rôle de direction spirituelle, ce qui se passe réellement dans le secret des cœurs reste un mystère et le critère « visible », l'assistance au culte, ne suffit pas. N'est-il pas même, dans certains cas, un brevet d'autosatisfaction ? — celui que se donne le fils aîné de la parabole de l'enfant prodigue ? Mais, ce n'est pas une raison pour désertir le culte.

Le rebroussé

(1) Note de la Rédaction.

Nous sommes persuadés qu'à l'occasion de ces cérémonies l'Église protestante accueillait et accueille encore. Il est toutefois important de se rappeler que les auditeurs présents à ces « actes » sont très divers et parfois composés de personnes n'ayant jamais franchi le seuil d'un temple. De là, une nécessité : que les prédications ou allocutions prononcées soient appropriées dans leur fond et dans leur langage de telle sorte que les « inhabitués » non seulement ne s'ennuient pas, mais encore soient saisis.

CARNET

Les familles Mazel, Hitier, Faure, parents et alliés, ont la douleur de faire part du décès de

*Madame Vve Pierre Mazel
née Sara Blondiaux*

*dans sa 95ème année à Ganges (Hérault).
L'inhumation a eu lieu le 13 septembre dans
le cimetière familial.*

*Seigneur tu as été un refuge
De génération en génération (Ps. 90).*

On aura sans doute remarqué que je n'ai 4, rue de l'Oratoire, 75001 Paris.

MEUBLES MONSARRAT

**Ébéniste depuis 1890
3 magasins d'exposition**

**Avenue Clémenceau
Rue Kléber**

BÉZIERS

Catalogue sur demande

ONT COLLABORE A CE NUMERO

M. Bouttier, président de l'Institut protestant de théologie, professeur, Faculté de théologie, Montpellier.

J. Chèvre, commissaire aux comptes, Bergerac.

A. Gounelle, professeur Faculté de théologie, Montpellier.

J.-F. G..., professeur, Le Mans.

Roger Mehl, doyen honoraire, professeur Faculté de théologie, Strasbourg.

H. Schloesing, pasteur, Roquecourbe.

W. Théremin, membre de la Commission technique du cinéma, Montpellier.

E. Weber, professeur, Paris-Sorbonne.

É. & L. — 29.09.75

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

CONVICTION ET TOLÉRANCE

PROGRAMME

Samedi 25 octobre

- 10 h : : pasteur A. Maillot : Le Dieu pluriel de l'Ancien Testament.
- 14 h 30 : Madame Labrousse-Goguel : Conviction.
- 17 h 30 : Évangile et Liberté.
- 20 h 30 : pasteur Georges Marchal : Albert Schweitzer en son vivant paradoxe.

Dimanche 26 octobre

- 9 h : Madame Labrousse-Goguel : Tolérance.
- 11 h : Culte par le pasteur Georges Marchal.
- 14 h 30 : pasteur A. Maillot : Église et Pluralisme.
- 17 h : départ.

Mme Labrousse-Goguel est Maître de Recherche au C.N.R.S.
M. A. Maillot est pasteur de l'E.R.F. à Clermont-Ferrand.
M. G. Marchal est pasteur de l'E.R.F. au Foyer de l'Ame à Paris.

Les « Journées Libérales » sont organisées chaque année par l'Association « Évangile et Liberté ». Journées de rencontre, d'échange, d'études et de réflexions, elles sont ouvertes à tous quelles que soient leurs opinions ou leurs appartenances.

Aucune convocation personnelle ne sera adressée.

CET AVIS TENANT LIEU DE CONVOCATION ON VOUDRA BIEN SE SERVIR DU BULLETIN CI-DESSOUS POUR S'INSCRIRE.



BULLETIN D'INSCRIPTION

A remplir soigneusement et à adresser avant le 10 octobre 1975 à M. Sauzède, 33, bd Ernest-Gasquy, 13012 Marseille.

PRÉNOM et NOM (en lettres capitales)

Adresse :

— verse la somme de 15 F ou 20 F (participation aux frais d'organisation, par chèque bancaire ou chèque postal (C.C.P. Paris 1677-69) à joindre au moment de l'inscription à M. Jacques Sauzède (adresse ci-dessus)

— passera à Sète (1) :
la nuit du vendredi 24 au samedi 25
la nuit du samedi 25 au dimanche 26
la nuit du dimanche 26 au lundi 27

— demande à être logé (1) :
— au Lazaret, chambre à 2 personnes

INDICATIONS PRATIQUES

Dates : Samedi 25 et dimanche 26 octobre ; on peut s'inscrire pour l'ensemble ou pour une partie de ces « Journées ».

Il est possible d'arriver le 24 au soir et de repartir le 27 au matin.

Lieu : Centre Familial du Lazaret, La Cornichè, 34200 Sète (tél. : (67) 74.27.37). Le Lazaret se trouve à la sortie de Sète en allant vers Agde. De la gare prendre l'autobus et descendre : plan de la Corniche (place Édouard-Herriot).

Repas : Ils sont servis au Lazaret. Tarif : petit déjeuner : 4 F ; déjeuner : 19 F ; dîner : 14 F.

Logement : Deux possibilités :

1. Au Lazaret (apporter savon et serviettes de toilette).
Chambre à deux lits : 8 F par nuit.
Chambre à un lit (en nombre très limité) : 10 F par nuit.
2. Dans un des hôtels à proximité du Lazaret, chacun y retenant personnellement sa chambre.

Accueil : Le bureau d'accueil sera ouvert le vendredi 24 de 18 h à 21 h 30 ; les 25 et 26 AVANT les séances et immédiatement après.

Règlement : Repas et logements, tarifs indiqués ci-dessus.
Les frais de logement et de repas seront réglés à l'arrivée (sauf, bien entendu, les frais d'hôtel).
Le Lazaret ne peut plus consentir de réduction aux pasteurs et à leur famille.

Participations aux frais d'organisation (secrétariat, voyages des conférenciers, etc...) : 15 F par personne et 20 F par ménage ; gratuit pour les pasteurs et les étudiants. Cette participation (chèque bancaire ou virement postal trois volets) est à joindre à l'inscription.

Inscriptions : Utiliser le bulletin d'inscription ci-dessous et l'envoyer avant le 10 octobre à M. Sauzède, 33, bd Ernest-Gasquy, 13012 Marseille. (Il ne sera pas accusé réception des inscriptions.)

- au Lazaret, chambre à 1 personne
- se loge par ses propres moyens

- prendra le repas de (1) :
vendredi soir (2)
samedi midi
samedi soir
dimanche midi
dimanche soir (2)

(1) Indiquer par x les dates ou les moyens choisis ; d'autre part, ce bulletin pouvant être utilisé pour l'inscription de plusieurs personnes (membres d'une même famille par exemple), bien préciser (à la suite de x) le nombre de personnes pour chaque nuit et chaque repas.

(2) Les repas ne seront plus servis après 19 h 15.

En remplissant aussi clairement et exactement que possible ce bulletin vous faciliterez le travail des organisateurs et celui du Lazaret. Merci.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL ■ 89e ANNÉE ■ No 18 ■ Lundi 13 octobre 1975

L'INSOLUBLE

PROBLEME

DU MAL

par Louis Évely

Le Dieu qui créa le monde est un artiste génial, un inventeur extraordinaire, une puissance redoutable, — mais c'est un être sans cœur.

Si on peut déduire le caractère d'un auteur de l'étude de son ouvrage, le dieu qui a institué la loi de la jungle, le triomphe du fort sur le faible, l'élimination des inadaptés, l'Évolution par tâtonnements avec des millions d'échecs pour une réussite, un gaspillage insensé de vies et de souffrances, ce dieu est une sorte de Hitler.

Et même, simplement, d'avoir jeté au monde une créature aussi faible, aussi inconsciente, aussi conditionnée que l'homme, qui peut imaginer que ce fut l'acte d'un Père infiniment bon en même temps que Tout-Puissant !

Un tel dieu, je suis assez lâche pour le craindre, mais je ne suis pas assez lâche pour l'admirer, et surtout, je n'éprouve pour lui aucune sympathie.

Au contraire, ce qui me séduit en Jésus-Christ, ce qui m'attire le plus profondément à sa doctrine et à sa personne, c'est sa miséricorde : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » et « Soyez miséricordieux comme Il est miséricordieux » — le sommet de la perfection dans l'Évangile réside dans la miséricorde.

Or, il n'y a dans la nature aucune trace de pitié, de compassion, d'humanité ; la nature est impitoyable, indifférente aux souffrances, féroce envers les faibles.

Jésus m'a révélé que la tendresse de Dieu va de préférence aux pauvres, aux petits, aux pécheurs, aux handicapés, aux exclus, à tous ceux que la Nature élimine inexorablement.

Jamais un philosophe ou un théologien n'est parvenu à concilier la Révélation chrétienne avec le Dieu créateur tout-puissant de la philosophie ou avec celui de la Bible « qui trouve son œuvre bonne ». Que fait Jésus pendant un tremblement de terre ?

L'Évangile nous enseigne que ceux qui ont les goûts de Dieu, ce sont les doux, les miséricordieux, tous ceux qui ont le goût du pauvre, le goût du vieillard, le goût du faible, le goût de l'opprimé, — et donc le dégoût du riche satisfait, du fort qui écrase, du

Suite page 3 ➔

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.
ou : 27.54.50.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, R. Hu-
bac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies - 26000 Valence.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Nous vivons l'ère des refus.

Parmi eux se trouve le refus de l'obligation. En
effet, à en croire certains, « l'obligation » serait une
forme d'esclavage alors que l'on rêve au mythe de la
totale liberté.

Par destination l'homme est obligé. Il est obligé de
se nourrir, de se vêtir, de dormir, de mourir ; sans
parler de l'école « gratuite et obligatoire », du règle-
ment des impôts, etc...

Aujourd'hui, l'homme cherche à dénaturer ou à
dévaloriser le sens de l'obligation. Il se croit réellement
désobligé d'être obligé. Qu'on lui suggère certaines
obligations d'ordre moral ou social voilà qu'il se sent
frustré dans ce qu'il nomme sa liberté et appauvri dans
ce qu'il croit être son épanouissement. De plus, toute
obligation faisant plus ou moins partie d'un système,
d'une institution, d'une règle, d'une méthode il la
rejette a priori comme il dédaigne les institutions et
tient pour périmée toute maîtrise de soi. Il craint les
obligations gratuites et généreuses, celles qui prennent
du temps, du cœur et de l'effort. Se donner pour les
autres paraît avilissant. Quant à certains jeunes, ils
préfèrent gratter la guitare, chanter des airs langou-
reux, vivre en communauté plutôt que de servir dans
des mouvements de jeunesse réclamant santé physique,
morale, sexuelle, présence régulière, travail efficace,
vigueur d'esprit, tonus de caractère. Ici, ni indolence,
ni vague à l'âme, ni laisser aller. Du nerf ! Cela
implique des choix et des idéaux.

Récemment, les « Dossiers de l'Écran » ont mis en
lumière certains aspects de ces problèmes. Il s'agissait
d'une émission de haute tenue sur l'amour chez les
jeunes. Elle est malheureusement demeurée à sens
unique, chaque jeune refusant l'obligation d'une maî-
trise de soi — et personne pour contester. Refus
d'obligation.

S'étonne-t-on ?

puissant qui opprime. Mais le Dieu Créateur Tout-Puissant ne ressemble-t-il pas à cet épouvantail ?

Non, jamais une explication satisfaisante ne nous a été proposée d'une création qui comporte des mongoliens, des enfants torturés, des souffrances qui abrutissent et dégradent. Même les récompenses d'une autre vie ne répareront jamais, n'excuseront jamais le fait que pareilles horreurs existent.

Et qu'on ne nous dise pas que le péché de l'homme est responsable du mal sur terre : bien avant l'évolution de l'homme, l'univers était régi par des lois cruelles, l'évolution se faisait par des hasards, entraînant la disparition d'espèces entières. Les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les raz-de-marée, les radiations atomiques qui font les monstres, sont les outils du Créateur. L'homme a trouvé ces lois inscrites dans la nature, et il a dû s'en dégager, se révolter contre elles pour s'affirmer humain.

Mais, s'il n'y a pas de solution philosophique ou religieuse au problème du mal, il y a une issue, une

La sexualité est à l'ordre du jour. Ne soyons ni hypocrite ni bégueule. Il y a cependant des limites ou des marges à respecter. Les dépassant, on incite à la paillardise et à la perversité. Je pense au déferlement de la pornographie en ouvrage et au cinéma. « L'Histoire d'O » au cinéma en est un exemple. Certains disent que ce n'est pas le plus audacieux. Prenons-en acte.

C'est donc bien toute une conception de la vie et de la nature de l'homme que nous évoquons ici. Il s'agit, en effet, des nécessaires obligations sociologiques et morales dont on voudrait aujourd'hui se trouver dégagé ?

Pour créer une atmosphère de santé, sans doute faut-il éviter toute répression ; elle n'a jamais servi qu'à exacerber les passions d'émancipation et d'anarchie. Il faudrait arriver à susciter le sens de la responsabilité : ouvrir les yeux à la signification des problèmes de vie, de nature humaine, de choix — or, qui dit choix dit à la fois liberté et obligation. Il s'agit de promouvoir une éducation aussi bien chez les adultes que chez les jeunes. Trouver ou retrouver le sens et la vertu des grandes dignités humaines en acceptant des contraintes d'idéal. C'est cela le sens de l'authentique liberté.

Il faut vivre, dit-on ? Oui, il faut vivre. Vivre c'est se trouver placé devant le mystère de l'être et de sa finalité. Or, l'être n'est jamais seul ; il ne peut vivre qu'en communication avec d'autres. Il se trouvera donc toujours confronté à une nécessité de choix et d'obligation, de liberté et de responsabilité.

Tout homme et toute civilisation cherchant à faire l'économie de ces simples données de vie se condamne à l'avilissement et à l'anéantissement.

lumière dans l'action : à ceux qui désespèrent de la bonté de Dieu, à ceux (et ce sont souvent les plus nobles) qui se tourmentent de la cruauté de la création, il ne faut pas opposer des arguments, il faut proposer une expérience. Quand on vit avec des malades, quand on travaille avec les handicapés, quand on lutte avec les opprimés, quand on entoure les vieillards d'attentions et d'affection, on ne se plaint plus, on ne s'indigne plus, on s'émerveille de ce qu'on découvre chez eux et de ce dont on se découvre soi-même capable.

En allant vers les malheureux, en pensant aux affamés, nous avons l'illusion, nous, les bien-nourris, les bien-portants, que le scandale était d'avoir faim, de vivre dans la misère, de mourir jeune. Mais nous apprenons d'eux que le plus grand malheur était de vivre comme nous : solitaires, sans amour, sans espérance et sans foi — et nous recevons tout cela de ceux que nous allions secourir.

La révolte alors s'apaise devant cette révélation qu'il y a en chacun de nous un extraordinaire pouvoir de vaincre le mal, qu'on est tellement plus heureux d'aimer et de souffrir que de ne pas aimer et ne pas souffrir, et on ne conteste plus que la vie se remplit de sens quand on travaille à la Rédemption.

Jésus aussi a été tenté de trouver le monde absurde, les hommes trop bêtes et trop récalcitrants, et Dieu muet, inerte, absent. Mais sa fidélité à aimer, consoler, convertir, guérir et reconforter les autres l'a conduit à la sérénité : « Entre tes mains (malgré tout), je remets mon esprit ! ».

Jésus a révélé que le mal peut être vaincu, qu'on peut aimer et être aimé même malade, même déchu, même brisé. Ceux qui aiment ainsi ne se révoltent plus contre la création : ils créent un monde nouveau où toute larme est essuyée, où toute souffrance est compatie, où l'amour est plus fort que la mort.

Ce qu'il y a de plus terrible dans ce scandale du mal, c'est que beaucoup en restent paralysés, et attendent de l'avoir éclairci pour commencer à agir contre lui. Leur interrogation anxieuse les décourage ou les révolte de vivre. Ils veulent que la vie soit justifiée avant que d'être vécue. Ils sont perpétuellement rappelés sur la rive du fleuve pour se demander si l'eau est bonne, si le courant n'est pas trop fort, s'ils ne seront pas emportés là où ils ne veulent pas aller, et s'il vaut la peine de s'y risquer.

Mais ils ne sauront jamais tout cela avant d'avoir plongé dans l'eau vive et avant d'avoir expérimenté qu'elle est faite pour eux comme ils sont faits pour elle, et qu'il ne fallait que cet acte de foi en elle pour que la vie soit justifiée.

L'OBEISSANCE

En ces temps, à bien des égards étonnants et tragiques — nous avons tous à l'esprit et au cœur les « crimes » perpétrés avec tant de sang froid en Espagne, il y a à peine quelques jours, sans oublier les tortures qui sévissent un peu partout dans le monde —, en ces temps, il nous a paru nécessaire de confronter certaines « manifestations » de notre époque avec l'esprit de l'Évangile. Elles sont toutes des défis portés à l'enseignement de Jésus : défis directs ou indirects qu'il est important de reconnaître, de relever, d'étudier.

Nous commençons aujourd'hui avec le professeur Henri Friedel qui a accepté de traiter quelques aspects de ce défi. Nous publions son premier texte en lui exprimant notre gratitude.



Il y a quatre ou cinq ans, une Université des U.S.A. s'est livrée à une expérience scientifique dramatique, mais d'un très grand intérêt : un étudiant, les chevilles et les poignets cerclés d'anneaux reliés à des conducteurs électriques, avait à répondre à des questions de plus en plus difficiles que lui posaient d'autres étudiants. Ceux-ci devaient « punir » chaque réponse fautive par un choc électrique, d'abord faible, puis de plus en plus violent. Le professeur dirigeait le tout. La victime (qui, en réalité, ne sentait rien) simulait fort habilement d'affreuses douleurs et, finalement, la syncope. Eh ! bien, presque tous les étudiants ont poussé la torture jusqu'au bout, simplement pour obéir au professeur. Le torturé était leur camarade et ami, ils n'avaient aucune haine envers lui. Mais voilà : ils ont obéi. Pourquoi ? Ils n'y avaient aucun intérêt, leur succès aux examens n'en dépendait pas. L'explication de leur attitude est tragiquement simple : toute leur attention était braquée sur l'aspect technique de l'expérience, juger de l'exactitude des réponses, régler l'intensité du choc punitif, bien comprendre les ordres du professeur. Ils n'avaient aucun recul par rapport à

leurs gestes. Pour eux, leur camarade n'était plus un homme mais une sorte d'image vivante ; eux-mêmes n'étaient plus des hommes, mais des instruments fiables au service de la seule pensée qui avait droit de cité dans le laboratoire : celle du Maître. Responsables ? Coupables ? Comment l'auraient-ils été, s'étant dépossédés de toute liberté ? Ils ont obéi, c'est tout.

A qui ont-ils obéi ? A un homme qu'ils estimaient certainement beaucoup, mais qu'ils ne se faisaient sûrement pas faute de critiquer entre eux à l'occasion. Pas à un Dieu. Simplement à celui que la Société avait investi d'une autorité sur eux dans un domaine précis : la recherche scientifique.

Si cette histoire est dramatique, c'est à cause des tortures du Chili, de Grèce, d'Ouganda, d'Espagne, du Brésil et, hélas ! de tant et tant de pays, dont certains se claironnent chrétiens. Les tortionnaires ne sont pas des monstres, ce ne sont que des fonctionnaires dociles. Qui peut jurer qu'il n'en sera jamais un ? Lorsqu'elle est l'exécution d'un ordre, la cruauté n'est plus une perversion, mais une pente naturelle de l'homme, une attitude plus facile, plus spontanée que la pitié. Ne plus décider soi-même de ses actes, quel repos ! Quel soulagement !

Avoir une conscience personnelle, assumer la pleine responsabilité de ses actes, critiquer les ordres reçus et, dans certains cas, y désobéir, prendre du recul vis-à-vis de l'immédiat, garder son sang-froid, c'est contre nature. C'est bien pourquoi il y faut la surnature, il y faut la force suréminente du Seigneur. Cette méfiance permanente, cet esprit critique jamais assoupi, ces caprices de conscience imprévisibles qui font des bons chrétiens des citoyens ingouvernables, voire insupportables, cela ne repose pas sur rien. Les chrétiens ne sont pas des libertaires, ce sont des libérés. Ayant un unique et suprême Seigneur, ils peuvent n'en reconnaître aucun autre. L'obéissance à Dieu ne ressemble en rien à l'obéissance à une autorité humaine. Loin d'abrutir, elle illumine l'intelligence. Loin d'humilier, elle glorifie. Loin de mécaniser, elle porte au plus haut degré d'humanité. Elle n'est ni passive, ni aveugle.



**SOCIÉTÉ
MARSEILLAISE
DE CRÉDIT**

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

160 agences

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

**Maison familiale
de Vacances**

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km
Genève. Ouv. toute l'année. Confort,
chauffage. Tarif suivant quotient fami-
lial. Hors vac. scol. Retraités
isolés.

*Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX*

Le canal des ordres de Dieu, c'est le Saint-Esprit. Et précisément, il nous est recommandé de « ne pas nous fier à tout esprit, mais d'éprouver les esprits pour savoir s'ils viennent bien de Dieu » (I Jean 4, 1). L'honneur nous est fait de conserver en nous-mêmes le discernement entre les véritables ordres de Dieu et tout le fatras des émotions passagères, des imaginations fantastiques et des bourrages de crâne. Dieu est le seul maître qui nous respecte totalement.

Mais que voyons-nous à travers l'histoire de la chrétienté ? Depuis Constantin jusqu'à nos jours, des chrétiens apeurés de leur liberté insolite et cherchant à se remettre frileusement sous l'aile de quelque autorité humaine : César récupère Dieu. Le glissement séculaire du siège pontifical vers l'infaillibilité résulte logiquement de la notion non-évangélique de « vicaire du fils de Dieu ». Vicaire, c'est-à-dire remplaçant, image. Alors que selon la Genèse c'est le couple « Isch Ischa », donc l'ensemble des hommes et des femmes qui est seul « image de Dieu », cette qualité est attribuée à un seul, l'évêque de Rome ! Cette monarchie divinisée, relayant le culte païen de l'empereur de Rome, a été à son tour relayée par les théories sur le « droit divin des rois », le « Gott mit uns » du ceinturon de la Wehrmacht et le « Gesta Dei per Francos » du chauvinisme français. De fil en aiguille, le monde chrétien est passé de l'obéissance à Dieu à l'obéissance aux princes, puis à l'obéissance à des idoles sans chair ni os. En elles-mêmes, presque indépendamment de la dignité de leur objet, l'obéissance, la docilité, la confiance, la fidélité, la soumission aux puissances de ce monde sont devenues des vertus.

...Et pourtant, à la suite du Psalmiste, nous chantons :

*« Mieux vaut avoir son espérance
En l'Éternel qu'en l'homme vain,
Mieux vaut mettre sa confiance
En Dieu qu'en un pouvoir humain. »*

et, sur un plan purement théorique, nous faisons nôtre la formule des apôtres : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». Mais vivons-nous, jour après jour, en état de révolte permanente contre le mal qui règne dans le monde, les puissances qui le fomentent et les mains obéissantes qui le perpètrent ? Ou bien, nous bornons-nous à chercher la paille dans l'œil des chefs de nos adversaires, sans regarder la poutre dans l'œil de nos propres chefs ? Ou bien neutralisons-nous la puissance libératrice de l'Évangile en pensant : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux chefs des autres, mais obéir à nos propres chefs, c'est une façon de servir Dieu » ?

Est-ce à dire que l'on puisse servir Dieu sans servir les hommes ? Bien sûr que non ! Mais qui Jésus nous envoie-t-il nourrir ? Ceux qui ont faim. Qui vêtir ? Ceux qui sont nus. Il ne nous envoie pas sauver Hérode et Pilate dans leurs palais respectifs, ni quérir leurs ordres. Il nous envoie vers ceux qui n'ont ni autorité, ni puissance, ni prestige, ni honneur et il nous dit que ce sont là les seuls sur qui son visage puisse se refléter. Ceux-là ne se croient pas investis de la mission de nous

commander, de nous faire marcher au pas, d'aliéner notre conscience et de nous opprimer. Ils n'attendent que notre fraternité. Mais sans le savoir ils nous enfoncent dans le cœur l'épée fulgurante de la Parole de Dieu, celle qui ne se discute pas, qui nous frappe comme la foudre, qui disjoint l'os et le muscle et qui, à l'instant même où elle anéantit en nous toute liberté, la ressuscite dans le débordement de la puissance et de la joie.

Il ne faut plus rien respecter. Il ne faut plus obéir à personne. Le temps n'est plus de s'embarrasser d'aucune fidélité. Il est urgent d'obéir à Jésus et à Jésus seul. Le moment est venu d'aimer si nous ne voulons pas mourir.

Henri Friedel

COMMUNIQUE

Journée nationale des aveugles

Depuis longtemps, La Cause a organisé l'*Amicale protestante des aveugles*. Elle possède une bibliothèque de livres en braille et une bibliothèque sonore sur bandes magnétiques. Les demandes des aveugles sont nombreuses ; il faut augmenter ce fonds.

Pour poursuivre son effort le concours de tous ceux qui liront ces lignes est nécessaire.

Renseignements : La Cause, Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy. Dons reçus avec reconnaissance. C.C.P. : 30.493.10 La Source.

Cultes radiodiffusés — 8 h 30-9 h :

12 octobre : pasteur Velten.
19 octobre : pasteur Paul Guiraud.
26 octobre : pasteur A. Thobois.

Télévision — 10 h-10 h 30 :

12 octobre : Assemblée de Nairobi.
19 octobre : « La vie comme le Fleuve » (film).
26 octobre : Culte au Vésinet ; pasteur Njike.

CARNET

Mazamet.

Madame Henri Sizaire et ses enfants,

Madame Jules Garric,

M. Georges Alquier, avoué honoraire et ses enfants,

Mademoiselle Julienne Armengaud,

Madame Guy Candau et ses enfants,

La famille Armengaud et les familles alliées, ont le regret de vous faire part du décès de

Mademoiselle Alice ANDRIEU

rappelée à Dieu le 21 septembre 1975 dans sa 99ème année.

« Vers le soir, Jésus leur dit : Passons sur l'autre bord » (Marc 4, 35)

LE SAINT ESPRIT

On sait que tous les mouvements charismatiques se réfèrent au Saint Esprit. C'est très bien. Nous avons déjà dit, ici, que le christianisme n'a jamais vécu ni sans **tradition** ni sans **inspiration**. Remarquons d'ailleurs que l'inspiration ne se manifeste **qu'à partir** de la tradition : jamais, en effet, le Saint Esprit n'a suscité de chrétiens en terre dite païenne. Il a fallu **d'abord** que des chrétiens, des missionnaires, y vinsent prêcher l'Évangile. Cela dès la naissance du christianisme. — Ce qui ne signifie pas, j'ai hâte de le dire, que l'inspiration ne soit pas une réalité **présente**, pour le croyant.

Mais, ce qui m'a toujours gêné, c'est la préférence donnée au mot Saint **Esprit**. Est-ce que, par hasard, le mot « Dieu » lui serait inférieur ? Je sais bien que ceux qui l'emploient ont, dans leur foi, la notion de la Trinité, au sens traditionnel de ce dogme. Pour eux, Dieu et le Saint Esprit, c'est la même « chose ».

Mais, outre que le dogme en question fait difficulté, et que les bases scripturaires en sont d'une rare indigence, pourquoi, malgré tout, tant insister sur ce qui ne serait qu'une manière de parler de l'action de Dieu ? Hélas ! Cette **manière** a un nom, le « *modalisme* », classé comme hérésie... Le père officiel en est Sabellius (III^{ème} siècle) ; il eut beaucoup d'enfants, dont le plus célèbre fut le grand réformateur de la théologie protestante du XVIII^{ème} siècle, Schleiermacher (mort en 1834), suivi lui-même d'une abondante progéniture, où l'on compte des gens mieux que bien : Sabatier, Harnack, Ménégoz, Soederblöm, W. Monod, A.-N. Bertrand, Schweitzer. Je m'arrête...

ET JÉSUS ?

N'ironisons pas, et ne faisons pas de Jésus un « modaliste ». La question, pour lui, ne se posait pas. Pas encore...

Mais enfin, observons qu'il a très peu parlé du Saint Esprit, à l'exemple de l'Ancien Testament qui ne le cite qu'une seule fois (Ésaïe 63, 11). Tandis que les épîtres le citent soixante-quinze fois, les quatre évangiles, réunis, ne le mentionnent qu'une vingtaine de fois. Saint Jean ne l'évoque que trois fois, saint Marc deux fois, saint Luc dix fois (mais, huit fois, le mot ne se trouve que dans les récits de la nativité, non dans la bouche de Jésus...). Même remarque pour saint Matthieu : cinq fois, mais deux fois seulement quand c'est Jésus qui parle.

Laissons-là ces calculs, — qu'il faut pourtant ne pas oublier...

Des chrétiens croient que le Saint Esprit est une **personne** métaphysique. D'autres chrétiens croient que le Saint Esprit est un **mode** de l'action de Dieu. **Spirituellement**, l'opposition théologique disparaît.

Le temps n'est plus, heureusement, où les tenants de la première thèse mettaient les tenants de la seconde en prison ou sur le bûcher...

CONSOLATIONS ?

Nous vivons dans un monde de violence. Sans parler des deux dernières guerres, ni de celles qui, ici et là, se rallument sans cesse, le journal quotidien compte, parmi ses grandes rubriques, celle très fournie, du banditisme, du crime, des prises d'otages, du vol, des voyous, etc... J'avoue me ranger parmi ceux que ce genre de violence impressionne beaucoup, me « choque » au sens médical du mot. C'est très grave.

Mais est-ce un signe **nouveau** de décadence, un phénomène propre à une civilisation pervertie, et qui se désagrège ? On peut le penser. En un sens, il y a de quoi. Cependant, c'est là une très vieille histoire... L'insécurité de la rue, les agressions, les « bandes » d'enfants dévoyés ont ponctué toute notre histoire. La Reynie, préfet de police sous Louis XIV, fit un gros effort pour lutter, dans Paris, contre le banditisme. Il organise le « guet » qui, renforcé, était lui-même rossé plus qu'à son tour. L'attaque des diligences, en France et ailleurs, était quotidienne. Ne parlons pas de la vie tragique du Moyen-Age, où la misère et le crime avaient, pour toile de fond, la famine, diaboliquement orchestrée par la peste et le choléra. Michelet a exagéré en voyant surtout un « trou noir » dans le Moyen-Age. Mais ce trou existait. Relisez vos manuels d'histoire, ou, si vous voulez, le second tome de l'histoire de la « *Civilisation française* » de Rambaud. C'est fort « édifiant ». Évidemment, ça ne **console** pas. Mais cela renseigne. En tout état de cause, il vaut mieux savoir qu'ignorer.

LE CHRIST, OTAGE DE DIEU ?

Oui, si l'on s'attache à la **lettre** du dogme de l'expiation, de la « satisfaction vicarie », le Christ, **payant** à Dieu (rédemption : rachat) la dette dont l'humanité pécheresse doit s'acquitter à l'égard de Dieu, lequel **exige** du sang, du sang innocent, du sang d'otage, pour pardonner. Le Pardon à ce compte, n'est vraiment pas « gratuit ». En prédestinant le Christ au supplice de la croix, « selon les Écritures », Dieu devait aussi fabriquer un traître, Judas ; un renégat, Pierre ; un lâche, Ponce-Pilate. En soi, le scénario est médiocre et l'on comprend le mot de Feurbach : « le Dieu des chrétiens est, par procuration, un assassin ».

A moins que, avec Origène, St-Grégoire-de-Nyssa, St-Ambroise (en cela hérétiques !), on ne pense que c'est non à Dieu, mais au Diable que le Christ avait payé la **rançon** (le mot est dans les évangiles. Matthieu 20, 28), ce qui ne manque pas d'une certaine logique. Ces pères comparaient Dieu à un pécheur à la ligne qui avait mis le Christ « à **leur** hameçon ». Mais le diable ne vit pas le « piège ». Il mordit à l'appât. D'où sa défaite... St-Grégoire-de-Naziance (IV^{ème} siècle) que Madame de Sévigné aimait tant, — ainsi qu'elle aimait le protestant Abbadie ! — a protesté le

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

CORRESPONDANCE

« Regards sur demain »

Cet article paru le 15 septembre a une grande importance pour notre époque d'incertitude et de trouble car il cherche une réponse à une question essentielle : quel rôle le christianisme a-t-il à jouer pour sortir de la crise actuelle ? A la base de cette crise, qui se présente comme politique et sociale, il y a effectivement une crise psychologique et morale. On le nie parfois pour ne pas se donner la peine de chercher plus avant !

Il est exact que les vieilles générations n'ont pas vu venir cette crise. Elles pensaient détenir une formule d'ordre, de stabilité et d'efficacité et, parmi ces vieilles générations, les chrétiens s'imaginaient que cet ordre était fondé sur des vérités supérieures, voire religieuses. En fait, les tenants de cette vieille formule sont dans l'impossibilité de trouver une issue car leur confiance en eux et en leurs habitudes de pensée reposaient sur une illusion. C'est donc bien aux jeunes que revient la mission de reprendre ces problèmes, mission exaltante mais lourde de réflexion et de responsabilité.

En réalité, le devoir essentiel pour le christianisme, c'est de revenir à son authenticité car il s'est, dès les premiers siècles, dégradé afin de s'accommoder de la nature humaine, de ses appétits et de ses pulsions, parfois aussi de son inertie. Il ne faut pas avoir peur de le dire : le christianisme demande une transformation de notre nature. Or, il n'a à peu près pas

premier contre cette mythologie. Il a écrit : « Comment peut-on s'imaginer que le Père ait pris plaisir au sang de son Unique ». Bien plus tard, le doyen Henri Bois, pourtant adversaire de Sabatier ne devait-il pas écrire, à la suite de Vinet : « Dieu n'avait pas besoin d'un crime pour sauver le monde ».

PORNO

« Je suis contre ».

Tout le monde est contre, même ceux qui y vont voir ce que tout le monde connaît, — exception faite de quelques moralistes (!) qui trouvent « ça » très bien, sous prétexte que ce n'est pas hypocrite, que c'est la vie, etc...

Faisons simplement remarquer que la vague, aux U.S.A., est nettement en régression, que les films de Walt Disney font encore plus recette, que tout cela se présente comme une « vague », une mode, certes plus que condamnable. Tenez : Boulevard Beaumarchais, tout près de notre Église, une « sex-shop » s'était ouverte il y a trois ans. Cet été, elle a dû fermer ses portes, faute de clients.

Je ne dis pas que ce soit suffisant à nous rassurer. Croyons seulement que ce mal ne saurait nous conduire à penser que tout est perdu.

Il y a de beaux combats en réserve pour les hommes de Bonne Volonté.

Georges Marchal

rempli cette tâche. D'ailleurs, le bouddhisme a, lui aussi, failli à la sienne en Asie. Certes une transformation complète et permanente dépasse nos forces. Aussi a-t-on supposé que la grâce divine s'en chargeait. Or, les manifestations de cette grâce sont rares. On se contente d'attribuer à la grâce la simple adhésion à un dogme, chose infiniment plus facile et plus superficielle qu'une réelle transformation morale. Ou bien on renvoie cette transformation (comme celles qu'annonce le Sermon sur la Montagne) à un avenir « miraculeux » ou à un « autre monde ». Mais cet autre monde, c'est justement ce que la foi réclame de nous. La « vie éternelle », dit une remarque très pertinente, commence ici et tout de suite. Il est vrai qu'elle ne s'y réalise pas pleinement.

Il en est de cela comme des concepts mathématiques : les droites, les cercles, les quantités sont des idéaux dont la nature ne fournit que des approximations. Pourtant, ces approximations, traitées avec l'aide des vérités idéales, ont déjà une remarquable efficacité. Les applications techniques de la science le prouvent de façon éclatante.

Le christianisme aurait tiré profit du développement de la connaissance scientifique, spécialement de la science psychologique. Mais cette dernière est, à certains égards, encore dans l'enfance !

Non seulement la religion n'a rien à craindre de la science et de la raison mais elle ne pourrait que gagner en authenticité et en force si elle se servait de la raison pour des recherches toujours plus poussées. Il importe de le souligner, la raison n'est pas un instrument qui nous est donné tout préparé. Cet instrument est, en nous, assez imparfait. Il ne se perfectionne que par l'usage. Il arrive même que cet usage transforme notre raison dans son mécanisme intrinsèque. Ainsi, la mathématique, science rationnelle par excellence, a découvert et découvrira encore des vérités qui auraient passé antérieurement pour irrationnelles, impossibles, inexistantes.

Les sciences du psychisme et de la morale ont devant elles un avenir analogue, quoique à peine entrevu, un champ d'investigation qui n'est qu'abordé et qui pourra ouvrir à la morale et à la vie des perspectives toutes nouvelles. La contagion de la violence et, inversement, la contagion de la bonté, sont des phénomènes à peine étudiés, encore moins mis en pratique. La prétentieuse formule « sciences humaines » ou « sociologie », n'est encore qu'un cadre presque vide.

Si nous arrivions en morale à des approximations analogues à celles qu'obtient la technique dans le domaine physique, ce serait déjà un grand résultat pour chacun de nous, pour ses proches et ensuite pour la société, un résultat plus profond, plus durable, plus sûr que de simples « changements de structure » opérés avec les mêmes matériaux psychiques.

Tout compte fait, il n'est pas étonnant qu'une religion élevée comme le christianisme ait été rabaissée par les hommes à leur niveau moyen. Une compréhension plus profonde, une application plus rigoureuse de l'éthique chrétienne auraient vraiment le caractère d'une nouveauté ou de ce renouveau dont M. Sauzède sent la nécessité. Elles auraient également le caractère d'une anticipation, le caractère « prophétique » puisqu'elles impliquent des phénomènes psychiques qui ne sont pas encore élucidés.

L'article de M. Sauzède me confirme dans l'espérance que la solution de la crise morale viendra de la jeunesse.

A. Lamarle

ALETHINA est une collection qui a été créée il y a cinq ans par quelques collaborateurs d'« *Évangile et Liberté* » et de notre confrère suisse « *Le Protestant* » qui défend les mêmes positions que nous. Leur but : offrir à nos lecteurs de petits livres (format de poche) qui traitent des questions religieuses dans un langage clair, accessible à tous, et dans un esprit d'honnêteté intellectuelle et d'ouverture spirituelle.

ALET

Des livres pour réfléchir,

Grâce aux éditions de *l'Age d'Homme* (Lausanne) qui ont pris en charge notre collection, 14 ouvrages ont été publiés depuis cinq ans. Ce sont ces ouvrages que nous présentons ici. Sur des thèmes divers (religions du monde, œcuménisme, morale, connaissance de la Bible, spiritualité, pensée contemporaine), ils aident à réfléchir, à faire le point, à y voir clair et à prendre position.

Pour pouvoir continuer à publier et à faire entendre la voix du libéralisme évangélique dans notre pays, nous avons besoin de votre soutien. Ces livres sont de qualité : ils méritent d'être lus, connus, recommandés, offerts. Nous comptons sur vous.

Pour se procurer nos ouvrages, deux formules :

1. Prendre un abonnement (c'est grâce à nos abonnés que la collection peut vivre ; qu'ils en soient remerciés). Les ouvrages vous sont alors envoyés dès leur parution. Le prix est de 30 francs pour une série de trois ouvrages. Les souscriptions sont reçues par Madame Magali Richardot, B.P. 7, 34170 Castelnau-le-Lez, C.C.P. Montpellier 2114-67.

2. Commander les ouvrages que vous désirez à *La Librairie Protestante*, 140, bd Saint-Germain, 75006 Paris. La Librairie Protestante vous les enverra par la poste. Prix : pour les numéros 1 à 9 : 10 francs ; à partir du numéro 10 : 12 francs, plus les frais de port. Vous pouvez également commander ces ouvrages par votre libraire, en lui indiquant qu'*Alethina* est diffusé en France par la *Librairie Protestante*.

Alethina organise régulièrement des colloques théologiques de haut niveau. Trois colloques ont eu lieu depuis sa création :

Le premier en septembre 1971, à Genève-Cartigny, sur le thème : « L'Apologétique aujourd'hui » (les communications à ce colloque ont été publiées par la revue *Études Théologiques et Religieuses*).

Le second s'est tenu en Alsace, au Liebfrauenberg, en octobre 1973. Le thème était « De la Religion ».

Le troisième a eu lieu en Belgique, à La Hulpe. Il avait pour thème : « La mort ».

Un quatrième colloque est en préparation.

Les membres français du comité directeur d'**Alethina** sont :

le pasteur L. Gagnebin, Église réformée du Foyer de l'Ame, Paris ;

le professeur A. Gounelle, Faculté de Théologie protestante, Montpellier ;

le professeur A. Malet, Faculté de Lettres, Université de Dijon ;

le pasteur F. Muller, Église luthérienne de Saint-Guillaume, Strasbourg ;

le pasteur P.-J. Ruff, Église réformée du Raincy, Paris.

1 : André MALET, *Les Évangiles de Noël, mythe ou réalité ?*

L'auteur : docteur ès lettres, docteur en théologie, professeur de philosophie à l'Université de Dijon.

Le livre : une analyse savante et minutieuse des récits évangéliques de la naissance de Jésus. Quelle valeur faut-il leur accorder ? Une valeur spirituelle, répond l'auteur, mais non historique ; on peut parfaitement en accepter l'intention tout en refusant de les prendre à la lettre.

2 : Laurent GAGNEBIN, *Quel Dieu ?*

L'auteur : pasteur de l'Église réformée de France et critique littéraire.

Le livre : ces pages passionnées et passionnantes invitent le lecteur à se débarrasser d'idées et d'images toutes faites qui sont trompeuses, déformantes, stérilisantes pour retrouver le Dieu vivant, celui de l'Évangile, qui est amour, jeunesse et élan vers l'avenir.

3 : Bernard REYMOND, *Défi au protestantisme*

L'auteur : pasteur vaudois, aumônier des étudiants à Lausanne, docteur en théologie.

Le livre : l'évolution actuelle du Catholicisme n'enlève-t-elle pas au protestantisme sa raison d'être ? L'existence d'Églises séparées se justifie-t-elle encore ? L'auteur répond en montrant que le protestantisme a pour mission de maintenir le pluralisme et la liberté. Un livre à lire au moment où l'on s'interroge sur « la vocation du protestantisme ».

4 : Robert SLATER, *Le chrétien à l'écoute des autres religions*

L'auteur a enseigné la philosophie de la religion à l'Université de Rangoon, puis la théologie à Montréal, et a dirigé le Centre d'études des grandes religions à la célèbre Université américaine de Harvard.

éditer et comprendre...

par André Gounelle

Le livre : les chrétiens ont souvent traité par le mépris les autres religions que la leur. Pourtant, sans rien renier de leur foi, ils pourraient beaucoup apprendre d'elles ; c'est ce que montre l'auteur à partir de deux textes orientaux : la *Bhagavad Gita* et le *Lotus de la bonne loi*.

5 : Jean-Marc CHARENSOL, *La naissance du Nouveau Testament*

L'auteur : pasteur de l'Église réformée de France à Marseille, puis à Charenton.

Le livre : comment ont été rassemblés en un recueil unique les différents écrits qui composent le Nouveau Testament ? Ce livre montre comment au II^{ème} siècle les chrétiens ont été amenés à donner autorité à certains textes, et à en rejeter d'autres. L'enquête historique empêche de faire de la Bible « un pape en papier » ; sa valeur est de rendre témoignage au Christ, « le maître de l'Écriture » selon le mot de Luther.

6 : Robert GRIMM, *L'Avortement*

L'auteur : pasteur dans le Canton de Neuchâtel, spécialiste des questions de morale conjugale et sexuelle.

Le livre : sur un sujet brûlant, une information et une réflexion sérieuses et modérées. L'auteur n'a pas cherché à faire sensation ou scandale par des positions extrêmes ; il nous aide à réfléchir en chrétien sur un problème grave, et à chercher des solutions justes et humaines.

7 : Pierre-André STUCKI, *Tolérance et doctrine*

L'auteur : professeur de philosophie à Lausanne.

Le livre : la tolérance conduit-elle à admettre que toutes les idées se valent, et à renoncer à toute doctrine ? Nos convictions ne sont-elles pas

menacées par le relativisme des opinions ? Ce livre est un vigoureux plaidoyer pour une pensée qui soit ferme, solide, tout en étant respectueuse d'autrui.

8 : Henri FRIEDEL, *Le cri du creux*

L'auteur : agrégé de sciences naturelles, professeur au Lycée Voltaire à Paris.

Le livre : un commentaire insolite de passages bien connus des Évangiles qui en fait retrouver la fraîcheur et l'impact pour notre vie de tous les jours. Ce livre est stimulant pour la prière, la méditation et l'engagement des chrétiens.

9 : Michel DESPLAND, *Le choc des morales*

L'auteur : docteur en théologie, professeur de philosophie de la religion à l'Université Concordia de Montréal.

Le livre : dans la société de naguère, tout le monde était en gros d'accord sur le bien et sur le mal. Il n'en va plus de même aujourd'hui, et différentes conceptions de la vie se heurtent parfois violemment. A partir d'une conception chrétienne de l'homme, l'auteur propose une morale fondée sur la notion d'action juste et de responsabilité.

10 : Claude SCHWAB, *Pourquoi Jésus ?*

L'auteur : pasteur vaudois, animateur de l'équipe *Alethina*.

Le livre : la question « pourquoi Jésus ? » se pose aux niveaux historique (pourquoi l'homme Jésus a-t-il pris une telle place dans l'histoire des hommes ?), existentiel (que représente Jésus dans la vie du croyant ?), et théologique (comment comprendre la relation de Jésus avec Dieu ?). C'est en pasteur soucieux de mettre la recherche théologique à la portée de tous que l'auteur répond à cette question.

11 : André GOUNELLE, *Après la mort de Dieu*

L'auteur : docteur en théologie, professeur à la Faculté de théologie protestante de Montpellier.

Le livre : par « mort de Dieu », il faut entendre ici la crise qui secoue actuellement le christianisme classique. Que nous propose-t-on pour le rem-

Suite page 10 ➡

« LA THÉOLOGIE DOIT RENONCER À DÉFINIR DES DOGMES INTANGIBLES ET À FORMULER DES VÉRITÉS ABSOLUES ; IL LUI FAUT APPRENDRE L'HUMILITÉ ET LA PRÉCARITÉ. ON N'A JAMAIS FINI DE PENSER DIEU »

André GOUNELLE, *Après la mort de Dieu*

« LA FOI IMPLIQUE UNE CERTAINE NAIVETÉ, QUI N'EST POINT IMBÉCILE, MAIS PLUTÔT EXTRA-LUCIDE. N'EST-CE PAS AUX CHRÉTIENS QU'IL APPARTIENT DE DIRE QUE L'EMPE-REUR EST TOUT NU ? »

Henri FRIEDEL, *Le Cri du creux*

placer ? Ce livre apporte une réponse en analysant les grandes orientations, chrétiennes ou non, de la pensée contemporaine ; il conclut par un appel à un christianisme à la fois positif et critique, qui évite les pièges contraires du dogmatisme et du scepticisme.

12 : Jacques CHAUVIN, *L'aventure humaine*

L'auteur : pasteur de l'Église réformée de France, directeur du Centre protestant de Recherches et de Rencontres du Nord.

Le livre : l'Ancien Testament raconte l'histoire d'hommes à la recherche de leur humanité ; il nous apprend autant, sinon plus, sur l'homme que sur Dieu. Les Églises et la Synagogue ont trop souvent oublié cet aspect de la Bible que ce livre met en valeur ; il nous propose une lecture originale et profonde de l'Ancien Testament.

13 : Albert SCHWEITZER, *Les religions mondiales et le Christianisme*

L'auteur : pasteur, théologien, philosophe, médecin, prix Nobel de la Paix, ancien président d'honneur de l'Association libérale française.

Le livre : dans ce texte, inédit en traduction française, A. Schweitzer confronte le christianisme avec diverses religions, et se demande où réside son originalité. Il répond en dégagant de l'Évangile une affirmation résolue de l'amour et de la vie, qui fait défaut dans les autres religions mondiales, en particulier à celles de l'Inde et de la Chine.

14 : Roger MEHL, *Les Pouvoirs de l'Homme*

L'auteur : agrégé de philosophie, docteur en théologie, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg.

Le livre : les principaux pouvoirs de l'homme sont : s'exprimer, écouter, engendrer, transformer, aimer, mourir. Il s'agit chaque fois d'une certaine manière d'être présent au monde. Ce livre analyse ces pouvoirs en montrant leur grandeur et leur faiblesse, et soulignant les attitudes existentielles qu'ils suscitent.

A PARAÎTRE :

Pierre GERMAIN, *Christianisme et dossier 2.000*

La réflexion d'un chrétien devant le problème écologique (l'auteur a écrit une série d'articles sur ce sujet cette année dans « *Évangile et Liberté* »).

Jean CHEVRE, *Le Chemin des Garissades*

Jean Chèvre, bien connu de nos lecteurs par ses savoureux « écrans de la quinzaine », raconte avec simplicité et poésie son itinéraire spirituel.

André Gounelle

→

TRANSMETTRE L'ÉVANGILE



Quelques notes

à propos

d'un apologue

→

Au moment où le problème de l'évangélisation et de ses méthodes est remis à l'ordre du jour par toutes les Églises, cette page, extraite d'un roman de Gheorghiu (1), ne peut manquer de faire réfléchir.

L'histoire se passe en Roumanie, au moment où, libérée du joug turc et déclarée indépendante, elle est soumise à une rééducation occidentale. Tout doit changer : lois, mœurs, et même religion quoique pourtant les Roumains soient restés chrétiens sous la longue occupation musulmane.

La Roumanie nouvelle reçoit donc des missionnaires occidentaux. C'est l'instituteur du village de Kyralessa qui raconte leur arrivée et leur action dans un chapitre intitulé :

« Le château du taureau »

« C'est un château construit pour servir de demeure à un taureau. Un seul taureau. Un taureau de race, un taureau au sang bleu, un taureau tout de même. Un bête, une seule bête. Nous y pourrions loger facilement cent élèves...

Ce château de la bête, ce sont les missionnaires venus de l'Occident qui l'ont construit... (D'ordinaire) les religieux bâtissent des monastères, des écoles, pas des châteaux pour les taureaux... C'est ce qui nous a surpris. Mais, les Occidentaux sont des gens différents de nous. Comme le roi Midas transformait en or tout objet qu'il touchait, ainsi un homme occidental transforme en matière et en objets utilitaires tout ce qu'il touche. Les religieux occidentaux, au lieu de transformer la matière en esprit, comme il sied, transforment l'esprit en matière.

Donc, après le départ des Turcs, ils sont arrivés, en nous disant qu'ils voulaient nous convertir au christianisme. Nous leur avons dit que nous étions déjà chrétiens. Ils ont riposté que nous ne pouvions pas être de vrais chrétiens parce que nous faisons le signe de la croix en touchant d'abord l'épaule droite et ensuite l'épaule gauche. Or, d'après eux, on n'est pas chrétien si, en se signant, on ne touche pas d'abord l'épaule gauche et ensuite l'épaule droite. Et ils nous ont invités de nouveau à la foi du Christ qui passe par l'épaule gauche, non par l'épaule droite. C'est l'unique voie, disaient-ils. Voyant que nous étions très durs de tête et que nous ne comprenions pas cette finesse théologique, ils nous ont dit : « Vous n'êtes pas chrétiens, et, la preuve, c'est que votre prêtre, le père Miluesco, ne s'occupe pas de ses ouailles. ».

Les gens ont protesté. Ils savaient que le père Miluesco s'occupait tout le temps de notre âme et de notre salut. Les moines d'Occident ont répondu qu'un prêtre qui laisse ses ouailles mourir de faim, sans rien faire pour les nourrir, n'est pas un prêtre du Christ. On a eu beau riposter que notre royaume n'est

pas de ce monde et que notre souci principal est le salut de notre âme... les missionnaires nous ont dit qu'en attendant le royaume du ciel, les vrais prêtres doivent améliorer la vie terrestre de leurs ouailles, leur offrir des écoles, des stades, des infirmeries, des cantines. Et les missionnaires, parce qu'ils étaient de vrais prêtres et de vrais chrétiens, nous ont promis de nous donner à manger, d'améliorer notre vie dès ici-bas...

On les a laissés faire. Pour voir.

Les missionnaires ont dressé des statistiques... Ensuite, ils nous ont dit que quatre-vingts pour cent de nos enfants meurent en bas âge à cause de la sous-alimentation. Et ceux qui ne meurent pas sont rachitiques, débiles... Nous savions toutes ces choses sans statistiques. Car nous les subissons.

Les missionnaires ont dit que tout serait changé, que ce serait le paradis sur la terre, si l'on avait l'élément primordial : le lait pour les enfants. Car les tétons de nos femmes sont stériles... Et les vaches sont aussi affamées que les femmes. En attendant d'améliorer la race des femmes, il faut commencer par améliorer la race des vaches. Il nous faut des vaches qui donnent du lait. Dès qu'on aura du lait, les gosses ne mourront plus et resteront en bonne santé. Quand ils seront adultes, ils feront de beaux enfants, et les mères auront de gros seins pleins de lait... Il fallait donc avoir du lait.

Pour avoir du lait, nous devons avoir des vaches de bonne race. Et pour avoir des vaches de bonne race, il faut avoir un bon taureau. La clé de l'abondance et du salut est un taureau de bonne race.

Nous avons tout de suite pensé au veau d'or. Mais nous admirions les religieux de l'Ouest. Tant de savoir théologique nous impressionnait. Nous avons attendu le taureau comme la venue du Christ puisque le salut était dans le taureau.

Les missionnaires, voyant que nous les admirions et que nous commencions à mépriser la spiritualité rétrograde, réactionnaire, mystique et inculte de notre prêtre, sont restés chez nous. Ils ont fait venir des camions, des matériaux, des architectes et toutes sortes de spécialistes en soutane et sans soutane, et ils ont construit le château du Taureau... Et on a reçu le taureau comme on reçoit les rois... Nous tous, nous envions la condition terrestre des taureaux... Et tout le monde se moquait de l'ignorance et de la saleté du père Miluesco. Car nous nous rendions compte à présent que notre prêtre était sale. Les religieux occidentaux allaient chez le coiffeur chaque semaine, ils se rasaient chaque jour, ils avaient des cols blancs, des soutanes propres. À côté d'eux, notre prêtre qui ne savait que prier... et célébrer les offices divers, était un sauvage de l'âge de pierre... »

La fin de l'histoire ? Un échec retentissant. Le taureau refusa toutes les vaches, même lavées, peignées, parfumées. À la fin, les paysans ont refusé de présenter leurs vaches au taureau. Ils ont de nouveau fait le signe de la croix comme leurs ancêtres, de droite à gauche. Ils n'ont plus pensé qu'au royaume du ciel et les missionnaires sont partis... Tout n'a pas été perdu puisque le château du taureau est devenu l'école de Kyralessa...

Certes, ce récit allégorique n'apporte pas de solution aux problèmes que pose l'évangélisation aujourd'hui. Mais il montre clairement le danger des positions extrêmes.

Les deux voies — celle de la tradition, celle de la nouveauté à tout prix — sont pleines d'obstacles.

Pendant des siècles, évangéliser, ce fut centrer l'intérêt des hommes sur le royaume du ciel au détriment de celui de la terre. Il faut reconnaître que cette position « arrangeait » fort bien les affaires des grands et des puissants de ce monde. L'échec était prévisible à plus ou moins long terme.

Aussi, lorsque, par réaction et fidélité à l'esprit de l'Évangile, on a considéré que l'évangélisation doit passer d'abord par l'amélioration de la condition terrestre des hommes, on s'est engagé avec enthousiasme dans cette voie nouvelle. On s'aperçoit aujourd'hui que l'abondance matérielle ne suffit pas à ramener les hommes à Dieu.

Il faut reconnaître que la vraie générosité et le véritable évangélisme ne se trouvent pas d'un seul et même côté. Le récit de Gheorghiu montre que sur les deux chemins se dressent des écueils redoutables. L'allégorie du taureau — si grossiers qu'en soient les traits — montre comment, insensiblement, et avec la meilleure volonté du monde, la religion de l'esprit peut aboutir à la religion de la matière, et comment l'échec d'un projet trop ambitieux peut faire retomber les hommes dans l'acceptation passive et irresponsable.

Si l'auteur n'apporte pas de solution, du moins indique-t-il les grandes lignes directrices de toute action évangélisatrice :

1) Ne pas perdre de vue qu'il s'agit de faire des hommes complets. « Un homme complet est à la fois un corps, un cerveau et un cœur. » Il faut donc nourrir à la fois le corps, le cerveau et le cœur, « le cœur surtout, car l'atrophie du cœur est la plus mortelle ».

2) Il importe que l'homme se débrenne de l'orgueil, de sa trop grande confiance en ses propres capacités, et sache enfin « s'abandonner entièrement entre les mains de Dieu ».

Y. Chabrol-Leyris

(1) C.-V. Gheorghiu : Le meurtre de Kyralessa
Livres de poche.

LA SEXUALITE

Pour une réflexion chrétienne

Il nous paraît important de signaler cet ouvrage (1) d'une centaine de pages. Il a été préparé à la demande de la Fédération protestante de France par des professeurs, des médecins, des théologiens, des conseillers conjugaux et sociaux. Il ne cherche pas à édicter une nouvelle éthique et ne se veut en rien doctrinal. Il désire seulement servir de base à d'éventuelles discussions.

Sans doute est-il intéressant de donner ici les notes de lecture qu'en a écrites le professeur Daniel von Allmen, secrétaire théologique de la Fédération des Églises protestantes de Suisse.

« Comment lire la Bible ? »

Par sa manière d'aborder les questions posées, le document « La Sexualité » (avec ses annexes) de la Fédération Protestante de France (FPF) révèle que le problème le plus épineux ne se situe pas au niveau de l'éthique sexuelle (ou de l'éthique tout court) mais au niveau proprement théologique, et plus particulièrement herméneutique : Comment approcher (interroger) et interpréter l'Écriture ? Comme un recueil de normes théologiques ou morales ? Ou bien comme le document de la vie de Dieu avec son peuple — un peuple qui fait la connaissance de son Dieu et découvre peu à peu ses exigences ?

A mon sens, les auteurs du rapport ont bien choisi, mais sont-ils compris ? Et seront-ils toujours compris de leurs lecteurs ? Ne va-t-on pas chercher — malgré leurs propos — des *recettes* là où ils essaient seulement d'esquisser une *direction de recherche* ? On ne saurait trop insister sur ce point : aujourd'hui comme hier, le peuple de Dieu ne peut être qu'en recherche, et ce volume doit aider l'Église (les Églises) d'aujourd'hui à trouver des réponses aux questions actuelles.

Une position protestante ?

Il semble qu'on reproche parfois aux auteurs de ne pas assez parler au nom du « protestantisme ». A mon sens, le « protestantisme » est une notion « fermée » qu'on ne peut guère définir qu'en fonction d'un passé, alors que l'orientation choisie à juste titre par les auteurs est celle d'un « projet ». Si le protestantisme se laissait définir, comme on en exprime encore parfois le désir, c'est alors qu'il serait « fini ».

Ceux qui parlent ici sont au contraire des protestants vivants, confrontés aux problèmes toujours nouveaux de la vie, et

comme protestants, on ne peut souhaiter mieux que ce qu'ils font : essayer de donner la parole à l'Évangile, dans les situations. Ce qu'ils disent alors parle autant aux catholiques qu'aux protestants.

Leur message n'est pas toujours « sécularisant », mais il vaut la peine de l'étudier — de se laisser un peu bousculer par ce qu'ils ont à nous dire. Cela implique évidemment que ce rapport n'est guère fait pour être mis entre les mains de catéchumènes qui y chercheraient des « vérités » définitives. En revanche, il se recommande de lui-même à tous ceux qui, parents, pasteurs, éducateurs, travailleurs sociaux ou simplement adultes responsables, sont confrontés à ces problèmes pastoraux.

Face « au » catholicisme ?

En revanche, on pourrait faire aux auteurs le reproche d'opérer avec une notion « fermée », statique, du catholicisme. Le catholicisme non plus n'est pas une grandeur monolithique. Il l'est aujourd'hui moins encore qu'hier. Dans ces matières, quand on parle de la position catholique, on pense au Vatican II et à « *Humanae vitae* ». Or, nul n'ignore que jamais cette encyclique n'a été contestée dans les milieux catholiques. Certes, on ne s'en distancie pas toujours ouvertement, mais de plus en plus, on la passe sous silence, et les prises de positions récentes vont en général bien au-delà des principes aussi bien que des directives concrètes de cette encyclique. A commencer, immédiatement après la parution d'« *Humanae vitae* », par l'interprétation qu'en ont donnée les évêques français, pour aboutir récemment aux documents du « Synode 72 » des diocèses suisses. C'est bien là qu'on se rend compte que « protestantisme » et « catholicisme » ne sont plus face à face, mais bien ensemble, engagés dans une même recherche. Cela est apparu, dans les synodes suisses, dans la collaboration active qui a été demandée aux théologiens protestants (on ne saurait sous-estimer l'importance de leur contribution aux travaux des commissions synodales et aux rapports qui en sont le résultat), et cela apparaît dans le fait même que le rapport « protestant » français vient d'être *coédité*, par le Centurion et Labor et Fides.

Deux diocèses catholiques suisses, dont les travaux paraissent en français, ont déjà publié leurs rapports et leurs recommandations, et il vaudrait la peine de confronter ces textes avec les conclusions du document protestant français :

« La Sexualité ». Certains ont salué ces textes comme une véritable révolution : on laisse le choix des moyens anti-conceptionnels (les mieux adaptés, les plus efficaces) ; la stérilisation est considérée comme une possibilité positive — une décision en vue de laquelle il sera bon de s'entourer des conseils éclairés d'un médecin et d'un prêtre — etc... (Bureau de presse romand du Synode 72 — Case postale 135 — CH. 1700 Fribourg 5).

On reste parfois sur sa faim

On aimerait une réflexion qui aille plus loin, en tel ou tel chapitre ; ainsi sur le *célibat* : que l'on n'aborde pas seulement la question « choix-acceptation » mais aussi plus à fond les problèmes pastoraux que pose le célibat aujourd'hui dans une société permissive. Si l'être humain célibataire reste sexué, comment sa sexualité peut-elle « informer » sa relation à l'autre, même si elle ne s'exerce pas dans une « activité sexuelle spécifique » ?

Position bien « protestante » dans la question du *divorce* et du remariage des divorcés. J'hésite à m'en réjouir, on le devine. A quoi fait-on allusion, quand on parle du « renouveau de vie » offert par l'Évangile ? Uniquement à la possibilité de tout effacer et de recommencer à zéro, dans un nouveau mariage ? Cette promesse ne devrait-elle pas être d'abord découverte pour être appliquée aux situations dites désespérées des unions menacées — avant qu'il ne soit trop tard ?

Très à la mode, le problème de l'*homosexualité*. Il me paraît bien posé. Mais quant à ce qu'on peut en dire, à partir de l'Évangile, il semble qu'on s'est arrêté à mi-chemin. Et à en dire trop peu, on risque d'en avoir déjà dit trop.

Ces quelques remarques ne doivent rien ôter aux mérites de cet ouvrage. Elles ont pour but de mettre le doigt sur quelques-uns des points à propos desquels une réflexion critique semble s'imposer. Mais n'est-ce pas le but de ce travail dans son ensemble, que d'inciter à une réflexion critique ? On lui souhaite donc non seulement d'être lu, mais d'être étudié, et d'être discuté, passionnément s'il le faut. Ce n'est pas d'une lecture passive mais du choc des idées que jaillit la lumière.

Daniel von Allmen
(Document Bip)

(1) La sexualité, pour une réflexion chrétienne ; texte rédigé par un groupe d'études. Éd. Le Centurion — Labor et Fides ; diffusion : Librairie protestante, bd St-Germain, Paris. Prix : 15 francs.

UNE LETTRE

A la suite des « Dossiers de l'Écran » du mardi 9 septembre, le pasteur Pierre Ducros a écrit à Joseph Pasteur qui dirigeait l'émission. Il nous a fait parvenir le texte de cette lettre que nous publions ci-dessous.

Monsieur,

J'ai suivi avec attention et intérêt l'émission : « L'amour à 15 ans », spécialement le débat que vous avez su si bien diriger.

Je ne souligne pas l'intérêt qu'il y avait à entendre ces jeunes parler avec tant de franchise et au-delà d'eux, entendre tant de jeunes confrontés à ce problème de l'amour à 15 ans.

Puis-je vous faire remarquer qu'il n'y a pas eu, en vérité, de débat ? Avec des nuances dues aux personnalités de chacun, tous les jeunes qui étaient autour de vous ont donné le même son de cloche.

Pour qu'il y ait eu vraiment débat, il aurait fallu que trois ou quatre garçons et filles viennent soutenir la position qui veut que l'on arrive vierge à la formation du couple. Il leur aurait certes fallu du courage. Avez-vous eu l'occasion de prendre contact avec tels d'entre eux ? En tout cas, on ne les a pas entendus. C'est sans doute dommage.

Il a fallu que ce soit vous qui (malheureusement à la fin de l'émission) fassiez remarquer, à la suite d'une parole à ce sujet que : arriver vierge au mariage n'avait rien de risible. Bravo pour vous ; mais cela n'aurait-il pas été mieux que ce soit dit par un jeune ?

Dans le « Figaro », au sujet de tout autre chose, je lis ce sous-titre : « Les mass média bêlent avec les moutons ». N'est-ce pas ce que votre émission a fait ? Elle a sans doute, me semble-t-il, encouragé certains jeunes à suivre la voie représentée à votre émission, en pensant que c'était là la voie normale et qu'il leur fallait faire comme tout le monde ?

Je me demande si certains parents qui souhaitent pour leurs enfants la maîtrise de soi sur le plan sexuel, n'auront pas trouvé que, faute du débat auquel j'ai fait allusion plus haut, votre émission a été finalement une incitation à la liberté sexuelle dans le sens le plus anarchique qui soit ?

Pierre Ducros

JESUS LIBERE ET UNIT

UN ÉVÉNEMENT DE PREMIERE GRANDEUR

La Ve Assemblée générale septennale du Conseil Oecuménique des Églises (C.O.E.) va se tenir du 23 novembre au 10 décembre prochain à Nairobi, capitale du Kénia. Ce sera la première Assemblée réunie dans le continent africain et cela n'est pas sans signification.

On se souvient que la première Assemblée constitutive eut lieu en 1948 à Amsterdam. Elle était l'aboutissement, au lendemain de la seconde guerre mondiale, d'efforts d'union remontant à 1910, et rassemblait sous le sigle C.O.E., deux mouvements originels : *Foi et Constitution* axé sur la réflexion théologique, et le *Christianisme pratique* préoccupé de l'action sociale. Six ans plus tard se tenait aux U.S.A. la 2ème Assemblée (Evanston en 1954). Ce fut ensuite, en 1961, la 3ème Assemblée tenue à New-Delhi où l'Église orthodoxe russe fit son entrée tandis que le Conseil international des Missions s'intégrait au C.O.E. C'est en 1968 à Upsal (Suède) que se tint la 4ème Assemblée. Et voici la cinquième qui, primitivement, devait se réunir à Jakarta en Indonésie. La communauté musulmane indonésienne s'étant montrée hostile à la venue chez elle de ce rassemblement chrétien marqué, à ses yeux, par l'occident colonialiste et paternaliste, c'est finalement l'invitation des Églises et du Gouvernement du Kénia qui a été retenue. De toute façon, chaque Assemblée du C.O.E. aura été un événement dans et pour l'histoire de l'Église. Et ceci, même si la masse des fidèles de près de deux cents Églises du monde entier ne le réalise pas sur le moment. Il est certain, en effet, que la vie de la chrétienté universelle n'aura cessé d'être marquée par l'existence même du Mouvement oecuménique, dont le C.O.E. demeure le

signe visible. En une ère où la révolution technico-scientifique allait contraindre les peuples à l'interdépendance, ce Mouvement, bien antérieur à cette révolution, prophétisa la nécessité absolue pour les Églises non de subir l'interdépendance mais de vouloir, de chercher... leur propre unité. Et c'est bien grâce à son incessant mouvement que le C.O.E. a fait que, peu à peu, les chrétiens de plus en plus divisés au cours des siècles, ont bien voulu puis souhaité se rencontrer les uns les autres, réfléchir ensemble et finalement agir en commun. Or, ces étapes successives auront correspondu, comme autant de paliers successifs, aux Assemblées générales (et aux colloques ou conférences nationales ou continentales organisés par le C.O.E.). C'est encore grâce au C.O.E. que l'Église romaine, elle-même, est passée d'encycliques de condamnation à une écoute prometteuse ainsi qu'à l'écoute, plus essentielle encore, de l'Écriture sainte.

Ainsi donc, chaque Assemblée aura été un événement. Mais Nairobi sera peut-être un événement de première grandeur parce que c'est en Afrique, le continent le plus en recherche d'identité, que près de trois mille personnes vont s'interroger sur ce que signifie aujourd'hui, le fait que *Jésus-Christ libère et unit*.

IMPORTANCE DU THEME CENTRAL

Peu de discours seront prononcés lors de cette Assemblée. En revanche l'étude de la Bible autour de textes de Marc, Jean, Romains, Esaïe... occupera une place de choix. Par ailleurs, les délégués, invités, observateurs (dont une vingtaine de l'Église romaine) réfléchiront sur la signification que peut avoir ce thème central, dans le cadre de six sections recouvrant la totalité du ministère commun de l'Église : confesser Christ aujourd'hui — unité de l'Église et de l'humanité — communauté humaine et diversité culturelle — éducation libératrice — structures injustes et luttes pour la libération — développement des sociétés humaines et qualité de la vie.

Quand on sait que ces Assemblées ont pour mission principale d'évaluer le travail accompli par le C.O.E. et ses Églises

AGENDA DE LA CAUSE 1976 EST EN VENTE !

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy
C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

Suite page 14 →

→ Suite de la page 13
Jésus libère et unit

membres durant les sept années passées, et surtout, de tracer les lignes de force des années à venir, on conviendra que ce thème central revêt une actualité peu commune.

En effet ! un monde où la torture est quasiment instituée dans 70 pays (si l'on en croit Amnesty International), où la violence se déchaîne à tous les niveaux, où la récession ne fait qu'aggraver l'oppression pesant déjà sur tant de pauvres, où les minorités éthiques et religieuses sont écrasées, où les libérations de petits et même des femmes ne sont encore qu'un rêve, où la répression policière fait de plus en plus la loi, où enfin la qualité de la vie est gravement perturbée et les menaces de guerres chaque jour plus grandes... comment un seul délégué à Nairobi ne serait-il pas saisi par la responsabilité pesant sur lui face aux termes : *Jésus-Christ libère ?* Et on conviendra aisément que cela prend un relief particulier dans une Afrique millénairement victime de l'esclavagisme, du colonialisme, du néo-colonialisme et de la ségrégation raciale. Tout cela perpétré par les peuples blancs, dits chrétiens.

Quant au second terme de ce thème : *Jésus-Christ unit*, d'ailleurs difficile à dissocier du premier, n'est-il pas aussi d'une brûlante actualité ? Point n'est besoin d'évoquer ici l'Irlande divisée, le Proche-Orient meurtri, l'Europe impossible ou l'Afrique arbitrairement morcelée... il suffit de penser (et ce sera l'objet des trois premières sections) à l'unité profonde de l'Église.

Il n'est certes pas question de revenir sur l'hommage dû aux progrès réalisés par le Mouvement œcuménique. Mais que signifie pour le monde païen qui nous entoure partout — et notamment en Europe — cette nouvelle et funeste division qui partage les chrétiens entre ceux qui ne rendent hommage qu'à Dieu seul et ceux qui ne veulent connaître que le seul service des hommes ? Que signifient ces disputes stériles entre tenants du « pur Évangile » et partisans des « nouvelles théologies » ? Que signifient encore ces

remises en question perpétuelles des fondements mêmes de la foi chrétienne, relatifs à la personne de Jésus-Christ ?

C'est à ces questions et à toutes celles qui s'en approchent, que Nairobi va se trouver affrontée.

LES ENJEUX DE NAIROBI

Les enjeux de Nairobi sont si nombreux et si graves qu'on est naturellement porté à implorer l'intervention puissante de l'Esprit. Que pourrait-on espérer sans cela ?

Parmi ces enjeux et sans ordre d'importance, il s'agit d'abord de continuer à relever les défis que le monde des années 80 jette à l'Église, serait-ce parfois par son silence. C'est refuser catégoriquement et au risque que cela coûte cher à l'Église, toutes les formes d'oppression, d'injustice et de totalitarisme. Et cela, non sous la forme de vœux ou de motions, mais *en actes*. Et cela, non seulement tantôt au Nord ou au Sud ou tantôt à l'Est de la planète, mais partout.

C'est encore se laisser mobiliser — et c'est l'objet des trois dernières sections — pour rencontrer, connaître et estimer les cultures différentes de la culture gréco-latine. Pour également, s'attaquer à toutes les nuisances destructrices de la nature, à toutes les aliénations destructrices de la personne humaine... Pour enfin accepter en conscience et communautairement de se ranger du côté des petits de ce monde et, là encore, non sous la forme de souhaits mais *en vérité*.

Il existe d'autres enjeux auxquels Nairobi sera confrontée. Et, sans doute sont-ils encore plus graves. Il s'agit cette fois-ci non plus des défis de ce monde mais de l'unité en péril de l'Église universelle.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'une unité organique ou administrative restaurant, en quelque sorte, une chrétienté puissante et bientôt totalitaire. Il s'agit d'imaginer et de recevoir une forme d'unité « toute nouvelle », permettant aux disciples de Jésus-Christ d'associer leurs diversités afin d'assumer ensemble

la seule vocation de l'Église : *confesser Christ aujourd'hui*. Soit le thème de la première section.

Tout ceci, ces enjeux et ces quêtes dépassent assurément les possibilités humaines. Aussi convient-il de ne « pas attrister l'Esprit... » par de fausses et vaines critiques.

Quand on affirme que l'œcuménisme officiel du C.O.E. est dépassé, c'est ignorer les multiples contacts qu'il entretient avec les chrétiens non membres. Aussi bien dans le cadre de l'Institut de Bossey que partout ailleurs dans le monde.

Lorsqu'on condamne le C.O.E. parce qu'il est « *politisé* », c'est faire l'économie, par ignorance, du travail majeur assumé par sa Commission théologique Foi et Constitution ; c'est ne pas vouloir croire que toute action sociale ou économique-politique a toujours été motivée par une réflexion théologique : c'est oublier la place première que prendra, à Nairobi par exemple, l'écoute de la Bible. Quand on accuse le C.O.E. de condamner plus aisément les péchés de l'Ouest que ceux de l'Est, c'est ne pas savoir que les condamnations répétées de l'Est équivalaient automatiquement au retrait forcé des « Églises du silence » de la tribune que représente encore pour elles le C.O.E.

Quand enfin on lui reproche tantôt de privilégier la dimension verticale de la foi, tantôt la dimension horizontale, n'est-ce pas vouloir ignorer que les deux bras de la Croix ou les deux grands commandements de la Loi sont aussi indissociables que les paroles et les actes des Églises et de leurs fidèles ?

Voilà donc à quoi vont s'affronter à Nairobi, les délégués de près de 200 Églises venant de près de 100 pays et porteurs de multiples traditions, cultures et langues.

Puisse le Dieu de Jésus-Christ faire en sorte que cette Tour de Babel humaine soit l'annonce de la nouvelle Pentecôte attendue par tout le genre humain !

Georges Richard-Molard

C.A.R.T. — 30250 SOMMIÈRES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul, famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

CINZANO

Congrès de l'I.A.R.F.

Montréal, août 1975

IARF: ces initiales apparaissent parfois dans nos colonnes. Elles désignent l'International Association for Religious Freedom qui fut fondée au début du siècle par les chrétiens libéraux européens et les milieux unitaires américains, et entend regrouper actuellement les associations ou communautés libérales relevant de différentes religions. A dire vrai, les chrétiens libéraux qui se trouvaient à Montréal en sont revenus avec des sentiments mitigés. L'un d'eux parlait du congrès comme d'une tour de Babel religieuse. Il leur est en tout cas apparu clairement que l'IARF ne peut plus prétendre assumer encore le rôle que les chrétiens libéraux lui reconnaissaient volontiers dans le passé : être leur association faîtière. Elle n'est plus désormais pour eux qu'un lieu leur permettant de se rencontrer et d'engager le dialogue avec les représentants d'autres religions. Mais là non plus, le congrès de Montréal n'a pas été bien convaincant : si la contribution des libéraux chrétiens s'est souvent distinguée par sa qualité (en particulier la prédication du révérend William MacMillan, de Belfast et les interventions du pasteur Andreas Rössler, de Stuttgart), le dialogue entre les religions en est resté à un degré de superficialité qui le rendait inutile et inintéressant. Quant aux séances et résolutions consacrées à la paix et à la justice dans le monde, la majorité des Européens occidentaux présents au congrès les a généralement jugées trop naïves et sentimentales pour être prises tout à fait au sérieux, ou bien franchement dangereuses, ainsi quand elles espèrent l'avènement d'un gouvernement mondial.

Mais fait-on mieux ailleurs ? Si l'on s'en tient à la substance de ses séances officielles, tout congrès international

semble destiné à décevoir ceux qui y participent. Les participants francophones, en l'occurrence, étaient presque destinés à être déçus, dès lors que tout avait lieu en anglais : difficulté de comprendre, difficulté parfois plus grande encore de se faire comprendre avec nuances. Ils n'étaient d'ailleurs pas seuls dans cette situation. Mais un congrès est souvent moins important par ses manifestations officiellement organisées que par les rencontres qu'il rend possibles. Sur ce point, les participants ont été comblés : un congrès de l'IARF est une occasion assez extraordinaire de rencontrer des gens venus d'horizons fort divers. Le climat de liberté et de respect mutuel qui y règne rend ces rencontres d'autant plus faciles et fructueuses. Quant aux défauts inhérents au règne linguistique de l'anglais (ou de l'américain !), ils se muent alors en une qualité appréciée : nos amis anglo-saxons connaissent l'art des abords simples et fraternels. Les hôtes montréalais du congrès ont d'ailleurs su s'y prendre pour mettre chacun à l'aise, en particulier lors d'une soirée de « square dance » qui nous a fait entrer dans le charme de l'Ouest canadien au siècle passé.

Reste une dernière question : un congrès comme celui de l'IARF pouvait-il encore intéresser ceux qui avaient profité de l'occasion pour découvrir le Canada et son immensité dans les semaines qui précédaient ? Le pays et ses habitants sont si fascinants, en été surtout (mais il faudrait aussi endurer les rigueurs de l'hiver canadien), qu'on en revient avec au moins une pensée : il faudrait pouvoir y retourner et continuer à découvrir ces horizons si différents des nôtres. Le congrès de l'IARF a rendu possible une partie de cette découverte pour de nombreux Européens ; il n'était donc pas inutile. Peut-être serons-nous meilleurs juges lors du congrès suivant, en 1978, à Oxford, Grande-Bretagne.

Bernard Reymond

Note : seuls, le professeur et Madame André Gounelle représentaient la France à ce Congrès. Ce compte rendu a paru dans *Le Protestant*, journal mensuel de Suisse romande (15 septembre 1975), proposant à ses lecteurs des idées analogues aux nôtres.

ÉGLISE RÉFORMÉE DE FRANCE

POSTES VACANTS

Nord-Normandie :

Alençon — Cambrais I — Disséminés de l'Aisne — Sud-Manche — Bassin — Côte-de-Nacre — Wanquetin.

Au 1er juillet 1976 : Douai — Lille II — Saint-Amand-les-Eaux.

Région parisienne :

Corbeil-Evry — Paris-Belleville.

Au 1er juillet 1976 : Animateur biblique I — Choisy-le-Roi-Vallée de L'Orge II — Creil — Créteil — Paris-Étoile II — Paris-Oratoire III — Paris-Plaisance I — S.O.S. Amitié — Versailles III, Centre 8 — Le Vésinet.

Ouest :

Courlay-Breuillet — Fontenay-le-Comte — Iles-de-Saintonge — Lorient — Mouchamps — Rochefort.

Au 1er juillet 1976 : Laval (retraité intérimaire).

Sud-Ouest :

Aumônier fondation John Bost — Bordeaux-hôpitaux — (Marmande)-Informateur régional — Tarbes.

Au 1er juillet 1976 : Saint-Antoine-de-Breuilh.

Cévennes-Languedoc-Roussillon :

Montpellier-Université — Montpellier-Maguelone — Sommiérois I (Cannes-Combas) — Saint-Germain-de-Calberte.

Au 1er juillet 1976 : Saint-Hippolyte-du-Fort.

Provence-Côte d'Azur-Corse :

Orange.

Centre-Alpes-Rhône :

Albertville — Bellegarde — Bourg-en-Bresse — Dieulefit — Gluiras-Albon — Lamastre.

Au 1er juillet 1976 : Clermont-Ferrand I — Clermont-Ferrand-Agape — Crest — Lyon VIII — Moulins-Montluçon.

Est :

Besançon — Luneville — Pontarlier.

Au 1er juillet 1976 : Reims II — Remiremont.

DEFAP : deux postes pastoraux au Lesotho :

1) Église évangélique de Leribe.

2) Carletonville, Centre minier de la République Sud Africaine.

CEEEFE : Stockholm : Église réformée de langue française.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

D. von Allmen, professeur, Suisse.
D. Berditchewsky, professeur, Waremm, Belgique.
Y. Chabrol-Leyris, institutrice, Nîmes.
P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.
L. Evelyn, homme de Lettres, Piégros-la-Clastre.
H. Friedel, professeur de sciences, Paris.
A. Gounelle, professeur, Faculté de théologie, Montpellier.
A. Lamarle, Périgueux.
G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.
B. Reymond, aumônier des étudiants, Lausanne.
G. Richard-Molard, directeur du Service d'information à la Fédération protestante de France.

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

LES SENTIERS DU BONHEUR

Vouloir découvrir les sentiers du bonheur, au sein d'une époque convulsive, voilà ce que d'aucuns jugeront un propos naïf. Croire au bonheur, ingénument, après les horreurs de l'histoire récente et sous la menace d'un conflit planétaire, n'est-ce pas le fruit d'une singulière inconscience ? Le vocable « bonheur », comme celui de « vertu », n'appartiennent-ils d'ailleurs pas à un langage suranné ?

Très suranné, en effet, puisque c'est au XVIII^e siècle que le bonheur a été un thème de prédilection de la pensée française. Les témoins de cette pensée n'auraient-ils vraiment plus de message à nous apporter ? Nous croyons, au contraire, qu'ils ont toujours des leçons bienfaisantes à nous offrir. Nous en avons tant besoin ! Ne devons-nous pas réagir contre les sombres courants du temps présent, contre une littérature de l'absurde et du néant, de l'aliénation et de l'échec ? Écoutez-les donc ces tristes pontifes de la réflexion contemporaine qui distillent leur « angoisse existentielle », qui dénoncent la religion et les consolations (fallacieuses, paraît-il) qu'elle apporte, et ces théologiens qui se targuent d'être dans le vent parce qu'ils se veulent les porteurs d'une inquiétude perpétuelle et les contempteurs de toute doctrine « sécurisante ».

Nous avons besoin de quelque chose de simple et de limpide ; il nous faut retrouver, loin des subtilités intellectuelles, le chant des sources, l'équilibre, la sérénité, la santé de l'âme. Et voilà pourquoi un voyage dans le temps peut être salutaire ; voilà pourquoi il est précieux de se promener au XVIII^e siècle, et d'y dénicher quelques écrits qui nous transmettent un message d'optimisme philosophique.

Essai sur le bonheur (1)

D'entrée de jeu, le ton est donné : « Serait-il possible qu'exister ne fût pas un grand bien ? Il me semble trouver dans la vie tant de biens précieux et tant d'avantages réels, que je ne puis m'empêcher de bénir la Providence : bénissez-la comme moi vous tous qui vivez ; car vous êtes heureux et j'espère vous en faire convenir. ». Ce texte nous fait penser à l'étonnant discours de saint Paul à Lystré où l'apôtre souligne l'universalité du bonheur des païens. Mais si les hommes sont heureux par nature, quel est le sens de la Révélation ? Louis de Beausobre dit excellemment que la Révélation n'est que « le développement des principes dictés par la Nature et la Raison ». Nature et Raison, deux mots clés du siècle des Lumières ! Deux mots prestigieux ! Au fond, on pourrait dire de la révélation religieuse qu'elle est prise de conscience, au

travers d'une parole ou d'un symbole, de notre véritable nature et de notre unité avec la Nature divine.

Avis d'un père à sa fille (2)

Un autre texte de cette époque associe religion et joie : « La Religion est gaie et riante ; bien loin de contraindre l'enjouement, elle y est inséparablement unie. Rien de tout ce qui la compose n'est rebutant ni désagréable, quoiqu'en puissent dire les bigots qui font tout leur possible pour nous la rendre insupportable. ». Qu'il est stimulant de rencontrer de telles affirmations ! Comme on est loin de la nausée qu'exhale une certaine littérature moderne !

Ma religion

Sans doute, les auteurs les plus optimistes n'ignorent point la réalité des épreuves inhérentes à la condition humaine, mais ils en jugent avec philosophie. Louis de Beausobre souligne, à juste titre, qu'il est une grande différence entre souffrir et être malheureux. Un témoignage exceptionnel, plus proche de nous, s'impose à l'esprit, c'est celui de la célèbre Hélène Keller que les infirmités — elle était sourde, muette et aveugle — n'ont pas empêchée de connaître un bonheur indicible qu'elle évoque dans son livre, « *Ma Religion* », bonheur exalté par la flamme d'une vivante espérance spirituelle.

« Dieu, dit encore l'auteur de *l'Essai sur le bonheur*, n'a point tiré l'homme du néant pour le plonger dans le malheur. Jetez vos regards sur l'Univers, et vous verrez la Nature en travail s'opposer à nos maux : jetez un regard sur les voies de la Providence, et vous verrez bientôt qu'un hasard aveugle ne conduit point cet Univers : tout concourt au Bien des hommes, et Dieu n'est point un tyran. »

L'optimisme philosophique, qui vient d'être mis en lumière, pourra paraître excessif à maint lecteur, et on rappellera que Voltaire, dans *Candide*, s'est raillé de cette vision des choses.

Qu'importe. Pour notre part, nous croyons que c'est la vision du Meilleur qui reste la plus tonique, la plus désirable. Et pour conclure par une pensée ensoleillée, citons celui qui a incarné « le sourire de la Raison », l'illustre Fontenelle : « Le secret du bonheur, c'est d'être bien avec soi ».

Daniel Berditchevsky

(1) Louis de Beausobre, *Essai sur le Bonheur* (Amsterdam 1759).
L'auteur est le fils du célèbre érudit huguenot, Isaac de Beausobre.
(2) Marquis d'Hallifax, *Avis d'un père à sa fille* (Londres 1756).

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

No 19

Lundi 27 octobre 1975

REFORMATION

Comme un arbre,
travaillé par les siècles,
enraciné dans l'Évangile.



Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.
ou : 27.54.50.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058

(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.

Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, R. Hu-
bac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Réformation.

*Plutôt qu'aux hommes et aux institutions, obéir à
Dieu dans le monde présent.*

*A elle seule, cette phrase pourrait résumer l'esprit
de la Réforme.*

●
*Trouver l'ordre de Dieu dans l'Évangile et plus au
confessionnal. Se laisser inspirer directement par
l'esprit de Dieu et n'être plus dominé par la crainte des
punitions.*

*Annoncer aux hommes la Bonne Nouvelle d'un
salut gratuitement offert par Dieu : réalité spirituelle,
fruit de l'esprit, de la conviction et de la disponibilité
du cœur. Il n'y a maintenant plus de litanies, plus de
chapelets, plus de gestes sacrés pour apaiser la colère
divine.*

*Ainsi, l'Église n'est plus l'intermédiaire unique et
nécessaire. En même temps disparaît le rôle sacrificiel
du prêtre intendant et juge visible ordonné par un
Dieu courroucé qui veut corriger les hommes. La
monumentale organisation romaine avec sa hiérarchie,
sa curie, n'a plus cours. Dans le silence et la tentation
spirituelle l'homme est désormais à l'écoute de Dieu. Il
se prend lui-même en charge. Le règne de l'irrespon-
sabilité de l'individu qui remettait sa destinée entre les
mains du prêtre et de l'Église est terminé.*

●
*Voilà donc rétablie la dignité humaine. L'homme
responsable face à Dieu, face à lui-même, face aux
autres devient disponible à Dieu et aux hommes.*

*En conséquence, l'homme ne peut pas rester seul ; il
ne peut plus considérer un salut personnel indépen-*

LE PAIN DE CHAQUE JOUR

« Je ne cherche pas l'exaltation ; la ferveur me suffit. »

L'EXALTATION

L'exaltation, nous dit le dictionnaire Littré, est « l'état de l'esprit haussé au-delà de son état ordinaire ». Il en donne l'étymologie : du latin, altus : haut.

Le dictionnaire du français contemporain, parmi les synonymes, indique : enthousiasme.

Ce « haussement », cet enthousiasme, naissent, s'éprouvent et se vivent le plus souvent, sinon toujours, en des rencontres nombreuses, de personnes partageant les mêmes convictions, les mêmes passions.

Quelques exemples actuels bien connus : les rassemblements de Taizé, les assemblées charismatiques sur le plan religieux ; les meetings et les « manifs » sur le plan politique.

UNE EXPÉRIENCE POSITIVE

Il est bon, sans doute même nécessaire, de connaître dans sa vie de tels moments qui redonnent un élan, un dynamisme, un enthousiasme que la vie courante et prosaïque tend à freiner, à refroidir, parfois à détruire.

Il est bon que le croyant sorte de sa paroisse ou le militant de son groupe local pour se trouver au coude à coude avec ceux dont il sait l'existence, mais dont il a besoin de sentir la présence physique immédiate.

Pour une part, qui est certainement grande, dans l'exaltation, il y a un apport qui vient du dehors : ce qui en soi n'est pas une critique, ni une condamnation, mais ce qui explique que l'homme « est au-delà de son état ordinaire ». D'où :

LES DANGERS DE L'EXALTATION

L'exaltation, en raison de ses conditions de surgissement, constitue un état qui ne peut être constant, ni continu. Ou alors il est quasi pathologique : voir le sens péjoratif donné au qualificatif : un exalté ! L'homme ne peut pas être toujours à ce niveau. Le contexte, le cadre cessant d'exister, l'exaltation tombe. Un choc en retour est possible qui risque d'entraîner découragement et lâchage.

D'autre part, il faut savoir que l'exaltation peut être dangereuse, car la foule charrie des éléments divers, des phénomènes psychologiques dont certains sont bien douteux. On n'est plus tout à fait soi-même et le danger nous guette de dépasser en toute bonne foi les limites de notre sincérité.

A la limite, il est un danger plus grand encore, que signale une biologiste : « ...les phénomènes de groupe, en eux-mêmes, relèvent davantage de motivations primaires que de la responsabilité rationnelle. » (1) Ajoutons : et spirituelle.

Suite page 4 ➡

dant des autres, une vie religieuse cloîtrée sans impact avec l'extérieur. Il a besoin d'un coude à coude, d'un épaulement, d'un partage. Il lui faut une Église qui ne soit pas dominante mais inspirée, qui ne soit pas hiérarchie mais fraternité, qui ne soit pas tentée d'additionner les structures, les barrières par crainte des tempêtes mais qui se sache simplement servante.

Un écueil demeure pourtant toujours présent, il peut devenir un drame : toute institution a tendance à s'imposer comme telle et à se scléroser. En arriver là serait la mort de l'Église de la Réforme.

L'Église est appelée à perpétuellement se réformer. Elle ne doit jamais croire en la pérennité de ses institutions ou de ses méthodes. L'Église de Jésus ne peut être qu'un mouvement toujours en devenir, cherchant les hommes tels qu'ils sont, là où ils sont, essayant d'être un point d'appui, un éclairage, un chemin pour qui veut être homme au plein sens du mot dans le temps où il vit. Elle est une main tendue, certainement ; elle apporte instruction, sans doute ; elle n'est jamais une fin en soi. Car la fin c'est l'espérance des hommes qui ne veulent désespérer ni d'eux-mêmes ni du monde. La fin, c'est Dieu et son cheminement dans l'être des hommes.

Ce sont là quelques aspects de la nouveauté commandée par la Réforme.

S'étonnera-t-on dès lors que, personnellement, nous ne pensions ni à la nécessité, ni à l'avantage, ni à la vérité d'une unité ecclésiastique institutionnelle ?

En effet, ce qui vit est appelé à se diversifier. Les efforts de structuration, de codification sont des signes de mort. Le christianisme étant par nature vivant il va de soi qu'il produise différents types d'Églises appelées à associer leurs diversités.

A l'encontre de beaucoup on pourrait presque dire que les deux termes unification et christianisme se contredisent. Il s'ensuit entre autres que le rêve œcuménique ne peut se poursuivre qu'à condition d'accepter une sorte de fédéralisme des Églises. On en conviendra aisément : les tendances auxquelles chacun appartient — et qui doivent demeurer affirmées — sont trop divergentes pour s'édifier ensemble. De plus, nous restons convaincus que le pluralisme ecclésiastique est une réalité féconde.

P. R.

LA FERVEUR

Pour Littré, la ferveur est un « *sentiment vif qui porte aux choses de pitié, de charité* ». Il en donne l'étymologie : la chaleur.

Le dictionnaire contemporain élargit la définition : la ferveur « *se dit de quelqu'un dont les sentiments sont d'une grande intensité* ».

A l'opposé de l'exaltation, la ferveur prend **sa racine et son élan de l'intérieur**, du plus profond de soi, sans renfort ni renouvellement venus de l'extérieur, de la foule. Cette absence, ce dépouillement, sont un test de vérité, une véritable ascèse.

Ceci explique que, contrairement à l'exaltation, la **ferveur peut être constante** ; c'est même là son trait caractéristique.

SA VALEUR ET SA NÉCESSITÉ

Si les moments d'exaltation ont leur place — et nous pensons maintenant très spécialement à la vie religieuse — celle-ci est faite essentiellement de ferveur, d'une intensité continue, toujours renouvelée, jamais spectaculaire.

Et c'est un appel à la ferveur qu'il faut faire entendre. Car **c'est de ferveur que nos paroisses ont un besoin vital**.

On les accuse de ronronner. Et bien sûr, la vie paroissiale n'est pas toujours exaltante. On n'y est pas très nombreux. Il ne s'y passe pas toujours, pas souvent, des événements sensationnels.

C'est une vie humble, faite d'une fidélité quotidienne, patiente, de longue durée.

Ce qui en fait la vie et le rayonnement, c'est la ferveur de ses membres, la ferveur, c'est-à-dire la chaleur de la foi, de l'espérance et de l'amour. La chaleur qui, comme celle de la terre, vient des profondeurs.

La ferveur comparable à ces sources d'eau chaude qui jaillissent et apportent la santé. Eaux dont les sources, parce que profondes, assurent un renouvellement constant.

C'est cette ferveur qui fera vivre nos églises. Et non les seules heures exceptionnelles de l'exaltation, si bienfaisantes qu'elles puissent être. Elles sont des oasis, mais que par ailleurs séparent des trajets qui peuvent rester assez désertiques. La ferveur, elle, est à l'image de ces pays entièrement irrigués et ensemencés.

Mais parce qu'elle ne reçoit rien de l'extérieur, parce qu'elle exige une spiritualité enracinée dans la vie intérieure de chacun, cette ferveur, indispensable, vitale, est difficile.

Mais de cette difficulté, elle reçoit son authenticité.

P. Ducros

LES INTERPRÉTATIONS SOCIOLOGIQUES DE LA RÉFORME

DÉJEUNER DE LA CAUSE

Judi 30 octobre au restaurant de l'Hôtel des Centraux, 8, rue Jean-Goujon, 75008 Paris.

Présidence du pasteur André Rouverand, directeur général de la Fondation John Bost.

Sujet : « Où en est la plus grande œuvre du protestantisme français ».

S'inscrire à La Cause, 460, rue Georges-Clémenceau, 78300 Carrières-sous-Poissy. Tél. : 974.74.08.

(1) « L'homme inachevé » par Odette Thibault, p. 69.

POURQUOI LA RÉFORME ?

Les réponses religieuses ou politiques à une telle question foisonnent. Elles sont souvent contradictoires, partiales et plutôt destinées à convaincre qu'à démontrer. Si l'analyse du comment, c'est-à-dire la description du fait historique que représente la Réforme, conduit à un consensus relatif entre les différents points de vue possibles, il n'en est plus de même dès lors que l'on s'efforce de dégager le sens de cet événement.

Hors des passions que déclenchent les interprétations de type politique, des heurts de convictions qu'entraînent les explications axées sur le plan strictement religieux, il existe des recherches spécifiques aux sciences humaines. Ces recherches font appel, par exemple, à l'approche économique, à la méthode historique, à l'interprétation psychanalytique, ou encore à la méthode sociologique. C'est de cette dernière dont nous traiterons ici.

L'analyse sociologique de la Réforme a pour caractéristique essentielle de ne jamais considérer celle-ci indépendamment de la société dans laquelle elle apparaît et se développe. Aucune religion ne naît ni n'existe en dehors de la société, en dehors des hommes, aussi c'est à partir de la reconnaissance de cette relation fondamentale que travaille le sociologue.

PROTESTANTISME ET CAPITALISME

Historiquement c'est aux XVI^e et XVII^e siècles que la Réforme accède à sa dimension et à sa prégnance les plus grandes. Or, c'est également à cette époque que triomphe de manière décisive une forme nouvelle d'économie qu'il est d'usage de désigner par le terme de « *capitalisme* ».

Certes, un capitalisme embryonnaire apparaît déjà en Occident dès le XIV^e siècle. Cependant il demeure localisé principalement dans les villes de l'Italie du Nord et ne conduit pas en définitive à un changement radical des habitudes économiques héritées du monde féodal.

Le modèle capitaliste ne se distingue pas du modèle médiéval par la recherche du profit, laquelle est présente dans les deux modèles de société mais essentiellement en ce qu'il définit un véritable processus de rationalisation de l'économie. A cette fin il pose un objectif qui est la rentabilité ainsi que l'utilisation de moyens rationnels, au service de cette rentabilité tels que l'établissement d'une comptabilité et la mise en place d'un appareil administratif adapté. C'est cette forme nouvelle d'organisation économique qui va s'étendre dans un certain nombre de sociétés occidentales et s'imposer à partir des XVI^e et XVII^e siècles.

La consécration simultanée d'un type religieux intitulé protestantisme et d'un type économique appelé capitalisme, conduit à la question de leurs rapports réciproques. Cette correspondance historique est-elle le signe d'une relation. L'affinité entre protestantisme et capitalisme se maintient même à tel point que jusqu'au début de ce siècle, à l'exception de la France, les seuls pays industriellement développés restaient les pays protestants. Cette correspondance observée pose alors un problème fondamental auquel la science sociale va tenter de répondre : peut-on établir une relation de causalité entre les deux phénomènes ? Si oui, dans quel sens opère-t-elle ?

La réponse des sociologues à la 1^{ère} question est généralement affirmative mais diverge selon les écoles en ce qui

concerne le phénomène qui a déterminé l'autre. L'ensemble des propositions émises se regroupe autour de deux thèses opposées :

- L'une affirme l'antériorité des exigences économiques et le fait que ce sont ces dernières qui ont engendré le protestantisme.
- L'autre analyse le protestantisme comme l'une des causes essentielles du développement du capitalisme.

La 1^{ère} thèse est principalement défendue par les marxistes ; la seconde par Max Weber. Il existe d'autres approches qui ne se réclament pas explicitement de l'analyse de Marx ni de celle de Weber tels les travaux de Tawney ou de Robertson. Cependant l'orientation de ces dernières les place dans une perspective de type marxisant pour le 1^{er} et franchement marxiste pour le second. D'autres sociologues tels que Samuelson ou Bieler tout en développant une réfutation non marxiste des travaux de Max Weber n'élaborent pas pour autant une théorie globale sur le problème posé et en ce sens n'ouvrent pas véritablement de 3^{ème} voie d'approche de la relation entre protestantisme et capitalisme.

LE POINT DE VUE MARXISTE SUR LA RÉFORME

L'analyse d'Engels sur le protestantisme présente ce dernier comme une réponse religieuse apportée aux exigences émanées de la phase de développement économique que constitue l'émergence du capitalisme. Le protestantisme correspondait précisément aux besoins idéologiques d'une époque dans laquelle la morale catholique n'apparaissait plus, par son caractère féodal, que comme un frein au développement économique.

Les progrès technologiques réalisés dans l'agriculture au XVI^e siècle libèrent une certaine quantité de main-d'œuvre qui se fixe dans les villes et permet la mise sur pied et l'essor d'entreprises d'un type nouveau. Ce facteur combiné avec le processus d'urbanisation observé conduit à un développement de l'économie d'échange et la constitution d'un véritable marché.

Antérieurement des traces localisées de capitalisme peuvent être observées. Cependant celles-ci restent à un stade embryonnaire car les conditions sociales de l'époque ne permettaient pas leur développement.

Les impératifs de l'économie de marché tels que le prêt à intérêt ne pouvaient alors être assumés que par les minorités non catholiques. Lorsque le capitalisme prend une dimension plus importante du fait de la maturation des conditions socio-économiques du moment, il ne devient plus possible d'en faire assurer le développement par les seules minorités en place. L'unique issue rationnelle consiste à substituer à l'éthique catholique féodale une autre éthique plus en accord avec les exigences économiques.

La doctrine de la prédestination a pour fonction d'exprimer dans un langage religieux le fait que dans le monde commercial de la concurrence le succès et l'insuccès ne dépendent ni de l'activité, ni de l'habileté de l'homme mais de puissances économiques supérieures. L'insécurité économique est ainsi rationalisée sur un plan religieux.

C'est le calvinisme qui constitue alors la morale nécessaire à la bourgeoisie des XVI^e et XVII^e siècles pour réaliser ses desseins marchands.

Suite page 6



De la même façon l'éthique protestante contribue à justifier l'accumulation de richesse à laquelle conduit la pratique capitaliste en lui donnant pour fin non pas la jouissance mais la plus grande gloire de Dieu.

La vieille morale catholique en termes économiques n'admettait que l'échange entre marchandises par l'intermédiaire de l'argent (M — A — M). Par contre l'échange d'argent par le truchement de la marchandise (A — M — A) ou l'échange purement monétaire (A — A) étaient considérés comme compromettant le salut.

Le protestantisme, lui, contribue au déblocage de la situation économique puisqu'il conduit à considérer le gain matériel comme un élément fondamental du devoir religieux. La réussite économique est érigée en obligation devant Dieu. Ainsi le protestantisme fonctionne comme un facteur de déculpabilisation de l'individu devant l'accumulation de la richesse et son utilisation. Il opère une véritable légitimation morale de la pratique capitaliste et, né d'elle, il n'a d'autre finalité profonde que de la servir.

LA THESE DE MAX WEBER

La génération qui suivit celle de Marx allait trouver en Weber le précurseur d'une approche sensiblement différente sinon opposée. Sa démarche s'élabore cependant à partir du même constat de départ : la tension grandissante entre la doctrine catholique et les nécessités économiques de l'époque. Le catholicisme en s'opposant au prêt à intérêt, au commerce, en favorisant l'aumône, la charité, s'inscrit comme un frein à l'activité capitaliste. Seule l'éthique puritaine réussit à dominer la plupart des contradictions existant entre religion et économie dans le capitalisme naissant.

Mais pour Weber, si protestantisme et capitalisme sont étroitement imbriqués, ce n'est plus le capitalisme qui est à l'origine du protestantisme mais plutôt l'inverse. Il y a eu historiquement des embryons de capitalisme dans les sociétés babylonienne et chinoise mais nulle part ces éléments n'ont engendré un véritable capitalisme doté des caractères de celui qui domine dans la société occidentale.

En fait, pour expliquer le développement de cette forme d'économie il faut avoir recours à un élément particulier : l'éthique des premiers entrepreneurs capitalistes européens, c'est-à-dire précisément l'éthique protestante.

Cette morale issue de la Réforme, Weber l'analyse à partir de la notion luthérienne de « Beruf ». Un tel terme peut être traduit par « tâche de l'existence », « tâche imposée par Dieu ». Ainsi le devoir doit s'accomplir dans les affaires temporelles, c'est-à-dire dans la profession. Le travail quotidien devient un objet de morale et un acte religieux.

La doctrine de la prédestination constitue l'une des articulations fondamentales du raisonnement tenu par

Weber. Les arrêts de Dieu sont irrévocables. Le salut est aussi impossible à gagner qu'à perdre.

La grâce ne se négocie ni par les œuvres, ni par les sacrements. Aucune technique de salut ne peut venir en aide à l'individu et modifier quoi que ce soit. Le protestant est seul sur son chemin déjà tracé.

Se considérer comme élu est un devoir et c'est le succès dans le travail, c'est-à-dire le type d'activité qui permet au chrétien d'augmenter la gloire de Dieu, qui peut autoriser cette confiance en soi et ainsi constituer le signe qui permettra au protestant de ne plus douter de son élection.

La morale protestante est fondée sur l'ascétisme c'est-à-dire sur le refus du repos dans la jouissance des richesses, sur la condamnation de la consommation des fruits du travail. C'est cette ascèse qui devint le plus puissant levier de l'expansion du capitalisme car elle conduisit matériellement à l'accumulation du capital.

En ce sens elle constitue ce que Weber appelle « l'*ethos* bourgeois de la besogne », c'est-à-dire le constituant fondamental de l'esprit du capitalisme moderne.

Aujourd'hui le capitalisme vainqueur n'a plus besoin du soutien de l'ascétisme religieux car il repose sur une base mécanique et peut fonctionner sur sa propre dynamique interne.

Le protestantisme apparaît donc comme l'une des causes d'un capitalisme qui, aujourd'hui, s'engage dans une course à la richesse totalement dépouillée de son sens éthico-religieux originel.

SOCIOLOGIE DE LA RÉFORME AUJOURD'HUI

La question sur la Réforme qui vient d'être traitée est celle de la naissance. De même il est possible de porter l'interrogation sociologique sur le problème de sa conservation ou de sa disparition progressive. Ainsi, en France, le maintien relatif des positions du protestantisme gagnerait-il à être analysé en fonction du contexte socio-historique.

Le recul général des croyances religieuses affecte moins le protestantisme français que d'autres. Il est moins sensible chez les réformés français que dans les pays protestants voisins où il prend parfois des allures de débâcle ; il est ici, en France, également moins sensible que chez les catholiques où il se traduit par une dislocation impressionnante.

L'un des éléments constitutifs du protestantisme français est son caractère sociologique en même temps que religieux. Dans cette perspective les sciences sociales pourraient là aussi apporter des données précieuses et ouvrir tout un champ de réflexion qui, abordé avec méthode et intransigeance, contribuerait à lever bien des ambiguïtés.

Olivier Faure

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

QU'ÊTES-VOUS ALLES VOIR AU DÉSERT?

par André Chamson
de l'Académie française

L'esprit du Désert.

Voilà le thème autour duquel s'ordonna l'Assemblée du Désert réunie sous les châtaigniers du Mas Soubeyran le 7 septembre 1975.

Nous avons le plaisir et l'honneur de donner à nos lecteurs l'intégralité de deux discours qui y furent prononcés. Ils nous ont été aimablement communiqués par leurs auteurs auxquels nous exprimons notre gratitude.

L'un est d'André Chamson, de l'Académie française : « Qu'êtes-vous allés voir au Désert ? ». L'autre est de Benjamin Muller, pasteur à Alès : « L'Esprit parle au Désert ou savoir écouter l'Évangile aujourd'hui ».



Quand on m'a offert de venir parler une fois encore dans ces lieux où j'ai déjà pris si souvent la parole et d'y parler sur le mot de Jésus demandant à ses disciples : « Qu'étiez-vous allés voir au Désert ? » j'ai été frappé comme par un trait de feu et j'ai désiré ardemment pouvoir répondre à cette demande. Elle éveillait en moi toute une suite de résonances, écho faisant vibrer d'autres échos, mais à peine avais-je commencé à réfléchir, lisant et relisant ce qu'il convenait de lire, que je me suis senti précipité dans ma faiblesse. Il est des questions auxquelles il est difficile de répondre, non point tant à cause du sujet qu'elles traitent, mais en raison de la grandeur de Celui qui les pose. Je vais pourtant tenter de le faire.

Oui ! Qu'étiez-vous allés voir au Désert ? Au Désert ? Mais dans quel Désert ? Le Désert est partout, dans les Écritures. C'est dans les sables et les rochers du Désert que Moïse a conduit le peuple de Dieu vers la Terre Promise. C'est au Désert qu'il lui a fait connaître les Dix Commandements. C'est au Désert qu'il a vu fleurir devant lui le Buisson ardent. C'est au Désert que Jean-Baptiste a annoncé la venue de Celui qui devait venir. C'est au Désert que la plupart des prophètes ont fait entendre leur voix. C'est au Désert que Jésus fut emmené par l'Esprit pour être tenté par le Démon, et c'est le Christ lui-même qui a demandé à ses disciples : « Qu'alliez-vous voir au

Désert ? ». C'est au Désert, enfin, que dans la vision de l'Apocalypse, Saint-Jean nous fait voir la femme enceinte, en proie aux douleurs de l'enfantement, cherchant à échapper au Dragon qui voudrait dévorer son enfant. Que de mystères ! Que de symboles ! Que de choses cachées derrière des évidences ! Que d'évidences révélées derrière des choses obscures ! Quelle signification peuvent avoir tous ces déserts qui ne se ressemblent pas et ne veulent pas dire, sans doute, la même chose ?

Entre tant de Déserts, quelle place nous faut-il faire à celui où nous sommes rassemblés, aujourd'hui. Il est semblable à tous les Déserts que l'on peut trouver dans nos montagnes, semblable à celui que j'ai découvert quand j'étais encore un enfant. Ce désert est devenu pour moi, au long des années, comme une seconde patrie. Il est à la fois le lieu de la communion et le lieu de la solitude, le champ où l'on peut livrer bataille et celui où l'on peut conquérir la paix qui est la victoire des victoires !

Quel peuple persécuté s'est-il ménagé un pareil refuge ? Un refuge à la fois austère et charmant, fait de feuillages durs et de roches arides, mais aussi de cours d'eau bouillonnant à l'abri de feuillages tendres ? Quel peuple a-t-il choisi un Désert pareil pour en faire son temple, et quel autre temple, fût-ce la plus somptueuse des cathédrales ou la plus émouvante des chapelles romanes, a-t-il la majesté de nos solitudes ? Oui, qu'allons-nous chercher dans ce Désert et comment en avons-nous fait la découverte ?



Pour moi, c'est quelques années avant la première grande guerre de notre siècle que, pour la première fois, je suis allé au Désert. Je devais avoir alors dix ou onze ans, mais ce n'est pas ici, devant les châtaigneraies du Mas Soubeyran, devenu pour nous, maintenant, le désert par excellence, le Désert des Déserts, oserais-je dire, que j'ai fait cette découverte. En ces

Suite page 8 →

temps là, aller d'un bout à l'autre des Cévennes était un long voyage, difficile et coûteux, trop coûteux pour la petite bourse des miens. C'est donc tout à côté du Vigan, où habitait ma grand-mère et où il m'a été donné de faire alliance avec le monde et la vie que, pour la première fois, je suis allé au Désert.

Le Désert de mon enfance était situé à côté du petit village d'Aumessas, et je ne saurais affirmer, comme j'ai tendance à le croire, si c'était à l'endroit même où, au printemps de l'année 1742, une assemblée fut surprise, au col des Mouzoules. Avertis par un traître qui devait payer sa trahison de sa vie, les dragons firent prisonniers trois pauvres malheureux qui moururent « à la peine », selon l'expression consacrée, sur leur banc de rame, quelques mois après leur envoi aux galères. Comme pour faire preuve de leur vaillance, les dragons s'emparèrent aussi de huit femmes, moins agiles que les hommes à foncer à corps perdu dans les fondrières. Elles furent emmenées à la Tour de Constance où la plupart d'entre elles se consumèrent, misérables et rayonnantes de joie, jusqu'à l'heure de leur mort. Les valeureux dragons de Louis XIV firent aussi prisonnière une nourrissonne de six mois, la petite Catherine, fille de la Gouttette du Vigan, qui resta cloîtrée seize ans dans la Tour avant d'être rendue à la liberté. Quelle jeune prisonnière commença sa vie par une aussi longue détention ?

Si je ne peux préciser exactement le lieu de cette assemblée où je fus conduit par ma grand-mère, il me semble le revoir encore comme s'il était toujours devant mes yeux. C'est une pente en forme de conque, ombragée par des châtaigniers, une pente douce, recouverte par une toison mitée d'herbes courtes, rase et jaune, qui me donne à penser que nous devons être dans les derniers jours de l'été.

Je n'avais pas encore l'âge où l'on peut entendre, au fond de soi, une voix vous demander : « Qu'allais-tu voir au Désert ? ». Je n'étais rien venu chercher sous l'ombrage de ces châtaigniers et, pourtant, j'y avais déjà trouvé quelque chose. Ce que je venais d'y découvrir, c'était une poésie faite de contemplation et

de silence, le tête à tête émerveillé de la créature avec la création, dans la bienveillance paternelle du Créateur. Le Désert venait de prendre pour moi une signification qui n'était pas sa signification habituelle. Ce mot n'évoquait plus seulement les grandes étendues de sable ou de pierre, comme les déserts jamais vus dont on nous parlait à l'école, un désert semblable au Sahara, au Kalahari, au Gobi. Le Désert qui venait de m'être révélé était déjà comme l'antichambre de la Terre Promise, « un pays de torrents d'eau, de fontaines et d'abîmes, un pays de blé, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers, un pays de miel... ». Le Désert n'était que la préfiguration de cette terre bénie, la zone inhospitalière qu'il fallait traverser pour y parvenir.

Par une étrange contradiction, au lieu de s'ouvrir sur le silence du non-être, la traversée du Désert nous entraîne dans tous les tumultes de l'Histoire. C'est le temps de l'épreuve et de l'angoisse, mais il annonce les jours d'abondance et de bénédiction. Pour nos anciens, ce fut le temps des églises sous la Croix, des prédicants pendus haut et court et des oubliées de la Tour de Constance.

Si nous sommes ici, c'est parce que nos Pères ont connu en ces lieux leurs plus grandes détresses et leurs plus grandes joies. Éclairés par leur histoire, il convient ici de nous demander si la petite communauté humaine que nous formons, — cette communauté qui a subi les persécutions, les dragonnades, la guerre et les massacres sans merci, le ravage par la poudre, le fer et le feu de toutes les maisons et de toutes les bergeries de l'altitude, cette petite communauté qui s'est réfugiée dans ces solitudes pour avoir le droit de rester ce qu'elle devait être, — n'est pas en train de revivre une nouvelle traversée du Désert et de rejouer, une fois de plus, comme à tête ou croix, son existence.

Il faut oser dénoncer les nouvelles menaces que nous avons à subir. Ce n'est plus la persécution des violents et des fanatiques, mais une étrange volonté de

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

**AGENDA DE LA CAUSE 1976
EST EN VENTE !**

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée
qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

négarion, née de la rancœur d'âmes molles qui semblent ne pas pouvoir supporter l'exemple des âmes fortes. Ces gens parlent en notre nom, avec les moyens les plus puissants et les plus modernes, et leur voix ressemble à celle d'une des trompettes de l'Apocalypse. Ils ont en détestation tout ce qu'ont accompli nos pères et l'on croirait qu'ils se sont donné pour tâche de faire oublier leur mémoire. Il y a quelques dimanches j'écoutais devant l'écran de la télévision, un de ceux qui se consacrent à cette entreprise. Il émettait quelques plaisanteries qui se voulaient fines, sur nos ancêtres mangeurs de châtaignes, sans avoir l'air de se souvenir qu'ils se sont nourris aussi de la lecture quotidienne des Écritures et ont réglé leur vie sur leur enseignement. En cette année qui, de façon un peu ridicule, se prétend l'année de la femme, alors que chaque année doit être l'année de nos compagnes et non pas une seule, comme par hasard et de temps en temps, nous avons entendu les mêmes personnages sacrifier à la mode, mais s'ils ont parlé de bien des choses, et même du M.L.F., ce que nous ne leur reprocherons pas, ils ont oublié de dire un mot, fût-ce un seul, sur cette petite communauté aussi évangélique que le fut celle des apôtres et qui a siégé pendant un demi-siècle dans la haute salle de la Tour de Constance. Pas un mot pour Marie Durand et pour ses compagnes ! Pas un mot pour l'exemple qu'elles ont donné ! O pauvre Église qui n'est plus l'Église de la mémoire ! mais l'Église de l'oubli !

Pourquoi ces porte-paroles infidèles ne sont-ils pas capables de parler aussi noblement que le font les Juifs, quelques minutes avant eux, quand ils rendent hommage à ceux qui furent les gardiens de leur foi ? Ces gens, qui prétendent parler au nom de la communauté protestante de France, devraient être ici, au milieu de vous, parce que nulle part on ne peut trouver une réunion qui témoigne aussi ardemment de ce que fut et de ce qu'est toujours l'esprit de la Réforme. Ils y seraient si vous étiez un de ces vagues rassemblements où l'on peut trouver cet esprit comme on trouve l'alouette dans le pâté de cheval. Un cheval, une alouette ! Mais, à ma connaissance, ils n'y sont jamais ou guère venus, et si, par hasard, cette année, ils y sont — une fois n'est pas coutume —, je leur dis mes regrets d'avoir parlé comme je viens de le faire. Mais s'ils n'y sont pas, ce que j'ai dit est bien dit ! Naturellement, c'est en mon nom personnel que je parle et que je vais prolonger mon propos.

Je pense que les Protestants qui ne sont pas chez eux au Désert, ne peuvent être que des liquidateurs de la Réforme. Car la Réforme ne peut se nourrir de regrets de ce qu'elle est et de ce qu'elle a fait. Comment pourrait-elle avoir honte d'avoir été une Résistance ? Certes, nous ne pouvons que nous réjouir d'être aujourd'hui au-delà des temps de disqualification que nous avons connus pendant notre enfance. Si l'on accepte de ne pas nous rejeter dans les ténèbres extérieures, on peut compter sur notre affectueuse amitié. Mais nous sommes nombreux à ne pas être prêts à dire : « Je me réunis ! » comme n'ont pas voulu le dire nos Anciens qui ont souffert dans les prisons et sur les galères.

Détournons-nous de ceux qui n'ont pas la force de garder intact le mouvement qui anime l'esprit de la Réforme, depuis des siècles. Ils ne sont que les artisans d'une grande occasion perdue. Notre nouvelle traversée du Désert, ce ne sont pas eux qui nous forcent à la faire. Cette nouvelle épreuve a sa source dans les conditions de vie du monde moderne dans le dépeuplement de nos montagnes et de nos vallées, la ruine de notre économie séculaire, nos magnaneries silencieuses, nos filatures fermées, nos mines où ne descendent plus les mineurs... Tous ces malheurs matériels ne menacent pas seulement notre petite communauté, mais l'humanité tout entière. Cet effondrement des conditions matérielles de la vie pourrait sans doute être facilement surmonté s'il ne s'accompagnait de profondes perturbations des valeurs morales sans lesquelles nous ne pourrions plus chercher ce que nous avons cherché depuis des siècles. Il n'est d'autres recours contre tous ces dangers que dans la lucidité de l'esprit et dans la force de l'âme !



En terminant, je voudrais évoquer la haute figure du Pasteur Boegner, dont je fus l'ami et le confrère. L'année où nous avons célébré la mémoire des prisonnières de la Tour de Constance, il m'a dit qu'il était trop las pour se joindre à nous, mais qu'il s'efforcerait de venir au Désert, ici même, où beaucoup d'entre vous ont pu le voir et l'entendre, à bout de forces, mais toujours présent d'âme et d'esprit, peut-être même plus présent qu'il ne l'avait été au cours de son existence. C'est donc au Désert qu'il a choisi de venir lier sa dernière gerbe. J'avais admiré, pendant ses dernières années, les visites pastorales que cet homme, comblé de travaux et d'honneurs, tenait à faire fidèlement aux paroisses les plus perdues de nos montagnes. Quelques dizaines de fidèles, toujours aux confins du Désert, c'était assez, à ses yeux, pour justifier de longs et pénibles voyages. Bien souvent, le jeudi, quand nous nous retrouvions à l'Académie, il me disait les noms des villages qu'il venait de visiter. Puis-je ajouter, sans manquer à la modestie, qu'il me parlait alors bien souvent des livres que j'écrivais sur la période qui fut celle des Églises sous la croix, succédant à la période des Églises sous le glaive. J'entends encore sa voix : « *quel service vous rendez au protestantisme français, en redonnant vie à ce qui s'est passé alors. Ces livres que vous nous donnez, c'était vraiment le moment de les écrire !* ». Excusez-moi d'avoir évoqué ce souvenir. Je ne l'ai fait que pour confirmer l'importance que cette âme vraiment œcuménique accordait à ce qui fut l'Esprit du Désert. Au moment de le quitter, il me semble apercevoir, derrière sa silhouette familière, la longue lignée de ceux qui trouvèrent force et soutien dans cet Esprit, de tous ceux qui, au Désert, ont rencontré l'Éternel, les Rabaud, les Durand, les Brousson, les Vivens... et aussi les combattants du temps de la grande épreuve, Cavalier, Castanet et, devant nous, Roland, sur le seuil de sa maison.

André Chamson

L'ESPRIT PARLE AU DÉSERT ou

Savoir écouter l'Évangile aujourd'hui

« Mais qu'êtes-vous allés regarder au désert ? »... Oui, que sommes-nous venus voir ou entendre ? Il ne me paraît pas inutile, au terme de cette journée, de réentendre la question de Jésus. Que sommes-nous venus voir ou entendre ? Sans doute, nous avons tous des motivations très différentes, de la simple curiosité à la recherche d'un enrichissement pour notre foi, en passant par la joie du rassemblement et par le rappel d'une histoire qui est chère à beaucoup. Probablement encore, pour beaucoup, ce qu'on aime appeler « le retour aux sources » dont nous ressentons plus ou moins confusément le besoin... : ce fragment d'histoire protestante qui a été vécu dans la violence, les larmes, le sang versé, mais aussi dans la foi et l'espérance.

Alors ? Que sommes-nous venus voir et entendre ? Un pasteur, un professeur, un académicien ? Si ce n'est que cela — même si c'est une bonne (voire même une excellente) idée — nous n'avons que fait une petite partie du chemin, nous n'avons presque rien vu ou rien que l'accessoire. Le vent dans les branches de châtaigniers comme ceux qui avaient entendu Jésus n'avaient souvent que vu « les roseaux agités par le vent ». Pour aller à ce qui me paraît être la leçon d'une journée comme celle-ci, il faut faire deux remarques :

- Cette histoire d'hier doit nous renvoyer à celle d'aujourd'hui.
- Que ferons-nous de notre espérance ?

HISTOIRE D'HIER, HISTOIRE D'AUJOURD'HUI.

Année après année, nous sommes replacés devant la fidélité de ceux qui nous ont précédés et cette année plus encore car, ici, le combat de la foi semble perdre en faits d'armes et en héroïsme enthousiasmant et la lutte pendant la période du Désert est dure, difficile, sans gloire, comme tissée dans la vie quotidienne des femmes et des hommes de ce temps. Dure et sans gloire car le danger est toujours là et que personne n'aperçoit l'aube, que toute parole ou tout geste peut être dangereux. Il faut, pour chaque journée vécue et à vivre, de la ténacité, une fidélité sans faille, une espérance qui soit plus forte que les réalités difficiles de ces jours.

Mais cette histoire d'hier ne peut-être, en aucun cas, notre justification, elle ne nous donne pas de droit sur l'histoire d'aujourd'hui. Si cette histoire d'hier, avec cette fidélité, cette ténacité, cette espérance de tout un peuple — ce peuple qui a vécu dans l'ombre une longue épreuve — n'est pas pour nous aujourd'hui un appel à une fidélité à l'Évangile du Christ vivant, cette histoire ne devient qu'un pieux souvenir, à classer dans les anthologies des grands moments de l'histoire de notre pays. Par ces femmes et ces hommes, il me paraît, qu'au contraire nous sommes renvoyés à l'essentiel : à l'Évangile du Christ. Ces gens du désert dont l'Évangile fut la raison de vivre, des plus humbles aux plus savants, ne nous renvoient pas seulement à l'histoire, « à notre histoire du peuple protestant de France » (aussi belle soit-elle), mais surtout à Jésus-Christ le Seigneur, celui dont nous disons — dans la foi — qu'Il est le maître de notre histoire.

La fidélité de ce peuple ne nous dispense absolument pas du combat de la foi dans notre vie de chaque jour. Aujourd'hui. Le monde dans lequel le Seigneur nous a placés pour vivre n'a pas tant besoin de « protes-

pam • pam

tants » ou de « huguenots » plus ou moins historiques ou qui se contentent de cette étiquette : il a besoin de chrétiens fidèles à l'Évangile, combattant le combat de la foi avec la même tenacité, la même assurance que les témoins qui les ont précédés. Ces femmes et ces hommes furent témoins devant les gens de leur époque et leur témoignage ne peut être pour nous qu'un appel de plus à être témoins du Christ devant ceux qui nous entourent. La patiente fidélité des témoins d'hier doit être pour nous un sujet de reconnaissance, invitation à prendre notre place dans l'histoire d'aujourd'hui avec imagination et ouverture, sans rechercher une vaine gloire mais avec le seul souci du service au nom du Christ. Alors, par notre fidélité dans le service d'aujourd'hui, nous serons aussi témoins de Christ pour notre temps... Comme l'ont été, au temps du désert, ceux dont nous avons revécu aujourd'hui l'histoire.

QUE FERONS-NOUS DE NOTRE ESPÉRANCE ?

De cette histoire du « désert » nous avons — me semble-t-il — une seconde leçon à tirer pour la vie de nos Églises en ce temps. Il faut prendre conscience que ces hommes et ces femmes, peut-être parce qu'ils n'en avaient pas le temps ni la force, tendus qu'ils étaient pour tenir bon, n'ont pas regardé en arrière et, alors même qu'ils ne pouvaient entrevoir la fin de leurs épreuves, ils ont vécu leur espérance au jour le jour et c'est de Christ seul qu'ils attendaient la force nécessaire.

INFORMATION

CULTE RADIODIFFUSÉ de 8 h à 8 h 30 sur FRANCE-CULTURE

- 1 novembre : pasteur Paul Guiraud
- 2 novembre : pasteur André Thobois
- 9 novembre : pasteur Georges Velten
- 16 novembre : pasteur Paul Guiraud
- 23 novembre : pasteur André Thobois
- 30 novembre : pasteur Pierre Fath

TÉLÉVISION « PRÉSENCE PROTESTANTE »

- *Dimanche 2 novembre* 10 h — 10 h 30
Avant l'Assemblée générale du Protestantisme avec le pasteur A. Nicolas et Claudette Marquet.
Ruth : texte de Jean Cabries.
Message du pasteur Jean-Paul Perret.
- *Dimanche 9 novembre* 10 h — 10 h 30
« Les libertés essentielles » présentation de Jacques Cousouyan.
- *Dimanche 16 novembre* 10 h — 10 h 30
Visite à une centenaire : Flore Wallet.
- *Dimanche 23 novembre* 10 h — 10 h 30
Culte en l'Église réformée de Rueil-Malmaison, prédication du pasteur Jacques Mundler.
- *Dimanche 30 novembre* 10 h — 10 h 30
« Les libertés essentielles » avec Georges Casalis, Jacques Cousouyan, Hannelore Deschryver.

Or notre tentation de toujours c'est de nous arracher à ce que nous connaissons bien, de nous lier à des habitudes, à des traditions, c'est aussi une tentation pour nos Églises de confondre tradition et fidélité à Christ et, que ce soit individuellement ou avec nos communautés, nous oublions que l'Évangile est bonne nouvelle pour aujourd'hui et demain. Ce qui me frappe dans cette histoire du Désert, c'est comment ces gens humbles ont su vivre leur foi jour après jour, en regardant vers Christ et comment ils ont su faire vivre leurs communautés du silence avec, comme seule référence — mais elle en vaut bien d'autres, sinon toutes les autres — leur obéissance à l'Évangile, c'est aussi la manière inventive dont ils ont vécu leur espérance : ils n'avaient rien, rien que l'espérance et ils avaient tout.

Nous arrive-t-il de nous demander sérieusement si nous ne sommes pas trop riches ? Je m'entends : riches de souvenirs historiques qui nous tiennent lieu de foi, riches de bâtiments qui nous tiennent lieu de pratique, trop riches de bonne conscience protestante qui nous tient lieu de confession de foi. Nous devrions nous demander aussi s'il suffit de répéter les textes d'hier et les gestes d'hier pour rendre témoignage, nous interroger sur notre attachement à certaines traditions pour savoir si ce n'est pas davantage crainte et timidité que fidélité réelle à l'évangile ? Notre espérance est-elle tournée vers hier : retrouver la force ou le nombre d'autrefois, ou vers l'aujourd'hui du Christ ? Savons-nous porter à la fois le souci des plus pauvres du monde et de ceux qui sont condamnés au silence à cause de leur foi ? Apprendrons-nous à dépasser nos querelles d'enfants trop riches pour servir ensemble Celui qui est notre Seigneur à tous, chercher ensemble comment faire de l'Évangile davantage qu'un texte seulement proclamé, mais une réalité vivante, source de justice et de paix ?

Oui, que ferons-nous de l'espérance qui est la nôtre ? Comment à notre tour, allons-nous servir Christ ? Comme ce petit peuple tenace et obstiné, nous avons tout reçu du Seigneur et ce qui a été vécu au travers de la longue épreuve du désert, nous avons à la vivre maintenant. L'histoire de l'Église peut à la fois nous rendre humbles et confiants, humbles parce qu'elle montre bien nos limites, confiants parce que nous y voyons comment à chaque génération l'Évangile a ses témoins dont le seul souci est d'affirmer que le Seigneur est vivant : que ce soit, à notre tour, notre premier souci.

« Mais qu'êtes-vous allés voir au Désert... ? »

Entendons une dernière fois cette interrogation du Christ et apprenons de Lui comment ouvrir les yeux pour voir l'essentiel et non seulement les châtaigniers de ces montagnes : voir dans nos villes et nos villages ceux que le Seigneur place sur notre chemin aujourd'hui pour que nous soyons auprès d'eux des témoins vrais de ce Seigneur, comme l'ont été ceux qui, avant nous, l'ont humblement et fidèlement servi dans ces vallons et sur ces montagnes.

Benjamin Muller

LE BOUC DU DÉSERT

Beaucoup de protestants ont été scandalisés par le roman de J.-P. Chabrol : « *Le Bouc du Désert* » qui fait revivre A. d'Aubigné, ce héros des guerres de religion, ce compagnon intransigeant d'Henri de Navarre (1). Disons tout de suite que, dans un journal placé sous le signe de la Liberté, on doit accorder sans aucune réserve à un romancier le droit d'imaginer et de construire un roman en recréant comme il lui plaît événements et personnages du passé ; car il s'agit d'un roman et non d'une biographie romancée, la couverture nous en avertit : J.-P. Chabrol a retranché soigneusement la tête d'Agrippa d'Aubigné dans le portrait qu'on voit à la Bibliothèque de Genève et l'a remplacée par la sienne.

Voici donc un homme du XX^e siècle qui se promène dans la vie d'Agrippa d'Aubigné, ou plutôt dans la première partie de sa vie et qui, se glissant dans la peau du jeune Huguenot, se dit : « Qu'aurais-je senti, dit ou fait dans telle situation, telle rencontre ? ». Nous assistons d'ailleurs à la recréation du personnage, puisque c'est un acteur, Clameurte, qui est chargé, à partir d'un solide travail de recherche fait par des universitaires, d'incarner A. d'Aubigné, de révéler ses ombres et sa profondeur. Il semble que l'intention de J.-P. Chabrol ait été de faire revivre ce personnage truculent, passionné dans une civilisation hautement technicienne pour ne pas dire technocratique, où toute personnalité s'émousse dans le jeu bien huilé des mécanismes sociaux. En effet, c'est un organisme tout puissant qui met à la disposition des chercheurs documents, paysages anciens, films faisant revivre et parler les acteurs du passé, enfin l'O.R.G.U.E. a chargé un acteur intelligent et particulièrement doué de rendre présents non seulement le personnage mais même les plus secrets replis de son âme, voire son inconscient. Cette résurrection d'A. d'Aubigné doit mettre en question les personnes, universitaires ou hommes politiques qui le voient ainsi se dresser en face d'eux ; mais eux-mêmes, chercheurs impitoyables, doivent aussi torturer le « ressuscitant » en éclairant d'une lumière crue ses contradictions.

Pour ma part, je trouve cette tentative de renouvellement du roman historique passionnante. N'est-ce pas l'action invisible de la culture que le romancier cherche à saisir, à rendre tangible ? Il est sûr qu'une personnalité aussi ambitieuse, aussi indomptable doit nous poser des questions à nous qui menons des vies unies et conformistes, et nous sommes tentés, aussi, armés d'une logique qui n'était pas la sienne, de mettre en défaut ce champion de la Cause huguenote trop souvent assuré de réaliser les desseins de Dieu. Mais on peut se demander si Agrippa d'Aubigné a été présenté avec toute la richesse et la profondeur qu'offrait le personnage historique, et si le choc entre ce héros et notre époque est nettement ressenti par le lecteur.

Ce que J.-P. Chabrol a bien rendu c'est la vitalité du personnage, sa violence, son goût de l'aventure, le contraste entre la pureté des sensations qu'offre la nature et l'horreur des massacres, des blessures affreuses ; on respire jusqu'à la nausée l'odeur du sang, des immondices et des charognes.

Mais qu'en est-il du personnage si on laisse de côté ces sensations violentes ? Il me semble qu'il manque à ce jeune A. d'Aubigné deux dimensions qui me paraissent essentielles : la mystique du partisan et la foi profonde qui l'avait convaincu d'avoir reçu une véritable vocation prophétique. Ce que j'appelle la *mystique du partisan* c'est la volonté tenace de défendre une cause qui semble perdue et de sacrifier sa vie avec

joie pour elle. Or ce dévouement total à la cause du parti protestant a inspiré toute l'existence de ce combattant jusqu'à son dernier souffle. Le roman nous présente un garçon vif, aventureux, une sorte de Jean des Entommeures, parfois un massacreur méthodique — ce qui me semble très discutable — mais jamais le pilier inébranlable du parti, irrécyclable et gênant pour les « politiques ». L'autre aspect c'est l'homme de prière et de foi qu'il fut dès sa jeunesse. « Mais moi, j'ai la foi ! » s'écrie une fois Clameurte-Agrippa et on sent l'artifice de cette affirmation. Malgré les extraits des Psaumes et des *Tragiques* insérés dans le texte, la foi d'A. d'Aubigné, toujours présentée de l'extérieur et par des remarques goguenardes comme celle-ci : « *Ce que je devais le fatiguer à la longue, mon jeune roi, avec ma manie de voir un peu partout des signes de la providence !...* » apparaît comme une déformation assez caricaturale. Or, toute la vie de ce militant, ses poèmes, ses écrits satiriques, ses « prophéties » lancées contre Henri IV témoignent d'une foi profonde, d'un authentique dialogue avec Dieu et parfois d'une humilité surprenante chez ce gentilhomme naturellement orgueilleux jusqu'à la jactance.

Bien sûr, J.-P. Chabrol était libre de remodeler le personnage à sa guise, mais en le simplifiant ainsi, en lui ôtant de son mystère, il n'évite pas certaines incohérences qui transforment son héros en marionnette gesticulante. Cela nuit beaucoup au prestige qu'il devrait exercer sur ceux qui le voient surgir du passé et finalement à l'équilibre du roman. Ce sont les vastes scènes de bataille, les paysages vus du haut des remparts, les brèves méditations des soldats à la veille d'engagements mortels qui paraissent le meilleur du livre. D'ailleurs la documentation de l'auteur, précise et riche prête au roman une densité particulière.

Mais les « universitaires » ne sont guère que des fantoches. Dam, ainsi nommé parce qu'il est efféminé, tire toute son inspiration des « rues chaudes », il hante les boîtes de nuit ; Hère — quel nom affreux ! c'est sans doute parce qu'elle a adopté le pantalon (Herr Doktor, en somme !) — a l'air d'une commise de magasin qui aurait appris par cœur l'inventaire. Ces brillants sujets ne travaillent jamais, on les voit seulement participer à des psychodrames dont ils sont les animateurs et les arbitres ; ensuite ils se couchent, on sait que les ébats érotiques sont le piment obligatoire des romans d'aujourd'hui. Il est bien difficile que la fréquentation du héros transforme ces « chercheurs » parce que le moindre choc leur serait fatal ; et on voit mal comment ils pourraient mettre en question A. d'Aubigné car hormis leur très étroite spécialité et leurs coucheries plutôt décevantes ils ne paraissent avoir ni vie ni pensée personnelles. Par contre des personnages plus sobrement dessinés et plus proches de l'auteur : Lorbach, Bantur ne manquent pas de vérité humaine.

Une idée vraiment originale, un talent indiscutable de conteur qui permet de tenir une gageure difficile, voilà ce qui est admirable, mais les amis fervents d'Agrippa d'Aubigné feront bien des réserves. Par bonheur, ce personnage hors série était un poète : sa voix, jaillie de son œuvre, le fait revivre et le libère de cette dernière incarnation qu'il doit considérer avec un grand rire.

M. Soulié

(1) J.-P. Chabrol : *Le Bouc du Désert*. Éditions Gallimard 1975

"PAROLE D'HOMME"

par Laurent Gagnebin

PAROLE D'HOMME, tel est le titre du dernier livre de Roger Garaudy dont le croyant regarde l'itinéraire *spirituel* actuel et passé avec une attention qui se veut à la fois accueillante et critique. Il est, en effet profondément émouvant pour nous de lire un livre de ce communiste exemplaire, exclu de son propre parti, livre conclu par ces trois mots fermes et courageux : « Je suis chrétien ».

Il serait criminel et sectaire, par souci de purisme dogmatique et d'orthodoxie ecclésiastique, de refuser le dialogue que Roger Garaudy marxiste s'efforce de vivre avec une remarquable honnêteté intellectuelle. Le chrétien est ici rencontré, écouté, aimé, interrogé. L'auteur affirme à la fin d'un chapitre intitulé Une foi : « *J'hésitais encore, dans L'Alternative, il y a trois ans, à répondre à la question : suis-je chrétien ? Je reconnaissais déjà que mon espérance de militant n'aurait pas de fondement sans cette foi, car cette foi seule nous rend pleinement responsables de notre histoire. Se fermer à elle serait refuser la liberté.* » (p. 255). Avant de critiquer cette foi de Roger Garaudy comme d'aucuns l'ont fait, au nom de croyances que certains estiment trahies par Garaudy, ayons la sagesse de reconnaître l'humilité de ce militant sans église et sans parti qui ne prétend pas définir la foi, mais bien une foi.

Cela dit, il nous faut saluer avec chaleur tout ce qui, dans le livre de Roger Garaudy, exprime de manière si fraternelle et vivante une attitude dont l'essentiel conduit directement aux thèses d'un christianisme libéral. Roger Garaudy, en effet, dans des pages attachantes et brûlantes, nous montre que la foi n'est pas d'abord une croyance, mais une manière de vivre qu'un seul mot résume et traduit parfaitement : l'amour. Rencontrant de manière frappante une thèse décisive de Berdiaeff, qu'il ne cite jamais et semble ne pas connaître alors qu'il en est si proche, Garaudy insiste sur la vocation créatrice de la destinée humaine. Le croyant n'est pas un serf timoré et servile voué aux caprices d'une divinité sanguinaire et jalouse, il est un héros responsable et libre que la foi vécue dans et par l'amour rend ouvrier avec Dieu. Cet appel lancé à la vocation créatrice de l'homme et à sa responsabilité de chrétien ne saurait nous laisser indifférents. Le croyant révolutionnaire est d'abord, pour Garaudy, un homme qui ne croit pas aux fatalités de l'histoire et dont la foi, toute inspirée par l'amour, transcende le monde, le donne, la création. L'imagination créatrice de l'homme peut ainsi inventer le futur. Ce travail à la fois merveilleux et douloureux ne s'opère que dans l'étroite communion, solidarité, de l'homme et de Dieu. Dieu est humain, disait déjà Berdiaeff, il n'y a que les hommes qui puissent être inhumains. Garaudy écrit : « *Ce postulat de transcendance, qui est, comme l'espérance, un aspect de la foi, est au principe de toute défatalisation de l'histoire. C'est par là qu'il est libérateur.* » (p. 236). S'il est toujours possible de construire la cité des hommes, notre monde, avec l'homme et sans Dieu, comme tant de régimes politiques et athées nous le

montrent chaque jour, il est en réalité impossible de les construire pour Dieu et contre l'homme.

Sans condamner, sans exclure, sans faire à Roger Garaudy un procès en hérésie, sans tomber dans les pièges d'orthodoxies trop souvent sectaires et fermées, il nous paraît honnête de dire aussi ici l'inquiétude que fait naître en nous le livre de Garaudy. Le dire n'est pas fermer la porte au dialogue, mais au contraire l'ouvrir plus largement pour prolonger sans équivoque un dialogue que nous voulons positif. Mieux vaut en effet, croyons-nous, un désaccord clair entre deux partenaires qui tiennent à le rester qu'un dialogue qui sombre dans la confusion.

Le Dieu de Roger Garaudy nous semble dépouillé de sa véritable transcendance. L'histoire qu'il conçoit nous paraît, elle, amputée de toute sa véritable dimension eschatologique. Garaudy finalement enferme Dieu dans l'homme en voulant ouvrir l'homme à Dieu. L'auteur, en effet, de *Parole d'homme*, ne trouve pas à l'homme de destinée en dehors de notre histoire terrestre. Le Royaume qu'il annonce et souhaite est purement de ce monde. « *Dieu est passé tout entier dans l'homme* », note en effet Garaudy (p. 236). Nous répondons oui et non. Oui, si l'on veut parler par là de la réalité de l'Incarnation. Non, si l'on croit pouvoir réaliser hic et nunc la totalité de l'histoire et de l'homme. Le caractère révolutionnaire du christianisme ne consiste pas dans la conviction que l'homme peut accomplir sur cette terre intégralement le Royaume de Dieu en construisant, du point de vue social et politique, un monde plus fraternel et une cité juste, mais dans son caractère eschatologique qui lui rappelle qu'aucun système ici-bas ne pourra jamais à lui seul exprimer la totalité du Royaume de Dieu. Il nous paraît donc indispensable de fonder religieusement et non pas uniquement politiquement le caractère révolutionnaire du christianisme. Aspirer à la transformation radicale de l'homme, de la société et du monde, c'est, dans une perspective qui se veut évangélique, savoir qu'aucun régime humain ne répondra jamais à la vérité totale du Royaume, c'est savoir qu'il y a même, comme l'a toujours souligné avec force et pertinence Berdiaeff, et qu'il y aura à jamais une opposition entre le Royaume de Dieu et tous les royaumes de ce monde. Cela nous interdit en fait, comme en principe, de diviniser ou sacraliser ce qui, dans notre histoire humaine et très lourdement humaine, est et sera toujours fini, partiel, limité temporellement, relatif et marqué par le péché et la finitude de l'homme. Berdiaeff écrit très justement ces mots que devraient méditer longuement ceux qui, avec Garaudy, cherchent aujourd'hui et pour demain le Royaume de Dieu sur cette terre : « *Le caractère révolutionnaire du christianisme est déterminé eschatologiquement, comme tout ce qui est révolutionnaire est déterminé eschatologiquement et*

se trouve nécessairement orienté vers la catastrophe finale. Toutefois, la fausse eschatologie des révolutions de ce monde donne habituellement à un avenir limité dans le temps le caractère d'un avenir éternel. » (*Christianisme-Marxisme, Le Centurion*, p. 33). L'ouvrage de Garaudy cherche ainsi une harmonie entre une conception chrétienne et une conception marxiste de l'histoire. Cette dernière n'a-t-elle pas en fin de compte été privilégiée au profit de la perspective, de la visée chrétienne ? Nous nous posons la question. L'anthropologie de Garaudy a un très fort relan feuerbachien. Nous ne disons pas à Garaudy ce que nul n'est

en droit ni en mesure de lui dire : vous n'êtes pas chrétien. Nous nous disons simplement à nous-mêmes en écoutant sa voix : serais-je véritablement « chrétien » à un tel prix ? Garaudy, dans son élan libre et créateur, fait sauter les guillemets que nous mettons à ce vocable et entre lesquels certains voudraient l'enfermer. Il y a dans son entreprise quelque chose de neuf et salutaire. C'est son droit le plus strict de vivre ainsi sa foi, mais c'est aussi le nôtre de nous interroger sur ce qui nous paraît, même en dehors des définitions sectaires et dogmatiques, passer à côté de l'essence du christianisme, pour reprendre le titre fameux de Feuerbach.

Laurent Gagnebin

PROTESTANTS FRANÇAIS, QUI ETES-VOUS ?

C'est l'interrogation à laquelle l'Assemblée du Protestantisme français de novembre 1975 veut répondre. Deux régions de l'Église réformée ont lancé depuis le mois de mars une enquête auprès de leurs paroissiens. Ces deux régions, l'Ouest et Centre-Alpes-Rhône ont envoyé au BIP certains résultats de cette enquête. Nous allons nous efforcer de traduire le plus lisiblement possible les très nombreuses réponses que la « BASE » a données. La responsable régionale de l'Ouest donne ici sa pensée : « Il nous est apparu important que les protestants de la région prennent conscience de leur appartenance à la FPF en préparant son Assemblée. Il importe donc que leurs réactions soient connues, leurs voix entendues et pas seulement celles des « protestants célèbres »... »

Dans la Région Ouest, trois questionnaires ont été mis en circulation, l'un concerne l'étendue, la composition et les activités des paroisses, un autre, les caractéristiques du protestantisme et des protestants, et le dernier, la place de la Bible parmi les protestants.

Les paroisses ayant répondu à ces questionnaires sont diverses : des villes comme Limoges, La Rochelle, Angoulême, des villes moins importantes comme Cognac et Jarnac, des paroisses rurales comme Mansles, Barbézieux, Étaules, etc... Environ 75 réponses reçues dont les âges vont de 15 à 79 ans, avec le même nombre d'hommes que de femmes.



Le 1er questionnaire contenait ces demandes :

— Etes-vous né protestant ? — Etes-vous devenu protestant ? — Etes-vous simple

« sympathisant » ? — Avez-vous cessé de vous sentir protestant ? — Pour se dire protestant, faut-il être membre d'une paroisse ?

La quasi totalité des correspondants est composée de protestants d'origine et tous n'ont jamais cessé de se sentir protestants.

Pour presque tous (65), il est indispensable d'être membre d'une paroisse, ou en tous cas d'une « communauté ».

La lecture de la Bible réserve une surprise : la moitié des interrogés seulement répond à cette question ; et pour la moitié de ceux-ci, la lecture doit en être régulière, les autres répondent « de temps en temps »...

Mais tous les enfants ont été ou vont à l'école biblique et au catéchisme.

Pour nos correspondants, les caractéristiques du Protestantisme seraient dans l'ordre, les suivantes :

- justification par la foi seule et message du salut gratuit ;
- soumission à Dieu plutôt qu'aux hommes ;
- seule autorité des Écritures ;
- fidélité absolue à Jésus-Christ ;
- relation personnelle avec Dieu ;
- appel à la puissance du Saint Esprit.

Et souligné par tous, — la tolérance et la liberté de parole dans le respect des opinions différentes ;

— le souci d'une solidarité affirmée et vécue avec les pauvres, les opprimés qui combattent pour plus de justice » est noté en dernier par certains — hélas ajoutent six jeunes et pas du tout pour la plupart.

Le questionnaire à propos de la Bible laisse apparaître un curieux décalage

entre sa place dans « l'image de marque » du protestant, et son « indice de lecture ».

Elle est nommée : Parole de Dieu pour les hommes, la vie, le livre pour toute la famille, chacun possédant « sa Bible », l'Histoire d'un Peuple, une Loi et un « tuteur », une référence : « c'est écrit dans la Bible ».

Pour presque tous, la Bible, la Réforme et la Qualité du protestant sont étroitement liés.

Mais la grande majorité avoue ne la lire que de temps à autre (voir plus haut) et préfère la lecture en commun (culte, étude biblique, etc...) à la lecture personnelle.

S'y ajoute cette observation que tous les passages de la Bible ne revêtent pas la même importance, et qu'il n'est pas nécessaire de la lire complètement.

Les passages préférés, le plus souvent cités, sont « les évangiles », l'Évangile de Jean, I Corinthiens 13, la Genèse, les Psaumes, les « paroles prophétiques : Ésaïe, Jérémie, Jonas », les Paraboles.

On interprète la Bible pour retrouver les sources de la Foi, pour mieux regarder la vie et le monde dans lequel nous sommes, pour en déduire des exemples et des principes de vie personnelle (huit personnes seulement contestent cette dernière affirmation).

Presque tous pensent nécessaire de tirer un message cohérent de la Bible, message fondamental pour le monde entier, et tous se sentent responsables de la transmission de ce message.

Les moyens de transmission sont différents.

Certains refusent tel ou tel d'entre eux (réunions publiques d'évangélisation,

émissions Radio T.V., catéchèse, prédication du culte, témoignage individuel, actes et engagements dans le monde), mais nous n'en avons pas les raisons.

D'autre part, la Région Centre-Alpes-Rhône a fait un gros travail avec l'envoi de questionnaires dont les points principaux sont :

— Pourquoi restez-vous protestant ?
— Pourquoi êtes-vous devenus protestants ?
— Pourquoi n'êtes-vous plus protestants ?
— Que pensent les autres des protestants ?

Une affirmation est commune aux lettres reçues : un attachement héréditaire à une même famille : la famille protestante :

« Une sorte d'hérédité qui se transmet de génération en génération depuis plus de 400 ans » — « Le protestantisme colle à ma peau, je ne puis plus en changer que d'âme » — « Ma grand-mère pense que c'est un héritage venu de très loin, qui remonte aux tout premiers temps de la Réforme » — « Un sentiment de reconnaissance envers mes parents et toute la lignée de protestants remontant jusqu'au « Désert » et sans doute avant » — « Mes souvenirs de ma lointaine enfance évoquent irrésistiblement les cultes du soir chez mes grands-parents, la Bible ouverte et lue par mon grand-père, la prière écoutée à genoux sur les grandes dalles de la cuisine ».

Et comment caractériser, à travers ces lettres, la famille protestante ? Sous presque toutes les plumes revient un mot, toujours redit : la Bible, la Bible lue, la primauté de l'Écriture :

« Le protestantisme m'a appris à lire, à réfléchir, à agir, à sentir, à m'élever, à travers le témoignage d'un livre : la Bible » — « Le plus important n'est-il pas la façon d'annoncer et de faire comprendre la Bible ? »

Avec plus ou moins de précision, une autre idée directrice emporte l'adhésion

ONT COLLABORE A CE NUMERO

André Chamson, de l'Académie française.
Pierre Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.
Olivier Faure, chargé de cours, Paris V — Sorbonne.
Laurent Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.
Benjamin Muller, pasteur, Alès.
Pierre-Jean Ruff, pasteur, Houilles.
Marguerite Soulié, professeur Université Paul-Valéry, Montpellier.

É. & L. — 27.10.1975

de plusieurs : le sens de la liberté, pour soi et pour les autres :

« La foi du protestant, la seule qui demeure à travers ses théologies mouvantes, c'est que l'individu est un fils de Dieu, libre comme son Père, et responsable devant lui seul » — « Si je suis resté attaché au protestantisme..., c'est aussi cette notion de liberté, qui fait du protestant en général, quelqu'un de plus ouvert pour accueillir les idées nouvelles ».

« Qu'est-ce qui caractérise un protestant ? D'abord évidemment sa démarche pour sonder les Écritures, ce qui correspond à un désir plus général d'atteindre par lui-même une vérité intérieure... »

Il faut noter à cet égard l'aspect subjectif de l'Écriture. C'est-à-dire que l'Écriture s'adresse toujours dans la foi protestante, à l'individu personnel et non en général.

« ...un désir de fidélité à la Parole de Dieu, fondement et nourriture de notre foi. »

« Parce que la piété protestante met l'homme en rapport direct avec Jésus-Christ et son Évangile. Je reste protestant en raison du fait que l'autorité suprême demeure dans la Bible. Les saintes Écritures sont Paroles de Dieu, donc bases de notre relation avec Lui. »

Ce qui frappe à la lecture de ces réponses, c'est l'aspect héréditaire du protestantisme et sa compréhension des « Écritures saintes ».

Dans un protestantisme de dissémination, l'histoire est encore très vivante.

« Nous sommes marqués pour la vie, en toute bonne foi. »

« Je reste protestante parce que je suis traditionnellement attachée à ma religion. Je reste fidèle à l'esprit de la Réforme et au passé. »

« La Réforme a été, voici quatre siècles et demi, la remise à l'honneur de la Parole de Dieu... »

« Indépendamment des traditions et habitudes dont nous sommes certainement imprégnés... »

En effet, il est intéressant de remarquer combien le poids du passé cévenol est encore ressenti par les fidèles protestants. Celui qui ignorerait la date des persécutions pourrait à la limite croire qu'elles n'ont pas eu lieu, il est évident que pour la plupart, l'appartenance au protestantisme n'est pas le fruit d'un choix clair et net, mais bien plutôt l'acceptation de sa famille confessionnelle d'origine.

« Je ne peux pas plus cesser d'être protestant que je ne puis cesser d'être Français... »

Toutes les réponses soulignent ce que peut impliquer à un niveau personnel l'appartenance à la famille confessionnelle du protestantisme.

« Je reste protestant parce que Jésus nous appelle tous à son service sous différentes formes et suivant nos apti-

tudes dans l'abnégation de nous-mêmes. »

« Ce qui caractérise un protestant : sa soif de justice qui comporte une dimension politique souvent mieux aperçue par ceux qui s'écarterent de la tutelle des Églises. »

« Je crois même que nous tomberons tous, si nous fuyons le choc des vérités gênantes, venues des quatre vents ou d'un cri de souffrance. Alors en quoi restons-nous utiles, nous les protestants de France ? »

Faut-il dire, que certains protestants ne le sont que par réaction à l'égard du catholicisme, et que trop souvent cela dénote un esprit partisan, contraire au message de l'Évangile ?

Plusieurs réponses font preuve d'une grande ignorance en ce qui concerne les frères catholiques.

« Actuellement, la Parole de Dieu se répand et s'affermir un peu partout dans la chrétienté, y compris au sein de l'Église catholique : l'unité ne peut se faire autrement que sur cette base. »

Certaines réponses se recoupent en un seul point : la rencontre de Jésus-Christ à travers l'évangile pour les uns, la tradition ou des chrétiens pour les autres. Elles font état de la difficulté pour notre Église réformée d'être en vérité l'Église de Jésus-Christ aujourd'hui et maintenant :

« J'ai l'impression que notre Église est dépassée par les événements. »

« Je ne souscris pas à tout ce qui se dit ou se fait dans nos Églises. Je souffre de l'inertie des uns, de ceux qui sont prêts à tout casser sous prétexte d'aller de l'avant... »

« ...Pour comprendre pourquoi quelqu'un devient protestant, il est intéressant de savoir quand et comment est apparu le protestantisme » — « Les protestants d'aujourd'hui ont un passé glorieux, même héroïque... et je ne pense pas qu'un protestant changerait de religion, ne serait-ce que par respect pour les martyrs des années 1572, qui, eux, n'ont jamais renié leur Dieu » — « ...Le poids de ce passé semble trop fort pour permettre la fusion des religions. »

« Tout ce qui est né de Dieu triomphe du monde et la victoire qui triomphe du monde, c'est notre foi. Qui est celui qui triomphe du monde sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? »

Il ne nous paraît ni possible ni souhaitable de tirer de ces réponses des conclusions d'ensemble.

Il appartient à chacun de se reconnaître dans ce qui est dit, accepté ou refusé, et de prendre conscience de sa place dans la « communauté protestante », avec la « tolérance et le respect des opinions différentes » affirmés par tous.

Bip

"ESPRIT QUI LES FIS VIVRE..."

Nous vivons le temps des contrastes. Les nuances sont peu notre fort. Le dialogue entre les hommes et les communautés s'en trouve sérieusement compromis. Ce n'est pas sans raison que Jean Chèvre jetait l'été dernier le cri d'alarme : *Échec au libéralisme* (1). Le libéralisme est chose fragile que chacun oublie aisément dès qu'on touche à ce qui lui tient à cœur, dit en substance notre ami.

C'est le temps du noir ou blanc. Rarement, celui des couleurs composites. L'écoute de l'autre, le temps et l'attention qu'ils réclament sont un luxe dont peu se préoccupent : quel champ presque vierge pour les chrétiens et les églises s'ils veulent répondre à l'appel qu'ils ont reçu d'être des messagers d'amour !

Nous vivons le temps des contrastes qui est aussi celui des excès. En effet, dans le domaine du vécu, il n'y a pas de blanc et de noir, d'anges et de démons, de tout-bon et de tout-mauvais. Ce sont là des simplifications faciles et fausses avec lesquelles on abuse trop souvent les enfants, et parfois les peuples.

Parce que Dieu est amour et qu'il appelle au salut, la vérité n'emprunte pas le chemin du : ou bien... ou bien... Elle passe par le : et... et...

En Christ, l'ambassadeur de la réconciliation, la vérité est volonté de relier (la religion) et d'unir. Elle n'est jamais excluante.



Le temps des contrastes !

Le temps des images fortes, qui est aussi celui des excès et parfois des trahisons.

Nous voici ramenés à la Réforme. Il y a un peu plus de quatre siècles...

Je voudrais évoquer ici deux réactions existantes — les plus fréquentes — dans nos milieux protestants, face à cette question : quelle place faire à la Réformation dans notre vie ?

Certains restent les fils très respectueux de ce que furent leurs pères. C'est d'une attitude admirable et d'une attention touchante : Calvin a dit... Luther a fait... Antoine Court et Paul Rabaut furent...

Dans le comportement de ces amis, il y a une référence explicite constante au passé. Pour eux, vivre ou faire autrement serait trahir.

D'autres, à l'inverse, se posent en iconoclastes. Le passé, l'histoire sont reliques de musée. S'assumer, c'est regarder constamment devant. Ceux qui regardent en arrière, n'osent pas. Ce sont des lâches, pensent-ils. Les jeunes générations sont généralement adeptes du vécu « dans l'instant ».

L'une et l'autre attitudes, dans leur vision à l'emporte-pièce de la vérité, la tronquent.

La photographie fixe les images et les souvenirs, mais aussi elle les fige. Un chrétien — un homme tout court — n'a jamais à figer son regard sur le passé, mais il doit toujours accorder la primeur à l'avenir. Figer l'image de ceux que nous aimons ou admirons, ce n'est pas les suivre. C'est les trahir.

Etre fidèle, ce n'est jamais reproduire, ou tenter de reproduire, ce qui fut. Le passé ne se ressuscite pas. Ce n'est pas telle fleur ou tel arbre qui demeurent, mais la sève génératrice de vie et les promesses qu'elle recèle.

Aussi, est-il une façon stérile et infidèle de regarder au passé ou de vouloir le reproduire. Calvin aurait-il défendu la doctrine de la prédestination s'il avait vécu de nos jours ? Luther et Calvin auraient-ils la même conception des relations à établir entre les Églises et les états ?

Inversement, vouloir vivre la beauté de l'aventure présente, dans l'ignorance et le désintérêt du passé, est une gageure. Nul n'est une monade vivant de sa propre inspiration. A avoir des racines, à dépendre de son passé, autant en convenir et en tenir compte.



Anniversaire de la Réformation.

Il nous faut être reconnaissants de ce que nos pères nous ont légué de beau et de riche. Heureusement, tout n'est pas laid, injuste et sans éclat dans ce monde. Leur combat pour nous transmettre un peu de beauté et de vie — une espérance — doit nous réjouir.

Nous n'avons à négliger ni ce qu'ils nous ont donné, ni ce qu'ils représentent pour nous, aujourd'hui encore. Nous n'avons pas davantage à diviniser ce qu'ils furent et ce qu'ils firent. Ce qu'ils nous ont transmis, ce ne sont pas d'abord des actes, des pensées ou des types de comportement. C'est une inspiration. La similitude d'eux à nous ne doit pas être au niveau des attitudes, mais de l'inspiration.

Etre fidèle, c'est constamment revenir à la source qui anima leur vie. C'est se demander ce qu'ils feraient aujourd'hui à notre place, non avec les principes ou les idées de leur époque, mais en étant enracinés dans la nôtre.

Etre fidèle, c'est boire à un même torrent et suivre d'autres chemins. L'Esprit n'est pas invitation à des comportements stéréotypés. Il est constante novation.

Comment aimer ses pères, sans aimer la vie qui est toujours renouveau sous le regard de Dieu ?

P.-J. Ruff

(1) « Évangile et Liberté », 29 septembre 1975.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL ■ 89e ANNÉE ■ No 20 ■ Lundi 10 novembre 1975

INTOLERANCE

par J.-M. Charensol

L'intolérance est un crime, chacun en convient et même le crie bien haut !

NOUS L'AVIONS CRU...

Oui, nous avons cru que les temps du fanatisme qui torture et qui tue étaient révolus et pour toujours éloignés de nous, même si l'intolérance nous restait encore. L'intolérance qui calomnie et persécute sournoisement, discréditant les hommes pour discréditer les idées, travestissant les doctrines et les intentions... Et puis, il faut bien admettre que les temps n'ont pas changé et les hommes non plus...

...ET POURTANT !

Pourtant nous sommes libres de garder les yeux ouverts parce que d'âge en âge des hommes ont lutté et souffert pour nous léguer l'héritage le plus précieux de tout notre patrimoine d'humanité.

Et pourtant, combien croient aujourd'hui sincèrement qu'il faudrait mettre dehors (ou « dedans ») les indésirables, les a-sociaux, voire certains malades... Combien croient que si les frontières étaient fermées aux étrangers et aux idées qui corrompent les traditions nationales, que si le silence était imposé aux bavards et aux idéologues, que si la censure était rétablie, que si l'autorité et la justice étaient plus fermes et la peine de mort appliquée... tout irait mieux, tout irait vite bien !

INTOLÉRANCE

Cette intolérance-là (qui n'a rien à voir avec le heurt naturel des opinions : signe de liberté, de recherche de la vérité et signe d'une certaine fraternité) rode toujours plus près de nous et c'est contre elle que les hommes de volonté fraternelle se doivent de liguier, non pour opposer leur violence à sa violence, mais pour dissoudre sa fureur dans le calme de la justice et de la raison.

Mais cela veut-il dire que tout est supportable ? N'avons-nous pas souvent dans la gorge le mot célèbre : « *La tolérance est la vertu des siècles sans foi* » ?

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.
ou : 27.54.50.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, R. Hu-
bac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

*Que d'hommes aujourd'hui se penchent sur leur
passé ! Ils regardent en arrière : la joie, les sourires
aimés, la vie jaillissante ou paisible. Aujourd'hui, des
voix se sont tues, des yeux se sont fermés ; des rires il
ne reste que le souvenir. Les projets, le bonheur sont
tombés au sol comme les feuilles d'automne.*

*En cette époque où tant d'amis portent au cœur la
souffrance des séparations, je voudrais m'asseoir un
instant à leur côté.*

*D'abord, faire silence. Silence pour recevoir le batte-
ment du cœur qui rythme la mesure de l'épreuve.
Silence parce qu'aucune parole ne répondra justement
à l'attente et ne portera, dans sa sonorité, le timbre
qui parle au secret de la douleur. Silence parce qu'il ne
faut pas alourdir les peines, les défigurer, les atrophier
par de pauvres mots maladroits. Silence dans la pré-
sence, la compréhension, l'affection.*

*Ensuite accueillir. Accueillir la souffrance dans sa
totalité, telle qu'elle se présente : douloureuse, silen-
cieuse, écrasante, révoltante. La souffrance n'est pas
une idée que l'on remâche, elle est une réalité qui
burine. Elle est chair déchirée.*

*Et puis, laisser parler le souvenir et la tendresse ;
leur donner la présence des larmes. Les larmes ne sont
pas la marque d'un manque de courage ni l'expression
d'une déchéance. Les larmes donnent vie à la ten-
dresse, réalité au souvenir, corps à la souffrance. Elles
glissent sur la joue comme la chaleur d'un baiser ou
comme la torture d'une absence. Elles deviennent
parole du cœur, recherche de pacification, attente
d'une grâce, espérance d'une force.*

*Dieu n'est jamais absent de nos détresses. Il ne joue
jamais avec la vie des hommes. Lorsque nous ne
comprenons plus rien, que tout semble vide autour de
nous et que nous posons perpétuellement les « pour-*

LE PROBLEME

Le problème de la tolérance, sous diverses formes, se pose et se posera toujours le même dans la vie de l'humanité. Il faut nous souvenir que tous les vices et toutes les vertus n'appartiennent à personne en propre, que nous sommes tous, plus ou moins, travaillés des mêmes aspirations et gangrenés du même mal et qu'il ne suffit pas de se dire tolérant pour mériter ce titre !

Et par ailleurs, serait-il vrai qu'aucune paix, qu'aucun équilibre, qu'aucune recherche de la vérité

quoi » qui resteront sans réponse, lorsque l'absence des êtres chers déchire jusqu'au point de rupture, Dieu est là. « L'histoire de l'homme ne finit jamais sur le point d'orgue de l'absence de Dieu » (1). De plus, je crois que Dieu n'a ni voulu, ni permis la cause de notre souffrance. Dieu n'est pas dans le mal, le brutal ou l'absurde. Il n'est pas Dieu de la mort mais inépuissablement celui qui veut donner la vie, recréer l'être. Aussi est-il accueillant, plus accueillant et plus présent encore que la visitation du frère qui s'installe à vos côtés pour cheminer avec vous votre chemin désertique.

La présence de Dieu offre à l'amertume des déchirures la saveur de sa compassion. Même dans notre révolte Dieu nous écoute. Il écoute puis pose sa « main » (une « main » de Dieu !) sur notre front. Il parle (une « parole » de Dieu !) à la souffrance non pour lui dire qu'elle ne doit pas souffrir mais pour la pacifier. Même à celui qui ne sait plus dire : « Mon Dieu donne-moi ta force... » il répond. En effet, Dieu partage avec lui ce que l'homme partage si mal : il porte avec lui ce poids qui n'a pas de nom, il marche avec lui cette route d'aridité aidant chacun à saisir son « regard », sa « main », sa « parole ».

Alors, faisons encore un pas avec Dieu. Le chemin paraîtra toujours le même parce qu'il sera chemin de souffrance. Mais avec Dieu un pas puis un autre n'est jamais le même pas. Avec Dieu tout peut devenir nouveau, différent. La nuit s'éclairera d'abord d'un léger scintillement de lumière comme peu à peu se défait le brouillard. Sur la déchirure se posera un baume d'apaisement comme une espérance qui chaque jour renaît et puis, finalement, chantera un sentiment tout nouveau : la reconnaissance. Oui, la reconnaissance, non pas certes d'avoir perdu ce que l'on a perdu, mais celle d'avoir possédé une tendresse dont rien ne pourra désormais nous séparer, une tendresse qui reprendra vie nouvelle et que la mort même n'éteindra plus. Ce sera alors une renaissance. Il n'y a pas d'autre consolation.

P. R.

(1) Jacques Ellul.

Note : dans l'éditorial « Réformation » du 27 octobre 1975 il faut lire à la ligne 21 : « Dans le silence et la tension spirituelle l'homme est à l'écoute de Dieu » (et non « la tentation » comme il a été écrit).

ne soient possibles hors de l'abdication, du laxisme et de la stagnation ?

LES SOURCES

L'intolérance semble avoir pour première source l'étroitesse de l'esprit. Nombre de gens refusent de se rendre compte de la faiblesse des coefficients de certitude et d'incertitude dont sont affectées les connaissances humaines. Ils s'enferment dans l'étroit horizon de leur préjugé qu'ils placent au-dessus de la vérité. Leur intolérance est faite de naïveté, de crainte et d'orgueil tout à la fois.

Certes, chacun prétend admettre que la vérité totale n'est le monopole d'aucune Église, d'aucun parti, au moins chez nous. Mais chacun prétend aussi que sa vérité est meilleure que celle des autres et ce qui était autrefois un problème de groupe devient de plus en plus un problème individuel, chacun prétendant justifier ainsi son comportement...

Une autre source du fanatisme, en effet, réside dans l'étroitesse du cœur, dans l'égoïsme forcené des hommes de notre temps.

« HOMMES FRERES, QUE FERONS-NOUS ? »

Admettre d'abord que faits sur le même moule nous avons tous le virus de l'intolérance pour nous garder à droite et à gauche.

Nous rappeler sans cesse que là où les Églises et les Partis disent « CROIRE », l'Évangile crie : « AIMER » quitte à savoir aussi qu'il y a des « coups-de-pied-à-derrière » qui sont des preuves d'amour bien plus que l'indulgence ou la flatterie. Un humoriste disait naguère qu'avec l'énergie inemployée de tous ceux qui se perdent en notre temps on pallierait facilement la crise actuelle.

WESLEY écrivait au milieu du XVIII^e siècle : « Une once de charité vaut une livre de savoir religieux. La charité, même accompagnée de beaucoup d'erreurs dogmatiques, vaut mieux que la vérité sans amour ».

Et l'apôtre Paul, au temps où il écrivit son hymne à l'amour, considérait sans doute l'intolérance comme la pire des hérésies, mais il n'a jamais dit par ailleurs que la liberté devait conduire au laxisme, à la licence, au débordement sans freins de toutes les passions !

Que nous le voulions ou non nous sommes tous plongés dans les guerres de religion, et nous sacrifions chaque jour à des dieux anonymes et insatiables que sont l'argent, le pouvoir, le parti, l'État. Et parce que nous avons mauvaise conscience, nous repoussons chez les autres l'image de ces affrontements qui nous renvoient la caricature de ce que nous sommes.

RÉALISME

Je crois que si l'on parlait de ces constatations, l'œuvre nécessaire de la réconciliation aurait plus de chances d'aboutir que par l'exploitation des « bons sentiments » ou par l'alibi de l'« indignation vertueuse ».

« N'arrachez pas l'ivraie, de peur qu'en voulant l'ôter vous ne déraciniez aussi le froment » (Mt. 13 : 29).

J.-M. Charensol

L'IDOLATRIE

Montrons d'abord, dans les faits, qu'il ne s'agit pas d'une vieille lune, et que l'idolâtrie, au sens le plus vulgaire, fait encore largement partie de notre civilisation dite « rationnelle ».

Il y a dix ans environ, un jeune homme se fit cuire un œuf sur le plat à la chaleur de la flamme du soldat inconnu, sous l'arc de triomphe. On s'en doute, le cas n'était pas prévu par le code ! Eh ! bien, on a trouvé quelque prétexte pour le faire passer en correctionnelle. Or, il n'y avait pas eu scandale, faute de public... La même année, une jeune recrue, Témoin de Jéhovah, attrapait *deux ans* de prison pour refus de saluer le drapeau. Un peu plus récemment, dans un camp d'étudiants chrétiens (et qui l'étaient réellement), une croix fut décrochée du mur et jetée au feu : plusieurs campeurs se précipitèrent pour la sauver des flammes et faillirent se brûler. Enfin, montez au Sacré-Cœur de Montmartre (ou dans mainte autre église) de jour ou de nuit, vous y constaterez l'adoration perpétuelle de l'hostie, ressentie comme le corps de Jésus.

Élément commun à ces quatre faits : un objet matériel (flamme, rectangle de tissu, deux bouts de bois ajustés, un peu de pain sans levain) est tenu pour *sacré*, et celui qui leur manque de respect insulte la société qui les vénère. Que font de plus les animistes avec leurs fétiches ? Et en quoi les motivations sont-elles différentes ?

Nul n'a moqué l'idolâtrie en des termes plus cinglants que le prophète Ésaïe : « Il brûle au feu la moitié de son bois... il y rôtit de la viande... il s'y chauffe... et avec ce qui reste il se fait un dieu, une idole... qu'il prie en disant : Délivre-moi, tu es mon dieu » (Ésaïe 44, 13 à 20, *passim*). C'est cela, l'idolâtrie :

se faire un dieu, le fabriquer à sa mesure, puis se tromper volontairement sur sa nature, le prendre pour ce qu'il n'est pas, généralement pas pour le Tout-Puissant lui-même, mais pour un médiateur magique auprès de celui-ci. Ce rôle d'« ange inversé » (envoyé non de Dieu à l'Homme mais de l'Homme à Dieu) pouvant être tenu par plusieurs, l'idolâtrie est par nature *polythéiste*. Preuve en soit l'abominable (au sens biblique) formule « Christ et France », dans laquelle l'unique Sauveur du monde entier et un petit morceau de ce même monde sont placés à égalité : cela fait deux médiateurs au lieu d'un, c'est la « double chance » ! Mais c'est aussi la preuve que Jésus-Christ lui-même peut être idolâtré, je veux dire : révérend de telle sorte que *l'usage qu'on fait de lui est celui d'une idole*. Contrairement à la France, par exemple, Jésus est une personne, et une personne vivante (pour les chrétiens). Et comme de son vivant historique, il peut être pris pour ce qu'il n'est pas et traité comme tel. Rien ne l'en protège magiquement. Et rien non plus n'en protège Dieu. Mais à quoi reconnaît-on que l'on a traité Dieu en idole ?

En fait, c'est assez simple : toute relation *contractuelle* avec la divinité est idolatrique. Proposer un échange à Dieu, offrir des prières et des sacrifices, de l'argent et des souffrances contre une intervention providentielle en votre faveur, dire à son Seigneur : « Donnant, donnant », voilà l'idolâtrie. On conçoit que celui qui a rendu à Dieu le service suprême de ...le fabriquer (ou, moindre peine, d'inventer le mot qui le désignera) est déjà un peu le créancier de son Dieu et se trouve en position forte. Un sacrifice bien choisi achèvera de lier les mains à Dieu. A l'intérieur du système, il vaut quand même



DE DIETRICH
la grande marque
française

CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

AGENDA DE LA CAUSE 1976
EST EN VENTE !

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée
qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

mieux sacrifier son argent que son enfant et il est moins mesquin de demander le salut éternel que la réussite au Certificat d'Études. Mais ce n'est qu'une question de degré.

Suffit-il de rappeler cela aux catholiques ? Les protestants se vantent de répudier tout achat du Salut par le moyen des bonnes œuvres ; ils ne connaissent ni « la haine et la discipline » de Tartuffe, ni les sacrifices sanglants, ni même celui de la messe. Mais nos prières ? Ne s'adressent-elles pas trop souvent à un Dieu « juste », c'est-à-dire prêt à faire du troc avec nous ? N'oublions-nous pas à Qui nous parlons ?

Cela fait, en somme, beaucoup de façons d'être idolâtres : — faire d'une œuvre humaine un dieu (servir plusieurs dieux), — passer un contract avec le vrai Dieu, — localiser Dieu en un Dieu où on le tient à merci (l'hostie, la France, etc...). Devant tant de perversions tentatrices, de pentes douces et de facilités séduisantes, comment rester dans la droite ligne de l'Évangile ? En premier lieu, peut-être, par une relecture des textes concernant... les Anges ! Ces messagers de Dieu, dont le visage se retrouve dans tout ce qu'on aime, se distinguent nettement des idoles par toute une série de traits : ils ne veulent pas qu'on les adore (cf. Apoc. 22, 8-9), ils ne font que de brèves apparitions, ils ne viennent pas quand on les appelle ou les attend, ils portent à l'homme la parole de Dieu mais non l'inverse. Si nous trahissons nos valeurs : Travail, Famille, Patrie, Liberté, Justice, Révolution, Église et Vertus comme des anges au lieu de les traiter en idoles, beaucoup de choses iraient déjà mieux. Mais l'expression la plus pure d'une foi sans idolâtrie, c'est à notre avis la formulation trinitaire : « Personne n'a jamais vu Dieu » (I Jean 4, 12), ce n'est donc pas de Dieu que l'on peut parler, mais seulement de trois expressions de Dieu : la Création éternellement nouvelle et jeune dont il est le Père ; Jésus, en qui il a mis toute son affection et que nous appelons son Fils ; enfin cette intervention jaillissante au profond de nous-mêmes qui, par nos mains, introduit du nouveau dans le monde et que l'Écriture nomme *Esprit*. Or, il est rigoureusement impossible de traiter aucune de ces trois « personnes » (lisez : visages de Dieu) en idoles :

1. *Le Père*, étant totalement notre créateur, nous lui devons la vie, c'est-à-dire tout, et il ne nous doit rien. Il ne nous offre d'ailleurs rien, sauf la Joie, c'est-à-dire tout. Notre réussite et notre bonheur n'étant pas de son ressort, il n'y a rien de bon à attendre de lui, sauf cette immersion dans l'amour qui est infiniment bonne et salutaire.

2. *Le Fils* n'est ni une statue ni un drapeau : c'est un visage humain, et nous ne le rencontrons ressuscité que dans les visages des vivants, surtout lorsqu'ils sont « affamés, nus, prisonniers, malades, etc... » (Mat., ch. 25) c'est-à-dire lorsqu'ils n'ont rien à nous donner mais tout à nous demander.

3. *Le Saint-Esprit* ne pouvant agir qu'en nous et par nous, et toujours en « contestant » nos tendances naturelles, nous ne pouvons lui demander qu'une chose : agir en nous et vaincre, et nous ne pouvons nous offrir à lui qu'entièrement et sans limites (les limites se tracent malgré nous, hélas !).

Ainsi, dans chacune de ces expressions, notre Dieu est rebelle à tout contrat comme à toute mesure : il exige tout, il offre tout, seul il nous introduit dans une démesure d'amour et de joie qui exclut toute ressemblance, toute image, tout symbole du droit d'être adoré à sa place. Il est seul ou il n'est pas. C'est pourquoi le dernier message de saint Jean est inlassable comme notre faiblesse : « Petits enfants, gardez-vous des idoles... » (I Jean 5, 21).

Henri Friedel

FEDERATION PROTESTANTE DE FRANCE

Assemblée triennale

La XVe Assemblée triennale de la Fédération Protestante de France (FPF) se tiendra du 8 au 11 novembre prochain à Paris, Tour Olivier de Serres (Porte de Versailles). Le thème central, souhaité de divers côtés, en sera « Situation et Vocation du protestantisme dans la société française contemporaine ». Après un certain nombre d'autres Assemblées ou Synodes protestants délibérément orientés hors de la famille protestante, le thème arrêté pour l'Assemblée 1975 peut paraître introverti. Il s'agit bien, en fait, d'un thème délicat... mais non pas tellement en raison des dangers de narcissisme, de faux triomphalisme, de défaitisme stérile ou d'intellectualisme qu'il ferait courir. C'est un thème délicat parce qu'il met directement en cause l'identité même du protestantisme dilué, excessivement pluraliste, et plus victime que d'autres des effets de la mutation actuelle, du fait de sa situation minoritaire.

L'Assemblée comportera trois journées essentielles sur le programme détaillé desquelles, plusieurs groupes ont activement travaillé. La première sera centrée sur la situation réelle du protestantisme et se terminera par une soirée publique à l'UNESCO où, après un montage audio-visuel, trois personnalités étrangères au protestantisme, l'interpelleront. La seconde journée aura pour seul axe, le fondement commun à tout protestant qu'est la lecture et l'entendement de la Bible. Cette seconde journée se terminera vers 17 heures par le culte central de l'Assemblée, essentiellement animé par des jeunes et par les diaconesses. La troisième journée, particulièrement décisive, aura pour sujet, la vocation du protestantisme aujourd'hui et demain. Chacune de ces journées sera introduite et les participants, au nombre d'environ 250, travailleront en groupes. Les conclusions seront données le mardi et quatrième jour de l'Assemblée, tandis que le Président et le Secrétaire général de la F.P.F. présenteront dès l'ouverture leur Message et Rapport de gestion, suivis d'une Table ronde d'interpellateurs.

Durant toute l'Assemblée, les délégués, invités, observateurs et journalistes seront répartis dans cinq groupes (dédoublés étant donné le nombre) dont les intitulés représentent les principaux axes ou ministères du protestantisme, aussi bien dans sa situation (ce qui se fait et se vit) que dans sa vocation (ce qui devrait être fait et vécu). Les intitulés de ces cinq groupes seront : relations et actions extérieures — communication, information, formation — vie ecclésiale et renouveau — présence en milieux permanents (monde industriel, rural, ouvrier, etc...) — présence en milieux de passage (hôpitaux, prisons, armée, écoles, universités, etc...).

On ne saurait être surpris qu'aucun groupe ne soit centré sur l'évangélisation ou la mission. Cela va de soi dans la seule mesure où la vocation fondamentale des Églises issues de la Réforme est la vocation prophétique de l'annonce de l'Évangile en parole et en acte. Il apparaîtra que ces cinq groupes cherchent et chercheront à assumer — chacun selon une direction particulière — cette même et unique vocation prophétique de la transmission de l'Évangile du Dieu de Jésus-Christ.

En souvenir de prédicateurs galériens

En 1975 et en 1976, les protestants hongrois commémorèrent et commémoreront le 300^e anniversaire de la libération de pasteurs luthériens et réformés qui avaient été condamnés aux galères pour avoir refusé d'abdiquer leur foi et d'embrasser le catholicisme romain.

Ces événements de 1675 et 1676 se situent dans ce que l'on a communément appelé « la décade de deuil » (1671-1681) lorsque les protestants étaient en proie à de sévères persécutions à cause de leur foi.

On trouvera ici un tableau des principaux événements qui constituent une page marquante de l'histoire nationale hongroise. Les protestants français seront sensibles à ce récit. Ils n'oublient pas, en effet, leur persécution, leurs galères, leurs prisons. Même si les temps ont changé il n'est pas permis d'oublier.

A une époque où le peuple anglais avait déjà gagné avec succès la bataille contre l'absolutisme et donné à l'Europe un modèle de droits civils — dans les trois dernières décades du XVII^e siècle — les empereurs de la Maison des Habsbourg essayèrent de compenser leur perte de puissance, réduite à un simple titre, dans l'Empire romain germanique, par un effort d'unification de leurs provinces du Danube. Le gouvernement autonome et la liberté religieuse pour les protestants avaient déjà été abolis en Autriche et en Bohême ; en Hongrie le pouvoir législatif et l'administration étaient encore entre les mains d'une Diète et de ses organes.

Lorsque, en 1670, les Habsbourg essayèrent d'introduire l'absolutisme, l'aristocratie hongroise se souleva, mais ce fut un échec. Le gouvernement autonome du pays fut aboli et remplacé par une dictature militaire. Pour échapper aux représailles impériales, les chefs de la révolte, qui appartenaient à l'aristocratie catholique romaine et au clergé, essayèrent alors de rejeter la responsabilité de la révolte sur les protestants et de l'attribuer aux activités subversives dont la principauté protestante de Transylvanie était accusée. Avec l'approbation du Saint Siège, avec l'aide des forces armées dépêchées de Vienne, l'Archevêque Szelepcsényi et ses évêques se mirent en campagne pour supprimer le protestantisme, déclaré « religion de la désobéissance ».

Entre 1673 et 1674 tous les pasteurs et maîtres d'école luthériens et réformés du pays furent convoqués devant un tribunal spécial — en un lieu qui est aujourd'hui Bratislava — où ils furent condamnés pour révolte et enjointes après torture, soit de se convertir au catholicisme romain, soit de

quitter le pays. Quelque 300 d'entre eux furent obligés de signer une note déclarant leur accord de s'expatrier, mais environ une centaine refusèrent de signer ce document. Ils furent condamnés à mort et ce fut seulement par grâce de l'Empereur Léopold 1^{er} qu'ils furent vendus comme galériens. En fait, seuls 30 d'entre eux furent finalement enchaînés dans des galères napolitaines en mai 1675 ; les autres étaient morts dans diverses prisons, ou en route pour Naples, alors que quelques-uns réussirent à s'échapper.

Les nouvelles de la persécution des prédicateurs ne tardèrent pas à éveiller des réactions parmi les protestants de l'étranger. Des protestations passionnées se firent entendre de la part de la Chambre des Communes anglaise ainsi que de l'Assemblée des Provinces néerlandaises unies, demandant une intervention dans cette affaire. Des appels parvinrent également de Suisse, de Suède, d'Allemagne à la Cour Impériale de Vienne où Hamel Bruyninx, ambassadeur des Pays-Bas, protestait inlassablement en faveur de la libération des pasteurs hongrois.

Toute cette affaire trouva une issue favorable grâce aux complications de la diplomatie étrangère. En effet, l'Autriche, qui avait besoin de l'aide des Pays-Bas contre la France, accepta à condition que l'Empereur Léopold 1^{er} accorde le pardon aux prédicateurs emprisonnés et à ceux qui se trouvaient esclaves dans les galères. Cependant, l'amnistie en question n'avait pas de valeur pratique parce que, entre-temps, le gouvernement des Pays-Bas avait chargé l'amiral hollandais Michiel Adriaansz de Ruyter d'essayer d'arriver à sauver les galériens. Après un accord avec le vice-roi espagnol de Naples, le 11 février 1676, de Ruyter reçut à bord de son navire les 26 prédicateurs émaciés qui avaient survécu au régime de galérien. Il les conduisit à Venise et de là ceux-ci se rendirent en Suisse où les protestants les reçurent avec affection. Le récit du jugement des prédicateurs est rapporté dans des centaines de mémoires et de documents traduits dans de nombreuses langues.

La persécution religieuse fut peu à peu éliminée grâce au scandale international qu'elle avait suscité ; une résistance renouvelée de la part de la population protestante finit par l'enrayer complètement en Hongrie. Les paysans qui avaient été privés de leurs pasteurs récupérèrent les Églises occupées

par des soldats, chassèrent les prêtres catholiques romains qui s'y étaient installés et les mirent à mort parfois. Une guerre de religion ouverte se déclara lorsque les armées impériales ripostèrent contre la vengeance de la population. Mais même avant qu'une insurrection nationale puisse mettre en déroute les soldats de la garde impériale en 1677, le gouvernement des Habsbourgs était devenu impuissant à empêcher le retour d'exil des pasteurs protestants, qui jouissaient de la protection de la population.

L'aboutissement légal de la « décade de deuil » eut lieu lorsque en 1681, la *Diète de Sopron* annonça la fin de l'absolutisme et proclama la liberté de culte. En pratique, cependant, celle-ci resta sérieusement restreinte pour quelque temps encore, en particulier à l'ouest du pays.

Les assauts de la contre-réforme causèrent de graves dommages, spécialement à l'Église luthérienne, mais l'objec-

tif premier — la destruction totale du protestantisme — n'a jamais pu se produire, grâce à la fermeté d'attitude des prédicateurs martyrs, à la fidélité des communautés et à l'aide des protestants de l'étranger.

Les Églises réformées et luthérienne de Hongrie commémorent (la célébration de cet anniversaire dans l'Église luthérienne a eu lieu en juillet dernier, l'Église réformée hongroise prévoit cette commémoration du 9 au 14 février 1976) le 300^e anniversaire de la « décade de deuil », parce qu'elles désirent rendre grâce à Dieu d'avoir survécu et des occasions qui leur ont été offertes à l'époque, et depuis lors, de rendre témoignage de leur foi chrétienne et de s'engager dans le service.

Lasslo Makkai
(Doc. Bip)

La papauté sur la sellette

Si les pères du Concile qui, en 1870, votèrent le dogme de l'infaillibilité pontificale étaient encore de ce monde, ils regretteraient certainement de n'avoir pas mieux écouté les avis de ceux qui les dissuadaient d'entrer dans cette voie. Il a suffi que le pape soit déclaré infaillible en droit pour que de nombreux catholiques se mettent à douter sérieusement qu'il le soit en fait. En tout cas, rarement l'autorité de Rome a été aussi chancelante qu'elle l'est actuellement dans sa propre Église.

Quelques théologiens catholiques de renom ont déjà accru leur notoriété en mettant sur la sellette soit le principe même de l'infaillibilité pontificale, soit la manière dont le pape actuel conçoit et assume cette fonction. Le dernier en date est le P. Stirnimann, de l'Université de Fribourg. Jusqu'ici, il ne passait pas pour particulièrement contestataire. On le tenait au contraire — et nous le tenons toujours — pour l'un des esprits les plus sûrs et les plus pondérés du catholicisme contemporain. Or, voici que, à son tour, il vient d'encourir les foudres des milieux conservateurs qui l'accusent ni plus ni moins de prêcher l'hérésie en remettant en question les dogmes qui entourent la primauté du pontificat. A lire les communiqués de presse, la mauvaise foi de ces pourfendeurs d'hérésie semble évidente : ils prêtent au P. Stirnimann des propos qu'il n'a pas tenus. De toute manière, il est trop prudent pour assumer les opinions déviationnistes et catégoriques qu'on lui prête.

Il n'en reste pas moins que, dans la perspective catholique, le P. Stirnimann vient de porter un coup sérieux à une certaine conception du pontificat : pour lui, le centre de gravité de cette institution n'est plus l'infaillibilité, mais la permanence du « ministère de Pierre ». Voilà une habile manière de laisser entendre, sans le dire expressément, que l'on pourrait fort bien se passer de l'infaillibilité et de tout ce qui l'accompagne. Du moment que ces propos ont été tenus dans un cercle de recherches œcuméniques, de nombreux protestants, le pasteur Lukas Vischer en tête, se sont empressés de déclarer que les conceptions du P. Stirnimann constituent un pas important dans le rapprochement des Églises. A longue échéance, c'est peut-être vrai.

Mais qui a tort et qui a raison ? Les critiques malveillantes des intégristes nous semblent rejoindre curieusement les appréciations bienveillantes de l'œcuméniste Lukas Vischer. Les intégristes discernent en effet fort bien que, si l'on tente de rééquilibrer la conception catholique du pontificat, on la déséquilibre. Le P. Stirnimann n'a pas du tout remis en question le dogme de la primauté pontificale. Mais en fait, si l'on suivait son interprétation (et rien n'empêche que cette interprétation-là finisse par avoir le dessus), on finirait par remettre en question la papauté proprement dite et, de proche en proche, on n'éviterait probablement pas de s'en prendre à l'idée

même d'une primauté dans l'Église. Le P. Stirnimann parle encore de « ministère de Pierre » ; ses successeurs pourraient fort bien en arriver à la conclusion que ce principe lui-même est superflu.

Cela, c'est la conclusion à laquelle les protestants en sont arrivés dès longtemps. Le pasteur Vischer le sait parfaitement. Alors pourquoi, à en croire les communiqués de presse, manifeste-t-il tant de bienveillance pour les idées du P. Stirnimann ? S'il s'agit pour lui de rendre hommage au courage d'un exégète et d'un historien qui n'hésite pas à dire ce qu'il pense des normes en usage dans son Église, dût-il en pâtir, nous nous joignons à ces sentiments de respect et de soutien fraternel. Mais l'assentiment du pasteur Vischer va-t-il jusqu'à estimer effectivement qu'un « ministère de Pierre » est nécessaire à l'unité des chrétiens ? C'est son droit. Il doit cependant savoir (et le P. Stirnimann comme tous les catholiques doivent le savoir avec lui) que c'est là une opinion toute personnelle à laquelle de nombreux protestants refuseront toujours de souscrire. Ou bien le pasteur Vischer et ceux qui partagent son avis savent-ils que, une fois abandonné le dogme du primat pontifical, le « ministère de Pierre » tombera avec lui ? Ce serait rejoindre, mais avec espérance, la prémonition qui éveille la crainte des milieux intégristes. Mais alors, il serait plus honnête de le dire franchement.

Skopos

L'EVANGILE VIOLENT

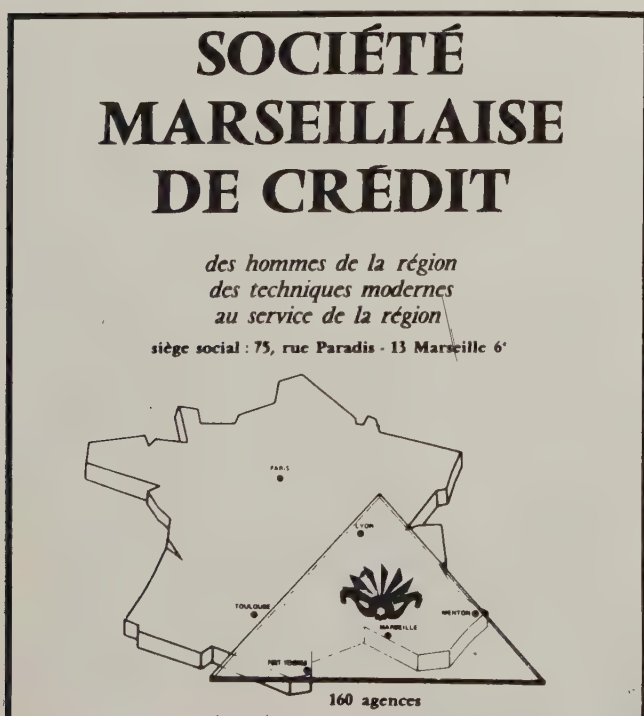
Il y a quelque temps encore, certains films étaient simplement violents. Avec « Rollerball », film d'une rare violence, une étape supplémentaire paraît franchie. Plus qu'un film de violence, c'est un film sur la violence. Non seulement sur la violence brutale et primaire, telle qu'elle s'exprime dans notre vie courante par les hold-ups et les prises d'otages, mais encore sur la violence secondaire, celle que l'on peut appeler la violence des « cols blancs ». Ainsi, dans « Rollerball », la violence primaire, celle de « sportifs »-gladiateurs qui s'entre-tuent dans des stades-arènes est destinée à toute l'humanité regroupée comme un seul homme derrière les téléviseurs. Car cette humanité, qui est celle de l'an 2018, s'ennuie. C'est que tous les problèmes humains sont réglés dans un monde unifié par un Directoire secret qui gouverne par ordinateurs. Comme seul antidote de l'ennui, le Directoire a trouvé la violence télévisée. En agissant ainsi, le Directoire a pratiqué la violence et en continuant de gouverner au mépris de tout respect humain, il devient l'élément le plus violent de la société. C'est la violence secondaire, subtile et sournoise, celle des « cols blancs ». Certes, le film se situe en 2018. Nous n'en sommes pas là. Mais le simple fait que l'idée ait pu germer dans un

cerveau humain montre que nous n'en sommes pas loin. Nous ne sommes pas encore violentés par un gouvernement mondial, nous n'en sommes (si l'on peut dire !) qu'à une violence primaire et sauvage dans la rue (violence que tous les honnêtes gens veulent réprimer durement) secrétée par une quantité de violences — violations publicitaires, économiques, politiques, sociales et... spirituelles (violence que l'on ignore ou que l'on évite soigneusement de regarder en face !).

La violence de Jésus

S'il est vrai que chaque époque mérite sa violence, alors notre époque donne l'impression d'une époque particulièrement subtile dans ses violences secondaires et sauvage dans ses violences primaires. Avec, en prime, une attirance un peu romantique pour la non-violence qui, si l'on n'est pas d'accord, se transforme en terrorisme de la non-violence. Ainsi se crée la spirale de la violence. Dans laquelle, tant bien que mal, nous vivons, chrétiens ou non, Évangile en mains ou non ! Mais justement qu'en dit l'Évangile ?

André Dumas note que le Nouveau Testament n'emploie que deux fois le verbe « biazeisthai », violenter (Matth. 11, 12 et Luc 16, 16) et il écrit : « le mot 'violent' peut être entendu positivement ou péjorativement. Violence peut signifier vouloir et violer. ». Ce double sens n'est-il pas, en fin de compte, le double sens de la vie ? Toute vie, intensément vécue, n'est-elle pas une vie « violente » dans le sens d'une vie « forte » ? La vie spirituelle même n'est-elle pas une entrée « en force » dans le Royaume de Dieu ? Jésus ne dit-il pas : « La loi et le prophète ont subsisté jusqu'à Jean ; depuis lors, le Royaume de Dieu est annoncé, et chacun use de violence pour y entrer. » (Luc 16, 16). Nous sommes donc des « violents » du fait même que nous vivons notre vie, y compris la vie spirituelle. Le risque est certain de violenter alors la vie de l'autre. Il suffit d'un pas de plus pour que cette violence « vitale » et nécessaire se retourne en violence de mort, de destruction et de haine. Casamayor parle de la violence comme d'un chemin de crête, bien étroit : d'un côté la pente positive de la violence vitale, de l'autre la pente négative du viol de la personne humaine (y compris le viol de l'âme par conversion extorquée !). Ce double sens de la violence, Jésus lui-même l'a vécu. Il est en même temps celui qui annonce : « Heureux les doux, car ils hériteront la terre » et celui qui chasse avec violence les vendeurs du Temple. (Qu'ont dû écrire et dire sur ce fait violent accompli par Jésus les croyants bien-pensants de l'époque ?) Jésus apparaît comme l'homme voulant vivre pleinement sa « violence » vitale et refusant absolument la « violence » de destruction et de mort. La



croix du Golgotha est, à ce sujet, tout à fait révélatrice : Jésus entre dans le jeu de la violence. Non de manière douceuse et idéaliste. Mais de manière réaliste. Il fait se manifester la violence, toutes les violences des hommes. Jusqu'à ce qu'elles s'amoncellent violemment, jusqu'à ce que l'orage éclate. Il ne calme pas ce déferlement de haine, de violence destructrice. Il le libère, le subit, le souffre et en même temps le retourne par sa force, sa « violence » de l'amour. Rien de romantique là-dedans. Mais une force, une violence d'aimer. Un violent retournement de la violence mortelle en violence vitale. Ce retournement est le début du Royaume de Dieu sur terre.

La violence légale

Un début parmi les multiples violences mortelles des hommes. Aussi faut-il, aux yeux du Nouveau Testament, maintenir provisoirement une sorte de violence légale et froide qui protège (tant bien que mal !) le citoyen contre la violence de l'injustice et de la méchanceté. Cette violence légale et institutionnelle est celle qu'évoque Paul au chapitre 13 de l'épître aux Romains : « Si tu fais le mal, crains ; car ce n'est pas en vain que le magistrat porte l'épée, étant serviteur de Dieu pour exercer la vengeance et punir celui qui fait le mal. ».

Cependant, le chrétien est constamment pressé d'aller plus loin que le citoyen. Il ne doit pas s'arrêter auprès de la justice humaine qu'exerce sa violence légale et, vaille que vaille, nécessaire. D'autant moins d'ailleurs que l'autorité, aujourd'hui, invite par le vote tout citoyen à être une partie de cette autorité.

Féconde violence

Le croyant donc, avance. Non pas vers une non-violence douceuse, insignifiante et, finalement, déprimante pour elle-même car irréaliste. Mais vers une violence féconde de réconciliation et d'amour. Une violence qui ose dire, par exemple, que le juge Charrette, malgré toutes ses maladresses, a eu le courage de constater que l'accident du travail peut, quelquefois, être un homicide ; une violence qui ose dire aussi aux jurés de Beauvais que la condamnation à mort d'un gamin est une simple vengeance qui ne résout rien ; une violence enfin qui ose regarder en face les violences subtiles, voire légales, des riches et des forts (on lira avec intérêt le livre édité par Lucie Faure, épouse d'Edgar Faure, sur « La criminalité aujourd'hui » dans la collection La Nef).

Seule cette violence lucide parce qu'informée, forte mais capable de réconciliation, tranchante mais capable d'amour est la violence de l'Évangile.

Gérard Heinz

Notes de la rédaction :

Ces lignes ont paru dans *Le Messager Évangélique* du 26 octobre 1975. Il nous a paru devoir faire partie de ce numéro.

Le poste de premier pasteur de l'Église protestante de Liège (Belgique) sera vacant à dater du 1er septembre 1976.

Les offres de candidatures seront reçues avec reconnaissance par le secrétaire du Conseil :

J.-C. Donnay — Quai Saint-Léonard, 20 B-4000 Liège.

LE CIMETIERE

C'est un cimetière de campagne, blotti autour de l'église au toit moussu. Comme si les morts, les morts oubliés, cherchaient la protection de Celui qui réside « tout près ».

Tout à l'entour, il y a les champs et les jardins, les champs avec les moissons vivantes. Ainsi, la vie côtoie la mort et lui donne une apparence moins sinistre.

Au milieu du cimetière, il y a une croix avec un grand Christ qui étend ses bras comme pour protéger et pardonner.

J'imagine les morts de ce coin de campagne, les morts couchés sous les dalles modestes ou les croix rustiques et pauvres. Paysans d'autrefois qui ne se couchaient que pour mourir. Durs visages creusés de rides, ravinés par la misère et le travail.

Mon Dieu, comme tu as dû leur ouvrir tes bras quand ils se sont présentés devant toi !

Toi qui as dit : « Venez à moi, vous les travailleurs, vous les écrasés sous des charges trop lourdes, et je vous soulagerai. »

Je prendrai place, un jour, parmi ces morts étendus, Seigneur. Quand ? Je l'ignore ! Tu m'as prévenu : « Je viendrai comme un voleur. » Un voleur n'avertit pas.

C'est bien ainsi : on n'est pas tenté de se laisser vivre. Et puis qu'importe ! L'essentiel n'est pas de savoir quand mais d'être prêt. De renouveler chaque jour l'offrande de sa vie. De travailler. De lutter. De se détacher peu à peu. Et cela ne dépend que de moi. Et de toi aussi, Père. De ta grâce que j'implore et qui m'aidera à me présenter devant toi.

J'ai dit, moi aussi : « Père me voici. »

Je ne m'en doutais pas, évidemment ; je l'ai dit sans savoir : à mon baptême, puis à ma confirmation.

Je ne savais pas que je m'engageais si loin. « *Que celui qui veut m'accompagner s'oublie quotidiennement. Qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* »

Courage, mon enfant, je suis là.

N'aie pas peur. Ne discute plus. Ferme les yeux. Tends les bras.

Es-tu prêt ? C'est l'heure...

Raymond Gavard

Le retour de Jean-Luc Godard "numéro deux"

Il fut un temps où les films de Jean-Luc Godard rythmaient nos années, comme le faisaient en un autre temps, avant la guerre, les pièces de Jean Giraudoux ou les romans d'André Malraux. L'imagination y devançait la réalité qui allait bientôt la rejoindre. Il suffisait de re-garder (garder deux fois, dit Godard) pour savoir comment l'humeur du monde allait tourner. Je n'aime pas le mot « prophétique », auquel il faut conserver son sens théologique de : qui est envoyé pour parler devant Dieu. Il me suffit du mot humain « poétique » pour dire que ces films faisaient nos sensibilités. « *A bout de souffle* » montrait celle qui dénonce à la police, parce qu'elle ne sait plus comment se débarrasser d'un amour fou qui l'effraie. « *Pierrot le fou* » au contraire dansait l'amour libre à deux, bien qu'ici aussi chacun parle tellement de foi, que le sens demeure un vécu hypothétique.

Mai 1968 n'a engendré aucune œuvre valable, toutefois, l'étonnant film « *La chinoise* » avait engendré à l'avance mai 1968. Enfin, « *Deux ou trois choses que je sais d'elle* » et « *Week-end* » sont les deux plus aigus reportages qui aient été faits de la fourmilière urbaine. Bref, non seulement Godard était le plus inventeur, techniquement, des metteurs en scène européens depuis trente ans, mais de plus, ce Vaudois timide et terrible, balbutiant et bavard, répandu et solitaire, était, me semble-t-il, le seul chroniqueur en images de la génération des enfants de Marx et de Coca-Cola.

Puis Godard s'est brusquement tu à la manière de Rimbaud qui quitte le quartier latin pour la province éthiopienne. On savait vaguement qu'il continuait à produire ailleurs, dans des collectifs, dans des usines, essayant de s'effacer au profit des luttes à la base et n'y arrivant guère puisque foncièrement auteur, qui sans cesse joue avec les mots, les citations, les allusions. Spectacle émouvant (mais le mot est détestable avec ses trémolos subjectifs !) de voir un créateur se noyer dans les bruits de fond et le mutisme. On en concluait que Godard avait eu lieu et qu'il avait sombré, âme et bagages, dans

les avortements révolutionnaires, dans un accident de la route.

Or, le voici qui réapparaît dans un film dont le titre énigmatique « *Numéro deux* » signifie, paraît-il, qu'il s'agit d'un « remake », d'une reprise d'« *A bout de souffle* », puisque la petite fille de l'histoire dit une fois « *en guise de récompense, il lui colla cinq balles dans le buffet ! Et pourtant, il l'aimait, quelle drôle d'époque* ». En réalité, cette clé ne vous servira à rien. Il n'y a aucune histoire dans « *Numéro deux* ». C'est la description emmêlée des relations fragmentaires entre trois générations dans une famille ouvrière.

Il y a les vieux, qui se souviennent des luttes héroïques de la classe prolétarienne. Le grand-père, militant C.G.T., a démissionné de son travail dans une usine d'armements, ce qui lui a valu pas mal d'incompréhensions dans les milieux syndicaux pour son geste moral et l'a destiné, assez dérisoirement, à travailler dans la confiserie. Le couple, lui, s'entend mal, car le mari est mangé par les rythmes de l'usine, tandis que la femme pense, rêve et s'ennuie. Les petits-enfants sont aussi seuls de leur côté. Ils passent leur temps à regarder le monde assez moche des adultes et à peser toutes les questions métaphysiques sur la vie, l'amour et la mort devant lesquels les adultes sont plus maladroits et plus intimidés que les enfants. Le tout se passe n'importe où, à la cuisine, au lavabo, sur le palier, partout où l'on est serré, bousculé, terré, égaré dans des H.L.M. qui se dégradent comme ces adolescents modernes incapables de bien mûrir et de bien vieillir.

Je vous préviens loyalement : ce film dégage un immense ennui. D'abord on entend très mal : intentionnellement Godard conserve tous les bruits de fond de la grande ville, si bien qu'il faut tendre l'oreille, à l'égal d'une conversation dans le métro, pour saisir des bribes, des formules, des méditations, très vite recou-

vertes par la marée sonore de l'existence quotidienne. On voit aussi très mal. Souvent les plans sont découpés en plusieurs images, projetées côte à côte en petit format. L'écran de télévision reproduit dans un coin ce que l'on voit par ailleurs en filmage direct. Allusion omniprésente aux étranges lucarnes de la télévision qui miniaturisent et monopolisent l'existence contemporaine. Car, dit Godard : « *Tout le monde sait que la télévision ne permet pas l'originalité et que le cinéma n'autorise que les idées reçues*. » Bref, si vous allez au cinéma pour jouir de la tranquillité des salles obscures et du grand écran de l'existence, n'allez pas à ce film. Vous pesteriez contre votre argent perdu. Jamais je n'ai vu un film qui fasse aussi peu de concessions à la capture d'un public. D'ailleurs Godard, désormais installé à Grenoble, a décidé de fabriquer des films artisanaux, super-économiques, où il soit le seul maître à bord. Des films dans une barque, détachée du paquebot industriel.

Mais si vous avez envie de percevoir et de réfléchir difficilement, ne manquez pas « *Numéro deux* ». Il traite de l'amour et du travail, des trois générations de l'existence des familles, de la société de consommation et de déperdition. Sa phrase centrale la voici : « *Il y a trop, et c'est pas assez* », que j'assortis de quelques autres citations de ce film à continuel mots d'auteur : « *Les gens, il convient de ne les connaître que disponibles... à certaines heures pâles de la nuit, avec des problèmes d'hommes, des problèmes de mélancolie* », ou encore : « *A mon avis, papa, c'est une usine ; à mon avis, maman, c'est un paysage* ». Mais Godard inverse aussi la proposition, laissant entendre sourdement que l'homme et la femme, la femme et l'homme ne sont jamais ensemble soit l'usine, soit le paysage.

Godard traite donc du même thème que Bergmann : « *Scènes de la vie conjugale* », mais son traitement est beaucoup plus éclaté. On ne voit pas la femme triomphante du M.L.F., qui a enfin con-

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS - GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet - 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59

Télex : 22126

Je rêve de la paix du monde

quis son autonomie et qui a démontré à l'homme qu'elle pouvait parfaitement s'équilibrer sans lui. On voit encore moins l'homme s'affranchir de tous ces problèmes compliqués de l'humeur féminine. Aucun divorce à l'horizon, aucune liaison plus prometteuse, aucun futur qui chante. C'est la quotidienneté de la vie avec sa dose de solitude que ne brise pas ni la relation sexuelle, ni l'érotisme, ni la masturbation. Le film ne montre que ce qui va ne va pas. C'est tout. La politique joue aussi son rôle en permanence, mais Godard ne laisse nulle part entendre que les bons militants font les bons amants, ni d'ailleurs l'inverse.

Alors, est-ce un film désespéré et désespérant ? A première vision oui, puisque tout se referme dans cette série de monologues parallèles à la Samuel Beckett. Pourtant, je lui trouve une étrange vertu tonique. D'abord, il ne triche pas avec la pauvreté des communications humaines, là où le travail risque d'abêtir et l'amour risque de frustrer. Aucun grand discours sur la révolution, sur la culture, ou sur la sensibilité. Le quotidien fatras des petites phrases qui volètent comme des oiseaux dans une cage invisible. Mais surtout ces mots nous font bouger. Ils nous indiquent que les rêves vont au profond de l'homme, pas tellement dans son inconscient que dans son hyperconscience de la vérité qu'il n'arrive pas à vivre. « *La communication, c'est ce qui bouge ; quand ça ne bouge pas, c'est la pornographie* », dit Godard.

Ce film souvent très cru n'est, à cet égard, absolument pas pornographique. Mille paroles y fourmillent avec mille images pour vous inciter à élever la qualité de l'échange entre l'homme et la femme. Car sans la parole nous sommes des animaux dénaturés, des spectateurs interdits de notre propre vie. C'est merveilleux de voir Godard faire jouer les mots comme des billes qui ricochent et animent. C'est agaçant aussi quand les mots se croisent et se manquent sans cesse. Je pense que Godard ne veut pas aller plus loin aujourd'hui, par peur de dépasser verbalement le réel où nous pataugeons.

Ce film n'est pas destiné au succès, mais à une tâche plus durable : servir d'indice pour une nouvelle génération qui sépare moins la vie privée et la vie politique, disons pour les enfants de Freud et de Mao, après ceux de Marx et de Coca-Cola. Film à re-voir, à ré-entendre, à re-penser, spécialement pour tous ceux qui croient que nous avons moins à vivre et à survivre qu'à re-susciter.

André Dumas

Les feuilles mortes, portées par le vent ont frôlé ma fenêtre.

Mon regard s'évade vers le ciel, un ciel gris où traîne un peu de bleu.

De grands oiseaux aux ailes frileuses passent et repassent.

Le nid des hirondelles s'est brisé et gît dans le sentier.

Il plane dans l'air des senteurs d'éternité.

C'est l'heure où s'annonce la fin des choses, fin d'une journée, fin d'une année. C'est la saison des morts, morts des familles et des patries, mois fait de fleurs altières et d'homélies.

Et je pense à la terre qui fut donnée aux hommes par Dieu.

Las ! quand les hommes ne font pas la guerre aux hommes, ils font comme les lions, la chasse à la gazelle. Leurs mœurs de guerriers s'inscrivent sur les fresques des temples, sur les miniatures des manuscrits, dans les livres, sur les tapisseries de haute lice et de basse lice, sur les émaux, sur les mosaïques et sur des rouleaux de soie.

Je revois cette fresque, en Charente, qui orne une Chapelle de Templiers, un chevalier croisé poursuit un Sarrasin.

Pour moi, il n'est pas de guerre sainte, ni dans le passé, ni dans le présent.

J'ai souvenir aussi d'un très vieux document, c'est la tête d'un Christ taillée dans le bois, un Christ roman au lourd regard.

Tout au long de la route du monde, Christ douloureux, les hommes ont sus-

cité d'affreux massacres, ils ont pleuré sur ton sépulcre avant d'aller à l'assaut du temple et avant de décapiter hommes et femmes.

Ils ont lancé sur des champs de bataille des hommes pauvres d'argent et riches de foi.

C'est l'histoire des siècles. Foi, tu te mues en fanatisme.

Aujourd'hui, sur un fond de sang et de ruines des hommes osent parler de paix !

Je pense à la Danse Macabre du Charnier des Innocents.

La terre est lourde du poids des hommes et novembre a de longs frissons d'horreur.

Je rêve en ce soir de novembre aux paisibles visages des anges, anges purs de Fra Angelico, anges mystiques de Roubliev.

Je pense aux vierges florentines, aux mains dorées, au regard innocent.

Les hommes de ce siècle n'ont pas le temps de penser aux anges, ils font la guerre et brandissent de splendides lauriers sur de froides pierres, les lauriers, fleurs de la victoire des morts sur d'autres morts.

Je rêve à des cohortes d'anges aux paisibles visages affrontant de leurs ailes glorieuses la cohorte des hommes.

Je rêve à la Paix du monde.

Mais parfois j'imagine l'épée flamboyante et tournoyante des Chérubins de Yahvé chassant les hommes de la terre !

Irène Berditchevsky-Jadot

Prière d'annoncer

Rencontre du Centre de formation chrétienne

29-30 novembre 1975 au centre chrétien de Gagnières — Bessèges (Gard)

Sujet : Difficultés et possibilités du témoignage chrétien en 1975, avec le pasteur Pierre Guelfucci.

Programme et inscription : C.F.C. 8, Villa du Parc-Montsouris — 75014 Paris.

CARNET

Le pasteur et Madame Philippe DEVORDET-VIALA, Roland et Isabelle, ont la grande joie de vous annoncer la naissance de

JEAN, DANIEL, PAUL

le 8 octobre 1975

27, chemin des Roches
CH — 1066 Epalinges

CINZANO

tice qui se manifeste partout de nos jours, tout le monde voulant parler de tout. Que la radio et la télévision n'ajoutent pas de nouveaux méfaits à leur palmarès...

OU EST L'IMAGINATION ?

Les années 1920-1930 ont été qualifiées de folles. Comment appeler la période actuelle ? Celle du bruit et de la fureur ? Oui, mais finalement, je la dirai plutôt BLOQUÉE. Les années du blocage. Je n'ose pas aller jusqu'à décadence, ce serait peut-être un tantinet excessif, quoique... Restons-en au blocage. Blocage, parce que, en voulant « tout avaler », on ne digère forcément plus rien, c'est élémentaire. La lune étant décrochée, avons-nous tendance à croire qu'il ne nous reste plus grand-chose à conquérir, plus de « victoires » à remporter ? Quelle erreur ! Les découvertes ne manquent pas pour ceux qui savent lire, regarder, écouter. Pour ce qui est des victoires, les plus belles — les seules valables en fin de compte — ne sont-elles pas celles qu'on remporte sur soi-même, c'est dire qu'elles sont innombrables...

Sommes-nous à ce point à bout de souffle pour nous laisser aller à considérer que tout a été dit, que tout a été fait ? Venant de recevoir le dernier bulletin de l'association *Frères des Hommes*, je lis ce qu'ils ont fait, ce qu'ils font, ce qu'ils s'apprennent à faire encore. Ce sont de jeunes hommes qui ont choisi d'autres combats que le « face à face avec les forces de l'ordre » ou que les bris de vitrines.

Où est l'imagination ? Est-elle dans un donquichottisme quelquefois assez sympathique, mais enfonçant des portes ouvertes depuis des décennies ? Est-elle chez nos « casseurs » de service se croyant révolutionnaires et courageux alors qu'ils ne sont qu'un peu voyous ? N'est-elle pas plutôt chez ces *Frères des Hommes* et chez d'autres, chez tous ceux qui, sans bruit ni fureur, ont décidé que la façon la plus efficace de servir l'homme était de l'aider là où il vit. Eux donc, au moins, ne sont pas bloqués !

Etre révolutionnaire aujourd'hui, c'est peut-être tout le contraire de ce que l'on entend généralement par là : c'est vraisemblablement — c'est sûrement — rechercher les causes profondes de tel ou tel mal et tenter calmement d'y porter remède plutôt que de s'agiter et gesticuler INUTILEMENT.

FEUILLES D'AUTOMNE...

En ces jours gris et pluvieux de la mi-octobre, j'ai envie de me procurer un nouveau *bon* livre. Une envie ressemblant fort à un besoin. Mais, comme l'héroïne de la vieille chanson (1), je ne sais lequel prendre.

Il y a le dernier Malraux paru, bien sûr. Et puis, je pourrais acheter au hasard l'un des vingt-cinq romans « présélectionnés » pour l'attribution du prochain Prix Goncourt, un de ces romans tombant en septembre et octobre comme autant de feuilles d'automne : mais j'hésite... et je me méfie. Pareillement à Jean Guéhenno (2), je souhaite que parmi eux, « il y ait au moins deux ou trois vrais livres, des livres de toujours, des livres de la solitude, et qu'ils trouvent de vrais lecteurs qui ne se soucient pas de la mode ». Mais qui m'indiquera ces deux ou trois perles rares ? Les jurys de novembre et décembre ? Je n'ai pas très confiance...

Oui, il y aura Malraux, sûrement. Et qui ?

UN HOMME TOUT SIMPLEMENT

En attendant, je crois que je vais lire le *Jacques Brel* de Jean Clouzot (3) acheté depuis quatre ou cinq ans. Parce que je me souviens qu'il y a tout juste vingt années, un jeune auteur-compositeur-interprète, arrivé de Bruxelles, venait nous offrir ses premières chansons et, tout de suite, nous sûmes qu'il se passait quelque chose. A l'époque, il y avait pourtant déjà du beau monde embarqué sur le navire : à la suite des Trénet, Leclerc et autres, Brassens, Ferré, Aznavour, Bécud, Jacques Brel, en deux ou trois ans, devait nous convaincre qu'il manquait alors un homme à l'équipage. Il fallait le faire. Bien peu, depuis, se sont hissés à ce niveau dans la qualité. A la chanson d'expression française, ce Brabançon apporta une facette supplémentaire : les œuvres de Brel, en effet, ressemblent, pour la plupart, à de véritables *tableaux* (l'atavisme de la peinture flamande ?).

Depuis 1967 Brel se tait. Aujourd'hui, la rumeur publique nous apprend qu'il s'est embarqué sur un autre bateau : un vrai et au large. A-t-il voulu fuir un vedettariat devenu pour lui trop écrasant ? D'ailleurs, ne cherchons pas tellement d'explication. Respectons son silence comme on doit le faire d'un ami. Finalement, ses raisons ne nous regardent pas. A la fois force et faiblesse de la nature, l'homme est vulnérable et c'est très bien ainsi. Jacques Brel est un homme tout simplement et doit être regardé comme tel. Ni plus, ni moins. Et quoi qu'il ait décidé, quoi qu'il arrive, merci à lui de nous avoir écrit quelques-unes des plus belles, des meilleures chansons d'aujourd'hui et des plus fortes de toutes les époques. (*Il nous faut regarder, Grand Jacques, Je ne sais pas, La Fanette, Le moribond, Le plat pays, On n'oublie rien*, etc.)

Charlie Massalve
16 octobre 1975

(1) *Aux marches du palais*.

(2) *Le Figaro*, 2-10-75.

(3) Pierre Seghers, édit., Collect. « Poètes d'aujourd'hui », No 119.

LE DROIT A L'INFORMATION

Je suis de ceux qui ont toujours pensé que la radio et la télévision étaient des armes à double tranchant. Plus particulièrement dans le domaine de l'information. Jamais l'homme ne fut plus rapidement et plus abondamment informé ; quant à l'être toujours *mieux*, précisément, j'en doute. Certes, il existe quelques émissions spéciales qui sont excellentes et, à ce titre, je dis que radio et télévision font du bon travail. Mais c'est surtout au cours des journaux tant parlés que télévisés — aux heures de « grande écoute » — que les choses se gâtent, que l'on peut remarquer des carences... et des complaisances que je qualifierai carrément de néfastes.

Sérieusement, croit-on avoir *informé* correctement le public lorsque, une nouvelle diffusée, on lui passe immédiatement un « témoin » (qui, le plus souvent, n'apporte strictement rien à « l'affaire ») ? C'est de cette manière que l'on en arrive à faire de la véritable publicité radio-télévisée aux malfaiteurs preneurs d'otages par exemple. A l'appui de cette affirmation, je citerai le journal de 20 h sur TF1 le 19 septembre dernier. Roger Gicquel jurait (?), mais un peu tard (!), qu'ON ne le ferait plus : nous l'espérons bien, Roger Gicquel (et les autres). Mais nous n'y croyons pas trop. Il n'en reste pas moins que ce soir-là, une fois de plus, ON avait fait plaisir à un petit gangster et peut-être (hélas !) à certains téléspectateurs. Lamentable. Au nom du « droit à l'information » dont on nous rebat les oreilles ? Et si l'on parlait un peu de DEVOIRS de l'information ? Et si l'on voulait bien admettre que là, comme ailleurs, les devoirs priment le droit ?

Le journaliste peut accomplir — je préciserai : *doit* accomplir — un travail noble. Et il convient de dire que beaucoup s'y emploient tant dans la presse écrite que dans l'audio-visuel. J'irai même jusqu'à avancer qu'il sied de faire montre de quelque indulgence envers ceux qui travaillent à chaud sur l'information. Jusqu'à un certain point cependant... Que les responsables se gardent d'oublier qu'ils manient un outil pouvant être dangereux. On s'aperçoit déjà que c'est en voulant faire de la vulgarisation à outrance que l'on aboutit à cette culture fac-

Les "Journées" de Sète - 25-26 octobre 1975

Les « Journées du protestantisme libéral » tenues à Sète nous offrent à tous deux chaque année la joie de retrouver de vieux amis, de s'en faire de nouveaux et d'approcher des personnalités que nous ne connaissions jusqu'alors que de réputation.

Tous les éléments étaient réunis pour créer autour de cette rencontre un climat des plus favorables : soleil et température clémente permettant les entretiens récréatifs sur le bord de la plage, organisation méticuleuse nous déchargeant de tout souci, repas soignés nous redonnant les forces nécessaires pour affronter le sujet proposé à notre réflexion « Conviction et Tolérance ».

Par ailleurs, ce thème nous touchait personnellement car étant l'un protestant et l'autre catholique, nous pensions aussi confronter notre attitude l'un vis-à-vis de l'autre à l'enseignement prodigué par les confrenciers.

Nous avons été frappés de constater combien des personnalités aussi différentes que le pasteur Maillot, Madame Labrousse-Goguel et le pasteur Marchal avaient en commun outre des convictions — et à défaut parfois de tolérance (mais au sens où nous l'entendions à tort) — un goût prononcé pour l'humour. Chacun nous apporta le fruit de ses études et de ses réflexions avec une expression personnelle. Et nous n'oublions pas en passant la maîtrise du président de séances, Monsieur Ver, qui opère « magistralement » depuis plusieurs années.

Monsieur le pasteur Marchal, avec son souffle lyrique, sa magie du verbe et ses images porteuses de vie nous permit de mieux connaître Albert Schweitzer autrement que statufié : nous l'avons vu revivre sous nos yeux avec son originalité, la multiplicité de ses dons, sa pensée créatrice et son éternelle jeunesse.

Lors du culte où nous regretterons au passage que les cantiques désuets n'aient

pas emprunté leurs paroles à la richesse des psaumes, le pasteur Marchal en théologien et en poète nous entraîna à réfléchir sur le thème « penser Dieu et penser à Dieu ».

Monsieur le pasteur Maillot nous passionna par sa première étude « Le Dieu pluriel de l'Ancien Testament ». A la fois exégète et conteur, historien et pasteur, il nous initia à ce dualisme du Dieu de l'Ancien Testament :

« EL », divinité créatrice, Dieu arbitraire et tout puissant, Dieu de la LOI à qui l'homme ne peut que se soumettre.

« YHWH », le Dieu au nom imprononçable et sans image mais dont l'attribut essentiel est la fidélité à l'Alliance. Il n'est ni capricieux ni versatile. L'homme est son partenaire, il est responsable de l'alliance et de la création.

Le pasteur Maillot nous fit découvrir la coexistence de ce « EL » et de ce « YHWH » à travers de nombreux textes bibliques et en particulier des psaumes. Il montra d'autre part comment par le phénomène de l'historicisation, des mythes païens furent adaptés à la religion juive puis chrétienne. Il insista sur le fait que Jésus, en dépit des apparences (en particulier dans les miracles) a servi le Dieu de l'Alliance : il aime l'homme plus que les lois.

Dans sa deuxième conférence « Eglise et pluralisme » il nous fit participer à son expérience vécue, à son combat, à sa recherche spirituelle et nous avons été touchés de voir ses réactions intimes, souvent violentes, toujours sincères.

Pour un pluralisme, des conditions sont nécessaires :

- Il doit être considéré comme un moyen et non comme une fin.
- Il ne peut y avoir pluralisme s'il y a soupçon sur la foi des autres.
- Il faut aimer les gens, les paroisses, les Eglises plus que les doctrines.

Le pluralisme doit donc être un courage et il est obligatoirement passionné puisqu'il est la « rencontre des intolérants ». C'est dans cette addition de conflits et de respect que va jaillir une dynamique.

Madame Labrousse-Goguel nous traita en historienne, psychologue et sociologue

d'une part « Conviction » et d'autre part « Tolérance ».

Par sa langue limpide, sa pensée lumineuse, son enthousiasme, son rayonnement, elle sut mettre à la portée de tous un sujet qui pouvait être aride. A partir d'exemples pris dans les XVII^e et XVIII^e siècles qu'elle connaît parfaitement et aussi d'exemples vécus, elle nous montra que la conviction qui n'est pas une simple opinion, est un moteur qui engage à l'action. Elle fit la corrélation entre conviction et fanatisme par le biais de la psychologie et rapprocha aussi la conviction du totalitarisme.

Elle insista sur ce point : la conviction n'est jamais individuelle mais le fait d'un groupement plus ou moins important et l'homme convaincu risque toujours d'être manipulé par tout ce que capte sa faveur et son désintéressement.

Oserons-nous dire qu'elle fut encore plus passionnante sur le sujet « Tolérance » ?

Après avoir opposé tolérance à indifférence, Madame Labrousse-Goguel prit dans l'actualité des exemples pour nous montrer les différentes formes que peut prendre la tolérance et tout ce qu'elle peut sous-entendre (tolérer est souvent être complice) pour arriver à la conclusion que le devoir impérieux est de résister à la bêtise, à l'ignorance, au goût des simplifications, de refuser le manichéisme, de rester vigilant envers les manipulations qui font appel à ce qui est de meilleur en nous, nuancé, modeste et ne pas se croire infaillible. Elle termina en rappelant que « la foi rend méchant, il faut beaucoup d'amour pour la rendre acceptable ».

Ces exposés nous ont emportés dans notre intime conviction que chacun de nous deux n'exerçait pas sur l'autre une pression fanatique ou totalitaire mais alors, ne ferions-nous pas preuve l'un et l'autre et l'un vis-à-vis de l'autre de ce « laxisme » si unanimement dénoncé par nos persuasifs confrenciers ? Le doute s'empare soudain de nos esprits. Nous allons tous les deux ensemble et séparément réfléchir à ce problème et si nous n'arrivons pas à le résoudre, nous nous consolerons par cette parole du pasteur Maillot : « L'humour est le tremplin de l'espérance ».

Christian et Mireille Layec

C.A.R.T. — 30250 SOMMIERES

Maison Emilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul, famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

CORRESPONDANCE

OBÉISSANCE ET MAÎTRISE DE SOI.

J'ai été surpris des propos que tient Henri Friedel dans votre numéro du 13 octobre. La contestation systématique de toute autorité humaine à partir de cas aberrants, qu'il faut bien sûr dénoncer avec vigueur, conduit votre collaborateur à prôner une sorte d'anarchisme qui finit par évacuer une partie de l'Évangile.

Relativiser l'autorité

L'autorité n'appartient qu'à Jésus seul. En d'autres termes il n'y a plus aucune autorité visible ici-bas. Nous ne citerons pas les multiples textes bibliques qui vont dans un sens contraire et dont on a fait parfois, il est vrai, un bien mauvais usage tout au long de l'histoire de la chrétienté.

Mais lorsque l'apôtre Pierre affirme qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, il nous propose une échelle des valeurs : l'autorité suprême appartient à Dieu seul, nul ne peut prétendre être son vicaire, mais il existe aussi une autorité humaine qui dépend de la première, qu'il faut relativiser et non faire disparaître.

Les extrêmes se rejoignent

Une société sans ossature est comme un corps sans squelette. Des structures d'autorité sont nécessaires. Chacun en est responsable. Ne nous considérons pas comme étrangers à la bonne ou à la mauvaise marche des affaires et ne nous replions pas dans un splendide isolement en refusant toute autorité même librement consentie.

« Il ne faut plus rien respecter. Il ne faut plus obéir à personne. Le temps n'est plus de s'embarrasser d'aucune fidélité. » Cette opinion finit par rejoindre paradoxalement celle des tortionnaires de tous les temps. Si ces lignes avaient été écrites il y a un siècle, à un moment de l'histoire sociale où l'autorité humaine avait presque toujours un caractère absolu, elles auraient eu des accents prophétiques. Dans le cadre de notre société très permissive, ne sont-elles pas l'expression inconsciente d'une démagogie ? Pourquoi faut-il donc que les chrétiens soient si souvent à la remorque et non à la pointe de leur temps ?

Lorsqu'on brandit le drapeau noir de la révolte, on sacrifie au culte d'une autre idole dont on risque de devenir le théoricien, comme d'autres l'ont été du droit divin des rois.

Le refus du mépris

Non. Il n'existe pas de sous-humanité : ni au bas de l'échelle sociale ni non plus

en haut. « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés », nous dit l'apôtre Paul, même Hérode et Pilate. Il ne s'agit pas de se compromettre avec l'autorité établie ni de préconiser une nouvelle alliance du trône et de l'autel, il s'agit de refuser le mépris de la personne humaine quelle qu'elle soit. Il y a encore une parcelle de l'Esprit de Dieu même chez l'homme le plus bas tombé, serait-ce un grand de ce monde.

L'auteur de cet article ne risque-t-il pas d'apparaître aux yeux de beaucoup comme un réactionnaire. Je veux dire par là que ses idées sont déterminées par des réactions. Il faut toujours s'efforcer de défendre nos positions avec un minimum d'humour. Il est sans nul doute évident que le chrétien ne doit jamais être pleinement satisfait de l'état actuel des choses puisque rien ici-bas n'est parfait. Comme le rappelait Martin Luther King, cette démarche « s'attaque aux forces du mal plutôt qu'aux personnes qui se trouvent faire le mal ». Cette attitude nécessite une maîtrise de soi qui refuse de se laisser déterminer uniquement par les circonstances extérieures ou par les tendances affectives, de se laisser posséder par ses propres impulsions.

La juste mesure

La rencontre avec autrui suppose le dialogue avec soi-même, mais un chrétien ne se prend pas pour la mesure de toute chose. Il se refuse le droit de détester. Il juge la société où il vit avec la rigueur qui s'impose, mais il n'oublie pas qu'il en est complice. Les choses sont ainsi ramenées à de plus justes proportions qui permettent à la fois le respect de la personne, la relativisation des autorités, des coutumes, des normes et la condamnation énergique des mécanismes d'oppression.

Frustrations

Notre société engendre mélancolie et mécontentement. Les raisons que nous avons de nous plaindre en cette période de récession sont grandes même si nous sommes encore des privilégiés. Chacun d'entre nous attend non une condamnation sans appel de toute autorité humaine mais une réflexion chrétienne sur la nature de cette autorité relative. Personne n'ignore qu'il y a actuellement une crise de l'autorité. On ne pourra pas la résoudre en supprimant la question.

Le pasteur qui ne se sent pas à l'aise dans sa paroisse, le professeur qui est chahuté, l'officier qui n'a pas d'aptitude

pour le commandement, l'avocat sans cause, le syndicaliste qui n'est plus suivi par ses camarades, le cadre de l'industrie qui a l'impression de servir de tampon, le commerçant qui se voit contraint de déposer son bilan, l'exploitant agricole qui ne peut plus vivre avec quelques hectares, ont droit à notre sollicitude et à notre respect, mais ils n'ont pas le droit de systématiser leurs expériences personnelles et de juger la société où ils vivent comme s'ils n'en faisaient pas partie intégrante.

L'humour qui sauve

César, c'est aussi nous et non seulement les autres. Prenons donc quelque distance par rapport à notre « majesté le Moi ».

L'humour n'est pas la politesse du désespoir, c'est la source de la tolérance, la manifestation la plus élevée de nos défenses psychiques, une manière positive de nous comporter à l'égard de notre prochain. Cette forme d'hygiène mentale réclame à la fois un climat de liberté intellectuelle et des qualités de cœur.

Philippe Vassaux



FÉDÉRATION PROTESTANTE : la sexualité

Le Document de la Fédération protestante consacré à la « sexualité », le commentaire de Monsieur le professeur D. von Allmen et la pertinente lettre que Monsieur le pasteur Ducros a adressée au directeur des débats d'une émission télévisée (Évangile et Liberté du 13 octobre) m'amènent à quelques réflexions sur un problème qui est, en effet, très actuel, surtout pour les adolescents d'aujourd'hui. Je ne parle pas des adultes qui, croyant se faire ainsi plus « modernes » ou par flatterie, se posent en « guides » ou en « libérateurs ».

Voici donc quelques idées que je voudrais apporter au débat, répondant ainsi au souhait du professeur von Allmen. Il va de soi que ces idées ne sont nullement des conclusions définitives mais plutôt des aspects importants du problème.

La sexualité comporte une mobilisation d'énergie vitale, une concentration de forces psycho-physiques qui sont en nous à l'état potentiel. Ces forces ont leur origine et se situent à des points, à des niveaux différents de notre être. Elles tendent en principe à former un faisceau, une unité qui correspond à l'unité de notre personne. Encore faut-il que notre personne existe réellement, c'est-à-dire que nous ne soyons pas un simple agrégat de pulsions et de pensées peu cohérentes. Il faut, en d'autres termes, que nous soyons libres. Notre liberté, notre unité ne sont réalisées que s'il y a en nous un

centre directeur apte à relier, à coordonner les diverses manifestations corporelles et mentales, sensibles et spirituelles de notre vie. Ce centre ne peut se trouver au bas de l'échelle biologique. Il doit être assez haut afin de pouvoir commander à l'ensemble. C'est là, d'ailleurs, le principe de la morale.

En langage pratique, ce qui précède pourrait se résumer ainsi : la sexualité extrait des profondeurs de nous-mêmes une quantité d'énergie capable de stimuler les forces supérieures de l'esprit. C'est alors et alors seulement qu'elle mérite le nom d'« Amour » et qu'elle rejoint nos aspirations les plus hautes. Certains mystiques asiatiques ont su précisément tirer profit de ces sources d'énergie que recelle la sexualité pour la diriger vers les sphères élevées de la pensée et de l'éthique. Mais trop souvent ces exercices sont devenus la caricature de ce qu'ils devraient être ! Pour sortir de la crise psychologique que traversent aujourd'hui l'Occident et l'Orient, les chrétiens, spécialement les jeunes, pourraient accomplir une extraordinaire mission de renouveau.

A. Lamarle

LE MEME ARTICLE : paragraphe :
« face au catholicisme »

Je suis surpris que l'on reproche au rédacteur du texte : « d'opérer une notion fermée et statique du catholicisme ». Si la grandeur monolithique de cette Église n'existe plus et que certains prennent des orientations différentes de celles de la hiérarchie, ils n'affirment pas clairement leur désaccord.

Dans ces conditions la masse qui voit les choses de loin ne comprend pas ces contorsions perpétuelles.

Je pense qu'il est plus charitable de bien faire savoir, plutôt que de sembler être initié à ces virtuosités acrobatiques.

Étienne Gallet

RELACHEMENT DE VALEURS FONDAMENTALES

(...)

Il y a chez beaucoup de nos coreligionnaires et non des moindres, un esprit d'anarchie, de confusion, de démission morale, de mauvaise conscience, d'oubli volontaire de nos meilleures traditions historiques et spirituelles qui conduira le protestantisme français à sa perte. Une minorité comme la nôtre disparaîtra, soit en faveur d'un catholicisme soi-disant libéralisé, soit tout simplement en se trouvant ramené à un mouvement sociopolitique grandissant. Il est vrai que tout cela peut paraître ratiocinage d'attardé à ces champions (!?) de l'existence communautaire totale.

(...)

Je viens de relire ce qu'écrivait Jacques Allier à propos de la mort de Coligny (revue de l'histoire du protestantisme français juillet-septembre 1973) et ce que vient de dire André Chamson, par deux fois au Désert, et je me réconforte un peu en pensant que je ne suis pas encore le seul — Dieu merci — à penser que notre rôle n'est pas terminé.

Marc Mundler

INFORMATION ET INTERROGATION

C'est avec plaisir (...) que je parcours les publications d'« Évangile et Liberté ».

De grandes idées, des mouvements, des passions apparaissent actuellement sur des sujets aussi variés que l'exécution de

cinq Espagnols, l'affaire Claustre et la condamnation à mort d'un jeune de dix-sept ans. Qu'y a-t-il de vrai là-dessous ? Les journalistes racontent, des mouvements de masse sont lancés jusque dans la ville de Nîmes où un cortège d'une trentaine de personnes suivait un cercueil en ville...

Personnellement toute cette publicité ne me paraît pas de bon aloi. Qui trompe-t-on ? Qui veut-on tromper ? Pour l'affaire espagnole, je hasarderai une hypothèse. Le niveau de vie en Espagne est plus bas que dans d'autres pays européens. L'industrie asturienne-basque, avec main-d'œuvre à meilleur marché gêne un concurrent. Quoi de mieux pour ce dernier qu'y fomentier des troubles en évoquant « l'autonomisme », la « liberté » ? Des émeutes se produisent avec éventuellement morts et blessés.

L'état chargé de la tranquillité de ses sujets ou citoyens, ou électeurs, fait main basse sur des personnes qu'il estime des agitateurs et les met « hors de cause » en les exécutant. A-t-il ou non le droit ou le devoir de le faire n'est pas dans mon propos ? Par contre, toute action contre cet État, au titre de cette répression, signe un accord ou une subordination au « concurrent » précité. Ce n'est évidemment qu'une hypothèse ; mais le chrétien doit-il l'écraser d'emblée ? Il est tellement plus commode de l'écarter.

La presse se plaint toujours de la « direction » donnée à l'information. Mais le lecteur et l'auditeur ne sont-ils pas en droit de considérer que cette information est parfois contredite par ce qu'ils voient et entendent, surtout s'ils n'ont pas le goût du suicide social. Les évangiles ne paraissent pas correspondre au suicide social. Leur annonce ne devrait pas y conduire, à moins que je n'y aie rien compris, non plus qu'à certains articles, que fort heureusement « Évangile et Liberté » évite d'imprimer.

P. Siben

ONT COLLABORE A CE NUMERO

I. Berditchevsky, directrice d'Enseignement secondaire, Waremmé.
J.-M. Charenzol, pasteur, Charenton.
J. Chauvin, directeur du Centre de recherche et de formation du Nord, Tourcoing.
A. Dumas, doyen de la faculté de théologie de Paris.
H. Friedel, professeur de sciences, Paris.
R. Gavard, fut en dernier lieu pasteur à Metz.
G. Heinz, pasteur Truchtersheim.
Ch. Layec, avocat, Marseille.
M. Layec, ophtalmologiste, Marseille.
L. Makkai, professeur, Hongrie.
Ch. Massalve, homme de lettres, Paris.
Skopos, « Le protestant », Genève.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

la nature et nous

Tout le monde connaît ce que le poète Henri Michaux fait dire à la terre : « Ah ! rien ne va plus depuis que j'ai attrapé des hommes. »

Depuis une vingtaine d'années, nous assistons à des changements rapides de notre univers : les paysages de notre enfance sont devenus méconnaissables, le décor de notre existence est bouleversé, les objets qui nous entourent ne durent pas, il faut les remplacer et toutes ces mutations nous laissent une impression d'insécurité, parfois même d'angoisse.

Nous sommes dans un cycle infernal : il faut travailler pour acheter et consommer, il faut consommer pour maintenir la croissance et... le profit. Pour cela il faut accepter la pollution et le pillage de la nature ainsi que l'exploitation des pays du tiers-monde.

Est-ce que ce monde a encore quelque cohérence ? Que peut-on faire ? Quelle est notre responsabilité ? L'Écriture peut-elle nous être de quelque secours ?



En ouvrant notre Bible, nous trouvons cette affirmation : « Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était très bon ».

Certes, il y a de la bonté dans le monde, des gestes d'amour, d'entraide, de solidarité. Il y a de la beauté et de la joie. Mais aussi que de misères en ce monde où l'on souffre et meurt, où l'on exploite et tue. La belle nature est aussi la nature cruelle où bêtes et hommes s'entre-dévorent. L'auteur du chapitre premier de la Genèse est-il un doux rêveur ? Il écrit après l'Exil et ce qu'il connaît alors en Israël, c'est une grave crise économique, d'énormes difficultés sociales et politiques ainsi que pas mal de racisme... Ce n'est donc pas le moment de perdre confiance. Il faut, plus que jamais, avoir foi en l'homme que Dieu a créé, croire au monde et à l'histoire : dire que ce monde est beau et bon c'est CROIRE qu'il le deviendra.

Le grand problème qui demeure est celui de la relation de l'homme avec son environnement, de sa relation au monde. Faut-il pratiquer une sorte de « naturisme » à la J.-J. Rousseau, revenir à la religion de la Terre-Mère ? Faut-il, au contraire,

exploiter toutes les ressources de la terre en vue d'un profit maximum, au risque d'anéantir ces ressources ?

N'y a-t-il pas une troisième voie ?

La nature est-elle une force redoutable avec laquelle il faut composer ou est-elle humanisable ?

L'être humain n'est pas seulement une partie de la nature, hiérarchiquement placé au sommet de la création. L'homme est projet, c'est-à-dire qu'il a une histoire, un avenir, des espérances, des désirs, mais il peut arriver que son projet se situe au-delà de la sagesse, qu'il déclenche des forces aveugles. Il peut arriver qu'il se fasse illusion sur ce qu'il est capable d'assumer.

A la sortie de l'usine, les matières premières sortent améliorées mais l'homme, lui, sort bien souvent dégradé, épuisé par son travail, altéré souvent dans sa santé.

Ce que l'Écriture nous enseigne c'est la nécessité pour l'homme d'être en relation DROITE avec Dieu, avec lui-même, avec les autres, avec son environnement. Ce qu'elle nous enseigne c'est tout simplement l'intelligence de notre existence. Ce qu'elle nous enseigne c'est la nécessité de défendre la vie et de lutter contre tout ce qui la dégrade.

Mettre en cause la société de consommation, prôner une croissance « zéro » ne suffit pas car cela ne tient pas compte des rapports de production : ainsi les pays du tiers-monde ont servi à la fois de marchés, de productions de matières premières, de productions de main-d'œuvre, tout cela pour le plus grand profit des pays nantis.



En définitive le problème écologique est un problème politique, économique et social et certes, la Bible a quelque chose à nous dire parce que parlant du Dieu créateur elle nous parle aussi de l'homme créature.

Retrouver l'intelligence de notre existence cela signifie revoir notre système de valeurs.

Dans notre monde capitaliste, la valeur suprême c'est l'argent, le succès, le rentable, le profit... Il n'y a guère de place pour les poètes, pour les chercheurs, pour ceux que tenaillent l'inquiétude. On voudrait nous persuader qu'une vie réussie est une vie de succès, de notoriété, de prospérité financière. Toute la Bible s'inscrit en faux contre cette prétention.

« Jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement », dit Paul.

A nous de prendre part à cette lente et difficile mise au monde. A nous de devenir des « poètes », c'est-à-dire non pas comme le croit trop souvent un monde voué au profit, des « rêveurs », mais au sens étymologique du mot des hommes-qui-font-quelque-chose, des gens qui réalisent le rêve, qui actualisent l'espérance, des « réalistes ».



Hommes de l'histoire, hommes de l'avenir par conséquent mais aussi hommes réalistes, hommes poètes, voilà ce à quoi nous appelle l'Écriture — non pas à l'euphorie, à un progressisme sentimental et irréaliste, non pas à un pessimisme stérile, à un regret du passé mais à une existence réaliste dans ce temps qui est le nôtre.

Certes la tâche n'est pas aisée mais elle est notre tâche : rendre actuelle l'affirmation de Genèse 1 : « Dieu vit que tout ce qu'il avait fait était très bon ».

EVANGILE et LIBERTE A LYON

Les Amis Lyonnais d'« Évangile et Liberté » sont heureux de vous inviter à trois conférences qui se tiendront 50, rue Bancel — 69007 Lyon.

- le samedi 29 novembre 1975 à 17 heures :
ÉGLISE ET PLURALISME
par A. Maillot, pasteur à Clermont-Ferrand, traducteur à la Bible œcuménique ;
- le samedi 10 janvier 1976 à 17 heures :
POUR UN HUMANISME CHRÉTIEN,
par Laurent Gagnebin, pasteur au Foyer de l'Ame, Paris, critique littéraire ;
- le samedi 14 février 1976 à 17 heures :
L'HOMME ENTRE LA PUISSANCE ET LA FAIBLESSE
par le Doyen Roger Mehl, professeur d'Éthique à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg.

Renseignements : Pasteur Vassaux, 31, rue St-Lazare — 69007 Lyon. Tél. : 69.34.17

Jacques Chauvin

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL ■ 89e ANNÉE ■ No 21 ■ Lundi 24 novembre 1975

PROTESTANTISME

Simple aspects

par Paul Richardot

« Situation et vocation du protestantisme dans la société française contemporaine ». Quel diagnostic fera l'Assemblée générale du protestantisme sur ce sujet à la fois brûlant et actuel ? Pour notre part, aujourd'hui, nous désirons modestement rappeler quelques données simples.

D'abord, le protestantisme n'est pas un accident de l'histoire. Il est une maturité qui a trouvé expression et vie. Ensuite, à l'encontre de ce que pensent d'aucuns, le protestantisme affirme. En effet, il ne proteste pas contre quelque chose ou contre quelqu'un — ce serait là se définir par opposition et non par soi-même. Il affirme une certitude qu'il ne détient d'aucune tradition, qui ne lui est imposée par aucun organisme mais qu'il reçoit de l'Évangile. A la diète de Spire il s'agissait bien de cette protestation-là, celle qui atteste : elle atteste une foi, des principes et en affirme l'assurance.

Le protestantisme affirme la valeur de l'homme saisi dans son être par le message de Jésus. Il affirme la liberté de l'homme : son jugement est libre de tout et de tous sauf des ordres du Jésus de l'Évangile. Il affirme la spontanéité de la foi, donnée intérieure vivante chaque jour nouvellement recréée dans une tension de tout l'être à l'écoute personnelle du Dieu de Jésus. Cette foi doit être témoinnée.

Ainsi le protestantisme est-il un personnalisme, un libéralisme, un spiritualisme. On va comprendre le sens donné ici à ces termes.

Personnalisme.

De même qu'on ne souffre pas par procuration mais dans sa chair, de même on ne croit que par conviction personnelle. La foi doit atteindre l'homme dans la source de son être. Qu'on relise l'évangile, Jésus cherche toujours le contact personnel avec l'individu. Tout l'Évangile s'inscrit comme une défense passionnée de la personne, comme une affirmation de dignité de la conscience individuelle. Dieu parle à l'homme dans son être intime. Il le renouvelle et lui fait grâce. Alors, l'homme porte le poids d'être responsable de Dieu là où il vit. Charge écrasante s'il ne savait que porter Dieu en soi et pour les autres, c'est en même temps être porté par lui.

Libéralisme.

Il ne s'agit pas ici de définir une doctrine, de démontrer une autorité mais de tracer une route,

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.

Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, R. Hu-
bac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Alors que la copie de ce journal s'achemine vers
l'imprimerie, l'Assemblée générale de la Fédération
protestante de France tient ses dernières séances. Nous
ne préjugeons pas de ce qui sera dit ou fait au cours de
ce rassemblement sans doute fort important à l'heure
actuelle. On le sait, il avait pour thème central :
« Situation et vocation du protestantisme dans la
société française contemporaine ».

Nous reparlerons de cette Assemblée et tiendrons
nos lecteurs au courant.

Toutefois, à une époque de mutation, de recherche,
de déviation il nous paraît capital de tracer dès
aujourd'hui quelques lignes de réflexion. C'est pour-
quoi, certains des articles de ce numéro sont en
relation directe ou indirecte avec le protestantisme.
Faisons cependant remarquer que, à côté d'autres
voix, l'article de M. François Goguel a paru dans un
cahier préparatoire à l'Assemblée générale de la
Fédération protestante de France (numéro spécial du
Centre protestant d'études et de documentation —
juin, août 1975). Il nous a semblé essentiel de le
reproduire maintenant dans nos colonnes tant il
exprime profondément nos sentiments.

Nous ne pouvons manquer de rendre nos lecteurs
très particulièrement attentifs au contenu de la der-
nière page de ce numéro. Il s'agit de l'avenir du
journal. Chacun tiendra, nous en sommes persuadés, à
faire les efforts nécessaires. Encore, pour ce faire,
fallait-il être mis au courant... Ainsi, tout le monde sait
à quoi il est appelé. Passons donc à l'action avec la
certitude de réussir. Que tous soient, ici, remerciés !

« Évangile et Liberté »

Protestantisme

d'exprimer la nécessité d'une liberté. L'homme doit être libre dans sa foi, c'est une exigence évangélique. L'évangile l'atteste : Jésus tend la main, il sollicite l'homme. A l'homme de prendre la responsabilité de ses choix ; Jésus les respecte. L'histoire de la rencontre de Jésus et du jeune riche est à cet égard typique. Face à Jésus, il a librement choisi. L'homme est libre parce que Dieu le respecte. Par suite, cette liberté oblige l'homme au respect de son vis-à-vis.

Spiritualisme.

Ce terme ne signifie aucunement que le protestantisme soit en dehors des réalités quotidiennes. Mais il veut dire que la loi et l'action jaillissent du plus profond de l'être. Si le protestantisme est une religion elle n'est ni d'ordre autoritaire, doctrinal, ecclésiastique ou dogmatique ; elle est d'ordre spirituel : Dieu est esprit. Ce Dieu réclame un culte (un hommage, donc une disponibilité, une méthode, une inspiration) en esprit et en vérité. Ce culte ne se suffit pas à lui-même faute de quoi il ne serait qu'un geste d'auto-satisfaction. Il faut aller plus loin que soi-même sans tomber dans un autre piège : parce qu'il ne doit pas se laisser saisir par le carcan de l'institution, le protestantisme peut et doit être à l'écoute de la société d'aujourd'hui.

Le Centre Socio-Educatif de MIRAMAS (Bouches-du-Rhône) organise, dans le cadre des fêtes du centenaire du médecin de Lambaréné, Prix Nobel de la Paix,

une **Journée Albert Schweitzer**

le 6 décembre 1975

Samedi 6 décembre, à MIRAMAS :

11 h 00 Pose de la première pierre du Centre social « Albert Schweitzer » ZAC du cours de la Rousse.

Allocution du Docteur P. Tristani, Maire.

11 h 30 Exposé de M. Pelissier, Architecte, « Le Centre social Albert Schweitzer dans son contexte urbain ».

12 h 00 Vin d'honneur offert par la municipalité.

15 h 30 Salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville : conférence de M. le pasteur Georges Marchal.

17 h 00 M. Willie Randin, de Lausanne, ancien directeur de l'Hôpital de Lambaréné, « Les aspects humanitaires de l'œuvre d'Albert Schweitzer » et présentation du film « Lambaréné ».

21 h 00 Table ronde « A. Schweitzer contesté » présidée par M. Boulay, Directeur de l'Association culturelle de la ville nouvelle de Fos, avec, notamment, la participation des orateurs précédents.

Dimanche 7 décembre, à SALON-DE-PROVENCE :

Concert d'orgue donné en la Collégiale St-Laurent, en hommage à Albert Schweitzer, par M. Patrice Caire, du Conservatoire de Lyon. Introduction et présentation d'œuvres diverses par M. Georges Marchal. (Entrée libre.)

Tous les lecteurs d'« Évangile et Liberté » sont cordialement invités à ces manifestations. L'entrée est libre pour toutes les conférences et le concert.

Renseignements : M. Eugène Vassaux, Directeur du Centre Socio-Educatif de Miramas, 30, av. Ch.-de-Gaulle, 13140 Miramas. — Tél. : 58.09.94, 58.03.06, 58.02.25. —

Ces trois aspects du protestantisme commandent des attitudes.

Le protestantisme crée des personnalités responsables. Ce sont elles et non l'Église qui ont obligation de témoignage et d'action, qui sont chargées de mission dans la société. Cet ordre provoque chez l'homme une perpétuelle remise en question des choix, des options, des jugements pour une action plus efficace. Cela signifie aussi que l'Église forme des hommes pour les combats politiques, économiques, éthiques, sociaux, culturels mais qu'elle n'est pas appelée à prendre la place des individus. Ce serait alors donner raison à une des catastrophes de notre époque par quoi on aperçoit la faillite des valeurs personnelles dissoutes dans un collectivisme inhumain : c'est la masse qui agit et plus l'homme.

L'homme libre dans sa foi doit accepter la liberté de l'autre. Cela commande le pluralisme en matière religieuse. Il n'y a qu'une seule vérité et autorité : Dieu. La révélation qu'en a donnée Jésus touche les hommes différemment. C'est dans cette différence qu'ils cherchent chacun à en saisir certains aspects. Il ne peut y avoir uniformité d'inspiration ou d'expression que dans le fléchissement de la vie intérieure. Dieu ne fait pas des robots.

Mais ce pluralisme qui porte en lui l'image du respect engendre nécessairement des pluralismes dans les domaines divers : économiques, sociologiques, politiques. Là non plus personne ne détient la vérité, — la vérité unique. Ce serait alors justifier tous les totalitarismes.

L'homme spirituel, chrétien et protestant. Chez lui, la foi et la grâce sont intimement liées. Elles créent un dynamisme aux horizons nouveaux et multiples. Elles suscitent en lui un ordre : annoncer l'Évangile de la grâce en un langage que comprennent les hommes — une grâce donnée sans intermédiaire. C'est sa première mission. D'autre part, à travers les cloisonnements de la société et ses oppositions, loin de s'enfermer sur lui-même, le protestant crée des solidarités de tous ordres et dans tous les domaines. Elles deviennent expressions de sa foi car le spirituel débouche toujours sur le temporel. Dès lors, il prend en charge les affaires du monde auxquelles il insuffle concrètement son inspiration. Tous les problèmes d'hommes sont des problèmes de Dieu. Un des plus criants aujourd'hui se nomme : justice. Elle est ce que les hommes bafouent sur toutes les terres et qui rend irrespirable l'environnement. « Ce que Dieu demande de toi, c'est que tu pratiques la justice. »

Ce qui importe en définitive, c'est moins l'identité du protestantisme que sa vocation. En fait, son identité est conditionnée par sa vocation.

Il est un état d'esprit, une manière de penser, de croire, d'annoncer l'Évangile et de promouvoir une action.

Il veut être parole de Dieu apportée aux hommes par des hommes. Cette parole porte nom, visage et expression : Jésus. Il l'a incarnée. Il est la bonne nouvelle qui ordonne à des hommes libres de leurs choix.

Paul Richardot

la peur

« Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous peur ? »

Redoutable interrogation de Jésus. Qui pourrait y répondre ? On peut difficilement avoir peur sans que les autres s'en aperçoivent, même si l'on fait tout son possible pour dissimuler sa peur. Quant à se cacher à soi-même qu'on a peur... ce serait contrôler les battements de son cœur et le tremblement de ses jambes. Mais savoir que l'on a peur, ce n'est pas savoir pourquoi. Personne ne le fait exprès ! Deux expressions contraires désignent cet événement : « Il prend peur » et « La peur le prend ». C'est la seconde qui est exacte. La peur semble venir du dehors et *s'emparer* de nous, nous priver de notre liberté, nous « posséder ». Elle agit donc comme un démon, et comme eux elle doit être chassée par une force plus grande. Jésus nous dit que cette force peut être la foi.

Ce point de vue n'est guère habituel : on nous dit ordinairement que la peur est vaincue par le « courage », donc par le triomphe de la volonté personnelle, par quelque chose qui ressemble de près à l'orgueil, du style « Non, moi je ne me dégonfle pas ! ». Si Jésus avait eu ce genre de courage il se serait jeté du haut du temple quand Satan l'en défiait et l'on n'en parlerait plus.

On dit aussi que la peur est vaincue par la « raison », par une analyse plus exacte de la situation réelle. On n'aurait peur que de l'inconnu. La science chasserait la peur. Mais en notre siècle les savants ont beaucoup plus peur pour l'avenir du monde que les ignorants ; alors ?

Souvent aussi on élude le problème en contre-attaquant et en disant que c'est la foi, la religion, qui est fille de la peur. C'est vrai de l'idolâtrie, qui voit dans les dieux les sources mêmes de nos peurs. C'est vrai d'un christianisme négatif qui n'aurait que l'Enfer à la bouche (et qui est, heureusement, bien passé de mode !). C'est totalement faux de l'Évangile. Les apôtres ont plus d'une fois cédé à une peur panique des autorités terrestres, mais jamais ils n'ont eu peur de Dieu.

Variante de la critique précédente : la foi proviendrait bien de la peur, mais Jésus aurait raison de dire qu'elle chasse la peur, car il s'agirait d'un système de représentations *illusoires* destiné à faire perdre de vue le jeu naturel des causes et des effets, et notamment le danger réel qui nous menace. La foi serait hallucinatoire. D'où l'importance de la distinction paulinienne entre la foi et la vue. Car là où règne un système de croyances assurées, il n'y a plus la moindre place pour la foi. La foi, celle qui ôte la peur, celle dont on peut avoir « peu » ou « beaucoup », celle qui « transporte les montagnes », est une *attitude intérieure* de dépassement, de risque, d'anticipation sur ce qu'on n'a pas encore saisi et d'excès par rapport à ce qui vous a déjà été donné. C'est un consentement actif à une grâce dont on n'a reçu que les prémisses, c'est, après la première visitation, la pleine confiance dans celles qui vont suivre. C'est une marche vers un rendez-vous avec celui dont on attend tout. Ni défilé triomphal de l'orgueil, ni fuite en avant par peur de Dieu, ni parcours d'un itinéraire connu d'avance.

Mais il est encore cent fois plus contraire à l'Évangile de *faire peur* aux autres que d'*avoir* peur. De même qu'il est cent fois pire de faire pécher les autres que de pécher soi-même. Car celui qui domine autrui par la peur le domine comme une chose ; il renonce à toute communication véritable avec lui. Les aveux obtenus sous la torture sont la

caricature de la conversation. Sans aller jusque là, tout croyant qui, de par son métier, est plus ou moins chargé de faire peur à d'autres (militaire, policier, surveillant, professeur, etc...), devrait à chaque occasion se redemander comment sauver pourtant la relation humaine avec celui qu'il fait trembler. On n'en est pas là...



La Mahatmah Gandhi est surtout connu comme apôtre de la « non-violence », mais il attachait une importance encore plus grande à la « non-peur ». L'histoire montre par mille récits l'extraordinaire puissance de cette absence de peur, là où l'adversaire avait prévu la peur et comptait sur elle. Il en va d'ailleurs exactement de même pour la non-violence, et l'on sait l'embarras des forces de police en face d'une manifestation de rue totalement disciplinée. Les inventeurs de la « provocation » ont parfaitement compris les liens internes qui unissent peur, violence et pouvoir.

En refusant d'avoir peur et de faire peur, un groupe d'hommes de foi cesse de jouer le jeu politique « normal », il s'exclut du système. D'où les persécutions, dont l'objet est de faire disparaître les témoins d'un monde trop « autre », les uns par la mort, les autres par le reniement qui en aura fait des gens comme les autres. Mais quelle dérision ! Car pour dix morts et cent renégats le martyre fait mille nouveaux militants, on voit la foi persécutée soulever réellement la montagne de l'indifférence publique et chasser effectivement les démons de la peur.

Disons-le franchement : le christianisme n'a rien de très spécial à voir dans ce débat. A première vue du moins. Jamais, par exemple, le peuple basque n'aurait ressenti aussi vivement la valeur *vitale* de son identité nationale si les Castillans n'avaient pas tenté de leur en arracher le reniement par la peur et la mort. Il n'est pas jusqu'à des insignifiances telles que les cheveux longs qui ne reçoivent une valeur existentielle du refus que leur oppose la Société. Un homme peut donner sa foi à n'importe quoi, y compris à la pire des absurdités. A elle seule, la foi ne conduit pas à vivre selon l'Esprit et la vérité.

Ce que l'Évangile nous offre, c'est une association difficile, plutôt contre nature, celle de la foi et de l'amour. Quelle tentation pour la foi sans amour, pour la foi des dogmatiques et des fanatiques, que celle de « faire peur » au nom de la vérité trop bien perçue ! Et quelle tentation pour l'amour sans foi, pour l'amour des sceptiques et des positivistes, que celle de n'oser espérer aucun miracle, aucune entorse au règne inexorable des lois naturelles, et de vivre dans la crainte obsessive des erreurs psychologiques envers celui qu'on aime ! Mais si je confesse joyeusement que mon frère que j'aime, et pour autant que je l'aime, est pour moi le messenger de la Grâce, le fondement de l'espérance et la pierre d'attente du Salut, que puis-je encore craindre ? L'ingratitude ? Trop tard : ma joie ne dépend plus de lui. Mes erreurs ? Inlassable est le pardon. Le danger, la mort même ? Je ne suis pas seul, d'autres viendront.

« Celui qui craint n'a pas atteint la perfection dans l'amour, car l'amour parfait exclut la crainte. » (I Jean 4, v. 18)

Henri Friedel

L'évolution de l'Eglise Réformée de France (1938-1975)

par André Gounelle

Sous ce titre vient de paraître un petit livre (1), qui entend faire un rapide historique de l'Eglise Réformée de France (l'E.R.F.) ; il veut surtout montrer les origines et le développement de la crise qui est en train de secouer cette Eglise. Son auteur, M. François Gonin, est actuellement pasteur dans l'Eglise Réformée Évangélique Indépendante (qui est, rappelons-le, l'Eglise formée par ceux qui, en 1938, ont refusé l'Unité par crainte du libéralisme).

A l'origine de la crise actuelle, il y a, pense M. Gonin, une carence doctrinale. L'E.R.F. est née, en 1938, de la fusion de plusieurs Unions d'Eglises qui se mirent d'accord sur une *déclaration de foi*. Il fut alors stipulé qu'adhérer à cette *déclaration* signifiait non pas s'attacher « à la lettre de ses formules », mais au « message de salut qu'elles expriment ». Cette stipulation permit aux libéraux évangéliques d'entrer dans l'E.R.F. : elle préservait, en effet, la liberté de conscience et de jugement de chacun ; elle distinguait la foi et le message évangéliques des formules doctrinales qui sont toujours approximatives et imparfaites. Si, aux yeux des libéraux, cette stipulation qui fait des dogmes une expression et non une définition de la foi, est précieuse et nécessaire, par contre aux yeux des orthodoxes elle est déplorable ; elle rend possible, pensent-ils, toutes les libertés et permet de vider la *déclaration de foi* de son contenu.

Cette carence doctrinale, selon M. Gonin, a été neutralisée dans les débuts de l'E.R.F. par l'influence dominante du néo-calvinisme et du barthisme : l'E.R.F. connut alors de « belles années » sous la présidence des pasteurs M. Boegner et P. Maury. A partir de 1953, avec la présidence de P. Bourguet (sans que M. Bourguet en soit responsable), des signes inquiétants apparaissent. M. Gonin les énumère : le développement administratif de l'Eglise qui aboutit à un semi-épiscopalisme, avec l'augmentation des pouvoirs des présidents de Région et des instances nationales ; une tendance cléricalisée qui conduit à parler d'ordination pastorale, au lieu de consécration ; l'accès de la femme au ministère pastoral, décision suspecte d'hérésie (eh oui Mesdames !) ; les réserves (pourtant bien timides) du Synode national de Valence, en 1962, devant les affirmations trinitaires du Conseil œcuménique.

qui porta Jacques Maury à sa présidence, entre en fonctions au moment des événements de mai. La crise de 1968 fait souffler un vent nouveau sur l'E.R.F. qui semble être dominée par les gauchistes. On assiste à une politisation des mouvements de jeunes et d'adultes, des œuvres d'évangélisation et d'action sociale (Mission populaire, Société puis Commission générale d'Évangélisation, Cimade), des Centres régionaux de Formation, et même de la prédication. Le document *Eglise et Pouvoirs* préconise la révolution, tandis que les rapports Keller et Delteil marquent le début d'une attaque contre les paroisses classiques. De nombreux pasteurs quittent le ministère, et les fidèles désorientés ou rebutés s'éloignent de l'Eglise. M. Gonin ne pense cependant pas que tout soit perdu. Il croit en un renouveau dont il discerne certains signes : la remontée du calvinisme strict, l'ouverture d'une Faculté de Théologie à Aix, l'apparition de mouvements comme EPEE et ANCRE qui défendent les positions de l'orthodoxie traditionnelle.

Cette étude de M. Gonin, qui, il faut lui en savoir gré, est modérée et nuancée, n'est pas fautive dans ses grandes lignes ; elle mentionne des faits authentiques, encore que certains détails seraient parfois à discuter ; la crise qu'elle décrit n'est

Suite page 6 →

Cadeau à l'occasion de Noël

Le pasteur Émile Bres, auteur d'un recueil de poèmes intitulé *Regards et Joies*, artistiquement illustré par son fils Péguy Bres, nous signale que la seconde édition de son recueil vient de sortir de presse. Le prix de l'exemplaire est de 20 F, mais pour toute paroisse lui faisant une commande de dix exemplaires au moins, le prix sera de 16 F seulement, plus les frais de port.

Le recueil comprend soixante-quatre poèmes répartis en neuf chapitres dont le dernier composé uniquement de poèmes religieux.

Adressez vos commandes à : pasteur E. Bres, 14 ch. de la Caroline, 1213 Petit-Lancy-Genève.

que trop réelle. Sur quelques points les positions de M. Gonin ne sont pas très éloignées des nôtres : ainsi, sans accorder beaucoup d'importance aux mots, nous n'aimons guère celui d'ordination ; « *Évangile et Liberté* » s'en est souvent pris à l'autoritarisme ecclésiastique (des amis ont d'ailleurs vivement protesté, disant que les responsables d'Église ont aujourd'hui besoin d'être aidés et non d'être contestés, qu'il ne faut pas toujours tirer sur le pianiste qui fait ce qu'il peut dans des conditions difficiles) ; nous sommes, également, très réticents devant la politisation excessive et partisane de certains secteurs de l'Église (encore qu'ignorer totalement la politique nous semble une mauvaise attitude). Cependant, malgré ces convergences, ce livre appelle, de notre point de vue, cinq réserves majeures qui portent aussi bien sur la présentation que sur l'appréciation des faits :

1. A mon sens, la formule d'adhésion à la *déclaration de foi* de 1938 est mal comprise. Elle n'est pas une concession diplomatique qui permettrait de concilier la chèvre et le chou, et de penser n'importe quoi. Elle a un sens théologique et spirituel positif : elle marque la distance entre la réalité de Dieu et son expression doctrinale, entre le message évangélique et ses traductions humaines. Elle rappelle que nous ne sommes pas propriétaires de la Vérité, que celle-ci dépasse notre entendement et nos formulations.

2. Je ne crois pas que ce soit une carence doctrinale qui ait entraîné la crise actuelle. J'y verrais plutôt une réaction, certes outrancière, contre le doctrinarisme exagéré de l'époque précédente. Les signes de renouveau que cite M. Gonin me semblent être une réaction à la réaction. Ce qui m'attriste et m'inquiète : le protestantisme est-il éternellement condamné à passer d'un excès à un autre ? Va-t-il s'équilibrer entre les intolérances de la gauche et celles de la droite, ou va-t-il continuer à osciller de l'une à l'autre jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

3. Les analyses de M. Gonin me semblent unilatérales. Elles attirent l'attention sur certains faits en les isolant de leur contexte, et sans mentionner ce qui s'est passé d'autre. Ainsi consacrer deux pages sur les 64 que comprend cet opuscule à l'incident mineur qu'est le vol, en mai 1968, du fichier des abonnés du *Christianisme au XXe siècle*, c'est lui accorder une importance qu'il n'a pas eue dans la vie de l'E.R.F. Du travail des Synodes pendant près de 20 ans, il n'est retenu que quelques points ; le reste existe aussi. Un

recentrement s'opère actuellement : les sessions de 1975 du Synode national ont fermement refusé, sur le plan théologique et éthique, les extrémismes de quelque bord qu'ils soient ; pourquoi ne pas le dire ? Je sais bien que M. Gonin précise qu'il veut analyser la crise de l'E.R.F., et non ce qui y va bien. Mais, ce faisant, ne fausse-t-il pas les perspectives ?

4. J'aurais aimé que M. Gonin donne un peu plus la parole à ceux qu'il combat, qu'il ne se contente pas de citer des faits, mais qu'il expose les raisons, les réflexions qui ont conduit certains à prendre ces positions qu'il condamne. Il manque ici un élément important de compréhension. Ce sont les idées qui éclairent les faits, et leur donnent un sens.

5. Enfin, à plusieurs reprises, on trouve des simplifications hâtives, voire des erreurs. Par exemple, Bultmann est accusé (p. 16) d'éliminer la transcendance de Dieu, ce qui est un énorme contre-sens, aussi gros que si l'on écrivait que Léon Blum était fascisant ! Il est vrai qu'il s'agit d'une citation, et non d'une phrase de M. Gonin lui-même. Ailleurs, il est écrit que c'est à partir d'une exégèse bultmannienne que le rapport Delteil préconise l'engagement politique de l'Église ; ce qui est assez piquant quand on sait que Bultmann est l'adversaire résolu d'un tel engagement (voir *Foi et Compréhension*, t. II, pp. 221 à 228). A la page 55, M. Gonin signale un renouveau du libéralisme qui, dit-il, fait « cause commune avec les partisans de la *nouvelle théologie* ». La *nouvelle théologie* est une formule qui ne veut strictement rien dire : il n'existe pas une nouvelle théologie, mais des courants théologiques actuels qui ont tous un enracinement historique. Entre le christianisme politique ou révolutionnaire, la morale dite de situation, les courants de la mort de Dieu, la contestation radicale de la vie paroissiale et le symbolo-fidéisme, il n'y a pas grand chose de commun ; de même l'exégèse critique n'est pas le rejet ou le mépris de la Bible, et le libéralisme évangélique n'est ni un rationalisme ni un sentimentalisme. Mais tout confondre, tout ranger sous l'étiquette « nouvelle théologie » permet, selon le principe bien connu de l'amalgame, de condamner les uns pour les positions ou les pratiques des autres, et de tout rejeter en bloc. Inversement, on dira très facilement : « vous êtes attachés aux formes classiques de la vie ecclésiale, la politisation de l'Église vous met mal à l'aise, alors vous êtes des nôtres ». Ce procédé qui est employé avec un succès indéniable par certains orthodoxes, ne me paraît pas très honnête. On ne peut pas ramener le débat actuel à l'affrontement entre deux camps : les choses sont beaucoup plus complexes. Certes M. Gonin ne va pas aussi loin, il se garde de pratiquer des amalgames aussi gros que ceux que je viens de dénoncer. Néanmoins, il a trop tendance à rapprocher ce qui est dissemblable.

Eglise Réformée d'Alsace-Lorraine

Vacance d'un poste pastoral

Le pasteur Ph. Ed. Wagner envisageant de prendre sa retraite le 1er septembre 1976, l'un des postes pastoraux de la paroisse de Strasbourg-Bouclier est déclaré vacant à compter de cette date.

Les candidatures peuvent être adressées jusqu'au 1er décembre 1975 au pasteur A. Schmidt, président du Consistoire (Cosswiller, 67310 Wasselonne).

Les demandes de renseignements concernant la paroisse et le cahier des charges de ce poste pastoral doivent être adressées au pasteur Guy de Dadelsen (2, rue du Bouclier, 67000 Strasbourg).

La connaissance de la langue allemande est nécessaire.

Je viens de dire mes désaccords qui sont profonds. J'ajoute qu'ailleurs je me suis senti en communion avec M. Gonin : quand il exprime sa reconnaissance pour « la vie cachée de l'Église » que l'on découvre dans le ministère pastoral ; quand il souhaite « mêler un peu de tendresse » à la critique des textes et des faits, et surtout quand il fait confiance en Dieu pour l'avenir de l'Église.

André-Gounelle

(1) François Gonin, *L'Évolution de l'Église Réformée de France* (1938-1975), 1 vol. 18/11, 5, 64 pages, Édition La Pensée Universitaire, Aix-en-Provence. Chez l'auteur, 7, rue de la Glacière, Aix-en-Provence. 10 F.

LES EXIGENCES DE L'UNITÉ

On sait que la Vème assemblée mondiale du Conseil œcuménique des Églises se tiendra fin novembre-début décembre à Nairobi. Georges Richard-Molard en a indiqué le cadre et les motifs dans un article paru dans « Évangile et Liberté » du 13 octobre dernier.

Pour contribuer à la préparation de cette Assemblée et pour mieux informer nos lecteurs, voici aujourd'hui un article de Georges Appia. Il essaie de cerner quelques aspects de l'unité.

Les connaître supposerait qu'on soit au clair sur l'origine, la définition et le but de l'unité. Dans la perspective de Nairobi, le simple réalisme montre que ces questions théoriquement élucidées sont sans cesse à reprendre. Le chemin parcouru depuis vingt ans autorise à demander : Vers quelle unité visible allons-nous ?

Comme faisant partie « des choses qu'on espère » elle relève d'une « ferme assurance » (Héb. 11). Il est pourtant exclu de la décrire. Elle est déjà — et elle sera demain — don, découverte, émerveillement. Il faut donc accepter cette tension dialectique : parce que l'unité est objet de foi, motif de prière, réalité espérée, les chrétiens s'attendent à elle les mains vides, dans la disponibilité ; mais parce qu'elle est invitation, appel de Dieu, obéissance de l'homme, rien d'étonnant qu'à son propos soient prononcés des mots tels que : progrès, échecs, déception, impatience, programme, prospective.

En résumé, le labeur international au niveau des organismes mondiaux, celui des groupes œcuméniques, comme le chemin de réconciliation et de témoignage de simples communautés locales impliquent planification, ordre du jour, etc... Mais simultanément une « représentation » de l'unité nous est interdite. Nous croyons à sa visibilité, nous nous refusons à en tracer la silhouette.

L'accord sur ce qui précède implique un regard renouvelé, une démarche d'humilité, une possibilité d'accueil même de ce qu'à priori nous aurions tendance à refuser.

Plus précisément il nous est demandé aujourd'hui d'accepter l'existence de voies différentes et simultanées allant vers l'unité. Or ceci n'est pas naturel, même aux vieux pionniers. Et c'est une banalité de rappeler que ces dix dernières années ont vu surgir de nouvelles formes d'œcuménisme parfois très sévères pour ce qui déjà paraissait traditionnel. Mentionnons l'œcuménisme séculier à forte incidence socio-politique, l'œcuménisme du « vivre ensemble », récusant aisément les règles disciplinaires, l'œcuménisme pratique vécu dans les milieux charismatiques, etc... sans oublier le rôle moteur que jouent de plus en plus les groupes de foyers mixtes dans certains pays, leur dynamisme, le caractère déterminant de leurs initiatives (baptême, eucharistie, catéchèse commune...), impensable il y a dix ans. Signalons aussi l'importance croissante des courants transconfessionnels comme les théologies de la libération et de la révolution qui se développent en Amérique latine et en Afrique.

Extraordinaire bouillonnement qui intervient au moment précis où d'aucuns affirment que l'unité n'intéresse plus, que l'œcuménisme est dépassé. Rien d'étonnant que ce surgissement imprévu et parfois contestataire à l'égard des appareils ait

provoqué ces cinq dernières années des prises de position exclusives et quasi-manichéennes. Or celles-ci nous sont précisément interdites puisque nous ne pouvons dire positivement, ce que sera l'unité, mais seulement négativement ce qu'elle ne doit pas être ; car il ne faut pas se lasser de dénoncer les mauvaises motivations de la recherche d'unité.

L'unité ne devra pas être pour le christianisme un moyen de se trouver mieux armé pour lutter contre « les ennemis de la religion ».

Elle ne débouchera pas sur une « Grande Église » autoritaire et triomphale, rigoureusement unifiée dans ses structures (celle-ci ressemblerait plus à la grande Babylone qu'à l'Épouse du Christ).

Elle ne nous entraînera pas plus à brader l'héritage spirituel et ecclésial que nos anciens nous ont transmis, souvent au travers de grandes souffrances, qu'à rester farouchement cramponnés à telle tradition déterminée relevant d'un immobilisme idolâtre et peureux, contredisant le commandement d'amour.

Elle ne sera en tout cas pas la réalisation de ce modèle unique d'unité ecclésiale que chacun de nous porte inconsciemment en lui-même et qui commande ses options, souvent de façon plus contraignante que la fidélité à la Révélation et l'écoute de ce que l'Esprit dit à l'Église. Car la réponse même que nous voulons donner à l'ordre du Christ implique que nous consentions à « marcher ensemble », que nous reconnaissons les signes qui nous sont donnés : l'Esprit de Dieu est à l'œuvre par des voies que nous n'aurions pas imaginées, mais que lui-même a choisies, dans l'action et le témoignage de frères chrétiens avec lesquels naturellement nous n'aurions guère de points communs.

Quant à l'unité de l'humanité que nous ne pouvons évacuer de notre espérance, nous devons refuser qu'elle devienne une sorte de solution de rechange à l'unité de l'Église. Plus précisément nous devons être résolument et évangéliquement non-conformistes devant les pressions culturelles et socio-politiques qui pèsent sur l'Église ; mais en même temps passionnément attentifs au désarroi des hommes, à leur espérance de justice et de liberté.

Le plus grand service que nous puissions rendre au monde où Dieu nous a placés, c'est d'y édifier une Église fidèle à son Seigneur, c'est-à-dire doublement servante, de Dieu et des hommes.

N'est-il pas en définitive secondaire que nous n'ayons pas devant les yeux le « modèle » d'unité auquel nous aurions pour mission de nous conformer, si à travers le monde se généralise ce qu'on peut observer de plus en plus souvent : des croyants, cessant de tout focaliser sur les antiques contentieux doctrinaux, parviennent ensemble à « dire Jésus-Christ » à leurs contemporains, à témoigner par leurs actes de l'amour qui brûle en eux, à dresser humblement l'image d'une communauté fraternelle sans exclusive ?

Georges Appia

A mes yeux, la vocation du protestantisme français, « compte tenu de son héritage et des défis d'aujourd'hui », est évidemment d'ordre essentiellement religieux. Dans une société dont un nombre croissant de membres paraissent croire qu'il n'existe pas d'autres réalités que d'ordre matériel, celles qui sont accessibles à la connaissance par les sens, il lui appartient de rappeler sans trêve à tous ceux qui se réclament de lui, et de témoigner devant les autres, qu'au-delà du monde visible des choses, il existe une réalité de l'esprit, un monde invisible, celui de Dieu, et que l'homme peut connaître cette réalité, entrer en contact avec ce monde, s'il adopte une attitude religieuse. Il lui appartient de proclamer et de témoigner que seule cette réalité de l'esprit, cette réalité de Dieu, est susceptible de répondre à certaines des aspirations les plus profondes de l'homme.

Comme toutes les Églises, les Églises protestantes françaises me paraissent donc avoir pour vocation fondamentale, à vrai dire pour seule raison d'être, de constituer le relais par lequel est permise ou facilitée pour l'homme la prise de conscience de la réalité du monde invisible de l'esprit, du monde dans lequel règne Dieu. D'être en somme l'intermédiaire grâce auquel, rendue durable, cette prise de conscience peut donner un sens à la vie personnelle de chaque homme.

Bien que dépourvu de la formation théologique et philosophique qui me permettrait d'exposer de façon satisfaisante comment se fondent à cet égard mes convictions, il me faut tenter d'en expliquer la substance.

Dans sa contribution à l'ouvrage sur le Protestantisme publié il y a une trentaine d'années dans une collection que dirigeait Daniel-Rops, mon père, le doyen Maurice Goguel, a employé cette formule que je puis totalement reprendre à mon compte : « Je me sens plus religieux que chrétien, plus chrétien que protestant, plus protestant que luthérien ».

Plus religieux que chrétien : cette affirmation, qui peut paraître quelque peu sacrilège, signifie que l'on ne revendique pas pour les Églises chrétiennes le monopole de la fonction de relais entre Dieu et les hommes, même si l'on sait que, pour soi, c'est le seul possible. Il m'est arrivé de le ressentir personnellement de façon très profonde en assistant en 1945, juste après la libération de l'oflag où j'étais prisonnier, à l'office célébré par un de mes camarades israéliens au cours d'un service interconfessionnel d'action de grâces.

Mais je ne doute pas que d'autres religions — bouddhisme, hindouisme, Islam — permettent elles aussi à d'autres hommes que ceux d'Occident de prendre conscience de la réalité du monde invisible de l'esprit, donc, tout autrement que nous, d'entrer en contact avec Dieu.

C'est dire que les formulations dogmatiques et les actes

rituels (par exemple celui de la Sainte Cène) n'ont pour moi qu'une valeur et qu'une signification toutes relatives. Ils sont des signes, ils sont plus exactement des moyens (certes nécessaires ou utiles pour les uns, mais qui peuvent être inutiles ou dangereux pour d'autres) destinés à tenter l'approche d'une expression de l'inexprimable. Il existe des êtres, réfractaires à ces dogmes ou à ces rites, pour lesquels la réalité du monde invisible de l'esprit, c'est-à-dire l'existence réelle de Dieu, se ressent, mais ne peut pas s'exprimer.

Je pense en somme qu'aucune Église et aucun homme n'est capable de traduire la réalité spirituelle de façon pleinement satisfaisante dans un langage humain, parce que cette réalité transcende radicalement le monde visible par lequel sont déterminées et limitées nos facultés d'expression. Mais il est possible, et c'est le devoir fondamental des Églises, de faire pressentir cette réalité, d'en permettre l'approche, d'aider les hommes à en prendre personnellement conscience, de façon durable : toute expression dogmatique qui remplit ce rôle, tout rite qui soutient les hommes dans leur quête de Dieu, est par là même à mes yeux légitime. C'est en ce sens que je me sens profondément « libéral », aucune formulation dogmatique ne me paraissant en elle-même ni satisfaisante, ni non plus condamnable, sauf bien entendu si elle en venait à être prise pour un absolu, alors que sa seule justification est d'être un moyen, en facilitant pour certains l'approche de la réalité du monde invisible, l'approche de Dieu.

J'ajoute qu'en raison de la diversité des mentalités humaines, selon les pays et selon les époques (ou, dans un même pays et à une même époque, selon les tempéraments intellectuels et affectifs), il me paraît naturel et sain que les formulations dogmatiques soient elles-mêmes diverses : « il y a plusieurs demeures dans la maison du Père ».

Plus chrétien que protestant : cela veut dire qu'à l'intérieur du monde religieux, ma qualité d'Européen et d'Occidental, héritier de vingt siècles, d'une tradition chrétienne d'ailleurs multiforme, me conduit à ressentir le fait que, pour l'homme que je suis, enraciné dans une certaine culture, seule la fidélité au message de l'Évangile de Jésus-Christ peut m'aider à accéder à la conscience de la réalité du monde invisible de l'esprit, à entrer en contact avec Dieu. Ce qui implique évidemment que, tout en reconnaissant pour d'autres hommes, autrement conditionnés que je ne le suis, la validité d'une recherche de cette prise de conscience dans des religions non chrétiennes, j'éprouve le sentiment d'une proximité particulière, et non d'une rivalité envers les Églises chrétiennes autres que la mienne.

Plus protestant que luthérien (pour mon père) ou que réformé (pour moi), cela a le même sens : un lien privilégié, sans doute, avec l'Église qui est la mienne, mais sans le moindre esprit d'exclusion envers les autres Églises de la Réforme.

Il fut un temps où j'aurais exprimé l'idée que ces Églises de la Réforme ont pour vocation propre d'assister dans leur prise de conscience religieuse ceux que des raisons d'ordre intellectuel empêchent d'accepter la complexe construction dogmatique élaborée au fil des siècles par l'Église Romaine ; ceux que celle-ci ne peut donc pas aider à entrer en contact avec Dieu, parce qu'à leur égard elle n'est pas un relais, un

Le poste de premier pasteur de l'Église protestante de Liège (Belgique) sera vacant à dater du 1er septembre 1976.

Les offres de candidatures seront reçues avec reconnaissance par le secrétaire du Conseil :

J.-C. Donnay — Quai Saint-Léonard, 20 B-4000 Liège.

par François Goguel

intermédiaire efficace, le courant entre eux et Dieu ne pouvant pas passer par elle.

Aujourd'hui, compte tenu de la crise actuelle du catholicisme, j'en suis venu à considérer que, dans son intention de « s'adapter » au monde moderne, l'Église Romaine s'expose au risque mortel de perdre le sens de sa vocation proprement religieuse et, au nom de l'aggiornamento, de se séculariser au point de ne plus apparaître à nos contemporains que comme une sorte de groupe de pression — ou d'expression — dans les domaines économique, politique et social, avant tout préoccupé de ne pas paraître en retard par rapport à la dernière mode intellectuelle, qu'il s'agisse de la psychanalyse, du marxisme ou du structuralisme. Un évêque me confiait tout récemment l'inquiétude qu'il avait ressentie en prenant connaissance du relevé des « prises de position » de l'épiscopat français depuis un an : une par semaine en moyenne (et cette multiplicité leur fait perdre toute portée), en très grande majorité à propos de problèmes qui n'ont en eux-mêmes rien de religieux.

Comment pourrais-je taire ici la profonde inquiétude que j'éprouve en constatant que, de par l'objet de la plupart des interventions publiques, sinon des Églises de la Réforme, au moins de la Fédération protestante, depuis quelques années (qu'il s'agisse du document Église et Pouvoirs, de la condamnation de la politique française de défense, du service national ou de l'objection de conscience) le protestantisme doit apparaître aujourd'hui à la plupart de nos compatriotes moins comme une Église avant tout préoccupée de montrer aux hommes le chemin, qui par l'Évangile de Jésus-Christ, peut les conduire à Dieu, que comme une sorte de succédané de la Ligue des Droits de l'Homme ? Cette dernière est certes un organisme digne de considération et de respect, dans l'ordre où elle se place, mais elle ne prétend pas être une Église, elle ne relève pas de l'ordre qui devrait être celui des Églises ; à se confondre avec elle, je crains que celles-ci ne fassent que démontrer qu'elles ont perdu conscience de leur spécificité, « si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? ».

Voilà pourquoi je pense que la vocation fondamentale du protestantisme français doit être, aujourd'hui, plus que jamais, de s'affirmer sur le plan religieux, de témoigner de la réalité du monde inexprimable de l'esprit, de témoigner en somme de l'existence — et non de la mort — de Dieu, et de la faculté donnée à l'homme d'entrer en contact avec Lui, grâce à l'Évangile de Jésus-Christ. Ce qui signifie qu'il est contraire à cette vocation, sous prétexte d'adaptation aux particularités de notre époque, de transférer l'effort essentiel de l'action et des affirmations du protestantisme en direction du temporel, qu'il soit politique, social, économique ou intellectuel, domaines dans lesquels, s'il est légitime qu'une Église enseigne certaines fins à ceux qui se réclament d'elle, elle ne possède aucune compétence quant aux moyens d'atteindre ces fins (sauf à condamner ceux qui sont intrinsèquement mauvais, comme la ségrégation raciale ou la guerre d'agression).

Entraîné par le vertige d'immenses transformations d'ordre matériel et d'un mouvement d'idées aussi bouillonnant que fragile vers la tentation de croire que rien n'existe en dehors de cet ordre ou de ces idées changeantes, le monde moderne, bien des signes le montrent, souffre de cette conviction qui paraît s'imposer à lui. Il aspire à autre chose.

La vocation de toute Église est de répondre à cette aspiration, de dire aux hommes d'aujourd'hui, de leur montrer par son témoignage qu'il existe une autre réalité, bien supérieure à celle du monde visible, celle de Dieu, avec laquelle l'homme peut entrer en contact, qu'en ignorant ou en refusant ce contact, l'homme se détourne de ce qui lui serait nécessaire pour être pleinement homme ; qu'en niant ou en négligeant le monde invisible de l'esprit il prive de toute signification le monde visible des choses sensibles, ce monde qui, ordonné à Dieu, pourrait cependant reprendre tout son sens.

Selon moi, la vocation du protestantisme français, aujourd'hui, comporte d'abord un devoir envers ceux qui, le plus souvent pour des raisons circonstancielles (mais respectables) de tradition familiale, parfois aussi par un choix personnel, se réclament de lui : le devoir de leur rappeler clairement qu'au delà de toutes les différences qui peuvent les séparer ou les opposer dans leurs options temporelles, ils sont unis par quelque chose de beaucoup plus profond, la certitude qu'au delà du monde visible, et donnant à celui-ci le sens dont par lui-même il est privé (qu'il dépende du « hasard » ou de la « nécessité »), il existe un monde invisible de l'esprit, par lequel leur vie reçoit une signification, et qu'il n'y a rien de plus important pour eux que de toujours se sentir frères en Dieu. Comment nos Églises pourraient-elles remplir ce devoir si elles-mêmes, comme il semble trop souvent qu'elles ont aujourd'hui tendance à le faire, prenaient parti pour certaines options temporelles (relevant de l'ordre ambigu des moyens, et non de l'ordre absolu des fins), contre d'autres ?

Le protestantisme français a également un devoir envers les autres Églises chrétiennes : celui de leur montrer par son exemple que ce n'est pas en se désacralisant, et en cherchant à se modeler sur le monde visible, qu'une Église répond à sa vocation, et que rien ne condamne aujourd'hui les Églises à cette démission, à ce véritable reniement de leur seule raison d'être. Ce devoir me paraît, je le répète, particulièrement important et actuel envers l'Église Romaine au moment où un certain allègement dogmatique et rituel, sans doute à la fois trop tardif et trop massif, risque de l'entraîner bien au delà de ce qui était son objet, cela sans doute à cause de la relation beaucoup trop stricte et trop précise que cette Église a toujours établie entre le dogme et la réalité spirituelle que celui-ci tente d'exprimer. Le catholicisme français, j'ai beaucoup de raisons d'en être convaincu, serait aujourd'hui particulièrement sensible à l'exemple d'un protestantisme qui retrouverait pleinement le sens de la spécificité du religieux et de l'affirmation proprement spirituelle.

Enfin, notre protestantisme a un devoir envers tous ceux de nos contemporains qui ne se sentent pas concernés par le christianisme, seule forme concevable que puissent prendre en Occident le sens religieux, la conscience de l'existence de Dieu : celui de leur montrer, plus sans doute par le témoignage (auquel la radiodiffusion et la télévision peuvent donner un immense écho) que par un « enseignement » de type « missionnaire », que la vie des hommes qui ont conservé ou acquis le sens de l'invisible, qui ont conscience

Suite page 10



de la réalité du monde de l'esprit, qui se sentent ainsi en contact avec Dieu, est humainement dotée d'une plénitude qui fait défaut à la vie de ceux qui ne veulent connaître que le monde matériel.

Je pense cependant que nous ne devons pas nous faire d'illusions : pour bien des raisons d'ordre historique et culturel, ce n'est pas par l'intermédiaire du protestantisme que le plus grand nombre des Français pourront être conduits à prendre ou à reprendre conscience de la réalité du monde invisible, de l'existence et de l'amour de Dieu : seule l'Église catholique pourrait leur servir à cet égard de

soutien. C'est pourquoi, après son devoir envers ses propres fidèles, j'attache une importance particulière au devoir du protestantisme envers nos frères catholiques : celui d'être pour eux un point de repère, susceptible de les aider à déjouer la tentation pour l'Église romaine d'oublier sa vocation proprement religieuse, en leur montrant que dans la France d'aujourd'hui une Église peut parfaitement demeurer fidèle à sa vocation, qui n'est pas d'intervenir en tant que telle dans la vie sociale (même si ses fidèles ont le droit et le devoir de le faire, chacun selon ses lumières), mais de proclamer à l'intention de chaque homme la réalité du monde invisible de l'esprit en témoignant de l'existence de Dieu, et de la possibilité qui nous est accordée d'entrer en contact avec Lui et spécialement, pour nous, hommes d'Occident, de réaliser ce contact par l'amour de Jésus-Christ et la fidélité au Message de l'Évangile.

François Goguel

LA MONTÉE DES PÉRILS

L'ouvrage du pasteur Viot est le livre grave d'un homme d'Église conscient de ses responsabilités et averti par l'expérience (1).

C'est aussi l'œuvre d'un homme en qui l'exercice du ministère n'a pas supprimé la pratique de l'étude.

Avant tout son livre met en garde contre l'actuelle politisation de la prédication chez de nombreux pasteurs et prêtres, laquelle est trop connue pour qu'on y insiste beaucoup. On se doit cependant d'observer sur ce sujet qu'on ne saurait, sans abus de terme, déclarer comme on l'a fait, que la prédication est un acte politique.

La politique, en effet, concerne les problèmes de l'administration de l'État, desquels Jésus n'a jamais parlé, son action se situant au niveau fondamental du rapport entre l'homme et Dieu.

On ajoutera que ce n'est pas sans raison, à notre sens tout au moins, que le pasteur Viot voit, parmi les causes de la politisation de la prédication, le rejet, assurément paradoxal, par Karl Barth, de la théologie naturelle, contrairement d'ailleurs à toutes les confessions de foi des Églises réformées.

Si seuls les chrétiens connaissent Dieu et, conséquemment, la vérité et la justice, seuls ils sont en état de gouverner. Dès lors, il n'existe plus de domaine propre à l'État et l'on revient à cette position des papes du Moyen-Âge, qui considéraient leur autorité comme la seule légitime. Ils furent, en leur temps, réfutés par le bon théologien thomiste, Jean de Paris, dans son traité « de potestate regali et papali », publié en fin 1302 ou au début de 1303.

Rejeter la théologie naturelle est une erreur aussi grave que rejeter l'Ancien Testament. Dans un cas comme dans l'autre, on nie toute vraie connaissance de Dieu antérieurement à Jésus-Christ. Il en résulte inévitablement ce que le pasteur Viot nomme justement un christianisme religieux. En effet, les mots « Jésus est le Fils de Dieu » ne peuvent avoir de sens que pour celui qui a, au préalable, une certaine connaissance de ce qu'est Dieu. La faiblesse de l'Église luthérienne allemande durant le nazisme, laquelle n'eut certainement pas, dans l'ensemble, la réaction qu'on attendrait d'une institution chrétienne devant la monstrueuse hérésie hitlérienne, s'explique partiellement par l'erreur analogue : un détachement à l'égard de l'Ancien Testament.

Déjà Schleiermacher, puis Harnack, avaient en effet préconisé un certain distancement à l'égard des écrits d'Israël.

Mais un vrai chrétien n'appartient pas à un temps particulier, ni au présent ni au passé, mais à tous les temps car il se sent solidaire de tous les justes, en tout peuple et à toute époque, et se préserve ainsi de cette illusion « évolutionniste » ou « progressiste » qui n'attribue de valeur ou d'intérêt qu'à la génération où l'on vit.

On ne peut aussi qu'approuver le jugement du pasteur Viot sur les tendances actuelles de la formation pastorale. Il a, sur ce sujet, des paroles dures mais qui méritent d'être entendues :

« On peut maintenant aisément comprendre pourquoi les prédicateurs sont conduits à « adapter » la Parole de Dieu de la manière que l'on connaît. Dans bien des cas, cela joue le rôle d'un vernis brillant destiné à couvrir leur nullité théologique. C'est aussi l'aboutissement normal de la laïcisation des études théologiques » (p. 90).

On approuvera aussi le pasteur Viot lorsqu'il déplore l'abandon du latin, car si la liturgie dans la langue du peuple est une nécessité, l'ignorance généralisée du latin constitue un péril grave. Que serait devenu le peuple juif si les rabbins avaient cessé de cultiver l'hébreu ? Et que deviendra le peuple français si personne, ou à peu près, dans l'élite dirigeante, n'est plus à même de lire une page de Bernard de Clairvaux, de Thomas d'Aquin, de Jean Gerson, ou l'admirable latin de Jean Calvin ?

Le souci catholique d'être « actuel » a contaminé les protestants. Il se recouvre largement avec ce désir de plaire, sévèrement condamné par Paul : « Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais pas serviteur de Christ » (Galates 1, 10).

On peut assurément appliquer, pour une part, à notre temps, la prédiction de la seconde épître à Timothée : « Il viendra un temps où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine ; mais ayant la démangeaison d'entendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs » (IV, 3).

Toutefois, si l'on lit dans le livre du pasteur Viot de nécessaires avertissements prouvant qu'il y a encore des prophètes dans l'Église, on y trouve aussi une manière de solidarité avec un catholicisme romain, qui appelle de nettes réserves.

Comment un pasteur luthérien peut-il citer avec éloge la lettre de Pie X condamnant « *Le Sillon* », présentant une conception hiérarchique de l'Église à l'opposé de celle de Luther ?

Pourquoi aussi Pie X reproche-t-il si véhémentement au « *Sillon* » l'alliance avec des non-catholiques, alors que lui-même, dans le même temps, se montrait favorable à Charles Maurras qui n'était pas croyant ? (2). N'est-ce pas l'indice d'un choix politique ?

Qu'on se souvienne, sur la démocratie, de la condamnation, parfaitement odieuse, de Lamennais. Cet illustre prêtre répliqua par les « *Paroles d'un croyant* », signifiant par ce titre qu'il entendait parler en homme de foi, à l'encontre d'un pape subissant d'incontestables pressions politiques, mais ne pouvant les dédaigner s'il voulait demeurer le souverain des États dits de l'Église.

La Papauté n'a pas condamné Hitler et favorisé Franco. Il faudrait veiller à ne pas la prendre comme alliée.

Il est donc étrange que le pasteur Viot se montre favorable au pape dans sa critique des évêques. Rome n'a-t-elle pas tout fait au cours des siècles pour miner l'autorité des évêques et, accordant que Paul VI maintienne certains principes sans lesquels il ne pourrait subsister dans sa charge, est-il normal qu'un peuple doive recourir à un évêque étranger ?

Les évêques de notre temps n'ont plus rien de commun avec les évêques des premiers siècles et s'ils sont ainsi déçus, c'est à cause de l'ambition des papes.

On ne peut, non plus, bien comprendre le jugement défavorable que porte le pasteur Viot sur les prêtres quittant l'Église romaine. Que tous ne soient pas inspirés de nobles motifs est, hélas ! conforme à la nature humaine. Mais l'éminent pasteur est-il conscient du fait que le prêtre catholique est un homme auquel on impose tous les sacrifices sans lui accorder aucun droit, et moins que jamais après le deuxième concile du Vatican, qui a réservé le sacerdoce aux évêques, les simples prêtres participant seulement au sacerdoce de l'évêque ? Le pasteur Viot oublie-t-il aussi que la Réforme fit un devoir à tout vrai croyant de quitter la Babylone romaine et ne voit-il pas que le catholicisme est, en notre siècle, plus éloigné théologiquement de la Réforme qu'au seizième siècle où l'on pouvait être catholique, sans professer ni l'Immaculée Conception de Marie, ni son Assomption corporelle, ni l'infailibilité personnelle de l'évêque de Rome ?

Le pasteur Viot écrit aussi : « en tant que luthérien, traditionaliste, je me sens plus proche d'un catholique de même tendance (traditionaliste) que d'un coreligionnaire néo-chrétien » (p. 190).

Mais qu'appelle-t-il un catholique traditionaliste ? Il n'en est point en France. En effet, il exista une Église de France en communion avec le siège de Rome ; il existe, de nos jours, une Église romaine sur le sol de France ; ce qui est tout autre chose.

Il suffit de regarder à Paris la chapelle fermée de la Sorbonne pour comprendre le drame de la France. Car si cette chapelle fut fermée en 1886, c'est par l'effet combiné des lois laïques et du refus, par Léon XIII, d'encore reconnaître les grades conférés par cette institution qui, tout au long de son existence multiséculaire et jusqu'à son dernier recteur, Mgr Maret, mort à Paris en 1884, s'opposa au dogme de l'infailibilité personnelle des papes.

Le concordat de Bologne en 1516, abolissant la Pragmatique Sanction de Bourges (1438), œuvre du parti qui avait triomphé avec Jeanne d'Arc ; la scandaleuse Bulle Unigenitus imposée par les papes au dix-huitième siècle et sapant, comme l'a dit John Wesley dans son « journal » (3), les fondements du christianisme ; le concordat de Napoléon en 1801, par lequel Pie VII supprimait l'épiscopat français pour le remplacer par un autre, et finalement la définition de

l'infailibilité papale en 1870, contrairement au sentiment des plus éminents évêques français, parmi lesquels l'archevêque de Paris, furent les étapes de la totale destruction de l'Église de Jean Charlier de Gerson, de Bossuet, de Pascal, des Bénédictins de S. Maur, de l'Église catholique la plus vivante après la Réforme.

Ce qui l'a remplacée est celle de Cajetan qui enseigne que l'Église est la servante du pape et de Bellarmin, proclamé docteur de l'Église par Pie XI, bien qu'il ait participé à la condamnation de Galilée.

L'actuelle institution dite catholique en France est une implantation étrangère qui ne peut se réclamer ni de la tradition de la France ni de celle de l'Église.

On connaît le mot fameux de Pie IX : « La tradition, c'est moi » (4).



Ces réserves, toutefois, n'empêchent nullement de saluer le livre du pasteur Viot comme un heureux événement, un grand livre, authentiquement protestant, en ce que l'auteur, armé de la seule autorité de sa foi, ose dénoncer même les faiblesses des chefs de sa propre Église. On n'imagine guère tant de fermeté et tant de liberté, sans aucun esprit de révolte, chez un écrivain catholique.

Trop souvent les clercs trahissent et n'osent dénoncer ouvertement à une masse insouciante ou ignorante, les périls qu'ils voient monter.

Tant qu'il y aura des pasteurs à parler de cette manière claire, sage et aimante, l'Église ne saurait périr.

Jean de Savignac

(1) Michel Viot : *Chrétiens sans religion*, Éd. Albatros.

(2) Charles Maurras, *Le bienheureux Pie X, sauveur de la France* ; Paris, Plon, 1953.

(3) Voici le texte de Wesley : « That diabolical Bull Unigenitus which destrays the vary fondations of Christianity », *The Journal* edited by N. Curnock, R Culley, Londres, 1909. T. III, p. 451.

(4) Cf. R. Aubert, *Histoire de l'Église*, T. XXI, p. 354, Paris Bloud et Gay, 1952. — L'auteur, professeur à l'Université de Louvain, reconnaît que ces mots sont substantiellement authentiques.

pris sur le vif

Un de nos abonnés demeurant sur le territoire d'une grande paroisse catholique parisienne, nous fait parvenir l'extrait suivant de cette « Lettre paroissiale » parlant de Rome :

« C'est au centre de l'Église que l'on se sent vraiment réconcilié avec Jésus-Christ... Le pouvoir de lier et délier confié à Pierre est attaché spécialement à la ville éternelle... Le pèlerin se rend à Rome pour se convertir... afin que le poids du péché et son habitude lui soient enlevés, pour que la peine attachée au péché soit abolie par la volonté de l'Église.

Mais c'est aussi le pape que l'on rencontre à Rome... C'est l'unité de l'Église qui se vérifie et se resserre dans son chef visible... Maintenant nous savons que le noir, le jaune, se trouvent proches de nous comme des frères : nous les avons rencontrés autour de notre Père commun. »

Pour juger de la valeur de ce texte il faut savoir que cette paroisse s'occupe de l'œcuménisme et accueille les mariages œcuméniques. Où va-t-on ?

I. - L'IMPOSSIBLE ORTHODOXIE

Que signifie être catholique de nos jours en Espagne ? Pour réfléchir à cette question, j'ai choisi une voie parmi d'autres possibles, sans bien savoir où elle me conduira (« Toi le marchant, il n'y a pas de chemin ; on fait son chemin en marchant », disait Antonio Machado, notre poète enterré à Collioure).

J'aurais pu choisir d'autres voies : celle de la description, par exemple ; j'aurais alors essayé d'analyser la signification « objective » du mot « catholique », comme l'a fait, il y a quelques années, le grand historien nord-américain, Jaroslav Pelikan, dans son livre « L'Énigme du catholicisme romain » (1). Ou bien, j'aurais pu partir du défi protestant à l'Église catholique tel qu'on le trouve dans la triple antithèse luthérienne entre Dieu et l'homme, la nature et la grâce, l'Église et le Christ, et me demander si ces oppositions sont toujours valides aujourd'hui. Ces chemins ont leur intérêt et leur importance, je ne le nie pas. Mais ils ne me semblent pas être la meilleure voie pour comprendre le catholicisme actuel, et ceci pour deux raisons :

1. Je crois qu'il est plus juste et plus intéressant, sans négliger le point de vue objectif, de donner la priorité à l'aspect subjectif ou existentiel : quelle est, à un moment et dans un lieu précis, « l'âme » ou « la conscience » catholique ? Quel est l'ensemble de valeurs affectives qui, concrètement, pour un fidèle, entourent le mot « catholique » ? Être catholique est d'abord une expérience, qui, comme toute expérience, « suppose une participation réelle à l'événement » (2). L'explication et les formulations intellectuelles viennent après, elles sont secondes. Dans son livre « Le sentiment tragique de la vie », Unamuno écrit justement : « la vérité est que *sum ergo cogito* » (je suis donc je pense, par opposition à la célèbre formule de Descartes « je pense donc je suis »).

2. Il est actuellement difficile, sinon impossible, de dégager une norme ou un contenu qui permettraient de définir « objectivement » le mot « catholique », tellement est grande la diversité des croyances et des théologies à l'intérieur même de l'Église romaine.

Le point de départ que j'ai choisi pour cet article est l'opposition entre une conception dogmatique (celle du magistère ecclésiastique) et une compréhension symbolique des expressions de la foi. Cette opposition constitue une tension actuellement très vive au sein de l'Église catholique.

Comme la plupart des catholiques espagnols, j'ai appris par cœur, dans mon enfance, les catéchismes d'Astete et de Ripalda (deux théologiens du XVII^e siècle). Les définitions, les formules, les mots mêmes de ces catéchismes fixaient pour nous la doctrine, et constituaient une sorte de « canon dogmatique ».

Les renouveaux liturgiques, historiques et bibliques ont amené, certes, des évolutions : on s'est moins attaché à la lettre des doctrines, on a essayé de les formuler de manière plus compréhensible, on a expliqué comment elles ont été élaborées par les grands Conciles, on a cherché, avec plus ou moins de bonheur, à leur donner un fondement biblique. Mais cette évolution concerne surtout la forme ; en ce qui concerne le fond, la théologie officielle n'a guère changé. Elle n'a pas tenu compte de deux faits importants dans l'histoire de la pensée :

D'abord de la critique qu'a fait Kant de la métaphysique classique, et de la conception de Dieu qui lui est liée. Cette métaphysique classique a le tort de vouloir faire de Dieu un objet de science, et d'identifier l'Être avec la réalité objective. Comme l'écrit Jean Lacroix, le chroniqueur philosophique du Monde, « au sens strict, Dieu n'est pas pour Kant une idée, mais un idéal : c'est l'idéal de la raison pure » (3).

Ensuite des nouvelles théories de la science du langage. Selon elles, le langage n'est pas une simple copie, une pure représentation ou reproduction des choses. Il est créateur de sens ; il fait entrer l'objet qu'il désigne dans « un champ sémantique », c'est-à-dire dans un système de significations ; en quelque sorte il façonne un univers (on dira qu'il est « performatif »). Le lien entre le mot et la chose qu'il désigne n'est pas direct, mais s'établit à travers ce système de signification ; parler de quelque chose, c'est le situer dans un univers intelligible.

Tout langage religieux se heurte à une très grande difficulté : il veut exprimer le mystère, l'indicible. Or, selon la formule de Wittgenstein, « de l'ineffable, il ne se peut rien dire ». Serions-nous donc condamnés au silence ? Faut-il supprimer les formules théologiques et doctrinales ? Il est vrai que le silence, l'implicite, exprime parfois mieux la présence divine que n'importe quelle parole. Il existe cependant un chemin possible et plausible, parce que la foi est avant tout une expérience (4). Les formules doctrinales sont donc l'expression d'une expérience, et non pas la description d'un objet (ce n'est pas les diminuer ou les relativiser de dire cela, puisqu'il en va de même pour tout langage). Elles parlent de l'Univers de sens qui découle de la rencontre avec Dieu et de la foi, et non pas de l'Être même de Dieu qui est hors de nos possibilités de connaissances. Ceci devrait rendre impossible toute orthodoxie : l'orthodoxie suppose, en effet, l'illusion d'un savoir sur Dieu, et d'un rapport direct du langage avec l'Être.

Quelque chose se crée chaque fois que nous prononçons une confession de foi. Comme dans la pensée biblique, la parole est action. Ainsi, quand les premiers chrétiens disaient « Jésus est le Seigneur », cela signifiait que, pour eux, tout un monde de significations s'effondrait (et il n'est pas d'autre monde pour l'homme que celui des significations), et qu'un autre commençait à naître ; ils ont utilisé le langage eschatologique (celui qui parle des « choses dernières », de « la fin des temps ») qui n'est

pas, écrit le grand exégète Dodd (5), « la substance de l'Évangile, mais une forme dans laquelle s'est affirmée la valeur absolue de l'Évangile ».

Autrement dit, le langage religieux est, par essence, symbolique. Car « les symboles... bien qu'ils ne soient pas identiques à la réalité qu'ils symbolisent, participent à sa signification et à son pouvoir » (6). La réalité symbolisée reste au-delà de nos moyens de connaissance. Comme disait Schelling, « par la simple ascension du conditionné, on n'arrive pas à l'inconditionné » (ce qui signifie : on ne peut pas connaître l'Infini à partir du fini) (7).

La compréhension symbolique du langage religieux est en train de s'ouvrir, difficilement et péniblement, un chemin dans la théologie catholique. Elle se heurte à la résistance des théories traditionnelles, défendues par des théologiens qui parlent de « la conception oraculaire » de la Révélation et

oublent que la Révélation s'est faite à travers des hommes et par le moyen de leur langage. La compréhension symbolique du langage religieux amène naturellement à privilégier un élément qui a souvent été considéré comme l'apanage du catholicisme : la liturgie. Nous y reviendrons.

Luis-Fernando Garcia-Viana

- (1) Pelikan Jaroslav, *The Riddle of Roman Catholicism*, 1959.
- (2) Jacquemont, Jossua, Quelquejeu, *Une foi exposée*, 1972, p. 172.
- (3) Lacroix Jean, *Kant et le Kantisme*, 1966, p. 59.
- (4) Nous donnons à ce mot « expérience » le même sens que Tillich, *Théologie Systématique*, t. 1, p. 89.
- (5) Dodd, Charles Harold, *La prédication apostolique et ses développements*, 1974, p. 47 de la traduction espagnole.
- (6) Tillich Paul, *Théologie de la Culture*, p. 69.
- (7) Schelling, *La relation des arts figuratifs avec la nature*, p. 36 de la traduction espagnole.

LIVRES ET REVUES

Henri BABEL, *Le secret des Grandes Religions — Futurologie de la Religion*. Édition La Baconnière, Neuchâtel (distribué en France par Pavot, Paris).

Le Secret des Grandes Religions d'Henri Babel comprend à la fois une courte introduction à l'étude du phénomène religieux, une description de chaque grande religion et une esquisse des fondements d'une dogmatique et d'une éthique universelles.

Avec sa clarté d'exposition habituelle l'auteur situe le phénomène religieux dans le contexte des théories scientifiques contemporaines que le non-initié apprend ainsi à mieux connaître. Il est difficile de rendre compte de cette introduction très dense qui cherche à établir un parallèle entre l'énergie que nous connaissons par les lois de la thermodynamique et l'énergie spirituelle. Tous ceux qui sont préoccupés par les rapports entre la science et la foi suivront avec un vif intérêt le cheminement d'une pensée qui n'est pas sans rappeler celle de Bergson et de Teilhard de Chardin.

La majeure partie de l'ouvrage est consacrée à une solide présentation des religions de l'Inde, de la Chine, du pourtour de la Méditerranée et du Japon. Les liens qui les unissent sont mis en évidence s'il y a lieu. Tous les éléments qui peuvent aller dans le sens d'une théologie de l'énergie sont soulignés. Les spécialistes de l'enseignement religieux pourront y avoir recours pour rafraîchir leurs connaissances. Les lecteurs qui désirent s'initier à l'histoire des religions trouveront dans ce livre de près de 220 pages une information sûre et accessible. Chaque religion est replacée d'une façon vivante dans son contexte historique, géographique et culturel. Les chapitres qui concernent l'Extrême-Orient, souvent mal traités dans les manuels, sont captivants ; celui qui est consacré à la conception chrétienne du monde est le plus

rapide : c'est aussi, il est vrai, le plus difficile à rédiger en quelques pages. H. Babel dégage l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur chaque grande religion avec un remarquable esprit de synthèse. Le souci de mettre en valeur les aspects les plus positifs des grandes religions le conduit parfois à les sublimer en laissant de côté les formes inférieures qu'elles revêtent aussi. Nous avons surtout cette impression pour l'Indouisme et l'Islam.

Les divers éléments en vue de l'édification d'une théologie universelle sont réunis dans la dernière partie de l'ouvrage qui constitue une futurologie de la religion.

H. Babel étudie les problèmes majeurs posés par la pluralité des religions. L'affirmation de l'amour de la vie, l'enseignement des plus anciens livres sacrés, la description du péché comme perturbation des systèmes vivants orientent l'auteur vers un shintoïsme et un confucianisme de dimension mondiale. C'est là une thèse originale qui sera très controversée, mais qu'il ne faudra en aucun cas caricaturer.

Le dernier chapitre aborde les grands problèmes d'une dogmatique universelle. La théologie de l'énergie qui est le fil conducteur de cet ouvrage laisse entrevoir à certains moments un dualisme Lumière-Ténèbres qui donne une impression de manichéisme. Il y a là d'immenses problèmes que le pasteur Babel a le courage d'aborder avec toutes les ressources de son érudition.

Il faut souhaiter qu'Henri Babel puisse prolonger les lignes de son dernier chapitre qui pourrait servir de base à la rédaction d'une théologie dogmatique des grandes religions. Il s'agit là d'un travail considérable qui pourrait exercer une large influence sur la pensée protestante au moment où chacun s'interroge sur la spécificité de la foi chrétienne et sur les problèmes que pose le syncrétisme.

Voici un ouvrage que tout lecteur d'« Évangile et Liberté » se doit d'avoir dans sa bibliothèque, qu'il consultera avec plaisir, voici un excellent cadeau à offrir lors des fêtes de Noël qui viendront vite.

Philippe Vassaux



Antoine COURT, *Histoire des Troubles des Cévennes ou de la guerre des Camisards sous le règne de Louis le Grand...*

Réimpression de l'édition de Villefranche, 1760. Trois volumes in 12 de 1.387 pages, reliés en deux volumes. Tirage limité. Édition Laffite Reprints, 106, bd de Longchamp, 13001 Marseille — Prix : 300 francs.

La révocation de l'édit de Nantes (1685) avait déclenché des persécutions contre les protestants.

Après une relative accalmie, pendant la pénible guerre de la Ligue d'Augsbourg, Louis XIV, dès la signature de la paix, rendit toute une série de déclarations (de 1697 à 1700) visant, par de cruelles mesures, à rendre la vie intenable aux protestants (spécialement ceux du Languedoc et des Cévennes), et à leurs pasteurs.

Les procédés barbares, les envois aux galères, les tortures subies par les galériens « religionnaires », les exécutions sanglantes, l'injustice de ces ordonnances, poussèrent à bout les Réformés qui, par une dialectique bien connue, répondirent à la violence par la violence, s'attaquant notamment aux missionnaires fanatiques et aux églises.

Les catholiques devinrent encore plus féroces, allant jusqu'à détruire les maisons des protestants. Un Réformé de

Suite page 14 ➡

vingt et un an, Jean Cavalier, organisa la résistance armée et avec des troupes de Camisards tint longtemps en échec les troupes royales commandées notamment par le maréchal de Villars qui dut négocier à Nîmes avec lui.

Une table alphabétique des lieux cités et une table des matières détaillée à la fin de l'ouvrage le rendent d'un maniement commode. Dans l'espérance de gagner Louis XV, l'auteur vise à l'impartialité. Hélas, au XXe siècle, les plaies ne sont pas encore cicatrisées.

■
Élisabeth KUBLER-ROSS, *Les derniers instants de la vie* (trad. de l'anglais par Cosette Jubert et Étienne de Peyer), 1 vol. 20/13, 279 p., Éd. Labor et Fides.

Distribué par Librairie protestante, 140, bd St-Germain, 75006 Paris.

Ouvrage sur la mort et les mourants. Livre d'expériences. L'auteur, médecin, relate ses conversations avec les mourants. Dialogues impressionnants rapportant les anxiétés, les espoirs par lesquels on aborde les dernières phases de l'existence. Il y est aussi question des proches qui « agonisent » en silence en raison de leur amour.

■
Christoph BLUMHARDT, *Le Libérateur des peuples* (Lettres à un missionnaire en Chine 1898-1914), 1 vol. 21/15, 201 p., Éd. Labor et Fides. Diffusion pour la France : Librairie protestante, 140, bd St-Germain, 75006 Paris. Livre traduit par Jean-Louis Klein et Georges Casalis.

■
POMEYROL, *Le chant des bien-aimés*, 1 vol. 17/12 par la Communauté de Pomeyrol, 264 p., Éd. Oberlin.

Un livre de petits récits vécus et racontés à la gloire de Dieu. L'exergue porte ces mots de Claudel : « Ne rien dire, mais seulement chanter parce qu'on a le cœur trop plein. » Antoinette Butte écrit en préface : « Ces histoires ne sont pas des anecdotes et ne sauraient être lues comme telles. Authentiques mais disparates et stylisées d'avoir été tant de fois racontées — parce qu'on les sentait significatives — elles balisent une sorte de piste, un chemin de la vérité des hommes qui est joie et louange à Dieu. Le chant des bien-aimés. »

■
ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES — Revue trimestrielle. 1975/3. Administration : 13, rue Louis-Perrier — 34000 Montpellier. Abonnement, France : 35 F. C.C.P. : Études théologiques et religieuses No 268.00, Montpellier.

Au sommaire :
Hervé Martin, L'Écriture dans la prédication au XVe siècle.

Jean Ladous, Une étape de la réconciliation des chrétiens : la naissance de l'amitié entre Guizot et Montalembert.

Jean-Marc Saint, Vocation du protestantisme ? Étude remarquable que nous recommandons spécialement à nos lecteurs à l'heure où la Fédération protestante étudie la situation et la vocation du protestantisme.

André Dumas, L'évolution de l'image de la mort dans la société contemporaine et le discours religieux des églises.

Alain Blancy, « le Dieu crucifié » de J. Moltmann.

Corina Galland, La sémiotique en question. — P.-A. Harlé, La TOB testée (II). — P.-E. Bonnard, Relire Ésaïe 40-66.

■
DIALOGUE, Revue trimestrielle d'humanisme chrétien. Centre de rencontre et de recherche de Bruxelles.

On s'abonne à Dialogue qui a les mêmes orientations et préoccupations que nous à : Foyer de l'Ame, 67, rue St-Quentin — 1040 Bruxelles. C.C.P. : Église protestante libérale de Bruxelles ; Bruxelles 000.0318488-37, ou directement par Évangile et Liberté C.C.P. : Marseille 2.772.70 en notant de quoi il s'agit. Prix : abonnement ordinaire, 200 F belges, soutien : 500 F. Ou par Évangile et Liberté : abonnement ordinaire, 23 F français, de soutien : 50 F.

Au sommaire :
Gérard Blanc : Chrétien sans église.
Frank Thomas : L'inspiration de la Bible.

Dr A. Neusy : Malades, mourants déshumanisés.

P. le Fort : L'évangile de Thomas.

■
FOI ET VIE, septembre 1975

Cahier biblique. Alliance et Ancien Testament. Danielle Ellul-Durand a été le maître d'œuvre de ce cahier et en a rédigé quelques articles techniques.

Le numéro : 10 F. Abonnement : 45 F. C.C.P. : Foi et Vie 274-62 Paris.

■
CENTRE PROTESTANT D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATIONS, 8, villa du Parc-Montsouris — 75014 Paris.

Au sommaire :
A travers les livres : Bible, théologie, église, histoire, judaïsme, islam, éducation, critique littéraire, contes, cinéma, art.

Nouvelles du Centre de documentation de Strasbourg.

Documents reçus de juillet à septembre. Livres reçus pour la même période.

Dépouillement d'un questionnaire biblique.

CARNET

Salles d'Aude — Mazamet — Toulouse

Madame Edmond Armengaud,
Monsieur et Madame Henri Armengaud,
Mireille, Pascal et Françoise Armengaud,
Mademoiselle Julienne Armengaud,
Madame et Monsieur Camille Gaffie et leurs enfants,
Madame Yves Armengaud, ses enfants et petits-enfants,
Monsieur Paul Amalric, ses enfants et petits-enfants à Buenos-Aires,
Les familles Armengaud, Bruyère, Benezech, Raynaud, parents et alliés,
ont le regret de vous faire part du décès de :

Monsieur Edmond ARMENGAUD

rappelé à Dieu le 27 octobre 1975, dans sa 71e année.

« Ne crains pas, crois seulement »
(Marc 5, 36)

11110 Salles d'Aude

81200 Mazamet

31000 Toulouse Cédex, Lycée Fermat.

■
Madame Arthur Eldin, ses enfants et petits-enfants,
Mademoiselle E. Eldin,
Madame Renault-Eldin, ses enfants et petits-enfants,
ont la douleur de vous faire part du décès de :

Monsieur le Docteur Arthur ELDIN
survenu le 30 octobre 1975 à Nice.

« Ne crains point, crois seulement »
(Marc 5, 36)

70, avenue Borriglione — 06000 Nice
2, avenue du Parc — 13100 Aix-en-Provence.

C.A.R.T. — 30250 SOMMIÈRES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul, famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

MEUBLES MONSARRAT

Ébéniste depuis 1890

3 magasins d'exposition

Avenue Clémenceau
Rue Kléber

BÉZIERS

Catalogue sur demande

Faites abonner vos amis
à
EVANGILE et LIBERTE

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tarn)

L'ADOPTION FAMILIALE DE LA CAUSE

cherche des familles protestantes susceptibles d'adopter des enfants coréens. On lui signale trois sœurs de 6, 4 et 2 ans qu'on ne peut séparer... Il y a aussi une fillette de 8 ans qui se trouve seule au monde, et d'autres enfants plus jeunes, garçons et filles... Pour tous renseignements écrire à La Cause, 460, rue Georges-Clémenceau — 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines).

pam·pam

CAFES DE L'ÉLEPHANT NOIR TOULOUSE

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

AGENDA DE LA CAUSE 1976 EST EN VENTE !

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

ONT COLLABORE A CE NUMERO

G. Appia, pasteur, chargé des relations avec le catholicisme.

H. Friedel, professeur de sciences, Paris.

L.-F. Garcia-Viana, prêtre à Madrid.

F. Goguel, président de la Fondation nationale des Sciences politiques, Paris.

A. Gounelle, doyen de la Faculté de théologie, Montpellier.

P. Richardot, directeur d'« Évangile et Liberté ».

J. de Savignac, Belgique.

Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

Aux Amis d'«Évangile et Liberté»

Chers amis,

« Évangile et Liberté » est le porte-parole du libéralisme évangélique. Il a donc une voix à faire entendre ; elle est plus nécessaire que jamais en cette époque. Chacun comprendra qu'il s'agit là d'un combat de chaque jour que la conjoncture économique rend difficile.

Vous tous, amis de ce journal, devez savoir que pour la première fois, cette année, nous avons enregistré moins de nouveaux abonnés que de résiliations. Il résulte de ce fait que CENT CINQUANTE à DEUX CENTS abonnés nouveaux sont indispensables à trouver dans l'immédiat. Nous en appelons donc à votre concours actif. Que chacun de ceux qui aiment ce journal et croient en la nécessité de sa parution tienne à cœur de trouver au moins UN abonné nouveau. C'est un effort à la mesure de tous. Ainsi, grâce à vous l'audience de ce journal sera accrue ; en effet, chaque nouvel abonné étendant l'éventail des lecteurs représentera aussi d'autres abonnés en puissance.

Nous savons que vous répondrez à notre attente. Nous vous en disons à l'avance toute notre gratitude.

Permettez cependant un conseil. Lorsque vous avez trouvé un nouvel abonné, n'attendez pas de lui qu'il fasse l'effort de

verser lui-même son abonnement. Au contraire, chargez-vous, s'il vous plaît, de la somme qu'il vous remettra et adressez-la à notre administration. Il faut toujours craindre la négligence de celui qui dit : « je le ferai »...

Abonnements par chèque bancaire ou virement postal (C.C.P. 2.772.70, Marseille) à libeller à l'ordre d'« Évangile et Liberté » et à adresser à l'administration : Boîte Postale 12, à 69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Abonnement ordinaire : 55 F.

Abonnement de soutien : 120 F.

Par le bulletin ci-dessous nous vous proposons trois solutions, la première étant la meilleure.

Merci. Bon courage et bonne fin d'année.

Évangile et Liberté

Bulletin à envoyer à : Administration d'« Évangile et Liberté »
B.P. 12 à 69160 Tassin-La-Demi-Lune
C.C.P. : Évangile et Liberté 2.772.70 Marseille.

Bien noter vos prénom, nom, adresse (en majuscules)

A — Abonnement ordinaire : 55 F, soutien : 120 F.

Je verse par chèque bancaire ou C.C.P. (trois volets) la somme de pour abonnement d'un an à M (prénom, nom, adresse en majuscules)

.....
.....
somme qu'il (elle) m'a prié de vous faire parvenir (voir note 3 plus bas).

B — Abonnement-cadeau à 40 F.

Je verse la somme de pour abonnement(s) cadeau(x) à (prénom(s), nom(s), adresse(s) en majuscules)

.....
.....

C — Abonnement d'essai de trois mois à 14 F.

Je verse la somme de pour abonnement(s) d'essai à (prénom(s), nom(s), adresse(s) en majuscules)

M
.....

NOTES

- 1 — Si vous préférez ne pas découper votre journal ou si vous avez plusieurs adresses à donner, veuillez recopier les formules sur une autre feuille sans jamais omettre vos prénom, nom, adresse.
- 2 — L'administration se chargera d'aviser le bénéficiaire d'un abonnement à l'essai ou d'un abonnement-cadeau du nom de son donateur.
- 3 — L'administration accusera réception à l'intéressé de toute somme adressée à sa place.
- 4 — Les abonnements à l'essai peuvent être gratuits.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL 89e ANNÉE No 22 Lundi 8 décembre 1975

TRANSPARENCE

OU OPACITÉ

DES ÉGLISES

Dans un texte qui doit devenir un des prochains numéros de la collection *Alethina*, j'ai trouvé cette phrase, dont je voudrais commenter l'extrême urgence : « L'Église voile Dieu en devenant trop importante. » Peut-être faudrait-il en parler au pluriel et opérer une minusculisation. Il s'agit, en fait, des églises. Et en particulier des églises issues de la Réforme, dont elles sont en train d'oublier un des enseignements essentiels, visant à distinguer entre les églises visibles et l'Église invisible.

Cette dernière ne pose pas de problèmes. Elle en pose si peu qu'elle risque de tomber dans l'oubli le plus complet et cela au profit des églises-institutions qui se complaisent dans leur visibilité, qui l'entretiennent et la développent, qui sont préoccupées de leurs structures, de leur organisation, qui tendent à développer leur appareil. Elles n'ont pas peur de la macrocéphalie et risquent ainsi l'atrophie de leurs membres, c'est-à-dire des paroisses.

Le protestantisme a perdu sa méfiance à l'égard du piège que représente le triomphalisme d'une église visible au point de devenir opaque. Cette opacité est faite de fichiers, de règlements, de commissions et de formulations dogmatiques, le tout couronné d'un inefable nombrilisme. La doctrine marxiste postule la dimension eschatologique de la suppression de l'état. Un christianisme authentique devrait tendre vers le dépassement des églises visibles, qui, au lieu de se perpétuer dans un délire bureaucratique, devraient œuvrer dans le sens de leur propre inutilité. Cette inutilité sera atteinte lorsque l'Évangile sera inscrit dans tous les cœurs.

On me répliquera que cette situation n'est pas pour demain ou même qu'elle est utopique. La visée n'en est pas changée pour autant : nous ne pouvons pas encore nous passer des églises visibles, mais nous devons veiller à ce qu'elles restent transparentes, c'est-à-dire qu'elles ne trouvent pas leur fin dans le jeu des organigrammes et des stratégies mais qu'elles se contentent, humblement, de conduire les fidèles (et les infidèles) au-delà de leur sécurisante opacité à Celui qui remet tout en question (donc aussi nos projets ecclésiaux).

Il est peut-être impossible à une organisation de vivre uniquement de la foi ; mais elle ne peut se réclamer de Jésus-Christ que si elle pousse ses membres à le faire. Ainsi, elle ne sera pas repliée sur elle-même et ne fera pas écran entre ceux qui ne sont pas explicitement des fidèles et Celui qui n'a jamais posé de question préalable. Soucieuses de transparence, les églises seront à la fois multitudinistes et généreusement ouvertes, confessantes et ferventes.

Francis Muller

P.S. Ces lignes doivent beaucoup à l'étude du professeur André Gounelle et notamment à sa première définition du rôle de l'Église (nous respectons sa majuscule !) — définition qui a toute sa sympathie et la nôtre. Voir « Évangile et Liberté » No 17 du 29 septembre 1975 : « L'Église pour quoi ? ».

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, R. Hu-
bac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Dans ce numéro, nous consacrons une large place à l'Assemblée générale de la Fédération protestante. Nous publions, en outre, deux textes : le message et la conclusion « situation et vocation ».

Il est important de souligner que la réalité essentielle de l'Évangile est vivante. Cela signifie que tout ce et tous ceux qui s'en réclament ne sont pas penchés sur leur passé pour s'y complaire, mais adossés au passé, ont les yeux tournés vers l'avenir. Une Église qui ne vivrait pas ce mouvement serait appelée à disparaître. Le protestantisme, né d'une Réformation, ne peut s'arrêter en chemin faute de quoi il tombera dans le ghetto d'où il est sorti il y a quatre siècles. Là se trouve, incontestablement, un des nœuds commandant l'actualité.

Il importe donc de former des chrétiens conscients et responsables. Cela réclame des hommes profondément enracinés dans l'Évangile qui aient une ferme conviction de leur vocation, tous étant appelés à un « ministère », c'est-à-dire à un service.

Servir ne signifie ni tout faire ni tout laisser faire. Au sens évangélique servir signifie au premier chef s'instruire et instruire de l'Évangile, recevoir et insuffler aux hommes une vie telle qu'ils forment à leur tour d'autres « ministres » responsables de leur environnement.

C'est cela l'Église vivante, confessante, conquérante. C'est l'Église de Jésus le vivant : celle qui refuse toutes les craintes du temps, les fatalités de l'histoire, l'ensorcellement des fanatismes, des dirigismes et autres « ismes » qui ne sont que des barrières et des incitations à la mort lente. Le Dieu de Jésus libère et fait vivre. Il suscite et ressuscite les inspirations et les imaginations utiles aux réalités du temps présent. Le proclamer toujours et à tous, là se trouve la vocation du protestantisme.

le secret

« Il n'y a rien de secret, dit Jésus, qui ne doive être divulgué. Ce que je vous dis à l'oreille, proclamez-le sur les terrasses. » Et saint Paul reprend : « On a honte de dire ce que ces gens-là font en secret » (1). Bien sûr, il ne s'agit pas du même genre de secrets : Jésus prend position contre l'*ésotérisme*, cher aux Esséniens de son temps et, plus tard, aux Gnostiques. C'est un « bon secret » qu'il veut diffuser. Et c'est bien parce que le message est une bonne nouvelle, un *Évangile*, qu'il condamne ceux qui veulent se le réserver, en faire leur propriété privée en le gardant secret. Paul, lui, déplore l'existence d'un « mauvais secret », de mœurs que ceux qui les pratiquent (et ceux qui en sont simplement informés) ne sauraient avouer sans que la « honte » tombe sur eux et sur toute l'Église. Mais ces deux textes ont une conclusion commune : *ce qui est bon ne doit pas rester secret et ce qui est secret ne doit pas être bon.*

Mais il y a une exception importante : « Que ton aumône se fasse en secret... Prie dans le secret » (Matth. 6). Voici donc des bons secrets qui doivent le rester. Mais on sait pourquoi : l'ostentation des pharisiens n'honorait qu'eux-mêmes et non leur Seigneur. Un acte public ne peut devenir un *témoignage* que quand il n'a pas l'intention d'en être un, quand, selon la formule de Luther, « Je ne puis autrement ». Sa fin est de servir à quelque chose, non de susciter l'admiration des gens. C'est même cette crainte de l'admiration qui nous explique l'espèce de contradiction apparente de Jésus, qui ne parle qu'en secret à ses disciples, puis leur demande de diffuser largement ce qu'il vient de leur dire, eux qui sont plusieurs, qui ne sont pas des Rabbis, et autour desquels ne risque pas de se développer le culte de la personnalité. Ce type de secret sert la vérité, puisqu'il évite que l'on attribue à un homme ce qui en réalité vient de Dieu.

Notre temps est tout prêt à entendre une telle parole. Le public, la jeunesse surtout, déteste le secret. Dites ce que vous pensez, dites comment vous vivez, faites connaître vos projets ; si vous me tenez pour un imbécile ou pour un « salaud », dites-le moi. Tout vaut mieux que l'absence de communication. L'étonnante « libération de la parole » qui a marqué Mai 1968, où l'on se passait le micro comme un sacrement, n'est pas close. D'instinct, l'opinion soutient le fonctionnaire sanctionné pour « manquement au devoir de réserve » car chacun place le devoir de vérité bien au-dessus du devoir de réserve.

Alors, l'Évangile n'est-il plus défié dans ce domaine ? Malheureusement, il l'est autant et plus que jamais, car nous vivons un temps de *conspiration*.

Ce mot évoque d'abord les conspirations des faibles : un groupuscule de révoltés, parfois un homme tout seul, disposant de quelques pains de plastic ou de quatre fusils, monte un coup contre un ministre ou contre un membre d'un jury littéraire. Mélange du secret et de son contraire, la manifestation tapageuse dont on parlera dans les journaux. Dangereux seulement quand cela devient un élément quotidien des mœurs politiques et que chacun commence à soupçonner son voisin.

Mais les terribles secrets dont chacun tremble sont ceux dont se couvrent les conspirations des forts : les secrets militaires en général, et tout spécialement les secrets atomiques. Le secret ôte ici la parole au peuple, puisqu'on ne peut pas lui dévoiler toutes les données du problème. On lui demande seulement tous les sept ans à la sauce de quel Président il veut être mangé en cas de besoin, à qui il remet aveuglément son honneur et sa vie (mais non les choses moins importantes : nous sommes en démocratie !). Le secret entraîne logiquement la plus-que-monarchie du détenteur de la clé de l'arme atomique. De façon moins spectaculaire, il enveloppe les décisions les plus graves de la diplomatie, s'impose à toute police qui se veut efficace, précède toute dévaluation monétaire et tout changement ministériel, toujours pour d'irréfutables raisons techniques. Ainsi procèdent les États presque partout au monde. Les Français apprennent après coup ce que « la France » a fait, et il en est de même ailleurs, en pire parfois.

A une échelle plus modeste, plus quotidienne, les marchands de toutes sortes nous imposent leur secret et exigent notre confiance : la date des médicaments contenus dans notre armoire à pharmacie est notée selon un code si bizarre (chaque année, une lettre des mots « Santé publique ») que rares sont ceux qui peuvent dire si le sirop contre la toux est encore « bon » ou doit être jeté. Et allez donc savoir dans le détail comment on a traité vos aliments ! Le « Bulletin du laboratoire coopératif d'analyses » dévoile beaucoup de secrets, pas tous très édifiants, mais à combien de personnes ?

Conspiration, armée, commerce..., d'où que vienne le secret, il a les mêmes conséquences : le soupçon, la méfiance, l'espionnage, le contre-espionnage, le mensonge, la *perte de la communication au profit du baratin*. Le bluff, les coups de poker, les trahisons, la honte et la mort. Mille actions qui, menées publiquement, seraient honorables, sont alourdies de honte et de sang par le seul fait du secret. On a dit que la mise en vente libre du haschich ruinerait le commerce clandestin de l'héroïne, qui est bien pire. Je n'en sais rien, mais l'idée n'est pas absurde. L'immense avantage des sociétés dites « permissives » ou « libérales » c'est qu'elles ne rejettent pas les citoyens dans l'ombre des actes secrets, dans le cercle vicieux de la clandestinité et de la marginalité.

Mais aucune société n'est ressentie comme permissive par tous ses membres, on a toujours peur de déplaire à quelqu'un, ne serait-ce qu'à ceux qu'on aime. Le croyant a peur de décevoir la confiance de Dieu et il a raison, car « Tout est permis, mais tout n'est pas utile ». De telles peurs justifient la pratique de la confession, et le secret qui s'y trouve lié. Ne s'ouvrir totalement qu'à un seul homme qui vous aidera, au-delà de vos faiblesses, de vos erreurs et de vos fautes, à *retrouver la communication* avec autrui et avec Dieu, c'est quitter le secret par une porte étroite, mais par laquelle on passe tout entier. Pour qu'une société soit sans secrets, il faudrait qu'elle soit sans *jugement*. Le « Ne jugez pas ! » de

Suite page 4

Jésus a une importance existentielle, car le jugement déclenche une réaction de repli dans le secret, un véritable enfermement du « coupable » en lui-même. Seule, la vraie société évangélique, vivant sous la Grâce et non plus sous la Loi, pourrait être

une « maison de verre ». D'ici là, il faudra bien éviter de scandaliser les faibles comme de concurrencer par des troubles inutiles le seul Grand Trouble qui sauve les âmes. Il reste quelques secrets à garder. Mais ils sont strictement personnels.

Henri Friedel

(1) Matthieu 10, 26-27 et Éphésiens 5, 12.

ECRAN

Information et déformation

Les « réalistes » d'aujourd'hui affirment volontiers qu'on ne fait pas de bonne information avec de bons sentiments. En vertu de ces prémices, le bon pain blanc du devoir quotidien, du don de soi-même, du travail discret et fidèle n'intéresse que très peu nos informateurs à la page. Ce qui leur plaît, ce qu'ils présentent au public comme menu de choix, ce sont les nouvelles saupoudrées d'arsenic ou de poivre de Cayenne.

Les mères de famille dévouées avec amour à leurs multiples tâches quotidiennes sont totalement ignorées de la presse écrite ou parlée... sauf comme acheteuses éventuelles de produits ménagers divers. Par contre, s'il se trouve d'aventure, à côté de cette immense cohorte de bonne volonté, de tendresse, de sacrifice, une mère, une seule qui « révolvérise » son mari ou maltraite ses enfants, celle-là aura droit aux honneurs de la page de garde de la grande presse d'information.

Chaque jour, chaque nuit, des milliers d'infirmières, de médecins, de chirurgiens, s'affairent auprès des malades et des blessés, avec conscience et abnégation. Qui se soucie de parler d'eux ? Par contre, qu'une défaillance se manifeste et, même si elle est humainement compréhensible, elle sera jetée en pâture aux clients de l'information.

Autour de nous, des jeunes gens et des jeunes filles s'adonnent sans bruit à leurs travaux de secrétaires, d'employés, d'ouvriers, de techniciens, d'étudiants. Plusieurs d'entre ces jeunes consacrent discrètement une part de leurs loisirs à l'entraide sociale. Tel groupe d'« aide au logement » s'occupe bénévolement de peindre ou de tapisser le modeste logis de vieillards solitaires et sans ressources. D'autres donnent une partie de leurs vacances pour réparer de pauvres ruines ou remettre en état les chemins délabrés de vieux terroirs qui voudraient revivre. D'autres offrent des heures de service

dans des foyers d'enfants. Parle-t-on de cette jeunesse saine et généreuse dans nos journaux et nos hebdomadaires à grand tirage ? Non !

Par contre, qu'un jeune gangster s'attaque lâchement à des vieillards pour les dévaliser de leur argent et, s'ils résistent, pour les assommer, ce jeune-là, soyez-en sûrs, aura sa photographie dans les journaux. Peut-être même, cela s'est vu, aura-t-il droit à une interview particulière sur les ondes de nos radios nationales ou privées, ce qui lui permettra de pérorer et de plastronner comme un personnage en vedette !

Information et Ingratitude

En 37 ans de ministère pastoral, le signataire de ces lignes a rencontré sur sa route de très nombreux couples pastoraux. Comme prédicateur, conférencier, ou délégué synodal, il a souvent été reçu dans des presbytères protestants de France, de Suisse, de Belgique, de Hollande. Toujours, il s'est senti accueilli, entouré dans des familles pastorales où l'on vivait certes simplement, mais où régnait la belle lumière de l'amour, du service partagé, de la vocation partagée. Certes, tous ces couples pastoraux n'ignoraient point leurs imperfections. Ils connaissaient en particulier les limites de leurs forces humaines devant les impératifs d'un ministère qui exige beaucoup non seulement du pasteur, mais aussi de la femme du pasteur.

J'évoque ici bien des silhouettes de couples pastoraux. Je pense à bien des presbytères qui étaient vraiment, qui sont vraiment, des maisons de l'accueil fraternel où l'on vient à l'heure de la peine, ou à l'heure du bonheur.

Ayant eu la joie, en ce mois de novembre, de prêcher dans la chère ville de Nîmes, je suis allé saluer deux vieux couples pastoraux qui me sont particuliè-

rement chers et pour lesquels j'éprouve une affection mêlée d'admiration et de reconnaissance. En les voyant toujours jeunes de cœur, toujours préoccupés des problèmes de l'Église, je pensais aux milliers d'hommes et de femmes pour qui le ministère et l'exemple familial de ces couples pastoraux ont été en bénédiction.

Sous un beau ciel d'automne, je suis allé au vieux cimetière protestant de Nîmes m'incliner devant la tombe d'un pasteur et de sa femme qui furent mes directeurs de pension au temps de ma jeunesse lycéenne. Leur bonté, leur foi large et sereine, leur dévouement, leur fidélité exemplaire, ont été en partie à l'origine de ma vocation pastorale.

Et puis, je suis allé devant la tombe d'une veuve de pasteur dont toute la vie fut une leçon d'abnégation, de travail, de sacrifice, d'accueil... la tombe de ma mère.

En rentrant à Paris, j'ai parcouru la presse, y compris la presse protestante. On y parlait beaucoup de deux couples pastoraux et d'un synode extraordinaire les concernant. On y parlait aussi d'une éthique nouvelle de « partage sexuel » pour laquelle le mariage monogamique (celui dont le Christ a clairement parlé dans l'Évangile) est une réalité contestable et dépassée !

Alors, évoquant les silhouettes de tant de couples pastoraux amis, je me suis posé une fois de plus la douloureuse question de l'information dans le monde et dans l'Église !

Pourquoi l'information, et en particulier l'information protestante, ne fait-elle pas une plus large place au « bien qui ne fait pas de bruit », alors qu'elle hisse sur le pavois « le bruit qui ne fait pas de bien ».

Message de l'Assemblée Générale

Frères et sœurs dans la foi, nous souhaitons partager avec vous et vérifier dans ce partage une parole qui s'impose à notre assemblée par-dessus nos hésitations et nos incertitudes.

1 — Nous avons relu ensemble le chant du serviteur dans Ésaïe 52-53 et le second chapitre de la première épître de Pierre. Ésaïe discerne dans la souffrance imméritée du Serviteur de l'Éternel le sacrifice qui nous guérit ; il y voit aussi la source de son autorité et l'annonce de son règne. D'après les Évangiles Jésus a reconnu dans ce poème le sens de sa vie, de son service, de sa mort et de sa résurrection.

Pierre nous incite à servir à l'exemple de Jésus, et à porter le fardeau d'une injuste souffrance comme une grâce pour nous et pour les autres.

Jésus-Christ se charge des fardeaux de tous : exclus et normaux, paysans et urbains, vigoureux et malades, faibles et forts, frustrés d'espérance et incapables de consolation. Jésus-Christ porte librement les fardeaux de tous et nous commande de faire pareil à sa suite. Jésus-Christ guérit aussi. Ces vérités peuvent devenir pour tous la transformation de leur pratique personnelle et de leur pratique collective. C'est le rendez-vous où Dieu nous attend dans la Bible comme dans la vie.

2 — Quatre lectures de ce texte d'Ésaïe nous furent proposées. Elles nous sont apparues différentes. Nous avons ressenti très fort la certitude qu'il nous fallait continuer ensemble d'y chercher le sens de notre vie et la raison de nos engagements. Il nous faut réapprendre à lire, et à lire dans la Bible ce que Dieu attend de nous aujourd'hui. C'est un travail. On doit le faire à plusieurs, en se corrigeant, s'enrichissant mutuellement, en utilisant les outils que les différentes démarches scientifiques nous proposent et en permettant aux plus humbles de dire leur expérience et leurs difficultés.

3 — Que ceux d'entre vous, Frères et Sœurs, que la grâce a comblés jusqu'à déborder, continuent joyeusement de convaincre ceux qu'ils rencontrent.

Reconnaissons qu'il nous arrive souvent de nous faire, de la vérité que nous avons reçue, une estrade pour dominer la foule des inquiets et des ignorants, une arme pour condamner nos frères ; en enfermant la vérité dans une formule définitive, nous risquons de la stériliser pour nous-mêmes et pour les autres.

Ceux qui par amour ou par humilité renoncent à un pouvoir jugé aliénant, à un savoir clos, à une intempérance bavarde, et se mettent à l'écoute des opprimés et des souffrants, nous ouvrent un chemin. Que le médecin apprenne du malade, l'homme fort du mourant, le riche du pauvre, le sage du fou, le docteur de l'enfant, voilà pour chacun et pour la communauté un exemple aujourd'hui bien éclairant. Il n'exige pas pour autant de renier son héritage. Écouter les autres n'exige ni de prétendre parler pour eux ni de renoncer à parler pour son compte.

Mais enfin le serviteur devant qui les rois fermeront la bouche a commencé par ne pas ouvrir la sienne. Servir la Parole de Dieu exige quelque sobriété dans notre parole.

L'Écriture ne nous apporte la vie que si l'Esprit l'apporte et l'applique. L'Écriture, ce n'est pas Jésus momifié. Il nous est avantageux qu'il s'en soit allé, pour que nous puissions recevoir le Consolateur, son esprit, être conduits dans toute la vérité, y avancer ensemble, et apprendre à notre tour à tirer de notre trésor des vérités anciennes et des vérités nouvelles.

Telle est la promesse dont vous pouvez vous saisir, et la grâce que nous vous souhaitons.

mission contre la lèpre

Partout où les besoins spirituels ou physiques des malades de lèpre se font sentir et n'ont pas été résolus, les vrais disciples du Christ doivent offrir leur amour chrétien, leur patience, et leur habileté médicale.

Les chrétiens spécialisés sont les plus aptes à soigner les malades de lèpre avec tout le soin et la compassion désirés, à utiliser les nouvelles méthodes de traitement, à introduire la réhabilitation physique et sociale, afin de répondre à tous les besoins de l'homme.

Aussi longtemps que l'une ou l'autre de ces conditions ne sera pas remplie dans le monde, le besoin de la Mission évangélique contre la Lèpre se fera sentir. Deux possibilités seulement pourraient rendre la Mission inutile :

soit, que la lèpre soit considérée, dans tous les pays, comme une maladie légèrement contagieuse et que ses victimes puissent jouir, comme quiconque, de leurs droits en tant que citoyens malades, sans être soumis à une discrimination honteuse,

et que la lèpre soit totalement sous contrôle et en voie de disparition dans le monde entier.

Malgré les immenses problèmes que présentent le traitement, la réhabilitation et l'attitude du public en général, le défi médical, spirituel et social de la lèpre est encore loin d'avoir été relevé partout.

Pensez à la Mission évangélique contre la Lèpre. Elle soigne 300.000 malades dans le monde.

Siège : 5, rue Roquépine — 75008 Paris.

C.C.P. : 21 152 09 W Paris.

Il ne s'agit certes pas de cacher ou de nier certains drames douloureux. Il ne s'agit pas d'avantage de jeter la pierre à quiconque, ni d'oublier qu'il n'est pas de justes... et que nous sommes tous pécheurs.

Il s'agit de savoir si une information vraiment objective ne pourrait pas, au moins de temps en temps, proposer à notre méditation quelques exemples concrets et salubres qui nous aident à mieux vivre, à mieux croire, à mieux partager...

dans l'esprit, dans la rigueur, dans la clarté de l'Évangile du Christ Sauveur. L'information digne de ce nom a mieux à faire que de jouer le jeu du scandale, de la provocation ou de l'ingratitude !

René Château

Un dossier toujours ouvert : Les conditions du travail

Certains disent qu'ils ont de « bonnes conditions de travail ». D'autres, à l'inverse, disent qu'elles sont « mauvaises ». Mais de quoi parle-t-on quand on parle de conditions de travail ? L'expression est plus riche, plus complexe qu'il ne paraît à première vue.

1 — Les conditions physiques et matérielles

On y pense d'abord mais cela recouvre déjà beaucoup d'éléments qu'il faut distinguer pour l'analyse mais qui se recoupent plus ou moins en réalité.

Il y a d'abord la fatigue — physique ou nerveuse — que provoque le travail. La fatigue est difficile à mesurer. Il existe une fatigue par excès de travail due à des cadences exagérées et une fatigue par défaut due à la monotonie. La fatigue est également liée à l'intérêt même que l'on porte au travail : on se fatigue moins à faire les travaux qu'on aime ou qu'on est libre de faire ou de ne pas faire.

Pour lutter contre la fatigue, on arrête l'activité, on ralentit le rythme du travail, on introduit des gestes parasitaires. Au début de la journée, le paysan affûte sa faux assez rarement. En fin de journée, il l'affûte plus souvent...

Pour prévenir la fatigue, on aménage rationnellement le poste de travail, de façon à trouver la position du corps la plus favorable, à permettre l'économie des mouvements, tout en faisant en sorte que ce ne soit pas toujours les mêmes muscles qui soient sollicités.

La fatigue est aussi liée à l'ambiance physique voire chimique du travail : l'éclairage, la couleur, le bruit, l'ordre, la propreté, la poussière, l'aération, etc...

Elle est enfin liée au danger, à l'insécurité, au risque d'accident.

Les problèmes des conditions physiques et matérielles ne sont certes pas toujours bien résolus mais on peut dire qu'ils sont connus. Ils sont bien exposés dans les manuels d'ergonomie, jeune science qui étudie les rapports de l'homme avec son travail : d'une part, on peut chercher à adapter l'homme à son travail et c'est le rôle de la sélection, de l'orientation et de la formation ; d'autre part, il faut chercher à adapter le travail à l'homme et c'est le sens des orientations que nous avons évoquées.

2 — Les conditions de rémunération

Nous les citons pour mémoire. Elles tiennent évidemment une place importante, mais pas nécessairement la plus importante.

3 — L'aménagement du temps de travail

Nous trouvons ici deux éléments.

D'une part, la durée totale du travail, c'est-à-dire le nombre d'heures effectuées dans la semaine, le nombre de semaines dans l'année, enfin le nombre d'années. En 1881, un député proposa que le travail effectif dans les manufactures et les usines ne puisse excéder 10 heures par jour pendant six jours consécutifs. Sa proposition fut repoussée par 309 voix contre 133. Actuellement, l'horaire hebdomadaire moyen se situe entre 40 et 45 heures, la quatrième semaine de congés est devenue une réalité, et le débat est ouvert quant à l'âge de la retraite.

D'autre part, la possibilité de disposer d'une marge de liberté quant à l'heure d'entrée et de sortie de l'usine ou du bureau : c'est ce qu'on appelle l'horaire mobile.

4 — L'ambiance psychologique

On ne travaille pas seul. L'ambiance

psychologique du travail dépend du groupe dans lequel on est inséré et des relations qu'on a avec les membres du groupe.

On sait aujourd'hui qu'il faut constituer des groupes composés d'un petit nombre de personnes, leur fixer des objectifs et leur laisser beaucoup de liberté pour les atteindre de façon responsable.

On sait aujourd'hui que le pouvoir du chef ne réside plus dans le galon qu'il porte mais dans la compétence qu'il manifeste. On sait aussi que les styles de commandement sont de trois sortes : le style autoritaire (le chef décide seul), le style « laisser faire » (le chef se retire en attendant que « ça s'arrange »), le style coopératif (le chef recherche la participation de tous les membres) et que ce dernier style permet d'obtenir les meilleurs résultats.

On sait tout cela mais cela ne veut pas dire pour autant qu'on le mette en pratique.

5 — Le « pourquoi » du travail

Tout ce que nous venons d'évoquer touche au « comment » du travail. Mais, de plus en plus, une revendication se fait jour qui concerne la signification même du travail que l'on effectue. Cette revendication est salutaire parce qu'elle relie le travail au sens même de la vie individuelle et de la vie en société.

Finalement, il n'y a de bonnes conditions de travail que si l'on est convaincu de l'utilité de ce qu'on fait et que si l'on est heureux de la façon dont on le fait.

C'est pourquoi — et il faut s'en réjouir — ce dossier sera toujours ouvert, et sous tous ses aspects.

Raoul Crespin

ÉGLISE RÉFORMÉE DE FRANCE

communiqué

I — POSTES VACANTS

Nord-Normandie :

Actuellement : Alençon ; Cambrésis I ; Disséminés de l'Aisne ; Sud-Manche — Bessin — Côte de Nacre ; Wanquetin — Mouvement d'Action rurale.

Au 1er juillet 76 : Douai ; Lille II ; Saint-Amand-les-Eaux.

Région parisienne :

Actuellement : Corbeil-Evry ; Paris-Belleville. Au 1er juillet 76 : Animation biblique I ; Choisy-Vallée de l'Orge II ; Creil ; Créteil ; Informateur régional — Presse ; Paris-Oratoire III ; Paris-Plaisance I ; Paris-Port-Royal ; S.O.S. Amitié ; Vallée de Chevreuse ; Versailles III — Centre 8 ; Le Vésinet.

Ouest :

Actuellement : Courlay-Breuillet ; Fontenay-le-Comte ; Îles de Saintonge I ; Lorient ; Mouchamps ; Rochefort.

Au 1er juillet 76 : Laval (Retraité intérimaire) ; Rennes ; Saintes — Saint-Jean-d'Angely.

Sud-Ouest :

Actuellement : Aumônier Fondation John Bost ; Bordeaux-Hôpitaux ; Marmande — Informateur régional ; Tarbes.

Au 1er juillet 76 : Ariège II ; Le Fleix ; Saint-Antoine-de-Breuilh ; Toulouse IV.

Cévennes-Languedoc-Roussillon :

Actuellement : Montpellier-Maguelone ; Saint-Germain-de-Calberte ; Sommiérois I (Cannes-Combats).

Au 1er juillet 76 : Montpellier-Brueys ; Montpellier-Université ; Saint-Hippolyte-du-Fort.

Provence-Côte d'Azur-Corse :

Actuellement : Orange.

Centre Alpes-Rhône :

Actuellement : Albertville, Bellegarde, Bourg-en-Bresse, Dieulefit, Gluiras-Albon, Lamastre.

Au 1er juillet 76 : Clermont-Ferrand I, Clermont-Ferrand-Agapé, Crest, Lyon 7, Moulin-Montluçon, Saint-Péray II.

Est :

Actuellement : Besançon, Pontarlier.

Au 1er juillet 76 : Bar-le-Duc — St-Dizier, Lunéville, Remiremont, Reims II.

D.E.F.A.P. :

Lesotho : Johannesburg, Leribe.

Cameroun : Ndoungué.

Togo : poste d'évangélisation dans le Nord. Pacifique : Suva, professeur de théologie (sachant l'anglais).

Équateur : poste de bibliste.

C.E.E.F.E. :

Stockholm : Église réformée de langue française.

II — NOMINATION AU 1er JUILLET 1976 (ne comprend pas les intérimaires)

1ère liste

Saint-Maixent : René Cousineau, Mende : Jean Lelièvre, Neuilly : A. Pierredon.

LES MALADES, LA SOCIÉTÉ ET L'ÉGLISE

Au lendemain du Synode national de Martigues, le président du Conseil national de l'Église réformée écrivait à chaque paroisse et à chaque pasteur pour les inciter à reprendre la réflexion amorcée à propos de la transmission de l'Évangile, en posant cette question fondamentale : « A quel engagement ou aventure concrète, la communauté locale se sent-elle invitée ? Il ajoutait avec une pointe d'humour : « Qu'on évite donc de corriger des virgules ou de se perdre en discussions sur tel détail, efforçons-nous de déchiffrer les obéissances pratiques auxquelles nous sommes appelés. »

A chacun de répondre pour que dans l'Église, enfin, se noue un vrai dialogue à tous les niveaux. Saisissons donc la balle au bond et relançons-la à notre manière, de notre point de vue d'aumônier des hôpitaux, par cette double constatation : les malades sont, aujourd'hui, particulièrement indispensables au monde et à l'Église. Ils représentent donc un domaine prioritaire et privilégié pour la transmission de l'Évangile.

Les malades indispensables pour la finitude humaine de la société

Nous entrons dans un monde dominé par le travail. La grande révolution est de substituer à une société de profit, une société « conviviale », c'est-à-dire plus humaine et plus juste. Les valeurs d'argent doivent être remplacées par celles du travail. L'homme de demain, l'homme adulte, l'homme debout, sera le travailleur ou le technicien, celui qui agit, bâtit, construit, façonne de ses mains ce monde nouveau, assurément plus digne et plus prometteur.

Cependant à force d'identifier l'homme à son travail, on risque de le river à une tâche où il se perdra en redevenant un rouage de la planification nécessaire, une chose dont on se sert. En définitive, il sera encore et toujours un damné de la terre. Mais qui donc aidera la société socialiste à rester humaine ? Les malades, assurément.

Des morts, on a toujours la ressource de s'en débarrasser. Les pompes funèbres s'y emploient. La mort on peut aussi la tamiser ou la feutrer. Mais la maladie, elle, est bien présente, quand ici, elle régresse, là elle progresse ; quand elle ne m'attaque pas moi, c'est l'autre qu'elle frappe. En vérité, les malades sont toujours parmi nous. Décidément il n'y a pas deux mondes juxtaposés ou opposés, celui de la santé et celui de la maladie. C'est le même homme qui, aujourd'hui bien portant sera demain, on ne sait comment, malade et handicapé. C'est le même monde qui est finalement, à la fois débordant de vitalité et pourtant menacé dans son existence même. Les malades lui révèlent sa véritable situation, c'est-à-dire son *inhérente fragilité*. Devant eux la logique des systèmes disparaît. Ces non-productifs, ces bouches inutiles font redécouvrir aux hommes, l'humaine condition. Ils sont indispensables pour rappeler, à un monde matérialiste, la réalité de cette autre dimension par laquelle l'être remis radicalement en question peut se retrouver lui-même, vraiment homme, vraiment humain, et peut ainsi retrouver sa dignité.

Une société qui n'accepte pas le défi de la maladie, cette butée sur l'irrationnel et sur l'insupportable, ce télescopage sur l'imprévisible et, quelquefois aussi, sur l'insupportable, est une société en voie d'étouffement. En renonçant à espérer contre tout espoir, elle se vide du dynamisme nécessaire à toute vie individuelle et collective. Elle s'engage dans l'impasse totale et définitive.

Les malades indispensables pour l'édification du corps du Christ

Les malades, en rappelant au monde sa fragilité et sa dignité, rendent le même service aux chrétiens et aux Églises car ceux-là et celles-là font partie de ce monde comme le levain ne saurait être séparé de la pâte tout en gardant sa nature spécifique (Matthieu 13, 33). Donc toutes les réflexions précédentes sont toujours valables pour eux. Elles le sont d'autant plus, si on pense au sens que revêt la maladie et la présence des malades pour une conscience chrétienne ; les malades nous ramènent, en effet, au centre même de la foi à la personne du Christ Jésus. Et cela pour plusieurs raisons.

D'abord, parce que dans la maladie se produit toujours un phénomène de simplification. Cherchant, espérant d'abord et avant tout la guérison ou du moins la stabilisation du mal, le malade vise à l'essentiel. En face de la souffrance qui tarabuste et de la mort qui guette, il n'a que faire de jeux intellectuels, d'explications théoriques. Comme Job ! L'inévitable « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi... ? » retentit et exige une réponse. On se débarrasse alors de tout superflu. Seule une foi toute nue, toute vraie, toute simple, tarit l'angoisse. Une foi inspirée du Christ et regardant au Christ seul. Le reste est bavardage scandaleux.

D'une part pour Jésus lui-même il y a une consonance profonde entre salut et guérison, rédemption et santé. En pardonnant, Jésus a proclamé sa volonté de restaurer l'homme dans l'intégralité et la plénitude de tout son être, âme et corps. Mais en guérissant, Jésus apparaît comme le Messie, le Christ portant effectivement « nos infirmités et nos maladies », comme Celui qui ouvre la porte du royaume à tous, aujourd'hui et pour toujours. Pour les chrétiens et les Églises, cela devrait être significatif et contraignant dans leur ministère auprès des malades comme auprès des soignants.

D'autre part, les malades introduisent les chrétiens et tout homme aussi d'ailleurs, dans la communauté des Pauvres, donc dans la compagnie de Jésus-Christ, puisqu'il a choisi d'être avec eux et même de s'identifier à eux (Matth. 25). C'est par cette communion que naissent en nous compassion et miséricorde, ces deux signes prouvant que l'Amour nous a effectivement visité et que le Royaume de Dieu s'est approché de nous. Compassion et miséricorde, ces deux fruits, dons du Saint-Esprit, trop souvent absents de l'existence des chrétiens et des réunions ecclésiastiques !

Enfin, c'est l'évidence même, les malades ont besoin de soin, donc de l'aide des autres. Ils dénoncent ainsi la limite de toutes choses, en particulier la limite du pouvoir et des projets humains. A une époque où les valeurs du travail comptent de plus en plus, c'est assurément une illusion de croire que notre adhésion « aux forces constructives de l'histoire », contribuera au salut de cette génération. Comme si le déploiement de nos énergies et la cohérence de nos plans pouvaient plus pour la rédemption du monde, pour ce lendemain qui chante, que notre impuissance et notre passion offertes aux accomplissements de Dieu. Dans sa première épître aux Corinthiens, Paul parle fort judicieusement de la puissance du monde qui n'est, en définitive, qu'impuissance salvatrice, et de la faiblesse de Dieu pourtant plénitude rédemptrice.

Le domaine des malades est donc bien un domaine prioritaire et privilégié pour la transmission de l'Évangile.

H. de Biéville

Assemblée Générale de

8 - 11 novembre 1975 — F

Attention ! Nous ne prétendons pas donner ici un compte rendu exhaustif ou « objectif ». Plutôt des impressions personnelles, donc, comme on dit, « partielles et partiales », dont le signataire prend seul toute la responsabilité. Avec, d'avance, ses excuses aux participants de cette Assemblée qui pourraient s'en trouver choqués, voire scandalisés. Et toute latitude à ceux qui auront vécu ces quatre journées différemment d'en référer à notre Rédaction.

On trouvera notre titre humoristique excessif. Il

n'était pourtant pas évident, aux yeux de certains, que ces journées ne se solderaient pas, sinon par une « guerre », au moins par des affrontements douloureux et des ruptures. Grâce soit rendue au Seigneur ! Si l'unanimité des votants ne s'est pas faite sur ces trois textes adoptés : le Message, la conclusion « Situations et Vocation du Protestantisme », et le projet de Cahiers des Charges, les majorités de 116 contre 5, de 118 contre 2 et 131 contre 2 représentent un accord final qui laisse seuls de côté les quelques irréductibles ordinaires à toute assemblée.

I. - La "guerre de Paris" pouvait-elle avoir lieu ?

Au débotté, au hasard des arrivées, nous interrogeons : « Qu'attendez-vous de cette Assemblée » ?

Le pasteur Capieu (aimable dans sa fermeté) : — Rien !

Professeur J. Ellul : — Rien ! C'est le type même d'une Assemblée qui ne sait pas où elle va !... J'attends tout de même quelque chose de la journée biblique. On n'est jamais confronté avec la Bible sans qu'il en sorte quelque chose !

Pasteur T. Metzel : — Qu'il en sorte des indications au Conseil pour l'orientation de ses services.

L'inspecteur luthérien M. Sweeting : — Dans l'immédiat, intellectuellement, une grande incertitude. Mais une confiance dans l'importance de son thème. J'attends que l'Assemblée soit assez lucide pour en tirer des conclusions utiles.

Pasteur G. Philip (Paris-Luxembourg) : — J'en attends une parole prophétique, que les conflits soient explicités clairement et que l'on sache où l'on va.

Pasteur Ph. Gross : — Un peu plus de clarté, savoir où l'on va.

Pasteur P. Courtial (prof. Fac. Théol. Aix) : — Un redressement ! Oui, un redressement !

Mr. Cl. Gruson : — L'Église universelle doit engager une réflexion précise pour que le monde ne sombre pas dans l'absurde. La tradition biblique du protestantisme doit lui donner dans ce sens une réflexion originale. Mais je suis plus sensible en ce qui me concerne à l'Église universelle. Je souhaite que cette Assemblée pousse la Fédération à une présence active dans le monde, mais, vous savez, je suis un technocrate, alors...

Le doyen R. Mehl : — J'attends de cette Assemblée qu'elle ne fasse pas seulement un beau discours, une prédication sur sa vocation. Sans doute, elle le doit, mais sans s'y limiter. Surtout cette vocation doit être remplie par des cas et des projets concrets pour que les Églises puissent être mises en question et au travail.

Les pasteurs L. Simon, Président du Conseil de la Région parisienne et J. Maury, président du Conseil national, ont préféré nous répondre d'une brève note, un moment plus tard.

Pasteur L. Simon : — Celui qui attend quelque chose de décisif de tels rassemblements court tout droit vers la désillusion : ici, il n'y aura aucun grand pas de fait l'un vers l'autre, ni ensemble vers les hommes. Je ne serai pas de ces déçus parce que ce n'est pas ici qu'habite mon attente. Par contre, et notamment à cause du cœur festif et biblique de dimanche, je m'attends à être visité, transgressé et bouleversé par

la Fédération Protestante IS - Tour Olivier de Serres

par P. Breittmayer

une Parole qui me disposera, demain plus qu'aujourd'hui, à vivre une solidarité efficace avec tous les hommes qui espèrent, et donc aussi, parmi eux, les protestants.

Pasteur J. Maury : — Ce que j'attends de l'Assemblée ? Bien sûr, que nous ne nous enfermions pas dans une contemplation morose ou satisfaite du passé de nos Églises, ou de la situation actuelle du protestantisme français. Mais qu'à partir d'un regard lucide sur la situation non seulement du protestantisme, mais aussi de la société actuelle, avec ses défis et ses mises en question, nous parvenions à une vision renouvelée de notre vocation spécifique d'Église de la Réforme,

dans le contexte œcuménique actuel, que nous sachions retrouver la dynamique fondamentale de la Réforme, je veux dire la lecture, le déchiffrement des interpellations vivantes de l'Évangile sur une situation historique, culturelle, sociale, politique, humaine, bref, la nôtre dans le monde d'aujourd'hui, avec ses brassages, sa richesse et ses pauvretés, ses menaces et ses espoirs. Pour qu'à notre place et pour notre humble part, nous sachions témoigner que partout et toujours « Jésus-Christ libère et unit ».

Convenons que, pêchant ainsi au hasard, dans la foule des arrivants, les nuances et divergences se dessinaient déjà, du scepticisme aux espoirs, combien différents !

II. - Pourquoi la "guerre de Paris" n'a pas eu lieu

Que préférer en motivation de cette victoire pacifique d'acceptation, voire de compréhension réciproque ? Talent des organisateurs ou inspiration de l'Esprit ? Pour nous, point de dilemme. L'Esprit

inspire la lucidité dans le réalisme bien plus que tout verbalisme lyrique, ou exaltation morbide. Il a permis aux responsables de voir clair dans la conception du programme, les conditions de travail, la préparation intensive à tous les échelons, et d'agir efficacement dans l'exécution.

AUX PREMIERES HEURES, LE DOYEN R. MEHL ARTICULE « SITUATION ET VOCATION DU PROTESTANTISME »

« Les uns mettent l'accent sur la confession de foi, les autres sur l'engagement social et politique. On aboutit ainsi à une dualité, voire au duel. On aperçoit des signes d'excommunications mutuelles. Faut-il subir ou assumer ce douloureux clivage ? S'arrêter au constat d'une pareille situation rendrait impossible toute vocation du protestantisme. Il s'agit donc de converger vers un projet commun... »

« Une situation subie, avec tous ses éléments de rupture, devient une impasse. Nous ne sommes pas ici pour éviter une rupture, mais pour qu'à partir d'une situation « décripée » qui ne soit plus en train de se refermer sur une photographie, le mouvement de l'Esprit ouvre cette situation à une vocation qui s'en empare pour la transfigurer.

Sur les ossements desséchés d'une situation, souffle l'Esprit qui vivifie... »

Les conditions de travail

Pour la première fois dans l'histoire, un lieu presque idéal : cette « tour » Olivier de Serres, immense building, aux locaux parfaitement fonctionnels. Un hall immense abrite, dès l'entrée, l'exposition qu'un millier d'étrangers à l'Assemblée a visitée dès l'ouverture, la librairie, l'équipe d'accueil et celle du vestiaire aussi délicieuses de prévenance et d'efficacité l'une que l'autre. Dans la grande salle climatisée, trois cents fauteuils en gradins munis de tablettes pour écrire. Pour une fois, sonorisation sans défaillance, tant des micros fixes que des balladeurs.

Quant aux groupes de travail, ils trouveront des salles annexes du 1er au 18e étage, parfaitement amé-

Suite page 10 ➔

nagées et insonorisées pour permettre réflexions et échanges. En tout cela comme aux repas servis au restaurant, un confort inconnu de la plupart de nos réunions et synodes, dépassant les progrès accomplis précédemment à Grenoble et à Caen, et si voisin du luxe qu'il a fait poser au plus puritains, tenants de nos mœurs traditionnelles huguenotes, quelques questions sur les coûts, auxquelles le Secrétaire général, A. Nicolas, s'est offert à répondre avec son amabilité, sa précision et son humour coutumiers.

Le programme

Sur ces bases matérielles s'articulait un programme en progression d'harmonieuse symphonie.

Premier jour : après l'élection comme Président du professeur M. A. Chevallier qui mènera introduction et débats à la baguette (celle d'un chef d'orchestre virtuose et plein d'humour, à l'égal du Président Valette à Caen !) et celle de Mme Haber et du Pasteur A. Thobois comme Vice-Présidents, après les rapports officiels du Président J. Courvoisier et du Secrétaire général A. Nicolas, introduction du doyen R. Mehl pour situer sans le reprendre son rapport « Situation du protestantisme » et celui du pasteur D. Galland « Vocation du protestantisme », largement diffusés dans le numéro de la revue « Rencontre ».

Ensuite, les dix groupes au travail ! En équipes de 25, on prend contact, on fait connaissance, les uns et les autres s'affirment. Ici ou là, quelques rudes joutes entre positions opposées. Pourtant ni agressions formelles, ni défis brutaux. Respect et acceptation réciproques. Une participante demandera : « Nous sommes-nous vraiment accueillis les uns les autres, ou seulement ménagés ? ». Impression générale de grand désordre, d'incertitude, on ne sait où on va. Parviendra-t-on à dire finalement quoi que ce soit sur la vocation du protestantisme ? Ou en restera-t-on à un incroyable éparpillement et, quoique consentant à la diversité des voisinages, impossibilité d'un langage commun ?

POUR LES STATISTICIENS

L'Assemblée réunit 174 délégués à voix délibérative, soit 66 % des présents. S'y ajoutent, en effet, 24 % de voix consultatives, 10 % d'invités et... les journalistes.

La moyenne d'âge des 174 est de 48 ans.

Le total des 259 présents comprend 218 hommes et 49 femmes.

Trois communautés pentecôtistes et la Mission tzigane en France qui ont posé leur candidature à la Fédération et doivent être agréées, ont été invitées. Elles représentent un apport de 20.000 protestants environ.

DE PÉNIBLES « BAVURES »

Si l'on se réjouit de penser que l'Esprit Saint, soufflant dans la grande salle, avait permis la paix, la compréhension mutuelle et le pluralisme vécu, il faut croire, hélas, que Satan rôdait tout alentour dans les couloirs :

On vit, en effet, le dimanche soir, un « commando » de jeunes « charismatiques » de la paroisse de Luneray, venir apostropher les délégués à la sortie, fulminer dans le Livre d'Or contre les « trahisons » de la Fédération protestante, et multiplier imprécations et malédictions.

Pire, le lundi, à la sortie de la séance générale, un pasteur du Midi, venu spécialement en « visite » et qui avait aussi vitupéré, sur le Livre d'Or, la Mission populaire et le « scandale » d'un de ses dirigeants, se jetait à la gorge d'un pasteur parisien, s'estimant injurié d'une saillie humoristique, et lui eût fait un mauvais parti si plusieurs de ses amis ne s'étaient précipités pour l'emmener se calmer au dehors.

Quelle tristesse de constater que quelques-uns de ceux-là mêmes qui professent le baptême du Saint-Esprit, ne rêvent que proscriptions, malédictions, fanatisme et violence, paraissant ignorer que le fruit de l'Esprit, c'est l'Amour !

Ils s'égalent ainsi à ceux qu'ils déclarent combattre : les quelques sectaires d'un anticonformisme pour lesquels l'« écoute de l'Autre » commence par l'exclusion des frères de l'Eglise.

La réunion publique du soir à l'Unesco ne pouvait permettre d'avancer vers une certaine communauté. Le protestantisme y était à la fois situé et interpellé par Mgr. Le Bourgeois au nom du catholicisme, M. Aaron Tolen, du Cameroun, au nom du Tiers Monde, le Pr. René Rémond au nom de la culture scientifique moderne. Matière, certes à multiples réflexions, mais accentuant plus, en chacun, nos sentiments d'insuffisance et d'incapacité du protestantisme actuel que confortant nos moyens d'en sortir et suscitant des convergences.

Une fête biblique

Seulement il y eut le dimanche, annoncé comme une « Fête biblique » et conçu comme un développement liturgique.

Quatre « lectures » bibliques d'Ésaïe 53 nous sont proposées. Il apparaîtra généralement, dans les groupes de travail que la première lecture n'apportait rien de neuf. Ouverte, généreuse, enthousiaste, sans doute, mais tirant du chapitre d'Ésaïe toute la dogmatique traditionnelle : chute, péché, Christ mort et ressuscité, la grâce, le Saint-Esprit, comme on aurait pu le faire de n'importe quel autre passage de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Pas une étude biblique, une proclamation de foi à propos d'un passage de l'Écriture.

Heureusement les trois autres s'attachent au texte. Chacune à sa manière en approfondit la compréhension et nous en révèle la richesse. Quelle que soit sa position théologique, chacun des auditeurs est frappé de la compétence, de la simplicité comme de la clarté de chacun des introducteurs, que la méthode en soit, à nouveau, « fondamentaliste » avec le professeur Nicolle de l'Institut Évangélique, ou « historico-critique » avec le père A. Vomel de l'Institut Catholique, ou « structuraliste » avec Mlle Corinne Galland. Car il s'agit bien de méthodes d'approche et seulement de méthodes. En dépit de ce qu'on a pu entendre en d'autres circonstances, aucune ne préjuge d'a priori dogmatique.

Et l'on vit, le jour même, les groupes, travaillant sur Pierre 2, qui reprend et complète Ésaïe 53, emprunter aux trois méthodes, sans souci d'appartenance ecclésiastique et y trouver à la fois leur compréhension mutuelle et cette cohésion qui s'affirma toute la journée du lundi pour permettre au « marathon » (traditionnel !) du mardi matin sur l'adoption de trois textes généraux une presque unanimité.

Le culte

On eût aimé que le culte de l'après-midi avec la sainte Cène parachevât cette journée de « Fête biblique » d'un intense élan communautaire.

Las, les organisateurs — et ce fut leur seule erreur — avaient pensé nous offrir l'après-midi, après les quatre « lectures » orales du matin, de nouvelles « lectures » audio-visuelles.

Ils avaient négligé — un dimanche — l'afflux des protestants parisiens venus entourer les délégués de leur sympathie. Une salle de 300 places ne pouvait contenir quelque 600 personnes. Encore moins avec les mesures de rigueur des services de sécurité, police et pompiers, qui limitent strictement les participants au nombre de places assises.

Que devinrent les autres ? Ils s'agglomérèrent aux deux portes de la grande salle restées ouvertes ou, par grappes de 30 à 40, devant les postes de télévision intérieure disposés tout autour dans le grand hall. Vous imaginez-vous parvenir à quelque recueillement et à un sentiment de communion générale par postes de télé interposés, surtout de petite dimension ?

Plus encore la liturgie même du culte. En premier lieu, les passages bibliques repris en bandes dessinées, diapositives projetées sur grand écran. Ensuite leur mise en musique chantée par les diaconesses en chœur. Enfin et davantage, des jeunes en aube blanche, col noir sur gilet rouge, s'avancent dans la salle, en « lecture dramatique » et mimeront, en groupes harmonieux qui se font et défont jusqu'à l'arrière de la table de communion, les textes psalmodiés. Ils distribueront ensuite, avec les diaconesses, le pain et le vin rang par rang.

ADMINISTRATION

Nos abonnés voudront prendre bonne note

1. Dans les jours qui viennent les abonnements arrivant à échéance au 31 décembre vont être rappelés.

Nous vous serions reconnaissants de faire bon accueil à cette lettre et d'y répondre très rapidement par votre réabonnement.

La ponctualité de nos abonnés nous est indispensable. En effet, elle nous évite des soucis de trésorerie et des frais de rappel.

2. Nous serions reconnaissants à tous nos abonnés changeant d'adresse d'en faire aussitôt part à l'administration (adresse en page 2, première colonne).

Tout changement d'adresse doit être accompagné de l'ancienne bande (si possible) et de la somme de trois francs. Cette somme sert à la confection de la nouvelle plaque-adresse.

Avec la reconnaissance de l'Administration qui souhaite à chacun une bonne fin d'année.

En fait, dans cette grande salle de conférence, nous assistions à un spectacle sans participer à un culte. La sainte Cène n'y vint guère que par surcroît, en dépit de la majesté dont on avait souhaité la revêtir.

On imagine bien que ce spectacle avait été promu par les éléments parisiens « progressistes » pour mettre en œuvre le langage audio-visuel le plus moderne. Résultat paradoxal : on rejoignait ainsi tout le spectaculaire dont les catholiques, depuis Vatican II, s'efforcent de débarrasser leur messe. Tout le déraillement de la Parole vers l'Image, la tentation la plus forte de notre époque.

Heureusement, la journée du lundi nous remettait en face des textes bibliques et le travail des groupes, prolongé par le labeur nocturne des rédacteurs, passait de là aux efforts pour bâtir les trois textes envisagés.

Leurs projets, le mardi matin, donne lieu à bien des révisions, certaines massives quoique hâtives. On souhaitait en particulier que le sens de responsabilité des représentants à voix délibérative des Églises et des Mouvements et Oeuvres ait été assez vif pour ne point faire du « Cahier des Charges » une utopie en s'engageant à donner à la Fédération les moyens financiers et les hommes nécessaires à le réaliser.

Enfin, l'on parvint au but. Un rien essouffés. Sans qu'aucun des textes soulevât une vague d'enthousiasme. Mais dans la satisfaction d'une tâche accomplie, représentant un protestantisme « debout et libre » pour affirmer, dans l'union d'un pluralisme bien « vécu », sa vocation essentiellement biblique.

P. Breittmayer

CORRESPONDANCE

A propos de l'évangile de Thomas

J'ai lu avec intérêt l'article de Monsieur M. Bouttier sur *l'Évangile selon Thomas* paru dans « *Évangile et Liberté* » No 17. Il n'est certes pas dans mes intentions de relancer à nouveau une polémique au sujet de cet évangile d'autant plus que les propos de Monsieur M. Bouttier ne diffèrent guère de ceux dans lesquels s'est réfugiée l'exégèse officielle ; en effet, pour cette dernière, à quelques exceptions près, l'Évangile selon Thomas ne peut être qu'une déformation « gnostisante » de certains passages de « nos » évangiles. Naturellement la dite critique se garde bien de mettre en évidence que « nos » évangiles sont l'aboutissement de rédactions successives et rassemblent des traditions les plus hétérogènes (cf. les travaux de R. Bultmann, de l'école biblique de Jérusalem et de l'école rationaliste). Elle n'explique pas non plus le caractère archaïque des logia de Thomas par rapport à ceux des canoniques... dont ils découleraient. Quoi qu'il en soit, je ne puis que constater une fois de plus combien la critique, même celle qui se veut objective et indépendante, est plus soucieuse de défendre des positions — le démon de l'apologie pour reprendre l'expression de M. Bouttier — que de remettre en question ce qui doit l'être. Pour Monsieur M. Bouttier le choix se situerait entre le message de l'Évangile selon Thomas qui, selon lui, aurait été placé dans la bouche du Sauveur, et celui de Jésus de Nazareth. En fait, le Jésus des canoniques plaît à Monsieur M. Bouttier, celui de l'Évangile selon Thomas ne lui plaît pas. Il le dit sans ambages ; mais il ne peut y avoir deux Jésus : celui que M. M. Bouttier veut suivre à l'exclusion de tout autre et celui de l'Évangile selon Thomas qui, 2.000 ans après, nous parle à nouveau dans son langage imagé, « caché ». A ce propos je me permettrai de faire observer à Monsieur M. Bouttier que la traduction correcte du début de l'Évangile selon Thomas est la suivante : « Voici les paroles cachées (et non pas secrètes) que Jésus-le-Vivant a dites... ». Les paroles cachées de Jésus-le-Vivant (ici et maintenant et non du Ressuscité) sont ses paraboles, ses métaphores, ses allégories, seul chemin qui aille du visible vers l'invisible, de l'événement vers l'intemporel, de la connaissance immédiate vers la connaissance transcendante. Qu'on me permette de terminer en citant

le logion 17 que nous trouvons aussi sous la plume de St Paul (1 Co. 2, 9) :

Jésus a dit :

« Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu, et ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce que la main n'a pas touché et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme. »

Philippe de Suarez

Nous avons transmis cette lettre au professeur Michel Bouttier qui nous a fait parvenir la réponse que l'on peut lire ci-dessous.

Je suis reconnaissant à Monsieur de Suarez de sa lettre : les lecteurs d'« *Évangile et Liberté* » connaîtront ainsi son point de vue bien mieux que je ne pouvais le présenter moi-même.

Sur le fonds, je me retrouve pleinement d'accord avec lui : entre le Jésus des Évangiles canoniques et celui de l'Évangile de Thomas, il faut choisir.

La lettre de Monsieur de Suarez appelle cependant trois brèves remarques :

1) Il faut méconnaître l'enseignement de nos Facultés pour affirmer que celui-ci se garde bien de mettre en évidence l'histoire de la rédaction des évangiles canoniques (certains le lui reprochent même fort vigoureusement !).

2) La traduction que j'ai donnée du premier verset de l'évangile de Thomas est appuyée par l'édition Guillaumont-Puech-Quispel-Till, Yassah'Abd Al Masih, Paris 1959. Mais je conviens qu'on peut préférer à « secrètes » la version « cachées » choisie entre autres par Dorresse ou Kasser.

3) Paul cite effectivement, comme l'Évangile de Thomas, ces paroles mystérieuses : « je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu... ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme ». Mais au lieu de les rapporter à quelque enseignement secret, il les applique à la croix, cette croix que l'Évangile de Thomas laisse singulièrement de côté. Voilà toute la différence.

Pour le reste, je ne puis que renvoyer à mon article.

Michel Bouttier

Les valeurs ne sont pas des idoles

C'est avec une certaine tristesse que je viens de lire un article intitulé « idolâtrie » dans votre numéro paru fort malencontreusement la veille du 11 novembre. (1) L'auteur relate un événement qui remonte à une dizaine d'années. Un jeune homme, un étranger si je me souviens bien, se fit cuire un œuf sur le plat au-dessus de la flamme du Soldat inconnu.

Contrairement à ce que prétend cet article il y avait un public lors de ce regrettable incident. Peut-il y avoir des poursuites judiciaires sans témoins ? Avez-vous déjà vu la place de l'Étoile vide ? La flamme du Soldat inconnu n'est pas un fétiche, elle n'a pas une valeur sacrée, mais une valeur symbolique.

On peut en dire autant du drapeau qui est un emblème, un signe conventionnel de ralliement. Le drapeau évoque l'idée du pays. Il ne participe pas à la réalité qu'il exprime. Les hommes se découvrent sur son passage uniquement en raison de ce qu'il représente : l'État peut disparaître, la Nation peut se disloquer, l'idée de Patrie restera gravée dans les cœurs et les esprits. La Patrie ne devient souvent une idole que pour ceux qui la refusent ! Pour les autres elle a une place dans l'échelle toujours relative des valeurs. Elle n'est pas un « ange » au sens classique du terme comme le laisse entendre votre collaborateur car elle n'est pas parfaite. Chacun l'aime malgré ses imperfections dont il faut rester pleinement conscient.

Il n'est pas inutile de nous souvenir que plus d'un million et demi de Français sont morts pendant la première guerre mondiale, qu'il y eut un million et demi de blessés et que 600.000 d'entre eux n'ont jamais pu reprendre leur place dans la vie active. La population de notre pays n'était alors que de 38 millions d'habitants. S'en souvenir c'est se souvenir des horreurs de la guerre, de son long cortège de destructions et de souffrances. C'est pourquoi la guerre de 1914 reste la Grande Guerre. Il serait souhaitable que

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

toutes les commémorations patriotiques soient regroupées, comme aux États-Unis, une seule fois par an afin de souligner l'importance de cette journée consacrée au souvenir de tous ceux et de toutes celles qui sont morts pour nous permettre de vivre.

Il est certain que la lutte entre la France et l'Allemagne a été une lutte fratricide. Elle peut sembler incompréhensible à la nouvelle génération, victime d'une absence d'information ou, en tout cas, d'une information unilatérale qui risque de fausser son jugement.

N'oublions pas que trois départements français ont été contraints par la force brutale de changer de langue, de genre de vie et de culture presque du jour au lendemain. Ma famille a refusé cette atteinte à sa personnalité profonde et s'est établie à Paris tout en espérant pouvoir rentrer un jour chez elle. C'est ce qu'a fait ma grand-mère paternelle... cinquante ans après ! Supprimer le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, c'est scier la branche sur laquelle nous sommes assis.

Aucune tombe n'est sacrée si l'on prend cet adjectif dans son sens étymologique de « consacré à une divinité », mais toute tombe, y compris celle du Soldat Inconnu, est respectable. Il y a une certaine hypocrisie, il est vrai, à encenser les morts alors qu'on ne faisait guère attention à eux de leur vivant. Les cimetières sont les lieux où l'on peut le mieux se rendre compte de la vanité humaine. Visitez celui du Père-Lachaise qui est dans ce domaine un monument et pas seulement un monument historique.

La mort commande cependant le respect. Un livre intitulé « J'irai cracher sur vos tombes » a paru après la guerre. Ce n'était ni un chef-d'œuvre de bon goût ni un acte de grand courage ! Votre collaborateur n'ira sans doute pas jusque-là dans son entreprise de désacralisation. Je suis même presque certain qu'il n'est pas allé se faire cuire un oeuf sur la tombe de sa famille le premier jour de novembre.

Le respect de soi passe par le respect des autres. Rien n'est sacré sauf la personne humaine. Le protestantisme n'a pas le culte des morts, mais il peut avoir celui du souvenir. Le souvenir a un sens très fort dans la Bible. C'est ce qui distingue l'homme de l'animal. Charles Wagner a écrit sur ce sujet quelques belles pages qui ont conservé toute leur actualité.

Philippe Vassaux

(1) « Évangile et Liberté », 10 novembre 1975, p. 4 : L'idolâtrie.

FÉDÉRATION PROTESTANTE:

situation et vocation

Nous voulons dire aujourd'hui, nous protestants français, non pas quelle est notre définition historique ou notre situation sociologique, mais, dans cette situation, quelle est notre vocation. Cette recherche répond aux questions qui nous sont posées de toutes parts : que pouvez-vous faire, étant si peu nombreux ? que pouvez-vous dire, alors que vous n'êtes pas d'accord entre vous ?

Notre réponse immédiate, c'est que la Bible nous unit, que la lecture en est ouverte à chacun sans magistère clérical, et que nous avons à partager ce qu'elle nous apporte. Ainsi affirmons-nous le maintien d'une certaine image du protestant.

Ces mots unanimes, pourtant, ne sont qu'une réponse paresseuse. Un effort de lucidité fait apparaître les tensions qu'ils voudraient masquer et que notre première tâche aujourd'hui est de situer. Le débat sur l'engagement politique des Églises paraît avoir été mis en veilleuse dans notre Assemblée. Serait-il moins actuel qu'hier ? Sommes-nous paralysés par la crainte de reprendre sans profit les mêmes affrontements ? Nous tomberions alors dans un pseudo-apolitisme qui cautionnerait en fait les puissances de domination. Ou bien essayons-nous de trouver une meilleure perspective en portant notre attention sur le jeu des pouvoirs (de parole, d'organisation, etc...) dans nos Églises mêmes ? La Bible elle-même apparaît comme le centre de nos tensions, et la multiplicité des doctrines et méthodes fait du roc de notre foi une pierre d'achoppement.

Nous pouvons maintenant risquer de dire comment nous voyons notre tâche et quelle est notre espérance dans cette situation. Refuser de nous résigner à une diversité qu'il suffirait de tolérer avec indifférence, refuser en même temps l'étouffement sous les plus nombreux, les plus savants ou les plus bavards, c'est s'engager à travailler :

- pratiquer des lectures de la Bible, parce qu'aucune lecture ne donne la Parole de Dieu toute nue, parce que le pluralisme peut être ici le signe d'une commune espérance : nulle parole d'homme n'étouffe celle de Dieu pour qui lit l'Écriture dans l'attente de ce qu'il ne sait pas encore,
- tendre à une pratique de la vie commune qui, pour nos communautés repliées peureusement sur leurs différences, rende possible une rencontre où l'autre m'apparaîsse comme le frère donné pour me compléter,
- manifester ce qui est libérateur dans l'Évangile en brisant les frontières et enclos qui toujours à nouveau séparent et enferment,
- dire notre espérance ; en la Résurrection du Christ toutes les fatalités peuvent être vaincues et tous les hommes sont promis à la liberté.

INFORMATIONS

Culte radiodiffusé de 8 h — 8 h 30

7 décembre : pasteur Paul Dombre
14 décembre : pasteur Pierre Fath
21 décembre : pasteur Pierre Fath
25 décembre : pasteur Paul Dombre
28 décembre : pasteur Paul Dombre

Télévision — « Présence protestante »

- Dimanche 7 décembre — 10 h-10 h 30
Culte en l'Église réformée de l'Etoile, prédication du pasteur Paul Guiraud.
- Dimanche 14 décembre — 10 h-10 h 30
L'Assemblée générale du Protestantisme français à Paris.
- Dimanche 21 décembre — 10 h-10 h 30
Visite au Sonnenhof à Birschwiler.
- Jeudi 25 décembre — 10 h-11 h

En direct de Birschwiler

Culte de Noël avec les enfants du Sonnenhof, prédication du Dr Othon Prinz.

- Dimanche 28 décembre — 10 h-10 h 30
« Moi l'enfant », poème de Alain Sencey
L'autorité de la Bible (pasteur Louis Simon).

CONFÉRENCES DE « PAYS PROTESTANTS »

Le pasteur Laurent Gagnebin donnera le dimanche 7 décembre 1975 à 16 heures au Foyer de l'Ame (7 bis, rue du pasteur Wagner — Paris 11e) une conférence intitulée : « QU'EST-CE QUE LE PROTESTANTISME AUJOURD'HUI ? ». Un débat suivra.

CHRONIQUE MUSICALE

MUSIQUE RELIGIEUSE

CHANT GRÉGORIEN, les *Noces de Cana* — Harmonia Mundi, HMU 238 R.

Ce disque, dont le programme a été réalisé par Michel Huglo, directeur de la collection, s'adresse aux fins connaisseurs et leur offre, dans de bonnes conditions d'enregistrement, des thèmes de drames liturgiques, (à l'origine du théâtre occidental). L'exécution vocale, très égale et très souple, du Deller Consort (deux récitants en alternance, chœur) traduit, par une diction très précise, les inflexions et les moindres nuances et l'atmosphère de ces chants (antiennes, hymnes, offertoirs, psaume responsorial, chant de louange...) dont certains remontent au VI^{ème} siècle (*Veni redemptor omnium*, réutilisé dans la liturgie luthérienne : *Nun Komm der Heiden Heiland*), d'autres à l'époque carolingienne (*Christe redemptor omnium*). La face B est placée sous le signe de l'allégresse et de la jubilation (antiennes alléluïatiques gallicanes, pour le temps de Pâques). Le maximum d'effet et de densité spirituelle est obtenu avec un minimum de moyens, et se trouve renforcé par une « présence » extraordinaire, provenant d'une excellente prise de son. (Pierre Studer)

VIVALDI, *Dixit* (Psaume) — Harmonia Mundi, HMU 309.

Le Kammerchor et l'orchestre de l'Opéra de Vienne avec, en solistes, K. Schlean, A. Bonay, V. Benelli et G. Sarti, proposent une version dynamique et vigoureuse (parfois un peu théâtrale) du Psaume, *Dixit Dominus Domino meo...*, pour double chœur, écrit dans un style classique, qui traduit de très près les intentions du texte. Ce disque frappe dès les premières mesures par l'interprétation claire, équilibrée et fidèle à l'atmosphère faite tour à tour d'exubérance, de joie (introduction), puis d'émotion, de gravité, de douceur... Cette page enthousiaste et massive, dans laquelle Vivaldi verse toute sa palette expressive, est un monument dans l'histoire de la musique religieuse du XVIII^{ème} siècle.

A. HONEGGER, le *Roi David*. ERATO

Cette version originale est présentée en deux disques avec plaquette commentée par H. Halbreich, qui évoque la personnalité du compositeur, « protestant de souche alémanique » (à ce titre Bach lui est très proche), « français de culture et d'adoption bien que fidèle sa vie durant à sa double appartenance nationale », qui sut tirer parti de la culture latine et germanique.

Le *Roi David*, composé en deux mois

d'après le drame de R. Morax, d'abord oeuvre scénique, a été adapté ensuite au concert. Par le sujet, l'atmosphère est hébraïque, les résonances bibliques servent de toile de fond et se mêlent au *Psautier huguenot* (Clément Marot, Th. de Bèze). Les auditeurs sont donc en « pays de connaissance » par le thème et par les allusions à la musique d'inspiration protestante ; ils seront aussi frappés par le langage convenant toujours à l'expression du moment : archaïsme (*introduction*), confiance (*cantique du Berger David*), caractère robuste (*Loué soit le Seigneur*), violent (*chant de victoire*), serein (Psaume : *Ne crains rien...*) ou nostalgique (*David séparé des siens*), plaintif (*Lamentation de Guilboa*)...

La seconde partie, *David Roi*, est une vaste fresque, qui débouche sur un Alléluia (très beau thème classique) — La troisième partie, *David roi et prophète*, apparaît comme la synthèse de ce triptyque, après plusieurs Psaumes avec une orchestration assez colorée, la *Chanson d'Ephraïm* tranche par sa souplesse et ses intentions décoratives. L'histoire se poursuit jusqu'à la Mort de David, vision pleine d'espérance et quasi radieuse.

Ce chef-d'œuvre, qui n'a pas vieilli, est bien construit ; des solistes vocaux de premier plan, Jean Desailly (récitant), la chorale Philippe Caillard et un ensemble instrumental placé sous la direction de Ch. Dutoit, ont réservé à Honegger et à son *Roi David* un sort « royal »...

MUSIQUE INSTRUMENTALE

J.-S. BACH, *Triple Concerto*, *Concerto pour clavecin*. Philips, Trésors classiques 6500 692.

M. Th. Garatti (clavecin) et l'Ensemble I Musici confirment, par leur version du *Concerto en ré mineur pour clavecin et cordes* (BXV. 1052), leur réputation quant à la qualité de l'exécution et la fidélité aux critères de l'époque en cause. C'est avec une inégalable musicalité qu'ils redonnent vie à ce *Concerto*, en le jouant d'un seul jet, avec rigueur et précision. Le *Concerto pour flûte, violon, clavecin et cordes* (BWV 1044) met en valeur les qualités de sonorité de la flûte (Severino Gazzeloni), les oppositions de timbres (au violon : Salvatore Accardo) et souligne la cohésion de l'Ensemble I Musici où chaque instrument passe au premier plan, lorsque la partition l'exige, pour s'effacer ensuite et accompagner discrètement. Quelle leçon d'équilibre, d'ordre et de style.

BEETHOVEN, *Sonates No 21 et 31*. PHILIPS, Trésors classiques 6500 762.

La *Sonate No 21* dédiée au Comte Waldstein associe énergie, description, mystère, coloris divers. Alfred Brendel, dont l'éloge n'est plus à faire, l'interprète

avec juste assez de profondeur et de finesse, soulignant au passage quelque détail subtil passé quasi inaperçu jusqu'ici. Comme le précise l'excellent pianiste, cette « sonate a été prise pour un morceau de bravoure réclamant des doigts agiles, mais peu d'imagination ». Dans la *Sonate No 31*, il fait preuve de son sens de la construction et se distingue par la transparence des lignes dans les passages fugués. Il se joue de toutes les difficultés techniques dans ce morceau particulièrement « scabreux ». Encore une belle réalisation de plus à l'actif de A. Brendel.

Gabriel FAURÉ, *Sonates pour violon et piano*. ARION. ARN. 38 267.

Clara Bonaldi (violon) et Sylvaine Billier (piano Steinway) forment une équipe homogène, bien rodée et expérimentée. Cette réalisation, au service de Gabriel Fauré, souligne l'importance du grand musicien français, qui — dans la perspective de la renaissance de la musique française, à la fin du XIX^{ème} siècle — a joué un rôle de tout premier plan, en forgeant un style original et personnel dès sa *Première Sonate en La Majeur* (opus 13). A l'écoute, nul ne restera insensible à la ligne mélodique vibrante et généreuse du violon, avec un accompagnement équilibré, au lyrisme contenu et à la juste mesure (de la première sonate). La face 2 donne une version très attachante de la *Deuxième sonate en mi mineur* (op. 108), écrite une quarantaine d'années après la première, et qui frappe surtout par le caractère discret, dépouillé et expressif qui se dégage de l'*Andante*. Avec cette interprétation, fidèle aux intentions de Fauré, Clara Bonaldi et Sylvaine Billier ont signé une version qui fait honneur à la musique et à l'école françaises.

D. MILHAUD, *sonate*, H. SAUGUET, *ballade*, J. WIENER, *sonate*. ARION, ARN 38272.

Jacqueline Robin (piano) et Pierre Penassou (violoncelle) mettent leur talent au service de trois œuvres presque contemporaines, d'un esprit différent et cependant bien « françaises » par leurs qualités. La *sonate* de D. Milhaud frappe par l'équilibre, la mesure et la concision. La *ballade* de H. Sauguet tient compte des possibilités expressives du violoncelle et met l'accent sur le lyrisme, la sonorité, la ligne chantante, la sincérité de l'expression. Enfin, J. Wiener recherche dans sa *sonate* un langage harmonique neuf, subtil, inattendu et spéculé sur les contrastes brusques. Les deux interprètes, qui ont mis leur profonde culture musicale et des soins minutieux dans cette interprétation, ont aussi signé un bel hommage au regretté Darius Milhaud.

Edith Wéber

Faites abonner vos amis à EVANGILE et LIBERTE

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Milles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tarn)

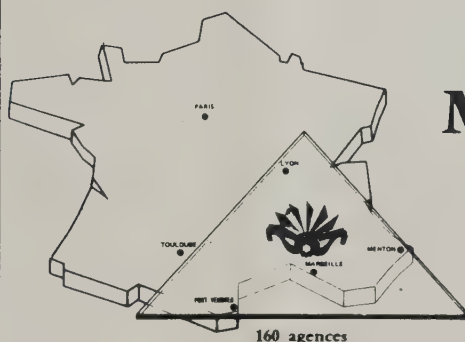
L'ADOPTION FAMILIALE DE LA CAUSE

cherche des familles protestantes susceptibles d'adopter des enfants coréens. On lui signale trois sœurs de 6, 4 et 2 ans qu'on ne peut séparer... Il y a aussi une fillette de 8 ans qui se trouve seule au monde, et d'autres enfants plus jeunes, garçons et filles... Pour tous renseignements écrire à La Cause, 460, rue Georges-Clémenceau - 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines).

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX



SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

CINZANO

AGENDA DE LA CAUSE 1976 EST EN VENTE !

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

ONT COLLABORE A CE NUMERO

H. de Biéville, aumônier des Hôpitaux, Lyon.
P. Breitmayer, Conseil de direction de presse, Fontainebleau.
R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.
R. Crespin, directeur de l'Institut de formation de la Banque de France.
H. Friedel, professeur de sciences, Paris.
F. Muller, pasteur, Strasbourg.
J.-F. Rebeaud, pasteur, Bex, Suisse.
E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :
Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houllès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

la naissance

des christianismes

Les historiens de la religion disent que notre siècle est post-chrétien ; les économistes le qualifient de post-industriel ; j'ai entendu un psychologue le taxer de post-freudien. Tout le monde ou à peu près est capable de vous expliquer ce que notre époque a été, ou ce qu'elle n'est plus. Quant à savoir ce qu'elle est et où nous allons...

Il est faux en tout cas de croire que notre époque est post-religieuse ; l'athéisme dogmatique est une forme de pensée religieuse ; le marxisme-léninisme, le maoïsme et les autres manières de *culte* de la personnalité le sont également : voyez les croyances, la dévotion, la liturgie développées par ces systèmes dits politiques et admirez leur parenté avec le césaropapisme de naguère ! Écoutez leurs prophéties, prenez conscience de leur messianisme !

Outre ces formes déviantes de la religion, considérez l'intérêt croissant que notre monde porte aux religions — pas toujours aussi superficiellement qu'on le dit. Ce qui (tré-)passe aujourd'hui, c'est une certaine conception formaliste et institutionnelle de la religion organisée, mais pas le sentiment religieux en soi.



Le qualificatif à la mode demain sera peut-être l'adjectif « post-ecclésiastique ». La tendance au

congrégationalisme, c'est-à-dire à la constitution de communautés relativement sinon totalement indépendantes les unes des autres, agit même dans le christianisme catholique prétendument monolithique, pour ne rien dire de l'orthodoxie qui, dans les pays de l'Est européen, y est tout simplement réduite par la force des « choses ». Chez les protestants, cette tendance a toujours été présente.

Quel sort aura l'œcuménisme des chefs d'Églises, je ne le sais pas et suis tenté de m'en soucier très peu ; je doute qu'il puisse aller beaucoup plus loin que le point où il est arrivé. L'utopie d'un christianisme uniformisé fait décidément long feu. On peut saluer, en revanche, les signes naissants de formes chrétiennes nouvelles, inattendues, troublantes. Le choc de ce futur réveillera-t-il les Églises traditionnelles, les fera-t-il évoluer et retrouver une place intéressante dans la vie de nos pays, j'aimerais bien l'espérer — on regrette toujours de voir décliner ce qu'on aime.

Je ne crains, au contraire, pas du tout la mort de l'Évangile, ni sa dissolution sous l'effet corrosif de la critique moderne. Les « pourquoi » et les « vers quoi » obsèdent de plus en plus les gens qui réfléchissent ; l'existence « manque de sens » ; l'époque a besoin de réponses porteuses de sens vital. L'Évangile est cela ! Comment pourrait-il disparaître lorsqu'on a autant besoin de son message ? Mais sa traduction universelle sera d'autant plus diversifiée et multiforme qu'elle touchera plus d'hommes, dans un proche lendemain en tout cas.

Si ceux qui proclament la mort du christianisme ont raison, qu'ils se lèvent alors et saluent l'avènement d'une époque nouvelle : le temps *des christianismes*.

Jean-François Rebeaud

Note de la rédaction :

Ces lignes ont paru en « Éditorial » du « Protestant », notre amical confrère de Suisse romande, le 15 novembre 1975.

OFFRE PRESBYTERE

Conseil presbytéral « Réalmont-Graulhet » (Tarn), offre presbytère tout confort, garage et jardin, à pasteur retraité ou laïque engagé, désireux de servir une petite communauté et garantit chauffage et tous autres frais. S'adresser à M. Fabre, 9, rue Albert-1er — 81120 Réalmont — Tél. : (63) 55.51.34.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

89e ANNÉE

Nos 23-24

Lundi 22 décembre 1975

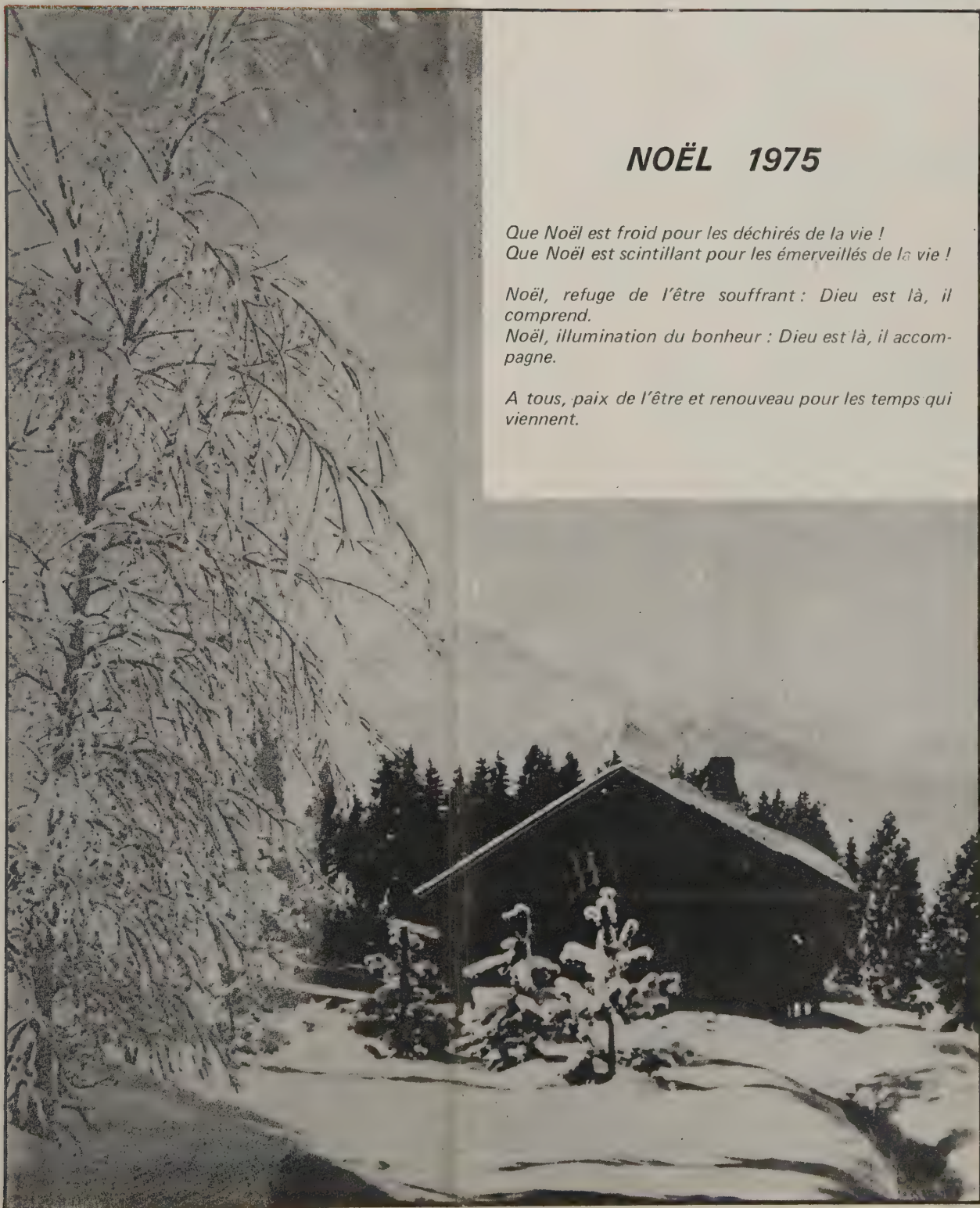
NOËL 1975

*Que Noël est froid pour les déchirés de la vie !
Que Noël est scintillant pour les émerveillés de la vie !*

Noël, refuge de l'être souffrant : Dieu est là, il comprend.

Noël, illumination du bonheur : Dieu est là, il accompagne.

A tous, paix de l'être et renouveau pour les temps qui viennent.



Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

Comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, R. Hu-
bac, E. Lauriol, C. Mazel, J. Sauzède,
Benj. Muller, A. Pierredon, J.-P. Richter,
W. Seston, J. Walter.

Le gérant : P. Richardot.

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclesiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Noël !

*Irruption inattendue d'une nouvelle affirmation de
Dieu et d'une nouvelle naissance de l'homme.*

*Révélation, par Jésus, de Dieu présent à l'homme.
Chacun connaît le cri d'espérance par quoi l'être
refuse la solitude. Toutes les souffrances humaines
sont contenues dans l'appel de Jésus : « Mon Dieu
pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Tous les apaise-
ments des cœurs sont donnés par cette affirmation de
Jésus, sereine entre toutes, certifiante et restructu-
rante : « Je suis avec vous tous les jours ». C'est cela la
bonne nouvelle de Noël : la présence de Dieu.*

*Si Dieu est présent à l'homme c'est qu'il lui porte
attention. L'attention de Dieu ! C'est une marque
extraordinaire de son respect. L'homme est une valeur
incontestée. Tout l'Évangile l'atteste. Qu'on relise
l'étonnante parabole de la brebis égarée. Dieu est
attentif à toute vibration humaine afin d'établir
l'homme dans l'ordre de son vrai destin. C'est aussi
cela la bonne nouvelle de Noël : l'attention de Dieu.*

*En Dieu, cependant, il n'y a d'attention qu'en
fonction de son amour. Aimer au sens total. Dieu ne
réclame pas, il donne ; Dieu n'écrase pas, il porte ;
Dieu ne domine pas, il chemine à côté ; Dieu ne
fustige pas, il pardonne ; Dieu n'asservit pas, il libère.
Il faut relire la parabole du père de l'enfant prodigue.
Le père attend son fils puis va à son avance et le
reçoit ; il le réinstalle à sa place, il recrée sa vraie*

UN RAMEAU SORTIRA

DU TRONC D'ISAI

par René Château

Une terre millénaire, la terre du Christ.

Une terre comme toutes les autres terres, avec son âpreté et sa douceur, avec ses buissons d'épines et avec ses fleurs des champs.

Et pourtant une terre pas comme les autres, une terre-témoin, une terre unique, la terre d'Israël, la terre du Christ.

Sur cette terre-témoin, un arbre humain séculaire.

Un arbre humain comme tous les autres arbres, avec ses racines profondes dont les détours se perdent dans la nuit des temps, avec son vieux tronc rugueux qui cache sous l'écorce les mystérieux anneaux tracés par la sève montante, fidèlement, à chaque année et à chaque génération.

Et pourtant un arbre humain pas comme les autres, un tronc d'arbre témoin, le vieux tronc d'Isaï, de David et du Christ.

Sur cet arbre-témoin, un rameau.

Un rameau fragile comme les autres rameaux, un rameau auquel les branches portantes offrent un berceau de verdure. Dans ce berceau, un petit enfant sur lequel se penche le regard émerveillé d'un couple pauvre d'argent, mais riche d'amour, de sérénité et d'espérance.

Un rameau fragile comme les autres rameaux et pourtant un rameau humain qui n'est pas comme les autres. Dieu l'a mystérieusement choisi pour être le rameau-témoin qui portera dans sa sève le secret de la Vraie vie et dans son feuillage la promesse de la guérison des nations.

personnalité : malgré tout, il est fils du père. C'est de l'amour sans égoïsme et sans tache. Bonne nouvelle de Noël : la révélation de l'amour de Dieu.

Nouveauté éblouissante : présence de Dieu, attention de Dieu, amour de Dieu.

Pour l'homme que nous sommes, Noël devient une prise de conscience. Nous sommes témoins de Dieu sur terre et collaborateurs de Dieu. Dans quelle mesure exprimons-nous dès lors une présence, une attention, un amour pour d'autres ? ... afin que Noël soit aussi Noël pour eux : chant de paix, de retrouvaille, de renouveau, de réintégration ; réalité de vie nouvelle.

Un rameau sortira du tronc d'Isaï.

Huit siècles avant l'aube de Noël, le prophète Ésaïe salue le Messie à venir en proclamant que ce Messie sera fils de la vieille terre de Palestine.

La Palestine !

Une terre comme toutes les autres terres.

Une terre où le laboureur trace son sillon, où le semeur jette la semence, promesse des moissons futures. Une terre où le berger conduit son troupeau sans perdre de vue les brebis les plus fragiles, sans se soucier du titre de propriété du sol sur lequel il chemine. Nomade pauvre et libre dont la bourse n'est pas riche de pièces d'or à l'effigie de César, mais dont les yeux habitués aux larges horizons savent encore, au soir de la journée, contempler paisiblement la lumière d'or des étoiles !

Une terre comme les autres terres qui sait marquer sa reconnaissance à ceux qui l'aiment et la protègent.

Une terre qui réclame la peine quotidienne des hommes et se nourrit de leur sueur. Une terre qui récompense ceux qui ne se lassent pas de se pencher sur elle ! Une terre fraternelle, complice du courage, du travail et de la ténacité de l'homme. Une terre où la solitude pierreuse peut devenir forêt ombreuse et frémissante, où le sol stérile et désolé reprend vie pour devenir terre d'exaucement, jardin fertile, verger luxuriant. Une terre où fleurissent l'oranger et la rose de Saron.

La Palestine !

Pourtant une terre pas comme les autres terres !

Une terre d'appel et de prophétie où les réalités les plus terrestres, les plus ordinaires sont empreintes d'un cachet de noblesse et deviennent les complices de l'Esprit.

Sur ce sol élu, la plus fragile branche d'amandier annonce au cœur du plus rude hiver, dans une gloire de blancheur et de parfum, la vigilance du Dieu fidèle et la promesse des renouveaux.

Ici, la plus humble fleur des champs exhorte à l'indestructible confiance.

Ici, la plus modeste moisson évoque les mystérieux cheminements du Royaume de Dieu. Ici, le vigneron taillant sa vigne parle à l'homme de la communion avec Dieu et de la possible orientation spirituelle de l'épreuve la plus dure. Ici, la plus modeste barque amarrée sur la grève du lac, peut devenir la chaire de vérité d'où seront offertes aux hommes les paroles de la vie éternelle.

La Palestine !

Terre d'incarnation où repose, dans une crèche, toute l'espérance du monde, où convergent vers la colline de

P. R.

Suite page 4 →

la Croix, toute la détresse de l'homme et toute la souffrance de Dieu.

Terre des visites inattendues, où le puits le plus anonyme devient un carrefour de l'Esprit, où le blessé de la vie voit tout à coup un voyageur samaritain se pencher sur sa souffrance, où les plus désespérés rencontrent sur leur chemin d'Emmaüs le mystérieux Compagnon qui leur réapprendra la confiance en la vie et la certitude de la victoire sur la mort.

et * *

Un rameau sortira du tronc d'Isaï.

La millénaire terre du Christ porte un tronc séculaire.

Quelle belle image pour parler de la fidèle continuité des générations humaines ! Une génération s'en va, une autre vient, mais la garde descendante et la garde montante sont les anneaux d'une même chaîne de vie. Aucune puissance au monde ne saurait briser leur union ou nier leur solidarité.

On peut voir au jardin des plantes de Paris, une section de tronc de séquoia vieille de plus de 2.000 ans. On a marqué sur cette section les grands événements historiques de ces deux millénaires, en particulier la naissance de Jésus. Entre le Christ de Noël et nous, l'épaisseur d'un tronc d'arbre ! Quel émouvant rappel de la proximité du passé, de la solidarité des générations !

Le tronc séculaire d'Isaï est, à bien des égards, comparable à tous les autres troncs humains, surtout par sa diversité.

On y trouve des pauvres et des riches, des bergers et des princes, des artisans et des rois.

On y trouve des mélanges de nationalités et de races, Obed, l'aïeul de David et le père d'Isaï, et le fils de Booz de Béthléem et de Ruth la Moabite.

Tous ces humains sont proches de nous, de nos espoirs, de nos souffrances et de nos joies. Tous ces humains sont nos frères, nos compagnons de peine et d'espérance.

Le tronc séculaire d'Isaï n'est pourtant pas un tronc comme les autres.

Il est, de par l'élection divine, par vocation plus que par privilège, le tronc d'une famille royale dont la véritable, l'unique grandeur se situe bien au-dessus de toutes les éphémères grandeurs humaines. Il est le tronc d'un arbre dont le rameau le plus élevé, le plus beau, porte le nom du Messie-Roi, du Fils de Dieu, du sauveur de tous les hommes qui a brisé une fois pour toutes les barrières de séparation et d'incompréhension.

En Christ, le Christ de Noël, du sermon sur la Montagne, de la Croix, de Pâques et de la Pentecôte, le vieux tronc d'Isaï a donné au monde l'ultime floraison qui est sa plus pure gloire et sa vraie justification.

La Terre élue, la Terre promise qui porta l'arbre d'Isaï, de David et de Jésus-Christ a connu plus que toute autre, pendant quatre millénaires, tous les « misères », tous les « de profundis » des pouvoirs éphémères des hommes. Jamais les litanies de la gloire orgueilleuse des princes et des rois de la terre n'ont été épelées avec autant de constance, avec autant de mélancolie que sur cette terre-témoin, cette terre élue et royale où les plus grands prophètes stigmatisèrent la vanité des pouvoirs oppresseurs et proclamèrent la priorité des valeurs de l'Esprit et de la liberté.

La revue « La Terre Sainte » qui paraît à Jérusalem, a donné une liste complète, objective, de tous les grands pouvoirs humains qui se sont succédé au cours des siècles en cette plaque tournante, en ce pays-carrefour qu'est la vieille Palestine.

Chronologie à la fois instructive et éprouvante :

- 1.700 à 1.200 avant J.-C. : les Égyptiens du Nouvel Empire, dominant les principautés cananéennes.
- 1.200 à 721 : les Israélites.
- 721 : les Assyriens (royaume du nord).
- 586 : les Babyloniens (royaume du sud).
- 538 : les Perses.
- 333 : Alexandre le Grand de Macédoine.
- 320 : les Ptolémées d'Égypte.
- 198 : les Séleucides de Syrie.
- 143 : les Juifs de la dynastie asmonéenne.
- 63 avant J.-C. à 330 après J.-C. : les Romains.
- 323 à 636 : les Byzantins.
- 638 à 1055 : les Arabes (661 : les califes de Damas. 750 : les califes de Bagdad. 969 : les califes d'Égypte).
- 1055 à 1099 : les Turcs de Bagdad.
- 1099 à 1291 : les Croisés du royaume latin de Jérusalem.
- 1291 à 1517 : les Sultans Mameluks d'Égypte.
- 1517 à 1917 : les Turcs Ottomans.
- 1917 à 1947 : les Britanniques, mandatés par la société des Nations.
- 1948 à 1967 : l'État d'Israël et le royaume de Jordanie.
- 1967 à aujourd'hui : l'État d'Israël (avec la ville entière de Jérusalem et la Cisjordanie) et le royaume de Jordanie.

Si l'histoire nous apporte sa réponse, complexe parce qu'objective, au problème des appartenances politiques successives de la terre millénaire de Palestine, si elle nous confirme, ici comme ailleurs, que les pouvoirs humains sont éphémères et que l'un ne remplace l'autre que pour être à son tour, lui-même remplacé, notre texte de ce jour nous donne une autre vision de la réalité humaine. Cette vision biblique ne contredit pas l'histoire. Bien au contraire, elle l'éclaire et la complète ! Par-delà la fluidité et la discontinuité de l'histoire des royaumes terrestres, la Bible nous invite à tourner nos regards vers les seules réalités qui demeurent.

Le tronc humain d'Isaï et d'Israël tout entier est un

tronc-témoin de la pérennité des promesses de Dieu. Le peuple incarnant ces promesses n'a pas été choisi parmi les grandes nations du monde, mais au contraire parmi les plus vulnérables à vues humaines.

D'Abraham le croyant, jusqu'à aujourd'hui, Israël a connu bien des événements, bien des épreuves. Au travers de son long et pénible chemin, sa véritable gloire et sa plus sûre grandeur furent de demeurer le témoin des divines promesses : promesses de justice, de fraternité, de paix et de bénédiction pour tous les hommes.

Et comment oublier, en ce jour de Noël, que le plus grand prophète de l'ancienne alliance, Ésaïe, saluait la terre promise comme la terre de la fraternité humaine enfin retrouvée. Ah ! Comme il a su chanter l'heure ineffable où tous les fils d'un même Dieu monteront ensemble à la montagne de l'Éternel pour franchir enfin les portes de la ville-phare, la Jérusalem de l'universelle paix, de l'universelle joie !

« D'un arbre séculaire,
Du vieux tronc d'Isaï,
Durant l'hiver austère,
Un frais rameau jaillit »

Comme il était fragile ce frais rameau d'espérance au jour du premier Noël ! Comme il était fragile pour porter en lui toute la peine et toute l'espérance des hommes, toute la peine et toute l'espérance de Dieu ! Dieu pourtant l'avait choisi pour exaucer la plus belle des prophéties bibliques.

Frais rameau d'espérance, jeune d'une éternelle jeunesse, qui demeure dans l'hiver de l'Histoire et de nos vies, le garant des promesses d'En Haut !

Dieu est fidèle,
Paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté !
Gloire à Dieu au plus haut des Cieux !

René Château

La venue du "Tracteur"

Ainsi s'est déroulé l'événement le plus fantastique qui se soit jamais produit ici-bas : la naissance du Fils de Dieu dans la petite commune de Béthléhem, le jour de Noël. Un petit groupe de bergers et quelques astronomes orientaux en ont été alertés. De nos jours, la venue au monde de Jésus aurait été annoncée dans le « Carnet Blanc » du journal local. Autant dire, qu'elle serait passée presque inaperçue.

Et pourtant, ce jour-là, Dieu fit irruption parmi nous ? Imaginons qu'on nous annonce aujourd'hui que Dieu va venir nous faire une petite visite et qu'il va atterrir en Super Boeing à Orly le 24 décembre, à minuit. Des quatre coins du monde des gens se précipiteraient à Paris par tous les moyens : certains épongeraient leurs économies et videraient les tirelires pour s'offrir le voyage et le spectacle ! D'autres, les plus désargentés, viendraient à pied ou en « stop ».

Évidemment, cela ne se produira pas. Dieu n'a pas besoin de venir : Il est déjà VENU. Il n'est pas comme nous, il n'a pas la bougeotte, ni la démangeaison de l'accélérateur. Et la déclaration solennelle qu'il est venu nous faire, il y a 2.000 ans, n'est pas de celles qui ont besoin d'être modifiées, adaptées aux circonstances ou mises au goût du jour.

Cette déclaration, on peut la résumer ainsi : « Je suis votre ami, je viens enlever le poids de votre péché, afin que vous aussi, vous puissiez redevenir mes amis. Je vous apporte la PAIX : la paix est signée entre Dieu et vous. Efforcez-vous de la faire régner entre vous : montrez de la bonne volonté. »

Ce que NOEL doit nous apporter, chaque année, c'est une nouvelle « photographie » de Jésus, une nouvelle image, plus nette, plus rayonnante pour remplacer celle que l'année écoulée a ternie. Il faut revoir dans son cœur, à chaque NOEL, le visage, bouleversant et limpide du « PRINCE DE LA PAIX ».

« Qu'est-ce que NOEL ? » demandait un jour, un pasteur à un gamin du catéchisme. « C'est l'arrivée de mon tracteur », répondit sans sourciller le bambin.

Pour beaucoup de petits et de grands, NOEL n'est pas autre chose qu'un jour férié où l'on prépare des cadeaux, un sapin, un bon repas, une belle fête de famille. Une bonne petite fête païenne, en somme.

Si l'Église, les Églises manifestaient un peu plus de courage à se RÉFORMER,

on se demande si elles ne feraient pas bien de laisser ce faux NOEL aux païens et de changer la date de l'anniversaire du Christ.

Dans l'Église primitive, on célébrait NOEL, non pas le 25 décembre, mais le 6 janvier, jour de l'Épiphanie ! Ainsi, laisserait-on les païens à leur « dinde aux marrons » et fêterions-nous Jésus avec pureté de cœur et d'esprit !

Quoi qu'il en soit, ce gosse du catéchisme que nous évoquions plus haut, n'avait pas tout à fait tort en disant : « NOEL, c'est l'arrivée de mon tracteur » ! A condition de mettre respectueusement une majuscule à Tracteur, apparaît que le Seigneur Jésus-Christ est bien celui qui est venu sans cesse nous Tracter pour nous mener au Père.

Et nul n'ignore que lorsque quelqu'un vous tend la perche — et en l'occurrence, vous tend la main pour vous sortir d'un mauvais pas, il faut tendre aussi la sienne pour être sauvé !

Il faut donc aussi faire preuve d'un peu de bonne volonté... (Vous voyez ce que je veux dire)... Pour notre façon de fêter NOEL...

Raymond Gavard

Semaine universelle de prière

La Semaine universelle de prière de l'Alliance évangélique aura lieu du dimanche 4 au dimanche 11 janvier 1976. Le thème choisi cette année est : **VIVRE**.

L'Alliance évangélique française (47, rue de Clichy, 75009 Paris) tient gratuitement à la disposition de chaque église et de chacun le feuillet-programme, qui présente pour chaque jour de cette Semaine un plan pour la méditation et la prière.

Agenda de La Cause

Il est superflu de présenter longuement ce petit livre qui paraît depuis tant d'années et qui permet chaque jour à ses utilisateurs — grâce au crayon qui lui est toujours attaché — de noter à chaque instant courses, rendez-vous tout en leur permettant de prendre connaissance de brèves pensées susceptibles de leur rendre courage et confiance.

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F — C.C.P. : La Cause, Paris 255.00.

Fédération « Film et Vie »

La Fédération « Film et Vie » qui est une fédération de ciné-clubs communique :

Un stage de Noël à Paris à propos de François Truffaut et de jeunes réalisateurs français : du 27 décembre au 2 janvier avec participation de nos amis allemands. Conditions spéciales de voyage pour les jeunes. Tous renseignements à : Film et Vie, 24, rue de Milan — 75009 Paris. Tél. : 874.79.41.

Le stage : du 7 au 9 février 1976 à Paris (19e), au Centre culturel de la Villette.

Thème : « Solutions proposées ». Programme communiqué ultérieurement.

Le stage : du 23-25 avril 1976.

à Chantilly (Oise), au Centre des Fontaines. Thème : Échecs et réussites. Programme communiqué ultérieurement.

Le stage : du 18 au 30 juin 1976

à Paris (19e), au Centre culturel de la Villette.

Thème : Est-il d'autres espérances ? Programme communiqué ultérieurement.

Important : tous ces Stages pourraient donner droit à unité de valeur CAPASE pour « l'étude des aspects d'une civilisation ».

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

NOËL 1975

Nous n'aimons que notre semblable. Nous n'aimons, au fond, que nous-mêmes. Le vrai amour paternel n'est pas inné ; le véritable amour maternel n'est pas naturel. Aucun amour vrai n'est spontané : ils exigent tous le dépassement de soi, le franchissement de nos limites, l'ouverture au mystère de l'autre.

Présentez à des parents un bébé anormal, un « monstre » sans bras, sans jambes, — et leur première réaction sera le rejet.

Ils espéraient se retrouver dans ce prolongement d'eux-mêmes, se contempler avec émotion et complaisance dans le miroir de leur enfant. Aussi refusent-ils de se reconnaître dans cette image qui ne leur « revient » pas. Ils refusent de se voir comme ils sont eux-mêmes : foncièrement handicapés, pauvres, faibles, fragiles, mortels. Ils se voulaient beaux, jeunes, invulnérables, et cette horrible révélation de leur vérité intime les révolte.

Ce rejet, nous l'avons étendu aujourd'hui à des catégories de plus en plus nombreuses. Comme nous nous voulons tous jeunes, beaux, forts, immortels, nous ne supportons plus les vieillards (nous les évacuons, nous les cachons dans des hospices, dans des « mouiroirs »), nous enfermons les handicapés et leur interdisons les rues, les métiers, les relations humaines, nous nous écartons des malades. Les mourants nous font peur, la vue d'un cadavre nous est insupportable, nous chassons les pauvres hors de « beaux quartiers » (mais nous acceptons les riches, même vieux, même laids, même infirmes, même odieux, car leur argent nous rassure : l'image qu'ils nous renvoient de nous-mêmes ne nous écœure pas, hélas !). Il n'est pas jusqu'aux adultes qui ne soient dévalorisés aujourd'hui à cause de notre obsession de la jeunesse, fausse protection contre la mort.

Mais à force de rejeter le visage que nous présentent ces êtres humains innombrables, nous n'avons plus de visage humain ; nous ne portons plus que le masque de nos prétentions et de nos peurs.

A force de nous vouloir désespérément conformes à un modèle artificiel, nous sommes déshumanisés.

A force de repousser loin de nous la faiblesse et la mort, nous avons repoussé la vie. Car la vie humaine est fragile, vulnérable, mortelle. Il n'est pas de vie humaine sans une certaine acceptation de la mort, une certaine familiarité avec elle.

A force d'écarter de nous tous les êtres qui nous rappellent que nous devons

mourir, nous devenons solitaires et endurcis.

Quel immense rafraîchissement nous ressentirions si nous nous désarmions, si nous entrions dans la fraternité des pauvres, des vieux, des malades. En les reconnaissant comme des hommes, comme des frères, nous recevions d'eux la révélation de notre propre humanité, si belle dans sa misère. « Ne méprise pas ta propre chair », dit le prophète.

C'est une des significations de Noël : qu'y a-t-il de plus fragile, de plus pauvre, de plus dépendant qu'un enfant, sinon un homme crucifié ?

Là aussi, à cette naissance, nous aimerions contempler une image glorieuse et rassurante de nous-mêmes, une projection de nos désirs, un Dieu fort, riche, tout-puissant. Et on nous invite à nous reconnaître dans cet enfant, on nous invite à devenir comme cet enfant : simple, confiant, ne vivant que de l'amour des autres, de ses révélations avec les autres.

Le christianisme a inventé la plus cruelle déception de la religiosité naturelle : un Dieu qui meurt ! Un Dieu qui exclut notre fol espoir d'immortalité, un Dieu qui ne nous sert pas à nous protéger contre la mort, un Dieu qui, au contraire, nous apprend à mourir, qui nous apprend à vivre mortels, à vivre en hommes.

On comprend que, devant ce Dieu, un Dieu blessé, un Dieu défiguré, un Dieu mourant, la réaction populaire ait été : Tollé, tollé ! Évacuez-le, supprimez-le, débarrassez-nous en !...

Mais déjà, accepter de mourir, c'est admettre la possibilité d'un sens à la mort. Car, tant qu'on la niait désespérément, on affirmait son non-sens, qu'elle était invivable, absurde, haïssable...

Mais l'admettre c'est considérer la mort comme une question à laquelle il peut y avoir une réponse.

S'ouvrir à la mort, c'est comme s'ouvrir à l'amour : sortir de soi et se trouver en se dépassant, en franchissant nos limites craintives, en se confiant à un au-delà de nos sécurités et de nos possessions.

Un Dieu humain nous invite à naître et à mourir fraternellement avec lui, avec tous, à lier notre sort au sien, aux autres, en partageant sa nuit, sa peur, son espoir et son amour.

Louis Evelyn

Inspiré du beau livre du Dr Marcoux : « Dans le regard des autres » (Centurion)

Le sacrifice d'Isaac

Curieux récit que cet épisode de la vie d'Abraham ! Comment imaginer un père qui n'hésite pas à obéir à un ordre aussi inhumain : sacrifier son propre fils, le mettre à mort pour satisfaire la divinité ? Comment expliquer cette scandaleuse attitude et la place d'un tel récit dans la Bible ? (Genèse 22, 1-19).

On a pu légitimement se demander si nous n'étions pas en face d'une sorte de renversement du mythe d'Oedipe : nous assistons au meurtre du fils par le père ! Mais quel sens cela pourrait-il avoir ?

Abraham est-il ce subordonné imbécile et dangereux pour qui un ordre est un ordre et donc indiscutable : la dernière guerre et le procès de Nuremberg nous ont offert bien des exemples de ce genre hélas ! Est-ce à dire que la Bible cautionne ce genre d'excuse, cette dérobade devant la responsabilité ?

En y regardant de plus près, il semble que l'auteur (Elohiste pour les versets 1-14 + 19) c'est-à-dire écrivant au VIII^e siècle avant Jésus-Christ, a voulu traduire deux grands thèmes.

Le premier thème est polémique. L'auteur veut lutter contre les sacrifices d'enfants. On sait que les Cananéens (comme d'ailleurs bien d'autres peuples) avaient coutume d'offrir des enfants en sacrifice au dieu Moloch (ou Mélek). A l'époque de Jérémie, dans la vallée de la Géhenne, près de Jérusalem, on immolait encore des enfants par le feu. (Cf. És. 57, 9)

Israël pour qui tout enfant est don de Yahvé ne pouvait que réagir contre de telles pratiques (cf. Deut. 18, 10-12 ; Lev. 18, 21) car il n'est pas douteux que les Israélites eux-mêmes ont eu recours à de tels sacrifices. L'histoire de l'immolation de la fille de Jephthé en Juges 11, 30-40 en est peut-être le signe.

Nous avons donc dans le récit du sacrifice d'Isaac une condamnation de ces pratiques : au dernier moment un animal est substitué à l'enfant. Or, il se passe exactement la même chose dans la légende grecque à propos du sacrifice d'Iphigénie. Selon Euripide, au moment de l'immolation de la jeune fille, une biche lui est substituée par la déesse Artémis et Iphigénie est emmenée en Tauride. Ceci témoigne de la réaction des peuples contre l'odieuse pratique des sacrifices humains.

Le second thème traité par l'auteur, et probablement le principal, est celui de la Foi-Confiance. Isaac est l'enfant unique, né d'un vieillard et d'une femme stérile. Il concrétise toute la Promesse faite par Yahvé à Abraham : une postérité nombreuse ! La mort d'Isaac c'est la fin de cette promesse.

En lui demandant de sacrifier son fils, Yahvé renonce à sa promesse, il se parjure, il se renie et exige de l'homme qui lui a fait confiance un renoncement total. Il exige d'Abraham non seulement le sacrifice de son fils mais aussi le sacrifice de son avenir donc de son espérance. Cela est proprement intolérable si on le prend au pied de la lettre : Dieu alors n'est plus qu'un tyran, jaloux de son autorité, un despote dont la cruauté est abominable. Mais sans doute faut-il entrer dans les intentions de l'auteur.

L'époque de l'Elohiste, le Royaume du Nord, est marqué par le syncrétisme religieux : on ne sait plus très bien qui est le Dieu d'Israël — est-ce Yahvé ? Est-ce Baal ? A qui faut-il faire confiance ? à Yahvé, le libérateur et le créateur ou aux divinités de Fertilité-Fécondité ?

Yahvé est-il le dieu qui donne la vie (la postérité) ou celui qui la reprend ? A qui faut-il faire confiance, à ce Yahvé qui promet mais ne tient pas ses promesses ou à Baal ? Le récit de l'acceptation d'Abraham est une réponse. Cela signifie que la foi en la promesse doit demeurer inébranlable quelles que soient les circonstances.

Si l'auteur rapporte cet épisode c'est pour indiquer à Israël quelle doit être son attitude lorsque Dieu paraît se contredire, lorsque les signes de sa présence sont invisibles, lorsqu'il paraît avoir abandonné son peuple et renoncé à son Alliance.

La tentation est grande alors de se tourner vers ces dieux de la Fertilité-Fécondité, ceux qui sont censés accorder aux hommes bonnes récoltes, troupeaux abondants et postérité nombreuse. Il ne faut pas qu'Israël cède à cette tentation. Le silence de Dieu est encore une parole. Ses contradictions apparentes ne sont que fausses interprétations de cette parole.

Certes, en contre-point du récit il y a l'idée que tout est don de Dieu et que tout premier-né lui appartient de plein droit : c'est pourquoi il faudra « racheter » le premier né (cf. Nb. 3, 46-47). Mais Dieu refuse le sacrifice humain. L'homme est « image de Dieu » et mépriser l'homme, le mettre à mort pour quelque motif que ce soit c'est mépriser Dieu et le mettre à mort.

Ce récit a embarrassé bien des commentateurs. Les chrétiens ont vu en Isaac la figure du Christ portant comme lui le bois de son sacrifice (Tertullien).

Il reste que le chapitre 22 de la Genèse est avant tout un témoignage de la foi-confiance en la Promesse, foi qui doit demeurer inébranlable au milieu des épreuves.

C'est aussi un témoignage de la foi en un Dieu qui ne peut accepter qu'un homme soit sacrifié à une idéologie religieuse. Si le chapitre 22 de la Genèse avait été correctement lu par les chrétiens, il n'y aurait pas eu de procès en hérésie terminés honteusement par des bûchers.

Et il y a tant de manière de tuer un homme aujourd'hui sans le mettre à mort qu'il est très important que les églises réfléchissent à leur intolérance et n'oublient jamais que le Dieu qu'elles confessent veut que l'homme vive.

COMITÉ NATIONAL DES UNIONS CHRÉTIENNES

Ch. un sec. st. dact. bil. all.,

un sec. st. dact. cnes anglais pour Paris

Envoyer C.V. manu.

CNUCJG rue de la Forêt — 77008 Melun

Jacques Chauvin

RÉFORME VIVANTE

Le numéro d'*Évangile et Liberté* consacré à la Réformation nous a offert l'allocution prononcée par André Chamson à la dernière Assemblée du Désert. L'orateur y exprime sa fidélité au passé protestant et dénonce avec énergie « *l'étrange volonté de négation* » de certains protestants d'aujourd'hui qui « *ont pris en détestation tout ce qu'ont accompli nos pères* » et semblent « *s'être donné pour tâche de faire oublier leur mémoire* ».

Cette attitude n'est — hélas ! — pas nouvelle. Il y a déjà plusieurs années, dans un journal réformé (1) on pouvait lire : « *Un passé tourmenté pèse encore sur les relations entre catholiques et protestants (mais heureusement) le courant œcuménique a pris le dessus et remodèle progressivement les mentalités* ».

C'était dire que l'évocation du passé chère à nos cœurs de huguenots est incompatible avec l'esprit œcuménique.

Nous pensons que c'est une idée fausse qui s'est répandue et particulièrement développée après le concile Vatican II.

Parler du passé ou le taire ?

— « *Ne parlons plus des camisards ! A quoi bon revenir sur tout cela ? C'est fini ! C'est du passé !* »

Ainsi parlait avec une certaine irritation un ami catholique après une émouvante émission télévisée sur la résistance religieuse en Cévennes.

Que le souvenir des persécutions, des dragonnades, des massacres sans merci, du « rasement et brûlement des Cévennes » reste gênant pour un catholique on peut le comprendre. (2) On le comprend moins quand il s'agit de protestants, descendants spirituels de ceux qui ont résisté de toutes leurs forces à l'oppression afin de garder le droit de rester eux-mêmes.

A les en croire, il faudrait donc — si l'on veut travailler à la réconciliation —

faire silence sur l'histoire douloureuse et exemplaire des huguenots du désert, des galériens pour cause de foi, des prisonnières de la Tour de Constance ? Nous pensons au contraire, qu'il faut en parler, non, certes, dans un esprit de rancune mais pour susciter et entretenir l'indignation devant l'horreur des guerres fratricides, pour rendre sa force au sentiment de la dignité humaine et son prix à la liberté de pensée. Se taire serait à la fois une faute et un risque grave.

Une faute

La faute : renier ceux qui ont démontré au monde par leurs sacrifices héroïques que la liberté de conscience est une valeur inaliénable à laquelle on peut sacrifier ses biens et sa vie. Leur exemple, valable pour tous les pays et tous les temps, nous touche d'autant plus qu'il vient — non de grands penseurs, de théologiens ou d'historiens — mais d'une petite communauté humble et fervente de paysans, de bergers, d'artisans qui ne prétendaient donner de leçon à personne, mais seulement défendre un droit senti comme sacré.

Et si l'on pense — comme nous — que le véritable œcuménisme doit se fonder précisément sur cette essentielle liberté afin de conduire, dans le respect réciproque des convictions à la fraternité chrétienne, alors on peut dire que ces ancêtres lui ont ouvert la voie. Oublier leur mémoire serait une faute grave.

Un risque

Un risque aussi. Car l'actualité nous montre que les leçons du passé n'ont jamais été plus nécessaires qu'aujourd'hui : on voit tous les jours l'intolérance et la persécution renaître et s'installer partout dans le monde, même parmi les chrétiens, catholiques ou protestants ; on voit surtout se généraliser dangereuse-

ment l'esprit de démission qui est à l'opposé de celui des résistants camisards. Eux, surent aux pires moments, garder leur foi comme un trésor : « *Garde ton cœur plus que tout autre chose* » (Prov. 4, 23).

Aujourd'hui, sous l'anti-conformisme à la mode, on voit se développer — par une étrange contradiction — un néo-conformisme paralysant : tout le monde veut parler, penser et agir comme tout le monde. Peu nombreux sont ceux qui osent affirmer et affermir leurs convictions face aux idées en vogue, à la décadence des mœurs, aux pressions et aux manipulations plus ou moins accultées qu'exerce l'environnement social. Aussi voit-on peu à peu la famille et la morale se dissoudre et — ce qui est un comble ! — au nom de la liberté ! Comme si la liberté résidait dans la soumission — qui n'est qu'une forme d'esclavage — aux instincts égoïstes et agressifs. Bien mieux, c'est au nom de la liberté et au mépris de tout respect humain que tel film d'horreur et de violence ose cyniquement proposer aux femmes « *le bonheur dans l'esclavage* » !! Ce n'est pas cette liberté-là que l'Évangile nous apporte : Jésus est venu précisément pour nous délivrer des esclavages (Matthieu 1, 21), pour nous rendre à la **vraie liberté qui est force d'âme**.

Le « résister » gravé par Marie Durand dans la Tour de Constance est encore de nos jours un maître mot. L'oublier serait perdre un peu de son âme.

Mea culpa

Du reste, l'expérience du silence a été faite et l'on en peut voir les tristes résultats. Parents et éducateurs protestants, reconnaissons que depuis longtemps déjà (bien avant Vatican II) nous nous sommes gardés, dans l'éducation religieuse de nos enfants, d'insister sur les luttes d'autrefois. Pour de bonnes rai-

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

**AGENDA DE LA CAUSE 1976
EST EN VENTE !**

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée
qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

sons, certes. Par un souci très évangélique de paix. Et aussi, sans doute, à cause de certains traits reconnus de la sensibilité protestante faite de discrétion, de respect humain et d'une sorte de pudeur. Aussi n'avons-nous pas su évoquer avec assez de force, d'émotion et d'admiration les souffrances et l'héroïsme des Résistants du Désert. Alors, dans le silence, le souvenir pieux s'est effacé. Qu'en est-il résulté ?

Tout simplement, l'affadissement de la foi : on a vu les Cévennes elles-mêmes gagnées peu à peu à l'indifférence religieuse. « Les grottes profondes, les châtaigniers aux bras tordus » ne parlent plus guère aux jeunes descendants des Camisards ? Un sondage auprès d'eux révélerait qu'à Lasalle, Nages, Génolhac, Vialas, St-Jean-du-Gard, l'Espérou bien peu connaissent les noms de Roland, Cavalier, Jouany, Cortès, Mazel, Castanet... Ce n'est pas étonnant : couper les racines d'un arbre n'a jamais été le moyen d'assurer son développement.

Conclusion

Non, il n'y a pas opposition entre l'esprit de réconciliation et l'attachement à une Histoire dont les leçons bien enseignées et bien entendues ne peuvent que renforcer la foi en l'Évangile et la volonté d'instaurer un monde plus fraternel.

Rendons ici la parole à André Chamson — à qui vont notre admiration et notre reconnaissance pour sa courageuse lucidité. Dans l'avant-propos de son livre *La Superbe* où il fait revivre si intensément l'affreuse époque des galères, il s'est posé à lui-même la question :

« N'aurait-il pas mieux valu laisser ces choses douloureuses enfoncées dans les catacombes de l'Histoire alors que nous essayons de surmonter des erreurs qui furent parfois des crimes pour retrouver une fraternité réciproque et peut-être l'unité dans le respect de nos différences ? »

Et voici sa réponse qui sera notre conclusion :

« Je répondrai qu'on ne surmonte vraiment que ce qui est clair... Il faut, pour se rapprocher les uns des autres quand on a été séparé, que certaines choses soient dites, dites loyalement et loyalement entendues. Nous avons sans cesse besoin d'exorciser notre Histoire, et les erreurs du passé sont comme un trésor commun, car nul n'est coupable ni responsable à trois siècles de distance... C'est en refusant de voir ce qui a été qu'on renouerait avec les culpabilités abolies. »

Y. Chabrol-Leyris

- (1) Il s'agit de « Semailles » de juin 1967, remplacé aujourd'hui par Le Cep.
- (2) Notons pourtant qu'on a pu entendre récemment à la télévision des prédicateurs romains évoquer d'eux-mêmes ces tristes événements pour les déplorer.

CONFERENCES

EVANGILE et LIBERTE

A PARIS

SAMEDI 10 JANVIER 1976 à 16 heures
SAMEDI 7 et 28 FÉVRIER à 16 heures
Foyer Union de Paris, 14, rue de Trévise — 75009 Paris
Métro : Cadet ou Montmartre

Réunions d'étude et de Recherche :

Samedi 10 janvier à 16 h : L'espérance sociale et politique

- « Expériences et perspectives sociales » avec l'Abbé Pierre.
 - « Impacts politiques et l'espérance chrétienne » avec X. Michel-Jaffard.
- sous la présidence du pasteur Ch. Mazel.

Samedi 7 février à 16 h : L'Espérance écologique

- « Que craindre ? » avec P. Germain.
 - « Que faire ? » avec C.-M. Vardot.
- sous la présidence de H. Friedel.

Samedi 28 février à 16 h : L'Espérance dans la Bible

- « Apocalyptique et Messianisme » avec le pasteur C. Schwab.
 - « L'espérance dans l'Évangile » avec le professeur J. Ellul.
- sous la présidence du pasteur L. Gagnebin.

Renseignements : Conférences « Évangile et Liberté », Église réformée de l'Oratoire, 4, rue de l'Oratoire — 75001 Paris — Tél. : 260.21.64

A LYON

Après la conférence du pasteur A. Maillot donnée le 29 novembre sur *Église et Pluralisme* (annoncée en son temps), voici les conférences de janvier et de février :

Elles se tiennent 50, rue Bancel à Lyon 7e.

Samedi 10 janvier à 17 heures :

« Pour un humanisme chrétien », avec le pasteur L. Gagnebin, pasteur à Paris-Foyer de l'âme.

Samedi 14 février à 17 heures :

« L'homme entre la puissance et la faiblesse » avec le doyen Roger Mehl, professeur d'éthique à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg.

Renseignements : Pasteur Vassaux, 31, rue St-Lazare, Lyon 7e. Tél. : 69.34.17.

SUR LA VIOLENCE

Caïn et ce premier acte de violence dans la Bible auraient-ils quelque chose à nous dire actuellement ? Probablement peu ou pas si nous les appréhendons selon deux « lectures », comme on dit aujourd'hui, opposées, voire antagonistes, une troisième se révélant féconde.

1 — Trois « lectures » de la Bible —

Mesurer ce récit au lit de Procuste de notre rationalité moderne le réduit au légendaire et mythique d'une culture archaïque. De quoi intéresser, sans plus, quelques techniciens, ethnologues ou autres, et des esprits curieux. Quelle lumière nous en viendrait sur le Liban ou l'Irlande, les funèbres exploits de Franco, l'assassinat d'un Algérien par un gradé de police dans un commissariat, ou la condamnation à mort d'un adolescent, meurtrier lui-même d'une vieille dame ?

Témoin, ce Dieu qui agréa l'offrande d'Abel et refuse celle de Caïn. Que peut avoir affaire, cet arbitraire, sans autre motivation que la fantaisie ou le caprice, avec Jésus de Nazareth et son Dieu d'Amour qui libère ? Ce démiurge enferme Caïn dans sa révolte, l'excite à revanche. Il ne nous éclaire que sur la manière dont un pouvoir tyrannique engendre le cycle « oppression-revendication-répression ». Point besoin de lui pour cela, l'actualité nous suffit !

Qu'attendre de plus d'une « lecture » littérale fondamentaliste ? Un même rationalisme appliqué en sens inverse et contradictoire. Il tient le Dieu de Caïn pour celui de la grâce. Le choix de celui-ci entre les deux frères tiendrait au mystère de l'élection. Je me trouve élu pour croire en Jésus-Christ, au contraire de mon voisin de palier ou de l'homme de la rue. Me voici Abel agréé et eux, Caïn, écartés. Se soumettre à ce constat sans comprendre !

Qui ne verrait ici, non pas du tout le Dieu de la Grâce, le Père de l'enfant prodigue, révélé par Jésus-Christ, mais, tout simplement, le fatum du paganisme antique, avec le destin écrasant de la tragédie grecque. Rien à comprendre, tout à subir stoïquement. Si je ne suis pas élu, tant pis pour moi. M'incliner devant une puissance incompréhensible et qui me dépasse. Caïn, son offrande rejetée, doit dire « Oui et Amen » et

endurer sa destinée. Où est le Dieu d'Amour et de Grâce ? « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Je vous ai appelé mes amis... »

Laissons donc ces deux « lectures ».

Que le Dieu de Jésus-Christ ne se soit pleinement révélé qu'en Celui-ci, bien sûr. Pourtant, dès les premières pages de la Bible, Il a quelque chose à nous dire : une Parole Vivante pour nous « hic et nunc ». Sans contester à ces récits le mythique et le légendaire, tenons-les pour porteurs de significations valables, enrichissantes, pour nous, comme pour l'homme de tous les temps. Alors Caïn peut nous parler de notre violence si nous tentons de comprendre la sienne avec l'apport de nos sciences humaines, de telle manière que le théologique et le psychologique, bien loin de se heurter, se confortent pour nous aider à vivre notre foi.

2 — Simplement un fils aîné —

Caïn est un fils et un frère aîné. Cette situation n'explique pas tout. Pourtant elle éclaire bien des mécanismes de la violence.

Tout fils aîné fut, un temps, fils unique. Comment a-t-il vécu cette période privilégiée, les années où il bénéficiait seul, si peu que cela ait duré, de tout l'amour de ses parents ? Apparaît un cadet. La manière dont l'aîné va l'accueillir dépend de celle dont il a personnellement, et si jeune soit-il, appréhendé ce temps de grâce qu'il vient de vivre.

S'il s'est approprié l'amour exclusif dont il était l'objet, celui-ci a été ressenti comme un vrai « droit d'aînesse ». Il ne peut se sentir que frustré, dépossédé, renvoyé à lui-même, et affaibli de cet isolement, devant l'avenir de sa propre vie. Ce qu'on lui ôte et qu'on reporte sur le plus jeune, il l'éprouve durement à son détriment comme un appauvrissement, une diminution injuste infligée par ses parents. Sensibilisé, comme l'est un petit enfant vis-à-vis des adultes, il dramatise. Il se croit abandonné au profit du plus jeune. Refusant d'être aimé d'une autre manière que dans sa jouissance d'unicité, il s'aveugle à la richesse d'amour qui fait appel à sa responsabilité d'aîné pour faire place au plus jeune. Il ramène ses parents

à sa propre mesure. Incapables à ses yeux d'aimer plusieurs enfants, il faut qu'ils l'abandonnent pour se consacrer au plus jeune. Le voici, du coup, dans la situation d'un amant trompé. Comment ne pas se rebiffer contre une telle trahison ?

Mais contre qui manifester sa rancœur ? Les parents sont encore, pour ce très jeune, divinisés. Certes, ils sont les grands responsables ; ils ont voulu le cadet. Ils ont ainsi restreint, ou supprimé les joies du fils unique. Ils ont expulsé l'aîné de son Eden. Seulement, ils sont dieux et intouchables dans leur puissance. Toute l'amertume et la jalousie s'orienteront donc vers le cadet fragile et désarmé. Pourquoi ne pas le supprimer et rétablir ainsi la situation antérieure ?

On objectera sans doute ici que tous les aînés — et heureusement ! — n'en viennent pas à pareille extrémité ! Tout de même, la violence de Caïn est dans la ligne de la psychologie infantile la plus moderne. On a vu, ne l'oublions pas, tel garçon de quatre ans, étouffer le bébé naissant sous son oreiller. Ou cette petite fille de cinq ans s'armer d'une aiguille à tricoter pour crever les yeux du petit frère dans son berceau. Avec tant d'autres exemples, moins spectaculaires, de la violence de l'aîné frustré.

Ce déchaînement pourra se diriger, d'ailleurs, en un sens contraire en apparence. L'aîné — et plus souvent l'aînée — semblera prendre le cadet sous sa protection, jusqu'à lui manifester un amour passionné. En fait, il tente de se l'approprier, de s'interposer entre ses parents et le plus jeune pour essayer de recouvrer, au travers de celui-ci, l'attention et l'amour exclusifs de ses père et mère.

3 — Du père terrestre au Père Céleste —

Caïn était l'aîné. Si la partie ne se joue pas entre Adam, Eve et lui, c'est qu'il n'est plus un bébé. Il a supporté le cadet tant qu'il était enfant. Mais les voici tous deux autonomes, exerçant un métier, grands adolescents ou adultes. Alors la partie se transfère du père humain au Père céleste. Caïn aime assez Dieu et s'en sent assez aimé pour lui faire l'offrande d'une part de sa récolte. On peut comprendre ici qu'il y ait analogie entre la relation d'un enfant aîné avec son père et celle d'un croyant aîné avec Dieu. Dès

lors, le mécanisme du meurtre de Caïn nous éclaire sur nos propres réactions dans le monde d'aujourd'hui.

On pourrait objecter, en effet, que nous ne sommes pas tous des fils ou des filles aînés, qu'ainsi la situation de Caïn peut valoir seulement pour des cas particuliers. Ne peut-on pas, pourtant, élargir la réaction du fils aîné à celle des aînés tout court ? Ne sommes-nous pas tous, socialement et toujours, les aînés de plus jeunes ? Ce qu'on appelle actuellement le racisme « anti-jeunes » ne tient-il pas à des réactions analogues à celles du fils aîné d'une famille et, en premier lieu, à celle de Caïn ?

Le refus de Dieu est appréhendé par Caïn comme un rejet, un refus d'amour. Cet amour, il y avait « droit ». D'autant plus qu'il présentait à Dieu un sacrifice. Ce refus d'amour le laisse désorienté, presque désespéré. Il se sent faible, seul, écrasé. Or, la faiblesse exaspère. Impuissant, croit-il, à se faire aimer, il faut qu'il manifeste la seule force qui reste sienne, sa capacité d'expression dans la révolte. Il l'exercera contre le seul à sa portée et à sa mesure, son jeune frère, plus faible que lui. Se sentant non aimé ou mal aimé, Caïn s'insurge et, pour se venger de Dieu, inatteignable, tue son frère.

Toute violence, individuelle ou collective, naît ainsi d'un sentiment de faiblesse, d'isolement, parce qu'on se croit, ou qu'on est rejeté d'un amour auquel on jugeait avoir droit. La répression ne fait que renforcer ce sentiment et pousse à une plus grande violence encore : celle du désespoir. « Je revendiquais d'être aimé, la répression m'interdit tout espoir de l'être jamais. Pourquoi, dès lors, des limites à ma violence ? »

4 — D'autres aspects —

L'histoire de Caïn nous indique une ligne de réflexion. Loin, d'ailleurs, d'être exhaustive, elle ne nous fournit non plus aucun remède. Peut-être nous permet-elle de comprendre mieux.

Les dimensions, déjà importantes, de cette réflexion, limitent aujourd'hui notre regard à un seul aspect de l'histoire de Caïn. Il y aurait beaucoup à dire encore sur ce premier culte de la Bible qui s'achève par un désastre. Également sur l'activité professionnelle des deux frères : l'un cultivateur — et plus tard industriel, puis urbaniste — l'autre berger. Enfin sur la perception du refus de Dieu comme rejet d'amour. Au cas où notre cher Directeur-Rédacteur en chef ne succomberait pas sous le volume des « papiers » à publier et ne jugerait pas notre prose envahissante à l'excès, nous envisagerions de rendre nos lecteurs attentifs aux vues diverses sur la violence que nous paraît impliquer cet antique récit.

P. Breittmayer

CONFUSION

Pitié pour le protestantisme que la presse laïque et protestante assimile à l'Église réformée de France ! Erreur contre laquelle s'élèvent les descendants de la Réforme. Horreur quand « *Réforme* » du 8 novembre publie ce jugement de M. Aubert Rabenoro : « *Les protestants français vivent dans un certain folklore : le rappel glorieux des ancêtres.* »

« Un certain folklore » ! Je ne te souhaite pas, ami inconnu, de passer trente-huit ans dans la Tour de Constance, ni d'être brûlé vif sur l'Esplanade de Montpellier.

Par contre, je félicite Mgr Le Bourgeois, disant le 8 novembre (réunion de l'Assemblée du protestantisme français à l'UNESCO) : « *Nous avons conscience que vous portez un message spécifique. Lancez-nous donc l'affirmation joyeuse, en même temps que renouvelée et actualisée des institutions fondamentales de la Réforme.* » (Évidemment : « renouvelée, actualisée, institution fondamentale » : autant de termes à préciser.)

Poussant mes pions un peu plus loin, je regrette la mise au point de M. G. Lagny (*Christianisme au XXe siècle* du 13 octobre, rubrique « Ensemble »). Avec raison, il distingue « le protestantisme des synodes, des Églises officielles, bien structurées, pignon sur rue, Fédération protestante, Facultés de théologie... », d'un autre protestantisme dont la vitalité est certaine mais qui est dispersé, un tant soit peu anarchique, sans représentation officielle, mais cependant réel et présent », dont les Églises baptistes et les œuvres d'évangélisation si prospères du côté du cours de Vincennes. Suit une liste...

Je regrette son oubli de la Mac All, de l'Armée du Salut, des Quakers, des Églises libres, Méthodistes, Darbyistes, Indépendantes, des Communautés charismatiques de jeunes et d'adultes (dispersées mais étonnantes par leur nombre et leur ferveur), Pomeyrol, certaines Églises pentecôtistes.

Heureusement que le *Christianisme* du 17 novembre répare, en partie, cet oubli dans son compte rendu de l'Assemblée générale du protestantisme.

Mais tous ces oubliés feront le salut du protestantisme français. « *Les diversités de l'Église seront toujours nécessaires à son unité* », recommandait Bernard de Clairvaux cité par le pasteur Richard-Molard dans *Le Figaro* du 21 novembre.

A propos de l'unité du protestantisme saluons avec respect l'Assemblée générale du protestantisme qui vient de découvrir que le lien (et le « lieu » pourrait-on dire avec certains philosophes) des protestants... c'est la Bible ! Je ne sais plus quel journal a carrément intitulé son article sur la dite Assemblée : « Le protestantisme A RETROUVÉ la Bible ».

Magnifique découverte.

Jubilons quand même intérieurement. Charismatiques — obligatoirement fondamentalistes — s'initient à l'exégèse et à la critique des textes. Qu'en sortira-t-il ? Personnellement je sais que le mysticisme n'empêche pas la recherche scientifique. Combien ont expérimenté cette salutaire méthode ! Un court dialogue avec le professeur Maurice Goguel, dans son bureau, était convaincant.

Louis Langlade

CORRESPONDANCE

A propos de l'article « Protestantisme »

Votre article du 24 novembre est non seulement d'actualité, mais aussi et surtout d'une pertinence qui mérite d'être soulignée au moment où certains se demandent « quelle est l'identité du protestantisme ».

En effet, l'essentiel de la religion n'est pas tel ou tel point de théologie. Il n'est pas non plus dans l'idéologie politique que certains croient devoir y rattacher. La foi n'a pas besoin d'une identité théologique ou politique. Elle est quelque chose de plus profond et, pour cette raison, elle rapproche plus qu'elle ne divise. Elle est le sentiment de la fraternité de tous les hommes, plus généralement peut-être de l'unité de tous les êtres.

Quant à connaître exactement la réalité métaphysique qui est la raison, la cause de cette fraternité et comment cette réalité s'est manifestée historiquement, ontologiquement, c'est un problème intéressant à analyser mais ce n'est pas le plus urgent. Ce qui importe, c'est de sentir que la fraternité humaine et l'unité cosmique se manifestent en nous intérieurement, psychiquement, moralement et de régler, d'après elles notre pensée et notre action. Traduire cette vérité intérieure en systèmes politiques et sociaux est un souci très méritoire mais ce n'est pas si facile qu'il paraît. De plus, ce souci s'accommode trop souvent d'une attitude personnelle ou collective qui, en fait, le contredit tant sont tenaces et dissimulés les égoïsmes individuels, partisans ou nationaux.

La foi est plus simple mais plus difficile que la théologie ou la politique. Elle est, comme vous le dites en conclusion, un état d'esprit, une manière de penser, d'annoncer l'Évangile et de le mettre en action.

L'identité du protestantisme ? C'est celle du christianisme dans sa simplicité authentique mais aussi dans son éternelle difficulté. C'est beaucoup, infiniment plus que ce que l'on pourrait humainement y ajouter !

A. Lamarle

Critiques sur certaines opinions d'« Évangile et Liberté »

Il y a un certain temps que j'ai envie de vous faire part de mes critiques sur certaines opinions d'« Évangile et Liberté » que je trouve bonnes mais partielles, ou trop entachées de « racisme anti-

jeune » ou trop sensibles au courant d'une mode dont les racines spirituelles sont « positivistes » ou athées.

A propos de liberté, numéro du 17 septembre.

Pas de liberté hors du sens civique et hors de la conscience de sa responsabilité... Mais nos écoles, nos administrations, les entreprises privées, les partis, les « mass media », les Églises, qui préfèrent les moutons bêlants (dans un sens ou dans l'autre selon le vent) aux bergers qui quittent éventuellement le troupeau pour chercher la brebis égarée (et souvent minable), sont des fabriques d'irresponsables, d'inconscients, de « veaux » béats.

On montre du doigt les « crasseux déguenillés » mais pourquoi n'a-t-on pas à l'esprit ceux qui vivent de la débauche, du mensonge, de la guerre, de la torture, du crime, du vol, de l'exploitation, de l'esclavage dont le nombre est plus grand et la culpabilité plus forte : à la mesure de leurs profits, de leurs influences, de leur force, de leur valeur d'exemple dans la société. Le crime serait-il moins odieux quand des États s'en rendent coupables ? Les « entrepreneurs » de « coupables industries » doivent-ils donc être bénis par leur fortune, sanctifiés par la propriété mal acquise, et finalement devenir respectables par ce qu'ils sont propres et par le simple fait de leur vieillissement organique ?

De l'utilisation de la voiture comme instrument d'agression

Bravo, vous avez tout à fait raison de condamner les violences crapuleuses des automobilistes abusifs. Mais n'est-ce pas

une conséquence d'une volonté de puissance qui ne peut s'exprimer que temporairement (et c'est encore trop) ? Cependant, qu'est-ce que la télévision, la presse, toute la société mettent en valeur, sinon qu'ils exacerbent, préconisent, chérissent et font épanouir cette volonté de puissance ? Le superman est-il un riche citadin à la morale un peu élastique (et manichéenne) ou fait-il les 3/8 chez Citroën ? Occupe-t-il ses loisirs (nombreux et variés) à soulager la misère d'autrui ou en actes de violence dont l'importance et la qualité « présentent » mieux que son niveau intellectuel, sa culture ou son civisme.

Et combien y a-t-il de petits supermans qui rêvent de grandir dans tous les rouages de notre société ?

Que l'on condamne un coupable, celui qui au bout de la chaîne commet un délit, d'accord, très bien. Mais pourquoi oublier ses complices, où qu'ils soient dans la société ?

La vie paroissiale

Membre de l'Église réformée par choix libre, par la grâce de Dieu et ayant ma famille qui cotise ailleurs, je participe à la vie de la paroisse selon mes moyens (en temps et en argent).

J'en ai ras le bol de payer pour des « fidèles » qui ne se souviennent de leur Église que pour la distribution des sacrements, et qui s'empressent de l'oublier quand on parle de l'entretien des locaux, du chauffage ou autre contingence matérielle sans lesquelles les purs esprits qui composent une paroisse ne pourraient trouver à s'épanouir.

Il y a des cas, certes, mais pour la masse, moi j'appelle ça de l'égoïsme, de l'indifférence et du parasitisme.

Il ne s'agit pas de refuser les actes pastoraux dont on ne peut savoir s'ils « doivent faire plaisir » ou s'ils correspondent à quelque chose, Dieu jugera. Mais le fait de « traîner des poids morts » se fait au détriment du témoignage, de la présence dans la cité, de la vocation première d'une Église qui se veut chrétienne.

Alors il faut poser la question : Est-il sain de permettre que l'on trompe l'opinion sur la mission de l'Église chrétienne, que l'on trompe certains « usagers » qui pourraient trouver mieux et ailleurs, que l'on se trompe soi-même en croyant être fidèle à l'Évangile alors que l'on a le souci de son petit confort intellectuel, de sa tranquillité morale et de sa bonne conscience ?

(...)

Guy Pradet

pam • pam

UNE EDUCATION PROTESTANTE AU XVIII SIECLE

Jean-Jacques ROUSSEAU

Au second livre des *Confessions*, Rousseau écrit : « Né dans une famille que ses mœurs distinguaient du peuple, je n'avais reçu que des leçons de sagesse et des exemples d'honneur de tous mes parents. Mon père (1), quoique homme de plaisir, avait non seulement une probité sûre, mais beaucoup de religion. Galant homme dans le monde et chrétien dans l'intérieur, il m'avait inspiré de bonne heure les sentiments dont il était pénétré. De mes trois tantes, toutes sages et vertueuses, les deux aînées étaient dévotées et la troisième, fille à la fois pleine de grâces, d'esprit et de sens, l'était peut-être encore plus qu'elles, quoique avec moins d'ostentation. Du sein de cette estimable famille, je passai chez M. Lambercier (2), qui, bien qu'homme d'Eglise et prédicateur, était croyant en dedans et faisait presque aussi bien qu'il disait. Sa sœur et lui cultivèrent par des instructions douces et judicieuses, les principes de piété qu'ils trouvèrent dans mon cœur. Ces dignes gens employèrent pour cela des moyens si vrais, si discrets, si raisonnables, que, loin de m'ennuyer au sermon, je n'en sortais jamais sans être intérieurement touché et sans faire des résolutions de bien vivre, auxquelles je manquais rarement en y pensant. Chez ma tante Bernard, la dévotion m'ennuyait un peu plus, parce qu'elle en faisait un métier. Chez mon maître (3), je n'y pensais plus guère, sans pourtant penser différemment. Je ne trouvais point de jeunes gens qui me pervertissent. Je devins polisson, mais non libertin (4). »

C'est évidemment de ses yeux d'adulte que Rousseau revoit le milieu calviniste où il vécut jusqu'à l'âge de seize ans : l'éloge trop unilatéral témoigne d'une idéalisation de l'enfance, à laquelle beaucoup d'esprits vieillissants, et Rousseau en particulier, inclinent. L'auteur, d'autre part, comprend bien que sa rapide conversion au catholicisme, qu'il raconte justement dans ce second livre des *Confessions* pourrait faire douter de la qualité de sa formation religieuse — et notons d'ailleurs que l'évolution de ses sentiments religieux, de la piété à l'ennui et l'indifférence (« je n'y pensais plus guère »), si elle peut correspondre à un mouvement fréquent de l'enfance à l'adolescence, explique aussi que Rousseau ait pu abandonner sa religion. Revenu au protestantisme, l'auteur entend peut-être d'autant plus louer son milieu d'origine (5).

L'éloignement temporel explique sans doute aussi l'imprécision relative de cette page : quels étaient les « sentiments » que son père lui avait « inspirés de bonne heure » ? Quels aspects du sermon le « touchaient intérieurement » ? En quoi consistaient ses « résolutions » ? Que signifiait « bien vivre » pour le jeune protestant ? Rousseau reste avare de précisions. Nous saurons seulement par ailleurs qu'il partageait « l'aversion particulière à sa ville (Genève), pour le catholicisme, qu'on nous donnait pour une affreuse idolâtrie » — vu l'époque, cela n'a rien d'étonnant — et qu'il avait suffisamment de connaissances pour embarrasser les prêtres qui l'instruisaient dans la religion catholique ; car « les protestants sont généralement mieux instruits que les catholiques. Cela doit être ; la doctrine des uns exige la discussion, celle des autres la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne, le protestant doit apprendre à se décider. » Remarque historiquement juste, mais cent fois faite.

Enfin, est-ce l'enfant, est-ce l'adulte qui distingue si bien la piété et la pratique formelle ? Toute la page repose sur cette opposition entre l'intérieur et l'extérieur : Jean-Jacques était « intérieurement touché », son père « chrétien dans l'intérieur », M. Lambercier « croyant en-dedans » ; en revanche ses tantes étaient dévotées avec « ostentation » — et la préférence de Rousseau va à la plus discrète ; Mme Bernard « faisait un métier » de la dévotion ; enfin, on note le coup de griffe aux « hommes d'Eglise et prédicateurs », qui ne sont pas habituellement, selon Rousseau, « croyants en-dedans ». Cette distinction et cette méfiance envers le formalisme sont bien protestantes en tout cas !



Que doit un homme à son passé ? Quels que soient les effets du temps — oubli, embellissement, reconstruction — il reste que Rousseau garde un excellent souvenir de ce milieu pieux, mais sans austérité et de cette éducation « douce et judicieuse » qui fait appel à des résolutions intérieures et non à l'obéissance passive ou au dogmatisme étroit. Au soir de sa vie, dans *Les rêveries du promeneur solitaire*, il écrira encore : « Né dans une famille où régnaient les mœurs et la piété, élevé ensuite avec douceur chez un ministre plein de sagesse et de religion, j'avais reçu dès ma plus tendre enfance des principes, des maximes, d'autres diraient des préceptes, qui ne m'ont jamais tout à fait abandonné. »

Que doit Rousseau à ce passé ? Il n'est pas question d'abord ici le problème fort complexe de la religion de Rousseau ; l'auteur de la *Profession de foi du vicairé savoyard* n'est évidemment pas un calviniste orthodoxe. Mais Rousseau est resté déiste, au contraire de son entourage philosophique matérialiste et, en général athée. Lui-même remarque : les philosophes « m'avaient inquiété. Leurs arguments m'avaient ébranlé sans m'avoir jamais convaincu », et pour expliquer ses croyances : « Je ne doute point, il est vrai que les préjugés de l'enfance et les vœux secrets de mon cœur n'aient fait pencher la balance du côté le plus consolant pour moi. »

Enfin, grand lecteur de la Bible toute sa vie, Rousseau professe une admiration jamais démentie pour les évangiles ; il est vrai qu'il les interprète à sa façon, mais la méthode est bien protestante : écoutons-le l'expliquer lui-même à l'archevêque de Beaumont : « ...je reste inviolablement attaché au culte de mes pères : comme eux je prends l'Écriture et la raison pour les uniques règles de ma croyance ; comme eux je récusé l'autorité des hommes et n'entends me soumettre à leurs formules qu'autant que j'en aperçois la vérité. »

J. F.-G.

(1) Rappelons que Rousseau était orphelin de mère.

(2) Le pasteur Lambercier.

(3) Maître-graveur où Rousseau était en apprentissage.

(4) Libertin signifiait incroyant.

(5) Rousseau abjura le protestantisme à seize ans, et resta catholique vingt-six ans. Il revint alors au protestantisme en partie d'ailleurs pour retrouver sa citoyenneté genevoise ; après la publication de la *Profession du vicairé savoyard*, il aura les pires ennuis avec les pasteurs suisses (après avoir été poursuivi par les catholiques français) ; il semble qu'alors il se soit éloigné de toute pratique religieuse.

Nairobi, novembre-décembre 1975

C'est au rythme du tambour africain que quelque 3.000 personnes venues du monde entier se sont rassemblées sur le parvis du centre de conférence Kenyatta pour l'ouverture de la Ve Assemblée mondiale du Conseil œcuménique à Nairobi le 23 novembre. Cortège haut en couleur d'hommes et de femmes de plus de 100 pays qui pendant trois semaines se pencheront ensemble sur le thème de cette rencontre de chrétiens la plus représentative de l'histoire de l'Église : « Jésus-Christ libère et unit ».

Des chanteurs de l'Église d'Israël africaine du Kenya, des jeunes filles maasai, une chorale œcuménique kenyenne et un batteur tanzanien enthousiasmant ont donné à cette ouverture un véritable cachet haut en couleur. Public et participants — une impressionnante foule de quelque 5.000 personnes — ont rempli la salle plénière s'asseyant sans différence entre homme et femme, laïc ou évêque, délégué ou visiteur, noir ou blanc. Rassemblement, fête et engagement auront été les points forts de cette célébration du Christ Libérateur et Unificateur.

La prédication, assurée par le pasteur Sere Nomenyo du Togo, a mis l'accent sur la présence révélatrice de Jésus-Christ dans la nuit de l'insignifiance et de l'aveuglement du monde. « Nous sommes rassemblés à Nairobi. Pourquoi ? ... pour dire que dans la nuit du monde nous entendons, nous voyons, nous percevons quelque chose et qu'au-delà de nos divisions confessionnelles nous sommes un dans ce que nous entendons, voyons et percevons. Et nous voulons parler et agir en conséquence. » Parce que le Seigneur nous a ouvert les yeux, nous pouvons voir Jésus-Christ, cet homme faible, rejeté, méconnu, méprisé, en la faiblesse duquel Dieu a manifesté sa victoire. « Y aurait-il une autre manière d'être authentiquement homme à l'image de Dieu que celle de Jésus-Christ ? » « Au travers des luttes des hommes pour le recouvrement et l'épanouissement de leur humanité véritable, nous percevons la présence de ce Jésus-Christ en qui nous avons la promesse d'une nouvelle société parce qu'ayant le pouvoir de réconcilier les hommes avec la vérité de leur être et du coup, de les réconcilier avec Dieu et avec leurs semblables », a conclu le théologien togolais.

Soucieux d'ouvrir la Ve Assemblée par une étude biblique, le C.O.E. avait chargé l'Alliance biblique universelle de présen-

ter la parabole du fils prodigue. Il s'agissait d'un happening au cours duquel la diversité des situations culturelles et sociales que cette parabole peut aujourd'hui recouvrir dans les cinq continents a été présentée et chantée par divers groupes encourageant les participants à se joindre à la réflexion. L'archevêque de Cantorbery, Donald Coggan, qui présida à cette présentation, rappela aux participants qu'ils connaîtront au cours de l'Assemblée divers conflits naissant de nos différences et qu'il fallait les traiter dans l'esprit de la parabole.

Toutes les questions essentielles posées actuellement par le mouvement œcuménique conduisent à parler de la nécessité d'une « spiritualité du combat ». Ce fut l'affirmation essentielle du rapport du président du Comité central, M. M. Thomas, à la Ve Assemblée mondiale, le lundi 24 novembre 1975.

Faisant le point de la situation actuelle du C.O.E., le président sortant a souligné que la période qui va d'Upsal à Nairobi a été marquée par un incessant dialogue, à la fois entre Églises et des Églises avec le monde.

Abordant la question de l'unité des Églises et des problèmes humains, M. M. Thomas évoqua la présence au sein de l'Église d'hommes de différentes cultures, idéologies et religions qui, « conscients de la spécificité de leur identité » commencent à susciter « diverses conceptions de Jésus-Christ et de la forme que doit revêtir l'Église ». Et de poser la question : « Quelle forme donner à la croissance et à l'unité de l'Église pour qu'elle serve de support à cette diversité nécessaire, qu'elle empêche en même temps toute division préjudiciable et contribue à la transformation de toute idéologie et de toute culture en Christ ? »

Soepi

Le juridisme n'a pas perdu ses droits

D'aucuns pensent avoir fait un grand progrès spirituel au Canada en officialisant la validité d'un baptême commun. C'est vrai. Mais il est important de lire ce qui suit.

Les cinq plus grandes Églises chrétiennes du Canada ont conclu une entente sur la reconnaissance de la validité des baptêmes et sur l'opportunité d'un certificat commun.

De fait, les Églises anglicane, catholique, luthérienne, presbytérienne et unie, reconnaissent désormais au Canada la

validité des baptêmes conférés selon leurs traditions respectives.

De plus, elles utiliseront un certificat de baptême commun, valable pour toutes les Églises.

Ces développements sont les fruits du travail d'un groupe composé de représentants du Conseil Canadien des Églises (C.C.E.) et de la Conférence Catholique Canadienne (C.C.C.).

Donc, à l'avenir, tout baptême administré dans une Église chrétienne avec de l'eau courante, soit par immersion, aspersion ou ablution, conjointement avec la formule trinitaire (« Je te baptise... au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit »), devrait être reconnu par les autres Églises mentionnées. Le certificat commun reconnu par chaque Église sera le symbole du lien qui unit tous ceux qui suivent le Christ.

Pour l'Église catholique, cette démarche constitue un grand pas dans l'application des décisions prises par le 2e Concile du Vatican et un renversement de la présomption d'invalidité des baptêmes conférés dans les autres confessions chrétiennes. Ce doute systématique en regard de la matière ou d'autres raisons est contraire à l'esprit de Vatican II.

Les théologiens et la législation ecclésiastique s'accordaient sur le principe que le baptême ne devait être administré qu'une seule fois ; mais, en pratique, la validité des baptêmes conférés par les autres Églises faisait l'objet d'un doute trop fréquent.

Il y a quelques années à peine, le baptême sous condition était de règle pour les chrétiens qui se convertissaient à l'Église catholique.

Désormais, donc, à moins d'une épreuve spécifique du contraire, une Église acceptera tout baptême conféré par les autres Églises mentionnées.

Bénéficieront de cette nouvelle option des Églises les Chrétiens qui se convertiront au catholicisme et ceux pour qui il faudrait obtenir une dispense de mariage mixte parce qu'une partie est catholique et l'autre baptisée dans une autre Église chrétienne.

L'entente entre les Églises chrétiennes du Canada s'inspire des documents conciliaires sur l'Église et l'Oecuménisme et plus particulièrement du Directoire pour l'oecuménisme publié en 1967 par le Secrétariat pour l'unité des chrétiens.

Cette entente survient après des déclarations semblables des Églises chrétiennes de Belgique (1971), de France (1972), de Zambie (1970), de Madagascar (1969). Des démarches analogues sont en cours en Angleterre et au Pays de Galles.

Un comité proposera aux Églises canadiennes les formules d'un certificat de baptême commun, en plus des certificats actuellement en usage.

Bip-Snop

des disques

Jubilate Deo SM 30 621

Le chœur des Moines de l'Abbaye cistercienne de Melleray confère à ce répertoire multiséculaire vie, intensité et émotion. Après l'entreprise irréversible de dégradation du chant grégorien et de dénigrement, dont il a été victime, il est réconfortant de constater que, pour l'« Année Sainte », tous les chants du livret *Jubilate Deo* ont été adressés aux Evêques du Monde entier par Paul VI. Déjà Charlemagne avait ordonné « à ceux qui avaient corrompu le chant » de retourner aux sources « *ad fontes Sancti Gregorii* »... Sur le plan musical, comme sur le plan spirituel, cette nouvelle prise de conscience doit être soulignée. Les chants alternés du chœur et G. Domii (à l'orgue) y contribuent pleinement par leur *cantus Missae* et *cantus Varri* (accompagnés de traductions françaises).

Chants liturgiques orthodoxes. Vêpres et matines. SM 30 649

Ce Grand Prix du disque attribué aux chœurs russes de Feodor Potorjinsky se veut un profond témoignage religieux et un chant intense de louange par le biais de la seule voix humaine (sans instrument). Une atmosphère de recueillement et de foi plane sur ce monde d'icônes, de veilleuses multicolores, de cierges et d'encensoir. Cet apport oriental offre un

C.A.R.T. — 30250 SOMMIERES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02, proximité mer et Cévennes, centre rencontres de Sommières (Gard), cadre très confortable (ch. à un et deux lits avec douche partic.), grand parc, salon... Offre possibilité séjours repos, vac. pers. seul, famil. ou groupes. Accueil séminaire de formation. Rens. Secrétariat.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

P. Breittmayer, conseil de direction de presse, Fontainebleau.
Y. Chabrol-Leyris, institutrice, Nîmes.
R. Château, pasteur, Paris-Oratoire du Louvre.
J. Chauvin, directeur du Centre de recherche et recherche du Nord.
Louis Evély, hommes de lettres, Piégros-la-Clastre.
L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.
R. Gavard, fut en dernier lieu pasteur à Metz, texte obligeamment mis à notre disposition par Mme Gavard.
J.-F.-G..., professeur, Le Mans.
E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

É. & L. — 22.12.1975

dépassement sonore et liturgique, et ces chants pour les *Vêpres* (face A), dialogues, psaumes, hymnes... jusqu'au *cantique de Siméon* possèdent leur idiome, leur particularité et leur originalité mélodiques. La face B (Matines) comprend des antennes, hymnes, *canon* (partie principale), jusqu'au *Magnificat* et à la *Doxologie* (sur des motifs usuels). Un lexique très bienvenu facilite la compréhension de cette musique religieuse sur laquelle planent ombre, lumière, tristesse.

POUR SE RÉCRÉER

Jean Naty Boyer, No 4 — UNIDISC UD 30 1269

Animateur incomparable, Jean Naty Boyer est aussi l'auteur de presque toutes les chansons de cette gravure. Les chants dans le vent seront appréciés des jeunes par leur contenu : amour de la vie, tendresse, amitié, sport, mais aussi rêverie, nostalgie, et évasion. A noter une réussite du genre : *Poisson rouge*. Bilan : *neuf chansons* avec un accompagnement orchestral et rythmique sous-jacent (orchestre C. Briaval), présentées avec une excellente diction et suivies des accompagnements d'orchestre qui seront appréciés des groupes de jeunes.

Fripounet, No 4 — UNIDISC Ex. 45 558

La face A propose des chansons à succès : *Pour toi Maman* (J.-L. Winkopp et G. Boulanger), et la *Fête des poissons* (S. Lefort, J. Pélerin) combinant ainsi la « maison du bonheur », l'imagination et le bonheur des poissons en vacances. La face B — selon la formule de la collection — propose les versions « orchestre ». Les petits amis de Bino et Claudine Régnier seront comblés.

Les Chansons de Jackie, No 13 — UNIDISC Ex. 45 562.

J'ai du bon tabac (avec des variantes : j'ai de bons dollars... (danse entraînante), *Le fantôme* (chanson saisissante), *A quoi ça sert ?* (chanson à thèse), *C'est ça la vie* (chanson moralisante), tel est le bilan de ce petit 45 tours avec plaquette, digne d'animer les prochaines veillées.

Dances d'Écosse, No 2 — UNIDISC Ex. 45 560.

Accompagnées d'un commentaire descriptif concernant la chorégraphie (nombre de danseurs, pas, figures) ces trois danses : *Grand March*, *Dashing white sergeant* et *The Gay Gordons*, seront très bienvenues pour donner une note « écossaise » aux prochains feux de camp.

Edith Wéber

CARNET

Monsieur Gilles PEUGEOT, Madame, née Marie-Hélène SAUZEDE, et Lionel, ont la joie de vous faire part de la naissance de

FLORA

le 13 novembre 1975.

Nouvelle adresse : 9, résidence Les-Hauts-de-Viroflay — 78220 Viroflay.

Monsieur Jean NICOLLIER et Madame, née Claire-Lise BAYLON, ont la joie de vous faire part de la naissance de leur fille

FANNY

le 7 décembre 1975 à Vevey

Route de Saint-Maurice, 53
1814 La Tour de Peilz — Suisse

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

LA RELIGION DE L'ESPRIT ?

S'il nous fallait définir le christianisme dans ce qui constitue sa réalité profonde et sa spécificité par rapport à toutes les autres religions et à ses propres contrefaçons, ne dirait-on pas de lui qu'il est, par excellence, la religion de l'Esprit ? « Dieu est Esprit » (Jean 4, 24). Les Apôtres, les Prophètes, les Martyrs, tous les grands témoins de la foi ne sont-ils pas précisément pour nous des maîtres spirituels ? Quand Auguste Sabatier voulut définir le christianisme dans son authenticité, ne donna-t-il pas pour titre à l'un de ses principaux livres *Les Religions d'autorité et la religion de l'Esprit* ? Et on voit bien par là ce qu'il visait et voulait dire.

La religion de l'Esprit rejette, par exemple, un certain matérialisme ritualiste qui avait transformé le culte d'Israël en une sorte de boucherie sanglante. Elle refuse aussi ce nationalisme religieux de ceux qui aimaient à dire « nous avons Abraham pour père ». L'oracle généreux d'Ésaïe affirme : « Ma maison s'appellera maison de prière pour tous les peuples. » Cet oracle de l'Éternel s'inscrit dans la tradition universaliste et spiritualiste des grands prophètes de l'Ancien Testament. Le culte en Esprit s'oppose aux exclusivismes sectaires, aux portes avaricieusement fermées. On sait combien le Peuple Élu fier de son passé, sûr de ses prérogatives, était toujours tenté de s'arroger des droits illimités en confisquant pour lui seul les assurances du pardon et en imposant à la Révélation divine des limites. « L'Esprit souffle où il veut », dit encore l'Évangile.

Le temple de l'Éternel, localisant en quelque sorte la présence divine, l'emprisonnait, alors que toute l'Écriture proclame que Dieu ne s'attache pas à des pierres, mais, en Jésus qui est Emmanuel (Dieu avec nous), à l'humanité et à l'humanité tout entière. Telle est la proclamation décisive de Noël. L'Apôtre Paul interroge les Corinthiens en ces termes : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? »



Tout comme le temple de Jérusalem, multiplié par les synagogues, devenait le symbole d'un Esprit qu'aucune nation ne pouvait garder pour elle seule ni aucun âge retenir prisonnier de ses rites, de ses traditions ou de ses pierres, de même l'Église universelle devient en Christ un temple spirituel d'où rayonnent les énergies de l'Esprit et d'un Amour sans frontières.

CONFÉRENCES

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

A PARIS

et

A LYON

Voir programme page 9

En affirmant le christianisme et en le définissant comme la religion de l'Esprit, nous proclamons une religion sans anathème, sans condamnation, sans exclusivisme, parce que Jésus l'a voulue telle. Qu'ils sont nombreux aujourd'hui ces cœurs assoiffés de nourritures spirituelles, mais que déçoivent si souvent des confessions de foi étriquées, des dogmes autoritaires, des institutions monolithiques et inamovibles !

Pourtant, le christianisme ne saurait être confondu avec un pur idéalisme. Le culte en Esprit, dont le Christ a parlé à la Samaritaine, n'est pas une religion exclusivement intérieure qui devrait s'interdire tout signe, tout symbole, toute référence au monde présent pouvant prêter un corps aux sentiments intimes. Ce serait même un contresens que d'interpréter ainsi ce culte dont nous parle un Évangile entièrement dominé par son Prologue qui affirme : « La Parole a été faite chair ». Noël nous apprend ainsi que le Verbe s'est fait chair afin de nous communiquer la Parole à travers toutes les émotions de notre humaine condition. Jésus opère ainsi, par sa présence dans le monde, par sa venue dans le temps, la nouvelle naissance de l'humanité, naissance spirituelle il est vrai, mais vécue dans ce monde. Nous pouvons ainsi à Noël faire nôtre l'antique affirmation du poète latin : *mens agitat molem, l'Esprit anime la matière*.



Dieu est Esprit, dit la Bible, mais elle déclare encore : Dieu est Amour (I Jean 4, 8). Pour définir le christianisme dans son intégralité, il faut ajouter à la religion de l'Esprit, celle de l'Amour, de l'Incarnation. Au « notre Père », tournant notre regard vers des réalités spirituelles et religieuses, répond, dans la prière universelle des chrétiens, le « notre pain », tournant notre regard vers des réalités tangibles, quotidiennes et matérielles. Le chrétien, tout tourné vers l'Éternel, ne saurait se passer d'un étrange amour accordé aux êtres et aux choses dans ce qu'ils ont de plus fragile et de plus passager. Le christianisme opère ainsi probablement la plus bouleversante de toutes les synthèses réalisées dans l'histoire, en réconciliant la matière et l'esprit. C'est cet apparent paradoxe qui le fait vivre et lui donne sa respiration profonde.

Si le christianisme est la religion de l'Amour, il ne l'est pas, — bien entendu —, parce que nous aurions le monopole de la charité sur la terre ; il ne l'est pas uniquement parce que Jésus résume la Loi dans les commandements de l'amour de Dieu et du prochain, il l'est surtout et d'abord parce qu'il se réclame d'un Dieu qui est Amour. Notre morale de charité trouve en Dieu un fondement religieux : « Quant à nous, aimons, parce que Lui nous a aimés le premier », dit le message biblique.

Dire Dieu est Amour, c'est dire qu'il nous parle, qu'il nous rencontre, qu'il se révèle, qu'il s'incarne... en Jésus-Christ. Toutes les religions nous montrent un homme qui cherche désespérément à atteindre Dieu, Noël nous montre un Dieu qui vient à nous. C'est le renversement total, mais ce visage rayonnant d'amour que nous contemplons en Jésus, c'est le visage même de Dieu que celui-ci, dès le commencement, a voulu révéler aux hommes.

Laurent Gagnebin

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

90^e année

No 1

Lundi 5 janvier 1976



Une certitude :

1976

Le silence et l'ombre de nos nuits,
La marche journalière de nos pas
Sont toujours accompagnés.
Dieu est présent.

Les articles signés n'engagent que leur auteur.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Nouveau. Renouveau.

*Bien touchants et combien appréciés les vœux qui
frappent à notre porte rendant proches les visages
amis. Souvent, ils sont le signe d'une chaleur de cœur,
une affirmation d'amitié, un réconfort, une bouffée
d'air... Parce qu'ils cassent la solitude, ils deviennent
une présence et un commun acheminement.*

*Bien superficiel, parfois, ce geste annuel d'une
pensée qu'un agenda fait renaître, d'un souvenir oublié
le reste des jours...*

*On oublie lorsque les formules n'expriment que des
mots vidés d'une profondeur existentielle. On oublie
lorsqu'on ne songe ni au passé, ni à l'avenir, ni à la vie,
ni à la mort, ni à la joie, ni à la souffrance. On oublie
lorsqu'est absente l'écoute des hommes et du monde,
ce que signifie le cheminement de l'existence à même
la peau des êtres. On oublie lorsqu'on s'imagine faire
échapper l'an nouveau au prélude de Noël.*

*Noël n'est pas l'histoire d'un enfant ; c'est l'enfante-
ment d'une tragédie. C'est une rupture et un émerveil-
lement : le passé est dépassé, voici tout devient nou-
veau. Dieu n'est pas à acheter mais à aimer. L'homme
n'est plus écrasé par l'oppression des fatalismes, mais
libéré des esclavages de toutes sortes ; il n'est plus le
jouet d'une divinité qui s'amuse, mais le lieu de la
passion d'un Dieu qui aime.*

*L'an nouveau devient ainsi l'arène d'un combat qui
prend la relève de Noël. Il est dès lors une croisée de
chemins où se posent mille questions. L'homme saura-
t-il se dégager des fatalités qui l'écrasent ; saura-t-il
rompre les servitudes des habitudes, des jugements,
dépasser les souffrances ? L'homme saura-t-il, quoi
qu'il en coûte, saisir — comme à bras le corps — ce que
signifie la Bonne Nouvelle et la faire vivre en lui ?
Saura-t-il regarder plus loin que son passé pour trans-
figurer sa vie, s'ouvrir à la vie des autres afin d'élargir
la sienne, servir pour s'épanouir ? Saura-t-il accueillir
l'amour de Dieu et sa compassion, son ordre et sa
liberté, sa sévérité et sa sérénité ? Saura-t-il vivre une*

ET SI...

Que de choses possibles au conditionnel ! Que de rêves à la porte de notre imagination ! Une nouvelle année, c'est toute une gerbe de promesses qui nous sollicite !

En effet, tous, nous véhiculons le désir d'un monde et d'une vie autres. Que de choses nous souhaiterions différentes autour de nous et peut-être en nous ! Pourquoi les relations avec les autres ne seraient-elles pas plus aisées ? Pourquoi est-il si souvent difficile de partager et de communier ? Pourquoi les menaces de la vie économique, l'insécurité de l'emploi, les inégalités entre les nations pauvres et les nations riches, les risques de guerre ? Pourquoi l'insécurité aux multiples visages, la peur du lendemain, et, de ce fait, la difficile acceptation d'aujourd'hui ?

En un début d'année, on se prend à rêver d'un monde autre. Un monde plus beau. Pour reprendre les paroles du prophète, un monde où le loup et l'agneau feront bon ménage, où le lion se contentera de paille pour sa nourriture et où l'enfant s'ébattrait sans risque sur l'ancre de la vipère. Il ne se fera alors ni tort, ni dommage.

Indépendamment de toute interprétation psychanalytique, le rêve est nécessité constitutive de la vie. Comment vivre sans utopie, sans projet ou sans projection sur demain ?

Je suis autant en fonction de mes options futures qu'en fonction de mon passé. Sans ambition, sans intention pour demain, mon présent est creux. L'amour connaît cette double dimension aux faisceaux interdépendants : la pleine acceptation d'aujourd'hui dans l'espérance et la construction d'un demain autre. Sans rêve, sans poésie, sans expression d'une attente pour demain, que serait notre vie ?

Il faut rêver. Il faut espérer. Il faut voir plus loin que le primitivement sensible, même si le rêve peut autant être la démarche de la peur — une fuite devant la vie, qu'un acte courageux et volontaire d'espérance.

naissance nouvelle, un renouveau faits d'inspiration et de confiance.

Autant de questions qui s'inscrivent aujourd'hui comme des vœux pour chacun, amis connus et inconnus.

Au cours de l'an qui vient, ce journal voudrait s'imprégner d'esprit pour être votre compagnon de route. Un compagnon qui suscite à la pensée une méthode, au jugement une orientation mais aussi qui aide à donner au jour sa tonalité, à la souffrance sa pacification, au bonheur son émerveillement.

P. R.

Alors, en ce début d'année, je ne peux m'empêcher de rêver. Je ne rêve pas d'un grand bouleversement mondial qui amène des lendemains qui chantent. Du moins, je n'en rêve pas pour tout de suite, pour l'immédiat. J'y crois, et je tente d'apporter une pierre à ce devenir, mais pour plus tard.

Mon ambition et mon rêve présents sont bien plus modestes. Je rêve d'une société où chacun ne cherche pas à tirer la couverture à soi. Que l'autre existe avec son patrimoine, ses valeurs et ses richesses, sans qu'on cherche à l'en dépouiller. Qu'au nom de la vérité (!) l'on ne ressuscite pas, peu ou prou, tous les tribunaux de l'intransigeance. Que chacun ait un vrai droit à la vie. Que chacun soit accepté pour ce qu'il est, sans esprit de jugement, avec toute l'honnêteté qu'une telle démarche réclame.

Accepter l'autre — celui qui est différent. Faire effort pour le comprendre. Même si nous n'y arrivons jamais totalement. Même si comprendre n'est pas forcément approuver. Ne jamais nous résigner aux limites de notre aptitude à comprendre, donc à partager. Faire d'un tel projet une priorité, au nom de celui qui, de la part de Dieu, revêt l'humanité, et qui nous invite à devenir toujours plus hommes.

Vous le comprenez, ce rêve me hante d'abord à notre sujet, nous, gens d'églises. Si nos églises ne sont pas le lieu où chacun puisse venir, sans gêne des bagages qu'il porte et qui ont marqué son cheminement ; si l'on y maintient farouchement ou benoîtement (les deux ne s'opposent pas) des mots de passe, des critères liturgiques, dogmatiques ou éthiques préalables à tout accueil vrai, où trouvera-t-on de vrais lieux d'accueil et d'asile ? Si ce n'est pas là, où pourrait se vivre la parole de libération qui vient de Christ ?

Alors, ecclesia reformata semper reformanda, il nous reste à relever les manches. Il nous faut d'abord « rêver » d'une église autre où le projet fragile et jamais totalement réalisé de l'accueil des autres soit au cœur de notre volonté commune.

Sans une telle vision, comment serions-nous animés d'une réelle passion pour Dieu et pour les hommes ?

Est-il naïf ou téméraire de rêver ainsi en ce début d'année ? Tant de choses seraient autres si nous acceptions davantage l'invasion du rêve dans notre vie ! C'est là, me semble-t-il, l'un des aspects de la requête du Christ demandant de retrouver la simplicité de cœur et d'esprit de l'enfance.

P. J. Ruff

LE MARIAGE ... A DEUX !

Fidélité à la parole de Dieu ou Institution oppressive et bourgeoise ?

Puis-je tout d'abord me permettre de féliciter « Évangile et Liberté » d'avoir, contrairement à certains de ses confrères (1), résisté à l'attrait du sensationnel qui fatalement finit toujours par avoir une odeur de poubelles et une saveur de pourriture ? J'ai l'estomac solide ; trop même, et pourtant j'ai eu envie de vomir.

Cette introduction n'est pas gratuite. Tout d'abord elle se veut fraternelle, car elle essaie de demander à tous ceux qui exercent le difficile métier de journalistes chrétiens de savoir prendre un peu de recul devant les fausses actualités, devant les événements superficiels et devant de pauvres types plus à plaindre qu'à blâmer. Elle veut aussi leur demander de ne pas se laisser séduire par le scandaleux ou ce qui essaie de l'être, et de traiter par le mépris ce qui n'est que misérable, souvent idiot, et parfois venimeux. Ensuite, cette introduction me permet de rappeler qu'on nous promet pour bientôt un Synode sur « le couple et la sexualité » (avec projections lumineuses je pense, voire un film porno...), un Synode de clarification en cette période embrumée et désaxée (dans tous les sens du terme).

J'ai donc pensé devoir rappeler avant ce Synode certains axes bibliques qui en valent bien d'autres.

Je m'étonne un peu à propos de ce Synode futur. En effet, il n'y a pas si longtemps les Synodes régionaux et le Synode national ont consacré leur temps et leur sagesse à ce sujet ou quelque chose qui lui ressemble. Alors, les avis (et les textes bibliques invoqués) auraient-ils changé en aussi peu de temps ? L'accélération de l'histoire est-elle si grande que les usages ou la praxis... (atchoum ! à vos souhaits !) doivent se contredire ou se contrarier tous les dix ans ? Le conformisme chrétien que les « meilleurs » des croyants ont si souvent dénoncé (quand ce conformisme concernait l'Église de l'époque de Constantin, de Louis XIV ou de Guizot) est-il si fort que la théologie doive changer son fusil d'épaule et son éthique, à chaque fois que varient le vent de l'histoire et le souffle d'Éros ?

Une dernière mise au point avant d'en venir aux deux textes que je voudrais non pas étudier, mais rappeler ; je ne suis pas du genre « scandalisable » et je ne crois pas, mais pas du tout, que le péché sexuel soit le Péché par excellence ; ce qui entraîne d'ailleurs ipso facto que la libération sexuelle ne peut être la Libération par excellence.

Le sexe (cf. ce que j'ai pu en dire dans « *Foi et Vie* » (2)) n'appartient d'aucune manière à la sphère du « religieux ». Erreur que commettent pourtant ceux qui en font le lieu essentiel du péché ou le moyen privilégié de se libérer. Les ascètes qui redoutent le sexe, tout comme les « libérés » qui le prônent, commettent la même erreur symétrique. Ils valorisent le sexe et le chargent d'un coefficient religieux que dans la Bible, contrairement à toutes les religions, il n'a pas. Dans la Bible il est humain, rien qu'humain, avec des misères à l'échelle humaine (mais donc promis au même pardon que le reste) et avec des promesses à l'échelle humaine seulement. Il ne nous mène ni au ciel ni aux enfers.



Et maintenant passons aux deux textes que je voudrais très rapidement rappeler, en signalant que je me contrefiche de l'accusation de lecture orientée qui m'est faite, soit par des gens esthètes (!) qui n'ont ni le courage d'adopter une lecture du texte (3), ni de l'écouter et encore moins de la vivre ; soit par des gens qui veulent imposer la leur, en gommant celle que le texte donne lui-même et qui les gêne pour... « praxis » (re-atchoum !)

Le premier : « *Ils ne seront plus deux, mais ils deviendront une seule chair* (histoire, existence...) » (Marc 10, 7-9).

S'il faut rappeler que « ils ne seront plus deux », date bibliquement de Jésus, il ne fait pas de doute, et que Jésus n'a fait que l'emprunter à la tradition juive, et que cette dernière est très fidèle à l'intention du texte de Genèse 2 où il n'y avait qu'Adam et Eve.

Sans développer ce thème, grammatical autant que poétique et théologique, du duel (l'hébreu connaît le singulier, le pluriel et le duel), qui pourtant n'est pas sans intérêt, on se rappellera que l'époque où le texte de la Genèse a été écrit (900-800 av. J.-C.) était une époque de civilisation polygame.

Oh ! Certes, tout le monde n'était pas polygame ; il fallait être riche pour être polygame, ou s'appeler David. Mais qu'il s'agisse de la revanche de « pauvres » (et dans ce cas cela devrait intéresser les théologiens actuels), ou d'une intuition théologique extraordinaire, notre rédacteur de la Genèse (et plus tard Jésus) prône la monogamie comme étant le statut ou plutôt le devenir normal de la créature que Dieu a créée. Cette théologie de la monogamie est ainsi une protestation contre ce que l'auteur de l'Écclésiaste, se substituant à Salomon, le type même du polygame, prendra comme devant être la situation la plus souhaitable et la plus confortable pour un homme (ou pour une femme, en régime matriarcal). C'est aussi une ironie sur ces riches qui mesurent leur bonheur au nombre d'épouses

COMITÉ NATIONAL DES UNIONS CHRÉTIENNES

Ch. un sec. st. dact. bil. all.,

un sec. st. dact. ches anglais pour Paris

Envoyer C.V. manu.

CNUCJG rue de la Forêt — 77008 Melun

ou de concubines : le statut, la dynamique du bonheur comme de l'obéissance, c'est quand deux êtres si différents que l'homme et la femme partent de deux routes différentes et parallèles et essaient de rejoindre ces parallèles. David, sur ce plan, n'a donc été qu'un pauvre type ; Salomon, un pauvre gars ; tandis qu'Adam, avec et malgré son Eve, a été bien plus près qu'eux de l'obéissance à Dieu. Et Eve aussi.

Qui ne voit que sans trop se faire d'illusions, l'auteur de Genèse 2, considère la polygamie (ou la polyandrie) comme une régression que Moïse pourra parfois permettre à cause de la dureté du cœur des hommes (et des femmes), mais certes pas comme un progrès.

C'est une tolérance, une **condescendance**, alors que le mariage monogame était une **obéissance**. Il est vrai que désormais beaucoup de chrétiens qui, d'un côté défendent la « majorité » du monde moderne, ont un goût très marqué pour l'homme de Néanderthal, voire pour le gorille.

En tout cas, s'il est possible au nom d'une régression mentale, spirituelle, intellectuelle et théologique, de faire dire à ce texte : « Les hommes et les femmes de Cro-Magnon ne seront plus quatre (ou huit, ou seize, ou trente-deux) mais un, dans les fourmilières d'un Futur collectiviste qui retourne au stade tribal et aux élevages nazis », il n'est pas possible de comprendre la phrase du Christ : « *Ils ne seront plus deux mais un* » autrement que comme une étape décisive et **irréversible** de la foi (et de la civilisation).

Deuxième texte : « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* » (Jean 15, 13).

Je n'ignore pas que c'est au Christ lui-même que ce texte s'applique en priorité, lui qui a donné sa vie pour tous ceux qu'il aimait. Je n'ignore pas non plus que naturellement ce texte exige en conséquence que nous soyons prêts, **tous**, à donner notre vie jusqu'au martyre pour Jésus-Christ ; mais je voudrais cependant relever ce lien constant et nécessaire entre amour vrai et don de la vie. Car il me semble que l'on comprenne souvent de manière trop étroite ce « don de la vie ». On y voit essentiellement la « mort », le sacrifice brutal de sa vie.

Mais (on m'excusera) dans certains cas il est presque plus facile, dans l'enthousiasme ou la colère ou le réflexe d'un moment, de donner sa vie ; même le plus peureux des hommes, voire le moins fidèle, est capable de risquer et de perdre sa vie, en allant par exemple dans une maison en flammes chercher ceux ou celle qu'il aime. Ou encore en se jetant à l'eau quand son bien-aimé ou sa bien-aimée se noie. C'est pourquoi il est une autre manière de donner sa vie qui me semble souvent bien plus difficile et tout autant fidèle à l'intention de ce texte. C'est de la remettre **par avance**, avec tous les jours faciles ou difficiles, avec son meilleur et son pire, c'est remettre son Avenir à celui ou celle qu'on veut aimer. Il n'est pas d'amour digne de ce nom sans ce don aveugle, confiant et total, du **Futur** et de la totalité du Futur. Ce qui va être « moi », et qui par là-même est donc le plus « moi », le « moi » ouvert avec ses aventures, ses possibilités, ses promesses, ses inventions, je le donne sans retour à un « toi ». Ce qui est le plus « à moi », je fais en sorte qu'il ne soit plus « à moi »... seulement. Il n'est pas de plus grand amour que celui-là. Il n'est pas d'autre amour que celui-là. De « moi » (au singulier) à « toi » (au singulier).

C'est pourquoi l'amour conditionnel, à cinq ans, à six mois, à la petite semaine, tout comme l'amour de groupe, n'est qu'une passade, une « PASSE ». C'est de la prostitution organisée. Et qu'hélas certains ministres de l'Évangile et de l'Amour qui donne sa vie, sont parfois prêts à cautionner.

Et ils changent alors l'Église en maison de tolérance. Ils trahissent l'amour sous prétexte de le sauvegarder.

Mais qu'on se rassure. Demain, quand un régime à la Mao viendra (et cela viendra) réimposer des règles qui auraient fait regimber les plus puritains de nos grands-parents bourgeois, ce seront les mêmes pasteurs qui, avec les mêmes intentions de

suivre leur temps et leurs contemporains, seront les plus obtus devant les défaillances humaines.

Ils reprêcheront demain la Loi dure et incompréhensive, avec la même fougue qu'ils prônent l'amour libre aujourd'hui. Et toujours au nom de la Libération humaine. Ils ramasseront les mêmes pierres pour lapider demain ceux ou celles qu'ils encensent aujourd'hui. Incapables de saisir la **Grâce** ils sont condamnés à tituber, comme les idoles que dénonçait le second Ésaïe, entre le laxisme et l'imperméabilité ; la licence ou la ceinture... de chasteté !

« *Les idoles chancellent ; elles titubent, de droite à gauche ou de gauche à droite, mais la Parole de notre Dieu reste debout éternellement.* »

Maintenant il est clair que ceux qui trouvent que le mariage est une institution bourgeoise et oppressive sont : a) bourgeois ; b) oppressifs... c) mal mariés...

On priera pour eux !

A. Maillot

- (1) Dans lesquels j'écris souvent d'ailleurs, et auxquels, Dieu voulant, je continuerai de collaborer.
- (2) « Foi et Vie » No 4, octobre 1975, Alphonse Maillot : « Le sexe dans la Bible », page 53 ss.
- (3) Ils lisent les lectures du texte. Mais pourquoi s'arrêter en si bon chemin ? Et ne pas lire les lectures des lectures du texte ? Etc... Mais les intégrales triples sont difficiles à résoudre.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ ET LA BIBLE

Il fallait être nourrie de la Bible comme Mademoiselle Marguerite Soulié qui, à l'âge de quatre ans, assistait déjà à tous les prêches ainsi qu'à l'École du dimanche et y recevait avec amour la Parole de Dieu pour oser s'attaquer à « l'Influence de la Bible sur la poésie religieuse d'Agrippa d'Aubigné » (1).

Immense sujet, difficile à délimiter car d'Aubigné n'a pas lu la Bible en solitaire. Ce n'était pas un homme de cabinet, moins encore un spéculatif pur mais quelqu'un d'engagé dans la lutte qui reçoit des textes par des canaux divers : traités d'exhortation, pamphlets religieux et politiques, poèmes de combat.

Sur le même ton il répond et ses poèmes seront autre chose que des exercices de style ou de simples jeux d'esprit : une armature biblique les soutient. Il y a chez ce lecteur des psaumes une authentique vocation prophétique.

Bouleversante époque où ses guerres ne sont pas de conquête ou de prestige mais se mettent au service d'une Foi qu'à tout prix il faut sauver (comment ne pas songer à la Résistance ?) et Agrippa d'Aubigné restera pour nous l'homme qui, selon la parole de Gœthe, aura su « agir en homme de pensée et penser en homme d'action ».

Jeanne Schuhler

- (1) Sujet de la thèse de Mlle M. Soulié soutenue en Sorbonne le 13 décembre 1975.

LES MAINS PROPRES...

Dans un livre récent de Marcelle Auclair : « La joie par l'évangile », on peut lire cette phrase : « Si les chrétiens prenaient l'Évangile à la lettre, comme huit cents millions de Chinois prennent à la lettre le Petit Livre Rouge de Mao Tsé-Tung, il se passerait des choses intéressantes sur cette planète. » Je trouve l'adjectif « intéressantes » un peu faible. « Si les chrétiens prenaient l'Évangile à la lettre », nous vivrions la plus grande révolution du siècle et cela sans qu'il coule une goutte de sang, sans que des hommes et des femmes soient privés de liberté.

Je n'ai voulu, pour écrire cet article, retenir qu'un aspect de cette révolution et me demander, sans concession à la politique au sens fâcheux du terme, ce qui se passerait si l'Évangile était vécu au niveau de ce qu'il faut appeler d'un nom très clair pour tous : la fiscalité.

De quoi s'agit-il ? de « l'ensemble des lois relatives au fisc, à l'impôt ». Ce fisc, habillé tour à tour en justicier, en croquemitaine, en brigand de grands chemins, selon les humeurs et les privilèges à défendre des uns ou des autres, nous devons le considérer comme l'émanation d'un pouvoir qui se substitue au citoyen pour lui tracer un mode de vie et jouer le rôle de tuteur. Ce rôle paternaliste a certainement constitué sa principale vocation. Mais aujourd'hui les plumes dont se pare l'Administration des impôts, le fisc, se colorent beaucoup plus de tendances moralistes et de souci de justice sociale, en théorie tout au moins. L'État capitaliste, qui se défend mal d'un certain sentiment de culpabilité, cède du terrain sur le plan social chaque fois qu'il devient indispensable d'assurer une position électorale. Cela le conduit à mettre en place des structures, que des gouvernements révolutionnaires hésiteraient à imposer brutalement, en s'arrangeant pour qu'elles aient en pratique un minimum d'efficacité. Si ce jeu dure assez longtemps la révolution à venir n'aura plus d'autre tâche que celle de rendre ces structures efficaces. Je schématise bien sûr une situation beaucoup plus compliquée.

Revenons au fisc et à la chrétienté. Quand Jésus a vu le jour, il y avait belle lurette que les monarques de la Terre avaient découvert l'impôt, je n'ai pas l'intention d'en rappeler l'histoire. Peut-être est-elle même gravée sur les murs des grottes de Lascaux à Montignac et ces gentils petits taureaux que vous admirez pourraient bien être la dîme des membres de la tribu, dîme versée à quelque potentat pour qu'il assure leur sécurité. On a toujours cru à l'efficacité des potentats pour protéger les faibles, même dans les églises.

Puisque j'ai employé le mot : dîme, remarquons que c'était le mot en usage du temps de Jésus. En effet, dit le Grand Robert, la dîme « était le dixième de la récolte qui était offert à Dieu et donné aux lévites » et, au Moyen Age, « la fraction variable de la récolte prélevée par l'Église ». Que faut-il en conclure ? Les lévites et l'Église du Moyen Age étaient-ils le gouvernement ou le gouvernement est-il, de nos jours, une église gouvernée par les lévites ?

Dans l'Ancien Testament, le mot dîme est cité vingt-trois fois, et dans le Nouveau Testament, cinq fois. Cela tient-il à une amélioration du système du temps de Jésus ? Ne faut-il pas rechercher cette dîme sous une autre appellation : le tribut ou l'argent tout simplement. Cela ne fait aucun doute.

Il ne servirait à rien d'ergoter sur des mots et de chercher qui percevait la dîme ou le tribut. Une seule question peut se poser de nos jours : cette dîme, cet impôt tout simplement, y sommes-nous astreints alors qu'il en est si souvent fait un mauvais usage ? Nous ne répondrons pas, si nous commençons par poser le problème de la légitimité du pouvoir. Légitime ou non, il impose aux citoyens un ensemble de devoirs et quand l'un d'entre eux s'y dérobe les autres en supportent le poids. Tenter d'y faire échec en s'abstenant comporte un élément amoral, celui d'en retirer des bénéfices souvent substantiels. Les fraudeurs répondent que, de toute façon, l'impôt est calculé en tenant compte de la fraude et que l'État en possession de moyens financiers accrus les dépenserait aussitôt dans des entreprises inutiles et qu'il est stupide d'encourager la gabegie sinon la malhonnêteté de quelques dirigeants. Il est vrai que chacun de nous se sent menacé d'aiguiser l'appétit de politiciens sans scrupule.

Dans la société protestante, la notion de richesse a trouvé ses théoriciens. Le sociologue Max Weber a justifié l'accroissement de la richesse dans des ouvrages dont l'importance n'a pas échappé au monde de l'économie et ces ouvrages ont encore pour les initiés une importance aussi grande que ceux de Karl Marx. Mais il n'y est jamais dit que tous les moyens sont licites pour parvenir à la richesse, ni que l'individu doive pour l'obtenir échapper à la contrainte de l'impôt.

Allons alors chercher des arguments au sommet de la hiérarchie. Je ne doute pas que vous ayez lu les paroles que les évangélistes placent à ce sujet dans la bouche de Jésus. Particulièrement je retiens dans Matthieu, au chapitre XXII, cette magnifique scène au cours de laquelle les pharisiens interpellent Jésus de la manière la plus hypocrite qui soit : « Dis-nous donc ce qu'il t'en semble : A-t-on ou non le droit de payer l'impôt à César ? » César, c'est l'occupant romain ; l'impôt, c'est ce qu'il prend au pays envahi par une horde de soldats. Comment ne pas s'engager sur un chemin dangereux ? Et vous connaissez la réponse de Jésus, tournant négligemment un denier dans ses doigts : « Rendez-donc à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Aujourd'hui ne faut-il pas encore dire : « Rendez à Giscard ce qui est à Giscard », quoi que vous pensiez de lui, pour que votre frère ne paie pas injustement votre part et rendez à Dieu le témoignage de cet acte de justice.

Alors j'aimerais que notre église, qui proclame son désir « d'être dans le monde » et qui s'inquiète à juste raison de justice sociale, ne s'en tienne pas seulement à des déclarations de principe et qu'elle interpelle les chrétiens sur des problèmes concrets. Celui de l'impôt en est un. Je souhaiterais qu'elle le fasse sien et qu'elle invite tous ses membres à déclarer sincèrement leurs revenus en mettant en évidence la nécessité d'un partage équitable des charges de la nation, cela sans contrôleur des impôts et sans police économique.

Et puis ensuite seulement, si la justice n'est pas encore la règle des gouvernants, que l'église interpelle ceux qui ont les mains propres pour qu'ils imposent une société plus juste.

Quand on veut entamer le combat pour la justice, il ne faut pas avoir à rougir de regarder ses mains.

Jean Chèvre

Jacob et la prière-marché

Genèse 28, 20-21

Le moins qu'on puisse dire est que le personnage de Jacob tel qu'il est campé dans la Genèse est assez ambigu. C'est un lutteur pour qui tous les coups sont bons. Il s'oppose à son frère dès sa naissance. Il lui prend son droit d'aînesse contre un plat de lentilles, il obtient par tromperie la bénédiction de son père... Notre histoire commence là ! Jacob, avec la complicité de sa mère, a trompé son vieux père et se faisant passer pour son aîné, lui vole en quelque sorte sa bénédiction. Pour échapper à la légitime colère d'Ésaü, il s'enfuit.

Il campe dans un lieu désert et là reçoit de Dieu la double promesse de la possession du pays et d'une postérité nombreuse, c'est-à-dire l'accomplissement du désir de tout homme : un lieu et une descendance.

C'est alors qu'en réponse à la Promesse il érige une stèle et prononce cette étrange prière : « *Si Élohim est avec moi, s'il me donne du pain à manger et un habit pour me vêtir et si je reviens à la maison de mon père... cette pierre que j'ai érigée en stèle sera la maison d'Élohim et de tout ce que tu me donneras, je te paierai la dîme.* »

Voilà bien des « SI », bien des conditions posées à Dieu par Jacob et cela nous semble un étrange marché pour ne pas dire un marchandage.

Très probablement le récit a pour origine une vieille légende rattachée au culte de Béthel. L'auteur veut montrer comment Béthel est devenu un lieu saint pour Israël. En fait, avant de devenir un sanctuaire pour les douze tribus (Juges 20, 18-26-28), Béthel était lieu d'un culte cananéen : là était vénéré un dieu de la fertilité, l'une des formes du grand dieu El dont le culte est attesté en Haute-Mésopotamie dès le début du 2e millénaire avant Jésus-Christ.

La pointe du récit n'est donc probablement pas la prière des versets 20 et 21.

Il reste que cette prière est bien embarrassante pour les commentateurs (y compris Calvin). Comment admettre ce vœu, sorte de troc religieux ? Peut-être faut-il voir là une volonté d'engagement tenant compte de la faiblesse humaine.

Jacob est en fuite, démuné de tout, et Dieu lui fait une promesse mirobolante. Alors, il le prend au mot : « *Si tu fais cela, tu seras réellement mon Dieu.* »

Jacob est ici la figure de tout Israël : il a besoin d'un appui, il a besoin de signes, il a besoin de repères dans son histoire, il veut pouvoir lire Dieu dans sa propre destinée.

La foi d'Israël, c'est vrai, s'enracine dans l'histoire, dans la conviction que Dieu est présent et agit dans le quotidien. Avoir foi, en hébreu, c'est littéralement « se consolider en Yahvé ». Israël ne croit pas en un Dieu métaphysique, au Dieu des

philosophes et des savants, il croit en celui qui libère son peuple, lui donne nourriture et vêtement, en celui qui s'approche de l'homme d'une manière extrêmement concrète, en celui qui s'allie à l'homme et en fait son partenaire.

Les « si » de la prière de Jacob ne sont peut-être pas tellement des conditions posées à l'Éternel mais plutôt des moyens de reconnaître que c'est bien du vrai Dieu, du Libérateur qu'il s'agit : « *S'il me donne du pain, un habit, alors je reconnaitrai que c'est bien le Dieu de mes pères et non un autre.* »

La libération, le pain, le vêtement, la paix, ce sont des signes auxquels le croyant reconnaît l'action de Dieu.

Il existe, certes, une prière aliénante qui dispense l'homme de tout engagement : on prie et Dieu doit donner. Mais telle n'est pas, semble-t-il, la prière de Jacob. Il n'a pas foi en une divinité mais en Quelqu'un, le Dieu de ses pères. Sa prière ne s'adresse pas à une entité métaphysique mais à une personne. Dès lors des liens s'établissent de personne à personne et ces liens sont concrets.

L'auteur de Genèse 28 aurait pu nous donner un récit « édifiant » qui aurait été aussi probablement « insignifiant ». Il nous a donné un récit humain. Un homme proscrit, démuné, reçoit une promesse incroyable mais il ne s'aliène pas pour autant dans cette promesse, il garde les pieds sur terre. Il veut savoir à qui il a affaire. Il discute et c'est sa manière de s'engager, de dire « oui » à l'offre de Dieu.

Peut-être avons-nous beaucoup à recevoir d'un tel récit. Quelle est notre conception de Dieu ? Ne sommes-nous pas plus théistes que chrétiens ?

Toute l'histoire de Jacob est exemplaire, en ce sens qu'elle ne nous présente pas un modèle, un saint, mais un homme avec ses défauts (et ils sont nombreux), ses problèmes, ses exigences ; elle ne nous présente pas non plus une divinité qui serait en rupture avec l'homme, dans un au-delà inaccessible mais un Dieu qui est en relation directe avec l'homme dans ce qui fait le concret de sa vie.

Il ne s'agit pas de prière-marché, peut-être ne s'agit-il pas de prière du tout mais d'un dialogue concret, réel entre un humain pris dans toute sa fragilité, sa rouerie, son souci et un Dieu qui est là POUR l'homme.

Jacob refuse le rêve (et pourtant il vient d'avoir un songe à Béthel), il s'accroche à la réalité. Sa foi ne l'aliène pas, ne le met pas « ailleurs » que dans le monde qui est le sien, ne fait pas de lui un « autre » homme. Il entre en dialogue avec Dieu tel qu'il est et cela est exemplaire.

Jacques Chauvin

Réalités d'hier ou d'aujourd'hui ?

L'Apocalypse est revenue à la mode avec divers mouvements de spiritualité contemporaine. Elle sert de support à l'exaltation des uns et de prétexte aux élucubrations des autres. Or, ce livre mystérieux a été, tout au long de l'existence de l'Église chrétienne, tantôt un boulet lourd à traîner, tantôt « un brûlant évangile » qui soutenait la foi et faisait des martyrs triomphants.

Pierre Prigent, qui se passionne depuis plus de vingt ans pour « ce texte étrange et merveilleux », publie un petit livre de cinq chapitres qui fut d'abord un cycle de conférences donné à Strasbourg à l'École théologique du soir durant l'hiver 1972 (1).

Un petit livre simple, agréable à lire et parfaitement sérieux et utile.

● Le chapitre 1er est une bonne introduction qui expose d'abord les interprétations (spiritualiste, chronologique et historique) sous lesquelles on peut récapituler les diverses manières de lire l'Apocalypse. L'auteur choisit délibérément la lecture historique : il a raison car c'est par là qu'il faut toujours commencer ! Pour lui, le Voyant appartient bien à l'école johannique et doit avoir écrit vers la fin du premier siècle. On aimerait plus de précisions et de démonstrations mais l'ouvrage, ne l'oublions pas, ressortit à la vulgarisation au meilleur sens du terme. Suit un plan détaillé dans lequel Pierre Prigent discerne un message unique annoncé par des cycles y revenant toujours à nouveau. La pensée du Voyant est dominée par des thèmes théologiques : le culte impérial, le martyre, la communion au Christ, la Récapitulation, la promesse, la Pâque.

● Le 2e chapitre fournit la traduction et l'explication des chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse où Pierre Prigent voit le calque de liturgies d'origine juive et chrétienne.

● Au chapitre 3, c'est l'explication d'Apocalypse 12. Pierre Prigent avait écrit il y a vingt ans l'histoire de l'exégèse de ce chapitre. Le plan de la création est accompli : l'Homme selon le cœur de Dieu est là : c'est Jésus et les autres hommes sont ses frères.

● Avec le chapitre 4, on saute à Apocalypse 20 : le règne de mille ans qui ne veut signifier que la vie nouvelle des croyants.

● Le chapitre 5, c'est la « Jérusalem céleste » (Apocalypse 21-22) et la conclusion. Plus rien ne peut être comme avant : tout est vraiment accompli, périmé, dépassé puisque le Seigneur est pour toujours présent dans la communauté de son amour et qu'il vient vers chacun dans les sacrements et le culte communautaire, anticipation de la fin.

On peut aimer ou pas, on peut discuter certaines affirmations, mais il faut apprécier la science souriante du professeur de Strasbourg, la séduction de sa langue et la foi tranquille qu'il exprime.

Le livre de Jacques Ellul est plus indigeste : 274 pages bien remplies (2). Bien qu'il soit « affreusement ambitieux, redoutable et mal venu de prétendre écrire au sujet de l'Apocalypse » l'auteur n'a pu résister au désir de communiquer sa lecture, à la fois naïve et savante, du « mouvement et de la structure ». C'est original, exaltant parfois, mais assez fatigant : on « triangle » un peu !

Les lecteurs de Jacques Ellul qui connaissent sa perspicacité et sa rapidité d'esprit, son savoir énorme et son art d'écrire, seront servis une fois de plus. Les autres seront un peu démontés par la virtuosité et par des formules comme : « l'Apocalypse est en quelque sorte cette totalisation de l'enregistré de Dieu » (p. 22), « une crise qui est précisément la caractéristique du temps historique de l'Émergence » (p. 25) ! Même si c'est vrai, qu'en termes douteux ces choses-là sont dites !

Je suis entré dans le livre avec agacement et il m'a fallu un certain effort pour passer outre au ton de suffisance de l'auteur. Il affirme que l'Apocalypse est un livre théologique parfaitement ordonné. Je crois que c'est vrai (et qui le conteste ?) et je lui en veux un peu des

coups de patte acerbes aux exégètes et aux historiens qui ne comprennent rien et qui ne font pas du travail scientifique sérieux (p. 28). Pour ma part, je reconnais à son livre beaucoup de qualités mais lui conteste justement celle de « travail scientifique sérieux » car il s'apparente bien plus à la construction dogmatique qu'à la laborieuse pratique des méthodes de l'histoire et de l'exégèse. Son plan est plus systématique mais parallèle à celui de Prigent. Il distingue un axe central, la crucifixion de Jésus-Christ, autour duquel s'organisent les drames de la séparation de la création d'avec son créateur, la proclamation de l'Évangile, l'Incarnation, le déchaînement des puissances, puis l'Église, la nouvelle création.

L'auteur a parfaitement raison de préciser : « Il est strictement inexact de dire que l'Apocalypse a été écrite pour donner de l'espérance aux chrétiens persécutés ; mais au contraire, parce qu'une forte espérance existait dans cette première génération chrétienne, ils l'ont exprimée avec violence dans l'Apocalypse » (encore que un plan pourrait ne pas exclure l'autre) et encore : « L'Apocalypse est un écrit de provocation et de défi en face du monde et non pas consolateur pour de pauvres chrétiens désorientés. L'Espérance affirme l'impossible réalisé dans une situation vécue comme impossible par les hommes. »

Le commentaire suit la traduction œcuménique. C'est d'actualité et promet un cercle étendu de lecteurs mais il est moins que certain que cela permette une bonne exégèse. Pour ma part, dans ce domaine, il me paraît nécessaire que l'auteur fournisse sa propre traduction du livre biblique qu'il commente. Par comparaison, le premier lecteur venu peut ainsi comprendre les options de l'auteur.

Pour Jacques Ellul, la clé de voûte de l'Apocalypse est le morceau qui va du chapitre 8, versets 1 à 14, 5 : Jésus-Christ est Seigneur de l'Église et de l'Histoire. Ces chapitres étant lus en fonction de l'Incarnation et de la Crucifixion, en tenant compte du fait que le mystère de la Parole de Dieu n'est révélé que dans la mesure où c'est utile à l'homme (p. 78).

Il faut lire ce livre qui comporte des

CONFERENCES

EVANGILE et LIBERTE

A PARIS

SAMEDI 10 JANVIER 1976 à 16 heures

SAMEDI 7 et 28 FÉVRIER à 16 heures

Foyer Union de Paris, 14, rue de Trévise — 75009 Paris

Métro : Cadet ou Montmartre

Réunions d'Étude et de Recherche :

Samedi 10 janvier à 16 h : L'espérance sociale et politique

« Espérances et perspectives sociales » avec l'Abbé Pierre.

« Impacts politiques et l'espérance chrétienne » avec X. Michel-Jaffard.
sous la présidence du pasteur Ch. Mazel.

Samedi 7 février à 16 h : L'Espérance écologique

« Que craindre ? » avec P. Germain.

« Que faire ? » avec C.-M. Vardot.

sous la présidence de M. H. Friedel, professeur.

Samedi 28 février à 16 h : L'Espérance dans la Bible

« Apocalyptique et Messianisme » avec le pasteur C. Schwab.

« L'espérance dans l'Évangile » avec le professeur J. Ellul.

sous la présidence du pasteur L. Gagnebin.

Renseignements : Conférences « Évangile et Liberté », Église réformée de l'Oratoire, 4, rue de l'Oratoire — 75001 Paris — Tél. : 260.21.64

A LYON

Après la conférence du pasteur A. Maillot donnée le 29 novembre sur *Église et Pluralisme* (annoncée en son temps), voici les conférences de janvier et de février :

Elles se tiennent 50, rue Bancel à Lyon 7e.

Samedi 10 janvier à 17 heures :

« Pour un humanisme chrétien », avec le pasteur L. Gagnebin, pasteur à Paris-Foyer de l'âme.

Samedi 14 février à 17 heures :

« L'homme entre la puissance et la faiblesse » avec le doyen Roger Mehl, professeur d'éthique à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg.

Renseignements : Pasteur Vassaux, 31, rue St-Lazare, Lyon 7e. Tél. : 69.34.17.

vues originales en sachant pourtant que ce n'est ni facile ni toujours satisfaisant.

Il n'est sûrement pas sans intérêt de rappeler que du 8 au 12 septembre s'est tenu à l'Institut catholique de Toulouse le Congrès des exégètes (catholiques) français. Le sujet du colloque était évocateur : « *des auteurs apocalyptiques aux théologiens de l'espérance* ». La tentation de notre temps consiste à désespérer définitivement de l'avenir. Alors des visionnaires apportent un message d'espérance qui dit que Dieu se prépare à mettre fin au triomphe apparent de l'impiété. L'Église d'aujourd'hui a bien besoin qu'on lui écrive une nouvelle Apocalypse : cela prouverait que certains chrétiens ne sont pas désespérés et cela prouverait aussi que d'autres sont prêts à recevoir un message de courage ! L'intérêt du Congrès était justement qu'en plus de l'histoire et de l'archéologie, on a parlé d'aujourd'hui. Un constat a été fait des tendances marginales de l'Église qui s'apparentent au courant apocalyptique. D'une manière inattendue mais imminente, Dieu va bouleverser le monde, apportant aux uns le salut, aux autres le châtement !

Concernant la recherche exégétique, le Congrès a fait apparaître le conflit des méthodes qui sévit depuis quelques années. Il semble que l'essai d'analyse structurale montre l'urgence d'un dépassement.

À mes yeux, mais je ne me prends pas pour un maître de l'exégèse moderne, tout est possible à condition d'avoir déblayé le terrain historico-critique, c'est-à-dire de savoir la date de l'écrit, son lieu d'origine, le milieu de son auteur et celui de ses lecteurs. Tant qu'on n'aura pas résolu ces « détails », rien de sérieux ne pourra être dit sur la « Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a accordée pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt : il l'a fait connaître en envoyant son ange à Jean, son serviteur » (Apoc. 1, 1-2).

J. M. Charensol

(1) Pierre Prigent : « Flash sur l'Apocalypse », Delachaux, Neuchâtel-Paris 1974.

(2) Jacques Ellul : « L'Apocalypse, architecture en mouvement », Desclée, Paris 1975.

Connaître l'Islam

I. - LE PROPHETE ET LE CORAN

Connaissons-nous l'Islam ?

En une époque comme la nôtre où ceux qui pratiquent l'Islam ont un rôle de plus en plus prépondérant à jouer, il nous a paru important de donner à nos lecteurs certains éléments de connaissance sur ce sujet. Libre à eux, s'ils sont intéressés par les problèmes soulevés de continuer leurs recherches par des lectures appropriées.

Madame Sheila McDonough, spécialiste des questions islamiques, donnera trois articles sur la question.

Aujourd'hui, un homme sur sept est musulman. C'est en Indonésie que l'on trouve le plus de musulmans ; viennent ensuite le Bangla Desh, le Pakistan et l'Inde, ce qui nous met bien loin de l'Arabie, lieu de naissance de cette religion. Actuellement, l'Islam se répand en Afrique et compte des fidèles dans à peu près tous les pays du monde. L'an un de l'Islam correspond à l'an 622 de l'ère chrétienne : c'est alors que Mahomet et ses disciples quittèrent leur ville natale, La Mecque, pour établir à Médine un nouveau ordre politique et social basé sur les commandements divins.

L'Islam est fondé sur la croyance que Dieu a parlé aux hommes dans le Coran d'une manière définitive et décisive. Le Coran est la Révélation, transmise par le prophète Mahomet. Est musulman celui qui se soumet au Coran, s'efforce de vivre selon ses instructions, et se prépare à rencontrer Dieu le jour du jugement. La grande affaire de la vie, dans cette perspective, est de se préparer à cette rencontre.

Mahomet est celui qui a reçu et transmis cette Révélation. Il est le type même du prophète qui fait l'expérience d'une Parole qui s'impose à lui, et se légitime elle-même. Mahomet reconnaît sa propre subordination aux mots qui sortaient de sa bouche lorsqu'il était en état de transes. Ces paroles ont une autorité qui dépasse sa personne ; elles ne viennent

pas de lui-même, mais d'ailleurs : le prophète les attribuait à l'archange Gabriel. Ces paroles ont été recueillies telles quelles dans le Coran.



Le mot « coran » vient d'une racine qui signifie « ce qui est lu », ou « ce qui est annoncé ». Le style du Coran en rend la lecture malaisée à ceux qui sont habitués à la Bible : il n'y a pas eu toute une chaîne d'écrivains sacrés qui ont mis en forme, expliqué et unifié le récit de l'histoire du salut. Le langage du Coran est celui de l'expérience extatique immédiate ; personne n'a essayé de montrer le lien entre les idées, ou de supprimer les répétitions. On lit les paroles telles qu'elles tombaient des lèvres du prophète durant ses transes. On discerne, certes, une cohérence ; mais elle est spontanée, elle n'est pas liée à un travail de réflexion et d'élaboration. Si cette Parole « brute » frappe la conscience du croyant, le non-initié risque de n'y voir que confusion : on ne trouve ni commencement, ni fin, ni enchaînement logique ; on est comme un auditeur surpris par une proclamation prophétique.

Le Coran est tout entier centré sur l'annonce de l'eschaton, c'est-à-dire d'une fin qui amène la destruction de ce monde et le jugement dernier. Les auditeurs sont continuellement avertis qu'il leur est impossible de rester neutres : la Parole exige obéissance ou refus. En cas de refus, aucune aide n'est envisageable. En cas d'obéissance, les hommes doivent croire et faire le bien. Entre croire et « agir droitement », le lien est étroit. Les musulmans n'ont jamais distingué la foi et les œuvres. Pour eux, il y a un seul problème : accepter ou rejeter l'autorité du Coran. Une fois son autorité acceptée, les hommes font le bien, comme ils en ont reçu l'ordre.

Une expression du Coran résume ce qui est commandé aux croyants : « établis *çalât* et paie *zakât* ». *Çalât* est la prière solennelle cinq fois par jour ; elle implique une société où la vie rituelle islamique soit solidement installée, de

sorte qu'il soit possible aux croyants, convenablement et régulièrement, de reconnaître leur dépendance par rapport au Créateur, d'exprimer leur gratitude pour les dons qui permettent la vie, et de se préparer au jugement dernier. Payer *zakât* » signifie donner régulièrement au centre administratif de la Communauté un pourcentage de son revenu destiné à aider les nécessiteux. Il s'agit de pratiquer une certaine responsabilité à l'égard des autres.



L'autorité charismatique du prophète, rejetée par certains, s'affermir rapidement. Le Coran établissait un diagnostic des maux qui affligeaient alors la société arabe, et il proposait des remèdes. Ceux qui se mirent à agir selon ses directives remportèrent d'étonnants succès. Cette transformation de la vie des premiers croyants a fait une impression qui est encore très vive. Elle est une des raisons de la vitalité de l'Islam en tant que religion : les croyants savent que ceux qui, les premiers, suivirent Mahomet arrivèrent à surmonter leurs difficultés d'une manière extraordinaire.

Le Coran s'en prenait à la religion traditionnelle et aux coutumes sociales de l'Arabie d'alors. Il condamne le culte des idoles, la vendetta, l'exclusion des tribus, l'abandon des fillettes nouvelles, ainsi que le manque de soin pour les veuves et les orphelins, et l'usure pratiquée dans ce centre commercial qu'était La Mecque. Les mœurs du désert et celles des commerçants urbains sont rejetées. L'Islam les remplace par un ordre social fondé sur la solidarité totale de tous les croyants, l'accueil des nouveaux convertis, et un contrôle de l'activité économique (faire de l'argent est une bonne chose, mais on doit rester dans les limites fixées par les commandements divins). L'interdiction de l'usure, par exemple, a entraîné une re-définition de ce qui était légitime et illégitime en matière financière.

Sheila McDonough

vocation du protestantisme ?

Dans la revue d'Études théologiques et religieuses (No3/1975), Jean-Marc Saint a publié un article sous le titre « Vocation du protestantisme ».

Reprenant le sujet et lui donnant des prolongations l'auteur offrira à « Évangile et Liberté » une suite d'articles sur l'avenir du protestantisme et les tâches à accomplir.



Le protestantisme se trouve-t-il aujourd'hui en voie de disparition ? La question se trouve posée à nombre d'entre nous. Pourquoi l'écarter ? Depuis plus de vingt ans on parle tantôt de « renouveau », tantôt de « détresse », sans que rien de vraiment neuf apparaisse sous le soleil, sans que la fuite de ses membres soit arrêtée, et sans que sa jeunesse, qui dans l'ensemble le boude, lui insuffle une nouvelle force. Cela s'impose à notre réflexion.

Fait remarquable, tandis qu'on s'interroge sur l'état présent du protestantisme, on note également qu'il n'affronte aucune des menaces qui mirent autrefois son existence en danger. Même sous ses formes nouvelles, l'embourgeoisement, que dénonçait naguère E.-G. Léonard, ne le séduit, aujourd'hui, que médiocrement. Il n'affronte aucune persécution. Il ne connaît aucun conflit interne grave.

Il arrive qu'on analyse cet état remarquablement terne en suggérant qu'il est dans la nature du protestantisme de connaître un état chronique de malaise. Un tel jugement ne paraît pas totalement sans fondement. On peut toutefois s'en accommoder trop facilement ou avec fatalisme et s'autoriser ainsi à laisser aller les choses suivant le courant de plus grande pente. Un jugement affirmant qu'il s'agirait d'un malaise chronique peut tout simplement être le symptôme d'une « conduite d'échec » guère recommandable là où l'on se réclame finalement de la foi.

Crise d'identité ?

Dans le No 1 (1975) de la revue de Montpellier *Études théologiques et religieuses*, le théologien italien Paolo Ricca, s'est prononcé pour un diagnostic d'ordre psycho-sociologique, à la manière de Éric Érikson, l'auteur de *Luther avant Luther*, qui inspira le producteur d'un film sur le Réformateur, récemment projeté à la télévision dans le cadre de l'émission « Les dossiers de l'écran ». Selon Paolo Ricca le protestantisme connaîtrait actuellement une remarquable crise d'identité, une « crise qui marque un tournant », écrivait-il. Il connaîtrait les difficultés, le « marasme » de celui qui refusant l'avenir qu'on lui prépare, se débat à la recherche d'un avenir sien correspon-

dant à ses propres aspirations. Ce diagnostic peut convenir à la situation actuelle, mais n'est-il pas, toutefois, trop optimiste ? Ricca citait dans son article quelques lignes beaucoup plus sévères extraites de la grande encyclopédie théologique allemande (R.G.G.). Notons ici le passage : « on ne peut ignorer qu'à la fin du XIXe siècle, il s'est répandu dans le protestantisme une tendance à la résignation et au scepticisme, expression d'une certaine insécurité devant le devoir de dominer la réalité et de réaliser sa propre existence ». Voilà qui paraît sérieux, et en singulière contradiction avec le passé historique du protestantisme. Cette dernière opinion semble concorder avec ce que chacun peut observer dans la banalité ordinaire et moyenne du protestantisme.

Une « vocation suspendue » ?

Résignation, scepticisme... insécurité, activisme, rhétorique en effets de surface... Tout semble indiquer davantage une **crise d'identité avortée**, (ce qui peut arriver de pire à un être humain, car ainsi se condamne-t-il à l'aigreur et à l'agressivité) beaucoup plus qu'un tournant prometteur. Tout se passe comme si l'ensemble des protestants ne parvenaient plus à se représenter un avenir digne de ce nom pour la communauté qu'ils constituent. Cette communauté aurait **perdu son identité**. Elle connaîtrait un malaise plus théologique que sociologique. Elle n'aurait **plus de vocation**. Nous parlerons de « vocation suspendue » pour ne pas anticiper dogmatiquement sur l'avenir, en raison du caractère « théologique », selon nous, de cette situation.

Ricca poursuivait son analyse en déclarant que le protestantisme ne pourra plus être à l'avenir une simple version mise à jour du protestantisme d'aujourd'hui. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour le deviner. On souhaite que cette idée fasse son chemin et anime ceux qui, désespérant du présent, se réfugient dans le conservatisme libéral ou orthodoxe. Si le protestantisme ne fait que « persévérer dans son être », il perd tout être, car il est essentiellement un mouvement dans l'histoire. Sans vocation ce mouvement se sclérose en Églises. N'est-ce pas ce qui s'est produit ? Ne sommes-nous pas devenus, faute de vigueur, une version amenuisée du catholicisme, condamnée tôt ou tard à se fondre dans l'Église catholique, faute de pouvoir justifier par des actes et par une pensée son existence à part ? L'identité protestante fut **d'être à part** non par lâcheté ou par esprit de chapelle, mais en vertu d'un « nous ne pouvons pas » où s'articulait positivement une vocation, une mission, une raison d'être. Dans le protestantisme actuel qu'est-ce qui nous empêche de devenir catholiques ? Des habitudes finalement, des broutilles, parce que, en fait, le protestantisme officiel n'est qu'une sorte de catholicisme, moins enthousiasmant que l'autre en plein mouvement.

Jean-Marc Saint

NAIROBI

Après l'Assemblée générale du Conseil œcuménique des Églises

Malgré des débuts hésitants, Nairobi 1975 aura été un événement spirituel majeur. Close par une cérémonie culturelle de jubilation où les milliers de participants chantaient des Alleluia rythmés, le programme de travail, élaboré par les six Sections et les divers Comités, pour les années à venir, est considérable.

Les principales marques de cette Assemblée (après Amsterdam 1948, Evanston 1954, New-Delhi 1961 et Upsal 1968) auront été :

- *la tenue de ce rassemblement en Afrique* : les questions posées par la *Conférence des Églises de toute l'Afrique* (C.E.T.A.) ; les questions posées par les Églises strictement africaines, par leur quête dans tout le continent d'identité culturelle, théologique et éthique... l'animation culturelle africaine ; la situation politique en Afrique australe, en Namibie, en Angola, etc... enfin
- *la proportion accrue* de délégués du tiers-monde, de femmes et de jeunes. Encore que les jeunes, à l'inverse des femmes, n'ont pas fait entendre leurs voix comme on pouvait s'y attendre pour diverses raisons géographique, sociologique ou psychologique ;
- *le fait que cette Assemblée a réellement été une rencontre*. Avec les Églises du Kenya et l'Afrique, sans doute, mais aussi entre les infinies diversités des participants : historique, théologique, éthique, culturelle, linguistique... Encore que la primauté absolue de la langue anglaise aura été plus que jamais un handicap aux échanges et que chaque délégation a eu tendance à se retrouver entre elle. La rencontre s'est réalisée cependant dans les Groupes de recherche biblique et dans les Sections et sous-Sections. Une rencontre encore, avec les représentants officiels de toutes les religions et idéologies non chrétiennes ;
- *un progrès tangible dans le domaine de l'unité organique des Églises* : notion non nouvelle mais admise de *communauté conciliaire* à bâtir, écoute mutuelle à propos des questions toujours difficiles de l'intercommunion, des ministères, de la liturgie, de la présence des femmes dans l'Église, de l'ouverture pratique d'une mise en route permettant l'entrée future de l'Église romaine au C.O.E., etc... ;
- *le maintien intégral des engagements socio-politiques* : reconduction du Fonds de lutte contre le racisme, actions pour la Défense des Droits de l'homme, élaboration d'un nouvel ordre économique mondial, organisme international de lutte contre la militarisation des États, recherche et mise à l'épreuve de la non-violence, mobilisation contre les dangers de la technologie, y compris ceux des centrales nucléaires, combat contre la torture institutionnalisée, comme le font Amnesty International ou en France, l'Association des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture.



Moments difficiles

Nairobi 1975 n'aura pas connu de grands moments spectaculaires. Néanmoins, des faits d'ordre divers auront beaucoup fait parler les 700 journalistes présents :

- l'intervention, dès l'ouverture, de deux adeptes du pasteur dissident irlandais Ian Pesley. S'emparant du micro par ruse,

ils accusèrent le C.O.E. d'être l'anti-Christ, en raison de sa collusion avec le marxisme ! Ils distribuèrent des tracts, par la suite... ;

- la lettre ouverte de deux citoyens russes connus, parvenue de Moscou où ils habitent, demandant avec instance au C.O.E. d'intervenir pour le respect des libertés en U.R.S.S., pour dénoncer la méthode de torture des hôpitaux psychiatriques et pour que l'U.R.S.S. ouvre ses frontières à ceux qui veulent partir... Cette lettre a paru dans le journal quasi-officiel de l'Assemblée ;
- l'amendement du pasteur suisse Jacques Rossel et l'intervention du professeur français Roger Mehl, à propos d'une motion demandant aux signataires des dix principes relatifs à la liberté, de la récente Conférence d'Helsinki inspirée par l'U.R.S.S. de respecter effectivement ces Principes. L'amendement demandait que l'U.R.S.S., étant donné sa responsabilité, respecte elle-même ce qu'elle avait suscité. Le débat interminable qui s'en suivit, fut houleux, difficile, empêtré dans des questions de procédure soulevées par les délégués de l'Est, très politisé dans le genre des débats de l'O.N.U... et aboutit à une Motion édulcorée mais où l'U.R.S.S. est encore nommée et où il est stipulé que le débat sera repris lors du Comité central d'Août 1976 à Genève (voir ci-après). Ce fut un des moments forts de l'Assemblée car c'est la première fois que l'Est est interpellé alors que, jusqu'à présent, beaucoup d'autres États du monde l'avaient été... avec le total accord des délégués venant des pays socialistes.



Quelques recommandations

La quête commune des hommes des différentes croyances, cultures et idéologies. Les recommandations de cette Section (en présence et avec le concours de représentants du Judaïsme, de l'Islam, du Bouddhisme, de l'Hindouisme et du Shintoïsme...) ont rencontré des vives oppositions de délégués, en raison de leur peur du synchrétisme et des contradictions avec les recommandations de la Section I (confesser Christ). En fait, l'unique objet de cette Section (comme pour le Secrétariat romain avec les religions non-chrétiennes) était de « se connaître enfin » et de susciter un front commun contre les offenses faites dans le monde, à l'image de l'Homme. Dès lors, toutes les recommandations concernent la recherche de la communauté : celles des cultures et celles des idéologies.



Structures d'injustice et lutte pour la libération. Les recommandations sont essentiellement centrées sur les divers combats à mener pour la *Défense des Droits de l'Homme* (droit des sans voix, droit à l'auto-détermination, à l'identité culturelle, des minorités, droit de participation aux décisions, droit à l'opposition, droit à la dignité personnelle, à la liberté religieuse, etc... droit à une vie humaine authentique). Et ceci, de façon concrète, en travaillant à la réalisation de ces Droits. Ces recommandations concernent également le combat contre toutes les formes de Sexisme, pour la libération des femmes et enfin contre le racisme, par reconduction du Fonds de lutte, institué après Upsal.

Bip-Snop

La vertu des simples

Un brouillard piquant serre la ville en silence. Un retour de grippe me serre les tempes ; il faut travailler demain ; je ne sortirai pas.

Mais c'est le moment de recueillir une toute petite histoire racontée par Saïd le Harki, histoire aussi menue qu'un brin de verdure dans la gerbe du souvenir.

Il faut que je te le présente, ami lecteur : Saïd est un montagnard Kabyle, trapu, blessé de guerre, musulman frondeur et émancipé. Bien que fort malmené par les rivalités de deux langues, deux époques, deux ou trois cultures et deux nationalités, il ressemble comme un frère, par la vertu du système D, au combattant ardéchois de 14-18 côtoyé dans mon enfance.

Avec l'énergie, la ténacité d'un petit enfant, il essaie d'être quelqu'un. Son visage passe de la mimique la plus vive à la plus profonde gravité. Il ne fait que des travaux pénibles sous les ordres et sous les plaisanteries amicales ou les sarcasmes des gens d'âge ou de jeunes ouvriers. Mais il saisit toute occasion de dire : « Bien sûr, je sais faire, c'est mon métier ».

Pendant longtemps il lui a fallu briller par des assauts d'ingéniosité dans des plaisanteries de corps de garde, à la sauce internationale qu'exigent des camionneurs excédés par leur isolement forcé derrière le pare-brise. Et voici qu'un jour il a découvert quelque chose qui lui a plu vraiment.

Il paraissait déprimé : il l'est toujours après le tiercé décevant. En deux minutes de tête à tête je lui ai raconté la fable du savetier et du financier qui l'a inondé de joie. Deux ans plus tard c'est lui qui me la rappelle, en coup de vent, entre deux portes : « Tu sais, Juston, celui qui a caché cent mille francs, il ne peut plus dormir ! »

Cet éclair de compréhension, de communication, comme on dit de nos jours, lui a donné assez de cran pour raconter de temps en temps des histoires de son pays, avec une telle fougue qu'on n'y comprend plus rien. Alors, en déplacement ou au restaurant on lui fait reprendre tel ou tel récit. En voici un, reconstitué, pauvrement bien sûr, car rien

ne peut remplacer les gestes triomphants de notre compagnon :

— Un veuf de la campagne avait des enfants, une veuve avait des enfants ; ils se sont mariés. Les maladies et les guerres sont venues dispersant tout ; le père et la mère sont morts, il ne reste que la ferme. Le temps passe et voici que deux garçons tout pareil se présentent pour réclamer l'héritage.

- Quel est ton nom ?
- Ahmed ben Mohammed.
- Et toi ?
- Ahmed ben Mohammed.

Qui croire ? Le cadé se méfie de la paperasse et peut-être aussi des serments. Il renvoie les hommes, réfléchit, et dans l'angle du divan il dissimule un pistolet.

Arrive le jour de l'audience. Le premier Ahmed reçoit bon accueil :

— Il ne faut pas longtemps pour transcrire ton titre de propriété mais d'abord prend ce pistolet, tu vois le tableau sur le mur, tu vas le faire sauter. Vise bien au milieu.

— Merci, Monsieur le juge, mais je n'ai pas besoin de la ferme ; je ne tire pas sur mon papa.

— Tu peux sortir.

On fait alors entrer le second Ahmed, le juge lui parle tout pareil et il est bien content :

- Donne le pistolet, tu vas voir, ce sera vite fait !
- Tu n'es pas le fils, toi, sors et ne reviens plus !

Une telle histoire a tout son sens quand elle jaillit des lèvres énergiques d'un homme usé, privé du reconfort de la terre natale. Écrivant ces lignes un onze novembre elle me paraît encore plus valable en ce jour férié où le respect de l'homme du berceau à la tombe, devrait avoir le pas sur des orgueils multiples.

Cette histoire me rappelle avec douceur que les pauvres de partout, que les pauvres à venir ont besoin d'un minimum vital immatériel, d'une culture à leur portée, d'un courant d'histoires où chacun apporte quelque chose de soi, à l'éducation, à la récréation de ses camarades, de ses amis, de ses proches, même si la sève des récits mouvants ne remonte pas toujours au jugement de Salomon.

François Juston

En souvenir de

Robert HUBAC

Les lecteurs d'« Évangile et Liberté » ont appris avec une très grande tristesse le décès de Robert Hubac, collaborateur de notre journal et membre de son comité de direction depuis de très nombreuses années.

Agrégé d'histoire et géographie, inspecteur général de l'éducation nationale, notre ami était le doyen de l'inspection générale des professeurs d'histoire et de géographie. Jusqu'à l'extrême limite de ses forces, il a été un grand et loyal serviteur de l'Université, un maître qui suscitait l'estime et l'affection par la haute qualité humaine de son service.

Fils du pasteur Louis Hubac, de Castres, neveu du pasteur Émile Guiraud, Robert Hubac était profondément, filialement attaché à nos églises de la Réforme. Il aimait une spiritualité évangélique et large qui ne sépare pas la religion de la vie. Ses articles d'« Évangile et Liberté », signés « Robert Louis », témoignaient de sa haute culture et de ses préoccupations sociales et spirituelles.

Comme diacre de l'Oratoire du Louvre, comme secrétaire de notre conseil presbytéral, il nous apportait la belle lucidité de son intelligence et sa ferveur d'homme de bonne volonté. Il laisse dans notre église un beau sillon de lumière.

A sa courageuse compagne, à ses chers enfants et petits-enfants, à son frère le professeur André Hubac, à tous les siens, « Évangile et Liberté » présente son affectueuse sympathie. Qu'ils soient assurés de nos sentiments de vivante communion dans l'espérance et de la reconnaissance de nos cœurs.

R. Château



SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

AGENDA DE LA CAUSE 1976 EST EN VENTE !

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

LIVRES et REVUES

Marie WOYTT-SECRETAN, **Albert Schweitzer construit l'hôpital de Lambaréné**, 1 vol. 27/19, 112 p., 111 photos, Imprimeries des Dernières Nouvelles, Strasbourg. L'édition originale a paru en 1957 sous le titre : *Albert Schweitzer, Haut-Lambaréné*.

Ce livre est un document. Son but est de retracer avec précision et sobriété la genèse de l'hôpital de Lambaréné et les étapes de sa difficile édification. Quelles tâches a dû affronter A. Schweitzer arrivé en 1913 dans ce pays envoûtant et meurtrier, face au mur immense de la forêt vierge ?

Aujourd'hui, où l'avion a supprimé les distances et où les machines transforment les continents, il importe de se rappeler ce qu'ont été durant trente à quarante ans les conditions de vie dans un coin perdu de l'Afrique équatoriale française.

Ce livre n'a pas la prétention d'être une nouvelle biographie d'Albert Schweitzer, il veut montrer par des images et leur commentaire au prix de quel effort et de quelles difficultés celui-ci a construit son hôpital et a fait sortir du néant un monde en miniature devenu le symbole de ce que peut une volonté tendue vers le bien et guidée par l'éthique du respect de la vie. Et l'on sait que cette éthique est toujours sous tendue par l'assurance des ordres de Dieu.

MISSION RENOUVELÉE en collaboration, 209 pages, Éd. les groupes missionnaires, 1 vol. 18/12.

La mission est-elle encore utile en ces temps où certains pays se ferment à l'action des missions chrétiennes et où d'autres cherchent chez eux-mêmes et par eux une authenticité spirituelle parfois chrétienne qui se veut dégagée de l'apport des Occidentaux ? Ce livre est un appel aux jeunes à s'engager dans le témoignage chrétien d'une manière lucide et en dehors de tout sentimentalisme.

André ADOUL, **Échec à la dépression**, 1 vol. 17/12, 143 p., Éd. Ligue pour la lecture de la Bible.

L'auteur fait part de ses expériences. Son livre est davantage un « message » qu'une étude. Sa préoccupation est d'aider le patient à retrouver son équilibre psychique.

Paul CHAPAL, **Où as-tu glané aujourd'hui**, 1 vol. 17/12, 159 p., Éd. Ligue pour la lecture de la Bible.

Ces « glanes » recueillies par Paul Chapal à la fin d'un long ministère pastoral, veulent nous encourager à partir à la rencontre des hommes. Être présent à la vie des autres, à leurs problèmes, à leurs peines, à leurs joies, voilà l'essentiel raison du ministère de Paul Chapal. Chacun de ceux qui l'ont rencontré peuvent témoigner de cette tendresse qu'il avait à l'égard des hommes et de leur destin, combien sa passion de Dieu était chevillée en son âme et en sa parole, combien même son regard en apportait l'intense témoignage. On lira ces lignes avec reconnaissance à l'égard du pasteur qu'a été Paul Chapal. On y trouvera des anecdotes illustrant sa prédication, des souvenirs de son ministère au Plateau d'Assy, des paraboles modernes...

M. CIESLAK, **Accomplissement des prédictions bibliques**, 1 vol. 17/11, 157 p., Éd. Fischbacher, Paris.

Étude fondamentaliste des prophéties.

B. MARCORELLES, **Nouvelles comédies**, 1 vol. 20,5/13, 86 p. Préface de Sophie Desmarts, chez l'auteur, 64, rue des Tennerolles, 92210 St-Cloud. Édité au profit de l'Association d'Aide aux Enfants du Champ de la Croix. Cette Association vient en aide aux enfants handicapés mentaux. Adresse : A.A.E.C.C. — B.P. 81 — 68000 Colmar. C.C.P. Strasbourg 681 67 E.

Après « Le théâtre à la portée des enfants » et « Papa triomphe des maths modernes », voici une nouvelle série de comédies pour enfants de 7 à 13 ans. Faciles, agréables, sans complications. Sont à recommander pour intéresser et faire jouer des enfants. J'aime spécialement « La légende de St-Cucufa... !

FOI ET VIE No 4, octobre 1975.

Sommaire : Sœur Arlette : accueillir Dieu — Gérard Siegwalt : Accueillir les autres — Jean Bosc : Église visible, Église invisible et : La sainteté de l'Église — Alphonse Maillot : Le

sexe dans la Bible — Paul Giniewsky : Nouvelles clés pour la juive Simone Weil.

Adresse : 139, bd de Montparnasse. C.C.P. : Paris 274.62.

LA REVUE RÉFORMÉE No 103/1975, No 3.

Jean Brun : Idéologie de la Démythisation — Bernard Casalis : L'agressivité — John Winston : Magie ou occultisme : manifestations et explications — Paul Wells : Le Sabbat, signe eschatologique.

Adresse : 10, rue de Villars, 78100 St-Germain-en-Laye.

CENTRE PROTESTANT D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION No 205, novembre 1975.

Quarante pages de compte rendu et d'analyse de livres de tous ordres : théologie, folklore, anthropologie, histoire, actualité, critique littéraire. — Dix pages de recension de revues diverses.

Abonnement : 48 F. Chèque postal : C.P.E.D. Paris 1384-04.

L'ADOPTION FAMILIALE DE LA CAUSE

cherche des familles protestantes susceptibles d'adopter des enfants coréens. On lui signale trois sœurs de 6, 4 et 2 ans qu'on ne peut séparer... Il y a aussi une fillette de 8 ans qui se trouve seule au monde, et d'autres enfants plus jeunes, garçons et filles... Pour tous renseignements écrire à La Cause, 460, rue Georges-Clémenceau — 78300 Carrières-sous-Poissy (Yvelines).

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

CINZANO

ÉGLISE REFORMÉE DE FRANCE

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

I — POSTES VACANTS

Nord-Normandie :

Actuellement : Alençon ; Cambrai-Walincourt ; Disséminés de l'Aisne ; Sud Manche-Bessin-Côte de Nacre ; Wanquetin.

Au 1er juillet 1976 : Douai ; Hénin-Beaumont ; Lille II ; Saint-Amand-les-Eaux.

Région parisienne :

Actuellement : Paris-Belleville.

Au 1er juillet 1976 : Animation biblique I ; Creil ; Créteil ; Paris-Oratoire III ; Paris-Plaisance I ; Paris-Port Royal ; S.O.S.-Amitié.

Région ouest :

Actuellement : Courlay-Breuillet ; Fontenay-le-Comte ; Iles de Saintonge ; Lorient ; Mouchamps ; Rochefort.

Au 1er juillet 1976 : Laval (Retraité intérimaire) ; Rennes ; Saintes — Saint-Jean-d'Angély ; Tours.

Région sud-ouest :

Actuellement : Aumônier Fondation Nord Bost ; Bordeaux-Hôpitaux.

Au 1er juillet 1976 : Ariège II ; Auch ; Castres II ; Montalbanais IV ; Le Fleix ; Toulouse IV ; Saint-Antoine-de-Breuilh.

Cévennes-Languedoc-Roussillon :

Actuellement : Cannes-Combas (Sommiérois I) ; Saint-Germain-de-Calberte.

Au 1er juillet 1976 : Codognan ; Florac ; Montpellier-Brueys ; Montpellier-Université ; Saint-Hippolyte-du-Fort.

Provence-Côte d'Azur-Corse :

Au 1er juillet 1976 : Marseille-Griignan ; Martigues ; Sanary.

Centre-Alpes-Rhône :

Actuellement : Albertville ; Bellegarde ; Bourg-en-Bresse ; Dieulefit ; Glui-ras ; Lamastre.

Au 1er juillet 1976 : Annemasse ; Clermont-Ferrand ; Clermont-Ferrand-Agapé ; Haut-Diois ; Moulins-Montluçon ; Lyon VII ; Saint-Péray II ; Trièvet-Matheysine (Mens).

Région est :

Actuellement : Besançon.

Au 1er juillet 1976 : Bar-le-Duc — Saint-Dizier ; Lunéville ; Pontarlier ; Reims II.

D.E.F.A.P. :

Lessoto : Johannesburg, Leribe ; Cameroun : N'Doungué ; Togo : poste d'évangélisation dans le Nord ; Pacifique : Suva (professeur de théologie sachant l'anglais) ; Équateur : poste de bibliste.



II — NOMINATIONS AU 1er JUILLET 1976

(Ne comprend pas les intérimaires)

2e liste

Le Vésinet : Roger Bösiger ; Paris-Étoile II : Daniel Calladine ; Versailles IV : Michel Wagner.

INFORMATIONS

Culte radiodiffusé de 8 h à 8 h 30 :

4 janvier : pasteur Jacques Maury.
11 janvier : pasteur Jacques Fischer.
18 janvier : pasteur Claudette Marquet.
25 janvier : pasteur Jacques Maury.

Télévision — « Présence protestante » de 10 h à 10 h 30 :

- **Dimanche 4 janvier :**
L'idolâtrie (Henri Friedel).
Message du pasteur Paul Guiraud.
- **Dimanche 11 janvier :**
Culte en l'Église réformée de Palaiseau.
- **Dimanche 18 janvier :**
Interview du pasteur Philip Potter.
« Le travail », Robert Somerville.
- **Dimanche 25 janvier de 10 h à 11 h :**
Émission commune avec les catholiques.
« L'Assemblée œcuménique de Nairobi ».

CARNET

Famille et amis nous prient d'annoncer le décès de

*Madame Jane FERLAUD
née Rouhier*

survenu le 7 décembre 1975 en la maison de retraite protestante « La Muette », 43, rue du Sergent-Baucaht, 75012 Paris.

Le service religieux a eu lieu le 11 décembre à la chapelle de la maison et l'inhumation au cimetière du Perreux, dans la sépulture de famille.

*« C'est dans le calme et la confiance que sera votre force. »
(Ésaïe 30, 15)*

« Ne crains point, crois seulement. » (Luc 8, 50)

Faites abonner vos amis

à

EVANGILE et LIBERTÉ

ONT COLLABORE A CE NUMERO

J.-M. Charensol, pasteur, Charenton-le-Pont.
R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.
J. Chauvin, directeur du Centre de Rencontre et de Recherche du Nord.
J. Chèvre, commissaire aux comptes, Bergerac.
Louis Evely, homme de Lettres, Piégros-la-Clastre.
F. Juston, ouvrier avicole, Romans.
Sheila McDonough, professeur à l'Université Concordia à Montréal.
A. Maillot, pasteur, Clermont-Ferrand.
P.-J. Ruff, pasteur, Houilles.
J.-M. Saint, pasteur, Paris-Auteuil.
Jeanne Schuhler, professeur, Paris.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

UNE BONNE ET HEUREUSE ANNÉE !

UN peu de chaleur s'exhalera-t-elle de toutes ces rencontres, correspondances, retrouvailles, de ces timides essais pour se munir mutuellement de quelques provisions de route, pour se prémunir contre ces épreuves inconnues, ces menaces indistinctes qu'annonce l'année nouvelle ? La pauvre humanité grelottante cherche, un moment, à se rassembler ; elle se rappelle ses rêves de fraternité et d'amour et, pendant un moment, elle recommence à croire vaguement qu'ils pourront se réaliser.

Comme cette bonne volonté passagère est éphémère, et comme elle est dérisoire ! « *Il n'y a rien de plus triste que les fêtes !* », m'écrivait-on aujourd'hui. « *La vie serait supportable si on n'était pas forcé de s'amuser* », disait un autre.

Mais peut-être est-ce l'expression d'une aspiration si forte qu'elle se nie pour ne pas être déçue ?

Nous allons quêter les uns chez les autres ce qui nous manque à tous, et parfois se produit cependant ce miracle des mains vides qui remplissent d'autres mains, aussi vides.

Nous ne subsistons que de nos échanges, nous ne vivons que de communication, nous ne redevenons nous-mêmes que grâce aux autres. Ils nous ont fait naître, mais à chaque instant encore ils nous sont nécessaires pour nous mettre et nous remettre au monde, pour nous délivrer de ce fardeau intérieur qui nous oppresse (et peut-être est-ce un trop-plein d'amour et de don ?), pour nous accoucher de ce que nous avons de meilleur, nous délivrer de tout ce que nous ne parvenons pas à donner.

C'EST seulement quand les autres nous reconnaissent que nous commençons à exister. Nous crions de besoin vers eux, et ce besoin nous effraye. Les autres ont sur nous un pouvoir de vie et de mort. Ils nous font vivre s'ils nous aiment, et ils nous tuent s'ils nous délaissent. C'est pourquoi beaucoup d'entre nous préfèrent mourir tout de suite pour ne plus dépendre, pour ne plus attendre, pour ne plus souffrir.

C'est dur de ne se tenir que de l'imprévisible générosité des autres, c'est dur d'attendre sa grâce de leur « bonne grâce » ! Notre sécurité dépend des autres ; notre bonheur dépend des autres et nous sommes à leur merci. « Parle-moi, ou je meurs ! », voilà la prière muette de chacun à tous, prière qu'on n'ose même pas formuler, par peur de s'exposer au refus.

Rien n'égale la crainte et le désir que cette vérité pressentie soulève en chacun de nous. Il nous est aussi difficile de nous suffire qu'il nous est pénible de nous livrer.

C'est vrai que les moments les plus précieux de notre vie sont ceux où nous avons connu la plus étroite communion avec autrui, c'est vrai que la séparation, l'isolement, est le pire des châtiments, l'annonce et l'avant-goût de la damnation.

Mais pour être connu, pour être reconnu par les autres, il faut se livrer, s'exposer à leurs regards et à leurs coups ; pour être aimé, il faut oser aimer ; pour recevoir, il faut s'ouvrir, c'est dur, mais il faut encore bien davantage : pour accueillir le don que nous fait, de lui, un autre, il faut se donner dans toute l'infinie mesure où nous souhaitons le recevoir.

C'est la puissance d'accueil qui est en vous qui fait que les autres vous accueillent ; et ils ne vous repoussent que si, au fond de vous, vous les avez déjà repoussés. (Lavelle)

ALORS, l'humanité, un jour par an, fait des gestes d'accueil et de don, des gestes de reconnaissance, des gestes d'amour et d'attention... qu'elle oublie les 364 jours suivants.

Louis Evelyn

CONFÉRENCES

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

A PARIS

et

A LYON

Voir programme page 9

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL

90^e année

No 2

Lundi 19 janvier 1976

"JE MAINTIENDRAI"

(Devise de la Maison d'Orange)

Maintenir : étymologie (dans le Littré) : « *tenir en main, ne rien lâcher* ».

La devise d'Orange nous fait-elle un devoir de ne rien lâcher ? de tout garder de l'héritage et des traditions de notre passé religieux ?

Une fois de plus nous sommes pris dans les tenailles d'une **alternative**, d'une fausse alternative comme elles le sont presque toutes. Les uns, pour maintenir le passé, l'**idéalisent** et en tracent une image exemplaire en tous points. Les autres, pour justifier leur refus de ce passé, le **caricaturent** et le rendent méconnaissable.

TRADITION

ET \ OU ?

CRÉATIVITÉ

par P. Ducros

ATTENTION A NOS MOTIVATIONS !

Il importe tout d'abord d'être au clair sur les motifs plus ou moins conscients qui commandent l'une ou l'autre de ces attitudes.

Tout garder sous prétexte de fidélité ? Que ce ne soit en tout cas **pas par paresse**, ou par peur, ou par manque de confiance en notre patrimoine !

Tout remettre en question ? Attention à **ne pas être dupes** de nos partis pris, ou de notre imagination, ou de notre idéologie, peut-être de nos fantasmes !

Ou par cette « *candide suffisance* » que dénonce M. Legault, la suffisance de ceux « *pour qui le monde commence seulement avec eux parce que, avant eux, on n'aurait su ni penser avec rectitude, ni agir avec efficacité* » (1).

L'ÉVANGILE TOUJOURS A INVENTER.

Un document préparatoire au Synode national de 1975 pose la question : « *Existe-t-il un ensemble de vérités immuables à répéter ou bien l'Évangile est-il quelque chose que... je dois inventer à chaque instant ?* » (2)

Que l'Évangile soit source de créativité — autrefois on aurait dit d'inspiration —, n'est-ce pas en cela qu'il est vivant ? En face de situations et de problèmes que le passé n'a pas connus, **tout chrétien doit prendre position, mener une action**. Et cela n'est pas toujours — il faut même dire pas souvent — dit noir sur blanc dans les Évangiles.

Dans le compte rendu des « Assises du 68^e synode national de l'E.R.F. », il est dit : « *...les synodaux ont souligné que la transmission de l'Évangile n'est pas une affaire de répétition, de doctrines, de traditions, mais au contraire doit être innovation, invention d'une parole actuelle.* » (3)

Suite page 3



Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Hollande : 42 florins.

Agence Wallonne de Librairie
Pieterskerkhof 5 à Utrecht
Postgiro 370058
(mentionner Évangile et Liberté)

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 3184.88
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brûniel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Müller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des institutions ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Les portes vaticanes se sont refermées sur l'« année sainte ». Elles s'ouvriront à nouveau dans vingt-cinq ans.

L'« année de la femme » s'est terminée elle aussi. Les serrures ont-elles verrouillé toute perspective d'avenir ? On peut se poser la question.

Avec un peu d'humour et dans un style badin nous avons, une fois, manifesté quelque ironie au sujet de cette « année ». C'est maintenant l'instant d'y revenir avec plus de sérieux sans être toutefois en mesure d'analyser les répercussions de cette période visant à améliorer la condition féminine.

Qu'il soit important de voir les femmes prendre conscience de leur situation particulière et générale, tout le monde doit en convenir. Qu'elles se soient retrouvées, au cours de l'année, dans divers congrès internationaux posant leurs problèmes spécifiques, quoi de plus naturel. Nous aimerions, en effet, que partout la femme reçoive hommage, considération, respect, reconnaissance de sa propre valeur et de ses multiples vocations. Il s'agit donc bien à la fois de sa dignité et de sa destinée.

Sans doute, cette « année » a-t-elle voulu démontrer que la femme est une personne à part entière. Son « service » maternel, éducatif, familial ne doit pas l'enfermer dans une sorte de servage par quoi il serait entendu qu'elle ne peut avoir d'autre vocation. Toutefois le danger est grand pour la femme aussi bien que pour la cellule familiale de revendiquer d'autres tâches comme supérieures et libératrices. Elles sont d'ordre différent et peuvent être complémentaires.

Il est cependant certain que cette « année » a souligné de manière particulière l'immaturité d'un monde dans lequel les femmes sont souvent consi-

A INVENTER : A PARTIR DE QUOI ?

Inventer, il le faut. Mais intervient ici la question : à partir de quoi ? La citation du Bulletin d'information que nous complétons maintenant, pose la question : « ...l'Évangile est-il quelque chose que, à partir d'une parole initiale et originante, je dois inventer à chaque instant ? »

« à partir d'une parole initiale et originante », la formule nous dit tout à la fois les limites de notre invention (nous n'inventons pas à partir de notre moi toujours borné) et la source qui doit en être l'inspiration.

« Une ouverture à la nouveauté, mais contrôlée par une attitude d'héritier. » (4)

dérées comme des objets, des fantaisies, des sous-développées, des sous-ordres, des jouets lorsqu'elles ne sont pas réduites au niveau de matériel à tout faire (esclavage moderne sous de multiples formes). Cette « année » a fait plus explicitement prendre conscience de bien des inégalités et des injustices : dans le travail, les salaires, les licenciements, les postes de responsabilité, la vie familiale, sociale, économique, politique. Nous touchons là aux droits fondamentaux de tout être humain.

En même temps, cette « année » a voulu montrer une fois encore, et avec solennité, l'étendue des possibilités féminines en brisant les cadres des conventions qui les ligotent — cadres différents dans chaque pays et dans chaque continent. Nul n'ignore plus, en effet, le rôle primordial que doit jouer la femme au niveau des problèmes culturels, des problèmes de société, de justice, de progrès social, de paix. Nul ne doit plus l'ignorer... en théorie. Qui le saisit dans la réalité ? Cependant, qu'on y songe : toute discrimination, toute domination, tout asservissement est forme d'injustice et devient scandale humain, cause de souffrance et de révolte.

Que les portes de bronze se soient refermées sur l'« année sainte », c'est l'affaire de la curie romaine. Toutefois, pour notre part, il nous apparaît qu'aux yeux de Dieu toute journée d'être humain est une journée sainte — ayant caractère sacré, valeur absolue, étant digne de respect. Dieu ne ferme jamais aucune porte sur l'horloge de la vie !

L'« année de la femme » se termine. Ses portes ne se ferment pas. Bien au contraire. Elles s'ouvrent sur une prise de conscience renouvelée de la dignité de la femme, de sa nécessaire présence et de la grandeur de ses vocations spécifique et générale. Au risque d'énoncer un truisme que d'aucuns risquent d'oublier, est-il permis de rappeler, qu'au même titre que l'homme, la femme est espérance de Dieu et accomplissement de son attente ?

P. R.

UN MESSAGE A RESPECTER.

L'Évangile est-il pour reprendre certaines formules du Bulletin un « donné » ou encore « un ensemble de vérités immuables à répéter ».

Il est bel et bien cela, mais à condition d'enlever à ces termes tout caractère d'abstraction, de sclérose.

Il s'agit d'un message vivant, d'un message de foi et d'espérance qu'il ne faut pas tronquer, qu'il ne faut pas amputer, qu'il ne faut pas falsifier.

UN MESSAGE A ENSEIGNER.

Ce qu'il faut maintenir, c'est ce message dans son intégralité. Si nous nous sentons tenus de maintenir notre patrimoine, c'est-à-dire nos Églises et très particulièrement les Églises de la Réforme — c'est dans la mesure où ces Églises maintiennent le message du Christ.

Et le transmettent. Le transmettent par leur enseignement. Car un tel message s'enseigne. Et pour enseigner, ne faut-il pas une institution ?

L'ÉGLISE : LIEU DE L'ENSEIGNEMENT ET DE L'INVENTION.

Mais parce que l'Évangile est un message vivant, l'Église doit aller jusqu'au bout de sa vocation : à partir d'une parole initiale et originante, ajoutons : d'une parole inspiratrice, être le lieu de l'invention nécessaire.

Mgr Pierre, dans l'émission : « Orthodoxie et christianisme oriental » distinguait la Tradition (avec un T majuscule) et les traditions (avec un t minuscule).

Sans doute chacun tient-il à ses traditions (avec un t minuscule). S'il faut être prêt à les modifier, voire à les abandonner, ou même à en créer de nouvelles, en revanche la Tradition (avec un T majuscule), c'est-à-dire l'Évangile dans son originalité, dans son intégralité, dans sa merveilleuse espérance, voilà ce à quoi il faut dire :

« JE MAINTIENDRAI »

P. Ducros

(1) Mutation de l'Église et conversion personnelle.

(2) Bulletin d'information No 3-4, p. 128.

(3) Soepi, 15 mai 1975.

(4) P.-H. Simon, Ce que je crois, p. 189.

EVANGILE et LIBERTÉ

La vie d'un journal comme le nôtre est affaire de tous.

La propagande se fait par les abonnés. Les abonnés doivent devenir des militants. Les militants parlent autour d'eux de ce qui leur tient à cœur.

Plus le nombre de nos abonnés augmentera, plus sera grand le rayonnement de ce journal.

Plus nous aurons d'abonnés, plus nos finances seront à l'aise et nous permettront deux choses :

- 1 — servir des abonnements à tarifs réduits aux économiquement faibles ;
- 2 — maintenir les actuels tarifs.

LA VIE DE CE JOURNAL EST AFFAIRE DE TOUS.

SAGESSE ECCLESIASTIQUE

Nous avons pris l'habitude de faire de l'apôtre Paul un radical. C'est une idée qui s'est ancrée à partir des contrastes de l'épître aux Galates dans laquelle il établit une antithèse absolue entre « judaïsme » et « église chrétienne » et où il témoigne de son hostilité envers les tenants de la circoncision des païens baptisés. Si bien que nous en sommes venus à douter de la véracité du portrait de Paul fourni par les Actes. Ce livre, en effet, accentue son caractère juif et fait de lui, semble-t-il, un homme disposé à résoudre les questions des rapports entre le christianisme et le judaïsme par un compromis.

En réalité, le radicalisme n'est pas le trait le plus évident du caractère de Paul. Il se refuse souvent à tirer les conséquences logiques des prémisses qu'il a adoptées quand une attitude intransigeante risque de compromettre le but qui lui tient à cœur. Et c'est cela, bien plus que sa théologie, qui a fait de Paul le fondateur de l'Église ultérieure.

DES VUES FRAGMENTAIRES

Nous autres protestants avons coutume de voir surtout en Paul le théologien, le penseur le plus éminent du Christianisme primitif. Nous attachons une importance prépondérante à sa doctrine de la justification par la foi, à côté de laquelle nous plaçons, parfois, sa doctrine de l'union mystique avec le Christ ressuscité. Et il en est qui aiment à insister sur ses idées sacramentaires et leurs rapports avec les mystères grecs.

Si sa doctrine de la justification par la foi mit des siècles à être comprise, ses idées sacramentaires furent bien adoptées dès le début et on peut penser qu'avec ou sans lui, l'Église les aurait accueillies de toute façon.

Sa modération, son goût de la demi-mesure, me semblent bien plus importants au point de vue de son action sur la formation de l'Église.

EFFICACITÉ

L'application de ce principe dans les communautés de certains grands centres leur imprima un caractère qu'il leur a été impossible de perdre complètement.

Il parvint ainsi à établir son autorité de père spirituel et à la faire respecter. Car seule cette modération qui repoussait les solutions extrêmes et tout doctrinarisme pouvait offrir une base solide à cette autorité.

L'histoire de l'Église, des premiers temps à aujourd'hui, le prouve.

Les Gnostiques étaient, par essence, incapables de créer quelque chose qu'on pût substituer à l'Église : ils étaient des extrémistes. L'Église, elle, fut « paulinienne » dans le sens que nous venons de dire.

Illustrons ceci par quelques exemples.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX.

LES ALIMENTS OFFERTS AUX IDOLES

Le principe est nettement posé : « *Nous savons qu'il n'existe pas d'idoles dans le monde et qu'il n'y a qu'un seul Dieu* » (I Cor. 8, 4). Quelques convertis en tiraient des conséquences extrêmes. Ils déclaraient que la conclusion légitime à tirer de cette proposition était qu'il leur était permis d'acheter de n'importe quelle viande, et qu'ils étaient libres de fréquenter les fêtes et réjouissances célébrées dans les temples des faux-dieux. Se considérant comme des « *hommes nouveaux en Christ* », ils prétendaient vivre dans un monde nouveau où les limites qu'on voulait leur tracer, n'existeraient plus.

Paul admettait ces principes, mais il refusait d'en accepter les conséquences pratiques : il ne faut pas, dit-il, scandaliser ceux qui sont faibles. De plus, il ne faut pas avoir affaire aux démons, or, souper dans le temple païen est une vraie communion avec le démon. Ses raisons ne semblent pas concorder de manière rigoureuse et elles donnent bien du mal aux exégètes mais, du commencement à la fin de la discussion, il obéit à un sens pratique remarquable : l'important c'est le bien moral de l'ensemble des chrétiens.

LA RÉSURRECTION DES CROYANTS

Les Juifs croyaient à l'unité de l'être humain, fait de chair aussi bien que d'esprit, et leur doctrine sur la vie future embrassait l'homme tout entier. Cette croyance était à la base de tout ce qu'ils ont dit sur le sujet. La résurrection corporelle était pour eux la seule forme possible de la survie.

Les Grecs distinguaient dans la nature de l'homme la partie qui pense de la partie matérielle, et ils concevaient une âme immortelle dont l'enveloppe est périssable.

La question provoqua une controverse à Corinthe où certains païens convertis refusèrent d'accepter l'idée juive de résurrection. Paul discute le problème. En réalité, il abandonne la vieille notion judaïque. Il est en sympathie évidente avec les Grecs en soutenant que la résurrection n'implique pas la survie du corps matériel. Le monde à venir est spirituel, il n'est pas accessible à la chair, mais seulement à l'esprit. Mais Paul n'en insiste pas moins pour qu'on n'abandonne pas l'idée de « corps ». Seulement ce sera un corps spirituel et non pas un corps « animal » qui restera. Il argumente à l'aide d'une analogie bien connue, celle de la relation entre le grain et le blé, et résout ainsi la difficulté. Mais, en établissant ces distinctions, il a, de fait, trahi l'idée centrale de la conception juive.

Il y reviendra dans II Corinthiens 5 pour compléter sa première argumentation avec des métaphores grecques comme « demeure », « tente », « vêtement de l'âme », tout en maintenant, là encore, l'unité de l'homme, esprit et chair, affirmant qu'elle subsistera dans la vie future : l'homme aura un corps, un « vêtement spirituel » qui empêchera que nous soyons trouvés nus.

Ici encore Paul refuse de se laisser entraîner par la logique à des extrêmes qui ne tiendraient pas compte des valeurs spirituelles auxquelles il est attaché.

LES LIBERTINS

Les libertins qui sont appelés « spirituels » adoptaient, puis exagéraient, la doctrine de Paul selon laquelle le chrétien est

sous l'influence de l'Esprit et que ce changement fait de lui un homme nouveau affranchi du monde et du mal. Ils en arrivaient à dire que tout acte physique est en dehors de la sphère morale. La 2e aux Corinthiens parle aussi de la valeur exagérée qu'attribuaient aux dons de l'Esprit ceux qui « parlaient en langues » et aussi des difficultés créées par les femmes qui se réjouissaient de l'émancipation que leur promettait la doctrine « *qu'en Christ il n'y a plus ni homme ni femme* ». Nous y entendons même parler de la dangereuse habitude des mariages mystiques et encore de sagesse surnaturelle...

Paul est obligé de se défendre contre des attaques et des reproches d'inconséquence : ses adversaires disent qu'il n'a pas appliqué ses principes jusqu'au bout, qu'il ne s'est pas montré fils de l'Esprit, qu'il n'est pas un véritable apôtre, mais seulement un vil travailleur manuel.

Alors, il doit faire appel à toutes ses ressources : sévérité, appel affectueux, visite, lettre, envoi d'un messenger personnel, pour maintenir son autorité sur l'Église de Corinthe. Mais il réussit ! Il insiste sur le maintien de la voie moyenne ! Et sa position a fourni une base solide à la vie de l'Église primitive, et a rendu possible le développement de l'Église catholique ancienne.

ÉVANGILE ET LOI

Un autre exemple significatif se retrouve encore à propos des vues que Paul exprime à l'égard du Judaïsme et de la loi juive. D'un côté, il était bien persuadé que le Christianisme doit être regardé comme une religion à part, qui remonte directement à une nouvelle révélation de Dieu, indépendante du Judaïsme. Il insistait sur le fait qu'elle était de droit divin. Mais en même temps, il reconnaissait l'intime relation historique existant entre la religion hébraïque et le Christianisme. Le Christianisme est une nouvelle révélation de l'amour de Dieu : il est pourtant aussi ancien qu'Abraham !

L'effort pour combiner ces vues contradictoires est manifeste dans les argumentations de Paul aux Romains et aux Galates. Cela rend difficile la tâche d'exposer son système, mais cela ne semble pas avoir troublé son auteur.

MYSTIQUE ET MORALE

Autre exemple typique : la façon dont Paul mêle mysticisme et morale. Le système de Paul envisageait deux aspects de la vie. D'un côté, il satisfaisait les besoins strictement religieux par la doctrine de la justification par la foi, c'est-à-dire : du pardon, et par l'affirmation que le chrétien est affranchi de la loi judaïque. D'un autre côté, il offrait aux hommes de nouvelles forces en Christ qui permettent à l'individu de faire le bien. On s'attend à ce que le mysticisme s'allie à l'aspect religieux : or, c'est le contraire pour Paul ! C'est lorsqu'il aborde les questions morales que les idées mystiques apparaissent. L'union avec Christ transforme l'homme au point de le libérer du péché et de le rendre effectivement juste : c'est ce qui fait, pour Paul, la valeur de ce mysticisme. Le don du Saint-Esprit joue exactement le même rôle.

En fait, le protestantisme n'a que mal connu cet aspect de la pensée de l'apôtre. Le caractère conciliateur de Paul est une fois de plus confirmé : ce qui l'intéresse ce n'est pas le terme extrême auquel tend le mysticisme. Pour lui, la valeur du mysticisme réside en ceci qu'il est le moyen de développer un système religieux complet et équilibré. Tel est encore l'esprit qui a produit l'Église catholique, laquelle, tout en encourageant la théologie mystique, a su ne pas se laisser emporter par ses dérèglements possibles. Elle en a fait le serviteur d'une religion morale et pas seulement l'agent d'une religion extatique de félicité semi-physique.

BON SENS

Le système de pensée morale de Paul n'était pas une nouvelle loi. Il est en quelque sorte le contraire du Judaïsme. C'est plutôt un système d'interventions surnaturelles qui, par une transformation d'ordre plus élevé que la morale et la raison, initie l'homme à une vie gouvernée par l'Esprit et menée dans le monde de l'Esprit. On en trouve des analogies troublantes dans les mystères hellénistiques et dans l'absolue transformation sacramentelle de l'initié.

Paul ne présente pas une doctrine de perfection morale immédiate : il sait que pour se débarrasser du « vieil homme » il faut y appliquer, chaque jour, toute sa volonté. Bien qu'il écarte toute loi du Christianisme, il a pris beaucoup de peine pour établir un nouveau principe de morale.

Son bon sens, sa connaissance de la nature humaine, sa modération, l'ont conduit au compromis et, par là, une fois encore, il a marqué, durablement, l'Église de son empreinte personnelle.

SENS DES VALEURS

Les idées morales de Paul ont été négligées plus qu'il ne convient par ceux qui ont étudié ses écrits : elles n'en représentent pas moins un aspect de son œuvre tout aussi fécond en résultats pratiques que le fut son mysticisme. Dans son mysticisme, il est grec ; dans ses notions morales, nous le voyons juif. Et je crois que Paul est tout entier dans cette singulière combinaison.

L'influence de Paul sur les Églises a été de la plus haute importance. Il serait facile de montrer les catastrophes qui résulteraient (ou qui résultent !) de l'exagération de tel ou tel élément de sa pensée. Paul était un penseur hardi qui suivit de nombreux courants de spéculation, mais qui ne se laissa jamais emporter par eux au détriment de la sage direction du Christianisme naissant.

DISCIPLE OU MAÎTRE ?

Cette présentation de Paul est évidemment en contraste aigu avec le radicalisme de Jésus que nous avons caractérisé dans un précédent article (« Évangile et Liberté » No 4 du 24 février 1975).

Nous ne pouvons guère nous imaginer comment la mission du Christ aurait été accomplie s'il avait eu le tempérament du compromis. Il fut le Maître, un créateur : pour son œuvre l'intransigeance était de règle.

LEÇON DE LA COMPARAISON

D'abord qu'il ne nous est pas demandé de nous attacher à une forme particulière de l'action de l'Esprit, mais de nous ouvrir à l'Esprit lui-même. Le type et le tempérament personnels que nous voyons en Jésus de Nazareth ne peut pas devenir la règle pour tous. Mais nous pouvons apprendre du Christ, comme l'a fait Paul, à développer et épanouir notre type et notre tempérament personnels. La devise vraiment chrétienne n'est pas : « retour à Jésus », mais : « en avant en Jésus-Christ » !

Et puis, nous avons le privilège inestimable de trouver dans le Christianisme, non pas des formules, mais un principe de liberté. Nous devons parvenir à notre propre conception de la vérité : en pratiquant pleinement la liberté, nous avons le devoir de trouver nos propres applications des principes chrétiens dans les conditions de notre temps.

J.-M. Charensol

L'ANNÉE DE QUI, L'ANNÉE DE QUOI ?

Le hasard veut que, souvent, je rédige un *Écran* fin décembre pendant ce que l'on a coutume d'appeler la trêve des confiseurs. Trêve toute relative, le monde n'en continuant pas moins de connaître drames et catastrophes en cette période dite « des fêtes ».

Derniers jours d'une année, premières heures d'une autre année : c'est l'époque des traditionnels inventaires ou bilans. Dans vingt-quatre ans, ce sera le bilan du siècle !... Les gens de ma génération — nés entre 1920 et 30 — ont entendu parler de 1914 comme d'hier, de 1900 comme d'avant-hier... Aujourd'hui, c'est déjà « l'horizon 2000 » qui nous est... familier (le gigantisme par exemple). Oui, « comme le temps passe ! », et pourtant, que de phases dans une vie. Dans l'un de ses très beaux poèmes, Aragon écrit : « *Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard.* » (1) Peut-être, certainement même, mais apprendre à vivre n'est-ce pas vivre ? Et finalement, pour peu que nous y mettions aussi du nôtre (il n'y a pas que le « destin »), nous avons une existence plus longue qu'il n'y paraît, en ce sens que le film de notre vie se compose de plusieurs, de multiples bobines : autant de « bornes », les unes plus gaies, les autres plus grises, constituant notre capital-vie intérieure : nous nous souvenons de telle année comme celle de tel événement nous ayant marqués plus spécialement à un endroit précis de notre sensibilité, de notre univers intime. C'est cela la vie de chair et de sang, la vie du cœur.

A cette *vraie vie*, on tend de plus en plus à vouloir nous imposer une vie

factice : celle des slogans. Ainsi, nous avons l'année de ceci, l'année de cela (inutile de préciser, je pense : vous m'avez parfaitement compris !). Dites, avons-nous vraiment besoin de ces « stimulants », de ces prétextes, je dirai même carrément, de ces artifices ? Si oui, eh bien, il n'y a pas de doute : nous voici entrés pour de bon dans l'ère de la décadence. Et tant pis pour nous si nous acceptons d'être les pions de ce jeu truqué. Au moment où pointe l'année nouvelle, je nous souhaite d'avoir le courage de le refuser. Et, puisque l'expression est à la mode, regardons-nous bien nous-mêmes « au fond des yeux ». Nous n'y découvrirons pas toujours que des choses agréables à notre endroit : raison de plus pour tenter d'y remédier. C'est chaque matin qu'il est le jour de devenir de plus en plus honnête envers autrui... et avec soi. Inutile d'attendre que l'ON décide d'une année de la lucidité !...

DE LA BOHEME AUX HIPPIES

Récemment (2), un de nos lecteur regrettait que notre journal donnât quelquefois dans le « racisme anti-jeune ». Collaborateurs d'« *Évangile et Liberté* », il va donc falloir nous relire attentivement et, éventuellement, faire notre autocritique... Quoi qu'il en soit, il existe certainement un racisme de cette nature, mais son contraire sévit également et ce n'est pas mieux... Mais je me demande si, dans une certaine mesure, des jeunes gens et filles ne se sont pas enfermés dans une sorte de ghetto et si de nombreux « croulants » n'ont pas profité de l'occasion pour les y maintenir. Quelle erreur que de vouloir s'obstiner à considérer « les jeunes » comme une classe sociale à part ; n'y a-t-il pas assez de ségrégations,

veut-on en créer une supplémentaire ? Dans le volet précédent, je parlais de la vie des slogans : en voilà une des illustrations...

Et s'il y avait davantage de malentendus que de véritables barrières entre les jeunes et... tous les autres ? Et si, « de part et d'autre », on n'était pas toujours de bonne foi ? Et si, dans bien des cas, jeunes et « anciens », nous ne nous faisions pas un peu beaucoup de « cinéma » ?

Bien sûr, depuis 1945, la jeunesse fait des « bonds en avant » de plus en plus rapidement, trop quelquefois... Si les jeunes marchent plus vite, c'est que le monde en général en fait autant (cette marche accélérée ne s'exécutant pas forcément dans le meilleur sens). Sur certains points, la jeunesse de 1975 ne peut pas être tout à fait la même que celle des années 20 ou 40 : les raisons à cela sont connues, archiconnues. Chaque génération de jeunes a ses caractéristiques : avant la seconde guerre mondiale, il y eut les « bohèmes » ; pendant l'occupation, ce furent les « zazous » (j'en étais !) ; au cours des années 50-60, les « blousons noirs » puis les « yéyés » ont pris le relais avant de le passer aux « hippies ». Demain, les moins de vingt ans auront une autre appellation, d'autres accoutrements, d'autres idoles, et ainsi de suite... Et la terre continuera de tourner.

A mon sens, l'une des grandes différences entre ce que l'on appelait jadis et naguère les conflits de générations et que l'on nomme aujourd'hui contestation, c'est que la politique et la philosophie (cette dernière avec ou sans guillemets...) se mêlent davantage qu'auparavant à ce que j'appellerai l'esprit de révolte classique des jeunes entre quinze et vingt ans. Ce phénomène provoque naturellement les pires confusions. A la rigueur, cela peut être amusant... Il y a autre chose : certains jeunes gens, certaines jeunes filles, vers leur dix-huitième année, manifestent l'intention de se passer de leurs parents ; puis ils se mettent à le crier bien haut et ils essayent effectivement de vivre indépendants. Dans bien des cas, ils sont amenés rapidement à redemander de l'aide... à la maison mère. Et tout ça après des discussions et des disputes parfois violentes. Qu'il en découle une certaine irritation, qu'il arrive que saute le couvercle de la marmite, il ne faut pas trop s'en étonner...

Est-ce faire du « racisme anti-jeune » que de constater cela ?

Charlie Massalve
30 décembre 1975

AUX PROTESTANTS DE FRANCE

M. et chers amis,

Que seriez-vous SANS la Bible ?

Merci de nous aider à la diffuser en 1976 !

Jean-P. Boyer,
Secrétaire général de l'A.B.F.

Vos dons sont à verser à : Alliance biblique française, 58, rue de Clichy — 75009 Paris. C.C.P. : Paris 2410.85.

(1) *Il n'y a pas d'amour heureux.*
(2) *Évangile et Liberté* du 22 décembre 75, p. 12.

II. - POUVOIR ET JUSTICE DANS L'ISLAM MEDIEVAL

Durant sa vie, Mahomet veilla lui-même à l'application et à la mise en pratique des principes de l'Islam. Il fut à la fois le premier interprète de la Révélation dont il était l'instrument, et l'organisateur de la communauté de ceux qui s'étaient convertis au Coran. Parce que le premier il a soumis sa vie aux commandements du Livre, il est le modèle des croyants, celui qui a le mieux obéi à la volonté du Créateur dans tous les aspects de sa vie, de la prière à la défense de la foi. Ce qu'il a fait et dit a donc une très grande autorité pour les musulmans ; mais cette autorité est humaine ; elle dérive de la soumission du prophète au Coran. La Révélation a une autorité d'un tout autre ordre ; seule elle est véritablement primaire.

Mahomet a été le chef d'un groupe politique qui comprenait les croyants qui, comme lui, avaient quitté leur ville pour s'installer à Médine. Il assumait une responsabilité que l'on peut qualifier de juridique : il dut résoudre toutes sortes de différends entre musulmans, et s'occuper de leurs rapports avec leurs adversaires. Il fut ainsi amené à donner des règlements qui marquèrent le droit et la morale des musulmans. Ceux-ci considéraient que les décisions du prophète étaient nécessairement les meilleures possibles, puisque la soumission de Mahomet à Dieu était exemplaire. Il sembla tout naturel que Mahomet prenne aussi la tête des armées musulmanes et devienne l'autorité supérieure en matière de guerre et de paix.

Mahomet reçut des révélations jusqu'à la fin de ses jours ; les paroles qui lui étaient inspirées permettaient souvent d'éclairer les problèmes immédiats de la Communauté. Sa tâche d'interprète fut facilitée par le fait que la Révélation continuait à venir. Cependant les actes et les enseignements du prophète ont été soigneusement distingués de la Révélation : ils ne sont qu'une réponse ; ils sont compréhension et application humaines de ce que Dieu a dit, d'où leur importance, mais non Parole de Dieu.

En tant que récepteur-transmetteur de la Révélation divine, Mahomet n'a pas eu de successeur : le prophète mort, le Coran devint un livre clos auquel rien ne pouvait plus s'ajouter. C'est pour l'Islam un article de foi que Mahomet est le dernier des prophètes et que l'humanité ne recevra plus de révélations après lui. De même, après sa mort, le caractère de l'interprétation change : il s'agissait de commenter non plus ce qui était en train de se passer, mais ce qui s'était autrefois passé. Les sociologues diraient que la bureaucratisation succède au charisme.

Mahomet était à la fois interprète de la Révélation, et chef politique. Il fut le seul à cumuler ces deux fonctions ; après lui, elles furent séparées. Il semble qu'on ait jugé l'exercice de l'autorité politique, juridique et militaire difficilement compatible avec l'interprétation des Commandements divins : comment être à la fois le porte-parole des exigences de la justice, et celui qui détient le pouvoir ?

Deux institutions de type différent se développèrent donc dans l'Islam. Le pouvoir politique fut assuré par le califat, qui,

après le cinquième calife, fut dominé par les militaires. Le califat était le symbole de l'unité politique et administrative des musulmans. L'interprétation de la religion fut assurée par un groupe de gens, que l'on pourrait qualifier de « scribes » ou de « docteurs » : les ulémas. Ce furent d'abord de simples citoyens qui, de leur propre initiative et par œuvre pie, recueillirent tout ce que l'on pouvait trouver dans la tradition orale sur les actes et les déclarations de Mahomet. Le contenu du Coran n'a jamais fait vraiment problème ; mais il fallut le labeur acharné de ces premiers savants pour obtenir les volumes du Hadith (recueil de traditions). L'authenticité des différents récits fut soigneusement contrôlée : on vérifia la sûreté des témoins, la confiance que méritait telle ou telle source. Le Hadith montre comment vivait la communauté du temps du prophète, et présente donc l'idéal que toutes les sociétés musulmanes doivent, en principe, s'efforcer d'atteindre. Il y eut là un correctif et un frein aux excès que pouvait commettre le pouvoir politique.

Dans une seconde étape, les ulémas mirent au point un système de lois (le droit musulman a été ainsi fixé par des hommes pieux qui n'exerçaient pas le pouvoir politique) : la Chari'a qui devint la norme de la vie musulmane. Elle élabore les règles de la prière, fixe en détail la pratique des pèlerinages à La Mecque ; elle précise les lois de l'héritage, du mariage, du divorce ; elle réglemente les usages du commerce ; elle donne des règles pour l'éducation coranique des enfants, pour les enterrements, etc... Tout ce système est fondé sur quatre principes :

1. Le Coran est la source primaire de l'autorité.
2. Le Hadith est la seconde source, parce qu'elle indique, pense-t-on, la pratique du prophète et des premiers croyants.
3. Si ces deux autorités n'offrent aucune lumière sur un problème urgent, on peut employer le raisonnement par analogie (« Qiyās »).
4. Enfin, l'accord ou le consensus des croyants (« ijmā ») est une quatrième source d'autorité. En pratique, cela signifie l'accord des experts religieux ; notons bien qu'il ne s'agit pas là d'un clergé : la vie religieuse du musulman se déroule sans que les services d'un clergé soit nécessaire. Les ulémas forment une espèce de fraternité qui organise l'instruction coranique. Le consensus n'est pas le résultat de mécanismes formels, tels qu'un Concile ou un Synode. Il arrive simplement qu'au cours des années certains points ne sont contestés par aucun expert reconnu ; ils sont donc considérés comme acquis. Au Moyen Âge, on admettait implicitement qu'une question réglée dans la Chari'a ne pouvait être ouverte à nouveau.

L'Islam médiéval compte beaucoup de richesses : que l'on songe à la mystique, à la philosophie, à la science, à la médecine, aux lettres. Il n'en reste pas moins que c'est la Chari'a qui a absorbé le plus d'efforts, et c'est elle qui, aujourd'hui, forme, avec bien sûr le Coran et le Hadith, l'héritage commun de toutes les sociétés musulmanes.

Sheila McDonough

Réflexions sur la violence

Taxerait-on de témérité notre prétention à trouver pour notre temps du valable en cette histoire si archaïque de Caïn et Abel ? (1) Confirmons simplement ici l'admiration que nous imposent les intuitions géniales ressenties par l'auteur ou les auteurs des premiers récits bibliques. Elles discernent si lucidement le fond de l'homme qu'on ne leur voit point d'âge. Elles valent pour toute époque. Elles éclairent jusque sous nos masques modernes nos replis les plus secrets. Elles nous sont en cela paroles de Dieu.

RESPONSABILITÉ DES AINÉS

Nous avons déjà évoqué (2) en Caïn le frère aîné dont l'aventure peut gangréner toute situation d'ainesse : la nôtre vis-à-vis de plus jeunes, hors même de tout contexte familial.

Un a priori de supériorité, étayé par nos « droits », nous interdit d'admettre que nous puissions être « responsables » d'eux, en quelque attitude qu'ils adoptent, et, particulièrement, dans leur agressivité quand elle se manifeste. Notre jalousie caricature en infantilisme ou inconscience ce qui leur est donné, par grâce, d'aisance, voire de désinvolture. Pour mieux leur retarder — ou interdire — une maturation, nous leur refusons toute responsabilité sociale.

Quels parents confieraient encore leur enfant de douze ans à un « chef éclaireur » de quinze, seul responsable de toute une troupe, comme il arrivait aux premiers âgés du scoutisme ? Et cela pour camper dans la forêt des Landes où il fallait faire du feu pour cuisiner, et sur la plage de l'Océan, où nul C.R.S. n'était là pour surveiller le risque des bains. Pourtant, tout se passait fort bien. Mais c'est actuellement interdit. Il faut être majeur — et voici peu encore 21 ans — pour prétendre à une responsabilité qu'un adolescent assumait autrefois aisément et avec succès. Nous refoulons ainsi les jeunes d'un mouvement progressif vers leur enfance et sommes surpris ensuite qu'ils s'y attardent ! Peut-être est-ce, après tout, faute de pouvoir nous laisser porter comme Caïn, au bout de nos vindictes, et rejeter définitivement les plus jeunes, succombant ainsi aux tentations du racisme « antijeunisme ».

LE PREMIER DES CULTES

Mais il s'agit ici du premier culte qui nous soit raconté. En dépit de la rupture entre leur père Adam et son Créateur, Caïn et Abel croient en Dieu. Pour l'adorer, ils lui consacrent chacun son offrande : une partie des fruits de son travail. Et ce premier culte de l'humanité, selon la Bible, tourne au meurtre.

Faut-il vraiment y voir quelque chose qui nous concerne ? N'y aurait-il pas là le type même de ces scènes de sauvagerie qui nous font hésiter à trouver dans l'Ancien Testament les prémisses du Nouveau tant elles tiennent à une époque primitive et barbare dont la culture — ou l'absence de culture — contraste avec nos mœurs policières au point de s'y opposer ?

Voire... Si le vernis de ces mœurs n'éclatait pas si souvent sous le choc de violences multiples (individuelles ou sociales), trouverions-nous utile d'en faire aujourd'hui un sujet de réflexion ? Tant de faits divers nous font mesurer comme un retour

aux mentalités des premiers âges, avec le mépris de toute vie qui n'est pas la vôtre, de toute personne qui ne se conforme pas à vos croyances, votre idéologie, aux exigences de votre pouvoir, ou tout simplement à vos manières et vos désirs !

SI LOIN DE NOUS ?

Tout de même, on ne voit guère quelqu'un, à l'issue du culte, se précipiter contre un autre à la manière de Caïn pour l'étriper ! Et cela dans l'irritation de la Parole qu'il aurait comprise comme condamnation, tournant son désespoir en jalousie du jeune « frère » qui sortait, lui, tout joyeux de ce qu'il venait d'entendre !

Trouvera-t-on excessif aussi que nous parlions à nouveau des jeunes, quant à leur situation dans l'Église, comme victimes d'une violence moins spectaculaire et plus ouatée ? Leur défection n'implique certes pas, qu'ils se sentiraient, au temple, en danger de mort violente. Néanmoins notre manière adulte de vivre notre foi, de leur révéler l'amour du Père en Jésus-Christ transparaît dans notre façon de célébrer le culte. Ne les place-t-elle pas souvent en situation d'asphyxie ? Certains d'entre eux n'hésiteraient pas à parler de « camp de la mort lente ».

Il ne s'agit pas là d'une « technique », ni de l'art du pasteur à prêcher, ni de la « participation » plus ou moins grande de l'auditoire, ni d'une ordonnance liturgique et de ses variations, ni même de cantiques aux mélodies plus modernes ou aux paroles moins « mélés » ou seulement « bibliothèque rose ». Tout cela n'a qu'une importance relative. Il s'agit d'un esprit vivifiant et sans doute de l'Esprit. Sans confondre Celui-ci avec les techniques mécanisées d'un parler en langues.

ÉCLAIRCIR UNE DISCRIMINATION

Le culte de Caïn et d'Abel nous amène cependant plus loin et plus profond. Caïn offre les fruits de la terre et Abel les prémices de son troupeau avec leur graisse. Une même action qui diffère seulement par la qualité de ce que l'on apporte, relative au travail professionnel de chacun.

Aux yeux de l'auteur du récit, serait-ce cette qualité spécifique qui avantagerait Abel pour disqualifier Caïn ? Ce serait dans ce cas une occasion de plus de nous scandaliser, de renvoyer le Dieu de la Genèse aux vieilles lunes. Que pourrait-il être, par rapport au Dieu de Jésus-Christ, ce demiurge qui préférerait l'offrande du berger parce que berger à celui du laboureur en tant que tel ? Y aurait-il des professions bénies aux yeux de Dieu et des professions maudites ? Bien sûr, la tradition chrétienne n'a pas fait grâce, par exemple, aux métiers d'usurier ou de prostituée. Pourtant, il y a eu Zachée et Marie-Madeleine.

Toujours est-il que le Dieu de la Genèse ne fait pas acception de profession plus que de personne. Et quoiqu'il y ait à dire sur la vocation pastorale d'Abel et celle industrielle — et peut-être industrielle — de Caïn qui, de laboureur devint, après son crime, créateur de ville (technicien moderne), on ne saurait croire que l'offrande de moutons ait pu convenir à Dieu davantage que celle de céréales.

Pourtant cette même action cultuelle n'est pas accueillie d'un même gré ; il s'en faut. Une telle discrimination ne saurait

trouver sa source qu'aux termes d'un dilemme. Ou bien c'est le Dieu fantaisiste dont nous avons évoqué antérieurement la vraie nature païenne — et bien des esprits ont assez superficiellement franchi le pas — qui caricature le Dieu de l'Ancien Testament en tyran capricieux dans son arbitraire et qui décèle entre deux actions strictement équivalentes, que l'une est bonne, l'autre mauvaise. Ou bien l'intention chez les deux hommes ne serait-elle pas la même ? Et l'on comprend alors que l'une puisse être agréée et l'autre condamnée.

UN ÉLOGE OU UN CONFORMISME

Cette offrande, dont le refus déchaîne la violence de Caïn, ne l'était qu'en apparence et dans la forme. Il s'agissait d'un geste conforme. Et nous savons bien, encore dans nos cultes, combien la motivation d'offrande d'un fidèle peut différer jusqu'à l'opposé de celle d'un autre. C'est toute la distance qui sépare la reconnaissance ou l'action de grâce du devoir accompli. Abel offre dans l'amour qui est gratitude, Caïn, lui, parce qu'il ne peut pas faire autrement. C'est tout ce qui distingue aussi la foi de la superstition.

Ce sera le même Dieu de l'Ancien Testament qui s'écriera, à bien des reprises, par la bouche des psalmistes et des prophètes : « Tu n'accepteras pas d'holocauste... Le sacrifice que tu ne rejettes pas c'est un esprit brisé... » Ce n'est point l'acte qui l'intéresse mais l'intention. Et c'est pourquoi le Dieu de l'Ancien Testament qui aime comme celui du Nouveau ne va pas laisser partir Caïn sur son refus. Il insistera pour que celui-ci en comprenne le pourquoi et le comment au lieu de s'enfermer dans son irritation. Mais Caïn, bon pharisien, a fait ce qu'il jugeait être son devoir. Dès l'instant que sa conscience l'approuve, c'est un scandale que Dieu le désapprouve.

Quand on a fait le bien, qui accepterait que ce puisse être le mal ? Quand on a offert à Dieu ce que l'on jugeait utile à vous le rendre favorable (et pour quelques-uns cela peut aller aux efforts de toute une existence, voire à lui consacrer sa vie entière) comment imaginer que le moindre geste de reconnaissance, le moindre mot d'action de grâce puisse être, à ses yeux, plus valable ?

DEUX SENS POUR UN MEME GESTE

Avec l'offrande d'Abel, l'amour répond à l'amour. Celle de Caïn, c'est du donnant donnant : je t'offre ceci pour que tu me continues tes bénédictions. Offrir des cierges pour qu'il pleuve, « pèleriner » à Rome, à Lourdes ou à Fatima pour acquérir des mérites, obtenir des guérisons. Comment s'étonner qu'en Italie, on voie des femmes insulter dans les églises le saint qui n'a pas accompli leurs vœux en dépit de leurs sacrifices ? Caïn éprouve la même déception devant son offrande impuissante à réduire son investissement inutile. C'était un bon placement et le voilà à fonds perdus. La faute à qui ? D'évidence à ce Dieu qui se refuse à pareille opération.

Alors, comme Caïn n'est pas encore à l'époque où il pourrait dire : « Il n'y a plus de Dieu » ou « Dieu est mort », il conclut : « Dieu n'est pas amour puisque je ne suis plus aimé. Qui n'accepte pas mes conditions ne m'aime pas. Puisque l'offrande d'Abel ne peut pas être différente de la mienne : il offre ses produits, j'offre les miens, Dieu le préfère uniquement parce que c'est lui. Comme il est impossible de supprimer ce Dieu qui se refuse, comme je suis impuissant dans ma faiblesse devant lui, une seule issue à mon désespoir : supprimer le préféré. »

La violence naît ainsi d'un ciel où nous ne trouvons plus l'Amour, mais une puissance hostile et redoutable, contre laquelle nous ne pouvons rien, celle d'un implacable destin.

SOMMES-NOUS CONCERNÉS ?

Mais enfin, direz-vous, les prises d'otages, les rackets, les hold-up, les horreurs libanaises ou palestiniennes, Pinochet,

Amin Dada et quelques autres, en quoi Dieu a-t-il affaire avec ces abominations ? Ou simplement ces automobilistes qui pour un oui ou un non en viennent aux mains comme jadis des palefreniers ?

Dès que je m'estime victime d'un pouvoir abusif, tout en moi s'insurge, et la violence m'envahit. Ce peut être en toute raison et par calcul, si j'ai déjà mesuré les limites de cette puissance et que je puisse imaginer de m'y opposer pour la ramener à l'acceptable ou peut-être, la détruire. Mais si elle me surprend, traumatisant à la fois mon affectivité et mon jugement, si elle m'apparaît, en outre, illimitée, comme Dieu pour Caïn, en un instant je ne suis plus que désespoir en réalisant brutalement ma faiblesse et mon incapacité. Tout mon orgueil se révolte à me sentir si démuni, forcé de subir et, à mon sens, nié, annihilé. Ma violence explose en manifestations désordonnées jusqu'à la folie, ultime ressource désespérée de mon instinct de vie. Si désespérée qu'elle peut me pousser au suicide.

Ainsi la violence tient-elle d'un réflexe de peur, on pourrait même dire de terreur. Ce pourquoi son spectacle chez autrui nous paraît souvent inexplicable et scandaleux, car il a peur de quelque chose ou de quelqu'un qui nous paraît inoffensif. La question se pose alors de savoir si l'objet de cette crainte est réel ou imaginaire et, la rend légitime ou illégitime.

DIEU EN CAUSE

Avec Caïn et son culte, Dieu est mis en cause. Peut-être comprend-on alors à quel point cette histoire éclaire nos violences actuelles. Qu'il n'y ait pas de Dieu, (ou ce qui revient au même, que Dieu ne soit pas amour, père de chacun de nous, à cause de Jésus-Christ, et au sens du père de l'enfant prodigue), notre destin ou le sens de l'histoire, quand il nous écrase, nous terrifie. Il nous donne la vraie mesure de notre faiblesse ou de notre incapacité à en modifier si peu que ce soit, — et à notre gré — le cours. Or, il n'y a de terreur que religieuse par l'outrance sacralisée d'une puissance inutile. La peur peut encore se maîtriser mais la terreur explose en violence insensée ou annihile en asservissement.

La stature de Jésus-Christ et l'Esprit nous apprennent que seul le Père qui aime, bannit de nos cœurs toute crainte, a fortiori la terreur.

DANS UN MONDE CONDAMNÉ : L'ESPÉRANCE

Que notre monde, hors de la foi en Jésus-Christ, soit condamné à la violence, toute l'histoire des hommes est là pour le prouver. A fortiori notre époque où, sur quelque cent vingt sept nations du globe, une vingtaine seulement échappent encore à une dictature militaire ou civile, et dont plus de cinquante font un usage ordinaire de la torture en procédure policière.

Que la terreur de Caïn devant ce Dieu (que son péché lui interdisait de comprendre comme Dieu amour) ait dérivé en violence contre son frère, le conflit des Arabes contre les Israéliens, ou les horreurs libanaises des vendettas civiles inépuisables, ne sont-ils pas là, entre autres, pour nous rappeler la pérennité, en Parole de Dieu, de cette histoire de la Genèse ?

Alors ? Pas d'issue ?

— Rien qu'ici et là, dans l'Église et dans le monde, affirmer l'amour du Père en Jésus-Christ qui « sauve et libère » de toute peur. Du même coup, aider par amour, notre prochain à se transformer en « frère », délivrer, lui aussi de toute terreur par la force rayonnante de l'Esprit qui, non seulement exclut notre violence, mais peut affronter celle des autres dans la sérénité d'une « non violence », fondée sur la Seule Espérance.

Paul Breittmayer

(1) Genèse 4, 1-15

(2) Voir « Évangile et Liberté », 22 décembre 1975

LE PROBLEME DES ANCIENS

D'après une récente enquête de l'I.F.O.P., il y a en France 350.000 personnes âgées de 65 ans et plus, qui vivent dans les hospices et les maisons de retraite. Dans tous les pays « chrétiens » la situation est à peu près la même, alors qu'en Chine, en Afrique, en Inde et ailleurs on les garde généralement à la maison jusqu'à la fin.

Si bien que soient conçus et gérés ces établissements, ils remplacent très bien la maison familiale. C'est presque toujours parce qu'ils y sont contraints et forcés que les « anciens » acceptent d'y entrer. Tout devrait être mis en œuvre pour qu'ils puissent rester chez eux ou chez les leurs.

Or, que fait-on ? Les gouvernements successifs se vantent d'y penser et les mesures qu'ils prennent pour les vieux ne concernent qu'une infime partie d'entre eux, ceux qui n'ont pas vingt francs (pour un ménage) à dépenser par jour. Comment un ménage de deux personnes peut-il vivre avec vingt francs par jour ? Ceux qui sont dans les hospices n'ont pas pu.

Outre le loyer, le chauffage, le gaz, l'électricité, la cote mobilière, ils doivent payer le 30 % du ticket modérateur pour les frais médicaux et pharmaceutiques et encore s'ils ont « la chance » de faire partie de la Sécurité sociale, ce qui n'est pas actuellement le cas pour tous. En Allemagne et en Angleterre, le problème ne se pose pas. Tout le monde, jeunes ou vieux, y est remboursé à 100 %. Ce qui est encore plus aberrant en France c'est que la Sécurité sociale ne reconnaît pas comme invalides les gens de soixante ans et plus, s'ils n'ont pas été reconnus comme tels avant cet âge.

Les visites médicales gratuites, les soins à domicile, les aides ménagères, les gardes-malades, l'indemnité journalière, tout leur sera refusé. L'aide sociale n'interviendra que pour ceux qui disposent de moins de vingt francs par jour (pour un ménage) c'est-à-dire à peu près dans un cas pour cent. Les quatre-vingt-dix autres devront se débrouiller seuls. La plupart ne le pourront pas. Alors ce sera l'hôpital pour chroniques, ou l'hôpital psychiatrique. La famille, connaissant ces maisons répugne à y faire entrer l'un des siens, même si ça ne lui coûte rien. Elle cherche alors un établissement privé qui lui demandera de soixante à cent cinquante francs par jour. Je connais un cas particulier qui s'est passé en 1975.

Un certain Durand, soixante-quatorze ans, se croit obligé de confier sa femme amnésique, soixante-seize ans, à une telle maison. Il en visite plusieurs et finit par trouver un « château » où la tante de son docteur se trouve et paraît heureuse. Tous les jours, il prend des nouvelles : « Tout est normal, lui répond-on, mais il ne faut pas venir la voir pour ne pas la traumatiser. » Au bout de deux semaines, Durand arrive au « château » sans crier gare et trouve sa femme dans un état lamentable, amaigrie de sept kilos (sur cinquante) et couvertes de bleus sur tout le corps. Le directeur avertit d'ailleurs, onctueusement, qu'il faut s'attendre à une issue fatale.

Cinq jours plus tard, ayant trouvé une garde à domicile,

Durand ramène sa femme à la maison. Huit jours après, elle avait récupéré ses sept kilos et ses bleus s'estompaient. Elle est maintenant en parfait état « physique ». Durand assure la garde la nuit. La surveillance de jour est assurée par la femme qu'il a engagée et qui couche à la maison. Une femme de ménage (deux heures par jour) fait la cuisine à midi, la lessive, le repassage, etc... Tout cela lui coûte : frais sociaux, congés et nourriture compris, plus de quatre mille francs par mois.

Les gens disent : « Durand est riche ». Oui, il dispose de plus de vingt francs par jour. Il aurait intérêt à mettre sa femme dans un hôpital psychiatrique où elle serait prise à cent pour cent par la Sécurité sociale et il dormirait tranquille, mais il ne peut s'y résoudre. Il a trop d'admiration pour le dévouement dont elle a toujours fait preuve en tant qu'épouse, mère et grand-mère. Il sait aussi, et son docteur le lui a confirmé après son essai au château, que cinquante pour cent seulement des amnésiques s'habituent dans ces maisons. Les autres meurent au bout de quelques semaines ou quelques mois. Il ne veut pas la faire « assassiner ».

On lui a conseillé de demander un secours exceptionnel à la Sécurité sociale. Après examen de son cas, celle-ci a consenti à lui rembourser les frais d'une garde-malade de jour et de nuit, à titre exceptionnel. Il en a cherché et en a trouvé deux. La première lui demandait deux cent trente francs par jour et l'autre trois cent cinquante. Elles étaient infirmières diplômées toutes les deux, la Sécurité sociale ne remboursant que les journées d'infirmière, mais elle ne les rembourse qu'à cent trois francs par jour. Les infirmières veulent conserver pour elles le titre officiel de garde-malade et garder leur monopole de fait. Tant pis pour les vieux dont les familles ne peuvent pas les payer à leur tarif.

Et Durand qui n'a pas besoin d'une infirmière mais seulement d'une femme dévouée a fait ses comptes. Le « château » lui coûtait soixante-cinq francs par jour, il dépense en ce moment cent trente-cinq francs mais avec l'infirmière ça lui coûterait encore plus, malgré le remboursement de cent trois francs de la Sécurité sociale. Et il est au bout de ses possibilités.

Il lui reste encore à demander un secours exceptionnel à la Sécurité sociale. Il ne pourrait l'obtenir qu'en donnant le détail de ses revenus et de ses frais. Il ne l'a pas encore fait, considérant, peut-être à tort, qu'il s'agit là d'une intrusion dans sa vie privée.

Les cas Durand ne sont pas rares et sont souvent plus douloureux encore. Aussi, comprend-on et excuse-t-on par avance les familles d'abandonner leur « ancien » dans les maisons où l'on meurt avec tant de facilité.

Il y a quelques mois, on faisait de la publicité pour la semaine du troisième âge qui avait lieu au C.N.I.T. à la Défense. Durand y est allé, espérant trouver là des gens qui s'intéresseraient vraiment aux « anciens ». Il a fait le tour des stands et s'est vite aperçu que les sociétés exposantes avaient considéré les vieux comme une nouvelle mine d'or à exploiter.

Alexis Cary

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

**AGENDA DE LA CAUSE 1976
EST EN VENTE !**

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée
qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

Pour prolonger ce sujet

Ce texte nous permet de rappeler que la Fondation John Bost à La Force a consacré un colloque entier au problème du vieillissement s'attachant très particulièrement à celui des handicapés.

Entre autres, le docteur Monod de Nîmes a rappelé des notions simples mais qu'on a trop souvent tendance à négliger :

Le handicap de la personne âgée est quelque chose de relatif, certaines difficultés à se déplacer peuvent entraîner un vieillard à la claustration s'il habite un immeuble à étages sans ascenseur, alors qu'il pourrait continuer une vie sociale normale s'il habitait un rez-de-chaussée. Les « petites misères » des personnes âgées affectant l'ouïe, la vue, et l'appareil locomoteur, deviennent de véritables obstacles du fait d'un environnement technologique inadapté. Il s'agit de penser au mal nécessaire pour se hisser dans un train ! La tâche prioritaire des soignants est de rééduquer ces personnes pour leur permettre de retrouver les gestes simples qui facilitent leur autonomie (se laver seul, aller au cabinet seul, manger seul, etc...). Or, ces gestes sont souvent perdus, à l'occasion d'une hospitalisation, par le personnel soignant, qui, pour aller plus vite, préfère le « maternage » (faire manger, passer le bassin ou faire la toilette). Mais ces difficultés physiques sont aggravées par les atteintes au moral. La génération qui connaît le troisième âge actuellement n'arrive pas à se débarrasser de la notion que la vieillesse est une déchéance. Pour lutter contre cet état, il est indispensable d'organiser une véritable préparation à la retraite de façon que les retraités trouvent très rapidement les centres d'intérêt et les activités qui donnent du prix à cette période de la vie.

Il est toutefois important de souligner deux faits :

- a) un nouveau retraité n'ayant pas retrouvé un intérêt de vie lui apportant quelque activité dans les six premiers mois de sa retraite — qu'il soit homme ou femme, et davantage les hommes — se trouve perdu ;
- b) Il faut repenser activement à la situation de solitude, de misère et d'humiliation de toutes les personnes âgées et de leur entourage. En ce qui concerne les hôpitaux comme les solitaires, organiser un service de bénévoles pouvant assurer une animation ou de simples visites ; ne pas oublier la musicothérapie et voir comment adapter les possibilités actuelles audio-visuelles à cette tranche d'âge. A ce sujet, lire en page 14, « Troisième âge et cinéma ».

centenaire Albert Schweitzer

L'année Albert Schweitzer se termine. Le pasteur Paul Brunel nous adresse quelques échos des manifestations qui se sont déroulées à Nîmes au début de décembre, précédées par celles de Miramas et de Salon que nous avions annoncées ici.

Voilà, pour nous, l'occasion d'une mise au point utile.

Il est plus que jamais important d'évoquer la figure d'Albert Schweitzer à l'heure où l'on annonce — un peu inconsidérément — la fermeture de l'hôpital de Lambaréné. Il est exact que depuis la mort d'Albert Schweitzer l'argent arrive moins aisément et que l'hôpital a connu de ce fait un certain nombre de difficultés. Nous sommes en mesure d'assurer que l'hôpital de Lambaréné est plus que jamais occupé de malades, que le travail y est intense, que l'on prévoit la réfection de bâtiments vétustes et que le gouvernement du Gabon prend en charge les dépenses qui ne sont pas couvertes par des dons.

Les initiatives et l'activité de M. Lieure et de ses collaborateurs « du service protestant d'accueil » ont largement contribué à assurer le plein succès de la manifestation, organisée à Nîmes, à l'occasion du centenaire d'Albert Schweitzer.

De très nombreux visiteurs se sont rendus à la « Maison de la jeunesse » où se tenait une exposition de photographies et de tableaux relatant la vie du célèbre docteur et en particulier celle de l'hôpital de Lambaréné. Des panneaux aimablement prêtés par le Conservateur des Beaux-Arts ont permis de suivre par étapes les divers moments de cette existence hors-pair.

Trois séances gratuites au cinéma Majestic ont attiré la foule, surtout celle des écoliers. Un film de la première époque, aux vues saccadées, a montré la création de l'hôpital et un second film plus récent dû à la propre fille du doc-

teur a évoqué la forêt tropicale, le fleuve Ogoué, l'installation des divers services médicaux, les habitations des malades et de leurs familles.

Sa philosophie basée sur le respect de la vie, son amour chrétien ont conduit le docteur Schweitzer à ne jamais séparer le malade des siens, de son clan et par cela même de ses habitudes. Cette méthode parfois critiquée est de plus en plus reconnue comme la meilleure pour des peuplades si différentes de notre mentalité de peuples occidentaux.

De toutes ces manifestations, la principale fut la conférence donnée (à Miramas et à Nîmes) par le pasteur Georges Marchal, président du Jury international du prix Albert Schweitzer. A Nîmes elle était présidée par le député-maire et par le pasteur Grossi. L'Évêque et quelques personnalités de la ville prouvaient par leur présence l'intérêt qu'ils portaient à cette manifestation.

Organiste lui-même, philosophe, théologien, pasteur, M. Marchal plus que d'autres, pouvait évoquer les diverses phases de la vie de Schweitzer aux dons et aux activités si diverses. Avec la précision de l'historien et du philosophe, la sensibilité du musicien, la foi communicative du chrétien et aussi l'élégance du grand orateur et l'humour qui amène le sourire et le rire, M. Marchal rendit son exposé vivant, attrayant, passionnant.

Qu'on me permette un souvenir personnel. Alors qu'aux États-Unis on considérait Albert Schweitzer comme le « Numéro un de l'humanité » (c'est ainsi qu'on le désignait), en France le célèbre docteur était méconnu, inconnu même. J'eus de la peine, il n'y a pas si longtemps à faire insérer sur lui deux articles dans un journal et un musicien de grande valeur me remercia de lui avoir fait connaître ce docteur-musicien. Maintenant, le docteur Albert Schweitzer est unanimement connu.

Paul Brunel



DE DIETRICH

la grande marque française

CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

DES HOMMES ET DES ANGES

La flûte enchantée de Nashville

Ce titre est un pot pourri que plusieurs jugeront inconvenant. Comment songer à réunir, voire même à comparer, le dernier opéra de Mozart où, juste avant le fracassant du Requiem, il tisse encore la merveilleuse lumière de l'amour triomphant, avec un spectacle de grande vulgarité, grande décomposition et grande bâfrerie sentimentale ? C'est unir l'alouette aux crapauds, c'est mélanger le cristal avec le plastique, l'herbe fraîche avec l'herbe hallucinogène.

Pourtant j'ose. Car il n'y a pas dans la vie la vitrine du meilleur séparée de l'évier du pire. Il y a les êtres humains qui se débattent pour sortir du marasme et accéder au jour de leur vie. D'ailleurs, dans les deux cas, il s'agit de comédies musicales populaires.

Mozart composa la flûte pour un théâtre des faubourgs de Vienne, pour un Châtelet aux accessoires ingénieux et aux romances ingénues. Altman promène sa mère dans la capitale fourmillante de mini-vedettes, d'affairistes et de politiciens, au chant folklorique de l'Amérique moyenne. Certes, la comparaison n'est pas égale entre la ferveur d'un chef-d'œuvre et la corrosivité d'une satire. Il ne serait point juste d'en tirer la conclusion hâtive que la décadence est catastrophique du XVIIIe siècle des lumières jusqu'au XXe siècle des ténèbres.

Mon propos sera autre : accorder autant de tendresse aux paumés de Nashville qu'aux enchantés de Vienne, nous mêler à la foule qui est elle-même le spectacle, aller de groupe en groupe et de cœur en cœur, comme si chacun cessait, le temps d'une vision, d'être critique ou amateur pour se livrer à la pure promenade des chants et des visages.

J'ajoute que les deux films ont été primitivement conçus pour la télévision, ce qui oblige à un grossissement des effets dans les deux cas, mais permet aussi cette longueur, cette imprégnation lente dont nous avons perdu l'habitude depuis que nos sur-occupations nous rendent pressés et nous interdisent les romans fleuves du XIXe siècle, lus à la lumière d'un pétrole qui se consumait lentement dans les mèches des lampes alors qu'aujourd'hui il bouillonne bruyamment dans les réservoirs des automobiles !

Il n'y a plus qu'un lieu aujourd'hui pour le fleuve de l'imagination : les feuilletons télévisés tels *La flûte enchantée* d'Ingmar Bergman ou *Nashville* de Robert Altman.

La flûte enchantée

« La flûte enchantée » se joue en soirée quand la foule quitte les beaux parcs verdoyants de la campagne suédoise pour s'enfermer dans le petit monde clos, capitonné et naïf du théâtre. Bergman a choisi en effet comme studio le petit opéra royal de Drottningholm resté intact depuis le XVIIIe siècle avec ses décors et son rideau or semé d'anges musiciens. Durant l'ouverture la caméra se promène parmi les visages de l'humanité entière, assise là pour respirer Mozart. Éblouissant contre point de violons et de faces les unes impassibles, les autres mouvementées, blanches, noires et jaunes, ridées, lisses et rondes, marquées, futées et naïves, mais aucune banale, car écouter est sans doute la plus vivante fonction d'un visage, meilleure pour lui que parler ou agir, puisqu'en écoutant nous devenons cet autre nous-même que la vie endort et que la musique réveille. Un visage de petite fille de huit ans, toute silencieuse, émue et réjouie, telle la fille d'un donateur agenouillé dans le coin droit d'un tableau gothique, servira continuellement à Bergman de miroir promené au long de l'histoire. Nous avons ici trois offres : la musique, la scène et son témoin privilégié. Il n'y a plus qu'à accepter de tendre la main pour avancer.

Il s'agit d'une histoire de fées où Mozart, semble-t-il, puise son réconfort dans le cérémonial et la croyance des loges maçonniques, ce qui soit dit en passant, est un étonnant aveu que les grandes messes ne suffisaient point à remplir son cœur. L'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde est ici remplacé, mais j'aime infiniment mieux dire accompagné, par le jeune prince Tamino et par le chasseur d'oiseau Papageno. Au levé du spectacle un horrible dragon de carton pâte est mis à mort par trois fées ravissantes. Tamino s'éveille de son cauchemar et apprend quelle est sa mission : délivrer Pamina. Papageno, le malheureux célibataire que toutes refusent, l'accompagnera. Il s'ensuit mille péripéties et quelques drames. Par exemple, Pamina doit peu à peu découvrir la méchanceté de sa mère et la noblesse de son ravisseur. Tamino doit risquer de perdre son amour pour le retrouver dans la fidélité. Papageno aussi frôle le suicide, avant que lui soit accordée la printanière Papagena. Il y a même un côté guignol quand la salle a envie d'avertir l'héroïne de ses véritables amis qu'elle méconnaît, mais personne ne

peut parler de la salle aux acteurs. Il faut voir jusqu'au bout, il faut attendre en mordant sa langue et en crispant ses poings.

Heureusement les anges circulent. Ils arrivent en mongolfière, toujours au bon moment. Ils rappellent aux humains que le monde n'est pas en dernière instance le domaine du mal mais la bonne création conservée par les mains de Dieu. Karl Barth écrivait en 1955 à Mozart : « *Qu'en est-il de la musique là où vous vous trouvez à présent ? Je ne suis pas sûr que les anges, lorsqu'ils sont en train de glorifier Dieu, jouent de la musique de Bach ; je suis certain, en revanche, que lorsqu'ils sont entre eux, ils jouent du Mozart ; et que Dieu aime alors tout particulièrement les entendre* » (1). Grâce aux trois petits anges donc (plus qu'avec l'aide des trois fées, dont la nature ensorceleuse reste assez inquiétante) les couples avancent. Ils traversent les flammes et le séjour des morts. L'opéra s'achève comme un combat parcouru par une promesse. On en sort heureux, même si par moments, je l'avouerai aussi, on y a quelque peu somnolé.

Pourquoi ne serions-nous donc pas des enfants, qui écarquillent leurs yeux, laissent tomber leurs paupières et se réveillent au beau moment du jour ? Bergman a rendu hommage à ses souvenirs d'enfance. Il n'a ménagé ni les coloris ni les artifices. Il n'a pas modernisé Mozart. C'est promenade féérique à laquelle chacun rajoutera quelques pincées de son existence pour vérifier si lui aussi il avance sur le sentier d'embûches, de méprises, d'amour lointain et de fidélité. Par moment il faut donc gommer quelques-unes des litanies insipides du livret et les remplacer par la pure musique de Mozart trébuchant-triomphant, afin que la Flûte nous mène ailleurs qu'au théâtre.

Nashville de Altman

Pour Altman, pas la peine de se replonger dans la réalité. Elle s'étale avec la vigueur que met l'Amérique à barboter dans le vide de son rêve. Nashville est le Hollywood des chanteurs populaires. Ils y débarqueront par avion ou par auto-stop. Il leur faut vite gagner le sommet de la vague qui, à tout instant, menace de déferler sur eux et de les noyer. Nous faisons vingt-quatre heures de vingt-quatre vies qui s'entrecroisent. Il y a la vedette fragile qui sort de l'hôpital, le vétéran du Vietnam habitué à se faire

CONFERENCES

EVANGILE et LIBERTE

A PARIS

SAMEDI 7 FÉVRIER 1976, à 16 heures

SAMEDI 28 FÉVRIER, à 16 heures

Foyer Union de Paris, 14, rue de Trévisé — 75009 Paris

Métro : Cadet ou Montmartre

Réunions d'études et de recherche :

Samedi 7 février à 16 h : L'Espérance écologique

« Que craindre ? », avec M. P. Germain

« Que faire ? », avec M. Claude-Marie Vadrot

Présidence : M. Henri Friedel.

Samedi 28 février à 16 h : L'Espérance dans la Bible

« Apocalyptique et messianisme », par le pasteur C. Schwab.

« L'espérance dans l'Évangile », par le professeur J. Ellul.

Présidence : pasteur Laurent Gagnebin.

Renseignements : Conférences « Évangile et Liberté », Église réformée de l'Oratoire, 4, rue de l'Oratoire — 75001 Paris. Tél. : 260.21.64.

A LYON

Après les conférences : « Église et pluralisme », pasteur Maillot (décembre 1975), « Pour un humanisme chrétien », pasteur Laurent Gagnebin (10 janvier 1976), voici la conférence de février :

Lieu : 50, rue Bancel, 69007 Lyon.

Heure : 17 heures.

Samedi 14 février à 17 heures :

« L'homme entre la puissance et la faiblesse » avec le doyen Roger Mehl, professeur d'éthique à la Faculté de théologie de Strasbourg.

Renseignements : pasteur Ph. Vassaux, 31, rue St-Lazare — 69007 Lyon. Tél. : 69.34.17.

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN

Brochure sur demande

agresser, le solitaire envahi par le discours inquiet de sa mère, la nièce fofolle et l'oncle dont la femme meurt lentement à l'hôpital, la journaliste snob qui porte son magnétophone comme sa grand-mère portait son sac à main, la mère d'enfants sourds-muets qui partage son cœur entre son courage et l'adultère, le héros local qui chante la famille, la bannière étoilée et surtout « Dieu qui nous fait durer depuis deux cents ans », le drogué en quête d'une dose ou d'une femme, la brave fille pour les méchants messieurs. Il y a, invisible au milieu d'eux tous, le futur candidat à la présidence des États-Unis qui veut nettoyer son pays, restaurer la loi, défendre l'ordre. Tout commence dans un cimetière de voitures empilées pour la casse. Tout s'achève sur un coup de revolver dans la foule solitaire, non sans que nous ayons assisté aux divers cultes du dimanche, aussi débordants de bonne volonté que vides d'espérance. L'Amérique est malade d'avoir tant de moyens, tant d'accusateurs et si peu de confiance véritable.

Pourtant ce Watergate musical, qui n'a vraiment rien d'un conte de fées, m'est apparu comparable au cheminement de Tamino et de Pamina. Chacun cherche intensément l'autre par des moyens inappropriés. Hélas, il n'y a plus d'anges pour débarquer au bon moment. Le théâtre est passé du podium dans la rue. Le spectacle est poignant, mais il ne donne à voir que des aspirations manquées. C'est une foule où chacun cherche avec une évidente sincérité et quelques chansons admirables. Mais tout le monde se retrouve seul. Nashville c'est la cohue transitoire des éplorés de la communion impossible. Peut-être faut-il préférer Nashville à la Flûte, si nous voulons vivre aujourd'hui, sans nous réfugier dans l'enchantement des anges. Peut-être faut-il avoir plus de tendresse pour les vivants de la foire, que d'admiration pour les héros de la fable. Car peut-être aurons-nous simplement besoin, dans ce Nashville contemporain qui s'étend du Middle West à Paris, à Tokyo, à Moscou... et à Aix-en-Provence, d'un certain nombre d'anges, qui ne jouent pas les secouristes pour enlever les blessés et cacher la vérité, mais qui descendent en mongolfière dans les music hall, les foyers, les églises, les réunions électorales et qui encouragent les acteurs à aller chacun jusqu'au bout de leur chemin, chemin non de solitude ni de malheur, mais de fidélité jusqu'au bonheur imprévu. Le dix-huitième siècle n'était certes pas meilleur que le vingtième. Mais on aurait envie, fût-on franc-maçon, que les anges circulent sur la terre comme à Noël. Des hommes sans des anges. Est-ce admissible ?

André Dumas

(1) Karl Barth, Wolfgang-Amadeus Mozart (Labor et Fides 1956), p. 12.

CORRESPONDANCE

Sur l'identité et la vocation du protestantisme

A ce sujet, *Réforme* a recueilli les avis de plusieurs personnalités dont M. Couve de Murville et M. Michel Rocard. Celui-ci a dit que le devoir du protestantisme était d'insister sur la dimension sociale du message évangélique. Le terme « dimension » est heureusement choisi. Non seulement il fait image mais il ouvre la voie à d'utiles réflexions sur le fond même du problème.

La connaissance du monde physique ne comporte guère à ses débuts qu'une ou deux dimensions. C'est une connaissance plate. Et même lorsque nous prenons conscience de la troisième dimension, même lorsque nous l'explorons, notre connaissance est encore relativement superficielle. C'est la recherche scientifique qui apporte vraiment quelque chose de nouveau.

On peut faire les mêmes remarques sur la connaissance spirituelle. Les formes premières de la religion mettent l'accent sur l'ordre et la hiérarchie cosmique, sur la souveraineté de Dieu et la subordination de l'homme. Elles admettent comme une règle naturelle que l'homme soit inséré dans une hiérarchie terrestre, reflet de la hiérarchie cosmique. C'est la « première dimension » de la pensée religieuse, une « dimension » qu'on peut appeler « verticale ». La « seconde dimension », en quelque sorte « horizontale », a été

conçue dès que les individus ont pris conscience de leur capacité de penser par eux-mêmes et d'analyser. Le protestantisme a contribué largement à l'exercice de cette faculté et de cette liberté personnelles.

La « dimension sociale » est le prolongement de la « dimension personnelle ». L'existence de la personne et du groupe a pour conséquence des droits. Mais la notion de droit, dans le christianisme plus encore que dans les civilisations occidentales antérieures, est inséparable de la notion de devoir. Autrement dit, la découverte d'une seconde ou d'une troisième dimension ne supprime pas la première. La « dimension sociale », celle de la liberté, ne doit pas faire oublier celle de l'ordre. D'ailleurs, à notre époque plus que jamais, les nations sont des réalités puissantes et conditionnent le sort des individus. Or, la vie et le destin des nations reposent sur un certain ordre. C'est si vrai que les nations socialistes ont toutes été amenées à l'instauration d'un ordre rigoureux pour n'être pas minées par les revendications auxquelles elles ont donné l'impulsion.

L'idée de « dimension » a été portée par la science à un degré très général. Alors que notre monde sensoriel ne connaît que trois dimensions, le monde mathématique connaît une pluralité de dimensions. Quelque chose de comparable se produit lorsque notre esprit passe de la simple croyance dogmatique ou ritualiste à la foi. La foi est le sentiment

agissant de la paternité divine et de la fraternité de tous les êtres.

Les hommes de foi ne doivent pas être moins audacieux que les hommes de science. Ceux-ci ont eu le courage de retenir des hypothèses qui paraissaient contraires à la raison. Ils en ont été récompensés et c'est l'idée qu'on se faisait de la raison qu'il a fallu réviser.

Sur le plan religieux, l'audace c'est la confiance dans la puissance du bien. Le mot « vertu » n'a-t-il pas à la fois le sens d'élévation morale et celui de force ? Le christianisme dit que Dieu rayonne la bonté et qu'il est tout puissant. Cela revient à prévoir que la bonté est puissante et qu'elle se substituera à la haine.

Le protestantisme a été dans l'évolution spirituelle un facteur de progrès. Il a contribué à la reconnaissance de la dimension de liberté sans pour autant renier la dimension d'ordre. S'il veut rester à la hauteur de son passé et de sa mission, il doit donner l'exemple de la fidélité aux différentes dimensions de la pensée religieuse et morale. Il doit se rappeler que les impératifs de liberté et de justice ne suppriment pas l'impératif d'ordre dont la vertu chrétienne d'amour donne la signification profonde. Il doit aussi se rappeler que les interprétations humaines d'ordre, de liberté ou de justice sont des approximations et même sujettes à l'erreur. Il doit enfin travailler avec autant de modestie que de ferveur à la difficile mais nécessaire synthèse des dimensions, à la conciliation des contradictoires.

A. Lamarle

Troisième âge et cinéma

La Fédération Film et Vie et son « Ciné-Club Pilote Troisième Age » organisent une session de cinéma culturel du 4 au 11 mai 1976 à Viviers, en Ardèche.

Viviers est situé à une dizaine de kilomètres de Montélimar. Nous serons logés au Grand Séminaire transformé en Centre de Sessions et Rencontres depuis plu-

sieurs années. Les participants disposeront de chambres individuelles ou à deux personnes, d'un accueil chaleureux et d'un très bel environnement.

Le but de cette semaine vécue en commun est de sensibiliser chacun à ce moyen merveilleux de communication et d'échanges que peut être le cinéma de qualité. Les participants seront aussi bien des personnes du troisième âge que des plus jeunes. Il est souhaitable qu'au cours de cette rencontre et qu'à sa suite, des personnes de tous âges décident de s'entraîner à l'animation de séances de cinéma données dans des groupes constitués en majorité de personnes du Troisième Age. C'est à cette époque de la vie en effet que l'on a le temps d'approfondir les problèmes posés par l'existence quotidienne et de développer dans un sens positif l'art des relations humaines.

Tous renseignements complémentaires sur cette session seront donnés par la Fédération Film et Vie, 24, rue de Milan — 75009 Paris. Tél. : 874.79.41.

CARNET

M. et Mme Robert MARTIN, leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Jacques SAUZEDE, leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Philippe TRAYNARD, leurs enfants et petits-enfants,
M. et Mme Jean-Claude TRAYNARD et leurs enfants,
M. et Mme Olivier TRAYNARD et leurs enfants,
Mme Pierre CAUSSE,
M. et Mme Jean LECERF,
Ses parents et alliés, ses fidèles amis, ont la douleur de faire part du décès de

Madame C.-E. TRAYNARD
née Mathilde Méjean

enlevée à l'affection des siens dans sa quatre-vingt-neuvième année.
Les obsèques ont eu lieu le 27 décembre à Monitier-les-Bains.

« Ses fils se lèvent et la disent heureuse. »

(Proverbes 31, 28)

Le présent avis tient lieu de faire-part.

pam • pam

Rencontres

Détentes et Réflexions - Dirigées par Mary et Louis Evely "Les Combeaux" La Clastre - 26400 Crest

Notre but est, avant tout, de créer une communication vraie et profonde, dans un climat de réflexion, de simplicité et de gaieté. Nous souhaitons que chacun ose être lui-même, et se sente accepté de tous pour pouvoir s'accepter aussi et se libérer de ses masques et de ses contraintes. L'expérience des années passées nous a montré quels liens solides pouvaient se créer entre les participants et les aider à affronter leurs difficultés.

Activités : discussions et recherches à partir d'un thème choisi par le groupe au début de chaque session. Réunions par petits groupes ou en commun selon les cas. Mais surtout, expérience de vie et d'échanges profonds à l'occasion de ces réflexions, de promenades, de baignades, de joyeux repas et de soirées où chacun apporte son concours suivant ses aptitudes et... son degré de libération.

RENCONTRE DE NEIGE dans un chalet mis à notre disposition par E. et G. Mercier.

Adresse : Chalet de Seex, CH. 1865, Les Diablerets (Suisse). Tél. : 025/64212.

Date : du mercredi 10 mars à 17 heures au dimanche 14 mars à 15 heures.

Accès : Train jusqu'à Aigle ; correspondance avec Les Diablerets toutes les heures environ. Le chalet est à moins de 300 mètres de la gare.

Auto : Aigle-Les Diablerets : 1200 m d'altitude, chaînes ou pneus-neige.

Participants : 15 adultes. — Logement en chambres chauffées. Apporter sac de couchage, linge de table et de toilette, vêtements chauds et grosses chaussures, matelas pneumatiques si vous en disposez.

RENCONTRE DE PRINTEMPS chez P. et E. Colcher.

Adresse : Le Fays, par 89134 Turny (Yonne)

Date : du mercredi 26 mai à 18 heures au dimanche 30 mai à 15 h.

Accès : Train jusqu'à St-Florentin (15 km de Turny) ; prévenir pour qu'on vienne vous chercher et pour grouper les arrivées.

Auto : Turny est à 40 km de Troyes, 40 km d'Auxerre, 40 km de Sens et 12 km au nord de St-Florentin.

Logement : chambres et dortoirs. Apporter sac de couchage, souliers de marche, linge de toilette et de table, lampe de poche.

RENCONTRES AUX COMBEAUX, à Piégros-la-Clastre, chez M. et L. Evely.

Dates :

du samedi 3 juillet à 18 h au jeudi 8 à 10 h ;

du samedi 24 juillet à 18 h au jeudi 29 à 10 h ;

du mercredi 11 août à 18 h au lundi 16 à 10 h.

Participants : une vingtaine d'ADULTES. Situation : à 7 km à l'est de Crest.

Accès par la route : de Valence ou Loriol, rejoindre Crest ; prendre route de Dieu en passant par Aouste et Blacons. En sortant de Blacons, prendre la première route à droite sur La Clastre. En arrivant sur la place du village, prendre à gauche la route qui passe entre l'église et les P.T.T. Le chemin de notre maison est le 1er à droite, après 1 km.

Par train : jusqu'à Valence, puis cars jusqu'à Crest ou Blacons. Avertissez ou téléphonez-nous pour que nous venions vous chercher.

Logement sous tentes garnies de matelas et couvertures, ou en chambre pour ceux qui en font la demande.

Apporter : sacs de couchage si possible, serviettes de toilette et de table, souliers de promenade, maillots de bain, lampes de poche, tentes et caravanes si vous en possédez.

RENSEIGNEMENTS

Tous renseignements auprès de M. Louis Evely, « Les Combeaux », Piégros-La-Clastre, 26400 Crest.

Inscriptions le plus tôt possible étant donné la limitation des places. **Versement à l'inscription :** 100 F au C.C.P. : Louis Evely, Toulouse 227906.

Frais de pension : 45 F par jour environ, chacun contribuant selon ses ressources. **Téléphone :** actuellement : No 66 à Blacons (Drôme) ; prochainement : 75.01.34.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

P. Breittmayer, conseil de direction de presse, Fontainebleau.

P. Brunel, pasteur, Nîmes.

A. Cary, maître imprimeur, Paris.

J.-M. Charensol, pasteur, Paris-Charenton.

B. Chevalley, pasteur, Granges-lès-Valence.

P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Seine.

A. Dumas, professeur Faculté de théologie de Paris.

Sheila MacDonough, professeur, Université de Concordia, Montréal.

Ch. Massalve, homme de lettres, Paris.

É. & L. — 19.1.1976

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | |
|------------------------------------|--------------------|
| Divers, la ligne | 3 F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 F plus T.V.A. |

POUR

UNE PETITE

CONFÉRENCES

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

A PARIS

et

A LYON

Voir programme page 13

THÉOLOGIE DU SILENCE

La théologie est un service public. La situation de l'Église en France a fait oublier cette vérité. Mais qu'au moins la théologie ne l'oublie pas ! La théologie a des services à rendre. Non seulement à un public, mais au public. Tout comme l'E.D.F., le G.D.F., la S.N.C.F., etc !

Le service que la théologie peut rendre au public, c'est d'illuminer Dieu. Il y a si longtemps que Dieu n'est plus lumineux en France ! Il y a si longtemps qu'on l'oublie ! Son éclipse a bien des raisons. Et certes, la théologie porte bien sa part de responsabilité quant à la disparition de Dieu. Elle n'a pas toujours su accréditer Dieu auprès du public.

Autrefois et jadis, Jésus avait su parler de Dieu d'une manière crédible. La vie, la parole et la mort de Jésus avaient rendu crédible Dieu. Et les chrétiens savaient, qu'en Jésus, le Père était illuminé. Au point que l'apôtre Jean ait pu écrire que celui qui avait vu Jésus avait vu le Père. Le christianisme a vécu de cette crédibilité. Les Évangiles, portant jusqu'au fond de l'homme cette illumination de Dieu, transpirent aux siècles futurs le témoignage de Jean et de tous les

premiers chrétiens. Et pendant longtemps, Dieu était présent avec évidence.

Aujourd'hui, c'est l'absence de Dieu qui paraît évidente. Dieu n'intervient pas dans l'histoire de l'homme. Il ne parle plus. L'abondance et la sécurité de vie dont jouissent la plupart des hommes blancs ont fait émigrer ce Dieu des pauvres, des malades et des faibles. Qui consulte par la prière notre Père avant de prendre le volant de sa voiture ? Qui l'implore pour la pluie ou le beau temps ? La théologie naturelle qui prenait volontiers pour complice la crainte de la foudre a rendu vain le Dieu.

Comment illuminer Dieu aujourd'hui, comment lui rendre son crédit ? Je propose ici une piste temporaire. Je propose que la théologie s'efforce de reconnaître cette absence de Dieu. Qu'elle interroge l'homme pour connaître où se situe la zone de silence de Dieu en lui. Je propose que la théologie fasse, elle-même, un temps de silence dans ses discours sur Dieu. Qu'elle cesse de se référer au passé, à la Bible, pour sonder les temps présents. Je propose que la théologie s'incarne dans notre temps. Non pour se perdre, mais pour prendre son poids de vérité.

ADMINISTRATION

Dans le courant du mois de décembre 1975, tous les abonnements arrivant à échéance au 31 décembre ont été rappelés par lettre personnelle.

Nous remercions les abonnés qui, sitôt leur lettre reçue, nous ont adressé le montant de leur abonnement.

Nous prions ceux qui ne l'ont pas fait, de bien vouloir répondre au plus tôt. En effet, un deuxième rappel est en cours. Nous serions reconnaissants que l'on veuille bien nous éviter les frais d'un troisième rappel !... Soyez, à l'avance remerciés.

Nous rappelons que tout abonnement qui n'est pas résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Tout changement d'adresse doit être accompagné de l'ancienne bande et de la somme de 3 francs pour réfection de plaque-adresse. Merci.

Renseignements : page 2, première colonne.

Je propose ici que la théologie soit temporairement une théologie du silence. Qu'elle s'attache à révéler le silence de Dieu. Qu'elle accorde attention à la souffrance cachée de l'homme qui ne sait pas que Dieu est son désir. Qu'elle déclare vraie pour aujourd'hui la constatation de nos contemporains : Dieu est silence. Et qu'en partant de cette vérité d'expérience très partagée, la théologie retrouve crédit auprès du public pour rendre enfin son véritable service.

Ce serait une formidable libération pour l'homme que la théologie retrouve son crédit et qu'elle prononce une parole communautaire. Une parole qui tienne véritablement compte de l'homme et qui rende véritablement compte de Dieu. Mais pour ce faire, il faut que la théologie se dépouille de sa rhétorique, qu'elle descende dans la rue, qu'elle prenne contact avec l'immense incrédulité de notre temps et qu'elle sache en parler. Dieu alors ne serait pas perdu.

B. Chevalley

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BI-MENSUEL 90^e année No 3 Lundi 9 février 1976

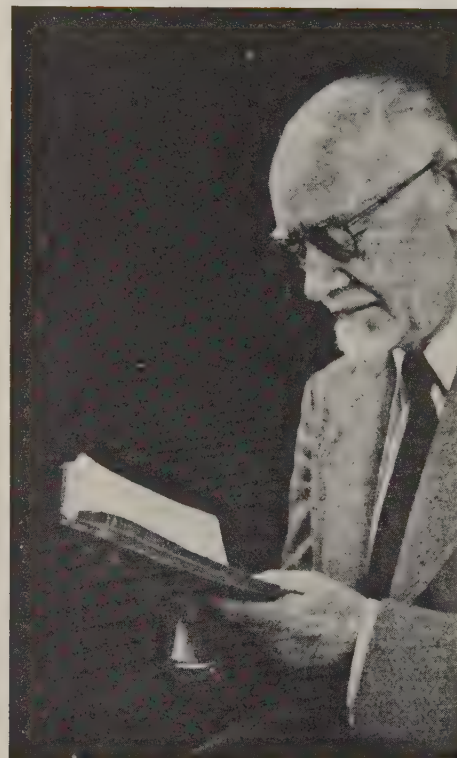
VIE CHRETIENNE ET VIE MORALE

par A.-N. Bertrand

C'est parce que l'on perd de vue les humbles réalités de la vie quotidienne que l'on a tant de peine à poser correctement la question des rapports entre la morale et le christianisme ; il serait plus exact de dire : entre la vie morale et la vie chrétienne. Si l'on veut rester sur le terrain du réel, il faut se défaire de ces abstractions « la morale », « le christianisme », que nous opposons artificiellement les unes aux autres, comme si le chrétien cessait de vivre selon les préceptes de la morale, du moment qu'il cherche ailleurs que dans la loi le principe de sa discipline intérieure.

Quelques-uns d'entre vous craindront peut-être qu'en distinguant aussi radicalement que nous l'avons fait la vie chrétienne de la vie morale, nous ne finissions par rompre le lien qui unit traditionnellement la moralité et la piété, et qui constitue un des privilèges essentiels des deux religions bibliques, judaïsme et christianisme. Mais ce que la Bible unit d'un indissoluble lien, c'est l'attitude de l'homme devant Dieu et son attitude devant la vie ; ce qui lui est odieux, c'est la prétention de satisfaire Dieu avec des cantiques et des prières qui ne changeront rien à notre vie. Lorsque nous employons le mot de *piété* pour désigner notre attitude devant Dieu et le mot de *moralité* pour désigner notre attitude devant la vie, nous nous exprimons de façon fort inexacte ; nous avons l'air de considérer que la vie morale et la vie religieuse, juxtaposées dans une même conscience, se déroulent dans des domaines différents, l'une dans le domaine des relations avec les hommes, l'autre dans le domaine des relations avec Dieu.

En fait il n'en est rien ; pour le croyant véritable, la vie chrétienne recouvre tout le champ de son activité, elle inspire ses attitudes devant les hommes, devant les problèmes qui se posent dans l'ordre social ou national, aussi bien que ses attitudes devant Dieu, et elle



A.-N. Bertrand 1876-1946.

tend à déterminer ses actes par une inspiration plus que par une obéissance. Cependant aussi longtemps que subsisteront chez le chrétien les résistances d'une nature que la grâce a dépouillée de sa souveraineté mais qu'elle n'a pas détruite, aussi longtemps que la nouvelle naissance n'aura pas aboli en nous toute la réalité du vieil homme, aussi longtemps, en un mot, que le chrétien sera un pécheur, il ne sera pas loisible d'abandonner entièrement la direction de sa vie à la spontanéité d'un être qui n'est pas seulement Esprit mais aussi raison et instinct ; raison asservie aux sollicitations de l'égoïsme, instinct asservi aux passions de la chair. Aussi longtemps que le chrétien sera en butte à la pression des puissances d'en bas, il ne saurait considérer comme périmées et indignes de lui les

Suite page 3 →

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des institutions ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Il y a cent ans (le 14 février 1876) naissait André-Numa Bertrand.

Ce numéro d'« Évangile et Liberté » apportera, avec le suivant, un hommage de reconnaissance à celui qui fut longtemps président de son Comité, président du Comité général de l'Union des Églises Réformées, inspirateur, artisan et vice-président de ce que l'on nomme aujourd'hui l'Église Réformée de France.

Lorsqu'on évoque une aussi riche personnalité et dans les limites qui nous sont imparties, il est impossible d'exprimer tout ce qu'il faudrait dire. Dans ce numéro nous voudrions, en quelque mesure faire ressortir l'image du pasteur.

A.-N. Bertrand fut pasteur jusqu'au fond de l'être, essentiellement. Pasteur de paroisse, certes, et pasteur des hommes. Pasteur des générations qui venaient après lui. Pasteur auprès des pasteurs parfois incertains de leurs démarches ou anxieux du bien fondé de leurs efforts. Pasteur des interrogatifs, de ceux qu'inquiétaient les théologies autoritaires. Il était pasteur éclairant ou aplanissant les chemins intellectuels et religieux, libérant à la fois les consciences, les cœurs, les esprits. Grâce à une spiritualité intense alliée à une pensée forte, à une lucidité de jugement, à une finesse d'expression, à une souplesse de langage à quoi s'ajoutaient une sensibilité et une intense affectivité, il a tracé notre route. On nous permettra d'en témoigner par ces quelques lignes.

Pour A.-N. Bertrand, la vie religieuse n'ouvre la porte sur aucune fixité. Toute vie est et demeure toujours soumise au souffle de l'esprit. Et l'esprit ne connaît pas les bornes qu'inventent les hommes.

disciplines de l'obéissance et l'effort de la volonté pour demeurer fidèle à l'appel d'En Haut.

Cette discipline, il ne l'acceptera pas en vertu d'un pur conformisme, il l'aimera comme un hommage filial qu'il veut rendre à la sainteté du Dieu qui l'a aimé ; et par là il accomplira une véritable transmutation des valeurs ; mais il se gardera de tout ce qui pourrait affaiblir une morale dont nous voyons tous les jours que le discrédit engendre dans notre monde moderne des dangers immenses. La morale est ce que la nature a produit de plus haut et les hommes auront encore besoin d'elle. A parler d'elle avec une hauteur un peu dédaigneuse, les chrétiens risqueraient de ruiner, non pas l'étroitesse d'un légalisme stérile mais la discipline même des mœurs, la nécessaire abdication de l'individu

Il affirme en même temps que la vie spirituelle n'est pas un « à côté » ou un « en dehors » de l'existence journalière. Elle est partie intégrante de la nature ; elle tient à l'être.

Dès lors, le grand et éternel débat entre la foi et la doctrine, la morale et la religion, la théologie et la vie s'est-il éclairé d'un jour nouveau à travers sa personne et dans son œuvre. Il a trouvé son inspirateur et son maître dans celui qui fut l'initiateur, le conducteur, le réalisateur de l'union des Églises de la Réforme.

●

Reprenons ici un élément de la pensée d'A.-N. Bertrand qui fut pour nous — parmi d'autres, mais au premier chef — libérateur. Peu importe qu'il ne fut pas le premier à parler de la sorte. Après d'autres, c'est sa voix, son style, sa présence, sa dialectique qui emportaient notre conviction. A la question que chacun se pose un jour : la foi est-elle nécessairement soumise à des doctrines précises ? , A.-N. Bertrand répond : « Il n'est pas possible de subordonner le salut de l'homme à une adhésion donnée à certaines doctrines. » « La foi demeure un fait d'ordre spirituel. » Sentant profondément le danger des conceptions intellectualistes et rationalistes pour la vie religieuse, il affirme l'impossibilité de confondre « la foi qui sauve avec le conformisme dogmatique ».

Qu'on nous comprenne bien. A.-N. Bertrand n'est pas indifférent à l'égard de la doctrine qui garde son caractère de nécessité véhiculaire. Cependant, répétons-le, pour lui, la vie est toujours première : la présence de la vie divine en l'homme demeure inspiratrice de toute l'existence intellectuelle, culturelle, morale, spirituelle.

N'est-ce pas aujourd'hui le message qu'il faut savoir encore entendre et retenir ? A.-N. Bertrand nous en a nourri parce qu'il se nourrissait lui-même d'Évangile. Merci.

P. R.

devant la loi, la soumission laborieuse de la chair à l'esprit ; toutes choses dont le monde ne saurait se passer, et dont le chrétien lui-même ne peut se passer aussi longtemps qu'il n'est sauvé qu'en espérance.

Le jour où Dieu aura tout pris en nous, notre vie pourra n'être plus que spontanéité pure et glorieuse liberté — nous pourrions alors passer « à la limite » ; — mais aussi longtemps que subsistera quelque chose des pauvres êtres que nous sommes, la volonté divine sera pour nous ce que l'Écriture appelle « la loi de la liberté » ; donc toujours une Loi.

Ainsi la vie chrétienne a su conserver et s'assimiler, en leur imposant la marque de son génie particulier, les éléments essentiels de la vie morale.
(...)

Faire du christianisme une morale mieux dotée que les autres des nécessaires fondements métaphysiques, c'est montrer que l'on est demeuré foncièrement étranger à l'être profond de la vie qu'il inspire.

La vérité c'est que, lorsqu'un homme a connu le changement radical que représente la nouvelle naissance, il trouve toujours trop timides les programmes d'une discipline qui, par définition, ne saurait pénétrer au-delà des prises de la volonté. C'est là cependant, dans les régions les plus profondes de son être, qu'il a été atteint par un renouvellement dont il sait bien qu'il est une création ; c'est là que s'est décidé et que se décide chaque jour sa valeur éternelle ; il le sait et il y consent. Le christianisme a fixé son destin — son destin magnifique et paradoxal — le jour où il a choisi de mettre à la base de son action les trois réalités que Dieu seul peut engendrer dans les âmes : l'espérance, la foi et la charité ; et c'est dans ce paradoxe même et dans la logique avec laquelle il est poursuivi que réside la force intime de l'Évangile. Car la puissance de rayonnement qui échoit à une conception de la vie se mesure à sa cohésion interne et à la résolution avec laquelle elle sait rester fidèle à son principe générateur.

Si la vie chrétienne forme un tout indissoluble et original, c'est parce que chacune des trois assises sur lesquelles elle repose est nécessaire à l'équilibre de la vie intérieure, que chacune des forces qu'elle met en œuvre semble seule porter en elle le secret de toute la vie, que nulle d'entre elles ne peut subsister sans les autres ni ne pourrait fléchir sans que les autres s'écroulent. Elles s'épaulent, elles s'arc-boutent et s'offrent un mutuel appui. Et c'est la grandeur unique de la vie chrétienne, que toutes les puissances de l'âme y apparaissent, non point comme des rivales jalouses d'occuper la première place, mais comme de fraternelles collaboratrices dont aucune ne saurait, seule, accomplir l'œuvre qui incombe à leurs mains unies (1).

A.-N. Bertrand

(1) Extrait de « L'Évangile de la grâce », Éditions « Je Sers », Paris 1934. Pp. 36 à 39 et 47-48.
Titre de la Réd.

A.-N. BERTRAND «pasteur» des Familles

Il ne m'est pas possible d'évoquer le souvenir du pasteur A.-N. Bertrand sans une profonde émotion.

En effet, j'ai vécu sous sa bienfaisante influence dès son installation, en octobre 1926, à l'Oratoire du Louvre, où je venais moi-même d'être nommé diacre ; quelques années plus tard, le pasteur Bertrand me demanda d'être moniteur à l'École du Dimanche, puis, en 1938, d'accepter, malgré mon âge, les fonctions de Conseiller de la nouvelle Équipe de « Routiers » qui se constituait (le scoutisme était florissant à cette époque !). Éloigné de Paris pendant la guerre, j'y revins en novembre 1944. J'ai donc pratiquement vécu auprès du pasteur Bertrand à peu près durant tout son ministère parisien et il fut mêlé à tous nos événements de famille. Je pus ainsi sans cesse apprécier ses éminentes qualités de « pasteur » au plein sens du mot.

D'autres diront ce que le Protestantisme français doit au pasteur Bertrand, ce qu'il fut comme Président de l'ancienne Union des Églises réformées, son rôle primordial et décisif pour la constitution de l'Église Réformée de France, son talent d'orateur, d'écrivain ainsi que la haute spiritualité de son enseignement et de ses prédications.

Je voudrais, pour ma part, souligner simplement ce que fut son action permanente auprès des membres de notre communauté et de leurs familles.



Deux traits — parmi d'autres — ont à mes yeux caractérisé cette action et méritent d'être spécialement signalés :

D'abord l'extraordinaire capacité du pasteur Bertrand de s'adapter au caractère particulier de chacun de ses paroissiens, du plus favorisé au plus humble, dans son existence quotidienne, dans sa vie professionnelle comme dans sa vie familiale, dans sa vie matérielle comme dans sa vie intellectuelle ou spirituelle. Il excellait à se mettre à la portée de tous. Je l'ai entendu parler aux enfants de l'École du Dimanche, aux jeunes « éclaireurs ou éclaireuses » comme aux routiers et éclaireuses aînées, aux catéchumènes, aux jeunes parents, aux adultes, aux personnes âgées, aux malades comme aux bien-portants, aux affligés comme à ceux qui étaient dans la joie. Pour chacun il trouvait la parole d'encouragement ou de réconfort qui convenait. Jamais on ne faisait appel à lui en vain. Malgré ses nombreuses occupations et obligations de

tous ordres, il trouvait le temps de multiplier les visites à domicile, apportant toujours dans les foyers la chaleur de sa présence souriante.

On trouve un écho étincelant de cette capacité dans les recueils de ses prédications prononcées dans les circonstances les plus diverses, comme celles, par exemple, adressées aux soldats de l'armée d'Orient, durant la première guerre mondiale (*Patrie lointaine*), à ses paroissiens au cours des années de paix (*Berger d'âmes*) puis de la dernière guerre (*Voix chrétiennes dans la tourmente*), dans son catéchisme, dans ses sermons pour les réceptions de catéchumènes comme pour les cultes du Souvenir.

Je me rappelle avec émotion les allocutions prononcées par lui à l'occasion de cérémonies familiales, baptêmes, mariages, enterrements, où il savait toujours, avec une intuition merveilleuse, apporter à chacun la parole dont il avait besoin. Je n'ai pu malheureusement conserver aucune trace de ces allocutions car le pasteur Bertrand ne les écrivait pas ; il laissait parler son cœur tout simplement et ses paroles n'en étaient que plus édifiantes.

Je voudrais aussi évoquer les sermons qu'il a prononcés dans certaines circonstances particulièrement solennelles et douloureuses pour tant de familles : cultes commémoratifs à la mémoire des morts de 1914-1918, et ce culte du premier dimanche de septembre 1939 au moment des séparations cruelles et pour certains définitives, où l'angoisse étreignait tous les cœurs ; ces cultes également au lendemain de l'armistice de 1945 où il sut nous rappeler les devoirs qui nous attendaient dans la paix retrouvée pour relever la Patrie et soutenir les foyers dévastés. Combien de familles ravagées et découragées retrouvèrent alors, grâce à ses visites et à sa présence à leurs côtés, la force de poursuivre la route malgré tout. Ah ! quel exemple A.-N. Bertrand laisse aux jeunes pasteurs actuels qui considèrent les paroisses comme « dépassées », les visites comme superflues et veulent axer le ministère pastoral essentiellement sur les activités purement intellectuelles, théologiques ou sociales. Lui sut si admirablement mener de front les unes et les autres, mais en donnant toujours la primauté aux relations humaines.



Un autre trait caractéristique de l'action pastorale du pasteur Bertrand fut

son don exceptionnel de ne jamais laisser une question sans réponse, mais de trouver toujours une solution. Que de fois, au Diaconat, l'ai-je vu, lorsqu'un problème délicat d'ordre matériel ou familial aussi bien que spirituel se posait pour l'un de nos assistés et que nous nous interrogeions sur la manière la plus efficace de le résoudre, combien de fois l'ai-je vu, admettant la discussion tout en évitant qu'elle ne s'égaré, et sans jamais imposer ses vues personnelles de façon absolue, suggérer instantanément la meilleure voie à suivre, la solution à envisager, tout en prévoyant, avec un sens pratique d'une particulière acuité, les écueils à éviter, les fautes à ne pas commettre.

Et je puis témoigner que, sur le plan familial, chaque fois qu'un problème d'ordre personnel s'est posé pour moi, de quelque nature qu'il fût, il m'a suffi d'aller trouver M. Bertrand pour qu'il lève mes hésitations et me donne les conseils les plus judicieux.



Il fut trop tôt enlevé à notre affection, alors qu'il commençait juste une retraite bien méritée qu'il entendait rendre fructueuse et son départ prématuré fut une perte douloureusement sensible pour les siens, pour l'Oratoire et pour le Protestantisme tout entier.

Le ministère d'A.-N. Bertrand, qui s'exerça toujours dans une harmonie exemplaire et jamais démentie avec les différents collègues auxquels il fut successivement associé, et s'accomplit dans l'esprit de parfaite liberté chrétienne qui lui était si cher, dans une compréhension humaine particulièrement chaleureuse, fut pour tous ceux qui en ont bénéficié, un enrichissement spirituel dont nous mesurons mieux peut-être toute la valeur avec le recul des années qui se sont écoulées depuis qu'il nous a quittés.

Mais il ne serait pas équitable, me semble-t-il, en évoquant ce que le pasteur Bertrand fut pour ses paroissiens, de ne pas associer à l'hommage que nous entendons lui rendre, son admirable compagne qui partagea si intensément le ministère de son mari et dont l'affectueuse sollicitude fut si précieuse pour tant de foyers.

Qu'il me soit donc permis de les réunir ici dans l'infinie reconnaissance qui leur est due et de dire avec quelle ferveur il convient d'honorer leur mémoire.

Maxime Amphoux

PASTEUR D'AMES

Tout au bout du couloir, un petit escalier tortueux. Il débouchait dans une vaste pièce aux rayonnages noirs pliant sous le poids des livres. La lumière venait de deux fenêtres qu'encadraient des rideaux neigeux.

Le regard bleu qui accueillait les visiteurs rayonnait d'une bonté profonde et d'une rare compréhension. Ceci avait vivement frappé une paroissienne âgée, que la vie sous ce rapport n'avait pas gâtée : « *La Bible, disait-elle, parle quelque part du don de discerner les esprits. Le pasteur Bertrand possède ce don à un degré éminent. Tout ce qu'on lui confie, il le reçoit dans la nuance exacte où cela lui a été dit.* »

A peine entré, on se sentait déjà déchargé du souci pour lequel on venait solliciter un conseil, une orientation, une amitié. Le pasteur Bertrand n'admettait pas qu'on laissât le souci à la porte ; pas même le dimanche à l'heure du culte. « *Si vous laissez vos soucis dehors, avait-il coutume de dire, vous les retrouverez en sortant tels que vous les avez apportés. Entrez avec eux et mettez-les sous le regard de Dieu, si vous voulez qu'ils soient transfigurés.* » On les apportait donc, on les

D'UNE LETTRE

Il n'y a pas beaucoup de mots à dire, dans une détresse comme la vôtre, et je voudrais simplement, ce soir, au moment où nous venons d'apprendre l'atroce nouvelle, m'asseoir à côté de vous, et vous dire les seules choses qui apaisent : les paroles de confiance et d'affection dont vous avez besoin.

Je pense à votre solitude, ce soir, après cette secousse terrible, alors que la lettre reçue ce matin vous montrait si loin encore de soupçonner la gravité de l'état où se débattait... Que de chemin il vous aura fallu faire, en quelques heures, et dans quel état devez-vous être après cette route tragique !...

Vous aviez pu, mieux peut-être que personne, apprécier toute la valeur profonde de cette belle âme. Cette précieuse intimité que vous avez eue vous avait pleinement révélés l'un à l'autre, et ce sera pour vous un souvenir ineffaçable.

C'est là que vous trouverez votre force ; ce qu'elle a été depuis cinq années et plus, cette richesse d'âme qu'elle a portée à travers la vie, à travers les difficultés, à travers la souffrance, et jusqu'à travers la mort, c'est votre héritage, c'est une voie lumineuse qu'elle trace devant vous, et où vous marcherez, tristement, douloureusement, mais aussi vaillamment.

Pour moi, dans tout mon ministère, je n'ai peut-être jamais trouvé rien de plus saisissant, de plus beau, que cette ascension continue de cette âme s'avançant de mois en mois et presque de jour en jour, plus près de Dieu, plus près de la joie profonde et définitive qu'il y a à se donner, à se consacrer entièrement, et à s'abandonner entre les bras de Celui qui nous aime.

J'avais toujours pensé que Dieu l'avait préparée pour la vie ; et je garde la confiance qu'à travers le mystère de la mort, c'est encore à la vie qu'elle est appelée, à une vie plus haute, plus décisive peut-être, et en tout cas plus durable. (1)

A.-N. Bertrand

(1) Après un deuil.

déballait, et la lumière qui tombait sur eux les transformait déjà. **Changer la direction d'un regard...** disait-il, pensif. Cette tâche difficile, il l'accomplissait rien que par son silence attentif et sa compréhension.

Pour A.-N. Bertrand qui aimait par-dessus tout son ministère, ce qui en était l'essence même et le cœur, c'était ce que le patois de Chanaan nomme « la cure d'âmes ». Oui, même la **joie de prêcher l'Évangile** le cédait encore à ce qu'il ressentait lorsqu'au cours d'un entretien personnel, il découvrait une âme. **L'Âme !** c'est le titre d'un de ses premiers et plus émouvants sermons, prononcé à Castres le 8 mars 1914 ; il avait pour thème cette parole du prophète Ézéchiél (XVIII, 4) : « Toutes les âmes sont à moi, dit l'Éternel. »

Il y chantait la souveraine dignité de l'âme, le caractère sacré de cette force intérieure qui forme notre personnalité. — **L'âme est la seule beauté, la seule force et le seul espoir de ce monde,** disait-il encore. Et il appelait cette âme à se tourner vers Dieu qui est la source et la fin de la vie. **Heureux celui qui entend cet appel de Dieu ! Plus heureux celui qui lui répond et qui donne son âme pour la sauver.**

Pour A.-N. Bertrand qui aimait par-dessus tout son ministère, ce qui en était l'essence même et le cœur, c'était ce que le patois de Chanaan nomme « la cure d'âmes ». Oui, même la **joie de prêcher l'Évangile** le cédait encore à ce qu'il ressentait lorsqu'au cours d'un entretien personnel, il découvrait une âme. **L'Âme !** c'est le titre d'un de ses premiers et plus émouvants sermons, prononcé à Castres le 8 mars 1914 ; il avait pour thème cette parole du prophète Ézéchiél (XVIII, 4) : « Toutes les âmes sont à moi, dit l'Éternel. »

Il y chantait la souveraine dignité de l'âme, le caractère sacré de cette force intérieure qui forme notre personnalité. — **L'âme est la seule beauté, la seule force et le seul espoir de ce monde,** disait-il encore. Et il appelait cette âme à se tourner vers Dieu qui est la source et la fin de la vie. **Heureux celui qui entend cet appel de Dieu ! Plus heureux celui qui lui répond et qui donne son âme pour la sauver.**

Si, dans sa générosité, il était ainsi frappé des richesses intérieures que lui apportaient ses visiteurs, à combien plus forte raison ceux-ci l'étaient-ils par celles que ces entretiens dévoilaient dans le cœur de leur pasteur, lorsqu'il laissait affleurer le plus profond de lui-même avec cette simplicité qui était le sceau même de sa personnalité :

Si nous manquions ici en quoi que ce soit à la simplicité, disait-il, tout ce que nous dirions et ferions ne serait plus que néant.

Simplicité, gravité, compréhension, générosité : ces aspects d'une personnalité si riche ont profondément marqué ceux qui furent au bénéfice de son rayonnement. C'étaient là des traits profondément humains ; et il accordait au mot **humain** une valeur toute particulière.

Nous avons connu un médecin, aussi dévoué d'ailleurs que désabusé, qui soupirait lorsqu'on évoquait devant lui quelque mesquinerie ou quelque lâcheté : « Que voulez-vous, c'est humain ! » A.-N. Bertrand, lui, prenait le mot dans un tout autre sens. C'était devant un acte de courage, de tendresse, d'abnégation, qu'il disait avec émotion : **Comme c'est humain, cela !**

Suite page 6

Pasteur d'Ames

Ce terme avait pour lui une si profonde et si riche signification qu'il ne craignait pas de l'appliquer à Dieu lui-même. Dans le sermon *Cordages d'amour* (Oratoire, 29 septembre 1935), nous lisons : « *Le propre de l'Évangile, son originalité vis-à-vis des religions du Dieu lointain, c'est de nous prêcher un Dieu proche, familier, un Dieu humain, dirais-je...* » Et encore : « *Cette humanité de Dieu, si l'on ose ainsi dire, trouve son expression la plus nette dans la doctrine de l'Incarnation, dans l'idée d'un Dieu qui vit, qui souffre et qui meurt ; et si l'on sait interpréter cela selon l'Esprit et non selon la lettre, c'est la plus haute vérité à laquelle les hommes puissent s'élever.* »

Nous avons tâché de dire ici comment ceux qu'il recevait, reconfortait, orientait, dirigeait, ont ressenti ce lien qui les attachait à celui qui ne voulut être qu'un pasteur, dans toute la force du terme, alors que son exceptionnelle intelligence aurait pu lui ouvrir toutes les routes des réussites éclatantes. Mais c'est à lui-même qu'il faut demander le secret de cette action et comment il l'a conçue et vécue tout au long de sa vie. Avec la discrétion qui était la sienne, il nous en a laissé entrevoir les sources dans la prédication consacrée à la fidélité du ministère : *Notre service*, Oratoire, 17 février 1933. Il nous y entraînait à sa suite et non sans émotion sur *cette terre sacrée du ministère évangélique*.

L'action du pasteur, y disait-il, est surtout profonde et le plus souvent cachée : quand il aura le privilège d'être choisi comme un conseiller fraternel — ou paternel — son rôle sera de veiller sur le mystère de la divine vocation, de conserver vivant dans les âmes le sens du divin. Et sa fidélité ici s'appellera charité, elle trouvera sa forme naturelle dans l'amour, l'amour viril des âmes, un amour de sollicitude, de douceur, de compréhension, de sévérité parfois et avant tout de respect, d'un respect sacré pour les âmes, filles de Dieu, co-héritières du Christ.

Il faudrait une pensée si ferme pour les diriger, une vue si droite sur les choses, un cœur si pur pour voir Dieu, des mains si douces pour exercer le ministère de la consolation. Il y faudrait toute la plénitude de la tendresse humaine avec la divine richesse de la foi.

...A la rencontre de cette main humaine, mystérieusement tendue vers Dieu, c'est comme une main divine que la joie discerne et c'est un deuxième mystère sur lequel doit aussi veiller le pasteur, le mystère du Dieu qui cherche l'homme.

Entre ces deux mystères il y a la même relation qu'entre la

soif et la source, ou peut-être faudrait-il dire plutôt : entre l'empreinte et le cachet qui l'imprime.

La fidélité du pasteur ici c'est sa foi, c'est la netteté de ses convictions, la fermeté de ses certitudes intérieures ; c'est l'autorité avec laquelle il fait passer dans sa parole tout son être et toute sa vie, parce que ni sa vie ni lui-même ne seraient plus rien si la certitude du divin mystère venait à lui être retirée.

Il est là, fidèle, solide, établi sur le roc d'une certitude décisive. Il est... Faut-il dire : il est, mes Frères ? ou faut-il dire : il devrait être, ou : il voudrait être ?

Aie pitié de nous, Seigneur, ne nous repousse pas à cause de nos incrédules !

Comment, dans la vie de tous les jours, dans la pratique quotidienne du ministère, A.-N. Bertrand a-t-il incarné l'idéal qu'il esquissait ainsi, ils le savent, chacun de ceux qu'il a écoutés, consolés, aimés, tournés vers le Christ qui était son Maître. Nous n'en voulons pour témoins que deux lettres émanant de deux femmes d'élite. L'une d'elles est le poète du *Jardin de Cèdres*, Elisabeth Tasset-Nissolle, dont le pasteur Bertrand secourut et enrichit la vie martyrisée :

« *Plus je vais, écrit-elle, plus j'apprécie la pensée nuancée et si pénétrante de notre cher pasteur. Lui-même est d'une rare qualité d'âme. Tout ce qu'il écrit en porte la marque ; il en a le rayonnement sur le visage.* »

Et voici une autre lettre, écrite après la mort foudroyée du pasteur de l'Oratoire :

« *Je n'ai pas le temps de chercher les mots exacts du verset qui m'accompagne tous ces jours. C'est quelque chose comme « tout endoloris, mais vainqueurs. », et c'est tellement « ma » vérité de ce soir. Je ne puis pas pleurer notre ami. Il est parti comme un soldat dans la bataille. Cette bataille, elle a duré toute sa vie et toujours et partout il s'est conduit en héros. Le son même de sa voix retentit pour moi en ce moment et ne s'éteindra jamais ; et pour des milliers d'hommes elle restera toujours vivante parce qu'elle était l'affection même et en même temps la sagesse.* »

« *Pauvre Oratoire tant aimé, que ses pasteurs abandonnent pour une autre patrie. Heureux Oratoire, sur lequel ses pasteurs veillent jusque dans la mort, afin qu'il soit l'Église sentinelle.* »

« *Sentinelle, que dis-tu de la nuit ? — La nuit vient, et le matin aussi.* »

Yvonne Girault

D'UNE LETTRE

... Vous savez, on a si souvent l'impression qu'on ne fait rien, quand on travaille dans le domaine de l'invisible ! Aussi ceux qui sont en quelque sorte les témoins, les preuves de la fécondité de votre effort, prennent-ils à vos yeux une valeur exceptionnelle, et on leur garde une reconnaissance éternelle.

J'espère que ceux dont j'ai pu contribuer à former la personnalité, seront dans l'Église des éléments de force et d'action, et qu'ils sauront tenir fidèlement leur place partout où il y a à travailler et à aimer.

Je pense souvent, ces temps-ci, à ce que deviendront ceux et celles en qui j'ai essayé d'éveiller l'amour de la vie chrétienne, et ce qu'ils sauront fournir dans la vie et dans l'Église. Pour certains, je suis tranquille. Mais pour d'autres... (1)

A.-N. Bertrand

(1) D'une lettre à un catéchumène.

ILS EN VIVENT

Nous avons été catéchumènes de M. le pasteur A.-N. Bertrand pendant les années de la guerre, et peut-être l'atmosphère sombre de cette époque a-t-elle donné plus de lumière à ces heures passées autour de la grande table ovale de la salle Vernes, dans la Maison presbytérale de l'Église de l'Oratoire du Louvre.

Ces heures d'Instruction religieuse nous semblent avoir été aussi solennelles et inspirées qu'un culte dans le temple, tant l'esprit et l'amour de notre pasteur emplissaient chacun de joie et de respect, et tant cette intelligence vraiment supérieure avait d'ascendant sur les jeunes.

La table était nombreuse, les âges et les provenances diverses, et pourtant son enseignement touchait chacun de nous dans sa sensibilité autant que dans son intelligence. Scolaires nous étions, et son cours était adapté à notre esprit accoutumé à se mouvoir dans des cadres logiques, chronologiques, et annoncés : première année, l'Ancien Testament et la Vie Divine dans le Monde ; deuxième année, le Nouveau Testament et la Vie Divine dans les Ames.

A ce programme strict étaient jointes des obligations : rendre un devoir sur le cours écouté la semaine précédente et apprendre par cœur un passage de la Bible pris dans les lectures de la semaine. Mais ces obligations étaient présentées avec la profonde fermeté de notre pasteur qui ne nécessitait ni sévérité ni sanction. Jamais il ne fut demandé à qui que ce soit de réciter son passage de la Bible. Mais M. Bertrand nous avait expliqué la nécessité de cette astreinte : Bien sûr, un protestant, qui est Docteur de la Loi, une Bible à la main, doit connaître les Écritures afin de savoir répondre lui-même aux questions que la vie lui pose. Mais il nous avait également raconté l'expérience d'un de ses catéchumènes qui, en danger de se noyer, paralysé par une crampe, avait repris courage et calme, et s'était sauvé, parce que dans cette angoisse mortelle lui était revenue à l'esprit une des récitations de son instruction religieuse.

Son enseignement, à relire les notes qu'il nous remettait chaque semaine, était très didactique, et en deux ans, non seulement nous étions instruits sur la Bible entière, mais en plus, par un cheminement logique, nous avons été amenés à étudier toutes les approches de la vie religieuse, de la vie chrétienne, de la vie protestante. Nous ne pouvons mieux nous exprimer que lui-même dans l'introduction à la première année de l'Instruction religieuse :

« En commençant leur instruction religieuse, les catéchumènes savent déjà qu'au terme de leur travail, ils n'auront pas un examen à passer mais une décision à prendre, on leur demandera s'ils veulent entrer dans l'Église de Jésus-Christ et prendre l'engagement de vivre selon l'Évangile... La parole que l'on vous demandera au terme de votre instruction religieuse sera votre parole. Vous ne devez donc la donner que si vous pouvez le faire avec une complète sincérité. »



A relire les feuillets de nos deux années, nous sommes, nous adultes, étonnés de leur densité, de la profondeur de l'enseignement qui nous était donné sous une forme si concise et précise. Quelle haute pensée il avait fallu pour mûrir, clarifier,

expliquer ce programme d'instruction religieuse. Bien sûr, des jeunes de 14 à 16 ans ne pouvaient saisir toute l'étendue de la pensée et de la culture, et nos devoirs n'étaient que de maigres paraphrases. Nous n'étions pas dignes de ces corrections qui emplissaient les marges et qui annonçaient avec clairvoyance ce que notre pasteur voyait en nous et que nous ne soupçonnions pas.

Mais cet enseignement très intellectuel savait être illustré de récits, d'expériences, de paraboles même. Une est restée dans notre mémoire et est même devenue une expression courante de notre vie familiale quotidienne :

Un vieux philosophe de la Renaissance avait à son service une femme qui, un jour, lui fit part de sa conversion aux idées nouvelles de la Réforme. Il s'enquit avec une curiosité teintée d'amusement du changement que cela avait amené dans la vie de cette âme simple et peu ouverte aux spéculations philosophiques : « Maintenant, Monsieur, je balaie sous les lits. » Bien sûr, au sens propre, beaucoup de femmes, religieuses ou non, balaient sous les lits quand elles ont l'esprit de propreté méticuleuse. Mais là, cette femme, qui n'était ni par force, ni par goût, méticuleuse, avait su appliquer les principes de la Religion, humblement, dans son travail quotidien, là où son maître ne le verrait certes pas, mais pour cet état d'esprit qui a fait la force morale et matérielle des protestants : bien faire son travail, même si personne ne le voit, mais le bien faire par rectitude d'esprit, par honnêteté.

Et malgré sa très grande supériorité, le pasteur Bertrand restait étonnamment proche de nous, sachant sentir nos difficultés alors que la timidité nous liait la langue : il nous recevait dans son grand cabinet, et alors tout s'éclairait, la vie religieuse était simple, parce que lui-même pouvait être la proie des doutes et des difficultés, ne nous le cachait pas, et nous expliquait que l'exigence envers soi est un bien, mais qu'il ne faut pas la pousser jusqu'à l'orgueil. Ainsi, il remplissait le temple de l'Oratoire jusqu'aux combles lorsqu'il prêchait et cependant il mettait toute son espérance à avoir touché par sa parole une âme dans la détresse ; une, et il avait bien fait son service.



Et maintenant, trente ans après, nous ne saurions dire avec précision : notre instruction religieuse nous a laissé telle idée, tel but, nous a faits de parfaits réformés. Son instruction imprègne notre esprit au point que les anciens catéchumènes se reconnaissent, lorsqu'ils s'ignoraient, par leur communauté de pensée. M. le pasteur Bertrand nous a faits des hommes religieux dans le sens où il nous a préparés à une vie où on sait qu'une tâche nous est donnée à remplir, dans la confiance et l'obéissance envers Dieu qui nous l'a fixée. Il a fait de nous des chrétiens protestants car nous désirons prendre pour modèle le Christ dans la mesure de nos forces. Il nous a appris à aimer Dieu, à ne nous séparer de personne pour les questions de doctrine, à épanouir notre vie intérieure, et à la répandre autour de nous, puisque nous avons eu le privilège de nous engager entre ses mains, à vivre selon l'Évangile et à entrer dans l'Église.

Catherine et Jean-Marc Pernot

Il y a bien des mois que nous préparons cet hommage au pasteur A.-N. Bertrand auquel nous consacrons la majeure partie de ce numéro et du suivant.

Lors d'une de nos fréquentes rencontres avec M. et Mme Manen (tout le monde ne sait pas que Mme Manen est la fille d'A.-N. Bertrand), il fut entendu qu'ensemble ils écriraient quelques pages relatives à leur père et beau-père : témoignage, approche, inédit. Ce fut fait.

Le texte qu'on lira nous fut adressé quelques temps avant la mort d'Henri Manen.

Voici donc encore un témoignage de vie.

Notre participation reconnaissante à ce numéro spécial consacré à A.-N. Bertrand s'exprime à travers quelques textes choisis parmi beaucoup d'autres. Les uns sont des témoignages d'amis très chers, les autres sont des écrits d'A.-N. Bertrand lui-même qui nous paraissent particulièrement excellents à rappeler.

Vous, amis qui l'avez connu dans l'intimité — nos rangs s'éclaircissent ! — vous souvenez-vous de son humour et de son esprit joyeux jusque dans la critique fraternelle ? Vous rappelez-vous bien le regard malicieux derrière le lorgnon ? Nous allons citer à ce propos un souvenir du pasteur Louis Hubac évoquant, bien des années plus tard, les débuts de son ministère près de Castres en 1906.

Commençons donc par ce « regard malicieux »

« ...Écoutez, me dit M. Bertrand, une fois par mois vous viendrez prêcher à Castres, je vous remplacerai dans votre paroisse. Je note sur mon agenda le premier dimanche de novembre.

Et le premier dimanche de novembre, je pris le chemin de Castres le cœur battant très fort, un peu suffisant aussi. J'avais mis dans ma poche et dans ma mémoire un sermon qui m'avait valu un prix de prédication à Genève et dont je pensais bien qu'il allait faire de l'effet.

Beaucoup de monde. Au parquet le pasteur Camille Rabaud, le pasteur Auguste Moulinié, mon bon maître de Nîmes, le pasteur Brun, aumônier des collèges, et le pasteur Bertrand lui-même qui avait trouvé un remplaçant pour Les Sauvages. Je ne me souviens plus de grand chose. On me dit que ma prédication avait été menée à une allure de rapide. Mais je me souviens bien de mon texte curieux en vérité : Psaume 37, 25 « J'ai été jeune et je suis devenu vieux et je n'ai jamais vu. »

Au bas de l'escalier de la chaire, le pasteur titulaire, le regard malicieux derrière le lorgnon, me dit : « Oh, mais je ne vous croyais pas si vieux que cela ! »

Ce mot je me permis de le rappeler à l'auteur dans une allocution de bienvenue au synode national de 1937 lui disant que j'avais bien cru qu'avant d'avoir débuté, j'allais être mis à la retraite... »

Se situe également à Castres cette suffragance de Charles Dombre dont celui-ci aimait à parler avec nous ! Il écrivait bien plus tard à notre fils Bertrand pour lui expliquer comment le pasteur A.-N. Bertrand lui était apparu dans le ministère et la vie de tous les jours.

Il était la vision même du pasteur tel qu'il doit être, ou tel qu'il devrait être.

« ...Il unissait en lui deux contradictions : une faculté prodigieuse d'entrée, si je puis dire, dans la peau des autres, et un respect total de leur propre personnalité. Il n'a pas été mon maître. Il n'a jamais cherché à s'imposer à moi. Et cependant, songeant à tout ce que j'ai reçu de lui, je tiens bien à préciser ce qui concerne ce point-là. Non, il n'a pas été mon maître, si l'on entend par là un homme qui vous dirige, vous éduque, vous dresse, et puis il ne vous reste plus qu'à répéter ses paroles, reproduire ses gestes, développer les thèmes qui furent les siens et qu'il coula en vous, disons-le d'un mot, il ne vous reste plus qu'à le copier. Mais il a fait infiniment mieux. Au tout premier début de mon ministère, alors que je ne possédais qu'un bagage purement théorique et une audace dont, aujourd'hui je m'accuse rétrospectivement, ton grand-père a dressé devant moi, sans le chercher, simplement parce qu'il était ainsi, la vision même du pasteur tel qu'il doit être ou qu'il devrait être. Que cette vision m'ait été donnée, à l'heure où je faisais mes premiers pas sur le chemin suivi maintenant voici plus de quarante ans, j'ai toujours tenu cela pour l'une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites. »

Cette faculté prodigieuse d'entrer dans « la peau des autres » et le respect total de leur propre personnalité nous les retrouvons dans une lettre à un jeune pasteur (1).

Compréhension qui fait entrer dans la vie chrétienne et dans la piété tout ce qui est beau.

« ...Je sais bien, comme vous me le dites, que tous les jeunes pasteurs s'écartent (pas tous cependant) de la conception religieuse qui est la mienne. Je ne peux qu'en souffrir en silence, mais vous pensez bien que ce n'est pas « ma » conception qui me préoccupe ; ce qui me préoccupe c'est que je sens mourir chez beaucoup, et chez vous en particulier, une chose que j'aimais : c'est cette compréhension qui faisait entrer dans la vie chrétienne et dans la piété tout ce qui est beau, et selon la parole de saint Paul aux Philippiens « tout ce qui est un éloge, tout ce qui est une vertu ».

Je me rappelle le jour... où vous vous excusiez en quelque sorte de donner des concerts et d'attacher une certaine valeur à autre chose qu'à l'Évangile et où je vous répondais : c'est

GE FILIAL

par Alice et Henri Manen

justement pour cela que nous vous aimons ; parce qu'en mettant l'Évangile au premier plan vous n'en faites pas quelque chose de fermé et d'étroit ; mais à cause de lui vous aimez tout ce qui est beau, tout ce qui est noble et pur. C'est sur ce christianisme-là que je pleure aujourd'hui, parce que je crois qu'il est le vrai, celui de toujours, celui qui prend tout l'homme, pas seulement avec sa piété, mais avec tout lui, avec son sens du vrai et du beau, avec ses tendresses, avec ses admirations. Un Évangile qui n'est pas une chose à côté, ni même au-dessus de la vie, mais qui est la vie même, la vie toute entière sans mutilation, sans étroitesse. Je sais bien que tout cela aujourd'hui est aux antipodes de votre pensée, mais je ne peux pas m'empêcher de croire que vous vous trompez, que vous êtes en train de créer un christianisme à une seule dimension, alors que je ne puis aimer qu'un Évangile à trois dimensions — et même plus.

Voilà, cher ami, quelques réflexions ; comme vous le voyez je pense tout haut, j'oublie que je m'adresse à vous ; je pense à vous tout simplement ; je prie pour vous et je vous écris ici ce qu'il y a de plus intime dans mon âme de chrétien et de pasteur ; je le dis très mal mais cette fois j'espère que vous comprendrez qu'il ne s'agit pas de reproches, qu'il s'agit de deux orientations que j'essaie de situer l'une en face de l'autre afin de mieux les comprendre l'une et l'autre. »

Dans ce même ordre d'idée citons cette réflexion d'A.-N. Bertrand : *« Il faut surtout que la vie intérieure ne soit pas réduite à l'effort de l'intelligence mais que l'être tout entier y trouve son expression. »* C'est aussi l'inspiration profonde qui anime la prière que voici :

Prière

« Nous te bénissons, Seigneur, de nous accorder ces quelques instants de silence et de recueillement, où notre âme échappe à sa propre misère et s'établit dans ta lumière et dans ta paix ; là, elle prend des forces pour recommencer à souffrir.

Mais dans notre méditation même, nous ne cherchons pas à échapper à la hantise de notre souffrance, à la vision de toutes les détresses qui nous entourent. Cesser de souffrir, ce serait cesser d'être ; ce serait désertier la cité des hommes et nous fermer les portes de ta Cité, ô Père d'amour et de pitié.

Nous ne voulons rien ignorer, rien oublier de ce qui déchire les âmes ; nous voulons porter vraiment dans nos cœurs la souffrance de nos frères ; comment sans cela pourrions-nous être en communion avec celui qui a porté la souffrance du monde ? Mais dans ces souffrances mêmes, nous voulons trouver ta paix, nous voulons, malgré la dureté de notre cœur, souffrir sans amertume, sans révolte contre les hommes ni contre les choses ; comment sans cela apaiserions-nous la souffrance de nos frères ?

O Dieu, ne permets pas qu'écrasé par la souffrance lointaine, la souffrance collective des peuples, nous oublions la souffrance prochaine, l'humble souffrance individuelle de ceux qui vivent à côté de nous.

É. & L. — 9.2.1976

D'UNE LETTRE

... Que ces jours de Pâques vous soient doux, dans votre exil ensoleillé, qu'il vous apporte, avec l'écho de bien des affections et de bien des prières, de la force et de la paix. Nous pensons bien à vous ici, et à votre demi-solitude peut-être. Sachez y trouver la grande force qui permet d'attendre, de durer et de remplir les devoirs austères pour lesquels vos jeunes cœurs n'étaient pas faits, mais qu'ils porteront quand même avec la présence de Dieu. (1)

A.-N. Bertrand

(1) D'une lettre de simple amitié.

Ouvre nos cœurs à l'amour qui console, qui apaise et qui sauve, par la communion avec notre Seigneur Jésus-Christ. Amen. »

Cette « ouverture » remarquable à la pensée et à la vie des autres grâce à l'inspiration d'En-Haut n'exclut point une fidélité complète à sa pensée, à sa vie, à son ministère, et cela a souvent permis à A.-N. Bertrand d'avoir des positions originales et prophétiques.

Un exemple parmi d'autres :

Le problème de l'objection de conscience qu'en tant que chef d'Église il a dû affronter en toute loyauté et toute gravité. Nous ne pouvons exposer dans toutes ses nuances ce que fut son attitude, mais nous sommes pour notre part frappés de ce que certaines de ses réflexions concernant la violence rejoignent les positions de Soljénitsyne dans sa « *Lettre aux écrivains de l'Union soviétique* ».

Nous extrayons d'une lettre à un objecteur de conscience cette affirmation lapidaire :

« Dans le domaine de la vie chrétienne isoler un problème c'est le rendre insoluble. »

Nous voudrions pour conclure donner deux textes : un message « aux Églises de campagnes » de la part de ce pasteur de grande ville, Président du Comité Général, qui n'a jamais oublié les humbles paroisses rurales.

Aux Églises de campagnes

« Chères Églises de campagnes, comme on vous méconnaît ! De quel nom ridicule et sot on vous affuble ! On vous appelle de « petites Églises » parce que votre groupe de fidèles est noyé dans une masse de cent mille étrangers ; on vous appelle des « Églises pauvres », parce que, selon la définition apostolique, « il n'y a parmi vous ni beaucoup de riches, ni beaucoup de sages selon le monde ».

Et pourtant, c'est vous qui veillez sur la flamme sacrée du souvenir. C'est vous qui restez en contact avec les sources historiques et spirituelles de la vie. Les Églises de villes sont en général des Églises d'alluvion, où les courants de l'émigration ont apporté les fragments détachés de la montagne ; vous, vous êtes le rocher d'où elles ont été tirées, et magnifiquement homogènes, vous savez retrouver parfois, sous le grand ciel de Dieu, les impressions de fidélité et de cohésion que nous cherchons en vain sous les voûtes trop neuves des temples citadins. »

Et enfin cette expérience bouleversante où s'expriment la souffrance et la puissance du ministère anonyme dans la grande ville.

Suite page 10 →

Mensonges

« Demain, 7 heures : hôtel-Dieu ; enterrement de X...X..., 17 ans. »

« A 7 heures moins 10 j'arrive dans la grande cour funèbre, où il fait encore nuit noire. Autour du cercueil drapé de blanc j'aperçois une dizaine d'ombres ; une fois, deux fois, je demande où sont les membres de la famille ; personne ne répond. Enfin, sur une troisième demande, un jeune homme s'approche : 'Je suis un ami...'

Longtemps, longtemps nous marchons côte à côte à travers les faubourgs sales ; mon compagnon s'enferme dans un mutisme obstiné, et il faut presque lui faire violence pour apprendre enfin, aux portes du cimetière, que son « ami » était, comme lui sans doute, un parfait apache et qu'il a été tué dans une rixe au fond d'un mauvais lieu.

Mais comme il n'avait pas dix-huit ans, l'administration a placé sur son cercueil le drap blanc des vierges, et au moment où l'on pose le brancard devant moi mes yeux tombent sur l'inscription douloureusement ironique aujourd'hui : « Heureux ceux qui ont le cœur pur »...

Alors c'est une sorte de colère qui me soulève, à me sentir ainsi submergé par le mensonge. Mensonge, ce drap virginal sur ce cercueil ; mensonge, ma présence, que personne ici ne désire ; mensonge, mes paroles d'espoir, auxquelles personne n'ajoute foi ; mensonge, ce cortège même, d'où les seuls affligés sont absents, les parents dont le fils est deux fois mort.

Et je parle âprement, durement, de la vie, de la mort, de notre responsabilité, dans la stupeur hostile de ce petit groupe, où hommes et femmes portent les stigmates du vice et de la débauche.

Mais ce sont précisément ces faces blêmes, ces visages dénués d'expression qui finissent par me vaincre. Une immense pitié

EVANGILE et LIBERTE

23 février 1976

Dans le prochain numéro dont une partie sera, comme ici, consacrée au pasteur A.-N. Bertrand, nous pensons publier :

- 1 — Les contributions :
du pasteur Pierre Fath,
de M. Jacques Guérin-Desjardins,
du pasteur Élie Lauriol,
du pasteur Georges Marchal.
- 2 — Une liste des ouvrages du pasteur Bertrand.
- 3 — Une communication du professeur Philippe Joutard relative à sa découverte du protestantisme grâce au pasteur Henri Manen qui, on le sait, a publié un bel ouvrage sur son beau-père A.-N. Bertrand.

tombe sur moi, et aussi une honte de ce que je viens de faire. Pourquoi juger ces hommes, ce malheureux enfant ? De quel droit ? N'est-ce pas un mensonge de plus, une hypocrisie, un pharisaïsme que ma sévérité ?

Sans même achever ma pensée, je m'arrête, j'ouvre mon Nouveau Testament, et je lis la parabole de l'enfant prodigue.

O puissance de l'éternelle vérité, de l'éternel amour ! Un silence surnaturel s'établit. A mesure que je lis, l'émotion me gagne moi aussi, et à la fin ma voix se brise : « Il était perdu, et il est retrouvé, il était mort, et il est revenu à la vie ! ».

Une femme sanglote, une autre cache sa figure dans ses mains. Et moi, incapable de rien ajouter, d'un geste qui est à la fois un congé et une bénédiction, je leur fais signe : « C'est fini ; allez-vous en ! »

Alice et Henri Manen

(1) Cette lettre nous a été communiquée par son destinataire.

Souvenirs sur A. - N. Bertrand

Entre les deux guerres, c'est-à-dire de 1930 à 1945, j'ai souvent rencontré A.-N. Bertrand. J'étais alors au musée du Louvre, conservateur des antiquités orientales, lui pasteur à l'Oratoire. Nous nous croisions d'habitude sur le pont des Arts. Lui revenait de faire des visites. J'allais moi, à mon bureau. On connaît son attitude pendant l'occupation. Quand les Allemands entrèrent à Paris en juin 1940, il convoqua Marie-Louise Girod. Ignorant tous deux comment se comporteraient les « occupants » et ne sachant pas s'ils laisseraient les cultes libres, A.-N. Bertrand et Marie-Louise Girod avaient convenu, qu'en cas d'incident grave à l'Oratoire, l'organiste jouerait immédiatement, tous registres sortis, le « Psaume des batailles »... On n'arriva jamais à cette extrémité, les occupants ayant toujours été « corrects ». Plusieurs furent d'ailleurs assistants réguliers à nos services.

La libération arrive. Le dimanche 27 août 1944, après-midi, A.-N. Bertrand est en chaire au « service d'action de grâces ». Trente ans après, je le vois et l'entends encore. Il prêche sur Ésaïe 40/1 « Consolez, consolez mon peuple dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem, criez-lui que sa servitude est finie. » A.-N. Bertrand tremble, sa voix se brise d'émotion. La veille, dans la nuit du 26 au 27 août, Paris avait été bombardé. A.-N. Bertrand enchaîne : « A peine sorti de la servitude, Paris est rentré dans la guerre. Les « protecteurs » ne nous protégeaient que d'une chose, d'eux-mêmes et de leurs bombardiers. » Il ajoute : « Oui, Paris est libéré, mais cela ne suffit pas. La France se libérera-t-elle de tout ce qui a conduit au désastre par le travail, contre les luttes partisans, par l'union ? »

Sur ces exhortations A.-N. Bertrand descend de chaire.

Je le rencontrerai encore, toujours sur le pont des Arts. Sa santé craque. Un jour de 1945 il rentre d'une consultation médicale. Le médecin est inquiet. Lui aussi. Peu après, toujours au même endroit, il rentre de faire un service funèbre dans le quartier de St-Sulpice. Je lui demande comment il va : « Mal. Je rentre chez moi, je n'en puis plus. » Il me raconte la menace qui pèse désormais sur lui et dont on ne se doute pas quand on le voit en chaire. Certainement c'est le résultat des dernières années, des soucis, des angoisses, du surcroît des charges qu'il a dû assumer.

Sa voix s'est faite plus douce. Avec un sourire derrière l'écran de ses lunettes, nous nous quittons : « Je ne regrette rien. » Ce furent ses dernières paroles. Déjà son âme était « calme et tranquille ».

André Parrot

EVOCATION

Le pasteur A.-N. Bertrand rappelait physiquement l'amiral de Coligny. De même que l'amiral il emporta des décisions capitales dans la vie de l'Église Réformée par le charme qui s'attachait à sa personne. Mais notre collègue obtenait encore plus, et par une fermeté aussi douce qu'habile dans sa passion de persuader, et grâce à la clarté d'une pensée religieuse pénétrant le classicisme de la forme d'une force délicate, dont on percevait certaines nuances après coup comme un enrichissement rétrospectif.

Au cours des débats de nos assemblées synodales, on put affirmer qu'il atteignait à ce chef-d'œuvre de l'art oratoire et du respect de l'auditeur, de ne jamais dire ce qu'il fallait mais de dire tout ce qu'il fallait. Parfois, pourtant, il me surprenait par un glissement subtil dans le déroulement logique de son discours et un essai de faire admettre, comme conclusion, une idée différente de celle à laquelle il nous préparait : il introduisait, en effet, tout à coup, une articulation verbale qui était une vibration affective. A ce moment-là on le sentait autoritaire.

A ce poste élevé qu'il occupa dans l'Église Réformée, il fut davantage un pasteur qu'un administrateur et plus un éveilleur d'âmes qu'un organisateur. L'organisation, excellente, ne heurtait jamais et même ne se faisait pas sentir, A.-N. Bertrand résolvant les questions par les moyens quasi-secrets connus seulement de celui qui est justement un éveilleur d'âmes, ou qu'il met en œuvre sans le savoir tout à fait, parce que c'est sa vocation. Une telle réussite dans le gouvernement des hommes est peut-être, même en dehors de l'Église, la solution.

Il n'en est pas moins vrai qu'une affectivité un peu féminine

le portait à aimer et à considérer comme remarquables des personnes sur lesquelles nous ne partagions pas son sentiment, et à s'éloigner d'autres pour qui nous avions de l'admiration. Mais qui est juge en ces matières ?

La première fois que je le vis, je fus délivré en face de lui de la gêne que je ressentais depuis mon enfance devant mes aînés dans le ministère, qui me parlaient comme des livres et qui plus est comme des livres de sermons, qui me parlaient de la pluie et du beau temps sur le mode des orateurs du XIX^e siècle. Isolés par cette barrière d'emphase mise ainsi entre eux et l'homme tout court, ils se croyaient permis en théologie de me répondre à tout sans me répondre à rien, en résumé de braves gens, si parfaitement hospitaliers et fraternels : ce qui était, sans qu'ils s'en doutent, leur vérité.

Lui, parlait comme tout le monde. Ce ton d'humanité et de proximité dans la conversation, pour traiter des idées et de la méthode, il l'avait dans la chaire chrétienne, annonçant l'Évangile, et je lui en gardais une vive gratitude.

Il est mort d'épuisement au lendemain de la libération du territoire, après en avoir par deux fois en vingt-cinq ans appelé à « la patrie lointaine », d'abord en Orient au cours de la première guerre, affermissant l'espérance de ses paroissiens soldats, puis pendant quatre années, dans une France perdue, alors que sa voix, plus prophétique et durcie, maintenait ses fidèles dans la Résistance de l'esprit et qu'il toisait, — de quelle hauteur ! — la police secrète d'un état que je ne veux point nommer.

Jean Richardot

ET ENCORE

Henri Manen m'ayant demandé de participer à la rédaction du beau livre qu'il avait pris l'initiative de consacrer à son beau-père, A.-N. Bertrand, je m'étais attaché à rendre hommage au ministère du Président du Comité général de l'Union des Églises Réformées, tel que j'avais pu l'apprécier durant mes années de travail en Ardèche. Je devais, par la suite, rencontrer plus souvent encore A.-N. Bertrand, à partir du moment où je fus appelé à Vincennes, c'est-à-dire quelques mois avant la guerre de 1939.

Tout ce que nous aimions déjà en lui, de loin, nous apparut alors comme décuplé, car nous en étions désormais les témoins constants. Chaque rencontre avec lui était enrichissante. Il n'intervenait dans les assemblées qu'au bon moment, à bon escient, et quelques mots suffisaient pour éclairer une question délicate parce que son sens des réalités s'imprégnait toujours de spiritualité. Visiblement, il accomplissait un ensemble croissant de charges diverses, mais avec le souci de rester entre les mains de Dieu. Je crois bien qu'il ne se fiait pas, malgré ses dons d'improvisation, à l'inspiration du dernier moment. Au contraire, il travaillait à l'avance, autant que possible. Il nous fit un jour, en passant, cette confidence : « Si je cherche dans la Bible un texte de sermon, je n'en trouve pas. Tandis que si je lis la Bible sans préoccupation, j'en trouve cent ! »

Pendant toute la guerre, ayant en plus de ses fonctions paroissiales (élargies) la responsabilité de la Fédération protestante en zone Nord, il donna une fois de plus toute la mesure de son abnégation, de son courage et de sa clairvoyance. Chacun le sait. Qu'on me permette de rapporter deux faits dont je fus le seul témoin.

En juin 1940, au moment de l'avance allemande vers Paris, A.-N. Bertrand, président du Consistoire Réformé, donna l'ordre à tous les pasteurs de la région susceptibles d'être encore mobilisés, de passer en zone « libre ». J'étais de ce nombre. Une voiture avait été mise à ma disposition par un parent qui me chargeait de l'évacuer. A.-N. Bertrand me demanda de prendre Madame Bertrand avec nous et de la déposer à Castres. C'est ainsi que le 13 juin, à 5 h 30 du matin, devant la Sorbonne, j'assistais aux adieux, combien douloureux mais dignes, des époux incertains du revoir...

Dès le 26 juillet 1940, les pasteurs regagnaient depuis le midi leur poste. Nous avons mesuré à sa valeur l'exemple de notre aîné, sans pourtant nous douter sur le moment de la multiplicité de ses interventions dans la capitale occupée. Il s'y est usé. Mais il n'a jamais courbé la tête. Je l'accompagnais, à sa demande, le 22 août 1944, près de l'Hôtel de Ville, en vue de régler avec le P. Bruckberger des questions d'aumônerie. Les balles sifflaient de tous côtés. A.-N. Bertrand restait imperturbable et serein.

La libération de Paris était proche. Aucun des participants au culte célébré en l'Oratoire du Louvre le dimanche suivant ne saurait oublier l'émotion avec laquelle notre président développa devant un auditoire immense, le texte d'Ésaïe 40, 1 : « Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de la grande ville et enseignez-lui que sa servitude est finie. »

Pierre Bourguet

ECRAN

L'engagement... au service du prochain.

L'appel à l'engagement retentit aujourd'hui à tous les horizons humains, surtout dans les grandes nations.

- Le philosophe pessimiste commence par déclarer que tout est absurde, que la vie humaine est là comme étant de trop..., comme une passion inutile. Après quoi, puisqu'il faut tout de même vivre, le philosophe nous appelle à un engagement... qui puisse justifier notre vie.
- Les églises nous invitent, elles aussi, à l'engagement. Elles savent que la foi n'est rien si elle n'engage pas notre être tout entier. Mais qu'est-ce qu'une foi engagée ?
- Est-ce une foi qui se lie à une politique humaine, toujours faillible, pactisant avec le machiavélisme diplomatique, le cynisme de l'esprit partisan, la servilité d'une obéissance inconditionnelle à des mots d'ordre simplistes et totalitaires ? Non, ce ne peut être cela pour quiconque se réclame de la liberté selon l'Évangile.
- La foi engagée ne se définit pas selon des normes rationnelles. Elle lance le croyant dans l'aventure du don de soi-même aux autres, dans le service du prochain. Il y a bien des manières de servir, mais il y a avant tout un esprit de service. Il y a bien des appels à entendre, bien des solitaires à entourer, bien des malades à visiter, bien des frères menacés à secourir, bien des aveugles à guider, bien des œuvres utiles à soutenir, bien des initiatives prophétiques à prendre... mais il y a finalement un service, le service !
- En lançant une campagne d'engagement diaconal, le Centre d'Action sociale de nos églises de la région parisienne nous rappelle, en ce début d'année, que tous les membres de nos paroisses sont conviés, là où ils se trouvent, au service du prochain.

Nous sommes appelés à la liberté... mais il n'est de liberté vraie que celle qui nous rend capables d'aimer, c'est-à-dire de servir et de trouver notre joie dans le service.

Des questions

Un très sélect auditoire vient d'écouter un grand économiste parler de l'évolution du « produit national brut » dans les grands pays modernes. Après l'inter-

vention d'éminents spécialistes des questions économiques et financières, le président de séance signale qu'il y a dans l'auditoire un invité inattendu. Détail insolite : il s'agit d'un pasteur. « Avez-vous quelques remarques à faire ? », dit le président ? — « J'ai plutôt deux questions à poser », dit le pasteur.

1ère question : Voyez-vous une relation systématique entre le produit national brut et la qualité du bonheur des hommes et des femmes d'une nation ?

2e question : Si Dieu nous juge sur ce que nous sommes, croyez-vous qu'il nous demandera un jour : « Qu'as-tu fait pour le produit national brut de ton pays ? » Ne nous demandera-t-il pas plutôt : « Qu'as-tu fait pour tes frères et qu'as-tu fait de ton âme ? »

De la relativité des jugements humains.

Au moment où j'écris ces lignes, un beau soleil presque printanier éclaire, à Paris, cette journée de la mi-janvier. Le même temps anormalement doux règne, paraît-il, dans la partie sud de l'U.R.S.S., notamment en Ukraine. Tant mieux pour nos frères Russes, me direz-vous ! Pour eux, comme pour les Parisiens, autant de pris sur les rigueurs de l'hiver. Vive le soleil charitable qui donne aux hommes une belle leçon de douceur et de bonté ! Et que vienne, dans l'hiver des cœurs, un peu de chaleur vivifiante et consolatrice !...

Pardonnez-moi ! Je me suis trompé grossièrement. Les économistes (que j'ai un peu égratignés il y a un instant) vont prendre une éclatante revanche. Ils m'apprennent que l'hiver doux est une catastrophe dans les zones céréalières des pays du Nord. Les blés d'hiver, frappés par les gels... qui suivent inexorablement les jours doux, périssent s'ils ne sont pas protégés par la bonne neige. Et la neige ne tient que lorsqu'il fait froid.

Quand le blé d'hiver a péri, il faut semer les blés de printemps... au rendement inférieur. D'où un déficit important dans les récoltes !

1ère conclusion : Dans la vie naturelle, méfions-nous de nos définitions trop abstraites du bien et du mal. Si le soleil d'hiver est bon pour les rhumatismes, il risque d'être mauvais pour les récoltes nécessaires au pain quotidien des hommes.

2e conclusion : Quels que soient les régimes politiques, le soleil, la pluie et la neige semblent parfaitement les ignorer. Les politiciens le déplorent peut-être, mais il faut bien qu'ils s'en fassent une

raison. En Ukraine comme aux Amériques, en Europe comme en Chine, l'homme propose... et le soleil dispose. L'homme sème... mais l'incroyant, comme le croyant, doit faire un acte de foi pour croire à la moisson qui viendra en son temps.

Unité chrétienne.

Janvier est le mois de l'Oecuménisme.

C'est l'occasion pour nous de rappeler que l'unité n'est pas synonyme d'uniformité, mais de vivante diversité dans la fidélité au Christ.

La vocation et l'originalité du protestantisme se situent, aujourd'hui comme au XVI^e siècle, dans l'affirmation joyeuse et renouvelée du salut par la foi.

La vocation et l'originalité du protestantisme s'affirment, aujourd'hui comme hier, dans le refus de situer le problème de l'unité au seul niveau des Églises. Au-delà des Églises, il y a l'attente et la voix de millions d'êtres humains qui ne connaissent peut-être pas l'espérance évangélique, mais qui la portent en eux, comme un trésor méconnu, don de la grâce du Dieu de l'Universalité.

L'homme nouveau.

Les statistiques les plus récentes évaluent la population française à 53 millions d'habitants. Il est remarquable que la population est beaucoup moins dense dans notre pays que chez nos voisins immédiats. Il y a, au kilomètre carré, 320 habitants en Belgique, 250 en Allemagne de l'Ouest, 230 en Grande-Bretagne... et 95 seulement en France. Encore faut-il souligner qu'en France même, la différence de densité humaine est considérable entre la région parisienne... et la Lozère.

Les statisticiens nous parlent de chiffres nouveaux. Les sociologues, eux, commencent à nous parler de « l'homme nouveau ». En France, l'homme nouveau se situe dans les très jeunes générations. Il est né dans une grande ville, soit enfant unique, soit frère d'un seul autre enfant. Dès son jeune âge, il est bombardé d'informations disparates et d'agressions audio-visuelles. Il quitte l'enfance très tôt, mais n'arrive que très tard à la maturité. Son adolescence se prolonge. On ne sait pas encore ce qu'il donnera quand il accèdera à la responsabilité.

Ce portrait de l'homme nouveau n'a qu'un très lointain rapport avec l'entretien de Jésus et d'un certain Nicodème. Les sociologues n'aiment pas parler de la « nouvelle naissance ». Et pourtant !...

René Château

III - LA PERIODE MODERNE

Au XIX^e siècle, la plupart des pays où dominait l'Islam furent colonisés. La décolonisation a fait, donc, apparaître toute une série d'États souverains à population musulmane. En 1924, la révolution turque d'Ataturk abolit le Califat, supprimant ainsi ce qui avait été la plus haute autorité de l'Islam médiéval. Enfin, le monde moderne a détruit la croyance en un univers statique, et en une société immuable. Il s'ensuit que l'équilibre médiéval entre calife et ulémas a été rompu, et que la Chari'a ne peut plus être reçue comme code social et religieux fixé une fois pour toutes.

Sur le plan politique, le monde musulman s'est accommodé sans trop de peine de la disparition du califat, dont l'autorité et le pouvoir s'étaient considérablement affaiblis depuis le XV^e siècle. Mais les États modernes n'ont pas pris purement et simplement la suite de l'institution politique traditionnelle. En effet, l'Islam médiéval admettait que toute législation venait de Dieu et de lui seul. Les califes ne légiféraient pas ; s'il leur arrivait de prendre des édits (« qanun »), c'était seulement pour la durée de leur règne. Par contre, tous les nouveaux gouvernements des nations islamiques, quel que soit leur type, ont en commun la volonté de légiférer. Ce fait, à lui seul, constitue un changement radical dans le monde musulman.

De plus, les nouveaux législateurs sont inévitablement entrés en conflit avec la Chari'a, ce système juridique qui, nous l'avons vu, a duré pendant des siècles en se complétant certes, mais sans jamais se modifier. Les conflits ont été particulièrement aigus au sujet des lois commerciales (usure), et familiales (mariage, divorce). Cette crise a été très complexe, elle a évolué de manière différente selon les pays, et a trouvé des solutions variées. La plupart des Français ont pu constater que l'Algérie, la Tunisie et le Maroc ont adopté des solutions différentes.

La République turque représente une position extrême : la séparation de la religion et de l'État y est totale. Des fraternités religieuses ont été mises hors la loi, et certaines pratiques pieuses interdites. Ataturk a purement et simplement aboli la Chari'a, et importé, de toutes pièces, un code civil suisse. A l'autre extrême, l'Arabie saoudite pratique un Islam très conservateur. La plupart des États musulmans se situent quelque part entre ces deux positions. En gros, il a été admis que la Chari'a ne peut plus fonctionner comme norme absolue et irréfutable.

L'exemple du Pakistan est très significatif. Cet État a été fondé par des musulmans qui refusaient l'appartenance à une Inde laïque. La première assemblée constituante, dans une déclaration d'intentions, proclama que les législateurs ne feraient jamais de lois opposées (en anglais : « repugnant ») au Coran et à la Sunna, c'est-à-dire à la pratique du prophète. Les ulémas conservateurs ont réagi contre cette proclamation ; ils réclamaient l'application intégrale de la Chari'a. Aucun gouvernement pakistanais ne les a suivis. En 1961, une loi a apporté des restrictions à la polygamie et renforcé les droits qu'ont les femmes d'obtenir un divorce. Une fois que de telles lois ont été

admisses et appliquées, il devient impossible de soutenir que la Chari'a est irréfutable.

La Chari'a ayant perdu son statut médiéval, que vont devenir les ulémas ? Depuis le Xe siècle, leur rôle était de défendre l'autorité de la Chari'a, d'en commenter les points incertains ou obscurs, et de répondre aux questions des croyants. Le système médiéval est tombé en ruines, mais la communauté ne continue-t-elle pas à avoir besoin de personnes qui se consacrent à la recherche de la justice et de la vérité ? Ses dirigeants vont-ils faire de « bonnes » lois qui permettent l'application des commandements divins et des valeurs coraniques ? Ceux qui édifient les nouvelles sociétés musulmanes peuvent-ils chercher des enseignements utiles dans les quatorze siècles d'histoire musulmane, qui ne furent pas exempts de grandeur, loin de là ? Où trouvera-t-on des hommes qui, dans l'esprit de l'Islam, maintiennent le sens de l'égalité, de la fraternité, des obligations mutuelles entre croyants et l'opposition à l'injustice ?

Au Pakistan, le maréchal Ayub Khan a créé un centre « national » de recherches islamiques qui a pour mandat d'étudier l'histoire musulmane et de faire aux législateurs des suggestions pour la mise en pratique des valeurs de l'Islam. Ce centre est actif et a de nombreuses publications. Un de ses anciens directeurs, Fazlur Rahman, a soutenu que les savants doivent réexaminer les principes de base de la Chari'a. Selon lui, le principe du consensus, qui réglait les questions une fois pour toutes, a eu des résultats désastreux et n'est pas fidèle à l'Islam des origines. La morale et les lois doivent être soumis à révision ; les experts religieux doivent utiliser leurs connaissances pour aider la communauté à trouver de meilleures structures.

L'Islam est donc actuellement travaillé par un débat entre modernistes et traditionalistes sur la vraie manière de faire le bien. Tous admettent que l'organisation sociale et politique doit, dans la mesure du possible, refléter la justice divine. Le problème qui les divise est le suivant : est-ce que les savants du VIII^e et du IX^e siècles possédaient une sagesse parfaite, et ont-ils formulé des lois et établi des pratiques définitives ; ou bien, au contraire, les hommes d'aujourd'hui sont-ils appelés à entreprendre un nouvel effort pour comprendre les exigences coraniques et construire des institutions qui les servent ?

Le problème de l'usure est ici particulièrement intéressant. Les auteurs de la Chari'a avaient décidé que l'interdiction coranique de l'usure s'appliquait à toute exploitation des hommes par les jeux de hasard et à toute manœuvre financière secrète. Par conséquent, toute transaction devait être publique, et avoir lieu devant témoins ; toute forme de spéculation était interdite (on alla jusqu'à interdire l'échange de fruits verts contre des fruits mûrs). Pour le moraliste musulman contemporain, la recherche de la justice commerciale et la lutte contre l'exploitation économique soulèvent des problèmes très complexes. Comment s'attaquer aux mauvais aspects des systèmes économiques ? Comment traduire dans les réalités sociales les exigences du Coran, qui est si ferme en ce domaine ?

Sheila McDonough

COMMUNIQUES

Le musicien Georges Migot

Le musicien protestant bien connu, Georges Migot, vient de mourir à 85 ans. Le service religieux a été présidé par le pasteur Georges Marchal, à l'Oratoire du Louvre, le 9 janvier 1975. — Un prochain numéro présentera un article où l'œuvre considérable du disparu sera évoquée. C'est une grande figure qui disparaît.

Comité protestant des Amitiés françaises à l'Étranger

Délégation de protestants français pour le deuxième centenaire des États-Unis.

Dans le cadre du deuxième centenaire des États-Unis, le Congrès annuel de la National Huguenot Society, qui se tiendra à Washington les 23 et 24 avril 1976, insistera sur l'apport des réfugiés huguenots dans l'esprit qui a présidé à l'indépendance.

Le Comité protestant des Amitiés françaises à l'étranger, à la demande des organisateurs, enverra une délégation à

Washington. Les participants français seront reçus, à la suite du congrès, individuellement ou par très petits groupes, dans les familles de descendants huguenots de Washington, New-York, Philadelphie et Charleston, ce qui aura le double avantage de diminuer le coût du séjour et de faciliter les contacts avec les familles américaines. Bien entendu, cette accueil ne couvrirait pas un séjour plus prolongé.

Les personnes qui souhaiteraient se joindre à cette délégation sont priées d'en aviser le Comité. Le séjour pourra durer deux ou trois semaines, avec départ la semaine après Pâques. Les modalités pratiques ne sont pas encore entièrement déterminées, mais seront communiquées dès que possible aux personnes qui en feront la demande.

Adresse : Comité protestant des Amitiés françaises à l'Étranger, 47, rue de Clichy, 75009 Paris. Tél. : 874.25.72.

Pasteur Georges Marchal,
Vice-président
J.-Thierry du Pasquier,
Secrétaire général

CARNET

Décès

Le pasteur Marc Jospin, de l'Église Wal-lonne des Pays-Bas, a la douleur d'annon-cer le départ pour la Maison du Père, le 20 janvier, dans sa 80e année, de son épouse

Madeleine-Marie JOSPIN-VINCENT

quelques semaines après la célébration de leur Jubilé cinquantenaire de mariage et de ministère.

« Je sais en qui j'ai cru » (II Tim. 1, 12)

Amsterdam (Pays-Bas) Vossiusstraat, 28.

Le Seigneur a rappelé à Lui sa servante

Madame Vve René PFENDER
née Marguerite GUEYLARD
âgée de 86 ans.

L'Évangile de la Résurrection a été an-noncé, et l'Espérance de l'Église a été chantée au temple de Gardonne (24), le 18 janvier 1976.

De la part de ses enfants :

le pasteur et Madame Marcel Pfender et leurs enfants et petits-enfants, à Paris ;

le pasteur et Madame Marc De Visme et leurs enfants et petits-enfants, à Nar-bonne ;

Monsieur et Madame Pierre Morize et leurs enfants, à Bourg-la-Reine ;

le pasteur et Madame Jean-René Pfender et leurs enfants, à Bordeaux ;

le pasteur et Madame Daniel Pfender et leurs enfants, à Nérac.

De la part de ses sœurs : Mesdames Vves Albert Laget et André Vergniol.

De la part de tous les membres de leurs familles.

« Notre cité à nous est dans les cieux, d'où nous attendons comme Sauveur le Seigneur Jésus-Christ. » (Phil. 3, 20)

Naissance.

Le pasteur et Madame Philippe Decorvet-Viala, Roland et Isabelle, ont la joie d'annoncer la naissance de

Jean, Daniel, Paul
le 8 octobre 1975

27, chemin des Roches
CH-1066 Epalinges

(Ce texte de naissance avait paru le 10 novembre 1975 avec nom propre dénature. Nous nous en excusons.)

CONFÉRENCES EVANGILE et LIBERTE

A PARIS

Foyer Union de Paris, 14, rue de Trévis.

Samedi 7 février à 16 h : L'espérance écologique

« Que craindre ? », par M. P. Germain.

« Que faire ? », par M. Claude-Marie Vadrot.

Présidence : M. Henri Friedel.

Samedi 28 février à 16 h : L'espérance dans la Bible

« Apocalyptique et messianisme », par le pasteur C. Schwab.

« L'espérance dans l'Évangile », par le professeur J. Ellul.

Présidence : pasteur L. Gagnebin.

Renseignements : Église réformée de l'Oratoire, 4, rue de l'Oratoire, 75001 Paris. Tél. : 260.21.64.

A LYON

Samedi 13 mars à 17 heures, 50, rue Bancel.

« L'homme entre la puissance et la faiblesse » avec le doyen Roger Mehl, professeur à Strasbourg.

Renseignements : pasteur Ph. Vassaux, 31, rue St-Lazare, 69007 Lyon. Tél. : 69.34.17.

CONFÉRENCES DE FÉVRIER

Au Foyer de l'Ame, 7 bis, rue du Pasteur-Wagner, 75011 Paris.

Chaque dimanche de février au temple du Foyer de l'Ame, à 10 h 30. Cette année elles ont pour thème : **Les mystiques de substitution.** Sous ce titre seront abordées diverses mises en question de la foi chrétienne par la sacralisation de la réalité profane (politique, sexuelle, écologique, etc...). Les conférenciers seront le professeur Dumas, M. Germain, conseiller presbytéral, ainsi que les pasteurs Château, Marchal et Gagnebin.

Faites abonner vos amis
à
EVANGILE et LIBERTE

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tam)

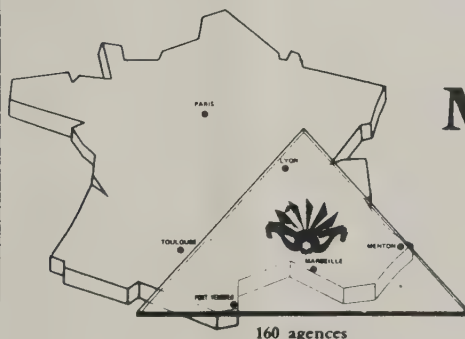
L'UNION DE PARIS — U.C.J.G.
14, rue de Trévisse, 75009 Paris

informe ses amis de sa
vente annuelle
qui aura lieu le
vendredi 6 février de 12 h à 20 h,
samedi 7 février de 11 h à 18 h

et les invite à visiter ses comptoirs
(linge de maison, épicerie, librairie,
poterie, etc...)

C.A.R.T. — 30250 SOMMIÈRES

Maison Émilien Dumas. Tél. (66) 80.03.02,
proximité mer et Cévennes, centre rencon-
tres de Sommières (Gard), cadre très
confortable (ch. à un et deux lits avec
douche partic.), grand parc, salon... Offre
possibilité séjours repos, vac. pers. seul,
famil. ou groupes. Accueil séminaire de
formation. Rens. Secrétariat.



**SOCIÉTÉ
MARSEILLAISE
DE CRÉDIT**

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

CINZANO

**AGENDA DE LA CAUSE 1976
EST EN VENTE !**

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée
qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

**ONT COLLABORE
A CE NUMERO**

*Maxime Amphoux, chef de service au Ministère
des Affaires étrangères.
A.-N. Bertrand, fut pasteur à Castres, Lyon et
Paris-Oratoire.
Pierre Bourguet, pasteur, ancien président du
Conseil national de l'E.R.F.
René Château, pasteur, Paris-Oratoire du
Louvre.
Yvonne Girault, membre de l'Oratoire, Paris.
Sheila McDonough, professeur à l'Université
Concordia, Montréal.
Alice Manen, La Pervenche.
Henri Manen, pasteur.
André Parrot, membre de l'Institut, ancien
inspecteur général des Musées, Paris.
Catherine Pernot, docteur en médecine, Paris.
Jean-Marc Pernot, médecin des Hôpitaux,
Paris.
Jean Richardot, pasteur, Castelnau-le-Lez.
Jean-Marc Saint, pasteur, Paris-Auteuil.*

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

II - VOCATION DU PROTESTANTISME ?

L'histoire existe qu'on le veuille ou non, avec ou sans interprétation de l'histoire. Le passé nous modèle jusque dans les refus qu'il peut nous inspirer. Ainsi en va-t-il de notre passé collectif de protestant français. Il nous livre son lot de malédictions et de bénédictions. Bien malin qui s'y posera en manichéen. Il ne suffit pas de déclarer haut et fort « faut que ça cesse » pour que par enchantement « ça change ». Il y a des glaises qui nous collent au talon.

LES OUBLIS ABSURDES

J'en tire qu'il n'est pas de solution viable pour une collectivité même aussi bizarre que la nôtre, qui ne retienne les leçons du passé. Aussi, tirer seul son épingle du jeu, en silence, ne mène à rien. Nous sommes le produit de multiples solidarités de fait qui nous ferment et nous ouvrent les voies du possible. Il faut admettre que l'avenir se forge durement dans la conscience historique.

Mais y a-t-il aujourd'hui, dans le protestantisme, quelque chose comme une conscience historique ? Passons quelques traits de folklore à peine survivants : « que diable allaient-ils faire sur ces galères ! » La mémoire défaille chez les protestants. Cela devrait étonner. Cela n'étonne plus, tant on s'accommode sans modération des oublis de mémoire. Et ce n'est pas, à vrai dire, se souvenir que de vaquer à la méridienne après les efforts des anciens. Nous n'avons même plus ces stupides hagiographies et ces pages de polémiques borgnes qui stimulaient parfois le goût tout historique de la vérification. Nous voici, solidaires d'un protestantisme sans mémoire. Aussi la fable prévaut parmi nous.

Reconnaissons simplement que l'enseignement théologique reçu par les clercs et les laïcs d'appareil ne les a guère disposés à recueillir les leçons de notre histoire. Vers les années cinquante, l'histoire et la philosophie quittèrent la Faculté. Cela venait parfaitement à point ! L'histoire commençait d'être planétaire. Il fallait donc éviter que l'histoire des religions continue de sonder trop curieusement la religion des autres qu'on risquait de rencontrer. La société allait à la technocratie. Plus besoin de philosophie pour penser des essences et des destinées. Ce fut une merveille d'opportunité, comme les institutions savent nous en préparer. Tout compte fait nous avions des dogmes. Bien méchant qui ne s'en inspirait. Viser haut ! Ce fut fait ! Le dogme réputé catégorie eschatologique, fondant la critique de la prédication — cela chez Karl Barth — fut rapidement « déjà là » dans l'hexagone, entièrement réalisé en monnaie de ser-

mon, bien avant l'invention de la catéchèse indéfrisable. Je ne dis pas que cette affaire est la seule cause de nos oublis de mémoire, mais elle y a beaucoup contribué. Il y avait désormais tant de choses à croire, surtout en matière hors de propos qu'on ne pouvait plus apprécier ce dont n'importe qui, en principe, peut parler, de notre histoire. Et sans philosophie, il n'y eut plus que des catéchismes.

VERS LE PRINCIPE DE RÉPÉTITION

Ainsi tout alla pour le mieux. La vocation du protestantisme se trouvait réglée par ce que j'appellerai une « théologie » de l'histoire puisqu'alors tout devint théologique, comme maintenant tout est politique. Ce n'est pas surestimer la part jouée en l'affaire par la réflexion. La « théologie » fonctionna comme les *mass media*. Une chose devenait vraie à force d'être citée. Chez Calvin tout est bien, chez Luther tout est clair, chez Karl Barth tout est « smart » ! Qui comprend ce principe de méthodologie ecclésiastique a notamment compris à peu près tout ce qui s'appelle ecclésiologie. Alors venons-en au règlement de notre vocation. Il tenait en quelques points bien sentis.

1) Il existe un lien d'essence mystérieuse entre la Réforme du XVI^e siècle et les Églises protestantes. Ce point n'a pas besoin d'être démontré. Il suffit qu'il soit proclamé pour que la chose existe.

2) Lors de la Réforme incarnée en Luther et en Calvin (les autres s'avéraient peu catholiques !) l'essence du christianisme primitif est apparue enfin clairement. Ce point n'a pas besoin d'être exploré. Il est véhiculé par quelques formules latines parfaitement frappées : *sola scriptura*, *sola fide*, *sola gratia* ; quelques marginaux disaient aussi « *solus deo gloria* », mais cela n'a pas intéressé grand monde. Grâce à ces principes, n'importe qui pouvait admettre facilement que saint Paul c'était Luther, et que Calvin comprenait mieux saint Pierre que le successeur dudit.

3) Certes il était licite de discuter des détails mais cela ne figurait pas au programme des dimanches matins. Il suffisait d'affirmer le principe de répétition. Et nous avions une vocation quelles que soient les circonstances.

On fit alors la découverte d'un miracle époustouflant : sous les accidents du protestantisme historique des années 1950 chacun pouvait individuellement recevoir les yeux fermés la substance de la vraie religion, puisqu'enfin de compte ce n'était qu'une affaire de paroles d'institution. La question de la vocation du protestantisme fut sacramentellement résolue. Il suffisait de s'y ranger avec ordre et en silence.

Jean-Marc Saint

La vie n'est pas faite de choses extraordinaires mais des choses de chaque jour éclairées par l'Évangile.

A.-N. Bertrand

Note : lire premier article dans « Évangile et Liberté », 5 janvier 1976, p. 11.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ CBSK

BI-MENSUEL

90^e année

No 4

Lundi 23 février 1976

L'élément primitif du christianisme est une personne ; une personne qui pourra devenir l'objet d'une doctrine, mais qui ne saurait être confondue sans abus avec cette doctrine elle-même.

A.-N. Bertrand


ÉLOGE DE L'INCONSCIENCE

par A.-N. Bertrand

Nous n'avons nullement l'intention de faire concurrence à Érasme, et d'écrire ici une réplique à son célèbre *Éloge de la folie* : nous n'avons pas assez d'esprit pour cela, et notre propos est, par ailleurs, de parler sérieusement de choses sérieuses. Nous voudrions seulement relever la valeur de cette inconscience que le Christ a vantée lui-même, lorsqu'il a dit : « Si vous ne recevez pas le Royaume de Dieu dans l'esprit d'un petit enfant, vous n'y entrerez pas. »

Les malheurs et les difficultés de notre temps proviennent de ce que tout aujourd'hui est devenu conscient, réfléchi, de ce qu'il n'y a plus nulle part de spontanéité, d'abandon, et qu'au lieu de jouir sans arrière-pensée des beautés ou des joies qui nous sont offertes, nous nous ingénions à scruter leurs causes, à démonter leur mécanisme, et finalement il ne nous reste guère que le plaisir amer de savoir pourquoi nous n'avons pu en jouir.

Les enfants ont-ils toujours cassé leurs jouets pour regarder ce qu'il y avait dedans ? Je ne sais. Mais déjà dans Hérodote, nous lisons l'histoire de cette idole que l'on voulut déplacer, et d'où sortirent des rats en telle abondance que tout le prestige de la divinité en fut dissipé. Aujourd'hui cependant, ce ne sont pas seulement les idoles et les poupées dont on ouvre le ventre pour voir ce qu'il y a dedans ; on scrute aussi les

Suite page 3 

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

*(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).*

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Char-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des institutions ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Le dernier numéro de ce journal (9 février) a été en grande partie consacré à A.-N. Bertrand. Il a essayé de dégager la figure du pasteur. Dans ce numéro on trouvera une autre image : celle du penseur et du réalisateur de l'union des Églises de la Réforme calviniste. Qu'on n'y voie cependant ni contradiction, ni opposition. A.-N. Bertrand était toujours pasteur lorsqu'il se manifestait en théologien et sa théologie se muait en source pastorale de vie pour les âmes lorsqu'il s'approchait des hommes. Il alliait, en fait, le sentiment et la pensée, l'intelligence des choses et des hommes (l'esprit de finesse) et l'action. C'est chez lui une vocation très particulière qu'on ne soulignera jamais assez.

Ainsi, dans leur diversité ces deux numéros forment un document et doivent, à l'avenir, servir de référence.

Dès lors, qu'on veuille bien excuser et comprendre la longueur de certains articles. On ne peut superficiellement exposer les traits d'une si riche personnalité. Pour la cerner — autant que faire se peut en si peu de pages —, il faut essayer d'exprimer les nuances en même temps que la profondeur de la pensée.

Qu'à travers ces articles revive la personnalité d'A.-N. Bertrand ! Pour ceux qui l'ont connu, ce sera un témoignage vivant et un message, pour les autres une découverte, pour tous un enrichissement, une incitation à la réflexion et peut-être une clarté sur leur chemin.

P. R.

origines de la vie sociale, de l'amour, de la piété, et l'on s'imagine que celui qui en connaîtra les ressorts, sera maître de les conduire ou de les créer à son gré.

Et l'on ne voit pas qu'on s'enfonce ainsi dans l'artificiel, et par conséquent dans l'impuissance, car les abeilles ne travaillent que dans l'obscurité. Le grain de blé ne germe que dans la nuit du sillon, et l'âme humaine ne s'épanouit que dans la sainte inconscience de l'enfant.

*
* *

Il n'est pas douteux que le malaise économique dont nous souffrons ne tienne en grande partie au fait que les lois qui régissent la production, la consommation et les échanges sont maintenant connues de tout le monde ; car *les lois économiques cessent de jouer normalement du jour où leur action cesse de s'exercer dans l'inconscience.*

Prenez la loi de l'offre et de la demande, la plus connue de toutes : s'il y a sur le marché beaucoup d'acheteurs et peu de marchandises, les prix monteront ; s'il y a peu d'acheteurs et beaucoup de marchandises, ils baisseront assurément ; mais à la condition que les producteurs apportent leur marchandise « à la bonne franquette », sans se préoccuper de son écoulement pénible. Le jour où ils savent, et où le mécanisme de la loi leur est dévoilé, ils s'arrangent pour empêcher celle-ci de jouer. Ils raréfient la marchandise, au besoin ils la détruisent pour empêcher les prix de baisser ; et nous assistons à ce spectacle paradoxal qu'une récolte abondante est considérée par le producteur comme une catastrophe sans être un profit pour le consommateur.

Le mécanisme de la vie sociale est faussé puisqu'il est devenu conscient, et que les producteurs comme les consommateurs s'ingénient à remplacer les lois naturelles par leur action tout artificielle. Le monde se meurt d'être devenu « conscient... et désorganisé. »

*
* *

Tout ceci n'est que pour nous conduire à quelques réflexions religieuses, et pour montrer comment les faits que nous voudrions signaler ne sont pas propres au domaine spirituel, mais ont partout leurs analogues.

Nous assistons aujourd'hui à un effort hautement louable pour restaurer le sens du mystère et pour rendre par là à nos cultes une valeur religieuse plus intense. Mais il faut prendre garde qu'une pareille tentative ne supporte pas l'artificiel, et que toute initiative perd sa valeur dont les intentions sont connues et dont le mécanisme devient conscient. Les symboles naissent ; ils ne se fabriquent pas. Les seuls qui aient une valeur religieuse sont ceux qui s'imposent spontanément ; si j'ai l'impression qu'ils sont destinés à produire sur moi une disposition donnée, cela suffit pour que cette disposition ne puisse plus naître.

Si j'entre dans une cathédrale où le génie de l'architecte — ou plutôt encore le génie spontané de la foi — a réuni d'instinct toutes les conditions de luminosité, de silence, d'élévation qui peuvent contribuer au recueillement, j'éprouverai spontanément une impression religieuse ; celle-ci perdra déjà quelque chose d'elle-même si je me prends à analyser ses éléments constitutifs. Mais si j'avertis les fidèles que l'on va raréfier la lumière dans leur temple pour favoriser le recueillement, ils auront l'impression d'un procédé artificiel, et cela suffira pour que l'effet escompté ne se produise pas.

Ce qui manque au conseil de Pascal pour être efficace — prenez de l'eau bénite et abêtissez-vous, — c'est précisément l'atmosphère d'inconscient dans laquelle il pourrait agir. En disant à un enfant de joindre les mains et de baisser la tête, je favorise sa prière, parce qu'il ne se rend pas compte du « pourquoi » ; mais si je dis à un adulte : « *joignez les mains et baissez la tête, vous éprouverez* »... il n'éprouvera rien du tout parce que la loi de l'inconscience n'a pas été respectée.

Et c'est pourquoi il faut travailler de toute son âme à créer pour notre culte un cadre matériel et un enveloppement spirituel plus favorable à l'adoration ; mais il faut travailler en profondeur et sans trop le dire, car « *on ne prouve pas qu'on doit être aimé en exposant d'ordre les causes de l'amour* », dit très justement Pascal ; et on ne crée pas de l'adoration en exposant les lois et les conditions qui président à son épanouissement.

Au contraire, les grandes lois de la vie spirituelle n'agissent que dans le silence, dans le réel, c'est-à-dire dans le spontané, loin de tout ce qui est procédé artificiel, effort pour crier d'en-bas ce qui ne peut être qu'une grâce, un don d'En-Haut, qui perd son privilège, le jour où l'on sait d'où il vient et où il va.

O Sainte inconscience du nouveau-né de l'Esprit, comme il te faut aimer et respecter !

A.-N. Bertrand

Note : cet article a paru dans « *Évangile et Liberté* » le 26 août 1931.

EVANGILE et LIBERTÉ

La vie d'un journal comme le nôtre est affaire de tous.

La propagande se fait par les abonnés. Les abonnés doivent devenir des militants. Les militants parlent autour d'eux de ce qui leur tient à cœur.

Plus le nombre de nos abonnés augmentera, plus sera grand le rayonnement de ce journal.

Plus nous aurons d'abonnés, plus nos finances seront à l'aise et nous permettront deux choses :

- 1 — servir des abonnements à tarifs réduits aux économiquement faibles ;
- 2 — maintenir les actuels tarifs.

LA VIE DE CE JOURNAL EST AFFAIRE DE TOUS.

LA PENSÉE RELIGIEUSE

D'A.-N. BERTRAND

Les soixante-dix années de la vie du pasteur André-Numa Bertrand (1876-1946) ont été marquées par quelques grandes dates de l'histoire de notre protestantisme français. Évoquer aujourd'hui sa mémoire n'est pas seulement un geste de fidélité et de reconnaissance. C'est une nécessité de marquer auprès des jeunes générations (qui non seulement ne l'ont pas connu, mais ont peu de chances de le connaître) combien un homme comme lui fait défaut à notre époque, tant sur le plan de la pensée que sur celui de l'action.

Pasteur et théologien

En effet, à côté d'une œuvre littéraire importante (1), il fut surtout un « pasteur », pasteur de paroisse soucieux de la vie spirituelle de ses paroissiens, consacrant un temps considérable à la formation religieuse des catéchumènes et des adultes, qu'il a profondément marqués par son rayonnement intellectuel et sa piété profonde. Il fut aussi un chef d'Église, participant au gouvernement de cette Église, à des heures décisives et importantes comme celles qui ont précédé l'unité de l'Église réformée de France en 1938 et celles de l'occupation allemande. Il sut guider et conduire notre Église sur les chemins de la fidélité évangélique.

On se demande comment il pouvait mener de front avec autant de sérénité et de lucidité tant de tâches si diverses et si multiples. Sûrement en raison d'une intense vie intérieure, nourrie par la prière, elle-même nourrie par la méditation biblique, et un immense amour et respect des âmes que le Seigneur plaçait sur sa route. Amour de Jésus-Christ et de l'Église étaient pour lui deux pôles complémentaires et inséparables.

Il faut bien dire que s'il n'avait pas appartenu à la tendance théologique dite libérale, sa pensée serait aujourd'hui mieux connue et beaucoup de nos contemporains pourraient trouver, près de lui, réponse à leurs questions. Il y aurait là pour un jeune théologien et un jeune historien matière à thèse et pour un éditeur œuvre utile à faire car ses innombrables articles sont dispersés dans des revues et des journaux qu'il faudrait rechercher, dépouiller et regrouper. Certains de ses ouvrages sont ou bien introuvables ou bien épuisés.

Certes, A.-N. Bertrand ne fut pas un théologien au sens habituel et technique du mot. L'orientation de sa vie et sa vocation propre de pasteur n'ont pas fait de lui un créateur de système ni un dogmaticien. D'ailleurs il ne saurait y avoir de théologie libérale car le libéralisme protestant est essentiellement une méthode et un esprit. Mais à lire ses ouvrages on ne peut nier qu'il fut un théologien. Il n'est resté étranger à aucun des problèmes de la pensée religieuse et il s'est toujours efforcé de dégager les normes de la certitude religieuse.

Depuis sa thèse soutenue à Montauban en 1897, *Essai sur la méthode qui conduit à la certitude religieuse*, en passant par *La pensée religieuse au sein du protestantisme libéral* en 1903, qui reste aujourd'hui encore un texte capital, *Problèmes de la libre-pensée* en 1910, *La vie chrétienne et la Doctrine*, 1929, jusqu'à *Protestantisme*, 1931 réédité en 1946, sorte de testament spirituel, il est resté fidèle à ce souci premier : accorder la métaphysique et l'histoire, la foi et la raison.

La certitude religieuse

Le principe permanent chez A.-N. Bertrand est de mettre la Vie (expérience) avant la Doctrine (formulation). Pour lui, l'unité doctrinale est non seulement un leurre mais une impossibilité. La certitude religieuse, fondée sur la seule Parole de Dieu, contenue dans la Bible seule, est d'ordre spirituel et mystique, jamais d'ordre institutionnel et dogmatique. La certitude religieuse naît d'une rencontre. C'est un lieu où se mélangent organiquement la parole du Christ, le témoignage de la communauté primitive et l'expérience personnelle du croyant. Il ne s'agit donc pas, comme l'ont prétendu les adversaires de cette théologie de l'expérience (Frommel), de n'importe quelle expérience religieuse, subjective et facilement sentimentale. Car ici, seule l'histoire évangélique qualifie et spécifie le sentiment religieux général et intérieur à l'âme humaine.

L'Église vit de cette rencontre et de cette fusion ; c'est à la théologie de tenter d'en rendre compte. A ce niveau de l'explicitation intellectuelle aucune doctrine ne saurait être unique et normative, définie par un magistère quelconque et imposée par voie d'autorité comme seule vérité possible. La seule idée de canon du Nouveau Testament est la négation de la conception catholique de la tradition. L'Église s'est à jamais créé un type, une référence. Et c'est près de la source que l'eau du fleuve est la plus pure. L'Église peut ensuite parfaitement et légitimement développer et créer des structures et même des expressions doctrinales, à condition qu'elles soient fidèles à l'esprit de Jésus et ne prennent jamais le pas sur lui.

« L'idée de vie, écrit-il dans la brochure *« La vie chrétienne et la doctrine »*, est infiniment plus large et plus compréhensive que l'idée de doctrine. Tandis que celle-ci nous enferme dans le domaine exclusivement intellectuel, celle-là, bien qu'essentiellement orientée vers la pratique, peut ne pas exclure absolument les éléments théoriques... »

« Il serait artificiel et maladroit de vouloir isoler la vie de la doctrine et de la condamner à une sorte d'empirisme à perpétuité. La vie doit se définir, se formuler, c'est ainsi seulement qu'elle prendra pleinement conscience d'elle-même et arrivera à son suprême épanouissement. »

Le fait religieux est antérieur au concept, la foi vécue dans la communauté ecclésiale, antérieure à l'élaboration dogmatique.

« Pour nous, dit-il, le fait primitif, l'élément fondamental du christianisme, ce sont les phénomènes spirituels engendrés dans l'âme du fidèle par le contact avec Dieu et avec Jésus-Christ ; la réflexion sur ces phénomènes, créatrice de la doctrine est un fait nettement secondaire. Ce qui assure la permanence du christianisme dans le monde, c'est donc la persistance dans les âmes de certains phénomènes spirituels tels que la repentance, le pardon des péchés, la conversion, la communion avec Jésus-Christ et non la pérennité de certaines doctrines. »

Le sens de la doctrine

Mais cette priorité accordée aux éléments religieux et spirituels n'entraîne nullement, comme les adversaires de sa pensée se sont ingéniés à le dire, un agnosticisme doctrinal ou un sentimentalisme religieux. A.-N. Bertrand a toujours donné une très grande importance à la doctrine, faute de quoi « une Église qui négligerait ou refuserait de « penser sa foi » risquerait fort de voir sa vie spirituelle s'étioier et végéter dans une incurable indigence ». Mais il a su en marquer les limites et la relativité. Il en dégage l'esprit ; il cherche derrière les dogmes les plus traditionnels, comme l'expiation par le sang du Christ, l'âme profonde et leur valeur permanente au plan mystique, par-delà les expressions souvent caduques de leur formulation. Ce qui a pu faire dire à Pierre Maury, avec humour, que A.-N. Bertrand avait « le cerveau à gauche et le cœur à droite ».

C'est pourquoi il réaffirme le principe fondamental du protestantisme, le salut par la foi.

« La foi, réalité fondamentale de la vie chrétienne demeure un fait de l'ordre spirituel, non de l'ordre doctrinal ou historique. Aucun théologien de quelque valeur n'a jamais confondu la foi qui sauve avec le conformisme dogmatique et le plus humble croyant ne s'y trompe pas non plus : alors même qu'il exprime sa foi dans des formules élaborées par les conciles, il sait bien que ce qui l'éveille à une vie supérieure, ce n'est pas son adhésion intellectuelle au Crédo mais son intime union avec le Christ dont ce document vénérable affirme l'éternelle valeur pour l'âme humaine ».

Le pluralisme doctrinal

On comprend mieux après ces quelques citations pourquoi il s'est battu en 1938 au moment de l'unité de l'Église réformée de France, pour faire admettre le préambule à la Déclaration de foi pour la consécration du pasteur à son ministère. Ce préambule fonde et justifie encore aujourd'hui le pluralisme doctrinal au sein de l'Église réformée de France qui, à ma connaissance, est la seule Église à le reconnaître officiellement, alors que tant d'autres, tout en le rejetant officiellement, le pratiquent avec mauvaise conscience et sentiment de culpabilité. Or, ce pluralisme me semble non seulement conforme à l'essence même du protestantisme, mais indispensable à sa survie.

Tous les pasteurs de tendance dite libérale ont pu, grâce à ce préambule, donner à la Déclaration de foi une adhésion joyeuse comme une libre et personnelle confession de foi, pour que « sans s'attacher à la lettre des formules, ils proclament le message de salut qu'elles expriment ».

Même si les temps ont quelque peu changé, nous sommes encore quelques-uns à savoir la nécessité de rester fidèles à de tels principes.

Laisser sa vie et sa foi sans expression doctrinale, ou établir une doctrine immuable, avec la prétention de fixer ainsi la vérité, l'Église évangélique ne saurait se laisser enfermer dans ce dilemme ; mais elle travaillera à l'élaboration continue d'une doctrine toujours plus fidèle dans l'exacte traduction des expériences normales du chrétien ; elle s'efforcera d'être dans la vérité, afin de penser aussi selon la vérité. Et par là elle poursuivra la tâche providentielle assignée de siècle en siècle à l'Église de Jésus-Christ.

A.-N. Bertrand

Libéralisme protestant

Personnellement, je n'ai jamais très bien compris pourquoi le libéralisme avait rencontré tant d'hostilité et d'oppositions farouches de la part des protestants dits « orthodoxes » au sein de nos Églises, à l'exemple du Modernisme au sein de l'Église catholique. Il ne s'agit point de réveiller ces vieilles querelles théologiques, ni de faire l'apologie du « protestantisme libéral » ou du « modernisme ». L'histoire seule dira quelles en furent les faiblesses et les lacunes sur le terrain de la pensée théologique, où certains ne veulent voir que rationalisme desséchant ou sentimentalisme subjectif. Mais l'histoire dira aussi les richesses et les gains sur le plan de l'exégèse philologique, critique et historique des documents bibliques. Il y a sur ce plan des gains et un acquis que personne aujourd'hui ne peut valablement contester.

A.-N. Bertrand lui-même a déclaré ne pas avoir à défendre « le protestantisme libéral », mais le « libéralisme protestant ». Le premier appartient à une certaine époque de l'histoire de l'Église avec ses mérites et ses lacunes. Lui-même en 1903 en a fait une critique sévère et rigoureuse devant l'Association des pasteurs libéraux. Mais le second désigne un principe permanent qui traverse toute l'histoire. C'est ce principe qu'il importe de défendre en face de tout dogmatisme renaissant.

C'est au pasteur A.-N. Bertrand, à sa forme de pensée, de piété que je dois aujourd'hui moi-même d'être pasteur de l'Église Réformée de France. C'est pourquoi je regrette que sa pensée ne soit pas mieux connue des jeunes générations. Le christianisme dont A.-N. Bertrand s'est fait le témoin, est un christianisme évangélique au sens plein du terme et non un christianisme amoindri ou un christianisme au rabais ; c'est un christianisme d'hommes libres qui ne reconnaissent d'autre autorité que celle de Dieu, qui n'acceptent d'autre Seigneurie que celle de Jésus-Christ, unique médiateur et Sauveur, un christianisme dont la pensée religieuse est aux antipodes du doctrinarisme étroit, autoritaire et sectaire, dont la piété se garde de tout ritualisme mécanique, de toute superstition païenne, de toute dévotion mièvre et sentimentale, un christianisme à la fois viril et tendre qui accepte la grande et belle aventure de la foi dans la joie et la confiance, un christianisme sans particularisme et sans anathème attentif à tous les appels qui viennent du monde sans Dieu.

Pierre Fath

(1) Il suffit de consulter la bibliographie parue dans un ouvrage que son gendre, le pasteur Henri Manen, lui a consacré : *Le pasteur A.-N. Bertrand, témoin de l'Unité évangélique*, pp. 275-276.

André,-N. BERTRAND

apôtre de l'unité

L'après-midi du 22 juin 1922, dans le temple de Nancy, le président du Comité général que venait d'élire le Synode national de l'Union des Églises réformées, communiquait au Synode la composition du bureau. Le président d'honneur était Wilfred Monod, le vice-président, J.-E. Roberty, tous deux de l'Oratoire du Louvre. Le président était André-Numa Bertrand, alors pasteur à Lyon.

Je le revois, fine silhouette courbée sous la vague des applaudissements et aussi la charge d'une responsabilité singulière. Avec une émotion qui gagna tout de suite l'Assemblée, il indiqua de quelle manière il comptait remplir son mandat. Voici la première phrase :

« Je n'ai rien à offrir, je ne peux rien promettre à l'Union qu'un dévouement absolu à ses principes et un amour passionné pour les Églises. »

Et voici la dernière :

« Rester unis ; c'est le mot d'ordre de notre Union ; c'est aussi celui que nous ont laissé nos aînés qui avaient tant souffert des divisions protestantes. »

Amour passionné des Églises, souffrance inacceptable de leurs divisions, on ne pourrait donner un cadre plus exact à la vie du pasteur Bertrand.

Nous voudrions rappeler comment il se voua — jusqu'à l'incarner — à la Reconstitution, dans l'unité, de ce que son ami Roberty nommait : *« la sainte Église réformée de France »*.

Un tel rôle, pourtant, ne lui semblait pas dévolu. N'était-il pas le premier président « libéral » de l'Union des Églises Réformées, donc destiné, par là même, à d'inévitables suspensions ? Mais bientôt la riche personnalité religieuse d'André Bertrand dissipa ces craintes et il apparut, au contraire, l'homme de cette tâche dont l'urgence inquiétait les esprits avertis — pourquoi ne dirions-nous pas l'homme providentiel ?

Toutes ses qualités l'y désignaient.

Sa piété

Je ne crois pas exagéré de dire que, sans la piété d'André Bertrand, l'unité des Églises de la Réforme calviniste, en France, n'eût pas pu être retrouvée. Cette piété fraîche, spontanée, mystérieuse, qui faisait penser à la parole du Maître : *« Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive jailliront de son cœur »*, cette piété greffée sur le Christ, piété de contact, à sève toujours affleurante, était aux antipodes de ce rationalisme sec, qui est la maladie des libéralismes comme des orthodoxies. Elle faisait plus qu'écarter les préventions : elle les absorbait comme le soleil boit la brume. Toutes les âmes ferventes — même les plus éloignées doctrinalement — y reconnaissaient l'atmosphère de l'Évangile et s'y trouvaient en sécurité.

La confiance que suscitait sa piété fut le grand secret de ce rassembleur du protestantisme.

Confiance bien méritée car André Bertrand veillait à ce que lui-même et ses collaborateurs fissent preuve, à l'égard de ceux qui différaient d'avis, d'une loyauté exemplaire. Le « Comité général » qu'il présidait ne signala-t-il pas, un jour,

à la « Commission permanente » de l'Église Réformée évangélique qu'une formule qu'elle proposait elle-même concédait, en fait, plus que la dite commission ne lui paraissait vouloir concéder. La marche des pourparlers bénéficia de ce terrain balayé de toute embûche.

Son intelligence

Mais il fallait encore la merveilleuse faculté de compréhension d'André Bertrand. Avant de discuter, il voulait se mettre à la place des interlocuteurs, et y mettre ceux qui l'assistaient. Nos frères de la « Commission permanente » eussent été, sans doute, agréablement étonnés s'ils avaient pu surprendre telle séance du « Comité général » où André Bertrand développait avec chaleur, leurs arguments. Les réserves, quand il y avait lieu, venaient après.

C'est ainsi qu'une intelligence profonde se nouait — avec d'indestructibles amitiés — entre des attitudes extérieurement irréductibles. Par exemple, la sincérité de ceux qui disaient des mots anciens parce que ces mots restaient auréolés, pour eux, de leur sens ancien, se sentait comprise — sinon approuvée — par ceux qui trouvaient inadmissible qu'un mot dit aux hommes d'aujourd'hui n'ait pas, strictement, son sens d'aujourd'hui.

Respect des autres

A cet effort de respect dans la compréhension mutuelle André Bertrand nous conviait sans cesse. L'une de ses expressions favorites était : *« Ne pas se durcir »*. Et nous savions que, pour lui, c'était beaucoup plus que maintenir cette audience, cette sérénité, ce contrôle de soi dans la douceur qui était l'un de ses charmes — c'était rester nous-mêmes malléables à l'esprit.

L'unité qu'il voulait n'a jamais été une veule acceptation des contraires, cette « confusion » qu'on nous reprochait avec plus d'éclat que de vérité. C'était une fusion. Il ne la demandait pas à la lime qui rogne un angle et masque une arête, mais au feu qui, de tout ce qui est métal fait une coulée neuve, et laisse tomber les scories.

Il ne s'agissait nullement de nous vaincre, les uns les autres, en des joutes théologiques, mais de nous laisser tous vaincre par Dieu. Le fondement de notre unité ne pouvait être que notre commune obéissance. Donc, non pas un « moins » mais un « plus ». Non point du tout une atténuation de la foi de quiconque. Cette pensée nous était sacrilège à tous et à lui plus qu'à personne. Mais un approfondissement de la foi de chacun, qui l'enrichissait davantage. On ne construit ni moins solide, ni moins vrai quand on déblaie l'alluvion pour voir le roc.

Je crois qu'on peut rendre cette justice aux Comités directeurs des Églises intéressées que — malgré leurs insuffisances — ils ont eu le souci d'édifier une maison qui pût abriter tous les libres fils de la Réforme sans qu'aucun s'y trouvât scandalisé ou opprimé, ni à l'étroit, ni mal chez lui. André Bertrand porta, jusqu'au bout, ce souci des consciences qui s'étaient fiées à la sienne. Il ne nous semble pas qu'elles aient eu à le regretter.

Culture générale et bon sens

Il n'eût pas été, si visiblement, l'homme de cette tâche s'il n'eût, en outre, possédé le vaste savoir de l'Écriture sainte, de l'histoire ecclésiastique, de la naissance, la vie et la mort des dogmes, le tout interprété par un rare esprit d'à propos et un non moins rare bon sens spirituel. A quelqu'un qui se demandait si l'Église ne devait pas toujours une certaine déférence aux autorités, et mentionnait le texte de saint Paul : « *Le magistrat est serviteur de Dieu pour ton bien* », André Bertrand répliqua simplement : « *Et lorsque le magistrat punit parce qu'on fait le bien ?* » La cause fut entendue.

Nous venons d'esquisser l'ensemble, extraordinairement complet, de dons qui fit d'André Bertrand — tous les bons ouvriers qui l'entourèrent seront heureux de lui rendre cet hommage — le Maître d'œuvre de l'Unité. Peut-être, cependant, avons-nous tu l'essentiel. Nul service de Dieu, nulle tâche de chrétien ne s'accomplit sans prière et ne se réalise sans souffrance.

Combien André Bertrand fit de sa prière et de sa souffrance la vigueur de ce service et la substance de cette tâche, seuls le savent ceux qui ont eu le privilège de le suivre de très près ; ceux qui l'ont entendu, au début d'une session, implorer la grâce du « Père », et qui l'ont vu bouleversé, au bord des larmes, lorsqu'un obstacle d'apparence infranchissable barrait ce que, de toute son âme, il estimait la volonté de Dieu. Beaucoup de chrétiens mêlèrent, dans le secret, leurs intercessions douloureuses à celles de notre ami. Elles constituent ce qu'il y a de plus robuste, malgré ses lacunes, dans la réalisation obtenue. Nul ne s'étonnera qu'elle ne nous en soit plus chère.

Peut-être a-t-elle, durant la tourmente, sauvé notre Protestantisme. Certainement elle lui a permis de tenir comme il a tenu. Qu'il bénisse devant Dieu, le serviteur fidèle à qui, plus qu'à tout autre, il la doit.

Le jeudi 28 avril 1938, au temple Neuf de Lyon, durant l'Assemblée constituante de l'Église Réformée de France, André Bertrand présidait la séance où divers orateurs devaient dire : « Ce que nous attendons de l'Unité Réformée ».

« *Il importe, déclara-t-il, de bien marquer que l'Unité n'est pas un point d'arrivée, mais un point de départ... L'Assemblée constituante est l'aboutissement d'un immense labeur ; non celui qui s'est poursuivi depuis cinq années et qui est peu de chose, tout pénétré qu'il est de nos humaines faiblesses, mais celui que Dieu poursuit depuis un siècle dans les esprits, à travers les souffrances, les prières et les efforts de ses serviteurs. C'est ce labeur-là qui nous a conduits ici. Au point où nous sommes arrivés, marchons ensemble de l'avant, les yeux fixés sur Jésus.*

On nous dit parfois : « *Votre labeur est achevé, vous devez être content.* » — Non, notre labeur n'est pas achevé, nous sommes, au contraire, à l'heure où l'on va enfin pouvoir aborder le vrai travail, le travail pour la conquête des âmes à Jésus-Christ. Et quant à notre joie, elle ne peut pas être complète, aussi longtemps que quelques églises et quelques hommes se refusent à entrer dans notre commun travail. Envers ceux-là, notre responsabilité sera lourde ; car si l'Église de demain sait être assez fidèle, assez active, assez aimante, ils ne pourront pas résister à son attraction.

Que cette pensée nous rende plus compréhensifs avec les autres, plus exigeants envers nous-mêmes, plus fidèles aux ordres de notre Seigneur Jésus-Christ ! »

Recueillons avec gravité, ce testament.

Élie Lauriol

Si le christianisme doit triompher des théosophies paganisantes ou des courants irrégieux de la pensée moderne, ce sera par l'élaboration d'une pensée authentiquement chrétienne, qui prendra son point de départ non dans des idéologies étrangères à la vie de l'esprit, mais dans le contact entre l'homme et Dieu tel que nous le trouvons réalisé en Jésus-Christ.

A.-N. Bertrand

Après cet article paru dans *Le Foyer Protestant* en son numéro de janvier-février 1947, il nous paraît intéressant de prolonger ces lignes en notant quelques courts passages d'une conversation que nous avons eue récemment avec le pasteur E. Lauriol, et au cours de laquelle il a évoqué quelques traits de la personnalité d'A.-N. Bertrand.

D'une manière générale, que pensez-vous d'A.-N. Bertrand ?

— Bertrand était l'homme qui alliait en lui la grandeur d'esprit, la largeur de vue, l'intensité spirituelle, la précision du langage, l'acceptation du raisonnement d'autrui à quoi il faut ajouter une honnêteté scrupuleuse ? A coup sûr, c'était un homme prodigieusement doué à tous égards, ce qui lui permettait de suffire à des tâches écrasantes. En effet, il était en même temps pasteur de l'Oratoire du Louvre (et quel pasteur !) et Président de l'Union des Églises Réformées (aujourd'hui on détache les pasteurs pour des tâches bien moins lourdes). Il menait tout de front : travail pastoral, paroissial, administratif. Il n'avait qu'un secrétaire pour le décharger des questions financières. Pour le reste il suffisait. Il faut évoquer aussi les visites qu'il faisait nombreuses à ses paroissiens et que ceux-ci disaient être exceptionnelles.

Puissance intellectuelle, oui... mais aussi et plus encore puissance spirituelle d'une âme accordée au divin. Il était un pasteur dans toute l'acception du terme.

Comment A.-N. Bertrand gouvernait-il l'Église ?

— Il gouvernait — si l'on peut dire — très simplement et très judicieusement. Chose essentielle : avec lui on savait qu'il n'y avait jamais d'arrière-pensée, de dessein caché. Il n'imposait pas son point de vue. Dans une discussion lorsqu'une minorité estimait ne pas pouvoir le suivre, il affirmait l'impossibilité de passer outre et il reprenait le problème. Ainsi, personne ne se trouvait écrasé par sa personnalité.

Il faut ajouter une donnée importante. A l'époque, certaine union d'Église avait pour habitude de supprimer des postes pastoraux pour redresser les finances. A.-N. Bertrand avait pour principe établi qu'on ne supprime pas un poste pastoral pour raison financière. On ne le supprime que si la conjoncture ou la démographie l'impose. Mais alors, et immédiatement, on crée un autre poste ailleurs.

Que peut-on dire pour terminer ?

— C'est simple. J'appliquerai volontiers à A.-N. Bertrand la phrase dont Michelet se servait pour caractériser l'Amiral de Coligny : « *Plus on le retourne, plus il grandit.* »

Interview, P. R.

A.-N. BERTRAND théologien

par Georges Marchal

Il faut se résigner à dire trop ou trop peu. Trop, pour ceux qui ne s'intéressent qu'à la piété pratique et vécue. Trop peu, pour ceux que les questions de doctrine attirent et qui y voient autre chose qu'une démarche purement spéculative. Du moins allons-nous dire quelque chose : nous espérons que le lecteur bienveillant y trouvera certains éléments qui lui permettront d'aller plus loin et d'approfondir sa connaissance d'un des personnalités les plus riches dont notre protestantisme se puisse honorer.

Nous allons centrer notre attention sur sa théologie. Car, le pasteur Bertrand fut un théologien. Non pas, sans doute, au sens de créateur du système : sa nature ne la portait pas vers ces constructions d'ensemble, vers les architectures systématiques. Mais il n'en comptera pas moins parmi les théologiens les plus éminents par son souci de la pensée religieuse, par la pénétration, la vigueur et l'admirable finesse qu'il y a apportées.

La seule énumération de ses œuvres suffit à répondre à ceux qui croient que la tradition fidéiste, dont il se réclamait, a sous-estimé l'importance des idées. On peut être assuré que les grands intellectuels qui ont illustré la tendance dont nous parlons étaient parfaitement au clair sur les conditions de la connaissance religieuse et sur le rôle de la doctrine dans la foi de l'Église, ou de la personne. Sur ce problème capital, A.-N. Bertrand s'est nettement prononcé. Il suffit de lire l'étude, actuellement introuvable, *La vie chrétienne et la doctrine*, publiée à Lausanne en 1928 par l'Association des Amis de la pensée protestante. Ces quarante-cinq pages d'une étonnante richesse, constituant, en fait de mise au point d'une question controversée, un modèle du genre :

d'abord. Il écrit (p. 7) :

Nécessité du fait doctrinal
« Le christianisme a une doctrine, et il ne peut pas ne pas en avoir une, il ne peut pas renoncer à proposer à ses adeptes une conception du monde et de la vie, du Christ et de Dieu. »

Mais il s'agit bien de **proposer**, non d'imposer. Autrement dit, A.-N. Bertrand ne croyait pas au caractère **normatif** des doctrines considérées par la tradition orthodoxe comme l'expression du fait chrétien. Sous ces doctrines, ou plutôt sous leur formule absolue et scolastique, il discernait une **valeur** religieuse, une tutélaire vérité qu'il s'efforçait de dégager. Toute l'étude que nous venons de citer est consacrée à ce travail d'intériorisation, de distinction entre la lettre et l'esprit. Pour A.-N. Bertrand, le christianisme n'est pas d'abord une représentation, mais une vie. Il a son point de départ dans un fait d'histoire, l'apparition de Jésus-Christ. Mais la vie n'est pas contre la doctrine. Nous n'avons pas à opter : les éléments intellectuels sont inséparables de la vie. Ils y entrent comme composants. L'erreur est d'y voir des éléments déterminants et absolus.

L'expérience religieuse

Dans le même ordre d'idées, on ne s'étonnera pas que le pasteur de l'Oratoire ait soumis le fait de l'**expérience religieuse** à un examen minutieux. Il y a consacré une étude, parue dans le *Christianisme social* de février-mars 1925. On sait que Frommel a fondé toute une théologie sur les expériences religieuses, c'est-à-dire sur les sentiments profonds et la vie des croyants. Une telle prétention comporte une large part de vérité ; mais, même de la part des théologiens fidéistes, cette théologie appelle des réserves — et A.-N. Bertrand les a signalées. L'expérience d'un croyant doit évidemment se contrôler, s'enrichir, par l'expérience d'un autre croyant. L'Église permet cette mise en commun des expériences, sans quoi, mes expériences ne feraient que refléter mon image au lieu de refléter

l'image de Dieu. Et l'*imago dei*, c'est la grande affaire de toute la révélation.

Mais la véritable expérience, ce n'est pas je ne sais quel « impressionnisme » mystique. C'est l'appropriation personnelle des vérités et des valeurs qui procèdent de l'esprit. Et la tonalité, la couleur de ces appropriations peuvent être très diverses. L'élimination du coefficient personnel est ici une vue de l'esprit des théologiens dialectiques. Ils oublient que nous avons **quatre** évangiles, et cependant un seul. Aussi bien les discussions et controverses qui surgissent entre théologiens orthodoxes prouvent qu'ils ont séculièrement échoué dans leur prétention à l'absolu formulé.

L'histoire est à la fois le lieu, la matière et le contrôle de l'expérience. Le Christ appartient à l'histoire. On ne saurait s'en évader. Mais l'histoire conduit à l'adoration ; elle provoque des expériences intérieures, qui en dépendent, mais y ont pourtant leur domaine propre : l'esprit du croyant, ses besoins, ses ferveurs, ses faiblesses.

La piété éclaire l'histoire, ou plutôt en dégage la profonde vérité. On peut, on doit chanter le Sauveur. Mais on le chante mieux encore lorsqu'il nous a sauvé **nous**, de quelque servitude. On le **connaît** davantage en sa qualité de Sauveur. L'expérience n'ajoute rien, mais il est certain qu'elle éclaire et qu'elle conduit.

L'expérience est donc un facteur capital de connaissance, même si elle n'est pas l'unique facteur. Elle est, si l'on ose dire, le gobelet qui permet de boire à la source.

Ces questions de méthodes ainsi clarifiées, quelle application A.-N. Bertrand en faisait-il au plus délicat problème de la théologie chrétienne : la personne de Jésus ?

Christ et les grands symboles

Nos lecteurs savent que, dans l'Église, les controverses ont été surtout christologiques — ce qui est normal. La doctrine de Dieu ne soulevait guère de difficulté. On y croyait ou on n'y croyait pas.

En revanche, les grands symboles œcuméniques sont surtout explicites sur le Christ. Leur portée polémique est évidente. Nés des joutes théologiques, ce sont avant tout des machines à exclusion. Ils ont néanmoins leur grandeur et comme une sorte de balancement, surtout quand on les chante. « *Ces choses-là* », disait finement Roberty, « *on les chante !* » exprimant par là que la musique enlevait à ces anciens documents un peu de leur caractère métaphysique et lointain.

A.-N. Bertrand n'a jamais milité en faveur des « symboles », et, à l'Oratoire, il ne les lisait pas. Il a simplement accepté que mention en fût faite dans la « Déclaration de Foi » qui consacra l'unité des Églises Réformées en 1938. Non pas par conviction personnelle, il nous l'a dit et écrit, mais par souci d'union et de compréhension fraternelle. Expressions historiques et successives de la foi, les vieux symboles lui semblaient dignes de respect. Mais sa foi personnelle se mouvait dans une tout autre atmosphère.

À notre connaissance, il n'a jamais spéculé sur la personne du Christ. Tous ses écrits prouvent seulement deux choses — et elles sont d'importance :

Le Christ tenait dans sa piété une place centrale et décisive. Mais il ne traduisait pas cette ferveur dans les catégories athanasiennes de la déité métaphysique. La place du Christ dans la foi et dans le monde, A.-N. Bertrand l'a située remarquablement dans son « *Protestantisme* » au chapitre « *Les problèmes de la pensée* ». Mais ce sont surtout ses volumes de prédications qui montrent le penseur et le croyant devant le Maître et au pied de la croix. Il faudra toujours s'y reporter.

La même méthode d'intériorité et de psychologie bien

JOURNÉES
DU
PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret-de-Sète
16-17 octobre 1976

Avec la participation de MM.
Gérard Delteil,
Louis Evély,
Étienne Mathiot,
Bernard Morel.

Thème
VERS UNE NOUVELLE RÉFORME

comprise, il l'a appliquée au grand problème paulinien, et son article sur *Paul*, paru dans le *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, en 1935, a fait sensation. A vrai dire, c'est tout un traité, où le théologien a su se faire exégète, et où il a pu déployer les dons si rares de sa pénétration spirituelle, de son information historique et de sa haute culture. Avec une finesse qui manque à beaucoup de dogmaticiens, habitués à considérer les versets bibliques comme des propositions métaphysiques, des pièces détachées d'un système, il montre qu'il y a, chez Paul, plusieurs tendances théologiques (Maurice Goguel insiste lui aussi sur ce fait) et il donne de la prédestination la seule interprétation qui soit acceptable, en écrivant :

« La réalité religieuse n'est pas dans l'impensable décret de la prédestination. La pensée de Paul sur ce point n'est pas une théorie, c'est une sorte d'hymne métaphysique à la gloire de l'amour tout puissant, de cette grâce de Dieu qui pour nous s'appelle Christ et qui est associée à l'action divine depuis la création du monde. »

Le fait protestant

Sur l'ensemble du problème religieux, A.-N. Bertrand a publié quatre ouvrages fondamentaux :

- *La pensée religieuse au sein de protestantisme libéral*, 1903.
- *Problèmes de la libre pensée*, 1910.
- *Protestantisme*, 1930, 2^e édition 1946.
- *L'Évangile de la grâce*, 1936.

C'est à ce dernier que l'auteur accordait sa préférence. Il est en effet bien représentatif de sa manière. Mais dans l'impossibilité où nous nous trouvons ici de suivre chronologiquement le développement complet de la pensée d'A.-N. Bertrand, c'est incontestablement à *Protestantisme* qu'il convient de se référer pour trouver l'exposé le plus systématique et le plus général de sa théologie et de ses idées religieuses. A notre sens, *Protestantisme* est son chef-d'œuvre. C'est un très grand livre, l'un des principaux qui aient paru depuis *L'Esquisse d'une philosophie de la religion* d'Auguste Sabatier (1897). Tous les problèmes que soulève le fait protestant et, à travers lui, le fait chrétien, sont évoqués et résolus dans le sens de la plus extrême délicatesse spirituelle, de la loyauté intellectuelle la plus déterminée. Dans des pages d'une entraînante évidence, A.-N. Bertrand écarte la conception dogmatisante de la religion. L'unité doctrinale est, à ses yeux, une chimère, et aussi n'existe-t-elle pas, même dans la confession romaine, cependant pourvue du système d'obligation et de sanction le plus redoutable.

« La plupart, pour ne pas dire la totalité des scissions historiques, ont été provoquées par l'autoritarisme dogmatique » écrit-il. Et il ajoute : « L'idée que des vies chrétiennes de même orientation peuvent s'exprimer dans des doctrines diverses est un facteur de pacification, car la teneur d'une doctrine unique sera toujours fort mal aisée à établir. »

Avec Charles Wagner (dans *Libre pensée et protestantisme libéral*, petit chef-d'œuvre qui serait à rééditer, en réponse à Ferdinand Buisson, 1903), il pensait que ces doctrines étaient vraies, à condition de les dépouiller de leur caractère scolastique et obligatoire, et d'en dégager l'idée profonde, l'origine et la valeur religieuse. C'est en cela que l'École de Paris a fait œuvre positive et constructive.

L'unité de foi dans la diversité des doctrines, ou plus exactement dans la manière diverse de s'approprier les grands thèmes éternels, est la condition même de l'existence du Protestantisme en tant qu'église, puisque celui-ci n'a jamais eu d'unité doctrinale. Le chapitre intitulé : *Les problèmes de l'Unité* le montre clairement. En effet : ou bien l'une des orthodoxies protestantes (calviniste, luthérienne, anglicane, méthodiste) prétend représenter à elle seule le protestantisme — et alors, que fera-t-on des autres ? Ou bien on sera obligé de rechercher l'unité du fond dans la pluralité des formes. C'est à

quoi s'est passionnément attaché A.-N. Bertrand, comme théologien et comme pasteur. « Dégager ce qui se retrouve de permanent sous les formes diverses, c'est cela même qui constitue le protestantisme. »

A ce libéralisme bien compris, n'oublions pas qu'A.-N. Bertrand a rendu un signalé service : c'est lui, en effet, qui traduisit de l'allemand le célèbre ouvrage de Harnack : *L'essence du christianisme* (1907), ouvrage que l'on tient à bon droit pour le manifeste éclatant de la théologie libérale et qui, avec *l'Esquisse* de Sabatier, reste la « bête noire » du romanisme comme de tous les systèmes d'autorité. Les attaques de Loisy contre Harnack, dans son livre ingénieux *L'Évangile et l'Église* (1902), ont fourni à A.-N. Bertrand l'occasion de donner son opinion sur le grand mouvement du Modernisme, qui, au début du siècle, tenta en vain de rénover l'esprit du dogme catholique. Le modernisme avait subi d'évidentes « infiltrations protestantes ». mais se situait toutefois en dehors des normes protestantes, surtout en ce qui concerne l'autorité de la Bible. A.-N. Bertrand lui répond sur ce point et relève le bien-fondé de notre attitude, soit dans *Protestantisme*, soit dans *La Bible* (1937), conférence intitulée : « L'Autorité de la Bible », soit dans son article de la *Revue d'histoire et de philosophie religieuse* (No 4, 1924) : *L'Héritage du modernisme*. Les lecteurs que ce point intéressera particulièrement pourront s'y reporter.

La libre pensée

Devant la libre pensée, A.-N. Bertrand a maintenu les droits de la pensée libre. En 1910, alors qu'il était encore pasteur à Castres, il donna à l'aula de l'Université de Genève cinq conférences réunies dans le volume *Problèmes de la libre pensée*. C'était l'époque où l'irréligion agressive et vulgaire battait son plein. Mais A.-N. Bertrand a élevé le débat.

Il montre en premier lieu que la libre pensée a cessé d'être une attitude sporadique et individuelle pour devenir un *Mouvement* et un idéal de vie. Aujourd'hui, le problème ne se pose plus de la même façon, mais il est bien certain que le marxisme bolchéviste a recueilli l'héritage de la défunte libre-pensée.

Il distingue ensuite des formes inférieures d'athéisme, qui constituent un dogmatisme à rebours, et dont la seule philosophie est un scientisme élémentaire.

Poursuivant son analyse, A.-N. Bertrand montre que l'idéalisme moral — forme supérieure de la libre pensée — ne se suffit pas à lui-même et qu'il met en œuvre, sans toujours le savoir, des valeurs chrétiennes et mystiques dont toute notre conception moderne du souverain bien est profondément imprégnée.

Sous les auspices de l'Union des Libres penseurs et des Libres croyants pour la culture morale, A.-N. Bertrand eut l'occasion de rencontrer contradictoirement de nombreux libres penseurs.

(suite page 10)

La lecture des entretiens qu'il y tint (1) montre quelle large compréhension des âmes et quel rigoureux souci de la loyauté inspiraient ses interventions et en assuraient l'efficacité.

Questions sociales

Attentif à ne rien laisser en dehors de la foi et à aborder tous les problèmes, A.-N. Bertrand s'est penché sur les questions sociales. En quelques pages lumineuses de son *Protestantisme* il a marqué quelles étaient à ses yeux les implications sociales de l'Évangile, telles que la méthode protestante les saisis. Nous n'avons pas à nous étendre sur cet aspect. Disons du moins qu'il aboutit à une large conception démocratique, où la liberté a pour corollaire la discipline et où l'État, juridiquement séparé de l'Église, doit se laisser pénétrer non par les **confessions** chrétiennes, mais par les âmes chrétiennes, lesquelles restent juges des idées et surtout des idéologies que le Gouvernement civil met en œuvre pour diriger les groupements humains.

À cet égard, il a donné, pendant l'occupation allemande, la mesure de ses convictions et de son courage. En sa qualité de Président du Consistoire de Paris, il a opposé aux manœuvres du nazisme, la dignité la plus ferme et la plus indépendante énergie.

Telles sont les grandes lignes de la pensée d'A.-N. Bertrand. On comprendra vite que son originalité ne soit pas dans l'orientation qu'il a adoptée : soit dans sa théorie de la connaissance religieuse, soit dans le symbolisme qu'il appliquait aux dogmes, soit dans les conséquences ecclésiastiques et sociales qu'il en tirait — nous retrouvons les thèmes essentiels et bien connus du Fidélisme et de la religion de l'Esprit. Il y a originalité cependant, et elle est dans une **étonnante sûreté psychologique**, qui lui permettait de distinguer, dans une formule traditionnelle et même scolastique, l'élément spirituel permanent et de l'appliquer aux tourments du jour et aux hommes d'aujourd'hui.

En terminant nous nous excusons d'avoir apporté les principes secs de l'examen là où il y avait jaillissement de vie, synthèse organique, esprit d'amour. Avec A.-N. Bertrand, c'était une âme, avec toutes ses ressources, qui s'adressait à d'autres âmes pour les introduire dans le sanctuaire où brille silencieusement la flamme de l'esprit. C'est là qu'est le secret de ce grand ministère, c'est là qu'est le secret de sa douce autorité.

La piété et son mystère font penser, chez lui, à ces vases translucides qui cachent leur éclat intérieur, pour en mieux manifester l'égal et secourable lumière.

Georges Marchal

(1) La collection s'en trouve à la librairie Fischbacher.

TEMOIGNAGE D'AVENIR

Le moins qu'on puisse dire de la pédagogie contemporaine, c'est qu'elle est en crise. Dire cela c'est même s'exprimer par euphémisme. Certains n'hésitent pas à parler de « faillite », de « démission », d'« aberration », de « traquenard ». Dans ce discordant concert, nombreux sont les éducateurs qui ne savent plus distinguer dans quelle direction il faut marcher, quels buts il faut viser, quelles méthodes employer.

Ceux qui ont exercé leur métier de meneur de jeunes au temps du pasteur Bertrand ont gardé un tel souvenir de sa lucidité et de sa pondération qu'ils souhaitent parfois réentendre sa voix. Ayant eu le privilège d'être de ceux-là, je fais aujourd'hui une sorte de rêve : je l'imagine présent, je lui parle comme j'étais accoutumé à le faire, j'attends ses conseils, je

veux nourrir ma pensée de ses affirmations. Et, dans les incertitudes de l'heure présente, je voudrais que d'autres puissent l'écouter à leur tour et bénéficier eux aussi de son inspiration, de sa sagesse, de sa flamme. Alors, me prend envie de lui soumettre nos problèmes actuels — problèmes de parents devant leurs enfants — de professeurs devant leurs élèves — de responsables de groupes de jeunes devant leur tâche — et de lui demander ce qu'il en pense et ce qu'il me conseille.

C'est comme si je l'interviewais au nom d'« Évangile et Liberté ». Et, dans ce qui va suivre, il n'y a de moi que les questions, les réponses sont entièrement de sa plume. J'ai seulement pris la liberté (très rare) de moderniser quelques mots qu'on n'emploie plus guère et qui prêteraient à confusion.

— Parce que des enfants ont été brimés par des maîtres autoritaires qui voulaient leur imposer leurs volontés, on parle de les « désaliéner » et, pour cela, de leur laisser faire tout ce dont ils ont envie. Quelle dose de liberté faut-il consentir aux jeunes ? Certains éducateurs nous affirment qu'il la faut totale, mais les résultats ne nous paraissent pas probants. Alors... ?

A.-N. B. — Empêcher l'homme de s'enfermer dans sa médiocrité, d'être content de ce que lui offre la vie courante, attiser en lui la soif de l'éternel et du parfait, protester contre l'écrasement de l'âme par les forces de la matière, empêcher de se consacrer aux satisfactions médiocres de l'argent ou de la gloriole : voilà le magnifique, le redoutable privilège de l'éducateur.

— On nous affirme cependant que chaque être humain ne « se réalise » et n'est réellement « lui-même » que s'il exprime toutes les impulsions qui naissent en lui. Cette disponibilité absolue ne prive-t-elle pas l'individu des secours que lui apporteraient des règles de conduite auxquelles il se conformerait librement ?

A.-N. B. — L'homme, en effet, a des intérêts multiples. Ces intérêts, il doit les hiérarchiser ; il doit savoir quels sont ceux qui doivent pratiquement être préférés aux autres afin d'assigner théoriquement la prééminence aux uns sur les autres. « Nul ne peut servir deux maîtres. » Ainsi, les diverses formes de la vie doivent s'ordonner selon ce principe : prééminence absolue des facteurs moraux

et religieux sur tous les autres. La vie chrétienne commence sur le plan de l'obéissance, sur le plan de ce que nous appelons la morale, c'est-à-dire l'observation fidèle d'un certain nombre de règles, la reconnaissance du « tu dois » et du « il faut » ; mais elle s'achève sur un autre plan, celui de l'amour et de la communion avec Dieu.

— Il me semble, en effet, qu'un être humain sans règles va à la dérive et qu'au lieu de se personnaliser, il devient le jouet de n'importe quelle impulsion et qu'il se liquéfie dans l'ambiance. En quoi serait-ce attentif à son indépendance et l'aliéner que de lui suggérer une ligne de conduite qu'il adopterait librement et à laquelle il se conformerait avec joie. Qu'en pensez-vous ?

A.-N. B. — « Être quelqu'un » — c'est pour les chrétiens comme pour tout autres l'authentique ambition des meilleurs. Il se trouve même qu'il y a entre l'exigence essentielle du christianisme et la formation de la personnalité un accord naturel. Qui dit « personnalité » dit organisation de toute l'activité spirituelle autour d'un principe unique ; il n'y a pas de personnalité là où les tendances du Moi s'orientent dans des directions divergentes, là où manquent la cohésion intérieure, la maîtrise et la possession de soi-même.

— Ce que vous dites là peut s'appliquer aux tendances sexuelles si communément à l'ordre du jour...

A.-N. B. — Les forces de l'instinct et celles de la volonté, celles qui ne font que traduire des poussées organiques et celles qui révèlent les plus hautes aspirations de l'esprit ne doivent pas se trouver confondues. Une vie décousue, où toutes les impulsions sont accueillies successivement avec une égale faveur révèlent une absence totale de personnalité. A vrai dire : elles se développent sans l'homme.

— Il faut donc obéir à des règles de conduite. Certains théologiens ont dit que la conformité à un code de morale éloignait l'être humain de la grâce et nous ne voudrions pas nous tromper devant un problème si grave.

A.-N. B. — On raisonne toujours comme si la vie chrétienne avait son terrain à côté des autres : la pureté, la droiture seraient des vertus morales, la confiance en Dieu, l'esprit de prière seraient des vertus religieuses. Rien n'est plus faux que cette délimitation des domaines. La vie chrétienne et la vie morale se distinguent, non par leur contenu mais par leur inspiration. Il n'y a pas des actes moraux et des actes chrétiens, mais des actes — les mêmes — accomplis par certains en raison de leur soumission au devoir, par d'autres en vertu de leur foi chrétienne. Au fond, c'est une idée assez sottise de s'imaginer qu'un chrétien dit la vérité parce qu'il est moral et prie parce qu'il est religieux ; cette distinction ne repose sur rien de réel. Le moralisme commence là où l'acte est considéré comme plus important que l'inspiration dont il découle ; mais là où l'acte apparaît seulement comme le témoin de l'inspiration et le garant de sa réalité, tout danger de cette nature est exclu. Obéir à la loi ne suffit pas pour nous conduire à la sainteté, mais violer la loi suffit pour nous fermer les voies qui conduisent à elle.

— Vous admettez donc qu'il est bon de proposer à un enfant comme ligne de conduite pratique une image de ce qu'il doit s'efforcer d'être, comme, par exemple, la loi de l'éclaireur ?

A.-N. B. — Il faut prendre bien garde que la loi de l'éclaireur n'est pas, comme celle que saint Paul opposait à la grâce, un ensemble de contraintes et de règlements ; elle est un appel à la personnalité, une préfiguration de ce qu'est l'enfant selon la volonté de Dieu : « Un éclaireur est... » Il ne s'agit pas de choses coupables à interdire ; il s'agit d'une personnalité à construire. Bien des vies d'enfants — et, peut-être d'hommes — ont été purifiées par la simple et joyeuse discipline de la loi scout et il faut en bénir Dieu.

— C'est à cause de cette expérience que nous voudrions conduire à l'Évangile les jeunes que nous côtoyons. Il nous semble que ce n'est pas être sectaire de chercher à gagner à notre foi chrétienne un enfant qui nous est confié. Cependant, certains nous disent : surtout pas de prosélytisme, n'affirmons rien, contentons-nous d'aimer.

A.-N. B. — L'animateur n'a pas à faire œuvre confessionnelle, il n'a pas à « protestantiser » systématiquement les non-protestants, mais il doit éviter de croire que, par respect pour le caractère non confessionnel de son action, il doit dépouiller son propre christianisme de ses caractères protestants. Il ne cherchera pas à faire oublier la formation spirituelle qu'il a reçue de son Église, mais il évitera de se dresser contre tout ce qui n'est pas conforme à son milieu ou à ses croyances, il refusera d'être un « anti ». La piété déborde infiniment le cadre de tous les cultes.

— Dans un groupe de jeunes, par exemple... ?

A.-N. B. — Cette présence de Dieu est évoquée. Son nom est prononcé, non par des hommes d'âge mûr, par des personnes spécialement chargées de ce soin, mais par des camarades, par de jeunes hommes que l'on voit vivre dans le même cadre que les autres. Au camp, la prière du soir se mêle à tous les incidents de la journée, le feu de camp semble l'illuminer de toute une poésie naïve et cependant profonde... Cependant, cette conception — spécifiquement évangélique — de la religion conçue comme une inspiration de la vie et non comme un ensemble de pratiques est extrêmement dangereuse si l'on s'imagine qu'elle tend à la suppression du culte et des formes religieuses. Parce que la piété est chose de tous les jours et de tout le jour, cela ne signifie pas qu'elle ne doit pas comporter des jours qui lui appartiennent et des moments où elle prend conscience d'elle-même, de ses sources, de ses buts, où elle renouvelle ses forces et son être même par le contact avec Dieu et par la prière. « La religion doit être partout » — cela ne signifie pas qu'elle n'aura sa place nulle part !

— Oui, mais les jeunes éducateurs qui doivent présenter le Christ à leur groupe sont parfois incapables de préciser comment ils se le représentent eux-mêmes. Est-il un homme exceptionnel ? Est-il le Fils de Dieu ?

A.-N. B. — La personnalité de Jésus n'appartient pas à l'ordre de la nature, mais à l'ordre de la grâce ; nous ne voyons pas en elle la fleur suprême que l'humanité a voulu offrir à Dieu, mais le don de l'amour divin à un monde perdu qu'il veut ramener dans les voies du salut et de la vie. Il ne s'agit pas de présenter le Christ dans une imprécision, un vague qui ferait de son image une sorte de spectre sans réalité ; il s'agit de donner l'impression de ce qui, en lui, échappe toujours aux prises de notre pensée. Que l'éducateur s'applique à respecter, à rendre sensible et à souligner cette impression de mystère. Si, chez un enfant, la personne du Christ apparaît dans des formules si nettes qu'il ait l'impression de l'avoir compris tout entier, vous fermez la porte à un approfondissement de sa foi ; vous manquez, sur un point particulièrement grave au grand principe de la pédagogie : donner la réalité avant le mot. Devant la personne de Jésus, il y a des théologiens qui parlent comme si tout leur était pénétrable : ses rapports avec Dieu, sa mystérieuse finalité, sa puissance créatrice, son obéissance souveraine, son amour même et les fruits éternels de son sacrifice, tout cela est systématisé, déduit, expliqué. Il y a là une autre forme du rationalisme : on prétend expliquer le mystère, ce qui équivaut à le supprimer.

— Pour un jeune chef éclaireur, pour une jeune cheftaine, tout cela peut paraître bien ardu.

A.-N. B. — Le chef ne doit pas apparaître sous les espèces d'un navigateur environné de récifs et poussant, non sans peine, sa petite barque à travers les écueils : « moralisme », « légalisme », « activisme », « naturisme »... Navigation à travers les « ismes », tel pourrait être le titre ironique d'un chapitre... que nous n'écrivons pas... car la pire déviation serait celle du tremblement perpétuel : par peur du légalisme, abandonner la loi ; par peur du moralisme, dédaigner la morale ; par peur de l'activisme, désertier l'action ; par peur du naturisme, se méfier de la nature, etc... La consigne est plus simple et plus positive : Voir clair — aller droit — ne pas avoir peur des mots.

— On voit que vous arrivez à concilier ce que d'autres présentent comme des positions diamétralement opposées.

A.-N. B. — On m'a pris pour l'homme du juste milieu, parce que je voudrais être l'homme de l'harmonie... Je crois pourtant que ce n'est pas la même chose.

L'intervieweur
J. Guérin-Desjardins

Dans ce numéro consacré à A.-N. Bertrand, il nous sera permis (pour des raisons aisément compréhensibles) de donner une place à deux témoignages sur Henri Manen. En les lisant on saisira combien il est normal d'associer tant soit peu la mémoire du gendre à celle de son beau-père. Non, certes, qu'il soit possible d'assimiler l'un à l'autre ou même de comparer l'un avec l'autre, chacun ayant sa personnalité propre et son rayonnement particulier. Il y a cependant des ressemblances de sensibilité et de culture ; tous deux ont un sens intelligent des réalités du jour et une grande curiosité de demain. A cela s'ajoutent en profondeur le même souci pastoral, la même compréhension de tous, une semblable capacité d'entrer dans la vie des autres, de les faire s'exprimer, de les ouvrir aux problèmes éternels de l'existence. On comprendra en même temps l'essentielle signification du rayonnement d'un foyer pastoral.

Henri MANEN - souvenir d'une amitié

« Nous nous sommes connus sur les bancs de la faculté », aimait à dire, en matière de boutade, le pasteur Henri Manen. Et c'était pourtant vrai : j'ai rencontré, en effet, notre ami au séminaire du Doyen Bernard Guyon, qui se tenait deux fois par mois à la faculté des Lettres d'Aix-en-Provence. Bernard Guyon est mort quelques semaines après Henri Manen, et aussi rapidement. Au-delà de ces similitudes, me sera-t-il permis de rendre ici hommage au professeur et d'associer son souvenir à celui du pasteur ; entre les deux hommes, il y avait plus d'un point commun : même dynamisme toujours aussi rayonnant malgré la fatigue des tâches accumulées, même ouverture d'esprit née d'abord d'une générosité de cœur, même fidélité à ce qu'il y a de meilleur dans Péguy, le refus de tous les conformismes, y compris intellectuels.

Évoquer ce séminaire où nous nous sommes rencontrés, n'est pas non plus sortir de notre propos. On ne dira jamais assez combien il marqua beaucoup d'entre nous. Consacré aux courants littéraires et idéologiques français du XIXe siècle, de Balzac à Péguy, il ne séparait jamais les écrivains de leur contexte historique et n'hésitait pas à aborder les problèmes actuels à travers les thèmes d'une époque encore proche. Pour ma part, j'y ai réellement découvert l'interdisciplinarité, non pas comme objet de dissertation théorique, mais comme réalité vécue. Historiens, littéraires et philosophes confrontaient leurs conceptions et leurs méthodes ; universitaires et non-universitaires participaient à des débats passionnés et passionnants, bien au-delà de l'heure prévue, et parmi eux, Henri Manen attiré comme nous tous par cet étonnant foyer intellectuel et spirituel. Grâce à lui, les lecteurs d'« Évangile et Liberté » eurent à plusieurs reprises des échos du séminaire : plusieurs articles de ce journal furent d'abord sujets d'exposés et de discussion chez Bernard Guyon. De même, notre ami conçut le projet de son livre sur le pasteur A.-N. Bertrand, à la suite d'une étude de mon collègue Deprun sur Auguste Sabatier : dans le débat qui suivit, il apparut que le continuateur du théologien libéral était « le témoin de l'unité évangélique » et que ce dernier méritait donc une attention particulière. C'est aussi là que nous prîmes l'habitude de réfléchir ensemble, Henri Manen et moi, sur les caractères de la résistance religieuse de ce petit peuple cévenol dont il était issu. Ma thèse lui doit beaucoup : j'ai en effet décidé de prolonger mes recherches

historiographiques par une enquête sur le souvenir camisard en Cévennes après des conversations où il m'avait convaincu de l'existence d'une véritable tradition orale sur le sujet, tradition qui exprimait parfaitement la sensibilité cévenole.

Car cet homme qui avait admirablement su s'adapter à ses paroissiens alsaciens et marseillais, n'avait jamais oublié ses racines. Celles-ci lui donnèrent le goût permanent de l'histoire et le conduisirent à se passionner pour le passé de sa paroisse de retraite, La Pervenche. « Évangile et Liberté » a suivi pas à pas la résurrection de ce passé. Je n'y reviendrai donc pas, sinon pour souligner tout ce que l'historien professionnel doit aux découvertes de notre ami. Si, en effet, les documents sur l'histoire institutionnelle des églises ou la piété des notables sont nombreux et relativement faciles à trouver, nous sommes beaucoup moins riches en témoignages sur la religion des humbles. Or, dans le périmètre limité d'une paroisse, Henri Manen a mis à jour tous les types de textes qui alimentèrent la résistance spirituelle du petit peuple des campagnes : ce sont des pages irremplaçables.

Cet intérêt pour l'Histoire n'était pas pour lui un moyen d'évasion et de fuite devant nos problèmes contemporains. Il pensait, à mon avis à juste titre, que ces humbles avaient encore quelque chose à nous dire. Ce n'était pas non plus, bien entendu, la volonté de réveiller des antagonismes heureusement en voie d'apaisement. Je suis bien placé pour dire combien notre ami était habité par un esprit profondément œcuménique. Je sais d'ailleurs qu'il le fut bien avant que le mot ne devienne à la mode dans un temps et un lieu (à Lasalle, vers 1925) où une telle attitude supposait une réelle indépendance d'esprit. Pour lui, la réflexion historique, même lorsqu'elle s'appliquait aux affrontements violents, devait être lieu de rencontre et de dialogue à l'image même de son ministère pastoral.

Henri Manen s'est, en effet, toujours voulu fidèle à sa vocation. Au cours de l'été 1974, nous revenions un jour vers La Pervenche à travers les routes sinueuses de l'Ardèche ; évoquant ceux que rebutait le modeste ministère paroissial, il me disait : « Je ne comprends pas, je n'ai jamais regretté d'avoir été pasteur ; si c'était à refaire, je le referais sans hésitation ;

j'en ai retiré beaucoup de joies. » Cette joie à exercer son ministère est certainement l'une des raisons principales d'un rayonnement dont j'ai recueilli de multiples témoignages : le souvenir le plus lumineux que beaucoup d'entre nous conservent de notre ami, c'est bien celui du pasteur. Pour ma part, il fut le premier que j'ai réellement connu. Et je ne le remercierai jamais assez, moi qui ne suis pas « de la Religion », de m'avoir donné une idée juste de sa fonction et de m'avoir fait mieux comprendre ce que pouvait être la foi réformée.

Un dernier mot, mais il est d'importance : j'ai parlé du pasteur, j'aurais plutôt dû dire le couple pastoral, tant il était difficile d'imaginer Henri Manen sans sa femme. Ils venaient

juste de célébrer leurs noces d'or quand Dieu l'a rappelé à lui. La solidité de leur union était certainement le secret de la qualité de leur accueil et de la générosité de leur présence. Par-delà le témoignage d'amour qu'ils offraient, ils apportaient aux couples plus jeunes de profondes raisons d'espérance dans un temps où la durée des engagements paraît menacée et si difficile à maintenir.

Que Madame Manen ait décidé de rester à La Pervenche et qu'elle poursuive l'œuvre de son mari, est l'un des signes les plus visibles qu'une fois encore, la mort n'a pas vaincu, quelle que soit notre peine aujourd'hui.

Ph. Joutard

FOYER PASTORAL

Témoignage d'une paroisse de campagne

Nous avons vu arriver M. et Mme Manen en 1966. Le presbytère vide, ou rarement occupé depuis que le poste de pasteur avait été supprimé, allait s'animer à nouveau ; c'était une première joie. Mais nous sommes un peu fermés, pas sauvages, mais discrets, peu envahissants. « Bonsoir Monsieur-dame », disions-nous les premiers jours, nous tenant sur la réserve. Ah ! que nous étions loin d'imaginer ce qui nous attendait !

D'abord ils nous ont ouvert leur maison. « Venez voir notre installation », disaient-ils ; ou bien : « Nous aurions besoin de votre aide pour fixer un lustre. » Et, tantôt les uns, tantôt les autres, nous reprenions le chemin du presbytère. Au bout de quelques semaines, personne n'ignorait l'histoire du buffet de la salle à manger ou de la table du bureau.

Ils nous ont ouvert leur famille. Dès les premiers congés ou les premières vacances, nous avons fait connaissance avec les enfants et les petits-enfants ; et tout de suite nous nous sommes sentis de plain-pied avec ces amis nouveaux qui venaient de la ville mais qui étaient avec nous

comme si nous les avions toujours connus. Au début, nous nous perdions un peu dans les prénoms et nous n'arrivions pas à retenir les liens de parenté ; mais cela ne faisait rien, on allait quand même, et peu à peu tout se mettait en place ; et il y a eu la visite ici, le séjour là, l'installation de la caravane à Gicon ; c'était à se demander s'ils n'avaient pas toujours été des nôtres. Puis, l'automne venu, nous savions que chacun avait repris son activité à tel ou tel endroit, dans telles ou telles études.

Ils nous ont ouvert leur cœur. Nous n'avons pas tardé à nous rendre compte qu'on pouvait toujours aller frapper à la porte du presbytère quand on était en difficulté, qu'il y avait là des bergers toujours prêts à aller chercher et reconforter toute brebis en détresse. Mais, bien au-delà de cette disponibilité constante, il y avait aussi cette sorte de prescience de nos besoins, cette continuelle connaissance de la situation de chacun, cette sympathie jamais lassée, jamais en défaut. Ils connaissaient nos joies et nos peines particulières, le deuil de l'un, la maladie de l'autre ; nous connaissions les leurs, leurs joies surtout car s'ils en étaient

prodigues, ils ne nous chargeaient pas de leurs peines. Ils connaissaient aussi nos difficultés communes et se dépensaient pour y porter remède : quinze jours avant son départ, M. Manen ne se préoccupait-il pas d'une étude et de l'organisation des moyens de lutte contre l'endothermie, ce fléau qui menace d'anéantissement nos châtaigniers ?

Ils nous ont ouvert notre passé. Qui d'autre aurait su inspirer assez de confiance pour faire sortir des armoires et des vieux bahuts les trésors d'archives qui y étaient enfermés ? Qui aurait eu la patience et la compétence de lire tous ces vieux écrits et de faire, aux Archives départementales, à Paris, à Strasbourg, les recherches qui ont éclairé la vie religieuse et la vie tout court de notre paroisse aux siècles passés ? Qui aurait pu trouver le collaborateur qualifié pour exploiter ces richesses ?

Ce faisant, ils nous ont ouvert l'Évangile, l'Évangile lu, prêché, médité en tant d'occasions, l'Évangile mis en pratique à toutes les heures du jour et tous les jours de la semaine, la vie mise à tout instant à la disposition des autres, des autres sans distinction de rite, de confession ou de philosophie.

Ce souvenir luira au fond de notre cœur.

E. Gamonnet

**Faites abonner vos amis
à
EVANGILE et LIBERTE**

Familles protestantes !
Écrivez
Pour adopter un enfant coréen
à

LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune
MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tam)

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.
Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

MEUBLES MONSARRAT
Ébéniste depuis 1890
3 magasins d'exposition
Avenue Clémenceau
Rue Kléber
BÉZIERS
Catalogue sur demande

pam • pam

CONFÉRENCES ÉVANGILE et LIBERTÉ

A PARIS

Foyer Union de Paris, 14, rue de Trévises, 75009
Métro : Cadet ou Montmartre

Samedi 28 février à 16 heures

« Apocalyptique et messianisme », par le pasteur C. Schwab.

« L'espérance dans l'Évangile », par le professeur J. Ellul.

Présidence : pasteur L. Gagnebin.

Renseignements : Église Réformée de l'Oratoire du Louvre, 4, rue de l'Oratoire, 75001 Paris.

A LYON

50, rue Bancel, 69007 Lyon

Samedi 13 mars à 17 heures

« L'homme entre la puissance et la faiblesse », par le doyen Roger Mehl, professeur d'éthique à la Faculté de théologie de Strasbourg.

Renseignements : pasteur Ph. Vassaux, 31, rue St-Lazare, 69007 Lyon. Tél. : 69.34.17.

Eglise Réformée : Communiqué officiel

I — POSTES VACANTS

NORD-NORMANDIE :

Actuellement vacants :

Alençon ; Cambrai-Walincourt ; Disséminés de l'Aisne ; Sud Manche-Bessin-Côte de Nacre ; Wanquetin M.A.R.

Vacants au 1er juillet 1976 :

Douai ; Henin-Beaumont ; Lille II ; Saint-Amand-les-Eaux.

RÉGION PARISIENNE :

Actuellement vacant :

Paris-Belleville.

Vacants au 1er juillet 1976 :

Creil ; Créteil ; Paris-Oratoire III ; Paris-Plaisance I ; Paris-Port Royal ; S.O.S.-Amitié.

RÉGION OUEST :

Actuellement vacants :

Fontenay-le-Comte ; Illes de Saintonge II ; Lorient Aumônerie militaire (marine) ; Mouchamps ; Rochefort.

Vacants au 1er juillet 1976 :

Basse-Marche (retraité intérimaire) ; Laval (retraité intérimaire) ; Lezay ; Rennes ; Saintes-Saint-Jean-d'Angely ; Tours ; Poste régional.

SUD-OUEST :

Actuellement vacants :

Aumônerie fondation John Bost ; Bordeaux-Hôpitaux.

Vacants au 1er juillet 1976 :

Ariège II ; Auch ; Castres II ; Le Fleix ; Montalbanais IV ; Rodez (au 1er avril 76) ; Saint-Antoine-de-Breuilh ; Toulouse IV.

CÉVENNES-LANGUEDOC-ROUSSILLON :

Actuellement vacants :

Cannes-Combas (Sommiérois I) ; Saint-Germain-de-Calberte.

Vacants au 1er juillet 1976 :

Alès I ; Codognan ; Florac ; Montpellier-Brueys ; Montpellier-Université ; Nîmes-Hôpitaux.

PROVENCE-CÔTE D'AZUR-CORSE :

Vacants au 1er juillet 1976 :

Marseille-Grignan I ; Martigues ; Sanary.

CENTRE-ALPES-RHÔNE :

Actuellement vacants :

Albertville ; Bellegarde ; Bourg-en-Bresse ; Dieulefit ; Lamastre.

Vacants au 1er juillet 1976 :

Annemasse ; Clermont-Ferrand-Agapè ; Lyon VII ; Moulins-Montluçon ; Saint-Péray II ; Haut-Diois ; Trièves-Matheysine ; Thonon-Évian.

EST :

Actuellement vacant :

Besançon.

Vacants au 1er juillet 1976 :

Bar-le-Duc-Saint-Dizier ; Luneville ; Reims I ; Reims II.

D.E.F.A.P.

Lesotho : Johannesburg ; Leribe.

Cameroun : Ndoungue.

Togo : Poste d'évangélisation dans le Nord.

Pacifique : Suva (Professeur de théologie sachant l'anglais).

Équateur : Poste de bibliste.

II — NOMINATIONS AU 1er JUILLET 1976

(Ne comprend pas les intérimaires)
3e liste

Crest : Guy Baccuet ; Saint-Hippolyte-du-Fort : Albert Charpa ; Courlay : Yves Galland ; Orange : Étienne Meuret ; animateur biblique (Région parisienne) : Philippe de Robert ; Montpellier-Maguelone : Louis-Simon ; Tarbes : Daniel Urbain ; Versailles III (Centre 8) : Louis Schloesing ; Choisy-Vallée de l'Orge : Monique Veille ; Corbeil C.R.E. : Serge Lannes.

bibliographie

Principaux ouvrages d'A.-N. Bertrand :

La pensée religieuse au sein du protestantisme libéral. — Fischbacher. Épuisé.
 Problèmes de la libre pensée. — Fischbacher.
 La vie chrétienne et la doctrine. — La Concorde, Lausanne.
 L'Évangile et la vie. — La Cause.
 L'Évangile de la grâce. — Je Sers. Épuisé.
 Témoins. — Éd. des éclaireurs unionistes.
 Protestantisme. — Je Sers, chez Fischbacher.
 Renaissance de la vie spirituelle dans le protestantisme. In Renaissance religieuse. Alcan.
 Vocation. — Sté centrale d'évangélisation.
 Berger d'âmes. In mémoriam (contient des textes inédits et les allocutions des pasteurs Marc Boegner et Vergara lors des obsèques). Éd. Oratoire du Louvre.

Recueils de prédications :

Le Dieu intime.
 Patrie lointaine.
 Clartés d'En-Haut (épuisé).
 Louez l'Éternel (épuisé).
 Le pain de vie (épuisé).

Le Don de Dieu.
 Le Dieu vivant (épuisé).
 Les initiatives de Dieu (épuisé).

(Tous ces ouvrages ont été édités chez Fischbacher.)

Voix chrétiennes dans la tourmente (prédications du temps de guerre en collaboration avec les pasteurs Vergara et Vidal). Éd. Oratoire du Louvre.

Nombreux articles dans « Évangile et Liberté », Le christianisme social et diverses revues. Article très important dans le dictionnaire encyclopédique de la Bible sur : Paul apôtre.

Sur A.-N. Bertrand il faut lire :

Pierre Fath, la pensée religieuse d'A.-N. Bertrand dans : Du catholicisme romain au christianisme évangélique (Éd. Berger Levraut).
 Le Foyer protestant : janvier-février 1947.
 Henri Manen : le pasteur A.-N. Bertrand, témoin de l'Unité évangélique (Librairie protestante).
 Georges Marchal : A.-N. Bertrand et le mystère de la piété dans : Essais sur le fait religieux (Berger Levraut).
 Évangile et Liberté, 9 février 1976.

Ce qui est à la base de l'Évangile et du christianisme ce n'est pas ce qu'on a dit de l'incarnation ; c'est le fait de la vie sainte de Jésus, le fait d'une vie divine sous enveloppe humaine..., c'est le fait que la pensée de Dieu à l'égard de l'humanité a pris corps, est devenue quelqu'un.

A.-N. Bertrand

INFORMATIONS

CULTE RADIODIFFUSÉ de 8 h à 8 h 30 :

7 mars : pasteur Maurice Hammel.
 14 mars : pasteur Georges Casalis.
 21 mars : pasteur Jean-Marc Charensol.
 28 mars : pasteur Georges Casalis.

TÉLÉVISION — « PRÉSENCE PROTESTANTE »

— *Dimanche 29 février* — 10 h-10 h 30
 Emmanuel Dilhac chante.
 Présentation de Étienne Mathiot.
 Message du pasteur Gilles de Saint-Blancat.
 — *Dimanche 7 mars* — 10 h-10 h 30
 Le Centre protestant de Sociologie à Strasbourg.
 — *Dimanche 14 mars* — 10 h-10 h 30
 Culte en l'Église réformée de Paris Batignolles.
 Prédication du pasteur Jacques Galtier.
 — *Dimanche 21 mars* — 10 h-10 h 30
 L'autorité de la Bible : Henri Blocher.
 « Le libérateur des peuples » de Ch. Blumhardt.
 Présentation de Georges Casalis.
 — *Dimanche 28 mars* — 10 h-10 h 30
 L'Institut protestant de théologie à Montpellier.

**votre prochaine voiture
 se trouve dans la gamme
 PEUGEOT**

ONT COLLABORE A CE NUMERO

A.-N. Bertrand, ancien président de l'Union des Églises réformées, fut pasteur à Castres, Lyon, Paris-Oratoire.
 P. Fath, pasteur, Paris-Pentemont.
 E. Gamonnet, professeur, lycée de Valence.
 J. Guérin-Desjardins, psychologue, Paris. Ancien Commissaire national des Éclaireurs unionistes — A.-N. Bertrand étant président.
 Ph. Joutard, professeur d'histoire, Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence.
 E. Lauriol, pasteur, Nîmes.
 G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'Âme.
 J.-M. Saint, pasteur, Paris-Auteuil.

É. & L. — 23.02.1976

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :
 Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
 C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

| | | |
|---|------|---------------|
| Annonces à caractère commercial, pensions, réclames | | |
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

III - VOCATION

DU

PROTESTANTISME ?

On s'est amusé à caricaturer un peu la théologie réformée française des années cinquante. Un tel sérieux massif appelait, au passage, un peu de légèreté, au risque d'ensommeiller le lecteur sous un fatras d'allusions. Qu'il soit tolérant... On marquait, d'un rien, la distance.

La théologie ne peut se développer dans la sphère de la raison pure. Déracinée de l'histoire du protestantisme, elle ne peut renouer sans prendre position vis-à-vis de ses étapes récentes.

L'orientation de la « bonne théologie » des années cinquante n'explique pas tout. Elle est selon nous un des premiers symptômes de la crise que nous connaissons. Elle n'eut d'ailleurs pas que des conséquences catastrophiques. Elle tenta de relever le niveau d'un protestantisme marqué par la morale des milieux petits bourgeois livrés corps et âmes aux charmes discrets du piétisme. On a voulu un protestantisme plus vertébré. L'a-t-on eu ?

L'entreprise de redressement se fit au prix d'un déracinement historique. On méconnaissait les données de la situation. On voulut parler haut et fort (frappez fort, l'argument est faible, notait un malicieux !). Ce n'était pas inutile. Mais on parlait avec les données d'une époque révolue — le temps bienheureux de la Grande Réforme — en méconnaissant comment celles-ci furent modifiées par la suite, notamment au XIX^e siècle. Cela nous livrait aux artifices, finalement à cette étrange mixture d'autoritarisme et de bricolage qui survit encore dans cette suite de théories éphémères qui va d'un synode à l'autre. La cause de la pensée ne fut pas gagnée. Au contraire, parfois il semblait qu'on n'avait pas besoin de pensée pour faire un protestantisme, mais seulement de doctrines. Les uns furent embrigadés en toutes sortes d'échelons

institutionnels. D'autres s'en allèrent poussés dehors par un courant qu'ils ne comprenaient pas. Voilà où nous en sommes encore. Au moment où nous devrions serrer les rangs, nous sommes réduits à l'état ecclésiastique.

Il ne peut y avoir de protestantisme sans pensée. Les lecteurs d'« Évangile et Liberté » peuvent se réjouir du recul du dogmatisme. Ils ne devraient pas pousser trop loin leur gaieté. Nous n'avons plus de doctrine, c'est un fait, mais nous n'avons toujours pas de pensée. Nous avons des Églises, mais nous n'avons plus pratiquement de protestantisme. N'attendons pas des institutions qu'elles fassent éclore une pensée. C'est beaucoup leur demander. Nous ne pouvons l'attendre que d'un milieu plus large, car je n'entends pas, par pensée, l'affichage d'opinions théoriques, mais l'affirmation d'un vécu pris en charge dans la foi. Il ne nous reste qu'à prendre en charge nos institutions, petites et grandes, locales et nationales. Nous le faisons presque sans conviction, pour que ça dure. Maintenant on se dit : pourquoi faire durer ce qui n'entraîne que mollement l'adhésion.

Au cours du XIX^e siècle le protestantisme a débordé singulièrement la notion d'Église, héritée de la chrétienté médiévale et révisée par les réformateurs avec plus ou moins de radicalisme. L'affaire n'est pas d'imaginer ce que nous aurions fait à leur place, mais ce qu'il faudrait faire pour ne pas régresser. Maintenant tout protestant sait que le « salut du monde » ne se fait pas dans l'Église, mais bel et bien là où se fait le monde. Vivre dans l'Église n'est pour lui ni un but, ni une fin, mais de l'ecclésiomanie. Il a des Églises en vue d'un témoignage. Si d'aventure elles perdent tout intérêt sur ce plan, pourquoi persévérer à y aller et à les soutenir ! Tiendrait-on au salut du monde par les chapelles après avoir dérisoirement recherché le salut du monde par des croyances orthodoxes. L'actualité de l'Évangile, comme le soufflé, n'attend pas. Nous accumulons trop de retard. C'est peut-être là que se noue le malaise protestant. Nous sommes voués à être une micro société de rattrapage. Nos institutions, faute d'un substrat vécu, se voient condamnées à « brasser de l'air » pour tromper leur vertige. Gérer la crise ! Nous en sommes là. Ce n'est d'aucune manière une vocation.

Jean-Marc Saint

Note : « Évangile et Liberté », 5 janvier et 9 février, a donné les articles 1 et 2.

Il ne faut pas dire que le protestantisme veut placer la vie chrétienne sous l'autorité d'une chose morte ; il faut dire qu'il refuse de la placer sous l'autorité d'une institution humaine ; car pour lui le seul critère, celui que nul chrétien ne peut récuser, c'est la révélation de Dieu en Jésus-Christ, et grâce à Dieu, ce n'est pas là une chose morte ! Mais c'est une réalité qui n'est pas pliable en tous sens, parce qu'elle est exprimée dans des termes que nul ne peut changer ; c'est un esprit, mais un Esprit incarné dans des textes, dans les documents d'une histoire.

A.-N. Bertrand

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

CBSK

BI-MENSUEL

90^e année

No 5

Lundi 8 mars 1976

ENTRÉE LIBRE

L'été dernier, je visitais une charmante localité française et voulus voir le temple, ce qui est assez naturel. C'était un mardi. Une pancarte délavée, portait cet engageant avis « **Entrée libre** ». Par infortune, les grilles étaient fermées, solidement fixées par un cadenas énorme... On n'est guère étonné, en France, de trouver, en semaine, des temples barricadés. Tout de même, cette pancarte... Une voisine ouvrit sa fenêtre, me précisa que le temple était, ouvert le dimanche entre 10 h et 11 h 30, mais que le vent retournait souvent la pancarte, à usage strictement dominical. Pénible !

Oui : il est vraiment pénible que la confession chrétienne certainement la plus « ouverte », ait portes closes, sauf à l'heure du culte. Il est, en sens inverse, également pénible que la confession la plus close — la romaine — garde ses portes largement ouvertes à ceux qui sentent le besoin d'un moment de repos, de recueillement, de prière. Ce qui fait que le protestantisme risque d'apparaître au bon peuple comme une société un peu secrète, en marge de la vie quotidienne, composée de gens qui, furtivement, à l'heure dite, se réunissent quelques instants pour proclamer ensuite, et bien vite, le huis clos.

Je sais bien qu'il existe de notables exceptions et que l'ouverture des temples est la règle générale dans les pays à majorité protestante. Je sais aussi que, en France, certaines églises sont tellement « minables » qu'on n'a guère envie d'exposer ce misérabilisme à des visiteurs perplexes. N'importe : on parle assez d'œcuménisme pour que nos lieux de culte soient « à la disposition du public ». La plupart, même simples, sont assez dignes pour qu'on ne soit pas honteux de les ouvrir. Voici quarante ans que nous reprenons le couplet, avec espoir, mais sans grande illusion.

Déjà, en 1912, lors d'une leçon d'ouverture à la Faculté de théologie de Paris, Wilfred Monod disait que, passant dans un village de Normandie, il avait vu : « *...le temple, ouvert par hasard...* ».



Mais, il est une autre interprétation de l'ouverture : celle des conditions d'entrée dans le christianisme. En fait, on n'a pas à y « entrer » ; on y naît. A priori, c'est une sorte de « malheur »... La géographie, le

milieu social, nous ont embarqués, conditionnés, sans notre agrément. On peut même ajouter que la difficulté est plutôt de... sortir. Pendant des siècles, la sortie de l'Église chrétienne était un risque terrible : l'anathème, la torture, le bûcher. Le Saint-Office, la congrégation de l'Index, l'Inquisition, faisaient bien leur travail. Calvin, encore catholique sur ce point, estimait qu'on ne pouvait pas « rester » dans l'Église si l'on n'était pas trinitaire : Servet. Le dogme était assorti d'une police depuis que Constantin voulut consacrer le triomphe du christianisme. A l'aube du XX^e siècle, Pie IX proclamait encore que la liberté de conscience était une « *liberté de perdition* ». L'œcuménisme, d'abord condamné par Rome en 1927, est une initiative protestante. Le catholicisme est l'éternel retardataire, quelque souffrance qu'en aient éprouvée de très nombreux théologiens, et quelque sincère que soit le désir du plus grand nombre des chrétiens.

Aujourd'hui, et en théorie, il n'y a aucune condition d'entrée catholique ou protestante, si ce n'est la foi. En revanche, il est bien plus difficile de devenir franc-maçon ou communiste. Ces deux mouvements exigent de leurs membres des engagements et des fidélités auxquels nous ne soumettons pas nos fidèles. Je ne porte pas ici de jugement sur ces deux formations, surtout sur la première, qui comporte une « aile » chrétienne. Mais le même homme est paradoxalement beaucoup plus « libre » dans son temple que dans sa loge... Un franc-maçon doit être un membre actif (sauf maladies, voyages, etc...), une loge n'a pas de « marginaux ». Tandis que nous...

Tant pis ! Quitte à me répéter, je redirai que l'autorité et la liberté comportent des risques. Eh bien, nous optons pour les risques de la liberté. Les autres, surtout sous leur forme ecclésiastique, ont fait couler trop de larmes et trop de sang.

Mais il faut préciser les choses.

Quand nous disons que le protestantisme, pour ne parler que de lui, est une **religion de liberté**, nous ne signifions pas qu'il soit une **religion de facilité**. La vraie liberté ne délire que pour nous lier à de nouveaux, à de plus beaux devoirs. Quand l'apôtre Paul se déclarait

Suite page 3 ➡

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des institutions ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Pour tout homme il y a toujours un à venir.

*Lorsque soufflent les tempêtes intérieures, les désar-
rois du cœur, la désespérance de l'être ; lorsque le sol
paraît fondre sous les pieds ou que s'accroche l'inquié-
tude du devenir ; lorsque l'arbre à l'ombre duquel on
aimait à se reposer est tombé ou que se trouve
foudroyé celui qui n'avait encore porté que des feuilles
d'or, la vie paraît sans valeur et sans le moindre sens.*

*Que faisons-nous maintenant ? Pourquoi tant de
déchirures ou de servitudes ?*

*On ne répondra jamais aux pourquoi des existences
mutilées dans leur être. Sans doute faut-il dépasser
l'interrogation et faire un pas de plus.*

*Dans la vie tout est contradiction et opposition. La
vie broie et comble à la fois ; elle déconcerte par ses
tempêtes et enchérit de ses clartés ; elle semble jouer
entre l'ombre et la lumière, la tourmente et la paix, les
larmes et le sourire. Chacun de ceux qui estiment avoir
touché l'ultime détresse se rend compte que demain en
apportera d'autres et celui qui croit son dernier bon-
heur atteint en trouvera encore sur son chemin.*

*Dans ses oppositions la vie est une lutte, une
conquête, une découverte, une retrouvaille. Avancer,
lutter, espérer, recommencer, ce n'est pas renier le
passé ou le présent, c'est se dépasser et considérer
l'avenir.*

*Ne jamais oublier l'avenir. Il fait partie du passé et
du présent. Il est l'étoffe de la trame. Il est conquête
de soi et renouvellement.*

« esclave de Jésus-Christ », il exprimait qu'il s'était détaché du judaïsme légaliste, avec ses innombrables observances, pour accéder à une vie nouvelle, plus large, plus vivante, telle qu'elle découlait des exigences évangéliques. Seulement, une telle vie était beaucoup plus difficile...

Par là même, elle est aussi beaucoup plus rare. En un tel domaine, Dieu seul voit les cœurs.

On est donc arrivé à penser qu'il y a peu de protestants parmi les protestants, — et peu de catholiques parmi les catholiques.

Cela répond à la grave difficulté que nous avons mentionnée plus haut, à savoir l'appartenance à une religion par le hasard de la naissance. En Scandinavie, en Angleterre, ou en Amérique, on « naît » protestant, mais on n'« est » pas protestant pour autant. On est libre qu'à la condition d'avoir repensé ses déterminismes, de les avoir remodelés, vérifiés, vécus. C'est la mission de la catéchèse, de la prédication, de l'expérience spirituelle, — de l'Église bien comprise. Il est bien évident que les dynasties de pasteurs ayant le même nom, telles que d'âge en âge on le constate, ont obéi aux déterminations de leur milieu familial. Il est non moins évident que ces déterminations extérieures sont devenues intérieures pour tous ceux qui les ont assumées. Les « Monod » pasteurs ont tous été frères, fils, grands-pères, neveux, cousins les uns des autres. Mais, par ailleurs, nous savons bien qu'aucun d'entre eux n'a été un échantillon géo-ecclésiastique. La grâce est venue épanouir la nature.

Il faudrait sortir de la vie pour ne pas trouver en soi, et autour de soi, le donné sociologique ou religieux.

En effet, dans la vie, rien n'est jamais terminé. L'heure qui vient, le jour suivant, sont porteurs d'une nouveauté qu'il faut découvrir même si le battement de l'horloge du temps semble toujours pareil. La vie, c'est l'éternité qui recommence pour chaque homme car l'homme est parcelle d'éternité. Pour lui, il y a toujours un « en-avant » : c'est son espérance. Et l'espérance ne trompe pas. Elle reste chevillée à l'être pour un demain nouveau.

Non un demain facile. La facilité n'est jamais vraie. Non un lendemain d'abdication ; on ne reste pas agenouillé au pied de la misère. Mais un demain de force renouvelée, de courage retrempé, d'orientation neuve, de recreation personnelle, de lutte sans doute mais où le vertige des appréhensions et des souffrances trouvera appui, certitude, apaisement et qui sait ? : luminosité et chemin de vie pour les autres. Cela s'appelle aller au-delà de soi. Car « nul ne vit pour lui-même ».

Alors peut vivre cette parole de Jésus : « Je serai toujours avec vous »... quoi qu'il arrive.

P.R.

Mais ce n'est qu'un point de départ, — au bon sens de ce mot ! Car le « départ », celui qui vide les églises et les séminaires, ne nous pousse pas à pavoiser.

Finalement, l'entrée libre sera celle qui supprimera les faux obstacles, les problèmes mal posés, l'esprit sectaire, le formalisme, le légalisme sacerdotal, la mythologie pieuse. Rien de tout cela n'est d'ailleurs une « spécialité religieuse ». Le laïcisme, la dictature politique, connaissent les mêmes disgrâces, — en plus grand. Mais la religion, quand elle y succombe, est d'autant plus coupable qu'elle prêche, elle, la justice et la charité au nom d'un Dieu d'amour.

Deux mots encore.

Je sais bien que l'entrée, dans le christianisme, n'est pas tout à fait « libre » au sens où le baptême en marque le symbole. C'est surtout vrai pour le catholicisme : un bébé mort sans avoir été baptisé n'a droit, ni lui ni les siens, à un service funèbre. Encore maintenant... Nos amis catholiques parlent sans cesse, sur le plan œcuménique, de la « communion des baptisés ». Seulement, le vrai baptême, dont nous croyons d'ailleurs qu'il est un sacrement plein de sens et de vérité, doit être un symbole « ouverture », et non un symbole « verrou ». Bien du travail reste encore à faire.

En définitive, la Porte ouverte sera surtout la puissance de rayonnement de nos Églises, leur volonté d'amour, la nature de leur message, la consécration de leurs membres. Il faut provoquer l'envie d'entrer chez nous.

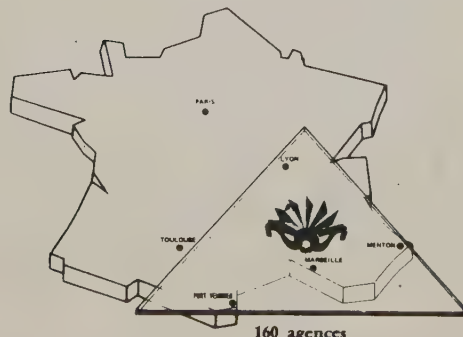
Faute de quoi, l'« Entrée libre » ne sera qu'une pancarte agitée par le vent, une invitation dérisoire, indigne de la peine des hommes et de l'honneur de Dieu.

Georges Marchal

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



POUR UNE RECHERCHE

DE CONFESSION DE FOI

Nous avons reçu le texte qui suit d'un de nos abonnés des Pays-Bas. Il désire garder l'anonymat. Nous respectons donc son désir tout en rappelant à quelques auteurs anonymes que nous ne publions jamais un texte anonyme sans qu'il soit accompagné d'une lettre dûment signée ; ce qui est présentement le cas.

Sous sa forme originale, nous présentons ce texte auquel nous avons nous-mêmes donné un titre. Nous le faisons cependant précéder d'une « introduction » de son auteur dans laquelle il explique l'origine de cette « confession » et la raison pour laquelle il nous la communique.

En une soirée solitaire dans un pays d'Orient, je me suis demandé où j'en étais au point de vue spirituel. Il suffit que vous sachiez que je suis engagé dans une profession exigeant beaucoup de travail. J'ai écrit, ce soir-là, ce que vous allez lire : une sorte de confession de foi. Je n'ai, pour ce faire, ouvert aucun livre et me suis tenu à l'écart des confessions de foi traditionnelles. J'ai essayé seulement de me viser moi-même et d'exprimer en quelques mots ce qui constitue le fondement de ma vie.

Pourquoi l'envoie-je ? Assurément pas pour vous demander d'être en tout d'accord avec moi. Personne ne m'a demandé de rédiger une confession de foi pour notre temps. Cependant notre temps a besoin, me semble-t-il, de quelque chose de semblable, mais non en une seule, plutôt en des milliers de formulations. Je vous envoie ma propre formulation afin de vous suggérer de mettre, à l'occasion, sur papier, ce qui fait, à votre avis, le fond même de votre existence. La raison de cette demande est le fait que cette sorte de réflexion, pour laquelle un temps de solitude et d'éloignement est requis, procure une foi renouvelée dans notre destinée. Telle est, du moins, mon expérience. Je conjecture que nombreux sont ceux qui, absorbés par beaucoup de choses, souffrent, consciemment ou inconsciemment, d'un manque de recul. Nous savons bien qu'il nous est de plus en plus difficile de distinguer l'essentiel de l'accessoire et sommes de moins en moins conscients de ce que nous attendons de la vie, car le temps nous manque pour la réflexion.

Cette prose rythmée touchera sans doute quelques-uns. En effet, on nous a fait justement remarquer que certains sentiments, certaine pensée intime s'exprimaient mieux sous forme poétique et se comprenaient mieux aussi. C'est l'âme qui parle ainsi de façon plus sensible que dans le discours habituel. Or, il s'agit ici de « confession » personnelle de la foi qui ne réclame rien à la logique de la syntaxe ou à l'ordonnance habituelle des phrases ponctuées de leurs sujets, de leurs verbes et de leurs compléments.

Quoi qu'il en soit, chacun peut y trouver une richesse.

peut-être que ce conseil ne les concerne pas. Ils ont une confession de foi, rédigée par d'illustres théologiens, attestée par des martyrs et maintenue durant des siècles par l'Église. Néanmoins, à eux aussi, je conseillerais d'essayer de rédiger avec leurs propres mots ce que sont leurs raisons de vivre. Ils sont infiniment plus fils de leur temps que la théorie de leur église l'imagine et cherche à le leur faire admettre. Peut-être cet essai mènera-t-il à une salutaire frayeur, qui aura pour effet une compréhension renouvelée ou même la découverte, pour la première fois, du contenu de l'expression traditionnelle de la foi !

Beaucoup ont, de nos jours, perdu tout contact avec les confessions de foi des Églises. Non moins grand est aussi le nombre de ceux qui n'ont jamais eu de vraie connaissance d'une confession de foi traditionnelle. Tous ces hommes sont-ils donc sans foi ? La réponse à cette question est premièrement importante pour ces gens eux-mêmes. On trouvera soi-même la réponse dès que l'on aura tenté cet effort. Il y a beaucoup de raisons de comparer notre temps à un désert. Notre bien-être ne dissimule pas notre avidité et notre égoïsme. Il nous est bon d'être parfois appelés à la réflexion.

Néanmoins je ne me laisse pas ravir l'optimisme du poète qui a écrit :

*défriche là où personne
ne soupçonne la fécondité,
chaque désert a son puits,
garde une foi inébranlable :
là doit se trouver de l'eau.*

Mes lecteurs catholiques et protestants orthodoxes penseront

Si je suis réceptif envers ce qui est beau
 et engage tout pour ce qui est vrai,
 si je rencontre de l'amitié auprès d'hommes ou d'animaux
 et suis ouvert à la majesté de la terre et du monde,
 si je m'adonne pleinement à ma tâche,
 si l'amour m'enchaîne et me libère à la fois,
 j'éprouve alors plus haut que moi et tout ce avec quoi j'ai
 liaison
 un bien transcendant,
 une force de vie, de réconfort, de sainteté, de consolation.
 Ce surplus à ma vie, je le nomme l'esprit saint,
 car, bien qu'il coïncide avec ma réceptivité et la pureté de mes
 efforts,
 et que je ne le connaisse pas hors de moi et de ma vie,
 il ne dépend ni de ce que je suis ou fais,
 ni de ce en quoi m'affectent les autres ou les choses,
 mais il m'échoit comme un don de l'inconnu.
 L'inconnu...
 Il crée la vie et la dissipe,
 il m'emplit de crainte, d'anxiété et de rébellion.
 Je redoute l'inconnu
 qui fait vivre et aussi anéantir la vie,
 conscient que mon existence et celle de tous les êtres et tout ce
 que j'aime dépend totalement de lui.
 Le don de l'esprit saint ajoute à ma crainte l'admiration.
 J'éprouve de l'anxiété en face de l'inconnu,
 il se présente à moi comme un souverain qui demande des
 comptes
 et moi, son esclave, je manque à mon devoir.
 Le don de l'esprit saint me fait croire au pardon,
 il m'encourage pour combattre le mal.

et m'anime à une plus pure humanité.
 Je suis rebelle envers l'inconnu
 partout où il se montre arbitraire
 où je vois et je ressens un mal duquel aucun homme n'est
 responsable.
 Le don de l'esprit saint attaque ma révolte
 en me pénétrant du sentiment qu'il est une sagesse
 plus haute que je puis connaître.
 Ma crainte pour l'inconnu pourrait inclure l'admiration,
 mon anxiété pourrait m'être ôtée,
 ma révolte se changer en résignation.
 La paix, face au destin et à la vie, je la trouve seulement
 si le don de l'esprit saint, le surplus à ma vie,
 continue d'être vie, force, sanctification, consolation
 jusque dans la détresse et la mort même.
 Dans la vie de quelques hommes, cela s'est vu
 jusque dans la détresse et la mort même.
 Ils ouvrent l'accès à la paix.
 C'est ce que je reconnais dans les récits sur la vie et la mort
 de Jésus de Nazareth, l'homme uniquement gratifié.
 Si je suis réceptif envers le surplus de son être intime,
 envers sa sagesse, son respect pour l'homme et la nature,
 envers la force qu'il eût de pardonner
 et sa confiance en une destinée pleine de sens
 jusque dans sa pénible mort,
 je ressens une foi nouvelle dans le don qui m'échoit, le surplus
 à ma vie,
 et suis assuré de me tenir devant la porte ouverte sur la paix.

Texte anonyme des Pays-Bas

Service religieux pour Georges MIGOT

Le 9 janvier 1976, à l'Oratoire du Louvre, un émouvant hommage a été rendu à Georges Migot, décédé le 5 janvier 1976 dans sa quatre-vingt-cinquième année. Cette cérémonie, présidée par M. le pasteur Georges Marchal, était empreinte de sobriété, de dignité et de grandeur.

Venue d'horizons divers, une assistance — dans laquelle on remarquait des personnalités du monde des Arts et Lettres : MM. Henri Sauguet, R. Siohan, E. Bondeville..., des musiciens et maîtres de chapelle : Mme M. Ruf-August, MM. E. Oelschlager, J. Feuillie..., les pasteurs H. Capieu, P. Vallotton, Ch. Mazel et de nombreux amis — entourait de toute sa sympathie Madame Georges Migot, sa famille et les disciples de Georges Migot : Marc Honegger, Joël-Marie Fauquet, Max Pinchard, J.-J. Werner.

Le pasteur Marchal sut trouver les accents justes, pour donner une note de gravité mêlée de sérénité à cet instant où, devant la mort, « la seule attitude serait le silence », mais la mort n'est-elle pas « la préface d'une vie mystérieuse et agrandie ? et « ceux qui meurent dans le Seigneur » sont « heureux », « car ils se

reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent ».

La vie de Georges Migot représente une plénitude exceptionnelle et reflète des permanences profondes, parmi lesquelles l'absolue sincérité de ce maître resté solitaire. Le secret de son originalité réside dans la solitude ; il n'appartient à aucune école, mais revendique une tradition ancrée dans la polyphonie française, il se réclame des maîtres tels que J.-Ph. Rameau, Guilmant, Gigout, Widor, Saint-Saëns, Fauré, Léonce de Saint-Martin, sa musique religieuse se caractérise par le « lyrisme dans la pudeur ». Georges Migot, qui représente une grande présence de la musique et de la beauté parmi nous, est un mystique, un croyant de tradition huguenote, ouvert sur l'œcuménisme. Sa foi était une réalité quotidiennement vécue dans la ferveur de l'amour, face à la mort « cette grande rencontre du silence de la mort et de la magnifique tendresse de Dieu » : Georges Migot croyait fermement en la vie éternelle.

Avec une émotion contenue et une

vive gratitude, le pasteur Marchal évoqua l'œuvre de Georges Migot musicien, esthète, érudit, — puis exhorta l'assemblée à rester fidèle à sa mémoire en relisant ses livres, en écoutant sa musique : « c'est encore une manière de lui dire merci ». Par-delà le voile, « l'essentiel est de se grouper autour de ces forces tranquilles qui régèrent la vie et dominent la mort ».

Ces paroles, prononcées par celui qui fut l'ami de toujours de Georges Migot et qui sut fidèlement dégager sa personnalité d'homme, de croyant et de musicien, auront des résonances durables. « Son œuvre le suivra » : d'ores et déjà d'autres ont repris le flambeau : M.-L. Girod donna une exécution minutieuse et vibrante de pièces du Livre d'orgue et accompagna Alain Courmont ; leur interprétation de la Plainte pour Violoncelle et orgue rehaussa encore la densité de cette manifestation du souvenir et de la reconnaissance envers Georges Migot.

Édith Wéber

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET SPIRITUALITÉ

C'est en pensant à Alexandre Vinet que nous avons choisi le titre de ces réflexions. En plein XIX^e siècle, à Lausanne, chargé successivement d'une chaire de théologie pratique et d'une autre de littérature, Vinet a incarné la réunion de deux professions souvent opposées, et son influence demeure toujours et encore indiscutable dans les domaines respectifs de la littérature et de la spiritualité.

Les professionnels de la critique littéraire ont souvent aujourd'hui mauvaise presse ; Jean-Paul Sartre n'hésite pas à les assimiler à ces écrivains malchanceux qui, « *au moment où ils allaient désespérer, ont trouvé une petite place tranquille de gardien de cimetière* ». La mauvaise conscience du critique littéraire pourrait se transformer en un véritable complexe d'infériorité quand son métier se double de cette profession, elle aussi tristement rabaissée par beaucoup en ce temps au niveau des nécropoles, celle du pasteur.

Le littérateur et le théologien répondent en fait à la même vocation ; l'exemple d'Alexandre Vinet confirme la pertinence d'un tel jugement et offre à notre méditation l'harmonieuse conjonction du critique littéraire et de l'apologète chrétien.

Sainte-Beuve a vu dans la critique une invention et une création perpétuelles, dans le critique un « *homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres* ». Une lecture authentique, en effet, est une re-création, et le cimetière dont parlait Sartre s'anime étrangement quand son gardien devient un dieu qui donne la vie aux morts. Mais, avant d'apprendre à lire aux autres, le critique, tout comme le théologien, s'est fait auditeur. Avant d'être un homme de la parole, le pasteur est un homme qui écoute ; le critique partage avec lui cet esprit d'accueil et de compréhension. L'un et l'autre sont en réalité des traducteurs désintéressés, au service d'une œuvre qui n'est point la leur, exégètes des textes, possédés par la passion de l'effacement, porteurs obscurs d'un dépôt et d'une révélation, trait d'union entre le créateur et ses créatures. Un livre est toujours ainsi l'occasion d'une collaboration et cela est d'autant plus vrai quand il s'agit du Livre par excellence, inspirateur de dialogues et prières éternels.

Le critique et le théologien non seulement expriment et traduisent des idées, mais aboutissent à des idées et cherchent à les communiquer. Le critique ne défait pas par ses analyses pour le refaire ensuite en moins bien ce qu'un autre construit avant lui, mais sa tâche consiste à comprendre et à transmettre les connaissances et trésors ainsi découverts. Ne répond-il pas alors à la dangereuse et précieuse mission du « vulgarisateur » ? Répondre parmi tous (« *vulgarus* », c'est en latin la foule, le peuple) une vérité pour la rendre familière, la simplifier parfois par un effort réel de synthèse mais sans l'appauvrir, n'est-ce pas là le devoir délicat et indispensable de tout interprète dans le monde actuel des spécialisations ?

limitatifs, les préventions innées. Le penseur incline naturellement à n'admettre dans le champ de sa vision que ce qui correspond à sa manière de contempler et comprendre les êtres et les choses, ce qui convient à sa prédilection. Mais le véritable critique, comme le dit Sainte-Beuve, « *ne se retranche pas dans sa tour, ni dans sa citadelle, ni dans son académie ; il ne craint pas de se mésallier ; il va partout, le long des rues, s'informant, accostant ; la curiosité l'allèche, et il ne s'épargne pas les régals qui se présentent. Il est, jusqu'à un certain point, tout à tous, comme l'Apôtre* ». Ces derniers mots soulignent suffisamment à notre goût la communion spirituelle, et par là-même toute réelle, qui lie le critique au pasteur. A l'origine de l'une et l'autre de leur vie, il y a en fait un intérêt primordial accordé à l'œuvre d'autrui plutôt qu'à la leur. Le don de soi est une des conditions du génie critique, et nous entendons par là cet acte total auquel contribuent toutes les ressources de l'intelligence et toutes celles de la sensibilité.

Assurément, les procédés analytiques demeurent nécessaires à la compréhension d'une pensée étrangère, mais le véritable interprète sait que la dissection réduit le prochain à l'état de cadavre ; il connaît avant tout la sympathie, mais ne s'arrête pas nécessairement en si bonne voie, car cette sorte de contagion, voire de métamorphose, qu'il vit dans la rencontre d'un auteur, abrite en elle une perpétuelle lucidité ; il est un homme qui répond, rejoignant souvent les intentions profondes du poète ou du romancier pour les prolonger à sa façon et les marquer de son sceau. Au cœur de cette communion de pensée qui le lie à l'auteur, brille en effet la flamme purificatrice du jugement. « Critique », vient d'un verbe grec qui signifie juger et discerner. Loin d'être par conséquent une exécution capitale, ce jugement sera une mélodie d'accompagnement qui prendra parfois l'allure indépendante du contre-point. Les grandes cathédrales de la pensée que peut visiter un critique ont, en effet, aussi leurs bas-côtés. N'est-ce pas une conviction similaire qui anime le pasteur soucieux de dire et trouver la vérité dans l'amour et l'amour dans la vérité ?

L'union de ces deux éléments, — la participation et la clairvoyance, — constitue le don propre du critique, mais aussi celui de l'apologète chrétien. C'est la force et la grandeur de l'œuvre entière d'Alexandre Vinet de nous replacer sans cesse en face de cette réalité souvent oubliée aujourd'hui : la critique littéraire et l'exégèse biblique se rejoignent dans la méthode de travail qu'elles supposent et l'esprit qui les anime ; leurs buts sont communs et leurs chemins parallèles, et tout écart ne pourrait trahir l'une sans aussitôt être infidèle à l'autre.

Jacques Copeau donnait du critique cette définition impérieuse et nécessaire où le pasteur saura trouver un véritable appel et un prometteur rappel : « *Je veux qu'il soit sincère, grave, profond, se sachant investi, à l'égard du poète, d'une fonction créatrice, digne de collaborer à la même œuvre que lui et de porter, comme lui, la responsabilité de la culture.* »

MOÏSE

et le Buisson ardent

Exode 3

Le récit est bien connu. Dieu apparaît à Moïse au « buisson » (SENEH) sur la montagne du Sinaï. Immédiatement on remarque la ressemblance entre SENEH et SINAI. C'est que Moïse est dans un lieu déjà consacré. Il est normal dès lors que Moïse prenne quelques dispositions ; il retire ses sandales puisqu'il est sur une terre sainte.

Un orage éclate et Moïse est pris de peur : la peur d'être foudroyé. (« On ne peut pas voir Dieu sans mourir. ») Il est probable que, à l'origine, Yahvé, Dieu Madianite, était une divinité de l'orage, c'est-à-dire un dieu de la fécondité, une puissance fécondante qui donne la pluie assimilée, dans les religions de l'ancien Orient, au sperme tombant du ciel dans la matrice terre.



À la question de Moïse : « Quel est ton nom ? », la réponse est « EHYEH ASHER EHYER ».

EHYEH vient de « HAYAH » qui signifie « être, exister », mais dans un sens très actif qu'il faudrait traduire par « être agissant ». Il ne s'agit pas seulement d'exister mais d'exister en relation, d'être pour ou contre, d'agir, de prendre parti. Hayah exprime toujours non seulement une présence mais une activité.

La Traduction Oecuménique de la Bible donne : « *Je suis qui je serai* » dans le sens de « Je suis là pour vous, de la manière que vous verrez ».

Ce nom n'est donc pas une définition mais un programme. Le Dieu de l'Exode ne communique pas à Moïse ce qu'il est mais ce qu'il FERA en faveur du peuple. Il s'agit non d'une définition mais d'une Promesse.



Le Dieu de l'Exode est celui qui combat pour la libération de l'être : la plupart du temps, ceux qui sont au pouvoir luttent pour la conservation d'un « avoir », de leur avoir. Ici il s'agit d'un tout autre combat, celui qui concerne l'existence qui ne peut être que libre. Il faut donc faire confiance en l'avenir. Dieu n'est pas celui qui se laisse enfermer dans une définition dogmatique, il est celui qui se révèle dans l'histoire des hommes. L'homme ne connaît Dieu que dans la mesure où il saura le reconnaître à travers les actes de libération accomplis.

C'est le propre de la magie (ou de la religion) que de prétendre connaître Dieu, posséder son nom et ainsi avoir barre sur lui, être capable de le faire agir, de le mettre à son service. Or, le Dieu de l'Exode est le libérateur précisément parce qu'il demeure libre.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX.

La révélation au buisson est une leçon de liberté : il faut rester ouvert à l'avenir de l'histoire, rien n'est découvert une fois pour toutes et surtout pas Dieu. C'est la condamnation de toute dogmatique. Dieu n'est pas quelqu'un que l'on connaît mais quelqu'un que l'on découvre et qu'on n'a jamais fini de découvrir. L'homme est un être qui doit conquérir sa liberté dans le difficile combat quotidien qui constitue son histoire propre.

La révélation au buisson est le refus de toute magie, de toute religion et l'appel à s'ouvrir à l'histoire, à la foi.



Nous devons réfléchir sur cette discrétion de Yahvé qui ne donne pas son nom.

Un nom, une définition, c'est une prison : on ne peut pas sortir de la définition, c'est ce qui fait le confortable et l'insupportable des dogmes. Le Dieu Libre et Libérateur sait bien ce que les hommes seraient capables de faire avec son nom. Au nom de Jésus les chrétiens ne se sont-ils pas excommuniés, emprisonnés, persécutés et massacrés mutuellement ?

Dieu, Yahvé, celui qui agit et qui agira, se révèle comme tel à un proscrit, à un homme qui a pris le maquis parce qu'il est entré dans une lutte de libération pour un peuple opprimé. Son nom n'est pas une définition mais une Promesse de libération pour un peuple tenu en esclavage.

Il est le Dieu qui n'accepte pas la Fatalité, qui refuse l'état de fait, qui ne se résigne pas et qui invite l'homme à ne pas se résigner.

Le Dieu de l'Horeb c'est déjà le Dieu de la Pâque, le Dieu du Passage de la servitude à la libération, ou comme le dit admirablement Georges Auzou, « *de la servitude au service* ». Le récit d'Exode 3 n'est pas seulement celui d'une apparition plus ou moins miraculeuse de Dieu à un élu, c'est un récit exemplaire qui nous montre précisément que ce n'est pas dans le miracle, dans le spectaculaire que Dieu parle aux hommes mais dans la réalité de leur existence.

Un tel récit, pris dans sa lettre, n'a pas grande signification pour l'homme d'aujourd'hui, mais il est au contraire plein d'enseignement pour qui en cherche le sens profond. Il devient alors extrêmement moderne.

C'est une invitation à la recherche : il nous faut chercher Dieu non pas dans des définitions mais dans la réalité du quotidien. Il nous invite à ne plus considérer la foi comme un « avoir » (j'ai la foi) mais comme une existence (je suis croyant). Nous ne possédons pas Dieu, nous ne possédons pas la vérité, nous sommes en recherche de Dieu et de la vérité et quelques signes nous sont donnés sur le chemin de cette recherche.

Là où existe une liberté pour l'homme, là Dieu parle.

Jacques Chauvin

LE DROIT A LA DIFFERENCE ET

« Tout être évolué est sensible à la différence. Cela ne veut pas dire qu'il l'accepte toujours, ou même en tienne compte.

Quand il s'agit des choses, cela importe peu. C'est la commodité ou l'intérêt qui règle nos rapports avec le monde des objets. Dans bien des cas il suffit de les distinguer, du point de vue de la quantité ; par exemple en présence d'un tas de pièces de monnaie de même valeur, il n'est pas nécessaire de rechercher les différences qualitatives, qui sont cependant réelles : on n'a pas besoin de *faire* la différence ; cela donnerait trop de peine et ne servirait à rien.

Quand il s'agit des personnes il en va tout autrement. Chaque être humain est une personne originale, quelle que soit sa valeur. L'homme le plus ordinaire a beau dire des autres en haussant les épaules : « Tous les mêmes ! », il n'acceptera jamais d'être réduit, lui, à l'anonymat par les autres. Il va, proclamant sa certitude : « *Je* ne suis pas comme les autres ! » ; et il n'a pas tort.

Sur le plan utilitaire certes, comme le dit l'adjudant de quartier, pour balayer la cour le premier venu fera l'affaire. Mais sur le plan des relations humaines, chaque être a le droit d'être tenu pour ce qu'il est, avec sa différence ; et chaque homme, par suite, a le devoir de tenir compte de cette différence. Est-ce toujours le cas ? On peut en douter encore aujourd'hui. Dans un poulailler les poules achèvent à coup de bec la poule malade, et l'on connaît les désillusions du « Vilain petit canard » du Conte d'Andersen : il était *différent*. Montesquieu a illustré le sujet dans les *Lettres persanes* : « Comment peut-on être Persan ? ».

PERCEVOIR LA DIFFÉRENCE

Pour tenir compte de la différence, il faudrait d'abord y être sensible. C'est une question de culture si l'on en croit Pascal : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différences entre les hommes. » De même Malebranche : « Il y a des esprits de deux sortes. Les uns remarquent aisément les différences des choses, et ce sont les bons esprits. Les autres imaginent et supposent la ressemblance entre elles, et ce sont les esprits superficiels. » Tant il est vrai que c'est le mouvement *naturel* de l'esprit de rapprocher, de généraliser, d'identifier : la généralisation permet à l'homme d'économiser ses réactions à l'égard des choses, et par là facilite l'adaptation. On nous dira peut-être que c'est là également le mouvement de l'esprit quand il crée la science. « Expliquer, disait Meyerson, c'est identifier. » C'est, en effet, ce travail d'*assimilation*, comme disait Lalande, qui permet l'éclosion des concepts scientifiques. Mais le savant, au contraire du vulgaire, ne généralise qu'à bon escient et jamais sans méthode ; et quoi de plus « pauvre » en

réalité que la science ? C'est justement cette problématique d'identification du réel quand il s'agit de l'homme qui met en discussion la possibilité même des Sciences humaines.

De toute façon, comme le dit Louis Lavelle, « il faut mettre la différence au-dessus de la ressemblance : c'est que la différence nous découvre la richesse infinie du réel, au lieu que la ressemblance le ruine. Reconnaître et apprécier les différences, telle est, semble-t-il, la fonction essentielle de l'esprit ». Ceci pourrait expliquer, sur le plan philosophique, pourquoi le Dieu de Jésus, qui est Esprit, est aussi Amour.

ACCEPTER LA DIFFÉRENCE

Cependant, quand il s'agit des hommes, ce n'est pas tout que de percevoir la différence. Il faut savoir l'accepter. Or, l'attitude *naturelle* de l'homme qui est d'accepter la ressemblance, est aussi de *refuser* l'« autre ». C'est une réaction spontanée, personnelle, mais plus encore collective.

Cette réaction de groupe se manifeste sous la forme du mépris, de l'exploitation, du rejet, et même de la persécution de celui ou de ceux qui sont différents, quelle que soit la nature de la différence. Elle explique la plupart des grands problèmes sociaux, religieux, qui nous accablent aujourd'hui, et que la société, en tant que telle, est incapable de résoudre, s'il est vrai que toute société manifeste une exigence fondamentale d'uniformité, par destination, et que la société *close*, comme disait Bergson, s'en tient à la solidarité interne voulue par la *nature*. D'où le « *vae soli* » de la société antique et le refus quasi-biologique de l'autre dans sa différence : l'immigré, le handicapé, le malade mental, ou même le sexe différent ; et, sur le plan idéologique, la vieille et implacable intolérance qui produit la ségrégation, le racisme, le génocide ; ou le sectarisme, le dogmatisme avec leur cortège de mépris, de haines, de persécutions, politiques ou religieuses.

LE DROIT A LA DIFFÉRENCE

D'où également, et par ricochet, la revendication, récente sous cette dénomination, du *droit à la différence*. C'est ainsi qu'à propos du régionalisme, André Jeanson en vient à proposer « d'institutionnaliser la différence » (« Le Monde », 7 octobre 75). « Quand aura-t-on le courage, écrit-il, d'inscrire comme un droit fondamental dans notre pratique institutionnelle le droit à la différence ? »

Ce concept de différence a ainsi pris depuis peu une extension considérable. Du domaine philosophique où la linguistique triomphaliste l'a importé, en l'empruntant à de

SON REFUS

Saussure, et où un jeune étonnant philosophe a contribué à le répandre, par le biais d'une surprenante virtuosité verbale (allant jusqu'à le proposer aux membres de la Société française de philosophie sous la forme « *différance* », avec un *a*, pour lui faire signifier le mouvement commun de la différence dans le temps [le report à plus tard], de la différence dans l'espace, et du différend, qui a même origine), ce concept est passé dans le domaine courant, par l'intermédiaire en particulier des journalistes, qui n'ont que trop souvent l'occasion de souligner les conséquences déplorables du refus de ce droit à la différence.

LES RAISONS DU REFUS

Les sources de ce refus sont impures, et ses fruits sont empoisonnés. Stendhal l'avait déjà noté : « J'ai assez vécu pour voir que différence engendre haine. » Et Jean Lacroix dans son dernier ouvrage (*Le Désir et les désirs*), explique que « avec le semblable l'humanité rivalise, avec le différent, elle s'épouvante ». D'où ces réactions désordonnées, aveugles et brutales ; ce sont des réactions de défense.

En effet, le différent, l'« autre », réclame de moi, pour le comprendre et l'accepter, un effort personnel, ou collectif s'il s'agit du groupe, ce qui est encore plus difficile, la conscience collective étant quasi-aveugle et ses réactions beaucoup plus rigides. Les sources du refus de la différence sont donc d'abord la *paresse* et l'*égoïsme* : la différence me dérange dans ma tranquillité. Mais aussi la *lâcheté* : je redoute les transformations nécessaires à effectuer et leurs conséquences. On reconnaît là une des sources en particulier du racisme, qui entraîne le rejet, la ségrégation, et conduit pour finir à la violence. Parfois s'y joint la *jalousie* ; c'est peut-être le cas dans certaines formes particulièrement âcres du féminisme. Ajoutez à tout cela la menace que l'« autre » fait peser sur ma sécurité. Déjà le refus entraîne la mauvaise conscience, et la mauvaise conscience l'irritation, source d'injustice ; mais ce qui est perçu comme une menace suscite la *peur* , avec ses réactions injustes et aveugles. C'est le cas du malade mental, que la société enferme dans des asiles psychiatriques, selon M. Foucault et selon certaines formes de l'anti-psychiatrie, pour s'en protéger. Ce pourrait être aussi le cas des handicapés, que la société a longtemps ignorés parce qu'elle en avait peur. Il en est ainsi également bien souvent des immigrés : ils sont ignorés, rejetés, exploités, parce qu'ils gênent, étant « autres ». Il ne s'agit pas seulement de la lutte pour la vie dans la compétition pour l'emploi, mais bien d'une angoisse cachée qui, dans le racisme, devient une *révolte* viscérale conduisant aux pires excès. C'est ce même *désarroi* qui expliquerait en partie, selon Éliane Amado Lévy-Valensi, l'homosexualité. L'homosexuel se plaint du « racisme » des hétérosexuels, mais il ignore son propre racisme. « Il est victime, écrit Jean Lacroix, de cette difficulté

OUVRAGES CHERCHÉS

La Société de l'Histoire du protestantisme français recherche quelques ouvrages d'A.-N. Bertrand manquant à sa bibliothèque.

En voici les titres :

- La pensée religieuse au sein du protestantisme libéral (Paris, Fischbacher 1903).
- Clartés d'en-haut (1922).
- Louez l'Éternel (1930).
- Le Pain de vie (1931).
- Voix chrétiennes dans la tourmente (1945).
- Berger d'âme (1949).
- Les initiatives de Dieu (1929).

fondamentale de l'homme d'accepter l'autre dans sa différence. » C'est peut-être aussi ce qui explique le scandale du « ménage à quatre », qui gomme la différence et représente une solution de facilité devant la grandeur et la difficulté de l'acceptation totale de l'autre dans le couple, forme supérieure de la *reconnaissance* d'autrui.

Faut-il enfin analyser une fois de plus les sources du sectarisme, politique ou religieux, du dogmatisme et de l'intolérance ? À côté de l'orgueil invincible, du complexe de supériorité, de l'instinct de domination et de l'exigence d'uniformité, on trouverait là encore le refus de la différence, par pusillanimité, par peur du différent, et ce désarroi fondamental de celui qui croit que s'il fait effort pour admettre la différence, il trahit je ne sais quelle idole et perd d'un seul coup tout ce qui fait son assurance aveugle et sa certitude polarisée de la Vérité « une et indivisible ».

RÉACTIONS EN FAVEUR DE LA DIFFÉRENCE

Par contre le *néo-féminisme*, comme l'écrit Dominique Desanti à propos de la rencontre de Québec, combat « pour l'égalité des droits et des responsabilités, mais aussi pour la prise de conscience de la différence » (« Le Monde », 16 novembre 75). L'*Unesco* également, dans une *Monographie sur l'éducation spéciale*, proclame que ses efforts supposent qu'autour du handicapé « on tient pour acquis le droit d'être différent sans être exclu ni frustré, sans être perçu comme étrange ou comme étranger » (*Épanouir*, octobre 1975). Le *libéralisme religieux*, enfin, suppose, comme nous l'avons écrit ici, un certain pluralisme, car les variations théologiques en fin de compte « font vibrer et vivre la pensée religieuse, écrit J.-J. Maison. Il s'agit donc pour les croyants non de s'unir pour devenir identiques ou pour être toujours d'accord, mais de s'aimer sur le terrain même de leurs différences » (« Le Protestant », 15 novembre 75). L'*œcuménisme* véritable n'est pas je ne sais quelle exigence absurde d'uniformité, institutionnelle ou dogmatique, mais acceptation dans l'humilité et amour rayonnant de la différence.

Car le Royaume de Dieu n'est pas comparable à un trésor d'autant plus considérable qu'il comporte une plus grande quantité de pièces d'or identiques, mais à une collection, d'autant plus appréciée qu'elle rassemble et assortit des objets ou des êtres plus différenciés, diversifiés, complémentaires, et plus précieux précisément par leurs différences.

Ch. Willm
17 décembre 75

TROIS MOTS CLES

Oui, mots clés qui, un matin, me furent indispensables pour me ressaisir. Depuis la veille, mon âme restait prisonnière de pensées accablantes. Des émissions radiophoniques porteuses de mauvaises nouvelles, des informations, parfois effarantes, venant de nos Églises, me troublaient profondément.

Dans notre société agitée, où en est donc le christianisme ? On nous dit que certains prêtres, ne sachant plus prier, ne peuvent plus guider les fidèles. Et chez nous ? Ne parle-t-on pas trop souvent de l'absence de Dieu et de son silence, comme pour légitimer une action plus indépendante à l'égard de l'Évangile ?

Inquiet, j'ai relu lentement — tout mon être aux écoutes — les chapitres 15 et 16 de l'Évangile de Jean, c'est-à-dire les derniers enseignements de Jésus à ses disciples, avant Golgotha. Paroles bien connues, trop bien peut-être, usées par l'habitude. Mais, ce jour-là, brusquement, trois mots se détachèrent du texte. Dans leur contradiction apparente, mais dans leur vivante unité, ils s'imposèrent à moi, prenant un relief saisissant, mots clés qui m'ouvriraient, à nouveau la porte du Royaume ! Joie. Tristesse. Paix !

JOIE.

Je trouvais, autrefois, stupéfiant, que Jésus, à quelques heures d'une trahison, d'un reniement, de sa solitude effroyable et de son terrible « pourquoi ? », ait osé dire à ses amis : « *Je vous donne ma joie afin que votre joie soit parfaite.* »

Peu à peu je compris que le Maître ne se moquait pas et ne s'illusionnait pas. La violente apostrophe qu'il adressait à Dieu se muait, bientôt, en un complet et confiant abandon. Aucun doute n'est permis : sa prière, son intercession, son adoration, son amour, son esprit d'obéissance et de service, l'ont maintenu ou parfois ramené dans une heureuse et virile communion. Et il a pu donner « *ce qu'il a conquis à travers une lutte dramatique. Il n'a pas fait semblant de souffrir.* » (Martin Luther King)

La situation sociale et politique de la Palestine d'alors, toute différente qu'elle fût de la nôtre, n'en était pas meilleure. Et l'étonnante affirmation de Jésus retentit jusqu'à nous aujourd'hui : « *Vous, les croyants déçus et brisés, vous, les persécutés, vous, les malades qui gémissiez, prenez courage, demeurez en Dieu. Oui, si vous le voulez, JE VOUS DONNE MA JOIE.* »

En effet, « *à l'âme qui attend*, a dit Rainer Maria Rilke, *il est toujours donné quelque chose* ». Aux racines de nous-mêmes, tôt ou tard, le miracle s'accomplit : un faible rayon, qui devient ensuite une lumière grandissante, chasse nos idées les plus sombres et nous remet debout. Cette joie n'a pas forcément les caractères de la gaieté ou de l'humour, heureuses expressions, soit spontanées du tempérament, soit réfléchies de la volonté. Elle provient, simplement, d'un esprit qui a pu obtenir, sans effort, sans tension, mais, au contraire, dans la détente physique et mentale, la concentration nécessaire, un monoïdéisme dirigé, humblement, vers le but essentiel : l'union avec Dieu. Pourquoi ne pourrions-nous compter, aujourd'hui, sur l'amour divin ? Un cœur affamé qui espère vraiment, dans la reconnaissance anticipée, sera touché et renouvelé par l'Esprit.

C'est en pensant à cette expérience fondamentale que M. L. King a pu compléter sa profession de foi : « *Lorsque les chaînes de la peur et les entraves de la frustration avaient presque paralysé mes efforts, j'ai senti la force et la joie de Dieu transformer la lassitude du désespoir en élan d'espérance.* »

Ainsi, le Seigneur promet et accorde ce don incomparable de sa présence et de sa joie. Mais, il ne donne pas de provision. Et les circonstances de la vie sont parfois difficiles. Il faut revenir sans cesse à la Source et le sentier qui y conduit est souvent

raboteux. Une longue patience est nécessaire. C'est pourtant la seule voie qui conduit à une joie durable et vraie.

TRISTESSE

Mais, devant les convulsions et les souffrances d'un monde apparemment absurde, comment être joyeux, comment parler même de cette joie, pure et profonde, que le ciel nous envoie ? Ne serait-ce pas plutôt une aberration, peut-être un crime envers l'humanité meurtrie ? Nous sommes presque tentés, à certaines heures, de pousser le cri de Camus : « *Je refuserai jusqu'à la mort d'aimer cette création où des enfants sont torturés !* »

Jésus, lui-même, a pleuré devant la ville qui tue... et devant le tombeau de Lazare. Sa tristesse a été grande en constatant les injustices et la haine des hommes. Tout en promettant la joie à ses disciples, il leur a aussi annoncé la séparation d'avec eux et prédit les persécutions. Il a dû constater que les apôtres devenaient sombres et tristes. Comment vont-ils résister aux assauts terrifiants du mal ? Ils ont, hélas, déjà appris à mesurer leurs limites !

Nous sommes pris nous-mêmes dans une tragique alternative. Si nous restons ballotés entre la joie venue de Dieu et la tristesse venue de la terre, quelle tension psychologique et morale ! Et même, quel danger d'hypocrisie ! D'autre part, dans notre désarroi, nous pouvons chuter complètement dans l'une ou dans l'autre : la piété isolée, fermée, laquelle tend vers l'orgueil, et l'action fiévreuse qui risque de perdre l'inspiration de l'Esprit.

Alors !...

Ma lecture attentive m'a offert le troisième mot clé, libérateur : « *Je vous donne la Paix !* »

PAIX

Si l'association — joie, tristesse — semble difficile, les deux états d'âme peuvent, pourtant, co-exister dans l'expérience chrétienne. Au confluent, où se rencontrent la joie et la tristesse, se forme le fleuve majestueux de la paix. Spectacle émouvant pour celui qui en est le témoin et le sujet !

Action équilibrante, unificatrice de Dieu ! Cette paix « *qui surpasse toute intelligence* », selon Paul, vient maîtriser et guider la volonté, réchauffer et illuminer le cœur. Elle n'est donc pas une sorte de somnolence de l'être, une indifférence égoïste à l'égard d'autrui.

L'instinct d'agressivité des hommes la repousserait, sans doute, avec moins de vigueur, s'ils savaient qu'au lieu d'être monotone et insipide, la paix, pour être conquise et conservée, se présente comme une lutte contre soi-même, pleine d'aventures intérieures, de suspens permanents.

La paix, dans la joie ! On peut bénéficier à fond, sans craintes et sans remords, du temps passé à la prière et à l'adoration. Nous savons bien, d'ailleurs, que nous ne pouvons plus, comme Ignace de Loyola, consacrer sept heures par jour aux exercices spirituels. Tout simplement, nous nous offrons au Seigneur pour qu'il prépare, en nous, l'action juste et généreuse.

La paix, dans la tristesse ! En constatant les souffrances du monde, nous ne sombrons pas dans le découragement ou l'apathie du fatalisme. Cette tristesse-là qui est plutôt de l'amour, aiguillonne au contraire, elle inspire largement, elle soutient dans les combats quotidiens. La paix obtenue nous permet de prendre une certaine distance à l'égard des événements, de rester libres de nos décisions et, malgré tout confiants, car, après avoir été l'amour, elle devient l'espérance.

C'est ainsi que cette paix accorde à la joie et à la tristesse, étroitement unies, d'être une force créatrice.

C'est une expérience banale pour un croyant ? Sans doute. Et il faut la renouveler souvent ? Je le crois. Mais, je dis avec Bernanos : « J'ai reçu ma part de vérité, comme chacun de vous a reçu la sienne et, j'ai compris, très tard, que je n'y ajouterai

rien, que mon seul espoir de la servir est seulement d'y conformer mon témoignage et ma vie. »

Marcel Raspail

LIVRES et REVUES

QUELLE MÉDECINE ? POUR QUEL HOMME ? Travaux du Xe congrès médico-social protestant, Lausanne 1973 — 1 vol 19/14, 251 p., Éd. Berger Levrault.

Il s'agit d'un compte rendu des travaux préparatoires, exposés et études de groupe du congrès médico-social protestant qui a eu lieu à Lausanne en 1973.

Il est difficile de donner une vue d'ensemble de cet ouvrage tant l'éventail des sujets est immense, touchant pratiquement tous les points où l'équipe médico-sociale rencontre des problèmes et se pose des points d'interrogation.

Le titre, d'ailleurs, était plutôt ambitieux et ne favorisait guère la limitation à certains aspects de la question.

Le professeur Éric Martin, dans la préface, donne les deux directives principales. « *Etre d'une part à l'écoute de la plainte immense de ceux qui sont atteints dans leur chair et de ceux qui sont blessés par une vie qui ne leur convient pas... D'autre part accepter une médecine, efficace sans doute, mais agressive... et qui, à l'évidence, renonce, impuissante, à aller jusqu'au bout des problèmes, des explications fondamentales et des synthèses nécessaires.* »

Des travaux, d'intérêt inégal, qui sont rapportés, nous avons particulièrement retenu la conférence du professeur H. Ruédi Wéber dont le titre indique nettement la direction suivie : **La santé pourquoi ? Pour quoi ?**

L'homme moderne tend à récuser les deux attitudes issues du monde grec : glorification ou mépris du corps. L'homme est un tout. Il faut soigner ce corps animé pour qu'il puisse accomplir sa fonction médiatrice : relation sociale, écologique et transcendante. Mais la santé n'est pas un but en elle-même ; elle doit servir une cause, une vocation. Ce n'est pas la médecine d'aujourd'hui, ni celle de demain, qui pourront créer cette cause, ce « pourquoi » valable qui donne un sens à notre vie. Mais la médecine n'est pas neutre. Ou bien elle sert une telle cause valable, ou bien elle renforce un « statu quo » de non-sens.

Ensuite le lecteur sera arrêté par l'apparition, bien rare jusqu'alors, du malade face, ou plutôt avec les médecins dans ce congrès.

Malades « chroniques » graves, par un enseignant, et un pasteur-aumônier.

Évidemment, il ne s'agit que d'un aspect de la maladie ; mais la profondeur d'analyse, la lucidité, la sincérité qui émanent notamment de la conférence et d'une série de lettres du professeur Cl. Pantillon, ne manqueront pas de trouver dans le cœur du lecteur (quel qu'il soit) une résonance profonde.

Comme le remarque le professeur Pantillon, « *la maladie joue ainsi le rôle d'une fosse de décantation et me révèle l'essentiel dont il faut tenter de sauvegarder l'intégrité pour rester ce que je suis* ». Cette lettre en est un exemple puisqu'elle vise à maintenir la communication et la rencontre avec autrui et prolonge d'autre part une modalité caractéristique de ma relation à moi-même. Le style du malade n'est pas tellement différent de celui du bien-portant... Et si, au bout du compte, la terre promise n'était pas absolument dépendante d'un ensemble de circonstances extérieures favorables, d'une carcasse intacte, d'une puissance, mais tout autant (et plus encore) de notre manière d'être, d'habiter notre corps, de la qualité de notre existence... ? »

Les travaux de groupe ont porté pratiquement sur tous les sujets qui ont fait l'objet dans la dernière décennie d'innombrables publications : la vérité à dire au malade — le problème de la mort — l'acharnement thérapeutique, etc...

Il s'agit moins de trouver des réponses aux nombreuses questions soulevées que d'entendre un appel à rester vigilant et attentif, dans la charité.

La demande d'une médecine de synthèse, tant du point de vue scientifique que dans l'équipe médico-sociale efficacement coopérante et bien soudée, retentit une fois encore tout au long de ces pages.

Maud Flotard

Alain SABATIER — Religion et politique au XIXe siècle. Le Canton de Vernoux-en-Vivarais — 280 p., 35 F, chez l'auteur : place Grenette, 07240 Vernoux.

Lors du plébiscite proposé par Louis-Napoléon Bonaparte en décembre 1851, tous les cantons de France, sauf un, votèrent oui à une très large majorité. Un seul vota négativement : Vernoux-en-Vivarais. A lui seul, ce canton fournit près de la moitié des « Non » de la circonscription de Tournon et un cinquième du total des votes négatifs du département de l'Ardèche !

Quelle fut l'influence de la prépondérance protestante lors de ce vote ou lors d'autres consultations électorales en cette deuxième moitié du XIXe siècle ? C'est ce qu'a recherché, puis exposé avec beaucoup de talent, Alain Sabatier dans son livre intitulé : « *Religion et politique au XIXe siècle : Le Canton de Vernoux-en-Vivarais* ».

Cet ouvrage est une reprise du « Travail d'Étude et de Recherche » (T.E.R.) soutenu par l'auteur à l'Université des Sciences sociales de Grenoble pour l'obtention de la maîtrise d'Histoire. Les deux premières parties se rapportent à l'essor économique du canton de Vernoux et à la présentation de la Société vernousaine. La troisième partie, qui traite de la structure religieuse, est en fait une étude de Sociologie religieuse : de nombreux renseignements sont fournis sur le nombre et la répartition des catholiques et des protestants dans les différentes communes, sur le consistoire protestant de Vernoux — son organisation, sa composition, ses fonctions, des extraits de ses délibérations — sur l'apparition des sectes protestantes dissidentes ainsi que sur les rapports qu'entretenaient ces diverses communautés. La quatrième partie traite du comportement politique des habitants tant catholiques que protestants. Une analyse chiffrée très complète des différentes élections de cette époque est donnée. L'auteur s'est attaché à mettre en évidence le lien existant entre la structure religieuse et le comportement politique des différentes communes du canton : les résultats traduits sous forme de cartes sont saisissants !

Félicitons l'auteur d'avoir su mener de front l'analyse de résultats chiffrés arides et l'étude plus subjective, mais aussi plus humaine, du comportement de cette

MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES
4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

Suite page 12 →

société rurale. Le style alerte et le choix subtil des anecdotes rendent aisée la lecture de ce livre et font revivre toute cette époque avec bonheur.

Pour notre part, nous souhaitons à cet ouvrage la plus large audience, tant auprès de ceux qui par leur naissance sont attachés à cette terre vivaroise, qu'auprès des passionnés d'histoire locale qui verront vivre ces protestants d'il y a un siècle pour qui les choix politiques étaient clairs !

Pierre Coulet

OUVRAGES REÇUS

René HERMANN, *L'espérance qui ne trompe pas* — 1 vol., 18/13, 95 p., Éd. Chérix, Nyon. Chez l'auteur Wunderlistasse, 26 ; 8037 Zurich, 9,80 fs, 14 ff.

Tim LA HAYE, *Comment vaincre la dépression ?* — 1 vol., 21/13, 224 p., Éd. Ligue pour la lecture de la Bible, Guebwiller.

REVUES

ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES — Revue trimestrielle. Numéro 4/1975.

1. — Tables générales des tomes 1 à 50 (1926 à 1975)

Ce volume de tables coïncide avec le cinquantième de la nouvelle série de la Revue. Il a été établi avec un soin exceptionnel par J. Massias.

Il est indispensable à tous ceux qui pratiquent E.T.R. mais constitue également un outil bibliographique important pour l'ensemble des sciences théologiques.

Quatre coupes successives permettent de faire l'inventaire de cinquante ans d'activités au service de la théologie :

- table chronologique des sommaires,
- table alphabétique des auteurs,
- table thématique des matières,
- table générale des ouvrages recensés.

Une introduction et une notice historique complètent cet instrument de référence.

Un volume de 200 pages... 25 F

2. — Sommaire du numéro 1976/1 :

France Quère : *L'espérance aujourd'hui.*

Paul Ricœur : *Le Royaume dans les paraboles de Jésus.*

Pierre Gisel : *Ernst Kaesemann.*

Hébert Roux : *Le ministère d'unité dans l'église locale et l'épiscopat en perspective réformée.*

Daniel Lys : *J'ai deux amours, ou l'amant jugé (Osée 2, 4-25).*

Chroniques

Philippe Rochette : *Théologies de la libération et libération de la théologie.*

Paul-André Harle : *La T.O.B. testée (III).*

Michel Bouttier : *Philippe H. Menoud.*

Abonnements — France : 35 F, étranger : 45 F (le volume annuel comporte plus de 500 p. de textes).

Prix du No : 13 F.

Rédaction administration : 13, rue Louis-Perrier, 34000 Montpellier, C.C.P. Montpellier 26800.

HOKHMA : *Revue de réflexion théologique* — 22/15, 56 p.

C'est une revue qui vient de naître ; elle paraîtra trois fois par an. elle est produite par un groupe d'étudiants des facultés d'Aix, de Lausanne, de Neuchâtel, de Paris, de Strasbourg et de Vaux-sur-Seine. Elle ne dépend d'aucune organisation ou mouvement, mais elle se réclame d'une manière de penser. Son nom est un mot hébraïque qui signifie « Sagesse ».

Ce premier numéro contient trois articles : Hegel et la théologie, par le professeur Jean Brun — Des origines à la veille de l'Exode, par K-A. Kitchen — La recherche du Jésus historique, par Colin Brown...

Dans ce dernier article, on a fait le tour de force de la critique des évangiles en citant quelques noms mais en mécon-

naissant Maurice Goguel... Assez surprenant.

Quelqu'un a écrit de cette revue qu'elle était de tendance « conservatrice ».

Prix du numéro : 8 F. Pour toute correspondance en France, s'adresser à Louis Schweitzer, 167, rue Belliard, 75018 Paris. C.C.P. La Source 3509541 X.

FOI ET VIE No 5 et 6, décembre 1975

Au sommaire :

- J. Chopineau, *Midrache des Lumières*
- A. Maillot, *Introduction aux paraboles*
- A. Martin, *Notes sur le sabbat* — L.-P. Trudinger, *Le sens de la sécularité selon l'Évangile ; à propos de pêche* — H. Charbonneau, *Nietzsche au Panthéon* — B. Charbonneau, *Chronique de l'an deux mil* — C. Stavilé, *Trente ans après Yalta* — Yvette Ellul, *Chroniques des livres oubliés ; les dépouilles de Poyton* — R. Mehl, *Petite suite de livres politiques* — Parmi les livres — Tables pour 1974 et 1975.

Abonnement : 45 F. C.C.P. : Paris 274.62 — Administration : 139, bd Montparnasse, 75006 Paris.

CENTRE PROTESTANT D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION, 8, villa du Parc-Montsouris, 75014 Paris.

Recensions d'ouvrages divers, religieux, philosophiques, littéraires. Livraison pour l'essentiel consacrée à la psychanalyse, No 206 et 207.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

Études historiques, documents, expositions, chroniques et comptes rendus.

Abonnement au bulletin : 50 F. Sté de l'histoire du protestantisme français, Paris 407.83 — 54, rue des Sts-Pères, 75007 Paris.

Raymond — H. LEENHARDT (tiré à part des Cahiers d'Histoire du Pacifique), *Un sociologue canaque : le pasteur Boesoou Erijisi, 1866-1947.* — Houailou — Nouvelle Calédonie.

L'auteur dit dans son introduction : « Nous voudrions contribuer à combler une lacune : les historiens racontent l'histoire des colonisateurs. Ils ne retiennent des colonisés que le nom des agitateurs... et des chefs tués à la bataille. Des autres qui font l'histoire de leur peuple dans des périodes critiques, on oublie même l'existence... J'ai eu le privilège de connaître personnellement quelques grandes figures mélanésiennes... Ainsi, en est-il de Boesoou Erijisi.

Brochure 40 pages chez l'auteur : 59, rue Claude-Bernard, 75005 Paris.



DE DIETRICH
la grande marque
française
CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

CORRESPONDANCE

Je tiens à répondre à l'article de Y. Chabrol-Leyris dans votre numéro du 22 décembre 1975.

Il m'arrive très souvent de lire « *Évangile et Liberté* » en l'ouvrant avec affection pour les idéaux qu'il affirme (petit encart en page deux, à chaque fois) et je le ferme, souvent très déçu. Aujourd'hui, je suis choqué par cet article et j'aimerais que vous puissiez me permettre de lui répondre.

Ou Madame Chabrol-Leyris est une passésiste, ou bien c'est une très mauvaise analyste de la situation des églises cévenoles et encore plus de la jeunesse de ses paroisses, laquelle s'amoin-drit de plus en plus. Si une bonne partie des jeunes restant en Cévennes s'éloigne des paroisses, c'est parce qu'on leur a parlé trop souvent (et très mal) de ces Camisards (que j'estime beaucoup d'ailleurs). Si les régions concernées se déchristianisent, c'est que l'Église a trop tendance à se tromper de racines dans nos régions cévenoles.

Il est totalement erroné de parler de la résistance des Camisards comme racine de la foi dans nos régions. Les racines sont la foi en Jésus-Christ et le désir de vivre sérieusement et de façon entière l'amour du prochain et la joie de l'Évangile. Que l'on parle des Camisards comme exemple, certes, comme un exemple parmi tant d'autres ! Mais attention, on endort la foi en faisant croire que leur gloire est suffisante pour rejaillir sur nous ; ainsi nous faisons confiance au témoignage des Camisards et nous oublions que nous en avons un à rendre, différent mais tout aussi important.

J'aimerais aussi remarquer que Mme Chabrol-Leyris fait allusion au discours de M. Chamson au Musée du Désert qui a peut-être plu à nombre de Cévenols parce qu'il touchait à l'amour qu'ils ont pour leur terre mais elle fait abstraction d'un autre discours tout aussi important (sans que mon amour filial soit concerné là-dedans), celui qu'a prononcé Benjamin Muller et qui, lui, a touché au plus profond tous les Cévenols qui, prenant en charge leur propre foi (sans renier le moins du monde leurs ancêtres), se sentaient soutenus dans leur désir de continuer dans la fidélité à l'Évangile ce qu'avaient fait d'autres auparavant : témoigner, quoi qu'il en coûte. Et sachez, que là où jeunes il y a, ce n'est pas par fidélité aux Camisards (ceux-ci se révolteraient d'ailleurs contre certains d'entre vous qui leur vouent un culte éhonté) (1) mais par désir d'écouter la parole de Dieu et de servir au nom de l'Évangile.

Un dernier point sur le problème œcuménique.

Je crois effectivement qu'il ne faut pas rejeter sur les catholiques les erreurs de leurs ancêtres, comme nous-mêmes, nous n'avons aucun droit à tirer gloire de nos ancêtres. Nous n'avons pas le droit de vivre au XVIII^e siècle, nous sommes au XX^e siècle et nous devons profiter du souffle qui vient dans toutes les Églises pour une réconciliation, souffle qui est du XX^e siècle. Car la déchristianisation, c'est la démission face au sectarisme (démission salutaire). Nous avons mieux à faire.

Pour conclure, je dirais que la seule leçon que nous devons aux Camisards — et là nous les rejoinons chaque jour — c'est qu'ils ont su témoigner en un temps très difficile ; sachons être dans notre siècle, sachons témoigner en fonction de ce qui se passe aujourd'hui et, tout en parlant du passé, sachons tirer de l'Évangile la force de lutter contre l'injustice, de résister à toute oppression et à toute violence. L'histoire est fructueuse et passionnante mais l'Évangile est en avant et est aujourd'hui encore la force dont nous avons besoin.

Puisse le Seigneur nous inspirer et nous guider comme il le fit pour nos frères et ancêtres de l'époque de l'intolérance !

J.-C. Muller



Réponse à J.-C. Muller

J'adhère entièrement à la conclusion de la lettre de M. J.-C. Muller. N'était-ce pas la mienne puisque j'ai écrit : « *Les leçons de l'Histoire ne peuvent que renforcer notre foi en l'Évangile et la volonté d'instaurer un monde plus fraternel* » ?

A aucun moment, bien entendu, il ne peut s'agir, pour des protestants, de « tirer gloire » de leurs ancêtres, ni de leur vouer un « culte » ; mais seulement, à leur exemple, de « témoigner quoi qu'il en coûte » — selon l'expression même de M. Muller.

Il est bien certain que notre foi est « enracinée » en Dieu. C'est clair de toujours. Mais elle se fortifie au souvenir de nos ancêtres et c'est la raison même — n'est-ce pas ? — de l'Assemblée annuelle du Désert, à laquelle, en septembre 1975, André Chamson et le pasteur Muller ont bien voulu participer.

Y. Chabrol-Leyris

(1) Nous laissons à notre correspondant la responsabilité de ses expressions, à notre sens quelque peu excessives...

Sans humour

Dans « *Le Monde* » du 11 novembre 1975, Henri Fesquet écrit : « ...Les catholiques et les petits de la base, quant à eux, ont déjà pratiquement fait l'unité partout où ils en ont éprouvé le besoin. Le défi qu'ils lancent ainsi à leurs institutions respectives encore réticentes n'a pas été suffisamment ressenti, ainsi que le suggère Mgr Etchegaray... »

Que voilà une bonne introduction.

Lisons la suite pour notre instruction, nous les « petits de la base ».

Il faudrait recopier tout le *Bulletin de N.-D. de Lorette* pour être convaincu de ce que dit et écrit l'église de la base...

Dans la *Feuille bleue* de la paroisse St-Augustin en date du 9 novembre, on trouvera appliquée à la Basilique St-Jean

de-Latran, à Rome, les mots de Jésus : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours. » En effet : « L'Église qu'elle représente ne périra pas malgré les bouleversements. » Dans la même feuille, on reçoit l'invitation que voici : « Trois des quatre personnes qui assurent chaque jour, à 17 h 45, la responsabilité de la récitation du Chapelet, sont malades. Les personnes qui pourraient assurer la continuité de cette prière à la Vierge Marie sont priées de se faire connaître dès que possible... »

Dans l'« *Angelus* » du 14 septembre 1975, à l'occasion de la canonisation d'une américaine morte en 1821, on lit le discours du pape dont voici quelques extraits : « Nous nous réjouissons de ce que la sainte américaine dans son douloureux voyage en Italie en 1803 ait ren-

contré des personnes dignes et croyantes... amitié qui l'aida peut-être dans le choix de la décision qu'elle réalisa à New-York en 1805, quand elle franchit avec un immense courage mais avec une paix définitive, le seuil de l'Église catholique. » (On savait qu'elle était protestante)... « Avec la nouvelle sainte, invoquons la Mère de l'Église priant pour la Femme... »

Il est important de lire aussi « *Rosaire et Vie chrétienne* ». On y trouvera spécialement au numéro de novembre 1975 : « Priez avec Marie pendant l'Avent... » Et surtout : « *Marialis Cultus* », exhortation du pape Paul VI sur le culte marial aujourd'hui.

A bon entendre...

Louis Langlade

COMMUNIQUES

Communiqué par la revue Sens

Au sommaire du No 9-1975 de Sens, revue éditée par l'Amitié judéo-chrétienne de France, une analyse détaillée du récent document du Vatican sur les « relations religieuses avec le judaïsme » par le spécialiste protestant bien connu de l'histoire des relations entre chrétiens et juifs, M. F. Lovsky, auteur de « Antisémisme et mystère d'Israël », de « La déchirure de l'absence », etc... Rappelons que le No 1-1975 de Sens contenait le texte intégral du document du Vatican, et le No 3-1975 une étude à ce sujet de l'historien juif Léon Poliakov (le No 3 F, 11, rue d'Enghien, 75010 Paris. Spécimen gratuit sur demande).

Communiqué par la Revue réformée

La société calviniste, la Faculté de théologie d'Aix, le groupe Épée, organisent : *Le Dieu créateur et notre foi*, journées d'études, 27, rue de l'Annonciation, 75016 Paris, vendredi 5 mars à 20 h 30, samedi 6 et dimanche 7 mars. — Jean Brun : Mythes modernes et création — Paul Wells : Création et politique — H. van Riessen : Création et science — Pierre Marcel : Le Dieu créateur et notre souffrance — Henri Blocher : Création et rédemption.

Inscriptions : Épée, 14, rue Clavel, 75019 Paris.

Communiqué par Film et Vie, 24, rue de Milan, 75009 Paris. Tél. : 874.79.41.

WEEK-ENDS CINÉ-CLUBS : deux stages

- du 23 au 25 avril, au Centre des Fontaines, à Chantilly ;
- du 18 au 20 juin, au théâtre Présent, 211, avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris ; métro : Porte de Pantin.

Thème de ces deux stages qui se font suite : *Quelles solutions apporter aux problèmes du monde moderne ?*

FORMATION D'ANIMATEURS pour public 3e âge

- à 14 h 30, séance de cinéma, le 3e jeudi de chaque mois, au théâtre

Présent, 211, avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris ; métro : Porte de Pantin ; — du 4 au 11 mai, stage à Viviers (Ardèche), à 8 km de Montélimar.

Thème : « 3e âge et cinéma ».

Appel en faveur des orphelins du Guatemala

Communiqué par le Comité national des Unions chrétiennes de jeunes gens, 5, place de Vénétie, 75643 Paris-Cédex 13.

Il y a peu de temps, un terrible tremblement de terre ravageait la majeure partie du Guatemala. Depuis, la terre tremble toujours, et le bilan des victimes s'élève à 17.000 morts, 40.000 blessés, des centaines de milliers de « sans abri ».

Comme le fait remarquer le président du Guatemala : « Comme toujours, ce sont les gens les plus pauvres qui sont les plus affectés. »

Les vivres et l'eau potable manquent. Les hôpitaux sont débordés.

Le Secrétaire fraternel des Unions chrétiennes à Costa-Rica, Gerry Prado, a rapidement mis en place l'accueil d'un millier d'orphelins :

- 200 enfants sont déjà placés dans des familles ;
- 800 sont hébergés à Costa-Rica ;
- 300 personnes se sont portées volontaires pour aider cette opération.

Un appel a été lancé au Comité des Réfugiés de l'Alliance universelle des U.C.J.G. qui a fait une avance de fonds.

Une bourse de 200 F par enfant permettrait d'en assurer la prise en charge pendant un an.

Le Mouvement français doit pouvoir répondre à cet appel. C'est pourquoi nous comptons sur vous tous.

Dons : Comité national U.C.J.G. (adresse ci-dessus), C.C.P. Paris 1049.78. Précisez : « Orphelins du Guatemala. »

Les sommes reçues seront transmises au Comité des Réfugiés à Genève qui en assurera le transfert à Costa-Rica.

Fédération protestante de France

Conférences protestantes de carême : *Le carême aujourd'hui ? ... Un peuple en marche avec le Christ.* Six entretiens du pasteur Atger (Paris-Annonciation) avec

sœur Évangéline (Communauté des diaconesses de Reuilly). Sur France-Culture de 19 h 15 à 19 h 45.

Samedi 6 mars : Vraie et fausse traversée du Désert.

Samedi 13 mars : La prière : Exil ? Présence ?

Samedi 20 mars : Le jeûne : Dépouillement ? Cri d'alarme ?

Samedi 27 mars : L'Aumône : Geste périmé ? Partage fraternel ?

Samedi 3 avril : Des impasses de la violence aux sentiers du courage.

Samedi 10 avril : La longue marche de l'Amour.

Samedi 17 avril : Au bout de ce chemin la nuit ou la lumière ?

Prédication en différé, prononcée au cours du culte du Vendredi Saint, célébré en l'Église réformée de l'Annonciation (19, rue Cortambert, Paris).

Sur les ondes de France-Culture, chaque samedi du 6 mars au 17 avril de 19 h 15 à 19 h 45.

Congrès médico-social protestant

Strasbourg, 16-19 septembre 1976. Sujet : Misère de la médecine, Médecine de la misère.

Dans les pays nantis de l'Occident, l'homme bénéficie d'une espérance de vie jamais atteinte dans le passé ; des moyens thérapeutiques en progrès constant sont à sa portée ; la mise en œuvre de techniques dites « de pointe » permet des guérisons ou autorise des survies prolongées hier encore inespérées ; des hôpitaux modernes offrent aux malades un confort matériel indéniable.

Et cependant une consommation médicale que beaucoup jugent excessive, l'appel de plus en plus pressant que l'homme refusant la maladie adresse aux médecins de toutes disciplines, indiquent que la médecine actuelle n'est riche bien souvent qu'en apparence et qu'elle ne sait pas répondre à nombre de requêtes informelles... La médecine moderne dissimulerait-elle sa misère derrière la façade de son luxe technique ?

De surcroît l'arsenal thérapeutique n'est à la disposition que d'une fraction minoritaire de l'humanité : d'année en année, l'écart s'accroît entre les populations occidentales et les populations des pays en voie de développement dans leur accès respectif aux soins. Dans les pays-mêmes qui ont atteint un niveau élevé de développement économique et social, l'égalité entre les hommes dans le « droit à la santé » est-elle véritablement atteinte ou bien assistons-nous, compte tenu de coûts prohibitifs, à la naissance d'un « quart-monde » sous-médicalisé ?

Inscriptions : Docteur Othon Printz, 22, rue Oberhoffen, 67240 Bischwiller.

BOQUEN DOIT CONTINUER

A VIVRE

Qui n'a pas entendu parler de cette abbaye cistercienne nichée au cœur du Méné, non loin de St-Brieuc, en Bretagne ? Son évocation est souvent liée au nom de Bernard Bésret qui, entre autres livres, a écrit : « Clefs pour une Nouvelle Église ». Beaucoup pensent que depuis son départ, il y a un an environ, ce lieu de recherche et de réflexion en référence à Jésus-Christ est maintenant pratiquement mort.

Il n'en est rien. Bernard Bésret est parti ailleurs poursuivre sa démarche propre, mais Boquen continue à vivre. C'est ce que découvrent aujourd'hui les autorités dont dépend Boquen qui ont décidé unilatéralement de remplacer la communauté existante par des sœurs contemplatives de Bethléhem.

En effet, les amis de Boquen n'accep-

tent pas cette décision et veulent que Boquen reste un lieu de liberté et de rencontre pour tous ceux qui ont à cœur l'épanouissement de l'homme, qu'ils fassent référence à Jésus-Christ ou non.

Des comités de soutien ont été mis en place un peu partout en France pour que cette décision soit rapportée et que Boquen continue.

Sachant que dans le monde protestant un certain nombre se retrouvent dans cette recherche de Boquen, le pasteur J.-P. Blanc, 3, rue Victor-Hugo, 22000 Saint-Brieuc — Tél. : (96) 33.05.48, est prêt à fournir toutes informations à ceux qui le désireraient et se propose pour rassembler les lettres de soutien afin de les communiquer à Boquen.

Il faut agir rapidement.

J.-P. Blanc

CARNET

Le pasteur et Madame Henri Schlæsing, Monsieur et Madame Francis Ley, le pasteur et Madame Louis Schlæsing sont heureux d'annoncer la naissance de leur petit-fils et fils

ALEXIS

le 14 février 1976

81210 Roquecourbe
11, rue Marmontel, 63000 Clermont-Ferrand.

DÉCES

Saint-Étienne, Perros-Guirec, Roanne.

M. et Mme Pascal Maes, Anne-Lise, David ;

M. et Mme Alain Métafiot, Aline, Pascale ;

le Docteur Michel Métafiot ;

le Docteur Hélène Métafiot ;

toute leur famille, ont la douleur de vous faire part du décès de

*Monsieur le Docteur
Georges MÉTAFIOT*

survenu le mardi 10 février 1976 à l'âge de 67 ans.

Ses funérailles ont eu lieu le vendredi 13 février 1976.

« Ses enfants se lèvent et le disent bienheureux » (Prov. 31, 28)

Faites abonner vos amis

à

EVANGILE et LIBERTE

CINZANO

Familles protestantes !

Écrivez

Pour adopter un enfant coréen

à

LA CAUSE

78300 Carrières-sous-Poissy

ONT COLLABORE
A CE NUMERO

Anonyme des Pays-Bas.

J.-P. Blanc, pasteur, Saint-Brieuc.

J. Chauvin, directeur du Centre de Recherche et Rencontre du Nord, Tourcoing.

P. Coulet, chercheur au C.N.R.S. Lyon.

M. Flotard, médecin, Lyon.

L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.

L. Langlade, pasteur, Privas.

G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.

M. Raspail, pasteur, Septeuil.

J.-M. Saint, pasteur, Paris-Auteuil.

E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

Ch. Willm, professeur, Paris.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

IV - VOCATION DU PROTESTANTISME ?

Depuis le début de ce siècle, le protestantisme se trouve réduit à l'état ecclésiastique, malgré tout ce que l'on peut dire sur la sécularisation. Nous avançons ce paradoxe : c'est en se sécularisant que le protestantisme est devenu purement ecclésiastique. Est-ce à dire qu'auparavant, quand les protestants soutenaient des œuvres et des mouvements distincts de leurs Églises, ils étaient moins sécularisés ? Il vaut la peine de soulever cette question, qui déborde assez largement le cadre de cet article.



La sécularisation me paraît essentiellement « conformisme » — le protestantisme hésite devant deux sortes de conformisme : celui de la laïcité. Dans ce cas il se perd dans la « libre pensée ». Celui de la « catholicité ». Dans ce cas il s'efforce d'être une Église « catholique » même quand il n'en approuve pas les doctrines. Ces deux conformismes reviennent à deux courants d'assimilation.

Il faudrait examiner également ces deux assimilations. Ici nous ne mentionnerons que l'assimilation « catholique », parce qu'elle se fait sentir dans les Églises protestantes. En quoi consiste ce courant d'assimilation ? Naturellement, on peut relever dans certains milieux protestants une fascination dogmatique. Elle ne procède pas simplement d'un besoin de sécurité (les sectes offrent le même ; toute « orthodoxie » créant la sécurité psychologique), mais aussi d'un intérêt pour le symbolisme des rites et pour la mysti-

que. Chacun sait la pauvreté du protestantisme officiel des pays francophones en ces deux domaines.

L'assimilation « catholique » se fait plutôt par le biais des institutions, quand le protestantisme se sent honteux de ne pas pouvoir offrir... à qui ? , une Église aussi bien organisée que celle de Rome. Mais quelle étrange imagination ? Ce besoin d'organisation ne semble pas correspondre à un mouvement populaire. Il apparaît chez les « élites » des grandes villes. Depuis le XIXe siècle, il cherche sa forme dans le centralisme.



L'historien E.-G. Léonard considérerait l'amenuisement du protestantisme, entre les deux guerres mondiales, comme une résultante de la montée du centralisme. Car celui-ci ne date pas seulement d'aujourd'hui ou d'hier. Au lendemain du premier Empire, il aurait commencé à être mis en place par de « grands pasteurs » et de « grands laïcs » troublés, peut-être, par l'indocilité et l'effervescence d'un protestantisme rural.

Il est clair que le centralisme est lié au développement des centres urbains. Là on voit d'assez haut ces « pauvres » Églises rurales aux notables en sabots. L'organisation centraliste, c'est le remède aux mains des « potentes » qui détiennent à Paris ou ailleurs, l'argent, la célébrité et le pouvoir. L'assimilation joue dans le sens de l'embourgeoisement. Une bonne organisation permet de passer pour des « gens sérieux » dans une France catholique toujours.

E.-G. Léonard relève dans un petit opuscule : « *Problèmes et expériences du protestantisme français* », la sorte de message que les protestants parisiens huppés entendaient (probablement) enseigner, mais à qui ? Ce message fut apposé à St-Thomas-du-Louvre, le temple concédé avant l'Oratoire. Le voici :

*« Paix avec surveillance,
Égalité sans indécence,
Liberté sans licence,
Voilà la véritable science ! »*

Ah, qu'en termes admirables ces choses-là sont dites ! Que serait devenu le protestantisme s'il n'avait pas connu les réveils libéraux et piétistes ? C'était une sorte de « croissance zéro » avant la lettre, pour tout protestant issu des campagnes et bien encadré dans « ces grandes Églises » éprises de respectabilité.

Jean-Marc Saint

EVANGILE et LIBERTÉ

La vie d'un journal comme le nôtre est affaire de tous.

La propagande se fait par les abonnés. Les abonnés doivent devenir des militants. Les militants parlent autour d'eux de ce qui leur tient à cœur.

Plus le nombre de nos abonnés augmentera, plus sera grand le rayonnement de ce journal.

Plus nous aurons d'abonnés, plus nos finances seront à l'aise et nous permettront deux choses :

- 1 — servir des abonnements à tarifs réduits aux économiquement faibles ;
- 2 — maintenir les actuels tarifs.

LA VIE DE CE JOURNAL EST AFFAIRE DE TOUS.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ CBSK

BI-MENSUEL

90^e année

No 6

Lundi 22 mars 1976

ORIGINE ET SIGNIFICATION DES CONFESSIONS DE FOI

LA RÉFORME PERMANENTE

L'extrême diversité des tendances théologiques au sein des Églises protestantes pourrait manifester l'absence d'une pensée commune. Malgré les « variations protestantes » dénoncées par Bossuet, quelques grands principes caractérisent l'esprit de la Réforme : l'affirmation du salut par la foi et l'autorité de l'Écriture sainte confirmée par le témoignage intérieur du St-Esprit.

Cette base est, reconnaissons-le, plus spirituelle que doctrinale. Ce n'est pas par un retour au passé théologique du XVI^e siècle que nous marquerons notre appartenance au protestantisme. Mais c'est en découvrant dans les écrits des Réformateurs une position analogue à la nôtre que nous prolongerons leur réflexion en allant au-delà de ce qu'ils ont entrevu sans avoir le loisir ou l'intention d'en tirer toutes les conséquences.

UN CHEMINEMENT DIFFICILE

Dès qu'une conviction religieuse s'est formée dans la conscience d'un homme, il sent le besoin de la communiquer à d'autres, de professer sa foi. Les premiers disciples n'avaient pas de confession de foi écrite et signée. Une simple déclaration orale suffisait. C'est par le baptême au nom de Jésus que l'on entraînait dans la communauté des disciples. K. Barth lui-même reconnaît « qu'il n'y a pas un seul passage scripturaire où la confession de foi en Jésus-Christ soit énoncée avec l'exactitude dogmatique qui semble souhaitable et qui caractérisera plus tard les définitions ecclésiastiques ». Dans cette perspective le dogme n'est pas une reprise du texte biblique, mais un commentaire.

Au départ les choses se présentaient sous un aspect fort simple. Il n'en fut plus de même lorsque le christianisme pénétra dans le monde païen. L'influence de l'esprit grec spéculatif s'introduisit dans l'Église. On se mit à discuter sur la personne du Christ. Ainsi le problème des deux natures humaine et divine du Christ est plus grec que biblique. Des divergences éclatèrent. Il fallait fixer ce que l'on croyait être la vraie doctrine relative au Messie.

De la condamnation des hérésies à celle des hérétiques, le pas fut vite franchi. Les confessions de foi proclamaient la doctrine correcte et orthodoxe. L'adhésion à cette doctrine était une condition de salut. Le symbole d'Athanase qui pourrait remonter au VI^e siècle se termine par ces mots infiniment regrettables : « Telle est la foi catholique : quiconque ne la croit pas fidèlement ne pourra être sauvé. Qu'il soit anathème ! »

CE QUI SE CACHE DERRIÈRE LES DOGMES

La Réforme eut à prendre position en face des confessions de foi élaborées par les grands conciles œcuméniques. La confession de foi de La Rochelle résume assez bien la pensée réformée à ce sujet. L'Écriture est la règle de toute vérité. Rien ne peut lui être opposé, même pas les décrets des conciles. Toutes choses doivent être examinées d'après elle. Les trois grands symboles des Apôtres, de Nicée et d'Athanase sont reconnus « parce qu'ils sont conformes à la Parole de Dieu ». Les hommes de la Réforme n'avaient pas les moyens d'investigation historique et exégétique qui sont les nôtres aujourd'hui pour pouvoir en juger valablement.

Le respect de la tradition ecclésiale ne saurait suffire à nous faire admettre à notre tour le bien-fondé d'un dogme car nous n'entendons jamais à travers lui que la voix de l'Église et non celle du Christ. La confession de foi est la reproduction, la restitution par l'Église de la Parole de Dieu qui lui a été annoncée. L'Église doit donc s'interroger sur le degré de corrélation, de correspondance entre le dogme et le message évangélique qu'elle proclame.

Chaque collectivité chrétienne dans un temps et un lieu déterminés cherche à opérer une sorte de consensus doctrinal qui est à la fois le fruit et le correctif de l'expérience chrétienne individuelle. La confession de foi est l'expression intellectuelle d'une expérience chrétienne historique et collective qui a changé, s'est modifiée et a subi toute une évolution. Elle est une transposition, une manifestation médiate, une expression indirecte d'une certitude intime. Il faut la rapporter autant que cela est possible à l'expérience elle-même, discerner sous la forme plus ou moins heureuse la réalité profonde qu'elle cache, tenter de saisir à quel besoin, à quel sentiment, à quelle aspiration répond telle affirmation doctrinale. Entre l'identité des besoins ou des sentiments et la mobilité de leur expression, il y a un espace qui est rempli par la culture d'une époque. La signification véritable des confessions de foi n'apparaît que si on les rapporte à leurs éléments expérimentaux.

NÉCESSITÉ ET RELATIVITÉ DES DOGMES

Auguste Sabatier distinguait dans chaque confession de foi trois éléments : un élément religieux qui vient de la piété, un élément intellectuel qui suppose la réflexion et suscite la discussion, un élément d'autorité qui vient de l'Église. Les Églises auront toujours des symboles, c'est-à-dire des règles et des signes d'une foi commune. Les confessions de foi au lieu

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des institutions ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

L'homme a soif de réalités religieuses.

Inutile d'esquisser un tableau du monde actuel. Chacun est conscient d'y vivre une extraordinaire aventure. D'aucuns appellent cela une crise de société. Prenons-en acte. Mais les hommes vivent aussi une crise religieuse. Crise de société, crise religieuse, les choses se tiennent. A l'inverse de ce que l'on pourrait croire, le matérialisme inhérent à une société industrielle mécanisée, le bien-être et mille facilités dus aux découvertes récentes, la multiplicité des connaissances et la rapidité de leur diffusion, le désordre économique et social, font des hommes inquiets, incertains du lendemain, souvent malheureux. Faites pour des temps où les mutations étaient moins excessives, les religions institutionnelles semblent moins répondre que par le passé à certaines attentes en raison même du cadre et des structures dans lesquelles elles s'expriment.

■
Que cherchent la plupart ?

— Une sécurité. Rien n'est moins sécurisant que la vie moderne. Qui pourrait le contester ?

— Une cordialité. La solitude effraie, même et surtout dans un environnement surpeuplé. D'une part, les grands ensembles paraissent avoir rendu la solitude plus insupportable que partout ailleurs. D'autre part, on n'est jamais aussi seul que lorsqu'on se trouve entouré d'un monde qu'on ne comprend pas.

— Une communauté pour vivre une chaleur fraternelle. Le monde, aujourd'hui, parle beaucoup de solidarité ; il n'en vit guère. — Les Églises, de leur côté, font souvent ce qu'elles peuvent ; encore faut-il venir à elles.

— Un échappatoire à l'artificiel des conventions admises par l'ensemble d'une société. Cependant, pour échapper à cet artificiel on tombe souvent dans un autre qui n'est pas nécessairement plus intelligent.

d'avoir une signification absolue ne peuvent avoir qu'une valeur pédagogique.

Le dogme est nécessaire pour la formulation de la foi, mais il est changeant et relatif. Il est à l'expérience religieuse ce que les mots et les phrases sont à la pensée. L'aspect intellectuel, tributaire de la culture ambiante, est l'élément essentiellement variable des confessions de foi. Gardons-nous aussi bien du mépris que du culte du passé ! De nouvelles formules naissent sans cesse de la confrontation entre la foi et la culture. Mais il ne suffit jamais de formuler des vérités pour être dans la vérité. Jésus parle de ceux qui le confessent ou le renient devant les hommes. Confesser Jésus-Christ, c'est confesser une personne et non un système théologique.

LA COHÉSION DE NOTRE PROPRE PENSÉE

Le rôle des confessions de foi semble relever en premier lieu de l'usage interne. Il s'agit de nous rendre compte à nous-mêmes de notre propre foi. L'Église exprime les convictions de ses membres dans des formules officielles. Ceux qui sont à l'extérieur ont le droit de savoir ce que nous croyons. La confession de foi est un guide pour l'évangélisation et non une muraille de défense. La plupart d'entre elles sont souvent vieilles et inadaptées en raison de leur caractère polémique qui correspond à une situation qui n'existe généralement plus.

L'orthodoxie intransigeante s'efforce de maintenir, comme sacrées et intangibles, des formules surannées. Le rationalisme, du moins sous sa forme sclérosée, dans une lutte louable en soi contre les formules périmées, en rejette avec l'enveloppe

périssable la substance spirituelle. Dans un cas comme dans l'autre l'erreur est d'identifier la forme et le fond, de les maintenir ou de les rejeter ensemble.

LA PROCLAMATION DE LA FOI

En second lieu les confessions de foi ont une valeur pédagogique et indicative. Une Église doit préciser son programme dans des documents destinés à offrir un tableau des buts de son action qui constitue une déclaration de foi qui ne peut-être qu'approximative. Si les fidèles répètent les mêmes expressions, cela ne veut pas dire qu'ils donnent aux mots un sens identique. Ainsi l'article « je crois la communion des saints » ne signifie pas la même chose pour un catholique romain et un protestant.

La confession de foi est un peu comme une boussole qui indique une direction. Si on bloque l'aiguille, on perd le Nord. La confession de foi nous distingue de ceux qui ne partagent pas notre foi, mais son rôle n'est pas de nous opposer à eux.

LA VIE DE LA FOI

Le troisième rôle de la confession de foi est d'ordre pragmatique. Confesser Jésus-Christ, c'est le suivre. Cette confession implique un ensemble de dispositions d'esprit et d'actes. Il ne suffit pas de professer des idées correctes sur le Christ pour vivre selon l'Évangile. Or le christianisme est d'abord affaire de vie. La vie déborde les croyances, les formules, les systèmes doctrinaux et ecclésiastiques. La confession de foi est un drapeau. Elle est un signe de réunion, l'étendard de ceux qui partagent la même foi et qui sont prêts à la proposer à tous les hommes de bonne volonté sans jamais l'imposer sous quelque prétexte que ce soit.

Philippe Vassaux

— Une vérité facile à assimiler. On a besoin de repères simples et solides (en apparence du moins) ; on cherche une sorte de doctrine qui réponde à tout, ne laissant rien à la réflexion personnelle et aucun choix possible.

— Un absolu qui ne fasse de doute pour personne. Comme si l'« absolu » existait ! Au reste, dit Pauwels, « la passion de l'absolu est chose pernicieuse ».

— Un maître à penser et à croire.

Alors, certains se laissent attirer par ce que l'on nomme les sectes. Les jeunes qui ont le cœur généreux et l'enthousiasme aisé sont les premiers séduits. Mais les adultes le sont aussi.

Des sectes en général, H. de Biéville en écrit dans ce numéro. J'essaierai seulement de caractériser brièvement l'une d'elle dont il paraît important de se garder. Il s'agit de Moon ou de « L'Église de l'Unification », qui s'appelle aussi : « Association pour le christianisme mondial » (1).

Moon se présente comme un nouveau Jésus grâce à qui la vérité triomphera. En effet, il y a vingt siècles, elle a échoué avec Jésus appelé le Christ.

Sous un aspect religieux, son premier objectif est la lutte contre le communisme présenté comme la représentation visible du Mal. Les adeptes sont endoctrinés par des « matraquages » psychologiques en sorte qu'ils soient dépersonnalisés, entièrement soumis, tels des robots, à la dictature totalitaire de la secte. Moon, le maître à penser, dit de lui-même qu'« il sait ce qu'il faut faire pour restaurer le plan de Dieu ». Il possède donc la vérité. Bien plus, il est la vérité. Dès lors, lui obéir, rompre avec les siens, souvent disparaître totalement et travailler durement pour un piètre salaire, sont des nécessités de base, tandis que Moon mènerait des affaires florissantes, soutenu, dit-on, dans son action par les services secrets américains.

Où est l'Évangile dans tout cela ?
Moon n'est même plus une secte, c'est une autre religion.

P. R.

(1) Le livre de Moon : « Les principes divins ».

LETTRE INÉDITE

d'AUGUSTE SABATIER

Notre excellente amie, Mme Chevalley-Sabatier, nous a communiqué une lettre inédite de son père. On la lira avec d'autant plus d'intérêt qu'elle résume, en peu de mots, l'esprit d'une théologie dont nous nous réclamons.

La date — 1897 — montre que Sabatier venait de publier sa célèbre *Esquisse d'une philosophie de la religion*. Ferdinand Buisson eut l'idée de demander à l'auteur d'en tirer une sorte

de catéchisme, — idée intéressante, mais que Sabatier écarta. Déjà très fatigué — il mourut quatre ans plus tard — et surchargé de nombreuses obligations, Sabatier travaillait en outre à ses « Religions d'autorité ».

Quant à l'éditeur Payot, il s'agit du Payot « suisse », le Payot « français » n'ayant ouvert ses portes qu'en 1912.

G. M.

A FERDINAND BUISSON
DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

22 novembre 1897

Mon cher Ami,

Merci de votre lettre et de celle de M. Payot. Quant à faire un petit catéchisme de mon livre, je ne m'y sens aucune aptitude, ni vocation. J'ai porté mes idées au degré de clarté et de simplicité possible pour moi. Les femmes intelligentes le comprennent. Un professeur, en le faisant lire, peut, je crois, le faire comprendre. Qu'un autre fasse le travail que réclame M. Payot, j'y consens. Pour moi, d'autres travaux m'attirent et m'enchaînent.

(...)

Quant aux deux points qui vous préoccupent, voici ma réponse, autant qu'on y peut répondre en peu de mots.

1— Pour moi, l'affirmation de la réalité positive de l'ordre moral, qui se constitue dans l'âme et de sa souveraineté sur l'ordre physique, est un *acte de foi*, c'est-à-dire un élan volontaire de confiance, un élan de l'instinct vital de l'esprit écrasé sous le poids des choses brutes. C'est par cette foi que l'esprit bon et juste sauve sa vie. « Le Juste vivra par la foi » — et sans cette foi, il meurt.

Ce premier acte de confiance est le premier acte de la vie morale et religieuse. C'est proprement *ma religion*, saisie non en sa forme épanouie et complète, mais en sa racine. Cet acte de foi, essentiellement religieux de nature, ne se déduit pas *a priori* d'un principe métaphysique quelconque ; ne s'induit pas davantage d'observations objectives quelconques, mais, je le répète, pousse et naît dans l'âme inquiète de l'homme par l'effet de l'instinct même de la vie qui s'affirme de lui-même, spontanément, toujours.

Maintenant, cela pourra fonder une métaphysique pour ceux

qui ont besoin à tout prix d'une métaphysique. Chez moi, ce besoin est très faible, parce qu'il est comprimé par le sentiment de l'impuissance de notre raison et des limites de notre savoir.

Si métaphysique veut dire « au-delà », je crois que nous ne pourrions jamais parler que par symboles et métaphores de ce qui est l'objet de notre rite religieux de foi initial. Et c'est pour cela que ma métaphysique, fille et non mère de ma religion, se résout en un symbolisme variable et progressif dans ses formes historiques et ses interprétations. En dehors de ce symbolisme critique et pleinement conscient, point de science métaphysique d'aucune sorte. Voilà ma conclusion sur le premier point, qui me mène au second.

2— Vous et Pécaut redoutez l'application du symbolisme en pédagogie, et craignez que le maître ne soit pas sincère, soit que l'élève ne soit dupé. Vous redoutez l'accommodation qui peut mener au mensonge, que les esprits lâches et paresseux ne puissent tirer du symbolisme une méthode d'accommodation coupable ; cela est vrai. Mais il s'agit de savoir si la faute est à eux ou au système...

J'ai appelé mon symbolisme un *symbolisme critique*. On n'est pas symboliste en philosophie et en religion si l'on présente le symbole pour *ce qu'il n'est pas*, une vérité objective, adéquatement formulée, — si l'on ne le donne pas pour ce qu'il est : une image, un mythe. Mais on n'est pas davantage symboliste si, après avoir raconté ou développé un symbole comme symbole, on n'en dégage pas le sens profond, la moelle nourricière, le contenu religieux et moral correspondant à un état psychologique permanent. Si l'on fait ainsi, où est le mensonge ? et quel profit ne peut-on pas tirer pour l'éducation morale de toutes les formules ou théories traditionnelles ?

Entre la religion et la morale d'une part, et la superstition de l'autre, le départ se fait tout seul. On profite, on jouit de tout l'héritage des siècles, et on n'est l'esclave de rien.

J'ai fait et fais encore l'expérience de ce « système » sur mes enfants. Je leur ai expliqué de cette manière les premiers

chapitres de la Genèse. Ils n'ont pas même songé qu'il pût y avoir là de l'histoire réelle — et quand je leur ai dit qu'il y avait des gens qui veulent y découvrir des faits matériels, ils sourient, comme moi, de la méprise, mais ils n'en ont pas moins compris la leçon.

Je leur disais que je ne savais pas si Abraham avait existé mais je leur montrais que la foi et l'obéissance d'Abraham nous sont toujours d'un bon exemple. A propos des chapitres de Matthieu et de Luc, je leur ai expliqué comment Jésus, en tant que fils d'homme, était et se sentait le Fils du Père, et veut faire de chacun de nous des fils du Père qui est au ciel. Une fois cela compris, je leur disais : « Les premiers chrétiens, gens ignorants, se représentaient cette filialité divine à la mode mythologique, comme celle d'Hercule à l'égard de Jupiter... (1) Et voici les beaux récits, pleins de poésie, de religion et de vertu morale dont ils ont entouré la crèche de Jésus. Cela ne les empêchait pas d'être religieusement touchés du Sermon sur la Montagne ou de la Crucifixion.

Donc j'estime que, loin d'être dangereux en soi, le symbolisme est le seul système qui permette en pédagogie de faire passer dans l'âme des enfants le miel moral amassé dans ces

ruches qui s'appellent les religions traditionnelles, et en dehors desquelles je ne crois pas l'éducation d'une race possible.

Tout à vous,

A. Sabatier

- (1) *Bien entendu il ne s'agit ici que des récits de Noë (Matthieu 1 et Luc 1 et 2). Car chacun sait que Jésus, saint Jean, saint Paul, les Actes, les diverses Épîtres, ignorent totalement la naissance miraculeuse, n'en ont jamais parlé, et même l'excluent. Quant à la mention d'Hercule, on lira, pour l'antiquité païenne « Les vierges-mères et les naissances miraculeuses » par Saintyves, 1908. Ce livre très évocateur, ne peut guère être consulté que dans les bibliothèques, ou d'occasion. — La qualification d'« ignorants » n'a rien de péjoratif. L'Église primitive ne comptait guère que des gens sans « culture ». Les Apologètes (Tertullien, Justin Martyr) ont souligné le fait avec fierté. — G. M.*

LES SECTES ET NOUS

I

Elle parlait toujours et ne me lâchait pas, cette prédicante austère qui venait de sonner à ma porte. Je dus subir un flot intarissable de questions, d'exhortations, d'avertissements : « Etes-vous sauvés ? Vous n'êtes pas sauvé si... Méfiez-vous du diable qui... » Ainsi chapitré, menacé, soupçonné, gourmandé, interpellé, catéchisé, prêché, gavé et certainement épuisé, au bout d'une heure, je criais grâce acceptant son tract. C'était une représentante des Témoins de Jéhovah.

Quel Christ, quel Évangile nous proposent les sectes ?

On parle beaucoup des sectes, aujourd'hui ; plus que jamais elles sont entreprenantes, croissent et se multiplient. Elles vont même, allègrement, à la conquête des jeunes (cf. : le succès assez ambigu de S. M. Moon, fondateur de l'A.U.C.M. (1). On peut donc légitimement se poser la question : à quoi tient le succès des sectes ? Mais le mot à peine lâché, appelle immédiatement une précision tant leur nombre est grand et variée leur polychromie. Il y a des sectes qui ne sont ni religieuses ni chrétiennes. Aussi seules celles qui se réclament de la Bible et de Jésus-Christ nous intéressent ici, car elles prétendent comme nous et mieux que nous, transmettre l'Évangile. Mais de quel Évangile s'agit-il ? Toute la question est là. En effet, elles ont toutes un trait commun.

A côté de la Bible, ces groupes opposants et séparés invoquent toujours un autre critère. A côté de Jésus-Christ, ils se réfèrent invariablement à une autre autorité : généralement au fondateur de la Communauté, lui et ses écrits complétant, en quelque sorte, la révélation apportée par les Écritures.

La Science chrétienne s'appuie aussi bien sur les nombreux écrits de Marie Baker Eddy que sur la Bible. Les Mormons sur ceux de J. Smith. Les Adventistes citent toujours W. Miller et Ellen White (2). Les Témoins de Jéhovah connaissent à fond la Bible, mais à travers les lunettes de C. Russel et Rutherford seulement. On doit donc s'interroger sur leur manière de lire les Écritures et surtout sur la place du Christ Jésus dans leur cheminement vers Dieu seul. Celui-ci est-il, comme le confessait l'Église primitive, le seul Seigneur, c'est-à-dire entièrement suffisant pour nous introduire dans la communion de Dieu ? Jésus de Nazareth est-il bien le seul Christ, c'est-à-dire intégralement Le chemin, La vérité et La vie ? Oui ou non ?

Remarquons-le en passant, le protestantisme lui-même, eût été une belle secte de plus, si les Réformateurs avaient voulu

fonder une Église nouvelle et non point réformer celle de Rome. Car alors le ressort du protestantisme eût été conformité aux idées de Calvin ou de Luther et non retour permanent aux seules sources bibliques.

Nous sommes ici au centre même d'un débat majeur et actuel. Cette question adressée aux sectes, devrait l'être aussi, à bien d'autres. Par exemple quand on prétend légitimer bibliquement, une communauté « affective » allant jusqu'à la communauté sexuelle, sur quoi, sur qui se fonde-t-on ? Assurément pas sur l'autorité de la personne et des paroles de Jésus-Christ. Jésus a-t-il été pour le mariage monogamique exclusivement ? Oui ou non ?

A la limite, il ne s'agit plus du même Christ Jésus. Car évidemment si Jésus n'est pas le Christ (au sens où nous l'avons suggéré tout à l'heure), discutables sont ses paroles et ses normes. Il faut même les ajuster et les accommoder aux besoins et au goût du jour. Ce n'est plus le Christ Jésus des évangiles.

Mais nous sommes aussi au centre d'une autre controverse, non moins capitale, non moins actuelle. Les sectes nous proposent leur interprétation des Écritures, mais sur quelle lecture des évangiles se fondent-elles ? L'interpellation est du reste valable pour toute tendance sectaire, y compris celle qui existe au sein des courants théologiques les plus modernes ou les plus traditionnels. Voilà une excellente occasion pour réexaminer notre propre lecture de la Bonne Nouvelle.

Avec quelles lunettes lisons-nous les évangiles ?

La Bonne Nouvelle est une. Christ n'est pas divisé. Certes. Mais il y a quatre évangiles, donc plusieurs perspectives possibles sur cette unique Bonne Nouvelle. Quatre au moins. En vérité on ne peut bloquer en un seul discours le Saint-Esprit. La secte apparaît ici avec la prétention d'avoir la seule version juste. Or, cette interprétation est le plus souvent partielle donc partielle. En privilégiant certains textes au détriment des autres, on opère un choix arbitraire rompant l'harmonie des Écritures, qui sont un tout. Dans la Bible il y a en effet un fil conducteur, une ligne directrice générale, éclairant tous les détails : l'annonce de la venue d'un Christ (Ancien Testament) et la

constatation de cette visitation en la personne de Jésus de Nazareth (Nouveau Testament). Il faut donc lire chaque texte dans son contexte, prendre en considération le temps et les circonstances, mais en fonction de l'ensemble de la Révélation biblique culminant en Jésus le Christ.

Les Églises, c'est un fait, risquent toujours de basculer entre l'une ou l'autre de ces deux erreurs. Ou bien on saute gaillardement par-dessus l'histoire, ou bien on déplace le centre de gravité des Écritures, le Christ Jésus. Dans un cas on fait de la Bible un réservoir de citations manipulables à notre gré, un genre de « Quid » religieux ayant réponse à tout (pour tel sujet, voir tel chapitre, tel verset, dans tel livre, page tant). Dans l'autre, la Bible est un livre comme les autres. Toutes les convictions, toutes les gloses, tous les commentaires sont possibles. Chrétiens et Églises doivent à chaque génération se garder de l'une ou l'autre de ces deux tentations : sacraliser les Écritures ou les banaliser. Ou bien on néglige leur historicité, en oubliant que « le christianisme repose sur l'affirmation qu'il s'est produit une série d'événements où Dieu s'est révélé lui-même pour le salut des hommes » (3). Alors la Bible n'est plus le véhicule de la parole de Dieu, mais la Parole elle-même confondue avec la Révélation ; elle est promue au rang de « livre révélé », de chose sainte, de tabou. Ou bien, en écartant

le témoignage fondamental des Écritures qui est : « Jésus est le Christ », on range celles-ci parmi les nombreux documents importants de la spiritualité humaine. Le caractère spécifique et normatif de la Bible s'est volatilisé. C'est, je crois, le pasteur Marc Boegner qui eut, un jour, cette formule lapidaire pour définir le protestantisme : « Retirez-nous l'Évangile, vous nous retirez Jésus-Christ, retirez-nous Jésus-Christ, nous ne saurons plus rien de Dieu. »

Ainsi, par ricochet, les sectes nous rendent un grand service. Elles nous interpellent sur notre manière de lire les Écritures et sur le fondement même de notre foi. Est-il bien exclusivement Jésus le Christ ? C'est la seule question qu'elles nous posent. Nous le verrons dans un prochain et dernier article.

H.-L. de Biéville

- (1) Ce succès de l'A.U.C.M. (Association Universelle pour le Christianisme Mondial) a bien quelque chose d'ambigu, puisqu'une fédération d'associations a été créée pour lutter contre ce groupe et d'autres semblables : l'U.S.I.F. (Union pour la Sauvegarde de l'Individu et de la Famille) dont le siège est 1, rue Leneveux, 75014 Paris.
- (2) Les protestants citent aussi volontiers leurs Réformateurs Calvin ou Luther, mais leur autorité est seconde par rapport à celle de la Bible, sauf pour certains intégristes en contradiction avec le principe même de la Réforme : « scriptura sola ».
- (3) C.-H. Dodd : « Évangile et histoire », Éd. du Cerf. — Voir aussi Michel Bouttier : « La parole de Dieu, approche protestante », Éd. Mame. Et encore de C.-H. Dodd : « La Bible aujourd'hui », Tournai — Paris.

Renaissance du « Vieux Saumur »

Il est de vieilles cités dont le passé demeure présent, comme s'il imprégnait encore l'air, les pierres et parfois les âmes. Certains ne s'en soucient guère et cela conduit parfois à de navrants abandons ; la liste en est d'ailleurs bien longue.

Ce n'est heureusement pas le cas de Saumur qui, blottie entre la Loire et son magnifique château, tente, par de louables efforts, de reconstituer le plan du « Vieux Saumur », celui aux destinées duquel présida si longtemps Philippe Duplessis-Mornay, le « huguenot homme d'état » (Raoul Patry).

Les travaux entrepris visent à dégager les abords « Nord » du château et concernent principalement une zone située entre ce dernier et la Grande Rue. C'est avec un plaisir évident que l'on constate le soin et l'application pris à ressusciter une architecture remarquable. Les premières maisons de la rue Duplessis-Mornay apparaissent comme une réussite. Il est certain que l'on a bien fait de baptiser ainsi cette « vieille » rue plutôt que de donner le nom du gouverneur huguenot à quelque avenue rectiligne et sans âme où il ne se retrouverait point.

On ne saurait trop recommander à ceux qui auront l'occasion de traverser Saumur de s'y arrêter quelques heures et d'aller flâner du côté de la rue Duplessis-Mornay. Certes, les

travaux sont loin d'être terminés et demanderont sans doute encore beaucoup de temps et d'efforts. Pouvons-nous souhaiter que l'on aille un peu plus loin encore et que cette restauration permette d'évoquer d'une manière un peu plus précise la mémoire du plus illustre gouverneur que la cité ait connu et qui a tant fait pour elle jusqu'au douloureux départ vers l'exil, vers le Manoir de la Forêt sur Sève.

On retrouve certes, dans différentes publications fort bien faites du Syndicat d'Initiative, quelques allusions à l'illustre homme d'état, mais cela est dans l'ensemble très diffus. Ne pourrait-on pas prévoir, au cœur du vieux Saumur, un lieu où pourrait être évoquées la vie et l'œuvre de cet éminent personnage, créateur de l'Académie protestante et, pour parler le langage de notre temps, véritable promoteur de l'expansion de sa ville ? Même son portrait (et nous pensons à celui qui se trouve au musée de Nantes) est actuellement introuvable à Saumur. Par contre les seins d'Agnès Sorel s'étalent sur tous les tourniquets de cartes postales de la ville. Est-ce un signe des temps ?

H. Feer

**CAFES
DE
L'ÉLEPHANT NOIR
TOULOUSE**

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

**AGENDA DE LA CAUSE 1976
EST EN VENTE !**

Prix : 18 F ; franco : 20,20 F.

En tête de chaque page une pensée
qui donne la tonalité du jour.

Éditions de LA CAUSE
Carrières-sous-Poissy, 78300 Poissy

C.C.P. : La Cause, Paris 255.00

ELIE et les CORBEAUX

1 Rois 17, 9

Encore un personnage étrange que cet Élie. Un contestataire né, un empêcheur de danser en rond, un leader de l'opposition aux pouvoirs de son temps.

Il annonce au roi Achab qu'une sécheresse va s'étendre sur le pays en punition de l'établissement officiel du culte de Baal.

Achab a, en effet, sous l'influence de sa femme, instauré un culte au dieu de la fécondité-fertilité : le résultat sera la non-fertilité et la non-fécondité de la terre. Ainsi le roi saura que ce n'est pas Baal qui donne la pluie fécondante, c'est-à-dire la vie, mais Yahvé le Dieu-Vivant. Quand on sait ce que pouvait représenter dans cette région une période de sécheresse, c'est-à-dire la famine et une situation humaine désastreuse, on comprend le tragique de la déclaration d'Élie.

Évidemment celui-ci cesse d'être « persona grata » à la cour. Il doit fuir jusqu'au torrent du Kerith et là, nous dit la Bible, il sera miraculeusement ravitaillé par des corbeaux.

C'est Dieu qui le nourrit comme autrefois il nourrissait son peuple au désert. (Ex. 16, 4-36)

Mais on peut se demander pourquoi confier cette tâche de ravitaillement à des corbeaux !

Le corbeau est un animal au symbolisme varié. Il est parfois l'image de l'isolement volontaire, de l'ermite : ce qui convient parfaitement à Élie.

Mais il est aussi l'image de l'espérance puisque, selon Suetone, cet oiseau crie sans cesse : « cras-cras », c'est-à-dire : « demain-demain » :

Il est en outre symbole de la perspicacité. Au bout de quarante jours, Noé lâche un corbeau afin de vérifier si le déluge a bien cessé (Gen. 8, 7).

Selon le « Dictionnaire des Symboles » de Chevallier et Gheerbrandt (Seghers), à l'origine, la présence des corbeaux attirés par les semences était, pour les peuples agricoles, signe de civilisation et de prospérité. Le corbeau est un oiseau pillard, il sait se ravitailler et assurer sa propre existence. Par ailleurs, le noir étant la couleur du commencement (la nuit du sein maternel, la nuit de la terre où germe la semence), l'oiseau au plumage noir aurait été tout naturellement associé à la fécondité-fertilité.

Enfin, il faut noter que dans la mythologie d'Afrique noire le corbeau est considéré comme un animal protecteur.

On peut supposer que, dans notre récit, nous avons la trace

de cette signification du corbeau lié à la fécondité-fertilité. Tout l'épisode est, en effet, centré sur cette question : d'où vient la fertilité ? de Yahvé ou de Baal ? l'auteur veut évidemment prouver qu'elle vient de Yahvé et de lui seul.

La sécheresse, c'est-à-dire la stérilité de la terre, la famine, la mort du bétail, va s'appesantir sur le pays qui s'est voué à Baal et a renié Yahvé. Bien au contraire, Élie, dans son désert, ne connaîtra pas la disette : les corbeaux, animaux liés à la fécondité, seront les instruments de Dieu qui nourrira son prophète.

Nous n'avons que peu de renseignements bibliques sur le symbolisme du corbeau en Israël. Il est rarement cité dans l'Ancien Testament et une seule fois dans le Nouveau, en Luc 12, 24 : « *Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni celliers ni greniers et Dieu les nourrit.* » Il est intéressant de noter que même dans cette citation, le corbeau est mis en relation avec la nourriture.

Il n'y a pas, semble-t-il, à s'attarder sur l'étrangeté du miracle (un homme ravitaillé par des oiseaux) mais il faut en retenir la signification.

Tout le récit est centré sur la fécondité-fertilité, donc sur la vie, et l'intention de l'auteur est probablement de nous dire : cette vie que l'on cherche à garder, à préserver, à entretenir est don de Yahvé, le Dieu Vivant et de lui seul. Toute pratique religieuse plus ou moins magique est donc inefficace et condamnable.

Certes, on peut se demander si cela a encore un sens pour nous, hommes du XXe siècle ! Nous n'en sommes plus à chercher la vie dans des pratiques magiques.

Mais si notre dieu ne se nomme plus Baal, ne porte-t-il pas un autre nom ? De qui, en définitive, attendons-nous l'abondance, la fécondité, le bien-être ?

N'avons-nous pas remplacé Baal par d'autres dieux qui se nomment « croissance », « profit », etc...

Qu'arrivera-t-il quand après avoir sacrifié à ces divinités nous nous apercevrons que nous avons épuisé les ressources naturelles, condamné le tiers-monde à la famine, pollué notre planète et finalement stérilisé notre terre ?

Les vieux cultes de fertilité-fécondité sont-ils réellement morts ? Est-ce que notre « technique » ne joue pas plus ou moins le rôle des antiques « pratiques religieuses » ?

Peut-être, après tout la vieille histoire d'Élie est-elle très moderne. Peut-être nous interpelle-t-elle plus que nous pourrions le penser après une première lecture.

Notre frénésie de vivre toujours mieux (ou ce que nous appelons mieux) aux dépens d'une quantité d'autres humains dont nous pillons les matières premières, que nous utilisons comme main-d'œuvre à bon marché, ne nous condamne-t-elle pas à plus ou moins brève échéance au sort d'Achab.

Il y a aujourd'hui encore des Élie qui nous avertissent des catastrophes que nous préparons. Savons-nous les entendre ?

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX.

Jacques Chauvin

IL NE FAUT PAS S'HAB

On a coutume de dire que l'habitude est une seconde nature, et que, parmi tous les avantages qu'elle procure, l'un des principaux est de créer un certain nombre d'automatismes qui nous libèrent en vue de tâches plus nobles. Ainsi, on s'habitue, et la motricité de nos membres nous amène à l'automatisme de la marche et de la gesticulation ; la lecture d'un texte est facilitée par l'automatisme que les exercices ont créé dans la perception des lettres et des mots ; et bien d'autres exemples encore...

AUTOMATISME ET HABITUDE

Aussi bien, n'est-ce pas de cette habitude-là que je veux parler, mais de l'automatisme créé par l'exercice répété d'une fonction inhérente à la vie profonde de l'homme ; par exemple : l'habitude de lire le journal, qui aboutit au survol de

ROBERT HUBAC

Il nous est agréable de pouvoir donner ici un témoignage sur Robert Hubac provenant du monde non protestant. Le courage des hommes est toujours un exemple.

Le 4 décembre, l'Inspecteur général Hubac, doyen de l'inspection générale d'histoire et géographie, est décédé des suites d'une douloureuse maladie.

Ancien syndiqué du S.N.E.S. — il aimait d'ailleurs le rappeler —, avec lui disparaît non seulement un enseignant éminent, mais encore un homme d'une grande droiture, ayant le courage de ses opinions, n'hésitant jamais à prendre ses responsabilités, faisant toujours passer les règles de sa conscience avant de vaines compromissions, tout en sachant les conséquences. C'est ainsi qu'il fut l'un des deux inspecteurs généraux qui, au Conseil supérieur de l'Éducation nationale refusèrent, en 1974, d'approuver la réforme Fontanet. Sommé par le Ministre de démissionner, il refusa, malgré les pressions de certains de ses pairs, de s'exécuter, ce qui lui valut d'être éliminé de la liste des représentants de l'administration, lors du renouvellement du Conseil supérieur de l'Éducation nationale. Mais le doyen Hubac était bien au-dessus de telles mesquineries !

la feuille quotidienne ; ou celle de l'écriture d'une lettre, qui fait que les mots se suivent sur le papier, et ne portent pas toujours l'expression de la pensée du cœur. Le cas le plus marquant est celui des lettres dites : « de circonstance », et des formules de politesse : « toute ma sympathie »... « mon complet dévouement »... « mes vœux les plus sincères »...

En réalité, des mots, des phrases et des lettres écrits par habitude ne témoignent que rarement des sentiments réels de celui qui les écrit, et de la vérité profonde qui les dicte. Prendre l'habitude d'écrire a pour effet de supprimer la spontanéité, de couvrir d'un voile de convention l'esprit et le cœur de celui qui en use. Ainsi d'ailleurs, ce genre d'habitude convient-il à manifester le respect de conventions sociales, mais n'engage guère la personne même qui se conforme à cette habitude.

CRÉATION ET HABITUDE

Il y a pourtant un domaine où cet engagement est exigé par celui à qui s'adresse l'acte — disons : au correspondant, à l'interlocuteur. C'est le domaine de la vie chrétienne, ou, plus exactement, de la vie du chrétien. Dans ce domaine, rien ne peut être habitude, parce que tout y est création. Peut-être n'est-il pas exagéré de dire que Dieu n'a pas l'habitude de procéder à cette création qui est toujours neuve à l'adresse d'un homme qui, par elle, toujours devient nouveau.

Dans ce domaine, l'habitude paraît être à l'opposé de la vérité, parce qu'elle est faite de répétitions, et que la création ne se répète pas, puisqu'elle est toujours nouveauté, originalité, spontanéité.

Pourtant, l'habitude, en un sens très large, comme cadre destiné à favoriser l'irruption créatrice de Dieu, peut avoir son utilité ; mais une utilité seconde ; car ce qui est premier, ce n'est pas le cadre, ce n'est pas l'environnement, le « climat » : c'est la toile même qu'entoure le cadre, c'est la vie qu'il contient.

Cela est vrai pour la vie personnelle ; c'est également vrai pour la vie collective, et, précisément pour la vie culturelle de l'Église que manifeste le moment du culte collectif. Il faut en attendre et y chercher une re-création collective. Il faut y recevoir la manifestation du Tout-Autre, dans une nouvelle naissance dont l'homme est bénéficiaire et doit être témoin. Le culte public de l'Église devrait être le moment où se manifeste la nouvelle naissance de chacun ; et, dans son cadre liturgique, il devrait réaliser la mainmise de Dieu sur l'homme. Qu'on relise les pages de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui parlent de la prise de possession par Dieu, des hommes qui le cherchent !

Mais il faut, précisément, le chercher ; ce qui veut dire qu'il ne faut pas s'imaginer l'avoir définitivement trouvé, le posséder. Il faut l'avoir trouvé pour le chercher davantage.

JOURNÉES
DU
PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret-de-Sète
16-17 octobre 1976

Avec la participation de MM.
Gérard Delteil,
Louis Evely,
Étienne Mathiot,
Bernard Morel.

Thème
VERS UNE NOUVELLE RÉFORME

JER

NOUVEAUTÉ ET HABITUDE

Sans doute cette recherche incessante n'est-elle pas facile ; elle est parfois même épuisante. Car elle implique autant de défaites que de triomphes ; nous voudrions pouvoir arrêter le combat, faire cesser l'affrontement, sur la certitude d'un succès sans réserve et sans retour. Il n'en est pas ainsi, et il ne peut pas en être ainsi. Nous sommes en chemin (*homoviator*), et nous restons en chemin... On ne prend jamais l'habitude d'un chemin que l'on parcourt toujours pour la première fois ! Déjà dans l'Antiquité païenne, un sage disait que « *nous ne nous baignons jamais deux fois dans le même fleuve* ». Et, tout bien compté, notre nouveauté incessante est un bien ; elle est sans doute, la marque de l'humain et de sa condition.

La nouveauté est donc le propre de l'existence ; elle est la marque de la vie chrétienne. Dans ce domaine, on est toujours un « homme nouveau ». Il faut le vouloir. Même dans le déroulement des heures, des jours et des années, qui doit être marqué d'une re-création perpétuelle.

Dans tous les domaines : celui de la vie personnelle comme celui de la vie collective. Tous deux, certes, regardent Dieu avant de nous regarder, nous. Mais le premier met en cause Dieu et ma personne ; le second regroupe Dieu et nos personnes. Le moment du culte est le sien, privé ou public. S'apporter à Dieu, dans les deux cas, pour être refait par Lui !

Mais, dans le premier cas, nous sommes seul à seul avec Dieu ; dans le culte public, nous sommes collectivement seuls avec Dieu, et notre attitude — l'extérieure de notre attitude — si elle ne peut tromper Dieu, peut tromper notre voisin réuni avec nous devant Dieu. Ici, l'importance de notre attitude est grande, car elle doit être la traduction de notre intériorité : nous sommes un, au-dedans comme au-dehors. On a certes, dans ce sens, préconisé des positions et des attitudes du corps : on se lève ou on s'assied ; on chante ou on se tait — pour écouter celui qui parle ; et qui doit parler autant pour porter à Dieu notre parole, que pour nous apporter la Parole de Dieu. Quelle tâche, chez l'un comme chez les autres : c'est à Dieu que nous parlons, c'est en son nom qu'il nous est parlé !

RUPTURE DE L'HABITUDE

Ma tâche d'auditeur est claire : je ne puis pas faire « comme si... ». Je ne puis pas agir par habitude, parce que hier j'étais un autre homme, et que aujourd'hui, maintenant, ici et à cette heure, je ne suis pas celui que j'étais hier.

Et la tâche du prédicateur ? Elle est à la fois rigoureusement la même que la mienne, et infiniment plus lourde. Car il doit en même temps, entendre ce que Dieu lui dit, et dire ce que Dieu lui ordonne de dire. Il est là pour assumer cette tâche, depuis le début jusqu'à la fin de l'heure du rassemblement cultuel ; il ne peut pas se dérober sans être infidèle ; il ne peut pas agir et parler par habitude : on ne s'habitue pas à la nouveauté

toujours renouvelée. En somme, personne ne peut « jouer un rôle », aussi éminent que soit le jeu, et aussi exaltant que soit le rôle. Le prédicateur doit être devant Dieu, comme Dieu veut qu'il soit.

Exigence terrible, et épuisante : Jésus-Christ en est mort ; et bien des disciples de Jésus-Christ savent (dans la douleur) qu'ils sont insuffisants pour de si grandes choses. Mais ils savent aussi que la force de Dieu s'accomplit dans leur faiblesse d'hommes.

Pourtant, et pratiquement, la force, ici dissolvante de l'habitude, est aux aguets, et cherche par où elle pourra pénétrer jusque dans le fond de notre âme. Elle nous invite à adopter l'attitude extérieure de la piété, du recueillement, ou de la sincérité ; elle nous pousse à faire « comme si... » nous étions des disciples fidèles et purs de Jésus-Christ ; elle nous invite à adopter les signes extérieurs (paroles ou gestes) du recueillement et de la sincérité. Elle nous invite, en fait, à mentir au nom du Dieu de Vérité !

POUVOIR DISSOLVANT DE L'HABITUDE

Je voudrais terminer, en citant deux exemples qui m'ont bouleversé. J'ai entendu un prédicateur — il avait beau être laïque, il n'en annonçait pas moins l'Évangile — se glorifier d'avoir mis à la porte de sa maison, des Témoins de Jéhovah, et nous inviter à faire comme lui. Au nom de Jésus-Christ, qui accueillait péagers, pécheurs et gens de mauvaise vie ? Au nom de Dieu qui « a tant aimé le monde » ? — Et j'ai vu — c'était cette fois-là un pasteur, très soucieux (extérieurement parlant) d'affirmer et de maintenir la spécificité de son rôle — nous inviter à confesser nos péchés ; je suis toujours saisi au fond de moi-même, par la traditionnelle Confession des Péchés de notre Église, et c'était précisément le texte de Th. de Bèze qui était rappelé ; pour une raison quelconque, mes yeux se sont portés sur le pasteur : pendant qu'il disait les paroles du texte qu'il devait savoir par habitude, il feuilletait son livre de cantiques, à la recherche de l'hymne qu'il allait inviter l'auditoire à chanter !...

Ces deux exemples montrent le pouvoir dissolvant de l'habitude : on a l'habitude de parler du Dieu d'amour... Et l'on met à la porte les Témoins de Jéhovah ; on confesse ses péchés (de la bouche), et son esprit s'applique à choisir un cantique...

« Que votre OUI soit OUI. »

Jean Boisset

BRÈVE VISITE A L'ADVENTISME

Un colporteur adventiste m'a laissé, il y a quelques semaines, un opuscule de 64 pages, publié en 1975 et intitulé **La solution de Jésus**. Un titre christocentrique sonne toujours un peu piétiste, mais qu'on ne s'y trompe pas : il y a un piétisme de bon aloi, théocentrique, qui exalte le Sauveur, et d'autre part un piétisme déséquilibré, anthropocentrique, qui exalte l'homme transformé (par un Christ qu'on se hâte de mettre entre parenthèses). Quelle ne fut pas ma stupéfaction de trouver, à la page 30, l'affirmation suivante concernant le pardon que Dieu nous a accordé en Jésus :

« La miséricorde est un sentiment. Le pardon, un acte juridique. Pour que Dieu puisse passer de l'un à l'autre, c'est-à-dire de son désir de pardonner au pardon lui-même, il faut qu'il y ait, chez le pécheur, un sentiment qui réponde au sentiment divin et qui prouvera que le pardon ne lui sera pas accordé en vain. »

Du coup, la « solution de Jésus » se mettait à la remorque d'une solution humaine. L'espace d'un instant, j'ai cru me trouver transporté en plein concile de Trente : le pardon de Dieu, un acte gratuit ? Non ! puisqu'il fallait le mériter par une disposition du cœur. L'auteur de **La solution de Jésus** a réinventé ainsi la terrible exigence qui donna des sueurs froides à Luther : car comment un pécheur pourrait-il jamais avoir en lui un sentiment suffisant pour s'assurer le bénéfice du pardon divin ? La grandeur de l'Évangile qui émut tant les réformateurs ne consisterait plus en une adoption sans condition. Et **La solution de Jésus** de tirer, à la page 31, des conséquences très pratiques de ce fondement théologique :

« Lorsque Jésus recommande à Pierre de pardonner sept fois dans une même journée à celui qui a péché sept fois contre lui, il y met cependant une condition : — « et que sept fois il revienne... disant : Je me repens, — tu lui pardonneras. »

Je me repens !

Voilà donc la condition à remplir : la repentance. »

Puisque Dieu ne nous pardonne que si nous répondons au sentiment divin, nous allons imiter son attitude à l'égard de nos adversaires. Pardonner à un ennemi ? Pas question, s'il ne vient d'abord quémander notre merci. C'est ainsi qu'en les dénaturant on se réclama jadis des paroles de Jésus pour justifier croisades, inquisition, bûchers, dragonnades, pogroms, puisqu'on pensait avoir le droit de poursuivre et de massacrer un adversaire jusqu'à ce qu'il abjure. Bref, je me suis mis à penser que les bons catholiques devraient faire de très bons adventistes, et que le passage d'une Église à l'autre devait pouvoir se faire sans bouleversement fondamental.

Or, un adventiste de mes amis, à qui je lisais les paragraphes que je viens de citer, après un instant d'embarras, m'a tenu le langage suivant : *« Ne condamnez pas tout l'adventisme sur la foi de cette page. Il y a, certes, un adventisme de type catholique, mais ce n'est pas l'authentique. En 1888, l'adventisme fut secoué par un conflit sans précédent entre les tenants du salut par la grâce infuse et les défenseurs de la pensée des réformateurs. Or, c'est cette dernière qui a heureusement prévalu. »*

Peut-être. Mais alors il semble, en lisant **La solution de Jésus**, que certains adventistes aient désespérément besoin d'un nouveau 1888... Mon ami tenta maladroitement de me dire que les

lignes incriminées ne devaient pas être prises à la lettre, qu'elles étaient le fruit de l'ignorance naïve de leur auteur — un bien brave homme par ailleurs — qu'il ne fallait pas les prendre pour argent comptant. J'ai répondu que je préférerais encore avoir affaire à un adventiste catholique qu'à un bien brave adventiste irresponsable. *« Tu ne sais pas que tu es pauvre, aveugle, misérable et nu »* est le diagnostic prononcé par le divin médecin sur la plus terrible maladie qui soit : la tiède ignorance laodicéenne (Apoc. 3, 17).

La prochaine fois que mon colporteur me rendra visite, je lui suggérerai de promouvoir la vente du livre **Jésus et le bonheur**, où, à la page 120, je lis l'antithèse du simulacre de pardon proposé par **La solution de Jésus** : *« Ne pensons pas que, si ceux qui nous ont fait du tort ne confessent pas leur péché, nous avons le droit de refuser notre pardon. Sans aucun doute, leur devoir est d'humilier leur cœur par le repentir et la confession ; mais nous devons nous montrer miséricordieux à l'égard de ceux qui nous ont offensés même s'ils ne reconnaissent pas leurs torts. »* (Car n'est-ce pas ainsi que Dieu nous a pardonnés ? Matth. 6, 12.) Paradoxalement, le livre, dont cette authentique pensée chrétienne est tirée, est aussi un livre édité par les adventistes...

J'ai donc fait miennes certaines remarques de mon ami adventiste : il ne faudrait pas que le protestantisme se drappe dans une supériorité méprisante au spectacle de ses fils spirituels luttant pour préserver leur vision de Dieu et de son salut. L'adventisme n'est-il pas né, au XIXe siècle, parce que le protestantisme avait relégué certains aspects de l'héritage réformé au grenier des vieilleries théologiques ? N'a-t-il pas été organisé par des protestants qu'on avait, sans ménagement, mis à la porte de leurs églises ? Le protestantisme a une lourde responsabilité à l'égard de l'adventisme. Aurait-il le droit, devant Dieu, de renier sa paternité et les devoirs d'amour qui en découlent ? A-t-on le droit d'enfermer des gens dans un sombre ghetto moral et, quelques générations plus loin, de les accuser de rachitisme spirituel ?

Il nous faut apprendre à nous comprendre et à nous aider. Il serait navrant et inquiétant qu'un certain esprit œcuménisant fasse soupirer unilatéralement le protestantisme vers l'union mystique avec Rome, et en même temps lui fasse mépriser la plus élémentaire fraternité avec l'adventisme. Nous avons tous à écouter le Christ pour qu'il nous instruisse. Frédéric Hoffet avait généreusement et prophétiquement entrevu que : *« ces communautés, que l'on appelle non sans une pointe de mépris les sectes, défendent les positions les plus authentiquement protestantes en s'opposant au mouvement qui porte les Églises vers le sacramentalisme, le ritualisme et les formes autoritaires d'organisation ecclésiastique... C'est en écoutant les voix profondes qui parlent au-dedans d'eux, en prêtant l'oreille aux appels qui viennent du fond même de leur histoire, qu'ils retrouveront leur force et leur vigueur. »* (1) Et pour conclure, ajoutons : en prêtant l'oreille aux appels de Dieu en Jésus-Christ.

Willy Hendrik

(1) *Politique romaine et démission des protestants*, Librairie Fischbacher 1962, p. 176.

L'ARGENT

Il existe deux façons, d'ailleurs complémentaires, d'envisager la question de l'argent, et en réalité de se rassurer. On peut le considérer sous son aspect économique ou sous son aspect moral. Dans toutes les études économiques et financières, les choses sont simples : l'argent est une mesure de valeur des marchandises, un moyen par conséquent de pouvoir les comparer et les échanger commodément : l'équivalent d'un mètre ou d'un litre. Mais l'argent a aussi lui-même une certaine valeur : il sert à conserver de la valeur, à la mettre en réserve et finalement parce qu'il a une valeur, il devient le moyen (la médiation) de tous les échanges : l'échange des marchandises n'est plus direct, mais s'effectue par l'intermédiaire de cet instrument.

Jusque là tout est très simple. Alors intervient l'aspect moral : si l'argent acquiert une certaine puissance, s'il provoque des injustices, c'est une affaire morale. C'est-à-dire que des hommes vont avoir le goût de l'argent, chercher à en accumuler, à s'en servir pour satisfaire leur désir de puissance, et ils vont aussi en priver d'autres.

Il s'agirait donc de convaincre les individus en question de ne pas se livrer à cette passion, de ne pas être avares ou de ne pas chercher l'argent à tout prix : affaire de morale individuelle. Il faut que le riche ne soit pas un « mauvais » riche. Jusque là encore tout est très simple (à comprendre, je ne dis pas à faire). Et l'on peut dormir sur ses deux oreilles : on sait exactement ce qu'est l'argent, on sait quelle conduite tenir, on sait ce qui est bien et mal.

Malheureusement, la réalité ne correspond pas du tout à ces deux perspectives claires et rassurantes. En tout cas la réalité moderne.

Mais, par exemple, on a montré que l'argent était compris dans un ensemble complexe qui l'amenait à jouer un autre rôle que celui qui était prévu. Il est, par le jeu de l'ensemble de l'économie capitaliste, un agent de création du prolétariat, de transformation de la force de travail en marchandise. Et il importe peu que l'homme ait ou non de bonnes intentions, qu'il soit moral ou non : il ne peut rien par lui-même contre la force de l'argent quand il est engagé dans le « système ». Par ailleurs, on constate que tout est à vendre, l'argent n'est plus localisé dans l'opération économique à l'état pur, mais il a envahi l'art, les relations sentimentales, familiales, la politique, etc, etc... Et ce n'est là encore pas une affaire de vertu personnelle, de modération, de non avarice, etc...

Il semble que là où l'argent pénètre il transforme tout. Il semble que les effets réels, dans la société ou sur l'homme, sont infiniment plus étendus que ceux que l'on peut attendre d'une simple MESURE de la valeur. On ne va pas tuer son prochain pour avoir un mètre, MESURE de la longueur ! Et ce n'est pas non plus l'objet lui-même qui est important : on a souvent parlé de la soif de l'or, en partie fondée sur l'attrait exercé par ce

métal même, indépendamment de sa valeur. L'avare traditionnel se repaît de voir et de toucher des pièces d'or. Mais l'argent moderne est abstrait. Il s'agit de simples chiffres sur du papier. Et ce n'est même pas la possibilité d'acheter plus de choses qui est déterminante : combien de passionnés d'argent achètent relativement peu ?

Il est certain que l'argent va bien au-delà de ce que raisonnablement on pourrait attendre. Il répond, semble-t-il, à l'esprit de puissance de l'homme, à sa volonté de domination. Il n'est pas seulement un instrument pratique de l'économie, il n'est pas seulement un aspect (même important) de la structure capitaliste, il est bien plutôt l'instrument, dans la société actuelle, de la puissance illimitée que l'homme veut avoir sur la matière et sur les autres hommes. Ce n'est donc pas une affaire MORALE (car qui pourrait vaincre l'esprit de puissance par des règles morales ou par des vertus ?), ni une affaire individuelle (car l'esprit de puissance est toujours relatif à une société, il exprime toujours une relation collective), ni enfin une simple affaire d'organisation économique (et ici je m'écarte évidemment du marxisme : l'esprit de puissance ne provient pas de l'organisation capitaliste : c'est le contraire qui est exact). Autrement dit, nous sommes, que nous le voulions ou non, en présence d'une dimension spirituelle.

L'argent est au centre du débat spirituel. La Bible (et à l'époque où l'argent ne jouait certes pas le même rôle qu'aujourd'hui !) nous donne de l'argent une vue religieuse : l'argent est une « puissance » au sens où le Nouveau Testament l'entend, c'est-à-dire qu'il y a dans l'argent une sorte de force spirituelle cachée : ce n'est pas un simple objet, il y a une sorte de « démon », qui n'est pas dans le cœur de l'homme, mais qui habite effectivement l'argent et qui « provoque » ou « séduit » l'homme. Il est même personnalisé lorsque Jésus parle de « Mammon ». Bien entendu, cela ne veut pas dire qu'il y a une sorte de personnage dans le ciel, dans l'enfer, etc... que l'on pourrait se représenter comme le diable au Moyen-Age ! Cela ne veut pas dire qu'il y a un être mystérieux qui habiterait l'argent lui-même. Mais cela veut assurément dire que l'argent a, en lui, une puissance qui échappe à notre raisonnement, à notre morale, à nos intentions, à nos programmes, et qu'il produit des effets toujours inattendus, allant beaucoup plus loin que ce que nous avons pensé.

L'argent établit une sorte de corruption qui n'est pas d'abord celle du cœur de l'homme. Ce n'est pas seulement parce que l'homme serait « mauvais » que l'argent est ce qu'il est. Il a

aussi son initiative. Il « cherche » (et bien entendu j'emploie un mot qui semble indiquer un personnage, ce qui n'est pas le cas, mais c'est une commodité) donc, il cherche à engager l'homme dans la domination, dans l'accumulation, dans la puissance, etc... L'argent fait partie de ces forces dont Paul nous avertit que ce n'est pas seulement contre la chair et le sang que nous avons à lutter mais contre les Trônes, les Puissances, les Dominations, etc. !

Or, si nous comprenons cela, nous voyons que nous sommes engagés dans une lutte GLOBALE contre l'argent. Il ne suffit pas de dire, que soi-même on va s'en passer. Il ne suffit pas d'avoir du mépris pour l'argent. Mais quelle lutte ? Comment la mener ? Une nouvelle organisation sociale ou économique ? Cela n'enlève rien à la puissance de l'argent. Partout où on l'a tenté (Cuba, Chine, U.R.S.S. au début), l'argent est TOUJOURS revenu en force !

L'Évangile nous apporte quelque chose de très précis. La LOI de l'argent, c'est l'échange, le doit et avoir, le « rien pour rien », c'est que TOUT se paie. Et c'est ici que nous compre-

nons le choix radical présenté par Jésus : car la loi de l'Évangile, c'est la grâce, c'est-à-dire la gratuité, rien ne se paie, tout se donne. On ne peut pas être en même temps un homme qui calcule des doits et avoirs, et un homme qui vit de la grâce et par la gratuité : ce que j'ai, je l'ai reçu (et non pas « gagné ») : je le donne aux autres (et non pas je le vends), tel est le conflit absolu.

...(Et c'est pourquoi la bataille de Luther sur la grâce était essentielle : l'Église avait fait pénétrer une mentalité de comptabilité dans la vie spirituelle et religieuse — Et ce n'est pas fini ! — C'est-à-dire que l'esprit de l'argent dominait l'Église, même s'il n'y avait pas de richesse matérielle accumulée : VOULOIR s'accumuler des trésors spirituels ou moraux, c'est obéir à l'esprit de l'argent.)

Alors, comment lutter ? Il n'y a qu'une seule voie : le Don. Nous voulons détruire la puissance spirituelle de l'argent ? Donnons l'argent que nous avons. Alors nous faisons un acte qui dépasse de beaucoup notre personne, ce n'est pas un acte individuel : nous avons, pour tous, blessé l'Esprit de l'argent !

Jacques Ellul

Ce que j'ai ... Je te le donne ...

Nous nous référons à Jean 6, 9.

Il s'agit d'une foule qui a suivi un tribun populaire. Il est d'un genre spécial : il refuse le pouvoir pour lui-même mais il donne ; il veut donner aux autres l'envie de prendre toutes leurs responsabilités, toutes leurs libertés, toutes leurs misères d'hommes.

Après un long entretien, les militants s'aperçoivent qu'on a oublié l'heure du repas, rien n'a été prévu ; le village est loin et les responsables de l'équipe de Jésus s'interrogent, puis interpellent l'orateur : « Tu sais, ils ont faim... Et nous aussi... Personne n'a rien apporté... »

— Personne ? Pas si sûr : il y a un jeune qui a apporté son casse-crôte. Et ce garçon accepte de partager... et pas simplement avec un ami.

Le jeune homme passe son casse-crôte à Jésus pour être distribué. Et le grand partage est lancé. L'ambiance de la mise en commun est créée... On donne gratuitement. Un vrai miracle. Un de ces miracles qui suivent à la trace le passage de celui qui était homme pour les autres.

Et la sacrée propriété privée, et le « chacun pour soi et Dieu pour tous »... et toute l'éducation reçue ou subie qui nous centre sur notre petite personne,

nos intérêts, et le culte du dieu-argent, celui de la « situation qui rapporte » et du « réalisme » sont bannis.

Ce réalisme disparaît, lui qui rabâche les mêmes balivernes dans le genre de « il y aura toujours des pauvres et des riches, des exploités et des exploités, les affaires sont les affaires ».

Dépassé aussi ce réalisme des milieux politicards bien pensants : « Il faut être compétitif sur le marché mondial... Votre bonheur dépend d'un meilleur équilibre de la balance commerciale... »

En effet, à cela, Jésus et d'autres répliquent :

Si les anciens vous ont dit : « on n'a rien pour rien, tout doit se payer, on ne peut se passer de l'argent... Moi je vous dis : il faut choisir Dieu ou l'argent... Inventez une histoire où rien n'est à régler car on n'y compte plus... Cassez la loi du donnant ».

Dans une société, la nôtre, tout se vend et tout s'achète : l'honneur et même la sainteté. De son côté, Jésus pose des actes signifiants et passe aux actes.

Voici un exemple qui pourrait servir d'apologue :

Il s'agit de la pratique du Koula. Dans le Pacifique, un groupe d'îles habitées par

des « sauvages ». A certaines époques données, les habitants entassent dans leurs pirogues toutes denrées nourricières et vont les porter à une des îles qui est ainsi prise en charge par les autres. Cette île ne fait que recevoir sans rien payer, ni donner en échange. Et plus tard c'est le tour d'une autre île. Il n'est pas question de compter ou de troquer : un sac de riz contre un poulet... Non, tout est gratuit.

Quels « sauvages » ! Heureusement, nous les civilisés, nous pouvons « nous payer » le luxe de détruire des tonnes de fruits, légumes — comme cela se passe en France et ailleurs. Tout un système est basé sur le profit, le culte du veau d'or, la pitié du pauvre, de celui qui a échoué dans la jungle des intérêts privés. Et pourtant... Et pourtant notre univers contient assez de biens pour nourrir des milliards d'hommes dans le partage cordial, en camarades assis à la table commune où tous mangent ensemble ce qu'ensemble ils produisent... Quelle utopie : la multiplication des pains à l'échelle internationale ! Mais quel combat, pour que cette « internationale » devienne préfiguration du royaume.

Émile Mihière

A propos des Conférences « Évangile et Liberté » à Paris

Des conférences données récemment à Paris sous les auspices d'« Évangile et Liberté », celles du 28 février constituent la meilleure conclusion que l'on pouvait apporter à ces études sur « l'espérance » et « les motifs d'espérer aujourd'hui ».

M. le professeur Ellul a souligné avec clarté que l'espérance religieuse est le salut qui nous est offert in extremis, dans les situations où l'on ne voit plus de possibilités humaines. Cette espérance-là a, en quelque sorte, le caractère d'un instinct de conservation, d'une force biologique spontanée et profonde. Aussi est-on conduit à se demander si elle n'est pas la forme supérieure de l'énergie vitale que le Créateur a dispensée à toute sa création. J'incline à le croire tout en reconnaissant que cette force atteint, suivant les êtres et les moments, des niveaux très différents de nuance et de pureté. Le professeur Ellul semble trouver cette « théologie trop naturelle ».

La question reste ouverte car elle ne peut être discutée qu'avec des arguments subjectifs qui varient avec la psychologie de chacun. Un esprit pour qui le sentiment religieux est avant tout et essentiellement un « mystère », tiendra à le conserver dans cette présentation traditionnelle tandis qu'un autre, soucieux de faire comprendre le problème religieux à une époque qui se veut d'analyse et de critique, n'hésitera pas à dépasser le stade du mystère.

La conférence de M. le pasteur Schwab a heureusement mis en lumière la « tension », en même temps que les liens, qui existent entre l'apocalyptique et le messianisme. Ces liens sont évidents puisque, d'un côté comme de l'autre il y a une espérance. Le messianisme voudrait réaliser cette espérance dans l'histoire ; l'apocalyptique l'annonce pour un monde intemporel.

Les deux conceptions paraissent divergentes. Elles sont cependant conciliables. Malgré tous les mouvements messianiques, les hommes ne se libèrent pas complètement des inclinations naturelles de l'égoïsme, de l'agressivité et de la ruse. Les catastrophes apocalyptiques les aident dans leurs efforts pour se libérer de cette « pesanteur morale » qui est plus une « servitude » qu'un « péché ». L'hindouisme, qui ne craint pas de donner un sens religieux aux pires violences, a cet adage à première vue déconcertant et pourtant digne d'être

médité : « Dieu est aussi dans le Tigre ! ». Mais lorsque le Tigre s'est éloigné, Dieu s'éloigne lui aussi.

Il faudra plusieurs Apocalypses pour que le Tigre fasse vraiment découvrir Dieu. Peut-être même cette progression n'aura-t-elle jamais de fin. L'histoire et l'intemporel, le messianisme et l'apocalyptique ne se rejoignent sans doute qu'à l'infini comme ces êtres mathématiques, lignes ou nombres, dont la convergence est « asymptotique » (1).

En terminant, je me rappelle un mot sur la fin du monde que j'ai recueilli de la bouche de l'Abbé Breuil qui fut à la fois un croyant, un esprit libre et un savant : « Il y a eu déjà plusieurs fins du monde et il y en aura probablement encore. Mais y aura-t-il une fin absolue ? Je n'en sais rien du tout. »

A. Lamarle

(1) Asymptote : ligne droite qui prolongée indéfiniment s'approche d'une courbe sans jamais la toucher (Robert).

A propos de la doctrine dans le protestantisme

De la livraison du 23 de ce mois, j'extraits cette phrase de l'article de Jean-Marc Saint :

« Nous n'avons plus de doctrines. »

Quel aveu plus complet d'une faillite de l'E.R.F. pourrait-on imaginer ?

Un protestantisme non doctrinal, c'est, en effet, par rapport aux origines, une contradiction dans les termes. Car, qu'ont voulu Luther et Calvin sinon rétablir la juste doctrine dans l'Eglise ?

Jésus enseignait, c'est une de ses principales activités, même la principale. Comment ses disciples peuvent-ils ne pas enseigner ?

Vous avez justement cité en cette dernière page de cet envoi du 23, une maxime d'A.-N. Bertrand en sens contraire à cet abandon de toute doctrine que l'on constate, hélas, de nos jours, dans l'E.R.F.

Ce qui fait que je ne doute pas qu'A.-N. Bertrand ne dirait de l'actuelle E.R.F. : « Je n'ai pas voulu cela. »

Jean de Savignac

Une année de travail au service des autres

Aux jeunes des Églises de France... et aux autres...

Le printemps approche, pour beaucoup c'est la période de penser à l'avenir, d'essayer de faire des projets, peut-être de cravacher pour un examen qu'il vaut quand même mieux réussir dans les meilleures conditions...

C'est pourquoi nous venons parler avec vous d'une possibilité à laquelle vous avez peut-être déjà pensé : pourquoi pas une année de découvertes concrètes, loin de la maison, de la ville ou du village habituel, découverte du monde du travail, de sa complexité, de sa monotonie possible, de ses peines et de ses joies ? pourquoi pas une découverte de ce que

l'on est soi-même, au travers d'une expérience de service, de travail précis, dans le cadre d'un secteur déterminé ? comment vivrions-nous une telle expérience ? comment les autres nous découvriront-ils ? que deviendrons-nous au travers de ces contacts avec le concret ?

Pourquoi pas une expérience où, avec une équipe de jeunes venant de France, de pays européens, d'Amérique ou d'Afrique, nous apprendrions à partager, à élargir notre horizon, à écouter ? Pourquoi pas une année, mise à part pour réfléchir aux problèmes de notre temps, de notre responsabilité de jeunes adultes, pour la construction de la cité et de l'église de demain ?

Bref, pourquoi pas « une année de travail au service des autres »... ?

Les 35 jeunes engagés pour 1975/1976 achèveront leur année de service au pair au cours de l'été, pour la plupart. La nouvelle équipe démarrera par la session de mise en route à mi-septembre 1976, pour des engagements de neuf ou douze mois.

C'est le moment pour tous de s'informer et peut-être de faire acte de candidature, en écrivant au Secrétariat de l'année diaconale, 6 rue, Rouget-de-Lisle, 30040 Nîmes.

R. Grossi

L'Église catholique en Tchécoslovaquie

Voici un extrait du Service catholique français de presse et d'information relatant une résolution de la Commission administrative du comité central des catholiques allemands.



L'Église catholique est soumise en Tchécoslovaquie à une oppression croissante. Cette situation remplit d'indignation le Comité central des catholiques, et lui fait une obligation de prendre, vis-à-vis de l'opinion publique, clairement position sur ce problème.

Depuis longtemps déjà, la vie religieuse et celle de l'Église doivent faire face à de nombreux obstacles ; mais les mesures prises par l'État tchécoslovaque au cours de l'automne 1973 ont fait disparaître les derniers vestiges de liberté. La situation est en effet la suivante :

La liberté de religion est certes inscrite dans la Constitution, mais les lois religieuses édictées par l'État en 1949 font de plus en plus l'objet d'une application abusive, qui permet de restreindre la liberté religieuse.

Dans la partie tchèque du pays, il n'existe plus d'évêques diocésains ; deux diocèses sont placés sous la tutelle d'administrateurs, et les autres sous celle de vicaires capitulaires nommés par l'État. L'ingérence de l'État dans la vie de l'Église catholique est si accentuée que les directions des diocèses se trouvent presque dans l'impossibilité d'assumer leurs charges. Dans l'exercice de leur ministère, les prêtres sont tributaires des décisions et directives des organismes officiels.

Pour l'exercice de leur ministère, les

prêtres ont besoin de l'autorisation du Secrétariat national aux Affaires religieuses. Or, depuis janvier 1974, le nombre de ces autorisations a été réduit. Ainsi nombre de prêtres âgés de plus de 60 ans se sont-ils vu retirer le droit d'exercer leur ministère. D'autres prêtres particulièrement actifs, par exemple en qualité d'aumôniers de jeunes, sont mutés d'office par décision des autorités, sans que leurs supérieurs aient été avertis. Allocutions et sermons sont contrôlés et censurés.

Depuis quelque temps, les ecclésiastiques catholiques qui entretiennent des relations épistolaires avec des ressortissants des pays occidentaux font l'objet, de la part de la police, d'interrogatoires de plus en plus fréquents. Il est intolérable que la communication entre les Églises chrétiennes — considérée en Europe comme une chose allant de soi — serve, en Tchécoslovaquie, de prétexte pour soumettre le clergé à une pression psychologique permanente.

Le groupe de prêtres « Pacem in terris » ne saurait être reconnu comme représentant du clergé tchèque et slovaque, car il est au service du parti communiste.

Depuis de nombreuses années déjà, l'État tchécoslovaque a fermé tous les séminaires, à l'exception de deux (Leitmeritz et Presbourg). L'activité de ceux-ci — déjà réduite — vient de subir une fois de plus des restrictions draconiennes.

Le gouvernement tchécoslovaque a supprimé tous les couvents. Les religieuses ont été chassées des hôpitaux et ne sont plus tolérées que dans les établissements psychiatriques, pour les malades qui ont besoin de soins permanents. Les membres d'ordres religieux sont tenus de

rester à la disposition de l'Office du travail, qui leur procurera un poste. Ainsi ne bénéficient-ils pas du droit au libre choix d'un emploi.

Les laïcs catholiques, eux aussi, font de plus en plus l'objet d'une surveillance et de persécutions de la part des services de police. Le simple fait de suivre des cours d'enseignement religieux doit être déclaré aux autorités. Les parents dont les enfants suivent des cours d'enseignement religieux, sont souvent victimes de discriminations, notamment sur le plan professionnel.

Il n'existait qu'une seule association de laïcs catholiques : l'*Oeuvre du renouveau conciliaire*. Désormais, l'État ne la tolère plus. Les laïcs catholiques n'ont pas non plus la possibilité de se grouper dans le cadre d'autres organisations.

Les trois revues catholiques encore autorisées sont soumises à censure. Leurs rédacteurs sont des membres du groupe de prêtres « Pacem in terris ». Ainsi l'Église, en Tchécoslovaquie, se trouve-t-elle dans l'impossibilité d'exprimer librement son opinion.

Le gouvernement tchécoslovaque a déclaré vouloir apporter une contribution positive au succès de la conférence pour la sécurité et la coopération en Europe (C.S.C.E.). Les persécutions exercées contre l'Église de Tchécoslovaquie forment un contraste flagrant avec cette déclaration ; cette violation permanente des droits de l'homme compromet le processus de détente en Europe.

La Commission administrative du Comité central des catholiques allemands proteste contre les atteintes portées à la liberté religieuse et contre son corollaire, à savoir la violation des droits de l'homme telle qu'elle est pratiquée en Tchécoslovaquie.

**Faites abonner vos amis
à
EVANGILE et LIBERTE**

RECHERCHONS STAGIAIRES D'ÉTÉ BÉNÉVOLES pour 1, 2 ou 3 mois, entre le 1er juin et le 31 août 1976, âge minimum : 18 ans, niveau minima : Brevet souhaité.

Conditions : nourriture, logement, 500 F indemnité par mois.

Travail : 40 h hebdo dans le cadre équipes pavillonnaires auprès malades mentaux de tous âges, ou dans les services généraux.

Renseignements et inscription :

FONDATION JOHN BOST — 24130 LA FORCE

pam·pam

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

Adultes, non diplômés qui désirez entreprendre des études de théologie, adressez-vous à :

**L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE
DE THÉOLOGIE
PROTESTANTE**

qui organise des cours vous préparant à l'examen d'entrée en faculté de théologie.

Vous trouverez tous renseignements auprès du directeur : Pasteur Michel Olives, 13 rue, Louis-Perrier, 34000 Montpellier. Tél. (67) 92.61.28.

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

**MAISON AMBROISE PARÉ
ÉCOLE D'INFIRMIÈRES**

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

« Église Réf. Épinal cherche couple ou pers. pour assurer présence et ménage temple et salles paroiss. contre logement 3 pièces cuis. salle bains chauff. e.g.é. indemnité et charges.

Renseignements : Pasteur André Combes, 9, rue de Provence — 88000 Épinal. Tél. (16.29) 82.58.12.

**ONT COLLABORE
A CE NUMERO**

H.-L. de Bièville, aumônier des hôpitaux, Lyon.
J. Boisset, professeur, faculté de lettres, Montpellier.
J. Chauvin, directeur du centre de recherche et rencontre du Nord.
J. Ellul, professeur, faculté de droit de Bordeaux.
H. Feer, ingénieur, Strasbourg.
R. Grossi, pasteur, Nîmes.
W. Hendrik, professeur de lettres, Genève.
G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.
E. Mihière, pasteur, Saint-Nazaire.
A. Sabatier, fut professeur de la faculté de théologie de Paris.
Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

V - VOCATION DU PROTESTANTISME ?

Un texte publié en 1908 par V. Lindegaard-Petersen montre comment l'impulsion centralisatrice avait triomphé au lendemain de la séparation de l'Église et de l'État.

« Dans la vieille constitution calviniste, l'Église est construite de bas en haut ; c'est la paroisse qui sert de base. D'après le nouveau système, la paroisse reçoit son organisation d'en haut : elle ne peut donner à sa foi l'expression qui convient aux besoins locaux ; l'élection pastorale devient dépendante de la « commission du corps pastoral ». Et enfin on n'a pas tenu compte de l'organisation de la nouvelle Église. Les statuts l'imposent d'en haut. La signification pratique du vieux colloque ou Consistoire est rendue minime, encore une rupture avec la pensée calviniste. Les synodes provinciaux sont réduits à n'être que le simple corps électoral pour les synodes nationaux, ce qui non seulement est une offense à l'esprit de l'Église, mais incontestablement très imprudent, puisque de semblables synodes pourraient avoir une grande importance pour exciter le sentiment de responsabilité et pour travailler à l'unité protestante dans les différentes régions du pays.

Les Synodes nationaux ne restent pas seulement la plus large roue du mécanisme ; ils sont, du point de vue pratique, quasi tout puissants. Et en dehors de leurs rares et courtes sessions, leur pouvoir réside entre les mains de quelques hommes seulement.

Ainsi : au lieu de la vieille décentralisation démocratique de l'Église calviniste, il y a une grande centralisation bureaucratique. On est allé beaucoup à l'école de l'Église catholique. »

L'insertion de cette longue citation dans notre débat n'invite pas à regretter une époque antérieure. On s'est déjà un peu expliqué sur le « mirage » du retour au XVI^e siècle. La « vieille Église » calviniste citée en référence, ne peut être retenue comme un étalon ecclésiologique, maintenu à température constante, Dieu sait où ! Et cette Église-là, ne passe pas pour avoir été démocratique. Historiquement elle a contribué à démocratiser la société là où elle était implantée. Elle n'a pas réussi à dépasser un régime d'oligarchie.

Lindegaard-Petersen a sans doute raison d'opposer — malgré les réserves que nous avançons — la démocratie calviniste au centralisme protestant français. Précisément parce que le centralisme travaille à contre-courant des espoirs que maintenait l'Église calviniste, en dépit de son dogmatisme et du fanatisme de ses soutiens les plus zélés. Il relève plusieurs inconvénients du centralisme, qui éclairent la situation actuelle. Un régime est instauré qui tend à ne plus « exciter » le sentiment de responsabilité. Qu'on pense à l'attitude actuelle des protestants vis-à-vis des « autorités »

réformées, ou au développement de la mentalité de « contribuable » parmi les trésoriers d'Église. Ce que quelqu'un de la paroisse où je suis formulait en un prétendu adage de la rue de Clichy : « Payez, et nous ferons le reste ! »

A cela s'ajoute ceci : la recherche d'une unité « organique » trouvée dans la coopération « sur le terrain » est remplacée par les artifices d'une unification « centralisée » et « bureaucratique » malgré la faible importance des bureaux. La tendance à dévoluer l'autorité aux mains de quelques hommes, pour des raisons d'efficacité recherchée, est l'un des traits saillants des dernières décennies. Pourquoi ne pas en faire le bilan ? Puisque l'on parle « efficacité », mettons en face des « avantages » escomptés, les « avantages » réalisés. Que sont ces « Grandes Régions » pompidoliennes ? Quel dommage que l'on n'ait pas créé le poste de « super-président » de région ! Et naturellement tout cela s'accompagne du brouillard classique. Paris interviendrait presque pour réparer les vitres du temple de Triffouillargues, s'il y a par hasard un cousin dans le circuit ! Comme quoi la technocratie s'accommode bel et bien des antiques structures tribales !

Jean-Marc Saint

ADMINISTRATION

Nos abonnés voudront prendre bonne note :

1 — Dans les jours qui viennent les abonnements arrivant à échéance au 31 mars vont être rappelés.

Nous serions reconnaissants à chacun de faire bon accueil à cette lettre et d'y répondre très rapidement par son réabonnement.

La ponctualité de nos abonnés nous est indispensable. En effet, elle nous évite des soucis de trésorerie et de très gros frais de rappel.

2 — Un certain nombre d'abonnés dont l'abonnement était échu au 31 décembre n'ont pas encore versé leur abonnement malgré la lettre d'annonce de fin d'abonnement et deux rappels. Ils n'ont pas non plus renvoyé leur journal manifestant ainsi leur volonté de résiliation.

3 — Nous rappelons à tous qu'un abonnement non résilié à sa date d'échéance et après avis est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante. Voir page 2 en haut de la colonne administrative.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ CBSK

BI-MENSUEL

90^e année

No 7

Lundi 5 avril 1976

Penser sa foi, c'est commencer à
« être ». Etre, c'est rayonner la vie.

Pierre Goulard

Cette Église que nous aimons tous parce qu'elle est
notre famille spirituelle, comment pourrait-elle être
décrite dans son étonnante, dans sa paradoxale
diversité ?

Dirais-je : « Elle est ici... mais elle n'est pas là ? »
La peindrais-je d'un pinceau optimiste et flatteur en
bleu-ciel, rose et or, pour donner d'elle une apparence
avantageuse, pour tenter de faire oublier ses plaies, ses
imperfections ou ses blessures ? Trouverais-je au
contraire une joie amère à tracer de mon Église une
silhouette grise et terne, à souligner les rides profondes
de son visage, à oublier ses gestes de confiance et de
générosité ? Serais-je insensible au mystérieux reflet
de lumière que celui qui aime son Église discernera
toujours dans la nostalgie de son regard et dans
l'attente de son cœur ?

L'Église... mon Église

Cette Église que j'aime et où j'ai choisi le lieu de
mon service, comment pourrais-je oublier sa diversité
fondamentale ?

Comment pourrais-je ignorer les options multiples
de ses membres dans leur comportement psycho-
logique, sociologique et même théologique ?

Comment pourrais-je oser tracer moi-même, dans
mon Église, sous le regard du Christ qui me juge et
m'offre à chaque jour la grâce de son pardon, une
ligne de démarcation entre les bien-pensants et les
mal-pensants, entre les fidèles et les infidèles, entre les
purs et les impurs, entre les infailibles et les faillibles,
entre les bons et les pécheurs ?

L'Église... mon Église

L'Église dans sa totalité, dans sa vérité, c'est avant
tout une immense diversité humaine.

Ce sont les adultes en recherche, les enfants à instruire
et à conduire à l'Évangile, les adolescents à écouter et
à entourer, les futurs époux à recevoir pour des
entretiens qui sont souvent l'occasion d'un fructueux
partage spirituel.

L'Église, ce sont les jeunes parents que le pasteur va
visiter, au soir d'une longue journée, pour parler avec
eux, dans leur foyer, de problèmes d'éducation, ou du
sens du baptême qu'ils demandent pour un enfant.

L'EGLISE...

MON EGLISE

par René Château

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Conjuguer les auxiliaires.

*Tout le monde a appris cela à l'école. Chacun pense
en faire une judicieuse application.*

J'ai... Je suis.

*Survient l'échec. On avait confiance en soi, on avait
du bonheur, on avait force et santé, on avait de la
réussite. Voici tous ces avoirs perdus. Alors on
conjugue encore le même verbe mais cette fois négati-
vement, avec amertume, détresse ou découragement. Il
faut ici comprendre le véritable sens de l'existence et
apprendre à conjuguer le verbe être. La vie nous est
donnée non pour « avoir » mais pour « être ». L'échec
qui me paralyse permet de mesurer mon insuffisance,
peut-être ma pauvreté. Je m'interroge : Qui suis-je
pour ne pas être fort ? Qui suis-je pour avoir craqué ?
— Il faut se quitter soi-même ou être agressé par la
réalité du jour pour commencer à se dire non pas
« qu'ai-je perdu ou quelle est la valeur de mes pertes »,
mais bien : Qui suis-je pour être friable comme un
morceau de calcaire ?*

*On pourrait dire la même chose à propos de la
souffrance — quelle qu'elle soit : physique ou morale.
Elle entreprend contre nous une guerre serrée. Elle
prend l'homme en tête à tête et lui ordonne de ne plus
compter en avoir. « Cesse, dit-elle, tes jeux d'avoir, tes
satisfactions, tes agitations ; montre-moi qui tu es. Je
ne te demande pas si tu as des richesses, des connais-
sances, des honneurs, une célébrité (ces avoirs-là ne
sont que surface). Je te demande qui tu es, tes
capacités de résistance, de sérénité, de victoire. » Oui,
ici tombe tout ce qui n'est pas l'être. De cette forge à
travers laquelle passe l'avoir, ressort l'« être ». Une
personne nouvelle naît. Ses « avoirs » sont partis en
poussière, son « être » commence à vivre. Elle dit
alors : Maintenant je suis.*

L'Église, ce sont aussi les drames familiaux secrets, les efforts pour sauver l'unité d'un foyer en péril. Ce sont les épreuves inattendues, l'accident stupide qui remet tout en question, la mort qui frappe à l'heure où on ne l'attendait pas.

L'Église, c'est le lieu spirituel où convergent les espérances et les désespoirs, les sourires et les larmes, l'amertume des « pourquoi » et la douceur des exaucements, la révolte des blasphèmes et l'alléluia de la foi victorieuse.

L'Église, notre Église, mon Église... C'est le sourire confiant des petits ; c'est la fidélité des humbles ; c'est le malade solitaire avec qui l'on vient prier ; c'est le désespéré qui vous dit sa peur de vivre ; c'est le vieillard qui vous prend la main comme s'il y trouvait une sécurité. C'est l'enfant qui vous embrasse comme si vous étiez son père. C'est la fidélité et la délicatesse d'amitiés dont la qualité vous émeut. C'est la lettre d'approbation ou de confiance qui prolonge le dialogue en paroles. C'est le partage du pain de l'Esprit avec ceux et celles que le pasteur est venu surprendre dans une tournée de visites. C'est la réunion fraternelle des amis d'un même quartier, la sortie de jeunesse, la rencontre de catéchumènes ou d'anciens catéchumènes.

Devrait-on, ici, évoquer la mort ? C'est elle qui brise nos plus chers « avoirs ». Devant elle tout s'effondre. Nous touchons à nos plus intimes limites. Tout chemin paraît dès lors sans issue. L'être se dissout autant que l'avoir. Rien ne vaut plus.

Une tentative me sera-t-elle permise ? Disjoindre tant soit peu la muraille de l'irréductible.

Pour avoir pratiqué la mort, les hommes ont reçu comme une révélation nouvelle. Le relief des êtres et des choses a pris une autre dimension ; la coloration et les ombres prennent nouvelle valeur. On aime avec une intensité différente. Le travail du jour prend un autre profil. On perçoit par le dedans, par l'« être ». Tout passe par le creuset et ressort comme brûlé, purifié, renouvelé. Les jugements sont affinés ainsi que les caractères, les rencontres sont personnalisées, les travaux eux-mêmes perdent une part de leur anonymat pour trouver un sens. L'être se conquiert ; il est nouveau.

La grande et éternelle question, celle des « pourquoi » se transforme en une autre plus humaine : « qu'avez-vous à me dire ? Quelle naissance en moi attendez-vous ? »

— Mon Dieu, il me semble ne plus rien avoir, mais par toi, avec toi : je suis.

« Je suis ». C'est ainsi que Dieu se définissait à Moïse. Toute révérence gardée, nous sommes partis de Dieu, de sa famille ; nous nous appelons aussi par son nom.

P. R.

L'Église, c'est tout ce que l'on reçoit en donnant de soi-même. C'est la main qui se tend, le sourire qui encourage, le cœur qui s'offre, la chaîne fraternelle des bonnes volontés. C'est le mystérieux courant de communion qui passe, à l'heure de la méditation, entre les âmes unies dans une même tension d'intériorité.

C'est la beauté d'un Choral dont les accents montent vers le ciel comme une prière et inondent le cœur de joie, de paix et de renouveau.

L'Église... mon Église.

C'est le lieu privilégié de la solidarité dans le service, dans l'unité des ministères les plus divers.

Ne prenons jamais le moyen pour la fin !

Dans tout ministère, la personne du ministre n'est jamais une fin, mais un moyen.

Primauté de la religion de la grâce sur la religion des mérites !

Primauté de l'humilité au niveau d'un service qui trouve sa récompense en lui-même !

« Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

Tous ceux et celles qui, dans l'Église et hors de l'Église, travaillent pour le bien de leurs frères, dans la lumière de l'Évangile, sont des ministres du Seigneur. Le protestantisme a toujours mis l'accent sur l'œcuménisme du service sans lequel l'œcuménisme des églises perdrait son sens et sa saveur.

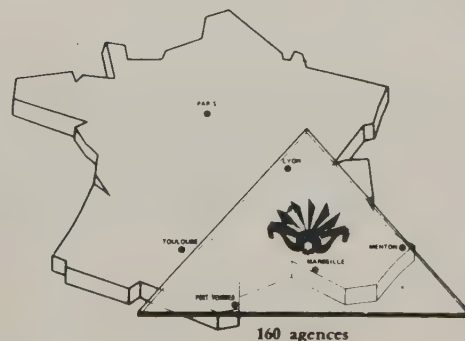
L'Église... mon Église... notre Église, qu'elle demeure l'Église humble, fervente, unie dans la communion de la foi, dans la joie du service, dans la lumière de l'espérance !

R. Château

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

*des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



II - LES SECTES

ET NOUS

Ce gouffre qui s'ouvre sous nos pas

« Si l'on prend conscience de ce que vit l'humanité de notre temps on peut vraiment se demander s'il ne s'agit pas du moment dramatique où l'alibi central d'une civilisation est en train de s'écrouler, provoquant la recherche éperdue et incohérente de tout ce qui pourrait masquer, camoufler, méconnaître ce gouffre qui s'ouvre sous ses pas. »

Ces paroles de Marc Oraison (1) définissent fort bien l'angoisse de beaucoup de nos contemporains. Cette inquiétude existentielle est encore accentuée par les multiples « stress » du quotidien et, selon une loi bien connue de la psychologie, pousse les hommes à **compenser**, c'est-à-dire à **se sécuriser**. Or l'éventail des tranquillisants et des euphorisants est immense. La politique et la religion peuvent fort bien faire partie de l'arsenal des drogues proposées et consommées. Pour se rassurer on utilise la pilule religion, qui devient vraiment opium, mais nullement au sens où l'entendait Karl Marx. Mieux et plus que les partis politiques ou que les Églises historiques, les sectes satisfont ce besoin.

Quand on est certain de posséder LA vérité, le monde apparaît moins hostile, moins redoutable, moins incohérent. L'infailibilité de la boussole, cette certitude inébranlable en « notre » vérité, la solidité des amarres, cette simplicité percutante de doctrine, la chaleur du groupe, cette sympathie innée entre gens qui se comprennent, suractive le rôle rassurant des sectes. D'où leur succès. Cependant le danger n'est pas là, mais bien plutôt dans l'aveuglement spirituel provoqué par cette fonction sécurisante. Tranquillisé, euphorisé, je ne discerne plus les ressorts sous-jacents de ma foi, ni les tendances inconscientes qui peuvent l'influencer. Quelles sont mes motivations réelles ? Je crois **parce que** j'ai un besoin latent de sécurité ? ou pour toute autre raison ? Ou sans raison ?

Il faut descendre jusqu'au fond de nous-mêmes, se livrer à cet examen de conscience, d'autres diraient à cette auto-critique, pour nous débarrasser de tout infantilisme ou de toute ambivalence. Alors, mais alors seulement, nous pourrions assumer une foi qui soit celle d'un homme responsable, d'un chrétien majeur.

De l'« admirable » à l'« inacceptable »

Le développement des sectes est dû, assurément pour une bonne part au prosélytisme assidu de leurs adeptes. Personne ne peut contester et personne ne conteste leur ardeur missionnaire. Sans mépriser ou méconnaître le dévouement des membres des Églises historiques, il faut avouer que les zéloteurs de ce type de communauté savent militer... mais aussi se cramponner ! Comme ils savent manipuler la Parole, ils savent aussi « choisir » et « chamber » d'éventuelles recrues. Qui n'a reçu ces interminables visites de certains colporteurs, au cours desquelles on se sent une pauvre mouche prise dans une toile d'araignée ! Ici, nous passons évidemment du témoignage au **conditionnement psychologique** de l'« admirable » à l'« inacceptable », pour reprendre une expression du pasteur J.-P. Benoît. Le christianisme peut même devenir un alibi aux mains de certains, pour asseoir leur hégémonie de caste ou de classe, ou encore pour assouvir leur instinct de puissance.

Yves Lecerf démontre, à propos de la secte des Trois Saints Cœurs (2) que « les marchands de Dieu sont peut-être aussi, tous ceux qui fondent sur le christianisme purement et simplement, les bases de leur pouvoir et de leur fortune ». A l'aide de témoignages fournis par les rescapés de certaines sectes, Jean-Pierre Morin (3) décrit les procédés utilisés dans ces groupements pour priver leurs sujets de leurs facultés critiques en les « automatisant ». Ces méthodes, à n'en pas douter, s'apparentent à celles de la guerre subversive et de la mise au pas idéologique : lavage de cerveau, viol de conscience ; **ce mépris de la personne humaine est l'antithèse même de l'esprit du Christ**. Car cet esprit, on le sait, est non point ferveur dominatrice, « sur-moi » aliénateur du prochain, mais amour dynamique et désintéressé au service des autres. Pourtant le comportement scandaleux de telles sectes, nous sont utiles en nous interpellant.

Après tout, les Églises historiques ont-elles toujours été exemptes de toute compromission avec tel pouvoir politique ou économique, avec telle caste ou telle catégorie sociale privilégiée, avec telle croisade idéologique ? A quels excès de toutes sortes ne se sont-elles pas laissées aller ? O procès en hérésie, Sainte Inquisition, guerres de religion, vous n'avez pas été dans l'histoire que des mots ou des fantasmes ! Cependant, les erreurs et les tentations d'hier sont moins à redouter que celles d'aujourd'hui et de demain. Nous pouvons trébucher sur les mêmes pièges que les générations précédentes. C'est pourquoi nous devons être vigilants dans le choix de nos engagements politiques ou sociaux (ce qui ne veut pas dire ne pas en faire) ; les assumer sans esprit de jugement envers nos frères qui ne pensent pas comme nous : « Vous n'êtes pas chrétiens si... » ; encore moins céder au flot des slogans partisans érigés au rang de dogmes infailibles.

Nous l'avons constaté, ce qui déprécie complètement la ferveur prédicante et l'ardeur dévorante des sectes, ce qui en définitive constitue leur agressivité perturbante et leur nocivité fondamentale, c'est **leur manque d'amour**. Or, sans amour, nous disent les évangiles, on ne connaît rien de Dieu. Sans amour, on n'est pas un authentique disciple du Christ. Sans amour, on ne peut rien, rien créer, rien prouver, rien construire, rien changer. Sans amour nous ne sommes même plus rien, pas même des pétrifiés vivants, mais déjà des ombres de l'au-delà, des morts.

Pourtant, ici encore nous n'emboucherons pas la trompette du triomphalisme ou de l'autosatisfaction. Bien plutôt, demandons-nous si la flamme de l'amour christique embrase tellement Églises et chrétiens d'aujourd'hui ? Et faisons en sorte qu'elle luise et brûle au moins en nous...

H.-L. de Biéville

(1) Marc Oraison : « *Le temps des Alibis* », Éd. du Seuil.

(2) Yves Lecerf : « *Les marchands de Dieu* », Éd. Complexe Bruxelles. Analyse socio-politique de l'Affaire Melchior. A lire en entier.

(3) Jean-Pierre Morin : « *Le viol psychique* », Éd. Roger Garry (nouvelle édition).

JE CHERCHE DES BATISSEURS

La vie matérielle de la communauté protestante pose actuellement des problèmes aigus devant lesquels il n'est plus possible de se dérober. La masse productive de moyens financiers s'est rétrécie ; les charges de l'Église ont subi les mêmes progressions que celles qui frappent les budgets familiaux.

J'ACCUSE

J'accuse les pasteurs de procéder à cette occasion à une opération chantage sur le thème : « Si vous ne versez pas une contribution suffisante nous retirerons les pasteurs », un peu comme on enlève une pièce sur un jeu de dames ou d'échecs. Vous savez où cela conduit. Et c'est vrai qu'on peut s'attendre à ce résultat. La bataille pour conserver les positions stratégiques de l'Église en France se déroule comme la guerre de 1940 ; les officiers et leurs troupes « reculent sur des positions préparées à l'avance » et dans le nouveau « no mans land » la parole n'est plus annoncée que par des laïques mal préparés dont le peuple se détache à tort ou à raison. C'est une pose avant un prochain recul.

Quel pasteur osera dire à son peuple : si l'Église ne peut plus me payer, je gagnerai ma vie autrement, mais je resterai votre pasteur, parce que telle est ma vocation et que je suis au service de Dieu avant d'être au service de l'Église. Quel pasteur saura organiser sa communauté locale comme une forteresse, en perdant cette mentalité de fonctionnaire de l'Église dans laquelle son originalité se dilue ?

J'ACCUSE ENCORE

J'accuse les fidèles de lâcheté et de complicité. Leur devoir est d'assurer l'équilibre du budget que l'Église répartit entre les différentes régions. Cela nécessite une prise de conscience parfaite de l'évolution des charges de cette Église. Cela impose également que le budget ne soit pas une espèce de pensum à la charge d'un trésorier dans la communauté régionale ou locale, mais qu'il soit pensé, discuté, amendé à chaque niveau par des équipes pour que les dépenses improductives soient impitoyablement éliminées au profit de celles qui suscitent des actions de foi. Ce programme réalisé j'inviterais les fidèles à s'opposer par tous les moyens — même physiques — à la suppression de tout poste pastoral.

L'ensemble interparoissial auquel j'appartiens avait choisi le dimanche 15 février, comme thème de prédication, les textes de Paul Corinthiens 7 et 9 concernant la collecte. Dans un commentaire, celui de la Bible de la Pléiade, si j'ai bonne mémoire, figuraient ces mots : « La collecte sacrement de la réconciliation ». Je pense que chacun de nous se doit de relire ces textes de Paul afin de prendre conscience du véritable sens de la collecte, dépouillée de toute notion financière ou arithmétique, pour atteindre à la fraternelle mise en commun de ce qui doit nous faire vivre d'une vie profonde et sans cesse renouvelée.

LES SHAKERS

A Paris où j'écris ces lignes, j'ai rendu visite à l'exposition des Shakers dans la section des Arts décoratifs au Louvre.

Cette petite communauté chrétienne, implantée dans diverses régions des États-Unis à la suite des persécutions, nous donne un exemple de ce que devrait être l'Église, la vraie, celle que Jésus nous invitait à réaliser. Ces Shakers ont réalisé, dans un climat de pureté et de beauté, ce que chacun de nous désire intimement sans y parvenir dans le monde absurde dont il est prisonnier.

Des maisons aux meubles, aux vêtements, aux objets, tout est œuvre d'art. La maison commune où l'on s'assemble pour prier, chanter et danser, est une salle ronde dont les bancs sont rangés en arc de cercle.

Chacun gouverne sa paroisse — et comme nous voilà loin des lourdes structures de la rue de Clichy.

Peut-être faut-il que nos problèmes deviennent plus difficiles encore pour que naissent des bonnes volontés nouvelles, des pasteurs et des fidèles bâtissant leur village pour qu'il soit le signe du partage.

LA MORT DES CONSCIENCES EN PAIX

Mais qui va supporter, dans un état où les « énarques » font la loi pour tous, répondent aux sollicitations des groupes de pression de toutes couleurs, que s'établissent des foyers d'indépendance — même religieuse. On aura probablement vite fait de tourner en ridicule ce qui n'est que souci de justice. On dépêchera des sbires pour enquêter et des agents des impôts pour inventer une nouvelle manière de se procurer de l'argent. On se méfiera des gens heureux qu'on accusera de ne pas prendre au sérieux les soucis de la nation. On se demandera ce que la paix des consciences masque de sinistres desseins.

Tout cela, il faut y penser en acceptant une expérience du type de celle des Shakers.

Vous devez penser à me lire : il est de l'espèce des rêveurs, et nous ne sommes plus en un monde où l'on rêve. Vous avez certainement raison. Les rêveurs ont cependant ceci de particulier que leurs rêves inquiètent ceux qui se croient éveillés, les aident à supprimer les traumatismes de leur existence et finissent au moment le plus inattendu par s'insérer dans la réalité.

Jean Chèvre

CINZANO

UN A. T. É

VOUS PARLE

Malgré le milliard environ d'hommes et de femmes qui se réclament d'une Église chrétienne dans le monde,

— Malgré les milliers de lieux de culte où chaque semaine l'Évangile est prêché et la sainte Cène distribuée,

— Malgré nos Facultés de théologie, qui forment chaque année des milliers de pasteurs, missionnaires et évangélistes à plein temps, pour les envoyer aux quatre coins du globe,

— Malgré les Sociétés bibliques qui déversent en toute langue des fleuves de Bibles et Nouveaux Testaments dans les deux hémisphères,

— Malgré la profusion, jamais égalée, de livres et journaux religieux, sortant du cerveau de nos docteurs, théologiens et journalistes ecclésiastiques,

— Malgré les campagnes d'évangélisation à grand fracas et l'utilisation des techniques modernes des « mass-média » par les témoins chevronnés de l'Évangile,

— Malgré tout cela, et osons-le dire peut-être à cause de tout cela, nous constatons que le christianisme est en perte de vitesse, que les pauvres ne sont pas **avec** lui mais **contre** lui, contrairement à Matthieu 26, 11, que l'Évangile est de plus en plus contesté **par le bas**, alors qu'il est de plus en plus **attesté et proclamé par le haut**, verbalement ou par écrit.

Et l'on entend dire encore : ne sommes-nous pas menacés par la politique du silence et du secret. « Celui qui siège dans les cieux rit » (Ps. 2, 4) de notre aveuglement.

Et c'est pourquoi l'Association des Travailleurs Évangéliques (en abréviation A.T.E.), ne se conformant pas au siècle présent, convoque tous les croyants de Bonne Volonté à former une association secrète du silence dont les objectifs sont les suivants :

a) Être d'abord, le sel de la terre et la lumière du monde, car être catholique, protestant, orthodoxe, libéral et même évangélique **n'est rien**, mais l'observation des commandements de Dieu **est tout**.

b) Revenant aux sources de l'Église primitive qui s'est développée d'une manière foudroyante sans structures, ni temples, ni spécialistes avec un grand S, ni moyens de diffusion quelconques, mais uniquement par le canal de quelques faibles hommes sans instruction, mais animés du Saint-Esprit, nous voulons vivre l'Évangile d'abord par le cœur, ensuite par le toucher, car c'est seulement ensuite que la confession de la bouche est valable.

c) Nous reconnaissons que seul le Saint-Esprit en nous peut nous donner la force de vivre notre foi, là où Dieu nous a placés et d'être les témoins authentiques de Jésus-Christ.

d) Nous demandons avec persévérance le Saint-Esprit dans la prière selon Matthieu 6, 6 et Luc 11, 13 et buvons chaque jour à la source jaillissante de la Parole de Dieu qui se révèle à nous à travers les saintes Écritures. Car seule la Parole de Dieu et la prière nous sanctifient et font que nous sommes...

En conséquence :

Nous nous voulons en communion avec tous ceux qui cherchent la vérité en « Christ, le fils du Dieu vivant ».

Nous affirmons la priorité absolue de la foi personnelle qui ne se discute pas mais qui se vit étant affaire entre Dieu et nous.

Nous voulons œuvrer au sein de nos paroisses et Églises respectives pour que de collectivités d'intérêts spirituels et de sociétés de gens bien-pensants, elles deviennent des communautés d'amour selon les dernières volontés du Seigneur, son testament.

Notre action silencieuse aura donc un caractère œcuménique et missionnaire au sein des Églises en vue de supprimer les barrières qui les séparent *pour que le monde croie* (Toujours selon le testament de Jésus : Jean 13, 34.)

Nous aurons donc à cœur de donner l'exemple pour remettre en honneur dans nos foyers la lecture et la méditation des saintes Écritures ainsi que la prière.

Nous visiterons les malades, les isolés, les vieux et les prisonniers au nom de Jésus-Christ.

Enfin nous édifierons continuellement notre être intérieur pour qu'il devienne véritablement le temple du Saint-Esprit en usant de tous les moyens de formation biblique et évangélique à notre portée, et nous œuvrerons pour que d'autres nous suivent sur cette voie.

Si nous sommes d'accord disons : Oui en silence et en secret à notre cœur et tant pis ou tant mieux si nous devenons dans nos paroisses et dans le monde les Atés de Jésus-Christ.

Notre association ne demande ni signature, ni statuts, ni cotisation, un simple OUI dans le secret en tenant lieu.

L'Até de service :
Bernard Rappard

Note : ces lignes sont la contribution de B. Rappard à la suite de l'article de B. Chevalley : « Pour une petite théologie du silence » (« Évangile et Liberté, 19 janvier 1976).

RECHERCHONS STAGIAIRES D'ÉTÉ BÉNÉVOLES pour 1, 2 ou 3 mois, entre le 1er juin et le 31 août 1976, âge minimum : 18 ans, niveau minima : Brevet souhaité.

Conditions : nourriture, logement, 500.F indemnité par mois.

Travail : 40 h hebdo dans le cadre équipes pavillonnaires auprès malades mentaux de tous âges, ou dans les services généraux.

Renseignements et inscription :

FONDATION JOHN BOST — 24130 LA FORCE

Familles protestantes !

Écrivez

Pour adopter un enfant coréen

à

LA CAUSE

78300 Carrières-sous-Poissy

LETTRE OUVERTE

à

un pasteur zélé ⁽¹⁾

Voici des années que régulièrement, par échange de chaire, vous dirigez parfois le culte chez nous. Et vous êtes aimé. D'abord parce que vous n'êtes pas ennuyeux ; ensuite, nous sommes sensibles à votre existence laborieuse, à votre compréhension des psaumes. Vous joignez à la lecture des évangiles des réflexions humoristiques sincères, des anecdotes amusantes, un débit facile et le ton juste pour la prière. Avec cela une connaissance critique du cœur humain et la bonne humeur qui ne gâte rien.

Et maintenant je vais vous faire de la peine. Ne vous raidissez pas. Du temps de Cervantès déjà, un proverbe espagnol disait que derrière la croix se tient le diable. Il vaut mieux que vous sachiez en quoi et comment vous m'avez attristé, moi qui ai prêché fréquemment avec joie pendant dix ans. Il faut dire à votre décharge que j'ai gardé un vif souvenir de l'indignation douloureuse ressentie par ma grand-mère quand un pasteur ou un missionnaire disait devant elle quelque chose d'excessif.

Récemment il m'a fallu éviter une discussion qui aurait été mal comprise par des paroissiens présents. Vous avez fait, en début de sermon, un grand éloge du texte pontifical sur la sexualité, texte qui devrait me laisser froid, les soucis du pécheur glorieux et ceux du pécheur honteux m'étant épargnés jusqu'ici en cette matière, mes enfants étant adultes, et n'ayant pour ma part aucune aventure pré ou extra-conjugale à oublier, cacher ou justifier. Mais justement, pour être sérieux il est déjà grave que vous soyez si prompt et catégorique en un domaine complexe qui engage tout l'être, les consciences et les existences. Et ce n'est pas la première fois.

Si mes réserves n'étaient d'aucun poids lisez attentivement (2) celles d'un prêtre salésien de soixante-trois ans, professeur à l'Institut catholique de Paris. Vous ne perdrez pas votre temps.

Ce même dimanche où vous étiez en pleine forme, j'ai bien failli prendre la porte quand vous avez brillamment lancé des

attaques pittoresques contre l'anthropologie et les « relativismes », mais j'ai retenu mon élan et choisi de rester. Si j'étais plus assuré de votre maturité dans cette discipline je pourrais vous signaler ou confirmer les dangers de telle ou telle vulgarisation mal faite, mais je m'en garderai bien tant que vous montrerez une pareille hauteur à l'égard de tout ce qui est externe ou étranger à l'enseignement ecclésiastique et scripturaire.

Il est aussi malhonnête de se moquer de l'anthropologie que de se moquer des grandes religions, des chrétiens ou des marxistes. Erreurs, abus et vérités sont traduits et mélangés dans notre enseignement comme dans d'autres. C'est tromper le peuple que de durcir toutes les oppositions. Ce n'est plus courageux que de mettre son drapeau dans sa poche. Durcir les oppositions, organiser des contrastes, tous les prédicateurs le font plus ou moins, comme l'ont fait les conteurs, les poètes ou les compilateurs, mais ce talent peut nuire à la recherche de la vérité, autant qu'à la bonne entente entre les hommes.

Une quinzaine plus tard vous parliez excellemment du vouloir et du faire, après une remarquable lecture du psaume 40 et encore une fois vous avez attaqué les absents. Vous avez parlé de Mao prescrivant à ses troupes une excellente tenue envers l'habitant en vue d'une meilleure efficacité. Vous avez débuté par un compliment et conclu sur un blâme au nom de la foi chrétienne. Or, je ne suis ni marxiste ni maoïste ; j'ai été combattant et sergent, je sais de quelles vilénies les hommes sont capables hors du combat par simple désœuvrement dans leur pays ou au-delà des frontières. Mao a fait ce que ni Charlemagne, persécuteur des Saxons, ni les Croisés n'ont fait. Un peu de modestie ne nous irait pas mal. Pourquoi reprocher aux hommes ce qu'ils ont fait de moins mauvais, alors que notre Royaume des Cieux n'a pas encore atterri sur le Mont des Oliviers !

Vous êtes un bon serviteur, un bon prédicateur, votre cœur est celui d'un pasteur, je vous en prie ne dérapez pas trop souvent : Dieu a tant aimé le monde.

François Juston

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX.

(1) Formé et exerçant en dehors de l'E.R.F.

(2) Voir : *Nouvel Observateur*, No 587 du 9-15 février 1976, pages 34 à 36.

LUTHER A L'ORDRE DU

A partir du moment où un décret sur la liberté religieuse, au Concile de Vatican II, reconnaissait la primauté de la conscience du chrétien, il fallait bien réexaminer la pensée de Luther sous ce nouvel éclairage.

C'est ce qu'ont fait, depuis 1965, de nombreux théologiens catholiques. Et leurs conclusions se résument dans ce mot du père Olivier (1) : « *La démarche de Luther est celle d'un chrétien.* »

SECONDE VICTOIRE DE LUTHER

Un hebdomadaire français (2) n'a pas hésité à titrer ainsi un article. Car on peut affirmer que la pensée de Luther, étudiée, analysée, est aujourd'hui réhabilitée.

Le père Ferret, professeur d'histoire du christianisme, dialoguant avec le pasteur luthérien Greiner (3) n'a pas caché son admiration pour le Réformateur : « *J'admire la vigueur de la réaction théologique de Luther dans ses merveilleux commentaires où je prends telle ou telle page pour la lire à mes étudiants... La justification par la foi, cela n'est ni protestant, ni catholique, mais fondamentalement chrétien.* »

Évoquant avec compréhension et sympathie la suite évolutive profonde du personnage, il brossa le portrait de trois Luther :

1 — **Le moine augustin**, médiéval de formation, mais dont « *l'âme profondément religieuse ne se satisfaisait pas des manuels de théologie de son temps.* »

2 — **Le Luther de la « bulle »**, fougueux, violent et décidé pourtant à rester en l'Église dans le même temps où il en critiquait les abus, mais « *rejeté parce que tout le système était contre lui* » et prenant, dès lors, une position révolutionnaire. Avec ce Luther-là, on sortait du Moyen-Âge.

3 — **Enfin, le pasteur protestant**, « *fidèle jusqu'au bout à ses intuitions évangéliques, véritablement saisi par Jésus* » et souffrant de voir que si peu de chrétiens en avaient la connaissance.

Le même accueil compréhensif a été fait, plus récemment (1) à la personnalité de Luther à l'occasion de la diffusion d'un film sur le réformateur. Les participants au débat — de confession luthérienne, catholique ou orthodoxe — furent unanimes à reconnaître la justesse des thèses de Luther et la profondeur de sa foi.

On n'est pas libéral par cela seul qu'on pense autrement que la tradition, et qu'on la dédaigne, mais on commence à l'être quand on s'essaie à penser, quand on pèse et respecte la pensée d'autrui ; on l'est devenu quand on a réussi à penser sa foi et qu'on se montre prêt à prêter l'oreille aux voix qui nous parlent sérieusement de la vérité, de quelque côté qu'elle vienne ; le libéralisme est une disposition et une méthode de la pensée.

A. Bouvier

UN DÉBAT UN PEU FLOU...

Cette unanimité, un peu plate, a-t-elle indisposé — voire même irritée — certains auditeurs ? Une critique ironique parue quelques jours après (4) :

« *Beau débat. Serein et œcuménique. Pour un peu, les catholiques trop luthériens et les luthériens trop catholiques. D'où quelque flou...* »

Il y a du vrai. On se garda d'évoquer les erreurs de Luther. Et, c'est un pasteur, Jean Tartier, luthérien, qui, seul, y fit allusion :

« *Luther n'est pas parole d'Évangile ! Et les luthériens ne s'alignent pas exactement derrière lui.* »

● On sait, en effet, que Luther, nourri de la théologie du Moyen-Âge, ne s'est pas dégagé entièrement de sa formation première : il croit à l'enfer — à la vierge Marie — il ne supprime pas la confession. Quant à sa pensée sur la prédestination, elle n'est pas celle des protestants d'aujourd'hui.

● On sait aussi qu'épouvanté par les excès des paysans exaltés qui — l'ayant mal compris — brûlaient couvents et châteaux, il préconisa contre eux une dure répression.

● Il est vrai encore qu'en plaçant l'Église sous la direction des autorités civiles il n'instaurait pas le règne de la tolérance : les princes allemands — luthériens comme catholiques — gardant le droit d'imposer leur religion à tous leurs sujets.

Mais, comme l'a dit le pasteur Tartier : « *Il faut transposer dans notre époque.* »

Tout cela pouvait donc être évoqué sans déformer la pensée ni déprécier l'œuvre profonde de Luther. Le débat en eût été sans doute plus complet, plus vivant.

LUTHER « INCOMPRÉHENSIBLE » ?

Ce débat avorté (la bonne volonté en fut cause) un critique (4) imagina de le reprendre en présentant à ses lecteurs « *deux Luther contradictoires* ». En soi, l'idée n'était pas mauvaise à condition que la bonne foi présidât à l'exposition des faits. Ce ne fut pas, hélas ! le cas.

Si le premier portrait (celui du libérateur de la conscience religieuse) fut correctement présenté, le second — conduit avec un parti-pris évident de dénigrement — aboutit à des conclusions véritablement effarantes : Luther serait « *le père non seulement du nationalisme allemand, mais du totalitarisme moderne* »... « *un mystique obscurantiste et réactionnaire* »... « *un homme secrètement et politiquement plus catholique et plus répressif que ses bourreaux* ».

Pour appuyer ces thèses : des citations d'écrits ou de paroles de Luther dont le choix et l'interprétation suggérée sont plus que tendancieux. Un exemple : « *Ma conscience est captive de l'Écriture sainte* » a dit Luther. Oui, captive. Alors, son détracteur, de s'écrier : « *Qu'y a-t-il là de libertaire (sic) ou d'annonciateur de temps nouveaux ?* »

A la fin de l'article, sentant bien que la controverse était contestable, l'auteur tira prudemment son épingle du jeu :

Avec la participation de
MM. Gérard Delteil,
Louis Évely,
Étienne Mathiot,
Bernard Morel.

Thème
VERS UNE NOUVELLE RÉFORME

« Qu'est-ce qui est vrai ? Je n'en sais rien. Je me range à l'avis de M. Gheorghiu, l'auteur de « La vingt-cinquième heure », évêque orthodoxe, donc sans intérêt partisan dans la querelle, pour qui Martin Luther est incompréhensible. »

L'EXCOMMUNICATION DE LUTHER

Sans intérêt partisan ? Est-ce bien certain ? On sait qu'aujourd'hui, catholicisme et orthodoxie ont renoué des liens étroits. Rappelons que les excommunications prononcées par Rome contre les orthodoxes en 1054 ont été levées en 1965 et qu'on célébrait récemment le dixième anniversaire de cette levée. « Cet anniversaire aurait pu être discret. Il a été fracassant. Paul VI s'est agenouillé devant le représentant de Constantinople. » (2)

Alors, pourquoi l'Église maintient-elle l'excommunication de Luther ? Interrogé par le pasteur Greiner (3) le père Ferret a répondu : « Il existe entre Rome et Constantinople une homogénéité profonde. La Réforme ne facilite pas la levée de l'excommunication. »

Et le père Olivier (1) : « Il est rare que les papes reviennent sur ce qu'ont fait leurs prédécesseurs. Du reste, catholiques et protestants sont d'accord pour penser que la levée de l'excommunication ne consacrerait pas l'accord des doctrines. » Cela est certain. Aussi, avec le professeur Lienhard de Strasbourg nous pensons que l'important est la revalorisation de la personne et de la pensée de Luther : « La véritable levée de l'excommunication est que son message soit compris de l'Église catholique. »

LE PROBLÈME DE FOND : JUSTIFICATION DE LA RÉFORME

C'est précisément l'évêque Gheorghiu qui faillit lancer la discussion sur le vrai problème quand il exprima sans ambages sa pensée intime sur Luther et sur la Réforme :

« Luther est un homme de foi. Un poète. Un grand théologien. Mais son attitude est incompréhensible. La Réforme est incompréhensible : l'Église est le corps du Christ, même si ses évêques n'en sont pas dignes. Nous, orthodoxes, nous aurions préféré mourir martyrs » (sic)

On le voit, ce n'est pas la pensée théologique de Luther que l'évêque condamne, mais son attitude vis-à-vis de l'Institution. La Réforme, à ses yeux, ne se justifie pas et Luther est responsable du schisme.

Comment, en effet, M. Gheorghiu pourrait-il admettre la révolte du moine Luther, lui pour qui l'Église, dépositaire de la Vérité, ne fait qu'un avec le Christ, en sorte que ses commandements ont priorité sur ceux de la conscience individuelle ?

Dans le cadre où se déroulait le débat, il ne pouvait être question, évidemment, de suivre l'évêque orthodoxe sur ce terrain délicat...

C'est pourquoi le professeur Lienhard se contenta de cette réponse simple et ferme : « Si la Réforme n'a pas abouti au XVI^e siècle dans l'Église catholique, c'est que Luther n'a pas trouvé de vis-à-vis capable de saisir l'essentiel et la profondeur de son message. Aujourd'hui, il y a accord sur le fond, sur l'acceptation de la Grâce, la justification par la foi, mais divergence sur l'Église, ses structures, ses institutions. »

Conclusion

A l'intention de ceux que le débat télévisé sur Luther a laissés un peu « sur leur faim », j'aimerais ici rappeler :

- qu'au début du XVI^e siècle, l'Église se mourait, qu'elle semblait devoir sombrer dans le paganisme et l'hypocrisie, qu'elle ne répondait plus à la soif d'âmes vraiment religieuses » (Ch. Bost) ;

- que, depuis longtemps, une réforme de l'Église avait été réclamée par les Vaudois, Wiclef, Jean Huss pour « faire voir et vivre l'Évangile d'une autre façon que celle imposée par la hiérarchie » et que ces premiers essais avaient été réprimés par la persécution, le fer et le feu ;

- enfin que le schisme ne se serait pas produit si l'Église avait compris que le mouvement de la Réforme était un mouvement vers Dieu.

Par sa foi, par son courage, Luther a permis une « merveilleuse éclosion », une renaissance du christianisme primitif qui, sans conteste, était trahi par l'Église de son temps.

Malheureusement cette révolution fut un drame terrible qui mit — et met encore — les âmes les plus sérieuses, les plus sincères, devant un choix crucial : A qui obéir ? A l'Église ou à l'Évangile ?

Et l'on sait, M. Gheorghiu, de quel côté furent les « martyrs » !

Heureusement, aujourd'hui, nous pouvons nous réjouir puisque la pensée de Luther qui, si longtemps a divisé les chrétiens, contribue enfin à les rapprocher.

Y. Chabrol-Leyris

(1) Émission télévisée « Les dossiers de l'Écran » sur Luther, en décembre 1975.

(2) « L'express » — décembre 1975.

(3) Émission « Le jour du Seigneur ».

(4) Maurice Clavel : « Le Nouvel Observateur », décembre 1975.

ECRITS SUR LA NEIGE

Qu'elle est belle cette forêt du Jura, revêtue de sa parure de neige. Toute brillante dans ce froid matin d'un lundi de janvier... Une nouvelle année vient de commencer, j'essaie d'apprendre les rudiments du ski de fond ! La monitrice explique, et patiemment, recommence. Le candidat n'est pas « sur-doué » ! Et puis, soudain, elle prononce cette petite phrase :

— « *C'est en se projetant en avant qu'on s'équilibre, et non en se tassant en arrière. Cela ferait un beau sujet de dissertation humaniste* » ajoute-t-elle.

Et depuis ce matin, elle me trotte en tête cette petite phrase... Se laisser aller ainsi, en avant appuyé sur un seul ski, alors qu'un homme normalement constitué possède deux pieds et a acheté deux skis ! Quelle idée, et pourtant elle n'est pas du tout saugrenue, cette idée, et c'est elle qui, mise en application, nous permet d'avancer vraiment et sans fatigue inutile, et c'est encore elle qui nous fera gravir les montées (embarras de l'apprenti-skieur de fond), et c'est elle encore qui nous donnera assurance dans les descentes vertigineuses (angoisse de l'apprenti-skieur de fond !)

« *C'est en se projetant en avant qu'on s'équilibre.* » C'est presque une parabole. Nous aussi, en honorables « bipèdes » que nous sommes, nous avons deux « assises ». Et nous sommes bien solidement plantés. — Il y a Dieu, sa Parole, son appel, c'est une des deux bases, une des deux références, et puis il y a l'autre : la vie que nous menons, avec nos habitudes, nos droits, nos devoirs... tout ce qui fait que nous existons. — Et pour tenir le coup, nous nous appuyons sur les deux à la fois. En nous « tassant en arrière » nous croyons trouver notre équilibre. Il y a toutes ces « choses anciennes » qui ont fait leur preuve, et nous avons peine à imaginer qu'il faudrait les changer. Et pourtant ce n'est pas dans les vieilles outres que l'on met le vin nouveau, nous savons tous cela !

Dimanche nous avons médité ce texte de l'évangile de Jean : « *Vous étudiez les*

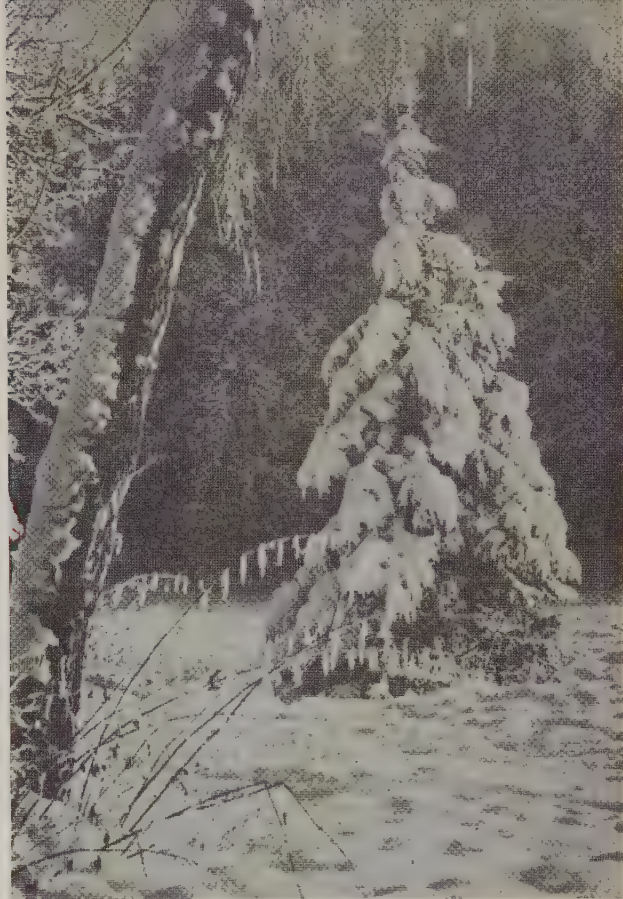
Écritures parce que vous pensez trouver en elles la vie éternelle : ce sont justement elles qui parlent de moi. Pourtant vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vraie vie. » (Jn. 5, 39-40)

« *C'est en se projetant en avant qu'on s'équilibre* », disait la monitrice. C'est profondément et paraboliquement vrai... et aussi difficile dans la vie que sur les skis !

Le Christ nous appelle à **venir à lui**, donc à partir, à se projeter en avant, de tout son poids, ce qui nous libère, ou devrait nous libérer, de l'autre référence. Cette vie que nous menons, et que nous avons fausement baptisée **la vie**. Comme si respirer, travailler et consommer, c'était cela **VIVRE**.

« *Vous étudiez les Écritures... Pourtant vous ne voulez pas VENIR A MOI pour avoir la vraie vie.* »

Aller à lui nous impose une autre vision des choses, nous fait découvrir une autre vie et nous conduit à bâtir d'autres relations humaines. Et « *c'est en se projetant en avant qu'on s'équilibre !* »



C'est dans la neige de ce froid matin de janvier, qu'il m'est apparu clairement que l'Église ne peut plus être avant tout le lieu du recueillement, de la méditation et de la réflexion (1). « *Vous étudiez les Écritures... Pourtant vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vraie vie.* »

Elle doit être plus, beaucoup plus qu'une chambre de réflexion !

Se projeter en avant représente de prime abord une insécurité, aller au Christ, aussi. Et comme nous ne sommes « sur-doués », ni vous ni moi, nous tomberons encore quelquefois, il nous faudra recommencer... et recommencer encore. Mais l'idée n'est pas saugrenue, c'est le moment juste car c'est en se projetant en avant qu'on s'équilibre et non en se tassant en arrière !

André Perrin

(1) A. Gounelle, « L'Église pour quoi ? », « Évangile et Liberté », 29 septembre 75.

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Miles H. et M. DURRLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

29e STAGE DE CHANT CHORAL ÉTUDE DIRECTION DE CHOEURS

Toutes personnes désirant venir chanter et diriger une chorale dans un cadre agréable et une atmosphère sympathique peuvent venir au stage de **CHANT CHORAL** à **VERSAILLES** du 11 au 23 juillet 1976 :
490 F + 10 F d'inscription.

Pour tous renseignements s'adresser :
Mme ROMAN, 5, Résidence Foch - 92380 GARCHES.

GUATEMALA, PAYS DE L'EFFROI

Le Guatemala — victime d'un séisme ayant causé la mort de 12.000 personnes — s'érige entre six républiques sud-américaines, s'étend sur une superficie de 108.899 km².

La population de cinq millions d'habitants se répartit ethnologiquement en deux groupes importants : les Indiens (60 %) et les Ladinos (35 %), les Blancs y sont minorité (5 %).

Plus de la moitié de la population a moins de 20 ans et constitue une charge trop lourde pour la population économiquement active (42 %) et dont l'âge varie de 20 à 59 ans. Les maladies endémiques, le manque de logements, l'absence d'hygiène et d'eau potable sont autant de causes primaires ne permettant pas à ce peuple de songer à une vieillesse heureuse. On meurt encore jeune au Guatemala où les soins médicaux sont insignifiants.

La situation économique-sociale est semblable à celle qui se présente dans la plupart des autres pays d'Amérique latine. La grande majorité de la population (70 à 80 %) est pauvre et analphabète ; le revenu annuel par individu est estimé à environ 480 F — pour les 70 % de la population agricole. Le pays est économiquement sous-développé. Le café est, avec les bananes, la principale ressource du Guatemala : ces deux produits représentent toujours les 3/4 des exportations, mais cette suprématie est actuellement compromise par la reconversion au coton brut et à l'élevage ainsi qu'à la culture du sucre de canne.

Les plantations de bananes sont aux mains des compagnies fruitières nord-américaines. La toute puissante « United Fruit Company » a marqué nettement de son empreinte la vie politique et économique du Guatemala depuis le début de ce siècle. Par contre les plantations de café appartiennent à des « grandes familles » d'origine créole ou européenne parmi lesquelles de nombreux Allemands.

La classe dirigeante habite la ville. Les propriétaires terriens mènent une vie d'aristocrates et vivent dans des palais somptueux, disposent d'un grand nombre de serviteurs, ont leur avion personnel, leurs voitures, etc... Le manque d'infrastructures et la difficulté des moyens de communication rendent impossible l'intégration sociale au niveau national car les 3/4 de la population habitent dans de petites agglomérations qui n'ont presque pas de liens avec les villes. Il y a trop peu de villages, ce qui ne permet pas de réunir ces populations, d'organiser des sessions en vue de les sensibiliser au développement communautaire, d'organiser l'enseignement, les soins de santé ou même de leur exposer la nécessité d'une participation à l'administration locale.

Le Guatemala vit dans une situation d'injustice, de violence et de sous-développement. En prenant les deux extrémités de l'échelle sociale, on peut dire que le président de la république gagne, tout compris, plus que le président des États-Unis tandis qu'un simple ouvrier obtient par jour quelques francs seulement.

Dans ce pays essentiellement agricole, 70 % des terres appartiennent à un peu plus de 2 % de la population, et 80 % des Guatémaltèques appartiennent aux classes inférieures. Par elle-même, l'injustice sociale est déjà une violence qui, dans ce pays s'accompagne d'une opposition tenace entre les partis politiques et où la classe dirigeante exerce une forte pression sur la masse.

Le sous-développement se présente sous de multiples aspects. Le Guatemala souffre d'insuffisance alimentaire bien que 70 % de la population s'adonne à l'agriculture. Pour le petit peuple, le maïs et les haricots noirs fournissent la nourriture de base. Deux fois par semaine seulement, un peu de viande de porc viendra relever le menu quotidien. L'agriculture elle-même est de faible rendement. Les paysans continuent à s'en tenir aux méthodes traditionnelles peu rentables et pour l'exportation de ses produits, le Guatemala dépend des pays riches.

La démographie est galopante au Guatemala où le taux de natalité est le plus élevé de toute l'Amérique (4,88 %). Mais quand on sait que la population ne croît chaque année que de 2,9 %, on se rend compte du taux de mortalité parmi les enfants en bas âge. Les premières victimes de cette misère sont toujours les enfants. A l'hôpital de Jacotan, les religieuses accueillent, soignent et nourrissent ceux qui souffrent de sous-alimentation et de malnutrition. Ils sont 700.000 dans ce cas au Guatemala, citadins et campagnards. Et de ces enfants sous-alimentés, un sur dix est dans un état si avancé de famine que ses jours sont irrémédiablement comptés. D'ailleurs seulement 40 % des jeunes Guatémaltèques atteignent l'âge adulte : la misère, le manque de soins éliminent les autres.

Bien que 95 % des Guatémaltèques soient catholiques, l'Église se trouve confrontée avec de nombreux et difficiles problèmes. Le pays compte actuellement 600 prêtres pour une population dépassant les cinq millions. De ces prêtres, une centaine seulement sont originaires du pays. Cette pénurie est due au fait que la classe possédante ne s'occupe pas des autres groupes sociologiques et, aussi, à l'extrême froideur avec laquelle les métis accueillent les prêtres d'origine indienne.

Un autre problème auquel l'Église guatémaltèque doit faire face est celui de la compréhension du message évangélique par les chrétiens, par le petit peuple profondément religieux. Le catholicisme du Guatemala est du genre « dévotionnel » : culte des saints, amour des cérémonies para-liturgiques auxquelles on attache beaucoup d'importance. Tout en professant le christianisme, beaucoup d'Indiens pratiquent aussi leur religion ancestrale : ils combinent les rites catholiques aux cultes mayas de la pluie, du vent, du maïs, de la mort. Ils partiront parfois loin dans la montagne, pour offrir aux Dieux taillés dans la pierre, poulets, figues qu'ils brûlent après les avoir encensés. La majorité des couples ne sont pas mariés, ni religieusement, ni civilement : ils se disent simplement « unidos ». Couples comme on le pense souvent instables, où l'homme n'a guère de respect pour la femme et dont les enfants, surtout en ville, vivent d'expédients hors du foyer.

(Document Bip)

Notes : nous avons déjà donné le compte de C.C.P. des Unions Chrétiennes de Jeunes Gens qui ont reçu un appel pour aider les orphelins : U.C.J.G. C.C.P. : Paris No 1049.78 (préciser : orphelins Guatemala).

Ajoutons ici le C.C.P. de la CIMADE : Paris 4088.87 (mentionner : Guatemala).

On met souvent en cause notre Civilisation appelée « Occidentale » ou encore « Chrétienne », ainsi que les variations et les conséquences qui en découlent. « Occidentale », je veux bien : elle l'est en effet ne fut-ce que par opposition à l'Orientale et à tant d'autres. Mais « Chrétienne » ! ? ... cela me paraît pour le moins abusif.

Qu'est-ce, en effet, qu'une Civilisation ? C'est essentiellement l'**esprit** dans lequel vit une société et qui définit l'échelle des valeurs selon laquelle les hommes jugent le monde extérieur ainsi que leurs propres attitudes et actes.

Notre Civilisation actuelle est avant tout une civilisation des « connaissances », elle est « intellectuelle » et « rationnelle », et elle se manifeste surtout dans les réalisations techniques d'après lesquelles on juge du degré de son développement et de ses progrès. Pour nous un pays qui serait techniquement et intellectuellement inférieur à notre niveau est un pays retardé, quand ce n'est carrément barbare. De plus, notre civilisation est basée sur les luttes, les exigences, les compétitions qu'elle stimule et cultive comme des vertus en soi, justifiant par cela même les accaparements où les forts, les malins ou les plus aptes réussissent et gagnent. C'est un principe fondamental qui sert de critère suprême pour les individus et les collectivités de quelque nature qu'elles soient. Il a toujours le dernier mot même si son expression diffère : même la religion ou les principes moraux doivent être « utiles » et « profitables » — sinon à quoi « *serviraient* »-ils ?

Jésus, par contre, instaure comme critère suprême l'**esprit** de la gratuité, de la grâce, de l'amour dont il donne lui-même l'exemple : « Un **esprit** qui n'est soumis à aucune condition de profit ou de bénéfice, mais qui crée le **climat** « **humain** » où tout homme peut s'épanouir en pleine liberté. Il n'a jamais enseigné aucune « technique » utilitaire, il ne nous a laissé aucune règle ou loi pour construire les machines à laver, les autos ou les téléviseurs... il n'a jamais défini la manière pratique d'organiser et de gérer des Sociétés industrielles, commerciales, etc..., de gouverner un État, ni même d'ordonner la vie d'une famille... Il n'a enseigné aucune science et mettait les sages et les savants au même niveau que les ouvriers, pêcheurs ou paysans... leur préférant même à tous les petits enfants ignorants mais au cœur pur.

Surtout il rejetait résolument, et dans leur principe même, toutes les luttes, compétitions, chicanes et autres procédés pour vaincre et triompher, quels qu'en soient les prétextes et les justifications... qu'ils soient agressifs ou défensifs, sachant parfaitement qu'ils ne peuvent qu'engendrer et envenimer les conflits. Il proclamait au contraire l'aide, l'assistance, la collaboration, le don et le pardon qui, débordant toute équité, toute justice, submergent, noient et désamorcent nos conflits étant essentiellement gratuits, sans retour, sans aucune arrière-pensée intéressée.

Le Sermon sur la Montagne, le Bon Samaritain, l'Enfant Prodigue, « n'invite pas au repas tes proches et voisins *de peur qu'ils ne te rendent la pareille* », « prêtez sans rien espérer »... et tant et tant d'autres paroles et paraboles de Jésus l'illustrent abondamment et sans aucune équivoque possible.

Il a mis comme principe et critère suprêmes de toute notre vie cet **esprit** (que tout homme possède, d'ailleurs, de par sa

constitution, de par sa création même) que nous désignons sous le nom global de l'« **humain** » en l'opposant à l'inhumain ou au bestial, et que Jésus a résumé d'une façon géniale dans son ultime commandement : « *Aimez comme je vous ai aimés.* »

Nous ne nous rendons pas toujours compte que c'est là le renversement radical de toute notre échelle des valeurs.

Comment dès lors appeler « Chrétienne » une civilisation basée sur le profit, employant des luttes (toujours prétendues défensives ou livrées pour la bonne cause) et pratiquant des sacrifices sur l'autel du « progrès » matériel ou tout autre, derrière lesquels on découvre invariablement quelque égoïsme ou égocentrisme (personnel, collectif, par procuration, etc... etc...) ? Comment pouvons-nous nous autoriser de Jésus et nous référer à son enseignement ?

Il est vrai que des parcelles de cet enseignement se sont mélangées et incrustées malgré tout dans nos jugements et dans nos comportements, mais très souvent comme des grains de sable... ou de diamant... qui font grincer et jusqu'à coincer parfois les rouages si bien graissés par nos différents égoïsmes. Heureusement les lueurs d'humanité percent quand même par-ci et par-là sans que nous nous doutions qu'elles relèvent de la foi fondamentale de la vie révélée par Jésus... et c'est grâce à elles seulement, et à ses innombrables témoins, souvent modestes et ignorés, que l'humanité a pu survivre sous toutes les latitudes et dans toutes les conditions.

Une Civilisation Chrétienne ne pourrait être qu'une Civilisation de **paix**, de la vie saine, harmonieuse et joyeuse... ce serait réellement le Royaume de Dieu prêché par Jésus et dont nous voyons constamment les reflets ou même des éclats éblouissants toutes les fois où l'amour gratuit submerge les égoïsmes et leurs exigences.

Mais nous ne nous y acheminons pas, hélas ! car, au contraire, notre réalité faite de conflits, luttes et guerres « injustifiées », prouve à l'évidence que nous sommes soumis à un autre esprit, et les déguisements sous lesquels nous essayons de camoufler ces flagrants échecs ne sont que de grotesques caricatures. Notre Civilisation Occidentale est une espèce d'amalgame de pièces hétéroclites, mais par son esprit elle tourne nettement le dos à ce qu'on aurait pu appeler une Civilisation Chrétienne telle qu'elle a été proclamée et enseignée par Jésus.

On commence, d'ailleurs, de plus en plus à se demander si le chemin sur lequel notre Civilisation s'est engagée... et qui ressemble fort à une pente glissante ou à un enlèvement... ne débouche pas sur quelque vide vertigineux et hallucinant, quoique noyé encore dans le brouillard et ses mirages.

Ce serait à désespérer si malgré nous, par-dessus et à côté de cette civilisation héritière d'une mentalité archaïque la lumière apportée par Jésus ne perçait partout, tel le soleil... même à travers les plus épais nuages.

Mais il est évident que « La Civilisation » est indépendante des formes de la société. La nôtre a animé et anime encore des États et des systèmes apparemment les plus divers, mais qui émanent et se réclament toujours du même **esprit**... contaminant même les contrées qui lui étaient étrangères en semant parmi eux le trouble et le malaise.

LES LIVRES

Jacques ELLUL, *Sans feu ni lieu*, Éd. Gallimard.

Ce livre de J. Ellul écrit il y a vingt-cinq ans et lu en 1976 permet de retrouver une partie des idées de base reprises dans ses travaux ultérieurs. Il s'agit d'une passionnante lecture théologique sur le sens biblique de la ville.

Nombreux seront ceux qui se sentiront mieux accordés avec la pensée de J. Ellul qu'avec celle de H. Cox dans son livre *La Cité séculière* qui nous laissait insatisfaits à bien des égards.

La ligne directrice est donnée dans une note au début : « Suivre le pur récitatif biblique, le premier texte sur la ville étant celui de Caïn, le dernier celui de la Jérusalem céleste. » Dans sa profonde rupture avec Dieu, Caïn va chercher indéfiniment son enracinement, il va devenir fondateur de villes. Telle est sa récusation d'un Dieu qui lui maintient néanmoins sa protection. Mais pour Caïn il s'agit de créer un nouvel Eden de l'absence de Dieu. La ville a donc une portée spirituelle, elle est capable d'orienter et de changer la vie spirituelle de l'homme.

Toute l'histoire de la ville et des villes prend son point de départ dans l'acte de Caïn. C'est pourquoi Babel, Babylone, Ninive, qui signifient toutes les villes, sont maudites : lieux de l'unité perdue et de la non-communication.

Mais J. Ellul ne fait nullement appel à une fuite au désert ou à une destruction de la ville.

Dans la ville qui existe, vivons. Il s'agit de rechercher le bien de la ville dans laquelle nous sommes captifs. Le bien de la ville et non pas notre bien.

Solidarité du captif à l'égard du geôlier.

« Il nous faut l'embellir, car elle est œuvre de l'homme, et par là même, comme toute œuvre d'homme regardée avec amour, **quand même**, par Dieu ; et qui sait si dans ce milieu de la malédiction, l'œuvre de l'homme ne chantera pas aussi la gloire du Dieu vivant. »

Tout cela est signifié et condensé avec l'histoire de Jérusalem, sans cesse détruite et rebâtie, signe et prophétie de la Cité sainte.

Ville témoin parce qu'elle permet de voir dès maintenant, sur la terre, ce que Dieu fait en secret et fera ouvertement quand son règne sera pleinement réalisé.

Avec Jésus-Christ la situation est déjà profondément modifiée. Nous sommes conduits à une extraordinaire plénitude de l'adoption, celle de l'homme et de son œuvre, car il s'agit en Jésus-Christ de l'homme tout entier, inséparable de ce qu'il fait, de ce dans quoi il s'incarne.

Dieu supportait la ville construite par l'homme, maintenant il la porte. Il choisit d'y habiter. De même que l'homme vivant dans la ville est directement soumis à l'esprit de la ville, maintenant ceux qui l'habitent sont en communion avec Dieu.

Ce cadre que l'homme choisit, Dieu le lui redonne au-delà de la mort dans la nouvelle création en Christ. Pour la mythologie juive il n'y a rien à supprimer dans cette prodigieuse aventure de civilisation de l'homme, il y a à transcender.

La dialectique éblouissante, parfois difficile à suivre, nous amène à constater qu'il y a deux lignes à parcourir, que toutes deux sous-tendent l'histoire de la ville ; deux lignes qui, partant d'un point différent, convergent. L'une qui part de Caïn, l'autre de l'Eden, et qui se réunissent en la Jérusalem céleste, toutes deux exprimant une forme de l'action salutaire et seigneuriale de Dieu en Jésus-Christ.

Si le début de l'ouvrage donnait une impression de pessimisme, toute la deuxième partie est animée du grand souffle de l'espérance la plus radicale.

Maud Flotard

Ouvrages pratiques de musique

A. DOMMEL-DIÉNY, *Abrégé d'harmonie tonale*. Paris, Éd. A. Dommél-Diény, 1974, 135 p.

« Dégager l'analysable de l'indicible », tel est le propos de ce manuel pratique. Quant à sa destination « Baccalauréats A 6, F 11, D.E.U.G., CAPES, toutes études harmoniques de base », elle peut — bien entendu — être élargie aux *organistes, maîtres de chapelle*, choristes, tous apprécieront à sa juste valeur cet aide-mémoire clair et pratique que tout honnête musicien devrait posséder à fond.

M. PINCHERLE, *Petit lexique des termes musicaux français et étrangers d'un usage courant*. — Paris, Éd. Choudens, 1973.

Ce fascicule, concis et élémentaire, rendra service aux débutants et aux amateurs. Il est conçu dans une optique essentiellement pratique, accompagné de tableaux récapitulatifs et de quelques exemples musicaux. Cette réédition s'impose par sa présentation aérée, ses définitions et commentaires (terminologie française, allemande, américaine, anglaise, espagnole et italienne). Elle est indispensable aux choristes, organistes et mélomanes.

Dom I.M. SEGARRA, *La voix du petit chanteur*. — Paris, Éd. de la Schola Cantorum, 1974, 194 p.

Cet excellent manuel, traduit par M. Pousse, décrit les méthodes de la Maîtrise de Montserrat (Monastère près de Barcelone). Cette École bénédictine met l'accent sur l'oreille, la musicalité, la mémoire musicale, le solfège mental, l'état des chanteurs (appareil respiratoire, phonateur, perméabilité des fosses nasales, capacité pulmonaire...). Ces judicieuses remarques (pose de la voix, émission vocale, timbre, classification des voix, correction des défauts, trac, traitement de l'enrouement, exercices, concertent tous les chefs de chœur.

Cette école pratique la méthode Ward qui a fait ses preuves pour le chant grégorien. A côté de la culture générale, la musique y occupe une large place. Les concerts et services liturgiques stimulent les élèves minutieusement sélectionnés. Le chœur d'enfants se perd dans la nuit des temps, de nombreux maîtres ont été formés à Montserrat dont les méthodes pédagogiques font autorité.

□

A. MADRIGNAC, D. PISTONE, *Cours de chant grégorien historique et pratique*. S.I.S.M., 123, bd Masséna — 75013 Paris, 1975, 75 p. dactylographiées.

Ce cours s'adresse aux étudiants et aux chefs de chœur. Un rappel **historique** évoque l'éventail du répertoire latin (romano-franc, benévénien, gallican, hispanique, ambrosien, vieux romain), l'ordonnance de la messe, les divers offices (leçons, heures...). Ce « digest » de ce que tout honnête mélomane devrait connaître, est complété par des définitions (litanie, psalmodie, répons...), des précisions sur la notation, la modalité, la solmisation, le rythme.

La partie **pratique** est consacrée à l'exécution, à l'accompagnement et aux principes d'analyse. Une bibliographie, une discographie et un glossaire rehaussent encore l'intérêt de ce fascicule qui a le grand mérite de tenir compte de la tradition grégorienne multiséculaire et des recherches récentes.

Edith Wéber

■

Centre protestant d'études et de documentation

Vient de paraître : Actes de la 15e Assemblée générale de la Fédération protestante de France en novembre 1975 sur « Situation et vocation du protestantisme dans la société française contemporaine ».

Informations

Fédération protestante de France

Le Conseil de la *Fédération Protestante de France* (F.P.F.) renouvelé lors de la XV^e Assemblée générale tenue en novembre 1975 à Paris, s'est réuni pour sa première session les 14 et 15 février 1976, sous la présidence de M. Jean Courvoisier.

Selon les statuts de la F.P.F., cette session était appelée à renouveler son bureau, y compris son président.

Après de nombreuses consultations et les travaux d'un groupe de nomination, le Conseil a longuement délibéré de cette importante question ; notamment celle concernant la succession du président. Par ailleurs, le mandat du secrétaire général actuel, le pasteur Albert Nicolas, étant parvenu à son terme, il devait également procéder à la désignation de son successeur.

Il apparut au nouveau Conseil que les suites demandées par la dernière Assemblée générale exigeaient une continuité à la direction de la F.P.F. C'est pourquoi, plusieurs votes à bulletin secret ont demandé le maintien à son poste, pour une année, de M. Jean Courvoisier et désigné pour la même période, un nouveau bureau de onze membres, spécialement chargé de mettre en œuvre les recommandations de l'assemblée générale... Ce bureau devra également proposer en 1977, les noms de personnes susceptibles de composer un autre bureau dont, bien entendu son président.

Le Conseil a d'autre part émis le vœu que l'actuel secrétaire général reste en fonction jusqu'en septembre 1977.

Le bureau élu pour un an se compose de :

M. Jean Courvoisier, président.

MM. André Appel, Jacques Maury, Roger Mehl et André Thobois, vice-présidents.

Mlle Marthe Westphal, secrétaire,

M. François Guiraud, trésorier, en remplacement de M. Jacques Walch, responsable de cette lourde charge depuis six ans.

Assesseurs : MM. Jacques Chauvin, Maurice Pont, Maurice Sweeting et André Tholozan.

Après avoir pris connaissance de la situation financière de la F.P.F. au 31 décembre dernier et constaté avec satisfaction qu'elle était meilleure qu'on ne pouvait le craindre, le Conseil a entendu un rapport de M. Robert Sommerville sur le service Radio-Télévision. Il a décidé d'adjoindre un producteur au service actuel.

Le Conseil s'est alors occupé des suites à donner aux diverses *Recommandations* et *Motions* de la XV^e Assemblée générale. Il a écouté à cet effet trois exposés successifs :

1) M. Jean-Daniel Dubois, responsable des *Équipes de Recherche biblique* a proposé un plan d'action concernant l'organisation de journées locales ou régionales bibliques avec des équipes pluri-disciplinaires et inter-dénominationnelles. Le Conseil en a accepté le principe.

2) Mlle Madeleine Barot, responsable de la *Commission Sociale Économique et Internationale* (C.S.E.I.), a également présenté un plan relatif aux réponses que la C.S.E.I. veut donner à la Motion sur les Problèmes éthiques soulevés par la pollution. Le Conseil a accepté le principe de constitution de dossiers, en relation avec ce qui s'est dit à ce sujet tant au Conseil œcuménique qu'en Alsace ou ailleurs et la tenue d'un Colloque, six mois avant la prochaine Assemblée générale.

3) M. Georges Richard-Molard fit enfin un rapide survol historique de l'idée de consultations régionales puis nationale, demandées par une Motion sur les rassemblements régionaux et national. Il présenta un plan d'action général devant aboutir à des consultations régionales et des sortes d'États généraux nationaux, au cours des années 78 et 79, à partir d'équipes strictement régionales mises progressivement en place par une Équipe d'animation nationale. Le Conseil a décidé de considérer attentivement ces propositions à la Session de printemps qui se tiendra dans le Pays de Montbéliard les 29 et 30 mai.

Le Conseil a encore donné son plein accord pour l'entrée à la F.P.F. de la Mission Évangélique Tzigane (1) qui en avait fait la demande. Cette Mission considérée comme Église à part entière sera représentée au Conseil de la F.P.F. par deux membres.

Trop d'étudiants en théologie ?

On se souvient que la Faculté de théologie protestante de Göttingen avait institué un « numerus clausus » pour ses étudiants débutants. On apprend maintenant que de façon générale le nombre

(1) La Mission Évangélique Tzigane (M.E.T.) est née en 1950, sous l'égide du pasteur M. Le Cossec. Elle compte actuellement de 30 à 35.000 membres ainsi que 230 prédicateurs. La M.E.T., constituée en Association cultuelle est dirigée par un Conseil de Direction de sept membres présidé par le pasteur tzigane Georges Meyer. Elle compte un nombre important de communautés mouvantes et quarante églises sédentarisées ainsi qu'un Institut biblique situé à Ennordres dans le Cher.

Depuis des années, la M.E.T., dont la profession de foi concorde avec celle des Églises issues de la Réforme, a entrepris une action missionnaire dans le monde. Elle compte, par exemple en Europe, 552 prédicateurs dont 270 en Espagne. Le style spirituel de la M.E.T. est pentecôtiste. (BIP)

des étudiants en théologie protestante est en très forte augmentation. Ainsi la Faculté de Tübingen en compte actuellement 968 — contre 645 il y a trois ans — ce qui est plus que dans toutes les Facultés de la R.D.A. réunies. Le pourcentage des étudiantes est également plus fort : elles représentent 40 % des nouveaux immatriculés.

C'est ce qu'on fait savoir des représentants du corps professoral de la Faculté, ainsi que le délégué à la formation pastorale de l'Église régionale du Württemberg. Selon eux, les étudiants manifestent moins d'intérêt pour l'aspect politique et social de leur futur engagement ; par contre ils estiment pouvoir être plus utiles en tant que pasteurs de paroisse. De façon générale, ils sont « plus religieux que leurs prédécesseurs » et ils ont des projets d'évangélisation.

Un tel accroissement est surprenant et ne manquera pas d'avoir des effets bénéfiques sur les vacances de postes : d'ici cinq ans, celles-ci qui représentent 10 % de l'ensemble seront comblées. Mais il y a le revers de la médaille : plus de 30 % d'augmentation, cela pose des problèmes de locaux et des problèmes de corps professoral — justement le Ministère des Cultes annonce des réductions, notamment parmi les assistants, qui vont passer de 32 à 16 et des problèmes de crédit, pour les bibliothèques en particulier. (BIP)

Pourvu que le vent souffle vers la France et que l'on connaisse aussi une floraison de cette sorte !



Conseil national de l'E.R.F.

Le Conseil national a siégé les samedi 13 et dimanche 14 mars à Paris.

Après lecture de la Bible et la prière, la matinée du samedi a été occupée par l'étude des dispositions à prendre pour mettre en révision certains articles de la Discipline, notamment ceux qui concernent les sanctions et les litiges. Les propositions de révision seront soumises aux Synodes régionaux de l'automne 1976, puis au Synode national 1977.

L'après-midi a été consacré à la préparation du Synode national de 1976. Les présidents des commissions synodales s'étaient joints aux membres du Conseil national. Il s'agissait de mettre au point la méthode de travail par laquelle le Synode pourrait reprendre son étude de la transmission de l'Évangile à partir des rapports des commissions synodales (catéchèse, ministères, évangélisation, action apostolique) et des questions formulées par le Conseil national. Les diverses propositions qui ont été avancées sont confiées à un groupe de travail qui doit poursuivre leur mise en forme.

La séance du dimanche matin a débuté

EN BREF

Le suaire de Turin

Des savants viennent de l'examiner une fois de plus. D'après T.F. 1 du 20 mars ils ont conclu formellement à son authenticité à savoir que c'est bien l'étoffe sur laquelle « en négatif » s'est imprimée l'image du Christ. Le simple bon sens est plus expert que les savants en concluant que si c'est l'image d'un martyr rien ne saurait prouver que c'est celle de Jésus.

Horoscope

Le professeur bien connu, Louis Leprince-Ringuet, critique l'enseignement secondaire : « ...Pour (les élèves) les moins brillants la formation est encore plus déséquilibrée. Elle suscite par l'excès même de l'abstrait une réaction profonde des élèves qui adhèrent souvent aux affirmations des pseudo-sciences les plus dévergondées... Il règne finalement un mélange de rationalisme mal digéré et de crédulité... Que de Français croient plus ou moins à l'astrologie, cette entreprise de rêve et d'intoxication puissamment commercialisée qui n'a pas la moindre assise scientifique !... La croyance à l'astrologie à la fin des études secondaires c'est une des preuves les plus évidentes de l'échec de la formation. »

Le jeûne

Il revient à la mode en religion. Le pasteur Daniel Atger et sœur Évangéline, diaconesse de Reuilly, ont fait à France-Culture une émission dialoguée sur le sujet. C'était d'une pensée épurée, profonde et originale et d'une rare distinction de forme. Accessoirement, ils ont séparé la grève de la faim, protestation et agression que l'on peut comprendre, du jeûne religieux, action d'amour, communion avec Dieu et communion fraternelle.

« La méthode naturelle en médecine »

Ce livre du docteur André Schlemmer

par l'habituel échange sur la conjoncture au cours duquel ont été évoqués successivement le rassemblement charismatique de Strasbourg, puis des questions d'actualité telles que la réaction du Conseil régional de la Région Est déplorant le climat passionnel qui s'est développé autour du meurtre de Ph. Bertrand, et demandant que soit réaffirmé le refus évangélique de la peine de mort (S.N. d'Orthez 1963) ; la situation complexe et dramatique des viticulteurs du Midi, chez qui croissent le découragement et l'exaspération ; la situation en voie de dégradation rapide en Afrique australe et en Nouvelle-Calédonie. BIP

É. & L. — 5.04.1976

(Le Seuil) est en quelque sorte le testament médical d'un homme qui, partant de la « sagesse hippocratique » à laquelle il voulait ajouter le rayonnement chrétien ne voulut pas seulement diagnostiquer des maladies et donner des remèdes, mais comprendre la nature de chaque être humain ses besoins, corporels et psychiques, et amener le malade à méditer lui-même les questions fondamentales de sa vie.

Une femme inspecteur ecclésiastique

Cette fonction correspond dans l'Église d'Alsace au président de région de l'E.R.F. Pour la première l'Église de la Confession d'Augsbourg d'Alsace et de Lorraine a élu une jeune fille à cette charge : Mademoiselle Marie-Louise Caron, pasteur au Ban-de-la-Roche.

La torture

La torture est abondamment pratiquée dans de nombreux pays qui pourtant sont admis à l'O.N.U. Mademoiselle Dutertre du mouvement chrétien contre la torture a donné dans les locaux de la Faculté de Théologie de Montpellier une conférence bouleversante sur ce crime et fait un appel pathétique aux chrétiens afin qu'ils entrent résolument dans le combat pour l'abolition de cette honte.

J. R.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

H. de Biéville, aumônier des hôpitaux, Lyon.
Y. Chabrol-Leyris, institutrice, Nîmes.
R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.
J. Chèvre, commissaire aux comptes, Bergerac.
M. Flotard, médecin, Lyon.
F. Juston, ouvrier avicole, Romans.
A. Perrin, pasteur, Lausanne.
B. Rappard, ingénieur, Paris.
J.-M. Saint, pasteur, Paris-Auteuil.
W. Théremine, membre de la commission technique du cinéma, Montpellier.
E. Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

communiqué

Culte radiodiffusé — de 8 h 30 à 9 h

4 avril : pasteur Maurice Hammel.
11 avril : pasteur Jean-Marc Charensol.
18 avril : pasteur Georges Casalis
25 avril : pasteur Maurice Hammel

Télévision, « Présence protestante »

- *Dimanche 4 avril* — 10 h-10 h 30
L'Institut protestant de Théologie (2)
La Faculté de Montpellier.
- *Dimanche 11 avril* — 10 h-10 h 30
L'autorité de la Bible : entretien avec le pasteur E. Mathiot.
La revue « Études théologiques et religieuses » de Montpellier (professeur D. Lys)
- *Dimanche 18 avril* — 10 h-11 h
Culte de Pâques en l'Église luthérienne du Perreux
Prédication du pasteur J. Fischer
- *Dimanche 25 avril* — 10 h-10 h 30
Nouvelles images du monde et iconoclasme.
Entretien avec le pasteur A. Esposito-Farèse

CARNET

Madame Yvain WILLM,
Guillaume, Valérie et Julien WILLM,
Monsieur et Madame Charles WILLM,
Monsieur et Madame Jean-Jacques ROBERT,
Françoise et Hubert de TONNAC et leurs enfants,
Iris et René SOUBEYRAN et leurs enfants,
Aude et Gérard PERRIN-WILLM et leurs enfants,
Tony WILLM et ses enfants,
Renaud WILLM,
André et Françoise ROBERT,
Marc et Dany COEUILLET et leurs enfants
Et toute la Famille,

ont la douleur de vous faire part du décès de

MONSIEUR YVAIN WILLM
Ingénieur des Mines

survenu à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine), le
23 mars 1976, à l'âge de 39 ans.

Nous ne regardons pas aux choses visibles mais aux invisibles, car les choses visibles sont passagères mais les invisibles sont éternelles.

II Corinthiens 4, v. 18

11, avenue de la Belle Gabrielle - 92150
Suresnes
18, boulevard Arago - 75013 Paris.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houllès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames :

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

VI - VOCATION DU PROTESTANTISME ?

Il y a dans les institutions centralisées quelque chose qui exclut, de manière presque inévitable, la souplesse, le mouvement, la liberté d'initiative. Ce « quelque chose » peut être analysé de plusieurs points de vue. Un psychologue pourra parler de « résistance au changement », un idéologue, de « conservatisme ». Mais le débat ne doit pas porter simplement sur l'opposition du nouveau et de l'ancien, du classique et du moderne, caractéristique de toute société. L'examen doit aussi porter sur le mode de régulation des sociétés, que je m'obstine à appeler « institutions ».

LE FAIT DU PRINCE

On s'accorde trop vite que le protestantisme serait coupé en deux blocs : « conservateurs » et « progressistes », faute d'examiner avec soins la nature des « résistances » qu'on y observe. Celles-ci ne proviennent pas seulement du « conservatisme ». Elles procèdent également de la conviction qu'il y a incompatibilité entre les institutions que le protestantisme peut se donner et l'existence d'un « appareil », même léger, quantitativement. Ce point doit être relevé, car il touche de très près à ce que nous appelons « vocation du protestantisme », c'est-à-dire la vocation d'un sous-ensemble donné : le protestantisme qui se découpe dans un ensemble plus vaste, marqué directement ou indirectement par le catholicisme. Il y aurait spécificité protestante, jusqu'à preuve du contraire, dans la conception que les protestants se font plus ou moins consciemment du rôle des institutions. Nous allons tenter de signaler ce qui se trouve « récusé » par ces résistances, que chacun peut observer ici ou là. Nous l'appelons « *raison d'Église* ».

C'est un terme emprunté à l'histoire politique et appliqué analogiquement au cas des Églises. Nous nous autorisons de l'usage, semble-t-il admis officiellement, qui veut que l'on parle du « gouvernement » de l'Église, comme si l'Église était un état dans l'état (autre point de friction qui chaouille désagréablement nombre de protestants !). Alors pourquoi s'étonner que d'un tel vocabulaire on passe aisément (sous le mode humoristique) à l'expression « ces princes qui nous gouvernent ! ». La raison d'Église, comme la raison d'état, c'est, en somme *le fait du prince*.

La sensibilité protestante aux modes de coexistence dans la société est sans doute formée par l'histoire du protestantisme. Il y a belle lurette que le protestantisme a découvert l'ambiguïté de l'autorité. A plusieurs reprises, il a cherché à écarter le « fait de prince » dans ses Églises.

DE L'EXPÉRIENCE AUX PRODUITS DU RAISONNEMENT

Comment la raison d'Église peut-elle apparaître dans le protestantisme ? Il me semble que cette entrée en scène est étroitement liée au centralisme. Pour se constituer l'organisation centralisée doit faire appel à des éléments extraits des différentes réalités qu'elle contrôle et dirige. Les éléments responsables apprennent à tenir compte d'informations qui élargissent positivement leurs points de vue. Ils ne travaillent

plus seulement à partir de leur propre expérience, mais sur dossier et sur rapport. La nature de ce travail impose à ces éléments responsables d'épouser le point de vue de l'ensemble. Ce qui est excellent ! Malheureusement ce point de vue peut devenir facilement un point de vue « hors de l'ensemble ». Les éléments responsables vont avoir pour champ d'expérience, le « monde » de leurs comités. Le point de vue hors de l'ensemble se transforme en « point de vue supérieur ». Voilà la faiblesse des institutions centralisées. Elles substituent progressivement à l'expérience, les produits du raisonnement.

Quel que soit la sincérité, l'intégrité, le bon vouloir, la piété des hommes portés au pouvoir dans le cadre d'une institution centralisée, ils finissent par être les victimes du point de « vue supérieur », que leur groupe secrète inévitablement. Cette sorte de logique des institutions centralisées crée un climat de malaise qui ne peut être dissipé que par la suppression du centralisme. La seule solution serait d'y renoncer pour opter pour le fédéralisme, en reportant le pouvoir réel de décision dans les synodes régionaux, et en confiant aux conseils régionaux, le soin de les appliquer.

LES SOUS-PRODUITS DE LA RAISON D'ÉGLISE

La raison d'Église n'est pas nécessairement autoritaire. Elle peut incliner au laisser-aller, surtout quand elle se sent contestée. C'est le seul moyen dont elle dispose pour éviter une crise radicale où elle serait mise en question. Elle ne peut plus intervenir ouvertement sur la place publique. Elle recourt à la manœuvre millénaire de la diplomatie vaticane : « la combinazione ». Le « gouvernement » de l'Église devient une partie d'échecs. Autre trait, propre à la partie d'échecs, la raison d'Église joue dans le secret des parties dont elle a le secret. L'effacement du centralisme passe par l'abolition du secret (parfois de polichinelle, car il n'y a pas vraiment de secret là où rien ne transpire...)

Chacun peut convenir que tout ce qui relève de la marche commune, de la coexistence des uns avec les autres, peut être exposé publiquement. Cet exposé dissipe les malentendus, les suspicions. On relève normalement que les « questions de personnes » doivent être entourées de la plus grande discrétion. C'est un fait. Normalement tout ne peut pas tourner autour de « questions de personnes », ou alors nous avons à faire à une situation totalement pourrie. Est affaire de personne, ce qui est de l'ordre de « l'a-partie », ce qui ne concerne pas vraiment la communauté, mais des particuliers privilégiés. Mais dès qu'il s'agit de « règles communes » il ne peut y avoir de secret. L'affirmation du secret, dans ce domaine, s'avère un remarquable abus de pouvoir. Le protestantisme devrait ignorer dans son organisation l'existence d'un « domaine réservé ».

L'évolution théologique du protestantisme nous donne les moyens de lutter contre la « raison d'Église ». Elle est sans fondement depuis que toute idée de « vicariat du Christ » a été écartée. Le « trône » doit rester vide jusqu'à la fin des siècles.

Jean-Marc Saint

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

CBSK

BI-MENSUEL

90^e année

No 8

Lundi 19 avril 1976

PAQUES

1976...



DE L'ARBRE, EN SA PARURE HIVERNALE, JAILLIT UNE FLORAISON DE LUMIERE.
AINSI, DE L'« IMPOSSIBLE » APPARENT SURGIT LE « POSSIBLE » VIVANT.

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Müller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Pâques. Et l'on dit « joyeuses Pâques ».

*Immédiatement surgit l'allégresse du chant des
cloches s'en donnant à cœur joie de crier Pâques aux
quatre vents.*

*Mais le cœur des hommes répond-il à l'appel des
cloches ? A-t-il une raison de chanter ? Et quel
hymne chantera-t-il ? Hypocrite modulation des lèvres
sans résonance interne ou joie profonde, réelle,
reconnaissante, expression d'une libération intérieure
ressentie comme une plénitude ?*

Question des hommes de notre temps.

*Aujourd'hui on se désaccoutume des habitudes ;
souvent on s'arrache comme à plaisir de ses racines.
On cherche à créer du neuf que l'on nomme « vrai ».
Parfois on tombe dans des ornières pires que celles
dont on se détache. D'autres fois on donne vie réelle à
ce qui n'était que pieuse et pesante formule.*

Pâques, fête de la joie.

*Encore faudrait-il s'entendre sur ce mot. La joie
n'est ici ni rire, ni gaieté, ni expression de plaisir. Elle
n'est pas manifestation extérieure. Elle est l'expression
paisible d'une paix pacifiante parce qu'elle est le signe
d'une qualité de certitude.*

Certitude. Encore faudrait-il savoir moduler.

*Certitude tremblante et toujours remise en question
parce qu'elle n'est pas contreplaquée. Ainsi est-elle
collée à l'être et comme l'homme à visages multiples :
étrangère parfois et d'autres fois si présente ; cachée et
invisible certains jours où la peine et l'événement
massacrent l'avenir. Pourtant elle est promesse de*

GUERIR

DE LA MORT

Notre époque n'est pas morbide. Nulle représentation des lieux de nos morts n'agite plus notre sensibilité. Les Enfers de la chrétienté ont rejoint le Shéol et l'Adès. Les Paradis ne bleuissent plus. « Les morts dorment en paix dans le sein de la terre », « Les morts couchés sont bien dans cette terre qui les réchauffe et sèche leurs mystères ».

renouveau là où le chemin paraît sans issue. Puis elle devient retrouvaille de sérénité, de force vive comme la salutation d'une recreation de l'être, l'annonce d'une nouvelle naissance des forces vives pour un lendemain nouveau qui porte déjà en lui l'accomplissement d'une attente.

Oui, certitude toujours en marche et jamais arrivée, toujours tenue, perdue et retrouvée. Ainsi est-elle liée, chevillée à l'existence, à son cheminement d'étapes successives où se profilent et se vivent ténèbres et lumières, ombres et clartés.



Pâques, fête de la joie.

Maintenant, il est possible de fêter Pâques. N'est-ce pas l'annonce certifiée que rien n'est jamais fini, cette certitude illuminante que l'avenir porte toujours en lui la vie ? Il est la promesse projetée par l'Évangile d'un Dieu perpétuellement présent, attentif, libérateur, pacifiant : un Dieu de et pour demain. Le Dieu sur lequel on s'adosse — même sans prononcer de parole — pour continuer la route parce qu'il est Dieu de la vie et non de la mort. C'est Jésus qui nous apprend tout cela et c'est en ce sens déjà qu'il est le chemin de vérité et de vie.

Tintement des cloches !

Chant de vie. Rien n'est jamais rien. Tout peut devenir nouveau, autre malgré le réel actuel, pesant ou déchirant. La lumière est toujours au bout du tunnel. Et lorsque le « plus jamais » vient journallement barrer l'horizon, Pâques est journallement aussi le signe de l'irruption des renouveaux possibles. Il est le possible vital alors que tout hurle l'impossible. Les promesses du Dieu d'amour se tiennent à la porte.

Ainsi, dans leur paix, nos morts ne jouissent ni ne pleurent. Ils ont rejoint l'âge sans âge, le lien sans limite du grand mystère de ce monde. Les guides qui connaissaient les chemins de l'autre rive, les voyants et les Dante se sont tus. La crainte de l'enfer ni l'espérance du paradis ne conduisent plus les hommes vers la méditation de la vie. Et combien d'hommes vivent encore du désir d'être sauvés, dans l'espoir de jaillir purs et lumineux dans un azur renouvelé ?

Ce qui demeure des affres de la mort, ce sont nos adieux, les séparations définitives, l'absurdité d'une coupure inguérissable.

C'est là que l'Évangile peut rejoindre l'homme. La vérité de l'Évangile ne touche l'homme que dans sa vérité d'homme. Il ne faut ni tenter de revenir au schéma du passé, ni regretter la disparition de ce passé : l'évangélisation actuelle est un travail trop considérable pour que nous prenions la peine de pleurer sur les images défuntes de la foi. Mais rejoindre l'homme d'aujourd'hui, dans sa culture, avec l'Évangile qui l'aidera à vivre, voilà une tâche suffisante.

L'Évangile de Pâques, de la résurrection, n'affirmera pas la réanimation corporelle de Jésus. L'Évangile de la résurrection, dans le contexte actuel, affirme que, sous certaines conditions, la crainte de la mort peut être vaincue. Sous certaines conditions Dieu nous console de mourir. Notre vie enfin libérée de l'angoisse primitive et centrale en chacun de nous peut, sous certaines conditions, remplir son office de célébration de Dieu. Sous certaines conditions, la mort est vaincue dans son gîte profond.

« Repentez-vous » : guérissez de votre mort, « et croyez en la vie éternelle », prenez l'essor de la vie libérée. Faites la paix avec Dieu et faites la justice avec les hommes, dans l'élan d'une vie préoccupée par l'amour. Ne portez pas seuls le fardeau du monde, mais prenez le joug que supportent à la fois Dieu et l'homme. Quittez le vieil homme et rejoignez les hommes qui cherchent, dans la ligne des béatitudes, le chemin étroit de la vie. C'est ce qu'affirme l'Évangile.

La fête de Pâques, c'est chanter la vie renouvelée. On peut guérir de la mort et non pas encore guérir la mort, mais guérir de la mort, chacun de nous et tous ensemble si nous entrons dans la paix combative qui fut justement celle de Jésus, celui qu'on appelle le Christ.

P. R.

B. Chevalley

PAQUES...

Pour nous et nos contemporains, Pâques évoque peut-être d'abord la réalité printanière, les déplacements (vacances et migrations pour certains) ainsi que les rencontres familiales et amicales.

Ceci n'est pas nouveau. Il en fut probablement toujours ainsi.

PAQUES, C'EST LE PRINTEMPS

Aussi loin que l'on puisse remonter dans le temps, il n'est pas rare de trouver une fête qui célèbre le renouveau du printemps. Dans l'Ancien Israël, cette réjouissance a lieu souvent la nuit lors de la pleine lune de l'équinoxe de printemps, le 14^e jour du mois des épis (appelé mois de nisan après l'Exil). C'est une fête agraire qui appelle les faveurs divines sur les produits du sol et des troupeaux ; un jeune animal est offert en sacrifice. Plus tard, cette fête sera suivie d'une semaine festive autour de rites de purification et d'offrandes, la fête des Azymes.

Aujourd'hui, après de longues péripéties, Pâques est célébré le premier dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe de printemps (entre le 22 mars et le 25 avril). La signification de cette célébration a été modifiée, mais le lien avec la réalité naturelle, saisonnière, a été maintenu. Vivre la joie de Pâques, c'est accueillir un renouveau, c'est vivre une renaissance.

PAQUES, C'EST LE DÉPLACEMENT

C'est la fête de ceux qui marchent et qui cheminent ; c'est la fête des nomades, des migrants, des hébreux ; le mot « pâque » pourrait, dérivé de l'araméen via l'hébreu et via le grec, signifier : boiter ou danser, une danse rituelle, ou bien encore dans des sens plus figurés : sauter, épargner, passer ; c'est cette dernière connotation qui semble avoir été retenue dans le livre de l'Exode (12, 13.23.27). La Pâque serait « le Passage » du Seigneur par-dessus les maisons israélites, tandis qu'il s'arrêterait et frappait celles des Égyptiens. Dans cette même perspective Pâque sera bientôt la fête du souvenir actualisé, du grand Passage de la mer des roseaux, celui de la sortie de la servitude.

L'association du souvenir de la fête agraire avec le souvenir des événements de la délivrance de l'Exode, donnera à la fête de Pâques sa signification essentielle. Ce souvenir sera remémoré, actualisé et redit à l'occasion de tous les grands moments de la vie du peuple.

Après l'Exil, le nouvel exode, le déplacement pascal sera institutionnalisé ; il deviendra pèlerinage à Jérusalem, point culminant de la piété et centre de l'année liturgique.

En ce sens-là, Pâques est la fête d'un peuple en marche, qui célèbre le Seigneur qui marche aussi devant et derrière, et qui passe.

PAQUES, C'EST UN REPAS

Tout au long de l'histoire de cette fête, la persistance de la réalité du repas est intéressante à noter. C'est une rencontre autour de l'agneau ou du chevreau où l'on raconte le passé et espère l'avenir ; un repas même pris en hâte, un repas qui rassemble la famille, ou bien une partie du clan, de la tribu, du peuple ou de la communauté. Pâques, c'est un repas souvent simple et ordinaire quant à son contenu, mais riche et exceptionnel quant à sa signification ; il est le lieu de l'échange entre les convives et le lieu de l'échange entre Dieu et les hommes et les femmes qui sont là. Ce repas est le lieu du présent, du passé et de l'avenir, il est toujours point d'arrivée et toujours point de départ vers l'inattendu.

Toute célébration de Pâques devrait pouvoir tenir compte de ces réalités simples : le printemps, le mouvement, le repas.

Ces réalités-là nous pouvons les accueillir aujourd'hui encore au travers du prisme de la foi. La fête de Pâques nous entraîne à la rencontre d'hommes et de femmes qui ont cru. Ils crient, ils chantent à leur manière cette Bonne Nouvelle, cette Nouvelle Annonce : Quelqu'un est Vivant pour moi. Celui qui est Vivant pour moi et qui inaugure une Vie nouvelle dès maintenant, celui qui donne ici et maintenant un sens nouveau à ma Vie, celui qui devient mon Seigneur, je crois que c'est Jésus, celui qui est mort comme un esclave.

PAQUES : UN AVENIR POSSIBLE

Nouvelle et Bonne Annonce : ce qui est essentiel, ce qui est vital, est promis à un avenir possible. Voilà la proclamation du matin de Pâques, le premier jour de la semaine, le nouveau printemps du monde.

L'avènement de Pâques s'adresse à la foi afin de donner sens à la vie en passant par la mort. Cette grande espérance, cette quête de sens, ce grand désir de Vie, ils vont se vivre sous le monde de l'échange, de la relation et de la communication. Croire l'avènement de Pâques, c'est entrer nécessairement dans le va-et-vient d'une relation (hommes-Dieu) et d'une rencontre humaine qui changera les partenaires de cette rencontre en vue de la vie.

Il est remarquable que dans le Nouveau Testament il n'y ait pas un seul langage pour dire la Bonne Nouvelle de Pâques, mais plutôt une pluralité de discours qui traduit la diversité de relation et d'échanges : l'éveil et le surgissement, l'élévation et l'exaltation, la vie et la mort, la présence et l'absence ; tous ces types de langage veulent tous rencontrer les hommes auxquels ils s'adressent, dans leur situation ; en même temps ils sont l'expression de situations humaines pleines du projet de Dieu. Pâques est un mot ou une doctrine vide si l'espérance qu'il contient n'est pas annoncée et proclamée par quelqu'un à quelqu'un d'autre, à cause ou au nom d'un Autre, qui est le Seigneur pour la vie des hommes.

Parfois cette espérance est dite à partir de ma mort (I Cor. 15), parfois elle est dite à partir du travail des hommes (Jean 21, 1-14), parfois cette espérance est racontée à partir et en fonction de la vie des premières communautés chrétiennes (Luc 24). Mais cette Bonne Nouvelle de la part du Dieu Vivant c'est toujours le commencement et l'inauguration, ici et maintenant, de nouvelles perspectives de vie.

PAQUES : TEMPS NOUVEAU DE L'ESPÉRANCE

Pâques comme temps nouveau, celui de l'espérance, et la fin de toutes les limites, n'est pas l'oubli, l'effacement magique ou l'abolition des réalités humaines comme la mort, la souffrance ou en langage biblique, la croix. Pâques ce n'est pas l'oubli, mais la tentative réussie de prendre en charge ces limites non plus dans la solitude mais dans la proximité de Dieu et des hommes, en vue de l'affirmation de la vie.

Dès le départ les communautés chrétiennes découvrent l'essentiel et elles disent : « Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié » (Actes 2, 36). Voilà ce qui est désormais terriblement détonnant.

Rendre la vie à des morts c'est plutôt normal pour une divinité digne de son rôle ! Mais annoncer que maintenant être élevé, être glorifié, être Dieu, c'est s'abaisser jusqu'à mourir tel un esclave, voilà ce qui n'est plus normal, ce qui n'est plus crédible et qui est pourtant ferment de nouvelle vie possible. A partir de mes limites reconnues et parcourues, du côté des faibles et des fous, des esclaves et des meurtris, l'avenir commence aujourd'hui. Le mouvement il est là, dans ce franchissement de limites, dans ce passage obligé, que l'on peut dire et nommer de façons diverses, et que le Nouveau Testament appelle la Croix.

VIVRE PAQUES

La fête de Pâques, c'est accueillir et vivre le projet de Dieu avec et au milieu des hommes.

Avec l'annonce d'un nouveau printemps, avec le franchissement possible de nouvelles frontières, il y a toujours le rassemblement de ceux qui ont faim de nourriture et de sens ; il y a toujours un repas à préparer avec eux. Vivre ce repas ensemble, communauté des hommes de notre temps, dans leurs différences, leurs oppositions, leurs luttes, leurs souffrances, leurs joies et leurs espoirs, ici se tient, surgit et se dresse un ferment de renouveau et d'espérance. Pas dans le ciel, mais en Galilée, sur le chemin, se tient le Seigneur, il précède, il est vivant et présent ; il est avec, hier, aujourd'hui et demain, pas seulement dans les synagogues et les temples, mais à la porte de la ville sur les chemins et sur les routes, dans les lieux où l'on mange et où l'on cherche.

Pâques et sa grande nouvelle, voilà le centre et le point d'arrivée de ce que nous croyons ; Pâques est aussi le point de départ d'une aventure, celle de l'histoire de notre vie, celle de l'histoire des hommes, déjà là et pas encore achevée. Le risque est parfois grand de traduire cette espérance pour la vie en absolu mystérieux, oublieux de la situation des hommes, enfermant ainsi la communauté annonciatrice de cette nouvelle, dans la seule gestion des réalités dernières.

Vivre la joie et la bonne nouvelle de Pâques, la croire aujourd'hui et demain, c'est nous mettre en état de la recevoir et de la réaliser avec et par celui qui en est le sujet, celui qui est vivant et qui est mort.

Bernard Anterion

pam • pam

MEUBLES MONSARRAT

Ébéniste depuis 1890

3 magasins d'exposition

Avenue Clémenceau
Rue Kléber

BÉZIERS

Catalogue sur demande

29e STAGE DE CHANT CHORAL ÉTUDE DIRECTION DE CHOEURS

Toutes personnes désirant venir chanter et diriger une chorale dans un cadre agréable et une atmosphère sympathique peuvent venir au stage de **CHANT CHORAL** à **VERSAILLES** du 11 au 23 juillet 1976 :
490 F + 10 F d'inscription.

Pour tous renseignements s'adresser :
Mme ROMAN, 5, Résidence Foch - 92380 GARCHES.

“ Il resuscita le troisième jour ”

Avec le livre de P. Guilbert : « Il resuscita le troisième jour » (1), nous possédons enfin une excellente mise au point en français sur la question de la résurrection telle qu'elle se pose à l'exégèse contemporaine. Ce n'est pas que les livres manquent aujourd'hui à ce sujet. Rien n'avait cependant été conçu qui réunisse une excellente information exégétique et un vrai sens didactique. Il faut donc être reconnaissant au père Guilbert de fournir à l'attention des non-spécialistes un tel ouvrage qui généralement a l'honnêteté de poser les problèmes à leur juste niveau, de laisser ouvertes certaines questions, de faire fi, ici ou là, des barrières doctrinales...

Pourquoi ?

Quel sens y a-t-il pourtant à s'intéresser aujourd'hui à ce vieux problème de la résurrection ? Il nous semble tout d'abord évident que, dans une civilisation qui se désacralise toujours davantage, l'image mythologique du ressuscité ne passe plus. C'est déjà une raison suffisante pour que ce problème soit abordé avec toute la sagacité nécessaire. Il y en a pourtant une autre : de notre compréhension de la résurrection découle, en effet, notre compréhension de la personne de Jésus-Christ et de notre existence parce que de notre mort. En bref, il en va de la question de l'essence de la foi chrétienne.

Or, comment donner une réponse à ces questions décisives, sinon en se reportant aux textes bibliques qui nous parlent des « apparitions » de Jésus à ses disciples qui le confessaient comme « le Christ » ? C'est une enquête que le père Guilbert mène très soigneusement, sans pourtant surcharger son travail de toute l'érudition habituellement de mise en ce domaine. Cette enquête est précédée d'une analyse des conceptions antiques de la vie, de la mort et de l'au-delà. Elle est suivie d'une tentative de redire aujourd'hui l'événement de la résurrection du Christ, ce qui l'amène à parler de la résurrection des morts.

Une nouveauté de vie

On sent, à lire cette monographie, que, travaillant avec les outils de la méthode historico-critique, le père Guilbert a

assimilé la démythologisation bultmannienne. Il a remarquablement bien vu que notre compréhension de la résurrection n'est pas indépendante de celle que nous avons de l'histoire. A faire des récits d'apparition des comptes rendus d'une réalité objective ou objectivable, on peut se battre à l'infini pour savoir si le tombeau était vide ou plein, si Paul a vu le Christ ou s'il a été l'objet d'une hallucination... On passera alors de toutes façons à côté de la réalité de la résurrection.

La résurrection du Christ n'est, en effet, pas séparable du sens qu'elle avait pour ses témoins. Les récits de résurrection ne peuvent nous prouver qu'une chose : des hommes ont vu leur vie changer, radicalement pour avoir reconnu, dans celui qui avait été pendu au bois, le Fils de Dieu. Les récits de résurrection doivent donc être pris pour des descriptions de la venue à la foi d'un certain nombre de disciples directs ou indirects de Jésus de Nazareth.

Sur ce point encore, le père Guilbert a bien compris que la démythologisation devait nécessairement déboucher sur l'analyse existentielle, — sur l'étude de la compréhension de soi du disciple mis en face de tel ou tel événement. Si elle ne débouchait pas sur la signification « pour nous » de la résurrection, nous retomberions dans une conception objectivante de l'histoire.

Sens de la présence

Nous devons pourtant regretter que l'auteur ne mène pas jusqu'au bout cette analyse existentielle. Pour lui, en effet, la reconnaissance que la mort a été vaincue en Jésus débouche nécessairement sur l'affirmation de la présence « réelle » du Christ sur un autre plan de l'être. Cette assertion, fondée dans une conception bien précise du « mystère » de Dieu et de la révélation progressive du Christ, outrepassa les limites dans lesquelles l'analyse scientifique des textes doit se mouvoir. Loin de nous l'idée de nier la présence actuelle du Christ, mais nous ne nous permettons pas de parler de présence « réelle ». Ce que nous pouvons affirmer sur la présence actuelle du Christ, c'est qu'elle se manifeste au travers de la parole qui lui est conforme (l'évangile). L'évangile qui nous atteint *hic et nunc* est la seule présence réelle du Christ car, comme le disait Luther : « *Quae*

**votre prochaine voiture
se trouve dans la gamme
PEUGEOT**

**Familles protestantes !
Écrivez
Pour adopter un enfant coréen
à**

**LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy**

supra nos, nihil ad nos » (ce qui est au-dessus de nous ne nous concerne pas). La présence réelle du Christ sur un autre plan de l'être ne nous concerne pas dans notre existence présente ; la parole, oui !

Cette présence réelle permet également au père Guilbert de moins accentuer que ce n'est le cas dans le Nouveau Testament la liaison de la croix et de la résurrection. Il y a dès lors perte de ce qui fait le centre de la foi chrétienne : la folle affirmation que la glorification du Christ a eu lieu dans la désolation de la croix. Par là même il n'accentue pas suffisamment l'importance de la relecture de toute l'existence du Jésus terrestre, de ses actes et de ses paroles, au travers de l'événement de la croix-résurrection (cf. en particulier l'évangile de Marc).

De la foi à la vie

Nous ferons la même critique à sa conception de la résurrection des morts. Le père Guilbert affirme légitimement qu'il est impossible de la décrire. Selon lui, on peut pourtant dire que l'homme tout entier sera transformé, vivra dans une temporalité qui n'est pas celle de l'homme mais celle de Dieu, et sera régénéré dans une parfaite intimité avec Dieu. Il analyse le magnifique texte de Jean 5, 21-29 sans pourtant s'arrêter à la manière dont Jean démythologise la résurrection des croyants en affirmant que celui qui croit est déjà ressuscité.

En ce sens les textes néotestamentaires sur la résurrection des morts ne peuvent avoir d'importance pour nous que dans la mesure où le présent des croyants est ouvert à un futur, où l'espérance est possible à cause de la certitude présente et malgré les tribulations de ce monde-ci. Cet oubli l'amène tout naturellement à objectiver le problème de la résurrection des croyants et à lui chercher une solution dans l'histoire à venir de notre monde.

Il apparaît donc qu'à cause de ses présupposés dogmatiques le père Guilbert ne met pas complètement en œuvre les processus de la démythologisation. C'est ce que confirme sa prudence quant à la négation du purgatoire (p. 249) ou de la virginité mariale (p. 242). Pourtant, malgré ces quelques réserves qui ne touchent que ses trois derniers chapitres, ce livre doit être dans la bibliothèque de tous ceux pour qui la question de la mort et de l'essence de la foi chrétienne sont encore des questions. Il doit plus encore être sur la table de travail de tous ceux pour qui elles n'en sont plus : son information remettra judicieusement en cause leurs quêtes certitudes.

J.-D. Kraege

(1) Pierre Guilbert : « Il ressuscita le troisième jour », Éd. Le Centurion, coll. Foi chrétienne, 1975.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX.

EGLISE REFORMEE DE FRANCE

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

I. — POSTES VACANTS

NORD-NORMANDIE :

Actuellement vacants : Alençon ; Disséminés de l'Aisne ; Sud Manche-Bessin-Côte de Nacre ; Wanquetin M.A.R.

Vacants au 1er juillet 1976 : Henin-Beaumont ; Lille II ; Maubeuge ; Saint-Amand-les-Eaux.

RÉGION PARISIENNE :

Actuellement vacants : Paris-Belleville.

Vacants au 1er juillet 1976 : Creil ; Créteil ; Paris-Oratoire III ; S.O.S. Amitié ; Viroflay.

RÉGION OUEST :

Actuellement vacants : Fontenay-le-Comte ; Mouchamps ; Rochefort.

Vacants au 1er juillet 1976 : Angers ; Basse-Marche (retraité intérimaire) ; Laval (retraité intérimaire) ; Lezay ; Rennes ; Saintes-Saint-Jean-d'Angely ; Tours.

SUD-OUEST :

Actuellement vacants : Aumônier Fondation John Bost ; Bordeaux-Hôpitaux ; Toulouse IV.

Vacants au 1er juillet 1976 : Arcachon ; Auch ; Bordeaux-Talence ; Bordeaux-Bacalan ; Castres II ; Le Fleix ; Mazamet-Temple II ; Rodez (au 1er avril 76) ; Saint-Antoine-de-Breuilh ; Toulouse IV.

CÉVENNES-LANGUEDOC-ROUSSILLON :

Actuellement vacants : Cannes-Combas (Sommiérois I) ; Saint-Germain-de-Calberte.

Vacants au 1er juillet 1976 : Alès I ; Codognan ; Florac ; Montpellier-Brueys ; Montpellier-Université.

PROVENCE-CÔTE D'AZUR-CORSE :

Actuellement vacants : Avignon I.

Vacants au 1er juillet 1976 : Hyères ; Marseille-Grignan I ; Martigues.

CENTRE-ALPES-RHÔNE :

Actuellement vacants : Albertville ; Bellegarde ; Dieulefit.

Vacants au 1er juillet 1976 : Clermont-Ferrand ; Clermont-Ferrand-Agape ; Desaignes, Die ; Moulins-Montluçon ; Saint-Agrève II.

RÉGION EST :

Actuellement vacants : Besançon.

Vacants au 1er juillet 1976 : Bar-le-Duc ; Saint-Dizier ; Luneville.

D.E.F.A.P. :

LESOTHO : Johannesburg ; Leribe.

BENIN : équipe d'Action apostolique commune.

TOGO : poste d'évangélisation dans le Nord.

PACIFIQUE : Suva (professeur de théologie sachant l'anglais).

ÉQUATEUR : poste de bibliste.

II. — NOMINATIONS AU 1er juillet 1976

(4e liste)

Lamastre : Daniel Bach ; Ariège II : Dominique Cagne ; Thonon-Temple III : Jean-Pierre Collin ; Cambrai : Pierre Fourdrinoy ; Animateur biblique II (R.P.) : Corina Galland ; Bibliste Haute-Normandie : Esther Kastler ; président C.R. Ouest : Jean-Marc Kieffer ; Lyon VII : Maurice Lamouroux ; Saint-Péray II : Claude Reynaud ; Lorient : Jean-Claude Ribagnac ; Iles de Saintonge II : Denis Seydoux.

On peut donc croire à la matérialité des récits de la résurrection, on peut même avoir vu le tombeau vide, et ne pas l'avoir vu, Lui. On peut, par contre, ne pas suivre à la lettre ces récits, on pourrait même voir aujourd'hui le cadavre conservé, momifié, de Jésus et dire avec saint Paul, qui n'était pas au tombeau au matin de Pâques, la joie de le connaître, Lui, et la puissance de sa résurrection.

Ce n'est pas nous qui le disons, c'est l'Évangile : *« Des femmes nous ont fort étonnés. S'étant rendues de grand matin au sépulcre et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur sont apparus, affirmant qu'il est vivant. Certains d'entre nous sont allés au tombeau, ont trouvé les choses comme les femmes l'avaient dit. Mais Lui, ils ne l'ont pas vu. »* Et ce n'est pas la vision de ce tombeau vide qui pouvait les rendre à la joie, à l'espérance, à la vie.

Il y a donc dans ces récits deux affirmations qui se contredisent et qui créent en nous une tension : d'une part, l'idée qu'il y a une réalité miraculeuse, un fait matériel — le tombeau vide — sur quoi s'appuie la foi en la résurrection et, d'autre part, l'affirmation inverse, l'idée que cette réalité et cette foi ne sont en rien liées à un miracle, que le vrai miracle n'est pas là. Ces deux idées qui s'affrontent sont nettement exprimées dans le récit de l'apparition de Jésus à Thomas : *« Avance ici ta main et mets-la dans mon côté, ne sois pas incrédule, mais crois. »* Et aussitôt l'affirmation inverse : *« Parce que tu as vu, tu as cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. »*

Faudra-t-il donc toujours qu'il y ait opposition entre la vue et la foi ? En ces jours de Pâques, nous aimerions longuement, fructueusement, méditer sur les

rapports entre la vue et la foi, disons entre la foi et l'histoire. Plus modestement, je vous invite à prendre avec moi conscience une fois de plus du privilège qui est le nôtre de vivre au vingtième siècle après Jésus car, maintenant, l'Évangile en main, et au regard de l'histoire du christianisme, nous dépassons le problème des tensions entre la vue et la foi ; nous savons que la foi se nourrit de ce que nous voyons et que notre foi doit être rendue visible, elle, l'espérance et l'amour.

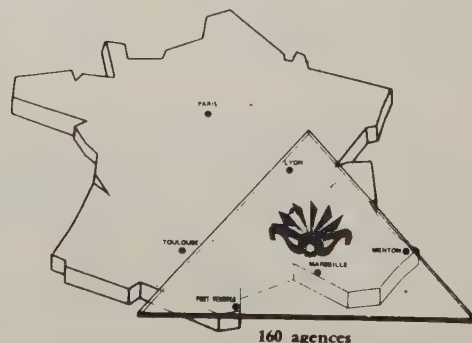
L'UNIVERSALITÉ DE LA PRÉSENCE

Que s'est-il donc passé ? Il s'est passé ce qui se passe et qui, justement, ne passe pas. Généralement, quand nous lisons dans les journaux les événements de l'heure, nous savons que ces événements, de l'heure,

SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

des hommes de la région
des techniques modernes
au service de la région

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e



Tout ce qui est né de Dieu est victorieux
du monde.

La victoire par laquelle le monde est
vaincu c'est votre foi.

I Jean 5, 4

par André Pierredon

tombent dans l'histoire et dans le passé. Mais là, ce qui s'est passé, c'est ce qui reste, restera toujours et ira en s'amplifiant.

Jusqu'à sa mort, Jésus vivait dans un pays bien déterminé, limité par des frontières. Dès sa naissance, il est vrai d'après la tradition, il est bien descendu en Égypte, terre de refuge. Adulte, allant de Jérusalem en Galilée, il passait bien, il est vrai, par la Samarie mais, en fait, il n'est guère sorti de son pays. Son ministère, forcément, a été limité dans l'espace. Son esprit et son amour, nous le savons, étaient porteurs d'universel, mais entachés aussi de particularisme : « *Je n'ai été envoyé, a-t-il dit, qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël.* » Il fallait bien commencer par là.

Jésus est mort. Que s'est-il passé ? Quelques jours après sa mort, très vite, plus de frontières. **Son esprit universel s'est réellement universalisé** ; avec la force d'un incendie, il a embrasé tous les pays de la Méditerranée : Antioche, Athènes, Corinthe, Rome, la Macédoine. Le voir, Lui. Aujourd'hui, nous sommes en communion avec ceux qui, en Amérique, en Afrique, au nord, au sud, chantent la joie de sa résurrection. Nous sommes en communion, en cette heure, avec ceux qui, en Russie, dans le christianisme orthodoxe, mettent la fête de Pâques au centre de leur foi. Et en France, dites-moi quelle est la ville, quel est le village dont le clocher n'annonce pas aujourd'hui qu'il est ressuscité ? Le voir, Lui, dans l'universalisme de l'Esprit.

Le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection.

Philippiens 3, 10

Lui, ils ne l'ont pas vu.

Luc 24, 24

Bien sûr, on a essayé de circonscrire la marche de cet incendie par le contre-feu des persécutions. Mais celui-ci n'a fait que rendre plus incandescent celui-là. Et les étincelles se sont alors dispersées — c'est cela la diaspora — jetant partout dans le monde le feu de l'Esprit. Et parce que l'esprit de Jésus est universel, les chrétiens ne chercheront pas à l'enfermer dans un particularisme national qui le ramènerait à une terre ou un pays.

Alors rien d'étonnant qu'ils aient vu ce Seigneur leur apparaître dans des pièces dont les portes étaient fermées et si, en ce dimanche matin, il ne nous apparaît pas sous cette forme corporelle, c'est pour que nous le voyions mieux, Lui, et la puissance de sa résurrection. **Ouvrons donc les yeux et notre foi s'illuminera du réel.** Ici, en effet, dans ce temple, à l'écoute de sa parole et tout à l'heure autour de cette table, nous voici par son esprit profondément unis, à travers les portes, les barrières sociales, raciales, qui existent même dans l'église. Et nous savons bien qu'il passe à travers les portes fermées, quand il est capable de traverser la plus lourde, la plus dure, celle de nos cœurs verrouillés d'égoïsme. C'est là que nous le voyons, Lui, et la puissance de sa résurrection. Si Jésus est vivant par l'esprit, si cet esprit n'est pas limité par les particularismes nationaux ou raciaux, il est, par l'intériorité, hors des limites du formalisme.

L'INTÉRIORITÉ DE LA VIE

Ne le voyez-vous pas, Lui ?

Avant sa mort, quand il marchait parmi les hommes, il parlait de la religion en esprit, il propageait un style de vie, un idéal, il vivait dans la foi. Mais pas de

Suite page 10 ➔

Unions Chrétiennes de Jeunes Gens recherche personne capable pour service administratif et financier ; 30 ans environ ; urgent. Envoyer C.V. manuscrit à :

C.N. U.C.J.G.
5, place de Vénétie
75643 Paris Cédex 13

Pensez à la Mission évangélique contre la lèpre (1874). Elle soigne 300.000 malades dans le monde.

Siège social :
5, rue Roquépine — 75008 Paris
C.C.P. 21 152-09 W Paris

formalisme ; il n'a pas construit de chapelle. Il entraînait souvent dans le temple, respectant ce que, dans la tradition, il trouvait bon, bousculant le reste. Il a remis en question le port des vêtements sacerdotaux, lui le religieux à allure laïque ; il s'est élevé contre les prières interminables, les litanies sans vie et les formules sans esprit. Mais son esprit passait par une certaine forme, liée à son organisme, et par une certaine formulation, liée à son intelligence. On cherchait cet esprit dans la clarté de son regard, à travers l'intonation de sa voix, la sobriété de son geste, et la forme, ici, coïncidait tellement avec le fond. L'Esprit transparaissait réellement, Jésus trouvait le mot, l'image juste, et comme on comprend qu'on se soit attaché à sa personne.

Jésus est mort. Ils n'ont plus entendu le timbre de cette voix. Ils n'ont plus senti sur eux la douceur, la pénétration de son regard, le poids de son autorité, la force de cette présence. Et comme on comprend leur désespoir. Quelques jours après, que s'est-il passé ? Il s'est passé ce qui se passe en cet instant et ce qui reste. Cet Esprit, dépouillé de sa forme, est devenu tellement intérieur à l'homme qu'il s'est confondu avec la voix intérieure, celle de la conscience. Le christianisme, c'est la religion de l'intériorité et, chaque fois qu'est passé sur ce christianisme le souffle du renouveau, le printemps d'une renaissance et d'une réforme, chaque fois que le christianisme est revenu à la source, il a redécouvert le Dieu intime qui parle au cœur du croyant, ce que Calvin appelait « *le témoignage intérieur du Saint-Esprit* ». Ne le voyez-vous pas, Lui, aujourd'hui ?

Ici, en effet, pas de forme ou si peu. En cet instant, ce n'est pas ce que nous voyons autour de nous qui

retient l'attention, mais ce qui se passe au dedans. En cet instant où la pensée se cherche, nous savons bien qu'elle se trouve, vraie, dans l'approfondissement, que la formulation de la vérité ne doit jamais l'emporter sur la vérité elle-même et que l'inspiration est d'autant plus vraie ici qu'il n'y aura pas d'écran en nous à l'esprit du Christ. Et nous voyons que le christianisme est d'autant plus universel, fait pour tous les hommes, qu'il est personnel, intérieur à chacun.

Quoi d'étonnant, dès lors, que cette femme, inconsolable devant le tombeau vide, incapable de le voir, Lui, et qui le confond avec le jardinier, soit éveillée à l'espérance, à la joie, à la foi, en entendant prononcer par celui qui est là, vivant, son prénom. Il lui dit : « *Marie* ». Et c'est moins le mot qui est dit qui la fait vivre, que la façon dont elle l'entend. Oui, il avait sa façon bien à lui de l'appeler ainsi, sur le ton intime et personnel. Ne le voyez-vous pas, ne l'entendez-vous pas ? Aucun magnétophone n'a jamais enregistré sa voix et aucun micro ne pourra nous la répercuter. **Mais vous l'avez entendu, et pas seulement en ce jour, quand il est venu vous dire, en vous interpellant, la parole qui a fait revivre en vous l'espoir, qui a mis en vous la certitude que vous êtes aimés.** Ne l'entendez-vous pas quand il vous dit en cet instant de ne pas vous tromper en le prenant pour un autre ou quand il vous dit, en vous appelant par votre prénom, de ne pas vous tromper de route. « *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* » « *Qui es-tu, Seigneur ?* » Avez-vous besoin de la réponse, quand cette parole sonne en chacun de nous comme un appel, un reproche ou une approbation ?

Alors, bien sûr, on a essayé d'étouffer cette voix, comme on a essayé d'éteindre cette flamme, et on a fermé la porte à la parole. On a bâillonné les témoins. Mais leur voix a pris des accents plus clairs et leur voix a donné le même son que la sienne, un son plus pur, meilleur, après sa mort qu'avant. Lisez l'histoire des

ÉGLISE RÉFORMÉE DE FRANCE
COMMISSION GÉNÉRALE D'ÉVANGÉLISATION
(S.C.E.)

SESSION ANNUELLE

21-22-23 MAI 1976 A L'EUZIERES (près Anduze, Gard)

« MANIFESTER L'ÉVANGILE »

Ateliers : 1 — LA VILLE ET L'ÉVANGILE
2 — LE TOURISME : PROBLÈME DE
NOTRE TEMPS

Renseignements et inscriptions : C.G.E., 47, rue de Clichy,
75009 Paris.

Documents de travail : adressés directement aux
participants.

DÉMÉNAGEMENTS — GARDE-MEUBLES
JONEMANN S.A.

Transports internationaux
52-54, rue Riquet — 75019 Paris
Tél. : 208.95.60 ; 205.83.59
Télex : 22126

Adultes, non diplômés qui désirez
entreprendre des études de théologie,
adressez-vous à :

L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE
DE THÉOLOGIE
PROTESTANTE

qui organise des cours vous préparant
à l'examen d'entrée en faculté de
théologie.

Vous trouverez tous renseignements
auprès du directeur : Pasteur Michel
Olives, 13 rue, Louis-Perrier, 34000
Montpellier. Tél. (67) 92.61.28.

martyrs et vous le verrez, Lui, et la puissance de sa résurrection. Pourquoi ne donnent-ils pas la vision de l'agonie et de l'angoisse ? Jamais ils n'ont crié dans les flammes ce que Jésus a dit du haut de la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » Ils allaient, chantant des psaumes, des psaumes de victoire. Jésus, lui, était abandonné des disciples qui le reniaient et le trahissaient. Mais les disciples martyrs, témoins jusqu'au bout, n'étaient pas abandonnés par lui. Ils étaient à ce point habités par l'esprit du Christ qu'ils étaient, par lui, rendus plus vivants après la mort de Jésus qu'avant ou que pendant celle-ci.

Et qu'avons-nous besoin de cette nuée de témoins quand, dans notre souffrance ou dans notre joie, nous entendons sa voix d'autant plus exigeante qu'elle commence d'abord par nous rassurer. Alors, si aujourd'hui nous entendons sa voix, n'endurcissons pas nos cœurs.

LA VICTOIRE DE L'AMOUR

Aujourd'hui, la transition est trouvée. Car si Jésus a vaincu les limites de l'espace par l'universalité de son esprit, s'il a vaincu les limites du formalisme par l'intériorité de son esprit, il a vaincu par l'éternité de l'esprit les limites du temps. Quand il était vivant parmi les hommes, quand il marchait sur notre terre, il allait au rythme du temps. Il se levait très tôt, se couchait sans doute tard. Surtout quand on venait, comme Nicodème, le voir de nuit. Il pouvait, dans la journée, tomber de sommeil et s'assoupir dans une barque au balancement des vagues. Certes, il savait que l'esprit n'a pas d'heure et peut empoigner une conscience à tout instant. Il savait que l'homme, dans l'enfance, est semblable au Royaume de Dieu et fait pour lui, et que le malfaiteur peut voir ce royaume ouvert à la dernière heure. Mais, pour le savoir, il fallait le rencontrer, Lui, se trouver là au bon moment, comme Zachée sur son arbre, ou le croiser comme fit le jeune homme riche.

Jésus est mort. Que s'est-il passé ? Il s'est passé ce qui se passe. On le trouve à tout instant après sa mort. Dites si, sur le chemin d'Emmaüs, c'est le crépuscule ou l'aurore ? Ces hommes arrivent le soir et repartent dans la joie vers Jérusalem aussitôt ; et, de toute façon, que ce soit la nuit ou le jour, c'est toujours de la lumière. Car c'est toujours l'aujourd'hui de l'amour. Au temps de l'enfance, par le baptême, de l'adolescence, par la confirmation, dites si vous pouvez déterminer aujourd'hui dans le temps l'heure de la rencontre, quand il suffit de faire intervenir dans le temps présent un verset biblique qui s'est imposé à vous dans le temps passé pour faire revivre en vous aujourd'hui l'espérance qui vous habitera demain. Il n'y a pas de barrières au temps de son pardon.

Alors, nous comprenons que Simon Pierre ait pris conscience de l'apparition de ce maître pour qui le passé n'hypothèque pas l'avenir. Par trois fois, il lui dit : « *M'aimes-tu ?* », faisant entrer dans le passé lourd d'hier la joie du présent et faisant pénétrer dans ce présent la faute d'hier. Trois fois, la question lui est

JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

Lazaret-de-Sète
16-17 octobre 1976

Avec la participation de
MM. Gérard Delteil,
Louis Évely,
Étienne Mathiot,
Bernard Morel.

Thème
VERS UNE NOUVELLE RÉFORME

posée, car trois fois il a renié. Et c'est ici que je me plais à transmettre une idée que voici : Jésus dit à Simon Pierre « *M'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ?* » pour bien rappeler discrètement, sans accusation mais fermement, à ce disciple, qu'il a été victime hier de l'orgueil spirituel. Plus que ceux-ci : c'est lui qui, en effet, avait dit je te suivrai plus que les autres — « *Quand bien même tous viendraient à t'abandonner, moi je ne t'abandonnerais pas.* » — Alors Jésus lui dit : « *M'aimes-tu plus que ne m'aiment ceux-ci ?* » Et Pierre, repris dans sa conscience, lui répond : « *Tu sais toute chose, tu sais que je t'aime.* » Car il n'y a pas de place pour l'orgueil spirituel dans la réhabilitation de l'amour ; l'amour aujourd'hui supprime, dans la joie et le pardon, le temps d'hier qui déprimait dans la faute. C'est peut-être cela pour plusieurs aujourd'hui le temps de Pâques, c'est peut-être cela le message pour notre église, une confirmation dans l'amour, une consécration dans le service. « *Pais mes brebis* » ; nous sommes tous, dès que nous aimons, bergers d'âme.

Le christianisme est-il une religion ? L'Évangile a-t-il un avenir ? Au fond, qui est Jésus-Christ ? Essayant de donner une définition de l'Évangile, saint Paul dit : « *Il est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit.* » « *Le connaître, Lui et la puissance de sa résurrection.* » Nous sommes si faibles devant l'avenir incertain, le présent souvent si angoissant et le passé qui nous enchaîne, et nous avons besoin de cette force pour sortir des particularismes étriqués, pour approfondir en même temps le sens de notre responsabilité personnelle et la valeur de notre identité, et pour avoir aussi valeur d'éternité. Pâques, dans son sens étymologique, c'est un passage, celui du désespoir à l'espérance, de la mort à la vie. Le Christ, c'est l'amour crucifié qui triomphe de la mort. Nous sommes ressuscités avec lui et c'est pourquoi nous le voyons, Lui, et la puissance de sa résurrection.

André Pierredon

QUE SE PASSE-T-IL A BOQUEN ?

BOQUEN... EN BRETAGNE :

Il est bien rare que ce nom de Boquen n'évoque rien chez un chrétien qui se tient quelque peu informé de ce qui se passe autour de lui.

Sur les cartes de la région ce nom figure aux côtés de « forêt » ou « abbaye ». C'est en effet un petit coin charmant et paisible du Méné, en plein cœur de la Bretagne intérieure, à 45 km au sud-est de Saint-Brieuc.

BOQUEN HIER :

C'est Bernard Besret qui rendit Boquen « célèbre ». Fils d'une institutrice laïque mais pieuse et d'un père athée originaire de Loudéac, Bernard Besret se convertit à 17 ans au lycée. Il adhère pendant quelque temps à l'Église Réformée de St-Brieuc. Il rencontre le père Alexis, prieur de Boquen, qui le subjugue. Après plusieurs années de formation théologique à Rome, il prendra la suite de Dom Alexis à la tête de Boquen. Il a écrit plusieurs ouvrages qui eurent un certain retentissement et il vient de sortir tout dernièrement son dernier livre aux éditions du Seuil : « De commencement en commencement ».

Après bien des remous, le coup de gong fut donné en octobre 1969 où Bernard Besret fut démis de sa charge de prieur, par suite des dénonciations reçues au Vatican, à cause de ses conceptions sur la vie monastique, mais aussi sur certains problèmes d'Église, comme les vocations sacerdotales et religieuses, le célibat des prêtres. Devant l'immense protestation soulevée par cette décision, les autorités avaient accepté le retour de Bernard Besret comme simple moine, le père Guy Luzzensky en était devenu le prieur.

En 1970, la communauté se disperse, mais par contre la communion s'organise regroupant de très nombreux amis de Boquen répartis partout en France et même à l'étranger.

C'est en 1974 qu'à la suite d'une crise interne Bernard Besret part de Boquen pour se retirer à Plougrescant (C.d.N.).

BOQUEN AUJOURD'HUI :

Il y a, d'une part, la petite communauté de permanents avec comme seul « religieux » le père Guy Luzzensky, dont plusieurs membres travaillent dans

la région essayant de réaliser quelque chose du message de Boquen, dans la ligne — nouvelle — de la solidarité avec le monde du travail et avec les luttes de cette région sacrifiée de la Haute-Bretagne. C'est aussi cette communauté, aidée de quelques amis pendant les week-ends, qui assure l'accueil à Boquen.

D'autre part, on trouve la communion qui a plus pour tâche l'animation de ce lieu. Dans son Assemblée générale de janvier 1975, elle avait ainsi défini ses objectifs :

« ... Nous voulons aussi qu'il soit clair que Boquen qui n'est plus un monastère, n'est pas un centre culturel. Il veut être un centre de construction du peuple concerné par Jésus de Nazareth, un rassemblement de femmes et d'hommes incroyants et croyants interpellés par la Parole de Dieu et par les appels des hommes... »

... Nous nous engageons à faire en sorte que Boquen soit un lieu où libération des hommes et libération de l'homme trouvent leur unité dans la communion au dynamisme libérateur et créateur, à l'espérance de Jésus de Nazareth... »

Or, en janvier 1976, le père Guy fut informé par l'abbé général de l'ordre des Cisterciens dont dépend Boquen, qu'il devait quitter Boquen. Ce lieu serait dorénavant pris en charge par les sœurs de Bethléem.

Aussitôt cette nouvelle connue, tous les amis de Boquen se sont mobilisés et ont formé un peu partout des comités de soutien pour informer et faire en sorte que cette décision unilatérale soit reportée.

En effet, s'il n'était pas question d'empêcher les sœurs de Bethléem de venir en Bretagne, la question qui se posait était de savoir : pourquoi à Boquen ? Sinon pour mettre un terme d'une manière élégante à une recherche « dangereuse ».

BOQUEN DEMAIN ?

Après un mois et demi d'actions, les divers comités de soutien et groupes se sentant concernés par l'avenir de Boquen se sont réunis le 29 février dernier et ont élaboré le texte dont voici quelques extraits :

« ... Au-delà de cette défense des personnes (les permanents de Boquen) nous nous engageons pour la défense d'un lieu de rencontres, et de prières, largement ouvert et où les « exclus » des autres institutions ont aussi leur place.

Boquen est également un lieu symbolique (...) signifiant qu'autre chose est possible. Modifier l'image de Boquen

contre la volonté de ceux qui le font vivre, serait porter atteinte à l'espoir de tous ceux qui, ces années passées, ont cru qu'un changement radical pouvait se faire dans l'Église. A travers la disparition de Boquen, nous laisserions arracher une page de l'histoire de la libération chrétienne.

Dans cette perspective, il ne nous est pas indifférent que Boquen puisse apparaître comme un lieu favorable à l'action des travailleurs qui subissent l'oppression et luttent contre le système économique-politique...

... Dans ce contexte (une série d'actions de reprise en mains par le pouvoir ecclésiastique), il nous semble que tous ceux qui luttent depuis des années pour que dans l'Église, l'autoritarisme clérical cède le pas à « la Liberté — et la responsabilité — des enfants de Dieu » doivent gagner cette bataille... A travers la défense d'un lieu de liberté ; c'est la réalité de l'Église comme « espace de liberté », qu'il s'agit d'affirmer. »

C'est bien sur ce terrain, celui de la liberté dans l'Église, que nous croyons être la vraie question à propos de Boquen.

Il ne s'agit pas de réduire ce problème à un point particulier de l'église catholique romaine pas plus que d'en faire une seule préoccupation bretonne.

A Boquen se retrouvent des hommes et des femmes qui ont beaucoup de peine à se situer dans l'église traditionnelle avec sa rigidité et son poids institutionnel. Ces hommes et ces femmes, pour la plupart, se réclament cependant, et souvent avec une forte conviction, de Jésus-Christ. Ceux qui se disent « athées » trouvent à Boquen un lieu ouvert où ils sont accueillis et peuvent partager leurs problèmes et leurs espérances d'hommes.

Par delà ce lieu, c'est l'Église tout entière qui est interpellée par Boquen ; les lecteurs d'« Évangile et Liberté » ne peuvent y rester insensibles.

L'Église de Jésus-Christ aujourd'hui n'est-elle qu'un ghetto jalousement gardé par ses sentinelles traumatisées par les nombreuses désertions plus ou moins clandestines ? Ou bien est-elle ce lieu largement ouvert et accueillant à tous ceux qui sont fatigués et chargés pour qu'ils puissent se rafraîchir, se reposer pour repartir renouvelés, voire même libérés ?

L'Assemblée générale du 11 avril prochain sera de toute façon déterminante pour Boquen. Mais quelle qu'en soit l'issue nous ne pourrions oublier, nous qui nous réclamons du Corps de Christ, l'interpellation de Boquen.

Ceux qui voudraient écrire pour exprimer leur solidarité avec Boquen ou pour avoir d'autres informations peuvent le faire auprès du signataire de ces lignes (3, rue Victor-Hugo, 22000 Saint-Brieuc, tél. : 33.05.48).

J.-P. Blanc

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tam)

LES VRAIES QUESTIONS

C'est peu de dire que les débats télévisés — de quelque nature qu'ils fussent — ne m'attirent que très modérément. Plutôt que de regarder telle ou telle émission consacrée à « l'événement », je préfère la compagnie d'une paisible lecture. Question de goût et de tempérament. D'autre part, j'avoue mon grand scepticisme quant aux véritables utilité et efficacité de la plupart de ces fameux débats, tant du point de vue de l'information que de la réflexion. Il y a quelques années, j'en ai suivi à deux ou trois reprises : ça m'a suffi. Depuis, je me dis que je ne perds pas grand-chose en me mettant au lit... On me fera observer que si je n'aime pas ça je n'en dégoûte pas les autres. Telle n'est pas mon intention ! Mais ici, on a pour habitude de donner son opinion en toute liberté : disons que j'en use tout simplement.

Ainsi, je prends, par exemple, le magazine « Apostrophes » diffusé sur Antenne 2 le 14 novembre 1975. Le sujet en était : « *Un patron peut-il être de gauche ?* ». Que le responsable de cette réalisation me pardonne, mais je confesse avoir haussé les épaules en lisant pareil titre. Comme si c'était la **vraie question** ! Sans vouloir douter de la bonne tenue d'ensemble d'une telle entreprise (les intentions et le travail de Bernard Pivot sont respectables) franchement, je me demande ce que les invités ont pu dire d'intéressant avec semblable point de départ...

Nous vivons dans un pays dit de capitalisme libéral. Bon ! Il y a donc des patrons, des cadres, des employés, des ouvriers. Bon ! Parlons du patron — ce sera bref — puisque c'est de lui qu'il s'agissait ce soir-là. Eh bien, à mon sens, la question n'est pas tant de savoir si un patron peut être de gauche, voire d'extrême-gauche, de centre-gauche, du centre, de centre-droit, de droite ou d'extrême-droite, catholique, protestant, israélite, etc., mais s'il est capable ou non d'être un patron dans toute l'acception du mot, à savoir : quelqu'un pouvant répondre par l'affirmative à l'invitation : **LEVE-TOI ET DIRIGE !** Avec tout ce que cela comporte de compétence, d'esprit de responsabilité et oblige au respect d'autrui. Au niveau supérieur.

Le reste, permettez-moi de le dire, ne me semble relever que de la littérature.

LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE...

La liberté étant à la mode, il fallait bien la mettre en code. Ce pourrait être les deux premiers vers d'un couplet d'opérette satirique comme il en fleurissait chez nous au siècle dernier.

Renforçant — idéalement — les différentes Déclarations des droits de l'homme et du citoyen, que vaudra ce code de la liberté dont la France va se doter ? Certes, le projet de loi devant être examiné prochainement par les députés et les sénateurs ne manque pas d'intérêt, notamment en ce qui concerne le droit à l'éducation et la non-violence. Nous aurons certainement l'occasion d'y revenir.

LIBERTÉ. Ce mot, l'un des plus usités (j'ai failli écrire usés...) dans toutes les langues. **LIBERTÉ.** Cette condition, cet état, ce pouvoir, ce droit si haut revendiqués — parfois même de façon intempestive — et si brutalement ou si insidieusement ôtés... **LIBERTÉ.** Son histoire se confond avec l'Histoire, grandeur et petitesse étroitement mêlées. **LIBERTÉ.** Un combat dont on peut dire qu'il revêt **grosso modo** deux grands aspects : l'un que j'appellerai physique (parce que lié dans l'esprit au combat armé), l'autre que je qualifierai de spirituel (celui-là moins spectaculaire mais souvent fort efficace). Ces deux aspects peuvent d'ailleurs se confondre dans la phase aiguë d'une lutte (guerres civiles, d'indépendance, de libération). Mais que de dupes, que de crimes de toutes sortes aussi commis au nom de la liberté...

Revenons à « notre » futur code : une fois de plus, à l'occasion des débats sur ce projet de loi, la liberté, comme

dans notre hymne national, va combattre avec ses défenseurs : ils seront nombreux et il ne fait aucun doute que nous les verrons très divisés sur le sujet...

S'il n'est pas mauvais que la liberté soit toujours de plus en plus garantie par des lois, il n'en reste pas moins que les lois, aussi utiles, justes et généreuses soient-elles, c'est le **recours**. La loi, c'est d'abord la lettre. Au-delà, c'est l'esprit et c'est cela qui importe avant tout. Pour un individu **CIVILISÉ**, il n'est nullement besoin de Déclarations des droits de l'homme et de Code de la liberté !

Se sentir libre, ce n'est pas uniquement une question de situation : c'est, en premier lieu, un état d'esprit. « **La vraie liberté est de pouvoir toute chose sur soi** », disait Montaigne. Oui, **SUR SOI**, et non pas sur les autres !... Avis aux défenseurs souvent trop zélés de la liberté !

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT

Commentant la situation politique actuelle dans notre pays, M. Michel Jobert parle de « *la petite musique des jours médiocres* » (1). S'agissant du jugement d'un homme politique sur une certaine manière de conduire les affaires de la France, laissons chaque lecteur apprécier comme il l'entend l'opinion de M. Jobert. Mais reconnaissons que l'expression est fort jolie : notre ancien ministre des Affaires étrangères, nous le savons, ne manque pas, entre autres, de talent littéraire. Et il est probablement exact que les hommes et les femmes ayant la charge des affaires publiques ont leurs « bons » et leurs « mauvais jours » comme tout un chacun et, qu'en conséquence, la vie de la nation puisse émettre de temps à autre cette « petite musique des jours médiocres » dont parle M. Jobert. Lui-même n'a pas toujours dû pousser que des alleluias lorsqu'il opérait sur l'estrade du pouvoir...

L'autre jour, au Théâtre d'Orsay, je repensais beaucoup à la phrase de Michel Jobert en voyant évoluer et dialoguer les trois tristes héros de la pièce de Marguerite Duras, **Des journées entières dans les arbres**. Encore une œuvre reflétant la déception, l'amertume, la solitude, sentiments que l'on résume volontiers de nos jours par le mot incommunicabilité. Cela n'arrive pas qu'au théâtre. Ce mal a pu ou pourra nous atteindre...

« *La triste cloche de l'ennui qui sonne comme un téléphone...* » (2) Je n'imagine pas qu'un être puisse traverser sa vie sans l'entendre tinter un jour ou l'autre. Pour ma part — et malgré tout l'intérêt que je porte à pas mal de choses — j'avoue qu'il est des moments où le « à quoi bon ? » m'envahit. Et puis, après un flottement plus ou moins long, ça repart...

Tout le monde n'est pas Mozart pour se composer une pimpante **Petite musique de nuit** afin de chasser un nuage porteur d'ennui, de découragement même. Et pourtant, c'est finalement en nous qu'elle germe, bourgeoise, éclate, et nous retrouvons sérénité et joie de vivre. Familièrement cela s'appelle « reprendre du poil de la bête ». Oui, c'est à nous qu'il incombe de créer notre propre petite musique qui accompagne nos insomnies ou nos « heures creuses » : nos souvenirs, nos projets ou nos espérances, voire les uns et les autres réunis.

D'autre part, nous avons sans doute tendance à oublier que les quatre saisons se manifestent également en nous, non seulement physiquement, mais — plus encore peut-être — moralement. Il faut quand même essayer de leur donner un bon coup de main... Savoir, tout d'abord, ne pas manquer son petit sacre du printemps personnel...

Charlie Massalve
22 mars 1976

(1) « *La lettre de Michel Jobert* », No 16.
(2) Léo Ferré, *L'homme*.

A PROPOS DE L'AUTORITE DES CONFESSIONS DE FOI

La controverse entre Calvin et Pierre Caroli

La doctrine classique

Dans le Nouveau Testament, confesser sa foi signifie d'abord s'entendre sur une base commune. La confession n'est pas un simple accord entre deux partenaires, c'est un consensus librement accepté qui concerne non des individus isolés, mais une communauté qui cherche à transmettre « le bon dépôt de la foi » dont la reconnaissance engage dans le corps de l'Église.

Nous voilà placés devant la délicate question de l'autorité des confessions de foi qui est liée aux limites mêmes de l'autorité dans l'Église. Le mot autorité est sans doute impropre. Comme l'a fait remarquer Luther en 1523 dans son traité sur l'Autorité temporelle, on ne peut pas parler à propos de l'Église « d'une autorité ou d'un pouvoir, mais d'un service et d'une fonction ».

Confesser sa foi est l'une des fonctions de l'Église. Quiconque s'associe à cette confession le fait à ses risques et périls. Notre confession ne doit pas être faite à la légère car elle engage le sens profond de notre vie.

Les multiples visages de Calvin

Pour Calvin la confession de foi est une « adresse », un résumé des principaux points doctrinaux que chaque chrétien doit connaître. Le réformateur de Genève n'est pas un personnage aussi monolithique qu'on le décrit parfois.

Il y a le systématicien de l'Institution chrétienne, il y a le pédagogue toujours très clair des catéchismes, il y a l'auteur assez directif d'une volumineuse correspondance, il y a le prédicateur au langage coloré, il y a enfin l'homme des controverses qui est sans doute le plus vivant.

Une accusation inattendue

En février 1537, au premier colloque de Lausanne, Pierre Caroli, un assez singulier personnage, ancien chanoine à la cathédrale de Sens et pasteur à Lausanne, fait une grosse impression en accusant les pasteurs de Genève d'arianisme. Arius, qui vivait au IV^e siècle, avait nié la divinité de Jésus-Christ. Il fut condamné au concile de Nicée en 325.

L'accusation de Pierre Caroli était assez fantaisiste. Si, dans la perspective d'une orthodoxie stricte, on veut accuser Calvin d'hérésie, on pourrait plutôt l'accuser de nestorianisme qui est une tendance à séparer la nature divine de la nature humaine du Christ. Nestorius fut condamné en 431 au concile d'Ephèse. Il disait que la mère du Christ ne pouvait être en même temps la mère de Dieu.

Calvin répond à Caroli en lisant un passage du nouveau catéchisme en usage dans l'Église de Genève et qui est relatif à la Trinité. Caroli explique en exigeant de Calvin la signature des trois symboles des Apôtres, de Nicée et d'Athanase.

Chose curieuse, Calvin, quoique partisan de la christologie traditionnelle, s'y refuse et persiste dans son refus. Il est probable qu'il ne voulait pas accorder trop d'importance à la tradition en matière doctrinale.

Une tonitruante entrée en matière

Caroli récidive en mai 1537 au Synode de Lausanne en récitant à haute voix le symbole de Nicée, puis celui d'Athanase. La scène ne devait pas manquer de pittoresque. Calvin, selon l'habitude du temps, s'adresse à Caroli dans des termes totalement dépourvus d'aménité : Caroli est un chien, un porc, un vaurien, un criminel apostat, une bête, un coquin, un débauché, un homicide.

Une seule règle : l'Écriture

Après cette bordée d'injures, Calvin fait un exposé en trois points qui nous place au cœur de la question et qui jette un éclairage nouveau sur sa pensée.

En face de la majesté de Dieu, l'esprit humain livré à lui-même est ayeugle. Une confession de foi doit être conforme à la droite règle de l'Écriture qui n'est pas un fétiche. Il faut donc trouver des mots qui soient conformes à la vérité biblique.

Ne pas lier la foi à l'expression de la foi

Dans un second point Calvin traite de tyrans ceux qui veulent lier la foi à des mots ou à des syllabes. Il se fait le champion de la liberté spirituelle. Il faut respecter certains scrupules, même s'ils sont déplacés. Si quelqu'un se refuse à se servir de tel ou tel mot, Calvin et ses amis ne voient pas une raison suffisante pour le répudier, si l'homme en question est pieux et professe les mêmes idées religieuses. On n'attend pas de l'inflexible réformateur de Genève une attitude aussi large.

Pas de verbiage inutile

Dans une troisième partie Calvin s'exprime encore plus librement sur les symboles. A propos du symbole de Nicée, il déclare « qu'il n'est pas croyable que les saints pères... se soient amusés à un tel circuit inutile de mots ». Il note que le symbole d'Athanase n'a jamais été approuvé par une Église légitime et qu'il a juré la foi en Dieu et non en Athanase. Enfin, il dénonce la tyrannie qui consisterait à tenir pour hérétique celui qui ne

voudrait pas répéter les mots dictés par un autre.

Calvin a consigné l'essentiel de cette controverse dans un traité en latin « Contre Caroli » (opera Calvini, tome VII, pp. 289 à 340) dont il serait du plus grand intérêt de publier une traduction française.

Une tolérance qui a ses limites

Sans doute ne faudrait-il pas voir en Calvin un réformateur plus libéral qu'il ne l'était vraiment. La discussion organisée par le consistoire de Genève en janvier 1544 entre Sébastien Castellion et lui, porte en partie sur l'autorité des confessions de foi. Dans la sorte de certificat qu'il remit par la suite à la demande de Castellion, Calvin présente le symbole des Apôtres comme un condensé bref et simple du christianisme.

Calvin résume ainsi la discussion sur ce point : « Il devait suffire (à Castellion) que nous ne blâmons pas les Églises qui admettaient une autre interprétation et que notre seul souci était d'empêcher les inconvénients graves qui naîtraient de la diversité des explications. » Calvin interprétait la descente du Christ aux enfers dans un sens psychologique, Castellion dans un sens littéral.

La position de Calvin est assez nuancée, mais s'oriente tout de même dans le sens d'une limitation de la liberté d'examen. On ne peut que regretter que la position de Calvin se soit durcie par la suite avec l'affaire Michel Servet.

A inscrire sur tous les frontons

Karl Barth déclare dans son Esquisse d'une Dogmatique : « Aucune confession de foi datant de la Réforme ou de l'époque actuelle ne peut, au même titre que l'Écriture, élever la prétention de solliciter le respect de l'Église. A la différence de l'Écriture, les confessions de foi n'ont pas une autorité contraignante, mais nous devons cependant les prendre au sérieux et leur accorder une autorité relative. »

Une telle déclaration mériterait certainement d'être inscrite en lettres d'or sur les murs de tous les colloques théologiques, dans les amphithéâtres des Facultés de Théologie, dans les salles des synodes et, pourquoi pas, rue de Clichy — non au casino de Paris où une telle inscription n'intéresserait sans doute personne ! — mais quelque part au numéro 47 dans la mesure où les problèmes de pensée ont encore le pas sur les problèmes de gestion dans cette bonne maison.

Philippe Vassaux

EN BREF

Modernité

Est-on plus près des jeunes gens, frères en la foi et du public moderne en général, les vieux textes sont-ils expliqués d'une manière plus vivante pour notre temps lorsque l'on emploie le petit langage des copains dans les écoles comme le fait une étude biblique récente destinée aux adultes ?

Ainsi : « les profs » (pour les docteurs de la loi, les scribes) ; « Le miracle folklo » (sans doute pour folklore). Jésus, lui, ne parle pas, il « pérore ». Sur quel sujet ? Mais sur les choses essentielles de son ministère. Les hommes qui apportent le paralytique à Jésus sont « quatre compères » qui deviennent plus loin « quatre lascars ». Ceux qui écoutent Jésus ne sauraient plus être **étonnés**, mot fort (frappés d'une brusque commotion, comme de la foudre), mais « chacun est baba... même les scribes râleurs » auxquels « Jésus cloue le bec ».

Est-ce un progrès (sur l'habituelle traduction qui dit : Mon enfant tes péchés te sont pardonnés), d'écrire : « Mon gars tes péchés sont emportés » ?

On dira : c'est plus moderne. Dans **moderne** il y a en effet l'idée d'actuel sous-entendant celle de progrès, mais aussi l'idée de mode ; il arrive que la mode, toujours contraignante même en religion, soit également vaine.

N'avons-nous pas entendu dans un temple vénérable, au cours d'un prêche bien construit, le pasteur rappeler que dans le chapitre vingt-trois de Matthieu « Jésus dit des noms d'oiseaux aux pharisiens » ?

Qui n'a admiré la parabole si noble de Jésus ? Elle ne décrit pourtant que des travaux quotidiens ; elle s'adresse à des âmes moyennes ou médiocres auxquelles elle donne vie ; et elle a une saveur d'éternité.

J. R.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

B. Antérion, pasteur, Bergerac.

J.-P. Blanc, pasteur, Saint-Brieuc.

B. Chevalley, pasteur, Granges-lès-Valence.

J.-D. Kraeger, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.

Ch. Massalve, homme de Lettres, Paris.

F. Muller, pasteur, Strasbourg-St-Guil-laume.

A. Pierredon, pasteur, Paris-Oratoire.

Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.

É. & L. — 19.04.1976

DEUILS

Nous apprenons avec regret le décès de deux fidèles membres de l'Eglise :

M. Bernard Kable, à Plaisir (Yveline).

M. Pierre Widmann, ingénieur du génie maritime, lieutenant de vaisseau honoraire, ancien conseiller presbytéral de l'Eglise Réformée du Havre.

Nous assurons de notre sympathie Madame Kable et son fils ; Madame Pierre Widmann, née Antoinette Basset et ses enfants, M. et Mme Patrice Pfister au Havre, M. et Mme Bertrand Widmann à Touloud (Ardèche), Mlle Isabelle Widmann ; la sœur et les frères de M. Pierre Widmann.

CARNET

Mlle Marie-Madeleine Girardot,

Mlle Pauline Girardot,

M. et Mme Lévi Abric,

M. Paul Girardot,

Les familles Guibout, Pechin, Girardot,

Abric, Descarpentries, Carlier,

vous font part du décès de

M. Henri GIRARDOT

rappelé à Dieu le 24 mars 1976, dans sa 84e année.

« Seigneur à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. »

(Jean 6, 68)

Le service religieux, suivi de l'inhumation au cimetière d'Argenteuil, ont eu lieu le 30 mars 1976, dans l'intimité familiale. 36, rue Blomet, 75015 Paris.

M. et Mme Jean Pons,

M. le pasteur et Mme Jacques Pons,

M. et Mme Patrick Leach et leurs enfants, Mlle Aline Pascal, M. et Mme Charles Micol, Leurs parents et alliés, font part du décès de

Madame Emmanuel PONS

née Lydie Pascal

survenu le 25 mars à Marseille dans sa 82e année.

« Je sais que mon Rédempteur est vivant. »

(Job 19, 25)

68, rue Auguste-Blanqui, 13006 Marseille.

M. Georges Roman et Mme née Marylène Richardot, ses parents, Mlle Brigitte Roman, sa sœur, M. Jacques Wintergerst, son fiancé, le professeur et Mme Émile Roman, le pasteur et Mme Paul Richardot, ses grands-parents, sa famille, ont la grande tristesse de faire part du décès de

Isabelle ROMAN

survenu accidentellement le 29 mars 1976 à l'âge de 22 ans.

« Jésus pleura »

(Jean 11, 35)

5, résidence Foch, 92380 Garches.

Unions Chrésiennes de Jeunes Gens recherche personne capable pour service administratif et financier ; 30 ans environ ; urgent. Envoyer C.V. manuscrit à :

C.N. U.C.J.G.

5, place de Vénétie
75643 Paris Cédex 13

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet

C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

LA MOUCHE

DE

PAQUES

Vous avez bien lu. Le titre ne comporte pas de coquille, contrairement aux œufs de Pâques. Il s'agit bien d'une mouche qui essayait de passer à travers la vitre, car les insectes ne connaissent pas le verre. Voir à travers et ne pas pouvoir passer, c'est un scandale pour une mouche. Aussi s'énervait-elle prodigieusement.

Disciple d'Albert Schweitzer aussi pour ce qui est du respect de la vie, je lui ouvris tout grand l'autre battant de la fenêtre. Rien n'y fit. Elle persévérait à se cogner la tête contre la vitre. Je pris alors un journal et essayai de la pousser vers l'espace libre. La mouche s'énerva davantage parce qu'elle se refusait à traverser la zone d'ombre du cadre en bois autour de la vitre. Elle ne voulait pas courir le risque de traverser « la vallée de l'ombre de la mort ». A huit centimètres de là, il y avait l'air libre, le soleil, la vie. Derrière la vitre, la captivité, l'illusion, la mort.

L'univers de l'insecte n'est certes pas le nôtre et pourtant cette mouche d'un dimanche de Pâques fournit ample matière à une parabole zoologique. Zoé, mot grec qui désigne la vie, nous range parmi les animaux, êtres animés selon l'étymologie la plus banale. Animaux supérieurs, voulus par Dieu comme reflet de lui-même. Nous nous comportons pourtant de la même manière que cette pauvre mouche. L'événement de Pâques, nous le vivons derrière un écran. La grande libération qui nous est offerte, nous ne pouvons la saisir car elle est de l'autre côté de la vitre, au-delà de notre vie faite d'illusions, de myopie, d'égoïsme, de préjugés et de terreurs. Terreur devant le passage de cette zone d'ombre qui est dénuement, sacrifice, mort d'une partie de nous-mêmes ou de tout notre être « pour la mort ».

Les situations sans issue de notre existence ressemblent à celle de cette mouche. L'issue est en réalité toute proche mais nous ne la percevons pas, car elle se situe par-delà la mise en question, le danger, l'échec,

voire la mort. Que n'a-t-on jamais formulé de façon conséquente une théologie et une anthropologie du passage, c'est-à-dire du risque total ! Bien des paroles de Jésus nous y incitent pourtant, de même que l'histoire du peuple d'Israël : départ d'Abraham, passage de la Mer Rouge, traversée du Désert.

Se lancer en avant sans assurances, sans garanties, sans sécurité, n'est-ce pas la façon d'agir des patriarches, des prophètes, de Jésus et — plus près de nous — des réformateurs du XVI^e siècle ? S'enfoncer dans les ténèbres, au plus profond de la nuit, sûr d'une aube qu'entrevoit la foi. « La nuit devient lumière autour de moi ; même les ténèbres ne sont pas obscures pour toi. » (Psaume 139, 11, 12)

Grain de folie, génie religieux que de se diriger vers les zones d'ombre pour atteindre la clarté, au lieu de cogner la tête contre les fausses certitudes vitrifiées et pétrifiées. Il ne s'agit pas d'un détour, mais du seul chemin qui, à travers le labyrinthe de la condition humaine, mène à la véritable liberté des enfants de Dieu. Ce trajet passe par Gethsémané et Golgotha, par les ténèbres du Calvaire. On n'atteint Pâques qu'en passant par ce paysage désolé et tourmenté. « Le courage d'être est fondé sur le Dieu qui apparaît lorsque Dieu a disparu dans l'anxiété du doute. » (Paul Tillich).

Par l'effet d'une merveilleuse asymétrie, ce passage de l'ombre se situe dans cette vie déjà. L'apôtre Paul l'affirme : il ne fait pas seulement découler de Pâques notre future résurrection, mais aussi, ici-bas déjà, la possibilité de « marcher en nouveauté de vie » (Romains 6, 4). Si notre vie est une fenêtre, Pâques ouvre largement l'un des battants sur la plénitude de la vie. A nous de risquer le passage de la captivité à la liberté, en passant par l'ombre du bois (de la croix) (Galates 3, 13).

Francis Muller

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

msk

BI-MENSUEL

90^e année

No 9

Lundi 10 mai 1976

Tout être n'existe
qu'en fonction de sa fin.

Aristote

L'HOMME

ET

SON DESTIN

par Pierre Ducros

Dans un article : « Sens et défense du péché », H. Fesquet, dans « Le Monde » du 6 mars 1976, s'interroge : « *Quoi de plus démodé, prétend-on, que le péché ? Il se peut. Pourtant...* »

Un problème à reprendre à zéro, en faisant table à peu près rase de tout un passé, de tout un bagage théologique. « *Lorsque l'Église parle de péché*, dit l'auteur de l'article, *elle n'est guère comprise.* » Il s'agit de l'Église catholique. Mais cette réflexion désabusée ne s'applique-t-elle pas à la tradition protestante ?

RÉEXAMINER LA NOTION DE PÉCHÉ

Sans tourner le dos à la Révélation biblique et à la tradition chrétienne, sans fétichisme ni rejet des sciences humaines, le moment n'est-il pas venu d'examiner de plus près la notion de péché ?

En face d'un comportement, à commencer par le mien, quelle est la question à poser. Pour savoir qu'en penser ? Pour savoir quel jugement adopter — jugement non pas dans le sens de condamnation, mais de discernement — et par conséquent quelle décision et quelle direction prendre ?

Loin de nous la pensée d'écarter de notre recherche les lumières que nous apportent prophètes, apôtres et celui qui en est « le Seigneur ».

Mais une autre approche est possible, qui confortera les chrétiens dans leur obéissance à l'Évangile et qui, pour les non-croyants, posera le problème du péché en des termes à eux accessibles.

LA « FIN » DE NOTRE ÊTRE

Il s'agit de savoir en fonction de quelle fin existe cet être que nous sommes, que je suis ; puis, en raison de cette fin, de porter un jugement, d'acceptation ou de refus de tel comportement qui se présente à nous.

Cette fin, certains la trouvent dans l'Écriture sainte ; d'autres dans l'évolution du vivant ; d'autres, enfin, dans l'une et dans l'autre.

L'écrivain catholique, P.-H. Simon, disait fort pertinemment : « *On commence par un petit tas d'albuminoïdes... et l'on trouve, à la fin de la série, la charité de François d'Assise, la joie de Beethoven, le génie d'Einstein.* » (1)

Suite page 3 →

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Vivre la vie.

D'aucuns disent : passer l'existence.

*L'existence est une réalité passive. Elle subit le
jour ; elle ne le conduit pas, ne l'ordonne pas et le
domine moins encore. L'existence se soumet ; elle ne
lutte pas. Elle est menée et se laisse déterminer par la
conjoncture et la condition.*

La vie est tout l'opposé : elle porte en elle un
contexte dynamique.

Vivre c'est lutter, c'est conquérir sa vitalité, sa
liberté, sa place au soleil de la vie avec les autres tant il
est vrai qu'il n'y a pas de plénitude à rester seul. Vivre
c'est se dépasser et se renouveler. C'est refuser la
servitude des événements, aussi cruels soient-ils. Alors
qu'exister suppose la résignation, vivre implique la
domination — non pas l'acceptation (on n'accepte pas
l'inacceptable). Cette domination peut comporter une
révolte. Celle-ci est naturelle à l'homme vivant qui ne
peut ni ne veut se plier aux atroces dislocations.
Oserais-je dire que Dieu aussi se révolte avec l'homme
des misères que la réalité journalière lui impose ?

Mais l'homme qui veut vivre ne s'arrête pas à la
révolte. Elle fait seulement partie de son chemi-
nement ; elle est une étape. Elle apprend à trouver des
chemins de victoire. Dure leçon, certes, mais d'où
l'être émerge avec une nouvelle vision de la vie
trempée au creuset de l'épreuve ; vision qui n'en finit
jamais de venir. La vie est, en effet, toujours une porte
ouverte sur demain : une porte ouverte à la paix et à la
re-création.

Dès lors, vivre c'est créer son bonheur.

On croit trop aisément que le bonheur est l'absence
de malheur. C'est certainement une erreur. Le bonheur
est une qualité de comportement, de méthode de
penser, de comprendre et d'appréhender les évé-

DEUX QUESTIONS

Deux questions se posent alors à nous : l'une théorique : **peut-on savoir quel est le sens de cette évolution ?** Quelle en est la véritable finalité ? en un mot quel en est le « Vrai » ?

La seconde, pratique : en conséquence de la précédente question, **suis-je en mes comportements, dans ce « Vrai » ?** en accord ou en désaccord avec la poussée créatrice de la vie ?

LA PAROLE A LA BIOLOGIE

Nous demanderons à la biologie la réponse à la première question.

La finalité de l'évolution, c'est le contrôle que l'homme possède sur ses pensées, sur ses instincts. Être pleinement humain et, pour nous, être pleinement dans le « Vrai » qui est en Dieu, c'est utiliser pleinement cette faculté de contrôle.

« Il (l'homme) est doué d'un cerveau supérieur qui lui donne la possibilité de maîtriser les pulsions provenant des centres inférieurs (reliquat de son héritage animal)... Mais nous avons vu aussi qu'il est loin d'en être capable en réalité. » (2)

Cette constatation, quelque peu désenchantée, s'explique. Car « le passage des réactions instinctives à des actions voulues et raisonnées a toujours impliqué un choix et des décisions difficiles et pénibles. » Mais il faut ajouter que : « C'est par ces

nements, d'assumer le jour et d'organiser les lendemains. C'est donc une manière d'être. C'est aussi une assurance de Dieu. Malgré les heurts, les misères, les désastres, les échecs, l'homme qui « vit » peut conserver cette étonnante lucidité par quoi il sait n'être jamais seul. Il possède un appui qui le comprend et lui donne les forces de dominer le jour, de porter l'heure qui vient, d'être prêt à affronter demain.

En cela la vie est extraordinaire. On a tout perdu peut-être et tout l'avenir est nouvellement proposé. L'épreuve est une marche douloureuse permettant aux regards et au cœur de s'ouvrir à ce qu'ils n'avaient pas encore vu, de comprendre et de vivre nouvellement, d'éprouver avec une perception plus aiguë, de ressentir plus intensément, d'être plus proche des autres, de créer autour de soi chaleur et lumière.

Ainsi, vivre c'est se trouver chaque jour en perpétuel devenir et en constante espérance, en affrontement de misère et en capacité de victoire. C'est avoir froid sans doute et être chaleureux quand même ; c'est avoir faim, se croire démuné mais donner la nourriture aux autres — celle qu'on ne savait plus posséder ; c'est être déchiré et tendre la main aux écrasés de la terre comme aux bienheureux. Vivre c'est constamment découvrir son propre chemin qui n'est jamais chemin de servitude ou de repliement sur soi. Au contraire, c'est un chemin ouvert, tendu, un chemin de risque dans lequel l'être s'engage totalement : les hommes sont en avant et la vie aussi.

P. R.

choix et ces décisions que l'humanité, progressivement, émerge de l'animalité. » (3)

Entendons une dernière voix : « C'est la capacité même de juger et d'évaluer ce comportement répétitif (immuable, caractéristique du règne animal), de le corriger ou de lui substituer un autre qui constitue la normalité... de confronter les conduites possibles avec des valeurs qui en transcendent les résultats concrets, de décider et d'agir. » (4)

FACE AU PASSÉ ET AU PRÉSENT

Si ce contrôle des pulsions — terme plus distingué que le mot instinct — est bien « la fin » de l'être humain, nous sommes conduits à nous demander quelles sont les « valeurs qui en transcendent les résultats ». Qui orientera ce contrôle ? Au nom de quoi se feront les choix et les décisions ? Qui éclairera l'homme sur « les pulsions provenant des centres inférieurs » ?

Dans l'héritage qui nous vient du passé, au sein d'une masse de règles sociales, économiques, politiques aujourd'hui disparues, au sein de conceptions religieuses et scientifiques aujourd'hui dépassées, ne découvrons-nous pas des éclairs prophétiques ? **L'intuition de ce « Vrai » fondamental ?**

Bien avant les découvertes de la biologie et des sciences humaines, n'est-ce pas ce qu'avaient pressenti et proclamé ceux à qui nous devons des textes qui n'ont rien perdu de leur vérité ?

Certes, il faut le dire — et c'est là l'aventure, le drame ou la grandeur de l'homme — dans le détail de nos jours, les choix et les décisions ne s'offrent pas toujours à nous dans une clarté indiscutable.

Deux tâches s'offrent alors à l'homme. Tout d'abord, dans l'héritage du passé, **faire le tri** entre le périmé et le toujours valable. Sans conformisme aveugle, mais sans refus systématique.

Ensuite, après cette interrogation du passé, en face de cas de conscience pour lesquels il n'y a pas, dans l'héritage dont nous nous réclamons, de réponse toute faite, il nous est demandé **un effort d'introspection et d'imagination** mettant en jeu, pour tout chrétien, **les clartés de la foi, la probité de l'esprit, la rigueur de la sincérité.**

REDÉFINIR LE PÉCHÉ

Il ressort de là, **la nécessité d'une redéfinition du péché, de la faute, de la culpabilité.**

Il ne s'agit pas d'une violation d'un commandement attribué à un Dieu qui aurait l'œil sur chacun de nous pour lui infliger une punition à chaque manquement. Il ne s'agit pas d'une infraction à tel ou tel tabou qui se survivrait ou à quelque principe abstrait.

Il s'agit d'une expérience beaucoup plus profondément insérée dans le vécu : être ou non sur la longueur d'onde de ce « Vrai », qui signifie, comme nous le croyons, la réalité d'une présence divine en notre univers.

L'accord avec ce « Vrai » est une exigence beaucoup plus sérieuse et grosse de conséquence qu'une obéissance à une série de commandements. Il oblige à dépasser la conception traditionnelle du péché pour essayer d'aller plus au fond du problème.

Suite page 4 ➔

LA SANCTION DU PÉCHÉ

Si l'accord ne se fait pas, la vie se déroule dans une plus ou moins grande incohérence. **Incohérence qui en est la sanction.** Une sanction qui ne vient pas du dehors, mais **que l'homme s'inflige à lui-même**, dont il peut n'avoir pas conscience et dont il peut ne pas souffrir, mais qui l'éloigne de son destin d'homme. Destin non pas dans le sens d'enchaînement nécessaire des événements, mais d'**acheminement** vers un point.

Nous sommes loin d'un Dieu qui punit et rejette l'homme. **Dieu, le Dieu de l'Évangile, offre à l'homme sa vérité**, celle qui est à la fois la vérité de Dieu et la vérité de l'homme. **Loin de cette vérité** l'homme se déshumanise.

L'idée d'une maîtrise et d'un contrôle des pulsions va, il faut le dire, à l'encontre d'un courant pédagogique très généralisé. Maîtrise et contrôle sont accusés de provoquer des refoulements et de présenter des dangers névrotiques.

Ce ne sont pas des moralistes, nous l'avons vu, qui parlent de reliquat de notre héritage animal, d'émerger de l'animalité, de normalité.

Comment alors ne pas souscrire à cette mise en garde : *« Choisir le mal, c'est dans une certaine mesure se détruire, porter atteinte à l'intégralité de sa personne... le péché est... un râtage dont les conséquences immédiates nuisent à l'épanouissement de la personnalité. »* (5)

Ajoutons : à l'épanouissement de toute société, de la plus petite à la plus vaste.

« IL N'EST PAS UN SEUL JUSTE. »

Il faut dire, cependant, qu'en vérité la réalité ne se présente jamais avec la simplicité de cet : ou bien... ou bien... **Selon les heures et les circonstances de notre vie**, nous sommes dans le

vrai — et ce sont des moments bénis — ou nous sommes à côté ou en opposition. Nul ne peut dire qu'il a été et qu'il est totalement et définitivement dans le « Vrai ». C'est ce qu'exprime la parole biblique : *« Il n'est pas un seul juste. »* Parole qui nous rappelle qu'avant de se traduire en nos comportements, le péché est au cœur de nos pensées les plus secrètes.

LE CHRIST ET LES PÉCHEURS

Disons, en terminant, que, **pour le chrétien, ce « Vrai » n'est pas une idée, une abstraction.** En Christ, une image visible, une incarnation nous en ont été données. **Le Vrai prend figure.** Il parle. Loin de repousser, il tend la main. Il n'est pas un homme qui ne puisse, quel que soit son passé, revenir prendre sa place en cette source de clarté et qui, par elle, ne soit accueilli. Tel est le sens dernier de la vie et de la mort du Christ, sceaux de son message.

CONCLUSION

Certains pourraient penser que ce qui vient d'être dit sous-estime la gravité du péché. Tout au contraire. Au lieu d'être confronté avec un catalogue ou un code, c'est **avec le sort même de sa personne, avec sa vérité, avec son destin que l'homme est confronté.**

AVEC LE DIEU VIVANT. AVEC LE DIEU, SOURCE ET VÉRITÉ DE LA VIE.

P. Ducros

(1) « Ce que je crois », p. 74.

(2) O. Thibault : « L'homme inachevé », p. 207.

(3) R. Dubost : « Choisir d'être humain », p. 77.

(4) Jeanne Hersch (un colloque à St-Sébastien) : « La psychiatre, l'individu et la société ».

(5) H. Fesquet, « Le Monde », 6 mars 1976.

COMMUNIQUES

UNE ANNÉE AU SERVICE DES AUTRES

Nous ne pensons pas que le monde va très bien. Et nous ne pensons pas que le geste que nous voulons faire soit révolutionnaire : mettre à part six, neuf ou douze mois de notre vie **« AU SERVICE DES AUTRES »**.

Nous savons même qu'on peut le contester, en parlant — à juste titre — de notre incompétence, de ce que nous coûtons (assez cher pour l'œuvre qui accueille), de notre conformisme (nous participons à ce qui existe... nous entrons dans le système, où il y a tant d'éléments contestables).

Nous pourrions suivre un autre chemin : aller à l'écart, vers les communautés, prendre la route, entrer dans les masses de manœuvres des syndicats et des partis...

Oui, nous pourrions. Mais notre réflexion sur ce qui est possible nous conduit à choisir de vivre une expérience de service, un service sans souci de l'heure, de salaire, de convention collective, de retraite — servir les autres, seulement, dans les secteurs de ceux qui ont

le plus de peine à vivre dans la société, aujourd'hui : les enfants « à part », les jeunes en difficultés familiales et économiques, les malades, les blessés, les laissés pour compte, les vieux.

Et voici que, dans le concret de la vie, dans le contact avec les travailleurs sociaux, nous découvrons ce que nous sommes, comment nos rêves, nos aspirations, notre dire, peuvent prendre corps ; nous découvrons la complexité et la relativité de toute action ; nous découvrons comment essayer de vivre notre foi, l'Évangile dans le monde du travail.

Pour beaucoup d'entre nous, c'est une halte obligatoire, en attendant une place dans une école — pour d'autres, c'est la joie, les études terminées, d'offrir un temps de sa vie, hors des structures salariales ordinaires — pour d'autres encore, c'est un temps de réflexion avant de choisir une orientation.

Si notre mouvement vous intéresse, écrivez au responsable de ce volontariat, organisé par les Églises de la Fédération protestante de France : **UNE ANNÉE DE TRAVAIL AU SERVICE DES AUTRES**, 6, rue Rouget-de-Lisle, 30040 Nîmes.

Une équipe
de volontaires 1975/1976

FILM ET VIE

« Film et Vie » organise, en Ardèche, une session pour les personnes du 3e âge et les animateurs de projections-débats de tous âges qui se tiendra au Grand Séminaire désaffecté de Viviers, du 4 au 11 mai 1976 :

- thème : **Espérance de vie et cinéma**
- frais : 550 F pour la semaine
- renseignements : 24, rue de Milan — 75009 Paris. Tél. : 874.79.41

Nous rappelons ici cette session dont nous avons fait plus largement part dans le numéro 2 du 19 janvier dernier.

LA CAUSE

La Vente de la Cause en faveur des aveugles et des enfants sans famille aura eu lieu quand paraîtra ce numéro « d'Évangile et Liberté ». Elle s'est, en effet, tenue le mardi 4 mai à l'Hôtel PLM, 17, bd St-Jacques.

Afin que les lecteurs puissent participer, malgré cette parution tardive, nous notons le C.C.P. : La Cause, No 30.493.10 H, La Source. Mentionner : en faveur de la vente.

POETES ENGAGÉS

Au hasard des cafés, des rues ou des marchés, tant à Paris qu'en province, des groupes de deux ou trois jeunes nous abordent pour nous proposer de petits recueils de poésies, parfois « édités » bien sommairement, à l'aide de modeste « ronéo ». Ont-ils du succès ? Je l'ignore, mais leur activité me paraît sympathique : il est bon que la poésie soit « faite par tous », et que des poètes, fussent-ils en herbe — mais combien de grands auteurs ont-ils commencé à écrire jeunes ? — cherchent à regagner un public perdu.

Sans jouer les censeurs sévères, et même si, sincèrement, on ne juge pas ces textes dépourvus de tout mérite, on ne peut trop se leurrer sur leur valeur.

Un chanteur improvisé dans un couloir de métro, sur une place, c'est — hors de tout jugement musical — une animation, un peu de gaieté, l'occasion d'une rencontre ; tandis qu'un poème, lu à tête reposée, ne peut valoir que par lui-même : le genre est autrement difficile.

Les quelques brochures que j'ai eu l'occasion de feuilleter, malgré leur diversité, ne manquent pas de traits communs : cette poésie se veut engagée et subversive : si l'on parle de nature, c'est pour l'opposer presque invariablement, au béton destructeur ; quand on peint l'amour, c'est pour affirmer aussitôt que la famille, la police, les « profs d'éducation sexuelle » le rendent impossible. On dénonce, de diverses façons, l'injustice ; et on attend la révolution qui fera naître la fraternité, soit qu'on s'en prenne à toute pensée organisée, communisme, gauchisme, christianisme, soit, au contraire, qu'on affirme sa foi anarchiste, chrétienne ou non violente. Générosité de bien-pensants, à la fois touchante et énervante.

A ses « amis exigeants », Éluard, devenu communiste, reprochait de ne pas accepter ses textes engagés, quand ils comprenaient si bien ses poèmes surréalistes ; et dans une de ses dernières œuvres, *Tout dire*, il se livre à une sorte d'autocritique :

« Le tout est de tout dire, et je manque de mots,
Et je manque de temps et je manque d'audace,
Je rêve et je dévide au hasard mes images,
J'ai mal vécu et mal appris à parler clair. »

« J'ai mal vécu » : l'auteur s'en veut de ne pas assez connaître le monde, de ne pas savoir communiquer avec les hommes ; il s'en veut de reproduire le vieux cliché du poète, doux rêveur, qui parle « au hasard », sans but précis, et enfille de belles images comme d'autres des perles. Plus profondément, ces vers signifient que la poésie ne naît pas du rêve, de l'esprit du poète, mais qu'elle est éparse, partout dans le monde. (Voilà pourquoi un poète se doit de tout dire.) Le poète ne la crée pas, il la ressent et la fait sentir ;

Hugo, déjà, se comparaît à un « écho sonore » : l'écho n'a pas l'initiative du son qu'il renvoie.

Nous sommes évidemment bien loin du jeune Éluard, passionné, comme tous les surréalistes, par la vie de l'esprit, le rêve, le flot d'images incontrôlées ; de l'auteur qui écrivait : « Ma mémoire bat les cartes. Les images pensent pour moi », ou faisait dire à la parole :

« J'ai la beauté facile et c'est heureux,
Je glisse sur le toit des vents,
Je glisse sur le toit des mers...
Je ne connais plus le conducteur... »

Parole en liberté, parfois obscure, mais toujours créatrice par les rencontres imprévues qu'elle permet.

Les « amis exigeants » d'Éluard avaient-ils tout fait tort ? Certes, les deux vers :

« Si je vous dis que sur les branches de mon lit
Fait son lit un oiseau qui ne dit jamais oui »,

peuvent paraître d'une préciosité gratuite ; mais n'ont-ils pas moins de convention, et donc plus de force novatrice que l'accusation :

« Car vous marchez sans but, sans savoir que les hommes
Ont besoin d'être unis, d'espérer de lutter,
Pour expliquer le monde et pour le transformer. »

On comprend bien pourquoi un auteur engagé veut « parler clair ». Pour convaincre, il faut se faire entendre ; pour lutter, il faut être avec les autres. Mais le danger est que la poésie devienne le simple ornement d'un dogme qu'il s'agirait de décorer ; et si parler clair revient à employer un langage banal et traditionnel, on voit le paradoxe d'une pensée qui s'affirme subversive, tout en se coulant dans le moule conventionnel.

Fuir la littéralité, voilà sans doute ce qui manque le plus à nos « poètes des rues » — ceux, du moins, que nous avons lus. Les poètes, même les plus engagés, ont toujours professé que la poésie était d'abord question de langage : le manifeste de la Pléiade s'intitulait « Défense et illustration de la langue française », les classiques subirent l'influence de Malherbe et des salons précieux, si attentifs au « beau parler » ; Hugo se vanta d'avoir « disloqué ce grand niais d'alexandrin », les surréalistes voulurent fuir la langue rationnelle ; le génie de Rimbaud éclate dans les textes, d'une expression si déroutante, des *Illuminations*, Éluard se plaint de « manquer de mots » pour pouvoir « tout dire ».

Pour avoir toujours créé un mode d'expression nouveau, les poètes ont renouvelé aussi la vision du monde ; par là ils furent toujours subversifs, et même parfois à leurs corps défendant.

J.-F. G

VOCATION DU PROTESTANTISME VII

Il n'est certainement pas possible de combattre le centralisme et la raison d'Église sur leur propre terrain. Seule une **objection de conscience** s'impose dans ce combat. Elle formulera son « non », attitude plus positive à long terme que tout départ sur la pointe des pieds. Ce dernier laisse toujours les choses aux mains des cléricaux. Nul retour en arrière n'est possible. On ne peut « nier » théoriquement une évolution, on ne peut que l'infléchir. Quand le protestantisme prend conscience de lui-même (pourquoi ne pas imaginer que les « objecteurs » travaillent à un vaste mouvement de « conscientisation »), il ne prend pas la forme d'une juxtaposition d'individus comme on le prétend, il devient un héritage à partager entre tous. La seule forme concrète qui respecte l'héritage dans sa totalité, qui le fasse fructifier en en tirant du « vieux et du neuf », s'avère une démocratie **conséquente et résolue**. L'objecteur de conscience rendra inévitable le recours à un processus démocratique pour régler les problèmes. Il aura pour cela à s'opposer aux cléricaux de droite et de gauche.



La démocratie conséquente est **résolue** quand elle ne se fait aucune illusion sur elle-même. Elle sait qu'elle n'est qu'un moyen de résoudre les problèmes soulevés par la démocratie. Elle paraît moins efficace que le recours à l'ordre et à l'autorité ; elle l'est moins, effectivement, du point de vue du « rendement ». Mais **elle ne brise pas les consciences**, car elle les ouvre à un au-delà d'elle-même, dans la discorde comme dans l'harmonie. Voici donc, à notre avis, le seul problème qui mérite d'être pensé dans le protestantisme d'aujourd'hui : comment traverser la « crise » et surmonter ses effets désastreux, sans recourir à la « solution catholique » du centralisme et de l'autorité ? En optant pour la démocratie résolue, à tous les niveaux de son existence, le protestantisme peut perdre tout ce qui lui reste d'identité si, d'aventure, l'essai tourne à l'échec. Dans ce cas, rien à regretter ! Ce serait le signe que le protestantisme a perdu toute utilité. Vouloir le prolonger artificiellement consisterait à lui imposer cette sorte de survie qui nécessite tout l'appareillage mis en branle autour d'un grand comateux. Ni suicide, ni euthanasie ! Guérir, si possible, avec les éléments positifs d'un passé actuellement renié.



Vivre en démocratie conséquente, n'est pas, pour le protestantisme, l'affirmation d'un « idéal » (la démocratie comme idéal engendre, elle aussi, la raison d'Église), **c'est continuer de vivre un destin fait dans la liberté et avec la liberté**. Il se peut qu'une démocratie conséquente se produisant réellement, en actes, devienne une sorte de laboratoire où s'éprouvent de nouveaux **modus vivendi** féconds pour la société dans son ensemble. Ce n'est pas, en tout cas, au protestantisme qu'il revient de le dire. Il ne peut que l'espérer. Mû par cet espoir, il ne doit pas le viser comme un objectif à atteindre, mais l'accepter comme une surabondance de sa vie, comme un don, comme une grâce d'état.

Jeah-Marc Saint

REFLEXIONS SUR LA DROGUE

On en parle tant..., il y a tant de secrets, de craintes, d'exposés techniques, d'affirmations contradictoires.

Entre la drogue, absolu du mal et la drogue ouverture du Paradis, la drogue destructrice de la personnalité et la drogue, moyen de création ou de connaissance de soi..., entre la drogue, phénomène fascinant et terrible, et la drogue, usage tout à fait normal, que dire ? Tout le monde connaît la distinction entre drogues « dures » (héroïne — morphine) et les drogues douces (Marijuana et ses assimilés), avec, entre les deux, le L.S.D. et les amphétamines. Mais il y a de grandes incertitudes sur le risque de passage des unes aux autres ou sur les possibilités de soigner les unes et les autres.

Tout le monde sait qu'il faut assimiler le Tabac et l'Alcool aux autres drogues. On ne peut prétendre attaquer celles-ci sans devoir, aussitôt et en même temps, mettre en question celles-là. Toutefois, cela amène une remarque importante : on sait que chaque société, chaque civilisation a eu « ses » drogues. Toujours. Il y avait une drogue reconnue, acclimatée, faisant partie des mœurs ou des usages. Or, ce que l'on peut constater, c'est que, *sauf exception*, la drogue en question consommée par tous n'était nocive que pour un très petit nombre (qui abusait et sortait des normes posées par la société. L'opium, en Chine ou en Asie du Sud-Est, était très couramment utilisé et très rationalisé ; il n'était nocif que pour un très petit nombre, comme le tabac ou le vin chez nous. La catastrophe se produit lorsque la drogue d'une société passe dans une autre. On sait, par exemple, que l'alcool a été un fléau mortel incroyable chez les Indiens du Nord, comme les dérivés de l'opium peuvent l'être chez nous. On pourrait enfin dire qu'il y a une drogue qui a été assimilée, domptée et une autre qui est « sauvage ». Celle que nous redoutons est évidemment la dernière.

Il faut ici faire une seconde remarque. Il est actuellement un aspect important de la drogue : elle a cessé d'être l'apanage des « élites » pour devenir populaire. Au XIX^e siècle, l'opium était le fait de quelques intellectuels, quelques membres de « l'aristocratie » bourgeoise, etc. Ça ne posait aucun problème ! Depuis environ dix ans elle est devenue en France un usage pratiqué à tort et à travers par des milliers, de jeunes surtout. Et c'est à ce moment que la question de fond se pose : pourquoi cette diffusion explosive ? Pourquoi tant de jeunes se livrent-ils à cela ?

Enfin, dernière observation générale : on ne peut pas limiter la drogue aux produits catalogués par la médecine ou la police : on peut se droguer avec des centaines de produits chimiques, en vente libre dans les drogueries et, en apparence, tout à fait innocents.

Ces remarques entraînent deux considérations :

1 — Tout d'abord il n'y a aucune maîtrise sociale possible d'un phénomène aussi étendu, aussi divers.

2 — La répression est tout à fait impuissante (elle joue, correctement au niveau des drogues dures mais ce sont les moins significatives) : on ne peut pas surveiller ceux qui achètent de la colle ou des détachants, des désinfectants...

Ce n'est plus une affaire de répression, mais de prévention, de compréhension de fond de celui qui utilise de la drogue.

le pourquoi d'un tel comportement. On peut dire alors, très superficiellement, qu'il s'agit de phénomènes de mode, d'imitation. Mais cela ne résout rien. Pourquoi celui-ci « imite-t-il » et pas celui-là ? Pourquoi imite-t-on l'utilisateur de drogue plutôt que de choisir un autre modèle ?

Un peu plus profond, on constate une volonté de défi (les adultes jugent que la drogue c'est mal, alors...) ou de transgression (la Société pose le tabou des drogues, alors...). Mais pourquoi cette volonté de défi ou de transgression ? On constate aussi une nette tendance suicidaire : on ne se suicide pas immédiatement, directement, mais on accepte la mort dans les paradis artificiels. Alors pourquoi cette « tendance suicidaire » ?

Pour répondre, il est évident qu'il faut considérer l'utilisateur de drogue comme un homme « normal », ni un malade, ni un vicieux. Il n'y a pas de jugement à porter sur lui. Notre expérience a montré que sitôt qu'il y a un jugement, quel qu'il soit (et il est tout de suite ressenti, même s'il n'est pas exprimé), il n'y a plus aucune possibilité de relation avec le jeune en question.

Or, pour être bref, et sans pouvoir apporter de démonstration, la seule réponse à la série de questions sur lesquelles nous avons débouché, c'est que le jeune utilisateur de drogue est un homme sans communication, solitaire (même en bande), sans dialogue, sans relation humaine vraie. Ce qu'il cherche avant tout c'est ce dialogue et cette relation humaine à condition que cette relation soit sans arrière-pensée (surtout pas celle : on va le guérir !), sans motivation, sans « projet sur l'autre », absolument gratuite et amicale.

Il faut interpréter l'usage de la drogue (défi, transgression, contestation, suicide), comme un véritable appel au secours de quelqu'un qui se voit comme ne comptant pour personne, n'existant pour personne, ne se sentant aimé (gratuitement) par personne. C'est le langage d'un désespoir qui se cache, d'une fragilité et d'une sensibilité extrêmes, mais qui ne veulent pas se dévoiler.

Nous avons toujours constaté que lorsqu'on peut établir une relation humaine gratuite, prolongée, amicale et satisfaisante (ce qui est certes très difficile et exigeant !), fournissant une certaine sécurisation, et un « modèle humain d'identification » acceptable, alors l'usage de la drogue diminue (1).

Je crois qu'ici il y a une œuvre toute particulière à laquelle les chrétiens sont appelés. Relation gratuite, pour rien, avec l'autre : image de la grâce. Relation où l'autre compte par lui-même, quels que soient ses comportements et ses insolences : image de l'amour. Relation où l'un est appelé à devenir pour l'autre une sorte d'image de Jésus-Christ (sans le dire, bien sûr), dans l'espérance et la force. Et un jour, peut-être, il sera donné de pouvoir faire un pas de plus. Lorsque tout aura été vraiment fait sans aucune intention prosélytique, alors on pourra annoncer l'amour et l'espérance qui sont en Jésus-Christ.

Jacques Ellul

(1) Il faut, bien entendu, préciser que ce n'est une méthode curative réelle que pour les drogues douces et pour le L.S.D. et les amphétamines. Les drogues dures posent des problèmes physiologiques *en plus*, qu'il y a d'ailleurs bien peu de chances de résoudre.

VENERABLES

DOCUMENTS

A VALEUR

INDICATIVE

Un synode capital

L'étude très révélatrice des actes du Synode général de l'Église Réformée de 1872-1873 permet de déceler cinq positions possibles à propos des confessions de foi :

- refus de toute confession de foi ;
- déclaration de foi non imposée ;
- confession de foi simple ;
- confession de foi obligatoire à divers degrés ;
- confession de foi absolument obligatoire.

Quatre objections à une confession de foi obligatoire

Le dissentiment, dans lequel les chrétiens se trouvent de nos jours vis-à-vis des formules doctrinales des anciens symboles, risque de multiplier les divisions ou de favoriser l'hypocrisie si l'on impose une confession de foi obligatoire.

Il est difficile de distinguer entre les doctrines dites fondamentales et celles qui sont secondaires.

Le caractère trop intellectualiste que revêt bien des symboles n'est guère en harmonie avec l'équilibre spirituel d'une communauté.

Le maintien de l'autorité obligatoire d'une confession de foi ne peut que créer des embarras, en raison de la grande diversité des individualités chrétiennes et de la manière différente dont chacun comprend le devoir de solidarité, de sincérité et d'accommodation.

Confesser sa foi sans exécuter son prochain

La confiance inébranlable en l'Évangile n'a sans doute pas besoin de chartes rédigées par des théologiens, pour se répandre. L'établissement des grandes confessions de foi au début de l'ère constantinienne coïncide avec un redoublement des querelles théologiques, ce qui explique la subtilité et le caractère abstrait des formules qu'elles renferment. Une Église dont les membres seraient tenus d'avoir strictement les mêmes croyances porterait en elle le germe de sa dissolution. Athanase Coquerel fils voulait qu'une confession de foi soit un drapeau et non un glaive, elle ne peut être un minimum intangible des affirmations nécessaires, comme le croyait Charles Bois.

La foi n'est pas une affaire de quantité. Elle n'est pas susceptible d'augmentation ou de diminution par le seul fait que l'on ajoute ou que l'on supprime un article de foi. La confession de foi n'est pas un supplément à la foi. Comme le disait A.-N. Bertrand, *« la foi n'est quelque chose que si elle est une réalité totale, si elle prend l'âme, la pensée et la vie depuis le commencement jusqu'à la fin ; elle est la réalité par laquelle l'homme se dépasse lui-même et donne au-delà de son maximum »*.

ONS DE FOI

Une critique salutaire

Une confession de foi n'est pas un bâillon. Pour reprendre le mot de Wilfred Monod, le symbole « doctrinal » ne doit pas être « doctrinaire ». Il faut s'attacher non à la lettre, mais à l'esprit, non à ce qu'il dit, mais à ce qu'il veut dire. Une Église faillible par définition, comme toutes les institutions humaines, ne saurait créer une confession de foi immuable. Toute confession de foi est révisable.

Comme la lecture de la Bible est libre, qu'il ne peut y avoir dans le protestantisme aucun tribunal infaillible pour en déterminer l'interprétation officielle et que rien d'autre n'est requis que l'action intérieure du Saint-Esprit, il suit que nous avons toujours le droit de critiquer la confession de foi au nom de l'Écriture et d'en demander la révision. Cette critique des traditions dogmatiques, commencée au XVI^e siècle, ne peut cesser qu'avec la disparition du protestantisme.

Ne pas étouffer l'Esprit

Lorsqu'un symbole prétend valoir pour la postérité et avoir la vertu d'une décision perpétuellement valable, il y a infidélité au principe de la Réforme. L'Église chrétienne est la gardienne d'une vérité spirituelle qui demeure la même, quelle que soit l'infinie variété des démarches qu'elle suscite et des réponses qu'elle éveille. Le caractère même de l'Évangile nous permet de dire qu'il n'est rien dans la soumission à l'autorité du Christ qui vienne étouffer la liberté de l'Esprit.

L'histoire de notre foi, disait John Viénot, c'est l'histoire de la lutte entre deux absolus, « *l'absolu de l'autorité religieuse, et politique et l'absolu de la conscience qui réclame la liberté de ses décisions intérieures* ». Nous devrions nous réjouir des différences individuelles. L'Église n'est pas là pour niveler les esprits et les soumettre à une quelconque loi commune. Son devoir est, au contraire, de développer en chacun de ses membres l'initiative créatrice dont Jésus a donné l'exemple.

Pas d'initiative sans liberté d'examen

Soutenir qu'on ne peut être sauvé qu'en croyant à telle ou telle doctrine religieuse, c'est la même chose

que d'affirmer qu'on ne peut l'être qu'en accomplissant telle ou telle œuvre. « *La Réforme*, disait Auguste Sabatier, *substitue le principe intérieur de l'expérience chrétienne au principe extérieur de l'autorité ; il fait du christianisme une morale et non plus une métaphysique.* »

Il serait déraisonnable d'élever à la hauteur d'axiomes éternels des dogmes qui portent sur leur front les caractères de la contingence historique. Le chrétien n'est pas un perroquet qui répèterait les mêmes mots de la même façon.

Samuel Vincent avait raison d'insister sur le fait que l'Évangile est le fond du protestantisme et que la liberté d'examen en est la forme. Le libre-examen n'est évidemment pas la liberté de croire n'importe quoi sur n'importe quel sujet. C'est l'application systématique de la méthode historique. Il consiste à recevoir avec reconnaissance l'héritage du passé avant d'en faire une critique respectueuse.

Le libre-examen est un principe sous-jacent à la Réforme, même s'il ne s'est développé que plus tard. Quiconque renonce au libre-examen le fait en vertu même du libre-examen. Adhérer à un système d'autorité, c'est encore faire un choix personnel à l'aide du libre-examen.

Ne pas reculer devant les confrontations nécessaires

Nous devons être assez fermes pour recueillir, sans en rien laisser perdre inutilement, l'héritage du passé et être assez larges pour favoriser l'épanouissement de toutes les formes de pensée.

La désaffection inquiétante pour l'étude de l'histoire part soit d'une contestation de la connaissance historique qui n'est pourtant pas plus relative qu'un autre mode de connaissance, soit du désir de ne pas rencontrer sur son chemin d'autres pensées qu'il n'est pas toujours aisé de réfuter d'une manière sérieuse. Bien des doctrines actuellement en vogue risquent de ne pas pouvoir supporter une telle confrontation. Nul ne tient à chercher dans l'histoire des dogmes la condamnation de ses propres idées !

Une base pour un nouveau départ et non un carcan

La décision la plus sage est sans doute de maintenir à la base de notre Église nos confessions de foi historiques qui sont des documents vénérables, pas toujours aussi poussiéreux qu'on le dit parfois, mais dont la valeur est purement indicative. Il faut en autoriser la plus large interprétation « *dans la fidélité aux principes de foi et de liberté sur lesquels elle a été fondée* », comme le dit la déclaration de foi de 1872 ainsi que celle de 1938.

Il s'agit de concilier le respect pour les symboles traditionnels et l'indépendance d'esprit. La confession de foi peut alors devenir un appui, un point de départ stimulant pour une nouvelle réflexion et non un joug.

Il faut savoir choisir entre la contrainte spirituelle qui dessèche, et la glorieuse liberté des enfants de Dieu sans laquelle la confiance n'est qu'un mot vide de sens.

Philippe Vassaux

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNEX.

Voyage à Calcutta

Comme les autres membres du conseil presbytéral, j'avais reçu le numéro un d'« Information-Évangélisation ». Les exigences du calendrier professionnel m'avaient empêché de le déguster comme il sied, c'est-à-dire averti que cette lecture nous conduira sur les sentiers fleuris de l'éthique sexuelle et familiale.

Hier au soir je suis donc arrivé sur les lieux du débat avec l'innocence d'une jeune mariée, élevée loin du monde, avêgle et sourde aux provocations de la rue. Le public était agréable ; tous les âges s'y côtoyaient. Ceux qui dirigeaient les débats : un psychiatre, un pasteur, le faisaient avec la plus aimable autorité. Pendant deux heures je me suis bien amusé.

Pas aux dépens de mes coéquipiers qui prenaient comme moi très au sérieux leur mission, mais à la découverte de ce numéro d'« Information-Évangélisation ». Il contient un questionnaire dans lequel nous fûmes invités à choisir les sujets auxquels il nous paraissait urgent de répondre. Nous avons bien sûr choisi les questions les plus importantes, et le monde chrétien sera bouleversé par l'originalité et la pertinence de nos réformes... !

« CORAL GARDE BLANC... »

Mais quelle épreuve ! Pour les uns, c'est la cruelle expérience d'une recette de cuisine à réaliser avec interdiction de goûter. Pour les autres, très jeunes, on leur demande des connaissances que ne donne pas la lecture du Kâma Sûtra. Enfin je me disais, en admirant les autres : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu fait naître si tôt ? » Pourquoi tant de souffrances intimes, tant de remords, tant de crainte de l'Enfer puisqu'on me dit aujourd'hui que l'amour physique est la chose la plus naturelle du monde et même qu'il est indispensable à notre épanouissement intellectuel et moral ? Pourquoi des années accablées par la peur de naissances incontrôlées, soumises pour tout remède aux recettes facétieuses d'un petit Japonais ? Pourquoi (et de cela je garde une rageuse rancœur à la plus importante des Églises chrétiennes) ma mère fut-elle toute sa vie torturée par des problèmes aussi faciles à résoudre aujourd'hui et touchant tous à de dangereuses abstinences ?

Les Églises apprennent depuis peu de temps que la nudité seule est pudique et que le mariage peut être autre chose qu'un carcan stupide et bourgeois dans lequel fermentent nos refou-

lements. Nous vivions en respirant avec respect l'odeur de suri dont s'imprégnaient les soutanes des abbés et les robes des nonnes. Nous les retrouvions avec angoisse dans les pages ardentes des romans de Mauriac. Maintenant, tout est aseptisé par les soins de la dernière lessive à la mode. »

QUESTIONS POUR LE MOINS ÉTONNANTES

Ayant reconnu à nos Églises chrétiennes et à la protestante en particulier, pour laquelle je garde une prédilection, le courage d'aborder des sujets brûlants, j'en suis quand même à me demander quelle conjugaison de cerveaux à l'épreuve de toute hypertension a bien pu donner un échantillonnage de questions aussi surprenant par le nombre, l'importance des interpellations et de temps en temps — j'en garde presque une fraternelle gratitude — l'innocence et le ridicule des termes. Relisez-les, si vous avez le document, classé en huit chapitres, chacun placé sous le signe d'une lettre de l'alphabet.

— A6 nous interroge : vous semble-t-il important qu'un enfant puisse identifier son père ? Comment faut-il traduire, si l'on n'a pas quelques clartés sur la psychanalyse ?

— B4 pose le problème du M.L.F. en oubliant celui du M.L.H.

— C3 nous invite à « interpellier les célibataires involontaires ».

— C4-C5 nous dirigent vers ceux auxquels le sexe opposé semble détestable.

— D6 s'inquiète du sort à réserver à ceux qui trouvent que le mélange des couples prolonge la gamme des sensations.

— E2 parle de « la sexualité voulue par Dieu ».

— F5 est un aimable devoir de brevet simple en 1910 ; il fourmille de truismes.

— G7 dit : « pensez-vous qu'il soit pensable pour l'Église de bénir une union d'homosexuels ». Comme si la bénédiction ne constituait pas une usurpation de droit. Il est vrai que si l'on peut bénir l'envers et l'avant des médailles... Il reste l'unique question H sur l'opportunité de cette enquête. Il aurait été sage de commencer par cette question. (1)

Toutes ces interrogations surprenantes qui se veulent « dans le vent » et réussissent si bien à manquer leur décollage n'empêchent pas le sujet des prochains Synodes de contribuer à débayer une morale vacillante de ce qui l'a probablement le

RECHERCHONS STAGIAIRES D'ÉTÉ BÉNÉVOLES pour 1, 2 ou 3 mois, entre le 1er juin et le 31 août 1976, âge minimum : 18 ans, niveau minima : Brevet souhaité.

Conditions : nourriture, logement, 500 F indemnité par mois.

Travail : 40 h hebdo dans le cadre équipes pavillonnaires auprès malades mentaux de tous âges, ou dans les services généraux.

Renseignements et inscription :

FONDATION JOHN BOST — 24130 LA FORCE

Familles protestantes !

Écrivez

Pour adopter un enfant coréen
à

LA CAUSE

78300 Carrières-sous-Poissy

plus perturbée avec l'argent. Si des souffrances sont apaisées et des cerveaux inquiets rendus à leur équilibre normal, ce sera facile d'oublier les intentions ridicules et les expressions maladroites.

IL NE FAUT PAS POUSSER...

Mais de là à suivre certains commentateurs sur le terrain d'une recherche biblique venant à la rescousse des ambitions nouvelles, alors qu'il s'agit de connaissances très humaines, très scientifiquement justifiables, il y a toute l'épaisseur d'une duperie. S'il s'avérait que c'est là le jeu, je considérerais tout ce travail comme un tour de passe-passe à ranger avec certaines divagations évangéliques introduites par « les bons pères » pour se trouver dans la trajectoire de l'Ancien Testament.

Bien sûr Jésus de Nazareth libère de toutes les oppressions, mais il n'a pas besoin de les nommer. Il enseigne avant tout une manière de penser, une honnêteté de l'homme vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis des autres, une résistance aux schémas sociologiques, aux aberrations du pouvoir, au dogmatisme des Églises. L'évangile ouvre les portes sur la vie. Il n'est pas besoin de peindre sur l'horizon quelque paysage en trompe l'œil pour que chacun de nous découvre son ciel et son enfer, sa liberté et sa prison.

Jésus de Nazareth nous arrache à notre infantilisme et fait de nous des hommes, mais lui, qui fréquentait les voleurs et les prostituées sans manifester de honte ou de dédain, se moque dans l'essence de son message de démontrer, de prouver, d'être autre chose que la manifestation de la conscience et de l'amour de Dieu.

Point n'est besoin d'appeler à la rescousse un Karl Barth ou de publier à son de trompe les pontifiantes affirmations des législateurs de l'Église. Il suffit de reconnaître que nous ne sommes que des hommes et que c'est un titre de noblesse si nous l'assumons pleinement.

RÉAPPRENDRE LA LIBERTÉ

Les Rameaux sont passés. Un homme, en route pour Jérusalem, vers Bethphagé et Béthanie envoie quelques-uns de ceux qui l'accompagnent, chercher un ânon pour faire une entrée de vainqueur à Jérusalem. La foule, celle qui acclame et celle qui réclame la mort, cette foule crie : voilà celui qui va nous délivrer. Pauvre homme, pauvre monture, pauvre foule. Peu d'accompagnants croient au libérateur. Ils attendaient un chef militaire, un homme politique ; ils ont affaire à celui qui se bat les mains nues. Ils espéraient la libération du territoire de l'occupant romain. Ils ont dû se rendre à l'évidence : Jésus n'était qu'un doux maniaque. Il parlait d'amour et ne voulait libérer les hommes que de leur péché, c'est-à-dire les rendre libres de toutes leurs aliénations.

Ainsi s'établit, dans la confusion des langages celle des intentions. Celui qui abandonne la ville pour trouver refuge dans la montagne après les Rameaux, celui qui sera la victime du gibet, savait-on, quand il remit son âme entre les mains de son père, qu'il deviendrait la conscience du monde et qu'on l'interrogerait deux mille ans plus tard ?

Sans doute est-ce à lui que les Églises doivent avant tout s'adresser pour chasser les phantasmes des hommes et réapprendre la liberté. Ceux qui chercheront la réponse dans les textes commettront un délit de détournement de biens, mais la moisson sera riche pour ceux qui savent lire ce qui n'est plus écrit, ces mots tracés dans le sable et que le vent du désert a cachés pour nos yeux.

Jean Chèvre

- (1) Question H : « Ce questionnaire vous paraît-il bienvenu, dépassé ? Pensez-vous que ce débat vienne à son heure ? Qu'il est inutile ? Qu'il y avait mieux à faire et alors quoi ? » Dans : Information-Évangélisation No 1, 1976. Bulletin préparatoire aux synodes. En demander l'exemplaire à un conseiller presbytéral.

DE MA LUCARNE

Je viens de lire, de parcourir, de lire en diagonale serait plus exact, un document officiel concernant la sexualité.

Certes, j'ai pu le constater à maintes reprises, l'âge moyen de nos délégués synodaux s'est considérablement abaissé. En fait, ils sont donc dans le vent, à même de discuter du problème en question avec une entière liberté. Par contre, l'âge moyen des membres de nos conseils presbytéraux, et surtout des participants à nos cultes est resté à peu près le même. Il s'agit d'une génération qui fait preuve, concernant cette question délicate, d'une grande pudeur, pour ne pas dire d'une grande réserve. On peut le regretter, comme ne manque pas de la faire l'un des auteurs du document, mais c'est ainsi. La récente libéralisation des mœurs n'a pas atteint, tant s'en faut, toutes les couches de la population. On reste conservateur dans les campagnes. Ouvrir un débat sur la sexualité ne pourrait que choquer les âmes simples formées, naguère, dans une perspective très différente. Leur démontrer qu'elles retardent ne les fera pas démordre d'un point de vue auquel elles

demeurent attachées, car il les a marquées depuis leur enfance.

J'ai lu quelque part l'opinion d'une vieille dame qui avait conservé toute sa lucidité caustique : « De mon temps, comme de tout temps, on faisait l'amour mais on n'en parlait pas. » C'est justement ce qu'il ne fallait pas dire ? — Je n'en suis pas si sûr. Je ne vois même pas pourquoi nous nous mettons à la remorque de modes qui exercent sur nous une influence dénuée de toute mesure. Après un silence trop épais, voici la réaction de l'exagération manifeste. Et l'Église abonde dans le même sens ! En tout cas la nôtre car les autorités romaines s'en tiennent à la tradition, comme si l'évolution des mœurs ne comptait pas.

Sans vouloir déconsidérer nos conseils, je constate qu'ils sont composés de braves gens, n'ayant guère dépassé la formation primaire d'autrefois. Comment, dès lors, peuvent-ils donner un avis autorisé sur des problèmes qui embarrassent des spécialistes : médecins, psychologues et psychiatres.

D'un côté, une société dirigée par des

célibataires, l'Église romaine, entend régenter l'intimité conjugale. De l'autre, on voudrait, chez nous, que des non-spécialistes donnent des avis autorisés. Il me semble que tout cela n'est pas très sérieux. Certes, il est toujours possible de s'entourer de compétences, mais, en bien des communautés, ces compétences font justement défaut. Le pasteur lui-même n'est pas forcément un aigle en la matière. Il lui arrive, à l'occasion, de se fourvoyer complètement, et de donner, par là, un témoignage en sens contraire qui ne contribue guère à l'affermissement de la foi du paroissien moyen.

Alors ? Tabou ? Terrain défendu ? Non, pas forcément. En tout cas, terrain où il faut s'engager avec beaucoup de prudence, beaucoup d'humilité et beaucoup de charité. C'est un terrain semé de chausse-trappes, où l'Église doit faire attention de ne pas perdre son âme et de ne pas accentuer les divisions qui existent déjà. Après la sociologie et la politique, la sexualité n'est pas davantage un facteur de rapprochement et d'édification.

Le rebroussé

LES DENTS DE LA MER

C'est le film qui a, dit-on, obtenu le plus grand succès de l'histoire du cinéma. Pourtant il n'y a ni vedette, ni érotisme, ni même terreur. C'est un loyal morceau de bravoure entre une toute petite équipe d'animaux terrestres, trois hommes disparates, et un seul requin, qui a son royaume dans la mer. Vraiment une forte aventure, comme le cinéma américain sait les construire, quand les pionniers succombent et que la nature reprend ses droits. Car, depuis la Bible, quel est donc l'animal qui pourrait encore nous dévorer, sinon la bête qui monte de la mer.

Dans Apocalypse 13 il s'agit de l'empire romain, aux côtés de la bête qui monte de la terre, l'empire Perse, mais dans notre mythologie aujourd'hui encore possible, ce n'est certes plus le lion, ni le léopard, ni l'ours, mais le dernier seigneur qui nous avale, myope et froid : le requin. Il est le dernier à nous frôler de sa menace et chacun, installé dans son paisible fauteuil de cinéma, imagine ce qu'il deviendrait s'il avait à l'affronter vraiment. D'ailleurs, un récit au cours du film rend la rencontre pensable et terrible : un navire américain fut torpillé par un sous-marin japonais au moment même où était lancée la bombe sur Hiroshima. Durant quatre jours l'épave ne fut pas repérée sur le Pacifique et sur les 1.500 survivants, 1.200 furent mangés par une meute de requins acharnés. L'homme sait déchaîner le feu nucléaire, mais il y a encore un animal qui est plus fort que cet homme. Voilà, je pense, pourquoi nous allons voir ce combat : pour avoir à la fois peur et courage.

Un curieux carnaval

Le film commence très quotidiennement. C'est le début de la saison sur une petite plage qui pourrait être bretonne, si le Golfe du Mexique remplaçait le golfe de Gascogne ! Chacun arrive encombré de sa guitare, de ses palmes sous-marines et de ses lunettes de soleil. C'est la ruée vers le sable et la mer. Pas question de trembler de rien, sinon pour la saison et le tourisme. Il est vrai, la mer a rejeté les lambeaux déchiquetés d'une baigneuse nocturne. Mais dès le lendemain une flotille d'apprentis pêcheurs ramène triomphalement une dépouille. Il faut hélas, une seconde alerte pour que la peur s'installe et que le carnaval estival se transforme en chasse et en défi.

Cette première partie du film est longue, mais je la crois nécessaire pour que nous sortions peu à peu de nos illusions et que nous fassions face au danger inconnu. Jusqu'à maintenant le requin s'est imposé sourdement, mais nul ne l'a vu. Il rôde. Il a trouvé un bon terrain de chasse où désormais il attend sa

proie, lui qui fonce juste sous la surface de l'eau vers tout ce qui bouge et attire. Il a son droit, son instinct destructeur, qui en fait vraiment l'une des merveilles les plus fonctionnelles de la nature. Face à lui, l'homme n'a que sa volonté de le provoquer jusqu'à ce que le combat s'engage. Le requin reste à l'affût et l'homme doit sortir pour le débusquer. C'est le frisson du monde renversé, la revanche de la mer sur sa petite fille, la terre.

Le défi

Ils sont trois à partir pour le duel. D'abord un vieux marin, tanné, paillard, ravi et furieux ; il n'en rêviendra pas, car il a trop de présomption dans son savoir-faire. Ensuite un très jeune homme, qui connaît tout sur les requins, possède le plus moderne des attirails et ne doute jamais de lui-même. Il s'en sortira, mais vraiment comme au travers du feu — aussi parce que faire dévorer deux des trois héros serait quand même pour le metteur en scène transformer une aventure en accablement. Enfin, un shérif, timide, maladroit, qui y va par conscience et sans le moindre enthousiasme. Il sera le vainqueur inattendu pour avoir dès le début remarqué avec effroi que le requin, que ce requin, était vraiment beaucoup trop grand et trop fort pour eux. En effet, après une heure trente de film, nous voyons enfin sortir de l'eau sa gueule énorme, torve et cisailleuse. Il est là, tout près, niché très souvent sous le bateau lui-même qui danse sur son dos comme une coquille de noix. Trois paladins pour une bête, noire et blanche, toute luisante de malignité et d'obstination.

Le métier de requin

Il n'y a pas grand'chose à raconter, sinon que le requin dort quand les hommes épient la surface des eaux et que le requin fonce, quand les hommes bavardent et se saoulent car l'intelligence au combat c'est de se dérober puis de surprendre. On se met peu à peu à admirer la rouerie de l'animal qui devine ses partenaires. On admire autant son courage quand, traînant toute une série de gros tonneaux peints en jaune, harponnés successivement à ses flancs, il revient sans cesse à l'attaque, comme un vaillant taureau exaspéré mais non pas affaibli par les banderilles. D'ailleurs les trois chasseurs, en tout cas les deux spécialistes, ont encore plus d'estime pour l'astuce et la vigueur de ce requin, que de haine envers sa cruauté. En voilà un qui sait faire admirablement son métier naturel. Il n'est pas naturel que l'homme haïsse l'homme, ni que l'homme brutalise l'animal. Mais il est naturel que l'animal attaque et dévore. Ce

Vient de paraître :

POUR UNE PETITE THÉOLOGIE DU SILENCE

poèmes de Bernard Chevalley
prix : 12 F

En vente chez l'auteur (C.C.P. : 32.495.84 La Source), et à la Librairie protestante, 140, bd St-Germain, 75006 Paris.
(L'exemplaire numéroté : 30 F, chez l'auteur seulement)

Adultes, non diplômés qui désirent
entreprendre des études de théologie,
adressez-vous à :

L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

qui organise des cours vous préparant
à l'examen d'entrée en faculté de
théologie.

Vous trouverez tous renseignements
auprès du directeur : Pasteur Michel
Olives, 13 rue, Louis-Perrier, 34000
Montpellier. Tél. (67) 92.61.28.

n'est pas là affaire de méchanceté mais de fidélité à l'instinct et d'exploit. Même quand nous verrons le pêcheur disparaître les yeux exorbités dans les mâchoires, même quand nous regarderons le jeune savant secoué dans sa cage sous-marine, aux barreaux bientôt brisés, par le mufle de la bête, il nous semblera que leurs regards sont plus encore stupéfaits que terrorisés.

Je sais bien, c'est un truquage. Le requin a coûté, paraît-il, dix millions pour être reconstitué comme un énorme pantin mécanique. Nous savons bien que tout cela est joué comme dans les mythes, comme au théâtre. C'est une émotion pathétique, mais non pas douloureuse. Il fallait qu'il en soit ainsi, pour que nous ayons droit à un pur spectacle, sans la moindre complaisance morbide, le pur spectacle du combat égal entre l'astuce instinctive et l'astuce réfléchie. On nous donne à voir des héros très naturels.

Les films d'épouvante

Il y a deux sortes de films d'épouvante. Ceux qui montrent des monstruosité dans lesquels l'homme est toujours bourreau ou victime. Les deux nous terrifient car le bourreau est inatteignable et la victime impuissante. Et nous qui regardons, nous ne sommes que des voyeurs misérables, complices que de telles scènes se passent et que nous n'y intervenons en rien, alors qu'elles sont tournées justement à cause de nous, pour nous donner l'occasion de la curiosité ou de l'impunité. Cette première catégorie de films me paraît vicieuse puisqu'elle déshumanise les rôles pour le plaisir des témoins.

Au contraire, dans l'autre sorte de films, faut-il dire qu'on trouve plus d'affrontement que d'épouvante ? Tout le monde se bat et a relativement ses chances. Tout le monde s'exprime aussi. Nous n'avons plus l'horrible face à face du bourreau massif et de la victime séduite. Tout le monde enfin peut vivre une certaine identification salutaire qui lui rappelle qu'il n'y a pas de vitre entre les héros et les spectateurs, que les deux sont à la fois témoins et participants. En effet, tout nous pousse à agir, à souffrir aussi, avant tout à oser. « Les dents de la mer » appartiennent, de toute évidence, à cette seconde catégorie. Elles nous reconstituent une âme d'enfants, quand nous lisons les travaux légendaires avant de nous endormir, réconfortés de nous être imaginativement exposés.



Je sais bien que l'on cherchera aussi d'autres explications à un succès aussi phénoménal : la crise de la technique, le retour à la nature, la dépression de la nation américaine, le culte des grands ancêtres : « Moby dick » de Melville et le « Vieil homme et la mer » d'Hemingway. Mais plus qu'à toutes ces connotations, je crois à un besoin majeur de tragédie purgative après trop de voyeurisme infectieux. Steven Spielberg, le metteur en scène, n'a que vingt-neuf ans. Il en est à son troisième film. Il sait non pas flatter le public, mais le deviner. Son requin ne nous avale pas. Il nous conquiert.

André Dumas

PETITE EGLISE, GRAND PROJET...

Connaissez-vous le village de Vialas, en Lozère, entre Génolhac et le Pont-de-Montvert ? Si non, nous vous invitons à le visiter quand vous « descendrez » dans le sud. Situé à 600 m d'altitude, il est dominé par l'extrémité sud du Plateau du Lozère, le Trenze, dont la paroi granitique tombe du haut de ses 1.200 m non loin de Vialas : c'est l'orgueil des Vialas-sins !

Le cadre de notre village est d'une beauté grandiose, austère disent quelques-uns. Mais quand on a découvert ce pays ; quand on a rencontré ses habitants et constaté leur attachement au pays, à l'Eglise, et éprouvé leur fidélité qui est à l'image du solide granit qui domine ici, on y reste — si l'on peut — mais on y revient toujours, ne serait-ce qu'en touriste... Si vous vous arrêtez à Vialas, vous ne manquerez pas de visiter le temple. Il date du début du XVII^e siècle. C'est un des rares lieux de culte protestant en Cévennes qui a été épargné par la pioche des démolisseurs après la Révocation de l'Édit de Nantes. Témoin d'une très longue et belle histoire, il a été restauré voici quelques années. A certaines heures, le soleil, à travers de beaux et sobres vitraux, répand dans le chœur une symphonie de couleurs.

Depuis longtemps, quelques-uns avaient fait un rêve... et voici que les circonstances aidant, ce rêve va devenir réalité : si Dieu prête sa main à cette entreprise extraordinaire, en 1977 le

temple de Vialas disposera d'un orgue ! D'aucuns penseront ou diront peut-être : folie que ce projet dans un pays où les Églises sont pauvres, où le nombre d'habitants diminue chaque année, où, depuis longtemps, le pouvoir a pris son parti de voir mourir des régions comme la nôtre. Seulement l'Eglise réformée de Vialas-Saint-Maurice-de-Ventalon-Saint-Andéol-de-Clerguemort, très petite en vérité, est une privilégiée. Non seulement par la générosité de ses membres, presque tous modestes, mais aussi parce que, à chaque fête chrétienne et chaque été, on y voit revenir fidèlement enfants, petits-enfants, descendants de ceux qui ont marqué cette terre de leur empreinte, de leur persévérance, de leur foi, et avec eux des amis. C'est pourquoi le Conseil presbytéral a accepté la proposition généreuse d'une équipe d'animation et d'action dirigée par un de ses membres très compétent dans l'affaire. « Nous n'arriverons à avoir un orgue que si nous le construisons nous-mêmes, à charge pour tous de fournir le matériel nécessaire. »

L'orgue édifié en tribune aura un buffet en châtaignier du pays, laissant apparaître 69 tuyaux d'étain fin en façade et abritant douze à quinze jeux répartis sur trois claviers et pédalier ; soit, au total, 1.078 tuyaux dont 36 de bois.

Le premier appel lancé à nos amis, voici un an, a été entendu. L'enthousiasme avec lequel réponses et dons sont arrivés nous a permis de mener à bien la première tranche des travaux. En 1976,

s'ouvre une seconde tranche qui nécessite des commandes importantes. Mais nous avons confiance : notre seule ambition est de planter dans ce pays de Cévennes des « signes d'espérance ». Cet orgue est un de ces signes. Et de chanter la gloire de Dieu pendant les cultes et lors de concerts spirituels, montrant ainsi que Vialas n'est pas un village qui meurt, mais un village plein de ressources et qui vit.

Si dans ce pays, autrefois, « tout a été construit par entraide, association et coopération », comme on pouvait le lire récemment dans une revue, et que ces Cévenols « nous ont légué une leçon exemplaire », nous croyons que l'édification d'un orgue en Cévennes ne peut être l'œuvre de quelques-uns, mais qu'elle doit être le fruit d'un travail collectif où nous aurons rassemblé toutes nos forces, associé tous nos efforts, mis en commun toutes nos possibilités. En cela nous suivons la lignée de ceux qui nous ont précédés.

Cet article a pour objet essentiel d'informer les lecteurs que nous invitons à se réjouir avec nous. Toutefois, si plusieurs, désireux de se joindre à ceux qui nous encouragent depuis un an, décidaient de nous faire parvenir un don, il serait accueilli avec reconnaissance. (1)

Au nom de l'équipe d'animation
F. Hervé, pasteur

(1) Église chrétienne réformée de Vialas.
C.C.P. 1088.09 Montpellier, avec mention
« pour l'orgue »

Il existe, en France, un peu plus de 100.000 réfugiés. Ils sont 200.000 peut-être. Ces hommes et ces femmes ont été contraints de quitter leur pays d'origine pour des raisons idéologiques, raciales ou religieuses. Ils sont difficiles à comptabiliser parce qu'ils sont soumis à des statuts juridiques différents. Ils n'ont pas tous droit au statut officiel de réfugié politique. Ils ne veulent pas tous l'avoir.

Ils ont des traits communs. Ils subissent une épreuve lourde : celle de l'exil, celle de la coupure d'avec la patrie, cette terre où ils ont leurs racines familiales et culturelles les plus profondes. Ils ont, souvent, des difficultés à s'insérer dans le pays où ils se sont réfugiés. S'il est devenu plus facile, aujourd'hui, de trouver un logement, il est difficile de trouver du travail en cette période de crise. Les réfugiés comprennent mal les mœurs du pays nouveau dans lequel ils vivent. Ils connaissent le dépaysement. Ils sont, parfois, accueillis avec réticence et parfois même rejetés. Ceci accroît le décalage dont ils souffrent.

La tradition démocratique de notre pays exige que l'accueil aux réfugiés politiques soit conçu et organisé largement. Elle exige aussi, cette tradition de liberté française, qu'il y ait un endroit où les services d'accueil existants — qui sont nombreux — puissent se rencontrer, confronter et enrichir leurs expériences et faire entendre, à certains moments, avec force, cette voix des étrangers pour lesquels la France est devenue une terre d'asile.

Nous avons donc voulu, en 1970, créer une association qui traduise en propositions de loi, en services d'accueil, en commissions d'étude, en expériences opérationnelles, tous les besoins des réfugiés et, ceci, à chaque instant de la vie. « France, terre d'asile » est née de la prise de conscience de cette nécessité fondamentale : il faut que l'on trouve à Paris et ailleurs une association à laquelle les réfugiés et tous ceux qui s'intéressent à eux puissent aller et dans les locaux de laquelle on puisse se rencontrer.

Les activités de notre association ont été, d'abord, d'études, de recherches et de regroupements. Les grandes vagues d'arrivées de réfugiés venant du Chili, en 1973, et depuis l'année dernière, d'Indochine, nous ont obligés à faire face à des besoins particuliers imprévus et forts. Les statuts de notre association nous autorise à engager des actions opérationnelles provisoires étant entendu que nous nous contentions de les promouvoir, c'est-à-dire de créer, tout de suite, des centres d'hébergement nécessaires et de les céder ensuite aux associations locales ou mieux spécialisées qui avaient vocation de les gérer durablement. Il y avait un besoin urgent qui se manifestait et auquel il nous fallait répondre. Les pouvoirs publics nous demandaient d'agir ainsi. Nous avions le devoir de le faire puisque c'était une partie du but que nous poursuivions. « France, terre d'asile » a ainsi aidé à accueillir 1.700 Chiliens, quelques centaines de Latino-Américains, presque 10.000 Indochinois.

Les actions opérationnelles menées par « France, terre d'asile » posent des problèmes d'indépendance politique. « France, terre d'asile » ne se sent liée par aucun autre désir que celui d'aider à accueillir honorablement les réfugiés d'où qu'ils viennent et quelle que soit l'idéologie dont ils sont les victimes.

La vraie liberté démocratique reste notre seul idéal. Est-il utile d'ajouter que nous attendons avec impatience l'époque, utopique sans doute, où la tolérance régnant également sur toutes les nations de la terre, nous pourrions dissoudre notre association. Hélas !

En attendant, il faut constater que la tâche est urgente et grande. Nous l'accomplissons de notre mieux avec désintéressement, en accord avec tous les démocrates que passionne le problème des réfugiés.

G. Hourdin

France, terre d'asile : 29, rue St-Amand
— 75015 Paris

Bip/Snop

M. et Mme Étienne Frey et leur fille,
M. et Mme Guy Frey et leur fille,
M. et Mme Olivier Frey et leurs enfants,
M. et Mme Pierre Frey et leurs enfants,
M. et Mme Dominique Frey,
les familles Frey, Viénot, Monod,
Glaenger, de Coninck, leurs parents et
alliés,
font part du décès de

Madame Jean FREY,
née Anne-Catherine Viénot

survenu à Guebwiller le 9 avril 1976 en
sa 87^e année.

Mulhouse, Guebwiller, Chambéry,
Ecully, Neuilly.

PRIERE D'UN DÉPORTÉ

en réclusion 1940-1945

*En songeant, en ce mois d'avril, à la
Journée du Souvenir des déportés, nous
publions cette prière qui fut l'aide journalière de l'un d'eux.*



Notre bon Père céleste,
que ton nom soit sanctifié
par toute ta création,
que ton règne vienne en nous,
que ta volonté soit faite par nous,
donne-nous aujourd'hui tout pain
dont nous avons besoin,
pardonne nos torts comme nous avons
pardonné aux autres les torts qu'ils nous
ont faits,
ne nous abandonne pas dans l'épreuve
mais sauve-nous de la tentation,
car c'est à Toi qu'appartiennent en vérité
et pour toujours, le règne, la puissance et
la gloire.
Amen.

J. S.

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

CINZANO

Strasbourg

L'église Saint-Thomas est en cours de restauration. On l'a appelée la cathédrale protestante. C'est un admirable monument en pierre rose des Vosges dont les plus anciennes parties sont du XIII^e siècle. Nous y avons assisté, en 1918, au discours qui accueillait Poincaré, Clémenceau, les hommes d'état, le gouvernement, les membres du parlement, les représentants des nations alliées, les chefs militaires illustres : heure inoubliable où le vénéré pasteur Gérold dit son bonheur de la patrie retrouvée, paroles rendues plus émouvantes par leur accent d'Alsace.

Or, cette église abrite le tombeau de Maurice de Saxe, maréchal de France, mort en 1750 (aïeul de Georges Sand). Louis XV ne voulait pas qu'il fût enseveli à Chambord, propriété du maréchal, car le maréchal était protestant. Il fallait trouver un lieu de France où notre culte était autorisé. Ce fut Strasbourg où les fidèles essayaient tant bien que mal de faire respecter la liberté des cultes inscrits dans le traité de Westphalie pour l'Alsace.

Louis XV commanda au sculpteur Pigalle un mausolée pour la tombe placée dans le chœur de l'église. Malheureusement, le célèbre artiste ordonna l'obstruction de certaines fenêtres de ce chœur et, pour celles qui restaient ouvertes, il exigea la suppression des vitraux, chef-d'œuvre du XIII^e siècle. Il les remplaça par des vitres ordinaires. Le but atteint, le jour est blafard, l'atmosphère sépulcrale.

Le consistoire désire qu'à l'occasion de la restauration de l'édifice, dont il assume

cinquante pour cent des frais, on ouvre de nouveau les fenêtres et qu'un système de vitraux et d'éclairage recrée l'atmosphère spirituelle de cette partie du sanctuaire. De Paris, les Affaires culturelles refusent l'autorisation : elles s'en tiennent aux décisions de Pigalle. On est en droit de penser qu'elles font une erreur grave et l'on souhaite au consistoire de Saint-Thomas de pouvoir rendre au chœur de l'église son empreinte religieuse et son ancienne splendeur.

Quel est ton nom ?

Nul n'ignore qu'au Buisson ardent Moïse demande à Dieu son nom afin d'expliquer aux Israélites esclaves en Égypte de la part de qui il leur apporte la libération.

M. Jacques Chauvin, dans l'intéressante étude publiée ici-même le 8 mars dernier, choisit la traduction œcuménique de la Bible : Dieu répondit à Moïse : « Je suis qui je serai », ce futur signifiant, dit M. Chauvin : « Je suis là pour vous de la manière que vous verrez. »

Les personnes qu'on appelle *littéralistes*, aux yeux desquelles chaque parole biblique est divinement inspirée, ne se rendent compte d'aucune difficulté. Aucun problème : la traduction de Louis Segond c'est l'infailible parole de Dieu. Dans cette traduction, Dieu répond à Moïse : « Je suis celui qui suis » (ce qui est bien mal dit), ou « Je suis celui qui est » ; (mieux, mais peu dynamique en regard de la traduction œcuménique citée par M. Chauvin).

Le professeur Adolphe Lods, l'éminent hébraïsant dont les cours à la Sorbonne ont formé plusieurs générations de pasteurs, traduisait, nous a-t-on dit : Dieu répondit à Moïse : « Je suis *qui* je suis », c'est-à-dire : ce que je suis ne te regarde pas. Mon nom (ma personne), tu n'as pas à en connaître ni en percer le mystère. Je suis le Dieu de tes pères, obéis-moi.

Nous ne sommes pas hébraïsants. Nous

choisissons de par le droit de choix base de la morale religieuse et tolérante du protestantisme. Nous adoptons le texte d'Adolphe Lods, clair, et surtout en accord profond avec l'ensemble des dialogues de Moïse avec Dieu.

L'interprétation de la Bible œcuménique, possible aussi sans doute, introduit une tout autre manière de comprendre. Quant à Louis Segond, s'il était encore parmi nous, il serait étonné d'être devenu infailible avec sa traduction sacrée.

Histoires

Pour vous reposer de ces lignes un peu austères, voici deux histoires vraies :

LA ROUTE ET LA RELIGION.

Un lieutenant de gendarmerie s'est présenté à un pasteur et lui raconte :

— Quoique je ne sois pas protestant je connais bien votre religion. J'ai eu des rapports étroits avec le protestantisme pendant plusieurs années.

L'officier est chaleureux, enthousiaste.

— Quels rapports ? demande le pasteur dont l'attention s'éveille et qui, déjà, entrevoit un échange de vue intéressant... et peut-être davantage.

— Pendant deux ans, dit le lieutenant, j'ai organisé la police de la route le premier dimanche de septembre pour le Musée du Désert : et pas un accident, Monsieur.

QUI SAIT ?

Un autre pasteur écoute avec une sympathique émotion un prêtre lui parler de son isolement spirituel.

— « La seule personne avec laquelle je puisse prier, c'est la dame protestante du village. Vous-même ne vous faites pas de souci car d'ici vingt-cinq ans toute l'Église catholique de France aura passé au protestantisme. »

Nous n'en croyons rien.

Après tout, qui sait ? Et qu'appelle-t-il protestantisme ?

J. R.

ONT COLLABORE

A CE NUMERO

J. Chèvre, commissaire aux comptes, Bergerac.

P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Mer.

A. Dumas, professeur Faculté de théologie, Paris.

J. Ellul, professeur Faculté de droit, Bordeaux.

J.-F. G., professeur, Le Mans.

F. Hervé, pasteur, Vialas (Lozère).

G. Hourdin, Association « France, terre d'asile ».

Le rebroussé, pasteur Schloesing, Roquecourbe.

G. Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'âme.

J.-M. Saint, pasteur, Paris-Auteuil.

Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houllès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

UN GRAND LIVRE

Il s'agit de « Civilisation et éthique » d'Albert Schweitzer. (1)

Ce sera pour beaucoup une révélation. Un « Avant-propos » du professeur Minder situe l'ouvrage. C'est le pasteur Georges Marchal qui en a écrit la préface, très largement documentée et évocatrice. Nous pensons utile d'en citer quelques passages, qui dégagent clairement l'esprit de ce livre. Nous réservons pour une prochaine parution une analyse complète de l'ouvrage. Ce texte-ci et le prochain ne feront pas double emploi, mais donneront plus de portée à cette parution remarquablement traduite de l'allemand par Madeleine Horst. Malgré la difficulté du texte elle a su demeurer fidèle à l'original ; cette traduction se recommande par sa haute tenue littéraire, son aisance et sa clarté.

Le présent ouvrage n'est pas un traité. Pas davantage n'est-il une Histoire qui se contenterait d'exposer les faits, de les décrire, d'en dégager les rapports, les expressions, les modalités, sans porter sur eux de jugements de valeur. L'Histoire, en tant que telle, est neutre. Elle n'est pas immorale, elle est amoral. Or, Schweitzer n'est pas neutre. Il veut savoir non seulement dans quel sens vont les choses, mais dans quel sens elles doivent ou devraient aller. L'enquête historique énonce les événements : l'Éthique les dénonce, les juge. Aux signes, elle oppose les contre-signes. L'Éthique. Laquelle ? Schweitzer répond : l'Éthique du *Respect de la Vie*. On sait que cette formule, forgée par lui, et à laquelle il est resté immuablement fidèle, définit et éclaire l'ensemble de son œuvre.

Elle a été très critiquée, mais, avant tout, par Schweitzer lui-même. Celui-ci avait parfaitement vu que le monde soumis à notre observation était un vaste tube digestif, les espèces se dévorant les unes les autres. On ne peut protéger l'insecte qu'en tuant l'oiseau, et l'on ne sauve l'oiseau qu'en tuant le chat. D'où la formule de Claude Bernard : « La Vie, c'est la Mort. » A ce douloureux problème — à ce scandale — Schweitzer reconnaît qu'aucune réponse sérieuse ne peut être donnée, au niveau de l'esprit humain. Pourtant, le « Respect de la Vie » doit être maintenu comme une inspiration, un « Schéma dynamique », comme disait Bergson. Avec une pointe d'humour, Schweitzer montrait quelle était son intention en soulignant que la formule inverse : « Le mépris de la Vie » créerait beaucoup plus de difficultés morales, et n'offrirait aucune ouverture.

Nous verrons comment Schweitzer a intégré ce principe du Respect de la Vie à la Civilisation.

N'oublions pas que notre ouvrage, pensé par Schweitzer depuis le début du siècle, a paru en 1923. Vieilli ? C'est juste le contraire.

En 1923, Schweitzer faisait figure de pionnier. En avance sur son temps, c'est seulement maintenant que ses idées sont « tombées dans le domaine public » et apparaissent même comme des banalités. Mais des banalités dramatiques. On pourrait presque les assimiler aux « lieux communs », à ces *Loci communes*, dont Mélanchton a donné le modèle et qui expriment les normes fondamentales, communes à tous, des vérités évangéliques. « C'est tout bête, disait Schweitzer. Mais pour les appliquer, ça, c'est une autre affaire. »

C'est tout le drame de notre temps qui, de l'euphorie du début du siècle — en un sens, il y avait de quoi — est passé au pessimisme, à la peur, à la *sinistrose* (Pauwels).

Dans la première partie de cet ouvrage (pp. 1 à 73), Schweitzer expose en profondeur les signes et les raisons de cette « faillite ». Les signes représentent l'histoire horizontale — événementielle — de notre temps ; les raisons représentent l'histoire verticale, en profondeur, de cette même époque.

Il faut situer la démarche de Schweitzer dans la constellation historique représentée, depuis la « Philosophie des Lumières », résolument optimiste, par Hegel, Marx, Feuerbach, Aug. Comte, Nietzsche, et, plus près de nous, par le pessimisme de Spengler, de Toynbee, par le réalisme mystique de Berdiaeff, par Niebuhr, dont le Christocentrisme peut seul assumer la désespérante condition humaine.

En quelques mots, il y a, pour Schweitzer, déclin, faillite de la Civilisation, quand les moyens font oublier la fin, quand la Technique domine l'Esprit, quand l'Homme ne contrôle plus l'Outil, quand le Progrès est assimilé, comme disait Bergson, « aux commodités », à la volonté nietzschéenne de puissance.

Aspect prophétique. C'est sur ce thème qu'il faut insister à propos de Civilisation et éthique paru en 1923, mais qui énonce déjà les problèmes et les risques de notre temps : encombrement démographique, technocratie, écologie, nationalismes étroits, carence d'une pensée que domine l'événement. En dérivation, son dernier combat sera tout naturellement centré sur le redoutable problème atomique, y compris l'utilisation, même pacifique, de l'atome (déchets...). Il fera équipe en cela avec l'autre Albert, son ami Einstein. Le « Discours d'Oslo », prononcé en 1954, expose clairement le drame de notre temps ; il marque aussi que Kant, dans son écrit « *De la paix perpétuelle* » (1795), s'en remettait à la Nature, « cette grande artiste », du soin de créer, à la longue, une paix durable... Mais, note Schweitzer, « nous ne disposons plus d'un temps extrêmement long ». Seule, ajoute-t-il, l'éthique du « Respect de la Vie » peut aboutir. Mais celui-ci n'a rien de magique, et l'avenir n'est pas assuré.

Ce livre n'est ni un code, ni un manuel. Il est ce que le lecteur saura y découvrir. Plus qu'une leçon : un programme. Mieux qu'un traité : un credo. Autre chose qu'un système : un appel. La préface qu'on vient peut-être de lire s'est contentée de poser quelques jalons, de dégager un esprit, face à « l'orchestration inlassable de la Mort » (Malraux).

Schweitzer nous rappelle que les indispensables techniques de la matière peuvent bien nous donner du pain.

Mais que, réduites à elles seules, le pain qu'elles nous donneraient serait un pain sans levain.

Georges Marchal

(1) Éditions « Alsatia », 10, rue Bartholdi, Colmar. Dépôt à Paris : Alsatia, 17, rue Cassette 75006. Et toutes librairies. Prix : 32 F.

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

CBSK

BI-MENSUEL

90^e année

No 10

Lundi 24 mai 1976

Les blasphèmes des incroyants
font plus de plaisir à Dieu que
les prières des imbéciles.

Émile Faguet

"QUAND DIEU VOUDRA, COMME IL VOUDRA"

par Laurent Gagnebin

« Quand Dieu voudra, comme il voudra. » On connaît la célèbre formule du père Couturier ; elle concerne en réalité la future unité des Églises que le croyant espère et attend en s'en remettant à la volonté divine et en faisant sienne une patience confiante, sans limite. Nous comprenons l'intention profonde et la foi qui animent une telle expression, mais, en dépassant ici le cadre de l'œcuménisme, nous voulons dire ce qui nous dérange dans cet aphorisme bien connu.

« Quand Dieu voudra, comme il voudra. » Il y a là une manière de s'en remettre à la Providence qui se confond facilement avec la démission. Non. C'est tout de suite que Dieu attend de nous des actes, des réalisations, les fruits d'une volonté. Invoquer Dieu ou le Saint-Esprit n'est-ce pas trop souvent, pour le croyant, une manière pieuse, mais hypocrite de capituler ? On sait combien la prière que l'homme adresse à Dieu peut correspondre à une dispense qu'il s'accorde à soi-même : joindre les mains revenant ainsi à se croiser les bras.

Parmi toutes les déviations que le christianisme a connues, celles qui le conduisent sur la voie du fatalisme et de la résignation nous paraissent les plus redoutables. Elles restent singulièrement actuelles et renaissent sans cesse de leurs cendres. Elles défigurent et trahissent l'Évangile, elles font du christianisme une sorte de stoïcisme. Rien n'est plus faux ; et pourtant ce visage déformé de la vérité chrétienne, nous le rencontrons chaque jour sur notre chemin. Il nous faut dire un *non* résolu à toute théologie, à toute morale, à toute spiritualité qui, au nom d'une certaine image de Dieu, tentent de désespérer l'homme, de le réduire au néant de sa condition pécheresse, à la passivité.

Wilfred Monod, déjà, signalait qu'à l'origine de la somnolence coupable et de l'engourdissement scandaleux de certains croyants, il n'y a pas seulement de la paresse ou de l'égoïsme, « *il y a l'erreur la plus grossière, l'hérésie la plus monstrueuse, la notion la plus contraire à l'Évangile de la Croix, à l'Évangile de*

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des institutions ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Voici quelques réflexions que méditeront avec fruit un grand nombre de nos questionneurs.

Pour mieux répondre (peut-être avec plus d'autorité), qu'on nous permette de donner, aujourd'hui, la parole à un de nos maîtres : Wilfred Monod.

Dieu pourrait, mais il ne veut pas.

C'est l'effondrement moral de Dieu, l'annihilation du Père céleste. Sur cette pierre angulaire on peut construire solidement, l'athéisme...

Il ne veut pas ? Pesons bien cette affirmation tragique. Elle signifie, en dernière analyse, que l'omnipotent (le tout-puissant) veut la réalité présente.

On essaye en vain d'éviter ce blasphème. On dit :

— Dieu respecte la liberté humaine.

— Mais si l'on prend cette liberté au sérieux, cela équivaut, pratiquement, à la négation de la toute-puissance.

— Non, répliquera-t-on, car cette liberté qui limite le Très-Haut est son œuvre.

— Alors, en restituant indirectement à Dieu sa grandeur métaphysique, vous diminuez sa grandeur morale ; car, en voulant expressément la liberté, il a expressément voulu les conséquences possibles de cette liberté : erreur, souffrance, péché, mort, châtiments posthumes.

On insiste encore, et l'on dit :

— Si Dieu a voulu la liberté initiale, il en a simplement permis les conséquences possibles.

— Mais alors, Dieu n'a pas plus voulu le bien que le mal ; le monde est autonome et se développe suivant ses propres virtualités ; on retombe au point de vue pratique, dans la négation de l'omnipotence (toute-puissance) pour ne pas dire de l'omni-présence (présence perpétuelle et en tout). Car c'est là, en définitive, qu'aboutit, dans la vie de tous les jours, la formule : « Dieu a permis. » Lorsque, malgré notre prière, la catastrophe s'est produite (physique ou morale) et lorsque, n'osant affirmer : Dieu l'a voulu !



Suite de la page 1

« Quand Dieu voudra, comme il voudra »

l'Incarnation, l'idée que Dieu, ici-bas, n'a pas besoin de l'homme pour sauver le monde ». (1)

Le chrétien n'est pas invité à se résigner, mais à accepter. La différence est énorme. Devant le mal, devant la souffrance, devant la mort, il ne devrait connaître ni l'abandon, ni l'apathie, ni la démission, ni la désespérance, ni le fatalisme. Face aux réalités mortifères, Jésus fut bel et bien un révolté. Certes, notre révolte ne sera pas destructrice, nihiliste, négative. Nous luttons *pour* la vie et *pour* l'autre. Mais nous luttons. Devant toutes les croix, à commencer par la croix de Jésus-Christ, le chrétien reste un candidat obstiné à la victoire. Rien ne nous est donc plus étranger que la conclusion fameuse, désenchantée et digne de *La mort du loup* : « Souffre et meurs sans parler. » Nous crierons au contraire notre révolte et nous combattrons. Nous refuserons d'abdiquer, nous serons des hommes.

Il est des paroles pieuses, apparemment édifiantes, religieuses, qui en réalité défigurent et même abandonnent la foi vraie qui n'a rien à voir avec la soumission aveugle et la résignation. Cette dernière en est même la négation.

Nous aimons que Roland de Pury, dans son petit livre au titre significatif : *Job ou l'homme révolté*, ait écrit qu'il est « *des révoltés que Dieu préfère aux gens soumis de ses Églises, et des malheureux criant dans leur angoisse et dans leur nudité qui témoignent de lui plus valablement que les avocats trop sûrs de leur affaire* » (p. 48).

Laurent Gagnebin

(1) Cf. : Monte plus haut, in « Plus que vainqueur », p. 10.

nous nous bornons à murmurer : Dieu l'a permis ! à quoi donc se réduit, en dernière analyse, notre formule, sinon à cette simple constatation : les choses se sont passées exactement comme si Dieu n'existait pas ?

Nous voilà donc acculés au dilemme effrayant que je résume dans le raisonnement suivant :

Où Dieu a prévu ce monde sanglant et l'a voulu, auquel cas il est diminué moralement :

Où Dieu n'a pas prévu ce monde et l'a voulu, auquel cas il est diminué métaphysiquement.

Identifier la foi en Dieu avec la foi au Dieu qui protège, favorise et immunise les siens, c'est perpétuer une doctrine de Dieu qui n'a, en soi, aucune valeur morale (il faut toujours en revenir à ce critère), c'est rabaisser souvent le christianisme spirituel au niveau du paganisme matérialiste, c'est propager une doctrine de consolation qui vaut, tant qu'elle ne désole pas.

Wilfred Monod

Textes tirés de « Aux croyants et aux athées », 4^e édition, 1923 ; chapitre : Le problème de Dieu, pp. 226 à 229 et 239. Éd. Fischbacher.

É. & L. — 24.5.1976

UNE FEMME

REVETUE

DU SOLEIL

En ce joli mois de mai, dont le nom évoque la déesse Maïa, faut-il rappeler cette évidence : Notre religion est très masculine. Nous ne parlons jamais de la Mère céleste, mais toujours du Père. Il n'en est pas ainsi en d'autres régions spirituelles. J'ai sous les yeux une brochure écrite par un Indien, intitulée : « La Mère Cosmique, un aspect de Dieu ». La plupart d'entre nous, je n'en doute point, trouveront suspecte une piété orientée dans ce sens. Ils y verront comme une résurgence de ces cultes antiques voués à des divinités féminines, et on songe au culte d'Isis, par exemple, Isis qui aurait donné son nom, d'après une curieuse étymologie, à la ville de Paris ! Et pourtant, l'image de la Mère, étendue à l'Etre immense est légitime, du mois d'après le prophète Ésaïe qui écrit : « Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consolerais. » (És. 66, 13). Vive apparaît ici l'image de cette réalité immanente : La Tendresse divine. Je crois qu'un esprit universaliste ne doit pas s'achopper à une piété qui, comme celle de notre auteur indien, salue dans la Mère divine « l'amour qui perce à travers toutes les amours ». Qu'on se souvienne du rêve de Jean dans l'Apocalypse : « Une femme enveloppée du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. » Quelle belle allégorie de l'éternel féminin ! Éclore à une époque récente au cœur du mois de mai, la Fête des Mères nous rappelle la vocation de la femme. La femme trouve son accomplissement dans la maternité physique ou spirituelle. « Elle sera sauvée en devenant mère », dit la 1^{ère} épître à Timothée. Eve, ne l'oublions pas, signifie Vie, « car elle a été la mère de tous les vivants. » Jean Guittou a admirablement parlé de la femme « qui est sentiment, sensation, douleur, amour » et René Nelli, dans un essai trop peu connu : « L'Amour et les mythes du cœur », a écrit cette phrase impressionnante que je livre à vos réflexions ; il a dit, en parlant des femmes et en évoquant tout le déroulement de l'histoire : *Il y avait au moins, grâce à elles, une moitié de l'humanité qui n'avait pas les mains tachées de sang.*

Daniel Berditchevsky

TROIS TÉMOIGNAGES SUR LES

Trois auteurs, de livres ou de films, qui ont en commun d'appeler notre attention sur les changements qui affectent nos sociétés.

1. — L'industrialisation sauvage : Lodz (Pologne) vers 1885

Nous sommes à Lodz, en Pologne, en 1885, aux débuts de l'industrialisation sauvage. Trois jeunes gens décident de se lancer dans l'aventure, c'est-à-dire de fonder une usine. Pas trop regardants sur les moyens, ils n'ont qu'un but : gagner de l'argent. L'aventure finit mal. L'appât du gain a tout balayé : l'amitié se corrompt, l'amour est nié (le héros du film épouse, non la fiancée qu'il aime, mais l'héritière, même simplette, pourvue d'une dot), les bons sentiments sont trahis (le même héros fait tirer la troupe sur les ouvriers, pour mettre fin à une grève qui compromet les bénéfices).

C'est le thème d'un roman — *La Terre promise* — publié en 1897 par Wladyslaw Reymont, qui devait obtenir plus tard un prix Nobel. Récemment, le roman a été porté à l'écran par un cinéaste polonais — Andrzej Wajda — sous l'intitulé « La terre de la grande promesse ». Dans une interview, le producteur souligne qu'il a surtout voulu dénoncer le rôle du pouvoir de l'argent, qui rend les gens « répugnants », et ce, dit-il, quelles que soient les religions et les cultures d'origine : les trois héros du livre — et du film — sont polonais, allemand et russe. Ils sont aussi catholique, luthérien et juif. Mais tout se fond dans le creuset commun de la cupidité.

C'est le passage sauvage, brutal, forcené, de la vie rurale à la cité industrielle. Ce fut vrai dans l'Angleterre de 1840, dans la Pologne de la fin du siècle et dans nombre d'autres pays. Mais cet événement historique ne cache-t-il pas une permanence de la nature humaine ?

2. — L'évolution du pays bigouden

Changement de décor : le pays bigouden, qui donne sur la baie d'Audierne.

Dans « Le cheval d'orgueil », Pierre Jakez Hélias décrit par le menu le pays où il est né, fils de paysans pauvres sans terre et sans autre langue qu'un dialecte breton. Sa grand-mère maternelle mourut à trente-huit ans, en laissant huit enfants vivants. L'aînée des filles, âgée de onze ans, la future mère de l'auteur, prit immédiatement la charge de la maison. Et voici comment — nous sommes en 1900 — se déroulaient ses journées.

« Ma mère se levait avec le jour d'été et bien avant celui d'hiver. Elle commençait par mettre soigneusement sa coiffe, opération qu'elle avait appris à réussir dès l'âge de six ans, faisait la pâtée du cochon, trayait la vache, préparait le déjeuner des petits, les faisait se lever, les envoyait à l'école, menait la vache au champ qui était à une demi-lieue, revenait en tricotant, faisait le ménage, lavait les frusques, s'occupait du repas de midi, retournait aux champs en battant du crochet, travaillait la terre selon ses forces, revenait avec la vache au bout de sa corde et un faix d'herbe sur le dos ou un lourd panier à la main, retrouvait les enfants, maintenait la discipline du petit monde, faisait faire les devoirs, raccommodait les hardes, tempêtait ou riait à pleine gorge selon l'occasion, gavait de nouveau le cochon, trayait une seconde fois la vache, cuisait la bouillie ou les pommes de terre, faisait la vaisselle, couchait la troupe, rangeait tout, reprenait son crochet ou son aiguille à la lueur d'une lampe-pigeon, attendait son père et ne gagnait son lit qu'après lui. »

Ainsi, de onze à vingt ans sans arrêt.

Cette société rurale avait ses codes strictement établis. « Quand on est pauvre, mon fils, il faut avoir de l'honneur. Les riches n'en ont pas besoin. » Et l'honneur consistait à tenir et à faire respecter son rang. Tout le reste était supportable.

Les portes des maisons restaient toujours ouvertes et, dans les intérieurs, les choses avaient toutes leur place et leur fonction, immuables, du lit-clos au « front des armoires ».

Quand on attelait le char-à-bancs pour aller aux fêtes, on embarquait tout le monde sans distinction.

La campagne était un lacs de petits chemins, presque des pistes, où l'on croisait toujours quelqu'un qui allait d'une ferme à l'autre.

La guerre de 1914, l'usine de conserves, les congés payés de 1936, l'automobile, l'exode vers Paris, ont changé tout cela.

Plus de soixante ans plus tard, dit Pierre Jakez Hélias, « ma mère est devenue ouvrière à l'usine de conserves... Même en travaillant la nuit en pleine saison, elle se fatigue moins qu'à cultiver la terre et à s'occuper de ses bêtes. Et elle gagne beaucoup plus, tout en ayant des périodes de loisirs pendant l'hiver. Il est vrai qu'elle approche de la vieillesse. Elle trime sans arrêt depuis l'année 1900 quand elle devint mère de famille nombreuse à l'âge où les autres petites filles font leur première communion ».

Les sentiers ont disparu, mangés par l'herbe, les ronces, les orties.

Vient de paraître :

POUR UNE PETITE THÉOLOGIE DU SILENCE

poèmes de Bernard Chevalley
prix : 12 F

En vente chez l'auteur (C.C.P. : 32.495.84 La Source), et à la Librairie protestante, 140, bd St-Germain, 75006 Paris.
(L'exemplaire numéroté : 30 F, chez l'auteur seulement)

Adultes, non diplômés qui désirez
entreprendre des études de théologie,
adressez-vous à :

L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

qui organise des cours vous préparant
à l'examen d'entrée en faculté de
théologie.

Vous trouverez tous renseignements
auprès du directeur : Pasteur Michel
Olives, 13 rue, Louis-Perrier, 34000
Montpellier. Tél. (67) 92.61.28.

SOCIÉTÉS EN MUTATION

Les paysans ont acheté des appareils ménagers, cependant que les meubles des fermes, le snobisme et les antiquaires aidant, se retrouvent dans les maisons bourgeoises.

On n'attelle plus — bien sûr — le char-à-bancs. Mais, dans les automobiles qui leur ont succédé, « il n'y a pas de place pour le pauvre paysan sur les coussins ».

Et l'auteur de conclure : « L'inégalité des conditions est devenue éclatante. Ce n'est pas la faute des riches toujours, c'est le drame des temps nouveaux. »

Parallèlement à ce changement de civilisation, les habitants ont changé de langue. Le dialecte n'est quasiment plus une langue maternelle mais une langue apprise par des gens instruits. Hélias ne se fait pas d'illusion : une langue que ne nourrit plus la sève populaire est vouée au dessèchement. Il souhaite seulement que l'on sauve ce qui peut être sauvé de la civilisation paysanne, c'est-à-dire de ces hommes qui, avant d'être de leur époque, étaient d'abord de quelque part et qui, jardiniers de la terre, vivaient au rythme des jours et des saisons.

Tout au long du « Cheval d'orgueil » perce la nostalgie de l'auteur. Sans doute reconnaît-il qu'on ne saurait vivre comme autrefois (on a quand même pris goût à l'eau courante, au lave-linge et aux sanitaires) mais il regrette la détérioration de la qualité des rapports humains. L'auteur ne tombe-t-il pas dans le travers bien commun selon lequel le vieux temps est aussi le bon temps : parce que c'était celui de sa jeunesse. Quant à moi, en tant que lecteur, je me suis senti doublement enfermé : dans le passé et dans le pays bigouden.

3. — Le cri de Kazantzaki

Quel vent du large avec Kazantzaki ! A la fin de sa vie (1883-1957), l'écrivain grec a raconté son itinéraire intérieur, c'est-à-dire son chemin parmi les hommes, les passions et les idées. C'est intitulé : « Lettre au Gréco ».

Lui aussi a connu, dans sa Crète natale, la civilisation ancestrale dans ce qu'elle avait de meilleur. Chaque soir, son grand-père « prenait sa lanterne et parcourait les ruelles du village pour voir s'il n'était pas venu un étranger, pour l'emmener, lui donner à manger, lui faire un lit où dormir ! Et le matin, il venait avec une jarre de vin et une tranche de pain pour le reconduire »...

Un tel savoir-vivre préluait à un savoir mourir. Les enfants et les petits-enfants sont rassemblés autour du lit du mourant.

« La voix du vieillard s'est élevée : adieu mes enfants, dit-il, j'ai mangé mon pain, je m'en vais. J'ai rempli ma cour d'enfants et de petits-enfants, j'ai rempli mes jarres d'huile et de miel, j'ai rempli mes barriques de vin, je n'ai pas à me plaindre. Adieu ! »

Kazantzaki a cherché son salut au-delà de cette sagesse paysanne. Passionné de voyages, d'idées, de rencontres avec les hommes (et, quelquefois, avec des femmes), il est allé (et revenu) du Christ à Bouddha, de Lénine à Nietzsche. Mais aussi de Crète en Espagne, en passant par Florence et Assise, et de Berlin à Moscou, sans compter la Turquie et le Sinaï. J'en oublie bien sûr. Et il a aussi passé une journée à Gunsbach, avec Albert Schweitzer, qui lui a laissé un souvenir extraordinaire : « Je ne l'ai connu que trop tard, beaucoup trop tard, quand ma vie ne pouvait plus — et peut-être ne devait plus — changer, quand j'avais déjà pris un chemin tout à fait différent pour accomplir mon devoir. »

Sans renier ses attaches, Kazantzaki a intensément vécu les immenses bouleversements de son époque — « privée de certitudes mais pleine de possibilités » — et il n'a cessé d'en scruter le sens profond : « Je lutte pour embrasser, autant que possible, tout le champ de l'activité des hommes et pour deviner le vent qui pousse toutes ces vagues humaines vers la hauteur... Je m'efforce de distinguer nettement le devoir contemporain... Ce devoir, « c'est de bien nous rendre compte du moment historique que nous vivons, et de placer consciemment, dans un camp précis, notre faible action ».

Kazantzaki a bien perçu les faiblesses de l'enseignement religieux qu'il avait reçu. Il dénonce « le besoin sadique de l'Église (celle qu'il a connue) de faire peur à l'homme et de le mener au Paradis, non par l'amour, mais par la terreur », il dénonce le mépris du corps et il dénonce l'ascétisme car « le vrai moine est celui qui vit avec les hommes et collabore avec Dieu à même le sol ».

Kazantzaki sait bien qu'une civilisation s'épuise, perd sa force créatrice et s'écroule. Il lance un cri pour en appeler une nouvelle. Sans doute, la justice, le bonheur, la liberté s'éloignent toujours davantage. Il est pourtant juste et utile, conclut-il, que tous ceux qui luttent pour un idéal croient qu'ils l'atteindront.

Trois œuvres : trois réflexions sur les mutations de notre siècle.

Raoul Crespin

RECHERCHONS STAGIAIRES D'ÉTÉ BÉNÉVOLES pour 1, 2 ou 3 mois, entre le 1^{er} juin et le 31 août 1976, âge minimum : 18 ans, niveau minima : Brevet souhaité.

Conditions : nourriture, logement, 500 F indemnité par mois.

Travail : 40 h hebdo dans le cadre équipes pavillonnaires auprès malades mentaux de tous âges, ou dans les services généraux.

Renseignements et inscription :

FONDATION JOHN BOST — 24130 LA FORCE

Familles protestantes !

Écrivez

Pour adopter un enfant coréen
à

LA CAUSE

78300 Carrières-sous-Poissy

ÉGLISES, SOCIÉTÉS CIVILES :

LE PROBLÈME DES DÉVIATIONISTES

QU'EST-CE que la vérité ? C'est l'interrogation de Pilate à Jésus. A quoi se fier ? Qui est-il ce Jésus qui se déclare roi et qui dit venir sur terre pour rendre témoignage à la vérité ?

On comprend la surprise comme la réaction désabusée de Pilate — un homme politique qui en a sans doute beaucoup vu, et qui, au fond de lui-même, considère que tout est hasardeux et sujet à caution. N'est-ce pas là la philosophie implicite de nombre d'hommes politiques ?

Qu'est-ce que la vérité ? La notion de relativité que la science reconnaît aujourd'hui comme déterminante, caractérise toute notre histoire. Lorsqu'elle fait défaut, au nom de la vérité, on exécute des Galilée, des Servet, des Coligny et bien d'autres, même si les descendants de ceux qui les firent exécuter réhabilitent ensuite leur mémoire.

Les conceptions morales changent d'un contexte de civilisation à un autre et d'une époque à la suivante. Que l'on songe à la place faite hier et à celle qu'on fait aujourd'hui dans nos sociétés à la sexualité et à la contraception. De même, nos ennemis politiques d'hier sont nos meilleurs alliés aujourd'hui.

A quoi se fier, s'inquiètent certains ? Sur quelles valeurs miser, dans l'assurance qu'elles vaudront demain comme aujourd'hui ? Déjà Pascal écrivait : « On ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence ; un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques ; l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »

ASUIVRE cette voie, il nous semble que tout nous glisse entre les doigts. Il n'y a rien à quoi nous puissions nous fier. Alors, nous devenons les défenseurs farouches d'une vérité qui nous échappe et de valeurs dangereusement remises en cause tout autour de nous. Ou, au contraire, nous nous laissons convaincre par le relativisme de toute connaissance. Mais ce relativisme n'est-il pas l'antichambre du scepticisme ? Si tout évolue et si rien n'est garanti, pour quoi et à quoi bon se battre ?

Ici, intervient le problème de *la conviction*. Facilement, nous associons vérité et conviction. Comme si la conviction impliquait le postulat préalable d'une vérité bien définie, assurée et circonscrite. Je puis être pleinement convaincu d'une vérité — ou d'une formulation de la vérité, tout en sachant que cette vérité sera perçue sous un autre angle demain, donc formulée autrement. Ce n'est pas parce que demain sera lui, donc autre, que mes connaissances d'aujourd'hui n'ont pas une valeur *entière* pour moi.

Pour moi et pour les autres, je dois être convaincu, même dans l'assurance, du caractère transitoire de mes connaissances, et en ne me prévalant d'aucune infaillibilité.

C'EST ici tout le problème *du pluralisme et de ses limites*. Le pluralisme est bien l'union paradoxale de l'absolu et du relatif. Il est ce chemin fragile entre l'indifférence et le fanatisme. Il n'est pas flottement d'opinions ou laisser-aller d'idées. Il se fonde sur l'importance d'aujourd'hui, dans la conscience parallèle de son caractère passager. Ce n'est pas parce que telle rose se fanera ce soir, qu'il y a et qu'il y aura des millions d'autres roses, qu'elle n'a pas une valeur absolue, même dans l'ordre du relatif.

Cette certitude fonde l'attitude pluraliste. Car le pluralisme est *attitude* devant la vie, plus que vérités énoncées. Il est le signe par lequel nous attestons notre foi : *l'éternel s'inscrit dans le temps*, même s'il ne s'y laisse jamais enserrer.

Le pluralisme est témoignage de l'alliance entre ce qui demeure et ce qui passe, entre Dieu et le visage qu'il emprunte pour nous rencontrer dans notre humanité.

RESTE la question bien plus délicate des *applications du pluralisme et surtout de ses limites*.

Tout est-il permis ? Tout peut-il et doit-il être respecté ? Le nazisme, le rascisme, la course à l'argent et toutes les formes d'égoïsme et de volonté de domination ?

Quelle attitude préconiser au nom du pluralisme, à l'égard de ceux qui refusent d'être eux-mêmes pluralistes ? La tentation serait de vouloir les exclure : s'ils ne comprennent pas ou ne veulent pas entrer dans le jeu, autant les chasser. Ce sont là des questions concrètes auxquelles les Églises comme les sociétés civiles sont confrontées.

Il n'est pas possible, au nom du pluralisme, de laisser une minorité se livrer à toutes sortes d'exactions. Mais ce devraient être là des situations-limites. Nous devrions d'abord respecter ceux qui refusent le pluralisme, plutôt que de nous laisser emporter par le réflexe facile de vouloir leur refuser droit de cité. C'est dans cette voie, que le pasteur Rabaut Saint-Étienne avait tenté d'obtenir de l'Assemblée constituante que le « droit à l'erreur » figure dans la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*.

Il ne faut pas vaincre, mais convaincre. Nous ne devons jamais nous résigner à préparer un devenir auquel *tous* les autres ne soient pas associés.

Jésus lui-même se situe par rapport à ce problème. La brebis perdue (1) a une valeur absolue aux yeux du berger. Parce qu'elle est irremplaçable, le berger laisse le troupeau pour partir à sa recherche.

Chacun a une valeur inestimable pour Dieu. C'est ici le cœur de l'Évangile : l'amour du Père, même si cette image de « père » demande à être bien comprise et située.

Mais il y a plus. Le troupeau, c'est l'ensemble. Ce n'est pas une faction. *Si certains manquent à l'appel, tout le troupeau se trouve lésé et amputé.*

C'est une découverte à refaire constamment.

Le renouveau de l'Histoire.

De nouvelles modes d'enseignement contestent l'utilité de l'Histoire dans la formation intellectuelle et psychologique des générations montantes. Il n'empêche que bon nombre de nos contemporains manifestent un très vif intérêt pour les études historiques.

Dans nos Églises de la Réforme, l'Histoire suscite souvent beaucoup plus d'attrait que les réflexions dogmatiques... sans doute parce qu'elle est plus proche de la vie quotidienne que les spéculations d'allure théorique.

A Paris, les conférences de la « Société de l'Histoire du protestantisme français » et celles de l'association « Pays protestants » attirent un public fidèle et de plus en plus nombreux. C'est un signe des temps.

Les marches en avant fécondes ne se font jamais en rupture avec le passé. Un fleuve n'est rien s'il renie sa source. Un arbre ne grandit pas sans ses racines.

Tout le long de la Seine.

Les Églises de la Réforme sont minoritaires en France et Paris n'est pas une capitale protestante. Pourtant, en ce beau printemps ensoleillé qui nous est offert cette année, une marche à pied le long de la Seine est évocatrice de bien des souvenirs protestants.

Voici la Tournelle dont le château-fort, détruit en 1790, abrita tant de « forçats pour la foi » en partance pour les galères. Voici l'Hôtel de Ville avec la vieille « place de grève » qui vit périr tant d'héroïques bibliens évangéliques. Voici le Pont-Neuf (le plus vieux pont de Paris !) que construisit l'architecte protestant Androuet du Cerceau, à l'initiative d'Henri IV, le seul roi de France d'origine protestante.

Voici l'Académie française dont le protestant Valentin Conrart fut le premier secrétaire perpétuel. Et voici l'empla-

cement du « Grand pré aux clercs » où les étudiants venaient en bande bruyante chanter à pleine voix les chants contestataires de l'époque. Il s'agissait... des psaumes mis en vers français par un certain Clément Marot ! Depuis lors, les contestations estudiantines ont pris d'autres formes !

La garantie de l'emploi.

En période de haute conjoncture économique, personne (ou presque) n'osait parler du droit au travail. Aujourd'hui, devant la menace du chômage, devant l'angoisse des jeunes générations qui se heurtent souvent aux portes fermées, on reparle de la garantie de l'emploi, du droit au travail sans lequel le droit au repos et aux vacances n'a plus de signification.

La hantise de l'emploi perdu ne date pas d'hier. Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse, sur les quais de la bonne ville de Sète, une réplique inattendue de la parabole évangélique des ouvriers. A l'arrivée d'un cargo, un patron-pêcheur de ma connaissance, chef d'équipe sur le port, choisissait son groupe de débardeurs. Il y avait là de nombreux ouvriers qui attendaient avec anxiété l'appel au travail. Les élus, en entendant leur nom, avaient un large sourire. Les oubliés baissaient la tête, espérant que viendrait l'heure où, eux aussi, seraient enfin conviés aux devoirs et à la dignité du travail.

Sur la plus haute branche.

En ces lumineux jours de printemps, la nature nous réserve toujours quelque message inattendu. De la fenêtre d'une maison amie, j'admire une futaie de bouleaux argentés qui se balancent au gré du vent. Un couple de pies apparaît. Très à l'aise sur les hautes branches, les deux oiseaux s'affairent à bâtir leur nid. Leur

instinct leur a fait choisir un endroit privilégié. Ils s'envolent à la recherche de quelques petites branches, de quelques brins de paille, de quelques mousses. Ils reviennent ensuite sur l'arbre, se consultent, avancent leur travail, insensibles au monde extérieur. Chez les pies, comme chez les hommes, « les amoureux sont seuls au monde. »

Tout à coup, une masse sombre s'abat du ciel sur les deux architectes au plumage noir et blanc. C'est un corbeau. De ses larges ailes il écarte les deux pies. Celles-ci protestent dans un langage qui n'a pas l'air très châtié, mais elles se tiennent à l'écart. La raison du plus fort, hélas...

Le corbeau a le champ libre. D'un bec vengeur il se met à détruire le nid, arrachant brindille après brindille. Enfin, satisfait de son œuvre, il s'écarte, très sûr de lui. Les pies sont parties, écorchées. Le corbeau peut être fier de son succès. Il est si facile de détruire en quelques instants une œuvre de longue patience et d'amour !

Le croirez-vous ? Les deux pies sont revenues. Elles se sont remises à l'ouvrage avec vaillance. Le nid sera bientôt fini. La femelle y pondra ses œufs. De petites pies naîtront. Espérons que le corbeau les laissera tranquilles ! Espérons aussi, que les pies n'iront pas, de leur côté, chercher querelle aux mésanges, leurs voisines. Comment les deux victimes pourraient-elles protester contre l'arbitraire des corbeaux destructeurs si elles-mêmes trouvaient leur plaisir à s'attaquer aux mésanges ?

Je voudrais pouvoir dire ma sympathie, mais aussi mes craintes et mes exhortations aux deux pies perchées sur leur bouleau. Malheureusement, je ne connais pas leur langage. Il faut être François d'Assise pour faire un sermon aux oiseaux. Il est vrai que les sermons aux oiseaux sont souvent valables pour les hommes.

René Château

Nos sociétés civiles comme nos Églises ont vocation de communauté. Elles ne sont pas des clans idéologiques. Elles sont donc pour tous, et pas pour ceux-là seuls qui suivent les idées ou les directives de la majorité.

Se savoir communauté, même à l'état embryonnaire, c'est prendre le souci des petits, des minorités, y compris lorsque ces minorités changent de camp. Réapprendre cela, c'est réinventer les chemins de l'amour. Ce sont les premiers signes du Royaume. Alors, tous s'en trouvent grandis.

Lentement, bien trop lentement, les nations et les Églises découvrent que la loi du plus fort n'est pas forcément la meilleure, et que d'autres chemins nous sollicitent, où l'association remplace l'opposition.

Dans cette mutation, peut-on espérer que les Églises ne soient pas à la remorque des évolutions sociales, mais, prophétiquement, qu'elles les inspirent ?

P. J. Ruff

(1) Luc 15, 3-7.

Vème Assemblée du Conseil œcuménique

Eri son temps nous avons demandé à Michel Bertrand, délégué de l'E.R.F. à la Ve Assemblée du Conseil œcuménique des Églises à Nairobi, de donner des impressions d'ensemble sur cette très importante réunion générale d'Églises — la première qui se tenait sur le continent africain.

Après avoir donné « à chaud » quelques articles dans divers journaux régionaux, Michel Bertrand a préféré prendre un peu de recul pour apporter aux lecteurs d'« Évangile et Liberté » une étude plus circonstanciée et plus approfondie. La voici donc. Quoique tardives dans le temps, puisque l'Assemblée de Nairobi s'est tenue en décembre 1975, ces réflexions n'en demeurent pas moins essentiellement actuelles.

DONNER ses impressions sur un événement comme cette Ve Assemblée du C.O.E. n'est pas chose aisée. Pour me faciliter la tâche et avertir le lecteur, je veux faire deux remarques préliminaires :

1 — Mes impressions sont **partielles** : j'aurais d'autres choses à dire sur la Ve Assemblée que ce qui suit, et **partiales** : car chacun voit d'un événement ce qui lui est évident, d'une certaine manière il y trouve ce qu'il y cherche ; il est plus attentif, plus réceptif à ce qui le rejoint dans ses convictions et le conforte dans ses propres choix ou recherches, qu'à ce qui pourrait les contredire.

2 — Ma deuxième remarque illustre ce que je viens de dire, en ce sens qu'elle précise mon point de vue (au sens littéral du lieu d'où l'on regarde). Je faisais partie de ces délégués qui vivaient pour la première fois une assemblée comme celle-ci. Ma manière d'appréhender les événements en dépendra forcément. Ainsi je me suis moins attaché à comparer les « résultats » de Nairobi à ceux des assemblées précédentes, qu'à y écouter les voix diverses, dissonantes parfois, étonnantes souvent, enrichissantes toujours, qui exprimaient la foi au Christ en un langage différent du mien ; différent parce qu'ayant son origine dans un contexte confessionnel, culturel, politique autre que celui où je vis. Ce qui m'importe c'est d'essayer de savoir quels sont les enjeux présents et à venir de cette assemblée, pour les Églises représentées dans leur recherche de fidélité à l'Évangile du Christ.

Je centrerai mes réflexions autour de quatre points :

- 1 — Nairobi, une assemblée du recentrement.
- 2 — Le poids de la souffrance et les luttes politiques.
- 3 — Les voix nouvelles.
- 4 — Un nouvel œcuménisme.

1 — NAIROBI, UNE ASSEMBLÉE DU RECENTREMENT

On a souvent reproché, ces dernières années au C.O.E., de réduire sans autres la foi chrétienne à sa dimension « horizontale », et de manière plus précise à des choix éthiques d'ordre socio-politique. Je pense qu'il a explicité à Nairobi, de manière claire et sans équivoque la source de ses engagements, et affirmé qu'aucune œuvre d'homme ne pourrait se substituer à la grâce libératrice, que seul Jésus-Christ peut vraiment libérer et unir. Un effort théologique et pédagogique important a été

mis en chantier pour articuler la confession de foi et les engagements de la foi, et ne pas réduire celle-là à ceux-ci. Recentrement sur la grâce de Dieu qui passe par un recentrement christologique, c'est-à-dire la redécouverte et l'annonce de cet événement qui nous libère : la croix et la résurrection de Jésus de Nazareth.

Il ne faudrait cependant pas se méprendre sur ce « recentrement », et croire ou laisser croire qu'il pourrait s'agir d'un repli sur soi, d'un réflexe ecclésiocentrique, ou d'un retour en arrière par rapport aux assemblées précédentes. Si la grâce est réaffirmée, ce n'est nullement une grâce démobilisatrice, qui nous dispense de prendre en compte les situations d'oppression et d'injustice ; la confession de foi au Christ libérateur doit nous poser comme des traducteurs en actes de cette libération que nous annonçons, dans toutes les situations qui apparaissent comme des démentis à l'espérance. « *Confesser le Christ aujourd'hui cela signifie que l'Esprit nous fait affronter tous les problèmes que cette Assemblée a traités : le péché et le pardon, le pouvoir et l'impuissance, l'exploitation et la misère, la quête universelle d'une identité, la perte généralisée d'une motivation chrétienne et la soif spirituelle de ceux qui n'ont pas entendu parler du Christ* » (section I) ou encore : « *Si nous refusons de réduire l'évangélisation à un simple programme de service ou de développement social, ou d'en faire uniquement l'instrument d'objectifs socio-politiques... la proclamation du Nouveau Testament unit le signe à la parole.* » (Mortimer Arias)

Et de fait, aucun des acquis des assemblées précédentes, sur le plan socio-politique en particulier, n'a été remis en question. Ainsi le programme de lutte contre le racisme qui avait été souvent critiqué, a été reconduit à une très large majorité. L'assemblée a souligné à nouveau de manière très forte les implications politiques de la foi, mais elle les a adossées à une confession de foi explicite.

Sans doute faudrait-il dire encore, que même cette façon de parler commode qui consiste à distinguer les dimensions « verticale » et « horizontale » de la foi, ou encore la confession de foi verbale et des engagements au niveau d'une praxis, ne correspond pas du tout à la perspective globalisante que nous ont proposée des théologiens du Tiers-Monde, et qui, certes, nous dépayse, mais pourrait aussi nous aider à sortir des impasses théologiques où nous ont enfermés nos esprits cartésiens qui depuis quelque temps semblent préférer le « ou... ou... » de l'exclusive au « et... et... » de la communion.

Assemblée du recentrement sur le plan théologique, assemblée plus réaliste dans ses analyses de l'histoire. On comprendra aisément que cette redécouverte de la grâce libératrice, seule source de libération véritable, induise une lecture de l'histoire humaine plus pessimiste. On sait que l'on ne changera pas l'homme et le monde par de bonnes intentions ; on tient davantage compte du poids des inerties et de l'histoire douloureuse dont est fait le présent de beaucoup d'hommes.

2 — LE POIDS DE LA SOUFFRANCE ET LES LUTTES POLITIQUES

Le poids des souffrances a pesé lourd dans les échanges, les textes et les prises de position, parce qu'exprimé par des témoins qui ont eux-mêmes souffert à cause de leur foi, dans

œcuménisme des Eglises

leur lutte pour plus de liberté et de justice. C'est dans ce contexte-là que leur théologie s'est élaborée, une théologie qui s'enracine dans ces expériences douloureuses et qui exprime comment eux ou leurs frères vivent dans leur corps une communion avec le Christ humilié et crucifié. Ces frères qui souffrent nous rappellent au moins trois choses essentielles :

a) Ils nous montrent les implications concrètes de notre foi en cette libération acquise en Jésus-Christ. La foi est certes événement individuel et spirituel, mais elle a aussi des implications collectives sociales et politiques. Cela veut dire que notre foi nous rend solidaires de tous ceux qui souffrent et de leurs luttes ; cela non seulement en remédiant aux effets de l'injustice, aux symptômes du mal, mais en s'attaquant aux causes, aux structures d'injustice, ce qui signifie bien sûr analyses et luttes politiques.

b) Ces analyses nous montrent qu'il y a, à travers le monde, une solidarité dans l'oppression. Il y a sans doute aussi chez nous du racisme, des oppressions, des atteintes aux libertés ; s'engager dans une lutte contre tout cela c'est lutter contre tout ce qui, dans le monde, asservit et aliène l'homme : « ...les structures racistes se consolident réciproquement au niveau international : il y a la politique égoïste des sociétés multinationales qui passent impunément par-dessus les frontières, la fourniture internationale d'armes ou de mercenaires aux élites locales, la manipulation des réseaux mondiaux de communication visant à renforcer les attitudes et les actions racistes. C'est précisément en raison des ramifications internationales du racisme que les Eglises doivent chercher à mettre au point des stratégies et des programmes aux niveaux œcuménique et international » (Rapport de la section V ; structures d'injustice et luttes pour la libération.)

c) Enfin, ces frères nous rappellent qu'à cause de tout ce qui précède, être disciples du crucifié n'est pas une chose facile, être témoins de la grâce est coûteux. « ...L'évangélisation authentique est gratuite. Nous devons ajouter qu'elle est gratuite mais non à bon marché. L'évangélisation authentique coûte cher. L'évangélisation authentique s'accompagne nécessairement du paiement d'un prix élevé. Une évangélisation à bon marché ne peut pas être très évangélique. Quel prix le Christ a-t-il payé ? Quel prix les apôtres ont-ils payé ? Espérons-nous payer moins cher aujourd'hui grâce à la mise en circulation commode et peu coûteuse de l'Évangile ? Une évangélisation évangélique nous coûtera d'importants renoncements, des changements douloureux, des options radicales. Il nous faudra notamment défendre les opprimés en rejetant toute tentation de fausse neutralité ou d'alliance déclarée avec les puissances oppressives. Pas d'évangélisation sans la croix. » (Déclaration de l'Eglise méthodiste en Bolivie.)

3 — LES VOIX NOUVELLES ET LA QUÊTE D'IDENTITÉ CULTURELLE

J'ai voulu parler ici des voies venues de ces Eglises qui ne sont pas directement rattachées à une grande famille confessionnelle ou à une forte tradition historique (essentiellement des églises du Tiers-Monde), même si c'est par des Eglises traditionnelles que l'Évangile leur a été annoncé. Aujourd'hui elles ne veulent

plus répéter des formules apprises venues d'ailleurs, d'une autre culture, mais elles expriment leur foi de manière créatrice dans le langage de leur culture. Elles nous rappellent parfois de manière inattendue que le Tout-Autre vient se dire dans un langage d'homme, que cela fait partie de l'incarnation et donc qu'aucun homme, qu'aucune confession n'a le monopole de Jésus-Christ. Nous mesurons à les écouter, à quel point nous emprisonnons l'Évangile dans notre culture, à quel point nous confondons le contenant et le contenu, même si nous savons bien que l'on ne peut pas non plus les distinguer complètement. Nous nous accommodons mal de cette sorte de rupture, pour ne pas dire de vide théologique qu'elles nous proposent.

Encore que ce soit plus facile sans doute pour les Eglises de la Réforme de comprendre ce questionnement que pour les Eglises orthodoxes par exemple. Mais ce qui est pour nous rupture ou vide, nous devons aussi l'entendre et le recevoir comme une nouvelle expression de la foi et de la théologie. Et j'ai trouvé dans ces interpellations une consonance étonnante avec les questions et aussi les réponses de jeunes chrétiens et de moins jeunes dans nos Eglises, pour qui la fidélité passe par une redécouverte d'un Évangile simple, par une annonce de Jésus-Christ libérant tout homme dans toutes les dimensions de sa vie, et pas forcément par la fidélité à des formules dogmatiques : « Nous affirmons la nécessité de confesser le Christ d'une manière aussi spécifique que possible par rapport à nos habitudes culturelles (...) ...nous pouvons dire que le Christ ne produit pas de copies, mais seulement des originaux. Nous avons découvert que cette façon de confesser le Christ dans le cadre de nos habitudes culturelles ne constitue pas seulement un échange enrichissant mais également une occasion de correction mutuelle. Sans ce partage, nos affirmations individuelles réduites à un contexte particulier deviendraient peu à peu plus pauvres et plus restrictives. Nous avons tous besoin des autres pour retrouver les dimensions de la confession du Christ que nous nous avons perdues, et également pour en découvrir de nouvelles que nous ignorions. En partageant de cette manière, nous sommes tous transformés, et nos habitudes culturelles transformées elles aussi. » (Section I)

Je sais bien de quel risque cette entreprise est porteuse : celui de la relativisation de l'Évangile et du syncrétisme. Mais je crois que l'évangélisation et la confession de foi sont des actes risqués parce qu'historiques, et que ce serait un risque plus grave encore pour l'Évangile d'en faire un Évangile désincarné, a-historique, intemporel. Alors ce ne serait plus l'Évangile de Jésus-Christ.

4 — UN NOUVEL ŒCUMÉNISME

Comment s'inscrit dans ce foisonnement culturel, politique, confessionnel, la quête de l'unité ? Pour tenter de répondre à cette question, il faut faire une constatation, et en tirer une conséquence.

La constatation, c'est celle que nous faisons fréquemment : les clivages et les divisions ne passent plus automatiquement entre les confessions mais à l'intérieur ; car aux divisions confessionnelles sont venus s'ajouter des clivages politiques et culturels qui à la fois créent de nouvelles divisions, et en même

Suite page 10 →

temps atténuent, voire gommant les anciennes, alors même que rien n'a changé sur le plan du contenu doctrinal.

Cela a pour conséquence l'apparition d'une démarche œcuménique d'un nouveau type. A l'œcuménisme classique (recherche de rapprochement entre familles confessionnelles, entre institutions ecclésiales par le moyen de discussions théologiques sur les divergences et contentieux hérités du passé) vient s'ajouter une démarche œcuménique qui bouleverse quelque peu cette manière de procéder : ici et là se constituent des îlots d'unité composés de gens qui la vivent déjà à partir d'un engagement commun, de la lecture de la Bible, d'une vie de prière, etc., et qui justifient la phrase du Père Congar : « *L'unité des chrétiens se fera avant l'unité des Églises.* »

Ces deux démarches sont souvent parallèles, quelquefois complémentaires, quelquefois aussi concurrentes : « *Les Églises voisines en un même lieu trouveront les moyens de vivre une rencontre réciproque plus étroite, dans le lien de la vérité et de l'amour, en se corrigeant mutuellement et en s'ouvrant au témoignage des nombreux petits groupes interconfessionnels suscités par une préoccupation sociale ou politique commune, une expérience charismatique commune, la recherche commune d'une spiritualité et d'un style de vie nouveaux ou une recherche théologique commune. Ces groupes méritent et requièrent un soutien pastoral actif de la part des Églises. Dans bien des cas, ils constituent des points concrets de croissance œcuménique et il ne faut pas qu'ils soient repoussés en marge des préoccupations de l'Église.* » (Rapport de la section II : Les exigences de l'unité.)

On ne saurait aborder cette question de l'unité sans parler de ce qui est un acquis de Nairobi en ce domaine : la « communauté conciliaire ». Le texte de la section II la définit ainsi : « *L'Église une doit être envisagée comme une communauté conciliaire d'Églises locales, elles-mêmes authentiquement unies. Dans cette communauté conciliaire, chaque Église locale possède, en communion avec les autres, la plénitude de la catholicité et rend témoignage de la même foi apostolique ; elle reconnaît donc que les autres Églises font partie de la même Église du Christ et que leur inspiration émane du même esprit. (...) Elles sont unies par l'engagement commun qu'elles ont pris de confesser l'Évangile du Christ, en assurant sa proclamation et le service au monde. A cette fin, les différentes Églises cherchent à maintenir des relations solides et dynamiques avec les autres Églises, dans le cadre de réunions conciliaires convoquées selon les exigences de l'accomplissement de leur vocation commune.* » Certes, tout n'est pas réglé par cette proposition. Restent entiers des problèmes tels que la définition de l'Église locale, le ministère, l'eucharistie. Néanmoins, un modèle d'unité est accepté qui ne propose pas une unité de l'Église monolithique, mais plurielle. Une place importante est faite à la singularité de chacun dans le contexte qui lui est propre. Vivre cette communauté, c'est intensifier les

relations et les échanges entre des Églises, c'est vivre sa démarche originale en gardant le souci de la communion avec les autres qui sont quelquefois loin de nous, c'est comprendre que l'on n'est pas l'Église tout seul.

Enfin, cette quête d'unité doit prendre en compte l'oikouménè au sens étymologique, l'ensemble de la terre habitée ; l'unité de l'Église est signe aux yeux de tous les hommes, de l'amour de Dieu ; c'est dire que la quête de l'unité est inséparable de la mission et du témoignage de l'Église.

EN guise de conclusion à cet article, je voudrais souligner brièvement ce que je considère comme les enjeux théologiques de Nairobi ; c'est-à-dire les interpellations majeures et les lignes de force théologiques.

Tout d'abord, je le disais en commençant, une **théologie de la grâce** : seul Jésus-Christ peut vraiment libérer et unir. Affirmation centrale à Nairobi qui ne conduit pas au quiétisme ou à la démobilisation, mais qui engage sur les pas du crucifié.

Et c'est le deuxième accent théologique : une **théologie de la croix** : « *Confesser le Christ en communion signifie confesser le Seigneur souffrant et ressuscité. Nous ne devrions pas refuser sa Croix. Il ne nous refusera pas sa vie. Nous savons que l'acceptation du Christ souffrant est le seul moyen de surmonter nos sentiments d'impuissance face au mal. Nous savons aussi que cette acceptation nous rendrait une fois encore crédibles aux yeux du monde. C'est pourquoi nous prions pour que nos Églises reviennent encore et toujours à la réalité et à la promesse de la croix, de manière qu'ensemble nous soyons les « intendants » de la vie nouvelle en Christ.* » (Section I.)

Le troisième point sera pour exprimer que la théologie et la confession de foi ne sauraient être que **contextuelles**, qu'elles s'élaborent dans un contexte culturel, social, politique qui doit être pris en compte, suivant la méthode dialectique « action-réflexion ».

Enfin, le dernier point, qui comme les trois premiers, devrait être développé et approfondi, insiste sur la **dimension totalisante de l'Évangile** et donc de l'évangélisation : « *L'évangélisation authentique est totale : tout l'Évangile pour tout l'homme et pour tous les hommes. Elle s'adresse à l'homme dans son être intégral : individuel et social, physique et spirituel, historique et éternel. Nous rejetons donc toutes les dichotomies, anciennes ou modernes, visant à réduire l'Évangile à une dimension unique ou à fractionner l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Nous dénonçons l'insuffisance d'un concept d'évangélisation axé uniquement sur le salut des âmes ou sur le passage individuel à la vie éternelle. Nous refusons également de réduire l'évangélisation à un simple programme de service ou de développement social, ou d'en faire uniquement l'instrument d'objectifs socio-politiques.* » (Église méthodiste de Bolivie.)

Michel Bertrand



SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

La grande banque
indépendante
de la région

160 agences siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

Pensez à la Mission évangélique contre la lèpre (1874). Elle soigne 300.000 malades dans le monde.

Siège social :
5, rue Roquépine — 75008 Paris
C.C.P. 21 152-09 W Paris

CORRESPONDANCE

Il faut ouvrir nos temples

Exerçant un travail très fatigant, je ne prends jamais la plume, beaucoup trop épuisé pour cela. Mais aujourd'hui je fais un effort pour donner mon avis. Bravo à « Entrée libre » (Évangile et Liberté du 8 mars), de Georges Marchal.

Parcourant professionnellement la France, combien de fois mes promenades du soir me firent-elles passer devant un temple ? — Je ne sais ; mais ce fut souvent. Toujours et toujours **fermé**. Et pourtant quel bain de jouvence serait un temple ouvert ! Entrer chez soi, s'asseoir, prier et repartir. **Il faut, il faut** ouvrir nos temples pour les autres d'abord et aussi, oui aussi pour nous. Nous en avons besoin. Merci au temple des disséminés de l'Aisne qui était ouvert (la personne tenant le rôle de sacristain faisait le vendredi la toilette pour le dimanche). Merci à la femme du pasteur de Caen qui, voyant mon intérêt, m'a ouvert les portes. Comme elle partait au marché je n'ai osé m'y arrêter (elle aurait peut-être raté l'affaire du siècle !).

De nos jours nos charges professionnelles sont telles que le bain du dimanche est souvent impossible (dehors la semaine, je ne suis bien que chez moi le dimanche). Je sais que mon temple n'est pas loin (5 km) mais il faut y aller ce jour-là, à cette heure-là. Je sais aussi que sur la route, dans ma voiture, quand je chante un chant d'éclaireur, un cantique de ma jeunesse (eh oui, cela existe ; c'est peut-être rétro mais je n'y puis rien, c'est plus fort que moi...), je suis aussi en accord avec Dieu (du moins je l'espère). **Mais un temple ouvert**, dans lequel on entre avec ce que l'on a (sa tristesse d'être seul, ses fardeaux bien lourds), comme cela serait beau et bon ! Et les autres, ceux qui ne croient pas, qui n'ont jamais vu un temple, **quelle ouverture** pour eux. Alors chiche ! Pour moi, bien que me considérant œcuménique plutôt réticent j'ai trouvé une solution : j'entre dans une église catholique. Est-ce cela la seule solution ? Je ne crois pas. Alors... on y va : on ouvre les temples !

Jacques Heintz

Diverses réflexions à propos du numéro du 22 mars

Un gros avantage de votre journal, c'est qu'on peut le lire de A à Z trouvant souvent en une colonne des informations délayées sur trois ou quatre pages dans d'autres journaux protestants (donc qu'on ne lit pas). J'ai apprécié l'éditorial, la lettre de A. Sabatier (je me sens sur la même longueur d'onde) et l'information sur l'église catholique en Tchécoslovaquie.

Cela dit, je fais peut-être erreur, mais il m'a semblé trouver un certain « flottement » dans plusieurs articles, de sorte que le message évangélique ne me paraît pas ressortir très bien.

Exemples :

1 — Dans « Élie et les Corbeaux », J. Chauvin cite des passages bibliques qui font appel à l'*insouciance*, du fait qu'un Dieu-cerveau commande la pluie. L'article se termine par un appel à la *vigilance* en face des dangers modernes : pollution, famine... N'y a-t-il pas incohérence ?

2 — J'ai fait lire à mon mari « L'Argent » et il était d'accord avec moi pour dire que cet article prête à discussion. En effet, bien que Jésus ait appelé l'argent Mammon, il nous semble que l'argent est surtout un *moyen*, bien utilisé par certains et mal utilisé par d'autres. Nous, nous en faisons une affaire de *morale* et pensons que certaines vertus telles que l'humilité, la générosité, peuvent vaincre l'esprit du gain, de puissance, de domination...

3 — Page 13. Est-ce que Lamarle (ou Ellul) ne confond pas instinct vital et instinct de conservation ? C'est en lisant « L'éducation par la psychanalyse », du Docteur Corman, que j'ai appris ce qu'était le Soi (instinct vital), le Moi (instinct de conservation), le Surmoi (genre de conscience, résultat de l'éducation, du milieu qui situe l'homme par rapport aux autres). Et je me suis demandé si toute l'équivoque au sujet de « Dieu » ne vient pas de ce que pour certains, Dieu = instinct vital (ex. : Lamarle) et pour d'autres, Dieu : conscience (ex. : A. Schweitzer), et pour beaucoup, un méli-mélo des deux ou même des trois.

4 — Au sujet des références théologiques (article de Biéville), n'est-ce pas une fuite que de dire qu'il faut se rapporter uniquement aux sources ? N'importe qui peut faire dire à la Bible et même aux évangiles, ce qu'il veut. Je pense à un article paru il y a quelques années dans un journal protestant, où l'auteur, à l'aide de quelques citations, recommandait la violence au nom de l'Évangile. Beaucoup de protestants, croyant d'ailleurs bien faire de prendre la Bible à la lettre, en font une véritable idole. Personnellement je me crois plus honnête envers les parents des enfants à qui j'essaie d'apporter un message évangélique de leur donner mes références : Schweitzer, Bultman et Paul Ricœur, principalement...

5 — Page 10. Le miracle chrétien me paraît être justement le sentiment de reconnaissance qui naît (nouvelle naissance) chez celui qui est pardonné, sauvé...

6 — Je regrette qu'il n'y ait pas plus

de *révélations* dans « Évangile et Liberté » (comme par exemple le texte de Ghéorgiu sur le Taureau). Jésus avait compris qu'il faut un récit au départ pour faire passer un message. Ricœur a bien mis à jour le « secret de l'enseignement de Jésus » dans son article paru dans la revue de Montpellier, « Études théologiques et religieuses ».

...

Blanche Marcorelles

A propos des confessions de foi

Avec un courage rare vous avez publié ma lettre sur la faillite de l'E.R.F.

J'ajoute quelques remarques sur l'article « Origine et signification des confessions de foi » (« Évangile et Liberté », 22 mars 1976).

L'expérience chrétienne a un nom : illumination. Or, l'illumination aboutit nécessairement à une parole. Ce qui approche le plus de la théologie est la philosophie qui est la science des données éternelles immuables. Il n'y a pas, à proprement parler, de progrès en philosophie. Il y a changement dans les mœurs, un progrès dans les techniques et les sciences mais il n'en va pas de même dans la philosophie.

D'excellents esprits estiment que Platon est très supérieur à Kant, qui vécut vingt siècles plus tard. On a donc exagéré la variabilité des confessions de foi. Je n'en connais pas de meilleure que celle de Nicée-Constantinople, antérieure au symbole dit des apôtres, à Augustin et même à la Réforme.

J'ai déploré les excès du barthisme car il rendait impossible toute conciliation avec l'esprit scientifique des libéraux, (au moins en ce qui concerne l'attitude de beaucoup de barthiens), et même exagérât les défauts de la théologie de la Réforme, trop augustinienne, et de ce point de vue aussi, rendait toute conciliation impossible avec l'humanisme des libéraux.

A Paris, j'ai contesté le barthisme de Maury non moins que le libéralisme de Goguel.

Quant à l'E.R.F., je comprends mieux aujourd'hui ce que m'en disait le grand historien E. G. Léonard : « Ce n'est pas ma maison. »

J'ajoute que la phrase de V. Lindeguård Petersen me paraît exprimer un jugement très juste : « Dans la vieille constitution calviniste, l'Église est construite de bas en haut : c'est la paroisse qui sert de base. D'après le nouveau système, la paroisse reçoit son organisation d'en haut ; elle ne peut donner à sa foi l'expression qui convient aux besoins locaux. »

Ainsi : au lieu de la vieille décentrali-

Suite page 12 ➡

➔ **Suite de la page 11**
Correspondance

sation démocratique de l'Église calviniste, il y a une grande centralisation. On est allé beaucoup à l'école de l'Église catholique.

N'y a-t-il pas sur ce point beaucoup à apprendre de l'Église d'Écosse ?

Jean de Savignac

A propos d'articles aux « jugements hâtifs, naïfs, incompetents »

Je m'adresse au Rédacteur en chef d'« Évangile et Liberté » pour lui faire part du regret (parfois de l'agacement) que j'ai, de voir passer dans le journal — à côté d'articles de haute tenue — de plus en plus de « papiers » vraiment faibles, parce que rédigés par des gens incompetents ou ignorants de ce dont ils parlent. Cela rabaisse beaucoup le niveau culturel du journal et c'est bien au Rédacteur en chef qu'il incombe d'opposer un barrage à ces débordements de prose journalistique et facile.

Je ne donnerai que deux exemples qui ont en commun d'être des jugements erronés et prétentieux de notre civilisation. Mais je pourrais, dans presque chaque numéro du journal, en recueillir sur les sujets les plus divers.

Marcel Amphoux

Suivent deux exemples que nous n'estimons pas judicieux de publier ici. L'auteur de la lettre nous en saura gré.

Les sectes ; autre son de cloche

M. H.-L. de Biéville titre « Les sectes et nous ». La plupart des catholiques considèrent qu'il fait lui-même partie d'une secte. Ils parlent plus souvent des sectes protestantes que de l'Église protestante.

M. de Biéville dénonce l'agressivité perturbante, la nocivité fondamentale et le manque d'amour des sectes. Lesquelles ?

Ayant approché de près moi-même de très nombreuses sectes, notamment les Bahaïs, les Témoins de Jéhovah, les Moon, je puis au moins certifier qu'on ne peut leur faire le reproche de manquer d'amour.

Ils en manifestent autant, sinon plus, que les Églises protestantes et catholiques. D'abord à l'égard de leurs membres qui sont pour eux « le prochain » dont parlent les Églises. Leur amour est souvent plus pur, plus désintéressé, plus actif et plus efficace qu'entre les membres des Églises. C'est faute de moyens suffisants qu'ils s'intéressent moins à ceux qui sont plus éloignés d'eux. Il en est de même dans les Églises constituées.

L'agressivité perturbante qu'on leur reproche ne vient pas d'eux, mais des Églises et de tous les « bien-pensants ». Ainsi, a-t-on attaqué les « Moon » dans tous les grands journaux et un nombre considérable de revues à gros et moyen tirage, à la suite de mises en garde plusieurs évêques. Des gens se sont constitués en commando de quinze personnes pour emmener de force, à deux reprises, une jeune fille qui se trouvait bien parmi eux. Une bombe a éclaté dans un de leurs centres, risquant de tuer bien des personnes, blessant grièvement deux jeunes femmes. On a mis à sac une de leurs permanences à Rennes. Plus récemment, on les a empêchés de tenir une réunion à Lyon. Une association sous la direction d'un prêtre a été créée pour les combattre.

Telles sont les manifestations de « l'amour christique » des Églises et des bien-pensants à l'égard de gens qui ne pensent pas et n'agissent pas comme tout le monde. Ils sont traités comme autrefois les hérétiques, comme on a traité les premiers protestants.

Leur « nocivité fondamentale » dont parle M. de Biéville est totalement à démontrer. Les gens qui font partie des Moon s'y trouvent bien, mais ne sont nullement obligés de rester avec eux. Ils acceptent de ne plus fumer, de ne pas avoir de relation sexuelle avant le mariage, de ne pas boire d'alcool. C'est bénéfique pour eux et n'est nocif pour personne.

On leur reproche d'avoir été choisis, d'avoir été conditionnés, d'avoir subi un lavage de cerveau, etc. Mais que fait-on d'autre dans les séminaires, les couvents, les monastères et même dans les écoles de théologie protestantes ?

Une visite chez les « Moon » m'a persuadé que les critiques dont ils font l'objet n'avaient guère de consistance. On peut faire les mêmes à toutes les Églises.

Cela ne m'a pas empêché de leur envoyer une lettre dans laquelle je leur manifeste mon désaccord, notamment sur la quasi-divinisation du Dr Moon. J'ai fait de même avec la secte du guru Maharaj-ji.

Alexis Cary

CARNET

Madame Irma Johnson, née Christiane Ducros, ses fils : Pierre, Nicolas et Antoine, M. le pasteur et Mme Pierre Ducros, les familles Johnson, Ducros, Dunin, ont la douleur de vous faire part du décès de :

M. Ira D. JOHNSON

le 11 avril 1976

*46, rue Barbès, bt. 18 — 94200 Ivry
Moulin de Vessac — 17640 Vaux-sur-Mer.*

*Le pasteur et Mme Marcel Pfender, ses parents ;
M. Jean-Marie Pfender et sa fille ;
M. et Mme Olivier Pfender et leurs filles ;
Mlle Rose-May Pfender, ses frères, sœur, belle-sœur et nièces ;
Mlle Christiane Jouanno ;
et leurs familles,
ont la grande tristesse de vous faire part du décès de :*

Françoise PFENDER

survenu le dimanche 25 avril 1976, à l'âge de 36 ans, après une longue maladie.

Le culte a été célébré dans l'intimité familiale, le 28 avril 1976 à Meschers (Charente-Maritime).

*« Vous qui êtes bénis de mon Père, recevez en héritage le Royaume... Tout ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »
(Matthieu 25, 34 et 40)*

183, boulevard Brune — 75014 Paris.



DE DIETRICH
la grande marque
française
CUISINIÈRES - CHAUFFAGE

Recherche dame veuve ou célibataire, environ 60 ans, retraitée, sachant cuisiner, pour servir dame de compagnie auprès dame âgée seule. Situation au pair. Logement, nourriture, blanchissement assurés. Région Montauban. Écrire avec référence à : M. Paul Boyer, 22, bd Saint-Marcel — 75005 Paris.

UN CHATEAU, UN ETANG, DES PROTESTANTS, etc...

Le synode national 1976 s'est tenu les 30 avril, 1er et 2 mai au château de Chantilly (près de Creil). Un cadre merveilleux — surtout avec le beau temps — pratique avec, pour se détendre, les promenades au bord de l'étang. Ajoutons à cela un accueil gentil, efficace, prévenant : la paroisse de Creil peut être remerciée de tout cœur. Le synode se tenait dans un centre de rencontres animé par des jésuites. Mânes d'Ignace de Loyola et de Calvin... retournez-vous dans votre tombe : aucune lueur de bûcher n'a illuminé l'eau tranquille de la pièce d'eau !

Un bon synode

Mais oui, cela arrive et nous devons nous en réjouir. Certes, il y eut des moments où, comme on dit dans les couloirs, « ça vole bas », mais il y eut de grands et bons moments comme, en ce qui concerne, je n'en avais pas vécu depuis près de six ans que je suis délégué par ma région dans cette assemblée. Ici, nous pourrions poser quelques questions pour tenter de cerner la raison de la qualité de cette assemblée. Aussi bien ce ne sont pas les personnes, puisque les délégués sont les mêmes que ceux des années précédentes. Alors ? En ce qui me concerne je pense qu'il y a : tout d'abord une maturité certaine. Le synode national affirme son autorité, cela rejoint une remarque que j'avais faite l'année dernière. On me permettra de penser que le douloureux synode de Lyon en septembre n'est pas étranger à ce fait. Comme nous sommes loin, maintenant, de ces synodes où les ténors et les extrémistes faisaient la loi. C'est un signe de santé de notre église. Même en tenant compte des moments où les vieux démons du juridisme étroit et des discussions « à base de virgules » tentaient de reprendre pied, l'essentiel est là : on a bien travaillé. Deuxième raison : nombreux étaient les délégués qui arrivaient avec la crainte d'affrontements graves qui auraient mis en péril l'unité de notre église. Est-ce une grâce accordée : des affrontements il y en eut, mais d'un niveau tel — en fraternité et sérieux que nous avions véritablement l'impression de vivre « en église ». N'est-ce pas fondamental ?

Une espérance exigeante

Traditionnellement, le synode entend en premier lieu le rapport du président du Conseil national, le pasteur Jacques Maury. Cette année il marquait le souci de nous tourner vers le monde qui nous entoure : il était évident que nous avions là un premier fruit de l'assemblée du conseil œcuménique à Nairobi. Il ne faut pas s'en étonner. Chacun sait l'attention particulière que Jacques Maury porte aux problèmes de l'église dans le monde, que ce soit au travers du C.O.E.E. ou de la C.E.V.A.A. Il faut lui en être reconnaissant : c'est vrai ! comme nos problèmes paraissent dérisoires lorsqu'ils sont mesurés à l'ampleur des questions mondiales, comme nous avons besoin d'élargir nos horizons.

« Bref — dit-il — nous approchons de minutes ou de temps de vérité où il faudra donner le signe de l'authenticité de notre foi et de ses engagements. Mais comme nous avons de la peine à le réaliser et comme nous sommes habiles à nous en distraire et à retarder le moment d'un réveil nécessaire ! »

Sans minimiser les conflits il nous faisait entendre quatre avertissements : ceux de Jacques Ellul, Claude Gruson, Birch et René Remond. Avertissements au monde occidental, certes. Mais aussi à l'église qui se doit de faire entendre sa voix et d'agir en conséquence. A la fois vers ceux qui ont quitté l'église, écœurés par son traditionalisme et son immobilisme. (Oh ! ce souci de ne faire de peine à personne... qui va jusqu'au silence complice de trahisons : nous pourrions relire les prophètes avec plus d'attention.) Et puis :

« Cela veut dire encore que nous ne pouvons pas non plus

oublier tous les autres, qui n'ont jamais été de « chez nous » et qui pourtant attendent... que nous leur parlions des « merveilles de Dieu » comme dit le récit de la Pentecôte. »

Voilà bien une voix à entendre.

Les rencontres

Des travaux par groupe étaient prévus sur les rapports des principales commissions : Commission générale d'Évangélisation, des Ministères, d'Action apostolique, de Catéchèse et de l'Institut protestant de Théologie. On attendait de ces travaux de groupe qu'ils dégagent des lignes d'action pour les années à venir. C'était sans doute trop leur demander. Ce sera la seule déception de cette assemblée. Mais, à l'inverse, comme partout ailleurs, les groupes ont vraiment travaillé en profondeur. Il me semble qu'il faudrait affiner la méthode : ce travail semble mieux convenir à une analyse de situation qu'à une mise en place de projets. Retenons tout de même que, dans ce cadre, chaque voix peut se faire entendre et qu'il se crée un nouveau niveau (sic) de relation entre les participants.

Que les groupes aient bien préparé le travail plénier, j'en suis certain. La suite l'a prouvé. Ils ont aussi permis à tous de faire entendre leur voix. Du coup, les rapports de groupe n'ont pu avoir toute la « pointe » nécessaire, et les membres de la commission de rédaction ont eu un travail fort ingrat.

De bons moments

On craignait l'assemblée plénière sur l'évangélisation : ce fut un grand moment de ce synode. J'aurais bien de la peine à résumer tout ce qui a été dit ! Mais les affrontements (à propos du langage, des propositions, parfois des méthodes de la C.G.E.) ont d'emblée atteint un niveau remarquable. Pas tellement intellectuel — chacun pouvait comprendre — que fraternel. Cela fait du bien : on retiendra de ce débat les interventions du professeur Viallaneix et du pasteur Casalis. Bien sûr, M. Viallaneix a mis en cause le langage de la C.G.E. qu'il trouvait, disons pour simplifier, trop marqué par la méthode marxiste, mais la réponse de Casalis demandant si le langage de l'église était forcément neutre, donnait à réfléchir. Je donne là un détail, mais il faudrait pouvoir « entendre » toutes les interventions, je pense à celle du pasteur Bechdorf en particulier, pour saisir combien toute aigreur, toute animosité étaient absentes.

Je pense que cette joie était encore présente au cœur des délégués lorsque nous nous sommes retrouvés le lendemain matin pour le culte dans la grande église que les jésuites ont fait construire là. C'est le pasteur Roby Bois (Cimade) qui dirigeait l'assemblée, entouré des conseillers presbytéraux de Creil et avec — pour l'intercession — la participation d'un jésuite membre de l'équipe d'accueil de la maison. Un culte joyeux, coupé de chants nombreux, au cours duquel nous avons entendu un message de l'évêque de Beauvais et d'un pasteur de l'église des frères tchèques. J'ajoute aussi : merci à l'organiste (il faut le dire), le pasteur Goertz (Saint-Dié) qui a su entraîner les chants et accompagner les moments de réflexion de pièces particulièrement bien choisies. Croyez-moi, ce n'est pas indifférent !

Pour conclure

Puissions-nous retrouver dans nos relations locales, régionales, le même esprit d'affrontement loyal, franc, imprégné de respect de l'autre : il me paraît qu'on ne saurait rien souhaiter de mieux pour nos églises.

Benjamin Muller

communiqué

Postes d'été à pourvoir :

Étretat : en juillet ;

Cherbourg : en juillet et en août ;

Ces stations ont des presbytères agréables.

S'adresser à M. Henri Meyer, 18, place Albert-René — 76600 Le Havre — Tél. (35) 42.08.28.

Mission populaire évangélique — Soleil et santé

« Mes enfants ne pourront pas partir en vacances cette année. Mon mari est au chômage » — Voilà ce que nous dit une mère de famille d'un quartier populaire de Paris.

Pour une autre, c'est le mari malade qui ne touche que ses indemnités journalières et les allocations pour faire vivre les cinq personnes.

En face de toutes ces situations misérables, nous voulons pouvoir répondre : « Vos enfants pourront partir en vacances ! »

Voilà ce qu'avec l'aide financière de nombreux amis, nous espérons pouvoir dire à ces familles en détresse.

Nous vous signalons :

qu'une journée de colonie c'est : 24 F ;
une semaine, 168 F ;

10 jours, 720 F ;

un mois, 150 F.

M.P. Soleil et Santé — Paris 2047-13

Déjeuner de La Cause

Quand paraîtra ce numéro, le « déjeuner de la Cause » aura eu lieu le mardi 18 mai sous la présidence de M. Daniel Dollfus, président de l'Institut français d'Organisation et de Développement économique. Il y aura prononcé une allocution sur ce sujet : « L'entreprise : sclérose ? Transformation ? Révolution ? »

LES LIVRES

Bernard CHEVALLEY : « *Pour une petite théologie du silence* ». Poèmes, 1975.

Bernard Chevalley — déjà pour moi une vieille connaissance — me rend perplexe cette fois encore.

Ici même, l'année dernière, à propos de son long poème intitulé *Pulsion courbe*, je regrettais que l'auteur de *Parousie* sacrificiât par trop à la recherche formelle aux dépens de la simplicité. Je formulerai d'autres réserves sur ce nouveau recueil.

D'abord, pourquoi l'auteur insère-t-il un préambule reprenant, pour l'essentiel, son article paru dans « *Évangile et Liberté* », du 19 janvier 1976, page 16 ? Il me semble que des poèmes — comme des chansons — n'ont nullement besoin de se présenter : ils doivent se défendre TOUT SEULS. Sinon, je suis toujours un peu gêné pour l'auteur ou l'interprète, ayant l'impression qu'il vend sa salade ou qu'il craint de ne pas être compris : dans les deux cas, c'est grave, à mon sens... (« *Mieux vaut commencer par le silence, mieux vaut se taire* », écrit pourtant Bernard Chevalley, page 7.) Alors !

Cela étant posé, je dirai que la démarche de l'auteur est respectable et engendre quelques belles images :

« *Hier le sol compact était vierge des morts.* »

ou encore :

« *Autrefois nous le suivions par cœur.
Nos yeux se sont ouverts : nous ne le voyons plus.* »

Mais que penser de ce passage :

« *Qui ne cherche pas Dieu chemine à rebours
et qui trouve Dieu ne trouve rien de bon* » ?

Je laisse aux théologiens — et à tous ceux qui ont la foi — le soin d'en discuter...

A propos de son dernier ouvrage paru, je serais tenté d'adresser à Bernard Chevalley le même reproche qu'à certains chanteurs « engagés » : *Pour une petite théologie du silence*, c'est un bon titre pour un article genre pamphlet. L'article a été publié, chacun a pu le juger. Mais — excusez-moi, Bernard Chevalley — je reste persuadé que la poésie — comme la chanson — ne gagne rien à se mêler trop étroitement aux préoccupations d'ordre sociologique, idéologique ou... théologique.

Aussi — je le répète — combien j'appréciais mieux le charme discret — et direct — de certains poèmes de *Parousie*. Loin des Antilles, Bernard Chevalley me

semble avoir perdu un certain sens de la poésie pure... et simple. Sa véritable... vocation, c'est sans doute la recherche de Dieu :

« *Dès le matin, je chanterai l'absence
de ton visage au cœur de mon amour.* »

Vous ai-je « quand même » un peu compris, Bernard Chevalley ? ...

Charlie Massalve

Charles DELORMEAU, *Mathurin Cordier*, Neuchâtel, Éditions Messelier, 1976, 143 pages.

Combien de fois ai-je rencontré Monsieur Delormeau penché sur un texte ancien, cherchant quelque pièce d'archives, vérifiant une date ou une citation ? Historien consciencieux et infatigable, il n'est pas seulement un érudit, il veut aussi faire connaître et aimer le passé protestant. Ses recherches se prolongent dans les conférences qu'il donne un peu partout en Europe, et dans les livres qu'il publie. Après son « *Castellion, apôtre de la tolérance et de la liberté de conscience* », voici une étude consacrée à Mathurin Cordier, un personnage trop oublié.

Mathurin Cordier (1479-1564) a été un des grands « maîtres d'école » du XVI^e siècle ; rallié assez tôt à la Réforme, il fut l'un des créateurs de l'enseignement protestant. Soucieux d'apprendre à ses élèves un bon latin (il avait choisi de s'occuper des débutants pour leur donner des bases solides), il était également soucieux de leur formation morale et religieuse. Il ne séparait pas l'apprentissage du latin et la découverte de l'Évangile. Il aimait profondément son métier ; il cherchait à donner à ses élèves un enseignement adapté à leur âge, et s'élevait contre l'abus, alors courant, des châtements corporels. Il écrivit des manuels scolaires dont certains furent en usage jusqu'au XIX^e siècle. Parmi ses élèves, il y eut Jean Calvin, qui, plus tard, devait l'appeler à Genève, et qui lui consacra son commentaire sur la première épître aux Thessaloniciens.

C'est une personnalité attachante, timide, effacée, mais ferme dans ses convictions, que nous fait découvrir Monsieur Delormeau dans ce livre facile à lire et instructif. L'ouvrage, préfacé par le doyen Jean Cadier, comporte une bibliographie, plusieurs textes de Cordier, et quelques photographies.

A. Gounelle

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

pam • pam

EN BREF

Armement et alimentation

Sous le titre « Nouvelles missionnaires » une feuille distribuée dans certains temples et se référant au rapport de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, signale que des pays d'Afrique noire achètent tellement d'armes qu'ils n'ont plus d'argent pour l'agriculture restée misérable. Résultat : plusieurs millions de sous-alimentés, exception faite pour la Côte d'Ivoire qui a accordé une priorité à son agriculture. Conséquence : il n'y a pas de sous-alimentation en Côte d'Ivoire.

La faim dans le monde

Une grande collecte, un appel pathétique en faveur des terribles souffrances des peuples qui ont faim. Bébés martyrs, dénutrition générale, corps déformés, morts innombrables. Aucun homme de cœur ne peut le supporter sans donner généreusement. Les états libérés de la tutelle coloniale et qui préparent leurs guerres entre eux ne sont sans doute pas opposés à ce que les Églises de France et du monde occidental ravitaillent leurs populations tandis qu'ils se ruinent en armements.

Ames coquettes

Les conversions au protestantisme en France compensent, dit-on, à peu près les pertes des protestants qui chaque année « disparaissent » dans les villes. Comme

les pasteurs de campagne préviennent rarement leurs collègues urbains des départs de leurs paroissiens, beaucoup de familles se perdent en effet. Car le protestant qui change de résidence ne se signale pas de lui-même. De même que la violette sous sa feuille *il attend* : il attend d'être découvert. S'il n'est pas découvert le voilà plein d'amertume et il devient, comme on dit : *protestant détaché*.

Médecine

On apprend l'élection, le 5 avril, à la présidence de l'Université Pierre et Marie Curie (Paris VII), du Docteur Jean Dry, professeur agrégé de médecine, président de la société française d'allergologie et secrétaire adjoint de la société de pharmacodynamie. Il est âgé de 49 ans. Son père, M. Roger Dry, a été durant de nombreuses années conseiller presbytéral, il est actuellement président du diaconat de sa paroisse.

Tziganes

La communauté évangélique des Tziganes vient d'être admise à faire partie de la Fédération protestante de France. Nous espérons pouvoir revenir sur cette bonne nouvelle avec plus de détails.

Astrologie

Des lecteurs se sont inquiétés des paroles dures du professeur Leprince-Ringuet sur l'astrologie (1). Celle-ci, disent-ils, est utile car elle encourage bien des gens « et il peut y avoir du vrai ».

Dans un salon, huit à dix personnes, après les banalités, se mettent à jouer aux horoscopes. Une demoiselle d'une quarantaine d'années, charmante, instruite, intellectuelle, fervente horoscopienne, s'apercevant de ma froideur me dit :

— Vous n'y croyez pas ?

— Non.

— Ah, fit-elle, comme si elle avait reçu un coup... Mais alors, qu'est-ce que vous croyez ? (sic)

Un honorable commerçant, membre du haut commerce de la ville et... conseiller presbytéral, me fixant sévèrement s'écria :

— Moi qui n'engage aucune affaire importante sans un sou percé porte-bonheur dans ma poche, je crois à toutes ces choses que vous appelez injurieusement des superstitions et je ne veux pas qu'on les discute. Vous faites, Monsieur, du tort à la religion (sic).

Le professeur Leprince-Ringuet accuse les lycées de former des esprits incapables de se garder des superstitions les plus aberrantes. Pourquoi ne dirions-nous pas, quant à nous, que l'instruction religieuse dans les Églises de France est insuffisante puisqu'un si grand nombre de nos coreligionnaires s'est aujourd'hui précipité dans ce que le pasteur Christian Mazel a appelé d'une si heureuse formule : « l'astrologie ou le paganisme pseudo-scientifique ».

J. R.

(1) Cf. « Évangile et Liberté », 5 avril 1976, p. 15.

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort. Chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors Vac. scol. : Retraités, isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris » — 74560 MONNETIER-MORNE.

ONT COLLABORE A CE NUMERO

D. Berditchevsky, professeur, Wareme, Belgique.

M. Bertrand, pasteur, Marseille.

J.-M. Charensol, pasteur, Paris-Charenton.

R. Château, pasteur, Paris-Oratoire.

R. Crespin, directeur de l'Institut de formation de la Banque de France.

P. Ducros, pasteur, Vaux-sur-Seine.

L. Gagnebin, pasteur, Paris-Foyer de l'Ame.

A. Gounelle, doyen de la faculté de théologie, Montpellier.

Ch. Massalve, homme de lettres, Paris.

W. Monod in : Les croyants et les Athées.

B. Muller, pasteur, Alès.

P.-J. Ruff, pasteur, Houilles.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houlès, 81200 Mazamet

C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

DEMOCRATIE

LES protestants, en général, se veulent « démocrates » parce qu'ils savent que la Réformation du XVI^e siècle a ouvert l'ère d'une période de révolutions dont nous n'avons pas encore touché le terme. En encourageant la liberté de pensée, la Réforme a fait progresser les principes de la liberté politique, en reprenant le modèle de l'Eglise primitive elle a remis en honneur sa constitution démocratique. Nous en sommes fiers, mais, aujourd'hui, frères chrétiens, gens d'Eglise, sommes-nous démocrates ?

DEMOCRATIE

C'est la plus discutée et la plus discréditée des conceptions. C'est en son nom qu'on fait la guerre et en son nom encore qu'on tente d'organiser la paix. C'est au nom de la démocratie que les peuples opprimés réclament leur indépendance et que tous les peuples libres exigent l'amélioration de leur sort. Réactionnaires et révolutionnaires se la jettent à la tête et c'est au nom de la démocratie idéale qu'ils critiquent les démocraties de fait.

Et pourtant, en notre siècle, beaucoup persistent à penser que l'idée démocratique répond à des nécessités historiques et aux besoins permanents de la vie sociale.

DÉFINITIONS

Pour une fois l'étymologie ne fait qu'aggraver les difficultés car les deux mots qui ont servi à fabriquer le terme sont chargés de sens péjoratif. « Demos » c'est souvent la foule inconstante, turbulente et grossière. « Cratos » désigne le pouvoir qui peut être bon, égoïste ou imbécile. L'expression, récusée récemment, de « dictature du prolétariat » traduisait assez bien le mot « démocratie » au sens étymologique !

Or, qu'entendons-nous par ce mot ? Sinon d'abord la disparition des pouvoirs absolus et irresponsables ? Nous voulons être des participants libres d'une « chose publique » vis-à-vis de laquelle nous estimons avoir des droits et des devoirs. Nous entendons que personne ne puisse dire : « l'État c'est moi », mais que chacun puisse affirmer « l'État c'est nous tous » !

Pour la pensée chrétienne, le pouvoir ou l'autorité c'est moins un droit qu'un ministère, c'est-à-dire une fonction, un service qui a pour but l'intérêt de tous, l'organisation n'existant que pour défendre, équilibrer et harmoniser les individus. Vrai pour l'État, vrai pour les Eglises et vrai pour toutes les institutions quelles qu'elles soient, de l'usine au syndicat, de la famille aux relations internationales.

Cette solidarité dans la liberté implique naturellement la limitation réelle et permanente des droits et des pouvoirs de chacun.

GOUVERNEMENT DÉMOCRATIQUE :

Autogestion pour le peuple et par le peuple. Encore faut-il préciser ! Outre que le mot « peuple » est chargé de sens péjoratif, il est bien certain que tous les citoyens ne peuvent pas, à tout instant, participer à l'exercice actif du pouvoir.

Sera démocratique tout ce qui vise au bien de *tous* les citoyens. Et plus on insistera sur les différences d'intelligence, d'aptitudes, de bonté naturelle qui existent entre les humains, plus on fera apparaître nécessaire que les lois n'ajoutent pas des inégalités factices aux inégalités naturelles, mais qu'au contraire elles tendent à rétablir une certaine équivalence de chances.

DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN

Peut-on aujourd'hui relire sa déclaration sans pâlir ? « Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation... nul corps, nul individu ne peut exercer l'autorité qui n'en émane expressément » et ailleurs : « la Loi est l'expression de la volonté générale... la société a le droit de demander compte à tout agent public de son administration ». Et la Constitution de l'An I ajoute : « Quand le Gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection devient le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. » On croit rêver !

En bonne théorie, il est évidemment absurde de convenir que « la majorité plus un » décide de la vérité et du droit dans un pays où la voix de l'illettré et du gâteux comptent autant que celles des Prix Nobel ! Il y a quelque complaisance à se croire citoyen à part entière parce que de temps en temps on est invité à déposer un bulletin dans une urne. Et puis, depuis quand serait-il vrai que le nombre décide de la vérité et du droit, du bien et du mal ?

IL N'EMPECHE !

La Démocratie, pour mériter son nom, se doit de se donner pour fin la personne humaine, le bonheur de chaque personne humaine, de telle sorte que la coopération consciente et volontaire des individus, leur consentement généreux, leur initiative entreprenante soient la condition fondamentale de tout « progrès humain ».

« Etre démocrate », c'est, non seulement contester les autorités abusives que peuvent être les hommes, les dogmes, les traditions et les tabous (ce que notre société fait aujourd'hui, mais cela la rend-elle démocratique ?). C'est faire un pas de plus : c'est s'adapter à la révolution culturelle et chercher à y faire vivre la possibilité de progrès nouveaux pour l'individu et pour la société dans une responsabilité sans cesse accrue.

RÉALISME

Ces ouvriers, ces employés, ces cadres qui préfèrent le chômage à la réutilisation de l'outil... Ces fonctionnaires qui papperassent... Ces clercs, désarçonnés, qui cherchent à plaire... Ces jeunes qui mordent et qui cassent... Ces adultes qui, de la famille à la cité, démissionnent, tolèrent l'inacceptable... De tous nous portons les péchés !

SURSUM CORDA !

En ces temps où il convient d'agir en tous domaines pour permettre à tous de s'adapter aux changements qu'impose le progrès, d'envisager et d'accepter la reconversion, c'est au développement global qu'il faut travailler, au plein emploi des ressources physiques et psychiques. L'économie, le social, le politique, le culturel, le religieux font maintenant partie du bagage que chacun de nous doit avoir avec soi.

La démocratie qu'il nous faut promouvoir c'est un peuple cultivé qui monte, qui peut choisir, librement se déterminer, comprendre l'importance et le sens de la vraie discipline du respect de soi et d'autrui.

J.-M. Charensol

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

BSK

BI-MENSUEL

90^e année

No 11

Lundi 7 juin 1976

DIEU

Georges Marchal

Les jeux sont faits depuis longtemps, du moins quant aux attitudes. Celles-ci se ramènent à trois : l'affirmation, la négation, le doute. Oui, non, peut-être, en tenant compte de toutes les nuances intermédiaires...

Il va de soi que chacun a voulu rendre compte du parti qu'il a cru bon de prendre. De là, en ce qui concerne les croyants, les « preuves » de l'existence de Dieu. Elles sont classiques, elles ne sont pas inutiles, mais, réduites à elles seules, elles ne sauraient emporter la conviction.

Cela ne signifie nullement que Dieu ne soit qu'une hypothèse, une belle conjecture, mais qu'il convient, avant tout, de faire l'examen de la notion de « preuve ».

Une preuve, en effet, doit être adaptée à son objet. Or, on a la fâcheuse tendance à considérer la preuve dans la seule catégorie du rationnel, c'est-à-dire de la démonstration intellectuelle et mathématique. Mais le « rationnel » est très loin de couvrir tout le « réel » : il est impossible, par exemple, de prouver à une personne dépourvue du sens musical qu'une symphonie est belle. L'analyse — rationnel — des thèmes, des modulations, de l'harmonie, lui demeurera lettre morte. On en viendra donc à conclure qu'il faut avoir en soi un minimum de sens religieux pour comprendre la démarche religieuse et pour chercher ailleurs que dans la seule démonstration logique les motifs qu'on a de croire en Dieu. La foi est un **syndrome** (1) d'une étonnante richesse, laquelle ne saurait se réduire à un schéma dialectique. Un tel syndrome comporte des éléments intellectuels, certes, mais aussi affectifs, spirituels, traditionnels, esthétiques, et des éléments — capitaux — d'expérience intime et personnelle.

Au fond, la foi en Dieu — le fait religieux — apparaît dans l'humanité comme une donnée constatable et universelle. Cela ne veut pas dire que tous les hommes croient en Dieu — de même que tous les hommes ne sont pas musiciens — mais que la foi — comme la musique par exemple — sont des faits constants dans l'humanité. Par voie de conséquence, c'est plutôt l'athée qui devra prouver que la foi est une illusion,

Suite page 3

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au message évangélique, refusant tout système autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doctrines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une critique réformatrice
- La valeur relative des institutions ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active fraternité entre les hommes qui sont tous, sans distinction, enfants de Dieu.

EDITORIAL

Levons-nous et bâtissons

Combien sont-ils ces garçons et ces grandes filles à l'âme ravagée par la passion de démolir ? De même que le héros cynique d'« Autant en emporte le vent », ils ressentent un plaisir aigu et ils s'imaginent avoir profité à jeter à terre une civilisation et l'Église elle-même qu'ils prétendent liée à ses pires défauts.

En réalité, ils ont ce goût de ruine de certains enfants comblés qui s'essayent à la réflexion. S'ils sont instruits, ils confondent intellectuel et intelligent. Ils méprisent ce que d'autres avant eux ont gagné et créé mais dont ils profitent, parfois goulûment. Une telle jeunesse existe à chaque époque. Nous ne parlerions pas de celle d'aujourd'hui si elle n'était pas devenue si nombreuse, soutenue par une presse puissante et soutenue par les familles.

Nous nous entretenons de ces graves questions de vocation déviée avec la mère de l'un de ces garçons. Pendant qu'elle parlait de son fils on lisait sur ses traits un amour maternel violent qui se diluait peu à peu en lâcheté, le visage à l'expression d'esclave animé furtivement par un passage d'orgueil.

Des familles apaisent ainsi leur angoisse par une tolérance admirative sans courage d'où la mode n'est pas absente : l'enfant pourrait être dans les rangs des précurseurs ! Le snobisme est un grand consolateur.

Aux cris sauvages : démolissons ! démolissons ! que n'opposons-nous tous, jeunes ou non, le commandement de Néhémie le prophète devant les murailles de Jérusalem : Levons-nous et bâtissons !

Mais pour bâtir ? ... Que faut-il ? ...

Garder l'âme libérale et la soif de justice. Ne pas séparer le culte en esprit du culte en vérité. Guérir de

que le croyant ne devra prouver la foi. Le poids de la preuve — *l'onus probandi* — incombe à celui qui nie, en la circonstance.

De même qu'il existe des preuves traditionnelles de l'existence de Dieu, il existe des arguments, non moins traditionnels, de sa non-existence. Ces arguments ne sont, pour l'essentiel, que le rejet des preuves qu'on a voulu fournir, avec une insistance prononcée sur le problème du mal.

Notre propos n'est pas, aujourd'hui, de les énumérer, mais de souligner une manière détestable de poser le problème religieux.

Depuis quelque temps, des controverses publiques, délaissant les positions habituelles du dialogue, font appel à la psychanalyse, à la psychiatrie, à la pathologie pour tenter de ruiner le fait religieux. Dieu ne serait pas seulement une illusion, une erreur, mais l'effet d'un dérangement mental, une maladie de l'esprit, une altération du psychisme. Cela n'est pas vraiment nouveau. Bien avant Freud, Octave Mirbeau, dans son *« Jardin des supplices »*, avait écrit que la religion était une perversion mentale, une manière de gâtisme, un dérèglement du psychisme. Il y a d'ailleurs des précédents.

Et voici qu'une manière de controverse s'est instaurée entre le cardinal Marty et les membres de « l'Union des athées », dont le président est M. Beaughon. Le 26 avril, en sortant de l'archevêché, M. Beaughon, après avoir déclaré qu'il avait été très aimablement reçu, a dit, non sans habileté : *« Le cardinal Marty continue à penser que l'athéisme est une maladie sociale, et moi je persiste à dire que la religion est un trouble psychique. Je suis allé voir le cardinal, comme un médecin rend visite à un malade sans illusion de le guérir mais dans l'espoir de l'améliorer. »*

C'est drôle, mais ce n'est pas très sérieux, ni d'un côté, ni de l'autre.

J'avais entendu, quelques jours plus tôt, l'homélie du cardinal à Notre-Dame. Je m'étais étonné qu'un homme connu pour son ouverture d'esprit et pour sa sagesse, pût qualifier l'athéisme de « maladie ». Aucun théologien catholique tant soit peu sérieux ne tient pareil langage, langage qui a consterné nombre d'ecclésiastiques très connus... Il n'y a rien à attendre de tels

la manie du dénigrement. Se priver des poisons exquis d'une mauvaise conscience ingénieusement cultivée laquelle fabrique autant de tartuffes que les pharisiennes trouvailles de la bonne conscience. Examiner toute chose et retenir ce qui est bon (saint Paul). Pratiquer les vertus civiques et ne pas croire que l'esprit protestant puisse exister longtemps sans la foi religieuse qui lui est propre.

Ce sont de bonnes bases de départ. Le reste on l'invente et la jeunesse s'enthousiasme à inventer.

Jean Richardot

propos, pas plus que de ceux de M. Beaughon. A ce dernier, je dirai que, comme croyant, j'ai, paradoxalement, bien « mieux » à dire contre Dieu que l'argument qu'il avance !

Dans le même style, je relève, dans l'ouvrage de M. René Pommier, préfacé — ce qui m'a surpris — par M. Jean Pommier, de l'Institut, ouvrage intitulé *« Une croix sur le Christ »* (240 pages !), les aimables et profonds propos que voici :

« Parmi les saints et les bienheureux, à côté de quelques gredins, on trouve surtout quantité de timbrés et de crétins. C'est à croire que le Saint-Esprit ne s'intéresse qu'aux cintrés. Que de benêts ineptes ou béatifiés ! Que de connards inénarrables, que d'inanes connasses on a canonisés ! »

Allons-nous revenir aux temps de l'irréligion imbécile du début du siècle, à propos de laquelle, hélas, Clémenceau lui-même a écrit : *« La foi est une philosophie de Papous, une plaie, une infirmité, un ulcère qui s'est abattu sur un immense troupeau de déicoles » ?*

Passons... Wilfred Monod, dans son ouvrage *« Libres-penseurs et penseurs-libres »* (1904), a réuni à cet égard une affligeante documentation, à laquelle, pour référence complémentaire, pourrait se reporter « l'Union des Athées ».

Je suis d'ailleurs persuadé que ce style n'a aucune chance de faire école. Le problème « Foi-Athéisme » se situe à un tout autre niveau — mais il faut quand même tenir compte des bavures, d'un côté comme de l'autre.

A la Sorbonne se sont tenues trois conférences-débats « Foi-Athéisme » les 26 avril, 3 et 17 mai, sous la présidence de Robert Mallet, recteur de l'Université de Paris. J'y ai, pour ma part, représenté le protestantisme, Mgr Brien le catholicisme et divers orateurs le judaïsme et l'islam. A nos côtés se tenaient les « Athées ». Je n'ai pas ici à faire le compte rendu de ces séances, qui sont allées du vulgaire et du médiocre au meilleur, même à l'émouvant.

Impossible ici de m'étendre davantage. Mais il vaudrait la peine de méditer longuement, sur le problème qui nous occupe, deux pensées d'une admirable densité.

La première est de Renan : *« Quand on croit ne point avoir de Dieu, on a toujours un peu le Dieu des autres. »*

La seconde est de Jean Rostand : *« Ah ! Si tous les croyants pensaient aussi souvent à Dieu, que nous, qui n'y croyons pas ! »*

Un dialogue, quel qu'il soit, à pour condition première, le respect.

Georges Marchal

(1) Syndrome : ensemble bien défini de symptômes différents permettant de remonter à une cause particulière. En l'occurrence à Dieu.

VIII - VOCATION DU PROTESTANTISME ?

La démocratie « conséquente et résolue », dont il fut question dans l'article précédent, ne s'avère pas la raison d'être de l'Église mais une **manière d'être** proposée à chaque membre de l'Église. Nul n'imaginera que la « démocratie » est la forme sécularisée du « Royaume de Dieu », en tout cas, parmi tous ceux qui connaissent les difficultés et les problèmes de la démocratie, car celle-ci n'est pas « naturelle ». On ne peut pas compter sur un penchant inné, conduisant à son instauration. Elle n'est pas de l'ordre de la nature, mais de la culture et comme telle ne peut être que voulue et recherchée. C'est à ce niveau-là, fait de l'adhésion volontaire et de la recherche engagée de chacun, que nous apparaît le nécessaire recours aux « institutions », que j'appellerai, volontiers, « procédures » de vie commune.

LOI ET VÉRITÉ

La recherche et le respect des procédures de vie commune ne procèdent pas, par dérivation, de la « Loi du Royaume », mais par induction, dans le contraste qui apparaît entre la loi du Royaume et la « loi », réglant spontanément la coexistence des membres d'une société humaine donnée : l'Église.

Dans l'histoire d'Église, d'innombrables tentatives ont été mises en place pour régler cette coexistence. Elles sont à l'origine des règles disciplinaires (Discipline) ou des principes de droit (Droits canons). Il y a activité juridique ou disciplinaire chaque fois qu'il apparaît que le droit ou la liberté des membres de la communauté se trouve menacé par un arbitraire. L'histoire du droit ecclésiastique ne peut être ramenée qu'abusivement à celle d'une institution répressive. Preuve est donnée dans le fait que chaque attentat à la liberté ne se réalise que moyennant une dérogation, ou une « mesure d'exception ». La plus commune, la moins remarquée, consiste à laisser tomber le droit en désuétude pour qu'il soit inapplicable concrètement, et qu'on puisse intervenir suivant des règles non reconnues. La nécessité de la procédure n'entraîne pas l'immutabilité des formes de la procédure.

Seule une Église, où d'aucuns estimerait représenter le droit de tous en leur propre personne, pourrait se dispenser d'élaborer une discipline ou un droit canonique. Cela supposerait qu'on y considère (en tout cas chez les partisans d'une telle conception) que la liberté des membres de l'Église est une chose secondaire, et qu'il importe avant tout que ceux-ci soient les sujets soumis d'une « autorité » personnelle. Ou encore, à l'autre extrême (mais c'est le même problème), seul celui qui estimerait que la règle de conduite doit être érigée en règle universelle, du seul fait qu'elle est la sienne et qu'il y tient, peut défendre la non-utilité de procédures réglant la coexistence. Dans la situation actuelle, marquée par le formalisme anachronique

et par l'anarchie spontanéiste, la recherche d'une procédure de coexistence est la seule forme viable de la démocratie conséquente.

Quant au fond, ici la « vocation », il faut également reconnaître qu'elle ne peut exister sans cette forme. L'extrême subjectivation de tout ce qui se rapporte au fond, ce « romantisme ecclésiastique », ne peut qu'égarer l'Église hors de sa voie, s'il est vrai qu'elle ne se confond pas avec le Royaume de Dieu (où Dieu est tout en tous).

FOI ET VÉRITÉ

La vocation du protestantisme ne saurait être ni la foire d'empoigne religieuse, ni le terrorisme dogmatique des défenseurs de l'ordre. Nous sommes parties prenantes d'un débat excluant les deux termes de cette alternative aux extrêmes de laquelle se trouvent la « catholicité » des inquisiteurs et la secte. Que je sois « évêque », « charismatique invétéré », docteur ou simple pékin, je dois admettre que l'Église n'est pas une École (philosophique) et la doctrine (la scholastique de l'École), mais d'abord une coexistence dans la foi. La vérité ne se dégage ni d'une « personne autorisée » ni d'une « autorité personnelle ». L'autorité subjective de l'irréductible professionnel, comme l'autorité objective du mandarin institué, ne peut jamais régler le problème de la vérité de la foi.

Ce n'est pas « vrai » parce que je le veux, ou vrai parce que j'ai la fonction pour le faire admettre, mais vrai dans la mesure où une vérité se dégage à l'intersection de toutes les recherches de vérité. Il est abusif de localiser cette « vérité » dans une vérité. Elle transcende la totalité, elle n'est ni la somme (comme le prétendent les détracteurs de la démocratie pour justifier leur position en caricaturant cette position) ni la partie (comme le voudraient tous les papes, grands et petits, institutionnels ou non, et surtout « spirituels »)..

Sur ce dernier point, l'histoire du protestantisme depuis « l'Évangéliste » d'Alphonse Daudet, jusqu'aux plus récents « puristes » de l'Évangile, ne manque pas d'illustrer amplement que la « liberté de l'Esprit » revendiquée en toutes sortes d'occasions et pour toutes sortes de buts (lucratifs ou non) constitue la communauté en « goulag » spirituel. L'inspiration n'est pas à la clef... ni l'apanage d'un groupe d'inspirés. Cela devrait sauter aux yeux, s'il est vrai que l'inspiration n'est pas un don « naturel », mais un « événement » libre comme l'air dans le tissu de la communauté des croyants.

LE SENS DU SACRÉ

et

LA LIBÉRATION DE L'HOMME

L'un des derniers numéros d'« Évangile et Liberté » nous apprend que Boquen, en Bretagne — lieu devenu, sous l'impulsion de Bernard Besret le symbole de la libération des esprits — est menacé de disparition par l'autoritarisme clérical.

On a pu voir et entendre récemment Bernard Besret lors d'une émission télévisée sur le thème : « Chrétien, pour quoi faire » (1).

A l'encontre de bien des croyants, Bernard Besret n'est pas assuré de détenir la « Vérité ». D'où son calme au sein d'un débat tumultueux où catholiques intégristes et progressistes s'affrontèrent vivement. Il parla peu et seulement lorsqu'on l'en priait, regrettant, en particulier, que le nom de Dieu ne soit pas employé avec plus de circonspection : « Qui est Dieu ? Il y a danger à employer le nom de Dieu pour colmater notre incapacité à parler de lui. » Tourmenté, toujours en recherche, il ne se paie pas de formules toutes faites. Exigeant envers lui-même plus qu'envers les autres, il est d'une sainte et totale sincérité : « *Aimer les autres, dit-il, n'est pas facile ; mais s'aimer soi-même, c'est encore plus difficile.* »

Ayant ressenti, dans le cadre contraignant des institutions monastiques, le besoin d'épanouissement dans la liberté, il veut aider les hommes à se libérer de l'emprise d'une religion mal comprise, donc asservissante, aliénante.

Convaincu que Dieu veut que ses enfants vivent **libres et responsables**, il est amené à analyser la notion de « sacré », liée depuis toujours à l'idée de « domaine réservé » à la religion et à Dieu. Il fait cette analyse avec une extrême rigueur. Il en arrive, lui, prêtre « consacré », à la pensée que la libération passe par la **désacralisation** de la religion, ce qui ne signifie pas : déchristianisation. Au contraire, **le christianisme est libérateur** en ce qu'il place le « sacré » dans toutes les réalités de ce monde dont *« aucune ne doit être privilégiée dans ses rapports avec Dieu, ni chose, ni être, ni événement »*.

La réflexion de Bernard Besret, originale, audacieuse, rejoint sur bien des points la ligne du protestantisme libéral. C'est pourquoi nous proposons une page de son livre : « *Libération de l'homme* » (2) à la méditation de nos lecteurs.

Y. Chabrol Leyris

LIBÉRATION DE L'HOMME

(extraits)

Les fausses sacralisations

« Dans une perspective pré-chrétienne, les rapports

de l'homme avec Dieu s'enracinent dans sa perception du sacré : mis en face de phénomènes qui le dépassent, soit dans sa connaissance des choses, soit dans sa maîtrise sur elles, l'homme, à la fois effrayé et fasciné par la puissance qu'ils manifestent, affirme instinctivement le Tout-Autre, le Tout-Puissant, et se prosterne devant lui dans un acte de religion.

La religion, dans un premier stade, est l'effort de l'homme pour séduire, pour se concilier cette force supérieure manifestée dans certaines situations ou phénomènes extraordinaires. Il s'agit d'apaiser son courroux par des prières et des sacrifices pour qu'elles jouent en faveur de l'homme et non à son détriment...

Une donnée de l'expérience directement attribuée à Dieu engendre pour celui qui en est le témoin une exigence de sainteté plus grande puisqu'il vient d'entrer en contact avec Dieu. Exigence qui s'accomplira dans l'acte de religion.

Appartenance particulière à Dieu, plus-value de l'être et exigence de sainteté, telles semblent être les caractéristiques d'une réalité perçue comme sacrée, et, en particulier, celles d'un être déclaré « consacré »...

La sacralisation ainsi entendue d'une chose, d'un être, d'un événement, le soustrait en quelque sorte au domaine de l'homme pour le faire passer dans le domaine de Dieu. L'homme capitule devant Dieu. Il renonce à l'exercice de sa liberté et de sa maîtrise des choses pour les laisser totalement entre les mains de Dieu. La sacralisation est alors une forme de l'aliénation. »

La révélation désacralise

« C'est pourquoi elle est battue en brèche dès les premières pages de la Révélation. Lorsque Dieu émerge de l'Histoire, c'est pour nous libérer, et, en particulier, nous libérer de l'aliénation engendrée par les fausses sacralisations. Les premières pages de la Genèse, en déclarant toutes les réalités de ce monde créées au même titre par Dieu, ne permettent plus qu'aucune d'entre elles ne revendique le privilège d'être, par elle-même, la manifestation particulière de Dieu.

Tout est profane dans notre monde, car tout étant créé par Dieu, rien n'est Dieu. Mais en même temps tout est sacré puisque tout vient de Dieu, tout appartient à Dieu, tout est à la gloire de Dieu. Les premiers chapitres de la Genèse sont un manifeste de désacralisation... Dieu ne garde aucun domaine réservé dans le monde. A l'homme de le dominer et de le conquérir par son intelligence et son activité créatrice et orga-

Suite page 6

nisatrice. Chaque fois que la science et la technique font reculer les frontières de l'inconnu et rétrécissent encore le domaine du sacré, elles collaborent à leur niveau et avec leurs moyens propres à l'œuvre de libération à laquelle Dieu travaille à sa façon et par ses propres moyens à l'histoire du salut.

A la sacralisation correspond la religion de type magique : certains lieux, certains temps, certains gestes, certaines paroles sont privilégiés et revêtent une efficacité proprement divine. D'où les carcans multiples des différentes religions...

A la révélation correspond la glorification de Dieu... C'est l'homme renouvelé par l'Esprit et vivant de la liberté des enfants de Dieu qui glorifie Dieu — et non l'homme asservi... assujetti dans la crainte à un Dieu terrifiant qui inhiberait sa liberté. »

Jésus-Christ libérateur

« Ce dessein libérateur annoncé dès les premières pages de l'Écriture s'accomplit en plénitude en Jésus-Christ.

Jésus, cet homme parmi nous, cet homme comme nous, cet homme qui partage en tout notre condition d'homme, notre vie, notre mort, est l'antithèse d'une manifestation sacrale de Dieu...

Pour les hommes qui le rencontraient dans la rue, il n'était pas question de se prosterner devant lui comme Isaïe devant la vision du Tout-Puissant. C'était un homme que l'on traitait en homme. Et plus on l'aimait, plus on pressentait sa mission et l'unicité de ses liens avec Dieu, plus on devait être porté à lui donner des marques de respect, d'admiration et d'affection que l'on donne à un homme très aimé. Jésus ne permettait pas que ses disciples le traitent autrement qu'en homme. Il ne permettait pas que l'on sacralise sa personne.

C'est à travers sa vie d'homme et en tant qu'homme qu'il nous révèle l'amour du Père. C'est dans ce rapport tout horizontal d'homme à homme, de Jésus à nous, que s'établit le rapport vertical au Père. En christianisme rien ne nous tombe directement du ciel sur la tête...

Fin le règne des actes magiques qui pouvaient nous dispenser d'être homme et nous garantissaient automatiquement l'appui de Dieu. Désormais, nos rapports avec Dieu passent par l'authenticité de nos rapports d'homme à homme avec le Christ et avec tous les hommes qui nous entourent et dans lesquels il vit pour nous.

Radical désacralisation, puisqu'elle supprime toute primauté d'activités qui se voudraient uniquement verticales.

Ou radicale sacralisation puisque désormais toute relation horizontale d'homme à homme revêt une signification verticale à cause du mystère du Christ. »

(1) Émission du vendredi 16 avril : Apostrophe.

(2) Bernard Besret : Libération de l'homme — Éd. Desclée de Brouwer.

communiqué

Culte radiodiffusé — de 8 h 30 à 9 h sur France-Culture

6 juin : pasteur Marc Lods.
13 juin : pasteur Michel Leplay.
20 juin : pasteur Philippe Soullier.
27 juin : pasteur Marc Lods.

Télévision — « Présence protestante », une émission de M. Gosselin

- Dimanche 6 juin — de 10 h à 11 h
En direct d'Ennordres (Cher). Culte de Pentecôte à l'occasion du Rassemblement des Tziganes évangéliques.
- Dimanche 13 juin — de 10 h à 10 h 30
Le Synode de l'Église Réformée de France à Chantilly : la Transmission de l'Évangile.
- Dimanche 20 juin — de 10 h à 10 h 30
L'Institut Protestant de Théologie : La Faculté de Paris.
- Dimanche 27 juin — de 10 h à 10 h 30
« La manifestation de l'Évangile », entretien avec Rolande Dupont, Guy Bottinelli, Yves Cruvellier.

CARNET

Le pasteur et Madame P.-C. Toureille, leurs enfants et petits-enfants,
le pasteur Charles Saussine,
Monsieur et Madame Jean Saussine et leurs enfants,
Monsieur et Madame Charles Campistron-Fabry et leurs enfants,
Monsieur et Madame Henry Galibert et leurs enfants ;
les familles Pomaret, Collet, Henry Delmas, Goirand, Laval, Segaut, Roussel

font part du rappel à Dieu de

Mademoiselle Alice TOUREILLE,
Chevalier de la Légion d'Honneur,
Assistante Sociale Chef honoraire à la S.N.C.F.

leur sœur, belle-sœur, tante, grande-tante et parente.

Trois choses demeurent, la foi, l'espérance et l'amour, mais la plus grande de ces choses c'est l'amour.

I Cor. XIII, 13

Les obsèques ont eu lieu le 17 mai à Cournonterral (Hérault) suivies de l'inhumation dans le caveau de famille.

Fondation Rollin, 30140 Anduze
La Batéjade, 30100 Alès
25, rue de Bassemberg, 67220 Villé
Résidence St-Clément-R., 50, avenue St-Clément, 34000 Montpellier.
Meylan, 38000 Grenoble.

MARSEILLE ET LE PROTESTANTISME

Quatre siècles d'histoire

Dans le cadre des manifestations organisées à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la construction du temple protestant de Marseille, rue Grignan, ont été organisés un colloque et une exposition destinés à rappeler, non seulement l'origine de cet édifice, mais d'une manière plus large, l'histoire de l'église protestante à Marseille et en Provence.

Aux archives communales, place Carli, l'exposition tente d'évoquer l'origine du protestantisme en Provence, avec l'affaire des Vaudois, les premières persécutions, puis l'implantation « officielle » avec l'Édit de Nantes, sa révocation, les mesures répressives qui ont suivi, les galères ; tout ceci était déjà en partie connu. Plus nouveaux pour les visiteurs sont les documents consacrés au XIXe siècle, époque où les protestants, de persécutés sont devenus bien nantis, et ont tenu, à Marseille en particulier, le haut du pavé. De nombreux portraits de familles en vue, des documents figurés sur la construction du temple, des objets, animent cette exposition, présentée au public jusqu'à la fin du mois de juin.

Le jour même de l'inauguration, vendredi 7 mai, s'ouvrait le colloque historique, auquel trois séances ont été consacrées. La première, axée sur le XVIe siècle, a débuté, après les mots de bienvenue du pasteur Marchand, par une courte présentation de Monsieur Philippe Joutard, maître de conférences à l'Université de Provence, spécialiste de l'histoire des Camisards. A été présenté ensuite un exposé de Monsieur Gabriel Audisio, sur la mentalité des Vaudois du Luberon et la manière dont elle se manifeste dans les actes notariés, avant et après leur adhésion à la Réforme. Monsieur Marc Venard parlait ensuite des réactions de l'église catholique et de la population provençale à l'implantation de la Réforme, notant qu'elle ne s'est jamais départie d'une hostilité certaine, notamment à Marseille.

Madame Villard prononçait, en fin d'après-midi, une causerie sur l'attitude des représentants du pouvoir central, spécialement sur celle de l'intendant, sous Louis XIV et au moment de la révocation de l'Édit de Nantes. Clôture de la séance,

Monsieur le Maire de Marseille, après avoir visité l'exposition, a bien voulu exprimer en quelques mots sa satisfaction et rappeler ses origines protestantes.

Le samedi matin 8 mai a été occupé par trois exposés magistraux : Monsieur Charles Carrière a évoqué la place, les méthodes et l'attitude des négociants protestants au XVIIIe siècle. Monsieur Michel Vovelle exposait ensuite sa méthode pour saisir l'histoire de l'église réformée en Provence, à l'époque où elle n'avait pas droit de cité, d'après les termes des testaments. Enfin, Monsieur Pierre Guiral, traçant le portrait de quelques protestants marseillais des XIXe et XXe siècles, montrait la place importante qu'ont tenue nos coreligionnaires. La dernière séance comportait une histoire du service des pauvres dans l'église protestante de Marseille aux XVIIIe et XIXe siècles, par le pasteur Pierre Coullaut, qui a étudié minutieusement les archives conservées rue Grignan. Monsieur Daniel Robert évoquait ensuite l'origine et la construction du temple. L'évangélisation protestante au XIXe siècle dans la région de Marseille faisait l'objet de la communication de Monsieur Encrevé, et l'on débouchait sur les débuts de l'œcuménisme à Marseille et en Provence, que retraçait Monsieur Fouilloux.

C'est donc bien un regard sur quatre siècles de protestantisme à Marseille et en Provence qui a été jeté, et avec quelle acuité, au cours de ces deux journées, devant un public particulièrement attentif et intéressé, et très nombreux, puisque la salle se révéla trop petite. Ni la nouveauté de certains sujets, ni les méthodes les plus modernes de l'histoire des mentalités, ne rebutèrent les assistants qui, par leur assiduité et les questions posées, ont montré à quel point ils se sentaient concernés, prouvant, s'il en était besoin, combien les protestants restent attachés à leur passé. Il convient de remercier les organisateurs, et la ville de Marseille, grâce à qui ont pu avoir lieu exposition et colloque (1).

Madeleine Villard

(1) Les différentes communications feront l'objet d'une publication.



**SOCIÉTÉ
MARSEILLAISE
DE CRÉDIT**

*La grande banque
indépendante
de la région*

siège social : 75, rue Paradis - 13 Marseille 6^e

Familles protestantes !
Écrivez
Pour adopter un enfant coréen
à
LA CAUSE
78300 Carrières-sous-Poissy

PREMIERE INTERVENTION

Le 26 avril dernier, s'est tenue, à Montpellier, une journée théologique organisée par l'Institut protestant de théologie ; elle était spécialement destinée aux pasteurs à la retraite. Le thème proposé à la réflexion était : « Le ministère pastoral hier, aujourd'hui, demain... »

Il avait été demandé à quatre pasteurs en activité une brève intervention sur une ou plusieurs des questions destinées à provoquer l'échange. Les quatre interventions initiales avaient le même but que les questions. Nous donnons ici les questions et trois interventions : celles qui nous paraissent complémentaires.

Encore un mot : Qu'on ne ferme pas ces pages en disant qu'elles regardent les théologiens. Au contraire. Elles sont pour tous et méritent d'être méditées par tous. Dans leur diversité elles imposent une sérieuse réflexion aux membres des Églises et qui sait ? peut-être un choix ; en tout cas une compréhension. D'autre part, ceux qui liront jusqu'au bout se rendront compte à quel point le ministère pastoral peut être diversifié, malaisé, obligeant souvent à des prises de position difficilement comprises et acceptables pour les uns ou très naturelles pour d'autres.

Voici les questions auxquelles chacun des intervenants avaient à se référer :

1 — Dans quelle(s) activité(s) est-ce que je me sens (ou me suis senti) le plus à ma place comme pasteur ?

2 — Qu'est-ce qui me paraît prioritaire pour le ministère pastoral ?

3 — Dans quelle tâche ai-je (ou ai-je eu) le plus de peine à me reconnaître dans ma « vocation » ?

4 — Quel est le déplacement le plus significatif qu'a connu ma conception du ministère pastoral ? En quoi ce déplacement rencontre-t-il adhésion ou opposition dans ma paroisse ?

Voici les interventions.

La question 4 est ainsi formulée : « Quel est le déplacement le plus significatif qu'a connu ma conception du ministère pastoral ? » Il me semble que je pourrais essayer d'y répondre en me demandant : Quel est l'objet du ministère pastoral ? Ou, en termes plus crus : Quelle est la « clientèle » du métier de pasteur ?

Il me souvient que j'ai cru, à un certain moment, que j'avais à répartir mon temps, mes soins, les diverses opérations de mon ministère, également entre tous ceux que le fichier paroissial me désignait comme « paroissiens ».

Et il arrivait même que certains d'entre eux, particulièrement actifs dans la vie paroissiale, m'invitaient à les négliger, eux, de manière à avoir plus de temps pour m'occuper des autres, ceux qu'on ne voit jamais au temple ou dans d'autres activités paroissiales. Ils me demandaient, en somme, d'être l'évangéliste des marginaux, le missionnaire des protestants sociologiques.

C'est ce que j'ai été, comme la plupart des pasteurs sans doute.

QUEL ENGAGEMENT AUJOURD'HUI

Mais, aujourd'hui, délibérément, je me refuse à l'être (1). Du moins à être, moi pasteur, en tant que pasteur, celui qui est chargé d'évangéliser les protestants absents de la vie de l'Église. A exercer ce ministère en tant que je suis pasteur et que les membres de la paroisse attendent cela de moi.

En effet, je crois qu'il s'agit-là d'un ministère qui est celui de tous les chrétiens engagés et je pense que c'est rendre un très mauvais service à ces chrétiens que de leur payer les services de quelqu'un qui accomplisse, à leur place, leur travail d'évangélistes et de missionnaires.

Je ne crois plus qu'un pasteur soit un missionnaire davantage que les autres membres de la communauté chrétienne. C'est devenu une banalité de dire que c'est l'Église tout entière qui est missionnaire ; il faut, en tout cas, faire plus que le dire ; il faut essayer de le vivre. Mais pour cela, il ne faut pas que le pasteur, en exerçant un ministère envahissant, empêche les autres membres de l'Église de vivre ce ministère qui est le leur !

Dans cette perspective, si le pasteur, comme on l'a dit, est quelque chose

comme le cuisinier ou l'intendant d'une troupe au combat, on n'attendra pas de lui qu'il monte en première ligne, sauf cas exceptionnel : généralement, lorsque le cuisinier est contraint de monter en première ligne, c'est que la situation est catastrophique et que la guerre va être perdue ! On attend de lui, au contraire, qu'il prépare une cuisine susceptible de donner des forces aux combattants, ou qu'il les approvisionne en munitions...

Je crains qu'en oubliant cela, avec les meilleures intentions du monde, on ne finisse tout simplement par démobiliser l'Église.

Pour rompre

UNE JOYE

On a « déterré » dans les archives paroissiales une facture savoureuse datant de l'année 1873. Le peintre du rafraîchissement des fresques de l'église établit la facture suivante :

1. Modifié le septième commandement en 10 ;
2. Nettoyé Ponce Pilate, mis une nouvelle face aux deux côtés, 2,33 F ;
3. Élargi le ciel et ajouté quelques nuages, 1,50 F ;
4. Modifié sainte Madeleine, qui était corrompue, en une sainte, 3,86 F ;
5. Nettoyé et repeint ici et là les vierges sages, 1,50 F ;
6. Mieux marqué le chemin du ciel, 55 c.
7. Laqué la femme de Potiphar et ôté la robe de sa robe, 1,50 F ;
8. Reculé la fin du monde, vu qu'elle était trop près, 1,50 F ;
9. Nettoyé la Mer Rouge des excréments, 1,50 F ;

Extrait de « Amitié du Foyer de l'Ame », mai 1973.

LA MOBILISATION DES ACTIFS

Il me paraît donc que mon travail spécifique consiste à préparer une nourriture assez solide pour ceux qui se battent, c'est-à-dire le noyau actif et priant des membres de l'Église. Ma responsabilité, c'est la prédication (sous toutes ses formes), la visite aux membres actifs de la paroisse, la préparation des réunions et des diverses occasions offertes au noyau de la paroisse d'affermir sa foi, son information, ses connaissances bibliques et théologiques ; les aider ainsi à inventer leur service et leur témoignage pour aujourd'hui là où ils vivent.

PASTORAL

Bien sûr, j'accepte encore d'accomplir, en plus, pour la périphérie, divers « actes pastoraux » et opérations religieuses diverses ; c'est que le poids des coutumes est encore bien lourd, et qu'il serait peut-être parfois pire, pour l'Évangile, de refuser que d'accepter, même dans l'ambiguïté où nous nous trouvons. Mais là aussi il faudra que les choses évoluent. Et dès maintenant, il faudrait cesser de dire, par exemple, dans la paroisse où je suis, qu'il y a 7 ou 800 protestants quand, en fait, l'Église ne rassemble guère que 100 à 150 membres fidèles. Il faut aussi cesser de courir partout pour visiter

l'austérité

FACTURE

de la commune argovienne de Boswil une cette époque, la paroisse avait chargé un peille église. Les travaux terminés, le peintre

é les dix commandements, 3,45 F ;
urrure sur son col et poli le personnage de

toiles. Amélioré le feu de l'enfer et donné

ement détériorée, 3,16 F ;

1,30 F ;

de son cou, 1,32 F ;

ucoup trop proche, 4,88 F ;

ouches qui la recouvraient, 2,02 F.

gurait sous le titre : Un peu d'humour.

des gens à la chaîne et n'oublier personne (ne fâcher personne, le grand principe de notre théologie pratique !) : au contraire, il faut axer le ministère de visite sur ceux qui ont besoin d'un apport pastoral, biblique, théologique, afin de pouvoir à leur tour accomplir leur propre ministère (ministère de visite, parfois, aux marginaux, aux malades, etc.) ; et pour le reste, que le pasteur se décide à ne plus guère faire que des visites sur demande (bien expliqué et préparé, le système fonctionne assez correctement, même dans une paroisse très traditionnelle).

Et, bien entendu, le pasteur doit lui aussi, à l'occasion, être évangéliste et

missionnaire, en tant qu'il est également un laïc, un membre du peuple de l'Église, engagé comme ses frères dans divers contacts avec des non-chrétiens. Mais en cette qualité seulement, pas d'abord en tant que pasteur.

A l'expérience, ce genre de réflexion mis en pratique constitue une véritable libération de l'exercice du ministère pastoral. On est joyeux de servir à quelque chose, de rencontrer des gens qui ont vraiment besoin d'un pasteur. Et c'est aussi une opération qui aboutit à clarifier des situations masquées jusqu'ici par des statistiques bienveillantes et trompeuses !

Mais il se peut que cette expérience soit surtout réalisable dans un genre de situation relativement limité de nos jours, le seul dans lequel j'ai jusqu'ici eu l'occasion de vivre mon ministère : la paroisse rurale groupée. Il se peut qu'en ville, en zone de dissémination, ce ne soit pas possible. Je ne sais.

Roland Revet

(1) Il est généralement difficile de savoir exactement à quoi ou à qui attribuer une évolution, un « déplacement » de ce genre, comme dit la question posée. Des lectures, des conversations diverses modèlent une réflexion. Mais il est assez clair que, dans notre région Cévennes-Languedoc-Roussillon, le rapport présenté par le pasteur Jean Valette au Synode régional de Florac en 1971, a été déterminant dans ce domaine pour faire évoluer notre conception du ministère pastoral dans le sens que j'essaie d'indiquer dans ces quelques lignes.

DEUXIEME INTERVENTION

LES TYPES DE PASTEURS

Il m'apparaît qu'il y a actuellement deux types de pasteurs dans notre Église.

Tout d'abord le « docteur » qui est théologien-pédagogue. Il accomplit une fonction de ravitaillement spirituel et de formation des fidèles à témoigner par leurs actes dans leur vie et profession. L'essentiel de son ministère est l'explication, l'interprétation et l'application de la Bible, la prédication et le catéchisme étant la transmission d'un dépôt que chacun est appelé à s'approprier. Traditionnellement est attachée à ce ministère

l'image du berger d'un troupeau accomplissant dans nos paroisses un ministère de desserte qui ne saurait laisser de côté les protestants sociologiques et négliger les actes pastoraux.

Le deuxième type m'apparaît être celui du prophète dont la tâche essentielle est de vigilance. Il s'efforce d'accomplir une fonction de stimulation ou d'éveil du discernement des besoins, problèmes, moments et actions nécessaires de la part de la communauté des fidèles ou même de « marginaux », au nom de l'Évangile de Jésus-Christ. L'essentiel de son ministère est pour lui et la communauté de saisir l'occasion, le moment, pour découvrir quelle parole est à dire et quel engagement est à assumer selon l'Esprit, en référence à Jésus-Christ, par la méditation biblique. Est attachée à ce ministère l'image de la sentinelle, d'un ministère de présence au sens d'attention scrutatrice au sein d'une communauté appelée à discerner les signes des temps et à poser des actes signifiants.

Ces deux types de ministère, en notre temps, m'apparaissent complémentaires et normalement impossibles à réunir en un même homme, sinon très rares et brillantes exceptions. Par contre, il est possible que tel ou tel ministère soit vécu de fait en étant marqué essentiellement par l'une ou par l'autre préoccupation. Mon propre cheminement, au cours des ans, a été de passer progressivement du premier type au second, du moins sur le plan des orientations. Cela ne signifie pas que le passage ait été accompli : je suis en chemin.

RECHERCHE ET CHEMINEMENT

Cette évolution a été déterminée par la prise de conscience de certains faits.

Tout d'abord, au cours de mes vingt ans de ministère au Lesotho, où j'ai essentiellement accompli un travail de formation théologique et biblique, j'ai pris peu à peu conscience de la relativité de l'expression théologique du message évangélique et de l'importance du cadre et de l'environnement culturels. J'ai donné à l'École de théologie de Morija un cours de six ans sur le catéchisme de Heidelberg et un cours sur les grands symboles et confessions de foi de l'Église. J'ai alors découvert combien cet ensei-

Suite page 10

nement semblait abstrait et étranger à mes étudiants et combien dogmatique et « symbolique » étaient dépendants d'un environnement culturel (le nôtre). J'ai, dès ce moment, commencé à percevoir que l'annonce de l'Évangile était autre chose que la transmission d'un dépôt, qu'il impliquait une créativité insoupçonnée par moi jusque là.

Rentré en France en 1967, j'ai vécu avec espérance les événements de mai 1968 et leur mise en question des institutions et de l'individualisme. J'ai alors pris conscience d'une manière nouvelle de la *réalité communautaire de l'Église* (que je ne lie pas absolument à la réalité paroissiale) et du *témoignage chrétien*. L'impact de l'Évangile reste très faible lorsqu'il n'est dû qu'à des personnes individuelles. Ce qui peut avoir un impact, c'est une communauté-signe du Royaume de Dieu dans ses relations internes et externes, son ouverture et son accueil.

J'ai donc été amené à remettre en question la notion courante d'« Église vivante » et la pratique du ministère de « desserte » qui me paraissait faire du ministère paroissial un ministère d'animation d'un club religieux où l'on vous offre différentes formes de « divertissements » dans des activités diversifiées et des cultes qui tournent à un certain genre de spectacle. Cela a du succès et remplit quelquefois les temples, mais l'Église n'en reste pas moins coupée du monde, vivant dans ses catégories de pensée et ses œuvres, exprimant une unité statique sans impact sur la cité et finalement n'accomplissant pas sa mission.

Il me semble qu'il y a « Église vivante » là où une communauté, ou tel ou tel groupe, s'engage dans une *militance* qui devienne témoignage rendant compte de notre espérance et incarné en pleine réalité de notre temps. Nous sommes christophores (apportant le Christ) dans la mesure où nous sommes le moyen disponible pour que l'Évangile soit « injecté » dans la réalité humaine.

ÉLÉMENTS PRIMORDIAUX DU MINISTÈRE

En conséquence, au cœur de mon ministère, je regarde comme devant faire l'objet de mon soin particulier :

1 — La prédication

Ma tâche n'est pas d'apporter une vérité tout d'un bloc dont je serais le dépositaire et pas les autres. C'est plutôt d'être une sorte d'antenne et d'amplificateur qui, dans le discernement, la perception des signes des événements, tente d'exprimer à la lumière de la révélation biblique, l'appel au changement et à la marche en avant qui nous est adressé. Cet appel à changer les situations sociales et humaines qui implique un changement de mentalité et de style ne peut être fait sans tenir compte et sans mentionner le contexte des événements (politiques ou autres) dans lesquels nous nous trouvons, consciemment ou non, impliqués. La prédication ne peut jamais être intemporelle. Elle exige de ma part, chaque fois, 13 à 15 heures de préparation.

2 — Le catéchisme

L'essentiel m'apparaît de découvrir avec les adolescents que la parole de Dieu est réalité vivante qui retentit toujours dans une situation donnée pour des hommes précis et qu'elle ne saurait faire de discrimination. Il est important que les jeunes soient initiés à une étude historico-critique de la Bible et qu'ils abordent les problèmes ou questions de notre temps qui ont presque toujours un profond écho en eux, avec référence à l'Évangile de Jésus-Christ. Six heures de préparation en moyenne me sont nécessaires par semaine.

3 — Le ministère parmi les détenus

Il n'est pas question d'un ministère de charité. Mon rôle n'est pas de distribuer de l'aspirine. Il est d'annoncer, aux détenus, la délivrance en Jésus-Christ. Et celle-ci ne peut l'être sans que j'entre avec eux dans un combat pour la restauration d'une humanité, d'une dignité humaine qui est niée par la société et la vie carcérale. Ma tâche est, avec la prudence du serpent, de les aider à prendre la parole, de contester l'idole « Justice »

et de démystifier ses prétentions et son refus de se mettre en question. C'est le sens du combat présent mené « pour la vérité rendue à Roland Agret » et pour d'autres qui l'ont précédé.

Ma tâche est d'annoncer la justice de Dieu en Jésus-Christ qui voit toujours l'homme non dans son passé mais dans l'espérance qui jaillit de l'amour de Dieu, cet homme qui est « déclaré » juste, appelé à devenir ce qu'il est déjà par la grâce de Dieu. Mon effort consiste à faire naître un ou des groupes qui prennent en charge un tel combat, groupes informels de protestants, catholiques et non chrétiens même pour des actions précises et ponctuelles.

4 — Ministère de l'unité

Il ne s'agit pas de vivre une unité statique regardant comme tabous les sujets brûlants (argent, sexe et politique), mais une *unité dynamique*, cherchée, en devenir, parce que déjà donnée en Jésus-Christ. Mais il y a là à affronter des difficultés.

● — Tout d'abord, il faut constater le fait affligeant que nos paroisses ne sont pas des lieux de libre parole. La prédication et le catéchisme en particulier sont soumis à des pressions idéologiques réactionnaires, le plus souvent indirectes. Est-ce présomptueux de viser à ce que — au moins dans des groupes — sortent librement les points de vue, confrontés dans la liberté ? Je ne suis pas encore parvenu à cela. Et pourtant, l'unité est à saisir, découvrir, recevoir à travers l'explication ou le choc douloureux et non en taisant et minimisant les désaccords.

● — Une telle vision du ministère ne correspond pas à la demande de la majorité des paroissiens. Ce qui me paraît important est que cette majorité plutôt que de devenir unanimité en expulsant tous ceux qui divergent d'elle, parvienne avec eux à un consensus fraternel. Il faudrait, d'autre part, que cette majorité plutôt que d'user de sanctions financières parfois, ou de s'abstenir de venir au culte ou de préférer envoyer ses enfants dans une autre paroisse pour qu'ils y reçoivent « le catéchisme de papa », supporte avec amitié tels pasteurs ou groupe qui ne leur

CINZANO

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

semblent pas orthodoxes, ni traditionalistes. Il serait tellement bon pour les pasteurs de ne pas avoir le sentiment de vivre leur ministère comme en équilibre sur une corde raide...

● — Un tel ministère de l'unité vise à ce que la paroisse accepte l'existence de groupes informels de réflexion et d'action, pour un temps donné et ouverts à « ceux du dehors ». Car c'est dans la rencontre avec ceux-là que l'Évangile nous est donné comme espérance reçue ensemble et dont nous rendons compte ensemble. Mais encore faut-il que la paroisse, dans la plus grande humilité, ne se regarde pas comme la seule expression possible de la réalité ecclésiale.

AVENTURE HUMAINE

Ajouterai-je, pour conclure, qu'il n'y a pas de discernement possible sans la prière communautaire à l'Esprit et pour l'Esprit et pas non plus sans lui d'ouverture possible au cri qui monte de la terre ?

Ajouterai-je encore que plus je poursuis ma route, plus je vis mon ministère dans l'action de grâce, y compris pour ma paroisse et pour tel ou tel groupe informel ? C'est passionnant. C'est aventureux. Et c'est comme si, au long des années, s'accomplissait en moi par son moyen un processus d'humanisation, de plus grande sensibilité à l'humain, cette humanité à l'image de Dieu vers l'accomplissement de laquelle nous sommes mus.

Et c'est pourquoi à la lumière de Pâques, je suis serein, optimiste, plein d'espérance et pas du tout inquiet pour la marche de l'Évangile dont le sort ne m'apparaît pas lié à l'existence physique du protestantisme français ni d'aucune Église particulière, ni, a fortiori, à celle de ma petite personne. Je demande seulement au Seigneur d'utiliser aussi consciencieusement que possible le temps qu'il me donne encore pour le ministère qu'il m'a confié.

Pierre Couprie



TROISIEME INTERVENTION

Bien que n'exerçant pas un ministère paroissial, je ne me suis pas senti dépaycé par les questions posées. Et tout d'abord (parce que c'est la dominante de mon ministère), je dirai (en guise de présentation et comme première réponse à la question No 1) que l'activité dans laquelle je me sens le plus à ma place

c'est la formation biblique et théologique ; elle est, en effet, de plus en plus demandée tant par les membres « engagés » des paroisses que par des gens « marginaux » par rapport à l'institution, mais fortement interpellés par l'Évangile.

Je ferai deux remarques à propos de ces questions (revoir le questionnaire en tête).

PREMIERE REMARQUE

Elle concerne les questions 1 et 3 et constitue en fait une perspective de réponse à la seconde.

Or, les raisons de ce décalage sont, me semble-t-il, de deux ordres toujours imbriqués et difficiles à distinguer.

— Tel pasteur peut ne pas se sentir à l'aise parce que les demandes qui lui sont formulées sont incompatibles avec ce qu'il pense être sa fidélité à l'Évangile. Je le redis : la distinction entre les questions personnelles et les divergences théologiques fondamentales n'est pas facile. En effet, nous faisons toujours une lecture très subjective des situations dans lesquelles nous sommes engagés — lecture dans laquelle nos données psychologiques et personnelles tiennent souvent autant de place que les « rationalisations » théo-

JOURNÉES DU
PROTESTANTISME LIBÉRAL

SETE : 16 et 17 octobre 1976

POUR UNE NOUVELLE RÉFORME

- | | | |
|--------------------------|----------------|--|
| SAMEDI 16 : | 10 h | — Échec d'un christianisme par Louis Evelyn. |
| | 14 h 30 | — Vers de nouvelles Églises par Gérard Delteil. |
| | 17 h 30 | — Évangile et Liberté. |
| | 20 h 30 | — Une époque et sa chanson (avec disques) par Étienne Mathiot. |
| DIMANCHE 17 : | 9 h | — Vers l'Évangile par Louis Evelyn. |
| | 11 h | — Culte avec sainte Cène par Étienne Mathiot. |
| | 14 h 30 | — Vers une nouvelle dynamique par Bernard Morel. |
| | 17 h | — Conclusion Instant de recueillement. |

Les titres pourront subir quelques modifications de forme.

Je pense qu'être pasteur c'est accepter d'être quelquefois là où on ne se sent pas à sa place ou à son aise ; c'est parfois bien difficile et cette affirmation a ses limites. En particulier il ne faudrait pas la pousser jusqu'en ses conséquences masochistes selon lesquelles on est d'autant mieux pasteur qu'on est malheureux de l'être et qu'on l'accepte malgré tout. Je crois au contraire que l'Évangile appelle :

1. des témoins heureux de l'être mais en même temps des hommes capables d'assumer le décalage constant existant entre ce qu'ils croient, ce qu'ils souhaitent et ce que l'on attend d'eux.
2. Des hommes capables d'analyser les raisons de ce décalage.

logiques dont elles se parent pour se justifier.

— Aussi, toute mise en question des structures, des situations, des demandes, toute critique les concernant (et elles sont souvent largement justifiées) qui ne s'accompagnent pas d'une mise en question de soi-même, de celui qui les formule me paraît suspecte. C'est pourquoi je pense également que pour cet exercice de lucidité nécessaire sur soi-même et les situations rencontrées, on a besoin des autres : le ministère ne peut être que communautaire.

Ministère pastoral

— Il arrive toutefois que ce décalage inévitable, avec ce qu'il implique de patience et de tension, apparaisse comme un divorce ou une contradiction douloureuse et insupportable. Alors, si je pense qu'être pasteur c'est accepter quelquefois de ne pas se sentir à l'aise dans telle ou telle situation à cause d'une élémentaire lucidité sur soi-même ou à cause d'une pédagogie de l'amour, de l'accompagnement qui doit nous mettre à l'écoute des autres, je pense aussi que cela ne doit jamais se faire au prix d'une mutilation constante de ce que l'on croit être la fidélité à l'Évangile. Ainsi donc, être pasteur c'est quelquefois ne pas accepter, sans autre, certaines situations ou certaines demandes sans renoncer pour autant à son ministère.

DEUXIEME REMARQUE

Elle concerne la question quatre (« Quel est le déplacement le plus significatif qu'a connu ma conception du ministère pastoral ? ... »)

Pasteur depuis quatre ans, je manque de recul pour saisir un déplacement significatif de ma conception du ministère. Néanmoins, je voudrais mentionner deux éléments :

1 — La prise de conscience accrue que ce décalage est inévitable (décalage entre ce que l'on croit, ou l'Église dont on rêve et la réalité que l'on rencontre : celle dans laquelle on est appelé à exercer un ministère). Ce qui ne veut pas dire qu'il faille en prendre son parti et renoncer à changer des réalités dont l'inertie n'est souvent plus à dire et à analyser. Décalage inévitable mais qui peut être enrichissant pour tous dans la mesure où il est discuté et assumé.

2 — Le refus, aujourd'hui, en ce qui me concerne, de tout dogmatisme qu'il soit individualiste, groupusculaire ou majoritaire mais bien au contraire, la recherche d'un pluralisme vécu — un pluralisme qui n'est pas indifférence doctrinale mais découverte du relatif de nos formulations et nécessité de partage. Cette position n'est pas celle du juste milieu mais celle difficile, d'où nul ne doit être a priori exclu, d'une manifestation de l'Évangile en paroles et en actes en même temps que d'un questionnement sur ce que l'on dit et ce que l'on fait.

Pour reprendre la question « cela rencontre-t-il opposition ? » : oui, l'opposition venant de ceux qui ont besoin d'étiquettes pour vivre et qui diront de cette position : c'est du laxisme, ou du relativisme, ou à l'opposé : c'est de la récupération. Sans doute ont-ils raison dans la mesure où ils n'offrent comme alternative possible que leurs propres positions opposées pures et dures.

Michel Bertrand

COMMUNIQUE

Par leurs dons et leurs lettres, 1.300 à 1.400 personnes dont de nombreux chrétiens ont participé depuis de longs mois au parrainage de centaines d'orphelins vivant dans des familles au Vietnam en collaboration avec la Délégation de Paix de l'Église bouddhique unifiée du Vietnam. Relations personnelles, vrai amour du prochain. Du fait des circonstances, cette action du Comité de Soutien aux Enfants du Vietnam se trouve suspendue, provisoirement on l'espère. Aussi, un autre comité, dit de « Partage avec les Enfants du Tiers-Monde », relayant le précédent, propose le parrainage d'enfants du Guatemala, meurtris par le récent tremblement de terre. Avec une précision digne d'éloges, les Unions Chrétiennes de Jeunes Gens du pays lui ont fait parvenir les noms, âge, adresse et photographie de centaines

de ces petits abrités dans des camps de secours. Les anciens parrains et marraines voudront-ils reporter sur ces petits Mayas leur amour, beauté de leur vie, et d'autres les rejoindront-ils ? Pour toute information et toute offre de service, écrire à : Partage avec les Enfants du Tiers-Monde,

10, rue de la Porte-de-Buc, 78000 Versailles.

Le président,
Henri Roser

La Cimade reçoit les dons en faveur des sinistrés du séisme de la région du Frioul en Italie et de Yougoslavie.

CIMADE, 176, rue de Grenelle, 75007 Paris.

C.C.P. : Paris 4088-87.

(mentionner : sinistrés Italie-Yougoslavie)

Faites abonner vos amis
à

EVANGILE et LIBERTE

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :

Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houllès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

Annonces à caractère commercial, pensions, réclames

| | | |
|------------------------------------|------|---------------|
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |

MAISON AMBROISE PARÉ

ÉCOLE D'INFIRMIÈRES

4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN

Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES

Labastide-Rouairoux (Tarn)

L'escroquerie palestinienne

I — DES ORIGINES

Du drame libanais

Le « suicide » — ou « l'assassinat » ? — du Liban ouvrira-t-il enfin les yeux de tous sur la réalité de l'affaire palestinienne ?

Les passions, durant des années, ont été si habilement exacerbées sur les problèmes du Moyen Orient qu'on peut, hélas, douter d'un retour rapide à des vues raisonnables. On a rameuté, à grands coups d'audio-visuel, de campagnes de presse, tout ce qu'il peut y avoir de vagues religiosités sentimentales, de sensibilités à fleur de peau, contre Israël, oppresseur tyrannique de ces infortunés « palestiniens », qu'ils aient été « jetés dehors » ou qu'ils gémissent « sous la botte ». Images d'Épinal ou bandes dessinées sans rapport avec le réel. Slogan d'une propagande arabe bien orchestrée.

Une panique

A l'origine, des hostilités provoquent une panique. Nous eûmes la nôtre en 1940. Après coup, chaque belligérant accuse l'autre de l'avoir préméditée. Peu nous importe. Ces drames surgissent spontanément d'une terreur diffuse. L'essentiel, pour les Jordaniens de Cisjordanie, a dû tenir à l'intense propagande dont ils avaient été l'objet. Les radios leur rebattent les oreilles de la victoire certaine des armées arabes qui anéantiront Israël, massacrant hommes, femmes, vieillards, enfants ou les jetant à la mer. Mais voici les Israéliens vainqueurs, et ils arrivent. Qui douterait qu'ils feront subir aux vaincus le sort qu'on leur eût réservé ? Alors, fuir au plus vite, au plus loin, n'importe où. Six cent mille environ, à l'époque, s'en vont, terrorisés, de Cisjordanie.

Ceux qui sont restés

D'autre Arabes — trois cent mille, souvent chrétiens en Galilée — n'ont pas fui et n'en ont pas eu envie. Ils connaissent les Israéliens. Depuis le début, ils sont citoyens à part entière, sauf pour l'armée d'Israël. Mais, parmi eux, des Druses musulmans se sont engagés. Ils se sont battus — et bien battus —, contre l'envahisseur arabe et pour Israël. Pourquoi auraient-ils fui ?

Que ces deux minorités en Israël connaissent des difficultés, qui le contesterait ? Nos Bretons, nos Basques, nos Corses en connaissent aussi. Ont-ils fui pour cela à l'étranger et mobilisé « l'opinion mondiale » pour tenter de reconquérir « leur terre », les armes à la main ?

Ces deux minorités en Israël ont traversé des phases aiguës de ses difficultés, dont la brutalité a déconcerté la majorité juive. Violences et morts d'hommes. Mais, pour la même raison, expropriation de terre au détriment des autochtones, nous avons eu aussi, en Corse, violences et morts d'hommes comme, pour d'autres motifs, en notre Midi viticole. La prétendue « opinion mondiale » en a-t-elle été bouleversée ? Ni l'O.N.U., ni le Conseil de Sécurité n'ont été alertés. Malgré les cadavres, ni Corses, ni viticulteurs n'ont fait condamner le « libéralisme avancé » de Giscard ou la répression de Poniatowski pour « racisme » à l'O.N.U.

En Galilée, cela devient un scandale mondial. Télé et radio en retentissent, gros titres dans la presse. Encore ces « sionistes » ? Quelle horreur !

Les « occupés sous la botte »

Deux millions de Cisjordanais n'ont pas fui et vivent chez eux sous contrôle israélien, depuis la guerre des Six Jours. Rappelons certains traits de cette occupation que l'intense propagande arabe fait aisément négliger ou oublier.

Quelles qu'aient été les horreurs du terrorisme palestinien : massacre de civils sur l'aérodrome de Lod, prise d'otages et massacres d'enfants, attentats aveugles, Israël se refuse à la peine de mort en territoire occupé comme chez lui. Les terroristes pris sont en prison, jamais exécutés. Souvenons-nous de notre occupation allemande. Le moindre attentat valait non seulement la mort aux coupables s'ils étaient pris, mais en sus à des otages parfaitement innocents.

Nos journaux de la Résistance ne pouvaient être que clandestins, valoir aussi la mort à tous ceux qui y participaient. La presse arabe est entièrement libre en territoire occupé, comme en Israël même. Elle ne se fait pas faute d'attaquer les Israéliens, sans aucune espèce de censure.

Eût-on vu, enfin, les Allemands admettre des élections municipales en France occupée ? Les laisser organiser librement ? Bien plus, quelle eût pu être leur réaction, s'ils les avaient admises, d'une majorité de candidats gaullistes ? Exactement ce qui vient de se passer en Cisjordanie où Israël accepte sans broncher une majorité de municipalités pro-palestiniennes.

Le niveau de vie s'est notoirement élevé en Cisjordanie et à Gaza du fait de l'occupation israélienne. Qui a traversé les ponts du Jourdain sait qu'il est plus facile de les passer dans les deux sens, qu'on soit Jordanien ou Cisjordanien, personnes ou marchandises, qu'il n'est aisé à un Français ou à un Allemand, pourtant tous deux en paix et... européens, de passer le pont de Kehl. Les contrôles israéliens sont moins tatillons que les deux nôtres.

Alors, ces « malheureux Cisjordanais sous la botte » on ne les a jamais vus paniqués au point de fuir à tout prix — comme un million d'Allemands de l'Est ont réussi à passer à l'Ouest. Il s'agit bien d'une « occupation » mais combien plus aisée que celle de la Tchécoslovaquie. Là encore, des difficultés. Moins cruelles cependant pour les « occupés » que celles des Tartares ou des Baltes déportés en U.R.S.S., certainement moindres que celles des Kurdes, pourtant musulmans, en Irak arabe et sur lesquels l'opinion « réputée mondiale » s'accorde pour un silence de tombe.

Pourquoi « palestiniens » ?

La Cisjordanie n'a jamais été « terre palestinienne ». Ceux qui y habitent n'ont jamais revendiqué d'existence « nationale », même pas au début de l'État juif. Et les Arabes ont refusé, en 1947, la constitution d'un état indépendant prévu en Cisjordanie par l'O.N.U. Il a donc fallu toutes leurs défaites pour qu'ils inventent, contre les Israéliens, une prétendue « nation palestinienne », dont les « représentants », l'O.L.P., ne sont, en fait, que des Jordaniens réfugiés, transformés en mercenaires de l'antisémitisme.

Jadis envahis puis dominés par les Arabes, puis par les Turcs, des siècles, enfin, par les Anglais, ils devinrent Jordaniens. Jamais on ne les vit dressés contre ces occupations-là. Ou bien,

depuis 1947, ils vivaient « sous la botte jordanienne » tranquilles comme actuellement « sous la botte israélienne ». Ou bien ils avaient été « libérés » de la botte anglaise par les Jordaniens. Dès lors, ils ne peuvent attendre leur liberté que du roi Hussein, comme les gens du Sinaï de Sadate, ou ceux du Golan d'Amad. Si, d'ailleurs, les Arabes avaient gagné la guerre des Six Jours, ces Palestiniens seraient à nouveau Jordaniens et n'auraient jamais revendiqué leur indépendance.

Il n'y a de « vrais Palestiniens » que les mercenaires recrutés parmi les réfugiés, à l'extérieur de la Cisjordanie ou de Gaza, dans un tout autre but que leur retour sur leur terre natale.

Il s'agissait de créer, aux frontières d'Israël, un abcès purulent qui légitime la prétendue « unité fraternelle arabe » et qui fonde et entretienne la haine contre Israël, sur une guerre de religion : Islam contre Judaïsme, derrière une vitrine de « nationalisme ».

P. Breittmayer

LIVRES

G. BERGMANN, *Le Bouddha, L'indouisme, Mahomet ou Jésus-Christ*. Un court ouvrage, 67 p. 18/12 cm. Éd. Les Bons Semeurs. Trad. de l'allemand par L. Picot.

Notre littérature est assez pauvre sur un tel sujet. De nombreux voyages ont permis à l'auteur d'observer les « résultats désastreux » auxquels aboutissent les religions non chrétiennes. Il est certain que dans une époque comme la nôtre où les religions orientales paraissent fascinantes il est important de lire un livre comme celui-ci. Très facile, très résumé, terminé par un glossaire des mots importants dont on entend souvent parler et qui pour la plupart du temps on ne connaît pas. Exemple : Ramadan, Derviche, Imam, Nivâna, etc.

Nous pensons que les parallèles avec l'Évangile sont sujet à caution et ne sont en tout cas pas dans notre manière de comprendre les choses. On lit par exemple : « *Le bouddha, Mahomet, et tous les fondateurs de religions sont morts. Mais Jésus est corporellement ressuscité et vit.* » Certains pensent ainsi ; c'est leur droit. Nous ne souscrivons pas ; c'est notre droit.

Néanmoins, le livre est à lire parce qu'il donne une connaissance abrégée de religions très à la mode et que nous connaissons mal.

Pierre GERMAIN, *Dossier 2000 et Christianisme* — 1 vol., 68 p. 19/12 cm. Éd. Alethina. A la Librairie protestante, Paris.

Nul ne peut ignorer les sombres perspectives que font peser sur notre civilisation les problèmes posés par l'explosion démographique, les productions alimentaires et industrielles, l'épuisement des richesses naturelles et la détérioration de l'environnement. Dans le présent ouvrage, Pierre Germain ne se contente pas d'ouvrir ce dossier brûlant, mais il en dégage les questions qu'il pose au chré-

tien du XXe siècle : des questions qu'on ne peut pas éluder !

Cévenol, né à Pékin, Pierre Germain s'est orienté vers l'administration. Il s'est penché depuis quinze ans sur les problèmes vitaux de notre temps et a publié plusieurs études à leur sujet.

On se souvient, du reste, des articles fort circonstanciés qu'il écrivait dans « Évangile et Liberté » sous le titre général « Le monde fini commence » (Cf. « Évangile et Liberté » : 10 février 1975, 10 mars, 7 avril, 5 mai et 7 juillet).

Pierre GACHES : *La vie à Castres et à la montagne* — un ouvrage 40/30 cm, 235 p. Chez l'auteur, 91, av. Charles-de-Gaulle, 81100 Castres.

Des souvenirs pleins de finesse. De l'humour et de la sensibilité. Beaucoup de délicatesse. Ce livre fait revivre une époque (de 1900 à 1914) qu'un grand nombre, ayant connu lieux et gens, seront heureux de retrouver.

Jean GROFFIER, *Chéops, pharaon du début de la fin des temps* — Éd. Peladan à Uzès, prix : 32 F. Chez l'auteur, par chèque bancaire ou mandat international : Castellet, 84400 Apt.

L'Égypte ancienne dans sa tradition solaire s'ouvre sur un personnage fabuleux. Chéops a en vision l'histoire de l'humanité, et en mesure la durée. Il a consigné ses connaissances dans un monument de pierre et toute l'Antiquité en parle.

Rarement personnalité aura été plus controversée. Chéops apparaît comme le fondateur de l'Égypte du Nil, mais aussi comme le prophète du monothéisme et de la pensée judéo-chrétienne. Son message passe par-dessus sa génération et les autres qui attribuèrent à Chéops un renom exceptionnel de savant et d'impie.

On tourne autour de son monument, la Grande Pyramide, à laquelle on accorde l'attention qu'elle mérite, sans

bien en comprendre le sens, un peu comme on lit l'Apocalypse de saint Jean.

C'est davantage les interprétations possibles que les données que les historiens et les savants mettent en cause.

Cependant, si Chéops, ce mathématicien par don dans ses mesures du temps, avait vu juste !

Toute l'incohérence de notre devenir semble lui donner raison.

Jacques ELLUL, *Trahison de l'Occident*, un volume chez Calmann Lévy.

Les athlètes musclés de l'Extrême Droite, on devine que l'auteur les confierait volontiers, sans autre forme de procès, aux bons soins d'un peloton d'exécution. Les messieurs et dames de la Droite classique, il les déclare historiquement inexistantes, ne parvenant pas à discerner pour eux le moindre avenir. Pour les jeunes Gauchistes, on lui devine un petit a priori de bienveillance, mais à quelles migraines ne les condamne-t-il pas en leur proposant d'examiner ses analyses avant d'aller à leurs « manifs » ! Alors, les tenants de la Gauche ? Las ! C'est contre eux qu'il dresse son réquisitoire le plus virulent, d'autant plus virulent que poivré d'une sorte de dépit amoureux. « La Gauche en 1930 portait tous nos espoirs... » Mais elle a trahi les « vrais pauvres ». Elle est devenue « aussi mensongère et hypocrite que la bourgeoisie parce qu'elle continue à proclamer sa vertu, la décence des pauvres. Elle continue à s'affirmer comme le représentant des classes misérables. Mais elle ment... »

La critique de J. Ellul est si acerbe, si provocante que personne, sans doute, ne se soumettra à ses feux croisés sans avoir envie de s'insurger ça et là. Malheureusement (pour le lecteur contestataire !), l'auteur de *Trahison de l'Occident* n'est pas seulement doté d'une intelligence vive et profonde. Il est bardé de connaissances, car, professeur agrégé de Droit, il est aussi théologien, philosophe et historien. Surtout, il y a chez lui un souffle prophétique impressionnant : on n'ose même plus, le livre terminé, regretter qu'il soit si pessimiste et si

démobilisateur (l'avant-dernière phrase est courte : « Fin de l'Occident »).

Alfred Richard-Molard

Félix LÉON, « La clé » — Poèmes et épigrammes — Dessins à la plume de Pino della Selva — Éditeur : Kombi, Lindens-straat, 44 Amsterdam.

A la lecture de ce recueil (2e édition) contenant quatre-vingts poèmes et vingt-quatre épigrammes, on est tenté de dire que l'auteur fait de la poésie de tout ce qu'il ressent. D'où ce curieux mélange (le mot n'est nullement péjoratif) au goût de clair de lune, de printemps, de Dieu, d'événements mondiaux, de politique, de critique d'art et du monde « tel qu'il est ». Cet amalgame est-il toujours des plus heureux ? Personnellement, je réponds non, même si les intentions sont bonnes et louables. Aussi, aux épigrammes et poèmes d'actualité, je préfère ce que j'appelle la poésie des sentiments et des sensations de toujours. Ici, par exemple : *Vers les hauteurs de l'âme, Le parfait, Rêves douloureux..., Le monde ne sait point..., Un regard du dedans..., Au fond de soi-même...*

Dans l'ensemble, un langage limpide. De la poésie directe, franche... et loyale. A signaler que les dessins de Pino della Selva illustrent très clairement aussi et très intelligemment la vaste inspiration de Félix Léon, poète néerlandais de langue française, laquelle n'est aucunement trahie dans cet ouvrage !

Charlie Massalve

Laudes, Cahier de poésies No 37 — avril 1975, chez M.-J. Vuillat, Sainte-Catherine, 69440 Mornant.

Comme le relève R. Plantier, « les poètes de ce siècle sont trop souvent écrasés par les théologiens, les philosophes, les théoriciens, les poéticiens et autres animaux du Bon Dieu qui ne

chantent pas ». Ce cahier offre un démenti éclatant, et associe Th. Agrippa d'Aubigné (extrait des *Tragiques*) avec son langage imagé, puissant et ses fortes assonances, M. Lomonossov avec son tour lyrique (*Méditation matinale sur la grandeur divine*), H. de Vischer, avec son langage imagé et ses exhortations, H. de Julliot, R. Becousse, P. Estienne, P. Mari, M. Courant, L. Pize, autant de poètes gagnant à être connus et dont les textes teintés de mélancolie et d'espérance sont d'inspiration chrétienne.

P.-M. DUBOIS, *Livre de solfège pour le cours élémentaire A* (20 pièces), *pour le cours élémentaire B* (18 pièces). — Paris, Éd. Le Rideau Rouge, 1975.

Ces ouvrages pédagogiques, bien conçus, proposent des déchiffrages vocaux classés par difficulté progressive (3 clés) avec accompagnement de piano.

O. GARTENLAUB, *20 leçons de solfège. Cours élémentaire A ; 16 leçons cours élémentaire B*. — Paris, Éd. Le Rideau Rouge, 1975.

De facture et d'esprit plus « classiques » que le recueil de P.-M. Dubois, ces leçons s'appuient sur des modèles connus : dans le style de Bach (mort en 1750 et non 1759, cf. p. 5), Mozart, Rameau, allant jusqu'à Brahms et Moussorgsky. Ces volumes peuvent être utilisés lors de stages de chant choral.

Ysia TCHEN, *La musique chinoise en France au XVIIIe siècle*. Paris, Publications orientalistes de France, 1974, 287 p.

Ce livre brosse un tableau varié de la culture et de la civilisation chinoise ayant pénétré en France par des relations de voyage, des récits de missionnaires, des chants chinois (reproduits avec leur traduction), des notations musicales, des tragédies mêlées de chansons. Le père Amiot, l'abbé Roussier, entre autres, ont, au XVIIIe siècle, contribué — par leurs commentaires et traductions — à l'introduction de la musique chinoise dans notre pays. On trouvera un *Pater noster chinois* (avec le chant) et une bibliographie qui sera très utile pour compléter cet aperçu relatif à l'une des plus anciennes inventions de la Chine : la Musique.

Edith Wéber

REVUES

ÉTUDES THÉOLOGIQUES ET RELIGIEUSES, 13, rue Louis-Perrier, Montpellier, No 15 — Abonnement pour

quatre numéros, par an : 35 F. C.C.P. : Études théologiques et religieuses, 268.00 Montpellier.

No 1/1976 :

France Quéré : Aujourd'hui l'espérance.

Paul Ricœur : Le « Royaume dans les paraboles de Jésus ».

Pierre Gisel : Ernst Kaesemann ou la solidarité conflictuelle de l'histoire et de la vérité.

Hébert Roux : Le ministère d'unité dans l'Église locale et l'épiscopat en perspective réformée.

Daniel Lys : J'ai deux amours, ou l'amant jugé. Exercice sur Osée 2, 4-25.

No 2/1976 :

Jean-Louis Klein : L'Esprit et l'Écriture.

Karl Barth : Lettres du grand âge.

Georges Crespy : Sociologie et théologie des messianismes.

Jean-Marc Saint : Épilogue à « Vocation du Protestantisme ».

CENTRE PROTESTANT D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION, 8, villa du Parc-Montsouris, 75014 Paris.

No 209 et 210 — Mars et avril 1976.

Diverses recensions d'ouvrages. Le No 209 comporte une analyse sociologique de l'Assemblée du protestantisme de novembre 1975.

FOI ET VIE, 139, boulevard Montparnasse, 75006 Paris.

No 1/1976. Numéro consacré à la faculté de théologie d'Aix-en-Provence, avec des articles de Jean Brun, Paul Wells, Pierre Berthaud, Pierre Jones, Pierre Courthial.

No 2/1976 — Mars-avril :

M. Bouttier : Une lettre.

R. Mehl : De la sexualité.

A. Dumas : Bible et sexualité.

A. Maillot : Misogynie et Ancien Testament.

D. Lys : Une histoire d'amour.

J. Ellul : Éros et Agapé.

Notes critiques.

LA REVUE RÉFORMÉE, 10, rue Villars, 78100 St-Germain-en-Laye — Abonnement : 30 F. C.C.P. : Jean Marcel, 23, rue de Tourville, Saint-Germain-en-Laye, Paris 7284.62.

No 4/1975 :

Gabrielle Peiffer : Husserl devant la mort.

Alain Probst : Qu'est-ce que la phénoménologie ?

Henri Blocher : Évangile et Loi.

Jean Cadier : Exaucements et non-exaucements de la prière.

ONT COLLABORÉ A CE NUMERO

Michel Bertrand, pasteur, Marseille.

Paul Breittmayer, conseil de direction de presse, Fontainebleau.

Yvonne Chabrol-Leyris, institutrice, Nîmes.

Pierre Couprie, pasteur, Nîmes.

Louis Evelyn, homme de lettres, Piégros-la-Clastre.

Georges Marchal, pasteur, Paris-Foyer de l'Amé.

Charlie Massalve, homme de lettres, Paris.

Roland Revet, pasteur, Marsillargues.

Jean Richardot, pasteur, Castelnau-le-Lez.

Jean-Marc Saint, pasteur, Paris-Auteuil.

Madeleine Villard, conservateur en chef, directeur des archives départementales, Marseille.

Edith Wéber, professeur, Paris-Sorbonne.

DES JEUNES

TROP RICHES

La jeunesse actuelle raille ses parents qui se demandaient : « Y a-t-il une vie après la mort ? » Mais son interrogation à elle est une provocation tous azimuts ; elle pourrait s'exprimer ainsi : « Y a-t-il une vie après la naissance ? »

Mais n'est-ce pas la forme moderne de la question du jeune homme riche de l'Évangile ? : « Que dois-je faire pour acquérir la vie éternelle ? » Pas une vie future, remarquez, mais une vie présente, une vie à vivre tout de suite et toujours.

Et le Christ ne lui répond pas : « Prépare-toi à une bonne mort ! », mais « Abandonne tout et suis-moi ! », c'est-à-dire : « Risque ton existence sur une relation personnelle ; apprends à aimer, ouvre-toi aux autres. Toutes tes richesses sont du poids mort, elles te stérilisent, te fossilisent, t'immobilisent. Moi, je vais t'entraîner dans un courant de vie, dans une aventure de vie, dans une intensité de vie qui n'a pas de raison de finir. »

Ce qui nous fait vivre, ce ne sont pas nos liens avec les choses, mais nos relations avec les personnes. Nous ne vivons pas de notre avoir, nous vivons des êtres. Les autres ont sur nous ce même pouvoir que nous avons sur eux, le pouvoir de nous faire vivre et le pouvoir de nous faire mourir. « Parle-moi, ou je meurs », dit cette femme à son mari. « Il assure encore ma subsistance, mais il ne me fait plus exister », dit une autre. On parle pour ne pas mourir. La mort, c'est le silence, la séparation, la perte de nos relations. Celui qui n'aime personne, il n'a même plus à craindre la mort, il est mort ; il vit dans une indifférence mortelle.



Nous sommes tellement tentés de mettre notre sécurité dans nos biens que longtemps je n'ai considéré dans la réponse du Christ que la première partie : le renoncement, le sacrifice, le détachement : « Vends tout ce que tu as... », mesurant l'effort qui m'aurait été demandé.

Il m'a fallu de l'expérience pour mettre l'accent sur l'invitation : « Suis-moi ! ». Quel avenir elle ouvrait, illimité ; quelles découvertes, quels enrichissements véritables !

« Accompagne-moi, confie-toi, apprends une autre sorte de vie que celle dont tu vivais jusqu'ici. Je vais t'emmener par d'autres chemins, vers d'autres occupations, d'autres horizons, d'autres amis, tous ceux que la Société, ton Église, ton argent avaient exclus : les pauvres, les pêcheurs, les étrangers, les prisonniers qu'il faut libérer, les malades qu'il faut guérir, les morts innombrables qu'il faut ressusciter et (de ce temps-là, mais encore, certes, du nôtre) les femmes ! Une fois que tu auras cédé à l'amour qui t'est offert, rien ne sera plus semblable et tu ne pourras même plus regretter ce que tu as perdu.

Tu étais riche de biens, riche de lois, riche de bons principes et de bonne éducation, riche de religion... et totalement stérilisé. Rien de cela ne t'a donné la vie.

Tu as cru jusqu'ici, en observant les commandements, que le péché chassait Dieu et que c'était l'absence de péché qui rendait Dieu présent. Mais au contraire, c'est la présence de Dieu et de tes frères qui chasse le péché. — Viens et suis-moi !

ÉVANGILE ET LIBERTÉ

CBSK

BI-MENSUEL

90^e année

No 12

Lundi 21 juin 1976

Je ne suis pas d'accord avec
ce que vous dites, mais je me
battrai jusqu'au bout pour que
vous puissiez le dire.

Voltaire

EVANGÉLISATION

et / ou

ACTION POLITIQUE

ET SOCIALE

par André Perrin

Depuis une dizaine d'années le « politique » a fait irruption par la grande porte dans tous les domaines de notre existence. La vie de nos Églises n'a pas été épargnée. (Hélas pensent les uns, tant mieux disent les autres.) Par le biais des problèmes socio-économiques, et à la faveur des recherches sur le sens et la qualité de la vie, la responsabilité globale de la société nous est apparue. Les principes du XIX^e siècle qui plaçaient leur confiance dans les vertus de l'individualisme (— celui qui veut peut ! et, à la manière de Guizot, « enrichissez-vous » ! —) semblent battus en brèche par des conceptions plus « socialisantes », résultats plus ou moins directs d'une analyse de type marxiste. Que cela nous réjouisse ou nous afflige, nous sommes bien obligés de constater : cela EST.

Mais à partir du constat, il y a deux attitudes possibles :

1) réagir pour que **foi, évangile, église** gardent et retrouvent dans la sphère privée, au niveau de l'individu, tout leur impact, il faut évangéliser ;

2) assumer **foi, évangile, église** comme des réalités vécues et qui impliquent des comportements précis dans la société, il faut évangéliser.

Pour les premiers, ÉVANGÉLISER consiste à proclamer le message biblique, et lui seul (si possible dans la traduction Segond !). Ce n'est qu'à partir de la Parole entendue que les individus pourront se convertir personnellement au Christ leur Sauveur. C'est ce que Philippe Maury, dans un petit ouvrage (écrit en 1957), appelle la « *tentation piétiste... tendance, fréquente chez les protestants, à considérer que la vie chrétienne consiste avant tout à préserver notre foi, notre vie morale des influences corruptrices du monde, y compris naturellement celles de la politique. Pour le piétiste, le monde, c'est le mal ; et la vie chrétienne* ».

Tout abonnement non résilié avant sa date d'échéance est considéré comme automatiquement renouvelé pour l'année suivante.

Direction-rédaction :

Pasteur Paul RICHARDOT :
27, avenue Paul-Cézanne,
13100 Aix-en-Provence. Tél. : (91) 21.17.44.

Administration :

Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

Annonces et publicité (détail page 15)

Mlle D. Cormouls-Houlès
2, rue Houlès — 81200 Mazamet.

Abonnements de soutien

Minimum : 120 francs français
75 francs suisses
75 florins
800 francs belges
50 dollars

Abonnements au plus juste prix

France : 55 F

C.C.P. : Évangile et Liberté Marseille
2.772.70 — Chèque bancaire, à l'ordre de
Évangile et Liberté (sans autre mention ;
ni nom ni adresse) et à envoyer à :
Évangile et Liberté, Boîte postale 12
69160 Tassin-La-Demi-Lune.

(Pasteurs, assistants, assistantes, veuves
de pasteurs : demi-tarif).

Suisse : 42 F suisses.

Au C.C.P. Évangile et Liberté
Genève 12-19.012.

Belgique : 555 F belges

Église protestante libérale de Bruxelles
C.C.P. : Bruxelles 000.0318488.37
(mentionner Évangile et Liberté)

Autres pays : 80 F français.

Mandat ou virement international au
compte chèque postal de :
Évangile et Liberté — Marseille 2.772.70

Changement d'adresse : ancienne bande
et 3 F.

comité

Président : Pasteur Georges Marchal.
Membres : MM. H. Bosc, P. Brunel, J.-M. Cha-
rensol, R. Château, Mme Chevalley-Sabatier,
MM. J. Chèvre, P. Dupont-Schlumberger,
L. Gagnebin, F. Goguel, A. Gounelle, E. Lau-
riol, C. Mazel, J. Sauzède, Benj. Muller, A. Pier-
redon, J.-P. Richter, W. Seston, J. Walter.
Le gérant : P. Richardot.

Imprimeries Réunies — Direction : P. Richardot

No Commission paritaire : 27.524

EVANGILE ET LIBERTE

Par souci de vérité et de fidélité au
message évangélique, refusant tout sys-
tème autoritaire nous affirmons :

- La primauté de la foi sur les doc-
trines
- La vocation de l'homme à la liberté
- La constante nécessité d'une cri-
tique réformatrice
- La valeur relative des institutions
ecclésiastiques
- Notre désir de réaliser une active
fraternité entre les hommes qui
sont tous, sans distinction, enfants
de Dieu.

EDITORIAL

Au moment de la détente d'été, il nous a paru important de consacrer — et cela bien plus que de coutume — de nombreuses pages à un aperçu détaillé de certains ouvrages.

Comme on le verra, ces recensions sont présentées sous forme d'articles : La France religieuse, La civilisation et l'éthique (de ce dernier nous avons donné un aperçu de la préface dans le numéro du 10 mai 1976), ou sous la forme habituelle dans la chronique Les Livres. Ici, c'est à dessein que nous présentons des analyses moins brèves que de coutume ; elles permettront de juger des ouvrages et sans doute de les lire.

Par ailleurs, et pour faire suite à l'article de Jacques Ellul sur la drogue (10 mai 1976), nous présentons Pourquoi se drogue-t-on ? Cet article est écrit par le fondateur et directeur d'une maison de post-cure. C'est dire que l'auteur vit au milieu des drogués. Il faut entendre son expérience.

Notre monde est en effet infesté de drogues. Certains parents en sont conscients et s'interrogent. Il y a de quoi craindre pour ceux que l'on aime ! Pour les autres aussi, ceux qu'on ne connaît pas. Il paraît essentiel d'avoir un aperçu des raisons qui poussent à la drogue et d'en saisir les désastres. Bien plus, il faut savoir que des hommes et des femmes donnent leur vie pour en « sauver » quelques-uns. La relation humaine, la compréhension, l'« amour » (ce mot galvaudé) sont essentiels. On ne le dira jamais assez. On le comprendra d'autant plus qu'on lira Mon malade et moi. On essaie de cerner, ici, l'approche la plus vraie de ceux qui souffrent d'une quelconque maladie et je dirais : d'une quelconque façon.

consiste en une séparation du monde, une retraite dans la sainteté à l'écart du monde. Rendre témoignage, c'est donc d'abord exhorter les hommes à cette rupture... » (1)

Pour les seconds, ÉVANGÉLISER consiste avant tout à vivre et réaliser concrètement les « fruits de l'esprit » car l'Évangile s'adresse à tous les hommes et à tout l'homme. Aucun domaine ne lui échappe, le politique moins que tout autre.

Selon que notre caractère ou notre tempérament nous y pousse, nous nous rallierons aux uns ou aux autres. Nous dirons évangélisation ou action politique et sociale, il faut choisir ; c'est inéluctable. Ou nous affirmerons évangélisation et action politique et sociale ; il faut les lier car ils sont indissociables.

Actuellement il semble que le premier courant reprenne vigueur, il n'y a qu'à penser pour s'en convaincre à tous les groupes plus ou moins « charismatiques » qui fleurissent un peu partout et souvent parmi les jeunes. Citons aussi l'opposition de plus en plus forte dans nos « milieux d'Église » à une œuvre comme la Mission populaire. C'est également un signe de cette « tentation piétiste ».

Mais est-il juste que nos choix dépendent de nos caractères et de nos tempéraments ? Bien entendu, ces motivations-là, nous ne les avouons guère et nous les habillons d'une certaine « lecture » de la Parole, « spiritualiste », voire « matérialiste » !

Que se passerait-il si nous laissions vraiment la Parole nous interpeller et vaincre aussi nos tempéraments et nos caractères ? Nous rencontrerions peut-

Qui donc, au cours de l'été, en pérégrination dans les Cévennes, passera par Blannaves pour s'intéresser à ce problème crucial et... nous en écrire ensuite ?

Sans doute me reprocherait-on de terminer ces lignes sans évoquer L'Escroquerie palestinienne dont le premier volet a paru dans le numéro du 7 juin.

Je pense d'abord que chacun est libre de son opinion et qu'un journal comme le nôtre a pour devoir d'obliger chacun à s'interroger. Ensuite, lesquels d'entre ceux qui réagissent négativement sont allés sur place se rendre compte des faits ? Lesquels ont entendu des récits objectifs ? (L'objectivité, merveilleuse et si rare !) Pourquoi se laisse-t-on envahir par des réactions viscérales ? Il serait si simple de lire un texte avec la tête froide...

Je demande des choses que je sais bien difficiles. Et pourtant... ne serait-ce pas un pas vers la conquête de la liberté ?

Allons... un peu de volonté. Merci.

P. R.

être un Christ proche des plus petits de son temps, proche de leurs conditions réelles d'existence. Comme nous le montre le dernier film de Rossellini : « Le Messie ». Nous entendrions retentir une parole engagée dans la vie et non une parole intemporelle qui dépasse et surpasse nos existences quotidiennes.

Nous rencontrerions une Parole INCARNÉE. Déjà au Moyen-Age, un sage plein d'humour avait dit : « on n'annonce pas l'Évangile à des gens qui ont froid aux pieds ! » Et en ce temps de Pentecôte, rappelons-nous le témoignage que le Livre des Actes nous rapporte de la vie de cette première communauté chrétienne. (2) Et nous pouvons faire nôtre cette prière de Pierre Griolet (3).

« Pourquoi regardez-vous au ciel ?

Quand nous t'acclamons

Seigneur

nous avons le réflexe

de regarder le ciel.

Fais-nous découvrir

que tu ne vis

ni en haut ni en bas

mais en plein centre de l'homme

depuis que nous avons connu

Jésus-Christ,

Seigneur de gloire

pour les siècles des siècles. »

Dans son chapitre III, Ph. Maury nous trace un chemin (4). Si nous voulons obéir fidèlement à la vocation que Dieu nous a adressée et ne pas trahir l'Évangile, nous devons accepter qu'évangélisation et action politique et sociale aillent de pair, soient indissociables. En disant cela nous ne sommes pas encore au bout de nos peines, encore moins au terme de notre recherche. Il nous reste l'essentiel : déterminer, dans les circonstances concrètes et locales les actions politiques et sociales que la Parole nous engage à vivre et à réaliser. Le dialogue s'annonce difficile, donc il sera fructueux. Il le sera surtout :

- Si nous abandonnons la priorité que nous avons trop souvent laissée à nos caractères et à nos tempéraments pour décider dans ces domaines !
- Si nous acceptons que la société dans laquelle nous vivons n'est ni sainte, ni intangible et ne reflète que bien mal l'ordre voulu de Dieu.
- Si nous remplissons notre mission qui « consiste à dresser des signes du Royaume encore caché dont nous sommes les ambassadeurs... Notre tâche, si l'on veut, c'est de nous faire parmi les hommes les poteaux indicateurs du Royaume de Dieu, accomplissant à la fois œuvre politique et d'évangélisation. » (5)

André Perrin

(1) Philippe Maury : Évangélisation et Politique, coll. Éthique, Labor et Fides, 1957, p. 53.

(2) Livre des Actes, chap. 2.

(3) Pierre Griolet : Viens nous rassembler, p. 139.

(4) Ph. Maury, op. cit., pp. 63-85 : Renouveau théologique et pensée politique.

(5) Ph. Maury, op. cit., p. 85.

LA FRANCE RELIGIEUSE

Sous le titre *Histoire religieuse de la France. XIXe-XXe siècles. Problèmes et méthodes*, les éditions Beauchesne viennent de publier (1975) un ouvrage collectif qui donne une vue d'ensemble de la vie des églises dans notre pays. Quelques développements sont également consacrés aux communautés juives et islamiques. Cet ouvrage collectif est présenté dans un avant-propos (Prof. Jean Mayeur) et groupe des articles dus à Jean Baubérot (E.P.H.E.), J.-C. Baumont, A. Encrevé (C.N.R.S.), E. Fouilloux (Paris X), Ch. Langlois, J.-M. Mayeur et Cl. Savart (tous trois : Paris XII). Une note avertit que les développements relatifs au protestantisme sont dus à J. Baubérot et A. Encrevé.

Un éventail

On ne peut guère donner un résumé du livre qui, en 290 pages, offre une vue d'ensemble sur plus d'un siècle — et qui est, par ce fait même, fort dense. La présentation qui suit veut être une invite pressante au lecteur qui ne manquera pas de retirer un grand profit de ces chapitres.

Disons, dès l'abord, qu'ils sont attachants. Si l'érudition en est la base, elle est loin d'être écrasante, manifestée par des notes, par une abondante bibliographie (475 titres) ; sans pouvoir être complète, elle fournit l'essentiel. Un chapitre entier (pp. 231-261) traite des *Instruments de Travail et Sources*.

La matière même de l'ouvrage envisage l'ensemble des manifestations religieuses et de leurs moyens : les Églises, certes, mais aussi les diverses sociétés, les tendances particulières (théologiques ou sociales), les organisations propres à chacune de ces organisations, les finances et leur administration ; les lieux de culte, les bâtiments et locaux annexes des églises, leur raison d'être, leur rôle, leur finalité. Tout cela, d'ailleurs, ne constituant qu'un cadre pour le déploiement de l'ensemble, à savoir : la manifestation de la piété et de la foi, par les hommes.

De là, les développements consacrés aux rites et aux obligations de tous ordres qui sont l'expression de la vie d'une collectivité religieuse. Or, cette vie de l'Église trouve son expression au sein d'une autre société qui est l'État, forcément en rapports — concurrentiels ? hostiles ? favorables ? — avec elle. La France a connu trop de marques de cette dualité pour qu'on ne soit pas attentif au rappel de ces relations dans un passé encore tout récent et à l'actualité des questions posées aujourd'hui.

Courants de pensée et institutions

L'environnement ainsi établi, il reste à analyser le fond qu'il délimite, la vie qui s'y déroule : la pratique de ces manifestations : assemblées, fêtes, participation aux sacrements, catéchismes, prédications, missions, dévotions et divers « mouvements » qui expriment la réalité de l'Église au travers des églises. Entreprise difficile, qui demande une connaissance sûre des faits et de leurs raisons pratiques, aussi bien que des personnes (groupements ou particuliers) qui les expriment (congrégations, tiers-ordres, mouvements).

Cette évocation des réalisations pratiques est complétée par un aperçu de la vie intellectuelle et de la vie spirituelle. Les courants de pensée (M. Blondel, Ed. Leroy, L. Laberthonnière,

E. Gilson, J. Maritain, E. Mounier), amènent à souligner la force du renouveau biblique dans le catholicisme. Quant à l'aspect protestant de ce mouvement intellectuel, on souligne l'importance de la tradition allemande au XIXe siècle (Ed. Scherer), et la force des manifestations libérales et orthodoxes. Il y a là quelques pages documentées qui sont à lire, et une affirmation qui fait réfléchir : « à partir des années 1870, la plupart des chefs du libéralisme abandonnent l'église et la théologie » (p. 79). C'est ici que trouvent place des développements relatifs à Samuel Vincent et au Réveil, à Frommel, Fulliquet, Sabatier, Ménégoz, Élie Gounelle, Wilfred Monod. Dans cette évocation de l'influence des hommes, on n'a garde d'oublier Aug. Lecerf et son « retour à Calvin », K. Barth, qui pénétra le protestantisme français dans son ensemble « de façon diffuse » (p. 82), pour aboutir au déclin de son influence vers les années 60, sans pouvoir dire que « le barthisme » ait complètement disparu.

Du côté catholique, le dernier quart du XIXe siècle est le moment de la fondation des *Instituts catholiques* ; les Facultés françaises de Théologie protestante (avec celle de Genève — on aimerait que soit expliquée cette particularité) se consacrent uniquement à la formation des futurs pasteurs. Cette influence intellectuelle est appuyée par la diffusion de journaux et de revues.

Ces influences sont accueillies par des milieux de spiritualités diverses, analysés (pp. 87-97) avec le rappel des grands noms qui les ont marqués ; analyse, également des oppositions qui se sont fait jour dans le catholicisme, entre intégristes et progressistes, libéraux et intransigeants, gallicans et ultramontains, partisans et adversaires de l'*Action française*.

Dans la société, dans « le monde », la vie des églises a trouvé bien des manifestations : création de mouvements d'action sociale (« ligues » protestantes, dont la Croix Bleue est un bon exemple) ; de même ne fut pas absente la préoccupation de la sexualité, tant dans le catholicisme que dans le protestantisme, pour aboutir vers 1960, à une remise en cause de l'enseignement traditionnel.

Vie morale et vie politique ! C'est ici qu'apparaît l'influence de la presse, avec le rappel de noms oubliés de périodiques (catholiques ou protestants), et les développements relatifs aux mouvements de christianisme social, avec leur environnement dans la société (Semaines sociales, J.O.C., J.A.C., J.E.C.)... On retrouve des noms, pour le protestantisme : Ch. Wagner, T. Fallot, E. Gounelle et, pour les plus récents : André Philip ; et des organisations, comme la C.I.M.A.D.E. On est à la frontière de l'engagement politique, à quoi est consacré un important paragraphe, lequel est suivi d'un développement relatif aux Missions et à leur évolution jusqu'au temps présent.

Diverses contestations

Les pages consacrées aux mouvements de contestation à l'adresse des églises (Ch. V) ne manquent pas de souligner que ces signes ne sont pas nouveaux et qu'on les a connus « de Celse à Voltaire ». (On pourrait même remonter plus haut que ce premier contestataire officiel !). Il est certain que le XIXe siècle est celui du développement de l'anticléricalisme, dont nous vivons aujourd'hui les conséquences. Que, à ses différents moments, cette opposition ait connu des formes diverses, la constatation est évidente ; on les examine ici, depuis le premier empire et dans leur étendue : géographique ou

sociale, paysanne ou urbaine, intellectuelle — avec le positivisme — ou politique ; avec une large place faite à la franc-maçonnerie. De même, la question scolaire retient l'attention, de l'école primaire à l'université, en soulignant l'attitude protestante, favorable à la laïcisation.

On aboutit ainsi à l'époque de la Grande Guerre, à l'« union sacrée » et à l'apaisement des luttes ; à l'époque actuelle et à l'aide de l'État à l'enseignement privé (1951). Mais (depuis 1936), c'est l'époque de la poussée communiste et de son attrait dans les rangs de la population chrétienne du pays, aidée par les mouvements de Résistance pendant l'occupation allemande en France.

Cette contestation externe des églises se double d'une contestation interne dont témoigne la floraison des « sectes » et des « petites églises », depuis le classique méthodisme jusqu'au pentecôtisme — du côté protestant ; du côté catholique, on signale quelques groupes teintés de millénarisme, à côté de la « petite église » (qui a refusé le concordat de 1801) ; la crise moderniste du début du XIXe siècle aussi bien que les orientations nouvelles dues au concile Vatican II, trouvent également leur place, aussi bien que le mouvement des prêtres ouvriers.

Le chapitre se termine par quelques remarques sur l'œcuménisme contemporain, dont la « vague », pour si importante qu'elle soit, ne doit pas masquer « le large contexte polémique dans lequel il baigne » (p. 171). Les derniers paragraphes sont consacrés au judaïsme et à ses relations avec les églises.

Viennent ensuite (pp. 185 sq), quelques positions de problèmes et formulations de propositions : barthisme et néothomisme, avec leur critique ; « du discours religieux aux sociétés religieuses » — ce qui permet quelques nouveaux développements relatifs au judaïsme et à l'Islam « religion des travailleurs immigrés dans leur grande majorité » (p. 225).

Le dernier chapitre fournit des renseignements complémentaires (archives, imprimés, bibliothèque, centres spécialisés...).

Cet ouvrage ne peut manquer de retenir l'attention du public éclairé. Il réalise une présentation précieuse de la France religieuse contemporaine, dans ses manifestations, dans ses profondeurs et dans ses motivations.

Jean Boisset

La civilisation et l'éthique ⁽¹⁾

I — LES GRANDES LIGNES DE L'OEUVRE

La carence de la philosophie

Les conditions de la vie actuelle rendent de plus en plus difficile une réflexion personnelle indépendante. La pression de la vie collective limite la liberté de pensée.

L'effondrement de l'idéal de civilisation vient d'une carence de la philosophie. Le rationalisme du Siècle des Lumières, l'idéalisme critique de Kant, puis de Hegel ont échafaudé des systèmes théoriques qui ont été démentis par les sciences de la nature qui connurent un grand développement au XIXe siècle. La philosophie en vint à spéculer sur tout, sauf sur le phénomène de civilisation.

La primauté de l'esprit

La civilisation qui est le progrès matériel et spirituel de l'individu et des collectivités est réalisée par la domination de la raison sur les forces de la nature et sur les dispositions d'esprit de l'homme. Cette seconde domination est une victoire purement spirituelle puisqu'elle implique une action de l'esprit sur l'esprit.

L'intérêt exclusif pour le progrès scientifique a diminué l'importance de l'éthique. La seule recherche des données empiriques conduit à un idéal intentionnellement dévalué.

Les méfaits de l'empirisme

Renoncer à tout idéal éthique rationnel pour se rallier à l'empirisme diminue notre objectivité. Sans le filtre de la raison, nous sommes envahis par les opi-

nions courantes et noyés dans les événements d'aujourd'hui.

Schweitzer dénonce le nationalisme qui est pour lui un patriotisme impur poussé jusqu'à l'absurde. Vouloir sauvegarder l'originalité d'un peuple prouve que cette originalité n'existe plus. Ce passage aurait mérité un plus long développement et plus de précision dans les termes.

Hegel, le premier penseur à essayer d'être juste vis-à-vis du réel, croyait au pouvoir des idées éthiques rationnelles. En mettant l'accent sur la finalité immanente du progrès, il a ouvert la voie à un certain réalisme déspiritualisé qui n'a confiance que dans les faits. Or, seule l'affirmation des valeurs spirituelles nous permet de parvenir à une relation normale avec la réalité et de « semer dans l'esprit et non dans la matière ».

Le renouveau de la pensée est indépendant de la réforme des institutions. Il devient urgent de rénover certaines idées qui se sont dévitalisées au contact des idées usées de notre civilisation décadente. Une trop forte pression de la collectivité sur l'individu conduit à un appauvrissement de la pensée et à un abaissement de la moralité.

Un rationalisme de bon aloi

La mission suprême dévolue à l'esprit est de créer une conception du monde sans laquelle nous courons à la ruine. Il faut rebâtir l'Histoire, reconstruire la civilisation à partir d'idées neuves.

Schweitzer cherche à faire prévaloir la suprématie de l'esprit en redécouvrant la valeur réelle de la raison qui ramasse en un faisceau la totalité des fonctions de

notre esprit. Il croit à la réalisation de l'idée du progrès universel.

Le vouloir-vivre

La conception de la vie est indépendante du monde. L'éthique doit s'imposer comme une nécessité de la pensée. Le savoir suprême est la conviction de devoir rester fidèle au vouloir-vivre. Ni l'éthique du perfectionnement ni celle du dévouement ne sont en mesure de fonder la morale car elles n'ont pas de dimension cosmique. Si la société prend le caractère d'une personnalité éthique, son éthique devient celle d'une société éthique.

Le but de l'existence ne peut être trouvé que dans une conception mystique qui introduit l'homme dans une approche spirituelle intérieure de l'être : le respect de la vie le conduira au dévouement à l'égard de tout ce qui vit et qui, en tant que tel, est sacré.

Le point de départ de toute philosophie est le mystère de ce vouloir-vivre : « Je suis vie qui veut vivre, entouré de vie qui veut vivre. » Pour Schweitzer c'est l'idée d'amour qui est incluse dans l'idée de respect de la vie et non l'inverse.

En se dévouant pour une autre vie, notre vouloir-vivre fait l'expérience de son unité avec l'infini où la vie forme un tout. Le but de l'existence est donc d'obéir à cette révélation supérieure du vouloir-vivre que nous portons en nous.

Toute conception du monde fortement pensée a une dimension religieuse. La perfection intérieure de l'homme est d'atteindre à la spiritualité d'un respect de la vie toujours plus absolu qui puisse

Suite page 6 →

→ Suite de la page 5
La civilisation et l'éthique

combattre l'antinomisme qui déchire le vouloir-vivre. Le respect de la vie nous entraîne à avoir confiance dans la puissance de l'esprit.

Pas de dogmatisme

L'éthique du vouloir-vivre évite de tomber dans l'abstraction où ne manque pas de se fourvoyer une interprétation purement éthique du monde. Le vouloir-vivre me pousse à connaître les autres volontés de vivre et m'aspire à sceller ainsi l'unité entre mon moi intérieur et l'Etre universel. Cette éthique ne constitue pas un système clos et complet. C'est une cathédrale inachevée dont nous ne possédons que le chœur.

L'éthique du respect de la vie est une éthique absolue qui cherche à promouvoir la vie en devenant de plus en plus réfractaire à la nécessité d'endommager la vie. Quelles belles pages sur le respect dû aux animaux emporte l'adhésion.

Résister à la pression de la collectivité

Dans une perspective qu'il estime lui-même délibérément individualiste, Schweitzer affirme que la mesure du sacrifice à consentir en faveur des autres vies doit rester le secret de chacun. Nous avons là une responsabilité non seulement personnelle, mais supra-personnelle.

Chacun doit considérer ce qu'il possède comme un moyen d'action mis à sa disposition. Peu importe qu'il exerce cette action en conservant, en augmentant ou en renonçant à son bien. La culpabilité coïncide avec la détérioration de la vie.

Pour une plus grande indépendance d'esprit

Après avoir distingué trois progrès possibles dans les domaines du savoir, de la vie sociale et de la vie spirituelle, Schweitzer distingue les quatre aspects de l'idéal : celui de la personne humaine, l'idéal social et politique, l'idéal religieux, l'idéal de l'humanité.

L'individu a abandonné une part trop importante de son indépendance d'esprit à l'État et à l'Église, deux entités historiques et naturelles qui sont aussi deux concepts nécessaires à la pensée. L'opinion générale doit se convaincre de la nécessité de les faire évoluer.

Les communautés religieuses doivent se libérer de l'emprise historique. Nous devons conserver, même dans un État antipathique et malade, l'idéal d'un État civilisé, c'est-à-dire à vocation culturelle.

Le vrai progrès est dans l'aspiration à l'idéal vrai. Seul l'esprit qui assure l'idée de respect de la vie peut nous y conduire.

II — TROIS REMARQUES

La base philosophique

Il est dommage qu'une partie de la traduction n'ait pas été publiée en raison du coût de l'édition. Certaines analyses pénétrantes dont nous sommes ainsi privés nous permettraient de mieux comprendre le rejet chez Schweitzer de la pensée spéculative qui est peut-être en contradiction avec son idéalisme critique et son souci de rationalité.

Notre auteur semble être assez injuste à l'égard de Descartes, un peu moins vis-à-vis de Kant, presque plus en ce qui concerne Hegel. Si la méthode de Schweitzer ressort clairement, on ne voit pas très bien quelle est sa théorie de la connaissance.

Le respect de la vie

On peut se demander si le médecin de Lambaréné n'a pas attaché une importance un peu trop grande au respect de la vie jusque sous ses formes les plus inférieures. Même si les insectes ont un rôle dans l'équilibre biologique, il est difficile de les mettre sur le même plan que les êtres humains ou les animaux.

Les raisons que l'on a de vivre sont parfois plus importantes que la vie elle-même car il y a des façons de vivre qui sont des manières de mourir. Ceci est particulièrement vrai lorsque la liberté et la dignité humaines sont bafouées.

Le docteur Schweitzer a fait du

vouloir-vivre, qu'il définit lui-même comme une force vitale, un absolu. Ce respect inconditionnel de toute vie vient sans doute de ce qu'il inclut l'idée d'amour dans l'idée de respect de la vie au lieu de faire le contraire. Le souci de donner à la morale une dimension cosmique n'est sans doute pas étrangère à cette position.

Chez Schweitzer, comme chez Bergson ou, plus près de nous, chez Roger Garaudy, on a l'impression que la matière secrète la vie végétative d'où émerge le psychisme qui donne naissance à la vie de l'esprit. Au terme de ce processus l'esprit n'est qu'un épiphénomène de la matière. Depuis Platon, la pensée spéculative a tenté d'éviter cet écueil !

Les institutions

Ce que dit Schweitzer sur les institutions que sont l'État et l'Église est, en dépit de quelques vues originales, d'un moindre intérêt. On a l'impression qu'il est sorti des nombreux domaines où il excellait pour aborder la question d'une manière à la fois floue et fragmentaire. Ces pages, il est vrai, ont été écrites à la fin de la Guerre de 1914 alors qu'il était dans un camp d'internement à St-Rémy-de-Provence. Le livre a un caractère grave qui ne donne que plus de relief au généreux optimisme qui est la marque essentielle de sa vie et de sa pensée.

Il faut souligner l'extrême intérêt de cet ouvrage qui permet de se faire une idée plus précise de la pensée de Schweitzer sur le respect de la vie qui est le fondement de son éthique personnelle et sociale. On est frappé par l'étonnante actualité de certaines pages qui ne semblent pas dater de 1923 et qui constituent un antidote à notre matérialisme contemporain.

La traduction de Madeleine Horst est d'une remarquable qualité littéraire.

Philippe Vassaux

(1) Ouvrage dont nous avons donné quelques éléments de préface dans le numéro 9 du 10 mai. 215 pages. Éd. Alsatia Colmar.

**CAFES
DE
L'ELEPHANT NOIR
TOULOUSE**

TELEPHONE : 47.11.52 ou 47.60.68

pam·pam

POURQUOI SE DROGUE-T-ON ?

Pourquoi se drogue-t-on ? C'est une grande question, bien que la première, à notre sens, soit certainement de savoir ce qu'est la drogue ou plus exactement : quand parle-t-on de drogue ?

Pour notre part, nous partons du principe que beaucoup de produits couramment utilisés par un grand nombre de personnes peuvent être détournés de leur usage propre et originel et devenir des substances toxiques et des moyens de se droguer. Nous n'aurons par conséquent aucune difficulté à mettre l'alcool parmi les drogues, c'en est une, et sûrement celle qui fait le plus de ravage en France.

Beaucoup plus que de drogues ou de produits toxiques, il nous semble qu'il faut parler de « drogués » ou d'intoxiqués, c'est-à-dire de personnes qui abusent d'un produit — ou de plusieurs — pour se mettre dans des états seconds ou modifier leur perception des êtres et des choses, du monde, lorsqu'il s'agit de « modificateurs de conscience », tels les hallucinogènes en général et le L.S.D. en particulier, et aussi, bien sûr, les drogues dures.



L'usage de « drogues » ou la recherche d'être différent ou encore « se défoncer » nous paraît être très étroitement lié à un malaise beaucoup plus profond. C'est parce que l'on a envie de tenter des expériences qui permettent de changer complètement, vite et sans peine — croit-on — que l'on se drogue. C'est parce que l'on est à la recherche de soi-même que l'on se drogue.

Et nous pourrions donner encore bien d'autres raisons. Il y a très nettement le fait que l'on use de produits toxiques parce qu'on en a l'occasion et que c'est à la mode. Partout des drogues illégales sont offertes, partout l'alcool est offert et partout également on entend parler de drogue et de défonce : la pop'music, les journaux, etc.

● — On se drogue également parce que l'on veut se mettre en situation d'opposition avec la famille ou la société, pour transgresser l'interdit, pour toucher le tabou, pour s'affirmer, par conséquent...

● — On se drogue aussi — de façon illégale — parce que l'on croit que c'est un moyen de dire non aux valeurs traditionnelles, parce que l'on n'est pas

d'accord avec la « drogue de papa », l'alcool... que l'on finit tout de même par utiliser à son tour un jour.

On se drogue pour contester la société dans laquelle on vit, on ne la comprend pas, on y est malheureux parce qu'on ne parvient pas à y prendre place, la perte de sens de notre monde est un facteur non-négligeable, bien que pas toujours conscient...

● — On se drogue parce que l'on ne comprend pas et que l'on n'est pas compris.

● — On se drogue parce que l'on se sent mal aimé et il semble bien que des personnes ou même une société peuvent mourir par manque d'amour.

● — On se drogue... on se drogue... on se défonce et l'on est pris au piège.



Placés comme nous le sommes, vivant avec ceux qui essaient de quitter le monde de la drogue, au Centre de Post-Cure de Blannaves (1), il nous semble bien que la drogue soit un piège, et un piège monumental... La vie de celui qui a cru voir le paradis (même artificiel) devient vite un enfer. C'est vrai !

« On se drogue parce que c'est bon », entend-on dire, mais en fait il semble qu'il soit beaucoup plus juste de dire « on se drogue, parce que cela a été bon, une fois », et depuis, c'est la recherche incessante et jamais satisfaite de ce plaisir connu une fois ; depuis on augmente dangereusement les doses, on change de produits dans l'espoir de connaître de nouvelles expériences, on mélange les produits en jouant aux apprentis-sorciers, on prend de l'alcool en attendant la drogue ou en plus de la drogue, on devient délinquant, pour se procurer l'argent nécessaire, on se prostitue, on trafique, et ainsi le piège se referme vite.

Quitter la drogue semble impossible, et à jeun le monde fait peur et semble inintéressant.

Parfois on a envie de s'arrêter, mais c'est toute la vie qui se trouve remise en question alors que c'est précisément « la volonté qui est malade », comme le disent les toxicomanes.

En fait, on n'est jamais tout à fait sûr d'avoir envie de s'arrêter. Des habitudes ont été prises avec la drogue, et personne n'aime tellement changer ses habitudes.

Quitter le monde de la drogue inquiète, quitter le petit monde que l'on s'est façonné, dans lequel on s'est réfugié, cela inquiète et inquiète d'autant plus que si on le quitte, c'est pour se retrouver face à un monde que l'on n'acceptait pas et peut-être à cause duquel on s'est laissé enfermer dans la drogue, il y a cinq ou dix ans.

Quitter la drogue inquiète aussi parce que l'on sait que l'on va se (re)trouver soi-même ; soi-même tel que l'on est, sans drogue ou pire, après avoir utilisé la drogue, trop de drogue.

Cela fait peur et n'est pas facile.

Il faut parvenir à vaincre le réflexe de fuite qui consiste à se réfugier dans la drogue, à appeler la drogue au secours quand il y a une difficulté à surmonter, et cela est d'autant plus difficile, que partout où il ira, le toxicomane se trouvera en présence de toxiques et d'alcool.

Très vite, celui qui voudrait vraiment quitter la drogue se trouve mis dans l'impossibilité de le faire, parce que toujours sollicité, et parce que ne trouvant personne qui puisse le comprendre et l'aider à se protéger contre lui-même, les premiers temps.

Cependant, il convient d'affirmer ce que nous avons pu constater :

Lorsqu'il se trouve dans un milieu où il n'est pas rejeté, dans un milieu où l'amour et l'amitié existent réellement, le toxicomane peut envisager de vivre sans drogue.

Il y a là une sérieuse question à poser à la Société, et à nous-mêmes, qui voulons essayer d'être chrétiens et de manifester l'amour dont nous sommes aimés.

Si des rapports humains authentiques peuvent ôter l'envie de se droguer, peut-être se drogue-t-on parce que le monde est trop faux, trop fou...

On se drogue, on ne sait pas très bien pourquoi au départ.

On se drogue, parce que l'on est pris au piège ensuite.

On ne peut s'en sortir que si l'on est aidé affectivement.

Il importe de dédramatiser le phénomène drogue, d'enlever tout le caractère sensationnel et la publicité généralement faite autour de l'usage de produits toxiques illégaux, il importe par contre de prendre au sérieux le malaise profond dans lequel se trouve celui qui se drogue, et cela c'est notre responsabilité à tous,

Suite page 8 →

➡ **Suite de la page 7**
Pourquoi se drogue-t-on ?

car on ne se droguerait pas si l'on était heureux.

Hubert Pfister

- (1) **Blannaves** : Centre de post-cure pour jeunes toxicomanes, situé en Cévennes, à 25 km d'Alès, en direction de Florac.

Ouvert en juillet 1974, à l'instigation d'Anne-Sylvie et Hubert Pfister qui, pour ce faire, a interrompu son ministère paroissial.

Blannaves est un ancien hospice de vieillards, composé de plusieurs bâtiments et de 75 ha de terres boisées et cultivables.

Principes : être un lieu où les toxicomanes, garçons et filles, de 18 à 30 ans, puissent vivre à l'abri de toute drogue, le temps nécessaire pour se ressaisir. Le Centre a été agréé par la Direction de l'Action sanitaire et sociale, il fonctionne sans personnel infirmier, sans personnel

de service et sans médicaments psychotropes.

Ceci signifie que les toxicomanes n'y sont pas reçus comme des « malades », mais comme des jeunes en difficulté.

Il y est proposé une vie de type communautaire, entre les « accueillants » (cinq personnes) et les accueillis (douze à quinze), dans une orientation de « Communauté thérapeutique » où la RELATION se situe dans une ACTION commune (réfection et entretien des bâtiments, cuisine, ménage, travaux agricoles, — agriculture et élevage — ateliers d'artisanat).

C'est au travers de cette vie partagée que les liens se forment et que peu à peu les accueillis peuvent accompagner les accueillis dans leur cheminement et leur changement.

La vie y est chaleureuse, mais en même temps fortement structurée, puisque la prise en charge y est totale. Il s'agit d'une mise en retrait de la Société, le temps nécessaire pour qu'une évolution s'amorce.

Il convient de préciser que les séjours sont libres, et que chaque accueilli peut à tout moment mettre fin à cette expérience qui comprend un certain nombre d'exigences, (vie sans drogue, sans alcool, sans médicaments, ni sorties en dehors de la propriété, ni visite, participation nécessaire à la vie du « collectif »... Cette structure interne permet à chacun des accueillis de connaître une évolution — en milieu protégé — le temps pour lui d'essayer de résoudre un certain nombre de problèmes qui, jusqu'à présent, l'ont empêché de bien vivre.

Nous ne saurions trop insister sur le fait que cette structure interne n'est acceptable que parce que reposant sur la liberté de chacun et s'inscrivant dans un lieu où l'on s'efforce de faire devenir réalité l'amour que nous devons tous les uns aux autres, parce que nous sommes hommes.

Blannaves Branoux, Les Taillades, 30110 La Grand-Combe — Tél. : (66) 85.03.81.

MON MALADE ET MOI

I — APPROCHE HUMAINE DU PROBLEME ET DE LA RÉALITÉ

Le mot relation est aujourd'hui très à la mode. Au contraire, la raison connaît un temps de défaveur. N'a-t-on pas dit que « notre époque se caractérise par le remplacement de la raison par le désir de relation ? Il ne s'agit pas, certes, d'attaquer la raison comme essai de voir au plus clair ce sur quoi nous fondons une existence et ce sur quoi nous clarifions une conversation, mais la raison aujourd'hui est ressentie comme un trop grand renfermement dans une rationalité systématique qui isole. Le « cogito », le mien, le sien, le vôtre, c'est la Raison, qui, sans aucun doute, nous permet de partager une vérité, mais ne nous singularise pas comme personne. Par exemple, je peux comprendre avec vous, avec d'autres, un théorème, mais si cette communion par la Raison permet de dire « nous », elle ne permet pas de dire « toi » et « moi ». Ainsi la communion dans une même vérité ne nous fait pas vraiment atteindre la personne d'autrui. Qu'est-ce que cherchent précisément nos vies, sinon à communiquer avec autrui ? Qu'est-ce que l'homme, sinon un carrefour de relations ?

Il ne s'agit pas de faire de la relation humaine, désirée et même nécessaire, un thème, un « bateau », mais de se poser la question, comment la vivre harmonieusement ? Étant réactivité affective de deux êtres, la relation n'est donc ni forcément facile, ni simplement immédiate, puisqu'elle est lourde d'un potentiel passionnel. Ainsi ce n'est pas être « en relation » que de se projeter en l'autre (problèmes des transferts, des fixations, des inhibitions, etc.). L'affectivité connaît bien des roses mais donc aussi bien des épines. Pour approcher vraiment quelqu'un, il ne faut pas transporter chez lui notre propre territoire (cf. : dans la psychologie animale le rôle du territoire). Il faut au contraire sortir de soi-même (cf. : le rôle de

l'écoute de l'autre) mais la vie est mouvance, elle ne peut être tout le temps ouverture à la relation, sous peine de se faire vorace. Il faut équilibrer, il faut compenser. Il faut se reposer. L'homme a besoin du fonctionnel pour se protéger de la démesure de l'affectif (cf. : le professeur qui veut être aimé de tous ses élèves ! aucun soignant ne peut non plus avoir une relation affective avec chacun de ses malades). Il y a toute une dialectique à valoriser entre le monde de l'objectif, du quantitatif, du fonctionnel, de ce qui a besoin d'être fait et celui du qualitatif, du « vécu-senti », c'est-à-dire du relationnel. Tout le problème de l'humanisation des hôpitaux est là : on demande à la fois aux infirmières, aux médecins, à tout le personnel hospitalier, d'exercer un métier de réputation affective dans un cadre d'objectivité fonctionnelle. On doit soigner fonctionnellement en ayant cette relation humaine. Il faut donc que les métiers reprennent une certaine circulation de l'affectif et les ministères (les services) regagnent une certaine identité fonctionnelle ; car tout homme (ou femme) connaît cette problématique qui n'est pas le seul fait des soignants, mais qui se retrouve au cœur de toute situation humaine et dans toute vie communautaire (famille, couple, Église, etc.). Prêtres ou pasteurs, à plus forte raison aumôniers d'hôpitaux, éprouvent aussi cette tension, salutaire ou pernicieuse, suivant la manière dont on la vit. On ne peut mélanger ces deux composantes de notre existence et faire du relationnel quand le fonctionnel s'impose ou l'inverse (cf. : parler à la postière à chaque timbre acheté : pour un aumônier consentir à être un officiel du sacré, etc.). La grande confusion c'est d'essayer d'avoir des rapports affectifs avec un contexte fonctionnel (cf. : tenter de rentrer en rapport amical avec l'agent qui peut vous flanquer une contravention !). Mais le fonctionnel peut être aussi un prétexte pour fuir la réalité ; se réfugier dans la fonction est peut-être une forme du mensonge à soi ou de fuite de soi-même (cf. : le soignant qui à

l'hôpital évite la chambre du moribond parce qu'il ne peut plus rien pour lui). La problématique fonction-relation est peut-être encore compliquée aujourd'hui par le fait que nombre de fonctions (pas seulement celles des hôpitaux) ne fonctionnent plus bien ! Dégradation du fonctionnement de la fonction !!

II — RÉSONANCES BIBLIQUES

Dans cette tension la Bible peut être éclairante. D'abord par l'exemple du Christ. Ensuite parce que les Écritures ont à ce propos une parole réaliste. Jésus-Christ a su garder un équilibre dynamique entre ces deux pôles. D'une part, mieux que tous, il a su nouer une relation humaine avec les autres, visant en autrui non ce qu'il est en fait, *mais ce qu'il peut être*. La coloration affective des rencontres du Christ est évidente. Dans les Évangiles, très souvent on trouve cette connotation : « et Jésus ému de compassion... ». D'autre part et en même temps, Jésus a su être tout à fait fonctionnel (cf. : Luc 4, 42-43). A Capernaüm, il a su se dégager de l'affectif pour assumer sa mission et accomplir fonctionnellement sa tâche : « une foule de gens se mirent à sa recherche... ils voulaient le retenir, afin qu'il ne les quittât point. Mais il leur dit : il faut aussi que j'annonce aux autres villes la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé »... Ici apparaît le réalisme biblique qui sait tirer la *complémentarité* de deux démarches *contradictoires*.

Un autre exemple est donné par l'épître aux Romains. Après plusieurs chapitres dits « dogmatiques », parce que consacrés au fondement de la foi (1-11), l'apôtre présente l'affectivité comme manière de surmonter les obstacles entre les êtres (12-16). On a appelé ces chapitres éthiques, on pourrait tout autant les appeler relationnels. Il s'agit, en effet, de savoir comment vivent entre eux ceux qui ont, ou essayent d'avoir, cette foi. Paul préconise un type de relation où l'on connaît les gens par leur nom (souvent il cite ses collaborateurs dont un bon nombre de femmes, lui le misogyne !). Appeler une personne par son nom, c'est attendre d'elle une réponse constitutive de son être ; désigner quelqu'un par son nom, c'est lui reconnaître son intégrité de personne humaine (cf. : que penser des soignants qui appellent le soigné par son numéro, sa

maladie, ou par un diminutif dépréciatif : « pépé, mémé, etc.) ? Type de relation où également la surabondance de l'amour est offerte, non par carence de discernement, mais pour nous accomplir nous-mêmes et les autres avec. La personne ne se réalise pleinement qu'avec les autres personnes. *Je n'existe que dans la mesure où j'existe pour autrui*. A la limite, ETRE, c'est aimer. Or, au chapitre 13, enclavé dans tout ce passage, l'apôtre parle de l'État, nous exhortant à avoir des relations fonctionnelles avec l'ensemble des gens qu'on ne connaît pas, en l'occurrence avec les représentants des structures sociales ou politiques, ou autres (administratives, juridiques, économiques, etc... et même hospitalières !). Le problème n'est pas seulement de connaître la personnalité de quelqu'un mais aussi, quoique peut-être secondairement, *d'entrer en rapport avec sa fonction*. Car autrui comme moi, nous sommes également des cellules responsables dans un ensemble. Le fonctionnel permettant alors d'accéder à l'universel. La dimension fonctionnelle est constitutive de la personne humaine, tout comme l'affective. Ainsi, ce n'est pas par hasard que Paul rompt un discours sur l'affectif pour parler du fonctionnel. On peut séparer ces deux éléments apparemment contradictoires, en réalité complémentaires. *L'équilibre se fait par dynamisme intérieur et par lucidité alertée*. Le privilège de la foi est d'inspirer ou de soutenir l'un, de stimuler ou de rénover l'autre. *Etre chrétien, c'est se mettre en marche, mais c'est aussi se connaître et s'assumer soi-même*. Bref, l'éclairage biblique ne nous donne aucune solution toute faite, aucune « recette », aucun truc, mais bien une certaine connivence qui nous permet de vivre cette tension difficile, pour l'enrichissement des autres et de soi-même. (1)

H.-L. de Biéville

(1) Relation d'une séance œcuménique de travail avec la participation du professeur André Dumas.

Cette séance étant formée d'un ensemble de personnes, nous avons voulu respecter l'intention initiale, c'est-à-dire condenser les nombreuses interventions en suivant la mise en place du professeur Dumas selon les deux perspectives mentionnées en I et II.

Maison familiale de Vacances

Haute-Savoie, alt. 550 m, 10 km Genève. Ouv. toute l'année. Confort, chauffage. Tarif suivant quotient familial. Hors vac. scol. : Retraités isolés.

Écr. MCV « Champs Fleuris »
74560 MONNETIER-MORNEX

MAISON AMBROISE PARÉ ÉCOLE D'INFIRMIÈRES 4, avenue Emile Zola - LILLE

Direction : Mlles H. et M. DURLEMAN
Brochure sur demande

A. HOUARD jeune

MANUFACTURE DE LAINAGES
Labastide-Rouairoux (Tam)

Familles protestantes !

Écrivez

Pour adopter un enfant coréen
à

LA CAUSE

78300 Carrières-sous-Poissy

LE MAL DE MAI

Lorsque ces lignes paraîtront, je devrais être en vacances dans un petit port espagnol de la Costa Brava, pas très éloigné de la ville qui vit naître ce sacré farceur de Salvador Dali et tout près du lieu de son domicile habituel.

Pour arriver jusqu'à cet endroit charmant, j'aurai d'abord pris le train de nuit qui traversera une bonne partie du Languedoc à l'aube et à l'aurore et abordera le Roussillon alors que le soleil nous chauffera déjà de ses meilleurs rayons, ceux du matin. Et, une fois de plus, entre Carcassonne et Perpignan, des images familières me viendront à l'esprit, allant d'une chanson de Trénet aux matchs de rugby. Évocations gentilles ou un peu rugueuses au milieu desquelles s'en glissera une nettement moins plaisante : le « feu aux... foudres » dans le Languedoc à la fin de l'hiver dernier. Décidément, je ne comprendrai jamais complètement les questions économiques. Et encore moins qu'il y ait eu ces événements tragiques à propos du vin, alors que dans ce domaine, nous sommes le premier pays producteur du monde. Il me faut bien admettre que c'est sans doute de là que vient le mal qui secoue — hélas ! — régulièrement cette région où le vent, le soleil et le rugby ne sont pas seuls à échauffer les esprits.

On dit couramment que le soleil de mars rend fou. Il doit en être de même pour celui d'avril et de mai... Après les raisins de la colère, la grogne — annuelle — des étudiants clamant dans la rue une indignation — dont les raisons ne m'ont pas toujours semblé évidentes — en forme de mots d'ordre monotones et usés. Et puis la cascade de grèves du secteur public ou nationalisé. Et puis, sur un autre plan, les incidents à propos d'un match de Coupe de France de football. Et puis les débordements d'enthousiasme (?) après une autre rencontre. La routine, quoi !

Donc, nous les avons eus, une fois encore, notre fièvre printanière et notre « mal de mai ». Avec ça, bien entretenus par le déluge de sondages, coutume relativement récente mais désormais solidement établie. Que ça nous manquerait si, chaque semaine — pour ne pas dire chaque jour — nous n'avions pas notre sondage habituel. Le Président de la République tient une réunion de presse ou prononce une allocution : sondage. Le Premier Ministre laisse tomber une « petite phrase » : sondage. Le chef de l'opposition lui répond : sondage. Une élection législative partielle a lieu : sondage. Ah ! ça, nous savons où nous en sommes sur ce que pensent (?) les « sondés »... Rien n'est laissé au hasard, plus de « glorieuse incertitude du sport » en quelque domaine que ce soit. **A première vue.**

Mais voilà que soudain, un événement surgit, au mois de mai précisément, un événement que ni les sondages ni les augures n'avaient prévu : notre vieille bonne terre pique une colère qui la fait trembler de Trieste à Nancy et, en quelques secondes, un millier d'entre nous disparaissent, plusieurs milliers sont blessés et perdent souvent leur habitation du même coup. Pendant quelques minutes, quelques heures au plus, nous voici redevenus humbles, trouvant tout le reste dérisoire. Ça ne dure pas : bien vite, nous sommes repris par nos vieux démons et sommes quasiment prêts à « descendre dans la rue » pour un petit quelque chose de travers. Le mal de mai revient au galop...

Le soir du 6 mai, des gens atterrés descendaient dans la rue pour s'y réfugier. Beau sujet de méditation, en vérité. Qu'en dites-vous, « penseurs » de tous les pays ?

« AH ! QU'IL ÉTAIT BEAU MON VILLAGE... »

Il y a quelques semaines, traversant Paris de sud-ouest en nord-est en taxi, je trouvais bien laids la plupart des immeubles-tours encadrant — et masquant — ce qui fut le village de Passy. C'est partout pareil ! Eh oui, et ce n'est pas, tant s'en faut, une consolation. Dire que dans ce quartier, une voie s'appelle — ô ironie — **rué de la Tour...**

N'étant pas spécialement passéiste de nature, je ne me lamente pas continuellement devant certains changements de décor de notre vie quotidienne. Mais j'avoue qu'il est des mutilations qui font quelque peu souffrir...

Dans le volet précédant, je parlais du mal de mai. Ce jour-là (c'était un dimanche, vers 18 h, et je me trouvais au milieu des voitures qui rentraient), je pensais à un autre mal, celui du week-end. Dans sa **Lettre à Louis Pauwels** (1), Paul Sérant écrivait en 1972 que si « ...les Parisiens affrontent en files compactes la sortie du pont de Saint-Cloud ou de la porte d'Orléans : c'est — hélas — parce qu'une semaine parisienne est de moins en moins supportable si elle ne se termine pas par un minimum d'évasion, même si cette évasion doit être payée d'une fatigue supplémentaire ».

J'ai tenu à citer ce passage qui correspond effectivement à une conception de vie de plus en plus courante depuis quelque vingt-cinq ans : qu'importe la fatigue... supplémentaire pourvu qu'on ait **l'illusion** de l'évasion. En réalité, chez Paul Sérant, ce n'est peut-être pas tant parce que la vie parisienne est devenue à ce point insupportable que plusieurs centaines de milliers d'habitants de Paris « affrontent la sortie du pont de Saint-Cloud ou de la porte d'Orléans » à partir du vendredi en fin d'après-midi que parce que de plus en plus de Parisiens ont pu, depuis les années 50, acheter : 1) une voiture, 2) éventuellement une résidence qualifiée au départ de secondaire et qui tend à devenir de plus en plus... principale (cette remarque est bien sûr valable pour Lyon, Marseille, etc., etc.).

Chacun prend son plaisir où il le trouve et je ne vais pas faire ici de procès à ceux qui ont pu choisir de vivre de telle manière. Cependant, je me permettrai seulement de leur demander une toute petite chose : **DE NE PAS SE PLAINDRE.** De la fatigue... supplémentaire et du reste !

Finalement, ce qui me semble le plus navrant, c'est que, peu à peu, nous perdions le sens des joies simples comme la perspective de se lever **chez soi** un peu plus tard le dimanche, déguster le café et non « l'avaler en vitesse » ainsi que nous sommes souvent obligés de le faire les matins de travail. Je pourrais citer cent autres exemples prouvant que nous ne connaissons plus certaines saveurs, certaines sensations.

« Ah ! qu'il était beau mon village / mon Paris / notre Paris... » Cette chanson, que j'ai toujours connue, est peut-être centenaire ou presque, je n'en sais rien au juste. Mais ce que je crois savoir, c'est, qu'en dépit de regrettables mutilations, « mon Paris / notre Paris » et toutes les grandes villes sont encore supportables à ceux qui veulent bien voir et entendre ces villages qui subsistent entre les tours, le bruit et la fureur : peuplés de ceux que l'on nomme les petites gens sachant se contenter des petites joies (ce qui ne signifie pas qu'elles soient médiocres, loin de là !). Et même si ces villages sont déjà condamnés, eh bien, disons-nous que nous avons l'ultime chance de les voir vivre encore...

« LES MOMENTS PARFAITS »

A la sortie de ce numéro, pour nombre de lecteurs, les vacances seront au bout du mois ou au cours du suivant : la fin juin marque le début de ce que j'appellais un jour, ici même, « la cinquième saison de l'année ». Alors, commenceront les grandes évasions, celles-ci, espérons-le, salutaires pour tous. Je ne suis pas loin d'être persuadé que ces fameuses vacances dont

nous parlons pendant onze mois sur douze, que nous préparons souvent une année à l'avance, sont plus bénéfiques moralement que physiquement pour la plupart d'entre nous. Ce qui ne veut pas dire que je leur dénie toute action sur notre organisme, loin de là. Et puis, cela dépend sans doute des individus...

Quoi qu'il en soit, ces chères vacances, je vais vous les souhaiter tout simplement comme vous les désirez, parsemées de ces « moments parfaits » dont parle Jean-Paul Sartre dans *La Nausée* si ma mémoire ne me trahit pas.

Les « moments parfaits », nous avons tous les nôtres. Personnellement, j'en connais toujours un quelques heures avant le départ, lorsque les valises sont bouclées, les robinets d'eau et de gaz fermés, le compteur d'électricité stoppé et que s'établit dans l'appartement un silence d'une rare qualité, en dépit des bruits de la rue que je n'entends plus de la même façon : il y a une rupture associée à un sentiment de libération (permettez-moi d'employer ce mot si galvaudé de nos jours !). La « fièvre du départ » tombe comme par enchantement pour faire place à une sorte d'apaisement, de sérénité, de plénitude. Sensation qui m'a fait dire un jour que, pour moi, le meilleur moment des

vacances était celui-là ! Voilà un exemple de « moment parfait » rituel. Il en est heureusement d'autres qui surviennent au gré des promenades, des siestes, des repas, etc.

Bonnes vacances, amis lecteurs. Profitez bien des « moments parfaits » de votre congé annuel. En septembre, l'actualité nous ramènera les moments imparfaits (il faut savoir vivre les uns et les autres. Et puis, les « moments parfaits » ne sont pas réservés aux vacances, Dieu merci !).

Un dernier mot : il sera pour celles et ceux qui, pour des raisons diverses, ne partiront pas cet été ou même ne partent jamais. A certains d'entre eux, mon histoire de « moments parfaits » apparaîtra peut-être bien... légère. Qu'ils me pardonnent : nous ne sommes pas parfaits...

Charlie Massalve
2 juin 1976

(1) Éd. La Table Ronde.

COMMUNIQUES

ASSEMBLÉE DU MUSÉE DU DÉSERT

C'est le dimanche 5 septembre prochain qu'aura lieu l'Assemblée du Désert, au Mas-Soubeyran, près de Mialet, dans le Gard, et beaucoup de participants en profiteront pour visiter le cadre rénové du Musée.

Pierre Valdo, précurseur de la Réforme, et les Vaudois des Alpes, tel sera le thème de cette année. Le Musée du Désert souhaite que la journée soit l'occasion de renforcer les liens fraternels entre les Églises vaudoises et nos Cévennes protestantes.

Le psaume 121 nous propose cette parole :

*« Je lève mes yeux vers les montagnes :
D'où me viendra le secours ?
Mon secours vient de l'Éternel,
Qui a fait les cieux et la terre. »*

Le culte sera présidé à 10 h 30 par le pasteur Roger Grossi, de Nîmes. A l'Assemblée de l'après-midi, on entendra les allocutions des professeurs Armand-Hugon, de Torre Pellice, et Pierre Bolle, de Grenoble.

UNIVERSITÉ D'ÉTÉ

L'Occident dans le monde arabe. Deux aspects différents de pénétration :

— Le Sionisme en Palestine — Le Phénomène libanais.

Pourquoi le choix de ce thème ?

— Parce que nous voulons réagir contre le racisme ambiant à tous les niveaux, contre tous les points de vue dominants en Occident, points de vue qui

sont en train d'être remis en question ailleurs.

— Le choix du moment n'est pas non plus dû au hasard. Après les votes de l'O.N.U. et de l'U.N.E.S.C.O. sur le problème palestinien, au moment des événements du Liban, nous pensons qu'il est nécessaire de replacer ces problèmes dans une perspective débarrassée de l'occidentalo-centrisme. Pour ceux d'entre nous qui sommes occidentaux, nous pensons que c'est un devoir de critiquer les manifestations de l'Occident dans son comportement d'opresseur, et donc de nous situer, pour étudier ces situations, dans une autre perspective.

Au cours de la session seront proposés :

— des rappels historiques éclairant particulièrement la situation actuelle ;
— l'étude des rapports sociaux et des idéologies ;
— l'analyse du discours tenu en Occident sur les situations respectives envisagées.

Avec la participation de musulmans, de juifs, de chrétiens et d'athées militant et travaillant sur ces questions.

Inscriptions au C.P.O., 79370 Celles-sur-Belle.

Session : du 3 au 10 septembre 1976.

LA MISSION ÉVANGÉLIQUE PARMI LES SANS-LOGIS

Elle a tenu son Assemblée générale en janvier et a rendu grâce à Dieu de ce que les besoins avaient été couverts. Il est rentré 95.000 F. On a constaté que la salle du Chemin-Vert était trop petite pour les 80 à 100 personnes qui s'y

pressaient tous les soirs, et qu'il faudrait trouver mieux. Avez-vous des propositions à nous faire ? Merci.

La liaison avec le Foyer de Tourcoing est toujours efficace. L'équipe des collaborateurs bénévoles active et régulière. Le foyer de transit de Gagny, où habite la famille Mokhtar, n'est pas tout à fait terminé. Pensez à cette tâche difficile et salvatrice.

C.C.P. : 25 500 87 Paris.

14, rue du Chemin-Vert, 75011 Paris.

Le président,
R.-H. Leenhardt

CULTE RADIODIFFUSÉ à 8 h 30

4 juillet : pasteur Michel Viot
11 juillet : pasteur François Gonin
18 juillet : pasteur Jacques Stewart
25 juillet : pasteur Robert Amedro

TÉLÉVISION : Présence protestante

— **Dimanche 4 juillet** — 10 h-10 h 30 :
Rencontre franco-italienne des équipes ouvrières protestantes.
L'ecclésiaste et Brugel.

— **Dimanche 11 juillet** — 9 h 40-10 h 10
Rencontre avec Henri Lindegard, pasteur et peintre.

— **Dimanche 18 juillet** — 10 h-10 h 30 :
La Revue d'Histoire et de Philosophie religieuse de Strasbourg.
« Un printemps pour la vie », évocation poétique d'Alain Sencey et Jean-Michel Trubert.

— **Dimanche 25 juillet** — 10 h-10 h 30 :
Vaugiard 46.

L'escroquerie palestinienne

II — ASSASSINAT DU LIBAN

Mercenaires au service de qui ?

Les six cent mille réfugiés sont devenus en dix ans plus d'un million. D'évidence, en dépit de gens que les Arabes ont maintenu dans l'oisiveté de telle manière qu'il n'y ait rien d'autre à faire que des enfants ou de devenir mercenaire, cette prolifération implique que s'y sont agglomérés des Arabes de tous pays. Mieux valait, pour beaucoup, se faire passer pour réfugié et vivre, même misérablement, de l'assistance internationale, que travailler ou mendier chez eux.

Qu'en ont fait les nations arabes, riches déjà à l'origine, de leur pétrole, et désormais richissimes ? L'Arabie Saoudite et, plus encore la Lybie, avec leur intense besoin de main-d'œuvre, ont-ils songé un instant à appeler chez eux ces « frères arabes », à leur fournir du travail et des moyens d'existence au bénéfice de leur propre économie ?

Seule, la plus pauvre, la Jordanie, a fait un effort pour intégrer, au-delà du Jourdain, une maigre partie d'entre eux. Mal lui en a pris. L'O.L.P. a révélé là sa véritable nature. Dans l'impossibilité militaire de jouer son rôle apparent : rentrer chez soi par la force, il s'est agi de s'installer en maître en Jordanie, créant d'abord un état dans l'état pour expulser ensuite des Jordaniens de chez eux et prendre leur place. Mais le roi Hussein a réagi à temps, ce fut « septembre noir », avec le massacre et l'expulsion de l'O.L.P. dite « palestinienne ».

Alors que la petite Grèce, en son temps, a « digéré » un million et demi de réfugiés de Turquie — dont la plupart parlait turc et non grec — la République fédérale, un million d'Allemands de l'Est, et la France, le million de réfugiés pieds noirs, l'Arabie Saoudite et la Lybie, comme l'Irak, la Syrie et l'Algérie, ont préféré consacrer des milliards à armer l'O.L.P., quitte à bien loger, nourrir et vêtir les seuls réfugiés qui pouvaient ou voulaient porter les armes. Au lieu de les aider à faire œuvre positive en les intégrant à leur expansion économique et à retrouver par là une vraie dignité sociale, ils ont préféré les maintenir en situation humiliante de perpétuels « assistés » ou mercenaires.

Il s'agissait bien, par O.L.P. interposée, en l'incitant faute d'activité militaire à terrorisme et guérillas, de perpétuer un état de guerre qui permit de gagner du temps et de consacrer d'autres milliards à se réarmer — alors que nul voisin ne menace ni l'Arabie, ni les Émirats, encore moins la Lybie ou l'Algérie — pour, un jour, enfin, supprimer Israël de la carte du monde.

Les résultats

Ils sont clairs et devenus récemment lumineux d'évidence.

Militairement, les trente millions d'Arabes avec leurs milliards ont échoué, à trois reprises en trente ans, à balayer Israël.

Les réfugiés arrivés de l'O.L.P., n'ont organisé que des raids terroristes. Hormis les cadavres civils qu'ils ont massacrés par surprise, toutes leurs tentatives de prises d'otages, détournements d'avions, attentats, ont échoué. Depuis dix ans, ils n'ont même pas réussi à créer un maquis en Cisjordanie, dans les Monts de Judée ou sur les pentes de l'Hermon qui, pourtant, eussent été des zones idéales pour nos maquisards de jadis. Où trouver l'aptitude de ces terroristes à soulever l'opinion dans les territoires occupés ? Ne serait-ce que par le Viêtnam ou l'Algérie, on sait combien le principe de Mao : « Les révolutionnaires dans la population comme du poisson dans l'eau » obtient toujours des succès éclatants. Rien de comparable pour l'O.L.P. en Cisjordanie. Ni maquis, ni révolution.

Seulement cette force armée, incapable de vaincre ou d'inquiéter militairement son ennemi Israël, n'a pu piétiner, des années, l'arme au pied. Elle s'est attaquée, dès lors, à ses « frères arabes » et, naturellement aux plus faibles, ceux qui, imprudemment, avaient accepté d'accueillir les réfugiés.

Nous l'avons vu, d'abord en Jordanie. Avec « Septembre Noir », ils y ont échoué.

On le voit en ce moment au Liban, où l'O.L.P. a trouvé son seul refuge indépendant. Car les Syriens, prudents, ont purement et simplement intégré les Palestiniens à leur armée. La Saïka n'y est qu'un genre de Légion étrangère, et s'est battue comme tel pendant la guerre du Kippour.

Le drame du Liban

Le Liban n'était pour Israël qu'un adversaire anodin. Sa petite armée n'a participé aux hostilités ni à Kippour, ni aux Six jours. C'était aussi la nation la plus fragile par la diversité de ses composantes ethniques et religieuses et son organisation politique. Contre son gré, les grands pays arabes, par la convention du Caire, lui ont imposé le séjour de l'« armée palestinienne ».

La Jordanie l'avait expulsée, la Syrie en avait phagocyté les éléments qu'elle avait accueillis, l'Égypte, pas téméraire, l'a refusée. Restait, seul, l'infortuné Liban. En dépit de ses protestations, les « grands » Arabes le contraignirent à accepter la présence armée des « palestiniens ».

Du coup, le délicat équilibre libanais était rompu. Sa population chrétienne, légèrement minoritaire du fait de la démographie musulmane galopante, se trouvait débordée par l'apport du million de réfugiés avec lequel il lui fallait cohabiter. L'alliance des musulmans libanais avec l'armée « pales-

tinienne » devenait une force écrasante. Animée, sous prétexte de gauchisme, par le plus gros capitaliste libanais, Joumblatt, cette conjonction eût réussi, en avril dernier, à écraser les chrétiens en dépit de leurs phalangistes, et à les jeter à la mer si la Syrie, elle-même, n'avait dû intervenir pour le lui interdire. D'évidence, l'O.L.P. a rompu l'équilibre difficile du Liban pour le mettre, en dix mois, à feu et à sang.

Paradoxalement, le seul adversaire encore résolu d'Israël socialiste et musulman fanatique, fidèle soutien international, dix ans durant de l'O.L.P., la Syrie, s'est trouvée contrainte à des menaces militaires, faisant même intervenir les Palestiniens de la Saïka contre les « palestiniens » de l'O.L.P., pour tenter de sauver le réduit chrétien et d'interdire à ceux-ci et à Joumblatt de ravager complètement le Liban.

Qui peut donc encore parler au Liban de « guerre civile » ? Il s'agit bien de l'assassinat d'un pays par une vague de fanatisme musulman soulevée par l'action de l'O.L.P. Sans la présence armée des « palestiniens », toutes les difficultés sociales, ethniques, religieuses, politiques du Liban pouvaient continuer d'être résolues comme pendant vingt ans, dans la paix et la prospérité, par les Libanais eux-mêmes.

L'affaire palestinienne prendra-t-elle enfin, un jour, aux yeux de tous, son véritable aspect d'escroquerie ? Le terrorisme contre Israël aurait dû soulever l'horreur des nations par sa nature. Mais en quoi les Israéliens ont-ils souffert de ses effets dans leur capacité militaire ? Les premières et seules victimes de l'O.L.P. ont été, en réalité, les deux pays les plus faibles de ses soutiens. La Jordanie y a mis bon ordre, mais à quel prix !

Le Liban, trop faible, n'a pu en venir à bout. Quel pourra être pour lui, avec ce qu'il en reste, l'avenir, tant que les grandes puissances arabes maintiendront sur son sol, en armes, ceux des réfugiés cisjordanais qui n'ont d'autre raison d'être que de se battre ? L'histoire finira bien par reconnaître que l'O.L.P. a sur la conscience des milliers de cadavres de « frères arabes » pour de rares Israéliens qu'elle prétendait combattre.

Alors qu'Israël a toujours été prêt à rapatrier un certain nombre de vrais réfugiés, et à indemniser les autres, les Arabes s'y sont toujours refusés au prix de la paix, préférant créer artificiellement cet abcès purulent de l'armée de l'O.L.P. Destinée à pourrir Israël, il a tenté en vain de pourrir la Jordanie. Il a enfin réussi à pourrir le Liban.

Il faudra bien arriver à mettre en lumière la vraie nature religieuse des hostilités arabes contre Israël. Avec le fait, déjà souligné ici, qu'un à un, les vrais voisins arabes d'Israël ont compris que l'avenir tenait plus à la paix qu'à la prolongation d'hostilités néfastes à tout le monde. Si cette paix doit passer par le règlement du problème des réfugiés, ce ne sera certainement pas, comme le proclame la majorité de l'O.N.U., par la promotion du fanatisme social et religieux de l'O.L.P. comme « nation palestinienne ». Le Liban nous en révèle la vraie nature et ses fruits : terrorisme, violence, anarchie et misère.

P. Breittmayer

LES LIVRES

Alphonse MAILLOT, Notre Père ou la prière des fils, 1 vol. 21/15, 114 p. Éd. Les Bergers et les Mages — Paris.

Il s'agit, nous dit l'auteur, d'une série de prédications faites à Clermont-Ferrand pour répondre : 1. au trouble liturgique de certains paroissiens, 2. à l'incompréhension partielle de certaines demandes du Notre Père pour bien des chrétiens, et enfin pour expliquer son refus obstiné de réciter le « Notre Père » dit œcuménique.

Méditations passionnantes dont la lecture est facile grâce à la clarté et à la simplicité de son vocabulaire où nous retrouvons l'humour savoureux qui caractérise A. Maillot. Mais ces lignes obligent le lecteur à bien des révisions et à des prises de position salutairement inconfortables !

Avant d'ouvrir le livre, nous sommes déjà « mis en situation ». Sur la couverture ce ne sont pas les mains jointes trop connues de Dürer, mais deux mains ouvertes qui nous attendent et nous invitent ; il y a là, semble-t-il, tout un programme et une ligne directrice.

Il nous faudra comprendre tout au long de ces études que si nous avons tendance à osciller entre vérité abstraite et vérité vécue, vérité intellectuelle et vérité existentielle, Jésus, tout en constatant ce dualisme, ne l'a jamais approuvé, il n'y a pas pour lui deux sortes de vérité.

Le Notre Père est un « piège ». Il ne peut être récité par des spectateurs, il est engagement en même temps que prière, découverte que Dieu nous veut comme collaborateurs de ses œuvres ; plutôt qu'un miracle nous devons demander à Dieu la solution du problème.

Toute demande doit être rapportée à l'invocation liminaire « Notre Père », invocation qui éclaire certaines demandes difficiles, obscures ou discutées.

L'auteur signale d'ailleurs que, quoi qu'en pensent et prétendent les psychologues, l'image primitive, fondamentale, par laquelle Dieu nous arrive, n'est pas celle du Père. Nous n'osons pas vraiment croire que Dieu est père, et nous ne désirons pas tellement être impliqués immédiatement par ce que nous demandons à notre Père.

D'autre part, le Christ s'inclut dans le « notre ». C'est dire que l'amour que Dieu nous porte n'est pas moindre que celui qu'il a porté au Christ. La différence entre le Christ et nous n'est pas dans l'attitude de Dieu à notre égard, mais dans notre attitude à l'égard de Dieu. Au fil de la lecture, à propos de la Volonté du Père, relevons : « *Dieu accepte et veut le dialogue. C'est tout le mystère de la prière où deux volontés (deux amours serait plus juste) se rencontrent, se confrontent, se liment et se limitent, s'enrichissent et se complètent.* »

Dieu tient vraiment compte de la volonté de ses fils. D'ailleurs, s'il n'en tenait pas compte, si sa volonté était inscrite de toute éternité sur les astres, ou dans la pierre, ou dans un livre, la prière deviendrait inutile... Certes, en dernière analyse, nous dirons, 'que ta volonté se fasse'.

Parce que justement comme deux amours doivent aboutir à n'être qu'un seul, les deux volontés doivent aboutir à une seule. »

A propos du pain « quotidien », l'auteur refuse ce terme, en disant qu'il s'agit là d'un pléonisme de la plus belle eau. Beaucoup de fidèles avaient déjà cette impression, sans savoir, dans leur ignorance de l'hébreu, qu'il s'agit là d'un mot qui fait le tourment des traducteurs depuis dix-sept siècles environ. Il conclut qu'il est plus sage de ne pas le traduire et de laisser le mot « pain » qui est susceptible de recueillir toutes les significations.

La sixième demande est traduite ici par « *Ne nous conduis pas dans la tentation (ou ne nous fais pas traverser l'épreuve).* » A. Maillot refuse nettement la formulation du Notre Père dit œcuménique. Cette formule n'est nullement une traduction mais un bâtarde de la plus belle espèce. Compromis entre deux formules au départ inconciliables :

a) formule protestante : Ne nous conduis pas dans la tentation.

Suite page 14 →

→ Suite de la page 13
Les livres

b) formule catholique : Ne nous laisse pas succomber à la tentation.

Enfin, à propos de la doxologie, l'auteur relève malicieusement le paradoxe :

Les catholiques s'en tenaient strictement au texte réellement écrit par Matthieu tandis que les protestants récitaient un texte amplifié par la tradition liturgique de l'Église.

Cela montre que le problème « Écriture et tradition » n'est pas si simple qu'il y semble. De toutes façons il faut conserver cette doxologie qui est l'expression paisible de la foi de l'Église et qui est même une confession de foi.

Maud Flotard

Alphonse MAILLOT, *Le Décalogue, une morale pour notre temps*, 1 vol. 21/15 cm, 168 p. Éd. Les Bergers et les Mages, Paris.

Avouons-le, c'est avec un peu d'appréhension que nous avons ouvert ce livre. Le sujet faisait craindre une pesanteur, un légalisme étranger à notre mode de pensée actuelle. Mais le nom de l'auteur était une promesse, avec lui on est assuré de ne pas s'ennuyer, mais de baigner dans un optimisme dynamique dont nous sommes trop souvent sevrés.

Il nous laisse deux regrets : celui de ne plus entendre le décalogue au culte et celui de ne pas savoir l'hébreu, ce qui nous aurait considérablement la compréhension de ce vieux texte.

Dès la première page, un fait est bien établi et certifié : le décalogue n'est pas, d'abord, une loi mais une charte. Il n'est pas, d'abord, le moyen d'obtenir une délivrance et une faveur divine, il en est la conséquence. L'incompréhension de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas recevoir et qu'il est allergique à la grâce, il cherche toujours à la payer.

Ce document n'est pas folklore adressé à l'homme d'hier, il est pour celui qui l'entend. Il ne dit pas ce que Dieu exige de son peuple mais ce qu'il lui donne. Par ailleurs, la forme négative de la plupart des commandements hérisse plus ou moins l'homme du vingtième siècle, mais il faut remarquer que l'interdiction est souvent bien plus large que l'ordre. Un arbre était interdit dans le jardin de l'Eden mais cela signifiait cent, mille autres permis. Eve et Adam sont incapables de voir la grandeur de leur liberté, ils n'en voient que l'unique limite.

La présentation de Dieu apparaît dès la première ligne et elle va dominer les dix commandements. « ...Ton Dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte. » Dieu dans l'histoire, se définissant par ce qu'il fait, sans que cette action, jamais, ne le paralyse ni ne l'emprisonne. En rappelant qu'il est le Dieu de l'histoire, le Seigneur

permet à l'homme d'en avoir une : pleine délivrance, promesse de royale liberté.

La traduction proposée pour le premier commandement « Pour toi aucun autre Dieu n'existera en ma présence » est suivie de l'affirmation que c'est le commandement par excellence dont tous les autres ne sont que les conséquences ou des commentaires, d'où réticence devant une trop grande distinction entre les deux tables de la loi. On risque de se retrouver avec une vie cassée en deux : la vie-avec-Dieu et la vie-avec-le-prochain, et finalement la vie religieuse et la vie profane.

Mais alors il ne faut pas demander l'universalité pour le Décalogue. Il ne vaut que pour ceux qui ont entendu la voix du Sinaï ou du Golgotha leur dire : *Je suis celui qui vous a délivrés de toutes vos servitudes.* » Mais, aujourd'hui, nous sommes délivrés des dieux, des religions et de toutes les aliénations qu'ils comportent. Hommes majeurs dans un monde majeur. Sans ce Dieu-là, l'homme ne peut pas être vraiment un délivré, même en se voulant athée. Pour être sans dieux, l'homme doit être avec ce Dieu-là.

L'ouvrage porte en sous-titre « *Morale pour notre temps.* » L'auteur fait remarquer que le Décalogue n'a pas été donné pour affiner notre sentiment moral, pour épurer notre âme, pour aiguïser notre sens éthique. Dans la Bible il n'y a pas d'autre morale que celle du prochain. Sans prochain il n'y aurait pas de morale. Tout, absolument tout, serait permis. Le Décalogue est « relationnel ». Habitué à considérer l'amour et le péché comme des réalités psychologiques, voire des sentiments ou des états d'âme, nous avons de la peine à comprendre que le Décalogue ne s'intéresse pas à ce que nous sentons ou pensons, mais à la manière dont nous nous comportons envers Dieu et envers les autres. Même le dixième commandement (la convoitise) est finalement un commandement relationnel, il traite de notre relation avec nous-mêmes, avec notre situation ; il nous exhorte à nous réconcilier avec ce que nous sommes et avec ce que nous avons.

Il y a renversement de l'ordre qui nous est habituel : « sentiments puis actes », en mettant « actes puis sentiments ». On a pu dire que la « morale » de l'Ancien Testament est une morale de volonté... Mais dans ce monde où la psychologie a dissous la volonté dans des mécanismes inconscients, et où une certaine philosophie la dissout dans des déterminismes sociologiques, il est bon de retrouver la volonté et aussi la responsabilité qui, aujourd'hui, est volatilisée.

C'est avec joie que l'on suit A. Maillot sur cette route où nous trouvons promesse, avenir et joie. Et c'est avec reconnaissance que nous recevons les lignes directrices qui terminent ce livre : « Nous

devons avec le Décalogue regarder en avant, au chemin qui nous attend, au Royaume qui vient... nous devons regarder au Seigneur Jésus-Christ, bien plus qu'à notre misère ; à la promesse de Dieu plus qu'à nos reniements. Vers Canaan plus que vers l'Égypte. Alors ce Décalogue jouera son rôle de délivrance. »

Maud Flotard

Jean G.-H. HOFFMANN, *Où va le Conseil œcuménique des Églises ?*

Cette forte brochure des Cahiers de « Tant qu'il fait jour » (14, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris) réunit plusieurs articles publiés par le professeur Jean G.-H. Hoffmann entre 1971 et 1974. L'auteur fait part de ses réserves à l'égard de l'orientation actuelle du Conseil œcuménique où il redoute l'influence grandissante de l'orthodoxie orientale. Certains dignitaires orthodoxes apparaissent davantage comme l'émanation du gouvernement de leur pays que comme les représentants des communautés à la tête desquelles ils se sont trouvés à la suite de circonstances peu claires.

Le pasteur Hoffmann, qui a une connaissance approfondie des pays qui bordent la Baltique, fait état de faits troublants concernant non seulement les Églises du silence, mais aussi les Églises orthodoxes en exil, les exagérations de la théologie de la révolution, le racisme à rebours, la confusion entre le salut et la libération politique. Plusieurs documents viennent à l'appui de cette thèse ainsi qu'un témoignage de Dimitri Panine.

Les pages d'introduction appellent une sérieuse réserve. Je ne pense pas que l'influence théologique de l'orthodoxie orientale puisse nous être tellement bénéfique dans la mesure où, comme le préconise le professeur Hoffmann, toute perspective œcuménique reposerait sur « la récitation du credo nicéano-constantinopolitain ». W. Monod et N. Söderblom, dont notre auteur se recommande, n'auraient pas pu le suivre sur ce plan. Il est dommage que la pensée de Bultmann et celle d'Heidegger soient caricaturées.

Ce que dit Jean G.-H. Hoffmann est difficile à vérifier, mais constitue un document indispensable si l'on veut s'efforcer d'avoir un point de vue tant soit peu impartial sur un problème difficile dont les incidences sont parfois bien douloureuses.

Philippe Vassaux

Henri BABEL, *Calvin, le pour et le contre*, Kundig-Genève (distribué en France par la Librairie Protestante, 140, bd St-Germain, 75006 Paris).

La première réaction à la vue de ce

livre sera peut-être : Encore une publication sur Calvin ! Et pourtant cet ouvrage de vulgarisation de haute tenue ne fera pas double emploi.

H. Babel, qui n'est ni un détracteur systématique ni un apologiste inconditionnel de Calvin, situe avec clarté la pensée religieuse et sociale du Réformateur dans le contexte de son temps et de notre temps. Après avoir rappelé, un peu trop rapidement peut-être, les grandes lignes de la vie et de l'œuvre de Calvin, il brosse un tableau de l'évolution jusqu'à nos jours de l'Église protestante de Genève qui a toujours été le point de mire de l'ensemble des Églises réformées d'expression française. Le moment décisif est l'action de Jean-Alphonse Turrettini qui ouvre l'ère du « calvinisme libéral ».

Le lecteur d'« Évangile et Liberté » prendra plaisir à lire ces pages qui font revivre la vie à Genève du temps de Calvin et l'actualité de sa pensée. Certaines de ses erreurs sont dénoncées, mais aussi expliquées.

Le dernier chapitre « Si Calvin revenait, que ferait-il ? » nous présente un réformateur idéal qui va rallier bien des suffrages. C'est une façon élégante de montrer les lumières sans escamoter les ombres !

Voici, en une centaine de pages bien présentées, avec en couverture une fort jolie aquarelle de l'auteur qui représente l'intérieur de la cathédrale St-Pierre, un tour d'horizon assez complet sur la vie et l'influence de Calvin.

Ce livre de lecture agréable et dont il faut souligner la sûreté de l'information mérite la plus large diffusion. Souhaitons que des ouvrages de cette qualité soient consacrés à d'autres Réformateurs, notamment à Ulrich Zwingli dont il faudrait mieux faire connaître la pensée.

Philippe Vassaux

Le prochain numéro portera la date du 19 juillet.

ONT COLLABORE
A CE NUMERO

- H. de Biéville, aumônier des Hôpitaux, Lyon.
- J. Boisset, professeur Faculté Paul-Valéry, Montpellier.
- P. Breittmayer, conseil de direction de presse, Fontainebleau.
- M. Fiotard, docteur en médecine, Lyon.
- Ch. Massalve, homme de lettres, Paris.
- A. Perrin, pasteur, Lausanne.
- H. Pfister, directeur du centre de Post-Cure, Blannaves.
- P.-J. Ruff, pasteur, Houilles.
- Ph. Vassaux, aumônier militaire, Lyon.

EN BREF

Vocation de l'argent

Il est étrange de lire dans la presse et d'entendre dire de tous côtés que la France manquant de magistrats, de professeurs, d'officiers et, jusque dans nos milieux, de pasteurs, « il conviendrait d'assurer à ces professions un salaire élevé afin de susciter des vocations ». Tout le monde désire être bien payé, c'est normal. Mais il est honteux de prétendre faire naître une vocation avec de l'argent... On a le droit de choisir un métier où l'on gagne le plus possible et on peut l'exercer honnêtement et même scrupuleusement : ce n'est pas une vocation.

A-t-on oublié que la vocation est une vive attirance vers une activité à laquelle on donnera le meilleur de soi mais qu'elle est bien plus encore : une passion envahissant la personne avec, **toujours**, des exigences de renoncement et des sacrifices qui ne sont pas seulement d'argent ? Ignore-t-on ce que c'est qu'un appel de Dieu ?

Et l'on continuera à propager cette fausseté : la vocation ? un but à atteindre, un rôle à jouer (la S.N.C.F. a pour vocation de transporter les voyageurs, la vocation des chèques postaux est de...) et on prétend qu'il est possible d'en faire une question d'argent dans des domaines où l'esprit doit commander et où justement l'argent n'est pas roi.

Voilà un exemple, entre cent, de la négligence spirituelle, de la veulerie même, de ceux qui avilissent les mots les plus chargés de sens.

Gymnastique de privation

On a cru en lisant trop vite le compte rendu de l'émission à la radio du pasteur Daniel Atger et de sœur Évangéline, qu'on approuvait, ici, le jeûne religieux (1).

Il n'en est rien.
En aucun cas nous n'approuvons l'ascétisme ou exercice (de privation) grâce à quoi on pense entrer plus complètement en communion avec Dieu. Nous enseignons la maîtrise de soi, (qui comprend la sobriété, le courage, la simplicité de vie), et c'est un des fruits de l'esprit. Les auteurs de l'émission, si nous les avons bien compris, ont souligné que le jeûne religieux ne correspondait pas à la piété protestante (nous ajouterions : en France), tout en montrant, il est vrai, de la sympathie à ceux qui l'observent. Si on recommence à le pratiquer et si on en étudie les principes aujourd'hui, c'est, semble-t-il, dans cet aileron de l'Église réformée assoiffé d'imitation romaine.

J. R.

(1) Cf. « Évangile et Liberté », 5 avril 1976, page 15.

ÉVANGILE et LIBERTÉ

PUBLICITÉ ET ANNONCES

S'adresser exclusivement à :
Mlle D. CORMOULS-HOULES, 2, rue Houllès, 81200 Mazamet
C.C.P. Évangile et Liberté, Marseille 2.772.70.

TARIF DES PETITES ANNONCES

| | | |
|---|------|---------------|
| Annonces à caractère commercial, pensions, réclames | 3 | F plus T.V.A. |
| Divers, la ligne | 3 | F plus T.V.A. |
| Offres d'emplois, la ligne | 1,50 | F plus T.V.A. |
| Demandes d'emplois, la ligne | 3,75 | F plus T.V.A. |
| Faire-part, la ligne | | |

DIEU TE GARDE !

Comment contester ce dire ? La foi est l'adhésion par laquelle nous confirmons et faisons nôtre cette affirmation. Dieu est présence et vie sur mon chemin. Il est la lumière qui éclaire ma route et lui donne son sens. Comme le dit le psalmiste : « Par ta lumière nous voyons la lumière. »

La foi est reconnaissance — aux deux sens du terme — de cette présence incidente de ma route. Elle est l'assurance de la solitude bannie. En aucune manière ma vie n'est solitaire, même si, par moments, ce constat paraît à mes yeux une contre évidence.

Dieu nous garde. Il est une cuirasse, un bouclier, un rocher protecteur, disent nos psaumes.

Quelle vérité ! Nous ne finirons jamais d'en sonder le mystère et la grandeur. Mais aussi que de pistes brouillées, que d'erreurs après une telle expression de

la foi ! Dieu me garde. Il est mon berger, ma retraite et mon guide. Quelle grandeur d'âme et quelle noblesse données au travers d'une telle confession de foi, pourvu qu'elle soit vécue autant qu'énoncée !

Par ailleurs, que d'ambiguïté et de danger, selon la manière dont nous concevons cette présence de Dieu à nos côtés ! La providence de Dieu, sa main tendue, sa sollicitude pour nous, implique-t-elle le « Gott mit uns » de l'armée hitlérienne ? Parce que Dieu est fidèle, va-t-il bénir toutes mes entreprises humaines ? Ou pourrais-je considérer que tout ce qui m'arrive, comme tout ce que je fais, a été décidé et privilégié par lui ? Alors, je considérerais que tout dans ma vie est voulu par Dieu et, a priori, marqué du sceau de la réussite. A la limite, Dieu serait là pour avaliser mes intentions et mes projets. Il serait à ma disposition.

D'une attitude de confiance je glisse vers l'idolâtrie d'un Dieu fait à mon image, qui me tient lieu de justificatif dans tout ce que j'entreprends.

De plus, cette conception de la présence de Dieu à mes côtés, reste très égocentrée et ne tient nul compte de sa sollicitude pour les autres.

ÉTUDES DES JOURNÉES DU PROTESTANTISME LIBÉRAL

SETE 1975

Madame Labrousse-Goguel : 1) Conviction
2) Tolérance

Le pasteur A. Maillot : 1) Le Dieu pluriel de
l'Ancien Testament
2) Église et pluralisme

Ces études sont sorties de presse.

Elles sont à commander à :

Mlle Mireille NARDI,
40, rue de la Treille, 30000 Nîmes
C.C.P. : 2236.29 Montpellier

Prix : 7,50, franco de port.

RAPPEL : Les Journées de Sète 1976 se tiendront au Lazaret-de-Sète les 16 et 17 octobre.

THEME : Pour une nouvelle Réforme.
avec MM. Delteil, Evelyn, Mathiot, Morel.

Le programme détaillé a été donné dans le numéro d'« Évangile et Liberté » du 7 juin.
Il reparaitra.

Dieu nous garde. Certes ! Mais pas comme un père qui, à tout moment, dicte à ses enfants ce qu'ils doivent faire. Autrement dit, Dieu n'est pas responsable de tout ce qui nous arrive en bien ou en mal.

Dire que Dieu nous garde — et c'est là un postulat de la foi — c'est reconnaître qu'avec lui nous ne sommes jamais seuls. Nous avons à choisir, à opter et pas seulement à attendre des directives d'un chef. Dans ce cheminement de la vie, avec ses hésitations, ses tâtonnements et peut-être ses erreurs, il est là avec nous, comme une source inépuisable de confiance.

Oui, Dieu garde. Mais il ne maintient pas en infantilisme. Sa présence, source d'inspiration de vie, n'empêche ni ma liberté, ni ma responsabilité. Cette présence ne détermine pas les conditions du chemin : elle accompagne sur le chemin. Elle n'est pas protectrice d'épreuves, mais assurance que dans la difficulté il reste à mes côtés et qu'il me donne la force de trouver moi-même toutes solutions et de les honorer.

Dieu garde. Nous n'aurons jamais fini d'en prendre conscience et de nous en réjouir. Encore faut-il que cette conviction soit pour nous moins un refuge qu'une source de force, de sérénité et d'inspiration pour une route toujours nouvelle.

P.-J. Ruff